LE MAGASIN

PITTORESQUE

DIRECTEUR LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

CHARLES FORMENTIN

Conservateur du Musée Galliera

SOIXANTE-HUITIÈME ANNÉE

SÉRIE III — TOME PREMIER

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR : ÉMILE FOUQUET

34, RUE DE LILLE, 34

PARIS

FLEURS DE FRANCE



Musée Galliera. — Fleurs de France, par Mme Gruyer-Brielman.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

1900

A nos Lecteurs

Voici ce qu'on lisait à la première page du « Magasin Pittoresque » il y a aujourd'hui soixante-huit ans : « C'est un vrai magasin que nous nous sommes proposé d'ouvrir à toutes les curiosités, à toutes les bourses. Nous voulons qu'on y trouve des objets de toute valeur, de tout choix : choses anciennes, choses modernes, animées, inanimées, monumentales, naturelles, civilisées, sauvages, appartenant à la terre, à la mer, au ciel, à tous les temps, à tous les pays. Nous voulons imiter dans nos gravures, décrire dans nos articles, tout ce qui mérite de fixer l'attention et le regard, tout ce qui offre un sujet intéressant de rêverie, de conversation ou d'étude. »

Le « Magasin Pittoresque » est resté fidèle à ce programme. Si j'en avais le droit, je publierais ici quelques-unes des lettres qui depuis un mois s'accumulent sur ma table et qui toutes apportent à notre vieille Revue des témoignages de reconnaissance et de sympathie. Ces lettres que je garde pieusement dans nos archives sont la preuve que le « Magasin Pittoresque » n'a pas oublié le but que ses vénérables fondateurs lui avaient assigné.

Le 23 Novembre dernier, l'Académie Française accordait l'une de ses plus hautes récompenses au « Magasin Pittoresque ». Son secrétaire perpétuel, M. Gaston Boissier, nous faisait l'honneur de classer dans les rangs de la presse utile ce recueil qui depuis soixante-huit ans n'a cessé d'être, pour ceux qui le lisent, une source de morale, d'instruction et de plaisir.

D'autres Revues, nées de son exemple, ont vu le jour depuis quelques années. Toutes ont leur mérite ; mais le « Magasin Pittoresque » a su, parmi ces rivalités heureuses, conserver son caractère : celui de pouvoir être lu par tout le monde sans ennui et sans danger.

A côté des lectures arides ou pédantes, frivoles ou austères, il représente la lecture qui attache séduit, nourrit. C'est la lecture de la famille par excellence qui réunit, le soir, la maisonnée sous l'abat-jour de la lampe : elle remplace, pour la jeune fille, le feuilleton ou le roman fade qui troublent l'imagination et gâtent le goût ; pour le jeune homme, c'est un répertoire varié où s'attisent ses curiosités avides. Et c'est aussi, pour tous les âges, une distraction nouvelle. Enfant, on a appris à lire sur le « Magasin Pittoresque », et on le relit encore volontiers sous les cheveux blancs.

Les réformes que nous apportons aujourd'hui à cette Revue se garderont bien d'altérer son caractère ou son esprit. Nous nous permettrons seulement de devenir un peu plus curieux de l'actualité, de répondre à des exigences nouvelles et légitimes ; enfin, nous donnerons un peu plus à lire, et de tout cela, j'en suis sûr, nos lecteurs nous sauront gré.

CH. FORMENTIN

Les Impressions d'un Vieil Abonné

Une des joies de ma prime jeunesse, c'est quand mon père, il y a de cela soixante-huit ans, vint m'apporter le premier numéro du *Magasin pittoresque*, auquel il venait de m'abonner. Malgré le long espace écoulé, j'ai conservé toutes fraîches les impressions que j'ai éprouvées en feuilletant les pages de ce recueil dont les *magazine* anglais avaient inspiré l'idée et qui était pour la France une heureuse innovation.

Toutes mes lectures s'étaient bornées jusque-là aux *Aventures de Télémaque* et à un vieux roman de caserne. Le *Télémaque*, une belle édition ornée de dessins de Prud'hon, m'avait été donné par mon parrain, un chirurgien militaire, grand admirateur de la méthode d'enseignement universel de Jacotot. Quant au roman, intitulé *Pierre Giberne*, il racontait les aventures d'un grenadier qui avait fait toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, et il avait été laissé à la maison par un officier envoyé chez nous en billet de logement dans un changement de garnison.

Le *Télémaque* m'avait amusé la première fois que je l'avais lu. Mais les aventures du fils d'Ulysse ressemblaient beaucoup aux sujets qui étaient traités dans les auteurs classiques qu'on nous faisait traduire à grands coups de dictionnaires. J'avais fini par le prendre en grippe : il me faisait l'effet d'un gros pensum qu'on aurait infligé à Fénélon.

Je suis resté bien plus longtemps fidèle à *Pierre Giberne*, le roman militaire. Je l'ai lu plus de dix fois. Mais, par un effet d'optique des plus singuliers, bien que les faits qui y étaient racontés fussent récents et que de nombreux témoins existassent encore, ils m'apparaissaient dans un grand éloignement et comme étrangers à notre siècle.

En d'autres termes, *Télémaque* et *Pierre Giberne* me donnaient l'impression d'un passé disparu. Quand j'eus lu les premiers numéros du *Magasin pittoresque*, j'eus le sentiment que j'entrais en contact avec le présent, et que j'étais initié à des faits et à des idées que rien jusque là ne m'avait fait soupçonner.

La multiplicité des sujets traités causa d'abord une sorte de bouleversement dans ma jeune cervelle. Songez donc, on passait de l'histoire de la

Fontaine des Innocents à l'influence de la conversation, des fossiles de Cuvier à une notice sur les galeries d'Orléans au Palais-Royal, d'un article sur les ours à une description de la mosquée d'Achmet à Constantinople.

Il y avait surtout un calendrier historique qui me donnait beaucoup de tablature. Les livres qu'on mettait entre nos mains pour nous apprendre l'histoire étaient fort secs et très avares de détails. J'étais fort étonné de ne trouver dans ces livres aucun éclaircissement sur les anecdotes, dont se composaient les éphémérides. Je pris un parti dont je me suis très bien trouvé, c'était de les consigner dans un petit cahier qui me permit plus tard de les rapporter à leur date.

Je me suis très bien trouvé de ce travail que je poursuivis strictement. J'y ai pris le goût des souvenirs historiques. Quand j'eus terminé mes études, on me fit entrer dans les bureaux des Archives départementales du Nord, un des plus riches dépôts après les Archives nationales : il renferme en effet les archives des comtes de Flandre, des ducs de Bourgogne et des hommes d'État qui ont gouverné les Pays-Bas au nom des princes de la maison d'Autriche. Au bout de quelques mois, je me débrouillais assez facilement au milieu de tous ces parchemins, et je fus d'emblée attaché à la section historique.

En poursuivant la lecture du *Magasin Pittoresque*, je m'aperçus que j'étais entraîné vers un mouvement d'idées qui s'éloignaient de plus en plus de l'enseignement qu'on nous donnait au collège. Des dissertations sur l'économie politique et sur l'agriculture me mettaient en contract avec les résultats de la vie moderne et m'empêchaient de prendre trop au sérieux les mœurs des Grecs et des Romains. Nos ouvriers dont on me décrivait les métiers, et les paysans dont on me mettait sous les yeux les instruments de culture, me paraissaient bien plus intéressants. J'ai peut être été l'écolier qui ait le moins admiré les héros de Plutarque.

Dans le deuxième numéro du *Magasin Pittoresque*, il y avait une notice sur Molière accompagnée de son portrait. Molière ne figurait pas à cette époque parmi les auteurs classiques qu'on mettait entre les mains des écoliers. Il était en quelque sorte à *l'index* parmi nos professeurs qui, presque tous, avaient commencé leur carrière sous la Restauration. Il me prit une envie folle de lire le théâtre de Molière. Je savais qu'un jeune homme qui habitait une chambre à côté de la mienne en possédait un exemplaire. Si je lui avais demandé de me le prêter, il ne m'eut certainement pas refusé; mais je voulais avoir l'attrait du fruit défendu. Pendant les absences de mon voisin, je pénétrais dans sa chambre au moyen d'une clé qu'il m'avait confiée; j'emportais un des volumes, et je passais la nuit à le lire. Je ne regrette point mes veilles. Molière est resté pour moi un des plus grands génies dramatiques. J'ai eu la patience de lire les théâtres de tous les temps et de tous les pays; j'ai suivi pendant un demi-siècle le mouvement théâtral contemporain. Je n'ai point retrouvé les émotions que me fit éprouver ma première lecture de Molière.

Mais ce que le *Magasin Pittoresque* m'a inspiré le plus profondément, c'est le goût des Études philosophiques. Vingt lignes sur Spinoza insérées dans son deuxième numéro avaient attiré plus particulièrement mon attention. L'auteur protestait contre l'accusation d'athéisme portée contre le grand philosophe.

— Bien, me dis-je, il se trouvera bien un jour quelqu'un qui aura la curiosité de traduire en français le livre de Spinoza et je saurai à quoi m'en tenir.

J'avais satisfaction à quelques années de là. M. Saisset un des disciples les plus brillants de Victor Cousin, traduisit les œuvres de Spinoza. Je dévorai, plus que je lus, l'*Ethèque* et Spinoza m'apparut comme un des philosophes les plus prodigieux qui aient paru depuis Platon.

Spinoza me conduisit bien vite à Leibnitz, à Schelling et à Hégel, et je me trouvai ainsi de plain-pied avec les penseurs et les réformateurs contemporains.

Longtemps le *Magasin Pittoresque* fut ma seule lecture en dehors des rudiments et de mes livres de classes. Je me formai ainsi un répertoire de connaissances que j'étendais et que je complétais au fur et à mesure que le champ de mes études s'agrandissait; c'était une sorte d'exercice encyclopédique auquel j'étais soumis sans que je m'en doutasse, et, comme on le voit, j'en ai retiré de grands fruits.

ALFRED DARIMON.

Le Sou

Un article sur le *sou* ! j'avoue qu'au premier abord je fus quelque peu embarrassé. Maniant chaque jour la monnaie de bronze de 5 et de 10 centimes, monnaie d'appoint disent les savants en la matière, je ne m'étais guère préoccupé d'en connaître les procédés de fabrication, et vrai parisien de Paris, passant cinquante fois par année devant l'élégant palais bâti en 1768 par ordre de Louis XV, et sur les plans de Jacques Denis Antoine, je n'avais jamais été suffisamment curieux pour en solliciter l'entrée. Et pour la première fois, hier, je me suis introduit dans la vaste officine où nos modernes alchimistes transforment quotidiennement, en espèces sonnantes et trébuchantes, les produits précieux des mines exotiques d'or, d'argent et de cuivre.

Des visions fantastiques vous montent à l'esprit lorsque l'on entend parler des creusets d'or bouillant, coulant à grands flots dans les moules, et, dès l'entrée, l'on s'attend à des apparitions de magiciens qui, tels que le génie d'Aladin, semblent devoir garder avec rigueur l'antre d'où jaillissent les sources de toutes les richesses.

Mais au premier abord l'imagination est bien vite déçue et rassurée tout à la fois. Nul génie sans doute pour vous recevoir, mais le plus accueillant et le plus aimable des directeurs, M. de Foville, qui, avec une bonne grâce toute particulière, me fait ouvrir les portes de son palais. Et dans cet hôtel des monnaies le mot d'ordre général est : amabilité et courtoisie. Ces qualités, je les retrouve près de M. Brion, chef de la première section, qui me donne les indications nécessaires à mon entrée ; près de M. Collière, le distingué chef des travaux de la fabrication qui, se mettant à mon entière disposition et me confiant à son second lui-même, M. Schmitt, le charge de me guider dans les ateliers.

C'est très compliqué la fabrication d'un sou, aussi long, aussi délicat et minutieux que celle d'un louis d'or et toute une longue journée me fut nécessaire pour examiner les différentes opérations qu'en peu de lignes je vais essayer de résumer pour les lecteurs du *Magasin Pittoresque*.

Je devais étudier la monnaie de bronze seule, à l'exclusion des monnaies d'argent et d'or, d'un mirage plus étincelant sans doute, mais pour beaucoup d'entre nous d'un emploi moins constant, et mon guide m'avait emmené vers les ateliers spéciaux du bronze. Ceux-ci, qui ne s'ouvrent pas au cours des visites bi-hebdomadaires permises au public, sont entièrement séparés des ateliers d'or et d'argent et, particularité flatteuse pour le vil métal, sont les plus clairs et les plus aérés des ateliers de la fabrique.

Mais, avant d'y pénétrer, je traverse la salle de réception des métaux. A terre, des lingots d'argent sont entassés, telles des briques dans un hangar, mais des briques de 3000 francs pièce et, dans les coins, honteux de leur valeur minime, on me montre les lingots de cuivre pur, fournis à la monnaie par la société adjudicatrice ; ils attendent, dans leur forme un peu étrange, le moment d'entrer en service et de passer à l'atelier de fonte.

La *fonte* est la première de toutes les opérations et, près des trois fourneaux qui ronflent et qui tressaillent sous l'ardeur de la flamme, je fais connaissance avec le chef fondeur. Il m'explique que chaque fourneau contient un *creuset* en plombagine, garni de 60 kilogs de matière divisée en 95 parties de cuivre, 4 parties d'étain et 1 partie de zinc. C'est l'alliage, il bout déjà depuis plus de deux heures et j'arrive à temps pour assister à une coulée.

Les trois aides du chef fondeur ont saisi, à l'aide de palans, le creuset au fond du fourneau ; ils l'élèvent en l'air et tandis qu'il éclaire l'atelier de ses éclats de matière en fusion, je suis obligé de m'éloigner tant la chaleur est pénétrante. En même temps deux des aides ont abaissé le creuset jusque sur le sol blindé de fer, puis s'étant armé les mains de vastes poches de toiles mouillées, ils le fixent au *brancard* qui permet de le soulever avec précautions et de le pencher afin d'opérer la coulée du métal dans la *lingotière*. La *lingotière* est un moule articulé en fonte épaisse, composé de trente gouttières verticales, préalablement graissées pour empêcher le métal de gicler sur les parois pendant la coulée ou de s'y coller lors du refroidissement.

Le chef fondeur conduit l'opération, surveillant les verseurs et les arrêtant d'un geste au ras des gouttières, ravivant la fusion du creuset par l'adjonction de charbon de bois jusqu'à l'opération parfaite. Instantanément le métal est figé ; les ouvriers desserrent les articulations de la *lingotière* et, à l'aide de longues pinces, ils en séparent les différentes pièces et en retirent les *lames*, qui, placées sur un petit chariot de fer, achèvent de se refroidir. Elles ont alors 50 centimètres de longueur sur 7 centimètres de large et 9 millimètres d'épaisseur et pèsent chacune 2 k. 500.

Salies par l'huile des gouttières, elles ont l'aspect noirâtre de barres de fer aux bords pittoresquement garnies de grosses bavures ; mais celles-ci vont bientôt disparaître à l'*ébarbage*, deuxième opération qui a pour but d'égaliser les bords des lames sous l'action de deux disques circulaires et tranchants, qui tournent verticalement en sens inverse et font l'office de ciseaux.

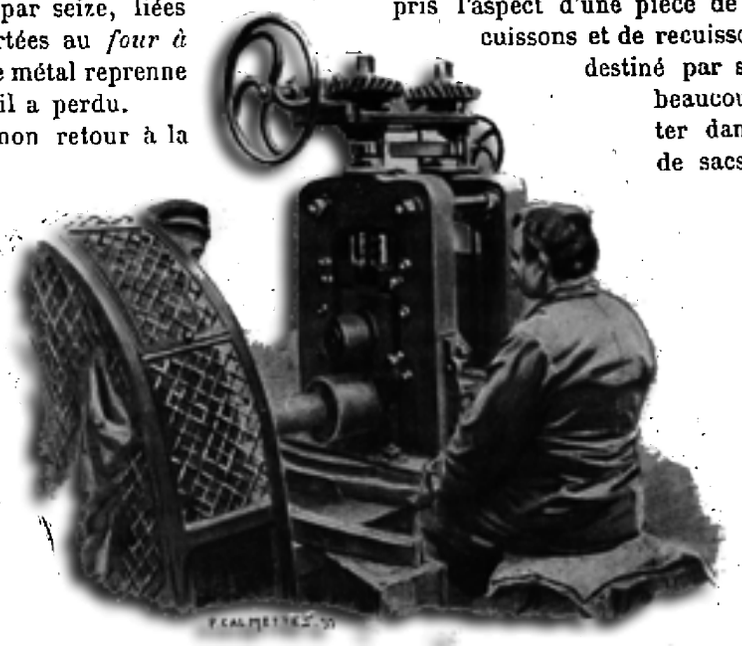
Ainsi nettoyées, les lames sont soigneusement pesées et livrées ensuite à l'atelier de laminage.

Pour les suivre j'entre derrière elles dans le grand hall du bronze, le plus bruyant et le plus assourdissant des ateliers de la Monnaie. Au bruit des battements des découpoirs et des froissements des laminoirs qui, sans cesse, mordent le métal ou l'écrasent, vient en effet s'ajouter ici le voisinage de trois moteurs Farcot de 80 chevaux chaque, qui sans relâche animent les multiples machines et donnent la vie aux ateliers de la Monnaie. Ce n'est donc pas sans peine que je peux écouter les explications de mon aimable guide ; il ne suffit pas de crier pour s'entendre et, pour suppléer à l'impuissance de nos gosiers, je regarde de toute mon attention.

Voici les lames amenées au premier *laminoir*, puissante machine qui va les amincir ; elle est servie par deux hommes, assis un de chaque côté. Le mouvement est lent et pondéré, car un écrasement brusque produirait des fissures dans l'épaisseur de la lame que le premier ouvrier glisse avec soin sous le rouleau, tandis que le second attend avec tranquillité le moment de la saisir avec ses deux mains gantées de vieux sacs de toile. Quoique lent en apparence le travail avance cependant, et la lame qui mesurait au sortir du moule 9 mil-

limètres d'épaisseur est arrivée, en dix-huit passages de rouleau, au numéro 19 de la jauge, 3mm,9. Allongées fortement comme bien l'on pense, elles sont alors coupées en deux puis réunies en bottes par seize, liées de fil de fer et portées au *four à recuire*, afin que le métal reprenne la malléabilité qu'il a perdu.

A leur suite mon retour à la fonderie s'impose. Là, je vois s'ouvrir la porte à guillotine du four à recuire. Les lames, pénètrent dans le four et, disposées sur une large plaque circulaire et tournante, elles vont passer successivement devant le feu qui les amènera, après trois quarts d'heure de cuisson, au rouge cerise. Un instant je les entrevois dans la noirceur opaque de l'ombre; c'est un éclatement de rouges, un jeu de couleurs d'une mystérieuse attirance; mais déjà je ruisselle et je laisse se refermer la porte, car il me serait difficile d'imiter les ouvriers fondeurs qui, un peu plus loin, après une deuxième coulée de métal dans les creusets, se sont mis le torse nu et s'épongent à grands coups de serviettes.



Passage des lames au laminoir.

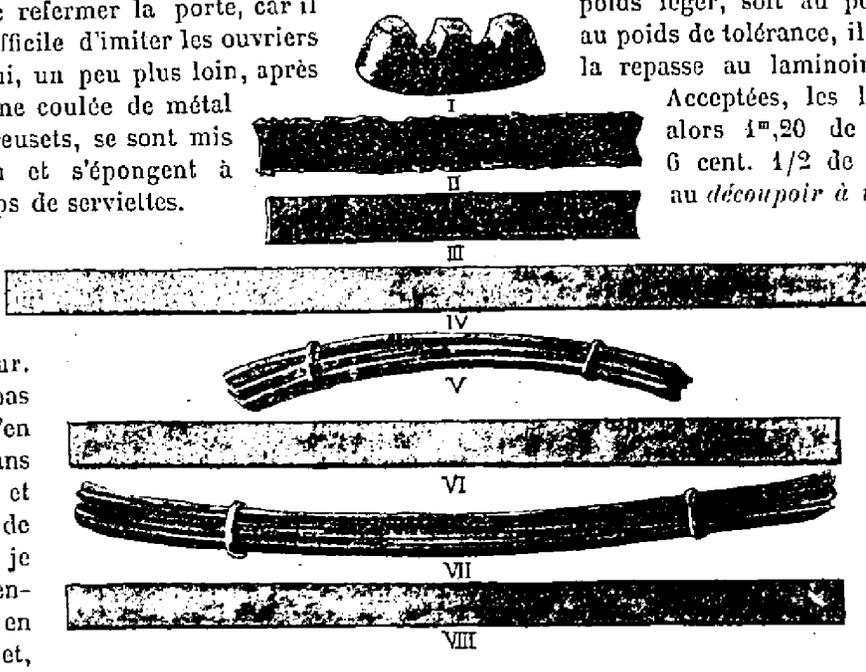
— Gare les courants d'air! me crie le chef fondeur.

Ce n'est pas aisé de s'en préserver dans les couloirs et les détours de la fabrique; je prends cependant l'avis en bonne part et, quittant de nouveau la fonderie, où je ne puis attendre la sortie des lames que j'ai vu mettre à recuire, je suis un lot de lames déjà recuites et refroidies; elles s'en vont subir un deuxième laminage qui de 3mm,9, doit les amener à 1mm,8, numéro 12 de la jauge.

Remises en bottes par seize, puis reconduites au four à recuire, elles seront reprises pour un troisième laminage qui les diminuera encore de deux dixièmes de millimètre.

Que d'opérations déjà sans que le futur sou ait pris l'aspect d'une pièce de monnaie; que de cuissons et de recuissons; il est vrai que, destiné par son peu de prix à beaucoup rouler, à se frotter dans tant de poches, de sacs et de tiroirs, il ne peut être assez solide. Sur cette pensée, qui tempère mon impatience, nous passons à l'*ajustage* ou mise au point.

Chaque lame, à sa sortie du dernier laminoir, c'est-à-dire réduite à 1mm,6 d'épaisseur, est livrée à l'ajusteur; celui-ci découpe à l'aide d'un emporte-pièce, et dans le milieu de la lame, un *flan* ou rondelle du diamètre d'un sou; il pèse cette rondelle sur une balance de précision et, selon qu'elle correspond ou non, soit au poids léger, soit au poids lourd, soit au poids de tolérance, il refuse la lame, la repasse au laminoir ou l'accepte.



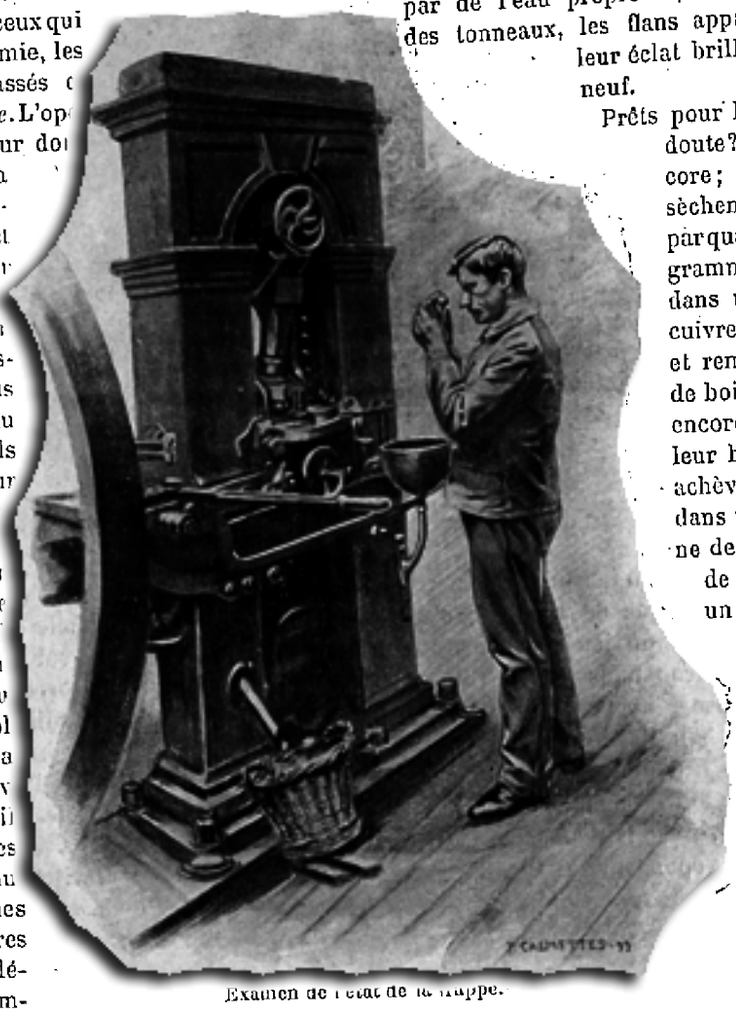
Différents états de la lame.

Acceptées, les lames, qui ont alors 1m,20 de longueur sur 6 cent. 1/2 de large, passent au *découpoir à vapeur*.

Cette machine, trépidante et tapageuse s'il en fut, est confiée à la direction d'un ouvrier qui glisse les lames sous l'emporte-pièce; elles y sont découpées en rondelles ou *flans* et rejetées dans un seau à raison de trois cents à la minute. Chaque lame fournit en moyenne quatre-vingt-dix flans de dix centimes et chaque ouvrier, découpant par jour ses six cents kilogrammes de lames, fait ainsi ses soixante mille pièces. Les résidus des lames sont rabattus par paquet au marteau, puis rassemblés dans des caisses jusqu'au moment où,

remis à la fonte, ils concourront à la fabrication de nouvelles lames.

Cependant je suis le seau qui emporte les flans à la *trémie*, vaste cage fermée, percée de trous, et qui tourne à la vapeur. Enfermés dans la trémie, les flans sont si bien secoués, remués, lancés et relancés, que tous ceux qui, mal calibrés ou cassés, peuvent s'échapper par les trous de la caisse, sont rejetés au dehors et mêlés aux débris à refondre. Quant à ceux qui restent dans la trémie, les bons, ils sont ramassés et portés au *cordonnage*. L'opération consiste à leur donner, à l'aide de la *machine à cordonner*, le diamètre exact qu'ils doivent avoir et à relever en même temps leurs bords en un léger ressaut destiné à faciliter plus tard l'apposition du listel. Pour cela ils sont, chacun à leur tour, amenés entre deux coussinets d'acier qui les pressent en tournant et les rejettent ensuite par la même force mécanique. L'homme joue le rôle de simple servant de la machine, son initiative est toute de surveillance et le pittoresque est ici perdu. Les vieilles machines d'autrefois, bizarres sans doute mais décoratives, sont remplacées par des moteurs agités dont-il faut détailler l'ingéniosité, faute de pouvoir en admirer la beauté.



Examen de l'état de la frappe.

La précipitation de la vapeur vous gagne au choc continu et saccadé des flans sur le cordonneur ; et, lorsque dans une salle voisine, salle froide et sombre, où des ouvriers disposent dans des marmites de fonte les flans cordonnés, qu'ils mélangent avec du charbon de bois en poudre afin d'empêcher l'oxydation, on les trouve trop lents à luter, puis à recouvrir de terre à four les récipients qu'ils ferment hermétiquement. Ainsi clos en marmite, les flans vont au four à recuire qui les remet au point de malléabilité nécessaire pour la frappe.

Lorsqu'ils en sortent ils ont grand besoin de passer au nettoyage, car le cordonnage les a déjà noircis et le charbon les amalgame si bien qu'il faut quelque bonne volonté pour s'imaginer voir là les futurs sous. Jetés d'abord dans le *nettoyeur mécanique*, grande caisse à l'intérieur de laquelle tourne un long cylindre ajouré, ils se débarrassent des scories de charbon, puis vont tomber dans des paniers qui les emportent et les versent dans des tonneaux remplis d'eau mélangée d'une mesure d'acide sulfurique à 33°. Pendant trois heures, flans et tonneaux tournent de conserve ; l'eau salie est remplacée à deux reprises par de l'eau propre et, finalement sortis des tonneaux, les flans apparaissent dans leur éclat brillant de cuivre neuf.

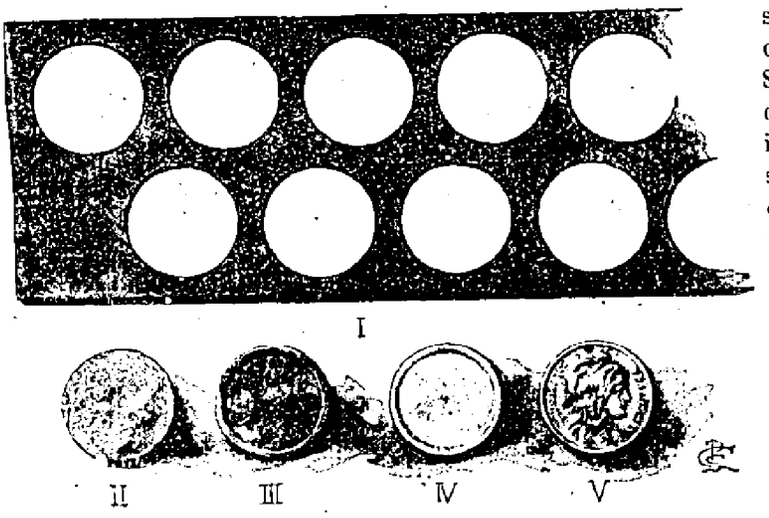
Prêts pour la frappe sans doute? Non, pas encore ; il faut qu'ils sèchent et, versés par quatre-vingt kilogrammes à la fois dans un cylindre en cuivre à fond de tamis et rempli de sciure de bois, ils tournent encore et laissent de leur humidité, qu'ils achèvent de perdre dans une vaste bassine de cuivre au fond de laquelle passe un jet de vapeur. C'est la parfaite dessiccation.

Et tandis, que je crois enfin suivre mon guide à la frappe, la dernière et la plus prestigieuse des opérations, il m'emmène vers une petite salle où, sur des tables, je retrouve amoncelés les flans qui brillent maintenant tels que des jetons d'or pur. Du *blanchiment* il sont venus là par pannerées pour le *comptage* et le *triage*. Ils sont versés sur une *planche à compter*, planche divisée sur sa longueur en dix rainures qui contiennent chacune vingt pièces. D'un coup d'œil d'une vivacité particulière, l'ouvrier rejette de la planche pleine les flans tachés ou mal recuits ; les autres sont réunis dans une corbeille. Par deux mille ils sont alors pesés et replacés dans la corbeille qui s'appelle désormais un *plateau* ; elle a sa fiche particulière et descriptive, sur laquelle le contrôleur, toujours présent, inscrit l'acte de naissance des nouveaux flans, c'est-à-dire leur poids, le nombre de pièces, la date, le numéro de la manne et l'espèce de fabrication ; puis, après le contrôle, elle va rejoindre le tas de plateaux

qui, du sol au plafond, attendent le moment de passer à l'atelier de frappe.

Ils n'ont qu'un guichet de grille à franchir pour se trouver au contrôle chargé de les distribuer aux presses et nous faisons un détour, mon guide et moi, pour les rejoindre à l'entrée de l'atelier de frappe.

Là, trente-trois machines façonnent sans relâche les monnaies de tous genres, commandées par le Trésor ou par les Gouvernements étrangers. Et elles n'arrivent souvent pas à suffire à la commande. C'est ainsi, m'explique-t-on, que le mois dernier les onze millions deux cent mille pièces fabriquées avaient été inférieures aux besoins des demandes, malgré les heures supplémentaires de nuit employées comme adjuvant de l'incessante production. Et n'est-ce pas étonnant vraiment que, puisqu'il se frappe tant d'argent, nous en ayons si peu dans nos poches.



Différents états du flan.

Mais, tout en faisant part de mes réflexions à mon guide, nous avions vu les ouvriers prendre au contrôle les plateaux, qui sont pesés devant eux et qu'ils emportent à leurs presses respectives. Du modèle Thonnelier, la puissante machine, qui fait aujourd'hui les deux sous, abat ses vingt-deux mille pièces par jour, cinquante-cinq à la minute, et l'on est étonné, malgré cette extrême rapidité, de la précision et du soin que met l'ouvrier monnayeur à la diriger.

Prenant les flans dans une vaste coupe de cuivre où il les a versés, il les met en pile d'une vingtaine, les vérifiant encore et rejetant ceux qui lui paraissent imparfaits ; cette petite pile est introduite dans le *godet alimenteur*, sorte de tuyau dans lequel les flans descendent pour venir se placer un à un sur une plaque ou *poseur mécanique* qui les amène, avec une régularité d'horloge, entre les deux *coins*. Pressés par la pesée formidable de soixante-dix mille kilogrammes, ceux-ci, gravés en creux, impriment leur image en relief sur le flan, que la main mécanique projette ensuite, par un tuyau de descente, jusque dans une manne placée au bas de la machine. Et la surveillance est constante car il faut que l'ouvrier s'assure à la loupe de l'état de la frappe et du bon service du coin qui se casse quelquefois.

Préparés à l'atelier spécial, les coins ont été mis en réserve par dix pour être délivrés chaque matin, selon les besoins, aux ouvriers qui doivent les rendre chaque soir au contrôleur du monnayage. Cette provision de coins gravés d'avance est utile car, si régulièrement un même coin doit frapper cinquante mille pièces, on en a vu se fendre au bout de dix.

Et, tandis que nous traversons l'atelier, les machines, actionnées par une transmission souterraine, continuent leurs mouvements puissants et doux, rejetant à chaque tour de volant un sou, une pièce de cinq francs ou un louis.

Et toutes ces espèces si différentes de matières, reportées par l'ouvrier monnayeur au contrôle d'où elles sont parties, sont repesées devant lui et s'en vont à l'atelier de vérification.

De véritables jongleurs ces vérificateurs ; le jour où je visitai l'atelier, cinq cent mille pièces leur étaient déjà passées par les mains depuis le matin. Sur des plateaux de bois à rebords ils placent les sous par cinq cents et en même temps éliminent toute pièce présentant la moindre imperfection : tache de doigts, cassure, rayure, frappe défectueuse ou mauvais blanchiment ; elles sont rejetées sans pitié et mises dans des sébiles de bois. Elles iront à la refonte sans égard pour les opérations subies, si nombreuses pourtant et si longues.

La vérification faite, les pièces sont mises en sac, par cinq cents pour les dix centimes, par mille pour les cinq centimes ; et quatre de ces sacs, réunis dans une manne, forment ce que l'on appelle une *brève*.

Portées à la salle de délivrance, remises au caissier, les brèves restent en coffre-fort jusqu'au moment des livraisons.

Et c'est là fin des opérations, mais non des contrôles car, sur chaque vingt-cinq mannes, six pièces sont prélevées au hasard ; quatre sont pesées et envoyées au laboratoire pour l'analyse de l'alliage, les deux autres, pesées une à une, sont envoyées sous enveloppe cachetée à la commission de contrôle qui se réunit une fois par an.

Et c'est là tout : et vraiment c'est beaucoup de soins et de minuties pour ces sous que nous laissons glisser entre nos mains avec tant de facilité. Et notamment quelle succession de contrôles pour la fabrication de cette pièce de deux sous qui, en fait, vaut deux centimes. Mais notre hôtel des Monnaies se doit à sa vieille réputation et il a raison de soigner avec coquetterie les travaux qui

luisont confiés, quels qu'ils soient. Tels qu'ils sont, donnés à faux poids, nos nouveaux sous sont de véritables œuvres d'art, et l'on ne peut se plaindre de cette monnaie de bronze, lorsque l'on se souvient qu'elle remplace les antiques et incommodes monnaies de verre, de cuir, de carton, de papier, de zinc et d'étain.

Songeons surtout que les quatre millions quarante mille gros sous, que les sept millions deux cent quatre-vingt mille petits sous, frappés cette année par la Monnaie, feront peut-être bien des heureux.

Et sortant du palais, gardant la vision des coulées de métal qui, chaque jour, y ruissellent, je pensais à ces pièces de bronze, petits sous, gros sous, centimes, qui monnaie de billon, vil métal sans doute, sont cependant précieux puisque, souvent fardeau pour les riches, ils deviennent pain pour les pauvres.

PIERRE CALMETTES.

La Bibliothèque du Prince Roland Bonaparte



Tout le monde a remarqué en passant l'hôtel du prince Roland Bonaparte au n° 10 de l'avenue d'Iéna. Son aspect élégant et noble est mis en valeur par un emplacement admirablement situé. L'ordonnance de sa façade, comprise sans surcharge d'ornements, le goût des sculptures, la silhouette de sa masse imposante, en font un édifice de premier ordre et qui compte parmi les plus renommés du Paris moderne.

Ceux qui, favorisés par l'amabilité du prince, ont visité sa maison, en ont emporté un souvenir qui ne le cède en rien à celui d'un véritable palais. Les appartements, en effet, sont en rapport de proportions et de magnificence avec l'architecture extérieure. La bibliothèque tient à côté d'eux une place importante ; elle est située au premier étage dans la partie postérieure du bâtiment et pour ainsi dire isolée du côté de la rue Fresnel. On y accède par un escalier d'honneur monumental et somptueux. C'est une vaste salle, répartie autour d'une cour intérieure carrée en quatre galeries de dimensions égales, éclairée par une lumière discrète tombant du plafond à travers un vitrage dépoli. De chaque côté, le long des murs, sur une hauteur de sept mètres, les volumes se succèdent sur les tablettes des rayons. Un passage suspendu, supporté par des consoles, desservi par des escaliers, permet d'atteindre aux rangées supérieures. Des tables, des pupitres, des marchepieds, sont disposés suivant les besoins de l'écrivain ou du lecteur dans le voisinage des livres et des gravures.

Un quart de la bibliothèque, toute la galerie parallèle à la rue Fresnel, sert de cabinet de travail au prince Roland Bonaparte. Son portrait en officier d'infanterie est placé au-dessus de la cheminée. Au milieu sont installés un bureau et quelques fauteuils; à droite et à gauche des tables pour les secrétaires. On remarque, à chaque extrémité, au dessus des portes, deux panneaux peints par Toché : l'un représente Bonaparte en triomphateur, l'autre la Géographie. Quatre croisées, s'ouvrant sur la perspective de Paris, donnent une éclatante lumière.

L'impression ressentie en pénétrant dans ce lieu d'étude est particulière. Le décor en est sobre et grave ; la richesse des éléments qui le composent est plus intrinsèque que luxueuse. Son caractère n'a rien d'officiel et cependant l'intimité en est souveraine. C'est bien la retraite studieuse d'un savant grand seigneur.

Lorsque Napoléon fit construire la bibliothèque de la Malmaison, il la voulut simple, commode et pratique. Les meubles, les rayons furent d'acajou sans le moindre agrément. Mais il laissa aux artistes le soin d'enjoliver à leur gré les plafonds. Ils y répandirent à profusion les effigies et les symboles : leur inspiration n'allait pas sans une nuance de poésie et la grâce romantique de Joséphine dirigeait leur pinceau.

La bibliothèque du prince Roland n'a pas cet aspect de correction mitigée d'apparat.

Les boiseries, les cheminées, les escaliers sont en noyer avec panneaux sculptés. Les rampes sont en acier, en bronze, en cuivre doré. Le plafond est uniforme de tonalité et sans moulures. Le parquet en chêne de Hongrie réfléchit dans ses compartiments symétriques cette décoration remarquable par la perfection du travail dans la matière beaucoup plus que par l'attrait insolite de l'éclat.

Cette sévérité d'aspect, sans exagération toutefois, concorde avec l'esprit de celui qui l'a désirée. Le prince Roland Bonaparte n'est pas, comme on pourrait se l'imaginer, un dilettante ou même un mécène de la science. C'est un érudit et un chercheur. Les 95 000 volumes qui constituent sa bibliothèque forment des séries complètes sur des sujets préférés. Ils se recommandent par le choix des idées qu'ils renferment et non par leur reliure, leurs illustrations et leurs caractères. Hormis une collection de gravures, la plus belle peut-être qui existe sur l'épopée napoléonienne, recueillies avec soin depuis la feuille d'Épinal jusqu'à l'eau-forte, des cartes ayant appartenu à l'empereur Napoléon Ier et au maréchal Ney, bien rares sont les documents curieux seulement par

l'apparence et l'originalité. Le premier noyau de la bibliothèque du prince Roland Bonaparte fut celle de son père, le prince Pierre. Il y réunit les livres rassemblés autrefois par le prince Demidoff à l'île d'Elbe; plus tard, l'acquisition de la bibliothèque historique et géographique de M. Vivien de Saint-Martin compléta l'ensemble.

De nombreuses publications récentes ou anciennes viennent grossir chaque année ces importants faisceaux. Ce sont spécialement des brochures où il est traité d'anthropologie, de géologie, de botanique et surtout de géographie.

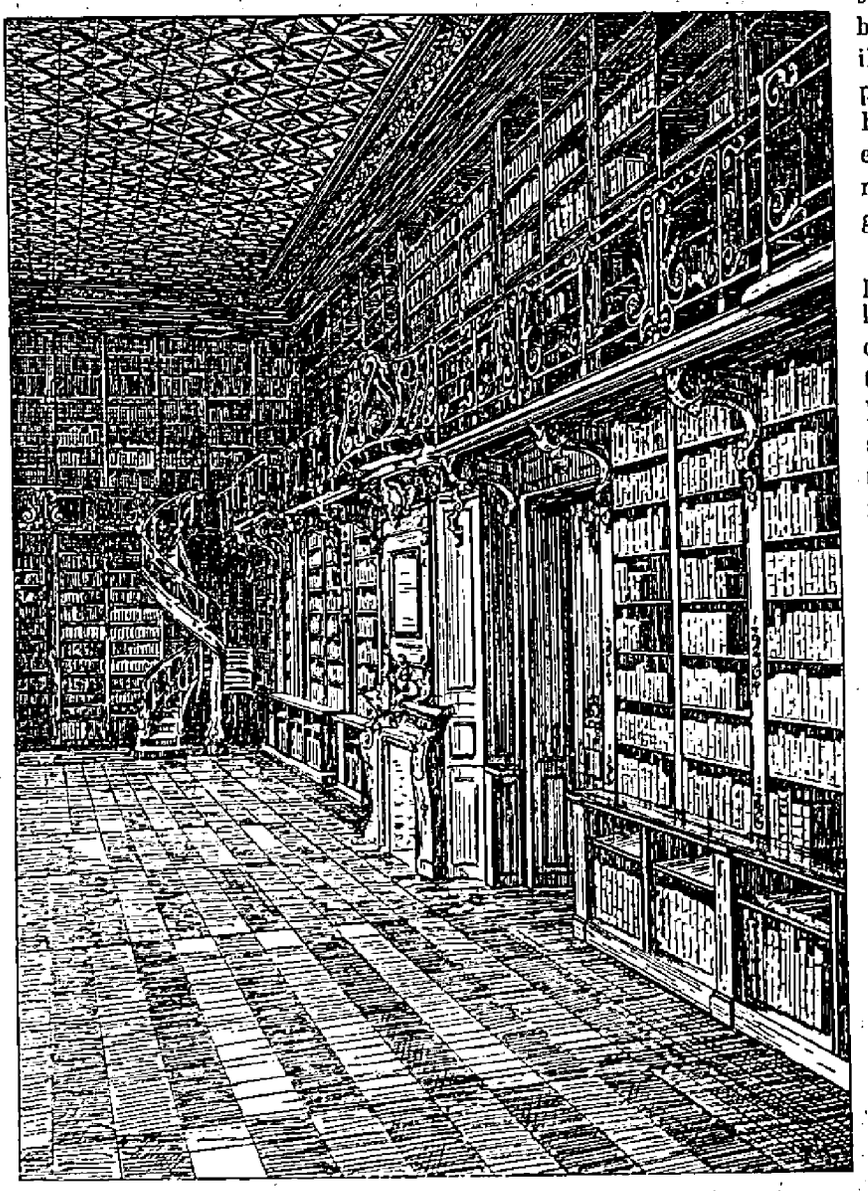
Cette dernière science est la préférée du prince. Le cadre dans lequel sont classés ses livres est essentiellement géographique.

L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie sont réparties en vingt-cinq divisions représentées par les lettres de l'alphabet. Dans chaque division et subdivision des parties du monde les ouvrages sont placés dans un ordre qui procède du général au particulier. Des généralités on passe successivement à la structure du globe, à sa configuration, à ses habitants, à leur histoire, leurs mœurs, leurs coutumes, aux lois qui les régissent, aux sciences et aux arts qu'ils cultivent. Cette gradation descendante est la même pour toutes les manifestations de l'esprit humain.

Une étoile distingue spécialement les œuvres des Bonaparte ou écrites à leur sujet.

Des recueils de planches de science et d'art, des atlas de cartes anciennes, de nombreux clichés photographiques exécutés au cours de voyages en Amérique, en Laponie, en Allemagne, en Italie et à l'occasion d'exhibitions ethnographiques, plus de deux cents journeaux en langue française ou étrangère complètent cette collection considérable.

Le prince Roland Bonaparte dirige lui-même le service de sa bibliothèque: il est secondé par deux bibliothécaires et un personnel d'aides-garçons.



La bibliothèque du Prince Roland Bonaparte.

Telle est, en peu de mots, l'organisation de ce sanctuaire que les hommes de science tiennent à honneur de visiter. La faveur du prince ne leur a jamais fait défaut; ils sont unanimes à louer sa bonne grâce, sa bienveillance, et l'on ne saurait trop le féliciter, dans un siècle où l'intelligence et la valeur individuelle sont en première place, d'avoir édifié un monument aussi parfait d'ordonnance et de composition. De l'autre côté du palier, sur lequel s'ouvre la porte de la bibliothèque, une galerie dessert les salons, petits salons et la salle à manger. Toutes ces pièces, réservées à la réception, sont en façade sur l'avenue d'Iéna,

Elles sont décorées dans le goût et le style du premier Empire. Les boiseries blanches ou d'acajou, sculptées dans la masse, sont ornées de ciselures en cuivre; la couronne impériale, les initiales du prince, les attributs guerriers que surmonte l'aigle symbolique, s'y rencontrent en maint endroit. Les tentures, d'une grande richesse, sont sobres de coloration et d'éclat. Les meubles, les tableaux, pour la plupart anciens, ont chacun leur histoire. On remarque au-dessus d'une cheminée un portrait authentique de l'Em-

pereur remontant au début du siècle. La physionomie est curieuse et, pour ainsi dire, de transition : les lignes du masque et toute la personne ne sont pas encore empâtées par l'embonpoint et l'on y retrouve les méplats anguleux et la sveltesse du vainqueur d'Arcole.

Dans un salon servant de cabinet de travail intime, une fresque intéressante recouvre la muraille; elle provient de la maison qu'autrefois Joséphine habita rue Chantereine.

ROBERT HÉNARD.

Henri Lavedan

S'il est vrai que le bonheur consiste à réaliser dans l'âge mûr une pensée de jeunesse, M. Henri Lavedan, que vient de recevoir solennellement l'Académie française, ne serait pas heureux. A dix-neuf ans, son rêve était d'écrire des romans comme Feuillet; vingt ans après il succédait à Meilhac. Il voulait toucher, attendrir : il a réussi surtout à faire rire les « honnêtes gens », ce qui est une assez difficile entreprise; il les a fait rire jaune souvent, ce qui est encore plus malaisé. N'en concluons pas que ses ambitions littéraires ont failli. Il serait agréable de déposer son bilan de cette manière. A côté du Lavedan qu'il paraît être et qu'il est pour le plus grand nombre, il y a le Lavedan qu'il aurait voulu être et qu'il est.

C'est devenu un lieu commun de dire de M. Lavedan qu'il a de l'esprit et de l'ironie à faire peur et qu'il met cet esprit et cette ironie au service de l'entrepreneur de démolitions qu'on veut avoir découvert en lui. Ils sont quelques-uns dans notre génération qu'on a qualifiés de démolisseurs, leur donnant ainsi un métier pour vivre comme si celui d'écrivain ne nourrissait pas son homme.

Leur esprit, bien ou mal, démolit quelque chose.

S'ils parlent de la famille, du clergé, de la noblesse, de la royauté c'est, dit-on, pour les saper. Rien n'est sacré pour eux. Ils s'attaquent à tout ce qui est l'ornement et la force de la Société; ils ne respectent pas la foi de leurs pères. M. Lavedan n'a pas échappé à ce reproche qu'on lui a jeté au front d'autant plus sèchement, qu'élevé dans la vénération des saines vertus des bonnes familles, fils de royaliste, de légitimiste, il a raillé le foyer, la royauté et la noblesse. Le cas de M. Lavedan n'est ni si noir ni si pendable.

Il s'est contenté de regarder vivre son époque et il a essayé de peindre les mœurs du temps. Ce n'est vraiment pas de sa faute si elles sont mauvaises dans le milieu qu'il a observé. Il s'est surtout proposé d'étudier la famille « dans le train », la famille de parvenus, de « parvenants », toutes les nouvelles couches oisives, désœuvrées par profession ou par intermittences. Il a vu que le monde et ses fractions se coudoient, se mêlent, fréquentent les mêmes théâtres, les mêmes cabarets, s'habillent chez les mêmes bons faiseurs, parlent la même langue et sont tous poussés par le même désir de s'amuser, de jouir. Ce monde forme la tribu brillante de « *la Haute* ». Dans cette fusion d'éléments si opposés, si hétérogènes, il est difficile que les mœurs ne fermentent, ne se corrompent. L'indulgence, dans cette classe, est à l'ordre du jour. On laisse faire, on laisse passer. C'est le libre échange des complaisances. Sans s'indigner, M. Lavedan a noté quelques scènes de la vie facile qu'on lui demandait avec insistance pour la *Vie Parisienne*. Avec « *la Haute* » il jette les fondements d'un petit édifice, d'une architecture légère, hardie; il l'orne de couleurs gaies, pimpantes comme une bergère Watteau retouchée par Chéret; il le meuble de toutes les commodités de la conversation, rocking-chairs et chaises longues; il le peuple de fantoches aimables, plaisants, qui n'ont pas plus de cœur que de cervelle mais qui ont de l'esprit, qui parlent une langue sinon toute verte, du moins gorge de pigeon ou de perruche et qui ressemblent enfin comme des frères, paraît-il, à des originaux de marque. C'est une espèce de Petit Trianon de la Fête contemporaine, avec la Petite Vacherie, c'est-à-dire le village suisse, en perspective. Ce Pavillon a plu et beaucoup ; ce n'est pas la maison de Socrate. M. Lavedan — ce démolisseur! — en a élevé d'autres à côté et peu à peu est sorti de terre tout un quartier chic de la Cité Moderne. Et voilà comment M. Lavedan a sapé la Famille!

On ne lui pardonne pas, dans certains clans, de n'avoir pas été plus royaliste que le roi. On l'avait vu, jeune homme, veiller la mortelle dépouille d'Henri V. Il était resté huit jours *de service* auprès du roi qui n'avait pas régné. On s'attendait donc à ce que ce gentilhomme de la chambre, de la chambre mortuaire, consacrât les prémices d'une voix qui s'élève et d'une ardeur qui s'allume à défendre, à restaurer les idées monarchiques. Le roy est mort! Vive le roy! M. Lavedan ne se sentait pas sans doute cette vocation. Quelles furent ses pensées devant les restes du « fils de Saint-Louis ». Il dut surtout observer avec intérêt l'attitude et les discours de tous ces Chevau-légers qui venaient de perdre plus que leur roi, je veux dire leurs espérances et qui voyaient le dernier drapeau blanc servir de linceul au dernier des Bourbons. Puisque l'avenir de la monarchie légitime se fermait devant lui, il pouvait revenir vers son passé. Il traitait bientôt à sa façon le problème de Louis XVII. C'est dans le roman *Sire* qu'il fait revivre l'infortuné Dauphin pour apaiser la folie d'une noble dame, qui croit malgré tout à l'existence de Louis XVII. Il le fait revivre sous les traits d'un beau vieillard, Denis Roulette, un ci-devant comédien, un rempailleur de chaises que M. Lavedan transforme en restaurateur du trône. *Sire* est une œuvre charmante, pleine d'ironie attendrie. Ce n'est ni une

satire, ni un pamphlet. Est-ce qu'elles sont d'un sans-culotte ces lignes qu'on trouve à la fin du roman... « Certes l'avenir aurait autant de courage, mais jamais plus la souriante bravoure du passé, la courtoisie de Fontenoy ; il flotterait des drapeaux, jamais plus d'étendards ni de cornettes; il resterait toujours de la noblesse, jamais plus de gentilshommes... »

Il devait en rester assez pour accuser M. Lavedan de ne pas l'avoir épargnée. La clameur de réprobation causée par le *Prince d'Aurec* fut même si forte dans son camp que l'auteur jugea nécessaire d'y répondre par la *Critique du Prince d'Aurec*. M. Lavedan a trouvé que les temps avaient marché ; que les titres deviennent des accessoires de cotillons brillants s'ils ne sont prisés que pour eux-mêmes et que si on a dans sa famille des épées de connétable ce n'est pas pour les porter.... à l'Hôtel des Ventes. Il a pensé qu'à notre époque rien n'est plus funeste que l'oisiveté, plus déplacé que le préjugé défendant à la noblesse de travailler. Et M. Lavedan, dans les *Deux Noblesses* fait du fils du Prince d'Aurec un riche et grand industriel. Il n'y a pas de sot métier. Déjà Sedaine avec son *Philosophe sans le savoir* ne met-il pas à la scène M. Vanderk dont le nom hollandais cache un gentilhomme français qui ne rougit pas d'être dans le commerce. Son fils, il est vrai, lui dit, en apprenant ce secret : « Est-il possible, fûssiez le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état » ? Ne croirait-on pas entendre Henri Roche, le petit fils du Prince d'Aurec ? Les idées de M. Lavedan sur la noblesse ne sont donc pas nouvelles; sont-elles subversives ? Elles le parurent sans doute au temps de Beaumarchais qui est un des maîtres du jeune académicien. Les préjugés ont cependant survécu au *Mariage de Figaro* et c'est même ce qui a permis à M. Lavedan de s'escrimer contre eux à son tour. Mais il n'y a plus à craindre que M. Lavedan démolisse la Bastille.

S'il est vrai que notre auteur n'a rien détruit, il faut bien convenir qu'il n'a rien relevé ! Il a partagé, il partage encore la généreuse illusion de certains moralistes qui s'imaginent réformer les mauvaises mœurs, en les décrivant, en les mettant au théâtre. « On ne peut corriger les hommes qu'en les faisant voir tels qu'ils sont » a écrit Beaumarchais, et M. Lavedan a repris cette pensée à son compte. J'ai bien peur que M. Lavedan ne soit, comme beaucoup d'autres, un moraliste homœopathe. J'en ai pour preuve le goût de plus en plus vif que l'on prend à ses « corrections ». Il y a la manière d'être corrigé et la manière de M. Lavedan est joliment séduisante. On ne se lasse pas d'être corrigé ainsi ! Par exemple a-t-il voulu nous guérir de la manie de parler cet argot spécial qui est de la préciosité à rebours et qui va se répandant de plus en plus ? Personne plus que lui n'a contribué à la fortune de cet argot et c'est à se demander si l'Académie n'a pas éprouvé le besoin de s'adjoindre M. Lavedan pour le nouveau dictionnaire.

Je ne me demande pas si M. Lavedan pourrait prononcer de beaux discours sur les prix de vertu. On découvre sans peine dans son œuvre des passages, des ouvrages entiers qui témoignent que sa juvénile ambition de toucher comme Feuillet n'était pas inconsciente. Ces pages d'un sentiment si franc et si profond nous reposent de cette fantaisie scintillante qui nous éblouit et nous désarme comme un fou rire. Connaissez-vous rien de plus frais, de plus exquis qu'*une Cour* ? C'est un ensemble de tableaux qui ont l'harmonieuse composition d'un Greuze et le coloris gracieux d'un de la Tour. Tout y est du meilleur ton et de la meilleure compagnie. Ce n'est plus la Haute, mais la solide Bourgeoisie française qui, sans être austère garde précieusement les saines et moyennes façons de penser et de sentir. Sa tenue et son langage sérieux n'excluent ni la bonne humeur ni la malice. Cette bonne humeur et cette malice se trouvent dans *Inconsolables* où M. Lavedan nous a raconté l'histoire de ces deux hommes, veufs de la même femme, qui se rencontrent au cimetière et que le souvenir de la défunte rend amis, inséparables et inconsolables. *Lydie* appartient également à la série tranquille de ses œuvres, comme *une Famille*, sa première pièce aux Français, pour ses débuts au théâtre et dans laquelle, grâce à un procédé à le Scribe, finit par triompher la morale ordinaire des ménages paisibles; comme aussi *Catherine*, son dernier ouvrage aux Français, qui nous ramène au temps où les rois épousaient des bergères, et qui nous rend presque la comédie larmoyante. Que nous voilà loin des Variétés.

Ces contrastes ne sont pas un des moindres attraits de M. Lavedan. « Je ne suis pas du tout l'homme qu'on croit » me disait-il en riant. Et en effet cet écrivain qui personnifie la quintessence de l'esprit parisien et nouveau jeu est, au fond, un provincial, au bon sens du mot « et un vieux jeu ». Il adore Paris pour le décor qu'il prête aux fêtes mondaines, pour son luxe qui plaît à son œil d'artiste, mais la province a tout son cœur. Il se rappelle, non sans émotion, le temps où tout enfant, à Orléans, il grandissait au petit séminaire de Saint Mesmin fondé par Dupanloup.

Il se rappelle le Berry, la Touraine et la Vendée qu'il connut adolescent; et la Loire majestueuse où se mirent les châteaux de Blois et d'Amboise ! Il aime notre temps qui lui offre une ample comédie à cent actes divers, mais il garde des goûts d'émigré. Chez lui, Marie-Antoinette fait les honneurs de son salon, sur la cheminée, vis-à-vis d'un paysage d'Hubert Robert, couleur de sang. Partout des gravures anciennes, des bibelots, des miniatures et dans un coin une pendule Louis XVI de l'époque qui marque exactement nos heures mais qui retarde d'un bon siècle. A la façon dont M. Lavedan cite les vieilles choses, mortes à jamais, on pourrait croire qu'il les regrette. Il se complaît

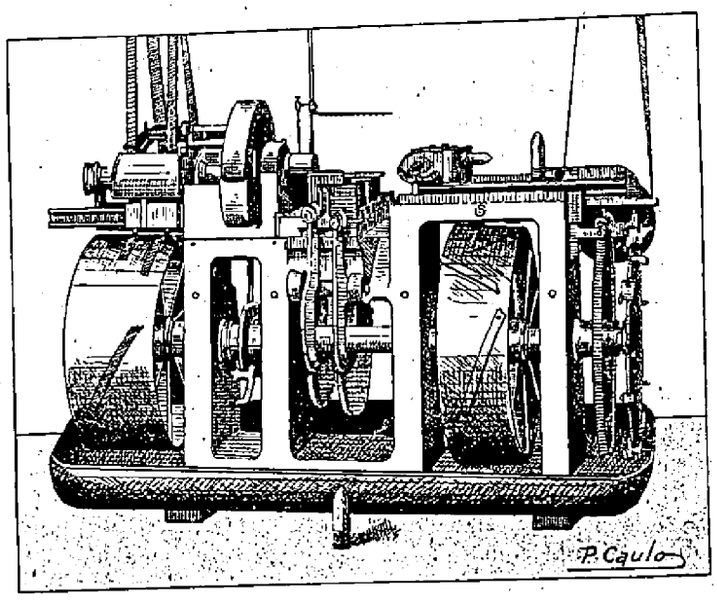
à parler de passacailles, de chaconnes, de virginales, d'épinettes. Ce sont des énumérations sans fin où l'on sent la joie d'écrire des mots fanés comme des reliques. Voici les perruques, symboles du passé, « depuis les perruques à l'aventure, à la dragonne, à l'oiseau royal, jusqu'à la brigadière, aux trois marteaux et à l'aile de pigeon ». Voici les airs de cor : Le Réveil, Le Lancé, La Dampierre, la Royale « toute l'âme hennissante de la vieille Vénerie française ». C'est pourquoi plus que personne, j'imagine, M. Lavedan a-t-il goûté le plaisir d'entrer à l'Académie, le seul salon ouvert sous Louis XIII qui reste toujours bien fréquenté ! Il trouvait dans le *Prince d'Aurec* que la noblesse n'avait donné qu'un « duc brillant homme d'État, et un vicomte somptueux penseur. » Il y joindra désormais le comte, gentilhomme écrivain, parrain assez heureux pour recevoir le fils de Philippe de Grandlieu au « Jockey » des Belles Lettres.

JOSEPH GALTIER.

LA FABRICATION AUTOMATIQUE DES OBUS

D'apparence plutôt pacifique, le nouvel engin, dont nous nous proposons de donner aux lecteurs du *Magasin Pittoresque* une description inédite, est cependant ni plus ni moins qu'une sorte de machine de guerre, et combien curieuse !

Les événements qui se déroulent au Transvaal ont-ils démontré à nos voisins la nécessité de perfectionner l'outillage dont ils se servent actuellement pour la fabrication de leurs projectiles d'artillerie ? C'est assez probable. — Quoi qu'il en soit, nous apprenons qu'un ingénieur anglais, M. Alfred Herbert, de Coventry, vient d'imaginer une machine automatique à faire les obus, dont l'adoption par tous les arsenaux d'outre-Manche semble assurée.



Machine à fabriquer les obus.

Très curieux, en effet, le mécanisme de cette espèce de tour, à double mouvement, qui reçoit, à l'une de ses extrémités, dans un mandrin cylindrique, la barre de métal, et la restitue, à l'autre bout, sous la forme d'un projectile creux tout terminé, avec son culot, ses garnitures et sa pointe prête à recevoir la fusée percutante. L'opération se fait automatiquement, avec une précision mathématique, en vingt-cinq ou trente minutes, selon la grosseur de l'obus et la vitesse imprimée par le moteur à la machine. Sans vouloir expliquer en détail son fonctionnement, ce qui nous entraînerait un peu trop loin dans le domaine des termes techniques, nous allons tâcher, en quelques lignes aussi claires que possible, de décrire les différentes phases par lesquelles doit passer le lingot métallique pour se transformer progressivement en obus de calibre donné.

A gauche de la figure se voit le manchon dans lequel on introduit la barre d'acier, qui est maintenue en place par deux sortes de mâchoires, dont les mouvements sont commandés, comme tous ceux du mécanisme, par l'arbre à volants placé horizontalement sous le tablier de la machine.

L'extrémité de la barre métallique s'engage dans un tourillon creux muni d'un foret d'acier trempé, qui, en tournant autour de son axe, évide d'abord l'intérieur du projectile. Par une combinaison très ingénieuse de mouvements, la surface fruste extérieure se trouve en même temps dégrossie, et, quand l'opération du percement est terminée, le projectile a presque le diamètre qu'il aura une fois terminé. Pendant que s'opère ce double travail préparatoire, un jet d'huile est lancé contre le tranchant des outils, de façon à chasser les copeaux et poussières métalliques qui s'y accumulent constamment, et à refroidir aussi les parties frottantes. Cette huile est, d'ailleurs, recueillie dans un auget circulaire en fonte que l'on distingue bien sur la gauche du tablier, et où baignent à chaque instant les surfaces en contact du tourillon et du projectile.

La troisième phase est la suivante : un levier ayant basculé automatiquement de manière à dégager une petite scie à ruban, celle-ci s'abaisse sur la barre qu'elle coupe à la longueur voulue.

Enfin, cheminant sur des galets jusqu'au deuxième tour, situé vers le milieu et un peu à droite de la machine, l'obus reçoit sa figure définitive. C'est au cours de cette dernière opération que des outils spéciaux lui donnent son calibre

exact, sa forme cylindro-ogivale, et pratiquent à sa partie postérieure le pas de vis nécessaire pour le placement du culot.

Quand le projectile est éjecté sur la table de l'appareil, poli, brillant, sans un défaut, encore tiède des efforts auxquels il a été soumis, il est prêt à recevoir sa charge de poudre ou de mitraille, et la machine, de son côté, est prête aussi à recommencer, sur un nouveau lingot métallique, le même cycle opératoire.

En disposant, une fois pour toutes, dans le cran voulu, les cames et les leviers qui commandent le mandrin d'admission et l'écartement des outils de forme, on obtient indéfiniment, et tant que l'appareil est en marche, des projectiles de longueur et de calibre déterminés, depuis le plus petit modèle d'obus pour les canons à tir rapide jusqu'aux shrapnels de 60, 70 et 75 millimètres.

L'arbre à volants, régulateur de tout le mécanisme, est mis en mouvement par la roue à engrenage montée sur son axe, au moyen d'une courroie de transmission s'enroulant autour d'un tambour à double changement de vitesse. La même machine à vapeur peut actionner les six appareils placés sous la direction d'un seul ouvrier.

Car — et c'est là un des nombreux avantages du tour automatique de M. Alfred Herbert — un seul mécanicien suffit pour surveiller la marche de six machines, pouvant livrer de 100 à 140 projectiles creux par jour, suivant leur poids.

Ceux-ci sont en acier très dur, d'une composition spéciale où il entre 0,8 de carbone, 0,65 de manganèse et 0,135 de silice. L'inventeur se sert du même métal et d'un tour à peu près semblable pour la fabrication rapide et automatique des boulons, goupilles, viroles, écrous, vis, colliers, culots et rondelles dont fait usage l'industrie militaire ou civile.

La vitesse de travail obtenue à l'aide de l'ingénieux appareil que nous venons de décrire est vraiment remarquable.

Ainsi, les outils qui donnent à l'obus sa forme extérieure, opèrent avec une vitesse de 11 mètres à la minute ; les outils de percement pénètrent dans le métal à raison de 6m,60, et ceux qui font le filetage intérieur et la pointe, travaillent avec une vitesse de près de 12 mètres à la minute.

On comprend dès lors pourquoi d'abondants jets d'huile sont dirigés sur les surfaces échauffées continuellement par la morsure des outils. Faute de ce liquide lubrifiant et refroidisseur, des coincements ou des enrayages, aussi dangereux pour la mécanicien que pour sa machine, ne manqueraient pas de se produire.

Nos artilleurs adopteront-ils le nouvel engin ou continueront-ils à fabriquer leurs projectiles avec les moyens ordinaires ? Personne ne saurait le dire. Mais combien de nos lecteurs souhaiteraient que M. Herbert n'eût jamais inventé un appareil aussi savamment perfectionné !

Edouard Bonnaffé.

BILLET DU JOUR DE L'AN

A une jeune fille,

Un an qui tombe au gouffre immense de l'oubli,
Un été qui se fane, un printemps qui s'effeuille,
Une moisson fauchée, un hiver aboli,
Et la grâce des fleurs que le passé recueille.

Pour vous, c'est un regret charmant, dont la douceur
Embaume de parfums votre âme épanouie,
C'est un adieu qui chante, un murmure berceur,
L'écho lointain d'une musique évanouie...

Car, sur votre front blanc, chaque jour ennobli
Par le rayonnement du matin qui se lève,
L'amer regret n'a pas encor marqué son pli ;
Votre jeunesse peut savourer l'heure brève.

Nous, quand le couchant triste assombrit le ciel clair
Nous regardons longtemps le soleil qui s'efface,
Afin d'y retrouver, dans un furtif éclair
L'image des bonheurs morts que rien ne remplace.

Nous cherchons le reflet des sourires aimés,
L'appel des yeux connus, l'appel des mains fidèles,
Tout ce qui fait briller sur nos destins bornés
La céleste candeur des aubes immortelles ;

Et nous sentons soudain s'alléger nos rancœurs,
Si nous voyons fleurir, sous la neige ou la bise,
Dans les amours que rien n'use et que rien ne brise,
L'éternel renouveau qui rajeunit les cœurs.

Gaston Deschamps.

FLEURS DE FRANCE

Sous le grand nœud à double ganse,
Le front plissé, les yeux en pleurs,
La bouche triste ont l'éloquence
Muette des grandes douleurs.

Pleure, mère deux fois victime :
L'Alsace est un sol allemand,
Et le siècle qui vit ce crime
Finit sans voir le châtiment.

* * *

Mais non, sèche tes pleurs ! La France
Etait la Belle au Bois dormant :
Voici que la jeune Espérance
Passe et l'éveille doucement ;

Voici qu'un printemps plus superbe
Va jaillir d'un plus rude hiver,
Que sous la neige pointe l'herbe,
Que la fleur s'ouvre au gazon vert.

Et celles-ci, mère meurtrie,
Souris-leur ; ces corolles d'or,
Ce sont les Fleurs de la Patrie,
Ses primes fleurs, pâles encor,

Qui t'offrent, avec leur pétales,
L'espoir d'une autre floraison,
Le frisson des sèves natales :
Un peu de France en ta prison !

Ernest Jaubert.

A PROPOS DES RECORDS AÉROSTATIQUES

Les chemins terrestres, les chemins maritimes ou fluviaux sont parcourus aujourd'hui rapidement et aisément. Pour une somme, dont la modicité nous étonnerait si nous nous donnions la peine d'y réfléchir, chacun peut franchir soit sur terre un pays civilisé, soit sur mer en dehors des régions glacées du pôle, des distances considérables avec une grande rapidité.

Or il est un troisième élément à travers lequel l'homme peut, doit et même sait dans une certaine mesure se véhiculer : cet élément est l'air, élément qui, au point de vue de l'aisance des transports, présente sur les terres l'immense avantage de rester toujours identique sur l'itinéraire du voyageur, et d'être sans obstacles, élément qui présente par rapport aux mers les mêmes avantages et plus particulièrement celui de conserver toujours sa fluidité, même par les plus grands froids polaires.

Si l'on possédait un appareil capable d'évoluer dans l'océan atmosphérique comme nos vaisseaux actuels évoluent à la surface des eaux, le Globe n'aurait plus de mystères pour nous. Aucun obstacle ne s'opposant à la marche du navire aérien, ni banquises de glaces, ni montagnes abruptes, ni torrents, ni même indigènes hostiles, puisque son itinéraire dominerait constamment tous les obstacles, les distances à franchir ne seraient plus qu'une question de kilomètres à parcourir et en ligne droite. A la vitesse, usuelle aujourd'hui en mer, de vingt nœuds, on irait ainsi au Pôle nord en six fois vingt-quatre heures, et on traverserait l'Afrique du Congo à Obock en cinq jours, voyage qui a coûté trois ans d'efforts à la mission Marchand. Et on ferait ces « excursions » en se jouant puisque la route serait sans obstacle, la voie aérienne les dominant tous.

Oui, mais nous ne possédons encore ni l'appareil aérien capable de nous porter aussi longtemps sans escale, ni le moteur en état de communiquer à ce navire aérien les vitesses voulues.

La recherche de ce moteur est une étude ardue, de longue haleine ; d'ici plusieurs années il n'y a rien à espérer d'absolument satisfaisant de ce côté. Mais ce moteur est-il indispensable pour l'exécution de tous les voyages aériens sans exception ?

Non, certainement non, et ceci est de toute évidence.

Le navire aérien possède un mode de mouvement naturel, toujours rapide, l'entraînement par le vent. A la vérité, il n'est pas maître de la direction dans laquelle il est entraîné, mais qu'importe s'il ne s'agit pas de voyages à époques fixes ; on attendra pour partir un courant favorable, au besoin on s'arrêtera en route si la brise tourne trop, et finalement on parviendra tôt ou tard au but.

Puis, à la surface de certaines contrées, les contrées intertropicales, le vent souffle avec régularité toujours dans la même direction, sans se lasser, à certaines époques de l'année, durant trois et quatre mois consécutifs. On utilisera ces vents réguliers pour traverser ces contrées si pénibles à la marche des explorateurs, et là où ces explorateurs font avec peine quotidiennement cinq lieues, l'aréostat abattra sept à huit lieues à l'heure, sept cents kilomètres par jour ; en cinq jours il aura traversé l'Afrique d'une mer à l'autre, porté par le souffle régulier des vents alizés.

Et que faut-il pour réaliser ce beau rêve ?

Posséder un aréostat capable de demeurer en l'air cinq jours, quinze en faisant la large part des imprévus.

Les efforts des aéronautes tendent incontestablement vers ce but ; réaliser l'aérolat qui reste le plus longtemps possible en l'air sans escale. On discerne pourquoi ce but est vraiment digne de leurs efforts.

Cette année a vu en particulier de notables progrès s'accomplir dans cette voie ; mais parmi ces progrès ceux qui ont eu le plus de retentissement ne sont peut-être pas ceux qui ont marqué le plus sérieux pas en avant. Et en effet ce qui frappe dans les résultats d'une ascension en ballon libre c'est moins la durée de l'ascension que le chemin parcouru au cours de cette ascension. Or le chemin parcouru par un ballon libre dépend surtout de la vitesse du vent, tandis que la durée de l'ascension dépend en premier lieu de l'habileté de l'aéronaute et de l'excellence des méthodes de navigation employées par lui.

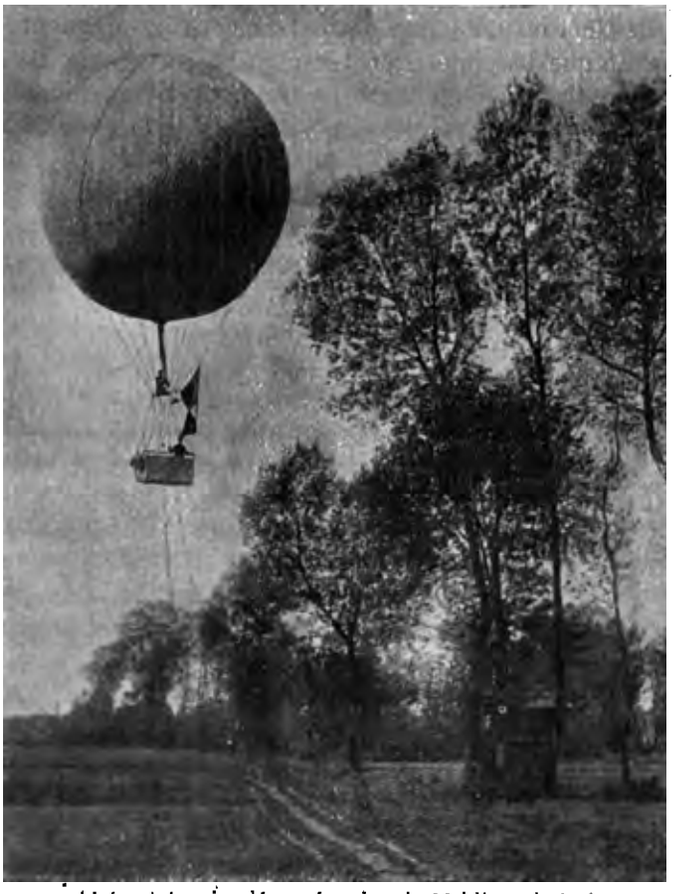
Un exemple va rendre la chose palpable.

Supposons qu'un aéronaute parte avec un ballon de mille mètres cubes, cinq cents kilogs de lest, et par un vent de cinquante kilomètres à l'heure. En manœuvrant d'une façon tout à fait ordinaire il dépensera par heure de dix-huit à vingt kilogs de lest, restera par conséquent une trentaine d'heures en l'air et par conséquent encore, grâce au vent rapide qui le porte, franchira dans cet espace de temps quinze cents kilomètres. Il aura été de Paris en Russie, et chacun admirera la belle longueur de son parcours.

Supposons maintenant qu'un autre aéronaute parte avec le même ballon et seulement cent kilogrammes de lest, que de plus le vent dont il dispose ne lui fasse point faire plus de cinq lieues à l'heure en moyenne ; mais que cet aéronaute, très versé dans son art et appliquant une méthode de navigation spéciale, parvienne à ne dépenser que six à huit kilogs de lest par heure. Son lest étant beaucoup plus réduit que dans le cas précédent et son vent moins rapide, il ne restera cependant que quinze heures en l'air et

ira tout au plus de Paris à Nancy. Son voyage ne frappera point, passera inaperçu. Néanmoins, n'est-ce pas incontestable, cet aéronaute méritera la palme puisque avec les mêmes moyens que son prédécesseur, même quantité de lest, même vitesse de vent, il eut franchi une distance triple, grâce uniquement à ses qualités manœuvrières, et eut été non plus de Paris en Russie, mais de Paris en Sibérie.

Des résultats remarquables ont été obtenus cette année au point de vue des longues durées d'ascension et, comme corollaire, des longs parcours en ballon. Nul doute que ces résultats ne soient les premiers d'une série qui chaque année s'enrichira de nouveaux et notables progrès, l'émulation des aéronautes étant éveillée.



L'aérostat qui a dépensé moins de 92 kilogs de lest en vingt-quatre heures.

En face de ces résultats acquis et de ces espérances fondées, on est conduit naturellement à se demander : quand les résultats seront-ils assez satisfaisants pour que l'on puisse se lancer en ballon à travers de grandes régions telles que le continent africain par exemple, à travers ces régions qui jouissent de vents réguliers et par conséquent permettent leur franchissement par voie aérienne à la seule condition de posséder un aérostat capable de se soutenir suffisamment longtemps en l'air ?

Prenons pour répondre à cette question l'un des résultats les plus probants obtenus cette année.

Avec un ballon de 10 mètres de diamètre M. le Lieutenant D..., breveté pilote-aéronaute, est parvenu à exécuter deux voyages aériens remarquables, l'un de vingt-sept heures, avec 150 kilogs de lest, et l'autre d'une durée de vingt-trois heures et demie en dépensant seulement 90 kilogs de lest. Ce dernier fait ressortir une dépense journalière inférieure à 92 kilogs pour ce ballon.

Ce n'est évidemment pas avec un aussi petit aérostat, un véritable canot aérien, que l'on pourrait tenter une grande traversée comme celle du Sahara par exemple ; il faudrait un navire, non un canot aérien, d'un volume au moins égal à la moitié du volume qu'avait le grand ballon Giffard de l'Exposition de 1878.

Pour un navire aérien de cette taille les dépenses de lest, proportionnellement à celles de notre aérostat d'expérience, seraient de neuf à dix fois plus considérables, mais aussi son diamètre de 28 mètres lui conférerait une force ascensionnelle suffisante pour lui permettre d'emporter au bas mot six tonnes de lest.

L'expérience qui vient d'être relatée prouvant qu'il pourrait n'en dépenser pas plus de 900 kilogs par jour, ce navire aérien parviendrait donc à se maintenir de six à sept jours en l'air.

A la rigueur ce serait certes suffisant pour traverser l'Afrique, mais il faut toujours faire la part de l'imprévu, ne partir qu'avec la certitude d'avoir devant soi une quinzaine de jours de navigation assurée.

Encore un effort et on y parviendra, car encore un effort et on parviendra à être encore plus économe de lest.

Qui sait, l'été prochain verra peut-être ce résultat : le canot-aérien ne dépensant que 50 kilogs de lest par vingt-quatre heures. Alors le navire aérien pourra se lancer à travers les vastes contrées, entreprendre des voyages au long cours, il aura l'assurance de flotter assez longtemps dans l'atmosphère pour parvenir au but, poussé vers ce but par les réguliers vents alizés des régions intertropicales.

L. D.

UNE FAMILLE

Un honorable sénateur de la Côte-d'Or — qui serait digne de représenter la Côte-d'Adam — s'est ému de ce que la France ne faisait plus d'enfants. Elle en fait bien toujours quelques-uns et je ne crois pas qu'on soit en peine pour trouver à placer les joujoux de Noël ou du jour de l'an. Mais enfin, il est certain que la population va en décroissant, et que, de ce train là, on pourra bientôt dire dans un autre sens qu'on ne le disait, jusqu'ici : « Il n'y a plus d'enfants! »

Notre sénateur s'est ému de ce danger et nous nous garderons bien de lui en faire un crime. Ce sujet, en effet, est de ceux qui méritent de retenir l'attention publique. Comme dirait le bon Calino, le jour où il n'y aurait plus d'enfants, il n'y aurait bientôt plus d'hommes. Il est donc très naturel qu'on y veille de près. Toute la question est de savoir par quel moyen on pourra conjurer le mal.

M. Piot — c'est le nom de notre sénateur — estime qu'il faut procéder par voie législative, et il veut obliger, *manu militari*, le Français à avoir des enfants.

Je connais pourtant quelqu'un qui n'a pas attendu d'y être contraint par la loi pour donner le bon exemple.

Demandez plutôt au bon Coutant, député de Sceaux qui, à peine âgé de cinquante ans et marié probablement depuis près de vingt-cinq, se trouve avoir déjà treize enfants et n'a pas l'air du tout d'avoir dit son dernier mot. Et regardez-le : il trône comme un jeune patriarche au milieu des siens. Sa compagne est auprès de lui ; autour d'eux garçons et filles donnent le spectacle d'une heureuse famille.

Qui pourrait croire que c'est là le terrible Coutant, un des plus farouches interrupteurs, un des membres les plus tumultueux et les plus agités de la Chambre? Il est vrai que c'est en même temps un si bon garçon, un si joyeux camarade! Très violent en séance, et très courtois dans les couloirs. Et chez lui, vous le voyez, un bon papa, n'ayant d'autre souci que de complaire à tout son monde et se laissant mener par son « petit dernier » beaucoup plus facilement que par M. le président Deschanel.



Une famille.

Quand une Chambre compte dans son sein un gaillard pareil, elle peut aborder sans crainte le problème de la repopulation. Si jamais la question se posait au Palais-Bourbon, c'est Coutant qui serait chargé de la traiter, et personne, au moins, ne pourrait mettre en doute sa compétence. Sur ce point comme sur bien d'autres, il est toujours resté fidèle à son programme court, mais bon :

— Pas de paroles, des actes!...

EMMANUEL ARÈNE.

LE SECRET DES LETTRES

Il n'y a plus de Cabinet Noir, en France, et cependant l'on viole encore le secret des lettres.

Ces deux vérités ne sont pas incompatibles. Pourquoi l'ancien, l'odieux cabinet noir, institué par Louis XI — roi sans scrupules sinon sans méfiance — amélioré par Richelieu, cardinal dont l'habileté excluait la délicatesse, réorganisé par Louis XV, majesté vicieuse qui aimait à lire la correspondance de ses courtisans et sujettes, et trouvait là un plaisir raffiné, pourquoi le Cabinet Noir si magnifiquement flétri par Mirabeau, mais dont le directeur des Postes du second Empire, M. Vandal, avoua publiquement le fonctionnement sous ses ordres, pourquoi donc n'existe-t-il plus?

Oh! pour la raison la plus simple et la meilleure du monde. Aujourd'hui on n'en a plus besoin. Félicitons-nous-en. De tels procédés, qui furent jadis, pour ceux qui les employèrent, moyens de défense politique ou moyens de plaisir malsain, répugneraient à nos consciences d'enfants de la Révolution.

Mais, dira-t-on, si les sentiments de l'homme se sont affinés, ce qui encore n'est pas certain, la politique, elle, n'a pas changé. Elle est encore ce qu'elle était sous Louis XI, XIV, XV, voire sous Napoléon III. Et par conséquent ce qui, alors, était utile, doit l'être encore en République. Puisque les souverains avaient besoin, pour combattre leurs ennemis, de connaître leurs desseins afin de les prévenir, le gouvernement actuel, qui n'a pas moins d'ennemis, doit aussi chercher à savoir leurs projets. Et le Cabinet Noir, donc, semble s'imposer.

Non. C'est plus loyalement que l'on agit à présent. La loi permet que ses défenseurs arrêtent au passage les lettres qui leur semblent utiles; c'est donc sous le couvert de la loi que le Cabinet Noir qui, en fait n'existe plus, en réalité fonctionne encore.

Sans doute, on n'en est plus aux coutumes établies par le cardinal Dubois. Cet ecclésiastique trop indiscret avait constitué un comité composé d'une vingtaine de membres bien rétribués. Pour eux, plus tard, cinquante mille francs par mois furent pris sur les fonds du ministère des... Affaires Étrangères! — Cela fut dit à la Chambre des Députés le 12 mai 1829. — Ces fonctionnaires ignorés, mais joliment appointés, avaient des allures de conspirateurs. Ils ne travaillaient que la nuit, sortaient de chez eux, le soir, afin de n'être pas reconnus. Habillés de sombre, ils évitaient les regards, se faufilaient contre les murs, dans les ruelles écartées, et pour pénétrer dans la cave de l'hôtel où ils opéraient, *se cachaient comme des voleurs*, pour employer l'expression de Manuel.

Installés dans leur bureau, dans le « Cabinet Noir », comment opéraient ces mystérieux employés? Ils triaient parmi les lettres retenues au passage, celles qui semblaient le plus intéressantes. Alors, deux cas se présentaient. Ou bien la correspondance était scellée d'un cachet, ou bien elle ne l'était pas. Dans la première de ces alternatives, l'opération était moins facile et plus longue. Mais le talent de ces messieurs la menait toujours à bien. Ils commençaient par prendre l'empreinte du cachet, et la gardaient soigneusement. Puis, ils amollissaient avec de l'eau tiède, la cire qui se détachait; ils l'enlevaient délicatement, se plongeaient avec joie ou terreur dans la lecture de la missive, la copiaient, lui faisaient réintégrer son enveloppe, et grâce à l'empreinte prudemment conservée, redonnaient au sceau, aux initiales, aux armoiries, une nouvelle virginité toute apparente.

Le tour ainsi était joué; plus aisément encore l'était-il lorsque l'enveloppe était fermée sans cachet. Alors, jeu enfantin! Au-dessus d'un récipient d'eau en ébullition, on expose la partie gommée à la vapeur, et en quelques instants, Sésame s'ouvre très docilement.

Nous avons dit que c'était la nuit que se pratiquait tout ce beau trafic. Louis XV s'en faisait apporter le résultat au... saut du lit — si l'on peut dire — et se mettait en gaieté pour toute la journée à lire ces épîtres volées. Il avait d'ailleurs conscience de son indignité, ce qui l'aggrave. Le secret de la violation des lettres était absolu. Les rares personnages mis dans la confidence n'auraient parlé qu'à peine des plus graves condamnations. Un scribe du Cabinet Noir, pris d'ivresse, se laissa, un jour, aller à quelques révélations. Il fut immédiatement arrêté. On n'a jamais su ce qu'il devint. Il s'appelait Christian Balue.

L'âme plus noble de Louis XVI se refusait à user du Cabinet Noir, malgré la parole de M. de Maurepas, qui appelait cette institution « une des colonnes de l'État ». La colonne fut renversée par un merveilleux discours de Mirabeau, et, avec grandeur, l'Assemblée Constituante refusa de prendre lecture de deux lettres *décachetées*, trouvées aux Tuileris, lors de la fuite du roi à Varennes.

Ce bel exemple ne fut suivi ni sous la Terreur, ni sous l'Empire, ni sous la Restauration. En 1853 enfin, le 21 novembre, la Cour de Cassation rendit un arrêt qui... légalise toutes les manœuvres, arbitraires jusque-là.

C'est cet arrêt de la Cour de Cassation qui règlemente encore, à l'heure actuelle, le secret des lettres.

Le préfet de police, les préfets, les commissaires, en un mot tous les agents judiciaires du gouvernement, pourvus d'un mandat, peuvent, sur simple réquisition, se faire remettre telle correspondance jugée utile pour le bien public. Ce fonctionnaire arrive chez le receveur des postes et lui fait part du but de son inhabituelle visite. Il lui montre le papier officiel qui lui donne le droit et le devoir d'intercepter la ou les lettres. Le receveur des postes s'incline, remet les missives contre reçu à l'envoyé gouvernemental. Celui-ci se trouve alors dans la situation des mystérieux dépouilleurs aux cinquante mille francs par mois. Il lui faut ouvrir la lettre. Ou bien il y va carrément, prend un coupe-papier, fend l'enveloppe, lit son contenu et renvoie le tout au destinataire, qui n'est pas peu étonné de recevoir une lettre ouverte; cette surprise dure peu; la mention : OUVERTE PAR AUTORITÉ DE JUSTICE s'étale en bonne place et donne le mot de l'énigme. Tout le dégât, en somme, ne se borne-t-il pas à quelques heures de retard, dont le destinataire ne songera pas un instant à se plaindre, car c'est pour la tranquillité générale et avec l'appui de la loi que la violation a été commise!

Ou bien alors, le policier ne tient pas à montrer aux deux personnes correspondant qu'il est intervenu et qu'il n'ignore pas leurs relations et les termes de leurs

lettres. Les vieux moyens sont encore les meilleurs. On en use toujours. Le coup de la vapeur d'eau n'a pas perdu de son émolliente valeur. Il en profite, le préfet ou le sous-préfet, pour se faire faire une tasse de thé bien chaude.

Quand l'eau bouillira, dit-il à sa bonne ou à sa ménagère, vous me préviendrez.

Et lorsque les bouillons commencent à se trémousser dans la terrine, M. le commissaire vient faire subir à l'enveloppe les outrages de la vapeur. L'enveloppe se décolle. M. le commissaire peut lire.

Si la missive est scellée, il a recours, à présent, à une lame d'acier excessivement fine et tranchante, plus fine encore et plus tranchante qu'une lame de rasoir. Il détache le cachet entier de l'enveloppe. L'art consiste à détacher ce cachet, non pas sans l'altérer, ce qui est obligatoire, mais sans faire tomber le moindre atome de cire. Les quatre cachets ainsi soulevés, l'enveloppe est decollée par le procédé n° 1. Pour reposer les scellés, le représentant de la loi peut légèrement amollir la cire, du côté où l'empreinte n'a pas été faite, ou bien user de colle ou de gomme, etc.

Et voilà comment on opère au commencement du vingtième siècle. Il faut bien dire que c'est rarement qu'il est besoin de recourir à ces vestiges des temps d'oppression, et que le personnel de l'administration est d'une discrétion, d'un dévouement dignes de la confiance que le public a pour lui. M. Treuet, qui dirige actuellement les postes et qui, depuis quarante années, voit de près le fonctionnement de ce précieux rouage de la vie moderne, ne tarit pas d'éloges sur ses subordonnés. Il a raison. La vaillance et la loyauté des petits facteurs sont connues de tous. Si bien qu'on ne tente jamais d'acheter leur silence ou leur complicité. On sait que ce serait peine perdue. Et depuis la guerre, on n'a qu'un exemple d'essai de corruption de ce genre.

Un individu, un jour, place du Carrousel, arrêta un facteur, lui mit dans la main une liasse de billets bleutés en disant :

« — Vous avez dans votre boîte deux lettres adressées à M. X... Remettez-les moi. »

Le facteur, malin, se fit suivre par l'individu dans le but avoué d'accéder à ses désirs, et caché de le faire arrêter.

Il y réussit.

Donc, Français, vous pouvez en paix rédiger vos épîtres. Si jamais leur secret est violé, vous saurez que ce ne sera que conformément à l'arrêt de la Cour de Cassation du 21 novembre 1853. Le Cabinet Noir a vécu; mais le secret est encore trop un vain mot.

JACQUES MAY.

LES FRAIS D'UNE GUERRE

Bien des gens trouvent que la guerre est une nécessité ; nous serions plutôt tentés de croire qu'elle est un luxe, si nous nous rendons compte des frais énormes qu'elle entraîne. La Revue Américaine : « *Franck Leslies Popular Monthly* » nous donne à ce propos de très intéressants détails, et nous fait voir quel rôle de première importance jouent les finances dans une guerre. Autant, et souvent plus, la destinée d'une nation est suspendue, tremblante, à l'état de ses finances qu'à l'issue d'une bataille.

Cependant, sous ce rapport comme sous tant d'autres, le génie humain a fait de remarquables progrès, et la statistique de la dernière guerre hispano-américaine nous démontre par chiffres combien les difficultés de faire face à une guerre — plus coûteuse pourtant aujourd'hui qu'autrefois — se sont amoindries depuis un siècle.

En comparant, par exemple, l'état des finances des États-Unis pendant la Révolution de 1775 à celui de nos jours, nous sommes obligés d'admirer quel pas immense fut accompli, depuis cent et quelques années, dans l'organisation financière de cette nation.

La Révolution de 1775 trouva l'Amérique dépourvue de ressources et ce fut, pour soutenir ses forces, une lutte héroïque autant au Parlement que sur le champ de bataille. Ce n'est qu'avec des peines inouïes, des tentatives de toutes sortes dont la plupart échouèrent, que les États-Unis purent réunir, par fragments, l'argent et les subsides nécessaires pour la guerre. On leva des impôts qui ne produisirent que de maigres résultats : de 1775 à 1779, 3,027,560 dollars seulement rentrèrent au Trésor, et la plus grande partie de cette somme fut payée en monnaie de papier dépréciée. On eut ensuite recours aux taxes en espèces : ici, l'échec fut complet. Des emprunts furent proposés, qui, en quatre ans, ne réalisèrent pas plus de 3000000 de dollars; cette somme elle-même ne représentait en réalité qu'une fraction de sa valeur nominale. On conçut l'idée d'une loterie nationale, la loterie des États-Unis, qui n'eut aucun succès. Ce n'est qu'avec l'aide du continent, 28 millions de livres reçues de France, un million de livres d'Espagne et de l'argent envoyé de Hollande que la guerre put être continuée — dans quelles conditions pénibles ! — et enfin terminée.

La guerre avec l'Espagne, en 1898, trouva l'Amérique bien mieux préparée. Le « Maine » fut détruit dans le port de la Havane au mois de février, et lorsqu'en mars le consul général de cette ville, M. Lee, fut rappelé, les autorités jugèrent que le moment était venu d'agir promptement et énergiquement. Le 9 mars, une somme de 50 millions de dollars fut votée pour la défense nationale. L'état de prospérité du Trésor qui avait alors en caisse 224541000 dollars dont les deux tiers en or, rendait possible de disposer tout de suite d'une somme d'argent aussi considérable.

Cette somme, selon les nécessités des divers services, fut répartie, sous la direction du président, ainsi qu'il suit : Marine 29,723,274 dollars; Armée de Terre 18,644,627 dollars; État 393,860 dollars ; Trésor 170.000 dollars.

Ces sommes, largement suffisantes pour les premiers besoins, ne pouvaient cependant subvenir longtemps aux frais d'une guerre moderne. Des conférences entre les pouvoirs exécutifs et les pouvoirs législatifs eurent lieu et il en résulta *l'acte du revenu de guerre du 13 juin* qui devait produire et produisit, en effet, environ cent millions de dollars de revenu additionnel.

Par cet acte, le secrétaire du Trésor reçut l'autorisation d'émettre des *certificats de dettes* de la valeur de cent millions de dollars payables en une année en comptant de la date de l'émission.

On n'eut pas besoin de recourir à l'émission de ces certificats, mais cette précaution fut, et reste encore, en cas d'urgence, une sauvegarde salutaire pour le Trésor.

Par ce même acte, le secrétaire du Trésor fut aussi investi du droit de faire, sur le crédit des États-Unis, un emprunt de 400 millions de dollars ou de la partie de cette somme nécessaire aux frais alloués pour la guerre, et d'émettre, à cet effet, des obligations au nominatif de vingt dollars ou d'un multiple de cette somme. Ces obligations étaient rachetables en monnaie, au gré des États-Unis, dix ans après la date de l'émission, et remboursables trente ans après cette date, avec intérêt de trois pour cent par an, payable en monnaie à chaque trimestre. Les obligations allaient être offertes au pair comme un emprunt populaire; les souscriptions individuelles devaient être recueillies les premières et celles de moindre importance employées tout d'abord.

Dans ces conditions, un emprunt de deux cent millions de dollars fut proposé au peuple. Ce fut une réussite immédiate. Les offres affluèrent de toutes les parties des États-Unis. La liste des souscriptions fut close le 14 juillet, après être restée ouverte pendant trente-deux jours, selon les règlements établis par le secrétaire du Trésor: elle s'élevait à quatorze cent millions.

C'était la première fois qu'en temps de guerre les États-Unis avaient placé leurs obligations au bas intérêt de trois pour cent. La facilité avec laquelle la nouvelle loi du revenu fut mise en application et une si forte somme d'argent réunie par emprunt, trouve sa contrepartie dans les succès rapides et complets des opérations de guerre sur terre et sur mer. Avec un crédit national aussi éclatant et un tel déploiement d'abondantes ressources, le commerce et l'industrie ne souffrirent pas le moindre arrêt.

Et voilà comment, à cent ans d'intervalle, ce même peuple, autrefois en butte à mille difficultés et dangers, a su, en quelques jours, réunir un trésor colossal qui lui a assuré la victoire.

TH. MANDEL.

Les animaux photographiés par eux-mêmes

Voilà un titre suggestif, qui fait prévoir le récit de quelques exercices d'animaux savamment dressés tels que nous en présentent quelquefois les « artistes » de nos music-hall. On pourrait croire aussi que nos frères inférieurs ont suivi, eux aussi, le progrès et que, ayant été peintres ainsi que Grandville nous l'a appris, ils ont voulu devenir photographes. Rien de tout cela n'est exact; les animaux que nous vous présentons, « en liberté » sont réellement libres et si, à la vérité, ils font de la photographie, ce n'est qu'à titre d'opérateurs inconscients. Nous allons du reste vous les montrer dans l'exercice de leurs fonctions.

Les Américains qui ont été de grands destructeurs d'hommes ont tenu à conserver dans quelques parties de leur territoire l'aspect du pays alors qu'il était habité par les peaux rouges qu'ils ont si lestement dépossédés. Ils ont créé des « réserves » dans lesquelles animaux et plantes poursuivent tranquillement le cours de leur vie sans avoir à redouter le voisinage des humains. Dans ces régions favorisées où la tranquillité de la nature n'est jamais troublée par la détonation d'une arme à feu, la faune s'est multipliée et..... les photographes aussi; les uns cherchant à surprendre les secrets de l'existence de l'autre. Nous raconterons quelque jour par quels moyens on arrive à photographier un animal sauvage sans l'effrayer, le présent récit étant seulement consacré à la description des excursions photo-cynégétiques de M. G. Shiras, l'ingénieux américain qui a su contraindre cerfs et daims de son pays à se photographier eux-mêmes en pleine nuit.

Il y a longtemps, dit, « *Photographic Times* » que M. Shiras se livre à ce genre d'exercice; mais ce n'est que dans ces derniers temps qu'il a pu élaborer une méthode et construire un appareil d'éclairage qui lui donnent satisfaction. Le moyen est bien simple et il réussit infailliblement, à condition que la forêt où l'on opère soit giboyeuse et tel est le cas dans les « réserves » américaines. La méthode consiste à reconnaître les passées, les gîtes, les aiguades fréquentés par les animaux que l'on veut observer. Nous avons dit que le quadrupède, fût-il le plus terrible des carnassiers, est l'opérateur inconscient qui, au moment propice, allume un puissant foyer dont la lumière est dardée sur lui et déclanche l'obturateur afin que son image vienne se fixer sur la plaque sensible. Nous devons ajouter qu'il est prudent de disposer plusieurs appareils sur les passages ordinairement suivis par les animaux dans leurs promenades nocturnes. Chambre noire et appareils magnésiques sont reliés entre eux par un fil

disposé de telle sorte que lors de son passage le quadrupède butte dans ce fil ou bien encore passe sur une plateforme mobile à laquelle le fil vient aboutir et provoque ainsi, à la fois, la déflagration d'un mélange magnésique et le déclanchement de l'obturateur. Au lever du soleil, le véritable photographe qui a tranquillement dormi dans son lit ou, s'il est un acharné comme M. Shiras et s'il ne craint pas les rhumatismes, a passé la nuit dans un campement improvisé au milieu des bois, n'a plus qu'à aller faire la récolte des plaques impressionnées.

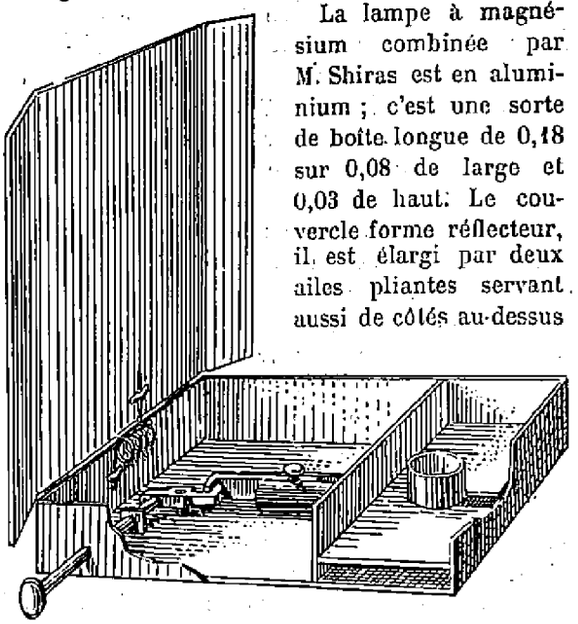
Ceci est ce qu'on pourrait appeler la photographie à l'affût; ce genre de sport vous a même un petit air de braconnage, grâce aux embûches qui sont dressées sur le passage de l'animal. M. Shiras pratique aussi la poursuite directe du gibier, chasse beaucoup plus émouvante, mais aussi plus fatigante, que la précédente. Souventes fois ses sorties s'exécutent dans un bateau guidé par un adroit pagayeur.

Ce bateau est muni d'une lanterne disposée de manière à projeter, au-dessus et un peu en arrière de la tête du photographe, une lumière dont les rayons peuvent être dirigés en tous sens. Sur le bordage du bateau on installe une petite plate-forme à pivot inclinable à volonté et sur laquelle sont installés trois appareils photographiques mis au point pour des distances différentes. Ainsi agencé, sa lampe à magnésium à la main prête à fonctionner, M. Shiras se laisse glisser au fil de l'eau jusqu'à ce que, au milieu, des herbages de la rive, il perçoive le bruit du cerf.

A ce moment et le plus rapidement possible, la lanterne est tournée dans la direction du bruit ainsi que la plate-forme supportant les appareils et, arrivé à distance convenable, pif! un éclair, paf! un déclanchement, et voilà l'animal bien et dûment photographié dans son habitat ordinaire. Comme bien vous pensez, le cerf ainsi surpris s'empresse de détaler; cependant M. Shiras a obtenu une image dans laquelle, au lieu de fuir, le daim baisse l'échine et s'éloigne d'une allure rampante.

Dans la région des lacs supérieurs, et surtout sur les bords du lac Blanc, l'ingénieux photographe américain a fait une ample moisson de clichés. Le lieu d'élection des cerfs et daims était, sur les bords du lac Blanc, l'embouchure d'un ruisseau qui se perdait dans un lagon. La boue saumâtre de la rive constituait un régal pour les animaux; donc, pas besoin de répandre du sel sur la rive pour attirer les innocents rôdeurs.

Comme un véritable trappeur, notre photographe marchait dans l'eau pour gagner l'emplacement choisi pour l'installation de ses appareils afin que sa présence ne fût pas trahie par les émanations laissées par son passage. La chambre photographique était solidement fixée sur un pieu; un fil courant à la surface de l'eau où il était retenu par des piquets fourchus reliait l'appareil au poste choisi par l'opérateur entre les maîtresses branches d'un gros arbre et assurait le déclanchement à distance. Dans ce coin favorisé M. Shiras obtint même quelques images de faisans.



Lampe à magnésium.

La lampe à magnésium combinée par M. Shiras est en aluminium ; c'est une sorte de boîte longue de 0,18 sur 0,08 de large et 0,03 de haut. Le couvercle forme réflecteur, il est élargi par deux ailes pliantes servant aussi de côtés au-dessus de la boîte. L'extérieur de l'appareil est verni, l'intérieur est peint en blanc ou bruni. La partie inférieure de la lampe contient, à l'avant, une charge de magnésium ; en arrière, se trouve le mécanisme qui peut être actionné soit à la main, soit, à distance, par un fil. Ce mécanisme, outre le sommier métallique, comprend un manchon, un percuteur, un ressort, une détente et un verrou de sûreté. Il existe, en outre, une détente supplémentaire à laquelle on attache le fil métallique lorsque l'éclair magnésique doit être produit à distance et provoqué par l'animal lui-même.

Il serait assez difficile de trouver dans nos contrées, des pays assez giboyeux pour qu'on puisse appliquer avec succès les procédés de M. Shiras; cependant, on trouverait encore quelques coins où des expériences pourraient être tentées avec quelques chances de succès. Les marais de l'embouchure de la Somme, les forêts de l'Est, des Pyrénées, etc., sont indiqués pour des essais de cette nature.

Mieux vaudrait cependant chercher à photographier directement et en plein jour les animaux sauvages dont on désire étudier les mœurs ; la chose n'est pas très facile mais, avec beaucoup de patience et en employant certains trucs et des appareils spéciaux que nous décrirons un jour, on peut arriver en peu de temps, à constituer des collections de photographie zoologique des plus intéressantes.

ALBERT REYNER.

UN RAID BOER

NOUVELLE

I

OU CHACUN VA A SON DEVOIR.

— « Je vous assure, Isabelle, que sans mes lunettes je ne suis bon à rien ; aussi la première chose à faire est-elle de retrouver mes lunettes. Où ai-je bien pu les déposer ? »

— « Je les cherche, Monsieur Van Stephen ; nous les cherchons, n'est-ce pas mes frères ? prenez un peu patience. »

Van Stephen, négociant hollandais établi au Cap, avait été chargé par ses amis boërs, les frères Rozendaal, d'une mission délicate : leur procurer un canon revolver léger, le plus léger possible. Il était descendu de wagon à Vryburg, station de chemin de fer la plus voisine, et avait fait son entrée à la ferme à la tombée de la nuit.

Sur la table massive de la salle commune il venait de déposer un long paquet après en avoir laissé deux autres dans un angle. C'était ce long paquet qu'il s'agissait maintenant de déballer, mais sans ses lunettes le gros homme s'en déclarait incapable.

La jeune fille, son interlocutrice, rangée avec ses cinq frères, ses seuls parents, autour de la table qu'éclairait la lampe familiale, paraissait bien désireuse de voir ouvrir le mystérieux ballot, curiosité féminine sans doute, mais curiosité pleinement justifiée par la nature du colis ; un peu d'impatience se manifestait dans les mouvements de la gracieuse enfant en cherchant les lunettes réclamées par son hôte.

Ses frères étaient plus calmes, le sang vieux hollandais qui, sans mélange, coulait dans leurs veines, leur avait conféré dès leur naissance le flegme et la patience, leur vie de pasteurs et de chasseurs n'avait pu que développer chez eux ces qualités.

Othon, Engelbert, Guillaume, Pretorius et Maurice Rozendaal étaient cinq vivantes reproductions du même type, type boër par excellence, on eut juré, s'ils eussent été de cire, que leurs corps tout entiers avaient été coulés dans le même moule, un moule de géants robustes et tranquilles, bons et simples.

Pour la création de leur sœur, cet être vif, tout mignon, le moule original avait certainement été brisé, car, sauf quelques traits de similitude dans la physionomie, d'une beauté mâle chez les cinq hommes, d'une finesse captivante chez la jeune fille, Isabelle leur ressemblait aussi peu qu'une sœur de vingt ans peut ressembler à des frères aînés plus âgés qu'elle de deux à dix ans.

Le bonhomme Van Stephen, devenu bavard depuis que la soixantaine l'avait allourdi, ne laissait pas un instant de repos à sa langue tandis que lui aussi cherchait ses lunettes.

— « Vous avez tort, mes enfants, disait-il, de vous mêler de cette guerre, pas encore déclarée, mais qui ne peut tarder à l'être. Votre ferme est sur territoire anglais, bien proche de la frontière du Transvaal, je le sais, mais enfin sur territoire anglais, et vous êtes sujets de Sa Majesté Victoria. »

— « Par violence, pas de cœur, » répondit Isabelle.

— « Oui, je comprends, je comprends. Aussi ne vous demanderai-je point de vous enrôler, vos frères du moins, parmi les habits rouges : mais restez neutres, restez neutres ; cachez ce canon que vous m'avez fait vous apporter, ces rifles de guerre que je devine ici dans quelque armoire ; laissez-les dormir en paix, ne les tournez ni contre les uns ni contre les autres. »

— « Notre père fut l'un des fondateurs de la République boër de Stelladand, créée par lui sur ce sol alors libre ; les Anglais l'ont-ils laissé en paix, n'ont-ils pas brutalement annexé cette République et sa sœur de Goschen comme ils veulent s'annexer aujourd'hui le Transvaal et l'Orange ? » répartit encore la jeune fille.

— « Votre père, oui certes c'était un patriote et un brave ; mais les temps ont bien changé. »

— « Non, ils ne sont pas changés, s'écria fièrement Isabelle, et nous saurons montrer à tous que les enfants de Henry Rozendaal, défenseur de la liberté boër, sont dignes de leur père. »

L'esprit pacifique du bon négociant n'admettait guère ces allures belliqueuses, il allait répondre en conséquence, quand la voix expira sur ses lèvres. On frappait à la porte close.

Ce bruit, à cette heure, dans la solitude où se trouvait la ferme, fit tressauter le digne Van Stephen, et ce tressautement lui révéla combien ses présentes recherches étaient inutiles.

— « Où ai-je la tête, murmura-t-il, en portant la main à sa figure, je cherche mes lunettes et les ai sur le nez ; je les fais chercher par ces braves enfants de mon excellent ami, hélas défunt, Henry Rozendaal, et ils les cherchent en toute confiance persuadés que je ne puis être étourdi à ce point, qu'il s'agit d'une autre paire de bésicles. »

Cependant on frappait toujours.

Othon, en sa qualité d'aîné de la famille, alla à la porte.

— « Qui est là ? » demanda-t-il.

— « Moi, Patrick Donedal » répondit une voix au dehors.

Van Stephen avait fait disparaître sous la table le paquet long placé dessus tout à l'heure.

Oihon ouvrit la porte, et sur le seuil apparut un lieutenant de cette police à cheval qui, en ces contrées peu peuplées encore, compose toute la force armée chargée d'y assurer la domination anglaise.

Dans le spencer rouge de son uniforme, Patrick Donedal avait fort gracieuse tournure, et l'éclair heureux qui jaillit des yeux d'Isabelle à sa vue disait qu'il n'était à la ferme boër ni un étranger ni un antipathique, disait même que, mieux encore, entre ce jeune cavalier et la charmante enfant, devait exister un sentiment réciproque peut-être plus fort qu'une simple affection de voisinage.

L'attitude du jeune officier en entrant confirmait d'ailleurs, et pleinement, cette opinion. Ses yeux s'étaient dirigés sur Isabelle et ne la quittaient plus; il alla à elle et lui tendit la main.

Une ombre de tristesse était répandue sur les traits de Donedal et n'échappa point à la jeune fille.

— « Auriez-vous quelque fâcheuse nouvelle à nous apprendre, Patrick, que vous voici à cette heure et le front si sombre? » demanda-t-elle.

— « Hélas! dit-il, oui je suis porteur d'une fâcheuse nouvelle, bien fâcheuse pour moi surtout qui avais ici de si bons amis. Je viens vous faire mes adieux. »

— « Vous partez? » fit la jeune fille en laissant tomber ses bras avec découragement.

— « Je ne sais, peut-être ne partirai-je pas encore, tout de suite, mais je ne vous reverrai plus... De graves nouvelles sont venues de là-bas. »

Il désignait l'Orient, cet Orient dans la direction duquel, à un mille de la ferme, s'étendait la frontière du Transvaal.

Les cinq frères d'Isabelle s'étaient rapprochés, interrogateurs.

— « Oui, ah! Isabelle, continua le jeune homme dont la voix contenait des sanglots, ah! Isabelle, que je vous baise les mains encore une fois avant de vous dire la chose fatale... »

Tendrement il porta à ses lèvres les doigts effilés de la jeune fille.

— « L'ultimatum de l'oncle Krüger a été repoussé? » interrogea Engelbert.

— « Et Transvaaliens et Orangistes franchissent demain matin la frontière du Natal. C'est la guerre » répondit douloureusement le lieutenant.

— « Oh! » gémit Isabelle en dégageant d'un mouvement brusque ses mains de celles du jeune homme comme si soudain ce contact lui eut fait horreur. Un pénible silence suivit.

— « Pourquoi ne pourriez-vous plus revenir sous ce toit? demanda le conciliant Van Stephen, les Rozendaal et vous n'êtes-vous pas toujours sujets anglais? »

— « Les Rozendaal sont Afrikanders, frères de Boërs indépendants, Boërs eux-mêmes », gronda sourdement Pretorius.

— « Et les fils d'Henry Rozendaal ne peuvent être du côté où je suis..... de par cet uniforme, ah! ajouta l'officier avec un geste de violence comme s'il eut voulu arracher de sa poitrine la livrée maudite. Je ne me fais pas d'illusion, allez ».

Le geste de son ami n'avait point échappé à la jeune fille. Elle releva ses yeux pleins de larmes dans lesquels brillait maintenant une lueur d'espérance.

— « N'êtes-vous point Irlandais, dit-elle d'une voix sourde en posant une main sur le bras du jeune homme, n'êtes-vous point Irlandais, les Irlandais sont bien peu Anglais; vos frères, m'a-t-on dit, crient également misère contre leurs oppresseurs, là-bas, au-delà des mers. Puis voyez combien d'entre eux vont se joindre à nous, il en arrive chaque jour à Pretoria, à Joahnnesburg, à Bloemfontein s'enrôler parmi les Boërs. Ah! j'en serais si heureuse, faites comme eux, restez avec nous ».

Sa main maintenant serrait le bras du lieutenant, et une ardente prière se lisait dans son regard levé vers lui.

Patrick Donedal la contemplait avec des yeux hagards. Il porta à son front, puis à son cœur, sa main restée libre. Mais ses yeux tombèrent tout à coup sur les galons de ce spencer rouge que tout à l'heure il avait fait le geste d'arracher.

— « Oh! non, non, pas celà. Jamais! » s'écria-t-il avec force.

Et, ouvrant brusquement la porte, il s'élança au dehors dans les ténèbres, fuyant la tentation.

II

L'HOMME ET L'ACIER EN LUTTE.

C'était au matin. Une animation inusitée régnait dans la ferme, si calme à l'ordinaire, des frères Rozendaal.

Un grand chariot boër aux roues massives, à la toiture de toile soutenue par des cercles de bois courbé était le centre de cette animation. Dans ce chariot les serviteurs cafres entassaient les vivres, les vêtements, les objets de couchage comme pour une expédition lointaine. Six paires de bœufs, les plus vigoureux du plaat, étaient amenés qui devaient traîner le lourd chariot à travers les brousses.

Comme trois fois déjà l'avaient fait leurs ancêtres, les Boërs allaient-ils donc émigrer à nouveau vers le Nord pour y chercher des territoires où ils pussent vivre libres de tout joug étranger?

Non, car rien n'indiquait que la ferme dut être abandonnée définitivement Sous la surveillance de leurs noirs gardiens à cheval les immenses troupeaux de ses maîtres paissaient à l'ordinaire dans les grasses prairies dont elle était le centre. Quelques serviteurs seulement accompagneraient

les Boërs au loin, les autres demeureraient à la garde du logis.

Non, car ce voyage ne s'annonçait point comme une émigration mais comme une expédition militaire ; on entassait dans le chariot trop de munitions de guerre, beaucoup plus qu'il n'en eût fallu pour repousser les attaques des rares Bushmens du Kalahari voisin.

Othon dirigeait ces préparatifs ; n'était-il pas le chef naturel de la petite colonie, en sa qualité d'aîné ; sa sœur Isabelle le secondait ; n'était-elle pas la fée de ce monde en miniature.

(*A suivre.*) LÉO DEX.

UN BILLET DE LOGEMENT EN 1683

Au mois de novembre 1887, en procédant dans mon appartement à l'un de ces rangements intérieurs qui sont parfois l'occasion de délicieuses flâneries, j'eus l'idée d'ouvrir une vieille petite caisse reléguée depuis longtemps au fond d'une armoire.

Mes parents l'avaient placée là avec l'intention bien évidente de l'y laisser dans la tranquillité et la respectueuse indifférence dues aux choses antiques et inutiles.

La caisse était remplie, bondée de manuscrits : contrats de vente et de mariage, baux, justifications d'hérédité, pièces de toute sorte remontant de l'année 1823 jusqu'en 1675 et constituant les titres de propriété d'une maison de la rue Mouffetard que mon grand-père avait achetée sous la Restauration.



Un billet de logement en 1683.

Je feuilletais depuis près d'une heure ces parchemins vénérables et jaunis sans y avoir rien découvert de réellement intéressant lorsque mon attention fut tout à coup attirée par un petit carré de papier, partie imprimé, partie manuscrit, daté de 1683.

Ce carré de papier, qui me parut d'autant plus précieux que son authenticité ne pouvait faire aucun doute, était un billet ou plutôt un ordre de logement pour deux soldats mariés de la compagnie de M. de Varennes, capitaine au Régiment des Gardes Françoises du Roy.

Il aurait peut-être suffi, à la rigueur, de mettre simplement sous les yeux des érudits lecteurs du *Magasin Pittoresque* cette pièce extrêmement rare. J'ai pensé néanmoins qu'il ne serait pas sans intérêt de la présenter dans son vrai jour, de la faire un peu revivre, pour ainsi dire, en donnant quelques détails très brefs sur les Gardes Françoises et en développant un peu son texte laconique et militaire.

Le Régiment des Gardes Françoises du Roy, comme l'indique son nom, était attaché à la personne du monarque et, en principe, uniquement composé de Français. Il appartenait à l'arme de l'infanterie.

Son origine remontait au mois d'août 1563, époque à laquelle la seule enseigne qui formait la garde à pied de Charles IX fut augmentée de sept autres enseignes de 50 hommes chacune.

La fonction essentielle de ce corps d'élite l'obligeait à faire toutes les campagnes et tous les sièges auxquels le Roi assistait en personne.

Ce service de guerre fut glorieux pour le Régiment qui, de 1573 à 1748, ne perdit pas moins de 93 capitaines, 79 lieutenants, 63 sous-lieutenants et 51 enseignes (1) tués à l'ennemi.

En temps de paix le Régiment des Gardes Françoises était chargé, sous Louis XIV, de quatre services bien déterminés : service de Versailles, service de Marly, service de Fontainebleau et service de Paris.

Il était, avec les seuls régiments de Picardie, de Champagne et de Piémont, Régiment permanent. En cette qualité il avait le privilège du drapeau blanc dans la compagnie colonelle alors que chacune des autres compagnies arborait le

(1) On entendait par enseigne : 1° le drapeau d'une troupe, d'une unité ; 2° l'officier qui portait ce drapeau ; 3° l'unité même qui arborait le drapeau.

drapeau « bleu de ciel avec fleurs de lys d'or tra- « versé d'une croix blanche chargée d'une cou- « ronne royale à l'extrémité de chaque branche. »

Il faut se garder de confondre le billet ou ordre de logement que reproduit fidèlement aujourd'hui le *Magasin Pittoresque* avec nos modernes billets de cantonnement et de logement qui n'ont pour objet que de parer à des nécessités momentanées résultant de l'état de guerre, de manœuvres ou d'autres circonstances particulières.

Le logement des troupes chez l'habitant, le bourgeois, était au XVII^e^ siècle et en temps de paix un fait normal et constant. En 1683 il n'y avait pas encore de casernes à proprement parler. On désignait bien sous ce nom de petites bâtisses élevées derrière ou sur les remparts des places fortes et pouvant loger 6 hommes mais on ne connaissait pas ces vastes bâtiments qui contiennent des régiments entiers avec leur armement.

Les ordres de logement étaient donnés par le mareschal des logis et généralement pour une année entière.

Aux termes de l'article 118 de l'ordonnance du Roi de 1691 « les logements seront donnés au « premier jour de janvier à tous les soldats « sçavoir jusques à cent trente par chaque com- « pagnie, supposé qu'ils les ayent, ce que le « mareschal des logis verra par les revues et cela « s'exécutera jusqu'à ce que je juge à propos de « les faire entrer dans les casernes. »

Il s'agit bien ici de véritables casernes dont Vauban avait tracé des plans très étudiés.

Louis XIV, frappé des multiples inconvénients du logement chez l'habitant, désirait vivement caserner ses troupes et surtout ses gardes : « Lorsque les casernes seront faites, il logera « cinq compagnies dans chaque caserne hors dans « deux où il y en aura six à chacune ». (article 133).

Cette disposition ne fut appliquée que beaucoup plus tard, l'unique caserne commencée quelque temps après n'ayant pu être achevée sous Louis XIV.

Notre ordre de logement est daté du « dernier mars 1683 ». La distribution des logis au premier jour de janvier paraît donc être une innovation du règlement de 1691. Il ne faudrait, pas toutefois, l'affirmer d'une façon certaine et des logements ont pu être donnés à d'autres dates que le 1^er^ janvier, même après 1691, et pour le motif suivant.

Le Régiment des Gardes Françoises ayant été littéralement décimé par les nombreuses guerres que livra la France sous Louis XIV, (plus de 3000 hommes tués à l'ennemi) on fut obligé de procéder à des enrôlements fréquents pour maintenir au complet son effectif. Or, il était préférable, ne fût-ce que dans l'intérêt du service, d'assurer un logement fixe aux enrôlés dès leur entrée au corps.

L'effectif du Régiment des Gardes Françoises était fort élevé. Il comprenait exactement, en 1683, trente compagnies.

Nous avons eu la bonne fortune de retrouver dans un très curieux manuscrit de la Bibliothèque Carnavalet le nom du mareschal des logis qui a signé notre ordre de logement.

Ce Preudhomme était appointé à raison de 1500 livres par an, comme son collègue Courval.

(Avant 1674 il n'y avait pour tout le régiment qu'un seul mareschal des logis secondé dans sa charge par un ayde),

En décembre 1677, Preudhomme acheta la charge de Courval pour 21 000 livres « si bien que depuis ce temps, il exerça les deux charges jouissant des 3000 livres d'appointements qui estoient pour les deux. »

Le régiment des Gardes Françaises était toujours logé dans Paris ou plus exactement dans les Faux-Bourgs de Paris : Faux-Bourgs Saint-Jacques, Saint-Michel et Saint-Marceau ou Saint-Marcel, Faux-Bourg Saint-Denis, Faux-Bourg Saint-Martin, Faux-Bourg Saint-Germain, Faux-Bourg Saint-Victor.

On peut concevoir les difficultés que présentaient le rassemblement et la mise en route de troupes ainsi dispersées dans un aussi vaste rayon.

Pour ce motif chaque soldat était obligé, les veilles de garde ou de revue, « de coucher au logement qui luy est donné dans son quartier afin de partir et marcher en bon ordre (article 119, ordonnance de 1691).

Le Faux-Bourg Saint-Marcel s'étendait entre les Faux-Bourgs Saint-Jacques et Saint-Victor et comprenait une grande partie de notre v^e^ arrondissement actuel.

Quant à la rue Mouffetard, Mouffetar ou Moufftar, elle partait de la porte Saint-Marceau, non loin de l'Église Saint-Étienne du Mont et se terminait à la vieille porte ou fausse porte Saint-Marcel, au delà de l'Église Saint-Marcel aujourd'hui disparue et près des Gobelins (plan de la ville, Isles et Faux-Bourgs de Paris chez Jean Boisseau, enlumineur du Roy 1690. Bibliothèque Carnavalet).

La moderne rue Mouffetard est sensiblement plus courte.

L'immeuble qui reçut, en 1683, les deux soldats de la C^ie^ de M. de Varennes, porte aujourd'hui le n° 70.

Il ne reste, d'ailleurs, de l'antique maison « appartenante à Jacques Fortier » qu'une partie des voûtes des caves et une vieille clé que j'ai précieusement conservée.

Cette clé pèse un plus d'une demi-livre (exactement 292 grammes) et mesure 24 centimètres et demi.

TOUSSAINT FONTAINE.

(1) Cette ordonnance de 1691 a régularisé et codifié, pour ainsi dire, des dispositions antérieurement appliquées, en même temps qu'elle a créé des dispositions nouvelles. Elle est intitulée Réglement pour le Régiment des Gardes Françoises.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

L'année qui s'ouvre trouvera peut-être encore tout une catégorie de Français dans l'anxiété et ce sont, précisément, ceux qui ont le plus besoin de tranquillité d'esprit ; les artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, se demandent où ils exposeront en 1900? Les superbes palais qui s'élèvent dans ces Champs Elysées et dont on aperçoit déjà les élégantes façades, sur l'avenue, ne suffiraient pas à abriter, avec les expositions rétrospectives, les milliers de toiles et de marbres des deux salons annuels. Et alors où seront installés ceux-ci?

On poursuit plusieurs solutions. Sur le principe on est d'accord : Paris ne serait pas Paris, au printemps, si l'odeur de la peinture fraîche ne s'y mêlait aux premières senteurs des parterres fleurissants. Nos artistes exposeront, coûte que coûte. Mais il faut compter, quand on agit collectivement. Et les comptes sont formidables. On a trouvé un terrain qui conviendrait, à Grenelle. Cela semble loin du centre de la ville, mais ce centre va se déplacer, cette année. Grenelle sera aux portes de la foire des nations. Va pour Grenelle! Hélas, les architectes établissent un devis de 250 000 francs et la Société des artistes français ne possède une réserve que de 285 000 francs. Elle absorberait donc, d'un coup, presque tout son capital. Elle a songé d'abord à s'entendre avec sa rivale, la Société des beaux-arts (Champ-de-Mars). Ce serait encore une aide insuffisante. Elle a songé alors à accepter le concours d'une autre société au voisinage de laquelle il semble que le destin l'ait condamnée. La société organisatrice du concours hippique! Quoi qu'ils fassent, les artistes paraissent indissolublement liés aux hommes de cheval et leurs salonnets doivent, quand même, succéder à des boxes, leur jardin de sculpture doit pouvoir se transformer en piste.

Il est vrai qu'un autre projet est en l'air, mais bien en l'air: il s'agit du Palais-Royal. Le salon reviendrait ainsi au lieu de ses premiers succès, car il brilla jadis d'un vif éclat dans ce jardin superbe, aujourd'hui si désolé. Pauvre jardin! On essaie en vain de lui ramener la foule : on y a donné des concerts, des fêtes populaires; rien n'y réussit. La musique militaire même est impuissante à l'animer. Elle joue ses pas redoublés les plus entraînants, comme dans une nécropole, — funèbre contraste. Les célèbres boutiques de joailliers sont vides, pour la plupart : elles ont été transportées vers la rue de la Paix. C'est une tendance inexpliquée, mais très réelle qu'ont ainsi les villes à se développer vers l'ouest ; elles « avancent » par étapes. La place Royale ou place des Vosges fut longtemps un rendez-vous mondain et commercial. Elle est déserte. Ce fut ensuite le tour du Palais-Royal; il est vide. Nous arrêterons-nous, chemin-faisant, à Asnières ou Bois-Colombes ?

En tout cas, le dernier espoir de résurrection du vieux jardin du duc d'Orléans — et du prince Napoléon — gît dans un projet d'installation de salon. L'objection principale est qu'on y serait à l'étroit. La marée d'huile monte, monte ; les sculptures formeraient, réunies, une colline, chaque année. Nos artistes prennent, dans la vie nationale, une place de plus en plus considérable. Il faut s'en réjouir. Dans cette fièvre de production, beaucoup d'efforts aboutissent, sinon rien qu'à des chefs-d'œuvre, du moins à un ensemble d'œuvres qui nous font honneur. L'artiste, même le plus pauvre naguère, le sculpteur, se tire d'embarras maintenant. Les commandes lui arrivent, nombreuses. On se moque encore, quelquefois, de la *statuomanie*, de ces érections de monuments au plus petit grand homme. Sans doute, tous ne sont pas mérités, mais n'eussent-ils que cet avantage, ils servent à mettre en lumière au moins un talent, celui... de leur auteur. C'est pourquoi les amis des arts comptent avec plaisir, sans en rire, les inaugurations. Ils ont fort à faire. — Ils en comptent une, à peu près, par semaine. — Nous posséderons bientôt le parfait manuel de « l'inaugurateur de statues ».

En première ligne y figurera cette recommandation : « N'inaugurez jamais en hiver. » Car voyez ce qui est arrivé, en cette fin de décembre, au cher et grand Alphand. Ce créateur du Paris moderne que l'on regrette tant, au sujet duquel on dit, plaisamment, quand on constate une défaillance actuelle des services publics : « il en sera ainsi tant... qu'Alphand sera mort », — ce génie organisateur contre tous, a reçu le suprême hommage du marbre par une température de 10° au-dessous de zéro. Les assistants s'attendaient à être changés en statues de glace, honneur que quelques-uns, dans leur for inférieur, jugeaient sans doute seulement prématuré. Ils ont écouté et applaudi malgré cela de très jolis discours de M. de Selves, de M. Larroumet, de M. Pierre Baudin; car à la mode des statues correspond aussi, dans nos mœurs, la mode des harangues commémoratives, que nous avons tous appris à tourner fort bien. C'est aussi en quoi la *statuomanie* profite aux lettres. Mais, encore une fois, la concordance entre l'éloquence du marbre et celle de la parole est plus complète aux jolis mois d'été.....

PAUL BLUYSEN.

Théâtre

AU THÉATRE-FRANÇAIS

Il faut féliciter la Comédie-Française de nous avoir donné l'œuvre d'un jeune auteur dramatique qui n'avait que cette œuvre même pour le recommander. Les deux actes, je crois, de M. Devore, joués dans un cercle précédemment, n'étaient pas, en effet, un titre suffisant pour s'imposer au Comité. En accueillant sa pièce, la Comédie-Française a fait preuve d'indépendance et de jugement.

La *Conscience de l'enfant* est plutôt un drame bourgeois qu'une comédie : c'est une lutte de sentiments tantôt violents, tantôt attendris, à intentions morales, coupées d'imprécations, de raisonnements et de larmes comme les aimait ce XVIII^e^ siècle. Elle nous fait songer à ces tableaux « littéraires » de Greuze qui représentent des scènes de famille d'où se dégage toujours une leçon morale. Nous allons retrouver le geste tragique du Père qui chasse et maudit le mauvais fils — et puis, à côté, nous contemplerons des femmes touchantes dans l'effusion de pardons réparateurs.

M. Cauvelin, conseiller à la Cour de Cassation, a l'âme tout d'une pièce. Il ne transige ni avec l'honneur, ni avec la vertu. Il n'admet ni compromissions, ni faiblesses. C'est un de ces hommes, qui ne « biaisant » jamais, vont droit devant eux comme des boulets. Il est le chef de la famille que nous présente M. Dévore. C'est le pater familias romain. Sa fille a épousé M. Montret, un industriel mâtiné de financier qui appartient à ce monde brillant et mêlé qu'on appelle le monde des grandes affaires. De cette union est née une enfant Germaine, que le grand-père a élevée dans ses principes sévères. Le fils de Cauvelin est marié à une femme élégante, étourdie superficielle. Ces bons bourgeois vivent dans deux hôtels contigus, autant dire ensemble. Ils sont riches, considérés, ont de nombreux amis, parmi lesquels le camarade d'enfance de Cauvelin, le capitaine Richard, un marin en retraite, dont le fils Jean, jeune médecin est fiancé à Germaine. Rien, semble-t-il, ne manque à leur bonheur.

L'orage éclate. Montret est à la veille d'être arrêté à la suite de spéculations hasardées. La banqueroute le guette. C'est le déshonneur pour lui et les siens. Comme un malheur n'arrive jamais seul, on découvre qu'il n'est pas un mari modèle. Sa trahison, d'autant plus grave qu'il a pour complice sa belle-sœur, est indéniable. La situation est terrible. La famille est désunie, le mariage de Jean et de Germaine est rompu. C'est ici qu'apparaît le juge, le farouche juge qu'est Cauvelin. Il sauvera Montret de la ruine à condition que celui-ci disparaîtra, abandonnant son foyer, sa femme, sa fille. Montret accablé consent; mais tout à coup, affolé à la pensée de ne plus avoir celles qu'il aime malgré tout, il laisse échapper sa douleur en termes si émus, si déchirants que les deux femmes se jettent à son cou, lui pardonnent. Cette scène est puissamment belle. Montret refait sa fortune. Malheureusement Germaine n'est plus comme autrefois; sa gaieté a disparu; elle maigrit; elle connaît désormais les fautes, pour ne pas dire l'indignité de son père qu'elle ne peut pas ne pas juger avec les principes que lui a donnés son grand-père. La conscience de l'enfant est à la torture. Cauvelin vient pour prendre Germaine chez lui et la délivrer de ses angoisses. Un cri de désespoir de Montret la retient. C'est la seconde et définitive victoire du cœur ou de la nature sur la conscience.

Cette comédie, quoique inégale, est d'un réel et grand mérite. Elle a été fort discutée, ce qui est un signe qu'elle n'est pas banale. Pour ma part, je crois oiseux de se demander ce qu'a voulu « prouver » l'auteur. Il nous a montré une situation fort dramatique, il n'a pas, j'imagine, eu la prétention de trouver la formule d'un problème psychologique. S'il fallait à tout prix un enseignement, il serait dans le vieil adage : *Ne quid nimis*, rien de trop — ou bien que l'homme n'est pas né pour être un justicier, surtout dans sa famille.

La pièce est remarquablement jouée. Mmes Baretta, Pierson, Lara. MM. Berr, Worms, Silvain et Paul Mounet ont droit à tous nos éloges.

A L'ODÉON

France — d'abord ! de M. H. de Bornier, que l'Odéon vient de représenter avec succès, tient les promesses de son titre. C'est une page de notre histoire, mise en vers, en quatre actes, qu'anime le plus pur patriotisme. Le sujet est emprunté aux temps troublés qui marquèrent la Régence de Blanche de Castille. Parmi les ennemis de la régente, M. de Bornier a pris seulement le comte de Boulogne, oncle du roi, Hurepel — qu'il nomme Hugonnel — et l'a mis en face de Thibaud de Champagne que son amour fervent pour la reine a vite ramené dans le chemin de la fidélité et du dévouement. On reconnaît là un moyen cornélien de simplifier et de personnifier des sentiments contraires pour le champ clos des luttes héroïques. Peut-être M. de Bornier a-t-il posé sur les épaules de cette reine un manteau royal que les Muses ont tissé, mais il était bien permis au poète qui a serti tant de gemmes étincelantes dans la poignée de « Durandal » de ne pas compter avec les fleurs de lys pour la mère de saint Louis!

Le premier acte a fière allure. On y voit Blanche de Castille lire, en attendant une députation des grands vassaux, des vers charmants où Thibaud laisse exhaler son amour; on assiste à la réception de ces députés. Hugonnel pose leurs conditions. La Régence doit leur revenir et la reine doit choisir pour époux Thibaud ou lui, Hugonnel. Restée seule avec Thibaud, dans une scène exquise, la Régente montre assez de « coquetterie vertueuse » pour ne pas blesser le poète épris et trouve des accents assez éloquents pour gagner à jamais à la cause royale le loyal et redoutable chevalier. Elle aura besoin de son bras, car dans la scène qui suit Hugonnel jure, en un geste de défi, de combattre le roi de France. Au deuxième acte, en effet, nous sommes dans la forteresse d'Hugonnel et Thibaud est prisonnier. Il a été pris et livré par Landini un condottiere napolitain. La reine va venir à la faveur d'une courte trêve. Ici nous voyons paraître un nouveau personnage, Aliénor, prétendue nièce d'Hugonnel. Elle deviendra bientôt le protagoniste du drame. Elle a voué à la régente une haine terrible qu'elle peut enfin assouvir. Voici la reine. On amène Thibaud en sa présence. Hugonnel se montre cruel, impitoyable. Que la régente quitte la France ou Thibaud va mourir sous ses yeux. Landini qui est poète à ses heures et a écrit des bucoliques sur le tombeau de Virgile, révolté de tant de basse cruauté, s'offre à sauver un « confrère » et la reine. Les mercenaires repoussent les soldats d'Hugonnel qui ont levé leurs armes sur Thibaud. A ce moment des chants religieux se font entendre. C'est le légat du pape Robert Sorbon. Hugonnel feint de se soumettre à la puissance papale et accorde en otage Aliénor qui servira ses noirs desseins. Le drame se précipite. C'est maintenant le jour du sacre, à Reims. Hugonnel montre à Aliénor un cercle d'or empoisonné, dissimulé dans la couronne qu'elle doit elle-même poser sur la tête de Louis IX. Elle n'est pas sa nièce, mais le dernier rejeton de la famille carolingienne. Fille de roi, elle sera reine. Qu'elle n'hésite pas !... Elle entre lentement dans la salle où est le roi, la couronne tremble dans ses mains... et bientôt le cortège royal défile, le roi, couronne en tête. Hugonnel est en proie à la plus violente fureur; elle lui crie son indignation de l'avoir crue capable, elle petite-fille de Charlemagne, d'un tel forfait. Hugonnel s'enfuit, menaçant. Placée entre son honneur — elle ne voudrait pas dénoncer, trahir Hugonnel — et le salut du roi de France, elle n'hésite pas : elle avertit Thibaud du danger que court le roi et elle expie sa trahison en ceignant le cercle d'or. *France-d'abord !* Au dernier acte, Hugonnel est pris ; le roi lui fait grâce mais Thi-

baud le provoque en duel et le tue devant la cour.

Tel est ce drame intéressant et consciencieux. La poésie de M. de Bornier a souvent de belles envolées. A côté de vers superbes qui font image ou plutôt maxime, il y en a beaucoup de plus humbles ; à côté de ces grands vassaux, au heaume empanaché, qui se dressent en paladins sur leur destrier, il y a le « menu peuple de Jésus-Christ » comme disait Joinville, et qui va à pied. J'écrirai donc que cette poésie est « féodale » ce qui, étant donné le sujet et l'époque, est peut être une qualité de plus. L'interprétation est suffisante. Il faut mettre hors de pair Mme Segond-Weber, une reine pleine de touchante noblesse.

JOSEPH GALTIER.

Une Cour

Nos lecteurs ne liront pas sans plaisir ces pages charmantes de M. Henri Lavedan, qui montrent un des côtés les moins connus de son talent. M. Henri Lavedan est, dit-on généralement, tout esprit mordant. Voici un passage d'une grâce souriante, pleine de fraîcheur. C'est l'extrait d'un carnet de jeune fille, le récit de la présentation de son fiancé.

On lui avait donc fait savoir aujourd'hui qu'il était *reçu*, comme pour les examens, et qu'il pouvait venir. A sept heures ne l'ayant pas encore vu, j'étais au fond assez ennuyée ; j'aurais souhaité plus de hâte. On se mit à table, et comme je n'avais pas faim, mon père, qui est un peu taquin, me plaisanta : « Elle en perd déjà l'apétit ! » Nous finissions à peine de dîner, quand on sonna. Papa, maman, mon frère et mon oncle Charles ont dit alors en même temps : « C'est lui ! » et ils me regardaient tous fixement pour voir ma figure. Maman tira son mouchoir et je feignis de ne pas m'apercevoir qu'elle escamotait une larme.

J'avoue que tout cela, sur l'instant, me causa une certaine émotion inattendue dont je me remis bien vite. « Allons ! ne faisons pas languir mon beau-frère ! » s'écria Gaston, en se levant. Et nous passâmes au salon, où flambait un grand feu que je revois, qui flambait d'une certaine manière, brusque et glorieuse, que je me rappellerai toute ma vie. M. Lefresne se tenait debout, ayant à côté de lui son père, arrivé de Blois la veille. Une excellente figure paternelle que celle de ce digne homme, et qui me fit du bien, à sentir qu'elle était déjà de la famille. Il s'inclina avec cette charmante gaucherie un peu raide des vieilles gens qui ont été longtemps sanglés dans un uniforme, il me prit la main et, la conservant dans la sienne, il dit, en nous regardant tour à tour, son fils et moi : « Mademoiselle je crois bien que Jean est trop troublé en ce moment pour vous dire à quel point il est heureux, c'est donc moi qui vous le dis à sa place, quoique je sois peut-être aussi troublé que lui. Je vous assure que vous aurez un bon mari qui vous aimera, et un beau-père qui ne vous gênera pas. » J'aurais dû répondre, trouver quelque chose, pourtant je restai muette, avec un pauvre sourire contraint ; le jeune homme était très pâle, son père continuait à me tenir la main, sans cesser de me fixer en hochant la tête ; et je sentais que ses yeux, d'un éclat éteint, me visitaient, m'approfondissaient, me jugeaient. Cette situation, très douloureuse pour moi, puisque j'avais conscience de ma niaiserie, se serait encore prolongée si M. Jean n'avait pris la parole : . . . . . .

« Excusez-moi, me dit-il, d'avoir attendu à ce soir pour accourir vous remercier, mais je ne voulais pas venir sans vous remettre.... »

Son père interrompit : « C'est vrai, ce n'est pas sa faute, c'est la faute de la bague ! » A ce mot tout le monde se mit à parler à la fois, et je me trouvai sans savoir comment avec un petit écrin dans les mains, un écrin qui portait deux initiales qui n'étaient déjà plus qu'à demi les miennes, T. L., Thérèse Lefresne. Sur le champ, cette pensée que j'allais bientôt ne plus m'appeler de mon nom que j'aime tant, me fut affreusement pénible, et je serais restée immobile, avec une mine abattue, si papa ne m'avait dit : « Mais ouvre, mon petit, ouvre donc. » Je lui obéis, je pressai sur la petite boîte dont le ressort claqua, et c'était la plus jolie, la plus belle des bagues de fiançailles que j'aurais pu rêver, une perle entourée de brillants. Papa déclara : « C'est superbe ! » Gaston avait mis son monocle, maman se taisait, et M. Jean l'œil radieux, la lèvre tremblante balbutiait comme pris en faute : « Alors, vraiment elle vous plaît ? » Il avait l'air de l'avoir volée. Les protestations furent unanimes. « Si elle lui plaît ? Ah bien Thérèse serait difficile !... » Et la voix troublée du jeune homme expliquait : « Parce qu'on peut la changer... Il y avait bien aussi un saphir ? Si vous préfériez un saphir ? » Mais j'ai répondu : « Non pas, je la trouve trop belle, et pourtant je la garde. » En prononçant ces mots, étonnée moi-même de mon audace, je tenais le bijou d'une certaine façon qui fit peut-être croire à M. Jean que je le lui tendais, car il me l'enleva doucement, et m'ayant pris la main en me disant : « Voulez-vous me permettre ? » devant tous, il me glissa au doigt l'anneau resplandissent. Alors papa nous indiquant deux sièges voisins : « Maintenant, mes enfants, parlez politique, » et il s'écarta, ainsi que les autres personnes.

Nous n'avons pas causé longtemps M. Jean et moi : non que nous fussions gênés, au contraire, tout embarras avait disparu, et il semblait que cette bague de fiançailles eût mis chacun à son aise. Les parents à quelques pas plus loin, s'entretenaient et riaient tout comme s'ils se connaissaient depuis des années, et nous pour la première fois peut-être, nous nous regardions en face, dans les yeux, avec une sympathie naissante quoique encore un peu sur le qui-vive. Nous sentions, chacun de son côté, que nous avions le grand désir de nous plaire, et nous ne résistions pas. Je serais cependant bien en peine de dire de quoi nous avons parlé. C'était une conversation prudente et entrecoupée qui n'avait trait qu'à des choses très banales, et où ni lui ni moi n'exprimions nos vraies pensées. De même qu'on lit entre les lignes, nous avons commencé dès cet instant à nous comprendre entre les mots et ce qui nous a évidemment fait le plus ce plaisir à entendre, c'est ce que nous ne nous sommes pas dit.

Et puis, les parents se sont levés, nous aussi ; des mots me sont arrivés aux oreilles, comme si c'était dans un rêve : « Ils oublient l'heure... Vous vous reverrez demain... Voilà deux fiancés de plus, etc... » Et la voix de papa : « Mon cher monsieur Jean, vous pouvez venir tous les jours, et n'oubliez pas que votre couvert est mis. » On s'est trouvé tous réunis, dans

l'antichambre, et la première, ma foi très bravement, je lui ai tendu la main, *à lui*, qui n'est déjà pas comme les autres. Et pourtant je ne l'aime pas! Non je ne l'aime pas ce qui s'appelle aimer, j'en suis bien sûre, sans compter que si je l'aimais comme ça dès ce soir, à propos de rien, ce ne serait vraiment pas convenable. En lui tendant la main, j'ai été saisie d'une peur terrible, c'est qu'il se crût obligé de me la serrer d'une façon significative, et j'en aurais été très mortifiée. C'est encore trop tôt. Heureusement il n'en a rien fait, sa poignée de main a été bonne, juste ce qu'il fallait.

Dès qu'il a été parti, on n'a presque rien dit, l'appartement me paraissait changé, il y avait une espèce de tristesse silencieuse tombée sur la maison; papa et maman m'ont embrassée gravement, d'une manière à part, comme quand on va monter en wagon: « Bonsoir, ma chère enfant, ma bonne petite. » Il n'y a que Gaston qui était d'une gaieté folle ; « Une idée : passe moi ta bague, je la vends pour parier aux courses. Tu ne veux pas ? Tu as tort. »

UN CINQUANTENAIRE

Voici la jolie page que M. Édouard Drumont écrivait dans la *Liberté* du 18 décembre 1882 à propos du cinquantenaire du *Magasin Pittoresque*.

Le *Magasin Pittoresque*! quelle vision de mœurs familiales, d'honnêteté, de vie sans orages, ce journal n'évoque-t-il pas devant nous! Malgré sa circulation considérable, ce recueil irréprochable n'attire pas violemment l'attention ; il laisse à d'autres le fracas, les polémiques, les scandales. Pareil à ces fleuves tranquilles qui ne font que du bien sur leur passage, il ne détruit rien sur son chemin, il se contente d'apporter partout où il va l'enseignement, la leçon enjouée, la distraction permise. Si vous pénétriez à la suite du facteur, dans les maisons où l'on reçoit le *Magasin Pittoresque*, vous pénètreriez à coup sûr dans un intérieur calme et décent; vous apercevriez une de ces familles de province, qui, réunies, le jour dans un jardin, le soir autour d'une lampe, près de laquelle les jeunes filles brodent, ignorent tout ce qui trouble, passionne et divise.

* * *

Il fait partie de l'histoire intellectuelle de ce pays, ce *Magasin Pittoresque*. Par le nom de ses collaborateurs, parmi lesquels figurent presque tous les hommes illustres de notre temps, il représente un élément littéraire resté jusqu'ici dans la demi-teinte; par le chiffre de ses lecteurs, il personnifie tout un côté de cette France si sincèrement attachée à tout ce qui est pur et modéré, comme le fond paisible de cette nation, dont on s'obstine, malheureusement, à l'étranger comme chez nous, à ne regarder que la surface toujours bouillonnante.

M. Édouard Charton, le fondateur de ce recueil, aujourd'hui universel, eut à surmonter bien des obstacles pour arriver à mettre son projet à exécution. Dans le *Tableau de Cebès*, l'auteur a raconté, avec un charme infini, sa jeunesse aux prises avec la pauvreté et tourmentée plus encore, peut-être, du désir de faire quelque chose qui profitât à ses semblables. Ami d'Émile et d'Isaac Péreire, disciple un moment de l'école saint-simonienne, il appartenait à cette génération débordante d'activité, d'enthousiasme, de foi dans l'avenir à laquelle la nôtre ressemble si peu. Pour être utile, il voulait d'abord se faire maître d'école, et ce fut Jean Reynaud qui le détourna de ce dessein et l'engagea à enseigner par la plume.

Quand il eut réuni, à grand peine, le très modique capital nécessaire à la création du *Magasin Pittoresque*, M. Édouard Charton fit de cette cause la préoccupation unique de sa vie. Ce fut pour lui ce que la *Revue* fut pour Buloz, avec cette différence cependant que la *Revue* était une belle affaire pour son fondateur, tandis que le fondateur du *Magasin Pittoresque* n'en fut jamais que le rédacteur en chef. Les actions émises à 75 francs, et qui en rapportèrent 4000 dès la première année, donnèrent la fortune à d'autres et ne procurèrent à l'homme qui avait eu la conception, que la satisfaction d'avoir fait réussir une entreprise qu'il croyait bonne, généreuse, féconde.

Quoique les questions d'argent n'aient qu'une importance secondaire, n'est-il pas touchant de voir un écrivain se dévouer tout entier à une création immatérielle, à une idée? Cela ne peint-il pas toute une époque, une époque qui, encore une fois, était autrement croyante, éprise d'idéal, naïve, si vous voulez, que l'époque actuelle?

M. Édouard Charton avait d'ailleurs une façon à lui de comprendre la direction de ce recueil, auquel il pensait sans cesse à table, dans la rue, en chemin de fer, auquel il ramenait tous ses travaux. Il écrivait quarante ou cinquante lettres par jour à des abonnés qui s'adressaient directement à lui. Cinq ou six des hommes les plus considérables de la Chambre ou du Sénat, qu'il me serait facile de nommer, ont commencé par être des correspondants du *Magasin Pittoresque*. Le *Magasin* était le premier journal qu'ils lisaient au fond de leur province ; ils écrivaient à son directeur; le directeur liait un commerce d'amitié avec les correspondants dans lesquels il sentait une valeur, et les engageait à venir à Paris. Cela encore ne nous reporte-t-il pas à des temps fabuleux où la température des sentiments était évidemment à un autre degré qu'aujourd'hui, où la confiance et l'affection naissaient spontanément entre des jeunes gens qui, sans s'être jamais vus, se comprenaient dans un mot?

Presque tous les collaborateurs du *Magasin Pittoresque* ont, eux aussi, une place éminente dans la politique et dans les lettres. Cette maison, d'allures peu tapageuses, est un de ces lieux privilégiés qui portent bonheur; presque toutes les illustrations de ce siècle l'ont traversée un jour ou l'autre.

Voulez-vous quelques noms parmi les collaborateurs des trente premières années? Ils s'appellent Babinet, Auguste Barbier, le marquis de Belloy, Victor Borie, Chabouillet, le marquis de Chennevières, Léon Delaborde, Delacroix, Depping, Desbordes-Valmore, Maxime du Camp, Fortoul, Geoffroy-St.-Hilaire, Husson, Joanne, Joncières, Jubinal, Albert Lenoir, Longperrier, Xavier Marmier, Paulin Paris, de Quatrefages, Quicherat, Ravenel, Sainte-Beuve, Souvestre, Topffer, Vaudoyer, Vivien de Saint-Martin.

N'est-il pas vrai que voilà une jolie liste, et encore, j'oublie bien des célébrités. Dans ce recueil où la vigilance est poussée jusqu'à l'extrême et où jamais n'a paru une ligne qui pût, je ne dis pas exciter une mauvaise pensée, mais même motiver une interrogation chez une jeune fille, George Sand a publié la valeur d'un gros volume. Son nom, qui aurait pu alors alar-

mer des susceptibilités, n'a jamais été prononcé, et elle-même n'a jamais désiré qu'on le prononçât ; elle écrivait là pour le plaisir de parler à un public honnête, qu'elle voyait sans doute par les yeux de l'imagination, occupé à lire, dans un coin retiré de province, les pages vertueuses de cette *Lélia* qui, jadis, était un épouvantail.

Aux écrivains il faudrait joindre les artistes. La gravure sur bois qui se mourait, ressuscita, grâce à la publication du *Magasin Pittoresque*. L'apparition du premier journal illustré en France, inspira de suite l'idée d'innombrables recueils du même genre. Allongé, Beaucé, Bellanger, de Caudin, Courbet, Curzon, Damourette, Yan Dargent, Daubigny, David d'Angers, Davioud, Devéria, Gavarni, Grandville, Charles Jacques, Tony-Johannot, Meissonier, Mouchot, Phillipoteaux, etc., furent les collaborateurs artistiques du *Magasin*.

***

On comprend que M. Édouard Charton ait éprouvé un légitime orgueil en constatant que le *Magasin Pittoresque*, qui date du 1er janvier 1833, arrivait à la fin de 1882 à sa cinquantième année d'existence.

Quelques-uns, parmi ceux qui ont tenu une plume, ont eu une renommée plus retentissante ; ils ont abattu des gouvernements, agité le pays, soulevé des émeutes, déchaîné des passions, remué l'opinion ; bien peu, au soir de leur vie, à cette heure où l'on se recueille pour interroger sa conscience et lui demander ce que l'on a fait de l'intelligence que Dieu vous a accordée, bien peu pourraient tracer ces lignes d'un si simple et si pénétrant accent qui, à mon avis, valent toutes les phrases.

« J'ai fondé ce recueil il y a un demi-siècle, au commencement de 1833, en collaboration avec des jeunes gens animés comme moi du désir d'être utiles.

« Parmi les milliers de pages écrites sur tant de sujets divers par mes collaborateurs et par moi pendant ces cinquante années, il n'en est aucune que je n'aie lue avec sollicitude avant de la publier ; aucune (ma conscience me l'assure) qu'ait à réprouver l'honnêteté la plus scrupuleuse.

« Fidèle aux promesses de notre début, j'ai recueilli, jour par jour, en tous lieux, aux Musées, aux Bibliothèques, en voyage, dans mon expérience et dans mes convictions, tout ce qui m'a paru de nature à éveiller de saines curiosités d'instruction et à entretenir de bons sentiments.

« Je crois n'avoir fait aucun mal, et l'espoir d'avoir fait quelque bien m'encourage à continuer, aussi longtemps qu'il me sera possible, cette œuvre que j'aime et qui aura été la principale de ma vie. »

Éd. Drumont.

CAUSERIE MILITAIRE

La lutte émouvante actuellement engagée entre la puissante Angleterre et les deux modestes Républiques Transwaliennes, a mis aux prises sur le continent les adeptes des armées permanentes solidement organisées dès le temps de paix et les partisans des milices nationales levées seulement au moment d'une guerre contre l'étranger.

Les partisans des milices nationales, autrement dit du service aussi réduit que possible, à quelques semaines au plus, prennent acte des premiers et retentissants succès des Burghers mobilisés, pour prétendre que le système de la nation armée, instruite dans ses foyers mêmes à toutes les finesses du jeu de la guerre, est le seul système aussi pratique que peu dispendieux de l'avenir. Comment, disent-ils, voilà une nation qui ne possède pas de beaux et nombreux régiments, qui n'a pas d'écoles militaires, pas d'arsenaux, chez laquelle la caserne est un mythe, le service actif inconnu, les périodes de vingt-huit et de treize jours superflues, et qui, au premier appel aux armes, se lève comme un seul homme, s'organise avec une déconcertante rapidité, prend courageusement l'offensive, et de quelques rudes coups de boutoir, bouscule tous les rassemblements anglais sur ses frontières menacées. N'est-ce pas la démonstration évidente que le patriotisme peut tenir lieu d'éducation militaire ? qu'une instruction bien entendue donnée dans leurs foyers à tous les citoyens en état de porter les armes, peut remplacer avantageusement ces trois dures années de service actif qui enlèvent à l'agriculture et à l'usine, des bras robustes, à la science, des cerveaux pétris pour les grands travaux intellectuels ?

A ces raisons, les défenseurs du service militaire à formations permanentes répondent sans se troubler, que, la guerre du Transwal ne signifie rien dans cette question, l'Angleterre ne pouvant être prise comme terme de comparaison. Elle n'applique aucunement le principe du service obligatoire, et elle ne dispose que d'une armée de mercenaires qu'elle double avec les plus grands sacrifices, au prix de difficultés inouïes, au moyen de ses volontaires et de malheureux racolés. La grandeur de l'effort l'a surprise, et sa cavalerie de Saint-Georges, excellente pour les louches opérations diplomatiques, ne saurait suppléer au manque de soldats dont elle donne en ce moment le spectacle peu patriotique à l'Europe désabusée.

Ses corps d'armée, ses divisions, ses brigades, se sont en allées vers ces lointaines terres promises de l'or et du diamant, avec des effectifs étriqués, par petits paquets mal soudés, morcelés à l'excès. Les régiments eux-mêmes ont été formés de pièces et de morceaux en accolant des fusilliers de Lancashire à des Irisch Riflemen, des Life Guards à des Horse Guards. Les derniers escadrons embarqués comprennent même des pelotons de corps différents.

Quoi d'étonnant à celà, que cette mirifique marqueterie militaire aille si facilement s'écailler sur le sol rugueux des Républiques sud-africaines ? Et celà, malgré tout le tam-tam mené par les journaux jingoïstes d'outre manche, sur les terribles effets de la lyddite et des inhumaines balles dum-dum. Certes, l'Angleterre est riche, elle le deviendra encore plus si elle réussit à s'emparer du sanglant objet de ses convoitises ; elle amènera là-bas beaucoup de soldats, suffisamment de mercenaires pour s'accorder l'avantage du nombre avec lequel elle se flatte de submerger dans des flots de sang le petit peuple qui s'est héroïquement levé pour défendre son indépendance. Réussira-t-elle ? Peut-être. Mais il est des victoires qui sont plus dangereuses que des défaites.

En l'une ou l'autre occurrence, par nécessité, l'Angleterre versera, elle aussi, dans le militarisme. Pour le moment, elle ne peut être comparée à aucune autre puissance continentale chez laquelle existe le service militaire obligatoire.

D'autre part, ces Burghers, eux non plus, ne peuvent

être mis en parallèle avec nos paysans, nos ouvriers et nos bourgeois européens. Les conditions essentielles de leur rude existence en font des soldats nés, chez lesquels l'éducation guerrière acquiert naturellement son maximum de rendement. Cavaliers consommés, tireurs émérites, respectueusement soumis à toutes les règles sociales de la vie patriarcale qui préparent à celles de la discipline militaire, élevés au grand air, endurcis par toutes les épreuves de la nature, ces croyants sont admirablement préparés au grand combat pour l'indépendance de la patrie. Avec quelques millions de cartouches anglaises, quelques batteries de canons du Creusot, et des fusils allemands ou américains, aidés d'officiers volontaires fraîchement débarqués d'Europe, ils ont rapidement constitué une solide armée, prête à toutes les grandes actions de guerre comme à tous les sacrifices héroïques. Il serait donc puéril de comparer leur existence du temps de paix à celle que mènent sur le vieux continent nos paysans, nos ouvriers, nos boutiquiers et nos fonctionnaires ou employés du commerce et de l'industrie, chez lesquels l'éducation militaire manquerait totalement sans l'obligation du dressage du temps de paix. Quant à l'instruction militaire de milices composées de pareils éléments, elle serait grotesque autant que dangereuse.

D'ailleurs, de cette guerre qui va s'éternisant, nous ne savons que le commencement, et d'une façon si incomplète, grâce à la possession de tous les câbles du monde par les anglais intéressés, que nous ne pouvons encore sainement augurer de la fin.

Une seule chose est acquise dès maintenant, c'est que l'Angleterre n'a pas d'armée permanente organisée pour la grande guerre, ni les Burghers non plus.

Capitaine FANFARE.

Géographie

ANGLAIS ET RUSSES EN ASIE

Positions respectives des deux grandes rivales

Une des principales préoccupations de l'Angleterre dans sa guerre actuelle contre le Transwaal consiste à maintenir sa domination sur les différents points de son empire, en Asie notamment, tout en concentrant de nombreuses troupes contre les Boers. La Perse et l'Afghanistan, les deux sentinelles avancées de l'empire de l'Inde, se trouvent, la première, presqu'entièrement, sous la domination des Russes. Une information qui a couru récemment dans la presse européenne, annonçait l'occupation imminente de Hérat par les troupes du tzar. Le fait n'est pas confirmé. Ce qui a pu donner lieu à ce bruit, c'est la concentration de plusieurs régiments de troupes russes sur la frontière, l'aménagement de forts et l'établissement d'une ligne stratégique reliant la ville de Kouchk, sur la limite nord de la Perse, à la ville de Merv, dans le Turkestan russe. Cent cinquante pièces de canon seraient arrivées déjà sur ce point, prêtes à être transportées vers la capitale du chah. Ces mesures ont naturellement fort ému les hommes d'État britanniques. Ce que l'on ignore généralement — et ceci nous a été confirmé par une haute personnalité française ayant occupé un poste important à la cour persane — c'est que les Russes n'ont aucune raison de hâter l'envahissement de la Perse. Ils y sont déjà maîtres de fait. Un régiment entier de troupes persanes est commandé et encadré par des officiers et sergents russes. La ligne de Merv à Kouchk, entièrement terminée, mais interdite aux étrangers, peut être prolongée en très peu de temps, jusqu'à l'intérieur de l'empire.

En Afghanistan, les progrès des Russes, pour être moins avancés, n'en sont pas moins considérables. Boukhara, qui occupe le versant nord-ouest de la chaîne du Samir, est une province russe. On a fait, il y a quelques mois, le recensement de la ville qui, par le nombre de ses habitants, vient immédiatement après Tachkent. L'Amondaria, cours d'eau qui formait autrefois la limite géographique entre l'Afghanistan et le Turkestan, est actuellement une rivière russe. De Krasnovodsk (sur la rive orientale de la mer Caspienne) à Fachkent, le trajet s'effectue en soixante-dix-sept heures. On doit créer dans le courant de cette année (1900) un express avec wagons de 1re classe, ou même des wagons-lits, qui effectuera le même trajet en quarante-cinq heures. Pour la défense, le gouvernement général du Turkestan russe dispose de deux corps d'armées (60 000 hommes), dont l'un, à Askhabad, surveillera la Perse, et l'autre aura son chef-lieu à Fachkent.

L'action de la Russie se fait sentir, d'autre part, jusqu'à l'intérieur même de l'empire chinois, naguère encore marché presqu'exclusivement réservé aux Anglais. Une des branches les plus importantes de l'administration du céleste empire, l'administration des postes et télégraphes, sera prochainement entre les mains des Russes. On sait que les Anglais sont à la tête de l'administration des douanes chinoises. Il a été question, il y a quelques années, à titre de compensation pour les intérêts français, de confier à nos compatriotes le service des postes. Ce service était à créer, l'échange des lettres se faisant dans l'empire chinois par voie de simples courriers ou plutôt coureurs, sans aucune réglementation.

La correspondance est remise à des hommes de bonne volonté qui la transmettent aux courriers de la ville voisine et transportée d'un centre à l'autre sans aucune garantie. Or, la poste russe fonctionne dès à présent, dans vingt villes chinoises. La Russie exerce son contrôle sur la route postale qui va de Kiakhta, sur la frontière russo-chinoise, à Tien-tsin, par la voie d'Ourga, Kalgan et Pékin. Elle a également sous son autorité les bureaux de poste de ces différentes villes.

La construction par la Russie du chemin de fer dans l'est de la Chine nécessitera la création de nouveaux bureaux qui seront fatalement aussi aux mains des Russes. Le télégraphe est encore administré par des fonctionnaires chinois, mais le département russe des postes et télégraphes sera bientôt en mesure de se servir d'un fil spécial qui reliera sa nouvelle possession de Port Arthur directement aux lignes russes. En tenant compte de l'immense accroissement de la population slave (dans certaines provinces de l'empire de Russie la natalité dépasse de 55 à 60 p. 100 les chiffres des décès) et de la remarquable facilité d'assimilation et d'expansion de ce peuple, on peut prévoir dans un avenir prochain une force nouvelle qui viendra équilibrer la formidable expansion de la race anglo-saxonne.

LEMOSOF.

Les Conseils de Me X...

Je regardais, l'autre jour, défiler sur les boulevards, lentement et en une belle ordonnance, l'enterrement d'un avocat célèbre.

« Qui sont ces messieurs? » demanda, près de moi, une bonne femme, en montrant la longue théorie de robes noires et de bonnets carrés qui suivaient le cercueil.

« Ce sont, dit quelqu'un, les confrères du maître défunt, des avocats comme lui. — Des avocats! reprit-elle avec effroi; tout ça d'avocats! Voilà un enterrement qui coûtera cher à la famille! »

Telle est bien, pourtant, en une formule naïve, l'expression du sentiment général, au sujet des choses du Palais. Qui donc se douterait, en effet, que la justice est gratuite en France? Ne faut-il pas, pour le moindre litige, commencer par débourser la forte somme en avances et frais de tout genre?

Les hommes de loi, avocats ou avoués, ont la réputation, exagérée peut-être, de faire largement honorer — discret synonyme d'arroser — leur assistance et leurs conseils. Rares sont les plaideurs qui sortent indemnes de leurs mains. La plupart y laissent une abondante toison et se ruinent, par provision, pour payer des succès incertains. Si bien qu'au lieu de faire défendre leur bon droit à grand renfort d'éloquence et d'argent, ils auraient, probablement, plus d'avantage à l'abandonner sans protestation.

A ce propos, il me revient une bien jolie anecdote, point encore trop vieille, et que j'ai vraiment plaisir à rappeler. Un épicier va consulter Me X... avocat illustre, son voisin, au sujet d'un jambon, qu'un chien sans scrupule a enlevé à son étalage.

« Bonne affaire pour vous, mon ami, dit l'ancien bâtonnier, pas de préjudice possible, car le maître de l'animal est tenu de vous payer votre marchandise. — En ce cas, déclare l'épicier déjà triomphant, veuillez me donner vingt francs, car c'est votre chien qui a pris mon jambon. — Doucement! riposte l'avocat, et faisons mieux nos comptes. Sans doute, votre jambon vaut un louis, et je ne chicanerai pas sur le prix, mais chacune de mes consultations en vaut cinq. C'est donc encore quatre-vingts francs que vous me devez. »

Pauvre épicier! Encore quelques bonnes causes comme celle-là, et il tombait en pleine déconfiture.

Et pourtant l'avocat, s'il réclame de gros honoraires, donne, du moins, en retour, de sages conseils. Avec lui, point de méprise ridicule, de faux-pas ou de sotte bévue pouvant compromettre les prétentions les plus justes. La direction est avisée, la science du droit réelle, et quand le résultat ne répond pas aux espérances, c'est que certainement le procès est mauvais.

Mais la question d'argent n'est pas le seul embarras de celui qui a des difficultés d'ordre litigieux. Il y a, pour lui, bien d'autres causes de préoccupation et d'ennui. Que faire tout d'abord? Comment s'orienter, à travers ce dédale troublant du Palais de justice? A qui s'adresser pour exposer son cas et dévoiler ses secrets intimes?

Bien souvent, le maître du barreau n'est pas très accueillant; ses manières un peu hautaines, son étiquette, son luxe n'attirent point... Et puis, il est toujours si pénible d'aller faire à un homme, forcément sceptique par profession, la confidence de sa vie entière, ou seulement de ses intérêts!

Un vieil ami du *Magasin Pittoresque*, Me X, avocat, qui ne tient pas aux honoraires, — il y en a encore — a résolu très simplement cette délicate question. Il se propose d'aider, de ses conseils et de son expérience, ceux des lecteurs de ce journal que la perspective d'une contestation en justice agite et rend anxieux. Et comme le *Magasin Pittoresque* veut bien réserver une colonne à sa chronique, Me X, en profitera pour y donner, aussi, quelques consultations sur les points de droit ou de fait qui lui seront soumis.

Puisse-t-il, ainsi, — c'est sa seule ambition, — être utile aux malheureux plaideurs! Puisse-t-il, surtout, leur éviter bien des inquiétudes et des soucis!

Me X.



— Monsieur, comme je vais commencer l'œuvre de génie qui me vaudra, en 1903, les 100.000 francs du prix Osiris, ne pourriez-vous me faire l'avance d'un louis?

Académie des Sciences

Une nouvelle maladie de poitrine. — Il n'y en avait pas assez d'une! Voici que M. Gaston Bonnier vient de signaler à l'Académie des sciences une grave maladie, ayant des symptômes analogues à ceux de la tuberculose et qui est due à une moisissure et non à un microbe.

Beaucoup de maladies inconnues encore peuvent être dues à des causes de ce genre, car souvent la cause est difficile à reconnaître. En effet, cette nouvelle espèce de mucorinée pathogène ne germe pas lorsqu'on la cultive au-dessous de 22°. Elle est adaptée à la température du corps des mammifères, et c'est à 37° qu'elle se développe le mieux.

Les lapins et cobayes inoculés sont morts en quelques jours. Une femme de trente ans atteinte par cette maladie a été guérie, paraît-il, par l'arsenic qui, à très petite dose, détruit la cause de l'affection.

EXPLORATIONS SOUTERRAINES

M. Martel a fait connaître sommairement dans l'une des dernières séances de la Société de Géographie les principaux résultats de sa douzième campagne souter-

raine (1899) dans les abîmes, cavernes et sources du Jura, des Alpes françaises (Grande-Chartreuse, Vercors, Dévoluy), de Vaucluse et des Causses. Notons seulement la découverte du plus profond gouffre naturel connu, le Chourun Martin, en Dévoluy, qui dépasse 310 mètres de creux et où de dangereuses avalanches souterraines de neige et de pierres n'ont permis de descendre qu'à 70 mètres; l'achèvement de l'exploration de la rivière souterraine du Brudoux (Vercors), longue de 750 mètres, avec plusieurs cascades et lacs intérieurs des plus curieux, où il a fallu marcher pendant sept heures dans l'eau à 5°c; la descente de 14 avens de Vaucluse, dont deux profonds de 125 et 130 mètres, et la confirmation de la nécessité absolue de protéger les sources des terrains calcaires contre les plus funestes causes de contamination, en prenant les mesures et en exécutant les travaux voulus pour empêcher désormais le jet des bêtes mortes et des résidus de voirie dans les gouffres ou puits naturels, si nombreux dans ces terrains.

* * *

L'arsenic du corps humain. — M. Armand Gautier communique à l'Académie les grandes lignes d'un travail qui aura certainement, au point de vue de la médecine légale, les plus grandes conséquences.

Il s'agit rien moins que de la constatation de « la présence normale et même nécessaire dans notre organisme » de quantités notables d'arsenic.

Ce savant a décelé la présence de ce corps (il en fait voir les échantillons à l'Académie) dans la glande thyroïde de l'homme qui est la glande iodée par excellence, dans le corps thyroïde des animaux, dans le thymus ou ris de veau chez l'animal, dans le cerveau et la peau.

Il n'en n'a pas retrouvé de trace ni dans le foie, ni dans les autres organes examinés par lui jusqu'ici.

M. Armand Gautier compte, dans une prochaine séance, compléter sa communication et étudier tout spécialement le rôle que joue cette substance dans l'économie.

Cette intéressante découverte scientifique n'évoque-t-elle pas immédiatement à l'esprit le mot de Raspail, qui, expert au procès de Mme Lafarge, accusée d'avoir, au Glandier près de Tulle, empoisonné son mari à l'aide de ce poison, se faisait fort de trouver de l'arsenic dans tous les organes humains... et même dans le fauteuil du président des assises?

Quel thème fécond pour les avocats — il en reste dans le pays — de la cause de la séduisante Marie Capelle!

VARIÉTÉS

CE QUE MANGENT LES DIFFÉRENTS PEUPLES

Un très intéressant journal, la *Santé humaine*, nous apprend ce que mangent les différents peuples.

C'est l'*Anglais* qui dépense le plus pour sa nourriture. Viennent ensuite le Français, l'Espagnol, l'Italien, le Russe, etc. N'en concluez point cependant que le peuple qui dépense le plus d'argent pour sa nourriture bénéficie d'une alimentation plus abondante et plus saine; il entre dans ces données d'autres considérations, de climat notamment, et de tempérament. C'est ce que le lecteur comprendra mieux par le détail des aliments et la quantité consommée.

Prenons d'abord le pain, l'aliment nutritif et sain par excellence, quand il n'est pas malhonnêtement falsifié. Le Russe en consomme 665 livres par tête et par an; l'Allemand 560 et le Français 540, ce qui est un chiffre respectable, étant donné que la quantité d'aliments consommée par un Français est beaucoup moindre que celle absorbée par un Russe ou un Allemand. Dans les pays du Sud, le chiffre descend pour l'Italien à 400 et pour l'Espagnol à 480. Quant à l'Anglais, il n'est plus question que de 380 livres, parce qu'il y supplée par une énorme consommation de viande : 109 livres par an. L'Anglais est-il pour cela plus vigoureux dans sa taille épaisse, que le Français généralement nerveux et sec? Non certes. Et nous n'en voulons pour preuve que la durée de sa vie moyenne, moins longue que la nôtre. Et cependant, le Français ne mange que 77 livres de viande par an, l'Allemand 64, le Russe 51, l'Italien... 26!

La consommation respective du sucre par les différents peuples est également curieuse à constater. L'Anglais consomme *cinq fois* plus de sucre que le Français, et *dix fois* plus que le Russe! Cette différence, étant donné le prix élevé du sucre, explique le coût considérable de la nourriture d'un Anglais pendant une année.

RECETTES ET CONSEILS

POUR EMPÊCHER LES LAMPES DE FUMER

Par un usage un peu prolongé, il se dépose du charbon sur les brûleurs et les porte-mèche, ce qui, à la longue, fait fumer les lampes. Il faut les nettoyer au moins une fois par mois. Pour cela, dans un demi-litre d'eau on met un morceau de cristal de soude gros comme une noix, on y trempe les becs de lampe et on place sur le feu. Au bout de cinq minutes d'ébullition, on rince à l'eau fraîche et les becs seront comme neufs.

Pour empêcher les lampes de fumer, il faut également prendre soin que les mèches ne soient pas éventées; on fait même bien de les sécher ensuite. Par ce procédé, on obtient une flamme bien plus claire et plus brillante.

POUR PELER LES POMMES

Sans rien toucher à la pelure, on conseille de les plonger pendant une minute, et même moins, dans de l'eau bouillante. Les pommes se pèlent alors comme les pommes de terre et la pelure seule s'enlève sans difficulté et sans que la chair du fruit y adhère.

CONSERVATION DU BOUILLON

Pour conserver le bouillon, il faut le passer et le mettre au frais dans un vase découvert; quand il est froid, on y place un morceau de charbon de bois tout allumé.

Le bouillon peut alors se conserver deux jours, malgré les plus fortes chaleurs et les orages.

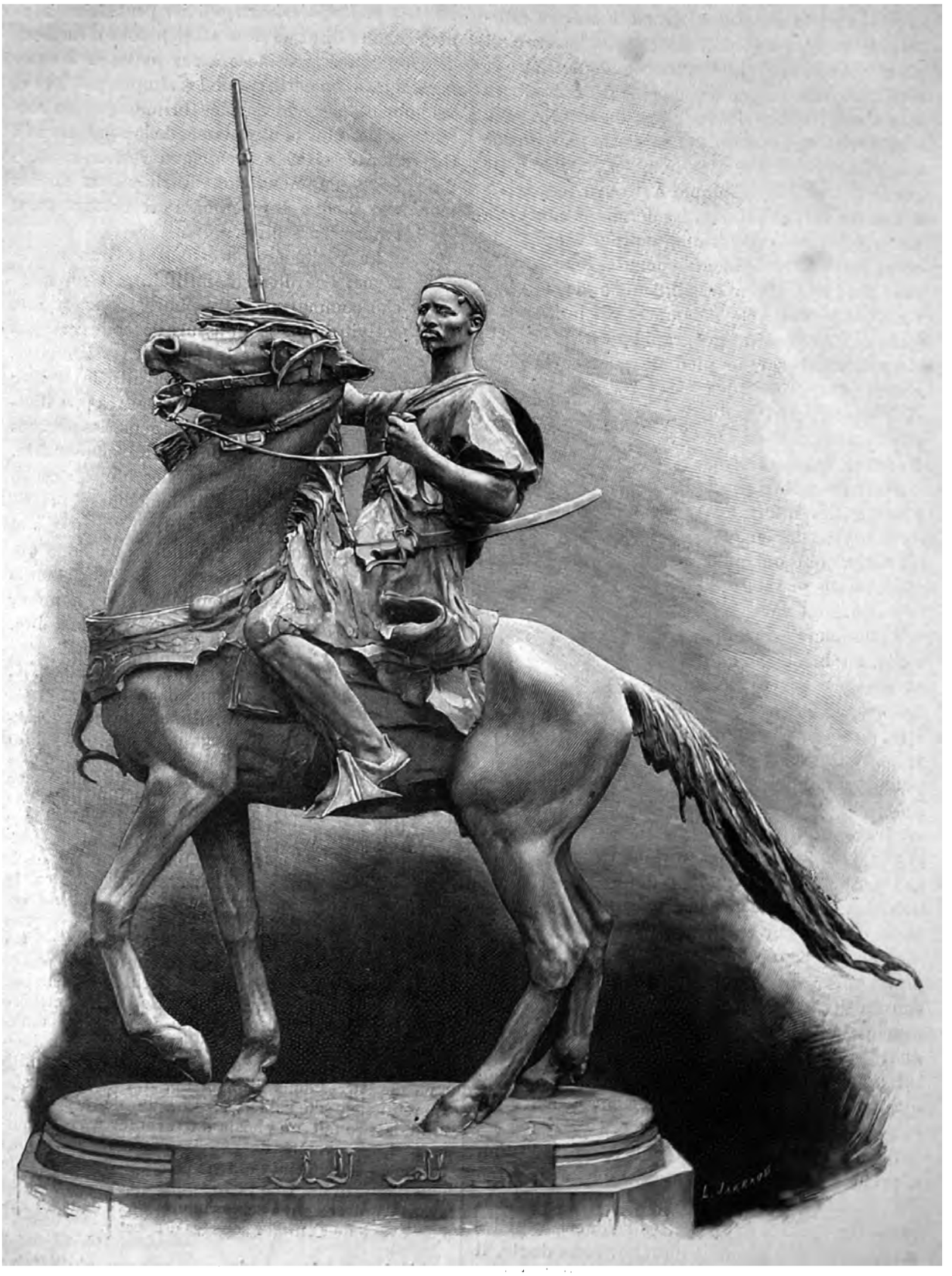
Problème

Étant données 9 cartes à jouer : le 9, le 8, le 7, le 6, le 5, le 4, le 3, le 2 et l'as, on demande de les disposer sur 3 rangs, de 3 cartes chacun, formant un rectangle ABCD, de telle sorte que si l'on compte les points par rangée dans le sens de AB, dans le sens de BC, et suivant les diagonales BD et AC, la somme de ces points, pour une rangée quelconque, soit toujours 15.

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-99. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

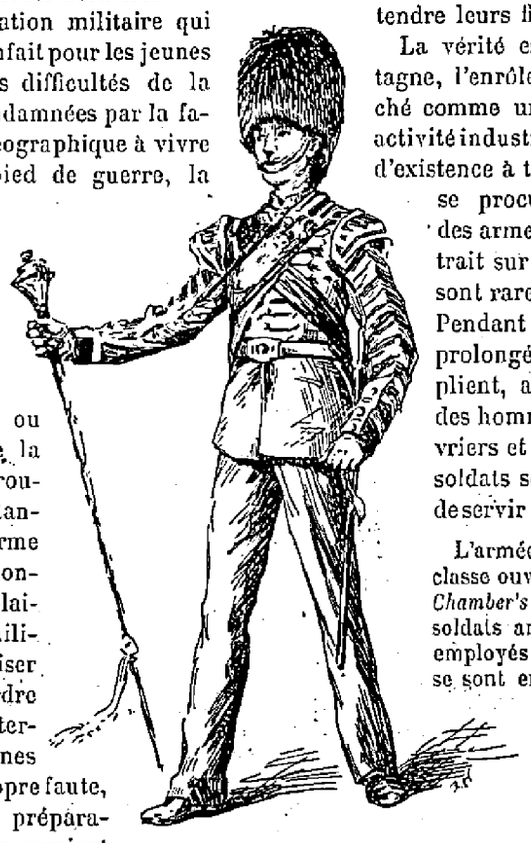
CAVALIER ARABE



Musée du Luxembourg. — Cavalier Arabe, de J. Dampt, gravure de Jarraud.

COMMENT SE RECRUTE L'ARMÉE ANGLAISE

Dans tout le reste de l'Europe le service militaire est un devoir et un impôt; en Angleterre c'est un métier. Tandis que la nécessité de défendre le territoire national contre une invasion, toujours menaçante, oblige les peuples du continent à s'infliger à eux-mêmes la charge la plus lourde qui puisse peser sur des hommes civilisés, le gouvernement britannique a trouvé moyen de conserver encore pendant les dernières années du XIXe siècle une organisation militaire qui est un inappréciable bienfait pour les jeunes gens aux prises avec les difficultés de la vie. Chez les nations condamnées par la fatalité de leur situation géographique à vivre éternellement sur le pied de guerre, la caserne absorbe le plus clair des forces vives du pays; au nord de la Manche, au contraire, elle est un asile ouvert à toutes les infortunes où tous ceux des enfants d'Albion, qui ont plus ou moins à se plaindre de la destinée, sont sûrs de trouver une nourriture substantielle, un brillant uniforme et quelques pièces de monnaie pour leurs menus plaisirs. Une organisation militaire qui permet d'utiliser pour le maintien de l'ordre public et la défense du territoire des milliers de jeunes gens qui, soit par leur propre faute, soit par une insuffisante préparation aux luttes de la vie seraient restés oisifs et auraient été par conséquent à la charge de la communauté, semble à première vue assez séduisante, mais elle a l'inconvénient très grave de ne pas donner à une armée la puissance du nombre et l'on sait qu'il est, pour le moment, admis comme le plus intangible des dogmes de la stratégie moderne que la victoire doit nécessairement pencher du côté des gros bataillons.



Tambour-major.

Il y aurait évidemment quelque exagération à prétendre que, sous les drapeaux de la reine Victoria, les officiers se recrutent exclusivement parmi les millionnaires et les soldats parmi les malheureux qui meurent de faim. Sans doute, il serait impossible à un jeune lieutenant qui ne recevrait pas chaque année de sa famille une quinzaine de mille francs en dehors de sa solde de servir dans la garde ou dans certains régiments de cavalerie où les dépenses obligatoires atteignent un chiffre inquiétant, mais dans l'infanterie et l'artillerie un officier peut faire honneur à son uniforme sans avoir besoin d'imposer de trop lourds sacrifices à ses parents. D'autre part, il est bien certain que les simples soldats et les sous-officiers de l'armée britannique ne sortent pas des plus hautes classes de la société, mais il serait excessif de soutenir que c'est à la porte des dépôts de mendicité, des hôpitaux et des *workhouses* que les sergents recruteurs vont tendre leurs filets.

La vérité est que, dans la Grande-Bretagne, l'enrôlement militaire est un marché comme un autre. Lorsqu'une grande activité industrielle assure de faciles moyens d'existence à tous les hommes qui veulent se procurer du travail, le métier des armes n'exerce que très peu d'attrait sur les jeunes gens, les recrues sont rares et de qualité déplorable. Pendant les périodes de chomage prolongé les enrôlements se multiplient, au contraire, à vue d'œil et des hommes qui étaient de bons ouvriers et qui deviendront d'excellents soldats sollicitent en foule l'honneur de servir sous les drapeaux de la Reine.

L'armée se recrute surtout dans la classe ouvrière, dit un collaborateur du *Chamber's Journal* qui connaît à fond les soldats anglais. En 1897 le nombre des employés de magasin et des commis qui se sont engagés ne représentait qu'une proportion de soixante-treize pour mille du chiffre total des enrôlements de l'année. Onze pour mille exerçaient des professions libérales ou plutôt se destinaient à les exercer car le plus grand nombre de ces recrues, qui avaient reçu une instruction supérieure, étaient des étudiants. En somme, dans les rangs d'un bataillon anglais toutes les classes de la société se trouvent représentées. Hodge, qui a été agriculteur, parle de la dernière récolte du blé, Jim Clerk raconte de plaisantes anecdotes sur les clients de son ancien patron, John Barleycorn a fait ses débuts au barreau, M. Barnet Smith a eu des succès dans l'Université, M. Snag a fait son apprentissage de sollicitor. Chacun de ces jeunes militaires se fait un plaisir de raconter à ses camarades les souvenirs de sa vie civile mais le plus écouté de tous, celui dont les aventures excitent le plus d'intérêt, est Tom String qui a été homme-canon avant d'entrer dans l'artillerie et a servi dans un cirque avant de s'enrôler sous les drapeaux.

Si chacun de ces jeunes gens voulait faire connaître, avec une entière franchise, les motifs qui l'ont décidé à s'engager, la plupart seraient obligés d'avouer qu'ils se sont laissés séduire par les splendeurs de l'uniforme, de même que les alouettes se prennent au miroir. Un

garçon d'une vingtaine d'années qui voit passer un régiment de cavalerie tel que le dixième hussards, dont le prince de Galles est le colonel, et où chaque homme est un modèle d'élégance, n'a pas en général trop de peine à résister à cet éblouissement lorsqu'il gagne des salaires qui lui assurent de larges moyens d'existence. Mais en temps de grève ou de chomage le jeune ouvrier, célibataire, réduit à une rigoureuse économie, mécontent de son métier et inquiet du lendemain, se dit qu'il dépendrait de lui de porter un de ces dolmans à brandebourgs, une de ces tuniques rouges ou un de ces costumes à carreaux écossais qui excitent l'admiration des femmes et si le sergent recruteur intervient au moment opportun l'armée britannique compte un soldat de plus. Les raisonnements de cet astucieux diplomate iront surtout droit au cœur des jeunes gens qui n'ont pas un gout trop vif pour le travail et qui se figurent que le métier militaire n'impose pas beaucoup de fatigue.



Trompette de dragons.

Bien que l'uniforme de l'artillerie royale soit très élégant, dit M. Hardy, aucun garçon de Plymouth ni des environs n'a jamais éprouvé le moindre désir de s'enrôler dans ce corps parce que les canonniers du dépôt, qui est à trois kilomètres de cette ville, faisaient leurs exercices en public et traînaient parfois eux-mêmes leurs pièces. Aucune recrue ne se présentait pour faire un métier qui avait la réputation d'être trop pénible. L'artillerie anglaise courrait risque de disparaître, faute de recrues, si, dans les autres garnisons, elle ne travaillait pas à huis clos.

En dehors de la fascination exercée par les grandes affiches coloriées qui représentent une collection complète des uniformes de l'armée britannique et sont exposées à la porte de toutes les casernes, le plus puissant auxiliaire du sergent recruteur est peut-être l'amour.

Un jeune homme abandonné par une fiancée inconstante va cacher son désespoir sous les drapeaux, un autre est obligé de s'enfuir devant le scandale provoqué par une aventure galante et s'engage dans un régiment qui doit bientôt partir pour l'Inde ou pour les Bermudes, un autre va prêter serment de fidélité à la Reine afin de se dispenser de tenir la parole qu'il a donnée à une jeune fille dont la confiance a été cruellement récompensée. La célèbre maxime : « cherchez la femme », qui se retrouve au fond de presque tous les actes de l'existence de l'homme, résume le véritable motif de l'enrôlement du plus grand nombre des jeunes soldats anglais.



Apprenti tambour.

Ce n'est pas que le goût des aventures ou l'amour du métier militaire ne fassent sentir leur influence sur le recrutement de l'armée britannique. Il se rencontre, chaque année, un certain nombre de jeunes gens qui ont la passion des voyages et s'enrôlent afin d'aller à Gibraltar, à Malte, à Chypre, au Cap ou dans l'Inde, aux frais du gouvernement. D'autres sont des soldats de naissance qui ne comprennent la vie que sous l'uniforme, mais ces irrésistibles vocations deviennent chaque jour plus rares parmi les peuples de l'Europe moderne, et surtout en Angleterre.

Des motifs qui ne peuvent être attribués qu'à ce parti pris d'excentricité dont nos voisins d'outre-Manche s'enorgueillissent comme de l'un des traits les plus distinctifs de leur caractère



Clairon de la cavalerie de la Garde.

national, décident parfois de jeunes Anglais à s'enrôler sous les drapeaux.

Un garçon d'une vingtaine d'années, dit M. Hardy, avait été si mauvais écolier qu'il ne savait pas lire. Il était si honteux d'être un illettré que, pour avoir la certitude de gouter les bienfaits d'un système d'instruction coërcitif et obligatoire, il se fit soldat. Ses vœux furent pleinement exaucés ; à la caserne on lui apprit à lire, à écrire, à compter et on lui enseigna l'exercice par-dessus le marché. Un autre avait été attiré sous les drapeaux par celle des vanités humaines qui profite le moins aux ambitieux qui, de leur vivant, essayent d'assurer à leur cercueil des hommages posthumes dont la sincérité laisse parfois à désirer. C'était un malheureux phtisique qui tenait à avoir de la musique à son enterrement. Déclaré apte au service grâce à l'inadvertance du médecin, qui ne s'aperçut pas du mal dont il était atteint, il ne tarda pas à entrer à l'hôpital où il mourut au bout de quelque mois. Il fut soutenu et consolé à ses derniers moments par la certitude qu'il aurait de belles funérailles militaires.



Tambour et fifre d'infanterie.

On assure qu'aujourd'hui les médecins militaires, chargés d'examiner les recrues, ne se laissent plus aussi facilement induire en erreur que par le passé, mais il faut convenir qu'autrefois ils se montraient presque toujours d'une indulgence excessive. A la rigueur on peut admettre que le pauvre phtisique dont la mort était si prochaine qu'il ne s'enrôlait que pour avoir un bel enterrement, ait réussi, grâce à des manœuvres plus ou moins ingénieuses, à dissimuler la maladie dont il était atteint, mais comment expliquer qu'un homme, dont l'œil droit avait entièrement perdu la faculté de la vision, ait réussi à deux reprises à subir avec succès les épreuves d'un examen médical.

J'ai eu occasion de voir en prison, dit l'écrivain du *Chamber's Journal*, un soldat dont l'œil droit était impropre à tout service et qui, s'étant engagé une première fois, avait déserté puis s'était enrôlé de nouveau sans que personne se fut jamais aperçu qu'il était absolument incapable de viser en tirant un coup de fusil. Ce militaire, dont les balles n'auraient pas été très dangereuses pour les ennemis, était poursuivi devant la justice pour crime de désertion et d'engagement frauduleux, car il avait changé de nom pour revenir sous les drapeaux.

En Angleterre, il n'est pas rare que les déserteurs aient la nostalgie de la caserne. L'officier anglais qui a donné dans le *Harper's Magazine* des détails si complets sur le genre de vie que mènent les hommes placés sous ses ordres, a peut-être forcé la note de l'optimisme, mais nous n'en sommes pas moins obligé de rendre à la vieille Albion cette justice qu'elle s'efforce de procurer à ses soldats toutes les distractions compatibles avec les exigences de la discipline. Non seulement Tomy Atkins est mieux payé, mieux nourri et plus élégamment vêtu que ses confrères des autres armées du continent, mais encore l'État se fait un devoir de lui offrir les plaisirs les plus variés pendant les intervalles des exercices. Pendant la journée le soldat joue au cricket et surtout au foot-ball dont les furieuses mêlées lui plaisent beaucoup parce qu'elles sont une image de la guerre. Il passe ses soirées dans une salle bien éclairée et bien chauffée où le plus grand nombre des journaux, des revues et des magazines qui se publient en Angleterre, sont libéralement mis à sa disposition. Pour se délasser des plaisirs de la lecture, qui pourraient à la longue devenir monotones, il assiste assez fréquemment à des représentations dramatiques données par les sujets les plus distingués de la troupe et enfin il est, de loin en loin, invité à un bal organisé par le doyen des sergents majors.

Tomy Atkins est très friand de ce genre de distractions mondaines. Ce qui fait à ses yeux le charme de la vie de caserne c'est que les femmes n'en sont pas bannies. Il n'est rien de plus facile que de recruter un nombreux personnel de danseuses dans un régiment anglais.

Les sergents obtiennent facilement l'autorisation de se marier, dit le collaborateur du *Harper's Magazine*, lorsqu'un des appartements affectés aux ménages de sous-officiers devient vacant dans la caserne, tandis que pour solliciter la même faveur, un simple soldat doit avoir sept ans de service, un double certificat de bonne conduite et justifier de la possession d'un capital de cent vingt-cinq francs. Cette somme est assez modeste pour entrer en ménage mais la femme d'un soldat est toujours sûre de gagner d'assez gros salaires car elle devient de plein droit la blanchisseuse des soldats de la compagnie à laquelle appartient son mari.

Faut-il s'étonner, quand on connait les détails de cette idylle militaire, qu'il ne soit pas rare que des soldats anglais passent trois ou quatre années de suite sans sortir de leur caserne, et sans éprouver le moindre désir de faire une promenade dans les rues de la ville, où leur régiment est en garnison.

G. LABADIE-LAGRAVE.

UNE JOURNÉE A BRUGES

Dans les pages admirables qu'il a consacrées à Bruges, Georges Rodenbach (1) a marqué d'une telle empreinte la vieille cité flamande qu'il est bien difficile, aujourd'hui, de la concevoir autrement qu'il ne l'a décrite. C'est un privilège du talent que de communiquer ainsi aux choses un peu de soi-même et le chantre délicat des convalescences, en allant bercer ses inquiétudes et ses tristesses à Bruges, dans l'atmosphère uniformément grise des automnes, s'est en quelque sorte complu à dégager de la ville une âme sœur de la sienne.



La rue des Pierres.

En d'inoubliables tableaux, aux touches imprécises, mais d'où la poésie émane plus douce et plus prenante, il nous montre le ciel monotone de Bruges, voilé de demi-deuil dont aucune déchirure ne laisse entrevoir un coin d'azur; l'eau dormante et sensitive de ses canaux à peine moirée par la lente procession des cygnes, où se mirent et s'affinent, dans une délicate polychromie, les pignons silencieux, flanqués de tourelles, avec leurs balcons en surplomb et leurs toitures en escaliers; les rues, d'un tracé pittoresque et comme ondulant, ramenant insensiblement le promeneur sur la grand'place ou dans le vieux Bourg, comme les artères ramènent le sang au cœur; les flèches et les tours des monuments s'élançant hardiment vers la nue, témoins du passé glorieux et fécond dans la déchéance survenue; le mystère des chapelles peuplées de tombeaux, où les Béguines, en venant prier, « ne déplacent qu'à peine un peu de silence »; la grande paix de la campagne environnante, près des vieux remparts et du canal de Gand... De tout cela se dégage une ineffaçable impression de perpétuelle Toussaint, aggravée par la sonnerie lente et comme épuisée des cloches dont les plaintes sourdes enveloppent la grêle symphonie des carillons. Ce n'est pas seulement Bruges que le poète a voulu peindre, mais Bruges-la-Morte. On sent qu'il a l'effroi d'une résurrection qui lui gâterait sa ville et ferait bientôt disparaître toutes ses beautés sous des plaquages modernes nécessités par une vie nouvelle. Aussi, clame-t-il que sa parure est celle d'une morte et qu'on n'y saurait toucher sans sacrilège.

La douleur de l'écrivain fut profonde quand le roi des Belges, qui assistait à la première représentation du *Voile*, à la Comédie-Française, lui annonça, entre deux phrases de compliments, que Bruges — sa Bruges-la-Morte — allait bientôt renaître. On travaillait à rétablir sa communication avec la mer du Nord, par le canal de Heyst, qui serait accessible aux plus grands navires. C'était, pour la vieille cité flamande, pour le berceau de la Toison d'or, le retour à l'antique prospérité... Pour le poète, hélas, la perspective de cette prospérité équivalait à une mort plus effroyable encore que la mort pleine de noblesse et de beauté qu'il avait chantée. Georges Rodenbach se trompait. Il avait compté sans son œuvre. Certes, la ville va renaître; mais elle prélude à sa vie nouvelle par un admirable effort de rénovation artistique dont les résultats étonnent et déconcertent. Tandis que l'industrie renaît, que le trafic augmente et que, d'année en année, la population s'accroît, le respect des vieilles pierres et du caractère particulier de Bruges s'affirme davantage. Pas une tache, pas une tare n'altère l'admirable homogénéité de cette ville qui semble une évocation du Moyen-Age et les constructions neuves, d'une si étonnante diversité, se fondent complètement dans cet harmonieux ensemble.

Nulle ville ne mérite plus que Bruges d'attirer le touriste, l'archéologue et l'artiste et nulle ne saurait leur donner de plus profondes impressions.

La gare, installée sur la limite ouest de la ville, a été construite dans le style gothique et participe, de loin, avec sa haute tour d'horloge, à l'ensem-

(1) Voir le *Magasin Pittoresque* du 1er septembre 1898.

ble attrayante du panorama. Là, se trouvait naguère le marché du vendredi où les bourgeois de Bruges, qui venaient d'élire Thierry d'Alsace, comte de Flandre, firent en 1128 aux envoyés du roi de France qui venaient protester contre cette élection, cette hautaine réponse, prophétique de l'établissement du suffrage universel : « Allez dire à votre maître que nous avons fait choix du comte qui nous convient et qu'il n'appartient pas au roi de France de s'opposer à ce choix. A nous seuls, peuple et noblesse de Flandre, revient le droit d'élire notre souverain. »

Cette place de la station n'a pas de caractère très particulier ; mais l'aspect de Bruges se précise dès que l'on entre dans la rue Sud-du-Sablon. Les maisons sont petites, étroites, serrées les unes contre les autres, uniformes par les toits en escaliers, mais variées par le dessin des façades. La maison de Naalde, bâtie vers 1570, avec sa jolie façade ouvragée en briques rouges, et la maison de Schave, datant de 1703, y retiennent l'attention.



Le quai du Rosaire.

Mais voici que derrière les pignons bas, apparaît la tour massive de la cathédrale de Saint-Sauveur avec ses arcatures romanes et son sommet rectangulaire flanqué, sur deux étages, de tourelles à coiffes pyramidales. L'aspect de la cathédrale est sévère ; rien n'y a été sacrifié à l'ornementation extérieure, pas même un portail. Et cependant, le monument avec sa masse de briques rouges patinée par les siècles est impressionnant. A l'intérieur, les yeux sont séduits par l'incomparable beauté de la nef centrale que rehausse encore l'ornementation polychrome, et par les innombrables richesses artistiques accumulées dans les chapelles : œuvres des Pourbus, Claeissins, van Orley, van Oost le vieux, Quellin le jeune, Louis de Deyster, etc. Et voici, dans le chœur, les stalles du XV^e^ siècle portant les blasons des chevaliers de la Toison d'Or, qui tinrent en l'église, le 30 avril 1478, leur XIII^e^ chapitre.

A quelques pas de la cathédrale, dans la rue d'Argent, se trouve une silencieuse et poétique retraite, datant de 1468, et portant la devise : *A bon compte avenir*. La duchesse de Bourgogne la fit construire pour son secrétaire Jean Vacqué. C'est un des échantillons les plus purs de l'architecture de l'époque.

Mais nous voici revenus à l'extrémité de la rue Sud-du-Sablon. Devant nous, la rue des Pierres emprunte à sa courbe légère une réelle beauté par la mise en valeur de toutes ses façades que domine, au fond, de toute sa majesté, le Beffroi de Bruges. Comme ils furent heureusement inspirés, les édiles d'autrefois qui se refusèrent à adopter la ligne droite pour le tracé des rues ! Ici, à chaque pas, c'est une surprise nouvelle qui s'offre aux regards. La variété des aspects est infinie.

La rue des Pierres est la vraie rue de Bruges. Toutes ces façades, dont la ligne dentelée se découpe sur le ciel, sont amusantes au possible par leur diversité de matériaux, de dessin et de tonalité. Ici, la brique se marie ingénieusement à la pierre blanche, qui dessine sur son fond vieux-rose la dentelle blanche de ses enlacements ; plus loin, le granit, la brique et la pierre — celle-ci souvent rehaussée d'applications d'or — luttent séparément dans une noble émulation de légèreté et de grâce. Ici et là, le vieux fer forgé souligne, de son ornementation noirâtre, la polychromie douce des pignons. Voici, entre autres, la maison de la corporation des cordonniers datant de 1527, avec son tympan tricerclé symbolisant la Sainte Trinité ; voici, plus loin, l'admirable façade dorée de l'ancienne maison de la corporation des maçons, vrai joyau de l'architecture de la Renaissance ; voici encore des façades du XVIII^e^ siècle, d'un art à la fois très pur et très attrayant. Chaque maison vaut qu'on l'examine ; le détail n'est pas inférieur à l'ensemble et le goût se décèle jusque dans les moindres éléments des constructions.

La rue des Pierres aboutit sur la Grand'Place, au milieu de laquelle se dresse le beau monument élevé à Breidel et de Coninc, les héros communaux de 1302. La place n'a pas moins d'un hectare de superficie et l'on imagine aisément la splendeur des cortèges qui durent, jadis, se développer dans son cadre imposant. Tout le côté sud est occupé par les Halles et le Beffroi, dont la

construction date du XIIIe siècle. La tour de Beffroi, qui occupe le milieu de la façade massive des Halles, n'a pas moins de 107 mètres de hauteur



La voiture à chiens.

et se compose de deux hauts étages carrés flanqués de tourelles et surmontés d'un troisième étage fort élevé, de forme octogone. L'ensemble des Halles et de la grande tour, d'un rouge lie de vin noirci par les siècles, a quelque chose de tragique et de belliqueux et synthétise bien l'antique puissance féodale de Bruges. C'est dans la tour du Beffroi qu'est installé le célèbre carillon de Jacques Dumery, dont les 49 cloches, fondues en 1744, ne pèsent pas moins de 57.000 livres.

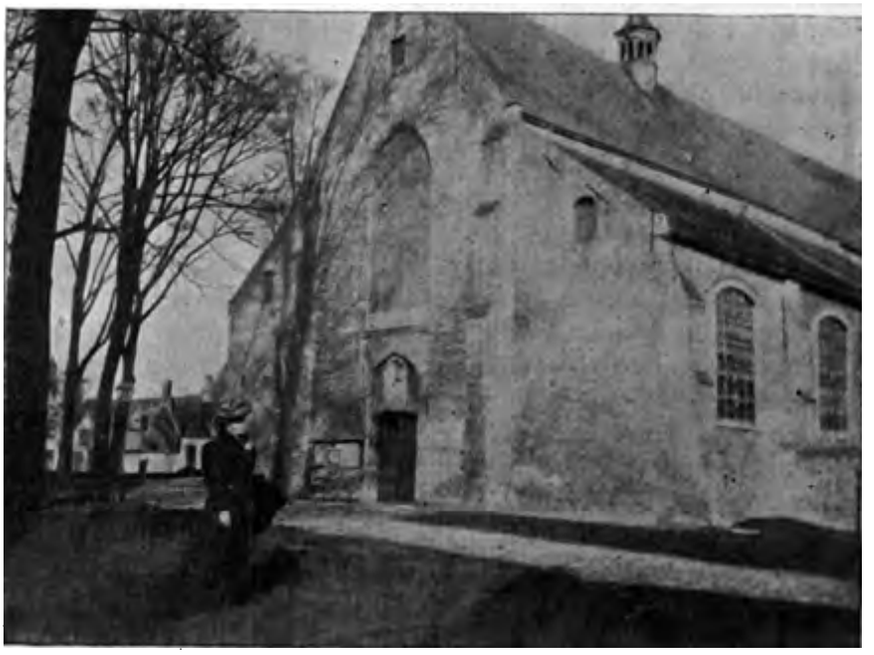
De l'autre côté de la place, au nord, timides en face du monstre, toute une file de maisons simples mais caractéristiques, alignent leurs façades étroites aux coiffes pointues et dentelées, surmontées de sujets dorés et symboliques. Du côté ouest, à l'angle de la rue Saint-Amand, voici l'ancienne maison Bouchoute, intéressant spécimen de construction en briques rouges, du XVe siècle avec son lion doré, et, lui faisant vis-à-vis, à l'angle opposé, le *Cranenburg*, où les bourgeois de Bruges tinrent enfermé pendant douze jours, en 1488, Maximilien d'Autriche, qui refusait de donner au roi de France la tutelle de son fils Philippe le Beau, héritier du comté de Flandre.

Du côté Est se trouvent le bel hôtel gothique du gouvernement provincial, construit sur l'emplacement de l'ancienne halle aux draps, détruite par un incendie au siècle dernier; et l'hôtel des Postes, également gothique, mais de construction récente

De la Grand'Place, on accède par la rue Breidel à la place du Bourg qui fut, pendant de si longs siècles le cœur de la ville et le siège des différents pouvoirs qui s'exerçaient sur Bruges et sur le Franc.

Quatre monuments, d'un caractère différent: l'Hôtel-de-Ville, la Chapelle du Saint-Sang, l'ancien greffe de France et de la Prévôté, donnent à cette place un haut cachet d'art. L'Hôtel-de-Ville, de style gothique, est certainement le plus impressionnant. Dans l'ancienne salle des échevins un ensemble de treize compositions historiques synthétise la splendeur de Bruges au Moyen-âge, au point de vue historique, moral et intellectuel.

La façade de la chapelle du Saint-Sang, accotée à l'Hôtel-de-Ville, n'offre rien de bien remarquable; mais le portail de l'escalier est d'une réelle beauté. On sait que cette chapelle, lieu du pélérinage célèbre, possède une relique rare entre toutes: quelques gouttes de sang du Christ recueillies sur



La chapelle du Béguinage.

le Calvaire par Nicodème et Saint-Joseph d'Arimathie et rapportées de Jérusalem à Bruges par le comte de Flandre, Thierry d'Alsace.

C'est par le Palais de Justice, érigé au début du XVIIIe siècle sur l'emplacement de l'ancien palais du Franc et de la maison de l'Ecoutète, que

l'on pénètre dans l'ancienne salle échevinale du Franc, où se trouve l'admirable cheminée exécutée au XVI^e^ siècle sur les dessins de Blondeel, franc-maître de la corporation de Saint-Luc et de Saint-Eloi, en mémoire de la bataille de Pavie et du traité de paix qui suivit et par lequel la France dut reconnaître l'indépendance de la Flandre. Cette cheminée occupe tout un côté de la pièce. C'est assurément l'un des plus beaux joyaux de la couronne artistique de la Ville. Toute la partie médiane, en bois sculpté, avec des personnages presque aussi grands que nature, d'une admirable finesse d'exécution, s'enlève sur un joli soubassement de marbre noir. La frise en albâtre nous conte l'histoire de la chaste Suzanne.

Le bâtiment de la Prévôté, construit au XVII^e^ siècle, est surtout remarquable par son imposante façade en pierre de taille bleue, dans le style de la seconde période de la Renaissance.

A quelques pas de la place du Bourg se trouve la place Jean-Van-Eyck avec son admirable cadre de constructions du Moyen-âge, et le quai Vert, d'une si pénétrante poésie.

Si nous quittons la place du Bourg par la voûte ouverte sous l'ancien greffe flamand, qui donne accès à la petite rue de l'Ane aveugle, nous arrivons bientôt sur les bords du canal, au quai du Rosaire. Rien de charmant comme ce coin où tout paraît groupé dans une harmonie délicieuse pour donner une impression générale du caractère de Bruges. Derrière les façades pittoresques et pensives, reflétées dans l'eau calme du canal, on aperçoit la silhouette des principaux monuments de Bruges; c'est un décor simple et grandiose à la fois, bien digne de retenir les artistes.

Plus loin, c'est le quai du Dyver, d'un aspect plus sévère et plus mélancolique, si curieux, les jours de marché, avec son mouvement de petites voitures attelées de chiens, où brillent les cuivres des grands pots à lait. Sur le canal, les cygnes, lentement, font leur tour de ville, passant la revue des pignons multicolores et des jardins mystérieux dégringolant vers leur fluide route d'étain. Au bout du quai du Dyver, se trouve la seigneuriale demeure de Grunthuns, à laquelle se rattachent d'intéressants souvenirs historiques et qui a été transformée en un admirable musée de dentelles. C'est une jolie construction du XV^e^ siècle d'une rare élégance de lignes et séduisante au possible avec ses lucarnes et galeries au toit, son escalier d'honneur et sa tourelle d'angle surmontée d'un gracieux campanile hexagone.

Le Grunthuns est au chevet même de l'église Notre-Dame, bâtie au XII^e^ siècle, dont la tour, surmontée d'une admirable flèche, n'a pas moins de 122 mètres de hauteur. Une journée entière serait à peine suffisante pour admirer comme il convient les merveilles artistiques accumulées dans l'église par la piété des grands seigneurs d'autrefois. Aussi ne tenterai-je pas l'énumération, même sommaire, de tous ces chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et d'orfévrerie religieuse.

C'est dans l'une des chapelles de Notre-Dame, la chapelle de Lanchals, que se trouvent les tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille Marie de Bourgogne. Ces deux mausolées, en cuivre ciselé, avec les écus émaillés des duchés, comtés et seigneuries appartenant à la maison de Bourgogne, sont d'admirables morceaux; mais celui de Marie de Bourgogne est, cependant, de beaucoup supérieur à l'autre comme finesse d'exécution et comme sentiment. Dans la même chapelle, se trouve le tombeau de ce malheureux comte de Lanchals, chevalier et écoutète de Bruges, décapité en 1488 par les bourgeois de Bruges révoltés contre Maximilien. C'est à sa mémoire que se rattache la légende des cygnes de Bruges. Ces cygnes (en flamand, lanchals veut dire long col) sont un souvenir du meurtre inutile commis par la ville qui, pour le racheter, fut condamnée à entretenir perpétuellement des cygnes dans ses eaux.

Devant Notre-Dame s'ouvre le porche massif et noirâtre de l'hôpital Saint-Jean, dont une partie des constructions, remontant au douzième siècle, bordent la Reie. Là, dans l'ancienne salle du chapitre, sont groupées quelques-unes des œuvres de Memling les plus célèbres et qui, seules, justifieraient le voyage de Bruges. Combien notre art moderne semble mesquin en face de ces panneaux admirables dont la beauté défie les siècles. Voici la châsse gothique de St-Ursule avec ses six panneaux, dont chacun constitue un pur chef-d'œuvre; voici encore le *Mariage mystique de Sainte-Catherine*, l'*Adoration des mages*, la *Vierge à la pomme*, la *Sybille de Perse*, la *Fuite en Egypte*, que des milliers de touristes viennent admirer religieusement chaque année.

A quelques pas de l'hôpital Saint-Jean, nouvelle accumulation de chefs-d'œuvre de la vieille école flamande, dans le Musée qui fut jadis la loge des bourgeois. Non, une ville qui possède tant de trésors, n'est pas une ville morte.

Doucement, par les rues qui sinuent, nous voici dans un quartier de Bruges où les constructions du Moyen-Age et les sites pittoresques se disputent les regards du touriste. C'est la place de la Vigne, avec, en face, le Béguinage assis au bord du lac d'Amour, qui fut le bassin de commerce de la Bruges antique et, plus loin, derrière les ormes, à la pointe de Minnewater, la tour militaire de Jean Van Oudenaerde, qui commandait les anciens ouvrages de fortification militaire et les vieux remparts gardés, de ce côté de la ville, par la porte de Gand. Devant le Béguinage, accotée au pont qui donne accès à ce lieu de retraite et de pieuses méditations, une jolie construction mire dans l'eau dormante ses tourelles de briques finement ouvragées, ses fenêtres antiques et ses poivrières; c'est le *Sashuis* ou maison éclusière.

Elle met dans le paysage la note la plus gracieuse qu'on puisse imaginer.

Le Béguinage remonte au XIII[e] siècle ; c'est, autour d'une grande place plantée de vieux ormes, un assemblage de petites maisons blanches et basses, peintes en blanc, occupant trois côtés. Sur l'autre côté, est placée la chapelle du Béguinage, dédiée à Sainte-Elisabeth, dont l'ensemble est de 1605, mais dont la petite porte septentrionale est un reste de la construction du treizième siècle. Quelques tableaux de Jacques Van Oost le Vieux, de De Deyster et de Boeyermans ornent l'intérieur. La maison de la Grande-Dame ou supérieure du Béguinage est attenante à une petite chapelle, où l'on peut admirer un joli tabernacle en bois sculpté du dix-septième siècle.

Un grand silence plane sur le Béguinage, à peine troublé par le passage des béguines se rendant solitairement de leurs maisonnettes à la chapelle, enveloppées et encapuchonnées dans leurs longues mantes noires.

On comprend là, mieux qu'ailleurs, le charme un peu mélancolique de la vieille cité flamande, ses ressorts mystiques, son respect pour les choses du passé.

Que de monuments, d'églises, de vieilles demeures corporatives ou privées mériteraient encore d'être mentionnées ! Il n'est pas un quartier de Bruges, pas une rue qui n'ait ses trésors archéologiques et artistiques son caractère particulier de beauté. Chaque pas y est l'occasion d'un enchantement nouveau, d'impressions de plus en plus vives.

Aussi le touriste qui n'a pu consacrer que vingt-quatre heures à Bruges ne s'arrache-t-il pas sans peine à ce milieu dont il n'a fait que deviner les attraits.

(Photographies de l'auteur.) JULES CARDANE.

LA PLUS PETITE COMMUNE DE FRANCE

En feuilletant distraitement le gros volume sorti des presses de l'imprimerie nationale et contenant le dénombrement de la France en 1896, je fus frappé de l'extraordinaire maigreur des colonnes consacrées à la population des communes de la Haute-Marne. Bien rarement il y a plus de trois chiffres, c'est-à-dire que l'énorme majorité ne possède pas mille habitants; très nombreuses sont celles qui n'ont même pas ces trois chiffres et, par conséquent, renferment moins de cent âmes. Bien plus, j'en découvris ayant moins de cinquante habitants; à la Genevroye il y en a 24, et Morteau en renferme 14 seulement.

Quatorze habitants ! Comment dans un tel microcosme peut-on trouver maire, adjoint, conseillers municipaux, curé, instituteur, garde-champêtre et autres agents de notre civilisation compliquée et raffinée ?

Le petit problème valait la peine d'être étudié; profitant du merveilleux été de la Saint-Martin 1899, je suis parti pour Morteau (1); l'excursion m'a révélé une des choses les plus charmantes de notre France.

Avant de me mettre en route j'ai voulu vérifier le rang de la minuscule commune champenoise. Si, pourtant, il en était de plus menues encore ? Je délaisserais alors Morteau. Et j'ai fouillé dans les listes du dénombrement, tâche ingrate s'il en fut. Ah ! j'en ai trouvé, des communes exiguës ! Mais Morteau tient bien décidément ce que le jargon moderne appelle un *record*, c'est la plus petite commune de France !

Elle n'eut pas toujours ce rang glorieux. Il y a quinze ans quatre communes étaient moins peuplées, elle avait, il est vrai, 22 habitants. Les quatre autres étaient la Genevroye, du canton de Vignory, dans la Haute-Marne ; le Tartre-Gaudran dans la grande banlieue parisienne — qui l'eut cru ! — appartenant au canton de Houdan en Seine-et-Oise ; Blanchefontaine, dans le Doubs, et Villedieu-lès-Quenoche, dans la Haute-Saône.

Pendant ces quinze ans, le Tartre-Gaudran est obstinément resté stationnaire, avec 17 habitants ; la Genevroye en a 24, Blanchefontaine, 29. Quant à Villedieu-lès-Quenoche il a renoncé à la lutte et s'est résolu à se repeupler, de 21 il est monté à 38. Quand les francs-comtois s'y mettent, ils ne font pas les choses à demi !

Où se trouve Morteau ? En sujet aussi important il faut être d'une précision rigoureuse : Exactement par 3 degrés 30 minutes de longitude Est, par 53 degrés 59 minutes de latitude nord, d'après les cartes de l'état-major. C'était une paroisse de l'ancien Bassigny, pays aujourd'hui compris dans le département de la Haute-Marne. Elle appartient à l'arrondissement de Chaumont et au canton d'Andelot. Quand j'aurai ajouté que Morteau est à moins de trois kilomètres de la petite ville d'Andelot et que celle-ci est une des stations du chemin de fer de Chaumont et Bologne à Neufchateau, le lecteur sera suffisamment éclairé sur la situation géographique de la plus petite commune de France.

Au matin, le train me laisse dans l'humble gare d'Andelot, située au pied du joli mamelon de Montéclair, couronné par les débris informes d'un château qui fut un castrum romain et devint une puissante forteresse féodale. Une jolie route conduit au bourg, formé de petites rues rayonnant sur une grande place pittoresque, bordée par un hôtel de ville classique, une maison

(1) Il y a un autre Morteau bien plus considérable, dans le Doubs, c'est une ville de 3576 habitants, située à la frontière suisse et dont le développement est constant.

bourgeoise aux allures de pavillon abbatial et quelques demeures cossues. Au milieu, une jolie fontaine rococo coule dans un bassin ; édifiée en matériaux trop tendres elle a perdu la plupart de ses ornements ; d'informes blocs sont les ruines de tritons et de volutes, quelques mascarons restent encore, des enroulements et des guirlandes révèlent combien devait être élégant l'édicule aujourd'hui effrité, après 60 ans d'existence.

La ville, toute mignonne, car elle n'a pas 950 habitants, possède une jolie église ogivale avec un porche roman sévère et sobre. Elle couvre les bords d'une terrasse circulaire escarpée dont une claire rivière, le Rognon, baigne le pied. La vue est charmante sur la vallée entourée de grands bois et tapissée de prairies. Pour jouir de ces horizons les bourgeois d'Andelot ont transformé en jardins et en petits parcs les pentes abruptes ; ils y ont construit des vide-bouteilles entourés de fleurs. Le chemin de fer traverse ces aimables abords de petite ville.

Le chemin de Morteau descend au bord du Rognon et en remonte la rive droite, au pied de parois rocheuses où la pierre blanche éboulée s'effrite sous l'influence de la gelée, du soleil et des pluies. La rivière débouche par une vallée où les collines s'escarpent, se dressent en falaises entourées de grands arbres. Chênes rouillés, sapins à la pyramide sombre encadrent délicieusement ce bassin dans lequel le Rognon déploie ses anneaux étincelants, ici torrent aux mutines colères, plus loin canal endormi.

Déjà charmant, le paysage se fait superbe lorsqu'on a contourné un petit éperon boisé qui, jusqu'alors, a masqué la vue. Morteau apparaît, site idéal dont les yeux ont peine à se détacher. C'est, au sommet d'un mamelon, un château flanqué de quatre pavillons carrés hérissés de hautes toitures de tuiles. Les façades peintes, les contrevents gris offrent à distance l'image parfaite de la demeure seigneuriale au siècle dernier, comme la rêvèrent Voltaire et Rousseau. Autour, basses mais amples, trois ou quatre maisons, fermes que dominent les hauts paillers et les gerbiers. A l'écart, au milieu d'un bosquet, sur un monticule, une chapelle romane vétuste et grise. Voilà tout Morteau.

Le chemin franchit la rivière bruyante au-dessous d'un de ces biefs endormis qui, peut-être, donnèrent leur nom au pays : Morte-Eau. Un pont de pierre de deux arches, encore inachevé car il n'a pas de parapets, conduit à une longue bâtisse rurale servant sans doute de logement aux valets de ferme. Je dis sans doute, car je ne puis vérifier, les logis sont vides à cette heure. Vides aussi les fermes. Le château est clos, ses contrevents ont perdu une grande partie de leurs lattes, tout cela a un inexprimable aspect d'abandon.

On dirait le château de la Belle au Bois dormant. Cependant, voici des gloussements de poules ; au bruit de mes pas un troupeau de dindons s'enfuit, colère ; ce sont de jolies bêtes n'ayant point le noir plumage des dindons ordinaires, il en est de blanches, il en est d'un roux délicat, tacheté de blanc comme si elles avaient emprunté la livrée de daims. Et des pigeons s'envolent, allant se poser sur les barreaux d'un colombier circulaire, reste de la splendeur seigneuriale de ce domaine aujourd'hui roturier.

Pas un visage humain. Mais, là-bas, au milieu d'un champ, à la marge des bois, un cultivateur conduit sa charrue et j'entends le bruit régulier d'un marteau frappant sur des pierres. Ce doit être le cantonnier. En effet, le voici, au détour du chemin ; assis sur un sac, il débite méthodiquement le dur calcaire. Pour le tirer de sa besogne je dois l'interpeller :

— Où demeure Monsieur le maire de Morteau ?

Placidement il me répond :

— A Andelot, c'est le notaire.

Et il reprend sa tâche. De nouveau il faut l'interroger.

— L'adjoint est-il aussi à Andelot ?

— J'sais pas.

Puis il se tourne vers le laboureur.

— Qui c'est qui est l'adjoint ?

— C'est moi ! répond l'autre.

Ainsi il y a quatorze habitants seulement dans la commune et le cantonnier lui-même ne connaît pas l'adjoint !

Je me dirige vers ce fonctionnaire. A ma vue il arrête l'attelage, tout suant d'avoir retourné la glèbe. L'homme est assez surpris de cette visite inopinée, je lui en révèle le but et sa cordiale figure s'éclaire d'un sourire.

— En effet, me dit-il, nous sommes la plus petite commune de France. En 1889 cela valut à notre premier magistrat une invitation spéciale au banquet des maires. Il était trop vieux a-t-il dit et n'a pas voulu se déranger.

Ah si j'avais été là ! j'y serais bien allé pour lui, j'aurais enfin vu Paris !

Et voilà la glace rompue.

— Alors, lui dis-je, vous n'êtes que quatorze dans la commune ?

L'adjoint compta sur ses doigts :

— Non, il n'y en a plus que douze, encore en ajoutant mon frère qui est soldat et ne veut pas revenir au pays, il trouve que travailler la terre c'est trop dur !

Chez moi nous sommes trois ; il y a deux autres maisons, ayant chacune quatre habitants.

— Et votre curé, le comptez-vous ?

— Nous n'avons pas de curé, nous dépendons d'Andelot pour le culte.

— Naturellement, pas d'écoles ?

— Pourquoi faire, répond l'adjoint en riant. Les instituteurs seraient trop rentiers chez nous.

— Alors vous n'avez pas de garde-champêtre, pas de cabaret, pas d'épicier, pas de boutique, pas de bureau de tabac ?

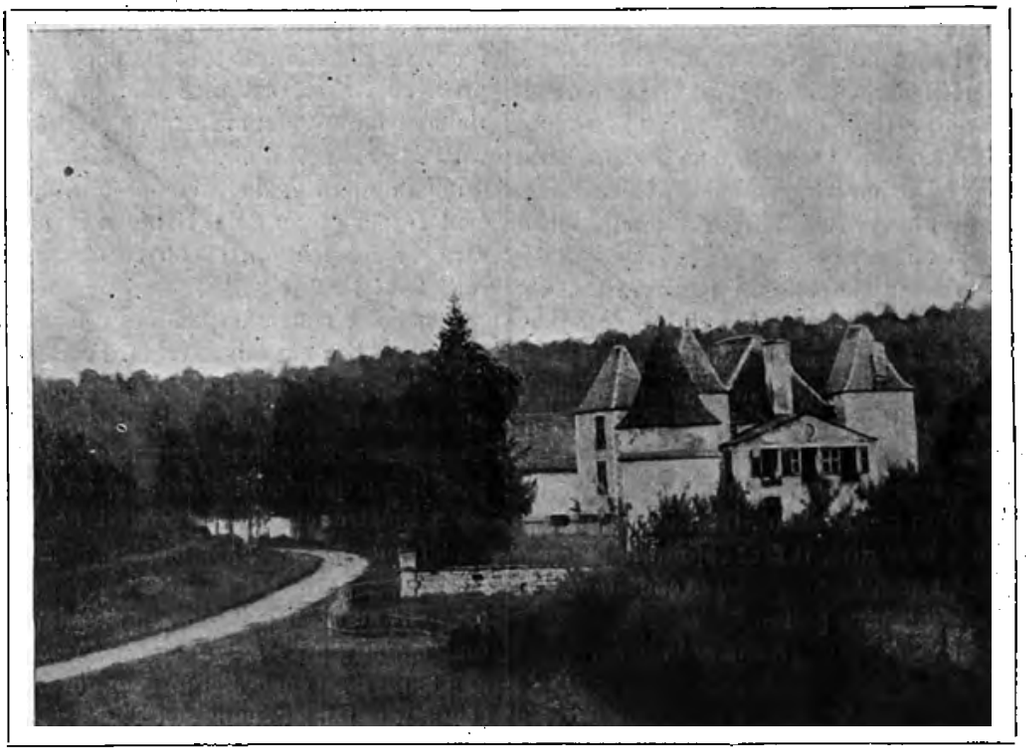
— Non, il y a tout cela à Andelot.

— Sur vos onze habitants, combien compte-on d'électeurs?

— Quand mon soldat est là nous sommes sept, s'il est absent, il en reste six.

— Une question encore, monsieur l'adjoint, comment, avec six électeurs, pouvez-vous composer votre conseil municipal, la loi exigeant dix membres pour les communes au-dessous de cinq cents habitants.

— On a *emprunté* aux autres communes. Nous autres, nous sommes tous conseillers, tous les six. Deux habitants d'Andelot étant propriétaires à Morteau on les a élus, puis on a pris deux habitants de Cirey-lès-Mareilles. Il y a 176 habitants à Cirey, ils ont donc pu consentir à nous céder ces deux représentants. Un des conseillers habitants d'Andelot, est le notaire, propriétaire du château ; nous l'avons nommé maire.



Château de Morteau.

— Et la mairie où est-elle?

L'adjoint me regarda avec surprise. La question lui semblait étrange :

— De mairie nous n'en avons pas! Il y a quarante-deux pièces au château, on en prend une; voilà tout. Le maire tient les écritures chez lui. Çà n'est pas trop dur.

Et je continue à interroger. J'apprends ainsi que, même dans ce pays idéal où tous les électeurs sont élus, il y a parfois des crises et des luttes. Aux dernières élections on vit un ballottage; un des candidats ne réunissait que deux voix, dont la sienne ; or, il y avait six électeurs, la moitié plus un est de quatre. On dut recommencer le dimanche suivant.

Les élections sont d'ailleurs patriarcales. Le maire arrive d'Andelot, il fait prévenir les électeurs, tous les six viennent de suite et déposent leur bulletin. Tout le monde ayant ainsi voté, le scrutin est clos aussitôt. S'il plaisait à un seul d'aller se promener jusqu'au soir, le bureau devrait rester en permanence. A l'honneur des habitants de Morteau le cas ne s'est jamais présenté, les abstentions sont choses inconnues.

Si petite que soit la commune elle a cependant son budget, même elle est riche. Elle a des bois qui, chaque année, rapportent 1200 francs comme affouage. En recettes ordinaires il y a 170 francs, cela équilibre les dépenses. Le centime additionnel évalué à 10,18 produit 312 francs par an ; il y a 30 centimes ordinaires et 20 extraordinaires qui prendront fin en 1901. Comme tout petit prince a des ambassadeurs, la petite commune a sa dette ; elle s'élèvait à 957 francs le 31 mars 1897. J'ai trouvé ces chiffres dans une publication du ministère de l'Intérieur.

Les onze habitants, puisque le militaire ne veut plus travailler la terre et préfère être laquais ou fonctionnaire, les onze habitants vivent du sol; la commune a une superficie de 420 hectares. Beaucoup de prés au bord du Rognon où l'on fait paître un nombreux cheptel. L'adjoint, à lui seul, me dit entretenir 30 vaches dans sa ferme. Il habite Morteau depuis trois ans seulement, après avoir quitté une ferme plus étendue, parce qu'il ne trouvait pas de domestique. A Morteau il entretient seul ses terres et ses étables.

Sur cette douloureuse révélation de l'abandon du sol par le paysan, je prends congé de l'excellent adjoint; il dit, en me serrant la main :

— Dites bien dans votre livre que Morteau est

un beau pays, où les étrangers viennent volontiers.

Il me serait difficile de dire autre chose. Ce repli de la vallée du Rognon est vraiment exquis. La rivière étincelante, son ourlet de prairies animées par le bétail, ses cultures, ses bois, les pentes rocheuses, le château majestueux, les grandes fermes en font un des plus heureux tableaux que l'on puisse contempler. Et quel charme intime et pénétrant vous saisit quand on est parvenu sur la butte de gazon que recouvre la chapelle! Ce terme ombragé par un tilleul centenaire est entouré de sapins entre lesquels des chemins fuient à travers des bois épais. Au milieu se dresse, vénérable et robuste, le petit temple de pierre, semblable à ces chapelles de granit qui bordent la mer bretonne et, depuis tant de siècles, résistent aux fureurs des tempêtes. Un porche précède l'édifice dans lequel sont les pierres tumulaires des anciens notables de Morteau.

Des abords de la chapelle on découvre tout le hameau, le château, son parc désert, le colombier féodal, les grandes fermes, les lignes heureuses du vallon. Et il semble que l'on ne pourra jamais se résoudre à quitter cette solitude d'une grâce inexprimable.

Cependant, vers le nord, s'entend un coup de sifflet suivi d'un grondement. C'est un train qui me rappelle à la réalité, il faut rejoindre la gare et retourner à Paris. La plus grande commune du monde (1) après la plus petite.

ARDOUIN-DUMAZET.

Théâtres d'Enfants

Parmi les jouets que le jour de l'an a fait surgir et flamboyer aux vitrines et aux étalages, les théâtres d'enfants tiennent une grande place, parce que la nation française est très éprise d'art dramatique, et prend ce goût de bonne heure, à Guignol par exemple. Il est juste de voir la passion du théâtre se développer dès le bas âge chez les petits garçons d'un peuple qui a la réputation de fournir le monde entier de ses œuvres dramatiques.

Comment et où naissent ces fragiles monuments, bleus, rouges et dorés dans lesquels les petits organisent des représentations dont l'Opéra ni la Comédie-Française n'ont encore pris aucun ombrage?

Il y en a une importante fabrique en face du poétique Parc des Buttes-Chaumont, près la rue Bolivar, à Belleville. Allons-y. Nous voici chez M. Fruit, le grand pourvoyeur des scènes puériles, dont le plus grand proscenium n'a pas un mètre de large. Il cumule la fabrication des théâtres avec celle des guignols et des jeux de massacre, voire même des épiceries lilliputiennes. Dans l'atelier de menuiserie, on assemble les planchettes qui seront la charpente de la scène, car de la salle, il n'est jamais question; l'enfant qui joue aux théâtres est toujours censé faire salle comble, parce que le public, c'est lui, et il peut dire comme Léandre des *Plaideurs* :

Moi, je suis l'Assemblée.

Une fois la boite assemblée, on la peint, on la décore, on ajuste les cartons qui font le décor du fond, les chassis qui font les coulisses; selon le prix, ce travail est plus ou moins compliqué, riche et minutieux, et la scène est plus ou moins vaste. Car le prix d'un de ces théâtres est variable selon la qualité, de soixante-quinze centimes à cent francs et au delà. Il n'y a là aucun secret rare de fabrication, et on la devine toute, en regardant l'objet.

Il suggère pourtant quelques réflexions.

Comme j'en causais avec M. Fruit, qui connait à fond la question, il me dit comment et pourquoi cette fabrication, toujours très importante, n'est plus artistique et est fatalement commune.

— Il y a quinze ou vingt ans, on fabriquait du beau théâtre cher; on vendait des articles de cent francs pièce. Ce temps n'est plus. Pourquoi? C'est que le sport n'existait pas. Les enfants jouaient au théâtre beaucoup plus tard qu'ils ne font aujourd'hui. A quinze ans, à seize ans, ils s'en amusaient encore, et on leur offrait des jouets chers, on faisait pour eux de véritables petits théâtres truqués avec trappes et cintre, poulies et herses. On faisait de beaux décors.

Il me montrait des châssis de ce temps-là, des maquettes copiées à l'Opéra, des paysages signés Chéret ou Jambon, de petites merveilles de décorations aux arbres découpés en fine dentelle. Il y a de charmants tableaux dans ce magasin de décors en miniature.

Dans un ciel nuageux, la lune brille et irise de ses feux tremblants la crête des vagues, habilement simulées par quelques coups de canifs donnés dans le carton de la maquette : en mettant une lumière derrière, l'effet est d'un pittoresque charmant. On obtient ainsi des effets de soir au-dessus des toits pointus de la ville endormie, et du pont ogival sous lequel coule et scintille l'eau du fleuve mystérieux.

Tout en me montrant ces jolies choses, mon interlocuteur continuait:

— Aujourd'hui, passé dix ans, les enfants ne jouent plus au théâtre; ils ont des jeux moins sédentaires, la bicyclette, les sports; c'est la mode de l'exercice physique qui a tué le théâtre de l'adolescence. On ne fait donc, pour ainsi dire, que l'article simple et bon marché pour les petits, qui n'ont pas tant d'exigences.

En effet, le théâtre qui se vend le plus, et qui

(1) Paris en tant que commune est plus vaste et étendue que Londres. La capitale anglaise est en effet répartie en plusieurs municipes dont la Cité est la plus connue.

est le plus demandé, est géométriquement uni. C'est une boîte un peu évasée. Une belle façade, avec un cartouche doré, des pilastres de papier ou de glaise modelée ; une planchette est censée abriter la rampe ; une autre simule la cabane du souffleur ; dans le fond, un carton porte une image sur chaque face, pour fournir deux toiles de fond, la troisième est collée à même sur la paroi de la boîte. Sur les côtés, des bandes de carton rectangulaires glissent dans des rainures et sont les coulisses. On entre les personnages par le haut et ils pendent à un fil. Un rideau rouge s'enroule le long d'une baguette que commande une manivelle, et c'est tout.

Le fabricant lui-même, en constatant cette simplicité, s'en désole :

— On pourrait tellement faire mieux ! Au lieu de ces cartons unis et imagés qui marquent les deux plans de la scène, j'ai voulu faire des portants découpés ; c'était trop cher. J'avais aussi le portant à tirette ; en tirant un fil, on faisait à la fois avancer le portant qui était caché, et reculer celui qui était vu, ce qui permettait des changements à vue. J'ai fait encore le châssis en forme de prisme posé debout, tournant sur un pivot, ce qui mettait trois décors sur un seul portant : mais l'inconvénient était la ligne droite, on ne pouvait pas découper les arbres, par exemple, et les châssis de verdure tombaient trop droit.



Théâtre d'enfants.

Voyez un peu la coïncidence ! Le modeste fabricant de jouets modernes a retrouvé là le principe de la décoration scénique dans l'antiquité grecque ; ce châssis prismatique, les Grecs n'en employaient pas d'autre sur leur scène du théâtre de Dionysos, et ils appelaient ces décors tournants des « périactes ».

Le même système servit en France, au XVIIIe siècle sur les scènes des théâtres de la foire Saint-Germain, de la foire Saint-Laurent, de la Comédie Italienne et qui sait ? C'est peut-être la vieille tradition du siècle dernier qui s'est perpétuée chez les fabricants modernes de petits théâtres d'enfants.

Pour ma part, je ne m'en étonnerais pas, car je suis frappé par la persévérance de la tradition dans cette fabrique de nos jours. Regardez les petits personnages qui sont modelés ou moulés ou sculptés dans le bois pour les théâtres et pour les guignols. Ce sont de bien vieilles connaissances, et leur régiment ne s'est pas renouvelé depuis Louis XV ! On se croirait encore au temps de la Comédie Italienne, et les types ont persisté dans cette petite province de l'art dramatique, tandis que les révolutions secouaient les grands théâtres. Sur le panneau décoratif de la façade du guignol pour enfants, on voit, dans un parc à la Watteau, Pierrot qui dénonce à Cassandre le perfide Arlequin lutinant Colombine, et rien n'a changé depuis Lesage, Fuzelier et Favart. Dans la boîte des « Acteurs » pour enfants, qui reconnaissez-vous ? Pierrot, Arlequin, Cassandre, le Docteur, Trivelin, Colombine, et ajoutez-y la Fée nuagée de tulle, le vieux marquis et la marquise accorte de Sedaine, le juge tout de rouge habillé, le Garde Française, le marié, la mariée et Gros Blaise. Tout est prêt pour jouer du Dominique, du Romagnési, du Piron et du d'Orneval.

Et pourtant, il ne faudrait pas penser que cette industrie soit routinière ; elle prendrait volontiers un autre essor : cette ambition lui est interdite, par des motifs bien imprévus, que M. Fruit m'expliquait :

— J'ai beaucoup étudié les perfectionnements que l'on pourrait apporter au plan de nos théâtres. Il faudrait que les côtés soient ouverts, qu'on puisse faire entrer les personnages par la coulisse, que la toile du fond ait plus de recul, et la scène plus de champ. L'objection est que l'espace exigé étant plus grand, le jouet devient plus encombrant et tient plus de place soit dans la vitrine du marchand, soit dans la chambre de l'enfant, et en tout cas il est moins maniable, plus malaisé à emporter. J'obvie à cet inconvénient. J'ai plusieurs systèmes, soit des tiges pliantes et articulées, soit une planchette qui se rabat....

Et tout en m'expliquant, il me montrait des modèles pliants d'une simplicité ingénieuse, beaucoup plus commodes et plus portatifs, une fois repliés, que les modèles courants. Je lui manifestai mon étonnement que ces systèmes n'aient pas été préférés, étant bien supérieurs aux anciens, et il me donna de leur discrédit de curieuses raisons :

— C'est le procédé actuel de vente qui s'oppose

à tout progrès. Il faut vendre trop vite. L'employé est bousculé, il n'a pas le temps de rien expliquer, de « faire l'article » comme on dit. Il lui faut débiter l'achat séance tenante pour courir aux autres clients qui attendent. Il faut donc un objet simple, dont les avantages soient tout de suite visibles pour les regards hâtifs des passants, un théâtre fait de quatre planchettes, sans secret ni système. Mais voici un théâtre pliant. Comment voulez-vous qu'il se vende dans un magasin de nouveautés? Est-il déplié, monté, prêt à fonctionner? On dira : « C'est trop grand et trop encombrant! » Est-il replié et ramassé? Le client ne saura pas ce que c'est et ne soupçonnera pas le mécanisme, parce qu'il n'y a là personne pour lui faire la démonstration. Le vendeur n'a pas le temps. Alors le petit théâtre, plié ou ouvert, reste là, invendu, tandis que le vieux modèle, en forme de boîte toute unie, et dont on sait tout de suite ce que c'est, seulement de le voir, celui-là se vend par grosses, et il faut toujours réassortir. Ainsi c'est la vente qui nuit à l'objet et l'empêche de s'améliorer; on vend trop vite.



Atelier de fabrication.

— Mais pourquoi ne pas exhiber à l'étalage, en vedette, un théâtre nouveau modèle tout monté, et au-dessous, on empilerait les boîtes avec leur continu replié, prêt à partir? Le client verrait ainsi le mécanisme fermé et ouvert, et sans démonstration, il comprendrait l'avantage et le fonctionnement, sans qu'il soit besoin de boniment.

— C'est impossible, me dit-il, parce que la règle de ces grands magasins est que le client emporte celui des articles qu'il a montré et touché; on ne lui donne jamais l'article similaire qui se trouve dans une autre boîte. Il choisit lui-même, et on le laisse faire, pour qu'il soit bien sûr du bon fonctionnement et de la bonne qualité de l'objet qu'il emporte. Alors, ou il prendra le théâtre tout monté, et, dans ce cas il faudra sans cesse remplacer l'objet en montre, ou il choisira une boîte, et il faudra monter le théâtre devant lui pour qu'il s'en assure. C'est trop de temps perdu. Et l'on en revient toujours au vieux modèle traditionnel, une boîte ouverte devant et au-dessus, trois décors et quatre coulisses avec la douzaine de bonshommes. Il n'y a pas moyen de sortir de là.

Et voilà pourquoi le théâtre d'enfants, en général, n'est pas beau et ne le deviendra jamais davantage.

Tout au plus pourrait-on embellir les décors. Ceux qu'on fait sont assez grossiers. La réforme pourrait porter de ce côté.

Paris ne fait pas le décor pour théâtres d'enfants. Un journal illustré a essayé d'en donner, c'était trop cher.

Cette imagerie spéciale vient d'Epinal, comme aussi de Nancy, de Pont-à-Mousson, de Lunéville, qui est un centre de la fabrication du jouet de province. Elle est d'ailleurs fort laide, terne et gauche. Quand elle est collée sur les cartons qui feront office soit de toile de fond, soit de portants latéraux on la retouche au pinceau, pour enlever quelques vigueurs et donner de l'étoffe à sa platitude. Dans les prix modérés, — car on ne peut guère, dans les modèles courants, mettre plus de deux francs au décor, — il y en a de très beaux, d'un bel effet et d'une invention pittoresque. Ils sont allemands. Depuis les nouveaux tarifs douaniers qui ont frappé les papiers imprimés, comme le reste, ils reviennent à un prix trop élevé, et on ne les emploie plus. Je ne dirai pas que c'est dommage; ce qui est dommage, c'est qu'on ne sache pas faire, en France, à si bon compte, ces petits décors variés et amusants : un temple hindou, la jungle, le temple égyptien, la forêt orientale, le jardin japonais, le castel féodal, tout cela exact, étudié, documenté. Voilà de la nouveauté et de la variété.

Chez nous, ce sont toujours et partout les mêmes décors traditionnels dont il est interdit de s'écarter : salon princier, salon bourgeois, souterrain, place publique et jardin. Avec cela, tant sur le petit théâtre que sur le petit guignol, vous possédez toutes les pièces du répertoire — pauvre répertoire, qui tient tout entier dans la petite brochure livrée avec l'article. La littérature dramatique pour l'enfant est un terrain vierge qui attend son Christophe Colomb.

Au total, mon étonnement a été de trouver si peu de goût, de légèreté, de fantaisie, de grâce, dans les petits théâtres des enfants de France, les mêmes pour qui l'on monte de si splendides féeries. La faute n'en est pas aux fabricants, mais aux intermédiaires ; que les foudres vengeresses de Thalie et de Melpomène retombent sur eux.

LEO CLARETIE

La jeune Fille Boër

Il paraît que la jeune fille idéale existe. Si invraisemblable que cela paraisse en cette fin de siècle de névrose et de féminisme, la jeune fille de santé robuste, simple de goût, droite d'esprit, respectueuse de ses parents, fidèle plus tard à son époux, n'est pas un mythe, mais une réalité ; — seulement, c'est dans l'Afrique du Sud qu'il faut aller la chercher. Le peuple Boer qui est si justement fier de ses vaillants fils peut aussi s'enorgueillir de ses filles, car ce sont elles qui, d'après les détails que nous en donne le « Ladies, Home journal » sont, à l'heure qu'il est, le type le plus parfait de la vraie jeune fille.

La jeune Boer, au physique, est grande, bien proportionnée, musculeuse sans disgrâce, aux joues éclatantes de santé. Au moral, elle est sérieuse, docile, laborieuse, sans exigence aucune, se contentant de la vie que lui font ses parents. Elle n'a pourtant rien de gai ni d'amusant, cette vie sur les terres désertes et insipides des plaines africaines où nulle beauté de la nature ne ravit l'œil, ni ne parle à l'imagination. Mais la Boer aime son sol natal d'un amour farouche. Elle est un enfant de la solitude et n'aspire pas aux joies extérieures et lointaines qu'elle ne connaît pas. Ses compagnes les plus proches vivent à dix ou vingt lieues de distance, et elle est heureuse s'il lui est permis de les voir une fois par mois. Les Boers sont un peuple patriarcal et leurs filles dont les grand'mères, cependant, avaient connu tout le luxe et toute l'opulence que la Hollande, la France et l'Allemagne pouvaient offrir alors — car les Boers sont de noble descendance, — n'ont rien vu de plus intéressant et de plus grandiose que les simples et rares joies de la vie familiale, au sein des grandes plaines monotones.

Une moitié de l'existence de la jeune Boer se passe à suivre les troupeaux de son père. Au commencement de la saison de sécheresse, le fermier boer ferme la porte de sa maisonnette et devient nomade. Il place une partie de ses effets et de ses ustensiles de ménage dans de grands wagons qui rappellent les anciennes goëlettes des prairies, et s'en va, avec sa femme et ses enfants, conduire ses moutons et ses bœufs vers des régions d'eau et de pâturage.

Quand arrive la saison pluvieuse et que les Boers nomades ont réintégré leurs pénates, la jeune fille boer change de condition et se met à l'étude. Si le père a bien vendu son bétail, il fait venir de la ville une gouvernante. Si ses moyens ne lui permettent pas cette dépense, c'est la mère qui s'occupe de l'éducation de la jeune fille ; et si la famille est tellement pauvre qu'il lui soit difficile de se procurer des livres, la jeune Boer se contente de la Bible.

Cependant, si elle ne connaît pas les joies du bal, des parties de plaisir, des visites, la jeune fille de l'Afrique du Sud a aussi ses distractions. Sa gouvernante ou une amie lui a appris à danser, et c'est un spectacle peu banal que de regarder valser ces danseuses qui n'ont jamais vu de toilette décolletée, ni de parquet ciré. La jeune fille Boer a toute une série de jeux auxquels elle s'amuse avec ses frères, et elle monte à cheval et conduit un attelage de bœufs tout comme eux. Mais ses distractions les plus appréciées sont ses visites à la ville. Une ou deux fois l'an, lorsqu'elle a atteint sa seizième année et que l'on commence à songer à la marier, le père attelle les bœufs pour conduire sa fille à la ville. Elle y assistera au « Nachtmaal » ou communion, et c'est à ces réunions profondément religieuses qu'elle rencontrera le jeune homme qui plus tard l'épousera. Il la suivra à toutes les communions pendant quelques années, et lorsqu'il aura ainsi prouvé son attachement et sa fidélité, il sera admis à faire sa cour. Cette cour est bien originale : elle consiste à faire à sa fiancée des visites entre le crépuscule et l'aurore, et de veiller avec elle en causant, assis l'un en face de l'autre, jusqu'à ce que le jour naisse. S'il traverse cette épreuve victorieusement, sans se lasser, c'est que son amour est réel, et il sera agréé. Alors, viennent les préparatifs de la noce qui, chez les Boers, est un événement presque national et une cérémonie extrêmement pittoresque.



Jeune fille boer.

Les parents et les amis arrivent quelques jours avant la fête et animent de leur bruit la ferme d'ordinaire si paisible du Boer. Des douzaines de chariots attelés de bœufs campent dans les prairies avoisinantes ; des domestiques nègres vont et viennent activement. L'arrivée de chaque nouvel hôte est saluée par des coups de fusil ; dans le cottage et les alentours, ce n'est que danses, ripailles, course de chevaux et concours de tir.

Après la cérémonie, quand tout le monde a eu embrassé les jeunes époux, les réjouissances reprennent de plus belle et continuent tout le jour et la nuit.

Le voyage de noce se fait au domaine du nouveau mari. C'est une tradition chez les parents du jeune homme de céder à leur fils à cette occasion, une partie de leur ferme, et c'est là que les

jeunes époux viennent aussitôt s'installer. Quand le vieux Boer a marié tous ses fils, il ne lui reste plus un pouce de terrain ; mais ses enfants, à tour de rôle, prennent tendrement soin de lui. Car c'est un des traits caractéristiques de ce peuple que le respect filial. La légende des belles-mères ridicules ou méchantes n'existe pas chez eux. Pendant que le Zoulou voisin a de sa belle-mère une peur effroyable, et se détourne et se voile la face lorsqu'il l'aperçoit, le Boer et sa femme aiment leur belle-mère comme leur mère, et vivent en paix avec leur nombreuse parenté.

La jeune fille Boer des villes est très différente de la femme des plaines. Les filles des riches Boers du Transvaal sont élevées dans des séminaires de jeunes filles à Cape-Town ou à Grahamstown ; elles parlent plusieurs langues et cultivent la musique comme les Européennes. Aux vacances, elles vont au bord de la mer, à Durban, sur l'Océan Indien, ou font un tour dans les capitales de l'Europe.

Mais qu'elles soient filles des plaines ou demoiselles des villes, elles se rencontrent dans l'adoration qu'elles ont vouée à la femme du président Krüger dont le portrait ne manque dans aucun intérieur. Madame la présidente est le type accompli de la femme boer de l'ancienne génération. Ses ancêtres étaient des Hollandais de race venus dans l'Afrique du Sud, il y a deux cents ans, pour échapper à des persécutions religieuses. Madame Krüger est la meilleure ménagère qui soit. Bien que plusieurs fois millionnaire, elle dirige en personne tous les détails de l'organisation de l'Exécutive Mansion, à Prétoria. En dépit d'une légion de domestiques, elle tient à préparer et à servir elle-même les repas de son mari. C'est son exemple, sans doute, qui donne tant de vertus aux femmes de son pays.



Madame Krüger.

THÉRÈSE MANDEL.

MIRETTE

Mirette a des yeux couleur de printemps
Qui font s'entr'ouvrir les boutons de rose,
Et l'on dit qu'il naît des lis éclatants
A la place émue où son pied se pose.

Le front de Mirette est si gracieux,
Que lorsqu'ils y voient un sourire éclore,
Les oiseaux distraits chantent dans les cieux
Comme s'ils voyaient resplendir l'aurore.

Quand Mirette plonge un doigt blanc, au fond
D'un ruisseau limpide à l'onde coureuse,
Oh! les flots ont tant de plaisirs qu'ils font
Pousser des lotus sur leur rive heureuse.

Et, quand elle va le long des chemins,
Sa vue est si bonne au vieillard qui passe,
Qu'il sent tout à coup, en joignant les mains,
Comme un clair de lune en son âme lasse.

Et l'on dit qu'un prince âgé de vingt ans
Descend chaque soir de sa tour lointaine,
A l'heure où Mirette aux yeux de printemps
Va remplir sa cruche à quelque fontaine.

Il ne parle pas à Mirette, oh non !
Il n'est pas de mots assez purs pour elle,
Et, pour murmurer dignement son nom,
Il faudrait la voix d'une tourterelle.

Il n'approche pas de Mirette, oh non !
A tant de bonheur qui pourrait prétendre ?
Pour suivre ses pas comme un compagnon,
Il faudrait, je pense, être un agneau tendre.

Mais, quand il la voit un peu se pencher
Sur le cristal bleu de l'onde indiscrète,
Le prince ébloui, du haut d'un rocher,
Contemple sur l'eau les traits de Mirette.

Puis, quand elle part, sous les bois joyeux
Qui couvrent de fleurs sa nuque dorée,
Le prince va boire, en fermant les yeux,
L'eau pure où brilla l'image adorée.

JEAN RAMEAU.

STANCES

Regardez au matin vers la rive lointaine :
C'est pour ce long trajet qu'il faut vous préparer.
Du bonheur, ici-bas, la route est incertaine.
Vouloir garder ses bords c'est déjà s'égarer.
Suivez droit le sentier où le sort vous convie ;
Les fleurs naissent partout, et si vous êtes las,
N'allez pas, ô mon fils, au début de la vie,
Condamner le chemin pour quelques mauvais pas.

Rien ne révèle encor la saison enchantée ;
Les oiseaux dans les bois ne chantent point avril,
Par un givre brillant l'herbe est diamantée,
Les fleurs vont s'éveiller sur un lit de grésil.
Vous pleurez, amoureux, les muguets et les roses,
Les aubépins fleuris, les taillis buissonneux,
Par pitié !... n'allez pas, si vos cœurs sont moroses,
Condamner le printemps pour quelques jours brumeux.

Maintenant les troupeaux paissent dans la prairie,
Les fruits lourds et vermeils couronnent nos vergers.
Les jardins ont offert leur récolte fleurie,
Et la forêt son ombre aux amours des bergers.
Le lichen a poussé sur les roches arides,
Les greniers sont emplis et de chaume couverts,
Fiers mortels n'allez pas, de vos biens trop avides,
Condamner la moisson pour quelques épis verts.

Si l'éternel ennui dans ton sein s'alimente,
Et qu'en ton cœur l'amour ne puisse revenir,
Si le poids des chagrins que chaque jour augmente,
Rend trop lourd le fardeau des pleurs à soutenir,
Viens, enfant, près de moi ; nous pleurerons ensemble,
Pleurer sera plus doux sur le cœur d'un ami ;
Mais ne va pas, du moins, si ma voix lui ressemble,
Condamner l'amitié pour un amour trahi !...

CLADY ROY.

LE MONUMENT D'AMBROISE THOMAS

On sait qu'au lendemain de la mort de l'illustre compositeur de tant d'opéras et d'opéras-comiques, œuvres de haute valeur musicale et bien française, les directeurs de l'académie de musique, MM. Bertrand et Gailhard, eurent la pieuse pensée d'élever un monument à la mémoire d'Ambroise Thomas.

Une représentation de gala, donnée à l'opéra, vint puissamment en aide à cette initiative ; et le maître statuaire Falguières fut chargé de l'exécution de ce monument.

L'éminent artiste se mit immédiatement au travail et, guidé par une heureuse inspiration, il vient de terminer la belle œuvre dont nous donnons, ici, la reproduction :



Le monument d'Ambroise Thomas.

Assis sur un rocher, Ambroise Thomas, dans l'attitude de la méditation, tient, à la main, la plume qui traça de si belles pages musicales « écrivant en maître et instrumentant de même » suivant l'expression de Fétis.

Au bas de ce rocher, *Ophélie*, la mélancolique et douce héroïne d'un des plus beaux opéras du maître, — cet *Hamlet* qui lui survivra, peut-être, plus longtemps que *Mignon* son autre chef d'œuvre, — *Ophélie*, le regard égaré, laisse échapper de ses mains les fleurs avec lesquelles, touchante victime de l'amour et de la piété filiale, elle va tresser des guirlandes dont elle sera parée pour la mort.

* * *

Ce monument, d'un charme triste et reposé, est taillé dans un rare bloc de marbre blanc ; de dimensions restreintes, il est d'un effet intimement saisissant.

Une délibération du conseil municipal de Paris a décidé que l'œuvre de Falguières serait érigé dans ce féerique *Parc Monceau*, si pittoresquement tracé par Carmontel et si bien « mis au point » par Alphand.

Il sera placé au bord d'un de ces ruisseaux qui tracent leurs sillons argentés dans les pelouses.

Le sentiment qui a guidé nos édiles dans le choix de cet emplacement ne pouvait être mieux inspiré, car il complète heureusement l'œuvre du statuaire.

Dans ce décor de hautes futaies et d'arbustes encadrant le ruisseau qui va baigner la base du monument, comment, en effet, ne pas songer à ces lignes de *Shakespeare* décrivant la fin doucement dramatique d'*Ophélie* :

« Il y a, au bord du ruisseau, un saule dont le « cristal de l'eau réfléchit le feuillage blanchâtre. « Elle en cueillait une branche pour en faire de « bizarres guirlandes avec des renoncules, des « orties, des marguerites et avec ces fleurs rou- « geâtres que nos bergers, dans leur langage libre, « nomment d'un nom grossier, mais que nos « chastes jeunes filles appellent fleurs de « mort.

« Comme elle grimpait pour attacher, aux « rameaux pendants, sa guirlande de fleurs, une « maudite branche se rompt ; alors, elle et son « trophée tombent dans le triste ruisseau. Pen- « dant ce temps, elle chante des morceaux de

« vieilles ballades sans avoir le sentiment de « son péril. »

Ainsi que la pauvre *Ophélie* semble le prédire elle-même, dans la ballade si joliment rythmée de l'opéra d'Ambroise Thomas :

La Sirène
L'attire et l'entraîne
Sous l'azur du lac endormi.

GEORGES VEYRAT.

LE JARDIN COLONIAL

« Dès que la conquête d'une région nouvelle est faite, dès que l'ère de la pacification commence, il convient de songer à mettre en valeur les territoires acquis. Il ne faut pas oublier que leur possession n'a été obtenue qu'au prix de bien des sacrifices d'argent et même d'existences, et qu'il importe que tous ces dévouements n'aient pas été généreusement offerts en pure perte.

« Il ne suffit pas que ces conquêtes aient eu pour conséquences d'élargir le patrimoine de la



Jeunes boutures d'eucomia.

nation et d'accroître l'étendue des régions où flottera désormais le pavillon national, *mais il faut encore, et surtout peut-être, savoir en tirer un parti réel par une exploitation méthodique du sol.* »

Ainsi parlait, il y a déjà sept ans, M. Jean Dybowski, le savant et brave explorateur, alors directeur de l'Agriculture et du Commerce de la Régence de Tunis, actuellement professeur de cultures coloniales à l'Institut agronomique et Directeur de ce Jardin Colonial, dont je voudrais vous entretenir aujourd'hui.

M. Dybowski n'a pas besoin de réclame, et je ne vois pas l'utilité d'une présentation faite en termes flatteurs. L'œuvre considérable qu'il a accomplie, et la tâche énorme qu'il accomplit encore chaque jour, nous commandent assez le respect et l'admiration. Cela suffit (1).

Si j'ai pris comme exorde les deux phrases qui furent écrites, jadis, par M. Dybowski lui-même, c'est parce qu'elles résument et définissent fort bien, à mon sens, l'opinion de ce colonisateur éprouvé sur la vraie colonisation, et qu'elles constituent comme le programme de toute sa carrière (1). Et c'est pourquoi elles doivent servir préface à un article sur ce *Jardin Colonial* qui est, ou plutôt qui sera la création maîtresse de M. Dybowski.

Depuis bien longtemps, depuis que l'on colonise, on a été frappé d'une anomalie, ou plutôt d'une lacune déplorable : tandis que l'agronomie nationale était florissante, pourvue d'écoles, de livres excellents, de laboratoires, de professeurs, l'agriculture coloniale — celle de l'avenir, pensait-on — était encore en enfance, sans ressources, sans maîtres, parlant sans élèves.

Cela ne doit pas être, se dit M. Dybowski. Il faut que ceux qui n'hésitent pas à porter aux colonies leur énergie, leur activité, leur travail et leurs capitaux, soient sûrs de réussir. L'avenir de nos colonies est à ce prix.

Et tout de suite il se mit à la besogne, et, d'abord, il songea aux *Jardins d'essai* que déjà d'autres nations avaient organisés (2).

Ces établissements sont, en effet, un des plus puissants moyens d'action que les administrations coloniales puissent avoir entre les mains.

C'est au *Jardin d'essai* que le colon doit trouver, avec les premiers renseignements qui lui sont indispensables, les éléments qui lui sont nécessaires pour procéder sans retard aux plantations.

Le jardin d'essai colonial peut rendre les plus signalés services à la colonisation des régions nouvelles, aussi bien qu'exercer une influence heureuse sur le développement progressif de leur agriculture.

C'est ce que pensait M. Dybowski lorsqu'il commença d'étudier la question, et nous pouvons voir aujourd'hui, par le nombre chaque jour croissant de nos Jardins coloniaux, qu'il avait vu loin et juste.

Voici quel est le programme d'étude d'un Jardin d'essai :

1° Rechercher, par la méthode expérimentale, quelles sont les espèces qui peuvent se développer et donner des produits, soit industriels, soit pouvant concourir à l'alimentation locale ;

2° Arriver, par sélection, hybridation, etc., à obtenir des races plus résistantes et donnant des rendements plus élevés ;

3° Propager les espèces reconnues utiles et en distribuer des plants aux colons (3).

(1) Un récent décret a nommé M. Dybowski inspecteur général de l'agriculture coloniale.

(1) Comme des précurseurs, nous pouvons citer M. Sagot et le pharmacien en chef Raoul qui mourut après sa mission de Java.

(2) Ce sont : en Angleterre, le Kew-Garden, et en Allemagne le jardin de Berlin. La ville de Gand possède, elle aussi, son Jardin colonial ; mais c'est une entreprise particulière subventionnée par l'Etat.

(3) Voici une note qui montrera l'utilité de ces Jardins. C'est un extrait d'un rapport de M. l'Administrateur de l'Indénié, publié par le *Journal officiel de la côte d'Ivoire*, en date du 1er oct. 1899.

« Il serait bon de faire mettre à la disposition de l'Administrateur des graines ou plantes pour faire des essais. »

On voit pourquoi j'ai tenu à exposer tout cela avant de présenter le Jardin Colonial de Nogent-sur-Marne.

C'est que ce programme de tous nos jardins coloniaux doit être celui du Jardin Centralisateur, qui sera comme l'Administration de notre Agriculture Coloniale.



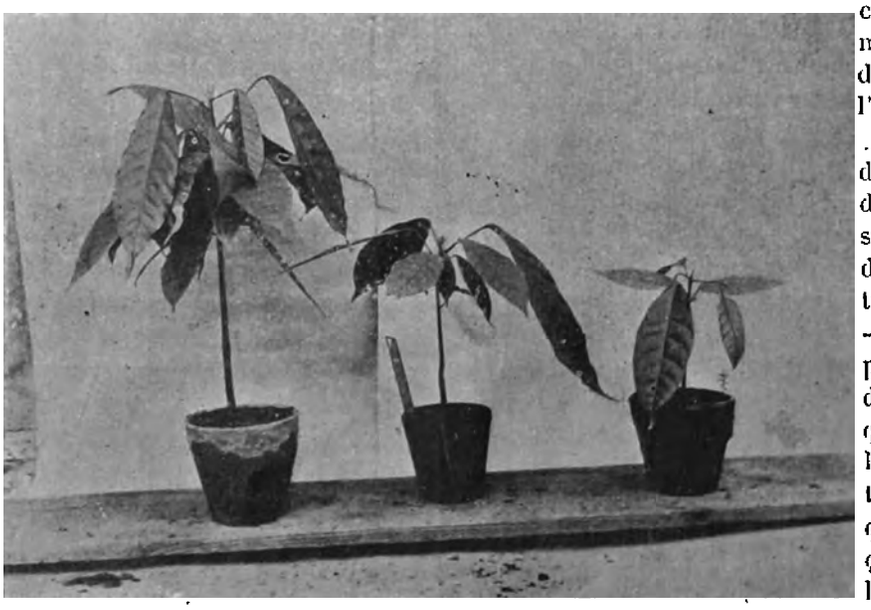
Grande serre.

Toutes les études qu'auront faites nos diverses colonies, toutes leurs créations, le Jardin Colonial les étudiera à son tour ; il propagera les espèces, il fera des essais, il répartira ensuite les plantes parmi nos colonies ; et pour cela, il aura de nombreuses serres et des laboratoires spéciaux.

* * *

C'est en plein bois de Vincennes, à cinq cents mètres à peine de la station de Nogent-sur-Marne, que se trouve situé le terrain « d'opération ».

Ce terrain à une histoire, qui ne manque pas de piquant.



Cacaos cultivés au Jardin colonial.

Le 24 juillet 1860, paraissait le sénatus-consulte qui faisait don à la Ville du magnifique Bois de Vincennes ; un des articles spécifiait qu'un terrain de 17 hectares serait réservé et attribué à un établissement de l'État. C'était alors à une succursale du Muséum que l'on songeait.

Mais le Muséum, consulté, répondit, après un rapide examen du lieu, que le cadeau ne lui disait rien, que l'endroit choisi était mauvais (1) et le terrain lamentable.

Et, depuis le 24 juillet 1860, personne n'avait jamais songé à occuper le terrain, sinon, sans doute, les jeunes couples sentimentaux et les petites familles d'ouvriers, lorsqu'il y a un an à peine, M. Milne-Edwards eut l'idée de faire cadeau à M. Dybowski des 17 hectares en question.

Et, tout de suite, les démarches commencèrent. M. Dybowski alla trouver le ministre des colonies, en lui donnant l'assurance que le fameux terrain qui n'était à personne était digne de recevoir d'autres semences que celles dont le gratifiaient chaque dimanche, les dîneurs sur l'herbe.

Le Ministre des Colonies demanda à son confrère de l'Instruction publique — qui seul pouvait en disposer jusque-là — de lui transmettre le cadeau qu'il avait reçu en 1860, et la Ville, tout en faisant la moue, s'inclina devant une loi trentenaire.

Quant aux promeneurs, est-il besoin de dire qu'ils ne souffrirent en rien de la petite entaille que dut subir leur domaine, et qu'ils eurent tôt fait de découvrir d'autres « lieux écartés » et d'autres ombrages complices.

Le Jardin Colonial était créé en principe et par décret le 28 janvier 1899.

Mais le terrain ne fut livré qu'en juillet, c'est-

(1) Peut-être faut-il tenir compte ici qu'à l'époque les communications n'étaient pas nombreuses entre ledit lieu et la capitale.

à-dire il y a cinq mois. Les travaux furent menés avec un extraordinaire entrain, sous la surveillance incessante du directeur, et ce n'a pas été sans une pointe d'orgueil — bien légitime — que M. Dybowski a fait à M. Decrais, ministre des colonies, le samedi 11 novembre, les honneurs de son domaine, c'est-à-dire des trois hectares qui constituent le Jardin actuel.

Disons ici que le ministre a été le plus précieux collaborateur et que son intervention éclairée a maintes fois aplati bien des difficultés.

***

J'ai fait moi aussi, en une matinée, pour mon édification et pour celle des lecteurs, cette visite si intéressante; j'ai parcouru tout le groupe de serres, depuis la plus petite, le « germoir » ou, si vous préférez un nom plus familier, la « couveuse » où se fait la première éducation des graines à cultiver, jusqu'à la plus grande dont nous donnons ici une reproduction.

Toutes ces serres ont été construites spécialement, et sur indications précises du directeur; leurs deux particularités les plus frappantes sont celles-ci : absence complète de structures intérieures et vitrage en verres coulés de cinq millimètres d'épaisseur.

La plus grande serre est un véritable petit jardin exotique, et parmi les plantes qu'elle contient, il en est qui ont tellement « profité » comme on dit, qu'elles menacent de soulever la toiture et appellent une autre serre plus spacieuse et plus haute encore.

Nous pouvons même, en passant, appeler sur elles l'attention du public charitable, auquel il est permis de collaborer à la prospérité de l'œuvre.

Mais tel qu'il est compris, le premier groupe de serres, aujourd'hui complètement terminé, est plus que suffisant pour permettre des études et une culture importantes : à l'heure qu'il est, le Jardin Colonial peut livrer à nos colonies la jolie somme de soixante mille plantes par an.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de cette production si variée, et l'énumération seule des diverses plantes étiquetées là m'entraînerait trop loin; je dois pourtant citer cette précieuse découverte de M. Dybowski, l'*Eucomia*, dont l'Académie des sciences et la presse ont eu à s'occuper dernièrement.

L'*Eucomia* est une plante du Nord de la Chine dans la tige et les feuilles de laquelle M. Dybowski vient de découvrir une véritable mine de la meilleure gutta-percha.

Les laboratoires ont, naturellement, un rôle très important.

Ils contiennent déjà de nombreuses collections, et reçoivent chaque jour, et de partout, de nouveaux sujets à étudier.

Chaque jour aussi ils expédient des graines.

Un bureau spécial — bureau de renseignements auquel chacun peut s'adresser — tient toute la comptabilité — si je puis ainsi dire — du Jardin Colonial, et chaque graine, chaque plante, possède son dossier, sa fiche, son signalement.

M. Dybowski est aidé dans sa lourde tâche par un petit état-major de jeunes savants, tous anciens élèves de l'Institut agronomique. Le chef des travaux, M. Frou, est un docteur ès-sciences, et le sous-chef, M. Dubard, est un licencié qui prépare le doctorat.

Tous ces jeunes gens complètent là, au milieu des produits coloniaux, et sous l'œil d'un maître à la fois savant et aimable, une éducation spéciale qui doit trouver plus tard un emploi, car la plupart sont appelés à diriger un de nos jardins d'essai.

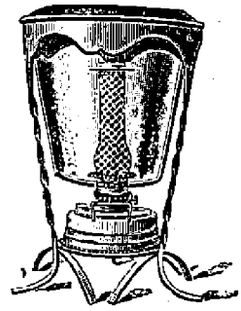
Tels sont, rapidement exposés, le but et le fonctionnement du Jardin Colonial; puissé-je avoir inspiré au lecteur l'idée de s'intéresser à cette création si importante, et d'aller, en un jour de « ballade » pousser une pointe jusqu'à l'avenue de la Belle-Gabrielle.

PAUL DARZAC.

UN CALORIFÈRE MOBILE RATIONNEL

Comment vous chauffez-vous? Question actuelle s'il en fût, à laquelle nombreuses sont les réponses.

Les modes et les systèmes de chauffage, en effet, bien qu'ils dérivent tous d'un même principe : l'utilisation de la chaleur produite par la houille, le gaz, le bois, le pétrole ou l'électricité, se comptent par centaines, et, depuis soixante siècles, le génie humain a inventé tant de moyens pour lutter contre la rigueur des hivers, qu'il semble bien impossible de trouver quelque solution un peu nouvelle de cet éternel problème.



La table chauffante, créée par un ingénieur belge, mais très perfectionnée, nous dirons même transformée par M. Félix Minette, un inventeur français, spécialiste en ces matières, est non seulement tout à fait nouvelle dans son principe; elle est encore élégante et éminemment pratique, et c'est à ces divers titres que nous croyons devoir en expliquer à nos lecteurs la très ingénieuse formule.

Comme le montre la figure, elle se compose d'une petite table-guéridon à trois pieds, d'une lampe à pétrole munie d'un verre rouge assez épais, et d'un réflecteur. La table elle-même est formée par l'assemblage de deux plaques émaillées, l'une plane, l'autre légèrement convexe, et laissant entre elles une cavité dans laquelle pénètre l'air

chaud, au moyen d'une ouverture pratiquée au centre de la plaque inférieure.

Grâce à la disposition de ses courants d'air et à son puissant tirage, la lampe produit une chaleur d'une intensité remarquable, et cette chaleur est utilisée, — pour le plus grand profit de ceux qui se trouvent à portée de l'appareil, — de trois manières différentes :

Directement, d'abord, puisqu'aucune enveloppe de tôle ou de fonte ne fait écran entre la flamme et les personnes qui viennent s'y chauffer ; par réverbération, ensuite, sur la plaque blanche qui forme le fond de la table et qui agit comme réflecteur ; enfin par rayonnement, et ce dernier point, qui constitue la principale originalité du calorifère mobile Félix Minette, mérite que nous nous y arrêtions un instant.

Tout le monde a pu constater que la chaleur émise latéralement par une lampe, même à double bec, était assez faible, comparativement surtout à la chaleur ascendante, laquelle, d'après les experts, doit être évaluée à 92 p. 100. Presque tout le calorique produit dans ces conditions s'échappe donc verticalement et se perd au plafond, sans profit pour personne.

Cette chaleur énorme, l'inventeur la capte. Il l'emprisonne dans la caisse métallique dont nous avons parlé, et celle-ci la restitue ensuite par rayonnement sous forme d'ondes horizontales et obliques. L'appareil chauffe ainsi, comme il est d'ailleurs rationnel, non plus le haut de la pièce mais les couches d'air basses et moyennes, où l'on a le plus besoin de chaleur.

D'autres détails, quoique moins importants, sont bien dignes de remarque, car ils montrent l'ingéniosité des perfectionnements et le côté essentiellement pratique de la table chauffante.

Pour nous en tenir à deux points : la lampe reste toujours froide, quelle que soit la hauteur qu'on ait donné à la flamme au moment de l'allumage. Si même, par inadvertance, la mèche est levée au delà de sa limite maxima, la flamme, au lieu de filer, change tout simplement de couleur et produit une sorte de léger crépitement qui avertit aussitôt que la lampe a été mal allumée.

Il y a, dans cet automatisme, une garantie de sécurité dont l'importance ne saurait échapper, même à ceux pour qui la prudence n'a jamais été une vertu domestique.

Le second point à noter est que la table chauffante n'émet ni fumée, ni odeur, ni gaz quelconques, précisément parce que, ainsi que nous le faisons observer plus haut, la lampe se réglant d'elle-même et restant froide, la combustion y est complète. — C'est le brûleur idéal.

A flamme réglée au maximum d'intensité, pour les froids les plus rigoureux, la consommation de pétrole atteint à peine un quart de litre par heure. Normalement, la dépense ne doit pas dépasser un sixième de litre.

Bien moins encombrante que tous les poêles et cheminées mobiles qu'on trouve aujourd'hui dans un grand nombre d'appartements, la table perfectionnée, dont nous venons de donner la description, a, en outre, l'avantage de fournir immédiatement un volume d'air chaud considérable et d'être rigoureusement hygiénique.

Voilà pourquoi, en dehors de toute autre considération, nous sommes heureux d'avoir fait connaître le nouvel appareil de chauffage construit par M. Félix Minette, suivant les dernières applications de la science.

EDOUARD BONNAFFE.

LES RATS DE PARIS

Les travaux souterrains de l'Exposition, du Métropolitain, de la gare d'Orléans, ont eu pour premier résultat — les journaux l'annonçaient ces jours-ci — de troubler dans leurs paisibles retraites, et même de les en expulser sans pitié, de notables habitants de Paris, les rats.

Ces rats de Paris ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Leur origine est très ancienne et leur histoire, fertile en incidents dramatiques, mérite d'être contée.

Toussenel a remarqué dans son curieux ouvrage l'*Esprit des bêtes* que chaque invasion en Gaule entraîne à sa suite un rat d'une espèce particulière.

Le rat Vandale, ou rat brun, qui avait accompagné Genseric s'établit à Paris et y prospéra pendant plusieurs siècles. Il y prospéra même si bien, il y exerça tant de ravages que les Parisiens surpris et épouvantés par ce fléau d'un nouveau genre l'attribuèrent au déplacement de certaines figures consacrées à un des dieux protecteurs de la ville et enfouis dans la terre. Le dieu se vengeait.

Lorsque les Normands de Guillaume le Conquérant s'embarquèrent pour l'Angleterre, les rats bruns détachèrent chez nos voisins un corps d'occupation. Cette petite armée alla jusqu'en Irlande et mangea presque toutes les grenouilles de ce malheureux pays.

Jusqu'à la fin du seizième siècle, le rat brun avait conservé le monopole des égouts et des caves de Paris. Il avait fondé sous les principaux marchés, de petits royaumes très florissants et établi, un peu partout, des colonies. Malheureusement, il allait être, lui aussi, bien qu'il ne se fut jamais signalé par son fanatisme, victime des guerres de

religion. Dans les bagages des lansquenets d'Allemagne étaient arrivés les rats gris — couleur gris de fer — qu'on appelait au dix-septième siècle « les vulcains ». Entre ces deux groupes de rongeurs, l'un que la famine avait chassé de son pays, l'autre qui défendait vaillamment les cités souterraines, les caves fournies de vivres, la guerre, une guerre sans trêve et sans pitié, dura cinquante ans. Puis les ennemis, épuisés par tant de combats, furent obligés de signer la paix. Ils se partagèrent Paris.

Les malheureux ne devaient pas le conserver longtemps. Dans les premières années du dix-huitième siècle la région qui avoisine la mer Caspienne, et surtout le désert de Coman, fut secouée par plusieurs tremblements de terre. Ce ne fut pas une seule souris qui enfanta la montagne en travail. D'innombrables rats jaillirent du sol, des rats énormes, des surmulots aux moustaches hérissées, aux griffes aiguës. Les uns s'élancèrent vers les régions orientales de l'Asie, les autres qu'attirait une civilisation plus raffinée se dirigèrent vers l'Europe. En 1750, on signalait leur présence à Paris.

Alors commencèrent de terribles luttes ou plutôt de cruels égorgements. Entre les rats bruns ou gris, de taille moyenne, de mœurs assez douces, et les surmulots gigantesques, la partie n'était pas égale. Les peuplades indigènes disparurent devant les envahisseurs, mais elles ne disparurent pas sans gloire. Plus d'un Achille trouva pour lui résister plus d'un Hector. Autour d'un morceau de viande ou d'un quartier de fromage, des héros succombèrent dont les noms nous sont inconnus. Il faudrait pour les chanter un nouvel Homère.

Aujourd'hui les surmulots — de couleur rousse — règnent, sans rivaux, dans les égouts de Paris. Ils ne craignent pas les chats. Ils les mangent.

Un seul adversaire osa se mesurer avec eux et les terrassa. C'est ce petit chien, vif et rageur, qui semble avoir du salpêtre dans les veines, le terrier.

Pour dresser les terriers — car leur emballement excessif a besoin d'être discipliné — une petite industrie parisienne s'établit, celle des preneurs de rats. En 1868, un rat vivant se vendait cinq francs.

Armé d'une lanterne, d'une longue tige de fer et d'une boîte ouverte à l'un de ses côtés, le preneur de rats, suivi de son terrier, allait de gargouille en gargouille et, quand la présence de l'ennemi lui était signalée, il le poussait adroitement avec sa tige de fer dans la boîte placée à l'extrémité de la gargouille. Les prisonniers étaient ensuite vendus à des amateurs de combats de rats et de terriers, et ces amateurs, presque toujours, étaient des Anglais.

Il y a une vingtaine d'années, ces combats avaient lieu, tous les dimanches à midi, boulevard de l'Hôpital, n° 46, chez un marchand de vins. C'est là que se donnaient rendez-vous pour essayer leurs terriers tous ceux, bouchers, mégissiers, boulangers, propriétaires de lavoirs, etc., pour qui les rats étaient des ennemis personnels.

Rien de plus curieux que ces arènes, formées simplement d'un carré en planches mais qui attiraient un nombreux public d'*aficionados*. Une petite ouverture était pratiquée pour laisser passer le rat qui d'ailleurs aurait préféré rester dans sa boîte, mais on ne lui donnait pas le choix. Une rapide secousse, un léger coup de baguette le lançaient dans le champ clos.

D'un seul bond le terrier, que son manager avait peine à retenir, se précipitait sur l'ennemi. Parfois, peu habitué à ces combats et trop confiant dans son courage, il sentait les dents aiguës du rat s'enfoncer dans son museau et la résistance, héroïque mais inutile, du rongeur condamné à mort prolongeait le duel de quelques minutes. Le plus souvent, c'était un vieux routier qui paraissait dans l'arène et, à chaque coup de dent, il abattait un adversaire.

Après chaque séance quinze ou vingt cadavres de rats jonchaient le sol. Je dois constater que jamais la société protectrice des animaux ne semble s'en être préoccupée.

HENRI D'ALMERAS.

UN RAID BOER

NOUVELLE

Engelbert, Guillaume et Pretorius apparurent sur le seuil de la maison principale d'habitation, et successivement leurs puissantes silhouettes de géants vinrent se découper sur le fond rosé du ciel, fortement éclairé par l'aube commençante.

Chacun d'eux portait un fardeau, et malgré la vigueur de leurs muscles ils ployaient sous le faix.

— « Voici le canon », dit Engelbert à son aîné en prenant dans ses bras la masse enveloppée de toile cirée chargée sur son épaule.

— « Voici l'affût, » dit à son tour Guillaume.

— « Et voici les obus » ajouta Pretorius.

Othon reçut successivement des mains de ses frères les trois paquets, le paquet long de la pièce à tir rapide, celui-là même qui, la veille, avait reposé sur la table familiale, le paquet de forme bizarre de l'affût à frein automatique, le paquet cubique des deux caisses à munitions, et il les rangea à leur place à l'arrière du chariot.

A ce moment Maurice, le plus jeune des frères

d'Iabelle, apparut à son tour. Montant un splendide cheval dont sa grande taille écrasait un peu les formes sveltes, il chassait devant lui cinq autres chevaux non moins magnifiques, tout harnachés, dont l'un, le préféré d'Iabelle, portait une selle d'amazone.

A l'arçon des selles étaient attachés, d'un côté la carabine, arme de guerre et non de chasse, de l'autre le lazo qui sert à capturer de loin les bestiaux récalcitrants, qui sert encore à jeter bas l'ennemi en fuite.

Le chargement du chariot était complet. Othon, Engelbert, Guillaume et Pretorius croisèrent en bandoulière sur leurs poitrines l'étui à révolver et le long ruban de cartouches puis, légèrement, se mirent en selle, imités aussitôt par leur sœur.

Un Cafre était monté sur l'avant de la lourde voiture ; deux autres devaient la suivre à pied.

Othon reçut des mains de l'un de ces derniers un long aiguillon, et conduisant son cheval par la seule pression de ses robustes genoux, il piqua l'attelage de bœufs.

La caravane se mettait en route accompagnée des vœux silencieux des Noirs qui restaient attristés à la pensée des dangers qu'allaient courir leurs maîtres.

Au sortir de la cour, Othon piqua encore l'attelage de tête, le tournant vers le sud.

Non, l'ère des fuites, des étapes immenses à travers les déserts, était passée ; où fuir en effet désormais, la race envahissante de ces insulaires maudits ne laissait plus libre un seul espace cultivable sur la terre ; non, maintenant on ne marcherait plus en retraite vers le Nord, on allait au Sud vers l'ennemi de toujours, l'ennemi déclaré d'aujourd'hui, contre l'Anglais.

Le plan des frères Rozendaal, mûri par Iabelle, l'âme de la famille, était simple. A cinq, quelqu'adroits tireurs, quelqu'intrépides qu'ils fussent, les Boërs ne pouvaient prétendre à lutter même contre une avant garde d'armée anglaise, mais ils pouvaient gêner fort cette armée dans ses mouvements en coupant l'unique voie ferrée utilisable pour sa concentration, l'unique voie ferrée de ces régions éloignées, la première amorce de l'orgueilleux serpent de fer qui, du Cap au Caire, doit traverser un jour toute l'Afrique pour la plus grande gloire de leurs oppresseurs.

Les Rozendaal se dirigeaient au sud de Vryburg, la capitale anglaise ; ils y détruiraient la voie ferrée et isoleraient cette ville des secours venus du Cap, ils l'isoleraient du Monde civilisé tout entier.

Traîné par ses six paires de bœufs, le lourd chariot mit deux jours à parvenir au lieu choisi pour y pratiquer cette brèche.

Partout ailleurs depuis Vryburg, sur le sol plat de l'immense savane, la voie s'avançait en ligne droite, sans remblais, sans tranchée. Là, une colline rocheuse barrait la plaine sur plusieurs milles de longueur, contraignant la voie à un détour, l'obligeant aussi à percer la roche par un souterrain.

Iabelle avait proposé de couper la voie dans ce souterrain et ses frères couperaient la voie dans ce souterrain. Le lieu n'était-il pas bien choisi pour rendre un déraillement plus certain ? Les ténèbres se feraient complices du piège dressé. Le lieu n'était-il pas des plus propices à une embuscade dans cet étroit défilé où cinq hommes arrêteraient une armée ?

Mais il fallait se garder des surprises, du danger d'être tourné et pris dans ce tunnel comme en une souricière.

— « Pied à terre, dit Othon, et hissons le canon là-haut. »

Les bœufs, le chariot restèrent à la garde des Cafres, dissimulés dans un pli de terrain. Othon, Engelbert et Maurice prirent la mitrailleuse. Guillaume et Pretorius demeurèrent à cheval et se dirigèrent vers le souterrain, chargés des pinces et des longues clefs qui allaient leur servir à attaquer la voie ferrée. Iabelle accompagna les premiers.

Les trois Boërs à pied, que suivaient leurs chevaux, gravirent la colline et en son point le plus haut, sorte de piton d'où l'on dominait la plaine, ils installèrent le canon.

— « Engelbert restera ici, dit Iabelle, d'ici l'on aperçoit la voie ferrée dans les deux sens, vers Vryburg, vers Kimberley. »

— « Et s'il apparaît quelqu'ennemi, feu sur lui avec la pièce ? » interrogea le Boër.

— « Oui, s'il s'agit d'une troupe importante, rectifia la jeune fille, ou d'un train ; si ce sont quelques éclaireurs seulement laisse les passer, nous serons dans le souterrain et saurons les y recevoir ».

Iabelle sortit de ses fontes une trompe faite de la corne d'un buffle sauvage.

— « Prends ceci pour nous avertir, ajouta-t-elle, car nous ne te verrons plus. Si l'ennemi apparaît et ne mérite point que tu tires, sonnes en deux fois. Si tu as besoin de notre aide sonnes en une fois seulement. »

— « C'est bien » répondit Engelbert.

Et, le canon en batterie, ses munitions disposées pour ce tir automatique qu'avec ces merveilleuses pièces un seul homme, un pointeur, suffit à conduire, Othon et Maurice remontèrent à cheval, puis, suivant leur sœur, au galop se dirigèrent vers le tunnel.

Pretorius et Guillaume les y attendaient, ils avaient attaché leurs chevaux à l'entrée du côté de Vryburg, les nouveaux arrivants en firent autant.

— « Il y a dans le tunnel, expliqua Guillaume, un dépôt de rails. »

— « Plaçons les en travers sur la voie, elle sera barrée », proposa Othon.

— « Non, répondit Iabelle, ce serait insuffisant et trop visible ; faisons mieux.

« Toi Othon, et toi Maurice, prenez des clefs et dévissez les tire-fonds de ces rails ; là, ces grosses vis à tête carrée qui les retiennent ».

Othon et Maurice prirent des clefs et se mirent à l'œuvre.

— « Toi Guillaume, continua la jeune fille, tu couperas les tire-fonds au ras des vis, et toi Pretorius tu remettras ensuite en place leurs têtes seulement.

« Ainsi, expliqua Isabelle, nul ne verra que le rail est déchaussé ; un train en passant le fera basculer et déraillera ».

La voie était en courbe en cet endroit, le déraillement prévu par la jeune fille devenait donc certain dès qu'un rail aurait été ainsi truqué.

Le travail commença.

Il commençait à peine que deux fois la trompe d'Engelbert se fit entendre, et là haut, au sommet de la colline, le canon à tir rapide cracha ses salves régulières. Aussitôt d'autres grondements de bouche à feu lui répondirent, du côté de Kimberley.

Isabelle se porta de ce côté à l'entrée du souterrain.

« C'est un train blindé, cria-t-elle; si Engelbert ne peut l'arrêter, il ne faut néanmoins pas qu'il passe. »

— « Il ne passera pas, » dit Othon, et il se dirigea vers le dépôt de rails signalé par Guillaume.

Othon revenait-il à son idée première d'encombrer la voie avec ces rails que deux hommes ordinaires auraient eu peine à soulever mais que les géants, ses frères et lui, traînaient aisément?

Non, cette idée avait été condamné par Isabelle ; il en avait une autre que ses frères comprirent d'un mot et qui devait réussir, car si leurs yeux, habitués à la demi clarté du souterrain, allaient pouvoir distinguer leurs ennemis, ceux-ci venant du grand jour seraient, par contre, dans l'impossibilité de les apercevoir.

Othon, Guillaume, Pretorius et Maurice traînant chacun deux rails se placèrent sur la voie, arcboutèrent les extrémités des pesantes barres de fer longues de huit mètres, qui contre les murs du souterrain, qui contre les traverses à demi noyées dans le sol, et, l'autre extrémité du rail haute, tournée vers l'ennemi, eux-mêmes soutenant les rails en leurs milieux, ils attendirent.

Cela constituait huit puissantes lances contre lesquelles ces géants comptaient voir se briser le monstre de fer. Et calmes ils attendaient, ne pensant point à l'écrasement dont, dans ses soubresauts d'agonie, les menacerait leur prodigieux adversaire.

Les grondements du canon avaient cessé.

Pourquoi ?

Isabelle en revenant vers eux l'expliqua.

— « Le train blindé arrive, dit-elle, il est caché maintenant à Engelbert par les contreforts des collines. Il avance lentement, peut-être le tir de notre frère l'a-t-il désemparé, peut-être simplement craint-il quelque embûche. »

Puis elle distingua les dispositions prises, ses yeux se réhabituant peu à peu à l'obscurité.

— « Bien, dit-elle, mais il ne faut pas qu'on vous voie. Laissez-moi faire. »

A terre, elle ramassa une carabine et debout attendit.

Soudain au tournant des rails, en face du souterrain, apparut la locomotive du train blindé, formidable avec sa cuirasse en forme de bec à l'avant. Deux lanternes à réflecteurs, puissamment éclairaient tout en avant d'elle, semblables à deux yeux énormes et sanglants.

Elle allait, à petite vitesse certes, mais, s'encadrant dans la bouche du tunnel sur le fond éclairé du paysage, elle semblait grandir, grossir en approchant, plutôt qu'approcher.

Ses fanaux, à cause du tournant de la voie n'illuminaient point encore la portion du souterrain où se tenaient les Rozendaal, néanmoins cela ne pouvait tarder. Encore quelques secondes ils seraient aperçus et alors.....

Isabelle tranquillement, en arrière de ses frères, avait mis un genou en terre. Elle épaulait la la carabine à répétition, visait lentement.

Deux coups de feu successifs retentirent, éclatants de sonorité sous la voûte basse, et atteints chacun par une balle les fanaux s'éteignirent. Le monstre était aveugle.

Cependant il continuait à avancer, peut être emporté par son élan, peut être décidé à follement tout briser, tout broyer sous ses roues pesantes.

Il ne voyait rien, ne pouvait rien voir; mais lui-même était visible, se découpant toujours sur le fond lumineux de la baie, grossissant prodigieusement à vue d'œil.

Les Boërs s'attendaient à une riposte. On allait tirer sur eux, au jugé, du train blindé.

— « Couche-toi, sœur chérie, dit Othon, une balle pourrait t'atteindre. »

Mais non, le train blindé restait silencieux ; il avançait toujours, de plus en plus formidable, et c'était tout.

On entendait son halètement, des grincements aussi ; peut-être serrait-on les freins à son bord, inquiet enfin d'un danger inconnu au fond de ces ténèbres.

La machine arrivait, aveugle, avec le bec énorme de sa cuirasse la précédant.

Elle eut un soubresaut. Elle venait de rencontrer une pince oubliée par Maurice sur un rail; elle la broyait.

L'instant d'après elle était à dix pas, à cinq pas des quatre Boërs, impassibles, attendant inébranlables, acceptant cette lutte du fer inconscient, animé cependant d'une force formidable, contre la chair intelligente.

(*A suivre.*) LÉO DEX.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

M. le ministre de l'instruction publique, homme aimable, est aussi un homme cruel, par nécessité politique : il a dû ajourner jusqu'après les élections sénatoriales la publication des palmes académiques. Il fait attendre cinq ou six mille candidats, — si ce n'est davantage. Et cette promotion est justement celle des artistes et des gens de lettres, car il y en a deux par an, comme on sait — et elles sont distinctes : en juillet, ne sont palmées que des personnes ayant des titres universitaires. En janvier, c'est le tour... des autres.

Il faut bien avouer, en effet, que, souvent, les Français — et les Françaises maintenant — qui sollicitent cette faveur violette, méconnaissent eux-mêmes tout les premiers, qu'ils manquent d'orthographe. On aperçoit ce ruban, qu'on a appelé le demi-deuil de la légion d'honneur, à trop d'habits dont les propriétaires exerçaient, ou exercent encore, des professions qui n'ont rien d'académique, et si cette petite tache enjolive gentiment de gracieux corsages féminins, ce n'est pas une raison, toujours, pour qu'elle y soit bien à sa place. On a cité maints cas d'abus ridicules, de trafics scandaleux même, telle la mésaventure de ce naïf officier ministériel qui avait demandé les palmes à un prétendu secrétaire du ministre, qui les avait payées trois mille francs et à qui elles avaient été décernées solennellement, par l'escroc en tenue de soirée, dans une réunion d'amis assemblés au café de la Garde nationale, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. L'officier ministériel pleurait presque de joie en entendant faire son éloge par le méchant drôle qui le dupait et il commandait bocks et bocks encore sur bouteilles de Champagne. Hélas, le surlendemain, l'escroquerie se découvrait, il était couvert de confusion et rendait le ruban... On ne lui rendait pas son argent.

Mais pour quelques mauvais cas semblables, l'institution même des palmes n'est pas aussi déconsidérée que veulent bien le dire ceux qui ne les ont pas. Cette sobre décoration récompense bien des services qui mériteraient mieux mais qui, faute de cela, ne seraient pas officiellement reconnus. Si on affecte de la dédaigner, à Paris — et pourtant, en dessous, on ne se fait pas faute d'intriguer pour l'obtenir, — dans les départements elle a conservé tous les droits à une juste estime. Elle est la joie, la consolation de ces savants consciencieux et modestes qui consacrent leurs veilles à des travaux d'histoire locale, à des œuvres de bienfaisante instruction populaire; on la respecte encore, on s'en pare avec une satisfaction évidente, qui peut provoquer des sourires mais qui, en soi, est touchante.

Il nous souvient, d'avoir vu, pendant un voyage de M. Carnot, dans un chef-lieu d'arrondissement, une brave dame qui, ayant reçu, la veille, les palmes des mains du Président, en avait été aussi ravie... qu'embarrassée. Dans ces circonstances, le Président remet l'insigne en argent, qui est énorme. L'excellente personne n'avait su où l'installer. A Paris, les dames piquent une faveur sur leur jaquette, mais ce gros bijou de métal brillant, qu'en faire? Courageusement enfin, la nouvelle officier d'académie avait tranché la difficulté : elle avait suspendu l'insigne à un large ruban et l'avait laissé pendre à son cou, sur sa poitrine. Et elle était extrêmement fière de cette parure inusitée, un peu à la façon des colliers de femmes sauvages. On était tenté de l'en plaisanter, mais son contentement même désarmait bientôt. Si M. Leygues avait assisté à cette scène, il n'aurait peut être pas prolongé d'un mois tant d'impatiences.

Cette promotion académique des gens de lettres, en janvier, marque aussi pour eux le point de départ d'une « campagne » nouvelle. C'est, au commencement de l'année, l'époque du renouvellement des traités avec les journaux dont les directeurs, jusque-là, se disaient pourvus de nouvelles et de romans pour plusieurs mois — et au-delà... C'est l'époque du « réapprovisionnement » des éditeurs qui ont terminé la mise en vente de leurs livres d'étrennes et qui accepteront — peut être — des manuscrits pour décembre 1900... Et c'est la reprise du long martyre des intrigues, des sollicitations, des attentes, des visites, des refus...

Qui comptera le nombre d'étages gravis par le bon jeune homme ou le vieil écrivain, ou la vieille dame qui sacrifie aux lettres, pour placer une prose de laquelle dépend la subsistance du mois, de l'année? Il faut affronter le dédain des garçons de bureau qui flairent la qualité du quémandeur ou de la quémandeuse, quoique ceux-ci dissimulent de leur mieux le rouleau de papier accusateur. Ces potentats ont trop souvent, pour le pauvre hère, un salut sec, un regard qui déshabille, qui va droit au fond de la misère adroitement cachée. Ils défendent avec le bec et les ongles M. le secrétaire de rédaction, « qui déjeune », qui « confère avec le directeur », qui est « occupé ». — « Si c'est pour un roman, donnez, on vous écrira ». Et ils prennent avec nonchalance le manuscrit sur lequel reposent de si belles espérances. Ou bien, si le secrétaire reçoit, il est, forcément — il en voit tant! — sceptique, raide, pressé. Lui aussi, il écrira. Il écrit quelquefois favorablement — et alors c'est « la fortune », mais aussi combien de fois le manuscrit est rendu sans avoir été lu, refusé sans phrases! Et c'est la désolation.

On recommencera pourtant. Car le propre des gens de lettres est de ne pas se décourager : en quoi, ils ont raison : ils ne peuvent percer, sauf de rares exceptions dues à l'éclat d'un talent révélé, que grâce à la patience. La carrière est étonnamment encombrée. Quel employé de bureau, quel expéditionnaire ne s'enthousiasme pour les gloires d'un rez-de-chaussée de journal ou d'une couverture dorée de livre d'étrennes? Puis « l'industrie » s'en mêle, oui, l'*industrie*, et c'est encore ce qu'il faut apprendre aux rêveurs de renommée littéraire. La place est prise, trop fréquemment, dans les grands quotidiens et chez des éditeurs en vogue, par des gens de lettres déjà célèbres qui, ne pouvant suffisamment produire eux-mêmes, achètent au rabais des œuvres de débutants, d'inconnus. A ceux-ci, ils donnent cinq centimes pour chaque ligne et ils en touchent vingt-cinq. C'est un vilain trafic, on a grand tort de le tolérer. Malheureusement il n'y est point de remèdes.

Tout au plus pourrait-on espérer l'intervention d'une société toute puissante, d'une association qui mettrait à l'index ces exploiteurs. Mais les gens de lettres ne se défendent bien que lorsqu'ils sont

arrivés... Et encore !... Ils ne s'entendent pas assez. Ils ne sont pas les seuls, du reste — si cette constatation peut les consoler : voyez ce qui se passe chez les artistes. Ceux-ci sont toujours, quoique associés, en lutte contre les difficultés de leurs salons. Les artistes français exposeront, en 1900, à Grenelle, — c'est définitif, — mais la société des beaux-arts n'exposera point et on entend force protestations des « petits », des artistes moins connus, contre l'accaparement des nouveaux Palais, par les Maîtres... Décidément, l'homme qui pense, n'est pas « pratique ».

PAUL BLUYSEN.

Théâtre

LA MUSIQUE

Le culte de Wagner commencerait-il à s'attiédir et le public délaisserait-il son dieu favori pour dresser des autels à Cristophe Willibald de Gluck ?

C'est là une question qui se pose naturellement après la fructueuse reprise d'*Orphée*, à l'Opéra Comique, la mise à la scène, au théâtre lyrique de la Renaissance, de l' « Iphigénie en Tauride » et l'attirante et prochaine apparition de l' « Armide » à notre Académie nationale de musique.

Il faut bien, au grand dépit sans doute du snobisme, constater l'évolution considérable que subit depuis environ une année l'art musical : on a hâte de se débarrasser des brumes opaques où nous plongèrent trop souvent les fervents adeptes des dissonnances à bouche que veux-tu, dissonnances dont la complexité touffue côtoya maintes fois la cacophonie, et où le bon public, suivant l'adorable vers du fabuliste

Écarquillait les yeux et ne pouvait rien voir.

Franchement, il n'est pas trop tôt qu'on nous tire de l'ornière où ce pathos extravagant et confus prétendait nous embourber. Et qui pouvait mieux dissiper ces brumes, qui pouvait nous mieux arracher à cet enlisement que le radieux génie qui fut la clarté même, et dont l'inspiration, tantôt exquise de tendresse, tantôt superbe d'intensité dramatique, jeta sur la fin du dix-huitième siècle un si vif éclat ?.

« Halte-là ! diront les fanatiques du maître, quel anachronisme ! Gluck naquit en 1714, dans le Haut-Palatinat, et, tout jeune, il révéla ses aptitudes extraordinaires, tant à Prague qu'à Vienne et à Milan, où il termina glorieusement son instruction d'harmoniste et de contrapontiste, et où il écrivit, du moins dans cette dernière ville, huit opéras dans le style italien de son temps. C'est donc pendant presque un siècle entier qu'il éblouit tout le monde par le nombre et la richesse de ses géniales productions ».

Non pas messieurs les Gluckistes, non pas.... Gluck ne devint réellement maître, dans toute l'acception du mot, qu'aux approches de sa cinquantième année. Malgré les brillantes étapes qui avaient marqué au sceau de la gloire le temps de sa jeunesse, malgré ses triomphes continus, malgré les encouragements de ses admirateurs à ne pas s'arrêter en si bonne voie, il rentra en lui-même, il médita longtemps, il reconnut qu'après avoir bien fait, il pouvait faire mieux encore.

C'est alors que sa plume magistrale fit comprendre à tous ce que devait être le drame lyrique dans sa grandiose simplicité. Ses opéras, *Orfeo et Eurydice* (1762) *Alceste* (1769) et *Paris et Helena*, sont le véritable critérium de la glorieuse transfiguration du maître.

Et il déclare nettement, dans la préface dédicatoire de son « Alceste » qu'il veut, une fois pour toutes, rompre en visière avec les vaniteuses prétentions des chanteurs et la complaisance exagérée des compositeurs, qui nuisent à l'action dramatique par l'abus des ornements superflus ; la musique devant, selon lui, se borner à seconder la poésie pour en enrichir l'expression.

L'application de ces théories ne lui valut que peu d'admirateurs à Vienne ; le public, habitué aux virtuosités de l'École italienne, fit très mauvais accueil aux prétentions du hardi novateur, mais à Paris, où il se rendit en 1774 pour faire représenter « l'Iphigénie en Aulide » sous sa propre direction, il en fut tout autrement. Il s'y trouva en présence d'un public sans préjugés et non asservi aux exigences du style italien. Le succès qu'il y remporta dépassa toutes ses prévisions, et ce succès fut consacré l'année suivante par le triomphe inoubliable que lui valut son « Iphigénie en Tauride.

Qu'on n'aille pas croire, d'après ce que je viens de dire, que j'entends établir un parallèle entre Gluck et Wagner, parallèle où ce dernier serait mis au second plan : non pas. Ce sont là deux génies qui se valent, dans un genre absolument différent : Gluck par sa simplicité magistrale, Wagner par les inépuisables trésors de ses prestigieuses symphonies.

Mais il me semble que, de ces deux maîtres immortels, l'un, Gluck, soit plus apte que l'autre à faire un chef d'école. Et je n'en veux d'autre preuve que l'effort incessant et stérile de bon nombre de nos jeunes musiciens, s'ingéniant, envers et contre tous, à imiter le grand compositeur allemand, effort qui n'a point encore abouti à un succès, parce que, s'il en est sorti des œuvres remarquables au point de vue de la science symphonique, ces mêmes œuvres étaient invariablement médiocres au point de vue de l'inspiration.

EM. FOUQUET.

* * *

LE DRAME

PORTE SAINT-MARTIN

Les Misérables, *drame en deux parties avec prologue et épilogue, trois actes et dix-sept tableaux de Charles Hugo et de M. Paul Meurice, d'après le roman de Victor Hugo.*

Victor Hugo ! Constant Coquelin ! « Ce sont de puissants dieux ! » Rarement nos affiches rayonnent de noms pareils. Il semblerait qu'une aussi « formidable » union dût nous donner le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvres. Malheureusement, nos deux grands hommes n'ont pas pu traiter de puissance à puissance ; ils ont eu besoin d'intermédiaires, de plénipotentiaires, si vous voulez, et, comme toujours, ces intermédiaires ont gardé le meilleur pour eux, je veux dire qu'ils ne nous l'ont pas montré. Ils y ont tâché cependant, mais l'entreprise était au-dessus de leurs forces. Sans doute, M. Paul Meurice a enrichi l'œuvre que Charles Hugo avait bâtie avec les matériaux de son père, ou plutôt avait « démolie » dans cette espèce de Colisée romantique, mais franchement notre littérature dramatique n'aurait rien perdu, si M. Paul Meurice eût réservé son talent, qui est grand et généralement

heureux, pour un sujet moins colossal. On ne peut pas dire qu'il a volé au secours de la victoire.

Ce qui ressort clairement de la représentation de la Porte Saint-Martin, c'est que M. Constant Coquelin est un acteur génial. On s'en doutait depuis quelque temps et la démonstration ne s'en faisait pas sentir. Il a eu l'aimable pensée de nous le rappeler; nous devons lui en savoir gré. D'autant plus que, dans les dix-sept tableaux dont se compose le spectacle, il paraît dans quinze exactement et l'on ne se lasse pas de voir M. Coquelin en scène.

Les Misérables sont trop connus pour que je les raconte même brièvement. Les personnages nous en sont familiers. M. Coquelin, c'est naturellement Jean Valjean, le forçat qui devient le modèle de toutes les vertus. M. Coquelin dans ce rôle écrasant n'a jamais été au-dessous de lui-même, c'est assez dire qu'il s'est toujours montré vraiment supérieur. Il est intelligemment secondé. M. Desjardins, M. Volny, M. Bouyer, un excellent évêque Myriel, M. Jean Coquelin; Mme Berthe Bady, Mlle Eugénie Nau, ne sont pas indignes de jouer à côté du maître. Ils ne sauraient souhaiter un meilleur éloge. *Les Misérables* forment un spectacle intéressant. C'est une pièce à voir.

AMBIGU

A perpète! — *Drame en cinq actes et sept tableaux de MM. Pierre Decourcelle, Edmond Lepelletier et Léon Xanrof.*

Les mélodrames heureux se passent d'analyse. Je pose cet axiome et je l'applique. Vouloir faire tenir en quelques lignes l'argument et les incidentes de la pièce intéressante de l'Ambigu est un travail surhumain. L'aimable et sympathique triumvirat qui a mené victorieusement la troupe de l'Ambigu au feu, au feu de la rampe, mérite des éloges qu'il nous est agréable de lui décerner.

L'action a pour point de départ une erreur judiciaire. Un assassin qui a fait ses études à l'École Centrale — et qu'on appelle l'Ingénieur, — règle une fois pour toutes son compte à un usurier, le père Bonnard qui tient un cabaret au Pont Bineau. Il enferme avec sa victime un excellent ivrogne qui, naturellement, est arrêté et condamné... Naturellement aussi, l'innocence finit par triompher et les auteurs aussi. Ici encore, nous voyons deux forçats. On en rencontre beaucoup cet hiver au boulevard Saint-Martin. Mais ce sont de fort honnêtes gens et ils ont de beaux rôles.

JOSEPH GALTIER.

CAUSERIE MILITAIRE

L'année 1900 verra-t-elle aboutir les projets militaires déposés à la Chambre en 1899? C'est chose à désirer vraiment pour le plus grand bien de notre armée dont les rouages compliqués ont continuellement besoin d'être vérifiés, réparés et remplacés même, car d'aucuns sont devenus surannés et d'autres, bien que récents, n'ont pas fourni à l'usage tout le bon service qu'on en attendait.

Et d'abord, il y a toujours cette fameuse question du rajeunissement des cadres et surtout du haut commandement. Elle est capitale, tout le monde le reconnaît, mais aussi fort difficile à résoudre, le nerf de la guerre étant l'obstacle le plus sérieux à tous les perfectionnements nécessaires au bon fonctionnement de notre organisme militaire en temps de paix. Afin de rajeunir les cadres, il faut établir pour les officiers le droit aux retraites proportionnelles à partir de vingt ans de services, ce qui leur permettrait de pouvoir encore se créer une situation, si modeste qu'elle soit, dans la vie civile.

Ensuite, l'abaissement des limites d'âge s'impose d'une façon impérieuse. Avec quelques années encore de paix sur le continent, on n'aura plus à nommer au grade de général dans l'armée française, un seul colonel ayant pris part à la grande guerre en Europe, fût-ce même comme sous-lieutenant. On n'exigera plus d'eux d'avoir fait leurs preuves devant l'ennemi, mais seulement d'avoir pu démontrer par des examens, des travaux personnels et des relations, leur aptitude aux étoiles.

Dans ces conditions, que devient la vieille expérience d'antan qui faisait maintenir dans les hauts grades à un âge souvent trop avancé, les généraux qui avaient autrefois conduit des troupes au feu de la bataille? C'est qu'il y avait pour ceux-là de hautes considérations morales qu'il fallait respecter. Mais, de nos jours, quand nos généraux à venir n'auront été à même de gagner des batailles que dans des « Kriegspiele » sur la carte au 80 000e où dans les combats hypothétiques des grandes manœuvres où tout est généralement pour le mieux dans la meilleure des armées, quelle raison y aura-t-il pour maintenir très vieux dans l'activité, des officiers qui, très jeunes, n'auront eu à leur actif que leurs travaux du temps de paix? Ce serait pour ceux-là de véritables et dangereuses délices de Capoue dans lesquelles l'esprit s'émousserait infailliblement en de vagues théories stratégiques et tactiques où la grande inconnue de la victoire ferait totalement défaut. L'expérience de la guerre serait remplacée par ce faux calme qui épaterait les badauds en temps de paix mais ne suffirait pas, en temps de guerre, pour bien mener dans la grande mêlée d'une guerre continentale, les jeunes éléments nerveux, impressionnables autant que braves et instruits, qui composeront nos armées nationales en face de l'étranger.

Concluez. Si vous voulez rajeunir notre cadre d'officiers dressé seulement par les travaux de la paix aux plus rudes travaux de la guerre, il faut commencer par abaisser les limites d'âge, et créer aussi des débouchés aux officiers fatigués avant l'âge. A jeune et vigoureuse armée, chefs jeunes et vigoureux!

L'établissement des retraites proportionnelles permettrait également de modifier la loi de 1832 sur l'avancement en supprimant les nominations à l'ancienneté pour le grade d'officier supérieur. Ici, par exemple, il y aurait des règles absolues à décréter, afin de ne pas ouvrir la porte toute grande à l'ostracisme et au favoritisme. Puisqu'il est bien entendu qu'en temps de paix, on ne peut gagner de batailles que sur le papier, eh bien, faisons carrément les choses, et adoptons franchement le principe de l'ancienneté par sélection. Le choix ne serait maintenu que pour des cas exceptionnels bien définis, actions de guerre, actions d'éclat, ou premiers classements obtenus dans nos écoles spéciales. Quant aux autres capitaines, ils auraient à subir, après un certain nombre d'années de grade, un examen sérieux, plus sérieux que ceux actuellement imposés pour le choix, à la suite duquel les admis seraient à leur rang d'ancienneté, inscrits sur la liste d'aptitude pour le grade d'officier supérieur. Ceux qui n'auraient pas subi les examens avec

succès seraient ajournés à l'année suivante et perdraient, par ce fait même, une année sur leur avancement. Après deux ou trois insuccès, ils seraient définitivement écartés de la liste d'aptitude au grade supérieur.

Les officiers brevetés continueraient d'ailleurs à profiter des avantages qui leur sont accordés au sujet de leur ordre d'inscription sur les tableaux d'avancement.

En adoptant cette solution, non seulement on maintiendrait tous les droits actuels, mais encore on les augmenterait même dans une certaine mesure; les incapables seuls étant écartés, on aurait ainsi un cadre d'officiers supérieurs jeunes et instruits, pépinière remarquable dans laquelle on pourrait choisir à coup sûr les sujets d'élite destinés à devenir des colonels et des généraux.

Capitaine FANFARE.

" Résurrection "

Le comte Tolstoï vient d'écrire un beau roman que notre confrère, M. Téodor de Wyzewa a traduit en français. Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir découpé dans ce roman un morceau choisi qui est certainement une des plus belles pages de l'auteur d'*Anna Karénine*.

Cette messe de nuit devait rester toujours, pour Nekhludov, un des plus doux et des plus forts souvenirs de sa vie. Quand, après une longue course dans les ténèbres qu'éclairait seulement, par places, la blancheur de la neige, il pénétra enfin dans la cour de l'église, le service était déjà commencé. Les paysans reconnaissant dans le cavalier le neveu de Marie Ivanovna, le conduisirent dans un endroit sec où il pût descendre, emmenèrent son cheval, et lui ouvrirent la porte de l'église. L'église était déjà pleine de monde. Sur la droite se tenaient les hommes. Les vieux, en vestes qu'eux-mêmes avaient cousues, les jambes entourées de bandes de toile blanche; les jeunes, en vestes de drap neuves, une écharpe claire autour des reins, de grandes bottes aux pieds. Sur la gauche se tenaient les femmes, la tête couverte de fichus de soie, vêtues de camisoles de velours, avec des manches rouge vif et des jupes bleues, vertes, rouges, les pieds chaussés de souliers ferrés. Les plus vieilles s'étaient placées dans le fond, modestement, avec leurs fichus blancs et leurs vestes grises. Et entre elles et les femmes plus jeunes s'étaient rangés les enfants en grande toilette.

Les hommes faisaient des signes de croix; les femmes, surtout les vieilles, les yeux obstinément fixés sur l'icône entourée de cierges, appuyaient tour à tour, d'une pression vigoureuse, leurs doigts repliés sur leur front, leurs deux épaules et leur ventre, tandis que leurs lèvres ne cessaient de murmurer des prières. Les enfants, imitant les grandes personnes, priaient avec zèle, surtout quand ils sentaient les regards de leurs parents arrêtés sur eux. L'iconostase d'or étincelait de lumière, ayant autour d'elle de grands cierges enveloppés d'or. Le candélabre, lui aussi, était tout garni de cierges. Et des deux cœurs s'élevaient les chants joyeux des chanteurs de bonne volonté; le mugissement des basses s'alliait au soprano aigu des enfants. Nekhludov s'avança dans l'église. Au milieu se tenait l'aristocratie. Il y avait là un propriétaire avec sa femme et son fils, ce dernier habillé en matelot; il y avait le stanovoï, le télégraphiste, un marchand chaussé de bottes à hautes tiges, le staroste avec sa médaille, et, à droite de l'ambon, derrière la femme du propriétaire, se tenait Matrena Pavlovna, vêtue d'une robe de couleurs changeantes, les épaules recouvertes d'un châle rayé. Katucha était près d'elle. Elle était en robe blanche avec un corsage plissé. Une ceinture bleue entourait sa taille, et Nekhludov vit qu'elle avait mis un nœud rouge dans ses cheveux noirs. Tout avait un air de fête, tout était solennel, gai et beau; et le prêtre avec sa chasuble d'argent traversée d'une croix d'or, et le diacre et le sacristain avec leurs étoles brodées d'or et d'argent, et les chants joyeux des chantres amateurs, et la façon dont, à tout instant, le prêtre levait un cierge pour bénir l'assistance, et la façon dont tout le monde répétait, d'instant en instant: « Christ est ressuscité! Christ est ressuscité! » Tout cela était beau, mais plus belle que tout cela était Katucha, avec sa robe blanche et sa ceinture bleue, et son nœud rouge dans ses cheveux noirs. Nekhludov sentait que, sans se retourner, elle le voyait. Il passa près d'elle pour aller vers l'autel. Il n'avait rien à lui dire, mais il imagina pourtant de lui dire en passant près d'elle: « Ma tante vous prévient qu'on ne soupera qu'après la seconde messe ». Le jeune sang de Katucha, comme toujours quand elle apercevait Nekhludov, se répandit sur son visage, et ses yeux noirs s'arrêtèrent sur lui, souriants et heureux.

Oui, je sais, répondit-elle. Dans cet instant, le sacristain, qui traversait la foule pour faire la quête, passa près de Katucha, et, sans la voir, la frôla de son étole. Il avait voulu, par déférence, s'écarter devant Nekhludor, et c'est ainsi qu'il avait frôlé Katucha. Mais Nekhludor fut stupéfait de voir que ce sacristain ne comprenait pas que tout ce qui se faisait dans l'église, tout ce qui se faisait dans le monde, ne se faisait que pour Katucha, et qu'elle seule ne pouvait pas rester inaperçue, puisqu'elle était le centre de l'univers entier. C'est pour elle que brillait l'or de l'iconostase; pour elle que brûlaient les cierges du candélabre; c'est pour elle que s'élevaient tous ces chants joyeux: La Pâque du Seigneur! hommes réjouissez-vous! Et tout ce qu'il y avait de bon et de beau sur la terre n'était que pour elle. Et Katucha, sans doute, devait comprendre que tout cela était pour elle.

C'est ce que sentait Nekhludov quand il voyait les formes gracieuses de la jeune fille dessinées par la robe blanche, et ce visage plein d'une joie recueillie, dont l'expression lui disait que tout ce qui chantait en lui devait chanter aussi en elle. Dans l'intervalle qui séparait la première messe de la seconde, Nekhludor sortit de l'église. La foule s'écartait devant lui et le saluait. Les uns le reconnaissaient, d'autres demandaient. « Qui est-ce? »

Sur le parvis il s'arrêta. Les mendiants l'entourèrent: il leur distribua toute la petite monnaie qu'il put trouver dans ses poches, et se mit à descendre l'escalier de la cour. Déjà la nuit était devenue plus claire, mais le soleil ne paraissait pas encore. La foule, sortant de l'église, envahissait le parvis et la cour, mais Katucha ne se montrait toujours pas, et Nekhludov revint sur ses pas pour l'attendre. La foule continuait à sortir, les dalles résonnaient sous les clous des chaussures. Un vieillard à la tête branlante,

l'ancien cuisinier de Marie Ivanovna, arrêta Nekhludov; l'embrassa trois fois; puis sa femme, une petite vieille toute ridée, lui tendit un œuf peint en jaune safran (1). Derrière eux s'approcha en souriant un jeune et musculeux moujik, vêtu d'une veste neuve avec une ceinture verte. Christ est ressuscité! dit-il avec un bon sourire dans ses yeux, et passant ses bras au cou de Nekhludor, il le baisa trois fois en pleine bouche, lui chatouillant le visage de sa petite barbe frisée, en même temps qu'il l'imprégnait de son odeur de moujik.

Pendant que Nekhludov, après s'être laissé embrasser par le moujik, recevait de lui un œuf peint en couleur canelle, il vit sortir de l'église la robe changeante de Matrena Pavlovna, et puis la chère petite tête noire avec le nœud rouge. Kalucha l'aperçut tout de suite, à travers la foule qui les séparait; et il vit que, de nouveau, elle rougissait.

Arrivée sur le parvis, elle s'arrêta pour donner des soins aux mendiants. Un des mendiants, un malheureux qui avait une grande plaie rouge à la place du nez, s'approcha d'elle. Elle prit quelque chose dans sa robe; puis s'avançant vers lui, sans aucun signe de répulsion, trois fois elle l'embrassa. Et tandis qu'elle embrassait le mendiant, ses yeux rencontrèrent ceux de Nekhludov. C'était comme s'ils lui eussent demandé : « Est-ce bien ce que je fais là? — « Mais oui, bien-aimée, tout est bien, tout est beau, je t'aime!

Les deux femmes descendirent les marches et Nekhludov alla au devant d'elles. Il n'avait pas l'intention de leur souhaiter la Pâque, mais il ne pouvait s'empêcher d'approcher Katucha — Christ est ressuscité dit Matrena Povlovna avec un signe de tête, et un sourire, et une voix qui donnaient à entendre que ce jour là tous étaient égaux; après quoi, s'étant essuyé la bouche avec son mouchoir elle la tendit au jeune homme. — En vérité, il est ressuscité! répondit Nekhludov et il l'embrassa. Il jeta un regard sur Katucha; elle rougit de nouveau et s'avança tout contre lui. — Christ est ressuscité, Dimitri Ivanovitch! En vérité il est ressuscité — dit-il — Ils s'embrassèrent deux fois et s'arrêtèrent, comme pour se demander s'il fallait continuer; puis aussitôt, comme ils avaient décidé qu'il le fallait, ils s'embrassèrent une troisième fois; et tous deux sourirent.....

Comte Léon TOLSTOÏ.

(1) C'est l'usage dans le peuple russe, d'échanger des œufs le jour de Pâques en se baisant trois fois sur la bouche.

LA VILLE IMPROVISÉE

... Voyager loin, bien loin; naviguer parmi des glaces polaires, voir apparaître une ville inconnue, fantastique, une ville de folie et de rêve; parcourir des palais déserts, à chaque pas surgissant; se perdre, sous un ciel mystérieux et changeant, parmi les créations, naissantes sous vos yeux, des géants, des follets et des gnomes : voilà ce qu'on peut faire en ce moment, pour deux sous et un petit bout de carton — sans quitter Paris.

Le petit bout de carton est, comme dans tout bon conte de fées, le talisman devant lequel s'inclinent les gardiens de la paix, génies moustachus qui veillent aux barrières de ce royaume étrange. Les deux sous, simplement, sont la somme exigée pour le voyage, en bateau-mouche, du pont de la Concorde au pont de l'Alma.

Ce voyage était, ces jours-ci, affolant de bizarrerie et de beauté. Le transatlantique pour rire fendait les glaçons charriés par la Seine. Les brouillards magnifiques et légers dont Paris se trouve, chaque hiver, douillettement enveloppé et transfiguré, les brouillards aux tons changeants de soie grise et d'or rouillé, faisaient paraître infiniment délicats, aériens, volatils, tous ces palais, tous ces châteaux, poussés sur les deux rives de la Seine comme des champignons dans une forêt, du jour au lendemain. Cette navigation parmi des banquises en miniature, tandis que retentissaient des hurlements de remorqueurs et des frappements cyclopéens d'énormes marteaux sur les charpentes de fer des passerelles en construction, était du dernier fantastique. Sur le pont de ce bateau-mouche, il y avait des gens de toutes sortes, généralement rudes et passifs, comme la moyenne des passants... Tous regardaient avec des yeux de stupeur!

O vous qui cherchez le rêve bien loin, qui vous ennuyez en songeant à des Ceylan, à des Norwège, mais vous avez le rêve à votre porte, dans toutes les rues de ce Paris extraordinaire, que vous méconnaissez! Un des rêves les plus intenses que l'on puisse faire — et depuis bien des années — c'est cette visite de l'Exposition commençante, de cette ville improvisée qui sort de terre par les efforts de milliers de hâtives énergies.

Nous avons eu des rêves tragiques, effroyables : Paris empourpré de tourbillons de flammes, puis funèbre, noir, silencieux, calciné. Nous l'avons vu parfois se ruant dans les danses, les illuminations, bien des folies!... Jamais, je crois, on n'aura vu l'équivalent de cette énorme féerie, de cette cité artificielle qui, par un prodigieux changement à vue, est en train de prendre forme et couleur au milieu de la vraie ville.

J'imaginais l'ahurissement d'un petit bourgeois de la rue Saint-Honoré, allant, après une maladie et une convalescence d'une année, rendre visite à un ami de Passy, par le coche d'eau ou par le tramway. Non prévenu, ce petit bourgeois hypothétique deviendrait fou en arrivant au Trocadéro. Et vous, qui souriez peut-être de cette touchante et simplette histoire, vous aurez beau être prévenus, je vous défie bien de demeurer calmes lorsque, pour la première fois, vous mettrez le pied sur le territoire maintenant désert, et d'ici six mois fourmillant, de cette formidable Babel!

Dès qu'on a quitté le pont de la Concorde, et que l'on s'avance vers le pont Alexandre III — en ce moment une arche rouge avec, à chaque bout, de grandes bornes blanches — l'illusion vous prend et ne vous lâche plus. Le bateau s'éloigne du Palais-Bourbon et du Palais des affaires étrangères, qui semblent de vieux joujoux noircis, hors d'usage, à mesure qu'on s'approche des blancs, joyeux et capricieux joujoux nouveaux que sont tous ces pavillons des Puissances.

Des tours, des dômes, des clochers de toutes formes, de tous styles, de toutes couleurs, enserrant le cours de la vieille Seine, qui n'est plus que le Grand Canal d'une Venise paradoxale, tout à fait charmante dans son arlequinesque succession d'architectures. Les plâtres d'une blancheur éblouissante, tantôt orientaux lorsqu'il fait soleil et ciel bleu, tantôt hollandais lorsque les brumes les ouatent, se colorent de façon délicieuse aux aubes ou aux crépuscules — et le cré-

puscule commence à quatre heures en ce moment. Souvent, un palais n'est encore qu'une charpente à jour, admirable d'assemblage, et tellement originale qu'on souhaiterait qu'elle demeurât ainsi inachevée et incomplète.

Toutes ces choses qui se hérissent, s'enchevêtrent, s'arrangent en spirales, en hélices, en cônes, en pyramides, en coupoles de bois, ça a l'air d'être fait pour enseigner la géométrie aux enfants, de même que la reconstitution du Paris ancien, avec ses robidesques découpures, paraît être amenée là pour leur enseigner l'histoire. Un palais déjà terminé à l'extérieur, celui de la Hongrie, avec sa patine noirâtre, a déjà ses sept ou huit cents ans bien comptés.

Quand vous débarquez au Trocadéro, après cette rapide et intense vision, ne croyez pas que vous soyez au bout de vos surprises. Elles commencent. Voici, d'un côté, une ville japonaise en construction, avec ses lignes fermes et délicates, ses jolies fenêtres de cages humaines, la méthodique élégance, le caprice admirablement agencé de ses poutres et de ses chevrons. Vous grimpez plus haut : c'est, vert et rouge vif, un merveilleux palais chinois, si vrai, si bariolé, si peint, que vous vous demandez si vous ne vous promenez pas, en songe, dans un paravent, et que vous vérifiez instinctivement s'il ne vient pas de vous pousser de longues, longues moustaches et une queue de cheveux nattés. Mais non ! Votre visage n'est pas écrasé, ni vos yeux fendus en amande... Seulement, vous êtes Russe, rien que pour avoir franchi une autre palissade. Des isbas sont en voie d'achèvement; voilà des hommes d'ailleurs qui y travaillent, des hommes avec des yeux vifs et un peu exaltés à froid, des blouses rouges passées dans le pantalon qui, lui-même, s'enfonce dans de grosses bottes.

Monté un peu plus haut et dominant cette Russie voisine de cette Chine qui est perchée au-dessus de ce Japon, cela devient si particulier que l'on a envie de rire et de crier que c'est absurde ! Vous êtes sur le palier d'un des perrons du Trocadéro, et de là, vous découvrez une orgie de lignes géométriques, d'amoncellements d'édifices, comme on n'en voit que dans les estampes de quelques vieux maîtres affolés d'étrangeté. Un peu au-dessous de vous, ce sont les taupinières crayeuses de huttes orientales, de mosquées toutes basses où éclate parfois la bande brodée d'une frise en céramique polychrome. Au delà c'est le chaos, c'est le mirage ! La tour Eiffel ne se ressemble plus à elle-même, les grands palais inédits se grimpent les uns sur les autres, s'embrouillent devant vos yeux, se coupent et s'entrecoupent. L'extrémité du décor, sur toile de fond de Paris, est comme la carcasse d'un titanesque feu d'artifice !

Et vous allez, vous avancez dans tout cela sans vous en apercevoir. Sur le pont d'Iéna, dépourvu provisoirement de ses parapets, vous retrouverez de chaque côté votre vision de la Seine déguisée, en grand tralala de carnaval.

Le Champ-de-Mars vous attire, et vous marchez sans voir où vous êtes. Peut-être vous trouvez-vous sous une gigantesque peau d'orange taillée à jour par un Gargantua enfant ? Mais non, vous êtes sous la Tour Eiffel, avec sa nouvelle robe orangée. A gauche, c'est un palais vert cru qui vous raccroche le regard sans vous avertir. A droite, c'est je ne sais quel autre caprice. Partout des wagonnets, des ateliers en plein vent, des clameurs de charretiers, des fondrières ouvertes sous vos pas, des palais contre lesquels vous vous heurtez. La Tour Eiffel franchie, le blanc domine; mais, de place en place, aux parties inachevées, les armatures vermillon d'énormes coupoles à jour semblent de grandes cages de crinoline auxquelles il manque de grosses dames. Tout cela perdra peu à peu cet aspect de farce pour devenir peut-être trop raisonnable.

Nouvelle impression étrange et charmante. On entre dans un de ces grands palais parallèles du Champ-de-Mars, et l'on se trouve dans une forêt vert pâle qui s'étend à perte de vue. Le fer, revêtu de cette teinte claire et gaie, prend, en plein hiver, des airs printaniers. On cherche dans les branches, des aras et des kakatoès; mais il n'y a pour le moment que des peintres, des vitriers et des charpentiers, qui, là-haut, sont tout petits, tout petits.

Au centre, tout au fond de l'esplanade, ce sera le palais de l'électricité, la cascade ruisselante d'illusoires pierres précieuses, de rubis, de topazes et de diamants perpétuellement éteints, perpétuellement renouvelés. Pour le moment, c'est un inquiétant motif de maçonnerie qui fait peur à regarder, comme une ossature de mammouth; et derrière cet énorme nœud de moellons et de ciment, comme au plus confus d'une Alpe ou d'une Pyrénée, s'étage encore un compliqué système de charpentes en bois, et derrière encore, un édifice de fer qui fait des grâces, avec des inflexions à la Louis XV, tandis que dans tout cela grimpent et s'activent, à des hauteurs qui font un peu frissonner, des fourmis humaines qui liment, frappent et boulonnent.

Les dessous de cet édifice, ou plutôt l'immense fossé qui le sépare de la Galerie des machines avec les nuées de terrassiers qui, tout en bas, creusent encore des dessous dans ces dessous, vous font, rien qu'à les voir, reculer d'un pas.

Dans un coin plus solitaire à ce moment, j'ai vu tout un nid de ces terrassiers qui, au repos pour quelques minutes, grignotaient un quignon de pain en chauffant aux charbons d'un brasero leurs mains gourdes. Il m'a semblé voir dans leur yeux, confus et mornes pour tout observateur superficiel, une sorte d'ivresse de création dont ils ne se rendent pas eux-mêmes bien compte. Ils avaient l'air de penser, en voyant de loin leur besogne : « C'est nous qui avons déjà creusé tout ça ! »

Et « tout ça » pour tous les métiers, c'est le bois assemblé, le fer dompté, le plâtre façonné par tonneaux et tonnes. Dans tous les coins il y a une forge ou un chantier partiel. L'activité est énorme et cachée, on la sent, on la devine plus qu'on ne la voit. A un moment, regardant les peintres aériens, j'ai fait un brusque recul de surprise : à mes pieds s'alignait une longue file de moitiés d'homme à laquelle je n'avais pas pris garde, des creuseurs enfouis jusqu'au buste dans une étroite canalisation, tels les fossoyeurs d'*Hamlet*, comiquement multipliés.

Continuant la route parmi les ébauches, les carcasses, les édifices presque achevés, et suivant, cette fois, les pavillons étrangers côté *rue*, les surprises ont toujours et toujours continué. C'était parfois toque, c'était toujours captivant. Rien, par exemple, n'est inattendu comme l'effet du dôme des Invalides apparaissant magnifique et captif entre une longue avenue de palais en sucre, en nougat, en crème pralinée. Ce contraste est fou, et pourtant on n'a pas le droit de

dire que ce soit laid : c'est *autre chose* ; c'est secouant, c'est décadent, c'est tout ce que vous voudrez ; c'est énervant, mais cela vit d'une vie torturée, exaspérée, trépidante comme est la nôtre ! C'est la pensée et le goût bon ou mauvais de ce temps, soudain cristallisée en les airs pour une apparition de mission.

Après ?... Après, qu'y aura-t-il ? Cela s'évanouira, comme cela commence à s'évanouir à mes yeux dans le soir tombant, après s'être coloré des adorables feux roses du soleil qui se couchait. Toutes ces blancheurs, dans six mois, seront couvertes de dorures et de bariolures. Tous ces palais, en ce moment sombres et froids dans la nuit, resplendiront de milliards de feux, retentiront de musiques, tressailleront sous la nuée des gaietés et des fringales. La joie sauvage des civilisés dansera la plus démesurée farandole que nous ayons encore vue...

J'ai fini la promenade par les palais des beaux-arts, déjà un peu obscurs, et dans les classiques ordonnances desquels commençaient à flamboyer des feux électriques. Grisé par cette promenade, je montai par un étroit escalier qui devait bien mener quelque part, mais je ne savais pas où. Des escouades de charpentiers passaient et me frolaient avec leurs larges vêtements flottants, comme des oiseaux de nuit ; d'autres escouades, de pompiers aux casques brillants, se disséminaient parmi les charpentes. Je me suis trouvé sur les toits du grand Grand Palais des arts. En bas, la Ville Improvisée s'allumait de place en place, les cris lointains se répondaient comme des appels de sentinelles. Il me semblait deviner des bivouacs, dans un camp mystérieux, à la veille de quelque immense bataille !

ARSÈNE ALEXANDRE.

LES LIVRES

Une Vieille cité de France, REIMS par M. HIPPOLYTE BAZIN, Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres, Proviseur du lycée de Reims, avec la collaboration de M. P. AUBIN répétiteur général au lycée. — *Reims*, librairie *F. Michaud*.

Voici un bel échantillon de décentralisation bibliographique. L'ouvrage que nous présente la librairie Michaud de Reims n'a rien à envier aux plus luxueuses éditions parisiennes : impression soignée, reproductions nombreuses et parfaites, rien n'a été négligé pour que ce livre fût digne du sujet qu'il traite. On sent que le libraire aime tout autant son métier que sa bonne ville et qu'il méritait d'éditer le travail complet, intéressant, remarquable à tous égards de M. Hippolyte Bazin. *Tu vitula dignus et hic.* Rencontre heureuse pour l'un et l'autre ; collaboration, si j'ose dire, dont il faut les louer et nous féliciter. M. Bazin, au cours de sa vie universitaire un peu nomade, s'est délassé de la tâche quotidienne, de ses occupations et de ses préoccupations en étudiant les villes qu'il traversait. Il se plaît à questionner les pierres, à feuilleter les annales : un hasard intelligent l'a bien servi, qui l'a mené à Vienne, à Lyon, à Nîmes, à Arles et enfin à Reims, où il a trouvé une matière qui n'est pas « infertile et petite », comme écrit La Fontaine.

L'histoire locale de Reims est intimement et glorieusement liée à l'histoire nationale. La vieille cité qui a vu Saint-Remi, qui en garde le calice, qui possède la plus belle cathédrale de France, où Jeanne d'Arc assista au couronnement de Charles VII ; la capitale de la Champagne dont Napoléon, pendant l'admirable campagne de France, fut l'hôte acclamé ; et qui, plus près de nous, connut les horreurs et les deuils de l'invasion ; la grande ville moderne qui compte tant de monuments anciens, tant d'églises illustres ne pouvait manquer d'inspirer des chapitres curieux et instructifs. Le livre de M. Bazin fait la part belle à notre intérêt et à notre plaisir. Je signale surtout le chapitre sur la cathédrale et celui sur la vie universitaire que son auteur, qui est « du bâtiment », a écrit avec une compétence indiscutable. En fermant cet ouvrage, on a envie de dire avec l'auteur des *Fables*, avec l'exquis Champenois :

> Il n'est cité que je préfère à Reims,
> C'est l'ornement et l'honneur de la France
> Car sans compter l'ampoule et les bons vins
> Charmants objets y sont en abondance.

* * *

M. Emile Moreau, l'un des auteurs applaudis de *Madame Sans-Gêne* et de *Madame de Lavalette* vient de publier chez Delagrave un beau volume que je suis heureux de recommander à nos lecteurs. Il intitule son livre : LE SECRET DE SAINT LOUIS et traite de la façon la plus vivante, sous forme de scènes et de dialogues d'un puissant intérêt dramatique, l'histoire de la légende de Blanche de Castille et du règne de son fils. C'est, comme on voit, un sujet d'actualité qui sert d'illustration et de commentaire à *France-d'abord* bien que M. Moreau ne soit pas tout à fait d'accord avec M. Henri de Bornier sur le caractère de Blanche de Castille. — Douze compositions de M. Adrien Moreau ajoutent à la valeur de cet ouvrage, qui nous apprendrait, si nous ne le savions déjà, que M. Emile Moreau est un homme de bibliothèque en même temps qu'un homme de théâtre habile.

* * *

POMPÉI de M. Pierre Gusman, publié à la librairie May, avec une préface de M. Maxime Collignon, est dédié à M. Henry Roujon. Il est digne de ces précieux parrainages. J'ai éprouvé à le feuilleter une joie bien vive qu'éprouveront tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont un culte pour Pompéi. A voir ces reproductions fidèles de mosaïques, de peintures, de statues on revit les heures fugitives et charmantes que l'on a passées dans les rues désertes de la ville morte.

JOSEPH GALTIER.

Les Conseils de Me X...

B..., une vieille connaissance, vint me trouver, un dimanche matin, pour avoir mon avis sur une grave affaire qui le préoccupait.

Il fut, — il y a longtemps déjà, hélas ! — mon camarade à la Faculté de Droit. Mais, n'ayant pas la vocation, il s'en était tenu, pour toute science, à quelques vagues notions, d'ailleurs fort contestables.

C'est ainsi, par exemple, que, pour lui, les termes juridiques de *dette liquide* signifiaient : *dette de boisson* ; que ceux de *tacite reconduction* voulaient dire : *froide et silencieuse conduite à la gare*, et ceux de *contrat léonin* : *vente ou achat d'un lion*.

Rien d'étonnant, dès lors, qu'il ait fermé le Code, pour se vouer à l'agriculture.

Or, il avait à me parler, non pas d'un superbe contrat léonin, mais, plus modestement, de l'acquisition d'une vache, faite, par lui, dans les conditions étranges que voici.

Après un débat assez long, il avait agréé la vache offerte par le vendeur, et en avait déposé le prix, trois billets de banque de cent francs, sur une des bornes marquant la limite du champ de foire.

Mais, avant que le vendeur les eût ramassés, la vache, obéissant à je ne sais quelle suggestion d'avarice, bien surprenante chez un ruminant d'ordinaire si doux et désintéressé, avait, brusquement, d'un large coup de langue, circulaire et humide, happé les trois petits bleus, qu'elle avait avalés.

Pour qui la perte ?

B... prétendait qu'il ne devait pas la subir. Il récriminait contre les mauvais instincts de l'animal et lui faisait un vice rédhibitoire de son amour immodéré de l'argent.

J'eus le regret de formuler une opinion contraire. Tout en convenant qu'il était fâcheux de voir chez une vache, jeune encore, un goût aussi développé pour les billets de banque, et en attribuant ce sens perverti à la dépravation générale de l'époque où nous vivons, j'indiquai nettement que la vente était parfaite, au moment de l'absorption des billets, que la vache coupable était devenue la propriété de l'acheteur, et que celui-ci était, par conséquent, responsable des faits et gestes de l'animal, ainsi que de ses *lapsus linguæ*, vraiment bien coûteux.

Mon ami est sorti furieux, criant qu'il allait consulter ailleurs.

Me X...

PETITE CORRESPONDANCE

Madame R. V. — Nantes. — L'attribution des enfants au père ou à la mère n'a qu'un caractère provisoire, même quand le divorce est devenu définitif. Elle peut être, en conséquence, modifiée suivant les circonstances, et quand l'intérêt des enfants l'exige.

T. — Le Mans. — Vos œuvres littéraires et artistiques sont tombées dans la communauté d'acquêts. La jurisprudence est formelle à cet égard.

Z. R. Périgueux. — C'est le tribunal de commerce qui est compétent.

M. G. — Bordeaux. — L'affréteur qui rompt le voyage avant le départ et avant tout chargement de marchandises, ne doit comme indemnité, au capitaine, que la moitié du frêt convenu par la charte-partie pour la totalité du chargement. Art. 288. Code de Commerce.

Récréation physique

Prenez une éprouvette remplie d'eau ; si vous y plongez un œuf, il ira au fond.

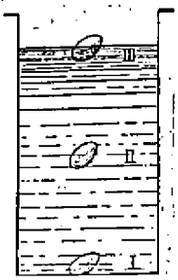
Faites dissoudre, dans le liquide, du sel marin, la densité de l'eau augmentera, et, quand la quantité de sel dissous sera suffisante, l'œuf restera en équilibre dans l'eau salée.

Ajoutez encore du sel et vous verrez bientôt l'œuf flotter à la surface du liquide.

Cette expérience est une application du principe suivant établi par Archimède :

Tout corps plongé dans un liquide est soumis à une poussée verticale dirigée de bas en haut et égale au poids de liquide déplacé.

Un corps immergé est donc soumis à deux forces verticales opposées qui sont :



1° Son *poids* (dirigé de haut en bas) qui tend à le faire tomber ;

2° La *poussée* du liquide (dirigée de bas en haut) qui le soulève.

Avant l'addition du sel dans l'eau, le *poids* de l'œuf est supérieur à la *poussée*, c'est-à-dire est supérieur au poids d'eau déplacé et le corps tombe au fond (position I).

Quand l'eau est suffisamment salée, c'est-à-dire quand la quantité de sel dissous est telle que le poids de l'œuf égal le poids du liquide déplacé, le *poids* égale la *poussée* ; ces deux forces égales, s'exerçant en sens contraire, se détruisent, et l'œuf reste en équilibre dans le liquide (position II).

Enfin, après une nouvelle addition convenable de sel, la densité de l'eau a encore augmenté, le poids du liquide déplacé a donc augmenté aussi ; la *poussée* est devenue plus forte que le *poids* de l'œuf, et celui-ci, de plus en plus soulevé, monte à la surface et émerge en partie. On dit qu'*il flotte* (position III).

NOTA. On peut remplacer avantageusement le sel marin par le carbonate de soude qui se dissout mieux.



L'Exposition n'aura pour nous qu'un avantage : celui de mettre à notre disposition un nouveau pont pour dormir dessous.

RECETTES ET CONSEILS

CRÈME DE RIZ

Faire bouillir une cuillerée à bouche de riz dans un peu plus d'un demi-litre de lait, jusqu'à ce qu'il soit tout à fait tendre. Pilez ensuite dans un mortier, jusqu'à ce qu'aucun grain entier ne soit plus visible.

Mettez dans un bassin avec un demi-litre de crème, sucrez, aromatisez à la vanille, ajoutez le quart d'une once de gélatine dissoute dans une tasse à thé de lait, battez le tout, et répandez dans un moule.

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-99. — Corbeil. Imprimerie Ed. Crété.

LE COUCHER DE L'ENFANT



LE COUCHER DE L'ENFANT, par DAILLION, gravure de Crosbie.

M. PAUL DESCHANEL

Les Immortels donnent, à un mois d'intervalle, une nouvelle fête à la jeunesse. Ils reçoivent dans leur Olympe un jeune et puissant voisin, qui préside à mi-côte une assemblée bruyante de demi-dieux et qui vient vers eux au bras d'un sage et charmant vieillard qu'il soutient si doucement qu'on dirait plutôt qu'il s'appuie sur lui. Si les Immortels ne savaient pas tout, ils pourraient croire, tant il y a de coquetterie filiale dans ce geste, que le fils est amené par le père; ils le croiront sans doute, juste assez pour que leur salut soit digne de cette touchante confusion. Ils ont choisi un poète pour chanter leur venue; un poète qui a célébré *le Bonheur* dans le langage des dieux.



M. Paul Deschanel.

Le jour où elle a élu M. Paul Deschanel, l'Académie a fait, si j'ose dire, d'une élection deux académiciens; et si elle a pris le plus jeune, c'est assurément afin qu'*ils* restent *tous les deux* plus longtemps de l'Illustre Compagnie. Ce n'est ni une image, ni une fleurette, de constater que M. Emile Deschanel mérite une part très belle des louanges qu'on décerne à son fils. Rarement influence et direction paternelles se sont montrées plus puissantes et plus heureuses. Ce fils est non seulement la chair de sa chair, mais encore l'esprit de son esprit. Qui donc lui a inspiré le culte des idées libérales, le goût de l'étude, l'amour des belles-lettres? En même temps qu'il lui donnait les principes directeurs de sa vie, il lui enseignait les moyens de la défendre, c'est-à-dire de les faire triompher; il savait que, dans les grandes choses, il n'en faut pas rester à l'intention : il le mettait en état d'agir par la plume et par la parole. Le fils du proscrit devait se souvenir, à chaque étape victorieuse de sa carrière, qu'il était le fils du savant et du philosophe. Son éducation et son instruction sont la meilleure œuvre de son père qui en compte tant de fortes ou d'exquises. Il y a dans sa vie cette Eurythmie que M. Emile Deschanel admire et montre dans les ouvrages immortels du pur génie grec... Je m'imagine volontiers qu'un jour ce dévot de la Grèce qui, dans de nombreux entretiens, faisait les honneurs de sa patrie d'adoption à son cher éphèbe et le guidait à travers l'Attique, le conduisit à l'Acropole, à l'Acropole dans son entière splendeur. Le jour, un jour de printemps, mourait doucement dans la senteur presque éteinte des lauriers et des menthes, les derniers rayons du soleil s'attardaient sur le galop des chevaux du Parthénon, qu'on eût dit hennissant tant leurs naseaux baignés de la poussière humide et rose du crépuscule paraissaient fumants. Pénétré d'une émotion semblable à celle qui agita l'âme de Renan, il adressa, lui aussi, une prière, mais non pas une prière égoïste, aux divinités de l'Hellade. Il pria pour son enfant et le consacra à la Déesse de la santé physique et morale, celle qu'il est bon d'invoquer pour les durs combats de la vie. Cela valait mieux que d'aller consulter les chênes de Dodone. Et la déesse l'a entendu...

La nature de M. Paul Deschanel, comme son esprit, offre un exemple remarquable de dons opposés.

En lui sont venus se concentrer et se fondre des éléments dissemblables, presque contraires. Vous vous rappelez combien Renan se plaisait à signaler sa double origine mystique et ironique de Breton et de Gascon, de ce Gascon qui faisait à son méditatif compère des « mines de singe ». M. Paul Deschanel a également des ancêtres qui ne sont pas nés sous la même latitude et qui ne parlent pas la même langue. « Mon arrière-grand-père, m'a-t-il appris, était Grec; mon grand-père, Marseillais, et mon père est Parisien. » La poésie, l'imagination, la finesse formaient donc l'apport des ascendants paternels. Avec ces qualités, on devient écrivain pénétrant et enjoué, conférencier séduisant, mais on manque de l'énergie froide, de la logique combattive qu'il faut pour se jeter dans la mêlée des partis, pour mener les hommes. Un hasard prévoyant devait accorder à M. Paul Deschanel des qualités qui

poussent rarement au soleil. C'est du Nord qu'il a reçu son équipement, ses armes d'homme politique. Sa grand'mère est née au pays qui s'enorgueillit de la Grande Charte et de Westminster ; sa mère est Liégeoise, fille d'un libéral qui a pris part à toutes les luttes des Flandres. Ainsi s'explique la dualité de ses aptitudes et de son talent et la prépondérance chaque jour plus grande que prend en lui l'homme d'État, sans rien perdre des facultés de l'écrivain. Cette dualité saute aux yeux : de profil, M. Paul Deschanel a les traits d'un Hellène ; mais de face, la mâchoire large et solide donne une impression de force et de volonté. C'est bien de face qu'il faut qu'il préside. Sa correction un peu froide, son aménité réservée jointes à sa simple élégance, vous font involontairement songer à un Anglais de marque. Quand, par une matinée d'hiver, j'entrai dans son vaste cabinet, un brouillard épais, qui masquait la vue que l'on a des hautes fenêtres, noyait, en face, les Champs-Élysées dans un paysage de la Tamise. Ce n'était pas le quai d'Orsay, mais Victoria Embankment. Je me croyais, sans effort, dans le « library » somptueux d'un jeune duc de *Happyshire*, élevé à Cambridge ou à Oxford, entré au Parlement dès la vingtième année comme un Fox ou un William Pitt, et je me le figurais au milieu d'étudiants, entonnant en son honneur :

For he's a jolly good fellow !



Paul Deschanel, enfant.

* * *

Il naît en exil, à Bruxelles, en 1856. Cette naissance est un chapitre de roman, de roman vécu. Débarqué en Belgique, M. Émile Deschanel, qui n'était pas riche, dut parler pour vivre. Ses conférences ne tardèrent pas à être fort suivies, son succès, établi. Une de ses jeunes auditrices, conquise par l'éloquent proscrit, assistait à toutes ses leçons : cela devait finir par un mariage. M. Paul Deschanel est l'enfant de la Conférence.

Est-il besoin de dire que sa jeunesse, bien dirigée, fut studieuse. Au lycée Condorcet, où il est entré plus tard, de grands succès scolaires l'attendaient. Ses maîtres de rhétorique gardent encore le souvenir de sa virtuosité à composer des vers latins. Deux pièces de poésie sur les chevaux de bois et la bicyclette sont restées célèbres dans les annales de la maison. Elles ne feraient pas trop mauvaise figure, je suppose, à côté des délassements païens de Léon XIII. On sait que le pape a chanté dernièrement en strophes latines l'électricité du Vatican. C'est l'esprit nouveau du *Gradus ad Parnassum*. Par contre, M. Paul Deschanel n'a jamais pu écrire en français plus d'un seul vers, — le second ne venant jamais, à cause, me confessait-il en souriant, « de cette puérilité qu'on appelle la rime ». Les mathématiques n'ont pas été non plus sa partie forte. Bizet, qui lui a donné des leçons de musique, a renoncé à lui apprendre l'harmonie, qui se sert des combinaisons de nombres.



Paul Deschanel, enfant.

S'il n'a pas « l'esprit géométrique », selon la pensée de Pascal, on ne saurait lui dénier l' « esprit de finesse », qui peut davantage dans le gouvernement des hommes. Sorti tout jeune de Condorcet, les années qu'il passe à la Faculté des Lettres et à celle de Droit, le temps de prendre ses deux licences, semblent plutôt ses dernières années de collège. A dix-neuf ans, il était prêt à entrer dans la vie, et son père aurait pu lui dire comme d'Aguesseau à son fils : « Mon fils, vos classes sont terminées, vos études commencent. »

Ce qu'il allait voir et entendre devait décider de sa vocation. Secrétaire de M. de Marcère, puis de Jules Simon, il assiste aux luttes du 16 mai. Il entend à la Chambre Gambetta, Ferry, Léon Renault, et, enflammé d'enthousiasme par les discours de ces grands orateurs, il sent que « lui aussi est peintre »... « Je serai là, se dit-il en regardant la tribune, et il faudra qu'on m'entende » ; il y a été et on l'a même écouté. Rappellerai-je qu'il a appartenu à l'administration ; qu'on l'a vu sous-préfet à Dreux, à Brest, à Meaux ? L'important pour lui était d'être nommé député. Après un premier échec qui lui fait des loisirs et lui permet de séjourner un semestre à Heidelberg, comme étudiant, il est élu en 1885, dans Eure-et-Loir, au scrutin de liste. A son entrée à la Chambre, il se trouvait solidement préparé à y jouer un rôle. Il avait

des idées, des principes qui s'éclairaient, en les attisant, aux brasiers que les événements avaient allumés dans sa jeune âme. Trois grands faits dominent toute la vie de M. Paul Deschanel, expliquent son passé et laissent escompter son avenir : l'exil, la guerre, le développement du socialisme. Ce sont les centres de cristallisation de ses pensées, de ses desseins. « Je suis l'homme de 1870, l'homme des réparations nécessaires. Notre génération n'a pas d'autre raison d'être. » Il veut poursuivre dans une France calme, gouvernée, le relèvement de la Patrie. Il veut aussi sauver l'esprit de la Révolution du songe marxiste et sauver surtout la liberté individuelle qu'on menace d'anéantir dans l'État collectiviste, qui ne serait qu'un grand couvent sans matines.

***

Pour réaliser ces nobles desseins, il est indispensable de savoir et de pouvoir beaucoup. M. Paul Deschanel a beaucoup appris. Il est accueilli, jeune encore, au *Journal des Débats*. Il collaborera aussi à de nombreuses revues et au *Temps*. Sa curiosité, qui se porte sur les sujets littéraires, philosophiques ou économiques, au hasard de l'actualité, lui permet de nourrir et de fortifier une intelligence naturellement saine et droite. Tout ce qui part de sa plume garde la marque d'un jugement souple et ferme. Tantôt, en étudiant des philosophes, des écrivains comme Renan, Paul Bourget, Sainte-Beuve, Mignet, Rabelais, il exerce et aiguise son esprit critique. Tantôt, en fréquentant avec attention les salons de Mme du Deffand, de Mme d'Épinay, de Mme Necker, de Mme Récamier, il pousse plus avant, dans la société des femmes, sa connaissance des hommes ; il découvre des mobiles qui ont la finesse, la fragilité et la sûreté d'une horlogerie de précision. Tantôt, en s'asseyant dans les conseils des puissants de ce monde : Frédéric II, Bismark, William Pitt, Talleyrand, il s'assure que les relations entre les peuples ne sauraient se juger avec les principes de la vie ordinaire, du commerce entre individus. Il se persuade que la politique extérieure des mains pleines n'a malheureusement rien de commun avec celle des mains nettes. Il constate qu'il est des cas où l'ingratitude peut devenir une vertu d'État, où la force qui manque est suppléée par la patience et la ruse. L'amour de la patrie est une flamme qui purifie tout. Vérités cruelles qu'il y a autant de courage que de clairvoyance à apercevoir à l'âge des illusions généreuses. Ajoutez que des livres sur le Tonkin, l'Océanie, les îles du Pacifique, et de nombreux voyages en Europe et en Amérique, témoignaient assez qu'il connaissait et reconnaissait l'importance de plus en plus rapide que prennent à notre époque les questions coloniales. Ainsi les penseurs, les femmes, les hommes d'État illustres prenaient M. Paul Deschanel à leur école, et les voyages achevaient de le former. Cette longue et brillante préparation aurait pu ne nous donner qu'un littérateur et un économiste.

Orateur né, il allait bientôt agir sur les hommes assemblés. Dès ses premiers discours s'affirme une maîtrise sûre d'elle-même. Il touche à tous les sujets : à la flotte, aux relations extérieures, à l'agriculture. A mesure que son crédit et son autorité grandissent, les questions qu'il traite sont plus générales. Il est l'un des champions du centre ; il parle sur la direction et le programme d'une politique modérée ; il voudrait la formation de deux grands partis, comme en Angleterre. Enfin, à partir de la grève de Carmaux, le parti socialiste trouve toujours devant lui M. Deschanel, en adversaire loyal, qui le combat avec une bravoure et un succès croissants. Nul mieux que lui, peut-être, ne connaît à la Chambre les théories socialistes ; il les a étudiées, approfondies. On le voit à l'abondance et à la précision des citations qu'il donne, des chiffres qu'il apporte. On le vit surtout à la séance mémorable du 10 juillet 1897. Il avait l'honneur de répondre à M. Jaurès, si éloquent, si redoutable. C'est le cas d'emprunter à Gibbon sa comparaison fameuse entre William Pitt et Fox. L'élégant et solide yacht venait se heurter contre le gros bateau noir à charbon — à charbon de Carmaux — de M. Jaurès. Ce fut un beau spectacle que cet abordage! Le gros bateau n'eut pas l'avantage et le yacht hissa le grand pavois.

M. Paul Deschanel sert la cause philanthropique autrement que par des discours. S'il a à la Chambre de nombreux partisans, plus nombreuse encore est la clientèle qu'il s'est faite au dehors. Personne n'encourage et ne patronne mieux les institutions de mutualité, de coopération. Voilà de la bonne besogne sociale qui rend inutile l'intervention de l'État et où chaque individu trouve son compte. Ce n'est pas une œuvre de froide justice, de pitié dédaigneuse : il y entre un peu de cette chaleureuse et fraternelle charité sans laquelle, comme dit l'apôtre Paul — saint patron de M. Deschanel, — on n'est qu'une « cymbale retentissante ».

M. Deschanel a désormais le savoir et le pouvoir. Faut-il regretter que ses fonctions l'enlèvent aux luttes quotidiennes ou se réjouir qu'elles le mettent dans la précieuse impuissance d'épuiser trop tôt son crédit? Il est de cette classe d'hommes que Mazarin appelait « heureux », c'est-à-dire toujours à la hauteur de leur rôle, et qui portent bonheur à ceux qui les choisissent ou les élisent. Jusqu'ici la destinée s'est appliquée à réaliser les paroles par lesquelles Quinet saluait sa naissance : « Voilà le premier-né de la proscription! Qu'il soit le bienvenu et reçoive aussi nos vœux. Puisse-t-il voir bientôt la terre promise. Nous le saluons comme l'Espérance. »

JOSEPH GALTIER.

LA "MENSUR"

Définissons ce mot, tout d'abord.

La *mensur* est le nom spécial qui désigne le duel entre étudiants allemands.

On sait combien ces sortes de rencontres sont fréquentes, de l'autre côté du Rhin. Les échos, parfois, nous apprennent qu'un étudiant teuton vient d'être condamné à six mois ou à un an de forteresse pour avoir, d'un coup de rapière, tué son adversaire dans une *mensur*. L'un d'eux, qui

Peu à peu, les étudiants allemands ont abandonné le costume spécial sous lequel les représentent encore quelques gravures. De leur accoutrement ancien, qui leur donnait un faux air de reîtres, ils n'ont guère conservé que le cordon en sautoir et la casquette plate (Muetze) avec ou sans visière, dont la forme et la couleur varient selon les différentes corporations. Mais des âges révolus ils ont gardé la barbare coutume de se taillader



Un duel à Heidelberg.
(Cliché de la maison Edm. von Koenig, Heidelberg.)

appartenait à l'Université de Giessen, envoya *ad patres*, voici quelques années, un de ses camarades. La chambre des punitions (Strafkammer) lui infligea la peine de deux ans de forteresse.

De tels dénouements, des fins de rencontre aussi tragiques, heureusement, sont très rares.

On aurait tort d'en conclure pourtant que la *mensur* est un duel pour rire, un jeu. C'est un jeu dangereux. La rapière (Schlaeger) dont se servent les étudiants pour combattre n'a rien qui ressemble à un couteau à papier. Si dans les *Kneipen* (réunions où les étudiants traitent des affaires de l'Association) le président frappe pacifiquement de la rapière la table, pour réclamer le silence ou diriger les toasts, la *Schlaeger*, épointée, est fort capable, maniée par les combattants, de causer de graves blessures. Elle entaille à merveille, et pour des mois, souvent.

le visage à coups de rapière, pour un oui, pour un non, quand ce n'est point pour le seul plaisir d'en découdre.

Cette humeur batailleuse, vous la rencontrerez dans les vingt-deux villes universitaires de l'Allemagne, de la plus petite à la plus grande, de la plus humble à la plus fameuse. Mais nulle part autant, je crois bien, qu'à Gœttingen et, surtout, à Heidelberg.

Le bon Saintine, qui n'a fait que traverser Heidelberg, écrit dans *le Chemin des écoliers* que « de toutes les folies d'ici-bas, le duel est aujourd'hui la plus illogique et la plus stupide ». Cet homme aimable ajoute aussitôt : « Eh bien, à Heidelberg, je me suis presque réconcilié avec le duel. Les étudiants de cette ville, fort susceptibles sur tout ce qui touche au point d'honneur, à la suite d'une querelle, d'un démenti, d'une rivalité d'amour, endossent tout d'abord leur

habit de combat. Cet habit de combat rappelle assez bien l'armure des anciens chevaliers, sauf qu'au lieu de fer on y emploie la laine, la corde, la bourre et la filasse; on les plastronne, on les capitonne du haut en bas; on leur met des brassards et des cuissards d'étoupe, du coton dans les oreilles et par-dessus les oreilles, ne laissant à découvert qu'une petite partie de la joue gauche ou de la joue droite, à leur choix. Ainsi caparaçonnés, on arme les deux adversaires d'un sabre épointé, et chacun s'escrime de son mieux à qui fera à l'autre une légère entaille, joue gauche ou joue droite.

« Ramenée à ces règles de modération et de savoir-vivre, la lutte, je l'avoue, ne m'inspire plus la même horreur. C'est simplement le duel de deux matelas entre eux. »

Le mot est joli, assurément, mais ce n'est qu'un mot. On le verra tout à l'heure; Saintine, pour n'avoir passé à Heidelberg que quelques heures, a été superficiellement renseigné.

Il a bien dit, par exemple, les causes le plus souvent futiles de ces duels entre étudiants. La *mensur* est réglée par un code spécial dont certains articles sont curieux. En principe, il y a *mensur* lorsqu'un différend, de quelque ordre que ce soit, éclate entre étudiants de la même *Burschenschaft* (société de compagnonnage) ou du même *Korps* (corporation) ou entre étudiants d'une « Burschenschaft » et d'un « Korps » qui vivent en bonne intelligence. On ne s'imagine pas à quel point les étudiants allemands, qui seront plus tard notaires ou pasteurs, calmes et bedonnants, poussent le respect des convenances et de l'étiquette à l'Université, dans la rue ou à la brasserie. Qu'un étudiant oublie d'en saluer un autre, ou le bouscule, même par inadvertance, en passant auprès de lui, il y a provocation, il y a matière à duel. L'affaire est vite conclue. L'offenseur et l'offensé, qui ne cherchaient que l'occasion de manier la rapière pour tout de bon, se rencontreront à l'un des jours fixés pour la *mensur*.

A Heidelberg, où j'ai longtemps vécu, les duels ont lieu les lundis, mercredis et jeudis pour les *Burschenschaften*; les mardis et vendredis pour les *Korps*. Les querelles se vident généralement à la fin des semestres — le semestre d'hiver commençant au milieu d'octobre, pour se terminer au milieu de mars, — le semestre d'été allant du milieu d'avril au milieu d'août.

Les étudiants d'Heidelberg se rencontrent dans la grande salle réservée d'une *Gasthaus*, d'une auberge qui porte pour enseigne : *Zur Hirschgasse*. « A la rue du cerf », Un magnifique dix-cors, peint sur fer, orne la façade de l'auberge. Je revois toujours cette maison. Elle est située hors de la ville, de l'autre côté du Neckar, la dernière d'une rangée d'avenantes villas, surplombant la route qui mène à Neckargemünd, ce village charmant où le consul de Grèce vend du vin de son pays. Accotée à l'un des versants de la *Philosophenhoche* (colline des philosophes) qui termine une ramification de l'Odenwald, l'auberge se cache dans la verdure des platanes, des tilleuls et des noyers, dans la verdure plus sombre des sapins. Elle fait presque face aux ruines du célèbre château, brûlé dans l'incendie du Palatinat. On y accède par un sentier où, toute la belle saison, chantent mille oiseaux. Mais les bandes d'étudiants qui s'engouffrent dans la « Gasthaus » pour assister à la *mensur* ne les écoutent guère. Aux jours de duels, les étudiants de Heidelberg, sentimentaux, amoureux des clairs de lune, ne rêvent que balafres et jolis coups de rapière.

Aux murs de la haute et vaste salle où, tout à l'heure, tinteront les épées, des rapières et des trophées sont accrochés.

Les étudiants sont là — au premier rang, ceux de la corporation ou des corporations dont l'honneur est engagé. Tous portent — car c'est fête — leurs insignes de gala. Aux autres rangs, les étudiants des diverses associations et les quelques invités qu'une rare faveur a admis dans l'enceinte sacrée.

Et voici les combattants. Ils quittent leurs vestes; on les rembourre, on les caparaçonne, suivant l'expression de Saintine : on leur entoure le cou d'une cravate aux mailles d'acier. Les yeux sont protégés par un fin treillis métallique. Seul de tout le corps, le visage reste à découvert; c'est lui que frappera la rapière, maniée non comme l'épée, la pointe en avant, mais de façon à décrire de vastes cercles à hauteur d'homme, pour entamer les joues, le front, le crâne.

— Allez !

Les aciers brillent, s'entre-choquent, vibrent longuement. Oh ! voici qu'une égratignure apparaît sur le front de l'un des adversaires, à la naissance des cheveux. Le sang coule, en mince filet. Mais cela n'est rien, l'honneur n'est point satisfait; il faut une balafre sérieuse, une véritable entaille. La voici justement, près de la tempe, d'un coup bien donné : une blessure qui sera longue à guérir et dont la cicatrice se verra toute la vie. Allons ! il y a de beaux jours encore pour l'iodoforme et le salol !

Le combat cesse, on panse le vaincu, on s'empresse amicalement autour de lui, tandis que le vainqueur reçoit les félicitations de ses collègues — comme, au Palais-Bourbon, l'orateur fameux qui regagne son banc.

Ce n'est pas fini. La salle, libre après ce premier duel, va se remplir pour une deuxième, une troisième *mensur* peut-être, jusqu'à ce que soient lavées dans le sang, avec méthode, les provocations.

Disons-le tout de suite : le vaincu est aussi fier d'avoir reçu une blessure que son adversaire de l'avoir causée. C'est particulièrement hideux, mais c'est très bien porté, d'un chic suprême,

d'avoir beaucoup d'entailles. J'ai vu des étudiants dont le visage était littéralement couturé de cicatrices. Les Allemands, en particulier, apprécient fort de telles marques de courage et la servante de brasserie, la *Kellnerin*, réserve son plus gracieux sourire, ses baisers et ses caresses à celui dont la figure est le plus balafrée. Les jeunes filles du meilleur monde et les femmes de la belle société font comme la *Kellnerin*, — avec plus de réserve, mais une égale admiration.

Est-ce bien là le duel entre deux matelas dont parle complaisamment Saintine ? Sans doute il est rare qu'il y ait mort d'homme. Mais enfin ! Bismarck, alors qu'il était étudiant à la vieille Université hanovrienne de Gœttingen, coupa, dans une *mensur* (il se battit plus de vingt fois, il est vrai) le nez d'un étudiant qui devait devenir, si je ne me trompe, archevêque de Cologne.

Et Guillaume II, l'empereur allemand, faillit faire sauter d'un coup de rapière, à Bonn, l'oreille droite dont s'enorgueillissait à juste titre son adversaire. Le chirurgien eut toutes les peines du monde à la recoller. Il n'est pas d'étudiant allemand qui ne vous conte cela avec orgueil.

La police autorise-t-elle donc ces scènes de sauvagerie qui ne sauraient nous réconcilier, nous, avec le duel? Non, mais elle tolère la *mensur*. C'est un vieil usage qu'il semble convenu de respecter dans l'Allemagne de fer. Parfois, lorsque le combat a été suffisamment meurtrier, que l'un des adversaires a failli y rester, le recteur de l'Université fait procéder à une descente de police dans la salle de *mensur*. On saisit quelques paires de rapières en bon état, qui retourneront à la corporation au bout de six mois. Elles sont rouillées et sont dès lors censées ne plus servir. Mais on ne prend pas les étudiants allemands sans rapières. Le recteur le sait mieux que personne. Il n'agit ainsi que pour la forme et continue à fermer les yeux, à laisser se battre les étudiants. Ne s'est-il point battu lui-même, jadis, quand il étudiait à Berlin ou à Leipzig, à Tübingen ou à Breslau? C'est ce qui le fait indulgent à cette jeunesse batailleuse.

Ce n'est pas un recteur qui supprimera la *mensur*. C'est affaire au Temps. Peu à peu des mœurs plus douces pénétreront dans les Universités allemandes. Elles y ont pénétré déjà. Il est, à Heidelberg, des associations auxquelles leurs statuts interdisent formellement le duel : citons la *Palatia* et la *Wingolf*. Deux associations sur vingt, et davantage ! C'est peu, mais le tour des autres viendra peut-être. Ne s'est-il pas fondé récemment, un peu partout en Allemagne, des associations qui, sans être, comme la *Wingolf* et la *Palatia*, chrétiennes ou catholiques, se sont donné pour règle de travailler à supprimer le duel ?

ERNEST BEAUGUITTE.

John Ruskin

Les grands vieillards s'en vont. John Ruskin, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-un ans à Coniston, dans le Lancashire, était le seul critique d'art vraiment digne de ce nom et le plus grand prosateur de l'Angleterre. Artiste, écrivain, réformateur, prophète, il a été un des hommes qui ont exercé le plus d'influence sur les idées de leur temps et de leur pays. Il était le fils de l'un des plus gros négociants de Londres, qui réalisait des bénéfices considérables dans l'importation des vins et menait de front les affaires commerciales et la passion des Beaux-Arts. Dès que le jeune Ruskin eut atteint l'âge de quatre ans, il accompagna son père dans les excursions que celui-ci était obligé d'entreprendre à la fin de chaque automne, à travers les châteaux du Royaume-Uni pour garnir de nouveau les caves de la haute aristocratie britannique qui se vidaient avec une inquiétante rapidité, du temps des rois Georges IV et Guillaume IV et pendant la première moitié du règne de la Reine Victoria. Ce commerçant avisé, qui était en même temps un père de famille plein de sollicitude, profitait des tournées annuelles où il allait recueillir et au besoin stimuler les commandes de son opulente clientèle, pour faire admirer à son fils les merveilles artistiques accumulées dans les galeries des vieilles résidences seigneuriales d'Angleterre.

Cette initiation précoce porta ses fruits. A peine sorti de l'Université d'Oxford, où il avait obtenu d'éclatants succès, le jeune Ruskin, qui venait d'obtenir le prix de poésie anglaise, trouva du premier coup sa voie sans l'avoir cherchée et fit une révolution dans la critique d'art.

Un article de Revue que John Ruskin avait écrit pour venger Turner des attaques du *Blackwood Magasine* ne tarda pas à prendre les proportions d'un fascicule qui devint lui-même un volume suivi bientôt d'une série qui se continua d'abord sous le même titre et prit ensuite de nouvelles rubriques, mais ne changea pas de sujet. Telle fut l'origine des *Peintres modernes*, des *Sept Lampes de l'architecture* et des *Pierres de Venise*. Ruskin a lancé la peinture anglaise dans de nouvelles voies. Il a encouragé de tout son pouvoir le mouvement *préraphaélite* qui n'était pas autre chose qu'une réaction contre la froideur conventionnelle du style classique et le sentimentalisme précieux et maniéré qui était à la mode à la fin du XVIII^e^ siècle. Jamais critique d'art n'exerça une dictature plus illimitée. Ses arrêts étaient sans appel. Un mot de lui suffisait pour rendre à un artiste mort la place qui lui était due ou pour faire la fortune d'un artiste vivant. Il a vengé Turner des odieuses attaques qui lui avaient été prodiguées par les critiques incompétents et passionnés ; il a découvert Fra Angelico et il a remis au premier rang le Tintoret qui depuis de longues années était tombé dans un discrédit immérité.

Très malheureux dans sa vie privée, Ruskin, qui avait cruellement porté la peine d'un mariage mal assorti, rêvait d'assurer le bonheur du genre humain. Il voulait abroger les anciennes lois de l'économie politique pour les remplacer par des lois d'Harmonie et d'Amour entre les diverses classes de la société. On n'a voulu voir que les exagérations d'un apôtre et d'un prophète qui, pour faire apprécier à ses disciples recrutés parmi les héritiers de l'aristocratie britan-

nique les difficultés du travail manuel, leur a enseigné à balayer les rues des villes et à casser des pierres sur les grandes routes ; mais il n'en reste pas moins certain qu'un homme qui, pour mettre sa conduite en harmonie avec ses principes, s'est dépouillé d'une fortune personnelle de quatre millions, au profit d'établissements de science ou de philantropie, a donné à ses contemporains une preuve indiscutable de sa bonne foi et mérite le respect de la postérité.

G. LABADIE-LAGRAVE.

Une vieille eau-forte sur Voltaire

L'iconographie nous a souvent révélé les traits du célèbre patriarche de Ferney, dans des tableaux et des gravures nombreuses très connus des amateurs; voici cependant une bien curieuse eau-forte gravée en 1780, deux ans après la mort de Marie-François Arouet, marquis de Voltaire. Elle constitue une très vieille et remarquable étude de la physionomie du philosophe pendant les dernières années de sa longue existence si mouvementée.

Dans une lettre adressée à M^me^ Necker qui lui demandait de recevoir le grand artiste Pigalle, chargé par les Encyclopédistes de sculpter sa statue dont les frais étaient couverts par une souscription ouverte entre tous ses admirateurs, Voltaire traçait de lui-même un portrait aussi peu flatté que flatteur. On y songe involontairement en examinant la gravure que nous avons sous les yeux. « J'ai soixante-seize ans, et je sors à peine d'une grande maladie qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. M. Pigalle doit, dit-on, venir modeler mon visage ; mais, Madame, il faudrait que j'eusse un visage; on en devine à peine la place, mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin si mal collé sur des os qui ne tiennent à rien ; le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est pas coquetterie, c'est la pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état... »

Certes, Voltaire n'était pas beau, et dans les traits du vieillard au déclin de la vie on perçoit sans peine la débilité des premiers jours de son enfance, débilité telle, dit la chronique, qu'on ne put le baptiser que neuf mois après sa naissance; mais il avait aussi conservé sur le parchemin de sa peau toutes les marques de la hardiesse et de la vivacité de son esprit. Chacun des portraits si différents qui garnissent l'eau-forte de 1780 nous le fait voir dans ses états d'âme les plus variés. On y retrouve l'épicurien de sa jeunesse, le sceptique révolté, le critique aux cinglants sarcasmes, l'embastillé résigné mais ironiste au point de remercier spirituellement le Régent, après son élargissement, d'avoir bien voulu continuer à se charger de sa nourriture en lui offrant une pension réparatrice, mais aussi le priant de ne plus se charger à l'avenir de son logement. Nous y découvrons aussi le philosophe et penseur banni de France, et le gentilhomme de la chambre du Roi, momentanément bien en cour. Puis c'est le chambellan du Grand Frédéric, mordant, acerbe, supportant péniblement les avanies de son royal ami.

Regardez cette tête dépourvue du bonnet de nuit ou de la perruque, avec ses cheveux non frisés tombant lamentablement le long du visage; n'est-elle pas dessinée là pour nous rappeler l'anecdote suivante dont il fut le héros un peu burlesque, à Berlin en 1752, lorsqu'avec Maupertuis, d'Argens, Algarotti, il était l'hôte et le commensal du « Salomon du Nord », son ami le roi de Prusse.

S'étant un matin trouvé indisposé, Voltaire n'avait pas voulu accompagner Frédéric II et sa cour à Potsdam. Il se livrait donc aux douceurs du « farniente », paresseusement enroulé dans les draps, enfoui sous les couvertures jusque par-dessus les oreilles, lorsqu'il fut brusquement tiré hors du lit et jeté tout à coup au beau milieu de la chambre, pêle-mêle avec les draps, les couvertures, traversins et oreillers.

C'était par le fait de la femme de charge du château, vigoureuse Poméranienne qui, venant reprendre le linge des lits pour le changer, n'avait pas remarqué le long, maigre et léger corps du philosophe caché sous les couvertures. M. de Voltaire se dépêtra le plus rapidement possible de tout ce fatras et apparut soudain, comme un cadavre ressuscité, aux yeux de la femme de charge qui, effrayée, appela à l'aide de toutes ses forces. Notre philosophe, ahuri lui-même, faillit être battu d'abord par le mari de la femme de charge, travaillant dans les pièces voisines. On s'expliqua bientôt, et l'auteur de *La Henriade* put, enfin seul, se remettre de sa brutale émotion, et procéder, un peu à contre-cœur peut-être, à sa toilette matinale forcée.

Deux expressions nous frappent cependant d'une façon particulièrement intense dans toutes ces physionomies variées du dictateur de la pensée en Europe à la veille de la Révolution française : celle des lèvres et de la bouche, et celle des yeux. Sourires narquois, remplis de malice, de finesse et quelquefois de brutalité, « hideux sourire » classique, moue dédaigneuse, lèvres bienveillantes exprimant la bonhomie dernière du patriarche de Ferney, aussi bien que lèvres de l'épicurien et du sceptique, toutes les expressions y sont reproduites de saisissante façon. Et ces yeux où percent tous

les états d'âme de l'illustre écrivain ! On comprend assurément, après avoir examiné cette eau-forte, le portrait qu'a tracé de lui le philosophe anglais Moore qui le visita dans sa retraite de Ferney pendant les dernières années de sa vie.

« Les yeux les plus perçants que j'aie vus de ma vie sont ceux de Voltaire, âgé maintenant de quatre-vingts ans. On découvre à la fois sur sa physionomie de génie, la pénétration et une extrême mobilité de sentiments.

« Le matin, il a l'air inquiet et mécontent, mais cela s'efface graduellement, et après le dîner il paraît assez enjoué. Cependant, une teinte d'ironie n'abandonne jamais sa figure, on peut toujours l'observer dans ses traits, soit qu'il sourie ou qu'il fronce le sourcil...

« Le matin n'est pas un temps favorable pour visiter Voltaire. Il ne peut souffrir que ses heures d'étude soient interrompues, cela seul suffit pour le mettre en colère. D'ailleurs, il a souvent quelques dispositions d'esprit à quereller, soit qu'il souffre des infirmités inséparables de la vieillesse, soit pour toute autre raison. En un mot, il est toujours moins bien disposé dans cette partie du jour que dans toutes les autres... »

Et encore, Moore ne le dépeint-il pas d'une façon charmante. « Lorsqu'il est entouré de ses amis et animé par la présence des femmes, il semble jouir



MARIE. FRANÇOIS. AROUET DE. VOLTAIRE. (1)

Né au mois de Février 1671 le plus grand Philosophe que la France a produit il était tellement enfermé de la chambre de lui autour de la tête, il mourut en 1778.

(1) Il y a là une erreur en ce qui touche la date de la naissance de Voltaire. C'est en 1691, et non en 1679, qu'est né le philosophe.

de la vie avec la sensibilité de la jeunesse. Son génie, dégagé alors des entraves de l'âge, brille et sème des observations fines, les traits heureux, empreints souvent d'une ironie délicate... »

« Avec ses inférieurs, écrivait-il enfin, Voltaire paraît sous un jour très favorable; il est affable, humain et généreux pour ses tenanciers et pour tous ceux qui dépendent de lui; il aime à les voir prospérer, et s'occupe de leurs intérêts particuliers avec l'attention d'un patriarche... »

Nous retrouvons aussi sans peine, dans quelques-uns de ces portraits si finement gravés, le généreux protecteur de la nièce du grand Corneille, le défenseur des Sirven, Lally-Tollendal et de bien d'autres opprimés. Ne reconnaît-on pas enfin dans le vieux marquis représenté assis, au bas de la gravure, le défenseur qui se reprocha le moindre de ses sourires pendant tout le temps qu'il lutta pour faire rendre justice à la famille de l'infortuné Calas?

En un mot, cette gravure n'est ni un pamphlet ni une caricature, bien qu'elle ne nous représente pas Voltaire sous les traits d'un Adonis, mais c'est un document vécu, car elle est destinée à nous rappeler d'une façon très complète, les traits de : Marie-François Arouet de Voltaire.

Né au mois de février 1679, le plus grand philosophe que la France a possédé, il était gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, auteur de la Henriade; *il mourut en 1778.*

Cette eau-forte n'est malheureusement pas signée, mais elle offre un intérêt iconographique d'une grande valeur, car elle fut gravée au lendemain même de la mort de Voltaire, survenue trois mois après son retour triomphal à Paris, lors de la fameuse représentation d'*Irène* en 1778.

Le grand académicien était « mort étouffé sous des roses ».

LE FURET.

L'Inferno

« Lieu terrible et pierreux, malaisément productif et assez mal peuplé », ainsi s'exprimait au xv^e^ siècle, en parlant de la cité de Gimel, Jacques de Monceaux, seigneur de Bar.

Gimel en ce temps guerroyait, tantôt contre les Anglais, tantôt contre ses voisins, et supportait des sièges; ses coseigneurs se plaisaient aux coups de main, plaçant le succès au-dessus de la morale, selon les idées de Philippe de Commines et du sire de Lescun, des sages cependant.

Deux châteaux fortifiaient la ville. L'un d'eux, qui en défendait la base, a complètement disparu; ses linteaux, ses fenêtres à meneaux, ses cheminées de granit aux grossières moulures sont encastrées çà et là dans les murs des chaumières. En lui empruntant des matériaux de construction, les paysans l'ont peu à peu démantelé. De l'autre château, il ne reste plus que des ruines informes et un donjon branlant qui domine encore le village.

L'homme passe vite et, sans attendre que l'œuvre du temps s'accomplisse, il détruit. S'il édifie, c'est souvent sur des ruines; on retrouve partout les traces de ses luttes, de ses passions, de ses haines.

Gimel est aujourd'hui un pauvre bourg de la Corrèze, dont les beautés étranges et le pittoresque commencent à être connus et appellent tous les ans des visiteurs de plus en plus nombreux. C'est une des curiosités de la France centrale.

Aux alentours, le pays a conservé un peu de l'aspect « terrible et pierreux » qui avait frappé le seigneur de Bar. Le torrent ceint toujours le promontoire sauvage où le village est accroché. Il le borde d'un côté en une inflexion gracieuse, murmurant doucement sous les aulnes, à travers les cailloux et les mousses. Mais à l'autre versant du promontoire les eaux s'écroulent tout à coup dans une profonde échancrure, écumantes et pleines de clameurs.

En se penchant sur un vieux pont enguirlandé de lierre, qui enjambe le torrent tout juste au-dessus de la cascade, on domine cette affreuse déchirure où l'eau s'engouffre et se précipite d'une hauteur de 40 mètres. L'éternel mugissement de cette belle chute, le « saut », comme on l'appelle, emplit la gorge, l'embrun qu'elle dégage s'élève dans les airs et souvent, aux jours de soleil, le visiteur est nimbé par l'arc-en-ciel.

Après un orage, le spectacle est d'une tragique horreur; une trombe d'eau s'engouffre et s'écroule entre les noires parois d'un rocher, où elle se déchire, se broie; des chocs formidables ébranlent le promontoire qui supporte le village.

Lorsqu'on est placé plus bas, et en face, sur une pente, la cascade se déroule avec tous les accidents du roc qui l'entravent et l'obligent à se diviser en trois bonds prodigieux avant de s'étaler et de s'abîmer dans un gouffre.

Après avoir quitté l'abîme, le torrent fuit sous les aulnes et les prunelliers, mais bientôt le sol lui manque de nouveau subitement. Ici la cascade est gracieuse, elle roule le long d'une paroi, en un couloir naturel, d'où son nom de « rodole » en patois limousin. Mais si la blanche gerbe se dessine avec grâce, le paysage qui l'encadre est du plus sauvage caractère. C'est un vaste entonnoir entouré de falaises abruptes d'où s'échappent quelques arbres accrochés au roc, qui se penchent, frissonnants et comme effarés, sur le gouffre noir où elle semble être allée mourir.

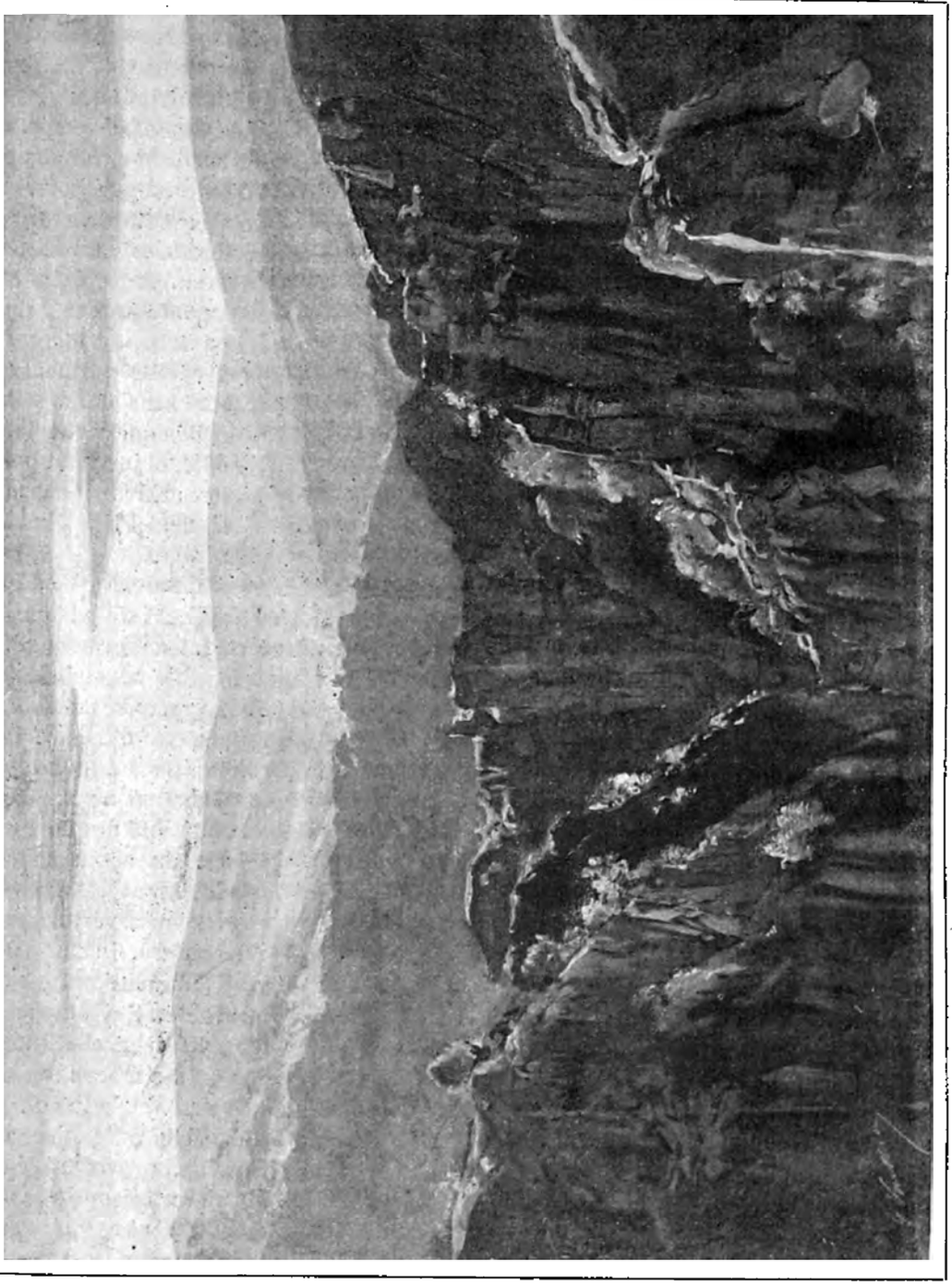
Mais la masse écumante a repris sa course et un troisième abîme s'est ouvert devant elle. Là elle glisse sur une haute paroi en formant une nappe d'une éclatante blancheur, et de nouveau elle s'évanouit en une sombre cuve de granit.

Après ces éblouissantes apothéoses dans la

radieuse lumière, ces effondrements en des abîmes d'épouvante, le torrent disparaît dans les noirceurs de « l'Inferno ». C'est bien l'enfer, le « lieu terrible et pierreux » du seigneur de Bar.

De toutes parts les pentes qui accompagnent les sinuosités de ce sombre défilé se hérissent de roches violâtres, tigrées de soufre, plaquées de taches livides. Çà et là s'ouvrent les couloirs latéraux, précipices encombrés de blocs, de rochers et de châtaigniers noueux qui dévalent et moutonnent.

Un promontoire, muraille de pierre, coupe l'abîme ; à sa cime s'élève un campanile ruiné, enguirlandé de lierre ; au-dessous, sur la paroi, s'ouvre une étroite caverne. C'est là que vécut et mourut saint Dumine, un guerrier du temps de Clovis devenu anachorète.



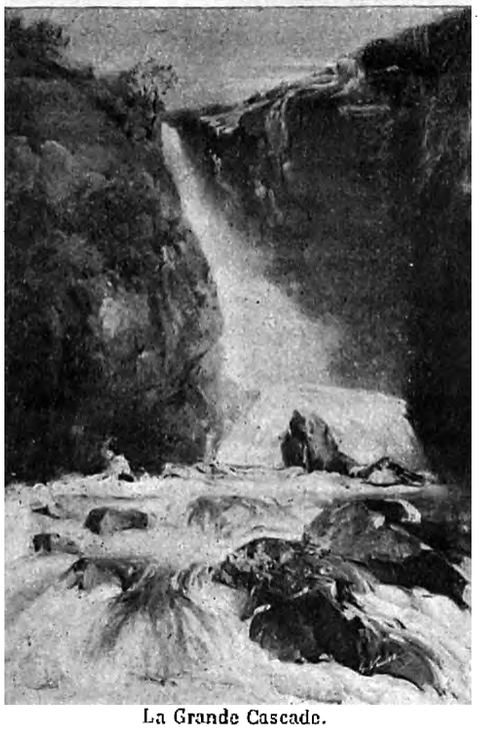
L'INFERNO.

La légende raconte que saint Dumine, fils d'une riche famille, avait embrassé le métier des armes. A la mort de son père, il avait quitté le service du roi pour se retirer auprès de sa vieille mère qu'il consolait. C'était vers le temps où, sur les bords de la Vienne, une biche d'une merveilleuse grandeur sortit tout à coup d'un bois et indiqua un gué que le roi Clovis cherchait ; c'était aussi vers le temps où, pour éclairer sa marche nocturne, un globe de feu s'alluma miraculeusement au sommet de l'église de Saint-Hilaire de Poitiers.

L'ennemi étant devenu menaçant, Dumine avait repris son épée pour rejoindre l'armée de Clovis dans la plaine de Vouillé, où le roi des Wisigoths trouva la défaite et la mort.

Son devoir accompli, le guerrier s'empressa

d'accourir auprès de sa vieille mère, mais un parti d'ennemis l'avait saisie et emportée. Après bien des péripéties, Dumine la retrouva, mais morte et les mamelles coupées. Il faillit devenir fou de désespoir. Mais comme il était très pieux, il invoqua les consolations divines, prit le cilice et voyagea. Il visita successivement Rome et Jérusalem. Puis, on ne sait comment, il devint l'errant des solitudes de Gimel et choisit l'étroite grotte du rocher de Braguse, dans l'Inferno, où il s'établit.



La Grande Cascade.

Au sommet du rocher, il édifia un pieux oratoire. Au XII^e^ siècle, cet oratoire abritant son tombeau fut rebâti et devint une église paroissiale. Les femmes n'y avaient point accès, raconte Bonaventure de Saint-Amable dans les *Annales du Limousin*. Et d'ailleurs, leur rôle à Braguse fut toujours néfaste, disent les vieilles légendes. D'après la tradition, une des cloches du campanile s'étant détachée, avait roulé sur la pente et était tombée dans le gouffre, au bas des roches. A grand'peine on était parvenu à la retirer et on avait presque atteint la chapelle en la hissant lorsque des femmes, voulant aider les travailleurs, tirèrent aussi sur les câbles. Mais, tout à coup, se prenant à rire aux éclats, elles lâchèrent prise et la cloche, de nouveau, roula dans le gouffre, où elle disparut à tout jamais.



La Redole.

Maintenant, la chapelle est abandonnée; c'est la chapelle des tombes solitaires, car son clocheton, béant comme un grand orbite vide, s'ouvre sur des sépulcres épars. Çà et là parmi les ronces, les orties, le lierre rampant, gisent des pierres tombales rongées par le lichen, ornées encore de grandes croix héraldiques. C'est là que les hauts et puissants seigneurs de Gimel venaient dormir leur dernier sommeil. L'écusson des Lentilhac, un des leurs, rougit encore les murailles de la chapelle abandonnée. C'est l'écusson des ruines: on le retrouva dans les débris d'une salle de vieux château, il fleurit dans une chapelle de l'église du bourg. Écusson rouge, sanglante image, fleur d'amour, ou fleur de haine, éclose dans le sang des combats et dont les longs jours écoulés n'ont pu flétrir l'ardent éclat. Sous la Terreur, les vieux tombeaux du promontoire furent profanés Les cadavres qui reposaient depuis des siècles sous le campanile solitaire furent arrachés de leurs sépulcres, et durant des années les ossements blanchirent sous le soleil et sous les averses.

Depuis ce temps, Braguse inspire l'effroi aux profanateurs. Ils n'osent, le soir, s'y aventurer, craignant les fantômes qui le peuplent. Des plaintes étouffées montent du torrent, disent les paysans, du torrent qui regarde étrangement à travers les branches.

Dès que vient le crépuscule, et jusqu'au petit jour, les arbres décharnés chuchotent les prières des agonisants.

Cette chapelle déserte que les âmes troublées peuplent de visions eut des jours de splendeur et fut en grande vénération dans tout le Limousin. Elle abritait les reliques que le guerrier anachorète avait rapportées d'Orient. Deux des reliquaires qui les renfermaient ont échappé au vandalisme et à la cupidité des époques mauvaises. Ils appartiennent à la fabrique paroissiale de Gimel et sont conservés au presbytère.

La châsse, du XII^e^ siècle, œuvre de Limoges, est une véritable merveille. Ses émaux brillent d'un vif éclat et les sujets qui ornent ses faces montrent une rare entente de la composition. Le buste reliquaire de saint Dumine, provenant également du pieux trésor de la chapelle, est en argent repoussé, doré aux cheveux et à la barbe. Il porte sur la poitrine les armes des Gimel en argent émaillé. Un des seigneurs avait fait façonner ce buste en métal précieux et de grandeur naturelle pour enfermer le crâne du saint.

L'abandon est venu pour le promontoire vénéré; il atteint les choses comme il atteint les êtres. Dans la chapelle profanée, dont les pierres une à une roulent dans le torrent, les pèlerins ne pénètrent plus dévotement aujourd'hui, mais la ronce épineuse rampe sur le seuil de la vieille

porte romane mordue par les gelées, et seul le vent d'hiver y passe en hurlant.

En considérant le présent, en évoquant le passé, on fait là de tristes réflexions sur les destinées, et la ruine la plus modeste parle le même langage décevant que les restes des plus magnifiques monuments de l'antiquité.

Mais la nature fleurit toujours pour nous comme une espérance, même sur les tombeaux, et dans le tragique abîme de l'Inferno, que d'heures délicieuses j'ai passées par les matinées du printemps ou de l'été ! Car, tout au fond, les rayons du soleil filtraient en pluie d'argent, les oiseaux chantaient dans les branches et les fleurs entr'ouvraient leurs calices où perlaient des gouttes de rosée.

Combien j'aimais m'y recueillir aux premières heures du jour! Les soirs, il semble, ont des langueurs maladives, ils sont brûlants, fantastiques parfois; les premières clartés du jour naissant restent pour moi idéalement pures.

« Les feuilles tombent des grands hêtres... m'écrivait, ces jours derniers, un ami habitant une solitude. Ce soir, elles bruissent étrangement sous mes pas... Elles se plaignent, on dirait. Ne seraient-elles point tout à fait mortes? Le soleil est couché, l'ombre est venue et, dans ce bois où le vent souffle, il me semble entendre la symphonie... la *Symphonie fantastique* du grand Berlioz. »

Moi, ce jour-là, au matin, j'écoutais chanter au fond de l'Inferno. Je voyais un rayon filtrer entre deux cimes et venir franger de rose l'écume d'une cascatelle; puis, un merle sautilla un instant dans la mousse, siffla et disparut. Et combien c'était frais, doux et reposant !

En ma rêverie, j'évoquais la nymphe qui s'entretenait avec Numa Pompilius dans la grotte sacrée où l'eau de la cascade « à la robe ourlée d'écume, au voile flottant de vapeurs irisées », prenait pour lui l'apparence d'une jeune femme. La nymphe Egérie avait une voix de cristal, musicale et divine, qu'accompagnaient les vagues murmures de la forêt.

Je songeais à cette eau courant devant moi sous les feuilles. « C'est, me disais-je, la fille des nuées, la grande exhalaison de la terre, la grande haleine de la mer qui vient caresser nos montagnes, rafraîchir nos bruyères, filtrer mystérieusement dans le granit. La voici s'égouttant d'une roche, miroir discret où s'abreuvent les oiseaux.

« Elle suit maintenant, avec lenteur, les sinuosités de la pente, recueillant les gouttelettes qui frissonnent sous les brins d'herbe et les fleurs et se détachent une à une en perles irisées. Puis elle gazouille dans les prés, sa vie s'accentue, elle a des violences, elle éclabousse les roches. Parfois elle sommeille un instant, comme lasse, entre les berges, en des coins de mousse. Mais ce calme est trompeur; la voici grondante, en fureur, il semble, soufflant le roc, ébranlant la montagne, s'écroulant pleine de clameurs et de mugissements, éblouissante, formidable en cet Inferno où j'ai pénétré.

« Elle ira au loin s'endormir dans l'immensité d'azur pour reprendre le cycle éternel et mystérieux des choses d'ici-bas.

« Mais, gouttelette bénie caressée par les fleurs, ruisselet où s'abreuvent les oiseaux, torrent hautain, cascade éblouissante, rivière épanouie, elle aura passé, toujours féconde, apportant la vie, le charme et la gaieté partout et jusque dans cet abîme de l'Inferno, dans ce lieu terrible et pierreux où j'aime tant venir ! »

GASTON VUILLIER.

La femme est d'autant plus religieuse qu'elle est pauvre, l'homme ne le devient que quand il est riche.

TABLEAU

Je le vois un matin d'été, je ne sais quand,
Debout, prêt à sortir, heureux d'être en toilette,
Tandis que, relevant à demi sa voilette,
Sa mère est inclinée et veut lui mettre un gant.

Il est là qui sourit. Je l'entends, il babille;
Il regarde, les yeux brillants, ses beaux habits;
Gaîment il bat du pied sur les fleurs du tapis,
S'admirant, se trouvant plus joli qu'une fille.

Et comme il reste fier, pourtant, d'être un garçon !
Mais le voici ganté. Non, car un doigt rebelle
N'entre point. « Tiens ! dit-il en jasant de plus belle
Il n'a pas, celui-là, sa petite maison. »

EMILE BLÉMONT.

L'AIGLE ET LE LIMAÇON

Sur une haute cime, à côté de son aire,
L'aigle rencontre un jour le hideux limaçon.
Surpris, le fier oiseau du maître du tonnerre :
« Toi, lui dit-il, ici ! Mais, de quelle façon
As-tu pu t'élever de la terre
Et parvenir sur ce roc escarpé ?
Sans ailes et sans pieds, c'est extraordinaire ! »
L'autre répond : « Rien n'est plus simple : J'ai rampé ! »

FRÉDÉRIC BATAILLE.

FLEUR DE L'AME

Pour nous charmer, Dieu créa sur la terre
Les fraîches fleurs qu'en mai nous respirons :
Rose et lilas, pervenche et primevère,
Myosotis, muguets et liserons.

Et c'est pour vous une vive allégresse
De les aller cueillir, jeunes amants,
Ces doux présents d'une ineffable ivresse
Que l'on échange entre mille serments.

Mais ces trésors charmants de la nature
Durent, hélas ! l'espace d'un seul jour;
Seule, une fleur du temps brave l'injure
Et ne meurt pas : cette fleur, c'est l'amour.

EM. FOUQUET.

LA MAISON DE SAINT LOUIS

Parmi les divers surnoms qu'on a proposé de donner au siècle qui agonise, je m'étonne qu'il ne se soit encore rencontré personne pour le désigner du nom du siècle de « la manie pénitentiaire ». Je m'explique: il est curieux de remarquer que c'est surtout aux époques de liberté relativement plénière qu'on s'est attaché à la recherche, à la vénération, presque au culte de tout ce qui a trait aux prisons, ces sombres bâtisses au fond desquelles pourrit tant de paille humide et gémissent tant de malheureux, non sous le poids du repentir, mais sur l'impossibilité d'une évasion libératrice.

A peine avait-on commencé de démolir Mazas que des centaines de curieux se disputèrent l'honneur d'acquérir une de ces lourdes portes massives qui ont joué un certain rôle dans l'histoire du parlementarisme français... Puis ce fut le tour de Sainte-Pélagie, sur les ruines de laquelle le père Goujon — autre « duc d'En-Face » — pleure ses dernières larmes de restaurateur déchu; la Grande Roquette va solliciter bientôt les convoitises des « cellulomanes »; enfin, il n'est pas jusqu'à la Bastille, l'ancêtre, qui n'ait suggéré à certains une reconstitution assez ridicule, près du pont Sully, de quelques-uns de ses moellons retrouvés lors du percement du Métropolitain.

Pendant qu'on était en si bonne voie rétrospective, un archéologue, M. Al. Gayet, attaché au Musée Guimet, a voulu faire mieux que tous, et, au cours d'un voyage en Égypte, il s'est mis avec toute l'ardeur d'un Croisé à la conquête d'un lieu saint: la maison où saint Louis fut détenu après la bataille de Mansourah en 1250.

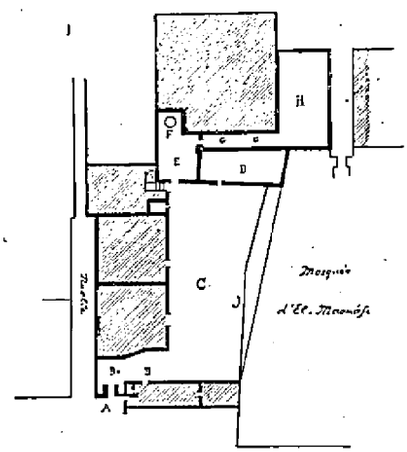
Vous vous souvenez du récit de Joinville, ce reporter aussi royal que loyal: après que son roi eut sauté à terre pour échapper au péril de voir son vaisseau coulé à fond par les Sarrasins, il fut amené, « pasmé par la fort menuison » (dysenterie) par Geoffroy de Sargines jusqu'au village, où, bien que défendu vaillamment par Sargines, « comme li bons vallez deffent le hanap son signour des mouches », il fut pris. On le transporta dans une maison et « on le coucha au giron d'une bourgeoise de Paris », presque comme mort, et on pensait, ajoute Joinville, qu'il n'irait pas jusqu'au soir (1).

(1) Ce passage de Joinville est contredit, du tout au tout par les historiens arabes. Le plus célèbre de tous, Makrisi, qu'a traduit M. Gayet, rapporte, dans un long récit fort détaillé, qu'après la bataille de Fareskour où la chevalerie française perdit 10 000 hommes, — les pertes totales des Croisés s'élevaient à 70 000 combattants tués ou blessés — saint Louis entouré de ses gentilshommes, se retira sur une colline désignée encore aujourd'hui sous le nom de *kom-es-Salam* — la colline du Salut — et que, cerné de toutes parts, il dut se rendre après un combat acharné.

Les Sarrasins usèrent, envers leur prisonnier, de ruses et de cruautés; pour lui faire signer la négociation de sa délivrance, ils le menacèrent de lui faire mettre les *bernicles*, sortes d'ancêtres de la double boucle, de diabolique mémoire... Mais le bon roi ne se laissa pas intimider.

Ses entrevues avec les émirs, envoyés du *Soudan*, aboutirent au payement d'un million de besants d'or, qui valaient cinq cent mille livres, pour prix de sa rançon.

La maison où fut détenu le roi de France existe encore, mais les siècles ont passé sur elle et il a fallu toute la science archéologique de M. Gayet pour retrouver cette vénérable masure au milieu de constructions sordides. A l'époque de la seconde croisade, cette maison était la demeure du *Cadi* Ibn-el-Loqman, *Kateb-in-Chah* (secrétaire en titre) du sultan el-Mélek-es-Saleh Ayoub.



Maison de saint Louis à Mansourah.

A, porte sud. — *BB*, corridor. — *C*, cour. — *D*, première salle de l'ancien palais. — *E*, pièce connue sous le nom de cachot. — *F*, djoub (oubliette). — *GG*, corridor. — *H*, cachot véritable. — *J*, mur de séparation.

Située à l'extrémité d'une ruelle qui débouche sur une place morne, à côté de la mosquée d'El-Maoûafi (cheik vénéré de Mansourah), bâtie à l'époque même où les Croisés s'avançaient vers la ville, elle a été presque enterrée par le surélèvement du sol; des bicoques grossières se sont accroupies autour d'elle, d'autres terrasses se sont élevées sur les primitives et servent de refuge à des pêcheurs.

La maison du Cadi était jadis l'une des plus remarquables de Mansourah et comprenait dans son enceinte la majeure partie des masures et des ruelles qui aujourd'hui l'environnent. Telle qu'elle subsiste, elle a deux portes, l'une à l'est, obstruée par un mur boueux, l'autre au sud, qui était autrefois l'entrée principale.

Après avoir franchi la porte sud A, on pénètre dans un corridor B, de 4 mètres de long sur environ 1m,50 de large. Puis on se trouve dans une cour C, de 50 mètres carrés de superficie, à droite de laquelle un mur irrégulier J délimite un enclos adjacent à la mosquée d'El-Maoûafi. En face, au fond, D est une première salle qui donne à gauche sur une autre salle importante E dans laquelle est situé un *djoub* (oubliette) qui,

d'après la tradition arabe, aurait servi de cachot à saint Louis ; les Croisés ayant tenté de faire évader le roi par un souterrain creusé sous la maison, le prisonnier aurait été précipité dans le *djoub*, sur l'ordre de Chadjaret-ed-Dor, esclave favorite de Saleh Ayoub.

Mais cette salle est peu probablement le vrai cachot et n'est indiquée comme tel par les guides que parce qu'il est presque impossible de pénétrer par un couloir obscur et étroit G jusqu'à une autre salle H, aux murs épais rendant impossible tout essai d'évasion. Cette dernière pièce, tellement remplie de décombres qu'on peut à peine y tenir debout, serait la vraie cellule du prisonnier royal. Du reste, on se souvient à Mansourah d'une visite faite en 1845 par un prince français, Mgr le duc de Montpensier sans doute, lequel entra avec respect dans cette pièce, sembla méditer longuement et se baissa pour emporter religieusement une pierre parmi tous ces débris, comme s'il se fût agi d'une relique.

Tant de souvenirs doivent-ils disparaître et la France, que cette humble demeure intéresse au point de vue patriotique, doit-elle la laisser tomber en ruines ? Il n'est que temps de s'y intéresser, avant qu'un écroulement fasse disparaître à jamais ces murs augustes.

Il faut aussi empêcher les *fellahs* de prendre, sous prétexte d'extraire des décombres une poussière salpêtrée qui servira d'engrais à leurs champs, les ossements des cimetières du temps des croisades, ossements qui proviennent des campements de Jean de Brienne et des divers champs de bataille marquant l'itinéraire des croisades.

M. Gayet a fait soigneusement refermer les fosses, mais d'ici peu la dévastation les atteindra à nouveau. Sur son initiative, aidé de notre confrère M. Albert de Ricaudy, rédacteur en chef de *l'Écho du Public*, un comité s'est formé, une œuvre plutôt, qui a pour mission d'assurer la conservation des souvenirs du temps des croisades et de donner une sépulture aux os de ceux qui sont morts pour la défense de leurs croyances. Les plus grands noms de l'aristocratie française, tels que Mgr le prince Henri d'Orléans, M. le comte Boni de Castellane, Mme la duchesse d'Uzès, Mme la comtesse de Turgot, les personnalités littéraires et artistiques les plus connues, telles que MM. Henri de Régnier, Jean Rameau Edmond Haraucourt, Jules Claretie, Benjamin Constant, Falguière, Paul Ginisty, etc., ont eu à cœur de contribuer, par leur adhésion bienveillante, à l'édification d'une crypte et d'une chapelle annexées à la maison d'Ibn-el-Loqman. La présidence de l'œuvre a été acceptée avec une bonne grâce parfaite par M. le vicomte Henri de Bornier, de l'Académie française. Tant de souvenirs se rattachent à cette glorieuse période de notre histoire que nombreux sont les appuis accordés à cette nouvelle croisade archéologique, pacifique et par-dessus tout éminemment française, qu'a entrepris de prêcher M. Gayet qui, détail piquant, se trouve être le compatriote de saint Bernard.

Léon Passuré.

CE QUE DISENT LES CATHÉDRALES

A l'une des récentes soutenances de thèses de doctorat en Sorbonne, un candidat, M. Émile Mâle, a pris pour sujet *l'Art religieux au XIIIe siècle*. C'est la première fois que la question est traitée avec cette ampleur, cette sûreté, cette méthode, et ce travail marque une date dans l'histoire de la critique artistique de notre pays.

Il mérite qu'on en parle et qu'on le fasse sortir du cercle trop restreint des érudits et des spécialistes.

Y a-t-il intérêt à cette vulgarisation ? Certes oui. C'est un des attraits principaux des voyages et des excursions que le pèlerinage aux cathédrales des cités que nous traversons, et l'on admire ces monuments gigantesques des âges passés. Or, on les admire sans les comprendre : le livre de Mâle donne la clef des énigmes devant lesquelles les touristes passent sans les soupçonner. Il est donc bien désigné pour fortifier nos admirations artistiques en les éclairant.

Il faut savoir que les artistes du moyen âge ne firent pas de l'art pour l'art, et il est nécessaire de se pénétrer d'abord de leur esthétique spéciale.

La cathédrale, par son ensemble et par toutes ses parties, est un symbole.

Écoutez la définition de Hugues de Saint-Victor :

— La cathédrale est un catéchisme bâti et sculpté.

Qu'est-ce à dire ? Cela signifie que ce monument de granit, loin d'être la masse silencieuse et inerte qu'elle nous paraît, est éloquente, édifiante, et nous dit mille choses qu'il est utile que nous sachions encore entendre et comprendre.

Tout en elle a un sens caché. C'est la méconnaître que de se contenter devant elle de ses apparences ; il faut en pénétrer l'esprit, sous peine de se résigner à l'ignorer, à la considérer comme lettre morte.

Il reste à expliquer et comment et pourquoi ces pierres parlent.

Pourquoi ? Parce qu'au moyen âge la foule est ignare et ne sait pas lire. Eût-elle des livres, les livres étaient tous écrits en latin ; il fallait être clerc pour déchiffrer le grimoire. Les artistes eurent pour rôle et pour mission de le traduire aux yeux du peuple en symboles sensibles,

visibles, statues, vitraux, ornements, représentations de toutes sortes. Ce sont autant de réponses aux questions qui préoccupaient l'âme populaire, l'histoire du monde, son commencement, sa fin, les préceptes de la loi morale, la ligne de conduite à tenir dans la vie, les espoirs à concevoir.

En un mot, toute la philosophie du moyen âge, toutes ses croyances, toutes ses espérances, toutes ses aspirations, toutes ses illusions, toute sa piété éclatent pour nous aujourd'hui encore dans les cathédrales que nos pères ont transmises aux siècles.

Comment? Quelques exemples le feront comprendre.

Interrogeons ces colosses de granit, les cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Tours, Notre-Dame de Paris, et écoutons ce qu'ils vont répondre.

Qu'est-ce que le monde matériel, la Nature? C'est le symbole de la volonté de Dieu. Si les cieux chantent sa gloire, la terre crie et étale ses volontés. Le monde est un livre immense où chaque mot recouvre une pensée de Dieu.



La Résurrection de la Vierge et son couronnement (Notre-Dame de Paris).

L'ornementation des cathédrales est variée, fournie, poétique; des fleurs, des oiseaux, des animaux semblent être restés accrochés aux angles de tous les piliers. Ils ne sont pas purement décoratifs : ils sont un enseignement, ils recommandent des vertus et divulguent des dogmes.

Le bœuf veut dire douceur; le lis marque l'innocence; le langage des fleurs est né devant l'autel. La colombe? c'est l'Église. Son bec? c'est l'emblème de la prédication qui sépare l'orge et le froment, à savoir les maximes de l'Ancien Testament de celles du Nouveau; ses pieds sont rouges, parce que les pieds de l'Église baignent dans le sang des martyrs.

Le hibou ou nycticorax? c'est Jésus-Christ, qui s'est enfoncé dans les ténèbres des Gentils. Bref, le monde matériel est une perpétuelle figure du monde moral. Voilà pourquoi tant de fleurs et de bêtes ornent la vieille cathédrale.

Quittons le monde physique pour le monde spirituel et moral.

La première loi de l'humanité, c'est qu'il faut travailler pour vivre. La cathédrale le dit, le crie par toutes ses pierres, car elle représente des symboles de travail et de science qui rappellent aux fidèles d'avoir à exercer l'énergie qu'ils ont reçue du ciel.

Elle célèbre le travail manuel, et ses bas-reliefs qui figurent les occupations de la campagne selon les saisons sont de véritables calendriers illustrés, à l'usage des laboureurs. Il faut aussi travailler par l'esprit, apprendre, savoir. C'est ce que disent tant de statues symboliques, la Dialectique (cathédrale de Laon), l'Astronomie (Sens), la Grammaire (Chartres), la Philosophie, toutes avec leurs attributs fixes qui servent à les reconnaître.

Du monde intellectuel, passons au monde moral : la cathédrale prêche toutes les vertus et l'horreur des vices, dont elle offre des figures hideuses. Conformément aux indications précises que leur fournissaient la théologie et le clergé, d'après les Pères de l'Église et d'après les autorités les plus respectées, la *Somme* de saint Thomas ou le *Miroir* de Vincent de Beauvais, les artistes ont figuré toutes les vertus et leurs contraires dans le granit des églises, et quand vous irez par exemple à Amiens ou à Notre-Dame de Paris, vous les verrez : l'Idolâtrie courbée devant un singe, le Désespoir qui se tue d'un coup de couteau, l'Avarice qui ferme son coffre, la Luxure qui s'attiffe, l'Orgueil qui fait cabrer son cheval, la Lâcheté qui fuit devant un petit lapin.

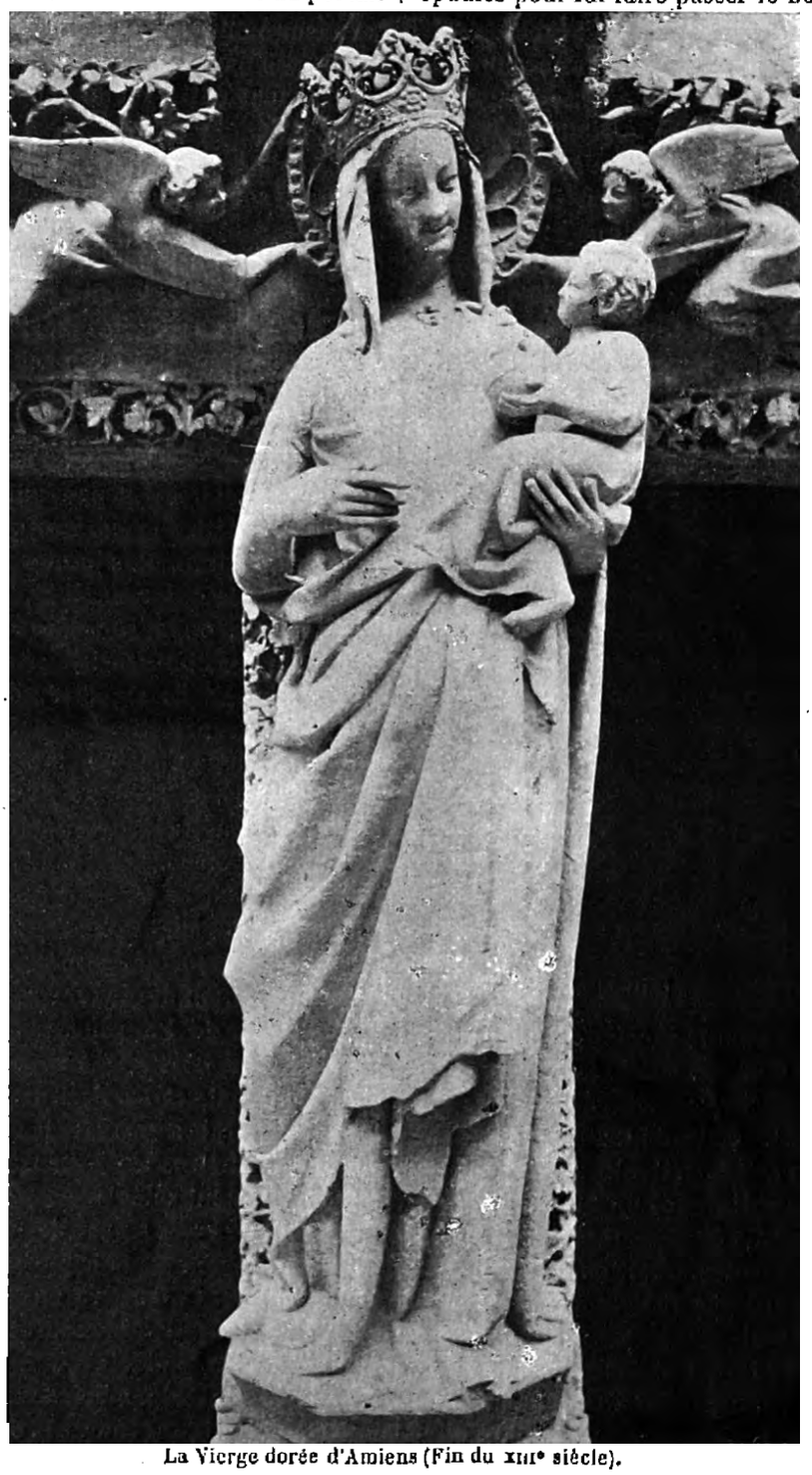
Voilà toute la psychologie du chrétien. Il nous reste à demander à nos pierres ce qu'a fait l'humanité depuis qu'elle existe, et ce qu'elle deviendra.

Elle va nous le dire, et sa réponse est celle que faisait la philosophie de l'époque; elle est tirée des Écritures. La cathédrale est la traduction du catéchisme.

Dans l'imposant cortège des statues de granit, voici toute l'humanité en marche, depuis le principe, depuis les premières pages de l'Ancien Testament.

Les voici tous, les Patriarches et les Rois, Melchisédech, Abraham, Moïse, tous représentés comme des précurseurs du Christ. Voici les prophètes qui l'ont annoncé, reconnaissables à leurs attributs,

Jérémie, Daniel, Osée, Zacharie, Isaïe qui prédit la descendance de Jessé : de là tant d'arbres de Jessé, qui s'étalent et s'étirent parfois sous forme de Galeries des Rois, comme au-dessus du portail de Notre-Dame de Paris, qui porte non pas, comme on croit, les rois de France, mais les rois de Juda issus de Jessé.



La Vierge dorée d'Amiens (Fin du XIII^e siècle).

Voici tous les Évangiles, figurés dans la pierre, la Nativité, les Bergers, les Mages, les Noces de Cana, la Tentation, la Transfiguration, l'Entrée à Jérusalem, la Passion, la Résurrection, tout cela sculpté ou peint non pas pour le sujet lui-même, mais pour son sens caché et à titre de symbole édifiant. Par exemple, regardez la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris : il y a là une Nativité bien expressive ; Marie et Joseph se taisent, se recueillent, et l'Enfant Divin est couché, non dans une crèche, mais sur l'Autel de la religion nouvelle qu'il va créer : c'est la Nativité non de Jésus, mais de l'Église.

Voici toute l'histoire de la Vierge Marie, et voici tout le cortège des Saints dont la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine a résumé l'histoire. Dans les cathédrales, ils sont légion : c'est saint Eustache à qui Dieu enlève sa femme, volée par un pirate, ses enfants, dévorés par un lion et par un loup, et qui bénit le Seigneur ; c'est saint Georges, qui tue le monstre pour délivrer la fille du roi de Silène, pareil à quelque chevalier du Graal, dont il a toute la bravoure ; c'est saint Christophe, le géant qui porte le Christ sur ses épaules pour lui faire passer le fleuve ; c'est saint Jacques, soutenant par les pieds un pendu injustement condamné. Toute l'histoire de saint Jean, de saint Paul, vous la lirez sur la pierre ou sur le verre.

Ainsi le peuple ne pouvait ignorer les saintes Écritures, qui lui étaient racontées par les « ymaiges » des cathédrales. Ignorera-t-il tout de l'antiquité profane ? Mais elle n'est pas absente. La cathédrale de Lyon nous montre Aristote portant sur son dos, à quatre pattes, la courtisane Campaspe ; Virgile, qui a prédit le Christ dans une *Eglogue*, est à Caen ; Esope a fourni des motifs à Amiens ; partout, on voit la Sibylle Erythrée et neuf autres. Ovide sert à la propagation du dogme ; l'histoire de France aussi inspire les artistes ; Reims a gardé l'image des rois de France ; le baptême de Clovis, l'histoire de Charlemagne, les Croisades, la vie de saint Louis sont quelques-uns des épisodes que l'on trouve sur les murailles des vieilles églises.

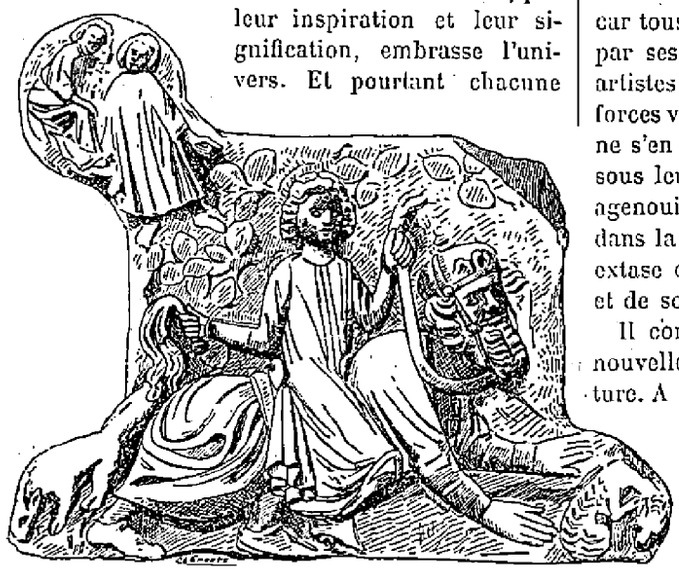
Celles-ci ne racontent pas seulement le passé. Elles nous instruisent de notre avenir. Elles disent comment le monde finira, et elles racontent, d'après Jésus dans l'Évangile et saint Jean dans l'Apoca-

lypse, le dernier terme de l'histoire et le Jugement dernier, le drame solennel du dernier jour.

Par delà les âges futurs, les sculpteurs ont mis à leur histoire de l'humanité le rayonnement final du Paradis. Voilà, en substance, ce qu'on peut lire sur les flancs de nos cathédrales de France. C'est une somme formidable. Elles sont l'Encyclopédie de toutes les préoccupations d'une époque dont elles reflètent l'âme elle-même.

Victor Hugo a écrit : « Le moyen âge n'a rien pensé d'important qu'il ne l'ait écrit en pierre. » Il ne savait pas si bien dire, car il ne soupçonnait pas tous les secrets et toutes les richesses de la symbolique chrétienne.

L'ensemble de nos cathédrales de France, par leur inspiration et leur signification, embrasse l'univers. Et pourtant chacune



Aristote et Campaspe (cathédrale de Lyon).

garde bien sa physionomie : celle d'Amiens est Messianique, celle de Paris exalte la Vierge, celle de Laon célèbre les Sciences, celle de Bourges est consacrée aux Saints, celle de Reims glorifie la Patrie. Toutes, dans cette particularité locale, ont une portée encyclopédique et un sens universel.

Que d'enseignements elles nous donnent, et de quel vif éclat, ainsi considérées, elles illuminent l'âme française du XIIe siècle ! Comme ces générations furent idéalistes !

Quel mépris de la forme matérielle, puisqu'ils ne l'estiment et ne l'aiment qu'en tant qu'elle recouvre un symbole, un sens secret, et qu'ils veulent toujours reconnaître l'esprit derrière la lettre !

Mais, surtout, quelle foi solide et sûre, et comme ce travail d'Émile Mâle renouvelle nos idées relativement aux artistes d'antan ! Victor Hugo admira, sans la comprendre, l'étonnante fantaisie des artistes et des sculpteurs du moyen âge ; il en chanta l'indépendance, le caprice orgueilleux et libre d'entraves, dégagé de la liturgie, et il proclama la liberté de l'architecture. Non, l'architecture n'était pas libre. Le clergé, qui commandait ses cathédrales, imposait les sujets de l'ornementation et les voulait en conformité avec les traditions séculaires de la théologie et de la symbolique chrétienne, qui est une écriture. Huysmans l'a vu dans son roman, poétiquement conçu, mais scientifiquement confus, *la Cathédrale*. Là, dans cette obligation pour l'artiste de respecter la pensée des fondateurs, est la garantie de la grandeur sublime de cette architecture, qui n'exprime pas une pensée individuelle, mais bien la pensée tout entière d'un peuple et d'un âge de l'humanité.

Par delà les barrières des siècles, la cathédrale apparaît comme une immense nef dont les arcs-boutants sont les rames et sur laquelle la cité peut s'embarquer tout entière sans crainte. Elle est l'image du monde, elle explique le mystère de la destinée, elle résume toute l'âme de son temps ; car tous ont travaillé à son achèvement, le peuple par ses ouvriers, les riches par leurs dons, les artistes par leur génie ; elle a absorbé toutes les forces vives de son temps, et les morts eux-mêmes ne s'en désintéressent pas, puisqu'ils la peuplent sous leurs dalles armoriées qui les représentent agenouillés, les mains jointes, continuant à prier dans la foule qui prenait là, dans la commune extase de sa piété, conscience de sa forte unité et de son harmonie sociale et morale.

Il convenait de signaler, de vulgariser cette nouvelle interprétation de notre vieille architecture. A Paris, à Chartres, à Bourges, à Tours, à Sens, à Laon, à Rouen, à Châlons-sur-Marne, à Troyes, à Reims, à Beauvais, à Amiens, à Clermont-Ferrand, à Bayeux, à Dol, au Mans, à Albi (et ce ne sont là que quelques-uns de nos nombreux sanctuaires), des cathédrales admirables, et pour l'exécution et plus encore pour l'inspiration, font l'envie de l'Europe, qui n'a nulle part un pareil trésor artistique à montrer. Que serait-ce, sans les dégâts et les destructions qu'ont causés les accidents, les guerres, les révolutions et plus encore, peut-être, les restaurations d'architectes maladroitement zélés !

Là est une grosse part de nos richesses d'art, celle dont nous pouvons le plus glorieusement nous enorgueillir : la matière méritait qu'on lui consacrât un travail de nombreuses années comme celui d'Émile Mâle, et que les résultats de ce travail fussent répandus dans la masse, où ils détermineront un courant d'admiration esthétique, et une orientation nouvelle vers les sanctuaires que la foi de nos pères a légués à notre scepticisme.

LÉO CLARETIE.

Si le monde n'avait pas de soupirs, le monde étoufferait.
(ALPHONSE DAUDET.)

La nature humaine est la même partout : partout elle recherche avidement les éloges de l'opinion et les aisés de la vie, quels qu'ils soient. Il n'est point de théâtre pour l'ambition, et l'on sait qu'il se fait autant de brigues pour la première place du village que pour la première de l'État. —

LOUIS VEUILLOT.

UN COMPLOT

Huit heures sonnent ; la grande porte de l'Ecole primaire s'ouvre ; on entend au loin résonner sur le pavé durci par la gelée les pas menus d'enfants courant et trottinant pour arriver plus vite.

En effet, elles arrivent les mignonnes, emmitouflées dans leurs manteaux ; leurs mains rougies par le froid tiennent à grand peine le cartable.

Peu à peu les voici qui entrent, les manteaux et les fichus sont enlevés ; les mains se réchauffent ; les langues se délient et l'on entend un petit murmure semblable au bourdonnement d'une ruche.

Huit heures et demie. Une à une les élèves se mettent en rangs, s'alignent devant leur classe et entrent en chantant ; ces petites voix fraîches donnent la sensation d'un gazouillis d'oiseaux.

Maintenant les fillettes, debout devant les tables de la classe, attendent, pour s'asseoir, le signal de la maîtresse.

Plus qu'à l'ordinaire leurs yeux pétillent de malice; elles se font de petits signes, se poussent du coude. Que va-t-il donc se passer ? Quel est ce complot ?

Seule une petite brunette reste pensive et triste ; ses joues creuses, son teint pâle lui donnent un air douloureux ; sa physionomie, éclairée par deux grands yeux rêveurs, doux et intelligents, attire l'attention et la rend intéressante. Ses vêtements sont propres, mais sa pauvre robe est usée ; son tablier aux manches trop courtes laisse voir des mains violacées par le froid. Malgré la course qu'elle vient de faire, elle grelotte encore, et pourtant elle ne se plaint pas, trop fière pour laisser deviner sa pauvreté et son chagrin ; car elle connaît plus les larmes que le rire depuis qu'elle a perdu sa mère. Depuis longtemps la chère disparue est remplacée au foyer, et même, dit-on, c'est la quatrième maman que son papa lui donne, et celle-ci est méchante.

La classe enfin commence, et chaque élève ouvre son pupitre. A ce moment, un léger cri se fait entendre ; tous les yeux se tournent vers celle qui vient de troubler ainsi le silence, et de petits rires éclatent devant la surprise et l'émotion que vient d'éprouver la pauvre orpheline ; car c'est bien elle la cause de tout cet émoi ; son visage est devenu tour à tour rouge, pâle, et la mignonne ne sait plus si elle doit pleurer ou s'associer à la gaieté de ses compagnes.

C'est que du fond de son pupitre vient de surgir, comme d'une boîte à surprise, quelque chose de mystérieux qu'une feuille de journal enveloppe. Et le regard de l'enfant va du paquet à la maîtresse, de la maîtresse aux fillettes. Enfin, encouragée par toutes ces rieuses, elle ouvre doucement le papier et en retire tour à tour timidement une robe, un jupon bien chaud, un grand tablier noir d'écolière et une jolie capeline.

Quoi ! toutes ces richesses seraient-elles pour elle ? est-elle le jouet d'un rêve ?

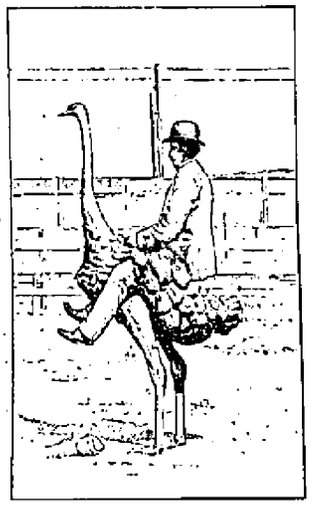
Mais non, elle ne rêve pas; les fillettes, oublieuses pour un instant de la discipline, viennent alors l'embrasser. Ce sont elles les coupables, qui, sans rien dire, se sont cotisées pour venir en aide, par ce vilain froid, à sa discrète infortune.

Cette scène touchante se passait l'autre jour dans une école de Paris, sous l'œil de la maîtresse, complice, elle aussi, de tous ces bons petits cœurs.

Mme D. GUIGUET.

HISTOIRES D'AUTRUCHES

Vous connaissez, comme moi, l'étrange véhicule attelé d'une autruche qui circule autour de la grande pelouse du Jardin d'Acclimatation. Tous nos petits Parisiens y ont pris place pour leur plus grande joie, et, malgré l'inquiétude de leurs mères, tous ils ont eu la tentation d'activer l'allure de leur coursier. Heureusement, le gardien veille et le volatile est pacifique. C'est dommage vraiment de ne pouvoir lancer le gigantesque échassier au galop dans les allées sablées du parc. En effet, si, dans le petit traintrain ordinaire de la vie, cet oiseau se contente de franchir 50 à 65 centimètres à chaque pas, il peut, dans diverses circonstances, lorsqu'il est effrayé par exemple, franchir en une seule foulée un espace de 3 mètres à 4 mètres et demi. Le *Scientific American*, où nous allons puiser les éléments de l'histoire qui suit, estime qu'une allure de ce genre correspond à une vitesse de 45 kilomètres à l'heure, c'est-à-dire la vitesse moyenne de nos plus fougueux conducteurs d'automobiles.



La cavalerie de l'avenir.

Je ne vous rappellerai pas les lieux communs qui ont été débités sur l'autruche ; vous savez qu'on rencontre cet oiseau dans l'Amérique centrale, dans l'Afrique du Sud, que les colons algériens ont essayé de l'élever. Pour compléter ceci, le *Scientific American*, nous apprend que cet animal est si stupide qu'il perd ses œufs en route ou plutôt, pour rester dans le domaine de la vérité scientifique, qu'il commence la ponte avant d'avoir édifié son nid. Et quel nid, encore ! Un trou dans le sable, de 1 mètre à 1m,50 de diamètre, qui contiendra, suivant les circonstances, un seul œuf ou deux, trois, quatre douzaines et plus, car le même nid sert à plusieurs oiseaux. Chaque œuf pèse deux à trois livres et sa contenance équivaut à celle de deux douzaines d'œufs de poule. Les Européens n'aiment pas beaucoup le goût de ces œufs ; encore moins mangent-ils la chair de l'autruche, qui ressemble à celle du dinde, mais est fort coriace.

Dans la Floride les fermiers se livrent volontiers à l'élevage de l'autruche. Une de ces fermes renferme actuellement un de ces oiseaux qui s'est acquis une renommée telle qu'on l'a surnommé « Napoléon ». Comme le grand conquérant dont il porte le nom cet oiseau, a fort mauvais caractère ;

il s'est constitué le gardien des volatiles qui vivent dans son voisinage. Malheur au nègre qui, à la faveur de la nuit, essaye de dérober quelques faisans nombreux dans ces parages. Napoléon exécute toutes les nuits de petites patrouilles dans le parc où il est emprisonné. Lorsque tout est tranquille, il pousse de temps en temps un cri: « Tout va bien », a-t-il l'air de dire. Mais si, au cours de sa ronde, il rencontre quelque sujet d'alarme, il réveille ses compagnons par des « hurlements » formidables et se précipite au-devant du danger. On sait que l'autruche a une force très grande dans le bec et dans les ailes; mais c'est surtout par des ruades qu'elle se défend; elle parvient ainsi à éventrer un cheval. Napoléon est un géant de l'espèce : il mesure plus de 3 mètres de haut; il pèse 400 livres anglaises; estimez quelle doit être sa force. Il se distingue de ses congénères par une certaine intelligence; dans le jour, il est très violent, mais la nuit c'est un véritable démon. Assister le matin à sa sortie du parc constitue une des curiosités du pays. Son gardien, armé d'une fourche, s'évertue; il le pousse, il le frappe et Napoléon, indigné de ce traitement, pousse des cris perçants, lance des ruades de tous côtés en s'acheminant lentement vers la sortie.

Une nuit, les gens de la ferme furent éveillés par un tumulte extraordinaire. C'étaient, mélangés aux cris de colère de Napoléon, des cris de détresse poussés par un être humain. On se précipite, et que voit-on? Éclairé par une lune brillante, un nègre affolé courait en zigzag pour échapper aux atteintes de l'animal furieux. Finalement, l'infortuné atteint la palissade, mais, au moment où il tente un dernier effort pour la franchir, l'autruche lui décoche une ruade qui, pour être mal appliquée, n'en déchire pas moins la cuisse, laissant l'os à nu. La victime était un simple voleur de faisans; pendant longtemps le nègre fut gravement malade, mais la leçon ne fut pas perdue, et les faisans du fermier furent respectés.

On a souvent parlé de l'emploi de l'autruche comme monture. En Abyssinie, les naturels se livrent quelquefois à ce genre de sport. La figure ci-contre montre l'aspect que peut avoir un « cavalier » sur une aussi singulière monture. Hâtons-nous de dire que c'est par subterfuge que cette photographie a été prise. Le cavalier, un correspondant du *Scientific American*, requit le concours d'un domestique ; celui-ci saisit une couverture et la jeta sur la tête de l'oiseau. Pendant ce temps, notre confrère sauta sur le dos de l'autruche; le photographe, qui attendait le moment propice, déclencha son obturateur dès que l'oiseau eut été décapuchonné. Inutile de dire qu'aussitôt l'autruche partit à toutes jambes et que cent pas plus loin le cavalier était par terre, sans accident heureusement. Au siècle prochain, un savant prendra peut-être texte de cette photographie pour prouver que l'autruche était utilisée couramment comme animal de selle.

ALBERT REYNER.

UN RAID BOËR

NOUVELLE

Un choc furieux se produisit; la locomotive avait heurté les pointes des huit rails simultanément.

Alors le monstre d'acier et de feu sembla gémir; on percevait comme des plaintes le déchirement de ses tôles par les huit barres de fer qui pénétraient dans ses flancs, se tordaient sous l'effort prodigieux de cette masse qui s'entêtait à avancer quand même.

Les Boërs, de leurs mains crispées, soutenaient toujours les rails, les obliquant tous dans le même sens.

Le succès couronna leur tactique. La locomotive, ayant sous ses roues des appuis instables (la plupart des tire-fonds avaient été enlevés), s'inclina, déchaussant définitivement ces appuis, et lentement versa sur la droite au milieu des tourbillons de vapeur de sa chaudière éventrée.

L'homme sortait vainqueur de sa lutte avec le léviathan d'acier. Le monstre renversé, à terre, râlait.

A ce moment, la trompe d'Engelbert se fit entendre à nouveau, sonnant cette fois une seule note, désespérée, et les crachements de sa mitrailleuse reprirent rapides, semblant eux aussi appeler à l'aide.

— Vite, au dehors, au secours du frère, s'écria Isabelle.

III

LES CENTAURES.

Quand Engelbert avait aperçu le train blindé, celui-ci n'était plus qu'à un mille de l'entrée du souterrain.

Le Boër tira de sa corne de buffle deux appels pour avertir ses frères et ouvrit le feu.

A cette distance, le tir lui était facile sur un but aussi large, puis il n'avait qu'à pointer, la pièce se chargeant, tirant seule automatiquement, une fois le premier coup parti; aussi, peu de ses obus se perdaient-ils, et sans les blindages d'acier qui revêtaient la locomotive et les trois wagons, le jeune canonnier à lui seul eût pu espérer

mettre en quelques minutes tous ses ennemis hors de combat.

La première voiture du train blindé portait une pièce légère, un petit canon de montagne ; il répondit. Mais Engelbert, son cheval et sa mitrailleuse étaient dissimulés derrière une barrière naturelle de cactus ; les cartouches tirées contenaient de la poudre sans fumée. Les Anglais recevaient une grêle de projectiles, entendaient le fracas des détonations qui les crachaient sur eux, fracas mille fois amplifié par les échos des roches, mais ils ne pouvaient discerner d'où venaient ces coups, où était, quel était l'ennemi. Ils lui répondaient néanmoins, mais au jugé, sans lui faire aucun mal.

Chose qu'ignorait Engelbert, qu'ignorait Isabelle et ses frères, ce train blindé était commandé par Patrick Donedal, le jeune lieutenant de police à cheval auquel jadis, en sa qualité d'Irlandais, les unissait une amitié que douloureusement avait rompu la déclaration de guerre.

Le train blindé, assez maltraité par le tir d'Engelbert, avait enfin disparu à ses coups derrière un repli de terrain.

Patrick Donedal fit ralentir la marche. Il allait descendre avec ses cavaliers et tenter de s'emparer de cette artillerie invisible sur les hauteurs qui, tout à l'heure, à la sortie du tunnel, deviendrait plus gênante encore.

— Avancez doucement, dit-il au mécanicien comme dernière recommandation, afin de ne point arriver de l'autre côté des collines avant que nous-mêmes les ayons franchies en combattant.

Dix cavaliers étaient descendus du train. En selle, ils attendaient l'ordre de leur chef pour partir avec lui à l'assaut des roches.

Patrick Donedal leva son sabre, première partie du signal de départ. Mais son bras demeura en l'air, laissant momentanément le geste inachevé.

A l'entrée du souterrain là-bas, il venait d'apercevoir une silhouette féminine, et dans cette silhouette il avait cru reconnaître Isabelle Rozendaal.

Isabelle, sa Isabelle bien-aimée ! Allait-il donc falloir qu'il passe sur son corps pour rentrer à Vryburg ?

Il connaissait la vaillante jeune fille, elle et ses frères — ses frères devaient être avec elle — tireraient au passage sur le train blindé; la garde du train leur répondrait ; et qui sait si une balle...

Un frisson le secoua à cette pensée. Il eut la vision affreuse de son amie étendue, perdant son sang, morte peut-être, blessée par un des soldats anglais.

Non, il ne fallait point que cela fût possible. On pouvait l'éviter. Il était le chef, il n'avait qu'à donner un ordre.

— Qu'on passe, qu'on passe à tout prix, dit-il au mécanicien, mais sans tirer un coup de feu.

Puis il abaissa son sabre, la pointe tournée vers le sommet des collines, et les dix cavaliers s'ébranlèrent au grand trot derrière lui.

Engelbert vit cette cavalerie arriver sur lui quand elle n'était plus qu'à un demi-mille; avec sa corne, il appela à l'aide, puis rapidement disposa sa pièce pour tirer en éventail à mitraille.

Malheureusement, les ondulations du terrain ne permettaient pas aux projectiles de le balayer tout, comme ils l'eussent fait à la surface d'une plaine rase ; il eût fallu diriger constamment le tir de la pièce, lui faire suivre par des inclinaisons convenables les dénivellations du terrain parcouru par les cavaliers, au lieu de la laisser tirer un peu au hasard, droit devant elle, toujours à la même hauteur. Mais Engelbert, en vrai Boër, n'avait qu'une préoccupation, être à cheval pour recevoir le choc de ces cavaliers.

Combattre à pied, en canonnier surtout, est une anomalie pour ces habitants des savanes, toujours à cheval dès leur plus tendre enfance. Combattre à pied des ennemis à cheval ! Fi donc, ce serait déchoir. Avec un coursier entre les jambes seulement ils se sentent en possession de leurs moyens guerriers.

En selle, il attendit, maudissant presque la mitrailleuse qui, fidèle à son devoir, continuait à cracher la mitraille et, la crachant, l'empêchait de se porter en avant.

Cependant, la première salve, en surprenant les Anglais, avait abattu cinq des leurs ; ils restaient six, parmi lesquels leur chef, Patrick Donedal, et ces six cavaliers, après un détour, s'étant mis hors du champ d'action de la mitraille, chargeaient, gravissant les pentes.

Alors il se passa une chose inouïe ; Engelbert, outré de son inaction forcée, alla à la pièce qui tirait toujours et, de la pointe de son sabre, la culbuta pour pouvoir charger à son tour. Un contre six ! qu'importait à sa bravoure.

A ce moment, par bonheur pour ce héros à la témérité folle, ses frères apparaissaient sur les pentes derrière lui, pressant leurs chevaux dans un galop furieux, venant à la rescousse sabre en main, suivis d'Isabelle sans arme.

Ce fut un choc formidable. Engelbert, en tête, avec une large avance, se rua le premier, seul encore, sur ses six ennemis, et, favorisé par la pente, semblable à un vivant projectile, troua leur rang en son milieu, puis, emporté par son élan, les dépassa. Les fers seuls s'étaient choqués dans cette passe trop rapide, le sang n'avait point encore coulé.

Othon, Guillaume, Pretorius et Maurice arrivèrent ensuite comme la foudre, eux aussi favorisés maintenant par la pente descendante.

Le choc d'Engelbert avait ouvert le rang des Anglais, il en était résulté une répartition inégale des adversaires.

Guillaume, Pretorius et Maurice n'avaient devant eux chacun qu'un ennemi ; Othon, plus à droite, en avait trois sur les bras.

Othon était le géant des géants, le plus vigoureux de cette famille de colosses; cependant, trois adversaires, c'était beaucoup pour lui, car parmi ces trois adversaires figurait Patrick Donedal.

Engelbert, enfin maître de son élan, revenait à la charge; il vit le péril de son aîné et vola à son secours, mais Isabelle fut plus prompte que lui.

Arrêtée à dix pas, la jeune fille avait déployé le lazo attaché à sa selle.

Ce qui se passait devant elle était atroce. Elle venait de reconnaître parmi les cavaliers anglais ce Patrick qu'elle aimait. Il était aux prises avec Othon. Eh quoi! son amant et son frère allaient-ils s'égorger sous ses yeux!

Délibérément, elle lança la longue corde à nœud coulant, puis d'un coup d'éperon fit bondir son cheval.

Enlevé de sa selle par une force irrésistible, celle du lazo qui le ceinturait, lui transmettant à dix pas l'effort du cheval d'Isabelle, Patrick, rudement, mesura la terre et s'évanouit.

Ses hommes le crurent mort.

A ce moment arrivait Engelbert, et les adversaires étaient désormais cinq contre cinq.

Partie égale, semblait-il? Non, car déjà trois des cavaliers anglais avaient éprouvé la supériorité des frères Rozendaal qui leur étaient opposés, les deux autres avaient devant eux les deux plus redoutables de ces centaures.

Privés de leur chef, les cinq Anglais cédèrent à une panique folle. D'un commun accord, ils tournèrent bride et s'enfuirent.

Cependant, Isabelle, pétrifiée, regardait ce corps étendu devant elle, et de grosses larmes tombaient de ses yeux remplis d'horreur par ce spectacle, son œuvre.

Fallait-il donc, ô fatalité, que pour sauver son frère, elle eût tué celui qu'elle chérissait à l'égal de son propre sang!

IV

LA VIEILLE TACTIQUE BOER.

Le chariot aux six paires de bœufs revenait vers la ferme des Rozendaal, accompagné toujours de ses cinq cavaliers géants.

Un cheval portant une selle d'amazone suivait, conduit en main par un des serviteurs cafres.

Isabelle, en effet, se trouvait dans l'intérieur du chariot, cette demeure ambulante et elle se trouvait dans l'intérieur du chariot parce que, dans le chariot, sur un matelas, reposait un blessé, le lieutenant Patrick Donedal.

Isabelle était aujourd'hui l'infirmière de la blessure dont elle avait été l'auteur, une épaule luxée.

— Patrick, me pardonnez-vous? demanda la jeune fille.

— Isabelle, je n'ai point à vous pardonner, j'ai à vous remercier.

Et, sur un geste de douloureuse dénégation de la jeune fille, Patrick reprit avec plus de force:

— Oui, je vous remercie, car vous m'avez tiré de la position la plus fausse dans laquelle puisse se trouver un homme de cœur. Mes serments d'officier de la Reine d'Angleterre m'obligeaient à combattre ceux vers qui allait mon affection, le sang de fils de l'Irlande qui coule dans mes veines me défendait d'aider les oppresseurs de mes frères à être par surcroît les oppresseurs d'un autre peuple. Laquelle écouter de ces deux voix?... « Aujourd'hui, grâce à vous, la question est tranchée; d'ici à la fin de cette guerre je ne saurais plus porter les armes contre mes amis, car... Car je suis votre prisonnier, Isabelle.

La jeune fille ne répondit point aussitôt; enfin elle dit:

— Après la guerre, de part et d'autre les prisonniers seront rendus. Revêtirez-vous encore cette livrée qui... me fait horreur?

Patrick baissa la tête. Un court silence suivit.

Puis la jeune fille, s'animant peu à peu, reprit:

— Et qui sait? Vous êtes notre prisonnier aujourd'hui, mais demain, dans une heure peut-être, nous pouvons succomber, être pris à notre tour; ce sera votre délivrance par... vos amis, les habits rouges comme vous. Et de nouveau alors, ne serez-vous point forcé de lutter pour eux contre nous? »

Patrick avait tressailli à cette perspective, évoquée par Isabelle, d'une attaque possible de la caravane par des forces supérieures qui feraient d'elle à son tour une captive.

Il releva la tête, une résolution grave se lisait dans ses yeux.

— Avez-vous ici, demanda-t-il, ce qu'il faut pour écrire... à mon chef?

— Oui, répondit la jeune fille; et elle désigna la petite table voisine.

— Voulez-vous écrire sous ma dictée; mon épaule me refuse tout service?

— J'écris répondit simplement Isabelle.

Alors, d'une voix grave, Patrick dicta:

« A sir John Methuel, commandant le corps de police à cheval du Bechuana Land.

« Blessé et prisonnier des Boërs, par la présente, moi, Patrick Donedal, donne ma démission d'officier. »

Surmontant son émotion, sa joie immense, Isabelle écrivit; ensuite elle tendit au jeune homme la feuille de papier et la plume chargée d'encre.

Insensible à la douleur que le moindre mouvement causait à son épaule blessée, Patrick signa, radieux du bonheur qu'il voyait rayonner sur les traits de sa bien-aimée, puis il dit:

— Un Cafre pourrait-il porter ceci à Vryburg?

Isabelle lui arracha presque le papier des mains. Elle ne pouvait croire à ce bonheur: son vœu le plus cher enfin réalisé. Cette démission partie,

sans retour possible, alors seulement elle y croirait.

Légère, elle sauta hors du chariot.

— Jupy, dit-elle à un des noirs, prends mon cheval, et porte ceci à Vryburg. Vite !

Et quand elle eut vu le Cafre galopant, désormais trop loin pour pouvoir être rappelé, elle rentra frémissante dans le chariot.

Patrick l'attendait souriant. Rien dans ses yeux n'annonçait le regret de l'acte accompli.

Alors elle se jeta dans les bras du blessé, et chastement ils échangèrent le baiser des fiançailles...

— Isabelle, Isabelle chérie, dit le jeune homme, écoutez-moi, maintenant je puis parler. Que vos frères prennent garde : un parti de cavaliers anglais guette votre retour à la ferme.

Quelques instants plus tard, Isabelle disait à ses frères, instruits par elle de l'embuscade prochaine :

— Allez, si on m'attaque, je saurai me défendre.

Et les cinq Boërs partaient en avant, en éclaireurs, tandis que le chariot poursuivait sa marche lente à travers la plaine, au pas indolent de ses six paires de bœufs...

Une chevauchée rapide conduisit les Rozendaal entre Vryburg et la ferme. Ils allaient, interrogeant le sol du regard, dispersés en fourrageurs sur un mille d'étendue.

Tout à coup, Pretorius arrêta son cheval, frémissant sur ses jarrets tendus de la brusque immobilité succédant au galop.

— Voici des traces ! murmura-t-il en sautant à terre.

Puis il appela ses frères.

Othon, Engelbert, Guillaume et Maurice le rejoignirent et, laissant libres leurs chevaux qui ne s'écartèrent point, tous cinq se penchèrent vers la terre, étudiant des pas nombreux dont, suivant une longue traînée, le sol de la savane, humide en cet endroit, avait conservé les empreintes assez nettes.

L'inspection dura dix minutes à peine, puis les jeunes gens se réunirent.

— Ce sont des Anglais, dit Othon.

— Des Anglais de la police à cheval, renchérit Engelbert ; les empreintes laissées par les fers des chevaux l'indiquent à leurs formes.

— Et ils n'ont point de piétons avec eux, ajouta Maurice.

— Ni de canons, ni de chariots, car des empreintes de fers de chevaux se voient seules, observa Guillaume.

— Ils vont vite, au galop ; la terre est arrachée sur leur passage. Ils sont passés il y a peu de temps, les herbes finissent à peine de se relever là où ils les ont foulées, compléta Pretorius.

— Ils sont une cinquantaine et se dirigent vers la ferme. Tout ceci est écrit sur le sol. Rejoignons-les; ils se détourneront de leur route pour nous poursuivre et Isabelle rentrera à la ferme sans les rencontrer, conclut Othon.,

En un clin d'œil les cinq cavaliers furent en selle, et à toute allure ils s'élancèrent sur ces traces fraîches qui se faisaient de plus en plus visibles, conduisant vers l'Orient.

Une demi-heure plus tard, du haut d'une légère ondulation de terrain, à un mille devant eux, les frères Rozendaal apercevaient une troupe à cheval, celle qu'ils voulaient rejoindre.

Leurs cinq coursiers tremblèrent, arrêtés net dans leur élan furieux, et cinq carabines dirigèrent vers les Anglais leurs bouches menaçantes.

— Feu ! dit Othon.

Une salve, aussitôt suivie du formidable cri de guerre de ces centaures géants, déchira les airs.

Un remous se produisit dans la masse des cavaliers ennemis, et ils tournèrent bride contre leurs adversaires.

Othon, Engelbert, Guillaume, Pretorius et Maurice, sûrs d'avoir été vus, descendirent la pente qu'ils venaient de gravir ; puis, à l'abri d'une riposte possible, ils prirent chasse vers le sud, entraînant les Anglais hors de la route suivie par le chariot.

Ils se montraient une fois de plus fidèles à la vieille tactique boër : fuir pour mieux combattre ensuite.

V

LA FERME ASSIÉGÉE.

La vieille tactique boër avait réussi ; le chariot portant Isabelle et son blessé, puis, peu après, les cinq cavaliers étaient rentrés à la ferme sans coup férir, et maintenant dans cette ferme les Rozendaal se trouvaient assiégés.

Oh ! de loin. Et nul ne se fût douté qu'un cercle d'ennemis entourait la ferme, car depuis cette ferme on n'apercevait que la plaine immense, déserte et silencieuse, tout à l'entour.

Les cinquante cavaliers anglais restaient ou hors de vue, ou embusqués derrière des arbres, rares ceux-là, qui les dérobaient aux regards; ils savaient trop bien que des yeux vigilants, là-bas, derrière les volets clos de cette demeure, silencieuse elle aussi, les surveillaient, et que des carabines à la précision infaillible servaient ces yeux. Ils en avaient fait la dure expérience, car trois d'entre eux déjà avaient été atteints par ces balles meurtrières ; tout ennemi vu à portée de fusil par l'un des frères Rozendaal, par leur sœur Isabelle, la douce Isabelle aussi peut-être, était un ennemi mort.

L'inaction était la règle à la ferme depuis vingt-quatre heures, et cette inaction, cette claustration pesaient à ces natures primitives habituées à la vie au grand air, dans les espaces immenses.

Othon, traduisant le sentiment secret de tous, proposa une sortie.

Pour la seconde fois, la nuit allait venir, une

nuit qu'éclairait une lune magnifique, malheureusement.

— Nous monterons à cheval et foncerons sur ces Anglais. Ils sont dispersés le long d'un grand cercle autour de nous, nous aurons bon marché du peu que nous en rencontrerons, endormis pour la plupart, dit-il.

Aucune voix ne s'éleva pour le contredire, mais il lisait la désapprobation dans les yeux d'Isabelle. Il ajouta, tenant à convaincre sa sœur :

— Puis, ainsi, nous saurons si ces troupes du Transvaal qu'on dit en marche vers Vryburg sont proches, viennent à nous.

— Et moi, que ferai-je? dit la jeune fille, pendant que vous serez au loin, à courir au-devant de ce secours?

— Tu viendras avec nous, sœur chérie; n'es-tu pas aussi bon cavalier que nous tous? Nos corps te serviront de bouclier contre les balles, nos bras sauront te protéger toujours.

— Je sais, répondit Isabelle, je n'aurais point peur avec vous; mais sans moi, que deviendrait ce blessé?— elle montrait Patrick sommeillant étendu sur un matelas à terre — que deviendraient nos noirs serviteurs si vous les abandonnez? que deviendrait cette ferme, le logis de nos pères? Voudriez-vous, continua-t-elle avec plus de force, que notre ami qui, volontairement, a renoncé désormais à nous combattre, tombât aux mains de ceux auxquels il a fait cette injure? voudriez-vous que nos serviteurs devinssent esclaves des Anglais abhorrés? voudriez-vous que cette demeure d'Henry Rozendaal fût souillée par la présence de l'oppresseur de notre race? Non, je ne quitterai point la ferme.

— Nous resterons, répondit Othon.

— Nous resterons, répétèrent ses frères.

Au matin, cependant, Isabelle ressentit un regret de n'avoir point accepté cette sortie proposée par Othon, sortie qu'on eût pu rendre plus complète en emmenant Patrick — on l'eût attaché sur sa selle, — en emmenant les Cafres, à cheval eux aussi, et à laquelle, seul, leur attachement pour ces pierres qui les entouraient les avait fait renoncer.

Les Anglais, désespérant de venir autrement à bout des assiégés, avaient amené de Vryburg un canon, une pièce suffisante pour faire brèche.

Les Boërs répondraient, certes, avec leur pièce à tir rapide; mais que pourrait ce joujou contre son colossal adversaire, à la distance où était placé cet adversaire.

La lutte commença au lever du soleil. Les premiers coups tirés par les Anglais, trop longs ou trop courts, restaient inoffensifs; mais peu à peu la précision de leur tir augmentait, les points de chute de leurs projectiles se rapprochaient; qu'adviendrait-il si l'un deux atteignait les murs de la ferme, trop faibles pour lui résister ?

Enfin les Anglais eurent un coup heureux, pour eux.

A travers les volets clos de la salle voisine de celle où se tenaient les Rozendaal, un obus passa et, rencontrant le mur de fond, éclata.

C'était un projectile chargé à lyddite. La détonation fut effroyable dans cet espace clos : le toit de cette partie de la ferme s'enleva pour aller s'effondrer au loin en pièces, les murs s'ouvrirent, puis se renversèrent; celui qui protégeait les Boërs seul resta debout, mais une grêle de débris s'abattit sur eux et sur le blessé toujours somnolent.

Patrick s'éveilla en sursaut.

— Qu'arrive-t-il? demanda-t-il. Ah! que je souffre !

Et, par un geste instinctif, il porta sa main valide à l'épaule malade.

Isabelle le crut victime d'une seconde blessure.

— Maurice, dit-elle affolée à son frère le plus jeune qui se trouvait à côté d'elle, Maurice, il ne peut rester ici. Il est trop exposé. Ah! je sais, tiens, prends-le dans tes bras et porte-le là.

Par une révélation subite, elle avait compris que le caveau, creusé sous le plancher pour y renfermer au frais les provisions durant l'été, était l'endroit le plus sûr en cet instant terrible.

Elle en ouvrait la porte, invitant son frère à y déposer le blessé.

Si Maurice prenait intérêt au salut de Patrick Donedal, surtout depuis qu'il voyait en l'Irlandais le fiancé de sa sœur, à la vérité le salut d'Isabelle lui était toujours cent fois plus à cœur.

— Toi aussi, sœur chérie, dit-il, dois te mettre à l'abri. Entre dans ce caveau où tu souhaites voir se réfugier Patrick et restes-y avec lui.

Patrick n'avait point voulu tout d'abord céder aux terreurs de la jeune fille; il entendait noblement partager les périls de ses hôtes; mais le salut de sa fiancée importait avant tout.

— A cette condition seule, j'irai là, dit-il.

Et la fière jeune fille, à qui cette perspective de fuir le danger avait arraché un geste de protestation, céda.

Maurice enleva le blessé dans ses bras vigoureux, mais à peine avait-il fait un pas vers le caveau qu'une main se posa sur son épaule.

— Inutile, disait Othon, expliquant ainsi son intervention.

Et pour convaincre Isabelle et Maurice hésitants, il ouvrit toute grande la porte sur le dehors.

Puis du geste il montra une colonne de poussière venant de la terre de liberté, du Transvaal.

Au milieu de cette poussière on distinguait, chargeant, la masse de deux cents cavaliers aux larges chapeaux nationaux, aux amples blouses. Au-dessus d'eux flottait, tendu par la course rapide, le fier drapeau de la République voisine.

— Inutile, répéta Othon, voici le commando boër envoyé à notre secours, à la conquête de Vryburg. Puis il ajouta : A cheval ! Qu'il ne soit point dit que les Rozendaal, après avoir supporté les premiers le choc des Anglais, ont été les derniers sur les traces de ces mêmes Anglais en fuite.

Léo Dex.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Voici que s'ouvrent les petits salons annuels des grands cercles parisiens : vers le commencement de février, ce sera celui de l'Union artistique, connu sous le nom de l'*Épatant*, ce cercle formé, rue Boissy-d'Anglas, de la réunion de deux autres. Il n'est peut-être pas le plus important, numériquement, mais il a la réputation d'être le plus aristocratique. En ce moment, déjà, on peut visiter le Salonnet du Volney. C'est une joie de « vrai Parisien » que l'on s'offre assez facilement avec quelques relations, car les membres de ces cercles font des invitations nombreuses, distribuent une quantité de cartes considérable. Et cependant le public y est toujours de bon ton. Observer les visiteurs est aussi amusant, peut-être, que d'examiner les tableaux exposés. Le plaisir de se faire voir, de se rencontrer en ces endroits mondains, se lit sur les figures de gens qui sont venus là un peu, beaucoup dans ce but. On se sent, dès l'entrée, en plein luxe : les domestiques en culotte courte qui font la haie, l'huissier en chef qui contrôle, sans trop de formalités, les cartes, l'amoncellement des plantes vertes, au long des lourds rideaux de velours rouge, tout cet ensemble cause à quiconque « n'est pas d'un cercle » une première impression de « non vu » fort agréable, qui s'accentue au contact de la foule. Celle-ci est, certains après-midi, très compacte, entassée, mais elle offre un joli aspect. C'est au milieu d'elle qu'on aperçoit les belles toilettes de fin de saison, les fourrures opulentes rejetées sur le cou que surplombe un chignon vénitien, la couleur encore à la mode. Cette élégance féminine est, en général, réellement riche, sans trop de recherche, sans excentricités comme on en voyait au vernissage des Champs-Élysées et du Champ de Mars.

Mais la peinture? Eh bien, on s'en occupe aussi, entre connaissances, par petits groupes qui ressemblent à un coin du feu, de cinq à sept. Mais à vrai dire, on n'a pas besoin de s'en inquiéter longtemps, doctement, parce que ces Salonnets ont perdu, au point de vue artistique, leur importance première. Les expositions se sont tellement multipliées! Il n'est plus un maître, ou un débutant de la veille qui ne songe (s'il ne le fait) à avoir quelque part son exposition particulière ou, tout au moins, à figurer chez Durand-Ruel ou Georges Petit comme membre des Pastellistes, Internationalistes, Aquarellistes, etc., etc. Si bien que les ateliers ne sont presque jamais pleins de toiles embarrassantes et les peintres ou sculpteurs qui appartiennent à un cercle, quand vient le tour de celui-ci, n'ont guère sous la main que ce qu'ils appellent une « carte de visite ».

Le plus souvent ces petites œuvres — et c'est encore ce qui les rend plus chères aux dilettanti du monde — sont des œuvres très intimes, des études pour de grands tableaux ou, mieux encore, des portraits de contemporains connus. Les visiteurs se distraient singulièrement à apprécier — il faut l'avouer — plutôt encore la ressemblance du modèle que le talent de l'artiste.

C'est ainsi que cette fois, par exemple, au cercle Volney, on entoure beaucoup de superbes portraits exposés par M. Benjamin Constant (surtout une dame âgée, en noir). On admire également d'autres portraits peints par MM. Chanaleilles (M. Sully-Prudhomme), par MM. Lauth, Chabas, Zuiller (un magistrat en robe rouge), Bonnat, Rixens, Humbert, J. Lefebvre... On loue aussi, parmi de rares sculptures, un buste d'enfant par Denys Puech, d'autres bustes d'Ernest Dubois, des statuettes de cire teintée, de M. Lami...

Cependant, il ne faut pas dire que ce Salonnet n'offre d'intérêt qu'en cette série d'images où chacun se plaît à mettre un nom. Il renferme plusieurs toiles plus importantes : une très originale étude de plein air par Carolus Duran qui s'est amusé à peindre des nymphes s'ébattant auprès d'une source, à côté d'une dame habillée comme au boulevard; puis un gai conte de fée, *Sur l'herbe*, de M. Dewambez; des souvenirs d'un voyage en Abyssinie, de M. Buffet, peintre ordinaire du Négus; le *Crépuscule* de M. Giraldon, un joli paysage de M. Dameron, — enfin une toile signée W. Bouguereau, une allégorie toujours rose, et blanc perlé. Quelques-uns — les amateurs d'avant-garde, — sourient en passant devant et murmurent : encore! Il est du dernier « genre », en effet, d'affecter du dédain pour ce maître dont la robuste main dessine, depuis quarante ans, les mêmes figures de femmes et d'amours. Sans doute sa couleur est uniformément tendre, et on la reconnaît à dix pas. Mais on serait plus juste si l'on remarquait combien ces déesses, ces vierges, ces chérubins ont un corps solidement et justement construit, si l'on savait quelle conscience M. Bouguereau y apporte, combien âpre a été et est son labeur quotidien.

Dans une étude que vient de lui consacrer M. Marius Vachon, chez l'éditeur A. Lahure, on trouve précisément un document des plus curieux à cet égard : c'est un fragment de mémoires où M. Bouguereau, dès sa vingtième année, nota tout ce qu'il faisait. Ses préoccupations de rapin étaient certes extraordinaires. Voici l'emploi d'une de ses journées, le 22 mai 1847 : « Aujourd'hui, j'ai étudié le *Voyage du jeune Anacharsis*, les coutumes des Romains, le dessin à l'École des beaux-arts, la physiologie comprenant la digestion, la circulation et la respiration, un peu du docteur Gall, la ligature et la compression des artères et des veines... J'ai cherché le style des Hébreux, je continuerai demain; puissé-je arriver à trouver! »

On sourira, non sans raison, de cette naïveté de jeune homme qui, dans sa chambrette, cherche « le style des Hébreux » et ne désespère pas de le découvrir. Mais il n'empêche qu'un tel acharnement à l'étude, quand toute la gent rapine menait la vie joyeuse de Schaunard et de Musette, est d'un grand exemple. Durant toute sa carrière, M. Bouguereau a travaillé ainsi, et ses compositions, qui semblent si facilement sortir d'un pinceau alerte, lui coûtent infiniment de peine : il les efface et les recommence plusieurs fois; il ne laisse rien à l'inspiration du moment et, par la pureté des lignes à laquelle il parvient enfin, son œuvre lui survivra...

Les Salonnets de cercle marquent l'aurore de la « campagne artistique ». Paris va, jusqu'en mai, appartenir aux artistes. Ils ont en perspective, à l'occasion de l'Exposition Universelle, une belle cueillette de rubans. On le sait tellement qu'on n'en a compris aucun dans la récente promotion de la Légion d'honneur que vient de signer M. le ministre de l'Instruction publique... Très approuvée, cette promotion. Elle a été composée avec un louable éclectisme,

on y voit figurer un instituteur de village, un de ces modestes serviteurs du pays à qui ces distinctions sont trop rarement accordées et, d'autre part, tous les genres de littérature sont récompensés : le roman bourgeois, honnête, en la personne de M. Gustave Toudouze; le « roman d'art » avec MM. Paul Adam et Pol Neveux, écrivains subtils et précieux; le roman-feuilleton même, avec M. Jules Mary, qui fit couler tant de larmes. M. Georges Leygues a montré là qu'il connaît bien « son Paris » d'adoption.

PAUL BLUYSEN.

Musique

Les grands oratorios à l'église Saint-Eustache. — *Première audition du* Messie *de Haëndel; version nouvelle de M. Eugène d'Harcourt.*

Le chef-d'œuvre de Haëndel est peu connu chez nous, et nous devons savoir gré à M. Christian de Berthier, directeur des concerts d'Harcourt, de nous en avoir donné l'audition.

Il est bon également de féliciter M. Eugène d'Harcourt du talent qu'il a mis à agencer la version nouvelle du *Messie*, tant au point de vue du livret qu'en ce qui concerne la partie symphonique de l'œuvre.

L'éminent chef d'orchestre prend d'ailleurs soin de s'expliquer lui-même à ce sujet dans un court avant-propos, dont je livre le texte même aux réflexions des impresarios qui, encouragés par le succès du concert du 18 janvier, voudraient s'inspirer d'un précédent dont on peut dire à bon droit qu'il pourra leur servir de modèle :

« Dans les rares exécutions du *Messie* qui ont eu lieu en France jusqu'à ce jour, on s'est généralement conformé à une édition anglaise, dans laquelle on découvre de regrettables transformations : plusieurs airs écrits pour soprano se trouvent à la partie du ténor et réciproquement; un solo est arrangé en duo et des quatuors deviennent des chœurs. D'autre part, la traduction française, sacrifiant tout à la versification, altère une grande partie des rythmes musicaux. L'auteur de la version actuelle s'est efforcé de parer à ces inconvénients, en respectant la pensée de Haëndel et en reproduisant, autant que possible, les sonorités syllabiques de la partition. »

Le public aussi brillant que nombreux qui assistait à l'audition du *Messie* a pu se rendre compte que M. E. d'Harcourt a strictement accompli la tâche qu'il s'était imposée, et si les applaudissements et les bis n'ont pas, à maintes reprises, éclaté de toutes parts, c'est que la sainteté du lieu s'y opposait.

Je n'en veux pour témoin que le célèbre *interlude* qui sépare la seconde partie de la première. Mais n'anticipons pas et passons rapidement en revue les différentes phases de ce magnifique ouvrage qui ne comprend pas moins de trente numéros, et dont les nombreuses péripéties rempliraient facilement le cadre d'un grand opéra en cinq actes.

Le prélude, tant dans sa première partie (*grave*) que dans la seconde (*alla breve*), en style fugué, fait pressentir les beautés de l'œuvre. C'est comme l'aurore d'une radieuse journée. Et, en effet, quel sentiment dramatique dans le premier récit : « Triste était le saint peuple! »; avec quelle fière allure il marche, ce chœur : « Et la gloire de Dieu se manifeste... » Quel art admirable dans l'agencement des imitations qui l'enrichissent!

J'avoue cependant moins goûter l'air de la basse (n° 4) : « Fils d'Israël... » Après un début simple et grandiose, il se perd dans un imbroglio de vocalises fort brillantes, il est vrai, mais absolument hors de propos. Ce n'est plus du sévère Haëndel, c'est de l'opéra-comique italien. D'ailleurs, ce défaut se retrouve à plusieurs reprises dans le *Messie*. Haëndel avait été longtemps l'un des plus fervents adeptes de l'école italienne, et les erreurs de sa jeunesse se font jour, malgré lui, dans sa seconde manière, ce que Gluck, lui, ainsi que je le disais dans mon précédent article, eut la sagesse d'éviter. Ceci dit sans établir de parallèle entre ces deux maîtres, égaux en gloire comme en génie.

Le récit et l'air pour contralto et chœur : « O peuples! une vierge est enceinte!.. » sont d'une suavité exquise qui fait puissamment ressortir les accents farouches de l'air de basse : « Le peuple marchait dans la nuit... » — Mais pourquoi les maudites vocalises viennent-elles encore nuire aux splendides accords du quatuor et du chœur : « Vois cet enfant qui vient de naître... » ? Heureusement que voici la *Symphonie pastorale*, dont une mystérieuse sourdine embrume gracieusement la printanière fraîcheur; les récits annonçant la naissance du Christ, discrètement soulignés par les rapides arpèges des violons, puis le chœur triomphal : « Gloire au Seigneur!... » qui éclate brusquement, par un heureux contraste, après ces passages tout de douceur et de charme, et dont les superbes accents sont mis en relief par les stridentes répliques des trompettes et les accords tonitruants du grand orgue.

Le chœur : « Sa loi si tendre et si légère », couronne magistralement la première partie, après laquelle se place le célèbre *interlude*, le *largo* magnifique, entendu plusieurs fois déjà aux concerts d'Harcourt, et toujours salué de bis enthousiastes et de frénétiques applaudissements.

La deuxième partie du *Messie*, bien qu'un peu longue, à mon avis, renferme néanmoins de très belles pages. Citons entre autres l'air du contralto, d'une dramatique inspiration : « Il est victime, très sainte victime... », le grand chœur : « Vraiment ce Dieu a souffert tous les maux de la vie », et le passage : « Allez, brebis... », d'une harmonie imitative du plus heureux effet.

N'oublions pas enfin la phrase pleine d'expression touchante du soprano : « Je sais que le Christ sauva le monde »; le chœur-choral : « Par Adam vint la mort... », empreint d'un grand cachet d'originalité, et le final : « Alleluia!... » où la puissante voix de l'orgue, mêlée au tutti de l'orchestre et des chœurs, affirme triomphalement la toute-puissance et la suprême majesté de Dieu.

Tel est le chef-d'œuvre de ce maître qui, musicien dès sa plus tendre enfance (il donna son premier concert en 1692, à sept ans), passa la plus grande partie de sa vie, comme plus tard le fit Gluck, à marcher à côté de sa route et à sacrifier au style de son temps. En vingt-cinq années, il composa 42 opéras qui tombèrent dans l'oubli. Ce n'est qu'à l'âge de cinquante-cinq ans que, ruiné, abreuvé de déceptions de toute sorte, il se mit à écrire des oratorios, de la

musique sacrée et des œuvres orchestrales. Alors ce fut le triomphe, ce fut la gloire, et la gloire à son apogée. Le *Messie* fut le plus beau fleuron de cette resplendissante couronne, sur laquelle on voit briller d'un éclat presque égal ses autres oratorios : *Judas Macchabée*, *Samson*, *Saül*, *Josué*, *la Fête d'Alexandre* et *Israël en Égypte*.

Ainsi s'acheva dans un radieux crépuscule cette existence de luttes et de privations ; ainsi, grâce à sa ténacité infatigable, Haëndel sut mériter l'auréole céleste que la gloire met au front des grands hommes : l'immortalité.

Tous nos éloges à M. Eugène d'Harcourt et aux vaillants interprètes du *Messie* : Mmes Éléonore Blanc et Jenny Passama ; MM. E. Lafarge, J. Nivette et Henri Dallier : ils se sont tirés à leur grand honneur d'une exécution hérissée de difficultés et ont su mettre en relief, avec une perfection rare, les prestigieuses beautés de ce magistral ouvrage.

Ém. FOUQUET.

CAUSERIE MILITAIRE

Guerre ou Marine? Marine ou Guerre? *Et adhuc sub judice lis est.* La Marine veut conserver le soin de défendre nos côtes contre les tentatives de bombardement ou de descente d'une puissance maritime ennemie. La Guerre, elle, veut renvoyer la première à ses bateaux, rien qu'à ses bateaux. Et mathurins et terriens se disputent l'honneur de pourvoir à la sécurité de nos frontières maritimes avec une louable émulation, ce qui, malheureusement, n'avance pas beaucoup les affaires de notre pauvre pays. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que le conflit existe, implacable, arrêtant tout essor dans l'initiative des uns et des autres, laissant tout en suspens dans l'organisation de l'importante question de la défense de nos côtes, ouvrant la porte toute grande à l'imprévu, aux bévues et aux désastres de la fin, annihilant enfin complètement le grand principe militaire qui veut que celui qui a préparé le plan de campagne soit chargé de le faire exécuter.

En l'an 1759, par ordonnance royale du 25 février, la police, l'entretien, le service et l'administration des milices gardes-côtes établies pour la défense des pays maritimes, avaient été enlevés au département de la Marine, qui en avait jusqu'alors été chargé, pour être confiés au Département de la Guerre. Quelques années plus tard, la réciproque avait lieu. Mais, en 1759, on était en pleine guerre de Sept Ans, la Marine française n'existait pour ainsi dire plus, et l'on sait comment les Anglais traitèrent, alors, aussi bien notre marine de guerre que notre flotte commerciale dispersée dans le monde entier. Ce passage momentané d'un département à l'autre s'expliquait donc à la rigueur. Mais aujourd'hui, en est-il de même? La Marine ne peut-elle plus rester maîtresse chez elle? Pourquoi vouloir la déposséder des attaches qu'elle détient sur notre territoire? Nous pensons, dans ce débat, qu'en voulant démolir ce qui existe pour rebâtir ce qui n'existe pas encore, on agit comme le héros du bon fabuliste, qui lâchait la proie pour l'ombre.

En stratégie, la Marine procède surtout par offensive. La grande mobilité de ses éléments d'action lui donnent le moyen d'entreprendre des opérations de guerre avec le maximum de rayon que lui offrent, et le tonnage en charbon de ses bâtiments, et la force des points d'appui côtiers sur lesquels elle croit devoir compter. Si on lui enlève la défense de ces points d'appui et du reste de nos côtes, pour la confier entièrement à la Guerre, elle sera obligée de mettre celle-ci dans la moindre de ses opérations. Sera-t-elle toujours comprise? L'entente nécessaire s'établira-t-elle toujours? Les états-majors de l'armée de terre chargés de veiller à la défense de nos points d'appui et de nos côtes accepteront-ils, les yeux fermés, les plans d'opérations offensives élaborés par les états-majors de la Marine? Eh bien, nous pensons qu'il y a là, pour l'avenir, une grosse et dangereuse source d'erreurs et d'irresponsabilités qui ne tourneront qu'à notre désavantage. Ceci tuera cela.

Et d'ailleurs, notre grand état-major général, à qui incombe la mission écrasante de mobiliser et de manier 3 500 000 combattants appelés sous les drapeaux en cas de guerre européenne, a déjà bien assez à faire avec la défense de nos frontières continentales. Il lui faudrait encore se spécialiser, et la création d'une nouvelle subdivision, chargée de la défense des frontières maritimes ne servirait qu'à immobiliser passivement une grande partie de son intelligence vive. Oh ! nous savons bien qu'il y a là une mine inépuisable de thèmes stratégiques et d'opérations tactiques très attachants par leur nouveauté ; mais le malheur est qu'il n'y a rien d'aussi vague qu'un terrain d'opérations qui a pour objectif final la mer. A moins qu'on ne puisse y entrer à son tour pour poursuivre ou attaquer l'ennemi. Or, la Marine seule possède en face de ce domaine liquide les moyens qui lui permettent de ne pas se confiner dans une défense passive. A l'abri de ses ports, ses flottes, constamment ravitaillées dans ses arsenaux, peuvent en toute sécurité guetter le moment favorable pour courir sus à l'ennemi et le détruire. Elle se défend au moyen de ses batteries de côtes, et elle agit offensivement avec ses escadres.

La question est tristement risible et ce conflit d'attributions de pouvoirs tiendrait à la fois du vaudeville et du drame qu'il nous préparerait, si les esprits droits, exempts de tout parti pris, n'y attachant aucun intérêt personnel et n'épousant pas les idées ou les préférences de tel ou tel favori du jour ne s'élevaient patriotiquement pour dire aux innovateurs qu'il vaut mieux perfectionner l'outil que de le briser, sous prétexte de le remplacer par un meilleur, encore à trouver.

Pauvre Marine, pauvre dépouillée! Les colonies lui ont enlevé ses séculaires attributions militaires pour les confier à un sosie qui semble bien n'y voir goutte. Elles ont créé une petite armée nouvelle chargée de les défendre, et elles en ont emprunté cadres et soldats à la grande aînée. Elles ont établi des fortifications maritimes, dépensé des millions pour établir des points d'appui. Pour qui? Certainement pas, à leur avis, pour les escadres de la Marine, mais peut-être bien pour celles qu'elles rêvent de voir constituer un jour pour le service particulier de leur ministère autonome et jaloux d'indépendance! Quand le Ministère de la Guerre aura enlevé à la Marine le soin de défendre nos côtes et nos ports de guerre ou de refuge, quand on lui aura enlevé sa vaillante petite armée, ses fonderies, ses canons et ses arsenaux,

il ne lui restera peut-être plus qu'à aller mouiller ses bâtiments en pleine mer, à quelque trentaine de milles de nos côtes pour se trouver enfin chez elle.

Quelles utopies! Les éminents officiers généraux qui font la gloire de notre grand état-major général de la Marine ont-ils donné des preuves d'incapacité et d'incompétence qu'on s'efforce à amoindrir ainsi comme à plaisir leur noble et grande tâche? Nous n'en croyons rien et pensons, au contraire, qu'au lieu de rapetisser de plus en plus notre Marine, on doit lui rendre la défense de nos colonies qui ont besoin d'être défendues, et ne pas la dépouiller de la mission qu'elle revendique avec une patriotique fierté : maintenir inviolables les rivages de France qui lui fournissent son sang et sa vie : ces admirables matelots bretons et provençaux qui peuplent nos cuirassés et nos croiseurs, toujours prêts à tomber en héros pour l'honneur du Pavillon.

Capitaine FANFARE.

Géographie

In-Salah. *Une nouvelle étape dans la pénétration française au Sahara.*

La prise, presque sans coup férir, de l'oasis d'In-Salah est justement considérée dans les milieux coloniaux comme un fait de la plus haute importance pour la domination française en Afrique. Cette nouvelle est particulièrement réconfortante après les événements pénibles qui se sont déroulés au Soudan, durant l'année dernière, et le massacre de nos explorateurs dans la région du Tchad.



La France dans le Nord-Ouest africain.

L'œuvre de la pénétration française au Sahara remonte à une quarantaine d'années seulement; toutes les tentatives faites pour nouer des relations avec les maîtres du désert — les Touareg — ont échoué. Le premier voyageur français qui s'avança jusqu'à l'intérieur du Sahara fut le regretté Henri Duveyrier.

De 1858 à 1861, cet explorateur, jeune encore, visita Ghadamès, Fezzan et le Hogghar. Il ne put pas pénétrer dans le Touat. La fameuse mission de Ghadamès (1862) parvint à arracher aux chefs Touareg une promesse — d'aucuns donnent à cette convention le titre plutôt pompeux de traité — *d'amitié et d'échange de bons offices entre les autorités françaises et les indigènes, ainsi qu'avec les chefs des différentes fractions de la nation touareg*. Soleillet, Largeau, Say essayèrent en vain de séjourner dans le Touat. Tout le monde a encore en mémoire la fin douloureuse de Flatters et de ses compagnons massacrés dès le début de leur mission dans le Sud algérien, en février 1881. Dans la liste du martyrologe africain, la page la plus sanglante revient au pays des Touareg, peuple fantasque, barbare et cupide, jaloux de son indépendance, féroce contre son adversaire.

Une autre mission est en ce moment en route — elle a presque terminé sa tâche, — la mission Foureau-Lamy, qui vient d'atteindre Zinder, sur le parallèle du bord septentrional du Tchad, après avoir réussi à traverser le Sahara dans toute sa longueur. Le chef de cette mission, M. F. Foureau, en est à sa onzième campagne saharienne. Dix fois a-t-il dû rebrousser chemin devant l'hostilité des indigènes! Seule, une troupe nombreuse, bien armée, a pu avoir raison des hordes touareg qui infestent le sud de nos possessions algériennes.

Mais revenons à l'occupation d'In-Salah. M. Flamand, jeune savant que nous avons eu l'honneur de voir avant son départ, au mois de juillet de l'année dernière, n'avait aucune ambition de faire œuvre militaire. Ayant déjà accompli avec succès diverses missions dans le Sud oranais et dans le Gourara, M. Flamand se proposait, au cours de cette nouvelle mission, de parachever ses études géologiques. En explorateur avisé et prudent, il avait accepté, à seule fin d'être protégé, une petite escorte personnelle et aussi un contingent assez faible de spahis sahariens qui devaient suivre la mission à une distance réglementaire. Ces derniers étaient commandés par le capitaine Pein, qui s'est déjà révélé à la fois tacticien habile, stratégiste et administrateur de premier ordre, en assurant, l'année dernière, le ravitaillement à la colonne Foureau-Lamy. La faiblesse numérique de la première caravane — la mission proprement dite — engagea les hordes touareg à tenter un nouveau massacre d'Européens dont la venue dérangeait singulièrement leurs habitudes de rapine. Mais, cette fois, les précautions étaient prises, chacun se tenait en éveil, et, sans leur donner le temps de mettre leurs projets à exécution, une contre-attaque fut vigoureusement menée par la colonne Pein et eut vite réduit à néant les espérances des Touareg. On sait les résultats : 192 hommes encadrés par les Français mirent en déroute plus de 1300 Touareg, dont un grand nombre furent tués, quelques-uns faits prisonniers et les survivants présentèrent leur soumission. La colonne française prit possession de l'oasis de Touat et les gens de Tidikelt, dont In-Salah est l'un des districts, reçurent nos compatriotes presque en libérateurs. Car il convient de faire ici cette remarque importante: la réputation de barbarie et de férocité attribuée aux Touareg ne saurait être appliquée qu'à une faible portion de cette peuplade, les plus entreprenants, presque tous nomades, qui ne se consolent pas de voir leurs marchés d'esclaves détruits et rançonnent sans merci les populations sédentaires, travailleuses

et paisibles. Ces dernières accueilleraient volontiers la suprématie européenne propre à leur assurer la tranquillité.

Quelques mots, à présent, sur cette localité désormais historique.

In-Salah est le chef-lieu du plus important district du Tidikelt, ce dernier formant l'une des principales divisions du Touat. Le nom d'In-Salah désignerait, d'après quelques historiens, une source ancienne dont on connaît encore l'emplacement. Mais cette opinion est combattue par des Africanistes arabisants, contemporains. L'oasis s'étend du nord au sud et renferme plusieurs *ksours* (pluriel de *ksar*, gros village, bourg) dont le principal est ksar el Arab, situé vers 27°11' lat. N. et 0°24' long. E. de Paris. Les différents villages sont bâtis sur la lisière d'une forêt de palmiers et dans le voisinage de dunes. Les productions naturelles sont les mêmes que dans le Touat : des dattes de qualité supérieure. Au point de vue commercial, In-Salah est un simple lieu de transit. Mais le trafic qui s'y fait y attire d'assez nombreux étrangers. L'agglomération comprend plusieurs confréries religieuses musulmanes. On y trouve également des juifs convertis. Les renseignements les plus précis sur In-Salah ont été fournis à l'Europe par l'explorateur allemand Rohlfs, qui a séjourné dans l'oasis en 1864. Avant lui, l'oasis avait été visitée par le major anglais Laing, en 1824. Le gouvernement général de l'Algérie a recueilli et fait imprimer — à titre confidentiel jusqu'à présent — une série de documents concernant les pays sud-algériens (1). Comme Tombouctou, et même plusieurs autres cités célèbres du continent africain ou de l'Asie, In-Salah excitait la curiosité des voyageurs par le mystère dont les habitants ou ses maîtres se plaisaient à l'entourer. La valeur de ce point réside surtout dans la faculté, pour la France, de rayonner sur les oasis environnantes : Inghoar, Aoulef, Akabli, surveiller le Touat et relier au besoin nos possessions du nord et du centre de l'Afrique à la région sénégalaise. L'œuvre est grandiose, l'entreprise est vaste. Le *bloc* africain, comme se plaisent à le désigner nos hommes politiques et coloniaux, se condense, se renferme. D'Alger à Tombouctou, aucun obstacle ne viendra désormais entraver l'expansion de la France. Notre position en Afrique est exceptionnellement favorable. Ne serait-il pas temps de la mettre à profit?

P. Lemosof.

(1) Documents pour servir à l'étude du Nord-Ouest africain, réunis et rédigés par ordre de M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, par H.-M.-P. de La Martinière et N. Le croix. Gouvernement général de l'Algérie (service des Affaires étrangères), 1897-1898, 4 vol, in-4, avec atlas.

Les Femmes et la Littérature

Voici une page extraite de la préface de *Figures de Femmes*, de M. Paul Deschanel, que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire. Ces lignes, d'une pénétrante finesse et d'une élégante tenue littéraire, montrent que M. Paul Deschanel est digne de la réputation d'écrivain qu'il a dès longtemps acquise.

Les femmes ont donné à la littérature française une grande partie de sa gloire durable, et ce par quoi elle est unique : la lumière, l'élégance, la mesure ; pour tout dire d'un mot, le goût ; et, par là, c'est l'influence des femmes sur notre littérature qui a assuré l'ascendant de notre littérature sur le monde. Avant elles, on a plutôt le génie gaulois ; c'est d'elles, c'est de la combinaison de leur esprit avec celui des hommes, que naît décidément le génie français. Dès lors, la littérature n'est plus seulement une profession, un métier ; c'est une des formes de la vie de loisir, c'est le langage et le train habituels du monde.

Toute cette littérature parlée, jaillissant des lèvres, — maximes, lettres, mémoires, portraits et caractères, — passe, en sa liberté naturelle, en sa grâce familière et aisée, dans le roman et sur le théâtre.

Auteurs elles-mêmes, — souvent sans le savoir, ce qui est la meilleure façon de l'être, — les femmes écrivent comme elles causent, sans recherche, et seulement quand elles ont quelque chose à dire. Leurs lettres, c'est elles-mêmes, avec leurs manières de dire vives et faciles, leur désir de plaire, leur art de nuances, leur finesse à démêler les choses de cœur. « Il n'appartient qu'aux femmes, dit La Bruyère, de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate. »

L'esprit des hommes se polit, s'aiguise par elles, le pédantisme et l'emphase ne sont plus de mise ; les génies les plus mâles, les plus graves, ceux-là mêmes qui ne fréquentent guère le monde, ne sont pas cependant sans songer à lui quand ils parlent et quand ils écrivent ; ils sont forcés de dépouiller l'érudition indigeste et confuse, d'éclaircir les abstractions de la science, pour les mettre à portée de l'esprit des femmes et de la conversation des honnêtes gens. Voilà ce que la littérature française doit à l'influence des femmes ; et, vraiment, elle ne fait pas dans le monde si mauvaise figure qu'il faille leur en tenir rigueur ; elles lui ont donné infiniment plus qu'elles n'ont pu lui faire perdre. A partir du XVIIe siècle, chaque temps se marque par un nom de femme ; et, depuis la chambre bleue d'Arthénice ou le salon de Ninon de Lenclos, jusqu'à ceux de Mme de Duras ou de Mme de Sainte-Aulaire (pour n'aller pas plus loin que la Restauration), l'histoire de notre littérature et de notre langue pourrait en grande partie s'écrire par l'histoire de nos salons. Nous la donnera-t-on un jour tout d'une suite, cette histoire de la société cultivée, cette galerie de nos salons français, encore éparse en cent écrits divers ? Réalisera-t-on l'idée de Gœthe, de continuer le livre qu'a écrit Rœderer sur la société polie au XVIIe siècle et de le poursuivre jusqu'à nos jours ? Il y aurait là, certes, de jolis cadres tout faits, de piquants chapitres, qui viennent naturellement à l'esprit : par exemple, sur le rôle des salons dans les élections à l'Académie (Mme de Lambert, Mme de Tencin, Mme Geoffrin, Mlle de Lespinasse, puis Mme Suard, etc.) ; ou bien sur la comédie de société (le théâtre de la duchesse du Maine, à Sceaux, où joue le maréchal de Villars ; celui de la Chevrette, où Rousseau, encore inconnu, fait répéter à Mme d'Épinay, à Mme d'Houdetot et à Francueil sa comédie de *l'Engagement téméraire* ; ceux de Lausanne, de Tournay, de Fernay, où Voltaire, avec sa grosse nièce, joue lui-même frénétiquement ses tragédies ; puis, plus près de nous, celui d'Angerville, où Berryer se délasse des émotions de la tribune en chantant l'opéra-comique ; — jusqu'à certaines soirées de notre temps, qui, prises sur le vif, avec le double jeu des répétitions et les épisodes d'alentour, auraient de quoi plaire encore à nos neveux. A ces peintures du monde, il faudrait la plume d'un homme du monde, d'un Saint-Évremond ou d'un prince de Ligne. Au reste, peut-être est-ce mieux aussi de laisser cette histoire en croquis détachés, en pages

volantes, — tout ce qui sent le livre, en pareille matière, étant haïssable?...

On n'a jamais assez de clefs, d'ailleurs, pour ouvrir un cœur de femme : car ce n'est pas l'auteur que nous étudions en elles; tout a été dit sur leur trempe d'esprit et leurs qualités de style; tout a été dit aussi sur leur rôle social et leur influence mondaine. Encore moins nous sommes-nous proposé d'écrire leur biographie : « Les femmes, disait Sainte-Beuve, ne devraient jamais avoir de biographie : vilain mot, à l'usage des hommes, et qui sent son étude... » Non, ce que nous allons chercher dans leurs écrits, c'est leur âme, c'est leur manière d'être et de sentir, c'est le secret de leur destinée; nous ne séparons pas la littérature d'avec l'observation directe de la vie. Quelqu'un a dit : « Mieux vaut lire un homme que dix livres. » Oui, et, pour nous autres hommes, mieux vaut lire une femme que dix hommes.

PAUL DESCHANEL.

On peut tout acquérir dans la solitude, hormis du caractère. (STENDHAL.)

Ne pas oser se montrer, c'est s'isoler; et s'isoler, c'est bien vite se préférer. (PAUL BOURGET.)

A mon Fils

APRÈS UNE LECTURE DE MARC-AURÈLE

— 1874 —

Nous donnons un extrait d'une poésie de M. Émile Deschanel, parue dans la *Revue de Paris* du 15 janvier 1899. Ce sont des conseils d'un père à son fils, que tout le monde aura plaisir à lire et profit à suivre.

Si tu fais quelque bien, loin de le publier,
Pour le rendre meilleur, tâche de l'oublier.
Passe à d'autres bienfaits. Vois la nature immense :
Sitôt ses fruits donnés, vite elle recommence
Sa tâche et son labeur, sans jamais se vanter
Des trésors qu'elle épand : tu la dois imiter.
La vigne, ayant donné sa vendange empourprée,
Contente sans orgueil, en son cœur se récrée :
Elle a fait son devoir et ne demande rien.
Le cheval à la course, à la chasse le chien,
Sont heureux d'obéir à l'instinct qui les guide.
L'abeille, dans sa ruche amassant l'or liquide,
Ivre de son travail s'en va-t-elle crier :
« Voyez, mon alvéole en est lourd à ployer! »
Non : chacun ayant fait ce que veut la Nature,
De nouveau se prépare à la saison future.
Fais de même. Autrement le bien n'est qu'un marché.
L'œil après qu'il a vu, le pied ayant marché,
Réclament-ils salaire? Et la volonté libre,
Pour s'être maintenue en un juste équilibre,
A-t-elle droit au Ciel? Dieu lui doit-il un prix
Pour avoir vu l'honnête et l'avoir entrepris?
On démérite, en la quêtant, la récompense.
Ne dis nul bien de toi, si tu veux qu'on en pense.
De ta bonne œuvre, en paix, laisse germer le fruit.
Bruit ne fait pas de bien, bien ne fait pas de bruit.

* * *

Tout au devoir : il faut, si rude qu'il paraisse,
L'accomplir chaque jour sans dégoût ni paresse.
Malheur au fainéant! Celui-là je le plains
Dont les jours ne sont pas comme des épis pleins.
Cache ton bon dessein, surtout lorsqu'il commence :
Ainsi le laboureur enfouit la semence
Qui pendant tout l'hiver doit dormir son sommeil,
Mais, au printemps, s'élance au baiser du soleil.

ÉMILE DESCHANEL.

LA VIE EN PLEIN AIR

Jamais on n'en a tant parlé qu'aujourd'hui : la bicyclette, l'automobile, les jeux athlétiques ont transformé la vie humaine.

Nos pères regardent étonnés, et même effarouchés, la révolution accomplie. Autrefois la marche était le sport de tout le monde : on aimait marcher non seulement dans les campagnes fleuries, par un beau soleil, mais même dans les rues des villes moins encombrées qu'aujourd'hui.

Les boulevards de Paris n'étaient pas encore envahis par les vastes terrasses des cafés qui avancent au point de ne plus laisser de place aux piétons. Les Champs-Élysées de l'Empire étaient une promenade tout à fait aristocratique, les Tuileries également. Maintenant les boulevards des Champs-Élysées, les Tuileries, sont plus encombrés que jamais, mais la note d'intimité manque, et puis nos jeunes gens se trouvent à l'étroit sur ces avenues. Le bois de Boulogne ne leur suffit même plus, à moins que ce ne soit un jour de courses. La bicyclette et le teuf-teuf les emmènent rapidement et sûrement — pour eux tout au moins — vers le plein air véritable.

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il fasse clair soleil, les voilà qui courent — à des vitesses vertigineuses — dans les environs de Paris en bicyclette, en voiturette, en automobile.

Est-ce là toute la vie en plein air? Point. L'ardeur de la jeunesse actuelle se porte vers les sports violents qui se jouent sur les larges pelouses, où il faut à la fois acquérir du souffle, posséder de bons muscles, savoir recevoir des coups, apprendre à en donner. Où sont les vieux sports français, les barres, l'ours, le saute-mouton? Il n'en est plus question. On n'en retrouve même plus trace dans les cours de nos lycées.

Le jeu de balle — un jeu bien français aussi — est presque abandonné. On le voit bien jouer quatre fois par an dans un coin du jardin des Tuileries. Maintenant la mode est au football, jeu anglais importé chez nous par des fanatiques de ce sport et qui a maintenant ses grandes et ses petites entrées dans nos écoles. Vous avez sans doute entendu parler plus d'une fois dans les journaux de l'équipe du lycée Lakanal ou de celle du lycée Carnot et aussi de celle du Racing Club de France.

Cette dernière est la plus redoutable : ceux qui en font partie ont déjà quitté le lycée mais sont encore dans leur première jeunesse. Le capitaine de l'équipe, Frantz Reichel, est un des meilleurs rédacteurs sportifs, et écrit — très joliment — au *Vélo* de Pierre Giffard.

En voilà un qui aime le plein air! Il habite la campagne, veut ignorer le chemin de fer, fait des courses en vélocipède, et ne manque pas un défi de football, de boxe, de savate, de lutte, etc., etc. Corps solide s'il en fut, santé de fer qu'aucun effort ne rebute, dur à la fatigue, dur au froid, luttant facilement contre la grande chaleur.

Le sport, qui est sa seule hygiène, le préserve de tous les maux physiques. Et Reichel n'est pas une exception au Racing Club. Il y a beaucoup de ses camarades qui, par suite d'un entraînement régulier, par suite de leur amour du plein air, extrêmement favorable à l'éclosion des forces, véritable fontaine de Jouvence pour ceux qui prennent la peine d'y aller

puiser, se mettent à l'abri de mille petits maux et gardent « un esprit sain dans un corps sain » selon la formule de l'école de Salerne.

Je n'oserais me porter garant du remède, mais ces Messieurs du Racing Club, en affirment l'efficacité absolue. Ces Messieurs, d'ailleurs, ne pratiquent pas seulement le football et ne bornent pas leurs plaisirs à des luttes incroyables contre les équipes d'Angleterre. (La dernière fit époque et Frantz Reichel y conquit de nouveaux lauriers.) Ils organisent dans leur très joli club, en plein Bois de Boulogne, des courses à pied, où l'on atteint des records insensés.

Nous avons des champions qui ne le cèdent en entraînement et en vitesse à aucun étranger, et les familles qui redoutent les brutalités du football vont volontiers assister aux succès de leurs fils, sur le champ de courses où il faut des jambes et... du cœur.

Le spectacle n'est pas indifférent, et attire de nombreux spectateurs. Les pères envient leurs fils.

Et l'hippisme? me demandera-t-on? Il est devenu le sport presque exclusif des gens riches possédant des chevaux. Les manèges n'ont plus autant de clients. Quant à l'escrime elle est le seul sport français qui survive et qui, très heureusement, se développe de plus en plus. Seulement elle s'est transformée. Si en hiver les escrimeurs se réfugient — par la force des choses — dans les salles d'armes, ils s'empressent de mettre l'épée à la main, en plein air, aussitôt qu'arrivent les beaux jours.

Et les poules à l'épée commencent, et elles se succèdent nombreuses, et vieux et jeunes y prennent un égal plaisir. Les sociétés d'épée en plein air ne se comptent plus. Il y en a déjà un très grand nombre et il en naît, chaque jour de nouvelles.

Pendant l'Exposition Universelle, sur la terrasse des Tuileries, on organisera un vaste championnat où on verra les épéistes du monde entier se disputer les poules les plus difficiles qu'on ait encore vues. Ce sera l'image du duel — car on n'échangera qu'un seul coup de bouton avec chaque adversaire.

Ne craignez rien, mères de famille, pour vos enfants, de ces images du duel. A la longue elles finiront par tuer le duel lui-même, ou du moins à le rendre très rare. Quand chacun sera d'une bonne force à l'épée, on ne se battra plus pour un « oui » ou pour un « non », on ne risquera sa vie que dans les très rares occasions où l'honneur de l'honnête homme sera en jeu.

Dans cette revue des sports du « Plein air » j'allais oublier le *Lawn Tennis*, ce jeu qui, comme le *Football*, nous vient d'Outre Manche, mais qui est tout à fait gracieux et charmant, favorable aux gentils flirts entre jeunes filles et jeunes gens, et apte à développer les mœurs aimables.

Pendant l'Exposition, nous aurons des matchs internationaux de lawn-tennis, et avec un gai soleil, et avec les photographes pour nous garder le souvenir de jolis groupements et de tableaux instructifs, ce ne sera pas le moindre attrait que le plein air nous fournira.

Que donnera la révolution sportive de ces dernières années? Je n'en sais trop rien. Mais il est sûr qu'elle fera des muscles, ce qui est bien quelque chose... Seulement n'exagérons rien, et n'encensons pas trop la force.

MAURICE LEUDET.

Les Conseils de Me X...

On tourne souvent en dérision la justice des Cadis. Elle nous apparaît, au loin, en un joli décor de minarets éblouissants de lumière blanche et bleue, comme une œuvre de pure fantaisie, dont les inspirations ne seraient pas toujours exemples de passion ni d'intérêt.

C'est là, je crois, une exagération.

Donner à chacun le sien, est aussi facile sous les palmiers, d'où pendent, en chevelures d'or, des régimes de dattes savoureuses qu'à l'ombre des chênes séculaires de la forêt de Vincennes.

Et je sais une décision d'un fidèle croyant en Mahomet, sage et équitable à rendre jaloux Salomon lui-même, si ce juge renommé de l'antiquité n'avait cessé, depuis longtemps déjà, de participer aux faiblesses humaines.

Voici l'affaire :

Un Arabe meurt, laissant trois fils et, pour tout bien, dix-sept chameaux. Une vraie caravane! Et point à dédaigner. Je gagerais même que bien des Parisiens n'en lègueront pas autant à leur postérité.

Aux termes de son testament, l'aîné des fils doit avoir la *moitié* de sa fortune, c'est-à-dire huit chameaux et demi; le deuxième, *le tiers*, ou cinq chameaux et trois cinquièmes; le dernier, un *neuvième*, soit un chameau et huit dixièmes environ.

Mais, par une clause spéciale, il est expressément recommandé de ne vendre aucun chameau. Encore moins peut-on se permettre d'en couper un en morceaux, sous prétexte de constituer exactement la part attribuée à chaque enfant.

Comment procéder, dès lors? Les co-héritiers se livrent, en vain, à toutes sortes de calculs.

L'arithmétique reste inflexible, et toujours la division de 17 par 2, par 3 ou par 9, amène, au quotient, un nombre entier et des fractions.

Pour en finir, ils s'en vont trouver le cadi et lui exposent le cas. Ce magistrat, grave personnage à barbe blanche vénérable, semble fort embarrassé. Il se met à réfléchir longuement et, durant sa méditation, l'assemblage pittoresque de turbans, de burnous et de chameaux indivis composant l'auditoire, observe un respectueux silence. Seules, les cigales criardes poursuivent, avec monotonie, leur cantilène dans les eucalyptus, et les vagues continuent leur rythme régulier, en déferlant sur la plage voisine.

Tout à coup, le cadi se frappe le front, comme un homme qui vient de trouver enfin la solution cherchée, et interpellant l'Arabe qui fait office d'huissier dans le prétoire :

« Aroum, — demande-t-il, — as-tu un chameau? »

— « Oui, répond Aroum — le voici »,

— « C'est bien, prête-le moi; je te le rendrai dans un instant. »

Puis, ayant réuni l'animal ainsi prêté aux dix-sept chameaux de la succession, il opère le partage de la façon suivante :

« La moitié de 18 est 9; il te revient donc à toi, le fils aîné, neuf chameaux. Et tu n'as pas à te plaindre, car tu n'aurais droit, en réalité, qu'à huit chameaux et à une moitié. — Toi, le deuxième, prends six chameaux, le tiers de 18. Et tu n'es point lésé, non plus, puisque tu n'aurais pu prétendre qu'à cinq chameaux et une fraction. — Enfin, je te donne à toi,

le plus jeune, deux chameaux au lieu d'un seul et huit dixièmes. Tu as donc, toi aussi, encore plus que ta part.

De sorte que neuf et six font quinze, et deux font dix-sept. Il reste un chameau. C'est celui que tu m'as prêté, Aroum. Je te le rends et te remercie.

Bravo ! Cadi !

Je n'aurais pas trouvé celle-là. Mᵉ X...

* * *

PETITE CORRESPONDANCE

Mme J. R., Amiens. — Un testament fait en France par un étranger, dans les formes et règles du pays d'origine de celui-ci, est absolument nul en France.

D. M., Saint-Quentin. — Le droit d'avoir des vues droites et des fenêtres d'aspect, à une distance moindre de 19 décimètres, sur l'héritage voisin, peut s'acquérir par la possession de trente ans, ce droit constituant une servitude apparente et continue.

L. B., Niort. — Le tarif des notaires n'est point obligatoire pour les parties. Celles-ci ont toujours le droit de demander au tribunal que le notaire soit taxé, non suivant le tarif, mais eu égard au travail et aux soins qu'a exigés de lui la confection des actes.

A. D., Montauban. — Les avances d'argent faites pour la conservation du gage commun des créanciers doivent être remboursées par privilège.

LES LIVRES

Vercingétorix, *drame historique en 3 actes et en vers*, par E. Houchpiat, Aix-en-Provence, Nicot.

Les Français, a-t-on dit, n'ont pas la tête épique. Malgré la fécondité du moyen âge, malgré même la *Chanson de Roland*, nous n'avons pas notre *Iliade*. Avons-nous le drame national ? C'est surtout l'histoire de Rome et de la Grèce qui a enfanté nos chefs-d'œuvre, et notre histoire nationale attend un poète au grand souffle, son Corneille et son Victor Hugo.

Que dis-je ? une jeune fille au cœur viril, aux élans chevaleresques, a tenté, non sans succès, de raviver nos vieux héros gaulois, d'évoquer, en un drame d'une simplicité puissante et antique, l'âme de Vercingétorix.

Et rien n'y manque, ni la vérité des descriptions, ni l'érudition profonde, ni la richesse des alexandrins.

La tentative fut hardie et l'œuvre est bonne. Il y a de chaleureux élans vers l'idéal et l'âme d'une jeune et séduisante artiste. Que faut-il de plus ?

VARIÉTÉS

COMMENT IL FAUT TOUSSER

C'est un grave journal, *le Temps*, qui nous l'apprend : Il n'y a pas d'individus qui, atteints de toux chronique, en prennent leur parti philosophiquement et toussent en sourdine, ce qui est fort louable ; d'autres, au contraire, tout en maugréant, semblent éprouver un âpre plaisir à tousser avec violence et à grand fracas, ce qui est peu aimable envers leurs proches et leurs amis, et fort dommageable pour eux-mêmes.

La raison en est bien simple : ils déchirent, ils enflamment leurs poumons. C'est donc là un plaisir maladif qui leur coûte plus cher qu'ils ne pensent. Les poumons, en effet, sont formés d'un tissu délicat et spongieux, qui parfois s'irrite et s'obstrue par l'accumulation de mucosités. Nous essayons de les en débarrasser en toussant. Or, il est évident que, si nous arrachons violemment ces substances encombrantes, nous endommageons le délicat tissu pulmonaire.

Il faut donc s'accoutumer, s'entraîner à tousser aussi doucement que possible.

Solution du Problème proposé dans le Numéro du 1er Janvier 1900

Pour simplifier la figure, représentons chaque carte par le chiffre correspondant au nombre de ses points.

Remarquons d'abord qu'on peut, par le tâtonnement, arriver à une solution, celle de la figure 2, par exemple.

En raisonnant, on est conduit *à placer, au centre du rectangle, la carte correspondant au nombre 5, et, aux 4 angles, les cartes correspondant aux nombres pairs, 2, 4, 6, 8.*

En effet, désignons par a, b, c, d, les cartes qui devront être placées aux angles du rectangle, par x, celle qui devra occuper le centre, et par m, n, p, q, les 4 autres disposées comme l'indique la figure 1 (a, b, c, d, x..., désignent les nombres de points de ces cartes).

A		B
a	m	b
q	x	n
d	p	c
D		C

Fig. 1

1° On doit avoir : $a+m+b=15$
$b+n+c=15$
$c+p+d=15$
$d+q+a=15$

et, en ajoutant : $2a+2b+2c+2d+m+n+p+q=60$

ou $2(a+c)+2(b+d)+(m+p)+(n+q)=60$ (1)

Or $a+c=b+d=m+p=n+q$, car chacune de ces sommes est égale à $15-x$.

En remplaçant dans (1), on a : $6(a+c)=60$

d'où $a+c=10$

et par suite $x=15-10=5$

C'est donc le 5 qui doit être placé au centre du rectangle.

2° Puisque $a+q+d=15$
$c+p+d=15$

on a : $a+c+p+q+2d=30$

Or $a+c=10$, et $2d$ est un nombre pair, donc la somme $a+c+p+q+2d$ ne peut égaler 30 que si $p+q$ est un *nombre pair*.

Par un raisonnement analogue, on voit que les sommes $p+n$, $n+m$, $m+q$ sont des nombres pairs, ce qui ne peut exister que si les chiffres m, n, p, q, sont tous pairs ou tous impairs. Il en résulte que si les autres chiffres a, b, c, d, sont tous impairs ou tous pairs, donc, $a+b$, $b+c$, $c+d$, $d+a$, sont des *nombres pairs*. Mais $a+m+b=15$ et $a+b$ est un nombre pair, donc m est un nombre *impair*, et il en est de même des nombres n, p, q.

Par suite, il faudra placer, *aux 4 angles du rectangle, les cartes correspondant aux nombres pairs 2, 4, 6, 8.*

A		B
2	9	4
7	5	3
6	1	8
D		C

Fig. 2

La solution s'achève aisément :

Si l'on place, par exemple, le 2 à l'angle A, on voit qu'il faudra $15-(2+5)$, ou 8, à l'angle opposé. A l'angle B, on peut mettre le 4 ou le 6. Supposons que nous mettions le 4, il faudra 6 à l'angle opposé, etc.

Le problème admet 8 solutions, car on peut remplacer a par un des 4 chiffres 2, 4, 6, 8, et à chaque valeur de a correspondent 2 valeurs de b.

* * *

Ont résolu le problème : Georges Lutz, à Strasbourg ; M. G., à Paris ; Comte Emmanuel de Pinto, à Ensival (Belgique) ; Prève, à Aix-en-Provence ; Luser, à Montauban ; Martel, à Guéret ; Alfred de Kemmeter, à Gand ; Morel-Frédel, à Bonneville (Haute-Savoie) ; Claire de Toustain Pacha ; Van den Auwera, docteur en droit, à Louvain (Belgique).

JEUX ET AMUSEMENT

VERS A RECONSTRUIRE

— Mais, disait le dix-septième prétendant au père de famille, votre fille, elle boite. — Oh ! seulement d'un pied, dit-il.

ANAGRAMME

Je suis, pour les enfants, la terreur en personne ;
Renversez-moi, je plais à celui qui raisonne.

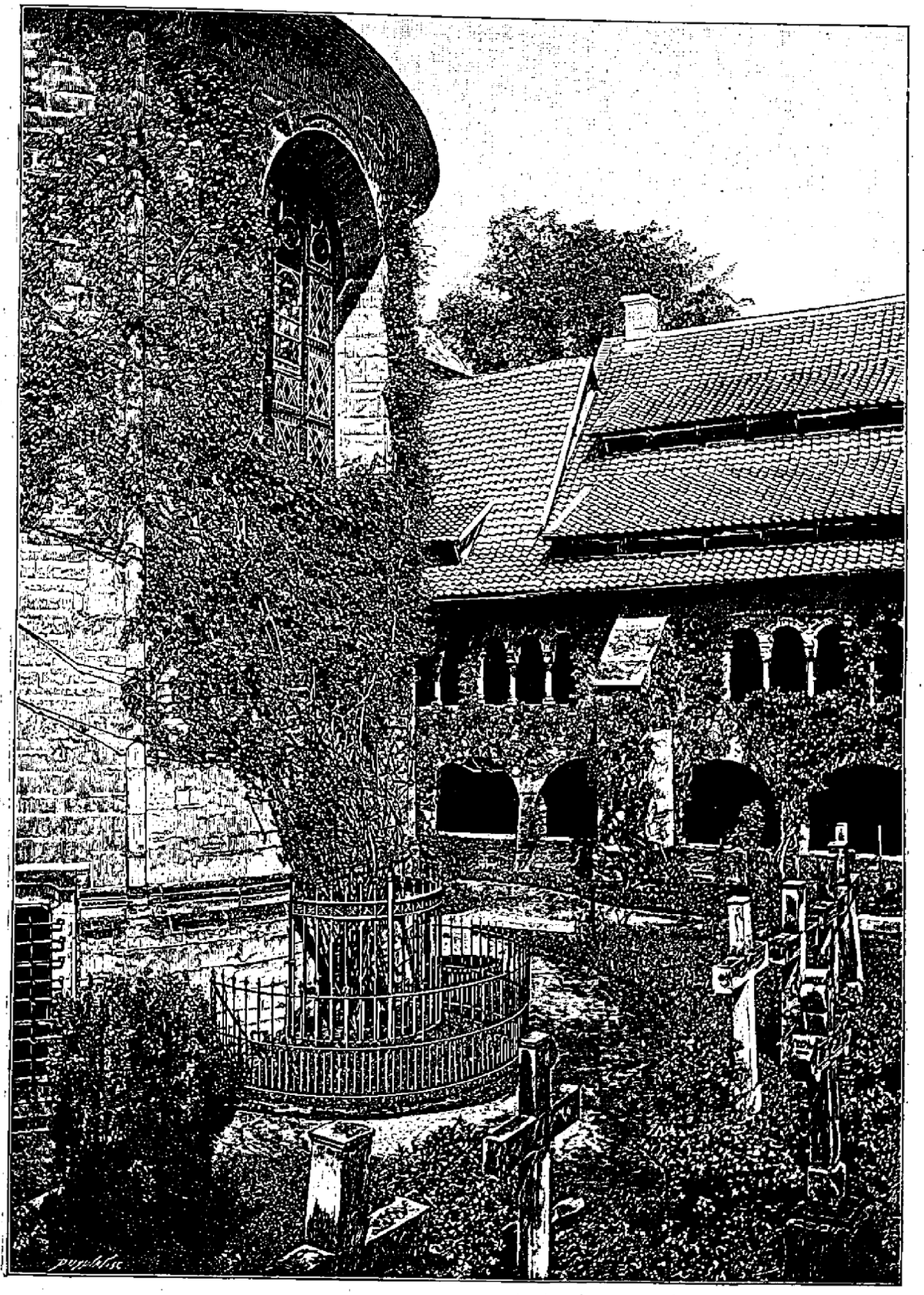
CHARADE

Mon premier sert à faire mon dernier
Et les ciseaux font mon entier.

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-99. — Corbeil, Imprimerie Ed. Crété.

LE ROSIER MILLÉNAIRE



Le Rosier millénaire d'Hildesheim, gravure de Puyplat.

LE ROSIER MILLÉNAIRE D'HILDESHEIM

Un rosier de mille ans! Un rosier qui fleurit en toute saison! N'est-ce pas un rosier miraculeux, un rosier de ballade allemande qui s'épanouit au pays des rêves, loin du rocher sombre de la Lorelei, du royaume du roi des Aulnes, dans le jardin enchanté que vit en songe Walther de Stolzing, le chevalier poète de Nuremberg? Non, il ne triomphe pas sur les rives que baignent les lacs verts où voguent les cygnes de Lohengrin ou dans les parterres du Walhalla! Ce n'est pas un rosier fantôme. On le voit, on l'admire dans le cimetière Sainte-Anne, près du Dôme, à Hildesheim. Il s'appuie et grimpe contre le mur extérieur de l'abside d'une petite chapelle gothique qu'entoure un cloître à deux galeries superposées, tapissées de lierre. Çà et là, de nombreuses et simples croix dans le cimetière où l'on n'enterre plus désormais. Depuis longtemps, sans doute, les morts qui dorment là leur sommeil sans fin ne reçoivent plus les souvenirs fleuris qui décorent ailleurs les tombes encore visitées, mais la nature semble avoir fait un miracle pour réparer l'oubli des hommes. Qu'importe que ces roses ne vivent qu'un matin si le rosier ne meurt jamais! Qu'importe qu'elles ne fleurissent pas deux fois, comme celles de Pœstum, si le vent du soir, à l'heure de l'angélus, porte sur chaque pierre moussue une pluie parfumée de pétales tourbillonnants. On imaginerait volontiers que le calme et poétique cimetière Sainte-Anne garde les restes des nobles dames du temps jadis ou des blondes princesses lointaines qui ont rêvé d'éternelles fiançailles.

Ce rosier a sa légende, ses lettres de noblesse. A la mort de Charlemagne, son fils, Louis le Débonnaire, héritier de son trône et de sa foi, fit élever à Else, dans le pays saxon où fut fondé Hildesheim, une église catholique qu'il regarda comme la première et la principale de son évêché. C'était une sorte de Saint-Jean-de-Latran germanique. L'empereur aimait à chasser dans les environs. Un jour, ayant passé la rivière qui s'appelle la Leine, il arriva à l'endroit où se trouve le dôme d'Hildesheim. Un beau et vigoureux rosier y ombrageait une source d'eau vive; l'endroit lui plut; on y dressa sa tente, et son chapelain, après être allé chercher à Else les reliques de la sainte Vierge, y dit la messe. De retour à Else, lorsque le lendemain le chapelain voulut célébrer le divin sacrifice, quelle ne fut pas sa surprise, en s'apercevant qu'il avait oublié les reliques. Il court plein d'anxiété à la place où la Cour avait fait halte; il retrouve le rosier et les reliques qui y sont suspendues. Mais — moins heureux que le héros de Virgile qui arrache sans peine les rameaux d'or — quand il étend la main pour les détacher — ô miracle! — les reliques résistent. Étonné et ravi, il va conter la merveille à l'empereur qui se rend aussitôt avec une suite nombreuse et brillante sur le lieu du prodige. L'empereur, devant ce signe manifeste de la toute-puissance divine, décide qu'une église sera bâtie à cet endroit même. C'est la chapelle d'Hildesheim. A ce rosier impérissable on donnait un tuteur digne de lui, une église. C'est d'un joli symbole!

Une poésie de 1690 parle du rosier, de sa légende, et lui attribue huit cents ans d'existence. Je ne sais si le tronc a vraiment mille ans : des trois branches principales la plus vieille remonte à 1863, les deux autres à 1877 et à 1884. N'eût-il que trois cents ans — comme le suppose M. Rœmer qui a publié un opuscule sur la question — il serait très intéressant pour le botaniste de l'étudier. Dans une longue lettre écrite par M. Christ de Bâle qui est, paraît-il, la première autorité de notre temps sur les rosiers, on peut lire que les roses produites par l'antique et vénérable arbuste appartiennent à l'espèce que les savants appellent *rosa canina* et plus généralement *rosa Luteliana*, la rose parisienne. Il est piquant de constater que le rosier le plus célèbre de l'Allemagne, le rosier que le fils de Charlemagne crut tombé du ciel, donne des roses de Paris.

JOSEPH GALTIER.

L'ÉMAIL

Par ses multiples applications modernes, l'émail se classe parmi les produits dont les procédés de fabrication nous ont semblé dignes de trouver place dans les colonnes du *Magasin Pittoresque*. Depuis l'humble casserole de fonte émaillée jusqu'aux cloisonnés de grand prix, en passant par les plaques de nos rues, les cadrans de montres ou la poterie courante, l'émail est en effet d'emploi et d'utilité constante.

Selon sa description savante, l'émail est une substance pulvérulente, finement broyée, vitrifiable au feu, renfermant divers oxydes métalliques destinés à la colorer et qui s'incorpore à la matière, la recouvrant et la protégeant d'un décor de couleurs inattaquable à l'air ou à l'eau. Les premières applications d'émail n'eurent pour but que cette préservation et l'inventeur primitif cherchait sans doute à garantir contre les émiettements trop fréquents les récipients de terre qu'il confectionnait à grand'peine, lorsqu'il découvrit

les principes de cet art dont nous possédons des merveilles au Louvre et à Cluny.

Art essentiellement utile, l'émaillage devait être connu dès les premiers âges de l'humanité et les récentes découvertes de M. Dieulafoy, en Susiane, nous ont fait connaître les productions d'émailleurs orientaux vivant huit siècles avant Jésus-Christ.

Plus près de nous, mais bien éloignés encore, les artistes byzantins venus en Occident au moyen âge furent longtemps les maîtres incontestés de l'émail avec leurs trois écoles du Rhin, de la Meuse et de la Vienne. Ils gardèrent cette suprématie



Le broyage des émaux.

squ'au x^e^ siècle, époque où apparaissent les premiers ateliers de Limoges. Cette dernière ville, devenue bientôt la véritable capitale de l'émaillerie européenne, fit oublier par ses produits les produits similaires de Cologne, de Verdun et de Liége et, de siècle en siècle, les artistes limousins, se succédant en dynasties célèbres, se transmirent les bonnes traditions. Galpais, Léonard Limosin, les Pénicaud, les Reymond, les Court, les Courteys, les Landin, les Noailhé portèrent, du xv^e^ au xix^e^ siècle, leur art à son apogée de richesse et de délicatesse.

Mais, de nos jours, Limoges a perdu ses maîtres et son antique renommée; ses ateliers d'artistes émailleurs ont été remplacés par des manufactures de porcelaine d'un rapport plus certain et, pour étudier aujourd'hui les procédés de fabrication des émaux, point n'est besoin d'un long voyage. A Paris, où se sont fondés de nombreux ateliers, on peut aussi bien rencontrer le fabricant d'émaillerie commune et l'émailleur de bijoux précieux.

Les deux sortes d'émaillages sont similaires. Si l'émaillage des casseroles exige une main-d'œuvre moins longue et des procédés plus grossiers, partant moins coûteux, les données essentielles sont suffisamment semblables pour qu'étudier l'un permette de se faire l'idée de l'autre. A choisir entre les deux, l'émaillage artistique, dont la manipulation est plus délicate et d'une exécution plus variée, m'a semblé préférable, car il permet de montrer, avec un bien autre intérêt, comment la substance vitrifiable, en s'incorporant à la matière, change, sous l'action du feu, une plaque de métal en un tableau d'une puissance de ton incomparable.



La mise au four.

A Paris l'émail d'art se fabrique en appartement; le fabricant chez lequel je me suis rendu occupe le deuxième étage d'une vieille maison et c'est dans le salon transformé en salle de vente que l'on est introduit tout d'abord. Là, rangés dans des vitrines, ou classés dans des tiroirs à fond de ouate, j'aperçois les produits les plus divers de l'émaillerie moderne : tableaux, bonbonnières, boîtes à poudre, montres, vases, coupes, cuillers, broches, épingles, pommes de canne ou de parapluie, tire-boutons. Sur les étagères, les portraits de nos acteurs ou de nos hommes d'État côtoient les représentations plus décoratives de nos rois ou des femmes célèbres de l'ancienne France, tandis que près des vases

modern-style, les reproductions des chefs-d'œuvre de Cluny jettent leur note sévère d'art véritable.

Mais voici le maître de la maison, M. Marchand ; il acquiesce aimablement à ma demande d'étude et m'emmène dans son atelier où il compose en ce moment, à l'aquarelle, des modèles de grands vases destinés à l'Exposition universelle. Tout en travaillant, il me donne les premières indications sur les différents émaux qui sont dits : cloisonnés, champlevés, mixtes, translucides ou peints.

Pour l'émail *cloisonné*, l'artiste dispose sur la plaque à émailler un fil d'or très mince, en suivant les lignes du dessin, et forme, par les entrelacs de ce fil, des cellules en relief; ces cellules sont ensuite remplies d'émaux de diverses couleurs et la plaque est mise au four. La fusion fait adhérer les émaux au fond de métal et retient en même temps dans leur masse le fil d'or qui les délimite. Par la minutie et la longueur du travail préparatoire et par les soins que ce travail exige, l'émaillage cloisonné est un des plus délicats et des plus coûteux.



Le choix des couleurs.

Longue aussi est la préparation des *champlevés*. Pour ceux-ci, l'artiste, après avoir tracé son dessin à la pointe sur une plaque de cuivre rouge, enlève au burin soit le champ de ce dessin, soit le fond autour de ce dessin, puis il remplit d'émail celle des parties qu'il a creusée. Si le sujet est réservé en cuivre pour être gravé après la cuisson, le champlevé est dit *en réserve*; si au contraire le sujet est enlevé pour recevoir l'émail tandis que le fond restera de cuivre, le champlevé est dit *en taille d'épargne*. Pour cette taille, l'artiste conserve en relief, dans les sujets qu'il évide, un tracé à grands traits obtenu par la réserve de minces bandes de cuivre qui séparent les différentes teintes d'émaux et jouent le rôle des fils d'or dans le cloisonné. Lorsque l'émailleur n'a pas conservé ces petites bandes, il les remplace par un fil d'or à l'aide duquel il cloisonne son dessin et l'émail est alors dit *mixte*.

On appelle émaux *translucides* ceux qui, disposés sur des plaques ajourées, transparaissent au jour et donnent à l'œil l'impression de vitraux miniatures, ou bien encore ceux qui, par une autre application du procédé, sont placés sur des plaques gravées dont les dessins doivent apparaître à travers la couche vitrifiée.

Quant aux émaux *peints*, ce sont ceux qui, sans cloisons ni épargnes, représentent avec leurs seules couleurs et leurs modelés naturels, des tableaux, des portraits, ou plus simplement des fleurs et des ornements. Moins complexes de fabrication que les autres genres d'émaux, ils sont aussi d'un procédé plus facile à suivre dans son ensemble et, pour employer utilement les quelques instants dont il peut disposer en ma faveur, M. Marchand me propose d'en faire notre sujet d'étude.

Avec lui je passe à l'atelier dans lequel les émailleurs, hommes et femmes, travaillent broyant les couleurs, dessinant, peignant ou dorant. Le long des murs, sur des consoles, les vases, les boîtes, les plaques de cuivre attendent leur tour d'émaillage. Au milieu de la pièce, sur de larges tables basses, de multiples godets, des pinceaux de toutes formes et de toutes grandeurs, des spatules de fer, des boîtes de feuilles d'or et d'argent s'étalent en désordre sous la main des ouvriers devant lesquels de grosses boules de verre grossissantes se dressent, leur facilitant la mise en place des fines cloisons d'or ou la gravure des champlevés. Mille petits objets, broches, épingles, boîtes à poudre, vide-poches, s'accumulent devant les émailleurs; ce sont les produits de fabrication courante, véritable pacotille de bazar, que le fabricant considère lui-même comme d'infimes travaux, d'un rapport sûr, d'une fabrication rapide, mais d'un intérêt très secondaire en comparaison des reproductions de pièces célèbres ou des sujets modernes qui constituent les pièces de luxe.

C'était le type d'une de ces pièces de luxe que je devais suivre, mais d'abord il me fallait voir la matière première, le cuivre, matière de soutien, sur laquelle viendra se poser l'émail. Acheté en lames chez le producteur spécial, le cuivre est découpé aux dimensions voulues; puis, lorsqu'il s'agit de vases, il est livré aux tourneurs repous-

seurs qui amènent la lame à la forme donnée à l'aide de mandrins et de brunissoirs.

Pour les sujets plats, on donne simplement à la pièce l'*emboutie*. Les tableaux émaillés ne sont jamais en effet complètement plans; ils offrent une légère concavité qui s'obtient sous la pression répétée d'un ciseau à froid et qui est destinée à procurer au métal une résistance suffisante pour l'empêcher de se déjeter au feu. Emboutie, la plaque de cuivre est *recrouie*, c'est-à-dire passée à la flamme afin de brûler la graisse laissée à sa surface par les différents maniements préparatoires, puis elle est *décapée* dans un bain d'eau et de vitriol où elle se nettoie de toute oxydation. Enfin elle est séchée et prête désormais à recevoir les émaux.

Comme le cuivre les émaux sont tirés du dehors; ils se composent de *borosilicates* que différents *oxydes* colorent et ce sont des marchands de produits chimiques qui fournissent à l'émailleur sa palette, palette aussi riche, aussi complète que celle du peintre, et qu'il peut augmenter à volonté par de savants mélanges. Ils sont livrés sous forme de petits cubes colorés, simples cubes de verre, semble-t-il, mais qui coûtent cependant fort cher: trente francs le kilogramme le blanc, quatre cents francs le rouge à base d'or pur. Il est vrai que pour certains travaux on peut employer du blanc à trois francs et du rouge à quinze francs, mais celui-ci est à base de cuivre et n'a ni l'éclat ni la richesse de l'autre.

Des tiroirs où ils sont classés, les émaux sont tirés au fur et à mesure des besoins et livrés aux apprentis qui les brisent dans des mortiers en agate à l'aide de molettes également en agate et de maillets de bois. Une fois réduits en poudre, ils sont versés dans des mortiers de porcelaine, mélangés avec de l'eau et malaxés longuement; la pâte qu'ils forment est purifiée par quelques gouttes d'eau-forte jetées dans le mortier, puis, après un lavage à grande eau, elle est prête pour l'emploi du moment.

Mais l'émail coloré ne se pose pas directement sur le cuivre, qui reçoit une première couche, sorte de fondant incolore. Devant l'ouvrière qui, à l'aide d'une spatule de fer, étend la pâte semi-fluide et l'unit tout en épongeant l'eau qui s'en échappe, mon professeur m'explique que chez les émailleurs à la grosse, émailleurs de casseroles ou autres, cette première opération se fait au moyen d'un tamis rempli d'émail en poudre; on le secoue simplement sur la surface à émailler, préalablement garnie d'une couche de gomme, et mise ensuite au four par quantités.

Mais les émaux artistiques exigent plus de soins et je peux m'en convaincre lorsque, pénétrant dans la cuisine de l'appartement transformée



Les émailleurs au travail.

en laboratoire de chimie, j'assiste à l'*enfournement*.

Simplement disposé contre l'un des murs, le four, du genre dit moufle ouverte, éclaire fantasmagoriquement la pièce, dessinant sur les murs les ombres gigantesques de petits vases aux formes délicates. Cependant la plaque, sur laquelle je viens de voir étendre la première couche d'émail, est posée sur une mince rondelle de terre réfractaire, percée de trous et badigeonnée d'ocre rouge afin d'empêcher, à la fusion, l'adhérence de l'émail; puis, saisie à l'aide de longues pinces, la rondelle va porter au milieu du foyer la plaque de cuivre qui s'irradie instantanément en des fulgurances aveuglantes; une minute et demie, deux minutes au plus suffisent et l'émail est vitrifié. Alors sorti du four, il s'éteint sur une table en des pâleurs roses d'une harmonie délicate et changeante jusqu'à ce que, complètement refroidi, il apparaisse recouvrant le métal d'une couche incolore, tel un verre de vitre.

Sur ce premier émaillage le dessinateur trace,

au crayon d'abord, au pinceau ensuite, les contours exacts du motif à reproduire. Ce dessin servira de guide au deuxième émailleur qui met les fonds, à l'ouvrier qui dispose les *paillons*, au peintre qui modèle la figure et la termine. Chaque couche de couleur passe au feu avant d'être recouverte par la suivante et quinze, dix-huit fois, la même pièce devra quitter la main des ouvriers ou des artistes pour revenir au principal ouvrier uniquement chargé de la cuisson. Cette opération, toute de tact et d'habitude, est le véritable point d'échec de l'émaillage et l'on comprendra le soin qui doit être apporté à sa surveillance lorsqu'on saura que chaque enfournée, sauf la première plus longue, doit durer de une demi-minute à une minute, quatre minutes au plus pour les très grandes pièces. Une seconde de trop peut suffire à perdre pour deux cents francs d'ouvrage.

Mais voici que, sur la surface du sujet à reproduire, un jeune élève dispose les *paillons* qu'il découpe à mesure dans des feuilles d'or fin, d'argent ou de platine. Les paillons sont destinés à servir de dessous à certains émaux auxquels ils doivent donner ces reflets métalliques qui étonnent par leur éclat profond et mystérieux. Collés aux endroits voulus à l'aide de gomme adragante, ils rehausseront en transparence les verts, les bleus, les rouges et les jaunes. Et l'habileté consiste à varier les paillons selon l'effet désiré; c'est ainsi que, pour obtenir un rouge vif, on mettra sous l'émail rouge un paillon d'or, tandis que, étendu sur un paillon de platine, le même rouge donnera une coloration rose.

Passés au feu, saisis et retenus dans la première couche d'émail incolore, les paillons reçoivent les différentes couleurs que comporte le modèle. Au moyen de fines spatules, la pâte colorée, préalablement mélangée d'eau dans des godets, est disposée suivant le dessin; elle forme des épaisseurs, des reliefs inégaux que la cuisson suivante va faire disparaître. Et les couches d'émail et les cuissons se succèdent sans règles fixes au gré de l'ouvrier qui seul est laissé maître de son travail.

Cependant la pièce prend corps et se dessine; elle est arrivée à un point d'exécution suffisant pour qu'il soit possible d'apercevoir sur la surface brillante du cuivre, les étoffes aux chaudes harmonies et les fonds qui les enveloppent, et seules maintenant les chairs apparaissent sans couleurs ni modelés. Elles sont réservées à l'artiste chargé de finir le sujet.

Le travail des artistes s'exécute à l'aide de couleurs toutes préparées, broyées plus fines que celles destinées aux premiers émaillages et délayées, non plus à l'eau mais à l'essence. Pour exécuter les chairs on n'emploie que du blanc et seulement après l'achèvement des modelés, on donne, avec une teinte rose générale, le ton des carnations.

L'artiste étend ses couleurs, non plus avec une spatule comme les ouvriers, mais au pinceau ou avec une fine pointe de cuivre. Il pose des gouttes de pâte aux parties les plus lumineuses et les étale en les dégradant par couches de plus en plus légères, sur les parties d'ombre et de demi-teintes, et c'est en laissant plus ou moins transparaître le fond sombre du cuivre qu'il obtient les modelés. Il peut reprendre et retoucher à sa guise car chaque application d'émail nouveau se mêlera si bien, sous l'action du feu, à celle qui la précède que l'œil ne peut voir, sur la pièce achevée, qu'un seul modelé, fait de douceur et de délicatesse, là où dix, douze couches de couleurs se sont quelquefois superposées.

Les artistes exécutent le travail chez eux. Ce sont généralement d'anciens peintres sur porcelaine tentés par les gains meilleurs de l'émaillerie; certains, les habiles, gagnent plus de vingt-cinq francs par jour, et sans courir aucun aléa, car les risques de cuisson restent tout entiers au fabricant chez lequel, à chaque nouvelle couche de peinture, l'artiste doit rapporter son travail pour le cuire.

Et devant le renouvellement incessant des mêmes opérations, sans parler des ornements d'or, dont certains sujets s'encadrent, entrelacs compliqués confiés aux mains expérimentées du décorateur, je ne m'étonnais pas d'apprendre qu'un tableau d'une certaine importance reste quelquefois trois semaines en cours de fabrication, huit jours au minimum. Cette longueur du travail, jointe à la cherté des matières premières, fait de certains émaux des objets de prix relativement élevé et j'apprends que tel petit vase coûte quatre-vingts francs, tel plat deux cents, tel tableau mille. Ces prix s'entendent pour les sujets de luxe; l'émail commercial se fait vite, à bon marché, et pour vingt francs le vase, trois francs l'épingle, on peut posséder un spécimen du travail de nos émailleurs.

Mais si les émaux sont devenus, pour certains modèles, d'un usage courant et d'une fabrication moins savante qu'autrefois; si, tombés au rang d'objets utilitaires, ils n'ont plus ce caractère de rareté précieuse qu'ils empruntaient à l'habileté d'artistes qui, de père en fils, se transmettaient des procédés jalousement gardés secrets, il est du moins intéressant de constater que la tradition de bien faire s'est fidèlement conservée chez nos émailleurs parisiens. Continuateurs d'un art difficile, qu'ils améliorent et qu'ils perfectionnent, ils s'efforcent de sauvegarder leur art tout en conciliant la cherté croissante de la main-d'œuvre avec les nécessités modernes de fabrication à bon marché.

PIERRE CALMETTES.

Ce qui manque surtout aux hommes de notre temps, c'est la fermeté de conduite que donne la confiance dans la vérité. Nous ne voyons devant nous ni les énergiques convictions qui animaient saint Paul et ses amis, ni les guides que nous aurions à suivre pour ramener au vrai la nation égarée. — LE PLAY.

GEORGE SAND A MAJORQUE

« Quand la vue des boues et des brouillards de Paris me jette dans le spleen, écrivait George Sand, je ferme les yeux, et je revois comme dans un rêve la montagne verdoyante de Valldemosa, ses roches fauves et un palmier solitaire perdu dans un ciel rose. »

Pourtant, le grand écrivain, après avoir séjourné à Valldemosa durant deux mois d'un hiver exceptionnellement rigoureux pour la contrée, et dans des conditions d'existence matérielle assez précaires, s'était enfui sans attendre la venue des beaux jours. Quels souvenirs aurait-il donc gardés du printemps!



La chartreuse de Valldemosa.

Car le premier printemps à Majorque, — l'hiver encore en nos climats, — est vraiment enchanteur: les orangers et les citronniers sont tout scintillants de pourpre et d'or; l'amandier mêle ses fleurs neigeuses, poudrées de rose, aux rameaux de l'olivier pailleté d'argent et aux dômes bronzés de l'yeuse classique.

Mais à Valldemosa surtout, entouré de pentes et creusé de gorges où courent les eaux vives, le renouveau prend un éclat et une fraîcheur incomparables.

La petite ville est étagée sur le rebord d'une conque d'une prodigieuse fertilité, ses innombrables jardins en terrasse, où se balancent çà et là des palmes légères, lui font une ceinture fleurie.

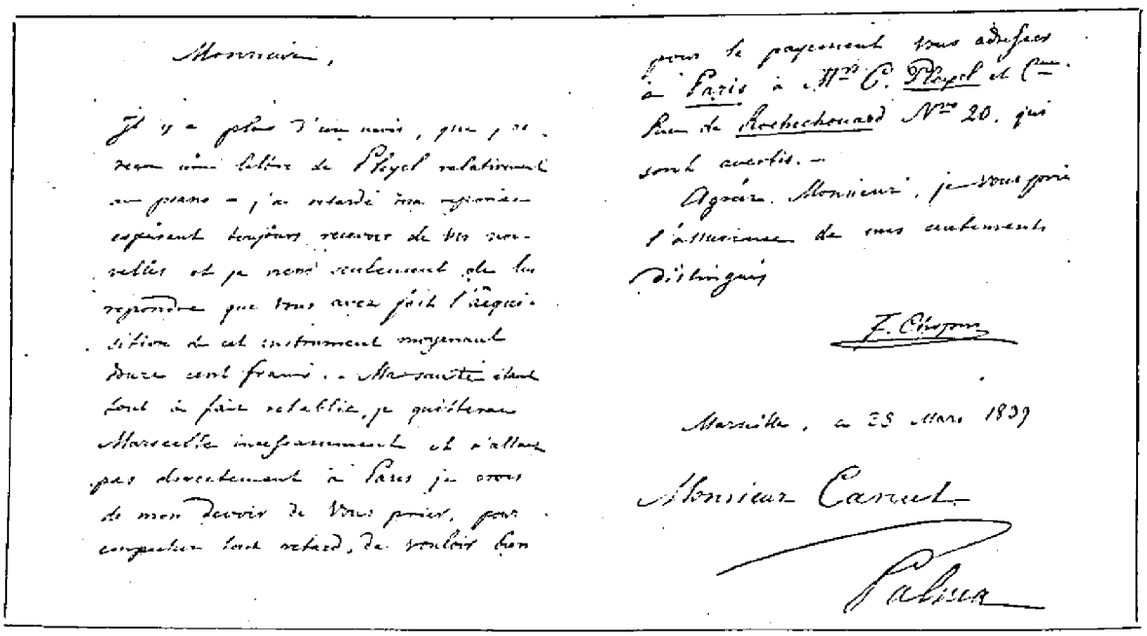
Valldemosa, s'ouvrant en éventail sur l'espace, voit de toutes parts au loin, à travers une échancrure rocheuse, la plaine et la mer étalées.

Vers l'ouest, du côté opposé à la plaine, c'est la mer encore entrevue par endroits et dont la rumeur monte jusqu'à la ville par les jours de tourmente, tandis qu'au nord les maisons s'adossent à la montagne couverte de forêts sauvages. Aux cimes de la sierra les falaises, tour à tour rougeâtres, grises ou ambrées, sont déchirées par des ravines que sillonnent des ombres, ciselures de saphir dans un éblouissement de soleil.

Valldemosa est dominé par la tour crénelée du manoir de Son Gual, naguère propriété du comte de Saint-Simon, descendant de notre célèbre historien, et appartenant aujourd'hui à Son Altesse Impériale l'archiduc Louis Salvator, et par le clocher de sa chartreuse dont le style douteux fait cependant le plus gracieux effet. Il s'élève mince, élancé, à la manière d'un minaret, qu'il rappelle par sa vague blancheur et par l'encorbellement qui court au-dessous de sa toiture aiguë, en faïence vernissée couleur d'émeraude.

Aucun souvenir personnel de George Sand n'est

resté dans la chartreuse où elle passa deux mois d'hiver. A Valldemosa on ne sait pas au juste quelle cellule elle occupa. Cependant, à force de recherches, j'ai découvert un vieux ménétrier qui court les fêtes *sonnant* le *bolero*, la *jota* et le *fandango* avec accompagnement de guitares. Il se souvient bien de Chopin qui se plaisait à lui faire jouer des airs populaires, de Mme Sand et de ses enfants. Et c'est tout. Il est surtout intéressant ici de revoir les lieux qui inspirèrent le ténébreux *Spiridion*, dictèrent en si belles pages descriptives *Un Hiver à Majorque*, et il est



Un autographe de Chopin.

triste de songer à cet oubli si prompt du séjour d'un tel écrivain.

Le vent souffle toujours dans l'interminable galerie qui accompagne les cellules; par les vents d'hiver il élève encore les sanglots et la voix lamentable qu'entendait George Sand.

Le décret de Mendizabal qui chassait les moines n'a pas été rapporté, la chartreuse est abandonnée. L'été seulement, comme du temps de notre écrivain, les cellules sont occupées par des habitants de Palma fuyant la chaleur étouffante de la capitale. Les chapelles qui décoraient les cellules n'existent plus, certains corps du bâtiment ont été démolis, mais la pharmacie des chartreux est demeurée intacte. Il n'y manque que le moine qui l'administrait et qui s'enfermait dans sa cellule pour reprendre la robe jadis blanche et réciter tout seul ses offices en grande tenue. « Quand on sonnait à sa porte, dit George Sand, on le voyait jeter à la hâte son froc sous son lit, et apparaître en culotte noire, en bas et en petite veste, absolument dans le costume des opérateurs que Molière faisait danser en ballet dans ses intermèdes. »

Don Esteva y Oliver, propriétaire actuel de la pharmacie qu'il tient de son oncle *fray* Gabriel Oliver y Ramis, auquel elle fut *donnée* par *fray* Mariano Cortès, celui justement dont parle George Sand, en a conservé avec un soin pieux, et on pourrait dire avec un scrupule d'artiste, la décoration et les ustensiles. Les vieux bocaux ventrus, les boîtes décorées de peintures étranges, les vases aux ornements singuliers portant, en caractères gothiques, les noms des produits qu'ils contenaient, s'alignent, toujours sur les rayons, au long des murs. Don Esteva pèse les médicaments avec les poids de jadis, il triture avec le pilon dans le mortier de bronze du vieux moine.

Magnifique mortier, d'une admirable patine, portant l'écusson de la chartreuse : une couronne et un cœur. Une inscription gothique ornementale dit en langue majorquine que je traduis: « J'appartiens au couvent de Jésus Nazaréen — chartreuse de Mallorca, 1782 ; — Martí Cardell (fondeur).

Un tableau représentant saint Côme et saint Damien domine toujours le comptoir. Un cartouche qui le surmonte assure quatre-vingts jours d'indulgence à ceux qui diront un *Pater* et un *Ave Maria* devant lui. J'ai entendu maintes fois des clients saluer par *Ave Maria purissima* leur entrée dans la pharmacie et finir ensuite la prière en marmottant. Ainsi, du temps des chartreux, les clients gagnaient des indulgences en attendant la préparation des médicaments.

Don Esteva cultive toujours, dans le petit jardin qui précède l'entrée, les plantes médicinales des chartreux dont, comme eux, il sait extraire et combiner les poisons.

Don Esteva a un véritable culte pour Majorque ; tout ce qui se rattache à son passé l'intéresse. Il a réuni quelques portraits de George Sand qu'il se plaît à montrer.

J'ai retrouvé à Palma la grande chaise gothique

qui orna la cellule de George Sand. L'écrivain ignorait que ce meuble avait appartenu au roi Martin d'Aragon, dont le château avait été englobé dans les constructions des chartreux. « Le sacristain, dit George Sand, avait consenti à transporter chez nous une grande belle chaise gothique sculptée en chêne, que les rats et les vers rongeaient dans l'ancienne chapelle des chartreux, et dont le coffre nous servait de bibliothèque, en même temps que ses découpures légères et ses aiguilles effilées, projetant sur la muraille, au reflet de la lampe du soir, l'ombre de sa riche dentelle noire et de ses clochetons agrandis, rendaient à la cellule tout son caractère antique et monacal. »

A Palma je me suis également trouvé en relations amicales avec un admirateur de George Sand, M. Ernest Canut, dont le père fut le banquier de l'illustre écrivain. M. Ernest Canut, que George Sand faisait sauter sur ses genoux à cette époque, conserve religieusement en son salon le piano de Chopin qui fut cause de tant d'ennuis pour les voyageurs, et un autographe du musicien qu'il a bien voulu me communiquer.



Le vieux ménétrier.

En lisant dans le « journal » de madame Canut mère, écrit, je crois, en l'année qui suivit le départ des voyageurs, ses impressions si sincères en leur naïveté sur George Sand à Majorque, on est transporté à cette époque et on vit en quelque sorte dans le voisinage immédiat de Mme Sand.

M. Canut a bien voulu me laisser prendre des extraits du journal de sa mère. Nous allons donc remonter à l'année 1838 et écouter Mme Canut :

« Mme Dudevant arriva à Palma, portant pour la maison une lettre de recommandation et de crédit illimité.

« Qui était-elle ? — Que venait faire dans l'île une femme accompagnée d'un musicien, disait-on, de deux enfants et d'une femme de chambre?

« On fut aux informations et on n'eut pas de peine à découvrir que cette femme *faisait des livres* ! mais, horreur ! elle les signait d'un nom d'homme : George Sand ! et sa fillette portait une blouse de garçon, taillée dans le velours.

« On assurait que D. Juan Burgues Zaforteza, dont l'esprit était ouvert à toutes les nouveautés, possédait un spécimen de ses œuvres : c'était *Lilia*. Tout le monde voulut lire l'ouvrage : on le trouva romanesque, incompréhensible ; bref, l'auteur admirable fut aussitôt jugé sévèrement par des ignorants.

« Nos aristarques se croyaient pourtant excellents juges, car l'inauguration récente d'un service à vapeur commençait à les mettre en contact avec le continent et leur portait les journaux de la semaine. Cela suffisait pour permettre de critiquer en connaissance de cause. Aussi personne ne pensa à choyer la femme célèbre qui dut s'en tenir à nos visites et à celles du consul M. Flury-Hérard et de M. de Cardona.

« Les dames surtout la fuyaient comme la peste.

« Obligée de se loger en ville, en face de l'*huerto del rey*, au-dessus d'un tonnelier, elle ne tarda pas à se convaincre que le bruit des marteaux ne lui permettrait aucun travail ; elle s'empressa de se retirer, avec les siens, à *Son Vent*, pittoresque petite maison de campagne des environs.

« Palma n'avait à cette époque aucun hôtel convenable.

« Mme Sand était une très belle personne, à physionomie attrayante animée par de superbes yeux noirs. Ses cheveux splendides formaient deux grosses tresses sur son front et allaient rejoindre sur la nuque le reste de sa chevelure coquettement relevée par un mignon poignard d'argent. Sa toilette sévère, mais admirablement portée, était toujours noire ou de nuance foncée. Un ruban de velours entourant son cou supportait une croix de très gros brillants : à une chaîne enroulée à

son bras était suspendue une énorme quantité de bagues : des souvenirs, sans doute.

« Son fils Maurice, âgé de quinze à seize ans, était svelte et délicat, parlait peu et passait tout son temps à dessiner sur de petits albums, dont il ne se séparait pas, tout ce qui le frappait.

Sa petite-fille Solange était au contraire une robuste rougeaude pleine de vie et de santé, avide de mouvement et de tapage. Avec sa petite blouse, son pantalon de drap et son chapeau de feutre, on l'eût prise pour un garçon, sans ses longs et beaux cheveux descendant jusqu'à la ceinture.

« Quant au musicien qui les accompagnait, c'était Chopin, le poète du piano, dont les œuvres éternellement jeunes font école. Il était très souffrant et venait sous nos climats pour y rétablir sa santé.

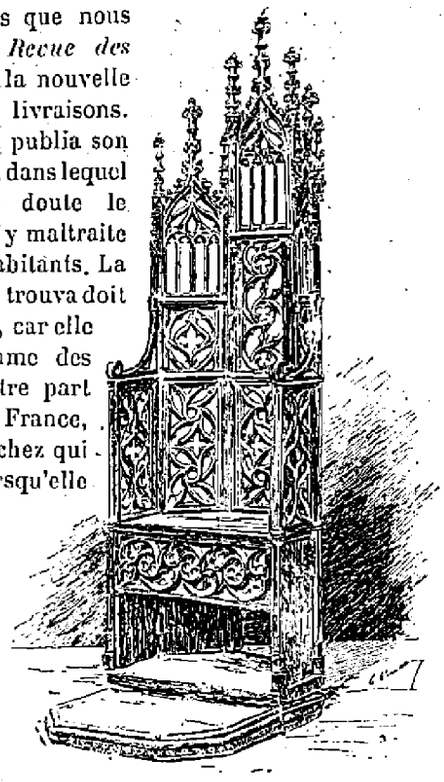
« Il nous fut impossible d'obtenir de la douane l'entrée en ville du *pianino* pris par le maître chez Pleyel. On dut le transporter en contrebande à Son Vent.

« Après quelques semaines de résidence dans cette nouvelle demeure, le bruit courut que Chopin était malade de la poitrine, et cette maladie, qui cause à Majorque une horreur telle qu'on refuse d'habiter les maisons ayant donné refuge à ses pauvres victimes, dut faire déguerpir nos voyageurs.

« Le propriétaire de Son Vent signifia brusquement à George Sand de partir immédiatement de sa villa : sous la menace de frais énormes qu'elle voulut éviter et folle de désespoir, ne sachant d'autre part où se caser, elle se trouva fort heureuse d'accepter, grâce à l'obligeance de ceux que nous intéressions à son sort, une des cellules du couvent de Valldemosa, où elle s'empressa de se réfugier.

« C'est là qu'elle passa l'hiver de 1838-39 et qu'elle écrivit *Spiridion* : elle nous l'envoyait en petits cahiers manuscrits que nous adressions à la *Revue des Deux Mondes*, où la nouvelle était publiée par livraisons.

« Plus tard elle publia son *Hiver à Majorque*, dans lequel elle admire sans doute le pays, mais où elle y maltraite un peu trop ses habitants. La réception qu'elle y trouva doit la faire pardonner, car elle ne reçut en somme des égards que de notre part et du consul de France, M. Flury-Hérard, chez qui elle descendait lorsqu'elle venait en ville. Elle a témoigné sa reconnaissance à mon égard en consignant dans son ouvrage que je lui cédai de la plume d'édredon, introuvable à Palma, pour le coussin de son malade.



Le trône du roi Martin d'Aragon.

« Mme Sand n'étant que rarement en ville, j'eus en réalité fort peu d'occasions de l'admirer et, quoique extrêmement bonne et sachant se mettre à la portée des plus humbles, elle m'en imposait tellement, je me sentais si inférieure vis-à-vis d'elle que je n'eus jamais la hardiesse de lui demander une pensée pour mon album. Elle me l'eût certainement accordée de bonne grâce. Il ne me manqua qu'un peu moins de timidité et quelques années de plus.

« Elle n'apparut qu'une fois au théâtre dans la loge que je partageais avec M. Flury. Elle y fut fort lorgnée. Le consul, célibataire, bien qu'abonné à un fauteuil d'orchestre, avait tenu à conserver la moitié de notre loge commune afin d'y recevoir les officiers des navires de guerre nous visitant sans cesse en raison de la conquête récente de l'Algérie.

« Il leur offrait le plaisir du spectacle et se disait très heureux lorsque je me faisais accompagner par quelque gentille demoiselle avec qui nos hôtes se mettaient en train de baragouiner l'espagnol.

« Après avoir passé dans les montagnes de Valldemosa cet hiver pendant lequel la maladie de Chopin ne fit qu'empirer, le départ de George Sand fut décidé et la petite famille rentra en ville. Nous fûmes la veille de l'embarquement chez Flury-Hérard où elle était descen-



Un coin de la pharmacie des Chartreux.

due. J'y fus témoin du désespoir de Mme Dudevant au sujet du piano de son compagnon qu'elle se voyait condamnée à trimballer de ville en ville jusqu'à la résidence problématique où son « mourant » pourrait s'arrêter.

« Faites-le-moi vendre » disait-elle à mon mari. « Il est neuf. Il n'a pas encore été payé à « Pleyel. C'est un maître qui l'a choisi, vous le « voyez, et je le déclare excellent... »

« Mais que pouvaient valoir ces considérations ? Un poitrinaire en avait joué : personne ne voulait s'exposer à mourir dans l'année.

« Que voulez-vous, madame », répondait mon mari ; « j'ai fait ce que j'ai pu ; je l'ai offert à « la comtesse d'Ayamans qui a trois filles. Elle a « refusé en jetant de hauts cris. Mme Gradoli, qui « en a deux, a poussé les mêmes exclamations. Je « n'ose plus en parler à personne : au premier « mot tout le monde fuit. »

« Nous dûmes laisser la pauvre femme sous cette fâcheuse impression : mais en rentrant chez nous, mon mari s'arrêta brusquement et me dit comme à brûle-pourpoint : « Le veux-tu, ce « piano ? »

« J'avais alors à la maison le piano de Pape qui m'avait été cédé par M. Renard, consul prédécesseur de M. Flury. Il était sans contredit le meilleur de Palma. Je demandai à réfléchir jusqu'au lendemain.

« A peine levée, je me rendis chez Mme Gradoli que nous savions à la recherche d'un instrument pour les deux fillettes dont j'ai parlé, et lui fis l'offre d'*un* piano.

« Je n'en veux pas », s'écria-t-elle avec horreur. « Votre mari m'en a déjà parlé. Il a appartenu à « un poitrinaire ; je n'ai pas envie de perdre mes « enfants.

« — Doucement, répondis-je. J'ai résolu de gar« der pour mon usage le piano réprouvé et je viens « vous proposer de vous céder le mien, celui que « vous connaissez et que vous désiriez déjà lors de « la vente Renard. Vous en savez le prix : je ne « demande qu'à conclure au plus vite, Mme Sand « devant partir ce soir même (1).

« — C'est fait », dit Mme Gradoli, et je m'enfuis, tout heureuse de tirer notre voyageuse de son mauvais pas. Le piano Pape sortit de la maison pour y être remplacé par le Pleyel de Chopin, introduit en ville comme venant de Barcelone, après de longues démarches et moyennant de forts pourboires à messieurs les douaniers. Nous soignons comme une précieuse relique cet instrument qu'on nous envie et qui fait aujourd'hui bien des jaloux.

« Mme Sand, au comble du bonheur de se voir délivrée de sa grande caisse, partit en nous accablant de ses remerciements.

« Parfaitement aimable pour tous, elle se fit un devoir de rendre scrupuleusement les visites. Je la vois encore assise, au salon, dans le petit fauteuil gondole auquel nous avons donné son nom, les pieds sur les chenets de la cheminée qu'elle se réjouissait de retrouver après un hiver passé devant les « braseros ».

« Je lui dois de déclarer qu'elle ne fumait jamais en public et qu'elle gardait ses cigarettes pour son intérieur. A ce sujet elle ne se gênait nullement devant nous et je lui en savais gré ; mais je ne pouvais le dire à personne sans qu'on lui en fît aussitôt un grand crime. »

Les tribulations que supporta George Sand durant son séjour à Majorque, l'animosité, l'hostilité même auxquelles elle fut en butte, les circonstances douloureuses qui accompagnèrent son voyage, l'inclémence du ciel, si calme et si doux d'ordinaire dans l'île, tout avait conspiré pour la désespérer, et on s'explique aisément son acrimonie vis-à-vis des habitants de Majorque. Mais quelles pages exquises au milieu de ses diatribes dans son ouvrage *Un Hiver à Majorque* ! Combien elle a subi le charme étrange des paysages de l'île enchantée !

GASTON VUILLIER.

(1) 13 janvier 1839, d'après notre « copie de lettres ». (Note de M. Canut.)

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité. — CHAMFORT.

Souvent l'obligé oublie le bienfait, parce que le bienfaiteur s'en souvient. — MALESHERBES.

LE RENARD ET LES RAISINS

(Fable de La Fontaine, arrangée par un Anglais).

MEDÈMES ET MESSIEURS,

(D'un air très sombre.) Je riais comme un bossu... en dedans... comme un bossu anglais... Je venais de entendre une fèble de mossié Fontaine, very amiousant. Je avais reteniou ce fèble très bien et je vais le raconter à vô, pour que vous riez... pas en dedans... tout baut... comme les bossus français... Voici mon fèble :

LE RENARD ET LES RAISINS

Mossié renard un beau matin
Il voyait sur un mur du très jaoli raisin.
Et comme il était fort gourmande,
Il disait : « Aoh! je vais régaler moa bôcoup! »
Il allongeait déjà le cou
En ouvrant sa baouche fort grande,
Mais le méchant raisin il habitait trop haut,
Le renard avait beau se soulever... pas mèche!
Même en faisant un très grand saut
Il avait le gorge tout sèche.
Mais comme il était fort malin,
Il disait pas qu'il était trop petite,
Mais il disait : « Aoh! ce raisin
« Il est gâté... ça se voit tout de souite...
« Il est tout plein de vers et bon pour les goujons! »

Moralité de mossié Fontaine

Les gens spiritouels ils sont jamais ronchons.

Moralité de moa, bôcoup plious jaolie

Quand vous ferez le cour à une très jaolie femme, et qu'elle dira à vô : « Flioute!... » fâchez pas... Disez à vô tranquillement : « Aoh! elle était very laide... J'en voudrais pas pour mon belle-mère. »

OCTAVE PRADELS.

DE CHRISTIANIA A PARIS
A PIED

Une journaliste norvégienne, Mme Alma Keldseth dont les yeux ne connaissaient d'autres horizons que les imposantes murailles des *fjälls* encadrant la petite île de Tromsoë, se mit un beau jour en tête d'entreprendre seule, à pied, et sans un sou en poche, le voyage de Christiania à Paris. C'était une folie, certes ; mais les femmes n'en commettent-elles pas de plus graves encore?

Stimulée par le désir de parcourir des pays et d'étudier des mœurs que ses compatriotes ne connaissaient point ; agacée aussi d'entendre continuellement proclamer qu'une femme ne peut voyager qu'en wagon capitonné et la bourse bien garnie, Mme Alma Keldseth annonça un beau matin son départ.

Les préparatifs ne furent pas longs. Vêtue d'une jupe et d'une petite jaquette, elle posa sur ses cheveux coupés court une toque de fourrure, mit dans une petite sacoche moins que le strict nécessaire : un peigne, un savon, du papier, des crayons, une paire de ciseaux et un fer à friser. Elle était prête!

Dans ce bagage rudimentaire de la voyageuse, le fer à friser n'est-il pas tout un poème? Lorsque, vagabonde, elle égrènera le long chapelet des routes, en quête d'un gîte et d'un morceau de pain qu'elle n'aura pas toujours, on pourra la voir allumant dans les fossés des petits feux de bois mort pour y faire chauffer son fer et donner aux mèches courtes de sa chevelure un aspect plus seyant. O femmes! quelle est celle d'entre vous qui n'aurait pas emporté son fer à friser?

Durant les quatre mois qu'a duré son aventureuse expédition, Mme Alma Keldseth s'est trouvée mêlée à toutes les misères humaines et a pu sonder l'horreur de bien des existences. Les notes qu'elle a recueillies dans la traversée de la Suède, du Danemark, de l'Allemagne, de la Lorraine et de la France constitueront assurément de précieux documents ; mais, pour rien au monde, elle ne voudrait recommencer aujourd'hui un voyage semblable. Elle a trop souffert moralement et physiquement.

On juge de la joie de la jeune Norvégienne quand, après une dernière étape de quarante-cinq kilomètres, sous la pluie battante, la jupe lourde de boue, les cheveux collés aux tempes, les pieds nus à peine protégés par de vagues semelles maintenues avec des ficelles, elle aperçut les lumières de Paris, terme de son audacieuse odyssée!

Le lendemain, en un français hésitant, mais avec des expressions justes et colorées, elle nous contait les principaux épisodes de sa route, le drame quotidiennement renouvelé de la faim qui tenaille, les nuits à la belle étoile, dans les écuries ou dans les bouges ; la peur des rencontres mauvaises, l'accablement des étapes sans fin, l'obsédante vision de la Mort qui rôde... Et nous nous demandions, en l'écoutant, de quelle force d'énergie était douée cette petite femme étrange, au masque un peu rude, adouci par des yeux expressifs, pour avoir pu mener à bien pareille expédition.

Partie de Christiania le 13 août, Mme Alma Keldseth arrivait le 14 à Gothembourg, où le colonel de l'Armée du Salut lui remettait un secours de trois couronnes (3 fr. 50) en la priant de ne plus revenir. Sa traversée de la Suède ne fut pas trop pénible. Plusieurs journaux ayant raconté le pari qu'elle avait fait, la voyageuse trouva ici et là des portes ouvertes et des mains tendues. Après quinze jours de marche, elle arriva enfin à Malmol, où elle passa toute la journée sans manger. Elle put enfin prendre le bateau et, après une traversée d'une heure, elle débarqua à Copenhague. Sans ressources, elle dut passer la nuit dans un asile pour femmes, situé dans un quartier mal famé ; nuit affreuse au milieu de femmes ignoblement sales, la plupart ivres-mortes ou vociférant des chansons obscènes. Le lendemain, elle se plaçait comme femme de ménage dans une maison où son incognito fut vite percé et où on l'invita à prendre place à table avec la famille... tout en lui donnant son compte.

A sa sortie de Copenhague, un accident faillit lui coûter la vie. Elle s'était engagée dans un marais mouvant et s'y enfonçait de plus en plus. Un effort surhumain la dégagea et lui permit de regagner la route et d'aller tomber épuisée dans une chaumière, les vêtements maculés et nu-tête. Au petit jour elle regagna Copenhague et s'y engagea de nouveau comme bonne à tout faire. Elle ne garda sa place que quelques jours, congédiée pour avoir mal ciré une paire de bottes. On la paya avec une jupe, une paire de savates et 1 fr. 50. Affublée de ces nippes, elle gagna Kjolge. De là jusqu'en Allemagne, sa marche fut des plus agréables. Son arrivée était partout annoncée par le téléphone et les journalistes danois la recevaient de la façon la plus cordiale. Les hôtels où elle logeait et mangeait refusaient tout paiement. Cela ne devait pas durer. Elle s'embarqua sur le bateau *Kaiser-Wilhelm* qui la conduisit à Warnemunde et, quelques heures plus tard, elle mettait le pied en Allemagne.

La traversée du territoire allemand fut pour Mme Keldseth un véritable calvaire. Comme elle demandait un jour à un journaliste allemand la cause de la brutalité que les petites gens et les ouvriers lui témoignaient, celui-ci répondit : « Nos ouvriers n'ont pas l'habitude de voir une femme voyager ainsi toute seule ! »

— Il est certain, nous disait Mme Keldseth, que je n'ai jamais rencontré un ouvrier allemand sans être grossièrement offensée par des gestes ou par des paroles. Plusieurs fois on m'a lapidée et, dans une ville de Westphalie, j'ai été poursuivie avec acharnement par une centaine de jeunes gens

qui hurlaient à mes chausses en me jetant des pierres. Je ne me rends pas bien compte encore par quel phénomème j'ai pu sortir vivante de cette avalanche de projectiles. Souvent, j'étais forcée, pour échapper à mes persécuteurs, de chercher un abri dans les auberges, mais on m'en expulsait presque aussitôt comme une sorcière pouvant attirer des maux sur la maison.

Dans une seule ville allemande, à Hildesheim, la voyageuse fut bien accueillie. Par contre, dès son arrivée à Preptow, elle fut appréhendée par un sergent de police qui la conduisit dans un cachot. La malheureuse n'avait rien mangé de la journée et avait une faim de loup. Qu'allait-il lui advenir? Au bout de quelques heures on vint la chercher et on la conduisit devant le maire de la ville qui la fit fouiller, visita son sac, examina ses manuscrits, tourna et retourna dans ses mains un débris de fer à cheval qu'elle avait ramassé en route et, finalement, la fit remettre en liberté en lui souhaitant bon voyage. Là, elle apprit la cause de son arrestation. Un maçon qu'elle avait rencontré en route, l'avait prise, en raison de ses cheveux courts, pour un espion déguisé en femme et l'avait, par dépêche, dénoncée à Preptow. Le soir même, Mme Alma Keldseth quitta cette ville pour gagner New-Brandenburg qu'elle espérait atteindre quelques heures plus tard; mais la nuit tomba subitement et devint si noire qu'elle dut passer la nuit contre une meule de foin, sous une pluie torrentielle. Plus loin, dans une petite ville, les habitants furent unanimes à lui refuser le pain et le gîte qu'elle sollicitait; elle fut empoignée par un agent qui la conduisit en prison. Au petit jour, le commissaire devant qui elle comparut ordonna son expulsion et l'agent qui l'avait arrêtée l'accompagna jusqu'à la limite du territoire du canton.



Madame Alma Keldseth.

Depuis longtemps déjà, la voyageuse n'avait plus ni bas ni souliers; ses vêtements tombaient en lambeaux et l'on imagine aisément la fâcheuse impression qu'elle devait produire.

A Dettmold, une cordonnière eut pitié d'elle et lui donna une paire de gros souliers auxquels ses pieds malades eurent, tout d'abord, bien de la peine à s'accoutumer. Lorsqu'elle arriva à Braunschweig, après une marche de quatorze heures, elle dut soutenir, dans un hôtel borgne où elle avait trouvé un abri pour quelques sous, une vraie lutte contre un homme ivre, qui avait enfoncé sa porte.

Alors que, transie de froid et mourant de faim, la Norvégienne se voyait refuser un abri ou un morceau de pain par ceux-là mêmes qui avaient le devoir et le moyen de la secourir, il lui arriva d'être aidée avec beaucoup de cœur par des misérables.

— Un soir pluvieux, nous disait-elle, je vis, en traversant une forêt épaisse, une famille de Bohémiens assise autour d'un brasero. Sur le feu bouillonnait la cafetière et, dans les cendres, cuisaient des pommes de terre. Je m'approchai des Bohémiens et leur racontai mon histoire. Ils m'invitèrent à partager leur repas. Jamais je n'ai mangé avec tant d'appétit et pourtant je venais d'apprendre que le café et les pommes de terre avaient été volés. Quand le ventre crie, on transige volontiers avec les principes. Je passai la nuit dans la tente de mes nouveaux amis. L'une des femmes, à qui je demandais si ces marches continuelles ne la fatiguaient pas, me répondit : « La route est notre berceau, la route sera notre tombe! »

Mme Alma Keldseth a gardé le meilleur souvenir de ces Bohémiens qui, pauvres, se privèrent pour elle.

Un autre jour, pour réunir quelques sous, la voyageuse entra dans une auberge et chanta des chansons de son pays; ailleurs, une cuisinière, la prenant pour une bohémienne, lui offrit un bon dîner et 50 centimes pour lui dire la bonne aventure et Mme Keldseth, heureuse de l'aubaine, y alla de toutes les prophéties les plus alléchantes, ce qui lui valut, par surcroît, une bonne tasse de café.

Bientôt, elle arriva à Metz, dans un état lamentable, sans bas et sans souliers, trempée jusqu'aux os, mais heureuse d'approcher de la France où elle sentait que sa vie de misère allait prendre fin. Elle fit en effet sur notre territoire ses meilleures étapes et reçut partout le meilleur

accueil. Chaque jour elle put manger et chaque nuit elle eut un gîte; les gens qu'elle croisait sur les routes ne l'insultaient pas. Aussi, sa sympathie pour la France s'en est-elle accrue.

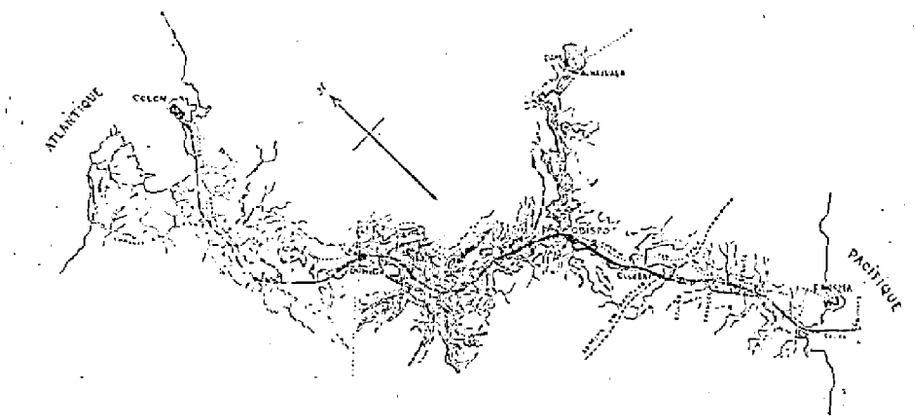
L'énergique petite Norvégienne termina son voyage par une dernière étape de 45 kilomètres, sous la pluie battante, en compagnie d'un couple de mendiants. Elle arriva à la nuit, à Pantin, échouant dans une maison borgne de vingtième ordre, fière, malgré sa détresse, de toucher enfin au but qu'elle s'était proposé. Paris, ce Paris qu'elle avait voulu voir, était là, près d'elle, avec son scintillement de lumières et son souffle haletant de vie!

Aujourd'hui, Mme Alma Keldseth, rentrée dans la petite île de Tromsoë, si paisible et si poétique au milieu de l'impressionnant décor des *fjälls* qui l'abritent, doit se demander parfois, au souvenir de ses marches douloureuses sur les grandes routes du continent, si c'est bien elle qui a accompli ce tour de force ou si son cerveau n'a pas été le jouet d'un cauchemar. JULES CARDANE.

LE CANAL DE PANAMA

Un de nos collaborateurs, depuis quelques années établi en Amérique, nous envoie l'intéressant article que voici. Nos lecteurs ne seront sans doute pas fâchés d'apprendre, d'une façon précise, quel est, à cette heure, l'état exact des travaux du trop fameux canal.

C'est en 1889 que, l'ancienne Compagnie de Panama ne pouvant plus se procurer les fonds nécessaires, les travaux du canal durent s'arrêter. A cette époque, une somme de 782 000 000 de francs avait été dépensée à l'isthme, dont 443 000 000 de francs pour les travaux d'excavation et de terrassement. La commission qui examina les affaires de la Compagnie déclara que les matériaux sur place et les travaux faits sur le canal représentaient une valeur d'au moins 450 000 000 de francs.



Plan général du nouveau canal de Panama.

Une nouvelle Compagnie prit la direction de l'entreprise en 1894, après s'être fondée avec un capital de 13 000 000 de dollars, ou 65 000 000 de francs d'argent comptant. Depuis cette époque, la nouvelle Compagnie continue les travaux d'une façon régulière. Une des choses les plus importantes faites par elle a été l'assainissement des abords du canal. Les 4000 ouvriers environ qui y travaillent n'ont plus à craindre les fièvres qui furent si redoutables au commencement. Les différentes commissions envoyées pour examiner les travaux ont été émerveillées des progrès réalisés. Il est hors de doute que les organisateurs de la nouvelle Compagnie ont un but défini vers lequel ils marchent à grands pas depuis cinq ans.

Les travaux commencés par de Lesseps ont été continués, mais à l'endroit le plus difficile et le plus coûteux, c'est-à-dire dans l'intérieur. Du détroit de Behring jusqu'à la Terre de Feu se trouve en effet la partie la plus basse de la colonne vertébrale, pour ainsi dire, de l'Amérique.

D'après les rapports de la Commission internationale, les deux cinquièmes des travaux sont finis.

Le canal a 46 milles (anglais) de longueur.

Le gouvernement de la Colombie a accordé à la nouvelle Compagnie jusqu'en 1910 pour l'achèvement du canal.

Les grandes difficultés avec lesquelles se sont trouvés aux prises les Américains, faute d'un canal, lors de la guerre hispano-américaine, leur ont fait comprendre la grande importance du canal de Panama, prévue et démontrée par M. de Lesseps, il y a longtemps. Un de leurs vaisseaux, l'*Oregon*, fut la cause de beaucoup d'anxiété et leur prouva la nécessité commerciale et politique du canal de Panama, sans compter le grand rapprochement des nouvelles possessions américaines : Hawaï, les Philippines et les Ladrones.

Depuis la guerre, la question canal est devenue une question nationale. Cinq différentes routes ont été présentées, mais les deux routes importantes et qui sont considérées comme telles par le président Mac Kinley et son cabinet sont la route de Nicaragua et celle de Panama.

C'est un fait indiscutable aujourd'hui que le canal de Nicaragua, s'il était fini, ne serait pas assez large pour y laisser entrer le dernier steamer de la ligne White Star, l'*Océanic*, lancé dans son premier voyage de Liverpool à New-York, il y a quelques semaines. Ce steamer mesure 704 pieds de long. Il est arrivé à New-York vers le 16 sep-

tembre 1899, quelques jours après le rapport de la commission Walker, nommée par le président en 1897.

Ce rapport est intéressant au point de vue chiffres. Il recommande la construction d'écluses au canal de Nicaragua ayant 605 pieds de long. Le steamer *Océanie* mesure 704 pieds de long. Et qui peut prédire les dimensions que prendront les navires de la génération prochaine?

Voyons à présent les raisons pour lesquelles le canal de Panama est préférable au canal de Nicaragua, raisons données par des ingénieurs américains qui certainement ne diront rien à notre avantage, s'ils peuvent s'en dispenser.



Le canal de Panama à cinq kilomètres de l'Atlantique.

Comme salubrité, l'isthme de Panama est aussi sain que n'importe quel autre endroit dans la même position. La seule objection au climat est que, comme tous les climats tropicaux, il produit une lassitude constante causée par une atmosphère saturée d'humidité. Une des conditions naturelles très importantes en faveur du canal de Panama, c'est qu'il possède d'un côté comme de l'autre un excellent port, pouvant recevoir les plus grands vaisseaux du monde, tandis que le canal de Nicaragua n'en a aucun et qu'il faudrait en construire d'artificiels.

Panama possède en outre un excellent chemin de fer longeant toute la route du canal.

Les plus grandes difficultés du canal de Panama ont été surmontées, tandis que celles de Nicaragua sont encore inconnues.

Le Panama n'a que 46 milles anglais, pendant que le Nicaragua en a quatre fois autant.

Il n'existe pas de volcans dans l'isthme, et il y en a plusieurs à Nicaragua, où les tremblements de terre aussi sont très fréquents ; ils sont très rares à Panama.

Pour toutes ces raisons il n'est donc pas surprenant que M. Reed, homme d'État éminent à Washington ait recommandé la route de Panama comme la meilleure. Le moment décisif approche où la nouvelle Compagnie devra se prononcer sur les arrangements qu'elle se réserve de faire au sujet du canal, au cas où les États-Unis accepteraient de le terminer ou de l'acheter. Jusqu'à présent, les directeurs observent à ce sujet le silence le plus parfait.

E. Alexander MARIUS.

LA PERSE INÉDITE

Un collaborateur de *Frank Leslie's Popular Monthly*, qui vient de traverser la Perse, nous rapporte des détails bien curieux sur les mœurs des Persans. Ce peuple, jadis le maître du monde, n'est plus aujourd'hui qu'une masse misérable, ignorante et malpropre ; son genre de vie nous ramène, par son état primitif, de vingt siècles en arrière de la civilisation.

A part Téhéran, que les shahs ont embelli et enrichi aux dépens des autres cités, la Perse offre partout, dans les villes comme dans les villages, un aspect de misère et de tristesse. Les maisons sont bâties avec de la boue durcie que la pluie ramollit et traverse ; elles n'ont point de fenêtre et reçoivent l'air et le jour par la seule ouverture de la porte. Le propriétaire d'un village a parfois une maison en briques, mais rarement ; généralement, les autres habitations des Persans plus aisés ne diffèrent de celles des pauvres que par une pièce de plus au premier étage et qui a des fenêtres garnies de treillage.

Les maisons se composent de plusieurs pièces autour d'une cour malpropre ; souvent il n'y a qu'une seule salle où gens et bêtes se blottissent pêle-mêle. Le voyageur qui raconte ces impressions fut fortement étonné lorsque, étant descendu dans la plus belle chambre d'un villageois persan pour y passer la nuit, il fut réveillé le matin par la procession de tous les bestiaux domestiques de la ferme qui opéraient une sortie à travers sa chambre : des chevaux, des vaches, des ânes et un troupeau de moutons défilèrent devant son lit.

Les rues dans les villages sont encombrées de gros tas de fumier, de paille et d'ordures qui, mêlés ensemble, forment une sorte de pâte dure : c'est le combustible du Persan, avec des herbes et des racines qui sèchent sur les toits. Les arbres sont trop rares et trop précieux pour être brûlés.

Les moyens de chauffage, même dans les villes et dans beaucoup d'habitations à Téhéran, sont excessivement primitifs : c'est une grosse jarre en terre, profonde de trois pieds et large d'un pied et demi, qui sert de poêle. Cette jarre est enfouie dans le parquet avec son orifice au niveau du sol. Quand il fait très froid, une carcasse de bois recouverte de tapis est posée sur l'ouverture du poêle pour concentrer la chaleur, et toute la famille vient s'asseoir autour, en enfonçant les jambes sous la couverture.

Tout le monde n'a cependant pas même ce poêle primitif en Perse, et la plupart des habitants n'ont pas d'autres moyens de chauffage que le *Kursee* : c'est une terrine pleine de braise placée par terre au milieu d'une pièce et recouverte d'un cadre de bois et de tapis. L'usage du *Kursee* est aussi répandu à Téhéran et dans les autres grandes villes que dans les petites.

Le Persan ne change pas de linge tout l'hiver ; beaucoup portent leurs effets tout le long de l'année sans les nettoyer. Le confort et la propreté leur sont totalement inconnus.

Bien que l'aspect d'une ville persane puisse paraître intéressant à l'étranger, la vie y est ennuyeuse et triste, pour la femme surtout. La loi de l'Islam permet à chaque homme d'avoir quatre épouses, et autant de favorites et d'esclaves qu'il peut entretenir. Si ses femmes ont cessé de lui plaire, le Persan peut divorcer par un moyen bien simple : il n'a qu'à prononcer trois fois le mot « bosh ». Dit une fois, ce mot n'a pas d'importance ; mais à la troisième, la femme est obligée de partir. Le long de la mer Caspienne, les hommes se marient au printemps afin de bénéficier, pendant cette saison, du travail de leur femme dans les rizières, et répudient leurs épouses ensuite pour n'avoir pas à les nourrir l'hiver. On trouve à Meshed, lieu de pèlerinage très fréquenté, toute une large population de femmes qui, loin de leurs familles et de leur pays, viennent se marier là avec les pèlerins pour un jour ou un mois, selon la durée du séjour. Des prêtres mahométans sanctifient ces alliances temporaires qui font de Mesdeh, ville sainte par excellence, le lieu le plus corrompu de l'Asie. L'épouse persane tient si peu de place dans la vie de l'homme qu'il n'y a pas, en leur langue, d'expression pour rendre les mots d' « épouse » et de « foyer ». Un étranger qui demandait un jour à une jeune et jolie femme persane si elle aimait son mari, obtint cette réponse imagée et significative : « J'ai autant d'amour pour mon mari qu'un tamis contient d'eau. »

Si les villages et les villes de la Perse paraissent pauvres, Téhéran resplendit de richesse. C'est un bizarre mélange de magnificence barbare et de clinquant moderne. Dans le vaste musée du shah, des joyaux inestimables sont entassés dans des bocaux à conserves dont on n'a même pas eu le soin d'enlever les étiquettes. Des jouets en étain, des bibelots sans goût et sans valeur voisinent avec des merveilles d'ivoire ou d'or sculptés.

Les audiences se donnent dans la cour du palais, ornée de lampes informes et protégée par un entourage de panneaux chancelants. Des officiers d'opéra-comique montent la garde tout autour.

Le trait le plus caractéristique du Persan est le fanatisme, un fanatisme sans bornes. Les Mollahs ou prêtres ont sur leurs fidèles un pouvoir absolu, et la loi religieuse envahit souvent le domaine de la loi civile. Un criminel qui se réfugie dans une mosquée échappe à la justice, si toutefois on peut parler de justice en Perse. La loi y est appliquée au gré des fonctionnaires qui torturent les prisonniers et les détenus jusqu'à ce que leur famille ou leurs amis viennent les racheter avec de l'argent. Un seigneur persan raconte avoir vu, dans la maison du gouverneur d'Urumia, une femme, coupable de quelque légère offense, enfermée dans un sac et broyée à coups de massue. A Maragha, au jardin public, se dresse une colonne blanche dans laquelle, tout récemment, un brigand a été muré vivant.

Le Persan, profondément fataliste, porte sa misère sans révolte, avec une morne résignation : « Inshallah ! » dit-il à propos de tout : « Dieu le veut ! » Les chemins sont impraticables, les ponts s'effondrent, le bétail meurt, la loi est cruelle : « Qu'y faire ? C'est le destin ! » Le pays tombe en ruines, le désordre et la démoralisation règnent partout : « Inshallah ! Dieu le veut ! »

THÉRÈSE MANDEL.

L'ABSENT

Les cygnes du bassin qui s'endorment sur l'eau,
Le vent qui balbutie aux tiges des roseaux,
L'allée où, vers le soir, tombent les feuilles mortes,
Les trois marches du seuil et la clé de la porte,
La petite maison à travers les grands arbres,
La fontaine qui filtre en son auge de marbre
Et toi-même qui t'accoudes à ton métier,
Tout cela : le jardin, la treille, l'espalier,
Ce qui fut notre jour, ce qui fut notre joie,
L'eau qui rêve, le vent qui rit, l'arbre qui ploie,
Et les heures dont tu coupais les longs fils morts,
A mesure, au tranchant de tes clairs ciseaux d'or,
Car c'est entre tes mains que les heures sont mortes,
Rien n'a changé : la clé se rouille sur la porte,
Les bras de l'espalier se crispent de l'attente,
Le cygne est endormi ; la fontaine plus lente
S'attarde et l'eau s'enfeuille en son auge de marbre ;
La maison luit toujours à travers les grands arbres
Car avant de quitter le seuil de ma mémoire
Pour errer à jamais parmi la forêt noire
J'ai placé, pleine d'eau et d'huile parfumée,
Près de toi, la clepsydre et la lampe allumée.

HENRI DE RÉGNIER.

LA MADONE AUX ROSES DE BOTTICELLI

Botticelli est toujours en grande faveur auprès de ceux qui le connaissent et même de ceux qui le connaissent peu ou pas du tout ; aussi la mise en lumière d'un tableau de ce peintre est-elle une sorte d'événement.

On vient de placer dans les salons royaux du Palais Pitti un *tondo* de lui qui montre la Madone adorant l'Enfant avec quatre anges à ses côtés. Comme il est nécessaire de distinguer ce tableau des autres Madones, on l'a appelé la *Madone aux Roses*, à cause des tiges de roses du fond.



La Madone aux Roses, de Botticelli.

Je n'ai trouvé à Florence aucun renseignement sur la provenance de cet ouvrage ; il n'a jamais figuré dans les galeries publiques ; il fait partie de la *guardaroba* royale, c'est-à-dire du mobilier dont le prince a la jouissance ; cette *guardaroba* provient en partie des grands-ducs de la famille des Médicis et des grands-ducs de la maison de Lorraine ; il est évident que la *Madone aux Roses* vient des Médicis ; pendant quelque temps elle a été au palais royal de Livourne.

Pour éviter une confusion qui s'est produite à l'occasion de la *Pallas* de Botticelli, il faut remarquer que, comme la *Pallas*, la *Madone aux Roses* n'est pas dans la galerie palatine de Pitti ouverte au public, mais bien dans les appartements du Roi et de la Reine, qu'on ne peut parcourir qu'avec une permission spéciale.

La discussion sur l'authenticité du *tondo* n'est pas encore ouverte, le tableau n'ayant pas, je crois, été reproduit jusqu'à présent, mais on ne tardera pas sans doute à discuter, la mode s'accentuant de plus en plus de contester les authenticités. Quelques écrivains d'art cherchent, par ce moyen, à atteindre la notoriété et ils réussissent quelquefois.

Un des plus récents exemples de cette manie nous est donné par M. Ludwig Jellinck, critique de Dresde ; cet écrivain soutient que la célèbre *Madone Sixtine*, du musée de Dresde, n'est pas l'original de Raphaël mais une copie du tableau faite par un Bolonais du XVIIe siècle. L'écrivain, qui ne dit pas où se trouve l'original, n'a convaincu personne et il n'a même pas le mérite de l'invention.

Je ne crois pas que ces lignes lui tombent sous les yeux, mais pour le cas où il les lirait, je lui signale un opuscule publié en 1873 par don Gaetano Tononi, de Plaisance, où l'histoire du tableau est passée au crible. M. Jellinck pourrait aussi se mettre en relations avec M. Bedruck demeurant à Saint-Moritz, en Engadine, qui prétend posséder l'original de Raphaël ; et cet heureux amateur n'aurait payé le tableau que 30 000 francs !

La photographie, d'où résulte la reproduction de la *Madone aux Roses*, donne une idée juste de la composition, mais non des valeurs : les carnations sont venues trop blanches et les vêtements, le terrain et les fleurs trop foncés, mais enfin, tel qu'il est, le document permet de se prononcer.

Je pense donc que ceux qui ont l'habitude de Botticelli, ou qui ont conservé un souvenir net de ses tableaux de Florence, seront de l'avis unanimement adopté ici, jusqu'à présent du moins.

La *Madone aux Roses*, malgré l'Enfant qui est mal dessiné, trop gros et presque hydropique, est bien réellement une œuvre de Botticelli ; on reconnaît le peintre aux types de la Madone et des Anges et à certaines particularités comme par exemple la proéminence de l'articulation médiane du doigt. Jamais Botticelli ne manque d'accuser cette partie de la main ; en ceci il n'a fait que

suivre exactement ce que lui donnaient ses modèles et ce qu'ont pu observer les personnes qui se promènent dans les environs de Florence ; les femmes et les enfants qui tressent les brins de paille pour les chapeaux, comme ailleurs on tricote des bas, ont tous assez promptement cette légère déformation ; elle ne fait du reste aucun tort sérieux à la distinction et à la beauté reconnues des mains des paysannes du Valdarno.

GERSPACH.

(Florence, février 1900.)

La Grotte de Glace de Dobschau

Parmi les curiosités naturelles de notre vieille Europe, une des plus étonnantes et cependant une des moins connues peut-être, est incontestablement la grotte de glace qui se trouve non loin du village de Dobschau, dans la chaîne des Carpathes. Non seulement elle contient toute l'année et même au cœur de l'été des stalactites, des piliers et de merveilleuses cataractes de glace, mais encore ses dimensions sont si vastes, la lumière du jour y produit des reflets si bizarres et les amoncellements d'icebergs souterrains affectent des formes si étranges que l'on se croirait soudain transporté dans les régions silencieuses du pôle...

La grotte dont nous voulons parler est située à 16 kilomètres environ des mines de Dobschau, en Hongrie. Pour y arriver, on traverse la ravissante vallée de la Stracena, bordée de rochers pittoresques et parfois à pic. L'entrée de la grotte, qui est à peu près à mi-hauteur de la paroi rocheuse, a la forme d'une fissure perpendiculaire, dont les bords sont perpétuellement frangés d'un brillant ourlet de glace.

Le premier à s'y aventurer fut un jeune ingénieur des mines, M. Eugen Ruffinyi, qui explora vers la fin de 1870 cette caverne mystérieuse, autour de laquelle l'imagination populaire avait, depuis bien des années, créé une légende assez obscure et surtout très effrayante. Cela à tel point que les gens du pays furent extrêmement longs à se décider, malgré l'exemple de M. Ruffinyi, à pénétrer dans la grotte de glace, et c'est précisément une des raisons pour lesquelles ses vastes profondeurs sont encore relativement ignorées de la grande masse des touristes.

La superficie de la grotte, dont nous allons donner, d'après une revue étrangère, la description, atteint 11 000 mètres carrés. La quantité de glace qu'elle renferme a été évaluée, en poids, à 105 000 tonnes, recouvrant plus des trois quarts de la surface intérieure.

Comment la glace s'est-elle formée là, et comment surtout se maintient-elle sans fondre le moins du monde, même quand il fait, au dehors, une chaleur accablante ? Évidemment, il se produit des infiltrations d'eau venant des flancs de la montagne et s'accumulant dans la grotte, dont la température moyenne est de — 4 degrés toute l'année. Il faut ajouter que l'ouverture de la caverne, orientée vers le nord et à l'altitude de 920 mètres au-dessus de la mer, est constamment soumise à l'action d'une brise souvent très froide. Enfin, la paroi rocheuse extérieure est toute garnie de mousse assez épaisse, ce qui ne contribue pas peu à entretenir à la fois l'humidité et la fraîcheur du lieu.

Entrons, à présent, dans le souterrain qui conduit, par un escalier de bois, au premier salon, le plus petit, dont la voûte est à 8 mètres environ au-dessus de nos têtes, et qui mesure 54 mètres de large sur 120 de long : une jolie salle de bal, comme l'on voit !

Le sol, très uni, est recouvert presque entièrement d'une mince couche de glace, sur laquelle on a quelque peine à marcher. Cette salle de bal, où, entre parenthèses, il serait difficile de danser, comporte, outre de nombreuses stalactites, une sorte d'arbre tout en glace, haut de 7 m 50 et large de 1 m 80, que les habitants du pays appellent *le Chêne* et dont la surface, en effet, ressemble beaucoup à l'écorce de cet arbre.

Plus loin, nous pénétrons dans un deuxième salon, plus vaste encore que le précédent, puisque sa superficie atteint 7 000 mètres carrés. Ici, c'est une véritable patinoire, telle qu'on n'en trouve nulle part ailleurs d'aussi belle, et de fait, pendant la saison d'été, des centaines de patineurs s'y donnent rendez-vous. Chose curieuse, la couche de glace devient, chaque année, plus épaisse, s'augmentant quelquefois de 50 ou 60 centimètres durant les trois mois d'hiver. On a même dû, il y a peu de temps, établir une sorte de rigole pour permettre aux eaux d'infiltration de s'écouler au dehors, sans se congeler à la surface du sol. C'est une solution qui s'imposait, sous peine de voir, avant dix ans, le grand salon à tout jamais obstrué.

Du parquet de glace s'élèvent, comme de gigantesques piliers, trois stalagmites de glace, transparentes et irisées, du plus joli effet. L'une s'appelle *l'Autel*, la seconde *la Tente du Bédouin*, l'autre a été baptisée *la Pompe*, parce que — phénomène bizarre — elle est creuse et qu'on peut voir, par transparence, le filet d'eau qui coule continuellement à l'intérieur. Ces trois énormes piliers mesurent près de 10 mètres de haut et de 2 à 3 mètres de diamètre à la base.

Les deux salons que nous venons de visiter forment, en quelque sorte, l'étage supérieur de la grotte de Dobschau. Il y a encore un autre souterrain, placé à un niveau sensiblement inférieur et non moins intéressant que le premier.

On passe d'un étage à l'autre par un long corridor de 180 mètres, véritable tunnel pratiqué dans un massif de glace sur les indications de M. Ruffinyi.

Comme ce tunnel est en pente assez rapide, des escaliers de bois solidement charpentés y ont été

établis pour la plus grande commodité des touristes. A l'extrémité du passage se trouve *le Bosquet*. Imaginez un berceau fait de feuilles et d'herbes entrelacées, s'élevant à une hauteur de 8m90, et brillant comme un merveilleux joujou de cristal. Rien de plus curieux que ce bosquet de glace, sinon *la Chapelle*, qui lui fait suite. Au-dessus de l'autel, tout orné de scintillantes aiguilles pareilles à des cierges de verre filé, se dresse un immense mur, également de glace, haut de 15 à 18 mètres, et poli comme un miroir.

Enfin, dans une salle voisine, se voient un admirable rideau, descendant du plafond en plis harmonieux, et dont la frange qui semble de dentelle, tant elle est fine, paraît à peine frôler le sol, — et *la Cataracte*, colossale masse blanche et floconneuse, figée dans une immobilité de marbre, versant ses flots cristallins dans une vasque naturelle formée par les rochers.

Éclairée au moyen de nombreuses et puissantes lampes électriques, la grotte de glace est certainement une des choses les plus impressionnantes qui se puissent voir. Les amateurs de beaux spectacles et de sensations non encore éprouvées en conserveront un souvenir inoubliable.

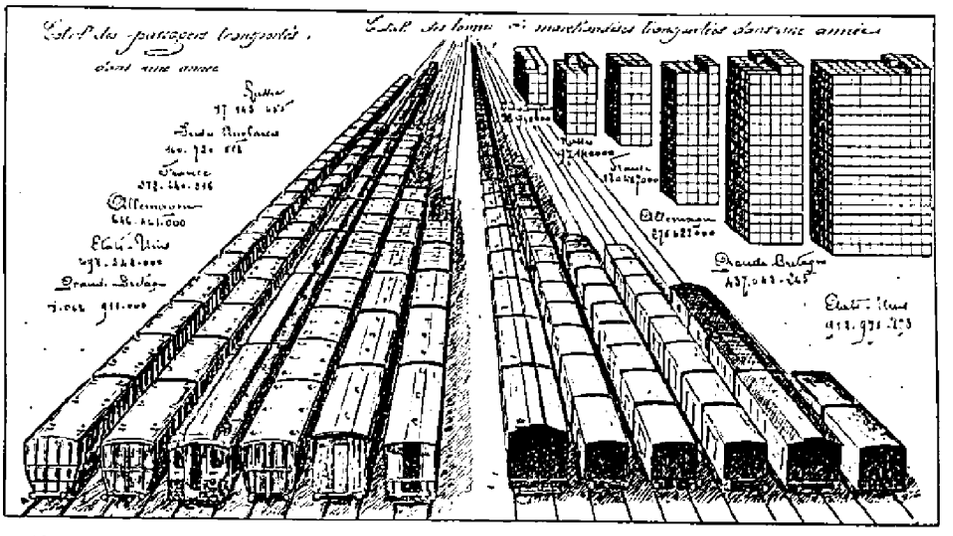
ÉDOUARD BONNAFFÉ.

Les Chemins de fer des grandes nations

STATISTIQUE COMPARÉE

La question des transports est décidément à l'ordre du jour ; chaque pays, qu'il s'agisse de l'Europe ou de l'Amérique, déclare insuffisants ses chemins de fer, sa marine, et déplore la pénurie du matériel et trouve incommodes et surannées les voitures affectées au transport des voyageurs. Il est certain qu'il reste encore beaucoup à faire au point de vue du confortable et de la rapidité des voyages. Mais, avant de réclamer des améliorations toujours coûteuses, il serait peut-être bon de jeter un coup d'œil en arrière, ne serait-ce que pour constater l'importance des perfectionnements réalisés depuis une vingtaine d'années. Ce coup d'œil sur le passé nous ferait sans doute prendre notre mal en patience et nous permettrait d'accorder aux ingénieurs les délais indispensables pour chercher les moyens pratiques de résoudre le quadruple problème qui leur est posé : transformation du matériel, accroissement de la vitesse, sécurité du transport, abaissement des tarifs.

A défaut de cette étude rétrospective, il nous paraît intéressant de donner une vue d'ensemble de la situation présente dont les éléments nous sont fournis par le *Scientific American*. Le travail de statistique auquel s'est livré notre confrère est certainement inexact sur bien des points, surtout en ce qui concerne les chemins de fer européens, néanmoins il est d'une approximation suffisante. Il mérite donc de retenir l'attention d'autant plus que les chiffres sont présentés de manière pittoresque.



Nombre total des voitures à voyageurs

Gr.-Bretagne	Allemagne	États-Unis	France	Indes Angl.	Russie
63.252	34.590	33.893	28.750	14.745	10.560

Nombre total des wagons de marchandises

États-Unis	Gr.-Bretagne	France	Allemagne	Russie	Indes Angl.
1.251.807	656.735	360.721	330.460	195.556	80.033

Le groupe de locomotives figuré sur la gravure représente la longueur kilométrique des chemins de fer de quelques-unes des principales nations ; les longueurs sont exprimées en milles. On voit que les États-Unis tiennent la tête, la France vient seulement en troisième ligne ; si l'on voulait avoir une classification plus exacte, il faudrait rapporter la longueur kilométrique à la surface des territoires. D'autre part, si l'on cherchait à connaître quelle est celle des nations où l'industrie des chemins de fer est le plus développée, il faudrait faire entrer en ligne de compte un grand nombre d'autres éléments ; notre confrère en énumère seulement quelques-uns : nombre de locomotives, de wagons, de trains, de passagers, de marchandises, etc.

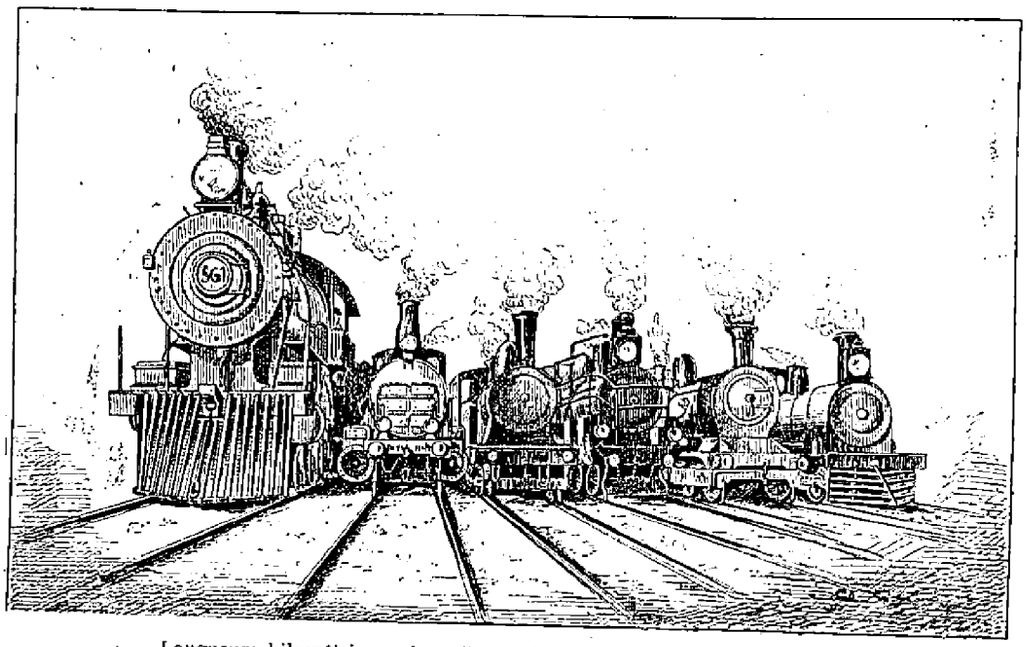
Pour le nombre des locomotives, les États-Unis occupent encore la première place avec 36 764 engins de traction, la Grande-Bretagne vient ensuite avec 19 602, soit un peu plus de la moitié de ce que possède frère Jonathan, puis on trouve l'Allemagne avec 16 842, la France 10 502 (le P. L. M. à lui seul en compte plus de 3000) la Russie 8 748, les chemins de fer indiens 4 258. On peut faire d'intéressantes comparaisons, qui montreront l'importance du trafic dans chaque contrée, en divisant la longueur kilométrique par le nombre de locomotives ou, ce qui serait peut-être plus exact, en divisant par le nombre des voyageurs et par celui des marchandises. En procédant ainsi la Grande-Bretagne gagnerait la première place tandis que les États-Unis et les chemins de fer de l'Inde seraient classés bons derniers.

Pour les voitures à voyageurs la Grande-Bretagne prend une large avance sur les autres nations : 62 252 wagons alors que l'Allemagne, classée seconde, n'en peut aligner que 34 590, les États-Unis 33 893 et la France 28 750. Toutefois il convient de tenir compte, pour les wagons comme pour les locomotives, de la capacité du matériel américain ; les locomotives des États-Unis sont généralement beaucoup plus puissantes que celles des nations européennes ; de même, leurs wagons beaucoup plus grands, plus spacieux que ceux de l'Europe, reçoivent un plus grand nombre de voyageurs.

L'avantage revient à l'Amérique dans la comparaison relative aux wagons à marchandises ; la gravure que nous reproduisons le montre suffisamment ; en outre, le *Scientific American* fait remarquer que le wagon américain est un géant comparé aux nôtres. Le premier peut contenir de 10 à 20 tonnes tandis que ceux de l'Europe n'en portent pas plus de 8 à 10 et quelquefois cinq seulement.

Si nous passons maintenant au nombre de voyageurs transportés, la première place revient à la Grande-Bretagne avec un total qui dépasse le milliard ; la France atteint à peine le tiers de ce chiffre avec 382 millions et cependant nous nous plaignons que les trains sont bondés, les gares envahies et que la circulation est impossible à certaines époques de l'année. La supériorité constatée pour l'Angleterre provient de plusieurs causes parmi lesquelles il convient de citer l'abondance des trains ouvriers nécessaires pour desservir des agglomérations aussi considérables que celles de certaines cités anglaises, le bas prix des transports pour les régions suburbaines, le grand nombre des trains à prix réduits organisés pendant la saison estivale, etc.

Nous arrivons enfin au graphique des marchandises ; ici la première place est hautement conquise par les États-Unis avec 913 millions de tonnes ; viennent ensuite la Grande-Bretagne 437, l'Allemagne 276, la France 120, la Russie 97 et les Indes Anglaises 39 millions. Il se présente ce fait singulier que les wagons anglais voyagent presque toujours pleins tandis que ceux des États-Unis ne trouvent pas souvent l'occasion d'employer la totalité de leur énorme capacité. Ceci doit influer dans une forte proportion sur les frais de traction. Cette question de la bonne utilisation du matériel a depuis longtemps préoccupé les directeurs des chemins de fer français et, à la Compagnie de Lyon en particulier, c'est par une sage application de ce principe : « diminuer le poids mort », que l'on est parvenu à retrouver l'ère brillante des gros bénéfices



Longueurs kilométriques des railways des principales nations du monde.

Etats-Unis	Allemagne	France	Russie d'Europe	Grande-Bretagne	Indes Anglaises
184.532 milles	29.984 milles	25.802 milles	25.357 milles	23.531 milles	21.543 milles

qui a permis de rembourser les avances faites par l'État et d'augmenter les dividendes distribués aux actionnaires.

Bien que l'étude faite par le *Scientific American* ne s'applique qu'à un nombre très restreint de contrées, on peut néanmoins se faire une opinion générale sur les chemins de fer du monde entier et l'on voit que si la France ne tient pas le premier rang, elle occupe du moins une place très enviable dans la classification générale.

ALBERT REYNER.

DANS LE SOIR

Ce soir d'automne est doux comme un soir d'été. Vois,
Le ciel semble jonché de pétales de roses
Et les cimes des bois à l'occident sont roses
Et l'air est tout vibrant d'harmonieuses voix.

Les voix du Soir disent des choses de jadis
Sur qui déjà l'Oubli jetait sa fine cendre.
Avec leurs sons câlins on les croirait descendre
De quelque bienfaisant et lointain Paradis.

Et ce soir est si plein d'amour et de tendresse,
Ses voix ont des refrains si berceurs que j'adresse
Au Soir exquis, au soir charmant, au soir divin

Ces vers où j'aurais dû chanter la Préférée.
Qu'elle pardonne mon hommage au Soir qui vint
Me rappeler le soir où je l'ai rencontrée.

ERNEST BEAUGUITTE.

La Marine anglaise

La guerre des Anglais contre les Boers menace de s'éterniser et confirme l'infériorité reconnue du peuple britannique pour ce qui concerne la guerre sur terre. La plupart des campagnes entreprises par les Anglais sur différents points du globe, dans le pays zoulou, chez les Achantis et, en dernier lieu, au Soudan, contre les forces du Mahdi, n'ont été gagnées qu'au prix d'efforts très longs et coûteux. Celle du Soudan notamment, n'a pas demandé moins de dix-huit années de préparation et son succès est dû en grande partie à l'emploi de troupes égyptiennes. Par contre, tous les peuples semblent redouter la puissance navale de l'Angleterre dont les navires sillonnent tous les océans. Cette force est réellement imposante, puisque le gouvernement britannique dispose d'un nombre de bâtiments presque égal à celui de toutes les flottes réunies de l'Europe. Au 1er janvier 1900, la flotte anglaise se composait de plus de 400 navires de combat dont 70 ou 75 cuirassés, plus de 100 croiseurs, et près de 200 torpilleurs et contre-torpilleurs. C'est à dessein que nous ne donnons pas de chiffres précis, bien que les documents officiels anglais que nous avons sous les yeux établissent, à une unité près, le nombre de chaque catégorie de bâtiments dont se compose la flotte de guerre. Esprits pratiques, nos voisins savent que le *prestige* joue un rôle considérable dans les relations internationales et ne se font pas faute d'éblouir par des apparences trompeuses afin de paraître plus forts et de dissimuler, aux yeux de l'étranger, les points faibles qu'ils savent fort bien se reconnaître eux-mêmes. Ils ont cette autre qualité chez les peuples comme chez les individus qui s'appelle l'audace. Pour les marins compétents, l'exhibition d'un grand nombre de navires, comme celle qui eut lieu lors du Jubilé de la Reine, ne peut avoir de signification plus imposante qu'une revue de gala d'un corps de highlanders dont on admire les hauts faits devant un adversaire déterminé comme le sont les Boers. Une flottille supposée ennemie, qui aurait forcé la rade de Cherbourg ou les fortifications de Brest et Toulon aurait suffi chez nous, en France, à faire verser des torrents d'éloquence sur l'insuffisance de notre marine et immoler plusieurs ministères. Lors des manœuvres de guerre effectuées en 1887, une flotte supposée ennemie et dont les forces étaient inférieures à celle de la flotte protectrice, a pu entrer dans la Tamise, rester maîtresse de ce fleuve un temps suffisant pour incendier les docks et les magasins de Londres et menacer l'arsenal de Chatham. On s'imagine aisément les désastres qu'aurait pu occasionner un ennemi véritable en détruisant le principal port du Royaume-Uni et en réduisant à une famine immédiate ses cinq millions d'habitants. Ceux qui suivent avec attention les mouvements des gros cuirassés britanniques reconnaissent sans peine que les vices inhérents à toute construction maritime se retrouvent dans les bâtiments anglais dans une mesure plus large que dans les catégories équivalentes de la marine française. Nos voisins ne manquent pourtant aucune occasion de proclamer leur supériorité et les captures des divers vaisseaux neutres opérées durant la campagne actuelle prouvent bien la détermination arrêtée chez le peuple anglais de procéder par surprise en attaquant les premiers et à se prévaloir du bénéfice du fait accompli. Cette tactique est — disons-le à leur honneur — d'une ingénuité parfaite et sa réussite l'un des principaux soutiens de la suprématie anglaise sur les mers.

Rien ne saurait, en effet, valoir la possession d'un lambeau de terre, comme ce rocher, ce Gibraltar, partie intégrante d'un pays civilisé, du pays des grandeurs séculaires, dominant le détroit, commandant l'Océan. Il a suffi de s'en emparer ! Il serait téméraire d'attribuer une valeur égale aux autres *points d'appui*, nombreux, dispersés aux quatre coins du globe, que possède la marine britannique. Cet éparpillement des forces peut, à un moment donné, devenir une cause de faiblesse. L'impuissance dans laquelle ce pays se trouve de protéger à la fois toutes ses possessions lointaines, les points vulnérables que l'Angleterre compte sûrement sur ses propres côtes permettraient à ses rivaux d'envisager sans appréhension un conflit avec cette puissance. Loin de nous la pensée de contester l'habileté et la bravoure des marins anglais, dont l'effectif, en temps de paix, est de 106000 hommes. Tout le monde s'accorde toutefois à reconnaître aux officiers français une connaissance technique plus étendue. Inutile de rappeler les nombreuses preuves d'abnégation, de dévouement, de traversées hardies et savantes accomplies de nos jours par les officiers de la marine française, tant sur les mers que sur les cours d'eau réputés infranchissables. Nombreux et fréquents sont les exploits des Courbet, des Garnier, des Hourst, des Simon, des Caron et tant d'autres, dont la valeur comme marins se révèle sur les champs mêmes de leur action. L'audace, le prestige dont la marine britannique cherche — et réussit — à s'entourer, d'autres nations, les nations latines notamment, auraient le droit de les revendiquer. Les efforts des Anglo-Saxons pour s'emparer du trafic des mers, l'emploi des moyens auxiliaires puissants, comme la

possession des principaux câbles sous-marins, témoignent chez ces peuples un esprit pratique, élevé, digne d'admiration. En présence de cette main-mise des peuples anglo-saxons sur le commerce du globe ne serait-il pas urgent, ne serait-il pas politique qu'une entente s'établît entre les trois grandes nations latines, la France, l'Italie et l'Espagne régénérée afin d'équilibrer les forces de ce nouvel élément envahisseur qui dictera bientôt des lois au monde entier et infligera à notre race sa domination politique après lui avoir imposé sa domination économique?

Disons, pour terminer, que des 400 navires dont dispose la marine britannique, 164 forment partie des escadres échelonnées comme suit : Méditerranée et mer Rouge, 38 ; Manche, 14 ; Amérique du Nord et Indes Occidentales, 12 ; Indes, 9 ; mers de Chine, 28 ; Afrique occidentale et méridionale, 16; Australie, 12; Amérique sud-est, 4. Onze navires sont chargés du service des inspections ; 9 bâtiments sont chargés de relevés scientifiques, 4 servent de navires-écoles. C'est ce dernier service que nous voudrions surtout voir se développer par l'hydrographie française. Mille sondages maritimes sont annuellement exécutés par les navires britanniques. Ces sondages tenus, sur beaucoup de points, secrets, forment l'un des appoints les plus appréciables à la valeur de la marine anglaise. On se rend aisément compte de l'importance, pour la navigation au long cours, de la connaissance des profondeurs des Océans, de l'emplacement des écueils, des bancs, de la direction des courants, etc. L'*Océanographie*, une des branches les plus récentes de la *science universelle*, rencontre chez nous, dès à présent, des adeptes aussi zélés qu'éclairés. Souhaitons que, sur ce point encore, notre pays ne se laisse pas distancer par une nation puissante, riche, peut-être amie — sûrement rivale.

P. LEMOSOF.

CARNET D'IMPRESSIONS

On aime *tendrement* et *heureusement* sans savoir pourquoi...

Et *raisonnablement*, après comparaisons : c'est-à-dire quand on n'aime plus.

* * *

Un des plus grands philosophes du Vieux-Monde, appelle l'Étonnement : le Couronnement de la philosophie.

S'étonner de rien à cette heure, paraîtrait d'une philosophie joliment découronnée.

* * *

Un coup d'épée est pire qu'une chiquenaude, sans doute.

Mais c'est la chiquenaude qui est la scélérate si c'est elle qui dégaina l'épée.

« Je n'en veux pas au diable, disait cet autre, mais à celui qui a ouvert la boîte, où il est enfermé. »

* * *

On voit plus souvent des humeurs pareilles, — y compris la bonne humeur, — chez des gens de professions différentes, que chez les *confrères*.

* * *

J'ai quelquefois pensé qu'une des causes de l'hostilité de la galerie contre les écrivains, c'était la prétention de ceux-ci à la durée.

Louis DEPRET.

LE DOCTEUR DE GARLABAN

NOUVELLE

Le docteur Darbois était arrivé à Garlaban précédé par une réputation de savant. Il sortait de la faculté de Montpellier, et c'était pour les Garlabanais le plus beau titre de gloire. Même, ils ne comprenaient pas bien comment un homme qui aurait pu exercer en ville — et dans quelle belle ville aristocratique! — avait préféré s'installer à Garlaban.

C'est que Garlaban était un délicieux petit village, planté au bord de la mer bleue parmi les mimosas et les orangers. Les eucalyptus et les pins pénétraient l'air de senteurs fortes et saines. C'était un coin béni où l'étude devait être douce comme un jeu, et le docteur l'avait choisi parce que, muni de son diplôme, il ne se croyait pas investi de la science universelle et voulait, au contraire, travailler âprement pour essayer d'arracher à la nature quelques-uns de ses secrets et tâcher de les transformer en bien pour l'humanité souffrante.

A peine installé, il se mit à l'étude, et les Garlabanais virent avec étonnement M. Darbois, au lieu de courir à la recherche des malades, ouvrir ses livres et s'absorber en eux. Ils ne comprenaient rien à ce singulier homme. Comme il ressemblait peu à son prédécesseur, toujours par monts et par chemins, faisant tirer la langue à celui-ci, auscultant celui-là, de telle façon qu'il finissait par vous convaincre que, ma foi, vous aviez bien besoin de ses soins et de ses visites. On rencontrait bien le docteur par les routes, mais il était toujours en compagnie de quelque livre qu'il dévorait en marchant. Quant aux malades, il attendait tranquillement ou qu'ils vinssent chez lui ou qu'ils le fissent appeler chez eux. Cette méthode était sans doute la bonne, car depuis l'arrivée de M. Darbois tout le monde se portait bien à Garlaban. Pourtant, les gens n'étaient pas contents; ils s'étaient fait une toute autre idée du genre de vie que devait mener un sa-

vant, et l'existence de M. Darbois les déroutait.

Les plus malins disaient :

— Pourquoi a-t-il toujours le nez fourré dans un livre?... S'il est savant, comme on nous l'a affirmé, il n'a plus besoin d'apprendre; et, s'il n'est pas savant, nous n'avons plus besoin de lui...

Les autres trouvaient le raisonnement sans réplique et approuvaient.

Le docteur, qui n'avait d'abord remarqué sur la physionomie des Garlabanais que de l'étonnement, y distingua bientôt des sourires ironiques et même une certaine hostilité.

Il s'affligea car il aimait ces braves gens et aurait voulu être leur ami. Il sentit néanmoins peu à peu qu'il perdait tout son prestige auprès d'eux et qu'il était nécessaire de frapper vivement l'imagination de ces grands enfants pour qu'ils lui rendissent leur confiance en son savoir.

Donc, le docteur fit annoncer à son de tambourins que, le dimanche suivant, à deux heures de l'après-midi, il se rendrait au cimetière et que là, il ressusciterait tel mort qu'on lui désignerait.

La nouvelle fit grand bruit comme bien l'on pense.

Les plus malins insinuèrent bien :

— Il galèje...

Mais, en se grattant l'oreille, ils finirent par confesser : « Pas moins... s'il disait vrai?... »

Aussi, au jour dit, toute la population était-elle réunie dans le petit cimetière de Garlaban.

On était à la saison des fleurs. Mai rayonnait et des guirlandes de roses grimpaient après les tombes. Le soleil brillait dans le ciel bleu; la mer étincelait comme une immense nappe d'argent sous ses rayons; des oiseaux chantaient dans les branches vertes des pins et le cimetière était si frais sous sa parure embaumée qu'on eût dit un jardin. Des enfants jouaient autour des tombes, et des mères riaient aux tout petits dont les pieds s'embarrassaient dans les guirlandes de roses qui traînaient jusque par terre. C'était la vie qui voisinait avec la mort, mais sous ce ciel éblouissant et ce grand soleil qui jetait des coulées d'or sur les choses, rien n'apparaissait triste.

Tout Garlaban était là; même les vieillards s'étaient fait conduire au cimetière pour jouir du miracle avant de fermer leurs yeux à la lumière.

Il n'était pas encore l'heure fixée par le docteur que l'on s'impatientait.

— Il n'ose pas venir... murmurait-on déjà.

Enfin, M. Darbois parut. Vêtu de noir, l'air grave, il s'avança lentement et prit place sur un tertre d'où il dominait l'assistance. Un silence religieux planait; on eût entendu le bruissement d'un brin d'herbe.

Le docteur produisait déjà son effet et on lui trouvait vraiment la mine de quelqu'un qui va faire un miracle.

Très calme, M. Darbois promena son regard autour de lui et, d'une voix bien timbrée, il demanda :

— Voyons, qui allons-nous ressusciter?...

Chacun regarda son voisin et le silence régna plus profond encore.

Le docteur attendit quelques instants; un fin observateur aurait pu remarquer que quelque chose, comme l'ironie d'un sourire, soulevait légèrement les coins de sa bouche.

Il dit :

— Puisque personne n'ose se décider, je vais choisir moi-même celui que je vais vous rendre...

Les visages se tendirent, anxieux...

— Si nous ressuscitions cette Joséphine Oserger qui mourut presque à la veille de son mariage, et qui était, dit-on, la plus belle et la plus sage fille de Garlaban?...

Une voix, sanglotante dans la foule, cria :

— Non, monsieur le docteur, non... Laissez dormir la chère innocente... Elle est partie croyant que son fiancé ne l'oublierait jamais et, à peine était-elle refroidie, qu'il en choisissait une autre, non plus belle, mais plus riche que ma Joséphine... Elle aurait tant de chagrin, si elle voyait les préparatifs de la noce, qu'elle me maudirait de l'avoir fait rappeler à la vie...

Et la pauvre mère, bouleversée, éclata en pleurs.

Le docteur eut un geste large de compassion et dit :

— Laissons dormir les cœurs blessés d'amour...

Il réfléchit quelques instants, puis avisant un paysan, il reprit :

— Pierre Lardey, je vais faire revenir votre femme sur la terre... On m'a conté l'histoire de votre ménage; vous étiez très unis...

— Non, monsieur le docteur, non!... interrompit Pierre, ne prenez pas la peine de rappeler ma défunte... Certes, c'était une bonne femme, mais si paresseuse! Elle passait son temps à regarder les nuages et, quand je rentrais du travail, la soupe n'était jamais prête... Il me fallait éplucher les pommes de terre, couper le bois, même parfois laver mes « brayas »... Je ne suis pas méchant et je n'ai jamais eu le courage de me fâcher devant les yeux doux de Madeleine... Elle est partie, tant pis pour elle! Je me suis mis en pension dans une famille excellente et, quand j'arrive, je n'ai qu'à me mettre à table. Je ne charrie plus l'eau ni le charbon, ni ne trempe la soupe. Je puis fumer ma pipe sans soucis. Je suis tranquille; je ne tiens pas à changer... Madeleine n'avait qu'à ne pas s'en aller si tôt...

Et, placide, le paysan mit ses mains derrière son dos.

— Il a raison, approuva-t-on.

Le docteur leva les épaules d'un air impuissant.

— Si vous préférez votre veuvage à une nouvelle existence passée aux côtés de votre douce Madeleine, je ne puis pas vous l'imposer...

Il chercha autour de lui :

— Si nous rappelions à la vie le beau petit

Louis dont la mère faillit mourir de douleur, le jour de l'enterrement?...

Une voix chevrotante cria :

— Non, docteur, non!.. le petit Louis est un ange dans le ciel... laissez-le : qui sait ce qu'il deviendrait sur la terre?... Il était bon, mais des fois le cœur se gâte en vieillissant, et il serait peut-être un mauvais sujet qui nous ferait tous pleurer... Le bon Dieu a eu pitié de la douleur de sa mère; il lui a envoyé un autre enfant qui ressemble au petit Louis : il a, comme lui, des cheveux blonds, des yeux bleus et des petits pieds... Ne réveillez pas le mignon... il faudrait lui dire qu'il n'y a plus de place pour lui dans la maison et que la misère des siens est si grande qu'on ne pourrait nourrir sa petite bouche...

Et la grand'mère qui mendiait par les chemins s'enfuit en chancelant, courbée par la douleur et le poids rude des ans.

Le docteur la regarda s'éloigner avec une commisération profonde.

Il passa la main sur son front, réfléchit. Tous les visages se penchaient vers lui dans l'attente palpitante du nom qu'il allait proposer.

— Je suis navré, dit-il, de ne pas mieux réussir dans mon désir de vous faire du bien. Mais puisque les personnes que je vous ai proposé de ressusciter seraient pour vous des causes d'ennuis, je vais tâcher d'en trouver une dont la présence parmi vous soit prétexte de joie. Je vais rappeler sur la terre votre brave curé. Il est resté plus de vingt ans dans Garlaban; il a vu naître beaucoup d'entre vous, baptisé vos enfants, prié pour vos morts; tout ce qu'il avait, il vous l'a donné. Rien ne lui appartenait, pas plus son cœur que sa bourse : il partageait tout entre vous. Vous l'avez accompagné à sa dernière demeure avec des larmes; tout le monde doit le regretter. En le faisant revenir pour vous diriger à nouveau, il me semble que je vous rendrai tous heureux : les enfants auront en lui un ami; les pauvres, un appui; les affligés un consolateur; et tous un père.

Le docteur Darbois, comme sûr de l'effet de sa parole, fit un pas pour descendre du tertre et ses yeux se dirigèrent vers la tombe du bon vieux curé Roséplan qui se dressait au milieu du cimetière, fleurie de roses grimpantes.

Mais des mains l'arrêtèrent et des voix crièrent :

— Non, monsieur le docteur, ne ressuscitez pas notre curé...

Une dévote dit :

— C'est un saint... il a gagné par ses bonnes œuvres la palme des élus; laissons-le jouir auprès de Dieu du prix de ses vertus... Et puis, quelle douleur n'aurait-il pas à revoir ses ouailles dont quelques-unes ont si mal tourné malgré la pureté de ses enseignements! Quel chagrin il éprouverait en apprenant que le grand Jacques auquel il a fait faire la première communion, est devenu incendiaire... et que Guillaume, après avoir paru s'être corrigé de son ivrognerie, est retombé plus avant dans son vice!...

Le sacristain que le bon curé Roséplan nourrissait et hébergeait, glapit :

— D'ailleurs, nous avons maintenant un gentil petit curé qui ne sermonne pas toute la journée, qui comprend les choses et la vie, et qu'en ferions-nous si M. Roséplan, qui grondait toujours, revenait!...

— Gardons M. Bourély...

— Ceux qui sont morts sont bien morts... Il faut les laisser dans leurs trous... vivent les vivants!

Ce cimetière était si coquet, si pimpant, que nulle pensée triste ni décourageante ne pouvait sortir de son voisinage. C'était, au contraire, de la vie qui montait des touffes des lilas fleuris et des roses exubérantes.

Le docteur regarda les Garlabanais; leurs yeux riaient; ils étaient là comme à une partie de plaisir.

— Puisque vous ne voulez pas même que je ressuscite ce brave curé Roséplan, c'est que vous ne vous souciez pas de voir personne revenir parmi vous... Il ne me reste qu'à me retirer...

Nul ne retint le docteur Darbois; aucun cœur ne cria après lui pour le supplier de faire le miracle annoncé... L'oubli avait poussé dans les âmes comme une plante vénéneuse, et, d'ailleurs, la vie avait remplacé la mort; l'enfant avait grandi près de la tombe entr'ouverte et tous les vides étaient remplis.

Le docteur, philosophe, et qui connaissait bien la fragilité humaine, s'en allait avec l'allure modeste de quelqu'un pour qui la victoire a été facile.

Quelques malins dirent :

— Pas moins, il n'a ressuscité personne...

— Es-ce sa faute?.. répliqua un autre plus malin.

— Pour ça, non! Et, ça doit être un rude savant, notre docteur, pour nous avoir proposé une chose pareille, car enfin il se pouvait que quelqu'un voulût revoir un des siens, et il l'aurait fait revenir, c'est certain!

A cette manifestation, M. Darbois gagna d'être considéré comme le plus savant des hommes. On lui pardonna sa manie d'avoir toujours le nez fourré dans les livres, et le docteur en profita pour envoyer à l'Académie de médecine de Paris des études qui appelèrent sur lui l'attention.

Jamais les Garlabanais ne se sont mieux portés, et cela sans doute grâce aux bons conseils d'hygiène du docteur. M. Darbois ne se plaint pas des loisirs que lui laissent les malades; au contraire! C'est un philanthrope qui rêve l'allègement de la souffrance et ne se soucie point de ses intérêts matériels. Mais gageons qu'à sa mort si quelque autre M. Darbois se présentait pour le ressusciter, les Garlabanais refuseraient....

AIMÉE FABRÈGUE.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Un des événements littéraires les plus importants de cette quinzaine a été la réception de M. Paul Deschanel à l'Académie française. On y a entendu deux discours, vraiment éloquents et se distinguant, par leur unité de ton, de certaines harangues où, comme on sait, des épines se cachent sous les roses de la rhétorique et s'enfoncent dans la chair du récipiendaire, qui doit garder bonne contenance. Ainsi fut-il fait pour la réception de M. Henri Lavedan, auquel M. Costa de Beauregard infligea les caresses de tout un buisson de ces épines. Une partie de l'auditoire prend un méchant plaisir à cet échange de compliments aigres-doux, mais la mesure y est si difficile à garder et le tact est si rare, qu'on peut dire que les lettres françaises ne perdent rien à ce que, par hasard, les orateurs académiques renoncent à se larder de coups d'épingles.

C'est ce qu'ont compris M. Paul Deschanel et M. Sully-Prudhomme qui lui a répondu ; aussi les applaudissements, à la fin de chaque lecture, et fréquemment pendant ces lectures, ont été unanimes. M. Paul Deschanel a tracé de M. Édouard Hervé, son prédécesseur, un portrait « sans ombres », plus magnifique, plus « grandiose » que l'image que notre génération s'était tracée de l'ancien directeur du *Soleil*. Celui-ci, un peu aigri par les insuccès politiques et les déboires dynastiques, n'écrivait plus que rarement, à la fin de sa vie, et de très courts articles, clairs, d'une clarté presque trop simple. Il ne donnait plus assez aux lecteurs qui n'ont pas connu le *Courrier du dimanche* l'impression du réel talent qu'il avait déployé sous l'Empire et qui était fait, principalement, de bon sens et de chaleur patriotiques. Ce sont ces derniers dons de M. Édouard Hervé que M. Paul Deschanel a mis en relief d'une façon très saisissante en montrant que son illustre confrère, dans une longue série d'efforts, la plume à la main, avait deviné et prédit nettement le péril de l'Allemagne unifiée et grandissante. Il était bon que cette justice fût si bien rendue à M. Édouard Hervé, car il honora grandement sa profession en ne sollicitant, en n'acceptant aucune fonction administrative. Et pourtant il eût été un excellent diplomate. Il resta, jusqu'au bout, un journaliste.

M. le président de la République, tout le premier, a donné le signal des bravos pendant cet éloge d'un patriote désintéressé et clairvoyant. M. Loubet avait eu le bon goût de venir à la cérémonie sans apparat et d'occuper simplement une place en face du bureau. Il n'a pas craint, en s'associant à la louange chaleureuse d'un écrivain qui ne se rallia jamais à nos institutions, de mécontenter quelques farouches censeurs de la presse. Et il a bien fait. La politique devrait être tenue à l'écart de ce « cénacle des Belles Lettres » qu'est, par origine, l'Académie française. On y parvient en montrant de la modération et de l'esprit, comme l'a fait, après M. Paul Deschanel, M. Sully-Prudhomme. Le discours de cet admirable poète appelé à louer, chez le récipiendaire, non seulement l'écrivain mais aussi l'orateur parlementaire, nerveux, passionné, énergique, ce discours a été parfait en tous points et digne des nombreuses marques d'approbation qu'il a reçues. C'est en constatant le succès, la répercussion au dehors, si considérable, de séances semblables qu'on se rend compte de l'importance — et du rôle modérateur du goût public — que l'Académie tient dans le pays. Et on constate avec une nouvelle satisfaction qu'elle résiste, à cause de cela même, à toutes les petites plaisanteries.

Autre fait significatif dans le domaine des Lettres : la conférence de M. Brunetière à Rome. Encore un académicien et sur lequel les moqueries pleuvent, d'ordinaire, sans que d'ailleurs il s'en émeuve... M. Brunetière a parlé de Bossuet, de la *Modernité de Bossuet*, sujet très ardu, qu'il a traité avec sa fougue de langage et son élévation de pensée habituelles, et dont les grandes lignes même ne peuvent se résumer ici. Mais ce qu'il importe de mettre en lumière, c'est l'hommage que cette conférence a valu aux littérateurs français en la personne de l'un d'eux. L'auditoire comprenait tout le Sacré-Collège, cardinaux, évêques, etc., et la haute société romaine. Le Pape aurait désiré présider la séance et seules des raisons de santé l'en ont empêché. Les journaux italiens ont discuté pendant plus d'une semaine sur l'éloquence, la science théologique française et enfin il faut se souvenir que c'est la première fois depuis quatre siècles qu'un de nos concitoyens est appelé à prendre la parole avec cette solennité, devant cette assistance qui, toutes idées religieuses mises de côté, constitue certainement l'élite de la prélature catholique. Une grande partie de la gloire acquise au conférencier revient au génie de notre langue, si précise, si expansive, si puissante...

Il y a gros à parier que les artistes ne lisent guère le *Journal officiel*... Ils ont tort : quand arrive la discussion du budget des Beaux-Arts, ils auraient plaisir à voir combien, parmi les députés, ils comptent de défenseurs, mais combien aussi ces derniers sont inexpérimentés — et naïvement inspirés.

Le *Journal officiel* publie une petite édition, à cinq centimes, des comptes rendus parlementaires et nous la recommandons, sans réclame, pour cette période critique, aux peintres, sculpteurs, architectes, etc. L'idée leur viendra peut-être, lisant les discours prononcés, de souffler, l'année suivante, quelques idées moins sangrenues aux parlementaires qui prennent la parole à bâtons rompus sur les choses d'art.

Cette année, par exemple, l'excellent abbé Lemire proposait qu'on déboulonnât la Tour Eiffel! Quel mal lui fait-elle? Le ministre a dû lui apprendre, spirituellement, que cette Tour abhorrée est une propriété privée. D'autres députés ont réclamé des subventions pour leurs théâtres, pour des chefs-d'œuvre locaux qu'ils sont seuls à connaître et qu'ils voudraient voir acheter ou protéger — par l'État. Autant de temps gaspillé. Ce qu'il conviendrait surtout de solliciter, dans une discussion de ce genre, c'est une réorganisation des grands Musées nationaux, le Louvre, le Luxembourg, qui sont les écoles d'art de la nation entière et pour lesquels on ne se montrera jamais trop généreux. Or, ils sont actuellement très mal installés: le rapporteur, M. Georges Berger, l'a indiqué à la Chambre; ils sont exposés au feu, ils sont à l'étroit. Heureusement, il est question d'un vaste projet de remaniement des ministères qui laisserait tout le Palais du Louvre aux peintures, sculptures, etc., et expulserait les Finances, les Colonies, qu'on placerait dans l'hôtel actuel de la Guerre, reléguée aux Invalides. Une pétition des artistes, dans ce sens, aurait peut-être

pour effet de hâter l'exécution de ce plan superbe. Mais, en vérité, les artistes ont le tort de se trop négliger eux-mêmes et de vivre dans leurs rêves. Le réveil, un jour d'incendie du Louvre, ne serait-il pas un deuil terrible?...

PAUL BLUYSEN.

Théâtre

LA MUSIQUE

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Louise, *roman musical en quatre actes et cinq tableaux, paroles et musique de M. Gustave Charpentier.*

Sommes-nous à l'Opéra-Comique, ou bien sur une scène nouvelle, produit hybride de l'Ambigu et du Théâtre-Libre?

« Pardon, me direz-vous, s'il y a drame et même mélodrame dans la *Louise* de M. Charpentier, il y a aussi la musique. »

D'accord; mais cette musique, si savante et si distinguée qu'elle soit, ne jure-t-elle pas d'une manière flagrante avec cet étrange salmigondis de sentiments divers, tantôt sincères et touchants, comme dans les scènes familiales où s'exhale la paternelle tendresse de l'incomparable Fugère, tantôt empruntés grossièrement et sans esprit au naturalisme le plus cru? — J'en ai grand'peur, et si c'est dans cette nouvelle voie que doit s'engager le théâtre charmant que fut et qu'est encore l'Opéra-Comique, il est de mon devoir de crier : « Gare! » comme l'on crie à un voyageur égaré pour lui éviter le tragique désagrément de se casser le cou.

Ceci dit, et tout en rendant hommage au goût exquis qui a présidé à la mise en scène de cet ouvrage (M. Albert Carré est, d'ailleurs, coutumier du fait), la vérité m'oblige à dire que le livret de M. Charpentier n'est rien moins qu'intéressant, et qu'il a, de plus, le grave défaut d'être par trop banal. Qu'est-ce en effet que cette Louise, l'héroïne de la pièce? — Une petite fille à cervelle de linotte, au cœur volage, et qui abandonne avec une cynique désinvolture sa mère et son excellent homme de père pour suivre le beau poète Julien. Il est vrai que la charmante enfant rentre au logis, non sans regret, parce que sa mère vient lui annoncer que son père est *très souffrant*. Mais, le brave homme à peine guéri, elle n'y tient plus : insensible aux supplications et aux larmes du pauvre vieux, nous la retrouvons impatiente de se rejeter dans le tourbillon parisien et d'y retrouver son beau poète. Et le père, hors de lui, chasse l'indigne créature. Il a, ma foi, bien raison. Et voilà la pièce, si tant est qu'il y en ait une.

M. Charpentier, dont le talent s'est affirmé déjà dans : *la Vie du Poète*, *les Impressions d'Italie*, a voulu, avec *Louise*, se singulariser, aller de l'avant : j'ai le regret de constater qu'il n'a réussi qu'à faire un pas en arrière.

Bien que la partie symphonique de son œuvre soit remarquablement traitée, bien qu'il y ait quelques passages de sentiment réellement inspirés, il n'en a pas moins fait fausse route, parce qu'il s'est obstiné à consacrer cette musique, où l'on sent passer de temps à autre le souffle des envolées wagnériennes, à l'apologie du libertinage, auréolé, bien à tort, de poésie, et tel qu'il se pratique trop fréquemment à Paris, en général, et à Montmartre en particulier.

Une seule chose sauve cette partition éminemment disparate; ce sont les passages où le père (Fugère) exprime son amour pour sa fille, et surtout la berceuse du dernier acte. Quel dommage que de semblables sentiments ne soient pas plus souvent exprimés dans cette œuvre! Alors, ce serait une autre *Louise*, une *Louise* digne de notre seconde scène lyrique, digne surtout d'interprètes tels que MM. Fugère, Maréchal, Carbonne et Vieuille; Mlle Rioton et Mme Deschamps-Jehin. Enfin, n'en parlons plus; et à votre prochaine revanche, M. Charpentier!

***

THÉATRE LYRIQUE DE LA RENAISSANCE.

Martin et Martine, *conte flamand en trois actes de M. Paul Milliet, musique de M. Émile Trépard.*

Un peu puéril, sans doute, mais amusant, intéressant même, est le conte flamand sur lequel M. Trépard a écrit son aimable partition.

Un jeune étranger, du nom de Martin, de royale naissance, mais tombé dans le malheur, vient demander l'hospitalité au roi Gambrinus. En l'absence de son royal père, Martine reçoit Martin, et, grâce à cette similitude de noms, la glace est bientôt rompue. Mais Gambrinus, retour de voyage, voit tout cela d'un très mauvais œil, et l'idylle tournerait vite au tragique, n'était l'irrésistible intervention de la Fée des Houblons; grâce à elle, Gambrinus daigne mettre un frein à son paternel courroux. Il en résulte que Martin épousera Martine, et qu'ils auront, c'est la grâce que je leur souhaite, beaucoup... de représentations.

Et ce ne sera que la juste récompense du talent qu'ont mis à interpréter ce gentil ouvrage Mmes Marie Thiéry, Frandaz et Richard, ainsi que MM. Dantu et Ballar

***

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE.

Lancelot, *drame lyrique en quatre actes et six tableaux, poème de MM. Louis Gallet et Édouard Blau, musique de M. Victorin Joncières.*

Une vacance s'est produite parmi les chevaliers de la Table-Ronde. Deux concurrents sont en présence : le vaillant Alain, comte de Dinan, et Markhoël, guerrier sans peur, mais non pas sans reproche. Lancelot, désigné par le roi Arthus pour se prononcer, donne son suffrage au comte Alain de Dinan. Pour se venger, Markhoël dénonce à Arthus la coupable liaison de sa royale épouse Guinèvre, avec Lancelot. La coupable est reléguée dans un couvent et Markhoël reçoit l'ordre de tuer son complice. Lancelot, laissé pour mort par le justicier, est recueilli par Elaine, et soigné par elle dans le château de son père, qui n'est autre que le comte Alain de Dinan. A peine guéri, Lancelot s'échappe pour aller arracher Guinèvre au cloître, pendant qu'Elaine, désespérée de l'indifférence de celui qu'elle a rendu à la vie et qu'elle s'est prise à aimer, va se réfugier dans le couvent où se désole l'infortunée Guinèvre elle-même. Là, elle apprend, par un entretien qu'elle a surpris, que la reine Guinèvre est sa rivale... et elle en meurt. Guinèvre, que le repentir a touchée et qui a refusé de suivre Lancelot, montre à celui-ci le cadavre de la jeune fille à demi-ensevelie sous des gerbes de fleurs : « Morte! s'écrie Lancelot,

que me reste-t-il donc? — Dieu ! » lui dit Guinèvre. Et la toile tombe sur cette tragique réponse.

Quoi qu'en puissent dire les snobs et les adeptes de la nouvelle école, la partition que M. Victorin Joncières a écrite sur ce drame émouvant est remarquable. Bien que *vieux jeu*, elle a du moins le mérite d'être claire, écrite en un style très pur, et de renfermer bon nombre de belles pages ; en un mot, digne en tous points de l'auteur de *Dimitri* et du *chevalier Jean*.

Excellente interprétation, du reste, avec MM. Renaud, Vaguet, Bartet et Laffitte, et Mmes Bosman et Delna.

* * *

Une charmante matinée musicale. — Convié, le dimanche 4 février, à la réunion mensuelle des élèves de Mme Mélanie Proust, professeur de piano et chant, 3, rue Corneille, je me suis rendu à cette réunion, qui a valu à ce remarquable professeur un succès des plus vifs et des plus mérités. La plupart de ses élèves sont d'ores et déjà de véritables artistes, et ils le doivent, sans contredit, à l'excellente instruction musicale qui leur est donnée. Nos très sincères félicitations à Mme M. Proust; elle doit, d'ailleurs, donner le 6 mai prochain, un concert à l'ancienne salle de géographie, place Saint-Germain-des-Prés, concert auquel tous les dilettantes se feront un réel plaisir d'assister.

Ém. FOUQUET.

LA COMÉDIE

ODÉON.

Les Fourchambault, *d'Émile Augier*.

Cette comédie, qui fut le chant du cygne d'Émile Augier, fait au romanesque une part très large. C'est le roman d'une jeune fille pauvre. Léopold Fourchambault recommence avec la belle créole, que sa famille a recueillie, l'aventure qu'eut jadis son père avec une institutrice, sans la pousser, heureusement, comme lui à d'irréparables conséquences. De l'aventure du père est né un fils, un fils naturel, car la mère a mené et mène dans l'isolement une vie pleine de haute dignité, soutenue par l'amour de son enfant, réconfortée aussi par le succès qu'il a dans ses entreprises. On lui pardonnerait d'être une révoltée, de rendre aux hommes le mal qu'un seul d'entre eux lui a causé. Sa bonté et ses bienfaits seront sa seule vengeance contre celui qui l'a séduite. Son fils Bernard, sur sa prière, sauve Fourchambault — son père ! — de la ruine, décide Léopold à une bonne action, à la réparation qu'il doit à la créole, Marie Letellier, injustement compromise par la calomnie d'une ville entière. Il aura sa récompense, il est vrai : Léopold, après la scène si poignante entre les deux frères, lui découvre l'amour de Marie, l'amour caché de Marie que Bernard aimait, lui aussi, secrètement. — Émile Augier a fait sur ce thème, traité de main de maître, une œuvre d'émotion, de grâce, d'esprit, nous dirions une comédie héroïque si ces mots ne signifiaient tout autre chose. Il faut savoir gré à l'Odéon d'avoir repris cette comédie qui nous change un instant du « modern style » naïf, compliqué et cruel, des « liberty » de langage, papillotants et inconsistants, de quelques jeunes auteurs. Chez Augier les pièces sont « confortables » et du plus pur style français ; la langue est d'une étoffe cossue, lourde, moelleuse. — La troupe de l'Odéon a droit à nos éloges, notamment Mlles Régnier, Sorel et MM. Cornaglia et Coste.

Joseph GALTIER.

CAUSERIE MILITAIRE

« *La balle est vierge folle, la baïonnette seule est sage* », disait, il y a un siècle, le fameux général russe Souvarow. Les progrès de l'armement ont-ils suffisamment déplacé les termes de l'aphorisme du célèbre adversaire de Masséna pour pouvoir permettre d'avancer, comme le font quelques-uns, que, de nos jours, l'arme blanche est entièrement détrônée par la petite balle des fusils à calibre réduit des armées européennes?

A notre avis, si le feu de l'infanterie a pris une place si prépondérante dans le feu des batailles, il n'y a pas lieu pour cela de rejeter l'emploi de la baïonnette qui constituera toujours l'instrument par excellence de la crise finale, du corps à corps qui terminera les actions où assaillants et défenseurs d'une position se montrent également braves et tenaces. La guerre qui se déroule d'une façon si pathétique dans la *South Africa* nous en a déjà fourni quelques exemples, et le souci des officiers européens qui ont été vaillamment mettre au service de l'indépendance des républiques transvaaliennes l'aide désintéressée de leurs connaissances tactiques, a été, paraît-il, de pourvoir d'abord le plus possible les Boërs de l'arme blanche inconnue d'eux, pour compléter la valeur de leur armement.

Mais les retraites partielles que les Boërs ont dû parfois fort sagement opérer sous la menace d'une action à la baïonnette pour laquelle ils n'étaient pas outillés, ne doivent pas nous faire oublier la grande leçon qu'ils donnent à l'Europe, d'une nation qui a su se préparer dès le temps de paix à utiliser si parfaitement tous les avantages balistiques des armes qu'ils devaient un jour terriblement manier contre l'étranger envahisseur de territoires.

Il est un fait avéré, c'est que les volontaires burghers sont des tireurs de champ de bataille de premier ordre. Sang-froid, justesse et précision du tir, discipline du feu, ils possèdent toutes les qualités qu'on peut réclamer d'un bon fantassin. Pour bien tirer, il faut, en effet, être maître de soi-même comme de son arme, et, s'il faut être assez fort et courageux autant que discipliné pour attendre avec calme que l'ennemi soit arrivé à une cinquantaine de mètres pour ouvrir le feu et le décimer plus sûrement, il faut également être assez adroit pour le fusiller à longue distance, quand il est nécessaire d'écarter ses gênantes patrouilles de cavaliers et les reconnaissances qui ne s'approchent de leurs lignes que pour en déterminer les positions exactes. De loin comme de près, les Boërs se servent merveilleusement de leur arme, ils en frappent si sûrement l'adversaire, que la proportion des tués par rapport aux blessés anglais surprend et inquiète les statisticiens qui jusqu'ici s'étaient appliqués à en établir les données mathématiques.

A ce sujet, il nous vient à tous une brûlante question à l'esprit. Nos fantassins français sont-ils aussi passés maîtres en fait de tir de guerre? Malgré tout notre chauvinisme, malgré notre orgueil national, nous pouvons franchement confesser que non. Pourquoi? C'est ce que nous allons explorer dans notre prochaine causerie.

Capitaine FANFARE.

LE FOYER

AUTOUR DU BERCEAU

Ils étaient quatre, ce soir-là, groupés autour du guéridon, — exquisement groupés par le hasard dans le calme rayonnement de la lampe, dont l'abat-jour moussu, sans oripeaux, s'épanouissait discrètement comme une fleur d'intimité, de paix et de confort. Monsieur lisait vaguement une revue, s'arrêtant de temps en temps pour tisonner emmi la joyeuse flambée de l'âtre, mais surtout pour regarder, attendri, sa jeune femme tirant l'aiguille, très appliquée à la confection d'une pièce minuscule de layette et prenant à peine le temps de répondre à ses sourires.

Une vieille maman tricotait un chausson de laine, d'un mouvement lent que rythmait le cliquetis des aiguilles et que chevauchait, dans la pénombre, la fine pulsation d'une pendule.....

A côté d'elle, emmitouflée d'un plaid dans un profond fauteuil, une dame plus âgée encore — une grand'tante — somnolait à demi, un chat roulé en boule sur ses genoux.

La jeune femme cessa de coudre, et, prenant dans sa corbeille un petit bonnet tout ruché de valenciennes, elle en coiffa son poing fermé, souriante, heureuse.

— Ami, dit-elle, je veux le nourrir moi-même...

Si brusquement monsieur leva un visage stupéfait, que les pincettes lui churent des mains. La grand'tante eut un soubresaut; et aussi se hérissa le minon dérangé dans sa sieste... tandis que la vieille maman, posant tricot et besicles, levant les bras au ciel, s'écria :

— Tu n'y penses pas, Geneviève!

— Au contraire, mère, j'y pense beaucoup... J'y ai pensé dès toujours.

— Quelle folie! Tu n'as pas assez de santé pour cela, ma pauvre enfant : tu te tueras!

— Certainement, renforça le futur papa, tandis que, très brave, la jeune femme se préparait à tenir tête à l'hostilité ambiante... Elle allait répéter une fois de plus ce que maintes fois déjà elle avait dit à ce sujet, lorsqu'elle se ravisa :

— Eh bien! dit-elle, pour vous rassurer, nous consulterons le docteur.

Apaisement immédiat : les deux vieilles dames reprirent l'une son tricot et l'autre sa sieste, le chat se repelota en boule, la future petite maman souriant comme à une claire vision intérieure...

Le docteur, le bon vieux docteur, était pour elle un allié : elle s'en était assurée par avance, lui ayant confié son formel désir d'être elle-même la nourrice du petit chéri qui allait naître.

Aussi quand, le surlendemain, dès son entrée, la maman de la jeune femme lui demanda solennellement : « N'est-ce pas, docteur, que Geneviève n'est pas assez forte pour nourrir? »... il eut un de ces haussements d'épaules, exempts de *cant* et même purs de politesse, comme les vieux docteurs savent en avoir; puis il bougonna, sourcils froncés :

— Pourquoi donc pas... qué diable!

Et tandis que, triomphant à la muette et les lèvres chatouillées par une envie de rire, la jeune femme se baissait affairée sur sa corbeille à ouvrage, — où moutonnaient des riens délicieusement douillets et jolis autant que lilliputiens, — le médecin, ponctuant ses arguments en frappant le parquet de sa canne, continuait ainsi :

— Dire que la coquetterie de certaines femmes, la paresse de beaucoup d'autres, l'égoïsme de pas mal de maris et les craintes ridicules des grand'mamans nous ont valu, de moitié avec l'alcoolisme, la déchéance de la race : ce n'est pas trop dire. A chaque instant je me bute, dans les familles — ah! la famille *moderne*! — je me bute aux prétextes les plus saugrenus, invoqués pour priver l'enfant du lait de sa mère. Cela me révolte... et, ma foi, cela m'attriste encore davantage. Geneviève n'est atteinte d'aucun vice du sang, d'aucune affection nerveuse,... encore moins d'une tare transmissible. Sans être étoffée comme une matrone hollandaise, elle jouit d'une santé excellente... mais oui, à part ses migraines qui proviennent simplement de l'estomac quelque peu délicat, — une santé que j'ai suivie, n'est-ce pas, depuis son enfance, et qu'il faut appeler *excellente* au jour où nous vivons : je n'en démords pas. Dès lors, pourquoi ne pas nourrir son petit... et qui mieux est, elle-même le désirant! Pour une pauvre fois que, de temps en temps, il me tombe entre les mains une jeune femme résolue à faire son devoir, je suis bien trop heureux de l'applaudir, de l'encourager, et de lui dire que non seulement elle est normale dans son amour maternel, mais qu'elle est physiquement dans le vrai, ne faisant qu'obéir à un instinct sacré de la nature, profitable autant à elle qu'à son bébé : les femmes qui éludent la lactation paient la plupart du temps leur insoumission à la règle naturelle, plus tard, par des incommodités plus ou moins graves — plutôt plus que moins — et dont l'eczéma, le répugnant eczéma, n'est pas même le pire... Je vais plus loin : nombre de femmes dyspeptiques, nerveuses, quelque peu anémiées même, voient parfois durant la lactation leur état subitement s'améliorer, et souvent leurs malaises guéris subitement après qu'elles ont nourri.

Puis — et ici la voix bougonne du docteur se velouta, émue — la femme qui se refuse à l'allaitement ne sait pas de quelles joies profondes elle se prive... Pour en parler, il faut l'âme et la plume merveilleuse d'un Michelet.

Geneviève leva un regard triomphant vers son mari; et sa bonne mère, se souvenant de l'heure bénie où elle-même fut la nourrice heureuse de ses enfants, sentait fondre ses craintes et son parti-pris de résistance, à mesure que parlait l'excellent praticien.

— Ce n'est pas tout, continuait-il: il faudrait maintenant montrer, chiffres en mains, toutes les condamnations à mort que nous valent l'allaitement artificiel et, très souvent aussi, l'allaitement mercenaire. Et quand toutes les femmes connaîtront le tribut effroyable que paient à la grande faucheuse les pauvres bébés privés de l'allaitement *qui leur est dû*, plus une seule mère n'osera — il faut l'espérer, du moins, — n'osera plus, ne pourra décemment plus produire ni raisons ni prétextes, pour abandonner son enfant à une nourrice salariée, ou le condamner à l'infect, au meurtrier biberon!... L'autre siècle, Jean-Jacques proposa de donner à chaque femme nourrice de son enfant un lacet de corset fabriqué par lui-même : car déjà la mode néfaste avait prévalu de ne plus nourrir soi-même, dans le grand monde. Mais, très autrefois, grandes dames, reines et impératrices allaitaient leur bébé sans vergogne; et si aujourd'hui nos prudes petites

bourgeoises trouvent indécent de donner à téter (ces mêmes qui exhibent au bal des décolletages si suggestifs), nos susdites nobles dames, en dégrafant leur corsage sur les marches mêmes du trône, ne scandaliseraient personne. Que les honnêtes femmes créent donc un courant de bon exemple : et tôt la funeste mode sera remplacée par l'autre, — la bonne, n'est-ce pas, Geneviève?

La jeune femme, souriante, laissa tomber une main dans celles tendues du docteur, le remerciant du regard, puis, câline vers son mari :

— N'est-ce pas, ami, que tu permets, que tu veux bien?...

Il acquiesça du geste, ému certes plus que convaincu. Et sa femme se leva pour venir l'embrasser ainsi que sa mère, voulant faire sanctionner en la solennisant quelque peu sa résolution et l'approbation d'icelle par le vieil ami de la maison.

— Je reviendrai dans quelques jours, dit le docteur, et je donnerai à Geneviève un petit manuscrit, notes et recommandations pour la période expectante.

Elle a mille fois raison, notre jeune femme, — et non pas seulement en son particulier, petitement pour elle et pour son fruit, mais immensément quant à toute la lignée de la race et quant à toute la collectivité humaine. « Gens de sang latin, peuplez : il n'est que temps ! » opinent les sociologues. Très bien, mais tout d'abord, s'il vous plaît, voyons à conserver ce que nous avons. Or, le docteur Bertillon nous apprend que *la France perd chaque année 150 000 enfants de 0 à 1 an*. Et ces centaines de milliers de décès, pour la plupart, n'ont point d'autres causes qu'une nutrition mauvaise, l'athrepsie due à l'ignorance ou à la violation de toute hygiène alimentaire.

Penser que dix années d'une faucherie semblable représentent la formidable négation d'un million et demi d'individus — de Français — nés et devant vivre, qui n'ont pu vivre seulement douze mois ! Pour provoquer un ressaut des naissances qui pût balancer ce passif, quel moyen trouverait-on? Celui dont M. Piot saisit le Parlement semble d'abord condamné comme palliatif de faible portée, quelque fortes que soient les primes aux pères de familles nombreuses qu'arriverait à faire voter l'honorable sénateur de la Côte-d'Or.

Bien autrement efficaces seraient les mesures dont M. Paul Strauss a récemment déposé le projet sur le bureau du Sénat. M. Strauss cherche à faire protéger la mère et l'enfant, veut assurer à chaque accouchée nécessiteuse des secours suffisants pour lui permettre un repos d'un mois, au moins, après ses couches; il vise à provoquer la création d'asiles et de refuges-ouvroirs pour femmes enceintes, à rendre plus effective sous tous les rapports la « Protection du premier âge ». Tous les amis véritables de l'enfance l'approuvent et appuieront le nouveau projet.

Mme O. GEVIN-CASSAL.

LA VIE EN PLEIN AIR

Dans la revue des sports de plein air — revue faite à la vapeur — comme le commandait l'espace restreint qui m'est accordé ici, — j'ai oublié un certain nombre d'exercices physiques, et notamment le *tir*, le plus pratique de tous.

La guerre du Transvaal, que le monde entier suit avec passion, nous est un exemple d'une frappante actualité de l'utilité primordiale de ce sport.

Ces admirables Boërs du Transvaal, ces vaillants Burghers de l'État d'Orange tiennent tête victorieusement aux Anglais par la supériorité de leur tir. Dans toutes les rencontres qui ont eu lieu jusqu'ici, on a vu les masses britanniques attaquer de front des forces numériquement inférieures et obligées de battre en retraite devant le feu nourri et intelligemment dirigé par des hommes confiants dans la précision de leurs armes.

A Magersfontein les Boërs ont laissé les régiments des Highlanders se ruer jusqu'à 100 mètres de leurs tranchées et les ont arrêtés là net en les fusillant presque à bout portant. Pour arriver à un pareil résultat, il faut que les Boërs soient des tireurs depuis longtemps exercés. Nous savons aujourd'hui — car, avant, nous ignorions leurs faits et gestes — que ces paysans et ces agriculteurs du Transvaal et de l'État d'Orange sont depuis l'enfance de grands chasseurs devant l'Éternel, et des chasseurs rapides, durs à la fatigue et adroits à se dissimuler pour attendre leur proie, qu'il s'agisse d'un animal ou... d'un Anglais, ce qui pour eux, d'ailleurs, est la même chose.

Les dépêches nous ont révélé les faits les plus extraordinairement beaux. Dans cette défense pied à pied d'un pays qui veut rester libre, les femmes et les enfants contribuent à la défense nationale. Les correspondants anglais se laissent gagner eux-mêmes par le respect et par l'admiration que méritent leurs ennemis. Durant la bataille on voit des femmes, des enfants venir apporter des munitions à leurs maris, à leurs pères, charger les fusils et faire le coup de feu, quand il y a des trous à boucher. Ils ignorent le danger, la mort ne leur fait pas peur, et ils tombent toujours en héros.

Et ces combattants hors ligne, qui manient avec une merveilleuse adresse la carabine et le fusil, se montrent des hommes pleins de pitié lorsque la bataille est terminée. Ils rendent les derniers hommages à leurs ennemis tués, et s'agenouillent, et prient devant leurs tombes qu'ils creusent de leurs mains. A ce moment ils les appellent des « frères »... Et tout à l'heure, ils iront de nouveau combattre l'envahisseur.

Ce sont ces gens-là qu'on accuse de ne pas être civilisés ! !...

* * *

En face des Boërs, tireurs de premier ordre, nous avons les Anglais, footballeurs et criketers hors ligne. Dieu me garde de maudire le football et le criket. Ces deux jeux d'outre-Manche, le premier surtout, font maintenant rage chez nous, comme je l'indiquais, il y a quinze jours. Mais je crois vraiment que ces jeux tiennent une trop grande place dans l'éducation nationale anglaise. Je n'ai pas lu sans surprise, qu'après leurs désastres, les Anglais se consolent en s'exerçant à leurs jeux favoris.

Les soldats de lord Methuen, si éprouvés par leurs marches accablantes et leurs cruels revers, égayent leurs jours de repos en se disputant la balle avec autant d'ardeur qu'ils ont combattu l'ennemi. Et les officiers président à ces jeux, où les victoires sont sûrement anglaises, puisque seuls les Anglais y prennent part.

A Ladysmith, où près de 10 000 hommes de troupes anglaises subissent un siège des plus durs depuis trois

mois, on a fêté la Noël par des réjouissances, dans les rues, tandis que l'ennemi bombardait la ville. Des arbres de Noël étaient dressés en plein vent pour les enfants, et soldats et officiers, malgré la tristesse de l'investissement, malgré l'ardeur du soleil, avaient organisé des courses à pied, des matchs de football et de criket... On se demande si on ne rêve pas, mais à la lecture des lettres qui nous parviennent on se persuade qu'on est en face de la réalité.

Dans le camp du vaincu, comme dans celui du vainqueur, c'est le même sang-froid, c'est la même confiance qui règne.

Au loin, en Angleterre, et sur le continent, les horreurs de la guerre font plus d'effet ; les âmes sont plus sensibles, et on se met à haïr d'une force toujours plus grande ce sport odieux qui s'appelle... la guerre.

De l'autre côté de la Manche il s'est trouvé aussi un « homme au cœur léger ». Il s'appelle Joë Chamberlain. Hier encore, au Parlement, il arrivait à triompher sur des milliers de cadavres. Mais ce triomphe est éphémère.

De l'humanité tout entière s'élève un cri de réprobation : les mères en deuil ont des sœurs un peu partout qui crient vengeance contre ces prétendus civilisés qui, sous prétexte de progrès, vont chercher, à travers d'injustes combats, la route des mines d'or où ils veulent édifier leur fortune.

***

Je vois avec plaisir que, durant les prochaines fêtes de l'Exposition, celles réservées à la jeunesse sportive seront des plus belles. Concours et prix lui sont généreusement accordés. La gymnastique, l'escrime seront surtout bien représentées parmi nos enfants et nos tout jeunes gens. Déjà leur entraînement commence, graduel, hygiénique. Par les temps humides que nous traversons, la plus sévère hygiène est nécessaire : après les exercices plus ou moins violents des sports, il faut craindre les refroidissements, les faiblesses subites, l'influenza qui guette les tempéraments les plus forts.

Il s'agit donc de se mettre en état de lutter victorieusement contre la maladie, et de chercher dans une médecine préventive une sorte d'élixir capable de combattre les microbes infectieux qui sont en nous.

A partir de l'âge mûr, l'élixir est en nous-mêmes : se mettre à l'abri du froid et des intempéries de l'air en restant prisonnier dans les appartements parisiens est un mauvais calcul. Dans l'exercice de la marche, dans la pratique modérée des sports, où tous les muscles travaillent, comme dans l'escrime et dans la boxe par exemple, chacun trouvera le meilleur des préservatifs.

Pour les enfants et les tout jeunes gens il n'en va pas tout à fait de même. En dehors des sports, il faut surveiller de très près la nourriture que l'on prend. Le lait et la phosphatine sont des aliments de premier ordre pour les corps un peu débilités, et ces aliments donnent la force nécessaire pour que les exercices physiques soient employés avec fruit et sans fatigue.

Un médecin que je consultais à ce sujet me disait textuellement ces jours derniers :

« Pour les enfants un peu débiles — et ils sont nombreux — je prescris toujours, et toujours avec succès, le lait et la phosphatine. En admettant que le lait soit difficilement digéré par certains estomacs, il reste la phosphatine que tous les estomacs supportent très facilement et très agréablement. »

C'est sur ce conseil que je termine aujourd'hui, en souhaitant à nos lecteurs et aussi à nos lectrices d'être réchauffés bientôt par les rayons du soleil, qui nous ont un peu trop manqué, depuis quelque temps, n'est-ce pas ? MAURICE LEUDET.

Les Conseils de Me X...

Un curieux procès, bien parisien, doit être plaidé prochainement devant le tribunal de la Seine. Il s'agit d'une contestation touchant à la propriété artistique, et qui, par sa nouveauté même, présente un réel intérêt.

Voici les faits.

B..., un de nos peintres en renom, avait fait, l'été dernier, le portrait de la comtesse Z..., jeune femme fort jolie et du meilleur monde.

L'œuvre était, paraît-il, admirable de couleur et de grâce. Jamais le pinceau du maître n'avait été mieux inspiré.

Par malheur, ce ne fut point l'avis de Mme Z..., la principale intéressée. Sans méconnaître le talent de l'artiste, elle trouva néanmoins imparfaite la reproduction de ses traits, et témoigna de sa déception en une moue dédaigneuse.

Le peintre en fut choqué. On l'avait habitué aux éloges. Il se garda bien, toutefois, de laisser percer son dépit, et reçut, au contraire, en souriant, la forte somme convenue pour prix de son travail.

Mais la capricieuse comtesse avait sa vengeance en tête. Le paiement effectué, elle prend le tableau, bien à elle maintenant, et, tranquillement, sans se presser, elle se met à lacérer la toile à petits coups, de la pointe de son joli canif à ongles.

Fureur et protestations de l'artiste. — La grande dame fait la sourde oreille et poursuit, comme à plaisir, sa dégradation. Puis, heureuse, les nerfs calmés, plus ravissante encore de toute l'impertinence de ses beaux yeux pervenche, elle salue et se retire.

Hélas! Ainsi que les poètes, les peintres sont irritables. Ils ne pardonnent guère les piqûres faites à leur amour-propre. B... intente donc un procès à sa noble cliente.

Celle-ci, d'après lui, aurait, par un véritable abus, lésé ses droits d'auteur en leur principe même. N'avait-elle pas anéanti les espérances de renommée et de gloire attachées à son œuvre d'art, supprimant, ainsi, un droit de propriété personnel à l'artiste, et que la vente n'avait point emporté ?

On devine la réponse de Mme Z.... Son portrait lui appartenait sans réserve ; elle l'avait payé en raison même de la célébrité de l'auteur ; elle était donc bien libre d'en faire ce qu'il lui plaisait, et de le détruire, si telle était sa fantaisie.

J'ignore ce que décideront les juges. Mais, à mon sens, la réclamation du peintre ne doit pas être admise.

L'accessoire suit le principal : voilà la règle juridique. Or, dans l'espèce, le droit éventuel à la gloire revendiqué par l'artiste, n'est évidemment que l'accessoire du portrait. Comme la signature, qui doit l'assurer, il a suivi, dans la vente, la toile et la peinture.

Et je ne vois pas pourquoi on ferait une distinction

entre la possession réelle d'une œuvre d'art, et une sorte de propriété idéale, de pure esthétique, réservée pour toujours à l'auteur. Ni le prestige du talent, ni la valeur de la signature, ni la beauté de l'ouvrage ne sauraient justifier ce traitement exceptionnel. N'est-ce pas, d'ailleurs, l'éclat même du nom qui a été pris en considération dans le marché, et payé fort cher le plus souvent?

Mais on risquerait d'aller bien loin, avec la théorie des artistes en pareille matière. Grâce à leur fiction de propriété immuable, ils se trouveraient, en réalité, avoir sur leurs œuvres un droit de suite et de contrôle jusqu'entre les mains des acquéreurs. Ils pourraient, par exemple, après avoir vendu un portrait, rechercher l'usage qu'on en fait, l'endroit où on l'expose, les soins dont on l'entoure; ils ne manqueraient pas de demander pour lui la place d'honneur, et de protester avec indignation, si on venait à l'oublier en une pièce obscure ou une antichambre. Malheur aux héritiers coupables d'avoir relégué dans l'ombre d'un grenier les traits augustes de l'ancêtre ou du bienfaiteur! Le peintre se dresserait pour venger l'image délaissée.

Cette conception fantaisiste de la propriété artistique est, peut-être, le rêve de certains esprits hardis. Je doute qu'elle devienne jamais une vérité reconnue et sanctionnée par nos codes.

Car, en somme, l'artiste ne peut pas exiger, à la fois, et l'argent et la gloire. De nos jours, il est vrai, — et c'est justice, — il a, le plus souvent, les deux en même temps. Mais qu'il rencontre une petite comtesse un peu fantasque, prenant plaisir à abîmer le chef-d'œuvre acquis par elle à beaux deniers comptants, il ferait bien mieux, à mon avis, de rire de l'aventure, que d'envoyer du papier timbré.

Les peintres les plus illustres n'ont connu, hélas! ni l'argent, ni la gloire, venue trop tard.

Heureux ceux qui, à notre époque, peuvent s'enrichir de leur art, et dont les blessures d'amour-propre sont pansées avec des billets de banque!

Ils n'ont plus rien à réclamer.

Je conclus au déboutement.

Me X...

LES LIVRES

Au Pays des nuits blanches, par Émile Berr, *Librairie Ollendorff.*

M. Émile Berr, qui a fait cet été le voyage du Pôle Nord, publie chez Ollendorff, en un svelte volume, les correspondances remarquées qu'il adressa, je crois, au *Figaro*, au hasard des escales. Sa croisière est vivement et agréablement racontée, en homme d'esprit qui ne tombe pas dans la typique naïveté de découvrir et de chanter le soleil de minuit. Quand il peut enfin le contempler en face, son admiration se traduit — c'est le cas de le dire — par une phrase anglaise d'un agent de Cook qui affirme « que c'est le plus beau que nous ayons jamais eu »; M. Berr décline toute responsabilité. A la bonne heure! Avec une ironie délicieuse, il nous laisse entendre que ses compagnons de voyage et lui-même ne sont venus de si loin que pour voir un « numéro sensationnel » dans un décor féerique : *Ce soir, à minuit, aux Folies Arctiques!...* Le soleil devient un vieux *m'as-tu-vu*. Et, en effet, l'essentiel c'est de l'avoir vu!

M. Émile Berr, pendant un mois de navigation, est rarement descendu à terre. Il ne nous parle que de Bergen, de Molde, de Trondjhem, d'Hammerfest, de Skaarö, et enfin de Christiania. Ce qu'il dit de Bergen, de Molde et de Trondjhem est fort juste, encore qu'il n'admire pas assez, à mon sens, la situation et le panorama de Molde. M. Berr, en réalité, n'a jamais quitté les côtes de Norvège; il ne nous cache pas que les longues heures passées en mer sont monotones; le paysage est peu varié : il est d'une désolation tragique. Les premiers jours on est surpris et ébloui par les effets de lumière infinis qui se jouent en nuances incomparables sur les eaux claires et les montagnes dénudées. Mais on se lasse vite. M. Berr a senti cette lassitude, et cette impression il l'a artistement rendue dans son livre. C'est l'impression — toutes différences gardées — qu'on trouve dans le *Désert* de Loti. — Aussi M. Berr, pour se distraire, se prend-il de temps à autre à observer ses compagnons de route. Il les dépeint d'un mot. Mais où le journaliste donne à sa plume une petite fête, c'est à Skaarö, village où l'on « travaille » les baleines mortes. Ces pages sont, peut-être, les plus vivantes de son livre. A noter aussi que M. Berr a remarqué le commencement de faillite du Laponisme. Je sais que des Lapons vont maintenant passer l'hiver dans le Midi : ils vont à Stockholm!

* * *

Le Musée du Louvre. — Ouvrage illustré de 500 planches hors texte publié sous la direction de *M. Jules Gaultier*, par *MM. Bénédite, Benoît, de Chennevières, Guiffrey, Henrey, Heron de Villefosse, Janiot, Lafenestre, Molinier, André Michel, Nicolle, Ravaisson-Mollien*. Préface de *M. Kœmpfen*. — Société d'édition artistique.

Voici une grande et louable entreprise qui mérite tous nos éloges. La collaboration d'hommes les mieux qualifiés pour la mener à bien, est un sûr indice que rien ne sera épargné pour nous donner enfin un ouvrage vraiment artistique sur notre Musée national. « Cet ouvrage — nous annoncent les éditeurs — le premier d'une série qui comprendra tous les musées d'Europe, présentera en une série de planches et d'illustrations d'une perfection et d'une abondance inconnues jusqu'à ce jour, la reproduction de tous les chefs-d'œuvre de l'art, tant en peinture qu'en sculpture, de l'art ancien ou de l'art moderne, qui font du Musée du Louvre l'une des principales collections du monde entier. » — J'ai sous les yeux le premier fascicule de cette luxueuse publication. Il tient les promesses de ce brillant programme. Nous attendons les autres avec impatience.

Me sera-t-il permis d'émettre un souhait? Je voudrais qu'on fît de chaque gros volume, une fois terminé, une réduction soignée plus maniable et plus accessible à toutes les bourses. Ce seraient de riches catalogues qui remplaceraient ceux, par trop insuffisants, qu'on a maintenant. Que de fois, en comparant par exemple, le catalogue illustré du Musée du Louvre avec ceux des Musées de Berlin, de Vienne ou de Munich j'ai déploré que nous nous fussions laissé donner par les étrangers un exemple du respect qu'on doit aux œuvres d'art! Que M. Paul Gaultier, qui est un homme d'initiative et de goût, veuille bien m'entendre!

Joseph GALTIER.

Académie des Sciences

Botanique. — M. Gaston Bonnier rend compte à l'Académie des premiers résultats qu'ont donnés ses cultures expérimentales établies comparativement dans la région méditerranéenne et dans la région parisienne. Une même touffe de plante étant coupée en deux parties semblables, M. Bonnier plante une des moitiés de ce même être aux environs de Toulon et l'autre moitié près de Fontainebleau, dans la même terre, transportée de Toulon à Fontainebleau.

Ces cultures ayant été établies sur un assez grand nombre d'espèces depuis le mois de janvier 1898 ont déjà donné dans les deux régions des différences notables. La plupart des espèces de la région tempérée se sont adaptées au climat méditerranéen en modifiant leur forme et leur structure. Les feuilles deviennent plus larges, plus épaisses, à nervures mieux marquées, plus coriaces, et pour les arbres et les arbustes, elles persistent plus longtemps à l'état vert sur les branches.

Certaines de ces plantes issues des environs de Paris et ayant passé en Provence, ont acquis des caractères qui les font différer profondément des échantillons du même individu planté près de Fontainebleau. On ne pourrait croire, en voyant côte à côte, les deux plants, l'un du Midi, l'autre du Nord, qu'ils proviennent d'un être unique et que des modifications si accentuées ont pu être acquises en deux saisons.

Or, tous les caractères observés se retrouvent avec une accentuation plus grande chez les plantes qui croissent naturellement dans la flore méditerranéenne et qui lui donnent son aspect si spécial.

A la suite de ces expériences, il paraît impossible de nier qu'un grand nombre de plantes des régions tempérées peuvent, dans une certaine mesure, changer de forme et s'adapter au climat méditerranéen.

VARIÉTÉS

ORIGINE DES DRAGÉES DE BAPTÊME

Les dragées datent des Romains qui, les premiers, imaginèrent de recouvrir l'amande et la noisette de plusieurs couches de sucre. Le véritable inventeur de cette friandise fut un certain Julius Dragatus, confiseur renommé, attaché à l'opulente et illustre famille patricienne des Fabius. Le fait remontant à l'année 177 avant J.-C., il y a plus de vingt siècles que les dragées font les délices des bouches gourmandes.

Les bonbons appelés *dragati* du nom de leur inventeur restaient le privilège exclusif de la famille Fabius. A la naissance ou au mariage d'un Fabius, les parents faisaient en signe de réjouissance une énorme distribution de *dragati*. Voilà donc un usage qui, perpétué jusqu'à nos jours, peut se flatter d'avoir fait un joli chemin.

LES MÉFAITS DE LA FOUDRE.

De 1835 à 1895, la foudre a tué — nous apprend M. de Parville — 6198 personnes en France. Nous avons eu occasion de dire que cette statistique est due au ministère de la Justice. En général, la foudre tue, sur le territoire français, de 80 à 150 personnes par an. Le chiffre est très variable selon les années. En 1860, seulement 51; en 1868, 150; en 1876, 94; en 1877, 106. Les années de maximum ont été 1872 (187), 1874 (178), 1884 (174), 1888 (156), 1893 (155). Elles correspondent aux étés secs et chauds.

La répartition des coups de foudre est loin d'être régulière. Dans certaines contrées, il ne tonne presque jamais; dans d'autres, il tonne constamment. Les pays de montagne sont les plus éprouvés. Dans le département de la Seine, on compte 1 foudroyé sur 92000 habitants; dans la Manche, 1 sur 29414; dans le Morbihan, 1 sur 18600; dans la Lozère, 1 sur 1362; dans les Basses-Alpes, 1 sur 1454, etc.

RECETTES ET CONSEILS

LE NETTOYAGE DES FOULARDS.

Pour nettoyer les foulards en soie, on recommande de les savonner d'abord à froid, puis de les rincer et de les égoutter; on fait alors bouillir une poignée de son dans de l'eau, on filtre la décoction à travers un linge et l'on y fait tremper le foulard pendant quelque temps. On le presse ensuite, on le suspend, et, quand il est encore un peu humide, on le repasse.

Mad. A. — Le Mans. — Prenez après vos repas deux ou trois pastilles Vichy-État. La digestion se fera très rapidement, et vous n'éprouverez plus tous ces malaises dont vous vous plaignez. Mais exigez la vraie marque *Vichy-État* en boîtes métalliques scellées.

POUR AVIVER LE FEU

Avis à nos ménagères imprudentes qui versent du pétrole pour aviver un foyer mal allumé.

Il s'agit tout simplement de remplacer le pétrole par une pincée de poudre de chicorée. Il ne se produit pas de flamme, mais la chicorée rougit, presque aussi rapidement que le dangereux liquide, les charbons à demi enflammés.

Expérience que l'on peut toujours tenter, en somme; l'un des ingrédients n'est pas plus coûteux que l'autre.

FROMAGE BLANC A LA CHANTILLY

Faire dessécher du lait dans des petits paniers en forme de cœur, les mettre ensuite dans un compotier creux et les arroser de crème. Avoir à part de la crème fouettée et, au moment de servir, en recouvrir les petits fromages.

JEUX ET AMUSEMENTS

ILLUMINATION DE L'EAU

Jetez dans un verre d'eau un morceau de sucre imbibé d'éther sulfurique. L'eau s'illuminera et produira dans une chambre noire un fort bel effet.

En soufflant légèrement à la surface de l'eau, on formera des ondulations lumineuses.

PROCÉDÉ POUR GRAVER EN RELIEF SUR UN ŒUF

Lavez, essuyez et faites bien sécher un œuf à coquille épaisse. Ecrivez et dessinez sur cette coquille avec une plume trempée dans de la graisse chaude et plongez l'œuf dans du vinaigre blanc ou dans de l'acide sulfurique faible.

Au bout de trois heures, retirez l'œuf et lavez-le à l'eau fraîche : l'écriture ou le dessin apparaîtra en relief.

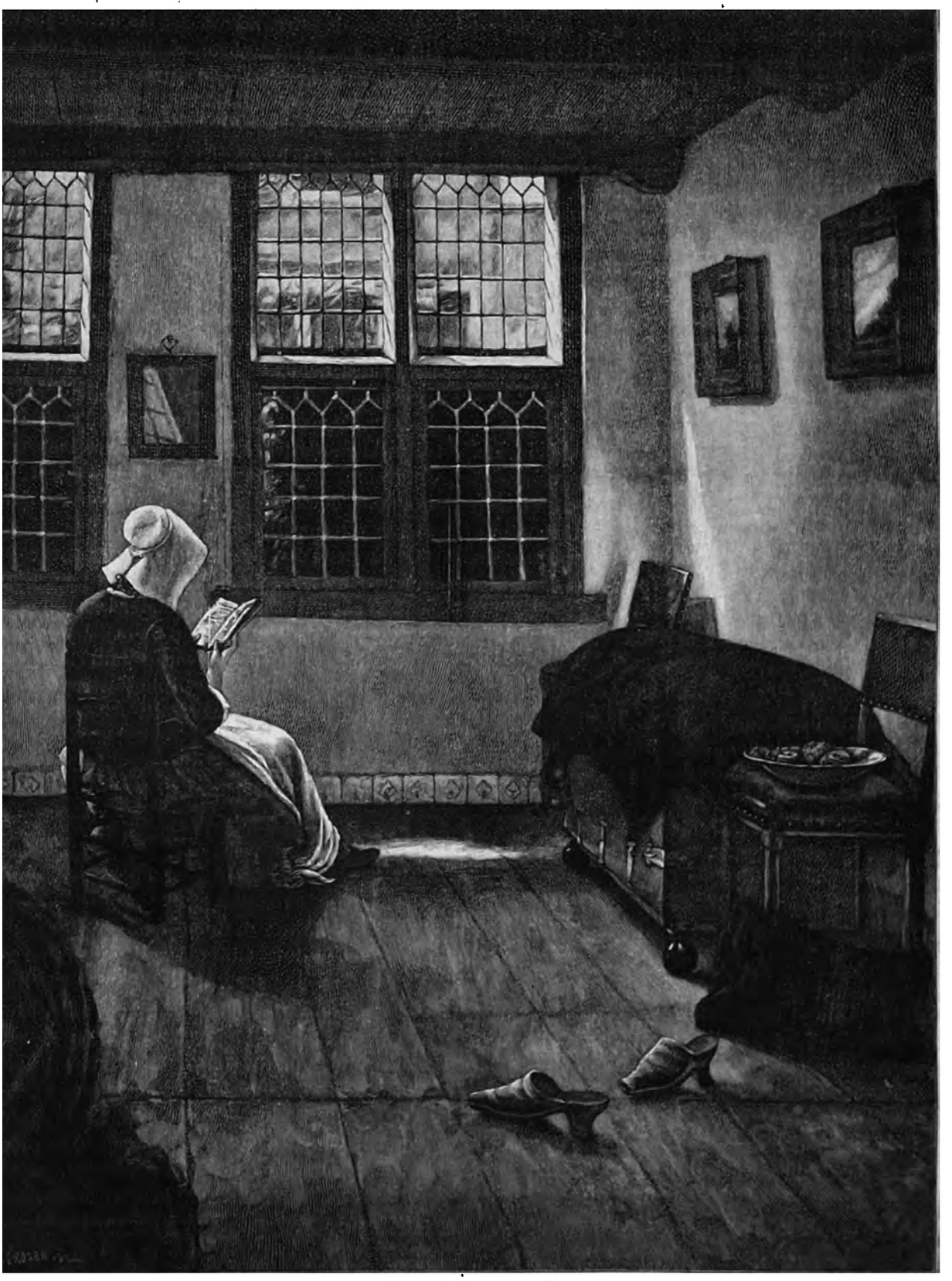
ÉNIGME

Le croirez-vous, lecteurs, qui nous aime nous brise,
Nous bat, nous met au feu,
Le tout, sans notre aveu.
Et le gourmet approuve une telle entreprise.

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-99. — Corbeil. Imprimerie Ed. Crété.

INTÉRIEUR HOLLANDAIS



INTÉRIEUR HOLLANDAIS, tableau de PIETER DE HOOCH, gravure de CROSBIE.

INTÉRIEUR HOLLANDAIS

Voici un des joyaux de la vieille Pinacothèque de Munich. Il fait la joie d'un des cabinets latéraux réservés aux toiles des peintres hollandais et flamands. Il préside, pour ainsi dire, sa salle : il y occupe la meilleure place et le mérite.

On se sent attiré et retenu par ce tableau lumineux et paisible. Il s'en dégage un charme pénétrant, une impression profonde de silence, de calme et de recueillement. Nous y remarquons aussi, par surcroît, que la propreté hollandaise n'est pas un mythe. Ne diriez-vous pas que le ménage a été soigné comme si on attendait un visiteur rare et longtemps espéré ? Eh bien ! il est venu ce visiteur désiré; il a la place d'honneur; il est au centre du tableau : aux pieds de la jeune fille. Saluons-le ! C'est le soleil ! C'est aujourd'hui sans doute que ses premiers rayons annoncent le printemps. Avec quelle joie, dans ces contrées du Nord, aux longs hivers gris et monotones, on fête son retour ! Point de rideaux aux fenêtres, qui retardent ou empêchent sa rentrée triomphale. La lumière d'or est ici trop précieuse pour que l'on ne la recueille pas toute, quand elle se montre enfin, apportant les promesses de floraisons nouvelles. Voyez comme elle anime et embellit cet intérieur tranquille. Elle rend plus blancs le béguin et le tablier de la jeune fille, plus scintillants les cuivres polis, polis en son honneur, du coffre simple et robuste ; elle donne de la vie aux tableaux qui égayent le mur dont ils sont les seuls ornements. Ce matin, quand Senta — appelons-la Senta, en souvenir de la fameuse légende hollandaise du *Vaisseau fantôme* — a vu dans le ciel clair briller le soleil, vite elle s'est dépêchée de faire, mieux que les autres jours, la toilette de sa chambre, et lorsqu'il est venu frapper à ses fenêtres, elle a pris un livre, est allée s'asseoir près de lui et blottir frileusement ses pieds sur la tache de feu pâle de ses rayons. Que lit-elle ? On a envie de s'approcher doucement et de se pencher sur son livre, avec la secrète pensée de voir son visage. Qui sait ? Elle tournera ses yeux bleus et souriants vers l'indiscret... récompensé. Hélas ! nous ne verrons jamais ce sourire. Le béguin gardera toujours son mystère.

Ce tableau est sans conteste un des meilleurs de Pieter de Hooch. On trouve de lui, à l'Académie des beaux-arts de Vienne, un portrait de famille qui est également de premier ordre. Le musée d'Amsterdam possède de nombreuses toiles de ce maître. Pour ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir une idée de son talent, nous signalons deux de ses toiles au Louvre, dans la grande galerie, travée D.

On a peu de renseignements sur Pieter de Hooch. On sait seulement qu'il est né à Utrecht en 1630 et qu'il est mort à Amsterdam après 1677. Dès 1655 il fait partie à Delft de la « Lucasgilde », association d'artistes. A Amsterdam il fut l'élève de N. Berchem et il s'est manifestement formé sous l'influence de Rembrandt.

JOSEPH GALTIER.

L'ÉGLISE ET LES MÉDECINS

Qui étudie, même de façon superficielle, l'évolution de la société française depuis la fin du XV^e^ siècle, est frappé par l'émancipation de la société laïque et la rupture, lente mais progressive, des liens aussi puissants que nombreux qui la rattachaient au clergé et à la religion.

La remarque a été faite, bien des fois déjà, pour les diverses classes sociales, et nous n'avons la prétention d'apprendre à personne que l'Université de France, toute la première, secoua à cette époque le joug du pouvoir pontifical.

L'Université tirait son origine du Saint-Siège; elle prétendait ne relever que de lui; elle en était la fille aînée. Que de fois ne s'insurgea-t-elle point contre la royauté et le Parlement ! C'était une enfant terrible, qui ne tremblait que devant le pape.

Vint un jour où, lasse aussi de la papauté, hantée d'ailleurs de chimères de domination, elle secoua le joug de Rome, trop lourd à son gré.

L'Église, pourtant, bien qu'ayant peu à peu perdu toute autorité directe sur l'Université, a conservé sur elle une sorte de suprématie spirituelle.

Nous allons en donner la preuve, des preuves pour mieux dire, nombreuses et convaincantes. Il nous suffira d'étudier l'histoire, au XVII^e^ siècle, d'une des quatre facultés de l'Université de Paris — et à vrai dire celle qui de tout temps fut la plus indépendante, la plus frondeuse, la plus révolutionnaire : la Faculté de médecine.

Justement, un érudit dont la science est aimable, le D^r^ Fauvelle, vient de publier sur les étudiants en médecine de Paris sous le grand Roi (1) un compact ouvrage, tout bourré de faits et qui abonde en renseignements curieux. Nous ne saurions mieux faire que de suivre un aussi excellent guide. En parcourant avec lui les divers stades de la vie scolaire des étudiants en médecine à Paris,

(1) *Les Étudiants en médecine de Paris sous le Grand Roy*, par le D^r^ René Fauvelle ; Steinheil, éditeur.

nous verrons quelle large place y occupait le côté religieux.

***

Après avoir fait ses humanités, après avoir étudié au collège le latin, le grec, la rhétorique ; après avoir appris pendant deux ans la logique, l'éthique, un peu de physique et bien d'autres choses en *ique*, mais surtout la métaphysique, l'écolier, devenu maître ès arts et qui se destinait à la médecine, se faisait inscrire sur les registres de la Faculté.

Il était *philiâtre*.

On n'était pas, d'ailleurs, *philiâtre* sans avoir fourni, entre autres pièces, son acte de baptême. Les portes de la Faculté n'étaient en effet ouvertes qu'aux catholiques.

Le *philiâtre* se préparait au travail, comme les collégiens de nos jours, par une messe solennelle dite le 18 octobre, jour de Saint-Luc, fête patronale des médecins et ouverture officielle des écoles de médecine. Ce jour-là, le curé de Saint-Étienne-du-Mont, invité par les bacheliers en médecine le samedi d'avant, venait dire une messe à neuf heures du matin dans la chapelle de la Faculté. Disons tout de suite que les bâtiments de la Faculté étaient à cette époque, c'est-à-dire au milieu du XVII^e^ siècle, situés rue de la Bûcherie et s'étendaient de la rue du Fouarre à la rue des Rats (depuis 1828 rue de l'Hôtel-Colbert).

La messe du 18 octobre, une des grandes solennités de l'année, était chantée en musique. Le doyen, en grand costume : soutane violette, robe rouge fourrée d'hermine et bonnet carré ; les docteurs-régents, les docteurs, les étudiants, ainsi que les deux bedeaux de la Faculté avec leurs masses d'argent, y assistaient. Après la messe, sermon. Puis le doyen se levait pour remercier le curé de Saint-Étienne-du-Mont auquel il offrait un présent, au nom de la Faculté. Le premier bedeau criait alors : « A l'assemblée, messieurs nos maîtres ! » Et les docteurs se rendaient dans une salle spéciale du premier étage pour y discuter les affaires de la Faculté. Cette salle était ornée de vitraux représentant Jésus-Christ, la Vierge, saint Luc (les patrons des chirurgiens étaient saint Côme et saint Damien) entourés d'étudiants à genoux et en prières.

Le lendemain, 19 octobre, une nouvelle messe était dite pour le repos de l'âme des docteurs défunts dans le courant de l'année. Tous les étudiants encore y assistaient ; ils y étaient contraints, sous peine d'une amende de deux pièces d'or.

Et que de messes, après ces deux-là !

Messe tous les samedis, dans la chapelle, en l'honneur de la Vierge. Car la Vierge figurait sur le grand sceau de la Faculté. Ce grand sceau est — dit le D^r^ Corlieu dans son ouvrage sur *l'Ancienne Faculté de médecine de Paris* — conservé à nos Archives nationales, au bas d'une pièce qui porte la date de 1398. Il a 5 centimètres de diamètre, représente la Vierge assise, vue de face, couronnée et voilée, tenant à la main droite une branche d'arbre et à la gauche un livre ouvert où sont tracés des caractères illisibles ; de chaque côté, deux écoliers agenouillés. L'exergue porte pour légende :

SIG(illum) MAGISTRORUM FACULTATIS MEDICINE PA(risiensis).

Outre ces offices du samedi matin, on célébrait diverses messes anniversaires pour les bienfaiteurs de l'école — gens pieux qui n'avaient pas manqué de faire des donations à la chapelle.

Enfin, durant l'année scolaire, tout le monde :



Le grand sceau de la Faculté.

docteurs-régents, docteurs, simples étudiants communiaient six fois. C'était le dimanche, et ces six dimanches s'appelaient grands dimanches. La veille, il y avait grand samedi et les cours étaient suspendus pour permettre aux uns et aux autres de se confesser.

***

Le *philiâtre*, après quatre années d'études, de leçons et d'argumentations (vingt-huit mois seulement pour les fils des docteurs de la Faculté et quelques autres privilégiés), était admis à se présenter au baccalauréat. Les examens avaient lieu tous les deux ans, les années paires. Le candidat devait justifier qu'il avait vingt-deux ans accomplis.

Le bachelier nouveau jurait des tas de choses, mais notamment « d'assister en robe à toutes les messes ordonnées par la Faculté, d'y arriver au moins avant la fin de l'Épître, et de rester jusqu'à la fin de l'office, fût-ce même une messe d'anniversaire pour les morts, sous peine d'un écu d'or d'amende, comme aussi, et sous peine d'une égale amende, d'assister tous les samedis à la messe de l'École, le temps des vacances excepté ».

La question religieuse était, ici encore, d'importance majeure. Un candidat ne fut-il pas un jour exclu pour avoir refusé de jurer sur le Christ et l'Évangile d'assister aux messes de la Faculté?

Ce n'est pas ici le lieu — si restreint est le cadre de cette étude — de décrire le mode de réception au baccalauréat, pour curieux qu'il soit. Bornons-nous à dire que les examens duraient cinq jours.

Au cours de l'automne qui suivait leur réception, les bacheliers soutenaient leur première

thèse *quodlibétaire*. On appelait de ce nom les thèses qui portaient sur un sujet quelconque (*quodlibet*) de pathologie ou de physiologie. La première thèse quodlibétaire imprimée est de 1559. D'abord de format in-folio, ces thèses devinrent, à partir de 1662, in-quarto.

Toutes étaient placées sous l'invocation du Dieu très bon et tout-puissant, de la Vierge et de saint Luc. La plupart étaient fort luxueusement éditées, ornées de figures allégoriques, d'emblèmes, parfois du portrait d'un bienfaiteur.

Mais le sujet en était parfois bien bizarre. Celui de la première thèse quodlibétaire de Guy Patin, qui devait devenir le plus illustre médecin du XVII^e^ siècle — avec Guy de la Brosse, — était le suivant: *Estne feminæ in virum mutatio* α Συνατος? (La femme ne peut-elle se transformer en homme?)



Guy Patin en grand costume.

C'est comme les sujets des thèses cardinales (1) qui se soutenaient après trois thèses quodlibétaires! En voici quelques exemples singuliers (nous nous dispensons de donner le texte en latin):

— S'enivrer une fois par mois est-il salutaire?

— La débauche entraîne-t-elle la calvitie?

— La cure de Tobie par le fiel d'un poisson est-elle naturelle?

— Les Parisiens sont-ils sujets à la toux quand souffle le vent du nord?

— Le vin de Beaune est-il plus agréable et plus sain que le vin de Reims?

— L'ivresse convient-elle à la cure des fièvres quartes?

Encore une, pour finir:

— De quelle partie du corps provenait l'eau qui s'écoula du flanc du Christ quand, mort, il fut percé par la pointe aiguë d'une lance?

Si nous nous sommes un peu éloigné de la question spéciale qui nous occupe, on conviendra que le hors-d'œuvre n'est pas tout à fait dépourvu de saveur.

*
* *

Voici nos bacheliers, au bout de deux ans d'études, sur le point de se présenter aux examens de la licence, qui avaient lieu tous les deux ans, en juin ou en juillet, étaient tout à fait oraux et duraient une semaine entière.

(1) Ainsi désignées parce qu'elles avaient été instituées, lors de la réforme de l'Université en 1452, par le cardinal d'Estouteville. C'est lors de cette réforme que les médecins furent libérés du célibat qui leur était imposé comme aux autres membres du clergé.

Quand il avait satisfait à toutes les épreuves pour la licence, l'étudiant en médecine n'avait encore aucun droit. Il portait le nom de *licentiande* (en train de devenir licencié) jusqu'à ce que la bénédiction apostolique, donnée par le chancelier de Notre-Dame — un chanoine ordinairement — l'eût consacré *licencié*. L'intervention de l'Église était nécessaire, absolue. On ne pouvait exercer la médecine sans avoir, au préalable, reçu la bénédiction apostolique.

Au jour fixé, le doyen de la Faculté, suivi des docteurs-régents, conduisait les licentiandes à l'archevêché. Le chancelier de Notre-Dame, entouré de chanoines et de membres du haut clergé, les y attendait. Le doyen commençait par lui adresser en élégant latin un discours, puis il lui présentait un à un les licentiandes. Le chancelier répondait, en latin également. Les futurs licenciés offraient alors à ce vénérable ecclésiastique et aux assistants des dragées et des pastilles sur lesquelles était parfois moulé — délicate attention! — le portrait du doyen. Vous voyez combien les esprits superficiels ont tort de se moquer des médailles de chocolat! Elles existaient, ou à peu près, au XVII^e^ siècle.

A dater de 1643, les sucreries furent remplacées par quatre jetons d'argent offerts aux docteurs par les licentiandes.

La cérémonie achevée, le chancelier était, en procession, accompagné jusqu'à son logis.

Quelques jours après, les licentiandes allaient rendre visite aux membres du Parlement, de la Cour des comptes, de la Cour des aides, au gouverneur de Paris, au prévôt des marchands et aux échevins — le conseil municipal d'alors.

Le dimanche suivant était réservé à l'originale cérémonie du *paranymphe*: ce terme désignait les noces du *licentiande* avec la très salubre Faculté de Paris. Le paranymphe — le garçon d'honneur — était le doyen qui, pour la circonstance, revêtait sa robe de gala, relevée d'un chaperon d'hermine.

A la place d'honneur, à la grande chaire, trônait le représentant de l'Église, le chancelier de Notre-Dame.

Un orateur adressait des éloges aux licentiandes qui répondaient en latin, des gauloiseries parfois.

Après les discours, une convocation en latin, émanant du chancelier, était remise à chaque licentiande, par laquelle on l'invitait à se rendre le lundi suivant, au palais archiépiscopal, pour y recevoir, cette fois, la licence et la bénédiction apostolique.

Mais avant cet acte final, il était procédé au classement des candidats. Dans la grande salle de l'Archevêché, les docteurs réunis juraient sur le crucifix, et sous peine de damnation éternelle, de donner à chaque candidat le rang que, dans leur âme et conscience, ils le jugeaient avoir mérité. Puis chaque docteur votait et l'on dépouillait le scrutin.

Le même jour, les personnages éminents aux-

quels les licentiandes avaient, peu auparavant, comme nous l'avons dit, fait une visite, se rendaient vers dix heures du matin à l'Archevêché.

Précédés des deux bedeaux en grand costume et avec leurs masses d'argent, les licentiandes, en robes, qu'accompagnaient les bacheliers, quittaient les écoles de la rue de la Bûcherie et processionnaient jusqu'au palais archiépiscopal. Devant tous les invités assemblés, lecture était donnée, dans l'ordre du classement, de la liste des candidats. L'instant était solennel. Chacun se découvrait. Puis les licentiandes se jetaient à genoux, tandis que le chancelier prononçait les paroles définitives :

« Moi, chancelier, en vertu du pouvoir à moi confié par le Saint-Père, je vous donne la licence d'enseigner, d'interpréter et de pratiquer la médecine, ici et dans le monde entier. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Le chancelier, ensuite, posait une question de médecine au premier licencié. Quand celui-ci y avait répondu, tout le monde se rendait à Notre-Dame — dit le docteur Fauvelle — pour y remercier le ciel de cet heureux événement.



Le Vieux Médecin.

Devant l'autel consacré à saint Denis, le chancelier disait une prière et faisait jurer aux licenciés de toujours défendre, même au prix de leur sang, la religion catholique, apostolique et romaine.

Enfin, le cortège regagnait la Faculté ; chacun quittait sa robe de gala et l'on s'en allait festoyer joyeusement. Il fut de coutume, jusqu'en 1642, qu'au sortir de cette cérémonie, le premier licencié offrît aux docteurs, à ses collègues moins favorisés que lui sur la liste de classement, et au chancelier accompagné des chanoines de Notre-Dame, un repas solennel au rez-de-chaussée de la Faculté. Mais des contestations désagréables survinrent, les chanoines prétendant avoir tous le droit d'assister au festin. Le repas fut aboli et remplacé par un don, généralement de 100 livres, que le premier licencié faisait pour l'École ou pour la chapelle. Ce qui n'empêcha nullement, au surplus, les licenciés de se réunir en de gais banquets, soit à *l'Ecu d'argent*, soit au *Puits de vérité* tenu par ce Boucingo dont la cave était si tentante, soit au *Petit Père noir*, à moins que ce ne fût au cabaret à la mode, *la Pomme de pin*, fréquenté par ces aimables compagnons : Chapelle, Molière, la Fontaine, Racine, voire Boileau.

Les licenciés, munis de la bénédiction apostolique, pouvaient exercer la médecine et quelques-uns se hâtaient de fuir Paris pour la province. Toutefois, le plus grand nombre préféraient obtenir le bonnet doctoral, le bonnet carré qui leur était remis, six semaines après la licence, mais non plus par le chancelier de Notre-Dame, dont le rôle était terminé.

Disons, en passant, que c'était l'évêque de Montpellier qui donnait la licence aux bacheliers de la célèbre Faculté, rivale de celle de Paris.

Et concluons ici.

Nous n'avons rien dit de la science des médecins ni de la satire qui s'exerça à leurs dépens (1). Nous nous sommes contenté, fidèle à notre programme, de montrer l'Église présidant à toutes ou presque toutes les cérémonies par lesquelles devait passer l'étudiant en médecine avant d'être reçu docteur. Pourquoi ne pas le dire ? C'est à l'église encore que le médecin, en possession de sa licence ou de ses lettres de doctorat, songeant à faire une fin et à s'établir, allait parfois chercher femme. L'église, il y a deux siècles, remplissait, paraît-il, le rôle aujourd'hui dévolu — mais

(1) On nous pardonnera d'avoir cédé au désir de reproduire ce dessin satirique du dix-huitième siècle, macabre certes, mais très curieux, d'une extrême rareté et que nous devons à l'obligeance du docteur Fauvelle. Il représente, on le voit, la Mort sous forme d'un vieux médecin qui symbolise l'ancienne Faculté. Le Docteur-squelette figuré là porte, non le bonnet carré de cérémonie, mais le bonnet plus modeste dont se coiffaient les docteurs-régents, à l'intérieur de l'École. Des branches de chêne s'en échappent, en guise de chevelure. Le médecin chevauche un cercueil et tient en main le sablier. A ses pieds les attributs de la médecine et de l'apothicairerie. (N. de l'A.)

n'en médisons point — à notre Opéra-Comique. C'est là que se rendaient le plus volontiers nos jeunes gens pour examiner les « demoiselles ». A la sortie de l'office, il les suivaient jusqu'à leur logis, s'enquêtaient de leur nom et de la situation de fortune des parents. Même il leur advenait de soudoyer, pour obtenir de précieux renseignements, le suisse ou le donneur d'eau bénite.

Et cela finissait, le plus souvent, par un beau mariage, comme dans les contes de fées.

ERNEST BEAUGUITTE.

SUR UN ÉVENTAIL

Sur des faïences du vieux temps
On voit un coq bleu qui picore
Parmi les œillets éclatants,
Que cette devise décore :

« Quand ce coq chantera, l'amour
En mon cœur finira. » — Payse,
Sur ton éventail, à mon tour,
Je veux inscrire ma devise.

Le coq a chanté bien souvent,
A l'aube, au soir, à la nuit close,
Depuis qu'en notre cœur fervent
La rose d'amour est éclose.

Nous avons en des lieux divers
Ecouté sa voix claironnante :
Près des lacs, au fond des bois verts,
Sur les bords de la mer sonnante.

Et le joyeux coquerico,
Chaque fois qu'il s'est fait entendre,
A trouvé chez nous un écho,
Une réponse émue et tendre.

La tendresse en chaque saison
Reste notre hôtesse fidèle,
Comme aux poutres de la maison
Une coutumière hirondelle.

Les ans fuiront et nos cheveux
Blanchiront tout poudrés de givre ;
Nous verrons nos petits-neveux
Comme nous amoureux de vivre ;

Et tous deux, vieillards devenus,
Nous descendrons la pente austère
Qui mène aux pays inconnus
De l'Au-delà plein de mystère.

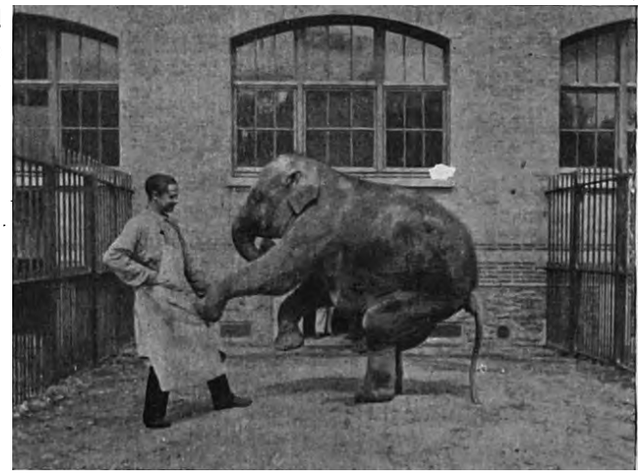
Mais tant que ce coq chantera
Sur ton éventail, ô payse,
Notre cher amour durera
Comme une fleur qui s'éternise.

ANDRÉ THEURIET.

L'INGÉNIEUX ÉLÉPHANT

Ils sont quatre pachydermes, en ce moment, à la ménagerie du jardin des Plantes : Saïd, Tobie, Coutch et Sarit.

Saïd, l'aîné, est aujourd'hui de grande taille, et serait le modèle des éléphants sages, s'il n'avait la déplorable habitude d'user ses défenses contre les murs sans se soucier d'user les murs eux-mêmes. Tobie, don de l'empereur Ménélick au président Félix Faure, est d'une douceur exemplaire : on peut, sans danger, lui permettre une promenade quotidienne dans les jardins. Sarit, enfin, l'éléphant blanc que M. Doumer envoya, l'année dernière, au Muséum, est tout aussi docile, et sait, de plus, exprimer, par de nombreuses génuflexions, sa reconnaissance à tous ceux qui lui offrent quelque friandise.



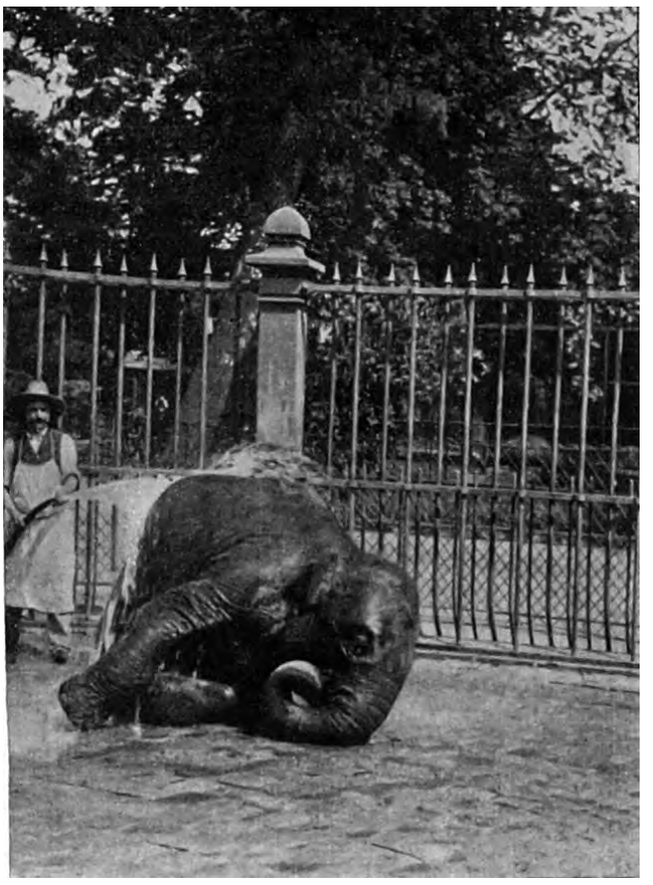
Coutch et son gardien.

Mais il y a Coutch. Et Coutch, s'il faut en croire le journal *le Temps*, est un enfant terrible, qu'il faut surveiller sans aucun répit. On se souvient des tourments qu'il causa au commandant du navire qui l'amenait du Cambodge à Marseille. L'animal avait démoli son box et, guidé par le parfum qui s'échappait des cuisines, était descendu tenir compagnie au maître-coq. On eut mille peines à le ramener sur le pont, où il fut de nouveau enfermé. Mais, le lendemain, Coutch recommençait, et, par crainte de plus graves fantaisies, on lui passa celle-là, qui dégénéra vite en habitude.

A Paris, l'animal eut bientôt conquis l'amitié de ses gardiens, qui lui apprirent à faire la culbute et à jouer de la trompette. Mais c'était là jeu d'éléphanteau dont Coutch, qui prend maintenant dix ans, se dégoûta vite. Et, comme on ne lui fournissait guère de distractions,

il en inventa aux dépens du matériel de la ménagerie. Après s'être exercé à ouvrir les crémones des portes de son parc, il s'amusa à enlever les portes elles-mêmes, en dévissant les boulons qui les retiennent.

Cela devenait inquiétant et l'on se hâta d'attirer Coutch vers d'autres amusements. C'était l'été : on lui apprit à se doucher, et cela lui fut si agréable que depuis, chaque fois que les jardiniers arrosent les allées, il vient leur demander de diriger le jet d'eau sur lui. Il prend alors les positions les plus bizarres, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, soulevant ses oreilles, ouvrant sa bouche, d'où l'eau ruisselle en cascades. Et s'il peut saisir la lance du tuyau avec sa trompe, il en fait un usage fort judicieux, se douchant avec adresse de la tête à la queue. M. Milne-Edwards, l'aimable et savant directeur du Muséum, possède une série d'amusantes photographies qu'il a bien voulu nous confier, représentant le pachyderme en train de s'asperger.

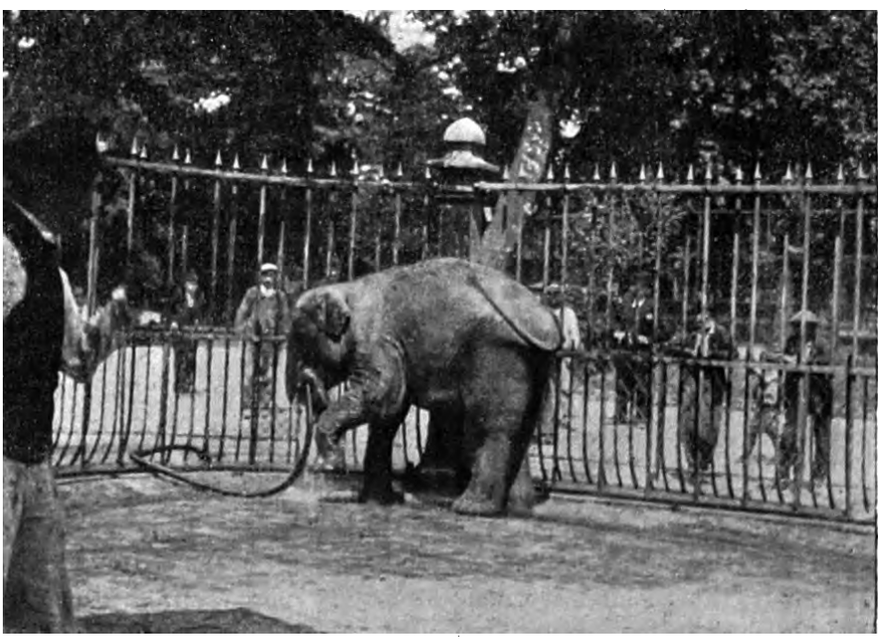


Coutch se fait doucher.

Ces exemples suffiraient à justifier le renom d'intelligence du joyeux animal ; cependant, Coutch a donné des preuves plus étonnantes de son esprit d'observation. Un gamin apprit un jour, à ses dépens, qu'il ne faut pas badiner avec les éléphants, car, au moment où, se jugeant à l'abri d'une vengeance du pachyderme, il s'amusait à mettre dans la trompe de celui-ci un bout de cigarette encore allumé, l'éléphant le regarda bien en face et, tendant vers lui sa trompe toute droite, en fit sortir un souffle si puissant que le chapeau de l'intrus s'envola par-dessus les barrières et alla tomber dans un parc voisin où un cerf le mit en piteux état. La leçon profita-t-elle au gamin? C'est probable. En tout cas, le public applaudit à l'ingéniosité du procédé et n'en gâta que davantage son éléphant favori.

Mais Coutch a fait mieux encore. Sa dernière invention date d'hier et lui a mérité le titre d' « ingénieux » sous lequel on le désigne maintenant couramment à la ménagerie.

Coutch est gourmand, on le sait, mais d'une gourmandise qui n'a rien d'humain : il adore surtout le pain. Or, si les promeneurs lui en donnent sans compter, il arrive parfois que les morceaux tombent dans l'intervalle qui sépare la grille du parc où il est enfermé de la balustrade sur laquelle s'appuie le public. Impossible aux visiteurs de les reprendre ; impossible aussi à Coutch de les ramasser. Et ce serait un nouveau supplice de Tantale si, après y avoir longuement rêvé, notre éléphant n'avait inventé ceci :



Coutch se douche lui-même.

Passant l'extrémité de sa trompe entre les barreaux de la grille, il vise attentivement le morceau

de pain et souffle avec force, de façon à l'envoyer jusque dans l'allée, aux pieds de la personne qui l'avait jeté. Il ne reste plus à celle-ci qu'à le ramasser pour l'offrir de nouveau au malin pachyderme.

X...

CONFETTI ET SERPENTINS

I

Après avoir causé les plus graves dangers, les *confetti* ont triomphé, cette année encore, de leurs ennemis. Pendant le prochain Carnaval, nous les reverrons donc papillonner dans l'hilarante cohue et le rire des foules, acharnées au combat.



Les travailleuses de serpentins.

De leur origine, plusieurs versions ont été données. La plus sérieuse paraît être celle qui en attribue la création à un grand industriel milanais, M. Enrico Margili, mort il y a quatre ans. M. Margili faisait partie d'une société qui s'était formée à Milan, en 1883, pour organiser à la *Canobbiana* — aujourd'hui le théâtre lyrique — une redoute au profit des pauvres de la ville. Pour cette fête, M. Margili eut l'idée de faire distribuer aux danseuses et aux danseurs une certaine quantité de rondelles, enlevées aux feuilles de papier que l'on emploie, dans les magnaneries, pour l'élevage des vers à soie. Les rondelles de l'ingénieux novateur remplacèrent, avec beaucoup de succès, les *coriandoli*, c'est-à-dire les petites boules de plâtre, jadis emplies de graines de coriandre, dont les Italiens se bombardent aux jours de liesse. C'était moins brutal et moins malpropre. En jouant sur les mots, M. Margili dénomma le nouveau confetti : *Coriandoli di Cartagine*, ou de Carthage ou de Carthagène, parce qu'il était composé de papier-carton, en italien *carta*.

Or, pendant l'hiver de 1891, l'administrateur du Casino de Paris recherchait une attraction pour les bals de cet établissement. Il avait assisté, huit ans auparavant, à la redoute de la Canobbiana de Milan. Il se rappela les *Coriandoli di Cartagine* de l'excellent Enrico Margili, auxquels nul en Italie ne pensait plus. Par l'intermédiaire de son père, ingénieur à Modane, il s'en fit envoyer, de Milan, 10 kilos qu'il partagea en petits paquets. Le public se les arracha.

C'est ainsi que les premiers confetti en papier furent introduits à Paris. Quelques jours plus tard, un industriel sans scrupules prenait, à son nom, un brevet d'inventeur de confetti. Il cédait immédiatement ce brevet à un autre industriel, à raison de 25 000 fr., mais pour trois ans seulement et à la condition expresse que, pour cette somme, la production annuelle ne dépasserait pas un maximum de 200 000 kilogrammes.

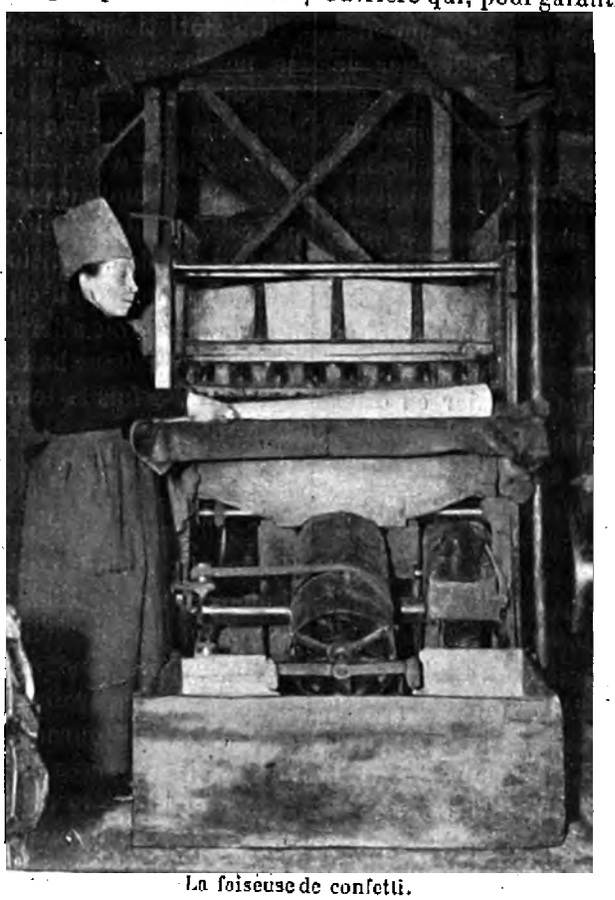
A cette époque, le confetti, en papier blanc, épais et lourd, valut en gros 800 francs les 100 kilos et, au détail, il fut vendu couramment 10 francs le kilo ! C'était l'âge d'or. Mais d'autres genres de confetti apparurent bientôt sur le « marché ». On en fit en papier de couleur, très léger, et leur fabrication tomba alors dans le domaine de tous.

L'année suivante, des bals publics les confetti gagnèrent la rue, où ils eurent tôt fait de ressusciter le Carnaval que d'aucuns croyaient mort et enterré.

La production ne pouvait suffire à la consommation. Délaissant leur ordinaire métier, les fabricants d'articles de Paris, établis au Marais et à Belleville, avaient armé d'un poinçon rond les découpoirs à balancier avec lesquels, jusque-là, ils avaient estampé des boutons ou des pièces de locomotives à treize sous. Ils produisaient, par ce procédé sommaire, des confetti qui leur rapportaient 5 francs au kilogramme, et la fortune semblait leur sourire. Les demandes affluaient de toutes parts et ils n'y pouvaient satisfaire. Mais ces gagne-petit se virent bientôt supplantés par des concurrents riches, qui firent construire des machines spéciales. Ainsi le voulait la loi fatale du progrès.

Les premières machines à confetti ne décou-

paient que 50 kilos de rondelles par jour. Le perfectionnement de l'outillage permit d'élever successivement ce rendement à 100, 200, 500 kilos. Actuellement, en France, il est de 600 kilos par jour. En Allemagne et en Italie, il existe des machines qui fournissent jusqu'à 2000 kilos par jour. Le prix de ces machines est très élevé, il est vrai : elles coûtent de 12 000 à 15 000 francs.



La faiseuse de confetti.

Comme je demandais, ces jours-ci, à un fabricant de confetti pourquoi, en France, on ne possédait pas de machines aussi perfectionnées :

— Parce qu'elles coûtent trop cher pour nous, me répondit-il. En Allemagne et en Italie, la main-d'œuvre est à bas prix, si on la compare aux salaires de nos ouvriers. Sur le prix du papier, la différence à notre préjudice atteint jusqu'à 30 p. 100. Au point de vue de la concurrence, nous nous trouvons, vis-à-vis de nos voisins, dans un état d'infériorité lamentable. Dès lors, vous devez comprendre qu'on hésite avant d'engager de très gros capitaux dans une exploitation comme la nôtre.

Les machines à confetti ont, généralement, 80 centimètres d'ouverture, et sont armées d'un nombre de poinçons de 7 millimètres chacun, variant de 50 à 250. Ces poinçons sont disposés sur plusieurs rangs.

La machine dont le *Magasin Pittoresque* reproduit ci-dessus la photographie peut être considérée comme le type de celles qui sont employées à Paris. Elle possède 64 poinçons, en deux rangées de 32. Cette machine est maniée par une ouvrière qui, pour garantir sa chevelure de la poussière, s'est couverte d'un chapeau en papier. Cette ouvrière dirige quinze à vingt feuilles, superposées régulièrement, vers deux cylindres qui les entraînent, automatiquement, par petites saccades, sous les poinçons. Ceux-ci s'abattent deux cents fois à la minute et forment emporte-pièce sur des cavités dénommées *matrices*. Agglomérés en masse compacte par l'action des poinçons découpeurs, les confetti tombent dans un cylindre en tôle, le *batteur*, animé d'un mouvement de rotation de 200 tours à la minute. Le batteur est garni, à l'intérieur, d'*ailettes* en fer, qui frappent violemment les confetti et les séparent. Les déchets représentent environ 20 p. 100 du poids total des feuilles abandonnées aux cylindres. Ils s'écoulent à l'arrière, pour être revendus et convertis en pâte. Finalement, les confetti tombent dans une caisse, en avant de la machine. Quand la caisse est remplie, un ouvrier la vide dans un sac. On le voit : c'est très simple.



Mise en sacs.

Avec une machine semblable, on obtient 256 000 confetti à la minute, soit, par heure, 15 360000 confetti représentant 50 kilogrammes.

La plupart des Parisiens ignorent assurément, comme je l'ignorais moi-même il y a huit jours, que les machines à confetti fonctionnent toute l'année — surtout pour l'exportation. Elles réclament des soins assidus. C'est ainsi que, tous les trois ou quatre jours, les matrices et les poinçons

doivent être rebattus, alésés, passés au lapidaire. Tous les trois mois il faut les renouveler.

Des grands sacs, les confetti sont détaillés dans des sacs de un kilo ou un demi-kilo par des ouvrières. Quelques fabricants font effectuer ce travail dans les prisons.

Au début, les confetti de diverses couleurs étaient mélangés. Il en résulta de graves abus. Des camelots éhontés les ramassaient sur la chaussée, les jours de carnaval. Ils en emplissaient de nouveaux paquets qu'ils débitaient ensuite, à prix réduit, au consommateur bénévole. L'un des principaux fabricants, M. Ladam, m'a raconté, à ce sujet, qu'il assista à ce manège répugnant. Un camelot s'était muni d'un petit panier en osier sans fond, qu'il déposait sur une partie de trottoir particulièrement fournie de confetti. Le drôle puisait ensuite dans son panier, et les acheteurs se pressaient autour de lui. C'est ce spectacle qui détermina M. Ladam à proposer à ses collègues de la chambre syndicale de faire proscrire dorénavant la vente des confetti multicolores.

Ce genre de confetti continue à être fabriqué à Paris — de même que le confetti confectionné avec du papier imprimé — mais seulement à destination de l'étranger, de l'Angleterre notamment qui en consomme de grandes quantités.

Seul, à Paris, le confetti unicolore est autorisé. Il est rouge, vert, bleu, jaune, orange, noir. On en fait aussi avec du papier argenté ou doré. On fait enfin des confetti-soie, des confetti-mousseline, mais chaque sorte est vendue séparément.

Avec du clinquant en cuivre, plus léger que le papier puisque l'épaisseur n'en dépasse pas un centième de millimètre, on fabrique également la *pluie d'or*, exclusivement pour l'Angleterre. De cette pluie d'or on couvre les nouveaux mariés de l'autre côté de la Manche. Ce produit de notre industrie parisienne coûte 800 francs les 100 kilos — juste ce que valurent, jadis, les premiers confetti en papier-carton.

Pour donner une idée de l'importance prise par le commerce des confetti, il me suffira de dire qu'un seul fabricant de Belleville, M. Lalevé, en produit annuellement 800 000 kilos de toutes espèces, dont 600 000 pour l'exportation. Dans ses ateliers, six machines ronflent sans cesse et vingt ouvrières sont occupées à la mise en sac.

Il y a quelques années, les confetti ordinaires valaient encore 150 francs les 100 kilos. Le fabricant qui en aurait eu 100 000 kilos en magasin, il y a deux ou trois ans, aurait pu se débarrasser de son stock et réaliser, en trois jours, un bénéfice de 100 000 francs, ce qui eût été assez coquet. On en manquait. Actuellement, les 100 kilos ne valent plus que 50 francs. Les étrangers, les Allemands surtout, font aux producteurs français une concurrence acharnée. Des maisons de Dusseldorf entretiennent, à Paris, des représentants. On prévoit que, cette année, les cours se relèveront un peu, par suite de la hausse du papier. Les camelots, qui connaissent tous les trucs, en profiteront pour diminuer encore la contenance de leurs mesures...

Un statisticien a estimé à quatre cents milliards le nombre des confetti qui, l'année dernière, furent jetés dans les rues de Paris. Le confetti commun ayant une surface de 28 millimètres carrés, il en a conclu qu'en plaçant bout à bout toutes ces rondelles polychromes, on eût obtenu un ruban de deux billions quatre cents millions de mètres, ou deux millions quatre cent mille kilomètres, avec lequel on eût pu entourer soixante fois la terre, ou aller six fois à la lune, ou construire une cabane haute comme soixante-six mille six cent six fois la tour Eiffel, etc. (Oh! ma tête.)

II

Quelques mots, maintenant, du serpentin. L'invention en est généralement attribuée à un jeune employé du bureau n° 47 des Postes et Télégraphes. Le premier il lança, dit-on, du haut d'un balcon, quelques rouleaux du papier bleu destiné aux appareils récepteurs. Mais M. Everling, directeur du journal *le Papier*, riposte que dès 1868, lors du passage du bœuf gras rue de Rivoli, il avait réalisé la même idée. Quoi qu'il en soit, c'est en 1892, en même temps que le confetti, que le serpentin fut adopté par les Parisiens.

On le fabriqua d'abord avec un tour en bois. Entre les deux pointes du tour on plaçait une bobine de papier de 30 à 50 centimètres de largeur. Tandis qu'elle tournait rapidement, un ouvrier coupait cette bobine en tranches, avec un couteau dans un chariot.

Les premiers serpentins, en papier *couché* comme en emploient les cartonniers, valurent jusqu'à 50 francs le mille.

Les nécessités de la production, en grande quantité et à des prix modiques, amena la création de machines perfectionnées.

Les machines à serpentins coupent et enroulent simultanément le papier autour d'un arbre, sur lequel les serpentins se forment et s'accumulent automatiquement. Quand l'arbre est rempli, on arrête la machine. On le retire. Alors, par un jeu de bascule, un autre arbre se présente et l'opération recommence.

En Belgique, on a construit des machines qui peuvent fabriquer 1 800 serpentins à l'heure, avec 40 changements d'arbres chargés chacun de 45 serpentins. Les Belges tiennent là un record. Nos machines n'en fabriquent guère plus de 300 kilos par jour chacune.

En sortant de la machine, les serpentins sont collés, tassés à coup de maillet, puis superposés dans des rouleaux qui en contiennent vingt-cinq. Ce travail est confié à des femmes qui gagnent 3 francs par jour.

Leur prix actuel varie, suivant la largeur et le poids, entre 7 et 15 francs le mille.

En France, la consommation des serpentins tend à diminuer chaque année. Par contre, à l'étranger, elle augmente sans cesse. Avec l'Amérique du Sud, notamment, nos fabricants font des affaires considérables. L'année dernière, l'un d'eux reçut, en une seule fois, une commande de vingt millions de serpentins. Il ne s'en plaignit pas...

PH. DUBOIS.

MARATHON — IÉNA — COLENSO

Les faits héroïques de l'Afrique du Sud appartiennent dès à présent à l'histoire. On a dit que les Boërs avaient renouvelé l'art de la guerre, et de la façon que les meilleurs écrivains militaires de ces derniers temps avaient prévue : rien ne semble plus juste. Mais ce qu'on n'a pas assez compris, c'est à quel point ce petit peuple de paysans-soldats fait renaître, et par des ressemblances fondamentales, les temps les plus glorieux de l'histoire du monde.

La pensée de la lutte soutenue par les Athéniens de Thémistocle et les Thébains de Pausanias contre les armées innombrables de Xerxès, se présente naturellement à l'esprit. Comme les Anglais d'aujourd'hui, les Perses du v^e^ siècle avaient un empire immense, des ressources en apparence inépuisables en richesses et en hommes, et leurs armées étaient pourvues de tous les progrès de l'art militaire. Ils vinrent se briser contre les énergies sociales d'un petit peuple, contre son rude amour du sol natal et de la liberté. Les Boërs trouveront-ils, comme les Grecs de Salamine, un Hérodote pour conter leurs robustes exploits ? En ce cas, dans un avenir déjà proche, les noms de Maggers-Fontein, Colenso et Spion-Kop brilleront dans l'histoire d'un éclat égal à ceux des Thermopyles, de Marathon et de Platées.

Sur la constitution intime des armées romaines aux temps héroïques de la République, nous avons des détails beaucoup plus précis que sur l'armée des anciens Grecs. C'est ici que le rapprochement avec la constitution sociale et militaire des Boërs est d'une netteté réellement étonnante. L'armée romaine, comme celle des Boërs, s'identifiait d'une façon absolue avec la nation, et cette nation était — comme la république sud-africaine — une nation de paysans-soldats. Chaque propriétaire de biens-fonds, c'est-à-dire chaque paysan, chaque agriculteur devait le service actif depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de soixante-cinq. Comme les anciens Romains, les Boërs sont caractérisés par ce fait qu'ils forment une nation essentiellement — et simultanément — militaire et agricole. Les proportions de soldats et d'habitants étaient les mêmes à peu près. Au cens de l'année 509, l'armée romaine comptait 120000 hommes sur une population de 600 000 âmes. On sait que les Boërs ont aujourd'hui une armée de 40 000 à 50 000 hommes sur une population de 250 000 habitants. L'unité de combat aux premiers temps de la république romaine était la troupe de la tribu, commandée par un *tribunus*. Groupe à la fois militaire et local. C'est exactement le *commando* boër, avec son chef, le fieldcorner. Ces groupes constituent de part et d'autre le seul rouage organique de l'armée. A l'ensemble commande, de part et d'autre, un chef élu, le consul, chez les Romains. Aujourd'hui Cornelius Scipio porte un nom à désinence française : il s'appelle le général Joubert.

On connaît l'histoire de Cincinnatus. Une partie de l'armée romaine venait d'être battue par les Sabins ; Cincinnatus était occupé à travailler, avec sa femme Racilia, dans un petit champ de quatre arpents qu'il possédait sur les bords du Tibre. Voilà un bruit de chevaux, une troupe brillante, des casques d'acier, des péplums écarlates. C'est une délégation du sénat romain qui vient offrir à Cincinnatus le commandement de l'armée. Le bonhomme laisse sa charrue, prend son épée, va battre les Sabins, puis revient, sans plus d'embarras, presser le pas tardif de ses grands bœufs. Chacun a lu les détails donnés par les correspondants de la presse sur la vie toute simple et rustique de cet excellent général Joubert. Par sa rusticité Cincinnatus l'eût peut-être encore emporté sur lui, mais par la puissance du génie militaire et l'éclat des victoires ininterrompues, c'est encore Joubert qui passe au premier plan.

« Ce qui a fait la grandeur et la puissance de Rome, dit son dernier historien, fut son état économique si simple et sa constitution sociale si forte. » Voilà encore le tableau des Boërs. Après avoir, comme les Romains, aux débuts de leur existence nationale, supporté une guerre défensive héroïque, les Boërs iront-ils, comme leurs grands ancêtres, à la conquête du monde ? — Dans leur propre intérêt nous ne le leur souhaitons pas.

D'autre part les armées fédérées — pour reprendre l'expression du président Krüger — rappellent d'une manière surprenante la stratégie et la manière de combattre des armées napoléoniennes. Ce n'est ici, il est vrai, qu'un rapprochement de caractère purement militaire, et qui n'offre plus les rapports étroits, d'ordre social, que nous avons montrés entre les Boërs et les vieux Romains. Voici en quels termes le célèbre écrivain militaire allemand, le baron von der Goltz, parle de la défaite d'Iéna éprouvée par les armées prussiennes que l'on croyait à ce moment

invincibles : « La terreur qui s'empara de la plus grande partie des troupes est facile à expliquer. Les bataillons s'étaient portés en avant dans un ordre parfait, avec la remarquable cadence du pas de l'époque et avaient exécuté leurs feux de salve avec le plus grand calme et une extrême rapidité. On leur avait toujours enseigné que ce moyen menait infailliblement à la victoire et forçait n'importe quel ennemi à abandonner le champ de bataille. Ils reconnaissaient maintenant avec surprise que c'était une amère illusion, qu'ils avaient rencontré un adversaire contre lequel ce procédé restait sans effet, un adversaire qui leur infligeait des pertes énormes sans qu'ils pussent lui rendre la pareille avec les mêmes moyens, un adversaire qu'ils ne distinguaient qu'avec peine. » — « L'impossibilité dans laquelle ils se voyaient d'opposer quoi que ce soit au feu des tirailleurs ennemis les déconcertait », dit le rapport officiel du bataillon saxon rédigé par Lecoq.

Réellement ne croit-on pas lire une note sur l'une des batailles qui se livrent en ce moment dans le sud de l'Afrique ?

Voyons les détails : « A Iéna, écrit encore von der Goltz, les bataillons prussiens, qui s'avancèrent comme des murs, furent un instant victorieux. Tout plia devant eux au début, leur feu rejeta en arrière des troupes massées. Le même fait se produisit à Auerstadt. Mais cette belle infanterie resta sans défense, dès que l'ennemi se déroba à sa vue, dans les plis du terrain, derrière des haies, des maisons, des murs, des voitures de munition renversées, et même derrière des cadavres de chevaux. Alors dix, vingt, et même trente salves éclatèrent sans effet sur le champ de bataille, et le fantassin dut éprouver le même sentiment que ce héros d'une histoire de revenant qui faisait feu de son pistolet sur une apparition et entendait sa balle tomber sans force sur le sol. » — « L'impossibilité de pouvoir opposer quoi que ce soit au feu destructeur des tirailleurs ennemis mit les hommes en déroute », dit un rapport sur la bataille d'Iéna. Encore une fois ne croit-on pas lire un rapport sur l'affaire de Glencoë ou de Majuba-Hill ?

Parlant des tirailleurs français qui furent — et on le sait trop peu aujourd'hui — le principal élément des succès remportés par les armées de Napoléon Ier, le fameux Sharnhorst, dans un travail écrit, en commun avec von der Decken, observe ce qui suit : « On ne veut pas admettre la supériorité des tirailleurs français, on objecte que notre infanterie légère et nos chasseurs ont toujours fait autant qu'eux. Mais où ont-ils, comme les tirailleurs français, presque réduit au silence les canons d'une forteresse ? Où sont-ils restés, comme les tirailleurs français, pendant des journées entières, sous la mitraille, devant le glacis, dans des sillons et dans des dépressions de terrain ? Où a-t-on creusé pour eux des fossés desquels ils tuaient, à travers les embrasures, les canonniers qui venaient servir leurs pièces ? »

Ces exploits n'avaient pas leur pareil au temps de Napoléon Ier. Ils sont aujourd'hui renouvelés chaque jour sur les bords de la Tugela — que les Anglais passent et repassent — et sur les flancs des montagnes d'où coulent les affluents du fleuve Orange.

Faire revivre en une fois les Grecs de Thémistocle, les Romains de Cincinnatus et les soldats de Napoléon, c'était, eût-on cru, un rêve irréalisable ; — une poignée de paysans primitifs et frustes le réalise de nos jours sous les yeux du monde étonné.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

ENFANTS

Enfants jolis, ô fleurs écloses
Dans les clairs jardins du Bon Dieu,
Vous êtes les vivantes roses
Des bosquets du paradis bleu.

Vos mignonnes mains adorées
Ont des gestes si gracieux !
En vos prunelles azurées
Se mirent les bleuets des cieux.

Et vous pleurez, frêles étoiles,
Quand les anges, un peu jaloux,
De vos nids écartant les voiles,
Viennent vous faire les yeux doux...

Lorsque vous reposez bien calmes
Et souriez tranquillement,
C'est que les anges, de leurs palmes,
Vous caressent très tendrement.

Petits enfants, ô roses blondes
Dont les cœurs purs sont ravissants,
Trésors chéris, vos bouches rondes
Ont des parfums de lys naissants !

BARONNE DE BAYE.

SIMPLE AVEU

J'ai voulu bien souvent de ses traits adorables
Sur la toile esquisser le radieux portrait,
Mais en mes doigts tremblants le pinceau s'égarait,
Impuissant à tracer ses grâces ineffables.

Et je m'ingéniais en efforts misérables
A chanter sur mon luth l'irrésistible attrait
De son esprit charmant. En vain le luth vibrait :
Les Muses à mes vœux restaient inexorables.

Seul pourrait la dépeindre un être surhumain :
Tel on vit Raphaël de sa divine main
Atteindre en maint chef-d'œuvre à l'idéal suprême ;
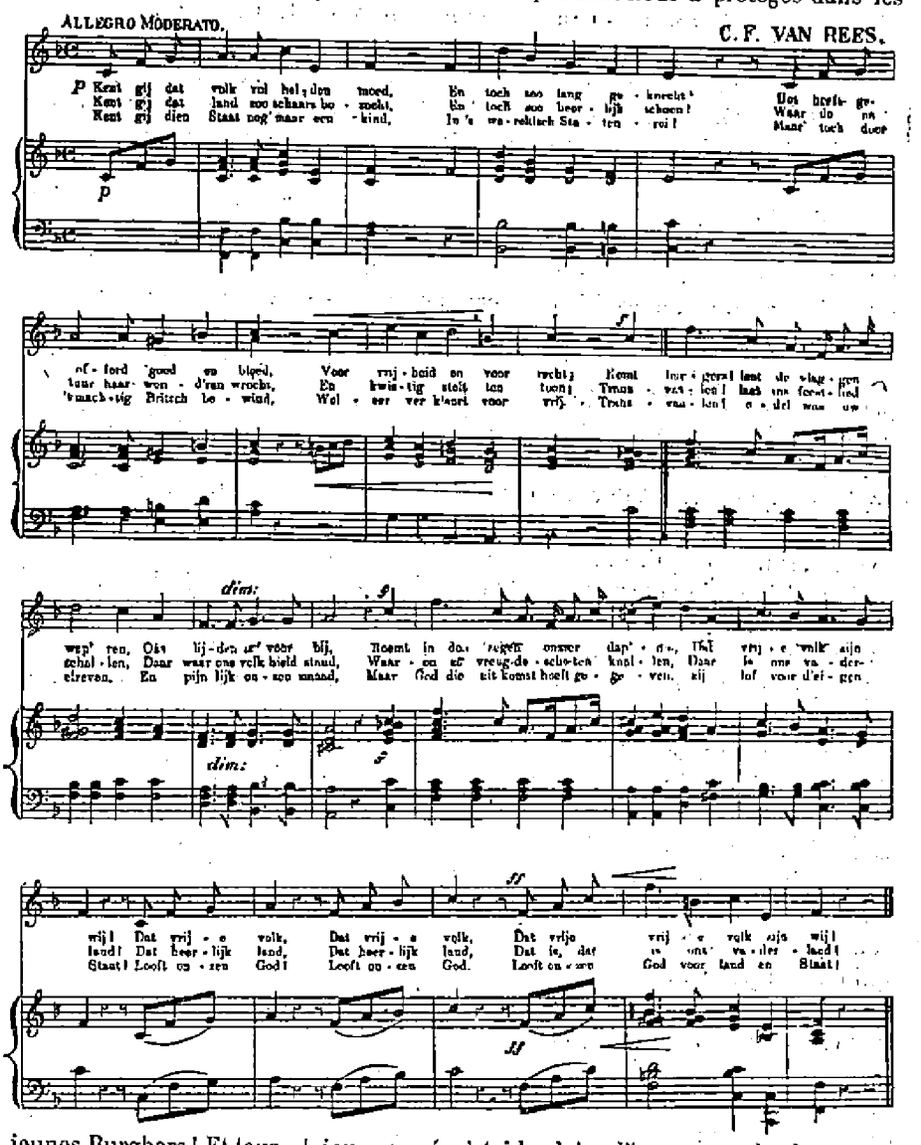
Et, pour chanter son âme exquise et ses vertus,
Il faudrait les concerts sublimes des élus !
— Pour moi, je lui dirai simplement : « Je vous aime ».

EM. FOUQUET.

Un homme public qui ne veut pas abandonner son parti est souvent tenu d'abandonner ses opinions. — Cardinal DE RETZ.

L'HYMNE NATIONAL BOER

L'hymne national boër est un chant patriotique, en même temps qu'une prière. Avant d'engager une action, les Boërs le chantent tête nue, les mains jointes, et l'ardente exaltation qu'ils mettent dans ces paroles belliqueuses, peint bien l'indomptable courage, la farouche énergie de ces rudes guerriers.



Voici la traduction de cet hymne dont nous donnons ci-contre le texte original :

Noblement, les vaillants Boërs ont donné leur sang, leur vie pour le droit à la liberté ! En bravant mille morts, ils ont combattu à l'appel du devoir. Faites flotter haut notre bannière, ô Burghers ! c'est le drapeau d'un peuple libre ! Notre pays ne gémira jamais sous le joug étranger. De par la volonté de Dieu, nous devons y rester pour défendre le sol et le peuple.

Quelle terre est plus belle, plus riche en trésors que la nôtre où la nature a répandu toutes ses merveilles ! Debout, vieux Burghers ! Et chantez : Dieu protège le peuple et le pays, et nous garde nos champs, nos monts et nos côtes. Debout, jeunes Burghers ! Et tous, unissez-vous pour défendre, à l'appel du pays, vos foyers et vos maisons.

Que le Seigneur, qui guide nos gouvernants, daigne aussi donner la sagesse au peuple, afin que nous vivions en paix avec les autres nations. A toi, Seigneur, dont le bras tout-puissant nous a protégés dans les jours passés, à toi la gloire, l'honneur et les louanges. Dieu garde notre pays, notre cher pays, le berceau de nos enfants, le sol de leurs pères !

Th. M.

Ce que doit être un Musée d'Art Contemporain

Il est de bon ton aujourd'hui de médire un peu des musées. Jusqu'ici ce n'étaient guère que les conservateurs qu'on s'était plu à taquiner. Ils ne s'en portent pas plus mal, d'ailleurs, et ce petit jeu inoffensif a peut-être l'avantage de les tenir éveillés. Mais, à présent, ce sont les pauvres musées qu'on malmène. Ici on les accuse de pervertir la jeunesse, là, de favoriser le vandalisme. Ce ne seraient plus bientôt que des mauvais lieux et des maisons de recel.

Il est probable que les musées résisteront, mieux encore que leurs conservateurs, aux assauts de ces aimables et plaisants paradoxes. Car le public les aime et les comprend ; il sait bien tout ce qu'il leur doit.

Il leur doit l'enseignement réfléchi du beau,

qu'ils nous présentent sous tous les aspects par lesquels le conçoivent les différentes conformations de la pensée humaine. Il leur doit les leçons éloquentes du passé qui, grâce à eux, est toujours présent; car en eux c'est l'histoire elle-même qui parle, par les œuvres, qui sont de véritables faits.

Il leur doit encore un enseignement moral indirect et qui n'est pas sans prix, par le développement et la culture de l'esprit d'observation et d'analyse, par l'éducation du jugement qui, sans sevrer la pensée des enthousiasmes bienfaisants, la met à l'abri des passions sectaires en lui imposant le respect de toutes les formes du travail humain.

J'irai même plus loin et je dirai que le musée, mieux que l'École, est le véritable éducateur, ou du moins, qu'il est, dans bien des cas, non seulement le complément mais le palliatif de l'École. En effet, lorsque le culte du beau n'est plus compris que dans sa littéralité scolaire, que les plus nobles et les plus sûres traditions se trouvent déformées à travers l'étroitesse des dogmes pédagogiques, que l'art est dévoyé dans les canalisations resserrées des conventions académiques, ce sont les musées qui, dressés comme des phares, indiquent la vraie voie aux esprits convaincus et clairvoyants. Car ce sont eux seuls qui gardent le dépôt des grandes traditions sacrées, et c'est en cela qu'on peut les vénérer comme des temples.

Les chefs-d'œuvre qu'ils renferment nous ouvrent tous les jours les yeux sur la grandeur des spectacles qui nous entourent en nous montrant comment de nobles imaginations les ont compris et traduits avant nous. Leur action est même si intense que c'est aussi bien devant les tableaux des maîtres que devant la nature que se sont accomplies les révolutions les plus hardies qui ont eu pour but de pénétrer et de féconder l'art par la vie et de dessiller les yeux obstrués par les préjugés. Demandez aux romantiques les plus fougueux, à Delacroix, par exemple, tout ce qu'il est allé prendre à Rubens et plus tard aux maîtres anglais; demandez aux réalistes les plus farouches, depuis Courbet jusqu'à Fantin, tout ce qu'ils doivent aux grands hôtes du Louvre. Demandez même aux impressionnistes, à Manet, ce qu'il devait à Goya ou à Velasquez, à Claude Monet ou à Pissarro ce que leur dirent Constable et Turner, et à ce dernier ce que lui avait appris déjà Claude Lorrain.

La vérité est que toutes les révolutions ont eu pour but, non pas de refaire tout à neuf, mais de ressaisir le fil échappé de la vraie et saine tradition et que les musées, seuls, permettent d'en retrouver facilement la trace.

En veut-on un exemple décisif? C'est notre musée du Luxembourg qui nous le fournira de lui-même. Ouvert en 1750, il a eu la gloire, on le sait, d'être le premier musée de France. Jusqu'à ce jour tout jeune homme qui voulait prendre des guides en dehors de ses professeurs n'avait guère d'autre ressource pour voir de la peinture que de visiter les églises; chez nous, d'ailleurs, assez pauvres en chefs-d'œuvre anciens. C'est pourquoi le voyage d'Italie devint indispensable dans l'éducation artistique, comme le tour de France pour les artisans.

M. Henry Roujon rappelait récemment, à l'Institut, avec beaucoup de jugement et de finesse, les résultats d'un de ces voyages accomplis par un de ses anciens et illustres prédécesseurs, M. de Vandières. Parmi les titres qu'il invoquait en sa faveur auprès de la postérité, il ne manquait pas de rappeler l'ouverture des collections royales au public dans les galeries du Luxembourg. C'est qu'en effet, ce n'était pas un vain titre de gloire et « l'idée, toute simple qu'elle puisse paraître aujourd'hui, écrit M. de Chennevières, apparut justement alors tellement heureuse et tellement féconde pour le progrès des arts, que chacun en revendiqua l'honneur et M. de Tourehem et M. de Marigny la disputèrent à un ingénieux critique des salons, La Font de Saint-Yenne, qui l'avait produite en 1747... » Madame de Pompadour elle-même ne s'était pas fait faute de se l'attribuer à son tour. Déjà la galerie de Rubens était restée, suivant l'expression de M. de Chennevières, « pendant deux siècles, l'école la plus suivie de nos peintres ». A partir du jour où les collections du cabinet du roi furent ouvertes au public, ce fut le Luxembourg qui donna le véritable enseignement de l'art. Renouvelées et développées sous le règne de Louis XVI, du côté des petits maîtres flamands et hollandais, si dédaignés antérieurement, c'est là que se formèrent tous les précurseurs obscurs mais clairvoyants qui ont préparé l'évolution des formes les plus modernes de notre art contemporain. C'est devant Ruysdaël, Huysmans ou Van Goyen, devant Cuyp, Berghem ou Potter, devant Ostade ou Téniers, Gérard Dow, Metsu ou Mieris, etc., que se formèrent De Marne, Georges Michel, Moreau l'aîné, Drolling, Boilly, comme, plus tard, devant *le Pont Saint-Ange* de J. Vernet, qui les rattachait à Claude Lorrain, se forma Corot; annonçant les uns, avant l'influence anglaise, l'avènement de la peinture de paysage, avec Paul Huet, les autres la peinture d'intérieurs avec Granet, que suivra plus tard Bonvin, d'autres créant le genre où s'illustrera Meissonier.

A la vérité, pour qu'un musée puisse rendre d'utiles services, il faut qu'il présente les vrais caractères d'un musée. Malgré tout ce que nous leur devons, nos établissements n'ont, par malheur, été que trop longtemps considérés comme des galeries destinées à satisfaire tantôt la vanité d'un souverain, tantôt l'amour-propre d'une nation. Trop souvent on y oublia la mission que leur avait donnée, en les fondant, la Révolution qui en avait voulu faire des instruments d'éducation et de haut enseignement. Trop longtemps on parut surtout préoccupé d'y ordonner,

pour l'étonnement du visiteur, de vastes expositions de chefs d'œuvre, ou du moins d'ouvrages que la génération du moment jugeait tels.

De plus, les locaux dans lesquels ils étaient installés, ces vieux palais qui pesaient sur notre imagination de tout leur prestige d'antiques demeures royales, ont troublé longtemps notre compréhension du rôle exact des musées. On les regardait comme des sortes de Panthéons pour les grands artistes, où l'on allait porter ses hommages, sous les plafonds dorés des hautes galeries au jour endormi et solennel qui, lui seul, impose aux foules.

Aujourd'hui encore, quelques esprits chagrins voudraient, semble-t-il, nous ramener vers cet idéal d'autrefois. Après avoir crié plus de vingt ans pour obtenir la classification méthodique de nos collections nationales, en invoquant l'exemple des grands musées étrangers qui ne faisaient, d'ailleurs, que suivre le mouvement que nous avions créé nous-mêmes dès 1848, voici, maintenant que cette classification est obtenue, qu'on recom-



Une salle de sculpture au Musée du Luxembourg.

mence à s'agiter dans un autre sens, à crier au pédantisme, à protester contre l'histoire et à réclamer au nom de l'esthétique. Plus de séries historiques ! des chefs-d'œuvre ! — D'accord. Mais la grande difficulté sera toujours de s'entendre sur ce dernier mot.

En dépit des amateurs blasés et des dilettantes, un musée qui veut rester digne de ce nom est tenu d'offrir un enseignement complet du Beau et de l'histoire de ses vicissitudes à travers les races et à travers les temps. Il convient cependant que cet enseignement soit développé sans apparence pédagogique, avec méthode et logique assurément, mais dissimulé le plus possible sous une présentation avenante qui ne décourage pas le visiteur et donne l'illusion des conditions pour lesquelles a été accomplie toute œuvre d'art.

Tout cela sans doute est facile à dire et — certains départements du Louvre en sont un éloquent exemple — facile à faire pour un musée d'art ancien. Mais combien le problème devient plus compliqué lorsqu'il s'agit de collections modernes !

Ici, nous sommes en pleine lutte et en pleine tempête. Nous nous trouvons en butte aux conflits perpétuels des amours-propres, des intérêts, des sympathies ou des antipathies d'idées et surtout de personnes, de groupes, de sociétés.

On sait ou, plutôt, on n'oublie que trop à quel point d'acharnement peuvent conduire des divergences d'idéal ou simplement de métier. Les listes de proscription de l'art sont aussi nombreuses et aussi cruelles que celles de la politique. Rousseau exclu quatorze ans des salons, Millet et Delacroix abreuvés d'outrages, Puvis de Chavannes bafoué et ridiculisé, quelle est celle de nos grandes gloires qui n'ait été décriée et méprisée jusqu'à ce que le temps ait remis tranquillement toute chose à sa place, inscrivant le nom des uns au plus profond de la reconnaissance des hommes, plongeant les autres — et c'est ce qui peut leur arriver de mieux — dans les limbes de l'oubli ?

Et, maintenant, quelle prétention de vouloir établir de prétendues classifications dans tout ce tumulte et ce chaos de la production contemporaine, lorsque, de si près, il semble impossible d'en embrasser l'ensemble et de répartir sympathiquement les familles d'artistes suivant l'idéal qui leur est commun !

Ce sont là, certes, des difficultés incontestables. Il n'est pas, cependant, impossible de les surmonter. Le plus réel obstacle réside dans nos mauvaises habitudes, dans la pensée innée de notre infaillibilité et dans une paresse invétérée de notre esprit et de nos yeux. Nous répugnons, comme dans la vie politique, à laquelle nous sommes du moins mêlés par nos intérêts, à faire l'effort nécessaire pour nous dégager des passions du temps présent et concevoir les événements qui nous entourent avec le calme qu'apporte le recul de l'histoire.

Que n'essayons-nous de goûter les maîtres les plus divers d'aujourd'hui et leurs formules extrêmes comme nous admirons les maîtres les plus opposés d'autrefois, Pérugin et Rembrandt, Raphaël et Rubens, Léonard et Velasquez, Fragonard et David, et, depuis, Ingres et Delacroix ? Est-il besoin, pour arriver à cet état d'esprit, de sacrifier son enthousiasme pour le beau, de se cuirasser de scepticisme ou d'indifférence ? Il y faut, au contraire, montrer une véritable passion, mais une passion désintéressée, la passion du vrai et du beau, le souci de n'être dupe ni des autres, ni surtout de soi, c'est-à-dire ni de ses admirations, ni de ses préjugés; il y faut la volonté de jouir de tout ce qui est bien et le désir d'apprendre sans cesse. Car c'est souvent plus par orgueil que par insuffisance que pèchent la plupart de ceux qui ne comprennent pas.

Nul milieu n'était plus propre pour tenter de reprendre et de propager ce programme que le musée du Luxembourg. D'abord, parce que, à l'honneur de notre pays, la tolérance en art est une tradition d'État. Nos gouvernements les plus absolus et même ceux qui semblaient le moins ouverts aux arts nous en ont donné l'exemple. Rappelez-vous la persévérance de M. de Forbin à faire entrer dans nos musées le *Radeau de la Méduse*, à l'heure où le chef-d'œuvre de Géricault ne connaissait guère que les critiques féroces des confrères ou des écrivains. Pensez à Louis-Philippe faisant des commandes, bien à contre-cœur sans doute, à Delacroix qu'il n'aimait pas. De même, n'oublions pas que le second Empire organisa, contre l'Institut, le salon des refusés et réorganisa l'enseignement de l'École des Beaux-Arts.

Ensuite, parce que de nobles esprits, élevés dans l'admiration des grandes choses du passé, y ont établi des précédents inoubliables. Le passage du premier Naigeon, l'ancien membre de la Commission temporaire des Arts, en 1793, de Villot, le réorganisateur des peintures du Louvre et l'on peut dire le promoteur du mouvement historique et critique qui a transformé tous les musées d'Europe, du marquis de Chennevières, dont l'esprit hardi et clairvoyant a, pour ainsi dire, établi les bases de notre administration des Beaux-Arts, d'Étienne Arago, enfin, qui apportait au Luxembourg ses souvenirs personnels des grandes luttes romantiques et son libéralisme ardent de vieux républicain, la longue occupation de cette conservation par ces intelligences ouvertes et éclairées, a fait naître des traditions qui ont donné à cette maison une atmosphère d'indépendance, de tolérance et d'impartialité et créé pour leurs successeurs, quelle que soit l'autorité de leur nom ou de leur talent, des devoirs auxquels ils ne pourront plus se soustraire désormais.

Nul moment ne paraît être plus favorable que celui-ci à fixer définitivement cette œuvre. Devant la concurrence active des expositions, en face de leurs audaces et même de leurs excès, le goût du public s'est éveillé, son sens critique s'est affiné: le développement général de l'esprit scientifique

a contribué pour sa part à ces résultats. Le public est devenu plus exigeant, plus avide de connaître, plus désireux de relier les faits, de rattacher le présent au passé et de comparer les formes de nos conceptions esthétiques à celles des conceptions de nos voisins. Il s'accoutume chaque jour à considérer notre art contemporain en le plaçant dans l'histoire. Enfin, il ne reste pas indifférent au mouvement de méthode et de critique qui a transfiguré les grands musées étrangers et qui a renouvelé une seconde fois le Louvre.

(A suivre.) LÉONCE BÉNÉDITE.

Conservateur du Musée du Luxembourg.

Tous les hommes se trompent : Les grands hommes reconnaissent qu'ils se sont trompés. — FONTENELLE.

Comment nous voient les Mouches

Si nous examinons au microscope une tête de mouche, nous remarquons qu'elle possède deux sortes d'yeux distincts : les gros yeux, placés de chaque côté de la face, et les petits yeux ou *ocelles*, disposés en triangle sur le vertex.

Les gros yeux forment deux saillies convexes et se décomposent en une multitude de facettes hexagonales juxtaposées.

Ces facettes paraissent atteindre le nombre

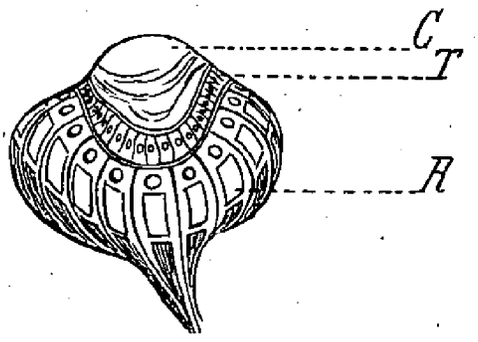


Schéma d'un œil de mouche.

de 4 000 environ; elles ne sont pas de même grandeur, celles de la partie supérieure ayant 1/1000 de pouce et celles de la partie inférieure 1/2000 de pouce seulement.

La figure 1 représente une de ces 4000 facettes qui forme à elle seule un œil complet. Elle se compose en effet :

1° De la cornée C;

2° D'un cône cristallinien T placé derrière la cornée et formé de seize segments divers intimement unis et entourés de pigment;

3° De la rétinule R qui est en rapport avec l'extrémité du cône cristallinien et avec un filament du nerf optique.

Chacune des facettes étant immobile, comme du reste le grand œil qu'elles composent, il arrive que seuls les rayons qui suivent l'axe du cône pourront impressionner le nerf optique.

Ainsi donc, suivant l'expression de Johannes Muller (*Phys. of the senses*), l'image que perçoivent les mouches, formée par des milliers de points séparés, répondant chacun à une partie distincte du champ visuel extérieur, « doit ressembler à une mosaïque ».

C'est la meilleure idée qu'on puisse se former de la façon dont les objets viennent se peindre sur la rétine de ces insectes.

Passons maintenant à l'examen des ocelles.

Chacun d'eux se compose de :

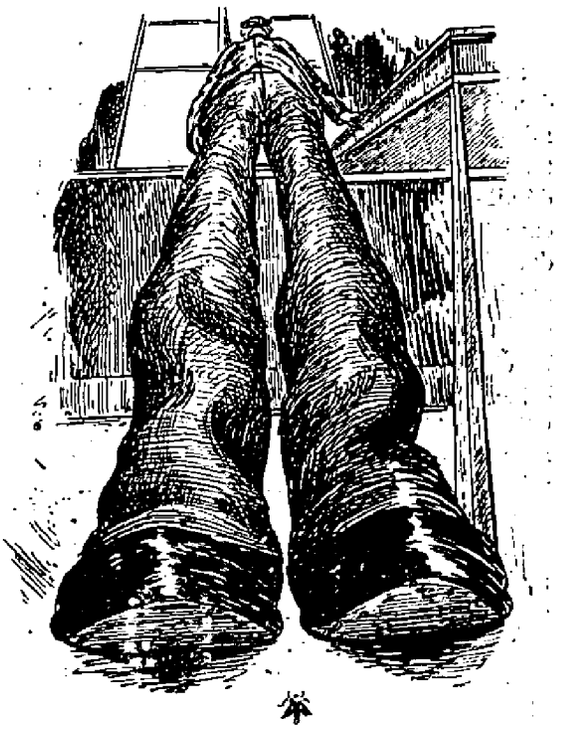
1° Un cristallin faisant partie du tégument général du corps ;

2° Une couche de cellules transparentes;

3° Une rétine formée d'une couche de cellules présentant un bâtonnet comme terminaison antérieure et recevant à la partie postérieure les filaments du nerf optique;

4° Du pigment.

Le cristallin a une forme convexe très accen-



Comment nous voient les mouches. — Un homme en perspective.

tuée, il doit donc avoir un foyer très court, et les bâtonnets étant en très petit nombre, cet œil ne peut donner une image nette que des objets très rapprochés.

Pour bien exprimer notre pensée nous pourrions dire que, par les ocelles, les mouches sont atteintes de myopie.

Il est expérimentalement prouvé que les animaux mesurent instinctivement les dimensions des objets qui les entourent à leurs dimensions propres.

Il nous est donc facile de concevoir la sensation visuelle d'une mouche, ayant 4 millimètres de hauteur et 6 millimètres de circonférence moyenne, qui se trouverait, sur le sol, à la distance de 0m,25 d'un homme de taille ordinaire, 1m,70, debout.

Elle percevra les extrémités des semelles, larges

de 0m,06, ainsi que nous ferions d'auvents de 9 mètres de largeur qui avanceraient de 6 mètres environ avec une élévation approximative de 8 mètres au-dessus du sol.

Placée dans les mêmes conditions, vis-à-vis de l'homme qu'elle regarde, que le serait un être humain en face et aux pieds d'une statue colossale de 700 mètres de haut, la bestiole verra le corps de *son sujet* aller toujours en diminuant de volume et la tête tout à fait minuscule. Les plis de l'étoffe du pantalon, jusqu'aux genoux, lui paraîtront considérables, tandis qu'elle percevra à peine, là-bas, là-bas... dans le lointain, les mains, le veston et la moustache, tel un buisson au faîte d'une montagne.

Mais voici que notre mouche s'envole et vient se poser sur la main de l'homme.

La voilà entre le duvet et les sinuosités de la peau comme un être humain dans une pépinière traversée de sillons. Çà et là des flaques graisseuses sont pour elle autant de plats appétissants.

Elle perçoit toutes ces choses avec ses ocelles qui alors lui servent merveilleusement, tandis que ses grands yeux voient le buste ainsi qu'une colline haute. Assurément elle ne s'occupe guère de cette masse, tout occupée qu'elle est à exploiter le riche terrain qu'elle explore.

JACQUES DAVIA.

HISTOIRE CULINAIRE DE PARIS

Puisque la fête de l'Alimentation qui vient d'être donnée, sous le patronage du conseil municipal, m'en fournit l'occasion, je voudrais — sans prétendre traiter ce vaste sujet *ex professo* et en détail — choisir et indiquer ce qu'il y a eu de plus caractéristique, je n'ose dire de plus national, dans la cuisine des Parisiens d'autrefois. Il me serait très facile de faire précéder cette *Histoire culinaire de Paris* de développements philosophiques dans lesquels j'essayerais de montrer les rapports qui existent — ou doivent exister — entre la formation intellectuelle et morale d'une race et la manière dont elle se nourrit. J'aime mieux exposer les faits en chargeant le lecteur de conclure.

Les premiers habitants de Lucrèce, ceux du moins dont les anciens historiens grecs ou romains nous ont révélé les mœurs, étaient grands amateurs de bouillie d'avoine et de porc salé. Moins exclusifs, les Francs, que distinguait un appétit *germanique*, chargeaient leurs tables de viandes très variées mais presque toujours rôties. Le ragoût, qui exige une préparation assez délicate et un assaisonnement parfois compliqué, n'a pas été connu aux époques barbares. Les peuples naissent rôtisseurs ; ce n'est qu'après plusieurs siècles qu'ils deviennent cuisiniers.

Cette préférence pour la viande rôtie, nous la constatons pendant toute la durée du moyen âge et elle persistera même, un peu atténuée, jusqu'à la mort de Louis XIV, accompagnée, il est vrai, d'un goût national pour la soupe. En France sont les grands soupiers, disait un proverbe qui n'a pas trop vieilli.

Dans les cuisines fumeuses ou les arrière-boutiques mal éclairées, les bons bourgeois de Paris mangeaient beaucoup, pour se consoler sans doute des malheurs du temps. Les bouchers leur fournissaient d'énormes quartiers de bœuf et les « charcuitiers » des pâtés de viande qui avaient une grande vogue. Dans la rue aux Oues (ou aux Oyes) qui deviendra plus tard par corruption la rue aux Ours, ils trouvaient d'admirables oies, toutes rôties, dorées et juteuses, mais il fallait les manger jeunes, parce que « vieux lièvre et vieille oye sont la nourriture du diable ».

Jamais peut-être on n'a autant mangé, à Paris, qu'à cette époque désolée dont le sombre génie d'un Michelet nous fait un si triste tableau. Rois et grands seigneurs donnaient l'exemple et on s'empressait de le suivre. Le culte de la bonne chère était général. Tout le prouve, les récits des chroniqueurs comme les fantaisies des poètes et des conteurs. Une appétissante odeur de cuisine s'exhale des poèmes de Villon et des romans de Rabelais.

Certains aliments, qui ne méritaient pas toujours ce privilège, étaient réservés aux tables *nobles* : le paon, le cygne, etc. Je ne parle pas du faisan, dont la réputation, très légitime, a survécu à tant de révolutions.

Ce n'était pas une petite affaire que de servir un cygne avec tous les apprêts que recommande le *Livre fort excellent de cuisine*, publié à Lyon en 1542. Couvert d'une légère couche d'argent, sauf le cou, le bec et les pattes, qui étaient dorées, revêtu d'un manteau de sandal vermeil sur lequel on dessinait des armoiries, il était posé « comme s'il nageait en eau » sur un petit lac artificiel en pâte bise. Pour réussir un plat aussi compliqué, il fallait être non seulement cuisinier, mais aussi peintre, architecte et décorateur.

Quelque robuste que fût l'estomac de nos aïeux, il n'aurait pas résisté à cette nourriture presque uniquement animale, sans un adjuvant précieux que lui réservait la Providence : les épices. On ne se doute pas du rôle immense que les épices ont joué dans notre histoire.

Les Croisades avaient eu pour résultat d'en augmenter le nombre et d'en répandre l'usage,

qui devint bientôt excessif. Le sucre, le safran, le clou de girofle rendirent les sauces plus savoureuses. Suc d'oseille ou jus d'orange ou de raisin vert, le verjus forma un condiment très apprécié.

Nationale par son origine, mais réservée, par suite de son prix élevé, aux rois ou aux princes, la moutarde s'imposa peu à peu à toutes les tables. Un poète du moyen âge, Gautier de Coinsi, dit dans son poème de *Sainte Léocade*, en parlant des écoliers :

> Ils n'ont ni poivre ni moutarde :
> Espoir bien leur vient mais moult tarde.

Deux ou trois cents ans plus tard, les étudiants eux-mêmes pouvaient se servir de moutarde, mais elle continuait à être vendue sèche et en pastilles qu'on délayait dans du vinaigre.

Les légumes, trop dédaignés, commençaient à prendre dans l'alimentation parisienne la place que sans injustice et même sans péril on ne saurait leur refuser. L'artichaut, l'humble artichaut, arrivait d'Italie, sous le règne de Louis XII. Son exotisme le rendait rapidement populaire, mais on se défiait du concombre qui « donne la fièvre » et des lentilles qui « enflent les boyaux, nuisent à la vue et causent des songes hideux. » Répugnances d'autant plus bizarres qu'elles étaient accompagnées, chez les Parisiens, d'une regrettable prédilection pour le navet, douceâtre et mou, qui serait assurément le plus insipide et le moins excusable des légumes, si la rave n'existait pas.

En même temps que la nourriture devenait plus variée, le luxe de la table faisait des progrès remarquables. Serviettes, fourchettes et cuillères, d'abord objets de luxe, car il paraissait plus simple et plus commode de manger avec les doigts et de s'essuyer à la nappe, ne furent d'un usage général que dans les dernières années du règne de Louis XI.

Le XVIIe siècle, dominé par une sorte d'ogre, ce Louis XIV, qui avait, dit-on, un double estomac, peut revendiquer bien des supériorités, mais celle de la cuisine *intelligente* lui sera toujours refusée par ceux qui ont étudié de près cette grave question de l'alimentation nationale.

Si brillant à bien des égards, ce siècle ne savait pas manger. Il poussait jusqu'à l'abus, jusqu'au ridicule, l'amour de la viande, mal présentée, avalée gloutonnement. « On servait, dit Mercier dans son *Tableau de Paris*, des masses considérables de viande et on les servait en pyramides. Les petits plats qui coûtent dix fois plus qu'un gros n'étaient pas encore connus. » Le résultat de ce grossier régime, on le devine. A la ville comme à la cour, chez les bourgeois comme chez les nobles, l'indigestion était, pour ainsi dire, permanente, sans parler des attaques d'apoplexie. On n'en venait à bout qu'à force de saignées, de purgations et de clystères.

Avec la mode des petits soupers, sous la Régence, naquit la cuisine française, qui est restée depuis la première du monde. Sur des tables ornées avec un goût exquis parurent enfin des plats délicats et engageants. L'arrangement fut soumis à des règles minutieuses et l'assaisonnement devint une science. On comprit ce qu'une sauce, digne de ce nom, exige de soins et d'habileté. Après cent années de gloutonnerie, la gourmandise, qui choisit et qui juge, eut d'admirables et d'innombrables représentants. Aux romans légers de Crébillon, aux aimables tableaux de Lancret ou de Watteau, à la fine musique de Monsigny ou de Grétry, correspondirent, petits chefs-d'œuvre également, des mets savoureux que le regard contemplait avec sympathie et que l'estomac absorbait sans danger. Rien de vulgaire ni d'excessif. Un mélange harmonieux de fantaisie, d'art et de goût. A cette merveilleuse époque, tout eut de l'esprit, même la cuisine.

Dans les prisons où on les enfermait — c'est encore Mercier qui le remarque — grands seigneurs et grandes dames se passaient, sans trop de peine, de bien des choses, mais ces malheureux qui allaient mourir et qui le savaient n'avaient qu'un désir et qu'un espoir : bien manger.

Après la Révolution, quand l'apaisement se fut fait dans les âmes, le retour à la cuisine délicate inaugura le rétablissement de l'ordre. Le Palais-Royal, centre des plaisirs de Paris, se remplit de *gastronomes*, qui élevèrent la gourmandise à la hauteur d'une institution. Philosophes désabusés qui s'intéressaient peu aux changements de régime, les gastronomes allaient de restaurant en restaurant pour faire des comparaisons. Chez les *Frères Provençaux*, c'était la morue en brandade qui les attirait ; chez *Riche*, les rognons à la brochette. Ils ne dédaignaient pas non plus les pieds de mouton du *Veau qui tette*. Aussi vivaient-ils heureux, dégagés des ambitions qui abîment l'estomac, passant la moitié de leur temps à manger et l'autre moitié à digérer.

Cet âge d'or, les Parisiens ne le reverront plus. Qui de nous, aujourd'hui, a assez de loisirs, assez de tranquillité d'âme pour savourer un bon repas, pour s'écouter manger? Hâtivement, sans goût et sans plaisir, avec cette fièvre que nous mettons à tout, nous absorbons des produits chimiques et nous ne nous apercevons même pas qu'ils sont mauvais. Si par hasard un homme, qui a le courage de ses convictions, ose manifester le plaisir que lui cause un plat par hasard réussi, il étonne, il scandalise presque. On le prend pour un provincial et il a la faiblesse d'en être humilié...

Ce n'est qu'en province, en effet, qu'on sait encore apprécier le charme d'un bon repas. A Paris, de tous les péchés capitaux, la gourmandise est le seul qui ne soit pas en progrès.

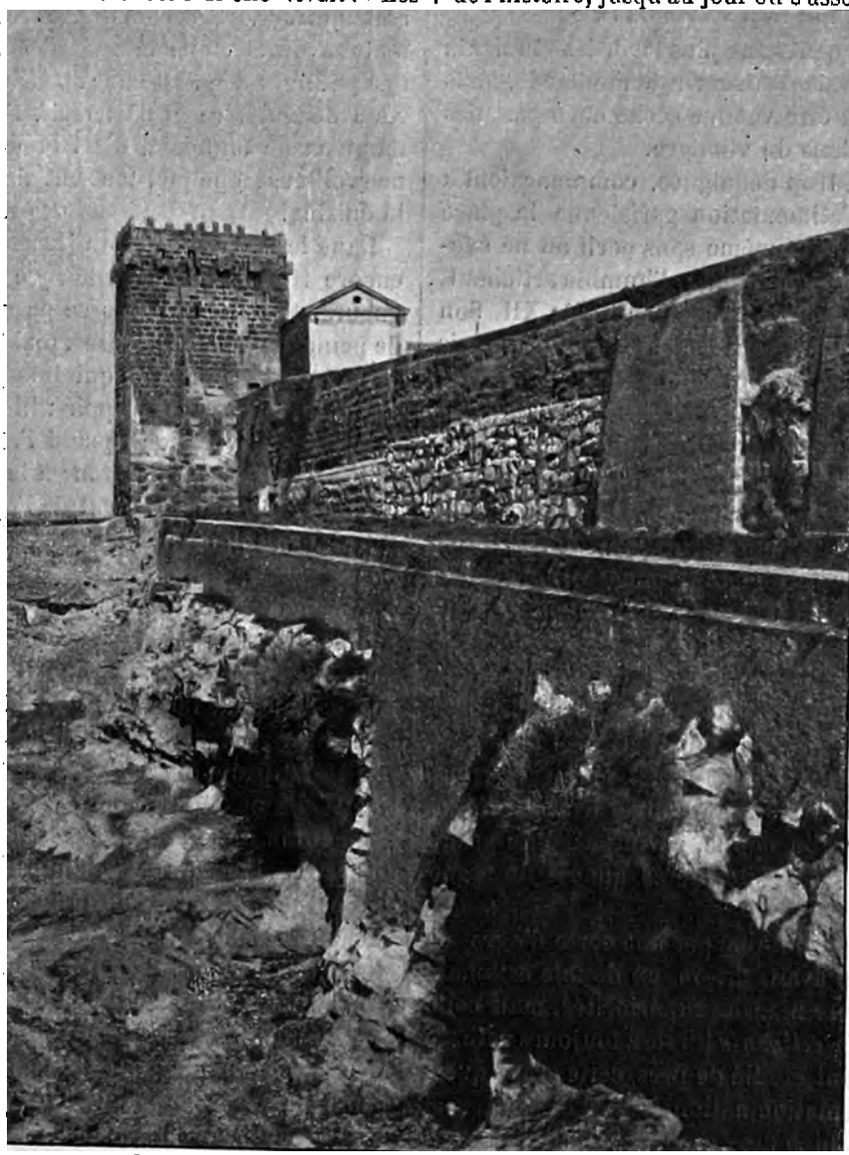
HENRI D'ALMERAS.

Les plus longs discours n'avancent pas plus les affaires qu'une robe traînante n'aide à la course. — BACON.

EN ESPAGNE

TARRAGONE

Les villes en ruines revêtent une poésie majestueuse et sympathique; au milieu d'une cité morte on se dit : « Combien grande et illustre elle serait sans doute encore si elle vivait ! » Les villes déchues impriment dans l'âme du visiteur la tristesse et la compassion. On leur en veut presque d'avoir survécu en végétant plutôt que d'avoir péri glorieusement dans une catastrophe mémorable, et les fragments restés debout de leur grandeur passée semblent des témoins qui se lèvent pour accuser l'excessif amour de la vie de leurs citoyens de jadis au jour de la crise guerrière, ou l'indolence de leurs habitants présents.



Le rempart romain et la tour carrée, dite de l'Archevêque.

Telle est l'impression produite d'abord par Tarragone. Dans une excellente et agréable situation, en amphithéâtre sur une colline qui domine la Méditerranée, Tarragone, centre de la puissance romaine en Espagne, il y a moins de deux mille ans, subit un sort comparable à celui de ces esclaves infortunées qui, du brillant épanouissement de leur jeunesse à la décrépitude desséchée de la vieillesse, passent successivement aux mains de plusieurs maîtres, avec une dégradation progressive. Les Goths, les Maures, les Chrétiens s'en sont emparés à tour de rôle, et parfois avec des retours alternatifs. Puis, pendant une période de près de cinquante ans, après la conquête de Alfonso-le-Batailleur en 1220, elle disparut presque de l'histoire, jusqu'au jour où s'associant, en 1660, au soulèvement de toute la Catalogne contre les ministres de Philippe IV, elle connut de nouveau les horreurs d'un siège, auquel du reste elle ne sut pas résister. Plus énergique contre les Français en 1811, elle arrêta le général Suchet pendant sept semaines et ne céda qu'épuisée de tout.

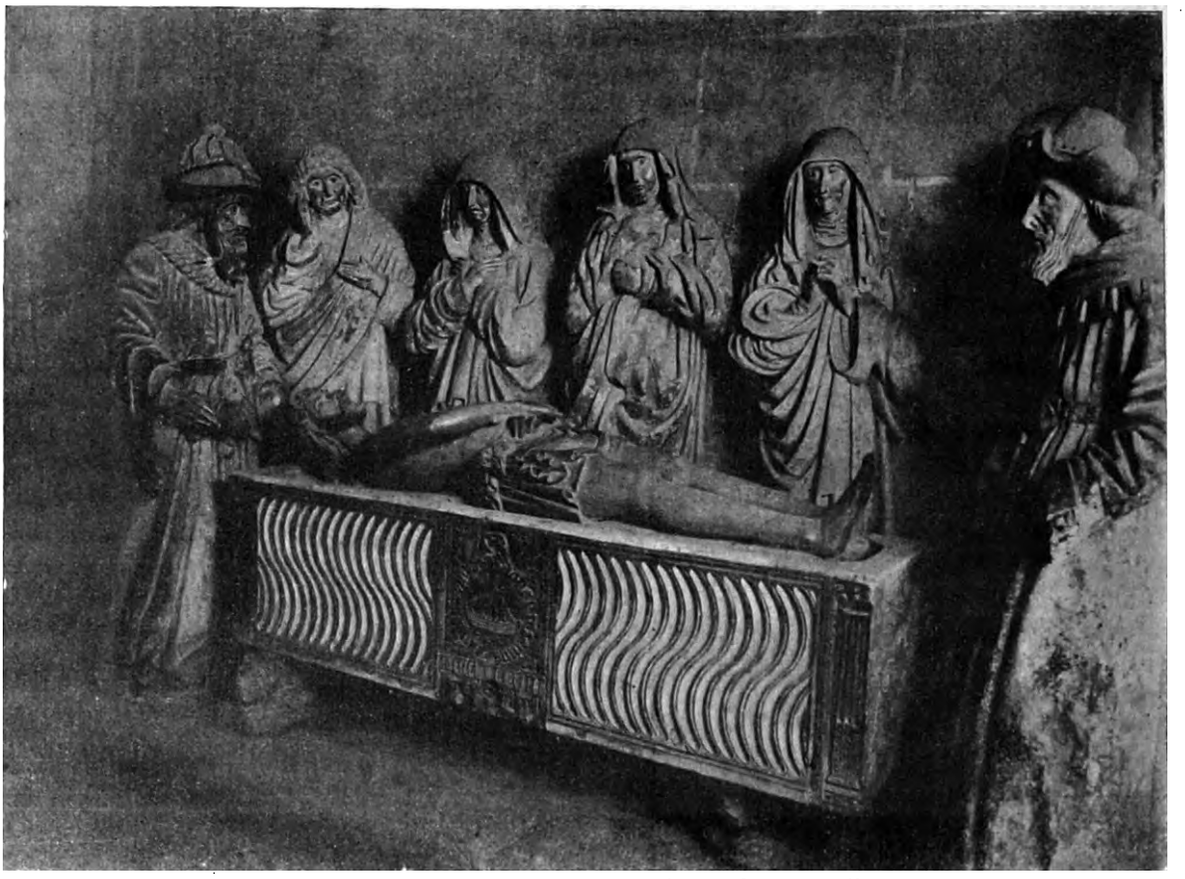
La population s'est réduite d'un million à vingt-deux mille habitants, son enceinte de 68 kilomètres à moins de 3 kilomètres.

Aujourd'hui, diminuée à ce point, elle est chef-lieu de province, siège d'un gouvernement militaire et d'un gouvernement civil, une ville neuve se refait, percée de larges voies que bordent des constructions très modernes, et le mouvement d'affaires de son port, malgré l'absorbante concurrence de Barcelone distante d'une trentaine de lieues, au nord, a repris assez d'importance pour que plusieurs nations y établissent des consulats.

En cela n'est pas l'intérêt d'une visite à Tarragone. Il est dans les restes peu communs des cons-

tructions gigantesques édifiées au temps de sa splendeur, dans les trésors artistiques que presque chaque jour met à découvert la pioche du terrassier et dans quelques particularités curieuses de sa cathédrale.

La première admiration du voyageur est provoquée par les vieilles murailles de l'enceinte romaine, bâties avec une telle perfection dans la coupe et l'assemblage des pierres que, sans le secours d'aucun ciment, après vingt siècles et une



Jésus au tombeau. — Personnages de grandeur naturelle.

série de sièges, ce qui n'en a pas été renversé de propos délibéré par une démolition en règle se tient superbe et puissant, notamment la tour carrée, dite aujourd'hui *de l'Archevêque*, la tour ronde qui subsiste du palais d'Auguste, — aujourd'hui la prison, — et la partie qui se prolonge le long du *Paseo San Antonio*.

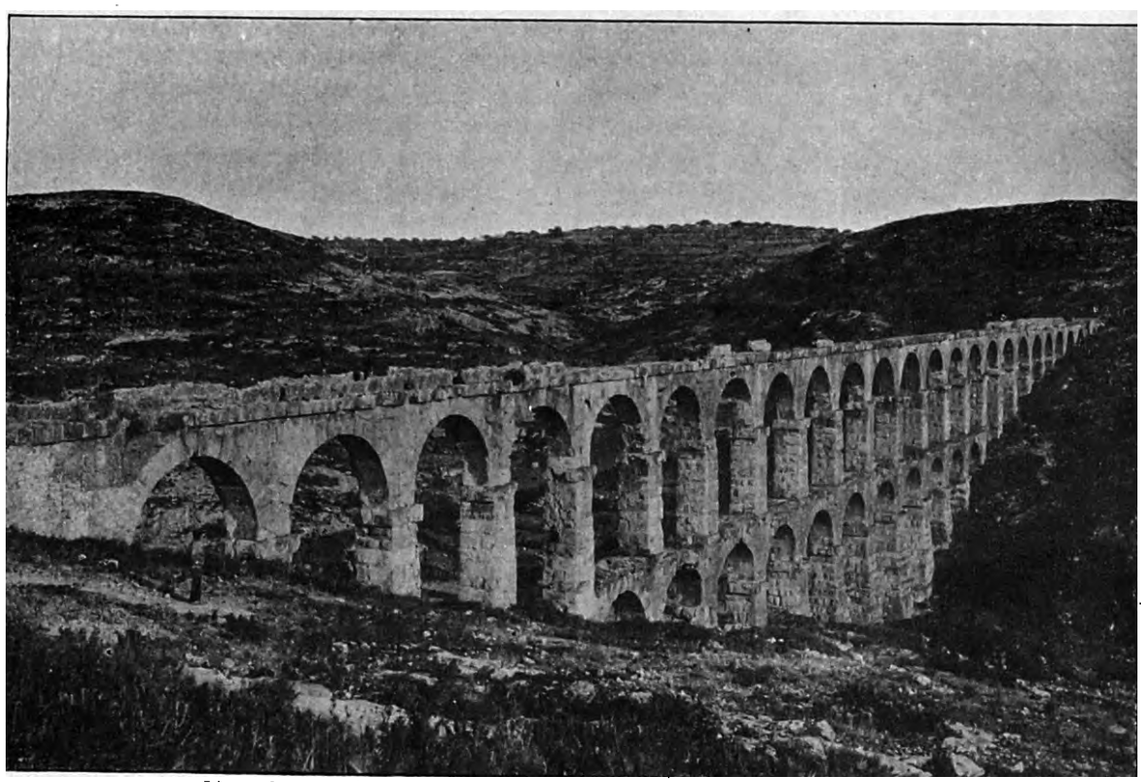
Mais quand les Romains établirent à Tarragone le gouvernement de la province Ibérique, cette ville était déjà entourée d'une enceinte non moins étonnante dans un genre de construction différent. C'était le mur cyclopéen formé d'immenses blocs de pierre superposés, inébranlables par la seule énormité de leurs dimensions et de leur poids. Aussi les Romains jugèrent que c'était là des fondations plus que suffisantes; ils nivelèrent seulement la crête du mur cyclopéen par un bandeau régulier et y assirent leurs murailles. Un des plus beaux spécimens de cette architecture primitive, qui semble un travail d'Hercule, se voit intact à la petite poterne qui s'ouvre dans le vieux mur sur le *Paseo San Antonio*, non loin de la porte du même nom.

Une autre merveille romaine à compter parmi les curiosités de Tarragone, quoiqu'elle en soit distante de 4 kilomètres, c'est le reste de l'aqueduc qui jadis captait, à 8 kilomètres à l'est de la ville, les eaux du Rio Gaya, les amenait par des galeries souterraines jusqu'à une vallée profonde, proche de la route de Tarragone à Lérida par Valls, et leur faisait traverser cette vallée par un pont formé de deux lignes d'arcades superposées. C'est le pont qui subsiste, dénommé officiellement *puente de Las Ferreras*, et que le populaire a baptisé, en raison de sa grandeur, de sa hardiesse et de sa perfection, le *Pont-du-Diable*. La première ligne posée au fond de la vallée comprend onze arcades de 6m,50 d'ouverture soutenues par des piliers de forme à peu près pyramidale, d'une épaisseur de 3m,30 à la base et de 1m,60 seulement à la naissance des arcs; la ligne supérieure relie les deux collines à peu près aux deux tiers de leur hauteur, par vingt-cinq arcades d'ouverture égale à celle des arcades inférieures : leurs piliers sont rectangulaires et droits. L'élévation maxima des arcades est d'environ 25 mètres et la hauteur totale du plus bas sol au parapet de la conduite n'est guère moindre que de 60 mètres. Tout l'ouvrage en assises posées à sec, taillées en bossage, est parfaitement conservé dans toutes ses parties vives. Tout au plus quelques brèches dans le cou-

ronnement et de-ci de-là une pierre échappée à un angle du chapiteau.

L'aqueduc romain de Tarragone est comme neuf en comparaison de celui dont on voit les ruines près de Tunis, sur la route du Bardo, et n'a d'égal ou de supérieur que l'admirable aqueduc de Ségovie.

A l'intérieur de la ville, peu de monuments; mais si l'on prenait soin de diriger des fouilles, toute une ville ensevelie sortirait de terre. A Tarragone comme à Rome, la cité fut constamment exhaussée parce qu'on bâtissait sans déblai sur les édifices enfouis. On sait que l'ancienne capitale de la Tarragonaise possédait un Capitole, des temples, des palais, un théâtre, un cirque. Bon nombre des maisons actuelles ont emprunté partie de leurs matériaux aux débris de ces monuments et à des fragments d'œuvres d'art.



L'aqueduc romain. — Pont à double étage d'arcades. — « Las Ferreras ».

Seule la cathédrale érigée au sommet de la colline où s'étend la *Plaza de la Fuente* mérite une visite; oui, mais une visite attentive, car sans parler de très anciennes tapisseries italiennes, et des magnifiques vitraux, peints en 1574, qui éclairent le transept deux fois plus élevé que le reste de l'église, il faut y voir deux choses qui en sont la particulière curiosité.

Derrière le maître-autel, malheureusement dans un emplacement trop sombre, le retable sculpté en albâtre, ou en marbre de Catalogne à ce que disent les uns, mais qui ressemble à s'y méprendre à un émail italien, car il en a les colorations et le brillant. Ce retable, long de 3 mètres environ, est divisé en une double série de compartiments de 0,35 × 0,25 environ, à mesure d'œil, dont chacun forme un petit tableau; quelques-uns représentent des scènes de la vie du Christ, et les autres l'histoire de la vie et du martyre de sainte Thècle, patronne de Tarragone. Certains détails de la composition sont d'une naïveté ravissante, et l'on sent si profonde la foi de l'artiste, que son œuvre est touchante, et encore est-il juste d'admirer la difficile exécution d'un tel morceau, qu'il soit taillé dans le marbre ou façonné soit en albâtre, soit en faïence.

Mais si vous ne craignez pas un fort saisissement, ayez soin, en visitant la cathédrale, de vous avancer autour de la *Capilla Mayor*, par la gauche; un spectacle extraordinaire vous y arrête. Une sorte de crypte obscure y est adossée au mur du chœur; elle est le théâtre d'une scène impressionnante, inoubliable. Autour d'un tombeau de marbre sur lequel repose le cadavre du Christ, six personnages de marbre, de grandeur naturelle, veillent et prient et pleurent, dans une telle vérité d'attitude et de physionomie que vous vous croyez en face d'une scène réelle, qui vous met au cœur une sorte d'effroi. Les saintes femmes au fond, au nombre de quatre, Madeleine à l'extrémité gauche, reconnaissable à ses cheveux abondants et découverts et à l'air de jeunesse de son visage, les deux disciples fidèles en avant, l'un à la tête, l'autre aux pieds du Christ, tous debout dans le silence et l'immobilité qui sont aussi bien de l'être vivant frappé de la suprême douleur que du marbre inerte. Pour compléter l'illusion, la lumière vacillante d'une veilleuse par le déplacement des ombres tour à tour agrandies et rapetissées donne, par instant, à ces personnages

muets, l'apparence du mouvement, et qui les regarde un certain temps finit par les croire animés. Un écusson sculpté sur le devant du tombeau porte la date de 1458.

On a là l'un des plus beaux monuments de l'art réaliste et de ce goût du terrible qui est si avant dans le caractère espagnol.

Ignore-t-on donc, en dehors du Christ de Burgos, les sept Christs sculptés en bois dans la petite église de *la Passion*, à Valladolid, qui représentent sept moments ou degrés de l'agonie du fils de Dieu? Ignore-t-on le stupéfiant groupe de marbre de Tarragone ?

PONTSEVREZ.

LA FILLE DU ROI D'YS

LÉGENDE BRETONNE

I

En ce temps là (1), le roi Gradlon régnait sur le pays d'Armor.

Il avait guerroyé au loin contre les Saxons et les Scots, et les avait successivement battus. Après chaque rude combat, lorsqu'il revenait triomphant en Cornouailles, les navires de sa flotte étaient chargés de trésors. Trophées ou rançons, c'était le butin des rencontres!...

Un jour, il avait ramené avec lui une femme des terres du Nord, étrange et merveilleuse, qui était la veuve d'un chef danois. Et il l'épousa, bien qu'on la crût magicienne.

Peu de temps après elle mourait en lui laissant une fille, Dahut, qu'il se prit à aimer par-dessus toutes choses.

Il se plaisait à la suivre des yeux avec tendresse, s'inquiétant pour elle sitôt qu'il cessait de la voir ou de l'entendre.

Et bientôt, afin de ne la plus quitter, et aussi parce qu'il devenait vieux, il délaissa complètement les luttes sur les mers et s'attacha désormais au pays de Cornouailles.

Or, la princesse Dahut grandissait, de plus en plus parfaite de corps et de visage. Mais son âme était aussi sombre que ses traits étaient beaux.

Elle se plaisait à ouïr les histoires sanglantes, surtout les récits de naufrages dans l'ouragan. Et quand on rappelait devant elle les plaintes et les cris de détresse, elle écoutait avidement, avec une sorte de joie sauvage et cruelle.

Jamais elle ne s'en allait par la campagne fleurie... :

— Viens-nous-en promener, Dahut, à travers la lande, disait parfois le roi Gradlon. Vois ! le genêt d'or a poussé...

— Non ! répondait Dahut, les galets sont mes fleurs et le sable est mon herbe douce. Je n'aime que l'Océan...

Et, en effet, elle n'aimait au monde que l'Océan.

Un jour, elle jeta dans les vagues son anneau d'or, en signe d'éternelle alliance :

— Je me fiance à toi, cria-t-elle.

A force de prières, elle obtint du roi la promesse qu'il bâtirait une ville sur le rivage même.

Des milliers d'hommes, esclaves ou captifs, furent employés à cette œuvre étrange. Et bientôt s'éleva, tout contre la mer, la ville de la princesse Dahut. Une digue gigantesque, dont on ouvrait les portes seulement aux heures du reflux, protégeait la cité d'Ys contre les eaux montantes.

Par la volonté de Dahut, on construisit sur un rocher le palais du roi Gradlon ; et ce palais superbe dominait le pays et la mer.

Dahut, de là, regardait venir les tempêtes.

Souvent, par les nuits noires, dans la mer déchaînée, des navires se brisaient au loin sur des écueils, ou s'abîmaient, engloutis par les vagues géantes. — Le lendemain, le peuple d'Ys, sur la rive, se disputait les épaves... Parfois Dahut, tout à coup, descendait parmi la foule et faisait elle-même le partage... Alors, quand une femme regardait les nombreuses dépouilles avec tristesse, en murmurant une plainte pour les malheureux qui avaient péri :

— Tais-toi ! criait Dahut. Oublies-tu à qui nous devons ce butin ? Il faut chanter la gloire de l'Océan, mon maître !...

Et personne n'osait lui répondre.

D'ailleurs, le peuple d'Ys adorait ce dieu qui faisait la ville plus riche, et les bardes l'invoquaient dans leur langue sonore.

Mais bientôt ce ne fut pas assez pour Dahut. Il n'y a pas chaque jour des naufrages. — Alors, la cruelle princesse, sur la pointe extrême du roc, se prit à fasciner de ses yeux magiques les pêcheurs de son propre pays. Elle se tenait là, guettant les barques par les mers mauvaises, regardant fixement le pilote... Et chaque fois, le pauvre homme, attiré malgré lui par la volonté ardente de l'enchanteresse, venait plus près, plus près encore. Les yeux de Dahut avaient le même pouvoir que la voix des antiques sirènes, et dans son cœur brûlait le même affreux désir. — La barque approchait, — touchait le roc, — et s'abîmait dans les flots.

— Encore un ! criait Dahut, sauvagement.

Et elle éclatait de son rire cruel.

II

Cependant une grande rumeur était dans la ville.

Des habitants, de loin, avaient vu parfois les

(1) Vᵉ siècle.

barques disparaître si étrangement; ils avaient vu aussi la princesse Dahut sur le rocher, et ils l'avaient entendue rire.

Alors, ils racontèrent le sortilège dont ils avaient été témoins, et tout le peuple résolut de mettre fin au maléfice effrayant qui pesait sur lui.

Un soir d'automne, par un vent de tempête, une troupe nombreuse s'avança lentement, montant vers le palais. Beaucoup d'hommes étaient armés de piques ou de massues; les laboureurs portaient leurs fourches, et les pêcheurs tenaient leurs rames, — et tous étaient les sujets du roi Gradlon, les habitants de la cité maudite.

Dahut, par la baie ouverte de la grande salle, les vit venir :

— Qu'est-ce que cela? pensa-t-elle. D'où nous viennent ces messagers?

Ils approchaient. Alors la princesse les reconnut et vit qu'ils brandissaient des armes.

Et quand ils furent au pied du palais, du côté de la lande grise, une clameur s'éleva menaçante :

— Notre roi, notre roi, chasse loin de toi la princesse Dahut. Elle est cause de tout notre mal. Sauve-nous, Gradlon, sauve-nous!...

Et quelques voix, — celles des frères, des fils de ceux qui avaient péri, — hurlèrent :

— A mort Dahut, la sorcière!... Elle n'a pas eu pitié de nous... A mort Dahut! à mort!

La princesse s'était dressée, violemment. Une immense fureur emplissait son cœur méchant.

— Les bandits! cria-t-elle d'une voix rauque. Ils paieront leur audace, chèrement!

A ce moment, des pierres furent lancées contre les murs du palais.

Dahut tordit ses bras avec rage.

Mais soudain, dans ses yeux, passa une lueur de férocité;... elle tenait sa vengeance, enfin!

Et Dahut se jeta à travers la baie ouverte, et descendit en courant le sentier raide du rocher. En bas étaient les portes de la digue.

Dahut respira un moment. Puis, courant à l'énorme barre de fer, elle essaya de la faire glisser dans les anneaux.

Il fallait deux hommes d'ordinaire pour tirer la lourde masse. Mais la rage décuplait sa force. Ses doigts étaient déchirés, mais elle ne sentait pas ses blessures dans l'impitoyable ardeur qui la soulevait.

La barre céda, glissant avec lenteur...

Derrière les portes, l'Océan grondait avec fureur.

La princesse s'arrêta, n'écartant pas la barre tout à fait. Elle voulait laisser aux flots un dernier obstacle à briser et se donner ainsi le temps de fuir.

Elle atteignait à peine la plate-forme, que les portes cédèrent dans un fracas épouvantable.

Par l'ouverture il parut que toute la mer s'engouffra. Le flot montait, gagnant du terrain, submergeant les rues, puis la ville. Et, à l'horrible bruit des eaux et de l'ouragan se mêlèrent encore des cris effroyables de terreur et de désespoir.

Dans le palais, Dahut courait vers Gradlon.

— Mon père! mon père! La digue est rompue, — l'Océan rompt la digue!

Le roi, pâle, et retrouvant tout à coup sa force, dans le malheur, sortit, entraînant sa fille. Il sauta sur son cheval, le fidèle Morvark, et Dahut se mit en croupe derrière lui.

Alors commença une course fantastique.

Morvark, portant son maître et la princesse, bondissait sur la grève; derrière eux courait l'Océan.

Le flot montait toujours; les sabots de Morvark faisaient jaillir l'écume, les vagues léchaient le bord de la robe de Dahut.

La princesse se cramponnait à son père. Le danger, de plus en plus, devenait grand.

L'héroïque coursier, frémissant, perdait ses forces.

Devant eux, enfin, le promontoire qui surplombe la baie de Plogoff. Dans la nuit tombante, ils pouvaient distinguer des formes humaines. Là s'étaient réfugiés les habitants d'Ys échappés au désastre. Un dernier élan de Morvark, et tous deux sont sauvés. — L'intrépide animal tente le suprême effort.

A cet instant, une voix en arrière crie au roi Gradlon :

— Lâche le démon qui te tient!

C'est la voix de saint Gwénolé.

Dahut a compris : — Sauve-moi, père, sauve-moi!... Ne suis-je pas ta fille?...

Et elle essaie de cacher sa tête dans le manteau de Gradlon.

— Lâche le démon qui te tient!...

Le roi se penche...

— Regarde! crie-t-il à Dahut.

Et sous ses yeux, la princesse, dans chaque vague déferlante, reconnaît les corps de ceux qu'elle a fait mourir. La mer les rejette un à un devant elle.

Alors les yeux de Dahut sous l'horreur de la vision se ferment, ses membres se raidissent, et ses mains glacées s'entr'ouvrent...

Et tandis que Morvark enfin s'élance par-dessus les vagues, Dahut tombe et roule dans l'abîme. Aussitôt la tempête se tait, le flot noir se calme. L'Océan a repris sa proie.

Sombre et désespéré, le roi, sur l'autre bord, regarde toujours le gouffre où sa fille a disparu.

. . . . . .

Les sujets de Gradlon l'entraînèrent. Il vécut encore quelques années dans l'ancien palais de Quimper, mais ne se consola jamais de la mort de Dahut.

C'est encore aujourd'hui une croyance en Bretagne, lorsque parfois des vibrations métalliques semblent courir sur l'Océan, que c'est le son des cloches d'Ys qui passe, montant de la ville engloutie.

JEAN HELLÉ.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Que d'expositions artistiques particulières, tandis que le jury d'admission termine ses opérations pour les grands palais des Champs-Élysées !... Et, à ce propos, tout d'abord, on conte, dans les ateliers, une amusante et malicieuse histoire. On sait que les jurés ont droit chacun à l'accrochage de huit toiles, sans que celles-ci soient soumises à l'examen. Or, il paraît qu'un employé négligent fit passer devant ce grand aréopage une soixantaine de toiles qu'il croyait être des œuvres du « premier venu ». Le jury, distrait, pressé, les refusa net toutes. A la soixantième, un des jurés poussa un cri. Il venait de reconnaître un de ses propres tableaux ! Fureur... Enquête rapide. L'erreur fut reconnue et l'employé reçut une verte semonce : il avait confondu des chefs-d'œuvre avec le vulgaire ! L'aventure fait la joie du Tout-Paris jeune qui manie le pinceau. Elle n'est peut-être pas très authentique, ni même très vraisemblable, mais elle reflète bien l'état d'esprit presque général dans la corporation, où on s'est montré fort mécontent de la grosse part du lion que se sont réservée les maîtres...

En attendant ces merveilles, voici au moins trois petites galeries qu'il faut avoir visitées pour se tenir à peu près « dans le mouvement » : celle des Alfred Stevens, au quai d'Orsay ; celle de l'Epatant ; celle des Orientalistes, chez Durand-Ruel.

L'exposition d'Alfred Stevens offre cette particularité de constituer, en même temps qu'une ressource de vieillesse pour un artiste que la fortune n'a pas suivi jusqu'au bout, un hommage public à lui rendu, de son vivant, par ses confrères et par des amateurs. Les artistes s'associent volontiers, pour ces manifestations exceptionnelles, aux gens du monde qui apportent au comité d'organisation les richesses de leurs collections et le précieux appui de leurs relations. La presse emboîte aussitôt le pas. Aujourd'hui, c'est Mme la comtesse de Greffulhe, puis MM. Jean Béraud, Roll, Carolus-Duran, etc., qui ont pris l'initiative de cette exposition Stevens ; ils y ont réussi : le public afflue. Alfred Stevens mérite une partie de cette grande faveur. Son œuvre, réunie dans ces salons du quai Malaquais (local dépendant de l'École des Beaux-Arts) le montre comme un des peintres qui ont le mieux, le plus diversement rendu les élégances féminines, si variables. Il a produit, surtout de 1860 à 1875, une série de portraits de femmes, de silhouettes féminines qui ont une vigueur un peu sèche, mais impressionnante. Sa seconde manière, moderne, est moins personnelle, mais vingt de ses toiles, exposées là, suffiraient à maintenir son nom parmi les premiers de notre époque si féconde. Les visiteurs que ne préoccupe point trop la critique d'art proprement dite, noteront avec un sourire le rôle joué dans les toilettes de nos grand'mères et mères par le châle de l'Inde, aujourd'hui disparu. Alfred Stevens est le peintre des châles, disent de méchants rapins.

A l'Épatant (cercle de la rue Boissy-d'Anglas) on ne trouvera pas beaucoup plus de grandes toiles qu'au Volney. Des « cartes de visite », encore : de M. Bouguereau, une *Vierge* et *Enfant Jésus* ; de M. Cazin, une *Nuit de juin* ; de MM. Billotte, Nozal, Pierre Lagarde, J.-F. Bouchor, A. de Clermont, Réalier-Dumas, Friant, des paysages,... puis plusieurs de ces portraits de grand style qui rendent les expositions des cercles encore attrayantes : un portrait d'homme par M. Carolus-Duran ; un portrait de M. Detaille, en académicien, par Aimé Morot ; les portraits de ses fils, par Benjamin Constant ; le portrait de M. Melchior de Vogüé, par M. Bonnat ; un portrait de vieille dame par M. Cormon, et d'autres encore de MM. Wauters (la comtesse de Galliffet et son fils), Jean Béraud, Dannat, G. Dubufe, etc., autant d'occasions de « reconnaître » et d'admirer.

Aux Orientalistes, — qui sont au nombre d'une trentaine, — il y a en vérité peu de « peinture » d'Orient : les toiles de MM. Dinet, Collet, les silhouettes de spahis de M. Lunois ; une jolie femme arabe de M. Paul Leroy... Ce genre serait-il en décroissance ? Par contre, on a eu l'excellente idée d'associer à ces quelques peintres des dessinateurs, de ces courageux artistes qui parcourent le monde entier, avec le crayon ou le pastel en main, et qui nous révèlent l'Indo-Chine, l'Abyssinie, le Congo, — terres où s'envole notre imagination, — en des notes précises et savoureuses. Ce sont MM. Morand, pour l'Indo-Chine, Paul Buffet, pour le pays de Ménélick, Chudan pour le Sahara, Maurice Potter pour le haut Nil... A ce dernier est dû un souvenir particulièrement ému. Maurice Potter accompagna M. Bonvalot dans ses explorations, puis il fit partie d'une expédition française sur le haut Nil et fut assassiné, au retour, par un nègre. Il avait beaucoup de talent. Ses impressions de voyages ont un caractère de vérité saisissant. Le développement ainsi donné à l'exposition, devenue trop restreinte, des Orientalistes, est fort heureux.

Dans le monde des lettres, une double élection académique : celles de MM. Émile Faguet et Paul Hervieu, très disputées, mais favorablement accueillies dans Paris. Les deux élus sont deux vrais gens de lettres. M. Paul Hervieu, fréquentant surtout le monde diplomatique (il a débuté au quai d'Orsay), est moins familier aux foules, en dépit du succès de ses romans : *Diogène le Chien*, *l'Alpe homicide*, et de ses pièces : *les Tenailles*, *la Loi de l'Homme* ; mais M. Émile Faguet est cher aux étudiants qui suivent son cours de poésie en Sorbonne, aux érudits qui prisent fort ses études de philosophie, d'histoire littéraire, aux lecteurs de journaux qui suivent ses chroniques du *Gaulois* ou son feuilleton dramatique des *Débats*, ce journal, a-t-on dit, dont le rez-de-chaussée a une porte en face du pont des Arts. C'est grand plaisir quand, de cette porte, on voit en effet sortir, pour entrer sous la Coupole, des écrivains aussi verveux et des collaborateurs aussi aimables qu'est M. Faguet.

PAUL BLUYSEN.

Théâtre

LA MUSIQUE

Les grands oratorios à l'église Saint-Eustache. — *Le* Requiem *de Berlioz et la* Resurrectio mortuorum *de Gounod.*

Envoyé par son père, en 1821, pour suivre à Paris les cours de la Faculté de médecine, Hector Berlioz ne tarda pas à faire l'école buissonnière pour aller,

en dépit du vouloir paternel, s'asseoir sur les bancs du Conservatoire de musique.

Dès son arrivée dans la capitale, un heureux hasard l'avait mis en présence du célèbre auteur des *Bardes* : Le Sueur. Une grande sympathie s'établit bientôt entre le maître et son élève. Berlioz gagna à son école le goût de la mise en scène et la recherche des effets grandioses obtenus à l'aide des masses vocales et instrumentales, comme aussi un irrésistible penchant pour les légendes explicatives et pour l'application des intentions littéraires à la musique.

Sous l'influence d'un professeur dont les oratorios et les messes solennelles eurent un si grand retentissement, à quoi Berlioz devait-il songer, sinon à écrire une messe ? — C'est précisément ce qu'il fit, et cette messe, où il essuya une défaite cruelle, devint néanmoins le germe fécond d'où devait sortir plus tard le chef-d'œuvre dont M. Eugène d'Harcourt, avec la perfection qui lui est coutumière, nous a donné l'audition.

Le *Requiem* de Berlioz est trop connu pour qu'il me semble opportun d'en donner ici une minutieuse analyse. Et, d'ailleurs, ne faudrait-il pas un volume pour mettre en relief les pages magistrales de cet ouvrage si riche en beautés symphoniques et si émouvant dans sa dramatique sincérité ?

Qu'il nous suffise de dire que le *Tuba mirum*....., exprimé par quatre orchestres de trombones, trompettes et tubas ébranlant successivement les échos de leurs sonorités stridentes, et par les roulements sinistres des timbales « en accord », ont laissé le public sous le coup d'une émotion inoubliable, d'une sorte de mystérieuse angoisse que la partie finale de ce religieux concert, la *Resurrectio mortuorum* de Gounod, a dissipée, grâce surtout au suave et mystique interlude qui en sépare les deux strophes : *Cum autem venit*..... et : *Sedenti in throno*.....

L'exécution de ces œuvres a été irréprochable.

Il est seulement regrettable que la trop grande sonorité de l'église Saint-Eustache engendre une certaine confusion dans le *tutti* du grand orgue, de l'orchestre et des voix. On n'y pourrait remédier qu'en augmentant notablement la masse chorale. Que M. d'Harcourt en prenne bonne note, et il aura mis au point l'œuvre d'éclectisme qu'il a si vaillamment et si intelligemment entreprise.

* * *

Théâtre des Bouffes-Parisiens.

La Belle au bois dormant, *opéra-comique en trois actes et huit tableaux, de MM. A. Vanloo et G. Duval, musique de M. Ch. Lecocq.*

Le mignon théâtre du passage Choiseul vient de nous donner avec un grand luxe de mise en scène un charmant conte de fées brodé sur l'histoire légendaire de la « Belle au bois dormant ».

Sur l'intéressant livret de MM. Vanloo et Duval, M. Charles Lecocq a écrit une jolie partition, digne en tous points de figurer à côté de ses sœurs aînées : *la Petite Mariée, la Fille de Madame Angot, la Marjolaine, le Jour et la Nuit*, etc...

Très bonne interprétation avec, en première ligne, Mme Tariol-Baugé, une gracieuse et fort habile cantatrice, puis Mlles Laporte, Dziri et de Hally, charmantes toutes les trois dans leurs rôles. Avec elles, MM. Jean Périer, Regnard, M. Lamy, Poudrier et Brunais se sont fait justement applaudir.

Ém. FOUQUET.

LES NOUVEAUX ACADÉMICIENS

ÉMILE FAGUET

C'est principalement dans ses études sur le seizième siècle et sur le dix-huitième, et dans *Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle*, qu'il le faut considérer.

Sa marque, comme critique, c'est d'être, avant tout et presque uniquement, préoccupé et amoureux des idées ; d'être un pur « cérébral », un pur « intellectuel », dirais-je, si ces mots étaient mieux faits et si un mauvais usage n'en avait corrompu et obscurci le sens.

D'autres critiques racontent leur propre sensibilité à l'occasion des œuvres qu'ils analysent. D'autres sont de bons biographes ou de bons peintres de caractères. Émile Faguet est, éminemment, un descripteur d'intelligences.

Tel autre, dessinant à grands traits impérieux l'histoire des idées ou l'histoire des formes littéraires, semble toujours écrire contre quelqu'un ou quelque chose et, même avant d'être moraliste, est invinciblement orateur et « dialecticien ». Faguet est un « logicien », et de quelle puissance !

Ses reconstructions de systèmes, religieux, philosophiques, politiques, sociologiques, sont merveilleuses d'ampleur, d'harmonie, de précision, de juste emboîtement de toutes leurs parties. Du cerveau de Faguet, Calvin, Buffon, Montesquieu, Joseph de Maistre, Proudhon, Auguste Comte sortent plus lumineux, plus liés, plus consistants, plus complets, plus forts.

Sa probité intellectuelle est des plus irréprochables qu'on ait vues. C'est elle qui lui a conseillé de s'en tenir presque toujours à des monographies d'esprits. Il lui eût été facile de produire, lui aussi, des systèmes ; d'expliquer, par exemple, tout le développement d'une littérature par deux ou trois idées directrices, et de l'enfermer de gré ou de force (et si c'est de force, c'est plus beau) dans le cadre ingénieusement contraignant d'une histoire philosophique. Mais il y voit trop d'arbitraire et trop d'hypothèse. C'est un divertissement qu'il ne s'est plus permis depuis *Drame ancien, Drame moderne*, œuvre de jeunesse. Les aperçus systématiques sur une époque, il les relègue honnêtement dans ses préfaces.

Il s'en dédommage en construisant dans l'avenir. (Avez-vous lu cette étonnante étude : *Ce que sera le vingtième siècle* ?) Et, en effet, ce n'est que le futur qu'on peut « systématiser » sans violenter le vrai.

Cette probité paraît dans son style si exact, si concis si étroitement appliqué sur les idées, d'une clarté extraordinaire dans la plus vigoureuse subtilité, dédaigneux de la musique, dédaigneux de la couleur, et vivant (mais avec intensité) du seul mouvement de la pensée.

Faguet est le critique le plus austèrement « objectif » que je sache (et c'est cela peut-être qui rend austère aussi la définition que je tente de son talent).

Nul ne tient sa personne plus strictement absente de ses ouvrages. Nul n'est plus exempt de parti pris, de passion, d'intolérance, de snobisme, de cabotinage, ni moins possédé (dans ses grandes études) par le désir de plaire.

Mais, comme il arrive, l'homme en lui se laisse deviner par tout ce que l'écrivain se refuse. Liberté fière, ignorance de toute intrigue, nulle vanité, simplicité de mœurs, humeur un peu farouche, bienveillance de pessimiste pour les personnes... je ne dis point que ces vertus ou ces dispositions sont impliquées par son scrupuleux objectivisme critique ; mais quand on connaît qu'il les a en effet, le souvenir de ses livres fait qu'on n'en est point étonné, et que l'on s'y attendait.

Je n'oserais dire qu'il ait toujours entièrement senti, à mon gré, les poètes, les romanciers, les dramatistes. Mais, comme critique des « penseurs », il me paraît le critique idéal. Il donne l'impression d'être égal, et quelquefois supérieur, à ceux qu'il définit. — Il ne lui manque qu'un peu de sensibilité, un peu de tendresse, un peu de paresse, un peu de sensualité : ce qui signifie simplement que sa complexion intellectuelle est des plus nettes, des plus accusées, et qu'il « remplit tout son type ».

Je vois en lui une des pensées par qui les choses sont le plus profondément comprises et *le moins déformées* ; une pensée calme, incroyablement lucide, d'une pénétration sereine, bref, un des cerveaux supérieurs de ce temps. Et tant pis pour ceux qui ne s'en doutent pas!

JULES LEMAITRE.

PAUL HERVIEU

Il est assez rare, de notre temps, qu'un homme de lettres débute d'emblée par la littérature. C'est peu à peu qu'il cède à sa vocation, après des tentatives plus ou moins longues pour se créer une carrière par d'autres moyens. Il entre dans une administration publique et tâte de cette vie de bureau à laquelle tant de jeunes Français bornent leur existence. Il est professeur comme M. Paul Bourget, ingénieur comme M. Marcel Prévost. Lorsque le futur littérateur est vraiment doué, cet apprentissage peut lui être salutaire. De sa vie au quartier Latin et dans les institutions libres M. Bourget a conservé un fonds d'études et d'observations qui lui ont permis d'écrire le *Disciple* et lui ont fourni quelques-uns de ses meilleurs types épisodiques, comme le répétiteur Fresneau. J'ai déjà dit ce que M. Prévost me semblait devoir à l'Ecole polytechnique et à la vie de province. Pour M. Hervieu, il est facile de retrouver dans ses livres une suite de passages et d'expériences à travers lesquels se dégagent peu à peu ses tendances et son originalité.

Des études classiques il avait conservé ce goût de la vérité sobre et de la raison lucide qui est le meilleur de l'esprit grec, et, dans l'exercice de la raison attique, il avait surtout appris le maniement de l'ironie. *Diogène le Chien*, son livre de début, n'est pas un de ces pastiches jadis en faveur dans les classes de rhétorique, qui préparaient les lauréats du concours général : c'est l'adaptation d'un tour d'esprit personnel à une de ces histoires riches d'anecdotes, pleines de faits précis et significatifs, où les Grecs mettaient leur science de la vie et leur sagesse pratique. Dans l'énorme part d'imitation que la littérature française doit à l'antiquité, je n'hésite pas à mettre en place de choix ce court récit, où l'intelligence de l'esprit grec se marque par une sobre et fine plénitude.

Le lettré capable d'écrire de la sorte, en souvenir de Lucien, entrait dans un bureau des Affaires étrangères et menait la vie de paperasserie vide, de cancans intimes et de morgue extérieure qui est le fond de la « carrière », comme de toutes les administrations françaises dans les années de début. La bonne opinion qu'un attaché du quai d'Orsay a de lui-même et s'efforce d'inspirer à autrui n'empêchait pas l'observateur et l'ironiste qu'était déjà M. Hervieu, de s'avouer le néant d'une telle existence, et il y préparait l'étude légère et pénétrante d'un bureau et de son personnel de scribes diplomatiques qu'il a intitulée : *Aux Affaires étrangères*. Mais, si l'apprenti diplomate doit se borner à classer des documents sans portée et à copier des dépêches sans mystère, il peut du moins, par relations et conversations, approcher ses anciens et apprendre d'eux ce que la vie à l'étranger offre de particulier. M. Hervieu préparait de la sorte le cadre de sa comédie, *les Paroles restent*, maladroite dans l'ensemble, mais vigoureuse, avec des parties de premier ordre. Vers le même temps, son premier contact avec le monde était marqué par l'*Histoire d'un duel*, où il se montrait aussi peu dupe des faux semblants et des conventions sur lesquels repose l'honneur mondain que du prestige de la « carrière ». En même temps aussi, il poursuivait une série d'études travaillées et concises, *la Bêtise parisienne*, où il montrait les ficelles de la comédie politique et de la vie du boulevard.

Il semble que ces premiers objets d'étude, fournis par son milieu immédiat ou prochain, n'aient pas d'abord suffi à M. Hervieu. Rien de plus différent, en effet, qu'un autre recueil, *l'Alpe homicide*, qui doit être du même temps et représenter son observation durant les mois d'été et de voyage, tandis que ses précédents livres étaient le résultat de ses hivers parisiens. Las de la vie factice qu'il menait dans son bureau et sur le boulevard, il se reposait dans la montagne et se rapprochait de la nature. Il recueillait des impressions personnelles et fortes ; il observait des existences simples et notait des faits typiques. Il n'avait pas renoncé à l'ironie, qui était au fond de sa nature, mais il laissait voir, par des réflexions discrètement semées au cours de son récit, qu'il était capable de s'émouvoir ou même de s'attendrir, et que la pitié veillait au fond de son cœur, avec l'amour du vrai, la haine du factice, le mépris des hypocrisies, des vaines apparences, des prétentions effrontées ou sournoises, des attitudes voulues et de toutes les formes du snobisme, c'est-à-dire de l'esprit d'imitation et d'insincérité.

Déjà il avait écrit, dans *Aux Affaires étrangères*, en analysant l'âme d'un pauvre sot, qui n'agissait et ne pensait que par genre, jusqu'au jour où une crise de sentiment le secouait jusqu'au fond de l'être : « Les phénomènes de la vie, débarrassés de toute morgue et de manœuvres conventionnelles, venaient de se dévoiler à lui sous un aspect précédemment inconnu, à travers la lucidité d'un bonheur délirant. Il comprenait enfin comment les choses dont il n'avait jamais vu que la surface d'étiquette et de cérémonie marchent là-dessous, de toute éternité, dans la beauté de leur pas tranquille. »

Cependant, deux récits d'un tout autre caractère pouvaient faire craindre une déviation de ce talent. M. Hervieu écrivait *les Yeux verts et les Yeux bleus*, puis *l'Inconnu*. C'était l'étude de deux cas de folie. Nombre d'expériences ont prouvé que la folie ne sera jamais matière à littérature, car la folie c'est l'incohérence, et la littérature c'est la logique. Je ne sache pas une œuvre qui ait duré et dont un fou soit le héros. La folie ne peut être qu'un moyen transitoire, comme dans *Hamlet*, et c'est une folie feinte. L'intérêt du drame n'est pas dans cette folie; on peut même trouver que les parties où elle s'exerce sont plus pénibles qu'attachantes et que leur effet n'est supportable que parce qu'elles ne se prolongent pas. Néanmoins M. Hervieu s'attardait à raconter en détail deux histoires de folie. Je me permets de dire que *les Yeux verts et les Yeux bleus* et *l'Inconnu* sont des œuvres manquées. M. Hervieu y a mis tout son talent, sans prévaloir contre les nécessités du sujet. Heureusement, un effort n'est jamais perdu lorsqu'il y a conscience et sérieux. C'est ici le cas. M. Hervieu poussait vigoureusement son analyse dans cette matière ingrate et stérile. Il l'y formait par l'exercice, et cette épreuve lui donnait le sentiment de ce dont ses facultés seraient capables en s'appliquant plus heureusement. Il faut que l'attrait des troubles de l'intelligence et de la sensibilité soient bien forts pour lui, car, après *Flirt*, où il avait rencontré le succès et trouvé sa vraie voie, il mettra quelque chose de ce goût dans sa bizarre *Exorcisée*.

Traversées les unes par les autres, abandonnées et reprises, ces diverses tentatives avaient formé le talent de M. Hervieu et dégagé les traits dominants de sa nature. Dès avant *Flirt* les lecteurs étaient en présence d'un analyste maître de lui, jusque dans ses erreurs, pénétrant et vigoureux, même lorsqu'il s'acharnait sur une matière infertile. Cet analyste était moins intellectuel qu'observateur. Il regardait attentivement autour de lui et ne travaillait que sur ce qu'il voyait. Observation et explication, spectacle de la vie et appréciation personnelle, il les soumettait à une ironie qui avait pour mobile le sentiment de la misère humaine, l'amour du vrai et le mépris de la vanité sous toutes ses formes, surtout les moins sincères et les plus solennelles, partant les plus ridicules.

De cet ensemble résultait une nature plus portée à l'étude morale qu'à la peinture physique et s'exprimant par une façon d'écrire où dominaient les formes de raisonnement, les contestations de faits extérieurs, les explications de pensées. Même dans *l'Alpe homicide*, où la beauté de la montagne se reflète en bien des pages, la description tient peu de place. La nature n'apparaît que pour provoquer et fortifier l'impression morale. L'auteur décrit des sentiments; il ne s'attarde guère à l'aspect extérieur des choses. Et comme tous les analystes, il emploie une forme en rapport avec ses procédés intellectuels; de même que chez eux, cette forme, le plus souvent originale, a ses bizarreries; elle commence par dérouter, avant de découvrir toute sa valeur. A suivre une pensée au fond de ses replis, on risque de paraître tortueux : pour pénétrer jusqu'à la cause dernière d'un sentiment, on fait effort; pour rendre les résultats de cet effort, les expressions ordinaires et la limpidité de l'écriture courante ne suffisent pas. De là, des tours et des détours dans le style comme dans l'observation, des façons de dire bizarres, des observations qui semblent prétentieuses, obscures ou forcées. Plus souvent, des expressions énergiques et hardies. Toujours, une impression de vigueur déployée, une marche ferme, un air de volonté et de courage. Dominant le tout, qualités et défauts, cette sobriété concise et expressive dont M. Hervieu avait fait l'apprentissage et la preuve dans son premier livre.

Ces caractères, indiqués dès le début, s'accentuaient à mesure que M. Hervieu, plus conscient et plus maître de lui-même, affirmait davantage son originalité. Voilà pourquoi on lui reproche d'avoir commencé par un naturel relatif et continué par l'affectation. En réalité, les premiers livres de M. Hervieu contiennent en germe les qualités et les défauts des derniers. Il n'est pas parfait; je ne crois pas qu'il le devienne, et je ne le lui souhaite pas. Il ne fera jamais rond et joli. Prenons-le tel qu'il est et suivons-le où il va. Si parfois il agace et fatigue, il offre beaucoup de compensations. Comme les grands analystes ses prédécesseurs, Marivaux et Stendhal, il encourt le reproche de tortillage et de sécheresse; comme eux, dans la ferme volonté de ne pas sacrifier à la banalité élégante et d'obéir, comme disait l'auteur de *Marianne* et du *Paysan parvenu*, au « geste naturel de son esprit », il trouve de quoi supporter la critique et ne faire qu'à son gré.

Désormais, cette volonté allait lui être aussi nécessaire pour s'en tenir au fond de son observation qu'à la forme dont il la revêt. Car voilà plusieurs ouvrages, coup sur coup, où il traite les mêmes sujets. Tout porte à croire que ces sujets sont définitivement choisis. Ils consistent à peindre la société mondaine. Sorti de son bureau et renonçant « à la carrière », ne voyageant plus que pour son plaisir, observant et travaillant à Paris, éclairé par l'expérience sur ce qui pouvait donner des sujets plus tentants que pratiques, comme la psychologie des fous, pénétrant dans le monde et découvrant en lui une matière où toutes ses qualités, — goût d'observation, amour de la vérité, désir de comprendre, force, sobriété, ironie apparente et pitié profonde, — pouvaient se donner carrière, il est probable que M. Hervieu s'y tiendra désormais...

GUSTAVE LARROUMET.

Géographie

Le Transsaharien. *Son but; son utilité; l'état de la question.*

Un grand mouvement se dessine à l'heure actuelle en France autour d'un projet, lequel, pour n'être vieux que de vingt-cinq ans, a soulevé déjà des polémiques ardentes et servi de prétexte à l'organisation et à l'envoi de diverses missions dans l'intérieur de l'Afrique, dont quelques-unes, hélas, comme celle de la mission Flatters, ont eu des issues tragiques. En ce moment même une expédition est organisée par un de nos confrères, journal quotidien de Paris, en vue d'étudier les voies et moyens propres à réaliser le projet de chemin de fer transsaharien. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette intéressante initiative, d'autant plus méritoire qu'elle n'engage pas, jusqu'à présent du moins, les fonds de l'État.

Ce projet consiste, comme nos lecteurs le savent, à réunir par une voie ferrée nos possessions du nord de l'Afrique, l'Algérie ou la Tunisie, à un point quelconque du centre africain, voire même à un port de l'Atlantique.

Il ne rentre pas dans le cadre du *Magasin Pittoresque* d'étudier les différents aspects *techniques* de cette entreprise. L'importance que le monde politique et colonial accorde à cette œuvre nous engage toutefois à présenter à nos lecteurs les diverses phases de cette grande question et dont la solution pourrait avoir une répercussion considérable sur la fortune publique de notre pays.

L'idée première de ce projet grandiose appartient à l'un de nos savants renommés, M. Duponchel, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Grenoble. Il y avait certes quelque mérite à lancer cette idée en 1875, au lendemain de nos désastres, et alors que l'Afrique était encore un continent mystérieux. Bien des événements se sont passés depuis.

L'expansion sûre et progressive de la domination française dans le sud de nos possessions algériennes, l'annexion de la Tunisie, l'occupation de la mystérieuse Tombouctou et la récente prise de possession de l'oasis du Touat (1) devaient nécessairement amener un regain d'activité aux esprits soucieux de l'avenir de notre pays sur ce continent. Un autre argument, qui ne manque pas d'originalité, a été mis en avant par les divers promoteurs de ce projet.

Dans une campagne de conférences entreprise récemment par l'un de nos économistes les plus en vue, M. P. Leroy-Beaulieu, l'honorable académicien fait ressortir la nécessité pour la France d'avoir un point de *contact terrestre* avec notre grande voisine, l'Angleterre. Nous avons présenté ici même (*Magasin Pittoresque*, numéro du 15 février 1900) un tableau sommaire des forces navales de la Grande-Bretagne. Malheureusement (heureusement pour les autres nations), la valeur de ses troupes terrestres est loin d'être équivalente à celle des grandes puissances européennes. Pouvoir amener dans les meilleures conditions d'hygiène et de rapidité un corps de troupe sur la frontière de l'une de ses possessions africaines, serait donc une menace constante permettant de refréner et de modérer quelque peu l'ardeur d'invasion et d'accaparement dont le chauvinisme anglais nous montre en ce moment l'exemple. La récente mainmise de la France sur tout le Nord-Ouest africain semble aussi donner une apparence d'opportunité à cette grande œuvre.

Il nous reste encore à examiner le côté pratique de la question. Ici, nous devons le reconnaître, l'entreprise ne se présente pas sous le même aspect favorable. Trois tracés sont actuellement en présence. L'un, le tracé occidental, qui semble réunir le plus de suffrages, est destiné à se diriger d'Oran vers le Niger, ou Tombouctou, soit une longueur d'environ 2 400 kilomètres; le tracé oriental, Philippeville-Biskra au Tchad, 3 129 kilomètres dont 289 sont déjà en exploitation. Enfin, le tracé central, d'Alger à Ouargla, 700 kilomètres environ, dont 139 déjà construits.

Les évaluations des frais d'établissement sont nécessairement tout hypothétiques.

Les promoteurs estiment la dépense à effectuer respectivement de 200 à 400 millions de francs. L'entretien de la voie sera aussi fort onéreux. On se demande donc, non sans raison, quel pourra être le trafic de cette ligne tant en voyageurs qu'en marchandises, afin de compenser un effort si considérable. Il ne saurait être question non plus de comparaison entre cette ligne et le chemin de fer transcaspien, établi par les Russes à des frais relativement très faibles, où la main-d'œuvre était à la fois abondante et à bon marché et qui traverse néanmoins des régions plus ou moins productives: Merv, Boukhara. Rien d'analogue dans le Sahara, où les palmiers dattiers, qui constituent jusqu'à présent le seul produit important, ne suffiraient pas même à couvrir les dépenses d'entretien. Cette considération ne doit pourtant pas détourner l'attention de notre pays des progrès à accomplir sur la terre africaine. La partie qui se joue actuellement à l'extrême sud du continent comporte des enseignements dont il y a lieu de tirer profit. Il conviendrait peut-être aussi d'attendre les résultats de la mission Foureau-Lamy qui vient si heureusement de traverser le Sahara du nord au sud, ainsi que les renseignements que ne manqueront pas de fournir les membres de la mission Flamand, installés actuellement à In-Salah.

P. LEMOSOF.

(1) Voir le *Magasin Pittoresque* du 1er février 1900.

CAUSERIE MILITAIRE

En France, l'instruction du tir de guerre est absolument défectueuse. Nos champs de tir sont insuffisants, nos stands coûtent très cher, et sont trop petits pour satisfaire aux besoins de l'instruction. D'autre part, il y a si peu de champs de tir de guerre, que beaucoup de nos régiments n'y peuvent faire de tirs de combat qu'une année sur deux, et encore le séjour leur est-il si mesuré qu'ils ne font pour ainsi dire qu'y passer.

Nos recrues reçoivent les éléments du tir dans leurs stands de garnison de 200 mètres, et, si leurs corps sont désignés pour aller exécuter des tirs de guerre, elles ont à peine le temps d'y faire quelques exercices pratiques. Au bout d'un, deux, ou trois ans de service, voilà notre soldat libéré : il n'aura plus l'occasion de revoir son fusil qu'au moment où il fera ses vingt-huit ou ses treize jours. Sur ses vingt-cinq années de service, un Français n'aura l'occasion de tirer à l'arme de guerre que quatre, cinq ou six fois au maximum!

Il y a là une situation digne de fixer l'attention de tous. Une fois libéré, le Français ne s'inquiète plus de son arme de guerre, ou plutôt on ne lui donne plus le moyen ni l'envie de s'y intéresser. Les membres de nos sociétés de tir ne se servent que de fusils démodés ou de carabines spéciales qui sont plutôt des armes de sport que de guerre. L'État leur cède parcimonieusement ses vieilles munitions : les nouvelles du fusil 1886 sont d'un prix inabordable; c'est ce que me disait un de ces braves sociétaires rencontré un dimanche, crotté, mouillé, au retour d'un après-midi passé dans un des stands de l'armée.

— Il faut avoir réellement l'idée de bien faire, pour sacrifier ainsi la seule journée de repos que l'on ait dans la semaine. Depuis deux ans j'ai quitté le régiment, et je n'ai pas eu l'occasion de tirer une seule cartouche Lebel : notre société est trop pauvre pour nous en payer. Au régiment on m'a appris à tirer avec un fusil dont la détente est spéciale, le guidon

et le cran de mire particuliers, et maintenant, pour continuer à me faire l'œil et la main, je suis obligé de me servir d'un outil qui n'est plus en service, dont la détente, la détonation, le recul et l'appareil de pointage sont différents. Quand je retournerai au régiment comme réserviste, il va falloir encore changer de fusil. C'est décourageant!

Eh bien, nous pensons que ce brave sociétaire a raison, il faut à tout prix que l'État continue à s'occuper de l'instruction du tir de nos réserves. Il y a pour cela mille moyens, tous très bons; le tout est de vouloir les appliquer.

Pourquoi ne forcerait-on pas, par exemple, les réservistes et les territoriaux à brûler tous les ans, à leurs heures libres, un certain nombre de cartouches dont la mention serait inscrite sur leur livret individuel, présenté à la signature des officiers de tir? C'est une idée; pourquoi ne l'appliquerait-on pas?

CAPITAINE FANFARE.

LA VIE EN PLEIN AIR

Malgré vent, rafales de pluie, tempête, la vie en plein air ne chôme pas, et l'automobilisme vient d'avoir une belle journée. C'est un excellent confrère, Paul Meyan, directeur de la *France automobile*, qui la lui a offerte, et je note en passant que c'est la première de la saison.

La course dite du *Catalogue* a eu lieu le dimanche 18 février autour de Melun.

Elle avait un caractère original : Meyan avait voulu qu'elle fût utile et pratique, et, au lieu de classer les véhicules d'après leurs poids ou d'après la force des moteurs, il a classé les voitures d'après leur valeur marchande.

Les véhicules ont été répartis en diverses catégories suivant le prix auquel les fabricants les inscrivent sur leur catalogue. Vingt-cinq voitures se sont mises sur les rangs, et les sportsmen amateurs ont été nombreux pour assister à la course, et parmi eux, MM. René de Knyff, Henri de Rothschild, Charron, Mathieu, Levassor fils, Schecher, E. Mors, Valton, Masson, Liégeard, Doriot, Koch, Penelle, Velghe, Vinet, H. de Talleyrand-Périgord, Huguet, sans parler de J. Beau, l'excellent photographe qui ne manque, avec son appareil, aucune réunion sportive intéressante.

Le grand vainqueur a été sans contestation M. Girardot, classé dans la 6e catégorie, qui comprenait les voitures au-dessus de 15 000 francs, autrement dit les plus chères.

Ce merveilleux chauffeur, avec son excellente voiture, a doublé tous ses concurrents. Il est arrivé premier en 2 h. 52 et il avait accompli les 72 premiers kilomètres en 1 h. 28. C'est un joli record!

Les chauffeurs ont été des plus ardents à la lutte — car cela en fut une — et le médecin accompagnant une des voitures s'écriait stupéfait: « Quels poumons, quels poumons! »

Le fait est que la commission contre la tuberculose n'a pas été instituée pour les chauffeurs qui ont pris part à la course du Catalogue, ni pour son organisateur Meyan, qui possède de bons muscles et une respiration de jeune homme de vingt-cinq ans.

La pluie, le vent, la boue ne gênent pas non plus les footballeurs. Ils sont vraiment enragés. Chaque dimanche, ils nous donnent au Parc-des-Princes des représentations intéressantes.

La galerie est de plus en plus passionnée.

L'autre jour, le « Racing Club » de France — son équipe de football est véritablement héroïque (capitaine Frantz Reichel) — engageait la partie contre *Surbiton F. C.*, une équipe d'Outre-Manche. Le terrain était plus qu'humide, partout des flaques d'eau boueuse, et un temps grisâtre et triste. Eh bien! la partie a été des plus gaies... pour les spectateurs, parmi lesquels des enfants, sportsmen en herbe, mais un peu grippés pour le moment et qui doivent avaler chaque matin des grogs chauds et de la phosphatine.

Que de plats-ventres au milieu des mares, que de plongeons! Le ballon plongeait aussi à chaque instant, et pour le prendre c'étaient de beaux bains de pieds. Les paquets d'eau jouaient un rôle important, et les Racingmen en usèrent avec habileté vis-à-vis de leurs adversaires d'Outre-Manche, littéralement aveuglés au milieu de ces combats aquatiques. De cette bataille à travers les mares, les maillots multicolores avaient tous pris une teinte jaunâtre, et quant au ballon, extrêmement glissant, il avait fini par ressembler à une otarie. Seulement, à la différence de cet animal, qu'on sait vivre avec délices dans l'eau, le ballon semblait mal à son aise au milieu des flots, et c'étaient d'étourdissants efforts pour l'en sauver plus ou moins miraculeusement, comme Moïse.

Du jeu de football on n'a rien vu, — ou pas grand'chose, — mais tout s'est terminé par une pleine eau générale, comme il est difficile de s'en figurer une. Les deux équipes roulaient l'une sur l'autre, horriblement mouillées.

J'ai appris, à la rentrée au pesage — car il y a un pesage aussi pour les footballeurs, — que le Surbiton Club l'avait emporté. Je veux bien, mais ce que j'ai constaté, c'est que les joueurs des deux clubs n'avaient plus figures de... blancs.

La toilette de ces messieurs a été longue, malgré leur activité bien connue en toutes choses.

Le fait est que la boue gardée pendant plusieurs heures est une teinture pas commode à enlever.

Le soir, les équipes de Racing Club et du Surbiton Club dinaient ensemble dans un des restaurants des boulevards. On s'est congratulé mutuellement et l'appétit a été féroce.

Parmi les toasts les plus applaudis, je signale celui « au soleil » qui n'avait pas daigné paraître un seul instant pendant la journée.

Pendant les jours gras, l'équipe de football du Racing Club va, à son tour, traverser la Manche, et tâcher de conquérir des lauriers en Angleterre.

Bonne chance au capitaine Reichel et à ses hommes; et que la traversée leur soit clémente!

MAURICE LEUDET.

Nous ne pouvons jamais goûter le repos. Au moment où nous croyons en jouir, un ennemi nous est donné pour exercer notre patience. — GOETHE.

Un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes. — CHARLES-QUINT.

LES LIVRES

Les Sept Plaies et les Sept Beautés de l'Italie contemporaine, par Ernest Tissot. *Librairie Perrin.*

Je n'aime pas beaucoup ce titre. Il me paraît subtil et grandiloquent et il ne convient guère à ce qu'on trouve dans le livre. Ce n'est, en effet, qu'à la fin et sous forme de quatrième partie que M. Tissot nous décrit les *Sept Plaies* et les *Sept Beautés*. Pourquoi sept? En souvenir sans doute des fameuses vaches de l'Égypte. Cette critique, peu importante, une fois faite, je suis fort à l'aise pour louer M. Tissot. Il parle de l'Italie en connaisseur et en poète; ses impressions sont nettes et justes. J'ai goûté un plaisir extrême à lire et à relire quelques-unes de ses pages. Sa description de Rome, notamment, est une des plus exactes et des « mieux vues » que je connaisse : il a dépeint le *Corso* et le *Pincio* avec une abondance de tons, une richesse de nuances qui donnent une sensation particulièrement agréable de lumière et de mouvement. M. Tissot a parcouru toute l'Italie et la Sicile, mais non pas en voyageur haletant et essoufflé d'une agence, en admirateur à la petite semaine. Il y a fait de longs et fructueux séjours dont tous les lecteurs ne peuvent manquer de tirer agrément et profit.

∴

Le Roman contemporain à l'Étranger, par Teodor de Wyzewa. *Librairie Perrin.*

Grâces soient rendues à M. Teodor de Wyzewa, introducteur auprès du public français des célèbres romanciers étrangers! Sans engouement, sans se faire l'homme d'un seul auteur, il nous permet de suivre et de juger les œuvres qui réussissent hors de nos frontières. Le nouveau volume qu'il publie contient de courtes et pénétrantes études sur Théodore Fontane, C.-F. Meyer, P. Mansen, W. Morris, Rudyard Kipling, Stevenson, Coupérus, Tolstoï et Dostoïewski, etc. C'est une œuvre intéressante que je me plais à signaler à nos lecteurs.

J. G.

Les Conseils de Me X...

On me demande si c'est commettre un délit d'outrage à magistrat, que de traiter publiquement un maire d' « *oiseau galeux* ».

Certes, le cas est grave et tout nouveau. Aucun auteur, ancien ou moderne, n'y a fait encore la moindre allusion.

Il y a bien, dans Pline le naturaliste, un chapitre intitulé : *De avibus Galliæ*, mais je dois à la vérité de confesser que ces mots latins signifient : *Des oiseaux de l'ancienne Gaule*, et non pas : *Des oiseaux qui ont la gale.*

Faute de documents, il faut donc raisonner sur la question.

Avoir la gale est, sans doute, un désagrément sérieux, même pour un oiseau. Tout a disparu de l'élégant plumage dont il était si fier. Plus de duvet soyeux, plus de queue, plus d'ailes bien fournies et lustrées avec soin. Quelques méchants canons dégarnis, et qu'un bec irrité épouille sans cesse, voilà tout ce qui reste d'une parure jadis si brillante. Adieu, les gentilles fauvettes et les linottes rieuses! Comme elles se moqueraient, en voyant le pauvre pelé, et s'envoleraient bien vite, dégoûtées!

Toutefois, à part ces inconvénients de pure forme, comme on dit au Palais, il faut convenir qu'au fond, la gale n'a rien de déshonorant pour un oiseau, ni de contraire à la probité, même quand il l'a prise à son voisin. S'il a perdu ses ornements physiques, il conserve intactes, du moins, sa considération et ses qualités morales. C'est peut-être encore l'oiseau rare, une âme d'élite dans un corps minable.

Et alors...?

Alors! j'estime, cependant, qu'il vaut mieux s'abstenir de pareilles expressions envers les représentants de l'autorité.

Ces messieurs sont si chatouilleux!

Et les tribunaux ont l'interprétation si large!

∴

Un paysan, madré et retors beaucoup plus qu'il n'en avait l'air, vient me voir, un jour, en cette attitude timide et embarrassée, qui est souvent, chez les gens de la campagne, une habileté merveilleuse.

Après bien des hésitations, il se décide à m'exposer son affaire.

— « Faut-il plaider? » demande-t-il, enfin.

Moi. — Je ne vous le conseille pas, mon ami. Votre procès ne me paraît pas bon. Vous le perdriez et auriez encore à en payer les frais.

Lui. — Ah! Vous m'étonnez! Je ne croyais pas qu'un avocat pût trouver jamais une cause mauvaise... Mais, dites-moi, n'en gagnez-vous pas quelquefois, de mauvais procès?

Moi. — Euh! Bien rarement. Mais cela peut arriver. Le hasard...

Lui. — Eh bien, alors, plaidez toujours. Qui sait?

Je plaidai, en effet, et, contre toute vraisemblance, mon bonhomme eut gain de cause.

Je ne l'ai plus revu, depuis. Quelle triste opinion il doit avoir de moi!

Me X...

∴

PETITE CORRESPONDANCE

V. R., Tarbes. — Le jugement qui nomme des experts, sans trancher aucune question de responsabilité, ni préjuger le fond du procès, n'est pas susceptible d'appel.

M. G., Roanne. — Quand une marque de fabrique a été régulièrement déposée, on peut poursuivre les usurpateurs devant le tribunal correctionnel, mais seulement pour des faits d'usurpation postérieurs au dépôt. Pour les autres, la juridiction civile est seule compétente.

J. D., Sisteron. — Dans une faillite, on ne peut revendiquer des effets de commerce, que s'ils ont été remis au failli avec un mandat déterminé, et s'ils se retrouvent encore dans son portefeuille au moment de la déclaration de faillite.

R. N., Douai. — Si la description de l'objet breveté est insuffisante, le brevet est nul.

S. F., Gien. — Malgré l'opinion admise en général dans le monde des chasseurs, le gibier appartient à celui qui le tue, et non à celui qui le lève et le poursuit. A moins qu'il ne soit établi que le poursuivant l'avait, déjà, mortellement blessé.

B. R., Versailles. — Le propriétaire est responsable civilement des abus commis par le concierge dans la distribution des lettres.

V. S., Béthune. — Le légataire particulier n'est pas tenu de subir les réductions que veut lui imposer le légataire universel. Ce dernier doit payer la totalité des legs, ou bien renoncer à la succession.

J. F., Cahors. — Les représentants de commerce ne peuvent pas prendre part aux élections consulaires. Ils ne sont pas négociants patentés et ne se trouvent point compris dans les catégories d'électeurs déterminées par l'art. 1er de la loi du 8 décembre 1883.

VARIÉTÉS

APPLICATIONS DE REMÈDES BIZARRES.

Contre la migraine.

Vous savez qu'il n'y a pas, ou plutôt qu'il n'y avait pas de remède contre la migraine. Cette lacune est comblée aujourd'hui et le remède est tout ce qu'il y a de plus facile.

Il s'agit tout simplement de marcher à reculons. Parfaitement. C'est excellent et infaillible. En dix minutes, c'est fait — un peu plus si le sujet est très nerveux.

Il va de soi qu'il n'est pas nécessaire de marcher sur une ligne tracée à la craie. Non. Vous vous offrez cette promenade dans une pièce quelconque un peu longue. Vous marchez lentement en plaçant sur le sol, d'abord la pointe du pied, puis le talon.

Et par-dessus le marché, outre que ça guérit la céphalalgie, ajoute l'inventeur du système, ça donne une démarche gracieuse.

Vous pouvez toujours essayer, c'est vraiment un traitement qui ne revient pas cher.

∴

Voici comment les *Annals of Hygiene*, de Philadelphie, résument une petite question d'intérêt général.

D'ordinaire, pour aller d'une marche à l'autre, on appuie sur la première la *plante du pied*, pour gagner de même la seconde et ainsi de suite. C'est là un mouvement très fatigant, parce qu'il fait porter tout le poids du corps sur certains muscles de la jambe et du pied.

Or, en montant ou en descendant un escalier, il devient indispensable d'égaliser le plus possible la répartition dudit poids du corps.

Pour cela, il suffit, en arrivant sur le palier, de poser carrément sur la première marche tout le pied (plante et talon); puis, par un mouvement lent mais délibéré, s'élancer dans les mêmes conditions vers la seconde, et ainsi de suite.

De la sorte, aucun muscle spécial n'est mis en action, et tout le poids du corps est supporté par l'ensemble des muscles, des cuisses et des jambes.

L'homme qui monte un escalier d'un pas délibéré n'est plus assurément un philosophe, ou du moins son raisonnement ne s'est jamais fixé sur une pareille matière ; mais il n'en évite pas moins à bon escient une réelle fatigue.

∴

... Voulez-vous rester toujours belle, madame?

Prenez six œufs frais, une livre de bonne malvoisie, un jeune pigeon à demi-plumé, un fromage frais de présure dont on n'ait point retiré le beurre, huit pommes d'orange. Prenez huile de tartre, trois onces ; céruse, une once. Que les choses qui peuvent se mettre en poudre y soient mises et le tout ensemble à distiller au feu lent ou au bain-marie.

Et de ce soit lavée la face et elle sera belle, subtile, tendre, gentille autant qu'il est possible.

La recette date de 1530. Elle est de Maistre André Le Fournier, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris.



Les Parisiens n'ont pas à se plaindre de nous. Nous sommes les seuls à ne pas nous mettre en grève.

RECETTES ET CONSEILS

POUR ENLEVER LA BOUE SUR LES PARAPLUIES.

Il arrive souvent que les parapluies se trouvent éclaboussés et reçoivent des taches de boue; il peut même se faire qu'on les laisse tomber dans une flaque d'eau, ils paraissent perdus. Il est préférable de ne pas toucher à ces taches de boue tant qu'elles ne sont pas sèches, car si on les frotte quand elles sont encore humides, on fait pénétrer la boue dans les fibres de l'étoffe. Il faut d'abord ouvrir le parapluie tout grand pour faire sécher la boue, on enlève ensuite la boue et on passe aux places tachées un morceau de flanelle trempée dans du thé fort ou dans de l'eau additionnée d'ammoniaque. On ne doit jamais frotter les parapluies lorsqu'ils sont mouillés, car on pourrait leur faire perdre leur forme.

∴

Tout le monde savant sait que la plupart des dentifrices sont des liquides parfumés, sans propriétés curatives. Seule, l'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique, justement qualifiée *Vaccine de la bouche*, est un véritable médicament dont l'usage quotidien guérit et conserve les dents et leur donne une blancheur éclatante.

∴

BIFTECK SAIGNANT

Voici une recette des plus simples pour cuire un bifteck saignant :

Cette méthode, pour les convalescents surtout, a été fournie par un grand médecin : Prendre une belle tranche de vrai bifteck, — pas de filet — la placer sur un feu ardent, saisir de façon à former tout de suite une croûte mince. Retourner, et laisser achever la cuisson plus doucement.

Ensuite, mettre la viande suffisamment salée entre deux assiettes bien chaudes, après l'avoir sillonnée de quelques coups de couteau. Le jus s'en échappera à flots.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solutions des problèmes parus dans le numéro du 1er Février 1900

VERS A RECONSTRUIRE :

— Mais elle boite votre fille,
Disait au père de famille
Le dix-septième prétendant.
— Oh! dit-il, d'un pied seulement.

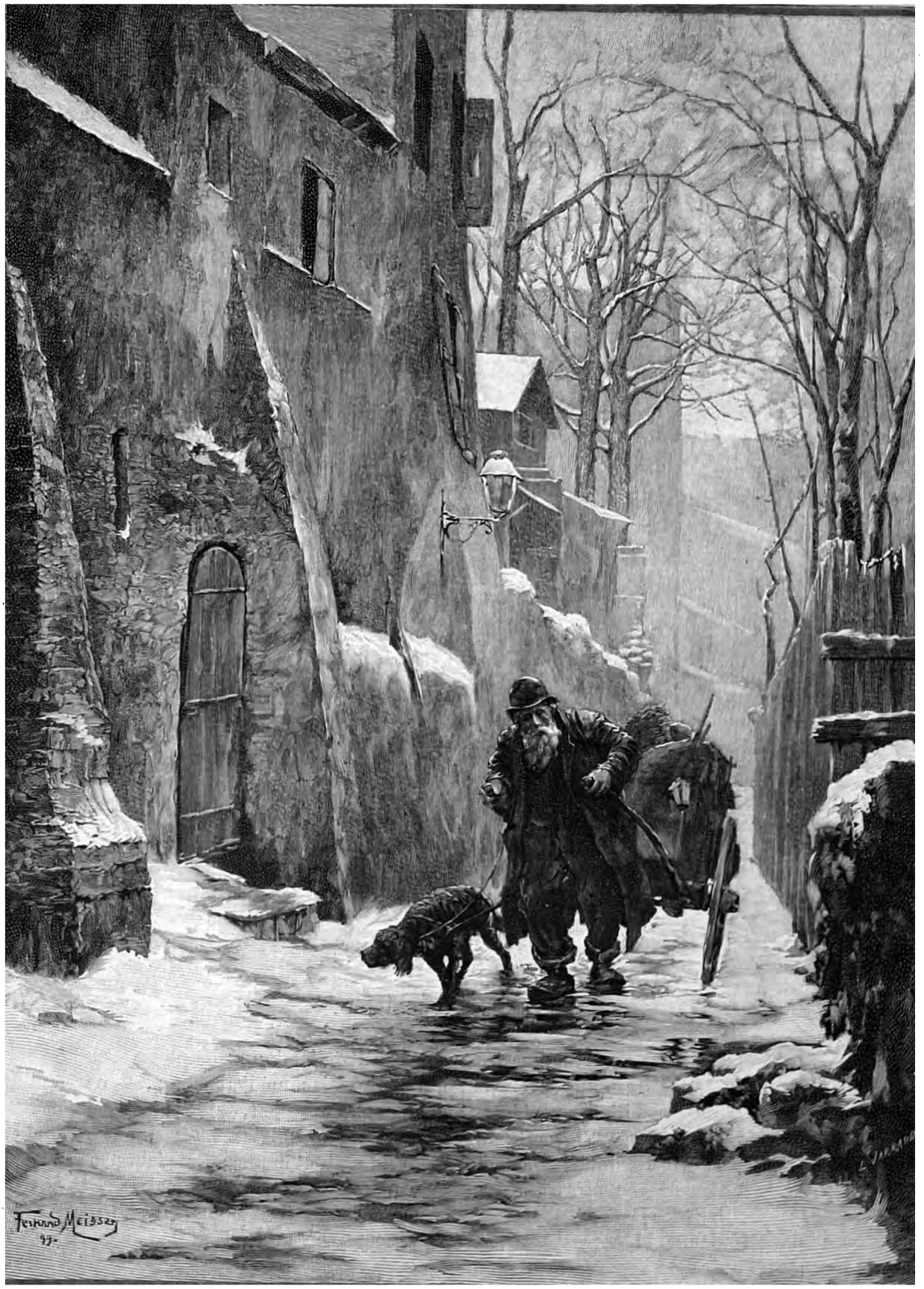
ANAGRAMME. — Ogre et Ergo.

CHARADE. — Dé-coudre.

Le Gérant : CH. GUION.

7870-99. — CORBEIL. Imprimerie ED. CRÉTÉ.

LE CHIFFONNIER



Le Chiffonnier, tableau de Fernand Meissen, gravure de L. Jarraud.

L'AIGLON

Une strophe immortelle l'a chanté, et c'est là qu'un jeune et grand poète est allé chercher le titre d'un autre chef-d'œuvre.

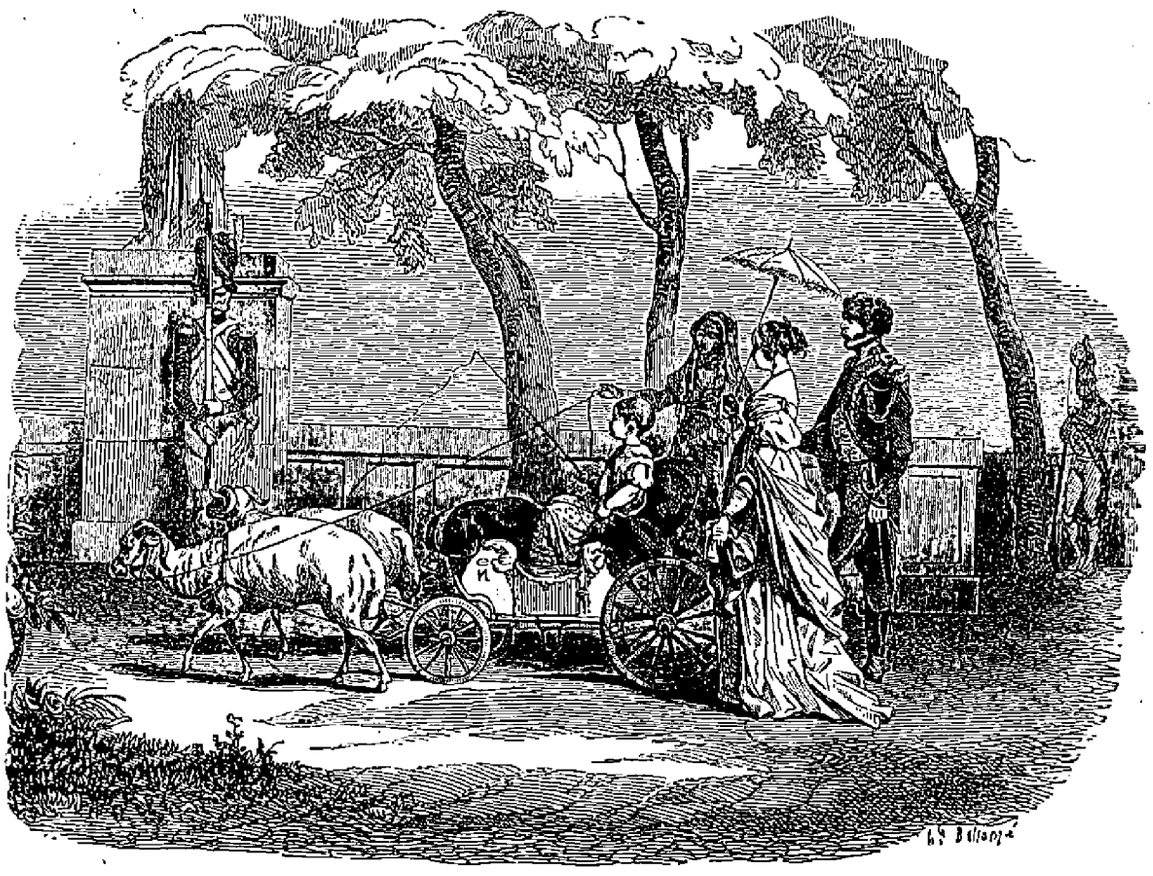
Un soir, l'aigle planait aux voûtes éternelles
Quand un grand coup de vent lui cassa les deux ailes,
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon.
Tous alors, sur son nid, fondirent plein de joie :
Chacun, selon ses dents, se partagea la proie ;
L'Angleterre prit l'Aigle et l'Autriche l'Aiglon.

C'est sous ce nom que le fils du grand empereur est désormais entré dans l'histoire. Celui que les Autrichiens avaient affublé du titre de duc de Reichstadt quand son père l'avait orgueilleusement baptisé « roi de Rome », devait, après Victor Hugo, tenter un poète de l'envergure d'Edmond Rostand. Les historiens feront bien de renoncer à écrire jamais une page définitive sur cette pâle silhouette de l'épopée napoléonienne. L'Aiglon est une figure de légende : effacée dans l'encadrement d'un livre, elle doit, au théâtre, forcément grandir.

Tout est dramatique, en effet, dans la vie de ce jeune prince, victime d'une impériale destinée. Le jour où, sous l'assaut d'une formidable coalition européenne, l'Empire croule, le sort du roi de Rome est fixé. Les Anglais emporteront l'aigle dans la cage de Sainte-Hélène ; les Autrichiens étoufferont l'aiglon dans les palais dorés de Vienne et de Schœnbrunn.

Et je me demande quels furent les plus lâches, de ceux qui firent expier par l'exil au grand empereur d'inoubliables victoires, ou de ceux qui, par crainte de l'avenir, peu à peu, sous les honneurs et dans l'enveloppement d'hypocrites tendresses, assassinèrent un enfant.

Le martyre moral du duc de Reichstadt com-



Le Roi de Rome à la promenade.

mence à l'abdication de Fontainebleau. Sa mère, qui n'a jamais aimé l'empereur, — d'irréfutables documents l'attestent, — emmène son jeune fils au pays de ses nostalgies. Là-bas, une sévère consigne est partout donnée : il ne faut pas que l'enfant se rappelle le père et promène ses regrets ou ses espérances aux fêtes de la cour. Le souvenir n'est pas encore perdu, en effet, de l'aigle qui « de clocher en clocher est venu se poser sur les tours de Notre-Dame » ; il est nécessaire d'enlever à l'aiglon toute idée de retour. Pour cela, on ne lui rognera pas les ailes ; il suffira de l'étioler en serre chaude, loin de tout ce qui pourrait lui parler du passé. D'abord, il n'y a plus de « roi de Rome » ; François II, le grand-père, fera un duché d'une ancienne sei-

gneurie et créera le duc de Reichstadt. Le titre est moins ambitieux que l'autre; et puis, il n'est plus d'origine suspecte. Peu à peu, les amis d'autrefois s'en vont; des figures étrangères les remplacent. Il n'y a plus Marchand, Soufflot, de Menneval; tous ces vieux camarades des temps glorieux ont repris le chemin de la France, car M. de Metternich se méfiait d'eux. Mais de jeunes et brillants officiers sont là, chargés d'une mission difficile. Il s'agit de faire oublier au duc de Reichstadt la patrie perdue.

Puisqu'il est jeune et beau, « qu'il monte bien à cheval et avec beaucoup de grâce », on lui fera une vie de plaisir. On ne veut plus de mélancolie dans ce regard doux mais parfois rêveur. Que Napoléon disparaisse pour faire place au descendant des Habsburg !



Le duc de Reichstadt.

C'est ainsi que se prolongea jusqu'au 12 août 1832 le martyre savamment et perfidement organisé. Le duc de Reichstadt meurt avant d'avoir vingt-deux ans, dans la chambre même, à Schœnbrunn, où avait dormi son père triomphant. Il meurt d'un mal resté mystérieux, et c'est ici que la légende a pris la place de l'histoire. Les actes officiels parlent d'une cruelle phtisie; les documents secrets indiquent une autre cause. On y voit passer une vision de femme jeune et belle qui, à la dernière heure, bercera son agonie.

Qu'importe, après tout, la nature du mal qui fauche cette frêle tige poussée au grand chêne impérial ! Il me semble que l'histoire du roi de Rome perdrait de sa touchante poésie si jamais nous savions toute la vérité.

Ch. FORMENTIN.

UN ORCHESTRE AUTOMATE

Voici qui va faire sensation parmi les merveilles de l'Exposition prochaine. Il s'agit d'un orchestre automate composé de onze figures de femmes construites avec une perfection telle qu'elles donnent, à quelques pas de distance et à la faveur d'une lumière artificielle, l'illusion de la réalité. Ces étonnantes poupées, richement habillées de satin blanc et étincelantes de perles et de diamants, se lèvent, s'assoient, marchent, sourient, et jouent, sur toutes sortes d'instruments, des morceaux d'ensemble et des soli les plus difficiles avec une virtuosité étourdissante et une précision impeccable. Le secret de ce spectacle, qui touche à l'invraisemblable, fut livré à un rédacteur du *Strand Magazine*, par l'inventeur-propriétaire de l'orchestre automate, le docteur Bruce Miller, qui est l'âme et le cerveau de ce bizarre personnel. M. Miller, assis derrière une espèce de console qui communique avec un orgue monumental, dirige ses concerts, et à l'aide d'un mécanisme qu'il a montré et expliqué à son interviewer, il fait passer son art de musicien consommé dans les doigts de ses artistes en papier mâché.

Voici en quels termes le rédacteur du *Strand Magazine* raconte son impression :

« Conduit par les sons d'une demi-douzaine d'instruments à cordes, j'entrai l'autre matin dans une maison de Charing-Cross où j'allais assister, à ce qu'on m'avait affirmé, à un des spectacles les plus intéressants du monde. Je fus tout de suite agréablement impressionné par la vue de onze jeunes femmes plus ravissantes les unes que les autres. Sous des boucles brunes, blondes et rousses, des yeux bleus, noirs, gris et verts me dévisageaient curieusement — et hardiment, observai-je en moi-même. J'admirais leur beauté si diverse, pendant qu'un monsieur, assis devant un orgue, plaquait les derniers accords d'un prélude rêveur. Alors, une de ces demoiselles se leva d'un bond, s'inclina en souriant, puis, me tourna le dos et leva son bâton : c'était le chef d'orchestre. Les dix paires d'yeux qui jusque-là n'avaient pas cessé de me fixer, se tournèrent immédiatement vers leur compagne et le concert commença. On joua la *Patrouille américaine* avec une maëstria merveilleuse. Puis le chef d'orchestre se tourna de nouveau vers moi, s'inclina en souriant et reprit sa place.

« Le monsieur assis devant l'orgue annonça ensuite que « Miss Blow allait avoir l'honneur de

« se faire entendre dans un solo de clarinette », et aussitôt une belle brune s'avança en sautillant un peu. « Des chaussures trop petites », pensais-je. L'art parfait avec lequel elle exécuta un des plus beaux soli que j'eusse jamais entendus, *Passe-temps sur le Mississipi*, me fit oublier ce détail et j'applaudissais ferme, en souriant à la jolie artiste ; mais un regard glacial de la dame m'intimida et me rendit plus réservé. — D'autres numéros suivirent, plus brillants les uns que les autres. Charmé de tant de talent uni à tant de beauté, j'allais auprès de l'impresario pour le complimenter. « Étonnantes, n'est-ce pas? me « dit-il. Et jamais de querelle entre elles, jamais « de caprices ni de coups de tête! Elles ne m'ont « même jamais demandé d'augmentation! » Et le docteur Miller riait au milieu de sa troupe impassible. C'est alors seulement que je m'aperçus de l'erreur dont je fus le jouet : ces charmantes musiciennes étaient des automates mus par leur créateur. »

M. Miller est un médecin de Chicago qui dès son enfance était un amateur passionné de musique. Son père lui fit faire ses études de médecine, mais le jeune homme, attiré par sa vocation, quitta ses malades et se voua tout entier à la musique et à l'invention. Sa première expérience eut pour résultat un groupe grotesque de huit figures qui chantaient et jouaient ; la seconde est son merveilleux orchestre automatique dont le mécanisme est le plus perfectionné que l'on ait vu jusqu'ici. Les onze figures qui le composent ont coûté à leur constructeur dix années de travail et toute une fortune. — L'instrument opérateur est une sorte de console munie de claviers et de pédales d'où le docteur Miller dirige tous les mouvements des poupées reliées à la console par des tubes pneumatiques. Les figures sont en papier mâché que l'inventeur a préféré à la cire, dont l'effet est moins naturel ; le docteur Miller les a habillées et peintes lui-même. Par une ouverture pratiquée dans la tête des poupées, sous les gracieuses coiffures, et par une autre dans le dos, on peut admirer les innombrables soufflets minuscules, les ressorts merveilleux, les mille et une inventions ingénieuses qui font d'une poupée en papier mâché une artiste inspirée.

Pour ce mécanisme formidable, il n'a pas fallu au constructeur moins de 2500 mètres de tuyaux de caoutchouc additionnés de nombreux tubes de cuivre et d'étain, de 3000 soufflets et de 6500 soupapes. Le plus remarquable dans l'orchestre automate est que les figures non seulement marchent et remuent la tête et les yeux, mais avec leurs doigts flexibles elles jouent les notes qu'il faut sur leurs divers instruments et ont, par l'exécution précise et nuancée des morceaux, un air étonnant de réalité.

L'excellence de l'exécution d'une œuvre dépend, naturellement, du talent de l'opérateur qui dirige, et de son habileté. S'il a du génie, ses poupées seront animées du souffle divin. Et plus qu'aucun autre chef d'orchestre au monde, il a besoin d'avoir du génie pour conduire sa troupe extraordinaire. Il faut être un musicien consommé doué d'une mémoire prodigieuse pour manier sans erreur les tubes sans nombre dont chacun correspond à un mouvement spécial. Le docteur Miller joue à la fois sur le clavier avec ses mains, sur vingt-six pédales avec ses pieds, pendant qu'il promène ses lèvres sur un harmonica fixé à sa bouche par des fils de fer et qui communique avec les figures par des tuyaux de caoutchouc. Chacun des tubes de l'harmonica produit deux sons par le simple fait de l'aspiration et de la respiration. Le docteur Miller, qui est le champion des joueurs d'harmonica aux États-Unis, accomplit ces tours de force avec une aisance et une agilité inouïes. Et c'est un spectacle peu ordinaire que de le voir travailler devant son instrument autour duquel gisent des écheveaux, des paquets de tuyaux, comme autant de serpents charmés par la musique.

L'orchestre automate occupe un espace de 25 pieds de long, 12 pieds de large et 12 pieds et demi de haut ; il pèse environ 7500 kilogrammes. Questionné sur la force motrice, le docteur Miller montra six réservoirs qui contiennent à peu près 1300 kilogrammes d'eau. « C'est préférable au plomb comme poids, expliquait-il. Lorsque je les transporte, je les vide, ce qui n'est pas un petit avantage, étant donné que j'ai eu à payer pour quinze tonnes de bagages à mon voyage d'Amérique à Londres. — Encore quelques perfectionnements à mon orchestre, comme l'addition d'un piano, d'une harpe et d'une mandoline ; des costumes neufs splendides que je suis en train de dessiner, et nous serons prêts à figurer à l'Exposition de Paris. »

Et je songe que nos grands concerts Colonne et Chevillard feront peut-être bien de prendre garde. Malgré leur admirable discipline et leur impeccable orchestre, ces musiciens automates risquent de devenir pour eux une concurrence et un danger !

THÉRÈSE MANDEL.

DEVANT LE FEU

RÊVERIE

La chambre est blafarde et froide. La lumière de décembre s'arrête, livide, à la croisée, sans force pour traverser les rideaux d'étamine. Un rayon mourant se traîne sur le sol, effleure les objets sans les éclairer. Tout reste atone, engourdi, mélancolique d'hiver et de solitude... Vite, allume le feu pour réchauffer tes membres transis, et réjouir tes yeux et ton cœur.

Déjà le flamboiement monte, s'étend, remplit l'âtre. Les choses tristes s'animent sous de fauves reflets. Une gaieté parcourt la pièce. Le feu crépite, babille,

chante... Oh! l'aimable compagnon!... Et dans l'enchantement des lueurs dansantes, rêveur silencieux, tu vois passer ta vie en de fantasques symboles...

D'abord, la triomphante et claire flambée de l'enfance et de la jeunesse, ambitieuse, tumultueuse, menaçant de tout envahir, secouant follement des étincelles brillantes qui s'envolent comme des rêves, jusqu'au ciel, à moins qu'elles ne s'éteignent piteusement, dans quelque coude de la cheminée, tapissé de suie...

Mais déjà se calme le glorieux embrasement. L'éblouissante flamme d'or et de pourpre se raccourcit, bleuâtre, presque diaphane, moins lumineuse et plus ardente; elle travaille sans bruit, minant les grosses souches. C'est le moment où la tiédeur se répand agréablement dans l'air, le moment où le feu exerce pleinement ses fonctions réconfortantes. Ne correspond-il pas à cette période de la maturité, où tu développes et mets en œuvre ce qu'il y a en toi de bon ou de néfaste?

Mais les tisons rongés brusquement se disjoignent. C'est le premier avertissement : adieu, joie de la flamme!... Une chaleur se dégage encore de l'amas de braise incandescente; parfois il en surgit un mince jet lumineux, fugitif comme le souvenir ou le regret... A leur tour, les charbons ardents s'obscurcissent, quelques points rouges persistent encore dans le noir et le gris grandissants. L'un après l'autre, ils s'éteignent comme des yeux qui se ferment... Il ne reste plus que des tronçons fumeux et des cendres bientôt froides, dans le foyer assombri.

En sera-t-il ainsi de toi qui médites, dans la mélancolie de solitude et d'hiver?... Une effervescence passagère... puis le silence et l'ombre?... Mais le feu a réchauffé, égayé, vivifié. Jusqu'au bout, il s'est montré généreux et bienfaisant... Feras-tu comme lui?... Essaie!...

MATHILDE ALANIC.

LE CHIFFONNIER

Aube d'hiver, à Montmartre. Sous le brouillard
Chemine le vieux chiffonnier dont le pas sonne
Sur le sol gelé. La rue est vide. Personne,
Que la voiture, le chien maigre et le vieillard.

Le vieillard chante. Dès le matin indistinct
Il a fouillé les tas d'ordures et, sans leurre,
La récolte est plus forte et l'aubaine meilleure
Que chaque jour. Le vieux sourit à son butin,

La vie, âpre aux déshérités, lui fut méchante.
Pas le sou. Plus de femme et d'enfants. Mais il chante,
Car la voiture est lourde et le gain sera bon.

Et le vieux chien à l'existence tourmentée,
Aux yeux tristes, au rude poil de vagabond,
Par aventure aura ce soir double pâtée!

ERNEST BEAUGUITTE.

L'âme n'a pas de secret que la conduite ne révèle. — Mme SWETCHINE.

Parlez peu de vous-même; parler de soi est une chose aussi difficile que de marcher sur la corde. — S. FRANÇOIS de SALES.

LE TUNNEL DU SIMPLON

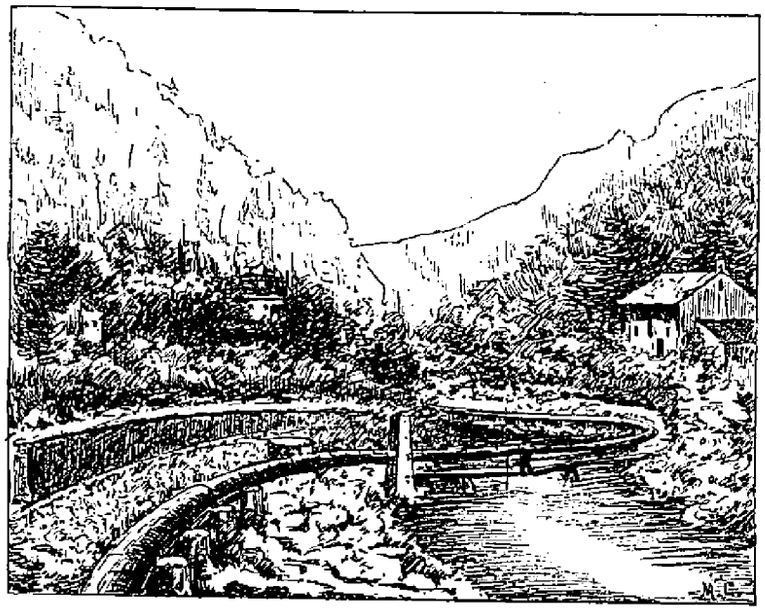
Il y a une quarantaine d'années, l'idée de tracer un tunnel à travers le Simplon eût paru chimérique à l'ingénieur le plus audacieux, et l'expérience faite au mont Cenis n'était pas, il faut en convenir, de nature à encourager des entrepreneurs à se lancer dans une spéculation aussi aventureuse. S'il avait fallu d'énormes dépenses de temps, de capitaux et de travail pour tracer un passage de 12 kilomètres à travers des obstacles qui, suivant les premières prévisions, ne devaient présenter aucune difficulté exceptionnelle, à combien de mécomptes, à combien de déceptions ne devait-on pas s'attendre en essayant de creuser une voie de bien près de 20 kilomètres dans les flancs d'une montagne où, d'après des calculs qui paraissaient justifiés par les données de la science, les ouvriers devaient se trouver aux prises avec des impossibilités matérielles dont l'organisme humain ne pourrait pas triompher.

Loin d'atténuer ces appréhensions, l'éclatant succès obtenu par les ingénieurs qui s'étaient chargés de percer le Saint-Gothard les avait plutôt aggravées. Au moment où les deux équipes de mineurs qui s'étaient mises à l'œuvre à chacune des extrémités du tunnel avaient fait sauter la dernière cloison de granit qui les séparait encore, la température atteignait 32° au centre de la montagne, et cette chaleur paralysait les forces des ouvriers en même temps qu'elle devenait dangereuse pour leur santé. En tenant compte de la différence d'altitude des deux tunnels au-dessus du niveau de la mer et de la hauteur de la masse de rochers qui se trouve au-dessus de chacun d'eux, un calcul dont il nous suffira de faire connaître le résultat nous apprend que si la température atteignait 32° au Saint-Gothard, elle s'élèverait à 42° à l'intérieur du Simplon. Si une chaleur de 32° était à peu près intolérable pour les hommes et mettait hors de service les chevaux, avec quelles difficultés les ingénieurs ne seraient-ils pas aux prises, lorsque le thermomètre marquera 10 degrés de plus. Cette chaleur, qui serait déjà excessive à l'air libre, deviendrait mortelle dans une galerie souterraine ouverte d'un seul côté, à l'autre extrémité de laquelle s'accumuleraient de plus en plus, à mesure qu'avanceraient les travaux, les gaz malsains et les fumées que dégagent les

substances explosibles employées pour faire sauter les rochers.

Grâce aux puissants moyens d'action dont l'industrie moderne dispose, le principal obstacle que présente le percement d'un tunnel ne provient pas de la dureté des roches, mais de la difficulté d'établir un système efficace de ventilation.

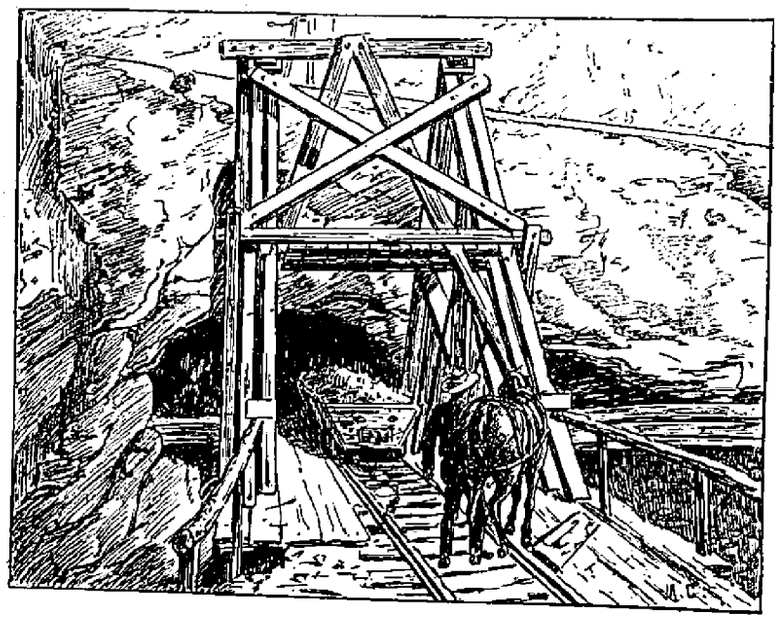
M. Brandt, qui avait fait ses preuves au Saint-Gothard avant de se charger de la direction des travaux du Simplon, paraît avoir heureusement résolu le problème en creusant deux tunnels parallèles reliés de distance en distance par des couloirs qui permettent d'établir un circuit d'aération.



Vue du Simplon.

Le savant ingénieur se flatte d'avoir mis en lumière cette vérité, assez paradoxale en apparence, que le moyen le plus facile, le plus prompt et le plus économique de percer un tunnel, c'est d'en percer deux.

Trois machines à vapeur représentant ensemble une force de trois cents chevaux mettent en action les puissants appareils de transmission hydraulique qui font pénétrer la pointe du burin à l'intérieur des roches les plus dures.



Entrée du tunnel.

Il faut de trois à cinq heures pour pratiquer dans les roches et les granits qui se rencontrent le plus fréquemment dans les Alpes, dix ouvertures de 10 centimètres de diamètre et de 2 mètres de profondeur. Huit de ces ouvertures, groupées deux par deux aux quatre angles de la surface à attaquer, sont tracées dans une direction perpendiculaire à cette surface, tandis que les deux autres sont creusées dans une direction oblique de façon à se rencontrer à leur extrémité.

Lorsque les ouvertures ont atteint la profondeur requise, chacune d'elles reçoit une charge de 10 kilogrammes de gélatine explosible; les machines, qui roulent sur des rails, sont éloignées à une distance suffisante; les mineurs mettent le feu aux fusées qui provoqueront les explosions et vont en toute hâte se mettre à l'abri. Les travaux d'excavation avancent de 5 à 7 mètres par vingt-quatre heures, et si aucun obstacle imprévu ne vient les interrompre, il est à peu près certain qu'ils seront achevés le 13 mai 1904, date prévue par le contrat. Le prix stipulé par les entrepreneurs pour l'exécution complète du tunnel est de 70 millions de francs, mais cette somme sera augmentée ou diminuée d'une somme de 5000 francs par jour d'avance ou de retard, suivant que les travaux auront été achevés avant ou après l'expiration du délai convenu.

Dans un article qui vient de paraître dans le *Cassier's Magazine*, M. Axel Larsen nous fait connaître les rêves du savant ingénieur du Simplon. M. Brandt se flattait de réaliser une énorme économie en remplaçant la gélatine par l'air liquide. Suivant les devis de l'entreprise, les explosifs à base de gélatine ou de nitroglycérine

qui devront être employés à l'exécution des travaux coûteraient 5 millions de francs, tandis que, grâce aux chutes d'eau qui existent dans les Alpes, l'air liquide pourrait être fabriqué à très bas prix. En même temps qu'un explosif puissant et à bon marché ferait éclater les roches, un canon monstre de 100 mètres de longueur à air comprimé sous une pression de 100 atmosphères lancerait sur la brèche, au moment même où elle commencerait à s'ouvrir, un formidable projectile liquide de 4000 litres d'eau.

Pour donner à ce bombardement d'un nouveau genre toute son efficacité, il faudrait que le coup de canon partît à l'instant précis où les dix cartouches d'air comprimé disposées comme les dix charges de gélatine dont nous avons parlé plus haut éclateraient à l'intérieur du rocher, et cette simultanéité de détonation serait assez facile à obtenir au moyen d'un appareil électrique. Malheureusement l'air liquide est un explosif de date trop récente pour avoir eu le temps de s'apprivoiser. Il n'est pas encore assez maniable et il éclate trop facilement au contact de tout appareil d'éclairage dont la flamme n'est pas protégée par une toile métallique ou un verre, pour qu'il soit possible de l'employer sans s'exposer à de graves accidents. Les entrepreneurs du Simplon ont été obligés, pour le moment du moins, de renoncer aux cartouches d'air liquide accompagnées d'un bombardement à l'eau claire, mais les inventeurs se sont mis à l'œuvre et combien de fois les événements n'ont-ils pas prouvé que, dans le domaine de la science, le roman de la veille ne tarde pas à devenir la réalité du lendemain!

G. LABADIE-LAGRAVE.

La Dispersion des Mollusques par les Oiseaux et les Insectes

La nature, en fixant les plantes au sol par leurs racines, semble leur avoir interdit le moyen de se disperser au loin. Et cependant la terre est couverte de plantes dont les semences, munies d'organes spéciaux, ont été apportées par le vent, par les eaux ou par les oiseaux.

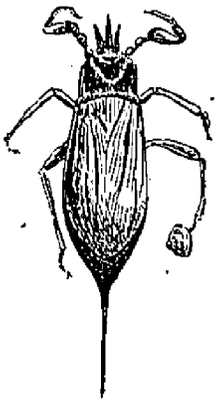


Fig. 1.

Les mollusques, eux, semblent destinés à demeurer constamment aux lieux qui les ont vus naître, et pourtant leur distribution géographique et leur apparition dans des localités où on ne les avait jamais aperçus auparavant prouvent nécessairement l'existence de moyens de dispersion.

Longtemps, les naturalistes ont nié cette possibilité du transport à distance des mollusques, lesquels, disaient-ils, ne pouvaient vivre longtemps hors de l'eau. C'était là une erreur qui tenait à l'absence d'expériences directes.

M. le professeur Thomas a conservé dans un vase ouvert et sans eau, placé sur la table d'un laboratoire où le soleil donnait plusieurs heures par jour, des Limnées (*L. Truncatula*). Cinquante pour cent de ces mollusques étaient encore vivants après trente-six jours et beaucoup résistèrent jusqu'à six semaines. M. Christy a constaté qu'une Paludine vivipare, sortie par accident d'un aquarium, et qui était restée trois semaines hors de l'eau, y fut réintégrée avec ses semblables et ne parut avoir éprouvé aucun mal de ce séjour.

Une moule d'eau douce, expédiée enveloppée dans du papier, de Cochinchine en Angleterre, y arriva après quatre cent quatre-vingt-dix-huit jours et fut placée dans un aquarium où elle reprit sa vie habituelle.

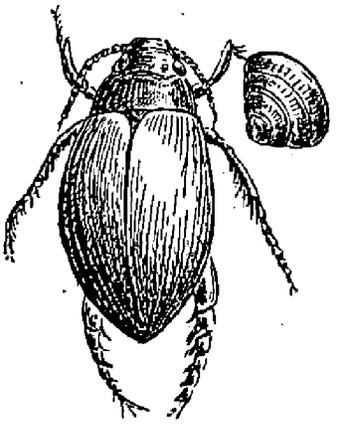


Fig. 2.

Cette résistance à la mort, commune à un grand nombre d'espèces, favorise très certainement le transport des mollusques à longue distance.

Nous ne nous occuperons, pour cette fois, que des mollusques bivalves d'eau douce. On se rappelle la fable *Le Rat et l'Huître*. La petite scène, si bien racontée par l'ingénieux fabuliste, se reproduit souvent dans la nature.

Les mollusques, en rapprochant leurs valves, serrent assez fortement l'objet qu'on a introduit entre ces sortes de mâchoires, pour pouvoir être emportés avec lui.

Les gens de la campagne, qui font des écumoires avec les coquilles des moules d'eau douce (*Anodonta cygnæa*), se procurent ces mollusques à l'aide d'un bâton pointu qu'ils introduisent dans l'entrebâillement des valves. Comme dans la fable, la moule se referme vivement et enserre le bâton. A ce moment, le pêcheur le relève et ramène la moule. C'est véritablement la pêche des moules.

M. Kew, savant anglais à qui nous empruntons une partie des détails qui vont suivre, a fait des expériences directes sur des *Anodonta* qu'il recueillait ainsi avec un petit bout de bois. Il a pu laisser une Anodonte suspendue hors de l'eau pendant cinquante-une heures. Quand elle fut remise dans l'eau, elle se détacha (1).



Fig. 3.

Ce mode de pêcher les moules est fort ancien, car sir Robert Redding, en 1688, raconte que les pauvres du nord de l'Islande pêchaient les huîtres perlières, les uns avec leur orteil, les autres avec des sortes de pinces de bois.

Bien souvent, des oiseaux, en pataugeant dans les marais ou sur le bord des rivières et étangs, ont mis la patte sur des mollusques qui se sont vengés de ce sans-gêne en refermant vivement leur coquille et en s'attachant ainsi à l'intrus, qui les transportait vers d'autres rivages.

Dans l'État de Virginie, on prétend qu'il est impossible d'élever des canards, à cause des *Unio* qui saisissent les pattes des jeunes canetons à marée basse et les retiennent jusqu'à la marée montante où ils périssent, n'ayant pas la force d'enlever le mollusque.

M. Standen, qui s'est beaucoup occupé de la question qui nous occupe, rappelle une observation qu'il a faite étant enfant. Son grand-père possédait une bande de canards que l'on menait chaque jour sur un étang situé à quelque distance de la ferme. Un jour on s'aperçut, au retour, qu'un canard manquait à l'appel. On alla à sa recherche et on le trouva revenant péniblement en traînant à la patte une grosse Anodonte, qui ne voulait pas le lâcher.

Un de nos amis, malacologiste distingué, M. Bizet, de Bray-lès-Mareuil, près Abbeville, nous a raconté à ce sujet que plusieurs fois, pendant les mois d'hiver, il avait recueilli, tantôt sur l'herbe, tantôt dans les eaux des marais, des exemplaires encore vivants et en plus ou moins grand nombre de la moule commune. Or, cette moule, étant exclusivement marine, ne pouvait être apportée là que par l'homme ou par des causes accidentelles.

Un matin, sans y penser le moins du monde, il eut la bonne fortune de tuer un canard pilet (*Anas acuta* Linné), en picard : Woigne à longue queue. Deux moules de l'espèce ci-dessus étaient transportées par ce palmipède, au moyen de leur byssus entremêlé dans la patte gauche de l'oiseau.

Une autre fois, il observa un héron-butor qui s'envolait avec, à la patte, un mollusque qui se détacha tout à coup et se trouva être une moule des rivières.

Les cas de dissémination par les insectes sont plus rares, plus difficiles à observer, mais ils n'en sont que plus curieux pour cela.

M. Kew cite cinq exemples de Nèpes, larges coléoptères bien connus, aux pattes desquelles on trouva des *Sphærium* ou des *Pisidium*, petites coquilles d'eau douce (fig. 1). Des exemples semblables ont été rapportés par Darwin à l'occasion d'un Dytique, gros coléoptère aquatique, qui transportait aussi, cramponné à l'une de ses pattes, un *Sphærium corneum* (fig. 2). Le Dytique fut placé dans un aquarium où il conserva cinq jours son commensal. Au bout de ce temps, il se détacha et alla chercher fortune au fond de l'aquarium.

Quelquefois, les petits mollusques s'attachent aux antennes des insectes ou des crustacés ; on a vu, dans un aquarium, une crevette se promener en portant un *Pisidium* fortement accroché à ses antennes.

Quand M. Kew a présenté à la Société entomologique le spécimen de Dytique avec, à la patte, un *Sphærium corneum*, on lui objecta que le poids de ce bivalve devait empêcher l'insecte de

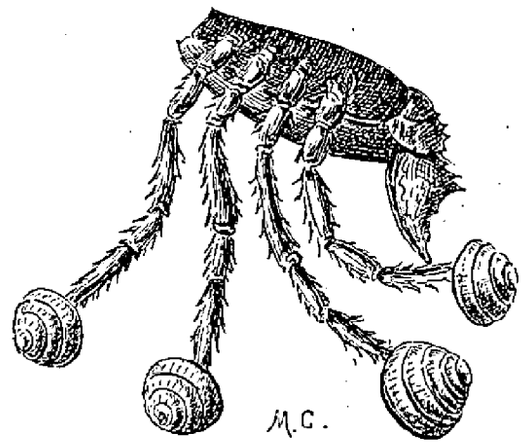


Fig. 4.

s'envoler. M. Darwin répondit qu'une coquille si légère n'était pas pour embarrasser un coléoptère aussi robuste qu'un Dytique. D'ailleurs, ce qui détruit toute hésitation, c'est que plusieurs captures *au vol* ont été faites d'insectes portant aux pattes des coquilles, quelquefois deux.

Des faits que nous venons de rapporter, il y résulte que la distribution locale des bivalves peut être influencée dans une certaine mesure par les insectes aquatiques. Un vent violent peut aussi

(1) Kew, *Dispersal of shells*, London.

entraîner des insectes portant des mollusques et disséminer très loin des espèces intéressantes.

Les grenouilles, crapauds, salamandres, etc., sont encore assez souvent capturés avec des mollusques attachés à leurs pattes (fig. 3). On a vu des salamandres avec deux bivalves et des crapauds avec six bivalves.

Il est bien évident que ces amphibies ne peuvent transporter bien loin les bivalves qui s'attachent à eux. Bien que les salamandres aient la possibilité de changer de cours d'eau en rampant dans l'herbe humide des marais, que les grenouilles et les crapauds puissent parcourir un certain espace et franchir des obstacles peu importants, il n'en est pas moins vrai que leurs pérégrinations seront toujours très limitées et se borneront à passer d'un étang dans un autre.

D'autres animaux peuvent accidentellement se trouver pris entre les valves des mollusques. M. Todd rapporte le cas d'une tortue qui promena longtemps un *Unio* attaché à sa mâchoire. M. le professeur Girard a trouvé, dans Seine-et-Marne, des écrevisses dont les pattes étaient garnies de *Cyclas fontinalis*. Quelquefois, les huit pattes ambulatoires portaient des coquilles ; on aurait dit que ces crustacés avaient des sabots (fig. 4). Le professeur Rossmœssler signale en outre que des *Dreissena polymorpha* s'attachent souvent par le byssus à la queue des écrevisses.

Il y a là une série d'études assez minutieuses mais intéressantes à faire et dont les résultats peuvent jeter un jour lumineux sur cette question encore bien obscure et peu connue de la dispersion des mollusques.

V. BRANDICOURT.

SAGESSE D'UN JUGE

CONTE DE HEBEL

On ne commet pas en Orient que des injustices. Nous n'en voulons pour preuve que le fait suivant qui s'est passé dans ce lointain pays.

Un homme riche avait perdu par mégarde une importante somme d'argent cousue dans un sac de toile.

Il fit répandre le bruit de cette perte et offrit, comme cela se pratique d'habitude, une récompense à celui qui trouverait le sac et serait assez honnête pour le rendre. Cette récompense était de 100 thalers.

Bientôt se présenta à lui un homme de bien qui lui dit : « J'ai trouvé ton argent. Tout est donc pour le mieux ! Reprends ce qui t'appartient. »

Il parla ainsi et son clair regard exprimait la droiture de son cœur et la satisfaction de sa conscience. Et véritablement cela était bien !

L'autre aussi avait un visage joyeux, mais seulement parce qu'il avait retrouvé l'argent qu'il croyait perdu.

Quant à sa loyauté, on va en juger.

Il comptait donc son argent et, tout en se livrant à cette opération, il réfléchissait rapidement au meilleur moyen à employer pour frustrer l'honnête homme de la récompense promise.

« Mon cher ami, lui dit-il tout à coup, j'avais cousu dans ce sac 800 thalers et je n'en trouve que 700. Vous avez sans doute défait une couture et pris vos 100 thalers de récompense. Je vous donne parfaitement raison et je reste votre obligé. »

Voilà qui n'était pas bien !

Mais l'histoire ne se termine pas là, car il faut que l'honnêteté finisse toujours par triompher et que l'iniquité retombe sur son auteur.

L'honnête homme, qui se souciait moins des 100 thalers que de son irréprochable droiture méconnue, assura qu'il avait trouvé le sac tel qu'il venait de l'apporter et qu'il l'avait apporté tel qu'il l'avait trouvé.

Finalement, ils allèrent tous deux devant le juge.

Là, ils renouvelèrent et maintinrent leurs affirmations, à savoir : l'un qu'il avait cousu 800 thalers dans le sac et l'autre qu'il n'avait rien soustrait de sa trouvaille et n'avait même pas ouvert ledit sac.

Le cas était difficile.

Mais on aurait dit que le juge prudent et sage voyait, avant d'en avoir la preuve formelle, la droiture de l'un et la mauvaise pensée de l'autre.

Il se fit donner par chacun d'eux une confirmation définitive et solennelle de son assertion et rendit l'arrêt suivant :

« Attendu que l'un des plaignants a perdu 800 thalers et que l'autre n'a trouvé qu'un sac en contenant 700, il est clair que l'argent trouvé par le second n'est pas celui du premier.

« Toi, honnête homme, reprends l'argent que tu as trouvé et conserve-le précieusement jusqu'à ce que celui qui a perdu 700 thalers vienne te le réclamer.

« Quant à toi, ajouta-t-il, en s'adressant à l'autre, je ne puis que te conseiller de prendre patience jusqu'à ce que celui qui a trouvé tes 800 thalers se fasse connaître. »

Ainsi parla le juge et fut entendue la cause.

(Traduit de l'allemand.)

L'AVENUE ALEXANDRE III

Lorsqu'elle sera nivelée, macadamisée, et lorsque les parterres à la française destinés à la parer auront été dessinés et plantés, la nouvelle avenue Alexandre III aura vraiment grand air. Pour le moment elle est encore encombrée de matériaux de tous genres, mais suffisamment ouverte cependant pour qu'on en puisse préjuger l'effet définitif.

Le promeneur qui s'arrête près des derniers vestiges du palais de l'Industrie qui va disparaître, et qui parcourt du regard l'espace découvert par la trouée géante pratiquée sur le flanc des Champs-Élysées, aperçoit tout d'abord les deux palais qui se dressent en bordure, le grand à droite, le petit à gauche.

Conçu dans le style Louis XIV; édifié par trois architectes de talent, M. Deglane pour la façade principale, M. Louvet pour la partie médiane, M. Thomas pour le pavillon postérieur ; le grand palais, au péristyle orné de colonnes cannelées et fleuronnées, donne une suffisante impression de grandeur, et c'est à notre époque une qualité trop peu commune pour que nous ne la signalions pas.

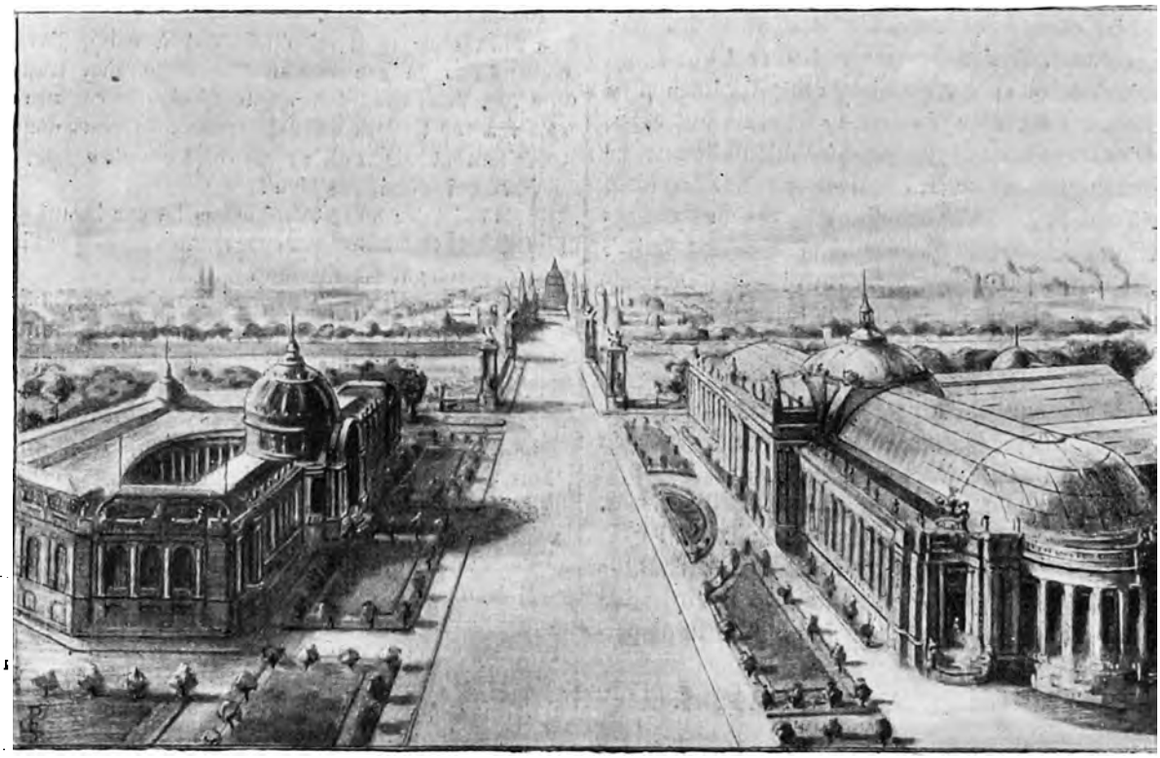
Pourtant quelques défauts essentiels en altèrent l'harmonie générale. Obligés de compter, non seulement avec les difficultés de l'emplacement irrégulier, mais encore avec les diversités d'affectation de l'édifice, les architectes ont dû surmonter le fronton de charpentes en fer, d'un dôme, de verrières, aménagés selon les besoins modernes et qui pèsent de leurs profils massifs sur la façade. Celle-ci, chargée de groupes, de statues et de vases décoratifs, paraît alourdir par une ornementation trop riche.

C'est bien un palais cependant, un palais somptueux même, pour lequel les créateurs se sont malheureusement laissé entraîner à des recherches de décorations incompatibles avec le peu de temps qui leur était réservé. Pour une construction d'art de longs délais sont nécessaires, non seulement à l'étude préparatoire du plan, au choix des éléments décoratifs, mais encore et surtout à leur exécution. Les sculpteurs ont été pressés, bousculés, mis d'office à la porte des charpentes qui les préservaient des intempéries, et ils se sont trouvés dans l'obligation d'abandonner certains morceaux avant leur complet achèvement. D'autres, moins soucieux de perfection, ont profité de la hâte qui leur était imposée et se sont contentés de faire vite sans songer à faire bien.

De là l'insuffisance des détails, les rendus inachevés, les têtes banales, les draperies sans caractère, qui s'accordent mal avec la grande ordonnance de la colonnade.

Le petit palais, appelé familièrement palais Girault, du nom de son architecte, est plus sobre que son vis-à-vis, moins décoré, moins surchargé de statues et d'ornements ; il se rapproche davantage de la simplicité des anciens édifices.

Sa façade se compose de colonnes ioniques engagées, qui servent de cadres aux hautes fenêtres, et cette disposition la fait tout d'abord paraître un peu plate lorsqu'on la compare à la façade d'esthétique contraire qui lui fait face. Cette simplicité voulue, si rapprochée de la débauche des ornementations luxueuses, forme une dissonance pour l'œil qui cherche en vain l'accord entre les deux palais. Ils ne sont pas de la même famille et se font tort réciproquement.



La nouvelle avenue terminée.

Moins volumineux que l'énorme vitrage du grand palais, le toit du petit palais est plus complètement caché par une élégante balustrade de pierre. Un dôme central qui surmonte l'entrée principale évoque les formes connues des Invalides ou du Val-de-Grâce et, couvrant les pavillons d'angle, de petits dômes mettent dans la masse de pierre les bleus discrets de leur revêtement de plomb et d'ardoise.

Les deux palais sont au même point d'achèvement. L'intérieur en est encombré d'échafaudages et il faut remettre à plus tard la visite indispensable pour en apprécier les dispositions et les aménagements. L'extérieur approche davantage

de la terminaison. Quelques statues, encore cachées par leurs abris de bois, restent à découvrir, quelques vitrages, des escaliers, des revêtements de marbre restent à poser, et les architectes n'auront plus qu'à hâter la décoration intérieure et l'installation.

Destiné également à survivre à l'exposition, le pont Alexandre III sert de sortie triomphale à la nouvelle avenue. Ses quatre pylones de pierre, hauts de 18 mètres, sont ornés à leur base de statues personnifiant la France aux grandes époques de notre histoire ; des groupes en bronze doré, dans lesquels figurent uniformément un cheval ailé et une Renommée, les surmontent et ils sont accostés de lions conduits par des amours. Leur rôle consiste à créer un point d'arrêt pour l'œil qui les fixe un moment avant de se perdre sur l'esplanade ; ils jalonnent la perspective.

Les craintes premières ne se sont pas confirmées, et de la nouvelle avenue, comme du pont Alexandre III, la vieille façade des Invalides s'aperçoit en son intégrale hauteur, nullement cachée. Lorsque l'esplanade débarrassée laissera libres les 90 mètres d'ouverture de l'avenue Alexandre III, l'horizon sera véritablement immense, mais aujourd'hui il est littéralement fermé par des masses de constructions décorées avec une abondance de mascarons, de bas-reliefs et de guirlandes qui, malgré quelques inspirations heureuses, sont vraiment par trop prodiguées. C'est un délire de modelage tel, qu'il donne au regard le vertige et que pour y satisfaire le plâtre a manqué, bien que le grand fabricant parisien eût monté huit fours de plus en prévision du surcroît de la consommation. Des voitures ont été pillées à leur arrivée sur le terrain de l'exposition. C'est l'apothéose du staff.

Des minarets de formes mi-orientales, mi-composites, surmontent les palais du Mobilier et de la Céramique ; ils dominent l'allée centrale assez étroite, qu'ils semblent encore réduire par l'effet de leur hauteur. Sur cette allée s'ouvriront les expositions des manufactures nationales, puis les différentes sections d'arts industriels, mobiliers, verrerie, céramique réunies, entassées sur l'étroit espace dont il était permis de disposer sans sacrifier les arbres chers aux habitants du Gros-Caillou. A l'aboutissement du pont Alexandre III, qui sera l'un des points les plus fréquentés, l'allée suffira-t-elle à la circulation des milliers de visiteurs qui chaque jour s'y porteront en foule ?

Mais ce sont là des préoccupations chagrines qui ne doivent pas faire oublier le grand effet de l'avenue triomphale. Au fond, entre les minarets qui l'encadrent en perspective, se dresse le dôme des Invalides. L'œuvre toujours belle d'Hardouin Mansard ne se laisse pas effacer par le contraste des profusions décoratives ; il les domine, et bien que ses ors soient artistement vieillis par le temps, ils effacent les blancs trop frais et les dorures neuves de l'esplanade.

Avec un pareil fond de décor, l'avenue, le pont Alexandre III et le large horizon ouvert au centre de la plus belle de nos promenades, doivent être un sujet de légitime admiration et concourir au succès de l'incomparable et merveilleuse Exposition qui dans quelques semaines va s'ouvrir.

PIERRE CALMETTES.

Ce que doit être un Musée d'Art Contemporain

(SUITE)

A la veille donc du jour où le pauvre Musée du Luxembourg, si lamentable dans son orangerie nationale, va voir réaliser le rêve de ses anciens conservateurs, il est permis à leur très modeste successeur de songer tout haut, à son tour, à ce que cette utile et glorieuse institution devra être.

Le marquis de Chennevières en donnait la définition lorsqu'il proposait en 1870, à Jules Simon, alors ministre, d'occuper tout le palais du Luxembourg, vacant à ce moment et qui relevait des Beaux-Arts, pour y établir « le palais de l'art contemporain, comme le Louvre est celui de l'art ancien ». C'était, dans sa pensée, une sorte de vaste organisation artistique embrassant divers services (réunions de ce qu'il appelait l'Académie nationale des artistes français — idée aujourd'hui réalisée sous la forme des deux grandes sociétés qui ordonnent les expositions annuelles, — celles des sociétés des départements, l'École des arts décoratifs, etc.), se développant tout autour du Musée des arts contemporains qui en devait être le cœur. Et ce musée, suivant lui, devait présenter « une double série d'œuvres, celles des arts proprement dits, peinture et sculpture, dessins et estampes modernes, et la série des arts d'ornement ou décoratifs, comprenant l'orfèvrerie, les bronzes, les tapisseries, l'émaillerie, les vitraux, etc. ».

Ce projet de « palais de l'art vivant » sous la forme de musée, avec ce même plan défini, on a tenté depuis de le reprendre et comme, à en croire Ph. de Chennevières, « rien n'est tenace comme un musée », il y a des chances pour qu'il aboutisse un jour.

Il ne s'agit plus, en effet, de faire du Luxembourg une sorte de grande exposition permanente d'œuvres choisies parmi les meilleures acquisitions de l'État, sorte de queue des salons, de dépôt passager en attendant le triage final du Louvre ; de *purgatoire*, suivant un mot spirituel et malheureux jeté en plaisantant par un des derniers conservateurs et dont on a depuis abusé en dénaturant le caractère du Luxembourg.

Il n'est pas question, non plus, d'en faire une galerie au goût de tel ou tel conservateur, de telle ou telle coterie d'art, de telle ou telle variation

de la mode publique. Il y aurait des chances pour que le Luxembourg ne conservât pas une bien grande stabilité.

Son rôle est désormais nettement défini ; son devoir est tout tracé. Il est, dans le présent, le continuateur du Louvre. Il reprend l'enseignement que donne cette illustre maison à la génération où celle-ci l'abandonne et, comme conséquence de la marche des temps, il l'enrichit au fur et à mesure que le présent s'éloigne dans le passé.

Il a donc un devoir d'enseignement immédiat et, par suite de sa situation spéciale vis-à-vis du Louvre qu'il approvisionne d'apports successifs, une mission de recrutement.

Ainsi que le Louvre, son enseignement est général.

Il s'étend, comme le désirait Ph. de Chennevières, et comme il l'avait tenté vainement au milieu d'un concours de circonstances défavorables, à toutes les manifestations les plus diverses des arts contemporains et, dans chacune, à toutes les variations de la pensée, à tous les idéals les plus opposés. Le rôle est assez beau pour la conservation de faire preuve de goût et de tact dans le choix des pièces qui les représenteront, sans qu'elle veuille faire triompher telles ou telles tendances personnelles. Elle doit s'imposer des règles fixes de jugement et se montrer d'autant moins étroite qu'il faut faire la part de l'erreur dans les choses contemporaines et qu'il vaut mieux pécher par indulgence envers des œuvres, que l'avenir acceptera peut-être avec indifférence, que de commettre des oublis qu'il pourrait juger sévèrement.

Sans faire concurrence aux établissements spéciaux qui ont un caractère technologique ou documentaire, il devra aussi, désormais, comprendre les types les plus parfaits de la médaille ou de l'estampe ou des divers arts, réunis par Ph. de Chennevières, sous la rubrique d'*arts décoratifs*. Sur ce point, il a repris, ces dernières années, les traditions indiquées dans le passé et des collections spéciales, non représentées en 1891, marquent aujourd'hui leur importance et leur vitalité par des chiffres fort élevés qui, grâce à de quotidiennes générosités, s'accroissent tous les jours (Dessins, plus de 1000 pièces ; estampes, plus de 1500 ; médailles, environ 600 ; objets d'art, 150).

Quelques esprits ombrageux se sont émus de voir depuis plusieurs années le Luxembourg ouvrir ses portes aux écoles étrangères. Dès 1863, M. de Chennevières plaidait éloquemment leur cause auprès de M. de Nieuwerkerke en rappelant le souvenir de notre ancienne académie, si hospitalière et si généreuse aux artistes étrangers qui, d'ailleurs, nous payèrent de retour chez eux. « De même que le Louvre présenterait la série des écoles anciennes de tous pays, le Luxembourg offrirait aux curieux des types heureux des diverses écoles vivantes de ces mêmes nations. La France, si libérale dispensatrice de ses enseignements et dont les grands artistes contemporains ont répandu si loin leur influence par delà nos frontières, devait d'ailleurs cette réciprocité à des voisins qui gardaient avec courtoisie dans leurs galeries, royales ou publiques, au milieu de leurs trésors nationaux, des tableaux choisis de nos plus excellents peintres. »

Malheureusement, ce projet ne put être réalisé et bien des lacunes existent, de ce fait, dans nos collections contemporaines, que l'État, soit pour le Luxembourg, soit pour le Louvre, ne pourra combler qu'avec peine et non sans argent.

Songe-t-on un instant à écarter du Louvre Raphaël et Titien, Rembrandt ou Rubens, Velasquez ou Goya ? Ce sont pourtant des étrangers ! S'il est quelque point, où le grand rêve utopique d'une fraternité universelle entre les hommes soit réalisable, c'est le domaine de l'art. Ne créons pas de nouvelles barrières entre les hommes ; ils sont suffisamment séparés par les langages, les préjugés et les intérêts. Nous ne nous connaîtrons jamais bien qu'en nous jugeant à côté des autres et, de plus, la plupart des écoles étrangères étant nées de la nôtre, c'est un hommage nouveau que nous rendons, par elles, à notre propre enseignement. Faisons donc dans nos musées ce que nous faisons, chaque jour, très largement dans nos expositions.

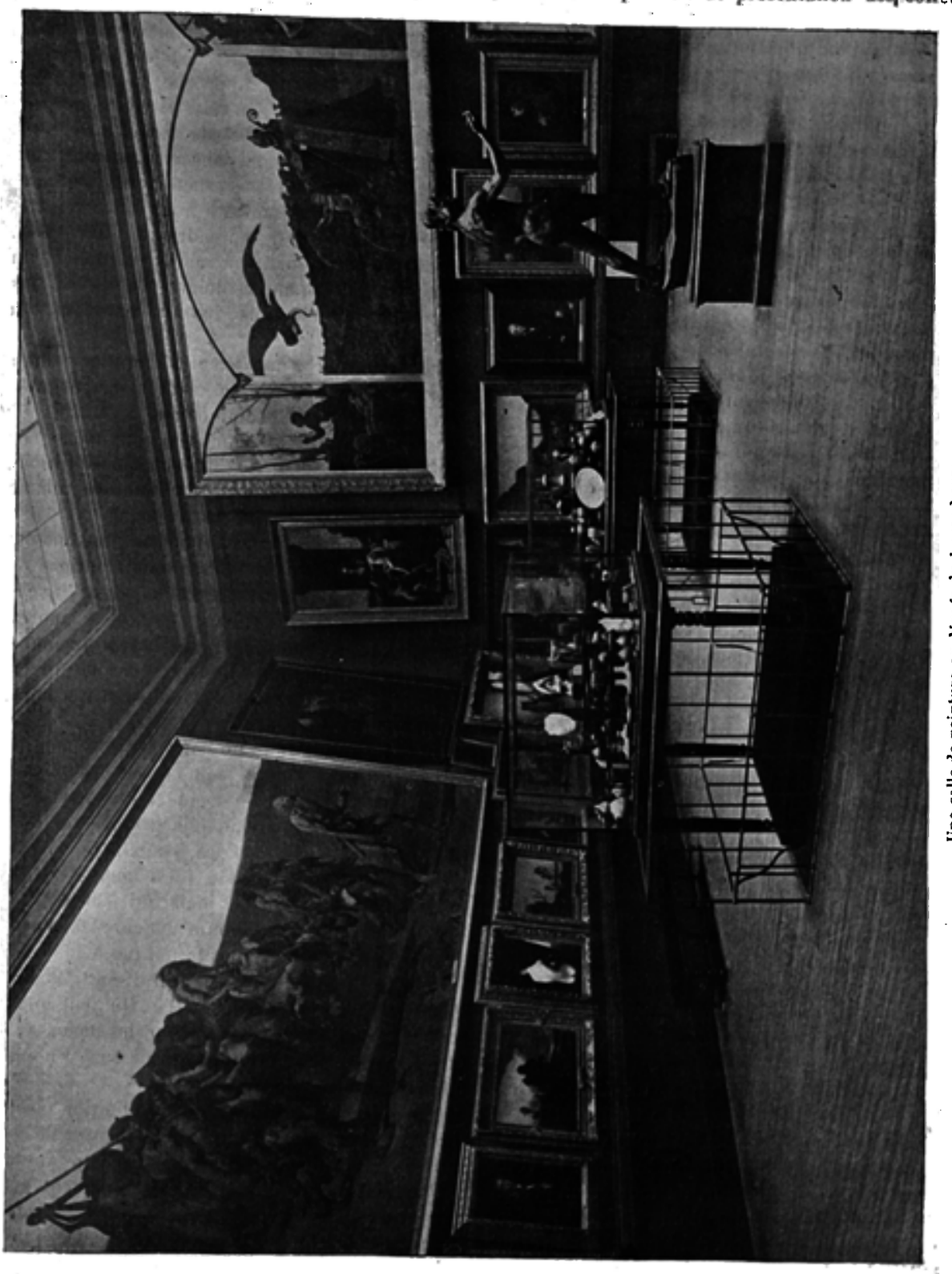
Maintenant, comment opérer une classification dans chacune de ces séries ? C'est là que se présentent les véritables difficultés. On ne peut tenir compte des dates de naissance ou de décès, qui ne correspondent presque jamais à la place exacte que tient un artiste dans sa génération. Tel romantique, né au début du siècle, a prolongé sa vie à travers toutes les variations de l'art jusqu'à nos jours ; tels artistes, arrivés au faîte de leur talent en pleine jeunesse, ont été fauchés par la mort avant leurs aînés et même leurs maîtres. Il conviendra de chercher des combinaisons larges et un peu élastiques ; de grouper les artistes d'après les affinités qui les ont rapprochés dans leur vie, d'après les liens qui les unissent à un but commun. Vous avez déjà, au début du siècle, les larges groupes extrêmes des romantiques et des classiques. Vous retrouverez plus tard, aux deux pôles contraires, mais opposés sans hostilité et même se touchant par bien des préoccupations identiques, d'une part les idéalistes : Ricard, Fromentin, Delaunay, Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, etc. ; d'autre part ceux qui, à la suite de Courbet, avaient accepté l'étiquette combative de *réalistes* : Bonvin, Ribot, Legros, Fantin-Latour, etc... En évitant l'étroitesse des systèmes, en procédant par rapprochements sympathiques et souples, il est possible de présenter, à travers les générations, un tableau synthétique de l'évolution des arts contemporains. D'ailleurs, au secours des musées qui sont trop immuables, il faut toujours requérir les expositions. Elles ont une mobilité qui permet d'insister, au gré du conservateur, sur

tel ou tel point de l'enseignement qu'il peut donner. Avec un local suffisant, il serait très aisé de prendre, chaque année, dans les séries, un certain nombre d'ouvrages réunis dans un groupement

au gré de l'initiative privée, à l'École des beaux-arts.

Déjà, pour les dessins et pour les estampes, ce système d'expositions fonctionne avec succès.

Reste la *question de présentation des collec-*



Une salle de peinture au Musée du Luxembourg.

significatif : l'histoire du paysage, l'histoire du portrait, l'évolution idéaliste, etc.

De même on pourrait insister sur telle ou telle personnalité importante en organisant méthodiquement et officiellement, dans le musée même, à côté des salles publiques, les expositions posthumes réalisées avec des prêts, qui ont lieu actuellement,

tions. C'est là qu'il faut savoir tenir compte des critiques trop justes formulées au milieu de paradoxes un peu tapageurs. Car si les musées font beaucoup de bien, ils peuvent aussi faire beaucoup de mal. Ils habituent à concevoir les œuvres à travers une atmosphère factice, sous un jour faux et artificiel. A force de voir les objets

rangés dans des cadres et dans des vitrines, on ne les fait plus que pour les vitrines et pour les cadres.

Il ne faut pas imaginer un musée comme un vaste herbier aux plantes desséchées et décolorées ou comme ces collections d'entomologie où les pauvres papillons, créés pour la vie, le mouvement et la lumière, sont piqués, garnis d'étiquettes, sur le liège consacré. Ces papillons ne sont pas nés avec une longue épingle au travers du corps. Il faut donner l'illusion de la vie à toutes ces œuvres casernées. Plus de vastes chambrées de tableaux, de ces immenses galeries qui se prolongent en interminables avenues, sollicitant l'attention de toute part et la fatiguant à l'avance par les accumulations qu'elles annoncent à son examen! Plus de ces magasins encombrés de marbres, dépôts funéraires, cimetières pressés, où l'on se glisse à travers les statues, comme au milieu des tombes du Père-Lachaise.

Partout des salles simples, claires, où rien ne distrait l'œil de ce qu'il est venu contempler, de proportions modérées et variées suivant les dimensions moyennes des œuvres, assez vastes pour que les grandes compositions puissent être vues d'ensemble à la distance qu'elles réclament, assez étroites pour que l'on puisse y grouper l'œuvre d'un même artiste ou y réunir, dans une harmonie fraternelle, quelques talents jumeaux.

Plus de fonds uniformes, créés en vue de faire valoir l'or des cadres, mais des fonds variés répondant au besoin d'isolement des tableaux; plus de ces panneaux serrés, ajustés comme les pièces d'un jeu de patience, où tous les cadres se touchent, combinaisons savantes auxquelles se plaisaient les anciens serviteurs de nos musées; plus de ces cimaises fixes et élevées qui font plafonner les moindres portraits! Partout de l'air, de l'aisance et de la méthode; la pédagogie, sans pédantisme, dissimulée soigneusement sous l'attrait simple, confortable et de bon goût d'une galerie privée.

C'est ce qui manque le plus à nos musées. C'est ce que nous devrions avoir le plus à cœur d'emprunter à nos voisins d'Outre-Rhin ou d'Outre-Manche.

Figurez-vous, par exemple, un étranger qui vient visiter le Luxembourg. Le temps est beau, tant mieux! Mais admettez qu'il pleuve. Il ne peut faire avancer sa voiture jusqu'à la porte. Le voilà obligé de traverser la cour, de monter un perron solennel comme l'escalier d'un palais de justice, pour arriver, tout trempé, dans un vestibule étroit où il se heurte aux entrants et aux sortants qui se débattent pour ouvrir ou fermer leurs parapluies.

Où est le vestiaire? — Sur les socles des statues ou des banquettes encombrées; il pourra laisser son parapluie dégouttant, mais devra garder son vêtement mouillé, parce qu'on ne saurait où le mettre.

Voici un tableau, une statue qu'il veut regarder avec soin, en prenant un croquis ou en écrivant des notes. Il est condamné à rester debout, car il y a un nombre limité de banquettes; d'ailleurs elles sont immobilisables et, s'il veut s'asseoir, il est dans l'obligation de contempler, pendant ce temps, le même tableau privilégié.

L'heure du déjeuner approche; il n'a pas terminé sa visite. Dans son pays il eût trouvé une salle de restaurant ou quelque modeste *refreshments' room* où il eût pu, sans sortir, avaler rapidement un morceau en restant dans la même atmosphère, compulsant ses notes en mangeant, les complétant, pour reprendre sa visite après. Ici, il lui faudra sortir, se mettre en quête d'un restaurant plus ou moins éloigné et, s'il n'est pas découragé, revenir, plus distrait, reprendre son examen.

Il ne faudrait pas pousser plus loin, par pudeur pour notre pauvre musée, et montrer jusqu'où s'étend ce régime d'incommodités.

Par malheur, en fait de musée, nous avons vécu sur les vieilles idées du bon roi Louis-Philippe, qui considérait la Galerie des batailles comme une des grandes pensées de son règne.

Et puis, en architecture, nous ne pouvons pas sortir des projets d'École, des palais italiens où il y a, certes, tous les canons réclamés par Vitruve, et tous les ordres désirables, mais où il manque souvent l'ordre tout court, les justes aménagements si utiles aux collections, de leur nature peu exigeantes, et les simples commodités, si précieuses à d'honnêtes citoyens amis des arts.

Grâce au ministre et au parlement, le jour est proche où nous allons voir cesser ces mœurs de Scythes. M. Leygues a décidé la reconstruction du Luxembourg, qu'il avait déjà projetée dès 1894. Le rapporteur du budget des Beaux-Arts, M. Dujardin-Beaumetz, un artiste qui a négligé depuis longtemps ses pinceaux, mais qui n'oublie pas ses anciens confrères, appuie chaleureusement ce projet. Les Chambres n'hésiteront pas à le voter.

Pour la première fois, le croirait-on? l'État va donc avoir à construire un musée! On peut compter sur la sollicitude du directeur des Beaux-Arts et sur le talent de l'architecte pour qu'il réponde aux vœux du public.

Notre génération, qui a donné la définition exacte du rôle de ces augustes maisons qu'on appelle des musées, avait bien le devoir de réaliser un musée.

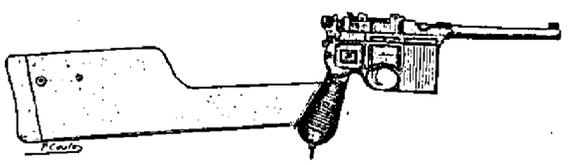
Par bonheur, les circonstances l'appellent justement à pourvoir aux besoins de l'art de notre temps. Elle aura donc l'occasion de réaliser ainsi cette œuvre, dans un vaste ensemble harmonique et complet, organisme parfait, fonctionnant régulièrement et librement, ce « palais de l'art vivant » rêvé par Philippe de Chennevières, que son successeur d'aujourd'hui voudrait voir appeler « le palais vivant des arts contemporains ».

LÉONCE BÉNÉDITE
Conservateur du Musée du Luxembourg.

Le Pistolet automatique à Répétition

La rapidité du tir, presque autant que sa précision, semble être, surtout depuis ces dernières années, une des qualités essentielles, indispensables même de l'armement moderne. Tous les États successivement, et la France en première ligne, ont été amenés à adopter d'abord le fusil à répétition, puis le canon à tir rapide. Et voici que l'Allemagne vient de doter ses officiers d'une sorte de pistolet-carabine automatique, arme terriblement dangereuse puisqu'elle permet de décharger sur son adversaire, en moins d'une minute, une grêle de quatre-vingt-dix balles de gros calibre.

Expliquons en premier lieu comment on est arrivé à augmenter la vitesse du tir des fusils et des canons, ce qui permettra aux lecteurs de mieux comprendre le mécanisme du pistolet dont nous voulons parler, qui est un perfectionnement des systèmes employés par l'arquebuserie de guerre et l'artillerie de campagne.



Pistolet automatique à répétition.

Pour éviter toute perte de temps dans le chargement du fusil, on a imaginé d'abord le magasin fixe, contenant six, huit ou dix cartouches, qu'un ressort amène au fur et à mesure à l'orifice du tonnerre. En manœuvrant la culasse, le soldat éjecte l'étui vide et pousse dans le canon la cartouche suivante.

Sur ce principe très simple ont été construits les premiers fusils à répétition : le Kropatscheck portugais, le Lebel (1886) français, et le Mourata japonais.

Les Allemands, les Russes, les Anglais, les Autrichiens, les Italiens, les Danois, les Norvégiens et les Américains, tour à tour, ayant cru reconnaître certains inconvénients dans le système du magasin fixe, ont adopté, quelques années après nous, le chargeur mobile, qui est évidemment un progrès, mais a le double défaut d'être un peu encombrant et de provoquer assez souvent des enrayages du mécanisme.

Il consiste en une lame métallique légèrement recourbée et dont les bords, en forme de rainure ou de coulisse, retiennent les cartouches par leur bourrelet. Chaque chargeur est muni de cinq cartouches, et peut être introduit par une ouverture latérale dans la culasse, dont la manœuvre d'avant en arrière, puis d'arrière en avant, amène chaque fois à l'entrée du tonnerre une nouvelle cartouche prise au chargeur.

Avec ce système comme avec le magasin, un tireur exercé obtient facilement une vitesse de dix coups en trente secondes. Sous le rapport de la rapidité, les résultats sont équivalents.

Quant à l'artillerie, les constructeurs ont eu l'idée d'utiliser, pour le chargement automatique, soit le recul du canon, soit la force des gaz résultant de la déflagration. Sur ce dernier principe, l'ingénieur Hotchkiss a établi ses fameuses mitrailleuses, dont le rendement, assure-t-on, atteindrait six cents coups à la minute.

Mais il s'agit là d'une arme spéciale, lançant, par plusieurs bouches à la fois, une pluie de projectiles relativement petits.

Tout autre est le canon imaginé par l'inventeur bien connu, M. Maxim, très perfectionné par Deport, Canet, Nordenfelt et tant d'autres balisticiens éminents, et dans lequel le simple recul de l'arme produit automatiquement l'éjection de la douille tirée, l'introduction du projectile, le chargement et le déchargement de la culasse.

Alors que, pendant la guerre franco-allemande, l'artillerie ne pouvait dépasser deux ou trois coups par minute, même en se servant du tir à mitraille, les canons actuels du type Maxim tirent jusqu'à douze coups à la minute. Divers perfectionnements, et notamment l'adoption du frein hydraulique, grâce auquel les opérations de remise en batterie et de pointage sont pour ainsi dire supprimées, permettent à nos bouches à feu nouveau modèle d'atteindre le record de vingt-deux coups, ce qui n'est déjà pas mal quand on vient à penser que les projectiles dont il s'agit, pesant trois fois plus que ceux d'autrefois, sont animés d'une vélocité de 900 mètres environ *à la seconde*.

En combinant les différents systèmes que nous venons de décrire, l'armurier Mauser a créé le pistolet automatique récemment adopté par l'Allemagne pour l'armement de ses officiers.

Il comporte en effet un magasin central, que l'on garnit très rapidement au moyen d'une lame-chargeur munie de dix cartouches. Après chaque coup, le recul de la culasse mobile fait fonctionner l'extracteur, l'auget qui contient la cartouche à tirer, et le chien qui s'arme de lui-même.

Sans avoir à effectuer aucune manœuvre spéciale, comme cela a lieu par exemple avec le revolver à barillet, le tireur n'a qu'à presser sur la gâchette pour faire partir le coup. L'étui est éjecté, le chien mis au cran de l'arme et une nouvelle cartouche amenée dans son logement. Toutes ces opérations se font automatiquement et avec la plus extrême rapidité.

Le magasin, placé au milieu du pistolet et au-dessous du mécanisme de culasse, a la forme d'une petite boîte rectangulaire, où les cartouches se pla-

cent en quinconce, afin de réduire autant que possible l'espace occupé.

Ajoutons que le nouveau pistolet allemand comporte une gaine, en hêtre évidé. Par une ingénieuse combinaison, l'on peut adapter — comme le montre la figure ci-dessus — cette gaine-crosse à la poignée de l'arme et la transformer ainsi en une sorte de carabine pour le tir épaulé.

La balle du pistolet à répétition Mauser, du poids de 5 grammes, 5, et longue de 14 millimètres, est en plomb durci avec chemise d'acier au nickel. Son calibre est de 7 millimètres, 63. Sa vitesse initiale, à 25 mètres de la bouche du canon, atteint 430 mètres par seconde.

Ainsi que nous l'avons dit au début de cet article, la rapidité du tir a dépassé, aux expériences, quatre-vingt-dix coups à la minute.

Innovation des plus utiles, l'inventeur a muni le canon d'une hausse graduée jusqu'à 500 mètres, quoique la portée maxima soit au moins du double. Mais il est bien évident que, dans la majorité des cas, un officier ne sera appelé à faire usage de son arme qu'aux moyennes et aux petites distances.

Quant à la puissance balistique et à la précision du pistolet automatique, il nous suffira de faire savoir qu'à 150 mètres le projectile peut traverser un homme de part en part. A 200 mètres, il a la même force que la balle du fusil Mauser entre 1 800 et 2 000 mètres.

S'il faut en croire les experts, la précision de la nouvelle arme serait, toutes choses égales d'ailleurs, six fois plus grande que celle du revolver d'ordonnance dont les officiers de l'armée allemande se servaient auparavant.

N'avions-nous pas raison de dire que c'était une arme terrible, surtout aux mains d'un tireur expérimenté et doué de sang-froid ?

EDOUARD BONNAFFÉ.

LE SÉRUM ANTI-SÉNILE

Comme toutes les grandes découvertes, le secret percé à jour par Pasteur, cette théorie microbienne, son plus beau titre à l'immortalité, fit naître au début des espérances exagérées, parfaitement justifiées, semblait-il, malgré leur exagération.

Certaines maladies, avait-il découvert, toutes, affirma-t-on bientôt, sont causées par des microbes nocifs ; ces microbes détruisent les cellules de l'organisme humain et de plus fabriquent des toxines qui l'empoisonnent. Or la nature prévoyante a donné à cet organisme le pouvoir de lutter contre ces microbes, mais souvent il est battu par eux, d'où dépérissement puis mort du sujet.

Si dans sa lutte contre les microbes l'organisme est vaincu, c'est qu'au moment de cette lutte il se trouve affaibli ; ce sont deux lutteurs aux prises dont l'un, l'organisme, est fatigué.

Pour lui faciliter le triomphe, deux méthodes s'offrent naturellement : renforcer sa puissance de réaction ou affaiblir la force des microbes.

La combinaison de ces deux systèmes est le principe du mode d'action de la sérothérapie. Par un sérum approprié on injecte dans le corps humain le microbe nocif mais atténué, c'est-à-dire d'une virulence affaiblie ; l'organisme lutte et à bon marché d'un adversaire en état d'infériorité ; or ce premier combat a eu l'avantage d'accoutumer l'organisme à la lutte, et il va se trouver dès lors en état de triompher même du microbe ordinaire par lequel sans cela il eût été vaincu.

Cette méthode étant d'une application générale et toutes les maladies semblant découler de microbes, on se trouvait en possession de la panacée universelle.

Dans la pratique on se heurta à des difficultés sans nombre. Parmi la légion de microbes nocifs ou non qui pullulent dans l'organisme comment isoler, pour en faire l'étude, ces microbes d'une extrême petitesse, d'un aspect souvent peu différent de certaines autres bactéries inoffensives ? Le microbe isolé, comment le conserver, comment lui trouver un terrain propice à son développement, développement nécessaire aux opérations qu'on doit lui faire subir pour l'atténuer, alors que souvent ce microbe s'attaque à la seule race humaine ? Et à combien d'erreurs n'est-on pas exposé dans cette étude, cette sorte de dressage compliqué d'un infiniment petit parfois si délicat ?

Des centaines de maladies furent étudiées, leurs microbes producteurs furent isolés ou du moins on crut les avoir découverts ; on travailla ce que l'on avait isolé ; le hasard, un hasard qui ne devait point se renouveler, couronna parfois momentanément de patientes recherches et on obtint certains résultats, certaines cures au moins momentanées, puis plus rien. Et parmi tant de maladies étudiées, scrutées avec acharnement et science, combien ont véritablement été vaincues par la méthode pasteurienne : cinq ou six peut-être, et encore parmi cette demi-douzaine de succès trois ou quatre sont-ils contestés.

Cependant la méthode est excellente, il semble que seules des difficultés d'ordre tout matériel empêchent de l'appliquer. Vaincra-t-on ces difficultés un jour, grâce au progrès de la science ? Il n'est pas défendu de l'espérer.

Et cette lutte nouvelle contre les maladies offre ceci de particulier qu'elle comporte nécessairement des succès successifs, totalement indépendants les uns des autres; telle maladie réputée jusqu'ici incurable, restée profondément mystérieuse, peut, du jour au lendemain, être vaincue radicalement, sans que la voisine, plus simple en apparence, le soit.

Or la plus terrible des maladies, celle à laquelle nul homme ne saurait échapper autrement que par une mort prématurée, est la vieillesse. Cette maladie est réputée tellement incurable que, si on arrivait à la vaincre, personne ne pourrait croire qu'on y fût parvenu tant que la palpabilité de la victoire remportée n'aurait pas dessillé les yeux de chacun.

Mais, dira-t-on, la vieillesse dépend-elle de la théorie microbienne, existe-t-il un microbe de la vieillesse comme il existe un microbe de la peste, par exemple? Cela semble bien improbable, la vieillesse étant réputée due, on ne sait trop à quoi en vérité, à une usure des organes, disent les uns, à une intoxication lente, disent les autres, etc., etc., mais non à un microbe.

Au prime abord il semble absurde de prétendre que l'on peut supprimer la vieillesse, et cependant si on réfléchit à ce sur quoi s'appuie cette opinion on se sent ébranlé; elle ne s'appuie sur rien de positif.

L'homme à l'état d'enfant se développe, croît, il possède un excès de vitalité qui le lui permet. Adulte, il croît en force, toujours pour la même cause. Puis, vieillard, il décline; au lieu d'un excès, il semble avoir dès lors un manque de vitalité.

Pourquoi?

Sa machine s'est usée. Mais ne s'usait-elle pas quand il était enfant? Incontestablement oui, la vie étant une consommation et une rénovation perpétuelles de notre être.

Nous avons dans l'enfant un exemple de rénovation plus puissante que la consommation: qui dit que l'on ne trouvera pas le moyen de perpétuer dans l'organisme cet état particulier de vigoureuse rénovation? Il l'a possédé à une époque, pourquoi ne pourrait-il le posséder à une autre?

Et qui dit que ce moyen de rendre au corps humain sa grande vitalité première ne sera pas un sérum? Certains sérums, le sérum antidiphtérique par exemple, confèrent à l'organisme la puissance de lutter contre une certaine cause destructive; un sérum ne pourrait-il conférer à l'organisme la puissance de lutter contre la plus inéluctable — jusqu'ici — des causes destructives, celle qui a nom la vieillesse? Il n'est pas absurde de supposer que cela pourra être.

Aussi, quand on nous parle de sérum anti-sénile, ne haussons pas les épaules. Disons seulement: c'est invraisemblable parce que ce serait une trop grande révolution, un trop grand bienfait.

Serait-ce un bienfait?

L'existence d'un sérum anti-sénile supprimerait-elle la mort? Nullement; elle supprimerait simplement la vieillesse, en admettant, bien entendu, ce sérum souverain.

L'homme adulte, dans toute la force de sa vitalité, et tous les hommes seraient ainsi, lutte plus aisément contre les maladies, un accident seul peut le faire succomber; on verrait donc des gens que le hasard, surtout un hasard aidé d'une hygiène sévère, préserverait de tous accidents morbides ou autres, vivre jusqu'à des âges bibliques, toujours verts, toujours jeunes.

Quelles sommes de connaissances n'acquéreraient point ces plusieurs fois centenaires pour peu qu'ils fussent moyennement intelligents et doués d'un certain goût de travail! La période pendant laquelle l'homme acquiert des connaissances puis les cultive n'excède guère une cinquantaine d'années; l'homme restant parfaitement jeune jusqu'à sa mort, et cette mort pouvant ne survenir qu'après plusieurs siècles, cette période d'activité utile se multiplierait par dix, par vingt peut-être... On demeure confondu devant les résultats que donnerait un pareil état de choses.

A ce point de vue, la suppression de la vieillesse serait pour l'humanité un grand avantage; ses progrès poursuivis par les mêmes intelligences deviendraient inouïs.

Oui, mais d'autre part cette élite d'ancêtres toujours jeunes se trouverait tellement supérieure à tous, que bientôt fatalement elle deviendrait, et sans contrepoids possible, maîtresse absolue, probablement tyrannique, du monde. Malheur aux nouveaux venus, il n'y aurait plus de place pour eux, et au sein d'une société arrivée rapidement au maximum de la perfection humaine, en face du bonheur insolent de ces quasi-immortels, ils demeureraient profondément misérables.

Enfin, conséquence plus lointaine certes, mais autrement terrible encore, la mort faisant infiniment moins de victimes et tous les êtres humains, par la conservation éternelle de leur verdeur, étant capables à tout âge d'avoir des enfants, la population du globe croîtrait rapidement dans des proportions bientôt effrayantes, et réellement la terre deviendrait trop petite pour nourrir, voire même pour contenir tous ses enfants, à moins que, et ce serait fatal, des lois draconiennes, aux conséquences les plus étranges, ne soient édictées pour lutter contre cette marée montante des naissances.

Cette simple découverte d'un sérum anti-sénile, celles même plus modestes d'une série de sérums supprimant beaucoup de maladies, causeraient une révolution gigantesque devant les conséquences de laquelle l'on recule effrayé, pour peu que l'on analyse froidement ces conséquences.

Et la voie est ouverte à ces découvertes merveilleuses: le sérum de la fièvre typhoïde vient, paraît-il, d'être trouvé par deux Anglais, MM. Pfeif-

fer et Kolb, qui, expérimentant en grand aux Indes, ont obtenu des résultats merveilleux; chaque année apportera son nouveau contingent à cet arsenal des armes qui doivent faire de l'homme le vainqueur des maladies; ce contingent, grâce aux progrès accomplis, à l'expérience sans cesse accrue, sera de plus en plus rapidement croissant, jusqu'à ce que l'édifice se couronne — peut-être — par la découverte du sérum anti-sénile, découverte non absurde, on peut presque l'affirmer aujourd'hui.

Alors on ne mourra presque plus, et ce sera probablement un grand malheur.

Serait-il donc vrai qu'un jour viendra où l'on dira de ce génie bienfaiteur incomparable de l'humanité, de notre glorieux Pasteur, ce que Napoléon prévoyait que l'on pourrait dire de lui-même : « L'avenir apprendra s'il n'eût pas mieux valu, pour le repos de la terre, que je n'eusse jamais existé. »

Et ceci, chose incroyable au premier abord, parce que Pasteur aura montré la route qui, d'étape en étape, devait conduire l'homme à cet idéal, son idéal le plus cher : supprimer la maladie, triompher de la Mort.

Léo DEX.

SÉMIPALATINSK

Toute la province de Sémipalatinsk, plus vaste qu'un État européen, paraît, au voyageur qui la traverse, particulièrement triste et désolée : la grande rivière, qui l'arrose, et que l'on appelle l'Irtych, la divise en deux parties, aussi vides, aussi dénudées l'une que l'autre. Les eaux des lacs, si nombreux dans la province, sont salées, et les rivières au courant sans force se perdent dans les sables sans pouvoir les atteindre et s'y jeter. La steppe est la même partout, les forêts sont très rares et, seulement sur les bords de l'Irtych, ont pu pousser quelques arbres, des bouleaux, des frênes et des peupliers.

Une telle région semblait devoir appartenir, méprisée par les Européens, aux Kirghizes qui y vivaient nomades, possesseurs de troupeaux immenses, insouciants de l'avenir, et restés depuis des siècles au même degré inférieur de la civilisation; leur seul souci consistait, et consiste encore, à chercher pour leur bêtes les plaines les plus nourrissantes et à les défendre contre les loups, les ours et autres animaux d'aussi mauvaise réputation.

Cependant la steppe, que les géographes de jadis avaient déclarée inculte et infertile, a été envahie par les Russes, et bientôt les lacs salés vont faire vivre les industries futures. Déjà les montagnes éventrées livrent aux travailleurs du fer, de l'argent, de l'or. Des plaines desséchées, rendues à la vie par d'intelligents travaux de canalisation, se sont transformées en champs de blé et d'avoine ; d'autres, d'aspect plus désolant encore, renferment des mines de charbon.

Il y a dans la province aujourd'hui 622 500 habitants : il est vrai que l'immense majorité est musulmane (550 000), c'est-à-dire composée de Tatars et surtout de Kirghizes.

La ville capitale de la province, peuplée de 26 500 habitants, est Sémipalatinsk. Capitale, elle n'en a vraiment pas l'air et le voyageur qui s'y risque, s'y ennuie bientôt : les journées s'y passent trop tranquilles, car on ne sait qu'y faire; en revanche, les nuits y sont beaucoup moins calmes et il faut alors livrer d'affreux combats contre les petites bêtes qui peuplent les matelas et qui vivent encore plus nombreuses dans l'auberge que les nomades dans la steppe.

Pauvre ville capitale, en effet! Elle est composée de rues larges, droites, qui sont des mers de boue au printemps et en automne, et des abîmes de poussière en été. Elle comprend deux grandes places : l'une est couverte de petites baraques assez sales, qu'habitent des marchands plus sales encore : c'est la place du Bazar où a lieu le marché; l'autre place, pas bien brillante non plus, pourrait s'appeler pourtant la place aristocratique, puisque autour d'elle sont construites les maisons des grandes administrations de la ville. Comme lieux de distraction et de plaisirs, un petit jardin public et un champ de courses. Vous avez bien lu : un champ de courses ! J'ai même assisté aux courses qui avaient lieu un jour de fête devant Sémipalatinsk endimanché. Les courses comprenaient tous les genres : trot monté, trot attelé, et finissaient par la plus amusante de tous : huit ou dix chevaux, montés par des gamins en haillons, les jambes nues, âgés de sept à quinze ans. Les braves petits jockeys improvisés n'épargnaient pas leur peine et les chevaux avaient pris un furieux galop. La course finit sans accident, par la victoire d'un enfant, qui vint recevoir quelque argent de la main même de la femme du vice-gouverneur : il avait une misérable culotte qui tenait, Dieu sait comment, et il se présenta, la remontant d'une main, tandis que de l'autre il essuyait son nez plein de poussière.

Pour en finir avec les plaisirs de Sémipalatinsk, citons les promenades le long de l'Irtych, qui devant la ville se sépare en deux bras et forme quelques îles verdoyantes. Sur la rive, le soir, au moment du coucher du soleil, la vie est grande :

les charretiers amènent leurs voitures et les lavent dans la rivière même ; des jeunes gens, nus et à cheval, entrent dans l'eau et nagent ainsi au large ; revenus sur la rive, ils bouchonnent leurs bêtes, puis se rhabillent à la manière russe, tout mouillés et sans s'essuyer ; plus loin des femmes se baignent, elles aussi, dans le plus simple costume ; sur la rivière, des petits bateaux passent, d'interminables radeaux glissent lentement vers le Nord, vers Omsk, ou vers Tobolsk ; pas de bateaux à vapeur, car ceux-ci ne remontent pas plus avant ; au fond, sur l'autre rive, on aperçoit de pauvres maisons, le monastère où vivent les missionnaires chargés de convertir les nomades ; quelques bandes d'émigrés sont arrêtés sur le bord de l'eau, sur la route de l'Asie centrale, et le soleil couchant, le merveilleux soleil de soirs d'été dans la steppe, enveloppe de sa splendeur ces malheureux couchés, tombés de fatigue sur le chemin...



Enfants d'une école Kozake.

Mais la nuit arrive et le silence se fait près du fleuve ; il faut revenir par des rues toutes semblables, bordées de petites maisons basses et bâties en bois, dans lesquelles tout semble mort ou endormi ; quelques chiens à moitié sauvages aboient et poursuivent le passant qui, selon le temps, enfonce dans la poussière ou dans la boue : voici enfin l'hôtel qui tient en réserve pour les voyageurs les moins confortables dîners. Les chambres y sont grandes, carrées, toutes à peu près pareilles ; elles comprennent en général un lit de fer avec un matelas ou un sommier, une ou deux tables, des chaises dont il faut tout d'abord éprouver bien prudemment la solidité, enfin un canapé où règnent les punaises, de générations en générations ! Si le voyageur est un Européen et a l'habitude étonnante de se servir de draps ; il doit payer un supplément en dehors du prix de la chambre, prix toujours très élevé. Les voyageurs sont, heureusement pour eux, munis de provisions, conserves de toute espèce ; ils ont même avec eux leur thé et leur sucre : la nourriture est si mauvaise qu'ils n'osent commander que des œufs : le garçon apporte les fourchettes, les assiettes, les couteaux, et le dîner est ainsi composé de mets que n'a pas fournis l'hôtel : cependant les hôteliers ont mis un impôt sur chaque bouteille de vin que les voyageurs introduisent chez eux ; la raison de cet impôt est bien simple : l'hôtelier gagne toujours cent pour cent sur le vin qu'il fournit à ses clients.



Kirghizes de la steppe et leur juge.

Le garçon qui me servait, portait une longue redingote séculaire, dont il avait dû hériter de son grand-père : depuis cinquante ans, les taches du jour s'ajoutaient aux taches de la veille, de l'avant-veille et des années précédentes : pour un garçon de restaurant en Sibérie, porter une redingote, c'est être un homme libre, et mon serviteur tenait à son vêtement dégoûtant avec lequel on aurait pu faire une soupe assez grasse pour nourrir tous les quadrupèdes de la ville : il n'était pas seulement un homme libre, il était un homme du monde, connaissant bien les bonnes manières, puisque lorsque l'assiette qu'il me donnait contenait quelque poussière ou quelque mie de pain, il soufflait dedans pour les faire tomber et me tendait ensuite l'assiette avec un bon sourire. S'il fallait décrire ici toutes les villes, chefs-lieux de districts ou arrondissements de la province, il me faudrait recommencer la même description et employer les mêmes termes. Zaïsane (4471 hab.), Karkaralinsk (4455), Oust-Kamenogorsk (8958), Pavlodar (7730), les seules villes de la région, ne sont que de gros villages. Les plus petits villages ressemblent aux villes, pareilles elles-mêmes à la ville principale : il y a un peu plus de magasins à Sémipalatinsk que dans les villes moins importantes ; il n'y a même pas ou presque pas de boutiques dans les villages.

Les premiers venus de Russie dans la province

furent les Kozaks : ils occupent les bords de l'Irtych et les terres le long de la rivière leur ont été officiellement reconnues comme propriété commune ; les émigrés se sont au contraire établis plus avant dans les terres. Les Kozaks s'adonnent au jardinage, à la pêche, à l'élevage et même depuis peu à l'élève des abeilles. L'Irtych est en effet plein de poissons d'espèces variées, dont la préférée comprend les diverses sortes d'esturgeons. Il n'est pas rare de pêcher dans l'Irtych des « bielougui » (le biélouga est le plus gros des esturgeons, pesant plus de 500 livres). Les Kozaks de Sibérie ne savent pas se servir de ces richesses et ils n'ont jamais su, comme ceux de Russie d'Europe, plus travailleurs et plus intelligents, préparer le caviar, utiliser la graisse du poisson, fabriquer de la colle.

L'élève des abeilles a donné de très bons résultats. Quant à l'élevage, les Kozaks s'en occupent en grands propriétaires : je veux dire par là qu'ils engagent, pour soigner et faire paître leurs bêtes, des Kirghizes, gens qu'ils considèrent d'ailleurs comme corvéables à merci.

Les autres industries, préparation du sel, extraction des métaux, sont en les mains de compagnies qui emploient à ce travail les émigrés et même des indigènes de la province. Les émigrés se sont surtout adonnés à l'agriculture et ils ont remporté de grands succès dans cette lutte contre la nature, en un pays où ils avaient tout à faire, tout à commencer. La moyenne de la récolte du blé dans ces dernières années a atteint plus de 10 millions de pouds. On sait qu'un poud russe égale 16 kilogrammes français. Ce résultat est considérable si on songe au petit nombre des agriculteurs, à l'insuffisance des moyens employés, aux maigres sommes dont les travailleurs ont pu disposer, à la nature même d'un pays qui n'avait jamais été cultivé !

Le commerce était, comme partout en Sibérie, dans les mains de plusieurs gros marchands qui ont des succursales dans les villes principales. Il est très grand dans les foires de la steppe où se rendent les Kirghizes. Ceux-ci viennent à la foire pour acheter du thé, de la farine, du sucre et du riz, aliments qui leur sont à peu près indispensables ; ils apportent peu d'argent pour payer ce qu'ils achètent ; il en est qui n'en ont même pas. Ils donnent en échange un cheval, un bœuf ou un mouton selon l'importance de leurs achats. Outre le commerce des foires, que j'appellerai le commerce intérieur, il ne faut pas oublier que l'un des districts de la province, celui de Zaisane, est contigu à la Chine. Des échanges se font maintenant à travers la frontière, assez importants pour que la Russie se soit décidée à nommer, il y quelques années, un consul dans la ville chinoise la plus voisine, à Tchougoutchak.

Le commerce de la province est appelé à progresser grâce aux émigrés qui arriveront encore, et surtout lorsque le chemin de fer reliant le Turkestan au Transsibérien sera chose décidée, et il se pourrait qu'il le fût assez prochainement. La ligne, qu'elle aille rejoindre la ligne de Sibérie soit à Omsk soit à Barnaoul, une station de la Sibérie centrale, passera indubitablement par Sémipalatinsk.

A cette époque, la façon de comprendre le commerce deviendra plus moderne qu'elle ne l'est maintenant. Présentement on considère le nomade comme un acheteur que le vendeur russe doit tromper ; on croit même que le commerce ne pourrait vivre sans ruse et sans usure, du moins dans les petites villes et chez les petits commerçants de village qui sont à la fois prêteurs et marchands.

Je reprochais un jour à un Kozak de la province, qui venait devant moi de tromper un nomade, sa façon d'entendre le négoce, et je lui disais qu'un jour viendrait où l'acheteur serait plus avisé et où le vendeur devrait être honnête.

« Ne dites pas cela, me répondit-il, le jour où les marchands ne pourront plus voler, ce jour-là, ce sera la fin du commerce ! »

PAUL LABBÉ.

LES DROITS D'AUTEUR & LEUR ORIGINE

Divers incidents viennent de remettre à l'ordre du jour la question des droits d'auteur — ces droits qui ont enrichi et enrichissent encore, légitimement d'ailleurs, tels écrivains dramatiques de notre temps, mais que n'ont point connus leurs illustres devanciers du XVII^e^ siècle : ces premiers maîtres de la scène française vendaient aux comédiens, pour quelques centaines de livres, une fois payées, les chefs-d'œuvre qu'ils offraient à l'admiration de nos pères, que nous admirons à notre tour et qu'admireront nos descendants, car leur génie leur a, du moins, valu la gloire d'être sacrés « classiques », c'est-à-dire éternels.

Corneille, le grand Corneille est mort plus ou moins pauvre, on l'a souvent rappelé. Molière, Racine n'ont pas non plus gagné grand'chose avec leur théâtre.

Et pourtant, c'est de leur époque que date l'origine du droit d'auteur.

Ce fut, en effet, un de leurs contemporains et confrères, Philippe Quinault, — dont le cerveau conçut la multitude de pièces si légendaire, et le librettiste ordinaire de Lulli, — qui, lorsqu'il fit représenter son premier ouvrage, *les Rivales*, eut l'idée fort pratique de se faire allouer un droit proportionnel sur les recettes des comédiens.

C'était en 1653.

Mais cette allocation n'avait qu'un caractère exceptionnel et personnel à Quinault. C'est seulement une trentaine d'années plus tard que l'usage du droit proportionnel des auteurs devint, sinon obligatoire encore, du moins admis en principe par les comédiens, qui commençaient sans doute à sentir que, s'il était naturel qu'ils jouissent des profits d'une pièce au succès de laquelle ils contribuaient par leur talent et leur art, une petite part des bénéfices était bien due au créateur de l'œuvre.

Selon la règle qui s'établit alors par la suite, l'auteur d'une pièce en cinq actes touchait un neuvième — en trois actes, un douzième, — en un acte, un dix-huitième — de la recette, tous frais ayant été auparavant prélevés, opération qui en emportait toujours un gros morceau.

Toutefois, les comédiens se réservaient encore certains avantages.

Ainsi, ils obligeaient les auteurs à reconnaître qu'une pièce devenait leur propriété, à eux seuls, quand, « deux fois de suite » ou « trois fois séparément », la recette descendait au-dessous de 500 livres en hiver et de 300 livres en été.

Quelque temps après, les comédiens se remontrèrent plus exigeants et obtinrent que chacun des chiffres *minimum* ci-dessus fût porté à 1200 livres pour l'hiver et à 800 pour l'été!

Enfin, quelque temps après encore, ils exigèrent que la pièce leur appartînt exclusivement, quand la recette aurait baissé, dans les conditions que nous venons d'indiquer, à deux reprises différentes, sans qu'il fallût que ce fût « deux fois *de suite* ».

Il convient d'ajouter que ces premiers droits d'auteur n'étaient calculés que sur les recettes faites à la porte du théâtre, et que les comédiens avaient soin de laisser en dehors ce qu'ils encaissaient comme location ainsi que — plus tard — les gros profits qu'ils tiraient des petites loges dont on prit le goût vers 1760.

Les auteurs ne protestaient point contre ces petites roueries quelque peu fantaisistes, parce que, sans accord, sans union, partant sans force alors, et peut-être aussi plus épris d'art pur que désireux de gain, ils étaient incapables d'imposer leurs conditions.

Mais Beaumarchais vint, et avec lui les choses changèrent.

Quand, après les trente-deux premières représentations du *Barbier de Séville*, on lui offrit 4506 livres pour ses droits, il refusa dédaigneusement la somme et déclara qu'il voulait qu'on lui montrât *tous* les comptes du théâtre.

D'abord, ses réclamations demeurèrent vaines; mais il ne se lassa point de réclamer; persévérant et habile, il finit par gagner à sa cause et l'opinion publique et le pouvoir lui-même.

Après une lutte de plusieurs mois, Beaumarchais, suivant un avis du maréchal de Duras, convoqua chez lui tous les auteurs joués au Théâtre-Français — ceux-là seulement — dans le but d'élaborer un projet de règlement pour la fixation de leurs droits. A cette réunion étaient présents : Rochon de Chabannes, Lemierre, La Place, Chamfort, Bret de Sauvigny, Blin de Sainmore, Gudin de la Brunellerie, Du Doyer, Lefèvre, Ducis, Favart, Dorat, Lemonnier, Carlhava, Leblanc, Barthe, Rousseau.

Et c'est au cours d'un repas que le père fameux de Figaro donna à cette occasion, le 3 juillet 1777, que furent jetées, on peut le dire, les toutes premières bases de cette Société des auteurs dramatiques qui devait être fondée un demi-siècle plus tard, en 1829, et légalement constituée en 1837 pour progresser peu à peu et prendre l'essor qu'elle a depuis plusieurs années.

En effet, à la suite des conférences qui eurent lieu chez Beaumarchais, celui-ci fut chargé, en qualité de « commissaire et représentant perpétuel », de représenter les auteurs du Théâtre-Français « tant auprès de MM. les premiers gentilshommes de la Chambre que de toutes autres personnes qui pourraient influer » sur leurs intérêts. Trois autres membres de cette petite commission d'initiative de gens de lettres, Saurin, Marmontel et Sedaine, furent adjoints à Beaumarchais avec les mêmes qualité et mandat.

Et déjà les comédiens étaient venus à résipiscence, forcés de capituler par l'action énergique engagée contre eux, quand celle-ci fut couronnée par le vote de cette loi protectrice de la propriété intellectuelle du 19 janvier 1791 que l'Assemblée nationale ne put refuser aux justes revendications des écrivains, — loi dont les termes furent encore élargis en faveur de ces derniers et de leurs héritiers par plusieurs textes postérieurs, mais dont l'esprit général réside en son article 3, qui établit le principe suivant:

« Les ouvrages des auteurs vivants (la loi n'avait pas d'effet rétroactif sur les œuvres des auteurs morts depuis plus de cinq ans alors) ne pourront être représentés sur aucun théâtre public, dans toute l'étendue de la France, *sans le consentement formel* et par écrit des auteurs, sous peine de confiscation du produit total des représentations au profit des auteurs. »

* * *

Nous n'avons à apprendre à personne l'état de prospérité qu'a atteint de nos jours la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, au nom de laquelle il est perçu dans la plupart des théâtres de Paris un droit de 12 p. 100 sur la recette brute, — droit qui, dans deux ou trois théâtres d'importance secondaire seulement, est abaissé à 10 p. 100.

On sait même que les auteurs poussent la gourmandise jusqu'à se faire attribuer, pour chaque représentation de leur pièce, une valeur de 50 à 60 francs de places qu'ils font vendre

par l'intermédiaire des marchands de billets.

En ce qui concerne les scènes subventionnées, le droit à verser aux auteurs a été fixé par décret.

Pour l'Opéra, un décret du 10 décembre 1860 porte qu'il doit payer un droit fixe de 500 francs par représentation.

S'il joue un *seul ouvrage*, la somme entière est acquise à l'auteur de ce dernier.

S'il joue plusieurs ouvrages dans la même représentation, le décret répartit les 500 francs, selon le programme, dans les proportions que voici :

Opéra 5, 4 ou 3 actes	Fr. 375	500
Ballet 1 acte	125	
Opéra 4 ou 3 actes	Fr. 300	500
Ballet 2 ou 3 actes	200	
Opéra 2 actes	Fr. 250	500
Ballet 2 ou 3 actes	250	
Opéra 1 acte	Fr. 200	500
Ballet 2 ou 3 actes	300	

Etc., etc.

Quant à la Comédie française, le décret du 15 octobre 1812 avait réglé les droits de la façon suivante :

Il était d'abord prélevé sur la recette, préalablement diminuée du droit des hospices, un tiers pour les frais; puis, après cette double défalcation, l'auteur touchait sur ce qui restait : un *huitième* pour quatre ou cinq actes, — un *douzième* pour trois actes, — un *seizième* pour un acte ou deux actes, ce qui représentait à peu près, a-t-on calculé : 7,57 p. 100 pour quatre ou cinq actes ; 5,05 p. 100 pour trois actes, et 3,78 p. 100 pour un acte ou deux actes.

Vers 1859, les auteurs, jugeant ce taux insuffisant, réclamèrent auprès du gouvernement impérial, en arguant des 12 p. 100 que payaient le Gymnase et le Vaudeville. Chargé de rédiger un rapport à cet égard, M. Thierry déclara que les réclamations des auteurs n'étaient pas justifiées ; qu'il était inexact de dire qu'au Gymnase et au Vaudeville les auteurs touchassent 12 p. 100 ; qu'en effet, la plupart du temps, la pièce principale étant accompagnée d'une ou deux petites comédies, les 12 p. 100 susdits étaient toujours l'objet d'une répartition qui, en définitive, ne donnait pas plus à chacun des auteurs joués au Gymnase ou au Vaudeville qu'à ceux qui avaient les honneurs de la Comédie française.

Cependant, l'Empereur semble avoir admis les raisons invoquées par les auteurs, car il signa, le 19 novembre 1859, un décret fixant à 15 p. 100 le droit proportionnel que le Théâtre-Français leur devait payer, chaque soir, sur la recette brute, et établissant le partage ci-dessous :

1 pièce seule		15 p. 100
2 pièces égales, 7 1/2 chacune		15 p. 100
4 ou 5 actes	11	15 p. 100
1 acte ou 2 actes	4	
4 ou 5 actes	9	15 p. 100
3 actes	6	
3 actes	10	15 p. 100
1 acte ou 2 actes	5	
3 pièces égales, 5 chacune		15 p. 100
4 ou 5 actes	8	15 p. 100
1 acte ou 2 actes	3 1/2	
1 acte ou 2 actes	3 1/2	
4 ou 5 actes	7	15 p. 100
3 actes	5	
1 acte ou 2 actes	3	

Etc., etc.

Il est vrai d'ajouter que ces décrets de réglementation laissaient aux auteurs et aux directeurs la faculté de traiter de *gré à gré*, s'ils le désiraient et étaient d'accord pour cela.

C'est ainsi que, depuis, le droit d'auteur, pour l'Opéra, a été fixé à 8 p. 100.

Et ce n'est pas seulement l'écrivain dramatique, dont les intérêts sont sauvegardés de la sorte : le simple auteur d'une chanson — certaines chansons en vogue ont rapporté de jolis deniers à ceux qui les ont conçues — a également un défenseur et un représentant mandaté de ses droits dans la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, fondée en 1851, dite familièrement la « Société Souchon », du nom de son agent général actuel, sous l'impulsion de qui elle encaisse maintenant pour l'ensemble de ses membres plus de 2 millions chaque année, par son rayonnement sur tous les points du territoire où l'on chante et où l'on danse.

On voit que, si certains ont souffert de l'incessant progrès qui s'accomplit dans la vie des hommes, ce ne sont point les auteurs qui ont à s'en plaindre. Ils n'ont qu'à jeter un regard vers le passé et à se souvenir du sort des Corneille, des Molière et des Racine pour apprécier celui qui est le leur.

GEORGES LABBÉ.

AUX JEUNES GENS

Aimez, ô jeunes gens, et respectez la vie :
Elle est bonne à celui qui va droit son chemin,
Et qui ne garde au fond de son âme ravie
Que le rêve d'hier et l'espoir de demain ;

Elle est bonne à tous ceux qui courent à leur tâche,
Comme le laboureur qui se lève au matin,
Et retourne son bien sans plainte et sans relâche,
Malgré la terre dure et le ciel incertain.

Votre aube vient de naître à l'orient tranquille,
Vos bœufs frais attelés se passent d'aiguillon,
Votre charrue est neuve et votre champ fertile ;
Déjà l'épi futur germe dans le sillon.

Au travail, au travail ! Faites votre journée ;
Vous êtes au matin, laissez venir le soir ;
Vous êtes en avril, laissez finir l'année ;
L'herbe d'ennui se fane où fleurit le devoir...

HENRI CHANTAVOINE.

PARANTON

NOUVELLE

C'était un type, colosse à face camuse et rouge, aux yeux d'émeraude sous des sourcils touffus, ce grognard de Crimée et d'Italie, qui était venu chercher le repos dans son village de Tourbes, en Languedoc. Les paysans le considéraient beaucoup à cause de ses prouesses, chérissant en elles la beauté de l'action, la poésie d'un roman vécu. Il ornait le village d'une couleur de gloire. Par malheur, sa pension de retraite était maigre. Pour l'augmenter, quand le vieux chantre mourut, il le remplaça. Un tel emploi, assurément, ne pouvait guère enorgueillir un militaire. Mais, à l'église, il occupa une stalle dans le chœur, à droite de M. le maire, au-dessus des fidèles. Il était grand; il voulut l'être davantage. Un dimanche, on le vit arriver avec son bonnet à poil surmonté d'un plumet pareil à une flamme. On n'osait pas rire de Paranton. A quelque temps de là, ne trouvant pas sa voix assez profonde, il passa toute une nuit d'hiver, afin de s'enrhumer, dans une ruelle où s'engouffrait le vent terrible de la plaine.

Tant de zèle lui porta bonheur. L'instituteur, un avare qu'on détestait pour les cadeaux qu'il se faisait offrir, partit pour une commune plus riche. Paranton sollicita sa place.

— Sapristi! se récria le maire. Tu ne doutes de rien, Paranton. Comment t'arrangeras-tu, avec ton calcul et ton orthographe, pour enseigner à nos petits la science du jour?

— Je comprends les livres, à mon âge. Ils m'aideront.

On avait établi l'école dans les communs d'un couvent démoli, sur la place où régnait un mûrier au branchage aussi nombreux que la voilure d'un navire. En octobre, le matin de la rentrée, Paranton apparut sur le seuil de la classe, muni de ses instruments et de ses parures, le bonnet à poil sur la tête, la médaille de Crimée sur la poitrine, un bâton d'une main, une corde de l'autre. Pas un élève ne manqua l'heure. Il les laissa, au courant des sympathies, s'asseoir à leurs bureaux. Ensuite, après qu'il se fut installé lui-même dans la chaire, entre la porte et la fenêtre pleine de soleil, il se mit à lire son journal tranquillement. Les enfants ahuris, bras croisés, l'observaient sans mot dire, cet ogre. Brusque, il se leva pour déclarer :

— Je parie que vous ne savez pas votre géographie. Bien que je n'entende pas m'esquinter à piocher vos têtes de roc, nous allons commencer par la France.

Les enfants remuaient déjà leurs cartables, préparaient leurs cahiers.

— Assez!... hurla-t-il. Vous copieriez toujours des livres, espèce d'emplâtres! Essayez d'apprendre par vous-mêmes, avec vos yeux, un peu comme vous avez appris votre campagne. Avancez donc tous ensemble vers la carte. Nous verrons demain ce que vous aurez retenu... Et silence dans les rangs!

Les écoliers, en se bousculant, se tassèrent contre le mur. Ils avaient beau se hisser sur la pointe des pieds, ils ne distinguaient qu'à peine les fleuves, les mers et les montagnes. Paranton, qui sculptait le museau d'un chien dans la racine d'un roseau, les épia au bout d'un quart d'heure.

— Vous n'êtes pas débrouillards! gronda-t-il. Puisque vous ne voyez rien, rapprochez donc vos banquettes et montez dessus!...

Une révolution agita la classe, un brouhaha de bancs et de bureaux. Sur le plancher improvisé, aussi mouvant qu'une épave, grands et petits, ne fût-ce que pour se maintenir en équilibre, se disposèrent parfaitement, chacun bien à sa place, devant la carte parsemée de lettres comme le ciel d'étoiles. Quand ils furent fatigués, à dix heures, Paranton les amena dans les champs. Là, plus que jamais absorbé à la sculpture de son roseau, il ne les surveillait point du tout, bien que le bruit de leur récréation plût à ses oreilles. Pourtant, il levait parfois la tête : chaque fois il s'étonnait de les voir jouer paisiblement, soit aux boules, soit à saute-moutons. Jamais de disputes. Est-ce qu'on lui avait donné des chiens apprivoisés? Il tressaillit de honte. Et se dressant, les poings aux hanches, il apostropha son jeune peuple :

— Qu'est-ce que vous mangez à la maison, que vous soyez si flasques? Alors, vous ne vous battez jamais?... A votre âge, nous nous battions tout le temps, nous autres. Comme ça!... Comme ça!...

Il se brandit, sauta au milieu de sa troupe, cogna partout à tort et à travers. Sous les taloches et les coups de pied, les petits rustres gémirent. Las, Paranton s'arrêta, riant à se tordre.

— Battez-vous, sabre de bois! Ça fortifiera vos muscles, ça vous allumera le sang des veines... Plus tard, vous saurez fouir profond la terre, faire obéir les bêtes à l'ouvrage, et quand vous vous marierez, dompter les femmes qui ont souvent le diable au corps!...

Tandis qu'il retournait s'asseoir sous un figuier, l'un des enfants, hardi, lui jeta une pierre, sur le plumet. D'un bond, le vieux grognard fit volte-face, et planté tel qu'une bêche sur le sol, les yeux étincelants, il brama :

— Oh!... oh!... Qui a jeté?

Les enfants, unis dans la crainte, baissaient le front.

— Qui a jeté ça?... Voyons, parlez!... Je reproche au coupable non pas d'avoir commis son insolence, mais d'hésiter à se dénoncer devant ses cama-

rades... En tout cas, il a rudement bien attrappé mon plumet. Ce sera un bon tireur.

— C'est moi, répondit un nommé Garbal, qui était propre comme une image.

— Toi !... un des plus maigriots !... La prochaine fois que tu viseras mon plumet, si tu le manques je t'interdirai de revenir à l'école. Et maintenant, les amis, battez-vous !...

Quelle farandole ! Ils s'élancèrent les uns contre les autres, avec des cris d'orgueil, aussitôt redevenus, dans la fureur de la bataille, les petits rustres qu'ils étaient réellement, les petits sauvages de la terre. Quand ils se furent bien abîmés, Paranton, en frappant dans ses mains, les sépara.

Ces batailles provoquèrent les plaintes de quelques parents, les récriminations du maire. En vain, d'ailleurs. Les enfants ne voulaient plus quitter Paranton qui, pour les récompenser de leurs progrès en classe, les conduisait chaque jeudi en promenade, tantôt dans la plaine, tantôt dans la montagne, à Valros, à Alignan-du-Vent, où des femmes, charmées par leur bonne mine, leur offraient du vin et des gâteaux. Prenant goût à l'étude, ils s'instruisaient d'eux-mêmes, de tout cœur, afin de plaire au maître.

Après Pâques, on annonça la visite d'un inspecteur. Jamais il n'en était venu à Tourbes. Celui-ci désirait connaître ce phénomène de Paranton, dont la renommée emplissait le Languedoc et même la Gascogne. Le maire, pour le recevoir dignement, revêtit son paletot-sac à col de velours, son gilet de velours noir à ramages jaunes, son vénérable chapeau de soie dont les bords ombrageaient sa grosse figure barbue. Ceint de l'écharpe tricolore, sa canne de dimanche à la main, il accueillit l'inspecteur à la descente de la voiture, sur la place déserte, et l'accompagna chez Paranton. Cet inspecteur de Paris, malgré toute sa science, tremblait un peu de ne pas savoir peut-être défendre son prestige, tout à l'heure. N'avait-il pas conscience que ces paysans dépourvus de littérature valaient bien un commentateur de livres, puisqu'ils avaient créé de leurs mains une nature si belle et si féconde ?

Paranton l'avait aperçu saluant M. le maire à l'ombre du mûrier.

— Té ! Té !... s'écria-t-il après avoir rattaché son bonnet à poil sur la tête et son sabre au côté. Té ! mes enfants, nous allons chanter, et aussi fort que possible... Une, deux, trois !...

Et du Nord au Midi
La trompette guerrière...

Ils criaient comme des fous, en un tel fracas qu'ils n'entendirent point frapper à la porte. Paranton riait aux larmes, en battant la mesure. Cependant, il finit par descendre de sa chaire, et à la porte entrebâillée, il présenta sa face rouge, son long plumet pareil à une flamme.

— Ah ! le maire est parti ?... Il a raison : l'instruction publique, ça ne le concerne pas. Mais vous, monsieur, qui êtes-vous ?

— L'inspecteur des écoles.

— Très bien. Vous êtes donc chez vous ici.

Il salua le monsieur d'une révérence, puis après l'avoir débarrassé de sa canne et de son manteau, lui offrit une chaise, l'unique chaise de paille. L'inspecteur, d'abord confus, se rassura bien vite, devant ces flatteries. Même, remarquant la propreté des bancs et du carreau, la tenue docile des élèves qui le regardaient avec franchise, il éprouva un étonnement agréable.

— Monsieur Paranton, faites votre classe comme si je n'étais pas là.

— Non. Interrogez mes enfants vous-même, sur n'importe quoi.

Amusé par cette aisance étrange et familière, l'inspecteur posa une ou deux questions à chacun des élèves. Ils lui répondirent sans prétention ni crainte, avec un calme que ne déconcertait aucune embûche. Il se montrait ravi de la limpidité de leurs expressions, où paraissait l'intelligence des choses et des idées, la passion heureuse d'apprendre.

— Comment faites-vous donc pour les instruire, monsieur Paranton ?

— Je les fais rire... Vous croyez que je me moque ? Pas du tout. Ces enfants aiment mieux maintenant l'école que leurs maisons. Petites bêtes sauvages qui n'ont jamais rien vu, je les ai élevées à la manière dure des campagnes.

— Mais ce plumet, ce sabre, cette médaille !... Faites au moins respecter l'autorité de votre fonction.

— Vous ne comprenez pas. Il faut des distractions aux hommes, encore plus aux enfants. Tandis qu'en riant de mes parures ils dépensent tout l'esprit de critique et de médisance qui est en chacun de nous, ils ne voient pas les défauts que je puis avoir.

Vraiment, Paranton était un philosophe. Par une inspiration naturelle, par l'expérience, il avait acquis cette raison supérieure faite d'indulgence et de joie, selon laquelle les maîtres conduisent à leur gré les grands comme les petits peuples.

Enfin, le monsieur de Paris se retira, riant à son tour, le cœur purifié, tout rajeuni d'air pur et de soleil. Le maire, toujours seul, l'attendait sous le mûrier, au milieu de la place.

— Hé bien, allez-vous dénoncer notre Paranton au ministre ?

— Je m'en garderai bien. Vous ne le paierez jamais assez. Il a sa façon d'enseigner, mais il enseigne. Il enseigne surtout aux enfants à toujours faire avec plaisir le devoir. C'est là le secret de la sagesse, et du bonheur peut-être. Autrement, ma foi, son sabre, son plumet, peuh !... Ne sommes-nous pas plus ou moins des caricatures, tous, vous avec votre écharpe, moi dans ma redingote ?... Allons, adieu, monsieur le maire. Tâchez qu'on rie longtemps à Tourbes.

GEORGES BEAUME.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Si l'excellent Sarcey vivait encore, avec quelle satisfaction il verrait fleurir étonnamment un « genre » qu'il avait presque créé, où il excellait : la conférence ! On ne rencontre que Français — gens de lettres, médecins, professeurs et même gens du monde, — se préparant à conférencier quelque part. Pour les auditoires, ils n'ont que l'embarras du choix : toute salle qui peut contenir de cinquante à deux cents personnes est bonne à recevoir des invités pris dans toutes les classes sociales. Et tous les sujets, dans les façons les plus diverses, sont traités. Il y a des séries de conférenciers exclusivement gais, ou réputés tels, qui « opèrent » au théâtre du Gymnase ; ils commentent de petites œuvres de poètes montmartrois, que leurs auteurs débitent ensuite. D'autres expliquent des pièces peu connues à l'Odéon. D'autres encore, à la Bodinière, présentent à un public élégant, vers cinq heures de l'après-midi, des chanteurs de chansons politiques, comme le barde breton Botrel, ou des « diseuses » de chansons d'amour ou de « geste ».

Puis voici les éditeurs qui s'en mêlent : dans les salons du Pavillon de Hanovre, M. Gauthier réunit, comme conférenciers, des écrivains d'art, MM. André Hallays, André Michel, qui parlent de Versailles ou des grands musées étudiés et décrits dans les luxueuses publications de la maison. Et M. Pelletan, l'éditeur du boulevard Saint-Germain, qui ne publie que des livres tirés à 300 exemplaires, fête l'apparition d'une édition de la *Prière sur l'Acropole* de Renan par une réunion intime de bibliophiles où Mme Bartet vient réciter ladite Prière. Et aussi à la librairie Ollendorff et chez d'autres encore, des conférences ou lectures font maintenant valoir au public le nouveau volume fraîchement sorti des presses.

Ce n'est pas tout : on sait qu'une société s'est fondée pour donner aux ouvriers des faubourgs d'autres distractions que le café-concert. Elle porte le titre d'Université populaire et a ouvert des salles dans les principaux quartiers de Paris, loin du centre, naturellement. Tous les soirs, un membre de l'association étudie un sujet nouveau, sujet de médecine, d'histoire, de géographie, de littérature, d'actualité. Au faubourg Saint-Antoine, on pouvait entendre, ces jours-ci, M. Frédéric Passy (*la Morale de l'Exposition*) ; M. le Dr Legrain (*la Folie*) ; M. Vandervelde, député belge, etc., etc... Au XIVe arrondissement, c'étaient M. le Dr Cantacuzène (*la Tuberculose*), M. Appert (*la Journée d'un ouvrier japonais*, conférence bien adaptée à ce milieu de travailleurs)... Au XIIIe arrondissement, MM. Vidal de la Blache, Charles Seignobos, Édouard Rod, Gaston Deschamps... et ainsi de suite.

On voit que la qualité des conférenciers, un peu variable suivant celle des organisateurs des groupes de quartier (il est certain, par exemple, que le XIIIe arrondissement est particulièrement favorisé), cette qualité est, en général, très appréciable. Les auditeurs seraient difficiles s'ils ne se montraient pas satisfaits. Le malheur est que, en réalité, à ce mouvement de belle émulation pour l'éducation populaire, qui se manifeste aussi, avec un caractère religieux, dans des cercles d'ouvriers catholiques, protestants, etc., ne répond pas tout à fait un égal mouvement de curiosité. On aura beaucoup de peine à déshabituer le travailleur parisien de son caboulot ou de son café-concert favoris. Il s'y trouve plus à l'aise, semble-t-il, ou bien, jusqu'ici, l'élévation de son esprit et de son cœur avaient été si négligés qu'il y a fort à faire pour l'amener à des préoccupations, à des distractions plus hautes. Cela viendra, sans contredit. En attendant, nous y avons gagné de voir quantité de nos contemporains, s'improvisant conférenciers, prendre peu à peu l'habitude de la parole en public. Sur ce point, nous sommes très inférieurs aux Anglais, par exemple. Qui d'entre nous ne dîne de fort mauvais appétit et ne pâlit progressivement, au fur et à mesure qu'approche l'heure d'un toast obligatoire, à la fin d'un banquet ? Il semble qu'à partir du rôti, tous les plats, même sucrés, ont un goût amer... la bouche se dessèche, les tempes battent, les mains sont moites. L'Anglais, lui, — ou le Méridional, car ils ont cela de commun ! — se lève tranquillement et discourt aussi longtemps qu'il le veut, sans chercher ses mots, souvent pour ne rien dire, il est vrai, mais en donnant l'illusion d'un homme disert. Nous avons lieu de lui envier et de lui emprunter cette faculté. Le secret de la conférence, plus longue, mais plus facile que le toast, parce qu'elle est soutenue par la matière exposée, est, au demeurant, assez simple : il consiste à préparer son « affaire », ou mieux à l'écrire à l'avance. On prend deux cahiers : sur l'un figurent seulement des notes, des points de repère, qui serviront à une récitation de mémoire ; sur l'autre, la conférence au complet, toute rédigée. On commence par employer le premier : si, subitement, la mémoire fait défaut, ce qui arrivait même à Sarcey, on met rapidement la main sur le second cahier et on lit le plus distinctement que possible, sans vergogne. De cette manière, on ne reste jamais coi, — ce que nous souhaitons à tout conférencier...

... L'Exposition Stevens, dont nous rendions compte récemment, est fermée. Les œuvres qui la composaient sont rentrées dans les galeries particulières. Avant cela, elle a été couronnée par une cérémonie fort rare, peut-être un peu disproportionnée par sa solennité avec le mérite du peintre, mais touchante quand même : Stevens, qui est soigné dans une maison de santé, a été porté par ses fils, au milieu d'un groupe d'amis et d'admirateurs, devant ses toiles qu'il ne reverra plus jamais. Il a reçu, à son entrée dans le salon, les compliments de M. Carolus Duran ; puis il a parcouru, en fauteuil roulant, l'Exposition, son Exposition. Il était très ému, — l'assistance l'était également. Ni sur l'instant, ni en rendant compte de cette visite un tantinet théâtrale, personne n'a songé à plaisanter. Et c'est tout à l'honneur du bon goût que la Presse n'a pas encore aussi complètement perdu qu'on veut le dire et de la bonne confraternité artistique. Pour que de tels hommages soient rendus aussi publiquement à des artistes presque comme naguère à des souverains, il faut que le prestige de l'art soit, à cette heure, bien établi dans notre pays. Et, après tout, il n'est pas de rapin qui maintenant ne puisse se dire qu'il aura, quelque jour, son après-midi de pleine gloire, comme Stevens. C'est ainsi que, autrefois, on affirmait à tout conscrit que sa giberne contenait de la « graine » de bâton de maréchal. Et c'est aussi vraisemblable.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

En Afrique. — *L'œuvre des Anglais dans l'Afrique du Sud.*

L'intérêt suscité par le drame qui se joue actuellement dans la partie méridionale du continent africain est loin d'être épuisé. Le monde suit avec une anxiété légitime les péripéties d'une lutte inégale, âpre, d'un petit peuple contre une force infiniment supérieure, d'autant plus redoutable qu'elle ne le cède à la partie adverse ni en ténacité ni en persévérance.

Le *Magasin Pittoresque* a consacré déjà plusieurs pages à la guerre que les Anglais font en ce moment aux Boërs.

L'issue de la lutte devient de moins en moins douteuse, hélas! Le nombre, l'armement perfectionné, l'or, ce nerf de la guerre, et, enfin, la complicité tacite de la plupart des nations européennes, finiront infailliblement par avoir raison de la justice et du droit. Nous avons désiré simplement exposer dans ces quelques lignes l'historique de la pénétration anglaise dans cette partie du monde. Notre pays y est intéressé plus que toute autre nation. A ce titre, la domination anglaise dans l'Afrique méridionale comporte pour la France des enseignements qu'il est de notre devoir de ne point négliger.

Un coup d'œil sur la carte d'Afrique éclairera suffisamment le lecteur, sur la part prépondérante du rôle joué par les deux nations sur ce continent. Nous avons indiqué dans une précédente étude (1) l'étendue de la sphère d'influence française sur cette portion du globe. Un bon tiers du continent africain est à l'heure actuelle soumis à la domination française. Une étendue de moindre importance superficielle, mais infiniment supérieure en valeur intrinsèque, est dévolue à la puissance britannique. L'établissement des Anglais dans la partie sud du continent ne date que depuis le commencement du XIXe siècle. La découverte du Cap, comme celle de beaucoup d'autres terres, est due, comme on sait, au génie des Portugais. Bartolomeo Diaz l'aperçut en 1493. Vasco de Gama le doubla en 1497. Ces navigateurs dédaignèrent toutefois le pays, malgré son apparente fertilité, préférant chercher une fortune plus rapide dans des contrées plus éloignées. En 1652, la Compagnie hollandaise des Indes orientales fonda, sur l'emplacement même occupé actuellement par Capetown, une sorte de comptoir destiné à servir de point de ravitaillement pour sa flotte.

Après la révocation de l'édit de Nantes, un groupe de huguenots français demanda à la Compagnie hollandaise l'autorisation de s'établir au Cap, et l'année 1687 vit une colonie de trois cents personnes environ venir augmenter l'élément blanc dans ce pays. Voilà pour l'origine française d'une certaine catégorie des Boërs. Étroitement liés aux colons hollandais, les nouveaux arrivés ne formèrent bientôt qu'une seule nation, ayant un caractère particulier et des principes d'un autre âge. La colonie florissait sous la paisible domination des Hollandais, lorsqu'en 1793 un souffle d'indépendance, traversant les mers, vint secouer le petit peuple boër. Une révolte éclata et le gouverneur fut expulsé. L'Angleterre, qui guettait une occasion propice pour s'emparer du pays, crut devoir intervenir pour rétablir l'autorité — la sienne cette fois — confirmée quelques années plus tard, en 1815, par la Hollande. Le nouvel état des choses ne put convenir à l'allure vive et indépendante d'un peuple qui semblait conserver religieusement l'esprit de ses ancêtres. En 1834, les Boërs émigrèrent en masse, se rendant au nord. Ils s'établirent d'abord dans le Natal, autre terre découverte par le même navigateur portugais, Vasco de Gama, le jour de Noël de l'année 1497 (d'où le nom de *Natalis*). Là, encore, les Anglais, inquiétés par le voisinage des farouches et vaillants paysans, cherchèrent et trouvèrent une occasion pour les en déloger, refoulant les anciens colons vers l'intérieur du pays. En 1843, le Natal fut déclaré colonie britannique et annexé à la possession du Cap. Une séparation eut lieu toutefois en 1856. Depuis 1893, le Natal jouit, comme le Cap, d'un gouvernement distinct et directement responsable.

A cette colonie se rattache aussi le Zoulouland, ou pays des Zoulous, dont la conquête définitive ne fut accomplie qu'au prix d'efforts considérables, en 1879. La génération actuelle a encore en mémoire les divers épisodes d'une lutte épique contre le trop célèbre Cetywayo, chef nègre du pays; la fin tragique, durant cette campagne, du prince impérial français, dernier héritier direct des Napoléon, qui combattit dans les rangs de l'armée britannique. Successivement furent annexés, comme dépendances du Cap, le Basoutoland (1871), érigé en colonie séparée en 1883, et le Betchouanaland, qui forme une colonie de la couronne depuis 1885.

Un autre territoire devait bientôt entrer dans le giron du puissant peuple colonisateur. La Rhodesia, dont l'appellation ne date que de quelques années, et porte, comme on sait, le nom du célèbre financier Cecil Rhodes qui l'a acquise à l'influence britannique, est bornée au nord par les établissements allemands de l'Est africain, par le lac Tanganyka et l'État indépendant du Congo; au sud, par le Transvaal et le Betchouanaland; à l'est et à l'ouest, par les possessions portugaises et allemandes. Sa superficie atteint 2 millions de kilomètres carrés. Elle est administrée actuellement par une compagnie à charte, ou compagnie privilégiée, la fameuse *British South Africa Company* dont la constitution date de l'année 1889 et qui eut déjà des démêlés nombreux tant avec ses voisins immédiats qu'avec sa protectrice, la métropole.

Quelques mots maintenant sur l'importance économique de ces diverses régions.

La colonie du Cap, en y comprenant les divers territoires récemment annexés, s'étend sur une superficie de 600 000 kilomètres carrés; elle compte une population d'environ 1 600 000 habitants, dont près de 400 000, soit à peu près le quart, de blancs. La population de couleur se compose de Malais (14 000 environ), Hottentots (50 000), Fingoes (235 000), Cafres (610 000); autres gens de couleur, 250 000. Le budget de la colonie est d'environ 14 millions de francs. Ses ressources sont l'agriculture, l'élevage et — depuis peu d'années — les gisements miniers, notamment les mines de diamant. Les principaux articles d'exportation — 500 millions de francs environ — sont : l'or, les diamants, les laines, les plumes d'autruche, les minerais de cuivre.

Au Natal, où la population a progressé d'une manière formidable depuis l'occupation anglaise (121 000 en 1851 ; près de 900 000 en 1895), les principaux ar-

(1) Voir *Magasin Pittoresque* du 1er février 1900.

ticles de production sont : la laine (près de 12 000 millions de francs d'exportation par an), le charbon, peaux et cuirs, sucre, thé, fruits divers. La superficie du pays, en comprenant le Zoulouland, est d'environ 60 000 kilomètres carrés. Le nombre d'Européens est d'un peu plus de 60 000 ; on y compte en outre autant d'Indiens. Le climat de la colonie est variable suivant les districts. L'hiver est sec ; l'été est tempéré par de fortes pluies. Les produits tropicaux viennent bien sur la côte ; à l'intérieur, le sol se prête aux cultures de l'Europe centrale. Enfin le Basoutoland, à l'est, et le Betchouanaland, à l'ouest de l'État d'Orange, comptent ensemble 100 000 habitants environ dont 12 000 à 13 000 Européens.

Telle était, avant la campagne actuelle, la situation des Anglais dans l'Afrique du Sud. Les événements qui s'y déroulent de nos jours ne modifieront pas sensiblement l'avenir de ces pays destinés depuis longtemps déjà à se transformer en colonies britanniques. Une constatation s'en dégage toutefois. Tandis qu'au nord, les Français, pour conquérir des pays incultes, dépensent des millions pour *s'assimiler* des populations clairsemées, nos voisins, dans la partie méridionale du continent, *refoulent* ou *détruisent* les éléments qui tentent de s'opposer à leur extension. N'y aurait-il pas là l'un des secrets du succès de colonisation de la grande Bretagne ? P. LEMOSOF.

CAUSERIE MILITAIRE

Le pays entier a accueilli avec la plus légitime satisfaction la déclaration apportée à la tribune de la Chambre des députés au cours de la discussion du budget. Grâce à un perfectionnement récemment adopté, notre fusil sera rendu à bref délai supérieur à ceux de toutes les armées européennes. Nous nous en réjouissons doublement, d'abord à cause de la nouvelle par elle-même, en second lieu, parce qu'elle nous apprend que ce perfectionnement ne vise nullement la réduction du calibre, excès dans lequel il faut se garder de tomber, car on prétend que les balles trop petites ne produisent pas de blessures suffisamment graves pour provoquer une longue indisponibilité. Mais, — nos lecteurs trouveront peut-être qu'en cela nous nous répétons trop souvent, le sujet en vaut pourtant la peine, — il ne suffit pas d'avoir un fusil perfectionné, il faut savoir s'en servir. Or, la pratique du tir fait défaut à nos soldats, aussi bien de l'armée active que de la réserve et de la territoriale. Il faut donc le dire et le redire souvent, peut-être finira-t-on par le comprendre en haut lieu.

Ce qui est vrai pour l'infanterie, l'est aussi pour l'artillerie. Notre nouveau canon de 75 est un merveilleux outil, pour l'usage duquel il faut préparer des ouvriers habiles. Or, sous ce rapport, nous ne pouvons que déplorer la façon dont nos réservistes de l'artillerie sont initiés à son usage. Appelés en dehors des périodes des écoles à feu, ils ne connaissent leur canon que théoriquement, sur le terrain de manœuvres ou dans des tirs à blanc. C'est insuffisant, et il vaudrait bien mieux les convoquer dans des camps d'instruction que dans les villes de garnison où ils ne participent le plus souvent qu'au service habituel de l'armée active, agrémenté de quelques séances supplémentaires d'instruction.

Une récente circulaire nous apprend que la batterie de quatre pièces devra comprendre à l'avenir des mécaniciens ; il sera nécessaire de former, dans cette arme, toute une catégorie nouvelle d'ouvriers pour ces emplois. D'autre part, le ministre de la guerre, ayant également annoncé pendant la discussion du budget que le service du train allait user d'automobiles pour les transports en temps de guerre, voilà encore une arme qu'il faudra pourvoir de chauffeurs et de mécaniciens. Le nombre de ces spécialistes augmente tous les jours dans l'armée, car l'emploi des machines tend à se généraliser de plus en plus. C'est le progrès. A quand les conducteurs de trains régimentaires transformés en chauffeurs et les capitaines d'infanterie en teufs-teufs ?

C'est ainsi que l'on compte parer au danger de la dépopulation chevaline. Ce moyen ne peut malheureusement s'appliquer à l'affaiblissement progressif de nos classes de conscrits appelés sous les drapeaux. L'armée dernière, le déchet provenant des réformes et ajournements prononcés par les conseils de révision, avait réduit sensiblement le contingent appelé. Celui-ci en a-t-il été plus choisi et mieux résistant que les précédents ? On est malheureusement obligé de constater que ce triage soigneusement opéré n'a pas augmenté la valeur des élus, car il y a eu, en 1899, le même nombre de décès et de réformes dans l'armée que les années précédentes. Notre race a-t-elle donc si rapidement dégénéré ?

Capitaine FANFARE.

LES LIVRES

Norbert Dys, par Mathilde Alanic. *Flammarion.*

Les bons romans ne sont pas communs, mais les romans qu'on peut mettre dans toutes les mains se font de plus en plus rares, j'entends les romans intéressants et bien écrits.

Félicitons Mlle Mathilde Alanic de nous avoir offert, avec *Norbert Dys*, une œuvre vraiment remarquable, ou plutôt remercions-la du vif plaisir que nous avons éprouvé à la lecture de son livre. Nous pouvons dire, sans exagération, que ce livre est digne de figurer dans les bibliothèques à côté de la *Neuvaine de Colette* et de *Mon oncle* et *Mon curé*, dont on se rappelle le succès.

Norbert Dys est une idylle qui se joue au doux pays angevin. Le cadre en est fort pittoresque. Dans un village, perdu en pleins champs, loin des chemins de fer, loin des « progrès » de la civilisation, le hasard a mené un jeune artiste, un sculpteur, au lendemain du jour où, parmi les acclamations et les compliments, il a reçu la médaille d'honneur du Salon. Fatigué, surmené par la vie de Paris, il vient retrouver, en pleine nature, le calme et le repos dont il est privé depuis longtemps. C'est une grand'halte, bien gagnée, après sa première étape glorieuse. Son arrivée dans le village excite d'abord une malveillante curiosité. Un étranger qui s'installe dans un « pays » de quatre maisons ne peut avoir que de mauvais desseins, pensent les habitants ! Est-ce qu'ils se déplacent, eux ? Norbert Dys — c'est le nom de notre héros — ne tarde pas à apprivoiser et à gagner l'opinion des bons villageois. Il a donné un coup de main au vénérable curé pour repeindre un *Saint*

Sébastien et raccommoder un *Saint Pierre*. Il se laisse passer modestement pour un ouvrier d'art et fait merveilles sur merveilles dans l'église délabrée. Il devient ainsi l'ami du curé qui ne cesse de célébrer son mérite ; il s'amuse à ce jeu... Jusqu'ici, vous ne voyez pas se préparer l'idylle. Norbert Dys a tort de travailler à son salut plutôt qu'à son bonheur. L'occasion, une charmante occasion, s'offre à lui de séculariser ses sentiments. Elle lui paraît sous les traits d'une jeune fille modeste, simple, qui le change des grandes dames qu'il a rencontrées sur son chemin. Comment son amour naît, grandit et se déclare, voilà le fond du roman que je craindrais de défleurer en l'analysant par le menu, et que je recommande à tous nos lecteurs, chaleureusement, dans l'encourageante certitude de leur être agréable.

JOSEPH GALTIER.

Voici une page de ce livre exquis que nous retrouverons certainement parmi ceux que couronnera, l'an prochain, l'Académie française.

Après le déjeuner qui vient d'avoir lieu au presbytère, Norbert Dys — le grand artiste parisien qui séjourne *incognito* dans le village de Ruillé — invite Madeleine Farguet, sa voisine de table, — une jeune institutrice timide et un peu triste, — à une partie de pêche au bas du verger, pendant que les invités d'âge rassis jouent aux cartes, à l'ombre des pommiers.

Le jeune homme ouvrit une barrière au bord de l'eau ; ils suivirent quelques minutes un petit sentier longeant le bas de la colline, et s'arrêtèrent à une étroite crique où la rivière s'élargissait en flaques bleues pailletées, sous le frissonnement argenté des saules.

— C'est charmant ici ! fit Madeleine, s'asseyant sur une grosse pierre et regardant d'un air ravi autour d'elle. Du vert partout !

L'ombre des branches s'étendait en plaques plus foncées, semées de gouttes de soleil, sur le sol gazonné, sur le fouillis sauvage des fougères et des ronces où les bruyères roses et les gousses d'or des ajoncs brillaient comme des joyaux épars.

L'étroit ruisseau serpentait, à travers les prés, dessiné par sa bordure d'arbres. Des troncs jetés en travers servaient de ponts. De larges pierres moussues, ourlées d'une ligne d'argent, divisaient le courant tranquille. Les nuages, les feuilles balancées, jetaient dans l'eau limpide leur ombre passante. Norbert pensa qu'il avait vu ailleurs cette transparence de source, et, guidé par un obscur souvenir, il regarda les yeux de Madeleine, perdus dans leur contemplation.

— Tenez-vous beaucoup à pêcher ? fit-il tout à coup, en lâchant les lignes qu'il ajustait. N'est-il pas cruel de déranger la quiétude de tout ce petit peuple ?

Et il désignait les menus poissons qui frétillaient avec de brusques éclairs.

— Je vous propose un petit amusement. Regarder et ne penser à rien.

— C'est cela ! fit joyeusement Madeleine, les mains croisées, les bras pliés autour des genoux... Oh ! écoutez !... Qu'est-ce que cet oiseau qui chante ?

— Que vous apprend-on dans vos pensionnats ? demanda-t-il. C'est une fauvette à tête noire... Moi qui ne suis qu'un Parisien, je sais cela. A présent, voici le *sic sic sic méria* de M. Pinson. Celui-ci qui rit d'une manière sarcastique pour se moquer d'eux, et peut-être de nous, c'est le pivert !

— Mais vous les connaissez tous ! dit la jeune fille avec envie.

— Êtes-vous de force, — quoique femme, — à vous taire cinq minutes ?

— Je crois que oui, fit-elle, mise en gaieté par l'originalité de son compagnon. Avec beaucoup de bonne volonté...

— Eh bien ! taisez-vous, mais ouvrez vos oreilles... Fermez même les yeux pour que l'impression soit plus forte... Vous allez entendre la vraie symphonie pastorale, celle dont Beethoven nous a donné l'écho. La nature est toujours supérieure à l'art... Seulement, avant de commencer, je vais vous servir un programme explicatif, comme il est d'usage dans les grands concerts... Tout d'abord, rien... Vous n'entendrez rien... Puis, votre tympan s'accoutumera... vous commencerez à percevoir un vague bourdonnement qui ira bientôt en *crescendo*, de façon à vous assourdir. C'est le prélude... un ronflement d'abord confus fait des fanfarinettes de moucherons, des murmures de feuillages, du bruit que fait l'herbe en poussant, de tous les bruissements, de toutes les haleines, de tous les fourmillements de la création visible et invisible. Tout ce qui vole, rampe, bondit, grouille, a sa voix dans l'immense harmonie. Le crapaud, l'araignée, le vent ont leur emploi. Sur cet accompagnement, les premiers sujets développeront le thème de la mélodie, broderont des variations. Rossignol, mésange, chardonneret, déploieront leur virtuosité. Le merle, le loriot, le pivert tiendront les rôles bouffons... Attention !... Une, deux, trois ! Une mesure pour rien !... Fermez les yeux !...

Madeleine, docile et amusée, baissa aussitôt les paupières et demeura tranquille un instant, la blancheur nacrée de ses dents apparaissant entre les lignes roses des lèvres souriantes.

— C'est merveilleux ! dit-elle, en rouvrant les yeux au bout de quelques minutes. Une véritable initiation.

— Ce n'est rien encore ! affirma Norbert, à demi couché en face d'elle, au pied d'un arbre. C'est le matin, à la pointe du jour, que sont données les grandes auditions. Ajoutez à cela le plaisir égoïste d'être à peu près seul à profiter de cette aubade. Le soleil paraît tout neuf. Et l'air a un goût exquis ! Tenez, le premier matin de mon arrivée ici, j'étais comme fou de me trouver lâché en pleine nature, après plusieurs années de surmenage. Je courais comme on va à une fête... Je me faisais l'effet d'un animal échappé du jardin des Plantes, et retournant à sa sauvagerie native.

Madeleine rit encore, divertie. Machinalement, elle arrachait des brins de mousse qu'elle éparpillait sur sa robe. Des taches de soleil semaient des grains d'or sur sa peau blanche, sur ses cheveux ébouriffés par le grand air.

— Oui, fit-elle, en tordant un genêt entre ses doigts, on se sent mieux vivre à la campagne... Quand j'ai repris ma vie casanière et que je m'ennuie trop, je regarde en dedans : je retrouve en moi le souvenir de Ruillé, la charmille d'Olympe, la cour du presbytère ; tout cela me repose et me rafraîchit.

— Vous aimez beaucoup Ruillé ?

— J'y viens depuis l'enfance... J'y ai passé mes meilleures journées. Elle rougit soudain, regrettant cet aveu, échappé à sa sincérité, dans la détente de ce moment.

— Ne serait-il pas temps de remonter là-haut ? La partie doit être achevée.

Ce disant, elle se redressa, s'excusant d'un demi-sourire, attendit qu'il eût rassemblé ses lignes, et reprit le sentier.

Pendant qu'elle marchait devant lui, flexible, frêle, allongée par les plis de sa robe balayant l'herbe, la tête pliée sous le poids de son écrasante chevelure, Norbert ne put s'empêcher de penser aux saintes, errant dans le jardin mystique, une fleur à la main, prêtes à s'envoler à chaque pas.

MATHILDE ALANIC.

LA VIE EN PLEIN AIR

Le dimanche 4 mars dernier, se disputait à Ville-d'Avray le douzième *Cross country national* que l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques organise annuellement. Cette fête sportive, que nous appellerons tout simplement en français la course à pied nationale, réunit toujours de nombreuses équipes, composées chacune de six coureurs merveilleusement entraînés.

La course à pied compte parmi les sports les plus... naturels, mais elle nécessite la jeunesse, la belle jeunesse qui s'en va toujours trop tôt, et aussi des poumons solides. Sinon... gare!

La tenue des coureurs est des plus simples : un jersey de couleur, rouge, bleu, noir... selon les équipes, et un pantalon large ne dépassant guère le genou. Il ne faut pas de gêne en route. Par le froid qui sévissait dans cette matinée de dimanche, ce costume donnait à réfléchir.

Les spectateurs, glacés, avaient eu soin de se vêtir plus chaudement que ces jeunes gens qui allaient témoigner de leur souffle et de leur ardeur à vaincre, sur la route de Versailles et autour des étangs de Ville-d'Avray.

A hauteur du restaurant Cabassud, c'était un encombrement fantastique dès neuf heures. Chauffeurs, cyclistes, piétons,... et la foule massée sur les trottoirs et s'étendant jusqu'au haut de la côte, formaient un spectacle des plus pittoresques.

Il y avait bien là quatre mille personnes, battant la semelle, tandis que dans les chambres réservées à chaque club au restaurant Cabassud, les chefs entraîneurs donnaient leurs dernières instructions aux coureurs, massés savamment, bouchonnés même comme des pur-sang.

Curieux préparatifs, et amusants au possible.

A dix heures et demie seulement le coup de pistolet du starter donnait le signal du départ. Le froid était toujours intense, mais le soleil avait enfin daigné paraître, et les cent vingt coureurs — un joli chiffre — partaient avec le soleil sur la tête, suivis de nombreux cyclistes qui pédalaient ferme. Hélas! ce n'est pas comme à Longchamp. Une partie — une grande partie — du parcours échappe aux yeux des spectateurs.

Tout le monde court à l'arrivée. Que de cris, que de hourrahs! Quel enthousiasme! C'est le jeune Champoudry, de l'équipe de Montrouge, qui a passé premier, suivi de près de Deloge, du Racing-Club de France, un vétéran dans les victoires sportives.

Mais c'est l'équipe du Racing-Club — une merveilleuse équipe — qui a été classée première, d'après la place que ses six champions ont obtenue dans la course. L'équipe de Montrouge venait ensuite.

Une deuxième série de coureurs formait des équipes moins fortes qui se sont également disputé des prix. Dans cette dernière série c'est la province qui a été victorieuse, avec Libourne et Marseille en tête dans cet ordre.

La course de 16 kilomètres avait été faite par les équipes gagnantes de la première série en 1 heure 2 minutes 4/5, ce qui montre, n'est-ce pas, que nos jeunes gens ont de bonnes jambes et un souffle merveilleux.

Tout le monde était satisfait, tout le monde avait la mine réjouie et plus que rosée. Mais les estomacs étaient creux, et coureurs et spectateurs ont fait grand honneur aux déjeuners servis dans les restaurants de Ville-d'Avray.

Tudieu! Quel appétit ont messieurs les coureurs! Mes compliments. Leur estomac aussi est de premier ordre.

La fête ne s'est pas terminée avec le déjeuner. Il y a eu une distribution de prix interminable, et des discours pas mal tournés du tout. Un grand nombre de mamans étaient venues pour voir couronner leurs fils. Quelques-unes ont été désappointées.

Qu'elles se consolent! Quand on a vingt ans, de bonnes jambes, du cœur et de l'ambition, on a le temps de prendre des revanches sur un terrain ou sur un autre.

Il suffit de vouloir, et m'est avis que ces jeunes coureurs, dont j'ai admiré l'entraînement et l'ardeur, ont une volonté énergique.

Avec de la volonté, la lutte pour la vie est relativement aisée.

MAURICE LEUDET.

Les Conseils de Me X...

Il y a, dans Paris, des établissements de bains froids sur la Seine.

Oui, sur la Seine! je dis bien. Ils sont même très fréquentés. Le Parisien aime tant son beau fleuve!

Non seulement il en boit, sans répugnance, l'eau douteuse, mais encore il prend plaisir à s'y tremper tout entier, à s'en imprégner, à s'unir à elle en des immersions prolongées, allant, parfois, jusqu'à la noyade.

Chacun son goût, sur ce point. D'autant qu'il n'est pas bien sûr, malgré l'assertion des savants, qu'une eau réputée souillée et chargée de microbes ne soit pas, en réalité, la plus hygiénique.

Et ce sont de vrais Instituts que ces établissements balnéaires. La natation y est une science, et le plongeon un art. On y voit d'éminents professeurs enseigner à tirer sa coupe avec élégance, à piquer une tête correctement, à flotter, sans effort, sur la nappe liquide, le ventre en l'air, à la façon d'un chien crevé.

Point fiers, d'ailleurs, et sans la moindre pose, ces maîtres ès nage. Un simple caleçon, une passerelle inondée, un auditoire de bras et de jambes nus qui s'ébattent pêle-mêle, enfonçant, remontant, formant sur l'eau de longues traînées de perles blanches, voilà leur Sorbonne à eux, toute grouillante et diaprée, à travers les rayons d'or qui coulent d'un ciel de toile usée.

N'allez pas, cependant, conclure que les propriétaires de ces écoles de natation arrivent tous à la fortune,

Il en est, au contraire, dont les affaires ne prospèrent pas et qui luttent vainement contre le courant défavorable.

Aussi l'un d'eux dut-il se résoudre, l'an passé, à mettre en vente son fonds de commerce. Mais comment en retirer un bon prix? Ses livres n'étaient-ils pas là pour attester une situation précaire et l'insuffisance des recettes?

Après bien des réflexions, il lui vint une idée géniale. Il fallait des clients ; il en fallait beaucoup, pour faire illusion aux acquéreurs éventuels : eh bien! il en aurait ; il se chargeait de les amener lui-même.

Et, en effet, pendant quinze jours, sous les yeux éblouis du futur acheteur, ce fut un défilé interminable de baigneurs. Il en venait de tous côtés, même de la banlieue; ils prenaient d'assaut les cabines et s'entassaient dans le bassin, trop étroit maintenant. Notre homme avait fait largement les choses et n'avait pas regardé à la dépense. Dans la rue, à la porte des ateliers, au cabaret, partout il avait racolé des volontaires pour le bain, leur offrant, en outre de l'ablution en Seine, un petit verre réconfortant chez le marchand de vin. Il avait, ainsi, triplé sa clientèle ordinaire et vendu son établissement plusieurs fois sa valeur.

Malheureusement pour lui, sa supercherie fut ébruitée. Elle ne tarda pas à arriver aux oreilles du successeur, qui ne comprenait rien à la diminution subite des affaires; une plainte fut déposée au Parquet, et, aujourd'hui, le patron baigneur trop ingénieux risque fort de comparaître en police correctionnelle.

C'est vraiment dommage, car sa ruse n'était point banale et méritait un succès plus complet. Elle avait même une saveur classique tout à fait exquise.

Ne vous souvient-il pas, en effet, d'une jolie anecdote de villa à vendre, citée par Cicéron comme exemple du dol et de la fraude dans les contrats? La villa, blanche et coquette, s'élevait sur le bord de la mer, dans une petite baie délicieuse, parmi des touffes de pins-parasols. Pour en augmenter la valeur, son propriétaire avait imaginé d'attirer des pêcheurs sur cette partie de la côte, où, d'ordinaire, on n'apercevait ni barques, ni voiles. Ils y vinrent plusieurs jours de suite, explorant les fonds d'algues bleues et ramenant, sur la plage, leurs filets remués de secousses argentées. Le spectacle était merveilleux, et le visiteur charmé n'hésita pas à acheter fort cher une villa qui avait un si beau point de vue.

Mais, le lendemain, plus de pêcheurs, plus de voiles blanches, plus de bruit de rames frappant les flots. La ravissante féerie avait disparu.

Évidemment, le maître baigneur s'était inspiré du grand orateur romain.

Mais c'est bien la peine d'avoir des lettres, si elles vous mènent en police correctionnelle.

Me X...

* * *

PETITE CORRESPONDANCE

R. S., Nice. — Les pensions annuelles qu'un père a servies à son fils, en les prélevant sur ses revenus, ne sont pas sujettes au rapport successoral.

J. K., Alais. — En toutes matières, les intérêts des sommes dues se prescrivent par cinq ans. C'est là un principe d'ordre public.

V. N., Rouen. — Une compagnie de transports maritimes qui, en cas d'échouement du navire, vend sur place, pour les autsrosire à une perte totale, des marchandises avariées dont les consignataires ne sont pas sur les lieux, n'est tenue envers ceux-ci que du produit de la vente, déduction faite des frais.

R. Z., Fontainebleau. — Les procès-verbaux dressés par la gendarmerie font foi jusqu'à preuve contraire, et non jusqu'à inscription de faux.

B. A., Quimper. — Si, d'ordinaire, les cadeaux échangés entre fiancés sont restitués, en cas de rupture du mariage projeté; on ne peut pas cependant légalement contraindre les fiancés à faire cette restitution.

M. R., Bourg. — Le sujet suisse marié en France avec une étrangère, sans contrat de mariage, se trouve soumis au régime français de la communauté légale; sauf pour ses immeubles situés en Suisse, qui restent régis par la loi de son canton d'origine.

B. D., Melun. — La déchéance édictée par l'art. 5, parag. 2 de la loi du 14 juin 1865 peut être opposée au porteur d'un chèque, s'il est justifié qu'il y avait, à l'échéance, provision entre les mains du tiré, et que le porteur aurait été payé, s'il s'était présenté dans les délais.

VARIÉTÉS

RENARDS CAPTIFS.

Il est assez rare qu'on apprivoise le renard; pourtant, il se domestique sans peine, et comme tous les animaux que l'on observe de près et avec qui on vit, il se montre amusant et intéressant. C'est ainsi qu'un observateur relatait dernièrement dans un recueil anglais, au sujet d'un trio de renards qu'il a conservés longtemps, des faits curieux que la *Revue rose* a fort bien résumés et que voici :

Les trois renards avaient été pris, tout jeunes, au nid.

Durant l'été, ils vivaient dans un jardin, attachés à une chaîne légère, pourvus d'un terrier artificiel consistant essentiellement en une barrique enfouie sous le sol. La première année, ils avaient été installés sous un cerisier, mais on dut les déplacer : ils consommaient une telle quantité de cerises tombées qu'ils se rendaient malades. Le renard semble, en effet, avoir une grande prédilection pour le fruit en général ; en cela il se distingue nettement du chien, son cousin, qui n'en mange que par exception. Ces renards dévoraient aussi des quantités prodigieuses de groseilles à maquereau, et tout le monde connaît la passion désordonnée de leur espèce pour le raisin.

En fait de chair, ces renards captifs aimaient tout particulièrement celle du rat, du rat faisandé surtout. Le rat mort, qui a été mis à « se faire » en terre et conservé pendant deux ou trois jours, par temps chaud, acquiert un fumet qui le rend délectable au goût des renards. Une singulière manie qu'avaient les trois captifs consistait en ce qu'ils changeaient sans cesse l'emplacement de leur garde-manger; après avoir laissé quelque temps leur rat dans un trou, recouvert d'un peu de terre, ils le déterraient et l'ensevelissaient dans une autre cachette. Ils consommaient aussi des insectes de grosse taille, comme les hannetons. Dans la chasse au rat, ils faisaient preuve d'une grande dextérité.

De ces trois renards, deux étaient des mâles; à chaque printemps, la femelle mettait au jour une portée comprenant de six à huit jeunes, et c'était toujours une période fort critique. Il fallait, en effet, ne point déranger le nid, sans quoi la mère détruisait aussitôt toute sa progéniture. Et il n'était pas besoin d'une intervention matérielle pour provoquer ce résultat; si l'homme qui était chargé de porter leur nourriture aux renards avait seulement l'indiscrétion de s'arrêter devant le trou où se trouvaient les

jeunes et de regarder à l'intérieur, la mère les supprimait sans retard. Les furets ont la même coutume, et, pour élever les furets et renards en captivité, il est indispensable de respecter absolument les manies de la mère qui ne souffre aucune ingérence avec ses petits.

Au reste, les petits de la captive s'élevaient fort bien et jouaient entre eux et avec de jeunes chiens, avec beaucoup de grâce et de vivacité.

Sur les trois renards adultes, il arrivait généralement à l'un ou à l'autre de s'échapper une fois l'an, à peu près; profitant de quelque fissure, ou d'une imperfection de la clôture, il prenait la clef des champs. Les voisins se plaignaient bien vite; car aussitôt on découvrait çà et là de petits tertres en terre fraîchement remuée d'où sortait le bout d'une patte ou d'une aile de volaille; et souvent ce même tertre recouvrait trois ou quatre dépouilles.

Après quelques jours de pérégrinations et de déprédations dans les environs, le fugitif revenait toujours au bercail — ou à la prison — et rejoignait ses compagnons. Un seul d'entre eux ne revint jamais: c'était un des mâles, et il était de disposition particulièrement morose et sauvage; la domestication ne lui avait pas conféré l'aménité du caractère. Ce renard s'échappa définitivement après sept ans de vie en captivité. Ses deux compagnons étaient très apprivoisés et familiers; ils venaient fouiller dans les poches des visiteurs pour y trouver des friandises et se promenaient, en laisse, avec grand plaisir. L'un des mâles vécut dix ans; la femelle treize ans; du second mâle, qui s'échappa, on ne sait rien.

LES TRUCS DE LA " SECONDE VUE ".

Les mystères de la " seconde vue " ont de tout temps excité vivement la curiosité du public: ce sont de nos jours les liseurs de pensées qui ont la vogue. Comment devine-t-on la pensée à distance? On sait de quelle façon les choses se passent. L'opérateur commence par expliquer au public qu'il possède un pouvoir magnétique sur la personne qu'il lui présente. Il prétend lui communiquer toutes les pensées qu'il voudra, sans lui dire un seul mot qui puisse l'aider à les exprimer.

Pour faire cette expérience, on se souvient qu'anciennement le célèbre Robert Houdin se servait, avec son fils, d'un questionnaire compliqué variant à l'infini. Chaque question indiquait au fils de Robert Houdin, qui avait les yeux bandés, un objet choisi au milieu du public par son père. Il devait aussitôt le désigner. C'était un effort de mémoire considérable pour l'opérateur et son sujet.

Cette méthode n'est pas comparable aux moyens mécaniques que le *Scientific American* a dévoilés et que nous allons indiquer.

L'opérateur présente au public son sujet, qui est généralement une dame, et le fait asseoir sur le devant de la scène du théâtre, bien en vue des spectateurs. Le sujet a les yeux soigneusement bandés: il ne saurait voir en aucune façon et chacun d'ailleurs à le droit de bien vérifier s'il n'y a point de supercherie à cet égard. Un grand tableau noir est placé sur l'un des côtés de la scène.

Un des spectateurs est prié de s'approcher du tableau et de vouloir bien y tracer avec de la craie quelques lignes de chiffres. Il trace les nombres, et l'opérateur annonce que son sujet voit les chiffres et va donner le résultat de l'addition.

En effet le sujet se recueille, semble faire mentalement le calcul que donnent les chiffres alignés et immédiatement appelle tout haut chacun d'eux en donnant le résultat de l'addition.

Un deuxième spectateur remonte sur la scène, il touche un des chiffres marqués. Le sujet le nomme aussitôt. Il peut aussi résoudre le problème de l'extraction d'une racine carrée ou d'une racine cubique pour témoigner de sa rare intelligence en mathématiques. Ces expériences prouvent que la « voyante » possède une parfaite connaissance des nombres placés sur le tableau noir et de la position que chacun des chiffres marqués y occupe. Il est évident cependant qu'il est impossible à cette personne de rien voir à travers le bandeau qui recouvre ses yeux.

Pour arriver à ce résultat qui semble étonnant, il y a plusieurs moyens d'exécution.

Dans le premier cas, un compère est caché sous le plancher de la scène, de manière qu'il soit placé en face du tableau noir, pour bien voir les chiffres tracés. Il peut alors les énoncer chaque fois que cela est nécessaire, sans être entendu ni vu par le public.

Dans le second cas, on a pratiqué dans la semelle de la bottine de la « voyante » un trou d'un diamètre d'environ 4 centimètres.

L'opératrice place son pied au-dessus d'un trou pratiqué sur le plancher de la scène de manière qu'il soit possible d'adapter à la semelle de sa bottine un petit piston actionné pneumatiquement à l'aide d'un tube de caoutchouc. Le compère, placé sous la scène, ne perd pas des yeux le tableau noir sur lequel un spectateur a marqué des chiffres, et pressant avec sa main la poire fixée à l'extrémité du tube de caoutchouc, il fait marcher le piston placé sous la bottine. Le sujet est ainsi prévenu par un signal convenu, de ce qu'elle doit dire.

Un troisième moyen est employé par M. Robert Heller. Au lieu d'un piston pneumatique, il se sert d'un électro-aimant.

On peut encore, enfin, employer un tube avertissant. Dans ce cas l'opératrice est assise sur une chaise en bois recourbé, spécialement préparée pour l'expérience. Une des jambes de la chaise est creuse et le creux se prolonge jusqu'en haut du dossier.

L'opératrice doit être coiffée d'une longue natte qui descend le long de son dos. On comprend qu'on a tout d'abord placé un petit tube de caoutchouc dans la natte, de façon qu'il puisse parvenir jusqu'à l'oreille, sans qu'on puisse s'en douter, avant la pose du bandeau sur les yeux du sujet.

Lorsque le sujet est assis, l'opérateur a soin de mettre secrètement en communication les deux tubes de caoutchouc, celui de la natte avec celui de la chaise, et le compère placé sous la scène, fournit comme précédemment tous les renseignements utiles à l' « habile mathématicienne ».

LES CHEMINS DE FER CHINOIS.

La mise en exploitation de la Chine au moyen des procédés modernes sera, s'il faut en croire le *Tour du Monde*, au premier rang parmi les grands faits

économiques du début du XXe siècle. La Chine est un pays favorisé par la nature en ce qui concerne la fertilité de ses terres, la richesse de son sous-sol qui recèle en abondance la houille, le fer, l'étain, le plomb, le cuivre, en ce qui concerne aussi le réseau de ses fleuves et de ses rivières où la pisciculture a toujours été florissante. Enfin, ce magnifique pays est habité par une population sobre, laborieuse, intelligente. La Chine est donc dans d'excellentes conditions pour développer rapidement, et dans d'énormes proportions, sa production agricole et industrielle, quand elle sera dotée d'un outillage moderne pour les transports par terre qui lui font défaut, car elle n'a pour ainsi dire pas de routes terrestres.

Cet outillage, elle ne tardera pas à l'avoir puisque le gouvernement chinois a déjà, à l'heure actuelle, accordé des concessions de chemins de fer ne mesurant pas moins de 11 400 kilomètres de longueur en totalité et dont la plus importante est destinée à mettre Pékin en communication directe et rapide avec Hankow, le centre commerçant le plus important de l'empire.

Les concessions de chemins de fer déjà accordées en Chine se répartissent ainsi :

Lignes construites	588	kilomèt.
— en construction...	4 213	—
— concédées.....	6 639	—
Total.....	11 440	kilomèt.

Voici maintenant, au point de vue de la répartition des « sphères d'influence », le détail des lignes concédées, construites et en construction :

Contrôle allemand.....	798	kilomèt.
— américain.....	1 209	—
— anglais.....	2 227	—
— belge.....	1 300	—
— chinois.....	1 084	—
— français.....	779	—
— anglo-allemand.	1 115	—
— russo-chinois...	2 838	—
Total.....	11 440	kilomèt.

Il convient d'ajouter aux 11 440 kilomètres de lignes construites, en construction et concédées, 3 180 kilomètres de lignes proposées et 4 052 kilomètres de lignes levées. Tel est l'ensemble du réseau des chemins de fer chinois.

RECETTES ET CONSEILS

MAINS MOITES

Les mains moites, humides, sont impropres à certains travaux. De plus, beaucoup de personnes ne les serrent qu'avec répugnance. Or, il faut bien veiller à ne pas laisser naître de telles sensations.

Pour donner aux mains la sécheresse convenable, on en frottera l'intérieur, plusieurs fois par jour, avec un linge imbibé de la préparation suivante :

Eau de Cologne.....	70 grammes
Teinture de belladone..	15 —

Lorsque les mains ont une tendance à transpirer trop abondamment, pour peu qu'on soit exposé à une grande chaleur, ce qui arrive dans les réunions nombreuses, avant de se ganter pour aller dans le monde, on plongera ses mains dans une eau où l'on aura fait dissoudre un peu d'alun en poudre.

∴

CONSEILS D'HYGIÈNE AUX VÉLOCIPÉDISTES.

Les médecins devraient, d'après Hermann, attacher plus d'importance à l'hygiène des vélocipédistes. Dans l'exercice de la bicyclette, c'est le cœur surtout qui est surmené, et le travail mécanique qu'il produit est énorme. On ne saurait donc être trop prudent en montant les côtes, et le violent effort qu'elles provoquent devra être suivi d'un instant de repos.

Avant d'entreprendre l'exercice de la bicyclette, on devra faire examiner les voies aériennes supérieures, voir si les fosses nasales sont libres, s'il n'existe ni végétations adénoïdes, ni hypertrophie des amygdales, etc. L'auteur conseille de ne pas fumer en pédalant. On devra, autant que possible, éviter de boire pendant l'exercice ; néanmoins, si la soif est trop vive, c'est au café noir qu'il conviendra de donner la préférence.

∴

Ce qui a valu à l'*Eau de Suez* sa réputation de dentifrice antiseptique hors ligne, c'est qu'elle conserve les dents, les préserve de la carie, parfume agréablement la bouche. C'est la grande marque du Tout-Paris élégant recommandée par les sommités médicales. (L'essayer, c'est l'adopter pour toujours.) L'*Eucalypta de Suez* est la plus hygiénique des eaux de toilette. Pour les soins du corps, c'est la seule eau de toilette antiseptique.

∴

MOYEN DE FAIRE DISPARAITRE L'ODEUR DU PÉTROLE.

Voici, d'après le *Moniteur des pétroles*, le moyen simple d'enlever au pétrole son odeur désagréable. Mélanger à 4 litres 1/2 de pétrole 100 grammes de chlore de blanchisseuse ou chlorure de chaux, et agiter vivement le tout ; verser le liquide dans un vase contenant de la chaux vive, et agiter de nouveau ; la chaux a la propriété d'absorber le chlore. Il ne reste plus qu'à laisser déposer le mélange et à décanter. On est certain, paraît-il, d'obtenir un pétrole inodore et dont le pouvoir éclairant n'est pas diminué.

∴

M. X. à C. — Faites venir par la poste un ou deux flacons de *Comprimés Vichy Etat* (Dépôt 6, rue de la Tacherie, à Paris) ; vous pourrez ainsi faire vous-même votre eau digestive et gazeuse, et à bon compte puisque le flacon de 100 comprimés ne coûte que 2 francs et qu'il en suffit de 3 ou 4 pour un verre.

∴

CE QU'IL FAUT SAVOIR

— Un emplâtre de moutarde faite avec un blanc d'œuf ne laissera pas d'ampoule.

— Un œuf cru avalé immédiatement fera descendre une arête qu'on ne peut enlever du gosier.

— La peau blanche qui recouvre intérieurement la coquille d'œuf est très bonne en application sur un clou.

— Un blanc d'œuf battu avec du sucre raffiné et du citron calme l'enrouement. En prendre une cuillerée à café toutes les heures.

— Un œuf ajouté à la tasse de café du matin est un bon tonique.

JEUX ET AMUSEMENTS

MÉTAGRAMME

Je gronde avec fracas, je suis un vrai tonnerre ;
Quand mon cœur est changé, je suis Romain austère.

LOGOGRIPHE

Tel qui se croit bientôt au faîte du bonheur,
Est par moi tout à coup plongé dans le malheur,
Je traîne, avec six pieds, ma funeste existence,
J'accable l'infortune et même l'opulence.
En me décomposant, lecteur, tu peux trouver
Ce qui vient, en dormant, souvent te présenter
De l'ami préféré la plus flatteuse image ;
Sur un châssis ce qui fait croître le feuillage ;
Ce qui sert de défense à l'oiseau carnassier ;
En voiture souvent ce qu'on craint d'éprouver ;
Ce qu'on fait au marmot qui laisse sa nourrice ;
J'en ai déjà trop dit, il faut que je finisse.

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-99. — Corbeil. Imprimerie Ed. Crété.

UN DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS AU XVIIIe SIÈCLE



Musée de Versailles. — Portrait de M. de Vandières, par Tocqué. Gravure de Guérelle.

LE VOYAGE EN ITALIE DE M. DE VANDIÈRES

ET DE SA COMPAGNIE (1749-1751)[1]

Dans une salle des appartements du rez-de-chaussée au musée de Versailles, on admire un portrait de Tocqué, d'allure magnifique. C'est celui d'un homme très jeune, à la figure avenante et loyale, en habit d'apparat, le cordon bleu en sautoir; une de ces effigies somptueuses qui résument un caractère et une destinée. Le modèle qui posa devant Tocqué est Abel-François Poisson, successivement sieur de Vandières, marquis de Marigny et de Ménars. C'est le frère cadet de la marquise de Pompadour, son « frérot » ou, comme elle disait encore, « le cher bonhomme », dont elle fit un directeur et ordonnateur général des bâtiments, jardins, arts, académies et manufactures royales.

Hâtons-nous de déclarer qu'elle ne fit jamais rien de mieux, ni même d'aussi bien, dans sa vie.

L'origine d'Abel-François Poisson était moins que médiocre. Il sortait d'une bourgeoisie suspecte et véreuse. Le père, ancien commis des Paris, compromis dans de louches affaires de subsistances, avait risqué la potence et pris la fuite; la mère était galante jusqu'au scandale. Remettre sa famille en état ne fut pas un des moindres triomphes de Mme de Pompadour. Elle obtint à son père des lettres de noblesse, sans insister, reconnaissons-le, pour qu'il vînt les montrer à Versailles. Pour son frère elle rêva toutes les fortunes. Abel-François fut admis à la Cour au sortir du collège. Il plut au roi par sa jolie prestance et sa bonne humeur. « Votre frère est de la maison, disait Louis XV; qu'on mette un couvert, nous dînerons tous trois ensemble. » L'enfant gâté eut la capitainerie de Grenelle et le nom de Vandières, en attendant mieux. Le mieux, c'était la Direction des bâtiments. Cette charge, une des premières du royaume, appartenait, depuis 1745, à M. Le Normant de Tournehem, oncle par alliance de Mme de Pompadour, plus proche parent peut-être encore, au dire des calomniateurs ou des médisants. En dépit d'une avidité restée légendaire, la favorite savait l'art de ne rien brusquer. « J'étais née réfléchissante », dit-elle quelque part. Confier du premier coup à ce gros garçon de dix-neuf ans, souriant et réjoui, le gouvernement des choses de l'art lui parut une gageure hasardeuse. Elle avait trop de tact et connaissait trop bien les artistes pour leur imposer à la légère un maître de sa façon. Elle ne montra d'abord Vandières que comme un simple survivancier de Tournehem, avec promesse de succession. Puis, par un sage calcul dont il sied de lui tenir compte, elle mit le surintendant futur en apprentissage. Elle voulut, et la pensée n'est point vulgaire chez cette femme omnipotente, que le favori justifiât sa faveur.

Ce petit marquis « d'avant-hier », comme l'appelaient les mécontents, était le contraire d'un sot. Il avait grandi dans un monde mêlé où l'on bavardait volontiers sur les questions d'art. Il possédait quelques-unes des étonnantes facultés d'assimilation de cette sœur, si richement douée, qui avait appris le chant avec Jéliotte, la danse avec Guibaudet, la déclamation avec Crébillon et qui maniait le burin sans maladresse. Il avait du bon sens et de la modestie. Mais, à vrai dire, il ne savait rien. La marquise résolut de lui faire tout apprendre.

Un voyage en Italie apparaissait déjà comme le stage obligatoire de tout amateur et de tout artiste. L'idée d'envoyer son frère au delà des monts dut venir naturellement à l'esprit de la favorite. Probablement aussi lui fut-elle suggérée par son conseiller le plus compétent et le plus avisé, le graveur Charles-Nicolas Cochin.

C'était l'un des hommes les plus habiles et les plus intelligents de ce temps où l'on dépensait tant d'esprit dans l'art de parvenir. Dessinateur, graveur, écrivain à ses heures et de la meilleure veine, Cochin menait sa fortune en homme de cour. Il avait gagné la confiance de Mme de Pompadour et obtenu chez elle « ses entrances ». Il lui enseignait l'eau-forte, en même temps que Boucher le dessin et Gay le travail du touret. Cochin avait ses idées à lui, mille vues personnelles et originales et des projets de derrière la tête, non seulement sur son métier de graveur, mais sur les arts et les industries; toute une philosophie de luxe occupait sa pensée.

Si la marquise lui proposa d'elle-même d'accompagner son frère en Italie, nul doute qu'il n'ait accepté d'enthousiasme. Mais nous le croyons fort capable d'avoir inspiré l'idée du voyage, un peu pour son propre plaisir, beaucoup pour présider à l'éducation d'un personnage dont il entendait bien diriger un jour la gestion.

Cochin fit le plan de la mission et composa la compagnie qui devait suivre M. de Vandières. Il fit choix de l'architecte Soufflot, déjà illustre, ancien pensionnaire du Roi à Rome, familier avec cette Italie qu'il appelait « le paradis des artistes ». Il s'adjoignit encore Leblanc, auteur de tragédies tombées, un abbé quelque peu brocanteur, conseiller des achats de la marquise. Leblanc venait de publier une *Lettre sur les Tableaux exposés au Louvre*. On lui accordait, dit Cochin non sans malice, « plus de connaissance dans les arts que n'en ont communément les gens de lettres ».

M. de Vandières et sa compagnie quittèrent Paris le 20 décembre 1749. Ils revinrent au cours

(1) Cette page est extraite d'une remarquable étude lue tout récemment à l'Académie des beaux-arts, par notre éminent collaborateur, M. Henry Roujon, directeur des Beaux-Arts, membre de l'Institut.

de l'année 1751, après une absence de vingt et un mois. Nous pouvons les suivre au passage dans la correspondance de Mme de Pompadour, publiée par Poulet-Malassis. Dès sa première halte, à Lyon, le « petit frère » recevait de la marquise une lettre pleine de sages conseils : « Ce que je vous recommande par-dessus tout, c'est la plus grande politesse, une discrétion égale, et de vous mettre bien dans la tête qu'étant fait pour le monde et pour la société, il faut être aimable avec tout le monde, car si l'on se bornait aux gens que l'on estime, on serait détesté de presque tout le genre humain. » Mme de Pompadour, on le voit, si elle confiait à Cochin l'éducation artistique de son frère, se réservait la morale pratique.

M. de Vandières visita d'abord Turin et Milan, Plaisance et Ravenne, puis descendit sur Rome et sur Naples, sans rien omettre d'essentiel et s'attardant aux meilleurs endroits. Il voyageait magnifiquement, avec le train d'un grand seigneur, nous allions dire d'un prince du sang. Il eut audience des têtes couronnées et sut, en ces délicates occurrences, se conformer aux avis de sa sœur : « Je suis convaincue qu'il n'y a que du bien à dire de tous les souverains que vous verrez, mais comme la retenue ne peut être trop grande sur les rois et leurs familles, s'il vous passait quelque idée ridicule dont votre âge est susceptible, gardez-vous bien de jamais rien en écrire à quiconque ce soit, pas même à moi. » Vandières parut chez le roi de Sardaigne, en fort bel équipage. Il fut reçu par le sage pontife Benoît XIV : « Je ne doute pas, lui écrit la marquise, que vous n'ayez eu grande satisfaction à baiser la mule du Saint-Père et que vous aurez gagné nombre d'indulgences. »

L'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège était alors le duc de Nivernais ; il guida le jeune voyageur dans ce pas difficile et fut content de lui. A l'Académie de France, Vandières fut reçu par de Troy.....

Le gouvernement supérieur de l'Académie de Rome était une des prérogatives de la surintendance. Vandières, prenant au sérieux ses devoirs et ses droits de survivancier, s'intéressa aux choses et aux hommes de cette grande institution. Il prit position auprès de tous ; « M. de Vandières, écrivait de Troy à Tournehem, qui se rend de jours en jours le plus aimable du monde, est parfaitement bien venu dans toutes les meilleures maisons de cette ville. » Et le directeur général de répondre : « Je sais ce que vous mandez de M. de Vandières et n'en suis pas surpris. »

Toutes les occupations de notre voyageur ne furent pas aussi austères. Il était jeune et bien tourné, richement doté, frère d'une demi-reine. Tout porte à supposer qu'il ne négligea pas le côté sentimental du voyage d'Italie. Certains passages des lettres de la marquise nous donnent à songer : « On dit qu'une certaine dame Victorina a été fort bien avec vous, que cependant vous aviez envie d'une autre et que de celle-ci vous avez dit : « Prenons toujours ceci puisque Dieu nous l'envoie. » On ne peut refuser à M. de Vandières un aimable esprit de résignation.

Telles furent les leçons que reçut M. de Vandières en ses années d'apprentissage. Devenu directeur général, il s'en souvint toujours.....

La vie de M. de Vandières et de Marigny mérite d'être écrite. Les annales de son directorat constituent un chapitre, et non des moins intéressants, de l'histoire de l'ancien régime. Ce fut un homme de bonne volonté, qui, parti de très bas, se maintint, avec modestie et fermeté, au rang très haut où l'avait porté un caprice du sort. Il sut grandir avec sa fonction. Son entrée en charge semble d'un roué : son gouvernement fut d'un homme de bien. Les témoignages contemporains lui sont favorables. « C'est un homme bien peu connu, dit de lui Quesnay ; personne ne parle de son esprit et de ses connaissances, ni de ce qu'il fait pour l'avancement des arts ; aucun, depuis Colbert, n'a fait autant dans sa place. » Et Mlle du Hausset, dans ses mémoires : « M. de Marigny avait voyagé avec d'habiles artistes en Italie et avait acquis du goût et beaucoup plus d'instruction que n'en avaient eu ses prédécesseurs... Il ne faisait la cour à personne, n'avait aucune vanité et se bornait à des sociétés où il était à son aise. »

Le public ne fut pas injuste envers lui. La postérité le traite mieux encore. Elle sait gré à l'avant-dernier surintendant de la monarchie d'avoir bien servi son pays et son prince ; elle l'admire d'être demeuré docilement, pour le bien de l'art et des artistes, à l'école d'un homme tel que Cochin. Son nom reste attaché à d'heureuses mesures : l'achèvement du Louvre, la construction de l'École militaire par Gabriel, celle de l'église Sainte-Geneviève par Soufflot, l'ouverture de la galerie des Rubens au Luxembourg, la création de la manufacture de Sèvres. Il était laborieux, exact, bon comptable et ménager des deniers publics. Sa correspondance avec le contrôleur Lécuyer le montre équitable et prévoyant. Il n'obtenait pas toujours les crédits dont il avait besoin. Il lui fallait plaider la cause de ses entrepreneurs, résister aux caprices des puissants, dire non au besoin. Savoir refuser était déjà une rare vertu chez un homme en place. Dans les dernières années de sa gestion, nous le voyons s'occuper à la fois de l'établissement d'un appartement pour Mme du Barry et des logements de la Dauphine Marie-Antoinette. Il préside à ces deux opérations avec une parfaite impartialité ; à force d'insistance il arrache à Terray les fonds nécessaires. Fatigué, malade, abreuvé de chagrins domestiques, il se retira en 1773 pour faire place à M. d'Angivilliers. Les artistes qu'il avait aimés d'un cœur sincère, défendus avec courage, lui demeurèrent fidèles dans sa retraite. Quand il mourut, en 1781, les regrets furent unanimes.

HENRY ROUJON

EDMOND ROSTAND

Ce grand jeune homme de trente-deux ans, au front vaste, aux yeux profonds, à la physionomie faite de finesse et d'énergie, est une gloire française.

Edmond Rostand est un grand poète dramatique — le plus grand peut-être à cette heure — parce qu'il y a en lui non seulement le souffle puissant qui fait vivre, mais aussi la variété qui toujours rajeunit. Suivez-le dès les débuts de sa renommée. On dirait que par une gradation modeste il veuille peu à peu s'élever vers les sommets.



M. Edmond Rostand.

C'est d'abord, avec les *Romanesques*, la fantaisie ailée, le caprice mutin ; sa muse marivaude, gazouille ; elle se pose sur des bagatelles d'amour comme sur des corolles. Sylvette se querelle avec Percinet et ce sont des éclats de rire dans des cascades de rythmes éblouissants. La *Princesse lointaine* est une envolée au pays du rêve ; déjà le poète élargit son horizon ; son vers ne rit plus du bout des rimes, mais il psalmodie amoureusement. Avec la *Samaritaine*, c'est un hymne enveloppé d'une sérénité biblique ; c'est, dans la plus pure des langues, l'expression la plus haute du beau.

Et voici, en des fanfares de gaieté, de verve, d'ironie, *Cyrano*. Le poète, frisant sa moustache, a campé génialement ce type désormais immortel de bravoure et de générosité. Les Espagnols n'ont que don Quichotte : nous avons, nous, Cyrano. Ce n'est pas contre des moulins à vent que notre héros croise son épée ; son panache ne salue pas, il soufflette ; il soufflette les pleutres, les vauriens et les sots. Création admirable où Edmond Rostand semble avoir dépassé le don César de Bazan de Victor Hugo !

Enfin l'*Aiglon* continue superbement l'ascension du poète. Ici c'est le lyrisme éperdu où crient les passions les plus nobles. La silhouette pâle et blonde du duc de Reichstadt grandit sur un fond de patriotisme et de gloire. C'est de la légende sculptée dans le marbre de l'histoire par un ciseleur de génie.

Et dans ce génie il y a l'âme provençale. Qu'Edmond Rostand s'amuse avec les *Romanesques*, soupire avec la *Princesse lointaine*, prêche avec l'apôtre de la *Samaritaine* ; qu'avec le nez batailleur de *Cyrano* il claironne ; qu'avec les mélancolies impériales de l'*Aiglon* il nous émeuve, le poète garde partout et toujours le panache.

Et ce panache, fait de joie, de franchise, d'héroïsme, ne pousse guère dans le Nord.

CH. FORMENTIN.

L'AQUARIUM DE PARIS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

On s'étonne à bon droit que la plupart des capitales et des grandes villes d'Europe où l'on trouve des collections zoologiques très complètes, ne possèdent pas d'aquarium à eau de mer, ou n'offrent aux visiteurs que quelques bacs peu profonds et à demi vides où s'agitent quelques hippocampes, où s'étiolent quelques actinies malades.

Seules, deux ou trois villes, entre autres Francfort et surtout Naples, faisaient exception jusqu'ici, et avaient pu constituer d'importants aquariums marins, d'ailleurs purement scientifiques.

Il était réservé à Paris de posséder, pour l'Exposition universelle de 1900, l'aquarium, à la fois œuvre de science et œuvre d'art, où les êtres de la mer s'agiteraient dans des décors sous-marins ; en un mot, l'aquarium également précieux pour

les savants qui poursuivent l'étude de la végétation et de la vie au fond des eaux, et pour le grand public qui vient chercher ici des impressions neuves et des sen inédites.

Il y a plus de trois ans que MM. Albert et Henri Guillaume, le dessinateur et l'architecte bien connus, travaillent sans relâche à la réalisation de leur beau rêve d'artistes.

Aidés à souhait par leur directeur technique, M. Bouchereaux, pour qui toutes les ques tions de pisciculture d'ichtyologie n'ont pas d secrets, ils viennent d'a cheverleur œuvre. Et nou sommes heureux que, c nous conviant à la visiter ils nous aient permis de donner aux lecteurs du *Magasin Pittoresque*, avant même l'ouverture de l'Exposition, la primeur d'une excursion sensationnelle parmi les merveilles du monde sous-marin.



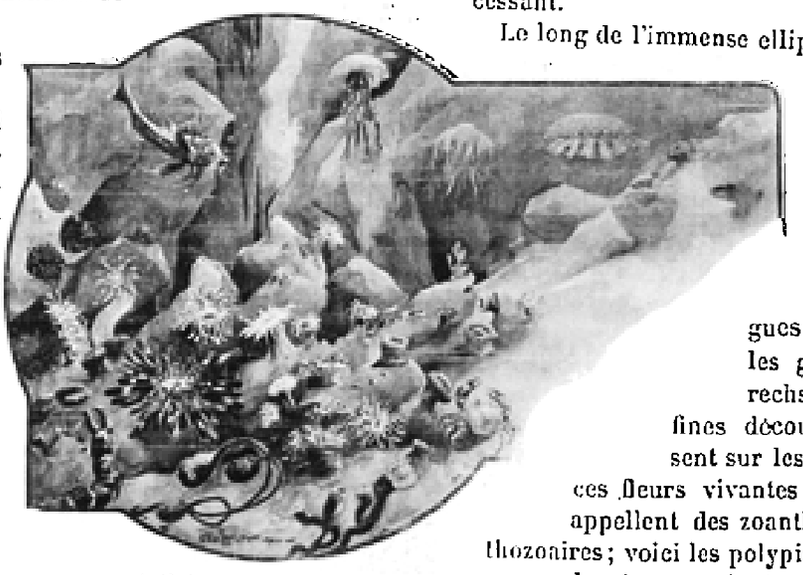
Au-dessus d'un bac.

***

Sur la berge du Cours-la-Reine, de chaque côté du grand escalier qui mène aux jardins et aux serres de la Ville de Paris, s'ouvrent les deux porches monumentaux de l'Aquarium.

Franchissons l'un d'eux.

Nous voici dans le vestibule où le public a libre accès et auquel les constructeurs de l'Aquarium ont donné l'aspect des grottes de la mer sauvage, sur le littoral breton. Ils ont même poussé le souci de la vérité jusqu'à faire venir de Port-Bara, près de Quiberon, les roches schisteuses incrustées de fragments de mica, dont cette grotte est formée.



Actinies et Méduses.

Entre l'entrée et la sortie de l'Aquarium, dans la muraille de cette caverne, se trouve encastré le premier bac de l'Aquarium, celui dans lequel les promoteurs ont, en quelque sorte, voulu synthétiser la pensée qui a présidé à l'éclosion de leur projet. Ce bac, comme tous ceux que nous verrons au cours de notre visite, est garni d'algues et de plantes marines et habité par d'étranges ani-

éan ; mais, en outre, au le groupe du *Triomphe d'Amphitrite*, du sculpteur Henri Gauquié.

Sous les frémissements de l'eau, à travers les évolutions des poissons, la déesse de l'Océan apparaît debout, svelte, sur la conque marine que portent les tritons et les nymphes des eaux.

Ainsi, dès l'entrée même à l'Aquarium, MM. Guillaume ont tenu à joindre l'œuvre d'art à l'œuvre de science, afin de caractériser nettement l'idée qui a conduit tous leurs efforts.

A droite du bac d'Amphitrite s'ouvre un passage voûté plus étroit et plus sombre : il conduit dans la salle de l'Aquarium.

Là nous tombons en plein rêve.

Partout, en face, en arrière, à droite, à gauche, sur nos têtes, partout le fond de la mer avec ses lointains mystérieux, avec ses colorations si variées, avec sa vie intense et son mouvement incessant.

Le long de l'immense ellipse constituée par les parois extérieures de l'Aquarium, toute la flore, toute la faune de l'Océan vont se révéler à nos yeux.

Voici les longues herbes marines, les goémons, les varechs, les algues aux fines découpures qui croissent sur les bas-fonds ; voici ces fleurs vivantes que les savants appellent des zoanthaires et des anthozoaires ; voici les polypiers et les madrépores ; les éponges de toutes les formes, les coraux de tous les tons, depuis le corail blanc jusqu'à l'écume de sang.

Les poulpes, les calmars sortent des anfractuosités des rochers, aux flancs desquels s'attachent toutes les variétés de mollusques. Le sable du sol, où rampent les crustacés, est émaillé d'astéries et d'une multitude de coquillages.

Entre deux eaux se balancent les méduses avec leurs ombelles blanches ou bleuâtres, dont les

tentacules sont pareils à des pampilles translucides.

Et, dans les ondes calmes, s'agitent les poissons de toutes formes et de tous genres, depuis la modeste sole jusqu'au requin, ce fauve de l'Océan.

Aucune description ne peut rendre l'aspect que prennent cette faune et cette flore sous-marines dans la magie des rayons lumineux. Nulle expression ne saurait donner une idée du spectacle éblouissant qui se déroule à nos yeux dans ce radieux jardin de l'Océan transporté, comme par enchantement, au centre même de Paris.

***

Il faut dire que l'Aquarium de Paris ne ressemble en aucune façon aux établissements similaires que nous sommes accoutumés à visiter. Ses constructeurs ne se sont pas seulement proposé d'y faire croître des herbes marines et d'y acclimater des poissons ; ils ont voulu donner aux visiteurs l'illusion qu'ils se trouvent eux-mêmes au fond de la mer. C'est pourquoi ils n'ont point adopté la disposition habituelle des aquariums existants ; cette disposition, qui consiste uniquement à ouvrir dans de sombres parois une suite de fenêtres de forme plus ou moins rectangulaire permettant d'apercevoir les êtres contenus dans les bacs, est complètement défavorable à tout effet d'illusion.

Voulant donner en quelque sorte à l'aquarium l'aspect d'une clairière sous-marine, ils ont clos leurs bacs de dalles de verre aussi bien au premier plan qu'à l'arrière-plan ; et, derrière ces bacs, ils ont placé des décors qui, avec le secours d'un jeu de glaces réfléchissantes, montrent aux yeux étonnés des spectateurs d'immenses profondeurs d'eau et de lointaines perspectives sous-marines.

C'est dans le même but qu'ils ont voulu qu'il n'y eût, entre chaque dalle de verre et la dalle voisine, d'autre solution de continuité que celle pouvant se dissimuler à l'aide d'une algue, d'un rocher, d'une basalte, d'un buisson de corail, d'une vergue d'épave ou d'une stalactite de glace.

De là, un effet d'ensemble, de profondeur, de mystère et d'immensité des plus impressionnants.



La salle et l'étrave du bateau naufragé.

***

La place nous manque pour décrire comme nous le voudrions les travaux d'établissement et le fonctionnement de l'Aquarium, la fouille et la construction du caisson de ciment armé qui supporte les formidables poussées du courant de la Seine ; le montage des dalles qui ont 3m,50 de hauteur et 33 millimètres d'épaisseur et ne pèsent pas moins de 350 kilos chacune ; l'arrivée de l'eau de mer, sa circulation continue dans les bacs, les filtres, les citernes, les élévateurs à air comprimé, en un mot, tout le système spécial employé à l'Aquarium.

Nous dirons seulement que la contenance totale est de 350 mètres cubes, chiffre énorme comparé à celui de tous les établissements connus, et qui constitue pour l'Aquarium un inappréciable avantage, car l'eau de mer se conserve d'autant mieux que son cube est plus grand.

Il est même certains bacs qui contiennent à eux seuls 75 mètres cubes d'eau de mer.

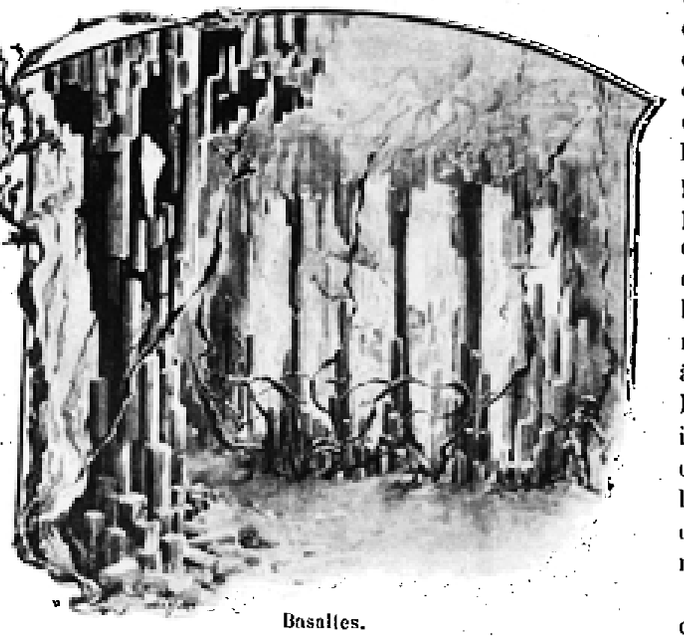
C'est grâce à ces développements absolument extraordinaires des bacs de l'Aquarium, à leur hauteur, à leur profondeur, à la grande quantité d'eau qu'ils peuvent contenir, de même qu'aux procédés inédits de filtrage, d'oxygénation, de battage et de renouvellement, qui gardent à cette eau toute sa pureté, que toutes les variétés d'animaux marins retrouvent dans leur prison transparente les conditions d'existence pour lesquelles la nature les a formées.

***

Il ne nous est pas possible non plus de faire la description détaillée de chacun des onze bacs qui

constituent l'ensemble de l'Aquarium. Les dessins que nous publions donneront, du reste, à nos lecteurs la physionomie de quelques-uns d'entre eux.

La décoration de l'un a été inspirée par la légende de l'*Atlantide*: à travers l'onde, on aperçoit les colonnes et les statues d'un temple submergé par les eaux. D'autres, simplement consacrés aux êtres de la mer, sont peuplés, celui-ci de toutes les variétés d'éponges, celui-là de tous les genres d'actinies, d'orties et d'anémones marines.



Basaltes.

En voici un dont le fond est formé de rochers basaltiques et de scories. Soudain, le roc semble s'entr'ouvrir; une lueur rouge apparaît, et une colonne enflammée monte en globules rutilants, larges et pressés vers la surface.

Par un dispositif très ingénieux et des effets de lumière habilement ménagés, on donne ainsi l'idée d'un phénomène d'éruption d'une crevasse volcanique sous-marine.

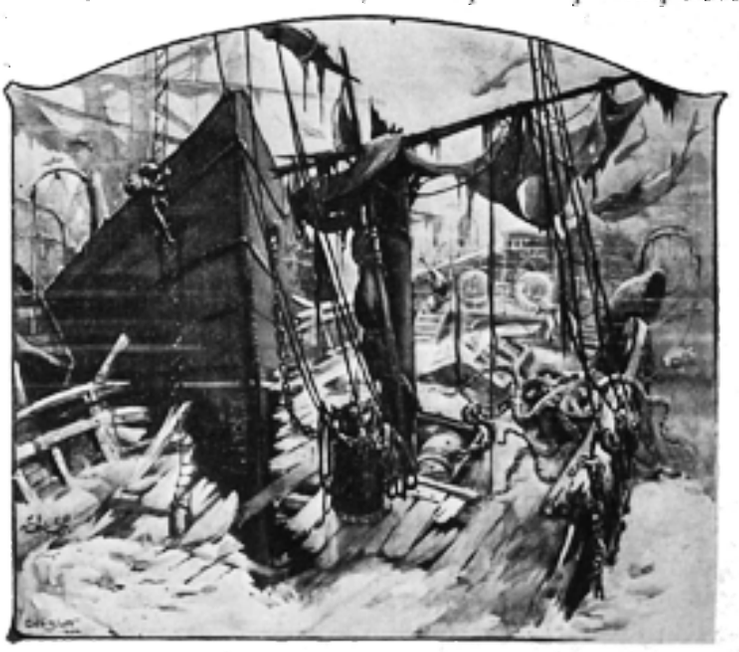
Voici, plus loin, le bac où s'entrelacent les rameaux bruns et rouges des madrépores et des coraux. Une lumière chaude l'enveloppe; et tandis qu'au premier plan plongent des pêcheuses et des pêcheurs de perles dans les lointains passent des théories de sirènes aux longues chevelures entremêlées d'algues flottantes et qui semblent s'agiter au sein même des flots.

Plus loin encore c'est le bac consacré aux régions polaires, où se dressent la banquise, les stalactites et les stalagmites.

Enfin, voici le bac où est évoquée l'œuvre maudite des tempêtes; le fond en est formé par la coque d'un grand vaisseau naufragé dont l'étrave, avec sa proue ornée d'une naïve statue de sirène, vient déborder jusqu'au milieu de la salle. Les débris des mâts et des cordages jonchent le pont; les cheminées gisent, écroulées sur le sable. Tout à coup apparaissent les scaphandriers; leur casque de cuivre jette de fauves reflets sous l'éclat de leurs lanternes sourdes. Ils vont à travers les rocs et les débris du navire, ils envahissent la coque et remontent bientôt, emportant la cargaison du vaisseau naufragé.

Ainsi, par ces exercices réglés avec la plus parfaite exactitude, le public est initié au labeur des travailleurs de la mer.

Et ce n'est pas tout encore. Nous n'avons examiné que les parois verticales de l'Aquarium; il reste le plafond qui complète l'illusion, le plafond où, par une invraisemblable disposition de bacs et de projections lumineuses, on voit l'onde s'agiter, traversée sans cesse par les ombres gigantesques de poissons monstrueux et de décapodes fantastiques.



Les navires sombrés.

Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, une merveille s'offre à nos yeux; et quand nous sortons de l'Aquarium, c'est l'esprit tout plein des splendeurs sous-marines, et l'imagination doucement bercée par toutes ces apparitions plus délicieuses que celles des contes féeriques de notre enfance.

ERNEST LAUT.

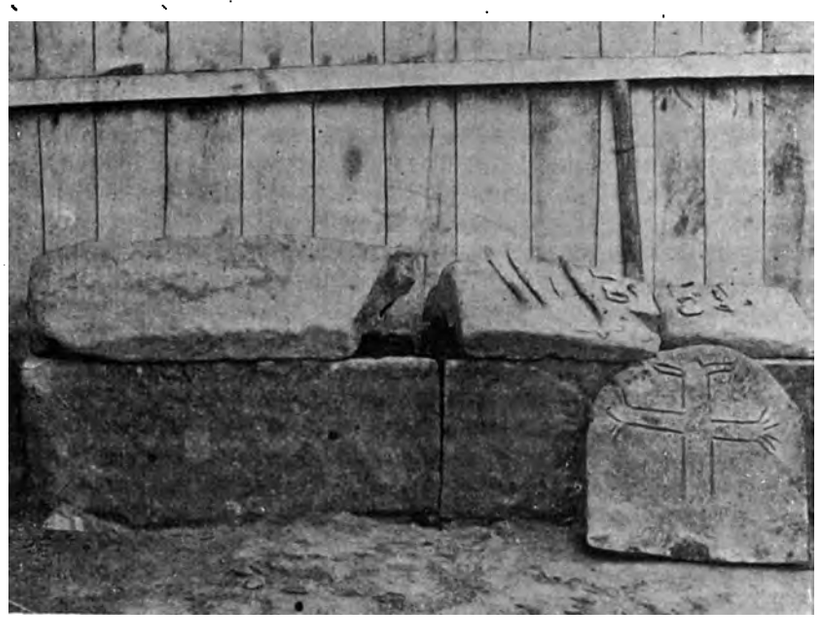
P. S. — J'oubliais de dire que l'Aquarium n'est pas une œuvre provisoire et seulement organisée en vue de l'Exposition. MM. Guillaume ont obtenu

du conseil municipal une concession de neuf années après 1900.

Ils se sont engagés, le laps de la concession écoulé, à se dessaisir de l'Aquarium au profit de la Ville de Paris, et à doter ainsi notre capitale d'une attraction vraiment digne d'elle.

UN CIMETIÈRE MÉROVINGIEN A SANTEUIL

La découverte d'un cimetière mérovingien à Santeuil, en Seine-et-Oise, a fait récemment quelque bruit dans la presse quotidienne et, plus encore, dans le monde de l'archéologie. Les trouvailles de ce genre sont pourtant moins rares qu'on ne le croit vulgairement. Comme le constatait, ces jours-ci, M. le docteur Capitan, l'érudit vice-président de la Société d'anthropologie, « les nécropoles de cette époque abondent dans nos régions ». On en découvrit une, à Paris même, sur l'emplacement de l'avenue des Gobelins. Il n'y a pas très longtemps, on en mit une autre à jour à Bry-sur-Marne; puis, en 1891, lors de la construction de la nouvelle ligne de Paris à Mantes, une autre encore à Andrésy. Ce qui rend surtout intéressante la découverte du cimetière de Santeuil, c'est la manière dont elle a été faite.



Un sarcophage.

Santeuil est un petit village situé sur la ligne de Paris à Dieppe, dans une vallée boisée — un village si petit qu'il partage avec le hameau voisin du Perchay la maisonnette devant laquelle s'arrêtent, à de rares intervalles, les trains omnibus. Ses quelques maisons blanches s'étagent sur le flanc d'une colline riante, au sommet de laquelle est érigée une église romane, si curieuse et de style si pur, que M. Lefèvre-Pontalis lui a consacré une notice archéologique.

A gauche de la gare, perpendiculairement à la Viosne, — un petit ruisseau qui coule avec ce doux murmure que le grand Beethoven se plaisait tant à écouter, — grimpe un chemin escarpé qui conduit à un vaste plateau, dont, de-ci de-là, quelques meules de foin ou quelques arbres rompent la désolante monotonie.

Pour se rendre sur ce plateau, on passe, après la jonction de deux routes, devant une croix très ancienne, brisée dernièrement, on ne sait par qui. A quelque distance de cette croix s'élève un monticule de terre, au pied duquel les habitants du pays ont pris l'habitude de venir décharger leurs ordures. Cette surélévation du sol pourrait fort bien être un tumulus romain, à moins, — hypothèse tout aussi plausible, — qu'elle ne provienne des ruines d'une villa gallo-romaine, c'est-à-dire d'une de ces fermes à moulins comme en faisaient construire les seigneurs campagnards aux IIIe, IVe ou Ve siècles. En effet, on y a souvent ramassé de ces tuiles à rebords, dites tuiles romaines, qui furent employées sous ce nom jusqu'au Xe siècle.

De l'autre côté du plateau s'étend un petit bois, traversé par un ruisselet, la *Couleuvre*, et dont les arbres cachent les maisons du hameau de Vallières.

Au mois de juin 1899, un cultivateur de Santeuil, M. Gustave Gerbe, achetait à la vente des dépendances du château de Marines, voisin de cette localité, un champ situé sur ce plateau. Le 11 janvier dernier, M. Gustave Gerbe était en train de passer la charrue dans ce terrain, récemment acquis. Le champ étant très pierreux, son fils, Gabriel, suivait le sillon, derrière lui, pour enlever les pierres. Soudain, le fer s'arrêta sur un obstacle. Déjà le père soulevait l'instrument aratoire, pour continuer son travail, mais le fils intervint :

— Laisse, père, dit-il. Je veux voir ce qu'il y a là-dessous.

Le jeune homme prit une longue sonde de fer,

et, avec précautions, il creusa. En quelques minutes il eut retiré une énorme pierre, plate et jaunâtre, qui lui parut régulièrement taillée.

M. Gabriel Gerbe, auquel revient tout l'honneur de la découverte du cimetière mérovingien de Santeuil, est un gars solide de dix-huit ans, aux joues pleines, à l'œil vif et intelligent, qui, bien que n'ayant jamais suivi d'autre cours que celui de M. Meslin, l'instituteur de la localité, possède une bonne instruction primaire. Plusieurs trouvailles, faites dans les environs, l'avaient fait réfléchir et lui avaient permis d'enrichir de quelques silex taillés le petit musée archéologique de l'école. Il savait aussi que, près du chemin de fer, on avait trouvé jadis, dans le jardin d'une auberge, une pierre que ses concitoyens avaient considérée comme la margelle d'un vieux puits, et qui, en réalité, avait fait partie, aux temps druidiques, d'une entrée de dolmen.



Gerbe et M. Imbert de la Société d'anthropologie.

Il continua à fouiller le sol et, bientôt, il eut dégagé un grand sarcophage, enfoui à 30 centimètres de profondeur à peine.

Ce sépulcre ancien contenait un *scramasax*, long coutelas en fer comme ceux dont se servent encore à notre époque les charcutiers pour dépecer la viande; la pointe d'un autre couteau en fer; une boucle en bronze, à ardillon en fer; enfin, une dernière boucle en fer plus longue que la première.

L'archéologue improvisé remarqua que le sarcophage, d'une longueur de 2 mètres sur 40 ou 50 centimètres de largeur, était placé du sud-est au nord-ouest.

Il poursuivit ses fouilles, dans le sens de cette orientation, car il n'ignorait point que nos ancêtres de l'époque mérovingienne ou carlovingienne avaient coutume d'orienter leurs tombes sur une même direction. Il les reprit le lendemain, puis les jours suivants, sur les conseils et avec l'aide de M. Imbert, membre de la Société d'anthropologie, de la Société des monuments mégalithiques et professeur à l'Association polytechnique, lequel possède, à Vallières, une maison de campagne.



La croix et le tumulus.

Vingt-trois sépultures ont jusqu'ici été découvertes de la sorte. Huit d'entre elles seulement contenaient des sarcophages. De longs clous à tête carrée attestaient que les autres avaient dû enfermer des bières en bois, dans le genre de celles dont on se sert encore à notre époque pour enterrer les morts.

Chaque sarcophage, sauf un qui était d'une seule pièce, se composait de plusieurs pierres réunies bout à bout, tandis que les couvercles bombés étaient cassés en plusieurs morceaux. Dans plusieurs, on ne retrouva pas trace d'ossements; dans d'autres, les ossements étaient épars.

Mais suivons la nomenclature de M. Imbert, ce sera plus simple :

La deuxième et la troisième tombes (sarcophages) fournirent, dit-il, l'une seulement une bague avec chaton en bronze; l'autre, une boucle carrée en métal blanchâtre et une plaque ovoïde de 2 centimètres de diamètre.

La découverte la plus intéressante fut faite dans la quatrième tombe : celle d'un crâne, très bien conservé, reposant sur un fragment de *scramasax* de 8 centimètres de long, auprès d'une boucle en fer. L'homme qui, depuis des siècles, reposait ainsi, devait être un soldat. On sait que, de toute antiquité jusqu'au moyen âge, les guerriers étaient inhumés avec leurs armes, que ses parents, ses amis ou ses compagnons brisaient préalablement en signe de deuil, et aussi pour qu'elles ne pussent plus jamais servir.

La cinquième tombe, semblable aux précédentes, contenait un vase à col étroit en forme de bouteille renflée; des perles d'ambre ou de verre; deux bijoux bien connus des archéologues : des petites agrafes, finement sculptées en forme de faucons, dont les yeux étaient constitués par des perles en grenat; deux *fibules* en bronze (la fibule est l'ancêtre de la broche); des perles allongées, en bronze; une plaque de fer; une boucle de même métal; une tige avec anneau en fer; l'ardillon d'une agrafe; enfin une boucle de

bronze, très simple. La sixième tombe, sans cercueil, fournit un couteau en fer, deux très remarquables perles en verre ; un anneau en bronze, circulaire à l'intérieur, pentagonal à l'extérieur ; un scramasax brisé ayant encore 38 centimètres de long ; une boucle en bronze ; enfin, deux vases dont un à goulot tréflé et l'autre *caréné*, du type mérovingien le plus pur, et qui avaient dû contenir des parfums.

Dans le sarcophage de la tombe sept, de petites dimensions, qui avait dû contenir un cadavre d'enfant, on ne trouva que quelques os desséchés ; une pierre tombale, renversée sur le cercueil, présentait une croix pattée assez bien gravée.



Mise à jour d'un sarcophage.

Les autres tombes fournirent — pas toutes — d'autres vases, dont un en terre grise de très belle forme, sorte de grande burette au col étroit mesurant 20 centimètres de hauteur sur 10 de largeur à la partie renflée ; de nouvelles bagues, de nouveaux ardillons en bronze, etc. Dans la huitième tombe, *les ossements mélangés gisaient à une extrémité du cercueil.*

Tous les objets : vases, bijoux, que nous venons d'énumérer, ont été recueillis par Gabriel Gerbe, et placés par lui dans une petite malle longue et étroite qu'il ne refuse jamais d'ouvrir devant les visiteurs.

De quelle époque date le cimetière si inopinément découvert ? Sur ce point, les opinions sont controversées. M. le docteur Capitan, vice-président de la Société d'anthropologie, en fait remonter l'existence au IVe ou au Ve siècle environ. M. Imbert ne le croit pas tout à fait aussi ancien et il faut reconnaître que son opinion est basée sur des observations sérieuses :

« Je serais assez porté à fixer comme époque, à ce cimetière, une période s'étendant du IXe au Xe siècle, nous a dit à ce propos M. Imbert. Il présente de grandes analogies avec celui d'Andrésy, au sujet duquel une description très complète des fouilles a été publiée par M. Cosserat, chef des travaux de l'établissement du chemin de fer de Paris à Mantes par Argenteuil. Les objets trouvés dans l'un et dans l'autre sont à peu près conformes. A Andrésy comme à Santeuil — ou plutôt à Vallières — on remarqua que dans plusieurs pierres tombales ou couvercles de sarcophages, de petites niches étaient creusées, de destination incertaine.

« Autre rapprochement. M. Cosserat constata que les cimetières mérovingiens et surtout carolingiens entouraient souvent une croix. Il en remarqua une d'un seul morceau à Andrésy. A 110 mètres du terrain de Gerbe s'élève également une croix (celle dont nous parlons plus haut), monolithe remarquable du XIIe ou XIIIe siècle. Postérieure au cimetière, cette croix a dû en remplacer une autre qui indiquait le centre de ce cimetière. »

Et voilà pourquoi M. Imbert croit que si les fouilles étaient poursuivies au delà du terrain de Gerbe, c'est peut-être cinq cents, peut-être mille, peut-être quinze cents tombes que l'on mettrait à jour.

« Tout indique, nous dit encore M. Imbert, que le cimetière de Santeuil-Vallières — il devait être commun à ces deux localités — a été profané à une époque indéterminée. Le désordre des ossements, l'absence de tout objet précieux le démontre suffisamment. A l'époque mérovingienne ou carlovingienne, même au moyen âge, la coutume s'était perpétuée d'entourer le mort de ses bijoux préférés, de mettre dans son cercueil des pièces de monnaie rappelant l'obole que les païens de l'antiquité offraient à Caron. Lors des invasions, au moyen âge, les soldats vivaient sur l'habitant et ne se gênaient nullement pour aller dévaliser les morts dans les nécropoles. Celle de Santeuil-Vallières a probablement été fouillée une première fois dans ces conditions, sans méthode aucune, par des chercheurs de trésor.

PH. DUBOIS.

AVRIL

De rouges bourgeons pointent sur les branches
Et l'âme d'avril, éparse dans l'air,
Chante éperdûment la mort de l'hiver.
Bientôt neigeront les floraisons blanches.

Par la ville et par les bois,
Ma folie
Songe au printemps d'autrefois
Qu'on oublie.

Oh ! l'instant divin, fugitif et pur !
Une aube d'amour sort de toutes choses,
Bientôt flamberont les floraisons roses,
L'odeur des lilas flottant dans l'azur.

Par la ville et par les bois,
Ma folie
Songe aux matins d'autrefois
Qu'on oublie.

La terre et le ciel béniront l'hymen
Des cœurs sans détour et des lèvres franches.
Bientôt neigeront les floraisons blanches.
Heureux ceux qui vont la main dans la main.

Par la ville et par les bois,
Ma folie
Songe aux amours d'autrefois
Qu'on oublie.

MARCELLE TINAYRE.

Passe-Temps et Amusements Indo-Chinois

L'Indo-Chinois, en dehors du théâtre dont il raffole, a les courses de chevaux et les régates, qui, par le fait du hasard des paris, le passionnent autant que le *ba-quan* et les cartes, jeux auxquels il se ruinera aussi insouciamment que, passivement et sans lassitude, il demeurera, à l'occasion, une journée et une nuit entières, à ouïr un drame ou une comédie interminables.

En Cochinchine, pays de Cocagne pour l'indigène qui n'y a pas de besoin, l'Annamite a recours, pour charmer les nombreux loisirs de sa vie indolente, à des jeux qui, pour être moins nombreux que ceux de Gargantua, avant que Ponocrates soit devenu son mentor, ne sont pas moins dignes de nomenclature, quelques-uns même, peu connus ou spéciaux au pays, d'une courte description.



Annamite jouant au *dan-ho* (jeu de la carafe).

Le *ba-quan*, (à tout seigneur tout honneur) n'est nullement un jeu exigeant des connaissances tacticiennes comparables à celles dont doivent faire preuve les joueurs d'échecs ou de dames. Il suffit, pour jouer au *ba-quan*, de savoir compter au moins jusqu'à quatre. Ce jeu est la roulette de l'Extrême-Orient, celui de tous le plus populaire, le plus répandu de la presqu'île de Malacca au fleuve Amour.

Le matériel du *ba-quan* est des plus simples. Il se compose, à volonté, d'une planchette carrée dont les côtés sont numérotés en caractères chinois : 1, 2, 3, 4, ou d'un carré tracé sur une natte ou à même le sol, puis d'un bol de petite dimension et d'une centaine de sapèques.

Les pontes ayant placé leurs mises sur un numéro, ou à cheval sur deux, le croupier plonge son bol renversé dans le tas de sapèques, et le tire à lui, plus ou moins plein. Le jeu arrêté, il soulève légèrement le vase, des sapèques s'en échappent. Au moyen d'une baguette il les groupe par quatre, puis soulève encore le bol, et il recommence la même opération jusqu'à ce qu'il ne contienne plus une sapèque. C'est le nombre pair ou impair du dernier groupe qui détermine le numéro gagnant. Le banquier paie alors une fois ou trois fois la mise suivant qu'elle est simple ou à cheval, retenant un tant pour cent des plus variables.

C'est surtout au Cambodge, où il est affermé, que le jeu des *trente-six bêtes* est le plus répandu. La conception de ce jeu, la plaie du royaume, est encore plus simple que celle du ba-quan. Dans un taudis quelconque, succursale de la Ferme, deux ou trois Chinois trônent derrière un mauvais comptoir, seul meuble de la pièce. A l'un des murs est accrochée une bande de calicot sur laquelle est grossièrement peinte l'image de trente-six animaux. Au plafond pend à l'extrémité d'une corde, enfermé dans un sac de jute ou enveloppé de papier, le simulacre d'un des animaux portés sur le tableau, ou plus simplement encore une tablette de bois sur laquelle est peint ou gravé, en caractère chinois, le nom d'un animal.

Les joueurs, moyennant un minimum d'une piastre (2 fr. 50), choisissent sur le tableau la bête qui en leur pensée leur rapportera la grosse somme. En échange de leur mise ils reçoivent un ticket portant la date et le montant de leur versement.

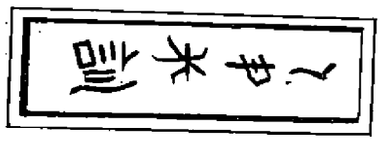
Chaque jour à midi, le simulacre suspendu au plafond en est descendu et découvert en présence des parieurs. Si c'est un chat, un chien, un tigre, etc., les joueurs qui ont pris l'animal gagnant reçoivent trente-six fois leur mise. Mais les gagnants sont rares et la mauvaise foi des banquiers rend en certains cas des plus problématiques cette chance de un sur trente-six.

Le jeu des *cartes chinoises* tient du bésigue et du mariage, il se joue avec quatre jeux de couleur différente, vert, blanc, jaune, rouge, de vingt cartes chacun. Ces cartes sont de petits cartons rectangulaires de 2 centimètres de large sur 5 de haut, sur lesquels sont peints en noir, au milieu d'un cadre, des caractères idéologiques.

Ce jeu est surtout celui des femmes annamites et des congaïs (jeunes filles) qui y jouent entre elles d'interminables heures, y perdant leurs bijoux, leurs vêtements et jusqu'aux derniers objets de leur ajustement.

Les trois sapèques, aussi répandu et aussi en honneur que le *ba-quan*, est d'une simplicité plus rudimentaire encore.

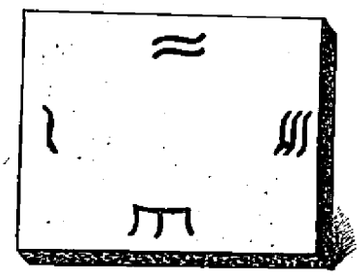
Entre deux bols de porcelaine de moyenne grandeur, l'un servant de couvercle à l'autre, sont enfermées trois sapèques en zinc, dont une des faces a été noircie. Le banquier agite, secouant de bas en haut, et, sans découvrir le plus grand bol, le pose sur la table, ou plus ordinairement sur la natte où les pontes et lui sont accroupis. Les enjeux sont placés, selon la convention indiquant qu'ils sont pour une des quatre combinaisons du jeu, — soit: trois blanches ou trois noires, une blanche et deux noires, une noire et deux blanches, — à droite ou à gauche du banquier et obliquement.



Carte chinoise.

Le gagnant reçoit trois fois sa mise moins un tant pour cent.

Quelques Annamites seulement connaissent les jeux dont la marche exige, soit des calculs, soit des combinaisons, ou demandent simplement de la réflexion. Leur jeu le plus compliqué, en Cochinchine, est sans doute le *carré*, jeu d'origine chinoise, comme du reste la plupart des leurs. C'est un carré divisé en huit triangles égaux. Sur chaque angle, sauf celui du sommet commun, est placé un jeton de bois gravé d'un caractère peint. Il y en a quatre en rouge, quatre en vert. La science de ce jeu consiste à cantonner l'adversaire, immobilisant ses pions.



Jeu du *ba-quan*.

Les Chinois jouent aux dominos avec trente-six pions, et à la *mourre*, ce jeu des ouvriers italiens qui se termine souvent par des coups de couteau. Si les Célestes, dans ce divertissement, se montrent aussi bruyants que nos voisins transalpins, s'ils crient et frappent du poing la table aussi fort qu'eux, ils n'en arrivent que très rarement aux coups.

Chaque fois qu'un des partenaires se trompe dans l'évaluation du nombre de doigts que lui montre brusquement et rapidement son adversaire, ses camarades l'obligent à avaler le contenu d'une petite tasse à thé, de *chum-chum* (eau-de-vie de riz); pour peu que la partie se prolonge, l'individu qui a commis quatre ou cinq erreurs est bientôt complètement ivre, n'étant pas habitué à pareille ingurgitation; ses camarades le plaisantent, l'incitent à boire encore; ce sont eux qui paient les frais de cette petite orgie, qui se termine par l'effondrement du buveur.

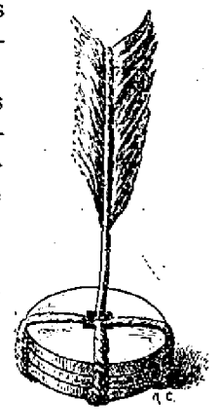
Les enfants jouent au *tourne-vire*, aux *dés*, à la *marelle* à peu près comme en France, puis au *palet* ou au *sou*. Lorsqu'un des joueurs, lançant son disque de brique ou son sou, a atteint celui de son partenaire, il se hisse sur son dos pour jouer à nouveau après avoir empoché l'enjeu.

Les marmots jouent aussi aux billes, qu'ils envoient très loin et avec une remarquable justesse, se servant de l'index ou du médius comme propulseur.

Le *danh truong* est un très court morceau de bois appointi aux deux extrémités de façon qu'étant frappé il puisse facilement basculer et s'élever. Il s'agit alors de l'attraper en l'air avec un bâton de façon à l'envoyer le plus loin possible de la ligne tracée à terre comme point de départ et assez haut pour que l'adversaire ne l'arrête pas au vol. (C'est le *quinet* des Lyonnais.)

L'Annamite n'a pas de jeux violents. Le seul qui exige de sa part un effort corporel est le *dà-cau*. Il est très répandu. Jeunes gens et enfants en font volontiers une longue partie.

Sur quatre ou cinq sapèques en zinc solidement saucissonnées ensemble est fixée la partie inférieure d'une plume étêtée et légèrement ébarbée. Les joueurs disposés en cercle, l'un d'eux lance le *papillon* à un partenaire qui le renvoie à un autre avec la tranche du pied, exécutant un saut capricant, et ainsi de suite à tour de rôle.



Volant du *dà-cau*.

Au Cambodge et au Siam, la balle tressée en rotin remplace le *dà-cau*. C'est un plaisir de voir avec quelle adresse, quelle prestesse de forts et vigoureux gaillards, souvent au nombre d'une dizaine, reçoivent et lancent la balle, qui avec la tête, qui avec l'épaule, le dos, le bras, la jambe, le pied; c'est acrobatiquement drôle.

Parmi les jeux d'adresse en faveur chez les Annamites d'âge mûr, le *tir à l'arc* et le *jet du javelot* sont les plus communs. Pour ce dernier, il s'agit de faire traverser à un mince javelot en bois dur, de 2 mètres de longueur, un anneau de 5 centimètres de diamètre fixé à l'extrémité d'une baguette haute de 1 m. 60, plantée verticalement à une dizaine de pas du joueur.

Pour le *jeu de la carafe*, il faut, étant placé à distance convenable, lancer une baguette de bois dur de 50 centimètres de longueur de façon que, après avoir touché le sol, elle rebondisse et, décrivant une courbe, entre dans l'ouverture étroite et légèrement incurvée d'une urne de bois, sans fond, posée sur un trépied au-dessus d'un petit tam-tam, que les baguettes introduites frappent en tombant. — Le jeu est de huit baguettes.

Comme similaire de nos jeux innocents, l'An-

namite a celui qui consiste à désigner l'orifice du corps : bouche, narines, etc., où celui des joueurs qui a la parole va introduire le doigt qu'il tient levé en tournant rapidement le poignet et répétant avec volubilité le mot générique *lo* (trou).

Les combats de coqs (*su ta gà*) sont une des grandes distractions des villageois de l'Indo-Chine, en particulier des Malais et des Chiams. Ils ont lieu presque exclusivement pendant les mois de mai et de juin, époque psychologique pour ces belliqueux gallinacés. Ces combats, qui sont à demi clandestins, l'Administration française les ayant interdits, donnent lieu à des paris très élevés.

Les combattants les plus recherchés sont ces coqs originaires de la côte de Malabar, hauts sur pattes, le cou et les épaules dégarnis de plumes, l'épiderme rouge sang de bœuf. Les propriétaires arment rarement leurs champions d'éperons de métal.

Dès le riz repiqué, vers le mois de septembre, les enfants pêchent dans les rivières un poisson de la grosseur d'un goujon, le *con cà tia-tia*, d'instinct très belliqueux, qui livre à ses congénères de même famille des combats acharnés dans lesquels le plus faible perd queue et nageoires.

Au repos, ces petits animaux sont d'une insignifiante couleur noirâtre. Mais dès qu'une cause quelconque les irrite, ils se parent de vives couleurs. Leurs ouïes s'enflamment de pourpre, leurs nageoires se zèbrent d'azur et d'écarlate, et leur corps passe successivement du vert à l'indigo, à l'orangé. Il faut voir avec quelle rage, lorsque deux d'entre eux sont mis en présence dans une bouteille ou dans un vase quelconque, ils se précipitent l'un vers l'autre, s'attaquent et se déchirent.

Ces combats font la grande joie de l'Annamite. Peu de maisons où, à l'époque du repiquage du riz, l'on n'en voit en des bouteilles précieusement alignées sur l'autel des ancêtres. On les y nourrit de larves de moustiques.

Dans les villages on rencontre parfois une sorte de baladin, sorte d'équilibriste dont les tours insignifiants n'offrent aucun intérêt de curiosité. Il n'en est pas de même du personnage lui-même, être hybride, du moins d'après les indigènes, qui le qualifient de *laï-cai*, hermaphrodite. Ce sont des prostitués qui figurent dans certaines cérémonies du bouddhisme annamite et qui ont pris la démarche, les gestes et la coiffure de la femme, sa robe longue et ses bijoux.

Il n'y a à proprement dire pas de danses annamites; le divertissement qualifié de ce nom est une série d'évolutions avec ou sans accessoires, accompagnées de saluts et de prosternations plus ou moins nombreux suivant le rang de la personne en l'honneur de laquelle a lieu le divertissement.

Chez les Stiengs, peuplade sauvage des forêts cambodgiennes, la danse est une marche rythmée et cadencée par le son des gongs et du tam-tam. A la queue leu-leu, le torse nu à demi penché en avant, ils vont à la lueur des torches, comme un monôme d'étudiants, décrivant des courbes capricieuses autour de la maison commune, la *sala*, modulant une mélopée bizarre dont le refrain répété toutes les deux mesures : *ô, ô, ango, ô, ôl* ponctué par les gongs, produit une indéfinissable impression de tristesse et de crainte mystérieuse. Le pas de la marche, d'une cadence sauvage, est agrémenté de curieuses torsions de croupe.

Les instruments de musique en usage chez les Annamites sont d'origine et de provenance chinoises. Canton est le grand centre de leur fabrication. Le seul instrument réellement annamite est une flûte de bambou dans laquelle on souffle verticalement.

Le violon chinois à deux cordes entre lesquelles passe l'archet, crin-crin au son criard et maigre, est l'instrument de prédilection des Annamites et des Célestes ; sa caisse de résonance est faite d'une peau de serpent tendue sur un cylindre de bois évidé. Ce violon figure dans toutes leurs cérémonies, et ils en raclent chez eux, de préférence à tout autre instrument.

Les femmes aveugles qui vont chanter chez les riches particuliers s'accompagnent, soit du cliquetis de bâtonnets, réunis en faisceau dans la main, qu'elles heurtent en cadence sur le siège où elles sont accroupies, soit du *cai danh*, long cylindre de bois creux sur lequel sont tendus longitudinalement, supportés par des chevalets mobiles, de minces fils de cuivre, qu'elles pincent.

Il n'est pas de village qui n'ait, attenant à sa maison commune ou à sa pagode, sous un auvent, une estrade destinée à servir de scène aux comédiens de passage. Il y a du reste, entre le décor, les accessoires et les costumes de ces théâtres et ceux des théâtres annamites ou chinois venus en France, la différence qui existe entre la mise en scène de l'Opéra et celle du plus misérable théâtre forain.

ANT. BRÉBION.

CRÉPUSCULE

Nous suivrons le sentier connu des amoureux
Qui descend vers le fleuve immense et pacifique,
A l'heure où le soleil, pâle et mélancolique,
Baisse insensiblement vers l'horizon brumeux.

Les buissons, tout mouillés de l'averse récente,
Exhalent des parfums plus âcres et plus froids,
Et l'on entend partout, sous les branches luisantes,
Le bruit des gouttes d'eau tombant au fond du bois.

Voici la nuit, rentrons ; il ne faut pas, amie,
Troubler plus longuement l'arbre, l'herbe, la fleur ;
Aujourd'hui la forêt est pleine de douleur,
Et le faune jaloux dans l'ombre nous épie.

FRANCIS LEPAGE.

LES ANCÊTRES DE L' « INFLUENZA ».

Ce n'est qu'au dix-septième siècle qu'on a commencé à ne pas confondre les maladies épidémiques. Les anciens médecins étaient presque aussi incapables de les distinguer que de les guérir. Ils appelaient du même nom de *pestes* et traitaient de la même manière le choléra, la scarlatine, la suette, la petite vérole, l'angine, etc.

De toutes ces épidémies, une de celles dont il est le plus difficile de retrouver la trace, d'abord parce que des appellations très diverses l'ont désignée et en second lieu parce que, moins grave et plus rare que les autres, elle intéressa médiocrement les chroniqueurs, c'est cette maladie bizarre et protéiforme qui devint, en 1775, l'*influenza* dont nous avons fait influence. Ce terme est absurde, il n'a aucun sens : voilà sans doute pourquoi il a prévalu.

Quels ont été les ancêtres de cette grippe infectieuse, qui tue sournoisement, et sans même avoir le côté dramatique et en quelque sorte pittoresque du choléra ou de la fièvre jaune? Quelle forme a-t-elle revêtue jadis? Comment et à l'aide de quels procédés arrivait-on à la guérir? Les vieux historiens de Paris, les anciens traités de médecine nous l'apprendront, à condition que nous ne leur demandions pas une exactitude scientifique trop rigoureuse.

Il est difficile de s'expliquer pourquoi l'influenza a été particulièrement fréquente à Paris dans les premières années du quinzième siècle. Elle commence à sévir en 1403, sous le nom de *maladie de teste et de toux*. Elle reparaît en 1411, au mois de mars, mais on l'appelle alors le *tac* ou *horion* : « Outre la privation d'appétit et de sommeil, dit Etienne Pasquier, les malades tremblaient constamment, et, avec ce, étaient si las et tellement rompus de leurs membres, que l'on ne les osait toucher en quelque part que ce fût. Aussi était ce mal accompagné d'une forte toux qui tourmentait son homme nuit et jour ; laquelle maladie dura trois semaines entières... » Nouveau retour offensif, mais beaucoup plus grave, en 1414, pendant le mois de mars également. Beaucoup de vieillards furent atteints et moururent. Une toux opiniâtre et, pour ainsi dire, incessante, arrêtait les conversations, obligeait tous les Parisiens à ne plus communiquer entre eux que par gestes. Les écoles étaient fermées. Les avocats eux-mêmes furent réduits au silence.

Les historiens de Thou et Mezeray mentionnent une épidémie de grippe qui se répandit à Paris en 1510, mais elle n'eut pas grande importance.

Celle de 1557 fut beaucoup plus sérieuse. On observa « par quatre jours entiers, dit un chroniqueur dans son naïf langage, un rhume qui fut presque commun à tous, par le moyen duquel le nez distillait sans cesse comme une fontaine, avec un grand mal de tête, et une fièvre qui durait aux uns douze, aux autres quinze heures, puis soudain, sans œuvre de médecine, on était guéri; laquelle maladie fut depuis, par un nouveau terme, appelée par nous : coqueluche. »

Pourquoi ce terme de coqueluche, réservé depuis à une maladie bien autrement grave ? Parce que ceux qui étaient atteints de la grippe, en 1557, se couvraient, assure Valleriola, d'un coqueluchon, sorte de capuchon de moine. Peut-être aussi, prétendent quelques écrivains du temps, *parce que les malades rendaient des sons enroués comme le fait un coq.*

On désigna du nom de *mazzulo* ou de *catarrhe* ou de *mal del castrone* une grippe infectieuse qui ravagea l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la France, et qui fit, à Paris, en 1580, de nombreuses victimes. C'était absolument notre influenza d'aujourd'hui avec les maux de tête, les nausées, les étourdissements, une toux persistante et une lassitude dans tout le corps. Ceux qui traitèrent la maladie par le mépris guérirent presque tous. Les autres, moins prudents, s'adressèrent aux médecins. On les saigna, on les purgea, on les affaiblit, et la plupart, qui auraient échappé à la grippe, moururent du traitement.

Il y eut d'autres épidémies du même genre, mais assez bénignes, à Paris, en 1597, en 1675, en 1679. Celle de 1729-1730, beaucoup plus grave, fit mourir un grand nombre de personnes, surtout des enfants et des vieillards. Il en fut de même en 1743, au mois de mars, et pour la première fois, cette année, le nom de grippe prévalut.

Le dix-huitième siècle, qui était très gai, se consola des épidémies en leur donnant des noms qu'il trouvait fort amusants et qui enlevaient ou du moins paraissaient enlever aux maladies une partie de leur gravité.

C'est ainsi que la grippe devint, en 1761, *la baraquette*, *la follette*, *la petite poste* — en 1779 et 1780, *la coquette*, *la grenade*, *la générale*. Ne dirait-on pas une nouvelle édition du Codex, revue et corrigée par le chevalier de Boufflers?

En 1775, un médecin italien avait proposé le mot *influenza* qui, depuis, comme on sait, est devenu l'étiquette officielle d'une maladie qu'il était trop vulgaire d'appeler simplement la grippe.

De nouvelles épidémies sévirent en 1802-1803, en 1831, en 1833. On remarqua à cette époque qu'elles servaient assez souvent d'escorte au choléra.

Il serait facile, mais sans intérêt, de prolonger jusqu'à l'année 1900 la liste de ces épidémies de grippe. Mieux vaut indiquer, en quelques lignes,

les remèdes étranges qu'employait pour les guérir la médecine d'autrefois.

On allumait dans les rues, sur les places, de grands feux pour purifier l'air. On faisait brûler dans le même but de la poudre à canon.

Le pape Adrien VI, qui vivait au seizième siècle, conseillait de porter, sur la poitrine, un petit sachet d'arsenic. Plus tard, on fit usage d'amulettes de citron et d'ail.

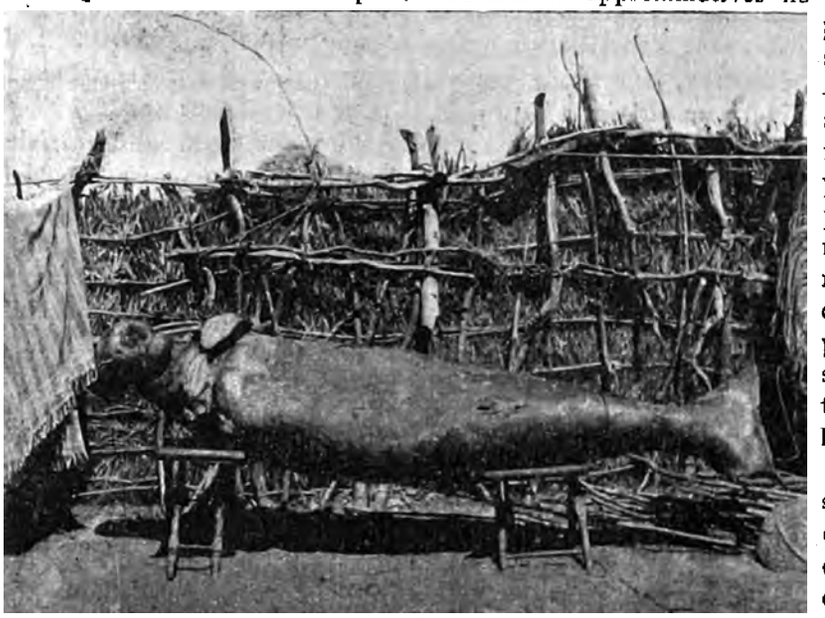
N'avait-on pas réussi à se préserver de la contagion, il fallait employer le remède thériacal, composé de 40 à 43 substances et qui servait pour toutes les maladies. L'emploi du crapaud mort ou de l'huile de scorpion n'était recommandé que pour la peste noire, mais l'application sur l'abdomen d'un pain rôti ou, sur la tête, de poules et de pigeons ouverts vivants devait donner, même pendant les épidémies de grippe, des résultats excellents, à en croire les médecins du seizième siècle.

Je ne garantis pas l'heureux effet de ces préservatifs et de ces remèdes. Ceux qu'on préconise aujourd'hui sont-ils beaucoup plus efficaces ?

HENRI D'ALMERAS.

UN ANIMAL FABULEUX

Sans doute, ce *Dugong* pêché par un Indien sur les rivages de la mer Rouge ne présente-t-il que des rapports assez vagues avec le monstre que nous signalent les encyclopédies sous le nom de Sirène ou de Femme-poisson.



Un animal fabuleux

Il peut coûter à notre amour-propre d'être humain de reconnaître l'analogie qui existe entre le buste d'une femme et le haut du corps de ce mammifère fabuleux.

Mais ne devons-nous pas trouver pour le moins singulière la forme de cette bête dont les détails apparaissent assez nets ; cette gorge confusément indiquée par la photographie n'est-elle pas moins frappante ?

Et ce qui est encore plus saisissant, ces avant-bras qui font l'office de nageoires antérieures, cette main diaphane dont on distingue parfaitement les os et les cartilages, toutes ces similitudes évidemment approximatives ne justifient-elles point notre surprise ?

On comprend ainsi l'étonnement des Européens qui ont pu voir ce phénomène sous-marin dans la cabane d'un pêcheur indien sous le soleil torride de Djibouti.

C'est le troisième animal de ce genre capturé dans ces parages, et jusqu'à présent, les mâles ne se sont pas laissé prendre aux appâts de cet Indien, qui tire de fort beaux revenus de la vente de ces monstres marins qu'il envoie aux divers musées d'Europe qui les exhibent pour la plus grande joie des amateurs.

V. G.

AU FEU DE LA RAMPE

La Comédie-Française va se réédifier d'après les plans de Louis, qui fut un grand architecte, au moins égal à celui de l'Opéra-Comique. L'Odéon, confié aux sociétaires, essaie jusque-là d'attirer, du côté du Sénat, le Tout-Paris des environs du Palais-Royal. Sa propre troupe émigre au Gymnase, redevenu Théâtre de Madame. Enfin le conseil municipal de Paris, où on interpella, étudie les propositions diverses qu'évoque tout autodafé de ce genre, les unes sérieuses, les autres moindres, pareillement inspirées du désir de rassurer un public qui ne demande qu'à l'être

Le soir même, les salles de spectacles étaient pleines, sinon partout, au moins où se jouent les bonnes pièces.

Pour désachalander un théâtre, il n'y a pas, en effet, comme un « four », non le four crématoire, mais celui qu'appellent l'ouvrage ennuyeux et l'auteur inhabile. On se console vite, par la pensée qu'on saura trouver la sortie, en cas d'alerte. D'ailleurs, depuis plusieurs années, l'administration multiplie les portes, si bien que le péril d'un courant d'air prévaut sur le danger d'une cuisson, et qu'une bronchite tue son abonné plus souvent qu'une langue de feu. Tel mourut feu Sarcey, d'un chaud et froid, après avoir impunément vécu une existence entière, exposé à ces combustions. Pourtant certains principes se dégagent aujourd'hui du fatras des remèdes.

Ils sont établis, surveillés, maintenus par la « Commission supérieure des Théâtres », sorte de conseil privé, auprès duquel M. le préfet de police — nous sommes à Paris, cité sans maire, — puise une autorité plus forte. Là se rencontrent des fonctionnaires, des pompiers, des chimistes, des architectes, cinq conseillers municipaux, un ancien directeur. M. Paul Strauss, sénateur, y fit adjoindre un ouvrier machiniste, et on réclame la présence d'un électricien. De cet aréopage sort parfois la contravention et souvent l'indulgence, car il est délicat de tenir juste la balance, entre l'intérêt public et l'intérêt privé.

C'est au nom du premier que le préfet de police prescrit à des industriels, voire à l'État, les servitudes moyennant lesquelles il autorise la foule à pénétrer dans le temple des Muses.

En réalité, l'unique droit administratif serait le même qui excite à barrer l'approche des maisons chancelantes, le passage des ponts crevassés, le voisinage des murs croulants, l'abord des poudrières. Le préfet ne ferme pas un théâtre; il interdit aux gens d'y entrer. Ainsi vit-on se dresser un cordon d'agents, au seuil de la Porte-Saint-Martin, un soir de répétition générale, sous une direction rétive aux ordres supérieurs. A la Comédie-Française, il semble qu'on avait obtempéré, sauf pour l'abaissement du rideau de fer, qui eût ralenti le désastre, sinon sauvé la victime. Au reste, la représentation n'était pas commencée, et le piquet de pompiers arriva pour voir flamber l'immeuble.

C'est ce qui réveille la querelle des « grand'-gardes », plus exactement des « permanences », supprimées en 1882. L'honorable M. Lépine consent à les rétablir, pourvu qu'on les recrute hors du régiment. Seulement, si les directeurs sont guidés, ils seront surveillés aussi, et cesseront d'être maîtres chez eux, où s'introduira la maréchaussée. La Fontaine mit cette situation en gentils vers, dans une vieille fable.

A cette heure, en un mot, les mesures, codifiées par une ordonnance du 1er septembre 1898, se rapportent à deux espèces : la construction et l'exploitation. Résumons-les. Je crois qu'elles demeurent bonnes, et réclament seulement une active surveillance, dans le calme des périodes coutumières.

* * *

Pour édifier un théâtre, il faut d'abord le déclarer au ministre des Beaux-Arts et au préfet de police. Les plans très détaillés seront fournis. Le théâtre sera isolé ou adossé. Dans le second cas, un mur de 25 centimètres le séparera du voisin. Aucune ouverture ne mettra celui-ci en communication avec celui-là.

Le théâtre se divise, comme un bon discours classique ou un court vaudeville moderne, en trois parties : 1° la salle et ses annexes; 2° la scène et ses dessous; 3° l'administration et les loges. Chaque compartiment, séparé au moyen de gros murs incombustibles, allant de bas en haut, ne doit posséder que des portes métalliques, et se réserver des issues propres. Les bois, fers, fontes, se revêtiront de plâtre, ciment ou terre cuite. Le rideau de fer aveugle la brèche capitale, manœuvré hydrauliquement. Donc, trois incendies distincts seraient nécessaires, en principe, pour détruire un théâtre.

Bien mieux, la salle possède sa coupole, et la scène a la « cheminée d'appel ». Ainsi s'établit le tirage. La flamme s'élance d'un bond vers le ciel, et les gens s'en vont tranquilles.

On ne comprendrait donc pas les catastrophes, si cette merveilleuse conception ne fléchissait peu à peu, devant certaines exigences directoriales. L'Opéra-Comique, le plus récent de nos filleuls, modifia sans cesse ses intentions, ne demandant guère l'avis de la Commission supérieure qu'après lui avoir forcé la main. De même opèrent les établissements nouveaux, éclos autour de l'Exposition, voire au dedans. Les prescriptions essentielles étant respectées, comment ruiner un capitaliste à cause des violations secondaires? Quant aux théâtres antérieurs, on se borne à les raccommoder, par de patientes modifications.

L'Opéra se décida non sans peine, à établir le rideau de fer, et le Théâtre de la République à supprimer l'éclairage au gaz. On perça des issues à travers des logis bourgeois, vers des cours intérieures, au hasard des localités. Ailleurs furent accrochés ces balcons de fer, qui rendent si bizarres quelques façades. Les boutiques des rez-de-chaussée furent enlevées au commerce. En un mot, un réel effort s'accomplit, car l'épouvantable hécatombe du Bazar de la Charité fit redoubler un zèle que l'événement du 8 mars 1900 ne laissera pas dormir avant plusieurs mois.

Sans entrer dans le détail, je signalerai les décors ignifugés, contre lesquels se dresse une opposition telle qu'on cède, lorsque rideau de fer, mur de scène, grand secours forment la première ligne de défense. Le gaz, interdit formel-

lement, n'empêche pas les circuits électriques d'échauffer une cloison ou d'allumer une tenture, pendant que nos charmantes artistes, armées du fer à friser, introduisent subrepticement des réchauds à pétrole dans leurs loges. Il y a aussi l'emmagasinement délictueux des toiles, les frises où s'entasse le reliquat des pièces disparues, les magasins d'accessoires, la lampe de cartonnier, et parfois une petite menuiserie dans un coin.

Les commissaires de police, bien accueillis au contrôle, signalent mollement ces infractions, et les sous-commissions techniques opèrent des tournées mensuelles, dont les résultats feraient plus de bruit dans les rédactions, si on les publiait.

* * *

Ici se pose la question : — « Doit-on le dire ? » Oui et non, à mon avis. Si la plus scrupuleuse sévérité s'impose, il ne faut pas d'autre part créer des paniques excessives. Le public est protégé. Telle est la vérité. Pas un théâtre n'existe où il n'y ait, par an, plusieurs commencements d'incendie. Seulement une éponge suffit dans les cinq secondes, un seau dans les deux minutes, l'arrosoir du grand secours dans les cinq, — et l'on arrive à temps. Sans quoi, sept pompes à vapeur ne réussiraient pas, où eussent triomphé l'arrosoir, le seau ou l'éponge. Surveillons donc, avant de nous effrayer.

Il en est de même avec les chemins de fer, qui peuvent écraser cent personnes, par l'erreur d'un aiguilleur ou d'un sémaphoriste, et transportent innocemment des millions de voyageurs.

La mort atteignit Dumont d'Urville sur le railway de Versailles, allant aux Grandes-Eaux, après l'avoir tant épargné, voguant vers les Grandes-Indes.

A présent les hygiénistes nous la dénoncent partout, en tout, si bien que nous ne devrions ni manger, ni boire, ni respirer, excellente abstention générale, dont l'humanité ne se relèverait plus.

En réalité, toutes les salles de spectacles sont destinées à brûler, tous les spectateurs sont condamnés à la crémation, mais on en crème assez peu, et les salles trouvent encore le moyen de brûler avec discrétion, Trianon après la soirée, la Comédie-Française avant la matinée. Mlle Henriot n'eût pas péri, en ouvrant une fenêtre, et Frégoli aurait conservé son attirail, en l'emportant plus tôt à l'Olympia. Les anciens, dont les gradins de pierres connurent aussi le feu, eussent accusé la Fatalité.

Je ne pousserai point l'explication aussi loin. Il vaut toujours mieux prendre des précautions que des réquisitoires, puisqu'elles demeurent faciles, avec les progrès de la métallurgie, arrivant à la rescousse des données scientifiques sur l'incombustibilité de certains corps et la commodité de certaines plomberies. Ayant accompli ce programme, on n'a plus qu'à prendre un fauteuil au bureau, ce qui constitue encore une manière de se faire « échauder ».

Puis, assis sous le plafond, devant l'orchestre, regardez la porte par où vous vous en irez, évitez le lustre qui tombera un jour sur les têtes, ayez le courage de sacrifier votre vestiaire au besoin, et ne perdez pas des yeux les fumées du lycopode.

Avec ces soins et ces résolutions, un Parisien a beaucoup plus de chance d'être assommé par une tuile, aplati par un omnibus, empoisonné par un microbe, égorgé par un cambrioleur, qu'incinéré dans un siège de velours rouge, au cours d'une représentation du *Misanthrope*.

ARMAND GRÉBAUVAL,
Conseiller municipal de Paris,
Membre de la commission supérieure des théâtres.

PERLES D'AURORE

L'horizon rougeoie,
Les oiseaux en joie
Chantent le réveil ;
L'aube se précise ;
L'orient s'irise
D'or et de vermeil.

Sur l'herbe frisée,
La blanche rosée
Aux reflets charmants
Brille à la lumière,
Comme une poussière
De fins diamants.

Au pied du vieux hêtre
Je vois apparaître
Dans un doux zéphyr
L'essaim blond des fées,
Dansant, agrafées
D'un nœud de saphir.

Légères et prestes,
Les perles célestes
Glissent dans leurs doigts,
Et leurs mains mignonnes
En font des couronnes
A ravir des rois.

Et leur chevelure,
Soyeuse parure,
Flotte au gré du vent;
Et chacune pose
Son joli pied rose
Sur le sol mouvant;

Et chacune passe
A travers l'espace
D'un pas diligent;
Et chacune effleure
Le gazon, qui pleure
Ses larmes d'argent.

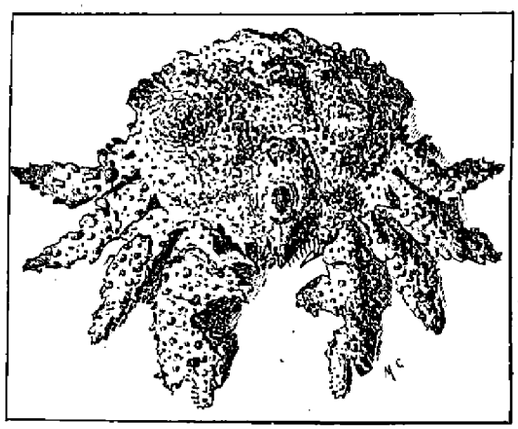
Elles vont sans trêve
Comme dans un rêve...
Mais le soleil luit :
Pierres précieuses,
Dames gracieuses,
Tout s'évanouit !

HENRI ALLORGE.

La nature humaine est la même partout : partout elle recherche avidement les éloges de l'opinion et les aises de la vie, quels qu'ils soient. Il n'est point de théâtre pour l'ambition, et l'on sait qu'il se fait autant de brigues pour la première place du village que pour la première de l'Etat. — LOUIS VEUILLOT.

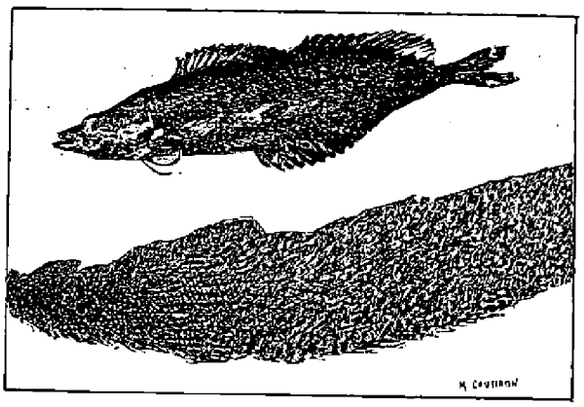
LE MIMÉTISME CHEZ LES ANIMAUX

Le mimétisme est cette curieuse faculté que possèdent certains êtres, on pourrait même dire tous les êtres, de se transformer, de prendre une coloration, une forme extérieure permanente ou temporaire qui leur permet de passer inaperçus dans le milieu où ils s'abritent. Ces modifications sont variées, mais elles consistent plus souvent dans un changement de couleur que dans un changement de forme. Le mimétisme peut être naturel ou artificiel. C'est du mimétisme que font les Anglais lorsqu'ils habillent leurs soldats d'uniformes dont la couleur se rapproche de la teinte dominante des terrains où ils combattent. C'est encore du mimétisme, le fait pour un chasseur de revêtir une blouse dont la couleur se rapproche de celle des sillons où il va relancer le lièvre et la perdrix. Le manteau couleur muraille dans lequel s'enveloppe le traître du roman à sensation, voilà encore un exemple de mimétisme ou de *mimicry*, comme disent les Anglais. Nous pourrions citer encore bien d'autres cas de mimétisme artificiel, mais les exemples que nous pourrions donner sont moins intéressants que ceux du mimétisme naturel. Ici le sujet agit inconsciemment, c'est l'instinct qui le pousse à revêtir les formes les plus propices pour échapper à ses ennemis ou, encore, c'est dame Nature qui lui donne une livrée sombre ou éclatante adaptée au milieu où doit s'écouler son existence, qui dispose son corps, sa carapace, ses membres de telle manière que, au moment critique, l'animal poursuivi se transforme en une pierre, un rameau desséché, une feuille, etc. Peut-être, après tout, les fées exercent-elles maintenant leur pouvoir sur ces bestioles, et est-ce à leur baguette magique que l'on doit ces transformations.



Crabe noueux ayant l'apparence d'un bloc de rocher.

Il est très amusant de rechercher ces exemples de transformation ou d'adaptation au milieu ; la plus petite promenade dans les bois permet à l'observateur attentionné d'en découvrir des centaines de cas. Ainsi le pivert, au plumage gris verdâtre avec quelques notes jaunes atténuées, présente une coloration identique à celle de certains arbres à écorce claire parsemée de taches de mousse. Le pivert est-il surpris, entend-il un bruit suspect, vite il s'applique contre le tronc de l'arbre où il cherchait sa pâture, la disposition de ses pattes lui permet de rester droit, il se confond avec l'écorce. Il était là, vous l'avez vu, il n'y est plus et cependant il ne s'est pas enfui, vous pouvez le chercher, vous approcher de lui, le toucher presque, vous ne le voyez pas mais lui ne vous quitte pas des yeux, éloignez-vous de quelques pas, vite il s'enfuit à tire d'ailes. Les insectes sont les maîtres du genre : tel qui croit ramasser une brindille sèche ou un rameau fraîchement coupé s'aperçoit, horreur, qu'il tient une chenille brune ou verte. On sait que certains papillons, lorsqu'ils sont fixés sur une branche, ont la complète apparence d'une feuille morte. Certains autres choisissent pour se poser un milieu de coloration semblable à celle dont ils sont revêtus. Peckham a signalé deux espèces d'araignées dont l'apparence extérieure, la démarche même ressemblent à celles de la fourmi.



Similitude de forme entre le *kelp fish* et les algues où il se réfugie.

Pour les êtres qui vivent à la surface de la terre, l'étude des transformations, de l'adaptation au milieu est facile à réaliser, mais pour ceux dont l'existence se passe dans l'élément liquide, c'est presque toujours fortuitement que le zoologiste découvre de nouveaux cas de mimétisme. Cependant, pour certaines espèces qui vivent près des côtes, l'observation est aisée et c'est une occupation que nous proposons aux oisifs habitués de nos plages. Sur les fonds sableux des côtes de Bretagne, où l'eau est rarement trouble, on aperçoit souvent de très petites soles évoluant à proximité

du bord sous un pied d'eau à peine. A la moindre alerte, elles s'aplatissent sur le sol où il devient impossible de les distinguer, tant elles se confondent avec le sable sur lequel elles reposent et où elles ne tardent pas à s'enfoncer du reste.

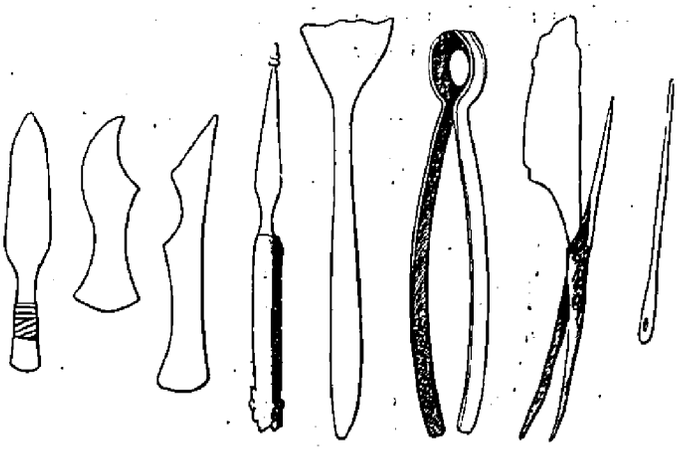
Le *Scientific American* rapportait dernièrement l'observation des curieuses habitudes d'un poisson, le *kelp fish*, qui, son nom l'indique, se plaît dans les fonds herbeux de la côte du Pacifique. Le plus grand specimen observé à Santa-Catalina mesurait plus de 30 centimètres de long. Ce poisson est élancé, sa tête est pointue, ses yeux proéminents; sa couleur varie beaucoup, tantôt il est d'un ton ambré ou orangé, d'autres sont vert-olive ou d'un vert brillant; quelques-uns ont le dos d'une couleur verte, tandis que le ventre est d'un ton vert et jaune. Ces poissons se tiennent dans les varechs ou dans quelques algues à larges feuilles. Le poisson des algues s'adapte merveilleusement à son entourage, il se tient immobile, droit au milieu des feuilles, et à moins d'avoir une parfaite connaissance de ses habitudes, il est à peu près impossible de le distinguer. Les premières observations ont été faites à l'aide d'un bateau spécial dont le fond, muni de cinq ou six dalles de verre épais, permet d'étudier la faune marine. Le *kelp fish* a été l'objet d'une étude particulière à la station zoologique de Santa-Catalina. Le fait qui attira le plus l'attention des visiteurs de cet établissement, c'est que ce poisson semble tourner la tête; il y a là une simple illusion due à ce que le *kelp fish* nage avec des mouvements ondulatoires d'une grâce parfaite.

Dès que le *kelp fish* est introduit dans le réservoir où il doit vivre, il manifeste son inquiétude, nageant de tous côtés, se heurtant aux parois vitrées de sa prison jusqu'à ce qu'il soit épuisé et meure. Cette inquiétude provient de la perte de son abri coutumier, il se sent à la merci de tous. Aussi a-t-on le soin de lui meubler convenablement sa demeure; les *ulva*, les *macrocystis* et autres algues ne lui sont pas ménagées. Dans ce milieu herbeux, le poisson recouvre sa tranquillité, il s'avance à quelques centimètres à peine de la surface et là il prend sa pose favorite, étendu de toute sa longueur au milieu des feuilles parmi lesquelles il se confond; le poisson se trouve en sécurité, aussi ne cherche-t-il plus à s'échapper.

Bien d'autres poissons ont des habitudes semblables, il en est de même des crustacés. Tel crabe est enfermé dans une carapace d'un riche vert-olive dont le ton est exactement le même que celui des algues dont il fait son séjour habituel. Tel autre parvient à prolonger le terme de ses jours non pas par sa couleur, mais grâce à sa forme, aux nodosités dont il est hérissé. Un sujet d'alarme vient-il à se produire, aussitôt il rentre ses pattes sous son corps, s'immobilise au fond de l'eau, il a disparu; en effet, ce n'est plus un crabe que vous avez sous les yeux, c'est une pierre aux formes irrégulières qui échappe à l'attention, car elle se confond avec les autres fragments de roche, véritables ceux-là, qui parsèment le fond de la mer. Que de choses curieuses dans la nature qui passent ainsi inaperçues de nos regards distraits! ALBERT REYNER.

LA MÉDECINE PRÉHISTORIQUE

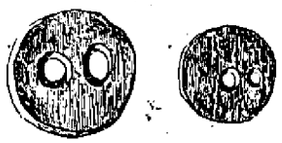
La médecine date de la douleur, c'est-à-dire de l'origine même de l'humanité. Les premières découvertes furent dues à l'instinct, au hasard, à des tâtonnements, à ce qu'on observe chez les animaux, à l'imitation de malades soulagés ou guéris par l'absorption de végétaux doués de propriétés purgatives, vomitives, sudorifiques ou endormantes, essayées sans conseil préalable et par le seul fait de l'agrément que procure l'action de mâcher certaines feuilles. Mais, sur ce terrain, nous sommes fatalement réduits aux hypothèses, à la comparaison avec les façons d'agir des peuples restés sauvages, car le témoignage matériel manque. Pour la chirurgie, au contraire, on se trouve en présence d'opérations parfaitement reconnaissables, et, d'après les résultats obtenus, on pourrait presque reconstituer les appareils employés dans certaines fractures. On a retrouvé dans les cavernes occupées par les premiers hommes, comme à Baye (Marne), et dans les demeures



Instruments de chirurgie de l'âge de bronze.

des constructeurs de monuments mégalithiques de la Lozère (dolmen, menhir), des squelettes portant les lésions caractéristiques de torticolis chroniques guéris, des ankyloses, suites heureuses de tumeurs blanches, elles aussi supprimées ; on a même retrouvé les instruments dont se servaient les premiers chirurgiens.

N'est-il pas curieux d'apprendre qu'une opération, comme la trépanation, dont le but est d'ouvrir une fenêtre dans le crâne, a été pratiquée à l'époque où les hommes n'avaient comme seule arme et instrument que des morceaux de silex !



Amulettes crâniennes percées de deux trous.

On s'étonnera moins de ce fait, cependant, en apprenant que beaucoup de ces trépanations ont été pratiquées sur des enfants. Tous ceux qui ont assisté, fut-ce une seule fois, à une attaque de convulsions comprendront que nos premiers pères aient eu l'idée de recourir à un procédé si héroïque que préconisent, du reste, périodiquement à chaque siècle, les opérateurs audacieux.

« Il est probable, dit Paul Broca, que les indications de l'opération se rapportaient à l'idée que l'on se faisait alors de certaines affections de la tête ou de certains troubles nerveux, tels que l'épilepsie, l'idiotie, les convulsions, l'aliénation mentale qu'on attribuait à des causes divines, à des démons.

« Les opérateurs allaient donc droit au but, en pratiquant une ouverture à la tête pour donner issue à l'esprit emprisonné dans le corps. »

Cependant, il n'est pas douteux qu'on employait aussi la trépanation à la suite de blessure des os du crâne ; on procédait ici par une assimilation.

Avec leurs silex taillés en couteau, grattoir, scie, poinçon emmanché ou non (fig. 1), les chirurgiens préhistoriques pratiquaient soit des perforations multiples, soit une sorte de raclage. Paul Broca a constaté par des expériences que l'opération, très courte chez un enfant, où elle ne dépassait peut-être pas cinq minutes, devait durer plus d'une heure chez l'adulte ! Comme les anesthésiques n'existaient pas naturellement à cette époque, on comprend que les malheureux qui résistaient à la fois à leur maladie et à une pareille opération, fussent considérés comme particulièrement chers aux dieux et sacrés. Aussi les surveillait-on précieusement et lorsque la mort venait enfin les atteindre, leur crâne guéri était de nouveau trépané et le fragment osseux ainsi obtenu devenait une source d'amulettes (fig. 2) qui étaient portées sous forme de colliers ou de bracelets. Ne rions pas de tels talismans ; les mères de notre temps ne transforment-elles pas en bijou la première dent de leur fille ? Ces trépanations posthumes n'étaient pas opérées de la même façon que celles faites pendant la vie et comprenaient une bien plus grande surface. Toutes deux se distinguent, du reste, parfaitement des pertes de substances produites par des accidents comme des fractures avec enfoncement du crâne.

A l'âge du bronze les mêmes opérations étaient pratiquées, mais la trousse des chirurgiens était devenue, comme on le voit dans la figure 3, beaucoup plus compliquée que celle de leurs prédécesseurs. Ils étaient aussi très soigneux et les méchantes langues des écrivains qui s'occupent du préhistorique, vont jusqu'à soutenir que l'individu qui se cassait la jambe à cette époque reculée avait autant de chance qu'aujourd'hui de se guérir sans raccourcissement du membre ; du moins les mensurations faites sur des squelettes attestent cette habileté de nos vénérés prédécesseurs.

Les dentistes avaient alors peu à faire, les dents, à cause du mode de nourriture, s'usant plus qu'elles ne se cariaient ; enfin il a été reconnu que dès l'époque de la pierre polie le biberon était en usage ; il a donc quelques quartiers de noblesse,

Dr GALTIER-BOISSIÈRE.



Couteau courbe préhistorique en pierre.



Hache de pierre dans sa gaine de bois de cerf.



Grattoir de silex taillé.



Poinçon de pierre.



Pointe de silex.

Les figures et nombre de renseignements de cet article sont empruntés à l'intéressant ouvrage de MM. Terrier et Peraire, *l'Opération du trépan* (Alcan, éditeur).

LA MACHINE A ÉCRIRE

Les personnes qui, pour leur commodité ou par fantaisie, se plaisent à utiliser, dès le début, les inventions de l'ingéniosité humaine, ne semblent guère se douter qu'elles sont tout simplement en train de modifier les conditions mêmes de notre vie. La loi de Darwin est absolue ; pour peu que l'on réfléchisse, son application ici ne paraît pas discutable. Nos facultés et nos préférences dépendraient moins de notre volonté que du milieu dans lequel le sort nous a placés. Du moment que ce milieu se métamorphose, que ces circonstances se modifient, il est hors de doute, que dis-je, il est prouvé par la Science, que nos facultés, que nos préférences se modifieront, elles aussi, pareillement. On a trouvé une race de poissons, laquelle, pour s'être propagée dans des lacs étalant leurs nappes sombres au fond de cavernes ténébreuses, en était arrivée, non seulement à perdre l'usage des yeux, mais jusqu'à toutes traces des organes qui, chez les ichthyolithes, constituent l'appareil visuel. Reprenant la thèse de son maître, Herbert Spencer l'a complétée à l'aide d'observations précises et de remarques générales que je crois irréfutables.

C'est ainsi, poussé par l'esprit d'assimilation, que j'estime pouvoir prédire que tous les nouveaux appareils au moyen desquels les ingénieurs, les chimistes, les savants de diverses spécialités prétendent améliorer les conditions de notre bien-être, ne tomberont pas dans le domaine des choses usuelles sans donner aussi d'autres habitudes, d'autres goûts, partant d'autres pensées à nos fils et à nos petits-fils, — sans *déterminer*, en un mot qu'il convient d'employer en ce cas, l'état intellectuel de la civilisation de demain.

Voyez plutôt quelques-uns des effets que motive déjà l'usage, qui, va se généralisant, de la machine à écrire : en France, nous restons encore sur la défensive ; ce petit piano, aux touches marquées de lettres blanches, ne nous dit rien qui vaille ; son fonctionnement nous paraît difficile, son achat onéreux, sa conservation délicate ;... nous hésitons, nous attendons d'être entraînés par la poussée de l'étranger qui ne se fait pas faute de nous donner l'exemple. Mais le jour viendra, soyez-en sûrs, et plus vite que vous ne le supposez, où, dans la vie courante comme dans la vie commerciale, le pianotage de la machine à écrire remplacera complétement le grattement de la plume, mouillée d'encre. Il est évident que ce seront alors du temps et, pour nos mains et nos pauvres yeux, de la fatigue d'épargnés, mais j'ai bien peur, hélas ! que nos fils perdent en poésie ce qu'ils gagneront en commodité et que la machine à écrire, nette et rapide — c'est un miracle ! — nous enlève la grâce de bien des choses.

Vous imaginez-vous Mme de Sévigné relatant ses facétieuses confidences à Mme de Grignan penchée sur une *Dactyle* ? Sans doute qu'il n'est pas encore de bon ton d'envoyer des lettres calligraphiées mécaniquement. Ce n'est que convention mondaine. Autrefois déjà, il dut y avoir un temps où il était infiniment plus distingué de se servir d'un poinçon et de tablettes de cire que de plumes noires et de papier blanc. Mettons dix lustres et toute femme élégante aura sa machine à écrire ; vous verrez, on en fera de charmantes, en métal précieux avec guillochages et pierreries et cela coûtera encore plus cher que les encriers de cristal et d'or d'aujourd'hui. Les Paul Bourget de l'avenir auront à décrire : *Oh yes, very smart !* Mais je doute que les élégantes futures qui utiliseront pour leur correspondance matinale ces coûteuses petites merveilles perdront encore leur temps à avoir de l'esprit ou à faire de la poésie. Au besoin, le tic-tac de la machine les en dissuaderait. Rien n'arrête l'inspiration, rien ne rappelle à la prose comme cet énervant coup de marteau que frappe chaque lettre en s'imprimant. Ce sera le triomphe de ce style télégraphique que la facilité des services postaux n'a déjà que trop répandu. Les marquises de demain — s'il en reste ! — n'écriront plus pour le plaisir de raconter leurs passionnettes. Quand elles auront avis à donner rapidement, sèchement elles pianoteront le moins de mots possible. Ainsi l'art et le style épistolaires en arriveront à ne plus exister qu'à titre de curiosités littéraires mentionnées dans les manuels de rhétorique. Un commerce alors qui ne fera plus un liard sera celui des autographes. C'est bien le cas de le répéter, les batailles déjà un peu légendaires des amateurs de hier auront cessé depuis longtemps faute de combattants, et faute, surtout, de motifs. Quand tout le monde, hommes d'église et hommes de robe, députés et académiciens, aura pris l'habitude d'imprimer vingt-cinq billets à l'heure, il n'y aura plus lieu de conserver aucunes lettres. Où serait la garantie ? Les pasticheurs auraient trop beau jeu ; la plus loyale et la plus suspecte des collections ne se pourraient distinguer l'une de l'autre.

Mais la signature, m'objecterez-vous ? Sans compter qu'un paraphe est facile à imiter, cette dernière habitude de signer ses lettres aura disparu, elle aussi. Comme ils ont perdu l'usage du poinçon, les doigts humains perdront un jour celui de la plume. La machine à écrire, voilà le moyen candide dont se servira la Providence pour débarrasser le marché littéraire de ces innom-

brables volumes de Correspondance qui, neuf fois sur dix, desservent, de si lugubre façon, la réputation des grands écrivains. S'il renaît une George Sand, nos arrière-petits-neveux goûteront ses romans — du moins je l'espère — mais la lecture des insignifiants billets que cette intrépide personne enverra à ses amis ou à ses fournisseurs du XXe siècle leur sera, — et d'avance, je les en félicite — heureusement épargnée !

Dans le domaine des affaires, les changements ne seront pas moins radicaux. Déjà nombre de Revues américaines portent en sous-titre : « La rédaction ne prend connaissance que des manuscrits copiés à la machine à écrire. » Et comme on demandait à un directeur l'avantage qu'il y trouvait, il répondit : « Mais en épargnant nos yeux d'être, à première lecture, fixés sur la valeur des envois qui nous sont proposés ». Il devient, je vous assure, positivement incroyable à quel point la médiocrité de certains travaux qui arrivaient à nous illusionner lorsque nous étions arrêtés à chaque ligne, par des hésitations de déchiffrage, apparaît au contraire, de cruelle et indiscutable manière, maintenant que nous pouvons les lire imprimés en caractères plus gros et plus espacés que ceux mêmes de l'imprimerie habituelle. Ce phénomène est tout à fait réjouissant pour nous autres directeurs ! Notre tâche s'en trouve et s'en trouvera de plus en plus simplifiée. D'ailleurs, depuis l'établissement de cette règle, au lieu de vingt à trente manuscrits par jour, je n'en reçois guère qu'une dizaine. C'est que — croyez-moi — beaucoup d'écrivains, devinant le résultat, renoncent d'eux-mêmes à nous expédier leur copie, car je ne puis admettre que la difficulté de faire recopier un manuscrit retienne personne. Nous ne sommes pas en Europe. En Amérique, il y a au moins une machine à écrire par maison !... » Puisse cet estimable *gentleman* dire vrai ! Si la machine à écrire devait décourager les jeunes gens et les femmes du monde d'encombrer les rédactions de leur prose inutile, les directeurs de Paris devraient se hâter d'imiter leurs confrères d'Outre-mer et à titre pour le moins aussi justifié que l'inventeur du télégraphe, l'inventeur du piano à imprimer mériterait une statue à la prochaine station d'omnibus !

Mais ce ne sont pas que les journalistes qui auront cent pour cent à gagner — ce seront aussi les maisons de commerce, les maisons de banque, toutes les grandes administrations de France et de Navarre, à commencer par les ministères et à finir par le *Louvre* et le *Bon Marché* (s'ils existent encore) ! où deux pianoteurs feront sans peine, et mieux, la besogne d'écritures qu'actuellement dix commis suent sang et eau pour mener à bien. C'est alors qu'il deviendra inutile, équilatéral, d'avoir une belle écriture, de savoir la gothique, la moulée, la courante. Il y aura longtemps que le dernier professeur de calligraphie sera mort de faim, faute d'élèves, dans la dernière mansarde d'une maison à vingt étages ! Ce qu'on demandera à un commis, à un teneur de livres, à un caissier, à un secrétaire ministériel, c'est d'avoir des doigts aussi exercés que ceux du pianiste Diémer, pouvant, du matin au soir, imprimer sans lassitude des milliers et des milliers de mots à l'heure. Évidemment l'insoluble question de la multiplicité des personnels ministériels se trouvera du coup résolue. Quand l'ouvrage se fera si vite et si bien, on aura beau allonger les dossiers, les établir en double et en triple, jamais on ne parviendra à occuper tant de mains. Et à moins de se résoudre à leur faire recopier l'*Encyclopédie Larousse*, il faudra se résigner à en licencier un bon tiers. On les enverra aux colonies pour faire plaisir à M. Bonvalot, dont, à cette époque, on célébrera justement le centenaire.

Enfin, quand chacun aura sa machine à écrire, c'est notre *Code* lui-même qu'il deviendra nécessaire de modifier. Il est évident que les falsifications, que les chantages, que tous les procès basés sur des pièces écrites, dans lesquelles des spécialistes prétendent découvrir la main de tel ou tel, deviendront impossibles.

A quoi serviront alors les experts ? — Encore une profession destinée à disparaître !

Amiel, le philosophe de la Décadence que Renan tenait pour un des maîtres de la pensée contemporaine, disait : « Je vois tout dans tout ! » Plusieurs de mes lecteurs estimeront sans doute que je viens de faire mon petit Amiel, que je viens de voir des choses extraordinaires dans cette machine d'apparence rébarbative, sur lequelle s'énervent les doigts qui n'ont pas encore l'habitude de la nouvelle génération. Eh bien, non, franchement, en toute conscience je ne crois pas avoir laissé mon imagination broder à sa fantaisie et puisque *le Magasin Pittoresque* est maison d'avenir, étant déjà maison historique, j'engage plutôt les futurs abonnés de 1930 à relire ces pages d'un ancien collaborateur qui depuis longtemps n'y sera plus alors ! — et je suis persuadé qu'ils y découvriront avec un peu d'étonnement, mais prédits avec exactitude, bien des faits et gestes de leur vie du XXe siècle.

ERNEST TISSOT.

PAR DELA

Vous qui nous ravissez bien au delà des cimes,
Élans vers l'idéal, sainte extase, amour pur,
Suaves visions, rêves d'or et d'azur,
Attractions de l'être aux ivresses sublimes
Que cache dans son sein le calice enchanté
Où l'on puise aux douceurs de l'immortelle vie
Loin de tes vains plaisirs, ô morne humanité !
Météores brillants, affolantes images
Qui passez devant nous, en rapides mirages,
A travers des torrents de lumière et de feux;
Ah ! dites : qu'êtes-vous ?

— Un avant-goût des cieux

21 mars 1900.

EM. FOUQUET.

L'INVENTAIRE DES RICHESSES D'ART DE LA FRANCE

La question paraît revenir à l'ordre du jour.

La pensée d'inventorier les objets d'art appartenant à l'État, aux communes, aux églises, aux entités morales de tous genres, n'est pas nouvelle. Je la trouve exprimée dans des actes officiels de la Toscane, dès le mois de mai 1600, puis dans de nombreux actes subséquents et dans notre siècle dans les édits du cardinal Pacca, de 1820, et dans un décret du roi Victor-Emmanuel, de mars 1860.

Le marquis de Chennevières, un de nos plus excellents directeurs des Beaux-Arts, l'a reprise et dix gros volumes ont paru de 1877 à 1897.

La Ville de Paris a fait pour son compte publier, de 1878 à 1886, son propre inventaire.

La Belgique a commencé, avant la France, puisque le décret royal est de 1861.

L'Allemagne a déjà publié une centaine de volumes avec des reproductions.

Finalement on se demande en France comment on va poursuivre l'entreprise.

Il faut reconnaître qu'après le départ de M. de Chennevières elle a été fort médiocrement menée, sans méthode, sans esprit de suite.

Quelques volumes ont encore eu du bon, d'autres n'ont donné lieu qu'à de fausses et inutiles dépenses sans profit appréciable.

La commission compétente a été influencée tantôt dans un sens, tantôt dans un autre; la commission du budget a subi une influence néfaste, et je crois que même, à un moment, elle a supprimé le crédit. C'est ainsi des commissions : un rapporteur habile et opiniâtre fait triompher son opinion malgré qu'elle soit complètement opposée aux précédentes décisions. La majorité d'une commission se porte de droite à gauche, selon le plus ou moins grand nombre de membres présents.

Bref, on ne sait plus où aller; on ne sait même plus s'il faut continuer ou s'arrêter. Alors naturellement les Congrès se sont emparés de la question.

Les Congrès sont de très agréables occasions de voyager et de faire des connaissances, mais par leur essence même, ils se plaisent dans les discussions académiques et résolvent les problèmes par des vœux irréalisables.

Par exemple on a proposé une commission permanente pour chaque arrondissement de France où chaque canton aurait un délégué.

Théorie pure!

On trouverait préalablement partout des personnes qui seraient ravies de faire partie d'un tel comité, mais les compétences, où les chercher?

Et puis pourquoi calquer les divisions d'art et d'archéologie sur les divisions administratives?

Tout cela c'est parler pour le vent, comme disent les Arabes.

Au lieu de se perdre dans des dissertations stériles, on ferait bien mieux de se renseigner sur les procédés suivis dans les pays où l'inventaire a réussi ou à peu près : l'Italie, la Belgique, l'Allemagne.

Je ne retiens que l'Italie.

Il n'est pas de contrée en Europe qui possède autant d'œuvres d'art et où les gouvernements se soient plus préoccupés de leur conservation; ils n'ont pas toujours réussi, mais, sauf de rares exceptions, ils ont fait de leur mieux.

Présentement l'inventaire des richesses d'art dont le ministère de l'Instruction publique a la tutelle, c'est-à-dire des ouvrages appartenant à l'État, aux communes, églises, couvents séculaires bénéfices ecclésiastiques vacants, etc., hôpitaux, etc., etc., est confié non à des commissions, mais à des fonctionnaires.

Pour les musées et les galeries, ce sont, naturellement, les directeurs et les conservateurs.

Pour les autres établissements, ce sont les inspecteurs de l'Office des monuments nationaux et, au besoin, des personnes compétentes nommées spécialement par le ministre.

Les uns comme les autres sont au commandement du ministre, ce qui ne peut avoir lieu pour des commissions bénévoles.

Il est de principe dans toutes les administrations du monde que la fonction entraîne la compétence; sans ce principe élémentaire il n'y a pas d'administration possible.

Donc les fonctionnaires dressent les inventaires et ils sont qualifiés pour cela.

Comment l'inventaire est-il composé? D'une façon aussi simple et aussi pratique que possible.

Il ne s'agit pas ici d'éducation populaire et de développement du goût, c'est la mission du musée et du *decoro publico*, de l'art dans la rue; il s'agit tout bonnement de constater ce qui existe.

J'ai eu entre les mains de nombreuses feuilles de ces inventaires; elles contiennent :

La description sommaire du sujet;

La nature de l'objet;

Son époque réelle ou présumée;

Son auteur vrai ou supposé;

Sa provenance;

Ses signes particuliers, s'il y en a;

Son état de conservation.

On dira que c'est là un inventaire de commissaire-priseur?

Oui, sans doute. Mais qu'on commence donc par le dresser ainsi; pour la France c'est par milliers et milliers que les fiches s'accumuleront.

Après, lorsqu'elles seront établies, les savants pourront entrer en ligne et disserter. Ils attendront longtemps si le ministère ne se décide pas à créer un corps d'inspecteurs spéciaux, convenablement rétribués, toujours à ses ordres et toujours en route.

GERSPACH.

LE PEINTRE DES OISEAUX

FANTAISIE

Le troisième jour de la création, Dieu fit le ciel et tout ce qui habite et vole dans l'air. Ce ne fut pas une petite affaire ! Les oiseaux surtout lui causèrent un travail considérable.

Un des serviteurs célestes, puisant à même un vaste récipient rempli de terre glaise, pétrissait en un instant un corps, une tête et des pattes, toujours sur le même modèle ou à peu près — car il n'y a pas trente-six manières de faire un oiseau, — et il passait l'objet à saint Raphaël, l'archange, chargé de le présenter au Maître. Dieu, armé d'un pinceau petit et d'une palette grande, distribuait alors les couleurs à sa fantaisie.

Tout d'abord, il y mit beaucoup de soin et de goût, s'appliquant à faire des chefs-d'œuvre brillant des couleurs les plus éclatantes. Les oiseaux de paradis, les oiseaux-mouches, les colibris, les veuves et les mandarins, les canards de Barbarie et les martins-pêcheurs, eurent la chance de passer les premiers et de recevoir ainsi chacun vingt-cinq ou trente couleurs différentes, graduées, fondues, étincelantes et changeantes; c'était merveilleux, et le bon Dieu ne se sentait pas d'aise, en regardant un à un ces jolis oiseaux terminés.

Mais ce travail si minutieux traînait terriblement en longueur, la journée s'avançait et il restait encore les trois quarts de travail.

— Seigneur Dieu, si nous continuons ainsi, murmura Raphaël, nous n'en finirons jamais!

Dieu se rendit à l'observation, et pour les suivants, il se servit d'une seule couleur, choisie toujours parmi les plus belles; au serin il distribua le jaune d'or, à grands coups de pinceau, au cardinal son plus beau rouge, au flamand un rose pâle ravissant, un gros paquet d'indigo à l'oiseau de la Caroline, qu'on appelle depuis l'oiseau bleu, etc. Il allait ainsi beaucoup plus vite, mais il ne prenait pas garde au gaspillage de ses couleurs les plus chères, carmin, laques, ocre, azur; saint Raphaël protesta encore.

— Seigneur Dieu, si nous allons si vite avec les couleurs rares, comment ferons-nous pour habiller cette multitude qui va naître de vos mains? Le seau de terre glaise est plus d'à moitié plein.

— C'est assommant ! s'écria le Créateur, on ne peut jamais faire ce que l'on veut, ici ! Tu as pourtant raison, ajouta-il en regardant sa palette avec regret, il faut s'arrêter, je n'ai presque plus de mes belles couleurs; Raphaël, tu aurais dû m'avertir plus tôt.

Alors commença l'interminable distribution des couleurs de pacotille et à bon marché : le vert foncé, le bleu de Prusse, le blanc, les gris, les marrons, les bruns; craie, cendre, suie, bure; tout cela n'était pas gai, ni beau ! De temps en temps, lorsque saint Raphaël faisait une grimace un peu forte devant un habit trop laid, Dieu ajoutait çà et là un peu de couleurs qui lui restaient, après ses prodigalités du premier moment, et dont il était maintenant si avare : une ligne de bleu clair sur l'aile, un soupçon de jaune autour du bec, une idée de rouge sur les pattes ou sur la tête; une fois, dans sa précipitation, le pinceau lui échappa, et tomba sur un pigeon blanc déjà terminé, lui laissant sur la poitrine une large tache rouge; les hommes ont donné à cet oiseau le nom de *pigeon poignardé*.

Enfin le jour baissait, faisant place à la nuit. On s'était bien dépêché, le seau était vide, la palette dégagée de ses amas de couleurs, mais sale et bariolée en zigzags comme la palette de tout peintre qui se respecte.

— C'est fini ! s'écria le Créateur en posant son pinceau avec satisfaction, car il avait le bras lourd et le geste las.

— Non, Seigneur Dieu, car avec les raclures des bords et du fond, il restait de quoi faire encore un petit oiseau, et le voici.

— Trop tard !

— Oh ! vous ne voudriez pas laisser sans vêtement cette pauvre bestiole !

— Je n'ai plus de couleur.

— Seigneur Dieu... en cherchant bien.

Dieu hésita encore un instant, puis, rageur, il saisit son pinceau, sa palette; aucune couleur ne restait en tas; il gratta tout ce qu'il put trouver çà et là, sur la circonférence comme dans le grand brouillamini du milieu, et furieusement en balafra le corps, la tête, le bec, la queue du petit oiseau.

Voilà pourquoi le chardonneret a toutes les couleurs dans son plumage, et si peu de chacune.

Après quoi Dieu fit un grand geste de bénédiction sur la multitude placée à ses pieds. Tous les oiseaux s'élevèrent en même temps dans le ciel, avec un bruit assourdissant, chacun s'enfuit ensuite à tire d'ailes vers le coin d'horizon où il devait trouver butin de grains ou d'insectes, et un refuge bien doux pour construire son nid.

GASTON CERFBERR.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Deux, cinq, dix cartes d'invitation à des expositions particulières s'entassent sur le bureau du « critique d'art »... Question de saison. Si la couleur tarde à orner nos arbres cette année, on la trouve étonnamment abondante dans les galeries, chez les marchands de tableaux où peut se faire une petite exhibition d'œuvres, — ce qui ne veut pas dire que toutes soient des plats d'épinards. Le « critique d'art » ne demande pas mieux que de les visiter. Mais d'abord un embarras surgit devant lui. Où logera-t-il sa prose? Très peu de journaux maintenant l'accueillent. Le développement extraordinaire de cette mode des salonnets leur a nui, à cet égard. Au début tout alla bien; les comptes rendus plusieurs fois par semaine emplissaient une colonne des feuilles quotidiennes. Malheureusement, de même qu'on s'improvisait un peu « peintre arrivé », de même on s'improvisa critique. Il en fallait. Le premier venu se mit à la besogne, passa un rapide examen des toiles et, assis devant sa table de travail, écrivit. Un jargon comique se créa, d'un usage bientôt général ; il se composait de ces clichés bien connus : « faire délicat, patine vigoureuse, science du métier, sentiment de la nature, imagination gracieuse, rendu puissant, etc. ».

Les peintres, quoique charmés qu'on s'occupât d'eux, sourirent : ils ne cessèrent pas de peindre beaucoup, et d'inviter les critiques, mais, entre soi, ils se moquèrent de leurs juges improvisés, — qui ne l'avaient pas volé. Et, dans les journaux, la marée d'huile montant toujours sur Paris, la rubrique « Salonnets » fut diminuée bientôt d'importance, par la faute des uns et des autres.

C'est grand dommage. La critique des œuvres d'art fait partie de notre apanage littéraire, depuis — et avant — les célèbres Salons de Diderot, pour finir avec ceux de Théophile Gautier ou de Paul de Saint-Victor. Mais il est indispensable que les sujets sur lesquels elle s'exerce ne soient pas trop menus et abondants... Et aussi, d'un autre côté, convient-il qu'elle-même soit réfléchie, ingénieuse, savante. Elle n'est pas, comme on pourrait le croire, à la portée de quiconque aime les toiles peintes et les marbres travaillés au ciseau. Bien des littérateurs éminents y ont échoué. A l'époque où — voici quelque dix ans — l'art français prit le prodigieux élan qui a essaimé les expositions aux quatre coins de Paris, Guy de Maupassant lui-même, en pleine possession de sa gloire, s'essaya dans cette critique : il publia un Salon dans le *XIX^e^ Siècle*, dirigé, pour six mois, par M. Henry Fouquier (1886).

Ce fut très médiocre. Maupassant le comprit et ne renouvela point sa tentative. Il laissa la critique d'art aux écrivains dont c'est le « métier », qui y excellent soit grâce à leur érudition, soit grâce à la souplesse de leur style. On en compte bien encore une douzaine en France, à l'heure actuelle. Mais on a peine à les amener aux Salonnets, qu'ils ont jugés trop souvent peu importants ou qu'ils ont vus loués mal à propos. Si bien que, au demeurant, les organisateurs de ces petites expositions n'ont plus guère, pour dire leurs mérites, que les bons camarades, d'atelier en atelier. Publicité très maigre, en réalité... Certaines de ces expositions sont intéressantes, pourtant, si elles ne s'imposent pas. Il y en a une chez Georges Petit, en ce moment, nouvelle de cette année, qui réunit au hasard trois Américains, deux Belges, un Suédois, un Anglais et dix Français; parmi ces derniers, MM. Aman Jean, Henri Martin, Collet, René Ménard, Le Sidaner, Prinet. La plupart de ces peintres sont connus; on ne voit pas de lien entre leurs œuvres, fort diverses de tendances et de valeur. Ne nous serions-nous pas contentés de de retrouver très prochainement quelques-uns de ces noms au Grand-Palais de 1900 ou au Palais de l'avenue de Breteuil ?

Mais une autre exposition particulière, notamment, a un caractère d'unité très marqué, qui ajoute à son attrait : c'est celle des Peintres de la montagne. Ils ont reçu une hospitalité qui peut leur être fort enviée, au Cercle de la librairie, dont l'hôtel, boulevard Saint-Germain, est superbe, avec son escalier de Charles Garnier, ses salles bien éclairées, luxueuses... Un joli cadre — pour de gentilles œuvres, en majorité. Une centaine d'études de la montagne en tous pays, en Suisse, aux Pyrénées, dans nos Alpes... Car ceci encore est remarquable : nos peintres de montagne ont le bon sens de ne pas dédaigner les montagnes françaises au détriment des pics, des ballons et des dents de l'étranger. Elles sont aussi belles, aussi grandioses, aussi variées d'aspect. Voici un *Cirque de Gavarnie*, par M. Didier-Pouget, un *Poste de chasseurs alpins*, de M. Wurher; des vues du lac d'Annecy par M. Rigolot; des sites pyrénéens, par M. Nozal. Et encore, chez nos voisins, les *Aiguilles rouges* de M. Schrader; les *Alpes bernoises* de M. Burnand; le *Mont Blanc* de madame Bosviel, etc., etc. Tous ces artistes montrent que si leur pied n'a pas trébuché pour monter si haut, leur main est demeurée également très ferme et très habile. Mais on conviendra que leur double spécialité n'est pas à la portée de tout le monde...

Il y a aussi, çà et là, des salonnets : à la Bodinière, *Rives de Seine*, par les frères Delahogue; chez Georges Petit, des études très diverses par Mme Marie Sommer, etc., etc... C'en est trop pour quelqu'un qui vient de déclarer qu'il n'y a plus guère de place pour la critique d'art.

PAUL BLUYSEN.

Alger. — Il s'est créé à Alger, sous le nom « Le Petit Athénée », une Société qui travaille assidûment à la diffusion des arts chez nos compatriotes de la grande Colonie. Elle a institué des Concours et surtout des Expositions d'artistes locaux qui obtiennent un très grand succès.

Dans une salle parfaitement éclairée ont successivement défilé les œuvres de Marius Reynaud, Gilbert Galland, Geille de Saint-Léger, Eugène Deshayes.

Actuellement est ouverte une Exposition des artistes musulmans d'Alger et on y voit les œuvres de quelques rares artistes qui ont conservé les traditions d'art autrefois florissantes.

Prochainement Joseph Sintès y montrera une série de ses peintures.

Le public est très assidu à ces diverses manifestations, qui contribueront à éclairer le goût et à stimuler l'essor artistique dans la belle et lumineuse Alger.

Il faut résister toujours, résister quand même, tant que l'on a une parcelle du sol sacré de la patrie sous ses semelles. — GAMBETTA.

Théâtre

LE DRAME

AU THÉATRE SARAH-BERNHARDT.

L'Aiglon.

Voici l'une des œuvres les plus émouvantes et les plus belles que nous ayons eues au théâtre! La critique académique et pédante l'a jugée sévèrement. Nous avons donc là un critérium infaillible : *l'Aiglon* est un chef-d'œuvre; et même après *Cyrano*, Edmond Rostand a trouvé le moyen de se surpasser.

Dès la première scène, le poète s'empare du public : l'action s'engage, rapide, empoignante. Nous sommes dans un salon, à Baden, parmi de jolies femmes qui rient, chantent, gazouillent, comme d'exquises perruches. L'impératrice Marie-Louise est tout à la joie et aux futilités. Ses toilettes, ses distractions l'absorbent; son fils, le jeune duc de Reichstadt, n'a pas le temps d'être l'une de ses importantes préoccupations. Tandis que dans le salon les papotages coquettent, on annonce la visite d'une jeune fille : c'est la nouvelle lectrice de l'impératrice, lectrice tout de suite maladroite. Pour essayer le son et la grâce de sa voix, Marie-Louise la prie de réciter une page. Et voilà que deux vers d'*Andromaque* jettent un froid dans la compagnie :

— Un enfant malheureux qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître et qu'il est fils d'Hector.

Cette allusion au jeune prince à qui, par consigne, on doit faire oublier son origine, n'est du goût de personne. Par malheur, le morceau qui suivra sera d'un choix aussi imprudent : après Racine, c'est Lamartine lui-même qui choquera les illustres oreilles :

— Courage, enfant déchu d'une race divine.

La gêne est considérable dans le salon; elle deviendra insupportable, quand nous verrons arriver, pâle, élégant et rêveur, le duc de Reichstadt. Le prince — il a vingt ans — descend de cheval, et des soldats autrichiens qui l'ont vu passer ont crié : Vive l'empereur! Dans un coin, près du piano, l'essaim des perruches, encouragé par Marie-Louise, a repris ses babioles. Et voilà que d'autres visiteurs arrivent : une couturière et un tailleur de Paris. L'une, c'est la comtesse Camerata, une Bonaparte, l'autre, c'est un représentant de la jeunesse française : tous deux, sous prétexte d'apporter les dernières nouveautés du boulevard à la cour d'Autriche, complotent le retour du fils de Napoléon. Car on n'oublie pas à Paris le grand empereur; les affiches des théâtres, les gazettes, sont pleines de lui : il y a là de quoi tenter le vol de l'Aiglon. Il est vrai que M. de Metternich veille; toutes les ruses de grand politique, toutes les perfidies qui doivent servir son plan, sont employées. Il est défendu au professeur d'histoire de rappeler à l'impérial élève la grande épopée. Défense inutile, puisque c'est l'élève lui-même qui fera la leçon au maître stupéfait lorsque, au passage d'une date dédaignée, il évoquera de glorieux souvenirs.

Le drame se poursuit ainsi, haletant. Au second acte, nous sommes au château de Schœnbrunn, dans le salon des Laques. Le comte Prokesch, ami sûr et dévoué, donne au duc une leçon de stratégie militaire. On apporte des soldats de plomb sur lesquels Metternich a fait peindre tous les uniformes autrichiens. On ouvre la grande botte où se trouvent les régiments minuscules. O surprise! les soldats de plomb portent tous les couleurs françaises. Cette métamorphose, qui n'est pas faite pour déplaire au duc, est l'œuvre du vieux grenadier Flambeau, dit Flambard. Cet évadé de la Grande Armée a juré de rester fidèle à Napoléon. A l'aide d'une supercherie, il a pris la livrée autrichienne, mais sous la livrée il garde le vieil uniforme d'autrefois. Et c'est ainsi que toutes les nuits, à la porte de la chambre du duc de Reichstadt, on voit cette chose

énorme et goguenarde:
Un grenadier français monte à Schœnbrunn la garde.

Metternich, qui croit d'abord à une hallucination, a surpris un soir cette sentinelle audacieuse : il se vengera. Et c'est à l'acte suivant que nous verrons la scène la plus poignante peut-être de l'œuvre. Nous sommes toujours au château de Schœnbrunn. L'empereur François II, âme bonne, a écouté les plaintes de son petit-fils; il est prêt à favoriser de tout son amour de grand'père le retour en France de l'Aiglon. Alors survient l'impitoyable Metternich et, en quelques mots, l'empereur, esprit timide et irrésolu, est bouleversé. Metternich ne s'oppose pas non plus à la restauration du prince, mais il posera des conditions inacceptables. François II se retire, et le chancelier reste en tête à tête avec le prince. Ici, Edmond Rostand égale Shakespeare.

Après avoir cinglé de ses impertinences et de ses ironies le duc de Reichstadt, Metternich l'entraîne devant un miroir. C'est la nuit. A l'aide d'un flambeau, il montre au duc de Reichstadt, dans un reflet, sa face pâle et livide. Lui, l'héritier du grand empereur? Jamais! Il n'a rien de Napoléon, ni les traits, ni l'âme. Qu'il observe ses yeux sans flamme, sa bouche sans énergie; le roi de Rome a disparu, il n'y a plus devant ce miroir, accusateur terrible, qu'un être débile, sans caractère, dans les veines duquel coule à peine un sang blond d'Autrichienne. Cette scène touche au sublime et je plains les académiciens critiques, tel M. Émile Faguet, par exemple, de n'en avoir pas compris toute la beauté.

A partir de ce moment, l'intrigue se hâte. Le complot, jusqu'ici à peine ébauché, s'est fortement noué pendant la fête de nuit organisée dans le parc de Schœnbrunn. Il est convenu que le duc de Reichstadt que Flambeau, dit Flambard, ne quitte pas d'une semelle, se trouvera le lendemain, à l'aube, dans la plaine de Wagram. C'est là le rendez-vous des conspirateurs, rendez-vous que la police a découvert. A l'heure dite, le jeune prince arrive, tout frémissant d'espoir. Le tableau est magnifique : à l'horizon encore noyé dans la brume, la plaine s'allonge, monotone et grise. C'est ici que le grand empereur, vingt-deux ans auparavant, en une inoubliable et sanglante bataille, a écrasé les Autrichiens. Par une évocation géniale, le poète fait revivre le passé : pendant que le roi de Rome qui va reprendre le chemin de France rappelle l'héroïque page de victoire, on entend, dans le lointain, sourdre des plaintes et des gémissements. Ce sont les agonies des braves tombés là qui pleurent, et, dans un *crescendo* sinistre, ces bruits de voix douloureuses et confuses montent vers le ciel. Puis, les clameurs lugubres s'éteignent;

d'autres succèdent : ce sont des sonneries de clairon, des fanfares de joie, des hourrahs d'allégresse! C'est la fuite éperdue de l'armée autrichienne : c'est la victoire!

Rêve éteint, vision disparue! L'évocation est finie, les policiers de Metternich arrivent. Et le vieux grenadier, qui veut mourir sur un champ de bataille, se tue sur la terre de Wagram.

C'est fini. Le duc de Reichstadt, qui n'a pu réaliser son rêve, va mourir. Nous sommes dans la chambre où dormit, en 1809, le grand empereur triomphant. Avant de rendre sa pauvre âme frêle et désabusée, le prince veut dire adieu aux objets chers qui lui rappellent la France et ses premières années. Voici le berceau tout doré que Paris lui offrit, voici le grand cordon de la Légion d'honneur qui enveloppa son berceau. Ses mains fiévreuses les caressent une dernière fois. Il croit entendre peut-être les carillons sonnant sa bienvenue à tous les clochers de France, et ses yeux se ferment dans ce doux bercement d'agonie.

Voilà le chef-d'œuvre, je dis ce mot sans réserve. Avec ce drame, Edmond Rostand, secondé par une incomparable artiste, Mme Sarah Bernhardt, nous a donné la plus belle sensation d'art qu'il soit possible d'éprouver. Et je me demande, en mon admiration inquiète pour ce jeune grand poète : de quoi son demain sera-t-il fait?

CH. FORMENTIN.

A L'AMBIGU.

L'histoire de la duchesse de Berry devait inévitablement tenter un homme de théâtre. M. Arthur Bernède a voulu l'écrire et n'a point trop mal réussi. Je ne lui reprocherai certes pas d'avoir pris trop de familiarités avec la vérité historique; j'estime qu'un homme de théâtre a tous les droits, quand il veut peindre et faire de la vie. M. Bernède a noirci un peu plus la mémoire de Deutz, le traître, et son imagination abondante lui a prêté quelques forfaits nouveaux. Je ne plains pas la mémoire du scélérat qui livra une femme.

La *Duchesse de Berry* est un drame bien charpenté, plein d'heureuses trouvailles : c'est, en des tableaux très variés, l'histoire du soulèvement de la Vendée, en 1832, avec son ignoble dénouement : la trahison.

Je crois que l'Ambigu tient un succès et je le désire, car les hommes qui dirigent ce théâtre sont sympathiques, et puis, il faut au public de ces spectacles sains et intéressants où il y a toujours quelque leçon à recueillir.

CH. F.

LA MUSIQUE

Les grands oratorios à l'église Saint-Eustache. — *La Cène des Apôtres*, de RICHARD WAGNER, et *la Terre promise*, oratorio inédit de J. MASSENET.

Encore une victoire de plus, et non des moindres, à l'actif de M. Eugène d'Harcourt. Cet infatigable chef d'orchestre finira par nous démontrer que si, en thèse générale, la perfection n'est pas de ce monde, elle a du moins, grâce à sa baguette magique, consenti à élire domicile chez nous. Je n'en veux pour preuve que l'immense succès qu'ont obtenu, au concert du 15 mars dernier, les œuvres magistrales de Massenet et de Wagner.

L'historique de la *Cène des Apôtres* vaut la peine qu'on lui consacre quelques lignes.

En 1842, Frédéric-Auguste IV, roi de Saxe, gagné par l'enthousiasme qu'avait soulevé à Dresde la première représentation de *Rienzi*, donna à Wagner, dont la carrière n'avait été jusqu'alors qu'une longue suite de cuisants déboires, la place de maître de sa chapelle, avec un traitement magnifique. Un peu plus tard, le titre de chef d'orchestre de la maison royale vint s'ajouter à cette première faveur, et c'est en cette qualité que Wagner fut chargé de diriger un festival où furent invitées toutes les sociétés chorales de la Saxe.

La première audition de la *Cène des Apôtres* eut lieu le 6 juin 1843, en présence du roi de Saxe et d'un très nombreux public, dans l'église Notre-Dame (Frauenkirche), à Dresde. Ce ne fut alors qu'un succès d'estime, et la haute valeur de cet ouvrage ne s'affirma réellement qu'à Linz, le 5 mai 1870, à Hambourg, en 1871, à Budapest, en 1872, à Leipzig, en 1873, etc.

Écrite en entier pour chœurs à voix égales, la *Cène des Apôtres* se compose en majeure partie de chants sans accompagnement : la trame symphonique s'y enrichit par suite d'une irréprochable pureté de lignes, en même temps qu'elle y gagne en concision et en clarté. D'autre part, la simplicité même de cette partie chorale met superbement en lumière, par un contraste ingénieusement amené, l'éclatante apparition de l'orchestre.

Ce qu'il y a de remarquable, dans la première partie, c'est l'analogie frappante du chœur en *fa* avec le chœur des pèlerins du *Tannhæuser*, que Wagner devait produire deux ans plus tard. C'est bien la même inspiration puissante, empreinte aussi d'un caractère de pieuse solennité. Puis viennent les chants : *Rassurez-vous!...* d'une douceur mélancolique; *De même, des méchants s'accroît la haine...* très large et très imposant. Un peu plus loin entrent en scène les Apôtres, représentés par douze basses; un dialogue musical des plus captivants s'engage entre eux et les disciples, avec des oppositions de tonalités majeures et mineures d'un pathétique effet, dont l'harmonie va grandissant par degrés jusqu'au passage : *O Dieu suprême...* admirable supplication dont les émouvantes périodes amènent avec les *Voix d'en Haut : Espérez!...* l'entrée en scène de l'orchestre. Le finale : *Lui qui du Verbe nous donne la grâce...* procède chromatiquement, et d'amples accords soulignent le mot « Éternité! » que lance la masse chorale en une irradiation de sublime apothéose. C'est le digne couronnement du chef-d'œuvre; c'est la suprême consécration du génie religieux de ce grand maître de la dramaturgie lyrique que fut Richard Wagner.

La *Terre Promise* de J. Massenet ne ressemble en rien à la *Cène des Apôtres*. Est-ce à dire pour cela qu'elle lui soit inférieure? — Non. Dans son œuvre, Wagner, par la puissance de son génie, impose l'admiration; dans la sienne, Massenet atteint le même but par l'irrésistible charme qu'il sait exercer sur l'auditeur, grâce à l'extraordinaire variété de son harmonie tantôt tendre et émue, tantôt dramatique et inspirée.

Comme dans la *Cène des Apôtres*, les belles pages abondent dans l'œuvre de J. Massenet. Bornons-nous à citer, dans la première partie, les chants du baryton solo interprétés avec beaucoup de talent par M. Noté; le chœur vigoureusement traité et très mouvementé : *Le Seigneur passera lui-même devant nous...*; le dialogue des Lévites et du chœur d'Israël, d'une facture archaïque très pittoresque et très originale; le

chant superbe : *Obéissez et vous serez béni*... qui s'enchaîne fort à propos avec le motif de la Terre Promise reproduit par l'accompagnement; et le chœur final : *Seigneur Dieu ! permettez que j'aille au delà du Jourdain*.....

Les appels de trompettes de la deuxième partie et la marche du septième jour suivie du cri terrible : *Jahvé ! (Jéhovah)* forment la pièce capitale de l'œuvre; c'est absolument merveilleux, tant au point de vue de l'inspiration que de l'agencement symphonique de l'orchestre et des voix.

Moins heureux m'a semblé le début de la deuxième partie; mais l'air du soprano très bien chanté par Mlle Lydia Terville, et le chœur d'Israël : *Gloire à Dieu !*... se remettent largement au niveau des plus belles parties de l'œuvre.

Exécution hors ligne : il n'y a pas lieu de s'en étonner, puisque M. d'Harcourt était là. D'ailleurs, n'était-il pas secondé à souhait par ses chœurs, son orchestre et tout particulièrement par des solistes tels que M. Noté, le baryton bien connu de l'Opéra, et Mlle Lydia Terville ?

M. d'Harcourt a tenu à nous donner dans la même soirée deux premières, et quelles premières ! L'art musical lui en tiendra compte, et le public ne l'oubliera pas.

Ed. FOUQUET.

Géographie

Océanographie. — *Une science jeune et intéressante. Son avancement.*

Le XIXe siècle clôt la période des grandes découvertes géographiques. Notre globe, bien étudié déjà dans ses lignes générales, ne recèle aucune portion inédite, aucun coin de terre dont l'existence ne soit connue ou tout au moins soupçonnée par le monde des géographes. — L'océanographie, cette science née d'hier, en est encore à ses débuts. Elle est appelée à prendre la place de l'*exploration* proprement dite. Il ne serait donc pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les progrès déjà accomplis et sur le rôle éventuel qui lui sera dévolu dans un avenir prochain.

C'est aussi une question de grande actualité.

La pose de nouveaux câbles sous-marins, qui préoccupe en ce moment tous les esprits en Europe et pour laquelle des crédits ont été demandés aux Chambres françaises, est à la fois une propulsion et un dérivé de la science océanographique.

Considérée pendant longtemps comme une branche de la géographie proprement dite, l'océanographie prend de nos jours, grâce à l'esprit élevé de quelques hommes d'élite, une allure détachée, indépendante; elle tend à devenir une science positive, à l'égale de son aînée, vieille de plusieurs siècles.

Les prétentions, modestes au début, de la *géographie*, ont grandi avec l'humanité dont elle modifie à son gré les conditions d'existence. A considérer l'étendue des éléments soumis à l'investigation des deux branches scientifiques, l'étude des océans devrait logiquement occuper une place triple de celle qui est assignée à la terre ferme. Notre planète est partagée, comme on sait, en deux parties fort inégales, et sur les 510 millions de kilomètres carrés de sa superficie, 368 millions environ reviennent à l'élément liquide. Mais, soit qu'ils en fussent trop éloignés, soit qu'ils n'en saisirent pas les avantages immédiats, aucune tentative ne fut faite par nos ancêtres pour élucider les problèmes si compliqués de la vie sous-marine. « Le premier sentiment inspiré à l'homme par la mer, disait notre grand Michelet, était la terreur. »

L'Océan, qui engloutit le soleil et la lune, qui intercepte la lumière et nourrit des monstres marins, ne pouvait exercer d'autres effets sur les esprits mystiques des hommes de l'antiquité.

Trois cents ans seulement après la découverte de l'Amérique, en 1775, Franklin reconnut l'existence du Gulf-Stream. Il était encore réservé à notre siècle, au XIXe, d'établir les bases d'une science d'un caractère à la fois universel et pratique. Ce fut en 1848 que l'Américain Maury commença la publication de ses cartes de vents et de courants. Cette année même, un navire, guidé par ces cartes, accomplissait en vingt-quatre jours un voyage qui exigeait auparavant quarante et un jours en moyenne. Un résultat pareil devait engager les peuples à poursuivre une étude qui rapprochait les distances.

L'établissement de cartes marines et d'instructions nautiques fut poussé avec une admirable persévérance et le monde des marins possède à l'heure actuelle tous les éléments propres à les éclairer sur la conduite de leurs navires. Mais là ne s'arrête pas le rôle de la science océanographique; son but est plus vaste — plus profond, dirions-nous, sans jeu de mots — puisqu'il s'agit de connaître surtout l'épaisseur exacte des diverses nappes d'eau, la composition du fond sous-marin, la nature de sa faune et de sa flore. Le recours à la science mécanique devient indispensable. L'étude de la mer exige un arsenal d'appareils, d'outillages de toutes sortes : sondes, thermomètres, aéromètres, bouteilles à recueillir l'eau au fond, appareils de pêche, laboratoires d'analyse, etc. La fabrication de ces appareils n'est pas chose aisée; la pression de l'eau fausse ou brise les instruments qui semblent les mieux perfectionnés pour les opérations sur terre ferme. Mais le génie de l'invention moderne a surmonté toutes les difficultés. L'*expérience*, cette mère de toutes les merveilles de notre époque, a puissamment secondé les efforts des savants. Timidement, isolément, des naturalistes étaient admis, dans les premières années du XIXe siècle, à bord des navires chargés de longues croisières. Les Anglais sont très justement fiers de la série de campagnes scientifiques accomplies dans les régions boréales et qui furent en même temps très fructueuses pour les connaissances océanographiques. Une ère nouvelle pour les études de l'océanographie s'ouvrit avec l'admirable campagne du *Challenger*, navire qui croisa dans les mers durant trois années et demie (décembre 1872-mai 1876), ayant à bord un nombreux état-major composé des plus hautes sommités scientifiques. Cette campagne fut le prélude d'une série d'autres expéditions ayant pour but principal l'étude des océans. Citons, dans l'ordre chronologique, l'expédition éminemment scientifique et fructueuse de M. A. Milne-Edwards, à bord du *Travailleur* et du *Talisman* dans l'Atlantique (1880-1883); la campagne de la *Romanche*, commandant Martial, dans les mers polaires sud (1882-1883); l'expédition de la *Valdivia*, navire allemand qui vient de rentrer d'une campagne de dix-huit mois, et qui était spécialement chargé d'études

océanographiques. Les résultats de cette campagne promettent d'être presque aussi brillants que ceux du *Challenger*. Divers navires sont en ce moment même en route; l'*Albatros*, navire américain, exécute des croisières hardies en vue des études océanographiques; d'autres ont pour objet spécial l'examen du fond sous-marin destiné à recevoir des câbles. Mais la reconnaissance du monde savant, et plus tard peut-être aussi celle d'une grande partie de l'humanité, sera acquise au Mécène de l'océanographie, souverain éclairé et généreux, S. A. S. Albert Ier de Monaco, qui exécute depuis l'année 1885, à bord de ses yachts *Hirondelle* et *Princesse Alice*, différentes croisières en vue d'élargir l'horizon de nos connaissances de la mer. Ce prince érudit a eu soin de s'entourer d'une pléiade de savants parmi lesquels nous citerons particulièrement MM. Richard, son secrétaire particulier, et Thoulet, professeur à la Faculté de Nancy, ce dernier à la fois le plus digne et le plus autorisé représentant de la science océanographique en France. Le prince de Monaco s'est voué avec ardeur à la tâche la plus noble, celle de dévoiler au monde civilisé les secrets soigneusement cachés de la nature. Honneur à notre époque, à cette *fin de siècle* glorieuse, qui transforme un prince régnant en un savant naturaliste et qui devra ses plus belles découvertes aéronautiques et la connaissance du régime des glaciers à un héritier des Bonaparte !

P. LEMOSOF.

CAUSERIE MILITAIRE

Le général Donop vient de prendre, dans l'étendue de son corps d'armée, une mesure radicale pour tenter d'enrayer la marée montante de l'alcoolisme. Il a tout simplement interdit aux cantiniers la vente de l'alcool dans les casernes. Nous ne pouvons qu'applaudir des deux mains à cette décision, car l'alcool empoisonne nos soldats sous toutes les étiquettes les plus mensongères, les débilite et les tue à petit feu.

Malheureusement, ce n'est pas seulement dans nos cantines de casernes qu'ils s'alcoolisent le plus, mais bien surtout dans toutes les guinguettes et les « caboulots » où ils vont s'enfermer le soir après la soupe, ou bien le dimanche, tout le long de la désœuvrante journée.

Si vous voulez pénétrer avec nous dans un de ces cafés à clientèle militaire, vous y verrez un attristant spectacle, car c'est là que se perpètre la « débâcle physique et morale de nos soldats ».

Écoutez le patron donner mielleusement le bonjour à ses clients qui s'affalent autour des tables. — Rude journée, hein ! On a encore triné dur? On n'a pas volé le droit de prendre un verre. Ces messieurs désirent l'apéritif? — (Remarquez que nos soldats viennent à peine de manger la soupe, peu importe.) — Un petit quinquina? un amer? de l'absinthe ? J'en ai reçu de l'oxygénée. C'est parfait : ça vous remonte un homme.

Et voilà nos soldats servis. Une absinthe après dîner ! La première appelle la seconde, puis, suivant l'état du porte-monnaie, on passe au café avec petit verre, suivi de la série des liqueurs. Tout cela coûte si peu : deux ou trois sous la consommation, et l'on rentre au quartier juste à l'heure de l'appel. On dort mal, on souffre intérieurement du feu qui vous dévore toute la nuit. Le lendemain, on part mal disposé à supporter les fatigues des exercices militaires. Or, il est un fait avéré, et les médecins militaires ne nous contrediront pas, c'est que la plupart de leurs malades habituels, dans les marches et les manœuvres, sont des alcooliques. Bien heureux quand ceux-ci ne payent pas quelquefois de la vie les excès des jours passés.

Malheureusement, dans l'armée, on ne s'occupe que des ivrognes, pour les châtier quand ils se font prendre ; c'est l'exception ; mais on néglige les alcooliques qui deviennent la règle. C'est pourtant contre ces derniers surtout qu'il y a lieu de prendre des mesures énergiques. Lesquelles ? Interdire aux soldats l'usage des alcools? La chose est possible dans les casernes et nous voudrions voir généraliser l'excellent exemple donné par le général Donop. A l'extérieur du quartier, la question devient plus délicate, car l'autorité militaire n'a aucun pouvoir sur les cabaretiers civils et son action se borne à consigner, de temps à autre, les cafés où se sont produits des incidents scandaleux.

Si nos soldats vont s'alcooliser dans les débits, c'est qu'ils ne savent généralement où aller quand ils disposent de quelques heures de loisir.

On a bien essayé, dans certains corps, de leur aménager des salles de réunion, de disposer des réfectoires en salles de lecture : les résultats ont été à peu près nuls. Ceux qui les fréquentent sont ceux qui n'ont « pas le sou ». Que voulez-vous ? la caserne est toujours la caserne, et le troupier ne se croit libre que lorsqu'il en a passé la grille, sous l'œil du sergent de planton.

Que faudrait-il donc faire? Créer dans chaque garnison des salles de réunion à l'extérieur des casernes, où les soldats pourraient se distraire en commun, jouer, fumer, écrire et lire à leur aise, entrer et sortir à leur guise, et ne pas se croire obligés de tuer le temps en buvant de l'alcool ! Cette œuvre est celle des philanthropes.

Il faut aussi que nos officiers ne se lassent de signaler, de leur parole autorisée, les dangers croissants de l'alcoolisme. Et, à ce sujet, nous ne pouvons que leur conseiller la lecture et le commentaire à leurs hommes, de l'excellent opuscule édité par la librairie militaire Charles Lavauzelle, avec pour titre : *les Dangers de l'alcool et de l'alcoolisme, petit manuel à l'usage de l'armée.*

Capitaine FANFARE.

L'AIGLON

Voici l'ode que Mme Sarah Bernhardt devait déclamer au cinquième acte de l'*Aiglon*, à côté du vieux grognard Flambeau, sur le champ de bataille de Wagram.

Ces magnifiques strophes d'Edmond Rostand ont dû être coupées par la seule raison de la longueur du spectacle; elles seront néanmoins insérées dans l'édition de ce drame, qui paraîtra dans quelques jours.

LE DUC DE REICHSTADT

Empereur ! Je vais être Empereur ! Je frissonne !
Je voudrais ne jamais faire souffrir personne !
J'ai vingt ans et je vais régner !
Ah ! je me vois passer comme d'une fenêtre.
Me voilà ! que c'est beau d'avoir vingt ans et d'être
Fils de Napoléon Premier !

Il me semble que j'ai pour âme Notre-Dame,
Que j'entends dans la nef sonore de mon âme
Prier tout un peuple à présent!
Ah! Dieu! qu'on va pouvoir servir de grandes causes!
Aimer! Se dévouer! Faire de belles choses!
Ah! Prokesch! que c'est amusant!

Peuple, qui de ton sang écrivis la Légende,
Il faut que cette gloire en bonheur je la rende!
O retour! retour triomphal!
Soleil sur les drapeaux! multitudes grisées!
Parfum des marronniers de ces Champs-Élysées
Que je vais descendre à cheval!

FLAMBEAU

Les femmes pour vous voir monteront sur des chaises,
Avec de ces chapeaux comme en ont les Françaises;
Tous les fusils seront fleuris!
Il vous acclamera, ce grand Paris farouche...

LE DUC

On doit croire embrasser la France sur la bouche
Lorsqu'on est aimé par Paris!

FLAMBEAU, *lui prenant les mains*

Toi, tu les entendras, nos plaintes les plus sourdes!
N'est-ce pas qu'à présent tu te sens les mains lourdes
Des grâces que tu vas signer!

LE DUC

Peuple! on m'a trop menti pour que je sache feindre!
Liberté! Liberté! tu n'auras rien à craindre
D'un prince qui fut prisonnier!

Et, que vais-je inventer pour choyer le mérite?
Ce sont des noms valant certes qu'on en hérite
Que Trévise ou Montebello.
Mais d'autres noms encor je veux qu'on s'émerveille.
Mon père aurait voulu faire prince Corneille,
Je ferai duc Victor Hugo!

Je ferai... je ferai... je veux faire... je rêve...
L'héroïque parfum qui de ces champs s'élève
Commence à me rapatrier!
Et c'est bien dans ta brise où l'on boit de la gloire
Qu'au moment de partir je devais venir boire,
Wagram! le coup de l'étrier!

EDMOND ROSTAND.

L'ÉTERNELLE CHANSON

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encor de jeunes amoureux;
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

Sur notre banc ami, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.
Nous aurons une joie attendrie et très douce,
La phrase finissant souvent par un baiser.
Combien de fois jadis j'ai pu dire : je t'aime!
Alors avec grand soin nous le recompterons;
Nous nous ressouviendrons de mille choses, même
De petits riens exquis dont nous radoterons.
Un rayon descendra, d'une caresse douce
Parmi nos cheveux blancs, tout rose se poser,
Quand sur notre vieux banc, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.

Et comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage?
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens;
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main;
Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur;
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
J'enfouis ce qui vient de lui comme un avare,
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours;
Je serai riche alors d'une richesse rare :
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours!
Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève
Ma mémoire parfois me rendra la douceur;
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encor aux heureux jours d'antan,
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et tu me parleras d'amour en chevrotant.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

ROSEMONDE GÉRARD
(Madame Edmond Rostand).

LA VIE EN PLEIN AIR

A quoi pensent nos jeunes gens d'aujourd'hui? Comme tous ceux qui les ont précédés dans cette agréable carrière qui s'écoule de vingt à trente ans, ils voient tout en rose et croient à la jeunesse éternelle. Contrairement à ce qui a été écrit un peu partout, le pessimisme n'est pas entré dans leur cœur, et ils rêvent d'actions chevaleresques, de batailles héroïques pour les idées, d'amours sans fin. Les sports, quelque peu négligés par leurs aînés, ont en eux de fervents adeptes; c'est pour eux une bonne école de la volonté et du courage.

Le football notamment les passionne, et les sociétés rivales qui se disputent les matches sont nombreuses à Paris et en province.

Le dimanche 18 mars, au Parc des Princes, à deux pas de la gare d'Auteuil, c'étaient le Racing-Club de France et le Stade français qui se trouvaient en présence, représentés par deux équipes de premier ordre, l'une — celle du Racing-Club — commandée par Frantz Reichel, l'autre — celle du Stade — commandée par Amand.

J'ai déjà eu occasion d'entretenir les lecteurs du *Magasin Pittoresque* d'un match de football, où la pluie et la boue avaient joué un rôle prépondérant.

Cette fois, ni pluie, ni boue, quelques rayons de soleil, et un vent vif et glacial qui vous fouette désagréablement le visage.

Les spectateurs n'en sont pas moins très nombreux dans les tribunes et au pesage. Les courses d'Auteuil n'ont pas fait de tort au Parc des Princes.

Le monde de l'escrime, de la vélocipédie, de l'automobile, est brillamment représenté. Les étudiants du quartier Latin sont bien une centaine. Des dames, en assez grand nombre, ont arboré des toilettes claires pour fêter sans doute les approches du printemps, dont l'heure a sonné au moment où j'écris ces lignes. Elles n'ont pas emporté leurs fourrures et doivent regretter ce fâcheux oubli.

Le spectacle sensationnel ne commence en réalité qu'à 4 h. 30. Jusqu'à cette heure, ce sont les équipes secondes — les équipes des commençants — des deux clubs qui ont bataillé pour le prix Jean Borie, et c'est le Racing-Club qui l'a emporté.

Pour le match sensationnel de la journée, l'équipe du Stade français — les bleu et rouge — arrive la première sur la pelouse. Cette équipe compte de très nombreuses victoires. Depuis 1892 elle a conquis de haute lutte le championnat de Paris qui se dispute de nouveau.

Elle entend conserver cette fois encore la supériorité: elle paraît sûre d'elle-même. Le capitaine est venu aux tribunes, quelques minutes avant la lutte, serrer la main des spectateurs amis et exprimer la plus entière confiance.

L'équipe du Racing-Club — les bleu clair et blanc — paraît à son tour. Les footballeurs qui la composent ne donnent pas l'impression de force musculaire que laissent ceux du Stade, à l'exception toutefois d'un grand diable nommé Ruthenford, d'une solidité à toute épreuve. Le capitaine Reichel se montre moins exubérant que son adversaire le capitaine Amand. Ses partisans, en revanche, sont très chauds.

On l'acclame dès qu'on l'aperçoit.

Mais la partie commence. On a tiré au sort la place et les stadistes ont eu le choix. Le match durera exactement quatre-vingt minutes, sans compter les arrêts prononcés par l'arbitre, et dans les premières quarante minutes l'équipe du Racing-Club aura le désavantage de jouer contre le vent, qui souffle vigoureusement. Le ballon, à maintes reprises, sera poussé encore plus par le vent que par les stadistes, qui cependant sont de rudes gaillards.

Pendant les quarante premières minutes, ni le Stade ni le Racing ne réussissent à marquer un seul point. Chacun joue serré. Les stadistes parviennent à porter la bataille dans le camp de leurs adversaires, le ballon avance sans cesse du côté du but du Racing-Club, mais la résistance de Reichel et de ses équipiers est indomptable. Quand les avants sont débordés, la deuxième et la troisième ligne sauvent la situation qui paraît désespérée.

Il y a des mêlées étonnantes : stadistes et racingmen font des plongeons sensationnels les uns sur les autres. Deux ou trois équipiers des deux camps restent sur le champ de bataille sans se relever. On les croit sérieusement blessés. Pas du tout. Ils en ont vu bien d'autres. Après un massage de quelques secondes aux jambes et à la poitrine, ils se relèvent. Ils boitent un peu, mais, au bout de cinq minutes, ils ne sont pas les moins ardents à la lutte.

En voici un qui, après une mêlée, prend le ballon et court à toute vitesse le porter jusqu'au but du camp adverse. C'est un stadiste qui accomplit ce haut fait. Mais à 3 mètres du but, il est rattrapé par un équipier du Racing qui le ceinture avec violence, le fait tomber, et fait échouer son « essai ».

Et c'est à 3 mètres du but que la partie recommence. Le capitaine Reichel a ses hommes dans la main; d'un mot, d'un signe, il les dirige, et, grâce à une tactique merveilleuse, l'équipe du Racing, par un effort suprême, renvoie le ballon dans le camp des adversaires.

Dans les tribunes, on applaudit, les amis des stadistes sont consternés. Les quarante minutes — ce qu'on appelle le mi-temps — sont écoulées. L'arbitre a sifflé pour l'arrêt, et la foule envahit la piste, où on entoure principalement Reichel, le vainqueur moral de cette première partie.

Dix minutes d'entr'acte, et le spectacle recommence. Il avait été déjà intéressant. Il devient passionnant. Les spectateurs encouragent de la voix, qui les stadistes, qui les racingmen. On se croirait aux courses d'Auteuil, qui ont lieu à 300 mètres de là.

Les équipes, selon la règle, ont changé de côté ; c'est maintenant le Stade qui joue contre le vent. Mais il fait très bonne contenance, et, dès le début, s'installe dans le camp adverse. Le Racing tente de rapides échappées avec le ballon, mais il est arrêté en route. Par deux fois, le Stade manque « l'essai » quand on est persuadé qu'il va l'atteindre.

Tout à coup, le Racing fait un effort suprême. Avants, demis et arrière jouent avec un ensemble admirable et débordent leurs adversaires. Le ballon est porté par un de ses équipiers au but du Stade. On trépigne, on hurle même — je n'exagère pas — dans les tribunes.

Il y aura donc un vainqueur, et le match ne sera pas nul. Cinq minutes après, nouvel « essai » à l'avantage du Racing-Club, suivi d'un but. On jouera encore un quart d'heure jusqu'à ce que les quatre-vingt minutes de combat soient écoulées, mais sans qu'aucun point nouveau ait été marqué par le Racing, proclamé vainqueur par 8 points à 0 au Stade.

L'équipe du Racing est rayonnante, et ses nombreux amis dans les tribunes se précipitent pour les complimenter. Reichel est porté en triomphe, et il rentre au pesage sur les épaules de ses camarades.

C'est le délire dans la victoire. On fait sauter les chapeaux ; les femmes en toilette claire agitent leurs mouchoirs. Quelques-unes envoient des baisers à leurs maris.

Car ces footballeurs, vous savez, sont des hommes d'ordre. Plusieurs sont mariés à vingt-cinq ans, et ils ont déjà un ou deux bébés qu'ils entourent des soins hygiéniques les plus grands, les alimentant notamment avec la phosphatine et du lait, et rejetant toutes les drogues pharmaceutiques, dont ils ont le dégoût profond.

Il résulterait de tout ce que je viens d'écrire que le jeu de football est l'école de la vertu et du courage.

Les footballeurs l'affirment. Quelques mamans ne sont pas éloignées de penser ainsi, et les femmes des footballeurs encouragent leurs maris à ces luttes en plein air...

Alors?... Ma foi, je ne conclus pas, je laisse ce soin à mes lecteurs et aussi à mes lectrices.

MAURICE LEUDET.

Dans les horreurs de la guerre, le Français chante, boit et rit! — VOLTAIRE.

Les plus grandes difficultés sont où on ne les cherche pas. — GOETHE.

LES LIVRES

Quand même, par Léon Berthaut. Roman couronné par l'Académie française.

Cet ouvrage *que tous et toutes peuvent lire* a déjà été salué comme « le plus beau roman paru sur la guerre de 1870 ». Sans être aussi affirmatif, on peut dire avec un autre critique « que c'est, à dix siècles d'intervalle, l'accent héroïque des *Chansons de Geste* », que « pareille concision ne fut jamais dépassée, même par Stendhal et Mérimée ».

Mais le plus bel éloge à faire d'un roman aussi patriotique, c'est cette appréciation des amis de l'humanité, appréciation formulée par l'*Arbitrage entre Nations*, organe qui ne saurait être suspecté d'exaltation chauvine : Ce livre sépare l'auteur des romanciers qui tendent à détremper les énergies à l'aide d'une sensiblerie aussi niaise que sotte.

Une délicieuse et chaste histoire d'amour accompagne le document historique et militaire dans ce roman que l'étranger même (*Revue Générale Belge*) a aussi salué comme une « œuvre patriotique et humaine, vivante et frémissante ».

C'est, par excellence, un roman que les mères peuvent confier aux jeunes filles.

Société d'Éditions Littéraires, 4, rue Antoine-Dubois, Paris, et chez les grands libraires (3 fr. 50).

* * *

Contes Briards, de D. Caldine.

Une série de curieuses reconstitutions, mais de reconstitutions conçues selon une forme nouvelle et originale, ce sont les *Contes Briards* de notre excellent confrère et collaborateur D. Caldine, qui nous racontent une partie de l'histoire anecdotique d'une des plus glorieuses régions de la France. Malicieusement comiques ou tendrement amoureux ou puissamment tragiques, ou même patriotiques, les *Contes Briards* sont tout cela. L'auteur de la *Folle du Logis* a ordonné ses compositions de façon à ménager constamment l'intérêt, et a écrit son nouvel ouvrage dans un style mordant, incisif, brutal quelquefois, mais toujours pittoresque et poétique. Les *Contes Briards* de D. Caldine paraissent à la *Société libre d'Édition des Gens de Lettres* avec une couverture illustrée de A. Barrère.

RECETTES ET CONSEILS

ENLÈVEMENT DES TACHES D'ENCRE SUR LES ÉTOFFES

Lorsqu'une étoffe est tachée d'encre, il faut d'abord la laver avec du lait frais jusqu'à ce que celui-ci ne se colore plus ; alors, on passe par dessus la tache de l'acide oxalique, ou un mélange d'acide oxalique et de chlorure d'étain. Quand toute tache d'encre a disparu, on rince à l'eau froide. De cette manière, les taches d'encre peuvent être enlevées facilement, et on ne risque pas de brûler les étoffes salies par leur contact.

POUR NETTOYER LES CHANDELIERS

On a l'habitude de mettre les chandeliers auprès du feu, avant de les astiquer, pour les débarrasser des dépôts de cire ou de suif.

C'est dangereux et inutile. En versant sur la substance grasse de l'eau bouillante, on la fera fondre et on pourra l'enlever avec un chiffon sans crainte de faire fondre la soudure ou de les briser s'ils sont en porcelaine ou en faïence.

CONTRE LE MAL DE MER

On préconise, en Allemagne, contre le mal de mer, un double remède bien simple : prendre à l'intérieur du calomel et porter des lunettes à verres rouges. Pour recommander l'emploi de ces verres, on s'appuie sur les recherches d'Epstein au sujet de l'influence des couleurs sur la circulation dans les vaisseaux sanguins du cerveau : le mal de mer proviendrait d'une circulation insuffisante dans le cerveau, et le rouge rappellerait le sang à l'encéphale.

Pour se guérir radicalement de ce malaise si gênant, il suffirait donc de fixer un point pendant un certain temps à travers des lunettes à verres rouges.



— Toi, mon garçon, je n'ai pas besoin de te demander si tu prends de la *Phosphatine Falières*.

* * *

La plus belle découverte du siècle, c'est l'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique ; combinée d'après les découvertes de Pasteur, elle détruit le microbe de la carie, conserve les dents, parfume agréablement la bouche. Recommandée par les sommités médicales. Pour les soins du corps, on devra employer l'*Eucalypta*, la seule eau de toilette antiseptique.

* * *

POUR NETTOYER LES TOUCHES DU PIANO.

Il ne faut jamais nettoyer les touches blanches en ivoire du piano avec de l'eau, on leur ferait perdre leur brillant. On les frotte avec un morceau de flanelle bien douce ou un morceau de soie trempée dans de l'eau oxygénée que l'on peut se procurer chez tous les pharmaciens, et lorsqu'il y a des taches de graisse ou d'autres, on emploie de l'alcool méthylique, du gin ou de l'eau-de-vie étendus d'eau. Il y a encore un bon moyen pour nettoyer l'ivoire : on prend du bicarbonate de soude et de l'eau chaude. On trempe une brosse dans l'eau, puis dans le bicarbonate et on frotte l'ivoire avec.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution des Problèmes parus dans le numéro du 15 Mars 1900

Métagramme. — Canon et Caton.

Logogriphe. — Revers. Rêve. Verre. Serre. Verser et Sevrer.

COQUILLES AMUSANTES

1. — Quand on est mieux, on ne se fait plus guère d'allusions.
2. — On ne suit pas aisément l'âne de la ferme.
3. — Je le crie de ne pas prier.
4. — Dans le carême, on trouve les pommes toutes frites.

ÉNIGME

Noire comme la nuit, mobile comme l'onde,
Je donne à l'invisible une forme et des traits,
La parole au muet. Je soulève le monde,
Je déchaîne la guerre ou ramène la paix.
Là, le vaisseau sur moi doucement se balance ;
Je le fixe, immobile, au sein des flots mouvants ;
Là, je suis sur la terre emblème d'espérance,
Que la foi fait briller aux yeux de ses croyants.

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-09. — Corbeil. Imprimerie Ed. Crété.

UN IMPORTANT SECRET



PINACOTHÈQUE DE MUNICH. — Un important secret. Tableau de M. WUNSCH. Gravure de JARRAUD.

LES GOBELINS

LEUR HISTOIRE — COMMENT ON LES FABRIQUE

Au XVe siècle, vers l'année 1450, un teinturier d'écarlate, Jehan Gobelin, Rémois d'origine, vint s'établir près de Paris, dans le quartier Saint-Marcel, au bord de la rivière de Bièvre. Il fonda un établissement de teintures qui prit bientôt une grande extension et, pendant deux siècles, sa vogue fut telle que le quartier et la rivière même étaient généralement connus sous son nom. L'ouvroir qu'il y avait créé eut une longue existence, puis, au XVIIe siècle, sa teinturerie fit place à des ateliers de tapissiers et ceux-ci, protégés par Henri IV et par Louis XIII, virent leur art prendre un premier essor, que Louis XIV devait porter au plus haut développement. En effet, lorsqu'au mois de novembre 1667, le grand Roi, sollicité par Colbert, fit publier l'édit de fondation d'une *Manufacture royale des meubles de la Couronne*, le ministre choisit l'ancien hôtel des Gobelins pour installer les orfèvres, peintres, sculpteurs, ébénistes et tapissiers, appelés à décorer, sous la direction de l'illustre Lebrun, les châteaux et maisons princières de France. Succédant aux ateliers de tapisserie précédemment établis, ceux que venait de créer Colbert gardèrent le nom de Gobelins qui, jusqu'ici, servait, non seulement à désigner le lieu de fabrication, mais les produits eux-mêmes. Ce nom devint ainsi synonyme de tapisseries parfaites, et, de siècle en siècle, sa renommée universelle s'est maintenue sans la moindre atteinte à son prestige. Nos artistes tapissiers se sont fidèlement transmis la technique de leurs devanciers et leurs œuvres font comme autrefois l'admiration des peuples étrangers qui se sont efforcés vainement de les imiter.

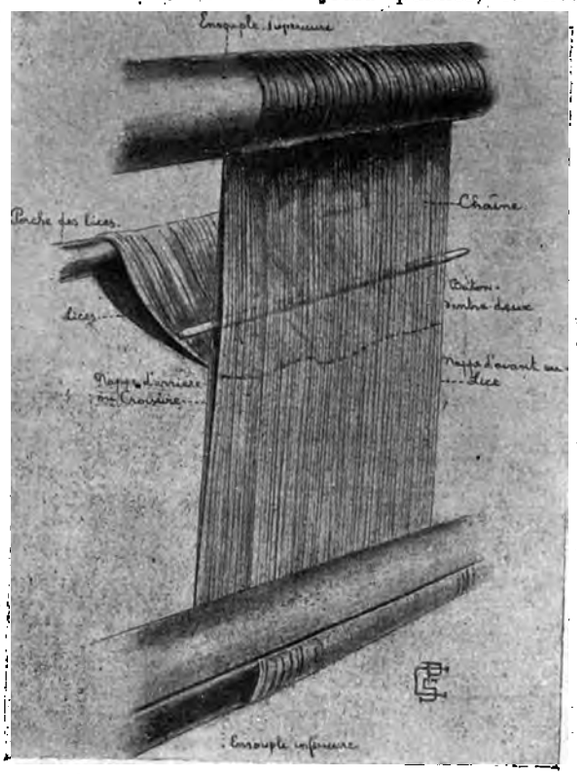


Figure schématique d'un métier de haute lice.

Mais, si nul n'ignore aujourd'hui quels chefs-d'œuvre sont sortis de leurs mains, il est plus rare de connaître leurs procédés d'art et la pratique de leur fabrication. Nombreuses cependant sont les personnes qui, le mercredi et le samedi de chaque semaine, franchissent en visiteurs la grande porte des Gobelins, qui donne accès à la suite pittoresque des vieux bâtiments. Le plus ancien remonte à Henri IV, le plus moderne à Louis XV, et rien n'est plus surprenant, pour celui qui les parcourt, que le contraste des pièces sombres et du travail si riche et si délicat qui s'exécute entre leurs tristes parois. Toutefois, aux jours publics, la nécessité d'une circulation continue s'oppose à toute étude approfondie, et le passage trop rapide à travers les ateliers ne laisse que le regret de ne pouvoir y consacrer des heures moins brèves. Par bonheur, la bienveillante protection de M. Guiffrey m'a permis de m'initier plus intimement aux secrets de la fabrication dont il est le directeur éclairé, en même temps qu'il est le savant administrateur de la Manufacture.

Aux Gobelins quatre ateliers principaux s'imposent à l'attention, pour qui veut connaître les différentes phases d'achèvement des produits qui s'y fabriquent : 1° l'atelier de teinture, 2° l'atelier de tapisserie, 3° la savonnerie où se tissent les tapis, 4° la rentraiture, où se complètent les tentures neuves et où se raccommodent les vieilles tentures déchirées ou mangées.

L'*atelier de teinture* est installé dans la partie la plus ancienne des bâtiments, dans l'ouvroir des anciens teinturiers d'écarlate, et il est d'aspect singulièrement pittoresque, avec ses vieux piliers de bois qui l'étayent, son fouillis de cuves, de tréteaux, de chevalets et ses rigoles, creusées à ras des dalles, dans lesquelles les résidus de teintures, bleus, rouges ou jaunes, s'écoulent en un continuel gargouillement.

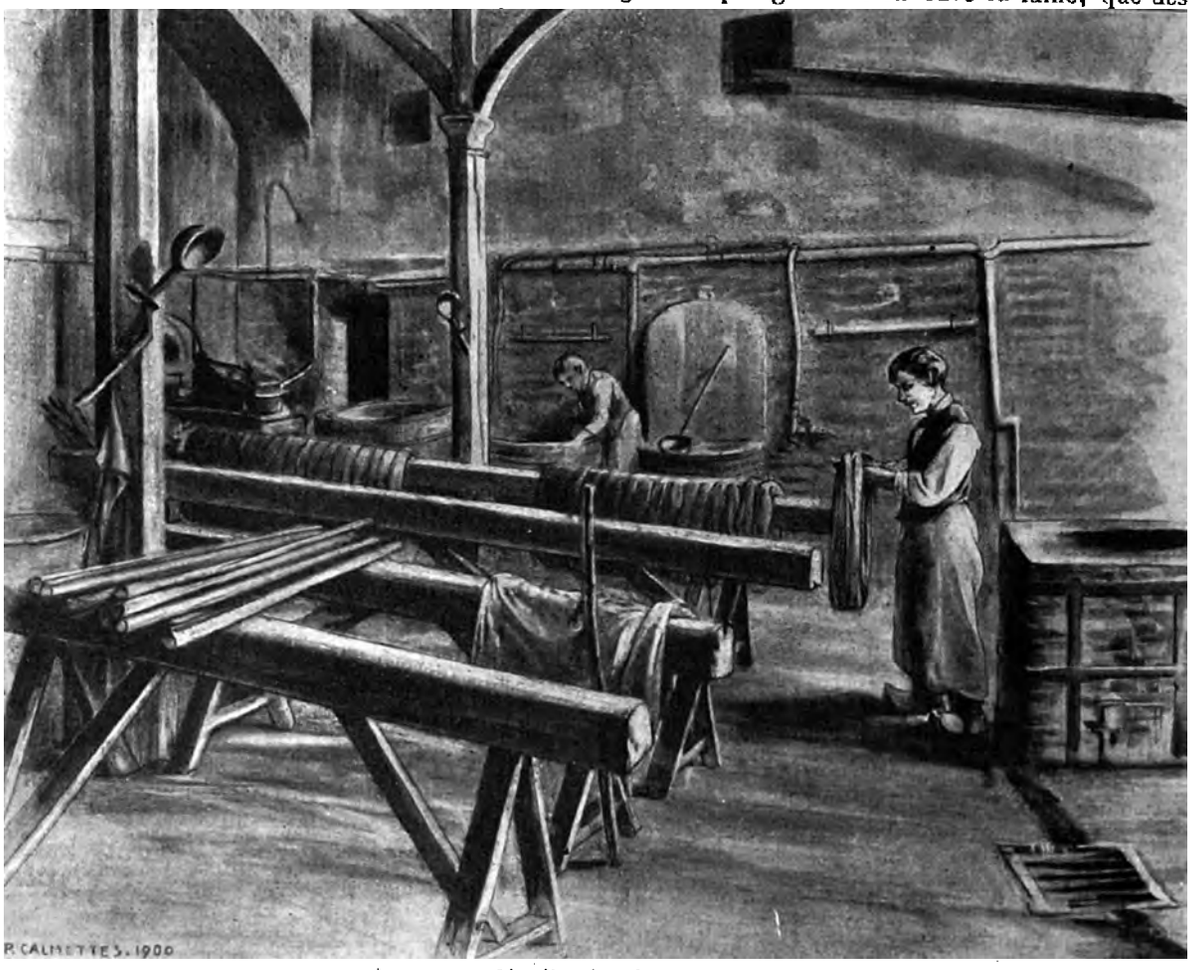
Longtemps la qualité des colorations obtenues aux Gobelins fut attribuée aux vertus des eaux de la Bièvre ; mais on a reconnu que ces vertus n'avaient guère qu'une valeur de légende et depuis qu'on a dû renoncer à la Bièvre saturée d'ordures, les eaux de la Seine, puis celles de la Vanne qui l'ont remplacée, n'ont pas fait tort à la teinture,

dont le mérite réside surtout dans le souci de bien faire, dans la mise en œuvre et le tour de main particuliers à la Manufacture.

Les laines viennent du dehors en écheveaux incolores, elles sont tout d'abord dégraissées dans un bain de chaux, puis mordues dans un bain d'alun et de tartre pendant deux heures, ce qui les rend aptes à prendre la teinture. Celle-ci s'exécute par gamme d'un même ton ou par partie de gamme en une série d'écheveaux qui se dégradent du plus foncé au plus clair.

C'est par le plus foncé que la gamme se commence. Lorsque le liquide colorant bout dans la cuve, l'ouvrier trempe l'écheveau, suspendu autour d'un bâton, et le laisse baigner pendant le temps qu'il juge nécessaire pour l'amener à prendre le degré de foncé indiqué par un échantillon ; puis, quand il juge l'action du bain suffisamment efficace, il retire l'écheveau et le met à sécher sur les chevalets ; il ne l'a pas sorti du bâton, qui lui sert à traiter la laine sans avoir besoin de la fatiguer avec la main. Quand il est en possession de ce premier écheveau qui le guide, il procède à la *descente de la gamme*, c'est-à-dire qu'il baigne de moins en moins longtemps les écheveaux, qui se suivent en une insensible décoloration, le dernier, le plus clair, s'approche tellement du blanc qu'il doit être retiré de la cuve avant, pour ainsi dire, d'y avoir été trempé.

Une descente de gamme se compose en moyenne d'une vingtaine d'écheveaux, et le dégradé des teintes y est si délicat, il doit donner à l'œil une impression décroissante si insensiblement ménagée qu'il exige souvent quatre ou cinq jours de soins et d'attention. Chaque soir, les écheveaux en cours de teinture sont pliés, mis en tas, puis couverts de serviettes, afin d'empêcher leur dessiccation et de leur permettre, le lendemain, de reprendre le bain. La vraie difficulté consiste à trouver le degré juste de la teinte sans trop plonger et replonger dans la cuve la laine, que des bains trop renouvelés plombent en lui faisant perdre son brillant.



L'atelier de teinture.

Et devant cette minutie du travail je me rappelais ces mots entendus dans la salle d'attente du directeur : « Un teinturier, c'est presque un artiste. » Malheureusement, l'œuvre de ces artistes est d'essence fragile. Les nuances si délicates qu'ils obtiennent sont peu solides et c'est aux Gobelins, depuis bien des années, la préoccupation des savants chargés des études de laboratoire. Ceux-ci se sont efforcés de faire revivre la fixité des anciennes couleurs, telles que le bleu de Roi dont le secret semble à jamais perdu. Sur les quinze cents produits tinctoriaux existants et qui se trouvaient réunis en un musée spécial (fondé par le chimiste Decaux et brûlé sous la Commune), l'illustre Chevreul, qui fut pendant quarante ans

directeur des travaux chimiques à la Manufacture, n'avait retenu, comme présentant une solidité suffisante, que quatre ou cinq de ces produits. Trois plantes : la gaude, l'indigo, la garance, pour le jaune, le bleu et le carmin ; un insecte : la cochenille pour le rouge ; et c'est en ajoutant à ces matières le sulfate de fer, le brou de noix, le sumac, le campêche et quelques acides que les teinturiers de la Manufacture arrivent à fournir aux artistes les combinaisons multiples de quatorze mille quatre cents nuances variées.

Ce n'est pas à l'atelier de teinture qu'est dévolu le soin de conserver les écheveaux teints. Lorsqu'ils sont secs, au bout de deux jours, ils sont portés au *Magasin général des laines et des soies*. Là, confiés aux soins d'une dame, ils sont mis en bobines à l'aide d'un rouet et d'une tournette, puis, rangés sur des planchettes-tiroirs, ils sont enfermés dans les armoires. Quatorze mille bobines sont ainsi classées par gammes. Sorties du magasin dans leur intégrité blanche, les laines y rentrent teintes de mille couleurs, ayant gagné à leur passage dans l'atelier de teinture une plus-value très appréciable, environ le triple de leur valeur première.

Chaque artiste, avant de commencer une tapisserie, vient au magasin général composer sa palette de laines ; il y revient, au cours de l'exécution, se réassortir des teintes dont il a besoin. Il apporte ses navettes, ou plus exactement ses *broches* vides, qu'il garnit lui-même selon ses habitudes, peu ou abondamment. Le poids de chaque garniture est relevé et s'additionne sur un carnet spécial ; il sera relevé encore après l'achèvement de la tapisserie pour concourir à l'établissement du prix de revient.

Avec un artiste qui vient de garnir ses broches nous passons du magasin général aux *ateliers de haute lice*.

Avant 1826, on employait simultanément aux Gobelins les métiers de *basse lice* et de *haute lice*. Les premiers, à l'instar des métiers de tisserands, sont disposés à plat, horizontalement ; l'artiste a, pour le guider dans son travail, un modèle placé sous le métier, qu'il peut apercevoir à travers les fils de chaîne et qu'il a constamment devant les yeux.

Mais, la tapisserie se faisant à l'envers, il se trouve exécuter la composition à rebours de son modèle ; de plus, il ne peut se rendre compte de ce qu'il fait et voir l'endroit de sa tapisserie qu'en redressant son métier, et c'est une opération de bascule assez difficile, dont la fréquente nécessité fit abandonner aux Gobelins la *basse* pour la *haute lice*, exclusivement employée aujourd'hui (1).

Au contraire du métier de *basse lice*, le métier de *haute lice* permet aux artistes d'examiner à loisir leur travail morceaux par morceaux, au fur et à mesure qu'ils les exécutent, car, dressé perpendiculairement au sol, ce métier laisse à découvert, face au spectateur, l'endroit de la tapisserie, et, bien qu'ils travaillent à l'envers, à l'abri de la chaîne derrière laquelle ils apparaissent comme cachés par une voile, les artistes peuvent à leur volonté, par un simple déplacement, venir devant le métier et juger s'ils ont bien travaillé. De plus, la tapisserie restant visible pour tout regard qui passe, le chef d'atelier, l'administrateur, le public même peuvent sans cesse, les premiers surveiller et critiquer, le dernier admirer à bon escient. Enfin, si les artistes haute-liciers ont leur modèle fixé derrière eux sur le mur, et s'ils éprouvent l'inconvénient d'être obligés de se retourner pour le consulter, ils ont du moins l'avantage de pouvoir suivre le dessin dans le sens même de ce modèle ; ils n'ont plus besoin de le renverser conventionnellement pour le copier.

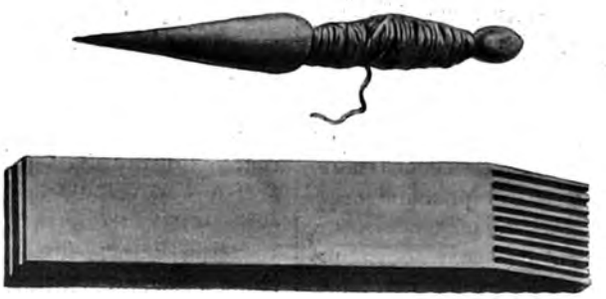
Treize métiers de *haute lice* sont employés simultanément à la Manufacture ; quelques-uns remontent au XVIII^e^ siècle, d'autres sont plus modernes ; tous ne diffèrent entre eux que par certains détails de montage. Ils se composent indistinctement de deux solides montants en bois de chêne, appelés *cotrets*, supportant et réunissant deux cylindres en bois, dits *ensouples*. C'est sur ces *ensouples*, disposées horizontalement à 2 m. 50 ou 3 mètres l'une de l'autre, que se montent les fils de la chaîne, tendus verticalement et séparés en deux nappes distinctes par un *bâton d'entre-deux* en verre soufflé qui maintient l'écartement. La nappe d'arrière s'appelle *croisure*, celle de devant *lice*. Les fils de cette dernière nappe sont munis chacun d'une petite corde montée sur un anneau ; chaque fil a sa cordelette qu'on nomme également *lice* et l'ensemble de ces cordelettes est maintenu en l'air, à portée de la main de l'artiste, par une perche horizontale dressée en arrière du métier et dite *perche des lices*. C'est en faisant une traction sur ces cordelettes que l'artiste ramène vers lui, à travers la nappe d'arrière, c'est-à-dire à travers les fils de *croisure*, la nappe d'avant ou *lice*.

Il faut huit jours pour le montage d'un métier, montage que les artistes tiennent à faire eux-mêmes, suivant leurs goûts et leurs habitudes de travail. Ils estiment que huit jours de préparation sont un léger sacrifice de temps lorsqu'il s'agit de la mise en œuvre d'un travail de deux ans souvent, trois ou quatre ans quelquefois. Patients entre les patients doivent être les tapissiers, qui du labeur de toutes leurs journées ne peuvent faire au bout d'une année qu'un mètre carré d'ouvrage ; patients et savants, surtout artistes, car leur art est fait de tact, de méthode et de divination.

Placé à l'envers du morceau qu'il exécute,

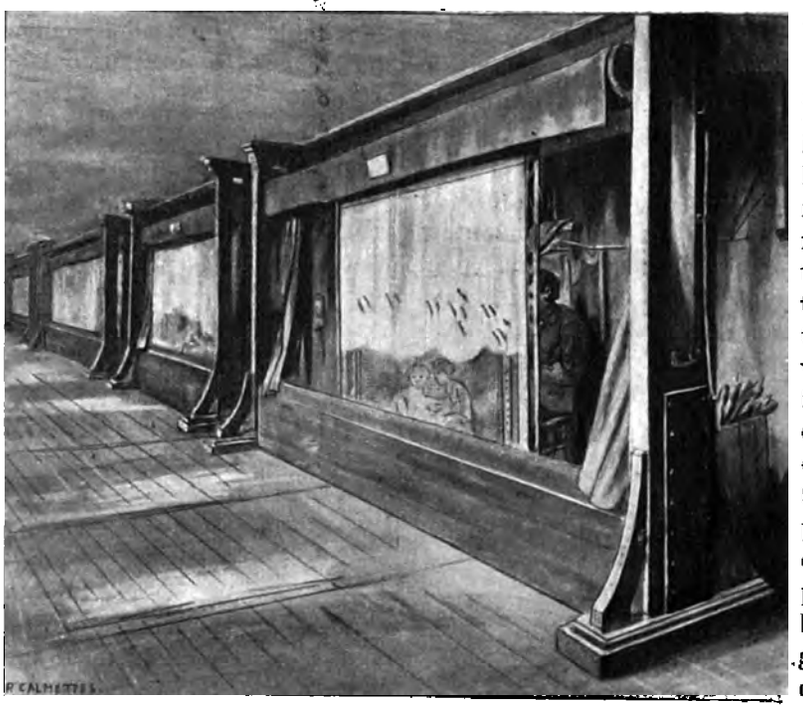
(1) A Beauvais les métiers de *basse lice* sont, au contraire des Gobelins, les seuls employés. C'est que les moindres dimensions des tapisseries rendent plus maniables les métiers, qui d'ailleurs ont été perfectionnés.

tournant le dos à son modèle qui, parfois mal compris pour le rendu de laine, exige une véritable transposition de tons, n'ayant pour le guider dans la texture du dessin qu'un contour au crayon noir reporté sur la chaîne à l'aide d'un calque, l'artiste doit en effet faire un chef-d'œuvre avec des éléments de succès qui paraissent à première vue assez incertains.



Les outils du tapissier : la broche et le peigne.

Et d'abord il a dû préparer sa palette, choisir tous ses tons de laines, en garnir ses broches, les réunir dans une boîte spéciale. C'est dans cette boîte qu'il prend les broches qui lui sont nécessaires pour l'exécution du premier morceau ; il noue l'extrémité de la laine au fil de chaîne, puis il passe la broche entre la nappe de croisure et la lice en entourant de laine le nombre de fils voulus par le dessin ; tirant ensuite les fils de lice, il les fait passer à travers les croisures, les amène à lui, et glisse entre eux et la croisure la broche qui dès lors a recouvert de laine, en deux passages successifs, les fils d'arrière, puis les fils d'avant, exécutant ainsi une *duite* ou point complet. A chaque *duite* l'artiste *tisse* la laine, c'est-à-dire appuie avec le bout pointu de sa broche sur la laine qui, point par point, va constituer la trame. Lorsqu'il s'agit d'un fond ou d'une grande surface non modelée, il complète le tissage à la pointe à l'aide d'un peigne d'ivoire dont les dents pénètrent entre les fils de la chaîne et tassent plus profondément et plus régulièrement ceux de la trame. Tel est le *point des Gobelins*, qui, multiplié à l'infini, assemblé avec une incomparable maîtrise, forme le fond unique des plus prestigieuses décorations.



Les métiers de haute lice.

Pour parer dans la mesure du possible à la longueur du travail, chacune des tapisseries est le plus généralement exécutée par plusieurs artistes qui, côte à côte, se partagent la surface à tisser. Un chef de pièce, chargé de l'exécution des morceaux particulièrement difficiles, est responsable de la conduite générale de la pièce, dont il doit surveiller l'ensemble, en vue d'obtenir l'harmonie des différentes mains occupées simultanément sur le même modèle. Au fur et à mesure de son avancement, la tapisserie est enroulée sur l'ensouple placée à la base du métier, et ce n'est pas une des moindres difficultés pour les exécutants que cette disparition des parties faites avec lesquelles il faut mettre d'accord la suite.

Achevée, sortie du métier, la tapisserie est pesée et le prix de revient en est fixé d'après le temps qu'elle a coûté, le nombre des artistes qui s'y sont employés et d'après le poids des laines qu'elle a usées. Les laines, nous l'avons vu plus haut, ont été soigneusement pesées lors de leur mise en broches, avant leur sortie du magasin général, et leur poids total doit se retrouver dans la tapisserie achevée, déduction faite de la chaîne et des garnitures de broches restant inemployées. Celles-ci ne sont pas perdues ; les laines si longues et si délicates à teindre sont utilisées jusqu'au bout des broches, qui ne rentrent pas au magasin général, mais qu'on porte en un magasin de détail. Elles y sont réunies par gammes, liées par faisceaux et rangées en armoires ; et tel est le nombre des broches ainsi classées, que le magasin où elles attendent une nouvelle mise en travail s'appelle familièrement aux Gobelins *la salle des trente mille broches*.

Malgré les sévères contrôles apportés à la distribution des matières premières et à leur emploi, le prix de revient des tapisseries est assez élevé, de 3 000 à 5 000 francs par mètre carré.

Et cela ne semble pas exagéré si l'on tient compte de la longueur et des difficultés du travail. Quelquefois aussi des morceaux ne sont pas venus en harmonie ; le ton en est trop faible ou trop fort et l'artiste les sacrifie sans égards pour le temps perdu. Une tapisserie des Gobelins doit sortir parfaite de la Manufacture.

Cette perfection est la devise des Gobelins. M. Guiffrey, le directeur, l'a cherchée non seulement dans l'excellence du métier, dans la souveraine maîtrise de la navette, mais encore dans l'application mieux entendue du principe dont l'art de la tapisserie dérive. Les plus anciennes tentures, destinées à servir de séparations flottantes dans les vastes pièces des châteaux et des manoirs ou bien à rendre plus chaude aux regards la triste nudité des murs de pierre, étaient essentiellement décoratives, c'est-à-dire qu'elles étaient simples de facture et de tonalités résistantes. Cette conception du rôle de la tapisserie dans la vie intérieure s'est perpétuée jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle, jusqu'à l'époque où le peintre Oudry, appelé à diriger les travaux de la Manufacture, prétendit exiger des artistes la copie pour ainsi dire servile de ses tableaux, faire de la tapisserie la suivante et l'esclave de la peinture. Or, pour arriver à rendre avec la sécheresse de la navette les nuances si délicates des morceaux modelés dans la fluidité de la pâte, il fallut recourir à l'extrême variation des duites, à l'infinie multiplication des couleurs ; si bien qu'une tête modelée jadis en trois tons, quatre au plus, ton d'ombre, de demi-teinte et de lumière, nécessita l'emploi de vingt, trente, et quarante tons, dont la plupart, empruntés aux nuances les plus fragiles, se trouvèrent déjà passés avant l'achèvement de la teinture. Naturellement ils ne passèrent pas également, certains pâlissant plus que d'autres, et ce jeu très irrégulier des tons, en altérant les modelés, eut pour résultat de faire disparaître sous des piquetures le prodigieux effort de talent que l'artiste avait dû dépenser pour arriver à copier sans heurt la douceur de la peinture.

Renonçant franchement à des errements qui se traduisaient le plus souvent par de longs labeurs rendus inutiles, M. Guiffrey a ramené la fabrication à l'ancienne tradition de la Manufacture, c'est-à-dire au principe décoratif, aux tons simples et francs, aux modelés par plans liés à l'aide de hachures. Grâce à l'emploi très réduit des colorations, grâce au ton plus monté de l'effet général, ce qui permet d'employer peu de nuances et des moins fragiles, la tapisserie gagne en éclat et en durée ce qu'elle perd en excès de finesse et de délicatesse. Elle gagne aussi en rapidité, car le travail simplifié s'exécute plus vite, et la moyenne annuelle de la production d'un artiste est actuellement de 1 m. 50 contre la moyenne ancienne d'un mètre.

De plus, et c'est là ce qui constitue le plus grand profit pour l'art, la tapisserie n'est plus un faux tableau, un pastiche édulcoré de la peinture, comme les portraits qui garnissent la galerie d'Apollon et qui paraissent fades entre les reliefs de leurs cadres ; elle est redevenue l'élément décoratif libre et puissant qui fit tant d'honneur aux belles époques dont la science éprouvée et l'énergique initiative de M. Guiffrey ont su si heureusement se souvenir.

(*A suivre.*) PIERRE CALMETTES.

LE DON DE M. PAUL MEURICE AU CABINET DES ESTAMPES

« L'amitié rapproche les absents, donne des richesses aux pauvres, de la force aux faibles, et, ce qui est plus merveilleux encore, fait vivre les morts ; tellement le culte, les souvenirs, les regrets qui s'attachent aux amis sont vivants. De sorte que cette piété, qui semble rendre heureuse la mort des uns, fait l'honneur de la vie des autres. »

Ces quelques lignes, que je relis aujourd'hui dans le beau dialogue de Cicéron sur l'amitié, me semblent convenir admirablement au sujet qui nous occupe : la collection des images, des portraits, de toute l'iconographie de Victor Hugo, rassemblée avec le soin le plus fraternel par M. Paul Meurice, et léguée par lui à la Bibliothèque nationale.



Victor Hugo.
Charge de Daumier (1849).

Certes, une amitié aussi forte, aussi parfaite que celle qui a uni les deux illustres écrivains, une amitié qui dure éternellement, par delà la mort, c'est véritablement un don du ciel, un bien incomparable, qui ne s'acquiert que par la vertu, et qui ne se peut goûter qu'entre gens de bien.

Comme il garde en son cœur le souvenir de son cher et grand ami, M. Paul Meurice s'entoure de tous les monuments, de toutes les images, de toutes les choses qui lui parlent de lui.

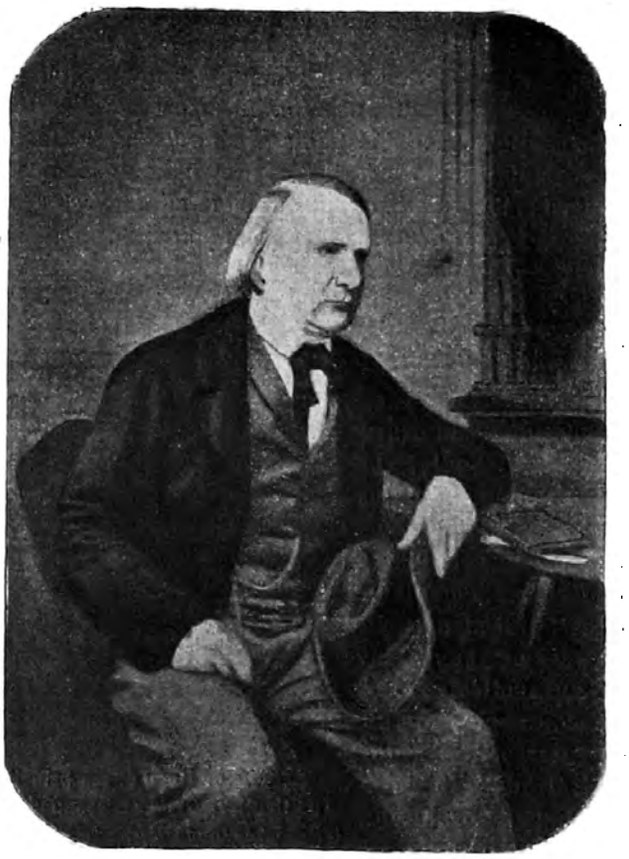
En l'hôtel de la rue Fortuny, c'est Victor Hugo qui habite, qui vit, qui respire, car le maître de la maison possède encore cette vertu si rare, et si charmante : la modestie. Il s'efface partout, lui vivant, devant le mort. Quand il pense, quand



Portrait de Victor Hugo,
Par Devéria (1829).

il écrit, Victor Hugo est toujours présent, et la collaboration existe encore, et l'harmonie n'a jamais été brisée.

M. Paul Meurice, aujourd'hui grâce à de laborieuses recherches, est parvenu à réunir, sur la vie entière de son ami, tous les documents intéressants; il a fréquenté les ventes, il a disputé aux marchands les estampes, les gravures, les photographies, les journaux illustrés qui rappelaient la figure de Victor Hugo; il s'est rendu acquéreur des collections spéciales qu'avaient, de leur côté, recueillies MM. Henry Girard, Aglaüs Bouvenne, Paul Bouve.



Victor Hugo en 1852.
(Photographie de Frank.)

Et quand il se fut rendu maître de cette iconographie d'un prix pour lui inestimable, il s'occupa de classer méthodiquement tous ces souvenirs. De son trésor, M. Meurice a fait trois parts : la plus belle, qui comprend les pièces les plus rares, constitue en quelque sorte un véritable Musée Hugo ; les deux autres, qui sont jumelles, sont une réduction et une reproduction de la grande; c'est une de ces deux parts que M. Paul Meurice vient, ces jours-ci, de léguer au cabinet des estampes de notre Bibliothèque nationale.

M. Henri Bouchot, l'érudit conservateur de ce cabinet des estampes, est venu lui-même prendre possession de son lot; il s'est aussitôt préoccupé de faire relier cette collection qui bientôt, sous la forme de cinq énormes volumes, sera mise à la disposition du public.

Grâce à l'obligeance de M. Bouchot, j'ai pu parcourir, toute une matinée, avant son départ pour la reliure, cette « Vie de Hugo illustrée » ; et je ne me suis pas ennuyé un seul instant à contempler ces photographies, ces portraits, ces charges, ces croquis.

Mais je ne puis pas donner ici l'énumération de toutes les pièces de cette collection (elles sont un millier). Je ne puis que transcrire les quelques notes que j'ai prises en feuilletant ces images, et vous signaler celles qui, à mon humble avis, sont plus particulièrement intéressantes.

C'est d'abord le portrait du jeune Hugo par Devéria (1829); puis la reproduction du buste de Victor Hugo par David d'Angers; c'est aussi un bien amusant croquis que Prosper Mérimée prit



Victor Hugo et ses petits-enfants (Georges et Jeanne) dans le jardin de Guernesey.
(1878.)

de son illustre collègue à une séance de l'Académie en 1840 : l'immense front du poète est déjà remarqué par la caricature ; je note ensuite un joli dessin d'après nature par Vierge, encore des charges de Hugo, celle de Dantan jeune (1838), celle de Benjamin Roubaud (1842) et celle de Daumier (1849). J'allais oublier un portrait de Victor Hugo adolescent (vingt-trois ans à peine) ; ce portrait n'est pas signé : il mérite pourtant de l'être ; le jeune poète, qui était alors ultra-royaliste, porte à sa boutonnière un ordre de Saint-Louis ; la physionomie de Hugo alors était celle d'un tout jeune homme : c'est le moment où un agent le menait au poste en l'appelant « jeune collégien ». Je rencontre plus loin un daguerréotype qui doit être de 1848 ; c'est un Hugo de profil, un Hugo à la face glabre et rebondie, un Hugo curé de campagne. Une autre photographie, plus récente de deux ou trois ans, représente un Hugo presque identique, mais vu de face, et tenant dans ses mains un grossier chapeau de feutre ; puis voici le poète déjà vieux, les photographies de Nadar, de Carjat, et toujours et encore les charges, celles de Gill, d'Alfred Le Petit, et tant d'autres, dans *la Lune*, dans *l'Éclipse*, dans *la Silhouette*, dans *la Caricature*, dans *le Masque*. Voici enfin le Victor Hugo grand-père, le vieillard vénérable et majestueux : ici il est assis et tient sur chacun de ses genoux ses petits adorés, Jeanne et Georges ; là il est entouré de tous les siens, sur le seuil de la maison de Guernesey, et ses petits-enfants se pressent encore contre lui. Enfin, voici toutes les gravures qui nous rappellent les derniers moments, la mort, les funérailles, l'apothéose. Dans un autre carton, se trouvent réunis des autographes, des vues de toutes les habitations d'Hugo, etc.



Victor Hugo et ses principaux partisans en 1842.
Th. Gautier, Gr. de Cassagnac, Francis Wey, Paul Foucher.
(Fragment du *Grand Chemin de la Postérité*, caricature de Benjamin Roubaud, tirée de la collection romantique de M. Adolphe Jullien.)
Sur l'étendard, cette inscription : « Le laid c'est le beau. »

Tout cet ensemble est d'un grand intérêt, et il faut remercier bien vivement M. Paul Meurice d'avoir rassemblé pour nous tous cette volumineuse et précieuse collection.

J'ai eu, pour moi, le plaisir de m'entretenir de ce sujet avec M. Paul Meurice, et je ne saurais terminer cet article sans rapporter le désir que m'exprimait, d'une voix très douce et infiniment triste en même temps, l'éminent auteur de *Struensée* :

« La collection que j'ai gardée pour moi est très importante ; elle est unique, bien entendu ; je la conserve précieusement. Je la léguerais volontiers à l'État, le jour où on se déciderait à créer le *musée Hugo*. »

M. Paul Meurice dit cela du ton de quelqu'un qui a de fortes raisons d'être sceptique.

Nous savons bien, pour nous, que cette idée de la création d'un *musée Hugo* a déjà été plusieurs fois mise en avant et qu'elle a été fort applaudie par le public qui veut honorer son poète : ce n'est pas une raison pour qu'elle ne soit pas suivie d'exécution.

PAUL DARZAC.

L'ARCHITECTURE DES NIDS

Des premiers jours d'avril aux premiers jours de juin, l'oiseau s'occupe de l'avenir de sa race et il se construit un foyer avec un talent qu'admirent, sans l'imiter, les meilleurs élèves de nos écoles d'architecture.

On vient de décerner des prix aux plus belles façades des maisons parisiennes. Si les roitelets et les chardonnerets pouvaient concourir, un impartial examen de leurs ravissantes demeures en ferait d'éternels lauréats.

Mais ce n'est pas seulement pour faire admirer des chefs-d'œuvre d'habitations rustiques que j'emprunte quelques observations à mon *Journal de Sylvain* ; je veux parler des nids en général et les classer méthodiquement, comme si je faisais un cours à la Sorbonne.

Il me serait bien facile de saluer avec des phrases poétiques le gracieux berceau où, dans l'ombre des nuits, la nature tisse les blanches ailes ; j'aime mieux m'astreindre à une classification qui ne saurait être monotone, car tout ce qui concerne l'oiseau intéresse, impressionne et ravit.

Les *nids en forme de coupe* conviennent au plus grand nombre de genres et d'espèces ; leur cuvette est plus ou moins profonde, leur style

plus ou moins soigné, mais ils comprennent toute une longue série de constructions solides, depuis le château fort des aigles, des faucons et des ducs jusqu'au refuge du corbeau, beaucoup plus confortable que ne le ferait supposer son aspect de fagot égaré dans les branches.

Ce nid, d'où il est souvent chassé par d'éhontés usurpateurs, se compose à la base et dans le pourtour extérieur de baguettes très bien enlacées, et à l'intérieur, d'un revêtement en herbes fines minutieusement tassées et lissées. Pour cimenter les baguettes et les herbes, le prudent maçon a employé la terre, l'écorce d'arbre et la mousse, et, pour entretenir la chaleur dans son *home*, il y entasse de la laine et, quand il le peut, du poil de lièvre et de sanglier. Il faut avoir, dans cette magnifique coupe, découvert les cinq ou six œufs vert clair, pointillés de taches brunes, où palpitera bientôt l'espoir de la famille, pour comprendre l'attrait de cette résidence aérienne pour le père, la mère et les petits.

Par le nombre et la variété, les *nids en herbes* viennent ensuite. Pour ceux qui les édifient, le point capital de l'art consiste à bien fixer les attaches, à courber des tiges et des filaments d'herbe, de manière à former des cercles qui s'enlacent et des cloisons d'une épaisseur voulue.

La fauvette à tête noire nous fournit le type le plus parfait du genre.

Celui qui croirait ne pas perdre une heure en examinant avec soin les matériaux de cette jolie maisonnette pourrait compter d'abord plusieurs centaines de brins d'herbe. Il reconnaîtrait ensuite un peu de mousse, des fragments de feuilles sèches, quelques mèches de laine et une demi-douzaine de crins. Ceux-ci s'enchevêtrent avec des tiges d'herbe très fines et très lisses, et c'est ainsi que la surface intérieure prend l'aspect d'un parquet irréprochablement entretenu, et ce qui est plus remarquable encore, présente l'élasticité de notre literie.

Les *nids en terre* sont l'œuvre non moins merveilleuse des hirondelles rustiques et des hirondelles de fenêtre, oiseaux bénis que servent à souhait des instincts véritablement providentiels. La première pierre de l'édifice, c'est-à-dire la première becquée de terre, ne peut être posée que lorsque l'oiseau a déterminé les proportions du nid et que lorsqu'il en a fixé sur le mur les limites et les lignes. Au fur et à mesure qu'il étage ses lits de terre, il doit s'efforcer, non seulement de ne pas perdre de vue ces lignes, mais encore de décrire la courbe qui doit fournir le cube intérieur nécessaire à ses petits.

Les *nids en mousse* sont les constructions favorites du merle, de la grive, du pinson et du chardonneret.

Le merle compose une garniture d'herbes très fines et il en tapisse si complètement la paroi que la terre ne se sent plus et même ne se voit plus. Quant à la grive, elle a recours à un procédé dont elle seule, parmi les oiseaux, possède le secret. Elle cherche des fragments de bois mort, elle les pétrit au moyen de sa salive et elle en dépose une couche sur toute la paroi de terre. Ce léger crépi est aussi poli que s'il était passé sous la truelle la plus laborieuse. La garniture extérieure de ces deux espèces de nids est faite de mousses mélangées de feuilles sèches, et c'est ainsi qu'est assurée la chaleur de la chambrette.

La chardonneret a une tendance à s'entourer de luxe, aussi peut-il dire à ses enfants :

Qui oserait lui reprocher de songer avec une fervente ambition à la bercelonnette où doit dormir sa fortune ? Il n'est pas seulement un raffiné, un sybarite : c'est le père avisé et prudent qui connaît le proverbe : « Comme on fait son nid, on s'abrite ».

Les *nids en feuilles* sont particuliers à la bécasse et au rossignol. D'où vient cette communauté de goûts entre une déshéritée et un artiste ? Toujours est-il que le rossignol compose un feutrage parfait et que, dans leur demeure, les futurs ténors de la clairière ne risquent pas de compromettre leur précieuse santé.

Avec les *nids en herbes aquatiques et en joncs* qui se trouvent sur les eaux ou sur leurs rives, nous terminerons cette énumération forcément incomplète. Les bords des étangs et des rivières sont toujours furetés par des animaux de tous genres. Si les oiseaux d'eau y avaient établi leurs pontes, ils seraient toujours dérangés, ils seraient souvent détruits. C'est donc aux roseaux qu'ils ont suspendu leur berceaux, habilement assujettis, avec des attaches de toutes provenances.

Mais, quel que soit l'ordre architectonique du nid, il est toujours placé au centre des éliminations prévues, il obéit à l'inéluctable doctrine du combat pour la vie et il reste la tradition vivante du passé dont se débarrassent seules les sociétés humaines. Nous faisons des maisons nouvelles, et nous nous contentons souvent d'une invention puérile ou d'un progrès apparent dont quelques années ont facilement raison. L'oiseau construit son nid comme au Paradis terrestre ou, si je dépasse les limites de l'histoire, comme au sortir de l'arche de Noé. Il se conserve, à leur abri, malgré les guerres déloyales qu'on lui fait. Il survit aux assauts de l'enfance sans pitié qui se fait un jeu de ses deuils, et je bénis sa précaire demeure, faite de racines, de feuilles, de mousse ou de terre, mais qui assure l'éternité des chansons.

VICTOR NADAL.

Le cœur n'est pas fragile, il est fait d'or solide.
Plût aux dieux que, pareil à l'amphore des grès,
Il ne servît qu'un temps et fût poussière après.
Mais il ne s'use point. Ah! douleur! il se vide.

SULLY-PRUDHOMME.

Enfants, les canons de l'ennemi sont bourrés... de croix d'honneur jusqu'à la gueule. — Col. DE BELLEFOND.

Mme GEOFFRIN

Est-il réellement de Chardin, ce portrait de Mme Geoffrin, légué par la baronne Nathaniel de Rothschild au musée Carnavalet? Personne n'oserait l'affirmer. Mais le portrait est digne du maître et correspond à la description qu'en fit Diderot.

La spirituelle bourgeoise s'y montre sous un jour singulièrement aristocratique; à peine la finesse de son sourire — un sourire de bonne-maman plutôt que le « hideux » sourire de son ami Voltaire — corrige-t-il la grâce hautaine de son attitude. Elle est occupée à filer sa quenouille, ce qui lui permet de montrer ses mains adorables, peintes avec amour, des mains de duchesse, d'une blancheur accomplie, d'un grain de peau satiné et qui devait fleurer cette pâte d'amandes qui était, comme on le sait, le grand luxe de toilette de nos aïeules. C'est un morceau de peinture admirable, d'une pureté de ton accomplie; le linge, les dentelles qui entouraient de si adorable façon la grâce féminine d'un joli visage y ajoutent une note discrète, à peine indiquée. On sait que le peintre voulut mettre du respect sur cette toile et s'abstint de montrer la femme trop libre derrière la maîtresse de maison et la femme de trop d'esprit derrière la bourgeoise. Il se dégage de cette figure régulière et avenante un parfum de bienveillance et de discrétion et la grande quenouille qui figure au fond du tableau est là comme un symbole de protestation contre les accusations de légèreté, de futilité, dont la mondaine fut accablée.



Madame Geoffrin

Mme Geoffrin, née en 1699, mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans. Son père, Rodet, était valet de chambre de la Dauphine, ce qui ne s'alliait que de très loin avec l'aristocratie. Son mari avait gagné quarante mille livres de rente dans une manufacture de glaces; il était lieutenant-colonel de la milice et s'efforça, durant sa placide existence, de mériter cette épitaphe : « Il fut bon époux et bon père..., et bon garde-national. » Il faut dire un mot de cet honnête commerçant, d'un esprit si épais que, voulant connaître l'*Encyclopédie* dont on parlait tant et qui était imprimée sur deux colonnes, il lut chaque ligne de la première colonne avec la seconde et déclara que l'ouvrage était incompréhensible. Aux dîners et aux soirées que donnait sa femme, il se tenait blotti dans un coin, muet. Quand il mourut, un de ses familiers demanda à Mme Geoffrin:

— Pourquoi ne voit-on plus chez vous ce vieux monsieur qui faisait si peu de bruit?

— C'était mon mari, répondit-elle, il est mort.

Ce fut l'oraison funèbre du pauvre homme.

Mme Geoffrin était douée d'une intuition singulière qui remplaçait l'instruction qu'elle n'avait pas; elle savait à peine l'orthographe. Elle donnait deux dîners par semaine, un le lundi, l'autre le mercredi. Ses habitués du mercredi se reconnaissaient par une calotte de velours qu'ils étaient forcés de poser sur leur tête en se mettant à table.

Cela rappelle un peu les innocentes fantaisies de Mme Aubernon, morte récemment et qui tenait aussi un salon littéraire. La Harpe, Diderot et d'Alembert étaient les intimes les plus illustres et aussi les plus assidus de son salon; ils aimaient la bonté de leur amie qui avait des traits exquis de ce genre:

— Pourquoi le lait est-il si mauvais chez vous? lui dit un jour quelqu'un. Changez donc votre crémière.

— Je ne le puis.

— Et pourquoi?

— Je lui ai donné deux vaches!

La fin de l'existence de Mme Geoffrin fut troublée. Sa fille, qui détestait ses amis, les jeta à la porte, La Harpe, Diderot et d'Alembert avec les plus obscurs.

— Je me fais l'effet d'une poule qui a couvé une oie, répétait la mère pour se venger.

Elle mourut chez le roi de Pologne, un de ses anciens fidèles, à la cour duquel elle était allée se réfugier, triste d'être éloignée de son salon, de ses dîners et de leurs commensaux...

Et c'est peut-être la prescience de ce dénouement qui met sur le tableau de Chardin comme une touche de tristesse légère sur le sourire, une buée de mélancolie sur le charme des yeux restés jeunes.

HENRI DUVERNOY.

PÉDAGOGIE ANTHROPOMÉTRIQUE

Si bizarre que paraisse le titre de cet article, nous n'en trouvons pas de meilleur pour désigner le nouveau système d'éducation qui est expérimenté, depuis quelques mois, dans les principaux établissements scolaires de Chicago, la grande rivale de New-York en fait d'innovations originales.

Et vraiment très originale est l'idée qu'a eue le *Board of Education* — autrement dit le Conseil supérieur des écoles, lycées, académies et collèges — de Chicago, et qui consiste à soumettre les jeunes élèves des deux sexes aux diverses épreuves anthropométriques préconisées par M. Bertillon pour la recherche et l'identification des criminels!

L'objet de cette mensuration est de déterminer exactement les capacités physiques et physiologiques de l'enfant, afin de diriger ses études conformément aux indications données. Et rien n'est négligé pour que celles-ci soient aussi complètes que possible. Non seulement chaque élève, fille ou garçon, doit se présenter tous les six mois à l'examen anthropométrique, mais encore, dans le courant de l'année, un médecin vient déterminer, au moyen d'appareils spéciaux, les différentes réactions et les énergies fonctionnelles de chaque sujet, dont il est tenu un graphique détaillé.

Voilà de la pédagogie scientifique, ou nous n'y entendons rien...

Le jour même de son immatriculation comme externe ou pensionnaire, l'élève reçoit une sorte de livret, sur lequel le directeur ou la directrice de l'établissement scolaire mentionne, outre son nom, ses prénoms et son âge, le signalement complet de l'enfant. Le médecin de l'institution est ensuite chargé de prendre son poids, nu et habillé. Puis on passe à la photographie et à la mensuration, — absolument comme à la préfecture de police chez nous!

Pour la mensuration, l'homme de l'art doit noter lui-même sur le livret de l'élève : 1° sa hauteur totale, 2° celle du buste, 3° la longueur de l'avant-bras, 4° la longueur du doigt médius, 5° le tour de ceinture, 6° le périmètre thoracique, 7° la circonférence du crâne, et 8° l'angle facial.

Cette première opération achevée, on procède à l'examen des yeux et des oreilles. L'élève lit à haute voix un texte imprimé en caractères plus ou moins gros sur une pancarte placée à 3 mètres environ de distance ; ensuite on lui donne à rassortir — en nommant au fur et à mesure les couleurs — une vingtaine d'écheveaux de soie de différentes nuances. En ce qui concerne les oreilles, on se borne à marquer leur degré de justesse relative à l'aide d'un diapason, et la distance moyenne à laquelle le sujet peut percevoir distinctement le tic-tac d'une montre.

Pour mieux suivre le développement physique des élèves et mettre en plus parfaite harmonie leurs études avec les conditions d'âge ou de santé particulières à chacun d'eux, tous les trois mois un inspecteur délégué par le *Board of Education* vient procéder à ce qu'on appelle l'examen physiologique.

Il fait usage, pour ceci, d'appareils enregistreurs dont quelques-uns, comme le dynamomètre et le sphygmographe, sont connus, mais dont les autres — manuomètre, spiromètre, ergographe — semblent avoir été inventés spécialement en vue des nouvelles méthodes pédagogiques.

Personne n'ignore qu'au moyen du dynamomètre on arrive à évaluer avec une grande précision l'effort musculaire. Quant au sphygmographe, qui enregistre la longueur et l'intensité des pulsations de l'artère radiale, il sert à transcrire graphiquement la courbe des mouvements du cœur, d'où l'on peut tirer d'utiles indications sur le fonctionnement de cet organe.

Le manuomètre, comportant tout un système de ressorts ingénieusement équilibrés, permet de déterminer la force de préhension, de torsion et d'arrachement des muscles de la main s'exerçant avec ceux du poignet. Il fournit en même temps de curieux renseignements sur le degré de nervosité de l'enfant.

Avec le spiromètre, on obtient la capacité exacte de ses poumons. Formé de deux cylindres en aluminium glissant l'un dans l'autre à frottement doux et muni d'une tubulure appropriée, le spiromètre permet de mesurer la quantité d'air prise à chaque inspiration et d'analyser, — ceci est considéré comme capital par les pédagogues yankees ! — les éléments chimiques de l'air expiré.

L'intensité de l'effluve vital, enfin, est donnée avec certitude au moyen de l'ergographe. Imaginez une caisse en palissandre dont le couvercle serait percé d'une fente longitudinale par où passe un anneau plat formant bague. Par l'intermédiaire d'un fléau analogue à celui d'une balance romaine, l'anneau en question soutient un poids dont on règle la position sur la tige suivant l'âge et la taille de l'élève à examiner.

La main de ce dernier ayant été attachée par des courroies *ad hoc* sur le couvercle de la caisse, il doit soulever, avec son doigt médius passant dans la bague, de quarante à cinquante fois de suite et assez rapidement, le poids suspendu au fléau. Ces petites tractions sont enregistrées par un stylet sur un rouleau enduit de noir de fumée, que fait tourner à la vitesse voulue un mouvement d'horlogerie. Le tracé obtenu révèle une foule de notions intéressantes sur la courbe de résistance et le coefficient d'énergie du sujet!

Admirable, n'est-ce pas, cette anthropométrie scientifique, et ne devons-nous pas attendre, d'une méthode d'éducation aussi fin-de-siècle, toute une éclosion de génies? ÉDOUARD BONNAFFÉ.

LE MUSÉE BOER A PRÉTORIA

« Au moment où nos Burghers se battent courageusement pour le pays et le peuple, qu'ils me permettent de leur rappeler notre Musée national. Je fais appel à leur patriotisme pour espérer qu'ils n'oublieront pas de rapporter de leurs campagnes des reliques intéressantes, telles que drapeaux, lances, casques, épées, etc. Ces objets ont leur place marquée dans notre musée, car ils montreront à la postérité au prix de quelle vaillance et contre quelles cruelles inventions de nos ennemis nous avons conquis notre liberté. »

Ainsi écrivait, dans un journal répandu du Transvaal, le directeur du Musée national de Prétoria, le Dr Gunning, un mois après le commencement de la guerre anglo-boer actuelle.

Ceux qui seraient tentés de sourire de la belle confiance du Dr Gunning et de l'importance que, même en ces temps de suprêmes préoccupations, il attache à son musée, ne savent pas ce que ce monument représente pour les Boers. Le musée de Prétoria, avec ses souvenirs, est plus qu'une curiosité : c'est toute l'histoire de ce peuple qui n'en lit point d'autre. Ces vestiges du passé apprennent aux Boers les premières luttes des hardis envahisseurs, leur exploits, leurs difficultés, — leurs victoires. C'est le reliquaire de toutes leurs traditions héroïques, ce sont les archives de la nation. Les souvenirs historiques qui y sont rassemblés sont l'orgueil et le stimulant des Boers, et un puissant facteur de leur farouche patriotisme, en entretenant leurs querelles de race, leurs haines politiques et en glorifiant les prouesses de leurs braves.

Le musée, caché en un coin retiré de Prétoria, contient, comme tout musée qui se respecte, l'habituel assortiment de serpents en bocaux, d'oiseaux empaillés, de crânes moisis, et l'inévitable momie. Mais tout cela ne signifie pas grand'chose pour le Boer ; ses regards, indifférents, ne s'y arrêtent guère, tandis qu'il s'exalte devant une relique de bataille.

Un habitant de Johannesburg, chassé de chez lui par la présente guerre, raconte, dans le *Strand Magazine*, avec quel ardent intérêt les fils des plaines sud-africaines, de passage à Prétoria, contemplent et commentent les objets exposés au musée. Ce que l'on remarque tout d'abord, c'est leur haine contre les Anglais qui s'associe à toutes leurs idées et se manifeste à chaque occasion.

Le premier objet qui frappe la vue, en entrant au musée, est un beau modèle de bateau anglais dont sir Donald Currie avait fait présent au président Kruger. Voici la conversation de trois Boers dont l'auteur de ces lignes a été témoin : « Tenez ! disait un vieux aux deux autres, regardez un de ces navires sur lesquels les Rosincks (sobriquet des Anglais, signifiant *cou-rouge*) s'en vont sur la mer. » Un grognement significatif accueillit cette observation. Mais la vue d'un gros vautour empaillé suspendu au plafond dérida la figure sombre de l'un deux, et il répondait de sa voix gutturale : « Oui, mais voilà l'oiseau de proie qui les dévore, quand nous les avons abattus sur la plaine. — Et voici le revolver de Jameson », s'écriait triomphalement le troisième.

Le gardien hollandais a, depuis, confidentiellement avoué au visiteur de Johannesburg que ce revolver n'était pas celui de Jameson, mais que, au moment du raid, il avait été rapporté de Johannesburg et placé au musée pour impressionner le public. « Mais tout le reste est authentique ! » — s'est-il hâté d'affirmer. Et il montrait avec fierté la selle de Jameson qui s'étale, dans la petite salle suivante, entre des squelettes de poissons et des lances cafres : « Elle est en bon état, dit le gardien, et Dr Jim pourrait bien y remonter un jour ! »

On trouve, sur un mur de la même salle, un excellent portrait du président Kruger, fait en 1870. D'une figure énergique et pensive, il semble surveiller ces reliques et défier une énorme tête de lion, « le lion britannique », qui lui fait vis-à-vis dans une vitrine.

Les objets les plus intéressants du musée sont, sans conteste, les souvenirs des ancêtres-pionniers des Boers d'aujourd'hui. Mieux que leurs rares historiens, ces témoignages touchants et pathétiques disent les souffrances et les privations des pèlerins au temps où, sans patrie, ils erraient dans les vastes déserts. Voici une grosse bible, ayant appartenu à Piet Retief, un des chefs de la grande invasion de 1814. C'est un lourd volume au texte hollandais, avec des illustrations extraordinaires, d'un réalisme effrayant.

Mais le trésor le plus précieux et le plus pieusement gardé est un vieil almanach qui a dû rendre d'inestimables services aux Bédouins-Boers perdus dans les plaines sans bornes, loin de toute demeure humaine. Cet almanach est tout simplement un carré de planche noire, large de deux pieds. En haut, une ligne horizontale de sept majuscules indique, par leurs initiales, les sept jours de la semaine ; à gauche, plusieurs rangées verticales de petits trous numérotés, au nombre de trente et un, représentent les jours du mois, et une autre rangée verticale de douze petits trous accompagnés chacun du nom du mois, occupe le milieu de la planche. Le nombre de jours de chaque mois est marqué, après les noms des mois, en une ligne verticale à droite. Aucune trace des années bissextiles ne s'y trouve. Trois crans appliqués aux noms du mois, du quantième et du jour, servaient à indiquer une date à première vue.

Les autorités de Prétoria tiennent cet almanach

en grande estime et un fac-simile en a été fait pour notre Exposition.

Plus loin, après une vieille chaise boer de dimensions exagérées, on rencontre le souvenir mélancolique d'une triste histoire : c'est le revolver du colonel Anstruther, fusillé à Bronkhorst Spruit en 1880. A côté, un livre de prières troué par une balle et pris dans une maison pendant le siège de Potchefstroom rappelle les annales tragiques de la guerre d'indépendance. Un autre et formidable témoin de cette sombre époque est un vieux canon particulièrement choyé et très populaire sous le nom de : *Old Geiki*. Il est monté sur une partie de wagon et ferait une étrange figure à côté des armes boers de nos jours, d'une perfection si raffinée. Old Geiki a cependant vaillamment fait son devoir pendant la guerre de Potchefstroom en 1881. « Chaque fois qu'on le faisait partir, expliquait le gardien, le recul le renvoyait voler en arrière sur le tronçon de wagon. »

Un exemple étonnant d'ingéniosité militaire est un autre vieux canon entièrement construit avec des bandes de fer provenant de roues de wagon. Comment les Boers sont arrivés à souder ensemble ces bandes de fer et par quel moyen ils ont réussi à faire fonctionner cette pièce d'artillerie peu ordinaire, est un mystère.

Une grosse mitrailleuse au milieu d'un autre groupe de canons est un présent qu'en 1870 l'empereur d'Allemagne fit au président Burgers.

Deux tambours, l'un rond et plat, l'autre long et mince, sont des trophées de victoires remportées sur les tribus indigènes ; ils proviennent de la guerre contre Malaboch et Magato.

Si, un peu plus loin, le visiteur considère des bank-notes de six centimes du Transvaal et des « bons pour trois centimes » de l'État libre d'Orange, il ne pourra pas s'empêcher de se faire une pauvre idée de l'état du Trésor il y a trente ans, lorsque les exploitations modernes n'avaient pas encore empli les coffres-forts et troublé la paix arcadienne de Prétoria ou de Potchefstroom.

Au milieu de tant d'objets curieux, une petite feuille de papier jaunie et fripée n'est pas le moins éloquent. C'est une lettre datée de 1795 et adressée par un vieux stadholder à sa « chère et bien-aimée épouse ». C'était pendant l'expédition du gouvernement anglais contre la Compagnie hollandaise des Indes orientales, à la suite de laquelle les Hollandais durent se rendre et abandonner Capetown après une occupation de cent quarante-trois ans. Voici en quels termes le vieux guerrier écrivait à sa femme : « Nous vivons en des temps bien critiques. Les Anglais nous somment de nous rendre, mais le vieux gouverneur a dit que ce ne serait pas. Il ne nous reste donc qu'à nous préparer à de sanglants conflits. — Veille bien sur les enfants, dans le cas où je ne reviendrais plus... »

Ne dirait-on pas que ces lignes sont datées d'aujourd'hui ?

THÉRÈSE MANDEL.

L'ÉDUCATION D'UN OISEAU

Soleil aux cieux, joie à la terre !
Chaque arbre passe un manteau neuf ;
Nul pinson n'est célibataire
Et nul chardonneret n'est veuf.

Avril marie, au bout des branches
Où les nids font de hauts manoirs,
Tourterelles en robes blanches
Et rossignols en habits noirs.

« Oui » semblent dire les oiselles
Au fond des bosquets hasardeux ;
Et quatre à quatre vont les ailes
Sur les gens qui vont deux à deux.

Et puis, les cloches des bruyères
Avec leurs menus carillons
Sonnent, sonnent dans les clairières
Mille baptêmes d'oisillons.

Et quand les oisillons candides
Ont la force d'ouvrir les yeux
Et peuvent voir les bois splendides,
Les champs, les fleurs, les eaux, les cieux,

Oh ! leurs parents, en belles proses
Que nul savant ne comprendrait,
Leur expliquent l'azur, les roses,
Les étoiles et la forêt.

Puis, ce sont des apprentissages :
Leçons de chant ou de maintien,
Que les petits oiseaux très sages
Écoutent en s'appliquant bien.

« Cuic ! » dit la maman la première ;
« Cuic ! » répète chaque oiselet
En zézayant à sa manière
Un peu moins à chaque couplet.

Cuic ! cuic ! — et le petit élève
De cuic en cuic apprend le chant
Qu'on dit à l'aube qui se lève
Et qu'on dit au soleil couchant.

Ensuite, on le prend, on le pousse ;
Il fait son premier pas, il va
Et vient au bord du nid de mousse
Où sa mère hier le couva.

Il veut voler, mais le vertige
Le saisit. Le ciel est si grand !
Il voit son père qui voltige
Pour lui montrer comme on s'y prend.

Et par un matin où la brise
Balance le vieux nid quitté,
Il part dans l'azur qui le grise,
Il part, il vole dans l'été.

Et dans un mois, fringant, prospère,
Le cœur joyeux, l'œil ébloui,
Il ne connaîtra plus son père
Qui ne pensera plus à lui.

Et ses fils l'oublieront de même
Quand ils pourront voler aux champs !...
Oiseaux, la nature vous aime,
Bénissez-la dans tous vos chants.

Nous, il nous faut toujours connaître,
Simples hommes faits pour souffrir,
Les nids qui doivent disparaître,
Les mères qui doivent mourir.

JEAN RAMEAU.

LES OLIVIERS FANTOMES

Per la foscura
Prenen de monstres la figura
Semblan legió
De Drachs qu'antiga maldicció
Clavás en terra...
MIQUEL COSTA.

« J'espère, écrivait George Sand vers 1838, que le *Magasin Pittoresque*, cet amusant et infatigable vulgarisateur des merveilles de l'art et de la nature, se mettra en route un beau matin pour nous rapporter quelques échantillons de premier choix des oliviers de Majorque. »

Il m'est donné de pouvoir réaliser, dans cette revue que l'illustre écrivain avait désignée lui-même, ce vœu exprimé voici déjà soixante-deux ans.

L'aspect de ces arbres mystérieux m'avait vivement frappé, durant mon premier voyage à Majorque, mais, pressé par le temps, je m'étais borné à leur sacrifier quelques lignes dans mes *Iles oubliées*. Depuis, j'ai eu le loisir de les étudier de près, de les suivre en quelque sorte dans leurs allures et leurs silhouettes fantastiques que modifient les effets de lumière aux différentes heures du jour. Et des soirées entières même, par la lune, sous leurs frondaisons pâles, j'ai cru errer au milieu d'un peuple de fantômes. J'ai éprouvé l'impression du poète majorquin comparant ces oliviers à des légions de dragons ou de monstres qu'une antique malédiction aurait « cloués » au sol :

Drachs qu'antiga maldicció
Clavás en terra...

D'ailleurs, comme nous le verrons, les croyances populaires s'accordent avec la pensée du poète majorquin au sujet de la malédiction originelle qui pèserait sur eux.

Je me demande si la nature du terrain dans lequel ils plongent leurs racines n'a pas une influence directe sur le développement anormal de leurs formes, car, chose singulière, les monstres sont rarement isolés; ils se groupent et occupent ensemble certains espaces. Ailleurs, convulsés, bizarres, ils ne présenteront pas ces lignes extravagantes qui arrêtent et stupéfient le passant.

Au printemps l'émondeur, auquel la peau de chèvre qui le recouvre donne l'apparence d'une bête, grimpe sur les vieux troncs pour tailler et rogner les brindilles superflues, et l'on dirait un animal inconnu s'agitant dans le feuillage. Lorsque sa mélopée s'exhale à travers les branches, il semble que l'arbre monstrueux s'est mis lui-même à chanter. Et ces chants, aux modulations arabes, de caractère parfois sauvage, s'harmonisent bien avec l'étrange scène :



La bête couronnée.

Jo no se que tienen, madre,
Las flores del campo santo,
Quando las menea el viento
Parece que estan llorando...

Je ne sais ce qu'ont, mère,
Les fleurs du cimetière,
Lorsque le vent les agite
Elles semblent pleurer...

Parfois c'est un cri déchirant, lancé tout à coup d'une voix rauque :

Me mori!... me mori!...
« Je meurs, je meurs!... »

A Majorque tous les travaux se font en chantant. Le laboureur chante en dirigeant devant lui la charrue traînée par des mules; le berger chante ou joue de la flûte, comme les antiques pasteurs de l'Hellade, en gardant son troupeau; les femmes chantent, soit en raccommodant les filets sur le seuil des portes, soit en se livrant, dans les bois, à la cueillette des olives. Souvent je les ai rencontrées en bandes joyeuses, vêtues de jupes aux vives couleurs, portant un petit panier à la main, tournant autour des arbres à la recherche des olives en chantant de jolies *coplas de malagueñas*. Spectacle bien inattendu que celui de ces jeunes filles brillantes comme des fleurs, accroupies sous les oliviers convulsionnés, aux figures de monstres.

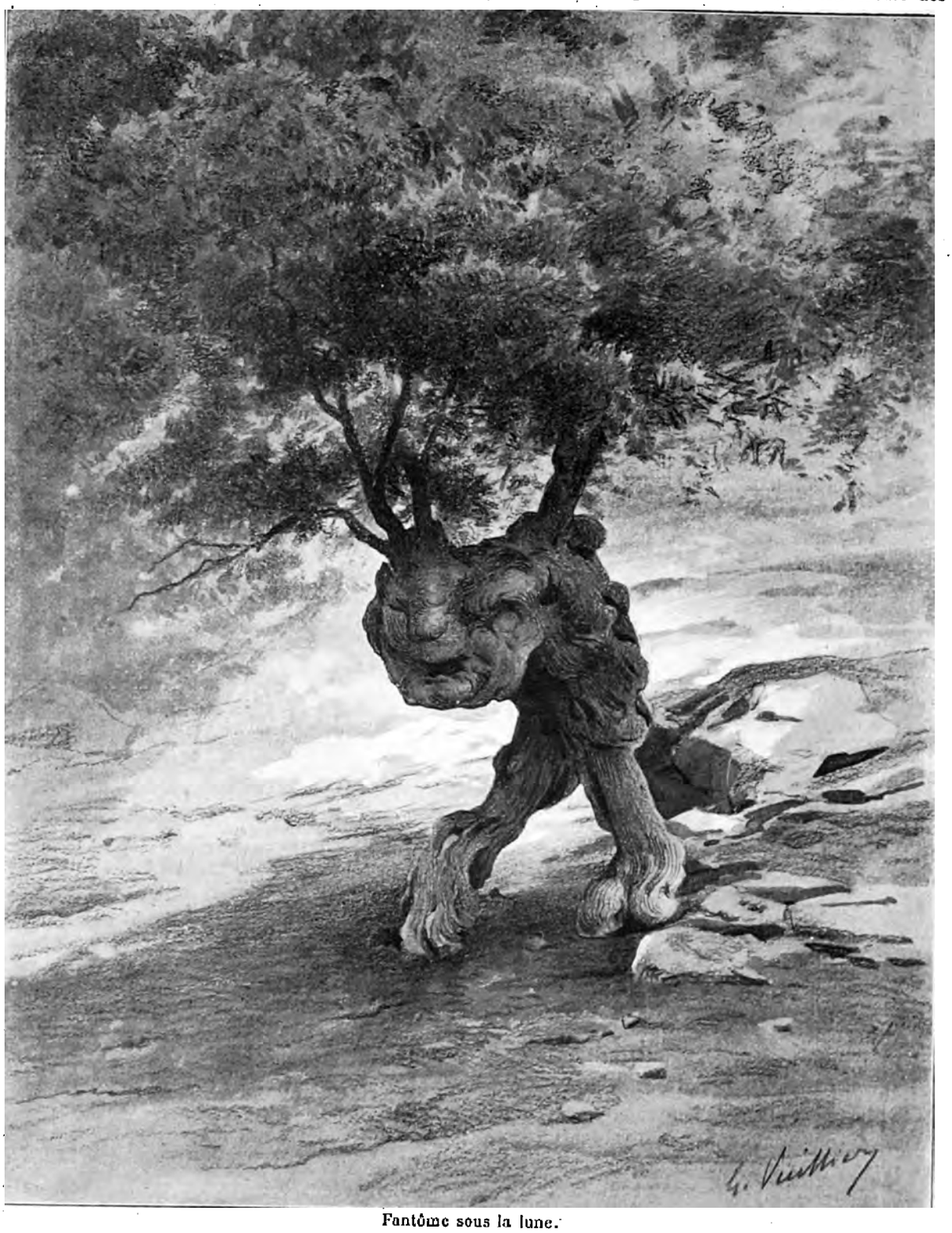
« Ces arbres tordus vous intéressent, *señor*, me disait un jour le vieux *garriguero* (garde forestier) de *Son Gual*. Certainement vous ne con-

naissez pas les plus curieux. Si vous voulez m'accompagner vers les pentes de *Son Moragues* vous les verrez. »

Je le suivais et nous quittions le manoir de Son Gual. C'était par un beau jour de la mi-février, nous allions sous les amandiers en fleurs... On eût dit, en levant les yeux, qu'une neige rose s'échappait en tremblant du ciel bleu. Et c'était troublant, cette chute de neige sous les rayons d'un radieux soleil. Lorsque la brise effleurait les branches, les pétales détachés, en nuées de lumineux papillons, voltigeaient de toutes parts et retombaient sur le sol tout éclairé de ces virginales lueurs.

Le sentier que nous suivions traversait des champs de fèves en fleurs d'où s'exhalait un doux arome ; çà et là des enfants frappaient sur de vieux ustensiles de ménage et poussaient des cris aigus pour chasser les oiseaux : « C'est qu'ils mangent les fleurs », disait le garriguero.

Les moineaux se nourrissent de fleurs, par ces premiers jours printaniers, à Majorque !...



Fantôme sous la lune.

N'est-ce point un rêve de paradis?

Nous nous engagions bientôt dans un bois d'oliviers que je connaissais déjà et nous gravissions des pentes pierreuses, au sol maigre.

Sans que le garriguero m'eût prévenu, je voyais subitement se dresser devant moi un olivier d'aspect fantastique, sorte d'animal couvert d'écailles, convulsionné, effrayant. Un énorme serpent l'enserrait de ses anneaux et plongeait, avec avidité, sa tête livide dans ses entrailles. Le garriguero, satisfait de ma surprise, me considérait. Puis il m'invitait à m'asseoir sur un paquet de racines noueuses qui rampaient sur le sol. De toutes parts alors, autour de nous, je vis s'agiter comme un peuple de fantômes.

« On raconte, dans nos veillées, me disait mon guide, que ces arbres ne portèrent pas toujours l'olive et n'abritèrent point les merles et les grives comme aujourd'hui. Ils furent, comme nous, des êtres vivants, mais si méchants que Dieu les punit en les changeant en pierre. Voyez, leur écorce n'est-elle point pareille au rocher? Elle est rugueuse et dure comme lui et de même couleur grise.

« Mais, continua-t-il, ne se contentant pas de leur faire expier leurs méfaits par cette transformation, Dieu voulut les rendre utiles, les obliger à faire du bien, c'est peut-être ce qui les a châtiés le plus, et il changea leur sang en sève. Mais cette sève, qui monte dans leurs veines au printemps, éternellement les tourmente. Les branches à ce moment deviennent cassantes. La violence du vent les arrache, tandis que l'hiver, lorsqu'ils sont de pierre, les vents les plus impétueux ne leur causent aucun dommage.

« Ils ont certainement gardé quelque chose de leur primitive existence, car on les entend se plaindre, gémir, et même crier par les jours de vent, comme s'ils éprouvaient des souffrances. Leur sang s'est écoulé dans les profondeurs de la terre et, par les grandes pluies, l'eau des sources, dans les pentes de Son Moragues, jaillit toute rouge.

« Personne ne peut déterminer leur âge; voyez, des rejetons vigoureux s'échappent souvent d'un tronc durci qui semble mort; sûrement ils ont plus de mille et mille ans. Ce serait à croire qu'ils datent de l'origine du monde, comme beaucoup le prétendent. »

J'apprenais qu'à Majorque l'olivier est resté, comme dans l'antiquité, l'arbre mystérieux et sacré. C'est le vieux prophète des bois. Il est partout le symbole de la paix et les poètes anciens nous disent que les gracieuses nymphes dansaient des rondes sous leur tremblant feuillage.



Cauchemar.

A Majorque, lorsque le vent retrousse leurs feuilles, les oliviers rugueux, chargés d'ans qui, pensifs, semblent s'acheminer au bord des routes, secouent une chevelure d'argent. Sous les rayons de la lune, frissonnants à la moindre brise, ils sont vaguement lumineux, transparents, des broderies légères dessinent leurs silhouettes; on les dirait faits d'une pluie d'étincelles.

Nous étions donc assis sur des racines noueuses au milieu d'oliviers monstrueux qui de toutes parts tordaient leurs troncs, leurs branches et leurs racines. Je voyais un escargot géant traînant sa coquille au pied d'un arbre, laissant derrière lui un luisant sillon de bave. C'était ensuite une sorte de cauchemar, un animal presque humain, s'efforçant de soulever un être difforme qui tordait ses bras en poussant des cris de terreur. Plus loin, Daphné, le corps rejeté en arrière, voyait, avec effroi, ses bras s'allonger en branches feuillues; une bête, aux jambes difformes, abaissait son front sauvage chargé d'une couronne surmontée d'un cimier. Puis un tronc, percé de petites ouvertures régulières, formait comme un prodigieux nid de guêpes qu'auraient surmonté des ornements en stuc pareils à ceux des mosquées; Paul et Virginie couraient sous la rafale, abrités par la jupe relevée de la jeune fille; Andromède, rivée au rocher, tremblait devant un monstre; un sphinx ac-

croupi considérait, impassible, cette scène. Ailleurs des dauphins s'ébattaient; Laocoon et ses fils s'efforçaient de se dégager des étreintes du serpent; des éléphants aplatissaient leur trompe sur le sol et la Vénus de Milo s'élevait, en sa pâleur de marbre, sous les frondaisons mystérieuses. Partout, en grand nombre, des êtres informes, des évocations de cauchemar rampaient, se dressaient, se tordaient ou s'enlaçaient, mornes ou échevelés, livrés à leurs bestiales fureurs ou à d'étranges caresses.

Le soleil à son déclin modifiait les masques, les formes, les attitudes. Parfois un œil qui m'épiait s'éteignait tout à coup, tandis qu'un autre s'allumait. En approchant, le charme d'habitude était rompu et parfois une figure se trouvait remplacée par une autre, d'aspect tout différent.

Nous avions repris le chemin du manoir et le garriguero me faisait remarquer que les troncs, généralement larges et courts, décomposés par l'âge, se sont ouverts du haut en bas jusqu'aux racines, laissant un grand vide sous lequel souvent les hommes et les animaux passent aisément.



Daphné.

Le centre de l'arbre a donc disparu et le faîte n'est plus soutenu que par des fragments. Ces fragments, dans lesquels la sève a continué de circuler, se sont développés isolément et, par une lente progression du dehors au dedans, ont fini par recouvrir et cicatriser les blessures que la disparition du corps central avait laissées. C'est pourquoi, autour de l'espace précédemment occupé par le puissant tronc d'arbre lui-même, nous voyons une infinité de jeunes troncs de plus petite dimension qui, décharnés, tordus et emmêlés adoptent les formes les plus capricieuses, les plus étranges et revêtent l'aspect de figures d'hommes ou d'animaux d'un caractère parfois saisissant.

Les spécimens, dessinés d'après nature, que je donne ici n'ont pas été exagérés, tout invraisemblables que leurs formes puissent paraître. J'ai suivi scrupuleusement les lignes qui se présentaient à mes regards.

Et d'ailleurs, afin qu'aucun doute ne puisse subsister à ce sujet dans la pensée du lecteur, voici ce que dit George Sand, à leur sujet, dans *Un Hiver à Majorque* :

« Rien n'égale la force et la bizarrerie de formes de ces antiques pères nourriciers de Majorque. Les Majorquins en font remonter la plantation la plus récente au temps de l'occupation de leur île par les Romains. C'est ce que je ne contesterai pas, ne sachant aucun moyen de prouver le contraire, quand même j'en aurais envie, et j'avoue que je n'en ai pas le moindre désir. A voir l'aspect formidable, la grosseur démesurée et les attitudes furibondes de ces arbres mystérieux, mon imagination les a volontiers acceptés pour des contemporains d'Annibal. Quand on se promène le soir sous leur ombrage, il est nécessaire de bien se rappeler que ce sont là des arbres; car si on croyait les yeux et l'imagination, on serait saisi d'épouvante au milieu de tous ces monstres fantastiques, les uns se courbant vers vous comme des dragons énormes, la gueule béante et les ailes déployées; les autres se roulant sur eux-mêmes comme des boas engourdis; d'autres s'embrassant avec fureur comme des lutteurs géants. Ici c'est un centaure au galop, emportant sur sa croupe je ne sais quelle hideuse guenon; là un reptile sans nom qui dévore une biche pantelante, plus loin un satyre qui danse avec un bouc moins laid que lui; et souvent c'est un seul arbre crevassé, noueux, tordu, bossu, que vous prendriez pour un groupe de dix arbres distincts, et qui représente tous ces monstres divers pour se réunir en une seule tête, horrible comme celle des fétiches indiens, et couronnée d'une seule branche verte comme d'un cimier. »

GASTON VUILLIER.

CULTURE DES MERS : ARCACHON

Le bassin d'Arcachon est le plus grand centre de production huîtrière; c'est là que s'approvisionnent principalement les éleveurs d'Angleterre, d'Espagne et de France, car il ne faut pas confondre les producteurs avec les éleveurs; ces derniers achètent aux producteurs d'Arcachon les jeunes huîtres pour les placer dans des bassins plus favorables à l'engraissement et les livrer

ensuite à la consommation, tandis que les parqueurs d'Arcachon s'occupent de la reproduction de l'huître et vendent aux éleveurs, sur une vaste échelle, le *naissain*, faisant pour ainsi dire le commerce de graine animale. On a essayé d'établir des ruchers d'élevage à d'autres endroits, en Bretagne et principalement à Noirmoutiers ; mais c'est Arcachon qui reste le grand producteur. La forme du bassin, son étendue (quinze mille hectares), sa température, tout contribue à cette supériorité.

Au commencement du siècle, existaient dans le bassin des bancs naturels d'huîtres. C'étaient des huîtres océaniques, *Ostrea edulis*, dont l'espèce, originaire d'Arcachon, se nomme *Gravette ;* on expédiait chaque année cinq mille charrettes chargées chacune de soixante paniers ; le panier contenait 210 huîtres et se vendait 75 centimes.

En 1840, le préfet maritime dut envoyer un navire stationner pour empêcher le pillage des bancs.

En 1854 furent faites les premières concessions.

En 1857, vingt établissements existaient dans le bassin. En 1860, on expédiait 19 millions d'huîtres pour 28000 francs.

En 1870, on exploitait 480 parcs produisant 195 millions d'huîtres vendues 4800000 francs. Enfin, aujourd'hui, on compte plus de 6000 parcs et près de 500 millions d'huîtres.

L'huître est un mollusque androgyne et se fécondant lui-même ; chaque sujet produit des milliers d'œufs. Les petits ou *naissains* flottent dans l'eau au hasard des courants et finalement s'accrochent à un rocher où ils se fixent et désormais passeront leur vie. C'est en observant cette loi qu'on eut l'idée d'offrir aux *naissains* un point d'appui artificiel : on choisit la tuile, non pas la tuile plate qui serait difficile à ramasser, mais la tuile faîtière qui est convexe, longue de 50 centimètres, large de 20, facile à poser et à relever et qui offre au naissain un asile aussi bien sur sa convexité que dans sa concavité.

Le Dr Kemmerer eut l'idée, vers 1850, d'enduire cette tuile d'un ciment composé de chaux hydraulique et de mortier de sable pour faciliter le *détroquage* ou enlevage de la jeune huître.

Le *naissain* paraît en juin-juillet ; un mois avant environ, en mai, les parqueurs placent les tuiles dites *collecteurs* : on ne les place pas avant, parce que, mises trop tôt, elles se saliraient et le naissain ne s'y placerait pas volontiers. Le hasard des courants favorise un parc plutôt qu'un autre ; on voit des parcs dont chaque collecteur est couvert de naissains, tandis que le voisin en a beaucoup moins. Une tuile peut se couvrir de 300 petites huîtres.

Au mois de février suivant, ces huîtres embryonnaires ont atteint la taille d'un centimètre de diamètre, soit l'aspect d'une pièce de 50 centimes. Chaque parqueur rassemble alors ses ouvrières, les fait relever les tuiles avec soin et procéder à l'opération du *détroquage*. L'ouvrière, avec un petit couteau spécial non coupant, détache les petites huîtres de la tuile ; c'est ici que le ciment joue son rôle : la coquille de cette jeune huître est tellement mince qu'elle se briserait souvent si on voulait l'arracher d'un corps dur auquel elle adhérerait, tandis que l'ouvrière fait venir un peu de ciment avec l'huître, ce qui protège la coquille inférieure. Les tuiles sont grattées, nettoyées et mises de côté pour la saison suivante. On lave alors les petites huîtres pour les reporter sur les parcs, mais ces jeunes élèves sont d'une délicatesse extrême ; leur coquille, d'une grande minceur, ne les défendrait pas suffisamment contre leurs ennemis, ou plutôt leurs amateurs, qui sont nombreux dans l'eau de mer : les crabes, certains squales, le rouget, le thon, le rousseau, la crevette rose, le bigonneau-perceur, la moule, le ver marin, l'astérie (étoile de mer), sans compter qu'à marée basse, elles ont d'autres chasseurs parmi les oiseaux échassiers, dont l'un, nommé huîtrier, est un ennemi redoutable. Le parqueur, pour parer à ces dangers, place ses petites huîtres dans des sortes de cages en toile métallique, qu'on nomme *ambulances*.

Les jeunes huîtres, remises dans le parc et protégées par la toile métallique, prospèrent à l'abri des attaques dans ces ambulances, où elles restent cinq à six mois ; désormais la première enfance fragile est passée, elles ont de la consistance, on les répand dans le parc librement et à l'âge d'un an elles ont atteint la taille de 5 centimètres de diamètre. Elles ne sont pas encore comestibles, mais elles sont assez robustes pour supporter un voyage et un changement de milieu : le rôle du producteur est terminé, celui de l'éleveur va commencer.

Ceux-ci viennent eux-mêmes acheter sur place : le parqueur n'a pas à se déranger ; le cours s'établit rapidement : 6, 8, 10 francs le mille, suivant les années ; les ouvrières trient, emballent, et les jeunes huîtres partent dans les centres d'élevage où, parquées à nouveau, elles engraissent et souvent prennent une teinte verte et une saveur fort appréciées des gourmets (bien qu'au fond ce changement ne soit qu'une maladie comme l'hypertrophie du foie des volailles engraissées artificiellement). Elles prennent alors le nom du pays d'élevage, comme par exemple Marennes, bien qu'elles soient nées à Arcachon.

Les parcs s'obtiennent par concession de l'État ; tout Français peut faire une demande ; lorsqu'elle est agréée, un géomètre spécial est délégué, accompagné de métreurs et du concessionnaire ; ils montent un bateau plat et vont à marée basse mesurer le nombre d'hectares concédés. Les parqueurs séparent leurs concessions par des piquets et chacun cultive à sa façon, apportant les améliorations qu'il croit les meilleures, tout en restant dans les règles générales que nous venons d'indiquer.

Il est bien entendu que tous les travaux se font à marée basse ; ces travaux sont presque exclusivement réservés aux femmes; l'ensemble des 6000 parqueurs emploie jusqu'à 25000 ouvrières qui gagnent 2 francs par jour; on emploie aussi quelques hommes pour les travaux de force : enfoncement des piquets, dégagement des sables; ils sont embauchés à la journée, au prix de 4 francs, et ils doivent fournir leur pelle; mais tout le reste du travail, détroquage des naissains, ramassage des huîtres, mise en ambulances, triage et emballage, tout est fait par les femmes qui doivent aussi débarrasser la jeune huître des végétaux qui l'envahissent, comme l'herbe à perruque, le mœrle ou moussillon, le limon vert ou conferves. Comme les jupes les géneraient, elles sont en caleçon ou pantalon que par une sorte de convention elles ont adopté de couleur rouge-garance. Rien de pittoresque comme la vue de loin, en se promenant sur la plage, de ce régiment de femmes qui ressemblent à des soldats de ligne se livrant, en petite tenue, à un exercice spécial. Pour ne pas enfoncer dans le sable elles chaussent une sorte de sandale qui n'est autre qu'une planchette s'attachant aux pieds par des courroies.

Les parcs sont groupés autour de l'île des Oiseaux, qui se trouve au milieu du bassin : c'est une île plate sans arbres qui a 4 kilomètres de circonférence. Les parqueurs syndiqués ont un garde, lequel habite un grand bateau, sorte de ponton d'où il surveille, surtout la nuit, les maraudeurs qui pourraient piller les parcs; il est assermenté, mais a peu à sévir ; les parcs sont généralement respectés.

Les parqueurs peuvent vendre ou céder à leurs héritiers leur concession; néanmoins, eux et leurs successeurs n'en jouissent qu'à titre précaire, c'est-à-dire que l'État propriétaire a toujours le droit de révoquer le titre accordé.

L'État est propriétaire dans le bassin d'une certaine étendue d'huîtrières non concédées par lui. Chaque année il autorise, pendant deux jours, la population maritime du littoral à ramasser les huîtres sur ces terrains. Cette récolte s'exerce sous la surveillance du commissaire de la marine; c'est une sorte de fête, dont l'ouverture est annoncée au coup de canon et au signal du pavillon. Sur ces parcs de l'État, le 24 mai 1895, la pêche à la drague (filet traînant), pratiquée par 172 bateaux, a produit 423000 huîtres représentant une valeur de 2789 fr. 50.

Le 25 mai, les équipages de 486 bateaux ont pêché à la main 1462900 huîtres, représentant une valeur de 8698 francs.

Cette gracieuseté de l'État est donc un cadeau d'une dizaine de mille francs environ.

Les intérêts des ostréiculteurs et parqueurs sont protégés par un syndicat ostréicole fondé en 1886 par M. Michel Baudens.

Cette belle industrie d'Arcachon, arrivée à son apogée, est pourtant menacée d'un mal tout moderne : la surproduction, qui fait se vilipender les prix du naissain et atteint surtout les petits parqueurs.

Pour y remédier, plusieurs essayent d'être eux-mêmes éleveurs et d'engraisser l'huître jusqu'à la vente au consommateur. Malheureusement cette huître, excellente en elle-même, n'a pas de réputation, d'étiquette, de titre qui la recommande aux gourmets. Les parqueurs arriveront-ils à conquérir cette grande marque? C'est ce que l'avenir décidera.

C. VIBERT.

LA PRISON DE NEWGATE

Newgate, où Louise Masset a subi dernièrement la peine de son crime, fut bâti primitivement sous le règne de Henri Ier, « pour l'incarcération des traîtres, des félons et des criminels ».

Cette célèbre prison fut détruite en 1666 par le grand incendie qui suivit les terribles ravages de la peste, purifia la métropole londonnienne et anéantit une partie de la Cité. Le « Grand Incendie » — toujours écrit en anglais avec des lettres majuscules — fait époque dans l'Histoire d'Angleterre.

Parmi les monuments qu'il fallut reconstruire fut Newgate, qu'on rebâtit sur le même emplacement. Trois statues de pierre en décoraient le côté que donne sur la Cité : *la Justice*, *la Miséricorde* et *la Vérité*; et quatre celui qui domine Holborn : *la Paix*, *l'Abondance*, *la Concorde* et *la Liberté*, qui avait à ses pieds le fameux chat du célèbre Whittingdon. Quatre de ces statues ont survécu à l'émeute connue dans l'histoire sous le nom de *Gordon riots*, émeute qui s'abattit sur Newgate en 1780, aux cris de : « A bas les papistes ! »

Les portes de la prison furent enfoncées et le bâtiment devint de nouveau la proie des flammes.

Crabbe, le poète, qui assistait en spectateur à la destruction de cette bastille de la Cité, vit les gonds du grand portail fondre sous la chaleur du brasier allumé par la populace, et les prisonniers sortir des noirs cachots en traînant leurs chaînes. Plusieurs de ceux-ci, dit-il, qui devaient être exécutés le lendemain, furent emportés en triomphe par la foule, comme des trophées de victoire ; quelques démoniaques, enveloppés d'épais tourbillons de fumée, sur le faîte de la prison pour dettes, chantaient et vociféraient

comme ces démons de l'auteur du *Paradis perdu* ; à leurs pieds, les flammes sortaient en mugissant par les ouvertures des fenêtres, comme d'autant de cratères.

Les insurgés, dans le délire de la victoire, poussaient des cris frénétiques, en agitant leurs drapeaux devant Newgate en flammes. Le héros du jour et instigateur de l'émeute, lord Georges Gordon, se promenait dans leurs rangs, monté sur un chariot traîné par la foule.

La prison fut reconstruite pour la seconde fois. En 1744, un gentleman, Silas Told, ayant été touché par un sermon de Wesley, fondateur de la secte des Méthodistes, sur ce texte de saint Ma-



Émeute et incendie de Newgate en 1780.

thieu : « J'étais malade en prison et vous ne m'avez pas visité », se donna pour mission de travailler au bien spirituel des prisonniers de la métropole.

La discipline était alors très défectueuse à Newgate : les prisonniers, agglomérés dans les cours et dans les cellules, passaient leur temps à boire, à jouer aux cartes et à se faire le récit de leurs débauches et de leurs méfaits.

Les exécutions des prisonniers, soit qu'elles eussent lieu à Newgate même, ou à Tyburn, étaient toujours publiques et le furent, du reste, jusqu'en 1868.

Une foule de pickpockets, de marchands ambulants, de malandrins et de gens de toutes sortes se rendaient au lieu de l'exécution. La populace s'y livrait à tous les désordres possibles, se gorgeant de gin et de gingerbread autour de la potence, comme sur un champ de foire. La corde qui avait servi à l'exécution était ensuite vendue par le bourreau, à un shilling le pouce, et le corps du pendu porté à *Surgeons' Hall* près de Newgate, pour y être disséqué, d'après une loi du Parlement qui ordonnait que le corps du meurtrier fût envoyé à l'école de médecine, « afin que, ayant nui à la société pendant sa vie, il pût lui être utile après sa mort ». Cette loi fut abolie sous le règne de Guillaume IV.

La nuit d'une exécution, des centaines de personnes couchaient sur les marches de la prison et celles de l'église du Saint-Sépulcre, dans le voisinage de Newgate. Beaucoup de curieux étaient étouffés et foulés aux pieds par la populace qui se ruait vers la potence.

Silas Told, à qui nous devons ces peintures de mœurs, raconte qu'une femme, se sentant perdue sous la pression de la foule et voulant du moins sauver son enfant, le jeta à un homme qui lui-même le lança à un autre spectateur. De bras en bras, passant par-dessus les têtes, le petit arriva ainsi aux confins de cette mer houleuse, où il trouva le port de salut sous une charrette renversée.

* * *

Parmi les plus fameux prisonniers de Newgate, nous citerons le docteur Dodd, qui fut dans son temps prédicateur distingué et chapelain de ce jeune prodigue, lord Chesterfield, à qui sont adressées les fameuses lettres bien connues dans la littérature anglaise. Dodd, qui avait fait un faux, fut exécuté à Newgate.

En 1760, Laurence, comte Ferrers, fut condamné à « être pendu par le cou, jusqu'à extinction de vie », pour le meurtre de son intendant ; après quoi, selon la coutume du temps, son corps

devait être porté à *Surgeons' Hall* pour y être disséqué.

En entendant cette seconde partie de la sentence, lord Ferrers s'écria avec une expression d'horreur empreinte sur tous les traits : « A Dieu ne plaise que mon corps subisse pareil traitement ! » Mais, se reprenant aussitôt, il ajouta d'une voix où se mêlaient la résignation et le repentir : « Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Une gravure de l'époque représente le corps de lord Ferrers transporté à *Surgeons' Hall*, dans son propre carrosse attelé de six chevaux.

En 1820, une bande de conspirateurs, Thistlewood à leur tête, fut internée à Newgate.

Ils avaient formé le projet de profiter d'un grand dîner donné par le comte de Harrowby aux membres du cabinet pour pénétrer chez lui et l'assassiner ainsi que ses convives.

L'un d'eux, le boucher Ings, s'était même muni d'un sac pour y mettre la tête du comte et sa main droite qu'il voulait conserver en souvenir de son exploit. Les conspirateurs devaient aussi s'emparer du canon de Gray's Inn Lane, de Mansion House, piller la banque et constituer un gouvernement provisoire. Le complot ayant été découvert à temps, ils furent arrêtés et condamnés à la potence.

Le meurtre d'un jeune Italien, en 1831, excita dans Londres une horreur et un effroi profonds. Les assassins, arrêtés et condamnés, avouèrent qu'ils avaient attiré le pauvre enfant dans un endroit retiré et l'avaient noyé dans un puits, après lui avoir fait prendre une forte dose de rhum et de laudanum. Ils avaient ensuite proposé le corps à une école de médecine. L'un d'eux confessa même qu'il avait commis un grand nombre de crimes et vendu plus de cinq cents cadavres.

* * *

L'évasion la plus mémorable dans les annales de Newgate est celle d'un jeune apprenti charpentier, Jack Sheppard, qui avait été condamné à mort pour le vol d'une pièce de drap. Repris par ses geôliers, il s'échappa de nouveau, après avoir accompli d'extraordinaires tours de force, d'adresse et d'agilité.

Ce jeune hercule, réincarcéré dans sa prison pour la seconde fois, reçut la visite d'un grand nombre de hauts personnages, entre autres sir James Thornhill qui fit son portrait.

Old Bailey, devant Newgate, devint, en 1783, le théâtre des exécutions qui avant cette époque avaient lieu à Tyburn. C'est dans ce dernier endroit que, à la Restauration des Stuarts, le corps de Cromwell fut pendu et décapité, après avoir été arraché à la sépulture royale de Westminster.

Un philanthrope de la « Corporation des Tailleurs » avait légué à l'administration de l'église du Saint-Sépulcre, près de Newgate, la somme de 50 livres aux conditions suivantes :

Pendant la nuit qui précédait l'exécution d'un criminel, un clerc de la paroisse devait agiter une sonnette sous la fenêtre de sa cellule, lui rappeler qu'il approchait de sa dernière heure et l'exhorter, avec toute la charité d'un chrétien, à se préparer pour le grand voyage de l'Éternité.

Quand le condamné paraissait en vue de l'église du Saint-Sépulcre, sur son chemin à la potence, le même clerc, agitant de nouveau sa sonnette, suppliait les assistants qui faisaient partie du cortège funèbre de prier pour l'âme du criminel :

« Implorez le ciel pour le pauvre pécheur qui s'en va vers la mort et pour qui la cloche de l'église sonne le glas funèbre ! »

Une autre singulière coutume, observée également à l'église du Saint-Sépulcre, était la présentation d'un bouquet à tout criminel que l'on conduisait au supplice. Cet usage avait sans doute pris naissance dans un sentiment de compassion envers les malheureux qui allaient faire un éternel adieu aux beautés de la nature.

S'il faut en croire les chroniques du temps, la procession qui accompagnait le condamné à Tyburn était loin d'avoir aucun cachet de solennité et de deuil. Le criminel, pour s'étourdir sans doute, se distinguait la plupart du temps par ses bravades et sa fausse gaieté.

« Les héros du moment, dit un écrivain populaire, étaient en bons termes avec la populace ; il y avait échange de quolibets et de plaisanteries entre ceux qui allaient être pendus et ceux qui auraient mérité de l'être. »

* * *

Ceux qui sont admis à visiter l'intérieur de cette prison au centre de la Cité, éprouvent un indéfinissable malaise en entendant la lourde porte se refermer sur eux.

La première chose qui attire généralement leurs regards, est une collection de têtes moulées des prisonniers, hommes et femmes, qui ont été exécutés à Newgate. Une singulière expression de paix est répandue sur les traits de ces malheureux, qui dorment, dirait-on, de ce proverbial sommeil réservé au juste. Plus loin, on voit des menottes de différentes époques et dans toutes les phases d'évolution, jusqu'aux derniers perfectionnements apportés de nos jours. Dans ce musée de Newgate, on montre aussi les fers que portait Jack Sheppard lorsqu'il s'évada et la ceinture de cuir qu'on met aux criminels pour le drame final de la potence.

Avançant toujours, on arrive à deux petites pièces, sortes de bureaux entourés de panneaux de verre. Dans chacune d'elles, se trouve un pupitre et un tabouret pour la commodité du prisonnier que son avocat vient voir. Le geôlier, qui veille au dehors, ne peut rien entendre de ce qui se dit à l'intérieur, quand la porte est fermée, mais aucun mouvement du prisonnier, ni de son interlocuteur, ne lui échappe.

Près de ces bureaux est une cellule spéciale où a lieu la dernière entrevue entre le condamné à mort et sa famille. C'est une pièce très étroite, séparée en deux parties égales par un grillage de fil de fer tellement serré qu'il serait impossible de passer le plus petit objet à travers les mailles.

D'un côté, se tient le prisonnier; de l'autre, sa mère, sa femme, ou quelque autre membre de sa famille qui vient le voir pour la dernière fois.

Les cellules sont disposées en trois rangées superposées. Chacune d'elles est éclairée par une fenêtre grillée; sur des planchettes sont posés un bol, une assiette de fer émaillé, un goblet de la même espèce et une cuillère de bois. Un hamac sert de lit. On l'accroche pour la nuit. Une sonnette fixée au mur permet au prisonnier d'attirer l'attention du geôlier, si besoin en est.

Au-dessous de ces cellules, sont d'horribles cachots dont la philanthropie moderne a proscrit l'usage. Chacun d'eux se trouve derrière le double rempart de deux portes de fer qui, une fois fermées, les séparent entièrement du monde des vivants et les laissent dans les ténèbres et le plus profond silence.

Les sanglots, les imprécations, les cris désespérés d'un homme enseveli dans un de ces tombeaux ne pourraient produire le moindre bruit, ni transmettre le plus léger son dans le Londres bruyant qui s'agite autour de la prison, comme la vague autour du rocher.

La cellule des condamnés à mort ne diffère pas des autres, sinon qu'elle possède en plus deux textes bibliques suspendus au mur pour la consolation du prisonnier dans ses derniers jours, et un banc pour les deux gardiens qui ne le quittent ni jour, ni nuit, à partir du moment où la sentence de mort a été prononcée.

Les femmes ont une cellule spéciale, à peu près semblable à celles des hommes.

De la cellule du condamné à la potence, il y a environ de 20 à 30 pas. Il traverse un corridor, puis une cour d'asphalte et se trouve dans le sinistre hangar dont la trappe au centre va s'ouvrir sous ses pieds. Deux minutes et demie se passent entre l'arrivée du bourreau dans la cellule du condamné et la manœuvre du levier qui envoie le criminel au Tribunal suprême.

La foule, toujours avide d'émotion, se presse devant Newgate pour voir hisser le drapeau noir qui atteste que la justice humaine a suivi son cours.

Quand le grand drame est terminé, le *coroner* de la Cité fait une « enquête » sur le cadavre qui est détaché de la potence. Un docteur légiste l'examine et fait son rapport, dont la formule est généralement que « la mort a été instantanée ». Le corps est alors déposé dans un cercueil et porté au cimetière de la prison, dans l'enceinte des murs. C'est un couloir d'environ 7 pieds de large sur 50 de long, couvert à une certaine hauteur par un treillage en fil de fer.

Quand une exécution doit avoir lieu, quelques dalles du couloir sont enlevées pour y creuser la nouvelle tombe. Le cercueil étant rempli de chaux vive, une période de douze ans suffit généralement pour effectuer l'anéantissement complet du corps. Le seul souvenir qui reste alors de la malheureuse existence se trouve sur le mur de gauche où sont gravées les initiales des criminels. *M.* et *F.*, l'un auprès de l'autre, indiquent l'endroit où gisent côte à côte, dans la même tombe, les hideux assassins du vieillard de Muswell Hill. La lettre *D* marque la place où sont les restes de la sinistre Mrs. Dyer qui, il y a quelques années, fit un véritable massacre d'innocents. Louise Masset a été inhumée près des conspirateurs de Cato Street.

Ce cimetière de Newgate est peut-être encore le plus lugubre endroit de la lugubre prison. Aussi est-ce avec une sensation de soulagement et de plaisir que l'on entend la porte de fer se refermer derrière soi, et que l'on retourne à la vie, à la liberté et au soleil. YVON KERMAR.

LE CUIRASSIER ZIMMERMANN

NOUVELLE

Gradignan est le plus joli village des environs de Bordeaux. Situé à quelques kilomètres de la grande ville, au milieu des vignobles les plus recherchés, la nature semble avoir été, pour ce coin de la Gascogne, d'une prodigalité sans pareille; toutes les fleurs, tous les fruits, toutes les beautés de ce pays y sont complètement représentés : ce sont les raisins, les figues, les pêches, les poires de toutes les espèces, et des melons en pleins champs, aussi bien que la réglisse, les genêts d'Espagne, les lauriers-roses de l'Italie et les jasmins des Açores. Entouré de châteaux somptueux, protégé des chaleurs tropicales de l'été par des pinadas résineuses qui embaument l'air, à l'abri des invasions mondaines, de la foule qui afflue et se précipite à certains jours dans les autres villages, d'une tranquillité si grande et d'un calme si parfait qu'on dirait d'un Herculanum moderne, sauf son linceul de laves, si ce n'était la végétation luxuriante, Gradignan est, au cœur de la Gascogne, une petite Provence.

A quelque cent pas avant d'arriver à Gradi-

gnan, on rencontre un chemin qui vient s'embrancher sur la grande route de Bordeaux à Bayonne. Au bout d'un chemin qui court à travers une double rangée de noisetiers et d'oliviers, se trouve une propriété connue dans le pays sous le nom du *Haut-Vigneau*, dans laquelle on pénètre par un petit sentier rocailleux perpendiculaire au chemin de traverse.

C'est ici le domaine de M. le baron de la Molinerie.

Le baron, dont le père, commandant de la vénerie royale de Charles X, avait émigré avec les princes, était né pendant cet exil volontaire au château d'Holyrood, en Écosse, où le vieux roi s'était réfugié.

Il ne revint en France qu'à la mort de son père qui eut lieu le 15 novembre 1836, onze jours après celle de son auguste souverain, qu'il avait suivi jusqu'à Goritz, en Styrie.

La baronne, qui, était Bordelaise, vint se fixer à Bordeaux. Tous les ans elle se rendait en Angleterre avec son fils, qui épousa à sa majorité la fille d'un gentilhomme de la cour, aussi fervente royaliste que lui.

Quelques années après, sa mère mourut en lui laissant une immense fortune et le domaine du *Haut-Vigneau* où il vint se fixer.

La famille se composait alors du baron et de la baronne de la Molinerie et d'une fille unique, Marie-Louise-Augusta.

A la fin de 1869, au moment où s'ouvre cette scène, Marie-Louise était une belle jeune fille, dont la beauté attirait tous les regards des promeneurs des allées de Tourny, lorsqu'elle venait avec sa mère à Bordeaux commander ses toilettes. Plus d'un oisif se détourna pour admirer ou revoir cette figure, autour de laquelle se jouaient des rouleaux de cheveux bruns dont les reflets venaient rehausser la blancheur de la peau, d'une finesse si grande qu'on apercevait le sang qui donnait à son teint l'incarnat des plus belles roses.

Mlle de la Molinerie était aussi belle au moral qu'au physique, et nous croyons même que son cœur était encore plus beau.

Les quelques rares mendiants que possède cette commune ne la désignent jamais que par: *notre bonne Providence.*

Chaque jour elle allait les visiter et leur donner les secours dont ils pouvaient avoir besoin ; et comme il lui arrivait souvent de manger avec l'un ou l'autre, elle emportait dans un petit panier, brodé par sa grand'mère, les provisions nécessaires pour la nourriture du corps, comme pour la nourriture de l'âme : le repas était toujours suivi d'une lecture fortifiante.

Un jour qu'elle était allée à la *Maneguette*, dîner avec une pauvre vieille infirme, il lui arriva d'oublier son petit panier, dans le bois de Pessac qu'elle devait traverser pour arriver chez elle. En voulant composer pour son vieux père un bouquet de fleurs des champs, elle avait continué sa route sans songer à son panier, qu'elle avait abandonné pour avoir la liberté de ses mains.

Jugez de son désespoir lorsque, en arrivant chez elle, elle constata son oubli. Son père la consola bien vite en lui disant: « Tu es connue : si quelqu'un vient à passer par là, il te le rapportera ; dans le cas contraire, tu le trouveras demain matin. »

Le lendemain soir, le domestique du baron annonça M. Charles Zimmermann.

C'était le fils d'un riche Alsacien, habitant depuis plusieurs années Bordeaux, dont la maison de campagne était proche de *Haut-Vigneau*. Ce n'était pas tout à fait un inconnu, le baron l'avait rencontré souvent à la chasse ; de temps en temps il le voyait passer devant chez lui, chaque dimanche il le saluait à la sortie de la messe ; c'était presque une connaissance.

Introduit auprès du baron qui se trouvait au salon avec sa fille, Charles Zimmermann fut tellement troublé, que c'est sans mot dire qu'il remit le petit paquet qu'il avait avec lui. Les yeux de Marie-Louise rencontrèrent alors ceux du timide jeune homme dont la figure, légèrement colorée, passa au rouge le plus vif.

Le baron ne s'était aperçu de rien en prenant ce paquet des mains de son visiteur ; il avait mis sur le compte de la timidité l'embarras de Charles Zimmermann.

— Qu'apportez-vous là ? lui dit-il.

Ces paroles rappelèrent le riche Alsacien à la réalité ; il dompta son émotion et put enfin articuler quelques paroles.

Il raconta que la veille, après avoir fait le tour du bois, il l'avait traversé pour regagner sa propriété, et que sur son chemin il avait trouvé un petit panier portant brodé sur l'un des côtés le nom de Mlle de la Molinerie, et, comme il était tard, il avait remis sa visite au lendemain.

Si Zimmermann n'avait pas menti, il aurait dit au baron et à sa fille qu'il avait bien songé à rapporter le soir même cet objet, mais que son cœur avait battu tellement fort en longeant la barrière du domaine, qu'il s'était défié de lui-même, tant il aimait Marie-Louise, et qu'il ne s'était pas senti la force, une fois en présence du danger, d'y faire face.

Depuis longtemps il avait remarqué Mlle de la Molinerie, souvent il l'accompagnait de loin à son insu dans ses promenades, espérant un hasard romanesque pour faire connaître son amour à la belle héritière.

Dupé par les illusions auxquelles il est si naturel de croire à son âge, il restait quelquefois des heures entières en contemplation devant le *Haut-Vigneau*. Son cœur battait d'espérance et de joie, si par hasard il apercevait Marie-Louise ; et c'est en la suivant à la *Maneguette*, qu'il avait trouvé à son retour son petit panier, heureux stratagème qu'il n'avait jamais rêvé au milieu des chimères qu'enfantait chaque jour sa cervelle, des expé-

dients qu'il cherchait, pour franchir la porte du *Haut-Vigneau* et pour dénouer ce nœud gordien qu'il avait serré lui-même en ne continuant pas ses relations de chasse avec le baron.

Charles avait vingt-deux ans au moment où son regard était venu révéler à l'innocente jeune fille toute l'étendue de la passion avec laquelle il s'occupait d'elle.

Les femmes ont un inimitable talent pour comprendre un geste, un regard. Marie-Louise avait lu tout de suite dans ses yeux tout son amour; et dans la nature, comme dans le monde des fées, la femme doit toujours appartenir à celui qui sait arriver à elle.

Le jeune Alsacien était instruit, pénétrant, d'une physionomie heureuse et mobile comme son âme impressible. Il y avait de la passion et de la tendresse dans ses yeux vifs, et son cœur, essentiellement bon, ne le démentait pas. La résolution qu'il prit en entrant chez le baron fut donc en harmonie avec la nature de son caractère franc et de son imagination ardente.

La tournure naïvement originale qu'il employa pour raconter sa promenade donnait à ses gestes et à son récit une sorte de saveur qui plut beaucoup au baron et à sa fille; et ses yeux, doux comme les caresses d'un enfant, dans lesquels on lisait comme dans un livre ouvert, toutes les beautés de son âme, toute la bonté, toutes les tendresses de son cœur, achevèrent de briser tous les obstacles qui le séparaient de Marie-Louise.

Charles était beau, souverainement beau, mais sa beauté voulait être connue et devait échapper aux regards qui ne voient que la correction des lignes et le galbe de l'épiderme.

D'ailleurs, les femmes de choix qui ressemblent à Mlle de la Molinerie ne se laissent séduire que par les grâces de l'esprit et par la supériorité du caractère.

L'éloquence que mit Marie-Louise, sans employer de trop vives paroles, à engager Charles à revenir, et l'attitude avec laquelle elle prit congé de lui, au moment où il se retirait, furent, pour ces deux êtres, la première station d'une nouvelle vie.

* * *

Par une douce soirée du mois de mai de l'année suivante, trois personnes se trouvaient dans le bois de Gradignan. Ces trois personnes étaient : le baron de la Molinerie, Marie-Louise sa fille, et Charles Zimmermann.

Mlle de la Molinerie était heureuse de vivre, elle concevait la vie, elle aimait et était aimée! Charles la conduisait avec un soin d'amant, il la guidait comme on guide un enfant, la mettait dans le meilleur chemin, lui faisait éviter les pierres, lui montrait une échappée de vue ou l'amenait devant une fleur, toujours mû par le même sentiment : le bien-être de cette jeune fille!

L'Alsacien aussi était radieux, car son mariage avec la fille du baron était décidé et devait avoir lieu un mois après le deuil de la baronne, morte l'an dernier.

Charles et Marie-Louise marchaient du même pas, ils obéissaient à une même volonté, s'arrêtaient impressionnés par les mêmes sentiments ; leurs regards, leurs paroles correspondaient à des pensées mutuelles ; le baron, que la mort de sa femme avait beaucoup vieilli, marchait à côté de ces deux jeunes gens sans prendre part à leur conversation, ni troubler leur rêverie; il aimait beaucoup sa fille, son seul bonheur était de la voir heureuse, son seul plaisir d'y songer.

A deux mois de là, M. le duc de Grammont, alors ministre des affaires étrangères, avait lu à la tribune du corps législatif la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Les hostilités étaient commencées depuis quelques jours, les Prussiens avaient envahi l'Alsace.

Charles Zimmermann, n'écoutant que son patriotisme devant la patrie envahie, contracta immédiatement un engagement pour la durée de la guerre. Grâce à sa haute taille, à son habileté à conduire un cheval et à ses relations, il fut incorporé dans le 4e de cuirassiers.

Le 6 août, le corps d'armée dont il faisait partie, et qui était sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, occupait les hauteurs comprises entre Frœchwiller, Wœrth, Elsachausen et Gunstett. Au point du jour, le duc de Magenta accepte la bataille, une lutte acharnée s'engage, les cadavres s'amoncellent, le terrain est disputé pied à pied, les soldats se font tuer sur place, et enfin, écrasés par le nombre, ils sont forcés de se replier. La division du général Bonnemain, sous le commandement duquel se trouve le 4e de cuirassiers, entre en ligne vers onze heures du matin. L'ennemi, abrité dans des houblonnières, dans des clos de vignes entourés de palissades, impossible à atteindre, attend de pied ferme cette charge qui a lieu en pure perte, puisque l'objectif est nul et qu'elle ne peut rencontrer aucune force à détruire.

Malgré cela, le courage va se montrer en proportion du péril, et la certitude de l'insuccès n'ébranlera aucun de ces hommes, auxquels la patrie commande de marcher. Le 1er cuirassiers part le premier, la droite en tête; décimé par le feu de l'ennemi, il est obligé, après avoir perdu une grande partie de son effectif, de venir se reformer en arrière des réserves. La lutte ne doit pas cesser pour cela : le 4e cuirassiers est tout frais, c'est à son tour de donner pour appuyer l'infanterie, qui exécute de nouveau un mouvement offensif.

L'engagé volontaire avait vu, avant de partir, tout le péril de sa situation : exécuter une charge dans ces conditions, c'était courir à une mort certaine. Peu importe le sacrifice, la vie, l'honneur commande, il ne s'agit plus que de faire son devoir.

(*A suivre.*)

Baron de VAUX.

La Quinzaine

LE SALON

La Société des artistes français a pris une décision courageuse et hardie, en installant un Salon, cette année, tout là-bas, avenue de Breteuil, presque au fond de Grenelle. Puisse-t-elle en être récompensée !

Elle devait cet effort, il est vrai, à ses sociétaires ; — sa rivale, la Société des Beaux-Arts, s'est soustraite à ce devoir ; — sans doute, le public reconnaîtra cette belle audace en visitant, tout autant que naguère les Champs-Élysées, ces baraquements lointains qui remplacent notre antique Salon.

Ils ont été élevés très rapidement ; ils sont bien décorés, sans surcharge ornementale ; la lumière y est douce et claire ; les toiles sont à l'aise, disposées selon l'ordre traditionnel en vingt-huit salles. C'est d'un bon ordonnancement général.

Tout au plus peut-on regretter, d'une part, que la section des objets d'art, qui avait pris ces temps derniers un si intéressant développement, soit assez médiocrement abritée, et que, d'autre part, on ait, comme toujours, réservé pour la dernière heure et même laissé très en retard l'installation des jardins de sculpture qui forment l'entrée de l'Exposition. Les sculpteurs y perdent ainsi tout le bénéfice des premières visites, celles des critiques et du monde élégant.

Quant à son intérêt artistique, ce salon est, comme on dit, simplement « à voir » ; il contient un certain nombre d'œuvres de haute valeur, mais on doit reconnaître que ces dernières sont noyées dans la masse de toiles insignifiantes ou même détestables qui ont afflué avenue de Breteuil plus que précédemment aux Champs-Élysées.

La raison en est que, en 1900, beaucoup de peintres en renom se sont abstenus d'exposer, se réservant pour le grand Palais, et le jury s'est laissé aller à remplacer un peu la qualité par la quantité. Il eût mieux valu faire un Salon moins important, numériquement, et plus substantiellement rempli. Ce sont deux défauts auxquels par la suite il sera facile de remédier, les maîtres devant revenir au Salon de leur société quand l'Exposition aura disparu.

On ne peut trouver ici, naturellement, qu'une indication très rapide des principales toiles vers lesquelles se dirige la curiosité publique. La classification par salle, faite dans les journaux quotidiens, dépasserait le cadre de ces notes, mais on verra tout de suite que ce Salon de 1900, dans son ensemble, n'est point trop pauvre, quand on aura lu quelques-uns des noms de peintres illustres qui y ont exposé et qui forment encore une « fleur de cimaise ». Voici, par exemple :

M. Henner (s. x) avec une figure intitulée *Rêve*, dont le modelé admirablement pur se détache sur un paysage très vigoureux ; voici M. Bouguereau (s. ii) avec son gentil tableau, *Jeune Frère*, déjà vu au cercle Volney ; voici M. Jules Breton (s. iii) avec un poétique *Retour des glaneuses*... Voici encore M. Jules Lefebvre (s. xii) avec un superbe *Portrait d'homme* ; M. Benjamin Constant (s. iv) avec un *Portrait de M. Stéphen Liégeard* ; M. Humbert (s. x) avec un *Portrait de M. Alexandre et de Mme Elsa Grand* ; M. Jean-Paul Laurens (s. xxi) avec un *Portrait de M. Goy* ; M. Roybet (s. xxv) avec *un Portrait du graveur Waltner* ; M. Henri Martin (s. xxii) avec une troublante figure de *Femme nue* ; M. Vollon (s. xxviii) avec des *Poissons*, d'une coloration étonnamment chaude, etc., etc.

Nous ne citons là que quelques-uns des maîtres auxquels va tout droit la foule, mais on en trouvera, bien entendu, d'autres moins célèbres, ayant exposé des œuvres trahissant même un effort plus considérable, presque dans chaque salle.

Par un assez curieux hasard, notamment, deux salles sont composées presque entièrement d'une façon supérieure et nous les signalons en détail : c'est la salle x, où l'on trouvera, avec MM. Henner et Humbert, des portraits de MM. Léon Glaise, Tattegrain, Lauth, puis, une des toiles les plus remarquées de ce Salon, *Procession à Notre-Dame-des-Flots* par M. Hirschfeld, où des fillettes en robes blanches, au premier plan, ont une délicatesse de ton exquise. Et encore *une Forge*, de Mlle Angèle Delasalle ; une amusante fantaisie de M. Messager, *Dans les Trianons* ; *une Veine de Pêcheurs* de M. Granchi-Taylor ; *le Bassin de Neptune* de M. Henry Tenré, etc., etc.

Et c'est ensuite la salle xx, appelée *Grand Salon*, où effectivement les toiles sont de dimensions colossales et, pour quelques-unes, pleines de qualités. Ce sont, entre autres, *les Premiers Moines au désert* de M. Leroux ; *la Faute* de M. Moulin ; *les Parques* de Mme Maximilienne Guyon ; *le Christ et l'enfant* de M. Joy, dont le sentiment religieux et humain est très pur, et enfin *la Cène*, de M. Pinta, d'une ordonnance très noble.

Si maintenant nous revenons à une classification à grands traits, selon le vieux mode par « genres », nous signalerons d'abord, parmi les *Portraits*, les suivants : de M. Le Quesne, *Jeune Fille* (s. i) ; de M. Benner, *Fillette* (s. i) ; de M. Brouillet, *Jeune Fille* ; de M. Basche, *Jeune Femme* (s. xi) ; de M. Flameng (s. ix), *Jeune Femme* en satin blanc ; de M. Creswell, *Fillette* (s. ix) ; de M. Tanoux, Portrait de M. Pierre Richard ; de M. Thurner (s. xxvi), *une Vieille Paysanne* étonnamment pittoresque. Et encore des portraits de M. Aimé Morot, Lynch (s. xxi), Machard, Romani (s. xxv), de Mme Vallet, de M. Paul Leroy, de M. Maxence (s. xxviii). Ils sont bien cinq cents en tout, mais ceux-là sont bons.

Comme toujours, les scènes intimes, sentimentales, amusantes, dramatiques, foisonnent, plus ou moins bien traitées, trop souvent, malheureusement, à la façon de simples anecdotes qui, transposées dans un immense cadre, y semblent disproportionnées quant à l'importance du sujet ; c'est le principal reproche que l'on puisse faire à cette sorte de peinture ; mais elle se recommande souvent aussi par l'esprit, la grâce, la couleur, ou l'ingéniosité de la composition. On trouve un peu de ces qualités dans les œuvres suivantes : *la Petite Paresseuse*, de M. Ernest V. Bisson ; *un Coin d'atelier*, de M. Fulde ; *le Déjeuner des laveuses*, de M. Buland ; *Cendrillon*, de M. Joseph Bail ; le *Vieillard disant son chapelet*, de M. Le Mordant ; *le Vendredi Saint*, un peu poussé à la charge, de M. Leydet (s. xiii) ; *la Veillée* (s. xiii), de M. Hugard ; *le Pain bénit*, de M. Ricci (s. xvii) ; *la Convalescente*, de M. Vigoureux (s. xxviii) ; la *Jeune Fille à sa toilette*, de M. Faugeron ; la piquante *Lecture de la lettre*, de M. Thomas (s. xxv) ; *le Roman défendu*, de M. Ablett (s. xxii), etc., etc.

La « peinture religieuse » compte une dizaine de

toiles à mettre hors de pair : *la Sainte Famille quittant Bethléem*, de M. Buffet (s. II) ; le *Noël à Barcelone*, de M. Brull y Vinolas ; *la Charité de saint Yves* (s. XXIV), de M. de Richemont ; la dramatique mais sobre *Mort de saint Antoine de Padoue*, par M. Rémi Cogghe, etc.

En fait de grands épisodes historiques, on verra surtout (s. XXVII) une très remarquable *Joyeuse Entrée de Jean le Bon* dans la ville de Douai, par M. Alexandre Gorguet ; le classique épisode du *Vengeur*, par M. Fouqueray (s. XXVII) ; *la Proclamation d'un roi de Bohême*, par M. Brozik (s. I) ; l'*Enterrement de Guillaume le Conquérant*, par M. Olivier Bon (s. IX) ; les *Corsaires*, par M. Maurice Orange (s. IX)..... Et parmi les meilleurs tableaux militaires, qui ne sont pas extrêmement nombreux, nous citerons : (s. XVII) *un Engagement d'avant-garde à l'armée du Rhin*, de M. Bernard Naudin ; *la Veillée du général d'Hautpoul*, par M. Georges Roussel (s. XIII) ; *le Général Fournier-Sarlovèze à la Bérésina*, par M. Fournier-Sarlovèze, etc.

Veut-on des « marines » ? En voici : de M. Cellier, *la Récolte du goémon* (s. V) ; de M. Souza Pinto, *un Petit Pêcheur* (s. XXII) ; de M. Jean-Pierre, *le Fulot* (s. VI) ; de Mme Demont-Breton, *Première Audace*, de jolis enfants affrontant la lame (s. VII) ; de M. Demont *Plage du Nord*.

Les paysages, comme bien on pense, sont légion ; on en peut faire le choix suivant : les *Vaches*, de Julien Dupré (s. VII) ; *la Seine à Poissy*, de M. Dameron, petite toile baignée d'une lumière exquise (s. VII) ; le *Soir d'automne*, de M. Lanet (s. IV) ; *Effet du matin*, de M. Gosselin (s. X) ; *le Petit Matin*, de M. Donne (s. XVII) ; *l'Homme à la vache*, de M. Félix (s. XVIII) ; *le Ruisseau*, de M. de Burgraef (s. III) ; *les Vendanges*, plafond décoratif de M. Michel-Lançon (s. XXVI) ; *les Environs de Gargilesse*, de M. Didier-Pouget (s. XXVII).

Quantité de peintres vont chercher leur inspiration à l'étranger, en des voyages d'où ils reviennent chargés de notes qui, dans l'atelier, ne perdent pas toujours leur charme de vérité. Ainsi en est-il pour la terre d'Afrique, avec les *Mimosas d'Abyssinie*, de M. Buffet (s. II) ; *le Café Tunisien*, de M. Borde ; *les Aniers à la fontaine arabe*, de M. Dagnac-Rivière (s. VII). L'Italie nous a donné de truculents *Tripiers à Venise*, de M. Maurice Bompard (s. II) ; *le Ghetto à Rome*, de M. Davezac (s. II) ; *le Soir au lac Majeur*, de M. Cagliardini (s. IX)... Et enfin la Hollande nous apparaît comme particulièrement inspiratrice avec : *les Bateliers d'Amsterdam*, de M. Wéry (s. XXVIII) ; *l'Angelus*, de M. Hanicotte (s. VII) ; *l'Intérieur hollandais*, de M. Pieters (s. XXI).

Il serait injuste de ne pas indiquer que les salles XIV, XV, XVI contiennent des *aquarelles*, *dessins*, *pastels*, non sans valeur (salle XV, un carton de tapisserie de Jean-Paul Laurens)... Et il faudrait aussi parler de la *sculpture*, mais, nous l'avons dit, celle-ci n'est jamais installée, au jour du vernissage. Puis, elle n'a, cette année, ni Mercier, ni Falguière, ni Saint-Marceau, ni... On voit M. Frémiet représenté par une statuette de cavalier ! Notons pourtant les monuments à la mémoire de Chardin et de Goya ; le *Monument aux marins bretons*, par M. Maillard ; *l'Ange de la douleur*, par M. Moncel ; Le *Noël* de M. Maubert ; *l'Ouragan et la Feuille*, par M. Ch. Forestier ; *l'École centrale* de Denys Puech. Dix autres, vingt autres mériteraient mention, sans doute, s'il eût été possible de les voir — et si la place ne faisait, ici, défaut.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

Delagoa. — *Un coin d'Afrique bien disputé.*

Les journaux des États-Unis et d'Angleterre commentent avec beaucoup d'aigreur un jugement rendu, le 29 mars de cette année, par le tribunal arbitral de Berne, d'après lequel le Portugal n'est condamné à payer aux deux gouvernements qu'une somme d'environ 25 millions de francs (indemnité et intérêts dus) pour le préjudice causé par la saisie du chemin de fer Lourenço-Marques. Cette question remontant à l'année 1889, il ne serait peut-être pas superflu de tracer pour nos lecteurs un historique des événements qui ont amené le procès actuel et dont l'issue est si vivement discutée dans le monde entier. Disons d'abord que le mécontentement des deux parties intéressées n'a pas précisément les mêmes sujets pour motifs.

Pour les États-Unis, la question est d'ordre purement pécuniaire ; les ayants droit espéraient obtenir un dédommagement plus élevé (100 millions environ) pour le préjudice causé. En Angleterre, par contre, le désappointement est plus vif encore. Nos voisins escomptaient déjà l'impossibilité pour le Portugal de faire face à une indemnité pécuniaire considérable, vu l'état délabré des finances de ce pays, et prévoyaient l'imminente occupation de la baie — à titre de gage — par des navires britanniques. La possession de la baie de Delagoa est l'un des desiderata de la Grande-Bretagne. Nombreux sont les incidents soulevés par cette nation envahissante en vue de s'emparer de l'un des meilleurs coins de l'Afrique sud-orientale. Mais ceci est déjà de l'histoire, et l'histoire de la baie Delagoa (ou, comme les Portugais préfèrent la nommer, — encore de la gloire ! — Lourenço-Marques) est relativement fort obscure.

Vers 1550, un commerçant portugais, Lourenço-Marques (d'où le nom donné à la baie et à la ville), vint s'établir à l'entrée du fleuve de même nom et y fonda une factorerie. Il y faisait, paraît-il, de bonnes affaires avec les indigènes. Le Portugal fit plus tard construire un fort, y plaça un gouverneur. La colonie était fondée. Elle servait surtout de lieu de déportation. Mais au commencement du XIXe siècle, des trafiquants hollandais vinrent s'installer dans le pays, fondèrent des factoreries et essayèrent de supplanter les Portugais, qui sont, comme on sait, d'excellents colonisateurs, mais de très mauvais administrateurs. Les autorités portugaises parvinrent toutefois à déloger les intrus. Une tentative plus hardie encore fut faite vers l'année 1830 par des Anglais.

Ceux-ci ne se contentèrent pas de s'établir dans le pays. Ils s'abouchèrent avec des chefs indigènes, signèrent des traités et occupèrent effectivement la baie. Le gouverneur portugais de l'époque eut la sagesse de ne pas entrer en lutte ouverte avec les capitaines des navires anglais, la diplomatie fit encore son œuvre, et les bâtiments anglais abandonnèrent la place. Le gouvernement britannique ne renonça pas toutefois à la lutte. En 1873, il s'empare de l'île Inyak qui commande la baie.

Cette fois, le litige est porté devant un arbitre, le président de la République française. La sentence, rendue seulement en 1875 par le maréchal de Mac-Mahon, déboute les Anglais de leurs prétentions et consacre aux Portugais la possession intégrale de la baie de Delagoa et des dépendances. Cette sentence souleva

de vives polémiques. En Hollande même, l'accueil fut plutôt hostile et, dans une publication parue en 1883, un ancien consul des Pays-Bas, M. L. Van Deventer, s'efforce de combattre les arguments sur lesquels les Portugais fondent leurs droits à la souveraineté.

Il y a eu encore d'autres conflits. Mais revenons au procès actuel. Ce procès est né, comme on sait, d'une question de chemins de fer. En 1883, à la suite de la découverte de mines de diamant et d'or, le gouvernement du Transvaal entra en pourparlers avec le Portugal en vue de relier Prétoria à la mer. Il fut convenu que le gouvernement transvaalien se chargerait de la section de Prétoria à la frontière; le Portugal devait exécuter l'autre portion, de la frontière à la mer. Le Transvaal s'acquitta honorablement de sa tâche. Une compagnie hollandaise (qui comprenait des participants anglais et français) construisit la voie dans les délais voulus. Le Portugal — et ici apparaît le grand vice de ces peuples qui ne vivent que sur les gloires du passé — le Portugal dut s'adresser à une entreprise étrangère. Un Américain, M. Mac Murdo, se chargea de l'entreprise, qui fut cédée plus tard à une compagnie anglaise. Une contestation s'éleva, en 1889, entre le gouvernement portugais et cette dernière compagnie, au sujet de certaines clauses du cahier des charges.

Un tronçon de 9 kilomètres en pays accidenté ne fut pas, notamment, agréé par la nouvelle compagnie. Cette dernière fut déclarée déchue et le gouvernement portugais prit à sa charge la suite de l'entreprise. La ligne a été ouverte à la circulation le 1er janvier 1895. Un procès fut intenté par les deux parties lésées (Américains et Anglais) afin d'être indemnisées pour l'acte inconsidéré accompli par le gouvernement du Portugal. On en connaît le résultat. 25 millions pour un pays à *finances avariées* — pour employer le terme consacré — est une somme formidable. Déjà quelques organes préconisent une subvention des puissances européennes, afin d'empêcher l'Angleterre de mettre la main sur la baie de Delagoa et ses dépendances. Malheureusement, la réputation de probité que le Portugal s'est faite en Europe n'est pas de nature à encourager nos financiers à faire des avances à un peuple surchargé de dettes et qu'on traite impunément de banqueroutier. Conseillons-lui d'être plus circonspect à l'avenir et — surtout — de mieux utiliser ses possessions coloniales. Il est peut-être de circonstance de faire remarquer que Lourenço-Marques, bourg insignifiant, compte à peine deux mille habitants dont un quart seulement portugais. Le mouvement maritime est presque entièrement aux mains des Anglais, puisque sur 300 navires étrangers qui fréquentent le port, 270 environ sont anglais. Le mouvement commercial est d'environ 87 millions de francs, dont 66 millions pour le transit. La baie offrirait, d'autre part, un mouillage excellent, surtout pour des navires de tonnage moyen.

Par contre, les conditions climatériques sont déplorables. Dans l'Afrique australe la baie est appelée *the white man's grave* (le tombeau de l'homme blanc). Le missionnaire suisse P. Berthoud, qui a séjourné dans cette région, en fait un tableau des plus sombres. On y subit des températures sahariennes. Les pluies diluviennes, les marécages sont autant de facteurs d'épidémies diverses : malaria, fièvres, auxquelles aucun Européen ne résiste et que ne supporte même pas l'indigène. Ce sera peut-être la revanche de la nature sur l'ambition et la cupidité des humains.

P. LEMOSOF.

CAUSERIE MILITAIRE

Les examens oraux de l'École de guerre viennent de prendre fin la semaine dernière. Pendant un long mois, les cent soixante-dix-sept officiers de toutes armes, admissibles aux épreuves écrites, se sont efforcés de démontrer à leurs savants examinateurs qu'ils avaient sur eux l'étoffe de futurs généraux. Quatre-vingts d'entre eux seulement ont été reçus définitivement et vont être détachés successivement, pendant trois mois, dans les autres armes que celle d'origine où ils servent actuellement. Au mois de novembre ils entreront à l'École supérieure de guerre pour y être soumis à deux années d'un travail assidu destiné à leur procurer les honneurs de la possession du brevet d'état-major. Quant aux malheureux appelés qui n'auront pas eu la chance d'être élus cette année, ils vont retourner tristement dans leurs garnisons et se remettront à la besogne avec l'espoir d'être, sinon plus savants, du moins plus heureux l'année prochaine.

Nous disons plus heureux, car il en est des examens de mémoire à l'École de guerre comme de tous ceux où le nombre des candidats à admettre est limité : la chance et la veine, la « guigne » et la déveine y ont une assez grande part.

Cependant, il faut reconnaître que, depuis deux ou trois ans, l'état-major général montre une tendance marquée à ne pas se contenter de vouloir recruter seulement des officiers bons élèves pour en faire des brevetés; la nature des examens, la variété des matières devant permettre de s'assurer que les candidats ne sont pas pourvus uniquement d'une excellente et heureuse mémoire, mais aussi, qu'ils ont des idées personnelles, un caractère, que leur acquis leur permettra de mettre en lumière plus tard, quand ils seront livrés à eux-mêmes. Or, il faut confesser que, pendant un certain nombre d'années, les examens d'entrée à l'École de guerre n'ont servi qu'à faire valoir ceux qui étaient avant tout de bons élèves. Le recrutement des brevetés d'état-major en a souffert, le fait est certain. Sorti de l'École de guerre, le « brevetaire » n'a pas souvent occasion de faire montre de son savoir; au bout de quelque temps, il en advient de lui comme de tous ceux qui, au sortir des écoles n'ont plus besoin de piocher leurs matières pour passer des examens, il oublie ce qu'il a appris, à moins qu'il n'ait un caractère personnel et des idées lui appartenant en propre. Celui-ci ne considérera les études passées que comme le schéma de son travail à venir; celui qui n'a recours qu'à sa mémoire restera toujours *doctus cum libro*, il se cramponnera désespérément à ce qu'il a appris, parce qu'il ne sait pas autre chose. On distingue facilement ce dernier dans les états-majors par la façon dont il sait chercher « la petite bête »; il possède tous ses règlements, c'est vrai, mais chez lui, la lettre tue l'esprit.

C'est contre cette catégorie de produits qu'il faut réagir, sous peine de fausser le but de la belle institution destinée à assurer notre service d'état-major, et, pour arriver à la supprimer, nous verrions avec

plaisir introduire, dans les épreuves d'admission, la production d'un travail d'ensemble personnel fait par l'officier dans sa garnison, et avec lequel on l'éplucherait, on le forcerait à « vider son sac » lui-même, et, enfin, suivant l'expression un peu énergique entendue de la bouche d'un vieux général, à montrer ce qu'il a réellement « dans le ventre ».

A cette épreuve, les insuffisants s'élimineraient d'eux-mêmes.

Capitaine FANFARE.

LA VIE EN PLEIN AIR

Elle ne chôme pas, et quoique le soleil ne daigne se montrer qu'à de rares intervalles, elle a des attraits toujours nouveaux.

Sur la Côte d'azur, nous venons d'avoir la grande semaine automobile. Elle a attiré à Nice, à Cannes, à Monaco un grand nombre de chauffeurs parisiens, dont la plupart ont fait le voyage dans leurs voitures, en dédaignant le chemin de fer qui pour eux est devenu « vieux jeu ».

Les automobiles et leurs mécaniciens se sont admirablement comportés durant le voyage et pendant les courses. On a atteint des vitesses considérables, folles même. Nos sportsmen s'attachent beaucoup — beaucoup trop, selon nous — à battre les records de leurs devanciers, et, naturellement, cette émulation effrénée coûte non seulement un grand effort, mais menace la vie humaine. C'est ainsi que, pendant la grande semaine qui vient de s'écouler, un chauffeur a trouvé la mort dans des circonstances tragiques. Dans un virage exécuté à grande vitesse, la voiture a perdu l'équilibre, s'est renversée et a été mise en miettes, tandis que son conducteur, projeté à quelques cents mètres, est mort sur le coup.

Imprudents chauffeurs, cet accident vous sera-t-il un avis salutaire? Non, sans doute. La mode est à l'excès en tout.

Pour la bicyclette, c'est la même chose. Instrument charmant de promenade à bon marché, excellent exercice d'hygiène, la bicyclette est devenue, pour de trop nombreux Français, un moyen de dévorer l'espace dans une course vertigineuse, et les résultats de cette regrettable transformation se font de plus en plus sentir. Pour marcher aux allures « brillantes » recommandées par nos champions, l'amateur comme le professionnel prennent, sur leurs machines, une position — qui tout d'abord n'a rien d'artistique — et qui de plus, au lieu de développer leur poitrine et de renforcer leurs poumons, affaiblit plus ou moins leur force de résistance animale. Regardez-les, ces amateurs et ces professionnels, à cheval sur des selles démesurément hautes, non seulement penchés, mais couchés sur leurs guidons : ils se jouent des kilomètres, arrivent à monter les côtes et à les descendre à une allure vertigineuse, je ne le conteste pas, mais comment peuvent-ils jouir de leurs promenades, avoir un œil sur cette nature que la bicyclette, en principe, devrait aider à faire connaître et, par conséquent, à faire aimer?

Ils ne voient rien en route que leur guidon et ne poursuivent qu'un but : marcher de plus en plus vite. Dans ces élans inconsidérés, les accidents, la mort quelquefois aussi, les guettent, mais leur système nerveux est satisfait. Le cerveau et le cœur le sont moins, et la raison ne saurait profiter de pareils entraînements.

Je me trouvais l'autre jour, au Parc-des-Princes, où les courses cyclistes ont recommencé. Les spectateurs étaient assez nombreux, mais l'engouement d'autrefois pour ces sortes de spectacles a fortement diminué. MM. les professionnels de ces courses, autrefois couverts d'or, voient leurs cachets diminuer, et quelques-uns ont fait sagement d'y renoncer, pour fonder des maisons de cycles ou d'automobiles, où ils ont réussi plus ou moins brillamment. Je plains les coureurs, mais je ne les plaindrai pas, je crois, longtemps, car, je le répète, les courses de bicyclettes ont perdu beaucoup de leur attraction primitive. On aime beaucoup mieux les courses de chevaux : c'est infiniment plus naturel, et autrement profitable... pour la race chevaline, du moins.

* *

Chaque année, à l'époque du printemps, les journaux quotidiens nous tiennent au courant de rencontres sensationnelles sur le Pré... aux Clercs. La saison nouvelle excite les mauvaises passions de l'homme, et nos jeunes gens — pleins d'une sève juvénile — rêvent des combats des preux.

Ceux-ci combattaient pour la patrie ou pour leurs belles. Les raisons de combats singuliers, aujourd'hui, sont en général moins nobles et moins poétiques. La haine s'est développée chez l'homme, à mesure que la civilisation nous apporte ses bienfaits. Jamais on ne s'est plus injurié, jamais on ne s'est plus diffamé qu'aujourd'hui. Mais on pouvait espérer qu'à la veille de l'Exposition universelle — qui sera ouverte au moment où paraîtront ces lignes — il y aurait une trêve. Cette espérance a été déçue.

Il y a des Montaigu et des Capulet, dans la vieille famille française, qui veulent absolument en venir aux mains. Nous avons déjà assisté au prologue, dans l'île de la Grande-Jatte. Les deux adversaires en présence étaient M. le comte de Lubersac, portant un nom de la vieille noblesse de France, et M. Michel Ephrussi, un sportsman connu sur le turf. Le premier a vingt-trois ans, il est grand, bien découplé; M. Michel Ephrussi en a cinquante-sept. Ce n'est pas un combatif, mais il a été insulté gravement et il se battra. Il a choisi pour témoins deux escrimeurs de première force, mon excellent confrère et ami Adolphe Tavernier et M. Coilly de Blest Gama.

Le premier a écrit des articles, des livres et des plaquettes sur l'escrime qui font autorité, notamment l'*Art du duel*, qui devrait être entre toutes les mains. Le second est un champion de l'épée de combat, vainqueur du premier tournoi d'épée organisé par le *Figaro*, un des plus forts tireurs que je connaisse.

Les témoins de M. de Lubersac ne sont pas aussi connus : ce sont deux anciens sous-officiers de gendarmerie, MM. Couvin et Ferry, décorés de la médaille militaire, ce qui est un titre et même un titre glorieux.

Les lecteurs du *Magasin Pittoresque* ont déjà lu dans les journaux quotidiens le récit détaillé de ce duel qui avait attiré — comme c'est l'habitude aujourd'hui — de nombreux spectateurs. Le public juge maintenant les affaires d'honneur presque autant que les témoins eux-mêmes. Autre temps, autres mœurs. J'étais donc, moi aussi, au lieu du rendez-vous du duel, dans l'île

de la Grande-Jatte, et j'en ai suivi de très près toutes les phases.

Il avait lieu dans la salle de bal du « Moulin Rouge », que tient un marchand de vins bon enfant qui écrira peut-être un jour ses mémoires sur les duels d'hier et d'aujourd'hui, ou qui les fera écrire. En voilà un qui a eu des émotions !

C'est là qu'Harry Alis fut tué par le commandant Le Chatelier, que le capitaine Meyer a été mortellement blessé par le marquis de Morès, que le général Rebillot, au milieu d'une attaque folle, a failli avoir l'œil traversé par l'épée de M. Camille de Sainte-Croix, que M. Catulle Mendès fut grièvement blessé par M. Georges Vanor.

Souvenirs terribles et qui font réfléchir. Dans la dernière rencontre entre MM. le comte de Lubersac et Michel Ephrussi, le hasard — un heureux hasard — a voulu que les blessures de l'un et de l'autre ne fussent pas graves.

Mais quand ils ont été profondément atteints l'un et l'autre, quelle angoisse nous a étreints !... On craignait de voir rapporter deux cadavres à Paris.

Le duel n'est jamais — quoi qu'on en ait écrit — cette « formalité puérile » dont parlent ceux qui ne se sont jamais battus ou qui n'ont jamais aperçu deux hommes, l'épée à la main, l'un devant l'autre. La mort est toujours là qui guette...

Seulement le duel a dégénéré en ce sens qu'il est devenu un lieu de rendez-vous mondain, où les photographes sont tolérés quand on ne les invite pas. Ce n'est plus le combat *singulier* d'autrefois. La galerie intervient et compte les coups. Un peu plus de discrétion conviendrait mieux. La présence du public influe certainement souvent sur l'issue d'un duel. Nous en avons déjà eu des exemples, car, au milieu de cette foule curieuse, les jugements se font à haute voix, et les témoins, en plusieurs occasions, ont dû en tenir compte.

Je plains de tout mon cœur les duellistes célèbres, qui se trouvent dans l'impossibilité d'éviter les yeux des curieux.

MAURICE LEUDET.

LES LIVRES

Quarante ans de théâtre (*Bibliothèque des Annales*).

Voici le premier volume d'un grand ouvrage dont la publication était un devoir. Avec une piété filiale, avec un respect touchant, M. Adolphe Brisson, aidé par la grande expérience et le goût de M. Gustave Larroumet, a entrepris une œuvre considérable. Sous le titre : *Quarante ans de théâtre*, il nous donnera pour ainsi dire toute la vie de Francisque Sarcey. Les plus belles pages écrites par le maître feront revivre, pour le plus grand plaisir de tous, cette pensée robuste et franche, cette bonhomie sereine, ce bon sens lumineux dont le souvenir ne saurait s'effacer.

On lit aux premières pages du volume : « Je dis la vérité du jour. Il est clair que dans dix années, et plus tôt peut-être, mon jugement sera faux; mais les raisons sur lesquelles je l'ai appuyé seront encore justes. Il est vrai que personne alors ne s'en souciera : pièces et feuilletons seront tombés dans le plus profond oubli. »

Pour une fois, Francisque Sarcey n'aura pas vu juste. Ses feuilletons ne seront pas oubliés ; bien plus, malgré les années, ils feront parfois revivre des pièces mortes.

C'est que la critique, telle que la comprenait le vieux maître, n'était pas faite de caprice et ne s'inspirait pas seulement des fantaisies du moment qui passe. Sarcey jugeait une œuvre de théâtre non pas à travers son goût propre, mais au nom de principes d'art qui ne varient pas. Il restait fidèle, même dans les poussées dramatiques les plus révolutionnaires, à la tradition classique et c'est pour cela que ses jugements garderont leur autorité.

Francisque Sarcey aima le théâtre passionnément. Pendant près d'un demi-siècle, il exerça ses fonctions de critique comme un sacerdoce. Il y apportait une conscience qui jamais ne défaillit : « Que de fois, écrit-il, dans ces mois d'été où je sais tout Paris aux bains de mer, où les sujets manquent, où je sais bien qu'un chef-d'œuvre ne tirerait pas de leur doux *farniente* des lecteurs prenant le frais et rêvassant au bord de la mer et sous les arbres ; que de fois me suis-je dit — car on a des heures de lassitude : — « Bah ! Si j'expédiais aujourd'hui le feuilleton par dessous jambe ! » Et je songeais alors au professeur de rhétorique de Lesneven qui a pris l'habitude de me lire, avec qui je suis en communication constante, bien que nous ne nous soyons jamais vus; il attend son lundi, le professeur de Lesneven, il a passé un contrat avec moi; il s'est engagé à me lire avec sérieux et sympathie ; je dois, de mon côté, tenir ma parole et donner à chaque fois le meilleur de mon esprit; ce n'est pas ma faute si ce meilleur n'est pas toujours très bon. Et voilà comme le professeur de Lesneven me maintient dans le devoir. Quand, par hasard, j'entre à la cinquantième représentation d'une pièce dans une salle de théâtre, les acteurs qui m'ont déniché dans mon coin, jouent pour moi : j'écris pour le professeur de Lesneven. »

Tout Sarcey est là : esprit, cœur et conscience.

CH. FORMENTIN.

LE FOYER

IMPRUDENCES PRINTANIÈRES

Puisque l'hiver morose est décidément loin, et que le bel avril a fait son entrée, parmi l'obligé cortège de giboulées et de rayons, puisque le bourdon frôle la vitre et nous fait signe, et que l'air est tiède en effet, le chemin séché, les buissons en fête : méfions-nous.

Oui bien, méfions-nous de la saison charmeuse et de son décor d'innocence; épions, pour les admirer, ses premiers sourires, mais n'y croyons pas. Ce clair matin de l'année — *primavera, gioventù dell' anno!* — c'est, pour la maladie, l'heure propice de l'affût, l'heure où elle guette ceux qui trébucheront dans ses impalpables filets. Dirai-je que ce chaud soleil qui vous tente et aux rayons duquel vous vous exposez tête nue au jardin est capable de vous jouer les plus mauvais tours? qu'il transmuera sans crier *gare* une simple migraine en congestion? que nous péchons tous, à cette époque de l'année, par quelque embarras gastrique plus ou moins appréciable et devenant facilement terreau d'élection pour la pullulation des pires

microbes? — Tout le monde le sait : et cela n'empêche pas que chaque printemps nouveau revoit la même recrudescence de malaises, de maladies, d'infections graves... — Qu'on veille, tout au moins, à ce que les enfants aient la tête couverte pendant leurs ébats au grand air. Que de bébés l'imprudence des bonnes met en péril, expose aux affreuses convulsions, à la méningite redoutable! Nous les voyons jacasser entre elles sur les bancs des promenades : qu'advient-il, pendant ces heures justement les plus lumineuses de la journée, qu'advient-il du pauvret couché dans sa petite voiture, face au ciel et nu-tête? — Il dort... Il dort, bien sage et pas gênant, oublié,... des frémissements nerveux taquinant seulement sa bouche et ses paupières; et toujours s'allonge la causette des bonnes — indifférentes étonnamment au danger qui plane sur ce sommeil équivoque! Des autres bambins, qui du moins trottinent, sont en mouvement, je ne parle même pas : mais que de fièvres mauvaises s'allument dans ces conditions, faute de surveillance et d'une consigne plus sévère!

Puisque nous parlons des enfants, les dards du soleil printanier ne menacent pas leurs tendres cerveaux seulement, mais développent volontiers, chez les bébés lymphatiques, les tendances catarrhales des glandes lacrymatoires et les transforment parfois en ophtalmies douloureuses. Aussi, une bonne précaution à prendre pour ceux-là, c'est de leur lotionner les yeux matin et soir, et avant le départ pour la promenade, avec de l'eau boriquée.

Mais il est bien d'autres griefs à la charge du jeune et turbulent Phœbus; nous n'épuiserions pas aujourd'hui la série de ses méfaits. Sa plus ordinaire plaisanterie, c'est — après qu'il a fait bondir le baromètre jusqu'au *beau fixe*, et vu les terriens s'alléger avec délices de leurs vêtures d'hiver et remplacer la laine par le coton — d'installer au firmament, pour une bonne neuvaine de jours et autant de nuits, la méchante Bise, semeuse de coryzas, grippes et autres misères.

Un adage franc-comtois (la bise a une prédilection marquée pour notre région de l'Est) conseille :

> Que jamais on n'ôte ses *trousses* (1)
> Avant qu'ait mué la lune rousse.

Tout résistant qu'il est aux intempéries, le campagnard, grand observateur de phénomènes, a constaté les surprises de ce tournant de l'année, et il pense très justement qu'on ne saurait trop se garer d'elles. Aussi bien, si le printemps est partout l'aguicheur par excellence de toutes les épidémies indigènes — et plus particulièrement de cette triplice fidèle à nos climats et qui épouvante les mères : scarlatine, rougeole, variole ou varicelle, — les conditions de l'habitat villageois à proximité des cultures humides au sortir de l'hiver ne peuvent que favoriser leur éclosion; à la ville comme aux champs, d'ailleurs, les infections morbides sont activées par les émanations du sol, et plus bénignes après un hiver sec et froid.

Mais il est une bonne fée qui peut conjurer tous les maléfices, pourvu qu'elle le veuille bien, et qu'elle soit pénétrée de la grandeur de sa mission : c'est, simplement, la femme qui a su comprendre que le *ménage* n'est pas un but, mais un moyen; qui, par l'hygiène des aliments, des vêtements, de toute l'économie domestique enfin, tient dans sa main la santé et la force de son mari et de tous les siens.

Elle deviendra, cette femme modèle dont la vigilance et la tendresse rayonnent à travers toute la demeure, elle deviendra — sinon savante par le grand nombre des notions conscientes et coordonnées — du moins observatrice et intuitive en son rôle de prévoyance, de *providence*. Du moment qu'il s'agit du bien de ceux qu'elle aime, en ce que ce bien dépend d'elle, aisément elle reconnaîtra ce qui peut lui manquer le plus pour ce grand œuvre et le demandera d'elle-même, avec une grande curiosité de savoir, à de bons et simples ouvrages de vulgarisation scientifique, afin que sa raison concerte avec son cœur ce qui convient le mieux à chaque membre de la famille... Celle-là, véritablement, sera le *Palladium* écartant les contagions; et le médecin ne passera pas souvent le seuil de son logis.

A cette époque de transition, elle fera paraître sur sa table la nourriture légère, et quelque peu rafraîchissante, apte à combattre la gastrite printanière. Elle entretiendra le petit feu modéré qui lutte contre les brumes de l'aurore et du crépuscule; veillera au changement gradué des vêtements; surveillera elle-même la promenade de ses enfants : car la domestique la plus fidèle pèche souvent contre l'hygiène physique (et morale aussi) sinon par négligence, au moins par ignorance.

Si tout le monde, si chaque famille, si chaque individu voulait sérieusement, dans son *vivre*, se régler sur les indications de l'hygiène, avec cette conviction qu'elle est un des facteurs premiers, et non le moindre, du bonheur lui-même, les thérapeutes bientôt deviendraient fort modestes, et plus d'un pourrait coller à la porte de son cabinet l'écriteau :

Fermé à cause du manque de clients...

Mais j'entends se récrier bon nombre de personnes, qui confondent apparemment « hygiène » avec « médication ». — Je n'ai pas le temps de me *droguer*, moi. Ah bien! s'il fallait s'occuper perpétuellement de se soigner, que deviendrait-on? Plutôt cent fois vivre un peu moins longtemps, que de s'astreindre à penser continuellement à ces choses! — On peut leur répondre, tout d'abord : Lorsque, malade pour de bon, et peut-être à vie durant, pour avoir négligé quelques fort simples précautions, vous serez forcé de vous soigner, peut-être même de vous aliter pour longtemps, croyez-vous que cela ne vous en fera pas perdre, du temps?

Ensuite, il ne s'agit pas le moins du monde de « drogues », mais bien simplement d'un peu d'attention et de réflexion jusqu'à ce qu'on ait pris de bonnes habitudes. Une fois qu'on a un tant soit peu regardé son propre tempérament, on le connaîtra dans ses grandes lignes, on l'estimera pour ce qu'il vaut; on saura de quoi nous feront peut-être souffrir telles variations de température et comment influeront sur vous telles ou telles boissons et nourritures... et ces précautions qui vous sont *nécessaires* (car vous n'êtes pas un demi-dieu!) pour ne pas glisser vers le malaise puis la maladie, à droite ou à gauche de la voie normale, — on les prend, ces précautions si simples, très naturellement, avec la même aisance machinale qu'on

(1) Trousses : larges chausses qu'on portait en double durant la mauvaise saison. Il était d'usage de les adopter le 25 octobre, jour de la saint Crépin, pour ne les quitter qu'à la saint Boniface, le 14 mai.

fait sa toilette à telle heure et sa sieste à telle autre.

Dominer la Routine et lui poser des questions au lieu de lui obéir, s'abstenir de tout acte de pure imitation jugé plus nuisible qu'utile : c'est le premier cran..... Et cela me conduit à parler d'une habitude immensément répandue, nuisible toujours — habitude amortie généralement par l'hiver, et que ressuscitent les premiers soleils : boire sans modération; et j'entends n'importe quelle boisson, aqueuse ou non, fermentée ou non. Voici venir le moment où, pour chacun, le diapason de la soif s'établit — pour tout l'été. La petite fièvre que le printemps amène à tous prédispose à la soif... et si, en avril déjà, on boit plus qu'il ne serait nécessaire, comment boira-t-on, aux canicules!

Il faut *savoir* boire : ce n'est pas en buvant à longs traits qu'on se désaltère, mais bien en buvant à petites gorgées; ce n'est pas non plus avec des boissons savoureuses, trop « sapides », qu'on calme la soif : elles ne font que la surexciter — qu'elles soient alcooliques, sucrées ou gazeuses. La plus saine des boissons, sans contredit, est l'eau de source ; malheureusement, elle est, dans beaucoup de nos grandes cités, une denrée introuvable. Chez l'un de nos amis — un docteur parisien, à la tête d'une famille de cinq enfants, — c'est l'eau légèrement goudronnée qui calme la soif des petits et des grands. Ailleurs, c'est de la tisane de houblon — très peu chargée — ou de pensée sauvage, de chiendent : boissons stomachiques ou quelque peu dépuratives qui ne poussent pas au péché de gourmandise, et qu'on ne boira certainement pas avec excès.

Il est opportun, encore, de jeter un mot de blâme à l'œuf de Pâques, en sucrerie souvent empoisonnée où l'analyse décèle l'arsenic et la céruse, — et aussi au traditionnel œuf rouge, cuit dur, dont l'abus met à mal, chaque année, tant de bons petits estomacs! Sucre sincère ou sucre faux, œufs de poules rouges ou blancs, ingérés sans mesure entre les repas, ne valent pas mieux les uns que les autres. Tous alors ont une propriété commune, et incontestable — ceux de deux sous comme ceux de quarante : mettre le désordre dans l'appareil digestif des enfants, et leur donner des maux de tête (juste à l'heure, notez la contradiction, où la nature est en fête, où les carillons de Pâques tintent joyeusement sur les campagnes reverdies...).

Or, et terminons par cette pensée, si notre appareil digestif est gardé sain, nous n'offrons d'accessible aux contagions de tout genre qu'une infime fraction de notre individu; au cas contraire, nous devenons terrain promis à tous les microbes, nous sommes à la merci de la première épidémie qui passe.

Mme O. GEVIN-CASSAL.

Les Conseils de Me X...

L'homme de loi d'autrefois, grave et majestueux, toujours sanglé en sa longue redingote, d'où émergeait, avec dignité, un triple étage de cravate blanche, fut vraiment un type bien curieux de raideur compassée et d'imposante correction.

Tout pénétré de son importance, il ne dépouillait jamais son grand air solennel. Il l'avait à l'audience, dans la rue, au sein de la famille. Le rire ne savait pas effleurer ses lèvres rasées. Même s'il montrait à sa progéniture les singes grimaçants du Jardin des Plantes, il conservait encore la cérémonie du geste et du regard.

Et quel travailleur c'était! Quel puits de science!!! connaissait le droit à fond, ayant étudié toutes les questions, pesé toutes les controverses, lu et relu tous les commentaires. Son recueil de jurisprudence, composé par lui-même et entièrement écrit de sa main, était comme un trésor d'érudition en plusieurs gros volumes, une mine féconde d'admirables consultations, dont le prix ordinaire n'excédait pas dix francs.

Les temps ont marché depuis. Aujourd'hui, grâce au Dalloz, un stagiaire doué de quelque flair, peut trouver, sans effort, toutes les solutions et faire figure de jurisconsulte.

De plus, l'homme de loi moderne a définitivement rompu avec les traditions surannées qui réglaient son maintien. Il s'habille, maintenant, à la dernière mode, chez le meilleur faiseur ; il est épris de luxe et d'élégances mondaines ; il arrive au Palais à bicyclette, parfois même en automobile.

Si nos anciens et vénérés maîtres pouvaient voir leurs jeunes confrères jeter, sans façon, la chausse d'hermine sur la vareuse en cuir bouilli du chauffeur, comme s'ils s'indigneraient et crieraient au scandale!

J'ai connu, pourtant, en ma prime jeunesse, un magistrat des régimes passés, point du tout vieux jeu, et dont il m'est agréable d'évoquer, ici, le souvenir. Celui-là, par exemple, aurait volontiers applaudi aux hardiesses qui nous étonnent. Il les aurait même dépassées, tant il avait le caractère original et recherchait, en toutes choses, l'extraordinaire et l'inédit.

C'est ainsi que déjà, sous Louis-Philippe, il se faisait blanchir à Londres, se piquait de chic anglais, copiait les créations de la fashion d'Outre-Manche, et récitait, à tout propos, des vers de lord Byron, sans, d'ailleurs, les comprendre très bien.

Et pour paraître, mieux encore, un gentleman parfait, n'avait-il pas imaginé de ne venir au Palais de justice qu'à cheval?

Oui, à cheval! C'est-à-dire monté sur une jument blanche, dont il ne se séparait jamais.

Oh! cette jument blanche! Quelle affection touchante il avait pour elle! C'était la compagne fidèle, l'amie bien-aimée dont il parlait sans cesse. Au point qu'il en oubliait les personnes mêmes de sa famille, et parfois grâce au concours d'une invraisemblable surdité, les quiproquos les plus comiques.

Un jour, notamment, dans la jolie ville du Midi où il exerçait ses fonctions judiciaires, il rencontre, sous les frais platanes du Cours, un monsieur qui le salue avec respect et lui demande des nouvelles de madame B., sa femme.

« Ah! répond-il fort ému, la pauvre bête est bien malade. Elle a failli crever, cette nuit d'une indigestion d'avoine. »

Mais son amour de cheval n'était point sa seule passion. Il adorait aussi le cochon.

Sa porcherie, qu'il avait, naturellement, décorée d'un beau nom anglais, était un modèle d'installation confortable et luxueuse. Les pourceaux de toutes espèces y étaient traités princièrement. « *C'est ma race* », disait-il, avec orgueil, en parlant d'eux. Et il exultait, lorsqu'un visiteur daignait partager son

admiration. Une fois même, un substitut poussa l'enthousiasme jusqu'à lui clamer à l'oreille : « Ils sont superbes, vos cochons, bien plus beaux que vos réquisitoires. »

« Ce que vous dites-là, jeune homme, est très vrai, — riposta M. B., sans se fâcher —, mais c'est, aussi, diablement impertinent. »

Il n'aimait pas les huissiers, et poursuivait, de son persiflage, ces modestes officiers ministériels.

Dans un de ses discours de rentrée, après avoir, suivant l'usage, harangué les avocats et les avoués, il crut devoir s'adresser à eux en ces termes : « Quant à vous, messieurs les huissiers, aimez-vous les uns les autres, car si vous ne vous aimiez pas entre vous, qui donc vous aimerait? »

C'était drôle, mais point très juste.

Avouez, toutefois, qu'un pareil homme devait causer bien des surprises dans la magistrature du bon vieux temps, et qu'il lui fallait beaucoup d'audace et quelque esprit, pour franchir ainsi, sur sa jument blanche, l'obstacle redoutable de l'étiquette et des préjugés.

PETITE CORRESPONDANCE

D. M., Briançon. — L'héritier réservataire est investi d'un droit qui lui est propre et personnel. Il ne se trouve donc pas lié par les actes de son auteur, lorsque ces actes sont de nature à porter atteinte à sa réserve.

G. K., Blois. — Le propriétaire de l'animal qui a causé un dommage à autrui est, en principe, présumé en faute et responsable, à moins qu'il n'établisse que le dommage est le résultat d'un cas fortuit ou d'une faute imputable à la personne qui l'a subi.

R. G., Agde. — Les opérations d'achat et de vente d'effets publics cotés à la Bourse, effectuées par les coulissiers sans l'entremise des agents de change, sont nulles. Cette nullité est absolue et d'ordre public.

J. F. Brignoles. — La mention « *sauf erreur* » insérée dans une quittance de loyer, n'en modifie pas le caractère libératoire. Elle vise seulement une erreur de compte possible, que le bailleur serait tenu, d'ailleurs, de prouver.

S. R., Beauvais. — En matière de divorce, l'exception d'incompétence, à raison du domicile, doit être proposée dès la comparution des époux devant le président du tribunal.

VARIÉTÉS

LE TRAFIC DU CANAL DE SUEZ

Les fêtes qui ont eu lieu récemment en l'honneur du trentième anniversaire de l'inauguration du canal de Suez donnent de l'intérêt aux chiffres qui montrent la progression du trafic de cette voie de navigation.

Dans le relevé très complet des revenus de l'entreprise, il est constaté que 3 503 navires ont traversé le canal durant l'année 1898; sur ce nombre, 2 295 battaient pavillon anglais.

Le tonnage des navires anglais a également augmenté : il s'est élevé, pour 1898, à 6 507 743 tonnes. Le nombre des navires britanniques et de leur tonnage a été, respectivement, de 65,5 p. 100 et 68,2 p. 100 en 1898, au lieu de 63,8 et 67,4 p. 100 pour 1897. On constate une légère diminution dans le tant pour cent des navires allemands, français, hollandais et norvégiens, tandis que, au contraire, une faible augmentation s'est manifestée dans celui des Japonais.

Dans l'espace de dix ans, de 1888 à 1897, le tonnage annuel s'est graduellement élevé de 6 640 834 tonnes à 7 889 373 tonnes et les droits de transit, de 64 832 273 francs ont atteint 72 830 545 francs : ce qui donne une moyenne annuelle de 7 733 120 tonnes et de 73 080 683 francs. En 1898, le tonnage a été de 9 238 603 tonnes et les revenus du droit de transit de 85 294 769 francs. En 1870, ces revenus avaient été de 4 500 000 francs !

La durée moyenne du passage du canal est actuellement de 18 heures, depuis que, grâce à l'éclairage électrique, on peut circuler la nuit. A l'origine, il fallait près de 30 heures, car on était forcé de stopper pendant la nuit, ce qui faisait perdre environ 12 heures.

Le nombre des passagers effectuant la traversée du canal s'est augmenté dans de remarquables proportions depuis 1870 ; cette année-là, le nombre en était de 26 758 ; en 1880, il s'est élevé à 98 900, puis à 161 352 en 1890, et enfin en 1898, il a été de 219 729.

RECETTES ET CONSEILS

NETTOYAGE DES LAMPES A PÉTROLE

On indique comme excellent l'emploi de la cendre de bois bien sèche dont on frotte les réservoirs et les becs au moyen d'un papier doux. Après cette opération, il suffit d'essuyer avec un linge sec. Ce sont surtout les lampes de cuisine et les fourneaux à pétrole qui se nettoyent facilement de cette façon, car la cendre absorbe tout le pétrole. En mettant de vieux gants, on protège complètement les mains, attendu que toute l'opération se fait à sec. Ce procédé vaut infiniment mieux que celui de bouillanter ces objets avec du savon et de la soude, ce qui est bien compliqué et souvent désagrège l'enduit qui fixe le bec à la lampe.

***

Mad. de V..., à Lyon. — A Vichy la saison officielle, avec le Casino, Théâtre, Concerts, n'ouvre qu'au 15 mai. — Mais l'établissement thermal reste ouvert toute l'année. Demandez à la Compagnie fermière des Sources de l'État, qui l'envoie gratuitement, son *Guide de Vichy*, vous y trouverez tous les renseignements à ce sujet.

***

POUR CONSERVER LE BOUILLON

Pour conserver le bouillon pendant plusieurs jours sans qu'il devienne aigre, il suffit de le verser dans une bouteille ordinaire que l'on aura au préalable rincée à l'eau bouillante et que l'on bouchera avec un tampon d'ouate trempé dans de l'acide salicylique.

***

La plus belle découverte du siècle, c'est l'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique que toute femme soucieuse de sa beauté doit employer, à l'exclusion de tout autre, pour conserver l'éclat de ses dents et la pureté de son haleine. C'est du reste la marque élégante par excellence et dont se servent les gens du monde. Pour parfumer l'eau de toilette, rien n'égale l'*Eucalypta de Suez*, la plus hygiénique et la plus antiseptique.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution des Problèmes parus dans le numéro du 1er Avril 1900

COQUILLES : 1° *Vieux, illusions.* — 2° *Sait, âge, femme.* — 3° *Prie, crier.* — 4° *Barème, Sommes, Faites.*

ÉNIGME. — *Encre.*

SURPRISE

Sans chercher midi à quatorze heures, on pourra le trouver dans l'année 1502.

ÉNIGME.

Je suis droite et ronde en affaire,
J'ai les dehors polis : j'allie à la douceur
Une fermeté nécessaire.
Mais chaque pas qu'on me voit faire
Est marqué par une noirceur.

Le Gérant : CH. GUION.

7870-99. CORBEIL. Imprimerie ED. CRÉTÉ.

VIEUX PUITS ET PAVOTS



VIEUX PUITS ET PAVOTS. — Tableau de Mme Jeanne AMEN. Gravure de PEYPLAT.

L'ÉDUCATION DES OURS

Il existait autrefois dans l'ancienne Pologne deux *Académies des Ours*. Klevanie et Smorgonié étaient l'Oxford et le Cambridge des plantigrades. Les animaux savants qui sortaient de ces deux écoles également célèbres faisaient le plus grand honneur au talent, à la patience et à l'habileté de leurs maîtres. La réputation de ces deux établissements était si bien assise qu'ils survécurent l'un et l'autre à l'indépendance de la patrie. En 1810, la Lithuanie et la Volhynie étaient depuis longtemps annexées à l'empire des tsars et les deux institutions d'enseignement supérieur, qui passaient à bon droit pour une des principales gloires de ces deux provinces, restaient encore aussi florissantes que jamais.

La danse est la partie la plus essentielle de l'éducation d'un jeune ours qui veut faire son chemin dans le monde. Les moyens employés pour initier à cet art, indispensable entre tous, les élèves récemment arrachés à la solitude des grandes forêts de la Pologne ou de la Russie Blanche étaient un peu sévères peut-être, mais d'une efficacité indiscutable. L'ours était placé dans une cage dont le fond était garni de plaques de fer. La fifre et le tambour jouaient un air de danse et, en même temps que l'orchestre faisait fureur, un gardien faisait chauffer les plaques de métal. Le malheureux ours, dont la plante des pieds était cruellement brûlée, se mettait à danser avec frénésie pour échapper à ce genre de supplice. Mais au bout d'un très petit nombre de leçons, il s'apercevait que le son du fifre et du tambour n'était que le prélude des tourments quotidiens qui lui étaient infligés, et à peine les deux instruments de musique avaient-ils fait entendre les premiers accords de ce redoutable concert qu'il se mettait à danser avec entrain comme si la plaque métallique eût déjà été brûlante. Bientôt il devenait inutile de la faire chauffer. Au premier roulement du tambour l'ours dansait tout seul avec autant d'ardeur que si le fond de la cage avait été porté au rouge vif.



L'ours pick-pocket

Après avoir appris de cette façon la danse, qui n'était pas précisément pour eux un art d'agrément, les jeunes élèves des *Académies des Ours* étaient emis entre les mains de leurs instructeurs militaires. Ils s'initiaient en général très vite aux beautés de l'exercice à la prussienne, et aucun raffinement de sévérité n'était nécessaire pour leur enseigner la charge en douze temps. En revanche, une extrême vigilance et des châtiments énergiques étaient en général indispensables pour leur apprendre à lutter d'une façon correcte et courtoise à la façon des Grecs et des Romains. Il existe dans le caractère des ours un côté sérieux et morose qui se prête mal aux fictions. Ils ne regardent pas la lutte comme un exercice et un divertissement, mais comme un vrai duel où, après avoir étouffé son adversaire, le vainqueur a le devoir de le dévorer. A la rigueur, un ours pouvait comprendre qu'un sentiment de reconnaissance l'obligeait à épargner son maître, mais il ne voyait pas la nécessité d'observer les mêmes ménagements envers les simples amateurs. Les jeunes plantigrades qui, après avoir achevé leurs études dans les académies de Klevanie et de Smorgonié, se comportaient avec courtoisie dans une arène de lutteurs étaient ceux qui atteignaient les prix les plus élevés.

La danse, l'exercice militaire et la lutte, tel était autrefois le programme de l'éducation des ours. C'était l'enseignement classique, mais la civilisation a fait des progrès depuis que les anciennes académies polonaises ont fermé leurs portes et que l'une des industries les plus prospères de la province de Yaroslaff était l'exportation des ours savants. M. Permane, dont les élèves ont obtenu d'éclatants succès à l'Alhambra et à Leicester Square, donne aux jeunes plantigrades un enseignement tout moderne. Au lieu de leur enseigner la danse traditionnelle, il les initie à l'art de la Loïe Fuller et leur apprend les gracieuses ondulations de la danse serpentine ; au lieu de l'exercice militaire qui commence à se démoder, il leur fait exécuter des prodiges d'équilibre sur une grosse boule ou sur une escarpolette ; enfin il remplace avec avantage dans le répertoire de ses élèves les brutalités de la lutte renouvelée des jeux Olympiques par les tours de passe-passe, infiniment plus anglo-saxons et plus modernes, des pick-pockets.

Le célèbre dompteur anglais a révélé à un collaborateur du *Strand* les moyens dont il fait usage pour enseigner des exercices aussi compliqués et aussi délicats à un animal qui ne se distingue pas par son intelligence et encore moins

par la docilité de son caractère. M. Permane se procure des petits ours aussi sauvages que possible, des petits ours mal léchés, encore humides de la langue de leur mère. Le petit ours d'appartement, qui aujourd'hui tend de plus en plus à remplacer le chien de luxe dans les maisons élégantes de Saint-Pétersbourg et de Moscou, est en général incapable de devenir un ours savant; il est en effet très rare que les enfants gâtés réussissent dans leurs études.



Un bon tour.

C'est à partir de l'âge de six mois que les ours commencent à apprendre quelques petits tours élémentaires, mais ce n'est pas avant l'âge de dix-huit mois qu'ils atteignent leur complet développement intellectuel. Il est à remarquer qu'ils sont loin d'avoir tous d'égales aptitudes pour la profession d'animal savant. Les uns comprennent assez vite, les autres ont une intelligence très bornée. Mais s'il existe entre eux des inégalités assez sensibles dans le domaine des facultés intellectuelles, en revanche ils ont tous à peu de chose près le même caractère. Un ours est absolument incapable de s'attacher à son maître et n'est accessible qu'à deux sentiments : la gourmandise et la peur. M. Permane se montre d'une extrême sévérité envers ses élèves ; si la plus légère velléité de résistance de leur part n'était pas immédiatement réprimée, bientôt ils n'obéiraient plus. Si l'insubordination doit être punie, il va de soi qu'en revanche le zèle mérite d'être récompensé. Seulement, à première vue, il paraît assez difficile de découvrir le genre de récompense qui convient le mieux à des ours.



La Loïe Fuller des ours.

Ils seraient évidemment sensibles à un morceau de viande succulente, mais, avec beaucoup de raison à notre avis, le dompteur anglais leur interdit d'une façon absolue ce genre de nourriture. Il ne faut pas perdre de vue que l'ours n'est pas un carnivore de naissance. Il le devient plus tard par nécessité lorsqu'il est pressé par la faim, et à partir du jour où il a pris goût à la chair fraîche, il en fait son aliment de prédilection.

M. Permane offre chaque jour à chacun de ses pensionnaires, quatre livres de pain, dix livres de carottes et un demi-sac d'herbe fraîchement coupée. Grâce à ce régime, les instincts carnassiers ne se réveillent pas dans le cœur d'un ours qui depuis sa première enfance a été soumis à un système d'alimentation strictement végétarien, tandis qu'il suffit d'une bouchée de viande offerte à titre de friandise pour développer en lui des goûts auxquels il donnerait tôt ou tard libre carrière sur la personne de son maître ou de quelque spectateur.

Les dix livres de carottes que dévorent chaque jour les élèves de M. Permane leur sont données sous forme d'encouragement et de récompense pendant qu'ils prennent leurs leçons. Le penchant qu'ils manifestent pour ce légume n'irait pas cependant jusqu'à leur faire commettre un vol, mais, en revanche, ils éprouvent pour la bière une passion tellement irrésistible que, pour se procurer une demi-bouteille de ce breuvage, ils n'hésitent pas à se transformer en pick-pockets.

De tout le répertoire des artistes plantigrades de l'Alhambra et de Leicester Square, c'est le tour qui a obtenu le plus de succès auprès du public. Tandis que le dompteur se promène avec les allures à la fois affairées et distraites d'un bon provincial du Yorkshire qui est venu passer une journée à Londres, un ours se glisse à petits pas derrière lui, introduit la patte dans une des poches de sa longue redingote et en extrait avec une remarquable dextérité une demi-bouteille de bière qu'il boit séance tenante, aux applaudissements du parterre et des galeries. Malheureusement, il est arrivé qu'un jour, dans une tournée en province, la bière était de mauvaise qualité ! L'ours, furieux d'avoir été mystifié de la sorte, a jeté la bouteille au milieu de la salle et a failli dévorer son maître. Pour éviter à l'avenir de semblables équipées de la part de ses élèves, le dompteur anglais a supprimé la bière et n'offre plus à ses pick-pockets

à quatre pattes que de l'eau sucrée dont ils sont du reste très friands.

Nous devons ajouter d'ailleurs que, malgré les précautions les plus minutieuses, les révoltes sont toujours à craindre. Un ours ne manifeste jamais la moindre affection pour son maître et, loin de se résigner à sa destinée, devient de plus en plus morose et de plus en plus intraitable à mesure que s'écoulent les années. Tôt ou tard, mais en général d'assez bonne heure, il vient un moment où l'ours le mieux apprivoisé, le plus docile en apparence, refuse net de faire l'exercice et ne laisse aucun doute sur son intention bien arrêtée de dévorer ses gardiens. La persuasion et la violence sont alors également impuissantes à ramener le rebelle à de meilleurs sentiments, et il ne reste plus d'autre ressource que de l'envoyer à l'abattoir et d'en faire un animal de boucherie, puisqu'il ne veut plus être un animal savant.

G. LABADIE-LAGRAVE.

ANTOINE BELLACOSCIA

Le célèbre bandit corse Antoine Bonelli, dit Bellacoscia, dont toute la vie, presque, s'écoula au maquis et fournit matière à tant de légendes amoureuses et tragiques, vient de rentrer, sans le vouloir, dans le plein jour de l'actualité. Une dépêche d'Ajaccio avait annoncé sa mort subite ; mais, quelques jours plus tard, on apprit qu'il s'agissait d'un sien neveu, portant le même prénom. Bellacoscia aura donc la joie rare de savourer les articles nécrologiques qui lui ont été consacrés... prématurément.

Ce surnom de Bellacoscia (belle cuisse) qu'on ne peut se défendre de rapprocher de celui de Fra-Diavolo dont il a toute la saveur d'opéra-comique, avait été donné jadis à son père qui, certes, ne l'avait pas volé. Installé avec ses chèvres dans les fourrés épais et presque inaccessibles de Pentica, qu'il n'avait pas tardé à considérer comme lui appartenant en toute propriété, le berger Bonelli, aimé de trois jeunes filles de Bocognano, les trois sœurs, sur lesquelles sa belle prestance et sa fière mine avaient fait une égale impression, avait demandé l'une d'elles en mariage et, comme on la lui refusait, il les avait enlevées toutes les trois pour ne point faire de jalouses. De là son surnom de Bellacoscia.

Dix-huit enfants naquirent de cette triple union libre et, par une singulière ironie, tandis que deux d'entre eux, Antoine et Jacques, devaient acquérir, comme bandits, une réputation quasi-universelle, un troisième se fit gendarme.

Antoine fut le premier des frères Bellacoscia qui prit le maquis. En 1848, le maire de Bocognano s'étant refusé à marier l'une de ses sœurs qui n'avait pas d'état civil, il l'étendit roide d'un coup de stylet au cœur et gagna la montagne pour échapper au châtiment.

Quelque temps plus tard, épris d'une jeune fille qui avait engagé sa foi à un autre, il enleva le père de celle-ci et le garda comme otage dans une des cavernes de son repaire jusqu'au jour où le fiancé de celle qu'il adorait fit le serment de renoncer au mariage projeté. Ce serment n'ayant pas été tenu, on trouva un beau matin le jeune homme étendu sur la route, avec deux balles dans la tête. Le meurtre avait été commis par Antoine et son frère Jacques.

A partir de ce moment, les deux Bellacoscia, dont la capture avait été mise à prix, furent traqués par la gendarmerie et poursuivis sans relâche ; mais l'affection que leur portaient les uns, la crainte qu'ils inspiraient aux autres furent leur constante sauvegarde. Juchés dans leur nid d'aigles de Pentica, ils ne changèrent pas grand'chose à leur genre de vie, descendant fréquemment à Bocognano et s'éclipsant pendant quelques heures dès qu'ils étaient avertis qu'un danger les menaçait. De temps à autre, une balle atteignait un gendarme trop hardi ou payait la trahison d'un habitant. Un de leurs neveux, alléché par la prime promise, n'avait pas hésité à indiquer aux gendarmes l'endroit où ils devaient se trouver à un jour déterminé. Les frères Bellacoscia, prévenus, l'abattirent d'une balle.

La trahison, cependant, devait avoir raison plus tard de l'un d'entre eux. Un soir, la maison dans laquelle ils se trouvaient, à Bocognano, fut cernée par la gendarmerie, tandis que leur hôte leur versait un breuvage contenant un narcotique. Dès que les Bellacoscia s'aperçurent du traquenard, ils sautèrent sur leurs armes et engagèrent une fusillade nourrie contre les gendarmes ; puis, à la faveur de la nuit, ils réussirent à s'élancer au dehors.

Mais, Jacques, grièvement blessé et à moitié endormi par le narcotique qu'il avait bu, allait tomber aux mains des poursuivants. Antoine Bellacoscia le chargea sur son épaule et réussit à s'enfuir avec son précieux fardeau. On ne sut que longtemps plus tard que Jacques Bellacoscia était mort de ses blessures ; mais le lieu de sa sépulture ne fut jamais révélé et, par suite, la prime promise pour sa capture ou sa mort ne put être touchée.

Durant quarante années, Antoine Bellacoscia garda le maquis. On avait fini par s'habituer à le laisser tranquille et, pour la forme, de temps à autre, on envoyait quelques gendarmes sur ses

traces. Les gendarmes ne le rencontraient jamais ; mais les touristes de marque qui désiraient faire sa connaissance, pouvaient facilement le joindre dans sa masure de Pentica, au milieu des fougères, des chênes-liège et des châtaigniers. Il faisait à tous le plus cordial accueil, donnant l'impression d'un homme simple et d'agréable compagnie.

Mais avec l'âge, le besoin du calme parfait se fit sentir. Antoine Bellacoscia se décida d'autant plus volontiers à régulariser sa situation vis-à-vis de la société, que la prescription était acquise pour les crimes qui pouvaient avec certitude lui être imputés. Peu après le voyage du président Carnot en Corse, il se constitua prisonnier, passa devant les assises et fut acquitté.

Dès lors, il put circuler librement, salué par tout le monde, voire même par les gendarmes!

Il me fut donné, il y a deux ans, de le rencontrer à Bocognano, où l'aimable maire de cette pittoresque localité dominée par le Pinzo et surplombant elle-même la vallée de la Gravone, en face de l'imposant *Monte de Oro*, M. Muraccioli me le présenta. C'était un beau vieillard portant superbement ses soixante-douze ans, au visage bonhomme éclairé par deux yeux vifs et doux, encadré par une forte barbe blanche très soignée. Était-ce bien là le bandit légendaire, ce Bocognanais coiffé d'un petit feutre, dont la veste de velours à grosses côtes s'ouvrait sur une chemise de toile bise serrée au col par une légère cravate noire et dont la main, très pure de lignes, oublieuse du fusil d'antan, s'appuyait sur une canne à poignée recourbée?

Je ne dissimulerai pas que l'homme, très simple d'allures, plutôt timide, me plut infiniment. Antoine Bellacoscia, qui ne parle pas français, fut ravi de trouver en ma femme une compatriote, sa figure s'illumina d'un bon sourire aux premiers mots qu'elle lui adressa en Corse et la réserve qu'il observait tout d'abord en face de voyageurs « continentaux » fit place au plus courtois empressement.



Antoine Bellacoscia.

Il nous convia à grimper jusqu'à Pentica où il voulait nous faire les honneurs de sa maison, nous promettant un *bruccio* extraordinaire; mais nous dûmes, à regret, décliner cette invitation.

L'ancien bandit, passionné pour ce coin de Corse, dont il connaissait la moindre sente et presque toutes les pierres, nous en décrivait les merveilles en termes imagés, jouissant de notre admiration devant l'admirable tableau de nature qui s'offrait à nos yeux.

Et, comme je lui demandais l'âge approximatif des châtaigniers géants qui ombragent Bocognano et dévalent jusqu'à la vallée :

— Oh! dit-il, tous ceux que vous voyez là sont vieux, très vieux, plusieurs fois centenaires ; mais, venez, vous allez voir le doyen de la Corse.

Et nous voilà dégringolant le ravin, ma femme et moi assez gauchement, faute d'habitude ; lui, ferme sur ses jambes, agile comme une chèvre, ne se servant de sa canne que pour maintenir sur sa tête le feutre que le vent menace d'emporter. Des gamins que nous croisons lui crient : « *Bon giorno, zio Anto!* » Pour eux, l'ex-bandit est devenu l' « oncle Antoine ».

Quelques instants plus tard, Bellacoscia nous désignait son « doyen des châtaigniers corses ». Nous étions, en effet, devant un arbre fantastique, au tronc monstrueux, ne mesurant pas moins de 19 mètres de circonférence, arbre millénaire, ravagé par les siècles, mais fournissant encore des fruits.

Et Bellacoscia, songeur devant le châtaignier géant, ne put s'empêcher de formuler :

— *Na visto venari* (il en a vu, des vendredis)!

Une demi-heure plus tard nous quittions Bocognano. Comme nous nous retournions une dernière fois, nous aperçûmes Bellacoscia au milieu de la route, nous saluant de la main :

L'ancien bandit nous criait :

— *A rivedere ci! Che Dio vi mantenga!* (Au revoir! que Dieu vous garde!)

JULES CARDANE.

LES GOBELINS

LEUR HISTOIRE — COMMENT ON LES FABRIQUE

Lorsqu'on sort des ateliers de haute lice, il faut franchir un couloir étroit décoré de tapis anciens, puis descendre un escalier pour passer à la *Savonnerie*.

La manufacture de tapis de pieds de la Savonnerie, réunie aujourd'hui aux ateliers des Gobelins, en était autrefois entièrement distincte, et jusqu'au commencement de ce siècle, elle eut son existence à part.

A la mort de Henri IV, une fabrique de savons qu'il avait fondée sur la colline de Chaillot se trouva fermée et, en 1615, Marie de Médicis décida d'affecter les bâtiments vacants à la création d'un hôpital qui devait recevoir les enfants orphelins ou abandonnés.

Puis, pour occuper les jeunes pensionnaires et leur mettre en mains une industrie capable de faire d'eux des hommes utiles, on imagina de les employer à la fabrication des tapis et l'on installa dans l'ancienne Savonnerie des ateliers dont la direction fut confiée à Pierre Dupont et Simon Lourdet, qui en assurèrent la prospérité. Quand, en 1667, Colbert institua la Manufacture royale des meubles de la Couronne, il ne jugea pas nécessaire d'y rattacher la Savonnerie, dont il maintint l'indépendance et dont il se contenta d'améliorer les anciennes conditions d'exploitation. L'essor donné depuis un siècle et demi aux ateliers de tapis était tel qu'il persista malgré les vicissitudes qu'eurent à supporter les industries d'art au XVII^e^ siècle et au XVIII^e^ siècle, disette d'argent, guerres ou révolutions. La Savonnerie survécut aux différents changements de régimes et, preuves plus certaines encore de sa vitalité, au manque de commandes officielles, aux refus d'achats des particuliers.

Cependant, par le changement des temps, les métiers de tapis étaient passés des mains des enfants assistés aux mains d'artistes tels que ceux auxquels était confiée l'exécution des tapisseries aux Gobelins : dès lors il parut logique de grouper en un même établissement deux fabrications d'art qui pouvaient relever d'une seule direction, et la Savonnerie quitta les hauteurs de Chaillot en 1826 pour rejoindre les Gobelins au faubourg Saint-Marcel. Cette réunion eut pour le public l'avantage de lui permettre d'étudier et de comparer en une seule visite les deux fabrications.

Les métiers de tapis ne se distinguent guère des métiers de tapisseries que par leurs dimensions. Certains atteignent une largeur de 11 mètres, et d'épais montants, d'énormes ensouples supportent l'effort de tension de la chaîne, dont chaque fil produit un tirage équivalent à la pesée de 3 kilogr. 500. Si l'on calcule que par mètre 800 fils sont tendus, que la chaîne occupe sur le métier une largeur d'au moins 8 mètres, on ne s'étonne pas qu'à cette tirée formidable de 19 000 kilogrammes, les ensouples cèdent parfois, immobilisant les métiers.

A l'exemple de leurs confrères haute-liciers, les artistes de la Savonnerie tiennent à exécuter eux-mêmes la mise en train de leur fabrication ; mais le montage, qui s'opère sur de plus vastes dimensions, est plus long et, pour disposer sur les ensouples les 7 000 fils de chaîne, puis pour lier à ceux-ci les fils de lice, il faut au moins quinze jours. Le métier apparaît alors comme une sorte de toile d'araignée immense sur laquelle des tapis de 200 mètres carrés seront patiemment tissés, tel celui du chœur de Notre-Dame de Paris, long de 27 mètres, terminé en 1832 et qui fut réparé dernièrement à la Manufacture.

Mais ce n'est pas par les seules dimensions de ses métiers et par la durée des préparations préliminaires que la Savonnerie diffère des Gobelins ; c'est surtout le travail de l'artiste qui est essentiellement distinct. Tandis que le haute-licier tisse la trame en arrière de son métier, à l'envers de l'ouvrage qu'il exécute, l'artiste en tapis de pieds, placé en avant du métier, interprète à l'endroit un modèle pendu à hauteur d'œil. Cette commodité compense pour lui la complication de la main-d'œuvre et lui permet d'égaler en vitesse le haute-licier; comme celui-ci, ni plus ni moins, il tisse 1 m. 50 par année.

C'est après être allé composer sa palette au magasin spécial, dans les armoires duquel les laines ne sont plus rangées en bobines, mais en grosses pelotes, que l'artiste, assis sur une planche devant son métier, commence le tapis. Derrière lui sont disposées ses boîtes de broches classées par tons ou par séries de tons. Ces broches ont été garnies d'un épais fil de laine formé de cinq, six ou sept brins accouplés suivant la finesse du travail qui doit être exécuté. Les brins sont d'une valeur harmonisée, c'est-à-dire choisis dans une gamme approchante de clair ou de foncé, mais ils sont de nuances variées, de façon qu'ils se rompent et forment sous le regard un jeu de teintes brisées. Tous de même nuance, ils donneraient à l'ensemble du dessin, dans la composition duquel ils rentrent, un aspect de teinte plate, froid et sans vibration. Et c'est ainsi qu'un ton rose se décompose sur la broche en trois fils roses dont un plus foncé, rompus par leur nuance complémentaire, deux fils verts, et rehaussés par leur nuance opposée, deux fils gris. Et le choix de ces verts, de ces gris et de ces roses est fait de telle sorte que dans la masse du travail le rose seul

chante en tonalité d'une douceur qu'il serait impossible d'obtenir sans le secours des nuances mélangées. Suivant qu'il peut en avoir besoin, l'artiste modifie en cours de travail ces teintes primitives par la suppression d'un ou deux brins de laine, par des ajoutés savants. Ainsi que pour le haute-licier, le travail de la broche est égal, constamment pareil, et c'est en jouant de sa palette comme un peintre joue de la sienne, c'est par la seule variation des teintes que l'artiste réussit à produire ses effets.



Un métier de la Savonnerie.

Pour exécuter le *Point de la Savonnerie*, l'artiste saisit avec la main gauche un fil de la première nappe de chaîne, puis, tenant sa broche de la main droite il la passe derrière ce fil; attirant ensuite à lui, à l'aide de la lice, un fil de la seconde nappe de chaîne, il l'entoure avec dextérité d'un nœud coulant qu'il serre à fond. Ces deux premiers mouvements s'appellent *passées*. En même temps qu'il exécute la *passée*, l'artiste a soin de réserver, en avant de la première nappe, des boucles de laine qu'il forme en entourant à chaque passée avec sa broche un *tranche-fil*, outil en acier composé d'un manche rond et d'une extrémité aplatie et coupante. Par son diamètre le manche rond du *tranche-fil* donne la longueur des boucles correspondant à la hauteur approximative que doit avoir le tissu du tapis; quant à la lame tranchante, elle sert à couper d'un seul coup, par une brusque traction latérale, les boucles dont le manche est couvert. Ainsi tranchées, les boucles prennent l'apparence de touffes, vues au plein cœur de la laine et qui constituent le velours du tapis.

Mais une trame uniquement composée de ces touffes superposées ne serait pas solide, il faut donner du corps au tissu, le rendre suffisamment dense et consistant pour le dur service qu'il est appelé à rendre, et l'artiste double chacune des assises de laine par une assise de chanvre, faite de fils très forts et qui s'appelle proprement *la trame*. Il passe cette trame non plus en point de la Savonnerie mais en point des Gobelins, c'est-à-dire qu'il la noue sur la chaîne au pied des touffes qui seules doivent apparaître. Et pour que ce soutien de la laine par le chanvre soit plus efficace, pour que cette trame de renfort enserre sans défaillance possible la trame de velours, l'artiste la tasse et la comprime avec un *peigne* de métal sensiblement plus lourd que le peigne d'ivoire du haute-licier; de tout le poids de ce peigne, il frappe sur la double assise, jusqu'à ce qu'il ait amalgamé, fondu pour ainsi dire en un même corps les deux éléments, points de trame et points de velours.

Ce battement répété du peigne a brouillé les fils de laine qui d'ailleurs, après leur coupure au *tranche-fil*, n'ont pas un relief égal, et l'artiste doit les ramener à la longueur normale, 11 millimètres. Il a posé sur leur tranche une planchette qui lui sert de guide pour *la tonte* qu'il opère à l'aide de ciseaux à branches coudées manœuvrés de gauche à droite; puis avec une grosse aiguille sans pointe il démêle les brins, les ramène tous à l'horizontale et en parfait la tonte, qu'il complète par un coup de brosse pour chasser les épluchures.

Le débrouillement et la tonte ont fait apparaître le dessin en ses lignes générales, mais il n'a pas sa netteté définitive. Grâce à la fluidité de la laine, les contours se sont déformés au cours des opérations successives; la finesse et la précision des détails ont disparu. Il faut les retrouver, et l'artiste y parvient en se servant de la pointe de ses ciseaux comme d'un ébauchoir. Brin à brin il reprend les contours, raffermit par exemple les pétales d'une fleur, dégage de la demi-teinte où elle s'est enfouie la note claire piquée sur la rondeur d'un fruit. Et c'est merveille de voir renaître, sous la pointe d'une paire de ciseaux, le morceau décoratif dont la perfection doit concourir à la composition d'un ensemble admirable et sans prix.

Sans prix, en effet, car le tapis dépasse en cherté la tapisserie. Il exige, pour l'épaisseur du velours, une dépense de laine douze fois supérieure, 6 kilogrammes par mètre carré au lieu de 500 grammes, et cette dépense s'augmente encore des déchets que fait tomber la tonte. Et ce qui coûte plus encore, c'est le travail sur de vastes dimensions, la main-d'œuvre en proportion. Un tapis de 6 mètres, tel que le plus grand de ceux qui figurent à l'Exposition, réclame la collaboration de cinq ou six artistes pendant quatre ans, et devant tant d'exigences en temps et en argent, on ne peut s'étonner des totaux qui figurent sur les inventaires de la Savonnerie, des deux, trois et quatre cent mille francs inscrits au prix de revient de certains grands tapis.

Ce sont de jolis deniers et l'on pouvait regretter l'obligation de mettre de pareilles richesses à la merci d'une foulée de soulier. C'est ce que pensèrent les administrateurs chargés de la direction depuis 1870. A partir de cette époque ils firent admettre que désormais les produits de la Savonnerie seraient pendus aux murailles à la manière des tapisseries. Idée spécieuse, qui pratiquement assurait les tapis contre l'usure et l'écrasement, mais qui, contre toute esthétique, chargeait les parois des salons de masses trop meublantes et trop lourdes dont l'effet était écrasant.

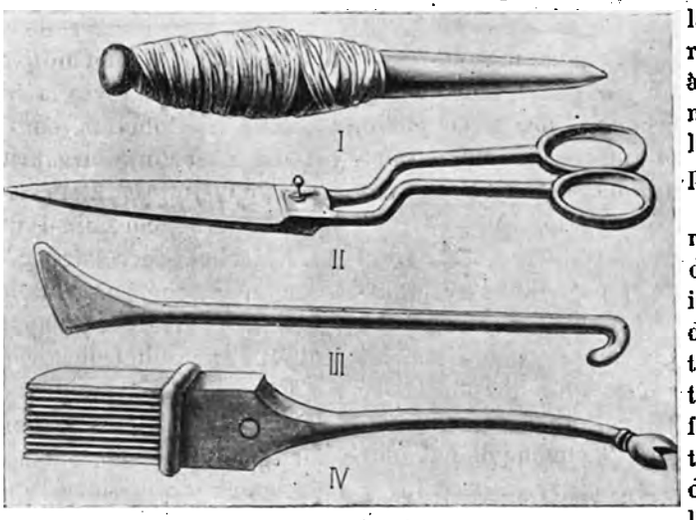
Et si ces chefs-d'œuvre qui valaient une fortune ne pouvaient s'utiliser ni en tapis ni en tentures, pourquoi continuer leur fabrication? C'est ainsi que, après l'essai malheureux de leur désappropriation, on ne forma plus d'élèves et l'on vit le temps où, les plus anciens artistes devant prendre l'un après l'autre leur retraite, il n'en resterait qu'un assez jeune pour continuer les secrets du métier et les antiques traditions. C'est en présence de cette déchéance que se trouva M. Guiffrey quand il prit la direction de la Manufacture. Il se dit que la fabrication de la Savonnerie est sans doute un art de grand luxe, mais nécessaire à la décoration des palais d'une nation puissante et riche, et que, s'il était en effet dommage de voir livrer à toutes les chances du piétinement et du battage des tapis de pied dont le dessin trop délicat ne résistait pas à quelques coups de talon ou simplement à des coups de brosse, on pouvait, au lieu de les charger de détails décoratifs extra-fins d'un travail interminable, concevoir une fabrication nouvelle à grands dessins rappelant les larges compositions adoptées aux temps anciens où l'art ne s'inspirait jamais que de principes rationnels. Ces tapis coûteraient encore cher, mais, moins fragiles, ils ne craindraient plus la foulée des semelles. Et c'est ce qui fut fait et, du même coup, ayant rendu les tapis aux parquets, M. Guiffrey, en habile administrateur, a laissé sur les murailles de belles places pour les tapisseries.

*
* *

Après la Savonnerie, pour terminer la visite des Gobelins, il ne reste plus à étudier, au point de vue de l'intérêt de la fabrication, que les ateliers de la *Rentraiture*. Celle-ci occupe deux ateliers éloignés l'un de l'autre. Dans le premier se terminent les tapisseries neuves et se font certaines réparations; l'autre est spécial aux grandes restaurations.

Lorsque le visiteur regarde attentivement une tapisserie en cours d'exécution, et surtout s'il se place à côté de l'artiste pour examiner la trame

par transparence, il distingue de nombreuses fentes, comme si l'artiste avait négligé de relier en certains endroits la contexture et laissé par oubli dans le corps de sa tapisserie des fissures. Ce sont des réserves nécessaires : on les nomme des *relais*. Quand le dessin présente des surfaces de colorations nettement tranchées ou des contours vigoureux s'enlevant sans transition sur des fonds d'une tout autre valeur, on ne peut relier les points des uns aux points des autres sans modifier, par des pénétrations qui l'altèrent, la précision tranchante des lignes juxtaposées. Alors, pour éviter ces pénétrations gênantes, on tisse les lignes indépendamment les unes des autres et on laisse entre elles un intervalle qui sera fermé par une simple couture à l'aiguille. Tel est l'un des offices de la Rentraiture. Des dames y sont employées.



Outils du tapissier : I, broche; II, ciseaux; III, tranche-fil ; IV, peigne.

Des dames également, surtout des jeunes filles choisies parmi les ouvrières du dehors, s'occupent dans le second atelier à rajeunir les vieilles tapisseries. C'est encore ici un atelier de labeurs patients, et cependant les rentrayeuses causent et rient avec un entrain de jeunesse que ne semble pas gêner la difficulté de leur tâche. On a plaisir à rencontrer cet élément de gaieté, le seul dont la visite un peu sévère de la Manufacture vous ménage l'agréable surprise.


La rentraiture d'une tapisserie.

En ce moment la Manufacture exécute, d'après une commande à elle faite par le Comité des monuments historiques, la remise en état de la magnifique série de Reims représentant la vie de saint Remy. La série complète est de dix pièces et, depuis cinq ans qu'elle a été mise en mains, huit pièces seulement sont terminées. L'une d'elles, en ce moment presque achevée, est depuis huit mois en cours de réfection. L'opération est longue en effet, car elle ne consiste pas seulement à recoudre les parties déchirées, à remettre de la laine aux parties arrachées, mais encore à reconstituer les morceaux mangés, larges souvent de plusieurs décimètres.

De longues conférences entre les chefs d'atelier sont alors indispensables pour décider de la restauration de ces parties manquantes. Il faut retrouver le détail absent, le deviner d'après l'ensemble, l'époque et le style de la composition ; puis, le motif et le dessin une fois arrêtés, une nouvelle chaîne, piquée dans la masse sur les bords du vide, est tendue fil à fil, et c'est alors que s'exécute le remplissage avec les laines. Celles-ci sont choisies d'un ton plus vif que le ton général du modèle, en prévision de leur abaissement inévitable ; elles passeront vite et, quelques mois après la réfection, les morceaux reconstitués qui semblent trop neufs paraîtront justes.

Tout ce travail de restauration se fait non plus sur un métier à l'aide de la broche, mais sur un chevalet et simplement à l'aiguille ; il exige non seulement une grande habileté de main, mais beaucoup de tact et de goût. Les dames qui le pratiquent, sous la direction d'un très habile chef d'atelier, font, dans leur genre, œuvre d'artistes, œuvre méritoire s'il en fut, car elle fait revivre de précieux chefs-d'œuvre que l'ignorance ou l'insouciance de nos devanciers avaient voués à l'anéantissement.

Il ne faut pas croire cependant que notre temps, si soucieux de la conservation des choses d'art,

soit beaucoup plus ménager de ses richesses. Les tapisseries, si généreusement prodiguées par l'État dans les palais et les expositions, ont beaucoup à souffrir des chances d'avaries auxquelles on les soumet et du manque de soins de la part de ceux qui les ont en garde. Et j'ai pu m'en assurer lorsque, descendant de l'atelier de restauration où, dès ma sortie, les chuchotements et les rires recommencent leur pimpante musique, je passai devant la longue cuve de bois dans laquelle, à leur arrivée, les vieilles tapisseries sont soigneusement lavées. En train de sécher, pend une tenture ancienne, envoyée par l'Institut pour une réfection nécessaire. Elle est estimée quatre-vingt mille francs, m'explique le chef de la restauration, et, sans souci de sa valeur, ses possesseurs ne l'ont pas ménagée. Les membres de l'Institut y ont si bien frotté leur têtes qu'ils en ont laissé les traces sous forme de larges taches de graisse, et ces taches avaient une telle couche d'épaisseur que, pour parvenir à les enlever, il a fallu nettoyer la pièce à la glycérine puis à l'alcool, et se servir, pour les parties trop résistantes, de sulfure de carbone, produit chimique d'odeur intolérable qui fait le désespoir des habitants de cette partie de la Manufacture.

Mais, après un pareil traitement, la tapisserie semble neuve, et comme, devant le résultat obtenu, je paraissais surpris du principe mis en œuvre, le nettoyage des parties grasses par un corps essentiellement gras, la glycérine, l'inventeur du traitement voulut bien me permettre de résumer son secret pour les lecteurs du *Magasin Pittoresque*. Lorsqu'une tache d'huile déjà sèche dépare une étoffe, ne vous contentez pas de la frotter à l'essence ou à l'alcool, car rien ne partirait; mais recouvrez d'huile cette tache, attendez que cette nouvelle huile ait pris corps avec la couche primitive qu'elle délaye, l'huile appelant l'huile, et lavez alors à l'esprit-de-vin puis à l'eau, l'étoffe ne gardera pas la moindre trace de l'accident.

En possession de cette recette qui, de même que tous les procédés techniques de fabrication, m'avait été livrée avec toute la bonne grâce possible, je quittai les Gobelins, emportant le souvenir d'une visite attachante largement facilitée par l'amabilité de l'administrateur, M. Guiffrey, que je tiens à remercier encore ainsi que ses collaborateurs : M. Mochel, secrétaire général; MM. Munier et Jacquelin, chefs des ateliers de haute lice et de la Savonnerie; M. Lafay, directeur de la teinture et M. Faure, chef de la rentraiture.

Cependant, on ne peut parler aujourd'hui des Gobelins et de la Savonnerie, on ne peut visiter la Manufacture, sans achever la promenade au faubourg Saint-Marcel par une excursion non moins suggestive à l'esplanade des Invalides. Là, dans le local spécialement réservé aux produits dont il surveille l'exécution avec tant de soins, M. Guiffrey a réuni, avec l'art consommé d'un habile metteur en scène, les tapisseries, les tapis et les meubles terminés en ces dernières années. Par le choix et la diversité des modèles, par leur exécution technique soigneusement variée, l'exposition des Gobelins offre à ses visiteurs la vision complète de l'état présent des perfectionnements de la tapisserie; elle nous montre en quelque sorte l'apogée de cet art national, si jalousement gardé à travers les siècles par des artistes éminemment français.

PIERRE CALMETTES.

LE JOURNAL D'UN ARTISTE FRANÇAIS AU TRANSVAAL

EXTRAIT

Johannesburg, la ville de Johann! Quel Jean a bien pu donner son nom à ce temple du Veau d'or, à cette Mecque de la spéculation, à ce superbe champignon vénéneux poussé comme par enchantement dans un désert ?

De somptueux palais de pierre et de fer, des monuments ornés de dorures et de coupoles, des boutiques dignes de Regent street et de la rue de la Paix, des banques, des agences, une poste grandiose, un palais de justice, des prisons, des théâtres, d'innombrables bars, d'élégants restaurants, une Bourse dont les assises se tiennent en général en plein air sur une place entourée de chaînes, au centre de l'artère principale : « Commissioner street ».

L'habitation du milliardaire touche la hutte sordide construite en vieilles boîtes de conserves, la chaussée n'est pas encore pavée et les pieds s'enfoncent dans une lamentable épaisseur de poussière rouge: pas trace d'égouts, pas la moindre rivière!

Un mouvement incessant de camions, de voitures, de tramways, de rikchahs, petites voiturettes à deux roues, traînées par de grands diables noirs, Zoulous pour la plupart, au chef orné de perruques de crins blancs, de cornes noires, de panaches de plumes; de lourds chariots boërs se rendant au marché chargés de fourrage ou de légumes; des cavaliers, des bicyclettes, la foule européenne cosmopolite, un bourdonnement de toutes les langues, de tous les dialectes, puis les colorés : Malais, coolies, Chinois; enfin la tourbe noire, pauvre foule à peine sortie de l'esclavage, tendant le dos à toutes les lanières, n'ayant aucun droit, aucun nom, aucun état civil, ne pouvant ni marcher sur les trottoirs, ni monter dans un tramway ni mettre le pied dehors sans

un permis donné au maître par la police, n'étant sous aucun prétexte autorisée à sortir après neuf heures du soir !

Johannesburg est une ville de travail et de plaisir. En temps ordinaire, quand les affaires marchent, le mouvement de l'argent est considérable. Au moment des *booms*, des coups de bourse heureux, l'argent est littéralement jeté par les fenêtres, la notion de sa valeur est perdue, c'est une folie, une orgie de dépenses, il faut jouir à tout prix. Les artistes n'ont qu'à se présenter, l'or s'insinue de force dans leurs poches.

Mme Albani, qui fut un grand talent, mais qui a dépassé l'âge incertain, a piqué deux cent mille francs à la pointe de ses notes aiguës. Remengi, le violoniste tsigane à figure de curé, mort dernièrement dans une petite ville d'Amérique au champ d'honneur, c'est-à-dire d'une apoplexie foudroyante devant le public, sur l'estrade, séjourna trois ans dans l'Afrique du sud (au Cap seulement il donna cinquante-trois concerts !) ; des troupes anglaises de troisième ordre y font salle comble ; les barmaids portent des diamants aux oreilles, et les barmen des diamants aux doigts.

Hélas ! tout est bien changé à présent ! la peur et la consternation règnent en maîtresses. L'attention de tous fait la navette entre M. Chamberlain et le président Krüger. A Johannesburg, du reste, aucun patriotisme, aucun mouvement politique. Il n'y a en ville, en fait de Boërs, que quelques employés administratifs, des juges et des agents de police. Il y paraît des journaux de toutes les opinions, en anglais principalement. On craint la guerre pour elle-même, pour le mal qu'elle fait en dehors des blessures et des râles, pour des blessures bien plus graves, celles du porte-monnaie ! et la ville se vide, devient peu à peu déserte. Restent seuls les hommes obligés de veiller au grain, de monter la garde autour des coffres-forts. Femmes et enfants sont déjà expédiés au Cap, à Durban, en attendant les événements. Pourtant les pilons broyeurs continuent leur ronflement incessant, le sol fournit toujours sa récolte de millions. Tandis que le commerçant parcourt solitaire le vide du grand magasin réduit au strict minimum d'employés, les faillites se succèdent, et la ruine étend sa main verdâtre sur tout ce peuple, venu des quatre coins du monde à la conquête de la fortune.

La colonie française est la plus brave ; elle est encore presque au complet, quelques dames n'ont même pas fermé leur salon. Elles nous ont fait un accueil charmant, enthousiaste, et je ne saurais assez remercier mes nombreux amis de là-bas pour leur dévouement et leur générosité. Nous avons été fêtés, choyés, hébergés, au point d'en être honteux. En un mois de temps passé à Johannesburg nous avons pris deux repas à l'hôtel !

Le lendemain de notre arrivée commença le vrai travail. En somme, nous n'avions pas fait ce voyage, plutôt longuet, uniquement pour avoir le plaisir de tanguer en mer, rouler dans des trains ou contempler des nègres, et ce n'était pas sans une certaine appréhension que je voyais diminuer le volume du portefeuille contenant la caisse de l'association Viardot-Lemaire sans compagnie. Munis de nos lettres de recommandation, nous quittons l'hôtel *North-Western*, et nous voilà déambulant par la ville, en file indienne, moi en avant, gros Don Quichotte cachant de ma haute taille le grand chapeau, la redingote et la grande canne du petit Lemaire-Sancho.

Étant dans Commissioner-street à la recherche de l'agence de M. Bonamici, pour lequel l'aimable Dr Leyds, représentant du Transvaal en Europe, violoniste amateur très distingué, m'avait donné un mot, je me vis accosté par un jeune homme au sympathique visage déjà vu ailleurs :

— C'est bien à M. Paul Viardot que... etc. ?

— Parfaitement, mais il me semble avoir déjà eu le plaisir de... etc. ?

— En effet, chez M. un tel, etc...

Et voilà comment je retrouvai avec joie une charmante connaissance parisienne, un ami actuel, qui me permettra de le nommer en toutes lettres : Georges Aucoc, fils du grand bijoutier de la rue de la Paix, à la tête d'une succursale établie par son père à Johannesburg. Commerçant doublé d'un artiste de talent, il possède une charmante voix de baryton cultivée et mise au point par le regretté Bax. Enfant gâté de la colonie française, son concours à nos concerts n'en sera pas le moindre attrait, et sa connaissance parfaite de la haute société de Johannesburg facilitera sensiblement nos premiers pas.

Mis en rapport par l'obligeante maison Pleyel avec son correspondant Mackay (aucun rapport avec celui du Cap), l'éditeur, marchand de musique et de pianos, je remis l'organisation de nos concerts entre ses mains et je n'ai eu qu'à me louer de cette combinaison.

Notre premier concert eut lieu le 24 juin dans la grande salle de la loge maçonnique, où ont lieu toutes les réunions *select*. Ce concert fut un triomphe artistique et un succès pécuniaire. Ayant affaire à un public purement européen, je ne voulus admettre aucune concession au mauvais goût, toujours possible, de l'auditoire, et nous en fûmes récompensés en constatant le succès très sincère qu'obtint notre programme uniquement composé d'honnêtes noms de compositeurs, parmi lesquels j'eus l'audace de glisser le mien. Les *Deux Grenadiers* de Schumann, chantés à merveille par notre cher barnum amateur, furent pour lui l'occasion d'une ovation, et pendant toute une soirée, les tracas, les échéances, les craintes, cédèrent le pas à la bienfaisante et divine musique.

Entre temps nous étions présentés aux notabilités de la colonie française, colonie presque unique par sa tenue, sa respectabilité. Notre consul, M. Colomiès, a été pour nous d'une obligeance et d'une amabilité dont je lui resterai profondé-

ment reconnaissant. Toutes les portes s'ouvrirent devant nous. Reconnus artistes, Français et gens bien élevés, ce fut à qui nous prendrait sous sa tutelle. Nous eûmes vraiment à louvoyer avec diplomatie parmi les écueils que les trop nombreuses invitations semaient sous nos pas. Ah ! notre modestie et notre estomac ont été soumis à une rude épreuve !

La colonie allemande, aimable pour les Français en général et pour les musiciens en particulier, s'en mêla aussi ; les Anglais, attirés par la grosse caisse de journaux, savamment jouée sous forme d'articles, biographies, interviews, etc., se mirent aussi de la partie, de sorte que notre arrivée devint l'événement du moment, primant l'affaire Dreyfus dont tout le monde s'occupait, et même l'établissement récent d'un cirque américain. Nous remportions une victoire éclatante sur des éléphants savants, comble de la gloire pour des artistes !

Le lendemain de notre premier concert, nous fûmes engagés pour le dimanche suivant par M. Himmel-Stjerva, jeune chef d'orchestre suédois, le petit Colonne de l'endroit. Cet engagement fut renouvelé encore trois dimanches consécutifs.

Ces concerts à orchestre (orchestre médiocre du reste, professionnels et amateurs y étant mélangés) sont très suivis. Ils ont lieu aussi dans le local maçonnique. Le public payant relativement bon marché, et non une guinée (26 fr. 25) la place comme au nôtre, remplace un peu la qualité par la quantité ; les toilettes féminines sont moins élégantes, le veston y est plus fréquent que le smoking. Il écoute néanmoins avec respect et attention les œuvres de maîtres que nous interprétons, et ne se montre, ma foi, pas plus bête qu'un autre.

A la demande, presque sur l'ordre de notre ami Aucoc, nous dûmes quitter notre hôtel et habiter dans sa villa de Belgravia, un peu éloignée de la ville, défaut sans importance grâce à sa voiture et à ses jolis poneys conduits par Tom mon ami, nègre de race pure, sur lequel je comptais pour apprendre quelques mots de Basouto, sa langue natale. Eh bien ! ce fut lui qui apprit le français. Je lui demandais par exemple le nom d'un objet quelconque, en français et en touchant cet objet du doigt ; le lendemain, le mot Basouto était sorti de ma mémoire, mais lui se souvenait du mot français. Il est vrai que le Basouto n'est pas commode : « le chapeau » se dit : *Isinncoco* (le premier *c* s'accompagne d'un claquement de langue). On a beau avoir étudié les racines latines et grecques, il n'est pas facile de s'en souvenir.

Nous étions à présent en plein hiver, fin juin ; de grandes rafales de vent élevaient des trombes de sable rouge et égrenaient en pluie molle les petites fleurs des mimosas. Le froid piquait souvent la figure malgré le ciel limpide et le soleil éclatant. Le climat est rude, l'air trop raréfié. Nous avions souvent des étourdissements et des saignements de nez. Certaines natures ne peuvent jamais s'y habituer. Les femmes surtout ont à souffrir de l'âpreté de ce climat qui les fatigue outre mesure. Les teints s'y fanent vite ; la peau s'écaille, séchée par le vent ; les enfants eux-mêmes perdent leur fraîcheur.

Il fait encore assez chaud dans la journée, mais les nuits sont froides et nécessitent le feu allumé dans les cheminées dès la chute du jour.

En ce moment la saison devrait battre son plein. Hélas ! elle est bien pauvre, bien terne ! Les salons, si accueillants, à ce qu'on me dit, sont fermés ; les objets de valeur, bibelots, argenterie, cloués dans des caisses déposées dans les banques ou dans les consulats.

On attend des nouvelles qui n'arrivent jamais ou sont démenties le lendemain. Les cours de la Bourse oscillent sans raison apparente. Certains vous annoncent la guerre pour tel jour, un peu plus ils diraient l'heure exacte de la déclaration ; d'autres, les sceptiques optimistes, vous assurent, preuves en main, que l'Angleterre n'enverrait, en fait d'armée, qu'une musique militaire pour égayer la ville. Toute cette affaire se résumerait, à les entendre, en un *bluff* de financier jouant à la baisse, — petit coquin, va !...

Partout, sur tous les visages, se lisent l'attente, l'inquiétude ; dans la rue tout au moins, car nous trouvons dans les villes hospitalières le même accueil aimable, les mêmes tables, le même luxe, les mêmes havanes exquis, les fine Champagne onctueuses, les parties de billard (ces billards à blouses si vastes qu'une partie représente une promenade circulaire de plusieurs kilomètres). Nous musiquons ferme. Aucoc et Lemaire parcourent sans se lasser des partitions entières. Lemaire possède un organe spécial passant des notes de basse taille au ténor le plus élevé, voix forte mais pleine de trous... comme les rues de Paris avant l'exposition ; la prononciation ne manque pas d'originalité. On s'amuse, on rit, nous apportons dans nos poches un peu d'air natal et nous tendons d'honnêtes mains d'artistes ignorant l'art de gratter la poussière d'or. Si nous emportons des souvenirs exquis de ce trop court séjour à Johannesburg et de nos aimables amphitryons, je crois que nous ne laisserons pas un trop mauvais souvenir.

Dans la journée je profite de toutes les occasions pour visiter la ville sous tous ses aspects. Un jour c'est une visite à la *Ferrera*, sous la conduite obligeante d'un des administrateurs qui m'explique et me montre tout, depuis le nègre nu travaillant tout en bas, jusqu'aux immenses cuves de mercure et aux provisions effarantes de cyanure de potassium, de quoi empoisonner tous les habitants du globe terrestre. Un autre jour j'assiste à une séance du tribunal.

Très curieux le juge sans perruque ni robe, perché seul sur une tribune élevée recouverte d'une

espèce de ciel de lit en reps vert ; la table ovale autour de laquelle s'assoient les défenseurs et autres hommes d'affaires, en veston ; la guérite du témoin occupée le plus souvent par un nègre accompagné d'un interprète capable de traduire en hollandais de bizarres langages agrémentés de claquements de langue, pauvre diable noir que l'on met en prison en même temps que l'accusé afin de l'avoir plus facilement sous la main. De là cette longue procession de nègres qui traverse chaque matin la ville, se rendant de la prison au palais de justice sous la garde de policemen armés, pour refaire le même trajet le soir, dans le sens contraire.

Une autre fois c'est une excursion policière sous la protection du principal détective de Johannesburg, un petit Danois terrible d'audace et de malice. Il s'agit d'aller prendre sur le fait des vendeurs de boissons illicites, c'est-à-dire de pénétrer sans se faire remarquer, dans le débit où se consomme le crime sous forme d'un innommable alcool, fabriqué en Allemagne et vendu au débitant à raison de 8 pence (seize sous) le litre, revendu au consommateur nègre à raison de 6 schillings (8 francs) la toute petite bouteille, contenant à peine un quart de litre !

Les buveurs se réunissent dans un endroit clos, hangar en plaques de tôle, et là, dans le plus profond silence, les petites fioles circulent de main en main. La majeure partie de l'argent gagné péniblement au fond de la terre (75 francs, trois livres par mois) passe ainsi dans les poches crasseuses de ces débitants frauduleux.

Une fois le lieu de réunion découvert, le détective ouvre brusquement la porte et fait irruption parmi la foule des nègres effarés.

Le débitant a fui naturellement, mais il est toujours retrouvé. Résultat : prime de vingt livres (500 fr.), pour le détective, amende pouvant s'élever à 25 000 francs (mille livres) pour le délinquant, ou un nombre respectable de mois de prison au choix. Chose curieuse et qui prouve bien que, malgré les aléas forcés, l'affaire est bonne, l'amende est toujours payée et le *bedit gommerce* continue de plus belle.

. . . . . .

Au point de vue artistique, nos concerts à part : néant. Je n'ai vu ni une statue, ni un tableau ; l'art culinaire a seul jusqu'à présent droit de cité. Les dîners du restaurant Frascati, tenu par un Français, valent ceux des meilleurs restaurants parisiens.

Les théâtres sont au-dessous de toute description. J'ai été à une représentation des *Trois Mousquetaires*, adaptation anglaise ; — c'était roulant de grotesque.

Vous imaginez-vous un d'Artagnan aux cheveux courts coiffé d'un petit bonnet de donneur d'eau bénite, portant aux jambes de hautes guêtres noires comme les grenadiers de la grande armée ?

L'autre théâtre jouait *Erminie*, une opérette, musique de Jakoborosky, tirée de Robert Macaire. Cela dépasse la limite de la critique.

Nous possédons aussi le cirque américain, déjà nommé, dont l'orchestre de cuivre parcourt chaque matin les rues de la ville comme à la foire d'Yvetot.

Il paraît que l'art dramatique et musical est aussi représenté par des beuglants anglais, mais ils sont si mal placés, si mal famés, ce sont de tels repaires de voleurs, pick-pockets et pis encore, que l'on m'engage fortement à ne pas m'y aventurer, et ma curiosité cède à la prudence, personne du reste ne voulant m'y accompagner.

PAUL VIARDOT.

Il faut aimer sa patrie sans rivale et être prêt à lui sacrifier ses plus intimes préférences. — GAMBETTA.

SANS GRANDE PEINE

C'est par un soir mélancolique,
Soir d'automne, presque d'hiver,
Sous un frileux ciel gris de fer,
Qu'est né notre amour idyllique.

Il a vécu mélancolique,
Plante délicate, et sa fleur
Frêle a poussé dans la douleur,
Notre cher amour idyllique.

Il s'éteindra mélancolique.
Comme un bourgeon à peine ouvert
Que fait mourir le dur Hiver
Mourra notre amour idyllique.

* * *

C'est mieux ainsi, qu'éclos à peine
S'en aille notre amour défunt.
Quand la fleur a tout son parfum,
La voir périr, c'est grande peine.

Lorsque l'on se connaît à peine,
Les adieux gardent la douceur
Sereine d'un baiser de sœur ;
On se quitte sans grande peine.

Si c'est triste, ce l'est à peine,
La mort d'une fleur sans parfum.
Enterrons notre amour défunt
Sans petite ni grande peine.

ERNEST BEAUGUITTE.

LE JARDIN CLOS

Mon âme est un jardin clos
De murailles et de haies,
D'où montent des chansons gaies,
Des rires et des sanglots.

Et pendant la saison brève
Où l'espoir luit dans l'azur,
Toutes les voix de mon rêve
Chantent derrière le mur.

Le passant surpris s'arrête :
« O femme, quel étranger
Ravira la clef secrète,
La clef d'or de ton verger ? »

Mais les portes restent closes
Et, dans l'Eden parfumé,
Pour toi seul, ô bien-aimé,
Mon amour éclôt en roses.

MARCELLE TINAYRE.

MARINS BRETONS

Visage tanné et ridé, barbe et cheveux hirsutes, teint hâlé par les grands vents du large, brûle-gueule aux lèvres, voici les deux vieux loups de mer attablés devant le traditionnel broc de cidre : ils sont ravis de se reposer, de jaser un brin sur les péripéties de la pêche qui vient de finir et qui, à en juger par leur attitude, a été fructueuse. Un heureux contraste marque la différence de caractère des deux personnages : un vrai Roger Bontemps, celui qui tourne le dos à la fenêtre ; une béate satisfaction éclaire sa bonne face de sans-souci du lendemain, tandis que l'autre, les bras croisés, plus calme et d'esprit plus pratique, semble déjà combiner ses plans pour la prochaine journée.

Ce charmant tableau, dû au pinceau délicat d'un jeune peintre d'avenir, M. Raymond Lefranc, procède de l'École flamande ; le ton en est sobre et juste, avec un réel cachet de personnalité et d'originalité, un sentiment exact des nuances, et, ce qui malheureusement n'est plus guère à la mode de nos jours, une grande correction de dessin.



Salon de 1900. — Marins bretons, d'après le tableau de M. Raymond Lefranc.

Il y a dans cette œuvre, déjà fort réussie, tout un monde de promesses, surtout si son auteur se consacre spécialement à ce genre, dans lequel il semble devoir exceller.

Em. FOUQUET.

Les nouvelles Plantes tinctoriales des Colonies françaises

La teinture est une de ces industries dont les procédés, basés sur l'emploi de produits naturels puisés pour la plupart dans le règne végétal, se transmettaient par tradition depuis un temps immémorial. Nos modernes chimistes ont eu tôt fait de découvrir le mode d'action de presque tous les colorants et de tirer de leurs creusets des succédanés de nos vieilles plantes tinctoriales.

Le teinturier a-t-il avantage à demander au chimiste ce que, pendant des siècles, l'agriculteur lui fournissait ? Au point de vue de la simplifi-

cation des manipulations, de la puissance des colorants artificiels, de l'abaissement du prix de revient, il est certain que le teinturier moderne est en progrès. Mais en ce qui concerne la solidité des couleurs, le brillant de l'étoffe, il y aurait beaucoup à dire. L'avantage pour ces derniers points reste aux colorants d'origine végétale. Par conséquent toute plante dans laquelle on découvre un principe colorant doit être signalée aux industriels.

Chaque pays a ses plantes tinctoriales ; le midi de la France réalisait autrefois de jolis bénéfices dans la culture de quelques-unes d'entre elles. Pour certaines couleurs, le bleu indigo par exemple, la teinturerie ne peut se contenter des produits du pays, il lui faut aller quérir la matière première dans les chaudes régions qui avoisinent les tropiques.

Le cachou est une des couleurs naturelles que la chimie n'a pu encore détrôner ; tous les produits qu'elle a proposés pour le remplacer donnent des résultats inférieurs. Or la teinte cachou, couleur modeste s'il en fut, qui ne tire pas l'œil, est fort employée. C'est la catéchine, principe colorant du cachou, qui sert à teindre le fil employé à la confection des filets de pêche, des voiles des bateaux, petits et grands, du fil et du coton destinés à la préparation des divers objets de l'équipement militaire. C'est moins la couleur en elle-même que l'on recherche dans ce cas, mais plutôt les qualités de résistance qu'acquiert le tissu par l'effet d'une sorte de tannage produit par la teinture et qui provient de la grande quantité (50 p. 100 environ) de tanin contenue dans le cachou.

Le cachou, ou plutôt le végétal d'où il est tiré, fait partie, dans la classification botanique, de la famille des Légumineuses, dont les représentants sont nombreux dans les pays chauds. C'est l'Inde qui fournit la majeure partie de cette matière colorante que l'on extrait d'un palmier nommé *Areca* ou *Mimosa* ou encore *Acacia Catechu*. Bien que l'arbre producteur de cachou soit commun dans la plupart de nos colonies et, en particulier, dans l'Indo-Chine, ce sont les possessions anglaises et hollandaises qui, jusqu'ici, ont été les fournisseurs de nos teinturiers. Ce n'est pas, du reste, au profit de l'*Areca Catechu* que nous désirons attirer l'attention ; le produit extrait de cet arbre est connu et classé, mais il n'en est pas de même d'un produit analogue tiré d'un arbre, le *Casuarina equisitifolia*, qui abonde dans nos possessions indiennes et qui peut avantageusement remplacer le cachou.

La matière colorante tirée du *Casuarina* a été l'objet d'études très attentives de la part de M. O. Piequet ; le résultat de ses recherches a été consigné dans une notice présentée l'année dernière à la Société industrielle de Rouen et dans laquelle nous puisons ces renseignements. Déjà, quelques mois auparavant, M. Piequet avait étudié deux produits similaires : le *Cu-nao* et le *Cay-da*, matières colorantes employées par les indigènes de l'Indo-Chine.

L'extrait du *Casuarina* mérite une mention particulière, parce qu'il provient d'un arbre assez répandu sur le territoire de Pondichéry et qu'il convient de venir en aide à cette petite colonie dont les ressources sont loin de suffire à ses besoins. Le *Casuarina equisitifolia* est connu depuis longtemps à la Réunion sous le nom de *Filao*, à la Nouvelle-Calédonie sous celui de *Manoui*, mais, dans ces régions, il est utilisé comme bois de construction. Seuls, les indigènes de Tahiti semblent avoir su en tirer parti pour la teinture et extraient de son écorce une matière colorante qui donne des tons rougeâtres. Les propriétés astringentes et tinctoriales du *Casuarina* sont connues en France depuis une vingtaine d'années déjà, puisque l'extrait de *Casuarina* était au nombre des produits envoyés par les colonies à l'Exposition universelle de 1878. Cependant, ainsi que le constate M. Piequet, personne n'a songé à chercher le moyen de tirer parti de ce nouveau colorant, pas plus, probablement, que des autres matières premières figurant à cette exposition. Mieux encore, à Rouen, ville manufacturière de premier ordre où l'industrie des tissus occupe une place considérable, il ne semble pas qu'un manufacturier ait eu la curiosité de chercher à utiliser les divers échantillons d'écorces que possède le musée de Rouen.

Il serait trop long de reproduire ici les résultats des expériences auxquelles s'est livré M. Piequet. Toutefois, il est intéressant de savoir que les essais d'impression et de teinture effectués avec l'extrait du *Casuarina* ont fourni une nuance sensiblement différente de celle que l'on obtient avec le cachou brun. Cette nuance correspondant précisément au type demandé pour les tissus d'exportation, il y a donc utilité pour notre commerce des tissus à adopter le nouveau colorant afin de trouver de nouveaux débouchés à l'étranger pour les tissus teints. Les échantillons que nous avons sous les yeux sont des plus concluants et permettent d'apprécier la valeur de la teinte obtenue, qui est d'un joli ton bistre. Ainsi que je l'ai conseillé il y a quelques années pour un autre produit végétal, le *Tally*, originaire de la même contrée, M. Piequet estime qu'il y aurait avantage à préparer sur place un extrait en traitant des écorces fraîchement récoltées. Les dépenses de fabrication, aussi bien que les frais de transport et de manutention, seraient ainsi beaucoup moins élevés ; mais, et c'est surtout ce qu'il faut considérer, le rendement en matière colorante serait bien plus grand que celui fourni par le traitement des écorces sèches.

Au moment où l'on se préoccupe de divers côtés d'ouvrir de nouveaux débouchés à notre commerce métropolitain et où l'on s'efforce d'augmenter les ressources de nos colonies, il est

utile de faire connaître les produits qui pourraient accroître le chiffre des exportations de nos divers établissements à l'étranger. Le cas est d'autant plus intéressant, cette fois, que la matière première à importer serait presque totalement recueillie à Pondichéry pour le plus grand bien du maigre budget de cette colonie.

ALBERT REYNER.

LA PLUS GROSSE LOCOMOTIVE DU MONDE

Ce titre appartient, sans contestation possible, à la machine dodécapode que vient de mettre en service la Compagnie de l'Illinois Central Railroad, aux États-Unis, et dont nous avons la bonne fortune de pouvoir donner une vue d'ensemble à nos lecteurs. La simple comparaison du mécanicien — qui se tient près du marchepied — et de sa locomotive permet, même aux profanes, de très bien se rendre compte des énormes proportions de cette dernière.

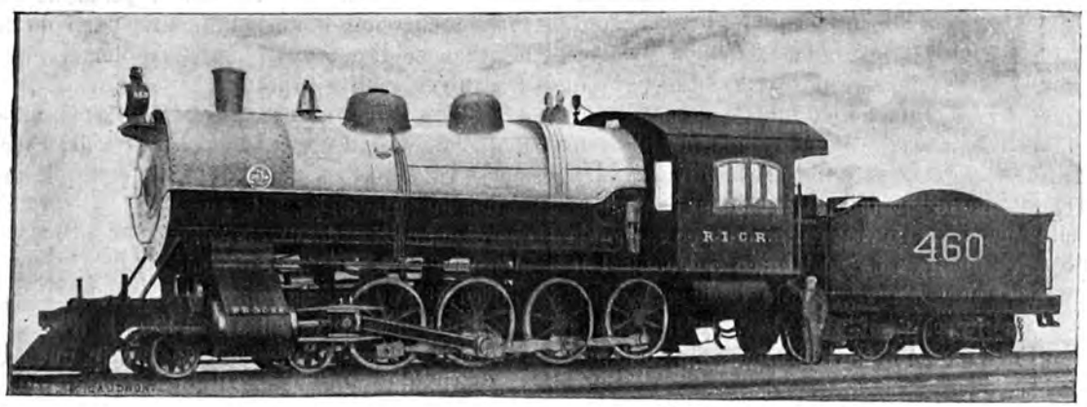
On remarquera d'abord qu'elle est portée par six paires de roues, dont deux paires en avant-train formant bogie. D'où son nom original de dodécapode, ce qui, pour les personnes peu ferrées sur leurs étymologies grecques, comme pour les autres, du reste, signifie *à douze pieds*, ou, si l'on préfère, à douze roues.

La longueur totale du monstre atteint 19 m. 85, en comptant le tender, bien entendu, qui fait en quelque sorte corps avec la locomotive. Si donc nous la dressions sur ses tampons d'arrière, sa hauteur dépasserait sensiblement celle d'une grande maison à six étages. Inutile d'ajouter qu'il a fallu établir, pour la manœuvrer, des plaques tournantes d'une dimension exceptionnelle, puisque l'écartement des essieux extrêmes, ce qu'en termes du métier on appelle l'empattement, mesure 16 m. 80. Les ingénieurs ont dû construire à cet effet de véritables ponts tournants, d'une longueur de 18 mètres, et mus par l'électricité.

Personne ne sera étonné d'apprendre, après ce que nous venons d'expliquer, que la machine à douze roues de l'Illinois Central Railroad pèse à elle toute seule le chiffre formidable de 103 000 kilos, dont 95 000, utilisés pour l'adhérence, portent sur les roues motrices.

A cette charge, il convient d'ajouter celle du tender, lequel, en service, c'est-à-dire avec ses 12 tonnes de charbon et sa provision de 30 000 litres d'eau, ne pèse pas moins de 64 000 kilogrammes. Le poids total — locomotive et tender réunis — atteint donc 167 tonnes.

Or, pour fixer les idées, nous rappellerons que les plus lourdes locomotives qui circulent sur les lignes européennes ne dépassent guère 80 tonnes, — la moitié. Aux États-Unis, le pays de tous les records, on cite quelques machines de 110 tonnes, ce qui, jusqu'à présent, avait toujours été considéré comme un maximum.



La plus grosse locomotive du monde.

Mais la dodécapode américaine dont nous parlons n'est pas seulement remarquable par son poids. Chacun de ses organes a été construit sur une échelle tout autre que celle dont on se sert pour les machines de taille ordinaire.

Sans entrer dans des détails par trop techniques, nous dirons que le diamètre de la chaudière, toute en acier d'une épaisseur de 25 millimètres, et timbrée à 15 kilos, mesure 2 m. 35. Un géant s'y promènerait à l'aise. Et comme elle a 8 mètres de long, on voit d'ici quel énorme cylindre constitue le corps de la machine.

La chaudière est traversée par 424 tubes à ailettes, au lieu de 280. Enfin, la surface de chauffe totale représente tout près de 320 mètres carrés, ce qui ne s'était jamais vu... Le reste à l'avenant.

Quant aux roues, la locomotive en question n'étant pas destinée à faire de la vitesse, elles sont relativement petites : 143 centimètres pour

les roues motrices et 76 centimètres seulement pour celles du bogie d'avant. Mais leur robustesse trapue compense leur faible diamètre, et cela se conçoit d'ailleurs puisque chacune d'elles doit supporter la charge écrasante de 8 600 kilos environ.

Comme nous l'avons dit plus haut, le tender a été muni de soutes ayant une capacité exceptionnelle. Grâce à son approvisionnement de 30 000 litres d'eau et de 12 000 kilos de charbon, la locomotive peut franchir sans arrêt des parcours de 400 et même 500 kilomètres, avantage précieux de l'autre côté de l'Atlantique, où les dépôts de combustible et les réservoirs sont en général fort éloignés les uns des autres.

Si la dodécapode n'est pas construite pour battre les records de vitesse dont ces bons Yankees sont si friands, en revanche, sa puissance de traction la classe tout à fait au premier rang parmi les machines de remorque les mieux douées sous ce rapport.

En palier, à l'allure de 36 kilomètres, elle peut traîner une charge de *sept millions de kilogrammes*. Cela représente à peu près 175 wagons à marchandises du plus grand modèle, dont la capacité est de 40 tonnes. Or la longueur de ce train fantastique dépasserait 2 kilomètres.

Le monstre de cuivre et d'acier capable d'un pareil effort, unique dans les annales des chemins de fer, a été monté par les ateliers de Dunkirk, dans l'État de New-York. Sa construction n'a pas demandé moins de dix-huit mois, ce qui est énorme pour des ingénieurs américains, et le prix de la dodécapode avec son tender a atteint 40 000 dollars, — une bagatelle !

ÉDOUARD BONNAFFÉ.

GARDEN-PARTY D'ANTAN

Mme de Chaulnes s'ennuyait. Tout enivrée d'un séjour à Rome, la nouvelle gouvernante de Bretagne n'était point faite encore aux grossières ovations dont elle était l'objet. Les passe-pieds et menuets merveilleux de MM. de Locmaria et Coëtlogon ne suffisaient pas à effacer pour elle le souvenir des lourdes danses exécutées sur son passage de Rennes à Nantes ; les pipes de vins absorbées en son honneur lui donnaient des nausées ; toute cette « braverie » basse-bretonne n'éveillait en elle que regrets et dégoûts. Depuis douze longs jours, M. de Chaulnes chevauchait à travers sa province ; seule, réduite à la société des petites bourgeoises de Vitré, Mme la gouvernante sentait s'accroître son ennui, lorsqu'un billet de la toute gracieuse marquise de Sévigné dissipa ses vapeurs. Le remède était souverain. Quel mal eût tenu devant la perspective d'un après-midi passé près de la mère de la belle et froide Mme de Grignan ?

Or donc ce jeudi, 20 août 1671, les allées ombreuses où Marie Rabutin-Chantal promenait chaque été ses doléances maternelles s'animèrent de murmures joyeux. Les plus fraîches lèvres, les plus beaux yeux ouverts aux bords de la Loire, souriaient sous le vert tapissé de jonquilles du parc en beauté. Heureuses d'échapper à la rigoureuse étiquette, de se reposer de la symétrie grave, un peu monotone que Le Nôtre imposait alors aux jardins royaux, il y avait là Mme Fourché, Mlle de Kerbogne, Mlle de Murinais et *tutti quanti!* L'abbé de Coulanges, jugeant séant de laisser cette brillante jeunesse s'ébattre en toute liberté, s'était retiré ; indulgent aux « méchantes proses » de l'époque, il achevait à loisir le dernier roman de Calprenède. Point de décorum, nul souci du bel air. Les appels se croisaient à travers les épaisses charmilles, les jolis caquets allaient leur train le long des boulingrins. L'esprit se gagne et la contagion était facile près de la marquise. On disait beaucoup. Ne fallait-il pas se lamenter sur la perte de M. de Guise enlevé si prématurément, se passionner pour les nobles réponses de Fouquet, dans le cours de son interrogatoire sur la pension des gabelles, déplorer le point d'honneur qui détermina Vatel à se passer l'épée au travers du corps ?... On médisait... un peu... Les Rochers étaient loin de Versailles ! et l'oreille royale à cette heure restait distraite par de tout autres propos ! Mmes de Montespan et La Vallière chantaient l'Amour. Et, d'ailleurs, quel mal y avait-il à s'égayer du bruit de trictrac de M. d'Harouis, à discuter la donation de l'abbaye de Rebais à M. de Condom et la coiffure « hurluberlu » adoptée par Ninon de l'Enclos ? puisque la morale de Nicole était respectée et les maximes de M. de La Rochefoucault déclarées « divines » !

Tandis que chacune devisait à son gré, tout en suivant les chemins sinueux du labyrinthe, un vent frais s'éleva, mettant un frisson aux épaules nues sous les fines guimpes de point de France.

« L'orage nous menace, avança la marquise, il serait bon de rentrer faire collation. » Et sur cette invitation, la compagnie de descendre vers le Mail.

A peine avait-on fait quelques pas, que la pluie éclata avec une intensité inouïe, criblant les feuilles, noyant les pelouses, aveuglant la plus belle noblesse de Bretagne. Ce fut alors, sous l'averse, une course folle : Mlle de Murinais perdit un soulier dans la bagarre, sans que personne songeât à vanter son pied mignon, et si Mme Fourché ne sema point les lambeaux de sa jupe de brocart, l'aubaine en revint à certain retroussé hardi et coquet, capable d'induire en tentation le « Bien-Bon » lui-même ! On atteignit enfin les appartements. En un instant, un feu brillant ranima les plus émues et chacune songea à réparer le désordre de sa toilette. La coiffure de Mme la gouvernante avait subi de graves outrages. Il fallut renouer les rubans glissés jusqu'à la gorge, rattacher les boucles derrière le bourrelet. Les camériستes firent merveille : la Martin, elle-même, n'eût pas désavoué l'échafaudage savant que ces mains expertes édifièrent sur le front de Mme de Chaulnes. Ce point capital réglé, on procéda à l'échange des vêtements

humides. La garde-robe de la maîtresse de céans fut mise au pillage. Ces dames s'attifèrent de leur mieux. Il y eut cependant des surprises capables d'exciter la plus franche gaîté. Mme Fourché faillit mourir de plaisir à la vue d'un transparent porté par Mlle de Kerbogne, lequel transparent couvrait à peine la moitié du dos de l'emprunteuse. Seule Mlle de Murinais demeura pensive, mêlant une note fort discrète à cette joie délirante. Enfouie dans une des coiffes de la marquise, elle semblait demander à ces plis soigneusement agencés le secret du charme qui faisait de la « jolie païenne », au dire d'Arnaud d'Andilly, l'idole de son siècle!

Cependant l'heure s'avançait...: En ces étranges accoutrements, on prit place à table et l'on goûta. Et trois quarts d'heure durant, ce ne furent que dents mignonnes croquant chocolats et pralines, que palais délicats dégustant glaces et sirops,... sans que ceci nuisît à l'entretien. Avec sa verve ordinaire, son originalité piquante, Mme de Sévigné conta l'extrême satisfaction qu'elle avait prise à la nouvelle des aventures romanesques de M. de Lauzun et de Mlle***. Ces dames parlaient de prolonger la soirée. Quelqu'une proposait de perdre quelques écus au jeu, quelque autre, plus langoureuse, essayait de faire partager son désir d'ouïr le rossignol dans les bosquets teintés des blonds reflets de Phébé, lorsqu'on annonça :

— Le carrosse de Mme la gouvernante.

Ainsi sonna le signal du départ. Chacune reprit ses atours et l'on se sépara après mille tendres protestations de revoir.

— Ne conterez-vous pas les folies de cette journée à votre chère fille? interrogea, du fond de ses coussins, la gouvernante de Bretagne, non sans une légère pointe malicieuse...

— Si fait, ma toute belle, lui fut-il reparti.

Et ce même soir, la plume de la marquise se mit à courir alerte, pimpante, narrant sans rien omettre les menus faits de ce jour pour le contentement d'âme de Mme de Grignan et le non moins grand plaisir de la postérité!...

EYMER.

UNE BIBLIOTHÈQUE

L'ART D'ACHETER LES LIVRES, DE LES CLASSER, LES CONSERVER ET S'EN SERVIR.

La passion de la lecture et des livres. — On ne lit bien qu'un livre qui vous appartient. — Dangers des livres empruntés. — Faut-il en prêter?

Ce n'est pas pour les bibliophiles de profession ni les savants que je rassemble ces notes et couche, comme on disait jadis, ces observations et ces souvenirs; c'est à ceux dont le goût s'éveille et qui se sentent attirés vers les lettres et les livres, — deux choses que je ne sépare pas, — c'est à la jeunesse studieuse et curieuse, aux débutants fervents, que je les dédie. Il en est encore, je l'espère; malgré la passion de la bicyclette, de l'automobilisme, du *turf* et des innombrables *sports* que nous devons à la race anglo-saxonne : cricket, lawn-tennis, foot-ball, polo, golf, rallye-paper, etc., il y a encore, il y aura toujours des jeunes gens pour qui la lecture sera la plus puissante des distractions, l'attraction enchanteresse et souveraine.

De mon temps, dans le coin de province où je grandissais, les livres, les livres quels qu'ils fussent, mais *la nouveauté* surtout, — car chez toute génération nouvelle nulle influence ne prime celle des contemporains, — étaient, pour la plupart d'entre nous, la plus constante et la plus ardente préoccupation, l'appât préféré et irrésistible. Toutes les pièces blanches ou les gros sous dont nos parents nous gratifiaient passaient sur-le-champ chez les libraires du cru et se transformaient en volumes jaunes ou vert d'eau, voire en livraisons illustrées.

Je me rappelle encore un de mes plus intimes condisciples, un jouvenceau de quatorze ans, qui, ayant contracté chez un de ces honorables commerçants une dette qu'il n'osait avouer à son père, avait profité des vacances pour s'enrôler comme ouvrier jardinier, et était parvenu, en arrachant et ensachant des pommes de terre pendant quinze jours, à solder sa note, composée des principales œuvres de Victor Hugo et de Balzac.

Que l'amour de la lecture soit, comme d'aucuns l'affirment, plus tiède et bien moins répandu parmi la jeunesse d'à présent, que le livre ait aujourd'hui, dans la bicyclette, les sports, la photographie, etc., de redoutables et victorieux concurrents, il n'en restera pas moins toujours le grand agent de tout progrès, le plus sûr et le plus commode compagnon, l'ami le plus docile et le plus fidèle, le meilleur des conseillers et des consolateurs. *Trésor des remèdes de l'âme* : l'inscription placée par le roi d'Égypte Osymandias au-dessus de sa bibliothèque, — la première dont l'histoire fasse mention, — sera vraie de tout temps (1).

Mais ce n'est pas seulement aux amateurs novices que je m'adresse, c'est aussi et surtout aux humbles mais ardents néophytes que dame Fortune a oublié de favoriser, et qui ne peuvent consacrer à leur noble passion, à leurs achats de livres, que de très menues sommes; c'est à mon petit lycéen de tout à l'heure que je pense, c'est à lui tout spécialement que je voudrais épargner

(1) Cf. Diodore de Sicile I, 49, et Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, III, 3. Dans le texte grec de Diodore, il y a simplement ἰατρεῖον, officine médicale.

des pertes de temps et d'argent : son modique salaire de jardinier d'occasion est, pour lui épris de travaux intellectuels et inaccoutumé aux labeurs physiques, étudiant aux mains délicates et tendres que déchirent les ampoules, si péniblement et cruellement gagné !

Posons d'abord ceci en principe, ou plutôt rappelons cet axiome :

« On ne lit bien, on ne savoure convenablement et complètement, qu'un livre qui vous appartient, dont on est l'unique et absolu propriétaire. »

J'ajouterai même volontiers que, pour le bien goûter et savourer, ce livre, il n'est pas mauvais de l'avoir acheté de ses deniers et payé de sa poche.

Un de mes défunts amis, le bon et regretté Léon de La Brière, historien de Mme de Sévigné et commentateur de Montaigne, a même prétendu quelque part (1) que les Français « ne lisent jamais les livres qu'on leur donne », et ne lisent que rarement ceux qu'ils achètent. Il y a sans doute là un peu d'exagération ; mais l'idée, le principe que nous venons d'émettre, se retrouve dans cette boutade.

Donc, pas de livres empruntés, pas de volumes de cabinet de lecture surtout : c'est non seulement la bibliophilie qui s'y oppose, mais l'hygiène : après de nombreuses expériences faites il y a quelques années par MM. les docteurs du Cazal et Catrin, ces deux savants ont nettement démontré que les livres sont de véritables véhicules des germes des maladies contagieuses, de la diphtérie, de la tuberculose, de la fièvre typhoïde notamment (2).

Ayez des livres à vous ; et, en dépit de Grolier, de Maïoli et de tous leurs amis (3), prêtez-les le moins possible. D'abord parce que

> Tel est le triste sort de tout livre prêté,
> Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

Et, à ce propos, laissez-moi vous conter une aventure survenue à André Chénier, et bien propre à décourager les prêteurs de livres.

André Chénier, qui avait une prédilection spéciale pour Malherbe, dont il a d'ailleurs commenté les vers, possédait une bonne édition de ce poète, un petit in-8 publié par Barbou en 1776, avec la notice et les notes de Meunier de Querlon. Un jour un visiteur emprunta ce volume à Chénier, qui ne sut pas le défendre, n'osa pas refuser, et le livre ne lui revint que tout maculé d'encre et dans le plus pitoyable état. Sur la première page, Chénier écrivit alors ces lignes :

« J'ai prêté, il y a quelques mois, ce livre à un homme qui l'avoit vu sur ma table et me l'avoit demandé instamment. Il vient de me le rendre (1781) en me faisant mille excuses. Je suis certain qu'il ne l'a pas lu : le seul usage qu'il en ait fait a été d'y renverser son écritoire, peut-être pour me montrer que, lui aussi, il sait *commenter* et couvrir les marges d'encre. Que le bon Dieu lui pardonne et lui ôte à jamais l'envie de me demander des livres (1) ! »

Un autre motif capital et péremptoire pour ne pas vous séparer de vos livres, c'est que vous en avez sans cesse besoin, et de tous, sans distinction et sans prévision possible. Tel mot entendu, telle bribe de conversation, tel article de journal, un incident ou événement quelconque vous oblige à consulter tels ou tels volumes, et, remarquez bien cela, c'est toujours le volume absent qui vous fera défaut, toujours celui-là que vous voudriez feuilleter. Ayez-les donc toujours tous sous la main, prêts à répondre à votre appel.

« Que le diable emporte les emprunteurs de livres ! » voilà la vraie devise, non seulement de tout amateur, mais de tout travailleur. C'est celle dont le peintre du Moustier, au dire de Tallemant des Réaux, avait décoré le « bas de ses livres », la plinthe de sa bibliothèque (2). Tout travailleur, tout bon ouvrier a besoin de tous ses outils et ne s'en sépare jamais. *Ite ad vendentes !* « Allez en acheter ! » s'écriait Scaliger.

Pour résumer cette grave et parfois insidieuse et épineuse question du prêt des livres, nous dirons, après Jules Janin :

Acceptez, si bon vous semble, la devise de Grolier et de Maïoli, étalez-la sur les plats de vos volumes, cela peut faire très bel effet et vous valoir de délectables louanges, mais, en pratique, suivez les conseils de du Moustier et de Scaliger : « N'*en* prêtez pas ! »

ALBERT CIM.

(1) Dans son récit *la Nouvelle Ecbatane* in *Bagatelles*, par le Comité de la Société des gens de lettres, p. 302. Paris, Dentu, 1892.

(2) Cf. les journaux de février 1896, principalement l'*Événement* du 19, et l'*Éclair* du 23 février. Cf. aussi la *Revue scientifique* du 4 février 1899, pp. 153, 154 : *les Papiers dangereux* et leur désinfection.

(3) Le célèbre amateur Jean (Ioannes) Grolier (1479-1565) mettait en *ex libris*, sur les plats de ses reliures : *Io. Golierii et amicorum*. Thomas Maïoli, autre bibliophile qui vivait à la même époque, inscrivait de même sur ses livres : *Tho Maïoli et amicorum* ; mais, remarque M. Henri Bouchot (*le Livre*, p. 264), il corrigeait parfois « d'une devise sceptique l'élan de son amitié : *Ingratis servire nephas*, ce qui pourrait bien être le cri d'un propriétaire de livres trompé par les emprunteurs ».

(1) E. Rouveyre, *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, 5e édit., VIII, p. 4.

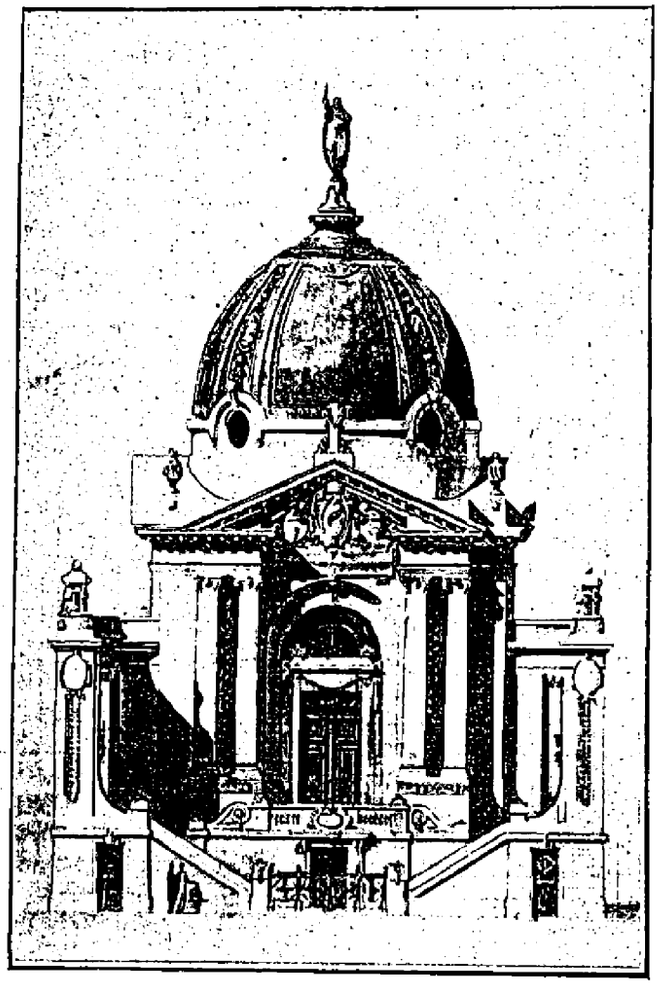
(2) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, Du Moustier.

Au rebours des hommes, les femmes écrivent beaucoup de choses qu'elles n'oseraient jamais dire. — P.-J. STAHL.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, que ces choses soient en petit ou en grand nombre, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de mes fiertés a toujours été d'être ce qu'on appelle en France : « une femme de ménage ». — JULIETTE ADAM.

Chapelle commémorative de la rue Jean-Goujon

La chapelle commémorative élevée à la mémoire des victimes du Bazar de la Charité sera inaugurée le 4 mai prochain, jour anniversaire de la catastrophe qui mit en deuil tant de familles françaises. Au lendemain de cette terrible épreuve, un comité s'était formé, puissamment secondé par l'archevêque de Paris, et plusieurs architectes avaient soumis des projets de monument ; celui de M. Guilbert fut adopté. Élève de MM. André et Laloux, M. Guilbert est encore un jeune, puisqu'il n'a que trente-deux ans.



Chapelle commémorative de la rue Jean-Goujon.

Conçu dans un style Louis XVI modernisé, le monument est construit en pierre. La brique a été réservée pour la voûte supérieure. La charpente qui supporte la Vierge du sommet est en fer ; cette *Vierge des Sept-Douleurs*, en cuivre martelé, ne mesure pas moins de 3 m. 25 ; elle s'harmonise parfaitement avec les ornements en plomb doré qui décorent extérieurement la chapelle. La chapelle, élevée sur une petite crypte abritant trois autels et desservie par quatre escaliers, donne sur la rue Jean-Goujon ; elle est édifiée sur un plan circulaire, de 12 mètres de diamètre. Sa hauteur totale, du sol au point *o* de la coupole intérieure, atteint 17 m. 50. Les quatre entablements des angles sont portés par des colonnes en cipolin de Suisse, superbes monolithes de 6 mètres, extraits des carrières de Saillon. L'espace compris entre chaque colonne est occupé par une niche que décore un vase en marbre noir, grand antique des Pyrénées.

Au-dessus des entablements, l'artiste a disposé des groupes rappelant les détails de la catastrophe ou symbolisant la Mort dans ses divers attributs. Nous voyons successivement des femmes pleurant sur un tombeau ; puis, la *Destinée* ; la *Mort* ; l'*Espérance* et la *Résurrection*, représentées par des enfants. Le chœur, traité sur un plan circulaire et portant un encorbellement sur une trompe, reçoit une statue monumentale de la Vierge, placée derrière l'autel. Sur la façade, figurent : un fronton, portant, comme inscriptions : *4 mai 1897* — *A Notre-Dame de Consolation* ; puis, deux femmes, symbolisant la *Foi* et la *Charité*, et, au-dessus du dôme, la statue de la *Douleur*. Le chœur a environ 10 mètres de hauteur ; la Vierge monumentale, avec son socle, mesure 7 mètres.

La première coupole donne jour sur une seconde coupole décorée par M. Albert Maignan. L'artiste a représenté le Christ ressuscité, se penchant vers les martyrs qui montent de la terre et leur tendant les bras. A ses côtés, marchent des anges portant les attributs de la Passion. La Vierge, enveloppée d'un long voile bleu, conduit les victimes et les présente au Christ. Tous les motifs de sculpture sont dus à deux artistes de talent : MM. Daillon et Iliolin. La sculpture d'ornement a pour auteur M. Dufeu. La peinture décorative est de M. Felz.

A la suite des parties latérales de la chapelle, se développent, tout autour du jardin de la communauté, les quatorze stations du chemin de croix ; ces stations, en vieil argent, sont serties dans des motifs d'architecture. Le monument commémoratif de la rue Jean-Goujon devant servir également de couvent, pour les dix à douze religieuses Auxiliatrices qui en auront la garde et l'entretien, l'architecte a prévu, au-dessus du chemin de croix, un certain nombre de cellules.

L'impression qui se dégage d'une visite à la chapelle est tout d'abord, quand on pénètre dans l'intérieur de l'édifice, une indéfinissable tristesse. Ce marbre noir, ces scènes de désolation, ces allégories qui frappent la vue dès les premiers pas, vous étreignent douloureusement ; puis, quand on lève les yeux, la tonalité s'éclaircit peu à peu, des tableaux moins sombres s'offrent aux regards, et le sentiment du début fait place à un rayon d'espoir : la *Résurrection*, qui forme le couronnement de l'œuvre, fait songer à la récompense qu'ont dû recevoir ces martyrs de la Charité dont les noms sont gravés sur les parois du monument. Ainsi se trouve atteint le but poursuivi par les fondateurs de cette chapelle, dédiée à *Notre-Dame de Consolation*.

VICTORIEN MAUBRY.

Mécaniciens et Mécaniciennes amateurs

Un grand nombre de personnalités des deux sexes s'adonnent au plaisir de conduire de leurs propres mains, non plus des automobiles, mais des locomotives attelées à un train de chemin de fer.

Le ministre actuel des chemins de fer en Russie, le prince Chilkow, se souvenant que le czar Pierre avait étudié l'art naval sur les chantiers de la Hollande, alla passer plusieurs années en Angleterre pour étudier la manœuvre des voies ferrées. Son Excellence commença par les fonctions d'un employé ordinaire. Il se fit d'abord ajusteur dans un grand atelier de locomotives ; puis il devint garde-frein, contrôleur et enfin chef d'une grande gare.

De retour en Russie, il passa de nouveau par tous les grades du service des chemins de fer jusqu'à ce qu'il eût conquis sa haute situation actuelle.

La marquise de Tweeddale a l'honneur d'être la seule dame noble anglaise qui ait jamais conduit la locomotive d'un train de voyageurs, et des plus illustres. On faisait l'épreuve de la voie du pont de Forth avant son inauguration officielle par le prince de Galles. C'était le 24 janvier 1890. L'opération avait lieu sous le contrôle de nombreux ingénieurs célèbres. Sa Seigneurie prit la direction de la machine à l'entrée sud du pont. Tenant en main le régulateur, elle dirigea son « Coursier de fer » à travers le pont avec une habileté toute professionnelle et arriva à la station au milieu des applaudissements des mécaniciens et chauffeurs assemblés.

Quatre millionnaires américains, possédant de grands intérêts dans les chemins de fer des États-Unis, MM. John Jacob Astor, George Gould, Dr Webb et Frank Thompson, ne sont pas de simples chauffeurs amateurs sur les machines. Les deux derniers sont tout à fait à l'aise sur la plate-forme de la locomotive. Ils ont acquis toute l'expérience d'un bon mécanicien avant d'arriver à leur présente fortune.

Les amis intimes de miss Pullman, fille du créateur des wagons-lits, dits Pullman-cars, savent combien elle s'intéresse à toutes les branches du service. Plus d'une fois elle a conduit sans aucune assistance, et à de longues distances, la locomotive de trains express.

Pendant une excursion dans l'Afrique du Sud, M. Kipling, le célèbre écrivain, obtint, en plusieurs occasions, l'autorisation de monter sur la plate-forme d'une locomotive. Il en profita pour s'initier à toutes les fonctions techniques du mécanicien de locomotives et il utilisa ses connaissances dans un de ses plus charmants romans : *Succès*.

Zola se contenta de voyager sur la plate-forme avant d'écrire *la Bête humaine*.

Ch. LEMIRE.

LE CUIRASSIER ZIMMERMANN

NOUVELLE

(Suite et Fin.)

Cependant, il fut assez heureux pour revenir sain et sauf de cette horrible boucherie ; ce n'était plus un homme, c'était un lion : Marie-Louise, sa famille, le Haut-Vigneau, tout cela avait disparu devant ce mot : Patrie !

Son cheval est tué, mais il veut continuer la lutte, et, à travers les cadavres, il se fraye un chemin pour rejoindre l'armée. Il se rappelle que son commandant, qui chargeait en tête de son escadron, la latte au poing, est tombé pendant la mêlée. Il le cherche, et pendant que les balles pleuvent encore, il le découvre, au milieu d'un tas de cadavres. Le commandant n'est plus, mais il ne veut pas donner à l'ennemi la joie de constater cette mort ; il le charge sur ses épaules, et, avec la connaissance qu'il a du pays, il vient le déposer à Alsaze-Hausen, qui n'est pas encore pris. Pendant la route, il s'est aperçu que son chef n'était pas encore mort, il avise immédiatement un médecin de la ligne qui, après avoir visité l'officier supérieur, lui répond : « *Il n'y a rien à faire, tu peux laisser ton colonel, il est perdu !* »

Ne voulant pas donner raison à la parole de ce chirurgien, il ramasse de nouveau le corps tout sanglant de cet officier ; attaché à ce cadavre dans lequel, pour lui, la patrie s'est incarnée, il le porte ainsi sur son dos jusqu'à la première ambulance, où il arrive à la nuit, pliant sous le fardeau ; harassé, écrasé de fatigue. Résolu à sauver cet homme, il aurait péri mille fois, avant de l'abandonner.

Lorsque, loin du danger, il a placé son commandant en sûreté, il tombe inanimé à côté du corps ensanglanté.

Grâce aux soins qui lui sont donnés, par les braves et dignes filles de Saint-Vincent-de-Paul, il ne tarde pas à revenir à lui.

— Comment va mon commandant, ma sœur? telle fut sa première parole.

— Il est sauvé, mon ami!

Le lendemain, il rejoignait les débris de son régiment.

***

La déroute est complète, toutes les troupes se réfugient dans Sedan; deux escadrons de cuirassiers, dans lesquels se trouve Zimmermann, arrivent pour entrer par la porte de Balan : impossible de passer.

De l'autre côté Bazeilles brûle et le faubourg de Balan est rempli de Bavarois. Ne voulant pas se rendre, le commandant d'Alincourt forme ses escadrons en colonne par pelotons, et, sans hésiter, il se lance au galop. Nos cuirassiers renversent tout sur leur passage; on tire sur eux par les fenêtres, mais ils ne se laissent pas décourager, et, malgré le feu très vif, ils avancent toujours. L'ennemi, pour lui barrer la route, forme une barricade, en culbutant des charrettes à l'extrémité du faubourg. Le commandant, d'un bond énergique, la franchit et va tomber blessé au milieu des rangs de la garde prussienne. Les cuirassiers viennent s'abattre sur l'obstacle, s'entassent les uns sur les autres et sont fusillés à bout portant. Trois officiers seulement furent relevés sains et saufs, deux cuirassiers, un vétérinaire, plus le sous-intendant qui avait chargé avec eux.

Charles n'avait rien; il échappa encore une fois aux Prussiens, et, au lieu de rester en Belgique où il s'était réfugié, il revint se mettre à la disposition de ses chefs, à l'armée de la Loire, où il combattit avec sa vaillance habituelle.

Au combat de Patay, il fut décoré. Quelques jours après, il était fait prisonnier et allait expier dans la forteresse de Spandau le crime d'avoir défendu sa patrie et d'être Alsacien.

Cette vie ne pouvait lui aller longtemps, il tenta de s'évader. Il fut repris presque immédiatement, jugé et condamné à être fusillé pour avoir cherché à s'évader d'une forteresse de l'État où il était détenu.

Le commandant de cette place le fit appeler et lui dit : « Optez pour la nationalité allemande et votre grâce vous sera accordée. »

— Qu'on me fusille!... fut sa réponse.

Le commandant insista, menaça, rien ne put l'ébranler.

C'était un frère allemand égaré, qu'il fallait ramener à tout prix dans le giron de la mère-patrie : on ne s'étonnera donc pas de la persistance que mit cet officier, pour faire de Zimmermann un traître.

Il donna l'ordre d'exécuter le jugement, comptant bien triompher en présence du peloton d'exécution.

C'est le cœur résolu et la tête haute que le cuirassier de Reischoffen sut faire face à ses bourreaux.

Il refusa de répondre de nouveau aux propositions qui lui furent faites, se contentant de sourire aux menaces de mort.

Nos barbares vainqueurs, nos courageux ennemis lui firent cependant grâce de la vie, malgré son refus de devenir prussien.

A la paix, il y eut une amnistie, et ce modeste héros put venir rejoindre son régiment en attendant sa libération.

Jusqu'à son arrivée en Prusse, Marie-Louise, n'ayant pas reçu de nouvelles de son fiancé, le croyait mort; elle était dans la plus grande anxiété, d'autant plus qu'elle lisait tous les jours dans les journaux les nouvelles de la guerre, qui lui avaient appris que le 4e cuirassiers avait été complètement détruit.

Ses belles joues roses perdaient chaque jour un peu de leurs couleurs, et le chagrin commençait à envahir ce joli visage.

Charles n'avait jamais écrit pendant la guerre, quoique le souvenir de Mlle de la Molinerie fût venu souvent le visiter, parce qu'il regardait comme un crime de songer à soi, lorsque la patrie était envahie et prête à expirer.

A son retour de captivité, il trouva la guerre civile, et fut incorporé immédiatement dans un régiment de marche qui devait aller faire le siège de Paris.

Le soir même, Charles Zimmermann quittait son corps et allait rejoindre sa fiancée.

Porté déserteur quelques jours après, on crut qu'il était passé au service de la Commune, on ne s'en occupa pas davantage pour le moment.

Aussitôt la guerre civile terminée, Charles vint rejoindre son corps, alors en garnison à Paris. Arrêté immédiatement pour désertion en présence de l'ennemi, il allait être traduit devant un conseil de guerre.

Il n'avait que cette seule chose à opposer pour sa défense que, engagé volontaire pour la durée de la guerre avec la Prusse, il était libre du moment que la paix était signée. Cela ne suffisait pas.

Le règlement militaire ne discute pas. Eussiez-vous cent fois raison, vous devez obéir; la réclamation n'est permise à l'inférieur, que lorsqu'il a obéi. L'engagé volontaire n'était pas congédié, il n'avait pas reçu sa feuille de route, il appartenait encore à l'armée, il n'avait pas le droit de s'y soustraire.

A cette horrible nouvelle, grand désespoir au *Haut-Vigneau*; le baron, qui avait vu pendant la guerre les ravages causés à la santé de sa fille par l'absence de son fiancé, partit immédiatement avec elle pour obtenir la mise en liberté du déserteur. Ce qu'il n'aurait jamais sollicité de l'Empire, il pouvait le solliciter du gouvernement actuel, composé en grande partie de ses amis politiques. Marie-Louise l'aiderait du reste dans

cette occasion. Elle est jeune, dit-il, et si je ne réussis pas à lui éviter le conseil de guerre, elle saura bien intéresser les juges à sa cause, et obtenir la grâce de Charles.

Il arriva donc à Paris, avec la conviction de sauver son futur gendre; il alla voir les députés de son département, parmi lesquels se trouvaient plusieurs de ses amis. Il alla au ministère de la guerre, chez le Président de la République, il ne put rien obtenir. Il y avait trop de déserteurs, et si l'on faisait grâce à un, on était obligé de faire grâce à tous. Le code militaire est impitoyable, la discipline est à ce prix. Le cuirassier de Reischoffen devait être jugé et condamné.

Mlle de la Molinerie était accablée; mais, puisant dans sa faiblesse le courage nécessaire à cette lutte qu'elle venait d'entreprendre, et du succès de laquelle dépendait son bonheur, elle se mit de nouveau en marche, et la grande ville fut fouillée dans tous ses coins pour trouver l'aide qu'elle cherchait.

La fine et aristocratique Marie-Louise, la descendante de la plus vieille noblesse d'Aquitaine qui portait *d'argent à la fasce de gueules chargé de trois croisettes d'argent*, alla frapper à toutes les portes, supplier, implorer la grâce de son fiancé.

Le jour du conseil de guerre arriva.

Charles Zimmermann était demeuré impassible, décidé à tout entendre, à tout subir et à bien mourir, surtout, si on le condamnait à mort.

Les témoins à charge avaient déposé, il les avait écoutés sans murmure, sans colère, paisiblement.

Tous avaient été unanimes pour rendre justice à sa bravoure, à son dévouement, à sa belle conduite pendant la guerre; tous avaient été unanimes aussi pour reconnaître l'accusation. La bravoure est peu de chose dans l'armée, où chaque homme est brave. Ce n'était donc pas une circonstance atténuante. Le fait du reste était là, et il fallait bien se rendre à l'évidence. Le cuirassier avait déserté en présence de l'ennemi et le code militaire dit : « La désertion en présence de l'ennemi sera punie de mort! »

Marie-Louise était avec son père dans l'étroite salle d'audience de la rue du Cherche-Midi, dissimulée dans la foule, qui regorgeait ce jour-là. Elle ne pleurait pas, elle écoutait et, comme son fiancé, elle était impassible.

Il ne restait plus qu'une seule personne à entendre, c'était un colonel que Mlle de la Molinerie avait fait citer comme témoin, à l'insu de Charles, avec lequel elle n'avait pas voulu communiquer pendant toute sa détention à la prison militaire, dans la crainte que ses forces vinssent à l'abandonner, si une fois elle s'arrêtait dans sa marche.

L'accusé ignorait aussi la présence de ces êtres chéris.

On appelle le colonel de M...

En entendant prononcer le nom de son ancien supérieur, Zimmermann se leva, regarda son chef, qui, en arrivant près de la barre du conseil, n'hésita pas à lui serrer la main. Sa physionomie changea aussitôt, et dans son regard on pouvait lire le bonheur qu'il éprouvait de revoir avant de mourir celui qui l'avait conduit si vaillamment au feu.

Le colonel, la taille droite, le front superbe, la poitrine couverte de décorations, au cou le cordon de commandant de la Légion d'honneur, salue le conseil de la main gauche. Quant à sa main droite... la manche droite de son dolman était vide. Le bras avait été emporté par un boulet, au combat de Villerschexel, où il était allé continuer la lutte, une fois remis de ses premières blessures.

Le président, un autre vieux brave, demande au colonel de M... de dire au conseil tout ce qu'il sait de l'accusé.

« C'était à Frœschviller, le 6 août, reprit le colonel. Le combat avait commencé au point du jour; notre aile gauche était assaillie par les Bavarois, qui étaient maîtres des bois de Veewiller; au centre et à la droite, les ennemis attaquaient avec une artillerie formidable. Vers onze heures, quatorze batteries canonnaient Wœrth, et l'infanterie ennemie s'avançait pour s'emparer du village. Des femmes éplorées, des enfants épouvantés s'enfuyaient.

« Alors, les zouaves et les turcos entrent en scène.

« Je demande pardon au conseil; mais s'il le désire, j'abrégerai.

« — Continuez, reprit le président. »

Le colonel reprit alors : « Nous les voyons descendre les collines, traverser les prairies et marcher avec le calme et l'ordre habituel sur les champs de manœuvre. Une pluie de feu s'abat sur eux pour leur barrer la route.

« Les hommes tombent, les intervalles se referment, et la marche n'est pas ralentie. En arrivant au village, les turcos poussent leur cri de guerre et se précipitent en même temps dans les rues. Une lutte acharnée se livre, les premiers rangs sont fauchés par la mitraille, les cadavres s'amoncellent, le terrain est disputé pied à pied, nos soldats se font tuer sur place et enfin, écrasés sous le nombre, ils sont forcés de se replier. Il fallait porter un ordre; — c'était la mort qu'on allait chercher. C'est l'accusé qui demande à remplir cette mission périlleuse. Son intrépidité, dans cette occasion, sauva un régiment tout entier qui allait être fait prisonnier.

« Gunstett nous est enlevé quelques minutes après. La division badoise se porte en avant, les Wurtembergeois appuient le mouvement, l'ennemi se dirige sur Frœschwiller et toute l'armée allemande est en marche sur nous.

« Nos cuirassiers avaient chargé, offrant leur sang en sacrifice pour protéger l'infanterie, dont les positions n'étaient plus tenables, et sauver les

débris de notre brave armée. C'était un carnage horrible et les officiers prussiens, le revolver au poing, embusqués derrière les maisons, brûlaient la cervelle à ces héros qu'avait trahis le sort.

« J'étais en tête de mon escadron, lorsque tout à coup je reçois une balle qui me met hors de combat.

« J'étais sans connaissance, et je n'avais plus le sentiment de la vie. Combien de temps suis-je resté ainsi? Je n'en sais rien. Toujours est-il que je fus relevé de ce champ de mort, porté à une ambulance, au milieu des balles qui continuaient à pleuvoir, alors que le chirurgien-major avait déclaré, je demande pardon au conseil du mot, que j'étais f...

« Celui qui voulait me sauver quand même, et qui me sauva, c'était l'engagé volontaire Zimmermann, qui est aujourd'hui devant vous accusé du crime de désertion, en présence de l'ennemi. »

Cette déposition simple et naïve avait tellement impressionné l'auditoire, que presque tous les assistants pleuraient.

Après le réquisitoire du commissaire du gouvernement que le récit du colonel de M... avait également remué jusqu'aux os, le président demanda à l'accusé, qui n'avait pas voulu se défendre, s'il n'avait rien à ajouter.

— Non, mon colonel, répondit Zimmermann.

Le conseil se retira dans la salle de ses délibérations. Après une heure d'attente, il rentra en séance, et prononça à l'unanimité l'acquittement du cuirassier.

Ce verdict fut accueilli par toute la salle par un tonnerre d'applaudissements.

Marie-Louise, elle, s'était trouvée mal. L'excessive félicité, comme l'excessive douleur, obéissent aux mêmes lois; Marie-Louise, qui ne vivait plus que par les nerfs depuis l'arrestation du héros de Reischoffen, tomba.

Cet accablement ne tarda pas à se dissiper. Marie-Louise avait hâte de revoir son fiancé.

Le brave colonel de M... était demeuré assis, au fond du prétoire, et lui aussi avait, mentalement au moins, salué le conseil lorsque l'acquittement de Zimmermann avait été prononcé par l'organe de son président; lui aussi attendait la mise en liberté de ce héros, auquel il était venu rendre un si éclatant hommage, pour lui serrer la main.

Le président du conseil de guerre qui, sous une enveloppe grossière, renfermait le meilleur cœur du monde, avait, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, donné l'ordre de dispenser l'acquitté des formalités — toujours longues — de la levée d'écrou, lui évitant ainsi de retourner prisonnier, dans cette horrible prison où il venait de subir une si longue détention.

Au moment où Mlle de la Molinerie revint à elle, Charles Zimmermann, astiqué comme pour la parade, était près d'elle. Le baron lui-même était muet, et son émotion était si grande qu'en ouvrant les bras à son futur gendre, il n'avait pu articuler aucun son.

Le colonel de M... assistait de loin à cette scène émouvante, et ce n'est que lorsque le cuirassier eut embrassé sa fiancée, qu'il s'avança à son tour et lui tendit de nouveau son unique main.

Zimmermann, ému à son tour, fut comme paralysé et devint d'une pâleur extrême, et l'homme que la mort n'avait pu émouvoir se mit à pleurer comme un enfant.

Mlle de la Molinerie, qui riait et pleurait en même temps, tant sa joie était grande et tant ses nerfs étaient bouleversés, tira de son petit panier, qu'elle n'avait jamais voulu abandonner, un objet soigneusement enveloppé dans du papier de soie, qu'elle enleva immédiatement: c'était la croix de la Légion d'honneur, qu'elle attacha sur la poitrine de son fiancé qu'elle embrassa en même temps pour la première fois.

Charles avait cru devoir retirer cette étoile des braves, le jour où il avait quitté son régiment pour ne pas faire la guerre civile.

Deux mois après, on lisait dans les journaux :

« Hier a été célébré en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, au milieu d'une affluence considérable, le mariage de M. Charles Zimmermann, ancien cavalier au 4e cuirassiers, avec Mlle Marguerite-Blanche-Marie-Louise-Augusta de la Molinerie, petite-fille du baron de la Molinerie, ancien lieutenant commandant la vénerie de Charles X, qu'il avait suivi en exil à Goritz (Styrie).

« Les témoins du marié étaient M. le général de B... et le colonel de M..., ancien chef d'escadrons au 4e cuirassiers.

« Cet officier supérieur, qui a perdu son bras droit au combat de Villerschexel, avait été laissé pour mort sur le champ de bataille de Reischoffen, où il aurait péri infailliblement sans le dévouement et le courage du nouveau marié, qui est allé l'enlever au milieu d'une pluie d'obus et de mitraille, pour le porter à l'ambulance qui se trouvait à 12 kilomètres de ce champ de carnage.

« Ceux de la mariée étaient MM. le vicomte de Maulmont, ex-secrétaire d'ambassade, et le comte de Sainte-Marie, sportsman bien connu sur le turf.

« Tout le noble faubourg assistait à cette cérémonie qui était célébrée par S. Em. Mgr Chigi, nonce du pape à Paris. Beaucoup d'officiers supérieurs, parmi lesquels nous avons remarqué les généraux de Bonnemain, Douay, de Ladmirault, gouverneur de Paris, de Cissey et quelques simples cuirassiers qui avaient tenu à donner à cet ancien frère d'armes cette marque d'estime et de sympathie. »

On se montrait à la sortie de l'église le marié et le colonel, ces deux débris de la bataille, le chef et l'humble troupier, et on les saluait l'un et l'autre, l'un, le héros du dévouement, l'autre, le héros de la reconnaissance et du souvenir.

Baron DE VAUX.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Il n'est pas possible encore de s'entretenir des collections artistiques que contiendront le Petit et le Grand Palais, l'un réservé aux objets d'art de toute espèce, l'autre aux œuvres de peintres, sculpteurs, etc., depuis dix ans. — La foule qui s'est précipitée dans l'Exposition, le jour de l'ouverture — et depuis, — n'a trouvé devant elle que des murs nus dans le Petit Palais vide et, dans le Grand, également vide, des barrières... Et c'est à grand'peine que l'on avait obtenu ce médiocre résultat, de couvrir complètement et d'orner à peu près, quant à l'extérieur, ces deux édifices. Sur ce point, l'administration est moins excusable que partout ailleurs. Elle a eu, depuis la clôture du concours qui a désigné les architectes, tout le délai désirable pour donner l'exemple de l'exactitude; elle a causé une vive déception aux premiers visiteurs. C'est en vain que, très tard, elle a voulu rattraper le temps perdu. Elle a trouvé des bonnes volontés vraiment méritoires. Ainsi, plusieurs collectionneurs riches ou érudits ont consenti, durant la dernière quinzaine, à passer une partie de leur journée dans le Petit Palais pour classer des objets qui arrivaient de toutes parts, extraits de galeries particulières. Ils ont été aidés par plusieurs conservateurs de musée de province et, s'ils n'ont pas fait énormément de besogne, ils ont du moins témoigné d'un beau zèle, qui arrivait trop tard... Peine perdue. La maçonnerie, les plâtres de ces bâtisses improvisées sont très peu secs et on ne pense pas sans regret aux dommages considérables qu'un accrochage prématuré, hâtif va causer aux toiles : chez les collectionneurs qui les possèdent, elles sont traitées avec un soin extrême, mises à l'abri de toutes les modifications de température, mais là, dans cette immense bâtisse humide, que deviendront-elles?...

En attendant, une chose curieuse à étudier, ce sont les impressions des grands courants de visiteurs devant les diverses parties décoratives qu'ils peuvent, dès maintenant, apercevoir. L'Exposition a été une bonne fortune pour les artistes. Non pas, à vrai dire, qu'elle leur ait fourni une occasion excellente de laisser des œuvres durables; en général, les commandes données ont dû être exécutées avec beaucoup de précipitation, sacrifiées à certaines considérations architecturales : il fallait quelquefois faire vite, grand, petit, ou pas cher. Mais au point de vue rémunérateur, l'Exposition est une heureuse affaire, principalement pour les sculpteurs et aussi, quoiqu'un peu moins, pour les décorateurs. La mention de notable commerçant, N. C., a disparu du Bottin, pour les industriels; on pourrait presque l'y rétablir pour un certain nombre de manieurs de pinceau et de ciseau qui se sont débrouillés avec une extrême habileté. L'afflux des sollicitations était tel, au début, qu'on avait *imprimé*, pour les divers architectes, une liste de trois cents sculpteurs, etc., qui demandaient un emploi quelconque de leur « beau talent ». Et, en face de leur nom, les architectes, prévenus d'autre part, ne manquaient pas d'ajouter une note sur les principaux protecteurs, députés, conseillers municipaux, etc., qui tous écrivaient lettres sur lettres...

C'est avec cet élément de juste répartition des faveurs officielles qu'on s'est mis à l'ouvrage : on n'a pas, comme dit le peuple, « épargné le beurre ». On a mis de la sculpture et de la peinture murale partout, partout. Une statistique intéressante, mais difficile à dresser pour l'instant, serait celle des effigies blanches ou polychromes, en relief ou à plat, qui se présentent de tous côtés à la vue. Elles sont constituées pour la plupart, on le sait, avec une matière tout éphémère, le *staff*, ce composé d'étoupe et de plâtre que l'on gâche sur une ossature métallique; le marbre et la pierre sont rares : ils ont été réservés aux gros morceaux;... mais ce staff est bien tout ce qui suffit, en vérité, car l'effort artistique n'a pas été bien fructueux, ou bien « neuf » dans son ensemble.

On nous avait fait entrevoir que l'art moderne — ou plutôt moderniste — prendrait là un essor considérable et que ce serait une réelle révélation de talents jeunes. Nous en acceptions l'augure avec joie. Or cette alléchante prophétie ne paraît guère s'être réalisée. D'art « moderniste », on ne distingue pas grand'chose. Il y a, il est vrai, la *Parisienne*, si discutée, de M. Moreau-Vauthier, sur la porte monumentale; on l'estime un peu roide, surprenante à coup sûr, pour nous qui sommes habitués au nu classique. Elle est, surtout, mal placée, manquant de proportions justes, trop grande pour son socle-dôme; on la juge mal. Il y a encore une frise décorative sur cette porte monumentale : les ouvriers de M. Guillot; ils sont médiocres, figés en des attitudes qu'on ne juge pas « coutumières »; puis, au Champ-de-Mars, la frise de M. Allard, au Génie civil; mais ces groupes non plus ne soulèvent notre admiration : ils sont confus. A côté de ces essais, par contre, c'est presque partout un « attardement » au classicisme le plus sérieux qui se manifeste, en sculpture et en peinture décoratives. Les deux Palais sont habités, en façade, sous et sur les corniches, par un peuple de statues froidement allégoriques, de Nuits, de Vérités, de Jours, de Lumières, luttant pour l'Idéal, terrassant l'Ignorance, etc. Et, sur le pont Alexandre III, à l'entrée des avenues, ce ne sont que Pégases dorés, lions jouant avec une boule, chimères et hydres variées. L'imagination de nos sculpteurs ne s'est pas beaucoup élevée au-dessus, au delà des enseignements de l'École. De même les peintres, dont les frises sont très historiques, très savantes, — citons celles de M. Fournier, — mais n'ont rien de révolutionnaire ou d'inattendu. Nous ne nous en plaignons point, en somme, mais nous constatons le fait comme assez significatif pour ce qu'on peut attendre, en art, d'une entreprise aussi éphémère qu'une exposition, aussi rapidement conçue et exécutée.

Une autre observation encore, c'est le peu d'importance qu'on a accordée, dans cette immense affaire, aux Lettres. On conçoit mal, sans doute, une Exposition des Lettres. On n'aperçoit pas, *à priori*, sous quelle forme elle se produirait. Pourtant, n'estime-t-on pas qu'une simple pavillon de la Presse, un palais de congrès, deux classes de Librairie-Imprimerie qui n'ont rien de littéraire, sont insuffisants pour rappeler le rôle que les gens de plume tiennent dans notre société moderne? Que n'a-t-on pas édifié, par exemple, un palais où auraient eu lieu des récitations, des lectures, des représentations théâtrales composées de nos chefs-d'œuvre? On y a songé, sans doute, mais on s'est heurté aux intérêts des théâtres du centre de la ville et on a respecté ceux-ci. Il en résulte que les Lettres ont bien l'air d'avoir été oubliées.....

PAUL BLUYSEN.

Théâtre

LA MUSIQUE

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

Le Juif polonais. *Conte populaire d'Alsace, en 3 actes et 5 tableaux, d'après Erckmann-Chatrian, poème de MM. Henri Cain et P.-B. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger.*

La donnée du *Juif polonais* est très simple : c'est l'histoire d'un aubergiste alsacien, Mathis, qui a assassiné un voyageur pour lui voler sa ceinture pleine d'or. Grâce à son crime, il a pu éviter la ruine et, bientôt, tout lui a réussi. Il vient de fiancer sa charmante fille, Suzel, au maréchal des logis de gendarmerie Christian, un garçon d'avenir; il est adoré de sa femme, entouré d'amis fidèles, que lui manque-t-il? La paix de la conscience. Toujours, partout, il revoit le visage convulsé du *Juif polonais*; toujours, partout, il croit entendre les grelots du traîneau de la victime. Et il boit pour s'étourdir, il boit trop, même, car après une nuit terrible, nuit peuplée de cauchemars effrayants où il se voit traduit en cour d'assises et condamné, il meurt d'apoplexie foudroyante, frappé par la justice divine qu'il avait impudemment bravée et que, jusqu'à cent ans sonnés, il espérait braver encore.

Le livret que MM. H. Cain et P.-B. Gheusi ont tiré de ce sombre drame est intéressant et bien charpenté; mais, pour une œuvre musicale, qui a besoin, en ce qui concerne la variété et l'évolution faites de contrastes des pages symphoniques, d'un certain nombre de péripéties et de personnages divers, sinon nombreux, le fait de ne produire qu'un seul type (car dans ce drame il n'y a en réalité que Mathis) devait inévitablement pousser le compositeur vers le piège où il est, en dépit de son talent, malheureusement tombé : la monotonie.

C'est le remords, toujours le remords, qui obsède Mathis, et qui, malheureusement, finit pas obséder aussi l'auditeur.

Il y a pourtant de remarquables passages dans la partition de M. Erlanger, d'ailleurs très en progrès sur son premier ouvrage : *Kermaria*. Les chœurs à la cantonade, religieux, joyeux ou bachiques, sont très réussis; et l'on remarque, au premier acte, le récit de l'assassinat, la scène du cadeau de Mathis à sa fille, et l'air de Mathis : « Du Horvald! — Par ce temps..... »

Au deuxième acte, le duo de Mathis et de sa vieille épouse, Catherine, très dramatique au début, finit par ce passage, exquis de tendre sentimentalité : « Oui, nous allons recommencer notre chère existence... »; mais il est fâcheux que le terne et vulgaire duo d'amour de Christian et de Suzel, ainsi que tout le final, aussi trivial que tapageur, vienne détruire la bonne impression produite par toute la première moitié de ce deuxième acte.

Le troisième acte, bien que trop long, est intéressant : l'auteur y fait preuve d'un grand sentiment dramatique, et le prélude fait remarquablement pressentir les belles pages qui y abondent.

On a retrouvé chez M. Maurel (Mathis), le grand artiste que l'on sait. Le *Juif polonais* est sans contredit une de ses meilleures créations. Les autres rôles sont bien tenus par MM. Clément et Carbonne, très à leur place chacun dans des rôles fort différents; M. Vieuille, un bon chanteur doublé d'un comédien parfait, MM. Huberdeau, Gresse, Rothier et Viannenc. Mlle Guiraudon est charmante dans le rôle de Suzel, et Mlle Gerville-Réache est douée d'une fort belle voix de mezzo. Mais combien défectueuse est sa prononciation! Heureusement que ce défaut est facile à corriger.

Comme toujours, M. A. Carré a supérieurement traité la mise en scène et l'agencement des décors; et l'orchestre, sous la direction de M. Luigini, a brillamment triomphé des redoutables difficultés que présentent les savantes symphonies de M. C. Erlanger.

* * *

Les grands oratorios de l'église Saint-Eustache. — *La Passion selon saint Mathieu*, de J.-S. Bach; traduction nouvelle de MM. Henri de Curzon et Eugène d'Harcourt.

Maestria superbe, comme à l'ordinaire, chez le chef d'orchestre, M. Eugène d'Harcourt, exécution impeccable, et, partant, succès sur toute la ligne, tel est le bilan des matinées des 12 et 13 avril où fut donnée à Saint-Eustache l'audition de *La Passion* de J.-S. Bach.

Le colossal ouvrage du grand maître allemand se divise en deux parties : la première est consacrée aux complots du grand-prêtre et des docteurs, à l'institution de la Cène, à la prière sur le mont des Oliviers, à la trahison de Judas et à l'arrestation du Christ. La seconde partie comprend l'interrogatoire par Caïphe, le reniement de Pierre, l'arrêt de Ponce Pilate, la mort de Judas, le message de la femme de Pilate, l'arrivée au Golgotha, le crucifiement, la mort, et l'ensevelissement de Jésus. La première partie n'est en quelque sorte que la préparation de l'autre, avec laquelle elle forme un contraste frappant. Comme l'a dit avec raison M. Ernest David : « D'un côté règne un calme solennel, de l'autre un mouvement passionné; ici l'élément lyrique domine, là c'est l'élément dramatique. »

C'est à M. Eugène d'Harcourt que revient l'honneur d'avoir donné en France l'audition intégrale de *la Passion*. La première partie et le final furent exécutés en 1868 au Panthéon sous la direction de Pasdeloup. Lamoureux produisit, en 1874, le même ouvrage, mais allégé par de notables coupures. Il appartenait à la Société des grands oratorios de Saint-Eustache d'aller plus loin en nous faisant entendre l'œuvre entière, et ce, sous son véritable jour, c'est-à-dire en tant que musique d'église et non de concert; musique populaire dans la vraie acception du mot, comme le dit Spitta dans sa biographie de J.-S. Bach : « Cette qualité n'est pas seulement fondée sur la vigoureuse accentuation du choral, sur le lien avec certaines perceptions populaires, ou sur la fidèle imitation d'usages chers à l'Église; elle repose sur le caractère général de la musique qui, malgré sa profondeur, sa largeur, sa plénitude et tout l'art qui s'y révèle, offre partout, comme traits principaux, la pureté et la simplicité. »

Voilà, en quelques lignes, la saine et brève appréciation des qualités de premier ordre de *la Passion*. Se livrer à une analyse approfondie des beautés sans nombre dont fourmillent les pages de cet oratorio serait une tâche bien ardue, pour ne pas dire interminable.

Bornons-nous donc à remercier encore une fois M. d'Harcourt des beaux concerts qu'il nous donne, et à féliciter son orchestre, ses chœurs et ses solistes, de surmonter si bien les redoutables difficultés que présente l'exécution de pareils chefs-d'œuvre.

Em. FOUQUET.

VARIÉTÉS

La nouvelle, controuvée d'ailleurs, de la mort de Bellacoscia donne un regain d'actualité à la page que voici, écrite à l'époque où le célèbre bandit corse était en exil à Marseille.

DANS LE MAQUIS

Des bruyères en long bouquet, des chèvrefeuilles dont le parfum grise ; puis, éparpillés, sur le flanc de la montagne, des touffes épaisses de myrtes et de thyms, des cistes et des genêts aux branches grêles qui s'enchevêtrent, des arbousiers mêlés aux lentisques, et qui dégringolent en rangs serrés sur la pente roide jusqu'au torrent qui tout au fond roule ses claires eaux : c'est le maquis.

Depuis l'aube, bandit novice, j'habite ces fourrés impénétrables et embaumés, et je contemple, sans pouvoir rassasier ma vue, ce spectacle dont la grandiose vision éblouira longtemps mon esprit.

Derrière moi, un peu à gauche, le Monte d'Oro dresse, à d'invraisemblables hauteurs, ses arêtes que lèchent les nuages, et sur ma tête, la Pentica alterne ses gorges arides et ses coteaux escarpés où les mélèzes et les pins forment, à distance, comme de grands tapis de mousse. Devant moi, à perte de vue, les monts lointains que dorent les premiers rayons, allongent leurs crêtes qu'estompe encore la brume matinale ; plus près, dans un chaos de verdure, la forêt de Vizzavona déploie en amphithéâtre sa sombre masse de hêtres touffus, de pins altiers et de châtaigniers géants. A mes pieds, dans la profondeur de la vallée, le petit village de Bocognano disperse le long du chemin ses maisonnettes grises.

C'est là que je suis arrivé hier, à la nuit noire, par un chemin de fer paresseux qui semblait s'amuser en route.

Bocognano est la halte obligatoire pour le touriste qui veut pénétrer dans le maquis. Une vieille auberge s'y trouve, pleine de souvenirs, et où il faut descendre, si l'on ne veut pas passer la nuit à la belle étoile, en la compagnie des chèvres qui vivent en liberté dans les fossés du chemin. Et c'est dans cette hospitalière, mais peu confortable maison que je m'étais arrêté : quelque curiosité d'ailleurs m'y attirait. Je me rappelais le voyage de Caliban en Corse, et j'avais à l'esprit le souvenir de certaine hôtesse à qui notre spirituel confrère prodigua toute une journée de tabagiques joies : Marthe.

Et ce fut Marthe elle-même qui vint m'ouvrir. Dois-je refaire ici le portrait que mon brillant camarade a si bien tracé ? C'est toujours la même grosse figure poilue, avec des yeux rouges et des dents de carnassier ; le même corps robuste dont l'allure pesante cache une souplesse et une agilité que jalousent les mouflons de la montagne. Marthe boit encore avec intrépidité et fume toujours la pipe avec ivresse. Je dis cela pour Bergerat qui a tout fait pour entretenir chez elle cette double passion : en lui versant un jour du champagne et en lui offrant un bout d'ambre merveilleux. Mais, hélas ! la pipe, la superbe pipe n'est plus entre ses lèvres moustachues : un matin qu'elle allait au maquis porter du pain aux Bellacoscia, Marthe fut accrochée par une branche d'arbousier, et le précieux souvenir quitta sa grande bouche pour se briser sur le rocher. Depuis cette époque, c'est d'un vieux culot crasseux que l'éternelle fumeuse tire ses noires bouffées.

Je fus bientôt l'ami de Marthe ; quand je lui racontai que je connaissais M. Bergerat et que j'aurais probablement l'occasion de le revoir : « Ah ! dites-lui, soupira-t-elle, que je l'aime beaucoup, que je voudrais le revoir ; avouez-lui aussi que j'ai cassé ma pipe et que j'en suis bien triste. »

Je promis de faire la commission et j'en fus aussitôt récompensé ; quelques minutes après, j'avais sur la table un repas extraordinaire : une soupe de tomates, ignorée de nos restaurants parisiens ; le poivre y était jeté avec tant d'abondance que facilement, à la dernière cuillerée, j'aurais avalé d'un trait le torrent de la Gravona que dans la nuit j'entendais gronder derrière la maison. Puis, arrivèrent des plats étranges : on me servit un morceau de moufflon rôti qui ressemblait à du rhinocéros ; si je ne cassai pas ma fourchette à le découper, c'est que je n'en avais pas et que je mangeais avec les doigts. Et le souper fut continué par un fromage invraisemblable !... Devant ce menu terrible je fis bonne contenance, car Marthe me regardait, et je ne voulais pas, en grignotant du bout des dents, lui faire le moindre affront.

« Puisque vous voulez aller dans le maquis, me dit-elle, vous aurez demain, à la première heure, sous votre fenêtre, un guide qui vous fera quelque plaisir. » Elle savait déjà que j'avais vu Bellacoscia à Marseille et que j'avais parlé de lui dans *l'Écho de Paris*. « Vous serez conduit dans la montagne par le fils d'Antoine Bonelli, et à votre retour de la Pentica, vous me donnerez des nouvelles de votre compagnon de voyage. »

Toute la nuit je rêvais d'aventures extravagantes, de rencontres à main armée dans la montagne, de chute au fond des précipices et de carabines braquées sur moi de toutes parts dans l'épaisseur des taillis. Ce n'était qu'un cauchemar ; de chute, je n'en avais fait qu'une : ma paillasse ayant pris, sous mes mouvements de dormeur agité, la forme d'un talus, j'avais dégringolé jusqu'à terre ; c'était d'ailleurs en temps utile, car déjà, sur le chemin encore noir, le jeune Guiseppe m'attendait.

Nous voilà en route, dans la nuit qui commence à pâlir, au milieu des chèvres réveillées dont le museau vient flairer mes culottes. Le but de mon excursion n'est pas la cime escarpée de la Pentica ; je veux seulement m'avancer assez dans le maquis pour en connaître le sauvage mystère.

A mes côtés mon guide trotte, la jambe leste. Le fils de Bellacoscia est un gamin de treize ans à peine, mais déjà ses épaules larges, sa taille bien prise et ses extrémités solides accusent un développement précoce. Son œil est triste, comme si dans cette jeune tête il y avait déjà de graves soucis. Guiseppe Bonelli répond d'abord à peine à mes questions ; il semble se méfier et me dévisage en dessous, froidement. Puis, peu à peu, son regard devient moins dur, et nous finissons par causer comme deux vieux amis. L'histoire de ce petit garçon est vraiment extraordinaire, et la voici telle qu'il me l'a racontée, pendant que nous escaladions d'impraticables chemins, dans la farouche envolée d'oiseaux que notre passage troublait.

Le fils d'Antoine Bellacoscia fait l'admiration de tout Bocognano. Élève de l'école communale, il a obtenu en juillet dernier le certificat d'études, le premier de sa classe. Sa mère, qui habite le canton

voisin, l'a confié à ses deux oncles, gendarmes en retraite; mais Giuseppe veut vivre seul, afin de pouvoir travailler à sa fantaisie, sans être dérangé. Et c'est pour cela que ce gamin, en qui se trouve déjà le bon sens d'un homme, s'est fait l'existence d'un vieux garçon. Dans la chambre que ses parents lui ont donnée au village, il fait sa cuisine et son petit ménage; c'est lui qui va à la fontaine avec sa cruche, allume son feu et prépare ses repas. Cela fait, il ouvre ses livres et lit éperdument tout le long du jour. Et comme je lui demandais quelle était son ambition, Guiseppe me répondit avec assurance : « Je veux être officier ou ingénieur; et je le serai, car je suis têtu. » Je lui parlai de son père, je lui dis que je l'avais vu à Marseille et que nous avions longuement causé de lui. Alors sa voix se fit triste et il me demanda : « Le reverrez-vous, en rentrant à Paris? » Je le lui promis. — « Alors, me dit-il, je vous remettrai pour lui une lettre qui lui apportera de mes nouvelles. Puisque je dois rester encore quelques semaines sans le voir, je veux qu'il sache bien que je ne l'oublie pas. Voilà près de deux mois que je ne l'ai vu; la dernière fois que je l'ai embrassé, c'est à Bastia, le jour de son procès. Mes oncles ne voulaient pas me laisser aller là-bas, et je partis tout seul, malgré eux, avec un peu d'argent que ma mère et des amis m'avaient donné. Et s'il le fallait, si j'étais sûr que mon père ne dût jamais revenir à Bocognano, je ferais la traversée comme mousse au besoin, afin d'aller le trouver. »

Et le jeune Giuseppe me racontait cela, tout en escaladant des sentiers que n'avait pas frayés la botte des gendarmes; sur nos têtes, des aigles passaient, les ailes éployées, se dirigeant vers les cimes, et tout autour de nous, des genévriers et des cistes en fleurs s'exhalaient des parfums pénétrants. Nous allions dans la paix de ces vastes solitudes; de temps en temps, des sifflets de berger jetaient dans l'air tranquille leurs notes aiguës, et des hauteurs de la Pentica, de légers éboulements dégringolaient sous le pied léger de quelque mouflon voyageur.

Et quand nous fûmes à mi-chemin de la montagne, en plein maquis, nous fîmes halte. Une lampée prise à la gourde où Marthe avait enfermé un alcool généreux nous donna des forces; et tandis que le soleil se levait derrière les pics dentelés du Monte d'Oro, Giuseppe me raconta l'histoire des Bellacoscia; non point celle qu'a créée la légende, mais celle que son père a vécue pendant près d'un demi-siècle. Et je compris que ce garçon de treize ans avait d'autres ambitions et caressait d'autres rêves.

Puis, quand il eut fini de parler, je sortis de ma sacoche de l'encre et du papier, et pendant que je rédigeais ces notes rapides, Guiseppe écrivit au crayon sur une feuille blanche une courte lettre où je lus cette suscription :

« A mon infortuné père Antoine Bonelli (Bellacoscia).
« Marseille. »

Tout à côté de nous, un merle taquinait de son bec des grappes de baies sauvages et, sautillant de branche en branche, joyeusement sifflait.

Bocognano. — Septembre 1892.

CH. FORMENTIN.

Géographie

Au Tchad. — *Rabah, potentat nègre, et les trois missions françaises autour du lac Tchad.*

Après Samory, Rabah. Le continent noir recèle encore bien des surprises. Les lecteurs du *Magasin Pittoresque* connaissent l'histoire — et la fin — du célèbre chef soudanais, Samory, et sa capture par la colonne Gouraud. La vie de Rabah, aventurier et conquérant dans le Soudan oriental, n'est pas moins édifiante. Ce personnage, d'humble origine, a su se tailler un véritable empire dans le cœur de l'Afrique, entre le Niger et le Nil, et résista avec succès à toutes les tentatives de pénétration européenne. Fils d'une esclave et frère de lait et associé à un gros marchand d'esclaves nommé Ziber, Rabah fit ses premières armes contre Gessi Pacha, envoyé par le gouvernement d'Égypte pour combattre l'esclavage (1878-1881). Refoulé vers l'ouest, l'ancien compagnon de Ziber (ce dernier en ce moment encore captif au Caire) soumit peu à peu les principicules des environs du lac Tchad auxquels il enjoignit de s'opposer à l'entrée de blancs dans leur pays. C'est sur l'instigation de Rabah qu'eut lieu le massacre de la malheureuse mission Crampel (1891). L'arrivée des Belges dans le haut Congo n'empêcha pas le nouveau sultan de s'établir solidement dans le Baghirmi, qu'il choisit comme quartier général et d'où il étendit son autorité sur les pays à l'entour. Il s'empara successivement du Bornou, au nord-ouest, du Dar Rounga, du Dar Fertil, du Dar Banda à l'est et au sud de sa résidence, faisant payer tribut à une vingtaine de peuplades soumises à sa domination. Son prestige grandit naturellement à mesure que les conquêtes s'augmentaient. Il fit preuve d'ailleurs d'une certaine habileté administrative et sut même attacher à sa personne un homme dévoué, sorte de mahdi ou saint, qui prêcha partout la gloire du nouveau maître. Ce fut pendant l'absence de Rabah, retenu dans le Sokoto, que l'explorateur Gentil parvint à traverser le Baghirmi, en descendant le Chari, et lança son bateau, le *Léon Blot*, sur le Tchad. Le chef de ce pays fut sévèrement châtié lors du retour de Rabah, pour avoir laissé pénétrer sur son territoire les « frères de Crampel ». A cette époque se place aussi la capture de notre compatriote, M. de Behagle, et quelques semaines plus tard, le désastre de la colonne Bretonnet, anéantie dans un engagement avec le redoutable conquérant (juillet 1899). Les journaux ont reproduit le rapport adressé au ministère des Colonies sur l'affaire de Kouno (29 octobre 1899) durant laquelle les forces françaises, sous les ordres du capitaine Robillot, ont infligé une sanglante défaite aux troupes de Rabah. Ce dernier, grièvement blessé, est en fuite ; sa puissance peut être considérée comme annihilée. Nous ne reviendrons pas sur ce fait d'armes, glorieux assurément, mais cher, puisqu'il a coûté la vie à plusieurs de nos soldats européens et à une quarantaine de Sénégalais. Rappelons seulement que Kouno se trouve sur la rive droite du Chari, à quelques dizaines de kilomètres au-dessous du lac Tchad, vers le 10e degré de latitude nord (à peu près la latitude de Fachoda) et 15e de longitude est de Paris. Trois missions françaises évoluent, ou ont évolué ces temps derniers, autour du lac Tchad : la mission Foureau-Lamy,

dont les lecteurs du *Magasin Pittoresque* connaissent les principales étapes; la colonne Joalland, qui comprend les débris de l'expédition Voulet-Chanoine ; et, enfin, les forces réunies du Chari concentrées sous les ordres du commissaire Gentil. Du succès de ces missions dépend notre établissement définitif sur les bords du grand lac. Une ère d'exploitation et de profits va-t-elle bientôt succéder aux combats et aux conquêtes ? Tous les esprits sérieux et pondérés le désirent.

P. LEMOSOF.

CAUSERIE MILITAIRE

Une récente circulaire du ministre de la guerre vient de rappeler fort sagement aux chefs de corps que le temps des périodes d'instruction des réservistes doit être consacré uniquement à leur préparation au service de guerre. A l'époque où le militarisme est battu en brèche dans ses œuvres vives, les uns proposant la réduction du service militaire dans l'armée active, les autres, la suppression des périodes d'exercices pour les réservistes et les territoriaux, il est bon que le ministre rappelle l'observation des principes essentiels qui sont la raison d'être du militarisme.

L'armée active, elle, façonne, moule, pétrit les jeunes gens que lui confie la conscription et doit les rendre aptes à former à la France une armée de première ligne pourvue de toutes les qualités requises. Celle-ci doit être dressée à la discipline et à la manœuvre, instruite au tir de guerre, entraînée à la marche, et nourrie de cet esprit offensif qui fait la force du soldat français.

D'aucuns prétendent que deux années suffiraient à obtenir dans l'armée tous les résultats désirés. Leur optimisme volontaire leur fait tourner les difficultés sans les considérer, et escompter des améliorations sociales qui ne sont rien moins que problématiques. Les partisans du *statu quo* leur opposent des arguments tirés du souci même des intérêts supérieurs de la défense nationale, et sur lesquels il n'est nul besoin de disserter longuement pour se faire une conviction, pourvu que l'on n'y apporte aucun esprit de parti, aucun intérêt personnel.

Tout d'abord, nos cadres subalternes sont actuellement insuffisants, et cela, malgré tous les efforts pratiques tentés dans ce sens, et tous les sacrifices pécuniaires consentis par le pays pour doter l'armée du nombre de rengagés nécessaires au bon fonctionnement de l'instruction, de l'éducation et de la discipline militaires. Ces besoins deviendraient encore plus grands, et la pénurie des cadres se ferait encore plus vivement sentir après l'adoption du service de deux ans. Avant de réduire le temps du service militaire, il faudrait préparer à l'armée les moyens de supporter cette réduction sans danger de désorganisation. Autrement, ce serait mettre, comme on le dit vulgairement, la charrue avant les bœufs, et la dégringolade militaire tournerait bien vite à la débâcle dès le temps de paix.

En deuxième lieu, l'armée se compose d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, et de spécialistes dont le nombre ainsi que la variété augmentent chaque jour avec les progrès de la science militaire. Si, à la rigueur, deux années peuvent suffire pour instruire les fantassins, en leur apprenant à marcher en troupe sans trop de désordre apparent, elles sont absolument insuffisantes au dressage et à l'instruction des cavaliers et des artilleurs, voire même des spécialistes. Sur ce point, on est généralement d'accord. Or, sur quelles bases s'appuiera-t-on, dans notre démocratie, pour forcer les cavaliers et les artilleurs à servir plus longtemps que les fantassins? Et ici, l'on peut répondre aux partisans du service réduit qui proclament, sans trop savoir pourquoi, que l'Allemagne se contente (si peu et si à regret) du service de deux ans, que, chez nos voisins, les cavaliers et les artilleurs sont astreints à trois ou quatre années de service. Allez donc faire avaler cette couleuvre-là à nos bons électeurs !

Alors, quoi? Mettez tout le monde à pied, cela fera des économies de chevaux et de canons. Après cela, l'Allemand ou tout autre bon voisin ami vous mangera, fils de Gaulois.

Capitaine FANFARE.

LA VIE EN PLEIN AIR

J'encourage ici tous les sports de plein air, mais je ne saurais encourager certains fanatiques de l'automobile, pour qui les records à battre sont le but principal de la vie sportive. Ils en perdent véritablement la tête ; mais ceci ne serait encore rien, la liberté individuelle étant chose sacrée et permettant jusqu'aux folies. Mais l'important et le terrible en même temps, c'est qu'ils cassent la tête... des autres, de l'inoffensif passant et du spectateur imprudent qui va applaudir à leurs exploits.

La course Roubaix-Paris s'est terminée tristement : à la Croix-de-Noailles, tout près de Saint-Germain, à un virage, un tricycle à vapeur, au lieu de continuer sa route, a fait une trouée dans la foule des curieux et a grièvement blessé plusieurs personnes, et, entre autres, Mme Charles Bos, la femme du sympathique député de Paris.

Les enragés des vitesses vertigineuses ont plaidé très tranquillement en faveur des écraseurs, en oubliant de plaindre les écrasés. Cette manière fin de siècle de juger cet accident ne saurait m'étonner.

Je l'ai écrit déjà et je le répète : nous nous sommes lancés dans les sports de vitesse sans mesure, et les hommes de bon sens ne sont plus écoutés.

Seulement il va falloir écouter les hommes qui détiennent l'autorité et qui ont fini, eux, par s'émouvoir.

Le préfet de police, le directeur de la Sûreté générale ont donné des instructions pour qu'un frein fût mis à ces courses d'automobiles ou de tricycles, quasi quotidiennes, sur route. Il ne s'agit pas de supprimer l'automobile, mais il est nécessaire de régler ce sport.

Quelques-uns croient à la mort de l'industrie automobile, si on donne moins de facilité aux courses sur route: Allons donc! M. le comte de Dion, qui se trouve à la tête d'une des plus importantes maisons d'automobiles, déclare, avec autorité, que les courses ne servent plus à rien. Que si cependant on veut en faire, qu'on fonde un automobilodrome, comme on a fondé un peu partout des vélodromes.

L'accident de la Croix-de-Noailles n'est d'ailleurs pas un accident isolé: au Bois de Boulogne, tout dernièrement, un enfant aux joues roses et qui riait à la

vie a été écrasé par un tricycle à vapeur marchant à toute vitesse.

Le triste héros de ce crime — disons le mot, il n'a rien d'exagéré — ne s'est pas arrêté pour tenter de rappeler à la vie sa pauvre victime. Il a continué sa course, en l'accélérant.

Le bon public commence à se fâcher tout à fait en présence de ces accidents réitérés, et il devient féroce à l'endroit de ceux qui ne cherchent qu'à « dévorer » l'espace, au risque de tuer quelqu'un en route.

Dans les rues de Paris même il est arrivé à chacun de nous de voir des chauffeurs tricyclistes et automobilistes marcher à des vitesses extraordinaires, sans se préoccuper du malheureux piéton.

Grâce à M. Lépine, et grâce à M. Cavard — il faut l'espérer du moins — nous allons être protégés.

J'ai été dur pour les fous — qui ne sont pas du tout inoffensifs (ils l'ont montré), — mais j'admire les raisonnables qui font du sport un entraînement hygiénique et un agréable passe-temps.

Mon excellent confrère, M. Lœwy, directeur de l'*Extra-Blatt* de Vienne, est venu de Vienne à Paris en automobile, et j'ai eu le plaisir de causer avec lui de son voyage. Il se contentait de faire 20 kilomètres à l'heure, ce qui est une bonne vitesse, mais une vitesse qui n'a rien d'exagéré. De la sorte, il a pu jouir des endroits qu'il traversait et recevoir partout le plus sympathique accueil.

A la frontière française, cependant, il a éprouvé quelques ennuis. On ne voulait pas la lui laisser franchir, sous prétexte que l'autorité supérieure n'avait pas fait parvenir ses instructions au sujet du passage des automobiles. Il a attendu une journée, avant que les ordres aient été reçus.

Voilà les bienfaits de la bureaucratie, qui ne sont pas spéciaux à notre pays, je me hâte de le proclamer. En Allemagne, notamment, les touristes rencontrent des difficultés semblables.

Il serait temps d'abaisser les barrières bureaucratiques pour les honnêtes gens de tous pays.

* * *

Le lawn-tennis, jeu anglais qui ressemble énormément à notre longue paume, a eu, il y a une dizaine de jours, son tournoi annuel.

La galerie était très nombreuse, même pendant les jours de semaine, et très élégante aussi.

Le Tennis-Club de Paris avait organisé une réunion *very select*, comme on dit en anglais, où les jolies femmes et les misses exquises ne manquent pas, et c'est plaisir de voir manier si adroitement la raquette par ces jeunes gens et ces jeunes filles, dont la plupart ne comptent pas plus de vingt-cinq printemps.

Parmi les vétérans — qui d'ailleurs restent jeunes et le demeureront toujours — je citerai M. Hébrard de Villeneuve, président de la Société d'encouragement à l'escrime, qui pratique tous les sports, ou presque tous, avec un égal talent.

Je dois dire que les Anglais et les Américains nous sont très supérieurs au jeu de lawn-tennis.

J'adresserai à ce tournoi une critique.

Le désir presque exclusif d'enregistrer des points, pour gagner une partie, enlève au jeu de lawn-tennis de sa grâce et de son élégance. Combien je préfère à ce concours les matchs simples sur les pelouses ensoleillées d'où le gai babil n'est pas exclu, et où le rire se mêle joyeux au lancer de la balle et aux péripéties d'une lutte où les camps opposés ne mettent pas trop d'amour-propre et ne recherchent pas l'effort, se contentant de s'amuser et d'amuser leurs amis dont les yeux sont souvent ravis!

L'art joue son rôle dans tous les sports, et je ne suis pas étonné que, dans nos salons de peinture, les sports tiennent une place de plus en plus grande.

Le lawn-tennis a inspiré la verve de plusieurs artistes et ce n'est que justice.

Il y a des groupes charmants à évoquer et de beaux éclats de jeunesse à rendre sur la toile, au milieu des vertes pelouses.

MAURICE LEUDET.

NOTES D'ART

La médaille du *Campo dei Fiori*, retrouvée à Rome par M. Boyer d'Agen, pose, depuis un an, aux académies savantes du monde entier qui l'étudient, le difficile problème de l'origine de ce portrait de Jésus, le plus authentique peut-être, à coup sûr le plus merveilleux. Pour aider aux recherches, la *Société d'édition artistique* au Pavillon de Hanovre publie aujourd'hui, en une superbe héliogravure, un agrandissement dix fois plus fort que l'original. Cette dernière expérience, où le type judaïque s'accuse exceptionnellement par l'épaisseur des lèvres et du nez, annule l'hypothèse des partisans de la Renaissance qui attribuaient à Léonard de Vinci la création de ce portrait idéal. Ne faudra-t-il pas conclure, au contraire, devant les détails individuels que ce portrait accuse, à une reproduction fidèle de l'image du Christ et à une composition de l'époque romaine des Antonins, dont le style de cette médaille simplifiée et de ce pur chef-d'œuvre rappelle la classique et inimitable période ?

Les Conseils de Me X...

Quand un bambin témoigne, en confectionnant des tas de sable, de précoces dispositions pour l'art de bâtir, sa mère, tout heureuse, ne manque pas d'en augurer qu'il sera, un jour, architecte.

S'il crayonne des bonshommes ou des bouts d'arbres en forme de balais, sur son cahier de classe, nul doute qu'il ne devienne, plus tard, un peintre renommé.

Et s'il barbouille les murs d'hiéroglyphes indéchiffrables, il entrera certainement premier à l'école polytechnique.

Mais s'il paraît n'avoir aucune vocation déterminée; s'il se contente d'être paresseux, bavard, taquin, désagréable, critiquant tout et querellant chacun, sa mère, toujours indulgente, s'excuse en prophétisant qu'on fera de lui un avocat.

C'est flatteur pour notre Ordre.

Par bonheur, il en est des avocats comme des médecins. On les raille, on affiche, à leur endroit, un scepticisme spirituel et dégagé, mais, tout de même, à la moindre inquiétude, à la plus mince difficulté litigieuse, on s'empresse d'aller les consulter.

Et ils se vengent, alors, des traditionnelles moqueries, en révélant l'étendue de leur savoir et les ressources infinies de leur esprit.

Certes, je connais beaucoup d'avocats. J'en sais d'éminents, d'illustres même par l'éloquence et la science du droit; j'en sais de moyens, de ternes, de terre-à-terre ; mais je n'en sais pas de mauvais. Chacun d'eux a son genre d'habileté, sa virtuosité propre et sa malice. Le plus modeste peut rendre encore de grands services à ses clients.

Je me rappelle, toujours avec plaisir, un de mes confrères qui fut, jadis, la joie du jeune barreau. Il avait la spécialité des délits de chasse et déployait, en cette sphère restreinte, une ingéniosité merveilleuse. Son principal moyen de persuasion consistait à exhiber, à l'audience, des animaux empaillés, représentant, d'après lui, le gibier chassé par l'inculpé, au moment de l'intervention du gendarme malencontreux. Il avait, en vue de cette intéressante figuration, des aigles, des reptiles, des fouines, des putois, toute une collection variée, où il choisissait le sujet le mieux approprié à sa cause. Puis, à l'instant voulu, il sortait triomphalement de dessous la barre un oiseau de proie, ou un serpent déroulé d'un geste magnifique, et se répandait en invectives contre ces bêtes malfaisantes, « symbole de destruction et de crime, méritant bien la mort violente que leur avait infligée son courageux client ».

L'auditoire était sous le charme et se trémoussait d'aise.

De là, à gratifier cet avocat naturaliste du surnom de « *l'empaillé* », il n'y avait qu'un pas, et ce pas irrévérencieux, ses confrères l'eurent bientôt fait.

Ils en firent même deux, car ils se permirent, un jour, de le mystifier cruellement.

Il avait serré avec soin, dans sa serviette, une belette sur laquelle il fondait les plus sérieuses espérances. Mais, pendant qu'il était distrait, un mauvais plaisant avait adroitement substitué un lapin à ladite belette. Sans rien soupçonner, maître « *l'empaillé* » commence à plaider; il discute, une à une, les charges du procès-verbal, et arrivant enfin à son grand effet : « Le voilà, — s'écrie-t-il, — l'animal nuisible, terreur des basses-cours, que le prévenu a tué et qu'il avait le devoir de détruire... » Et il brandit un superbe lapin de garenne.

Sur cette production inattendue, le délinquant fut immédiatement condamné, au milieu de la joie générale.

***

A la même époque, un autre avocat s'était rendu célèbre par la longueur de ses plaidoiries. Quand, par malheur! il avait la parole, il n'en finissait plus. Ce procédé lui réussissait assez bien, d'ailleurs, et souvent le juge fatigué, harassé, n'en pouvant plus, aimait mieux lui donner gain de cause que l'entendre plus longtemps.

C'est dire que, s'il la tenait à l'arracher, il n'avait pas, cependant, l'oreille du tribunal, et que son apparition à la barre causait, plutôt, une impression d'effroi.

Or, il advint qu'un président, à bout de patience, résolut de ne pas subir davantage ce calamiteux discoureur. En conséquence, toutes les fois qu'il le voyait à l'audience, il s'empressait de remettre, d'office, son affaire à huitaine. « Nécessité du rôle, » déclarait-il sèchement pour toute raison.

Après plusieurs renvois aussi peu motivés, notre confrère comprit qu'il était joué. Il eut, alors, recours à la ruse.

Le voilà donc qui se blottit derrière la barre et s'y dissimule de son mieux, recommandant, autour de lui, de ne pas dévoiler sa présence.

Le tribunal entre en séance et, tout de suite, le président, qui n'aperçoit pas dans la salle l'avocat redouté, ordonne d'appeler l'affaire où il doit plaider. « Retenue première, dit-il. La parole est au demandeur. »

A ces mots sacramentels, notre homme bondit de sa cachette, comme un diable de sa boîte, et, devant les juges ébahis, il prend, en effet, la parole.

Il la garda pendant trois jours. Le président en tomba malade.

Qu'on vienne soutenir, maintenant, qu'il ne faut pas des aptitudes spéciales et un réel génie d'invention pour être avocat!

***

PETITE CORRESPONDANCE

R. S..., Boulogne-sur-Mer. — Des faits de défaillance morale et de débilité physique, bien caractérisés, sont suffisants pour justifier une demande en interdiction.

V. A..., Issoire. — Une société commerciale doit à un des associés les intérêts des sommes que celui-ci a avancées pour son compte, à partir du jour où les avances ont eu lieu; sauf, bien entendu, convention contraire.

J. M..., Blois. — Une compagnie d'assurances contre l'incendie est tenue de payer les bijoux tombés accidentellement dans le foyer d'une cheminée et consumés. L'assurance couvre, en effet, toute perte causée par l'action directe du feu. A la condition, toutefois, que les bijoux aient été spécialement compris dans le contrat.

T. P..., Limoges. — Il y a loterie prohibée, lorsque les conditions arrêtées par les lois spéciales, qui ont autorisé des villes ou des sociétés à émettre des obligations avec primes ou lots, sont, dans l'offre faite aux acheteurs, modifiées en leurs points essentiels.

D. C..., Arles-sur-Rhône. — L'usage d'un chemin public établi dans un intérêt général peut être acquis par la prescription trentenaire. Il ne saurait être assimilé à une servitude de passage ordinaire, qui, étant discontinue, ne peut s'acquérir de la même manière.

VARIÉTÉS

CERVEAUX D'IVROGNES

Un médecin vient de faire une curieuse découverte. Il paraît que le cerveau d'un homme mort du *delirium tremens* contient du gaz alcoolique.

Une petite ouverture pratiquée sur le crâne du défunt laisse échapper une matière gazeuse, qui, si on y met le feu, donne une lumière pâle et bleuâtre analogue à la flamme du punch. Et voilà comme on peut être *illuminé* après sa mort!...

LE PLUS LONG JOUR

Il est très important, quand nous parlons du plus long jour de l'année, de dire de quelle partie du monde nous parlons; la liste suivante donne la longueur du plus long jour dans plusieurs villes :

A Stockholm, le plus long jour dure 13 heures 1/2.

Dans le Spitzberg, il dure 3 mois 1/2.

A Londres et à Brême, il dure 16 heures 1/2.

A Hambourg et à Dantzig, il dure 17 heures.

A Saint-Pétersbourg et à Tobolsk, Sibérie, le plus long jour dure 19 heures et le plus court 5 heures.

A Tornea, Finlande, le 21 juin apporte un jour qui dure presque 22 heures, et le jour de Noël ne dure que 3 heures.

A New-York, le plus long jour dure 15 heures et à Montréal 16.

A Verdac, Norvège, le plus long jour dure du 21 mai au 22 juillet, sans interruption.

UN CURIEUX TABLEAU

Examinez bien le tableau de chiffres que nous avons dressé ci-dessous, et qui semble composé de nombres pris absolument au hasard :

5872	8897	5146	8171	4420	7445	3694
3815	5903	9018	5267	8292	4541	6719
6840	3936	6114	9139	5388	7866	4662
4783	6961	4057	6235	8413	5509	7687
7808	4904	7082	3331	6356	8534	5630
5751	7929	4178	7203	3452	6477	8655
8776	5025	8050	4299	7324	3573	6598

En dépit de votre examen, je ne suppose pas que vous lui ayez trouvé rien de particulier; et vous pourriez le soumettre à bien des personnes sans qu'elles y trouvent davantage. Et cependant il présente cette bizarrerie que, si vous additionnez sept nombres en colonnes verticales ou horizontales, ou même diagonalement, vous aurez toujours 43 045 au total.

RECETTES ET CONSEILS

CONSERVATION DU BEURRE.

Lorsqu'on a la chance de posséder une quantité respectable de beurre de bonne qualité, chose rare en ce temps de margarine et d'enragée fabrication, il convient de savoir le conserver. En voici le moyen simple et pratique, en employant pompeusement ce que l'on pourrait appeler la méthode du bain-marie.

Après avoir bien lavé et soigneusement essuyé le beurre avec un linge, on remplit des pots de grès, en ayant soin de ne laisser aucun vide. Ces pots sont ensuite placés dans un bain-marie porté à l'ébullition. Après un quart d'heure de séjour dans le bain, on les retire; l'opération est terminée, et six mois après, le beurre est aussi frais qu'au lendemain du barattage, et du goût le plus fin. En se fondant dans l'eau chaude, il laisse en effet déposer au fond des pots tout le caséum qui pourrait en altérer la qualité par ses propriétés chimiques bien connues.

***

La plus belle découverte du siècle, c'est l'*Eau de Suez* dentifrice, antiseptique : combinée d'après les découvertes de Pasteur, elle détruit le microbe de la carie, préserve et conserve les dents, leur donne une blancheur éclatante, parfume agréablement la bouche. C'est le dentifrice adopté par le Tout-Paris élégant.

Pour les soins du corps, employer l'*Eucalypta*.

***

POUR CLARIFIER LE VINAIGRE.

On n'a qu'à verser deux cuillerées à thé de lait doux par litre de vinaigre. Le plus souvent, au bout de vingt-quatre heures tout ce qui trouble le liquide se dépose au fond du vase. Si la clarification n'était pas complète après deux ou trois jours, on renouvelle l'opération une fois ou deux. Dès que le vinaigre est clair, on le décante avec précaution.

***

LESSIVE AU PÉTROLE.

Pour 60 litres d'eau, on ajoute environ six cuillerées à soupe de pétrole et 250 grammes de savon; on fait bouillir ce mélange au moins une demi-heure. On met alors le linge sale dans cette eau bouillante et on le fait cuire encore une demi-heure. On réalise ainsi une grande économie de savon et de travail en évitant des rinçages et des lessivages multipliés. Ce procédé est surtout indiqué pour le linge de cuisine, torchons ou autres objets très sales. L'odeur de pétrole disparaît rapidement.



— Envoyez-le à la campagne ou bien donnez-lui de la *Phosphatine Falières*, c'est la même chose.

***

LA JARDINIÈRE ÉTERNELLE.

Voici le secret. Aussitôt que paraissent les premiers boutons de myosotis, achetez-en une petite botte, recoupez délicatement les tiges de chaque branche avec les ongles du pouce et de l'index, mettez toutes les fleurs avec un peu d'eau dans une assiette creuse, et exposez tout en grande lumière, si possible dans un intérieur de fenêtre. Au bout de deux ou trois jours à peine, vous voyez déjà de légers fils courir sur le fond de la porcelaine. Ce sont des racines, qui promptement se multiplieront, formeront un réseau inextricable. Bientôt, les premières fleurs se faneront, mais les boutons s'épanouiront et vous verrez d'autres fleurs éclore. En ajoutant de temps en temps un peu d'eau, votre jardinière durera toute la saison. Vous pourrez, à chaque repas, la placer au milieu de la table, sur un baguier, sur un petit socle, après y avoir piqué une petite quantité de boutons de rose mousseuse artificiels.

Le procédé n'est ni difficile ni coûteux.

***

LA POUSSIÈRE ET LES PLANTES D'APPARTEMENT

Un des plus grands ennemis des plantes d'appartement c'est la poussière, cette plaie des ménagères. Sans doute, on époussètera soigneusement les meubles, les vêtements, les tableaux, etc., mais on oubliera souvent d'enlever la poussière des plantes, ce qui serait pourtant une condition essentielle de leur santé et de leur vigueur. Une plante dont les feuilles sont couvertes de poussière ne peut pas respirer normalement et, de même que pour l'homme, la respiration est pour la plant une question de vie ou de mort. Si elle est troublée comme dans ce cas où la poussière obstrue les voies respiratoires des feuilles, la plante souffre, dépérit et meurt. Pour prévenir ce mal, il faut de temps en temps nettoyer les feuilles avec un peu d'eau tiède. Pour les plantes à petites feuilles, il faut un arrosage ou une aspersion qui se fera en plein air, mais autant que possible par un temps doux. Si l'on remarque des insectes, il faudra leur donner la chasse.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution des Problèmes parus dans le numéro du 15 Avril 1900

Surprise. — M 1000
I 1
D 500
I 1
1502

Énigme. — Plume.

PROBLÈME

Deux lingots, l'un d'or pur, l'autre d'argent pur, pèsent ensemble 1 kilogr. et ont même valeur intrinsèque ; calculer le volume et la valeur intrinsèque de chacun, les densités de l'or et de l'argent étant de 19 et 10,5.

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-99. — Corbeil, Imprimerie Ed. Crété.

LA PORTE DU CHATEAU DE VITRÉ



LA PORTE DU CHATEAU DE VITRÉ, gravure de PUYPLAT.

LA PORTE DE VITRÉ

Vitré, personne ne l'ignore, est une des villes les plus curieuses, non seulement de Bretagne, mais de France.

Vue de loin, elle offre un coup d'œil très pittoresque, bâtie sur la colline, ceinte de ses remparts démantelés que domine un massif de tours, de tourelles à mâchecoulis et à toitures coniques, de pignons aigus, restes de l'ancien château fort.

Mais la ville, où se tinrent à plusieurs reprises les États de Bretagne, est triste avec ses vieilles maisons qui ont gardé le cachet original des âges révolus et qui se serrent peureusement l'une contre l'autre; avec ses rues, ses ruelles plutôt, sans air, sans lumière, maussades, hostiles comme des souvenirs méchants.

N'importe! Vitré garde de quoi pleinement satisfaire les archéologues et les artistes. Elle possède, entre autres monuments intéressants, une église, l'église Notre-Dame, dont l'extérieur s'orne d'une chaire à prêcher en pierre, spécimen charmant de la sculpture décorative au XVI[e] siècle. Cette chaire, à nous en rapporter à la tradition, aurait été élevée pour opposer à la prédication calviniste, toute-puissante alors à Vitré, la prédication catholique publique.

Nous en avons donné jadis, dans le *Magasin Pittoresque*, la description et un dessin.

On verra avec un égal intérêt la gravure de notre première page, qui représente la vieille porte du château de Vitré, solide comme le roc même de la colline, défiant les siècles, à peine restaurée en quelques endroits.

Elle a bravé les ans, la vieille porte de Vitré. Les forces naturelles se sont brisées contre sa pierre et son ciment. Mais on ne se demande pas sans quelque mélancolie si elle résistera aux violentes poussées du modernisme à outrance. A Vitré comme un peu partout, à Rouen notamment, la barbarie des édiles ne s'exercera-t-elle point contre les vestiges du passé?

Pour la cité bretonne, si riche en souvenirs, nous voulons espérer qu'il n'en sera rien.

E. B.

La Bataille d'Ivry et l'Entrée de Henri IV à Paris

Par P.-P. RUBENS

Les peintures exécutées par Rubens, de 1621 à 1625, pour la galerie de Médicis au palais du Luxembourg, vont être enlevées de la grande galerie du musée du Louvre et placées dans la nouvelle salle des États; par mauvaise fortune, les vingt et un tableaux ne seront pas tous dans la salle des États, quelques-uns seront mis dans un local voisin; c'est très fâcheux, mais le conservateur des peintures n'y est pour rien.

C'est peut-être l'occasion de rappeler que l'Italie possède deux grandes toiles de Rubens ayant trait à l'histoire de Henri IV, et de marquer que les photographies de ces ouvrages pourraient trouver place dans le portefeuille du musée Carnavalet réservé aux tableaux qui se rapportent à Paris.

Pendant que Rubens se trouvait à Paris pour installer ses toiles au Luxembourg, Marie de Médicis lui commanda une seconde suite, destinée à une autre galerie du palais. Elle devait être aussi importante que la première et comprendre dix-huit grandes toiles et six portraits.

Rubens avait peint en Belgique la galerie de Médicis, c'est également à Anvers qu'il se mit à l'œuvre pour la seconde commande.

On ne connaît pas exactement tous les sujets qu'il devait représenter; par ce qui a été trouvé à sa mort dans son atelier en fait d'esquisses et de toiles ébauchées, on sait seulement qu'il avait commencé les études ou l'exécution de :

La Naissance d'Henri IV;
Le Mariage du Roi (déjà traité deux fois);
Henri IV saisissant l'occasion par les cheveux;
Une bataille (indécise);
Une bataille (indécise);
La Bataille d'Ivry;
L'Entrée triomphale d'Henri IV à Paris.

Les deux derniers sujets seuls ont été traités à la grandeur de l'exécution, mais non terminés, le travail ayant été suspendu en 1630 à la suite des dissentiments survenus entre Marie de Médicis et son fils Louis XIII.

Les petites esquisses sont disséminées dans diverses collections de l'Europe; celle de la *Bataille d'Ivry* est en possession de M. L. Bonnat.

Les deux grandes toiles sont à Florence, à la galerie royale des Offices; elles furent achetées, à la vente de l'atelier de Rubens, pour le compte du grand-duc de Toscane, Ferdinand II de Médicis, qui régna de 1621 à 1670.

A Florence, *Henri IV à la bataille d'Ivry* et

l'*Entrée triomphale d'Henri IV à Paris après la bataille* furent établis dans les appartements particuliers du palais Pitti, résidence du grand-duc.

Ces peintures, ainsi que toutes les œuvres d'art incalculables comme intérêt et comme valeur acquises par les Médicis de leurs propres deniers, avant comme après la création de la principauté, étaient non pas la propriété de l'État, mais bien celle de cette illustre famille.

En 1737 mourut, sans laisser d'héritier à la couronne de Toscane, Jean-Gaston, le dernier grand-duc des Médicis; mais il avait comme héritière du

De Pitti les deux toiles de Rubens furent en 1773 transportées à la galerie des Offices.

C'était sous le règne du grand-duc Pierre-Léopold; ce prince était libéral pour son temps, éclairé et ami des arts; il n'avait qu'un défaut: il aimait trop les affaires de police.

Précédemment il avait fait construire au palais des Offices une grande salle pour recevoir la célèbre suite de statues grecques *les Niobides*, découvertes à Rome sur l'Esquilin et acquises par le cardinal Ferdinand de Médicis; le cardinal avait placé les quatorze statues dans la villa du Pincio à Rome, plus tard siège de l'Académie de France.



L'entrée triomphale d'Henri IV à Paris, après la bataille d'Ivry, par P.-P. Rubens.
(*Galerie des Offices à Florence. — Phot. Alinari.*)

sang sa sœur Anne-Marie-Louise, électrice palatine.

La couronne de Toscane fut dévolue à un prince de la maison de Lorraine qui régna sous le nom de François II.

Il était loisible à l'électrice palatine de disposer de l'intégralité de son héritage; elle ne le fit pas.

La noble princesse donna alors l'exemple d'une générosité et d'un patriotisme qu'on ne saurait trop admirer et faire connaître.

Par acte authentique daté du 31 octobre 1737, elle fit don à la Toscane de toutes les richesses d'art réunies par sa famille, « *à conditione expressa, che di quello che è per ornamento dello Stato, per utilità del publico e per attirare la curiosità di forestieri, non ne sarà nulla transporta e levato fuori della capitale e dello Stato del grand ducato* ».

Il n'est pas possible de trouver une plus juste et plus belle formule : l'ornement de l'État, l'utilité publique et l'attrait pour les étrangers sont en effet les fonctions essentielles d'une collection officielle.

La salle des *Niobides*, étant la seule de la galerie des Offices de grandes dimensions, reçut les toiles de Rubens; elles y sont restées jusqu'en 1898.

La place n'était pas bonne, car devant les peintures étaient des statues, mais il n'y avait pas de meilleur emplacement et il était impossible de changer de place les statues, soutenues sous le plancher par des piliers de maçonnerie.

Lorsque l'augmentation du nombre des salles des Offices fut décidée, M. Ridolfi (Henrico), le distingué directeur des musées et galeries de l'État à Florence, réserva aux Rubens un emplacement convenable dans les salles flamandes, et dès 1894 il obtint des subsides pour mettre en état les deux toiles fort endommagées; mais on ne fait pas ce qu'on veut, et le travail ne put être commencé qu'il y a deux ans.

Les peintures n'ont jamais été rentoilées, mais les toiles ayant été lacérées par endroits et sur d'autres atteintes de chanci, on avait eu l'idée de les doubler par collage d'un autre tissu; l'opération, faite sans souci, avait occasionné un gondolage; de plus un *imbrattatore*, barbouilleur,

avait chargé par endroits la peinture primitive d'une couche de matières bitumineuses qui ont fini par couler (1).

On s'est mis à l'œuvre pour remettre les toiles dans l'état où Rubens les avait laissées, le travail est long et difficile; il ne sera pas donné un coup de pinceau nouveau, contrairement aux anciennes pratiques.

L'*Entrée triomphale* a été menée à très bonne fin, elle est en place, mais la salle n'est pas encore garnie.

La *Bataille* est entre les mains des habiles et consciencieux praticiens; elle est beaucoup plus abîmée que l'*Entrée*, mais elle sera traitée aussi bien que sa compagne.

En sorte que la Galerie aura bientôt deux étonnantes toiles de Rubens, bien mises en vue et en lumière.

Je reproduis l'*Entrée*; la *Bataille* n'a pas encore été photographiée. A mon sens elle est supérieure à l'*Entrée* et même aux meilleures toiles de la galerie du Luxembourg; quoique inachevée, elle est surprenante de mouvement, d'entrain, de *furia francese*; jamais peintre de batailles n'a été aussi loin.

Entre tous les musées d'Italie, Florence est privilégiée pour les Rubens.

Les Offices en possèdent quatre authentiques et Pitti une dizaine dont: *les Philosophes*, *les Suites de la guerre*, *les Nymphes surprises par des satyres*, *Saint François en prière*, *la Sainte Famille*, le *Portrait du duc de Buckingham*, deux grands paysages, etc., etc.

C'est que jamais à Florence, sous la république comme pendant la principauté, il n'a régné cet esprit mesquin qui s'oppose à la protection ou à la glorification des artistes étrangers.

Lorsque les grands-ducs ont senti que l'art national fléchissait, ils n'ont pas hésité à s'adresser à Rubens, Sustermans, Jean Bologne, Franchéville et autres.

Callot était un jeune homme inconnu lorsqu'il arriva à Florence; il y est resté dix ans comme pensionnaire du grand-duc et, avant son retour à Nancy, il reçut des Médicis des lettres de noblesse.

GERSPACH.

(Florence, avril.)

(1) Jamais les toiles n'ont été recouvertes de poussière comme l'a prétendu un critique français; il a pris les reflets du gondolage pour de la poussière, je m'en suis assuré.

MÉDECINE ET MÉDICAMENTS INDO-CHINOIS

L'étude de l'état des connaissances et des théories médicales d'un peuple, de sa thérapeutique, de sa pharmacopée et de ses procédés coutumiers, plus ou moins empiriques, pour le traitement des maladies, est certainement une de celles qui concourent le plus à établir scientifiquement l'étiage intellectuel de ce peuple, par l'apport d'observations curieuses et précises.

La Chine, que certains esprits, dans une aberration de sinophilisme, auréolent de la gloire des précurseurs et considèrent systématiquement comme le grand laboratoire des découvertes acquises à l'humanité, laboratoire que l'Occident aurait pillé, en s'appropriant et démarquant ses trouvailles; la Chine, dont l'école philosophique et la si pratique législation communale et municipale sont si dignes d'être exportées; la Chine, sous le rapport des connaissances pathologiques, médicales et chirurgicales, a l'ignorance des peuplades primitives. Dans l'Empire du milieu, l'art de guérir est aussi riche de superstitions et de pratiques incantatoires que la science médicale des indigènes de la presqu'île indo-chinoise : Siamois, Cambodgiens, Annamites, etc.

Les empiriques chinois jouissent d'une réputation de guérisseurs, d'une vogue et d'une notoriété tout au moins égales, sinon parfois supérieures, à celles dont, en Europe, sont honorés les maîtres les moins contestés.

En Chine point n'est besoin de s'être astreint à de longues et patientes études pour exercer la profession médicale. Peut s'y livrer qui veut, elle est libre au même titre que celle de charron ou de terrassier. En aucun centre il n'existe, sur le territoire du Céleste Empire, d'école de médecine ou de clinique formant des praticiens. Le jeune homme qui veut se faire une clientèle de malades puise son savoir dans la compilation de quelques indigestes et enfantins ouvrages, dans lesquels plusieurs générations de confrères ont avant lui acquis leurs connaissances. Ces livres sont des sortes de barèmes, où l'influence néfaste de certains astres, la colère du Dragon, l'intervention des Génies et de tel et tel esprit sont doctement déterminées.

Ordinairement on est médecin par tradition familiale : de père en fils, de parent à parent. Les praticiens par hérédité n'en sont point pour cela moins ignorants que leurs autres confrères.

Si, en Chine, la médecine est surtout empirique, la chirurgie proprement dite n'existe même pas à l'état embryonnaire. L'anatomie du corps humain y est chose inconnue; jamais aucun professionnel n'ayant fait une autopsie, ses connaissances anatomiques sont d'un invraisemblable comique.

Un médecin chinois ne pratique pas d'opérations sanglantes : il s'ensuit que la victime d'un

accident exigeant, par exemple, la résection d'un membre succombe presque toujours aux conséquences de la non-intervention du bistouri. Et dans les cas de simples fractures, la réduction en est si mal faite que le patient demeure estropié, le membre lésé s'ankylose ou s'atrophie.

L'ignorance chirurgicale des médecins indigènes est la seule cause du nombre infime d'amputés existant parmi les populations de l'Indo-Chine ; ceux que, de loin en loin, l'on rencontre ont été opérés par des médecins européens.

Cependant, grâce au lymphatisme de son tempérament et à l'absence presque complète de réactions nerveuses, le jaune supporte avec succès de graves opérations sanglantes, si sommaires et si précipitées qu'aient été les conditions d'installation, si pris au dépourvu que se soient trouvés les opérateurs. La gangrène, la seule complication à redouter, évitée, le patient se rétablit en quelques jours.



Un médecin annamite.

Entre bien d'autres, deux faits donneront un exemple de l'inertie nerveuse de l'Indo-Chinois.

En 18.. le médecin de la marine détaché à Sambor (Cambodge) se trouvait en partie de chasse, en pleine forêt, à deux jours de marche de son poste et de tout village, avec un groupe d'indigènes. L'un d'eux étant grimpé au sommet d'un borassus, par le fait d'un faux mouvement fit une chute si malheureuse qu'il se broya la jambe et se brisa la cheville. Des esquilles osseuses trouaient les chairs de la cuisse. Vu les circonstances l'amputation était urgente. En fait d'instruments le médecin n'avait qu'un mauvais couteau de poche pourvu d'une scie. Il n'en tenta pas moins la résection du membre, s'arrêtant de temps à autre pour cautériser les artères ou pour aiguiser sa lame sur un caillou.

Dix jours après, le blessé, qui non sans peine avait pu être ramené à Sambor, allait et venait appuyé sur un pilon de bois.

En mai 18.., à Soctrang (Cochinchine), un Annamite *cay* (caporal) de la milice, à la suite d'une discussion au jeu, est frappé à la nuit tombante, d'un coup de couteau entre la quatrième et la cinquième côte droite. La lame pénétra de 4 centimètres dans la poitrine, y faisant une plaie de 14 centimètres de longueur. La plèvre et le poumon étaient ouverts.

Le médecin du poste, immédiatement appelé, se rendit près du blessé en compagnie d'un de ses collègues en villégiature chez lui. Après examen de la plaie, la gravité de la blessure leur parut telle qu'ils jugèrent absolument inutile de faire une suture à un moribond. Par acquit de conscience, ils rapprochèrent simplement les bords de la plaie après l'avoir débarrassée du tabac que les parents du blessé y avaient mis, et la bandèrent.

Le lendemain matin, à leur grand étonnement, non seulement la victime n'avait pas succombé, mais n'avait même point de fièvre. la blessure se fermait. Et quinze jours après, malgré la pleurésie et la pneumonie qui auraient dû compromettre son état, le blessé, un grand et fort gaillard, se traînait à petits pas autour de sa maison...

Pour établir leur diagnostic, les médecins chinois s'aident des renseignements fournis par les pulsations artérielles. Ils palpent longuement et méticuleusement le pouls non seulement aux poignets, mais aux tempes, à la carotide, etc. Ils perçoivent le plus faible battement des artères, et de cette minutieuse investigation déduisent la cause et le genre de maladie du consultant.

Parmi leurs procédés primitifs de médecine curative il en est d'ingénieusement brutaux. Pour amener des réactions dérivatrices dans les douleurs céphalalgiques et dans les inflammations de la gorge, ils opèrent de fortes pincées, des tractions de la peau qui amènent le sang à l'épiderme sous forme de taches d'un bleu noirâtre, à la racine du nez ou à droite et à gauche de la trachée-artère, suivant le cas. Ce procédé révulsif est, sinon indiscutable, du moins très rationnel.

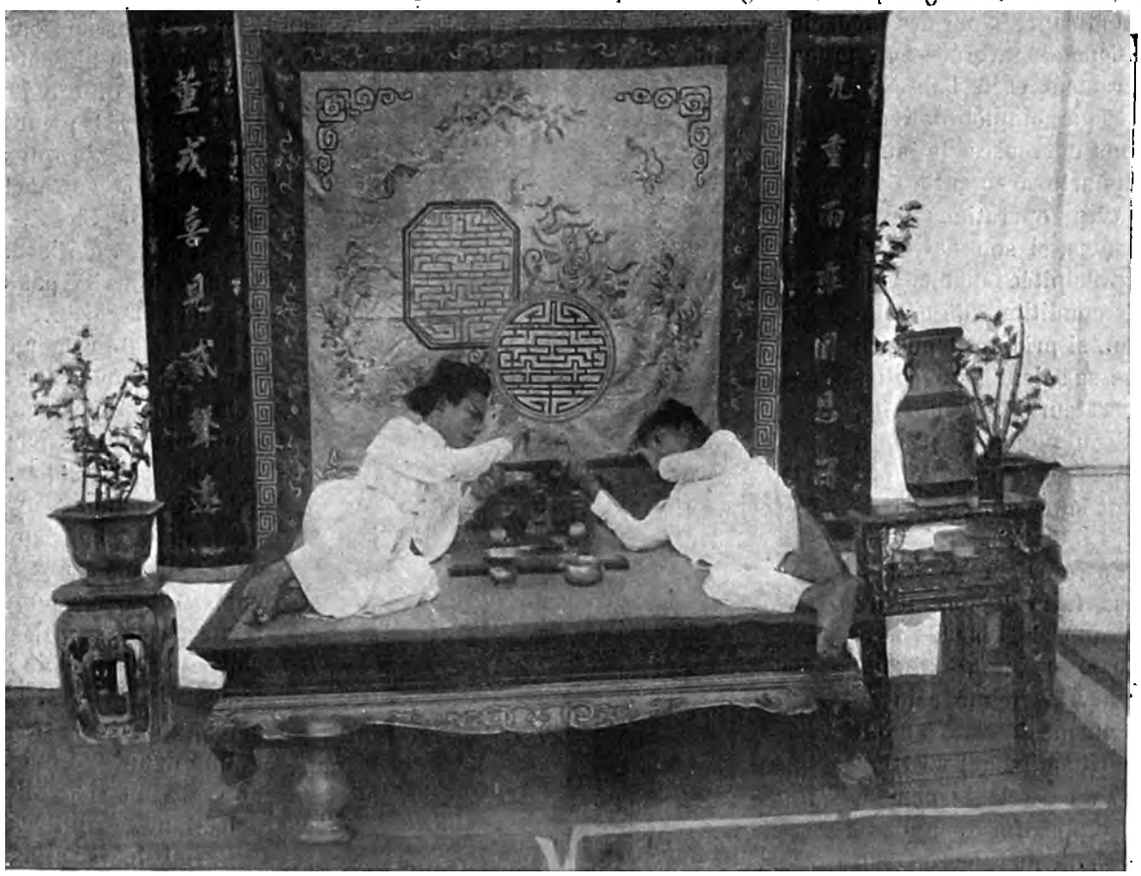
Pour opérer de la cataracte, les médecins cambodgiens insufflent sous la paupière de la poudre de porcelaine pulvérisée et passée au tamis de soie; ils arrivent ainsi à déchirer et à couper la membrane qui s'est formée sur la cornée et le cristallin.

Les femmes annamites, pour se préserver ou pour se guérir des douleurs d'entrailles, se procurent, chez le *Thày pháp*, médecin et sorcier indigène, un cordon fait d'une ficelle de coton blanc où, de distance en distance, sont enroulées d'étroites feuilles d'étain, et s'en ceignent les reins.

Il n'est du reste rien d'aussi efficace pour se préserver d'une infinité de maladies dues à la

malignité du *ma qui*, diable, de porter comme amulettes une griffe de tigre, un fragment d'os de singe, une dent de cétacé, un sachet contenant des poudres innommables : raclures de cornes de rhinocéros, de bois atrophiés d'un cervidé, déjection de certains petits carnivores, etc., etc.

En Indo-Chine, les femmes sont accouchées par des matrones sur une claie en bambou au-dessous de laquelle, dès la délivrance, pour éviter la



Chinois fumant l'opium.

péritonite, on place un réchaud allumé qu'on entretient ainsi nuit et jour pendant un mois. La chambre de l'accouchée est ainsi maintenue à une température uniforme. Puis on bassine le ventre de la malade une ou deux fois par jour avec une casserole remplie de braise ardente, et on lui donne une nourriture épicée, sèche et très salée, et lorsque enfin elle peut sortir, un mois après ses couches, elle est peinte de safran de la tête aux pieds afin de la préserver de la mauvaise influence de l'air.

La thérapeutique chinoise est, dans la médication de certaines affections, particulièrement écœurante. Pour combattre la phtisie, les Célestes absorbent des placentas humains qu'ils font recueillir jusque dans les déjections. Dans l'Empire du milieu et en Indo-Chine, de riches poitrinaires ont un abonnement avec les vidangeurs qui leur recherchent et leur apportent cet immonde médicament.

En opposition à cette barbare et fétide médication les médecins chinois traitent la rage, le cancer, la lèpre et la plupart des affections de la peau, par des infusions de sulfure natif d'arsenic, dont il existe des mines dans le nord de la Chine, et des décoctions d'écorce de *hoang-nan* (*strychnos Gauthieri*).

Les emplâtres plus ou moins vésicants sont d'un usage courant dans toutes les classes de la population ; à tort et à travers ils sont employés pour la migraine, les phlegmons, la toux, les douleurs d'entrailles, les fluxions, l'ophtalmie, etc.

Nombre d'onguents sont à base d'opium, mais dans la plupart il entre comme adjuvants des produits minéraux, végétaux ou animaux invraisemblables.

La pharmacopée extrême-orientale est surtout empirique ; cependant elle possède, à côté de ses baroques et étonnantes préparations thériacales, de ses poudres et de ses tisanes compliquées, nombre de produits médicinaux souvent très actifs qui sont administrés seuls ou mélangés à des ingrédients anodins ou inoffensifs.

Au nombre de ces derniers, un surtout est presque inconnu en Europe : le *Bois d'Aigle*, (*aquilaria lignum*), *Noire* (*aquilarium.....*), le *quinam* des Chinois ; bois résineux, probablement un cryptogame, formé, dit-on, dans le cœur de certaines essences d'arbres. Il n'a pas encore de nom botanique. C'est un fébrifuge ayant une forte odeur de quinquina. Les apothicaires asiatiques en râpent des parcelles dans nombre de leurs drogues et les fumeurs d'opium dans la pâte

qu'ils fument, pour en atténuer certains effets astringents. Le *quinam* a une valeur marchande de 500 piastres (2500 francs) le picul (60 kilos).

Le pharmacien de race jaune est peut-être celui qui, du monde entier, vend ses préparations le plus cher, il ne les cède qu'au poids de l'or.

Les huiles de menthol et de cajeputo sont employées pour combattre les rhumatismes, elles sont d'un usage des plus populaires comme frictions locales dans la céphalalgie, les contusions, les courbatures, etc.

L'huile de *rotule d'éléphant* compose, paraît-il, un liniment souverain contre l'arthritisme.

Les racines du cocotier sont, paraît-il, un diurétique incomparable.

Le cresson, le riz ergoté, composent des boissons dépuratives d'un usage si répandu, qu'il n'est pas de limonadier ambulant qui n'ait sur son banc plusieurs verres remplis à l'avance de ces hygiéniques breuvages.

Mais le baume par excellence, le népenthès de la médication extrême-orientale, est l'*opium*.

L'opium est le remède à tous les maux, c'est la grande panacée. Il n'en est pas de plus populaire, de plus employé; on le consomme sous toutes ses formes, on le prépare de toutes façons : en onguent, en mouche, en sinapisme, en pilules. On le fume et on le mange. Le résidu de sa fabrication, l'*écorce* hachée, compose des emplâtres ou des cataplasmes pour les blessures et pour les plaies, ainsi que le *tabac*, le *bétel* et la chaux éteinte.

Enfin, les racines de gingembre, la canelle, le poivre, le safran, le cardamome, l'alun et le soufre entrent pour une large part dans les compositions pharmaceutiques de l'Asie orientale et font partie des mixtures et autres drogues mitonmitaines dans lesquelles figurent : les cloportes, les œufs de cancrelas, l'urine de tigre (?) la poudre de dents de dugon, des bribes de corne de rhinocéros, les écailles de pangolin, les grands cent-pieds (lithobie) conservés dans le *chumchum* (alcool de riz), les raclures de crâne de singe, etc., etc.

ANT. BRÉBION.

RONDEL WATTEAU

Pardonnez-moi, belle marquise,
Ce baiser que je vous ai pris !
Les marronniers étaient fleuris,
L'air était plein de galantise.

L'amour chantait avec la brise,
Mon crime est de l'avoir compris.
— Pardonnez-moi, belle marquise
Ce baiser que je vous ai pris !

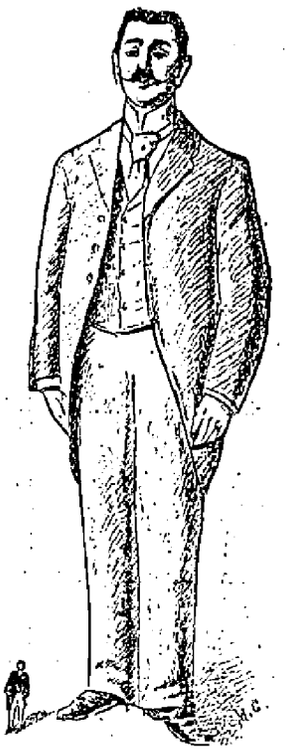
Vous me disiez, sur l'herbe assise :
« Cueillez cette fleur » et, surpris,
A ces doux mots je me mépris,
Je cueillis votre joue exquise...
— Pardonnez-moi, belle marquise !

HENRI ALLORGE.

REPAS MONSTRE

On peut donner de deux façons des chiffres fantastiques à propos des repas :

Ou bien l'on compte ce qu'une ville réclame pour la nourriture de ses habitants pendant un jour ou un an. Ou bien l'on calcule ce qu'un homme dépense comme nourriture en toute sa vie, et c'est ce que vient de chercher un Anglais, et ce que le *Monde Illustré* de Montréal nous apprend.

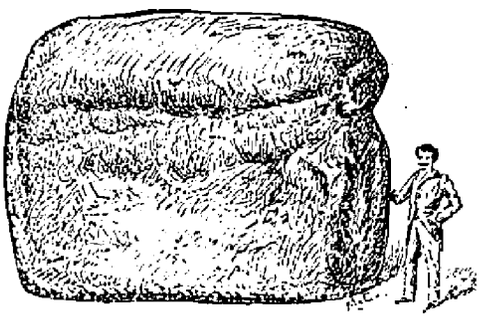


Géant représentant la nourriture absorbée par le petit homme en 70 ans.

Évidemment, nous allons avoir des nombres considérables, mais comme il serait peu intéressant d'aligner des rangées de chiffres arabes, le chercheur a eu l'ingénieuse idée de concrétiser ses calculs et d'en faire des proportions. C'est original et cela plaît aux yeux.

Voici d'abord une première constatation : étant donné un estomac sain, un appétit ordinaire, une vie de soixante-dix ans, par exemple, on n'est pas peu étonné d'apprendre que, dans cet espace de temps, un homme mange et boit 1 280 fois son volume. Cela peut paraître impossible à première vue : la statistique est là.

Repassons, du reste, chaque chose en détail :



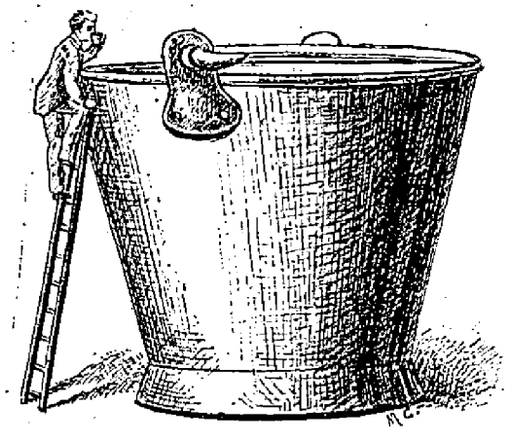
Le pain de toute une vie comparé à celui qui le mange.

pain, liquide, bœuf, légumes, dessert, etc.

Le pain d'abord, à qui revient l'honneur du premier rang, étant l'aliment de tout le monde, de l'enfant et du vieillard, du pauvre et du riche. On compte que chacun mange en moyenne une livre de pain par jour, car si on laisse une partie aux autres dans les premières années de sa vie, on se rattrape plus tard. Eh bien ! cela fait plus de

255 quintaux de pain pour la vie. Le pain ci-contre représente cette quantité. Si on voulait le renfermer, il faudrait une chambre de près de 400 mètres cubes.

Pour la nourriture liquide, cela varie avec les



Le seau qui contiendrait le liquide absorbé pendant toute une vie.

nations, puisque les Français ont le vin; les Anglais, le thé; les Allemands, la bière; les Irlandais, le whisky; les Lapons, l'huile de phoque. Admettons qu'en moyenne chacun boive au moins deux litres par jour. Cette moyenne donne 730 litres par an et 51 100 litres en soixante-dix ans, ne pouvant entrer que dans un foudre de plus de 200 barriques

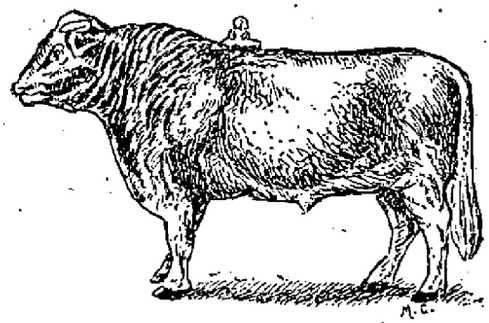


La pomme de terre comparée à celui qui la mange.

ou dans un seau formidable, comme celui que nous représentons.

La pomme de terre est le plat le plus commun, même hors de l'Angleterre. Or, voici la quantité que chacun mange en soixante-dix ans; elle est figurée par ce tubercule géant.

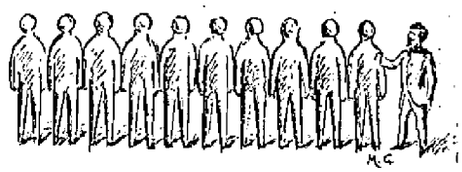
La viande n'est pas moins absorbée. En supposant que toute celle dont on se nourrit soit du bœuf, on pourrait se l'imaginer sous la forme de cet animal gigantesque, pesant 18 000 kilos et ayant



Le bœuf mangé en soixante-dix ans.

5 mètres de haut. Le bébé assis dessus représente les proportions entre le mangeur et le mangé.

Avec le bœuf, il faut le sel. Est-il exagéré de



Les dix statues de sel dévorées en une vie.

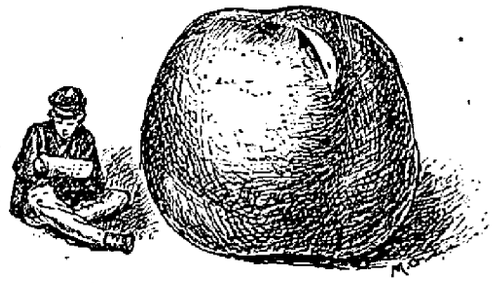
porter au compte d'un homme de soixante-dix ans 1 750 kilos de sel, soit 25 livres par an? Alors, on en a assez pour faire dix statues, semblables à la femme de Loth.

Les légumes pourraient être représentés par une carotte un peu moins grosse que celle-ci, absorbée par un âne; mais elle serait aussi énorme, si elle renfermait choux, poireaux, salsifis, haricots, pois, salades, etc. Si l'on veut énumérer ce qui peut encore se manger, ce n'est pas fini.



Carotte mangée par un homme ou par un âne.

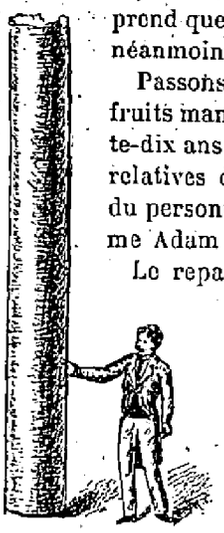
Supposons qu'on prenne par jour, au lieu de viande, une demi-livre de poisson, on en aura



La pomme et celui qui la mange.

avalé au bout d'une vie de soixante-dix ans, 5 000 kilos. Quelle baleine!

Si vous préférez les œufs, un homme ne commençant à en manger qu'à dix ans — simple supposition — et n'en mangeant que deux par jour — autre hypothèse — en aura mangé 43 800 en soixante ans, à raison de 730 par an. S'il n'en prend que 4 par semaine, cela lui fera néanmoins 12 485.

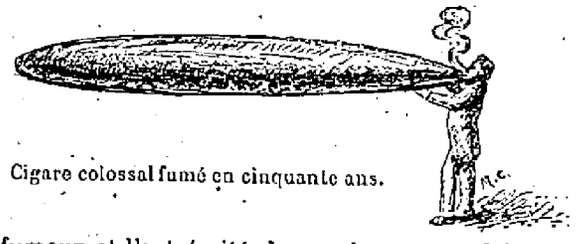


La cigarette fumée en cinquante ans, comparée au fumeur.

Passons au dessert. L'ensemble des fruits mangés par un homme en soixante-dix ans correspond aux proportions relatives de la pomme dessinée ici et du personnage qui va la goûter, comme Adam autrefois.

Le repas se termine ordinairement par du tabac. De vingt ans seulement à soixante-dix ans, le fumeur, à raison d'une demi-douzaine de cigarettes par jour, en aura fumé 111 000. Cette quantité de tabac nous donnera une cigarette ayant 5 mètres de hauteur et 1 m. 30 ou 1 m. 40 de diamètre.

Si le tout était transformé en un seul cigare, il pèserait une tonne, et aurait plus de 5 mètres de longueur et 70 centimètres de diamètre. Il faudrait donc une machine à vapeur pour établir le courant entre la bouche du



Cigare colossal fumé en cinquante ans.

fumeur et l'extrémité de ce cigare, une fois allumé.

Voilà ce que la statistique a trouvé.

LE VIEUX CIMETIÈRE

Il est là, s'étendant près de l'antique église,
Comme un vieillard lassé qui se chauffe au soleil.
Avril lui donne un peu de son éclat vermeil,
L'automne le fait triste avec sa brume grise.

Délaissé, n'ayant plus une tombe où se lise
L'adieu d'un être cher, un nom donnant l'éveil,
Mort gardant d'autres morts dans l'éternel sommeil,
Sous le lierre vainqueur chaque jour il s'enlise.

Oh! ce funèbre enclos, abandonné, vieilli,
Où le temps laisse croître et la ronce et l'oubli,
De nos cœurs dévastés c'est l'image vivante;

Rien n'y pousse que l'herbe et l'amer souvenir;
Dans ce morne désert aucun oiseau ne chante,
Et le regret souvent n'y peut même fleurir.

ERNEST CHEBROUX.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Depuis sept mois, un vaillant petit peuple lutte avec une énergie farouche pour défendre son indépendance contre une des plus puissantes nations du monde. Trente à trente-cinq mille paysans se sont levés résolument pour faire tête au colosse britannique et tiennent en échec, depuis le mois d'octobre dernier, la plus formidable armée que l'Angleterre ait jamais mise sur pied.

Le monde entier suit avec une admiration passionnée la merveilleuse défense de cette poignée de braves gens qui préfèrent la ruine, la mort à la perte de leur liberté, et dont les exploits tiennent de la légende. Les péripéties de cette guerre, nous ne les connaîtrons dans leurs détails qu'après la signature de la paix. Pour le moment, nous devons tenir pour vrais les télégrammes officiels que la censure anglaise veut bien nous communiquer; mais, tels quels, ils sont suffisamment instructifs.

Je n'ai point l'intention de résumer, dans cette courte étude, les opérations qui se sont déroulées dans le sud de l'Afrique depuis le 12 octobre. Un volume n'y suffirait pas! Je désire simplement indiquer brièvement, et aussi clairement que possible, les grandes lignes de ces opérations et en dégager quelques enseignements. Nos lecteurs pourront suivre alors plus facilement le développement ultérieur de la campagne, la grande marche du maréchal Roberts sur Prétoria qui nous réserve sans doute bien des surprises, et que nous nous proposons d'étudier au jour le jour. Aujourd'hui, contentons-nous de déblayer le terrain.

* * *

Le 9 octobre 1899 fut lancé le décret de mobilisation de l'armée anglaise. On décida d'envoyer immédiatement 52 000 hommes dans le sud de l'Afrique : 1 division de cavalerie (5 500 hommes), 3 divisions d'infanterie de 9 700 hommes, de l'artillerie, du génie, services auxiliaires, etc., 17 000 hommes environ, soit un total de 52 000 hommes qui, avec les 23 000 déjà au Natal ou dans la colonie du Cap, portèrent d'emblée l'effectif des troupes anglaises à 75 000 hommes.

Sir Redvers Buller fut nommé généralissime.

L'ultimatum du président Krüger exigeait une réponse de l'Angleterre pour le 11 octobre à cinq heures du soir au plus tard.

Le gouvernement de la Reine répondit qu'il... n'avait rien à répondre.

Les hostilités commencèrent dès le lendemain par la capture d'un train blindé qui portait des canons à Mafeking.

Examinons la situation respective des combattants.

Le général Joubert, généralissime des petites

armées transvaaliennes, envahit immédiatement le Natal et se porta sur Dundee-Glencoe, menaçant Ladysmith et Pietermaritzburg. En même temps les troupes orangistes, commandées par le général Cronje, s'avançaient sur Mafeking et Kimberley, à l'ouest de l'Orange, tandis qu'un certain nombre de petits commandos envahissaient le nord de la colonie du Cap par Colesberg, Buggersdhorp et Aliwal-North, occupant ainsi les débouchés des trois lignes de chemin de fer se dirigeant de Capetown, de Port-Elisabeth et d'East-London sur Bloemfontein, capitale de l'Orange, et Prétoria, capitale du Transvaal.

L'offensive stratégique prise ainsi par les Boers sur trois théâtres différents força les Anglais à se diviser.

Les Boers ont eu mille fois raison de porter la guerre sur tous les points à la fois. Mais les Anglais ont eu mille fois tort de les imiter. Ils devaient réunir toutes leurs forces au nord de la colonie du Cap et marcher droit sur Bloemfontein et Prétoria.

Subissant la tactique des Boers, nous les voyons au contraire former trois groupes :

1° La colonne du Natal, dont la base est à Durban avec, pour objectif, la délivrance de Ladysmith ;

2° La colonne du centre, base à East-London; objectif : Queenstown et Buggersdorp;

3° La colonne de l'ouest, avec Kimberley pour objectif et le camp de De Aar pour base d'opération.

La délivrance de Kimberley et de Ladysmith, objectifs secondaires, ne pouvant avoir aucune influence sérieuse sur l'issue de la campagne, les Anglais ont perdu six mois en efforts inutiles, ont essuyé de sanglantes défaites et se trouvent aujourd'hui, en réalité, au point où ils auraient dû être dès la fin de novembre.

***

Parcourons rapidement les principaux faits des trois théâtres d'opérations.

Le général Joubert envahit le Natal, menace au nord et à l'ouest Ladysmith.

Il a pour adversaire le général Withe qui ne peut lui opposer qu'une petite armée de 15000 à 16000 hommes avant l'arrivée des renforts.

Le 20 octobre, bataille de Glencoe. Les Anglais, commandés par le général Yule, sont vainqueurs.

Le lendemain, nouveau combat à Glandslaagte. Le général French repousse les Boers, qui, commandés par Lucas Meyer, reviennent à la charge le jour suivant et battent à plate couture le général Yule à Glencoe.

Le même général Yule subit un désastre près de Ladysmith, le 30 octobre, mais le général Withe en revendique toute la responsabilité.

L'investissement de Ladysmith fut la conséquence de cette affaire.

Sur ces entrefaites, le généralissime sir Redvers Buller débarque au Cap (29 octobre) et se hâte de venir à Durban prendre le commandement de l'armée de secours destinée à délivrer Ladysmith où le général Withe se trouve enfermé avec 10000 hommes. Le 25 novembre, il arrive à Pietermaritzburg et prend la direction des opérations.

Tandis que ces événements se passaient au Natal, le général Cronje réussissait, à isoler (17 octobre) Kimberley, en coupant au sud de cette ville le pont sur la Modder.

Le général Methuen marche au secours de la ville, tandis que (colonne du centre), au nord de la colonie du Cap, les généraux French et Gatacre ont toutes les peines du monde à contenir les petits commandos qui opèrent sur les rives de l'Orange, et les Afrikanders qui s'agitent de toutes parts.

Le 23 novembre, le général Methuen livre le combat de Belmont, station de chemin de fer au sud de la Modder. Il repousse les Orangistes et livre une nouvelle bataille le 29, sur la Modder river, au général Cronje. La bataille est indécise. En style anglais, cela veut dire que l'avantage est resté au général Cronje.

Quelques jours plus tard, le 10 décembre, le général Gatacre se fait battre à Stormberg et perd 600 prisonniers.

Le lendemain, 11 décembre, le général Methuen est écrasé à Maggersfontein.

Cette fois, le doute n'est plus permis, même à la censure anglaise. C'est un véritable désastre qui produit une émotion profonde en Angleterre et la stupéfaction dans le monde entier.

Quelques détails sur cette bataille sont indispensables.

Les burghers de l'État libre occupaient au nord de la Modder « une forêt de kopjes ». Leur position s'étendait sur une longueur de 10 milles environ, admirablement fortifiée de tranchées et d'abris *étagés*, les gradins inférieurs occupés par des tireurs invisibles, armés du Mauser devant fournir sans fumée les feux rasants, tandis que des étages supérieurs devait s'échapper — point de repère offert à l'artillerie anglaise — la fumée des fusils Martini-Henry.

Cet ingénieux dispositif, dû au général Cronje, cause l'anéantissement de la brigade Wauchope (cinq régiments des highlanders) qui, par une nuit sombre et sous une pluie torrentielle, marche en formation serrée, lorsque, soudain, une rafale de balles passe sur elle comme la foudre. Malgré leur bravoure, les Écossais plient, se débandent sous ce feu infernal, l'héroïque général Wauchope tombe, et ce n'est que quelques centaines de mètres plus en arrière que les rares officiers survivants réussissent à rallier les fuyards et à les faire coucher.

Le désastre incombe, incontestablement, à tous les officiers qui semblent ignorer les prescriptions

les plus élémentaires du service de sûreté.

Mais la série noire continue pour les Anglais. Quatre jours plus tard, le 15 décembre, le général Buller est battu à son tour à Colenso.

Cette fois, c'en est trop. L'Angleterre réclame un nouveau généralissime, et le 23 décembre le vieux maréchal Roberts s'embarque pour le Cap, où il va essayer de ramener la fortune sous le drapeau britannique.

Le jeune général Kitchener, le héros du Soudan, lui est adjoint comme chef d'état-major général.

Renforts sur renforts sont expédiés chaque jour au Cap, portant bientôt l'effectif des troupes anglaises à 200 000 hommes.

Nous arrivons, le 16 janvier, au premier passage de la Tugela par les troupes du général Buller qui conserve son commandement au Natal, et, le 24, a lieu la fameuse affaire de Spion Kop, dont les détails sont trop présents à la mémoire de tous, pour qu'il soit besoin d'insister.

Le général Buller repasse la Tugela pour la franchir de nouveau le 5 février. Le surlendemain, il est encore repoussé au sud de la rivière.

La situation aurait pu se prolonger longtemps ainsi. Mais le maréchal Roberts est arrivé au camp de Aar, et les opérations du Natal vont passer au second plan.

Le 15 février, on apprend que le général French, à la tête de sa division de cavalerie, a, par un raid audacieux, débloqué Kimberley. Une série de combats furieux s'engage autour de la ville et se termine, le 27, par la reddition du général Cronje qui s'est sacrifié, avec une arrière-garde forte de 3000 à 4000 hommes, pour sauver le reste de ses troupes et tout son matériel de siège.

La délivrance immédiate (1er mars) de Ladysmith fut la conséquence de la capitulation du général Cronje.

Le 13 mars, le maréchal Roberts entre à Bloemfontein, évacué sans combat, et le jour même, le Transvaal fait des propositions de paix — repoussées dédaigneusement par l'Angleterre.

***

Voilà, succinctement résumées, les deux premières phases de cette guerre du Transvaal qui, dans l'esprit de tous les sujets de S. M. la reine Victoria, devait se borner à une sorte de promenade militaire sur Prétoria où la Christmas devait être fêtée.

Le troisième acte de cette sanglante tragédie commence aujourd'hui. Le maréchal Roberts va se mesurer, non plus avec le vieux général Joubert, mort le 28 mars, quelques jours après l'occupation de Bloemfontein, mais avec un jeune général de trente-six ans, Louis Botha, qui vient de débuter par un coup de maître en immobilisant son adversaire pendant six semaines à Bloemfontein, en le forçant à envoyer 40 000 à 45 000 hommes *en arrière*, dans le sud-est de l'État d'Orange, pour dégager la division du général Brabant, compromise à Wepener.

Mais je reviendrai sur ces événements qui constituent le prologue de ce troisième acte. Je me borne à constater aujourd'hui que les Boers semblent occuper solidement les environs de Tabanchu et de Ladybrand, menaçant ainsi le flanc droit du maréchal Roberts dans sa marche vers le nord.

***

En terminant cet exposé rapide de sept mois de combats, je rendrai hommage à la froide bravoure du soldat anglais. L'officier qui le conduit sait lui aussi mourir crânement face à l'ennemi, mais il est bien évident qu'il n'a point pâli sur l'étude du service en campagne. La responsabilité des désastres sans nom subis par les armes anglaises lui incombe tout entière — à tous les degrés de la hiérarchie. Chacun peut en prendre pour son grade, comme dit notre troupier.

Les règlements anglais, qui datent de 1893, sont cependant admirablement conçus. Pourquoi sont-ils restés lettre morte dans le sud de l'Afrique? Évidemment parce qu'ils n'ont jamais été étudiés. Si les officiers anglais avaient su l'*a b c* de leur métier, croyez-vous, par exemple, que leurs batteries de campagne auraient été surprises, à la bataille de Colenso, en flagrant délit de manœuvre, sans le plus petit soutien d'infanterie, à 600 yards à peine des Boers merveilleusement abrités et tirant à coup sûr? Cette manœuvre imbécile a coûté 11 pièces à l'artillerie du général Buller.

Si l'officier anglais se distingue par une audace folle, irraisonnée, les Boers, au contraire, se sont montrés, jusqu'ici, d'une prudence parfois exagérée. Non pas, certes, par peur de la mort, mais parce qu'ils savent qu'ils n'ont pas, comme leurs adversaires, à compter sur des troupes de remplacement.

Après l'habile offensive stratégique prise par le général Joubert, ils se sont constamment tenus, dans les combats, sur la défensive tactique. Ils sont évidemment inhabiles aux manœuvres d'ensemble, chacun semble agir un peu pour son compte et, sur la Tugela principalement, ils n'ont malheureusement pas osé poursuivre l'ennemi en déroute et compléter leur victoire.

L'offensive pour eux semble s'arrêter à la portée de leur Mauser qui, bien plus que le canon, a eu l'influence prépondérante dans toutes les rencontres.

Un triste détail pour finir.

Le *Cape Times*, journal officieux de sir Alfred Milner, commissaire général du gouvernement anglais au Cap, estime que les pertes de l'armée anglaise s'élèvent à ce jour à 70000 hommes au moins.

C'est là le résultat le plus tangible de l'abominable politique de M. Chamberlain.

HENRI MAZEREAU.

L'HOMME QUI A VÉCU TROIS SIÈCLES

En ce moment, on parle beaucoup de fin et de commencement de siècle, on s'inquiète de la manière la plus scientifique, la plus pratique, la plus convenable, de franchir ce passage, qui ne se présente pas assez souvent à nous pour que nous en ayons conservé les traditions ; à nos yeux, le commencement du XX^e^ siècle est toute une grosse affaire, et pourtant, qu'était-ce que cela pour ce vieux soldat dont le portrait figure au musée de Tours, et qui avait vu deux renouvellements semblables, celui du XVIII^e^ et celui du XIX^e^ siècle?

Ce tableau, peint par Vestier en 1787, est populaire à Tours, il compte parmi les curiosités de la ville, et si vous parlez du musée, d'ailleurs remarquable à plus d'un titre, on ne manque pas de vous dire :

— Vous y verrez le portrait d'un vieux soldat qui a vécu trois siècles.

Vous vous précipitez pour contempler les traits de ce tri-centenaire. Vous voulez connaître son histoire; comment peut-on vivre trois cents ans? Bientôt, il faut en rabattre de votre enthousiasme. Le phénomène, s'il vous cause quelque déception, est curieux encore, car si Jean Turrel, l'homme en question, n'a pas vécu trois cents ans, il a néanmoins connu trois siècles. Né à Dijon en 1697, il est mort à Tours en 1804, âgé par conséquent de cent sept ans, ce qui est déjà fort honnête !

Son esprit hardi et aventureux le fit quitter à moins de quinze ans la maison paternelle pour suivre des commerçants forains ; mais cette existence de grandes routes n'avait des aventures que l'apparence, en réalité, elle était la régularité et la banalité mêmes ; aussi, arrivé à Tours au hasard de ses voyages en zig-zag, le jeune Turrel se laissa-t-il facilement séduire par les promesses et les beaux discours d'un sergent de recrutement; le voilà soldat au régiment de Touraine. C'était en 1712, à l'époque des circonstances les plus graves pour la France, car jamais la coalition de ses ennemis n'avait été si menaçante; le nouveau soldat, à peine dégrossi, fut envoyé à la frontière, mais il n'eut pas à y combattre : Villars venait de sauver son pays à Denain, et ses troupes prirent aussitôt leurs quartiers d'hiver, côté rose du métier militaire, repos et bonne chère, point de dangers et peu de fatigues.

Ces quartiers d'hiver, les troupes les prenaient régulièrement chaque année pendant six à huit mois, et malgré les nombreuses guerres dont est hérissée l'histoire de France pendant ce siècle, il paraît qu'on ne se battait pas très souvent, car Turrel vit sa première bataille seulement en 1745, sous les ordres du maréchal de Saxe. Dans cette rude campagne de Flandre, il prit part aux affaires de Fontenoy, de Raucoux, de Lawfeld, et ne connut que la victoire.

Après quoi, au lieu de se reposer, comme d'habitude, il lui fallut manœuvrer en temps de paix, pour ainsi dire recommencer ses classes militaires, ce qui est dur pour un soldat comptant déjà trente-cinq années de service ! Mais la tactique venait d'être entièrement renouvelée par Frédéric le Grand, et il fallait, en France, se mettre à la hauteur de ces réformes dont les résultats avaient fait sensation auprès de toutes les armées européennes.

Turrel était de bonne santé, de belle humeur, aimé de ses chefs et de ses camarades, il ne songeait à rien de mieux qu'au métier des armes, il demeura soldat sans réclamer les bénéfices d'une retraite qu'on ne cherchait pas à lui imposer.

En 1787, il servait depuis soixante-quinze ans dans l'armée française, et à cette occasion, devait recevoir le troisième chevron, chacun de ces chevrons qu'on voit sur son bras gauche représentant vingt-cinq années accomplies au service de l'État. Le fait, étant sans doute unique, eut du retentissement.

On appelle notre homme à Versailles, il est présenté au roi Louis XVI, par le comte de Mirabeau, devant monsieur le comte d'Artois, MM. de Brienne et de Montmorency, capitaines des gardes. Après quelques questions concernant les services de Turrel, et les chefs qu'il avait connus, le roi fit apporter du vin de Malaga, en but, et en offrit lui-même à Turrel ainsi qu'aux assistants. C'était un grand honneur, le plus grand qui pût être fait alors à un sujet non admis à la cour, d'autant plus que le brave homme avait été servi le second, avant les princes, détail d'étiquette qui excitait surtout sa fierté.

Le roi lui demanda s'il voulait la croix de Saint-Louis ou le troisième chevron.

— Sire, répondit-il, si Votre Majesté a la bonté de me l'attacher elle-même, je préfère le troisième chevron.

La réponse, digne d'un habile courtisan, témoignait en outre du sens pratique du vieux soldat, car la croix de Saint-Louis était plutôt un embarras, dans sa situation subalterne, tandis qu'au chevron était attaché le bénéfice très appréciable d'une haute paye.

L'attention royale, la parfaite convenance qu'il avait montrée attirèrent sur lui toutes les faveurs. Le comte d'Artois lui fit cadeau de son épée, à la garde et au fourreau garnis d'argent; plus tard il la vendit, sous la Révolution, dans un jour de détresse; les dames de France lui envoyèrent un carrosse pour tout son séjour à Paris; il dina chez de grands personnages, notamment chez le duc de Riche-

lieu, et figura dans de nombreux banquets militaires organisés pour lui; les théâtres donnèrent en son honneur des représentations spéciales auxquelles les affiches annonçaient sa présence, et où la foule accourut; le peintre à la mode, Vestier, fit son portrait. Bref, il retourna à Tours avait une pension de 600 fr. du roi et des princes, une autre de 600 fr. des dames de France, et de fortes gratifications qui lui permirent une petite existence fort tranquille.

Dès ce moment, il cessa de faire partie de l'armée.

Hélas! son bonheur fut de courte durée. La Révolution survint adieu, pensions! les gratifications étaient mangées; chacun avait assez de s'occuper de soi-même sans songer au vétéran des armées du roi, et le fait d'avoir bu avec le tyran n'était plus une recommandation. Turrel, âgé déjà de quatre-vingt treize ans, vigoureux encore, mais incapable de travailler, connut les mauvais jours; il s'en expliquait peu, plus tard, mais on doit supposer qu'il se coucha souvent sans avoir mangé.



Musée de Tours. — *Un vieux soldat*, par Vestier.

Un jour, on décréta l'organisation, dans les départements, de compagnies de vétérans; ceux qui assistaient à sa lutte contre la misère furent heureux de lui rendre un service qui ne leur coûtait rien, et Turrel obtint son admission avec le grade d'officier. Le voilà donc encore sous le harnois, sans être astreint cette fois au dur service; mais il toucha le prêt d'officier, des rations, occupa une jolie chambre; ce fut le bonheur parfait.

L'attention se trouvant de nouveau attirée sur lui, on le combla de prévenances. Il dinait presque tous les soirs chez des notables ou chez les autorités militaires, où ses récits, sa bonne humeur, son appétit, lui valaient des succès. On s'appliquait même à l'empêcher de trop manger, car c'était là son péché mignon.

A cette époque le général Thiébault, arrivant à Tours comme gouverneur, le connut, et il lui a fait place dans ses Mémoires, racontant, entre autres choses curieuses, que le 14 juillet 1802 — notons en passant que, pendant toute l'ère républicaine, cette date continua à être appelée 14 juillet, mais on ne manquait pas d'ajouter ces mots préservateurs: nouveau style, — ce 14 juillet donc, à la revue de la garnison, le fils du général Lambert, enfant âgé de quatre ans, défila en donnant la main à Jean Turrel âgé alors de cent quatre ans; il y avait juste un siècle entre eux, et des deux c'était peut-être le vieillard qui marchait le plus allègrement. Non seulement les jambes, mais l'esprit, avaient gardé toute leur liberté. Nous avons dit qu'il fréquentait la meilleure société tourangelle, il y montrait un tact parfait et une repartie toujours prompte. Une dame lui disant un jour:

— Il faut que Dieu vous aime bien, pour vous laisser si longtemps sur la terre, aussi je pense que vous le priez et le remerciez souvent.

— Moi, madame? répondit-il avec un fin sourire, je n'ai jamais eu l'habitude de fatiguer mes amis!

Thiébault adressa sur ce vaillant centenaire un rapport au premier consul qui lui alloua une pension de 1500 francs et le fit inscrire sur les contrôles de la Légion d'honneur. Turrel, ravi de

cette distinction si appréciée, tint à ce que la décoration fût ajoutée sur le portrait de Vestier, resté en sa possession. C'est la seule fois, sans aucun doute, qu'on aura vu la croix de la Légion d'honneur sur un uniforme de l'ancien régime !

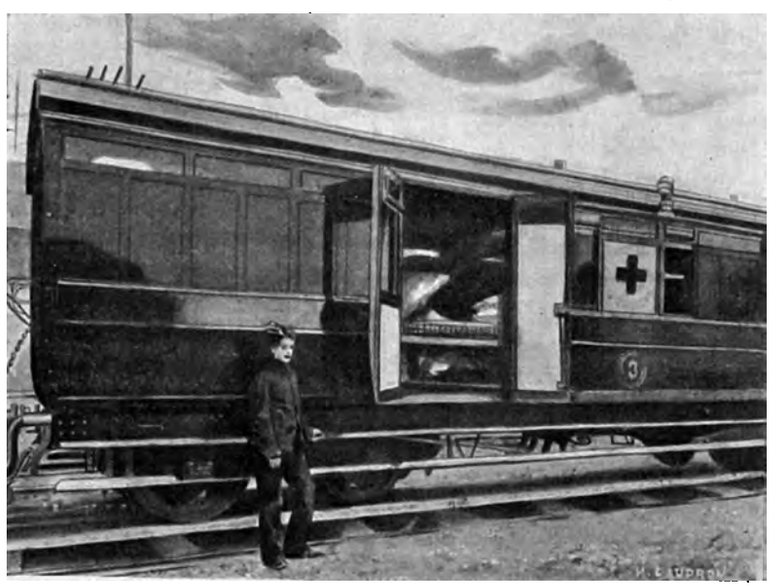
Sans avoir jamais été blessé, sans souffrir d'aucune infirmité, Turrel s'éteignit à l'âge de cent sept ans ; il avait connu et servi Louis XIV, la Régence, Louis XV, Louis XVI, la Révolution et le Comité de salut public, le Directoire, le Consulat, l'Empire ; il avait vu les événements les plus extraordinaires, se les rappelait et en parlait volontiers. Voilà, ce semble, une vie bien remplie, et qui méritait ici un souvenir de quelques lignes.

Vestier, l'auteur du portrait du musée de Tours, fut un peintre de valeur. Né à Avallon en 1740, par conséquent Bourguignon comme Turrel, il fit beaucoup de portraits à la cour et dans la haute bourgeoisie. Le modelé de ses figures était un peu mou, mais il excellait dans le rendu des accessoires et des étoffes, et par là plaisait à cette société brillante du XVIII^e^ siècle. Il fut agréé de l'Académie de peinture en 1785 et titulaire en 1786, peu de temps avant l'époque où il peignit ce portrait qui, outre l'originalité du modèle, peut être compté parmi ses meilleures œuvres.

GASTON CERFBERR.

UN TRAIN HOPITAL POUR LA GUERRE SUD-AFRICAINE

Les récentes guerres ont mis aux prises des nations pourvues d'un matériel dont l'insuffisance s'est révélée en maintes circonstances. Le service de santé en particulier a dû être pourvu de moyens de transport assurant l'évacuation rapide des blessés sur les centres hospitaliers. Le conflit hispano-américain a conduit les États-Unis à construire le vaisseau-hôpital. Deux navires de ce type ont été terminés avant la fin de la guerre ; ils ont rendu les plus importants services aux belligérants. Le plus grand de ces bâtiments contenait deux salles installées pour recevoir 150 malades ou blessés.



Le train-hôpital.

Après les États-Unis, l'Angleterre s'est trouvée amenée à résoudre le même problème. Cette fois, il s'agissait seulement du transport terrestre des victimes de la guerre ; néanmoins il a fallu créer un matériel complet, car jusqu'ici l'armée anglaise utilisait les wagons ordinaires, modifiés en conséquence, lorsque les nécessités de la guerre l'obligeaient à expédier ses blessés sur des hôpitaux sédentaires. Cette installation, fort rudimentaire, est manifestement insuffisante pour de longs trajets dans les pays voisins de l'Équateur ; d'autre part les véhicules transformés, construits pour circuler sur les voies larges des chemins de fer de la Grande-Bretagne, n'auraient pu servir sur les railways à voie étroite du sud de l'Afrique. Ces considérations ont entraîné la création d'un train-hôpital spécial dont la construction, surveillée par un comité de membres de la Société de la Croix-Rouge, a été activement menée.

Le train-hôpital anglais se compose, dit le *Scientific American*, de sept voitures de 11 mètres de long montées sur boggies et pourvues du frein à vide. Leur hauteur, égale à la largeur, atteint 2 m. 40. Il a fallu tenir compte de la chaleur excessive qui règne dans les régions où le train doit circuler et assurer une large ventilation afin que les blessés ne soient pas incommodés par cette température torride. En outre, de larges marchepieds ont été disposés afin que l'accès dans les voitures soit rendu très facile, même dans les endroits où il n'existe pas de quai d'embarquement ; dans le même but, les portes ont été tenues très larges. De cette façon, le train peut recevoir son douloureux chargement sur le champ de bataille même, si celui-ci se trouve à proximité de la voie ferrée.

Chacune des deux premières voitures se subdivise en trois compartiments. Le premier compartiment du premier wagon renferme dans ses nombreuses armoires la réserve de bandes, linges,

accessoires de pansement, etc. A l'extrémité de ce compartiment se trouve un coffre doublé de zinc et bien aéré où l'on enferme le linge sale. Le deuxième compartiment contient deux lits pour officiers ; ces lits peuvent être transformés en sièges dans la journée. Une disposition semblable a été adoptée pour le compartiment suivant réservé aux deux infirmiers.

Les trois compartiments de la seconde voiture comprennent : le dortoir des médecins, la salle à manger et la salle de chirurgie. Cette dernière est pourvue de planches et de rayons où sont rangés les nombreux flacons et récipients en verre, matériel indispensable dans un hôpital. Cette nombreuse verrerie est arrangée de telle sorte qu'elle n'a à redouter aucun choc résultant du mouvement du train. Un des côtés de la salle de chirurgie est garni d'un banc très large, mais laissant néanmoins un espace suffisant pour la table d'opération.

Les quatre voitures suivantes constituent de véritables salles d'hôpital et sont aménagées en conséquence. Chaque voiture comprend vingt-deux lits superposés sur trois rangs de chaque côté du wagon, de manière à laisser disponible au centre un étroit couloir de 0 m. 50 de large. Les lits consistent en un cadre en fer garni d'un matelas de crin ; ils sont solidement fixés aux parois du wagon par des tasseaux en fer placés à hauteur convenable. Lorsqu'il est nécessaire de placer un blessé sur le lit, cadre et matelas sont retirés et portés à l'ambulance puis, après avoir reçu le patient, ils sont ramenés au train-hôpital et remis en place à l'aide d'un ingénieux arrangement de poulies qui permet d'élever le tout à la hauteur des supports du lit ; un seul homme suffit pour effectuer cette manœuvre.

Une cuisine occupe le premier compartiment de la dernière voiture, cuisine des plus modernes pourvue d'un fourneau mesurant 1 m. 40. A côté se trouve le compartiment de garde, puis l'office. Le moindre espace disponible dans ce train a été utilisé. Armoires, tiroirs, planches, rayons ont été posés dans tous les coins ou les plus minimes renfoncements. Le toit lui-même a servi à former une série de petites armoires très propres. Chacune des voitures contient cabinet de toilette et water-closet ainsi qu'un petit fourneau suffisant pour chauffer une bouilloire d'eau. L'intérieur des voitures est fort élégant ; une peinture émail blanc en revêt les parois et produit une agréable impression à l'œil. Les voitures sont construites sur le principe du wagon à couloir, de telle sorte qu'un passage central, de plus de 60 mètres de long, permet de parcourir le train d'une extrémité à l'autre.

Les sept voitures constituant le train-hôpital sont démontables ; elles ont été construites, peintes et aménagées en dix semaines. Le prix total, des plus modiques, s'élève à 7 000 livres sterling, soit 175 000 francs. L'ensemble des pièces démontées a formé un groupe de 157 colis d'un poids total de 167 tonnes qui a été expédié aussitôt sur le théâtre de la guerre. Chaque pièce est numérotée de telle sorte que la reconstruction du train sera chose aisée et que, trois semaines après le débarquement des caisses, l'hôpital roulant pourra commencer son service. Une fois de plus les Anglais viennent de fournir une preuve de leur activité et de leur esprit de décision ; peut-être aurait-il mieux valu que ces précieuses qualités trouvassent leur application dans d'autres circonstances.

ALBERT REYNER.

Le mécanisme de la guerre consiste en deux choses : se battre et dormir ; user et réparer ses forces. — CONDÉ.

Le mariage est un ouragan, quelque chose d'inouï et d'horriblement violent. — GUSTAVE DROZ.

Les Lilas Blancs Artificiels

Le lilas est certainement une des fleurs les plus populaires de la terre ; il jouit d'une excellente réputation auprès de toutes les dames, marquises ou grisettes, à cause de sa belle floraison et du parfum si agréable de ses fleurs ; il pousse abondamment et l'on peut dire partout, pourvu que le terrain soit humide.

Il y a même des gens délicats — et depuis quelques années, leur nombre augmente sensiblement — qui font au lilas tel que nous le connaissons généralement, c'est-à-dire aux fleurs violacées, le reproche d'être trop « peuple » et qui ne veulent plus aujourd'hui, dans leurs salons et sur leurs tables, l'hiver, que du lilas blanc.

Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que les horticulteurs leur en fournissent presque toute l'année, avec la plus grande libéralité.

Serait-ce donc que la Nature ait entendu le vœu de ces « aristocrates » et fait sortir de terre, à leur intention et, comme par enchantement, des millions et des millions de lilas blancs ?

Hélas, il n'en est rien.

Les espèces de vrais lilas blancs sont toujours aussi rares. Ces énormes récoltes sont tout bonnement l'œuvre des horticulteurs qui, voyant se créer une mode profitable pour eux, ont étudié les moyens de produire et ont produit, en effet, de *faux* lilas blancs.

Et, presque tout de suite, est née l'industrie nouvelle qui s'appelle désormais le *forçage des lilas*.

C'est en France, paraît-il, et voici cent ans, si l'on en croit un homme du métier, M. Baltet, qu'elle a pris naissance ; mais le forçage du lilas n'est pratiqué régulièrement que depuis trente ans environ.

Aujourd'hui, cette industrie est devenue très importante, et nous avons, aux environs de Paris

principalement dans les communes de Vitry, Ivry, Sceaux et Châtenay, toute une légion de spécialistes du lilas forcé, que les horticulteurs appellent des « chauffeurs ».

Ces chauffeurs de lilas sont d'un abord assez difficile, surtout aux indiscrets comme nous, parce qu'ils sont naturellement jaloux de ce qu'ils appellent « leur secret », et c'est en effet un secret qu'ils possèdent, mais un secret de Polichinelle.

Ils défendent l'entrée de leurs serres comme le Hollandais du père Dumas, le héros de la *Tulipe noire*, défendait son cellier.

Mais chacun de nous n'a-t-il pas son Asmodée, avec la complicité duquel il peut explorer tous les arcanes?

Et, de fait, en dépit des méfiances, j'ai réussi à obtenir sur la façon dont opèrent les forceurs de lilas, des renseignements assez détaillés, comme vous l'allez voir.

La préparation du plant de lilas destiné aux forçages est faite par des pépiniéristes. Le *lilas de Marly* est presque exclusivement employé.

On le multiplie en se servant des drageons (1) nombreux qu'émet la plante.

Chacune de ces sortes de boutures est plantée en plein champ et espacée en tout sens de 1 m. 50.

Les seuls soins de culture consistent, jusque-là, en binages destinés à enlever les mauvaises herbes.

Au bout de cinq ans, les plants sont bons à être livrés au « spécialiste ».

Le forceur de lilas possède des serres *ad hoc* complètement recouvertes de planches hermétiquement jointes et recouvertes d'une épaisse couche de fumier.

Le chauffage se fait au moyen de calorifères dont les tuyaux en terre traversent la serre dans toute la longueur.

La température nécessaire est de 30 à 35 degrés.

Avant d'être mises en serre pour le forçage, c'est-à-dire à l'automne, les plantes sont mises en tas sous des hangars exposés à tous les vents; là elles se dessèchent complètement jusqu'à être réduites à l'état de fagots. Il se produit alors une sorte de cristallisation. Les jardiniers disent que « la sève descend ».

Laissons-les dire, bien que nous ne sachions pas exactement, ni eux, ni vous, ni moi, si la sève monte et descend dans les plantes.

Au moment de les rentrer dans la serre, on supprime tous les drageons, toutes les branches dépourvues de boutons à fleurs et celles qui sont trop faibles pour produire de beaux thyrses.

Puis on plante les lilas dans le sol de la serre.

Là, dans l'obscurité la plus complète, le « chauffeur » pénètre avec mystère, muni d'un lumignon, comme un photographe entrant dans son laboratoire pour développer ses plaques.

Il arrose fréquemment et copieusement et, tant que les fleurs n'ont pas fait leur apparition, il bassine les branches; lorsque les fleurs sont assez avancées, il suspend les bassinages, qui auraient alors pour effet de pourrir ou tout au moins de salir ces fleurs.

Lorsque ces dernières sont prêtes à s'épanouir, notre homme donne un peu de lumière, et même, si le temps le permet, un peu d'air. Enfin, lorsque la floraison est achevée, c'est-à-dire généralement au bout d'un mois, il cueille les fleurs, dans l'après-midi, puis leur laisse passer la nuit dans un endroit frais, la tige dans l'eau.

Et c'est ainsi que s'obtient le lilas blanc et le plus blanc des lilas.

Il existe pourtant un autre mode de forçage, plus curieux certainement que celui que nous venons de décrire, mais beaucoup moins employé parce qu'il ne livre le lilas blanc qu'au printemps, c'est-à-dire en même temps que la nature.

C'est le mode qui consiste à retarder la floraison du lilas violet.

Voici comment on opère : le lilas est cultivé comme à l'ordinaire.

A l'automne, c'est-à-dire dans le courant de novembre ou au début de décembre, après avoir supprimé les ramifications inutiles, on soulève du sol, à la bêche, les touffes de lilas.

Ces touffes, ainsi déterrées, passent ensuite tout l'hiver en motte, sur l'emplacement même où elles étaient enracinées.

En février ou en mars, quand on s'aperçoit que « la sève va bouger », et avant que les boutons ne commencent à grossir, on rentre les lilas dans les serres obscures ; là, chaque nuit, mais la nuit seulement, on leur donne un peu d'air.

Placés dans de semblables conditions, les boutons s'épanouissent très tard, les grappes s'allongent beaucoup, tandis que les ramifications s'étagent.

Les fleurs, cependant, ont pris une belle couleur blanche, transparente, tandis que la coloration verdâtre de leurs supports fait place à une teinte d'une blancheur de vieil ivoire.

***

Nos lecteurs viennent de voir comment s'obtient le lilas blanc qu'ils prisent tant.

Sans doute, la plupart auront lu tous ces détails avec quelque surprise; peut-être même quelques-uns éprouveront-ils comme le dépit d'une illusion perdue et reviendront-ils au brave lilas « vulgaire », *Syringa vulgaris*, disent les botanistes; peut-être aussi voudront-ils, pour continuer de se distinguer, lancer une mode des lilas verts, par exemple, ou jaunes.

En attendant, l'industrie du forçage des lilas est en pleine prospérité, puisqu'elle fournit, d'un bout de l'année à l'autre, plus d'un million et demi de pieds — aux environs de Paris seulement.

(1) Produits de bourgeons adventifs qui naissent sur les racines et les tiges souterraines.

Le lilas blanc forcé est donc devenu, on peut le dire, très « vulgaire », et de fait, il n'est plus besoin aujourd'hui d'être marquise ou duchesse pour se payer le luxe d'un bouquet de lilas blanc, en plein hiver. PAUL DARZAC.

A TRAVERS LE SUD ORANAIS

El Abiod Sidi Cheikh



Le caïd d'El Abiod.

Parmi les points intéressants du Sud oranais, El Abiod tient le premier rang, parce qu'il fut le berceau de la confrérie des Cheikhiia, dont les chefs acquirent et gardent encore aujourd'hui une influence considérable. L'autorité religieuse et politique des descendants de Sidi Cheikh, le saint du Sahara, s'étend en effet non seulement sur les tribus méridionales de l'Oranie, composées, pour la plus grande partie, de leurs serviteurs religieux, mais encore sur celles de toute l'Algérie, et jusque sur les habitants de ces oasis sahariennes que de récents événements viennent de remettre en lumière. Au point qu'on a même songé un moment à leur confier la conquête du Touat qu'ils auraient effectuée à notre profit.

C'est à El Abiod que fut résolue en 1864 la grande insurrection des Oulad Sidi Cheikh qui, durant des années, ensanglanta toute l'Algérie; à El Abiod encore que, plus tard, en 1881, Bou Amama vint lever l'étendard sacré.

A son histoire est donc liée celle de l'Algérie, en particulier du Sud oranais.

Sa fondation remonte au milieu du XVI^e^ siècle.

A la descente saharienne des Hauts Plateaux, sur le chemin des caravanes à destination du Gourara, auprès d'une réunion de puits que l'on nommait *El Abiod*, — la Blanche, — sans doute à cause des apparences crayeuses du sol environnant, quelques palmiers se dressaient, abritant une misérable tente, demeure d'un vieux marabout du nom de Bou Tkhill.

Venu de l'Orient, cet homme de bien, descendant du plus grand des saints de l'Islam, Abd-el-Kader le Djilanien, s'était fixé dans ce lieu et y menait une vie calme et retirée. Il vivait du produit d'un jardin qu'il cultivait de ses propres mains, et des quelques présents que lui laissaient les gens des caravanes qui avaient coutume de s'arrêter tout un jour aux puits, pour y remplir d'eau leurs outres, avant d'aborder le « Pays de la Soif ». Maigres ressources qu'il partageait encore avec les hôtes que Dieu lui envoyait.

Or, à quelques lieues de là, en remontant vers le nord, sur les bords de l'oued Gouleïta, dans le lieu dit « les Arbaouat », habitait à cette époque une famille maraboutique dont l'origine remontait au propre beau-père du prophète, Abou Beker es Seddik. Le maître de cette smala, le seigneur Mohammed, ne manquait jamais, lorsqu'il passait près d'El Abiod, de visiter Bou Tkhill, et de lui faire quelque bien. Un jour il lui amena le dernier de ses fils, Abd-el-Kader, revenu depuis peu du Maroc, où il avait reçu les leçons du fameux cheikh Abd-er-Rahman. Et le jeune homme, séduit par la bonté du vieillard, attiré par la pensée du bien qui se pouvait faire dans cette solitude, laissa, pour cette fois, son père s'en retourner seul aux Arbaouat afin de demeurer quelque temps avec Bou Tkhill. Il se plut si bien en cette société que, par la suite, il revint fréquemment partager la vie du marabout. Et le vieillard se réjouissait à la pensée que cet enfant lui fermerait un jour les yeux, qu'il continuerait même après lui, en ce point, ses occupations simples et pieuses.

Cependant Abd-el-Kader, le fils de Mohammed, s'éloigna de nouveau pour un temps assez long. Poussé par le désir de se perfectionner dans la connaissance de la Vérité, il retourna au Maroc afin d'y fréquenter les écoles célèbres par leur enseignement théologique. Ses progrès y furent si rapides qu'il dépassa bientôt les lettrés qu'il était venu écouter. En même temps, par ses bonnes actions, il acquérait un renom de sainteté naissant.

Aussi, lorsqu'il revint plus tard, et qu'il se fut résolu à ne plus quitter El Abiod, ne put-il y demeurer caché. En grand nombre accoururent les gens désireux de le connaître et d'apprendre de lui la doctrine. Il fit construire alors, sur l'un des mamelons voisins, une zaouïa où, en même temps qu'il enseignait lui-même la science de Dieu, ses serviteurs accueillaient en son nom les passants, hospitalisant les malades, hébergeant les voyageurs; et il y donna ainsi à tous les soins de l'âme et du corps. Plusieurs se fixèrent définitivement auprès de lui, se bâtissant des maisons autour de la zaouïa. Et ce fut là l'origine du premier village ou ksar (1) d'El Abiod.

Mais cette fondation pieuse ne tarda pas à prendre la plus grande partie de son temps, à l'accaparer lui-même à ce point qu'il parut en négliger presque entièrement le vieux Bou Tkhill.

Les étrangers non plus ne se préoccupaient plus aucunement de l'ermite. C'est à peine si quelqu'un d'eux, apercevant par hasard ce vieillard dans son jardin, s'enquérait d'un ton indifférent : « Quel est donc ce vieux à cheveux blancs? » Et, la plupart du temps, celui à qui il venait de s'adresser ne pouvait rien répondre, ou se contentait de dire : « Je le crois un pauvre homme qui vit des aumônes du seigneur Abd-el-Kader. »

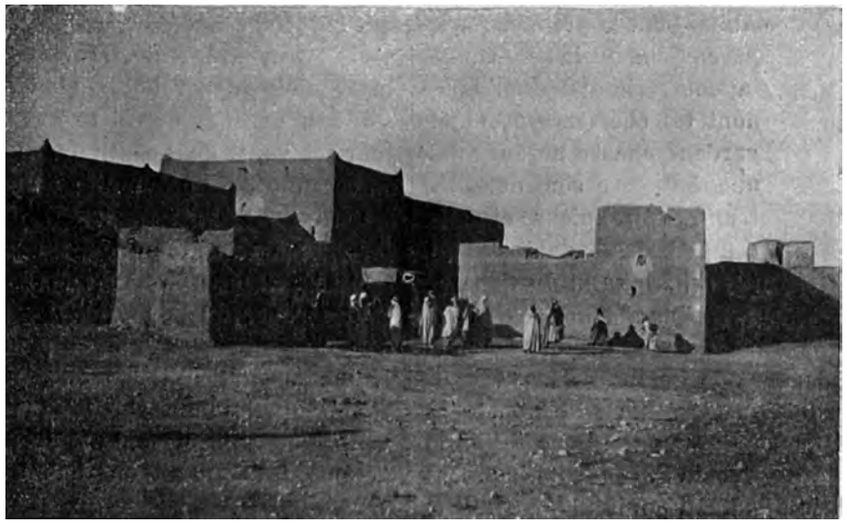
Même les gens qui avaient coutume autrefois

(1) *Ksar*, au pluriel : *Ksour*. Village fortifié.

de l'aider de quelque présent oubliaient le chemin de sa tente, réservant leurs dons pour la zaouïa.

Sidi bou Tkhill restait abandonné de tous : le faible éclat de cette obscure étoile se perdait noyé dans le flot des rayons qui émanaient de l'astre surgi au-dessus d'elle.

Il ne se sentit pas le courage de supporter pareille déchéance ; malgré son grand âge, il plia sa tente, la chargea sur son âne avec les pauvres choses qu'elle contenait, et s'en fut vers le sud, choisissant pour sa retraite la solitude de Benoud. Son abandon, hélas! ne fit qu'augmenter. Sans jardin, car ses faibles mains manquaient de la force nécessaire pour en créer un nouveau ; sans ressources aucunes, il dut, malgré ce qu'il lui en coûtait, retourner à El Abiod pour y solliciter l'appui de celui qu'il avait considéré comme son fils, mais qui ne lui semblait plus qu'un ingrat.



Un coin d'El Abiod.

Abd-el-Kader l'accueillit comme son propre père et, pour lui éviter jusqu'à la vue de ce qui pouvait le blesser, il l'installa aux Arbaouat, dans une de ses grandes tentes où il pût finir paisiblement ses jours, au milieu de ses enfants qui l'y vinrent retrouver.

Cependant le développement de la zaouïa d'El Abiod se continua, apportant au village une prospérité que la mort de Sidi Abd-el-Kader elle-même n'arrêta point. Ce saint homme, que l'on ne connaissait plus guère que sous le nom de Sidi Cheikh (1), étant trépassé, à un âge fort avancé, durant une tournée de charité, son corps fut ramené, par les soins de son fils, à El Abiod, où durant la première nuit qu'il y fut laissé, les anges du ciel édifièrent une merveilleuse Koubba destinée à lui servir de tombeau. Une pareille preuve de sollicitude divine ne pouvait manquer d'augmenter, par la suite, l'affluence des pèlerins et des étrangers. Il fallut bientôt fonder deux autres zaouïas, qui donnèrent naissance peu à peu à quatre nouveaux villages.

Et les richesses de l'oasis sacrée augmentèrent en proportion. Mais elles ne servirent bientôt plus à remplir les intentions charitables de l'ancêtre. Les descendants de Sidi Cheikh les considérèrent comme leur bien propre, et des divisions ne tardèrent pas à surgir au sujet de leur partage entre les deux branches collatérales qui s'étaient formées.

Ce fut l'origine de la scission des Oulad Sidi Cheikh en deux fractions : les *Cheraga*, ou Orientaux, et les *Gharaba*, ou Occidentaux, — dénominations tirées simplement de la position, par rapport au tombeau, des villages occupés par les deux groupes. Après bien des années de luttes (1) un accord s'établit entre eux, basé sur le partage à raison d'une part aux Gharaba contre deux aux Cheraga. Aussi les frères ennemis se trouvèrent-ils unis contre nous pendant l'insurrection de 1864. En 1883 seulement, après l'équipée de Bou Amama, les Cheraga firent leur soumission. Leurs chefs sont devenus depuis lors nos auxiliaires, intéressés bien entendu, dans le Sud algérien. L'un d'eux est bachagha de Géryville ; d'autres occupent d'importants commandements, soit dans le Djebel Amour, soit chez les Chambaa.

Les dissensions intestines des Oulad Sidi Cheikh se répercutèrent sur les ksour d'El Abiod. Mais la source des revenus n'en tarit pas pour cela. Qu'importaient les divisions des enfants? L'ancêtre, l'ami de Dieu, le saint, en devait-il être moins honoré? Les pèlerinages ne cessèrent donc point; et les zaouïas continuaient à enseigner la doctrine laissée par le cheikh vénéré.

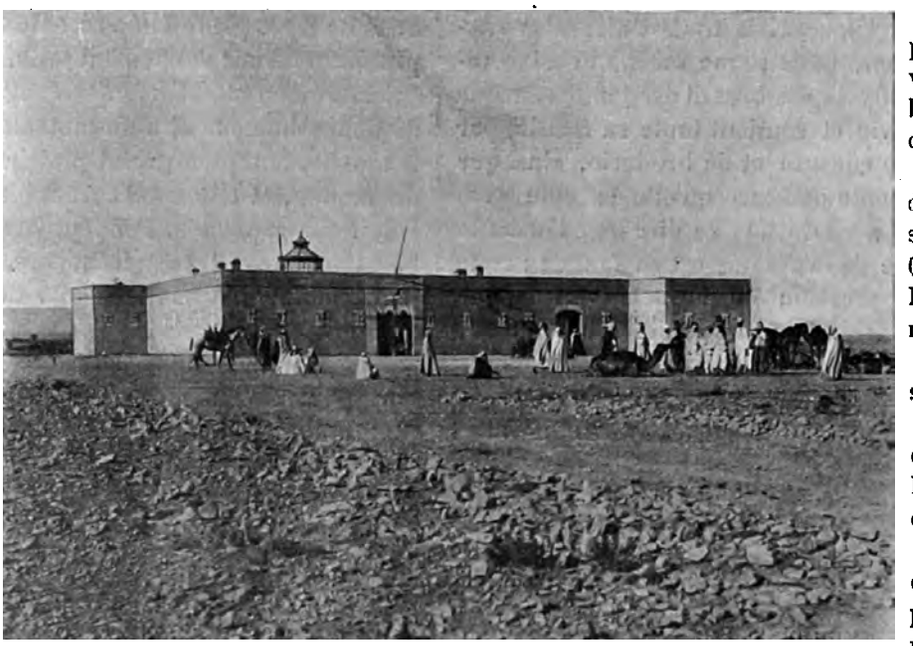
La ruine vint, pourtant, mais apportée par l'infidèle. En 1883, le colonel de Négrier se résolut à détruire ce foyer d'insurrection. Il rasa les palmiers, détruisit les ksour, et — ô profanation ! — fit sauter la Koubba elle-même, après en avoir arraché les cendres du marabout et les avoir fait transporter à Géryville. Et lorsque les pierres se dispersèrent aux quatre vents de l'horizon, sous l'action de la poudre, un oiseau bleu d'une éblouissante clarté s'élança, dit-on, vers le ciel.

(1) Cheikh est le titre donné aux chefs des confréries religieuses musulmanes.

(1) Dans ces luttes les Gharaba, moins forts, durent s'éloigner; ils se réfugièrent auprès de Figuig. Alors la situation géographique des deux partis correspondit exactement à la situation occupée autrefois par leurs villages auprès du tombeau de Sidi Cheikh. D'où une confusion dont profita, lors du traité de délimitation de l'Algérie, en 1845, le plénipotentiaire marocain pour placer les Gharaba sous la domination du sultan. Ce fut pour nous une source de nombreuses difficultés, les intérêts des Gharaba se trouvant sur notre territoire, et à cause de la facilité qu'ils conservent de se soustraire à tout acte de justice, puisque, menacés, ils n'ont qu'à se réfugier sur le territoire marocain.

Depuis lors, et la paix faite, nous avons reconstruit le monument, tel à peu près que les anges du ciel l'avaient bâti; nous y avons replacé les ossements de Sidi Cheikh. Et El Abiod commence à se relever de ses ruines. Trois villages sont habités actuellement, particulièrement celui qu'occupent les « Abid », nègres descendants des esclaves affranchis de Sidi Cheikh, et chargés de la garde du tombeau ainsi que de la répartition des richesses apportées par les croyants ou recueillies par les frères quêteurs de l'ordre.

Mais un fortin les domine, occupé par un poste des Affaires indigènes, montrant la prise de possession d'El Abiod par une autorité plus puissante que celle des Oulad Sidi Cheikh. Et l'hôpital français qui s'élève, destiné aux Pères du Sahara, y remplacera par l'inépuisable charité chrétienne la charité musulmane bien affaiblie.



Le Bordj des Affaires indigènes.

Rien de pittoresque comme, à la descente du versant sud du Djebel bou Noukhta, de voir se dessiner soudain la ville sainte des Cheikhiia. Les villages, surgissant au-dessus des mamelons, prennent tous, même ceux qui ne sont plus qu'un amas de ruines, ces apparences de châteaux féodaux que connaissent bien ceux qui ont visité les ksour des Berbères. Sous l'ardent soleil d'Afrique, les murailles se dressent, chaudement colorées; les minarets s'élancent, étincelants sous les blancheurs crues de leur enduit de plâtre. Quelques palmiers se comptent, entre les innombrables pyramides de pierre qui, groupées deux par deux, marquent l'emplacement de puits à ras du sol. Au dernier moment seulement se découvre le monument sacré, caché jusqu'alors dans une dépression, au centre des villages. Et, tout autour de lui, neuf autres koubbas se rangent, comme une garde d'honneur, abritant les tombeaux des descendants du saint protecteur des caravanes. C'est vers lui que tout d'abord me poussa la curiosité, ou bien peut-être aussi la secrète attraction que dégagent toujours les tombes.

Le massif cube blanc, surmonté d'une lourde coupole, émerge d'une enceinte murée. La porte s'en ouvre sur une sorte de long vestibule que barre en son milieu un très simple sarcophage à demi enfoui sous les plis d'un burnous de commandement maintenu déployé. Sous ce manteau rouge, le plus jeune fils de Sidi Cheikh monte la garde à l'entrée de la dernière demeure paternelle.

Aux murs du fond des cadres sont accrochés, protégeant de fantastiques enluminures, ou des caractères tracés en langue arabe, — les sceaux de tous les chefs de cette famille féodale, — trésor tout oriental déshonoré par le voisinage d'une horrible suspension, article de moderne quincaillerie.

Par une porte ouverte dans le mur de droite, on pénètre dans le sanctuaire. Quatre piliers carrés, en maçonnerie, sur lesquels s'appuie, dans le haut, la coupole, se relient, dans le bas, par une barrière en bois que recouvrent des étoffes peintes, affreuse camelote européenne.

Une sorte de coffre en bois occupe le centre de cette enceinte, perdu sous les pans d'un burnous noir et abrité sous les plis de l'étendard vert et rouge des Oulad Sidi Cheikh Là repose le fondateur de l'ordre des Cheikhiia. A ses pieds, mais en dehors de l'enceinte, son dernier successeur, mort depuis peu, Si Kaddour, attend, dans une humble posture de chien couchant, que le chef actuel de la famille vienne à son tour le relever à cette place d'honneur. Sans doute alors lui élèvera-t-on à lui aussi, parmi les autres koubbas, un tombeau particulier qui lui servira de demeure définitive.

Et la simplicité de ces tombes, la pensée aussi de ce suprême acte de soumission de l'héritier d'une véritable puissance envers celui qui la fonda, ne manquent pas de grandeur. Mais les tons criards des tentures, puis la vue, de nouveau, à la sortie, de la lampe en quincaillerie gâtent mes impressions. Et je songe que c'est bien là le symbole de cette race arabe autrefois si cultivée, aujourd'hui si déchue : l'ultime héritage éclairé, mis en valeur, par cette lampe sortie de la boutique d'un juif !

MICHEL ANTAR.

L'INVALIDE PHÉNOMÈNE

Il n'est pas rare de rencontrer dans la vie, des êtres infirmes qui, privés de leurs facultés normales, peuvent y suppléer par l'habile développement de leurs autres organes. Maintes fois on a admiré des aveugles ayant remplacé la vue par le toucher, ou des manchots qui se servaient de leurs pieds en guise de mains. Mais il est douteux que les annales de la médecine aient jamais enregistré un cas plus extraordinaire en ce genre que celui d'une Américaine des États-Unis, miss Fannie W. Tunison. Cette jeune miss, qui est complètement paralysée des bras et des jambes, gagne largement sa vie et soutient toute sa famille par des travaux de couture et de broderie, ainsi que par de l'excellente peinture qu'elle exécute avec sa langue. On a l'habitude de dire que l'arme la plus puissante de la femme est sa langue : cette image est l'expression de l'exacte vérité pour miss Tunison qui, par sa prodigieuse habileté, éclipse tous les morbides phénomènes connus jusqu'à ce jour.

Miss Fannie Tunison est née, il y a trente ans, de pauvres parents cultivateurs qui s'aperçurent avec douleur que l'enfant était incapable de mouvoir ses membres. La fillette fut examinée et soignée par des médecins de talent, qui, après de nombreuses expériences, la déclarèrent incurable, sans le moindre espoir de guérison.

D'autres, dépourvus de l'énergie et de l'intelligence de miss Fannie, auraient perdu courage et seraient devenus la proie de la mélancolie ou du désespoir. Mais ce pauvre corps à moitié mort cachait une âme fortement trempée.

Lorsqu'elle eut conscience de son état, miss Tunison, au lieu de se décourager, se mit à chercher le moyen de se rendre utile, afin de ne plus être à la charge de ses malheureux parents. Avec des peines inouïes et une persévérance admirable, elle développa petit à petit sa langue et ses dents, et l'infirme aujourd'hui apporte par son travail le bien-être et la gaîté dans le modeste cottage de Sag Harbour, dans Long Island. Elle gagne facilement 200 livres environ par an. Sa peinture est très appréciée et les visiteurs l'assaillent littéralement pour avoir une petite copie qui lui coûte vingt minutes de travail et rapporte un dollar.

Miss Tunison est aussi adroite en couture et en broderie qu'en peinture. Le *Strand Magazine* raconte la façon vraiment intéressante dont elle arrive à enfiler une aiguille, à se servir des ciseaux et à faire des nœuds. Elle est assise dans un grand fauteuil spécialement fait pour elle. Une tige de métal fixée aux deux bras du fauteuil supporte une petite table de bois ; c'est là-dessus que travaille la paralytique. Pour enfiler une aiguille, elle la prend d'abord avec ses dents et la pique solidement dans la table de bois. Puis, toujours avec les dents, elle coupe le fil de la longueur voulue, le serre entre les lèvres, et un moment après, au plus grand ébahissement des spectateurs, l'aiguille est enfilée. Elle manie les ciseaux avec la même dextérité, mais le plus curieux est de la regarder faire des nœuds au fil. Ici, son habileté frise la prestidigitation. Elle prend le coton dans sa bouche, semble le mâcher un moment, l'avaler ensuite, puis elle sort la langue, au bout de laquelle elle présente le fil avec un ou plusieurs nœuds solidement faits.

Malgré son malheur, miss Tunison est toujours de bonne humeur et a un mot aimable pour tout le monde. Son plus grand plaisir est de recevoir du monde, et elle est heureuse et fière de faire valoir ses capacités. Pendant la saison d'été, où Sag Harbour est très fréquenté, la courageuse jeune femme n'a pas le temps de s'ennuyer une minute.

En apparence, miss Tunison est un peu différente des autres mortels. A la suite de l'usage exagéré de la langue et des dents, les muscles du cou ont pris des dimensions formidables. Les yeux, languissants au repos, s'animent dans la conversation et roulent d'une façon bizarre. Le parler est lourd et un peu embarrassé à cause du volume excessif de la langue. N'étaient ces difformités, miss Fannie pourrait être appelée une jolie personne.

Il n'est pas surprenant que de nombreuses offres de s'exhiber aient été faites à cette femme extraordinaire, mais inutilement. Miss Fannie n'a jamais quitté le cottage de Sag Harbour et ne veut jamais le quitter. Elle y vit heureuse entre son père et sa mère pour qui elle travaille avec joie, car miss Fannie est la meilleure des filles. Elle professe un amour passionné et reconnaissant pour sa mère à qui elle doit, dit-elle, ces merveilleux résultats. C'est sa mère qui l'a secondée et encouragée dans ses patients efforts, grâce auxquels la malheureuse invalide a acquis l'aisance pour elle et tous les siens.

Miss Tunison a l'esprit vif et éveillé ; elle adore la lecture et dévore les journaux et les livres. Pour tenir les feuilles en place, elle pose, à l'aide de sa langue, deux petits presse-papier sur les pages. Elle écrit assez bien aussi, et a une correspondance volumineuse. Elle a échangé des lettres avec nombre d'hommes éminents des États-Unis. Pour écrire, elle tient le crayon entre ses dents et le dirige légèrement avec le bout de la langue.

Miss Tunison est non seulement un prodige d'habileté ; elle est aussi une belle preuve de ce que peut une ferme volonté luttant contre les disgrâces et les cruautés de la nature.

THÉRÈSE MANDEL.

UNE BIBLIOTHÈQUE

L'ART D'ACHETER LES LIVRES, DE LES CLASSER, LES CONSERVER ET S'EN SERVIR.

II

LE PAPIER ; *son importance : élément essentiel du livre. — Tirages à part effectués par les bibliophiles. — Historique, fabrication et consommation du papier. — Papiers anciens et papiers modernes ; — à la forme et à la mécanique. — Papier collé, non collé, demi-collé. — Papier couché. — Inconvénients et dangers des papiers trop glacés et des papiers à fond rouge : « Ménagez vos yeux ! » — Papiers de luxe : vergé, hollande, whatman, vélin, chine, japon, parchemin.*

Le papier est l'élément essentiel et fondamental du livre. De même qu'un homme doué d'une solide constitution, ayant « un bon fonds », résistera mieux qu'un être chétif et débile aux assauts de la maladie et retardera d'autant l'inévitable triomphe de la mort, de même un livre imprimé sur papier de qualité irréprochable bravera bien mieux qu'un volume tiré sur mauvais papier les injures du temps et les incessantes menaces de destruction.

Aussi les bibliophiles ont-ils toujours attaché une importance capitale à la qualité du papier des ouvrages destinés à leurs collections. Le célèbre historien Jacques-Auguste de Thou et son fils François-Auguste, « qui ont été si longtemps chez nous la gloire et l'ornement des belles-lettres, dit Vigneul-Marville (1), n'avaient pas seulement la noble passion de remplir leurs bibliothèques d'excellents livres qu'ils faisaient rechercher par toute l'Europe ; ils étaient encore très curieux que ces livres fussent parfaitement conditionnés. Quand il s'imprimait en France, et même dans les pays étrangers, quelque bon livre, ils en faisaient tirer deux ou trois exemplaires pour eux, sur de beaux et grands papiers qu'ils faisaient faire exprès, ou achetaient plusieurs exemplaires, dont ils choisissaient les plus belles feuilles, et en composaient un volume le plus parfait qu'il était possible. »

Jules Janin, le duc d'Aumale et autres bibliophiles d'élite ont plus d'une fois suivi l'exemple des de Thou.

La reliure à part, c'est de la qualité du papier que dépend presque toujours le prix de vente d'un ouvrage non épuisé, non *d'occasion*, qui se trouve *en librairie*, comme on dit, et figure dans le catalogue d'un éditeur. Prenons, par exemple, la collection Jannet-Picard, portée sur le catalogue Flammarion (année 1896), et qui comprend les œuvres de Molière, de Rabelais, Villon, Regnier, Marot, etc. Le volume broché, papier ordinaire, de cette collection, coûte 1 franc ; le volume broché, papier vergé, 2 francs ; papier Whatman, 4 francs ; papier de Chine, 15 francs.

De même pour la collection des *Classiques Jouaust* inscrite sur le même catalogue : un volume sur papier ordinaire in-18 de cette collection est coté 3 francs ; un volume sur grand papier (c'est-à-dire papier à grandes marges) in-8, 20 francs ; sur chine, 30 francs.

L'édition des œuvres d'Alfred de Musset publiée par Lemerre est de même tarifée (catalogue de 1899) : le volume sur hollande, 25 francs ; sur chine, 50 francs ; sur japon, 75 francs.

***

Le papier, dont le nom vient de *papyrus*, roseau très abondant en Égypte, et dont l'écorce, aisément détachée en larges et légères bandelettes, en feuillets, recevait l'écriture des anciens scribes, est d'origine très lointaine et inconnue. C'est ce qui faisait dire au roi Charles IX que « le papier semble nous avoir été transmis par un don spécial de Dieu (1) ». Il a cela de particulier et d'admirable qu'étant le produit de substances sans valeur et de matières de rebut, le résultat d'une trituration de loques et de chiffons, une fois façonné et imprimé, devenu livre ou journal, il acquiert une puissance sans pareille, une sorte de souveraineté universelle. Il modifie nos idées et nos croyances, transforme nos mœurs et nos lois, renverse ou restaure les États, décide de la paix et de la guerre : il gouverne le monde, et sa suprématie est si bien reconnue aujourd'hui qu'on a nommé notre époque « l'âge du papier ».

Autrefois le papier ne se fabriquait qu'avec des chiffons (coton, chanvre, lin) ; actuellement on en fabrique avec *presque tout*, avec de la paille, du foin, du son, du crottin de cheval « bien lavé » (2), de la mousse, des feuilles d'arbres, des fougères, de l'ortie, du sparte ou alfa (graminée très répandue en Algérie), mais surtout avec du bois (sapin, tremble, peuplier et tilleul).

C'est la presse, ce sont les journaux, qui, par leur rapide et considérable extension durant la seconde moitié du XIXe siècle, ont stimulé la fabrication du papier et l'ont amenée aux prodigieux résultats que nous voyons : plus de 1 500 millions de kilogrammes par année dans le monde entier (3) ; la France, à elle seule, en fabrique annuellement plus de 100 millions de kilo-

(1) *Mélanges d'histoire et de littérature ; ap.* Ludovic Lalanne, *Curiosités bibliographiques*, Paris, 1857, p. 302.

(1) Jean Darche, *Essai sur la lecture*, Paris, 1870, p. 15.
(2) *Magasin Pittoresque*, avril 1860, p. 135.
(3) Émile Leclerc, Encyclopédie Roret, *Typographie*, Paris, 1897, p. 547.

grammes (1). On a calculé qu'un journal à grand tirage absorbe, à lui tout seul, une centaine d'arbres par numéro, et que, dans un demi-siècle, pas plus tard, toutes les forêts d'Europe auront été coupées à blanc et imprimées à fond (2).

Sans entrer dans tous les menus détails de la fabrication du papier, nous dirons, d'une façon générale, que les papiers faits avec des chiffons valent mieux, — c'est-à-dire offrent plus de solidité et de résistance, reçoivent mieux l'impression, sont plus « amoureux » de l'encre, et aussi sont moins susceptibles de s'altérer, de se piquer et se jaunir, — que les papiers fabriqués avec du bois.

Il en résulte donc, et toujours d'une manière générale, que les livres d'autrefois, — les livres de condition moyenne, livres ordinaires et à bon marché : je laisse de côté, comme je l'ai dit au début, les ouvrages de luxe, — valent mieux, matériellement parlant, que les livres ordinaires et à bon marché d'aujourd'hui. Nous aurons à nous souvenir de cette remarque, lorsque nous traiterons de l'achat des livres.

Jadis les papiers ne se fabriquaient que dans des cuves, *à la forme*; aujourd'hui ce mode de fabrication, dit aussi *à la main*, est l'exception. Voici succinctement en quoi il consistait et consiste encore, sauf quelques modifications de détails.

Après avoir lavé les chiffons blancs, les avoir triturés et réduits en pâte dans des réservoirs ou cuves, et avoir ajouté à cette pâte une certaine quantité d'eau chaude, on prend un châssis au fond garni de fils de laiton, de vergettes très rapprochées, nommées *vergeures*, et coupées perpendiculairement par d'autres fils de laiton plus espacés, appelés *pontuseaux*. Sur ce fond, entre les vergeures et les pontuseaux, est entrelacé un autre mince fil de laiton, affectant la forme d'un objet ou les initiales du fabricant, — une « marque de fabrique » destinée à apparaître au milieu de la feuille de papier : c'est le *filigrane*. Cette marque — la *marque d'eau* — représentait autrefois soit un pot, soit une cloche, une couronne, un aigle, une grappe de raisin, l'écu de France, le monogramme de Jésus-Christ, IHS, etc., et c'est elle qui a donné son nom à ces divers formats de papier : pot, cloche, couronne, aigle, raisin, écu, jésus, etc.

Le châssis, la *forme*, ainsi préparée, est plongée dans la cuve et retirée pleine de pâte. Une sorte de couvercle, nommé *frisquette*, recouvre la forme et, en l'empêchant de se charger d'une trop grande quantité de pâte, règle l'épaisseur que l'on veut donner au papier. L'eau de cette pâte s'égoutte d'elle-même presque instantanément, par les intervalles des vergeures. La frisquette enlevée, l'ouvrier, qui tient la forme avec ses deux mains, par les deux bouts, la retourne alors prestement, la renverse sur un feutre où la couche de pâte, c'est-à-dire la feuille de papier, vient se déposer. Sur cette première feuille il applique un second feutre, sur lequel une seconde feuille viendra de même s'étendre en quittant la forme et que protégera de même un troisième feutre, etc.

Lorsque ces feuilles de feutre et de papier, ainsi intercalées et superposées, ont atteint une certaine hauteur, sont au nombre de 150 ou 200, on les transporte en bloc sous une presse hydraulique ou à main, et on les comprime pour en faire complètement sortir l'eau et hâter la dessiccation. On désintercale ensuite les feuilles, on met en tas d'un côté les feutres, de l'autre les feuilles de papier, qu'on replace de nouveau sous la presse et qu'on comprime encore, puis qu'on porte à l'étendage, qu'on fait sécher, jusqu'à ce qu'elles soient absolument solidifiées et fermes, maniables sans risques ni difficultés.

A propos de ces anciens papiers de fil, un écrivain anglais du XVII^e^ siècle, Thomas Fuller, a fait cette remarque, sans doute plus curieuse qu'exacte, que le papier participe du caractère de la nation qui le fabrique. Ainsi, dit-il, « le papier vénitien est élégant et fin; le papier français est léger, délié et mou; le papier hollandais, épais, corpulent, spongieux (1) ».

* * *

Aujourd'hui que les pâtes de bois sont les éléments le plus fréquemment employés dans la fabrication des papiers, on fait usage de procédés tout différents, et on obtient des papiers, non plus de dimensions restreintes et de formats déterminés d'avance (pot, couronne, raisin, jésus, etc.), mais des papiers continus, de longues bandes, qu'on met en rouleaux ou qu'on sectionne à volonté.

Ces pâtes de bois se préparent de deux façons, chimiquement ou mécaniquement.

Dans le premier cas, le bois, après avoir été scié en menus morceaux, est renfermé sous pression dans des vases clos, et désagrégé, dissous par un mélange d'acide arsénieux et de bisulfite de chaux. Cette pâte chimique, dite *cellulose au bisulfite*, est préférable à la pâte mécanique, obtenue par l'usure de bûches de bois en contact avec l'eau et au moyen de meules de granit.

La pâte de bois, versée dans une cuve, s'écoule d'elle-même et s'étale sur une toile métallique sans fin (c'est-à-dire dont les deux extrémités sont jointes l'une à l'autre), sans cesse agitée d'un double mouvement, — mouvement en avant peu rapide, et mouvement latéral de brusque va-et-vient, de trépidation précipitée, — à travers laquelle l'eau s'égoutte, comme tout à l'heure à travers les vergeures de la forme. Cette toile passe entre des cylindres de diamètres variés, qui compriment et affinent progressivement la pâte, puis autour de rouleaux de fonte creux, dits *sécheurs*, chauffés

(1) Bovant, *Dictionn. des Connaissances prat.* : Papier.
(2) Émile Leclerc, *loc. cit.*, p. 546.

(1) L. Lalanne, *loc. cit.*, p. 108.

par la vapeur et enveloppés de feutre, qui la dépouillent de toute humidité et complètent sa transformation en feuille de papier.

La durée complète de l'opération, de cette transformation de la pâte en feuille de papier maniable et utilisable, n'exige pas plus de deux à trois minutes, suivant la vitesse de la machine, et le bois ainsi traité permet de fabriquer des papiers à un prix *dix fois moindre* que celui du papier à la forme (1).

A la pâte de bois nombre d'ingrédients sont ajoutés, selon la qualité et la sorte de papier qu'on veut obtenir : gélatine, fécule, alun, kaolin, sulfate de chaux ; on y ajoute même des chiffons.

Le kaolin et le sulfate de chaux ont pour but de donner plus de poids, plus de *charge* au papier.

La gélatine, la fécule et l'alun servent à le *coller*.

Le papier *collé* (c'est celui qui ne boit pas l'encre ordinaire, celui sur lequel on peut écrire) prend moins bien l'encre d'imprimerie, mais a plus de solidité et de résistance que le papier *non collé*. Il est aussi moins susceptible de se piquer, de s'altérer dans un air humide. Le papier non collé a ses partisans : aux yeux de certains, l'impression s'y fait mieux et a meilleur aspect, surtout quand l'ouvrage est accompagné d'illustrations. Pour essayer de contenter tout le monde, les fabricants ont adopté un moyen terme et créé le *demi-collé*.

Le papier *couché* est un papier très glacé qui s'obtient en recouvrant une feuille de papier bien collé d'une couche de colle de peau et de blanc de Meudon mélangés. On y ajoute aussi souvent du blanc de zinc ou du sulfate de baryte. Le papier couché est surtout employé pour le tirage des photogravures et des publications ornées de ce genre de vignettes.

Ces papiers plâtrés et glacés, d'une blancheur éclatante, si répandus aujourd'hui, sont des plus pernicieux pour les yeux. On ne saurait mieux comparer l'effet produit par eux sur la rétine qu'à celui de la réverbération d'une route poudreuse tout ensoleillée ou d'un champ de neige, qu'on serait astreint à regarder. Des médecins allemands ont, il y a quelque temps, dirigé des attaques très vives contre les papiers couchés et, en général, contre les papiers trop glacés et trop blancs.

« Nous n'avons pas besoin de faire remarquer, écrit à ce propos la *Revue Scientifique* (2), quelle transformation complète s'est produite dans les papiers d'impression; on est bien loin des antiques papiers de chiffon, dotés d'une coloration grise ou bleuâtre, et d'un grain assez grossier, qui, pour l'impression comme pour l'écriture, exigeaient l'emploi de caractères de dimensions assez grandes. On se sert maintenant, pour ainsi dire exclusivement, de papiers faits de fibres végétales diverses, mais dont la caractéristique est de présenter une surface extrêmement lisse, où la plume glisse, où l'impression se fait en petits caractères. Or, qu'on regarde ces papiers perfectionnés, et l'on constatera qu'il se produit souvent à leur surface des reflets intenses... toute une série de reflets, d'ombres et de lumière qui fatiguent considérablement l'œil. »

On avait déjà reproché aux belles éditions de Firmin Didot d'avoir « rendu myopes nos pères de 1830 (1) ».

Afin de remédier aux incontestables dangers que présentent les papiers trop blancs, quelques éditeurs ont fait choix, pour leurs impressions, de papiers légèrement teintés, soit en jaune, soit en bleu. Vers la fin du siècle dernier, l'éditeur Cazin a fréquemment employé le papier azuré, et ses charmants petits in-18, bien qu'imprimés en fins caractères, se lisent sans fatigue.

Mais que dire des industriels qui, pour se singulariser, dans l'espoir d'attirer l'attention, s'avisent de tirer leurs ouvrages sur papier rose ou rouge vif? Rien de plus pernicieux pour la vue que les papiers rouges ; la lecture d'une simple demi-page de cette couleur laisse dans la rétine des tremblements, des papillotages, qui, de l'aveu unanime des oculistes, peuvent avoir les plus fâcheuses conséquences.

Fuyez donc comme la peste ces papiers aux couleurs éclatantes. « Ménagez vos yeux! Ayez-en un soin extrême! » C'est le premier et le plus important conseil à donner à tous ceux qui aiment les livres et s'en servent.

* * *

Pour compléter ce chapitre, et bien que nous considérions le livre surtout au point de vue pratique, comme instrument d'étude et outil de travail, il convient de dire quelques mots des *papiers de luxe*, d'en définir les principales variétés tout au moins.

On appelle papier *vergé* celui qui laisse apercevoir par transparence les empreintes des fils métalliques qui forment le fond du moule où il a été fabriqué, comme nous l'avons expliqué plus haut. Nous rappelons que les empreintes les plus rapprochées sont nommées *vergeures*, et que les plus espacées, perpendiculaires aux premières, sont les *pontuseaux*.

Il existe du *faux vergé*, c'est-à-dire du papier vergé fabriqué non à la forme, mais à la machine. On l'obtient en faisant passer la pâte encore fraîche entre des cylindres à cannelures imitant vergeures et pontuseaux, et où sont même au besoin gravées des marques d'eau.

Le papier *de Hollande* est, en dépit de son nom, un papier d'invention et de fabrication absolument françaises. Ce sont de nos ancêtres appartenant à la religion réformée, qui, obligés

(1) Bouillet, *Dictionnaire*, édit. refondue par MM. Tannery et Faguet, art. PAPIER.

(2) Numéro du 3 juin 1893, p. 696.

(1) *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, n° 818, col. 808.

de s'enfuir à l'étranger, après la révocation de l'édit de Nantes, portèrent leur industrie et leurs procédés aux Pays-Bas, et, de là, nous expédièrent leurs produits. Lorsqu'il est de bonne qualité, de pur fil, le papier de Hollande, d'ordinaire vergé, est résistant, ferme, sonore et de très bel aspect. Il a l'inconvénient de ne pas très bien prendre l'encre, et les impressions qu'on y fait sont souvent quelque peu ternes et grisâtres.

Le papier *Whatman*, aussi d'origine française, ressemble au papier de Hollande, mais est dépourvu de vergeures. Il est également très ferme et très solide. On l'emploie pour le dessin linéaire et le lavis.

Le *vélin*, ainsi nommé parce qu'il a la transparence et l'aspect de l'ancien vélin véritable, provenant de la peau de jeunes veaux, est un papier sans grain, très uni, lisse et satiné, excellent pour le tirage des vignettes. D'une façon générale, tout papier fabriqué à la forme et sans vergeures est qualifié de *vélin*.

Le papier *de Chine* se fabrique avec l'écorce du bambou. Il a une teinte grise ou jaunâtre, un aspect « sale », plus ou moins prononcé. Cela vient de ce que sa fabrication s'effectue en plein air. Il est, en outre, très mince, très léger et inconsistant. « Le papier de Chine doit sa réputation, non pas à sa propre beauté, mais bien à ses affinités particulières avec l'encre d'impression. Son tissu lisse et mou tout ensemble est plus apte qu'aucun autre à recevoir un beau tirage.... L'impression y vient avec une incomparable netteté. Les livres imprimés en petit texte gagnent particulièrement à être tirés sur chine (1). » Ce papier est très sensible à l'humidité, aussi est-il bon de le faire encoller aussitôt après l'impression.

Le papier *du Japon* est un superbe papier blanc ou légèrement teinté en jaune, soyeux, satiné, lustré, à la fois transparent et épais, qui absorbe l'encre très facilement et fait on ne peut mieux ressortir les tons des dessins. Il provient de l'écorce d'arbrisseaux de la flore japonaise, tels que le *midzumatu* (*Edgeworthia papyrifera*), dont les fibres sont molles, souples, longues et solides; le *kozo-kodzou* (*Broussonetia papyrifera*), fibres grosses, longues et solides; le *gampi* (*Wickstræmia canescens*), aux filaments très délicats : le papier fourni par ce dernier arbuste est particulièrement fin, souple et lisse (2).

On appelle aujourd'hui *papier parchemin* ou *faux parchemin* un papier sans colle, trempé dans une solution d'acide sulfurique, ce qui lui a donné une transparence jaunâtre, rappelant le vrai parchemin. On utilise fréquemment ce papier comme couverture de volumes. ALBERT CIM.

(1) *Le Livre du Bibliophile*, Paris, Lemerre, 1874, pp. 32, 33.
(2) Cf. *Magasin Pittoresque*, avril 1877 : on y trouve deux articles très intéressants relatifs à la fabrication du papier du Japon. Cf. Maire, *Manuel du Bibliothécaire*, p. 373.

LA RÊVERIE

La rêverie est de courte durée :
Frêle plaisir que la raison défend,
Elle est pareille à la bulle azurée
Qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant.

La bulle éclôt; de plus en plus ténue,
Elle se gonfle, oscille au moindre vent,
Puis, détachée, elle aspire à la nue,
Part et s'envole, et flotte en s'élevant.

Elle voyage (ainsi fait un beau rêve)
Sans autre but que de s'enfuir du sol;
Une vapeur, un parfum la soulève,
Un rien l'entraîne ou ralentit son vol.

Dans un nuage autrefois suspendue,
Elle voguait par l'éther, en plein jour!
Du ciel tombée elle est au ciel rendue,
Elle remonte à son premier séjour.

Et c'est pour elle un souverain délice,
Fille de l'air, moins pesante que lui,
De l'explorer, et, qu'elle plane ou glisse,
De se fier à son subtil appui.

Miroir limpide et mouvant, toutes choses
Y font tableaux passagers et tremblants;
Les monts lointains et les prochaines roses
Et l'infini se mirent dans ses flancs.

Sous le soleil dont tous les feux ensemble
En s'y doublant s'y croisent ardemment,
Elle s'irise et rayonne, et ressemble
A quelque énorme et léger diamant.

Mais il suffit que près d'elle se joue
Une humble mouche, un flocon dans les airs,
Et soudain crève, et tombe, et devient boue,
La vagabonde où brillait l'univers!

La rêverie est de courte durée :
Frêle plaisir que la raison défend,
Elle est pareille à la bulle azurée
Qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant.

SULLY-PRUDHOMME.

MADRIGAL

Vos yeux sont de frais bluets,
Des bluets après la pluie.
Jeune fille aux doigts fluets,
Vos yeux sont de frais bluets
Dans leur grâce épanouie.

Sur l'or clair de vos cheveux
L'aube des vingt ans se lève.
Laissez planer mes aveux
Sur l'or clair de vos cheveux,
Mon âme est pleine de rêve.

Mon âme est pleine d'amour,
Voici fleurir les pervenches.
Gaie ou triste tour à tour,
Mon âme est pleine d'amour,
Mon âme est dans vos mains blanches.

Pour un bel anneau d'or fin,
Mes lèvres vous ont baisée,
O chère petite main!
Pour un bel anneau d'or fin
Au doigt de ma fiancée.

M. TINAYRE.

Il y a toujours en nous quelque chose que l'âge ne mûrit point; et c'est pourquoi les faiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie. — BOSSUET.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Voici les Palais des Beaux-Arts inaugurés, aux Champs-Élysées. La cérémonie officielle a été, comme on le sait, prématurée et mal organisée. Mais enfin, le public peut pénétrer dans ces deux superbes édifices, et ce lui est un repos, en même temps qu'une consolation des mécomptes qu'il éprouve autre part, devant tant d'autres portes toujours fermées. Et encore le grand Palais n'est-il pas complètement installé; la sculpture surtout y a été prodigieusement en retard. Il faut laisser s'écouler une nouvelle quinzaine avant de pouvoir faire là une étude d'art qui sera fructueuse. Heureusement, au Petit Palais tout est en place — sauf quelques carrosses et quelques armures, peut-être — et on ne saurait trop louer le zèle des fonctionnaires chargés de ces arrangements de collections, qui ont dépensé, vraiment, une activité très précieuse. Les décorations de la Légion d'honneur, qui ont été attribuées à ce propos à M. Roujon, à M. Molinier, à M. Roger Marx, à M. Berr de Turique ont été largement méritées, ainsi, du reste, que les modestes palmes décernées aux attachés dont la plupart étaient des fonctionnaires improvisés, n'attendant aucune rétribution et qui se sont mis à l'œuvre avec tant de cœur qu'il est — détail amusant — quantité d'étiquettes, placées sur des objets, qu'ont tracées, de leur propre écriture, des critiques d'art en renom. Ils n'auraient pas fait avec plus de joie sincère un magistral article. Le succès, mieux encore qu'un bout de ruban, les en récompense. Il est très grand.

Ce Petit Palais, en effet, n'a pas seulement l'extérieur le plus gracieux et le plus pur de lignes que l'on pût désirer; sa disposition intérieure autant que la disposition et l'ameublement de ses salons porte la marque d'un goût parfait. C'est un des beaux morceaux architecturaux de l'Exposition. Au centre, quand la porte est franchie, son jardinet tout fleuri et plein d'arbustes rares a un aspect reposant d'oasis au milieu des blancheurs des pierres et des dorures du staff qui aveuglent encore le visiteur venu des Invalides, par exemple. Sur ce jardinet, prennent jour des salles, très bien éclairées, dont l'ordonnancement général est assez régulièrement et assez intelligemment fait pour qu'on trouve, tout de suite, ce que l'on cherche, car il n'y a pas encore de catalogue: on ne l'apercevra qu'en juin, dit-on. A la rigueur, on peut s'en passer.

Les collections sont rangées très méthodiquement, par catégories d'objets et par styles, par époques. Elles comprennent, on l'a lu déjà, un peu « de tout », c'est-à-dire tous les objets, bibelots, meubles, tapisseries, morceaux d'orfèvrerie, etc., etc., qui se rencontrent d'ordinaire chez les grands marchands de curiosités et chez les amateurs où le public n'a pas accès. On a puisé également dans les trésors d'église, dans certains musées de province. Chacun, particulier ou représentant de l'État, des villes, a fort obligeamment prêté les pièces les plus rares de son propre trésor; les conservateurs ont fait un choix, et il en est résulté un merveilleux ensemble de richesses artistiques qui ne sera visible que durant ces six mois. La difficulté, on le conçoit, n'était pas mince d'éviter que tant de morceaux de provenance et de caractères si divers, eussent l'aspect d'un magasin de bric-à-brac ou d'une salle des ventes de l'hôtel Drouot. M. Molinier et ses collaborateurs ont triomphé de cet obstacle et mis de l'ordre, de la clarté, de la « science d'art » à la portée de tous.

Tout autour du jardinet central, les petites salles contiennent notamment des statuettes, vierges, crosses, coffrets, reliques, depuis l'époque gallo-romaine jusqu'au siècle dernier. A côté, sont des coupes de métal, des lutrins, des vitrines de clefs, des armures. Voici, dans deux autres salons, les verreries, parmi lesquelles les vases antiques oxydés, irisés, puis les poteries, les émaux peints de Limoges, les faïences de Bernard-Palissy et les Rouen, les Nevers, les Moustiers, les Nancy, les Sèvres, etc.

Plus loin, ce sont les chefs-d'œuvre d'orfèvrerie religieuse, d'admirables étoffes sacerdotales (la chape de saint Bertrand de Comminges, puis des miniatures qui nous sourient agréablement, car cet art si féminin évoque toujours pour nous l'idée d'un minois souriant...

Quand on a passé un après-midi — et ce n'est pas suffisant, — parmi ces merveilles familières ou solennelles, on passe dans le pourtour du palais, dans les galeries de façades ou latérales. Elles ont un aspect majestueux, avec leurs énormes fenêtres, d'un dessin sévère, qui font valoir la hauteur des plafonds et la masse imposante des objets exposés. Ceux-ci, en effet, sont des meubles en majeure partie et des meubles de musée ou de collections richissimes auxquels il faut ce cadre somptueux. On en trouve des spécimens remontant au moyen âge (quelques bois, plus curieux qu'artistiques), auprès desquels on a placé des témoins de leur âge plus intéressants, notamment les portes de la cathédrale du Puy, que l'on a démontées, des chapiteaux romans, des statuettes des tombeaux de Philippe Le Hardi et Jean de Bourgogne. Mais, dès le XIV^e^ siècle, les mobiliers sont presque au complet: chaises, coffres, lits, etc. Du XV^e^ siècle, on admirera le lit, un peu restauré, d'Antoine de Lorraine; au XVI^e^ deux cabinets d'ébène qui proviennent de Fontainebleau; du XVII^e^ siècle (une salle entière en est remplie): les tapisseries de Cozette, *Vie de Louis XIV*, et un tapis de la Savonnerie, le grand cartel de Fontainebleau, des commodes de la bibliothèque Mazarin, une statuette du Roi Soleil par Girardon, en acier damasquiné, des tableaux, un Largillière, un Rigaud, qui jettent là une note de vie amusante.

Et voici encore deux salles de la Régence, de Louis XV (façade sur le Cours-la-Reine), salles étonnamment riches et variées: des armoires avec bronzes de Cressent, une enseigne de marchand de tableaux qui fut peinte par Watteau, des canapés et fauteuils en bois dorés et tapisserie, puis une profusion de boîtes à poudre, à mouches, à tabac, à pastilles, qui sont les plus charmants riens du monde... Enfin, le Louis XVI: tableaux d'Hubert Robert, portrait du Roi par Collet, commode du maître ébéniste Reisener, toute une vitrine d'œuvres de Clodion, l'armoire à bijoux de Marie-Antoinette par Jacob... etc., etc... Que d'efforts d'invention artistique représentés là! Quelle valeur numéraire aussi? On ne sait. C'est, on ne peut trop le redire, une occasion unique d'affiner son goût, de prendre des points de comparaison, des notes personnelles, auprès de ces chefs-d'œuvre, presque tous incontestés, dont les cent cités ci-dessus ne donnent qu'un infinitésimal résumé. On y dépenserait une semaine.

PAUL BLUYSEN.

Théâtre

LA MUSIQUE

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le « Follet », *légende lyrique en un acte de M. Pierre Barbier, musique de M. Lefèvre.*

Un aimable conte, élégamment vêtu d'une partition gracieuse, telle est en résumé l'œuvre de MM. Barbier et Lefèvre. Le livret en est extrêmement simple : il s'agit de deux époux qui se querellent, se fâchent, et finalement sont réconciliés par un espiègle et subtil follet. Il va de soi que la scène se passe dans un manoir de la Bretagne, hanté comme il convient par de nombreux Korrigans, lesquels n'ont heureusement rien de terrible. Et tout est bien qui finit bien.

M. Lefèvre a écrit sa partition suivant les us et coutumes de l'ancienne école, c'est-à-dire en reliant les airs et les morceaux d'ensemble par des passages parlés, avec cette seule différence que lesdits passages sont discrètement soutenus par l'orchestre, ce qui est, à mon avis, une idée très heureuse, car la compréhension du sujet s'en trouve singulièrement facilitée, tant pour les paroles que pour la musique.

Le public a particulièrement goûté le premier chœur à la cantonade, l'évocation des follets, page adroitement écrite et non sans originalité; l'invocation à la lune, agrémentée fort à propos de lointaines symphonies vocales, et le joli petit air des rires.

A tous égards parfaite en son rôle, Mlle Eyreams y a remporté un grand succès ; elle a été secondée à souhait par la toujours gracieuse Mlle Laisné, ainsi que par MM. David et Delvoye.

La mise en scène très pittoresque du *Follet* a prouvé à tous que le sympathique et habile directeur de notre seconde scène lyrique apporte le même soin à monter les petites pièces que les grands ouvrages lyriques. Ce lui est un titre de plus à la reconnaissance du public... et surtout des compositeurs.

EM. FOUQUET.

Géographie

Le pôle et l'équateur. — *Les missions de Gerlache et Borchgrevink au pôle antarctique. — Expédition du comte Léontieff dans l'Éthiopie.*

Une nouvelle sensationnelle est parvenue ces jours-ci en Europe, annonçant au monde savant la découverte du pôle magnétique austral par la mission Borchgrevink. Le *Magasin Pittoresque* a exposé, au mois d'août 1899, l'état actuel des explorations antarctiques ; le retour de la mission belge conduite par M. de Gerlache, les préparatifs de l'expédition antarctique anglo-allemande. Des communications faites à différentes sociétés savantes ont fait connaître les principaux résultats de la campagne de la *Belgica*. Celle-ci s'était donné pour but essentiel non pas d'atteindre les plus hauts parages, mais d'étudier les régimes physique, hydrographique, les vies animale et végétale de ces régions éloignées, délaissées par les investigations des savants depuis bientôt un siècle. M. A. de Gerlache, homme jeune encore, ardent et expérimenté à la fois, s'est appliqué par-dessus tout à pourvoir son navire des outillages scientifiques les plus perfectionnés ; il s'est entouré, en outre, de divers spécialistes : MM. Arctowski, pour les études océanographiques, les observations météorologiques, la zoologie et la botanique ; Fr. Cook, médecin de bord, pour le service photographique et les observations anthropologiques ; E. Danco (mort en cours d'expédition et remplacé par M. G. Lecointe), pour les observations magnétiques et de pendule. Le but de la mission a été parfaitement atteint. Les matériaux rapportés, nombreux dans toutes les branches, font honneur à l'activité du chef de l'expédition et de ses collaborateurs. Leur étude ne sera naturellement achevée que dans deux ou trois ans. Imitant en cela le gouvernement norvégien qui a pris à sa charge les frais de la publication du fameux voyage du *Fram* (expédition Nansen), le gouvernement belge s'occupe dès à présent d'assurer la publication des divers matériaux recueillis par M. de Gerlache. Une commission spéciale a été nommée pour l'organisation de cette grande œuvre.

M. Borchgrevink, le dernier arrivé, doit son expédition à la libéralité d'un Mécène anglais, sir George Newnes. Le chef de cette nouvelle mission, d'origine norvégienne, est un vétéran de l'expédition polaire. Déjà en 1895 il avait fait un séjour à la terre Victoria (région polaire sud). Sa récente campagne, entreprise en 1898, l'a conduit à la latitude 78°,50', soit quarante minutes plus loin que le dernier point atteint jusqu'à présent par les explorateurs (John Ross parvint, en 1842, à la latitude 78°10'). Le monde des géographes attend avec une fiévreuse anxiété la publication des résultats de cette expédition.

Disons encore que, conjointement avec la mission antarctique préparée en Angleterre pour l'année prochaine, une expédition écossaise est en ce moment en voie de préparation, en vue de reconnaître les abords de la terre de Graham. La mission, composée de plusieurs spécialistes, se propose de séjourner pendant deux années de suite dans ces parages et se consacrera particulièrement à l'étude de la vie animale et du régime hydrographique de l'Océan glacial.

Un autre événement géographique ayant pour champ d'action une contrée diamétralement opposée aux pôles — au point de vue climatérique, s'entend — a eu ces jours-ci les honneurs de la presse et du public spécial qui suit avec une attention soutenue les progrès de la pénétration européenne en Afrique. Le comte de Léontieff, nommé par l'empereur Ménélik *djedjaz* ou gouverneur des provinces équatoriales de l'Éthiopie, a rendu compte à la Société de géographie, le 5 mai dernier, des résultats de deux années d'exploration dans le Harar et aux abords du lac Rodolphe. L'expédition, d'allure militaire, ne comptait pas moins de deux mille Abyssins, encadrés par cent cinquante tirailleurs sénégalais et quelques blancs. Bien que dirigée par un sujet russe, aux ordres d'un souverain éthiopien, la mission Léontieff peut être considérée comme une mission française, tant par sa composition que par l'esprit qui présida à sa formation et à ses travaux. C'était une sorte de contre-partie de la mission conduite par l'infortuné Bottego, composée d'éléments italiens, mais subventionnée et dirigée par des capitalistes anglais, avec l'approbation et les encouragements du gouvernement britannique. Les résultats de la mission Léon-

tieff sont relativement considérables. Le pays semble pacifié et conquis à l'influence du Négus. Sur la route même de l'ancienne mission italienne et à peu de distance de l'endroit où fut massacré son chef, Victor Bottego, au sud du lac Rodolphe, une ville a été fondée, Sebillonville, baptisée du nom de l'un des principaux collaborateurs du M. de Léontieff.

On sait que presque en même temps que M. Léontieff, notre compatriote, le prince Henri d'Orléans, suivait un itinéraire plus au nord, dans le Choa. L'œuvre de la pénétration européenne et particulièrement française en Éthiopie est donc fort avancée. Il serait à souhaiter que la prépondérance française se maintînt dans cette partie de l'Afrique où elle a déjà su acquérir une place importante sans effusion de sang ni trop de sacrifices pécuniaires.

P. LEMOSOF.

LA VIE EN PLEIN AIR

La locomotion animale n'est plus à la mode, et d'aucuns nous prédisent que d'ici quelques années, elle aura complètement vécu.

Je le regretterais pour ma part: avec M. de Buffon, dont la plupart de nos cyclistes et automobilistes ignorent le nom, j'estime que « la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite » est celle de ce « fougueux » animal qui s'appelle le cheval.

Qu'il soit monté en selle ou attelé, il donne une impression d'art que cherchent vainement à lui disputer nos chauffeurs avec leurs voitures décapitées.



Le mail-coach *Magnet*.

La mécanique en main, il est donné à tout le monde de diriger un véhicule électrique ou à vapeur. Pour conduire un cheval ou des chevaux, il faut à la fois de l'étude, — une longue étude, — de la volonté, du nerf et de la psychologie, sans parler des qualités artistiques qui ne sont pas à dédaigner.

Le cocher de fiacre, qui conduit si mal les animaux qui lui sont confiés et qui ne possède ni le goût ni les qualités requises pour conduire des chevaux, devait être une des causes de l'engouement de la foule pour les voitures automobiles.

A voir certes les chevaux entre les mains de nos automédons, qui ne savent les diriger qu'à coups de fouet redoublés, beaucoup ont perdu le goût du cheval. C'était fatal. Il s'agit de savoir si nos cochers feront meilleure figure quand on les transformera en mécaniciens.

L'autre jour, pour inaugurer le mois de mai — que je salue avec joie, car il nous apporte le bon et réconfortant soleil — j'étais invité par M. Hyde, le sympathique vice-président de la compagnie d'assurance sur la vie, *l'Équitable des États-Unis*, à faire le voyage de Paris à Versailles en mail-coach.

Tous les Parisiens ont pu voir, pendant les jours d'été, vers six heures du soir, un magnifique mail-coach, *le Magnet*, déboucher sur la place de l'Opéra par la rue de la Paix et ramener de Versailles des Anglais ou des Américains, voire même des Français, tandis que le piqueur, debout à l'arrière de la voiture, sonnait majestueusement de la trompe.

C'est le *Magnet*, appartenant à M. Edwin Howlett, sur lequel nous avons fait notre délicieuse excursion. Je dois donner d'abord le nom des invités de M. Hyde : M. Peck, commissaire général des États-Unis ; M. Maurice Binder, député ; M. Alexander, le peintre américain très connu ; M. Rogers, directeur des groupes de l'Enseignement et de l'Économie sociale pour la section des États-Unis, à l'Exposition ; M. Simmes, directeur adjoint du groupe des Arts industriels, et enfin mon excellent ami Peixotto, directeur général à Paris de l'*Équitable des États-Unis*.

En une semblable compagnie, cette partie de plein air devait doubler d'intérêt. M. Hyde tenait les guides et menait avec une habileté et une poigne peu ordinaires quatre magnifiques bais bruns dont l'ardeur à franchir les distances ne demandait qu'à être calmée.

Morris Howlett, qui est un maître dans l'art de conduire, se tenait à ses côtés pour lui donner des conseils en cas de besoin.

En fait de conseils, il lui a prodigué des éloges, tout à fait mérités d'ailleurs. Le père de Morris Howlett, Edwin Howlett est le meilleur maître de guides qui existe dans nos murs. Depuis 1864 il a donné des leçons à presque tous les sportsmen qui veulent approfondir leurs connaissances en conduisant un mail-coach ou les chevaux en tandem.

Il a inauguré le service de mail-coaches entre Paris et Versailles, qui a promptement obtenu un très grand succès, et la saison actuelle est la trente-troisième des mails-coaches du père Howlett.

Son fils, qui est son élève le plus brillant, est devenu un des premiers experts en matière de coaching. A l'âge de sept ans il conduisait un mail-coach au Concours hippique et obtenait un prix.

Sa présence sur le *Magnet* est le meilleur gage de sécurité.

Un mail-coach au Bois de Boulogne, c'est un événement aujourd'hui. Lorsque nous sommes arrivés avenue des Acacias, à bonne mais tranquille allure, un garde du bois nous a arrêtés. Depuis les derniers exploits des chauffards, les agents et les gardes font du zèle d'une façon un peu intempestive. Il paraît qu'il y a un arrêté défendant aux « gros véhicules » de passer dans certaines allées du Bois, sans permission spéciale.

Mais qu'entend-on par gros véhicules ? Évidemment les énormes charrettes ou chariots qui dépareraient les routes du Bois. C'est ce que très respectueusement plusieurs d'entre nous firent observer à cet agent

irascible de l'autorité. Je voyais le moment où il nous aurait fallu rebrousser chemin, à la grande joie, sans doute, des automobilistes qui voudraient bien être les maîtres exclusifs de nos routes, qui sont maintenant imprégnées de l'odeur du pétrole. Après dix minutes d'arrêt forcé — grâce à cette belle administration que l'Europe ne nous envie pas, — nous étions autorisés à reprendre notre course vers Versailles. Après avoir longé le bord de la Seine d'où on aperçoit sur la hauteur Saint-Cloud, étagé sur la colline, dorée par le soleil, nous montons par Saint-Cloud et Rocquencourt vers Versailles, rencontrant des cyclistes et des chauffards marchant à des allures désordonnées, tandis que les chevaux du *Magnet*, admirablement en mains, à un trot très allongé, faisant 9 kilomètres à l'heure environ, nous permettaient de jouir de notre promenade, de causer et de rire. A midi et demie précis nous entrions dans Versailles, avec bel appétit, et nous étions bientôt installés au restaurant des Réservoirs. Là nous attendait un nouvel hôte, le conservateur du musée de Versailles, M. de Nolhac, un des amis de M. Hyde. Après un succulent déjeuner, nous allions, sous son aimable direction, visiter quelques salles du château où le public n'est pas admis. Mais ceci n'est plus du domaine du plein air. Je le note en passant, comptant prochainement parler aux lecteurs du *Magasin Pittoresque* du musée de Versailles inédit et de l'œuvre accomplie par son distingué conservateur.

Que de belles choses et quelle grande époque évoque une pareille visite! Pour étudier le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, il faut sans cesse renouveler ses visites à Versailles, et quant à la nature, où est-elle plus harmonieuse, où sont les parterres comparables à ceux de Lenôtre, où trouve-t-on des sculptures plus belles que celles qui ornent les pièces d'eau du parc?

La légende veut que le palais et le parc de Versailles aient entraîné des dépenses exagérées. L'histoire viendra bientôt, chiffres en mains, détruire la légende. M. de Nolhac possède toutes les notes, et il nous prouvera que cette gloire et cette beauté furent, commercialement parlant, « une bonne affaire ».

Me voilà entraîné loin du *Magnet*. J'y reviens, ou plutôt j'y remonte, pour dire que le retour à Paris, par Ville-d'Avray et Suresnes, fut charmant, très gai, très cordial et aussi très remarqué par les sportsmen qui se promenaient au Bois.

M. Hyde, qui est un ami de la France en général, et de Paris en particulier, doit être sincèrement remercié pour les plaisirs multiples qu'il nous procura.

MAURICE LEUDET.

CAUSERIE MILITAIRE

L'Exposition universelle de 1900 est ouverte depuis un mois, et les visiteurs ont essayé en vain jusqu'à ce jour de pénétrer dans l'intérieur du Palais des Armées de terre et de mer. La « Grande Muette » se tait et n'expose pas encore ses merveilleuses collections. A la porte du majestueux monument élevé par M. Umbdenstock, des soldats coloniaux indigènes, de planton, ne se départissent eux aussi de leur mutisme, lorsqu'un Parisien plus avisé que les autres veut leur demander un renseignement, que pour répondre : « Macache Sabir, M'siou, sarbice! » La curiosité s'en éveille et le public s'impatiente de ne pouvoir entrer dans ce temple de la Guerre qu'on semble ne vouloir ouvrir qu'à regret dans cette vaste exhibition universelle en faveur de la Paix.

Que les temps sont changés! Le vieil adage de l'empereur romain : *si vis pacem, para bellum*, est-il donc devenu une telle ânerie au XX^e^ siècle? On voudrait peut-être nous le faire croire; mais, en dépit des utopistes, il est à craindre qu'en un jour prochain peut-être, ne s'affirme le précepte contraire, « qu'à trop vouloir la paix, on ne récolte la guerre ».

On dit (ce ne sont peut-être que des bruits) que l'Exposition des armées de terre et de mer a été quelque peu délaissée par les pouvoirs publics. Les différentes subdivisions de cette classe, destinée à montrer nos gloires passées, notre force actuelle, et à imposer la confiance à venir, manquent de liens entre elles. Malgré tout le bon vouloir des éminents présidents placés à la tête des commissions, les difficultés se sont accumulées, et les moyens les plus élémentaires ont fait défaut. Tout cela manque d'homogénéité et de direction générale unique. On travaille sous le régime du : *débrouillez-vous*. Pour la partie rétrospective, par exemple, si riche en souvenirs, si glorieuse pour notre armée, notre grand peintre militaire Detaille, secondé par des collaborateurs dévoués et désintéressés, MM. Levert, J. Rousset, capitaine Carlet, fait en ce moment les efforts les plus louables pour arriver, avec les moyens dérisoires mis à sa disposition, à constituer une exposition du costume militaire, digne de fixer l'attention des visiteurs du Palais. Nous ne doutons cependant pas du succès personnel des organisateurs. Grâce à des prodiges, l'exposition rétrospective sera entièrement sortie de leurs mains.

La visite des collections du Palais des Armées de terre et de mer se complètera d'ailleurs par celle des belles salles du Musée de l'Armée, à l'hôtel des Invalides. Ici encore, l'État ne fait rien ou presque rien pour payer un peu de gloire à la France; l'initiative privée, la générosité des donateurs, supplée à son maigre budget de 20000 francs par an (personnel, entretien, installation, achats), au moyen duquel le vieux général Vanson, surmontant ses fatigues physiques, renonçant aux loisirs de la retraite, est arrivé à doter la France d'un musée du souvenir, auquel son nom restera éternellement attaché.

Peu de personnes savent comment est organisé le Musée de l'Armée, dont nous sommes redevables à la patriotique société de « la Sabretache », aux efforts soutenus depuis dix ans, et à la générosité de ses membres. Ce musée fonctionne avec un personnel des plus restreints, et c'est vraiment pitié de penser que le général Vanson n'est aidé dans son labeur que par un adjoint du génie, fort érudit il est vrai, M. Amman, mais qui ne peut suffire seul à l'écrasante besogne de l'organisation, de la conservation et de l'entretien du Musée. Quelques soldats ouvriers, momentanément détachés de leurs corps, un sergent secrétaire, et un invalide! C'est tout. Avec cela, il ne faut pas oublier qu'une bibliothèque est jointe au musée. Seulement, il n'y a pas de bibliothécaire!

Capitaine FANFARE.

Le vrai courage consiste à braver les périls et non à parader au milieu des combats sans y avoir été appelé par le devoir. — LANNES.

VARIÉTÉS

AU PAYS DES TOUAREG

La page que voici est extraite d'un très beau volume édité par Ollendorf, *le Touareg*, par notre collaborateur Albert Fermé. Il y a dans ce livre, à côté d'un drame africain saisissant, une curieuse étude du caractère targui et des scènes grandioses de la vie du désert.

... Au loin, à l'horizon, sur le ciel incandescent se découpent en noir les dures silhouettes des cavaliers voilés, armés de leurs longues lances.

Des dunes et des dunes, un jaune océan de sable sur lequel se ruent des trombes de feu qui creusent des abîmes, soulèvent des montagnes. Puis se déroule une immensité immobile, un désert de pierres: des pierres noires à perte de vue, une mer d'encre figée; pour ciel, une plaque d'argent étincelante; pas une goutte d'eau, pas une herbe, pas trace de vie; les oiseaux n'osent pas traverser ces solitudes lugubres, les insectes même y périssent.

Ils vont, ils vont toujours, les cavaliers au voile de deuil, haut juchés sur leurs mehari, le bouclier au bras, la lance au poing.

Au milieu de la plaine, une haute montagne s'érige en arêtes vives, où l'œil surpris croit distinguer des tours, des aiguilles, des temples, des remparts; les cavaliers passent silencieux, la tête baissée, pressant leurs montures. C'est le Château-des-Esprits, où nul être humain n'a pénétré. Une population mystérieuse y habite, une race surnaturelle créée avant Adam.

Ils ne s'arrêtent pas non plus au bord de ce lac dont la surface luisante tente en vain les mehari. En observant de près ces eaux, on voit qu'elles sont épaisses, sirupeuses. Une étoffe qu'on y trempe se transforme en charpie; le cuir y devient combustible comme l'amadou. Parfois, on entend de sourdes explosions qui agitent pour un instant la lourde nappe dormante.

Un puits: on dirait un cratère, un entonnoir de *formica-leo* monstrueux. On y descend par des rampes en spirale. Auprès, quelques palmiers agitent leurs aigrettes, de maigres pâturages verdissent. La tribu s'est installée. Des tentes de cuir peint en rouge abritent les guerriers; les huttes sont pour les serfs et pour les esclaves.

Un *miad* (assemblée). La nuit, à la lueur de bizarres luminaires qui sont de grosses pierres poreuses imbibées d'huile posées à terre.

Deux groupes d'hommes vêtus de noir, voilés de noir, sont rangés en deux arcs de cercle qui se font face; chacun de ces hommes a sa lance plantée en terre derrière lui.

Entre les extrémités des deux arcs sont assis des marabouts, le chapelet en main, et aussi des sorciers, car les Touareg, musulmans douteux, croient aux démons plutôt qu'à Dieu.

Des imprécations ont été lancées contre les esprits hostiles. Alors, se plaçant tour à tour au milieu du cercle, chacun expose son avis, lentement, noblement; on dirait des sénateurs qui délibèrent. Or, il s'agit de pillages, de guet-apens, d'assassinats.

L'assistance écoute, silencieuse.

Les chefs concluent. Quels que soient les avis exprimés, ce sont eux qui décident souverainement.

Un *rhezi*. Cachés près d'un point d'eau où s'arrêtera forcément la caravane, on attend, les chameaux à genoux, les hommes couchés à côtés de leurs lances.

Très au loin apparaissent des taches sombres, fourmis à peine perceptibles; elles s'évanouissent de temps en temps dans les plis de l'immense plaine, puis reparaissent plus proches. Des heures et des heures passeront avant que l'œil distingue un long chapelet d'hommes et de chameaux.

Elle est riche, la caravane. A Radamès, nos *chouaf* (espions) ont eu la connaissance du chargement; des étoffes et des aciers pour plus de cent mille piastres, et autant d'argent dans les sacoches, en bons *douros au canon* d'Espagne, en bons thalers de Marie-Thérèse d'Autriche (1).

Combien de chameaux? quatre-vingts. Combien d'hommes? cinquante. Des Chambâs. Le *Khebir* (conducteur) seul est Targui; c'est le fameux Dob. Tu as trahi ta nation, Dob! Il y a aussi des traîtres parmi les compagnons; la forêt n'est brûlée que par ses propres arbres.

Ils ont avec eux deux explorateurs, deux Français. Les Français se fient à d'anciens traités, à des papiers, à la signature du vieux Ikhenoûkhen. Imbéciles!

Alerte! la caravane s'est arrêtée, ses éclaireurs nous ont éventés. Il est temps! En selle! Au galop les mehari!

Un ouragan de sable et de javelots a fondu sur la caravane; elle riposte par des coups de feu. Les Touareg attaquent sur tous les points à la fois avec la lance et le sabre.

Les deux explorateurs et leurs domestiques, coupés de la caravane, se sont retranchés entre leurs chameaux abattus et des touffes de *soboth* (grands joncs du désert). Le feu incessant de leurs carabines à répétition tient en respect les hordes qui tournoient autour d'eux.

Jebbour, chef des Touareg, crie à Dob le *khebir*:

— Tu es venu nous rendre visite, cousin; pourquoi as-tu amené des chrétiens? Nous n'aimons pas ces gens-là.

— Je suis musulman et j'observe la foi jurée, répond Dob. Toi, tu es un chien sans loi et sans Dieu.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis là, cousin, ricane le bandit. Invoque donc Dieu; moi, je ne fais appel qu'à mon bras.

Il a joint le *khebir*. Targui contre Targui! Les deux hommes s'attaquent avec furie, le sabre d'une main, le poignard de l'autre.

Plusieurs combattants ont suspendu la lutte et contemplent ce duel entre les deux chefs.

Cependant les balles françaises grêlent toujours. Une douzaine de Touareg, la poitrine traversée, la tête cassée, jalonnent la dune. Devenus prudents, s'abritant derrière les touffes de soboth, les assaillants se servent maintenant du javelot ou de la flèche.

Jebbour et Dob ont jeté leurs sabres trop longs pour l'impatience de leur rage; ils se sont saisis à bras le corps et cherchent à se frapper de leurs poignards. Nus jusqu'à la ceinture, on voit à chacun d'eux, au biceps gauche, un anneau de pierre verte, le signe de reconnaissance de la race, un énorme anneau de serpentine, un talisman, une arme aussi.

Ils sont tombés, le bandit dessus. Il va poignarder

(1) Monnaie en usage au Soudan.

en plein cœur son adversaire, quand celui-ci, de ses deux mains, lui tord le bras. Tous deux maintenant sont désarmés, mais le bras gauche du bandit tient pressée effroyablement contre terre la tête de Dob; le vieux caravanier exhale un râle suprême, l'anneau de serpentine lui a écrasé les tempes.

Alors, c'est la déroute. Les caravaniers fuient dans toutes les directions, poursuivis la lance aux reins. La plupart des bandits se sont ruésur le chargement, ils éventrent les ballots!

Des coups de feu s'obstinent, régulièrement espacés. Un des deux Français survit, seul contre une armée! On voit le haut de son casque blanc pointer au-dessus de la selle d'un chameau; à chaque détonation, un homme tombe.

Jebbour lui crie:

— Les Touareg honorent la bravoure. On va te conduire une monture; pars avec le salut!

Et un garçon, d'une dizaine d'années, l'air très doux, amène un mehari. Il le fait agenouiller. Toujours méfiant, la carabine en arrêt, le Français se met en selle. Le chameau se relève, fait quelques pas; tout à coup il trébuche, il tombe. D'un rapide coup de couteau, l'enfant lui avait tranché le jarret.

Sur le Français, qui a roulé à terre, s'est précipitée la tourbe hurlante; il est massacré, haché, dépecé.

L'enfant au front candide a trempé sa main dans le sang du Français; il la lèche en riant...

ALBERT FERMÉ.

LES LIVRES

L'Année scientifique. — Le 43e volume de l'*Année scientifique et industrielle*, cette collection si appréciée, fondée par Louis Figuier et continuée aujourd'hui par M. Émile Gautier, vient de paraître à la librairie Hachette (1 vol. in-16, avec 56 figures, broché, 3 fr. 50).

Résumé fidèle et complet de tous les événements, découvertes ou perfectionnements survenus dans la vie scientifique de la dernière année, ce nouveau volume ne saurait manquer de vivement exciter les curiosités.

Au moment où l'Exposition ouvre ses portes et où vont se trouver rassemblés dans les Palais du Champ-de-Mars et des Invalides les résultats définitifs de l'effort de tout un siècle, il était particulièrement intéressant de fixer le point exact du développement de la science et l'industrie.

Et c'est justement ce que réalise de façon aussi sincère que possible ce présent livre dans lequel sont enregistrés avec précision, mais sans aucune aridité cependant, toutes les contributions importantes apportées au cours de ces derniers mois à la solution des divers problèmes considérables qui préoccupent aujourd'hui à un si haut point l'attention de tous.

Remplissant scrupuleusement un tel programme, le nouveau volume de M. Émile Gautier ne saurait manquer d'attirer les curiosités, et, à ce titre, nous ne saurions mieux faire que d'en recommander à tous l'utile et agréable lecture.

* * *

Nos Humoristes, par ADOLPHE BRISSON.

Voici un album, admirablement illustré, écrit avec vivacité, avec esprit, dû à la collaboration d'éditeurs avisés et d'un auteur particulièrement bien inspiré dans les sujets qu'il choisit. Notre aimable confrère Adolphe Brisson a le sens très juste des actualités littéraires artistiques. On dirait qu'il pressent nos curiosités; il réussit sans peine à les satisfaire. Ses *Promenades et visites*, sa dernière création, lui ont permis de promener sa fantaisie tranquille et sa verve de bonne compagnie dans les milieux les plus divers et les plus différents, de visiter les personnalités du jour à Paris, en province et même à l'étranger, et d'atteindre au succès, comme il a voulu, dans un fauteuil. Son excursion au pays de la Satire et du Rire nous vaut aujourd'hui une œuvre que je me plais à signaler à nos lecteurs. Il est amusant et instructif de feuilleter et de lire cette relation de voyage. Nous voici d'abord chez Caran d'Ache, en son hôtel. Le maître humoriste nous raconte ses débuts; il vient de loin, de Moscou, où il a grandi à l'ombre du Kremlin, mais il est arrivé à Paris, faisant en sens inverse la route que suivit son grand-père, commandant dans l'armée de Napoléon. Il nous initie à sa manière de travailler, à sa façon de voir et de traiter un sujet. — De la rue de la Faisanderie à la rue Spontini il n'y a qu'un pas; nous y trouvons — en son hôtel aussi! — J.-L. Forain. Une vraie conversation de gamin de Paris, pleine de saillies; des gestes nerveux, rapides. Cet homme heureux a une histoire, et elle n'est pas toujours gaie. Ce qu'il a vu, presque toujours, ne lui a pas permis de peindre la vie en rose. — Chemin faisant, nous nous arrêtons chez Hermann Paul et chez Robida, et nous ne regrettons pas notre visite. Comme le temps passe vite chez les artistes! Maintenant c'est Montmartre, c'est la Butte, c'est Léandre, c'est Steinlen et c'est Willette. Nos agréables frondeurs se sont retirés sur l'Aventin parisien, armés de leur crayon à longue portée, qu'ils manient avec une sûreté et une précision incomparables.

Les dessins nombreux qui accompagnent le texte sont des mieux choisis et forment, réunis ainsi, une espèce de galerie des meilleurs humoristes français.

* * *

C'est un petit livre intéressant que les **Contes à ma belle** de M. JEAN BACH-SISLEY. C'est un choix de douze nouvelles, légendes ou contes de fées — une par mois, d'avril à mars — où l'auteur, dans une langue poétique, chatoyante et pittoresque, a donné libre cours à son imagination. Les deux premières surtout, les printanières : *le Trésor de Jocelyne* et *le Bonheur*, ne manquent ni de grâce ni d'agrément.

* * *

La Mort des Syrènes, par Louis ERNAULT; br. format soleil, 2 fr., à la Librairie de l'*Art Indépendant*, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 1900.

Jason et ses guerriers, maîtres de la *Toison d'Or* et emmenant Médée, revenaient de Kolkhide sur le navire Argo. Le Vaisseau prophétique passait près de l'Ile Caprée quand les Syrènes qui, d'après une très ancienne tradition, habitaient les écueils voisins, tentèrent, par leurs voluptueux appels, d'arrêter les navigateurs triomphants. Les héros, déjà, cédaient au charme fatal quand Orphée, un des chefs de l'expédition, saisit sa Lyre divine : le Chant de gloire du Mage rendit ses compagnons à eux-mêmes; Argo passa au large; les Syrènes, désespérées, s'abîmèrent dans les flots où elles furent métamorphosées en écueils.

Ce duel lyrique d'Orphée et des Syrènes (les propres sœurs de l'aède par leur mère, Kalliope), tel est l'objet de la première partie du nouveau poème de Louis Ernault que publie l'*Art Indépendant*.

Dans une seconde partie, l'auteur de *La Douleur du Mage* et du *Miracle de Judas* a essayé de dégager du vieux mythe hellénique le Symbole, universel et d'éternelle jeunesse, qui s'y trouve impliqué.

JOSEPH GALTIER.

Les Conseils de Me X...

L'automobilisme n'est point précisément en faveur, à l'heure actuelle.

De tous côtés, des protestations s'élèvent contre lui, violentes et indignées. Le piéton, si patient d'ordinaire, commence à en avoir assez d'être écrabouillé sur la voie publique, et le voilà parti résolument en guerre pour exterminer le chauffeur.

A vrai dire, les automédons du teuf-teuf ne sont pas tout à fait sans reproches. Ils refusent d'admettre que de bons bourgeois aient encore la prétention de marcher sur leurs jambes, et ils ne se lassent pas de faire admirer, de force, à ces infirmes, les merveilles de la mécanique moderne.

Qu'il est beau, en effet, de dévorer l'espace, d'aller un train d'enfer et de laisser après soi, pour compte des gens à pied suffoqués, un long sillage de poussière et d'odeur infecte! Et quelle âme bleue il faut posséder, pour rester insensible à cette exquise jouissance! »

Par malheur, les chauffeurs ont abusé du pétrole. Après s'être contentés, pendant quelque temps, d'aplatir, comme punaises, quantité de chiens et de chats doucement endormis au grand soleil des routes, n'ont-ils pas conçu, maintenant, l'ambition immodérée d'écraser aussi leur prochain? C'est devenu pour eux une hantise, une sorte de rêve maladif d'apothéose. Certains même, désespérés de n'avoir pas quelqu'un à se mettre sous la roue, s'en vont, parfois, rouler dans un fossé et y chercher une fin glorieuse.

Or, il est sérieusement question, en ce moment, de les supprimer, ou de les condamner à une déshonorante lenteur. L'opinion publique semble avoir pris parti contre eux, et chacun discute sur les moyens pratiques de refréner leur fureur.

Plusieurs lecteurs du *Magasin Pittoresque* ont bien voulu me consulter et me demander l'état de la législation, en pareille matière. Voici ma réponse. Un décret du 10 mars 1899 a réglementé, pour toute l'étendue du territoire, la marche et le fonctionnement des automobiles. Il a fixé, notamment, en son article 14, le maximum de vitesse qu'ils pourront avoir : « La vitesse n'excédera pas celle de 30 kilomètres à l'heure en rase campagne, et de 20 kilomètres à l'heure dans les agglomérations. »

20 kilomètres à l'heure, dans Paris! On croit rêver! Et les agents cyclistes créés par le préfet de police ne courront sus aux voitures que si cette allure, beaucoup trop rapide déjà, est encore dépassée. Dans ce cas, les contrevenants seront traduits en simple police et condamnés à l'amende, ainsi qu'à un emprisonnement de un à trois jours (art. 476 du Code pénal).

Mais le décret du 10 mars 1899 va, paraît-il, être modifié bientôt dans un sens restrictif. La vitesse des automobiles serait réduite à 8 kilomètres à l'heure dans les centres urbains.

A merveille! Ces mesures de préservation sont excellentes, et il convient de rendre hommage à la prévoyance des autorités qui les ont prises ou les prendront. Elles présentent, toutefois, deux inconvénients. C'est, d'abord, d'avoir des sanctions insuffisantes, la perspective d'une comparution en justice de paix ne devant pas intimider ni décourager les imprudents; ensuite, de porter un coup terrible, presque mortel, à l'automobilisme. Et ceci me paraît mériter quelque attention.

L'avantage et la raison d'être des voitures munies de moteurs à vapeur consistent, en effet, dans la vitesse, l'extrême vitesse, pouvant atteindre 60 kilomètres à l'heure. Là est vraiment le charme de ce genre de locomotion et sa puissante attraction pour ses partisans. On n'achète pas, fort cher, une machine de douze chevaux, pour faire seulement du huit kilomètres à l'heure.

Mais vouloir modérer cette grande vitesse et la ramener à celle d'un fiacre vulgaire, n'est-ce pas enlever à l'automobile sa seule qualité précieuse? N'est-ce pas le mutiler, tel un oiseau de haut vol dont on aurait coupé les ailes, et le contraindre à se traîner misérablement, lourde masse, inélégante, bientôt démodée et abandonnée?

D'où, par voie de conséquence, la ruine d'une industrie toute française, très prospère aujourd'hui, et qui fait vivre des milliers de familles. Ce serait grand dommage, à coup sûr!

Que faire, alors? Comment tenir la balance égale entre un écraseur si intéressant, et des écrasés dignes de pitié, eux aussi?

Dussé-je passer pour paradoxal, je suis d'avis que la liberté seule pourrait donner satisfaction à tout le monde: Point de réglementation, point d'entraves, ni de décret déterminant une allure obligatoire. Le chauffeur marcherait comme il lui plairait; il s'offrirait le vertige des courses folles et goûterait, sous sa peau d'ours, la joie de franchir les distances, plus rapide que les vents du nord.

Seulement, il le ferait à ses risques et périls. C'est-à-dire que, grâce à un énorme numéro placé en tête de sa voiture, il serait toujours reconnaissable et ne pourrait plus se dérober, par la fuite, à la responsabilité de ses méfaits. Son identité ainsi constatée facilement, il serait, en cas d'accident occasionné par sa faute, poursuivi devant le tribunal correctionnel, en vertu des articles 319 et 320 du Code pénal, et frappé, pour un homicide, de trois mois à deux ans de prison; pour de simples blessures, de six jours à deux mois. Sans compter l'amende, ni les dommages-intérêts, fort élevés, à payer aux victimes ou à leur famille.

Voilà le vrai remède au mal. L'emprisonnement pendant des mois ou des années, et la forte somme à débourser.

Quelques bonnes condamnations de ce genre assagiraient bien vite les chauffeurs les plus endurcis et feraient mieux, pour la sûreté des voies publiques, que tous les décrets et règlements. Me X...

PETITE CORRESPONDANCE

A. C., Marseille. — En vertu de la loi nouvelle sur les accidents du travail, l'ouvrier blessé n'a droit qu'à l'indemnité

fixée par cette loi, suivant la gravité de la blessure et la durée de l'incapacité de travail.

Il ne peut rien réclamer de plus à son patron, ni exercer contre lui d'autre action en réparation que celle qui est prévue et réglementée par ladite loi.

Toutefois, dans le cas où l'accident serait dû à la faute d'un tiers, l'ouvrier conserve le droit de poursuivre ce tiers, conformément aux règles générales sur la responsabilité.

Mais, en pareille hypothèse, le montant des dommages-intérêts à lui alloués, doit diminuer d'autant l'indemnité à laquelle le patron est tenu à son égard.

F. R. Verdun. — Le délai de huitaine, dans lequel doit être formée la surenchère du sixième autorisée par l'article 708 du Code de procédure civile, est prorogé d'un jour, quand le dernier jour est férié. Ici est applicable l'article 1033 du Code de procédure civile.

RECETTES ET CONSEILS

TAILLE DES GROSEILLIERS.

On ne sait souvent pas à quoi attribuer la diminution dans le nombre et la grosseur des fruits du groseillier. Il n'y aurait pourtant qu'à examiner les buissons de groseilliers pour s'apercevoir qu'ils forment un fouillis impénétrable à l'air et à la lumière, et abondamment pourvu de mousse et de drageons.

Dans ces conditions, la meilleure espèce dégénérera rapidement. Pour remettre les choses en état il n'y a qu'à sabrer ferme. Il faut manœuvrer la scie et le sécateur et couper d'abord les vieilles branches moussues. On laissera trois ou quatre des meilleures jeunes pousses bien ramifiées dont on supprimera les ramifications inférieures. Les drageons seront amputés aussi bas que possible et les jeunes pousses qu'on a conservées seront pincées ou raccourcies pour favoriser la formation du bois et la fructification. Au moyen de ce traitement très simple appliqué tous les quatre ou six ans, on aura des groseilliers très productifs et des fruits de belle venue.

***

Si vous voulez conserver vos dents et les préserver de la carie, usez de l'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique qui parfume la bouche.

Pour les soins du corps, essayez de l'*Eucalypta*, eau de toilette antiseptique à l'Eucalyptus, et vous n'en voudrez plus d'autre.

L'Eau de Suez et l'Eucalypta sont les produits préférés du monde élégant.

***

POUR CEUX QUI SE RASENT EUX-MÊMES.

Amadou, perchlorure de fer, petit emplâtre d'amidon, alcool, etc. — tous ces moyens sont tour à tour employés pour combattre l'hémorragie qui résulte des coupures de rasoir.

Ils sont tous également désagréables et également inefficaces.

Dès que vous serez « entamé » commencez par....achever de vous raser. Puis, lavez à fond la coupure avec de l'eau gomenolée, de façon à neutraliser l'introduction qui peut avoir eu lieu dans la plaie de particules d'épiderme, de savon ou de poils. Mettez ensuite sur les lèvres de la coupure, ainsi assainie, une pincée de poudre d'alun, mélangée également avec de la poudre adragante et du tanin. Quand le petit emplâtre que formera cette poudre avec le sang sera tombé, appliquez une mince couche d'onguent gomenolé.

***

M. Martin, à Paris. — Oui, vous pouvez vous procurer maintenant dans tous les restaurants les *Vichy Célestins* en demi-bouteilles, mais, pour éviter les fraudes, vérifiez bien l'étiquette et la capsule et exigez du garçon qu'il la débouche devant vous. — Le bouchon porte le nom de la source : « Vichy Célestins ».

***

POUR NETTOYER PROMPTEMENT LES MAINS

Les pauvres ménagères font quelquefois, souvent même, des travaux qui abîment beaucoup les mains, surtout quand elles ont manipulé des substances imprégnées de poussière, nettoyé les caisses à charbon, les poêles, les casseroles, etc. Ce sont des besognes qu'il faut faire bravement; mais si l'on est obligé ensuite de se servir de ses mains pour tenir l'aiguille, c'est un soin très permis que de remettre ces pauvres mains dans un état qui ne les laisse pas trop incapables de besognes plus délicates. Pour enlever les substances malpropres logées dans la peau, prenez un linge, pas trop rude, que vous imprégnez bien de savon et frottez-en vos mains le mieux possible : rincez-les à l'eau claire, pas trop froide ; essuyez-les ; ensuite, prenez quatre ou cinq gouttes de glycérine, ou gros comme un pois de vaseline, dont vous frotterez vos mains en tous sens pendant quelques minutes. Après cela, elles ne seront plus rugueuses et, si vous avez soin, surtout pendant l'hiver, de les traiter ainsi une ou deux fois par jour, vous les maintiendrez en bon état. Ce n'est pas coquetterie, c'est propreté et précaution raisonnable. Qu'est-ce qu'on peut faire avec des mains toutes déchirées et crevassées? S'il y a des femmes qui respectent trop leurs mains, il y en a d'autres qui ont tort de ne pas les soigner assez. Cela ne coûte guère de temps et pas beaucoup d'argent.

***

NETTOYAGE DES BOUTEILLES

Un bon conseil sur la manière de nettoyer les bouteilles ayant contenu de l'huile, qui, généralement, sont perdues pour tout autre usage quand on ne sait pas les dégraisser suffisamment.

Le procédé est, au surplus, fort simple :

Verser dans la bouteille, qui a contenu de l'huile à manger ou de l'huile à brûler, du marc de café encore chaud. Ce marc, en s'attachant aux parois intérieures du flacon, entraîne en l'absorbant la matière grasse.

Après avoir laissé en contact pendant quelques instants le marc avec la matière grasse, il suffit de rincer le verre.

Toutes traces et tout goût d'huile ont disparu.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du Problème paru dans le numéro du 1er Mai 1900

On sait que la valeur intrinsèque du kilogramme d'or est 3437 fr. et que celle de 9 kilogrammes d'argent est 1985 fr.

Prenons 500 gr. de chaque lingot, on trouve :

Valeur de l'or..... $= \frac{3437 \text{ fr.}}{2} = 1718 \text{ fr. } 5$ ou $1718 \text{ fr. } \frac{90}{180}$.

Valeur de l'argent... $= \frac{1985 \text{ fr.}}{18} = 110 \text{ fr. } \frac{5}{18}$ ou $110 \text{ fr. } \frac{50}{180}$.

La différence de ces valeurs est..... $1608 \text{ fr. } \frac{2}{9}$.

Or, si on retranche 100 gr. au lingot d'or et si on ajoute 100 gr. au lingot d'argent, la différence de leurs valeurs sera diminuée de la valeur de 100 gr. d'or, plus de la valeur de 100 gr. d'argent, c'est-à-dire de $\frac{1718 \text{ fr.}}{5} + \frac{1985 \text{ fr.}}{5 \times 18} = 343 \text{ fr. } 7$ $+ 22 \text{ fr. } \frac{1}{18} = 365 \text{ fr. } \frac{34}{45}$.

Autant de fois 365 fr. $\frac{34}{45}$ seront contenus dans 1608 fr. $\frac{2}{9}$, autant de fois il faudra retrancher 100 gr. au lingot d'or de 500 gr. et retrancher 100 gr. au lingot d'argent de 500 gr. Or, la division donne 4,397.

Il faut donc ajouter 439 gr. 7 à l'argent et les retrancher à l'or, ce qui donne :

500 gr. + 439 gr. 7 = 939 gr. 7 pour poids de l'argent et
500 gr. — 439 gr. 7 = 60 gr. 30 pour poids de l'or.

Les volumes sont donc :

Pour l'argent $\frac{939,7}{10,5} = 89^{\text{cmc}},495.$

Pour l'or,... $\frac{60,3}{19} = 3^{\text{cmc}},173.$

Les valeurs intrinsèques sont :

Pour l'argent $\frac{1985 \times 939,7}{9000}$ =
Pour l'or.... $\frac{3437 \times 60,3}{1000}$ = } 207 fr. 25.

PROBLÈME

Étudier les positions relatives de deux circonférences sachant que la distance des centres est d et que la somme du diamètre de la plus grande et du rayon de la plus petite vaut a, tandis que la somme du diamètre de la plus petite et du rayon de la plus grande vaut b.

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-99. — Corbeil. Imprimerie Ed. Crété.

LE MONUMENT FRANÇAIS DE WATERLOO



LE MONUMENT FRANÇAIS DE WATERLOO, par GÉRÔME, gravure de CROSBIE.

LE MONUMENT FRANÇAIS DE WATERLOO

A la dernière assemblée de *la Sabretache*, le 24 mars, M. Henry Houssaye, membre de l'Académie française, fit la communication suivante : « Messieurs, je ne suis pas embarrassé de louer le projet que je vais vous soumettre, car si je m'y suis associé avec enthousiasme, il n'est pas de moi. C'est M. le comte de Mauroy qui, le premier, eut l'idée d'élever un monument aux Français tués à Waterloo. Il avait été frappé que, dans ce cimetière de la gloire, il n'y eût même pas une pierre française.....

« M. de Mauroy parla aussi de son projet à M. G. Larroumet, refit à sa façon la campagne de 1815, eut la bonne fortune de trouver un paysan qui consentit à lui vendre un lopin de terre, en bordure de la grande route, au débouché du chemin de Plancenoit, précisément à l'endroit où le 18 juin, à la nuit close, le 1er régiment de grenadiers, formé en deux carrés, arrêta quelque temps — deux bataillons contre deux armées! — le double flot des Anglais et des Prussiens. »

Bref, MM. de Mauroy, Houssaye et Larroumet devinrent propriétaires du terrain qu'ils offrirent gracieusement à *la Sabretache*, en priant le comité d'aviser aux meilleurs moyens d'élever ce monument.

Notre président, M. Édouard Detaille, remercia chaleureusement ces messieurs, en annonçant que le comité décidait qu'un monument français serait érigé sur le champ de bataille de Waterloo, au moyen d'une souscription, exclusivement réservée aux membres de *la Sabretache*.

M. Houssaye fit part de son projet à Gérôme qui accepta tout de suite ce patriotique travail, et j'eus la satisfaction de voir, un des premiers, la maquette de l'émouvant souvenir si longtemps attendu. C'est l'aigle à l'agonie, mais dont la mort seule vaincra la dernière résistance, indiquée par le robuste bec agressif, et l'une des serres encore puissante de menace; l'autre, toute crispée, tient la hampe du drapeau que voile, défaillante et brisée, l'aile droite de l'oiseau impérial, pendant que la gauche, largement étendue et criblée, semble fouetter l'air d'un dernier effort qui ne s'éteindra qu'avec la vie!

Tout, dans cette frémissante sculpture, évoque la phrase légendaire : *La garde meurt et ne se rend pas!* et le souvenir de Cambronne.

A la fin de l'émouvant récit de la bataille de Waterloo, M. Henry Houssaye parle de sérieuses recherches provenant de la réponse de Cambronne, d'après lesquelles il regarde comme certain que le général prononça ou la phrase ou le *mot*. Cependant, Cambronne a toujours nié, énergiquement, avoir dit la phrase, quoique ne se décidant jamais à avouer le *mot*.

La dernière conclusion de l'intéressant auteur du *1815* est : « Or, comme Cambronne a dit quelque chose, ce quelque chose doit être cela; » et il signale la vive réplique, absolument en situation, en songeant à l'état d'esprit dans lequel se trouvait ce général devant les impératives sommations anglaises, qui voulaient forcer nos héroïques soldats à mettre bas les armes.

Mais s'il est très admissible que ce vaillant militaire n'ait pas prononcé la phrase patriotique et sonore pour laquelle on ne s'étonne pas de trouver un autre répondant, rien n'empêche de supposer que, au milieu du désordre et du bruit d'une résistance acharnée, quelques vieux braves ne clamèrent le *mot*, cinglant leur énergique refus d'une injure, affirmant *in extremis* la résignation de mourir, plutôt que de se rendre.

Maintenant, il est une façon d'envisager cette question, peut-être sans trop s'éloigner de la vérité; je me crois en mesure de transcrire une réponse de Cambronne, lui-même, en avançant qu'elle est probablement inédite; voici le fait :

Le 18 juin 1815, le général, très grièvement blessé à la tête et tombé au milieu des cadavres de ses soldats, fut trouvé, respirant encore, et fait prisonnier.

A la fin de 1815, on le retrouve écroué à l'Abbaye, sous l'accusation de dévouement à l'Empereur : il est acquitté!

En 1816, le général, peu fortuné, prenait ses repas dans un petit restaurant de la rue de Bourgogne.

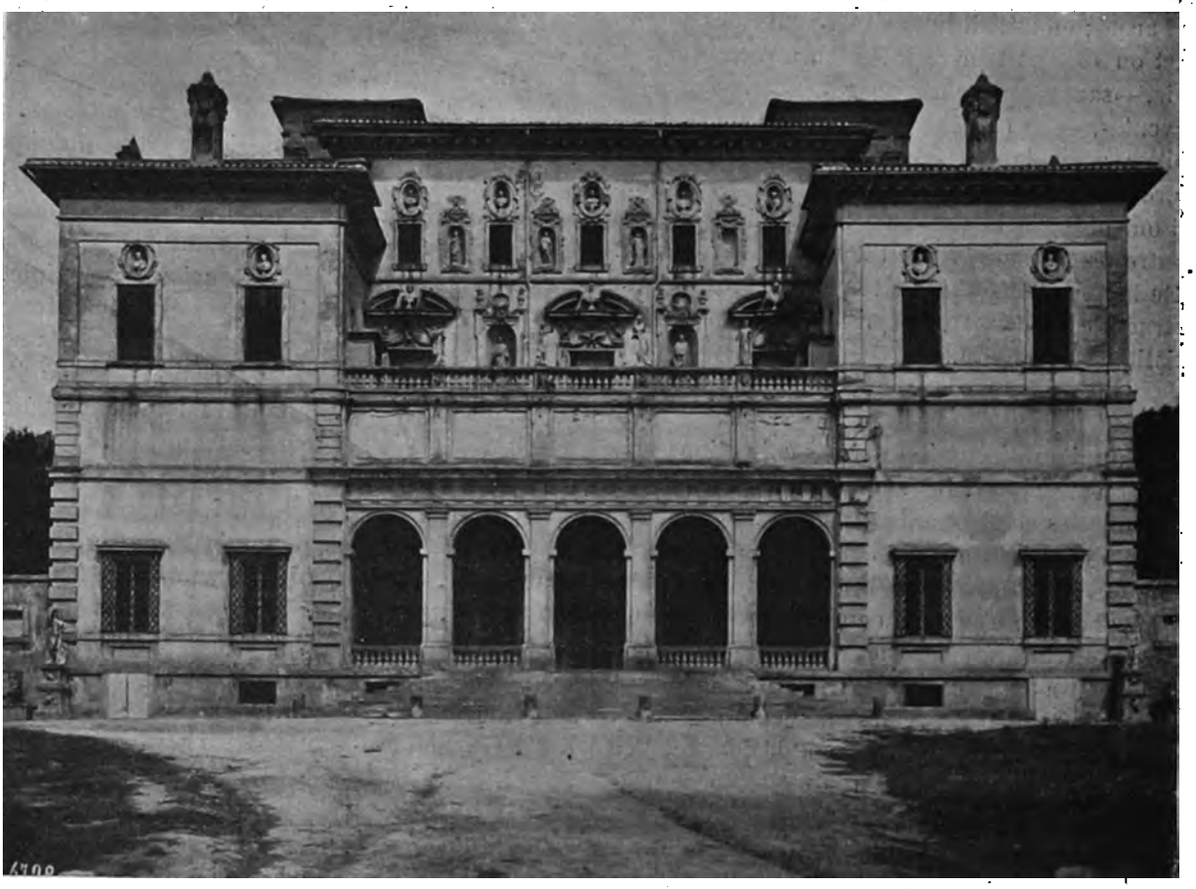
A cette époque, mon père, sorti de l'Ecole polytechnique dès 1813, dans les ingénieurs géographes, et employé comme lieutenant de ce corps au ministère de la guerre, fréquentait le même restaurant; peu à peu la conversation s'engagea et le voisin de Cambronne eut la curiosité de lui demander la *chose*. Le général répondit à mon père, avec une triste bonhomie, qu'il regrettait la persistance avec laquelle on le mettait en scène à un moment où, sérieusement blessé, il était sans connaissance; mais que, s'il n'avait pas été hors de combat, il est probable qu'ayant la même volonté que ses vieux camarades, de mourir en se défendant, il en eût exprimé énergiquement l'intention dont *La garde meurt et ne se rend pas!* est devenue la formule. J'ai entendu raconter par mon père, il y a une cinquantaine d'années, ce que je viens d'écrire, dans une petite discussion, à propos de la façon dont on mettait au point les mots historiques. Il en causait avec son ami M. Besson qui, comme général, fut tué en 1871.

Il est possible que Cambronne n'ait pas voulu endosser la trivialité de la réponse soldatesque, si expressive, dont sa bravoure et sa crânerie militaire lui consacrèrent la légende.

Colonel DUHOUSSET.

La Galerie et le Musée Borghèse

Le gouvernement italien va acheter la galerie et le musée Borghèse. Fondée par le cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V, au commencement du XVII[e] siècle, cette galerie occupe, avec le musée, un palais construit par le Flamand Jean Vasanzio. C'est un édifice Renaissance, recouvert de bustes, de bas-reliefs, de statues et orné d'une loggia peinte par Lanfranco. Scipion Borghèse, qu'on appelait la *delizia di Roma*, à cause de sa munificence et de sa générosité, ne négligea rien pour acquérir des œuvres d'art à Ferrare et à Rome. Il s'enrichit aussi des découvertes que l'Écossais Hamilton faisait à Gabès et sur le forum. Camille Borghèse, qui épousa Pauline Bonaparte, a cédé, il est vrai, de nombreux objets, statues ou tableaux à Napoléon, pour le Louvre, en échange de la terre de Lacedio dans le Piémont, mais la galerie, apportée du palais Borghèse à la villa en 1891 et réunie au Musée, n'en forme pas moins une collection d'une rare valeur. C'est la perle des collections privées de Rome, qui n'a pas encore de musée de peinture digne d'elle. On dirait qu'il a été plus facile d'unifier l'Italie que de rassembler dans la Ville Éternelle tous les chefs-d'œuvre qu'elle contient et d'en donner la possession et le contrôle à l'État. La nouvelle capitale est moins bien partagée que le Vatican et, relativement, que certaines maisons princières. Le musée de peinture du Capitole ne fait pas royale figure à côté des galeries Borghèse, Doria et Colonna. Rome se contente de renfermer ces galeries sans les posséder. Le gouvernement, cependant, veille à ce que les statues et les tableaux ne quittent pas l'Italie : il assimile d'une part la possession d'une galerie privée à un fidéicommis, afin que les richesses artistiques de la péninsule ne soient ni vendues, ni dispersées; d'autre part, il applique d'anciens édits, autrefois en vigueur dans les États pontificaux, qui entravent ou interdisent l'exportation des œuvres d'art.



La Villa Borghèse à Rome.

La législation relative aux mesures et sanctions prohibitives, en matière d'exportation artistique, est différente suivant les pays. A Rome, par exemple, et dans les anciens États de l'Église, le fameux édit Pacca, qui remonte, je crois, au XVII[e] siècle, frappe d'un droit de 20 p. 100 l'exportation des objets artistiques; il donne aussi le droit à l'État de mettre son *veto* sur l'exportation. Il en va de même dans les provinces méridionales. En Toscane, on peut, par l'interprétation d'une loi de 1754, s'opposer à la vente à l'étranger des œuvres d'art, mais en Lombardie et à Venise l'État n'a qu'un droit de prélation, c'est-à-dire de préférence, tandis qu'à Parme, à Este — et autre

fois en Savoie — il suffit pour exporter d'acquitter un droit de timbre. Ce manque d'unité de législation a facilité « l'évasion » de toiles fameuses que de riches particuliers ou des musées d'Europe ont ainsi pu s'offrir. Il était aisé d'envoyer tableaux et statues dans les États qui n'empêchaient pas ce commerce relevé et d'où cette marchandise de choix sortait d'Italie sans obstacle. L'Italie a été un Hôtel des Ventes précieux pour les collectionneurs des deux mondes, un marché d'art d'où avec un peu d'adresse et beaucoup d'argent, on emportait le chef-d'œuvre longtemps désiré. En droit, aujourd'hui encore, le gouvernement est mal armé; en fait, il interdit la vente des objets d'art ou soumet leur exportation à une censure, mais, — sans rappeler à cet égard certains scandales de ventes, — son filet protecteur à eu souvent des mailles assez larges pour laisser échapper de « gros morceaux ». L'histoire des négociations qui ont préparé la vente de la galerie Borghèse montre les difficultés que l'État a dû surmonter. Cette histoire est particulièrement intéressante et instructive pour tous ceux qui admirent les trésors artistiques de l'Italie.

***

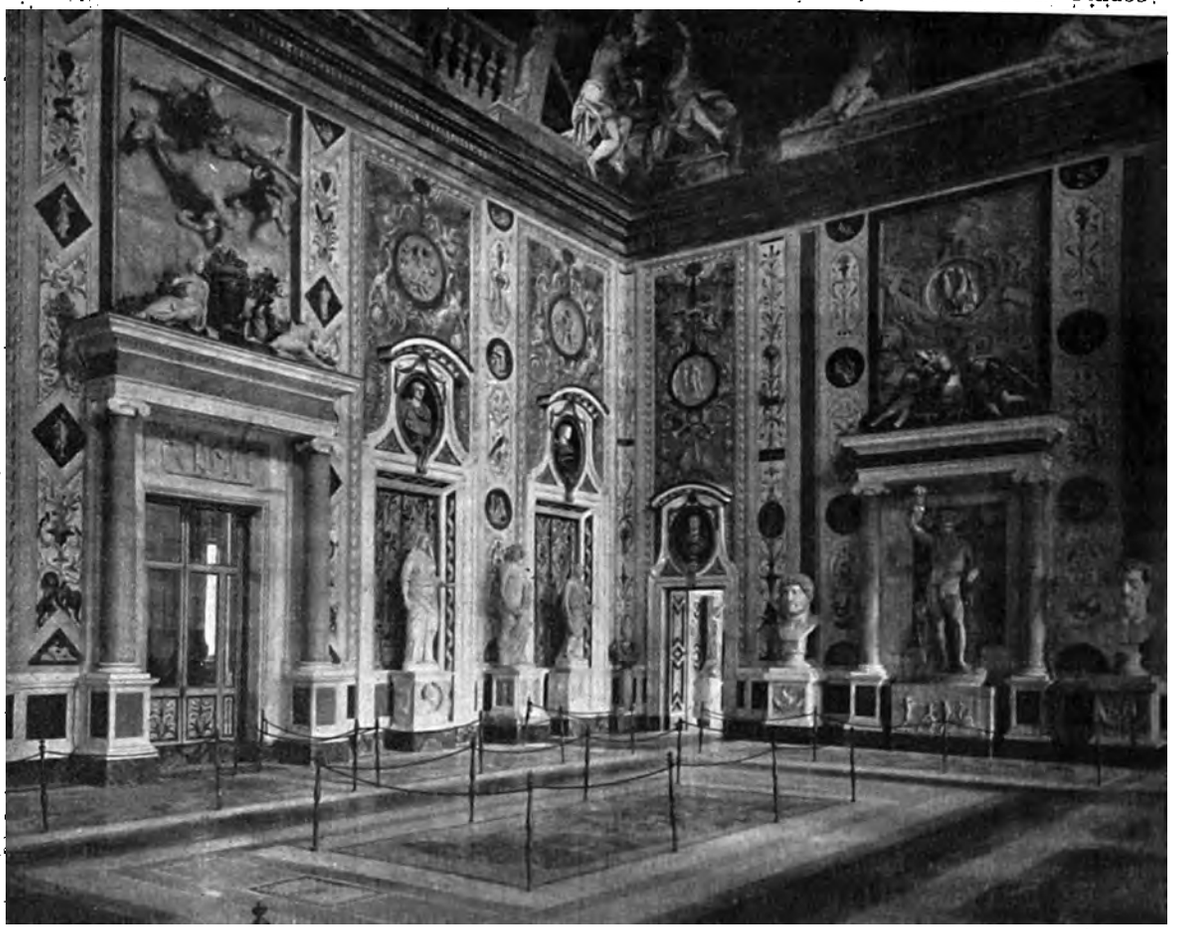
La première discussion sur les collections privées remonte à 1871. Deux opinions s'y font jour : l'une, que les fidéicommissaires fussent maîtres absolus de leur propriété; l'autre, que cette propriété devînt propriété de l'État. Aucune d'elles ne prévalut; on s'en tint à un compromis, à un arrangement provisoire. On établit que les objets des collections seraient sujets à l'*indivisibilité* et à l'*inaliénabilité* entre les fidéicommissaires, leurs héritiers ou ayants droit. On décide en outre qu'une loi spéciale tranchera la question de propriété dans la *prochaine session*. Douze années s'écoulent sans qu'on reprenne les débats. En 1883, on remarque que la loi de 1871 empêche l'État d'accepter une galerie à titre de don et l'on se hâte de voter une loi qui répare cet oubli et qui remédie à cette conséquence. Des faits qui émeuvent l'opinion (vente de tableaux, etc.) forcent la Chambre, en 1892 (!), à revenir sur la question. Deux projets de loi sont présentés : le premier pour régler légalement, définitivement l'affaire des collections d'art fidéicommises et tenir la promesse faite en 1871; le second en vue d'établir des sanctions contre les infractions à la loi de 1871. Celui-ci seul fut voté. Quant à la promesse faite, elle devenait lettre morte. Aussi, M. Baccelli, dans son exposé de motifs du mois de décembre dernier, écrit-il « que s'il y a des familles romaines encore opulentes, d'autres, éprouvées, attendent de savoir le sort réservé à leur collection ». Déjà, en 1871, le commissaire de la République romaine comparait leur supplice à celui de Tantale.

Comment satisfaire aux demandes légitimes de vente ? Comment fixer enfin, une fois pour toutes, le droit de l'État et celui des particuliers sur les collections de famille? Par une loi d'ensemble, une loi générale, ou bien par des lois spéciales, particulières, différentes suivant les cas? Certes une loi générale serait préférable, mais elle se heurterait à des difficultés sans nombre. Il faudrait se livrer sur chaque collection à des recherches minutieuses sur les titres de fondation, sur les circonstances qui ont accompagné et suivi la formation des galeries privées, sur les servitudes dont elles sont grevées. Le plus simple et le plus juste est d'examiner chaque cas particulier et de le résoudre par une loi spéciale. Il en sera ainsi pour la galerie Borghèse.

Depuis de longues années, la maison Borghèse, pour des raisons d'intérêt fort pressantes, insiste pour qu'on tranche la question des collections. En 1891 M. Villari, ministre de l'instruction publique, demande à l'avocat des Borghèse ses conclusions sur la nature de la fondation, sur le fidéicommis; un an plus tard, il consent à une expertise pour le compte de la famille princière. Le ministre Gianturco, en 1896, fait procéder à une autre expertise, officielle celle-ci, dont les résultats sont acceptés par les Borghèse. L'achat projeté était alors, au dire de M. Luzzati, ministre du trésor, une bonne action et une bonne affaire. Les négociations n'allèrent pas plus avant. Le successeur de M. Gianturco, M. Codronchi, proposa d'acheter la villa 400 000 francs, mais M. Gallo, successeur de M. Cordronchi, dut employer les fonds pour besoins urgents. Cependant, dans les notes du budget on déclara que l'on renvoyait à l'exercice 1899-1900 la plus grande dépense pour l'acquisition de la collection. C'est ainsi que, succédant à M. Cremona — à Rome les ministres ne sont pas plus qu'ailleurs éternels ! — le ministre actuel, M. Baccelli, a trouvé au ministère : 1° les études faites sur les fondations de la galerie; 2° les expertises; 3° le projet d'une convention acceptée par les Borghèse.

La première question qui se pose pour M. Baccelli, est de savoir si la galerie et le musée Borghèse étaient soumis au fidéicommis en 1871. Il n'y a là-dessus aucun doute, soutient le ministre. Par instrument du 21 décembre 1833, le prince Don Francesco Borghèse Aldobrandini soumit à un fidéicommis tous les objets, sculptures, peintures qui se trouvaient tant au palais Borghèse qu'à la villa Pinciana. — Il importe ensuite de rechercher s'il n'y avait pas sur la galerie et le musée quelque servitude publique qui obligeait à l'acquisition totale. Question grave dont la solution doit fixer les droits des Borghèse et du gouvernement. S'il y a servitude, c'est l'acquisition totale par l'État; sinon, c'est l'acquisition partielle. Selon Armellini, triumvir de la République romaine, c'est en vertu d'une donation ou par pure complaisance que le public est admis à visiter la galerie. Dans ce dernier cas, la liberté pour les héritiers Borghèse de disposer de la collection

est complète. Comme aucun article de donation ne se trouvait dans les tables de fondation, il en résultait que les Borghèse étaient seuls propriétaires. Matellini, au contraire, se fondant sur l'usage de la visite, soutenait l'opinion contraire. Le conseil d'État s'est rangé à cet avis. Il n'y avait plus qu'à s'incliner devant cet arrêt et à rechercher les bases d'une convention entre l'État et la maison Borghèse. Les deux parties avaient des droits égaux. Devait-on alors procéder à de nouvelles expertises? M. Baccelli ne les juge pas nécessaires : il s'en tient aux anciennes. Ces expertises sont très curieuses.



Une salle de la villa Borghèse.

La première eut lieu en mai 1892; elle fut faite par M. Léon Gauchez de Paris pour le compte des Borghèse. Elle estime à 11 903 385 francs la valeur des galerie et musée. Quelques mois plus tard, en septembre de la même année, M. W. Bode, directeur de la Galerie Royale de Berlin, en entreprit une deuxième, toujours pour les Borghèse, mais, cette fois, avec l'assentiment du gouvernement. Les chiffres sont plus modestes : 7 234 930. En janvier 1893, M. Piancastelli, directeur de la galerie Borghèse, se rapproche de M. Gauchez; son évaluation est de 10 207 015. Dans la quatrième expertise, par ordre et pour le compte du ministre Giantureo en 1896, le professeur Venturi ne donne plus que 5 796 250. L'écart est vraiment sensible entre les chiffres de M. Gauchez et ceux de M. Venturi. M. Gauchez savait qu'on avait offert aux Borghèse, pour le seul tableau du Titien, *l'Amour sacré et l'Amour profane*, la somme ronde de 4 millions; aussi estimait-il cette toile incomparable 4 500 000 francs. L'expert ministériel la comptait pour 2 millions. On a une lettre des Borghèse qui consentent à céder gratuitement la galerie, pourvu qu'on leur laisse ce seul chef-d'œuvre. L'État a repoussé cette proposition. Enfin, dans la dernière expertise — *ultimissima!* — M. A. Baudi di Vesme, directeur de la Pinacothèque de Turin, 5 mai 1899, trouve convenables et avantageux — avantageux surtout pour le Trésor — les prix de l'expertise Venturi.— La sculpture est évaluée par l'État à 1 781 720 et par les Borghèse à 1 953 140.

L'achat a été définitivement arrêté à 3 600 000 lires payables en dix ans; 36 000 lires par an sans intérêt d'aucune espèce. Le budget donnera 2 millions; les 1 600 000 lires restantes seront produites par les entrées dans les musées du royaume. Il a même été question d'élever le tarif de ces entrées.

On voit, par cet exposé, que le gouvernement italien prend des mesures qui lui assureront, à la suite de ventes forcées, la possession de galeries magnifiques. La vente de la galerie Borghèse est à cet égard concluante. Déjà le gouvernement a acheté pour 2 millions le palais et la galerie Corsini, vis-à-vis presque de la Farnésine; or, à lui seul, le palais vaut cette somme. Ne trouvez-

vous pas que l'État, pour me servir, en la changeant, de l'expression de M. Luzzati, fait peut-être de bonnes actions, mais sûrement de bonnes affaires?

Il avait l'intention d'acheter aussi la villa Borghèse, qui est couverte d'hypothèques. Il n'en aura le loyer que pour deux ans. Souhaitons cependant que le gouvernement trouve le moyen de l'acheter pour n'avoir pas à déménager les œuvres d'art. Sa situation ravissante, ses proportions heureuses, ses salles vastes, bien éclairées, ornées d'un riche pavé de mosaïque et de plafonds somptueux, font de la villa Borghèse un palais unique. Le parc qui l'entoure est une des promenades les plus agréables et les plus suivies de Rome; la végétation en hiver y est luxuriante : des bouquets, des allées de chênes verts, des pelouses touffues et des prairies plantureuses qui mettent, sous le ciel latin, des coins de Normandie ou d'Angleterre, forment un cadre séduisant. Les yeux s'y reposent dans une sensation douce de vie et de fraîcheur. Les magnificences de la nature semblent ajouter ainsi au charme des créations d'art qu'on va admirer. JOSEPH GALTIER.

LA MODE A LA COUR D'ANGLETERRE

L'amour de la toilette, chez la femme en général, n'est limité que par les moyens dont elle dispose pour se la procurer. Il est donc curieux de constater que la reine Victoria et ses filles ont toujours été absolument dédaigneuses de la mode. La souveraine de la Grande-Bretagne n'a jamais cessé d'être fidèle aux traditions de sa jeunesse, selon lesquelles la valeur d'une étoffe consiste uniquement dans sa solidité. Partant de ce principe, comme jeune mère elle achetait pour ses enfants les tissus les plus résistants et leur faisait porter deux ou trois hivers les mêmes robes, retournées à l'envers, lorsque l'endroit accusait les traces d'un trop long usage. L'été, les princesses étaient habillées, tout comme les autres mortelles, de mousseline blanche brodée et empesée. Leur royale mère elle-même avait une forte prédilection pour la soie rose comme toilette de soirée ; elle admettait encore, au nombre de ses couleurs favorites, le bleu foncé et le pourpre ; le velours cramoisi, garni d'hermine, figurait souvent aussi parmi ses costumes de gala. Au moment de son grand amour pour l'Écosse, le tartan eut toutes ses faveurs ; depuis, une toilette de dîner en velours écossais Stuart ne manque dans aucun trousseau de ses descendantes, à côté des châles et des popelines irlandais que Sa Majesté aime à prodiguer.

La reine Victoria entrait dans sa maturité au moment où le Second Empire florissait en France. Les façons de cette époque convenaient spécialement aux formes épanouies de Sa Majesté. Elle porta aussi la crinoline, mais sans excès, et c'est à partir de cette date qu'elle s'affranchit entièrement du joug de la mode. Il est vrai que ni la reine ni ses filles n'avaient une taille qui se prêtât à ses caprices.

Cette indifférence pour la toilette s'arrête cependant aux dentelles que la reine aime avec passion; elle en a une collection merveilleuse. Le goût vif de la souveraine pour la vraie dentelle a été pour beaucoup dans le développement de cette industrie dans le royaume britannique. Ainsi, la toilette de mariée de la reine Victoria avait été faite en dentelle de Honiton ; la grande partie de son trousseau de linge était ornée de fine dentelle de Buckinghamshire, et la robe de baptême de la princesse royale avait été confectionnée à Bucks. La reine envoya même aux ouvrières de Buckinghamshire des modèles de points de Bruxelles, afin de les faire imiter. Sa collection contient de rares spécimens de dentelles irlandaises, de guipures de soie blanches et noires, de dentelles d'Alençon, de Chantilly, de Cluny et de Valenciennes qui forment un véritable musée. La princesse Béatrice a hérité de cette passion de sa mère, et elle se vante de posséder une vieille dentelle espagnole qui aurait appartenu à Catherine d'Aragon.

La reine Victoria a toujours été très tatillonne en brocarts. Deux ou trois vieux tisseurs du sud de la France étaient les seuls à la satisfaire. Lorsqu'elle avait besoin d'un nouveau tissu, un métier Jacquart était tout spécialement fabriqué à cet effet, et détruit aussitôt après avoir servi, avec les modèles de dessins, pour qu'ils ne pussent pas être imités. Un seul tisseur y était occupé, toujours le même ; le travail était très long mais parfait. Le brocart noir et blanc brodé d'or et d'argent qui fut employé pour la toilette de réception du Jubilé plut tant à la reine, qu'elle se fit photographier dans ce costume et signa le portrait.

Comme coiffure, la reine a porté pendant longtemps la simple petite toque noire garnie de crêpe. Plus tard, quelques plumes d'autruche noires vinrent agrémenter la toque et remplacer le crêpe; aux grandes occasions, une plume blanche était piquée parmi les autres. Les plumes d'autruche, de toute beauté et de valeur inestimable d'ailleurs, sont l'unique ornement des coiffures d'hiver et d'été de la reine. Pour se promener dans ses parcs avec sa petite charrette à âne, elle s'abrite sous un large chapeau noir sans garniture.

Les robes ordinaires de Sa Majesté sont faites en hiver de drap noir de Vienne à 25 francs le

mètre ; l'été, elle porte de la soie ou de la grenadine, étant très sensible à la chaleur. Pour les dessous, elle n'emploie que de la toile fine et n'a jamais poussé la coquetterie jusqu'à la soie ou même la batiste.

La princesse Christian n'a jamais plus de deux robes à la fois. Elle est d'ailleurs si forte et si large, que les teintes et les façons sobres peuvent seules l'habiller avec distinction.

La princesse Louise, marquise de Lorne, quoique moins corpulente, suit l'exemple de sa sœur. Elle est très économe et porte constamment un tablier de fantaisie à la maison pour protéger sa robe. Son seul luxe de toilette est la fourrure qu'elle aime par-dessus tout ; elle a toute une collection de manchons de prix qui pendant l'été sont déposés dans une maison de fourrures à Londres, pour être conservés. Un de ces manchons en zibeline noire a coûté 200 livres.

La princesse Béatrice n'a jamais eu la prétention d'être une autorité en matière de mode. C'est une bonne grosse dame au visage réjoui, qui ne porte que des jupes unies et des corsages collants, taillés en pointe devant et derrière. Pour les cérémonies, elle s'habille invariablement de soie ou de velours noirs.

La princesse de Galles, svelte et élégante, est une de ces femmes favorisées à qui tout sied. Elle est cependant très discrète en toilettes et se coiffe de petits chapeaux et de toques minuscules, pendant que les dames de son entourage arborent sur leur tête des monuments de fleurs et de plumes. La princesse de Galles n'a jamais aimé les extrêmes, et, quoique jolie et gracieuse, évite tout ce qui est voyant. Ses couleurs préférées sont le noir, le bleu foncé, le blanc et le mauve ; comme fourrure, elle adore la zibeline et le chinchilla, et toute la haute société anglaise a adopté son goût. Chez elle, on la voit souvent en longue robe de velours noir avec un fichu de dentelle blanche ; son mari et son fils disent qu'elle n'est jamais plus belle qu'en cette tenue. La princesse de Galles cause beaucoup de tourment à ses couturiers, car elle fait ses commandes au dernier moment et veut être servie très rapidement. Sa devise est : élégance et discrétion. Pendant sa seule grande réception de l'année dernière, elle portait une toilette de velours noir brodé de soie blanche et de perles, sous une sous-jupe de satin blanc recouverte de Chantilly noir.

La duchesse de Fife passe sa vie en costume tailleur et ne s'occupe nullement de la mode. C'est une femme d'intérieur, sans l'ombre de coquetterie. Pour les soirées, elle affectionnait le bleu et le rose pâles ; depuis quelques années, ces teintes juvéniles ont fait place à la couleur jaune garnie de noir ou de loutre.

Les goûts de la princesse Charles de Danemark sont bien différents ; elle aime beaucoup le falbalas, les volants, les garnitures de ruban, de tulle, de dentelle, etc. La vraie dentelle ne l'intéresse pas ; elle trouve que la dentelle appelée mauresque fait admirablement bien en *flots*, en *jabots* et en *chutes* de toutes sortes. Ses couleurs favorites sont le noir et le blanc, et les nombreux deuils officiels lui fournissent constamment l'occasion de satisfaire son goût. Pour le reste, elle est très changeante, et l'on raconte que quand sa grand'mère, la reine de Danemark, mourut, la princesse Charles ne s'était pas fait faire moins de cinquante nouvelles jupes noires.

Mais la duchesse de Saxe-Cobourg la dépasse de beaucoup dans le luxe qu'elle déploie. Aucun tissu n'est assez somptueux, aucun dessin assez riche pour elle. Ses toilettes sont faites à Paris et à Londres ; pendant ses visites en Russie elle achète à la manufacture impériale de Moscou les brochés d'or et d'argent les plus splendides. Sa préférence va vers les fleurs éclatantes sur un fond de soie foncé. La dentelle ne la passionne pas, mais elle raffole des bijoux, des saphirs surtout.

Sa fille aînée, l'archiduchesse de Roumanie, a adopté comme nuances préférées le gris-ardoise pour la rue et le rose vif pour le soir. La princesse Victoria Melita, grande-duchesse de Hesse, qui est née à Malte, professe une vive tendresse pour cette île ; c'est pour cela, sans doute, qu'elle aime tant les mouchoirs en dentelle maltaise. Elle s'habille beaucoup de bleu pâle, et déteste les souliers de satin qu'elle remplace par des souliers de cuir ou de peau de Suède teints de la couleur de ses toilettes.

La jeunesse dorée d'aujourd'hui en Angleterre a décidé qu'il n'était plus *smart* de porter la fleur à la boutonnière. Le prince de Galles, fidèle à ses sympathies, n'a jamais cessé de garnir sa boutonnière d'un gardénia, d'une touffe de violettes de Parme ou d'un œillet Malmaison ; ce sont ses fleurs de prédilection qui cependant, à la saison des roses, cèdent la place à un bouton mi-éclos, du plus joli rose ou du blanc le plus pur.

Voilà les renseignements, quelque peu indiscrets peut-être, que nous donne la revue *Frank Leslie's Monthly* sur les goûts de la famille royale d'Angleterre.

Que les lectrices du *Magasin Pittoresque* se gardent bien de croire qu'en leur dévoilant tous ces secrets de garde-robe, nous ayons eu la prétention de leur donner un exemple ou une leçon.

THÉRÈSE MANDEL.

Une femme intelligente, qui a du cœur, ne craint point une rivale. — ULLA.

Ce qui manque surtout aux hommes de notre temps, c'est la fermeté de conduite que donne la confiance dans la vérité. Nous ne voyons devant nous ni les énergiques convictions qui animaient saint Paul et ses amis, ni les guides que nous aurions à suivre pour ramener au vrai la nation égarée. — LE PLAY.

La force de l'armée est dans le courage et non dans le nombre de ceux qui entourent le drapeau. — HOCHE.

UN JARDIN SUSPENDU AU LOUVRE

Le plus curieux de tous les jardins suspendus que compte Paris est certainement celui du musée du Louvre. Peu de Parisiens le connaissent, même parmi ceux qui fréquentent assidûment le musée. Ce coin fleuri est, en effet, caché aux regards de tous ; pour le visiter il faut montrer patte blanche, et rares sont ceux qui ont pu s'offrir une rêverie babylonienne dans ce paradis d'où, par les jours de beau soleil, l'on découvre un panorama étincelant, depuis le ruban argenté de la Seine jusqu'à ces lignes bleues perdues dans l'infini que coupent les silhouettes élégantes ou ventrues de Notre-Dame et du Panthéon, de la Sainte-Chapelle et de Saint-Séverin...



Une allée sur les toits.

Cette idée de poète, de mettre dans le musée du Louvre la seule chose qui y manque, cette nature si merveilleusement copiée à l'intérieur, appartient, paraît-il, à un sculpteur qui y logeait au commencement du siècle. Il avait fait pousser dans la colonnade même des végétations si vivaces et si abondantes que les racines, en disjoignant les pierres, menaçaient de faire s'écrouler l'édifice.

La forêt aérienne fut supprimée par ordre supérieur, mais l'idée fut reprise, il y a vingt ans, par le plombier du Louvre, M. Leblanc.

Cet ami des fleurs et des arbres commença modestement par le pot de réséda de Jenny l'ouvrière. Puis les pots se transformèrent en caisses, et les caisses finirent par former des allées où bientôt s'entrelacèrent en berceaux le chèvrefeuille et la vigne vierge.



L'arrosage.

Joignant l'utile à l'agréable, l'agriculteur improvisé planta des arbres fruitiers dans d'énormes caisses où poussaient déjà les giroflées et les reines-marguerites...

Or, écoutez ceci, Bouvards et Pécuchets de banlieue qui vous livrez à d'infructueux essais de culture intensive dans d'avares jardinets : ces arbres produisirent — ils produisent encore — des pommes, des poires et des cerises. Pour le comble, devenant vigneron, M. Leblanc planta du chasselas de Fontainebleau et eut la joie insigne de voir mûrir en plein cœur de Paris de magnifiques grappes de raisin que lui eussent disputées les marchands de primeurs. Quel titre délicieux pour un menu de gourmet :

DESSERT : *Raisins des terrasses du Louvre.*

Ne vous figurez pas cependant que ce jardin est immense. Non ; il consiste en une soixantaine de grosses caisses peintes en vert, deux ou trois allées, un berceau, et c'est tout. Mais l'impression est exquise qui vient de ce coin fleuri dans le vieux palais patiné par les siècles.

L'entrée est formée par des aloès gigantesques.

En palissades voici les treilles déjà couvertes de feuilles malgré le printemps froid, car il fait plus chaud sur les toits du Louvre que dans un jardin ordinaire, et celui-ci est protégé contre le vent du nord par le sommet des toits avoisinants.

L'on peut donc voir un cerisier, un pommier en fleurs, des pêchers, des poiriers taillés en pyramides et tout bourgeonnés. Au pied de ces arbres grimpent



Le plombier du Louvre et son jardinier.

des clématites et des aristoloches aux larges feuilles, aux fleurs en pipes allemandes ; plus loin, des astères, des violettes, des menthes, des citronnelles ; dans des caisses de zinc formant des mares minuscules, voici des joncs et des iris d'eau.

Deux ou trois caisses sont destinées aux légumes : persil, cerfeuil, carottes nouvelles, pommes de terre, et nous apercevons même, émergeant de terre, deux superbes asperges!

Le jardin suspendu du Louvre est situé sur la terrasse de la colonnade, au coin de la rue de Rivoli. On ne l'aperçoit que des toits voisins et du Pont-Neuf, mais bien vaguement. Un de ses hommes aide M. Leblanc à arroser son jardin, qui va prospérant d'année en année.

... Il nous a semblé que cette description était intéressante à faire au moment où Montmartre, cette terrasse de Paris, va aussi avoir son jardin!

HENRI DUVERNOIS.

LES ÉTOILES ÉTEINTES

L'Académie française vient de décerner un prix important à l'un de nos poètes les plus aimés, M. Auguste Dorchain. Nous serons certainement agréable à nos lecteurs en mettant à ce propos sous leurs yeux quelques strophes de ce charmeur, dont l'âme délicate et rêveuse nous a déjà donné plus d'un petit chef-d'œuvre.

A l'heure où sur la mer le soir silencieux
Efface les lointaines voiles,
Où, lente, se déploie, en marche dans les cieux,
L'armée immense des étoiles,

Ne songes-tu jamais que ce clair firmament,
Comme la mer, a ses désastres?
Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
Naufragent et meurent des astres?

Vois-tu, vers le zénith, cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans borne?
L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cercueil morne.

Jadis, dans un superbe épanouissement,
D'un troupeau de mondes suivie,
Féconde, elle enfantait majestueusement
L'Amour, la Pensée et la Vie.

Tous ses bruits, un par un, se sont tus sous le ciel ;
L'espace autour d'elle est livide ;
Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
Elle erre à jamais par le vide.

Pourtant, elle est si loin que depuis des mille ans
Qu'elle va, froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encore touché la terre.

Aussi, rien n'est changé pour nous: chaque matin
La clarté de l'aube l'emporte,
Et chaque soir lui rend son éclat incertain :
Personne ne sait qu'elle est morte.

Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
Et là-bas, errant sur la grève,
Des couples enlacés la prennent à témoin
De l'éternité de leur rêve!

C'est la dernière fois, et demain nos amants
N'y lèveront plus leurs prunelles:
Elle aura disparu, — comme font les serments
Qui parlent d'amours éternelles!

Lorsque la nuit, qu'étoile une poussière d'or,
Couvre la ville aux sombres rues,
Sur ce triste pavé songes-tu pas encor
A d'autres clartés disparues ?

Un enivrant parfum, comme d'un encensoir,
S'exhale des roses pâlies,
Et le mystérieux apaisement du soir
Te verse ses mélancolies.

Alors, épris d'un rêve impossible à saisir,
En ton âme troublée et lasse
Ne suis-tu pas d'un chaste et douloureux désir
Chaque jeune femme qui passe ?

Il semble que leurs yeux aient gardé les douceurs
Des illusions éphémères ;
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères...

Parmi celles, pourtant, qui ce soir ont passé
Et que tu crois encor vivantes,
Hélas! combien déjà dont le cœur est glacé,
Dont les lèvres sont décevantes!

Ami qui comme moi, quand revient le printemps,
Rêves d'immuables maîtresses,
Et portes en ton cœur inquiet de vingt ans
L'indicible soif des caresses,

Si tu ne veux toujours et vainement souffrir,
Choisis vite une blanche épouse
Dont la fleur pour toi seul commence de s'ouvrir,
De son vierge parfum jalouse.

Celle-là peut aimer, celle-là seulement
Peut être constante et fidèle ;
Et, sans craindre l'oubli de son premier serment,
Tu vivras heureux auprès d'elle.

Mais n'abandonne pas à d'autres, un seul jour,
Ton âme tendre de poète,
O rêveur qui pourrais prendre pour de l'amour
Leur étreinte froide et muette!

Parfois, dans leurs regards clairs ou mystérieux
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi! Le reflet est encor dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme.

Oh! bien fou qui prendrait, pour éclairer ses pas,
Ces lueurs trompeuses ou feintes!
Ne te retourne pas! ne les regarde pas!
— Ce sont des étoiles éteintes.

AUGUSTE DORCHAIN.

Une Visite au "Museon Arlaten"

Arles s'éternisait en son inertie accoutumée;... le grand silence de la Camargue, troublé par les beuglements lointains des *bious* et le vrombissement musical de milliers de cigales, la coiffait d'un lourd manteau de plomb... L'an dernier, des fêtes patronales la sortirent pour un temps de sa torpeur, et, profitant de cet instant d'éveil, quelques fidèles *felibrijants* voulurent l'accomplissement de l'œuvre longtemps rêvée : réunir en un même local les reliques patriarcales et les ultimes vestiges des mœurs des ancêtres. L'initiative du *Museon Arlaten* est due à un comité composé de sept membres qui sont : Frédéric Mistral, Paul Marieton, Const. Ferigoule, les docteurs Marignan et Bayol, Mestre Eyssette, Honoré Dauphin. Léguer à nos descendants, abâtardis par une décentralisation mal comprise et l'intrusion

lente en nos provinces d'éléments étrangers, le souvenir de la simplicité antique des aïeux était chose nouvelle et ne s'adressait pas, comme on eût pu le croire, aux exclusifs dilettantes. Il serait à souhaiter que chaque province élevât un tel monument à sa civilisation locale, qu'elle la consacrât, si l'on peut dire, pour la mieux rénover.

Rue de la République, sur le mur, à côté d'un grand portail sur le fronton duquel je lis *Tribunal de commerce*, une simple plaque de marbre gravée d'or m'annonce que là se trouve le *Museon*. Après avoir traversé une vieille cour et longé les locaux de la justice, nous nous trouvons en face d'un escalier éclatant de blancheur, car la décoration de sa cage consiste en des drapeaux offerts par les anciennes corporations et maîtrises. Mes yeux se portent sur celui des maçons, vieille tapisserie plus que centenaire représentant l'*Ascension*. Nous voici dès lors dans le *Museon* proprement dit; c'est d'abord un long couloir formant la galerie des tableaux: quelques toiles, de nombreuses études signées Laurens, des photographies d'Arles, de Nîmes, Tarascon, Saint-Remy. Tout au fond, une commode d'un travail inouï, merveille de vétusté, supporte deux vases en simple faïence, d'un prix inestimable. Car chacun est venu aider à la reconstitution de la vie rustique du Pays du Soleil. Bien plus, les trois salles qui composent le *Museon* sont devenues absolument insuffisantes et d'ici peu plusieurs autres s'ouvriront au public.



Un coin de la Tablée de Noël.

La première renferme tout ce qui touche de près ou de loin au provençal : les outils du *gardian dei bious* (1), le trident rustique, les étriers en panier à salade ; les alertes tambourins et les fifres des farandoleurs arlésiens, le harnachement des noirs chevaux et des mules agrestes le jour de la *Sant Aloï* (2), riches et bizarres ornements que l'on vit parader encore à la cavalcade de l'an dernier, les fortes sonnailles des bœufs, les battoirs des bruyantes blanchisseuses, tous si finement sculptés, les divers accessoires des *targaïres* (3) de Cette et de Toulon, les vieux bateaux de Provence et du Rhône et enfin les santons et la crèche, cet amusement si cher aux bambins et aux vieux durant les longues soirées d'hiver où l'on admire les bonshommes en plâtre figurant les personnages de la naissance de l'Enfant-Dieu, plantés dans la mousse, immobiles parmi le net décor, mignonne étable et gai moulin, échafaudé à l'aide de cailloux, de papier gris, de mousses, de bouchons, le tout parsemé de bougies claires, minuscules, devant lesquels les aïeux chantent les anciens noëls provençaux. Sur les côtés de la salle, de grandes vitrines sont pleines de bibelots, anciens poids, vieilles monnaies, reliques sacrées. L'on y distingue une énorme pipe et deux petites merveilles de l'industrie saline, un chalet étincelant aux angles lumineusement taillés, un moulin tout aussi brillant sous sa carapace de sel que le moulin de Pamperigouste était terne sous son manteau de fine poussière de blé.

Une portière nous cache l'abord de la seconde salle; par son entre-bâillement, nos yeux découvrent un spectacle charmant. En un lit superbe, une accouchée regarde, émue et angoissée, le nouveau-né potelé dans son berceau (scène en cire de Constant Ferigoule); alentour, de grandes vitrines renferment de magnifiques pièces de soie servant à confectionner les robes des Arlésiennes. Les costumes arlésiens sont là et charment les yeux par leur coupe gracieuse. Dans une vitrine centrale se trouve la reproduction des bijoux provençaux. Quelques-uns, d'ailleurs, ont été remplacés par leur original en or. Et parmi toutes ces curiosités, l'on me désigne un objet qui pour les Arlésiens est une véritable relique. Les yeux de mon cicerone brillaient d'admiration lorsqu'il me dit : « *Vies, aquello pichouno raoubo, es de Mistraou* (1) »... Car Mistral pour eux personnifie la Provence, c'est Mireille, Calendal, la Crau, la vaste et silencieuse Camargue, l'appel des *gardians* au crépuscule, les beaux gars qui chantent, les taureaux qui beuglent, les filles aux yeux noirs fibrillés d'or, c'est la belle Méditerranée, les pittoresques calanques, le bruit de la mer sur les galets, les terrasses de pierres sèches

(1) Gardeur de bœufs.
(2) La Saint-Éloi.
(3) Jouteurs.

(1) « Vous voyez cette petite robe... c'est celle de Mistral! »

et le chaudron qui bout, les grandes barques de pêche, *leï gangui*, partant à l'aube...

Nous voici arrivés au seuil de la troisième salle. Nous pénétrons dans la cuisine d'un mas de Provence, la veille de Noël, le soir du *gros souper* (voir dessin); la scène vivante offre dans le décor ordinaire des vieilles cuisines, des personnages de grandeur naturelle, en cire, costumés selon l'usage et œuvre du sculpteur Ferigoule, à qui nous sommes heureux, à l'occasion, de rendre un bien reconnaissant hommage. La table est servie; sur la nappe immaculée, les gros pains ronds s'étalent tout dorés, les plats grossiers sont pleins de pommes de terre, de carottes et de choux. A côté de chaque assiette, un gros clou destiné à extraire les limaces de leurs coquilles. Les bouteilles de vin se dressent couvertes de poussière. Et les chandeliers de cuivre reluisent avec leurs collerettes de papier découpé. Accoudé sur sa chaise, *lou roſi* (1) cause avec *la tanto* (2). *La chato* (3), essuyant une assiette, donne un dernier coup d'œil à la table. *Lou pastré* (4) vient de rentrer avec son chien, revenant d'enfermer ses moutons. Voici *lou gardian dei bious* couvert de sueur, son trident au poing; *la baïlo* (5) surveillant son monde; *lou pelot* (6), appuyé contre le manteau de la cheminée, tandis que l'aïeule, près de l'âtre, file et que l'aïeul tisonne le feu clair que l'on va bénir avec le vin vieux et la *feuillo dé baguié* (1) en prononçant les paroles sacramentelles inscrites sur le foyer :



« La Jacudo ». — L'accouchée.

... Qué l'an que ven
se li sian pas maï,
li siguen pas men (2)...

Et ne disent-elles pas tout un poème, ces simples paroles?... J'y vois une allusion — oh! si fine — à la *chato* en état d'être mariée et qu'un beau gars emmènera dans son mas, un soir, parmi les farandoles et les tambourinades; je vois un nouveau-né égayer le cadre sévère de la cuisine au prochain Noël et l'union des deux familles rajeunissant les branches mères. Assurément, s'il prononçait ces paroles, l'aïeul qui est un narquois, tournerait ses yeux clignotants vers la *chato* rougissante, tandis que l'aïeule, levant ses yeux tristes et graves, des yeux qui voient loin, vers *son homme* — le très vieux au dos voûté, que la terre attire, — pèserait avec une angoisse attendrie la fin de la phrase :



La Tablée de Noël.

.... Li siguen pas men...

CHARLES MÉRÉ.

(1) Le bouvier.
(2) La domestique.
(3) La fille du maître.
(4) Le berger.
(5) La femme du maître de la maison.
(6) Le maître de la maison, le propriétaire.

(1) La feuille de laurier.
(2) « ... Que l'an prochain, si nous ne sommes pas plus, nous ne soyons pas moins!... »

Soldats, en avant! la mort est devant vous, mais la honte est derrière. — CATINAT.

CHASSE AUX PAPILLONS : ÉCHENILLAGE

Pourquoi faire la chasse à ces jolis papillons qui passent en voletant dans l'air comme des fleurs emportées par le vent?

Ils sont si gracieux, et leurs ailes sont recouvertes d'un duvet si léger, poudre d'or, d'argent, d'azur ou de pourpre, qu'il suffit de les toucher pour les dépouiller de cette riche parure!

Pourtant il faut faire la chasse à ces jolis papillons, car s'ils sont inoffensifs par eux-mêmes, ils engendrent des bandes de chenilles vilaines et voraces qui causent de grands ravages dans nos champs, dans nos jardins et dans nos forêts.

C'est vers le milieu de l'année dernière, à la suite d'une campagne entreprise pour la conservation des oiseaux, qui sont considérés à juste titre comme de grands destructeurs des insectes, que l'idée m'est venue d'organiser une battue aux papillons.

J'espérais ainsi voir dans quelle mesure on pourrait empêcher la reproduction de ces chenilles malfaisantes, qui ont peut-être autant de droit que nous d'exploiter à leur profit les plantes qui poussent naturellement, mais qui commettent un véritable larcin à notre préjudice, en dévorant celles que nous cultivons pour notre usage.

Comme il faut lutter de ruse et d'adresse avec un ennemi si leste, j'ai convié à cette guerre aux lépidoptères les élèves des neuf écoles primaires, publiques ou privées de mon canton. Les six communes qui le composent offraient un champ d'opération d'une étendue suffisante, aux récoltes très variées, avec des plaines labourées complantées de vignes, d'amandiers, d'oliviers, et des vallées aux prairies verdoyantes dominées par des coteaux couronnés de pins et de chênes.

MM. les Directeurs des écoles, avec lesquels je suis en correspondance comme président de la Délégation cantonale de l'enseignement primaire, ont bien voulu me seconder dans l'expérience que je voulais faire, et pour encourager leurs élèves à pratiquer cette chasse, qui constituait d'ailleurs pour eux un véritable amusement, je leur ai assuré une prime de un centime par papillon, en leur recommandant de choisir de préférence ceux qui produisent des chenilles nuisibles.

Dans le court espace de quinze jours (du 16 juillet au 1er août), 19015 papillons ont été capturés par 135 élèves seulement; ce qui constitue une moyenne de 140 papillons par élève. Mais quelques-uns en ont pris plus de 600.

Ces résultats me permettent de dire que si le jeudi et le dimanche les enfants employaient à la destruction des insectes nuisibles le temps qu'ils passent dans les champs à rôder, et quelquefois à mal faire, ils conjureraient en grande partie le mal dont nos agriculteurs se plaignent.

Ces papillons ont été classés comme il suit :

Justinia ou satyre myrtil, aux ailes de couleur brune à reflets jaunâtres	10.000
Pieris ou piéride du chou et du navet, aux ailes blanches, les supérieures tachées de noir à leur extrémité, et marquées de trois ou quatre points noirs	4.500
Proserpina ou satyre silène aux ailes noires avec bande blanche au bas	2.500
Podalirius ou flambé aux ailes blanc crème, avec raies noires en travers et bordure inférieure festonnée, légèrement bleutée, se terminant par une pointe formant queue	1.500
Divers	515
Papillons diurnes. Total	19.015

Il résulte de ce classement que les trois quarts environ des papillons qui m'ont été remis ne peuvent pas être considérés comme nuisibles, puisque le Justinia et le Proserpina engendrent des chenilles qui vivent sur des plantes sauvages, et sur le paturin qui n'en souffre pas sensiblement.

La chasse aux lépidoptères diurnes peut donc être limitée au Piéride dont la chenille dévore nos légumes, et au Podalirius dont la chenille, quoique vivant de préférence sur l'épine-vinette, se rencontre aussi sur l'amandier, le pêcher, le pommier et le prunier.

Pour venir en aide aux chasseurs de l'avenir, j'ajoute que le Piéride voltige depuis le printemps jusqu'à l'automne, et le Podalirius depuis la fin avril ou les premiers jours de mai, jusqu'au mois d'août.

Bien que n'étant pas revenu bredouille, je dois avouer que j'ai été désappointé de ne pas trouver au tableau un plus grand nombre de sujets nuisibles, parmi lesquels doivent figurer au premier rang ceux dont les chenilles ravagent le pin d'Alep qui peuple nos forêts du Midi.

C'est que ces lépidoptères sont crépusculaires ou nocturnes, de sorte qu'ils sont plus difficiles à prendre.

Dans certains pays, on les chasse la nuit, au moyen de pommes ou de poires tapées trempées dans de la bière, ou avec des objets enduits de mélasse; mais cette opération est peu pratique.

L'expérience que je viens de faire prouve donc que l'échenillage doit produire de meilleurs résultats que la chasse aux papillons.

L'échenillage a été rendu obligatoire une première fois par la loi du 28 ventôse an IV de la République, édictée spécialement pour lutter contre les ravages du papillon cul-doré (*Liparis chrysorrhœa*) aux ailes blanches, dont la chenille brune, très velue, avec des raies dorsales rouges, vit à la fois sur les arbustes des jardins, les arbres fruitiers et toutes les essences forestières.

Cette loi frappait ceux qui ne l'exécutaient pas d'une amende qui ne pouvait être moindre de trois journées de travail, et plus forte que de dix.

La loi du 24 décembre 1888, qui l'a remplacée, porte qu'en cas d'inexécution, procès-verbal sera dressé contre les propriétaires, fermiers ou métayers, qui pourront être punis d'une amende de 6 à 15 francs; et qu'en cas de récidive, cette amende sera doublée, avec emprisonnement de cinq jours au plus.

Dans chaque département un arrêté préfectoral détermine en outre les mesures particulières qui peuvent varier selon la zone dans laquelle on se trouve. Mais en dépit de ces sages et prévoyantes prescriptions, l'échenillage est-il pratiqué d'une manière sérieuse?

Il est permis d'en douter. Toutefois, je n'ai pas à le rechercher ici.

Je me borne donc à appeler à cet égard l'attention de tous les amis de l'agriculture.

Il conviendrait en outre que, par une circulaire spéciale, M. le ministre de l'instruction publique invitât les directeurs de nos écoles, des écoles rurales surtout, à faire faire par leurs élèves la guerre non seulement aux chenilles qu'ils trouveront sur leur chemin ou dans leur jardin, mais en général à tous les insectes nuisibles. Pour cela il importe essentiellement de leur apprendre à bien les connaître et de les collectionner dans chaque école.

Pour les encourager, je n'irai pas jusqu'à dire qu'il faut, comme au temps de Louis XVI, leur donner un boisseau de blé en échange d'un boisseau d'insectes nuisibles; mais il conviendrait au moins d'ajouter un ou plusieurs prix spéciaux à ceux qui leur sont distribués chaque année. Et pour que l'on ne m'accuse pas de vouloir augmenter encore le programme déjà si chargé de l'enseignement primaire, je crois devoir rappeler que les leçons sur les insectes et les plantes nuisibles font partie du cours d'agriculture dans les écoles rurales, prescrit par la circulaire ministérielle du 4 janvier 1897, sous le titre de promenades agricoles.

Les arrêtés préfectoraux déterminent l'époque à laquelle l'échenillage doit être fait. Il a lieu ordinairement vers la fin de l'hiver, mais on peut le pratiquer en détail à toute époque de l'année, dans les jardins surtout, en enlevant une à une les chenilles qui se promènent sur les plantes, notamment sur les feuilles du chou où elles pullulent.

Sur les arbres fruitiers il est préférable d'attendre le moment où elles tissent leur cocon, ou de les surprendre quand elles enveloppent de fils de soie les bourgeons et les feuilles qu'elles s'apprêtent à dévorer.

Il faut avoir le soin de préserver ses mains en enlevant les chenilles velues, car les poils qui s'arrachent aisément pénètrent dans la peau et occasionnent de légères démangeaisons.

La Processionnaire du chêne, et celle du pin surtout, mérite à cet égard une mention spéciale.

Aussitôt après leur éclosion, qui a lieu en août et en septembre sur les aiguilles des pins qui composent leur premier repas, les jeunes chenilles se réunissent dans des nids ou bourses qu'elles tissent en commun, où elles vivent en société, et d'où elles ne sortent guère que la nuit pour aller manger. Cette sortie a lieu isolément ou en troupe, et de préférence en file comme un long chapelet.

Pour les détruire on injecte, à l'aide d'une seringue, par le trou qui existe à la partie supérieure de la bourse, quelques gouttes de pétrole ou de l'huile lourde de gaz étendue d'eau.

Mais il est préférable de couper les rameaux qui portent les bourses et de brûler le tout aussitôt que possible.

Cette opération doit être faite avec précaution, attendu que les poils des chenilles, les peaux provenant des mues et même les excréments qui s'entassent dans les bourses, ont des propriétés urticantes qui produisent des démangeaisons assez persistantes aux personnes qui les manipulent.

Ah! quel dommage que le papillon de la Processionnaire ne voltige pas le jour, car sa capture serait plus agréable et plus facile!

Il est vrai qu'on peut leur faire la chasse la nuit au moyen de réflecteurs et d'appâts; mais je le répète, l'échenillage est plus pratique. Ne perdons pas de vue toutefois qu'il faut mettre des gants pour entrer en relation avec ces immondes et malfaisantes chenilles.

C^e DANIEL.

L'INSAISISSABLE

Dans tes yeux remplis de lumière,
Je vis une ombre se poser,
Puis une larme, la première
Qui n'arrêtât pas mon baiser.

Ton cœur eut pitié de ma peine,
Un sourire vint demeurer
Sur ta bouche entr'ouverte à peine;
Mais je voyais tes yeux pleurer.

Ils pleuraient la fuite d'un rêve
Ou la perte d'un souvenir.
Ah! le Passé parfois s'élève,
Empêchant les cœurs de s'unir...

C'est toujours un peu de ton être
Qui ne sera jamais à moi,
Je ne pourrai jamais connaître
Tout ce qui souffre et pleure en toi.

Et quand je te tiens embrassée,
Une tristesse, une douleur
Que ton ami croyait passée,
Peut te rendre, ma fiancée,
Une étrangère pour mon cœur.

JEAN RENOUARD.

LA PHOTOGRAPHIE DE L'ESTOMAC

Encore quelques années, quelques mois peut-être, et notre pauvre organisme vivant aura livré aux médecins son dernier secret.

Après l'auscultation, dont les disciples d'Esculape s'étaient contentés pendant des siècles, l'étonnante découverte de Röntgen est venue soudain, tout récemment, ouvrir à la science moderne un champ d'investigation en quelque sorte illimité.

Grâce à la radioscopie, l'on surprend sur l'écran fluorescent, comme en un mystérieux miroir, le mouvement même des organes, les changements de forme de l'estomac ou des poumons et jusqu'aux battements du cœur. Quant à la radiographie, elle permet de fixer l'image du viscère, du membre ou de la partie profonde du corps humain, que l'on peut examiner tout à loisir.

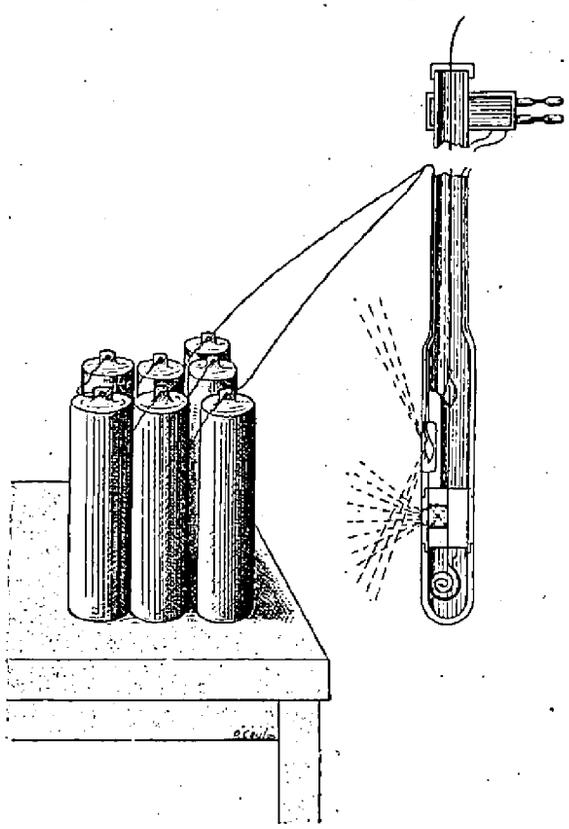
Le diagnostic, cet art si difficile qui exigeait autrefois de si longues études, a été très simplifié dans beaucoup de cas. Non seulement les rayons cathodiques facilitent singulièrement la localisation des corps étrangers introduits dans notre appareil digestif ou dans l'épaisseur de nos tissus, — projectiles, aiguilles, etc. — mais encore, et ceci mériterait d'être plus connu, lesdits rayons révèlent au médecin l'état intime de nos organes. Les anévrismes, les calculs du foie et de la vessie, les cavernes pulmonaires n'échappent pas à l'examen radiographique, et l'appendicite elle-même se diagnostique aujourd'hui aussi aisément qu'une fracture ordinaire ou qu'un rhume de cerveau.

Cela ne suffisait pas, paraît-il, et, sous le nom d'endographie, deux praticiens allemands, les Drs Meltzing et Fritz Lange, de Munich, ont trouvé un nouveau moyen de pénétrer encore plus avant dans le mystère de notre *moi*.

Depuis plusieurs années, ils travaillaient dans leurs cliniques respectives à résoudre un problème dont la solution, à première vue, semblerait absolument irréalisable. Il s'agissait, en effet, de photographier l'intérieur de l'estomac... d'un sujet vivant, bien entendu. Rien que cela!

Or, comme bien l'on pense, l'intérieur du corps est plongé dans une obscurité complète, et, outre la difficulté d'y introduire un foyer lumineux quelconque, il paraît tout à fait impossible de faire pénétrer dans l'estomac un appareil photographique, construit sur les données actuelles, si réduites que soient ses dimensions.

Un coup d'œil jeté sur la figure qui accompagne le texte de cet article fera mieux comprendre qu'une description détaillée comment Messieurs Meltzing et Lange sont arrivés à résoudre, en un dispositif unique, le double problème qu'ils s'étaient posé.



L'appareil photographique, qui est logé à la partie inférieure d'une sonde œsophagienne de faible diamètre, mesure exactement 66 millimètres de long sur 11 d'épaisseur. A l'intérieur du tube, juste au-dessus de l'objectif, on aperçoit une ampoule minuscule destinée à éclairer la paroi de l'estomac. Cette petite lampe à incandescence est alimentée, par l'intermédiaire des fils métalliques noyés dans l'épaisseur du verre, au moyen d'une batterie que l'on voit sur la table.

L'image de la muqueuse à photographier est concentrée sur la pellicule sensible par une lentille biconvexe de 4 mm. 5 de diamètre. Cette pellicule, enroulée au fond de l'appareil, le sujet peut très bien la dérouler en pressant sur un ressort qui n'est pas figuré dans le dessin, mais qui commande, à l'extrémité supérieure de la sonde, par conséquent à portée du doigt de la personne endographiée, les mouvements de la pellicule comme ceux de l'instrument lui-même.

Car celui-ci doit être mobile pour prendre successivement, à la volonté de l'opérateur, toutes les positions requises, et faire au besoin, comme disent les géomètres, un tour d'horizon.

Pour photographier la paroi interne de l'estomac dans les meilleures conditions, — ainsi, du moins, l'ont démontré les Drs Meltzing et

Lange, — il faut obtenir au préalable une légère dilatation artificielle de l'organe en question.

Par l'intermédiaire de la sonde œsophagienne, l'on commence donc par vider et nettoyer à grande eau l'estomac du patient. Puis on le remplit d'air au moyen d'une petite pompe à main manœuvrée avec précaution par un aide, de façon à provoquer sans souffrance et assez rapidement la distension indispensable au succès de l'opération.

Ces préparatifs terminés, il ne reste plus qu'à descendre l'appareil, à établir le courant et à faire lentement tourner l'objectif de manière à photographier toutes les parties de l'estomac.

En dix minutes, avec un peu de dextérité, l'on obtient de quarante à cinquante vues de la muqueuse stomacale. Chacune de ces épreuves mesure environ 8 millimètres sur 10 seulement; mais elles sont si nettes qu'on peut les agrandir considérablement, ce qui permet de distinguer la structure des tissus et l'état des innombrables petites glandes du bon fonctionnement desquelles dépend notre digestion.

Les lésions organiques, l'occlusion ou le relâchement du pylore, toutes les maladies dont messer Gaster est le siège, depuis le terrible cancer jusqu'à l'inoffensive gastrite, se révèlent en traits caractéristiques sur la pellicule de l'appareil dont l'œil ne saurait se tromper.

Nous avons dit que l'opération était très courte; elle a, de plus, l'avantage de n'être nullement douloureuse. Les deux ou trois cents sujets qui ont eu l'honneur d'inaugurer le nouveau mode de photographie interne, affirment qu'en dehors d'une légère impression de suffocation au moment du passage de l'appareil dans l'arrière-gorge, ils n'ont absolument rien ressenti.

Aux dernières nouvelles, les Drs Lange et Meltzing cherchaient à modifier le dispositif que nous venons de décrire et à l'améliorer en y ajoutant un tube de Crookes. Leur dessein serait d'obtenir des épreuves radiographiques par projection sur l'écran fluorescent, mais de l'intérieur à l'extérieur et non plus à travers toute l'épaisseur du corps.

Il est évident que, dans ces conditions, les images obtenues seraient beaucoup plus claires qu'avec le procédé actuellement employé dans les hôpitaux.

Au moyen d'un jeu de sondes ainsi perfectionnées, l'on pourrait explorer toutes les mystérieuses profondeurs, tous les arcanes de notre misérable machine humaine, et la science si indiscrète à laquelle ces messieurs de la Faculté ont donné le nom d'endoscopie aurait fait un grand pas.

Quoi qu'il en soit, et sans vouloir exagérer l'importance de la curieuse invention des deux médecins munichois, nous devons reconnaître, — les nombreuses applications qui en ont été faites en Allemagne l'ont, d'ailleurs, déjà prouvé, — que, telle qu'elle est, la sonde endographique rendra de réels services aux spécialistes, tant pour le diagnostic que pour la pratique opératoire des maladies de l'estomac.

ÉDOUARD BONNAFFÉ.

STATUE

C'était un bavard de talent très mince ;
Et, pendant trente ans, il avait été
Fameux à Paris, grand homme en province,
Ministre deux fois, toujours député.

Traité d'éminent et de sympathique,
Il avait trahi deux ou trois serments,
Ainsi qu'il convient dans la politique...
Bref, c'était l'honneur de nos parlements.

Il mourut. Sa ville, — elle était très fière
D'avoir enfanté ce contemporain ! —
Dès qu'il fut enfin muet dans la bière,
Le fit sans tarder revivre en airain.

J'ai vu sa statue. Elle est sur la place
Où se tient aussi le marché couvert.
C'est bien l'orateur; son geste menace,
Et sa redingote est en bronze vert.

Mais les bons ruraux, vile multitude,
Vendant les produits du pays natal,
Sans y voir malice et par habitude,
Laissent leurs baudets près du piédestal ;

Et, tous les lundis, quand les paysannes
Sous les piliers noirs viennent se ranger,
Le tribun d'airain harangue des ânes...
Et ça ne doit pas beaucoup le changer.

FRANÇOIS COPPÉE.

Sans la femme, l'homme serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. — CHATEAUBRIAND.

LES HÉROS INCONNUS

JEAN COLUCHE

Popularisée par la gravure ou la céramique, embellie et quelque peu dénaturée par la légende, l'histoire du conscrit croisant la baïonnette devant Napoléon est très connue, mais on ignore généralement les détails de ce curieux épisode et le nom même de l'homme qui en fut le héros.

Jean Coluche naquit, le 17 mars 1780, à Gastins, pittoresque hameau situé près de Rozay-en-Brie, dans le département de Seine-et-Marne. Son père avait vaillamment servi, pendant les guerres de la Révolution, la France menacée sur toutes ses frontières et

partout victorieuse. Pour trouver des exemples de courage et de patriotisme, le petit paysan de Gastins, qui devait lui aussi devenir un brave soldat, n'avait qu'à les chercher dans sa famille. D'une main impatiente, il conduisait la charrue, en attendant de prendre le fusil. Une ardeur guerrière qui nous étonne aujourd'hui, et qui est bien française cependant, dominait alors toutes les âmes. La guerre encourageait toutes les ambitions. Elle avait le double attrait de la vie aventureuse, héroïque, et de la fortune rapide, presque immédiate. Les jeunes gens se divisaient en deux catégories : ceux qui étaient soldats et ceux qui désiraient l'être.

Lorsque son tour fut venu, en 1801 — on disait alors en l'an IX, — Jean Coluche entra au service comme conscrit au 17e régiment d'infanterie légère et sans doute il s'y trouva bien, car il ne demanda jamais à changer. La munificence du gouvernement lui accorda un habit bleu à parements blancs largement ouvert sur un gilet rouge et orné d'épaulettes vertes, un pantalon collant de drap jaune boutonné sur le mollet et un énorme shako ombragé par un plumet bleu et rouge.

Ainsi équipé pour la gloire, le fusilier Coluche, de 1801 à 1815, pendant ces quatorze années qui sont les plus belles de notre histoire, joua son rôle — et un jour, comme on le verra, au premier plan — dans ce drame héroïque qui commence à Austerlitz et se termine à Waterloo.

Il assista à ces merveilleuses victoires dont les noms, Iena, Eylau, Varsovie, Essling, résonnent comme un appel de clairon. A Wagram, il fut grièvement blessé d'un coup de feu à la tête.

Au printemps de l'année 1809, Napoléon, broyant tout ce qui s'opposait à son passage, s'avançait sur Vienne à grandes journées. Parfois il s'arrêtait comme pour prendre haleine et chaque halte était une victoire. Le 3 mai, la division Claparède, entraînée par un irrésistible élan, atteignait l'arrière-garde autrichienne, qui avait juste le temps de se réfugier à Ebersberg, bourg très bien défendu sur une hauteur qui dominait la rive droite de la Traun. L'assaut commençait aussitôt. Séparés du reste du corps d'armée par l'incendie d'un pont, 7000 Français tinrent tête, en attendant que le pont fût rétabli, contre 30 000 Autrichiens. Après une journée de lutte sanglante, la rivière charriait des milliers de cadavres, le village était en feu. Les Français victorieux campaient sur des ruines, à la lueur des incendies.

Napoléon s'installa dans une bâtisse à demi ruinée. Devant la porte on mit en faction un soldat de la garde impériale et notre ami Jean Coluche. Ordre leur avait été donné de ne laisser entrer ni sortir aucune personne que n'accompagnerait pas un officier d'état-major.

La nuit était tombée, couvrant d'ombre et de silence le champ de bataille, la rivière et le village. Un homme parut à la porte de la masure. Il portait la redingote grise et le petit chapeau. Il s'avança, un peu courbé, avec son geste habituel, la main placée sur la poitrine.

Tout à coup un cri retentit :

— On ne passe pas!

Absorbé par ses réflexions, méditant quelque plan de campagne ou songeant peut-être à ceux qui l'avaient suivi jusque-là, pleins de jeunesse et de confiance et d'espoir, et qui ne devaient pas aller plus loin, Napoléon continua de marcher.

Jean Coluche ne connaissait que sa consigne. Irrité autant que surpris qu'on eût méprisé son premier avertissement, il se précipita au-devant du promeneur mystérieux et, d'une voix menaçante :

— Si tu fais un pas de plus, je te plante ma baïonnette dans le ventre!

On prétend qu'il ajouta — mais ceci est probablement légendaire :

— Quand même tu serais le Petit Caporal, on ne passe pas!

En entendant tout ce bruit, des généraux, des officiers d'état-major accourent. Sans lui demander d'explications, on empoigne le factionnaire trop zélé et on l'amène au corps de garde.

Les soldats qui l'y conduisent s'apitoient déjà sur son triste sort :

— Tu es perdu, mon pauvre garçon, lui disent-ils. Tu as menacé l'Empereur. Le moins qui puisse t'arriver, c'est d'être fusillé.

— Nous verrons, répond Coluche sans s'émouvoir. J'expliquerai au conseil de guerre que j'ai exécuté ma consigne. Il n'osera pas me condamner.

Quelques minutes après, on vient l'avertir que l'Empereur le demande.

Il se présente hardiment, la main au shako, aussi tranquille que devant trois ou quatre Autrichiens. Napoléon l'examine un instant, puis de cette voix nette, impérieuse, qui gardait, en toutes circonstances, le ton du commandement :

— Tu peux mettre un ruban à ta boutonnière. Je te donne la croix.

— Merci, mon Empereur; mais il n'y a plus de boutiques dans ce pays-ci pour acheter du ruban.

— Eh bien! prends une pièce rouge à un jupon de cantinière; ça fera la même chose.

Voilà comment Jean Coluche, au lieu d'être fusillé, fut décoré.

Il fit ensuite la campagne d'Espagne, avec le corps d'armée de Masséna, revint en France en 1813, fut blessé pour la seconde fois d'une balle à la tête à la bataille d'Arcis-sur-Aube et rentra dans son village, après la défaite de Waterloo, assez à temps pour fermer les yeux à sa vieille mère, qui semblait attendre, pour mourir, de l'avoir revu.

Depuis cette époque, après avoir eu son heure de célébrité, il disparaît de l'histoire.

En 1846, il est nommé lieutenant de la garde nationale de Nangis.

Une vingtaine d'années plus tard, on pouvait voir au jardin du Luxembourg, toujours assis sur le même banc, un vieillard encore solide autour duquel s'amusaient des troupes d'enfants. Il lui arrivait souvent d'en placer quatre ou cinq sur un rang et de leur faire faire l'exercice. Ce vieux bonhomme, c'était Jean Coluche.

En 1865, il se réfugia à Provins et il y mourut en 1867, à quatre-vingt-sept ans.

HENRI D'ALMERAS.

Qui s'aguerrit contre les accidents de la vie commune n'a point à grossir son courage pour être soldat. — MONTAIGNE.

Tout change sans cesse; les choses ne se fixent que dans le souvenir, et la mémoire elle-même est fugitive. — E. MARBEAU.

Ceux qui sont courageux savent vivre et mourir sans gloire. — VAUVENARGUES.

UNE BIBLIOTHÈQUE

L'ART D'ACHETER LES LIVRES, DE LES CLASSER, LES CONSERVER ET S'EN SERVIR.

III

LES FORMATS. — *Il serait préférable de les désigner par leurs dimensions métriques, et non plus par des termes archaïques : jésus, raisin, écu, etc. ; in-octavo, in-douze, in-seize, etc., qui n'ont plus de raison d'être et prêtent à confusion.* — SIGNATURE. — RÉCLAME. — *Formats les plus appréciés par les lecteurs. — Le plus commode et le meilleur des formats.*

Nous venons, en parlant du papier, de traiter du fond et de la base du livre : nous allons nous occuper à présent de ses dimensions, de son format ; nous examinerons ensuite l'impression. Si techniques et arides que peuvent paraître ces détails, ils sont, on le comprend de reste, l'indispensable préliminaire de notre étude.

De ce que nous avons dit de la fabrication actuelle du papier, fabrication mécanique, sur la toile sans fin, et non plus uniquement à la forme, il résulte que les papiers d'aujourd'hui n'ont plus de formats invariablement délimités, et que ces expressions : in-octavo, in-douze, in-seize, in-dix-huit, etc., ne signifient en quelque sorte plus rien. Encore autrefois n'avaient-elles un sens précis qu'à condition d'être suivies de la désignation catégorique du papier : in-octavo *jésus*, in-douze *raisin*, in-seize *colombier*, etc.

On sait que :

L'in-octavo (in-8) est la feuille pliée de façon à former 8 feuillets ou 16 pages ;

L'in-douze est la feuille pliée de façon à former 12 feuillets ou 24 pages ;

L'in-seize, la feuille pliée de façon à former 16 feuillets ou 32 pages ;

L'in-dix-huit, la feuille pliée de façon à former 18 feuillets ou 36 pages ; etc.

La feuille, comme on le voit, donne toujours un nombre de pages double du chiffre indicatif du format.

De même, en remontant :

L'in-quarto est la feuille pliée deux fois sur elle-même et formant 4 feuillets ou 8 pages ;

L'in-folio, la feuille pliée une seule fois sur elle-même et formant 2 feuillets ou 4 pages ;

L'in-plano, appelé aussi format *atlantique*, c'est la feuille non pliée, c'est-à-dire comprenant deux pages, le recto et le verso.

Mais, pour savoir la dimension d'une de ces pages, d'une page in-8, par exemple, il est nécessaire de connaître la dimension de la feuille qui a été pliée et a fourni les 16 pages de cet in-8. Il est évident que plus cette feuille sera grande, plus ces pages le seront.

C'est précisément ce que l'épithète *jésus*, *raisin*, *colombier*, etc., nous apprend : ainsi le papier jésus ayant 0 m. 55 de long sur 0 m. 70 de haut, nous pouvons, grâce à ces chiffres, nous faire une idée exacte de l'in-8 jésus et en calculer les dimensions.

Mais, dans le papier mécanique, fabriqué en rouleaux et sectionné à volonté, ces termes provenant des anciens papiers à la forme : jésus, raisin, couronne, colombier, etc., n'ont plus de raison d'être, plus de sens : il n'y a plus de monogramme du Christ, plus de grappe de raisin, plus d'écu, de colombe, etc., en filigrane dans la pâte du papier ; rien n'en fait plus reconnaître à première vue l'espèce et les dimensions. Il serait donc bien plus logique, plus clair et plus simple de désigner présentement les formats par leurs dimensions réelles, exprimées en centimètres ou millimètres ; au lieu d'in-8 jésus, dire 0 m. 275 sur 0 m. 175 ; au lieu d'in-12 jésus, 0 m. 233 sur 0 m. 137 ; etc.

D'autant plus qu'avec le système bâtard actuellement en usage, on arrive à des résultats singuliers ; un volume de format in-4, par exemple, se trouve être plus petit qu'un volume in-8, un in-8 plus petit qu'un in-12, etc. (in-4 écu = 0,20 × 0,26 ; in-8 colombier = 0,225 × 0,315 ; — in-8 écu = 0,13 × 0,20 ; in-12 jésus = 0,137 × 0,233 ; etc.).

Chaque première page d'une feuille porte dans sa partie inférieure de droite un chiffre, dit *signature*, qui indique le numéro de cette feuille. Au lieu de chiffres, on employait autrefois les lettres de l'alphabet : A, B, C, D... et on mettait, en outre, au-dessous de la dernière ligne de chaque feuille, à droite, le premier mot de la feuille suivante, toujours afin de faciliter le classement des feuilles, *l'assemblage*. Ce mot, ainsi placé en vedette au bas de la dernière page, s'appelait la *réclame*. On a fini par la supprimer, considérant qu'elle faisait double emploi avec la signature.

La signature permet, ou plutôt devrait permettre, de déterminer facilement le format d'un livre.

Puisque nous savons, par exemple, que l'in-4 a sa feuille pliée de façon à donner 8 pages, il est clair que la deuxième feuille commencera à la page 9, et que c'est au bas de cette page 9 que figurera la signature 2. Le chiffre 3 se trouvera de même au bas de la page 17 ; le 4, au bas de la page 25 ; etc.

Mais une feuille de format plus petit, in-18, in-24, in-32... ne se plierait pas aisément, surtout si le papier était un peu fort ; elle renflerait, gondolerait, aurait trop gros dos et se prêterait difficilement au brochage ou à la reliure.

Parfois même le tirage aussi bien que le pliage ne pourraient pas s'effectuer. On sectionne donc ces feuilles, on les partage en *cahiers*, *cartons* ou *encarts*, qui tous nécessairement portent aussi une signature, afin qu'on puisse les classer et assembler, d'où une nouvelle cause de confusion. Une feuille d'un volume in-18, par exemple (36 pages), se tirera soit en 3 cahiers de 12 pages chacun, soit en 2 cahiers, l'un de 24 pages, l'autre de 12, et ayant tous leur signature distincte, — ce qui évidemment n'aiderait pas, à l'occasion, à déterminer le format.

On voit combien cette question des formats abonde en complications et en contradictions. Les bibliographes modernes ont maintes fois protesté et ne cessent de protester contre ces termes et usages surannés. M. Græsel écrit dans son *Manuel de Bibliothéconomie* (p. 197):

« Depuis que, grâce à l'emploi de la machine, on est arrivé à donner au papier des dimensions considérables, les dénominations traditionnelles employées jusqu'ici ont perdu leur raison d'être, une feuille repliée trois ou quatre fois pouvant encore produire un format correspondant, comme dimensions, à ce qu'on appelait jadis un in-folio; aussi a-t-on reconnu partout la nécessité d'adopter, pour déterminer les formats, des règles fixes et invariables, et avec d'autant plus de raison que les papiers varient de grandeur suivant les régions et, dans la même région, suivant les fabriques. Toutefois les différents pays n'ont pu encore arriver à s'entendre, ce qui serait pourtant très désirable, sur les mesures conventionnelles à adopter... En France, l'ordonnance ministérielle du 4 mai 1878 a tranché la question, en ce qui concerne les bibliothèques universitaires, en établissant les désignations suivantes : 1° *Grand format* (comprenant tous les volumes dépassant 35 centimètres); 2° *Moyen format* (comprenant les volumes hauts de 25 à 35 centimètres); 3° *Petit format* (comprenant les volumes au-dessous de 25 centimètres). »

Voici d'ailleurs le passage textuel de cette circulaire ministérielle, à laquelle il vient d'être fait allusion :

« Il est inutile de préciser ici les moyens de déterminer chaque format. A l'époque où le papier était fabriqué selon des règles de dimension qui variaient peu, on reconnaissait le format en comptant les pages de la feuille d'impression. Les désignations d'in-folio, in-quarto, in-octavo représentaient alors une hauteur fixe. Il n'en est plus de même aujourd'hui que les feuilles d'impression sont de dimensions très différentes, et que certains in-octavo deviennent plus grands qu'un in-folio du XVI^e^ siècle. L'indication actuelle a donc perdu son ancienne signification, car elle ne répond pas toujours à l'indication de la hauteur du livre; elle doit être abandonnée pour les désignations suivantes, répondant aux dimensions réelles :

« 1° *Grand format* (comprenant tous les volumes dépassant 35 centimètres);

« 2° *Moyen format* (comprenant les volumes hauts de 25 à 35 centimètres);

« 3° *Petit format* (comprenant les volumes au-dessous de 25 centimètres (1). »

« Il serait à désirer, dit de son côté M. Édouard Rouveyre, qu'à l'avenir les libraires annonçassent, sur leurs catalogues, la hauteur et la largeur des livres en centimètres, indépendamment de la désignation du format, qui jouerait ici un rôle secondaire (2). »

Pour se faire comprendre, les éditeurs et les libraires en sont même arrivés à désigner les volumes d'un format par le nom d'un autre format. Ainsi les petits volumes de l'ancienne « Librairie nouvelle » de Bourdillat sont des in-8, comme on peut s'en assurer par les signatures, et ils sont annoncés sur le verso des couvertures tantôt comme des in-18 (Cf. couverture : Balzac, *le Lys dans la vallée*, 1857), tantôt comme des in-16 (Cf. couverture : Balzac, *la Recherche de l'Absolu*, 1858). Et ce sont les mêmes livres appartenant aux mêmes éditions, aux mêmes tirages, ainsi différemment et contradictoirement qualifiés.

* * *

Depuis les débuts de l'imprimerie, les formats les plus appréciés du public semblent avoir été toujours en décroissant.

L'in-folio était le format des premiers livres, des *incunables* (*incunabulum*, berceau), et, malgré les admirables petits in-8 d'Alde Manuce et de Sébastien Gryphe, les savants du XVI^e^ siècle tenaient en mépris tous les volumes qui n'avaient pas les plus grandes dimensions. On jugeait alors en quelque sorte de la valeur d'un ouvrage d'après son ampleur et sa taille.

Scaliger, au dire du passionné érudit Adrien Baillet, « raille Drusius pour la petitesse de ses livres; et J. Morel, l'un des plus grands imprimeurs de son temps, se plaignait au savant Puteanus, rival de Juste Lipse, que ses livres étaient trop petits pour la vente, et que les chalands n'en voulaient pas (3) ».

Les livres de format inférieur à l'in-folio, les in-8 ou in-12, étaient surtout alors des livres de piété, des « livres d'heures ».

Il est juste cependant de reconnaître que l'in-8, dont l'origine est généralement attribuée à Alde Manuce, — l'inventeur de la lettre *italique*, dite aussi et par suite *aldine*, qu'une légende affirme avoir été exactement copiée sur l'écriture de Pétrarque (4), — avait rencontré bon accueil à

(1) A. Bardoux, Instruction générale relative au service des Bibliothèques universitaires, 4 mai 1878, *apud* A. Maire, *Manuel pratique du Bibliothécaire*, p. 433.

(2) E. Rouveyre, *Connaissances nécessaires à un Bibliophile*, t. II, p. 52 (5^e^ édition).

(3) L. Lalanne, *Curiosités bibliographiques*, p. 293.

(4) H. Bouchot, *le Livre*, p. 110.

l'étranger. Ces volumes qu'on pouvait glisser dans la poche et emporter aisément, qui contenaient autant de matière que les in-4 et coûtaient moins cher, avaient trouvé de nombreux partisans. Alde Manuce reçut même du sénat de Venise une récompense pour avoir créé ou vulgarisé l'in-8: on lui octroya le privilège d'employer seul ce format pendant une période de dix années, ce qui n'empêcha pas les imitations et la concurrence de se produire.

Au XVIIe siècle, et en dépit du succès des Elzevier, les gros et grands volumes étaient encore les plus appréciés. « Leurs formats et leurs caractères (des Elzevier) étaient trop petits », remarque très justement M. Henri Bouchot (1).

Nous voyons au XVIIIe siècle le format in-4 employé de préférence par les imprimeurs de Hollande, même pour les recueils de poésies, que nous imprimons à présent, au contraire, en volumes de menues et coquettes dimensions, en in-18 ou in-24.

Mais l'in-8 ne tarde pas à triompher, et il n'est pas de bibliographe de la première moitié du XIXe siècle qui ne le prône et ne le recommande. L'érudit et consciencieux Gabriel Peignot insiste maintes fois notamment sur les mérites de l'in-8.

« Nous citons de préférence les éditions in-8, écrit-il dans son *Manuel du Bibliophile*, parce que ce format, tenant le milieu entre les plus grands et les plus petits, nous paraît le plus décent, le plus convenable, le plus propre à former une bibliothèque qui présente un aspect régulier; d'ailleurs, l'in-8 est ordinairement imprimé en caractères assez forts pour ne point fatiguer les vues faibles. »

Et ailleurs :

« Si un amateur ne voulait posséder qu'une collection choisie de 300 volumes, je lui conseillerais de tâcher de la former entièrement d'ouvrages de même format, et de prendre l'in-8. »

Ludovic Lalanne patronne également le format in-8, « auquel on revient toujours », déclare-t-il.

Le format employé et vulgarisé à partir de 1838, par l'éditeur Gervais Charpentier, et connu sous le nom de *format Charpentier*, — c'est un in-18 jésus ayant pour dimensions 0, 18 × 0, 12 (théoriquement 0,1833 × 0,1166), — est actuellement le plus répandu, pour les ouvrages de littérature du moins, et il nous paraît tout à fait digne de sa vogue, il mérite toutes nos préférences.

En voici les motifs.

Le malheur veut que la plupart des liseurs assidus, des plus constants amis des livres, deviennent myopes, parfois même longtemps avant la vieillesse. Il leur faut tenir à la main, à proximité de leurs yeux, le volume qu'ils lisent; si, au lieu de le tenir, ils le posent devant eux sur une table, cela les contraint à pencher la tête, souvent très bas, selon leur degré de myopie : d'où une congestion plus ou moins rapide. C'est donc d'ordinaire et presque forcément *livre en main* qu'ils lisent : il est donc bon, il est donc indispensable que ce volume ne soit pas trop lourd : l'in-18, moins grand que l'in-8, pèse moins que lui, avec un nombre de pages égal et de même pâte de papier, et par conséquent fatigue moins la main. Nos appartements modernes, dans les grandes villes, à Paris principalement, sont exigus, et la place nous y est parcimonieusement mesurée : l'in-18 est moins encombrant que l'in-8, et, sous un format plus restreint, contient ou peut contenir autant de matière. Il n'y a souvent que les marges qui diffèrent. Cela est si vrai que plusieurs éditeurs, après avoir fait paraître un ouvrage en in-8, le publient en in-18 sans changer la *justification*, c'est-à-dire la « longueur des lignes » (Littré) et en se servant de la même composition. Exemple : la maison Calmann-Lévy et nombre de ses volumes : *Correspondance* de Mérimée, de Doudan, de Balzac, etc., etc. Ces volumes, dont on a eu soin de prendre les empreintes, sont mis en vente d'abord en in-8 à 7 fr. 50 ; puis, lorsque cette vente est épuisée, les clichés de ces empreintes servent à tirer les in-18, cotés 3 fr. 50 : ce système a le triple avantage de contraindre les personnes pressées de lire un de ces volumes à le payer 7 fr. 50 au lieu de 3 fr. 50, d'augmenter de cette différence les bénéfices de l'éditeur, et aussi de permettre aux amateurs de *grands papiers* de satisfaire leur goût.

D'autres motifs militent encore en faveur du format in-18 et le font de plus en plus préférer à l'in-8 : l'in-18, de dimensions moindres que l'in-8, coûte moins cher de reliure ; il se met plus commodément dans la poche ; etc.

Il va sans dire que certains ouvrages d'étendue considérable, comme les encyclopédies et dictionnaires, d'autres, ornés de dessins ou de planches, exigent presque toujours un format plus grand que l'in-18.

Il va de soi également que nous ne répudions pas les formats qui se rapprochent de très près du format Charpentier, celui, par exemple, de l'ancienne petite collection Lefèvre (0 m. 166 × 0 m. 105), et de l'ancienne « Librairie nouvelle » de Bourdillat (mêmes dimensions), de la « Nouvelle Bibliothèque classique » de Jouaust (0 m. 178 × 0 m. 144), etc.

Quant aux in-32 jésus (0 m. 13 × 0 m. 08), aux in-36, etc., à tous ces volumes qui, d'une façon générale et en termes vulgaires, sont moins longs que la main, ils sont trop peu pratiques, offrent de trop nombreux inconvénients pour être recommandés.

D'abord l'impression y est presque toujours et forcément microscopique. Ensuite ces petits volumes s'accommodent mal de la reliure : les pages n'ayant pas assez de marge intérieure, ni assez de jeu, ni assez de poids, ils s'ouvrent mal, quand ils sont reliés : on ne peut quasi plus

(1) *Loc. cit.*, p. 170.

s'en servir. Les travailleurs, qui ont parfois besoin d'inscrire quelque annotation sur les marges de leurs livres, ne peuvent le faire avec ces «éditions diamant » : la place manque. Elles n'ont leur utilité que pour les ouvrages qu'on désire emporter avec soi, les *vade-mecum* qu'on tient à avoir toujours dans sa poche, afin de les consulter ou de les relire à volonté, tels que certains manuels, guides, indicateurs, etc., ou des chefs-d'œuvre comme les *Fables* de La Fontaine, les *Odes* d'Horace, les *Satires* de Regnier, le *Théâtre* de Molière ou de Racine, etc.

Une curieuse particularité nous a été signalée par plusieurs libraires : les in-8 et généralement les volumes de grand format, lourds à la main, se vendent mieux en été, parce que beaucoup de personnes ont l'habitude de lire au lit, et, durant la chaude saison, peuvent mettre bras et épaules hors des couvertures sans se refroidir.

ALBERT CIM.

L'HISTOIRE DE BÉBÉ

... Il est maintenant un grand garçon qui va au collège, apprend des tas de choses, y compris des vilains mots, fait de la bicyclette; il n'a plus ses longs cheveux bouclés sur les épaules, — et la mélancolie me vient du temps où il était tout petit, et où, pendant la première année de sa vie, j'ai tenu un journal presque quotidien de sa mignonne personnalité. Les feuillets en jaunissent, l'encre s'efface par endroits, et, dans le tiroir aux souvenirs, il m'a semblé prendre une très ancienne chose, qui cependant demeure toujours d'actualité, conserve le même charme que jadis, pourrait être écrite d'hier, le sera encore peut-être demain. Il y a des sujets éternels, dont seules les circonstances varient, et ce *Carnet d'un papa* n'a pas de date; j'en détache des fragments pour accompagner les jolies aquarelles de mon ami, le maître-peintre des enfants, Jean Geoffroy; et, comme dans le refrain célèbre,

Si cette histoire vous amuse
Nous pourrons la recommencer.

... Il fait grand jour, tout est remis en place, la chambre est rangée, *le lit de misère* (selon la si éloquente expression populaire) est ôté, la jeune femme est étendue, un peu pâlotte, dans son grand lit tout blanc, et ses yeux vont du père étonné, ému de reconnaissance, à l'enfant que pouponne, avec des gestes d'une aisance habituelle, la sage-femme demeurée...

... Du minuscule corps rouge et fragile, une seule partie, les mains, présente une netteté étonnante de perfection, mais des mains de vieillard, avec toutes les rides, tous les plis, les phalanges sans méplats, les ongles pâles et opaques comme chez les vieux, à la fin de leur vie, quand il n'y a presque plus de sang.

... Dans la chambre qu'éclaire à demi, d'une lueur blanchâtre traversant la porcelaine, une veilleuse dont par moments l'huile crépite avec un bruit sec, agaçant, le berceau, ses rideaux fermés, emplit un coin, barre la vue de sa conque de mousseline à raies bleues; un souffle imperceptible s'en échappe, accentué de gestes qu'on devine, les petites mains issant des couvertures, et s'agitant hors de la brassière de laine; à des instants de réveil essayé s'entend un mièvre vagissement, la révélation d'un être vivant, d'une troisième personne en cette pièce où nous avions l'habitude de n'être que deux, et notre anxiété, notre sollicitude, notre amour est sans cesse inquiété par ce faible souffle qui bruit doucement.

... En la grande cuvette aux arabesques de roseaux, Bébé prend son premier bain, tout son petit être gigotant entre les bords haut relevés de la porcelaine; de la tête qu'on lui soutient à cause de la nuque pas encore ossifiée, les yeux grands ouverts, mais qui ne voient pas, semblent exprimer quelque chose, le contentement de vivre, la joie de cette eau bienfaisante qui cependant le fait crier un tantinet lorsque avec une mignonne éponge on lui en passe sur sa frimousse; les bras, les jambes s'agitent, s'arc-boutent, tentant des efforts quasi conscients.

Bien douillettement niché dans ses langes chauds, Monsieur a maintenant l'air béat d'un chanoine en miniature, reposant d'un sommeil très calme.

... Gare Montparnasse, quatre heures du matin; sous la marquise de fonte, entre les voyageurs affairés qui surveillent le chargement de leurs malles sur les petits omnibus du chemin de fer, des femmes à la coiffe blanche errent, dépaysées, attendent, leur baluchon sous le bras. A une, jeune, blonde, l'air doux : « Vous arrivez de la part de Mme X... de Guincamp? — la », répond-elle, et, dans un patois presque incompréhensible, dit qu'un monsieur doit venir la chercher à la gare.

Dans le fiacre, un sapin de nuit, attelé d'une pauvre rosse fouaillée par un vieux cocher à brûle-gueule noirci, voilà le papa et la nourrice qui traversent le Paris matinal sans tramways ni omnibus, la chaussée peuplée seulement des travailleurs qui se rendent aux ateliers; la fille pleure, essuie ses yeux avec un gros mouchoir à carreaux, regarde par la portière l'immense agglomération de maisons, et ne trouve qu'une phrase pour traduire son impression : « C'est plus grand que Guincamp! » Aux yeux des passants qu'on croise, c'est légèrement ridicule, ce monsieur en chapeau haute forme côte à côte en fiacre avec cette Bretonne qui sanglote.

... Dans la maisonnette où la maman attend, sa curiosité éveillée, la nourrice pénètre et demande

à *voir le gas*; elle le prend dans son berceau, l'embrasse en curé par l'apposition des joues, et, le corsage dégrafé, avec une impudeur d'innocente, lui donne à téter : « *Des seins de statue* », dit la sage-femme qui la vient visiter. Assise au pied du lit, et penchée sur son nourrisson, sa coiffe blanche ombrant sa figure hâlée, le profil très pur, cela fait un tableau joli, semble quelque œuvre de primitif.

. . . . . .

A mesure que les jours se succèdent, c'est un plaisir de voir grossir et se développer le petit être ; au moment de la toilette, tandis que des cris répétés semblent protester contre les virevoltes du désemmaillotage le corps apparaît les langes ôtés, il apparaît minusculement râblé, avec des jambes qui gigotent, s'appuient des talons comme pour se dresser par des coups de reins ; la chair est ferme, grasse, blanche, les mollets accentués, les genoux bien ronds et remplis faisant deviner la charpente intérieure solidifiée; et dans tout ce bébé qui s'agite, dans ces menottes qui battent l'air, dans ces pelons qui s'arc-boutent et aussi dans ces grands yeux qui suivent du regard, s'éveille maintenant une individualité précise.



... Délaissant la tasse de café à peine finie et le *farniente* de la cigarette, il a fallu ce matin, après déjeuner, prendre Bébé et le promener d'abord dans le jardin, puis dans la maison, et comme il était méchant sans vouloir s'endormir, on l'a menacé de l'ogre (déjà !), et l'ogre c'était une drôlatique statuette de Coquelin Cadet, monologuant, avec ses grandes dents...

... On a pesé Bébé ainsi que l'a recommandé le médecin ; sur un des plateaux de la balance, on a posé un carton de chez Délion, et à la place de son chapeau d'amazone la maman a mis l'enfantelet, très drôle ainsi, tout nu, la nuque appuyée au rebord...

... Qui se douterait que Jean-Jacques, dont la conduite ne fut pourtant pas absolument irréprochable pour ses enfants, est l'auteur de la plus jolie berceuse, lancinante et douce, ronronnante et mélodique ; les paroles, qui sont de lui ainsi que la musique, ont une simplicité vieillotte tout à fait charmante :

. . . . . .

Que le jour me dure,
Passé loin de toi !
Toute la nature
N'est plus rien pour moi.

Le plus vert bocage,
Quand tu n'y es pas,
N'est qu'un lieu sauvage
Pour moi sans appâts.

Aux commencements de sa vie, les trois premiers jours, quand je prenais Bébé pour le promener, le hasard fit qu'une fois il s'endormit en m'entendant fredonner l'air de Jean-Jacques, et depuis, alors, ce fut comme une habitude, toujours le même fredon berçait le petit.

Et pour nous c'est une amusante évocation du bon vieux temps, tout un siècle qui revient présent, le dix-huitième, avec ses joliesses d'art, ses mignardises, et aussi sa poésie simple, un peu mélancolique sous son affadissement de poudre de riz et de perruques...

Que le jour me dure,
Passé loin de toi !...

... On a enfermé dans des malles la garde-robe de Bébé, ou plutôt les étoffes pour lui faire ce dont il a besoin, car il grandit, et déjà sont trop petits les bas, les chaussons, les culottes, les bonnets; on l'a enveloppé dans sa grande pelisse doublée de satin rose dont le capuchon bordé de fourrure le fait ressembler à une sorte de capucin, et — l'on part.

... Saint-Raphaël : une carriole cahin-caha, par cette route merveilleuse bordée de villas dans les roses, cette route aussi belle, mais plus intime, plus coquette, plus privée que celle de la Corniche, nous transballe à Boulouris, dans une forêt de pins dont la senteur bonne vous prend aux poumons, vous rassérène ainsi que la brise de la Méditerranée, vous emplit de santé.

Que c'est loin, le Paris où l'on grelottait, la maisonnette où l'on s'acoquinait auprès des pre-

miers feux, la jardinet où le vent d'automne entraînait les feuilles jaunies en des rondes funèbres, que c'est loin, tout ça! Nous sommes dans le soleil, dans une tiédeur embaumée, et ce matin Bébé a été faire sa première promenade au bord de la mer, au long d'une anse abritée où, au delà de la plage de varech apporté par la lame, l'eau bleue se brise et jaillit parmi les roches roses. Le paysage est délicieusement calme, animé par instants d'une voile blanche au loin, point qui s'augmente ou diminue, — espoir qui grandit ou chagrin qui s'efface.

. . . . . .

Une alerte : « N'est-ce pas Bébé qui crie? » et à



la maman qui a sursauté dans son lit à une plainte plus aiguë, le père réveillé, inquiet depuis quelque temps, fait une réponse affirmative et se lève ; bientôt, chez la nourrice, tout le monde est réuni, et, à la lueur faible de la veilleuse, ne se voit même pas le ridicule des costumes sommaires improvisés ; l'aubergiste elle-même est là : ayant eu cinq enfants, elle vient offrir le secours de son expérience.

Il est trois heures. Inutile presque et embarrassant, monsieur à qui l'on ne veut pas, par affection jalouse, laisser pouponner Bébé, revient dans sa chambre et ouvre la fenêtre. Le ciel, ennuagé, est sombre; un vent frais secoue les branches des pins en face, et, là-bas, on entend la mer qui se brise aux rochers du bord. Tout à coup, le silence de la nuit, que commencent d'animer les coqs claironnant la prochaine aurore, s'emplit d'un grondement qui grossit peu à peu, s'approche ;... un éclair à droite dans la forêt, c'est le rapide qui passe; on distingue dans les arbres, à travers les flocons de fumée blanche, les clartés des wagons; la vision s'éteint, le bruit s'éloigne, la nuit reprend sa quiétude, — et c'est très triste, dans la résonnance des murs blancs de l'auberge, les cris de Bébé qui parviennent. Qu'a-t-il? on cherche, on s'empresse, on lui donne de la fleur d'oranger, et le père, revenu, anxieux, le distrait pendant les médicamentations plus intimes, lui agite devant les yeux, pour l'empêcher de pleurer, son petit hochet à grelot, un poupon d'argent au bout d'un manche de nacre, un joli bibelot qu'a donné la marraine Sarah aux primes heures de la naissance.

Et ainsi jusqu'au matin ; la forêt s'éveille avec le jour qui est venu, maintenant des remuements bruissent dans la maison, les gens d'au-dessus se lèvent; on distingue sur la route proche le cahotement d'un chariot, on ouvre les volets après avoir éteint la veilleuse, et, à la clarté de ce vilain dimanche pluvieux, Bébé apparaît très pâle, les yeux cernés, son petit être tout essoufflé de sa crise de la nuit.

Il faut appeler le médecin, à 3 kilomètres de là, à Saint-Raphaël : l'aubergiste envoie son mari, — et ce piéton que nous devinons sur la route, marchant hâtif vers la ville, va nous chercher un peu de tranquillité, de sécurité.

. . . . . .

Bébé grandit, et devient de plus en plus un petit personnage déjà intéressé à ce qui l'entoure, reconnaissant son monde, promenant de façon drôle et intelligente ses regards. Ce soir, au soleil couchant, nous l'avons emmené au bord de la mer, et, sans qu'il soit besoin de l'amusement du hochet accoutumé, le spectacle a suffi pour le faire rester sage ; à travers les branches des pins, la pourpre du couchant envoyait un joli ton rosé, tandis qu'à l'horizon, là-bas, les collines se bleutaient du cré-

puscule, et qu'à nos pieds, la mer, secouée par la brise des soirs, se brisait avec fracas contre les roches ourlées d'une écume blanche jaillissante. Bébé, comme au spectacle, regardait, son attention surtout attirée par les dernières lueurs du soleil, et content, il souriait, chantait, se démenait...

...On est forcé déjà de s'occuper de ce petit cerveau qui demande, de ces yeux qui comprennent, de ces gestes qui sont conscients, volontaires, entêtés même, et la bonne, qui cause avec lui, retrouve d'amusantes phrases du patois de son pays : *Fais douce* veut dire : « embrasse » ; *il fait pouce* signifie : « il joint les mains » ; *à crou-crou* c'est « accroupi ».

Pour le distraire et le faire jouer, elle lui compte sur les doigts :

Vla l'batteu	Voilà celui qui	le bat.
Vla l'vinneu	—	le vanne.
Vla l'moleu	—	le moud.
Vla l'cuigeu	—	le cuit.
Vla l'mingeu	—	le mange.

et c'est une curieuse histoire du pain en cinq locutions très expressives et très figuratives : on voit, en l'écoutant ainsi, défiler toute une suite de tableaux champêtres, la batteuse, le van, le four, etc., et la conclusion est pittoresque, très juste cependant, *vla l'mingeu*, voilà le plus petit, c'est celui qui le mange.

. . . . . .

Un voyage long, très long, encombré de deux chiens, une vision brouillardeuse de Paris, des embrassades et des compliments; puis le sevrage, huit journées de fatigue, d'insomnie, d'éreintement, les réveils subits de la nuit calmés par des soupes au lieu du « tété », et encore les inflammations d'intestins, les nourritures choisies, les boissons variées, les visites du médecin, les ordonnances, les courses à la pharmacie, les inquiétudes et les tourments, — en un seul mot : la vie.

MAURICE GUILLEMOT.

RICHELIEU

(NOUVELLE)

Vous êtes chasseur, je suppose, comme je le suis moi-même. — Eh bien! imaginez que, tout frissonnant encore après lecture de ces enivrants récits de Gérard, voire du prince Henri dans les Indes, ou plus récemment de Foà, après avoir avec eux noblement frissonné et frémi à la fréquentation des grands fauves, et un peu dédaigneux, dès lors, de notre humble gibier local, mesquin, menu, ratatiné, tué le plus souvent sans péril et si peu de gloire, — imaginez, dis-je, que vous vous trouvez, comme moi, nez à nez, dans la rue de votre village — mettons même, comme c'est le cas, rue de ville de province — par un froid de 6 degrés, le long d'un ruisseau congelé, face à face avec un monstre tropical, avec un hippopotame!

Eh! eh! pas banal! — En vérité, c'est pourtant ce qui vient de m'arriver... Et cessant de badiner, prenons le ton doctoral.

Voici la chose, sérieusement :

* * *

On sait, ou on ne sait pas — en tout cas nul n'est forcé de le savoir — qu'à Anvers et aussi Hambourg, est concentré le grand commerce des fauves du monde entier. C'est là que les ménageries s'approvisionnent en attractions et en artistes.

Or ces deux grands marchés spéciaux ont leurs dépôts, leurs sous-stations, — lieux d'importation où l'on reçoit les animaux directement des pays mêmes d'origine.

On les y garde un certain temps pour les rétablir des fatigues et des émotions du voyage, et *grosso modo*, les acclimater, les habituer à leur nouvelle et peu enviable situation ; puis, remis sur pattes, on les expédie à l'un des lieux de concentration.

C'est en passant ces jours derniers devant les vitres tout embuées d'une boutique d'aspect très banal, — dépôt pourtant de ces produits intéressants, — que je m'arrêtai très surpris devant mon hippopotame.

Je tairai le nom du marchand, je ne dirai même pas la ville — grande ville du sud-ouest pourtant, — de peur qu'en sachant le nom, on ne me prenne pour un Gascon... et puis aussi ne voulant point faire de réclame. — Il va sans dire cependant que, si quelqu'un de mes lecteurs ou de mes aimables lectrices avait la moindre velléité de se payer un amour de rhinocéros, un séduisant éléphant ou mon extrait d'hippopotame, je suis à sa disposition.

Car, je dois tout d'abord l'avouer, c'est un hippopotame enfant.

Mais il n'importe, et même, tout petit qu'il soit, il n'en est que plus intéressant.

Donc, dans cette boutique étroite, au milieu d'un encombrement de cages, remplies de serins bruyants, d'oiseaux des îles piaulants, de perroquets assourdissants, on a ménagé un espace de 2 à 3 mètres de côté, entouré d'une barrière légère. Un peu de paille est épandue sous les pieds, dans le coin est une augette, grande comme un bain de pieds pour le « tub » constitutionnel, — et dans ce simple réduit, bien assez large pour lui, qui mesure 1m.40 de long, et 68 centimètres de hauteur prise au garrot, entre ces barreaux de bois, près de ce récipient mesquin, dans la chaleur artificielle d'un « choubersky » européen, insouciant comme on l'est à

son âge, l'aimable enfant ne semble pas trop humilié de sa nouvelle destinée et prend le temps comme il vient.

Vainement j'ai cherché dans son gros œil rond quelque larme mélancolique, quelque fugitive impression, rappel, souvenance des roseaux natals, des espaces sans fin du Soudan, des flots clairs et bleus des grands lacs d'Afrique...

— Point... qu'un petit air très fripon, très gentil, très innocent.

La nature a rendu les petits plaisants, et de leur grâce a fait une force, pour apitoyer ceux plus forts qui les pourraient opprimer.

C'est ainsi qu'on trouve du charme dans un petit hippopotame.

Le fait est que « Richelieu » — ô irréverence ! (c'est le nom de notre animal) — est le plus aimable des monstres.

Richelieu (j'expliquerai ce nom tout à l'heure), pourtant pas beau, dans le sens esthétique du mot, avec sa tête engoncée, son corps massif, ses pattes trop courtes et tortes, avec sa peau luisante, grasse, de ton gris bleuté sur le dos, rose sous le ventre, sur les bajoues, au museau, sur ce cou à plis et replis comme une nuque d'apoplectique ; avec ce masque de boule-dogue, ce groin rond, ce nez camus, ces yeux comme des lobes glauques et pâles, ces oreilles minuscules, et cette gueule lippue, baveuse, comme entaillée par un coup de hache trop fort, enfin — à l'autre bout — avec cette culotte grotesque, au fond plissé qui pend trop large.

Tout ça paquet informe ; un cube de chair molle et flasque, une masse sans consistance qu'on devine faite pour flotter.

Donc, pas du tout beau à détailler, et pourtant — arrangez cela, — du charme quand même, je l'ai dit, dans ce jeune monstre, et de la grâce !

Son âge ? — A peine un an.

Son histoire ? — Elle est bien simple...

Sa mère et lui vivaient en paix sur les bords plantureux et gras du Sénégal, de la Gambie, parmi les souches, l'inextricable fouillis des graminées géantes et des feuillages tropicaux.

Ils dormaient, paissaient, plongeaient, s'ébattaient très innocemment dans les remous, à l'ombre des palétuviers ; ou bien, sous les rayons vivifiants du soleil, dans la fange attiédie, délicieusement se roulaient, — très aises la mère et l'enfant, en leur philosophie, de ce mode de genre de vie, — quand quelque négrillon méchant vint à surprendre leurs ébats... Et c'est ainsi que bientôt, guettée, épiée, victime d'une ruse infernale, un beau soir la pauvre mère, en se rendant à l'abreuvoir, s'effondra au fond de la trappe fatale, très habilement dissimulée, hélas ! et s'empala sur un pieu très aiguisé...

Un coup de lance l'acheva ; et le petit, capturé, fut aussitôt porté à la case d'un « traitant » et échangé sur-le-champ contre un peu de « casse-poitrine », d'alcool frelaté et autres drogues empoisonnées. — Bref, tout compte fait, pour la région, « une honnête famille de moins, et pas mal d'abrutis de plus »...

Le traitant, ravi, le transporte à Saint-Louis et le revend un gros prix au capitaine du navire qui l'a importé ici, du *Richelieu* pour préciser, et vous donner en même temps la très simple explication de l'origine du pompeux nom de notre animal, le *Richelieu* de la maison M... et P... qui fait deux fois par mois la traversée du Sénégal.

Odyssée navrante et simple de notre jeune hippopotame.

Voilà trois mois qu'il est dans l'étroit espace que je vous ai décrit plus haut... et ne s'en porte pas plus mal.

Au contraire, car il est en convalescence. — A son arrivée en France, il fut atteint d'une hernie. Opéré, soigné, dès maintenant il est sauvé.

Sa nourriture par vingt-quatre heures se compose exclusivement de 14 à 16 litres de lait, où l'on trempe 2 livres de pain : rien autre.

J'ai dit son caractère aimable. Il a des accès de gaieté, et, dame, si jeune et si faible qu'il soit, relativement, ses jeux sont d'un Hercule enfant ! — D'un coup de nez il enverrait rouler un homme.

On comprend combien il est nécessaire de le soustraire à l'influence fatale du froid, et plus encore, paraît-il, aux variations de notre fantasque atmosphère.

De 16 à 18 degrés lui sont nécessaires. L'eau de son bain est naturellement attiédie. Il y passe des heures entières, béatement ferme les yeux, secoue ses petites oreilles, et paraît tout à fait heureux au milieu du nuage de vapeur qui se dégage de tout son être.

* * *

Et comme, hélas, en notre humaine condition, — que nous naissions, que nous mourions, — tout commence et tout finit par une même question d'argent ! il s'ensuit que les hippopotames eux aussi, qui, libres, en sont heureusement affranchis, — quand ils se mêlent à notre vie sont soumis aux mêmes errements.

Donc, pour « Richelieu », la question « chiffre » se présente de la façon suivante :

Sa valeur vénale est, en dépit de son âge tendre, de 2500 à 3000 francs.

C'est, comme on le voit, un beau prix, et c'est ce qu'on le paiera, à Anvers, dans un mois, quand il sera bien guéri.

Entre le barricot de rhum d'ailleurs depuis longtemps absorbé, et ce chiffre plus qu'honorable, on voit combien grande est la marge, et combien c'est une bonne affaire que l'achat d'un hippopotame et sa revente à Anvers.

Et maintenant, ami lecteur, que voilà le portrait fini, que vous connaissez le héros, ses conditions de vie, ses exigences et puis aussi ses charmes, enfin que vous en connaissez le prix, encore une fois, si le cœur vous en dit ?...

E. DE PERCEVAL.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Autant le petit Palais, que nous avons décrit, est jugé élégant et intime (et il conservera tout son charme, plus tard, quand les collections de la Ville de Paris y seront installées par les soins de M. Ralph Brown auquel incombera cette tâche digne de son goût), autant le grand Palais semble lourd et mal proportionné. On le trouve même, en dépit de sa masse, moins vaste que son prédécesseur disparu. On est surpris, quand on y a pénétré, de voir que cet énorme édifice ne paraît pas offrir plus d'espace disponible aux œuvres d'art que l'ancienne bâtisse où se tinrent les Salons annuels. C'est une appréciation un peu sévère quant à la première partie, inexacte quant à la seconde, heureusement. En réalité, il faut attendre que ce Palais ait été, par la suite, rendu à sa vraie destination et se souvenir alors qu'il est construit à plusieurs fins : il doit servir à des auditions musicales (il renferme une salle de concerts) et à des exercices équestres en même temps qu'à des expositions de tableaux et de sculptures. En outre, en ce moment, il est encombré de constructions, d'aménagements intérieurs; après leur disparition, il donnera des emplacements aussi considérables que par le passé, et, dit-on, très suffisants. En tout cas, on peut se rendre compte, dès maintenant, que la lumière y est bonne, claire et douce comme il convient. On s'y habituera et il fera figure honorable dans le nouvel ensemble décoratif des Champs-Élysées.

Il y a, comme on sait, aujourd'hui, sous ces voûtes immenses, une double exposition : la *Décennale* et la *Centenale*. C'est beaucoup à examiner. L'intérêt principal, selon nous, réside à la Centenale. La Décennale n'a pour avantage que de permettre de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les écoles étrangères qui sont très richement représentées. Ce sont, au rez-de-chaussée, en des baraquements parasites, les écoles de peinture danoise, anglaise, hongroise, allemande, suédoise, roumaine, italienne, etc. On y aura des surprises : on remarquera combien sont grands les efforts et les progrès accomplis et on perdra un peu de cette idée fausse que nous sommes le seul peuple du monde ayant le culte de l'art, sentant les choses d'art, comprenant et rendant la nature. Nous restons trop, en ceci, sur nos succès annuels des Salons et, nous confinant à Paris, n'ayant ni le temps ni l'occasion de regarder au delà, nous nous immobilisons dans une ignorance trop dédaigneuse. Prenez pour exemple, non pas seulement les Américains avec lesquels notre École des beaux-arts nous met en fréquents rapports, mais seulement ce tout petit peuple, la Roumanie, et vous observerez comment le goût s'y forme, comment l'inspiration s'y produit et s'y élargit, selon toutes les formules et les curiosités nouvelles! Même note à prendre à la sculpture étrangère qui est groupée, très à l'étroit, à ce rez-de-chaussée également. On y remarquera, à côté de bizarreries américaines quelquefois, des groupes d'une belle venue, tourmentés à l'excès peut-être mais très vivants, comme les *Saturnales* (École italienne), majestueux et harmonieux de lignes comme les œuvres de nos statuaires.

Quant aux artistes français qui se sont réservé la part du lion et qui occupent, avec une partie du rez-de-chaussée, beaucoup du premier étage, chacun de nous les connaît. Ils sont ce qu'on nomme la fleur de cimaise, les récompensés, les décorés, les officiels de toute sorte. Ils ont tous envoyé de cinq à dix toiles, prises parmi leurs plus admirées ou critiquées aux derniers Salons. Nous n'avons pas besoin — la place d'ailleurs nous manquerait — de citer même cent des principaux. Leurs œuvres exposées sont, en général, presque populaires et les détailler n'apprendrait rien. Toutefois, nous indiquerons dans quel esprit il faut les examiner : c'est au point de vue de la « sincérité », de l'évolution du talent et de la manière. Allez tout droit, comme aux meilleurs, à ceux dont le lot de tableaux révèle, non pas une recherche sotte de la faveur publique due à une flatterie des goûts du jour, mais aux peintres qui, d'un bout à l'autre de leur carrière, marquent un égal souci de leur personnalité artistique bien caractérisée.

Leur peinture d'il y a dix ans pourrait, à certaines heures, à côté d'autre, sembler « vieillie ». Les tendances et la mode se déplacent si facilement! Mais non : l'artiste dont la vision des choses est claire, dont la main est puissante et ferme, ne s'est pas laissé détourner du chemin. Il s'est efforcé d'être toujours lui-même. Et ainsi, son œuvre a constitué, pour notre époque si variée, une étape bien déterminée. Ce sera son honneur plus tard. Et c'est aussi celui de notre génie national, solide autant que brillant.

Quant à la *Centenale*, elle nous séduit et nous retient par la facilité qu'elle nous présente de nous remettre en mémoire ou de nous montrer des œuvres qui sont éparses dans des musées et qui, réunies, nous font saisir, dans son ensemble, le tempérament artistique des maîtres. A cet égard, la Centenale est précieuse; nous n'apprécions assez ni David, ni Ingres, ni Millet, ni Courbet, ni Dupré, ni Rousseau si nous nous en tenons à une apparition d'un de leurs chefs-d'œuvre dans une vente ou à la cimaise d'une galerie publique. Or, la Centenale nous les présente en quelque sorte en entier, du moins avec leurs meilleurs morceaux. On les trouvera, tout d'abord, par delà la rotonde, vers l'avenue d'Antin : ils commencent à Greuze, avec *Egine et Jupiter*, avec le *Zéphyr* de Prud'hon, avec le *Junot enfant* de Fragonard; puis le siècle s'ouvre vraiment avec un portrait de Bonaparte par Gros, avec le portrait de *Madame Vigée-Lebrun*, par David. Dans une troisième salle, voici l'esquisse du *Radeau de la Méduse* de Géricault, l'*Embarquement de la duchesse de Berry* de Gros, encore... Voici des Boilly, des Callet, des Court, etc.

La salle IV est la salle d'Ingres, avec l'admirable portrait de la *Vicomtesse de Senones*, qui a été prêté par le musée de Nantes. Plus loin, c'est Delacroix, Chassériau, Paul Delaroche, Ary Scheffer, Trutat, Granet, et même un portrait d'officier d'infanterie de marine, par Millet.

Dans la cinquième salle, les Millet, les Courbet, les Isabey, puis une collection incomparable de Daumier et, plus loin, Deveria, Tassaert, des Romantiques, etc. On suit, pas à pas, dans cette promenade pleine de découvertes, les tâtonnements, les écarts, les fantaisies de nos successives écoles, que le génie d'un maître, en une toile décisive, remet toujours en droite ligne.

Les salles de paysages sont peut-être les plus belles, les mieux garnies : les Corot, les Dupré, Daubigny, Théodore Rousseau, les Diaz, les Monticelli sont tous

des joyaux... Et encore (au premier étage) on admirera les Paul Baudry, Fromentin, Gustave Moreau, Roybet, Couture, Harpignies; on saluera au passage (panneau central de la rotonde), la *Distribution des aigles* de David, les fresques de Chassériau, et on regardera avec curiosité les « derniers modernes », les Monet, Degas, Pissarro, Seurat, Sisley, non loin desquels sont les J.-P. Laurens, Cazin, Puvis de Chavannes, Manet, Bonnat, un peu pêle-mêle, semble-t-il... Mais ce pêle-mêle ne gêne pas, et on se passe de catalogue à la rigueur, parce qu'on acquiert, d'une façon générale, la sensation qu'on se trouve en présence d'œuvres qui sont presque toutes entrées dans l'histoire de l'art.

PAUL BLUYSEN.

LA VIE EN PLEIN AIR

Les tournois d'escrime de l'Exposition ont commencé, et à l'heure où j'écris ces lignes, la joute finale du fleuret (amateurs) se dispute dans la grande salle des Fêtes, trop spacieuse pour les luttes de finesse de cette arme essentiellement artistique, où la convention joue un grand rôle. Comme il fallait s'y attendre, le capitaine Coste arrive en tête de la classification des amateurs, et je serais bien étonné s'il ne gagnait pas le championnat de 1900 comme il gagna celui de 1897, au Nouveau Cirque. L'armée en tirera justement honneur et gloire, et elle pourra également compter pour des victoires le classement dans les huit premiers du capitaine Debax, l'excellent capitaine instructeur à Joinville, et du capitaine Sérial, ancien lieutenant instructeur à la même école et l'un de nos plus fins fleurets.

Le jury aura eu une rude tâche, et il s'en est acquitté avec beaucoup de zèle et avec beaucoup de compétence aussi. M. Antonio d'Ezpeleta, qui le présidait, est une des lames les plus autorisées qui se soient affirmées depuis ces trente dernières années. Il connaît tout de l'escrime, et la pratique avec ferveur et comme un maître.

Gentilhomme de la grande école, mousquetaire ayant tout autant de cœur et de courage que ceux de Dumas père, il a apporté à son rôle si difficile autant de justice que d'impartialité.

A côté de lui il faut citer avant tout Vigeant et Barbasetti : Vigeant, l'historiographe de Jean Louis, l'auteur exquis de ce livre : *l'Amanach de l'escrime*, et de plaquettes délicieuses écrites par un véritable artiste en l'honneur des armes; Barbasetti, le savant professeur du *Fecht Club* de Vienne, auteur de traités déjà renommés sur le sabre et sur l'escadron de la *spada*, et un des plus forts champions italiens.

Avec de pareils juges, les amateurs étaient certains de rencontrer la justice la plus rapprochée de l'impeccabilité.

Les professeurs auront à peine terminé leur tournoi lorsque ces lignes paraîtront; il réunit les célébrités de l'escrime française, Lucien Mérignac, Kirchhoffer, Georges et Adolphe Rouleau, Bergès et de jeunes maîtres comme Masselin, le sympathique champion de la salle Ruzé qui est devenue la sienne, Lucien Large, Yvon; sans parler des maîtres étrangers qui leur disputeront chaudement la victoire.

J'aurai à revenir sur ce tournoi qui ne mérite qu'une critique, mais une critique sérieuse. Le commissariat de l'Exposition s'est beaucoup trop désintéressé de la question sportive, et néanmoins il a tenu à prendre la direction du tournoi de fleuret, à qui il a donné, je le répète, une salle trop vaste, un confort par trop rudimentaire et pour les tireurs et pour le public.

L'élégance et le confort n'auraient pas dû être bannis de l'organisation d'un pareil tournoi : le commissariat de l'Exposition, peu expert en ces questions, a négligé ces deux points de vue et a nui ainsi à une fête des armes que la Société d'encouragement à l'escrime et les tireurs qui s'étaient engagés avaient tout fait pour rendre admirable de tous points.

* *

Le tournoi de l'épée de combat aura cette chance que le commissariat de l'Exposition en a laissé toute l'organisation à la Société d'escrime à l'épée de Paris. M. E. de La Croix, qui la préside avec tant de compétence et de talent, montrera ce que peut l'initiative individuelle.

Les jeux de plein air de l'épée — qui sont véritablement l'image du duel — auront lieu sur la terrasse des Tuileries et commenceront le 1er juin pour durer jusqu'au 15 juin.

Le soleil se mettant de la partie, on peut compter, que, parmi les fêtes sportives, celle-ci brillera d'un éclat particulier. Depuis trois ou quatre ans, l'épée de combat a pris un essor considérable. Les plus enragés fleuretistes reconnaissent aujourd'hui l'utilité du jeu de terrain, qui a si peu de rapports avec le jeu de convention du fleuret. Et chacun s'adonne avec ardeur à l'épée, celle dont on se sert en duel, l'épée rigide avec larges coquilles, avec laquelle l'intelligence joue un rôle égal à la mécanique de l'arme.

Jeunes et vieux y prennent un égal plaisir et on voit souvent des hommes ayant atteint la cinquantaine, comme M. Thomaguen par exemple, donner une bonne leçon à des jeunes gens de vingt à trente ans.

C'est le professeur Baudry qui a opéré cette révolution dans le goût des armes. L'épée de combat, grâce à lui, grâce à ses infatigables efforts, est devenue l'arme favorite, celle dont on se sert principalement, non seulement en plein air, mais en salle.

De son initiative est née la Société d'escrime à l'épée, qui compte aujourd'hui plus de trois cents membres, quand elle n'en comptait pas cent, il y a trois ans.

Cette société n'est pas seulement une école d'escrime, elle est encore une excellente école de camaraderie. Seuls les amateurs, présentés par deux parrains, et ayant été accueillis par les trois quarts des membres du comité, peuvent en faire partie. Les professeurs en sont rigoureusement exclus. Les membres de la société ont estimé en effet, à juste raison, que l'entrée des maîtres d'armes parmi eux exciterait les passions et les rivalités d'écoles et feraient du tort à la camaraderie qui n'a cessé d'exister parmi eux.

Une fois par mois, dans la grande cour du lycée Carnot, les membres de la société se réunissent et disputent, par camps (huit tireurs), des joutes en un coup de bouton, fort intéressantes non seulement pour ceux qui y prennent part, mais encore pour les juges, qui arbitrent, comme les témoins dans un duel.

Celui, sans contestation possible, qui a remporté le plus souvent le succès dans ces luttes courtoises mais passionnées, est certainement M. le marquis de Chasseloup-Laubat, un nom sympathiquement connu et un des tireurs les plus difficiles que je connaisse.

A côté de lui, il faut citer MM. J.-M. Rosé, Georges Breitmayer, Coilly, Sulzbacher, Lafourcade-Cortinier, Louis Perrée, F. de Boffa, capitaine de La Falaise, lieutenant Clolus, docteur de Pradel, Gaston Alibert, Hanonnet de La Grange, Max Doumic, Pol Neveux, Ernest Carnot, H.-G. Berger, Robert Delétang, un de nos jeunes peintres possédant le plus de talent, etc.

On compte parmi les membres de la société des médecins, des dentistes, des ingénieurs, des professeurs, des journalistes, des auteurs dramatiques, voire même des hommes politiques comme MM. Poincaré et Barthou, anciens ministres.

Mais la seule politique permise pendant les joutes est celle qui consiste à donner des coups de bouton et à n'en pas recevoir. Ce n'est pas une association de secours mutuels dans le sens qu'on attribue généralement à ce mot, mais chacun s'entr'aide mutuellement et se réjouit des succès du voisin.

J'espère qu'après le tournoi d'épée, qui ne compte pas moins de deux cent quatre-vingt-quinze concurrents, le ministre de l'Instruction publique M. Leygues, fera honneur à la Société de l'escrime à l'épée en attachant sur la poitrine de M. E. de La Croix, son sympathique président, la croix de la Légion d'honneur. Mon camarade et ami E. de La Croix la mérite comme homme, comme escrimeur et comme principal organisateur du tournoi d'épée.

MAURICE LEUDET.

Théâtre

LA MUSIQUE

Les concerts d'Harcourt au palais du Trocadéro. *Mors et vita*, oratorio de Ch. GOUNOD.

La première audition de *Mors et vita* eut lieu le 26 août 1885, au festival de Birmingham, institution anglaise qui donne tous les trois ans de splendides séances où se réunissent environ trois cents chanteurs et une centaine d'instrumentistes. Le succès fut très grand et il en fut de même pour les diverses exécutions de cet oratorio qui eurent lieu par la suite. Ce succès inspira d'ailleurs le jugement suivant à un maître dont grande, sinon infaillible, est la compétence en fait d'appréciation musicale : « Gounod, dit Saint-Saëns, a mis le meilleur de son génie dans les œuvres religieuses, qui lui conserveront l'admiration du public futur, quand les siècles écoulés auront relégué dans les archives de l'art les œuvres théâtrales qui nous passionnent aujourd'hui. » Tout en goûtant pleinement la première partie de cette phrase, je ne puis que protester contre le quasi-paradoxe enfermé dans la seconde; je n'en veux pour preuve que la faveur constante, pour ne pas dire le continuel enthousiasme, qui accueille chaque reprise de *Faust*, *Mireille*, *Roméo et Juliette*, *Philémon et Baucis*, œuvres éternellement jeunes, n'en déplaise aux snobs! partant éternellement belles.

Le véritable sens de l'œuvre et l'idée d'où en est sortie la création sont exprimés dans la préface même de *Mors et vita*, où Gounod prend soin d'écrire ce qui suit : « Cet ouvrage est la suite de ma trilogie sacrée *Rédemption*. On se demandera peut-être pourquoi j'ai placé dans le titre la mort avant la vie. C'est que si dans l'ordre du temps, la vie précède la mort, dans l'ordre éternel c'est la mort qui précède la vie. La mort n'est que la fin de l'existence, c'est-à-dire de ce qui meurt chaque jour; elle n'est que la fin d'un *mourir* continuel; mais elle est le premier instant et comme la naissance de ce qui ne meurt plus. »

Cette conception d'un ouvrage où abondent d'ailleurs les beautés de premier ordre a eu pour fâcheuse conséquence d'y engendrer une sorte de mysticisme qui par intervalles s'en dégage, en dépit des puissants effets symphoniques et des accents tumultueux d'une savante instrumentation. Ce mysticisme, arrêtant le génie du maître au milieu des hauteurs où il plane, le fait descendre parfois dans l'alanguissant domaine de la mièvrerie, sinon de la vulgarité. De là aussi des longueurs, de la diffusion dans cet oratorio dont la concision eût dû être la suprême et unique qualité.

Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux passages : *Felix culpa,... Qui Mariam absolvisti...* le quatuor *Oro supplex et acclinis...* dans son ensemble seulement, et, dans la deuxième partie, le passage *Beati qui lavant stolas...*

En revanche, on y peut faire ample moisson de beautés de premier ordre.

Le prologue, avec son récit plein de grandeur et de simplicité : *Ego sum Resurrectio...*; le *Requiem*, dont les émouvantes périodes vocales sont très dramatiquement soulignées par les dessins chromatiques des instruments à cordes ; les chœurs du *Dies iræ*, superbement mis en relief par les effets d'harmonie imitative de l'orchestre; le solo du ténor : *Inter oves locum præsta...* exquis de recueillement et délicieusement accompagné par le quatuor; l'*Oro supplex* où l'on remarque de touchants dialogues entre le ténor et le basson et entre le contralto et le hautbois. Puis éclate en d'enthousiastes transports le *Sanctus*, suivi, par un habile contraste, du quatuor *Pie Jesu*, tout de recueillement ému et d'extatique imploration.

La seconde partie renferme entre autres passages remarquables le double épisode symphonique et vocal *Resurrectio mortuorum* et *Judex* qui forment, pour me servir d'un terme quelque peu vulgaire en l'occurrence, mais cependant bien expressif : le *clou* de l'œuvre. Sur le thème du *Dies iræ*, l'orchestre s'élargit progressivement en un majestueux *crescendo*, scandé de temps à autre par le formidable éclat des trompettes. Puis, après le récit *Cum autem venerit...*, l'orchestre d'abord seul, ensuite avec le grand orgue et les chœurs, fait entendre à deux reprises un chant dont l'éblouissante inspiration, la suave beauté ravit l'auditeur et ne tarde pas à provoquer une explosion d'enthousiasme. Dans sa minutieuse analyse de *Mors et vita*, M. Camille Bellaigue trouve entre la transposition de la mélodie première, l'accompagnement en triolets et l'unisson, une certaine affinité avec une phrase de Faust. « Au fond, conclut-il, c'est presque la même, mais prodigieusement agrandie, transfigurée et portant avec elle une puissance d'émotion centuplée, irrésistible. Elle donne, surtout avec la reprise grandiose du chœur, une impression de grandeur et de gloire, une vision du ciel ouvert, plein de clartés et de cantiques. » Tel a été l'effet produit sur le public, qui a salué ce morceau superbe de bravos et de *bis* longuement répétés.

La troisième partie, qui ne le cède en rien aux deux précédentes, est magnifiquement apothéosée par le

chœur en fugue du final, qui donne à ce colossal ouvrage une conclusion vraiment digne de lui.

Malgré tous les écueils dont est semée cette redoutable partition, l'orchestre et les chœurs, grâce à l'infatigable maestria de M. Eugène d'Harcourt, ont remporté un éclatant succès. Toutes mes félicitations à M. H. Dallier qui a supérieurement tenu le grand orgue. Quant aux soli, qu'il nous suffise de dire qu'ils ont été chantés par Mmes Félix Litvine, Berthe Soyer, MM. Noté et Laffitte, et l'on comprendra le chaleureux accueil fait par le public à des artistes de semblable valeur.

EM. FOUQUET.

LA GUERRE DU TRANSVAAL [1]

La puissance du nombre l'emporte fatalement. La vaillante petite armée du général Louis Botha voit peu à peu se resserrer les mailles du gigantesque filet tendu avec beaucoup de méthode par lord Roberts, qui a pu enfin ramener non pas la *victoire* — car la ligne des fédéraux n'a jamais été entamée — mais la *fortune* sous le drapeau britannique.

Le généralissime anglais a mis à profit sa longue station à Bloemfontein. Il a préparé avec beaucoup de minutie les immenses convois d'approvisionnements nécessaires à son armée. Puis, avant de se mettre en marche sur Prétoria, il lui a fallu faire un effort considérable pour purger le sud-est de l'État libre d'une nuée de petits commandos très menaçants pour son flanc droit et pour sa ligne de communications.

Cette vaste opération préliminaire n'a pas exigé moins de 40 000 à 45 000 hommes. Le général Rundle, battu et rejeté sur Rouxville, s'est vu forcé d'abandonner à Wepener le colonel Dalgetty avec un fort contingent de coloniaux. Lord Roberts se hâta d'envoyer toutes les troupes qu'il put détacher de Bloemfontein au secours de la division coloniale, et le général French, à la tête de 7 000 à 8 000 cavaliers, reçut pour mission de s'avancer au nord de la ligne Thabanchu-Ladybrand pour couper la retraite aux commandos qui opéraient autour de Wepener, sous les ordres de De Wet et Olivier.

Les combats, les escarmouches se succèdent. Le général French, dont l'activité personnelle est digne d'éloges, soude ses deux colonnes à Thabanchu et opère directement contre Louis Botha qui résiste sur place avec acharnement pour permettre à Olivier et à De Wet de se retirer tranquillement le long de la frontière du Basutoland.

Bref, en dépit des efforts et de l'endurance des troupes anglaises, la cavalerie du général French rentre bredouille à Bloemfontein, mais la région au sud de la ligne Bloemfontein-Thabanchu-Ladybrand est débarrassée des fédéraux, et rien ne s'oppose plus à la marche de lord Roberts sur le Vaal.

L'armée anglaise s'étend maintenant de Kimberley à Ladysmith et forme cinq grandes colonnes : à l'extrême gauche, lord Methuen s'avançant sur Mafeking ; à l'extrême droite, sir Redvers Buller, au Natal, ayant Newcastle pour premier objectif, — ces deux colonnes devant former en quelque sorte deux crochets offensifs aux ailes extrêmes de l'armée du centre (État d'Orange), divisée elle-même en trois colonnes.

Lords Roberts marche au centre, ne quittant pas la ligne du chemin de fer de Bloemfontein à Prétoria ; il a à sa gauche la division Pol Carew, et à sa droite la division Hamilton. Le général Rundle, plus à l'est, couvre Ladybrand, prêt à donner éventuellement la main aux troupes du Natal.

Lord Roberts dispose de six divisions et demie d'infanterie, de quatre brigades de cavalerie, de deux divisions d'infanterie montée et de 180 pièces de canon.

En face de ces forces formidables, Louis Botha peut mettre en ligne 10 000 à 12 000 hommes seulement !

La résistance est donc impossible. Lord Roberts, connaissant la faiblesse numérique de son adversaire, marche à coup sûr et, en quelques bonds, occupe Brandfort, franchit la Wet, s'empare de Winburg, passe la Zand et entre sans coup férir, le 12 mai, à Kroonstadt.

Les Boers ont offert un semblant de résistance sur la Wet et la Zand, reculant pas à pas, sans se laisser entamer, faisant sauter les ponts derrière eux, retardant la marche des envahisseurs par tous les moyens possibles, ne laissant en arrière ni un canon, ni un chariot.

De Kroonstadt au Vaal, la distance est de 75 milles environ. Mais avant de se porter sur la frontière du Transvaal, lord Roberts attend les résultats de la colonne qui marche au secours de Mafeking. D'autre part, Buller, ne pouvant sans doute plus rien compromettre en Natalie, a reçu l'ordre de se porter en avant. Il décrit un vaste mouvement à l'est, occupe Glencoe et Dundee, force les Boers à abandonner les positions de Biggarsberg et arrive sans encombre à Newcastle, mais ne peut atteindre Laingsnek, tout au nord du Natal, les Boers ayant fait sauter le tunnel en lançant l'une contre l'autre, des deux extrémités, deux locomotives chargées de dynamite.

La colonne de Mafeking a pu enfin atteindre son objectif : la délivrance de cette petite place assiégée depuis le 12 octobre et admirablement défendue par le colonel Baden-Powell, dont l'Angleterre peut être fière.

Une série de dépêches contradictoires, annonçant tout d'abord la capitulation de Baden-Powell, puis la délivrance de la ville par le colonel Mahon, ont circulé ces jours-ci. Aujourd'hui, le doute n'est plus permis : lord Roberts nous apprend, dans une longue dépêche datée de Kroonstadt, 21 mai, qu'après avoir opéré sa jonction avec le colonel Plummer, le colonel Mahon a réussi, après des combats acharnés, à faire lever le siège de Mafeking le 18 mai.

Rien ne saurait empêcher maintenant lord Roberts d'envahir le Transvaal, et le dernier acte de cette guerre extraordinaire sera sans doute commencé à l'heure où paraîtront ces lignes.

La situation des Boers semble peu brillante. L'armée anglaise balaie littéralement devant elle les petits commandos qui tiennent la campagne, resserrant peu à peu les branches de l'immense équerre qu'elle forme de Mafeking à Kroonstadt et de Kroonstadt à Newcastle, forçant ainsi toute la petite armée de Botha à *fuer* sur Prétoria.

(1) Voir le numéro du 15 mai.

Si l'on tient compte, d'autre part, des 5 000 hommes du général Carrington, auxquels le Portugal a livré passage à Beïra, permettant ainsi d'envahir le Transvaal par le nord, on voit tout le danger qui menace les fédéraux qui, depuis huit mois bientôt, combattent avec tant d'héroïsme, avec une si indomptable énergie, pour la liberté!

Dans quelques jours peut-être, lord Roberts sera devant Johannesburg, et le lendemain sous les murs de Prétoria. Les Boers défendront-ils leur capitale? J'espère qu'ils ne commettront pas la folie de s'enfermer dans ses murs; qu'ils se contenteront d'y laisser la garnison strictement nécessaire pour servir les forts qui commandent la place. Botha doit se retirer avec son armée dans le district de Lydenburg, au nord-est du Transvaal, terrain inaccessible d'où il dirigera contre l'Anglais une guerre de guerilla sans merci. S'il a le bonheur d'échapper à la puissante étreinte dont le menace actuellement la stratégie de lord Roberts, il peut tenir longtemps encore dans la région montagneuse du nord-est et peut-être sauvegarder l'indépendance de son pays.

HENRI MAZEREAU.

VARIÉTÉS

LA JEUNESSE DE SIEYÈS

Nous extrayons du très important volume sur *Sieyès* que M. Albéric Neton vient de publier à la Librairie Perrin, les intéressantes pages suivantes où sont racontées les premières années de celui qui devait, suivant la forte expression de Michelet, ouvrir et fermer la Révolution.

Emmanuel-Joseph SIEYÈS naquit le 3 mai 1748 à Fréjus (1). Par les femmes, sa famille tenait à la petite noblesse; en ligne paternelle elle était d'extraction bourgeoise. Beaucoup de ses ascendants furent peintres; ils s'exercèrent avec talent, mais sans éclat: leur notoriété fut toute locale.

Il était le cinquième enfant d'Honoré SIEYÈS, receveur des domaines et directeur des postes, et de dame Anne ANGLÈS, fille d'un tabellion estimé. De bonne heure il fut mis en pension chez les Jésuites de sa ville natale: son séjour y fut de courte durée, car un édit royal expulsait bientôt de France la Congrégation de Jésus (1764). Il fut ensuite envoyé chez les doctrinaires de Draguignan. Il a alors seize ans. C'est l'époque où il paraît avoir sérieusement songé à choisir la carrière des armes. A la lecture des historiens latins, son imagination s'est enflammée; il parle avec exaltation des grands capitaines de l'antiquité, Alexandre, Hannibal, Pompée, César; les hauts faits de ces héros troublent ses nuits; il sait jusqu'aux moindres détails de leur vie et de leurs actions. Séduit par l'exemple de quelques-uns de ses camarades, il eût voulu entrer dans l'artillerie. « Il en écrivait à ses parents, dira-t-il plus tard, avec toute la vivacité d'une jeune passion. » Mais sa santé délicate, sa complexion chétive, son corps fluet étaient de trop nombreux obstacles à la réalisation de ses désirs. Sa mère, dont la tendresse s'alarmait en le voyant si faible, le suppliait sans cesse de renoncer à ses projets. Son père était, quant à lui, peu disposé à faire les sacrifices qu'exigeait la préparation au métier militaire. L'un et l'autre étaient d'une extrême piété, aussi eussent-ils voulu que leur fils se destinât à l'état ecclésiastique. Il résista longtemps, mais les supplications, les angoisses de sa famille ébranlèrent son cœur. Vaincu par une douloureuse scène de larmes, il céda. Il partit donc pour Paris achever ses études et prendre ses grades. Il entra dès son arrivée au séminaire de Saint-Sulpice; il en franchit tristement la porte, inquiet, agité, l'âme brisée. Un doute affreux le saisit et son cœur blessé se contracte et se ferme. Il ne se rouvrira jamais en entier.

L'impression qu'il en ressentit fut telle qu'il s'en souvenait encore en l'an II. Il écrira alors: « Le voilà « séquestré décidément de toute société humaine rai- « sonnable, ignorant comme l'est un écolier de cet « âge, n'ayant rien vu, rien connu, rien entendu et « enchaîné au centre d'une sphère superstitieuse, qui « dut être pour lui l'univers. Il se laissa aller aux « événements comme on est entraîné par la loi de né- « cessité. Mais dans sa position si contraire à ses goûts « naturels, il n'est pas extraordinaire qu'il ait con- « tracté une sorte de mélancolie sauvage, accompa- « gnée de la plus stoïque indifférence sur sa personne « et sur son avenir. Il dut y perdre son bonheur; il « était hors de la nature... »

Quoi qu'il fît, il ne put trouver le repos. Il se révoltait contre sa faiblesse, il aurait voulu pouvoir crier ses doutes, ses angoisses, ses tourments. Longtemps il demeura ainsi, abîmé et sans forces. La volonté cependant reprit bientôt le dessus, l'amour du travail le sauva. Il se mit alors avec passion à l'étude de la philosophie, puis à celle des langues; il oublia peu à peu ses misères dans la solution des problèmes métaphysiques dont la gravité l'attirait, et des questions d'économie politique dont il devinait l'importance et prévoyait le rôle futur. Son esprit volontiers critique inquiéta bien vite ses supérieurs et plus d'un se scandalisa de son scepticisme à peine voilé. Il aimait ses maîtres, il devinait leur chagrin. Il était le premier désolé de les attrister, mais il eût fallu les tromper et son âme répugnait au mensonge. A travers la scolastique et la théologie, il cherchait la vérité. Ils avaient, selon leur coutume, épié ses lectures, ses écrits. Ils avaient trouvé dans ses papiers jusqu'à des projets scientifiques assez hardis. Ils consignèrent dans leur registre la note suivante: « Sieyès montre d'assez « fortes dispositions pour les sciences; mais il est à « craindre que ses lectures particulières ne lui donnent « du goût pour les nouveaux principes philosophi- « ques. »

Leur clairvoyance n'était pas tout à fait en défaut. Ils se rassurèrent en voyant son amour prononcé pour la retraite et le travail, la simplicité de ses mœurs et son caractère qui se montrait déjà pratiquement phi-

(1) *Sieyès* (1748-1836), d'après des documents inédits, par M. Albéric Neton. — Librairie académique, Perrin et Cie, 1 vol. in-8°.

(1) « L'an mil sept cent quarante-huit et le trois du mois de « May est né et a été baptisé par moy, vicaire soussigné, « Emmanuel-Joseph SIEYÈS, fils de M. Honoré Sieyès et de « Demoiselle Anne Anglès, mariés. Son parrain a été M. Joseph « de Borely, seigneur de Seillans et de Saint-Julien et la marraine, « Madame Catherine de Perrot, dame de Seillans et de Saint- « Julien, margueilliers de la Confrérie du Saint-Sacrement; con- « jointement avec Me Charles Taxil, notaire royal et sieur Antoine « Delphin, bourgeois, autres margueillers qui ont signé.

« Signatures : Sieyès, Seillans Perrot, Seillians, Taxil, Del- « phin, — Viany, vicaire. »

losophe : « Vous pourrez en faire, écriront-ils un « jour (1), un chanoine honnête homme et instruit. « Du reste, nous devons vous prévenir qu'il n'est « nullement propre au ministère ecclésiastique. » Et, en se rappelant cette lettre, Sieyès ajoutait : « Ils avaient raison. »

Si nous en croyons ses biographes, il se délassait de ces études sévères en cultivant la musique, la déclamation et le chant.

La musique surtout l'attirait. C'est qu'il lui reconnaît une vertu civilisatrice insoupçonnée du vulgaire, un ressort moralisateur plein de force et de charme. Il croit qu'elle doit tenir une des premières places dans l'éducation d'une nation comme dans la vie des familles, et les notes qu'il écrivit à cette époque témoignent qu'il se préoccupait déjà du rôle qui devrait être assigné à la musique dans les fêtes et les cérémonies publiques. Cette idée, du reste, ne le quitta plus guère et, dans la suite, quand il sera écouté au Comité d'instruction publique, il cherchera à la faire prévaloir (2).

Cependant un penchant involontaire le portait à la méditation. Il recherchait les ouvrages de morale. Il s'enfonçait dans la lecture de Locke, Condillac et Bonnet. « Il rencontrait en eux des hommes ayant le même intérêt, le même instinct, et s'occupant d'un besoin commun. »

S'il ne trouva pas au séminaire, auprès de ses supérieurs tout au moins, beaucoup d'affection et de soutien, il rencontra heureusement un appui sérieux auprès d'un ami de sa famille, l'abbé Meffray de Césarges, courtisan influent, libertin et beau parleur, qui occupait, grâce à de puissantes relations de famille, la charge de maître de l'Oratoire du roi.

A l'âge de vingt-quatre ans, à l'heure où beaucoup de jeunes gens cherchent encore leur voie, l'abbé de Césarges avait été nommé vicaire général à Fréjus. Comme il résidait la plus grande partie du temps à Versailles et qu'il y menait grand train, il lui arriva plus d'une fois de faire de longues retraites dans son vicariat. Il y reposait son corps et restaurait sa bourse. Il connut et fréquenta ainsi la famille Sieyès qu'il séduisit bien vite par le charme de ses manières, son grand air et l'agrément de son langage.

Honoré Sieyès eût voulu pouvoir remercier l'abbé de l'honneur qu'il lui faisait en lui accordant son amitié. Un jour vint où l'abbé, voulant solliciter une charge à la Cour, eut besoin d'argent ; avec empressement, Honoré Sieyès lui offrit sa bourse : l'abbé y puisa généreusement. En vrai grand seigneur, il lui emprunta, en quelques mois, jusqu'à 10 000 livres. Il put ainsi obtenir assez facilement sa charge auprès du roi.

Il quitta alors définitivement Fréjus, plein de reconnaissance pour Sieyès. Il promit de s'acquitter bientôt de sa dette, mais ce que la famille retint davantage et prit plus au sérieux, c'est la volonté qu'il marqua de suivre et de protéger à Paris le jeune Emmanuel. Il tint parole.

« J'ai été au séminaire pour voir monsieur votre « fils, écrit-il à son obligeant ami le 23 septembre 1769, « j'ai remis la lettre que vous m'aviez donnée. Ils « étaient tous à la campagne jusqu'à la fin du mois ; « je n'ai pu le voir, j'en ai été très fâché... » Il retourne à Saint-Sulpice dans le courant de novembre et s'entretient pendant de longues heures avec le jeune séminariste. Le soir il en rend compte au père en ces termes : « J'ai vu monsieur votre fils ; il est bien dans « son état ; qu'il continue d'étudier et d'être sage ; « avec ces deux conditions, je vous réponds de son « avancement et de sa fortune ; n'en soyez pas en « peine, il a pris le meilleur parti (1). »

Voilà les parents rassurés, l'aumônier du roi répond de l'avenir de leur fils ! et leur orgueil ne serait-il pas flatté quand il leur affirme que le jeune homme « est fort décent, qu'il a de l'esprit, de l'intelligence et qu'il leur fera honneur » ?

Reçu bachelier, puis licencié, Sieyès, négligeant la formalité du bonnet de docteur, fut ordonné prêtre en 1773.

Il entre dans le monde, curieux de voir et de s'instruire. Il avait pu, dans la solitude, « se former à « l'amour du vrai et du juste, et même à la connais- « sance de l'homme, si souvent et si mal à propos « confondue avec celle des hommes, c'est-à-dire avec « la petite expérience des intrigues mouvantes d'un « petit nombre d'individus plus ou moins accrédités « et des habitudes étroites de petites coteries ». Il avoue qu'il n'entendit rien d'abord au langage « oblique de la société, à ses mœurs incertaines », à ce dédain poussé jusqu'au mépris pour ce qui n'est que la vérité et la bonne foi. « Vraiment, disait-il, je crois voyager chez un peuple inconnu ; il me faut en étudier les mœurs. » Il ne changea point les siennes. A ses études accoutumées il joignit seulement la fréquence des spectacles qu'il n'avait pas encore vus.

Son père espère qu'il va désormais pouvoir cesser de lui être à charge, Sieyès le désire autant que lui ; il a grande hâte d'être indépendant. Il est, du reste, plein d'espoir, car l'abbé de Césarges a parlé de lui à la Cour, et l'a déjà recommandé auprès de plusieurs prélats bien dotés et tout puissants. Les premières démarches qui furent cependant tentées en sa faveur furent vaines. Sieyès, déjà très sensible, n'est pas loin de se décourager. Il s'en ouvre à son père le 25 juin 1773 :

« Mon protecteur se console du grand coup qu'il a « manqué, son peu de succès ne lui fait pas autant de « peine certainement qu'à moi. Si la chose eût réussi « comme il l'espérait, je devenais tout, au lieu que je « ne suis rien. » Cette phrase mérite d'être remarquée ; elle trahit l'ambitieux et annonce l'écrivain. Elle contient déjà la formule antithétique dont il tirera par la suite un si heureux et si prodigieux effet. Tout, Rien. Nous ne sommes encore qu'en 1773, il n'écrira que dans seize ans sa brochure sur le Tiers État. Pour l'instant il veut sortir de l'ornière, être quelque chose. « Je n'ai « pas encore à me plaindre puisque mon cours n'est « pas encore achevé : ou je me donnerai une existence « ou je périrai. »

Sa santé est plutôt mauvaise ; le climat de Paris avec ses brumes et ses neiges ne lui convient pas, il est souvent malade et l'argent que son père lui envoie sert en grande partie à prendre médecine : « Si vous « trouvez que c'est trop 900 francs pour cette année « sans égard pour les changements ni pour les petites « maladies que mes lettres ne vous ont pas laissé « ignorer, vous en retrancherez ce qui vous plaira « pour le rejeter sur ma recette des années suivantes. »

(1) A M. de Lubersac.
(2) Voir son plan d'éducation nationale.

(1) Cette lettre et les suivantes ont été publiées par M. Oct. Teissier dans la *Nouvelle Revue* du 1er novembre 1897.

Il fréquente beaucoup à cette époque chez deux ecclésiastiques en renom, l'abbé Gros de Besplas, aumônier du comte de Provence, et Armand de Chaban, aumônier du comte d'Artois, tous deux anciens vicaires généraux à Fréjus. L'abbé de Besplas le prit bien vite en vive affection. Lui aussi a connu la famille Sieyès et n'en a reçu que des bienfaits : il s'en souvient toujours. Il présente bientôt son jeune ami à M. de Lubersac, aumônier du roi et évêque désigné; il le mène partout dans le monde, à la ville et cherche à le pousser à la Cour. Mais Sieyès n'est pas riche, il faut cependant qu'il tienne un rang et comme son père fait la sourde oreille à ses demandes d'argent, il fait des dettes et s'irrite. L'abbé de Besplas intervient alors auprès du père; à la date du 26 avril 1774, il lui écrit que son fils est maintenant fort « gêné dans ses « moyens. Comme il mérite et que vous pouvez comp- « ter sur une place avantageuse pour lui, je pense « qu'il serait convenable de faire encore quelque effort « pour lui, il serait triste de le laisser en bon chemin « surtout dès que nous voyons un terme assuré. Mais « en attendant il faut faire face aux dépenses et fer- « mer les anciennes brèches. »

Le père se laissa attendrir et envoya un sac de cent pistoles.

Un événement imprévu hâta le terme annoncé par le chanoine de Besplas : ce fut la mort de Louis XV. Avec le nouveau roi des influences nouvelles se font jour à la Cour, le crédit des protecteurs de Sieyès augmente et se traduit aussitôt pour lui par un brevet de joyeux avènement sur la collégiale de Pignans. Le premier pas est franchi.

Le voilà enfin pourvu d'un canonicat. L'abbé de Césarges se flatte de le lui avoir fait obtenir par son crédit; l'évêque de Fréjus lui laisse entendre qu'il est bien plutôt dû à sa haute intervention. Sieyès les remercie l'un et l'autre, bien que la faveur dont il a été honoré soit toute platonique. En réalité, il n'est guère plus avancé qu'auparavant, puisque pour que le bénéfice devienne effectif, il faut que le titulaire qui jouit de son canonicat vienne à mourir. C'est ce qui fera dire à un de ceux qui félicitaient son père : « J'ai sceu « dans son temps le brevet de joyeux avènement qu'a « obtenu M. votre fils; je ne souhaite la mort de per- « sonne, mais je désire qu'il soit bientôt promu. »

M. de Césarges heureusement veillait sur lui. Lorsque M. de Lubersac, aumônier du roi, fut nommé évêque à Tréguier (6 août 1775), il lui rappela la sympathie qu'il avait paru témoigner au jeune Sieyès et lui demanda de l'emmener à Tréguier en qualité de secrétaire. Le nouvel évêque accepta sur-le-champ. Il avait, en effet, apprécié la vive intelligence du jeune abbé et avait été, comme tant d'autres, conquis par ses bonnes grâces, ses manières polies, le charme de sa conversation et l'étendue de ses connaissances.

Sieyès était désormais, comme il le dit lui-même, « sur le chemin », mais il lui fallait quitter Paris. Il n'en prit pas facilement son parti. Bien qu'il aimât assez la solitude, qu'il fréquentât peu le monde, il s'était cependant composé une petite société d'amis, esprits éclairés, cœurs sensibles et tendres, épris d'art, de philosophie et de science. Nulle gêne, nulle affectation, nul sentiment de commande dans ce milieu, mais une confiance réciproque, une amitié heureuse de s'émanciper. Sieyès y est apprécié pour son avoir, sa politesse, son esprit un peu particulier, mais très fin. On le recherche aussi pour son talent de musicien, car nul ne possède mieux que lui le répertoire à la mode, nul non plus ne chante avec une voix aussi douce et expressive les mille ariettes ou romances que l'on fredonne à la Cour.

Il resta près de deux ans à Tréguier. Ses fonctions n'étant pas très absorbantes, il occupait ses loisirs en se familiarisant avec les grands philosophes du siècle. Philosophie, métaphysique, langues, économie politique, constitutions des peuples, il étudie tout, il approfondit tout, sauf la théologie qu'il dédaigne et, chose singulière, l'histoire qu'il méprise.

ALBÉRIC NETON.

CAUSERIE MILITAIRE

L'Académie de médecine vient d'adresser ses plus vives félicitations au ministre de la guerre, à l'occasion de sa circulaire tendant à combattre les progrès de l'alcoolisme dans les casernes. Nos savants médecins, qui ont charge de guérir les maux et les ravages de ce fléau dévastateur qui gangrène notre pays et lui cause annuellement plus de pertes qu'une guerre désastreuse, savent mieux que personne que ce fléau a des racines déjà trop profondes. Et ils ont hautement accordé des éloges compétents à celui de nos ministres, qui a eu assez de force de caractère pour porter à ces racines le premier et solide coup de hache. L'exemple est donné maintenant aux pouvoirs publics, ils ne peuvent plus ne pas le suivre. En présence d'un danger national, il est du devoir du gouvernement de prendre toutes les mesures, quelque radicales qu'elles soient, pour qu'il n'arrive aucun dommage à la République. *Caveant consules.* Mais, si l'action énergique du ministre de la guerre demeure isolée, elle sera amoindrie par l'indifférence de ses collègues de l'Intérieur, du Commerce et de la Justice qui doivent cependant comprendre toute l'importante nécessité qu'il y a de diminuer le nombre des *assommoirs*, de supprimer le privilège des bouilleurs de cru, de surveiller la fabrication et la vente des alcools, et enfin, de sévir avec la dernière rigueur contre les ivrognes qui pullulent dans les cabarets dont le nombre augmente chaque jour.

Dans l'armée en particulier, les ivrognes se divisent en deux catégories bien distinctes : la première comprend les alcooliques déjà intoxiqués avant l'incorporation, qui sont généralement incorrigibles et qui peuplent rapidement nos locaux disciplinaires, nos infirmeries régimentaires et, le plus souvent aussi, nos hôpitaux militaires. La deuxième catégorie est composée de ceux qui n'avaient pas l'habitude de boire avant d'arriver sous les drapeaux, mais qui se sont alcoolisés peu à peu à la caserne, en prenant à la cantine, le matin à jeun, le quart de blanche, « pour chasser le brouillard ou le mauvais air », comme le disent les loustics! Quand ils parlent du régiment après leur libération, ces malheureux sont perdus à leur tour! Le petit verre les tuera à brève échéance.

Et dire qu'il se trouve encore de bonnes âmes qui éprouvent le besoin de déplorer la déchéance du champoreau ! Mixture atroce, où il entre avant tout de l'eau sale, de la chicorée, très peu de café, un peu de sucre, et comme sauce pour faire passer tout ce poison, un alcool dénaturé, ignoble et cor-

rosif ! Le chamboreau ! qui ne marche presque jamais qu'accompagné du petit pousse-café. A ce régime-là, les santés les plus robustes, les estomacs les meilleurs, les cervelles les plus solides, ne peuvent résister longtemps. Le mal fait des progrès incessants, le « furfurol » s'infiltre dans les organes, et les beaux gars que la France nous a confiés pleins de vie et de force au moment de l'incorporation, s'en retournent dans leurs foyers, après les trois années d'active, emportant avec eux le germe fatal qui les tuera bientôt ou se retrouvera plus vivace, dans leurs enfants.

On objecte à la circulaire ministérielle interdisant la vente de l'alcool dans les cantines, qu'elle ne saurait empêcher les soldats de continuer à aller se piquer le nez dans les débits de leur ville de garnison. Soit ! Mais, devant la France, l'armée pourra au moins justifier qu'elle a énergiquement essayé de s'employer pour une large part, dans la lutte nationale entreprise contre l'*alcool*, la *maladie* et la *mort* !

CAPITAINE FANFARE.

LES LIVRES

La Carrière d'André Tourette, par *Lucien Muhlfeld*.

Le succès qu'obtient le nouveau roman de M. Lucien Muhlfeld se justifie d'abord par la place qu'a su prendre le jeune auteur dans le monde des lettres, où son avancement, au choix, a été rapide, et surtout par des qualités vraiment peu communes. Un don d'observation précise sans sécheresse, une notation exacte sans prolixité de certains milieux parisiens, n'y empêchent point les caprices d'une fantaisie pondérée et les touches vives d'une ironie copieuse, mais non cruelle. On sent aussi dans ce roman une sympathie sincère pour les simples, dont la vie médiocre et droite, en pleine lumière, rend plus sombres les cavernes dorées et fleuries où s'agitent les esclaves du plaisir, les prisonniers des ambitions malsaines, tous les désœuvrés de carrière ou d'occasion. *La Carrière d'André Tourette* — qu'on pourrait appeler *l'Art de ne pas parvenir* — se déroule en lacets pittoresques, par monts et par vaux, dans le pays de l'Aventure parisienne, jusqu'à la halte définitive d'un mariage de lassitude — morne plaine ! L'histoire de ce « déraciné » lyonnais qui, avec des rentes passables, repousse l'auréole du rond-de-cuir pour se lancer à la conquête des sinécures brillantes; qui néglige et oublie ses « pays » modestes dont la maison et le cœur lui sont toujours ouverts, pour d'éphémères figurations dans des salons de pas perdus et autour de tables d'hôte mondaines; qui fait si bon visage à la guigne qu'elle ne veut plus le quitter, et aborde tous les métiers pour n'avoir pas à prendre une profession, et qui enfin ruiné, gras et las, revient s'asseoir pour finir sa vie chez les bons « pays » comme époux et gendre, cette histoire ne laisse jamais languir l'intérêt et l'agrément. On la lit d'une traite et l'on constate, en fermant le livre, que si Tourette a perdu sa vie, du moins il nous a fait gagner de bonnes heures. Que M. Muhlfeld en soit remercié ! Ajouterai-je maintenant que son roman est écrit dans une langue claire, saine, nerveuse. C'est le style d'un bon ouvrier de lettres qui a l'avenir — et notre crédit devant lui.

JOSEPH GALTIER.

RECETTES ET CONSEILS

CONSERVATION DES PIANOS

Les pianos placés dans un local où l'air est très sec sont beaucoup plus exposés à se gâter que ceux qui se trouvent dans une atmosphère très chaude ou humide. Pour conserver le bois dans un certain degré d'élasticité, c'est de placer dans la pièce des plantes vertes qui empêchent l'air de se dessécher complètement. Aussi longtemps que la plante résiste, le piano restera en bon état. On peut aussi placer dans le voisinage du piano une soucoupe dans laquelle on met une éponge imbibée d'eau.

***

L'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique, n'a aucun rapport avec les autres dentifrices : c'est un remède sérieux qui a déjà 30 ans de succès. Nous le recommandons à nos lecteurs.

L'*Eucalypta*, eau de toilette antiseptique, est à base d'*Eucalyptus* : elle est inappréciable pour les soins de toilette du corps.

***

BISCUIT DE MER (DESSERT)

Pour 250 grammes de biscuit, mettez dans une terrine 125 grammes de farine, ajoutez-y du zeste de citron râpé, un peu de sel et 4 œufs entiers; travaillez bien le tout avec une cuiller de bois, puis couchez cet appareil dans deux grandes caisses, dorez-les et faites cuire à four chaud. Lorsqu'ils sont cuits, ôtez-les des caisses et les coupez en morceaux de la longueur et l'épaisseur du petit doigt, remettez-les ensuite un instant au four pour les faire sécher et en même temps prendre une jolie couleur.



Un régal pour bébé, c'est de prendre sa *Phosphatine Falières*.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du Problème paru dans le numéro du 15 Mai 1900

Les positions relatives de deux circonférences dépendent de la somme et de la différence de leurs rayons r et R ainsi que de la distance d de leurs centres.

On a les égalités $2\,\mathrm{R} + r = a$

et $2r + \mathrm{R} = b$

d'où l'on déduit : $\mathrm{R} = \frac{2a-b}{3}$ et $r = \frac{2b-a}{3}$

et par suite : $\mathrm{R} + r = \frac{a+b}{3}$ et $\mathrm{R} - r = a - b$.

Puisque $\mathrm{R} - r = a - b$ il faut pour que le problème soit possible, que a soit supérieur à b.

Puisque $r = \frac{2b-a}{3}$, il faut aussi que a soit inférieur à $2b$.

En résumé, le problème ne sera possible, que si l'on a la double inégalité $b < a < 2b$.

Et alors, les circonférences seront extérieures si $\frac{a+b}{3} < d$.

— — tangentes extér. si $\frac{a+b}{3} = d$.

— — sécantes si $\frac{a+b}{3} > d > a - b$.

— — tangentes intér. si $a - b = d$.

— — intérieures si $a - b > d$.

PROBLÈME

Il y a dans une basse-cour des poules et des lapins, en tout 14 têtes et 38 pattes. Combien y a-t-il de poules et combien de lapins ?

Le Gérant : CH. GUION. 7870-99. — CORBEIL. Imprimerie ED. CRÉTÉ.

PORTRAIT DE TURENNE



Portrait de Turenne, par Philippe de Champaigne (Pinacothèque de Münich). — Gravure de Crosbie.

PORTRAIT DE TURENNE

Ce portrait admirable, qui se trouve à la nouvelle Pinacothèque de Munich, où il fait pendant à celui de Fénelon par Joseph Vivien, est certainement une des œuvres les plus fortes de Philippe de Champaigne. Venu en France au commencement du XVIIe siècle, l'illustre peintre flamand a eu le mérite et la gloire de nous laisser une galerie précieuse des plus grandes figures de cette période de notre histoire. Richelieu, Louis XIII, Arnauld d'Andilly, par exemple, ont posé devant lui et l'on peut voir leur portrait au Louvre. Mais jamais peut-être il n'avait rencontré, comme en Turenne, un modèle qui convint mieux à son talent sobre et vigoureux.

Otez sa cuirasse et son écharpe de bataille à cet homme de guerre et vous croirez avoir devant vous quelque sévère docteur janséniste. Le peintre, ami de Port-Royal, s'est appliqué, sans doute, de tout son zèle, à rendre les viriles beautés de ce visage où ne se jouent pas précisément les ris et les grâces. Froid, réfléchi, les yeux bien ouverts et regardant en face avec fermeté, ce soldat donne tout de suite l'impression qu'il ne devait rien laisser au hasard. Il n'a ni les yeux fulgurants ni le bec d'aigle du grand Condé, qui semblent promettre les envolées vertigineuses d'audace triomphante. Tout respire en lui le calme et la force. Son histoire est, pour ainsi dire, gravée sur ses traits, tant ils sont la marque vraie de son caractère. Regardez cette bouche avec son expression de dureté et de dédain tranquille : il n'en sortira ni compliments ni vaines paroles. Les commandements se passent de sourires.

C'est bien là l'homme qui n'hésitera pas à entreprendre la campagne d'Alsace, malgré l'opinion contraire de Louis XIV et de Louvois : « Quand on a un nombre raisonnable de troupes, on ne quitte pas un pays, encore que l'ennemi en ait beaucoup davantage... Je connais la force des troupes impériales, les généraux qui les commandent, le pays où je suis. *Je prends tout sur moi.* » Quelle fière confiance dans ces paroles! Elles pourraient servir de légende et de commentaire au portrait de cet homme dont Montecuccoli disait, en apprenant sa mort, « qu'il faisait honneur à l'humanité ». JOSEPH GALTIER.

LE CHATEAU DE WIDEVILLE

Il est constant que le Parisien, le vrai, ignore généralement les richesses artistiques et historiques au milieu desquelles il vit. Est-ce la possibilité de les voir à toute heure qui lui inspire cette indifférence ou bien l'absence des premières notions d'art lui permettant de les apprécier et d'en dégager l'intérêt? Ce qui est certain, c'est que beaucoup d'habitants de la capitale ne mettent les pieds au musée du Louvre ou au musée de Cluny, par exemple, que pour y conduire des parents de province ou s'y abriter momentanément contre une averse.

Ignorant les monuments parisiens, ils ne connaissent pas davantage ou connaissent mal les demeures historiques des environs. C'est pour remédier à ce regrettable état de choses et secouer cette apathie qu'un jeune architecte de talent, M. Charles Normand, fils de l'éminent membre de l'Institut, a fondé, il y a quelques années déjà, la société l'*Ami des Monuments et des Arts*. Épris des vieilles pierres et de toutes les curieuses choses qu'on peut leur faire raconter, il a tenté de faire partager sa passion à ses concitoyens, en les initiant par d'intéressantes publications et, ce qui vaut mieux, par des excursions, aux beautés des monuments et à leur histoire. La réussite a été complète. L'*Ami des Monuments et des Arts* compte aujourd'hui un grand nombre d'adhérents, véritable élite d'artistes, de lettrés, de collectionneurs, de personnalités mondaines et politiques, dont les efforts ont mis en relief des morceaux d'art ignorés, sauvé de la destruction nombre de monuments historiques et protégé contre le vandalisme de pittoresques coins de cités.

Tout récemment, cette société visitait, à quelques kilomètres de Saint-Germain-en-Laye, une admirable demeure seigneuriale du XVIIe siècle, le château de Wideville, dont l'accès lui était exceptionnellement ouvert par son propriétaire, M. le vicomte de Galard.

A quelle date remonte la construction du château de Wideville ? On ne le sait pas exactement ; mais il appartient vraisemblablement au premier quart du XVIIe siècle. Son fondateur fut Claude de Bullion, sieur de Bonnelles, dont la carrière fut si rapide sous Henri IV et Marie de Médicis et que Richelieu, plus tard, nomma surintendant des finances. Tallemant des Réaux nous conte en ces termes l'origine de sa fortune : « La comtesse de Saut eut de l'affection pour ce petit M. de Bullion. Elle le poussa, lui donna du bien et lui fit avoir de l'emploi. » Le désir qu'avait cette aimable femme de faire un sort brillant à son protégé confinait à l'abnéga-

tion. Ne s'avisa-t-elle pas un beau jour de dire à Marie de Médicis : « Ah! madame, si vous connaissiez M. de Bullion comme moi ! » Ce à quoi la reine-mère répondit avec cet accent italien dont elle ne put jamais se défaire : « *Dieu* m'en garde, madame la comtesse ! »



Château de Wideville (façade du parc).

On pourrait croire, à lire ce qui précède, que M. de Bullion résumait en lui toutes les séductions. C'était au contraire un petit homme assez mal fait et de visage déplaisant ; mais adroit, plein de ressources et très courtisan. Il s'était tiré avec habileté de certaines négociations qu'on lui avait confiées tout d'abord. Plus tard, mêlé aux luttes protestantes, il avait vu grandir son influence, avait été l'un des principaux artisans de l'éloignement définitif de Marie de Médicis et avait empêché Richelieu de quitter le pouvoir quand Paris était ameuté contre lui et la patrie envahie. Parti de bas, le surintendant des finances Claude de Bullion éprouvait une joie d'autant plus grande à étaler son faste. Le château de Wideville fut une des manifestations de cet état d'esprit.



Chapelle du château de Wideville.

Il le fit construire dans la plaine pour remplacer un vieux château féodal situé non loin de là sur la hauteur du parc. Admirablement reconstitué dans sa splendeur première par le père du propriétaire actuel, M. le marquis de Galard, le château de Wideville est l'un des plus beaux spécimens de l'architecture en brique et pierre. Bien assis sur une terrasse rectangulaire, entourée d'un large fossé et défendue aux quatre angles par des abris de garde, le château, dont les hauts pignons sont surmontés d'archers de plomb, a fort grand air avec ses vieux parterres à la française et l'imposant décor de son parc.

Dans le vestibule, une plaque de marbre nous apprend que « le 23 janvier 1634, Sa Majesté le roi Louis treizième est venue coucher à Wideville ». Une autre plaque rappelle que « le 18 juillet 1820, S. A. R. Madame la Dauphine est venue visiter Wideville ». Derrière le vestibule et donnant sur le parc, se trouve l'ancienne salle des gardes avec ses voûtes en brique et pierre, d'un joli dessin. Dans la première pièce de l'aile gauche, la bibliothèque, se trouve une magnifique cheminée de Germain Pilon, haute de 4 mètres et large de 2 mètres et demi, ornée d'une peinture, représentant Catherine de Médicis servie par un page de Crussol.

Le grand salon, meublé d'étoffes au petit point de Saint-Cyr, possède également une cheminée blanc et or, d'une belle ordonnance, sur laquelle se détachent les portraits du duc de Vaujours et du duc de La Vallière. Là, se trouvent encore deux grands tableaux de belle facture, se faisant pendant : les portraits de Louis XIII et de Claude de Bullion. En face de ce dernier portrait, où le fondateur de Wideville apparaît aussi peu séduisant que possible, on ne peut s'empêcher d'évoquer la piquante anecdote rapportée par Tallemant des Réaux.

Un jour, on montra à Pompée Frangipani M. de Bassompierre et M. de Montmorencey, les deux plus beaux hommes de la cour, et le petit avorton de Bullion, et on lui dit : « Devinez lequel des trois a fait fortune par les femmes ». Frangipani se mit à rire, et dit : « Serait-ce ce petit vilain ? — Oui, les autres, tout beaux qu'ils soient, y ont dépensé cinq cent mille écus ! »

Dans le partie droite du rez-de-chaussée, se trouve la salle à manger tendue de superbes tapisseries de Beauvais dont l'une représente Louis XIII partant pour la chasse. La cheminée porte les armes de Bullion. C'est dans cette pièce qu'eut lieu le fameux dîner aux louis d'or.

Bullion avait amassé une énorme fortune dans sa surintendance. Le premier, il fit frapper des louis d'or et la fantaisie lui vint, un beau jour, d'en servir en guise de dessert à ses invités.

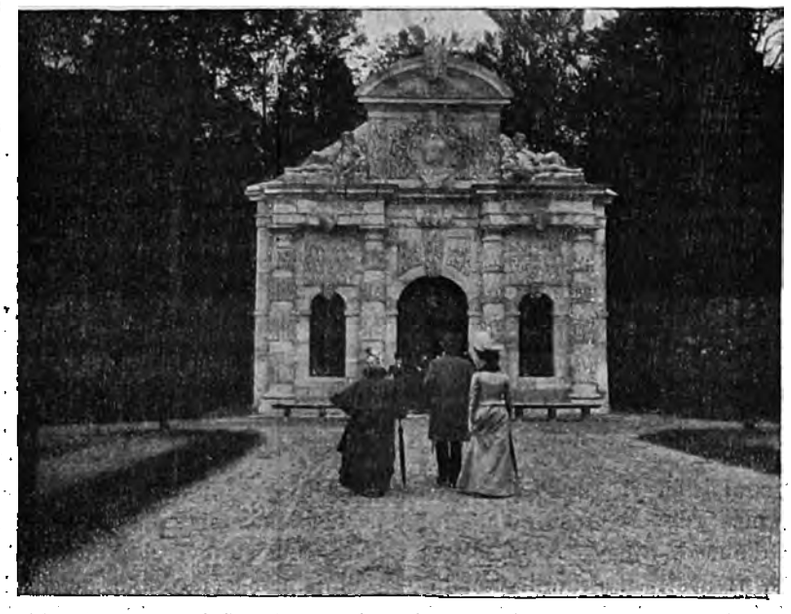
« Le surintendant, dit Laplace dans ses *Pièces intéressantes*, ayant donné à dîner au premier maréchal de Grammont, au maréchal de Villeroy, au marquis de Souvré et au comte d'Hautefeuille, fit servir au dessert trois bassins remplis de louis d'or, dont il les engagea à prendre ce qu'ils voudraient. Ils ne se firent pas trop prier et s'en retournèrent les poches si pleines qu'ils avaient peine à marcher, ce qui faisait beaucoup rire Bullion. Le roi, qui faisait les frais de cette plaisanterie, ne devait pas la trouver tout à fait si bonne. »

Voilà, n'est-il pas vrai, un dessert assez rare de notre temps.

Tous les plafonds des pièces du rez-de-chaussée du château de Wideville sont formés de poutrelles finement peintes, d'un très joli effet.

Un petit escalier de pierre conduit au premier étage, où se trouve la « chambre du roi », ainsi baptisée depuis que Louis XIII y coucha. On y voit une magnifique tapisserie représentant le roi à cheval ; une autre tapisserie nous fait assister au siège de la Rochelle. Dans les autres chambres et dans les galeries, de nombreux portraits, parmi lesquels ceux d'Elisabeth de France, fille d'Henri IV ; de François de Bonne, duc d'Esdiguières, connétable de France ; de Mme la connestable d'Esdiguières, du cardinal de Bullion, de Mlle de La Vallière ; une vue du château de Meudon, etc. Signalons également quelques jolis vitraux.

Naguère, les grands châteaux avaient, au fond de leurs parcs, des nymphées ou grottes. Celle de Wideville, dont nous donnons la reproduction, est certainement la mieux conservée. Ses grilles en fer forgé sont remarquables et ses rocailles en assez bon état. Cette grotte forme fond de perspective sur des jardins plantés à la française, d'une grande et noble simplicité.



La nymphée du parc de Wideville.

Très curieuse également, la petite chapelle du château adossée à l'ermitage. On y voit notamment un superbe rétable en bois sculpté et peint provenant de Pagny, en Bourgogne, propriété de la famille de Galard.

A côté, se trouve l'ermitage composé de jolies pièces Louis XV, ornées de peintures et dont le sous-sol s'ouvre sur un parterre encadrant un bassin orné d'une *Saison* par Sarrazin.

Il convient de louer les propriétaires du château de Wideville de n'avoir altéré en rien le caractère de ce magnifique spécimen du XVIIe siècle.

JULES CARDANE.

(*Photographies de l'Auteur.*)

HARMONIES

Sur les champs assoupis et sur l'éveil des bois,
Rose à peine — les tons d'une chair jeune et tendre
— L'aube rit et frissonne, et l'on croirait entendre
Dans l'air ténu des sons de flûte et de hautbois.

Midi. Le soleil flambe emmi le ciel serein,
En les prés florissants se pâment les fleurs frêles,
Et l'on dirait ouïr, dominant les chants grêles
Des cigales, l'éclat des fanfares d'airain.

Le soleil meurt, il saigne en le ciel endeuillé.
Et l'on croit, à cette heure où l'horizon recule,
Entendre chuchoter, au tiède crépuscule,
Des violons pleurant un adieu désolé.

ERNEST BEAUGUITTE.

MAURICE JOKAI

Maurice Jokai, le célèbre romancier hongrois, est à Paris, et la presse parisienne a reçu le confrère étranger avec une vive sympathie. Tous les journaux ont parlé du vieux maître, vantant son labeur formidable, son imagination féconde, sa poésie, sa verve. Et l'illustre écrivain a dû être délicieusement touché de cet accueil flatteur et chaleureux.

Et cependant, tous ces confrères si éminents et si aimables ne connaissent pas Jokai, ne peuvent pas le connaître. Pour savourer son esprit original, sa langue charmeresse, pour s'exalter à son idéalisme si noble, poursuivre l'envolée de sa fantaisie sans frein et admirer ses connaissances inépuisables, pour goûter, en un mot, tout ce qui fait son talent de conteur merveilleux, il faut être Hongrois ou, mieux encore, Hongroise. Et voilà comment — ô prodige ! — moi, si ignorée et si peu de chose, mais compatriote de Jokai, je deviens, pendant que je parle de lui, supérieure à mes plus grands confrères parisiens.

Oui, ses compatriotes seuls peuvent dire ce qu'est Jokai pour sa nation. Il est non seulement le talent le plus admiré, mais aussi l'idole la plus choyée de tous. Vénérer Jokai n'est pas une vertu, mais un devoir, dit-on dans mon pays. Quel devoir facile et exquis ! Jokai est l'écrivain le plus populaire qui ait jamais existé : il est la personnification vivante de la littérature nationale. Depuis bientôt soixante ans, il puise, sans fatigue, à la source bénie de son génie, des œuvres sans nombre; autant de manifestations des sentiments, des convictions les plus élevés. Ses héros sont des types exubérants du plus ardent patriotisme, de la plus haute ambition, de l'amour le plus exalté; ses femmes sont des figures de noblesse et de grâce idéales. C'est un adorateur fanatique de tout ce qui est beau, grand et bon; et, pour exprimer et nous communiquer toutes ces fières vertus, il dispose d'un instrument incomparable : sa langue. La langue qu'il parle est une magie que lui seul serait capable de célébrer dignement, qui nous surprend par son originalité, nous déconcerte par sa richesse, nous charme par sa poésie, nous entraîne par sa chaleur. Quelqu'un a dénommé Jokai : le Shéhérézade hongrois. Ce nom, quoique insuffisant encore, lui va bien ; son style a toutes les couleurs flamboyantes, toutes les prodigalités, toutes les séductions de l'Orient.



Maurice Jokai dans son cabinet de travail.

Nous jugeons généralement que la lecture des romans est un poison pour la jeunesse ; et c'est la vérité. Mais il faut alors inventer un autre mot

pour les pages de Jokai, qui font germer et grandir dans le cœur les plus nobles instincts. Lire Jokai au début de la vie, lorsque l'âme et le cerveau sont encore tendres et vierges ; recevoir de lui, à ce moment propice, la puissante impression de son génie fait de noblesse et de bonté, quel talisman à travers les vilenies et les tristesses à venir! On doit, après de telles leçons, à jamais haïr le mal et adorer le beau.

Le secret de ce don extraordinaire d'entraîner et d'émouvoir, je le sais : il est dans le caractère même de l'homme. Jokai est un convaincu, un vibrant; il pense tout ce qu'il dit, car il est, comme homme, aussi admirable, aussi grand et aussi bon que ses héros. On peut l'approcher sans crainte d'une désillusion; il ne perdra pas un atome de son auréole. Sa conversation est un régal : il gaspille, dans la vie ordinaire, dix fois plus d'humour et de verve qu'il n'en met dans ses livres — qui en sont pleins. Quant à sa bonté, à sa douceur, à son indulgence, elles sont proverbiales. C'est une véritable figure de légende que ce beau vieillard de soixante-quinze ans dont le dos ne s'est pas courbé, dont les splendides facultés n'ont pas pâli après bientôt soixante ans d'une vie toute de travail. Et, en le contemplant, heureuse et émue, un mot bien caractéristique d'Ibsen me revient à la mémoire. Le fameux dramaturge du Nord, au cours d'un voyage qu'il faisait en Hongrie il y a quelques années, était allé visiter Jokai, malade à cette époque. Ces deux esprits formidables, quoique si différents, se comprirent tout de suite et la plus vive affection était née de cette rencontre.



Madame Maurice Jokai.

Au moment des adieux, les deux poètes s'embrassèrent cordialement à plusieurs reprises et se séparèrent ravis l'un de l'autre. Lorsque, arrivé à son hôtel, Ibsen fut interrogé par ses amis sur l'impression que lui avait produite l'entrevue, il dit toute son admiration pour le grand Hongrois et finit en soupirant : « Oh ! si je pouvais être encore une fois aussi jeune que Jokai ! » — Et Jokai est né en 1825, Ibsen en 1828.

Mais l'âge n'a pas de prise sur cette organisation exceptionnelle; le cœur et l'esprit n'ont pas vieilli, parce qu'ils sont, à travers tout, restés fidèles à l'idéal, parce qu'aucun scepticisme glacial n'a éteint l'ardent foyer de la foi artistique. Quel exemple de robustesse morale et physique !

Il faut rendre à la nation hongroise cette justice qu'elle a su honorer et récompenser de son vivant son illustre enfant. Jokai a connu toutes les gloires, toutes les apothéoses qu'un pays reconnaissant ne cesse de lui prodiguer. Sa carrière est un beau spectacle de travail, de succès et de bonheur. Aussi, le poète jouit-il d'une belle humeur intarissable. L'anecdote suivante en est un joli témoignage. Il faut, pour la comprendre, savoir que Jokai porte une perruque, une belle perruque aux boucles d'argent, non point par coquetterie, mais uniquement par crainte du froid.

Pendant un banquet où l'on fêtait le romancier, un des plus charmants poètes de la Hongrie prononçait en son honneur un discours éloquent. Au plus haut degré de l'enthousiasme et de l'émotion des assistants, l'orateur allait finir en disant : « Maurice Jokai est le roi de la littérature hongroise, mais sa tête, au lieu d'une couronne, est couverte...

— D'une perruque ! » claironna la voix sonore de Jokai. Et les rires furent si tumultueux que le jeune poète ne put pas achever sa phrase et dire : couverte de lauriers.

Et, pour que cette fin de vie soit aussi belle qu'un commencement, une jeune fille de vingt ans a voulu apporter à ce glorieux crépuscule le rayonnement de sa beauté et de sa tendresse. Je trouve, moi, tout naturel que le vieillard ait associé à son déclin la jeunesse et la beauté ; je comprends qu'une atmosphère d'idéal soit nécessaire à ce grand rêveur qui a toujours vécu dans le culte du beau.

Quelle haute et douce mission pour cette jeune femme d'être la joie et l'orgueil de celui qui est la joie et l'orgueil de toute une nation !

THÉRÈSE MANDEL.

Le travail est, après la prière, le plus bel acte de foi de l'homme. — MAURICE JOKAI.

La Faux dauphinomanie

Chaque année, le 12 juin, fidèles défenseurs d'une cause perdue, les *Naundorffistes* font célébrer une messe commémorative de l'évasion — vraie ou supposée — du dauphin, en 1795. Des ouvrages fort intéressants — ceux entre autres de M. Otto Friedrichs. — des polémiques très passionnées, ont répandu dans le public le nom de Naundorff, mais les autres personnages qui, depuis 1795, ont joué, avec plus ou moins d'éclat et de sincérité, le rôle de Louis XVII ou de descendants de Louis XVII, qui les connaît aujour-

d'hui? Ils ont disparu de l'histoire, presque sans laisser de traces.

L'auteur des *Causes célèbres* compte sept faux dauphins. Mieux renseigné, M. de Montbel évaluait leur nombre — pour le premier tiers du siècle — à vingt-sept. Il faudrait en ajouter dix ou quinze pour arriver à un chiffre à peu près exact.

On se tromperait gravement en les considérant en bloc comme des imposteurs. La plupart étaient sincères, dès leurs premières affirmations, ou le devinrent par une sorte d'autosuggestion dont les exemples ne sont pas rares. Ils bénéficièrent de cette crise de crédulité, de ce besoin du merveilleux dans l'histoire qui donna naissance à la *fauxdauphinomanie*, mais ils en furent aussi les victimes. A force de répéter qu'ils étaient Louis XVII, ils finirent par le croire.

Avant de parler de quelques-uns de ces faux dauphins oubliés, il convient de dire un mot de ceux qu'on a appelés les *substitués*, ou adoptant, pour les besoins de la cause, la thèse de l'évasion.

Au mois d'octobre 1794, pour sauver le dauphin, on lui substitua, disent les Naundorffistes, un enfant sourd-muet, Charles-Louis Tardif, fils de Jacques-Jean de Petitville, né le 23 mai 1782, à Aubreville, dans la Meuse. Comme cet enfant ne mourait pas assez vite, un nouveau faux dauphin fut introduit au Temple. Il s'appelait Leninger et était le fils d'un jardinier de Versailles. Rongé par la scrofule, condamné par les médecins, il avait été transporté de l'Hôtel-Dieu dans le cachot où il mourut le 8 mai 1795. Son inhumation eut lieu le 12 juin dans le cimetière Sainte-Marguerite, rue du Faubourg-Saint-Antoine, le même jour où le véritable dauphin s'évadait du Temple.

Trois ans après, se révélait le premier des faux dauphins.

Né à Saint-Lô le 20 septembre 1781, fils d'un tailleur de cette ville, Hervagault, entraîné par une humeur aventureuse, avait abandonné la maison paternelle en 1796. Au mois de mai 1798, il commençait à se présenter de ville en ville, de château en château, comme l'infortuné Louis XVII, échappé par miracle à la captivité, et trouvait immédiatement, surtout parmi les femmes, de nombreux partisans. Le gouvernement s'en émut et Hervagault, arrêté, fut condamné, le 17 février 1802, à quatre années d'emprisonnement. L'invincible fidélité de ceux qui avaient cru à ses affirmations, le suivit dans toutes les prisons — aucune ne semblait assez sûre — où il fut enfermé, à Vitry, à Reims, à Soissons et enfin à Bicêtre. Sa peine terminée, il ne tarda pas à revenir, n'ayant pas d'autre moyen de vivre, à ses anciens errements. Arrêté pour la seconde fois, il fut enfermé sans jugement à Bicêtre et y mourut le 8 mai 1812. On raconte qu'à ses derniers moments il répondit au curé d'Arcueil qui l'adjurait de désavouer ses erreurs : « Je ne crains pas de paraître comme un vil imposteur devant l'arbitre de l'Univers ; j'y paraîtrai comme fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette d'Autriche. Un Bourbon, rejeton de tant de rois, sera bientôt au séjour des Bienheureux !... Ah ! monsieur, je retrouverai mon auguste et infortunée famille et je jouirai avec elle du repos éternel. » Peut-on soupçonner de s'attarder à un mensonge, désormais inutile, un homme qui n'eut jamais l'âme d'un criminel et qui va mourir?

Quelques comparses prirent la succession laissée vacante par Hervagault :

Un ancien soldat, Victor Persat, que les privations et les souffrances endurées pendant la campagne de Russie avaient rendu à peu près fou et qui prétendait être Louis XVII, né *en 1790* au château de Versailles. Il céda, dit-on, ses droits à Napoléon III ;

Fontolive, tour à tour dragon, maçon, garçon de salle à l'hôpital de Bicêtre, et qui, n'étant pas bien sûr de son état civil, en prit un qui flattait sa vanité. Le tribunal de Pontarlier ne l'en condamna pas moins à quatre mois de prison pour vagabondage.

Hervagault, Persat avaient été des hallucinés, Mathurin Bruneau ne fut qu'un imposteur et un escroc. Son histoire forme le plus varié des romans picaresques.

Né le 10 mai 1784 à Vezins, dans le département de Maine-et-Loire, fils d'un sabotier, il est recueilli, après la mort de son père, par sa tante qui le chasse bientôt de sa maison à cause de son incurable paresse. Mme de Turpin, à qui il s'était présenté comme le fils de M. de Vezins, lui donne un asile. Il ne tarde pas à être démasqué et recommence sa vie de mendiant et de vagabond. En 1799 et 1800, il fait partie, pendant l'insurrection royaliste, du corps d'armée du comte de Châtillon. En 1803, il est « pensionnaire » à la maison de répression de Saint-Denis et, en 1805, canonnier aspirant dans le 4e régiment d'artillerie de marine. Embarqué à bord de la frégate *la Cybèle*, il déserte le 4 octobre 1806, reste en Amérique jusqu'en 1815, et après y avoir fait tous les métiers, sauf les métiers honnêtes, en revient avec le nom de Charles de Navarre, obligeamment inscrit sur son passeport. Afin de se procurer l'argent nécessaire à ses vastes desseins, il profite d'une vague ressemblance pour se présenter à une dame Phelipeaux comme un fils qu'elle croyait avoir perdu pendant la guerre d'Espagne et que la Providence lui rend. Il escroque à la pauvre femme un millier de francs et, cette première comédie jouée, redevient Louis XVII. Arrêté à Saint-Malo, il est enfermé dans la prison de Bicêtre au mois de janvier 1816.

Cet aventurier ignare et grossier, ce candidat au trône qui savait à peine lire, avait déjà de nombreux partisans. A Bicêtre, où affluent les visiteurs, les sujets, il installe une sorte de gouvernement. Il a deux secrétaires chargés de rédiger ses lettres et proclamations. Il écrit à « sa sœur » la duchesse d'Angoulême une épître mélo-

dramatique dans laquelle il se montre surtout désireux de recevoir du vin et du tabac. Un de ses codétenus, Branzon, rédige ses Mémoires, d'après ceux d'Hervagault, agrémentés d'ailleurs par des pages entières extraites d'un roman sur l'orphelin du Temple, *le Cimetière de la Madeleine*.

Cette histoire héroï-comique se termine le 19 février 1818 par une condamnation à cinq années d'emprisonnement.

Le procès de Mathurin Bruneau suscite un autre faux dauphin, un fou, Jean-François Dufresne, qui se présente aux Tuileries pour revendiquer ses droits et à qui on accorde une place dans une maison de santé.

Dans cette même année 1818, le 12 avril, la police autrichienne arrêtait près de Mantoue un homme qui prétendait se nommer Louis-Charles de Bourbon. Il s'appelait en réalité Claude Perrein et était le fils d'un boucher de Lagnieu, dans le département de l'Ain. D'abord clerc chez un avoué, où il commet un faux en écriture privée, puis soldat et déserteur, nous le trouvons en 1819 dans la prison de Roanne. Il s'évade, mais, arrêté près de Modène, il est emprisonné à Milan et, par la dignité de son attitude, étonne et émeut un de ses compagnons de captivité, Silvio Pellico, qui lui consacrera quelques lignes dans ses Mémoires. En 1826, il réussit à se faire donner, sous le nom d'Hébert, une place d'employé à la préfecture de Rouen et, peu de temps après, il est condamné, dans la même ville, à trois mois de prison pour banqueroute simple.

Le 2 février 1828, Claude Perrein dit Hébert adresse à la Chambre des pairs une pétition émue, dans laquelle il demande « un asile pour sa tête qui ne peut reposer nulle part sans péril et une patrie que plus de trente ans d'exil n'ont pu lui faire oublier », et il signe : « le duc de Normandie ». En 1830, il proteste contre l'arrivée au pouvoir de Louis-Philippe.

On se décide à l'arrêter le 29 août 1833 et il déclare alors se nommer baron de Richemont. Condamné le 4 novembre 1835 à douze ans de détention, il s'évade le 19 août de Sainte-Pélagie, rentre à Paris, après l'amnistie de 1840, et meurt le 10 août 1853, à Gleizé, dans le département du Rhône.

Son acte de décès, qui le qualifiait « Louis-Charles de France, natif de Versailles », a été annulé par un jugement du tribunal de Villefranche le 12 septembre 1859. L'inscription tumulaire : « Ci-gît Louis-Charles de France né à Versailles le 27 mars 1785 » a été supprimée par ordre du duc de Persigny, ministre de l'intérieur.

C'est dans le procès de Perrein, Hébert, de Richemont, en 1833, que Naundorff posa pour la première fois officiellement se candidature de faux dauphin.

Il avait déjà chargé, vers 1817, de préparer les voies un certain Maressin ou Marassin, dont le rôle paraît très singulier et qui eut un moment l'idée de se donner lui-même comme Louis XVII.

Les Naundorffistes, prétendent qu'arrêté entre Paris et Versailles, déféré à la cour de Rouen, il fut remplacé au dernier moment par Mathurin Bruneau. Ils ajoutent, mais rien n'est moins vraisemblable, qu'Hervagault, Marassin et Richemont, n'ont été que trois incarnations successives du même personnage.

Il y avait à Londres, en 1836, trois faux dauphins, Naundorff, le baron de Richemont et Mèves. Ce dernier, qui ressemblait à Charles X d'une manière extraordinaire, ne se souvenait de rien sur son enfance. Il assurait que la duchesse d'Angoulême l'avait invité à se rendre auprès d'elle et qu'il s'y était refusé. Son fils, Auguste Mèves, affirmait, dans une lettre datée du 21 janvier 1873 et signée « Auguste de Bourbon », que Louis XVII était arrivé en Angleterre, en 1793, et y avait été adopté par la famille de Mèves.

Le 8 février 1850, le *Constitutionnel* publiait, d'après une correspondance de Philadelphie, les sensationnelles révélations du faux dauphin Eleazar l'Iroquois. Le père de ce personnage, Thomas Williams, avait oublié de faire enregistrer sa naissance ; sa mère supposée, l'Iroquoise Mary Anna Konwatewentata, le désavouait de la manière la plus formelle. Eleazar en conclut qu'il appartenait à une illustre famille. En effet, le prince de Joinville lui révéla qu'il était Louis XVII et, pour éviter une guerre civile, lui fit signer une abdication en faveur de Louis-Philippe moyennant laquelle on lui promettait la restitution ou l'équivalent « de toutes les propriétés particulières de la famille royale qui lui appartenaient ». La dette n'a jamais été payée.

M. Nauroy, dans un curieux article publié dans la *Nouvelle Revue*, en 1882, fit connaître un nouveau faux dauphin, un certain La Roche, mort en 1872 aux environs de Savenay et dont Naundorff aurait été le valet de chambre.

Le 13 février 1883, un fou nommé Pagoj, qui s'était échappé de la maison du docteur Blanche, s'introduisit à la Chambre des députés et affirma qu'il était Louis XVII.

L'Amérique avait déjà produit un faux dauphin, mais ce n'était pas suffisant pour un pays aussi vaste et aussi ambitieux. Le *Courrier des États-Unis*, au mois de mars 1887, lança une nouvelle candidature. Il raconta, avec tout le sérieux qui convient à l'histoire, que Louis XVII, envoyé au Canada, s'y serait marié sous le nom de comte de Rion et à sa mort, en 1887 (à cent deux ans), aurait révélé pour la première fois son origine royale à ses enfants.

En 1889 mourut à Dorgos, en Hongrie, un notaire, fils d'un émigré français, qui prétendait s'appeler Henri de Bourbon et posséder des papiers de famille prouvant que son père était Louis XVII.

Il reste à mentionner, pour clore cette liste, un

homme à qui on essaya vainement de persuader qu'il était Louis XVII, le feld-maréchal Diebitch, le vainqueur des Polonais à Ostrolenska, qui joue le rôle, dans la galerie que nous venons de présenter, du *faux dauphin malgré lui*.

HENRI D'ALMÉRAS.

ARTILLERIE MODERNE

LA CONSTRUCTION DES BOUCHES A FEU

En 1338, nous dit la chronique du temps, les Français utilisèrent avec succès et pour la première fois, au siège de Puy-Guillaume, en Normandie, un canon de petit calibre qui lançait des balles de plomb d'un faible diamètre. On l'appela « le pot de fer de Rouen ».

Ce nouvel engin fit merveille autant par la surprise qu'il causa aux assiégés que par l'effet matériel qu'il produisit. Mais avant nous « ils en avaient déjà en Angleterre ». Dans sa première campagne contre les Écossais en 1327, Édouard III joua du canon et remporta la victoire.

Aussi l'usage des bouches à feu se généralisa-t-il rapidement, si bien que, vers la fin du XIVe siècle, les canons s'étaient substitués entièrement aux anciennes machines de guerre : béliers, catapultes, balistes, etc., qui nous venaient des anciens et qui servaient à lancer des étoupes enflammées et des pierres dont le poids très souvent dépassait trois cents livres.

Construits d'abord suivant un type unique, ces canons ou tubes — canon vient du latin *canna*, qui signifie « tube » ou « roseau » — furent désignés sous le nom générique de bombardes, probablement à cause de la détonation retentissante qu'ils faisaient. Quelquefois ces bombardes étaient très massives et leur poids atteignait deux mille livres; et leur longueur était proportionnelle. Les habitants de Gand en avaient une qui mesurait cinquante pieds.

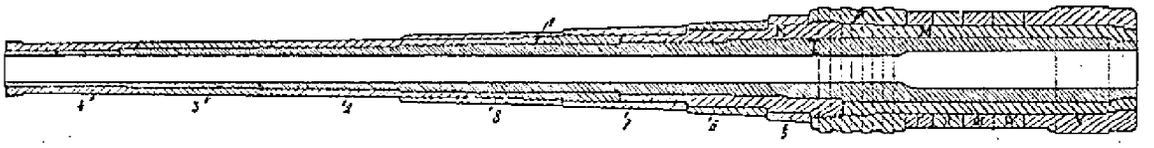
Mais bientôt, les besoins de la guerre grandissant, on fit des canons de tous les calibres, avec lesquels on lançait des boulets de pierre d'un poids qui variait de cinquante à cent livres. Alors, pour distinguer ces nouvelles bouches à feu, soit qu'elles fussent des pièces de siège ou de campagne, c'est-à-dire lourdes ou légères, on leur donna les noms d'animaux réputés malfaisants et on les appela : faucons, basilics, coulevrines, etc.

Ces pièces d'artillerie furent au début des tubes de bois cerclés de fer. Cependant, comme l'art de la fonderie n'était pas ignoré même des anciens, on utilisa successivement à leur construction trois sortes de métaux : le bronze, le fer, la fonte. D'ailleurs l'emploi de ces mêmes métaux n'a pas varié jusqu'à nos jours.

A cause de sa légèreté on réservait seulement le bronze, dont le prix est élevé, pour l'artillerie légère, tandis que la fonte de fer, moins chère que le bronze mais plus lourde, devint d'usage courant pour la défense des côtes et les canons de marine.

Mais quel que fût le métal employé, le procédé de fabrication restait identique. Pour construire un canon, on commençait par confectionner un moule qui présentait en creux la forme du canon qu'on voulait obtenir. La matière employée pour ces moules était de l'argile homogène et de la terre siliceuse. Puis, le métal ayant été fondu dans un four à réverbère, on le coulait dans le moule.

Canon de 1807 (fig. 1)



Les canons et les obusiers étaient coulés pleins, c'est-à-dire d'un seul bloc, et dès que cette masse métallique était refroidie, on la mettait sur le tour. Alors on la forait. Le forage d'une pièce à feu consiste à la percer pour amener son âme, autrement dit l'intérieur du canon, au calibre voulu.

Cette opération achevée, on alésait, on unissait, on ciselait.

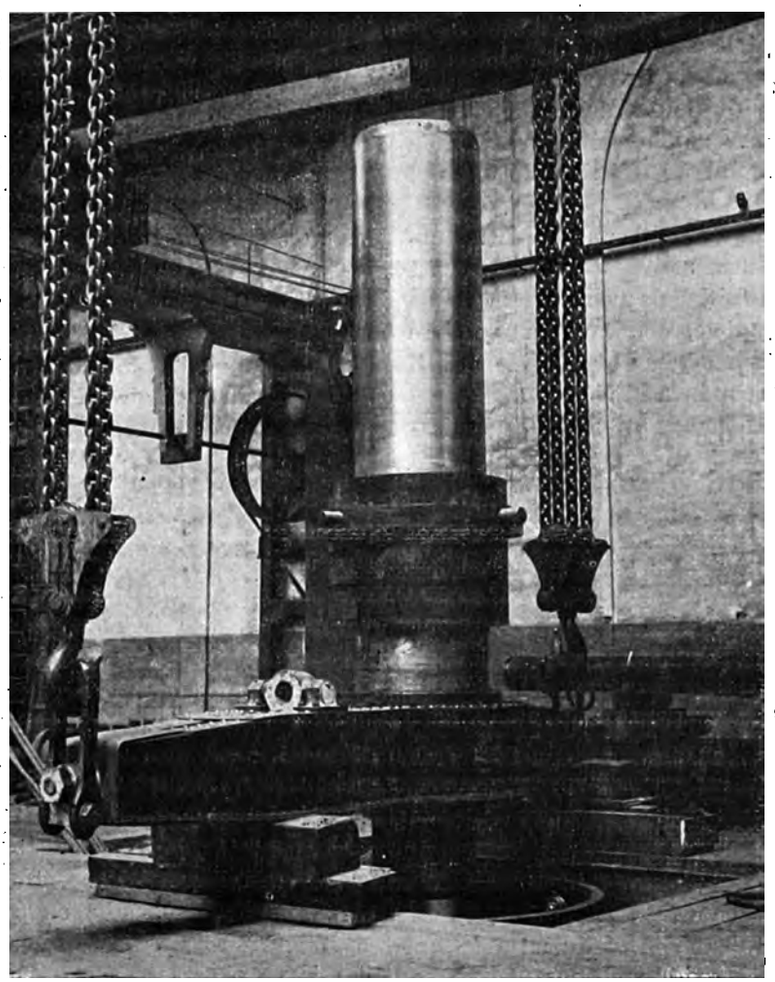
Mais depuis quelque vingt ans, les progrès croissants de l'industrie métallurgique ont complètement transformé la matière et le mode de construction des canons.

A l'Exposition universelle de 1867, on vit pour la première fois un canon d'acier fondu, se chargeant par la culasse et rayé. Il venait des usines Krupp. Son poids était de 50 000 kilos et il lançait des projectiles de mille livres. Ce fut une révolution. Dès lors on suivit la voie si audacieusement ouverte et, peu à peu, lentement, après maint essai renouvelé, l'acier s'est complètement substitué à tous les autres métaux pour devenir d'un emploi exclusif dans la construction des bouches à feu.

L'acier n'est autre chose, on le sait, que du fer

transformé par certains procédés de l'art métallurgique. Ses propriétés sont nombreuses. Mais sa grande résistance surtout et son élasticité répondirent dès l'abord au but proposé.

Il s'agissait en effet, dans les conditions nouvelles imposées à l'art militaire par les progrès de la science, de réaliser deux obligations. D'abord, comme la victoire n'est souvent qu'une question de vitesse, il fallait obtenir des canons d'un poids limité afin de faciliter leur transport et leur mobilité. Ensuite, il était nécessaire que ces pièces à feu fussent très puissantes, c'est-à-dire capables de supporter sans aucun danger de rupture ou d'explosion des pressions intérieures très élevées.



Appareil pour le frettage du canon.

Or, ces pressions intérieures produites par l'expansion des gaz sortis de la poudre enflammée sont tout le problème de nos canons modernes. C'est d'elles que résultent les vitesses initiales qui donnent au projectile toute sa valeur effective, sa direction, sa portée, sa force de pénétration. Et aujourd'hui plus que jamais la possibilité d'accroître sans cesse ces vitesses initiales est à l'ordre du jour.

Mais pour mieux connaître la révolution apportée dans la construction des pièces d'artillerie, voyons comment, par des transformations successives, un bloc inoffensif d'acier deviendra le redoutable engin de mort dont les pareils à cette heure résonnent si fort et si haut sous le ciel bleu du Sud. Prenons alors comme exemple un canon du calibre de 32 centimètres du système Schneider-Canet. La section en est figurée par le dessin ci-contre. Les canons de ce genre sont à grande puissance et des pièces de ce type ont joué un rôle brillant et actif dans la dernière guerre sino-japonaise; l'un d'eux notamment a coulé d'un seul coup un cuirassé chinois.

Par l'étude attentive de ce canon, nous verrons que la construction des bouches à feu comporte quatre opérations distinctes et successives.

1° *Fabrication des éléments.* — On appelle *éléments* le tube T qui est la pièce constitutive du canon ou le canon proprement dit, les manchons M et N et la frette F, ainsi que les petites frettes numérotées de I à V et de 1 à 8.

On l'a vu, l'acier est désormais le métal employé. Aussi les fontes de fer qui nous le fourniront seront-elles choisies parmi les meilleures. Ce triage fait, on traitera les fontes à l'aide du four Siemens-Martins. Une température excessive les amène lentement à l'état de fusion. Pendant six heures on surveille cette cuisson. De temps en temps, au moyen d'une large poche de fer, on puise un peu d'acier que l'on coule en lingots pour en voir l'état. Puis dès qu'à la nuance violette du métal en fusion on juge le moment propice, alors on procède à la coulée.

Mais ici plus de coulage du métal dans un moule d'argile figurant le canon et dont l'enveloppe terreuse servait de modèle.

L'acier étant liquide suit naturellement le canal incliné qui sort comme un bec par une paroi du four. Ce canal est fermé d'un clapet. Au signal indiqué, on glisse sur ses rails le chariot à lingotières. C'est un wagonnet assez long chargé de récipients qui ont la forme carrée. Ce sont les lingotières. Elles sont en fonte. Leurs parois sont épaisses de 4 à 5 centimètres et leur capacité varie de 5 à 15 quintaux. On remarquera que pour plus de solidité elles sont renforcées par des ceintures de fer forgé.

Avant d'y couler l'acier, on les a soigneusement enduites d'une couche de chaux qui aidera après le refroidissement au glissement du lingot.

Mais on a ouvert le clapet. L'acier coule; une

lingotière est remplie, puis l'autre. Et le wagonnet est emmené avec sa lourde charge.

Une fois le métal refroidi, on le sort de la lingotière au moyen d'une grue appelée grue de coulée; et ce lingot sortant des aciéries, informe et compact, deviendra bientôt un canon.

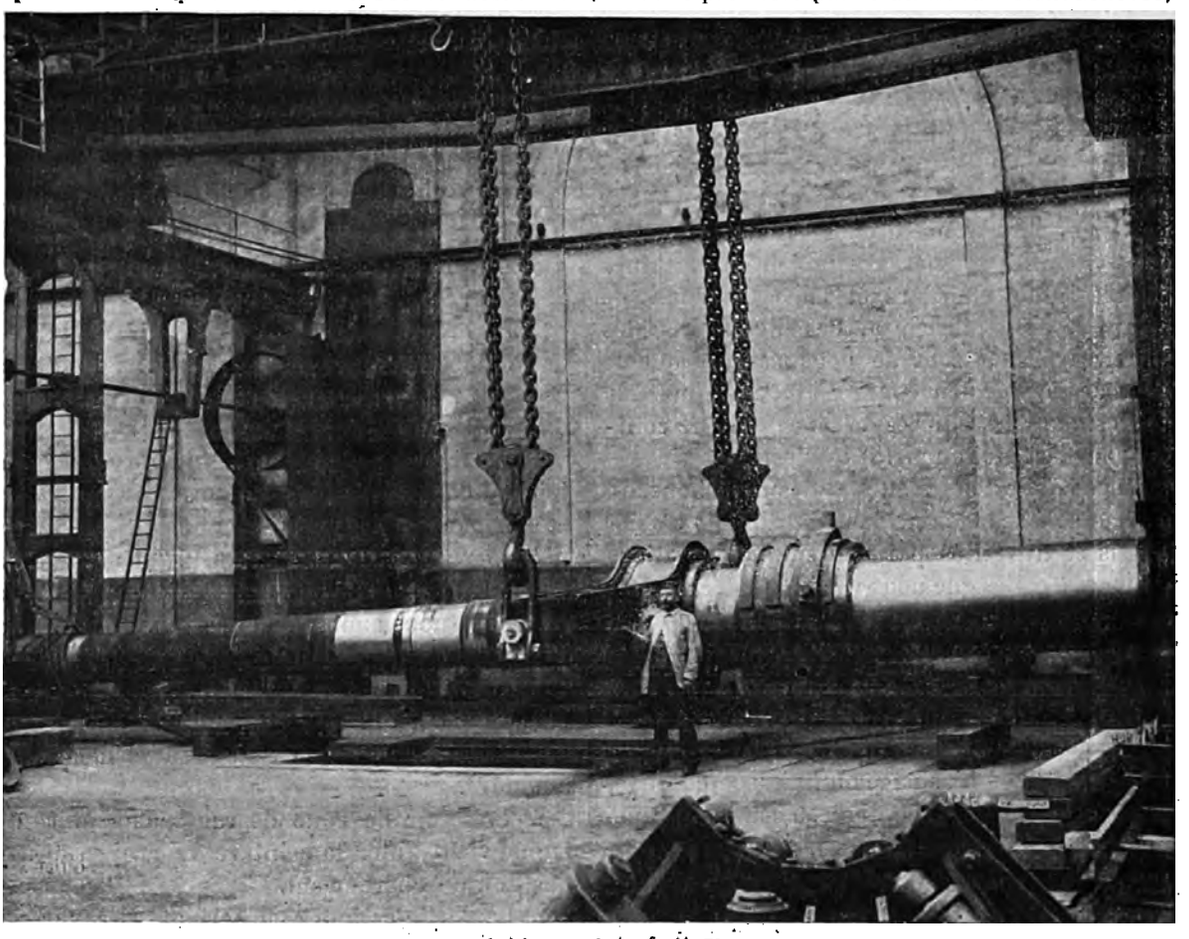
Des aciéries le lingot est porté à la forge où il subit un premier forgeage. Cette opération s'effectue au moyen de marteaux pilons dont la puissance est graduée de 10 à 100 tonnes. Ainsi battu et martelé, le métal acquiert des qualités de cohésion et d'homogénéité que le lingot coulé ne présente pas à un égal degré de la surface au cœur.

Mais le lingot s'est refroidi. Pour le rendre propre aux épreuves suivantes, on l'introduit dans un four à réchauffer d'où on l'extraira à température convenable pour être porté sous la presse à forger. Il est soumis ici à l'opération du « martelage » ou « étirage » qui a pour effet d'étirer le lingot et de l'allonger. Ce travail achevé, la pièce affecte alors une section octogonale.

Ensuite, le lingot supportant plusieurs « chaudes » ou réchauffages intermédiaires est livré à l'étampage. Ce travail donne finalement à la pièce étirée la forme définitive qu'elle doit présenter avant d'être mise sur le tour pour y être dégrossie.

Mais entre temps, au cours de ces opérations successives, on a eu soin de faire tomber les extrémités du lingot qui sont généralement peu saines. En outre, les « chaudes » subies pendant l'étampage ont pu diminuer en partie l'homogénéité du métal. Il importe de la lui redonner. Pour cela, le lingot étant introduit dans un four spécial, on le « recuit » en le portant au rouge-cerise; cette nuance indique à l'opérateur qu'on peut retirer la pièce du four. Ensuite on en assure par des procédés spéciaux le refroidissement régulier et progressif.

Cette première partie du travail étant achevée,



Achèvement du frettage.

la pièce est alors « dégrossie ». Placée sur une machine-outil, elle est tournée et forée « brute de forge ».

Cette opération n'est pas définitive. Elle consiste seulement à amener la surface extérieur du futur canon à des dimensions voisines de sa forme définitive et à percer « l'âme ». L'âme à son tour n'est qu'ébauchée et son diamètre est encore inférieur au diamètre déterminé.

Ce dégrossissement terminé, la pièce est transportée aux ateliers de « trempe ». Il s'agit à présent de donner au métal le degré de dureté voulu. Pour procéder à la trempe, on suspend la pièce au moyen d'une grue à l'intérieur du four à réchauffer; ce four est vertical. Afin d'obtenir un réchauffement progressif et régulier, on imprime au lingot dégrossi un mouvement simultané de rotation autour de son axe et de translation dans le sens de cet axe. Au moment précis où l'on vient d'atteindre la température voulue, la porte du

four s'ouvre et le tube est rapidement plongé dans une bâche remplie indifféremment d'huile ou d'eau.

Naturellement toutes les précautions ont été prises pour que l'opération s'effectue dans les meilleures conditions de réussite. Néanmoins il peut se faire que la « chaude » donnée avant la trempe ne soit pas absolument régulière. En conséquence on doit faire subir à la pièce un nouveau recuit.

Du reste, cet ordre successif d'opérations ne se fait pas sans qu'à chaque instant on ne se rende compte de leur marche normale et aussi de la qualité de l'acier. A cet effet, et aux moments qu'il convient, on prélève sur l'extrémité de la pièce des rondelles qu'on fractionne et que l'on appelle des « barreaux d'essai ». Ces rondelles, on le voit, ne sont autre chose que des « éprouvettes ». On les soumet, par un jeu de machines spéciales, à des efforts répétés de « traction », de « choc », de « ployage ». Ces divers procédés d'épreuve permettront de nous assurer que le métal de la pièce en cours d'exécution possède bien les qualités requises de ténacité et de cohésion pour l'emploi auquel il est destiné.

Pour ce qui est des frettes et des manchons, on les découpe à la machine dans des lingots d'acier obtenus et travaillés par une suite d'opérations analogues à celles que nous venons de décrire. On a eu soin, en les découpant dans le métal, de leur conserver surtout un diamètre intérieur plus faible encore que leur diamètre définitif.

En somme, tube, frettes et manchons ne sont que dégrossis.

2° *Usinage.* — L'usinage ou finissage consiste, comme ce dernier mot l'indique, à « finir » chaque élément, — tube, manchons, frettes, — c'est-à-dire à l'amener définitivement aux dimensions que l'on s'est fixées.

On commence par le tube et on le place sur le tour, qui n'est autre chose qu'une puissante machine-outil dont le mécanisme et le réglage sont d'une précision mathématique. Grâce à cette régularité mécanique, on tournera le tube jusqu'à l'obtention — à un millimètre près — de ses dimensions extérieures définitives.

On tourne ensuite les manchons, puis les frettes, dont les diamètres intérieurs deviennent définitifs, c'est-à-dire qu'ils répondent aux dimensions correspondantes du tube.

3° *Frettage.* — Le frettage n'est rien autre que la mise en place des manchons M et N, qui sont à épaulement. Ils sont placés l'un sur la partie arrière du tube, l'autre sur le commencement de la volée, en avant du premier.

Les manchons se placent comme nous le verrons faire pour les frettes, car leur état est aussi de renforcer le tube.

On sait que le tube d'un canon doit résister à des efforts de rupture qui se produisent *simultanément* dans le sens de l'axe et dans le sens perpendiculaire à cet axe. Pour répondre à ces efforts de rupture on a eu l'idée de consolider la pièce par des frettes à dents (F) et des frettes cylindriques et tronconiques (I à V et 1 à 8) qui satisfont au but cherché.

Pour placer les frettes, on accroche le tube à une grue et on l'établit verticalement la bouche en haut. On a soin ensuite, avant de rien faire, de chauffer au bleu les frettes qui subissent ainsi le phénomène de la dilatation. Cette dilatation est nécessaire pour la réussite du travail.

Ainsi dilatée, la frette est enlevée par le moyen d'une grue et emmanchée sur le tube à sa position voulue. Cela fait, on la refroidit lentement par des jets d'eau convenablement dirigés. Alors la frette se contracte. Elle fait prise, elle pince le métal et sa pression, on le comprend, en augmente d'autant la ténacité.

Les frettes du premier rang étant posées, on règle sur le tour les dimensions extérieures de ce premier renfort.

On place ensuite les frettes du second rang par une manœuvre analogue à celle qui vient d'être dite; et ainsi de suite.

Pour finir, on procède minutieusement aux joints d'un même rang de frettes et on « mâte » le métal pour rendre ces joints imperceptibles à l'œil.

4° *Rayage de l'âme.* — Jusqu'ici notre étude n'a touché qu'à la surface extérieure du canon. Occupons-nous maintenant de son « âme ».

L'âme ou vide intérieur du tube se divise en trois parties principales disposées, depuis la culasse jusqu'à la bouche, dans l'ordre suivant :

1° Le logement de la vis-culasse et la chambre à poudre.

2° Le tronc de cône de raccordement contre lequel vient buter la ceinture du projectile à sa position de chargement.

3° La partie cylindrique portant les rayures.

L'âme, ne constituant qu'un seul et même cylindre foré dans le tube par une machine-outil, offre comme intérêt principal l'opération du *rayage*.

Les rayures, on le sait, servent à animer le boulet d'une rotation initiale qui ramènera constamment l'axe du projectile dans le voisinage de la tangente à la trajectoire. Car un projectile uniquement animé d'un mouvement de translation suivant la ligne de tir, c'est-à-dire simplement craché par le canon, n'aura ni portée, ni justesse, ni force de pénétration.

Pour résoudre ce problème, on chercha à produire une rotation initiale en faisant tourner le projectile pendant son passage dans l'âme, de sorte qu'il prît autour de son axe la rotation voulue.

On se servit des canons rayés avec succès et pour la première fois en 1857, pendant la campagne de Kabylie. La guerre d'Italie les consacra définitivement. On leur doit d'ailleurs la victoire de Solférino.

Pour rayer un canon, on le fixe sur le tour. Le tube reste immobile. Seul le foret de la machine-outil, animé d'un mouvement automatique, creuse dans le métal son sillon mathématique.

Cela fait, on s'attaque à la culasse, qui n'est autre chose que le fond du canon. La culasse étant armée d'un écrou qui l'ouvre et qui la ferme comme une porte, on filète cet écrou, c'est-à dire qu'on fait le filet de la vis. On fore ensuite la chambre à poudre et, s'occupant enfin de la ligne de mire, on la règle de façon qu'elle soit parallèle à l'axe de la pièce.

Tous les organes de l'appareil de fermeture du canon — culasse, écrou de culasse, etc. — sont fabriqués sur des machines spéciales dont la précision mathématique assure à ces pièces une grande uniformité. C'est ce qui permettra, le cas échéant, de remplacer facilement une pièce perdue. On comprend aisément cet inappréciable avantage, surtout lorsque l'artillerie est en campagne.

Lorsqu'elle est arrivée à ce point, la pièce est prête à subir ses essais de recette par le tir; ces épreuves se font à surcharge. Le canon qui en sort triomphant est aussitôt admis en service. Il est prêt à jeter des boulets, à lancer des obus dont le poids varie de 300 à 400 kilos. Et tout cela en utilisant la poudre sans fumée, appelée *cordite*, qui est enfermée dans des sacs de toile que l'on place simplement derrière l'obus. On allume; et la poudre et les sacs de toile s'évaporent en gaz, ne laissant derrière eux aucun résidu.

C'est ainsi qu'un lingot d'acier informe et brut, battu, martelé, étiré, devient un canon d'une puissance terrifiante et que règle comme une montre un simple mouvement d'horlogerie. Il est inutile d'ajouter que cette transformation nécessite, comme nous avons pu l'entrevoir au long de cette courte étude, des installations extrêmement puissantes et des machines-outils perfectionnées. D'ailleurs, c'est grâce à ces dernières que l'on peut atteindre en travail courant une précision étonnante qui se chiffre par des centièmes de millimètre.

Au reste, n'oublions pas également qu'un personnel d'élite, rompu par une longue pratique aux opérations les plus délicates, apporte à ces travaux sa patiente expérience et son habileté.

Ainsi cette main-d'œuvre et ces soins ajoutent leur haut prix au déchet énorme de la fabrication que l'on évalue à 50 p. 100 des matières employées. C'est ce qui explique qu'un canon s'élève au prix moyen de 300 000 francs.

Néanmoins ceux qui les achètent ne regardent pas au prix; ils les veulent terribles et bons. Et comme nos canons de France ont du renom, ils deviennent un important article d'exportation. Tous ne s'en réjouissent pas. Il y a des gens qui s'effraient de cette consommation grandissante.

ANDRÉ FLOTRON.

MON BERCEAU

O ville à jamais sainte et belle,
Quand j'évoque ton grand ciel pur
Où les goélands à coups d'aile
Fauchent l'azur,

Je renais doucement, je rêve,
Alangui d'un frisson vainqueur,
Comme si l'aube qui se lève
M'entrait au cœur.

J'ai dans mon âme qui se brise
En pleurs divins, en doux sanglots,
La molle chanson de la brise
Au bord des flots.

Sous mon front que le soleil dore
De son baiser ensorceleur,
Je sens la poésie éclore
Comme une fleur.

La rime, oiselet du poème,
Voletant un peu de travers,
Accourt se poser d'elle-même
Au bout des vers.

Les hauts cordages des navires,
Déroulés sur le pont mouvant,
M'apparaissent comme des lyres
Chantant au vent.

Tandis que les pâles étoiles
Meurent à l'horizon lointain,
J'assiste à la fuite des voiles
Dans le matin.

Le long de la vague éternelle,
Au ras des mâts étincelants,
Le jour épanoui dentelle
Les rochers blancs.

L'onde rôdeuse qui déferle
En fredonnant des virelais,
Fait danser des lueurs de perle
Sur les galets.

Là-bas, les îles qu'a groupées
Le flot orageux et changeant
Surgissent, comme découpées
Dans de l'argent.

L'âme en des rêves bleus s'égare,
L'esprit pétille, le sang bout :
La lumière, blonde fanfare,
Sonne partout.

Les femmes, vivantes statues,
Types d'opulente beauté,
Passent lentement, revêtues
De majesté,

Comme si l'auguste Chimère
Faisait, à l'appel des aïeux,
Revivre en ces filles d'Homère
L'orgueil des dieux.

Ville hospitalière au poète
Quand je bois ton souffle sacré,
Je ne sais plus si la tempête
M'a déchiré.

Je lis en toi comme en un livre
Qu'on ouvrirait devant l'autel;
Je ris, j'ai vingt ans, je suis ivre
D'aube et de ciel.

Et c'est à croire, âme éperdue,
Que la Muse des grands réveils
Verse, dans ma coupe tendue,
L'or des soleils!

CLOVIS HUGUES.

LES BOUQUINISTES

Maintenant que les démolisseurs sont partis, voilà, sur les quais de la rive gauche, les bouquinistes qui reviennent. Saluons ces vieilles connaissances : ce sont les bibliothécaires en plein vent des flâneurs et des pauvres. Toute l'année, par la canicule ou le verglas, que le soleil rôtisse la pierre des parapets ou que l'humidité moisisse les planches de leur étalage, ils sont à leur poste, arpentant d'un pas tranquille l'étroit espace parcimonieusement mesuré par l'administration.

Ces braves gens sont une curiosité du vieux Paris qui s'en va; sur les rives du quartier latin où la pioche a déjà démoli tant de souvenirs, ils restent comme le vestige d'un passé à peu près disparu, comme une tradition que les mœurs nouvelles ont respectée. Ces fonctionnaires du plein air ont l'âme bonne et l'esprit philosophe, et l'on dirait que l'éternel spectacle du même horizon, la vue du fleuve aux eaux calmes et grises ont versé en eux comme une douce sérénité. Les bruits de la rue, la foule qui passe tapageuse, les brouhahas de la grande ville, le sifflet des remorqueurs haletant sur la Seine, le tumulte confus d'une population en travail : tout cela n'arrive pas jusqu'à eux.

Voyez le bouquiniste assis devant son étalage : tandis que le promeneur fait une halte et fouille capricieusement dans le tas des bouquins jaunis, il rêve et son œil semble suivre au loin de vagues visions. De l'indiscret fureteur qui met sa boîte au pillage il n'a nul souci, et pour celui qui file sans rien acheter, il est sans amertume et sans colère.

Aussi, la fortune est lente à venir pour le bon marchand de « rossignols », et si cette pensée l'attriste quelquefois, elle ne le rend jamais mauvais. Il sait que dans les orgueilleuses librairies des boulevards, dans les vastes magasins installés en plein Paris, il a des concurrents redoutables et des rivalités qui finiront par le tuer. Il n'ignore pas que c'est là-bas que vont maintenant les livres rares, les trouvailles originales, les vieux documents aimés des bibliophiles; et il voit peu à peu venir l'heure où sa boîte délaissée ne contiendra plus que des vieilleries sans importance et des volumes dont fera fi le passant.

Que lui importe! Le bouquiniste ne regarde pas si loin dans l'avenir, et pourvu que, la journée finie, il ait gagné sa pièce de quarante sous, il s'estime heureux. La nuit venue, il cadenassera solidement son étalage, fixera à la pierre du parapet sa mouvante boutique et rentrera tranquillement chez lui. Son sommeil sera paisible, peuplé peut-être de riantes images, et dès l'aube, il redescendra vers le quai, sans regarder si sur sa tête le ciel est menaçant ou serein.

Ainsi va la vie monotone de ce petit commerçant philosophe. Toujours en paix avec l'État qui lui fait payer une redevance de 50 francs pour un emplacement de 10 mètres, le bouquiniste est un citoyen modèle. Ce n'est jamais lui qui rossera le sergot dont il est l'ami, ou fréquentera le mastroquet qu'il méprise : au contact de sa pacifique clientèle il a contracté des habitudes comme il faut et s'est créé des relations puissantes.

Sur les quais du quartier latin, le bouquiniste est presque le camarade de l'étudiant; il en a les allures jeunes et franches; il sait, en cet endroit, quel bouquin il convient de mettre en évidence, quel document vieillot il faut piquer avec quatre épingles sur le couvercle relevé de la boîte. Sur les quais voisins de l'Institut, son caractère n'est plus le même, il semble que le « chand de rossignols » ait conscience là de quelque haute mission. Il connaît tous les académiciens qui passent près de sa boîte, et les salue, chapeau bas, respectueusement. Les jours de séance sous la vénérable coupole, il guette avec anxiété la sortie des Immortels, après avoir fait le nettoyage de son étalage. Et si François Coppée vient fouiller dans sa boîte, menaçant de son éternelle cigarette les volumes fanés, le bouquiniste est radieux, et le soir, là-haut, sous les toits de sa mansarde, il se consolera de n'avoir pas gagné un sou dans sa journée, à la pensée que son métier lui vaut les confidences des rêveurs et des bohèmes, la poignée de main des savants et le salut souriant des académiciens.

Ch. FORMENTIN.

EN ITALIE

LA "CITTA DOLENTE"

San-Gimignano, avril.

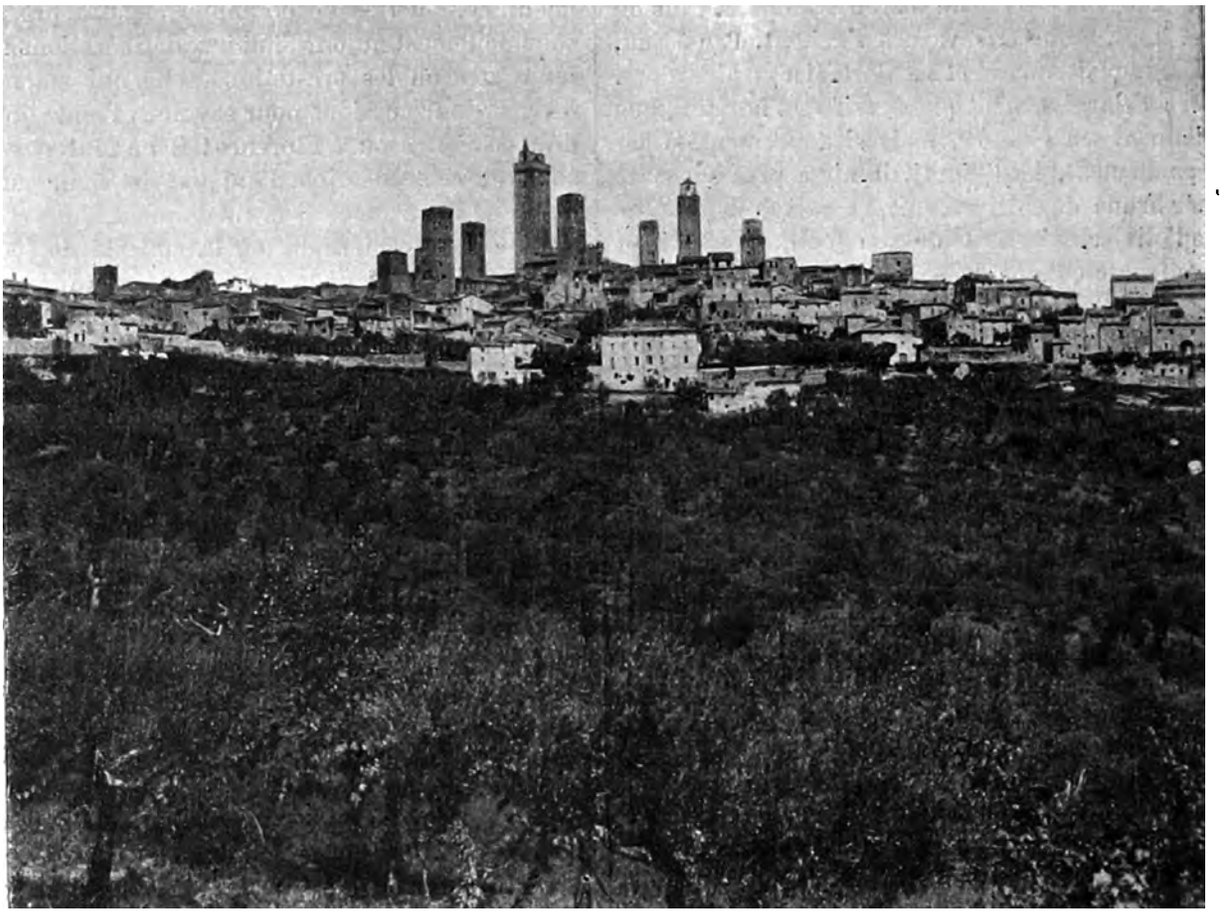
C'est ici la ville de Dante.

A Florence, je n'ai pas encore rencontré, sauf peut-être sur la Piazza della Signoria — et il a passé si vite! — l'homme au capuchon rouge. Comment donc un cœur aussi triste a-t-il pu naître dans cette ville de grâce et d'amour? Tandis que Giotto, les peintres de Santa-Croce et de la chapelle des Espagnols sont en harmonie avec la ville des fleurs et sa campagne voluptueuse, je ne m'imagine que difficilement le poète de l'Enfer montant à San-Miniato pour jouir du déclin du jour : il en eût rapporté une joie ineffaçable.

... Sans doute la Florence d'aujourd'hui, qui n'a plus que deux tours, celle du Palazzo-Vecchio et celle du Bargello, sur les trois cents qu'elle possédait au temps de Dante, n'est plus la Florence d'autrefois. Sans doute les rues, élargies, ne sont plus barrées de chaînes, et là où

fut le Mercato-Vecchio, où battait furieusement l'émeute au cœur des Florentins, s'élève la statue d'un gros homme, bas sur pattes, aux moustaches ridicules. Et dans l'air léger nous ne voyons plus que le dôme de Brunellesco qui résume la vénusté de la ville adorable.

Je sais que de la Florence d'Arnolfo, il ne subsiste que quelques palais. Mais si Florence fut farouche, comment le comprendrai-je? Par quelle analogie? Ce n'est pas du haut de Fiesole que je



San-Gimignano. — Vue d'ensemble.

démêlerai ce caractère. Ce n'est pas de la terrasse de San-Miniato que j'apercevrai les jardins tragiques de l'Enfer. Et moins encore que ses rues étroites, le paysage de cette ville mollement couchée au bord du fleuve, à l'horizon de douceur et de charme, me fera comprendre la rudesse de son enfant.

Et pourtant elle l'enfanta; bien mieux, elle enfanta les épouvantables discordes qu'il a chantées. Il ne fut pas un monstre. Il fut au contraire le fruit sublime et logique de son siècle.

Ce que Florence ne peut plus me dire, je suis venu le demander ici. Y trouverai-je la réponse à cette question : Comment, au siècle de Giotto, au moment où Boccace se prépare, où la fleur divine du Quattrocentisme s'annonce, comment Dante a-t-il pu naître?

***

San-Gimignano est situé sur la route d'Empoli à Sienne, dominant le délicieux val d'Elsa. Le paysage, ici, est plus frais et plus uni qu'ailleurs. Il est plus semblable à nos paisibles vallées. Qui croirait jamais, à voir ces délicates et fines collines, si molles et si nonchalantes, que le val d'Elsa fut pendant des siècles le théâtre des luttes les plus sanglantes? C'est ici que Florence et Sienne, plus de cent fois, s'entrechoquèrent. C'est ici le grand chemin de Rome à l'Arno, du Rhin au Tibre. Le val d'Elsa vit passer toutes les armées impériales, royales et mercenaires. Le doux val d'Elsa est une terre largement arrosée de sang.

Depuis le moment où l'on quitte la vallée proprement dite pour s'enfoncer à l'ouest vers San-Gimignano, c'est un enchantement. Peu à peu on monte de colline en colline, dans un enchevêtrement prodigieux de montagnes avenantes. Comme les nuages dans le ciel, les coteaux se pressent, mêlés et pénétrants. Ils se coupent, s'entassent et s'accumulent. Ils semblent grimper les uns sur le dos des autres, en une bousculade de géants. On dirait, en miniature, tout un pays, toute une contrée, la France entière, avec ses bassins et ses Alpes : Dieu regardant le monde, du haut de son paradis, par le gros bout de la lorgnette.

Et sur toutes ces collines, monticules, sur ces dévalements rapides, dans ces minuscules vallées, au pied, à la crête de ces rochers, sur les coteaux comme sur les pics, dans le gouffre comme au bord du ruisseau, en pente, en terrain plat, en

précipice; en sommet, partout l'olivier et la vigne poussent et grandissent, envahissent tout de leur feuillage argenté et de leurs festons. Là-haut, tout là-haut à l'horizon, les Chianti étalent leur imposante masse, féconde et superbe; jusqu'ici ils ont envoyé leurs rejetons et leurs ceps.

La montée vers San-Gimignano, dans le petit *vetturino*, léger et geignant, est dès lors un ravissement. A mesure qu'on s'élève, toutes ces collines, monticules et montagnes qui s'écrasent et se bousculent, semblent s'apaiser et se tasser. Ainsi la tempête vue du haut des falaises. Plus on est haut, moins les vagues s'agitent. Peu à peu, chacune fait son nid et s'endort. Il n'y a plus alors, avec l'élargissement progressif de l'horizon, que viennent seuls barrer, mais si doucement, si paternellement, les Chianti, il n'y a plus sur cette mer brune de collines, que la paix et la douceur de l'olivier. L'argent de son feuillage frémit et froufroute comme la soie floche et la dentelle. Et les festons des vignes se balancent lentement d'un *pioppo* à l'autre, comme des bras d'enfants qui vont danser leur ronde. Et ce n'est bientôt plus que l'immensité verdoyante, à perte de vue, dans une mer de vagues si douces et si riantes. Tout est vert. On ne voit plus un sillon. La terre est riche ici, et le même champ féconde l'olivier, la vigne et le froment, à la fois. Dès lors, les petits arbres, bas et trapus, vus d'un peu haut, ne se profilent pas dans le ciel; ils s'étalent sur le blé vert, se confondent avec lui et, seules, les routes blanches sillonnent cette verdure ondulée. Tout là-bas vers le nord, les Apennins dessinent la sévère bande de leur neige nuageuse.

Tout à coup, à un tournant, San-Gimignano apparaît, au sommet d'une colline, bien isolée, la plus haute à dix lieues à la ronde. Les pentes sont couvertes d'oliviers et font ainsi le socle de velours vert de cette couronne. Car c'est bien une couronne que paraît cette ville dont les treize tours sont les pointes emperlées. Sombres et roux, les remparts ne s'égaient pas sous le soleil radieux qui les inonde. Ils restent majestueux, comme ces rois déchus qui conservent l'appareil d'autrefois. San-Gimignano se sent trop regardé, est trop en vue, pour sourire.

Longuement, la route tourne autour des remparts, comme si elle cherchait à entrer par surprise. Elle pénètre enfin, dans un tournant, et c'est l'ascension par une rue étroite, aux larges dalles. Les maisons sont, toutes, au moins du XV^e^ siècle, mais, comme toutes les maisons italiennes, un peu déconcertantes et tristes pour nous, hommes du Nord, avec leurs étages de six mètres chacun, leurs toits proéminents, leurs fenêtres étroites et closes.

En haut de cette rue, la place de la Collégiale. Petite place, mais où battit le cœur d'une forte cité. Place encore poignante avec ses trois monuments, son église au haut de marches majestueuses, son palais municipal, le palais du podestat avec sa loggia, poignante dans ce qu'elle nous dit de l'âpreté des jours défunts que les vieilles tours inutiles semblent *pleurer* toujours.

Tout de suite, j'ai voulu monter au palais public. Dans toutes ces villes italiennes, la première visite doit être pour ce cœur de la cité. Lorsque la vie municipale fut aussi intense qu'elle le fut en cette Toscane ardente, c'est dans les salles des municipes que l'on entend les battements de la poitrine. Pauvre palais délabré et triste! Mais combien digne encore, dans ses guenilles! La fresque de Lippo Memmi préside solennellement aujourd'hui aux délibérations sur les routes ou les prestations, elle qui entendit les graves discussions pour savoir si l'on se joindrait à Sienne ou à Florence! Il ne faut pas en sourire; ceux d'aujourd'hui ont le cœur aussi haut que leurs ancêtres et ils donnent, dans cette grande salle vénérable, où la majesté de leurs bancs, leur souci de la rude et puissante fresque de Memmi, indiquent assez leurs scrupules, ils donnent une grande leçon par une simple inscription qu'ils ont fait dresser.

La paresse du moment m'a empêché de copier cette magnifique et tragique inscription. Qu'elle est pourtant digne de franchir les Alpes! Mais qu'importe son texte! Ce qu'elle dit est si simple et si beau! Écoutez le bel enseignement que les descendants des temps héroïques nous transmettent dans ce municipe, par cette plaque de marbre où ils ont écrit :

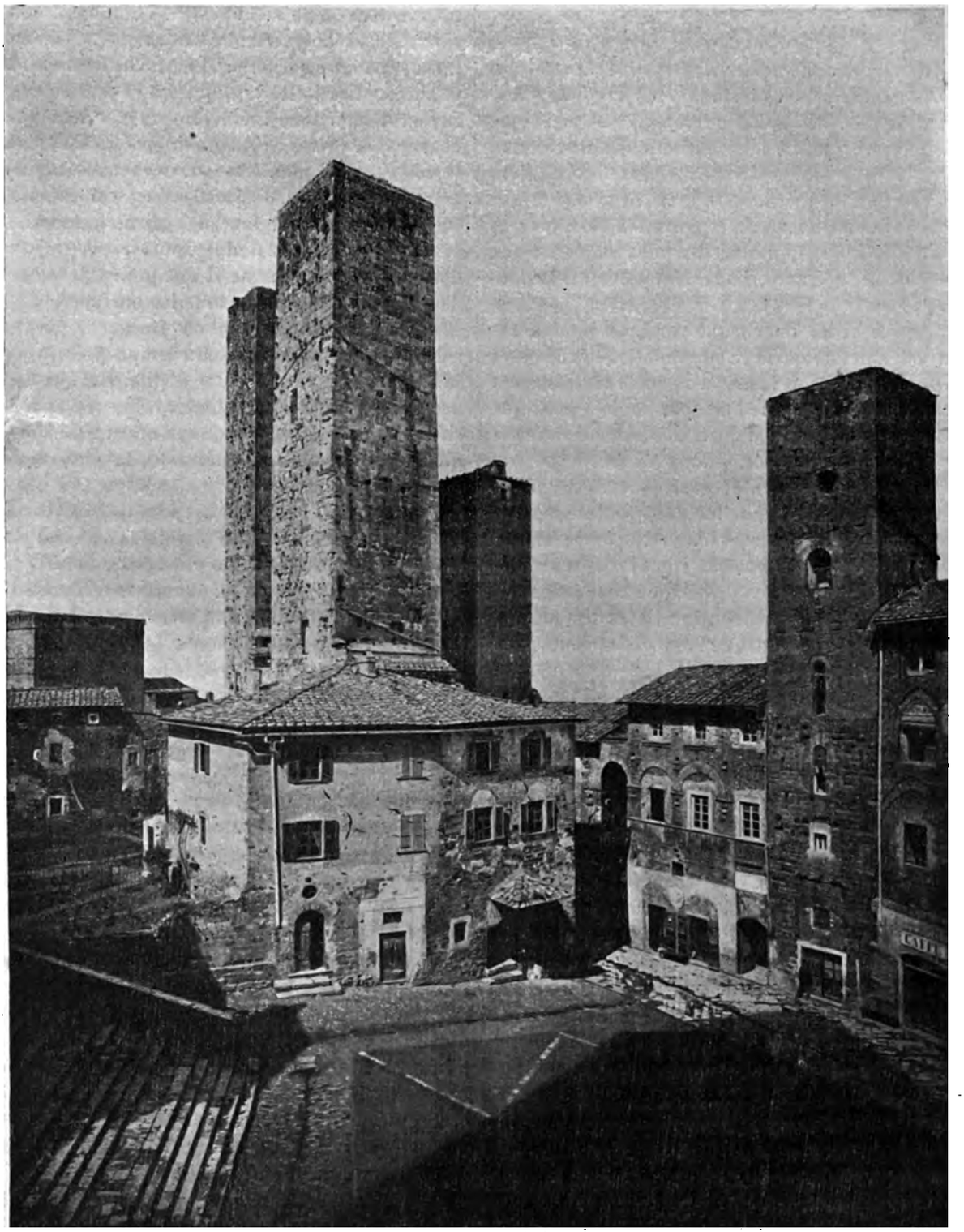
« *En cette salle, Dante, envoyé par la République de Florence, prit la parole...* »

Cela suffit. Ainsi donc, cette ville fut une ville considérable et puissante. Florence, la grande Florence, négocia avec elle. Et elle ne dédaigna pas, pour traiter avec cette rivale, de lui envoyer le plus noble et le plus éloquent de ses enfants. « Vous tous qui venez ici, — voilà ce que dit cette inscription, — saluez avec respect. Non seulement ces murs conservent l'écho de la voix de Dante, mais ce palais fut celui d'une cité qui fut assez forte, intelligente et riche, pour que Florence lui dépêchât le plus habile de ses avocats. Avec un tel passé on ne peut déchoir et on mérite l'éternel hommage des nations. »

Quand on garde une telle fierté : *Ici Dante prit la parole...* on n'est pas près de périr, et c'est avec humilité et vénération que je passerai tout à l'heure dans les pauvres rues silencieuses, comme dans les corridors déserts d'un vieux château inhabité, mais dont chaque porte ferme la chambre où mourut un héros.

Je n'ai pas feuilleté les manuscrits de la bibliothèque communale. Leur trésor doit être immense pour ressusciter la ville d'autrefois. Mais ne le peut-on, avec les notions élémentaires? Hélas! partout, en Italie, ce fut la même pitoyable aventure. Les Guelfes et les Gibelins, comprenant différemment la grandeur de leur patrie, la tuèrent à force de se la disputer. Mais la lutte fut

longue et, par moments, las de frapper leur pauvre mère, c'était à qui la couvrirait de draps d'or et de pierres précieuses. Toute l'histoire des cités est dans ces quelques mots. Lisez en dix lignes celle de San-Gimignano.



Les Tours de San-Gimignano.

Au XIIIe siècle, elle fut libre. Mais se trouvant sur la route de Sienne à Florence, elle ne pouvait échapper aux discordes qui ensanglantaient la plaine qu'elle commandait. Le parti de Florence et le parti de Sienne eurent chacun leurs partisans dans ses murs. Ouvrirait-on les portes à ceux du nord ou ceux du Sud ? San-Gimignano eut ses Guelfes et ses Gibelins. Les Ardinghelli tinrent pour Florence, les Salvucci pour Sienne. Et dans ses murs, comme dans sa campagne, les partis se firent la guerre, toutes les guerres. La guerre par les armes dressa au-dessus de la ville cinquante tours guelfes ou gibelines, d'où l'on se défiait, de maison à maison, d'où l'on surveillait la campagne, d'où on lançait les engins meurtriers.

Le parti guelfe enfin l'emporta et San-Gimi-

gnano fut soumise à Florence, en 1353. Mais on ne renonça point pour cela aux rivalités. La guerre pacifique s'entama alors. On se battit à coups de chefs-d'œuvre.

* * *

A qui devons-nous les Benozzo Gozzoli de San-Agostino, le Ghirlandajo de la Collégiale? Sont-ce les Ardinghelli qui appelèrent l'élève de l'Angelico? Sont-ce les Salvucci qui s'attachèrent le peintre de Santa-Maria-Novella? Les archives de la bibliothèque nous le diraient sans doute et ce serait un bien curieux travail historique que celui qui nous apprendrait à quel parti est due telle ou telle œuvre, dans toutes les villes toscanes.

Chaque ville, ou chaque parti, ou chaque famille tenait à montrer sa suprématie, sa richesse; à prouver que son faste ou sa piété ne laissaient rien à reprendre. Que l'un, par vanité, politique ou dévotion, résolût d'offrir à Dieu une chapelle ornée, l'autre aussitôt, jaloux ou intéressé, ou simplement émule, en décorait une autre. De là ces innombrables chapelles dans toutes les églises, couvertes de chefs-d'œuvre, que la vanité humaine nous a léguées. Nous n'avons plus Guelfes ni Gibelins, mais n'avons-nous point, de nos jours, les mêmes sentiments et les mêmes effets? Mme la receveuse de l'enregistrement ayant donné un ciboire à M. le curé, la femme du percepteur n'aura de cesse qu'elle ne lui ait offert un ostensoir.

Il en allait de même entre les villes et entre les citoyens d'une même cité. Un jour les Ardinghelli — ou les Salvucci — voulurent prouver qu'ils étaient les plus grands, les plus riches et que, si les armes étaient déposées, leur suprématie subsistait toujours. Et la Collégiale fut couverte de fresques immenses sur tous ses murs. Du haut en bas, de chaque côté, deux peintres siennois enluminèrent les froides murailles. A droite le Barna raconte la vie de Jésus, à gauche Bartolo di Fredi réalise l'Ancien Testament.

Les Salvucci — ou les Ardinghelli — supportèrent bravement l'affront. Et, un beau matin, appelé par eux, Benozzo Gozzoli entrait dans San-Gimignano. Mystérieusement caché dans la chapelle derrière le chœur de San-Agostino, il travaillait du matin au soir pour la plus grande gloire du parti. Et lorsqu'il eut terminé, les donateurs exultèrent. La Collégiale avait toutes ses murailles couvertes; la belle avance! Benozzo n'avait fait qu'une chapelle, mais c'était une merveille. Ses rivaux étaient éclipsés : San-Agostino possédait le sceptre de l'art.

Avant de venir ici, j'ai déjà vu bien des fresques; aucune ne m'a encore donné une émotion aussi profonde et durable. Que Gozzoli soit, selon les critiques, un peintre facile et impersonnel, qu'il soit de peu de foi, que m'importe! Saint Augustin, dans cette chapelle, lui prête son génie. Que ceux qui reprochent à la fresque du palais Ricciardi trop de richesse décorative, de la froideur et un souci de plaire, viennent à San-Gimignano. Ils verront ce que l'intelligence unie au plus délicat métier peut obtenir. Augustin, l'homme douloureux, le cerveau puissant et tourmenté, ce docteur qui a bu à toutes les coupes de ce monde voluptueux et vain, qui est allé au fond des choses et en est revenu l'amertume indélébile au fond du cœur et sur les lèvres, l'Augustin des *Confessions*, le voilà devant moi. C'est sous ces traits-là que je le verrai toujours. Benozzo a mis sur ce visage tout le désespoir, tout le calvaire moral du grand saint. Ah! qu'il dut souffrir, ce puissant génie! Et, aussi, comme il dut jouir intensément de la vie dont il respira tous les parfums!

Je suis bien sûr, devant ces fresques, que Gozzoli fut un grand artiste. Un grand peintre, que m'importe! Ce fut une âme d'élite, qui sut comprendre son héros et, malgré les travaux des siècles écoulés, nous en donne encore l'image la plus intense, la plus pénétrante, la plus intelligente, la plus juste.

Le coup était rude pour la famille rivale, celle qui avait fait peindre la Collégiale. Elle se raidit et riposta. Et Ghirlandajo vint. Dans la chapelle Santa-Fina, Domenico di Tommaso Bigordi a atteint le suprême de son art. D'autres ont dit la beauté de ces deux fresques, leur coloris si fin, leur composition si claire, leur pureté de goût, leur noblesse. Pour moi qui ne cherche pas, sur les murailles toscanes, à décomposer l'art des peintres, à en scruter les origines et la nature, non plus que les rapports, l'invention ou le métier, je reste confondu devant la mort de cette sainte, dans cet appareil pieux, d'une réalité saisissante, d'une compréhension du cœur humain aussi intense, aussi aiguë. Peut-être les critiques trouveront-ils dans les fresques de Novella un art plus haut. Ils n'y trouveront pas, certainement, plus de grâce, plus de naïveté, plus de finesse, ni, surtout, plus d'émotion.

Voilà ce que la lutte guelfe et gibeline a produit dans cette petite ville. Adaptez ces résultats à la taille des autres cités, au lieu de Salvucci et Ardinghelli, mettez Florence et Sienne, Pistoia et Prato, etc., et vous aurez le secret de cette prodigieuse éclosion artistique que l'on a appelée de l'affreux nom de *Quattrocentisme*.

Le siècle de Dante fut simplement le siècle qui prépara cette époque-là, c'est-à-dire que le XIV^e^ siècle fut le siècle de l'héroïsme. Pour produire la société qui permet à des artistes de subsister et de rayonner, il ne suffit pas du hasard. De tels éclats sont longuement couvés par les générations précédentes. Ce vertige du beau, cette folie d'art, cette exaspération dans la lutte pacifique, ne sont et ne peuvent être que de l'énergie « canalisée ». Cette fougue, cette âpreté, cette énergie, eurent chez les pères des Quattrocentistes — bourgeois et artistes — la forme mili

taire. La guerre supprimée, ou devenue l'affaire des mercenaires et dont les citoyens ne se mêlaient plus, on se battit à coup de fresques et de chefs-d'œuvre.

De 1250 à 1350, il y eut, pour préparer le Quattrocentisme, toute une période de carnage et d'héroïsme. Autour de la bataille de Monte-Aperti, la Toscane fleurit comme une grenade ardente. Toutes ses collines se hérissèrent; toutes les murailles se crénelèrent; toutes les maisons se haussèrent d'une tour. Certaldo elle-même, Certaldo dans le doux val d'Elsa, la riante cité, patrie de Boccace, se fortifia.

Ici, à San-Gimignano, je sens cela avec force et clarté. Du haut des remparts, je vois cette campagne si riche et si clémente. On y fut toujours heureux. On y tint longtemps à être son maître. Ceux qui voulurent s'en emparer furent repoussés. On lutta et cela dura jusqu'à ce que tout le monde en mourût en se précipitant dans la servitude florentine... Et voilà pourquoi San-Gimignano, qui pouvait être si riant, est si farouche. Et voilà pourquoi Florence était si rude. Ce que San-Gimignano est resté, Florence le fut au XIIIe siècle. Et déjà grande ville, elle le fut plus intensément encore : ville ardente, ville fière, ville libre, ville bouillante, ville sauvage, ville riche, ville convoitée, ville soupçonneuse, ville où l'on vivait enfin!

Dante est de ce moment où germait le Quattrocentisme. Il est de l'époque que l'on dit quelquefois être la plus belle de Florence, parce qu'elle fut la sienne et celle de Giotto. C'est cinq années après la bataille de Monte-Aperti, qu'il naquit. Florence avait la rage au cœur. Elle frémissait, rongeait son frein, ne rêvait que vengeance et revanche. L'atmosphère de la ville à cette époque devait être chargée de poix. Les remparts étaient trop hauts pour que l'on songeât à regarder les douceurs du Morello. Et si on contemplait le ciel, c'était pour lui montrer le poing. Dante est de cette grande époque où la vie fut toute intérieure, toute à une idée fixe, toute à un unique souci. Il fallait relever la patrie humiliée. Et l'on travaillait en silence; les causeries en famille n'étaient que des souvenirs de honte à la fin desquels on se rongeait les ongles.

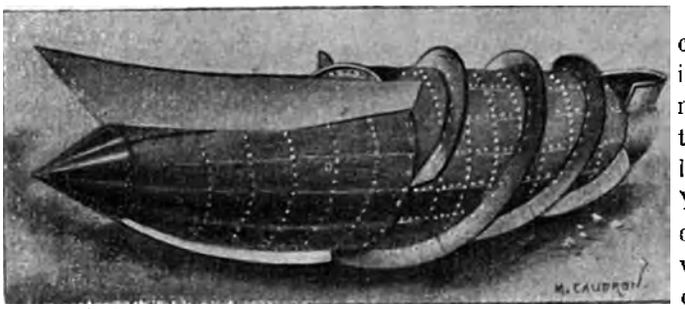
Pourtant, un jour, Dante vit entrer le soleil dans la ville, sous les traits de Béatrice. Il aima. Et les collines de Fiesole lui révélèrent leur beauté. La *Vita nuova* nous est parvenue. Mais la trace, la marque, l'éducation restèrent au fond du cœur. Et lorsque les factions redoublèrent leurs intrigues, tout ce vieux levain fermenta. Dante rabaissa son capuchon, un instant relevé pour regarder Béatrice. Il descendit dans l'enfer de l'exil et toute la boue de l'Arbia lui remonta à la gorge.

San-Gimignano nous donne cette leçon incomparable. Florence modernisée vous laisse — en dehors de la Piazza della Signoria, peut-être — un peu inquiet. C'est ici que l'on prend la véritable signification de la Toscane et de ses enfants si divers. San-Gimignano se montre ingénument à nous dans son cadre agreste, derrière sa robe de pierre rousse et avec les trésors radieux de son sein éternellement jeune. L'histoire et l'art s'éclairent par cette ville intacte, attirante et farouche, citadelle et reliquaire.

ANDRÉ MAUREL.

LES NOUVELLES FORMES DE BATEAUX

Depuis quelques années, les tentatives pour changer la forme ou le mode de propulsion des bâtiments se succèdent, sans grands résultats, il faut le reconnaître. Après le bateau rouleur de M. Bazin qui devait révolutionner la navigation maritime, est venu celui de M. Chapman. En 1897 on signale, au Canada, un nouveau navire, imaginé par M. Knapp, dont le propulseur est fixé sur la coque. Le bateau Knapp a pour corps principal un cylindre, creux à l'intérieur, de 7 mètres de diamètre sur 27 mètres de longueur; les machines sont installées sur des passerelles aux deux extrémités du cylindre. Le propulseur, du type hélicoïdal, consiste en 16 palettes longues de 5 mètres disposées sur la partie médiane du cylindre et inclinées de manière à former le pas d'une hélice.



Le bateau-cigare.

Malgré les espérances fondées sur son invention, M. Knapp n'a pu encore effectuer avec son navire la traversée de New-York à Liverpool qu'il annonçait devoir être en mesure de réaliser à bref délai.

Les Canadiens n'ont pas voulu, sans doute, rester sur cet insuccès et leur persévérance les a conduits à créer un type de bâtiment dont la forme extérieure s'éloigne moins des types classiques. Pour donner une idée de ce nouveau navire, nous dirons qu'il ressemble à un cigare entouré de

sa bague en papier, laquelle bague, mobile autour du cigare, servirait à la propulsion. Voici du reste la description qu'en donne le *Scientific American*:

Le bateau, de forme allongée, se compose d'une coque d'acier entourée sur un tiers de sa longueur par un cylindre mobile. Dans ses parties extrêmes la coque contient le moteur et le poste de l'équipage; le cylindre servant de propulseur est pourvu de lames métalliques enroulées, ainsi que le montre la figure ci-contre, de manière à former une hélice. Le cylindre extérieur tourne autour de la partie médiane du bâtiment à laquelle on a donné également la forme cylindrique; l'inventeur est parvenu à diminuer les frottements en interposant entre les deux cylindres des rouleaux porteurs soigneusement construits. Le système est mû par une roue à engrenages de 0 m. 30 de diamètre enfermée dans un compartiment étanche et qui s'engrène sur une crémaillère formée sur la face interne du cylindre extérieur. Un moteur à pétrole d'une force de quatre chevaux actionne le tout.

L'ensemble manque de stabilité; pour éviter que le cylindre intérieur soit entraîné dans le mouvement rotatoire, l'adjonction d'une quille de 0 m. 30 a été jugée nécessaire. Cette quille laisse un passage pour l'hélice, elle agit aussi contre la dérive. Toutefois, son peu de profondeur et sa légèreté relative, environ 57 kilos, réduisent ses services utiles dans une assez grande proportion; aussi a-t-on songé à en modifier et le poids et la forme et à lui donner les dimensions et l'aspect des quilles employées pour les yachts de course. Le petit bateau est complété par un plancher abritant les deux extrémités du bateau et qui est protégé contre les coups de mer par des panneaux saillants; un pont passant au-dessus du cylindre à hélice assure la communication entre l'avant et l'arrière.

L'idée est originale, on verra d'après les essais en cours d'exécution ce qu'elle vaut; toutefois il semble, dès maintenant, que le rendement fourni par cette immense hélice sera inférieur à celui que produisent les hélices simples ou doubles en usage actuellement. Du reste, toutes les modifications proposées jusqu'ici n'ont guère donné de résultats probants que dans les eaux calmes. Dès qu'une de ces embarcations s'est trouvée en présence d'une mer un peu houleuse, elle s'est vue réduite à l'impuissance. On peut donc craindre que le nouveau bateau-cigare ne soit jamais appelé qu'à naviguer par temps calme sur les lacs américains.

ALBERT REYNER.

C'est si bon de se souvenir, que l'on voudrait quelquefois habiller l'avenir avec les habits du passé. — GUSTAVE DROZ.

Un intérieur où il n'entre pas de femme est un jardin sans fleurs : l'ombre sans un rayon de soleil ; la terre sans un pan du ciel bleu! — ULLA.

LES MALADIES A LA MODE

—

L'APPENDICITE

On raconte qu'en Abyssinie un homme ne pouvait aspirer autrefois à un haut emploi qu'en justifiant d'avoir eu un ténia: en France, où chacun veut être fonctionnaire, on pourra bientôt ajouter aux titres exigés des candidats un certificat d'appendicite, car cette maladie est devenue très commune.

L'étude des causes de cette affection nous donnera la raison de sa fréquence. L'appendicite est presque née d'hier, car douze ans sont peu de chose pour une maladie et elle était inconnue avant 1888, bien qu'un homme très célèbre, Gambetta, eût succombé à une de ses atteintes en 1883, époque où elle était dénommée typhlite et périlyphlite.

Mais, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de donner une description succincte de l'organe qui est le siège de la maladie et de ses connexions, pour pouvoir comprendre la transformation des idées des médecins à son sujet.

L'intestin grêle ne se continue pas directement avec le gros intestin, mais aboutit dans celui-ci à angle aigu. La partie du gros intestin placée au-dessous du point de réunion se nomme *cæcum*; c'est un cul-de-sac qui se termine par une partie rétrécie, l'*appendice vermiculaire*. Le calibre de cet appendice est un peu inférieur à celui d'une plume à écrire, sa forme est cylindrique, sa longueur varie de 4 à 12 centimètres et sa direction est ordinairement flexueuse. Sa cavité très droite communique avec le cæcum par un orifice d'un demi-centimètre environ qu'un repli vient souvent oblitérer en partie.

Autrefois on pensait que la maladie siégeait dans et autour du cæcum (typhlite); aujourd'hui on la localise presque exclusivement dans l'appendice : l'affection n'est donc pas nouvelle, elle a simplement changé d'état civil. Elle a, en outre, hérité d'un bon nombre de cas autrefois connus sous le nom de *péritonites*. Enfin l'appendicite est due, dans certains cas, à l'apport par le sang dans les parois de l'appendice, qui renferme un tissu analogue à celui des amygdales, de microbes de maladies infectieuses, angines, oreillons, varicelle, grippe; ceux-ci peuvent agir assez longtemps après la terminaison de la maladie dont ils ont été l'origine. En se rappelant combien la grippe a frappé de personnes, ces dernières années, on s'expliquera la fréquence de l'appendicite.

Le contenu de l'intestin est un merveilleux terrain de culture pour tous les microbes, staphylocoque, streptocoque, bacille de Koch, etc., mais surtout pour le colibacille dont c'est la demeure proprement dite. Qu'une cause vienne

multiplier le pullulement de ces hôtes charmants dans cet entonnoir terminé par un cul-de-sac qui constitue le cæcum et l'appendice, et les meilleures chances de naître sont données à la maladie dont il est question.

La constipation est parmi les causes les plus favorables, surtout si elle entraîne, par irritation de la muqueuse, l'affection dite entérite pseudo-membraneuse, où le malade rend de longs filaments blanchâtres semblables à du blanc d'œuf mal cuit.

D'autre part des pépins de raisin, des débris de casseroles émaillées ou de simples fragments de matières fécales durcies peuvent pénétrer dans l'appendice et se recouvrir peu à peu de sels minéraux, comme les calculs du foie, des reins, de la vessie, ou être grossis par de nouvelles couches des matières contenues dans l'intestin. Le résultat est une oblitération de l'appendice qui se dilate au-dessous et peut chercher à expulser dans le cæcum ledit calcul (coliques appendiculaires). Pour Dieulafoy, cette occlusion accroîtrait la virulence des microbes enfermés dans l'appendice ; quoi qu'il en soit, elle explique les déchirures de ce conduit et la possibilité d'une péritonite par rejet dans le ventre du pus et des matières contenues dans celui-ci.

La cause occasionnelle est souvent un mouvement brusque ou un refroidissement pendant la digestion; on a incriminé aussi les exercices violents et les excès de table. Quant aux causes prédisposantes, on les trouve surtout dans l'arthritisme, c'est-à-dire la diathèse qui réunit en un faisceau : l'obésité, les coliques du foie et des reins, la gravelle, la goutte, le diabète, les migraines, l'asthme. On a remarqué, en effet, que l'appendicite est souvent héréditaire et qu'on en trouve plusieurs cas dans les mêmes familles. Les calculs de l'appendice sont les plus précoces de tous les calculs, aussi l'appendicite est-elle particulièrement fréquente avant vingt ans (3 cas sur 4). Elle atteint surtout les hommes (5 fois sur 6 cas); cependant on l'observe assez fréquemment chez les femmes en état de grossesse, qui, il y a lieu de le remarquer, sont déjà prédisposées aux coliques du foie.

Signes. — Brusquement ou après une période de malaises gastriques et de constipation, il se produit une douleur plus ou moins vive dans la partie inférieure droite du ventre, ayant son maximum d'intensité vers le milieu d'une ligne allant de l'ombilic à l'angle supérieur du bassin. A ce niveau, le muscle sous-jacent est plus dur, plus tendu et la peau a une sensibilité particulière : un simple frôlement y peut provoquer des crampes très douloureuses. Le bas-ventre, de ce côté, donne une sensation d'empâtement, de *plastron*. La fièvre est d'intensité variable (38° à 39°); des nausées et des vomissements peuvent ou non apparaître.

L'*évolution* est très variable : tantôt après quelques heures ou un ou deux jours tout se calme ; tantôt, au contraire, tous les signes s'accentuent et l'altération des traits, le ballonnement du ventre, l'intensité de la fièvre annoncent la gangrène et la perforation de l'appendice.

Dans certains cas, l'appendicite est à répétition et des crises d'intensité variable se reproduisent à intervalles plus ou moins rapprochés.

Quelle conduite doit-on tenir en présence d'une appendicite? Avant tout, il importe de ne pas *nuire* : les purgatifs intempestifs peuvent être dangereux ; il faut non irriter l'intestin, mais le calmer par le repos au lit, l'application de glace sur le ventre, la diète absolue (pas même de lait pendant les premières vingt-quatre heures), enfin par les pilules d'opium et les injections de morphine.

Il est de beaucoup préférable d'opérer *à froid*, c'est-à-dire après la disparition des symptômes d'inflammation aiguë, l'opération est beaucoup moins dangereuse et peut être plus complète, l'appendice étant plus facile à trouver et à enlever.

On doit cependant intervenir, si au bout d'une douzaine d'heures du traitement sus-énoncé, la réaction du côté du ventre ne s'atténue pas, ou si après un calme manifeste la température reste peu élevée avec un pouls au contraire très fréquent. D'autre part, si, une amélioration s'étant produite, l'état reste ensuite stationnaire pendant cinq à six jours, il n'y a pas lieu de s'inquiéter, mais si, après cette période, la fièvre persiste ou s'accentue avec pouls rapide, des frissons, une douleur locale aiguë, il faut agir.

Dans l'appendicite à signes peu accentués mais à rechute, on attendra pour opérer six semaines au moins après le dernière crise.

Dr GALTIER-BOISSIÈRE.

LE CAS DE M. BENJOIN

NOUVELLE

Il y avait deux choses au monde pour lesquelles M. Benjoin professait un culte : les animaux et la beauté.

Aux premiers, il portait la tendresse exaltée, attendrie, d'une mère pour ses enfants : les chiens galeux, les chats rachitiques trouvaient chez lui un accueil chaleureux ; sa maison était un hôpital de bêtes souffrantes et laides qu'il entourait de

soins touchants à force de candeur. Est-il nécessaire, après cela, d'ajouter que M. Benjoin était un des membres les plus actifs de la *Société protectrice des animaux*?.. Même, mettant au service d'un cœur *zoophile* sa plume d'ancien bureaucrate, il publiait dans le journal de sa ville natale, *l'Éclaireur de Pont-sur-Suize*, de virulentes attaques, — fort remarquées dans l'arrondissement — contre « le déplorable envahissement, en France, des barbares courses de taureaux ».

« *Il est plus que déplorable, il est honteux, que des êtres humains, pourvus de sensibilité et d'une âme immortelle, se puissent complaire aux souffrances d'infortunés animaux créés à seule fin d'être nos compagnons pendant leur vie, et notre délectation après leur mort...* »

Fin gourmet, M. Benjoin admettait que l'on sacrifiât les bêtes à l'appétit des hommes. Mais qu'on les fît souffrir, que l'on torturât un « paisible ruminant » par des jeux académiques, mais cruels, il n'admettrait jamais cela.

A côté de cette sympathie active et militante pour nos frères inférieurs, M. Benjoin avait l'amour infini et respectueux de la beauté... De la beauté sous quelque forme qu'elle se présentât, d'ailleurs, car il restait en extase, tant devant un site grandiose qu'en présence d'une manifestation vivante de l'universelle harmonie. Toutefois, le digne homme réservait la meilleure partie de ses admirations pour la forme humaine. Non qu'il ne fût le plus vertueux des mortels, grand Dieu! S'il montrait un visage béat à la vue de Mme de Rondyce, la *professionnal beauty* de Pont-sur-Suize, il ne fallait attribuer ce jeu de physionomie qu'à l'exquise perfection de cette belle personne, et point à un tout autre sentiment; car, lorsque la société de gymnastique de la ville, *la Résolue*, donnait des séances publiques, les yeux de M. Benjoin s'éclairaient, devant les beaux torses mâles et les biceps solides, des mêmes lueurs admiratives. Même, comme bien des artistes, il estimait la forme masculine plus harmonieuse, plus sereine et plus parfaite. De son trop bref séjour à Paris, il avait rapporté l'éblouissement des musées où les Apollons, les Hercules, les Gladiateurs étalent l'harmonie divine de leurs muscles de marbre. Et il avait accoutumé de déplorer, en toute sincérité, le dépérissement croissant de notre race.

*
* *

Donc, un de ses sujets les plus fréquents de conversations — et d'articles aussi, dans l'*Éclaireur* — était le goût espagnol des combats de taureaux. Une fois au moins tous les quinze jours, les colonnes du journal étaient remplies du récit sanglant, et grossi à plaisir, de quelque *corrida* donnée dans le Midi, durant laquelle, aux hurlements sauvages d'une foule en délire, plusieurs chevaux avaient été éventrés, et de pauvres taureaux taillades à coups d'épée. Et, à la suite de ces comptes rendus, quelles tirades méprisantes, écrasantes, foudroyantes, de M. Benjoin contre ces jeux dignes de l'époque barbare! Comme il flagellait tous ces êtres avides de sang, toréadors, picadores, méridionaux, Espagnols!... L'un de ses derniers réquisitoires, le plus terrible, contenait le souhait farouche que, quelque jour, le *toril* mal fermé livrât passage à tous ses captifs, et que ceux-ci, emplis soudain d'un juste désir de vengeance, vinssent jeter la terreur dans l'arène et sur les gradins...

Un jour de mai, M. Benjoin reçut une lettre de son ami Terras, de Nîmes, un ancien collègue à la Direction des finances, aujourd'hui retiré dans son pays d'origine, et avec lequel il avait conservé de bonnes relations épistolaires. Terras renouvelait à son ami l'invitation si souvent faite de venir passer quelques jours dans le Midi, vantant tous les attraits qu'offre la ville à un homme épris comme lui d'art et de beau, ajoutant, en guise de péroraison : « Puis, qui sait?... Dans notre pays ravagé par la sanglante manie des courses de taureaux, peut-être, avec l'autorité de ta parole et de ta plume, appuyée de ton inébranlable conviction, trouverais-tu à faire des prosélytes, arriverais-tu à enrayer la déplorable passion qui ravage notre ville. » Or, en écrivant ainsi, Terras se moquait, attendu qu'il était lui-même un *aficionado*, c'est-à-dire un amateur acharné des joies tauromachiques.

Bien que jadis, en sa candide simplicité, il eût eu souvent à supporter l'humeur facétieuse du Nîmois, M. Benjoin ne sentit pas le sarcasme. Devant ses yeux éblouis, la marotte familière agita ses grelots. Affaiblir la hideuse passion dans son pays d'origine, quel rêve, et quel triomphe! Il n'en dormit pas de la nuit, écrivit à Terras pour lui annoncer sa venue, et, trois jours après, débarquait dans la grande cité méridionale, où, à la gare, l'attendait son ancien collègue.

*
* *

Ce dernier, presque aussitôt, et malgré tout le plaisir qu'il avait à revoir son ami, commençait à se demander s'il n'avait pas eu tort de le faire venir. Car M. Benjoin arrivait avec quelques articles furieusement anti-tauromachiques en poche, et l'intention bien arrêtée de développer dans ce sens une conférence dont il avait le plan, en présence du plus grand nombre possible d'auditeurs.

— Ah! çà, dis donc, vieux, tu ne vas pas faire de ces bêtises-là, ici, à Nîmes, la capitale taurine de France! laissa échapper Terras, un peu ahuri par le programme de son ami.

— Mais, mon cher, balbutia M. Benjoin tout défrisé, ne m'as-tu pas écrit toi-même, pour me décider, que...?

Pris à son propre piège, Terras s'en tira par son aplomb.

— Mon vieux camarade, dit-il, je ne t'engagerais pas à faire ici des conférences contre les *cor-*

ridus : tu te ferais sûrement écharper. En revanche, tu pourras, si tu y tiens absolument, essayer de placer tes articles dans le seul journal qui soit capable de les accepter, le canard de l'opposition ; il profiterait de la circonstance pour taper sur le préfet, qui autorise les courses. En attendant, visite donc notre ville, elle en vaut la peine. »

Et M. Benjoin visita la ville, sans se lasser. Puis il fut introduit par Terras dans le cercle de ses relations. Là, le pauvre homme connut les impressions d'un naufragé jeté en pays inconnu, où personne ne le comprend, où il ne comprend personne. En ce milieu, il n'était question que de *toros*, de *toreros*, de *matadors*, de *banderillos*... et dans quels termes admiratifs ! Ici, c'était l'exaltation des joies du cirque, de la faiblesse pensante contre la force aveugle et brute ; des gens sérieux discutaient avec passion d'une *estocade* bien ou mal portée, de *banderilles* bien ou mal posées ; dans la rue, le peuple entier, en ses conversations bruyantes, dévoilait sa passion pour le jeu sanglant qui allait, le dimanche suivant, attirer aux Arènes toute une foule avide.

Pourtant, M. Benjoin essaya, courageusement, de remonter le courant, de discuter avec ces enragés ; mais, dès les premiers mots, il faillit être dévoré. *Qué ?* Qu'est-ce qu'il venait chanter, cet homme du Nord ? Un animal domestique, le taureau... cruauté à le tuer ?... Ah ! *bé* oui ! Qu'il vînt seulement dimanche aux Arènes, et il le verrait, l'animal domestique, démolir trois ou quatre chevaux rien qu'en s'amusant, et charger furieusement les hommes qui, auprès de lui, n'avaient l'air de rien. Un animal domestique, ha ! ha !... Et il se produisait dans l'esprit du pauvre M. Benjoin cet étrange phénomène intellectuel, qu'à force d'entendre démolir ses chères croyances, à force de sentir autour de lui, sur une même idée, ce *consentement universel* dont parle la philosophie, il voyait s'ébranler, à son grand désespoir, ses convictions les plus fermes ; à se voir tout seul pensant autrement que les autres, il avait des moments d'aberration, de doute cruel, à se demander où était la vérité.

Fidèle à sa parole, Terras avait présenté son ami au directeur du journal de l'opposition, et celui-ci avait reçu l'article, non sans quelque crainte. Crainte bien fondée, d'ailleurs, car, publiée, la prose de M. Benjoin produisit à Nîmes un effet extraordinaire... de fou rire. Loin de s'irriter contre celui qui attaquait leur passion favorite, les Nîmois s'amusèrent de tout leur cœur. *Té !* qu'est-ce c'était que cet Ostrogoth-là, qui s'imaginait, avec des mots, les faire renoncer à un plaisir passé à l'état de distraction nationale ? C'était à se tordre, cette histoire-là ! Et, de fait, on se tordait. Au lieu de répliquer vertement, les journaux adverses se contentèrent de réponses humoristiques, cruellement mordantes.

Écrasé sous le ridicule, le malheureux Benjoin voulait quitter la ville aussitôt après cet échec. Mais Terras ne le permit pas : « *Qué* diable ! s'écria-t-il, tu ne vas pas fuir sottement devant une polémique ! C'est ça qui ferait rire de toi, par exemple ! Bien au contraire, tu vas rester ici, et assister à la *corrida* de dimanche. Voilà des années que tu déblatères contre un plaisir que tu ne connais pas ! Ce n'est pas du travail loyal, ça !... Viens avec moi à la course. Tu verras par toi-même ce que c'est, et tu en parleras ensuite tout à ton aise, et documenté, au moins ! »

Voilà pourquoi, trois jours après, M. Benjoin occupait, aux Arènes, à côté de son ami Terras, une des bonnes places « à l'ombre ».

* * *

Ces Arènes, il les aimait depuis le premier jour où il les avait vues, pour leur beauté antique et sévère, pour tout le passé de force brutale, mais si pittoresque, qu'elles rappellent. De tout son cerveau épris de belles lignes, il aimait leurs pierres comme dorées par l'ardent soleil, leurs proportions harmonieuses et grandioses, et tout ce qu'elles représentaient pour lui d'un autrefois idéalisé par le recul des siècles. Mais aujourd'hui, au lieu de leur beauté immobile, comme inanimée et morte des jours de vide, ainsi qu'il les avaient vues, elles se montraient à lui dans leur splendeur vivante, avec la palpitation de la foule immense qui les emplissait, et frémissantes d'une surabondance de vie, qui faisait, à cette heure, battre en elles le cœur de la grande ville.

Sous le ciel merveilleusement bleu, toute une population s'agitait, impatiente et bruyante, dans l'attente de son spectacle favori ; et M. Benjoin, écrasé par cette joie universelle, sentant se fondre toutes les âmes en une seule, qui était l'âme énorme de la foule, avide d'un plaisir cruel, ayant conscience qu'il était tout seul à ne pas se réjouir, était repris de tous ses doutes. Était-ce lui seul qui avait raison, ou ces milliers d'êtres ? Mais ces défaillances duraient peu ; vite, il revenait à la saine conception des choses. La raison, il n'en doutait pas, était de son côté. Et c'était affreux, ce peuple réuni pour voir mourir de malheureuses bêtes...

Une brillante fanfare éclatant soudain, une porte de l'arène qui s'ouvre, et, aux sons glorieux de la musique, la *cuadrilla* fait son entrée. Déjà tout le cirque, debout et emballé, applaudissait et acclamait ses héros.

Et M. Benjoin applaudit aussi ; car c'était, ce spectacle, de la beauté. Des jeunes hommes, aux nobles proportions, vêtus de riches costumes qui dessinaient leurs formes sveltes, drapés avec un art sans pareil dans des capes de soie, marchaient au pas derrière les *alguazils* montés ; on les devinait agiles et prestes, comme on apercevait une force de brutes aux larges épaules des *picadores* qui suivaient à cheval.

Ils saluèrent, ils se dépouillèrent de leurs

capes, apparurent dans le dégagé des vêtements ajustés, et, malgré lui, M. Benjoin ne put se défendre d'un sentiment d'admiration pour ceux qu'il avait si souvent, sans les connaître, traités de « bouchers en habits d'or ». Mais il s'angoissa, de penser qu'il allait voir se dérouler devant lui le jeu cruel qu'il condamnait... et sans pouvoir protester, hélas! Il trembla, parce qu'on allait faire souffrir un animal domestique uniquement créé pour la reproduction de son espèce, et que la passion barbare d'un peuple fait servir à un plaisir sanglant.

* *

Un coup de trompette, et, par la porte du *toril* violemment ouverte, une masse brune bondit. M. Benjoin eut un frisson. Brrr !... se trouver en pleine campagne devant ce monstre furieux! (Dans sa terreur, il pensait *monstre*.) Du reste, en peu de minutes, il eut fait des ravages, le monstre. Le premier picador qui, à gauche de la porte, et ferme en selle, la lance en arrêt, attendait l'attaque, ne lui résista pas longtemps. La pique vola en éclats; le cheval, encorné, les tripes s'échappant par un large trou, tomba lourdement, et le cavalier, pris sous lui, fut en danger. Mais déjà les capes des hommes à pied avaient détourné ailleurs la fureur du taureau.

Un deuxième picador s'avançait. Sa pauvre monture tremblait des quatre membres... L'homme eut à peine le temps de se mettre en garde, que déjà, d'un élan furieux, le *toro* bousculait tout, renversait pêle-mêle homme et cheval, et s'acharnait contre la malheureuse bête qui ruait contre la mort, et se débattait dans une mare de sang.

M. Benjoin adorait les chevaux. La vue de cette boucherie le remplit de dégoût et de colère : mais cette colère, au lieu de se porter sur les légitimes responsables, se porta sur le taureau, instrument inconscient. A côté de lui, Terras riait sous cape de son indignation...

La *suerte de varas* (1) était finie ; les *banderilleros* entrèrent en scène.

Alors M. Benjoin retrouva son calme, conçut même du plaisir, délicieusement chatouillé dans son amour du beau par la vue de ces solides garçons aux antiques masques de bronze, dont le pimpant costume moulait les formes sculpturales. Avec eux, il semblait que le danger n'existât plus. Légers, rapides, de gestes élégants, ils souriaient des attaques les plus furieuses, parées d'une souple cambrure des reins ; leurs poses étaient d'une grâce robuste. Et de ces exercices mortels qui, par l'habileté extrême des hommes, n'étaient plus qu'un joli jeu, il se dégageait un tel charme, que M. Benjoin souriait avec ravissement. Autour de lui, un enthousiasme énorme secouait le cirque, et la passion de la foule, insensiblement, s'infiltrait en lui.

Soudain, un cri. L'un des *banderillos*, le plus gracieux, venait d'être brusquement atteint, jeté à terre. Tous les spectateurs se dressèrent, croyant à un accident mortel. Mais le *torero* n'était que blessé, et, tandis qu'on détournait l'attention de la bête, deux garçons d'arène le soutinrent jusqu'à l'infirmerie. Poussiéreux, la manche déchirée, un peu de sang au visage, ce n'était plus qu'une pauvre loque souffrante, et rien, en lui, ne rappelait l'agile sauteur de tout à l'heure.

De voir tout à coup enlaidi et diminué l'être de beauté qu'était le jeune homme une minute avant, M. Benjoin sentit monter sa colère contre le taureau coupable, une colère de petit enfant dont on vient de casser le jouet préféré.

* *

Mais voici qu'il allait bientôt, le *toro*, expier le crime de s'être abandonné à son instinct. Yguerta, le *matador*, s'avançait, l'épée cachée sous la *muleta*. Lui était le plus beau des deux *cuadrillas*. Grand et svelte, il montrait une face brune aux lignes classiques, qu'éclairaient les dents blanches et des yeux bleus très doux. Lentement, sans effort, il fit tourner autour de lui la bête impuissante. Une beauté suprême était en ce descendant des Castillans guerriers ; et c'était un régal pour les yeux que de contempler sa perfection. Jamais le regard de M. Benjoin n'avait été à pareille fête. Jamais il n'aurait cru qu'il existât un être aussi complètement beau. Ah ! le triomphant démenti à ses lamentations sur la dégénérescence de l'humanité, que ces traits d'une inconcevable régularité, ce torse aux larges épaules s'amincissant harmonieusement jusqu'à la taille, ces hanches larges, et ces jambes qu'on eût dites moulées... Et il admirait, avec un sourire d'extase : « Oh ! la beauté, la forme antique ! »

Mais une soudaine imagination lui mit froid au cœur. Si le taureau, dans sa violence de brute, allait le frapper aussi, celui-là, le défigurer, détruire cet ensemble de beautés, le plus parfait qu'il eût jamais rencontré ! M. Benjoin vit rouge... Depuis le début, il s'amassait dans son âme une lente et progressive fureur contre la brute qui avait éventré deux chevaux, blessé le fier *banderillero*, et qui allait peut-être abîmer la forme exquise d'Yguerta. M. Benjoin se sentit une âme d'Espagnol.

Et l'on put voir alors se produire cette chose inouïe, incroyable, invraisemblable...

Lorsque le *bicho*, abattu d'un foudroyant coup d'épée, roula aux pieds de son vainqueur, M. Benjoin, membre de la Société protectrice des animaux, auteur de plusieurs articles et brochures contre « la coutume barbare des courses de taureaux », debout, rouge et gesticulant, applaudissait avec frénésie le *matador*, hurlait comme un fou : « Bravo, Yguerta ! » et lui jetait, suivant la mode, en signe d'admiration, son chapeau, sa canne, ses gants, et des cigares à poignées.

FERNAND DACRE.

(1) Jeu des piques : travail des picadors.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Un des événements de cette quinzaine écoulée, qui n'a guère laissé les amateurs d'art inoccupés, a été l'inauguration des nouvelles salles du Louvre. « Tout Paris » s'y est porté et non uniquement le Tout Paris des badauds et des mondains, mais aussi celui des lettrés et des artistes. On doit se réjouir de cet empressement, qui s'est traduit dans la presse par de chaleureux articles, fait encore assez rare, la presse s'occupant peu du Louvre ou ne s'en occupant que pour le critiquer. Et cette fois, c'était à bon droit qu'elle a multiplié des éloges qui sont l'intéressant symptôme d'un éveil de l'attention générale se portant vers un des plus beaux morceaux de notre domaine national.

Il en était temps : d'une part, nous ne cessions de vanter les musées étrangers comme des modèles, ce qui est souvent excessif, et, d'autre part, nous ne faisions rien pour améliorer le cadre de nos collections qui, avec quelques retouches et agrandissements, doit être un des plus beaux du monde. C'est à cette opération bien avisée que l'administration du Louvre s'est enfin décidée.

Un des premiers soucis de l'architecte qui a succédé à M. Guillaume, M. Redon, a été de donner plus de valeur, non pas par des constructions neuves qui sont impossibles, mais par des aménagements nouveaux, d'un goût très pur, à certaines séries de tableaux que l'on voyait fort mal et que l'on n'appréciait pas assez. Ce sont les vingt et une toiles où Marie de Médicis a confié à Rubens la tâche de célébrer les gloires de sa régence, toiles superbes, d'une magnificence fougueuse que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, aussi puissantes, dans l'œuvre du maître. Ces « triomphes royaux » étaient serrés les uns contre les autres dans une grande galerie où la lumière comme le recul manquaient. Et beaucoup de connaisseurs du Louvre, dans ces conditions, ne mesuraient pas l'exacte valeur de ces Rubens. M. Redon a obtenu de les transporter dans la galerie immense qui, sur le bord de l'eau, à côté des guichets du pont des Saints-Pères, porte le nom de salle des États (Napoléon III la fit construire pour y ouvrir la session du Corps législatif, dessein que la chute de l'Empire ne lui permit pas d'accomplir). — M. Redon a placé là dix-huit Rubens (trois autres sont dû rester dans un vestibule) très à l'aise, au milieu d'un décor architectural extrêmement simple et sobre qui leur laisse tout leur propre éclat. Et on ne saurait trop louer cet éminent architecte d'avoir donné cette preuve de tact, de ne pas prétendre personnellement à un chef-d'œuvre dispendieux et de s'être contenté d'être un ordonnateur judicieux et habile. Grâce à lui, les Rubens sont, peut-on dire, sauvés.

Il en est de même des petits tableaux hollandais que l'on a également déménagés et mis tout auprès des Rubens, dans des petits cabinets bien éclairés, à une hauteur où l'œil peut facilement saisir les délicatesses et les chaleurs de ton de ces Rembrandt, Terburg, Metzu, etc. Eux aussi, nous apparaissent maintenant comme tout nouveaux. Il est à souhaiter que M. Redon puisse continuer à améliorer le musée dont l'ordonnancement lui est confié, avec autant de bonheur dans le choix et l'exécution de ses arrangements.

Pendant qu'au Louvre on fait cette visite qui s'impose à chacun, comme une sorte de « bain des yeux » tout brouillés des bariolages multicolores de l'Exposition, on peut examiner dans la salle des bijoux anciens, à côté des camées, ce que l'on nomme le trésor du roi Athalaric, ou trésor de Pétroassa. Ce sont 14 pièces en or massif, ciselées et ornées de pierreries, qui appartiennent au musée de Bucarest et qui devaient figurer au pavillon roumain, mais que, en raison de leur prix, on a confiées au Louvre. On y admirera combien, au IVe ou Ve siècle de l'ère chrétienne, d'où datent ces orfèvreries, les artisans étaient ingénieux et adroits ; les plats, les coupes, les vases au col grêle et gracieux sont d'une forme et d'une finesse de travail exquises, et une parure d'homme composée d'oiseaux de proie aux ailes déployées est aussi finement achevée que telle pièce moderne, de Lalique, par exemple, dont nous sommes justement fiers.

Voici maintenant, — outre une exposition de gravures d'Alphonse Legros au Luxembourg, exposition qui nous révèle, par ses curieux croquis de *misèreux*, un véritable Jacques Callot actuel, — voici, à l'autre bout de Paris, vers l'Exposition où nous revenons toujours, au pont de l'Alma l'exposition des œuvres de Rodin.

M. Rodin a obtenu de la Ville de Paris les honneurs d'une exposition particulière, d'une sorte de temple, très simple du reste, où il a rassemblé à peu près la production de toute sa vie. On le jugera là sans passion, avec le recul des années, et on le jugera favorablement. Il apparaît, en somme, aussi bien d'après ses séries de buste que d'après ses fragments de monuments (tel le groupe des *Bourgeois de Calais*), comme un très grand artiste, doué d'une extrême acuité de vision, d'une *patte* très vigoureuse pour l'exécution de morceaux admirables. — On retrouvera même ces qualités dans son *Balzac* et son *Victor Hugo*, — mais n'en attendez pas plus : il ébauche, il indique : sa sculpture est celle d'un maître essayiste.

PAUL BLUYSEN.

Théâtre

LA MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE.

Haensel et Gretel, *conte musical en 3 actes et 5 tableaux, poème de Mme Adélaïde Wette, traduction française de M. Catulle Mendès, musique de M. E. Humperdinck.*

Bien que M. Catulle Mendès s'excuse, dans la préface de son livret, de la « piètre traduction » qu'il nous donne du joli conte de Mme Adélaïde Wette, il n'en est pas moins vrai que c'est une bonne fortune pour un compositeur, quel que soit son talent, de trouver un poète dont les rimes sonores savent s'adapter si mélodieusement et de si pittoresque façon aux différentes phrases du langage musical.

Aussi, malgré que cette histoire soit simple, trop simple même, n'éprouve-t-on pas un instant d'ennui, bercé que l'on est par cette constante et immatérielle union de la musique et de la poésie.

L'action de *Haensel et Gretel* rappelle, moins les nombreuses péripéties du chef-d'œuvre de Perrault, l'histoire du Petit Poucet.

Un bûcheron et sa femme ont quitté, pour aller travailler, leur humble logis ; ils y ont laissé leurs deux

enfants, Haensel et Gretel, pour vaquer aux soins du ménage. Mais ceux-ci ne songent qu'à se donner du bon temps, et, lorsque la mère rentre, elle trouve sa fillette Gretel en train de donner à son cadet Haensel des leçons de callisthénie, grâce et maintien. Une gifle à droite, une gifle à gauche, et voilà le cours de danse interrompu et nos deux gaillards expédiés dans la forêt afin d'y cueillir des fraises pour le repas du soir. Sur ces entrefaites arrive le bûcheron : un rude compère, vivant au jour le jour; il a fait une bonne journée et sa hotte est pleine de provisions de toute sorte; il chante, il chante bien fort et fort bien, et il boit à l'avenant. Mais « où sont les enfants ? » demande-t-il à sa femme. Et lorsqu'il apprend qu'à cette heure tardive ils errent dans la forêt, il s'élance à leur recherche, car non loin de là rôde l'ogresse Grignotte, qui attire les enfants vers sa demeure, le château-gâteau, ainsi nommé parce qu'il est construit en brioches, tartes, sucre d'orge et autres friandises. Les enfants égarés s'y laissent prendre d'ordinaire, et bientôt les voilà au four, d'où ils sortent à l'état de bonshommes en pain d'épices destinés à composer le dessert des anthropophagiques menus de la sanguinaire Grignotte. Mais Haensel et Gretel, deux malins! s'arrangent de manière à voler à l'ogresse son talisman, dont ils se servent au bon moment pour la faire cuire en leur lieu et place. Grâce à ce même talisman, ils désenchantent les bonshommes en pain d'épices du château-gâteau, lesquels redeviennent ce qu'ils étaient naguère, c'est-à-dire d'espiègles garçonnets et de sémillantes fillettes. Et ce, à la grande joie du bûcheron et de sa femme, ainsi que des autres parents, ravis de retrouver leur progéniture intacte et au grand complet. Quant à Grignotte, devenue à son tour une énorme commère en pain d'épices, elle fera les délices gastronomiques de cette joyeuse marmaille... et de leurs parents aussi.

M. E. Humperdinck, aussi versé dans l'art de l'harmonie que dans celui de l'instrumentation, s'est cru, bien à tort, obligé de wagnériser parfois sa musique, et les violents ensembles de l'orchestre, que scandent bruyamment les terribles appels de cuivre, semblent quelque peu hors de propos dans un si minuscule sujet. Malgré cela, il a écrit en somme une partition fort réussie, charmante en sa naïveté voulue, et d'où se dégagent une verve et une gaieté communicatives qui tiennent l'auditeur en éveil d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

Et c'est clair, partant de facile compréhension, et le spectateur doué de la mémoire des airs peut, en rentrant au logis, fredonner quelques bribes de ces alertes et fringantes mélodies, plaisir fort agréable, dont si longtemps nous fûmes sevrés par les obscurs adeptes de la musique dite de l'avenir.

L'excellent directeur de l'Opéra-Comique a eu la main heureuse en choisissant *Haensel et Gretel*, qu'il a su parer de ces attraits de mise en scène et de décors dont il possède si bien le secret.

C'est un spectacle agréable et honnête où viendront en foule grands et petits, sûrs d'être contents de leur soirée, car on sait qu'en dehors de leur plaisir personnel les grands s'amusent surtout de voir les petits s'amuser.

Les deux jeunes héros de la pièce sont personnifiés à ravir par Mlle Rioton (Gretel) et Mlle de Craponne (Haensel). Quant à l'ogresse Grignotte (Mlle Delna), elle remplit terriblement son rôle et donne à tous le frisson. Mme Dhumon est une mère accomplie, et le père, M. Delvoye, déploie sans effort les richesses d'un organe capable de déconcerter tous les ogres et ogresses de l'univers. Et ce, sans oublier l'Homme au sable et l'Homme à la rosée, tous deux fort gentiment interprétés par Mlles Telma et Daffetye.

L'orchestre, sous la magistrale direction de M. A. Messager, a brillamment contribué au succès de *Haensel et Gretel*, dont les enfantines aventures feront longtemps la joie des hôtes de la salle Favart.

EM. FOUQUET.

Géographie

Sainte-Hélène. — *Une prison d'État nouveau modèle.*

Nous sommes encore dans la grande actualité. A près d'un siècle de distance, le rocher de Sainte-Hélène, devenu célèbre par le séjour forcé qu'y fit le grand Empereur, devient le lieu d'internement d'un autre ennemi implacable de l'Angleterre, le général Cronje, lequel, pour être moins illustre que son prédécesseur en geôle, n'en a pas moins mérité la haine britannique par les échecs successifs infligés à son armée. La destination bizarre donnée à ce coin de terre suggère aussi des réflexions d'un autre ordre. Il serait, en effet, à présumer que la Providence, en créant la nation portugaise, avait eu surtout en vue de préparer des débouchés commerciaux, des colonies et des dépôts de charbon au peuple anglo-saxon.

On sait que l'île de Sainte-Hélène, située — ou plutôt perdue — dans l'océan Atlantique méridional (entre 15° 54'-16° 1' 16" lat. S. et 7° 57' 38" long. O. de Paris), d'une superficie totale de 12000 hectares environ, à 3560 kilomètres de la côte du Brésil, a été découverte par le navigateur portugais Joao da Nova Gallego (1) le 21 mai 1502, à son retour de l'Inde en Europe. Ce que l'on sait moins, c'est la manière dont l'îlot fut peuplé. Le chef indien Rosto Mocus ayant été défait près de Goa par le célèbre Alphonse Albuquerque, gouverneur général des possessions portugaises, il fut forcé, par un des articles de la capitulation, de livrer au vainqueur certains seigneurs portugais qui avaient déserté et abjuré la foi chrétienne. Mais le prétendu sauvage stipula qu'on leur ferait grâce de la vie. Albuquerque, homme civilisé, ne voulut pas faillir à la parole donnée. *Il se contenta de les mutiler.* On leur coupa le nez, les oreilles, la main droite et le petit doigt de la main gauche. Un de ces malheureux, Fernandez Lopez, ne put supporter l'idée de se retrouver dans sa patrie, au milieu de ses amis, dans cet état affreux. Il obtint la permission d'être débarqué, avec un petit nombre d'esclaves nègres, à l'île Sainte-Hélène (1513), Tels furent les débuts de cette colonie. Durant les quatre années de son séjour dans l'île, F. Lopez parvint à créer, avec les ressources qui lui furent expédiées du Portugal, le peuplement de divers animaux domestiques : cochons, chèvres, volailles. Les esclaves nègres défrichèrent le terrain et l'île allait devenir un lieu de délices pour les philosophes qui chercheraient un refuge contre les cruautés hu-

(1) La date de la découverte comme le nom du navigateur ont été erronément transcrits dans beaucoup de manuels ou dictionnaires de géographie.

maines, lorsque le gouvernement portugais crut devoir abandonner complètement cette possession. Bien que le secret fût gardé sur cette découverte, les Hollandais et les Espagnols ne tardèrent pas à fréquenter l'île. Une rivalité surgit bientôt entre ces deux nations et les marins des deux pays, en débarquant à Sainte-Hélène, jugèrent utile de dévaster les plantations et de détruire les animaux afin d'être nuisibles à la partie adverse. Les Anglais — auxquels on doit rendre cette justice qu'ils savent garder et même utiliser les colonies — jetèrent leur dévolu sur l'île dès l'année 1600. Ils en prirent possession définitive en 1673 et l'ont conservée depuis.

Disons en passant que plusieurs Français, chassés de leur pays par la révocation de l'édit de Nantes, vinrent, en 1629, chercher refuge sur cette terre océanienne : l'un d'eux, le capitaine Poirier, fut même admis au nombre des conseillers et devint plus tard gouverneur de l'île. D'autres Français devaient encore habiter Sainte-Hélène, deux siècles plus tard, mais en qualité de prisonniers, hélas! Ce fut, comme on sait, après la bataille de Waterloo que Napoléon était interné à Sainte-Hélène, où il eut comme résidence la ferme Longwood, située dans l'intérieur de l'île, maison longue, basse, peinte en blanc et entourée d'un terrain de culture; la demeure est entourée de quelques vieux arbres sous lesquels notre grand conquérant dut méditer sur la versatilité des destinées humaines. Débarqué le 15 octobre 1815, Napoléon y mourut le 5 mai 1821. Ses cendres ont été ramenées en France en décembre 1840.

Le général Cronje, leur hôte actuel, et les nombreux Boers qui l'accompagnent semblent inspirer aux Anglais la même inquiétude, puisque dès à présent l'accès de l'île est interdit aux voyageurs d'autres nations. Un journaliste français, envoyé par un grand journal de Paris pour interviewer le vaincu, s'est vu refuser l'entrée dans l'île, qui est transformée ainsi en prison d'État.

Le lieu est, d'ailleurs, assez bien choisi. Sainte-Hélène donne aux navigateurs qui la découvrent de loin, l'aspect d'un roc noir, abrupt, calciné, jailli des flots à la suite de quelque violente commotion géologique. L'intérieur est hérissé de montagnes, ou plutôt monticules rocheux d'une hauteur moyenne de 600 mètres. L'un d'eux, le pic de Diane au centre de l'île, dépasse 800 mètres. Sainte-Hélène a été presque entièrement déboisée durant ces dernières années; on attribue ce désastre aux chèvres qui s'y sont multipliées durant la première moitié du XIXe siècle et qui ont déraciné la plus grande partie des arbres. Rongées par les vagues, ravinées par les pluies, les falaises se dressent menaçantes, défendant l'entrée à l'île, dont le seul endroit abordable est Jamestown, la capitale administrative et centre unique de la colonie. Malgré sa situation dans la zone aride, le climat de l'île est doux et agréable. Sa population était, au début de l'année 1900, de 4116 habitants, y compris la garnison, 179 hommes de troupe et 60 marins! Cette dernière a été considérablement renforcée en vue du séjour dans l'île des prisonniers boers. Sainte-Hélène a été reliée, en ces dernières semaines, par le télégraphe avec le Cap et Londres. Il est même à prévoir que, sous la pioche des paysans hollandais, le sol de Sainte-Hélène, du moins dans ses parties planes, fournira des récoltes suffisantes à nourrir sa population. L'île de Sainte-Hélène deviendra alors un véritable lieu de délices, et la découverte des Portugais sera une fois de plus profitable à l'humanité... britannique.

P. LEMOSOF.

VARIÉTÉS

La Cigale

Ma jolie cigale. C'était une brune, ailes de grésil, grands yeux doux, sonore comme un tambour de basque. Un jour de grand soleil, aveuglée, étourdie, se sentant fondre, elle voletait sur la route, quand tout à coup elle vit sortir de la poussière une aire brûlée, un amandier clair. Autour quelques maisons vieillottes cherchaient à mettre leurs tuiles blanchies à l'ombre maigre de ce parasol.

L'endroit lui plut. Elle alla sur l'arbre entre deux branchettes, toussa un peu et se mit à chanter.

Elle dit le ciel en feu, la terre ardente, les paysans bronzés coupant le blé fauve des vallons; le bruit des vanneuses près des fermes, les grains coulant en ruisseau d'or. Et les coups de mistral qui raniment, qui tuent la chaleur lourde; et les chasseurs mourant de soif dans les rocs et dans les sillons.

A ce concert nouveau il se fit un grand silence. Les feuilles de l'amandier émues papillonnaient. Des sauterelles ouvrirent leurs tentes de soie bleu de ciel ou pétales de coquelicot. Une fauvette grise en fut amoureuse. Même au lieu de prendre toutes ses vacances, un filet d'eau revint égrener sur les pierres son guilleret bonjour, et une violette aux cheveux lourds, au corsage vert tendre osa un coup d'œil curieux.

Et tout ce monde chuchotait, branlant la tête : « Qu'elle chante bien... qu'elle est gaie... qu'elle est aimable! Comme on va la regretter à son départ!... »

... Car la bise était plus piquante, l'azur plus pâle. Mais la folle ne voyait rien, n'entendait rien que ces éloges, et chantait, chantait toujours.

Les sauterelles fuyaient une à une, les feuilles de l'amandier s'envolaient. Elles lui disaient : « Viens avec nous, l'hiver arrive »; — « Reste, mon amour, gazouillait la fauvette, j'ai du duvet fin et chaud pour te vêtir. Reste, je te ferai vivre jusqu'à l'été. » La violette un peu pâle : « Tu verras au printemps comme je suis belle, comme je sens bon. » — « Si tu me connaissais dans ma parure blanche... » murmurait l'amandier. Et le ruisseau : « Mes accents t'ouvriraient des voies nouvelles. Écoute-nous, tu seras reine de la poésie ».

« Reine! » le mot carillonnait dans son cœur. Ses yeux étaient pleins de petites larmes. Elle se voyait dans un nid tiède, montrant juste un bout de la tête. Au dehors des voix frileuses : « Brrr! il fait froid », et la fauvette au bec rose qui riait.

Puis le printemps inconnu et si beau, l'air plein d'odeur d'amande amère, l'arrivée joyeuse des hirondelles, la campagne déguisée en bouquet. Et parmi ces belles choses elle-même, ma jolie cigale, vibrant à perdre haleine, aimée, admirée, célébrée, portée un soir, sur l'aile des zéphyrs, jusqu'au pays des étoiles.

Et elle resta.

Le soleil, apprenant cette folie, se voila le visage. Chaque nuit dans l'émeraude les étoiles d'or pleuraient, et les mousses vertes, à l'aube, étaient vêtues de leurs larmes.

Pendant ce temps, sous les plumes chaudes, la petite cigale riait. « Tu es bien », faisait la fauvette. « Je te crois... c'est gentil... on a la tremblote au bout des ailes... »

Parfois elle mettait le nez à la fenêtre : « *Ohi vé*, les brins d'herbes ont des fourreaux de verre, des dentelles de diamant. » Et, les paupières humides, elle reprenait sa chanson en sourdine : « Tra la la... tra la la. » Alors des frissons couraient dans la colline les argelas ouvraient leur habits jaunes, les romarins embaumaient...

Cependant elle finit presque par regretter les chaudes caresses d'août : « *Et de* ce printemps *pas moins... quand il arrive* »... — « *Bouge* pas », disait l'amie, « les bourgeons sont là. » Elle se languissait tout de même, surtout quand le ciel était triste, que la fumée tourbillonnait au-dessus des toits.

La fauvette, le cœur en joie, cria un jour : « Regarde... regarde... les violettes. » Les fleurettes se saluaient, souriaient : « Encore un peu frisquet *que n'en dises*... Ça vient, madame la Cigale. »

Mme la Cigale, croyant que c'était arrivé, se mit à frotter l'instrument à remuer les pattes : « Demain les arbres se parent, *qué*, après... la musique, les applaudissements, les couronnes. » L'autre ne répondait pas.

Le lendemain au réveil, vite elle va voir. Tout est blanc, le sol, les arbres, les toitures. L'air est sillonné de flocons de laine, de plumes de cygne. Et elle crie : « Bravo... lisse ta collerette... le printemps est là. » L'oiseau interrompt, les yeux baissés, d'un air qui gèle : « Chut, c'est l'hiver... c'est la neige. »

Oui, c'est l'hiver, un hiver interminable, hélas, bien que le soleil étincelle sur cette nappe blanche. « Ah ! il fait trop froid », et la cigale ouvrant ses ailes : « Je vais rattraper l'été. »

On ne rattrape pas l'été. Et elle n'alla pas loin, *pécbère*. L'air coupait, des aiguilles claires se collaient à ses membres. Ne pouvant plus voler, elle se drapa dans le linceul blanc. Comme une douce chaleur la prenait, elle regarda l'Astre une dernière fois, puis, fermant les yeux, elle fit de beaux rêves.

EUGÈNE CURET.

CAUSERIE MILITAIRE

Une des premières mesures du nouveau ministre de la guerre a été de rapporter purement et simplement le malencontreux décret de son prédécesseur, interdisant aux officiers le port des habits bourgeois. Ce ne sont pas les officiers qui s'en plaindront, loin de là.

Nous autres, Parisiens, nous sommes un peu habitués à juger des choses militaires, uniquement sur ce qui nous entoure ; or, pour avoir la vraie note, dans ces questions intéressant la vie intérieure de l'armée, il faut aller la chercher en province, dans ces garnisons où les brigades et les divisions s'entassent, ou bien dans ces petits trous perdus de la frontière, véritables purgatoires des jeunes officiers. Or, la province est, paraît-il, on ne peut plus satisfaite de la décision du nouveau ministre. D'ailleurs, de nos jours, la tenue militaire est devenue tellement coûteuse, qu'elle nécessite de grands frais pour le maigre budget de l'officier ; ces frais deviennent encore plus considérables, lorsqu'il est obligé de l'endosser continuellement, à l'exercice, aussi bien qu'à la pension et à la ville. Le port des effets civils, beaucoup moins onéreux qu'on ne le croit, permet à l'officier qui rentre de l'exercice, sa journée terminée, de quitter sa tenue de travail, et de se mettre à l'aise pour se rendre à la pension et vaquer à ses occupations personnelles. De plus, il peut ainsi ménager ses tenues d'extérieur, en ne les traînant pas journellement partout.

L'armée d'aujourd'hui n'est plus celle d'avant la guerre ; pendant toute la semaine, les officiers travaillent, il faut leur laisser le dimanche pour se reposer et se délasser l'esprit. Or, ils recherchent ce repos et ce délassement, en s'extériorisant un peu, pour ainsi dire, des choses militaires, et ils ne demandent qu'à passer inaperçus, ce jour-là, ce qui ne leur est loisible qu'en portant des habits bourgeois. Autrement le dimanche devient une journée de tortures pour l'officier astreint à porter l'uniforme en tout temps et en tout lieu, surtout dans les garnisons où le nombre des soldats de toutes armes dépasse celui des habitants. Dans les rues, l'officier en tenue est obligé d'avoir constamment la main à la coiffure, pour répondre au salut de ses subordonnés, ce qui ne laisse pas, au bout d'un certain temps, de devenir une obsession intolérable, à laquelle il n'échappe qu'en s'enfermant chez lui, ou bien en se réfugiant au cercle. Enfin, les officiers sont contents d'avoir retrouvé le droit de faire un peu les bourgeois à leurs heures de loisir, et nous aussi.

La série des grandes fêtes de l'Exposition universelle a été dignement inaugurée le dimanche et le lundi de la Pentecôte par le 26e concours fédéral de l'Union des sociétés de gymnastique de France, présidé, tour à tour, par le ministre de la guerre et le président de la République. Tout le monde a pu admirer les progrès réels réalisés par nos vaillants gymnastes français, qui ont montré, par leur force, leur adresse, leur entraînement et leur discipline, qu'en eux était bien l'avenir de la jeune armée française. Malheureusement, ils sont encore trop peu nombreux. Notre *Union* ne compte actuellement que 630 sociétés affiliées, ce nombre est loin d'approcher de celui des 6 000 sociétés allemandes qui couvrent l'empire voisin. On ne peut que regretter également qu'en France, ce ne soit que le peuple, ouvriers, cultivateurs et petits employés, qui fournissent à nos sociétés leurs contingents de gymnastes. Les petits ou grands bourgeois s'en écartent bien à tort, ils y puiseraient pourtant cette vigueur, cette énergie et cet esprit de discipline qui leur font un peu défaut à leur arrivée au régiment.

Le clou de la deuxième journée a été certainement la série des exercices réglementaires exécutés par notre brillante école normale de gymnastique de Joinville-le-Pont, si remarquablement commandée par le commandant Chandezon. Le public lui a fait une ovation chaleureuse, et les jeunes gymnastes accourus de tous les points de la France, n'ont pas ménagé leurs applaudissements à leurs aînés de l'armée française.

Capitaine FANFARE.

L'amour de la patrie est la première vertu de l'homme civilisé. — NAPOLÉON.

LA GUERRE DU TRANSVAAL[1]

Le maréchal Roberts est un homme heureux. Tandis que sir Redvers Buller reste hypnotisé devant les positions de Lains Neck et de Majuba, toujours fortement occupées par les troupes fédérales, le vieux Bobb brusque le mouvement et porte rapidement tout son centre en avant. Ses extrêmes pointes d'avant-garde franchissent le Vaal le 24 mai, et prennent pied sur le territoire transvaalien le jour de l'anniversaire de la reine Victoria; douze jours plus tard, le 5 juin, Prétoria tombe, sans résistance, entre les mains des Anglais!

Quelques détails sur ce *raid* sont indispensables.

En quittant Rhenoster River pour se porter sur le Vaal, distant de 45 milles environ, l'armée de lord Roberts marche sur un front très étendu. Sa droite s'appuie sur Heilbron où se trouve Ian Hamilton; sa gauche sur Prospect occupé par French, soit sur une largeur de 25 milles.

Le maréchal Roberts se prépare ainsi, non plus à enlacer les deux ailes des fédéraux, mais à concentrer rapidement sur un point quelconque du champ de bataille des masses capables de briser sans peine toutes les résistances. Le général Louis Botha, pour une raison ou pour une autre, semble ne pas saisir le but de la tactique de son adversaire, et fait surveiller fortement la route d'Heilbron, alors qu'il n'avait devant lui, sur ce point, que la brigade de cavalerie Gordon.

Le 27 mai, toute l'armée de Roberts franchit le Vaal et parcourt d'un bond, le lendemain, les 20 milles qui séparent le Vaal de la Klip, petite rivière qui couvre au sud les approches de Johannesburg.

Les fédéraux renoncent à s'opposer au passage de la Klip. Le général boer Lemmer se contente de résister le temps nécessaire pour faire filer son artillerie et ses convois sous le nez des Anglais impuissants, comme toujours, à s'emparer d'une seule pièce, d'un seul chariot, malgré leur innombrable et belle cavalerie.

Le 29, après l'occupation de Florida, à l'ouest de Johannesburg, le maréchal Roberts installe son quartier général à Germiston, point de jonction des voies ferrées. Le 31, l'armée anglaise fait son entrée solennelle dans la « Cité de l'Or ».

Dès ce moment, la chute de Prétoria n'est plus qu'une question d'heures, car il était bien évident que les fédéraux ne s'enfermeraient pas dans cette place dont la chute, après un siège plus ou moins long, aurait terminé les hostilités.

Située au fond d'une cuvette, entourée de hautes collines, Prétoria pouvait cependant être défendue pendant de longs mois. Sur ces collines, en effet, des ingénieurs militaires français et allemands ont élevé une série de forts dont les plus importants sont ceux du Kloppert Kop au sud-est, du Schanz Kop au sud et du Dasport à l'ouest. Tous ces forts étaient armés de pièces à tir rapide et à longue portée que les fédéraux ont sans aucun doute enlevées avant de livrer la ville.

Le général Botha a préféré se retirer avec toutes ses troupes vers la région montagneuse du nord-est, mais non sans porter de rudes coups de boutoir aux envahisseurs, sans se laisser entamer un seul instant, cédant pas à pas ce terrain avec une énergie, une bravoure admirables. Le rude combat de Miles Spruit, livré le 4 juin, où l'immense supériorité numérique des Anglais a pu seule venir à bout de la résistance extraordinaire de quelques milliers d'hommes, prouve que les Boers, loin de se laisser abattre par les cruelles épreuves qui fondent sur leur malheureux pays, disputeront, jusqu'à la dernière cartouche, leur territoire aux envahisseurs.

Le drapeau britannique flotte maintenant sur les édifices publics de Prétoria. Est-ce la fin de la campagne? La résistance des Boers continuera-t-elle, indomptable, dans le district montagneux de Lydenburg, où s'est réfugié le vieux président Kruger? Nous le saurons bientôt. En attendant, la joie des Anglais, bien naturelle après de si sérieuses inquiétudes, est singulièrement atténuée, dans les régions militaires et gouvernementales, par l'audace des petits commandos qui, dans l'État d'Orange, enlèvent les patrouilles anglaises avec une facilité surprenante. Après avoir pompeusement annoncé son entrée à Prétoria le 5 juin, le maréchal Roberts télégraphie timidement le lendemain qu'un bataillon de yeomanry, fort de huit cents hommes environ, a dû mettre bas les armes et se rendre, le 31 mai, près de Lindley, à quelques portées de canon de Kronstadt! Tout le nord-est de l'État d'Orange est donc bien loin d'être pacifié, puisque des coups de main de cette envergure peuvent s'y accomplir impunément.

La guerre, la vraie guerre de guerilla va-t-elle commencer? Si oui, les Anglais, dans cette lutte contre des « essaims d'abeilles », suivant la pittoresque expression de lord Wolseley, ne sont pas au bout de leurs peines, et les vaillants Boers leur ménagent plus d'une surprise sanglante.

HENRI MAZEREAU.

(1) Voir les numéros du 15 mai et du 1er juin.

Le Foyer

INSTALLATIONS D'ÉTÉ

« Je pars, tu pars, nous partirons... » On n'entend que cela depuis quelques semaines, un peu partout. Et à Paris aussi bien qu'ailleurs : car, tandis que les départements et l'étranger font leurs malles pour venir prendre d'assaut la capitale, nombre de Parisiens, en vertu de calculs qu'on ne saurait blâmer, s'occupent de louer honnêtement à des visiteurs de l'Exposition leurs lares citadins. Les plus modestes d'entre eux, j'imagine, doivent viser des conditions qui leur permettent à tout le moins une villégiature *au pair* parmi de calmes verdures, loin du tintamarre et des éblouissements du grand Festival,... ne fût-ce qu'à Meudon, Asnières ou Viroflay. Mais les malins, soyez-en sûrs, sauront tirer de l'occasion rare un joli profit. On me cite en effet des appartements de cinq pièces plus une cuisine loués à raison de 1200 et 1500 francs par mois. Et de cette surenchère se ressentent même — on se demande pourquoi — les locations des taudis miséreux. Nous connaissons, en des quartiers limitrophes de la Foire des Nations, de misérables logements qui de 300 francs ont grimpé à 450, à la grande désolation des pauvres diables qui les occupaient et qui ont dû chercher à se caser ailleurs.

On comprend fort bien la petite famille laborieuse, et de budget limité, qui, pour éluder une probable invasion d'amis sans gêne et de parents à peine connus, va se mettre au vert en cédant la clef de son appartement à un passant en quête d'un perchoir meublé avec quelque confort. Et, certes, l'on comprend aussi qu'un bon prix soit demandé : il y a vraiment sacrifice très grand dans l'abandon du foyer à des inconnus — qui vont entrer « dans vos meubles » et, si j'ose dire, chausser vos pantoufles, effarouchant les petits génies de la demeure nichés en chaque coin, sous chaque bibelot familier, dans chaque pli de rideau... farfadets des mille et un souvenirs tristes ou tendres : retrouvera-t-on, au retour, tout l'impalpable des choses ?...

Cependant, dans le logement de banlieue, ou la maisonnette meublée, plus ou moins loin des barrières, les exilés s'essaient à une vie nouvelle au milieu d'un sommaire ameublement, qui souvent n'est confortable qu'à demi.

C'est l'heure ou jamais, pour la maîtresse du logis, de faire flèche de toute sa science ménagère et décorative ; et, pour peu que son mari ait du temps à lui, son concours ne sera pas de trop dans l'œuvre d'arrangement et d'ornementation.

Arrivant un jour à l'improviste chez un savant — l'un des pionniers d'avant-garde de la science contemporaine, — je le trouvai cognant à tour de bras sur une vieille caisse de savon de Marseille.

— Eh ! que faites-vous donc ?

— Un somptueux divan !

Et comme je souriais, étonnée, très sérieusement il me dit :

— Nous autres gens peu argentés, nous devons suppléer à ce que nous n'avons pas... par ce que nous avons. Le riche qui a besoin d'un meuble va chez le marchand, fait son choix, ouvre sa bourse, et tout est dit. Nous pas, fichtre !... nous rallions nos idées, notre adresse, notre force, pour créer ce que nous ne pouvons nous donner...

Et, avec un bon sourire convaincu, il ajouta :

— Croyez-vous qu'ils aient autant de joie avec leurs achats que nous avec nos *créations* ?... Venez voir mes chefs-d'œuvre !

Il me conduisit à un petit salon contigu à son cabinet de travail et d'aspect plutôt cossu. Deux divans dont il souleva l'étoffe me montrèrent leur armature : de simples caisses de savon de Marseille. Quelques aunes de reps recouvrant les coussinets de varech, les clous d'or et la frange à pampilles, quatre roulettes aux coins de chaque caisse, et, avec cela, de la part de l'ouvrier peu entraîné aux travaux manuels, un grand souci de bien faire : c'est tout ce qu'il avait fallu... L'auteur des divans posa sur moi un regard triomphant, d'une enfantine et joyeuse bonhomie. Mais ce n'était pas tout : tapissier, il avait encore monté artistement les rideaux (cousus par sa femme), et, encadreur, mis sous verre, d'une main patiente et soigneuse, toutes les gravures et photographies revêtant les murailles, pour le plaisir des yeux et la joie de l'esprit, — images peu coûteuses pour la plupart, mais d'une sélection raffinée. Et voilà, à peu de frais, il s'était arrangé un nid point dépourvu d'une certaine coquetterie, très présentable aux « célébrités », voire même aux notabilités qui venaient le saluer en son exil.

Que de choses peut faire aisément une ménagère habile pour réaliser avec la moindre dépense la plus grande somme d'harmonie et de gaîté dans sa demeure ! Surtout à la campagne, où l'on peut oser des moyens plus neufs et imprévus, plus individuels, de créer de la beauté. Parmi les plus jolies ingéniosités féminines, et parisiennes, que j'ai remarquées ces temps-ci, voici d'abord la « trouvaille » d'une jeune maman, se trouvant avoir besoin, à la maison d'été, d'une armoire pour la chambre des enfants. Elle acheta la plus vulgaire armoire en bois blanc, meuble de cuisine, et passa dessus, simplement, une couche de vernis léger teinté de laque jaune ; puis, en touches vives et, bien entendu, sans prétention aucune à l'imitation servile de la nature, quelques fleurs, deux ou trois papillons, rien de plus : et l'armoire devint un bijou délicieusement frais et jeune, en parfaite harmonie avec la chambrette claire et avec ses habitants, — les bébés blonds et roses.

Le plus chétif bahut de cuisine, passé au brou de noix, avec les seuls panneaux et tiroirs peints en rouge très doux, ou même *fleur-de-pêcher*, sur lequel champ rouge on pourra disposer des caractères indous, persans ou turcs, deviendra décoratif, amusant aux yeux ; — plus encore, si vous remplacez le verrou par quelque ferrement ancien, si vous sertissez de clous ornés les boutons de bois des tiroirs, et que vous y suspendiez en notes savoureuses des glands de soie.

Vos coussins de fauteuils sont défraîchis ? Achetez, un jour d'*occasions* dans un de nos grands magasins parisiens, des coupons de satin ou de faille. Cherchez dans vos tiroirs de vieux rideaux en guipure ou en broderie de Saint-Gall, qui ne sont décidément plus raccommodables ; il y a des parties de dessin insignifiantes, banales : sacrifiez-les ; et les parties belles et intéressantes, vous les coudrez sur vos coupons. Puis, avec des soies de couleurs qui s'accordent bien, vous suivrez au point de boutonnière les dessins susdits, ne craignant pas de les accentuer, ni de sertir les rosaces, feuilles, arabesques... Faites tomber maintenant avec vos ciseaux mousseline et tulle devenus inutiles : vous avez un dessus de coussin qui rappelle — qui peut imiter à s'y méprendre — les splendeurs de la broderie vénitienne.

Rien n'est futile de ce qui peut contribuer à vous mettre « chez vous » dans la maison, meublée sommairement, où l'on arrive avec un peu de froid au cœur et de vagues inquiétudes. Un rien, peut-être, dissipera ce malaise, — petit vase à fleur familier, garni dès l'arrivée ; écritoire habituelle avec son attirail de plumes et crayons,... le portrait, posé en bonne place, d'un absent aimé,... et vite les petits dieux lares, évoqués par la maîtresse du lieu, viendront à tire d'ailes brûler un grain d'encens dans la fadeur moite du nouveau logis.

O. GEVIN-CASSAL.

Les Conseils de Me X...

Les avoués ont, chacun le sait, un rôle important dans les instances en justice. Ils représentent les parties, font les actes de procédure et suivent l'affaire en ses diverses évolutions.

Mais ils ont, aussi, un rôle de frais ! Et celui-là, auquel nul ne songe à les inciter, ils sont toujours

prêts à le remplir avec le plus grand zèle. Car il constitue, à leurs yeux, le seul point intéressant du litige ; il est la source des bénéfices, le moyen légal d'alléger de son dernier argent l'infortuné plaideur.

« Pour faire un procureur, — disait un vieux robin, — il n'est pas nécessaire de connaître le droit. L'essentiel est de savoir dresser un rôle de frais. »

Et ces paroles encourageantes ne sont pas tombées dans l'oreille de sourds, à en juger par les pratiques courantes du Palais.

Sans doute, on ne voit plus, aujourd'hui, figurer dans une note d'avoué, le prix tarifé de méditations de nuit ou d'amicales poignées de main distribuées aux clients, mais on y trouve encore bien des articles de fiction pure, et dont la seule utilité consiste à grossir l'addition.

Quel trompe-l'œil, par exemple, et quelle plaisanterie que la *requête en défense*, payée si cher, pourtant, par la partie ! Au lieu d'un exposé fidèle des principaux moyens et arguments de la cause, c'est un grimoire étrange, sans rapport avec l'affaire, grossoyé à la hâte par un plumitif distrait. Il suffit de noircir du papier timbré, et, dans ce but, les fables de La Fontaine, les chansonnettes de café-concert ou les oraisons funèbres de Bossuet peuvent également servir.

A l'époque, déjà lointaine, où j'étais chez l'avoué, j'ai fait, un jour — je m'en souviens — une copie assez originale de ce genre. C'était le temps des hannetons, et, par la fenêtre ouverte, un de ces gentils coléoptères avait pénétré dans la salle d'étude, où je bâillais d'ennui, prodigieusement. Je m'emparai du petit étourdi et songeai aussitôt à tirer de mon prisonnier le parti le plus avantageux pour ma distraction. Lui attacher un fil à l'antenne et le faire voler vainement, autour des moulures jaunies du plafond, me parut un jeu enfantin, peu compatible avec la dignité de mes vingt ans.

Une idée géniale me vint alors. Pourquoi le hanneton n'écrirait-il pas lui-même la *requête en défense* que je devais préparer pour le lendemain?

Je saisis donc ma bestiole et lui fis prendre, pour commencer, un bain dans l'encrier. Ce préliminaire indispensable ne sembla pas lui causer une grande joie. Elle agitait, au contraire, désespérément ses petites pattes dans le gouffre noir, s'efforçant d'atteindre la rive.

Ensuite, sa toilette terminée, je la posai, avec délicatesse, sur une feuille de papier toute blanche et me mis à guider, de mon bec de plume, ses pas incertains.

Nous primes par le haut, procédant de gauche à droite, horizontalement, jusqu'au bord de la feuille, puis, rebroussant chemin, pour regagner, par une savante marche en arrière, le côté opposé. Grâce à sa double rangée de pattes, le hanneton traçait deux lignes à la fois, — résultat merveilleux pour un scribe aussi novice, — et il allait encore assez vite en besogne, malgré sa lenteur et ses hésitations. Car il s'arrêtait souvent, inquiet, surpris de se voir tout en deuil et ne comprenant rien à son nouvel emploi. J'en profitais pour le replonger dans l'encrier et alimenter ainsi sa provision de noir.

Il nous fallut trois bonnes heures pour achever le travail. Mais aussi, quelle œuvre d'art délicate ! A part un énorme pâté que mon hanneton, tout ruisselant au sortir de son premier bain, avait déposé en tête de la page initiale, c'était réellement parfait d'exécution. Les lignes étaient droites, bien espacées, avec des jambages réguliers, des déliés et des pleins d'une rare élégance ; l'écriture ressortait fine, coquette, toute dentelles et broderies, lettre de jolie femme disant des choses intimes et suaves.

Ma *requête*, ai-je besoin de l'ajouter? fut taxée comme les autres, sans difficulté.

Mais je dus renoncer à la collaboration des hannetons. D'abord, parce qu'ils devinrent rares, passé le printemps, ensuite parce que mon patron, rendant justice, enfin ! à mon application et à mes aptitudes, me promut au grade de principal clerc.

Certes, l'utilisation des coléoptères pour les actes de procédure peut sembler contestable aux personnes graves. Je la crois, en tous cas, sans inconvénient. Un hanneton, si étourdi qu'on le suppose, est incapable de faute lourde ou d'erreur grossière. Il n'aurait jamais, par exemple, commis la bévue de faire divorcer son patron, aux lieu et place du client.

C'est, pourtant, la méprise survenue en ces temps derniers, et dont on fait encore des gorges chaudes au Palais. Par suite de la distraction, vraiment un peu forte, de son maître clerc, un honorable avoué ne s'est-il pas trouvé, un beau jour, et bien malgré lui, dégagé du lien conjugal? Et il n'a connu sa libération involontaire, qu'après la transcription du jugement sur les registres de l'état civil, c'est-à-dire alors que le divorce était devenu définitif.

Quant au client, il en a profité pour se réconcilier avec sa femme.

Et il n'a eu à payer ni rôle de frais, ni *requête en défense*.

M° X.

RECETTES ET CONSEILS

A PROPOS DE CASSEROLES ÉMAILLÉES.

Tout le monde peut faire l'expérience suivante : Mettez au feu une casserole de tôle émaillée pleine d'eau et faites bouillir. La casserole se comportera très bien et fera de l'usage. Au contraire, essayez de faire chauffer du beurre ou de la graisse, dix fois sur douze vous verrez l'émail craqueler et se détacher en minces morceaux, et cela vers le milieu qui reçoit le coup de feu.

C'est que la température a dépassé de beaucoup 100 degrés et l'inégale dilatation du fer et du silicate amène la séparation brusque des deux substances et l'émiettement de l'émail. Jusqu'à 100 degrés, l'émail peut supporter la dilatation ; au delà, c'est bien rare. Exceptionnellement on a vu un vase émaillé dans lequel on fait cuire du lait se fendiller. Cela arrive encore, mais plus rarement, dans un petit plat à faire cuire les œufs. C'est le beurre qui est le coupable.

Il est donc incontestable que les ustensiles en fer émaillé ne supportent pas une température un peu élevée. Leur usage devrait se réduire à faire chauffer de l'eau. On les emploie, au contraire, de toutes façons. Or, l'émail s'en va, sans qu'on le sache, en petits morceaux résistants et pénétrants qui s'engagent dans les voies digestives et peuvent y produire des ravages très sérieux. On leur a attribué l'appendicite notamment. On pourrait bien avoir raison, au moins quelquefois.

Un chirurgien éminent de nos amis s'abstient de manger des fraises pour éviter d'introduire les pépins minuscules dans ses intestins ; quel conseil donnerait-il aux mangeurs d'émail ! Il est clair que l'on n'est pas perdu pour avoir avalé un petit corps pointu et tranchant. On rappellerait les mangeurs de verre. Mais il suffit d'une fois et d'un hasard malencontreux pour qu'il survienne une maladie grave. Pourquoi courir devant un danger possible ?

Morale : N'utilisez pas pour la cuisine des ustensiles en tôle émaillée.

QUAND MANGER LES FRUITS.

Autant que possible, on doit manger les fruits avant et non après les repas. Ils exercent leur effet médicinal seulement si on les prend à jeun. Le meilleur temps est avant le déjeuner.

* * *

FOIE DE VEAU A L'ITALIENNE.

Taillez du foie de veau en filets très menus. Hachez fin persil, ciboules, carottes, champignons, demi-gousse d'ail, demi-feuille de laurier, thym, basilic. Mettez dans le fond d'une casserole un lit de filets de foie assaisonnés de sel, poivre, épices, huile et une partie de vos fines herbes, un lit de foie, un lit de fines herbes, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout soit employé; faites cuire une heure à petit feu ; faites réduire la sauce si elle est trop longue : liez-la avec une pincée de farine ; ajoutez un filet de vinaigre, du verjus au citron ; faites-y chauffer le foie, dressez sur le plat et servez.

* * *

SALADE DE POULET.

Faites rôtir un poulet et laissez refroidir; vous avez au préalable découpé en tranches très minces un petit chou bien blanc et l'avez assaisonné en salade, que vous laissez *mariner*, pendant 6 ou 7 heures; au bout de ce temps, vous pressez le chou et le disposez en *couche*, sur un plat long ; désossez le poulet, coupez-le en tranches et morceaux ; préparez du homard (les conserves peuvent servir pour cet usage) que vous découpez en dés, et les mélangez avec les morceaux de poulet, ajoutez des œufs cuits durs; placez le tout sur le plat ; recouvrez avec une sauce mayonnaise.

* * *

POUR GUÉRIR LES MAUX DE DENTS.

Le remède est très simple : verser dans un demi-verre d'eau de douze à quinze gouttes d'*Eau de Suez* (fil jaune), délayer le mélange obtenu, et, au moyen d'une brosse douce, s'en frotter les gencives et les dents. La rage de dents la plus violente est immédiatement calmée. L'*Eau de Suez*, combinée d'après les découvertes de Pasteur, détruit le microbe de la carie et donne aux dents une blancheur éclatante.

* * *

PHOTOGRAPHIE SUR MARBRE.

La surface du marbre doit être seulement dégrossie et non pas polie. Sur cette surface on étend le préparation suivante :

Benzine.....	500	grammes.
Essence de térébenthine.....	500	—
Bitume de Judée.....	50	—
Cire vierge.....	5	—

Laisser sécher, appliquer dessus le côté gélatine du cliché, laisser 20 minutes au soleil; laver à l'essence qui enlève le vernis non altéré par l'insolation. L'image apparaît peu à peu : arrêter l'action de l'essence en passant sous un jet d'eau. Plonger la surface ainsi préparée dans une solution alcoolique de bleu de Prusse, de rouge éosine, de gomme-gutte, selon la couleur désirée. Quand la couleur a pénétré par capillarité, enlever le vernis et polir finement le marbre. On a un dessin transparent, profond, nacré, inaltérable.

* * *

A.-G., à Nevers. — Oui, vous avez raison, mais pour éviter ces fraudes, la Cie fermière des Sources de l'État : *Célestins, Grande Grille, Hopital*, met sur le goulot de toutes ses bouteilles un disque bleu portant les mots « Vichy-État ». De même sur tous les produits : Sels, Pastilles et Comprimés. Vous n'avez donc qu'à exiger cette marque.

* * *

ENLÈVEMENT DES TACHES PAR L'INFUSION DU LIERRE.

Les feuilles de lierre enlèvent les taches de tous les tissus. On prend une vingtaine de feuilles jeunes et bien vertes qu'on lave soigneusement, on les dépose dans une terrine et on verse dessus un demi-litre d'eau bouillante ; après les avoir laissées macérer au moins pendant deux heures, on brosse avec cette solution les vêtements à nettoyer. Les couleurs se ravivent et l'étoffe reprend son aspect primitif ; mais il faut ensuite laisser sécher avec soin et se garder de repasser après le nettoyage. La soie et les rubans noirs, défraîchis par un long usage, se nettoient ainsi facilement. Le liquide dans lequel le lierre aura trempé longtemps peut être, par contre, considéré comme un poison.

* * *

LES MERVEILLES DE L'INDUSTRIE ÉLECTRIQUE.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la première page du numéro. Elle contient une nomenclature très intéressante et des plus instructives sur les nouveautés électriques si répandues en Amérique. Leur utilité, leur pratique, leur économie agrémentées d'une ornementation décorative, en font des objets de première nécessité, dont le goût se répand de plus en plus dans le grand-public.

* * *

HYGIÈNE DU FUMEUR.

1° Choisir un tabac très doux contenant le moins de nicotine.

Le meilleur est le tabac qui ne contient que 2 p. 100 de cette substance (le tabac de Virginie atteint 6,87 p. 100).

2° Ne doivent pas fumer ou fumer très peu ceux qui souffrent de l'estomac par suite de dyspepsies, les personnes prédisposées aux catarrhes bronchiques et flegmasies pulmonaires et ceux chez qui l'usage du tabac augmente outre mesure la salivation.

Le tabac convient à ceux qui voyagent beaucoup, aux gourmands, à ceux qui se livrent à des travaux corporels et intellectuels.

3° Le tabac doit se fumer sec, haché et nettoyé : le papier qui le renferme doit être de fil pur, flexible, sans colle et laisser peu de résidu à la combustion.

4° On ne doit fumer ni à jeun, ni avant de se coucher.

5° L'usage du porte-cigarette pour les cigarettes et de pipes pour le tabac en vrac constitue un préservatif hygiénique.

6° Quand on fume sans porte-cigare on doit jeter le cigare dès qu'il est à moitié consumé, afin d'éviter les mauvais effets du tabac et de la chaleur.

7° Est très malsaine la coutume de mâcher le bout du cigare, car on augmente ainsi la sécrétion de la salive et on irrite considérablement les muqueuses des lèvres et de la langue.

8° Pour maintenir la bouche fraîche, les dents blanches et éviter les effets locaux du tabac, les fumeurs doivent faire usage, une fois par jour, d'un gargarisme composé de :

Chlorure de calcium.....	8	grammes.
Eau distillée..... }	aa 31	—
Alcool à 35°..... }		
Essence de girofles.....	11	—

Mélanger et filtrer.

Une demi-cuillerée à café dans un verre d'eau pour se nettoyer les dents et se gargariser la bouche.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du Problème paru dans le numéro du 1er Juin 1900

Si toutes les bêtes étaient des lapins, il y aurait 4×14 ou 56 pattes, c'est-à-dire 56 — 38 ou 18 en trop. Or en remplaçant un lapin par une poule, on atténue cet excès de 2; donc il faudra faire ce remplacement un nombre égal de fois à $\frac{18}{2}$ ou 9.

Il y aura donc 9 poules et 5 lapins.

PROBLÈME.

Deux voyageurs se mettent en route, l'un avec 100 francs, l'autre avec 48 francs; des voleurs leur prennent une partie de leur argent. Le premier perd le double du second et conserve pourtant trois fois plus d'argent que lui; combien leur a-t-on enlevé à chacun?

CHARADE.

Coiffure, le premier;
Un comité, le dernier;
Tragédie est l'entier.

VERS A RECONSTRUIRE.

Ici-bas tout a même destinée, hélas ! l'un dans un jour passe, dans une année l'autre, et au même et seul port nous abordons tous. Tout ce qui vit suit ainsi une commune loi, fortune orgueilleuse, misère méprisée, à la mort tout vient aboutir.

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-99. — Corbeil, Imprimerie Ed. Crété.

LA LAITIÈRE



La Laitière. — Tableau de Greuze (Musée du Louvre), Gravure de Guerelle.

LA LAITIÈRE

Au musée du Louvre, dans la salle française, allez admirer ce délicieux chef-d'œuvre. C'est un legs récent de Mme la baronne Nathaniel de Rothschild, un legs dont l'acceptation n'a pas même été homologuée encore par le Conseil d'État; mais comme il n'y a pas à craindre qu'un tel présent soit refusé, MM. Kaempfen et Lafenestre, le directeur et le conservateur qui viennent d'opérer dans les galeries de peinture de si harmonieuses réformes, n'ont pas voulu que le public attendît davantage, — et la *Laitière* est depuis quelques jours exposée.

Je viens de l'aller voir. Je ne m'en suis pas approché sans peine, car déjà l'essaim des copistes s'est abattu à cette place : rapins à longs cheveux, — l'espèce existe toujours, — vieilles dames à lunettes, jeunes filles aussi, dignes de poser pour un nouveau Greuze, un graveur enfin, qui rectifie sa planche en la comparant à l'original. C'est à qui, — à l'huile, à l'aquarelle, au crayon, à l'eau-forte, — reproduira la séduisante figure, destinée, on le sent, à devenir aussi populaire que sa voisine, la célèbre *Cruche cassée* du même peintre.

Mais le *Magasin pittoresque* aura devancé tout le monde; et je puis vous assurer qu'on ne saurait imaginer une traduction plus fidèle que celle de la gravure de notre première page.

La Laitière ?... Oui, Greuze a voulu que nous la prissions pour telle, puisqu'il lui a mis à la main la petite mesure de fer-blanc et que, sans doute, les pots au lait sont cachés dans les deux paniers de jonc qui pendent à droite et à gauche du paisible cheval bai dont elle tient la bride et sur lequel elle s'appuie. Sinon, à la grâce abandonnée de son attitude, à la finesse exquise de ses traits, au rêve qui emplit ses grands yeux, j'aurais juré que ce n'était point une fille des champs, mais une jeune fille de la ville et même de la cour, déguisée en paysanne pour quelque fête rustique selon le cœur de Florian ou de Jean-Jacques, une compagne peut-être de la charmante duchesse de Penthièvre sous les ombrages de Sceaux, ou de Marie-Antoinette et de Mme de Lamballe au Petit-Trianon. Rappelez-vous ce que, de ce dernier séjour, nous dit Mme Campan dans ses *Mémoires* : « Là, une robe de percale blanche, un fichu de gaze, étaient la seule parure des princesses. Le plaisir de voir traire les vaches enchantait la reine... » Ne reconnaissez-vous pas là notre jolie laitière? « On y jouait la comédie, *le Devin du village*, » dit-elle encore. Notre laitière ne vous paraît-elle pas faite pour y chanter les fameux couplets :

J'ai perdu tout mon bonheur
J'ai perdu mon serviteur
Colin me délaisse?

Comme elle eût été jolie aussi dans la *Chercheuse d'esprit* du bon Favart, autre opéra-comique champêtre, dans le rôle de jeune Nicette dont M. Subtil fait ainsi le portrait :

Sa taille est ravissante,
Et l'on peut déjà voir
Une gorge naissante
Repousser le mouchoir !

Oui, c'est bien cela : laitière, mais laitière d'idylles élégantes et sentimentales, telles qu'on les concevait au dernier siècle, dans un retour, sincère mais non pas encore émancipé, vers la Nature. Je ne voudrais pourtant pas dire : laitière d'opéra-comique. Non, l'idéal de Greuze dépasse celui des comédies à ariettes. Il y a dans le regard de notre rêveuse quelque chose comme l'attente ou déjà le premier éveil du profond amour. Je songe en la voyant à la délicieuse Victorine du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, que Collé appelait justement « le Greuze du théâtre ». Et par delà le Rousseau du *Devin de village*, l'âme du Rousseau de la *Nouvelle Héloïse* commence à influencer le peintre, qui a mis sur ce visage un peu de « cette simplicité touchante et voluptueuse » de Julie, dont s'enivra le cœur de Saint-Preux.

Ainsi, chez presque tous les artistes, faut-il faire la part des modes du temps où ils ont vécu, sans méconnaître ce qu'il y a de beauté durable sous ces conventions transitoires et périmées. Mais il en est chez qui, par je ne sais quel mystère, la convention et la vérité forment un si poétique mélange que toute leur séduction semble précisément en venir. Si ce ne sont pas les très grands, ce sont du moins les charmants et les délicats; et parmi les tout premiers de ceux-là, il faut compter Greuze.

AUGUSTE DORCHAIN.

PAUL HERVIEU

— M. Pingard pourrait-il me recevoir?

— Je vais voir si M. le Secrétaire est encore là. Qui dois-je annoncer?

— M. Hervieu.

— Le fils de M. Paul Hervieu?

— M. Paul Hervieu, de l'Académie française.

Telle est la courte scène qui s'est passée au secrétariat de l'Académie, moins de deux mois avant la réception solennelle qui vient d'avoir lieu. Scène authentique, — je la tiens de la bouche

même de M. Paul Hervieu, — qui ne laisse pas d'être aussi rare que piquante dans ces lieux augustes où la connaissance et l'amour des lettres n'iraient pas jusqu'à pousser un huissier à faire son petit Mascarille. La méprise et la surprise furent sincères ; et je gagerais que M. Paul Hervieu n'a pas eu à souffrir dans son amour-propre de cette première réception à l'Académie. Tous ceux qui, à la séance du 21 juin, ont vu M. Paul Hervieu « sous les palmes » conviendront que l'huissier n'était pas inexcusable et que le nouvel académicien a vraiment l'air d'avoir été reçu avec une dispense d'âge.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. Paul Hervieu paraît jeune, plus jeune qu'il n'est. La Nature envers lui n'a jamais été très regardante : elle a accordé à ses traits le privilège exceptionnel de ne point marquer ses ans ou de les marquer avec une telle inexactitude et un tel retard qu'on pourrait la soupçonner de bienveillante malice.

L'erreur où est tombé le modeste acolyte de M. Pingard ne fut même pas épargnée à un bâtonnier du barreau de Paris, M. Bétolaud. En ce temps-là, M. Paul Hervieu avait quelque vingt-deux ans et devait bien en paraître seize. Il venait d'être reçu avocat, pour répondre à un vœu de son père dont la plus chère ambition était que son fils étudiât le droit et réussît à passer docteur. Il en était resté à son premier doctorat, ne satisfaisant qu'à moitié aux espérances paternelles.



M. Hervieu enfant.

Inscrit au barreau, il ne demandait qu'à plaider. Malheureusement, quand on débute au Palais, les clients sont ce qui manque le plus ; avec des protections, on obtient la faveur d'être choisi comme avocat d'office dans des affaires médiocres, des vols sans intérêt et des assassinats insignifiants. C'était une faveur de ce genre que sollicitait M. Paul Hervieu auprès du bâtonnier à qui il faisait visite. En le recevant, Me Bétolaud n'avait pu maîtriser un vif mouvement de stupéfaction. Comment, cet adolescent un avocat, un confrère! Il l'interroge, semble hésiter à croire spontanée sa démarche et suppose qu'il obéit à sa famille. Il lui dépeint sous des couleurs peu engageantes la carrière qu'il veut suivre, mais le vrai est qu'il ne voit pas bien un chenapan défendu contre la société par cet enfant. « Je crois, conclut-il, qu'il vaut mieux pour vous que vous entriez dans une administration. » M. Paul Hervieu ne persista pas dans son dessein. Un heureux hasard ne tardait pas à lui accorder d'aller cacher sa jeunesse dans les bureaux d'un ministère. Le chef de cabinet de M. de Freycinet, alors ministre des travaux publics, en 1879, se trouvait être un de ses amis ; il prend M. Hervieu avec lui. C'est le point de départ de sa fortune littéraire. Grâce à de nombreux et intelligents loisirs que lui laisse l'expédition, qu'on appelle courante, des affaires de l'État, M. Paul Hervieu s'essaye dans une œuvre de fantaisie qui ne devait voir le jour que longtemps après : *Diogène le Chien*. Il s'évade ainsi pendant de bonnes heures, de la rue de Grenelle vers Athènes et Sparte, pour l'Agora et le Platanistе. Rien ne vaut la gymnastique grecque pour les exercices d'entraînement littéraire. Il n'avait donc pas perdu son temps aux Travaux publics, lorsqu'un changement de cabinet amena M. de Freycinet aux Affaires étrangères. En satellite reconnaissant et prévoyant, M. Paul Hervieu suivit son chef au quai d'Orsay. Là il eut l'idée de se préparer à la carrière diplomatique. Admis au concours, il est nommé dans la suite secrétaire à Mexico. Secrétaire d'ambassade, — et non pas simplement attaché, remarquez-le ! — il n'attendait que cela pour donner sa démission, se contentant d'un titre, aussi décoratif qu'officiel, qui lui confère le droit de se dire de la carrière et lui permet de faire hommage, en échange, à la diplomatie de ses succès d'écrivain. Désormais M. Hervieu se consacre entièrement à la littérature. Encouragé par des amis, de bon goût et de bon conseil, il fait le public juge de ses productions, on sait avec quel succès croissant. Sa marche à la célébrité et à l'Académie s'est poursuivie avec cette régularité harmonieuse qui est le signe de toutes ses œuvres. Progressivement, sans à-coup, mais du pas leste et solide d'un alpiniste — M. Hervieu goûtera cette image, — il a fait les classiques ascensions qui mènent aux plus purs sommets, quand on sait proportionner ses efforts aux cimes à atteindre — et qu'on a du souffle ! Pour parler sans métaphore, M. Paul Hervieu commence par prendre sa mesure dans la nouvelle ; il y réussit sans peine et tente avec non moins de succès d'écrire des romans. Un acte qu'on lui demande pour une fête à l'Épatant lui fournit l'occasion de montrer que le théâtre ne lui est point interdit. Il tire d'un conte de Vivant-Denon, *Point de lendemain*, quelques scènes fort applaudies et fait quelque chose d'un de ces riens exquis où excellait le XVIIIe siècle. Cela n'a pas été une

soirée perdue : il venait de trouver, comme en se jouant, le chemin des Français. Sa vocation littéraire n'a rien eu, on le voit, d'impérieux et de pressant. Il n'a pas entendu des voix dans son enfance ; son destin ne lui a pas été révélé par ces prophéties qui tiennent du prodige et qui, comme dans un éclair, laissent entrevoir tout un brillant avenir. La seule prophétie qui ait frappé son oreille lui a été dite de façon fort prosaïque. Un jour, pendant une récréation au lycée Bonaparte, un de ses camarades, à qui il montrait des vers, lui déclara : « *Toi t'es un type qui fera des livres* ! » Cet oracle, traduction libre « du Macbeth, tu seras roi ! » s'est réalisé de tous points. Il a été le « type » annoncé. Il a fait des livres.

Il n'en a pas fait trop ; et bien que la liste de ses ouvrages soit encore longue, on m'accordera qu'il paraît en avoir fait juste assez. C'est qu'il a porté deux ou trois de ses œuvres au degré le plus élevé de la perfection qui lui est propre, et qu'elles sont devenues ainsi les échantillons les mieux caractéristiques d'un talent d'élite et de luxe. M. Paul Hervieu est donc l'homme de ces deux ou trois livres, qui ont été et restent ses parrains, ses répondants, de qualité précieuse, dans le monde des lettres. Ils suffisent à justifier son crédit ; mais, en quelque estime qu'ils soient tenus à bon droit, ils ne sauraient représenter tout l'avoir du délicat écrivain. Ne devons-nous pas, en effet, signaler une série de volumes de nouvelles, dont l'un quelconque suffirait à établir la réputation d'un écrivain véritable ? Il y a enfin des pièces de théâtre qui ont laissé l'impression vive de données nouvelles, traitées d'une main singulièrement musclée, un souvenir de qualités de développement sobre et logique, de concentration dramatique, qui ne courent pas les planches. Il est vrai aussi que le nombre de ses comédies semble correspondre symétriquement au nombre de ses romans les plus célèbres et qu'il nous induit à remarquer que l'œuvre de M. Hervieu a je ne sais quoi de rare — dans tous les sens du mot, — de proportionné, de mesuré.



M. Hervieu à seize ans.

Aussi bien sont-ce là les qualités où se complaît son esprit. M. Hervieu a un don réel d'observation pénétrante. La vie l'intéresse ; il en suit attentivement les combinaisons, les réactions, et rien de ce qui est humain ne lui est indifférent ; mais ce qui l'attire et l'arrête, c'est le cas exceptionnel, l'inexpliqué, le rare enfin. Citerai-je, pour le prouver, ses courtes nouvelles : *Krab*, *Guignol*, *Argile de femme*, *Pif*, *la Porte entrebâillée*, *la Femme assassinée* ? Il n'est pas jusqu'à ses grands romans qui, par leur sujet, le monde où ils se passent, les personnages qu'ils mettent en scène, ne soient pris dans une humanité spéciale et, comme on dit vulgairement, qui sort de l'ordinaire. Certes, ce sujet est toujours fondé sur de fortes assises, en pleine terre et non dans les nuages ; ce monde y est dessiné et peint d'après nature ; ces personnages sont vivants, agités par les passions et les intérêts qui mènent tous les hommes à des degrés divers, et cependant on contesterait difficilement que des conditions de vie particulières et exceptionnelles ne créent un monde particulier et d'exception. Ce monde, M. Paul Hervieu, dans *Flirt*, *Peints par eux-mêmes*, *l'Armature*, par exemple, nous l'a décrit avec une puissance et une précision incomparables. Objectera-t-on que M. Hervieu n'a fait que noter ce qu'il avait sous les yeux ; que par sa situation et son éducation il se trouvait naturellement appelé à fréquenter dans ce milieu ? Ce n'est point une raison décisive : on peut exercer ailleurs que dans le milieu où le hasard vous a placé ses dons d'observateur et de psychologue. Une orchidée est sans doute aussi naturelle qu'un coquelicot ; elle vit, comme lui ; mais celui qui aime mieux cueillir et observer celles-ci passera pour préférer l'atmosphère douce des serres à l'air vif des champs ou, tout au moins, pour avoir des goûts rares et curieux. Au surplus, ce qu'on est convenu d'appeler le monde, ce monde spécial, offre à un artiste subtil des jouissances d'un épicurisme raffiné, un spectacle d'art toujours renouvelé où les défauts et les vices se nuancent à l'infini et gardent malgré tout une apparence esthétique.

Ce spectacle flatte aussi le penchant à l'ironie, et M. Hervieu est un ironiste en éveil. L'ironie est à la fois une parure et une arme qui convient aux esprits à qui répugnent les excès toujours grossiers de l'indignation et qui craignent de tomber dans le ridicule de la candeur. Elle est faite de réserve et d'une pointe d'orgueil. Elle sied à tous ceux qui estiment qu'il ne vaut pas la peine de « grêler sur le persil ». M. Paul Hervieu en a dépensé beaucoup à ses débuts, mais il lui en reste encore assez. En voulez-vous quelques traits ? Dans *Diogène le Chien* : « Pendant qu'on instruisait l'affaire, Diogène prit la fuite. Mais l'heure de la justice était venue : on enferma son vieux père pour le restant de ses jours dans une étroite prison. » Et ailleurs, dans *l'Esquimau*, cette définition : « Le Jardin d'acclimatation est un lieu élégant, situé dans le bois de Boulogne, pourvu d'arbres bien taillés, de cours d'eau et de groupes en plâtre. Sa désignation lui vient sans doute de ce que les Parisiens y mènent leurs petits enfants pour les acclimater au bruit terrible des concerts en plein vent et aux bousculades de la foule pendant les chaleurs de l'été. Dans cet

établissement, on apprend à la jeunesse l'art de monter le chameau, l'éléphant et l'autruche, comme si cela pouvait servir dans la suite. »

Même dans la fantaisie, M. Hervieu se révèle logicien implacable. Il a une puissance ratiocinante qui émerveille ; il excelle à pousser jusqu'à ses dernières conséquences un fait, une observation ; il enchaîne des conclusions avec un art consommé. S'il part d'une vérité bien établie, de sens commun — ou de son contrepied — il en tire de fortes et irréfutables déductions. Rien n'est plus probant à cet égard que sa comédie : *les Paroles restent*. Les paroles volent, dit le proverbe. M. Hervieu observe qu'il est aussi vrai, sinon plus, de constater qu'elles restent. Pour le démontrer, il bâtit tout un drame qui finit d'une façon sanglante. Si après ce dénouement nous ne sommes pas convaincus ! Le point de départ est vrai, humain, et pourtant cette comédie manque d'humanité : il y a trop d'art. Dans *les Tenailles* on retrouve tout autant d'art avec de la symétrie et plus « d'entrailles ». Il veut nous prouver que la loi sur les séparations de biens, sur le divorce est barbare. C'est un joli problème de dynamique sociale et psychologique. Même variation, plus complète et plus riche, sur le même thème dans *la Loi de l'homme*. On a répété de Dumas, qu'il faisait des pièces à thèse. M. Hervieu fait de ses pièces des théorèmes, des théorèmes dramatiques ; elles en ont la simplicité, la rapidité, l'élégance géométrique. Ses lignes, je veux dire ses scènes convergent tout droit ou en courbes précises vers des solutions nettes.



M. Hervieu.

Ce n'est pas seulement dans son théâtre que se marque ce souci de l'enchaînement, de la mesure, en un mot de la composition. Toutes ses œuvres ont été composées avec un soin et une minutie qui ne laissent rien au hasard. Ce qui importe le plus dans le métier d'écrivain — ce sont ses idées personnelles — c'est moins la matière que l'on travaille que la manière de travailler et de mettre en œuvre cette matière même. Tout est littérature : il peut y avoir de la littérature dans le récit, la repartie d'un homme quelconque. On trouve partout le « minerai » littéraire ; l'essentiel, c'est de l'extraire de sa gangue, de le préparer, d'en tirer un métal précieux pour fabriquer une monture artistique. L'écrivain est un orfèvre. M. Hervieu est orfèvre, un orfèvre mécanicien ; il recherche les formes mécaniques. Remarquez les titres de ses ouvrages : *les Tenailles*, *l'Armature* ; ils témoignent clairement de ses goûts et de ses aptitudes. Par là M. Hervieu est de son temps ; il l'est encore par ses préférences qui vont aux modernes, aux contemporains. Dans sa bibliothèque pimpante, complètement *modern-style*, ils occupent les places d'honneur, toutes les places presque. Je veux croire que ses confrères lui rendent sans peine la pareille, d'autant plus qu'il n'est pas encombrant par nature. Son bagage littéraire n'aura jamais cet excédent qui rend difficile ou impossible le voyage à la postérité ; il formera le contenu d'une gentille petite valise, d'une valise diplomatique.

JOSEPH GALTIER.

LA PART DE BONHEUR

Le pauvre a ses trésors, le riche a sa misère ;
Chaque être, dans ce monde, a sa part de bonheur
Un seul épi de blé réjouit le glaneur,
Et le lépreux sourit quand il n'a qu'un ulcère.

De la ronce et du lys l'abeille fait son miel ;
Il n'est pas de douleur dont un jour on ne rie ;
Sur la montagne noire ou la verte prairie
Le cèdre et le brin d'herbe ont leur front dans le ciel.

Le prisonnier vieilli chante au fond de la geôle,
Comme dans le sérail chante un jeune sultan,
Et Jésus, qui portait sa croix, avait l'instant
Où, soupirant de joie, il la changeait d'épaule.

JEAN RAMEAU.

PETITS PROBLÈMES DE L'HISTOIRE

Une Relique de « l'Ami du Peuple »

Jadis un de nos confrères eut la plaisante idée — était-elle plaisante au surplus? — de poser cette question : *Quel est le personnage le plus antipathique de la Révolution*? Je ne me souviens plus si c'est Philippe-Égalité ou Robespierre qui décrocha la timbale dans ce match d'un nouveau genre; mais ce dont je suis certain, c'est que Marat, dont il y a un demi-siècle on ne prononçait le nom qu'avec effroi, Marat, dont on avait fait une sorte de Croquemitaine pour faire peur aux enfants rebelles ou paresseux, ne venait que le sixième ou septième sur la liste des réprouvés de la Révolution.

A quoi attribuer un pareil revirement? Il serait trop long et, du reste, superflu de l'expliquer. Il serait, en plus, outrecuidant d'émettre cette hypothèse que nos travaux personnels sur l'*Ami du Peuple*, venant après ceux de Chèvremont et de Bougeart, aient pu éclairer en quelque façon la silhouette falote du conventionnel monomane. Et cependant nous avons la conviction qu'ils ont servi à dissiper bien des préventions, et qu'en plaidant les circonstances atténuantes en faveur d'un personnage qu'on a fait passer à tort pour un monstre sans pudeur ni sensibilité, nous avons hâté l'œuvre de la justice réparatrice.

A Dieu ne plaise que nous innocentions Marat de toutes les accusations dont il a à répondre devant le tribunal de l'histoire; nous avons seulement voulu démontrer qu'il fallait traiter avec une certaine indulgence un homme rongé par un mal affreux, qui a bien pu avoir un contre-coup sur ses déterminations, en rapport avec la violence de ses accès.

Les contemporains de celui qui se disait l'*Ami du Peuple* — le peuple a parfois des goûts singuliers — ne se sont pas contentés d'absoudre leur héros, ils en ont fait un dieu. Marat avait souffert pour les idées chères au peuple, que dis-je, il avait été tué pour elles; c'est plus qu'il n'en fallait pour avoir droit aux palmes du martyre.

Le culte de Marat a commencé à sa mort; il s'est poursuivi jusqu'à nos jours. Le farouche démagogue est passé à l'état de dieu, d'un dieu dont on se dispute les reliques.

Les historiens content qu'après l'exécution de Louis XVI, des fidèles se précipitèrent autour de l'échafaud pour recueillir le sang de l'illustre victime que le bourreau venait d'immoler. Le même fait se reproduisit à la mort de Marat. Mais ce n'est pas leur mouchoir que les fanatiques trempèrent dans le liquide qui s'échappait de la blessure de leur idole; ce furent des numéros de journal qui reçurent en la circonstance le « baptême du sang ».

La scène peut aisément se reconstituer : Marat est dans son bain, quand on lui annonce une jeune fille venue de Normandie pour l'entretenir. Il donne ordre qu'on laisse pénétrer celle qui a mis tant d'insistance à le voir.

Pour distraire son attention, Charlotte Corday, on a déjà deviné qu'il s'agissait d'elle, donne à Marat le nom de ceux qui fomentent de sourdes menées contre-révolutionnaires.

Tandis que Marat écrit leurs noms, les marque déjà peut-être pour une prochaine charrette, Charlotte le frappe d'un coup sûr, mortel.

Le sang jaillit à flots, inondant la pièce.

Des feuillets de *l'Ami du Peuple*, le journal que rédige Marat, se trouvent là, épars, et reçoivent des éclaboussures sanglantes. Des mains pieuses les recueillent. La compagne de Marat, Simonne Évrard, et sans doute aussi des inconnus accourus à la nouvelle de l'assassinat, ramassent et emportent — comme des reliques — les feuillets rougis.

La « Veuve Marat », comme elle s'intitule, va désormais vivre avec le souvenir de celui qui n'est plus. Au premier moment, la sœur du conventionnel, Albertine, est venue auprès d'elle pour l'aider à supporter son affliction en la partageant. Cette Albertine a « l'âme forte et passionnée de son frère », avec lequel elle a une ressemblance de traits frappante.

D'un aspect dur et sévère, avec son visage rêche et parcheminé de vieille fille, elle repousse de prime abord ceux qui demandent à l'approcher pour recueillir de sa bouche quelque détail ignoré sur l'homme qui a tenu un temps entre ses mains les destinées de la France.

Quelques années après la mort de Marat, on la retrouve retirée dans la petite chambre, « un peu obscure, mais proprette dans tout son vieux ameublement », située au cinquième étage d'un immeuble de pauvre apparence, survivant à son frère pour lui décerner une sorte d'apothéose, pour lui refaire comme un panthéon dans le taudis où elle s'est retirée, avec les livres, les papiers, les manuscrits et autres objets de mince valeur qui ont appartenu à celui qu'elle nomme hautement « le martyr de la liberté ».

Vers 1835, se réunissait chez Albertine Marat une société d'hommes distingués, penseurs, historiens ou philosophes, aimant à remonter aux sources de l'histoire de la Révolution, avides d'entendre de la bouche même des acteurs ou des

témoins de ce drame inoubliable le récit authentique des scènes qu'ils avaient eu l'étrange fortune de voir se dérouler sous leurs yeux.

Au nombre de ces privilégiés étaient Alphonse Esquiros, romancier fécond, écrivain grandiloquent, dont le nom est bien oublié aujourd'hui et qui eut pourtant son heure de vogue ; Hauréaux, l'érudit biographe des *Montagnards* ; Émile de La Bédollière, Aimé Martin, deux littérateurs aimables qui n'étaient pas sans mérite ; et enfin le colonel Maurin, fervent collectionneur, recueillant tout ce qui se rattachait à l'histoire de la Révolution. C'est d'Albertine Marat que le colonel reçut un jour, en cadeau ou en le payant à beaux deniers comptants, un des numéros de *l'Ami du Peuple*, tachés du sang du démagogue. Il le fit entrer dans sa collection en l'accompagnant de cette mention manuscrite : « Ces feuillets teints du sang de Marat se trouvaient *sur la tablette de sa baignoire* lorsqu'il fut poignardé par Charlotte Corday. Elles furent recueillies et conservées par sa sœur Albertine Marat, qui a bien voulu m'en faire le sacrifice pour accroître ma collection des monuments patriotiques de l'époque. »

A la mort du colonel Maurin, les feuillets ensanglantés passèrent, ainsi que nous l'atteste Anatole France, dans la collection du comte de La Bédoyère.

« Après la mort du colonel Maurin, a écrit Anatole France sur le feuillet lui-même, ces feuillets sanglants furent transportés dans l'hôtel du comte H. de La Bédoyère. Le gentilhomme prit ces feuillets en dégoût et obligea mon père à les emporter ; mon père me les donna et c'est ainsi qu'ils sont tombés jusqu'à moi. »

La photographie du document dont nous venons de faire connaître la filiation fut pour la première fois publiée, avec l'attestation du colonel Maurin et celle d'Anatole France, dans *l'Autographe* (numéro du 1er octobre 1864).

Neuf ans plus tard, le 10 octobre, Anatole France aurait, assure-t-on (1), cédé les deux fameux numéros (2), qui étaient en sa possession, au baron de Vinck. C'est de la famille du baron de Vinck (3) que proviendrait le numéro de *l'Ami du Peuple* teinté de sang, le n° 678, portant la date du 13 août 1792, qui figure à l'Exposition de 1900, dans le pavillon de la Ville de Paris.

Mais il y a à l'Exposition un autre exemplaire du journal de Marat, un autre numéro qui porte lui aussi des traces sanglantes. Celui-là peut se voir au palais de l'Enseignement, au Champ-de-Mars, dans la section rétrospective de la Librairie. Il appartient non pas aux Archives nationales, comme on l'a dit par erreur, mais à un de nos amis, un amateur d'un goût éclairé, et d'un flair très aiguisé, M. Paul Dablin.

(1) Anatole France, dans la lettre qu'il nous a fait l'honneur de nous écrire, ne mentionne pas cette particularité.

(2) Ce seraient les numéros 506 et 678.

(3) Et non de M. Jules Claretie, comme on l'avait prétendu. M. Claretie nous l'a confirmé dans une lettre qu'il a eu l'amabilité de nous adresser.

M. Dablin a bien voulu me raconter dans quelles circonstances lui était échu le précieux document. Je transcris fidèlement son récit :

« Il y a six ou sept ans, vers 1893 ou 1894, j'achetai sur les quais, quai Conti, si ma mémoire me sert bien, dans la boîte à vingt sous, un livre broché, en assez mauvais état, portant le titre de *Recherches sur le Feu*, par J.-P. Marat, docteur en médecine, etc. Ce livre, que venait de dédaigner un jeune ecclésiastique qui l'avait brutalement rejeté dans la boîte, portait sur nombre de pages des annotations manuscrites que je soupçonnai à première vue être de la main même de Marat. Vous devinez mon émotion !

« Mais je n'étais pas au bout de ma surprise. Dans l'intérieur dudit volume, se trouvait un numéro de *l'Ami du peuple* (le n° 681 *bis*, du jeudi 13 septembre 1792), dont huit pages étaient tachées de sang, les deux pages du milieu très fortement, et la première page, celle du titre, très légèrement : ne peut-on pas en inférer que ce numéro était en lecture, et que Marat le consultait au moment où il fut frappé ? Mais passons. Ce numéro était encastré dans une feuille de papier écolier, sur laquelle on avait écrit ces lignes : *Numéro de Marat faisant partie de ceux qui se trouvaient sur la tablette de sa baignoire lors de son assassinat par Charlotte Corday.*

« Cette découverte acheva de me troubler : j'allai aussitôt trouver l'expert en autographes déjà bien connu, le regretté Étienne Charavay, à qui je fis part de ma trouvaille. « *Il n'y a pas de* « *doute*, me dit-il, *les notes qui sont en marge du* « *livre sont bien de Marat.* »

« En ce qui concerne la mention inscrite sur la chemise qui recouvrait les feuillets de sang, Charavay fut non moins affirmatif :

« *C'est de la main d'Albertine Marat*, nous dit-« il. Mon père, Gabriel Charavay, a fait la vente « d'Albertine, et tout s'est vendu pour un morceau « de pain (*sic*). »

« Étienne Charavay ajouta : « *Il y a bien, à ma* « *connaissance, sept ou huit numéros de l'Ami* « *du Peuple* tachés de sang, qui courent le monde. « J'en possède un dans ma collection personnelle « et j'en connais quelques autres (1). »

Le numéro qui appartient à M. Dablin est, avons-nous dit, du mois de septembre et celui de M. Anatole France, du mois d'août 1792, c'est-à-dire d'un an antérieurs à la scène de l'assassinat. Il est peu probable, a-t-on fait remarquer (2), que ces numéros, qui n'étaient pas d'une utilité immédiate à Marat, aient ainsi traîné *sur la tablette de la baignoire* le jour où il fut frappé : « On peut supposer à la rigueur que dans ces anciens numéros il cherchait une référence au moment même où Charlotte Corday le frappa ; ce qui est moins vraisemblable, c'est que la sœur de Marat, qui ne

(1) M. Noël Charavay n'a pas retrouvé cette pièce dans les papiers laissés par son frère Etienne Charavay.

(2) *Intermédiaire*, loc. cit.

fut pas témoin du drame, qui n'en recueillit qu'après coup les indices, ait pu attester d'une manière indiscutable que ces numéros tachés de sang étaient justement sous la main de leur rédacteur. Cette précision nuit fortement au crédit qu'on voudrait pouvoir attribuer à cette relique. On montrerait moins d'incrédulité s'il ne s'agissait que de numéros épars dans la maison et que le sang qui s'échappa de la blessure à flots a pu souiller. Mais à vouloir trop prouver on ne prouve rien. »

En dépit de cette argumentation, qui nous paraît bien spécieuse, notre croyance dans l'authenticité des deux documents exposés n'en est pas ébranlée. Certes, Albertine Marat a eu tort d'affirmer ce qu'elle n'avait pas de ses propres yeux vu. Mais elle avait un garant : c'est Simonne Evrard qui, elle, assistait presque au drame, puisqu'elle se tenait dans une pièce voisine, et qu'elle était accourue la première aux cris poussés par le blessé. Que celle-ci ait ramassé les feuillets ensanglantés à terre ou sur la tablette de la baignoire, il importe peu de le savoir pour déterminer la réalité du fait lui-même.

En terminant, relevons un menu détail, mais qui ne manque pas de piquant. Hâtons-nous de dire que nous ne le signalons qu'à titre de curiosité, sans en vouloir tirer la moindre induction :

Le numéro de *l'Ami du Peuple* appartenant à M. Dablin porte la date du *13* septembre; celui de M. Anatole France est du *13* août (1792). Marat a été assassiné le *13* juillet (1793) et un des deux numéros qui figurent à l'Exposition se trouve à la classe 13.

Ce que les amis du merveilleux vont triompher !...

Dr CABANÈS.

COMMENT ON VOYAGE EN EXTRÊME-ORIENT

S'il est vrai que l'ennui naquit un jour de l'uniformité, ce n'est certes pas l'Extrême-Orient qui lui servit de berceau, et si parfois les heures paraissent longues au touriste que tourmente toujours un peu la nostalgie du foyer momentanément perdu, du moins ne doit-il pas s'en prendre à la monotonie du voyage.

Nulle part, en effet, on ne saurait trouver plus de variété dans les moyens de transport, qui, s'ils manquent le plus souvent de confortable, ont par contre un incontestable mérite d'originalité.

Tour à tour juché sur le dos d'un éléphant, ou cahoté dans une voiture à bœufs, étendu sous la paillotte d'un sampan ou secoué par les porteurs de chaises, à pied ou à cheval, le touriste fait connaissance, en Extrême-Orient, avec la plupart des véhicules dont s'avisa l'imagination humaine.

Essayons, en quelques pages, d'en décrire successivement aux lecteurs les inconvénients et les avantages.

L'ÉLÉPHANT

C'est au Cambodge que je fis pour la première fois connaissance avec cette gigantesque monture. Au moyen d'une échelle, on atteint le palanquin solidement assujetti sur le dos de l'animal et il ne reste plus qu'à se laisser conduire par le cornac installé à califourchon sur le cou, et muni d'un aiguillon au fer recourbé.

L'éléphant est une bête luxueuse dont les personnages les plus importants font grand cas en Asie : j'avoue que j'ai peu goûté le charme de la promenade, de nouveau ramené aux plus mauvais souvenirs du roulis par le balancement vraiment trop exagéré qu'imprime au palanquin la marche lente et rythmique de l'énorme bête.

L'éléphant mérite-t-il tout à fait la réputation d'intelligence et de douceur qu'on lui a faite ? J'ose dire que des doutes me sont venus à cet égard.

Son rôle dans les guerres antiques me paraît fort discutable et je crois bien que certaines paniques célèbres furent dues à la façon malencontreuse dont les éléphants, par des retraites trop précipitées, jetèrent le trouble dans les rangs de guerriers amis. Seules les mules du général White, au Transvaal, ont, dans les temps modernes, commis des méfaits analogues.

Comme moyen de transport, l'éléphant laisse aussi beaucoup à désirer : d'abord il marche avec une lenteur extrême, à peine 4 kilomètres à l'heure, et témoigne d'une véritable répugnance à dépasser la journée de huit heures. En outre, son appétit est formidable et il suffit à peine à porter la quantité de nourriture nécessaire à son entretien pendant quelques jours : donc, impossibilité de l'utiliser pour des tournées lointaines ailleurs que dans des contrées où le ravitaillement est facile.

Au risque de passer pour un dénigreur systématique et d'être accusé de partialité rancunière à l'égard des éléphants domestiques, il me faut encore être l'écho des plaintes amères que m'a fait entendre, au sujet des éléphants sauvages, le gouverneur général de l'Indo-Chine.

On sait que M. Doumer s'efforce de compléter avec rapidité le réseau télégraphique qui doit enserrer toutes les parties de nos possessions d'Extrême-Orient.

Or à tout instant les lignes sont interrompues, grâce à la malignité sournoise de bandes d'éléphants

qui se divertissent à jeter bas les poteaux télégraphiques, parfois sur une étendue de plusieurs kilomètres. M. Doumer trouve avec quelque raison que les astucieux pachydermes pourraient prendre dans la brousse des distractions moins dispendieuses. Mais peut-être les éléphants voient-ils dans cet abatage de poteaux autre chose qu'un plaisir analogue au jeu de quilles : moi je les soupçonne de vouloir empêcher, par ce moyen, la marche progressive d'une civilisation qui menacera tôt ou tard leur liberté et leur existence.

LA CHARRETTE A BŒUFS

Si la réputation de l'éléphant est à mon avis surfaite, celle de la charrette à bœufs est au contraire détestable avec un peu d'injustice. On m'avait dépeint sous de sombres couleurs ce mode de voyager : pour cela sans doute il me parut moins désagréable que je ne m'y attendais.



A cheval en Annam.

Évidemment ces petits véhicules étroits, construits en bois, ajustés de façon problématique avec des roues de forme plutôt ovoïde, sont d'un médiocre confortable. Mais, c'est affaire de goût : je préfère les soubresauts de la charrette au roulis de l'éléphant.

La charrette en question est tantôt attelée de buffles, tantôt traînée par des bœufs. Les premiers marchent d'un pas tranquille et lent ; les seconds sont, au Cambodge surtout, d'excellents trotteurs qui vont allègrement par les routes ensablées, aux profondes ornières.

Le conducteur est placé à califourchon sur la pièce de bois qui sert de joug ; le voyageur est obligé de s'étendre tout de son long sur les planches de la charrette en faisant effort pour conserver l'équilibre difficilement réalisable dans ces chemins à peine tracés où les roues tantôt plongent dans des fondrières, tantôt grimpent par-dessus rochers et troncs d'arbres.

Et l'on avance ainsi par monts et par vaux, sous un soleil de plomb, enveloppé de poussière blanche aveuglante et étouffante, tandis que grincent lamentablement les essieux de la charrette. Et comme je demande pourquoi on ne met pas un peu de graisse pour éviter ce bruit agaçant, on me répond que ces grincements ont leur utilité, qu'ils font peur aux tigres et les écartent de notre route.

C'est un argument sans réplique, car en Indo-Chine, la crainte du tigre est le commencement de la sagesse.

Je n'ai pas eu l'occasion de contrôler s'il est exact que le fauve ait des essieux de charrettes une crainte si salutaire. Il est certain en tous cas qu'il est tout à fait redoutable pour les cavaliers et les piétons.

A PIED ET A CHEVAL

Deux façons de voyager qui sont seules à la disposition du touriste, dès que, abandonnant les routes admirablement entretenues de la Cochinchine, il pénètre dans les régions peu explorées de l'Annam.

Si vous consultez une carte de l'Indo-Chine, votre attention sera tout de suite attirée par le vaste tracé de la route mandarine qui fait excellent effet sur le papier, indiquée en un large trait rouge : cela donne l'impression qu'une immense voie de communication suit toute la côte d'Annam à peu de distance de la mer et monte sans interruption jusqu'au Tonkin.

Hélas ! que ces cartographes ont l'imagination fertile !

En réalité, la route mandarine est un simple tracé qui tantôt consiste en un sentier étroit passant à travers les bois, tantôt se perd dans les dunes, tantôt devient une piste à peine visible le long du rivage.

Impossible par conséquent de voyager autrement qu'à pied ou à cheval.

De loin en loin, dans les villages très pauvres, une paillotte sert de maison commune : c'est là que les voyageurs peuvent passer la nuit, étendus sur une sorte de grande table de bois recouverte d'une natte très mince ; c'est là aussi qu'on trouve les coolis de rechange pour porter les bagages.

Ces paillottes s'appellent des « trams » et ont une certaine analogie avec ce que pouvaient être jadis nos relais de poste.

Quand un blanc arrive, le chef de tram frappe aussitôt à coups redoublés sur le tam-tam, sorte d'énorme tambour en forme de tonneau : tous les coolis du village doivent aussitôt accourir et se

laisser réquisitionner comme porteurs. En ce qui me concerne, cette formalité n'était d'ailleurs pas nécessaire, mon passage étant annoncé d'avance, dans la région, par les ordres du gouverneur général.

Aussi, bien avant d'arriver au village, je voyais s'avancer à ma rencontre une troupe nombreuse : le chef du village, suivi des principaux notables, venait me faire ses « lays ».

C'est là une cérémonie fort horripilante, tellement elle témoigne d'humilité de la part de ceux qui l'accomplissent.

Le chef de village et les notables s'agenouillent et s'inclinent jusqu'à ce que les fronts touchent terre ; puis ils se relèvent, joignent les mains, les tendent vers le ciel et retombent à genoux de nouveau, le front dans la poussière.

Ainsi de suite tant qu'on ne donne pas l'ordre d'arrêter les génuflexions.

A-t-on raison de s'opposer à cette cérémonie ? Je ne sais trop : des hommes expérimentés affirment qu'on humilie bien davantage les pauvres gens en refusant leurs hommages, qu'en les acceptant de bonne grâce.

Les lays accomplis, je me remets en marche précédé de six hommes porteurs de drapeaux triangulaires, rouges ou bleus avec bordure blanche, suivi d'un gaillard qui frappe sans se lasser sur un tam-tam sonore : les notables, les enfants complètent le cortège et c'est en cet équipage singulier que je fais mon entrée dans tous les villages que je traverse.

Parfois la réception est particulièrement brillante.

A Phan-ri, par exemple, le Quan-am (sorte de préfet) me fait un accueil tout à fait enthousiaste. Ce Quan-am est un fonctionnaire fort intelligent, à l'œil vif, aux manières aisées et qui vint à Paris en 1889. Par l'interprète, il me fait demander



Le Kango japonais.

avec sollicitude si la « grande maison de fer » existe toujours. Je donne à ce brave homme des nouvelles si satisfaisantes de la Tour Eiffel qu'il n'hésite pas à me combler des plus grands honneurs. Il décide donc de nous conduire en grande pompe à la vieille pagode où je devrai passer la nuit, et un cortège des plus bizarres s'organise.

En tête marchent trois Annamites, porteurs d'oriflammes ; puis vient un guerrier qui tient en main un immense sabre à poignée d'argent fort élégamment ciselée. Je viens ensuite, à cheval, flanqué à gauche et à droite de deux serviteurs qui dressent au-dessus de ma tête de grands parasols noirs doublés de soie rouge. Derrière, en palanquin, le Quan-am s'avance, en somptueux vêtements de soie verte, et le cortège se termine par une longue file de courtisans empressés et obséquieux. Quel numéro à introduire dans un défilé carnavalesque !

Dans de pareilles conditions, on le conçoit, le voyage en Annam ne manque ni d'imprévu, ni de pittoresque. Ajoutez à cela les émotions continuelles que procure la présence des tigres dont nous parlions plus haut, dont on voit partout la trace, dont on entend chaque nuit les lugubres appels.

La région méridionale de l'Annam est en effet la partie la plus « tigreuse » (c'est l'expression consacrée) de toute l'Indo-Chine, et j'avoue volontiers que, le soir venu ou quand les nécessités des étapes m'obligeaient à partir avant le lever du soleil, j'étais loin d'être rassuré.

On m'avait bien dit que le tigre a des préférences pour l'Annamite et qu'il tient en piètre estime l'Européen au point de vue comestible. Soit, mais il doit y avoir, me disais-je, dans la gent féline comme dans l'espèce humaine, des gourmets et des gloutons. Si un gourmet se trouve sur ma route, j'aurai la chance de me voir préférer mon boy ou mes porteurs. Si, au contraire, c'est un glouton que je rencontre, ma situation devient critique et je n'aurai même pas pour consolation la satisfaction d'amour-propre de me savoir dévoré par un fauve au goût délicat. Quel lamentable tombeau que l'estomac d'un goinfre !



Une file de Kangos.

Et sur ces mélancoliques réflexions, je redoublais de prudence, n'avançant que précédé et suivi de porteurs de torches et de coolis faisant grand tapage.

Qu'on ne se moque point de pareilles précautions ! Pour les avoir négligées, le pauvre Montagne, fils d'un regretté confrère, fut enlevé par deux tigres sur cette même route mandarine. Le malheureux jeune homme avait eu l'imprudence de s'aventurer, à cheval, la nuit venue, suivi seulement de son interprète également monté.

Soudain, il fut saisi à la cuisse par un des tigres, tandis que l'autre lui labourait de coups de griffes le visage et les épaules. L'interprète, fou de terreur, s'enfuit au triple galop et le lendemain on ne retrouva plus de Montagne que des restes méconnaissables. Je n'en finirais pas de raconter de pareils méfaits. Un seul trait pour finir et montrer jusqu'où peut aller l'audace des fauves : l'an dernier, une troupe de cinquante tirailleurs était en marche vers six heures du soir ; tout à coup, un tigre bondit de la brousse sur le sentier et saisit l'homme qui se trouve en tête. Une décharge de coups de revolver fait lâcher prise à la bête qui disparaît dans les taillis. Dix minutes après, le tigre surgit de nouveau, mais cette fois tombe sur le milicien qui ferme la marche et l'emporte avant que les autres Annamites, glacés d'effroi, aient eu le temps de mettre les fusils en joue.

Et voilà pourquoi les voyages en Annam resteront longtemps sans attrait pour les gens qui ne sont point curieux de sensations originales.

LA CHAISE A PORTEURS

Lorsqu'on est rompu par quelques semaines de marche ou par un séjour trop prolongé sur la selle insuffisamment moelleuse d'un petit cheval annamite, on peut s'offrir un repos bien gagné en faisant quelques kilomètres de chaise à porteurs. C'est ainsi que, pour ma part, je traversai le col des Nuages, entre Hué et Tourane.

La chaise à porteurs est un moyen de locomotion qui serait tout à fait agréable, n'était la gêne qu'on éprouve à se sentir si lourdement peser sur les épaules des malheureux coolis.

Ceux-ci pourtant se mettent à quatre, et sont remplacés par des porteurs frais tous les 10 ou 12 kilomètres. Ils marchent très vite en imprimant à la chaise un léger mouvement de va-et-vient auquel on s'habitue bientôt et qui n'est pas pénible. Mais souvent on éprouve le besoin de mettre pied à terre pour soulager les pauvres Annamites, qui sont petits et malingres et semblent plier sous notre poids.

Un voyageur qui parlait la langue du pays, sans que les porteurs le sachent, me racontait que les coolis se vengent par des plaisanteries, irrespectueuses mais inoffensives, des corvées que les Européens leur imposent. Lorsque deux chaises à porteurs se rencontrent, les coolis échangent avec de grands éclats de rire des propos badins comme celui-ci :

— Qu'est-ce que vous portez là ?

— Un gros porc pour le marché.

— Il paraît bien lourd !

— Oui, mais nous le vendrons très cher.

Et ainsi de suite, tandis que le voyageur inexpérimenté se réjouit de la bonne humeur dont témoignent ses coolis !

Les coolis chinois qu'on trouve à Hong-Kong

sont bien plus robustes que les porteurs annamites : aussi l'usage de la chaise est-il très répandu dans la colonie anglaise. C'est, à Hong-kong, un luxe très apprécié que l'exhibition d'une chaise somptueuse portée par des coolis vêtus d'une livrée originale et riche.

Au Japon, par contre, les Européens se servent très rarement de ce mode de transport. La chaise à porteurs n'y existe d'ailleurs pas à proprement parler. Elle est remplacée par le *kango*.

Le kango consiste en une sorte de panier de bambou, ou en un étroit hamac, abrité par un petit toit de paille et suspendu à une longue traverse de bois supportée par les épaules de deux hommes.

Japonais et Japonaises, qui ont l'habitude de s'accroupir et de replier les jambes sous eux-mêmes, s'y trouvent fort à l'aise et font ainsi de longs trajets : on rencontre parfois dans les environs de Nikko de longues files de kangos qui se dirigent vers le lac Chuzendji ; mais les Européens ne savent quelle position prendre et garder : le kango est pour eux un véritable instrument de supplice. Aussi préfèrent-ils de beaucoup la *jinricksha*.

HENRI TUROT.

(*A suivre*).

Un remède que vendent les bouchers

Fréquemment l'on trouve dans les journaux des comptes rendus de cures merveilleuses ; ces compte rendus n'ont généralement d'autre but que de faire acheter tel ou tel produit pharmaceutique pour le plus grand bien de la bourse des pharmaciens et surtout de l'inventeur de l'élixir vanté. Ou bien encore il s'agit d'une eau thermale dont il est dit merveille, et en vous engageant à aller prendre votre part de ses bienfaits le rédacteur de l'écho ou de la réclame n'a certainement pas perdu de vue les bénéfices que retireront de votre déplacement les compagnies de chemins de fer d'abord, l'établissement thermal ensuite et enfin les hôteliers auxquels vous serez contraint de demander une hospitalité peu gratuite.

Un produit bienfaisant que l'on trouverait partout, qui, incapable d'être monopolisé, rendrait impossible à tous, même à son inventeur, de tirer aucun bénéfice de sa vente, n'aurait évidemment aucune réclame de ce genre : à quoi bon ?

Il semble invraisemblable qu'un tel produit bienfaisant existe, n'est-il pas vrai ? Tout démontre l'impossibilité de son existence, et cependant... la plus bienfaisante des drogues que l'homme ait jamais absorbée n'est-elle point ce qui constitue sa nourriture quotidienne : pain, viande, légumes, etc., etc., et ces produits, dans leur simplicité, ne répondent-ils point à la précédente définition ? Eh bien ! supposez que de nouveaux Pasteurs viennent vous dire : quand vous êtes affaibli par la maladie, prenez ces aliments, ou tel de ces aliments ordinaires, de telle façon, au lieu de les prendre de la façon habituelle, et vous serez guéri ; supposez que des médecins autorisés vous disent cela avec preuves à l'appui, vous auront-ils vanté un produit dont ils puissent retirer l'ombre d'un bénéfice autre que le plus grand de tous, la gloire, un produit dont un industriel, si malin fût-il, puisse espérer retirer le moindre argent ?

Ce préambule a pour unique but, ami lecteur, de vous accoutumer à cette idée... étrange, qu'il peut exister un remède, et un remède à l'action éminemment puissante, qui ne se vende point, ne puisse se vendre chez les pharmaciens, qui puisse être préparé par vous ou par le plus inhabile des cuisiniers avec ce seul produit, de vente courante chez tous les bouchers, avec la viande de boucherie.

Ce remède est le plasma musculaire ; ses inventeurs sont les docteurs, déjà célèbres pour d'autres travaux, Richet et Héricourt.

Ce remède s'obtient par simple écrasement de la viande crue, sans machine, sans artifice spécial, et il restaure avec une rapidité qui tient du prodige les organismes les plus délabrés, même ceux que dévore la plus impitoyable des maladies : la tuberculose.

On se rend chez un boucher, on y fait hacher menu 2 kilogrammes de viande crue, on verse sur cette viande un litre d'eau froide et on laisse en présence pendant quatre heures, puis on presse énergiquement. Il en résulte un peu plus d'un litre d'un liquide rouge ; c'est là la dose ordinaire qu'un adulte doit avaler dans sa journée.

Voici le procédé ; voyons maintenant ses résultats.

Lorsque, en mars dernier, les docteurs Richet et Héricourt firent connaître à l'Académie leur belle découverte, ils ne rendirent compte que d'expériences faites sur des animaux, des chiens. Les plus typiques avaient donné les résultats suivants : à diverses époques, trente-quatre chiens ont été infectés de tuberculose ; la terrible maladie injectée chez eux à haute dose fit de rapides progrès et plusieurs moururent ; les autres étaient alors dans un état de détresse extrême, pour ainsi dire de mort imminente ; seize de ceux-là pris au hasard furent traités par la méthode en question, tous se rétablirent rapidement, tandis que les autres, laissés sans soins ou traités par différents remèdes, mouraient plus ou moins vite, mais mouraient tous.

Depuis, les résultats sur l'homme ont-ils confirmé ces merveilles ? On va en juger.

D'après les inventeurs, un adulte pourrait sans inconvénient absorber journellement 2 litres de ce liquide rouge qui constitue le remède et dont la digestion est, paraît-il, des plus faciles ; or dans la localité où j'habite, un tuberculeux d'une quarantaine d'années, parvenu à un point d'affaiblissement tel qu'une promenade de 200 mètres était absolument au-dessus de ses forces, se mit,

au commencement de mai, au régime réduit du plasma musculaire; il absorbait tous les jours, sans aucune difficulté ni répugnance, un demi-litre de ce liquide rouge provenant de la compression de un kilogramme seulement de viande crue hachée.

Au bout de douze jours de traitement, cet adulte avait augmenté d'environ 2 kilogrammes, il était méconnaissable et abattait ses deux lieues sans fatigue anormale. Après une légère interruption il continue le traitement, et nul ne se douterait, à le voir, qu'il est malade, qu'il a été, on peut le dire, presque à la mort.

Et ce n'est pas un simple coup de fouet que l'organisme reçoit de ce traitement, ce sont bel et bien les forces qui lui manquent pour lutter victorieusement contre la maladie.

Qu'on nous permette une comparaison.

On administre des drogues, généralement des poisons, à un malade: c'est faire pour lui un peu ce que l'on fait en ce moment pour les Boërs, c'est lui donner de nouvelles armes, canons et fusils perfectionnés, pour lutter contre le microbe, contre l'Anglais. Malgré ce secours d'armes perfectionnées, les Boërs seront finalement écrasés sous le nombre.

On donne au malade du plasma musculaire, c'est-à-dire le principe même d'activité qui permet à son organisme de détruire, d'étouffer le microbe; c'est comme si une puissance européenne se décidait à quintupler les forces de l'armée boër en lui envoyant deux cent mille de ses soldats. Bien qu'au Transvaal un soldat européen, sous un ciel qui n'est pas le sien, ne vaille pas un Boër, néanmoins avec ce formidable renfort les Burghers alliés jetteraient les Anglais à la mer; de même qu'avec le formidable renfort du plasma musculaire acheté chez le boucher, les cellules combattantes de l'organisme arrivent sans peine à jeter dehors le microbe. Léo DEX.

POUR UNE FIANCÉE

Elle était blonde comme vous,
Celle dont les yeux fins et doux
Me laissèrent l'âme blessée.
Pourtant mon cœur n'est pas jaloux
De vos bonheurs de fiancée.

Honte à ceux qu'aigrit la douleur !
Je n'ai rien d'elle qu'une fleur :
Mais, quand un couple d'amants passe,
Je dis au bon Dieu : Rendez-leur
En félicité ma disgrâce.

Bien qu'il soit de vous séparé,
Votre ami se sent désiré;
Il est triste comme vous l'êtes,
Moi, j'ignore s'ils ont pleuré,
Les charmants yeux de violettes.

Qu'on vous aime comme j'aimais,
C'est le vœu que je me permets,
Le secret que je vous confie.
J'ai de la peine pour jamais ;
Soyez heureuse pour la vie.

SULLY-PRUDHOMME.

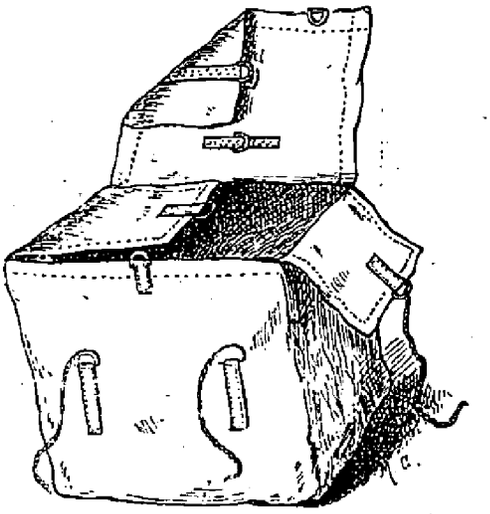
Les Étuves municipales de Désinfection

Jamais plus qu'aujourd'hui, les questions d'hygiène n'ont préoccupé les hommes ayant souci de la santé publique.

Assainissons! Désinfectons! est le cri le plus général. La guerre aux microbes est à l'ordre du jour.

L'hygiène publique et l'hygiène privée étant indiscutablement liées ensemble, il importe que nous fassions connaître à ceux qui nous lisent toute la nécessité d'une méthode d'assainissement domestique et tous les bienfaits de la propreté.

Tout dernièrement, nous avons applaudi le conseil municipal de Paris qui décidait la création, dans les cours d'adultes, les cours commerciaux, les écoles professionnelles et les écoles primaires supérieures de filles, de cours d'hygiène du foyer.



Sac-enveloppe en usage dans la désinfection.

Il est excellent d'apprendre à nos futures mères de famille, non seulement l'hygiène de la femme et du petit enfant, mais surtout l'hygiène de l'appartement.

L'éducation sanitaire doit nécessairement se faire par la femme.

Quant à l'hygiène publique, nous devons reconnaître qu'elle est, depuis quelque temps, l'objet de la sollicitude très sérieuse de nos édiles et de l'administration.

Nous croyons intéressant pour nos lecteurs d'étudier aujourd'hui avec quelque détail la plus importante des institutions publiques d'assainissement, c'est-à-dire le service municipal de désinfection.

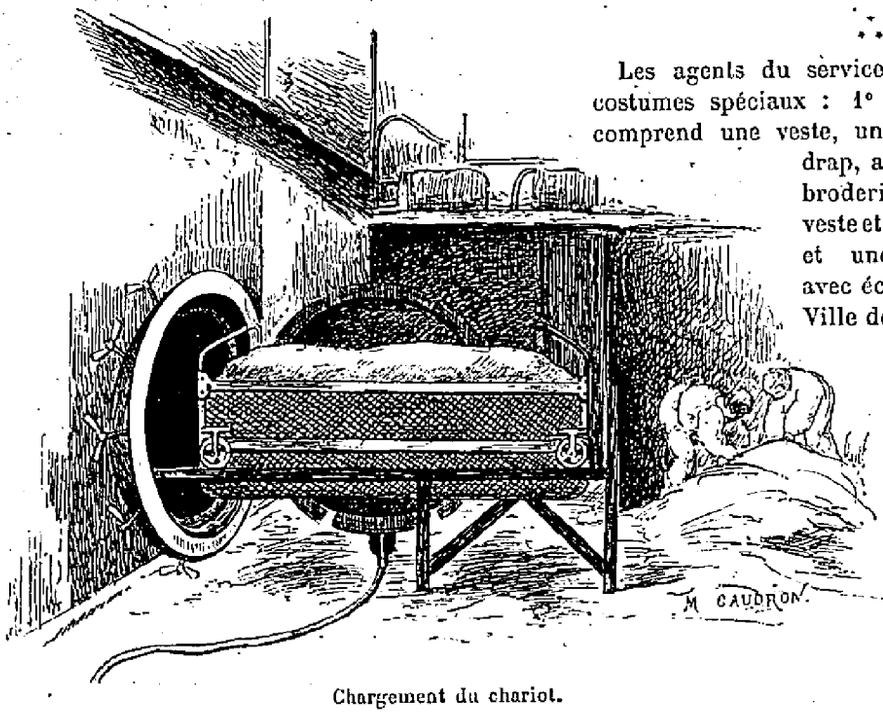
Vous avez tous aperçu, dans quelque rue, la voiture des étuves municipales, qui a l'aspect d'une voiture de livraison quelconque et qu'accompagnent des employés de la Ville de Paris.

Mais l'organisation de cet important service n'est connue que d'un très petit nombre de personnes, et pourtant elle nous intéresse tous.

Les étuves municipales de désinfection annexées aux refuges municipaux de nuit et à l'une des stations des ambulances municipales, ont été mises à la disposition de la population parisienne en 1889.

Actuellement, il existe quatre stations de désinfection : rue des Récollets, 6, avec trois étuves; rue du Château-des-Rentiers, 71, avec deux étuves; rue de Chaligny, 21, avec une étuve; et rue de Stendahl, avec une étuve (1).

Ces établissements renferment un matériel complet qui permet de désinfecter à domicile et



Chargement du chariot.

à l'étuve; le service qui en est chargé comprend des agents spéciaux, qui sont placés sous l'autorité de M. le directeur des affaires municipales et sous la surveillance et la direction technique de M. l'inspecteur général de l'assainissement et de la salubrité de l'habitation, l'éminent docteur A.-J. Martin.

Une commission de perfectionnement du service de la désinfection fonctionne régulièrement.

* * *

La station municipale de désinfection de la rue des Récollets, l'établissement le plus important, se compose de deux parties bien distinctes : elles sont séparées par un mur plein, et, dans les salles de désinfection, par une cloison métallique au niveau des étuves.

A gauche, le quartier d'arrivée des objets à désinfecter; à droite, le quartier des objets désinfectés; puis, à cheval sur l'axe, le logement du surveillant général.

Aucune communication directe ne peut se faire entre les deux parties de l'établissement que par un couloir comprenant des vestiaires et un lavabo avec bains-douches. Les portes de ce couloir présentent cette particularité que l'une d'elles ne peut s'ouvrir qu'autant que l'autre a été préalablement fermée au moyen d'un mécanisme spécial.

La station de la rue des Récollets occupe une superficie totale de 960 mètres et la surface couverte par les bâtiments est de près de 600 mètres. Le système général de structure consiste en pans de fer avec remplissage de briques apparentes.

* * *

Les agents du service des étuves ont deux costumes spéciaux : 1° l'un, dit d'uniforme, comprend une veste, un pantalon, un gilet en drap, avec boutons d'argent et broderie rouge (ou, en été, une veste et un pantalon de coutil), et une casquette galonnée avec écusson aux armes de la Ville de Paris; l'autre, dite de travail (fig. 3 et 4), composée d'un bourgeron de toile, d'un pantalon ou cotte, également en toile et à coulisse (le tout doit être serré à la taille, aux manches et au collet), et un calot couve-nuque et couvre-front.

Ils ont, lorsqu'ils sont de service, des chaussures spéciales qu'ils laissent chaque soir dans la station.

Dès qu'ils arrivent à la station le matin, ils laissent tous leurs vêtements dans une armoire spéciale, puis ils vont revêtir leurs vêtements de travail ou de sortie.

Ils doivent porter les ongles courts, la barbe coupée, les cheveux ras. Ils sont munis d'une carte d'identité. Avant leurs repas, qu'ils doivent prendre dans le réfectoire de la station, ils se lavent soigneusement les mains et la figure avec du savon au crésyl.

Tous les soirs, avant de reprendre leurs propres vêtements, pour rentrer chez eux, ils prennent une douche et se lavent avec du savon.

Pour aller prendre des objets à domicile et y pratiquer la désinfection, voici comment on procède.

Au départ de la station, chaque voiture est accompagnée d'un cocher et de deux désinfecteurs. Elle contient un nombre suffisant de toiles-enveloppes et de sacs (fig. 1) pour pouvoir envelopper tous les objets de literie, les vêtements, tapis, etc., qui doivent être rapportés à l'étuve; un ou plusieurs pulvérisateurs; des flacons ren-

(1) En dehors de ces stations, un poste central est établi à la direction du service, avenue Victoria, 5.

fermant, pour une charge de pulvérisateur, soit 12 litres, une solution de sublimé au millième additionné de sel marin à 2 p. 1000; des brocs d'une capacité de 15 litres d'eau et des paquets de 750 grammes de sulfate de cuivre pulvérisé; un bidon de crésyl; des chiffons ou des éponges destinés à l'essuyage; des sacs en toile renfermant les costumes de travail.

Dès leur arrivée à domicile, les désinfecteurs enlèvent leur uniforme laissé sur le devant de la voiture à la garde du cocher et revêtent leur costume de travail.

Après avoir lavé au pulvérisateur la place destinée à recevoir leur matériel, ils déposent les toiles, enveloppes, ou bâches ou paniers, puis ils y placent, en les pliant soigneusement, tous les objets destinés à être portés à l'étuve. Les paquets doivent être hermétiquement clos.



Désinfecteur au travail.

Puis, après avoir versé le contenu d'un flacon dans le pulvérisateur et avoir rempli d'eau celui-ci, ils projettent le liquide désinfectant pulvérisé sur les murs, les plafonds, les boiseries, le parquet ou carrelage, les grands tapis, les meubles et surtout les lits, etc.

Les glaces et leurs cadres, les tableaux et objets d'art sont frottés avec des chiffons légèrement imbibés de la solution désinfectante.

La pulvérisation, évidemment, ne laisse pas que de détériorer un tantinet les objets qui la subissent; mais le dommage est passager, et, en tout cas, beaucoup moindre, n'est-ce pas, que celui qu'aurait causé au locataire la contagion du fléau épidémique.

Lorsque leurs diverses opérations sont terminées, les désinfecteurs se placent l'un après l'autre devant le pulvérisateur, et se lavent réciproquement leur blouse, leur pantalon, leurs chaussures dessus et dessous, leur figure et leurs mains, avec la solution de sublimé; puis ils descendent les sacs renfermant les objets destinés à l'étuve, les chargent avec leur matériel dans la voiture, enlèvent leur costume de travail et le mettent dans un sac spécial.

Après avoir revêtu de nouveau leur costume d'uniforme, ils remettent au « désinfecté » la liste, détachée d'un livre à souche, des objets qu'ils emportent. Au retour à la station, les mêmes agents déchargent la voiture dans le hall des objets infectés; puis la voiture est lavée extérieurement et intérieurement.

***

Les sacs et enveloppes ne sont ouverts qu'au moment de l'introduction dans l'étuve à vapeur sous pression. Les objets souillés et tachés de sang, de pus ou de matières fécales, sont brossés et rincés.

L'étuve ayant été préalablement chauffée, le chariot est amené sur les rails de chargement (fig. 2); ses parties métalliques sont garnies d'une bâche en toile et chaque couche d'objets étendue sur une claie, est également enveloppée d'une bâche en toile.



Désinfecteur au travail.

La désinfection à l'étuve se décompose ainsi: cinq minutes d'introduction de vapeur à la pression de 7/10 d'atmosphère au maximum; une détente d'une minute; cinq minutes d'introduction de vapeur à la pression de 7/10 d'atmosphère au maximum. Puis l'étuve est entr'ouverte du côté désinfecté pendant cinq minutes, le chariot retiré sur les rails et débarrassé des objets qu'il contenait. Ceux-ci sont immédiatement étirés et secoués à l'air pendant quatre ou cinq minutes; ils sont enfin étendus sur des claies.

Dans l'un des appareils en service, le séchage complet se fait dans l'étuve même, en quinze ou vingt minutes, à l'aide d'un tirage actionné par un dispositif de ventilation et un puissant appel d'air.

Le contrôle des opérations d'introduction de vapeur et des détentes et de leur durée est fait au moyen d'un manomètre enregistreur dont les feuilles sont envoyées chaque jour au secrétariat de l'inspection générale.

Les objets désinfectés sont rendus à leur propriétaire, au besoin le jour même ou plutôt le lendemain, par des voitures spéciales, dans des enveloppes ou sacs exclusivement affectés à cet usage et par le personnel du service de la livraison, contre délivrance du reçu qui avait été laissé à domicile.

En dehors de la désinfection à domicile, le ser-

vice municipal a pour mission de désinfecter les objets directement apportés aux stations par des particuliers. Les établissements ne peuvent recevoir que des matelas, linges, effets et vêtements, tentures, tapis de petites dimensions, cuirs, fourrures, caoutchouc, étoffes et tissus.

Le service municipal peut être appelé, en cas d'extrême urgence, à désinfecter la chambre d'un malade; dans ce cas, les agents, après avoir opéré, emportent les linges et effets souillés et laissent un sac destiné à recevoir ceux qui seront salis en cours de maladie. Ils échangeront ce sac contre un autre pendant toute la maladie, à des intervalles plus ou moins longs, suivant le désir des familles.

Lorsque le malade — ou le mort — a quitté la chambre, il est procédé à la désinfection de celle-ci et de son contenu.

***

Tous ces renseignements m'ont été fournis de la meilleure grâce du monde par M. Carpentier, l'actif secrétaire de l'inspection générale de l'assainissement et de la salubrité de l'habitation; que le lecteur me permette d'adresser à cet aimable fonctionnaire, en notre nom à tous, des remerciements chaleureux. PAUL DARZAC.

UNE BIBLIOTHÈQUE

L'ART D'ACHETER LES LIVRES, DE LES CLASSER, LES CONSERVER ET S'EN SERVIR.

L'IMPRESSION. — *Méfiez-vous des livres imprimés en caractères trop fins.* — *Le* POINT *d'imprimerie.* — *Caractères romain, elzévirien, italique.* — *Tirage d'un volume.* — *Empreintes et clichés.* — *Plus de correcteurs.* — *Millésime.* — *Foliotage et titre courant.* — *Encore une fois: «Gare à vos yeux!»*

A propos de l'impression, nous adresserons tout d'abord et encore une fois aux lecteurs la recommandation que nous leur avons faite en parlant des papiers: « Ménagez vos yeux! »

Donc, pas de livres imprimés en caractères trop fins, et, pour préciser, en caractères inférieurs au « corps huit ». On sait que les caractères d'imprimerie se mesurent et se classent par *points*: le *point*, unité typographique, équivaut à un peu moins de quatre dixièmes de millimètre (0 mm. 38). Pratiquement le « corps un », c'est-à-dire le type de caractères qui aurait cette microscopique hauteur, ne se fabrique pas; et les « corps » ne commencent guère à exister et s'employer qu'à partir du « quatre » ou du « cinq ». Le corps huit a une hauteur d'un peu plus de trois millimètres (0 mm. 38 × 8), en mesurant non pas l'*œil* ou sommet des lettres basses (a, c, e, i, m, n...) mais celui des lettres longues (b, d, f, g, h...).

Le caractère d'imprimerie le plus fréquemment usité est le caractère *romain*. Chaque imprimerie presque possède son type de lettres romaines, et les différences entre les types de même corps appartenant à des imprimeries différentes sont, en général, très minimes: les uns sont d'un *œil* un peu plus étroit; les autres, plus large; ceux-ci ont leurs *pleins* plus gros; ceux-là, plus maigres; etc. On a ainsi, d'après ces légères variations, du romain Didot, du romain Raçon, du romain Mame, Lahure, etc. Pour peu qu'on soit au courant des choses de librairie et de typographie, on reconnaît à première vue ces types respectifs, et il suffit le plus souvent d'ouvrir un livre nouveau pour dire de quelle imprimerie il sort.

L'*elzevier*, type de caractères provenant du graveur français Claude Garamond, et employé au XVIIe siècle par les célèbres imprimeurs de Leyde qui lui ont donné leur nom, est généralement plus maigre que le romain et a une apparence un peu grêle. Beaucoup de nos livres modernes, principalement des recueils de poésies, des études d'histoire littéraire, etc., sont encore imprimés en elzevier. C'était le caractère de prédilection de l'éditeur Jouaust, décédé il y a quelques années.

On appelle *italique* le caractère penché de droite à gauche. Originairement ce caractère portait le nom tantôt de *lettres vénitiennes*, parce que les premiers poinçons en ont été fabriqués à Venise; tantôt de *lettres aldines*, parce que Alde Manuce, comme nous l'avons dit, s'en est servi le premier, en 1512. De nos jours on imprime rarement un volume entier en italique; on se sert dans les impressions *droites*, c'est-à-dire en romain ou en elzevier, de ce type *penché*, pour les mots ou les phrases sur lesquels on veut appeler l'attention.

***

L'imprimerie actuelle diffère à peu près autant de l'imprimerie d'autrefois que les nouveaux modes de fabrication du papier diffèrent des anciens.

Aujourd'hui, — en règle générale toujours, — on ne *tire* plus sur la *composition*, ce qui écraserait et abîmerait vite les caractères; on prend, au moyen de plâtre ou d'une pâte spéciale, les empreintes de cette composition, puis on *cliche* ces empreintes, c'est-à-dire qu'on y coule un mélange de plomb et d'antimoine, qui donne, en se refroidissant, un bloc présentant le même relief que les lettres mêmes, et c'est sur ces blocs, sur

ces *clichés* que l'impression, le tirage, s'effectue. On peut ainsi tirer sur ces clichés environ dix mille exemplaires. Lorsque le tirage doit dépasser ce chiffre, on a recours à la galvanoplastie ; on obtient, au moyen du courant électrique, des clichés en cuivre d'une résistance bien plus grande et avec lesquels on peut tirer un nombre d'exemplaires bien plus considérable.

Par suite de l'usure des clichés, il advient très fréquemment que des mots ou des lignes entières, principalement les premiers ou les derniers mots des lignes, les premières ou les dernières lignes des pages, manquent, ne sortent plus sur les feuilles que l'on tire. Vous ferez donc bien, lorsque vous achetez un exemplaire d'un ouvrage moderne, — particulièrement si cet ouvrage a atteint un chiffre élevé d'éditions, et si cet exemplaire appartient à un des derniers tirages, — d'en vérifier les bas de pages et les extrémités de lignes, afin de vous assurer que le texte est complet.

La nécessité absolue de produire avant tout du bon marché fait que, de l'avis de tous les gens compétents, la librairie n'a jamais été aussi « vilaine et mauvaise » qu'aujourd'hui. Et cela non pas par la faute des imprimeurs ou éditeurs, mais par celle du public surtout, pour qui le plus bas prix est l'argument décisif, l'unique et suprême cause déterminante du choix.

Jadis, non seulement chaque imprimerie, mais chaque maison d'édition avait son *correcteur*, — un employé instruit et expérimenté, chargé de relire les épreuves. Ce n'était pas là une besogne superflue, les auteurs en général et les débutants en particulier n'étant pas initiés aux innombrables détails de la composition et de la correction typographiques.

La plupart des éditeurs se passent aujourd'hui de cet employé et réalisent ainsi une économie sensible : si les imprimeurs conservent encore leurs correcteurs, c'est qu'ils ne peuvent guère faire autrement ; mais ce n'est pas l'envie qui doit leur manquer d'économiser aussi de ce côté, et les correcteurs d'imprimerie sont généralement surchargés de travail et contraints par suite de mal travailler. « La correction, il n'en faut plus parler, écrit M. Jules Richard, dans son *Art de former une bibliothèque*. Sauf en quelques ateliers qui se respectent, on ne se donne ni la peine de relire, ni celle de corriger. La faute typographique est si multipliée qu'on ne veut plus d'*erratum*. Il ferait, par son ampleur, concurrence au dernier chapitre. C'est là un mal récent et auquel il serait utile de couper court. »

Où est le temps où les Estienne, si célèbres à la fois comme érudits et comme typographes, étaient si jaloux de la pureté des éditions qui sortaient de leurs presses, qu'après avoir lu, relu, relu à satiété leurs épreuves, ils les affichaient à leur porte et donnaient une récompense, « cinq sols », pour chaque faute qu'on leur indiquait ! Chez eux, comme l'explique Michelet (1), « la correction se faisait par un décemvirat d'hommes de lettres de toutes nations et la plupart illustres. L'un d'eux fut le Grec Lascaris ; un autre Rhenanus, l'historien de l'Allemagne ; l'Aquitain Rauconnet, depuis président du parlement de Paris ; Musurus, que Léon X fit archevêque, etc. »

Aujourd'hui nombre d'éditeurs ont pris l'habitude de ne plus indiquer le millésime (c'est-à-dire l'année de la publication) sur le titre du volume. C'est afin de ne pas démoder l'ouvrage : de cette façon, un *Guide dans Paris*, par exemple, paru en 1890, peut encore être vendu comme neuf en 1900, et vingt, trente et quarante ans plus tard. Mais on devine l'embarras du lecteur, lorsqu'il se trouve en présence de phrases contenant un adverbe de temps ou une allusion à la date de la publication dudit ouvrage : « On voit aujourd'hui telle chose à tel endroit... » Quand, aujourd'hui ? « Il y a un demi-siècle la mode ne permettait pas... » De quelle année le faire partir, ce demi-siècle ?

Les *folios* (numéros des pages) se placent à la partie supérieure de la page, soit au centre de cette partie, si l'ouvrage ne comporte pas de *titre courant* (nom donné au titre de l'ouvrage ou à celui des chapitres répété en tête de chaque page), soit, s'il en comporte un, à gauche ou à droite de ce titre : à gauche, pour les pages paires ; à droite, pour les impaires.

Folioter un livre au bas des pages est une détestable méthode, qui déroute l'œil, entrave les recherches et ne peut s'expliquer que par la manie de vouloir faire moins bien pour faire autrement.

Il serait bon, afin aussi de faciliter les recherches et d'aider le plus possible les lecteurs et travailleurs, de numéroter toutes les pages, les *belles pages*, c'est-à-dire celles qui débutent par un titre de chapitre, comme les autres. Certains volumes, composés de chapitres très courts, de menues pièces de vers, de sonnets, par exemple, contenus dans une seule page, finissent, avec ce système, par n'avoir pas un seul folio, n'être pas paginés du commencement jusqu'à la fin, ce qui est, on en conviendra, aussi incommode qu'absurde.

* * *

De même que nous vous exhortons de toutes nos forces, et cela dans l'intérêt de vos yeux, à fuir les livres à impressions microscopiques, nous vous engageons, pour le même motif, à éviter les longues lignes, les lignes interminables de certaines publications.

Plus une ligne est longue, plus, pour que la lecture n'en fatigue pas les yeux, le caractère doit être fort. Ouvrez le tome premier du *Dictionnaire* de Littré et voyez la « Préface » : les lignes ont 0m.185 de long et occupent toute la largeur de la page ; mais le caractère est gros et suffisam-

(1) *Histoire de France*, t. IX, *la Renaissance*, ch. XI, p. 299, Paris, Marpon et Flammarion, 1879.

ment espacé : c'est du corps XII, interligné à quatre points ; aussi ces lignes se détachent-elles bien et se lisent-olles aisément. Voyez plus loin le « Complément de la préface » : le caractère est plus petit, c'est du corps IX, mais la page est divisée en deux colonnes, les lignes n'ont plus, comme longueur, que la moitié des précédentes, moins de la moitié même (0m. 088), ce qui permet également, grâce à cette division, de les lire sans difficulté. Il n'en serait plus de même si, avec ce caractère IX ou un plus petit, nous avions la ligne de tout à l'heure, une ligne de 0m. 185 de long; plus d'un lecteur aurait l'œil troublé, verrait ces lignes chevaucher et se confondre, les lettres danser et papilloter.

« Gare à vos yeux ! » C'est le cri d'alarme lancé jadis par Francisque Sarcey, un passionné liseur et travailleur, dans une intéressante plaquette, qu'il a fait exprès imprimer, dit-il, « en gros caractère et sur du papier teinté pour soulager vos pauvres yeux ».

C'est le conseil et la suprême recommandation de tous les amoureux du livre, de tous les chercheurs et fureteurs, tous les curieux et érudits.

Ayez bien soin de vos yeux ! Vous ne sauriez avoir pour eux trop d'égards, prendre pour eux trop de précautions. Ce sont les premiers et les plus indispensables de vos instruments.

ALBERT CIM.

LA « POPOTE » D'UNE EXPLORATION

Comment mangiez-vous? Telle est sûrement l'interrogation la plus fréquente qu'entend l'explorateur ou simplement le voyageur revenant de ces pays encore peu connus comme il en existe tant dans notre empire colonial.

D'aucuns veulent encore savoir comment vous vous couchiez, comment vous vous vêtiez, comment vous vous logiez; mais ces demandes sont plus rares et la nourriture reste la principale préoccupation des curieux.

Je me garderais bien de taxer de puérile cette curiosité.

Sous son apparence naïve, la question est une des plus sérieuses parmi celles dont doit se préoccuper le civilisé qui s'en va à la conquête, au moins géographique, des terres sauvages.

Faire se battre une troupe n'est rien, quand elle est bien composée, bien entraînée, bien en main.

La faire marcher est déjà plus difficile, la faire manger est primordial.

On s'en aperçoit bien par les indigènes, natures frustes et primitives qui constituent le plus généralement l'escorte et les porteurs.

Tant que les vivres abondent, la discipline est facile, les caractères souples, la petite colonne se sent sous une heureuse étoile et le chef en tire sans peine les plus grands efforts.

Vienne la disette, et tout change. La confiance se perd, les vols se multiplient, les exactions souvent difficiles à empêcher rendent hostiles les populations traversées, c'est le moment de veiller, le danger n'est pas loin.

*
* *

Il ne faudrait pas croire que le civilisé, pour énergique, pour entraîné, pour convaincu qu'il soit, échappe à la fâcheuse influence sur l'esprit de la bête qui souffre : chez lui aussi le physique répercute son action sur le moral. Qu'il ait tout le bien-être compatible avec ce qu'il tente, son intelligence est lucide; s'il est chef, il commande avec bienveillance; s'il est en sous-ordre, il obéit avec empressement et plaisir. La gaieté, meilleur spécifique que la quinine contre la fièvre, soutient les forces dans les plus dures fatigues, l'espérance montre déjà le but atteint et l'on se sent plein de courage pour surmonter les obstacles qui séparent de lui.

Avec les privations naissent les maladies, la morosité, le découragement. « De l'influence de l'estomac sur la volonté humaine » : il y aurait là tout un livre à faire.

Puis ce sont les caractères qui s'aigrissent; un mot souvent mal compris, une opinion brutalement exprimée et voici les meilleurs amis brouillés. On était parti dans une communauté complète d'idées, d'espoirs; on se fût joyeusement dévoué l'un pour l'autre jusqu'à la mort et, sans qu'on sache au fond pourquoi, on se déteste, on se hait, parfois jusqu'au crime.

Sénégalite, soudanite, congolite, chaque colonie où l'on souffre, où l'on peine, a baptisé de son nom cette singulière maladie morale, véritable anémie cérébrale, vraiment cruelle et diabolique, cause de tant d'échecs ou du moins de tant de mauvaises heures.

Quel en est remède? La gaieté d'abord. Rire de tout, fût-ce de soi-même. Faire la nique à la malchance, pouffer au nez de la guigne : jaune ou rose, ce rire soulagera.

Je me souviens que, dans un grave ouvrage militaire allemand, un général de cette nation, après avoir prouvé par raisons démonstratives — ou du moins qu'il croyait telles — que nous devions être battus à plate couture à la prochaine guerre, terminait cependant par une restriction.

Il citait nos soldats au Tonkin, baptisant le cimetière d'Hanoï : *Jardin d'acclimatation*, et le Teuton, béant devant cette raillerie héroïque, avouait « qu'avec de pareilles gens, doués d'un tel ressort, le raisonnement mathématique pourrait peut-être avoir tort ».

Mais s'il est vrai que notre race sait trouver en son humeur moqueuse des soutiens et des réserves d'énergie, encore convient-il de ne les lui demander que lorsqu'on ne peut faire autrement. Cela nous ramène directement à notre sujet. Soignez la bête pour que l'esprit soit fort, tirez d'une situation le meilleur parti, et, dussiez-vous partir pour les voyages les plus longs et les plus difficiles, tâchez d'emporter avec vous tout ce que vous pouvez du confortable civilisé.

Peut-être sera-ce peu de chose, mais entre ce peu de chose et rien, lorsqu'on est au cœur de l'Afrique, il y a un monde.

Si donc, en racontant comment, avant et pendant une exploration, on se *débrouille* pour se procurer la pitance et la niche, je réussis à amuser le lecteur, peut-être son bénéfice ne se bornera-t-il pas là et trouvera-t-il dans les souvenirs qui lui en resteront un enseignement profitable. Qui sait si lui aussi ne se verra pas quelque jour dans cette situation de Robinson et, entre nous, c'est la grâce que je lui souhaite. Qu'on me croie sur parole, le plat le plus raffiné de Paillard ou de Maire ne vaut pas la pintade qu'on a tuée soi-même, qu'on fait rôtir soi-même et qu'on mange après une étape de 40 kilomètres dans la joie de la route faite sans accident et dans l'espoir du chemin du lendemain qui doit vous rapprocher d'autant du but.

*
* *

Chaque pays présente des ressources qui lui sont particulières, comme aussi des difficultés ou des dangers.

La popote de l'explorateur, ses vivres, ses ustensiles, son personnel seront donc différents suivant la partie du monde où il porte ses pas.

Pour nous borner cependant, c'est du voyageur africain que nous parlerons plus spécialement, de celui qui parcourt les bassins encore si inconnus du Niger, du Congo ou du Nil. C'est d'ailleurs là que l'Européen se trouve le plus isolé, le plus loin de sa civilisation, le plus privé des ressources auxquelles il est accoutumé, c'est là enfin que l'imagination aime le mieux rêver aux souvenirs glorieux laissés naguère par le dernier et le plus grand de nos voyageurs.

Derrière lui préparons-nous — en idée — à nous avancer dans ces terres vierges des pas du blanc et où, une fois partis, nous n'aurons plus à compter que sur nous-mêmes et sur la prévoyance dont nous aurons fait preuve.

Nous sommes à Paris, nous avons en poche l'argent nécessaire à nos achats; commençons.

Si nous avions l'intention de faire un voyage dans quelque contrée en relation économique avec notre pays, notre premier soin serait de nous munir de lettres de change pour les divers points de notre itinéraire; à défaut, nous nous procurerions de la monnaie ayant cours : mais ici tel n'est pas le cas. Le *thalari*, la pièce à l'effigie de Marie-Thérèse, est connu partout où pénètrent les marchands arabes; mais en dehors de leur parcours, ce n'est plus qu'un disque de métal dont, suivant la mode, l'impression du moment, l'indigène fait ou ne fait pas cas. Il ne se prête pas d'ailleurs au paiement de petites sommes comme en nécessitent les achats courants. L'or, à peu près inconnu sous sa forme monnayée, le plus généralement mis en boucles, en barres ou en poudre, offre les mêmes inconvénients. Le cuivre, apprécié en certains endroits, est dédaigné en d'autres.

L'emploi des métaux monétaires auquel nous sommes accoutumés est, comme on le voit, fort limité.

Dès lors nous en revenons au troc, à cette forme primitive du commerce où chacun donne ce qu'il a pour acquérir ce qu'il n'a pas.

C'est en troquant que le voyageur paiera la nourriture de ses hommes et la sienne propre, et ce sera encore du troc lorsqu'il rémunérera les services de ses porteurs, de ses piroguiers, de ses guides par des dons d'étoffes, de perles ou d'autres matières.

Les objets les plus variables deviennent ainsi monnaie courante; une boîte en fer-blanc vide fait le bonheur d'un touareg qui s'empresse de la pendre à son cou; les vulgaires boutons en porcelaine à quatre trous sont très prisés sur le cours moyen du Niger. Enfilés les uns à la suite des autres sur de minces lanières de cuir, ils servent à constituer des colliers dont la mode fait fureur.

Ailleurs ce seront des boules d'ambre brute, du corail, du cuir de couleur, etc...

Mais la matière d'échange par excellence, celle qui peut servir partout, c'est l'étoffe, blanche, noire ou à dessins; c'est donc de tissus que l'explorateur doit se munir pour la plus grande partie du poids qu'il compte transporter, et le voici déjà courant la rue du Sentier, achetant le calicot blanc, la *guinée*, étoffe d'un noir bleu à trame assez lâche, ou les indiennes imprimées.

Après les tissus, le meilleur objet de troc est la verroterie; mais ici les goûts particuliers des tribus indigènes, la mode, variant de village à village, créent une grosse difficulté dans le choix à effectuer parmi les innombrables modèles de perles de verre que fournit l'industrie; tel, très apprécié ici, sera sans valeur plus loin. Il en résulte qu'il est nécessaire de se pourvoir d'un assortiment très varié. Les grosses perles blanches et de couleurs ou bien les toutes petites, pas plus grosses qu'une tête d'épingle, sont les plus

courantes. Il en est aussi de longues, de plates, de triangulaires, de dorées, d'argentées ; de toutes il faudra emporter un peu.

Les armes à feu que la Belgique fournit à vil prix, les sabres, les couteaux et les ciseaux grands ou petits sont très appréciés, mais ce sont déjà des objets de quelque valeur d'un emploi moins courant et, en somme, l'étoffe et les perles restent la véritable monnaie d'échange, celle avec laquelle on achète le nécessaire chaque jour.

* * *

Mais en dehors de ces dépenses quotidiennes, le voyageur a cent occasions de donner.

Pour passer pacifique et ami, le cadeau est le grand moyen d'action. Puis n'est-il pas nécessaire, pour amener à nous les races primitives, de leur faire connaître les produits de notre industrie, de leur donner le goût d'un certain luxe relatif qui les poussera à travailler, à produire, à commercer?

Dans cet ordre d'idées, l'objet de cadeau, l'imagination peut se donner carrière et chercher parmi les milles bibelots qu'on trouve à Paris ceux qui ont quelque chance de plaire aux grands enfants, noirs ou jaunes, parmi lesquels on va vivre.

Pour ménager les deniers de l'expédition, les soldes des magasins de nouveauté sont une ressource précieuse. Des coupons de soie, de gaze, de crêpon, défraîchis ou dépareillés, iront orner avec plus ou moins de réussite les charmes des dames sauvages.

Des glaces leur montreront la séduction de leur visage. Enfin, car rien n'est nouveau sous le soleil, et le *maquillage* n'est pas exclusif à la race blanche, il ne faudra pas omettre de se fournir de plombagine en poudre qui rendra plus brillante la peau des élégantes négresses, tout comme elle fait reluire chez nous les poêles en fonte.

Je n'en finirais pas si je voulais citer tout ce qu'on peut utilement emporter. Chez les peuples musulmans il ne faudra pas oublier de se pourvoir de Corans imprimés, de chapelets, de papier et d'encres de diverses couleurs.

On prendra de la parfumerie, des peignes en celluloïd, du drap rouge, des aiguilles, de la soie, du corail, de l'ambre jaune, des burnous (on en fait de peu coûteux avec de l'étoffe de serviette-éponge), etc., etc.

Enfin, ne perdons pas de vue que le primitif, quelle que soit sa race, est un grand enfant et que, comme tel, si on réussit à l'amuser on calme ses colères.

Une boîte à musique, un accordéon, une grenouille qui saute, un lapin qui bat du tambour, tous ces joujoux qui empêchent chez nous les petits de pleurer, peuvent empêcher le Touareg de se battre. S'il rit il est désarmé. Sa rage est le plus souvent celle d'un chien qui mord parce qu'il a peur. Il n'est pas un explorateur qui ne puisse citer un cas où quelque grand danger qui le menaçait a été détourné pour une cause aussi futile que les cabrioles d'un singe en peluche ou la grimace d'une tête articulée. Petites causes et grands effets.

* * *

Tandis qu'il prépare ainsi ses relations amicales ou commerciales avec les peuplades au milieu desquelles il va vivre, le voyageur doit penser encore à son matériel personnel. Il doit, avons-nous dit, essayer de se procurer tout le confort compatible avec les moyens dont il dispose, et, pour y parvenir, il lui faut apprécier de son mieux les facilités de transport que présente le pays qu'il va parcourir.

Le meilleur véhicule, à moins que l'on puisse utiliser la voie fluviale, est encore le cheval ou le mulet pour le personnel, le porteur pour le matériel. Les animaux de charge, les mulets de bât, les bœufs, se blessent, meurent, et comme les charges ont été constituées en vue de leur emploi, ce sont des déballages et des arrimages à refaire.

Cette règle souffre pourtant exception; il est bien évident que le chameau constitue le seul moyen de transport possible dans le Sahara.

L'explorateur devra donc se munir tout d'abord d'une excellente selle, bien rembourrée, ne risquant pas de blesser sa monture.

Puis, comme en somme il n'est jamais sûr de ne point finir à pied un trajet commencé à dos d'animal, il doit se pourvoir de chaussures à la fois solides et souples en nombre plus que suffisant pour ses prévisions. Avec cela des pantoufles pour laisser reposer les pieds à la halte ou à l'étape, des chaussettes de laine ne blessant pas. Les écorchures aux pieds s'enveniment souvent dans les pays chauds, produisant des plaies difficiles à guérir et pouvant entraîner des complications dangereuses.

Les vêtements choisis devront être lâches et flottants, de couleur claire sinon blanche. Un pantalon et un veston amples sont les meilleures formes. Sous le dernier on peut porter une flanelle ou un simple tricot de coton.

Durant les heures fraîches on enfilera pardessus un paletot en flanelle ou en molleton, et enfin, si la température se refroidit encore, un manteau.

Celui-ci peut n'être qu'une simple couverture carrée, percée d'un trou au centre pour le passage de la tête, c'est le *poncho* du Sud-Amérique qui offre encore l'avantage de servir comme couvre-pieds au besoin.

Le soleil est généralement, dans les pays tropicaux, un ennemi dangereux. L'insolation et l'accès pernicieux qui en résulte à peu près à coup sûr sont à redouter si le crâne, la nuque surtout, ne sont pas soigneusement garantis par la coiffure.

Il y a deux écoles : casque ou feutre.

Le feutre est plus léger, plus commode, plus élégant aussi, mais ceci n'a qu'une minime importance. Expérience faite, je le crois cependant inférieur au casque comme protection ; j'entends un casque descendant très bas, muni d'une large visière et fait de liège et non de moelle de sureau qui se brise trop facilement.

Il est lourd, il est vrai, mais c'est une question d'habitude, et cette habitude, il faut la prendre de bonne heure et la conserver énergiquement. Un seul instant d'inattention, un rayon de soleil sur la tête, il n'en faut pas plus pour amener la mort ou du moins une très grave maladie.

S'il est une pratique que je réprouve, c'est de ne pas donner toute son attention à *organiser son sommeil*.

Après l'étape fatigante, les soucis de la journée, peut-être la veille une partie de la nuit, le corps demande impérieusement du repos.

S'il est nécessaire de rester vingt-quatre, quarante-huit heures sans sommeil, faites-le si vous le pouvez; mais dès l'instant que vous jugez admissible de dormir, tirez-en pour votre corps tout le bénéfice possible et préparez-le ainsi à endurer les fatigues à venir.

On construit des lits repliables qui ne pèsent pas 5 kilos et dans lesquels, avec un peu d'habitude, on repose fort bien. Ayez des draps, ne les feriez-vous qu'en cette cotonnade qui vous sert d'objet d'échange, ayez un mince matelas de toile rempli de crin que vous ficellerez avec le lit pour le portage, ayez surtout une excellente moustiquaire bien disposée.

On ne peut s'imaginer, sans l'avoir vue, l'abondance en Afrique des moustiques. C'est par nuages qu'ils s'abattent dès la nuit tombée et c'est une véritable et douloureuse saignée que l'on supporte, sans parler de la théorie médicale qui prétend que quantité de germes de maladies, et notamment de la fièvre, sont inoculés par le dard de ce diptère.

C'est donc avec de véritables ruses d'Apache qu'il faut faire tendre sur son lit ce rempart protecteur, s'insinuer sous lui et en border soigneusement la partie tombante sous le matelas dont je parlais et dont dès lors la raison s'explique.

Ce n'est point d'ailleurs seulement contre les moustiques que la moustiquaire peut être utile.

J'ai ouï raconter en Cochinchine qu'un colon, pour chercher le frais, avait fait établir son lit enveloppé d'une moustiquaire dans la cour de sa ferme entourée d'une muraille. Durant la nuit un tigre franchit ce mur au grand effroi du malheureux qui eut la présence d'esprit de ne pas bouger.

La bête féroce alla d'abord vers le dormeur mais, à l'aspect de cette masse blanche qu'agitait une légère brise, elle s'arrêta étonnée, puis, prise de peur, s'enfuit comme elle était venue.

Je me garderais bien de garantir l'authenticité de l'histoire et en tout cas je ne voudrais pas essayer.

Mais en revanche je puis citer le cas personnel d'un superbe trigonocéphale gris, serpent de la plus dangereuse espèce, qui fut une fois mon compagnon nocturne, lui sur le ciel de la moustiquaire, moi couché au-dessous. Étant donné que pour arriver là il avait dû se laisser tomber du toit de la case, il est fort probable que sans cet obstacle il serait dégringolé sur moi, et que j'aurais payé cher le mouvement involontaire que m'eût certainement causé un réveil inopiné.

Puis ce sont les maringouins, les fourmis rouges, les manians (grosses fourmis noires), les dougouménés qui laissent une larve sous la peau, les scorpions, les cent-pieds, quantité de petites mais vilaines bêtes encore dont ce mince voile de mousseline vous protège ou en tout cas qu'il vous empêche de craindre, et ce serait suffisant pour en chanter les louanges.

(*A suivre.*)

Lieutenant de vaisseau HOURST.

LA GRAND'TANTE

Dans le calme logis qu'habite la grand'tante
Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps :
La cour au puits sonore et la vieille servante,
Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a gardé ses tentures de Flandre,
Où nymphes et bergers dansent au fond des bois;
Aux heures du soleil couchant, on croit surprendre
Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois.

Du coin sombre où sommeille une antique épinette,
Parfois un long soupir monte et fuit au hasard,
Comme un écho des jours où, pimpante et jeunette,
La grand'tante y jouait Rameau, Gluck et Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre.
Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor :
Bonbonnières, flacons, sachets d'iris et d'ambre,
D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.

Un livre est seul parmi ces reliques fanées,
Et sous le papier mince et noirci d'un feuillet,
Une fleur sèche y dort depuis soixante années :
Le livre, c'est *Zaïre*, et la fleur, un œillet.

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume,
La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil...
Est-ce le clair soleil ou l'air chaud qui rallume
La couleur de sa joue et l'éclat de son œil ?

Elle penche son front jauni comme un ivoire
Vers l'œillet, qu'elle a peur de briser dans ses doigts
Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire,
Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée
Dans le vieux livre noir par la main d'un ami,
Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée
La page où, soixante ans, l'œillet rouge a dormi.

ANDRÉ THEURIET.

L'instruction sans éducation est un torrent sans digue, et l'éducation sans religion, un foyer sans feu. — AUGUSTIN COCHIN.

L'émulation, c'est le besoin de l'héroïsme : il n'y a que cela pour les armées. — JULES CLARETIE.

LES ROTISSEURS DE LESSAY

Ce titre auquel l'imagination du lecteur pourrait prêter des allures farouches n'évoque en rien « les chauffeurs » qui, à la fin du siècle dernier, rôtissaient les pieds de leurs concitoyens dans les départements du Centre.



Ici les victimes garrottées, cuisant devant un feu ardent, ce sont des moutons entiers, d'énormes blocs de viande, bœuf ou veau, que les bouchers de Saint-Lô ou de Périers viennent de sacrifier, — souvent sur place, — pour nourrir la foule affairée ou curieuse qui moutonne sur la lande de Lessay.

La grande foire de Lessay — dite de la Sainte-Croix — dont la création remonte au XII^e^ siècle, est une des grandes foires de France. Plus de 3 000 chevaux, 2 000 vaches, moutons ou porcs, sont amenés, et en grande partie vendus, sur ce vaste *foirail* de plusieurs milliers d'hectares.

C'est un spectacle unique que cette mouvante exhibition si variée et si pittoresque : marchands affairés, promeneurs amusés, étalagistes aux appels aimables, baraques à parades bruyantes, salons *sur roues* de *pythonisses* mystérieuses, femmes géantes, reines de beauté, lutteurs invaincus, phénomènes brevetés; bref le monde des forains est au grand complet. Mais ce n'est pas tout ce qui constitue l'originalité de *la foire Sainte-Crouet*, comme disent les manchots.

Voici les nombreuses et immenses tentes des débitants pouvant abriter chacune des centaines de consommateurs et voici les rôtisseurs à leurs pièces.

Contre des levées de terre de quelques pieds de haut brûlent d'immenses brasiers devant lesquels s'étagent des broches que tourne pendant plusieurs heures, sans souffler, un malheureux professionnel. Le feu et la fumée l'aveuglent et son supplice a inspiré à un poète local la complainte du « Tourneur de gigot », trop longue, hélas ! pour que nous la publiions en son entier, et qui perdrait si l'on n'en donnait que quelques vers.

X...

L'ÉVÉNEMENT

NOUVELLE

Il fait grand jour. A travers la dentelle fine brodée par le froid sur les vitres de la fenêtre, un soleil clair pénètre dans la chambre des enfants. Vania, un garçon de six ans à peu près, avec des cheveux coupés ras et un nez pareil à un bouton, et sa sœur Nina, de deux ans plus jeune, trop petite pour son âge, grassouillette et frisée, sont tous les deux en train de se réveiller; ils échangent des regards hostiles à travers les filets de leurs couchettes.

— Oh, les éhontés! grogne la bonne. Les autres ont déjà fini de déjeuner et vous, vous ne pouvez pas arriver à ouvrir les yeux...

Les rayons de soleil dansent gaiement sur le tapis, sur le mur, sur le tablier de la bonne, et ont l'air d'inviter les enfants à jouer avec eux. Mais ceux-ci ne s'en aperçoivent même pas. Ils se sont réveillés aujourd'hui de mauvaise humeur. Nina fait la moue et se met à appeler d'une voix glapissante :

— Du thé! Nia-Nia (1), je veux du thé!

Vania, lui, se renfrogne et cherche un prétexte à hurler; déjà sa bouche s'ouvre et, les yeux à demi fermés, il s'apprête à pousser un cri, mais à cet instant même la voix de sa mère se laisse entendre du salon :

— N'oubliez pas de donner du lait à Mimi! Elle a maintenant des petits!

Les physionomies de Vania et de Nina s'allongent; ils se regardent un instant d'un air stupéfait... Puis tous les deux poussent un cri, d'un bond ils sautent en bas de leurs lits, et toujours en proférant des clameurs stridentes, nu-pieds, en chemises de nuit, ils se précipitent vers la cuisine.

— Mimi a des petits! Mimi a *chienné*! crient-ils à tue-tête.

A la cuisine, sous un banc, on voit une boîte,

(1) C'est ainsi qu'on appelle, en Russie, les bonnes d'enfants.

la même qui sert à Stépane pour apporter du coke chaque fois qu'il allume le feu. Par-dessus les bords de la boîte apparaît la tête de la chatte: son petit museau gris exprime une fatigue extraordinaire, ses yeux verts, aux prunelles étroites et noires, vous regardent d'une manière languissante, sentimentale... En la voyant ainsi, vous vous dites que, pour être au comble du bonheur, il ne manque à la chatte que la présence auprès de la boîte, la présence du père de ses enfants, de celui à qui elle s'est donnée avec tant de dévouement! Elle a l'air de vouloir miauler, elle ouvre largement sa gueule, mais une espèce de râle s'échappe seule de sa gorge... On entend les petits chatons piauler.

Les enfants s'accroupissent devant la boîte et sans bouger, retenant leur haleine, ils regardent la chatte... Ils sont frappés, étonnés, ils n'entendent point la bonne qui est accourue et qui gronde. Les yeux des deux enfants s'illuminent d'une joie sans mélange.

Dans l'éducation et dans la vie des enfants, les animaux domestiques jouent un rôle dont on s'aperçoit peut-être à peine, mais qui n'en est pas moins bienfaisant. Qui de nous ne se souvient encore de chiens très forts mais très généreux, de paresseuses levrettes, d'oiseaux morts en cage, de dindons très stupides, mais excessivement fiers, et de ces pauvres vieux chats qui nous pardonnaient avec tant de douceur de leur avoir marché sur la queue ou de les avoir tourmentés de toute façon pour notre bon plaisir? Il me semble même parfois que la patience, la fidélité, cette faculté de pardonner tout et cette sincérité qui caractérise nos animaux domestiques exercent sur l'âme de l'enfant une influence plus forte et plus positive que les longs sermons de quelque monsieur Charles, à la face blême et sèche, ou que la philosophie de la gouvernante voulant à tout prix faire comprendre à ses élèves que l'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène...

— Qu'ils sont petits ! dit Nina en faisant de grands yeux et en riant tout haut. On dirait des *souris*.

— Un, deux, trois!... compte Vania. Trois chatons ! Un sera pour moi, l'autre pour toi et le troisième pour quelque autre !

— Mrrr... mrrr... miaule l'accouchée, très flattée de cette attention. — Mrrr...

Après avoir admiré les chatons à leur aise, les enfants les enlèvent de dessous leur mère et se mettent à les tourmenter dans leurs mains; puis cela ne les satisfaisant plus, ils les mettent dans leurs chemises et s'en vont dans l'appartement en courant.

— Maman ! Mimi a des petits ! crient-ils.

Leur mère se trouve justement au salon avec un monsieur que les enfants ne connaissent pas. En voyant les enfants non débarbouillés, ni habillés, avec leurs chemises retroussées, elle se sent gênée et prend une mine très sévère.

— Voulez-vous baisser vos chemises, mauvais sujets que vous êtes ! dit-elle. Allez-vous-en d'ici ou vous serez punis.

Mais les enfants ne se soucient pas beaucoup des menaces de leur mère, ni de la présence de l'étranger. Ils posent les chatons sur le tapis et un tapage assourdissant commence. La pauvre chatte désespérée se promène autour des enfants en poussant des miaulements plaintifs. Lorsqu'on parvient à entraîner les enfants dans leur chambre, à les habiller, et qu'on leur fait prendre leur thé du matin, ils brûlent de se débarrasser le plus vite possible de toutes ces opérations prosaïques et de courir de nouveau à la cuisine.

Les petits chats éclipsent tout le reste; leur apparition au monde est la dernière nouvelle, l'incident du jour. Si l'on avait offert à Vania et à sa petite sœur pour chacun des chatons 20 kilos de bonbons ou un millier de pièces de 10 copecks, ils auraient assurément refusé, sans la moindre hésitation. Jusqu'au moment même du dîner, malgré les plus vives protestations de la cuisinière et de la bonne, ils restent à la cuisine à se démener avec les chatons. Ils ont l'air très préoccupé et leurs visages expriment un souci. Ils s'intéressent non seulement à la situation actuelle des petits chats, mais aussi à leur avenir. Aussi ont-ils fini par décider qu'un des chatons resterait à la maison auprès de sa mère pour la consoler ; l'autre serait envoyé à la campagne ; quant au troisième, il serait placé à la cave où il y avait nombre de rats.

— Mais *pourquoi* ne nous *legaldent-ils* pas? demande Nina très étonnée. Ils ont des yeux aveugles, comme les mendiants...

Vania, lui aussi, s'en inquiète. Il essaye d'ouvrir les yeux à un des chatons ; longtemps il s'y efforce, le voilà déjà essoufflé, mais l'opération ne réussit point. Ce qui fait encore de la peine aux enfants, c'est que les jeunes chats se refusent absolument à manger la viande et le lait qu'on leur offre. Tout ce qu'on leur met devant le nez est systématiquement dévoré par leur maman.

— Nous allons construire des maisonnettes pour les petits-chats, veux-tu ? propose Vania. Ils habiteront chacun chez soi, et Mimi ira les voir, pas ?...

Des cartons à chapeau sont placés dans trois coins de la cuisine. On y installe les chatons. Mais cette séparation des membres de la famille se trouve un peu prématurée : la chatte, gardant toujours son expression sentimentale et suppliante, fait le tour de toutes les maisonnettes improvisées, ramasse ses enfants et les porte un à un à leur ancienne demeure.

— Mimi est bien leur mère, fait observer Vania, mais qui est leur père ?

— Oui, qui est leur père ? répète Nina.

— Ils ne peuvent cependant se passer d'un père.

Vania et Nina discutent longtemps cette question

et finalement leur choix tombe sur un grand cheval de bois rouge, sans queue, qui depuis longtemps déjà traîne dans le cabinet de débarras avec les autres jouets abîmés. On l'apporte et on le pose à côté de la boîte.

— Prends garde ! lui enjoint-on. Reste là et surveille-les, qu'ils se conduisent bien.

Tout cela se fait et se prononce d'un air grave et excessivement préoccupé. Un monde entier est enfermé là, dans la boîte, et Nina et Vania n'en veulent pas d'autre. Leur joie est sans limites. Il n'en est pas moins vrai qu'ils ont des moments bien pénibles à passer.

Juste au moment où l'on va dîner, nous voyons Vania assis, dans le cabinet de son papa, et regardant le bureau d'un air rêveur. A côté de la lampe, sur une feuille de papier timbré, un chaton se démène.

Vania suit ses mouvements et s'amuse à lui chatouiller le museau, tantôt avec un crayon, tantôt avec une allumette... Soudain, comme s'il était sorti de la terre, apparaît devant le bureau son père.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il d'une voix fâchée.

— C'est... c'est un petit chat, papa...

— Je te ferai voir... un petit chat ! Regarde un peu ce que tu as fait, petit nigaud ! Tu m'as abîmé tout mon papier !

Au vif étonnement de Vania, son père ne partage point ses sympathies pour les chatons et, au lieu d'en être charmé et d'exprimer son plaisir, il se met à lui tirer les oreilles en criant :

— Stépane, emportez-moi vite cette saleté !

Au dîner, nouveau scandale. A peine a-t-on servi le deuxième plat, que tout le monde s'étonne d'entendre un piaulement. On commence à en chercher la cause et l'on découvre un chaton sous le tablier de Nina.

— Nina, veux-tu bien quitter la table! gronde le père. — Et qu'on me jette tout de suite les chatons à l'égout. Que je ne voie plus cette saleté-là à la maison.

Vania et Nina sont dans les transes. Sans compter que cette mort aux égouts leur semble infiniment cruelle, cela menace d'enlever à la chatte et au cheval de bois leurs enfants, de vider la boîte, de détruire tous leurs beaux projets de l'avenir, de ce bel avenir, où un des chats doit consoler sa vieille mère, l'autre vivre à la campagne et le troisième faire la chasse aux rats à la cave... Les enfants se mettent à pleurer amèrement et à supplier leur père de faire grâce aux petits chats. Le père veut bien, mais à la condition que les enfants ne mettent plus le pied à la cuisine et qu'ils ne touchent plus jamais aux chatons.

Durant tout l'après-dîner, les enfants se promènent dans les chambres d'un air languissant. La défense d'entrer à la cuisine les a tout à fait abattus. Ils refusent les gâteaux, font des caprices et disent des impertinences à leur mère. Le soir, quand l'oncle Pétroucha (1) vient, ils le prennent à part et lui content leurs ennuis en accusant leur père d'avoir voulu faire mourir les chatons à l'égout.

— Écoute, petit oncle Petroucha, chéri, supplient les enfants, veux-tu bien dire à maman de laisser mettre les petits chats dans notre chambre ! Dis-le lui, petit oncle !

— Bon, bon... lâchez-moi en attendant, proteste l'oncle Petroucha. C'est entendu.

L'oncle Petroucha ne vient jamais seul : il est généralement accompagné de Néro, un grand chien noir de race danoise, aux oreilles pendantes et à la queue dure comme un bâton. Ce chien est d'un caractère taciturne; il vous a toujours l'air sombre et plein de dignité. Jamais il ne daigne honorer les enfants de la moindre attention et, en passant devant eux, il les frappe de sa queue comme si c'étaient des chaises. Les enfants le détestent du fond de leur petit cœur; néanmoins, cette fois, des considérations d'un ordre purement pratique l'emportent sur leur ressentiment.

— Sais-tu, Nina ? dit Vania en faisant de grands yeux. Si c'était Néro, leur père ? Le cheval est toujours mort, tandis que lui est vivant !

Toute la soirée, ils attendent avec impatience l'instant où papa se sera enfin mis à sa partie de cartes ; alors on pourra se glisser à la cuisine et y introduire tout doucement Néro... L'heureux moment arrive enfin.

— Allons, viens ! dit Vania tout bas à sa petite sœur.

Mais en ce moment entre Stépane, qui annonce en montrant ses dents :

— Madame, Néro a mangé les petits chats !

Nina et Vania pâlissent et jettent sur Stépane des regards d'épouvante.

— C'est la vérité, ricane le laquais. — Il s'est approché comme ça de la boîte et il les a tous avalés...

Les enfants sont persuadés qu'à la maison tout le monde va s'alarmer et se précipiter sur ce scélérat de Néro. Mais tous restent tranquilles sans bouger de leur place en se contentant d'admirer l'appétit de l'énorme bête. Papa et maman rient... Néro, lui, se promène autour de la table en remuant sa queue et en se léchant les babines d'un air très satisfait. Seule, Mimi est inquiète. La queue allongée en forme de bâton, elle passe d'une chambre à l'autre en regardant les hommes d'un œil méfiant et en poussant de petits cris plaintifs.

— Les enfants, il est neuf heures passées ! Il est temps d'aller vous coucher ! commande maman.

Et Vania et Nina se couchent. Ils pleurent, et longtemps encore ils pensent à la pauvre Mimi, à ce gros Néro, si féroce, si impertinent, qui n'a même pas été puni...

ANTON TCHEKOV.

Traduit du russe par GOLSCHMANN *et* JAUBERT.

(1) Petit-Pierre.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Avant que Tout Paris se transporte aux champs, aux bains de mer, à la montagne, coup sur coup lui ont été offertes, à l'hôtel Drouot, plusieurs grandes collections de tableaux et d'objets d'art dont la mise aux enchères formait, en quelque sorte, la clôture de la saison. Ce n'est pas à dire que « Tout Paris » n'achètera plus de bibelots de prix. Sur les plages, comme dans les plus riches ou les plus modestes villes d'eaux, de nombreux marchands de curiosités le guettent; ceux-ci ont presque tous maison d'hiver et maison d'été. Ils spéculent sur le désœuvrement d'une clientèle de passage et installent dans des rez-de-chaussée de Trouville ou de Royat des trésors d'orfèvrerie, d'ébénisterie, des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qu'ils s'efforcent de céder à des taux invraisemblables, — et ils y parviennent, car les heures sont lentes, dans ces paradis estivaux à la mode, et la station chez l'antiquaire est de règle, entre deux verres d'eau absorbés, pour tuer le temps... Qu'on se méfie de ces merveilles, en général; elles ont une authenticité souvent douteuse et leur majoration de prix équivaut à celle que subissent la côtelette aux pommes et la sole normande...

Mais, avant de se disperser ainsi, — pour se trouver réunis, du reste, sans en avoir l'air, — collectionneurs et marchands ont toujours de derniers rendez-vous presque solennels rue Drouot, à l'Hôtel. Ceux auxquels nous venons d'assister ont été marqués par des surprises. On y a vu un arrêt de l'emballement des acheteurs français et la démonstration de la fausseté de cette opinion, trop généralisée, que l'acquisition d'un tableau constitue une bonne opération, presque un « placement de père de famille ». Que de gens assistent à ces ventes avec cette idée fixe qu'à la longue ils gagneront de l'argent avec une toile dont ils seront devenus possesseurs à grands débours! La valeur intrinsèque de l'objet, peinture ou marbre, les préoccupe souvent très peu; ils sont « amateurs » comme ils sont rentiers, et leur plaisir de former une galerie se double d'une joie intense de conclure une affaire qui sera plus tard avantageuse. Maints exemples, il est vrai, peuvent en être donnés, mais il y a fréquemment aussi des mouvements de réaction ou d'indifférence du public, qui déjouent les calculs trop optimistes. Ainsi, il y a deux mois, on constatait une plus-value surprenante — et un peu imméritée — de certains tableaux de l'art très moderne. On pouvait citer le cas des *Peupliers* de Sisley qui sont assurément une très belle œuvre, mais qui, achetés en 1888 au prix de 12 000 francs, étaient vendus, fin de 1899, plus de 60 000 francs à M. de Camondo! Et de même, des Monet, des Degas, des Signac, Pissarro, etc., atteignaient, en peu de temps, une majoration aussi considérable. Chacun était en droit de penser que la moindre esquisse signée d'un artiste naguère refusé aux Salons et ayant exposé aux *Indépendants*, suivrait la même progression. Il suffisait de fouiller certains ateliers de bric-à-brac de Montmartre pour parer aux fluctuations des valeurs de bourse.

Or voici que, cette quinzaine, plusieurs lots de ces toiles ont passé sous le marteau du commissaire-priseur à l'hôtel Drouot et ils n'ont pas du tout constitué le « bouquet» du feu d'artifice de la saison expirante. Les enchères ont été très moyennes; elles se sont tenues, pour les artistes ci-dessus nommés, entre 4000 et 6000; quelques-unes, mais très rares, sont allées jusqu'à 10 000.

Ce n'est pas un *krach* de la peinture impressionniste; c'est, plus simplement, une indication donnée au public d'une appréciation plus saine de l'exact prix des collections qui lui sont offertes et, par suite, une invitation à se défier des emballements de la mode ou des trucs des marchands. Les artistes qui, toute l'année, peinent de l'aube à la tombée de la nuit, devant leur chevalet, ne seront pas les derniers à s'en réjouir. Il leur fallait attendre... de la mort la « consécration monnayée » de leurs efforts, de leur talent, — la faveur générale étant détournée vers des coteries montmartroises. Une plus juste pondération des offres et demandes s'imposait, — ainsi qu'une leçon aux trop malins calculateurs. Les voilà données.

Le Salon de 1900 a clos ses portes, avenue de Breteuil, vers le commencement de ce mois. La cérémonie de distribution des prix a été, comme de coutume, brillante, c'est-à-dire que M. le ministre de l'instruction publique y a pris la parole, mais on sentait planer une certaine tristesse sur cette assemblée. En vérité, il ne devait pas en être autrement: les résultats financiers de cette année ont été déplorables; on assure que le total des recettes n'a pas dépassé 150 000 francs, alors qu'il était précédemment de 300 000 francs en moyenne. On devine aisément les causes de cette moins-value : l'éloignement de l'avenue de Breteuil, la concurrence de l'Exposition universelle, bien que celle-ci ne fût pas encore prête. La Société des artistes avait trop à faire pour lutter victorieusement contre ces éléments d'insuccès. Mais elle les connaissait sans doute à l'avance et il convient de la féliciter de pas s'en être découragée. C'est ce que M. le ministre de l'instruction publique a eu le bon goût de remarquer dans son discours, et les applaudissements qui l'ont accueilli lui ont montré qu'il a touché juste. La Société des artistes français s'honore grandement en poursuivant sa tâche qui est de mettre ses adhérents en rapport direct avec le grand public. Elle a charge, certes, d'intérêts matériels et, d'ailleurs, elle les gère de son mieux, mais elle a aussi une charge morale et elle remplit son devoir en s'en acquittant le plus largement possible. Aussi bien les jours mauvais sont passés, c'est-à-dire que l'an prochain, dans son local définitif qui est le grand Palais des Champs-Élysées, le Salon annuel retrouvera non pas son éclat — il ne l'a point entièrement perdu, — mais son équilibre budgétaire.

Autre distribution de récompenses à signaler: celles qui sont attribuées aux artistes de la Décennale. Leurs noms ont paru dans tous les journaux. En général, le sentiment public s'y est montré favorable: les maîtres dont les noms sont en vedette et qui composent le jury, n'ont pas exclusivement favorisé des camarades et on relève, parmi les noms des récompensés, même des plus importants, plusieurs noms de femmes, ce qui montre que la peinture a cessé d'être, aux yeux des aréopages officiels, l'exclusif domaine des hommes. On a observé aussi qu'une part très large a été réservée aux artistes étrangers et, bien plus, que quelques-uns d'entre eux, qui soumettaient pour la première fois leurs œuvres au jugement des Parisiens, ont été appréciés comme il convenait. Par

exemple, le directeur de l'École nationale de Vienne, qui était presque ignoré en France, a obtenu une des premières médailles — et cela évidemment sans intrigue, uniquement parce que son exposition s'imposait à notre admiration. C'est un de ces témoignages d'impartialité donnés par nos artistes, dont nous avons le droit d'être fiers.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

En Chine. — *La question d'Orient... déplacée.* — *Les sociétés secrètes.*

Les feuilles quotidiennes nous renseignent journellement sur la marche des événements dont la Chine est en ce moment le théâtre. L'insurrection semble prendre des proportions gigantesques ; elle est dirigée uniquement contre les étrangers (Européens, Américains ou Japonais) qui se sont implantés de force dans ce pays, accaparant de vastes territoires et cherchant à imposer à un peuple qui ne vit que du culte des ancêtres, les transformations économiques toutes modernes (chemins de fer, télégraphe) dont il ne peut saisir ni les bénéfices ni la portée.

Nous ne pouvons, dans un cadre si restreint, nous étendre longuement sur les causes et les conséquences de l'immixtion européenne dans les affaires intérieures de l'empire du Milieu. A part quelques tentatives des missionnaires établis en Chine dans un but philanthropique et spirituel, l'intervention des puissances européennes en Chine était toujours guidée par des raisons matérielles et en vue de jouissances, souvent au profit exclusif de la nation qui cherchait à imposer son autorité à la population céleste. La *guerre de l'opium*, de l'année 1840, première grande manifestation de l'intervention étrangère en Chine, n'avait assurément aucune prétention à une œuvre humanitaire. Le plus récent partage de différents territoires de la Chine, à la suite de la guerre sino-japonaise, n'avait également d'autre but que de fortifier la position des différentes puissances sur le bord oriental du continent asiatique.

Un réveil se serait-il opéré dans l'esprit du peuple chinois à la vue de cette invasion? On attribue ce mouvement de révolte contre l'ingérence étrangère à l'une des nombreuses sectes politico-religieuses qui pullulent dans l'empire chinois comme dans tous les États autocratiques ou à civilisation arriérée. Il est un effet constant que le nombre d'associations secrètes ou illicites croît en raison inverse des franchises dont jouit un peuple. Nous en avons eu et avons encore des exemples en Europe même. En Chine, où la population est loin d'être homogène, le développement des associations secrètes a atteint des proportions inconnues dans les autres pays. Nous devons signaler à cet égard une étude parue en 1888 et due à l'un de nos sinologues les plus distingués, M. H. Cordier.

Ces sociétés portent des noms les plus divers, nous pourrions ajouter les plus bizarres, et revêtent des caractères de tout ordre. Elles sont militaires, religieuses, commerciales, politiques. Les plus importantes sont révolutionnaires. Il y en a d'excentriques, comme celle des boxeurs, qui paraît être l'instigatrice du mouvement actuel contre les étrangers. Une société qui porte le nom pittoresque d'*Orchidée d'or* comprend les filles qui ont juré de ne pas se marier ou de quitter leurs maris quand elles les auront épousés. Parmi les associations purement politiques, celle du *Nénuphar blanc* aurait plus de sept cents ans d'existence. Elle a fait surtout parler d'elle dans les premières années du XIX^e^ siècle ; ses adeptes ont même réussi à occuper un moment le palais impérial à Pékin (juillet 1813). Une autre association politique, la plus puissante peut-être, est celle des *Triades*, ou *du Ciel, de la Terre et de l'Homme*, et qui a pour objet le renversement de la dynastie régnante actuelle. Elle puise ses idées symboliques et sa tradition dans l'ancienne philosophie chinoise. Son origine remonterait à la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Fortement constituée, elle a bravé jusqu'à présent tous les édits impériaux et les persécutions des gouverneurs. C'est, d'ailleurs, le sort de toutes les autres sociétés dites secrètes, dont l'existence n'est un mystère pour personne et contre l'organisation desquelles viennent se briser tous les règlements de l'autorité gouvernementale. Quelques-unes semblent, au contraire, jouir d'impunités particulières, sinon de l'encouragement officiel, comme celle des boxeurs ou *hommes à coups de poing*, dont on s'occupe tant à l'heure actuelle.

L'intervention armée des puissances aura pour résultat probable l'aliénation de nouvelles portions de terre au profit des Européens. Certains esprits redoutaient le *péril jaune* ou l'envahissement de l'Europe par les Chinois. Il nous semble que c'est précisément le contraire que nous prépare l'aurore du XX^e^ siècle. Il ne serait par téméraire de prévoir, dans un avenir très prochain, les puissances européennes (ou les peuples blancs, pour être plus précis) occuper toute la côte orientale de la Chine. Il est possible même que le génie européen tentera de pénétrer à l'intérieur du pays. La Chine, comme la Turquie, devra alors son existence à la rivalité des peuples d'Europe.

Ce sera alors le *péril blanc*, et non le moindre pour l'humanité.

P. LEMOSOF.

Théâtre

LA MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE.

Iphigénie en Tauride, *tragédie lyrique en quatre actes, paroles de Guillard, musique de Gluck.*

Après le théâtre lyrique, voici que maintenant l'Opéra-Comique nous donne l'*Iphigénie en Tauride*. Et l'Opéra-Comique a raison, car on ne saurait trop faire entendre au public les chefs-d'œuvre de ce maître, qui, à l'encontre de bien d'autres moins méritants, ne dut ses succès qu'à la sincérité de l'expression, à la puissance du sentiment dramatique, à l'essor du génie dans sa grandiose et souveraine simplicité.

Nous n'avons pas à nous étendre ici sur une œuvre universellement connue ; bornons-nous à dire simplement qu'elle a reçu le même accueil à la salle Favart qu'à la Renaissance. Et comment, en effet, ne pas s'extasier devant ces récits à l'allure tantôt tendre, tantôt passionnée, toujours sincère ; devant ces chœurs si purs de lignes et si émouvants en leur

poignante vérité, comme aussi devant ces cantilènes où les personnages de l'œuvre s'expriment de si naturelle et si noble façon?

Écrire simplement, avec toute son âme, et non pas à grand renfort de ces suites harmoniques obscures dont le compositeur lui-même ne sort qu'à l'aide d'effets inattendus et déconcertants, n'est-ce pas là le sûr moyen d'arriver au succès, non pas à ce succès d'un jour obtenu souvent par surprise, mais à la victoire suprême, à celle dont le temps lui-même ne saurait flétrir les lauriers? Et puisque le drame lyrique est de mode, où peut-on trouver de meilleur modèle que le drame lyrique tel que Gluck l'a conçu et exécuté?

MM. Milliaud et M. A. Carré ont donc sagement agi en remettant à la scène l'*Iphigénie en Tauride*. De ce concours, dont les résultats, bien que différents au point de vue de la mise en scène et de l'interprétation, ont donné un superbe *ex-æquo* pour les deux théâtres, est sortie une manifestation artistique dont les salutaires effets ne tarderont pas, espérons-le, à se faire sentir chez nos jeunes compositeurs guidés trop souvent par la science et pas assez par l'inspiration.

Il serait très intéressant maintenant d'entendre l'*Iphigénie en Tauride* à l'Opéra. Nous comptons bien que M. Gailhard ne tardera pas à descendre à son tour dans la lice; l'impérissable génie de Gluck mérite bien cet hommage de plus.

***

Reprise du « Cid » à l'Académie nationale de musique.

Le *Cid* de Massenet a retrouvé à l'Opéra son succès d'antan. On a revu avec infiniment de plaisir ce superbe drame lyrique, l'un des meilleurs du maître qui a si bien su mêler le charme enveloppant de sa musique au souffle puissant de l'épopée cornélienne.

On ne se lassera jamais d'en applaudir les chœurs guerriers et les émouvants passages tels que l'*Alleluia d'amour*; *Pleurez, mes yeux*,... etc., comme aussi le ballet, au tour si pittoresque et si original.

L'interprétation est de premier ordre : qu'il nous suffise de citer les noms de MM. Alvarez, Delmas, Fournets et de Mmes Ackté et Bosman.

Nous reverrons prochainement sur cette même scène *la Cloche du Rhin*, de M. Samuel Rousseau, dont nous avons eu l'occasion de faire l'éloge lors de sa première représentation. C'est fort bien, et nous ne pouvons qu'applaudir à cette opportune décision; mais pourquoi ne pas nous redonner aussi *la Burgonde* de M. Paul Vidal?

EM. FOUQUET.

LE GANT

Un acte en prose

PERSONNAGES

ELLE (20 ans). | LUI (32 ans).

(*A Paris, de nos jours.*)

... La scène représente un petit salon coquettement meublé. Au lever du rideau, Monsieur, assis à une table, a les yeux fixés sur un livre; — Madame, assise en face de lui, parcourt un journal de modes.

Un temps . . . . . .

. . . . . .

LUI. — ..... (*Il tousse plusieurs fois.*) Hum!... Hum!... Hum!... Hum!!!...

ELLE. — (*Relevant le front*), Vous dites?

LUI. — Rien, mon amie.... je tousse! Hum!... Hum!...

ELLE. — Je le vois bien!...

LUI. — Alors,..... pourquoi me demandez-vous ce que je dis?

ELLE. — Pour rien! — Parce que cela me plaît... pour causer!...

LUI. — C'est différent!... à votre aise!... (*A part, à mi-voix.*) Drôle de petite femme!...

ELLE. — Oh! j'ai entendu cette fois : vous avez dit...

LUI. — J'ai dit : drôle de petite femme!... ce n'est pas bien grave, n'est-ce pas?

ELLE. — Certes non. D'ailleurs, vous êtes incapable de dire quelque chose de grave, vous!...

LUI. — Moi, pourquoi?

ELLE. — Vous êtes en bois.

LUI. — En bois?

ELLE. — Oui, en bois!... Et en bois dur encore, en bois cuit, en bois biscuit!! — Rien ne vous émeut; — ou, du moins, rien ne semble vous émouvoir!... Vous êtes toujours calme, toujours froid... Cris, colères, menaces, rien n'y fait!... Mais remuez-vous donc, fâchez-vous un peu! — Faites la grosse voix, cela m'amusera!

LUI. — ... Allons! Allons!... Vraiment, je ne vous comprends pas! Dites, qu'avez-vous?

(*Il s'assied auprès d'elle ou se tient debout, accoudé au dos de la chaise dans laquelle elle est assise.*)

Un temps. . . . . .

ELLE. — J'ai besoin qu'on me batte, là! Y êtes-vous maintenant?

LUI. — Je croyais pourtant tout remis entre nous. Le petit mot du dîner est oublié, voyons? Vous êtes femme d'esprit et vous comprenez qu'il m'était impossible de laisser le tort à l'un de nos convives...

ELLE. — Mais puisqu'il avait tort!

LUI. — C'est justement à cause de cela!

ELLE. — Ah bah!

LUI. — Mon Dieu, oui! — Cela vous étonne? Et pourtant, rien de plus simple. Dans la vie sociale, il y a bien des choses qui étonnent ainsi, allez!

ELLE. — Ça c'est vrai!... Il y a d'abord... vous!

LUI. — Vous n'êtes pas aimable!....

ELLE. — Je dis ce que je pense!

LUI. — Alors vous êtes charmante!...

ELLE. — Moquez-vous, maintenant... ce sera complet!... Et dire que tous les jours, ma mère s'applaudit de notre union! — « Vois-tu, ma fille, me dit-elle, je suis heureuse du choix que tu as fait. — Quel brave garçon! Quel charmant mari!! Quel bon cœur!!! »

LUI. — Votre mère est une excellente femme et que j'estime beaucoup.

ELLE. — C'est logique : elle dit du bien de vous!

LUI. — Oh! sans cela! — C'est une femme de goût, intelligente et de compagnie fort agréable...

ELLE. — Un gendre admirant sa belle-mère! voyez ce tableau curieux!...

LUI. — N'oubliez pas que c'est de votre mère dont

nous parlons!... Et puis, je trouve stupide cette façon de toujours dauber et à tout propos, sur les belles-mères. C'est une mode, je le sais, mais c'est une mode dangereuse et sans but précis (comme toutes les modes d'ailleurs).

Elle. — Même celle des chapeaux?...

Lui. — Oh! surtout celle-là! car elle est coûteuse... pour les maris...

Elle. — Vous ne vous en plaignez pas, je suppose?

Lui. — Certes non! — d'autant plus que tous ceux que vous avez vous vont à ravir!... — Je parle seulement des belles-mères. Tenez, si vous aviez connu la vôtre...

Elle. — Votre mère?

Lui. — Oui, ma mère; elle vous aurait adorée : c'était un excellent cœur....

Elle. — Oh! pour le cœur, j'en suis sûre! Ils ont le monopole du cœur dans votre famille!

Lui. — C'est déjà quelque chose...

Elle. — Certes, cela vaut mieux que celui des allumettes; en tout cas, cela s'enflamme plus vite!...

Lui. — Vous êtes spirituelle, ce soir!

Elle. — Ce soir?.. par exception, peut-être?

Lui. — Pardon!... Vous l'êtes tous les jours... et toujours! — Au fait, je suis ridicule, je l'avoue, de parler de votre mère, de la mienne, en termes aussi sentencieux. Laissons ces bonnes dames en paix. — D'ailleurs, ma mère dort pour jamais dans la tranquillité éternelle, et...

Elle (*l'interrompant*). — Et croyez-vous qu'on y dorme si bien que cela?

Lui. — Vous raillez... vilaine!

Elle. — Non! mais vous parlez de ces choses comme si vous les connaissiez! Avez-vous jamais été voir là-haut ce qui s'y passe?

Lui. — Certes non... et cela pour deux raisons : d'abord, parce que c'est impossible...

Elle. — Ça, c'est la bonne; voyons la mauvaise!.. Et ensuite?...

Lui. — Ensuite parce que je comprends déjà si difficilement ce qui se passe en bas que je me demande si...

Elle (*l'interrompant*). — Inutile!... Ne vous demandez rien!... J'ai saisi! — Vous ne comprenez pas facilement ce qui se passe en bas!... ça c'est pour moi!

Lui. — Mon Dieu,... oui!... Je suis las à la fin, mon amie, de vos boutades capricieuses. — J'apporte, dans mes rapports, une souplesse de caractère et une aménité incessantes. — Je suis soumis à vos désirs, autant qu'il se peut.

Elle. — Pas trop...

Lui. — Si... peut-être! — Et ma récompense la voilà : vous êtes acerbe, mordante, d'humeur inégale, agacée... et.....

Elle. — Et agaçante! Allez! Dites-le! Ne vous gênez pas. — Courez! courez! vous êtes adorable quand vous vous emballez! Criez! mais criez donc!... Enfin on va pouvoir s'amuser!...

Lui. — Quelle enfant!

Elle. — Donc, je suis acerbe, mordante, d'humeur inégale, agacée et... agaçante... Et quoi encore?

Lui (*énergiquement comique*). — ... Et insupportable!... Voilà!!...

Elle. — Ah! Je suis insupportable!.. Eh bien!... mon cher, apprenez que c'est vous qui avez commencé! — J'étais sortie de table, en d'excellentes dispositions...

Lui. — Oui... en colère... furieuse!!

Elle. — En d'excellentes dispositions quand même : nous descendons : vous ne dites pas un mot dans l'escalier... — Vous faites avancer le coupé, afin d'aller voir un instant votre tante qui aime qu'on aille la déranger à l'improviste. — Messieurs vos amis, eux, nos convives, étaient partis au théâtre, aussitôt le dîner achevé.....

Lui. — Mais, c'était là une chose convenue; ces Messieurs ont été fort corrects!...

Elle. — Oui, fort corrects, tout à fait corrects : tous vos amis sont corrects, c'est entendu. — Enfin, nous y parlons chez votre tante :... nous y arrivons... elle n'y était pas!... (*A part.*) Heureusement!...

Lui. — Ce n'est pas ma faute, cependant...

Elle. — Je vous l'accorde. — *Mais*, ce départ de la maison! Vous n'avez pas idée de votre mine! — Et ce ton avec lequel vous avez donné l'adresse au cocher!... (*l'imitant*) « Madame Bellac, 12, rue Monceau ». — Oh! ce ton sec! ce ton de grand seigneur! — Vous qui avez toujours peur de parler au cocher — et qui rougissez en commandant les domestiques!... Je me suis dit de suite : cela n'ira pas!... — Tenons-nous sur nos gardes!! Et je m'y suis tenue, voilà!...

Lui (*l'imitant*). — Dites que vous avez boudé,..... voilà!...

Elle. — Boudé! j'ai boudé, moi!

Lui. — Mon Dieu, oui!

Elle. — Je suis restée digne, et c'est tout! seulement, comme je suis une bonne petite femme, comme j'ai un bon petit cœur, je suis revenue la première...

Lui. — Oh!...

Elle. — Il n'y a pas de oh! — J'ai dit : (Mon Dieu, qu'ai-je dit! je ne me le rappelle plus!)... Enfin, ce devait être très bien, car vous avez souri... et quand vous souriez, vous!!...

Lui (*très calme*). — Vous avez dit : « Mon ami, voudriez-vous boutonner mon gant, je vous prie? » — Et j'ai boutonné votre gant, mais en souriant c'est vrai...

Elle. — Oh! en me narguant!...

Lui. — Non, en souriant. Je pensais : Voilà une petite femme qui boude son mari parce qu'elle ne veut pas comprendre que l'on doit se plier à certaines exigences, telles que de donner raison à son hôte quand il a tort.

Elle. — ... Et qu'il ne le reconnaît pas discrètement... cela recommence! Il vaut peut-être mieux donner tort à sa femme quand elle a raison?

Lui. — Mais vous tournez la question!

Elle. — Je ne la tourne pas! Je la pose... (*Dramatiquement*). Je pose la question de confiance!

Lui. — Je n'y réponds pas, c'est plus sûr.

Elle. — ... En effet!... Et dans la voiture, que pensiez-vous de cette petite femme boudeuse?

Lui (*sur un ton moitié triste, moitié câlin*). — Je pensais que cette petite femme-là, vaincue par la douleur, les doigts trop faibles pour boutonner son gant neuf, avait prié son mari de l'aider, *parce que le mal physique avait eu raison de sa volonté tenace*... Je pensais que son cœur n'était pour rien dans cette brusque détente du bras si gentiment offert... et que ce n'était pas par amitié, par bonté d'âme qu'elle avait daigné causer la première... Non! la douleur de ses doigts et l'impossibilité de résister plus longtemps à cette douleur, avaient seules forcé son petit orgueil à s'avouer vaincu!... Mais c'était tout, et il n'y avait pas eu là le

moindre sentiment charitable... la moindre impulsion charmante du cœur! Voilà ce que je pensais : me suis-je trompé? Était-il vrai?...

Elle (*rêveuse*). — Peut-être!...

Lui (*véhément*). — Ah! chère amie! *le mal physique*, voyez-vous, mais c'est par là que Dieu nous tient et qu'il nous brise! Un rien nous meurtrit!... Un rien nous accable!... Un rien nous tue!... Et nos volontés, nos sciences, nos désirs, nos rêves, tout cela tombe d'un coup devant cette infime chiquenaude : la migraine!!

Elle. — Voilà un mari gai! Oh! si ma mère vous écoutait, monsieur mon époux, elle me ferait un discours... un discours que défunte la vôtre n'entendrait pas, hélas!!... mais qui serait fort beau tout de même!!!...

Lui. — Petite rieuse!...

Elle. — Eh bien! vous avez eu raison! C'est vrai, le mal physique m'a anéantie cette fois... Mais avouez que ces maudits gants avaient des boutons trop gros pour leurs boutonnières!... car sans cela!...

Lui. — Sans cela! — comme vous avez, malgré tout, ma chère petite femme, un délicieux esprit, vous seriez revenue, je le sais, un peu plus lentement, peut-être, mais sûrement...

Elle. — C'est vrai! D'ailleurs, depuis que vous m'avez fait toutes ces grandes tirades et dit toutes ces belles choses!...

Lui. — Quelles tirades? Grand Dieu! quelles belles choses?

Elle. — Eh oui! La chiquenaude! — la migraine!... Dieu qui nous tient... Et puis de la philosophie! et de la morale aussi! Enfin, que sais-je, moi?...

Lui. — Eh bien?...

Elle. — Alors, j'ai trouvé un moyen de vaincre tout cela, oh! mais un moyen simple, charmant et infaillible!

Lui. — Ah! vraiment?... — Et c'est?...

Elle. — C'est de s'aimer, mon ami, de s'aimer follement, éperdûment; — d'oublier, par l'amour, les migraines futures, et les chiquenaudes qui nous pousseront dans l'éternité... C'est aussi de tout se dire, les bonnes pensées comme les mauvaises; — de ne jamais sembler indifférent l'un à l'autre. — Plus de bouderies, plus de froideur! Et si tu es fâché, tant pis! Bats-moi si tu veux, ça m'est égal... pourvu que tu me touches!... Est-ce dit?

Lui (*étendant le bras en souriant*). — C'est juré!... Alors, vous ne rirez plus de mon ton sec et de mes airs de grand seigneur quand je donnerai mes ordres au cocher?...

Elle. — Non, mon chéri. Ordonnez-lui tout ce que vous voudrez, — tout ce que tu voudras! — Nous allons être fous! être jeunes! nous adorer! nous le dire! nous le répéter cent fois sur tous les tons!

Ah! la famille des excellents cœurs, — le monopole des tendresses, — attendez un peu! Je vais faire sauter tout cela moi!... Et nous allons oublier, à nous deux, le monde et ses mesquineries...

Lui. — Oh! ses mesquineries.. c'est dur... Voyons!... Voyons!...

Elle. — Oui, ses mesquineries et ses mensonges! Et nous allons également oublier à nous deux, monsieur mon mari, les convives qui ont raison quand ils ont tort, et les femmes qui ont tort quand elles ont raison! — Dieu! que cela va nous sembler délicieux!!

Lui. — Certes oui!... C'est presque vrai! Et quoique taquine encore..: tu es, ce soir, délicieusement exquise!

Elle. — Eh bien! je ne taquinerai plus!... je le jure! mais à une condition! à une toute petite condition!

Lui. — Laquelle?

Elle (*câline*). — Voilà : ce soir, Hortense, la femme de chambre est couchée, vous le savez (puisque, dans ma colère, je l'y ai envoyée tout à l'heure). Par conséquent...

Lui (*souriant*). — Par conséquent?

Elle. — Elle ne pourra pas m'aider à ma toilette. Et j'ai mes bottines...

Lui. — Tes bottines?

Elle. — Oui!... Et elles ont des boutons, mes bottines!...

Lui (*à part*). — Chère petite! (*A elle.*) Parfaitement! Eh bien?

Elle. — Je ne pourrai jamais les quitter moi-même... à cause de mes doigts trop faibles... de la douleur physique... et de la vengeance de Dieu!... Alors, si vous vouliez?

Lui (*la prenant dans ses bras*). — Comment, ma chérie! si je veux!

Ils quittent lentement la scène, et l'on entend, dans l'éloignement :

Elle. — Alors, nous ne bouderons plus jamais?

Lui. — Plus jamais!

Rideau.

L.-G. TORAUDE.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

Depuis l'occupation de Prétoria par lord Roberts, les journaux anglais, prenant leurs désirs pour la réalité, ne cessent de répéter que la guerre est virtuellement terminée.

Ce n'est pas l'avis des présidents Kruger et Steinj, du généralissime Louis Botha ni du général De Wet qui, avec une admirable énergie, harcèlent l'envahisseur de toutes parts et lui infligent presque chaque jour de sanglantes surprises peu flatteuses pour l'amour-propre britannique.

Sans doute, les généraux Buller et Methuen lancent quotidiennement à travers les mers de pompeux bulletins de victoire. Les pauvres commandos qui osent se trouver sur leur passage sont aussitôt réduits en poussière, dispersés à tous les vents. Et le lendemain de nouvelles dépêches nous apprennent que les Boers sortent de tous les buissons, surgissent au milieu des broussailles, se ruant à l'improviste sur des bataillons de yeomanry qui se rendent bravement. Lord Methuen, agacé, monte alors à cheval, pousse, en tacticien consommé, son infanterie, sa cavalerie et ses formidables batteries sur l'ennemi qui vient de surprendre si audacieusement ses bataillons isolés et, ne trouvant plus personne devant lui, télégraphie triomphalement qu'il a remporté une victoire complète.

Quelques journaux d'Outre-Manche, la *Westminster Gazette*, entre autres, commencent à trouver cette hâblerie quelque peu grotesque, et le *Standard* s'écrie naïvement : « Il est vraiment dommage que nous ne soyons pas capables de porter le coup mortel à la résistance d'un pays occupé par nos troupes. »

— Je te crois ! dirait Gavroche.

En attendant, voici la situation exacte des deux partis en présence.

Après l'occupation de Prétoria, lord Roberts, gêné par le voisinage incommode de Louis Botha qui s'était arrêté à 15 milles environ à l'est de la capitale, le fit attaquer le 11 juin. Les Boers résistèrent vaillamment. Malgré tous leurs efforts, French, Pole Carew, Hamilton et autres généraux ne purent entamer l'héroïque petite phalange. Dans la nuit, les Boers évacuèrent tranquillement une de leurs positions et le lendemain la bataille recommença, acharnée. Lord Roberts, ayant vu les Boers battre en retraite dans la soirée, s'attribua la victoire et put constater, à ses dépens, que la petite armée de Botha, déclarée à tout jamais effondrée par les correspondances officielles, se portait et se comportait surtout fort bien devant un ennemi très supérieur en nombre.

Pendant ce temps-là, Buller se décidait enfin à enlever à la baïonnette les fameuses passes de Laing's Neck, après avoir acquis, toutefois, la certitude que Christian Botha n'y avait laissé qu'une toute petite arrière-garde qui se replia bientôt dans la direction de Lydenburg. Son quartier général est maintenant à Volksrust, en territoire transvaalien, mais il semble redouter de s'aventurer à plus d'une portée de canon de la ligne du chemin de fer. La prudence est mère de la sûreté.

Lord Roberts et Buller occupent donc la frontière sud du Transvaal, et il ne leur reste plus à conquérir que l'est de l'État d'Orange et les neuf dixièmes du territoire du Transvaal.

D'autre part, le général De Wet, sur la ligne de Bloemfontein à Prétoria, frappe coups sur coups autour de Kronstadt, à Rhenoster River, détruit la ligne sur une longueur de 40 milles, enlève des convois, des bataillons entiers, paraît à Wynburg, sur la Zand, à Ventersburg. Ce diable d'homme se montre sur tous les points à la fois, affole lord Kitchener, qui a failli être fait prisonnier et n'a dû son salut qu'à la vitesse de son cheval, et déroute complètement les savantes combinaisons de lord Methuen et du général Rundle, réduits à se tenir sur la défensive depuis des semaines, se montrant très inférieurs à leur redoutable adversaire. Fort heureusement pour eux, De Wet ne dispose que de quelques centaines d'hommes.

Telle est la situation. La guerilla bat son plein, et les Anglais, exaspérés, se sentant impuissants à lutter contre cet essaim d'abeilles, font annoncer officiellement que toute nouvelle destruction commise sur un point des communications aurait pour conséquence immédiate la destruction des fermes voisines de l'endroit où cette destruction aurait eu lieu dans un cercle de 5 milles de rayon.

Je me permettrai de faire remarquer que la destruction des lignes de communications est un acte de guerre parfaitement licite, et que les représailles dont les Anglais menacent les Boers constitueraient un véritable acte de brigandage indigne d'une nation civilisée.

Sans doute, la perfide Albion ne passe pas pour très scrupuleuse dans le choix de ses moyens, mais je ne crois pas lord Roberts capable de jouer les Cartouche. Il préférera sans aucun doute essayer de gêner à son tour le ravitaillement des Boers, en occupant solidement un point stratégique commandant le chemin de fer de Delagoa Bay.

EN CHINE

Tandis que succombe sous le nombre, dans le sud de l'Afrique, un vaillant petit peuple qui depuis huit mois donne le plus superbe exemple d'héroïsme que jamais nation, peut-être, ait offert dans l'histoire de l'humanité, une tempête de fer et de feu se déchaîne brusquement à l'autre bout du monde. Là encore le nombre menace de tout submerger !

Le rideau vient de se lever sur un nouveau drame dont l'épilogue, le partage de la Chine, menace d'ensanglanter, un peu plus tôt, un peu plus tard, le monde entier qui se disputera fatalement, à coups de canon, les parts du gâteau.

Cette insurrection formidable des Boxers, fomentée par la vieille impératrice de Chine, peut amener de telles complications internationales, que nos lecteurs nous sauront gré de leur résumer fidèlement les événements.

Après l'expédition franco-anglaise de 1860 en Chine, la vieille Europe reprit contact avec les peuples de l'Extrême-Orient. La conquête de la Cochinchine et du Tonkin permit à la France de s'établir solidement au sud de la Chine, tandis que nos amis les Russes s'avançaient lentement, mais sûrement, par le nord et finissaient par occuper Port-Arthur dans le golfe du Petchili. Les Anglais se sont installés à Wei-hai-Wei ; les Allemands à Kia-Tcheou ; les Japonais, avec leur superbe flotte, à quatre ou cinq jours de marche, surveillent attentivement les événements, prêts à intervenir énergiquement. Les Américains, les Italiens, les Autrichiens, les Belges eux-mêmes s'apprêtent à la curée prochaine.

En présence de ces convoitises, les Chinois se réveillent aujourd'hui de leur apathie. Et l'Europe, stupéfaite, apprend tout à coup que les missions catholiques, protestantes ou orthodoxes sont partout pillées, incendiées, et les étrangers massacrés par une populace furieuse sous l'œil bienveillant des soldats réguliers chinois devenus complices le lendemain.

Les navires européens débarquent aussitôt à Takou tous leurs marins disponibles. Une colonne de 2 000 hommes est formée en hâte sous le commandement de l'amiral anglais Seymour et se dirige sur Pékin où, dit-on, les étrangers sont assiégés et bombardés dans leurs légations défendues, chacune, par 50 ou 60 hommes à peine. Mais, au delà de Tien-Tsin, le chemin de fer est détruit par les insurgés et, à l'heure où j'écris ces courtes notes, on est sans nouvelles, depuis dix jours, de cette colonne volante. Partout le télégraphe est coupé. La capitale chinoise est isolée du monde entier depuis quinze jours. Les bruits les plus alarmants circulent. Tout le personnel des légations aurait été massacré. Notre consul au Yunnan, M. François, est retenu prisonnier. Bref, la Chine est en feu et l'insurrection menace de tout emporter.

Le 17 juin, les nouvelles de Takou, port situé à l'embouchure du Pei-Ho, mettent le comble à la stupeur universelle. Dans la nuit, les canons des forts partent tout seuls, couvrant de projectiles les navires de la flotte internationale qui ripostent aussitôt. Le duel d'artillerie ne dure pas moins de sept heures. Les canonnières russes *Korietz*, *Ghiliak* et *Bohr*, la

canonnière française *Lion*, la canonnière anglaise *Algreine* et la canonnière allemande *Iltis*, placées sous le commandement du capitaine de vaisseau russe Dobrovolski, finissent par réduire au silence les forts de Takou armés d'excellents canons, et les troupes de débarquement s'en emparent à la baïonnette. Cette sanglante affaire a coûté aux Russes deux officiers et seize hommes tués et quatre-vingts blessés environ. Les pertes des autres nations sont insignifiantes.

Le lendemain on apprend que l'armée chinoise bombarde les quartiers étrangers de Tien-Tsin ; mais la ligne télégraphique et la voie ferrée entre cette ville et Takou sont détruites et, depuis lors, les ténèbres les plus épaisses dérobent aux regards des amiraux ahuris les événements sanglants qui se déroulent de Tien-Tsin à Pékin.

L'amiral Seymour est-il entré à Pékin ? Les légations ont-elles été respectées, comme l'affirment les membres des ambassades chinoises accréditées en Europe? Nous le saurons bientôt.

En attendant, la première tentative faite par une colonne russe marchant au secours de Tien-Tsin a été vigoureusement repoussée le 22 juin et, à cette date, tous les quartiers étrangers de cette ville étaient en feu !

Le contre-amiral Courrejolles, qui commande nos forces navales dans l'Extrême-Orient, dispose ou disposera prochainement de 8 grands croiseurs et de 2 canonnières avec 200 pièces de canon et 3 500 hommes d'équipage. Les troupes de débarquement mises à sa disposition comprendront 5000 à 6000 hommes.

Sans nul doute, les troupes internationales viendront facilement à bout de l'armée chinoise. Les hommes des 24 Bannières ou de l'Étendard Vert ne sauraient tenir devant des troupes européennes. Mais ces dernières sont encore pour la plupart dans les ports anglais, français, allemands ou russes. Quand elles arriveront à Pékin, la capitale de la Chine ne sera plus peut-être qu'un immense amas de ruines fumantes sous lesquelles seront ensevelis les malheureux étrangers massacrés.

Et le lendemain la question chinoise se posera, redoutable, menaçante pour la paix du monde. Ce sera le grand problème qu'auront à résoudre les diplomates du xx^e^ siècle.

HENRI MAZEREAU.

LA VIE EN PLEIN AIR

Je ne m'étais pas trompé : c'est le capitaine Coste qui est arrivé bon premier du tournoi de fleuret. A lui sont allés les honneurs et aussi les applaudissements. Personne n'a réclamé contre la décision du jury qui s'est trouvée d'accord avec celle du public, — ce qui devient rare aujourd'hui.

MM. Henri Masson et Jacques Boulenger, qui ont conquis de haute lutte les places de deuxième et de troisième, sont des escrimeurs de genre combatif comme le capitaine Coste. Ils livrent la bataille carrément, et sans chercher à finasser comme d'autres. Il est vrai qu'ils suivent les leçons de Louis Mérignac.

Le tournoi de fleuret ne réservait pas seulement à ce grand maître la surprise agréable de ces deux succès, il devait honorer et illustrer encore un peu plus — si c'est possible — son nom avec la victoire de son fils Lucien Mérignac.

Le dernier assaut de Lucien Mérignac avec Kirchhoffer — deux gauchers — a été un des plus beaux, des plus passionnants qu'il ait été donné aux escrimeurs de voir : Kirchhoffer, d'une taille au-dessous de la moyenne, se trouvant en face d'un adversaire de haute stature, avec sa main merveilleuse de rapidité, ses parades d'une grande netteté et ses attaques en marchant, réussissait à être l'égal de Lucien Mérignac, dont les moyens physiques sont incontestablement supérieurs aux siens.

Le travail de Kirchhoffer est la perfection même, l'allonge de Mérignac et la variété de son jeu sont admirables : le premier est plus fin, le second plus puissant, plus complet.

La nature a favorisé Lucien... et le sang de son père est en lui.

∴

Après le fleuret l'épée, après l'adorable jeu de convention, l'escrime pratique. L'épée a aussi son tournoi. Il vient de se terminer, pour les amateurs et pour les professeurs, sur la terrasse du Jeu de paume, aux Tuileries, dans un cadre ravissant. Beaucoup de monde, de nombreux escrimeurs, de nombreux curieux et quelques jolies femmes forment le parterre des spectateurs. Les poules succèdent aux poules, vivement disputées : celui-ci est touché à la main, celui-là à la jambe, cet autre au masque ou à la poitrine. Il y en a pour tous les goûts.

Les cinq juges de camp ont fort à faire ; leurs yeux souvent ne voient plus ou voient mal. Pensez donc ! Il est des poules qui durent plus de trois heures d'horloge... Les malheureux juges, et les malheureux combattants aussi !

Les spectateurs ne se privent pas de critiquer les juges et aussi les tireurs. C'est leur droit, mais je dois dire qu'ils sont souvent injustes dans leurs sévérités.

Je voudrais bien les voir à la place des juges. Je voudrais bien les voir exécuter les brillants coups de bouton, qu'ils déclarent si faciles sur tel ou tel.

Ces tel et tel sont des spécialistes de l'épée, contre lesquels les plus fins fleuretistes — qu'ils essayent donc un jour ! — ne tiendraient pas longtemps.

C'est du moins ma conviction. Parmi les éliminés eux-mêmes que la chance (il y a de la chance partout) n'a pas favorisés — comme Willy Sulzbacher et Georges Berger — il y a des lames d'une incontestable valeur et qui ont fait leurs preuves.

Parmi les gagnants des poules éliminatoires, il y a des épéistes qui s'appellent J.-M. Rosé, Alibert, le capitaine de La Falaise, Boisdon, le lieutenant Sée, Ramon Fonst, Wallace, D^r^ de Pradel, qui feraient excellente figure dans une poule où seraient réunis les plus forts amateurs de nos assauts publics.

Les femmes ont encore des yeux pour le « fin Fleuret de France », mais elles ne détestent pas les combats qui donnent l'idée du duel. Elles l'ont montré pendant le tournoi d'épée. Elles prenaient parti pour celui-ci, pour celui-là, battaient des mains, faisaient de vives réflexions sur telle ou telle passe d'armes.

Personne ne niera que les femmes ne soient des propagandistes de premier ordre. Puisque l'épée les séduit maintenant, les épéistes peuvent être fiers. Le

monde, qui venait à eux, depuis pas mal de temps déjà, leur appartient aujourd'hui.

Sur la terrasse des Tuileries j'apercevais ces jours-ci, allant d'une poule à l'autre, regardant très attentivement, un sous-officier hollandais. Il est délégué au tournoi d'épée par son pays, où cependant le duel est rigoureusement défendu.

Il fera un rapport sur ce qu'il a vu, et pour que ce rapport soit entièrement vécu, il a pris part au tournoi d'épée des professeurs.

L'Angleterre aussi nous a envoyé des champions, ainsi que l'Italie, qui possède en M. Giurato un jeune tireur d'épée d'avenir.

Cette fête des armes a été des plus réussies, et si la pluie, la vilaine pluie, a failli d'abord ternir son éclat, le soleil promptement a paru, et il est resté fidèle jusqu'à la fin de ce tournoi dont j'aurai encore à entretenir mes lecteurs.

Ils m'en voudraient, je crois, de consacrer, dans cette série, une chronique aux abominables boucheries qui ont ensanglanté les arènes de Deuil, il y a quelque temps. Les corridas de toros ne s'implanteront jamais chez nous, je l'espère.

A ces spectacles écœurants il faut opposer des spectacles de nobles combats comme ceux dont je viens de parler : à l'épée des toreadors, il faut opposer l'épée française ou la *spada* italienne.

Au moment où je termine ces lignes, M. Ramon Fonst remporte le premier prix des amateurs et M. Albert Ayat celui des professeurs. C'est un énorme succès pour Ayat père dont les deux gagnants sont les élèves.

MAURICE LEUDET.

RECETTES ET CONSEILS

PRÉSERVATION DES DORURES CONTRE LES MOUCHES.

Faites bouillir une demi-douzaine d'oignons dans un demi-litre d'eau. Avec cette décoction, badigeonnez, au moyen d'une brosse très douce, les cadres dorés, les pendules, les lustres, les girandoles, en un mot toutes les dorures à préserver du sans-gêne des diptères domestiques. Ces dorures aux petits oignons se conserveront longtemps.

***

PROCÉDÉ POUR NETTOYER LES COLS EN VELOURS DES VÊTEMENTS D'HOMMES.

On prend une couenne de lard, avec laquelle on frotte le col, en employant le côté gras de la couenne.

Ce procédé semble un peu bizarre... graisser pour enlever la graisse? Pourtant l'obligeante abonnée qui me le communique, m'assure qu'elle l'emploie avec succès.

***

La plus belle découverte du siècle est l'*Eau Dentifrice de Suez* antiseptique; combinée d'après les découvertes de Pasteur, elle détruit le microbe de la carie, préserve et conserve les dents, leur donne une blancheur éclatante, et parfume agréablement la bouche. Toute femme soucieuse de sa beauté doit, pour conserver l'éclat de ses dents, user exclusivement de l'*Eau de Suez*. Pour les soins du corps, elle emploiera l'*Eucalypta*, la seule eau de toilette antiseptique à l'*Eucalyptus Globulus*.

***

ROUSSEURS SUR LE VISAGE.

On bat un ou deux blancs d'œufs bien en neige; puis, en battant toujours, on y ajoute, peu à peu, à peu près le même volume d'huile d'amandes douces, et, au moment de se coucher, on applique cette sorte de mayonnaise sur les taches, et on la laisse sécher jusqu'au lendemain matin.

On l'essuie alors avec un linge fin, avant de laver le visage.

On continue tous les soirs, tant qu'il reste trace de rousseurs.



— Bébé, dis bonjour au Monsieur, c'est lui qui apporte la *Phosphatine Falières*.

***

CONSEILS POUR LES DENTS.

Les personnes qui ont le malheur d'avoir des dents gâtées et creuses peuvent arrêter les progrès du mal par un remède très simple. Il faut toujours avoir sur la toilette une bouteille de lait de magnésie, et, chaque soir, après avoir brossé ses dents avant de se coucher, on en garde une petite quantité dans la bouche pendant une minute pour que la solution puisse bien humecter les dents. En employant ce procédé, il se forme une couche de magnésie sur l'émail des dents, qui se trouve protégé contre l'action des acides qui se forment dans la bouche pendant le sommeil. La magnésie reste sur les dents trois ou quatre heures. Les dentistes recommandent aussi de se laver la bouche avec une solution de bicarbonate de soude après avoir mangé des fruits acides ou de la salade, car la soude, comme la magnésie, neutralise l'effet nuisible des acides sur l'émail.

***

CONTRE LES BRULURES.

On recommande, comme moyen infaillible, l'esprit-de-vin. Dès qu'on s'est brûlé on verse de l'esprit-de-vin sur la brûlure, on en fait des compresses en ayant soin d'humecter constamment la brûlure pendant un quart d'heure ou même une demi-heure. Il ne faut pas que la peau sèche pendant tout ce temps. Il ne se forme pas d'ampoule de cette façon et la douleur disparaît assez rapidement. On cite le cas d'une dame qui s'était cruellement brûlée la figure par suite de l'explosion d'une marmite de Papin et qui, au moyen de compresses d'esprit-de-vin renouvelées jour et nuit, se guérit complètement et sans qu'on pût apercevoir la moindre trace de brûlure sur son visage qui avait pourtant horriblement enflé.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du Problème paru dans le numéro du 15 Juin 1900

Il reste au premier 100 fr. moins le double de ce qu'on a pris au second. Il reste au second 48 fr. moins ce qu'on lui a pris.

L'écart de ce qui leur reste est donc 52 fr. moins ce qu'on a volé au second. Or il est aussi égal à deux fois ce qui reste au second, c'est-à-dire égal à 96 moins le double de ce qu'on lui a volé.

Donc 96-52 ou 44 fr. est ce qu'on a volé au second.

Par suite le premier a perdu 88 fr.

***

Charade. — BÉNÉNICE.

Vers à reconstruire :

Hélas! tout ici-bas a même destinée;
L'un passe dans un jour, l'autre dans une année,
Et tous nous abordons au seul et même port.
Ainsi, tout ce qui vit suit une loi commune,
Misère méprisée, orgueilleuse fortune,
Tout vient aboutir à la mort.

PROBLÈME

J'ai deux fois l'âge que vous aviez quand j'avais l'âge que vous avez, et quand vous aurez l'âge que j'ai, nous aurons à nous deux 126 ans. Quel est mon âge?

Le Gérant : CH. GUION.

7870-99. — COSSEIL, Imprimerie Ed. CAPIN.

CÉSAR FRANCHIT LE RUBICON



César franchit le Rubicon, par Gérome. — Gravure de Crosbie.

Gérôme, le peintre statuaire, vient de terminer un nouveau sujet hippique s'ajoutant à la série sculpturale des grandes personnalités militaires entreprises par lui, depuis quelques années : c'est César passant le Rubicon et affirmant, ainsi, sa résolution de marcher sur Rome à la tête de son armée, après avoir prononcé la phrase célèbre : *Alea jacta est.* — Rappelons, en quelques mots, ce souvenir.

Jules César conquérant des Gaules, qui, en 51 avant Jésus-Christ, pacifia le pays après dix années de luttes incessantes, réclama, comme récompense à Rome, l'honneur du consulat; ce fut alors que les intrigues de Pompée, jaloux des succès de son rival, firent que non seulement le titre de consul fut refusé par le Sénat, mais que celui-ci, prenant ombrage de la popularité, justement acquise, du conquérant, lui intima l'ordre d'abandonner immédiatement son armée, sous peine d'être déclaré traître à la patrie. César, aimé de ses soldats, profita habilement de la mauvaise impression

produite, sur eux, par la publicité donnée à ce sénatus-consulte, pour faire venger, par ceux-mêmes qui venaient d'être les éléments de réussite de ses glorieuses campagnes, l'injure faite à leur chef : d'autant plus que l'ordre de disgrâce nommait, en même temps, Pompée généralissime des troupes de la République.

Dans ses productions hippiques, Gérôme adopta, jusqu'ici, le calme mouvement du pas des chevaux, avec les attitudes convenant le mieux aux conditions d'équilibre nécessaires à la représentation équestre, honorant un personnage de qualité. Le *Bonaparte* en bronze doré, du musée du Luxembourg, dont nous avons donné la gravure (1), est le premier sujet de la série. Le cheval marche franchement au pas ; son allure est facile à voir et à saisir, aussi bien par l'œil que photographiquement parlant ; elle est maintenant la plus acceptée, sans lutte ni explication, comme accord parfait et harmonieux sur la base diagonale centrale, avec entente dans les deux arcs-boutants du diagonal dissocié qui se font équilibre. On trouve dans le commerce une photographie, par Dellon, du remarquable écuyer Mackensie-Grieves, ce type parfait du cavalier élégant et correct, montant un cheval offrant une pose identique. — Dans la monture de César, dont il est question ici, la marche, quoique plus accentuée, est vraie dans les mêmes données, non seulement parce que les deux pieds du train de derrière de l'animal sont encore dans l'eau, pendant que les membres antérieurs commencent à gravir le talus, avec un certain effort, mais aussi à cause du vent qui souffle en tempête, de façon à violemment animer les accessoires qui rehaussent pittoresquement le sujet.

Le cavalier a la figure soucieuse d'un homme qui vient de prendre une grande résolution, dont il accepte les conséquences ; son corps, penché en avant, s'identifie avec le mouvement ascensionnel du cheval dont le pied postérieur, montoir, va quitter le sol, se décidant à suivre diagonalement, dans l'ordre normal, le pied droit de devant fortement cramponné sur la pente.

Comme dans toutes les compositions de l'artiste, les détails de ce groupe expressif sont traités avec un soin caractérisant une exactitude qui ne laisse aucun doute sur la véracité de l'œuvre de Gérôme, dans son ensemble sculptural.

COLONEL DUHOUSSET.

(1) *Magasin pittoresque* du 15 avril 1897.

LA « ROSE DU PARADIS » A LA CATHÉDRALE DE SENS

Dans les premiers mois de l'année 1899, l'État a fait restaurer l'immense verrière qui occupe le portail nord de la cathédrale de Sens.

On sait en quoi consiste cette opération aussi dispendieuse que délicate.

Un vitrail n'est autre chose qu'une mosaïque transparente formée d'une multitude de fragments de verre, étroitement enchâssés dans une résille de plomb laminé. Or, la conservation de cette merveilleuse décoration, dont les architectes du moyen âge ont su tirer si grand parti, exige un entretien parfois fort onéreux.

Sous la poussée du vent, surtout lorsque la fenêtre offre une large surface de résistance, le réseau de plomb peu à peu se relâche. Des ruptures se produisent qui occasionnent la chute et la perte des lamelles de verre. De plus, l'action lente du temps, l'humidité, la chaleur, la poussière, provoquent des oxydations qui attaquent le métal et lui enlèvent toute consistance. De là l'inévitable nécessité de remplacer, de loin en loin, toute l'armature, si l'on veut éviter d'irréparables catastrophes. C'est pour conjurer ce péril et pour assurer la conservation de l'une des plus belles œuvres des maîtres verriers du XVI^e^ siècle que l'administration des Cultes, sur la demande de l'architecte diocésain, M. Édouard Bérard, en a fait exécuter une restauration complète.

Un tel travail suppose une science technique éprouvée et un goût artistique des plus sûrs, car la mise en plomb n'est qu'une partie secondaire de l'opération qui comprend aussi le remplacement des morceaux disparus par des pièces se raccordant, aussi parfaitement que possible, par le style, le coloris et le dessin, aux parties anciennes.

Le gouvernement en a chargé un maître verrier de Paris bien connu, M. Félix Gaudin. C'est à lui que sont dues les photographies reproduites ici.

Vers 1490, le chapitre de Sens avait entrepris de reconstruire les deux bras de la nef de la cathédrale, connus sous le nom de *croisée* ou transept. La partie architecturale fut exécutée par Martin Chambiges, le fameux maître de l'œuvre qui construisit aussi le grand portail de Troyes et le chœur de Beauvais.

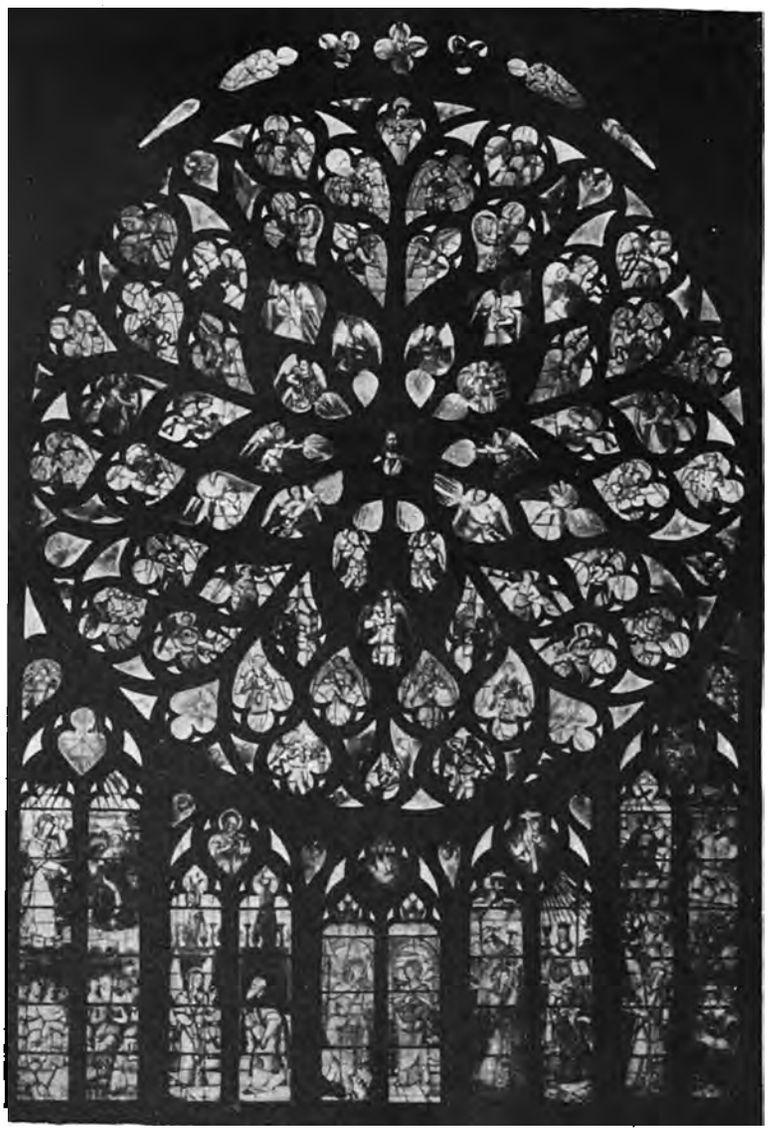
En 1501, l'aile sud était terminée et des verriers de Troyes furent chargés d'en exécuter les verrières. L'aile du nord ne fut achevée qu'en 1516. Les chanoines traitèrent avec des verriers sénonais pour les fenêtres latérales. Quant à la grande

rosace du portail, celle qui nous occupe, don particulier du doyen du chapitre, Gabriel Gouffier, les comptes conservés aux archives n'en font nulle part mention, et l'on ignore quel en fut l'auteur.

Une seule chose est évidente, c'est que le peintre verrier qui a conçu et exécuté ce splendide vitrail n'appartenait pas à la même école que les peintres des fenêtres voisines et qu'il leur était bien supérieur en talent.

La Rose du Paradis, en effet, tranche sur les verrières qui l'entourent, par la finesse des détails, la délicatesse du coloris, la grâce exquise des figures. A certains détails qui se retrouvent dans les différentes scènes et surtout dans le superbe panneau central de l'Annonciation que nous reproduisons, on est frappé de traits de ressemblance avec les peintures de l'école italienne de cette époque. L'attitude de la Vierge, l'agencement de sa coiffure et jusqu'au nœud savant de la ceinture rappellent vaguement les madones du Pérugin ou de Francia. Il est donc très probable que la rosace de Sens est l'œuvre sinon d'un peintre italien, du moins d'un artiste pénétré des traditions de l'école ombrienne. A cette époque du reste, une pléiade d'artistes italiens attirés par François Ier formaient, à Fontainebleau, une brillante école autour du Primatice et de Rosso. Quelques-uns même, comme Dominique Barbiere, se fixèrent à Troyes et purent s'y adonner à la peinture sur verre si florissante alors dans la capitale de la Champagne.

Quel que soit du reste le nom de l'artiste, l'œuvre que les anciens appelaient *la Rose du Paradis* a toujours été et est encore justement admirée.



La « Rose du Paradis ».

La fenêtre mesure 15 mètres de hauteur sur 10 mètres de largeur. Sous la rosace règne une claire-voie formée de cinq panneaux à double baie, d'inégale hauteur. Ils offrent chacun une scène distincte. Dans toutes cependant apparaît un même personnage, vêtu d'une longue robe de lin et d'une tunique azurée sur laquelle flotte une étole d'or ; il tient à la main le sceptre symbolique des messagers célestes. Il est facile d'y reconnaître l'archange Gabriel, le patron du donateur Gabriel Gouffier qui s'est fait lui-même portraiturer, à genoux devant la vierge Marie, dans la scène centrale. Il porte la longue robe de pourpre, le surplis et l'aumusse de fourrures des chanoines sénonais.

Dans le premier tableau, à gauche, l'ange apparaît au prophète Daniel qu'il tire de son sommeil. Il lui annonce l'avènement du *soleil de justice* qui va se lever pour « ceux qui demeurent dans l'ombre de la mort » ; sous leurs pieds en effet apparaissent les justes détenus dans les *Limbes* en attendant le Libérateur.

Le second tableau retrace l'apparition au prêtre Zacharie. Celui-ci vient de pénétrer dans le sanctuaire pour y offrir l'encens. L'ange lui prophétise la naissance de son fils Jean-Baptiste.

La troisième scène représente l'Annonciation. Nul sujet peut-être n'a été plus fréquemment traité par les maîtres de la peinture religieuse. Or il est difficile de rencontrer une *Annonciation* qui dépasse celle-ci en fraîcheur, en gracieuse harmonie, en touchante simplicité. On ne saurait rêver tableau plus achevé que ce panneau sur verre. Détail curieux, l'attitude, le mouvement de la Vierge se retrouvent exactement reproduits

dans une *Annonciation* de Francesco Francia à l'Académie des beaux-arts de Milan. Peut-être faut-il voir dans cette ressemblance autre chose qu'une coïncidence fortuite.

Dans la scène suivante, Gabriel annonce à Daniel la fin de la religion mosaïque et le triomphe de la religion chrétienne. C'est le thème favori des verriers et des enlumineurs du moyen âge : l'Église et la Synagogue.

Dans le dernier sujet enfin : Daniel écrit sous la dictée de l'ange. Il écrit les combats de l'archange Saint-Michel contre l'Antéchrist, et la chute de celui-ci suivie de celle du démon : toutes choses représentées au-dessus des deux principaux personnages.

Toutes ces scènes, on le voit, ont un objet unique. Elles figurent la venue du Messie et son triomphe terrestre. La rosace qui les surmonte représente son triomphe céleste.



Deux panneaux de la verrière.

Au centre de la rose, dans une auréole de lumière, se détache la figure calme, majestueuse du Christ bénissant. Autour de cette image radieuse, dans les multiples compartiments de la dentelle de pierre, dont les capricieux méandres ont pour principe une étoile à cinq rayons, se jouent des légions d'anges, formant un concert céleste et représentant à nos yeux l'hosannah éternel qui retentit au ciel.

Il y aurait pour l'archéologie musicale une étude intéressante à faire sur les instruments divers de cet orchestre aérien. On y voit le psaltérion, la guitare, la vielle, le luth, toute la famille des violes jusqu'au grave violoncelle. La flûte traversière, la flûte de Pan et la cornemuse y concertent avec la harpe, le clavecin et l'orgue portatif. Puis ce sont toutes les variétés d'instruments de cuivre : trompe, cor, trompette et trombone qu'accompagnent à coups redoublés, tambourins, timbales et grosses caisses, cymbales et carillon. Enfin, dans les écoinçons, au bas de la rosace, on peut admirer deux gentils joueurs de syrinx ajoutant leurs trilles à toute cette harmonie.

Nous ne saurions mieux terminer cette étude qu'en citant les lignes inspirées à un critique d'art bien connu, M. Émile Montégut (1), par la vue de cette splendide verrière. « Je ne sais quelle joie, quel bien-être, quelle paix délicieuse donne à l'âme cette lumière colorée d'une si harmonieuse abondance et d'une si douce clarté. Cette admirable verrière est composée de couleurs si tendres, si pures, si chastement gaies, qu'on peut sans métaphore aucune la comparer à un lac de limpide lumière et assimiler à la volupté du bain

(1) *Impressions de voyage et d'art.*

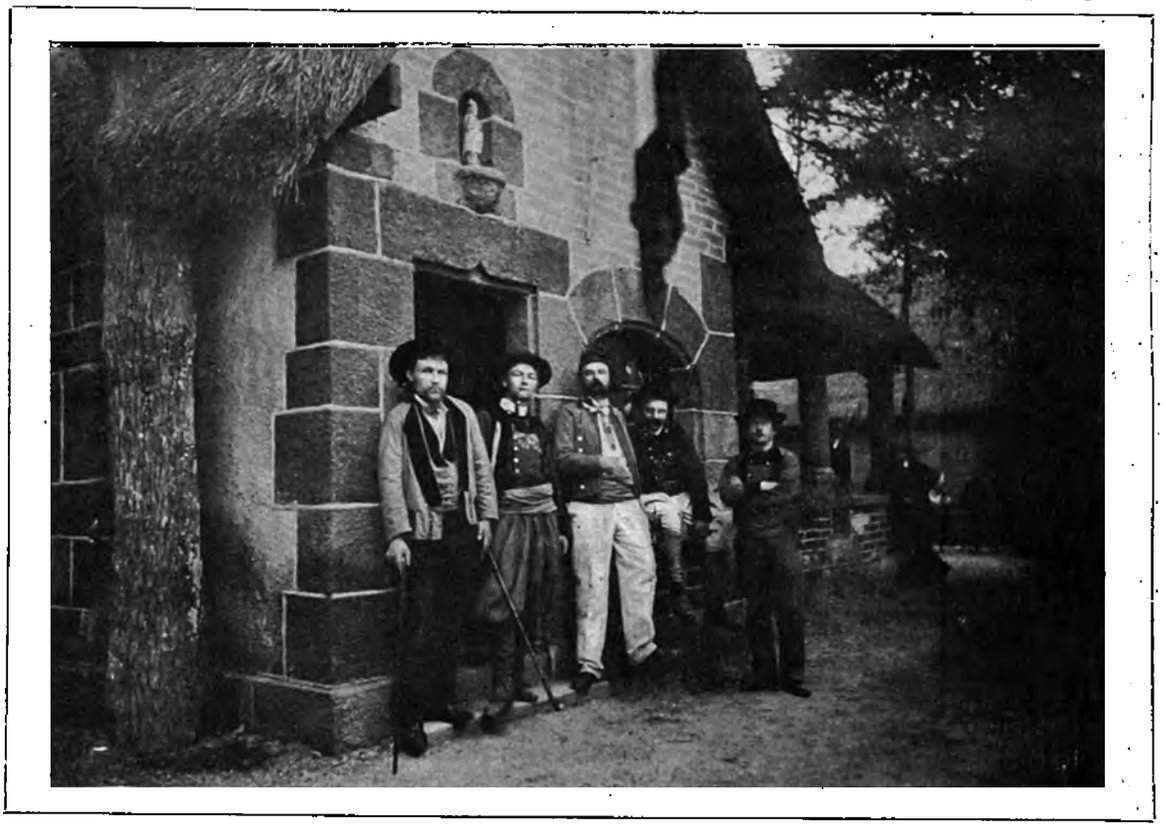
le plaisir que l'œil en ressent; il en est en effet à la fois rafraîchi et caressé, il y nage, il s'y dilate, il y est vraiment en Paradis. Rarement l'art humain a réussi aussi bien à produire une sensation qui fût identique à celle que donne la nature. »

E. CHARTRAIRE.

LA PROVINCE A L'EXPOSITION

LA BRETAGNE

Il y a à l'Exposition une rue des Nations, dans laquelle les hôtes de la France ont courtoisement et admirablement résumé pour elle et pour le monde ce que leur pays avait de plus caractéristique, de plus noble et de plus gracieux; il y a une rue de Paris, qui est tout au plus la rue de Montmartre et qui mérite à peine d'être recommandée aux amateurs de désillusions; on n'a pas songé à y donner comme pendant une rue des Provinces.



Un coin de la colonnade du cloître de la Forêt.

Et cependant quelle superbe occasion on a manquée d'ajouter encore à l'intérêt et à la beauté de cette Exposition déjà si intéressante et si belle. Le Trocadéro eût été pour cette exhibition un cadre merveilleux. Les provinces maritimes eussent trempé leurs pieds dans la Seine comme elles les baignent dans les vagues sombres de l'Océan ou l'écume argentée de la Méditerranée; les coiffes blanches des Boulonnaises, des Normandes et des Bretonnes auraient battu de l'aile au souffle du fleuve comme à la brise du large; les sabots mignons des Sablaises auraient aussi gentiment cliqueté sur l'asphalte du quai que sur les galets de la plage, et vos yeux noirs, Basquaises et Provençales, auraient gaiement étincelé, vifs, pétillants, lumineux ainsi qu'un rayon de soleil dansant à la crête des vagues.

Au sommet de la colline, les Alpes à droite, les Pyrénées à gauche, nous eussent présenté dans leur cadre de glaciers, de sapins, de rustiques chaumières, les unes les fortes races de la Savoie et du Dauphiné, les autres la souplesse nerveuse de leurs Béarnais et de leurs Gascons. Entre elles deux l'Auvergne, moins altière, mais aussi pittoresque, eût étalé le long de la cascade les plis de sa robe verte, que les églises romanes et les vieux castels parent de joyaux d'un luxe lourd, à la fois raffiné et barbare.

Autour d'elle, comme jadis à l'appel de son Vercingétorix, se fussent réunis les anciens clients de la Confédération arverne, le Limousin, avec la molle ondulation de ses collines granitiques

couvertes de châtaigniers ; le Quercy et le Rouergue avec les falaises bariolées de leurs causses, avec les merveilles souterraines de Dargilan, de Bramabian et de Padirac ; le Velay installant ses dentellières aux doigts de fée aux pieds du donjon de Polignac, du culot de volcan d'Aiguilhe ou de la merveilleuse cathédrale du Puy.

Puis, çà et là, se seraient groupés les beffrois des Flandres et de l'Artois ; la maison lorraine au toit de chaume où naquit Jeanne d'Arc ; les manoirs de la Touraine ; les clos des pays vignerons, gaie Champagne et plantureuse Bourgogne ; les demeures champêtres du Berry et du Bourbonnais, les résidences féodales de l'Anjou, du Poitou et du Maine, les sombres nids d'aigle de la Corse.

C'eût été, en raccourci, le détail de la France, avec sa variété d'où naît une si parfaite harmonie. Et quels souvenirs ! Et quels contrastes ! Rousseau dans l'ermitage harmonieux des Charmettes et la vieille antiquité des bardes gaulois ; Jean-Bart et les corps d'armée du roi René ; Buffon dans sa tonnelle de Montbard et Montesquieu en son château de la Brède ; les voix parlant à la Pucelle sous le chêne sacré du bois Chenu et la verve railleuse de Rabelais s'allumant à ce petit vin de Chinon qui fleure la violette du printemps !

A tout cela on n'a pas songé. Je le répète, en face de la rue des Nations, qui est fort belle, la France est représentée par Montmartre.

Heureusement l'initiative privée a en partie réparé le mal. Cinq provinces au moins ont des expositions locales plus ou moins réussies, mais toujours intéressantes ; ce sont la Bretagne, la Provence, le Poitou, le Berry, et l'Auvergne.

La Bretagne est une des exhibitions locales les plus heureuses de l'Exposition. On peut la dire réussie de tout point, et quand on se trouve devant l'hôtellerie de la reine Anne, en face la reconstitution du dolmen des Marchands et de l'un des menhirs de Carnac, ou mieux encore à l'auberge du Martail, attablé en face d'une bolée de cidre, aux sons si petits du biniou que soutient le ronronnement de la bombarde, les grands ormeaux des Invalides prennent quelque chose de l'horreur sacrée des chênes druidiques. On se croirait vraiment dans un coin frais du pays sous bois de là-bas, de l'*Argoat*.



La librairie bretonne. — Église Sainte-Barbe au Faouët.

En sortant des galeries surchauffées des Invalides, l'œil fatigué du chatoiement des bijoux et des dorures, l'oreille emplie du bourdonnement des métiers, du grondement sourd et continu de la foule, la sensation est exquise et reposante.

Voici d'abord, à gauche, la reconstitution de la porte du cimetière de la Martyre, d'un style renaissance à la fois si sobre et si élégant ; à sa suite, sous un auvent également renaissance, une jeune Bretonne accorte et fraîche vend à la tasse le lait de ces petites vaches tachetées, un peu maigriotes, mais si douces, si bonnes laitières, dont la robe lustrée et bigarrée s'enlève si bien sur le vert sombre des ajoncs ou le tapis brun rose des bruyères. Tout en humant votre tasse de lait, regardez bien la jeune vendeuse. Outre qu'elle est plaisante à voir, elle offre un modèle des plus remarquables du type celtique tel que l'a défini Broca (1), tel que nous le retrouverons, légèrement modifié cependant, en Auvergne.

Tout à côté, un charmant petit édicule, emprunté à l'église Sainte-Barbe du Faouët, abrite une librairie bretonne où sont étalées, à côté des publications de la Bretagne, les feuilles locales de Rennes, de Nantes et de Quimper.

(1) *Revue d'anthropologie*, 1873.

Ces toits aigus, en pente raide, ces auvents, ces abris couverts qui se groupent autour de l'édifice principal, sont un des éléments caractéristiques de l'architecture bretonne. On les retrouve à l'Exposition, notamment dans l'édicule de Saint-Jean-du-Doigt, derrière lequel se cache, timide et mignonne, la fontaine de Sainte-Barbe-du-Faouët, et dans la colonnade du cloître de la Forêt. Ils sont imposés par le climat; ce climat est doux, grâce au Gulf Stream qui permet au figuier de fleurir à Roscoff en pleine terre, mais il est humide.

On peut donc laisser entrer l'air tiède et chargé des aromes de la lande mouillée; il faut en revanche se préserver de la petite pluie fine et pénétrante, *crachin*, dans les rues boueuses de Brest, mais rosée bienfaisante pour les bois et les maisons. De là ces toits en pointe, aux pentes sur lesquelles l'eau glisse, aux larges rebords sous lesquels on peut s'abriter, que soutiennent des colonnes massives, solides, d'où pourtant le souci d'une décoration artistique est rarement absent.

Dans la reproduction de l'édicule de Saint-Jean-du-Doigt, ils abritent des brodeurs et des tailleurs bretons, de ces *Kemener*, qui parcourent le pays, travaillant et chantant, buvant et contant, bien accueillis par-ci, moqués et rabroués par-là, toujours un peu redoutés. C'est que le Kemener — pour un Breton — n'est pas un artisan ordinaire. Qu'il décore patiemment de noires arabesques les gilets sombres du Léonnais ou qu'il prodigue les couleurs éclatantes, le jaune et le rouge en particulier, sur les corsages de la Cornouailles, il peut dans ces merveilleuses broderies, dont une antique et mystérieuse tradition a marqué depuis des âges la disposition et le sens, enclore un *sort* et, pour un Breton, on sait ce que cela veut dire. Espérons que le *Kemener* ne vendra à nos lecteurs que des broderies dont la vertu magique est bienfaisante, et arrivons à l'*hôtellerie de la duchesse Anne*.

Sur le seuil, bombarde et biniou nous font accueil. M. Quellien, un des Bretons qui connaissent le mieux la Basse-Bretagne, va nous renseigner sur ces deux instruments nationaux. « Au souffle seul et sans le doigté, dit-il, le biniou produit une note uniforme, un *ré*, qui sert de tonique; l'air est généralement en *la* dominante : c'est le premier ton du plain-chant. Quelquefois on a *fa* dièse et même *ut* dièse. Le biniou est percé de cinq trous, et la bombarde, de huit. Une chose curieuse, c'est que ces deux instruments, qui sont faits pour jouer et forcés de vivre ensemble, ne sont pas d'accord du tout; ils vont à l'unisson, mais à la distance à peu près d'un demi-ton; l'un donnant *ut*, l'autre dit *si* naturel. A première audition, l'on est évidemment frappé de cette dissonance. Eh bien! si l'on poursuit l'exécution, la distance s'efface. On se demande si les ménétriers n'obtiennent pas ce résultat parce qu'ils forcent la note à force de poumons : le *ré* fondamental se dégageant, sous un pareil effort, avec un volume si considérable de son, comme la note d'un bourdon, il est probable que cette basse monotone enveloppe de sa sonorité ces dissonances, de manière à les rendre de moins en moins perceptibles à l'oreille (1). »

Le meilleur moyen de se mettre à portée de saisir cette harmonie particulière, c'est d'entrer à l'*hôtellerie de la duchesse Anne*, dont la plupart des motifs architecturaux sont empruntés aux vieilles maisons de Morlaix. Dans la salle en équerre du rez-de-chaussée, au plafond à poutrelles que soutient un pilier renaissance, une cheminée monumentale garnit le coin gauche de l'entrée. Des meubles bretons (voir en particulier les meubles incrustés à serrures de cuivre du fond de la salle) forment un décor original au milieu duquel évoluent, portant les pichets de cidre en faïence de Quimper, d'accortes servantes vêtues des divers costumes locaux. Un curieux escalier conduit à l'étage supérieur, où la *pentyern* Durocher fait entendre des poésies et des chansons du terroir, et que garnissent quelques peintures, malheureusement en trop petit nombre, d'Ogé, des aquarelles de Forges, des dessins de Jousset, des sabres du temps de la Chouannerie, un métier à broyer le lin.

Faisant ensuite le tour de l'hôtellerie, nous arrivons à la colonnade du cloître de la Forêt occupé par des faïenciers et sculpteurs sur bois. Dans le bâtiment qui y est accoté, M. Georges-Marie Richard, auquel on doit cette ingénieuse et pittoresque reconstitution, a installé ses services.

Longeant ensuite la galerie ethnographique où un bijoutier vend divers souvenirs aux armes de Bretagne, passant devant la naïve mais charmante reconstitution d'une croix du XV^e^ siècle, exécutée en granit par le sculpteur Yves Hernot, « *où allons-nous* »?

Où allons-nous? répond l'enseigne du cabaret breton, *ici ou là. Allons chez Martail, boire un coup; aujourd'hui pour de l'argent, demain pour rien.* Et toujours couverte en chaume, bâtie en lourdes dalles de granit, une véritable auberge bretonne nous ouvre ses portes. On y boit le cidre à la bolée, on y savoure les galettes de sarrasin et on peut à l'occasion y faire flamber le *Klips* (2) traditionnel au pays de Quimper.

C'est de là qu'il faut voir l'ensemble du village breton avec l'hôtellerie aux fines boiseries à sa gauche, la reconstitution du dolmen des marchands, dit table de César, et d'un menhir de Carnac à sa droite, les pylones de l'entrée du cimetière de Peneran, les auvents de l'église Sainte-Barbe de Faouët en face de soi.

L'impression de vérité pittoresque du début, s'est accrue et précisée. On se croirait à un dimanche de pardon, un jour que les « étrangers »

(1) *Chansons et danses des Bretons*, Paris, 1889, in-8°, p. 39.
(2) Mélange de cidre et d'alcool.

de la plage voisine y sont venus pour rire et voir. C'est vraiment un coin de Bretagne transporté à Paris. Nous y avons conduit nos lecteurs, nous les mènerons une autre fois, s'ils le veulent bien, et dans le Berry qui est voisin et, de l'autre côté de l'Esplanade, à la vieille Auvergne.

Louis FARGES.

UNE BIBLIOTHÈQUE

L'ART D'ACHETER LES LIVRES, DE LES CLASSER, LES CONSERVER ET S'EN SERVIR.

IV

DE L'ACHAT DES LIVRES.

Quels livres acheter? — Avoir un petit nombre d'amis et beaucoup de relations. — Ouvrages de référence, bases d'une bibliothèque. — Livres de chevet. — Ne vous prodiguez pas. — Le plaisir de bouquiner. — Méfiez-vous des souscriptions. — N'achetez que ce que vous voulez lire. — Le bonheur des collectionneurs.

Maintenant que nous connaissons les trois éléments ou conditions matérielles et essentielles du livre : papier, format, impression, voyons quels livres il convient d'acheter, quels types d'éditions méritent nos préférences, et comment doivent s'effectuer ces acquisitions.

Tout d'abord l'innombrable multitude des produits de la pensée vous arrête et vous déconcerte. Que choisir parmi tant, tant et tant d'œuvres? Comment se guider dans un tel dédale?

Dès les débuts mêmes de la bibliophilie, la question s'est posée, et Sénèque le Philosophe l'a on ne peut mieux discutée et tranchée dans son traité *de la Tranquillité de l'âme* (ch. IX) et dans ses *Lettres à Lucilius* (II et XLV).

« Rien de plus noble, écrit-il, que la dépense qu'on fait pour se procurer des livres; mais cette dépense ne me paraît judicieuse que si elle n'est pas poussée à l'excès. A quoi sert une incalculable quantité de volumes, dont le maître pourrait à peine dans toute sa vie lire les titres? Cette masse d'écrits surcharge plutôt qu'elle n'instruit, et il vaut bien mieux t'en tenir à un petit nombre d'auteurs que d'en parcourir des milliers..... Chez la plupart, chez des gens qui n'ont même pas l'instruction d'un esclave, les livres, au lieu d'être des moyens d'étude, ne font que servir d'ornement à des salles de festin. Achetons des livres pour le besoin seulement, jamais pour l'étalage.

« ... Fais un choix d'écrivains pour t'y arrêter et te nourrir de leur génie, si tu veux y puiser des souvenirs qui te restent. C'est n'être nulle part que d'être partout. Ceux dont la vie se passe à voyager finissent par avoir des milliers d'hôtes et pas un ami... La nourriture ne profite pas, ne s'assimile pas au corps, si elle est rejetée aussitôt qu'absorbée. Rien ne retarde une guérison comme de changer sans cesse de remèdes; on ne réussit point à cicatriser une plaie où les appareils ne sont qu'essayés; on ne fortifie pas un arbuste par de fréquentes transplantations... La multitude des livres dissipe l'esprit. Ainsi, ne pouvant lire tous ceux que tu aurais, il est suffisant pour toi d'avoir ceux que tu peux lire. »

C'est ce que Pline le Jeune a résumé dans l'apophtegme célèbre : *Multum legendum esse, non multa* (Beaucoup lire, mais non beaucoup de choses).

Voltaire a exprimé la même sage opinion dans une ingénieuse et concluante comparaison :

« Un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains, on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la Bibliothèque du roi, que de ce qu'il y a sept cent mille hommes dans Paris. »

***

Mais si d'ordinaire on n'a et on ne peut avoir qu'un petit cercle d'amis, on ne risque rien de posséder beaucoup de relations, au contraire; s'il est sage de s'en tenir, pour la lecture, à quelques auteurs préférés, il est non moins judicieux et profitable d'être abondamment pourvu d'ouvrages à consulter, d'ouvrages *de référence*, dictionnaires, manuels, annuaires, répertoires, etc.

Ici seuls l'emplacement et la fortune dont vous disposez doivent limiter vos exigences.

Francisque Sarcey disait que tout ce dont il avait besoin, en fait de connaissances, il le trouvait dans le Larousse. Cette vaste publication peut tenir lieu, en effet, d'une bibliothèque, et, malgré ses imperfections, malgré ses erreurs, moins fréquentes que d'aucuns se plaisent à l'insinuer, peu nombreuses même, en somme, si l'on considère l'énorme quantité de texte, elle réalise bien le grandiose projet de son auteur et fondateur, elle est bien la véritable Encyclopédie du XIX^e^ siècle.

Pour la langue française, l'historique et l'emploi des mots, rien ne remplace l'admirable dictionnaire de Littré. Ajoutez-y celui de notre ancienne langue et de ses dialectes du IX^e^ au XV^e^ siècle de Frédéric Godefroy, ainsi que des dictionnaires grecs, latins (Ducange — basse latinité — et Freund, par exemple), et des principales langues vivantes.

Déjà au XVII[e] siècle l'érudit Lamothe Le Vayer, dans sa *Lettre à un moine sur l'art de former une bibliothèque à peu de frais*, écrivait, à propos des dictionnaires :

« Quant à ces derniers, je tiens, avec des personnes de grande littérature, qu'on ne saurait trop en avoir, et c'est chose évidente, qu'il les faut posséder en pleine propriété, parce qu'ils sont d'un journalier et perpétuel usage, soit que vous soyez attaché à la lecture et intelligence de quelque auteur, soit que vous vaquiez à la méditation et composition de quelque ouvrage. »

Si vous vous occupez de bibliographie, le *Manuel du libraire* de Jacques-Charles Brunet, *la France littéraire* de Quérard, le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier, et le *Catalogue de la Librairie française* d'Otto Lorenz, vous sont indispensables.

L'*Histoire des Grecs* et l'*Histoire des Romains* de Duruy, l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient* de Maspéro, l'*Histoire de France* d'Henri Martin ou de Michelet, celle de la *Révolution* par Thiers, Michelet ou Louis Blanc, *l'Ancien régime* de Taine, *le Consulat et l'Empire* de Thiers, *les Deux Restaurations* de Vaulabelle, l'*Histoire de Dix ans* de Louis Blanc, suivie de l'*Histoire de Huit ans* d'Elias Regnault, et de la *Révolution de 1848* par Daniel Stern ou Garnier-Pagès; *le Second Empire* par Taxile Delord, l'histoire de la *Guerre de 1870-71* et de la *Troisième République* (MM. Jules Claretie, Alfred Duquet, le commandant Rousset, etc.) vous permettront de suivre, des origines du monde jusqu'à nos jours, — en étudiant plus particulièrement la France, — les événements et les progrès de l'humanité. Michelet est, sans conteste, bien plus intéressant et entraînant qu'Henri Martin; mais celui-ci possède un avantage des plus appréciables pour les travailleurs et les chercheurs. Il a eu le bon esprit de joindre à sa grande histoire une table analytique, qui comprend tout un volume (le XVIII[e]) et permet de trouver instantanément le renseignement désiré. Michelet étant, par un très fâcheux et déplorable oubli, complètement dépourvu de tables détaillées, les recherches sont presque impossibles à travers ses trente ou quarante volumes. Rien de plus utile, rien de plus précieux qu'une table analytique ; et l'on comprend bien qu'un membre du parlement anglais ait jadis, vers 1820, proposé de priver de ses droits d'auteur tout écrivain qui aurait omis d'ajouter ce répertoire à chacun de ses volumes.

Les *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve, ses *Portraits littéraires*, ses *Portraits contemporains* et ses *Nouveaux Lundis* constituent la meilleure sinon la seule histoire de la littérature française que nous possédions.

Les dix-neuf volumes de la *Géographie universelle* de Reclus, le *Dictionnaire géographique et administratif* de Paul Joanne, et une collection des *Guides* Joanne et Bædeker (Joanne pour la France surtout) vous rendront en maintes occasions de signalés services.

N'oubliez pas le Code et quelques bons ouvrages de droit, un manuel ou dictionnaire de médecine usuelle, le Bottin ou l'Annuaire Hachette, et une collection complète d'un ou de plusieurs périodiques — toujours selon la place dont vous disposez : — l'*Illustration*, par exemple, où sont consignés, retracés par la plume et le crayon, les faits marquants de chaque semaine, et qui offre, dans son ensemble, l'histoire écrite et illustrée de notre temps; la *Revue encyclopédique*; la *Revue politique et littéraire (Revue bleue)* et sa sœur et compagne la *Revue scientifique*; *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, un des recueils les plus appréciés de tous les érudits et travailleurs ; et le doyen de nos journaux à gravures sur bois, le *Magasin pittoresque*, que, dans ses « Matériaux de la Bibliothèque », M. Guyot-Daubès place très justement en tête des collections à consulter, ce qui, ajoute-t-il, peut se faire aisément, grâce aux tables récapitulatives que vous connaissez (1).

*
* *

Voilà une série d'ouvrages pouvant servir de base à toute bibliothèque, une réunion d'excellents outils, précieux à tous ceux qui lisent, écrivent et étudient.

Mais ce ne sont là que des *généralités*. Or, chacun de nous a ses besoins et ses goûts particuliers, chacun de nous, par vocation ou nécessité, par plaisir ou devoir, est poussé vers tel ou tel genre de lectures et d'études, où il arrive peu à peu et forcément à se restreindre et se confiner; d'abord parce que nous nous plaisons tous à fréquenter de préférence les gens et les choses que nous connaissons déjà, à approfondir, goûter et savourer de plus en plus ce que nous savons; et parce que chaque coin de l'infini domaine de la science est à lui seul une immensité.

Les uns se cantonnent ainsi dans l'histoire, dans une histoire spéciale, celle, je suppose, de leur province ou de leur ville natale; d'autres s'adonnent à l'examen de questions scientifiques, voire d'une seule question ; d'autres s'attachent à une époque, a un groupe, une école, ou même à un personnage de notre littérature : le législateur Sieyès ne lisait jamais que Voltaire; arrivé au dernier tome de son édition, il reprenait le premier et recommençait; Alphonse Daudet, dans les dernières années de sa vie, avait arrêté son choix sur Montaigne et fait des *Essais* son unique livre de chevet; et combien partagent ce culte fervent pour l'incomparable moraliste en qui revit, résumée et condensée, toute l'antiquité! Combien se sont de même passionnés pour Horace, pour Dante ou Shakespeare, et à combien Rabelais, Regnier, Molière,

(1) Guyot-Daubès, *l'Art de classer les notes, etc.*, ch. x, p. 108, 109.

La Fontaine ont ou auraient pleinement suffi !

Tenez-vous-en donc, pour vos lectures, au précepte de Sénèque et de Voltaire : ne vous prodiguez pas, ne vous gaspillez pas. Ce n'est qu'à la jeunesse qu'il convient d'aspirer à tout connaître, tout voir et tout lire, et de s'espacer, *s'égailler*, courir çà et là partout, au hasard des circonstances. Vous, votre choix est fait, votre cercle d'études est tracé, la liste de vos auteurs préférés est close... ou à peu près. Si vous voulez profiter et jouir de vos lectures, ne quittez pas ce champ, si restreint qu'il soit et que vous l'ayez fait; appliquez-vous à le creuser, le fouiller et le retourner.

Un trésor est caché dedans,

comme dans celui du vieux laboureur de La Fontaine, et

C'est le fonds qui manque le moins.

* * *

Il n'est pas un ami des livres, sinon même pas un Parisien sachant lire, qui ne connaisse le plaisir de bouquiner le long des quais ou devant les étalages des libraires.

Cependant ce n'est pas de ce côté que je vous engage à effectuer le plus assidûment vos recherches. Vous pouvez certainement faire chez ces bouquinistes d'excellentes trouvailles, rencontrer dans leurs boîtes des occasions qu'il nous est loisible de qualifier de « superbes »; mais ces ouvrages ont le plus souvent un défaut capital, une tare indélébile : continuellement exposés au vent et à la poussière, au soleil ou à la pluie, ils ont nécessairement souffert de ce manque d'abri, ils gardent des traces plus ou moins apparentes, mais immanquables, mais fatales, des intempéries de l'air.

C'est dans les magasins et arrière-boutiques des libraires d'occasion que vous avez, à mon sens, intérêt à vous rendre et à fouiller; c'est là que vous découvrirez le plus de bons livres en bon état.

Mais n'oubliez pas qu'il n'y a rien d'absolu en ce monde, et n'hésitez pas à vous arrêter devant tout étalage de livres, à bouquiner partout où vous en aurez l'occasion : c'est d'ailleurs là une recommandation superflue, les livres, n'importe lesquels, attirant à eux irrésistiblement et comme par enchantement tous ceux qui les aiment.

Méfiez-vous des ouvrages publiés par souscription ; je vous dirai même : « Ne souscrivez jamais à un ouvrage inachevé. » Vous risquez — on n'en voit que trop d'exemples — de demeurer en panne et de perdre votre argent. Je ne ferai d'exception que pour les publications entreprises par de *très grandes* maisons d'édition, dont la solvabilité et la solidité sont inébranlables. Mais ces maisons-là ne publient jamais ou presque jamais d'ouvrages par souscription.

Une question se pose encore à propos des achats de livres : n'est-ce pas une excellente habitude que de ne pas acheter plus de livres qu'on n'en peut lire, et de n'effectuer de nouveaux achats qu'après avoir terminé la lecture des acquisitions précédentes ?

Il semble à première vue qu'il ne puisse y avoir doute à ce sujet, et qu'il faille répondre par l'affirmative.

Un écrivain que l'à-peu-près n'effrayait pas et qui a commis bien des hérésies en bibliographie et ailleurs, Jules Janin, a émis ce conseil, dans un opuscule « fort joli, mais dont le principal mérite est d'être rare », *l'Amour des Livres*. « N'achetez aujourd'hui que si vous avez lu d'un bout à l'autre le livre acheté il y a deux mois, il y a six semaines. Furetière demandait un jour à son père de l'argent pour acheter un livre. — « Or ça, répondait le bonhomme, il est donc vrai que « tu sais tout ce qu'il y avait dans l'autre acheté « la semaine passée? » C'était bien répondre. »

Non, car, avec ce système, vous vous priveriez de livres cherchés en vain par vous depuis longtemps et dont vous avez le plus grand besoin ; vous laisseriez échapper les aubaines les plus belles, les plus inespérées. Encore une fois, rien d'absolu sur terre. Évidemment Jules Janin a eu raison de mettre en garde les bibliophiles contre les entraînements auxquels ils sont si tentés de succomber, de les dissuader d'encombrer leurs rayons de livres qu'ils ne liront jamais; mais « ce bon gros critique, comme le remarque si bien M. Jules Le Petit dans son *Art d'aimer les livres*, n'a jamais dû connaître à fond la passion des livres, ni la joie intime que nous procure l'acquisition d'un volume souhaité, ni le serrement de cœur qu'on éprouve à voir passer en d'autres mains l'objet qu'on espérait obtenir ».

« Le premier motif qui doit nous pousser à acquérir un ouvrage, dit encore M. Jules Le Petit, c'est le désir de le lire, soit immédiatement, soit plus tard, dans des moments de loisir. Il arrive bien souvent, hélas ! que ces moments-là ne viennent pas vite ou ne viennent jamais... » ; mais du moins on a le volume sous la main, on sait qu'il est là, qu'on peut l'ouvrir, le consulter, le parcourir, et c'est ce qu'on finit toujours par faire un jour ou l'autre, ne fût-ce qu'un instant.

L'important, c'est de ne pas acheter au hasard et au tas, comme ce monomane, ancien notaire devenu député sous le premier Empire, qui avait fait emplette de 500 000 volumes, dont il avait rempli trois maisons de la cave au grenier. L'important, l'intéressant et l'attrayant, c'est d'avoir un but, de poursuivre une piste, — c'est d'avoir vos sujets d'étude préférés et vos auteurs attitrés, et de vous y tenir.

Et alors vous goûterez vraiment et savourerez pleinement vos livres; vous ferez partie de cette phalange d'hommes heureux dont parle Balzac, de ces collectionneurs, qui, — dussent-ils ne s'ingénier qu'à réunir des affiches ou aligner des tabatières, — connaissent les moins précaires et les plus douces joies de ce monde.

ALBERT CIM.

COMMENT ON VOYAGE EN EXTRÊME-ORIENT

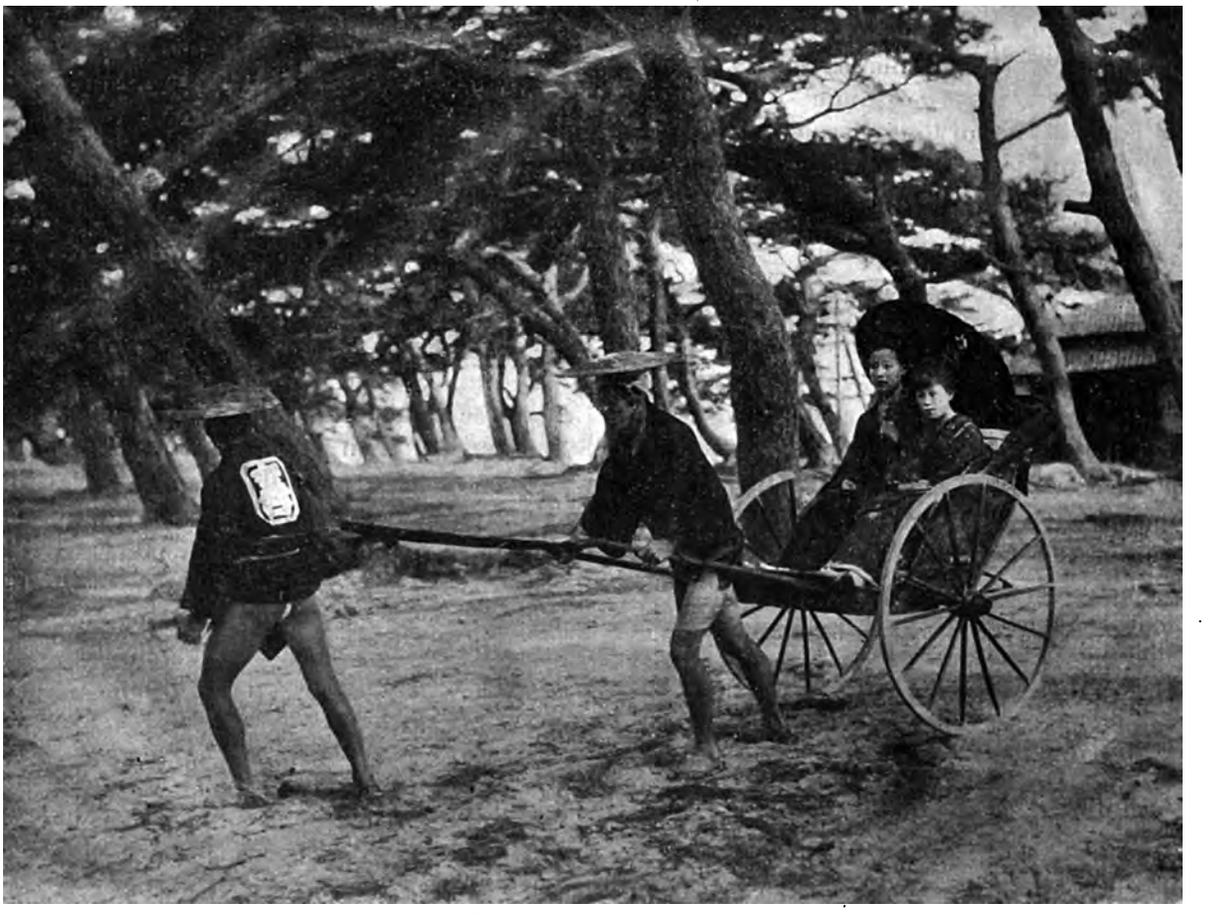
LA JINRICKSHA

En usage dans presque tout l'Orient, à Colombo comme à Singapour, à Saïgon comme à Hongkong, à Shanghaï comme dans tout le Japon, la jinricksha serait, elle aussi, un moyen de locomotion fort agréable sans la répugnance que le nouvel arrivé éprouve à se laisser ainsi traîner par un malheureux indigène ruisselant de sueur et exténué de fatigue.

Mais s'il est possible de l'éviter en Indo-Chine par exemple, il faut bien s'y résigner au Japon, à moins de renoncer à la plupart des promenades.

Heureusement les coureurs japonais semblent moins que les autres souffrir du métier si pénible qu'ils exercent : ce sont pour la plupart des gaillards bien râblés, aux mollets musclés, à la poitrine large ; ils font preuve, en outre, d'une extraordinaire endurance, résultat d'un long entraînement. Un coureur peut aisément traîner son véhicule chargé d'un voyageur sur une distance de 40 kilomètres et presque continuellement au pas de course, surtout s'il s'agit d'un client japonais ou d'une aimable mousmé. Pour les Européens plus grands, plus gros, plus lourds, le cooli japonais réclame l'aide d'un camarade qui pousse par derrière, et il est humain d'accepter ce renfort.

N'était l'impression fâcheuse dont je parle plus haut, le voyage serait tout à fait charmant dans cette légère voiturette suspendue sur des ressorts très doux et des roues bien caoutchoutées. Il importe seulement de ne pas remuer à l'excès et de garder un certain équilibre. Se pencher trop en avant, c'est risquer de faire choir le cooli et de piquer soi-même une tête sur la route poudreuse. Se porter brutalement en arrière, c'est presque infailliblement entraîner à cul la jinricksha et faire tout à coup une culbute périlleuse et inattendue. Là encore il convient de s'en tenir, comme dans bien des choses humaines, au juste milieu.



La jinricksha japonaise.

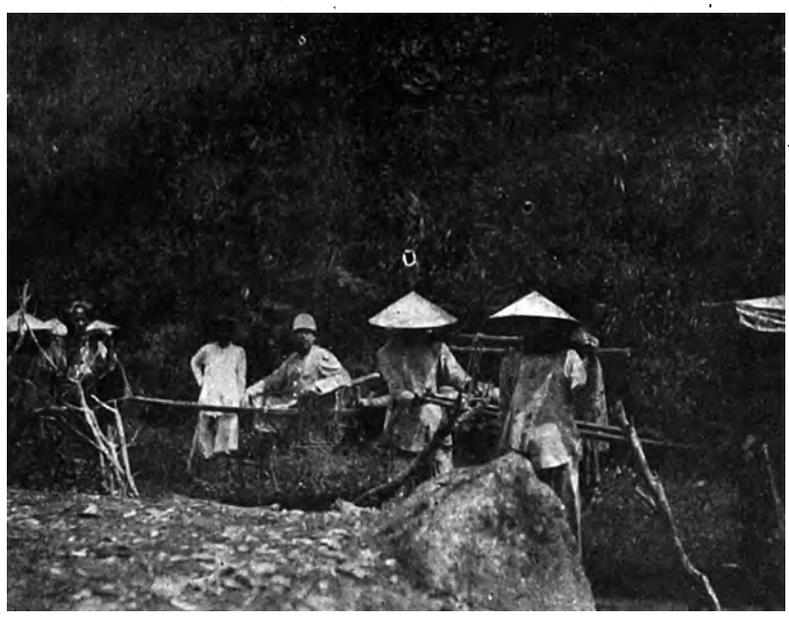
Autre particularité qui ne manque point d'être assez piquante : le Kourouma (c'est ainsi que se nomme le traîneur de jinricksha) ne connaît pas un mot de français, ni même d'anglais, et vous n'avez aucun moyen de lui indiquer le but de votre course. Il ne vous demande d'ailleurs absolument rien et part comme une flèche, tout droit devant lui, dès que vous avez pris place dans sa voiture. C'est à vous de le diriger, en lui frappant

légèrement d'un coup de canne l'épaule gauche, ou l'épaule droite.

— Mais, direz-vous, comment peut-on faire lorsqu'on débarque dans une ville et qu'on ne connaît point son chemin?

— A cette question pleine de bon sens, il n'y a pas de réponse. L'étranger n'a qu'à se fier à sa bonne étoile et à compter sur le hasard pour arriver à destination.

D'ailleurs le Kourouma ne manque point d'intelligence et devine avec une certaine perspicacité les intentions de son client. Sortez-vous du paquebot ou du chemin de fer, il vous conduit dans le quartier des grands hôtels; sortez-vous au contraire de votre hôtel dans la journée, il vous mène aux principaux magasins; après dîner, le soir, il s'élance sans hésitation vers la rue des théâtres et des plaisirs de toute sorte.

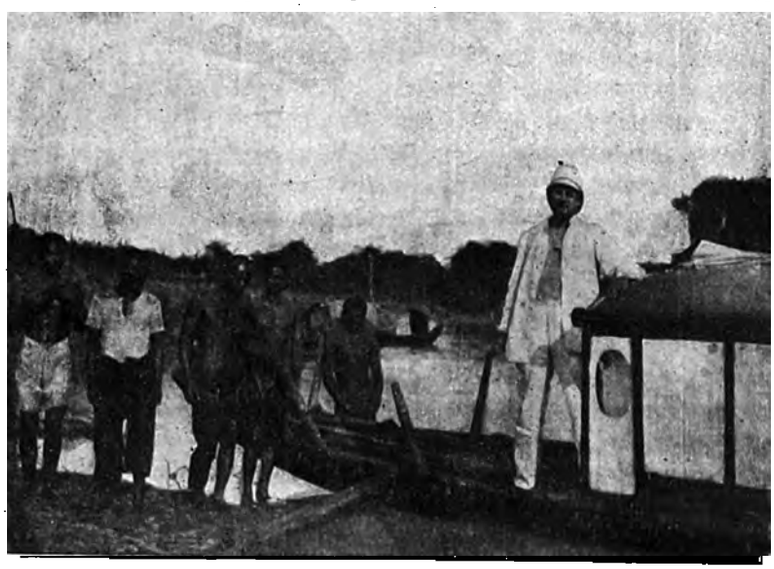


La chaise à porteurs en Annam.

Le Kourouma n'aime point être gêné dans ses entournures : au départ il est généralement habillé d'une culotte de toile courte et assez étroite, d'une sorte de blouse aux manches larges, forme pagode, coiffé d'un immense chapeau de paille très léger souvent recouvert d'une toile blanche ; sur sa blouse, dans le dos, un caractère compliqué est brodé en blanc : c'est le numéro de sa voiture et le nom de son patron.

Mais en cours de route, le Kourouma se débarrasse volontiers successivement des diverses pièces du costume : la blouse disparaît la première, la culotte suit et votre homme reste seulement vêtu d'un étroit caleçon et de fantaisistes tatouages. Il n'en trotte d'ailleurs que plus allègrement, se poussant à lui-même de loin en loin un cri d'encouragement.

La course terminée, il tend la main et se montre invariablement mécontent de la somme qu'on lui remet. Vous pouvez payer deux fois le tarif, toujours le Kourouma réclame en s'indignant avec une mimique expressive. Au début, l'étranger se laisse toucher et consent à sortir de sa poche des piécettes supplémentaires. Plus tard, on paye ce qu'on doit et on refuse avec opiniâtreté de se laisser voler par le Kourouma, qui en prend d'ailleurs très philosophiquement son parti dès qu'il est convaincu de l'inutilité de son insistance. N'ayez crainte! il ne tardera pas à avoir sa revanche sur quelque autre touriste moins expérimenté.



Un sampan au Cambodge.

LE SAMPAN

C'est de ce nom que les Européens peu soucieux de faire montre d'érudition désignent communément toutes les espèces d'embarcations qui fourmillent en Extrême-Orient, depuis la pirogue à balance de Colombo jusqu'aux grandes jonques chinoises qui remontent de Hong-kong à Canton par le fleuve Si-Kiang.

La première expérience que je fis du sampan fut plutôt fâcheuse et j'en ai gardé fort mauvais souvenir.

C'est pour me rendre aux ruines d'Angkor que je dus faire usage du sampan cambodgien. Pendant la saison des hautes eaux, l'excursion de Pnom-penh (capitale du Cambodge) à Angkor est

une simple partie de plaisir : après dix-huit heures de bateau à vapeur et quatre heures de charrette à bœufs, on atteint facilement les admirables ruines Khmers.

Il en va tout autrement pendant la saison des eaux basses, pendant laquelle il faut faire usage d'un sampan, sorte de barque étroite et longue avec, au centre, une petite paillotte basse et exiguë.

Les huit rameurs qui poussent l'aviron avec une surprenante endurance occupent le devant et l'arrière du bateau, tandis que le passager est condamné à rester nuit et jour sous la petite paillotte centrale avec une température moyenne de 40 degrés!

Impossible, bien entendu, de se tenir debout ; à peine même peut-on demeurer assis, et c'est presque continuellement couché sur le dos qu'il faut attendre la fin de l'emprisonnement, quatre jours à l'aller, trois jours au retour.

Pour comble d'infortune, quand nous arrivons dans le grand lac qui alimente le Mékong, un fort vent s'élève, de grosses lames se forment et embarquent sans cesse dans le sampan de plus en plus secoué; si bien que je dois subir dans mon étroite prison un bain de siège, rafraîchissant, j'en conviens, mais par trop prolongé.

Infiniment plus confortable est le sampan chinois de la province du Qiang-si, véritable maison flottante où habitent les bateliers, leurs femmes et leurs enfants, et à bord de laquelle je fais le plus agréablement du monde la descente des rapides du Tso-Kiang.

C'est merveille de voir ces bateliers chinois, armés de longues gaules, diriger d'une main expérimentée la lourde embarcation et éviter avec un étonnant sang-froid, malgré la violence du courant, les mille récifs qui surgissent à fleur d'eau.

LES CHEMINS DE FER

Mais bientôt, sans doute, c'en sera fait de tous ces modes de locomotion variés et pittoresques : au Japon déjà des milliers de kilomètres de lignes ferrées rayonnent dans toutes les directions : l'immense empire chinois sera traversé de part en part et les compagnies concessionnaires s'empressent de hâter leurs travaux. L'Indo-Chine, elle aussi, ne tardera pas à posséder un vaste réseau de chemins de fer.

A l'heure actuelle, toutefois, on n'y compte encore que deux modestes tronçons, l'un qui va de Saïgon à Mytho (Cochinchine), l'autre de Phu-lang-Thuang à Langson (Tonkin).

Après un certain temps de voyage à travers la brousse, c'est avec un certain plaisir qu'on entend le sifflet d'une locomotive et j'eus quelque joie, un matin, à aller m'installer dans le compartiment, pourtant peu confortable, d'un des wagons Decauville qui composent le train.

Ces wagons, d'ailleurs, il me semble les reconnaître! « Parbleu, me répond un voyageur que j'interroge, c'est le vieux matériel qui servit à l'exposition de 1889 entre les Invalides et le Champ-de-Mars! »

Quelle étrange rencontre! Et pouvais-je me douter, il y a onze ans, sur les bords de la Seine, en faisant, dans toutes les langues, « attention aux arbres », que je viendrais m'asseoir un jour sur les mêmes banquettes, dans le rapide(?) de Langson!

Et tandis que je me livre à des réflexions philosophiques sur la bizarrerie de la destinée, un bruit de vieille ferraille se fait entendre et le train se met en marche lourdement chargé, car dans les wagons et sur les marchepieds s'empilent et se suspendent des centaines d'indigènes qui vont au marché!

Où donc iront s'échouer quelque jour les coquettes voitures du tramway électrique qui maintenant circule le long de la rue des Nations?

HENRI TUROT.

LES SOMMETS

Mélancolique espoir des aubes incertaines,
Tu refuses toujours ce que tu nous promets.
Quand me conduiras-tu, loin de l'ennui des plaines,
Vers la hantise claire et vaste des sommets?

Quand m'accorderas-tu de quitter pour une heure
Le seuil morne et cruel de ma pauvre maison
Et d'aller vers la vie indulgente et meilleure
Interroger l'espace et le libre horizon?

Tu le sais : j'ai beaucoup souffert. La multitude
A blasphémé mon rêve et ne m'a pas compris.
Donne-moi le repos, la fière solitude :
Je suis las de subir l'injure et le mépris.

Ici la joie est lâche et le rire est lugubre.
La coupe du plaisir ne contient que du fiel.
Je voudrais m'exiler où l'air est plus salubre,
Où notre âme en priant croit respirer le ciel.

Je voudrais l'oubli pur, le vierge accueil des cimes.
Là, mon cœur s'ouvrirait à la tendre pitié
Et le magique appel des orients sublimes
Remplacerait pour moi l'amour et l'amitié.

Qu'il est doux d'évoquer d'éphémères rivages
Des pays inconnus où n'abordent jamais
Que la galère de nos songes, les nuages
Et l'aigle au vol puissant qu'attirent les sommets.

La montagne sereine observe l'étendue.
Sur le gazon fleuri le pâtre vient s'asseoir
Écoutant, tout là-bas, voix gracile et perdue,
L'Angélus égrener ses larmes dans le soir.

Pâtre, si ton esprit pense à la bien-aimée,
Regarde le village au creux de ce ravin.
Vois la ferme tranquille où bleuit la fumée.
Sois heureux! Sois prudent aussi. Le reste est vain.

Pour effeuiller encor votre enfance craintive,
Vous reviendrez ensemble aux chemins familiers.
Une source s'endort parmi l'ombre attentive,
Le ciel calme sourit entre les peupliers.

Ton sort sera celui des humbles. Ta compagne
Chérira ta caresse, ami, comme un bienfait
Et, guettant ton retour au pied de la montagne,
T'offrira simplement le pain noir et le lait.

Mais, pour moi, ce bonheur naïf est sans prestige.
Je désire l'azur profond, illimité.
L'espace me réclame et j'ai soif de vertige.
Ne pourrai-je te fuir, stupide humanité?

Ne pourrai-je, cessant un hommage servile,
Gravir vers la lumière et vers la charité
Le calvaire idéal de celui qui s'exile
Afin de décevoir l'opprobre immérité?

Mélancolique espoir des aubes incertaines,
Tu refuses toujours ce que tu nous promets.
Quand me conduiras-tu, loin de l'ennui des plaines,
Vers la hantise claire et vaste des sommets?

ÉMILE BOISSIER.

Un Appareil de Sauvetage

Tous ceux qui ont affaire à la grande bleue, marins, baigneurs, pêcheurs, touristes, passagers, savent combien elle est traîtresse. Quand on s'embarque sur la mer, si calme qu'elle soit, qui saurait prévoir ses caprices, et peut-on jamais affirmer que l'on rentrera au port sans incident fâcheux, sans accident même?

Oui, le poète latin l'a bien dit : celui-là avait le cœur ceint d'un triple airain qui, le premier, s'aventura sur les flots. C'est pourquoi les inventions qui contribuent à augmenter la sécurité des voyageurs et des professionnels de la mer doivent avoir une place à part au milieu de toutes les découvertes modernes, d'abord à cause de leur but humanitaire et parce qu'elles s'adressent à une catégorie chaque jour plus grande d'individus, disons à tout le monde.

Parmi ces inventeurs philanthropes, il convient de mettre en lumière la physionomie volontairement modeste d'un Universitaire appartenant à l'académie de Caen, aujourd'hui attaché au lycée de Cherbourg, M. Robert. Encore peu connu du public, le nom de ce sympathique fonctionnaire sera bientôt sur toutes les lèvres. Avant qu'il soit longtemps, on parlera des appareils de sauvetage Robert, comme l'on parle actuellement des rayons Rœntgen ou du télégraphe Marconi.

Et pourtant la découverte de notre inventeur est d'une simplicité enfantine et n'exige aucun instrument coûteux et spécial. C'est presque l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb : il fallait songer au moyen, non pas de faire tenir un œuf debout sur sa pointe, mais de rendre imperméable à l'eau le liège dont sont fabriquées les ceintures et les bouées de sauvetage.

On sait, en effet, qu'après deux ou trois heures d'immersion, ces appareils, s'imbibant lentement de liquide, comme une éponge, finissent assez rapidement par perdre leur efficacité et ne sont plus capables de soutenir sur l'eau les malheureux qui ont cru pouvoir s'y accrocher, ou qui s'en sont revêtus à la hâte, au moment du naufrage.



Appareil de sauvetage Robert.

Or voici en quoi consiste la très simple, mais très ingénieuse découverte de M. Robert.

Il réduit le liège en tout petits grains et les recouvre d'une couche assez épaisse de noir de fumée, par un procédé qui, naturellement, reste son secret. Cette double opération a un double résultat : enduit de noir de fumée, qui bouche hermétiquement tous ses pores, le liège devient absolument imperméable à l'eau ; en outre, réduit en grains, il occupe un bien moindre volume et peut être logé dans des appareils ou des vêtements plus légers, et partant plus pratiques, que tous les gilets et ceintures natatoires employés jusqu'à présent.

Les premières expériences, qui eurent lieu à Lorient, avaient été couronnées de succès. Pour bien prouver, d'abord, que ses appareils ne perdaient rien de leur insubmersibilité, même après un séjour prolongé dans l'eau, M. Robert avait commencé par y plonger les siens pendant huit ou dix heures. Puis, quatre jeunes gens, dont l'un ne savait pas nager, les revêtirent par-dessus leurs vêtements.

Le premier portait un veston de liège, le second une ceinture, le troisième un gilet capitonné, et le quatrième un simple plastron. Ce dernier était dans la tenue ordinaire des pêcheurs, — ciré, suroist et grosses bottes.

« Sur un signe de M. Robert, dit le rapport rédigé à cette occasion par le président de la Chambre de commerce, M. Jehanno, ces quatre jeunes gens se jetèrent à la mer et se livrèrent à

divers exercices indiqués par l'inventeur. Ils se tinrent debout, les bras en l'air, firent le salut militaire, se mirent sur le dos, les jambes ployées et ramenées sous le menton, et, enfin, essayèrent, mais en vain, de plonger, l'appareil s'y opposant et les ramenant à la surface. »

Depuis et récemment, le distingué chroniqueur scientifique, notre ami Émile Gautier, membre de la Ligue nationale de l'éducation physique, a renouvelé, pour son propre compte, dans la baie de Saint-Malo, ces expériences si intéressantes, et, d'après lui, — un connaisseur en pareille matière, — il est rigoureusement impossible de se noyer avec le gilet natatoire Robert.

Comme le montre notre dessin, ce vêtement n'a rien de disgracieux ni d'encombrant. Il ne pèse que 1 200 grammes et peut être porté sous le veston d'une façon permanente, sans gêne ni fatigue, pendant une croisière en yacht, par exemple, ou pendant un voyage sur mer de plusieurs jours. En cas d'accident, on n'est ainsi jamais pris au dépourvu.

La supériorité des appareils Robert n'a, du reste, pas tardé à être reconnue, même officiellement.

Il y a quelques mois, la compagnie de bateaux à vapeur qui assure, deux fois par jour, le transport des voyageurs entre Dieppe et Newhaven, adoptait la ceinture de sauvetage en liège concassé et recouvert de noir de fumée. Cet exemple était bientôt suivi par les paquebots de la ligne Calais-Douvres. Chacun des steamers en question a été pourvu de 750 appareils Robert.

Nous espérons vivement que toutes les compagnies de navigation, qui ont à cœur d'accroître la sécurité de leurs équipages et de leurs passagers, n'hésiteront pas à se munir d'un engin aussi pratique.

Enfin, presque en même temps, les ministres de la Guerre et de la Marine viennent de décider que les écoles du génie, — anciens régiments des pontonniers, — les cinq grands ports militaires et dix-huit navires de guerre (dont six cuirassés), devaient à l'avenir être équipés du double plastron de sauvetage, dernier perfectionnement de l'inventeur.

Cette consécration officielle, par des techniciens et des ingénieurs, d'un appareil imaginé par un simple « civil » en dit plus long que bien des éloges.

Édouard BONNAFFÉ.

LA « POPOTE » D'UNE EXPLORATION

SUITE

Se bien nourrir, avons-nous dit, est une chose très essentielle. Nous verrons que, si pauvre que soit réputé un pays, avec de l'ingéniosité et un bon estomac on arrive à en tirer quelque ressource.

Ce qui manque presque toujours le plus, en Afrique du moins, ce sont les légumes, les fruits, les végétaux en général. De la viande, on s'en procure sans trop de peine le plus souvent, mais que ne donnerait-on pas quelquefois pour une douzaine d'asperges ou simplement une assiette de pommes de terre frites!

Ce sont donc des conserves de légumes qu'il convient surtout d'emporter. Malheureusement les boîtes ou les flacons qui les contiennent pèsent lourd, font du volume et l'on se trouve bientôt arrêté.

Une invention véritablement précieuse est celle des légumes comprimés en tablettes. Un kilo représente cinquante rations abondantes; il suffit, pour les manger, de les faire tremper dans l'eau durant deux ou trois heures et de les faire cuire ensuite à la façon ordinaire.

Sans doute tous les légumes ne se prêtent pas aussi bien à cette préparation, mais la julienne, les choux de Bruxelles, les carottes, le persil ainsi que les pommes et les poires singent assez bien la nature pour causer grand plaisir. Nous nous précautionnerons aussi d'assaisonnements, — l'appétit paresseux demande des plats relevés, — puis de graisses ou de beurre, car bien que souvent le pays produise des matières grasses comestibles, il est certains endroits où il serait impossible de s'en procurer.

Étant donné qu'on ne peut songer à emporter du vin pour un voyage de quelque durée, la meilleure boisson est le thé léger froid à l'exclusion de l'alcool même étendu de beaucoup d'eau.

Un vin cependant est précieux, mais comme remède, c'est le champagne, un des meilleurs médicaments dans l'accès bilieux, et on devra au besoin se passer de choses importantes pour en emporter une caisse.

Le manque de pain est une grosse privation. Sans doute, dès qu'on est au repos et si on possède de la farine, il n'est pas difficile d'installer un four de campagne avec une jarre en poterie comme on en rencontre partout, recouverte de terre et fermée par une porte en bois.

Mais la farine en quantité notable est bien lourde et l'on se verra forcé sans doute, de même qu'on a remplacé le vin par le thé, de manger en guise de pain la boule de riz cuite à la vapeur dans un linge ou une passoire et qui d'ailleurs n'est pas désagréable.

Pour cuire les aliments il faut un matériel d'ustensiles de cuisine, pour si réduit qu'on le sup-

pose. Il existe des marmites dites de campement, en fer émaillé et dans lesquelles on peut enfermer pour la route tout le nécessaire, assiettes, gobelets, gril, casserole (le couvercle de la marmite), poêle à frire, couverts.

Il y a bien aussi le verre trempé qui va au feu et présente une grande solidité dès qu'un corps plus dur que lui ne l'a pas rayé. Par malheur cet accident arrive souvent et alors, au moindre choc, il se réduit en poussière.

Boire frais — je ne dis pas froid — dans les pays chauds est une des gourmandises les plus délicieuses que je connaisse. Mais l'eau refroidie n'est pas seulement bonne à procurer une impression agréable, c'est aussi un des remèdes les plus efficaces dans certaines maladies, certains accidents trop communs en Afrique.

Bien des gens atteints d'insolation, d'accès pernicieux, ont dû à des lotions froides sur la tête de revenir à la vie. Avec des injections hypodermiques de quinine, des sinapismes aux pieds, c'est le seul traitement, applicable aussi bien par quiconque que par le plus savant des médecins.

Un instrument, l'appareil Toselli, nous permettra de rafraîchir l'eau. C'est un barillet tournant enfermant un récipient étanche intérieur. Entre les deux on met de l'eau et de l'azotate d'ammoniaque dont la dissolution abaisse la température de 15 à 20 degrés du thermomètre. Il suffit de faire tourner le barillet sur son axe durant cinq minutes et l'opération est terminée. On expose ensuite le liquide soigneusement recueilli à la chaleur du soleil qui fait évaporer l'eau et reconstitue le sel prêt à être employé.

***

Fréquemment le voyageur campera dans les villages indigènes. On est ainsi d'ailleurs en contact plus intime avec les habitants et si, au physique, cette proximité ne laisse pas que d'avoir parfois ses inconvénients, les puces et les punaises par exemple, au point de vue politique du moins n'y trouve-t-on en général qu'avantages.

Mais il peut arriver cependant qu'on soit forcé de faire halte dans un lieu inhabité; il faut par conséquent emporter une tente solide et qui abrite bien. Les meilleures sont doubles, ce qui les rend imperméables complètement à la pluie et procure une fraîcheur agréable même par soleil ardent. Ses piquets devront être en fer et non en bois, ces derniers ne tardant pas à se détruire sous les chocs répétés du marteau qui sert à les enfoncer.

Inutile d'ajouter qu'on ne devra pas oublier des haches, bêches, pelles, scies et autres outils de campement pas plus que des lanternes, des photophores et de la bougie.

Les armes de guerre et de chasse seront choisies commodes et robustes. Pour les premières je conseille le mousqueton d'artillerie du modèle réglementaire, qui est léger et peu embarrassant. Pour se défendre contre une grosse bête, pour la chasser au besoin il est très suffisant et si, à petite distance, on voulait des effets plus meurtriers, il a été trop parlé de la balle dum-dum pour qu'il soit besoin de rappeler qu'on peut rendre son projectile terrible en entaillant seulement le chemise en maillechort qui l'enveloppe.

Mais, à part l'hippopotame contre lequel il faut parfois faire une véritable défense, qu'on m'en croie, on ne verra pas tant que cela d'animaux féroces. Dans les pays sauvages, la faune des herbivores, gazelles, antilopes, bœufs sauvages, offre une ample pâture au lion et à la panthère et ils se gardent d'attaquer l'homme dans lequel ils sentent d'instinct un adversaire dangereux. Le tigre de Cochinchine est seul à craindre, et encore faut-il faire la part de l'imagination dans les méfaits qu'on raconte de lui.

Le fusil restera donc le plus souvent le pourvoyeur de la marmite; il n'empêche qu'à ce titre son choix réclame tous les soins.

Le calibre 12 est le meilleur, le 16 est trop faible pour le gibier un peu gros. A moins d'emporter une forte quantité de cartouches, et alors celles en carton sont suffisantes, on se pourvoira de douilles en acier qui n'ont pas besoin d'être recalibrées, ainsi que de poudre et de plomb des divers numéros.

Un collectionneur désireux de rapporter empaillés les petits oiseaux, souvent très jolis à voir, qui peuplent les bords des cours d'eau, devra aussi prendre soit une carabine Flobert tirant la cendrée, soit un tube de calibre réduit se plaçant dans le fusil ordinaire et remplissant le même office.

Comme défense personnelle, on se procurera un ou deux revolvers d'ordonnance.

***

Peu ou prou, chacun doit en exploration s'improviser médecin. Fort heureusement, les maladies, si elles ne sont que trop fréquentes, ne varient guère.

C'est toujours la fièvre sous ses formes diverses, la dysenterie, l'insolation et fréquemment, chez les indigènes, des plaies.

Avec un petit nombre de médicaments, on peut soigner tout cela, et l'on devra, avant de partir, s'en faire expliquer l'usage par un médecin ne raffinant pas sur la thérapeutique.

Mais ce qu'il faut toujours avoir sur soi, c'est une seringue de Pravaz pour injections hypodermiques et une solution de quinine.

Ce que ce petit instrument a sauvé d'existences est incalculable. Contre tout accès de fièvre qui paraît vouloir devenir grave, donnez une injection de quinine, n'hésitez pas; j'ai enduré en vingt-quatre heures douze injections de quinine à 25 centigrammes chacune et sans elles je n'aurais pas en ce moment le plaisir d'écrire dans le *Magasin pittoresque*.

Puisque j'en suis à la quinine, je tiens à déclarer que le meilleur moyen, à mon avis, de se préserver de la fièvre ou du moins de ses manifestations dangereuses, est de la prendre à titre préventif.

Vingt centigrammes chaque jour de ce précieux alcaloïde, dissous dans du rhum ou de l'eau-de-vie, ont été ma ration journalière durant trois ans. Je suis un témoignage vivant que le moyen est bon.

***

Il ne nous reste plus, pour compléter notre bagage, qu'à nous procurer les objets, les instruments qui nous permettront de relever notre route, nos découvertes géographiques, pour donner ultérieurement à nos compatriotes une notion aussi exacte que possible des pays traversés.

Nous nous munirons des cartes existantes. Bien que nul n'ait l'imagination plus fantaisiste en même temps que l'affirmation plus hardie que la plupart des géographes en chambre, au point que l'on pourrait sans remords remplacer pour eux le proverbe « A beau mentir qui vient de loin » par « A beau mentir qui n'est jamais allé », on trouvera dans leurs compilations plus ou moins plausibles des indications premières.

Pour les remplacer par quelque chose de plus positif et plus véridique, il faudra chaque jour relever sa route et les détails des pays parcourus. Le premier instrument à posséder est donc une boussole.

Puis, comme les erreurs d'un simple cheminement s'accumuleraient, il sera nécessaire de faire de temps à autre le *point*, c'est-à-dire de déterminer par des observations astronomiques la *longitude* et la *latitude* du lieu où l'on aura observé.

Un sextant, un horizon artificiel, cuvette pleine de mercure surmontée d'un couvercle transparent, et des chronomètres constituent l'indispensable. On peut y adjoindre un théodolite et une lunette astronomique.

Il ne saurait entrer dans notre sujet d'expliquer comment on fait le point. Qu'il nous suffise de dire qu'on mesure au même lieu *deux* hauteurs d'un astre au-dessus de l'horizon, soit qu'on opère la nuit et qu'on prenne deux étoiles au même moment, soit qu'on observe le soleil deux fois à trois ou quatre heures d'intervalle.

Si, à chaque fois, on note à l'instant de l'observation l'heure du chronomètre *préalablement réglé sur celle de Paris*, le calcul permet d'obtenir la longitude et la latitude.

Enfin, pour rapporter en guise de document ou de souvenir la reproduction des sites où il sera passé, des scènes qu'il aura vues et pour les faire connaître au retour à ses compatriotes, l'explorateur ne manquera pas de se munir d'un appareil photographique.

L'emploi du gélatino-bromure a mis maintenant la photographie à la portée de tous, et les préparations si laborieuses autrefois qu'entraînaient le collodionage, le développement, la fixation, sont devenues d'une simplicité enfantine.

La nuit nous servira de chambre noire, car je conseille vivement de développer les clichés le plus tôt possible pour éviter de pénibles mécomptes. L'eau rafraîchie dans une gargoulette ou un seau en toile est assez froide pour ne pas décoller la gélatine.

L'emploi des pellicules, s'il était applicable, aurait le double avantage de restreindre le poids à emporter et d'éviter le bris des clichés. Malheureusement, à la chaleur le celluloïd dont elles sont constituées se décompose, et le camphre, mis en liberté, altère l'émulsion au point de la rendre inapte à s'impressionner.

Les glaces de bonne qualité en boîtes soudées se conservent deux ans et plus.

***

Maintenant que tous ces objets si divers sont achetés, rassemblés, il nous faut encore procéder à une dernière opération et non la moins importante : c'est l'emballage.

Durant des mois, des années peut-être, tout cela va être exposé aux intempéries, à la pluie, au soleil, aux chocs. Fort peu soigneux, le porteur indigène pose en général à l'envers sur sa tête le fardeau qu'on lui donne à transporter et s'en décharge en le précipitant à terre de toute sa hauteur.

L'emballeur est donc le premier collaborateur de l'explorateur et son adresse, son habileté ne seront pas pour peu dans le succès, puisque sans elles toutes ces choses, toujours utiles, parfois indispensables, seraient perdues, hors d'usage au moment même où il faudrait s'en servir.

Quel désespoir lorsque, ouvrant un ballot où l'on croit trouver ce que l'on désire, on s'aperçoit qu'on traîne seulement à grands soins, à grandes peines, des objets qui n'ont plus ni valeur ni emploi !

Règle générale, chaque colis ne doit pas dépasser le poids de 20 à 25 kilos. C'est en somme tout ce qu'on peut exiger que transporte durant une étape de longueur raisonnable un noir qui n'est pas coltineur de son état.

Quels que soient les moyens de transport que l'on *espère* trouver, cette règle doit être absolue, car on ignore s'il ne faudra pas en venir à ce dernier moyen, la tête ou les épaules d'un indigène.

Pour les étoffes ou les objets qui peuvent se mettre en ballot, cet emballage est à la fois le plus léger et le moins coûteux. On peut encore utiliser des caisses légères en bois blanc.

Mais il faut remarquer qu'une fois ouverts, le ballot et la caisse ne peuvent guère plus se refermer.

Il est donc utile d'avoir en outre des sortes de cantines en fer-blanc munies d'un couvercle articulé fermé par un cadenas, qui contiendront l'ap-

provisionnement courant des matières d'échange.

Tout ballot ouvert sera transvasé entièrement dans une ou plusieurs de ces caisses et, en procédant intelligemment à ces déballages, on aura sous la main un assortiment à peu près complet de ce qui peut être donné comme cadeau ou paiement aux indigènes.

Ces mêmes cantines métalliques contiendront les effets personnels, les instruments, les ustensiles de cuisine et même une partie des vivres.

Elles offrent encore un avantage précieux.

Le plus abominable insecte de l'Afrique, cependant féconde en êtres créés pour la rage du voyageur, est le *termite*.

J'ai cité déjà quelques-uns des produits désagréables de la faune entomologique, j'aurais pu y joindre les punaises, les puces et les poux, mais il en est encore bien d'autres.

Ce sont les mouches de rivières au dard aussi gros qu'une aiguille, et les mouches à éléphants, sortes de moustiques pour pachydermes dont on imagine la ripaille lorsqu'elles se trouvent avoir affaire à la peau, même hâlée par les intempéries, du malheureux voyageur.

Il y a encore la fourmi-cadavre, dont l'odeur fait croire qu'on est près d'une charogne en putréfaction; l'araignée lampyre qui brille d'une jolie lueur verte mais laisse des cloches grosses comme une noisette sur la peau qu'elle touche; la punaise volante qui tombe inaperçue dans les verres; il y a même une petite mouche noire, grosse comme la tête d'une épingle, mais qui est un poison violent et procure, si on l'avale, tous les symptômes d'une attaque de choléra.

Mais le termite, oh! la sale bête!

Ce n'est pourtant qu'une toute petite fourmi lente et maladroite, à l'abdomen mou, fragile et transparent, qui ne tarde pas à mourir dès qu'elle est au dehors des conduits qu'elle bâtit avec de la terre humide.

Mais tout ce qui est matière animale ou végétale est bon pour son appétit.

Vous laissez le soir vos souliers sur le sol. Le lendemain un petit monticule d'argile rougeâtre en marque seulement la place. Pendant la nuit, les termites ont recouvert de leurs constructions les malheureuses chaussures puis les ont dévorées particule à particule. Vous retrouvez les clous et les œillets soigneusement dégarnis.

Vous construisez avec soin une case. Trois mois après la toiture vous en tombe sur la tête, les piliers, les bois des fermes ne sont plus qu'une masse spongieuse; l'extérieur est intact, le dedans ressemble à une ruche d'abeilles.

Tout ballot posé à terre risque ainsi de se voir ajouré en quelques heures.

Heureusement le termite ne construit pas ses galeries sur le métal. Les caisses de fer-blanc, pour en revenir à ce que nous disions, peuvent ainsi protéger le restant du bagage. Il suffit d'en former un plan en les plaçant par terre côte à côte puis de poser les caisses et les ballots par-dessus.

Toutes les charges doivent naturellement être aussi étanches que possible. Il faut en effet prévoir non seulement les averses, mais encore les chutes dans les marais et les cours d'eau. Il ne sera pas inutile, si on en a le moyen, d'emporter quelques bâches imperméables pour rendre la protection contre la pluie plus efficace lorsque les ballots devront rester un certain temps en plein air.

Enfin il est à peine besoin de dire que les colis doivent être soigneusement numérotés et qu'un répertoire du contenu de chacun d'eux doit être établi, de même qu'on fera bien d'autre part de dresser un catalogue des divers objets emportés, rangés par ordre alphabétique et renvoyant au numéro du ballot ou à la caisse où ils se trouvent.

Ces détails paraissent peut-être oiseux, mais on s'apercevra à l'usage par la perte de temps, par la mauvaise humeur résultant de recherches trop longues, par le désordre et le mauvais état où seraient les emballages si on négligeait d'y apporter ces soins, quels avantages ils peuvent présenter.

C'est surtout lorsqu'on risque d'être fatigué, malade, soucieux, qu'il faut essayer par des précautions prises à l'avance de se rapprocher de la loi naturelle du moindre effort.

(*A suivre.*)

Lieutenant de vaisseau HOURST.

LE SPORT DE LA HACHE EN AUSTRALIE

Dans les colonies anglaises de Victoria et de Tasmanie, les habitants n'ont pas les loisirs de faire du sport dans l'unique but de s'amuser. Pour vivre en ces contrées de forêts séculaires et de brousses inextricables, l'homme a dû lutter contre la nature et se faire une place à force de travail et d'énergie. En voyant ces terrains envahis par une végétation monstre, il semble que leur transformation en champs de culture ait été un rêve impossible; c'est ce rêve, cependant, que les colons de Victoria ont réalisé et réalisent de jour en jour. Et le voyageur étonné admire, à la place des buissons touffus et des arbres centenaires, des épis dorés qui se balancent au vent.

Pour opérer un pareil miracle, les pionniers d'Australie n'ont eu besoin que d'une hache. A l'aide de cet outil, ils ont fait la guerre aux troncs gigantesques et finirent par en avoir raison. A force d'exercice, leur habileté est devenue prodigieuse, et les bûcherons sont aussi fiers de leurs

exploits au fond des bois que les soldats de leurs faits d'armes devant l'ennemi. Alors naquirent des ambitions, des rivalités, et ce fut là le commencement du développement de leur métier en un véritable sport.

Aujourd'hui, il y a à Victoria une Association de bûcherons qui tous les ans organise des concours auxquels assistent des milliers de spectateurs enthousiastes. Ces fêtes publiques, avec les récompenses et l'émulation qui s'ensuit, ont fortement contribué à perfectionner le métier — on pourrait dire « l'art » — d'abattre le bois le plus rapidement et le mieux possible; et la classe de ces hommes de la hache est intéressante autant qu'elle est utile.

Il ne faut pas, cela s'entend, chercher parmi ces rudes ouvriers de la nature quelques raffinements intellectuels; ils vivent loin des écoles, occupés uniquement à leur dure besogne et constamment sur leurs gardes pour échapper aux mille dangers qui les guettent. Leur importance cependant est très grande, puisque, grâce à leur courage et à leur persévérance, d'immenses étendues de terres sauvages et incultes se sont transformées en de vrais jardins féeriques.

Le fondateur de l'Association des bûcherons, M. Nicholls, raconte, dans le *Strand Magazine*, comment sont nés et en quoi consistent ces concours de hache.

C'est en 1891, pendant un meeting de bûcherons à Latorbe, en Tasmanie, que M. Nicholls eut l'idée de présenter aux assistants la proposition suivante :

« Afin de témoigner publiquement de leur habileté dans le maniement de la hache, de la scie, du couteau et autres outils, et pour développer et propager le plus possible cette adresse, une association de bûcherons sera fondée, chargée d'organiser tous les ans des concours publics avec prix pour les gagnants. »

Le gouverneur de Tasmanie, Sir Hamilton, mort depuis, accepta le patronage de la nouvelle société, à laquelle il envoya aussitôt un chèque considérable et ses vœux de réussite. La première fête publique eut lieu cette première année même, et son succès fut immense. La seconde, tenue l'année suivante dans une petite ville, assembla la foule la plus nombreuse que les colonies eussent jamais vue; les gouverneurs de Tasmanie et de Victoria y assistèrent avec leurs épouses et d'autres invités de distinction. Depuis cette époque, le sport de la hache est un sport consacré dont les concours annuels sont des événements palpitants attendus avec émotion par les participants et les spectateurs.

Le neuvième concours de hache fut célébré en décembre dernier, à Ulverston, en Tasmanie, et réussit admirablement, en dépit d'une malencontreuse pluie, impuissante d'ailleurs à troubler la fête. Douze robustes gaillards entrèrent en lutte pour l'abatage d'énormes blocs de bois superposés, de plus de six pieds de tour. Au cri de « Allez-y! » les haches en forme de rasoir s'enfoncèrent toutes à la fois dans les troncs ébranlés; puis, les coups plurent, drus, aux acclamations encourageantes des partis, et d'énormes morceaux de bois jonchèrent bientôt la terre, en une grêle gigantesque. En moins de deux minutes, la moitié du bois était réduite en éclats, et les lutteurs s'attaquèrent à l'autre côté des blocs. Au moment de finir, cinq ou six concurrents semblaient devoir remporter la victoire, et l'émotion dans le public était intense. Tout d'un coup, un bloc s'effondra complètement et le Tasmanien M. Chillis, devançant d'une seconde un camarade de Victoria, fut proclamé le champion du monde. Ses compatriotes en délire le portèrent en triomphe au milieu d'acclamations sans fin. M. Chillis est un superbe échantillon de sa robuste race; il est grand et fort, avec des bras et des jambes d'une longueur étonnante. Cette particularité est d'ailleurs caractéristique chez les bûcherons.

Le second numéro du concours comprenait la tâche suivante : des blocs de bois de plus de six pieds de tour, couchés sur le flanc dans la position d'un arbre qu'on vient d'abattre, devaient être tranchés par le milieu. Quatorze concurrents, venus de toutes les parties de l'Australie, prirent part à cet exercice où M. Mackinolty, de Victoria, fut le vainqueur.

Un épisode non moins passionnant était le concours de scie : trois jeunes gens seulement s'étaient présentés, mais l'intérêt n'en fut pas moindre et c'est au milieu de cris retentissants que le Tasmanien Pettitt accomplit le tour de force de trancher par le milieu, avec sa scie, un bloc de six pieds de tour en moins d'une minute et quarante-neuf secondes !

Mais le numéro sensationnel du programme fut sans conteste le concours de scie à double main, c'est-à-dire un homme à chaque bout de la scie tranchant le même bloc de bois de 2 mètres de diamètre. MM. Chellis et Hutton, de Tasmanie, mirent trente-quatre secondes et demie à accomplir cette tâche, et cela avec une si stupéfiante facilité qu'on aurait cru voir des hommes travaillant dans du fromage et non dans du bois dur.

Les scies dont se servent les triomphateurs des concours valent à leurs fabricants une réputation universelle.

Et voilà comment, selon la recommandation du vieux poète Horace, on sait là-bas, plus qu'en France peut-être, mêler l'agréable à l'utile.

THÉRÈSE MANDEL.

Les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la Patrie. — J.-J. ROUSSEAU.

Il faut aimer sa patrie sans rivale et être prêt à lui sacrifier ses plus intimes préférences. — GAMBETTA.

Un jour passé sans servir la France est un jour retranché de ma vie. — DESAIX.

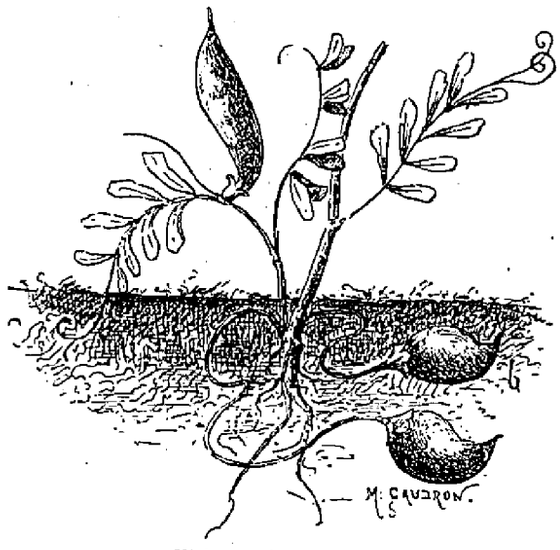
Plantes à Fleurs et Fruits souterrains

Les botanistes ont baptisé du nom assez peu engageant de *hypocarpogées* (tiré du grec et signifiant « fruits sous terre ») des plantes qui possèdent la singulière propriété d'enterrer elles-mêmes leurs fruits qui se trouvent ainsi tout semés pour l'année suivante.

L'exemple le plus classique et le plus connu est celui de l'Arachide, ou pistache de terre. L'*Arachide* (fig. 3) est une curieuse légumineuse qui possède des fleurs jaunes analogues à celles des pois, et dont le calice, de forme allongée, est situé au-dessus de l'ovaire. Lorsque la fleur s'est fanée, la petite gousse ovale et effilée qui lui succède est entraînée par la croissance du pédoncule. Ce dernier atteint plusieurs pouces de longueur et se recourbe généralement de façon à faire pénétrer la gousse dans le sol. Dans ce cas, les graines se forment vigoureusement; mais si la gousse ne s'enfonce pas dans le sol, elle ne tarde pas à périr.



Lathyrus amphycarpos.



Vicia amphycarpa.

La Morisie hypogée, petite crucifère du Midi, est moins connue, mais aussi bien curieuse. Aussitôt que la fécondation est terminée, le pédoncule floral se recourbe fortement vers la terre et sous le pied de la plante. Il enfonce la graine dans le sol et elle y mûrit sans en ressortir jamais. En sorte que les touffes s'élargissent souvent démesurément sans que la plante se dissémine beaucoup.

C'est en hiver que fleurit dans toute sa grâce le Cyclamen, cette fleur semblable à un beau papillon, aux ailes relevées, d'un blanc pur ou d'un rouge vineux (fig. 5). Observez-la et vous verrez, aussitôt après la floraison, ses pédoncules s'enrouler comme une vrille. Les fruits sont ainsi attirés vers la terre et, si celle-ci est un peu meuble, ces fruits, par un mécanisme encore peu connu, s'y enfoncent et y mûrissent.

Tout le monde connaît la petite Linaire cymbalaire, dont les feuilles tapissent d'un vert doux les murs aux fentes desquels elles s'accrochent (fig. 4). Les fleurs toutes mignonnes représentent une sorte de masque aux lèvres d'un violet pâle semblant retenir deux perles d'or. Les pédoncules qui portent les capsules, sortes de petites boîtes où se forment les graines, possèdent la propriété singulière de se coucher et de s'allonger indéfiniment jusqu'à ce que la capsule ait rencontré dans le mur un trou, endroit obscur et humide, où elle répandra les graines qui pourront germer en toute sécurité. Sans cet instinct providentiel, les capsules s'ouvrant à la maturité, les graines tomberaient au pied du mur et germeraient sur le sol, dans des conditions très défavorables pour cette plante habituée à vivre suspendue en guirlandes.

Dans les plantes que nous venons de citer, les fruits naissent à l'air libre et vont mûrir sous terre. Il existe d'autres plantes plus singulières encore, dont les fleurs elles-mêmes s'épanouissent dans la terre et qui produisent des fruits souterrains, naturellement.

Citons, entre autres, la petite Velvote des moissons, la Renouée des oiseaux, et surtout deux légumineuses du midi de la France : *Vicia amphicarpa* (fig. 2) et *Lathyrus amphicarpos* (fig. 1). Le qualificatif d'amphicarpe signifie *deux sortes de fruits*, pour rappeler que ces plantes ont des fruits souterrains et des fruits aériens.

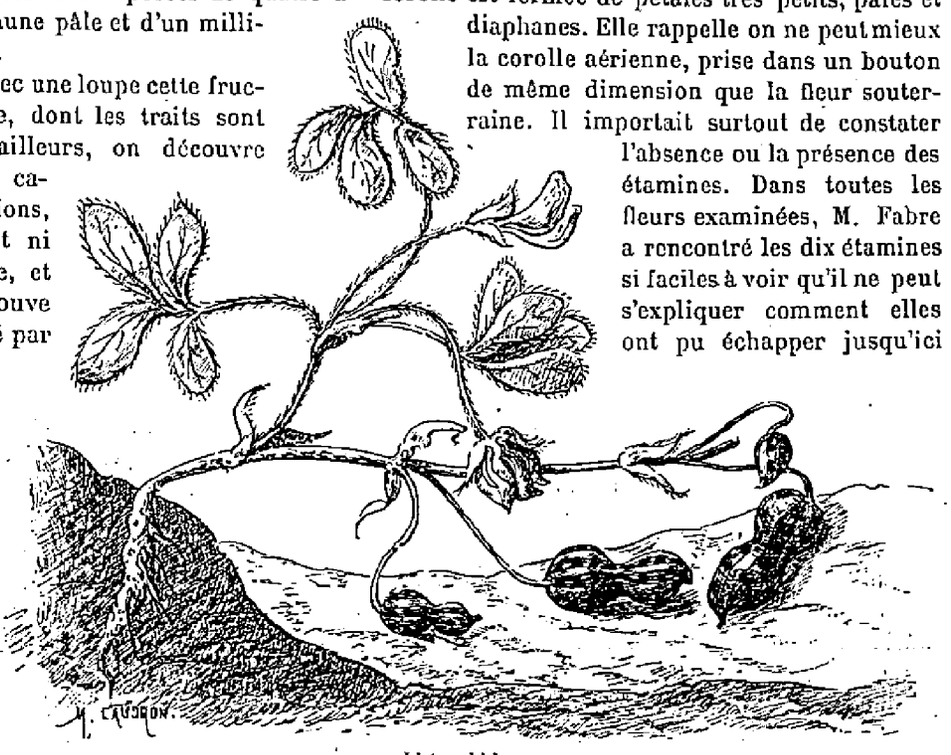
Ces deux légumineuses furent étudiées très soigneusement à la fin du siècle dernier par Bodard et par Gérard de Cotignac. Nous n'analyserons pas leurs longs mémoires, un peu vieillis, nous n'en retiendrons que quelques traits saillants.

Cette plante naît sur les collines les plus stériles de la France méridionale, au milieu des broussailles, dans toute sorte d'exposition. Elle a été

d'abord découverte dans l'île de Candie et ensuite dans le territoire de Montpellier. Lorsqu'elle se voit dans des lieux susceptibles de quelque culture, ou dont le terrain se trouve amélioré, elle ressemble extérieurement, presque à tous égards, à la vesce cultivée. La même plante donne naissance à des rameaux souterrains blanchâtres, tortueux, portant des feuilles rudimentaires, ou même dans le haut de très petites feuilles pâles très bien conformées et composées de quatre à six folioles d'un jaune pâle et d'un millimètre de longueur.

En examinant avec une loupe cette fructification naissante, dont les traits sont imperceptibles d'ailleurs, on découvre une apparence de calice avec ses divisions, mais on n'aperçoit ni corolle, ni étamine, et dans ce calice se trouve un germe terminé par un stigmate recourbé et hérissé de petites pointes.

Ce germe, en s'accroissant, acquiert tout le caractère d'un fruit légumineux. Parvenu à sa maturité, il s'arrondit, se renfle, et dès lors sa dimension est d'environ 3 lignes de long sur 2 lignes de large. Sa cosse est composée de deux battants pâles, dans lesquels on ne trouve, le plus souvent, qu'une graine sphérique d'un pourpre d'abord foncé, ensuite terne, rarement deux.



L'Arachide.

Il n'y a d'autres différences avec la graine supérieure que celles qui résultent du nombre, de la grosseur et de la couleur; le légume souterrain ne renfermant qu'une et tout au plus deux graines purpurines, tandis que celles du légume extérieur, qui sont grisâtres, sont au nombre de cinq à six, et de moitié plus petites que les précédentes.

Les gousses ou cosses diffèrent d'une manière encore plus sensible que les graines; les extérieures acquièrent en longueur ce que les intérieures gagnent en largeur, et ces dernières, pâles et décolorées, sont arquées en dedans, tandis que les autres, conservant leur verdeur, sont arquées en dehors.

Ce qui frappait surtout ces naturalistes, c'est que, n'ayant pas remarqué la présence des étamines dans les petites fleurs souterraines, ils ne pouvaient s'expliquer le fruit que comme un produit « auquel le pollen n'a pas pris part ».

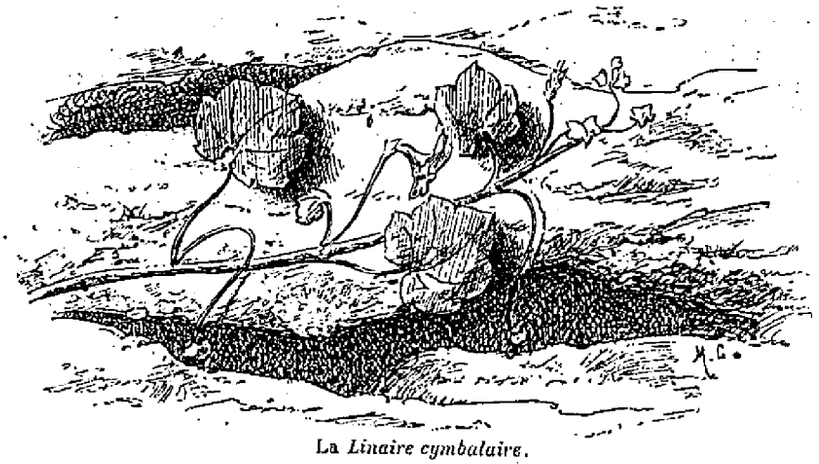
Il y avait là un problème physiologique très intéressant à résoudre et pour lequel il suffisait d'avoir un peu de patience et de bons yeux. M. Fabre, d'Avignon, a entrepris courageusement le problème et l'a résolu.

A l'époque où s'épanouissent les fleurs aériennes, les fleurs souterraines les plus avancées mesurent 4 millimètres environ de longueur. Il est facile alors de reconnaître dans ces fleurs toutes les parties qui composent une fleur normale. La corolle est formée de pétales très petits, pâles et diaphanes. Elle rappelle on ne peut mieux la corolle aérienne, prise dans un bouton de même dimension que la fleur souterraine. Il importait surtout de constater l'absence ou la présence des étamines. Dans toutes les fleurs examinées, M. Fabre a rencontré les dix étamines si faciles à voir qu'il ne peut s'expliquer comment elles ont pu échapper jusqu'ici aux observateurs. Les anthères sont plus grosses que celles des fleurs aériennes. L'ovaire ne diffère pas à cette époque des ovaires normaux; il ne renferme que trois ou quatre ovules. En somme, ces fleurs souterraines, pareilles en tous points aux jeunes boutons des fleurs aériennes, ne sont qu'un arrêt de développement de ces dernières, arrêt occasionné par la résistance et l'opacité du milieu où elles se développent.

Ce premier point reconnu, le savant naturaliste d'Avignon s'est demandé si une fleur hypogée pourrait déployer sa corolle à l'air libre et mûrir ses graines, et réciproquement si une fleur aérienne, plongée artificiellement sous terre, pourrait amener ses ovules à maturité, sa corolle restant rudimentaire. L'expérience lui a démontré, dans les deux cas, l'exactitude de son hypothèse.

Au moment où la plante était en pleine floraison, il a ramené au jour l'extrémité de rameaux souterrains. Il les a protégés contre les ardeurs du soleil et a pu voir l'extrémité émergée continuer son évolution et prendre un aspect en rapport avec le changement de milieu. Le rameau a verdi et les feuilles ont acquis un développement normal. La première fleur ne s'est pas épanouie et la gousse l'a chassée hors du calice. La gousse était

semblable aux gousses aériennes ; les graines ont toutes mûri et ont présenté, au lieu du volume disproportionné des fruits souterrains, un développement normal. La seconde fleur a déployé des



La *Linaire cymbalaire*.

pétales colorés comme les autres fleurs aériennes et produit une gousse semblable à la précédente.

Voyons l'expérience inverse : M. Fabre a enfoui dans le sol l'extrémité de rameaux aériens munis de fleurs en boutons mesurant 2 à 3 millimètres de longueur et, trois semaines après, il a pu constater que le rameau enterré s'était étiolé et renflé ; les feuilles ont jauni et sont restées rudimentaires et les fleurs, loin d'avoir pourri sous terre, ont mûri leurs ovules dans ce milieu insolite et produit des gousses fécondes, bien que, comme toute production souterraine, elles soient étiolées ; elles sont en outre courtes, irrégulières, et ne renferment qu'un très petit nombre (deux ou trois) de très grosses graines. Elles ressemblent en tous points aux gousses hypogées produites normalement. Les graines souterraines sont en très petit nombre, dans chaque gousse, parce que les autres ovules ont péri faute d'espace, et elles sont plus grosses parce que leur nombre est réduit. L'influence du milieu souterrain, qui amène constamment l'hypertrophie du rameau immergé, peut bien aussi jouer un rôle dans l'augmentation du volume des graines.



Le *Cyclamen*.

Il est donc établi, conclut M. Fabre, que les fleurs aériennes et les fleurs hypogées ne diffèrent absolument en rien dans le principe ; qu'elles peuvent indifféremment être fécondées et mûrir leurs graines dans le sol et dans l'air ; que les différences que présentent les gousses et les graines venues dans ces deux milieux ne reconnaissent d'autre cause que la différence même de ces milieux, dont l'un produit l'avortement des ovules et, par suite, le plus grand volume des graines qui, trouvant de l'espace pour se développer, survivent à cet étouffement.

Quelle peut être la raison d'être d'une organisation aussi singulière que celle des plantes hypocarpogées ? Il est bien regrettable que Bernardin de Saint-Pierre, si habile à découvrir les causes finales, n'ait pas connu ces plantes, car il nous aurait fourni une explication très ingénieuse.

Sonnini, qui a étudié l'*Arachis hypogea*, pense que cette plante enterre ainsi ses fruits pour les soustraire aux entreprises des animaux. Il observe également que, dans ce pays singulier où vivent des plantes aussi extraordinaires, les canards perchent sur les arbres : ce qui n'est pas ordinaire non plus.

Dans le cas qui nous occupe, les fruits souterrains sont destinés à maintenir l'espèce dans le lieu qu'occupe le pied-mère, tandis que les fruits aériens, dont les graines peuvent être dispersées par le vent, sont préparés pour la dissémination de la plante dans l'espace.

V. BRANDICOURT.

CRÉPUSCULE

Le soir descend, le jour recule,
Les bois ont des contours moelleux,
Les lointains se teintent de bleus :
C'est le retour du crépuscule.

Les nuages n'ont plus, dans l'air,
Leur fugitive et riche opale,
L'éther, plus opaque, est moins pâle,
L'horizon, plus lourd, est moins clair.

Et cependant, sensible encore,
La lumière, dans sa fierté,
Jette une dernière clarté
Sur l'infini qu'elle décore.

Et tout tombe, tombe toujours,
Et tout s'efface davantage,
Et d'un étage à l'autre étage
La nuit reprend ses noirs séjours.

L'oiseau, sur la branche, fait trêve
A l'essor de son chant perlé,
L'homme, dont le cœur est ailé,
Semble perdu comme en un rêve.

Et bientôt, partout, dans les cieux,
Où les lourds nuages font tache,
Sur la terre, où Dieu nous attache,
Tout est sombre et silencieux.

ABEL LETALLE.

Train automobile sur route

En 1885, une nouvelle étonnante retentit en France et remplit de joie le cœur de tous les patriotes : un ballon oblong monté par des officiers français, inventé par eux dans le plus grand secret, avait par ses seules forces parcouru deux lieues aux environs de Paris, et, parti de Meudon, il était revenu à Meudon, c'est-à-dire à son point de départ. La France, et la France seule, était en possession d'un ballon vraiment dirigeable; pour le plus grand bien de sa défense nationale, elle avait résolu le problème jusque-là réputé insoluble de la direction des aérostats.

Le navire aérien *la France* n'avait, il est vrai, parcouru que deux lieues et par un temps absolument calme; mais bast! disait-on, le branle est donné, le plus fort est fait, l'année prochaine ce même aérostat franchira une lieue de plus, et ainsi chaque année, grâce à des perfectionnements toujours nouveaux, une nouvelle lieue s'ajoutera aux lieues anciennes dans le parcours de *la France* ou de frères de son type; ce n'est plus en définitive qu'une question de moteur.

Et, en effet, de l'aveu même de l'inventeur de l'ingénieux appareil, de l'aveu répété de M. le capitaine Charles Renard, la question du parcours d'un nombre de lieues de plus en plus considérable se réduisait à ceci : perfectionner le moteur de 1885, moteur imparfait, trop lourd; le rendre à la fois plus léger, plus puissant et plus économique.

Nous sommes en 1900, quinze ans se sont écoulés depuis l'époque où le ballon *la France* a fait ses deux lieues; aujourd'hui, d'après les pronostics d'alors, nos ballons dirigeables militaires devraient faire une vingtaine de lieues; et rien n'est venu, rien n'a transpiré de perfectionnements quelconques, si minimes fussent-ils, apportés à cette fameuse question. Les ténèbres, le silence sont tels que l'on en est à se demander si en 1885 les patriotes n'ont point fait un simple rêve, si nos armées pourraient en temps de guerre compter sur ce merveilleux agent de renseignement qu'est le ballon dirigeable.

Et, en effet, si depuis quinze ans quelque nouveau perfectionnement avait été apporté au ballon dirigeable militaire, de nouvelles expériences eussent été faites, et comme un ballon oblong de plus de cent pieds de longueur est un objet fort visible et fort digne d'attirer l'attention, on en aurait su quelque chose. Donc il n'y a rien, et l'inventeur génial, M. Charles Renard, aujourd'hui lieutenant-colonel, n'a point su durant ces quinze ans faire faire à son ballon les pas en avant que lui-même a fait dans la hiérarchie militaire.

Voilà du moins le raisonnement tenu par bien des gens, non quelquefois sans une légère pointe de sarcasme.

A ces gens timidement parfois on répondait bien : la question du moteur progresse, inutile de faire de nouveaux essais aérostatiques très coûteux, puisqu'ils seraient la répétition des anciens avec seulement une vitesse de marche plus grande, facile à déterminer à terre. Mais ceux qui ne voulaient point être convaincus haussaient les épaules. Où est-il ce fameux moteur? demandaient-ils; devant qui a-t-il fait ses preuves?

Fallait-il pour les convaincre leur dire, et dire du même coup à l'étranger toujours à l'affût de nos inventions : voici ce moteur, voici notre secret?

Non, n'est-ce pas? Et cependant un jour devait venir où ces impatients, par la force des choses, auraient satisfaction.

Le nouveau moteur, ultra-léger, ultra-puissant, ultra-économe de son combustible, créé par le lieutenant-colonel Renard, pouvait être tenu secret, jusque dans son existence même, tant qu'il restait moteur de ballon dirigeable. Mais une machine possédant de semblables qualités était susceptible de bien d'autres applications à l'art de la guerre; à bord d'un petit bâtiment, torpilleur ou autre, elle devait faire merveille; placée sur un automobile, elle devait conférer à cet automobile la puissance d'une véritable locomotive sur route, capable de traîner des convois.

Et pour ces applications nécessaires il fallait des essais, on ne se trouvait plus en présence d'expériences déjà faites auxquelles étaient apportés de simples perfectionnements, on se trouvait en présence de véritables applications nouvelles nécessitant des expériences complètes, expériences qui, pas plus que celles du ballon dirigeable *la France* de 1883-84-85, ne pouvaient passer inaperçues.

Gens sceptiques, avez-vous entendu parler des essais récents et merveilleux d'un petit bateau de guerre nommé *la Libellule*; avez-vous vu dans les journaux qu'aux prochaines grandes manœuvres de Beauce serait expérimenté un train de ravitaillement sur route de trente voitures traînées par un automobile?

Oui? Eh bien! ce qui a rendu merveilleux ces essais de la *Libellule*, ce qui permet ce train automobile, c'est précisément le moteur du nouveau ballon dirigeable, le moteur du type Charles Renard actionnant le propulseur de la *Libellule*, conférant à la locomotive automobile du train sur route le nombre de chevaux-vapeur

nécessaires au remorquage de ses voitures de ravitaillement.

On sait que le nombre des chevaux, réquisitionnables pour assurer en temps de guerre le tirage des convois de nos armées, a diminué sensiblement depuis un certain nombre d'années; que ce soit par suite des progrès de l'automobilisme ou pour toute autre raison, le fait n'en est pas moins malheureusement certain, et le chiffre de quatre mille animaux dont s'est augmentée momentanément, à cause de l'Exposition sans doute, la cavalerie parisienne est loin de compenser cette diminution d'ordre général en France.

Or les convois des armées modernes vont au contraire sans cesse s'augmentant, de nouveaux perfectionnements apportés à l'art de la guerre amenant l'introduction incessante de nouveaux véhicules aux armées.

La conséquence de ce double état de choses est aisée à déduire: au jour d'une mobilisation, nos véhicules militaires risquent fort de rester sans chevaux pour les traîner.

On comprend qu'en présence de cette terrible éventualité, l'apparition d'un tracteur mécanique capable de remplacer les chevaux doive être saluée avec joie.

Et cette joie peut être d'autant plus sans mélange que, au point de vue militaire, surtout quand il s'agit de grandes agglomérations de troupe comme en verront les prochaines guerres, le tracteur mécanique possède sur le cheval d'incontestables avantages : il est moins encombrant à alimenter, il exige des soins moins difficiles à donner et, considération de premier ordre, il diminue considérablement la longueur des convois de ravitaillement.

Un cheval ne mange pas seulement de l'avoine, il a encore besoin pour se nourrir de foin et de paille, à raison de 5 kilos d'avoine, autant de foin et de paille, soit en tout 15 kilos d'aliments pour huit heures au plus de travail effectif de tirage; à la machine, pour le même labeur, il faut 8 kilos de combustible, c'est-à-dire moitié moins de nourriture, et en substance combien moins encombrante.

De cet allégement, de ce moindre encombrement résulte une première diminution du nombre et de la longueur des convois.

Les soins à donner à une machine, surtout à une bonne machine, sont certes délicats, mais il ne faudrait pas croire que le cheval en campagne et surtout le cheval de réquisition, transporté tout à coup dans un genre de vie rude qui lui est inconnu, n'exige point des soins nombreux. Si on ne le soigne pas, il est vite malade ou tout au moins indisponible. Chaque machine devra avoir un bon mécanicien, habitué à elle; celui-ci arrivera à l'étape bien moins fatigué que le cavalier qui aura toute une journée durant chevauché sa monture, et bien plus capable par conséquent de faire le nécessaire.

Enfin, la grosse question à la guerre n'est pas tant la diminution de charge des convois que la diminution de leur longueur.

Et, en effet, quand les armées modernes de plusieurs centaines de mille hommes se trouveront concentrées, il faudra journellement les ravitailler en vivres et munitions; or ce ravitaillement exigera le mouvement incessant d'un nombre considérable de véhicules; ces véhicules formeront sur les routes une file continue, et naturellement les derniers ne pourront parvenir au but que quand tous leurs devanciers se seront écoulés, d'où des retards importants inévitables. Mais si la longueur occupée sur la route par tous ces devanciers se trouve diminuée de moitié, ces retards se trouveront supprimés ou tout au moins fortement atténués; or cette diminution de la longueur des convois est réalisée par la nouvelle traction automobile, par les trains sur route, pour les appeler par leur nom.

Ces trains comprendront une trentaine de voitures, plus l'automobile tracteur, soit 90 à 95 mètres de développement; et ces mêmes trente voitures traînées par des chevaux eussent occupé un espace deux fois plus grand, 6 à 7 mètres par voiture, soit 180 à 200 mètres pour le convoi.

Le moteur Charles Renard, moteur du nouveau ballon dirigeable, appliqué presque sans modification à l'automobilisme militaire, permet cette traction de convois de trente voitures, et ceci grâce encore à une invention du lieutenant-colonel Renard, invention d'un mode spécial de réunion des voitures d'un même train, par l'application duquel ces voitures viennent dans les courbes de la route tourner exactement à l'endroit où a tourné l'automobile tracteur; invention qui par conséquent supprime l'obligation de mettre un conducteur, un « barreur », à chaque voiture pour l'empêcher de se jeter à droite ou à gauche dans les tournants, et ajoute à la suppression déjà si avantageuse d'une soixantaine de chevaux, celle très avantageuse aussi de leurs trente conducteurs, lesquels prendront un fusil et iront grossir le nombre des combattants de première ligne.

Un petit modèle de ce train sur route a fonctionné plusieurs fois dans la perfection sous les yeux de nos généraux et de nos ministres de la guerre; un train sur route véritable fonctionnera aux prochaines grandes manœuvres dans la Beauce, laissant à l'aller ses voitures de munitions et de vivres aux points voulus pour le ravitaillement des troupes, les reprenant au retour chargées de malades et de blessés (ceux-ci fictifs naturellement). Et, après cette dernière épreuve, il est à croire que l'introduction en grand du train automobile sur route dans nos convois viendra alléger ceux-ci pour le plus grand bien de notre système de défense nationale.

Z***.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Les artistes, peintres, sculpteurs et autres, ont, tout cet été, la part de publicité belle! Les gens de lettres pourraient en être jaloux à bon droit, s'ils ne faisaient eux-mêmes cette publicité. Pour eux, il n'est pas de réclame; il ne leur reste plus de place, avec les fêtes et les attractions diverses, dans les journaux. Essayez donc de lancer un roman, en ce moment! — Heureusement, les gens de lettres ont aussi, en quelque sorte, leur exposition, et c'est bien le moins qu'on la signale, qu'on en parle. C'est, dans le palais des Beaux-Arts, au *Champ-de-Mars*, l'exposition de librairie et d'imprimerie (classes XI et XIII).

A vrai dire, tout ce qui a trait aux travaux de la plume, aux *industries du Livre*, comme on dit, n'est pas rassemblé là — et c'est fâcheux : dans le plan primitif de M. Picard, toutes les sections devaient se faire suite, dans l'Exposition, de telle façon qu'un visiteur pût embrasser d'un coup d'œil continu la fabrication d'un objet quelconque : ainsi, on aurait vu faire du papier, on l'aurait vu imprimer, brocher, relier, jusqu'à la constitution complète du livre ou du journal. C'eût été fort intéressant. On n'a pas réalisé cette idée séduisante pour des raisons d'installation générale, de conduction de force motrice (celle-ci a été bien en retard!), et il en est résulté qu'on découvre des livres et journaux un peu partout.

Les étrangers, principalement, sont très disséminés. Il faut chercher les Allemands, très remarquables, dans leur propre pavillon de la rue des Nations; les Russes sont aussi chez eux, sous leur toit; les Danois ont une très belle collection d'impressions de luxe dans leur section des Invalides; les Américains ont édifié un bâtiment spécial, aux Invalides également, pour exhiber leurs plus récentes et émerveillantes machines, au premier plan desquelles figure la *Linotype*, cet appareil qui compose et fond les caractères d'imprimerie sous l'action rapide d'un ouvrier pianoteur... Une colossale machine à imprimer y est adjointe et tire tous les jours l'édition quotidienne de *New-York Times*... Bref, en se donnant un peu de peine, on acquerra une opinion d'ensemble sur l'état de l'impression typo et lithographique dans tous les pays du monde, et la leçon en vaut la peine : les Allemands et les Américains ont beaucoup à nous apprendre. Ce qui les différencie surtout de nous, c'est par exemple la supériorité évidente de leur papier, de leur impression, de la quantité de matières données dans des publications populaires telles que leurs *Magazine*. Il faut de très vieilles et solides revues comme notre *Magasin pittoresque*, soucieux de faire honneur à son passé glorieux, pour soutenir la comparaison, — mais elles ne sont pas nombreuses de notre côté.

Les *industries graphiques françaises* sont mieux partagées au point de vue de la recherche qu'on a à en faire. Elles sont relativement groupées. Sans doute, une classe qui est très amusante, tant par son ornementation pittoresque, en façon de vieilles boutiques, que par l'ingéniosité des mille bibelots qui y figurent, la *Papeterie* au détail (classe 117), est presque dissimulée à un premier étage des Invalides, — mais le reste des industries qui transforment le papier forment presque un ensemble au rez-de-chaussée du Champ-de-Mars. — Il n'y a que quelques expositions isolées, à des titres divers, dans des sections telles que l'Économie sociale, où notre *Magasin pittoresque* est en excellent rang, justement fier de la haute distinction dont l'Académie française l'a récompensé.

En ce rez-de-chaussée, on examinera avec curiosité, dans la classe de fabrication du papier, les puissantes machines de MM. Darblay, et une machine allemande qui fonctionnent toute la journée; un peu plus loin, à l'entrée, du côté du pilier de la Tour Eiffel qu'avoisine le pavillon marocain, on rencontrera les classes XI et XIII (Imprimerie et Librairie).

La section de piano et aussi la machine qui frappe des médailles de l'Exposition sont, en raison du public qu'elles attirent, d'excellentes voisines pour ces classes. On s'y trouve d'abord en présence d'une section rétrospective où il y a de longues heures à passer très agréablement. Auprès de vieilles presses, de vieux caractères qui ont une histoire illustre, ayant servi au tirage de nos éditions les plus réputées, sont amassés quantité de documents, de publications, etc., prêtés par des collectionneurs ou par des maisons très anciennes, dont la vue seule fait regretter de ne pouvoir leur consacrer tout le temps qu'elles mériteraient.

Ces affiches, ces menus, ces invitations si délicatement gravées, de la fin du XVIII^e^ siècle à nos jours, sont la fleur de nos bibliothèques privées et publiques. Certaines reliures sont uniques au monde — et aussi cette si originale série de livres minuscules qui n'a jamais été présentée aussi complète.

On pénètre ensuite dans un salon qui a été coquettement aménagé par le *Syndicat de la presse périodique* et où il y a toujours énormément de lecteurs et de lectrices autour des tables couvertes des derniers numéros parus. C'est plaisir de constater là combien le goût de la lecture s'est développé en France, quoi qu'en disent les éditeurs qui se plaignent de la concurrence... de la bicyclette. Et on se surprend soi-même, quoiqu'on soit du métier, à flâner longuement devant des dessins piquants ou gracieux, à sourire de légendes spirituelles.

Voici maintenant la librairie proprement dite. Elle comprend plus de 600 exposants, mais ceux-ci ont disposé, en général, d'un trop petit espace. On leur avait fait en 1889 (il est vrai qu'ils étaient perdus en un premier étage!) une place beaucoup plus large. De très importantes maisons ont dû se contenter d'une vitrine exiguë et c'est souvent grand dommage pour les visiteurs. On désirerait examiner plus à l'aise les collections d'Hetzel, chères à notre enfance, d'Hachette, Colin, Flammarion, Juven, Mame, Delagrave, Laurens, Baschet, Ollendorf, Perrin, Pelletan, Conquet, etc., qui abondent en livres amusants, instructifs, artistiques — et aussi les ouvrages de sciences de Masson, Baillière, Carré, Gauthier-Villars, etc., qui sont pleins de figures admirablement dessinées, de formules mathématiques extrêmement ardues et toujours rigoureusement exactes; nos éditions françaises sont justement renommées à cet égard.

La classe XI est, pour la place, plus facile à visiter. Elle occupe une surface très considérable, entourant la librairie sur trois côtés. Elle a réuni 250 exposants, tant de province que de Paris, et on peut dire qu'on imprime aussi bien là qu'ici... Les exposants se divisent en typographes et lithographes. Parmi les premiers, les plus dignes d'attention, ceux vers qui se porte le plus la faveur publique, sont MM. Hérissey, d'Évreux, dont les tirages, en couleurs, de fleurs de Mme Made-

leine Lemaire ont une fraîcheur de tons exquise; Édouard Crété, de Corbeil, qui exécute aussi bien toutes des impressions artistiques ou industrielles; Chamerot, un des premiers imprimeurs de Paris, en tous genres; Brodart, de Coulommiers; Dræger, typographe d'art surtout; Lahure, dont les impressions chromotypographiques sont célèbres; Chaix et Dupont, Charaire, qui exposent toutes les variétés de travaux commerciaux; Maulde et Doumenc, imprimeurs des grandes compagnies de chemins de fer; l'Imprimerie Nationale, etc., etc.

Au nombre des lithographes, se trouve au premier rang M. Champenois, avec une superbe collection d'affiches de Mucha, puis Minot, Vieillemard, Lemercier, Moullot, de Marseille, etc., dont les salonnets ont l'aspect le plus riant, le plus varié.

Enfin qu'on n'oublie pas — mais ce serait presque impossible, étant donnés sa situation au milieu même des salons et son joyeux bruit de machines en marche — les rotatives de Marinoni qui, par leurs dispositions toutes nouvelles pour les journaux à six pages, marquent un grand progrès à l'actif de l'industrie française. Si, avec tous ces éléments, les gens de lettres ne produisent pas de chefs-d'œuvre, on est tenté de dire que ce sera... de leur faute.

PAUL BLUYSEN.

Le Congrès international de l'Art théâtral

A l'Exposition Universelle de 1900

Appelé à l'honneur de faire partie du Congrès de l'art théâtral, j'ai pensé que le moment était venu de réaliser, dans la mesure du possible, un rêve depuis longtemps caressé par les auteurs et compositeurs de musique, soit inconnus, soit méconnus. La réalisation de ce rêve, c'est une exposition d'œuvres dramatiques et lyriques.

M. Albert Lambert, de l'Odéon, président de la 4e section du Congrès, a parlé, dans son très remarquable rapport du 9 juin dernier, sur l'Art théâtral, de représentations solennelles de pièces rappelant nos gloires nationales. C'est là une bonne et en même temps une noble idée : notre histoire est à cet égard assez féconde pour qu'il nous soit loisible de puiser largement aux mines qu'elle nous offre à exploiter; mines plus précieuses que les mines d'or, car elles sont les mines de la gloire et de l'honneur.

Mais ne pourrait-on, en dehors de ces imposantes manifestations artistiques, qui, en raison des frais auxquels elles donneront lieu, se réduiront forcément à un très petit nombre, ne pourrait-on, dis-je, organiser des auditions d'œuvres ou plutôt de fragments d'œuvres dramatiques et lyriques nouvelles ou peu connues?

En ce qui concerne les œuvres nouvelles, point n'est besoin de démontrer l'intérêt de leur production; quant aux œuvres peu connues, c'est-à-dire celles données seulement une ou plusieurs fois sur de petites scènes, ou même dans des cercles, par des imprésarios sincèrement épris de l'art théâtral, et dans l'espoir de les voir représenter sur de grands théâtres, est-il besoin de dire quel avantage il y aurait à produire au grand jour des pièces qui passèrent inaperçues, soit par suite de l'indifférence ou du peu d'affluence du public, soit parce qu'alors le sujet n'était pas au goût du jour, ou la mise en scène défectueuse, ou bien l'interprétation insuffisante?

Il en est dans le nombre qui, sinon parfaites, renferment du moins des scènes de haut mérite et priment certainement d'autres pièces que la chance favorise parfois bien au delà de leur valeur.

Sans parler des drames et des comédies, je me bornerai à citer comme exemple, dans le genre lyrique, le cas de Richard Wagner, qui, jadis en défaveur parmi nous, y fit une réapparition si brillante et si glorieuse qu'on se demande de quelle étrange erreur le public d'alors fut le jouet.

Il est bien entendu qu'en ce qui concerne ces auditions, on ne s'occuperait que du genre théâtre : la lecture d'un résumé très court de l'œuvre mettrait le spectateur à même de comprendre les fragments interprétés.

Les ouvrages étrangers seraient entendus de la même manière, mais traduits en langue française. Dans leurs expositions, les autres pays, encouragés par cet exemple, pourraient nous rendre la pareille, et cela au grand avantage de nos auteurs, comme au grand profit de l'art pour le monde entier.

Les directeurs de théâtre et leurs comités de lecture, accablés de tant de manuscrits qu'ils ne peuvent les examiner que superficiellement, pourraient assister ou se faire représenter à ces auditions, et, qui sait? nos théâtres, où les reprises sont malheureusement trop fréquentes, auraient chance de s'y procurer quelque œuvre remarquable qui autrement serait tombée dans l'oubli; ce qui doit arriver, que dis-je? ce qui arrive indubitablement avec le régime artistique sous lequel nous vivons.

Et nous l'aurions enfin, et elle pourrait se reproduire chaque année, cette exposition littéraire et musicale tant souhaitée par nos auteurs dramatiques et lyriques, si peu favorisés sous ce rapport, alors que peintres et sculpteurs ont tant d'occasions de se faire connaître.

Ce serait bien là l'exposition théâtrale : exposition actuelle pour les œuvres inédites; exposition rétrospective pour les œuvres insuffisamment connues.

Le Congrès international de l'art théâtral doit avoir à cœur d'atteindre un tel but : son titre et sa mission lui en font non seulement un droit, mais encore un devoir. Et d'ailleurs, puisqu'il s'agit ici de lumière et de progrès à jeter au travers de notre civilisation contemporaine, n'est-ce pas à la France que revient l'honneur de marcher la première?

E. FOUQUET.

Géographie

En Chine. — *Accord des peuples européens.*

Nous assistons, en ce moment, à un phénomène bizarre, bien explicable d'ailleurs, d'une coalition de plusieurs puissances contre un peuple, naguère encore isolé, sinon ignoré, du monde occidental, et qui sert à l'heure actuelle de point de mire de plusieurs nations de l'ancien et du nouveau monde. Cette coalition comprend, en effet, les six grandes puissances de l'Europe : France, Angleterre, Russie, Allemagne, Italie, Autriche. A celles-ci viennent de se joindre les États-Unis d'Amérique et, enfin, un État purement asiatique, le Japon, considéré jusqu'en ces dernières

années comme congénère de la Chine. Leur but avoué, louable, est la protection de leurs sujets respectifs qui se trouvent en ce moment dans l'Empire chinois et qu'une explosion de haine menace dans leurs personnes et dans leurs biens.

Nous avons, dans une précédente étude, indiqué le rôle des sociétés secrètes en Chine, l'aversion du peuple chinois pour les barbares, c'est-à-dire pour les étrangers de toutes nationalités. Nous dirons, à présent, quelques mots sur la situation dans l'Empire chinois de chacune des diverses puissances qui viennent d'entreprendre en commun une œuvre utile, en imposant leur autorité à une administration routinière dont le seul titre de gloire consiste à défier le progrès des temps modernes.

La guerre que les puissances européennes font en ce moment à la Chine est, à l'encontre de ce qui se passe dans le sud de l'Afrique, une guerre juste et humanitaire, et son issue, qui ne peut être douteuse, profitera autant au peuple chinois lui-même qu'au reste de l'univers.

L'intervention des Européens dans la vie intérieure des peuples orientaux, pour n'avoir pas toujours eu un caractère loyal et désintéressé, a souvent été un bienfait réel pour ces mêmes peuples. Tel est précisément le cas du peuple japonais, dont l'évolution rapide stupéfie le monde civilisé et qui fournit en ce moment même l'exemple rare de l'un de ses officiers commandant avec autorité à une troupe internationale européenne. Personne ne pourra de bonne foi contester que le peuple kabyle ou tunisien ne soit plus heureux sous l'administration française que sous les autorités des anciens beys. L'ouverture des ports chinois au commerce étranger, à la suite de la guerre de 1860, eut pour résultat à la fois de fournir des débouchés nouveaux à l'industrie européenne et de soustraire quelques millions de Chinois à la tyrannie des mandarins farouches.

Elle permit également à de nombreux Célestes, trop à l'étroit dans leur pays, de s'épancher au dehors, aux États-Unis, en Australie, où, sauf quelques réserves, il leur est permis de vivre sous la protection des lois à l'égal des blancs. La Chine, dont l'étendue territoriale est à peine la moitié de celle du continent européen, et qui renferme une population presque double, souffre aussi de cette surabondance d'êtres humains qui pousse les peuples d'Europe à s'expatrier. Leur misère est, quoi qu'on dise, extrême. Les innombrables richesses dont la nature a doué son sol restent inexploitées par la seule volonté des chefs ignorants et cupides qui craignent de voir leur autorité diminuer à mesure de l'extension du bien-être du peuple. Aussi s'ingénie-t-on à le tenir dans l'ignorance et on l'excite à mépriser tout ce qui tend à secouer son inertie séculaire.

Le triomphe des Japonais dans leur récente guerre contre le gouvernement chinois allait ouvrir une ère nouvelle pour ce pays. La plupart des puissances européennes en ont profité pour étendre ou consolider leur situation dans le Céleste Empire. La Russie qui, avec l'appui de la France, s'est le plus opposée à un trop grand envahissement du vainqueur, détient en ce moment toute la partie de l'Asie qui limite au nord l'Empire chinois. Elle s'est établie en outre à Port-Arthur, qui lui assure une prépondérance marquée dans le golfe du Pe-tchi-li. L'Angleterre a vu ses concessions de Hong-kong notablement agrandies; la France s'est assuré quelques avantages dans le sud de l'Empire qui touche à ses possessions indo-chinoises. Les Allemands se sont installés dans le Chantoung et ont procédé immédiatement — c'est une justice à leur rendre — à l'exploration et à la mise en valeur du pays. C'est cette mise en valeur, les études, les reconnaissances pour l'établissement des voies ferrées qui semblent avoir suscité la colère de la populace, encouragée dans sa haine contre toute innovation par un gouvernement imbécile et corrompu. Elle met en danger la vie et l'œuvre des commerçants, des ingénieurs européens, œuvre déjà considérable et qui n'a pas peu contribué à augmenter la valeur des territoires sur lesquels ils opéraient. On vient justement de faire le relevé du commerce extérieur de la Chine durant l'année 1899. Les chiffres révèlent un état de prospérité dû en grande partie aux nouveaux chemins de fer construits ou en construction. Le commerce extérieur de la Chine, qui n'était en 1890 que 214 millions de taëls (1), a atteint, en 1899, presque le double, soit 460 millions 533 000. Les recettes douanières perçues sur le commerce tant extérieur qu'intérieur atteignaient près de 26 millions de taëls. Il est incontestable que l'invasion pacifique — commerciale et industrielle — des Européens dans l'Empire chinois aurait pour résultat une amélioration considérable dans le sort de ce peuple. La destinée ne permet malheureusement ni aux nations, ni aux individus d'atteindre le bonheur sans sacrifices ou peines préalables. Pour introduire quelques réformes utiles dans son pays, Pierre le Grand dut recourir à l'emploi de la force; ces réformes étaient considérées comme des calamités publiques par ceux-là mêmes en faveur desquels elles furent élaborées. En Chine, l'intervention d'une armée étrangère est devenue nécessaire tant pour garantir la vie des blancs que pour utiliser et faire fructifier les produits que renferme son sol.

Souhaitons que cette intervention soit de courte durée et que l'œuvre entreprise en commun par les puissances civilisées ne revienne pas trop cher à ceux qui s'y sont voués.

P. LEMOSOF.

LA VIE EN PLEIN AIR

L'Exposition est pour nous un enseignement de tous les jours, dans tous les domaines. Elle nous offre les spectacles les plus attrayants et les plus instructifs. L'autre jour, me promenant dans Neuilly, je passai rue Borghèse, et mon attention fut bientôt attirée par les sons d'une langue que je n'avais jamais entendue.

Je m'informai à la porte de l'endroit d'où s'échappaient ces sons et j'appris que c'était un Basque qui, à haute voix — oh combien ! — annonçait les points des deux camps en présence pour le tournoi de pelote basque.

Le langage basque ne s'enseigne nulle part, m'a-t-on affirmé, et je ne n'en étonne pas, car la prononciation m'en a paru singulièrement difficile et l'accent horriblement triste.

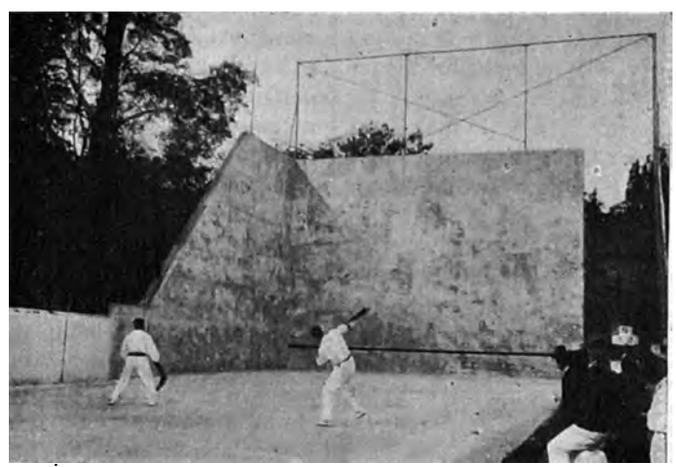
C'étaient des Basques français et espagnols qui se disputaient le tournoi de ce jeu de pelote jusqu'alors

(1) Le *taël* a une valeur nominale d'environ 8 francs; mais les fluctuations du cours le font souvent descendre à 5 et même à 4 francs.

absolument inconnu à Paris. J'entrai pour voir et pour me rendre compte. Au milieu d'une vaste cour, quatre joueurs de pelote, ou *pelotari*, divisés en deux camps, les bleus et les rouges, portant une chemise fine, un pantalon de toile blanche et une ceinture de couleur, sont à leur poste de combat. Devant eux, à quelques mètres un mur de front, un mur latéral à gauche et un mur de fond, moins élevé que celui de face.

A leur droite, la tribune où se trouvent les spectateurs nombreux et attentifs, des spectatrices aussi en robe claire, de jolis visages qui suivent émerveillés les phases de la bataille. C'est bien en effet d'une bataille qu'il s'agit, où il est besoin de force, de souplesse, de vitesse, et d'un coup d'œil impeccable.

Le sort a désigné le camp qui doit commencer le jeu en lançant la balle — la pelote — contre le mur de front, de façon qu'elle retombe sur le terrain du jeu, partagé en cadres de 4 mètres.



Le *pelotari* lançant la balle.

Le *pelotari*, le bras armé de la *chistera*, gant de peau prolongé par une longue cuiller d'osier ayant l'aspect d'une pirogue de sauvages, lance cette pelote avec une grâce et une force vraiment étonnantes. Elle part comme l'éclair, frappe violemment le mur, et rebondit sur le terrain.

Un des deux *pelotari* du camp adverse doit la saisir à son point de chute et la relancer au mur, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un des joueurs ait commis une faute, soit en frappant le mur de front trop bas, soit en faisant retomber la balle en dehors de la piste, soit encore en ayant manqué de riposter avec la balle contre le mur après l'envoi du camp adverse.

Ce jeu, d'une simplicité extrême lorsqu'il s'agit de le décrire, est, dans la pratique, plein de combinaisons, et d'une difficulté extraordinaire.

Seuls les professionnels basques réussissent à y briller : un long entraînement de chaque jour est en effet nécessaire ; c'est un métier spécial que celui de *pelotari*, et le joueur de pelote doit être un tout jeune homme de vingt à vingt-cinq ans.

Ceux qui s'adonnent à ce jeu, au bout de cinq ans prennent leur retraite. Les muscles de l'homme ne permettent pas un effort plus prolongé. Au bout de cinq ans, le *pelotari* s'exerce encore, mais il ne prend plus part aux matches et aux tournois.

Lorsqu'on a assisté à une de ces luttes passionnantes de pelote basque, on se rend compte de l'impossibilité pour un homme même jeune, même doué des plus brillantes qualités physiques, de continuer de longues années à demander à tout son corps le maximum de souplesse et d'énergie. Il n'est pas un muscle qui ne travaille, et la poitrine, les bras, les jambes sont dans un perpétuel mouvement.

Le *pelotari* bondit à droite, à gauche, en arrière, court ici, là avec une ardeur et une vitesse véritablement incroyables. Sans des poumons à toute épreuve, je défie bien qu'on devienne un joueur de pelote basque. J'ai vu pendant plus de dix minutes, les deux camps lancer, relancer la balle sans commettre une seule faute, et faire assaut d'agilité, d'adresse, de force, sans fatigue apparente, sans s'arrêter un seul instant, pressant en quelque sorte le mouvement. C'est alors que le public se montrait enthousiaste, applaudissait, et criait « bravo » aux joueurs s'excitant mutuellement de la voix, et ayant l'œil sans cesse fixé sur la pelote qui bondit et presque au même instant frappe le mur et rebondit.

Cette pelote est ronde et dure. De loin on dirait celle dont on se sert pour les parties de lawn-tennis, mais si on l'examine, la pelote basque est beaucoup plus résistante que la balle du tennis. Elle ne pèse pas moins d'une demi-livre et est faite de lanières de caoutchouc brut, tressées, serrées les unes sur les autres, comprimées ensuite, roulées dans une couche de laine et entourées de peau. Chaque pelote coûte 4 francs, achetée au pays basque. C'est M. Beguin, le sympathique organisateur du tournoi de pelote basque, qui a bien voulu me donner ce dernier renseignement.

Tous les sportsmen lui sauront gré de ses efforts qui ont été couronnés de succès. La curiosité a attiré beaucoup de monde, et je gage que si, chaque année, un tournoi de pelote basque avait lieu à Paris, il attirerait chaque fois de plus nombreux spectateurs.

Dans les derniers jours du tournoi, il y avait littéralement foule rue Borghèse et de nombreux équipages et automobiles attendaient à la porte.

***

Même empressement, et plus d'affluence encore au tournoi de sabre qui vient de se terminer. Des étrangers en assez grand nombre étaient venus le disputer à nos compatriotes. Pour les amateurs, contrairement à toutes les prévisions, nos compatriotes ont conquis de haute lutte le tournoi des amateurs. Le capitaine de la Falaise, classé quatrième du tournoi d'épée, s'est classé premier de celui du sabre. L'armée a donc été victorieuse dans deux tournois, celui du fleuret et celui du sabre, avec le capitaine Coste et avec le capitaine de la Falaise. Qui donc prétendait que l'arme blanche n'était plus en honneur dans notre armée ? Voilà deux succès qui démontrent péremptoirement le contraire.

La victoire du capitaine de la Falaise est un peu celle du professeur italien Conte, son maître, établi depuis quelques années à Paris, et qui a fait beaucoup pour le développement de l'étude du sabre en France.

Conte, de son côté, a gagné le tournoi des professeurs, montrant une fois de plus l'excellence de sa méthode.

La Société de l'escrime au sabre fondée par

M. A. Guyon, le fils du grand chirurgien, a lieu aussi de s'enorgueillir du résultat du tournoi. Le capitaine de la Falaise 1er et M. Thiébaut 2e — ce dernier élève du professeur Gabriel — comptent parmi ses membres les plus actifs et les plus dévoués.

L'escrime au sabre, si longtemps négligée en France, ne peut qu'avoir reçu des encouragements de ce beau tournoi, qui avait attiré, je le répète, en dehors des escrimeurs, une foule de spectateurs véritablement séduits par les violents et rudes combats du sabre.

A quand maintenant un tournoi de sabre à cheval? Ce serait un bien joli spectacle à offrir pendant l'Exposition...

MAURICE LEUDET.

CAUSERIE MILITAIRE

Les étrangers et les provinciaux qui viennent de fort loin pour visiter en ce moment la capitale et jouir des splendeurs de l'Exposition universelle de 1900, doivent être bien embarrassés de se rendre compte de la véritable tenue d'uniforme d'été de nos braves fantassins de l'armée française en garnison dans le gouvernement militaire de Paris. Ceux-ci se livrent en effet, dans nos rues, à une véritable débauche d'effets de tous modèles. Pour peu qu'on se promène, le soir, après l'heure bénie de la soupe, on peut voir des soldats d'infanterie de ligne en capote au mois de juin, d'autres en tunique nouveau modèle à collet rouge à une seule rangée de boutons, d'autres encore en tunique à collet jaune avec les deux rangées de boutons, auxquelles nous étions habitués depuis trente ans ! Il y avait pourtant plus d'un an que le nouveau modèle de tunique de l'infanterie était adopté. Depuis cette époque, il aurait fallu commencer cette transformation sans perdre de temps, ce qui aurait permis à nos soldats d'être correctement habillés au moment de l'Exposition. Tout au contraire, on a attendu les devis de l'intendance jusqu'au mois de novembre, et l'on n'a pu commencer les transformations qu'au mois de janvier. Le travail a été fait au galop, et, comme le disait un bon Dumanet qu'on plaisantait sur la coupe de son nouvel effet : « On s'a pressé ; on nous a habillés comme des sacs ! »

De toutes les armées européennes, c'est certainement la nôtre qui a la grande tenue la moins brillante ; et l'on ne fait rien pour la relever. Notre troupier n'est réellement bien qu'en tenue de campagne, les pans de la capote relevés, le pantalon dans les jambières. Mais, en vérité, on ne peut pas le laisser tout le temps en tenue de campagne.

Il y a quelques jours on ouvrait au public à l'Exposition, sans tambours ni trompettes, la classe 120 du 18e groupe des Armées de terre et de mer. On avait beaucoup parlé d'une attraction administrative organisée à l'instar des nombreuses exhibitions qu'on rencontre à chaque pas, aussi bien au Trocadéro qu'au Champ-de-Mars. Dans un pittoresque panorama, on devait admirer des mannequins à figure de cire, revêtus de toutes les tenues de notre armée. J'y suis allé comme tout le monde, pour admirer. Eh bien, j'en suis revenu désabusé. Cela sent trop le musée de la Foire aux pains d'épice.

On se demande pourquoi et comment tous ces gens-là sont ainsi groupés, mélangés sans aucune conception artistique. Il y a surtout une escouade de lignards, commandée par un caporal, que je recommande à votre attention. Où donc l'artiste qui a modelé les figures de nos troupiers a-t-il pu bien aller chercher ses types? Ils sont si laids, ils ont l'air si bêbêtes, surtout un petit gros, qui porte au menton le bouc des chasseurs. Ça, des troupiers français ? Jamais de la vie ! Notre petit fantassin porte mieux son arme, il redresse plus fièrement la tête, et le sang lui coule beaucoup plus à fleur de peau que ne semblent le laisser supposer les quatre Dumanet, dont la physionomie ne fait guère honneur à celui qui les a coulés à quelques pas du drapeau tricolore noblement couché sur des baïonnettes Lebel.

Heureusement que, sur le palier voisin, l'exposition rétrospective de notre grand artiste Detaille est là pour vous faire oublier cette dépitante impression.

Capitaine FANFARE.

Les Conseils de Me X...

Un avocat du barreau de Paris, Me Henri Coulon, vient de donner un regain d'actualité à certain projet de réforme judiciaire que je croyais à peu près oublié. Il s'agit de l'institution du jury en toutes matières, correctionnelles ou civiles.

D'après mon savant confrère, l'heure aurait sonné d'entreprendre cette grande révolution de palais, et d'attribuer au peuple souverain le droit de rendre la justice. Ainsi, paraît-il, auraient fait jadis les nations les plus civilisées, et les Romains, les Grecs, voire même les Hébreux du temps de Moïse auraient connu l'âge d'or du jury. Comme preuves, les *Édits de Valérius Publicola*, la *Constitution Athénienne*, le *Pentateuque*, ou loi des lois, seraient là pour convaincre les plus sceptiques.

Certes, un pareil étalage d'érudition ne laisse pas de m'embarrasser. Je pourrais, il est vrai, opposer aux prétendus jurés d'Israël, l'exemple du sage Salomon, roi de Jérusalem, jugeant tout seul, dit-on, et ne s'en tirant pas plus mal pour cela, ou encore celui du fameux Pâris qui décerna, sans l'aide d'assesseurs, la pomme de beauté recherchée par les déesses, et sut faire, en ce débat difficile, un choix que la postérité a ratifié. Sans parler du terrible tribunal des Enfers, avec les rébarbatifs Minos, Éaque et Rhadamante, trio de professionnels sans entrailles ni miséricorde, et dont on n'a pas pourtant, jusqu'à ce jour, relevé la moindre erreur judiciaire.

Mais j'aime mieux admettre que l'idée du jury date, en effet, des époques les plus reculées. Elle n'est pas, d'ailleurs, pour me déplaire. Soit donc, plus de magistrats de carrière, plus de jurisconsultes vieillis à l'étude et à l'interprétation des lois. A leur place, de bons et honnêtes bourgeois n'entendant rien au droit, n'écoutant que leurs sentiments d'hommes, et tranchant, avec leur âme seule, les questions d'ordre successoral ou de régime hypothécaire. Quel beau rêve pour les avocats ! Comme ils pourront s'en donner à cœur joie devant cet innocent aréopage ! Et que succès, lorsqu'ils feront pleurer douze notables sur l'infortune d'un mur mitoyen tombé de vétusté !

Quant aux pickpockets, escrocs, filous, malandrins de tous genres, malmenés, d'ordinaire, par les vieux

durs-à-cuire de la correctionnelle, ils n'auront plus rien à redouter du code pénal, triste livre démodé et condamné à son tour; ils pourront, en pleine sécurité, se livrer aux douceurs du cambriolage ou du vol à la tire; une ère prospère aura commencé pour eux, toute de pardons magnanimes et d'invraisemblables rémissions.

Une ombre, cependant, obscurcit à mes yeux ce brillant tableau. Comment l'institution nouvelle fonctionnera-t-elle sans encombre? Mon confrère se garde bien de nous l'indiquer; il plane dans les sphères de la théorie pure, sans daigner jamais descendre jusqu'au terre à terre de la pratique. Les réalités ont, pourtant, leur intérêt, et il n'est pas inutile d'envisager la situation réservée aux justiciables lorsqu'ils auront le bonheur de posséder le jury universel.

A cet égard, les chiffres sont bien instructifs. Dans les procès de cour d'assises, il faut trente-six jurés titulaires et quatre supplémentaires, soit quarante citoyens probes et libres, abandonnant, chaque jour, leurs affaires, pour venir examiner l'état des consciences. Mais chacun sait le faible enthousiasme de ces magistrats temporaires, à l'endroit des hautes fonctions dont ils sont investis. C'est à qui se dérobera, cherchera une excuse, produira un certificat de complaisance afin d'esquiver la corvée. Et rien n'est curieux comme la chasse à courre à laquelle se livrent les huissiers de service, pour joindre et ramener au Palais les jurés récalcitrants. Souvent, l'ouverture de l'audience est retardée de plusieurs heures, par suite de ce sport original, attestant le goût médiocre des Français à se faire les serviteurs de Thémis.

Mais qu'adviendra-t-il, quand les jurés devront connaître également des causes civiles et correctionnelles? Savez-vous combien il en faudra pour assurer l'œuvre quotidienne du seul tribunal de la Seine? Quatre cent quarante! Pas un de moins. Ce sera donc un vrai bataillon, une formidable garde montante défilant, tous les jours, devant la grille du Palais et envahissant les salles d'audience. A moins que, éventualité fort probable, les convoqués ne répondent pas à l'appel, qu'il n'y ait des vides dans cette phalange journalière, et qu'il ne soit nécessaire d'organiser des steeple-chases pour rattraper les fuyards.

Le jury constitué enfin, non sans peine et perte de de temps, l'examen de l'affaire commencera. Nos plaidoiries seront forcément longues, très longues; nous devrons faire un vrai cours de droit sur les moindres sujets, expliquer les principes les plus élémentaires, commenter les textes les plus clairs. Sans profit, d'ailleurs, le plus souvent, car nos auditeurs d'occasion n'arriveront pas à comprendre un mot à nos discours, et s'en iront dans leur salle de délibération, les oreilles assourdies, la tête emplie d'un chaos de choses bourdonnantes.

Et qui pourra jamais dire l'incohérente splendeur des discussions engagées en chambre du conseil, l'étrangeté des opinions surgies en ces cerveaux de forme et de volume si divers? Presque toujours, l'accouchement sera laborieux, et le plaideur restera ébahi en contemplant le produit fantastique de ces pénibles gestations.

En somme, et tout compte fait, le plus petit litige prendra bien un jour ou deux. A ce train-là, le Parisien qui intente à son propriétaire un procès en résiliation de bail, pour trouble apporté à sa jouissance, aura des chances d'obtenir jugement au bout de vingt ans d'attente.

C'est merveilleux! Voilà qui va rendre la justice singulièrement expéditive. Elle était déjà bolteuse, elle deviendra cul-de-jatte.

Personnellement, j'en serai ravi. Avocats, avoués et huissiers ne peuvent que gagner à la durée des procès.

Mais que diront les justiciables? Pourvu qu'ils n'aillent pas réclamer, à grands cris, le retour au passé et la réintégration des professionnels du Palais, sottement conspués et bannis!

Me X.

PETITE CORRESPONDANCE

L. A., Belleville (Rhône). — Le propriétaire d'un héritage a le droit d'exiger qu'on arrache les arbres ou arbustes existant sur le fonds voisin, à une distance moindre que la distance légale — 2 mètres, sauf règlements et usages particuliers — alors même qu'ils ont spontanément poussé sur la couronne d'anciennes souches.

J. T., Melun. — Il ne peut plus y avoir d'arrêt de partage, depuis la loi du 30 août 1883, sur l'organisation de la magistrature. Cette loi a disposé, en effet, que les jugements et arrêts doivent être rendus par des magistrats jugeant en nombre impair. Si les magistrats se trouvent en nombre pair, le moins ancien au tableau n'a que voix consultative.

R. S., Tours. — Le droit de propriété d'un écrivain sur son œuvre comprend certainement le droit de traduction. Celui-ci peut faire l'objet d'une vente ou d'une cession particulière.

V. M., Issoudun. — Un titre de journal est une propriété privée. La cessation momentanée de la publication du journal n'implique pas forcément l'abandon de cette propriété. C'est là une question de fait, que les tribunaux doivent apprécier suivant les circonstances.

VARIÉTÉS

Puisque la Chine est aujourd'hui d'actualité, voici une intéressante page empruntée au récent volume d'un écrivain qui connaît bien ce pays, M. Marcel Monnier.

PÉKIN A TABLE

« Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es ». Ainsi raisonnent quelques gourmands. S'il fallait juger un peuple sur sa cuisine, les Chinois seraient une nation bien remarquable. J'ai été invité avant-hier, par un aimable interprète de la légation de Russie, M. Kolésof, à déjeuner dans le restaurant le plus renommé de Pékin. Ce temple de la bonne chère se cache, au fond du plus sordide quartier de la ville chinoise, dans une ruelle abominable. Mais si les abords sont vilains, l'édifice n'est point mal; un peu vermoulu, voilà tout : on y pénètre par la cuisine. Ici, encore une fois, tout est au rebours de chez nous. La cuisine est immense, une de ces cuisines comme en montrent les toiles des vieux maîtres flamands : la pièce est ce qu'elle doit être, remplie d'un beau désordre, mais non malpropre. Une vingtaine de marmitons, le torse nu, s'agitent autour des fourneaux, d'où montent d'agréables effluves. Ensuite, s'ouvre une petite cour aux dalles moussues avec un rocaille au centre et tout autour une série de pavillons à deux étages dont les galeries et les frises de bois délicatement ajourées amusent le regard, bien que les peintures en soient depuis longtemps effacées, bien que, de la toiture dégradée, pendent en lourdes draperies les lichens et les mousses.

Mais le contenant importe peu. Parlons du contenu. Nous étions six convives. Les plats de résistance apportés en une seule fois et maintenus à une température

convenable dans des récipients d'étain remplis d'eau bouillante, les plats, dis-je, eussent suffi à rassasier soixante personnes de robuste appétit. J'évalue à vingt-cinq le chiffre des mets et entremets, non compris le dessert. Au reste, je ne puis mieux faire que de reproduire le menu. Ce document vous donnera une idée de ce qu'est un repas de haut goût dans la capitale du Céleste-Empire. Le voici tel qu'il m'a été fidèlement traduit. J'en respecte la disposition, tant soit peu anormale pour nous ; mais les Chinois, nous l'avons déjà dit, ne font rien comme tout le monde. Nous ôtons notre chapeau et, chez eux, se découvrir pour saluer est une grave impolitesse ; leurs livres commencent où les nôtres finissent ; sur leurs menus, le dessert passe avant le potage. C'est dans l'ordre.

DOUCEURS

Raisins, poires, pommes, châtaignes d'eau, graines de pastèques confites, noix glacées, gelées de fruits, noisettes grillées au safran.

HORS-D'ŒUVRE

Poulets fumés, poissons fumés au vinaigre de riz, œufs de canard conservés (cinq ans) dans la chaux, crevettes à l'huile de ricin, fromage aux pois, jambon fumé, choux de mer marinés, choux salés, côtes de laitues salées.

DINER

Potage aux nids d'hirondelles, ailerons de requin au jambon, canard laqué, pois au miel, filets de poisson aux légumes, holoturies ou *gien ts eng*, pousses de bambou d'hiver, crevettes au sucre, filets de poussins frits, porc bouilli, poisson sauce chrysanthèmes, champignons au gras, soupe aux graines de lotus, crème de pois aux fleurs bleues, soupe de chrysanthèmes.

Pain de maïs à l'étuvée, pains à la viande.

VINS

Jaune de Shao-Sing, liqueur de rose, liqueur des académiciens.

Ces vins ne sont autre chose que des alcools de riz. Le jaune de Shao-Sing n'est pas désagréable et rappelle vaguement le Xérès.

Il y a sur cette liste nombre de combinaisons vraiment heureuses dont j'aurais voulu vous donner la formule. Malheureusement, les recettes sont un secret professionnel ; notre insistance s'est heurtée à un refus poli mais ferme. On s'occupe beaucoup, en ce moment, de trouver des *clous* pour la prochaine Exposition universelle. J'imagine que l'industriel qui établirait sur les bords de la Seine un restaurant chinois, un vrai, un restaurant dont le personnel, trié sur le volet, arriverait en droite ligne de Pékin, ne ferait point une mauvaise affaire. Dans tous les cas, cela nous reposerait un peu des cafés maures, des brasseries viennoises et des czardas à tziganes.

Le Tour d'Asie. MARCEL MONNIER.

LA GUERRE DU TRANSVAAL

La guerre sud-africaine passe au second plan depuis que, suivant la pittoresque expression de l'empereur Guillaume, la torche de guerre est brandie, en Chine, au milieu de la paix la plus profonde. Les événements de la quinzaine n'offrent, du reste, rien de bien saillant.

Les militaires n'en suivent pas moins avec le plus vif intérêt la merveilleuse tactique du général De Wett qui, avec quelques milliers d'hommes, tient tête victorieusement aux généraux Béthune, Brabant, Mac Donald, Hunter, Clements, Paget, Cléry et Rundle acharnés à sa poursuite.

Les commandos boers occupent toujours, dans l'État d'Orange, le quadrilatère Heilbron-Vrède-Bethlehem-Springfield. Refusant partout la bataille, ils harcèlent infatigablement les colonnes anglaises, enlèvent les patrouilles, les détachements isolés, les convois et, comme le constate amèrement la *Westminster Gazette*, « marquent des points coup sur coup ».

Au Transvaal, lord Roberts ne veut ou ne peut sortir de Prétoria, très occupé à réparer sans cesse la ligne de chemin de fer de Johannesburg, véritable travail de Pénélope que lui imposent les vaillants commandos de Louis Botha.

Cet exercice peut durer longtemps encore et devenir même fort dangereux par suite de la tactique de De Wett qui semble attirer à lui la majeure partie des forces de lord Roberts afin de permettre à Louis Botha de tenter un coup sur le grand quartier général.

En attendant, les dernières dépêches anglaises annoncent que les Boers ont repris Wackherstrom et Utrecht, sur la frontière nord-est du Natal. Nous les reverrons peut-être à Ladysmith et sur la Tugela.

EN CHINE

Le mystère le plus tragique enveloppe toujours les événements qui se sont passés depuis un mois dans la capitale de la Chine. Pékin reste isolée du monde entier, et l'Europe, avec ses formidables armées, ses flottes et ses canons, reste impuissante jusqu'ici à déchirer le voile qui nous cache l'affreux drame.

Sans doute, les télégrammes d'Extrême-Orient inondent les journaux. Mais tous ces bruits, d'origine chinoise pour la plupart, sont tellement contradictoires qu'il est à peu près impossible de démêler la vérité.

Seule, la nouvelle de l'assassinat du baron de Ketteler, ministre d'Allemagne à Pékin, massacré par la populace, le 18 juin, tandis qu'il se rendait au Tsongli-Yamen, semble malheureusement officielle. Mais quel est le sort des légations et des 400 marins préposés à leur garde ?

Des télégrammes sensationnels nous ont raconté que tous les Européens avaient été tués. On a lu les lugubres détails de cette dépêche de Shangaï, datée du 6 juillet, confirmant le massacre des ministres étrangers, des femmes et des enfants, après dix-huit jours de résistance. Quand les vivres et les munitions furent épuisés, les Chinois envahirent les légations et mirent le feu aux bâtiments, faisant ainsi un horrible holocauste des blessés et des cadavres.

Par contre, d'autres télégrammes venus de Canton permettent d'espérer que les étrangers enfermés dans Pékin ont pu résister jusqu'ici et tiendront peut-être jusqu'à l'arrivée d'une armée de secours.

Hélas! dans combien de semaines entrera-t-elle à Pékin, cette armée de délivrance? Avec quelle angoissante anxiété doit-elle être attendue là-bas!! Sur ce point, nous sortons des conjectures; nous sommes en face de la terrible réalité.

La colonne Seymour n'a pu franchir les 140 kilomètres qui séparent Pékin de Tien-Tsin. Elle s'est heurtée à d'innombrables Boxers et c'est à grand'peine qu'elle a pu revenir à Tien-Tsin où elle se trouve aujourd'hui enfermée avec dix autres mille hommes de troupes internationales.

Tien-Tsin est toujours assiégé, bombardé; le port de Takou lui-même est menacé.

Quant à la colonne russe de 3 000 hommes partie de son côté, il y a un mois, sur Pékin, personne n'en a plus entendu parler!

Les commandants des escadres européennes déclarent qu'ils ne peuvent rien tenter actuellement contre Pékin, et la vieille Europe subit cette humiliation suprême de se trouver dans l'impossibilité absolue de secourir ses représentants!

Telle est la situation présente.

On s'aperçoit aujourd'hui — trop tard! — que les Chinois de 1900 ne ressemblent pas aux Chinois de 1860, et l'on estime que la marche d'une armée sur Pékin rencontrera d'énormes difficultés. Vers la fin du mois, 35 à 40000 hommes pourront être réunis à Takou. Ce sera à peine suffisant pour délivrer Tien-Tsin. La délivrance de Pékin exigera une armée de 200 000 hommes. Qui fournira la majeure partie de ce gros effectif? La Russie? le Japon? Les diplomates discutent! et pendant ce temps-là le prince Tuan, qui a usurpé le pouvoir à Pékin, après avoir empoisonné, dit-on, l'empereur et l'impératrice douairière, se livre sans doute aux pires atrocités sur nos nationaux.

A l'heure actuelle, l'amiral Courrejolles dispose de 3 000 hommes environ, et 8 000 hommes sont partis ou vont partir de France. D'autres troupes seront tenues prêtes à porter le contingent français à 20 000 hommes.

L'Angleterre, l'Allemagne en fourniront autant. Quant à la Russie et au Japon, ils peuvent jeter rapidement en Chine le triple de ces effectifs. Qu'attend l'Europe pour donner carte blanche à ces deux puissances, seules capables, en l'état actuel, de rétablir rapidement l'ordre dans le nord de la Chine?

Henri MAZEREAU.

RECETTES ET CONSEILS

EMPLOI DU JUS DE TABAC POUR LA DESTRUCTION DES PARASITES

Le Ministère des finances a fait insérer la notice suivante au *Journal officiel* du 20 juin : — *Jus de tabac.* On sait que les horticulteurs et les maraîchers emploient depuis longtemps, avec succès, pour détruire divers parasites des plantes, les jus de tabac produits par les manufactures de l'État, jus qu'ils diluent avec une plus ou moins grande quantité d'eau. On sait aussi que la Régie vend depuis quelques années, dans les débits de tabac et dans les entrepôts, des bidons d'un jus nouveau, désigné sous le nom de *jus riche*, qui contient plus de nicotine que les jus anciens et qui a spécialement l'avantage de présenter un titre constant de cette substance (100 grammes par litre). Ce nouveau liquide était surtout destiné au traitement de la gale des moutons, pour lequel il a donné les meilleurs résultats. Mais son application aux plantes est également très efficace, et la constance de son titre assure la réussite des opérations. Il existe un moyen, utile à faire connaître aux praticiens, pour donner à ce produit son maximum d'action, et qui consiste à ajouter au liquide une petite quantité d'ingrédients faciles à se procurer, dont la nature et la proportion d'emploi sont indiquées ci-après. Ces matières, qui ne peuvent pas nuire aux plantes, et dont le prix est minime, augmentent l'adhérence du liquide sur les feuilles et les fleurs et rendent libre la nicotine. Leur usage doit donc conduire forcément à une économie de jus, par conséquent à une dépense moindre pour obtenir le même résultat. La préparation à employer pour l'arrosage des plantes est la suivante : Eau, 1 litre; jus riche, 10 centimètres cubes; savon noir, 10 grammes; cristaux (carbonate de soude du commerce), 2 grammes; esprit de bois (alcool méthylique), 10 centimètres cubes. Le liquide ainsi constitué tue de nombreux ennemis des plantes (pucerons, chenilles, etc.). Le savon augmente son adhérence. L'esprit de bois n'est pas toujours nécessaire, mais il accroît notablement l'action de la préparation sur certains parasites.

* * *

M. R., à Tours. — Les douleurs que vous prouvez proviennent certainement du foie. — Buvez à vos repas, pendant une quinzaine de jours, de l'eau de *Vichy Grande Grille*. Ces douleurs disparaîtront au bout de peu de temps. Mais exigez bien le nom de la source sur l'étiquette et la capsule ainsi que le disque bleu « Vichy-Etat » sur le goulot de la bouteille.

* * *

DÉSINFECTION RAPIDE DE L'EAU DES PUITS.

L'eau des puits est singulièrement suspecte après les étés brûlants ou les hivers pluvieux. M. Langlois, dans la *Presse Médicale*, recommande le procédé d'assainissement suivant : on jette tout d'abord dans le puits ou dans la citerne une dissolution de 20 grammes de permanganate de potasse par mètre cube d'eau approximativement jaugée, ce qui est facile pour peu qu'on ait de mathématiques. Puis on précipite le permanganate en excès sous forme de bioxyde de manganèse en jetant dans la citerne un bon panier de braise de boulanger. Le microbe est fort contrarié par cet assainissement.

* * *

Si vous voulez conserver vos dents et les préserver de la carie, usez de l'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique qui parfume la bouche.

Pour les soins du corps, essayez de l'*Eucalypta*, eau de toilette antiseptique à l'Eucalyptus, et vous n'en voudrez plus d'autre.

L'Eau de Suez et l'Eucalypta sont les produits préférés du monde élégant.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du Problème paru dans le numéro du 1er Juillet 1900

Soient x mon âge et y le vôtre.
Il y a $(x-y)$ années que j'avais votre âge actuel.
Vous aviez alors $y-(x-y)$ ou $2y-x$.
J'ai donc le double ou $4y-2x$; donc $4y-2x=x$
Et par suite $4y=3x$. (1)
Dans $(x-y)$ années, vous aurez mon âge actuel;
J'aurai donc $2x-y$ années et vous aurez x;
Donc $126=2x-y+x=3x-y$. (2)
Par suite $x=50$ ans et vous avez 42 ans.

Ont résolu le problème MM. Brandicourt d'Amiens, Ancel de Marseille, Mlle Tavernier de Lyon, MM. Labbé, Martyn, Mlle Th. Lebrun, de Paris; Clinchard de Montpellier, Roubigou de Lodève, Got de Limoges, Donadille de Lille, Louisot de Genève; La Société des commerçants de Lugano.

PROBLÈME

On demande à un homme combien il a d'argent. Il répond : multipliez le nombre de francs que j'ai par 5 : soustrayez 3 du produit; multipliez le reste par 4; ajoutez 2 au produit et supprimez le 0 à droite, vous aurez 23. Combien de francs avait-il?

ÉNIGME

Sans être prélat j'ai la crosse
Et sans être berger un chien
J'ai la baguette, et pourtant je ne suis magicien.
. . . . . Dieu vous garde de ma fureur atroce!

Le Gérant : Ch. Guion.

7870-99. — Corbeil. Imprimerie Ed. Crété.

MARÉE



Marée, par A. Hagborg. — Exposition décennale. Gravure de Putplat.

Peu à peu, en un rythme mourant et las, le flot s'est retiré. C'est l'heure de la marée basse : les bateaux des pêcheurs tremblent sur leurs quilles et se penchent : les voilà qui s'affalent sur le sable, leurs mâts de travers. Avec la mer évanouie, la ligne grise de l'horizon s'est reculée.

Alors, les pêcheuses de coquillages et de crevettes arrivent : le panier sur la hanche, avec leur petit bonnet blanc qui enserre leur chevelure épaisse, elles vont par deux, par trois, vers les coins de la plage familière : elles savent les creux de rochers, les flaques d'eau où la cueillette est abondante. Regardez trotter leurs sabots dans les galets et les algues : celles-ci sont sans doute filles de quelque mer du Nord, car sur leur sévère et régulier profil on dirait la mélancolie des rives et des cieux moroses.

CE QUI RESTERA DE L'EXPOSITION

Dans quelques mois l'Exposition aura vécu et, comme par l'effet d'un mirage, les merveilles surgies pour cette éblouissante féerie s'effaceront du même coup : pavillons étrangers reflétant dans la Seine leurs silhouettes caractéristiques ; palais somptueux abritant tous les progrès réalisés par la science, les arts et l'industrie, toutes les richesses naturelles, toutes les forces domptées et disciplinées ; restitutions pittoresques de nos provinces ; évocations saisissantes des pays d'Extrême-Orient ; toute cette floraison inouïe de dômes d'or, de flèches audacieuses, de tours, de pignons ouvragés, de blancs minarets, de constructions si diverses — véritable synthèse des efforts et des beautés du monde entier — disparaîtra après avoir brillé d'un vif mais éphémère éclat.

Et, survivant à ces splendeurs, affirmant même, grâce à leur disparition, sa majesté définitive, la voie monumentale construite sur l'emplacement de l'ancien palais de l'Industrie, demeurera, avec ses deux palais, le pont Alexandre III et l'admirable perspective des Invalides, comme le prestigieux témoin de la poussée d'art de cette fin de siècle, et complètera le décor merveilleux, unique au monde, du Louvre, des Tuileries, de la place de la Concorde, des Champs-Élysées, de l'Arc-de-Triomphe et des Invalides.

La conception du vaste ensemble architectural et décoratif de la voie monumentale, dit M. Albert Livet dans un article très documenté de la *grande Revue de l'Exposition*, se dégagea au concours ouvert en 1894 pour le plan général de l'Exposition. La construction du pont Alexandre III ayant été décidée pour permettre l'annexion d'une partie des Champs-Élysées à l'Exposition, on résolut de sacrifier le palais de l'Industrie et de le remplacer par deux palais en bordure de l'avenue à ouvrir jusqu'aux Champs-Élysées, en prolongement du nouveau pont. Cette idée, dont on peut apprécier aujourd'hui toute la beauté, compta de nombreux détracteurs jusque dans le monde des artistes ; quelques-uns de ceux-ci, et non des moindres, éprouveraient aujourd'hui quelque embarras si nous reproduisions leurs virulentes protestations d'alors contre l'avenue monumentale.

Au concours ouvert en 1896 pour la construction des deux palais et du pont Alexandre III, les architectes choisis furent M. Girault pour le Petit Palais et la direction générale de l'ensemble ; Deglane, Louvet et Thomas pour le Grand Palais ; Cassien-Bernard et Cousin pour le pont Alexandre III. Si chacun de ces artistes a mis sa marque particulière sur la partie qui lui était confiée, du moins rien ne vient troubler l'homogénéité de l'ensemble. L'accord des pensées a été parfait et tous les détails de l'œuvre se fondent dans une heureuse harmonie.

Cet accord, relativement facile entre architectes, l'était beaucoup moins entre les ingénieurs chargés de la construction du pont Alexandre III et les artistes à qui en avait été confiée la partie architecturale et décorative. Mais, là encore, l'union parfaite entre la science et l'art contribua à nous doter d'une des plus grandes œuvres du siècle.

Les ingénieurs, MM. Résal et Alby, avaient à vaincre toutes sortes de difficultés. Il fallait d'abord satisfaire aux exigences de la navigation, respecter ensuite les perspectives des Invalides, donner à l'œuvre une ampleur qui l'accordât à ses vastes entours et surtout ne pas entraver au cours des travaux la libre circulation des bateaux transportant aux berges les matériaux nécessaires à l'Exposition elle-même.

En décidant que le pont ne formerait qu'une seule arche, c'est-à-dire n'aurait que deux points d'appui, les ingénieurs évitaient l'emploi, au milieu du courant, de piles dangereuses pour la navigation. Cela leur permettait, en même temps, de donner à l'immense arche qu'ils jetaient entre les grands espaces de l'Esplanade et les Champs-Élysées une largeur exceptionnelle de 40 mètres et de satisfaire ainsi aux lois de la proportion et de l'harmonie.

L'arche du pont Alexandre III est à triple articulation, composée de 15 arcs d'acier moulé sur lesquels reposent les montants et le tablier en acier laminé. Son ouverture entre les articulations de naissance mesure 107 m. 50 et sa flèche 6 m. 28. La clef de voûte est donc à une très faible hauteur relative et les ingénieurs n'ont obtenu ce résultat surprenant qu'en construisant des culées d'une extraordinaire force de résistance, capables de supporter sans faiblir la poussée énorme de cette masse métallique et de ses pressions. En surbaissant ainsi la voûte et en rendant le tablier du pont presque horizontal, ils ont sauvegardé l'admirable perspective des Invalides que n'eût point manqué de masquer le dos d'âne d'un pont construit dans les conditions ordinaires.

Pour trouver le terrain solide nécessaire à l'établissement des culées, on dut creuser à près de 19 mètres de profondeur sur la rive droite et 19 m. 50 sur la rive gauche. Les masses de granit des Vosges supportant le pont furent dressées sur un fond de béton exécuté par le procédé des caissons à air comprimé. Une passerelle jetée en travers du fleuve, au mois d'avril 1898, permit d'assembler les voussoirs des quinze arcs et d'établir le tablier du pont sans gêner en rien la circulation sur le fleuve. Cette partie du travail était terminée en septembre 1899. Les quinze arcs soutenant le tablier du pont avaient nécessité 2 400 tonnes d'acier moulé.

Le gros œuvre étant terminé, MM. Cassien-Bernard et Cousin avaient la tâche difficile de raccorder leur décoration à l'ensemble des Palais, de l'harmoniser à la perspective de la grande avenue qui conduit des Champs-Élysées aux Invalides, et, tout en la subordonnant à l'allégorie inspiratrice, de créer une œuvre d'art moderne et originale. Les architectes, pour commencer l'exécution de leurs plans, n'avaient d'ailleurs pas attendu que la tâche des ingénieurs eût pris fin; les travaux des quatre pylônes, notamment, avaient été poussés avec activité.



Façade du Grand Palais.

Ces pylônes, au nombre de quatre, marquent le point de départ et le point d'arrivée de l'arche sur les deux rives et contribuent, par leur poids, à donner plus de force aux culées pour la résistance aux pressions des masses métalliques du pont. Hauts de 17 mètres, ils sont constitués chacun par un faisceau de quatre colonnes néo-ioniques à fûts lisses, se dressant sur un socle de pierre d'Echaillon. Les chapiteaux de couronnement, assez simples, ornés d'une frise de feuillages, supportent un groupe allégorique, Renommée ou Pégase, en bronze doré, qui n'a pas moins de 5 mètres de hauteur.



Le pont Alexandre III.

A chacun des pylônes est adossée une grande figure de femme assise symbolisant un âge de notre histoire.

Nous avons ainsi quatre Frances allégoriques : du côté des Champs-Élysées, la *France du moyen âge*, par Alfred Lenoir, et la *France moderne*, par G. Michel; du côté des Invalides, la *France de la Renaissance* par Coutan et la *France de Louis XIV*, par Marguerite. Les groupes dorés surmontant les pylônes sont l'œuvre des sculpteurs Fremiet, Steiner et Granet.

Chacune des faces des pylônes est timbrée, entre les colonnes, d'un trophée d'attributs ou d'un écusson finement sculpté. En avant, et commandant les quatre escaliers qui conduisent à la berge, se trouvent des lions puissants où se reconnaît la facture magistrale de Gardet et de Dalou.

Toute l'ornementation de la partie métallique du pont, tirée de la faune et de la flore des eaux, est l'œuvre de M. Perrin. Signalons encore les figures allégoriques de Morice, les génies de Massoubles et ces superbes candélabres d'un si joli dessin, dont la base a été ornée par M. Gauquié d'une alerte ronde d'enfants. La balustrade, d'un si joli dessin, avec son revêtement de cuivre, supporte de chaque côté quatorze élégants lampadaires.

A la clef de voûte, en aval, le magnifique cartouche de M. Récipon symbolise la Seine et la Néva par d'agréables nymphes entourées de roseaux.

Lorsque les ors un peu crus des Pégases et des Renommées surmontant les pylônes, se seront

éteints, le pont Alexandre III constituera, par sa belle ordonnance et la pureté de ses lignes, le plus bel ensemble décoratif qui soit.

Les deux palais des Beaux-Arts construits sur l'emplacement de l'ancien palais de l'Industrie, sont destinés : le plus petit à devenir la propriété de la Ville de Paris qui le destine à être le musée de ses richesses artistiques ; le grand, à remplacer et pour les mêmes usages, le palais de l'Industrie. La percée de l'avenue nouvelle, en faisant arriver celle-ci obliquement sur l'avenue des Champs-Élysées, a donné une tâche particulièrement ingrate aux architectes du Grand Palais, MM. Deglane, Louvet et Thomas. L'édifice, par la configuration même du terrain qui lui était imparti, devait présenter ses grandes façades sur deux voies non parallèles, tout en ayant ses côtés limités aux formes d'un trapèze irrégulier par les avenues latérales. D'autre part, la nature même du terrain, très marécageuse du côté du Cours-la-Reine, compliquait les difficultés de l'entreprise. Grâce aux ressources de leur science exercée et de leur habileté technique, ces éminents artistes purent triompher de tous les obstacles et parfaire leur œuvre en moins de deux années.



Façade du Petit Palais.

Le Grand Palais est composé de trois parties distinctes : la façade principale sur l'avenue Nicolas II avec le péristyle d'entrée ; la façade sur l'avenue d'Antin, avec une entrée spéciale ; la partie médiane, avec une entrée sur l'avenue des Champs-Élysées.

La forme générale du monument, dont les trois parties se soudent assez intimement pour que l'unité de l'ensemble soit absolue, est celle d'une sorte d'H boiteux, dont la plus petite branche, représentée par la façade de l'avenue d'Antin, est légèrement oblique.

Grâce au hall elliptique, en apparence circulaire, qui prolonge la vue dans l'axe, le défaut de l'emplacement se trouve heureusement masqué.

Dès l'entrée par le portail de la façade principale, on se trouve dans un grand hall de 200 mètres de longueur sur 45 mètres de largeur. En face, l'escalier monumental en fer à double volée conduit aux galeries supérieures, laissant apercevoir, par sa grande baie en arc, les salles de l'avenue d'Antin et le hall elliptique dont nous avons parlé plus haut, qui occupe la partie médiane de l'édifice. Le dôme du grand hall d'entrée, surbaissé, de 43 mètres de hauteur sur une base de plus de 70 mètres de diamètre, est l'œuvre de M. Deglane. Son effet décoratif donne à la fois une impression de force et d'élégance.

La rotonde qui occupe le centre de la partie médiane du Grand Palais forme, en bas, vestibule d'honneur. On y accède directement par le porche de l'avenue des Champs-Élysées. Au premier étage, en haut du grand escalier d'honneur et entre deux groupes de galeries disposées de la même façon que celles du rez-de-chaussée, trois grands salons dont un salon d'honneur occupent l'emplacement réservé sur le plan à la future salle de concerts destinée à remplacer celle du Trocadéro.

La façade du Grand Palais sur l'avenue monumentale est constituée par une longue colonnade de 240 mètres sur 20 mètres de haut avec, en avant-corps sur la façade, un porche ouvrant trois hautes baies cintrées et précédé d'un perron auquel on accède par un large escalier entouré de deux rampes faibles. Des pavillons à pans coupés, que surmonteront plus tard des quadriges, limitent la façade principale à chacune de ses extrémités. Des compositions non encore exécutées, du peintre Édouard Fournier, représentant les grandes époques de l'Art, orneront la frise qui court au-dessus des fenêtres, derrière la colonnade.

Sous la colonnade de l'avenue d'Antin, court une frise polychrome en grès cérame exécutée à la manufacture de Sèvres d'après les cartons du peintre Joseph Blanc. Une critique peut être faite en ce qui concerne l'ornementation extérieure des façades du Grand Palais ; il y a là un abus de sculptures véritablement excessif. On en a mis partout, même entre les colonnes, et cette prodigalité de groupes n'est pas sans enlever une partie de son caractère à la colonnade du Grand Palais.

L'abus est moins sensible au Petit Palais, très supérieur comme ordonnance et comme unité de conception au Grand Palais. M. Girault, qui en est l'unique auteur, n'a pas eu à lutter, il est vrai, contre de mauvaises dispositions de terrain. Son édifice affecte la forme d'un trapèze régulier dont la base mesure 129 mètres sur l'avenue Nicolas II et la façade postérieure 81 mètres sur la place de la Concorde. Les façades se développant sur l'avenue des Champs-Élysées et sur le Cours-la-Reine ont 90 mètres. On accède au grand vestibule elliptique des galeries de la façade principale par un magnifique portique assis sur un perron circulaire et surmonté d'un dôme avec parties ornées un peu surbaissé.



Cour intérieure du Petit Palais.

Dans le tympan de ce portique, M. Injalbert a taillé l'un des plus beaux morceaux de la sculpture moderne : la *Ville de Paris*, entourée des Muses et d'Apollon et abritant la Seine, languissamment étendue à ses pieds. De chaque côté du portique, deux beaux groupes de M. Carlus symbolisant les *Lettres* et les *Sciences*. Une grille de bronze d'un admirable dessin complète l'ensemble très harmonieux de l'entrée.

De chaque côté du portique central, la façade se développe en une colonnade d'un joli style aboutissant à chaque extrémité à un pavillon d'angle. Le reste de l'édifice se compose d'un double rang de galeries suivant les façades latérales et la façade postérieure et d'une galerie demi-circulaire en colonnade sur une cour intérieure. Cette cour-jardin, placée au centre du palais, est l'œuvre la plus fraîche et la plus délicate qui se puisse rêver avec son péristyle de colonnes lisses d'ordre néo-ionique couplées entre lesquelles courent des guirlandes de feuillage bronzé et que couronne une attique classique. Deux bassins bordés d'une large mosaïque bleue pailletée d'or ajoutent au charme de cette partie du monument. Les deux renommées de bronze placées au-dessus de la porte d'entrée de cette cour sont dues à M. Peynot.

M. Charles Desvergues a sculpté pour la façade postérieure deux superbes groupes, l'*Histoire* et l'*Archéologie*, et M. Lemaire un imposant bas-relief. Citons encore, ici et là, les frises de MM. Hugues et Fagel, les *Fleurs* et les *Fruits* de M. Herculo, les groupes de MM. Villeneuve, Daillou, Cordier, etc.

On sait que le Petit Palais renferme actuellement l'Exposition rétrospective de l'Art français depuis ses origines jusqu'à 1800, si admirablement organisée par M. Émile Molinier. Au Grand Palais sont installées l'Exposition centennale, l'Exposition décennale et l'Exposition de la peinture étrangère.

(*Photographies de l'auteur.*) JULES CARDANE.

COMMENT ON ORGANISE UNE FOUILLE

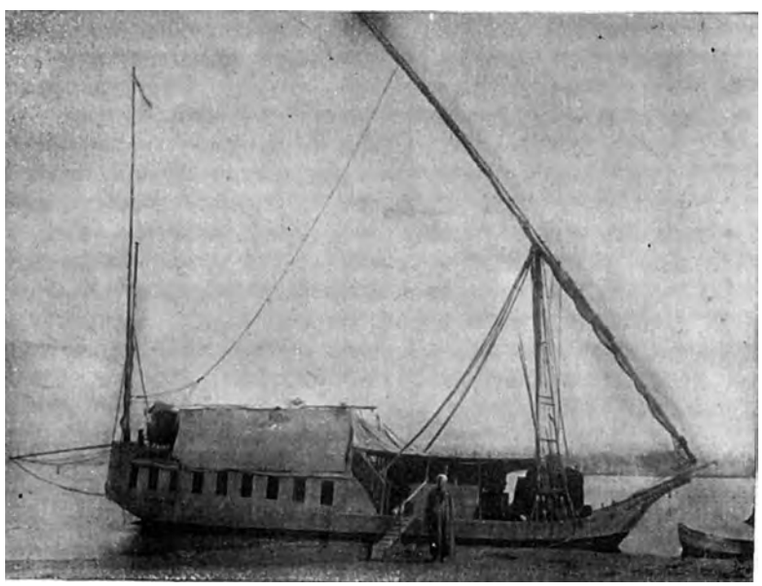
Exploration d'Antinoë, en Haute-Égypte.

La conversation était tombée sur les résultats de ma dernière campagne de fouilles en Égypte, lorsque l'un de mes interlocuteurs me posa tout à coup cette question : « Mais d'abord, comment organise-t-on une fouille ? » Je vais tâcher d'y répondre, en exposant ici la marche suivie pour mes propres travaux.

Au commencement de décembre 1899, je quittais pour la seizième fois le Caire, afin d'aller m'installer dans un coin de Haute-Égypte, et y passer les mois d'hiver à rechercher des vestiges de la civilisation gréco-byzantine. Antinoë, attaquée depuis quatre ans, m'ayant déjà donné d'importants résultats, c'était à elle que je retournais.

Avant le départ, il m'avait fallu pourvoir à deux choses : me mettre en règle avec le gouvernement égyptien et pourvoir à mon installation

L'Égypte a un *Service des Antiquités*, organisé administrativement ; l'on ne peut donner un coup de pioche sans avoir obtenu une autorisation officielle. La demande, rédigée sur papier timbré, est adressée au directeur du service ; elle doit bien préciser et délimiter la localité ou la région dans laquelle auront lieu les travaux. Cette demande est transmise à un comité, qui l'examine et statue. S'il délivre l'autorisation, celle-ci prend la forme d'un contrat passé avec le fouilleur. Divers articles des règlements stipulent les conditions auxquelles la pièce est délivrée. L'explorateur s'engage à ne pratiquer ses recherches que « dans les terrains appartenant à l'État, libres, non bâtis, non plantés, non cultivés, non affectés à un service public, cimetières, carrières, zones militaires ; » il s'engage, en outre, à partager, par moitié, le produit de ses fouilles avec le service des Antiquités ; et à recevoir de celui-ci un délégué, portant le nom de *réïs* — conducteur de travaux. — Ce délégué, qui toujours est un indigène, demeure à la charge du fouilleur, qui doit lui servir une indemnité de 20 piastres par jour — 5 francs — pour la surveillance dont il a charge ; et pourvoir, en outre, à ses frais de voyages et de déplacements.



Ma *dahabieh* ancrée en face d'Antinoë.

Le contrat ainsi passé en double, entre le gouvernement et l'explorateur ; le *réïs* en possession de sa feuille de service, les formalités ne sont pas encore terminées. La direction du Service des Antiquités avise par lettre le *Moudhir* — gouverneur — de la province où auront lieu les fouilles, de la délivrance du permis et de l'arrivée prochaine du fouilleur. A réception, le *Moudhir* informe, à son tour, les agents placés sous ses ordres : les *Omdéhs* — maires — des villages de la région, les officiers de gendarmerie, les *gaffirs* — gardes champêtres — et les *cheikhs*, qui tous ont pour consigne d'empêcher toute fouille faite sans autorisation.

Toute cette paperasserie administrative demande un certain temps ; et ce temps est mis à profit par l'explorateur, en pourvoyant à son installation, car celle-ci a son importance. Le Caire a des hôtels, où non seulement on trouve « tout le confort moderne », mais un luxe, qu'on chercherait vainement en Europe ; en Haute-Égypte, par contre, on ne rencontre que de loin en loin, dans un chef-lieu de province, une auberge tenue par un Grec, dont il serait plus que difficile de se contenter.

La ressource, c'est la *dahabieh*, véritable *house-boat*, la maison-bateau, à voiles et à rames. La voilure ne sert qu'à la montée du Nil ; la descente ne s'effectue qu'à la rame, car le vent nécessaire à cette partie de la navigation, le vent du sud, ne souffle que rarement en certains mois. A l'arrière est l'habitation, composée d'un salon et de quelques cabines ; l'avant est laissé libre pour l'installation des rameurs. L'équipage comprend de quatre à douze matelots, et le patron de l'embarcation, qui porte également le nom de *réïs*. Sur quelques grandes *dahabiehs*, l'on compte en outre un ou deux barreurs ; sur les petites, cette fonction incombe au patron. Les prix de location varient, selon l'importance et l'aménagement de la *dahabieh* ; il en est qu'on obtient à 500 francs par mois ; d'autres, à coque d'acier, coûtent jusqu'à 3000 francs. Ceux qui pour la première fois arrivent en Égypte passent, pour la location de l'une de ces *dahabiehs*, par l'intermédiaire d'un drogman. L'expérience que j'ai acquise me permet d'en prendre une directement dans la station la plus proche de la région de mes fouilles, et pour abréger la longueur du voyage, je vais la rejoindre sur place, par chemin de fer.

Me voici installé, seul sur mon bateau, ayant amené avec moi du Caire mes domestiques, un *tabarkh* — cuisinier — et un *farach* — valet de chambre, — indigènes. Le premier est pour la première fois à mon service, le second me suit partout, en Égypte, depuis quatre ans. A peine arrivé, j'ai la visite de l'inspecteur local du Service des Antiquités et de l'officier de gendarmerie, qui viennent me souhaiter la bienvenue. La conversation est facile, car en seize ans j'ai appris à parler l'arabe ; d'autres encore arriveront après eux ; et ce ne sera que le lendemain que je m'occuperai des travaux.

Tout d'abord, il me faut choisir l'emplacement de ceux-ci et recruter des ouvriers. Escorté du *réïs* du Service des Antiquités, je me rends sur le

terrain, et lui désigne le coin à sonder ou à fouiller.

S'il s'agit de sondages, c'est que je ne suis pas encore fixé; j'arrête mon choix sur tel ou tel emplacement, soit parce qu'il répond à une identification probable avec un site antique, d'après les indications fournies par les auteurs anciens; soit parce que sa configuration me fait supposer qu'une ruine doit se trouver là. Le recrutement des ouvriers est l'affaire du *rêïs*; il s'adresse au village le plus proche : tout paysan est apte à fouiller. La pioche avec laquelle il cultive son champ, le panier rond, en fibres de palmier, qui lui sert habituellement suffisent. Mais, comme la pratique des fouilles précédentes m'a permis de distinguer les plus intelligents et les moins paresseux, je fais venir ceux-ci, et les charge directement de me fournir les équipes dont j'ai besoin. Le salaire, convenu à l'avance, s'élevait ces dernières années à deux piastres par jour — dix sous : — depuis les travaux des barrages, entrepris pour la régularisation du cours du Nil, ces prix ont doublé; il me faut payer cette année quatre et même cinq piastres — 1 franc ou 1 fr. 25. — Tous ces préliminaires terminés, voici en quoi consiste une journée de sondages ou une journée de fouilles pour l'exploration.



Le *rêïs* surveillant les ouvriers.

S'agit-il d'un sondage, je me rends le matin au champ de fouilles. Les équipes sont là, qui m'attendent, sous la conduite du *rêïs*. Elles sont peu nombreuses encore, et ne s'élèvent au total qu'à une quarantaine d'hommes. Deux par deux, je dispose mes ouvriers sur une seule ligne, à 5 mètres les uns des autres, et leur ordonne de pratiquer dans le sol des sortes de puits carrés, de 50 centimètres de côté, pour 1 mètre de profondeur.

A l'inspection des couches géologiques du sol, je me rends compte, de suite, si celles-ci ont été bouleversées par des travaux anciens : c'est là l'élément des recherches. Que les couches de ce sol se présentent dans leur ordre naturel, c'est qu'elles n'ont jamais été retournées; mais que tout à coup apparaisse un lit de fragments de calcaire, c'est qu'on a taillé de la pierre à cette place; ou bien encore, qu'une couche géologique, qui ne devrait être qu'à une profondeur déterminée, ait laissé des traces dans une autre, plus à fleur de sol, c'est que le terrain a été fouillé, et que les déblais des anciens travaux ont été rejetés aux alentours. Voilà le premier indice; il s'agit de rechercher le point sur lequel a porté ce travail antique.



Les corps extraits des fosses.

Méthodiquement, je fais avancer les ouvriers sur une parallèle, à 5 mètres de la première ligne; et là, toujours à 5 mètres les uns des autres, je fais creuser une série de nouveaux puits. Les traces que j'ai relevées disparaissent-elles, c'est que les travaux ont été effectués de l'autre côté; je reporte donc mes ouvriers sur une autre parallèle, à 5 mètres en arrière des premiers sondages; ces traces sont-elles au contraire plus nombreuses, c'est qu'on approche du point cherché. En continuant ainsi, on arrive forcément au but; un ouvrier met-il à jour un vestige ancien,

tombe, fondation de monument, mur écroulé, je rapproche les sondages, de manière à décrire un damier plus petit, de 2m,50 de côté par exemple. Et qu'il s'agisse de cimetière ou de monument, les sondages ne doivent plus avoir qu'un rôle, en déterminer le pourtour.

Telle est la façon de mener un sondage à bien : voyons maintenant le programme d'une journée de fouilles. Le terrain délimité, il s'agit de se mettre à l'œuvre ; c'est un quartier de nécropole, où les tombes sont alignées par files, semblables aux nôtres, séparées par des allées de largeur variable, en carrés parfaitement réguliers.

Au matin, je dispose les ouvriers, qui maintenant sont une centaine, deux par deux toujours, sur la première rangée de tombes; la distance de l'une à l'autre a été repérée; l'un creuse le sol, ramenant le sable, — toute nécropole antique est située au désert, — dans le panier de fibres de palmier, puis le passe à son compagnon, qui va le vider sur un terrain, où il a été établi qu'il n'y avait rien à trouver. Arrivé au fond de la fosse, le travail à la pioche cesse ; les sables qui entourent le corps sont enlevés à la main. Puis, ce corps, hissé à bout de bras, est déposé, de même que les déblais, sur un terrain libre. Le *rêïs* est là, tenant en main une liste, renfermant le nom de chaque ouvrier, qui, en regard de ces noms accolés, deux par deux, pointe le nombre des corps extraits. Pendant ce temps, ma tâche est double, il me faut veiller à deux choses. Ne pas être volé d'abord, car l'Arabe est voleur par nature, et rien ne lui est plus facile, s'il voit au fond de la fosse un objet aisé à cacher, que de le dissimuler et de s'en emparer. Au fond de ces fosses, bien des corps sont en mauvais état aussi, qu'on n'extrait même pas ; s'il trouve à l'un une apparence de richesse, il est tenté de le recouvrir rapidement d'une couche de sable, en quelques coups de pioche, puis de passer à une autre tombe. A peine serais-je parti, il reviendrait enlever sa trouvaille et la mettre en lieu sûr. C'est donc une surveillance de chaque instant qu'il me faut exercer, passant de rangée en rangée, veillant à ce que toutes les précautions soient prises, pour que rien ne soit brisé ni déchiré. Et cependant, il me faut faire le dépouillement de tous ces corps, qui sur le sol s'alignent en files serrées. Chacun d'eux est enveloppé de dix à douze linceuls, sous lesquels je retrouverai le costume dont le mort est de la tête aux pieds vêtu. Ces linceuls de toile de lin, serrés par des bandelettes ou des cordelettes, adhèrent pour ainsi dire les uns aux autres ; avec les siècles, les plis se sont rigidifiés, et la toile, brûlée par les sables, a perdu sa souplesse; elle déchire au moindre effort. Un couteau en mains, il me faut défaire ces bandelettes, enlever un à un ces suaires, quelquefois brodés, d'un prix inestimable. Les



Après le dépouillement.

plis résistent-ils : en frappant doucement sur toute leur longueur, avec la main étendue à plat, l'on finit par les décoller. Enfin le costume apparaît, manteaux, robes, tuniques ; il s'agit de tout enlever, sans trop de déchirures. Comment? A force de patience, en les soulevant de dessus les corps, en les décousant, lorsqu'il en est besoin. Il faut arriver à retirer les manches, et c'est le plus difficile de la tâche. Tout cela, c'est moi seul qui le fais, aidé par un ouvrier que j'ai dressé, et dont le rôle consiste à soutenir et à retourner les corps. Douze mille de ceux-ci m'ont ainsi passé par les mains; c'est assez dire que diriger une fouille n'est pas précisément une sinécure, car tout en opérant, il me faut surveiller.

La matinée s'est écoulée ainsi, il est midi, les ouvriers quittent le travail, et assis à terre, par petits groupes, font un repas frugal, dont les oignons crus, le lait caillé, les œufs durs, les fèves bouillies et le pain sans levain forment le menu, le tout arrosé d'eau du Nil. Je regagne ma *dahabieh*, où un déjeuner mieux servi m'attend, car je n'ai rien changé à mes habitudes. Quelques provisions viennent de la ville la plus voisine ; les autres me sont expédiées, chaque jour, du Caire, depuis la viande de boucherie et la volaille jusqu'aux légumes et au poisson. Les vins, les conserves, tout ce qui, en un mot, peut se garder a été amené au moment de mon arrivée. Ce déjeuner achevé, je retourne au chantier, et l'après-midi est l'exacte répétition de ce qui s'est passé le matin. Les dépouilles s'amoncellent par petits tas. Autant de paquets numérotés sont faits avec les débris des suaires. Puis, après avoir pointé sur la carte que j'ai dressée du cimetière le travail fait, je remets au *réis*, qui a charge de payer les ouvriers, le montant de la journée et je rentre enfin chez moi, juste à l'instant où tombe la nuit, suivi d'ouvriers portant le butin récolté.

Le lendemain, le déblai recommencera pareil, les ouvriers reculeront à la seconde rangée des tombes, rejetant les sables qu'ils enlèveront dans la rangée béante des tombes vidées la veille, où les corps et les suaires, tous les débris, provenant du dépouillement fait ont été déposés, pour être enterrés à nouveau. En attendant, j'ai tout un travail à faire pendant ma soirée, et non le moindre. Il me faut classer, nettoyer, placer tout ce qui a été recueilli. Les étoffes sont brossées, les objets traités selon le procédé nécessaire, dans des bains à base d'éther ou d'acide ; puis, chaque pièce est étiquetée, et il me faut encore tenir un journal où, en regard du numéro d'ordre de l'étiquette, j'inscris le numéro d'ordre de la tombe, marqué sur le plan, la date de la trouvaille et les observations que comporte l'objet. Cela fait, je puis enfin songer à mon courrier arrivé par la poste du matin, lire les journaux qui, deux fois par semaine, m'arrivent de Paris ; ceux d'Égypte, qui chaque jour m'arrivent du Caire. Le vendredi matin, une heure est accordée aux ouvriers pour se rendre à la mosquée ; j'en profite pour mettre en ordre tout ce qui reste en souffrance ; et lorsqu'une fête musulmane (Id, Beiram, Courban-Beiram) interrompt le travail, c'est pour moi une journée de chasse ou d'excursion dans le désert.

Les fouilles terminées, les objets recueillis enfermés dans des caisses, j'avise le Service des Antiquités du nombre de celles-ci. Il envoie alors au chef de gare de la station la plus proche un permis de circulation, et les colis sont expédiés directement au musée du Caire. A mon retour, je reçois une lettre de convocation ; et là, en présence d'un conservateur, il est procédé au partage. Puis, les caisses refermées et scellées au sceau du musée, je suis mis en possession de deux lettres administratives ; l'une autorisant la circulation jusqu'à Alexandrie ; l'autre, prévenant la direction des douanes de l'acquittement fait par moi des droits de sortie payés au musée, et l'invitant à laisser passer.

AL. GAYET.

LES CONFITURES

A la Saint-Jean d'été les groseilles sont mûres.
Dans le jardin vêtu de ses plus beaux habits,
Près des grands lis, on voit pendre sous les ramures
Leurs grappes couleur d'ambre ou couleur de rubis.

Voici l'heure. Déjà dans l'ombreuse cuisine
Les pains de sucre blancs coiffés de papier bleu
Garnissent le dressoir où la rouge bassine
Reflète les lueurs du réchaud tout en feu.

On apporte les fruits à pleines panerées
Et leur parfum discret embaume le palier ;
Les ciseaux sont à l'œuvre et les grappes lustrées
Tombent comme les grains défilés d'un collier.

Doigts d'enfants, séparez sans meurtrir la groseille
Les pépins de la pulpe entr'ouverte à demi !
La grave ménagère, attentive, surveille
Ce travail délicat d'abeille ou de fourmi.

Vous êtes son chef-d'œuvre, exquises confitures !
Dès que l'été fleurit les liserons du seuil,
Après les longs travaux : lessives et coutures,
Vous êtes son plaisir, son luxe et son orgueil.

Que le monde ait la fièvre et que sa turbulence
Gronde ou s'apaise au loin, la tranquille maison
Toujours, à la Saint-Jean, voit les plats de faïence
Se remplir de fruits mûrs et prêts pour la cuisson.

Le clair sirop frissonne et bout : l'air se parfume
D'une odeur framboisée... Enfants, spatule en main,
Enlevez doucement la savonneuse écume
Qui mousse et perle au bord des bassines d'airain !

Voici l'œuvre achevé. La grave ménagère
Contemple fièrement les godets de cristal
Où la groseille brille, aussi fraîche et légère
Que lorsqu'elle pendait au groseillier natal.

Les grappes maintenant bravent l'hiver... Comme elles
La ménagère échappe aux menaces du temps ;
La paix du cœur se lit dans ses calmes prunelles,
Et son front reste lisse et pur comme à vingt ans.

ANDRÉ THEURIET.

LA PLUME D'AUTRUCHE

Moins heureuse que certains peuples, l'autruche, le géant de sa classe, a une histoire qui date de la plus haute antiquité. Ses plumes — diamants de l'époque — ornèrent le front de la dynastie des Pharaons et cet honneur la désigna aux coups des marchands. Depuis, cet oiseau n'a cessé d'être victime des persécutions : ainsi qu'un joueur voué à une éternelle déveine, il laisse partout de ses plumes. Il est vrai qu'il subit le sort des animaux indigènes qui disparaissent à mesure que s'affermit notre autorité dans nos possessions d'outre-mer.

Ainsi le veut la civilisation.

S'il ne s'agissait que des animaux nuisibles ou dangereux, cette constatation serait presque naturelle ; car il ne viendrait à l'esprit de personne de critiquer la conduite de ceux qui purgent une contrée d'hôtes incommodes qui égorgent les troupeaux ou attaquent l'homme. Mais quand il s'agit d'animaux utiles dont la disparition est une perte pour nos colonies, pour le commerce et l'industrie, on se demande s'il n'est pas temps de jeter le cri d'alarme et d'appeler l'attention des pouvoirs publics sur une question importante : la reconstitution de l'autruche barbaresque dans nos colonies d'Afrique. Car, si l'on n'y prend garde, on pourrait bientôt s'écrier : l'autruche se meurt, l'autruche est morte...

L'autruche se meurt, dans nos possessions, mais elle n'est pas complètement morte, et il serait bien intéressant de s'occuper de sa reconstitution.

***

L'industrie plumassière et le commerce des plumes d'autruches tiennent un rang important dans la richesse publique et les gouvernements ont cherché, concurremment avec des savants, des industriels et des commerçants, à favoriser l'acclimatation, l'élevage et l'exploitation raisonnés de ces oiseaux.

L'œuvre doit être sérieusement reprise : elle est de nature à tenter les plus réfractaires et par son but pratique, utile, et par ses difficultés mêmes, car il est plus facile d'élever des lapins que des autruches.

C'est que l'éducation du jeune autruchon est très difficile pendant une première période de trois mois; mais à partir de ce moment, il devient plus fort et, au besoin, peut passer la nuit sans abri dans la région saharienne, selon la saison. Il est adulte vers l'âge de trois ans, est très robuste et rustique et peut supporter toutes les intempéries, à l'exception de l'humidité. Le mâle a déjà pris sa livrée spécifique, noire sur le corps et la couverture des ailes qui, à leurs extrémités, ainsi que la queue, sont blanches. La femelle commence à pondre à trois ans; son plumage est gris beige, l'extrémité des ailes et la queue sont blanc sale.

Et l'heure de la destruction a sonné, car l'indigène, n'ayant d'autre but que l'appât d'un gain facile, tue l'animal pour avoir sa dépouille et pille son nid pour se procurer les œufs dont l'usage est très varié. La mission Flatters a trouvé dans les dunes, au sud de Ouargla, dans l'Erg au Hassi-el-Rhatmaïa des œufs d'autruche qui paraissaient avoir servi de vases à mettre sur le feu. Un de ces œufs se trouve au musée Saint-Germain. On a rencontré des fragments d'œufs d'autruche dans tous les ateliers de silex sahariens.

Ce système, primitif et expéditif, d'exploiter l'autruche, a pour conséquence fatale la disparition progressive de l'espèce. C'est ce qui est arrivé en Algérie où il existait un grand nombre d'autruches dans les régions du sud et des Hauts-Plateaux, et c'est ce qui arrivera au Soudan, pays d'origine, où la race est d'autant plus menacée que ses relations commerciales s'étendent davantage avec le monde européen.

La situation n'est donc pas avantageuse pour notre industrie qui, aujourd'hui, s'alimente à peu près exclusivement sur les marchés étrangers. Il y a lieu d'y remédier, et si les tentatives faites pour réacclimater l'autruche en Algérie n'ont pas donné tous les résultats qu'on était en droit d'en attendre, l'expérience n'en doit pas être perdue et le passé pourrait servir de leçon pour l'avenir.

Il est à noter, du reste, que les Anglais se sont inspirés de nos essais de domestication pour fonder leurs élevages si florissants de l'Afrique du Sud.

Et nous sommes leurs tributaires!

Ce que les Anglais ont fait au Cap, en nous copiant, nous devons le refaire dans nos colonies et reconstituer la production normale de la plume de Barbarie, par l'autruche algérienne « dont la qualité spécifique, dit M. Forest, d'une supériorité incontestée, produirait des ressources incalculables au profit de notre empire africain et de l'industrie française ». Puis l'autruche elle-même, comme acridivore, peut rendre des services considérables. Cette constatation a été faite par les nombreux voyageurs naturalistes qui ont vu l'autruche sauvage, dans son habitat, aux époques d'éclosion des criquets : les autruches s'en nourrissent presque exclusivement, c'est pour ainsi dire la première alimentation des jeunes autruchons. « C'est surtout de grand matin, lorsque les sauterelles adultes sont entassées par terre, engourdies par le froid produit par le rayonnement nocturne, qu'elles sont englouties par l'autruche avec une voracité sans égale. Cette qualité d'acridophage doit être une des considérations importantes qui

militent en faveur de la reconstitution de nombreux troupeaux d'autruches dans les steppes du Sahara et des Hauts-Plateaux, et ce seraient pour l'Algérie de précieux auxiliaires. »

Le commerce des plumes d'autruche se rattache à une industrie de luxe, à une question de mode, et la consommation moderne, alimentée principalement par la plume du Cap, se développe de jour en jour. C'est ce qui explique que la plume d'autruche ne baisserait pas sensiblement de valeur alors même que de nouveaux élevages en augmenteraient la production, mais le choix en serait plus grand.

Les statistiques sont intéressantes à consulter, bien qu'elles soient incomplètes.

L'exportation du Caire, en 1893, a été de 60000 francs; celle du Tripoli, de 1884 à 1891, de 14 600000 francs, soit une moyenne annuelle de 1 826 000 francs; mais en 1892, cette moyenne s'est abaissée à 1 200000 francs et la concurrence des plumes d'autruche du Cap a fait tomber l'exportation soudanaise, de 1884 à 1887, de 5 millions à 400 000 francs.

Mais si la valeur de la plume d'autruche n'est pas destinée à une diminution sensible, elle subit une fluctuation souvent considérable. Elle aussi, comme toute marchandise, est soumise à l'aléa. « Selon les besoins de la mode, les plumes subissent une fluctuation vraiment extraordinaire; telle dépouille qui s'est vendue 200 francs peut descendre, dit-on, à 25 francs en une quinzaine. Pour obtenir une hausse, les vendeurs sont souvent obligés d'emmagasiner, mais ils subissent encore, en ce cas, beaucoup de pertes, car ils n'apportent pas les soins nécessaires à la conservation des plumes. Il arrive à Tripoli plus de 600 balles ou sacs de plumes; le poids de ces sacs varie entre 60 et 80 kilogrammes. »

L'exportation moyenne de Benghazi, de 1885 à 1890, a été de 905000 francs; celle de Mogador, de 1865 à 1874, de 949 700 francs; quant à la production du Cap, son importance n'échappera à personne, on n'en saurait être surpris.

En 1865, la colonie du Cap possédait 80 autruches domestiques, l'exportation des plumes sauvages s'élevait à 9960 kilos représentant une valeur de 1 645000 francs, soit environ 206 fr. 65 le kilo; le poids fourni par les autruches apprivoisées n'était dans ce total que de 120 livres. En 1870, l'exportation atteignait 13030 kilos évalués à 2 280 175 francs. En 1875, l'exportation fut de 22445 kilos, d'une valeur de 7 523325 francs. La colonie possédait alors 21751 autruches domestiquées; celles à l'état sauvage, devenues fort rares, furent en partie conservées par l'interdiction de leur chasse, par le gouvernement colonial, et surtout grâce aux mesures préventives adoptées par les Hottentots et les Cafres indépendants qui interdirent l'entrée de leurs territoires aux chasseurs blancs. D'ailleurs, ils ont reconnu les avantages de la domestication et, depuis 1878, ils pratiquent l'élevage en domesticité, dont les produits, grâce au procédé de demi-liberté surveillée, sont bien supérieurs à ceux fournis par les colons blancs du Cap.

Ces oiseaux constituent pour les Bakalaharis de précieuses ressources; les coquilles d'œufs leur servent de réservoir d'eau qu'ils remplissent à l'époque des pluies et qu'ils transportent dans les régions sèches; en outre, ces peuplades mangent volontiers les œufs (1) et la chair des autruches qui est d'une saveur agréable; enfin, ils récoltent les plumes des animaux qu'ils ont tués. Les dépouilles d'un mâle peuvent valoir 125 francs; celles des femelles, par contre, ne dépassent guère 60 francs.

Le nombre d'autruches qui, en 1888, s'élevait à 152445 dépasse certainement 350000 têtes et le montant de la production annuelle atteint 30 millions de francs, fournissant la matière première d'une industrie dont le chiffre d'affaires dépasse 100 millions!

Ces renseignements, dont l'éloquence est quelque peu brutale, sont tirés du *Moniteur officiel du Commerce* et constituent notre meilleur auxiliaire pour la défense de l'idée que nous soutenons. Il conclut ainsi :

« Les Algériens, dont le pays se trouve dans des conditions aussi favorables, devraient s'occuper sérieusement de l'élevage de l'autruche et relever la France du tribut qu'elle paye à ses concurrents. Les frais de premier établissement sont insignifiants et la production pourrait être favorisée en France par un droit. L'exportation des œufs d'autruche n'est plus interdite au Cap, et on peut s'y procurer des œufs sans difficulté. »

Et M. J. de Mosenthal écrit à son tour :

« On distingue sept qualités différentes de plumes d'autruche. La meilleure provient de l'autruche du désert de Syrie, désignée sous le nom de *plumes d'Alep*; en seconde ligne, vient celle de l'autruche de la partie du Sahara voisine des États barbaresques et appelée *plumes de Barbarie*. Elle est presque aussi fine que celle d'Alep et cette espèce, plus facile à se procurer que l'espèce précédente, était tout indiquée pour des tentatives d'amélioration de celles du Cap. »

Comme l'espèce de l'autruche du désert de Syrie n'existe plus, l'autruche de Barbarie demeure la meilleure race; la *plume de Barbarie* est plus fine que celle du Cap, son poids spécifique est supérieur d'environ 33 p. 100 et il est certain que ce serait faire œuvre antifrançaise que de rester tributaire de l'Angleterre, quand nous pourrions, dans nos colonies, par un élevage profitable à tous, nous en affranchir. Cela serait d'autant plus nécessaire que, depuis 1895, la plume d'autruche a été assez considérable. Cette augmentation a suivi une marche ascendante depuis que la mode du boa a donné un

(1) Un œuf d'autruche est considéré comme l'équivalent de vingt-deux œufs de poule.

nouvel essor à l'industrie plumassière qui absorbe toute la production. Et c'est à Londres qu'il faut aller s'approvisionner!

La politique de l'autruche, qui se met la tête sous l'aile pour ne pas voir le danger, ne peut et ne doit nous convenir.

***

Pour terminer cet article un peu commercial, le lecteur ne sera certainement pas fâché de savoir comment se fait la chasse à l'autruche.

Le Touareg se livre avec passion à ce genre de sport, tant pour la dépouille que pour le plaisir. La chasse est du reste fort intéressante et se fait de deux manières : à cheval et à l'affût, mais la véritable chasse, la plus entraînante, a lieu à cheval. Elle demande une assez longue préparation, beaucoup de fatigue et d'habileté. Il faut un dressage particulier et un entraînement plus ou moins long, selon le cheval qu'on a et qui est soumis à un régime particulier : suppression entière, dans sa nourriture, de la paille et de l'herbe; il ne mange que de l'orge et ne boit qu'une fois par jour, vers le coucher du soleil, quand l'eau devient un peu fraîche. Puis, les promenades quotidiennes se font avec tout le harnachement nécessaire à la chasse. Après une huitaine de jours de ce régime, le ventre du cheval disparaît, il ne reste en chair que son poitrail, son encolure et sa croupe. Et c'est au moment le plus chaud de l'année que la chasse se fait, parce que l'autruche perd un peu de sa vigueur. Véritable campagne qui demande des préparatifs sérieux et une réunion de huit à dix cavaliers. Chaque cavalier est accompagné d'un domestique monté sur un chameau qui porte les provisions et, surtout, des outres pleines d'eau. Pour toute arme, le chasseur n'a qu'un bâton d'olivier sauvage, long de 4 à 5 pieds et se terminant par un bout pesant : le costume est aussi léger que primitif.

Pour connaître le cantonnement des autruches, on se renseigne auprès des voyageurs et des caravanes; quelquefois, à certaines saisons, le cri du mâle révèle leur présence, et certains affirment que ce cri ressemble un peu au rugissement du lion. Ces oiseaux se trouvent généralement dans les endroits où il y a beaucoup d'herbe, où la pluie est tombée depuis peu; on assure qu'elles courent vers l'orage, dès qu'elles aperçoivent un éclair, eussent-elles des lieues à parcourir. Pour un peu, on nous dirait que leur cri de ralliement, bien fin de siècle, serait : Allo! allo! Il est vrai que la situation est presque la même : ni eau, ni demoiselles du téléphone!

Lorsque les chasseurs se trouvent à une petite distance de l'endroit signalé, ils campent et envoient deux domestiques qui, avançant avec des précautions infinies, reconnaissent le terrain et se couchent dès qu'ils aperçoivent les autruches, qui ont l'ouïe très fine si elles manquent d'odorat. L'un d'eux va avertir les cavaliers qui se mettent aussitôt en route et enveloppent les autruches vers lesquelles marchent directement les domestiques. Effrayés, les oiseaux s'enfuient, reviennent sur leurs pas, se divisent, ouvrant leurs ailes, signe de fatigue. Alors chaque cavalier s'attache à une autruche, la poursuit, finit par l'atteindre et lui assène sur la tête un coup du bâton qu'il a en main. La tête chauve étant très sensible, l'animal tombe et le cavalier saute à terre pour le saigner, en prenant bien garde que le sang ne touche les ailes.

La poursuite est souvent longue, l'autruche suivant presque toujours la direction prise au lancer; pour la forcer, il ne faut pas lui laisser reprendre haleine. Puis, elle se défend dans sa course, en décrivant des cercles ou en filant d'une seule traite : sur le point de se rendre, elle jette, de ses robustes pieds, des pierres derrière elle, mais ces projectiles inoffensifs arrivent rarement à destination. Bientôt elle est prise, saignée, écorchée : c'est une nouvelle victime de la mode et du plaisir!

Pour mémoire, nous citerons la chasse avec les lévriers : elle est moins fatigante, moins longue, mais moins lucrative : le sloughi abîme les plumes!

***

La chasse à l'affût est productive, mais peu intéressante. On va aussi en reconnaissance, on s'embusque à portée de la source où l'autruche vient boire ou bien en un point vers lequel on rabat les oiseaux.

Le Targui a un système plus original. Quand il a découvert l'endroit où les autruches ont fait leur nid, il s'en approche avec précaution; si c'est la femelle qui couve, il s'avance sans se cacher, jusqu'à une vingtaine de mètres, creuse un trou de sa hauteur, le recouvre d'herbes, y descend, s'y blottit, ne laissant au dehors que son canon de fusil.

Ce travail a effrayé la femelle qui vient rejoindre le mâle, comme pour lui demander aide et protection, mais ce potentat ne veut rien comprendre, la bat et l'oblige à retourner à son nid. Elle revient et on ne l'effraye plus : c'est le mâle qu'on attend et qu'on veut! Il finit pour arriver, prend la place de l'épouse; mais, dans sa position pour couver, ses cuisses repliées sur ses jarrets sont très visibles et sont bientôt atteintes et brisées par la balle du chasseur qui évite de toucher le corps. Si le coup a porté juste, on saigne l'animal, on répare le désordre causé et, le soir, quand la femelle reprend sa place, elle subit le même sort.

***

Le nid d'un couple ordinaire contient vingt-cinq à trente œufs; il arrive, cependant, qu'un nid énorme a servi à plusieurs couples qui ont y pondu en commun, et qu'on y trouve parfois plus de cent œufs.

Dans ce cas, les œufs de chaque couple, réunis en tas, sont toujours surmontés d'un œuf en évidence, le premier pondu qui a une destination spéciale. Si bien que, l'éclosion venue, le mâle, sentant bouger le poussin dans l'œuf, le casse et pratique en même temps une petite ouverture dans l'œuf qui est au-dessus du tas et, ainsi, sert de nourriture aux poussins. Le premier œuf, admirable précaution de la nature, est toujours liquide!

On s'empare aisément des poussins qui s'apprivoisent sans difficulté et jouent, peu de temps après, avec les cavaliers et les chiens.

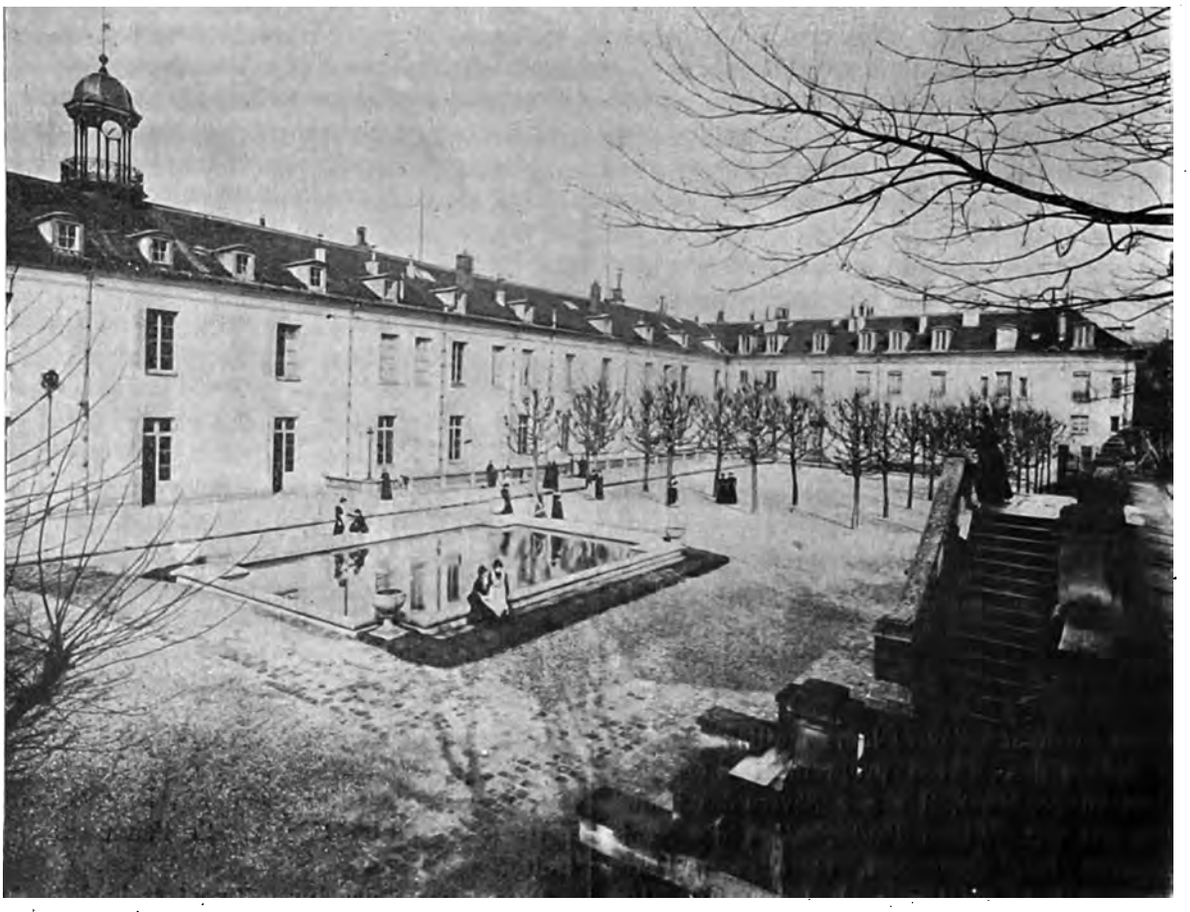
* * *

Et notre conclusion demeure toujours la même : efforçons-nous de n'être plus tributaires des Anglais et rendons à nos colonies une prospérité perdue.

ERNEST GAY.

LA SÉVRIENNE

La Sévrienne n'est pas la simple habitante de Sèvres. On appelle ainsi l'élève de l'École normale supérieure des jeunes filles, la candidate à l'agrégation des lettres ou des sciences. La Sévrienne est forcément instruite; le concours d'admission à l'École est difficile et on ne prend qu'un nombre restreint d'élèves, douze pour les lettres et quatre pour les sciences. La Sévrienne est jeune; les règlements l'y obligent. Passé vingt-quatre ans, on n'entre plus à l'École; mais, en général, l'âge de la normalienne varie entre vingt et vingt-deux ans. C'est le bel âge pour préparer l'agrégation. Ne faut-il pas toute l'énergie et toute l'ardeur de la jeunesse pour se lancer à la conquête de ce titre qui coûte tant de fatigues, tant de veilles? Instruite et jeune, la Sévrienne peut même s'offrir le luxe d'être jolie; sans l'y obliger, les règlements le lui permettent, et beaucoup n'ont eu garde de dédaigner la permission.



Vue intérieure de l'École normale supérieure de Sèvres.

Le sot préjugé, en effet, que de croire qu'une jeune fille se préparant à des examens ardus soit nécessairement pauvre en charmes! La grâce n'est pas la rançon de l'étude. Pour se tenir penchée pendant de longues heures sur des livres ou des cahiers, une tête n'en est ni moins belle ni moins souriante; et les yeux qui se fatiguent à lire et à écrire ne perdent ni leur malice ni leur douceur. Au contraire, une jeune fille qui reçoit à Sèvres cette haute culture qui « humanise » le cœur et l'esprit, qui fortifie et affine le bon sens, a toutes

les chances de donner raison à La Bruyère : « Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux ; l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes ».

D'où vient la Sévrienne ? Des quatre coins de la France. Ce sont pour la plupart des élèves de l'enseignement secondaire, mais il n'est pas rare de trouver à Sèvres des jeunes filles qui proviennent de l'enseignement primaire. La condition essentielle pour se présenter au concours, c'est d'avoir le brevet supérieur : il n'est donc pas impossible que les écoles normales primaires envoient à Sèvres leurs meilleurs sujets. En dehors des élèves proprement dites, admises au concours, il y a à Sèvres des jeunes filles qui ont obtenu l'autorisation d'y venir préparer leur agrégation, et des étrangères qui servent de répétitrices de langues. Ces dernières sont acceptées au pair, c'est-à-dire qu'elles sont nourries et logées en échange de leurs leçons. Par exemple, cette année le nombre des Sévriennes est de soixante. Or l'ensemble des trois promotions, chaque promotion étant de seize élèves, ne devrait être que quarante-huit. L'École normale compte donc, on le voit, un assez fort contingent de Sévriennes hors cadres.

La durée du séjour à Sèvres est de trois ans, comme à la rue d'Ulm. Mais tandis que les Normaliens passent leur licence à la fin de la première année, emploient la deuxième à des études personnelles, et la troisième à la préparation de l'agrégation, les Sévriennes n'ont, pour ainsi dire, qu'à faire connaissance la première année avec leur maison, leurs professeurs et leurs programmes.

C'est une année de culture générale. On y travaille sans le lancinant souci des examens. Tout change l'année suivante ; il importe, en effet, de passer en juillet ou en août le certificat d'études qui équivaut à la licence. Ces efforts ne sont encore rien au prix de ceux qu'il faut donner l'année d'après en vue de l'agrégation. L'agrégation ! C'est à quoi rêvent toutes les jeunes filles de Sèvres. C'est la liberté, l'indépendance ; c'est la satisfaction de subvenir à ses besoins, c'est le mariage possible.



La Bibliothèque.

Je ne veux pas dire que la Sévrienne soit impatiente de quitter l'École. Elle l'aime au contraire.

On ne passe pas impunément trois des plus belles années de sa vie dans une maison où le travail est rendu attrayant et fécond. Les professeurs y appartiennent à l'élite de l'Université ; les lettres y sont enseignées par MM. Chantavoine, Darlu, Jallifier, Brunot. Les sciences sont confiées aux plus grands noms de France : MM. Darboux, Poincaré, Appell, Gernez, Van Tieghem. Avec de pareils maîtres, les études les plus pénibles deviennent un plaisir, un plaisir de luxe. Les Sévriennes sont vraiment privilégiées. Elles peuvent se dire avec une pointe d'orgueil intime que leur esprit se fournit chez « les meilleurs faiseurs », et l'esprit a aussi sa coquetterie. On

n'a même pas négligé de leur apprendre à lire, non point à lire simplement comme tout le monde, mais à lire suivant les principes chers à M. Legouvé. Elles sont initiées à l'art de la lecture, de la diction par une actrice de grand renom, Mlle Delaporte. Une fois par semaine également, la mode a son tour. Non loin du laboratoire de physique et de chimie et du cabinet d'histoire naturelle, dans une salle étroite on aperçoit une section de mannequins dont les fermes et noirs contours se détachent sur la blancheur des murs. Ces mannequins servent aux leçons de coupe et d'assemblage qu'une couturière experte donne aux élèves de céans. Ce sont des « leçons de choses », et de choses agréables, puisqu'il s'agit de toilette, et pour être Sévrienne on n'en est pas moins femme. Je sais même pertinemment que des normaliennes s'habillent elles-mêmes de gentille façon.



Un couloir.

La Sévrienne aime encore son École parce qu'elle lui offre une demeure commodément installée et agréablement située. L'École existe depuis 1881; il avait été question de l'établir à Compiègne, dans le château, mais des raisons qu'on devine sans peine ont empêché la réalisation de ce projet. On choisit à Sèvres l'ancienne manufacture nationale de porcelaines. C'est un vaste bâtiment, au pied d'une colline que couronne un parc très luxuriant, qui appartient à l'École. Les salles y sont grandes, simples, en pleine lumière; la bibliothèque, notamment, est une belle pièce où se tiennent de préférence les élèves, en dehors des heures de cours. La salle de réunion, quoique de dimensions moindres, est assez grande pour servir de salle de bal. C'est là que tous les soirs, en hiver, les élèves se préparent à la vie de société; elles y font de la musique et s'y livrent entre elles au plaisir de la danse. Un long couloir voûté qui dessert tout le premier étage a je ne sais quoi d'austère et de monacal, mais de hautes portes vitrées qui donnent sur une cour qu'orne l'élégant pavillon de Lulli tempèrent cette froide sévérité. La légende veut que Lulli ait habité ce pavillon, légende gracieuse qui achève de séculariser cette apparence de couvent.

Chaque Sévrienne a sa chambre. Les meubles en sont fournis par l'administration, mais le goût de la Sévrienne fait le reste. Quelques mètres d'étoffe claire et modeste, quelques nœuds de ruban, des coussins de-ci de-là, des photographies de famille, des vues de pays, une montagne, un lac, et voilà un petit « intérieur » pimpant, égayé de rideaux, de fauteuils en paille garnis. Sur une table de travail, à côté de livres, un service à thé qui dénonce les réunions de camarades, les bonnes causeries, les rêves en commun. La Sévrienne se tient peu dans sa chambre. Il lui est interdit d'y travailler; elle ne peut qu'y recevoir ses amies dans la journée. On y échange des « five o'clock » à toute heure, aux heures de récréation. Le matin, en se levant, la normalienne doit faire son ménage, puis elle descend déjeuner à sept heures et demie; les conférences ont lieu généralement à huit heures et demie. En été le parc est à leur disposition; mais elles n'ont le droit de s'y rendre pour étudier ou se promener qu'au nombre de trois, au moins. Elles sortent seules, le jeudi dans l'après-midi et le dimanche toute la journée. La rentrée est fixée à neuf heures et demie. La liberté et la discipline s'équilibrent à Sèvres d'autant plus facilement qu'elles profitent à des élèves qui seront professeurs demain, à des jeunes filles qui ont l'âge d'être femmes.

Certes il serait intéressant d'étudier les problèmes que soulève l'éducation supérieure des femmes et de rechercher ce que sont appelées à devenir, ce que deviennent les Sévriennes. Nous avons voulu simplement présenter à nos lecteurs une École des plus importantes de l'enseignement secondaire, puisqu'on y forme des femmes qui doivent cultiver l'esprit et le cœur des jeunes filles confiées aux lycées de l'État. Les maîtres qui y professent savent mieux que personne la difficulté de la tâche qu'on leur demande; ils y apportent toute leur conscience, toute leur intelligence pénétrante, tout leur art. Il faut être artiste sans doute pour « pétrir », façonner et enluminer l'âme féminine. Il faut être artiste à la manière des

maîtres ouvriers qui autrefois, dans cette illustre maison, ont acquis aux produits de Sèvres une si universelle réputation. Les savants qui leur ont succédé travaillent une matière aussi délicate, aussi fragile. *Vas est homo*, disait Sénèque, « l'homme est un vase », et par l'homme il voulait aussi parler de la femme, j'imagine.

JOSEPH GALTIER.

LA « POPOTE » D'UNE EXPLORATION

FIN

A présent en route, et, comme dit le marin, *à Dieu vat !* Nous avons créé autour de nous, de notre mieux, une minuscule émanation du monde civilisé et c'est pendant longtemps peut-être tout ce qui va nous rattacher à lui.

Cependant, à l'heure actuelle les contrées inconnues sont éloignées et, durant quelque temps encore, nous pouvons trouver, en même temps que nous emploierons des moyens de transport relativement perfectionnés, un certain état de choses qui se rapproche plus ou moins de celui où nous avons coutume de vivre.

Ce seront sans doute, d'abord le paquebot avec sa vie purement animale où les repas coupent seuls la monotonie des heures, lorsque le temps est beau et que le navire glisse sans incident sur la surface des flots.

Puis sur une côte, un port colonial, tête de ligne de la pénétration dans un hinterland en partie seulement découvert et conquis.

Puis des chemins de fer peut-être, des cours d'eau navigables avec des bateaux, des chalands ou des pirogues.

Puis enfin des routes avec des transports plus ou moins parfaits ou rudimentaires, voitures, mulets de bât, porteurs régulièrement engagés.

Quoi qu'il en soit, il arrivera toujours un moment où l'on atteindra un point qui, sans représenter encore absolument la limite de l'inconnu, devra être l'endroit où l'exploration s'organisera en ce qui concerne les moyens indigènes pour vivre d'elle-même et par elle-même.

Cette organisation, le choix de ce point de départ sont d'une grande importance.

Je ne parlerai pas du recrutement de l'escorte, cela nous entraînerait trop loin et nous ferait sortir du cadre un peu terre à terre du petit ménage intérieur, de la popote de la mission. Restons-en donc à ces soins de bonne ménagère.

A notre contact, pour peu qu'il ait eu déjà quelque durée, un certain nombre de jeunes indigènes en même temps qu'ils apprenaient — oh ! sans finesse languistique — à se faire comprendre en notre langue, se révélaient cuisiniers.

Dame ! il ne faut pas leur demander de plats trop compliqués, mais pour griller ou sauter un morceau de viande, rôtir une perdrix ou une pintade, ils sont suffisants. Même avec quelque patience leur apprend-on sans trop de difficulté à faire une crème ou à assaisonner quelque légume indigène ou tiré de la provision de conserves.

Il faut tâcher de mettre la main sur un de ces cordons bleus rustiques.

On ne doit point être surpris d'ailleurs si ce Vatel approximatif prend bientôt beaucoup d'autorité sur le personnel indigène. Chez le noir les fonctions de cuisinier d'un chef sont toujours remplies par un de ses fidèles les plus dévoués ou par celle de ses femmes en laquelle il a le plus de confiance. Séranké, la grande favorite de Samory, était seule admise à préparer ses repas et encore, sur la fin, devait-elle y goûter d'abord.

Puis il faudra un domestique, un *boy*, chargé des détails du campement et du soin des effets. Celui-ci doit avoir pour première qualité l'honnêteté et pour seconde la propreté. Cette dernière est rare, mais la première, quoi qu'on en ait dit, se rencontre fréquemment. Le noir en effet est par essence dévoué, sinon à des choses abstraites, du moins à l'individu qui le traite bien, justement surtout, et lui montre de la confiance. Laisser les clefs de ses malles à son boy est souvent le meilleur moyen d'éviter qu'il ne s'approprie votre bien. Il en devient même à l'occasion le gardien jaloux fût-ce contre vous-même, et j'ai eu un domestique nègre contre lequel je devais soutenir une véritable lutte toutes les fois que j'avais besoin de mon argent. Il trouvait que je dépensais trop et me représentait avec la dernière énergie que je n'aurais pas d'économies pour rentrer dans mon pays si je ne me montrais pas plus ménager de mes deniers.

Le dernier terme de la trinité qui constitue le petit état-major particulier de l'explorateur est le palefrenier, si on est monté du moins.

Pour juger de ses soins il n'y a qu'à voir en quel degré d'intimité il est avec son cheval, c'est encore le meilleur critérium.

* * *

Il y a deux écoles sur la façon de faire les étapes dans les pays chauds. Les uns partent très tôt, une heure du matin, minuit même s'il le faut pour passer à l'abri la chaleur du jour toute entière.

D'autres dont je suis disent qu'il est mauvais de se mettre en route avant cinq heures du matin sauf à endurer, sans exagération bien entendu, quelques heures de soleil.

J'estime en effet que la nuit est faite pour dormir, d'autant qu'on n'arrive guère à reposer réellement que vers minuit, tant à cause de la chaleur accablante jusque-là que des tams-tams bruyants des indigènes. Lorsqu'il y a de la lune, toute l'Afrique danse.

Puis la marche de nuit est pénible, lente et peut être dangereuse.

Pour l'explorateur d'ailleurs il n'y aura souvent pas l'embarras du choix; il cheminera lorsqu'il le pourra, d'autant que le jour lui est nécessaire pour relever sa route.

Il est bon de ne pas partir à jeun et de prendre au moins avant de se mettre en route une tasse de thé chaud, mais ce ne sera pas une des plus petites difficultés intérieures que d'arriver à ce que le cuisinier se lève à temps pour le préparer et ne retarde pas le départ. Le noir a une puissance de sommeil formidable.

Puis ce sera l'étape sous la conduite de guides du pays. Ici, suivant le cas, la scène peut être bien différente. Parfois, amicalement reçu, le voyageur trouvera, moyennant récompense s'entend, toute la bonne volonté désirable chez l'indigène.

D'autres fois le pays est défiant et ce n'est qu'au prix de cadeaux considérables, de bonnes paroles et de caresses qu'on peut le traverser.

D'autres fois enfin quelque attaque se prépare, quelque embûche vous guette. En thèse générale, lorsque l'on n'aperçoit ni femmes, ni enfants, il faut se défier. Quelque mot d'ordre hostile a couru la contrée.

En somme, et sous la réserve des nombreux cas particuliers qui peuvent tenir à mille choses, l'indigène laisse passer la petite troupe qui, dans la plupart des cas, constitue l'escorte du voyageur, surtout dans l'espoir d'en tirer bénéfice.

L'attaquer, piller en bloc tout ce qu'il transporte serait encore plus profitable il est vrai, mais avec ces diables de blancs qui manient des instruments de mort perfectionnés et inconnus cela coûtera toujours quelques existences.

Puis il ne faut pas croire qu'il n'y ait même dans les pays les plus sauvages une notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste.

Causer du tort à quelqu'un qui vient de vous bien traiter, de vous donner des présents, c'est vilain même en Afrique, j'allais dire surtout en Afrique.

Voilà les chances favorables du voyageur. Aussi fera-t-il bien d'être généreux autant que ses moyens le lui permettront et, tant qu'il ne verra rien de menaçant autour de lui, de ne pas aller trop vite afin de permettre à sa bonne réputation de le précéder.

En revanche il pourra souvent, par une décision brusque, une marche rapide, parer à quelque hostilité qui le menace. Le noir met longtemps à se décider, il lui faut palabrer, s'entendre avec ses voisins, et même lorsque tout le monde est d'accord en principe, il est convenable que chacun soit appelé à exposer ses raisons.

Il est bon de montrer l'effet des armes européennes, mais en préparant la mise en scène de façon à ne pas effrayer. Il faut aussi que l'on sache que vous veillez bien, que vous avez toujours des sentinelles même et surtout durant la nuit. Les cris par lesquels elles se tiennent en éveil remplissent admirablement ce but et, avec son instinct d'exagération le noir en conclut généralement, car ces précautions lui sont le plus souvent inconnues, que vous avez quelque fétiche pour ne dormir jamais.

Un dernier conseil, soyez en bons termes avec les femmes. Ce sexe pas plus qu'en Europe n'est exempt de coquetterie et on le prend facilement par ce faible. La femme africaine est meilleure que l'homme, plus douce et plus franche, et son influence sur ce dernier ne le cède en rien à celle de ses sœurs blanches.

***

L'étape achevée, il faut songer au campement. En village ami la chose est facile. Il est de coutume que le chef de village fait le fourrier et répartit le monde entre diverses cases dont les propriétaires sont les hôtes du voyageur, pourvoient à ses besoins et se font s'il est nécessaire son intermédiaire. L'hospitalité est de rigueur à peu près chez toutes les peuplades, et théoriquement elle est gratuite. Il va sans dire qu'il serait du plus mauvais goût cependant de s'en tenir à la lettre et de ne pas largement rémunérer les logeurs.

Dans la case qui vous est affectée le boy a vite fait de préparer votre rustique intérieur. Le lit dressé est garni de sa moustiquaire, une table est placée sur son pied avec le pliant à côté, puis une grande calebasse d'eau la plus fraîche possible permet de se laver des souillures de la route. C'est un moment de réel bien-être.

En dehors des villages, le campement est un peu plus compliqué. Il faut dresser la tente ou, si on en trouve les matériaux, faire construire un gourbi avec de la paille et des branches. Lorsqu'on peut se procurer de l'herbe verte, ce dernier logement est exquis. Il est frais, sent bon le foin et protège admirablement de la chaleur à cause de l'eau contenue dans les herbes récemment coupées.

***

C'est alors que la population, d'abord souvent craintive et timide, accourt peu à peu pour voir l'étranger.

C'est aussi le moment dont on doit profiter pour acheter les vivres et autres objets nécessaires à la mission.

Les noirs de l'escorte se nourrissent pour la plus grande part de riz ou de diverses céréales, telles que le mil ou millet, dont il existe plusieurs espèces, et le maïs.

Le riz se cuit simplement à l'eau bouillante, pêle-mêle avec la viande ou le poisson.

Le mil et le maïs se réduisent d'abord en farine dans des mortiers en bois et, après un blutage avec des vans en paille dont le vent fait les frais, se prépare en bouillie épaisse, genre de mets commun à l'origine à toutes les races humaines.

On y ajoute certains ingrédients tels que le *lallo*, qui est de la feuille de boabab séchée et pulvérisée.

On ne peut généralement s'approvisionner de tout cela et le transporter pour des durées bien longues : force est donc d'en acheter continuellement.

Le petit commerce qui en résulte est d'ailleurs excellent pour ménager les dispositions amicales des indigènes, qui y trouvent profit et s'apprivoisent en même temps.

On est souvent forcé de se procurer de la même façon de la viande sur pied, bœufs et moutons, et, pour n'en pas manquer, il faut, autant que faire se peut, avoir à sa suite un petit troupeau.

Tous ces achats se font par troc, et si l'on peut trouver un bon acheteur parmi les gens qui vous accompagnent, il sera précieux.

Dans l'Afrique équatoriale les céréales manquent mais sont remplacées par la grosse banane dite *plantain*, qui n'est pas sucrée et s'emploie comme la pomme de terre.

Enfin, un peu partout on rencontre des tubercules comestibles tels que le *manioc*, l'*igname*, le *kou* dont les noirs se montrent assez friands pourvu que cette nourriture ne soit pas trop exclusive.

En dehors de ces aliments de première nécessité, l'Européen trouve encore d'autres produits qui le consolent quelque peu de ceux de la patrie lointaine :

Certains fruits : la banane douce, l'ananas, le citron, l'orange, la pomme-cannelle.

La patate qui, cuite dans du sirop, donne des marrons glacés analogues à s'y méprendre.

Dans une partie du Soudan le *ousounifin*, qui singe assez bien la pomme de terre nouvelle.

Puis plusieurs sortes de haricots, les *niébés* ou *soso*, dont une espèce a un arrière-goût de châtaigne.

Les arachides, dont on fait des nougats avec du miel.

Les tomates, grosses comme de petites cerises mais excellentes ; une plante acidulée, le *dà*, semblable comme goût à l'oseille, et enfin le pourpier, impossible à distinguer de l'épinard quand il est préparé comme lui.

Nous voici déjà loin de la famine, mais ce n'est pas tout. Les poules existent un peu partout et avec elles les œufs, précieuse ressource pour les estomacs fatigués.

Seulement les indigènes, ne les mangeant pas, n'ont point la notion de ce que peut être leur fraîcheur. Jetez-les dans l'eau, les bons iront au fond, les mauvais surnageront, à moins qu'ils ne contiennent déjà un poulet, mais alors on s'en aperçoit en les regardant à la lumière.

Le lait manque dans les régions équatoriales comme les vaches qui le produisent et qui ne peuvent vivre à cause de la mouche *tsétsé*. Là où on le trouve on peut aussi avoir du beurre pour la cuisine. En d'autres endroits les noirs retirent de l'amande du *Karité* une matière grasse. Telle qu'ils la préparent, elle a une odeur infecte, mais pour la rendre comestible il suffit de la faire bouillir avec du charbon de bois qui absorbe les huiles essentielles mal odorantes.

Enfin comme dernière ressource viennent la chasse et la pêche.

Les perdrix et les pintades pullulent, ainsi qu'une sorte de gelinotte qui se tient dans les rochers et qui est exquise.

Une façon peu fatigante de tuer les premières est d'aller se placer vers dix ou onze heures du matin dans les taillis qui bordent les cours d'eau.

Pintades et perdrix viennent s'y mettre à l'abri de l'ardeur du soleil et on les tue sans dérangement. C'est un peu, moins le journal et l'apéritif, la chasse au poste des méridionaux illustrée par Méry.

Les canards, les oies, les sarcelles abondent sur les rivières et les étangs. L'oie armée dépasse souvent 10 kilos. On taille sur ses pectoraux des biftecks succulents et le reste de la bête bouilli donne une soupe de premier ordre.

Le gros gibier est plus difficile à se procurer, et il faut avoir le temps de s'adonner à sa chasse ; les gazelles et les antilopes se montrent pourtant souvent, mais il faut ruser pour les approcher.

Pour la pêche, loin des hameçons, des lignes, des filets, des nasses et des harpons. Les règlements de police n'ont point été encore introduits aussi loin et la source est abondante : on ne risque pas de la tarir.

Aussi le voyageur se munira-t-il de coton-poudre en cartouches qui est d'un emploi sans danger, ainsi que de détonateurs et de cordeau bickford.

Quelques centaines de grammes d'explosif amorcé, un bout de mèche de 30 centimètres, et l'engin est prêt.

On appâte avec du mil et on convie les indigènes riverains à la pêche. On jette l'engin allumé : quelques secondes d'attente, une explosion sourde, une gerbe liquide autour de laquelle d'innombrables poissons flottent le ventre en l'air.

Enchantés de l'aubaine, les noirs se précipitent tous ensemble à la curée. Les poissons sont jetés encore frétillants sur la berge à mesure qu'ils les ramassent. Il y en a pour le voyageur, pour sa troupe et pour ses aides improvisés.

Après cela on expose le plus sérieusement du monde qu'au besoin on détruirait ses ennemis comme on a tué les poissons, bien plus facilement encore puisqu'ils ne pourraient pas comme eux se cacher sous l'eau. L'effet politique est produit et d'autant meilleur que la satisfaction gastrono-

mique procurée aussi bénévolement calme la crainte chez les grands enfants en prouvant que le diable blanc ne se sert des engins terribles qu'il a entre les mains que pour procurer profit à ceux qui lui sont amis.

*
* *

Évidemment j'ai montré les choses en beau dans ce qui précède et l'explorateur n'est pas toujours à pareilles fêtes. Monteil faillit mourir de soif; Baratier sur les marais du Bahr-el-Ghazal dut se nourrir de graine de nénuphar, et je pourrais moi aussi citer tel jour où je fus réduit à la portion congrue, très congrue.

Mais, à vrai dire, c'est exceptionnel, et j'ai voulu montrer qu'avec un peu de prévoyance, d'ingéniosité, de débrouillage, fût-ce au cœur de l'Afrique, on pouvait vivre quand on posssédait à quelque degré ces qualités françaises.

Un capitaine anglais, pourtant colonial, m'avouait un jour qu'à côté d'un mouton, pourvu de tout le nécessaire pour le tuer, le dépouiller, le faire cuire, il serait très capable de mourir de faim s'il n'avait à sa disposition un boucher et un cuisinier. Il paraissait très fier de cet aveu et me sembla y mettre un certain point d'honneur aristocratique. J'avoue que je n'admirai pas.

A celui-là, peut-être, une exploration eût paru surtout digne d'admiration à cause des souffrances physiques endurées, mais il faut avouer que c'est bien par sa faute qu'il eût été malheureux.

Gardons mieux, nous, nos sympathies et réservons-les aux souffrances morales que font toujours plus ou moins endurer la responsabilité, l'appréhension de l'insuccès malgré tous les efforts, la maladie aussi. Et encore dans ce dernier cas les craintes qu'elle inspire de voir les forces manquer à la volonté sont plus sensibles que les douleurs matérielles qu'elle impose.

Ceci n'empêche pas d'ailleurs, et ainsi terminerai-je comme j'ai commencé, qu'il faille apporter tous ses soins, au moment où on en a le temps et la possibilité, à prévoir et à atténuer les privations que l'on aura à endurer.

Ayant de cette façon mis, pour parler vulgairement, tous les atouts dans son jeu, l'esprit plus sain dans un corps plus robuste pourra déployer toute son énergie à atteindre le but. Si ces quelques considérations sur un sujet très terre à terre peuvent aider un voyageur futur à se préparer plus aisément à vaincre quelques-unes des difficultés qu'il doit surmonter, mon plus cher désir sera rempli.

Lieutenant de vaisseau HOURST.

LA PROVINCE A L'EXPOSITION

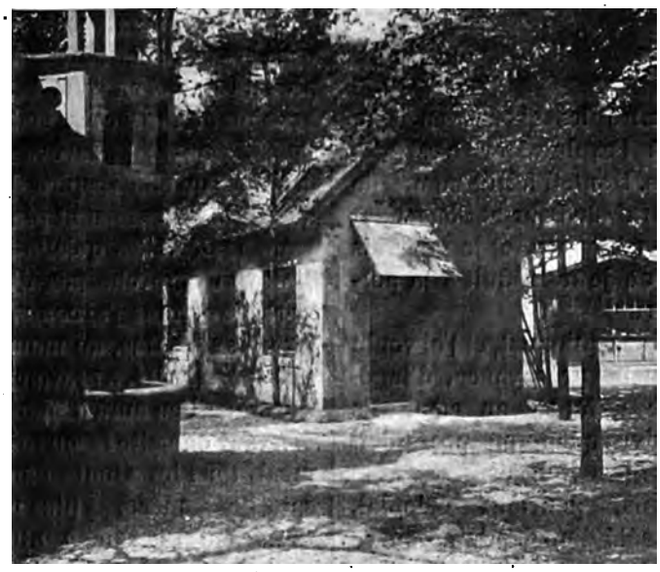
LE BERRY ET L'AUVERGNE

Pour nous autres, bons Parisiens, les pays sont comme les vins; ils sont classés. On n'oserait offrir à son hôte un flacon qui ne fût pas étiqueté bordeaux ou bourgogne; on n'avouerait pas facilement qu'on va à la mer ailleurs que sur la côte normande ou bretonne, à la montagne autre part qu'en Savoie ou qu'aux Pyrénées; surtout on se garderait bien de dire qu'on ne recherche ni les plages, ni les glaciers, qu'on va tout bonnement à la campagne. Et ce faisant, que d'injustes dédains et que de biens perdus! Tous ceux qui ont un peu couru par notre chère et belle France au hasard de leur libre fantaisie, tous ceux qui ont promené leur observation de savant ou leur rêve de poète dans les coins ignorés de la foule, en ont été récompensés par les plus agréables surprises et les plus exquises trouvailles! Notre pays est plus riche qu'on ne croit, et cela dans tous les genres. A côté de ses grands vins, il a des crus exquis et modestes que parfument les fleurs sauvages du terroir, Villaudric si justement célébré par Armand Silvestre, Cassis sans lequel la bouillabaisse ne fut jamais parfaite, et toi surtout, pauvre Fel dédaigné, malgré les vers du félibre majoral Vermenouze, qui nais aux ravins du Lot, mi-auvergnat, mi-gascon, et dont la pourpre dorée fleure l'automne embaumé de chez nous. A côté de ses paysages classiques, il a des coins charmants et agrestes, où la vie est douce et l'air léger, tels que l'Artois dont un Jules Breton nous a révélé la poésie, tels que le Nivernais où la Loire s'attarde à écouter la chanson du vent dans les peupliers, tels encore que ce Berry dont MM. Jacques et André des Gachons nous offrent à l'Exposition une pittoresque et délicate image.

Le Berry pourtant a eu une des rares bonnes fortunes qui peuvent échoir à un pays. Il a été habité, compris et chanté par George Sand. Je ne crois pas qu'il y ait un autre exemple, sauf peut-être celui de Rousseau et de la Savoie, de l'union intime qui peut exister entre les choses et l'intelligence qui les perçoit. On ne peut plus voir le Berry qu'à travers l'œuvre de George Sand et celle-ci ne se comprend pas pleinement pour qui ignore le Berry. Ah! cette terre, comme elle l'a aimée, depuis le jour où elle entra pour la première fois à Nohant au retour d'Espagne, depuis celui surtout où elle y revint en 1820 et où le soleil l'éveilla dans « cet immense lit à grenades dorées » qui lui rappelait toutes les tendresses et

toutes les rêveries de son enfance. « Les arbres étaient en fleurs, les rossignols chantaient, et j'entendais au loin la classique et solennelle cantilène des laboureurs, qui résume et caractérise toute la poésie claire et tranquille du Berry (1). »

Cette poésie claire et tranquille, MM. des Gachons en ont donné l'idée autant qu'il leur était possible.



Village Berrichon.
Moulin d'Angibault. — Vieux puits de La Châtre.

On entre au village berrichon qu'ils ont organisé avec beaucoup d'intelligence et de goût, par la porte 7 *ter*, près de la rue Saint-Dominique, ou par la porte 16, près de la rue de l'Université. On a alors immédiatement à sa droite l'*Hôtellerie de Jacques-Cœur*. C'est, à l'extérieur, une assez vaste construction inspirée par l'hôtel de Jacques-Cœur à Bourges, qui est sans contredit le monument historique le plus célèbre du Berry en même temps qu'un des plus beaux morceaux de l'art français du XV^e^ siècle. A l'intérieur, la grande salle, par de larges baies, a vue sur l'ensemble du village berrichon. Des souvenirs berrichons ornent les murs que décorent en outre deux grands panneaux d'André des Gachons.

Passons devant l'hôtellerie de Jacques-Cœur et tournons à gauche, en longeant les galeries à auvent où une jolie Berrichonne en costume du pays vend, avec d'autres souvenirs locaux, des objets taillés dans la *jaspirine* de Saint-Amand, sorte d'agate d'un beau ton fauve, pour entrer au *Moulin d'Angibault*.



Village Berrichon.
La vieille porte du Blanc. Le vieux puits de La Châtre.

En souvenir du célèbre roman de George Sand, les organisateurs ont réservé cette reproduction du moulin de la Vallée Noire aux fêtes, concerts, expositions, conférences, etc.; peintres, poètes, sculpteurs, ouvriers d'art, brodeuses, cornemuseux, potiers, seront ici chez eux. Pour le moment, le moulin d'Angibault, sous la garde aimable et vigilante d'un authentique Berrichon en costume du pays, renferme une fort intéressante exposition des peintres et sculpteurs du Berry. Elle est tout à fait remarquable et tout y serait à citer. Signalons au moins les tableaux de MM. Alluaud, Armand Beauvais, Didier-Pouget, Madelin, les aquarelles si étrangement fantastiques de M. André des Gachons, les sculptures du maître Baffier.

Tout à côté, un rustique préau couvert, baptisé *la Ramée*, abritera des danses villageoises. Il conduit au *pavillon de Nohant*, inspiré par la maison de George Sand, où va bientôt fonctionner le fameux théâtre des marionnettes de Nohant, alternant avec le théâtre minuscule, à tableaux lumineux, des frères des Gachons.

De l'auvent du pavillon de Nohant on a en face de soi l'*église de Nohant*, rustique et modeste, devant laquelle se dresse le si curieux *lampadaire de Ciron*. On a fort bien fait de mettre sous les yeux des visiteurs de l'Exposition un monument de ce genre, car ils sont rares et le deviendront de plus en plus. C'est ordinairement à l'entrée des cimetières, moins fréquemment à une croisée de chemins, que s'érigeaient ces fanaux où brûlait une lampe dont l'entretien était assuré par une fondation pieuse. Le centre de la France en offre les exemples les plus connus, et quelques-uns, comme la *Lanterne des morts* qui se dresse encore au cimetière de Mauriac, dans le Cantal, y révèlent un réel souci artistique.

Sur un monticule s'élève, à deux pas, une réduction de la fameuse *tour du Guet de Crozant*, dont George Sand a donné dans *le Péché de monsieur Antoine* une si admirable description. Mais le sombre donjon doit se trouver bien dépaysé sous les ormes des Invalides et peut-être regrette-t-il, au milieu de cette fête, le mugissement continuel

(1) *Histoire de ma vie*, t. VII.

de la Creuse et de la Sédelle, le glapissement incessant des nuées d'oiseaux de proie et sa solitude où « quelques chèvres, moins sauvages que les enfants misérables qui les gardent, se pendent aux ruines et courent hardiment sur les précipices » (G. Sand).

Nous voici revenus à notre point de départ, mais entre la tour de Crozant et l'hôtellerie Jacques-Cœur, se dresse encore un édicule. C'est la *maison du père Adam*, à Châteauroux, contre laquelle sont adossées deux merveilles, le *puits gothique de La Châtre* et la *vieille porte du Blanc*, dont les sculptures, reproduites par un moulage soigneux, sont de la plus délicate élégance. Telle est l'exposition berrichonne. Elle est très simple, très artistique et très gaie. J'ajouterai que, grâce aux inscriptions que portent les divers monuments qui la composent, elle est instructive. Mais pourquoi les organisateurs ont-ils ainsi vieilli d'un siècle la plupart des édifices reproduits? Pour la porte du Blanc en particulier, l'erreur saute aux yeux; elle est du XVI^e^ siècle et de la seconde moitié probablement: jamais le XV^e^ siècle français n'a adopté des motifs de décoration aussi visiblement inspirés de l'antique et de la Renaissance italienne.



Baptistère d'Aiguillon; près Le Puy.

Mais ce n'est là qu'une légère critique; j'aurais désiré que l'exposition de la vieille Auvergne donnât de ma province une impression de vérité aussi juste. Malheureusement on ne retrouvera, de l'autre côté de l'Esplanade des Invalides (1), qu'un souvenir incomplet de la terre des volcans et des églises romanes, de la patrie de Vercingétorix, de Gerbert, de Pascal, de Lafayette et de Desaix. Hâtons-nous de le dire, la faute n'en est ni à l'organisateur M. Parcelier, ni à son architecte, M. Le Cadet; le temps, bien d'autres choses leur ont manqué ils ont réalisé, malgré tout, un véritable tour de force. Qu'ils aient eu tort d'accoler en un seul bâtiment l'église fortifiée de Royat et le baptistère d'Aiguillon, près Le Puy, improprement appelé temple de Diane, édifices romans tous deux, mais d'un style si différent, cela n'est pas douteux. En revanche, on ne saurait leur reprocher l'intérêt assez faible de leur exposition d'artistes auvergnats; on ne saurait leur reprocher le si médiocre *Vercingétorix* de Bartholdi, pas plus que l'abstention presque complète des commerçants locaux, représentés par le seul M. Bastide, qui a bravement, pour vendre ses parapluies d'Aurillac, revêtu le vieux costume de la Haute-Auvergne et le porte, ma foi, avec la plus crâne belle humeur.

Ce qui est l'œuvre propre de M. Parcelier, c'est l'entrain, c'est la vie, l'animation qui font de ce coin de l'Exposition, un endroit agréable et riant. Le vieux château du Pirou n'est pas d'une exactitude scientifique, mais il est coquet et l'intérieur est fort heureusement disposé. L'hôtelier est accueillant, la chère est bonne et le vin, du vrai Chanturgues, y est excellent. Le personnel enfin est bien auvergnat; ce sont d'accortes et fraîches filles du Puy de Dôme ou du Cantal qui vous servent le vrai gigot à la brayaude (1); ce sont des museteux lauréats du concours de Vic-sur-Cère, qui font danser la bourrée, et de son violon les accompagne et les guide un Auvergnat qui est un vrai artiste, Jean Ganeix. Tant en danses qu'en chansons populaires son répertoire est inépuisable, et il l'interprète avec une originalité naïve mais savoureuse.

En résumé, on ne connaîtra pas l'Auvergne après avoir rendu visite au village auvergnat, mais on y aura pu passer les plus agréables instants.

Il en est de même du Poitou, dont l'exposition, qui occupe le coin gauche de l'esplanade en face l'hôtel des Invalides, est aménagée avec soin et élégance. Je regrette de n'avoir pu, faute de renseignements, vérifier jusqu'à quel point les reproductions des édifices étaient exactes; je regrette surtout que l'absence de costumes locaux ajoute encore à l'aspect un peu froid de la construction qu'on a appelée l'hôtellerie de Mélusine. Ou je me trompe fort, ou Mélusine et les fées ses compagnes n'y viendront point conduire, le soir, le chœur gracieux de leurs danses légères. J'ai idée au contraire que, lorsque la foule s'est retirée, que l'Exposition dresse ses palais de rêve sous la clarté de la lune silencieuse, elles viennent en Bretagne et dans le Berry, peut-être même en Auvergne.

LOUIS FARGES.

(1) Entrée par le quai d'Orsay ou la rue Fabert.

(1) Les *brayaux* sont les habitants de la montagne aux environs de Riom.

Le rôle des femmes, dans la politique, c'est de calmer les ressentiments si variés des hommes, en ramenant leur esprit à la sainte pensée du foyer et de la famille dont la femme est gardienne, et qui doit dominer tous les systèmes politiques, quels qu'ils soient. — OCTAVE FEUILLET.

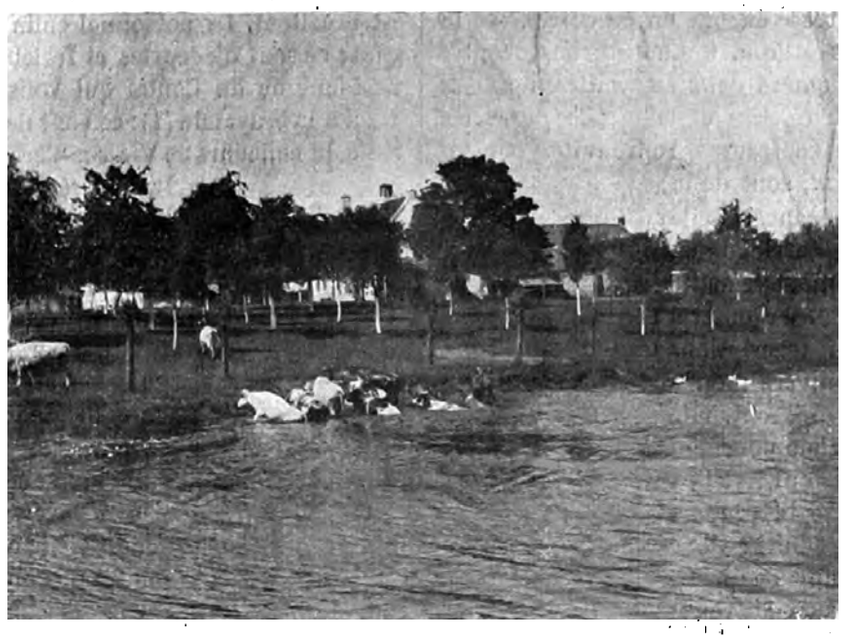
Le bonheur se compose des malheurs évités. — W. BUSNACH.

Ne vous divisez point : ralliez-vous, serrez-vous autour du drapeau. — DANTON.

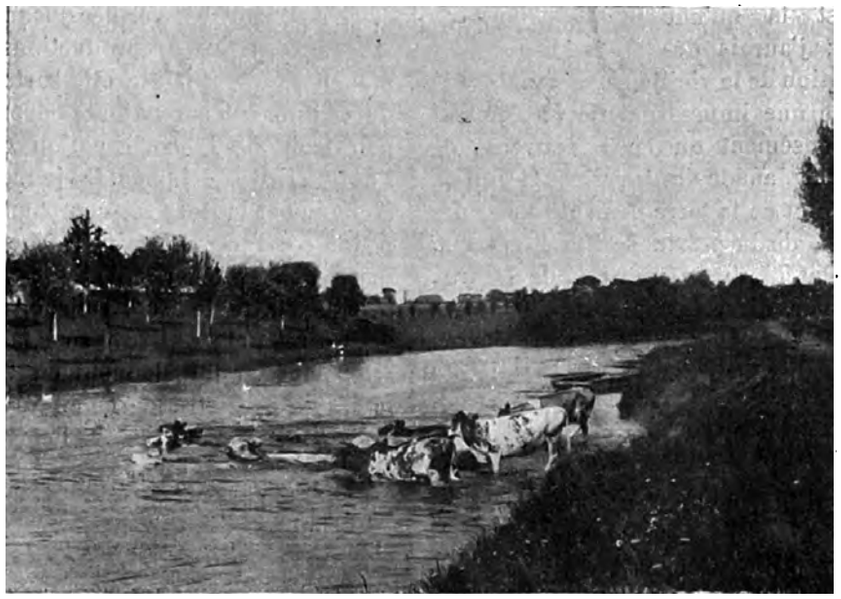
La morale est le fruit de la religion : vouloir celle-là sans celle-ci, c'est vouloir une orange sans un oranger. — J. ROUX.

LES VACHES NAGEUSES

C'est un spectacle assez rare qu'un troupeau de vaches traversant une rivière profonde. Sur les bords riants de la Lys (qui porte des bateaux d'un tirant d'eau de 1 m. 80), à une lieue en amont de Gand, au petit village d'Afsné, se trouve une ferme séparée de ses pâtures par la rivière. On y peut voir, chaque matin des jours d'été, les vaches passer la Lys à la nage pour rentrer, le soir, de la même manière. Au début de la saison il n'y a quelque hésitation à entrer dans l'eau que chez celles qui n'ont pas l'expérience acquise des années précédentes.



Mais bientôt l'imitation l'emporte; elles suivent docilement leurs aînées, et le passage paraît n'avoir plus rien de désagréable pour aucune bête du troupeau. Même si le temps est très chaud, ce n'est pas à les faire entrer dans l'eau qu'est la difficulté, mais parfois à les en faire sortir; et lorsqu'il en est qui s'y attardent, le vacher, dans une barquette, les invite, à coups de gaule, à ne pas prolonger leur bain.



Le même spectacle se voit également à Deurle, sur la Lys, aux environs de Deynze. La petite commune d'Afsné se recommande d'ailleurs à l'attention des archéologues par son antique église de forme byzantine, bâtie au bord de l'eau, et qui est une des plus anciennes de la Flandre. Cette petite église si pittoresque et le bac au passage d'eau ont souvent été reproduits par nos peintres qui ont su apprécier la beauté des bords de la Lys aux approches de Gand.

La commune d'Afsné touche à celle de Tronchiennes qui se recommande aussi à l'attention par un établissement très considérable, connu en pays étrangers. Les pères jésuites y ont un séminaire où se réunissent des jeunes gens de toutes les nations. Ils occupent, sur les bords de la Lys, l'antique emplacement d'une abbaye, de Prémontrés qui a été détruite par la Révolution. Leur établissement est plus important que n'a jamais été une abbaye du moyen âge.

X...

UNE VENGEANCE

NOUVELLE

I

Les habitants de certaines parties des Hautes-Vosges, il y a quelque cinquante ans à peine, n'étaient rien moins que civilisés. Le chemin de fer ne s'aventurait pas encore dans ces montagnes, et les touristes ne connaissaient rien de leur pittoresque qui, depuis, a mis à la mode Gérardmer et ses environs.

Au milieu de ces épaisses forêts de sapins, vivait une population aux allures farouches.

Groupés dans d'étroites vallées, ignorants et grossiers, les habitants s'adonnaient au braconnage et à la contrebande.

Parfois, quand un voyageur passait par là, de nuit et mal armé, un coup de gourdin l'étendait à terre; on le dévalisait de son argent, on prenait une partie de ses vêtements, et son corps était enfoui dans un trou creusé à la hâte en quelque fourré.

La gendarmerie commençait une enquête stérile : les montagnards, ligués, opposaient l'obstination de leur silence aux plus pressantes questions; jamais le coupable n'était découvert. Tous étaient liés par une tacite complicité.

D'ailleurs, les gardes ne se risquaient pas à sévir contre les braconniers, étant eux-mêmes du pays et pleins de goût pour la maraude.

Mais, quand M. de Clairefontaine acheta la vaste forêt de Jarville, il fit venir un vieux garde sur lequel il pouvait compter, le père Caël, un brave homme qui avait blanchi sous le shako militaire, et retrouvait, dans son dur métier de coureur des bois, un peu de la vie aventureuse du soldat.

Le père Caël s'établit à la Seulette, une bicoque bâtie en pleine forêt, au centre d'une clairière, à deux kilomètres des Hautes-Pierres, le hameau plus proche.

Inflexible sur la consigne, il ne connaissait que son devoir. M. de Clairefontaine lui avait donné l'ordre de sévir : il sévirait.

Mais son maître l'avait prévenu du danger : il allait se trouver au milieu d'une population de brutes, qui, flairant en lui un ennemi, ne manquerait pas de chercher à lui nuire, lui jouerait mille méchants tours, essayerait peut-être de s'en débarrasser. — Qu'il prenne garde!...

Cette perspective de périls probables ne l'épouvanta pas.

Il se tiendrait sur ses gardes, voilà tout; il en serait quitte pour ne jamais sortir que bien armé, l'œil toujours aux aguets, l'oreille aux écoutes, en compagnie de son chien Fox, un mâtin aux yeux braisillants, aux allures de loup sous son poil hirsute, et qui sauterait, d'un solide élan, à la gorge du premier osant menacer le père Caël.

Avec Fox et un fusil, bon pied, bon œil, du courage, qu'avait-il à craindre?

Huit jours après son installation, il avait déjà pincé trois braconniers, les frères Murel, et, intraitable, leur avait dressé procès-verbal.

Les gaillards le supplièrent en vain : « Est-ce que, de tous temps, le pays n'avait pas vécu de la même façon? Les gardes, avant le père Caël, fermaient les yeux. On s'entendait, on s'arrangeait... Pourquoi le père Caël ne fermerait-il pas les yeux à son tour? On s'arrangerait avec lui également... C'était compris, n'est-ce pas?... »

Ah! bien oui! Le vieux ne voulut rien comprendre : muré dans son inébranlable honnêteté, il laissa le procès suivre son cours.

Dès lors, une haine s'alluma contre lui; les délinquants parlèrent de vengeance.

Un soir, un coup de feu retentit, comme le père Caël rentrait à la Seulette; une balle lui frôla le bras, lui écorna la peau, et il vit une silhouette détaler dans l'ombre, filer entre les larges troncs des sapins, tandis que Fox bondissait dans sa direction.

Le garde épaula vivement le fusil qui ne le quittait pas... tira... et le fuyard s'écroula... C'était l'un des frères Murel, surpris peu avant par le garde.

Sa perte, cette fois, fut résolue.

Mais, une prudence les arrêta. Si celui-ci disparaissait, on ferait une enquête, on frapperait les vengeurs naturels du mort, ses frères. Il fallait simuler un *accident*, le préparer, le faire naître.

Si on incendiait la Seulette, faisant rôtir le vieux dans les ruines de l'antique masure?...

Ceux qui s'aventurèrent à rôder, de nuit, aux alentours, furent traqués par les furieux aboiements de Fox; il eût été d'abord nécessaire d'abattre d'un coup de feu cette sentinelle vaillante, que les caresses et les appels doucereux semblaient exaspérer davantage...

II

... Comme, par cette dure nuit de décembre, le père Caël était dans l'intention de surprendre quelque braconnier à l'affût près des clairières par où passe le gibier, il sortit vers les dix heures.

Le froid pinçait ferme. Il gelait à pierre fendre.

Le silence n'était troublé que par le bruit des pas, par une branche ployant, puis s'écroulant sous son faix de glace, ou par le hululement d'un oiseau, la fuite éperdue d'un animal apeuré par la survenue du père Caël et de Fox.

Celui-ci, inquiet, courait de côté et d'autre, le nez à terre, comme flairant une piste; puis revenait sur ses pas...

Et, soudain, le père Caël poussa un cri d'atroce

douleur, la plainte hurlée d'une bête blessée...

Son fusil lui échappa des mains ; il battit l'air de ses bras, la face convulsée; comme un arbre sapé par la base, il chancela, et s'affala tout de son long, dans un affolant crépitement d'os.

Bon Dieu! sa jambe droite était mordue par la mâchoire d'un énorme piège à loups; les crocs, serrés par ce ressort qu'il fallait deux hommes au moins pour détendre, lui tenaillaient les chairs, broyaient les os, les émiettaient en une pression continue, toujours plus intense...

Le père Caël comprit vite à qui il devait cet « accident ». On savait qu'il passait par cette sente étroite : il n'en avait que deux pour gagner un chemin plus praticable et l'autre était garnie, sans aucun doute, de pièges identiques.

Ah ! les gredins!... Cette fois, c'était bien fini ! Il était perdu, n'ayant à attendre aucun secours, à espérer aucune pitié de ses bourreaux...

Fox, la gueule tendue vers le ciel, près de son maître, râlait une plainte lugubre, son appel à la mort...

— Tais-toi, mon pauvre Fox, tais-toi! murmurait le garde.

Et, stoïque, malgré ses souffrances, il se dressa sur les paumes, s'assit, se rapprocha de l'étau dentelé qui l'étreignait.

De ses rudes mains, il tenta d'écarter cette mâchoire vorace...

Pour s'en tirer, le garde devait se résoudre à une effroyable amputation. Il fouilla ses poches... Malheur ! il avait oublié son couteau !... Alors! il était pris ! bien pris! condamné — lui qu'avait épargné la Mort sur les champs de bataille — à mourir là, au milieu des pires souffrances, sous la garde vaine de Fox continuant d'aboyer sa plainte, de véritables sanglots humains passant dans son gosier de chien...

III

Cependant, Fox venait de s'arrêter, les oreilles tendues, le regard anxieux...

Quelqu'un ?... un secours, une aide peut-être ?... Serait-ce possible?...

Mais le chien avait bondi, un aboiement de menace aux dents...

Un coup de feu... Un hurlement... Puis le silence...

Et le père Caël vit venir à lui les deux frères Murel.

— Eh bien! mon vieux, te voilà pincé à ton tour! Quand nous t'avions dit que tu ferais bien de fermer les yeux !... Est-ce que tu n'aurais pas mieux fait de l'arranger avec nous ?... Mais non : monsieur a voulu agir à sa guise, en honnête homme ! il a voulu faire son devoir! et il a assassiné notre frère !... celui-ci est vengé maintenant, n'est-ce pas?...

Les misérables le raillaient, féroces...

Comprenant qu'il n'avait à attendre aucune pitié de ses tourmenteurs, le père Caël voulut ramasser son fusil, abattre les bandits à ses côtés...

« Tout doux, mon brave, nous avons à causer, — dit l'un d'eux, en lui prenant l'arme des mains.

— Sois tranquille, nous te le rendrons tout à l'heure... En attendant, nous tenons à te dire que ton compte est clair, cette fois. Tu t'en doutais bien un peu, pas vrai?...

« Tu n'as aucun secours à espérer; tous ceux des Hautes-Pierres qui te verront, te laisseront là, ayant, pour toi, un peu moins de pitié que pour un chien...

« Avant que ton patron, inquiet de ne plus te voir, songe à s'enquérir de toi, tu seras mort... C'est pourquoi nous ne voulons même pas nous donner la peine de t'achever d'une charge de plomb...

« Écoute bien ; nous allons te laisser ton fusil : tu en auras besoin, — les loups, sentant une proie de loin, ne devant pas tarder à venir rôder autour de toi.

« Et quand tu auras brûlé tes dernières cartouches, quand tu auras abattu quelques-uns de ces loups affamés, les autres, rendus plus féroces, plus furieux par l'attente de la proie convoitée, arriveront sur toi, te déchiqueteront, et tu râleras encore qu'ils t'auront déjà à moitié dévoré...

« Et tu n'auras pas même, en mourant, la suprême consolation de te dire que tu seras vengé... Qui donc, en effet, pourra ne pas croire que tu es tombé par accident, de ta faute... par imprudence... dans un piège tendu pour débarrasser le pays des loups qui s'aventurent jusque dans les villages, et creusent, sous les portes des poulaillers et des écuries, des passages pour arriver jusqu'aux bêtes dont ils sentent la vie à travers les murs?

« Voilà ce qu'on dira, mon vieux! Peut-être bien que ton monsieur de Clairefontaine trouvera que tu aurais dû faire attention et regarder où tu posais tes pieds, tâter le terrain de ton bâton...

« Tu as bien compris, n'est-ce pas? Et maintenant, si nous nous retrouvons, ce ne sera plus sur cette terre...

« Au revoir... le plus tard possible... »

Et, après avoir désarmé son fusil, pour que le père Caël n'eût pas le temps de leur tirer une balle dans le dos, les deux bandits détalèrent, laissant agoniser le malheureux, qui n'avait même plus son chien, le fidèle Fox tué tout à l'heure, pour le défendre contre les fauves inévitables, pour consoler ses derniers moments, pour veiller son cadavre...

Douze jours après, seulement, on retrouva les restes du garde, rongés jusqu'aux os, avec autour, les cadavres de sept loups, pétrifiés par le gel.

Et cette fin atroce fut attribuée à un accident.

Les habitants des Hautes-Pierres pouvaient, de nouveau, braconner en paix !...

PAUL MATHIEX.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

L'art allemand ! La supériorité des artistes allemands !... Depuis l'ouverture de l'Exposition, on ne parle que de « cela » — et c'est devenu à la mode de proclamer la préexcellence de nos voisins de l'est, admirés un peu à l'aveuglette, semble-t-il. Il faut remettre les choses au point, nos artistes nous laissant des loisirs et ayant été, du reste, suffisamment loués. Que penser de cet engouement presque général ? Tenez pour certain, d'abord, que le *snobisme*, ce sentiment bizarre qui nous pousse à des enthousiasmes de coterie et de salons, est pour beaucoup dans celui-là. On va jusqu'à déclarer « unique au monde » la décoration, superbe mais lourde, du restaurant allemand de la rue des Nations, qui ne désemplit pas et où on se murmure, à l'oreille, que l'Empereur s'y est intéressé et qu'il a donné des ordres pour que tout y fût parfait... Nous en connaissons d'autres dont l'installation, moins superbe et tendant moins au grandiose, a un charme d'intimité, de gracieuseté, d'originalité beaucoup plus agréable. Mais voyons autre part...

En général, il est certain que les Allemands ont réalisé, en art, de grands progrès, qu'ils ont cherché et qu'ils ont trouvé... Mais quoi ? Des formes absolument nouvelles ? Non pas : ils ont dirigé leurs études vers l'antique et le moyen âge, qu'ils copient le plus souvent et, en même temps, ils ont regardé du côté... du Japon ! Nous voulons pour preuve de ce mélange d'influences un document graphique qui a été distribué à plusieurs centaines de Parisiens, par le commissaire général, le Dr Richter : le catalogue explicatif des sections allemandes. Il est imprimé avec un luxe inusité chez nous, selon le goût du jour en Allemagne; chaque chapitre est orné de vignettes spécialement dessinées par les meilleurs artistes et qui rappellent étonnamment à la fois les ornements grecs et les fantaisies du Niphon ! Japonaises aussi, « mourantes », douces, étranges, sont les teintes qui ont été données à ces en-têtes et, quant au texte, il est imprimé en types néo-gothiques, qui ont, dit-on, reçu l'approbation de l'Empereur.

L'Empereur ! Tel est l'auguste personnage dont, au fond, l'influence un peu désordonnée et déconcertante comme sa personne, rayonne sur tout ce qui porte une signature allemande. Ce souverain, nourri de classiques, a d'autre part la curiosité du modernisme et l'Art, dans ses États, se modèle sur ce mélange. Il révèle de grands efforts, une science étendue des anciens et un désir d'innovation qui est appréciable, mais qui ne nous permet pas d'assurer qu'il existe un Art allemand proprement dit, un art fortement constitué et sorti de la période des tâtonnements. Nous trouverons chacun des éléments ci-dessus indiqués — et quelques autres encore — dans toutes les sections où les Allemands ont exposé : leur industrie même a toujours tendance à se parer d'une préoccupation artistique, toujours également un peu confuse, et jusque dans les machines on le remarquera.

Le pavillon allemand, rue des Nations, a grand air, certes; observez-le : il a emprunté deux de ses faces à une construction bavaroise de la Renaissance, au Rathhaus de Munich, les deux autres à l'hôtel de ville de Nuremberg et son clocher, léger, impressionnant, est de Nuremberg encore. A l'intérieur, vitraux anciens, lumière versicolore, tout le chœur d'une basilique gothique. Puis soudain, le moderne : la série des bustes, des effigies de l'Empereur, des Empereurs, en marbre, en bronze, en lithographie, en gravure, en chromotypographie : partout l'obsession du Kaiser, qui a prêté, du reste, les plus beaux meubles de Postdam, le bureau d'argent massif du grand électeur de Brandebourg, des tapisseries, des bibelots, etc., sans oublier les collections de tableaux français, réunis par Frédéric le Grand, les Watteau, les Lancret, les Coypel, etc... C'est très beau, c'est très grand, c'est *ganz kolossal*... Retenez cette expression allemande ; elle sert à tout bon sujet de l'Empire pour exprimer ce qu'il éprouve et le *kolossal* est l'objet de tous ses emballements...

Nous retrouvons le *kolossal* encore, — l'antique, le « superbe », dans la section allemande du grand Palais où sculpteurs et peintres figurent en grand nombre, avec, surtout, d'excellents portraits, — mais déjà, au début de l'Exposition, nous avons indiqué les grands traits de l'École allemande de peinture et de sculpture et c'est des « arts moyens », — comme on disait naguère, — c'est-à-dire des objets de décoration intime, que nous nous occupons aujourd'hui parce que ce sont ceux que notre public admire, — sans assez les discuter peut-être.

Nous en chercherons encore la caractéristique dans les collections de la manufacture de porcelaine de Berlin, qui est une des plus attrayantes des Invalides.

Ici, nous sommes tout à fait « chez l'Empereur » ; l'amour de cette porcelaine est, pour lui, passion de famille. Quand le grand Frédéric envahit la Saxe, il fit main basse sur la manufacture, s'en attribua les meilleurs produits et distribua les autres à ses compagnons d'armes, puis, la paix conclue, il éleva au rang royal une fabrique de Berlin à laquelle il donna tous ses soins. Longtemps on y copia le saxe, puis on voulut s'affranchir de cette servitude et les artistes royaux, aujourd'hui impériaux, créèrent leurs propres types : c'est à l'Olympe et à tout le personnel de demi-dieux antiques qu'ils les empruntèrent. Ils nous montrent, notamment, deux énormes vases — *ganz kolossal !* — qui doivent donner par leurs dimensions, par leurs formes correctes, majestueuses, toute satisfaction à l'universel génie qui est le protecteur de ces ateliers d'État. Nous ne nous permettrons pas de les juger défavorablement : ils ont, en effet, bel aspect ; leur silhouette, leur ornementation sont plaisantes ; de même, toute la série des assiettes, encore qu'un peu surchargées de dorures et de bordures découpées à jour, a tout le prix de pièces savamment et soigneusement exécutées. Mais enfin, il y manque, comme dans le reste, ce nous ne savons quoi d' « inédit », de « non vu », que nous désirerions découvrir dans les œuvres d'art allemandes et que nous n'avons pu complètement trouver.

Nous engageons le lecteur, en les quittant, à faire un tour dans nos galeries de Sèvres ou des Gobelins. Il y rencontrera cela, — avec surprise, à coup sûr, mais il l'y rencontrera.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

Les événements de Chine. — *La Mandchourie et le Transsibérien.* — La question chinoise, surgie inopinément au milieu du calme général, atteint tous les peuples civilisés du globe et relègue momentanément au second plan toutes les autres affaires de politique internationale. Nous avons exposé, dans de précédentes études, les positions respectives des peuples européens dans l'Empire du milieu.

Les journaux quotidiens se chargent de nous renseigner sur les atrocités commises ou sur le point de se commettre dans la capitale chinoise. L'action combinée des puissances en vue de réprimer le soulèvement n'ont donné jusqu'à présent que des résultats médiocres. On serait tenté de croire qu'une force unique bien dirigée aurait grande chance de réussir là où échoue lamentablement l'intervention de plusieurs.

Il suffit de rappeler les deux plus récentes campagnes contre la Chine : celle de la France, de 1885, et celle du Japon, de 1898 ; dans chacune d'elles, la Chine succomba après une lutte de courte durée. La question ne se présente pas sous la même forme actuellement. Unies dans le désir de venger leurs nationaux traîtreusement massacrés déjà ou en danger de l'être, les diverses puissances ne peuvent se mettre d'accord sur les mesures à adopter ; chacune d'elles nourrit d'ailleurs la secrète pensée de tirer plus de profit de la situation que sa voisine. Le meurtre d'un Européen en Chine n'implique pas seulement une indemnité plus ou moins forte en faveur de la famille de la victime, — ce qui serait fort juste ; — dans un cas semblable, la nation entière entend bénéficier de la circonstance.

La plupart des *concessions* obtenues dernièrement en Chine par les puissances européennes ont eu pour origine une offense faite à l'un de leurs nationaux. Le système est ingénieux ; il n'est pas non plus exempt de périls. Parmi les nations intéressées dans la question chinoise, la Russie occupe une place à part. Voisine immédiate du Céleste Empire, la Russie a entrepris, il y a quelques années, une œuvre gigantesque, la construction d'un chemin de fer à travers la Sibérie. Cette nouvelle voie doit relier, comme on sait, Moscou à Pékin, en passant par la Mandchourie. La ligne est presque entièrement terminée, en territoire russe tout au moins. La construction était fort avancée également sur le territoire chinois, ou Mandchourie.

La Mandchourie forme une région immense, pour une grande partie fort aride ; sa superficie est évaluée à près d'un million de kilomètres carrés ; sa population ne serait que d'une douzaine de millions d'individus. Le pays est très peu connu d'ailleurs. Quelques Russes y furent envoyés en ambassades durant les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Mais il leur était interdit par les Chinois de recueillir le moindre indice ou de prendre note des chemins suivis. Les données fournies par les Jésuites, les premiers et principaux introducteurs de la civilisation européenne en Chine, sont aussi fort maigres. La conquête par la Russie de la région nord, ou d'une partie du bassin de l'Amour, mit cette puissance à même de reconnaître la contrée qu'elle considérait déjà comme entrant entièrement dans sa sphère d'influence. Durant les vingt dernières années, divers explorateurs et ingénieurs parcoururent la Mandchourie ; le ministère des finances russe fit paraître, en 1897, une importante monographie sur ce pays, qui devait être entièrement ouvert à la civilisation dans les premières années du nouveau siècle. La ligne transsibérienne traverse en diagonale la plus grande portion de la région et dessert les deux villes les plus importantes, Ghirin et Moukden. C'est là que se trouverait actuellement, d'après les dernières nouvelles quelque peu confuses parvenues en Europe, le gros de l'armée de l'insurrection. La Russie se trouve ainsi atteinte à la fois dans ses intérêts politiques : œuvre d'expansion vers le sud, et dans ses intérêts matériels : l'achèvement d'une entreprise qui doit relier la côte de l'Océan à ses possessions européennes et asiatiques. Vladivostok, port sur l'océan Pacifique, est le point terminus de la ligne. Cette ville est déjà reliée par un embranchement à la ville de Khabarovsk, située en ligne droite au nord, sur l'Amour. Ce dernier point semble actuellement le plus menacé par l'insurrection. La destruction de la voie par les Chinois causera aux Russes un préjudice d'autant plus considérable que la réparation et l'entretien d'une ligne ferrée dans un endroit si éloigné et dépourvu de ressources locales offrent les plus grandes difficultés. Les feuilles quotidiennes qui annoncent l'envoi sur les lieux d'une armée de 300 000 hommes de troupes russes semblent ignorer l'un des éléments les plus essentiels d'une mobilisation, le ravitaillement.

En 1885, l'Empire chinois a capitulé devant quelques navires commandés par notre inoubliable Courbet. Le gouvernement français avait déclaré le riz contrebande de guerre. Le riz constitue le principal aliment des habitants du nord de la Chine. De grandes quantités leur sont expédiées du Tonkin, de l'Inde, des Philippines, du Japon.

Le *blocus du riz* eut autant d'efficacité que le tir des torpilleurs.

Mais ce moyen ne peut être mis en œuvre que par les armées de mer. A l'intérieur du continent, les difficultés pour une troupe de combat croissent en raison directe de leur nombre. La voie du transsibérien n'est pas encore en état ni de transporter ni de ravitailler une armée nombreuse.

P. LEMOSOF.

Théâtre

LA MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE.

La Marseillaise, *pièce lyrique en un acte de M. Georges Boyer, musique de M. Lucien Lambert.*

L'idée qui a inspiré à M. Georges Boyer sa *Marseillaise* est fort ingénieuse : il a voulu vivifier à nos yeux le célèbre tableau de Pils : Rouget de Lisle faisant entendre au maire de Strasbourg le *Chant de guerre de l'armée du Rhin*. Le succès qu'il a remporté le 14 juillet dernier, — une première le jour de la fête nationale est d'ailleurs une louable innovation, — ce succès, dis-je, est dû à l'habileté mise par l'excellent librettiste à nous représenter l'éclosion de cet hymne célèbre dans le cerveau du guerrier poète.

La scène se passe à Strasbourg en 1792, chez le maire de cette ville, le Marseillais Dietrich : Une fraîche idylle, gentiment esquissée entre Rouget de Lisle et la fille de Dietrich, pendant que l'on chante

chez ce dernier les « bergeries », très en vogue à cette époque, puis la canonnade soudainement entendue ; les beaux rêves d'amour envolés au formidable appel de la France menacée, appel que l'ardent soldat clame bientôt en des strophes d'entraînement irrésistible : tel est le livret. Faire simple et grand, voilà ce qu'a voulu son auteur; la tâche était ardue sans doute, mais il s'y est vaillamment employé et il en a été largement récompensé.

A M. Lucien Lambert revenait la délicate mission de préparer congrûment l'explosion de cet air *à moustaches*, selon l'expression de Napoléon Ier. Il y a déployé tout à l'aise son talent de symphoniste consommé, amenant progressivement, par une série d'heureux effets harmoniques, la grande scène de l'hymne national. Mais on l'eût souhaité moins savant, partant plus inspiré; disons le mot : plus *emballé*. Pourtant l'effet a été produit; le public a chaleureusement applaudi, et, en somme, c'était justice.

M. Beyle a interprété avec beaucoup de vigueur le rôle de Rouget de Lisle, et M. Bouvet (Dietrich) lui a vaillamment donné la réplique. Ils ont été secondés à souhait par Mmes Gardon, Marié de Lisle et Sonély, ainsi que par MM. Delvoye et Rothier.

Et maintenant à vous, auteurs et compositeurs de France, à nous donner, le 14 juillet 1901, une autre grande scène patriotique.

Les fastes de notre histoire sont à cet égard assez riches pour que vous puissiez y puiser largement.

EM. FOUQUET.

CAUSERIE MILITAIRE

Les douloureux événements qui viennent de se dérouler en Chine, mettent encore une fois en lumière, la nécessité plus qu'urgente dans laquelle nous nous trouvons de posséder enfin, non seulement une armée coloniale autonome chargée de défendre nos colonies, mais encore, une puissante réserve à cette armée coloniale pour parer aux expéditions lointaines où l'honneur du drapeau français est engagé.

Le sang de nos malheureux compatriotes a coulé dans des boucheries innomables où la cruauté des Célestes s'est exercée avec des raffinements inouïs dont ils ont le triste secret. La répression devrait arriver, prompte comme la foudre, terrible comme la tempête. Au lieu de cela, nous assistons déjà à l'éternelle chanson des « Petits Paquets ».

Comme pour l'expédition de Tunisie, comme pour celle du Tonkin, on expédie au loin des bataillons, des batteries rassemblés à la hâte, en épuisant les régiments d'infanterie et d'artillerie de marine de nos ports de guerre. Et la défense des côtes! Il s'agit bien de cela maintenant. Il faut trouver une brigade de nos braves marsouins, et l'on a peine à la composer avec des bataillons de 600 à 700 hommes!

Déjà, on pense que la brigade de la Marine est insuffisante, et l'on parle de lui adjoindre une brigade de la Guerre dont on désigne l'excellent chef, le général Bailloud, qui abandonne les splendeurs de l'Élysée pour aller conduire au feu et à la gloire, nos vaillants petits soldats de l'armée de terre.

Si les événements s'aggravent, si le colosse chinois résiste trop vigoureusement au morcellement, à l'émiettement, ce sera encore la Guerre qui sera chargée de fournir de nouveaux contingents au corps expéditionnaire. C'est forcé. Il n'y a pas de réserve d'armée coloniale!

Mais alors, nous demandons instamment qu'on ne retombe pas dans les errements de l'expédition de Madagascar. L'expérience nous a coûté trop cher. Au lieu d'envoyer en Chine des corps nouveaux, formés de toutes pièces avec des éléments constitutifs excellents assurément, mais qui manquent d'homogénéité, qui n'ont pas de traditions, où les officiers et leurs soldats sont inconnus les uns des autres, il faut, au contraire, prendre franchement des vieux régiments constitués, ayant la fierté de leur numéro, possédant un corps d'officiers homogène, des cadres de sous-officiers dans la main de leurs chefs habituels, en expurger les non-valeurs, et en compléter les effectifs avec les nombreux volontaires tirés de l'armée active comme de la réserve. Pourquoi ne pas en ouvrir en effet les rangs à nos vaillants réservistes? Au premier appel de la Patrie, nous sommes persuadés qu'ils accourraient en foule pour demander patriotiquement à s'enrôler pour la durée de la guerre.

Ce serait une excellente mesure qui permettrait d'élever sensiblement la moyenne d'âge de nos soldats de l'armée active partant pour la Chine et augmenterait le contingent en hommes faits, entraînés et pourvus d'un moral éprouvé. Demandez plutôt aux officiers de l'armée active la haute estime en laquelle ils tiennent leurs réservistes quand ils reviennent sous les drapeaux pour accomplir une période d'instruction?

Après le départ de ces régiments de l'armée active, et pour combler en France pendant leur absence, les vides créés dans notre mobilisation générale, on n'aurait qu'à organiser les formations de réserve correspondantes à l'aide des quatrièmes bataillons et de tous les hommes du régiment non désignés pour faire campagne, ou qui seraient sur le point d'être libérés, et un peu plus tard, des recrues de la nouvelle classe. Les résultats seraient assurément bien meilleurs sous tous les rapports, discipline, esprit de corps, hygiène, résistance, commandement, etc., que n'ont été ceux des malheureux 200e de ligne et 40e chasseurs pendant l'expédition de Madagascar, corps triés sur le volet, qui ont été s'égrener en un funèbre jalonnement, le long de la route de Tananarive!

Capitaine FANFARE.

LA GUERRE

AU TRANSVAAL

Le casse-tête chinois met à l'envers les cervelles des diplomates du monde entier, l'attention de tous les peuples se concentre actuellement sur Pékin, et la guerre du Transvaal semble ne plus intéresser que les belligérants. C'est à peine s'il reste encore quelques admirateurs de ce brave petit peuple pour marquer les coups.

La lutte farouche soutenue par de Wet dans l'État d'Orange, et par Louis Botha autour de Prétoria, contre des forces dix fois supérieures, passionne cependant les militaires. Jamais les deux vaillants généraux boers n'ont déployé plus d'activité, plus de courage, montré plus de science tactique, et les coups répétés portés aux Anglais semblent affoler les sous-ordres de lord Roberts, qui se morfond à Prétoria.

La fameuse marche concentrique des cinq divisions qui devait aboutir infailliblement à la prise du général de Wet et de sa poignée de braves n'a pas amené le résultat escompté. Bien au contraire, lord Roberts est forcé d'avouer que ce diable de de Wet est insaisissable. Les commandos sont disséminés un peu partout et se glissent avec beaucoup d'adresse entre les colonnes anglaises. Les généraux Rundle, Hunter, Paget, Broadwood n'en reviennent pas et nous annoncent chaque jour pour le lendemain la capture des Boers et la pacification complète de l'État libre. Je n'ai point la place d'entrer dans le détail de cette lutte fantastique; qu'on me permette cependant de signaler en passant l'incident comique de Rooi-Krantz, où les chevaux d'un escadron du général Brabant, pris de panique, se sont échappés précisément dans la direction des Boers qui naturellement les ont capturés! C'est le pendant de la fameuse affaire des mules passant à l'ennemi avec les canons du général Buller.

Ce qui est beaucoup plus sérieux, c'est l'effort tenté par Louis Botha autour de Prétoria. Grâce à la puissante diversion de de Wet attirant à lui toutes les troupes dont pouvait disposer lord Roberts, — diversion que j'avais indiquée, — le jeune généralissime des fédéraux passe brusquement de la défensive à l'offensive et livre, le 11 juillet, une véritable bataille au généralissime anglais. L'affaire s'étend de Derdepoort, à 8 milles au nord-est de Prétoria, à Nitrals Nek, à 18 milles au nord-ouest. A Derdepoort, Grobler ramène vivement les escadrons du 7e dragons, mais le combat dans le col de Nitrals est autrement important. Le régiment de Lincolnshire, 2 escadrons de dragons et une batterie d'artillerie sont littéralement mis en déroute, et le lendemain matin les Boers font prisonniers la plus grande partie de ceux qui ont échappé à la fusillade.

Lord Roberts a juré de prendre sa revanche et, dès le 16, il prépare son offensive contre Machadodorp où se tient habituellement le vieux président Kruger. Trois colonnes sont mises en mouvement à cette date du 16 juillet : le général French à droite avec la 11e division, le général Ian Hamilton au centre, et Smith Dorrien à gauche. L'objectif est l'occupation de Middelburg, qui commande la ligne de Prétoria à Lourenço-Marquès.

Le 21 juillet, on télégraphie du Cap qu'une grande bataille est livrée à Middelburg et que Kruger est au milieu de ses Burghers, les exhortant à combattre jusqu'à la mort. Le lendemain, un télégramme de lord Roberts ne souffle pas mot de cette grande bataille et se contente d'annoncer une escarmouche sur la ligne de Delagoa. Attendons.

Quant au général Buller, il semble que toute son activité suffise à peine à protéger ses communications, par la voie ferrée, avec Durban.

EN CHINE

Les dépêches de la quinzaine ne jettent pas une clarté bien vive sur la sanglante tragédie de Pékin. Le télégramme officiel de l'Empereur de Chine adressé, en date du 18 juillet, à M. Loubet, lui demandant la médiation de la France et affirmant que tous les ministres européens étaient sains et saufs sous sa sauvegarde, nous offre bien une lueur d'espérance, mais quelle foi peut-on ajouter à une nouvelle chinoise, même officielle?

Certes, la joie a été grande en France et dans le monde entier, en apprenant que tout le crime n'était peut-être pas consommé. Dès le lendemain, hélas ! le doute envahissait de nouveau les esprits; l'angoisse devenait plus poignante. Pourquoi l'empereur de Chine, qui communique si facilement avec ses ambassadeurs, ne permet-il pas à M. Pichon de télégraphier un mot, un seul, à M. Delcassé ? Tout le monde se pose cette question et personne n'ose formuler la réponse naturelle qui en découle.

Les nouvelles de Tien-Tsin sont meilleures. La petite troupe internationale a fini par s'emparer de la ville chinoise, le 14 juillet, après un combat acharné qui a coûté aux Européens plus de 700 hommes mis hors de combat. L'armée chinoise est en pleine retraite sur Pékin.

Voilà donc entre nos mains la base indispensable pour les opérations futures dans le Pé-tchi-Li et la marche sur la capitale chinoise. La campagne sera rude, il ne faut pas se le dissimuler, et tous les vice-rois, le vieux renard Li-Hung-Chang en tête, nous ménagent sans doute plus d'une sanglante surprise. Et puis, à quelle époque l'Europe sera-t-elle en mesure de marcher? La France a déjà expédié 7 000 à 8 000 hommes; d'autres effectifs de même importance suivront à bref délai. Elle a désigné le commandant en chef du corps expéditionnaire, le général Voyron, de l'infanterie de marine, qui aura pour brigadiers les généraux Bailloud et Frey. Les autres nations font des efforts analogues. Mais nous sommes loin encore de la concentration des 200 000 ou 250 000 hommes nécessaires, concentration qui exigera deux mois au moins.

Et pendant ce temps, l'Europe, impuissante, constate que la rébellion gagne toutes les provinces et que la contagion s'étend même à la Mandchourie, où nos amis les Russes sont en guerre déclarée avec les Célestes.

La situation, il faut l'avouer, est très inquiétante, et peut-être assistons-nous à la mobilisation générale de la race jaune. Souhaitons que les rivalités internationales, que les jalousies diplomatiques ne viennent pas compliquer les difficultés inouïes auxquelles nous allons nous heurter.

HENRI MAZEREAU.

VARIÉTÉS

Ce que nous Mangeons

La viande de cheval.

Le Journal *la Santé humaine* nous donne sur la viande de cheval et son histoire, de très intéressants détails.

Dans les premiers temps du christianisme, les habitants de la Germanie et de la Scandinavie sacrifiaient des chevaux blancs à leur dieu Odin et mangeaient ensuite la chair des victimes. Pour détruire le culte des idoles, les missionnaires chrétiens déclarèrent impure la viande du cheval et immondes les hippophages. Plus tard, la croisade contre cet aliment fut abandonnée, mais le préjugé traversa les siècles. C'est ce préjugé absurde et ridicule qui, à la campagne encore et dans beaucoup de petites villes,

fait considérer toute viande de solipèdes (chevaux, ânes, mulets) comme impropre à la consommation ; là, une répugnance traditionnelle plus ou moins instinctive la fait dédaigner de parti pris par bien des gens. Dans les grandes villes, au contraire, on a si bien reconnu les avantages de la viande de cheval, que des boucheries hippophagiques ont été créées et fonctionnent pour le plus grand bien des classes ouvrières, qui veulent allier avec l'économie une alimentation saine et substantielle.

Cet heureux résultat est dû aux puissants efforts de zélés philanthropes et de plusieurs Sociétés savantes. Parmentier, l'éminent hygiéniste, trouvait cette viande appétissante et agréable au goût. L'illustre Larrey ne nourrit-il pas, après Essling, 6000 blessés renfermés dans l'île de Lobau avec des soupes au cheval ? Aussi recommandait-il l'usage de cette viande, dont il vantait le bon goût et la valeur nutritive. Baudens disait que, pendant la guerre de Crimée, les militaires qui s'étaient nourris de viande de cheval avaient été préservés du choléra et du typhus. Des gastronomes appelés à se prononcer l'ont déclarée digne de figurer sur les meilleures tables.

Dans presque toute l'Europe, l'hippophagie tend de jour en jour à se généraliser. Les Danois préfèrent le rôti de cheval à celui du bœuf. Il y a déjà longtemps que les Belges mangent la chair des solipèdes. En Suisse, en Allemagne, en Suède, les bouchers ont ouvert des établissements parfaitement conditionnés et la consommation de la viande de cheval est répandue dans toutes les classes de la société.

En France, la raison qui, croyons-nous, a particulièrement contribué à nous léguer les restes du préjugé dont il est question plus haut, c'est qu'on n'apportait pas à l'abatage et à l'inspection des animaux les mêmes soins qu'à ceux des autres espèces de boucherie. Mais aujourd'hui les chevaux sont sacrifiés, non pas aux clos d'équarrissage, mais aux abattoirs ou dans des tueries spéciales, tandis que l'examen des animaux et la surveillance des boucheries et charcuteries sont confiées à des vétérinaires qui se montrent justement soucieux de sauvegarder l'hygiène publique.

Le consommateur n'a donc plus à craindre d'être trompé au double point de vue sanitaire et alimentaire de la viande de cheval. Certaines personnes disent, il est vrai, que cette viande est malsaine parce qu'elle est maigre. C'est une erreur. Les animaux sacrifiés pour la boucherie sont tout au moins en bon état ; certains même sont gras, et la viande persillée n'est pas rare. D'ailleurs, les chevaux trop maigres sont saisis, de même que l'on saisit les vaches cordières ou troupières, à cause de leur maigreur, et dont la chair, pauvre en principes alibiles (graisse et musculine), ne supporterait pas le désossage.

D'aucuns disent encore qu'on ne livre à la boucherie que les vieux chevaux. Le reproche est injuste en partie, car les boucheries hippophagiques s'alimentent surtout de chevaux méchants, rétifs, et de chevaux devenus impropres au travail pour des causes diverses, fractures ou autres accidents, cécité, boiteries, etc. Et en admettant que les chevaux vieux prennent le chemin de l'abattoir, oserait-on soutenir avec quelque apparence de raison que la viande de ces animaux est inférieure à celle des vieilles vaches ? Un membre de l'Académie de médecine formulait naguère cette opinion : « Vieux bœuf, mauvaise viande ; vieux cheval, bonne viande. » Cet adage est souvent l'expression de la vérité, car comment veut-on qu'une vache de quinze ou seize ans, qui a travaillé, donné plusieurs veaux et des milliers de litres de lait, puisse fournir de la viande ? La viande de cheval, saine et convenablement préparée, lui sera certainement supérieure.

En condensant ce qui précède, nous pouvons dire que la viande du cheval abattu dans des conditions satisfaisantes est ferme, appétissante, et qu'elle possède des propriétés toniques et nutritives élevées ; en outre, le bouillon fourni par cette viande est savoureux, aromatique et convient aux estomacs délabrés ; de plus, les mets préparés avec ces viandes sont tendres, sapides et substantiels.

Pourquoi, d'ailleurs, en serait-il autrement ? Pourquoi cette viande serait-elle de nature inférieure à celle des autres animaux que nous mangeons ? Le tissu musculaire du cheval n'a-t-il pas la même composition chimique et la même structure que celui des autres espèces de boucherie ? Du reste, les recherches de Liebig ont prouvé qu'à poids égal il renferme plus de matières albuminoïdes que celui des bovidés. Quant à la nourriture, le cheval est herbivore comme le bœuf, comme le mouton ; mieux que cela, il choisit ses aliments plus minutieusement que ces derniers, puisqu'il refuse très souvent les fourrages moisis ou avariés que les bêtes bovines mangent après lui.

Donc, la viande de cheval constitue un aliment excellent et économique à la fois, qui est appelé à modérer le prix excessif des autres denrées alimentaires et à servir de mine de nutrition aux classes pauvres et même aux classes aisées dans l'avenir.

LE PORT DE PARIS

Sait-on que le port qui, en France, représente le trafic le plus important n'est ni Le Havre, ni Marseille, mais bien Paris ? C'est le *Tour du Monde* qui nous l'apprend.

En 1898, le mouvement du port de Paris s'était élevé au total de 9 164 825 tonnes avec 46 457 bateaux, comprenant tous les types en usage sur les réseaux du Nord, de l'Est, du Centre et du Sud-Est, depuis le petit bateau du Berry jusqu'au chaland de la basse Seine. Or, le plus actif de nos ports maritimes, Marseille, a enregistré, pour la même période annuelle, un trafic inférieur de plus de 3 millions 1/2 de tonnes, soit 5 595 647 tonnes. Différence colossale, on le voit. Elle s'explique d'abord par ce fait que Paris est un énorme centre de consommation, mais aussi parce que le port de Paris est admirablement relié au réseau navigable, non seulement de France, mais d'Europe. Cette heureuse situation a permis au mouvement commercial du port de Paris de progresser alors que, durant les cinq ou six dernières années, les moyennes des entrées et sorties demeuraient à peu près stationnaires dans nos grands ports.

Si nous consultons en effet la statistique de la navigation intérieure publiée par le ministère des travaux publics, nous voyons que le poids total des chargements à Paris était, en 1883, de 5 334 000 tonnes.

Six ans après, ce chiffre s'est élevé à 6 146 916 tonnes; en 1895, il est de 6 937 714. En 1896, les 7 millions sont dépassés de 258 441 tonnes. Un an se passe, et le 8e million est effleuré. Enfin, en 1898, la progression du trafic fluvial de Paris fait un saut imposant : 1 241 030 tonnes, soit une augmentation de 15,7 p. 100 sur le nombre total.

Le nombre des bateaux a suivi une ascension parallèle. On en comptait 32 000 en 1883, on en trouve 46 457 en 1898.

Il suffit, d'ailleurs, de circuler sur les quais de Paris pour y constater une animation très grande. Remarquons que sur les 9 164 825 tonnes constituant le mouvement total de 1898, les arrivages figurent pour 5 280 788 tonnes; les expéditions ne sont comprises dans ce chiffre total que pour 1 814 196 tonnes, le transit et le trafic local absorbant le reste. On comprendra aisément qu'il en soit ainsi. Paris absorbe des quantités formidables non seulement de produits alimentaires, mais aussi de matières premières, dont ses usines et ses manufactures sans nombre ont besoin. Les exportations parisiennes qui suivent la voie de la Seine consistent en objets manufacturés, ayant proportionnellement plus de valeur que les importations, mais tenant beaucoup moins de place. Tout fait espérer d'ailleurs que ce mouvement du port de Paris ira grandissant, grâce à une annexe fort utile, indispensable même, qu'on vient de lui ajouter, à la fin de l'année dernière. Nous voulons parler du port d'Ivry, qui a été organisé en port de transbordement ou de raccordement entre le réseau ferré et le réseau navigable.

Jusqu'à ces derniers mois, en effet, le réseau ferré et le réseau navigable se croisaient et s'enchevêtraient à Paris, sans qu'il existât entre eux aucun point de contact effectif. La Chambre de commerce de Paris, depuis longtemps frappée de cet inconvénient, décida, il y a deux ans, l'établissement à Ivry d'une « soudure » entre les deux réseaux. L'œuvre est depuis peu achevée et nul doute que le port d'Ivry ne donne une large impulsion au commerce parisien.

Statistique comparée des précédentes Expositions

Comme l'Exposition de 1900 est plus grande que toutes les autres, comme surtout elle réunit plus d'exposants, on en conclut qu'elle attirera plus de monde encore que ses devancières.

A ce sujet, le journal *le Rentier* donne des statistiques sur le mouvement des entrées aux expositions de 1867, 1878, 1889, sur le nombre des voyageurs venus à Paris à ces différentes époques, ainsi que le nombre des exposants et des récompenses.

En 1867, la moyenne journalière d'entrées a été de 44 609 et le total général de 8 179 920.

En 1878, la moyenne a été de 65 789 et le total 12 039 471.

En 1889, la moyenne : 152 158, et le total : 28 121 975.

L'Exposition de 1889 a été inaugurée par le président Carnot le 6 mai. C'est ce jour-là que les entrées ont été le moins nombreuses : 36 922.

Les chiffres les plus élevés furent le 3 octobre, 385 367, et le jour de la clôture, avec 373 000 entrées payantes et 15 000 non payantes, soit 388 000 entrées. Au total, l'Exposition de 1889 a reçu 28 121 975 visites payantes.

Les étrangers et provinciaux arrivés à Paris pour les Expositions se chiffrent par 525 571 en 1867; par 571 792 en 1878; par 1 500 000 en 1889. Quant aux étrangers, ils se classent ainsi par nationalités :

	1878	1889
Anglais	64 034	380 000
Belges	31 419	225 400
Allemands	23 524	160 000
Italiens	16 417	38 000
Américains du Nord	13 284	115 000
Suisses	14 550	52 000
Espagnols	10 834	56 000
Portugais	»	3 500
Autrichiens	9 122	32 000
Hollandais	7 380	10 000
Russes	6 346	7 000
Grecs, Roumains, Turcs	»	5 000
Suédois, Norvégiens	2 896	2 500
Japonais	180	8 250
Chinois	89	
Nicaragua	11	
Africains (divers pays)		12 000
Océaniens, Javanais		3 800

Ce mouvement a produit des recettes correspondantes dans les grandes compagnies de chemins de fer. Ainsi, en 1878, l'augmentation des recettes réalisées sur l'année précédente a été d'environ 55 000 000. En 1889, l'augmentation sur 1888 a été de 78 000 000.

Le nombre des exposants a été le suivant : en 1867, 50 226; en 1878, 60 000; en 1889, 60 000. Il est, en 1900, de 75 000.

LA TOUR DE BABEL

Dans une des dernières séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un savant, M. de Mély, nous a fait connaître l'état de la tour de Babel en 355 après Jésus-Christ. Dans un manuscrit grec inconnu, qu'il vient de publier pour l'Académie des sciences, on trouve en effet la description d'un temple chaldéen, qu'Harpocration a visité et mensuré très exactement après en avoir déterminé la position géographique. Son identité avec Birs-Nemroud, la tour de la confusion des langues ou tour de Babel, est, dit-il, indiscutable, et c'est le seul document aussi important qui nous soit parvenu du monument le plus ancien des civilisations humaines. Elle avait été restaurée au VIe siècle avant Jésus-Christ par Nabuchodonosor, qui nous apprend dans son inscription qu'elle avait été élevée quarante-deux générations avant lui. Grâce à Harpocration, nous savons maintenant qu'au IVe siècle après Jésus-Christ on y célébrait encore le culte; elle fut abandonnée avant 380.

Elle était distante de 94 kilomètres de Ctésiphon, au sud de Babylone; elle se composait d'un soubassement très large de 184 mètres de côté, qui avait 75 pieds de hauteur. Au milieu s'élevait une tour carrée formée de six degrés superposés, ayant chacun 28 pieds de hauteur; ils étaient surmontés d'un

petit sanctuaire, ayant 15 pieds de hauteur. Ces sept étages avaient 67 mètres d'élévation. Le premier degré avait, au niveau de la plate-forme, 43 mètres de côté. On montait au sanctuaire par trois cent soixante-cinq marches extérieures, dont trois cent cinq étaient d'argent et soixante d'or; ce nombre représentait les trois cent soixante-cinq jours de l'année; divisés par les sept étages, correspondant aux sept jours de la semaine, ils donnaient les cinquante-deux semaines de l'année.

LES LIVRES

Quo Vadis, d'Henrik Sienkiewicz. — Nous avons enfin la traduction française du fameux roman d'Henrik Sienkiewicz. C'est le roman qui a eu le plus éclatant succès, dans ces dernières années, aussi bien en Europe qu'en Amérique. Traduit du polonais en une vingtaine de langues et dialectes, il a fait de son auteur le premier romancier de la littérature polonaise actuelle. On a même tiré de l'œuvre de Sienkiewicz plusieurs pièces de théâtre.

Le titre en est emprunté à une légende des premiers temps du Christianisme.

Quand on sort aujourd'hui de Rome par la porte Saint-Sébastien, avant d'arriver à la partie de la voie Appienne d'où l'on découvre, en pleine campagne romaine, les monts Albains, sur la route encaissée, sans horizon, on passe devant une modeste et simple église, sur le fronton de laquelle on peut lire : *Quo vadis*. C'est là que saint Pierre quittant Rome rencontra, selon la légende, le Christ lui-même et lui demanda : *Quo vadis, Domine* ? « Où vas-tu, Seigneur ? — Puisque tu abandonnes ton troupeau, je reviens à Rome pour qu'on m'y crucifie une seconde fois. » — Et saint Pierre revint sur ses pas...

L'action se déroule donc à l'époque de Néron. Comme dans le célèbre tableau de Couture, nous voyons, dépeinte de vigoureuse et pittoresque façon, l'orgie impériale se poursuivre au Palatin, à Antium et à Cumes. Les épisodes les plus connus de la vie de l'histrion couronné sont évoqués avec un art merveilleux; l'incendie de Rome, notamment, y forme une description d'une terrifiante grandeur. Et tandis que l'imagination de Néron ne sait qu'enfanter pour étonner Rome asservie, la nouvelle doctrine, venue de Galilée, gagne chaque jour de nouveaux adeptes, de déterminés néophytes. Non loin de la capitale, les chrétiens viennent écouter la parole de Pierre et recevoir le baptême. Nous assistons à la fin sanglante d'un monde et à la naissance de temps nouveaux.

L'amour d'un jeune patricien, Vinicius, admis à la cour de César, cousin de Pétrone, l'ami de Néron, l'arbitre des élégances, pour une Lygienne qui a embrassé la religion du Christ, fait le fond même du roman. C'est cet amour qui amène Vinicius à se convertir au Christianisme : il triomphe de tous les obstacles, il triomphe aussi de César!

Je ne saurais, dans un court résumé, donner une idée suffisante des scènes variées, des péripéties émouvantes qui marquent le développement de cette œuvre puissante. Mais je recommande à mes lecteurs le livre de Sienkiewicz : c'est un conseil dont, j'espère, n'auront qu'à se louer tous ceux qui l'auront suivi.

Parmi les ouvrages qui se recommandent au public, surtout au moment de voyager, citons l'œuvre nouvelle d'Édouard Gachot, *A travers les Alpes*, qui donne la plus nette vision des beautés de la montagne (Flammarion, éditeur). Excursion de deux journalistes dans les massifs de Chamonix, du Grand Saint-Bernard, du Cervin, du Gothard et sur le lac des Quatre-Cantons, les descriptions imagées succèdent aux légendes. Pas de meilleur guide pour le voyageur allant visiter la Suisse ou le nord de l'Italie ; pas de meilleur compagnon de voyage; c'est même un très bon livre de chevet pour... celles ou ceux qui ne voyagent pas.

***

L'*Intime* de Michel Dolques est un volume de poésies, d'inspiration vraiment sincère. C'est une œuvre de touchante simplicité et de réelle émotion. L'auteur nous confie — le titre se justifie — ses regrets, ses espérances et ses joies. Il chante son pays, sa famille, ses amis dans des vers où il entre plus que de la reconnaissance ; on y retrouve comme un lointain et dernier écho du rythme lamartinien. On sent que M. Dolques a vécu dans « l'intimité » de l'auteur de *Jocelyn*. Il faut l'en féliciter. Ce qu'il y a de meilleur dans son volume, ce sont les pièces de poésie où il laisse s'exhaler harmonieusement les impressions personnelles, c'est ce qui jaillit de son cœur. Quand il entreprend les grands sujets, comme dans son hymne à Gutenberg, sa muse, douce et familière, paraît surprise et hésitante. M. Dolques me pardonnera cette légère critique qui n'affaiblit pas, du reste, les éloges que je me plais à lui décerner et qu'il mérite.

***

Le Chemin du Repos, par Maurice Pottecher. — Tous les délicats, tous ceux qui ont souci du Beau, quelque forme qu'il emprunte, connaissent le nom de Maurice Pottecher. C'est un des écrivains de la jeune génération sur qui l'on est en droit de compter.

Aussi avons-nous plaisir à leur signaler une œuvre nouvelle de Maurice Pottecher : *Le Chemin du Repos*, édition du « Mercure de France ». Ils trouveront en ce recueil de vers, d'une langue souple et riche, de quoi les charmer. J. G.

RECETTES ET CONSEILS

POUR PROLONGER LA DURÉE DES GANTS.

Moyen de prolonger la durée des gants clairs :

On a le soin, chaque fois que l'on a porté les gants, après être rentré chez soi, de prendre un peu de mie de pain ferme et d'en frotter les gants jusqu'à ce qu'ils soient redevenus parfaitement nets.

On dispose pour cela un linge blanc sur une table, on y étend le gant, et l'on frotte celui-ci assez vigoureusement, en partant du poignet jusqu'au bout des doigts. Il faut, nous le répétons, que la mie de pain employée soit ferme (la mie tendre collerait aux gants et ne ferait pas le même effet); afin qu'elle s'émiette moins, on la laisse adhérer à un morceau de croûte qui sert comme un dessus de brosse. Cette mie de pain se noircit promptement au contact des gants salis; il faut, on le devine, en reprendre une nouvelle tranche pour parfaitement achever le nettoyage.

Faut-il, oui ou non, mettre des os dans le pot-au-feu? Quelle est leur valeur alimentaire?

Lorsqu'on met un os dans le pot-au-feu, une partie de la gélatine contenue dans les pores de cet os finit par se dissoudre, et les vides qu'elle y laisse se garnissent des sucs de la viande tenus en suspension dans le bouillon : aussi, après une ébullition de cinq ou six heures, l'os devient excellent à sucer, car il a absorbé les meilleurs éléments du potage. Le jarret de bœuf, en si grande faveur chez les restaurateurs pour la confection du bouillon, doit également en être exclu. Le bouillon qu'on en obtient est tout simplement de la colle. Le bon bouillon est et doit être clair et limpide.



Toto ferait moins la grimace s'il s'agissait de sa *Phosphatine Falières.*

∴

PENDANT L'ORAGE.

Nous sommes dans la saison des orages; on ne peut trop répéter quelles sont les précautions à prendre à ce sujet:

Pendant l'orage, éloignez-vous des rivières, des masses d'eau. Ne vous appuyez ni aux murs ni aux haies.

Si vous êtes sur une route, tenez-vous au milieu, à égale distance des arbres des deux côtés, à moins que parmi ces arbres se trouve un hêtre à larges feuilles. Cet arbre n'est jamais frappé par la foudre.

Si vous êtes en voiture et que votre cheval prenne peur aux coups de la foudre, descendez, et en le tenant par la bride, tournez-le du côté opposé à celui d'où vient l'orage.

Dans la maison, ayez soin de ne pas vous tenir devant les croisées, ni dans les couloirs, ni devant la cheminée. Autant que possible, restez dans la pièce d'en bas, au milieu, et éloignez-vous de tout objet métallique.

∴

Point de longue vie sans bonnes dents : conservez-les par l'emploi de l'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique, le seul qui blanchit les dents sans en altérer l'émail et parfume délicieusement la bouche.

Pour les soins du corps, toute femme soucieuse de sa beauté usera exclusivement de l'*Eucalypta*, la seule eau de toilette antiseptique.

∴

Dans l'alimentation des enfants, à quelle époque doit apparaître la viande ?

La nourriture, jusqu'à dix-huit mois, doit être composée d'œufs et d'hydrates de carbone, qui seuls sont digérés et assimilables. Au-dessous de quinze mois, la viande de bœuf et de veau n'est pas sensiblement modifiée par les organes digestifs normaux.

La viande est donc toujours nuisible à cet âge. Il en est de même chez les enfants de quinze à dix-huit mois dont l'état de santé est médiocre et qui ont des troubles gastro-entéritiques. La viande est mal supportée par les enfants en état de maladie. Elle devient la cause de fermentations et d'auto-intoxications consécutives chez ceux qui sont atteints de troubles gastro-intestinaux. Elle est bien digérée et améliore la nutrition seulement après le vingtième mois, chez les enfants de bonne constitution.

DÉGRAISSAGE DES COLS D'HABITS.

Enduire à chaud le col à dégraisser avec de la colle de menuisier (colle forte) demi-liquide, laisser sécher pendant une demi-journée; appliquer du savon vert assez chaud et six heures après brosser vigoureusement avec une forte brosse dure mouillée d'alcool ou de forte eau-de-vie. Le dégraissage ainsi obtenu, on remettra le poil dans la direction voulue en employant de l'eau chaude.

∴

Voulez-vous empêcher vos flanelles de jaunir au lavage ?

Prenez un litre d'eau, deux cuillerées de farine, délayez-la bien; mettez ce mélange sur le feu; remuez-le; versez-en la moitié sur la flanelle en frottant comme si c'était du savon. Après cela, rincez la flanelle à l'eau claire.

Quant à l'empêcher de se rétrécir, si vous en connaissez un moyen, je vous prie de me le faire connaître.

∴

POUR CHASSER LES RATS.

Voulez-vous, dit *Chasse et Pêche*, connaître un excellent moyen de vous débarrasser des rats, la grande nuisance des greniers à fourrages, comme de tout endroit où les provisions sont amoncelées? Le remède est simple, peu coûteux et tellement efficace, que les intéressantes familles de rongeurs quittent votre demeure avec un dégoût non déguisé.

Tâchez de vous procurer un ou deux rats du voisinage ou d'en attraper quelques-uns chez vous-même. Prenez-les délicatement par le cou, au besoin au moyen d'une paire de pincettes entourées d'étoffes, et plongez-les dans du goudron de houille, en ayant soin que la tête ne soit pas touchée. Lâchez votre rat et laissez-le regagner ses pénates. Vous m'en direz des nouvelles.

∴

POUR FAIRE DISPARAITRE LES VERRUES.

Il y a nombre de recettes pour faire disparaître les verrues; en voici une très facile à mettre en pratique, qui nous a été communiquée.

Faire un petit cataplasme de farine de blé humectée de fort vinaigre. Placer sur la peau un morceau de sparadrap au milieu duquel on a percé un trou par où passe la verrue. Recouvrir celle-ci du cataplasme qui, grâce au morceau de sparadrap, n'irrite pas la peau.

On renouvelle l'application du cataplasme jusqu'à complète réussite.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du Problème paru dans le numéro du 15 Juillet 1900

Avant la suppression du 0, on avait 230; comme on avait ajouté 2 au produit par 4, ce produit était 228.

Le nombre multiplié par 4 était donc $\frac{228}{4}$ ou 57.

Avant la soustraction de 3 on avait 60; et comme on avait multiplié par 5, le nombre primitif était 12.

Il avait donc 12 francs.

Ont résolu le problème : Mlles Th. Le Brun, Rose Fouquet, à Paris; MM. Robert Pillivuyt, à Foëcy (Cher); Georges Lutz, à Strasbourg; Prève, à Chambéry; Isnardon, à Arles; Mlle Lautier, à Valence; Mme Marchand, à Limoges; Ancel, à Pontarlier; Vincent, à Lyon; Robert, à Châteauroux; Chardon et Marot, à Bordeaux; la Société des commerçants, à Lugano; Mlle Claire de Toustain pacha, à Constantinople; l'Union chrétienne des jeunes gens, à Neufchâtel (Suisse); Aubry, à Honfleur.

ÉNIGME : Fusil.

PROBLÈME.

Un ouvrier convient de travailler pendant 10 mois pour 650 francs, plus un porc gras estimé 1 fr. 20 le kilogramme. A la fin du huitième mois, l'ouvrier tombe malade et réclame pour son salaire 496 francs plus le porc. Combien pesait ce dernier?

Le Gérant : Ch. Guion. 7870-99. — Corbeil. Imprimerie Ed. Crété.

LA PORTE DE LA CATHÉDRALE DE VÉRONE



LA PORTE DE LA CATHÉDRALE DE VÉRONE. — Gravure de DELOCHE.

LA PORTE DE LA CATHÉDRALE DE VÉRONE

La cathédrale de Vérone n'est sans doute pas le monument le plus visité de cette ville. Il est certain que le palais du Conseil, les tombeaux des Scaliger, la place des Herbes ou la prétendue tombe de Juliette attirent et retiennent plus de voyageurs. Mais le portail que nous présentons à nos lecteurs est de si harmonieuses proportions, il est si simple et de style roman si pur qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer. Les deux colonnes du premier plan, portées par des griffons, rappellent les colonnes de la chaire de la cathédrale de Pistoïa; elles n'en ont pas cependant l'élégance ni le fini. Derrière ces deux colonnes travaillées et les deux autres lisses, on remarque les statues des paladins de Charlemagne, Roland et Olivier. Les moulures qui encadrent la porte sont toutes de motifs et de dessins différents. Les bas-reliefs grossiers de ce portail sont, d'après une inscription, d'un certain Nicolaus. La façade entière de l'église, qu'on aperçoit ici en partie, n'a pas la richesse des cathédrales d'Orviéto, de Sienne et de Florence. Ce qui la distingue, c'est la simplicité. Elle date du XIV^e^ siècle.

J. G.

AU CANADA

ROCHEUSES " FIN DE SIÈCLE "

Bien que le perfectionnement des moyens de transport ait singulièrement rapproché l'ancien et le nouveau continent, on n'est pas encore bien accoutumé, en Europe, à considérer les montagnes Rocheuses comme une station d'été.

Le paysage que nous mettons aujourd'hui sous les yeux des lecteurs du *Magasin Pittoresque* montre mieux que de longues dissertations la différence qui sépare le *Far-West* de cette fin de siècle d'avec celui de Fenimore Cooper. Un effort de pensée est nécessaire pour se convaincre qu'on n'est pas là en face d'un des hôtels alpestres de Suisse ou du Tyrol; pour se rendre compte que, dans ces forêts, le touriste rencontre, non de petits montagnards prêts à lui vendre des corbeilles de fruits et des jouets de sapin, mais de solennels Peaux-Rouges très désireux de se défaire de colliers de perles fausses, de flèches et de mocassins.

Il y a toutefois un point de ressemblance entre les deux situations : c'est que dans l'un et l'autre cas le voyageur est mis en coupe réglée par les naturels.

Le principal pionnier de la civilisation des Rocheuses est sans contredit la compagnie des chemins de fer du *Canadian Pacific*. Ce n'est pas seulement aux États-Unis que l'art d' « amorcer » le touriste a presque atteint la perfection. Au Dominion aussi de puissants capitalistes ont choisi des sites inconnus jusqu'alors, bâti d'énormes hôtels, et, ceci fait, à coup de réclame, ont dirigé de leur côté un courant, tous les ans plus considérable, de voyageurs.

Ce que M. Flagler et d'autres nababs des voies ferrées ont fait pour la Floride (1), le *Canadian Pacific* l'a exécuté pour les Rocheuses de la colonie anglaise.

A vrai dire, le *system* d'hôtels de cette compagnie n'est pas limité aux montagnes du *Far-West*. On lui doit, à l'extrême Est, le magnifique et pittoresque Frontenac, qui, s'élevant sur la terrasse Dufferin à Québec, a entièrement changé l'aspect général de la vieille cité française.

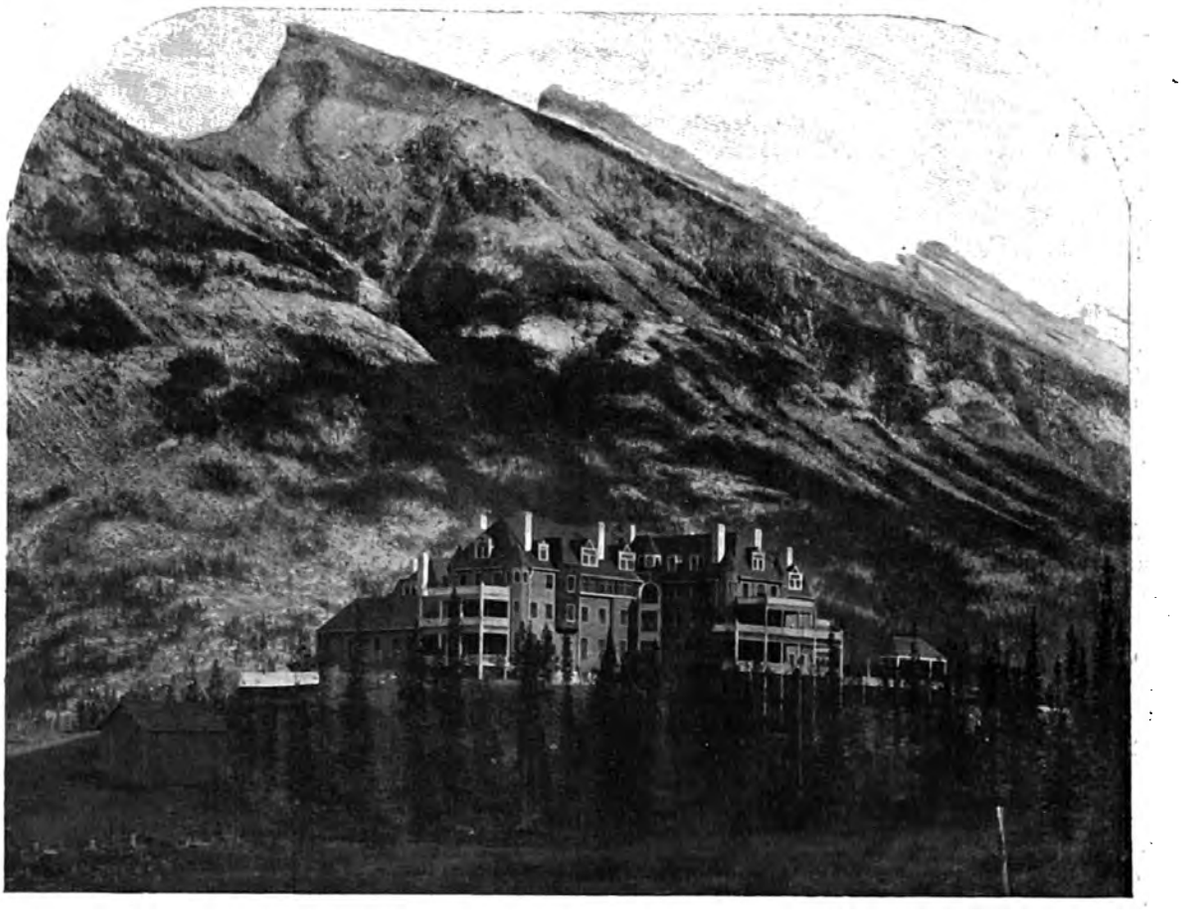
A Montréal, c'est le *Place Viger Hotel*; à Vancouver, à l'autre extrémité de la ligne, sur l'océan Pacifique, le *Vancouver Hotel*, un des plus beaux de l'Ouest. Dans l'intervalle, le long de la voie ferrée sont échelonnés sept autres grands caravansérails, dont six dans les Rocheuses.

Hâtons-nous d'ajouter que cette compagnie du C. P. Railway, qui a tant fait pour les touristes, n'a pas oublié les déshérités de la fortune. Les voyageurs qui ne peuvent se payer le luxe de wagons-lits ne sont, pas plus que les riches, obligés de changer de voiture sur l'immense parcours de Montréal à Vancouver. Les wagons dits *colonists*, qui sont en réalité la deuxième classe de ce pays, renferment des banquettes à extension, formant lit la nuit. Pour des prix modiques, on peut se procurer dans les gares des matelas (3 fr. 75), des oreillers, des couvertures, et éviter ainsi les frais des *sleeping-cars*. La question de nourriture a été réglée sur le même plan : quiconque trouve trop cher de payer 3 fr. 75 au wagon restaurant peut faire un repas économique au buffet roulant.

Il n'est même pas nécessaire, à la rigueur, d'acheter un guide pour avoir des renseignements détaillés sur les contrées parcourues. Peu de sociétés commerciales entendent l'art de la réclame comme les compagnies de chemins de fer du Nouveau Monde. Elles publient et distribuent avec un zèle puissamment avivé par la concurrence, toutes sortes de brochures, indications annotées, relations de voyages, des livres même de plusieurs centaines de pages ornés d'illustrations à profusion.

(1) Voir le numéro du 1^er^ février 1897 du *Magasin Pittoresque*.

Aussi le voyageur qui s'achemine aujourd'hui vers les montagnes Rocheuses se trouve-t-il si bien pourvu de plans, cartes et renseignements statistiques qu'il lui est plus facile de se faire une idée des régions traversées qu'à maint Parisien qui se rend de la capitale à Marseille. Le chasseur, le pêcheur, qui forment le gros du corps d'armée des touristes, n'ont pas été négligés. Les détails les plus minutieux leur sont donnés, dans des indicateurs spéciaux, sur les lacs et les forêts, avec



L'hôtel Banff, dans les Rocheuses.

des tableaux indiquant la répartition du gibier, etc., depuis Terre-Neuve jusqu'aux rivages du Pacifique, jusqu'en Alaska !

Quelques esprits chagrins diront peut-être que faciliter de la sorte les excursions, c'est les dépoétiser, c'est leur enlever cet imprévu qui est un des grands charmes des voyages. Peut-être ! Mais on conviendra qu'il est bien commode de « faire » les Rocheuses avec la même aisance que l'Oberland bernois. C'est bien quelque chose que la certitude de trouver, à la fin de chaque journée, un bon hôtel où votre courrier vous attend, et où vous êtes aussi exactement renseigné sur le cours de la Bourse qu'à New-York ou à San-Francisco. Et puis, il faut le dire, plus on va, moins on rencontre d'individus disposés à courir l'aventure à la façon des héros de Gustave Aymard et d'Edgar Poë. Aujourd'hui tout le monde est affairé, pressé. Les vacances sont courtes. Nombre de millionnaires américains eux-mêmes doivent se contenter souvent d'un mois à peine de repos par an. Nous pourrions citer des hommes d'affaires bien connus qui n'osent pas s'absenter de leur *business* plus de huit jours !

Il faut évidemment que tout soit organisé pour donner à ces esclaves du dollar la plus grande somme de jouissance et de confort possible dans un minimum de temps. Quant aux quelques membres de cette aristocratie d'argent qui ont la chance de n'être pas rivés à un bureau, ils ne sont pas d'ordinaire de l'étoffe dont on fait les explorateurs.

L'hôtel Banff, que représente notre illustration, est situé dans ce qu'on appelle le Parc des montagnes Rocheuses — c'est-à-dire un territoire de 26 milles de long sur 10 de large qui est une *réserve* nationale, correspondant en petit, pour le Canada, au fameux parc national du Yellowstone des États-Unis. Ce genre de *réserves* sont soustraites à l'autorité de la province ou de l'État où elles sont situées, et sont contrôlées exclusivement par le pouvoir central, — au Canada l'administration de la colonie; aux États-Unis, le gouvernement fédéral. Cette disposition a pour but d'assurer la préservation de grandes beautés naturelles et la perpétuation d'animaux rares et curieux. C'est à cette sage mesure, par exemple, qu'on doit la conservation des buffalos.

Le Parc des Rocheuses est une Suisse en miniature, où tout a été fait pour faciliter aux touristes

l'accès des sites merveilleux que la nature s'est plu à y accumuler. Pour y être un peu inférieures en hauteur à celles de la chaîne principale des Alpes, les montagnes des environs de Banff n'en forment pas moins un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de contempler. Leur variété, la hardiesse de leurs lignes et aussi l'auréole de mystère, de poésie dont elles sont entourées leur donnent un cachet qui ne se retrouve pas dans les contrées analogues de l'Europe. D'ailleurs, les trains rapides du Pacifique dans cette région sont munis de wagons dits « d'observation » qu'on attache au convoi pour la traversée des *Rockies* et dont la disposition permet de ne rien perdre du paysage. Ce sont en fait des voitures presque entièrement vitrées, placées à l'arrière des trains, et possédant une élégante plate-forme ou véranda où l'on peut s'asseoir pour contempler la vue. Disons-le en passant : les *observation cars* sont employés également aux États-Unis pour la traversée des Rocheuses centrales et aussi dans les Alleghanies en Pennsylvanie, et enfin entre New-York et Buffalo — trajet fertile aussi en sites charmants.

L'hôtel lui-même est bâti sur une colline isolée, dominant la rivière Bleue et formant un observatoire naturel. Un des grands charmes de cette résidence est la possibilité de prendre des bains sulfureux ; l'eau d'une source chaude du voisinage est amenée à l'établissement. Beaucoup de touristes cependant préfèrent aller se plonger dans la fontaine elle-même, au fond d'une grotte au dôme élevé, où l'on pénètre par un tunnel artificiel. Il y a plusieurs sources chaudes, à différentes altitudes au-dessus de Banff.

Les distractions qu'on peut se procurer là sont, comme on le pense, très variées. Il va sans dire que l'amateur d'ascensions peut s'en donner à cœur joie, surtout depuis que le *Canadian Pacific* a eu l'heureuse idée d'attacher à l'hôtel des guides venus de Suisse... On le voit, elles sont loin, les Rocheuses d'antan !

Mais il faut bien reconnaître que, çà et là, on trouve des scènes qui empêchent l'illusion de la civilisation d'être trop complète. A peu de distance de la station, le long de la voie, est un pâturage de 200 hectares où il vous est donné de contempler les monstrueux et dépenaillés rois des prairies — les buffalos — et de vous reporter par la pensée au temps déjà lointain où le sifflet de la locomotive en faisait fuir les pesants troupeaux, à perte de vue dans un nuage de poussière rougeâtre...

Les amateurs de curiosités trouvent à satisfaire leur fantaisie à Banff aussi bien qu'ailleurs. Les derniers descendants des Pieds-Noirs ou des Cress sont toujours là, sous la main, prêts à vendre à des prix exorbitants des objets qui souvent n'ont même pas le mérite de l'authenticité. Absolument comme ces *fellahs* des environs des Pyramides qui offrent aux Anglais des monnaies antiques fabriquées dans un faubourg de Londres, les « braves » des Rocheuses sont amplement pourvus de cornes de buffalos tirées des abattoirs de Winnipeg ou de Chicago. Ils ont même, sous un certain rapport, le sens des affaires plus développé que maint paysan du vieux continent. Alors que l'on voit assez fréquemment, en Bretagne, par exemple, de bonnes gens très disposés à poser gratis pour un dessinateur de passage, messieurs les Indiens, eux, se font tirer l'oreille et, pour employer l'expression consacrée, « graisser la patte ». N'allez pas croire au moins que vous pourrez les saisir avec votre *camera* ; ils flairent le piège avant peut-être que l'idée vous soit venue de vous en servir. Et ce n'est que la vue d'une belle pièce blanche qui les détermine à sortir leur visage de la couverture bariolée où ils l'ont enfoui.

Une des grandes attractions du Canada est l'abondance du gibier et du poisson. Même à une faible distance des grandes villes comme Ottawa ou Kingston, les pêcheurs n'ont pour ainsi dire que l'embarras du choix. La renommée de la colonie à ce point de vue n'est plus à faire ; et il n'est pas rare que des sportsmen anglais fassent chaque année le voyage d'Amérique pour venir jeter leur filet dans le lac Saint-Jean, au nord de Québec, ou dans un des mille cours d'eau de l'Ontario. S'il en est ainsi dans l'Est, c'est-à-dire dans la partie populeuse du Canada, on peut juger de l'état de choses dans les Rocheuses.

Là, de plus, est le refuge d'une grande variété de gibier : *elk*, *moose*, *caribou*, et ces chèvres blanches qui sont les chamois de ces parages, à qui il faut ajouter les panthères et le célèbre *grizzly bear*, l'ours gris d'Amérique. Ce dernier toutefois est de caractère difficile et peu de touristes se hasardent sur ses domaines. Les chasseurs avides d'émotions — il y en a encore quelques-uns, heureusement — s'adjoignent toujours des Indiens quand ils partent à la recherche de la grosse bête. Aux novices que tenterait une pareille excursion nous nous permettrons de donner un avis. Qu'ils ne se lancent pas à la poursuite du *grizzly* avec un fusil de chasse de faible calibre, comme le Winchester de leurs guides indiens. Cette arme peut être suffisante au Peau-Rouge qui n'a pas son pareil pour s'approcher sans bruit du gibier et arrive à le fusiller à bout portant. Le chasseur ordinaire n'a pas les mêmes avantages, et d'ailleurs, le moment psychologique venu, n'est pas assez maître de ses nerfs pour combattre son ennemi autrement qu'à une distance respectable.

Il n'y a là rien que de fort naturel. L'homme civilisé peut avoir asservi l'Indien, converti la prairie en une exploitation agricole, bâti des hôtels somptueux au pied des Rocheuses, il n'en reste pas moins un fort petit garçon devant les derniers représentants de l'âge de la force brutale, en tête à tête, dans la solitude des bois.

Ils sont légion, ces Tartarins des « Rockies » qui,

partis en guerre armés de pied en cap, se sont sentis soudainement bouleversés par la répercussion lointaine du grognement terrible du roi des forêts canadiennes, et qui, pris de nostalgie pour le fumoir confortable de l'hôtel, ont, au grand dégoût des guides, rebroussé chemin. Ce qui ne les empêche pas, plus tard, quand ils ont mis entre eux et Banff quelques milliers de lieues, de faire frémir leurs amis au récit de leurs prouesses cynégétiques, et de déployer devant leurs yeux des dépouilles opimes conquises, non avec du plomb, mais au poids de l'or; et au même moment peut-être, le véritable héros de la chasse, quelque Pied-Noir, dans une hutte sur les rives du lac du Diable, est étendu sous sa couverture criarde, ivre-mort, cuvant le whisky dont les billets de banque de la face pâle l'ont si généreusement pourvu... O civilisation!

GEORGE NESTLER TRICOCHE.

LA CHASSE AUX GAZELLES

Une royale matinée de novembre, encore très ensoleillée, pourtant déjà fraîche. Au gré d'une légère brise les alfas s'agitent mollement, — les alfas gris et jaunes piqués çà et là de la masse vert sombre d'épais buissons de jujubiers sauvages.

Dans la vallée de l'oued el Abiod que resserrent entre leurs assises deux chaînons de hauteurs, presque parallèles à leur naissance, mais qui s'écartent par la suite assez brusquement avant de s'aller perdre à l'entrée du Sahara dans les sables des dunes, nous chevauchons, le chef du poste, le caïd Slimane et moi, en avant d'une vingtaine de cavaliers indigènes. Deux couples de lévriers se font paresseusement remorquer à l'aide de longues cordes en alfa.



Le caïd Slimane.

Pas de conversations : la voix porte loin dans ces solitudes, et l'on sait la gazelle prompte à s'effaroucher.

De temps en temps seulement l'un de nous, se soulevant sur les étriers, scrute l'horizon. « Rien? » demande alors quelque autre. Et jusqu'à présent la réponse n'a pas varié : « Rien! » a-t-il répondu.

Des lièvres parfois déboulent; des perdrix fuient en se rasant parmi les touffes. Bah! des lièvres et des perdrix, quand on chasse la gazelle!... — Oh! la jolie fable que celle du héron qui méprisait les tanches!

Cependant voici qu'une certaine agitation se manifeste chez nos cavaliers. Chacun, se dressant sur les arçons, fixe avec attention une direction unique. Nous les imitons.

« Je ne vois rien, fais-je à Slimane; et toi? »

Après quelques secondes il dit :

« Des gazelles... quatre.

— Mais où donc?

— Un peu sur ta gauche, très loin, ces taches blanches dans l'alfa. »

Je ne distingue toujours rien; mais je reste convaincu que le caïd ne se trompe point; je connais par expérience l'acuité de vue des nomades.

Rapidement nous gagnons un pli du terrain, pour nous y concerter. Le plan d'attaque est vite arrêté. Tandis qu'avec Slimane nous nous tiendrons cachés en ce point, les rabatteurs, partagés en deux fractions, se rapprocheront du flanc des collines et gagneront du terrain, en se dissimulant le plus possible, de façon à dépasser les gazelles, à les envelopper; puis, se montrant subitement, ils les pousseront sur nous au galop de leurs chevaux.

L'attente me semble interminable, d'autant plus que, pour ne pas nous laisser éventer, nous nous tenons cois. Déjà je commence à craindre notre tactique déjouée lorsqu'un cri soudain — signal convenu — nous fait bondir à la crête en quelque foulées de galop.

Les voici devant nous, à cent mètres tout au plus, les gracieuses petites bêtes, et qui se hâtent de notre côté, le seul qui fût resté libre jusque-là. Notre soudaine apparition leur montre que cette

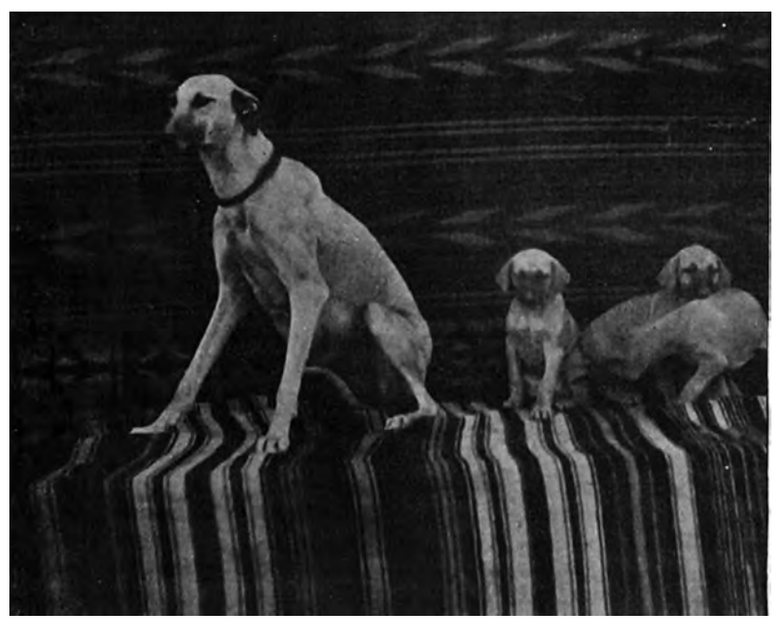
dernière issue se ferme à son tour. Hésitantes, elles ralentissent; mais autour d'elles le cercle des rabatteurs se resserrant, elles se décident à forcer le passage. Se jetant droit sur nous, elles avisent un trou laissé sur notre gauche, entre deux cavaliers trop écartés, et, après un brusque à gauche, elles défilent devant nous à la queue leu leu.



Un groupe de gazelles.

Quelle merveilleuse cible! Attention, c'est le moment: feu! Vingt coups de fusil éclatent en une même salve; la fumée se dissipe et les quatre gazelles trottinent toujours, sans trop se presser vraiment, un peu ahuries seulement, semble-t-il, de tout ce bruit. Pas une d'effleurée ; mais par quel miracle, dans cette décharge générale, ne nous sommes-nous pas fusillés mutuellement?... Reste la ressource du second coup; nouvelle salve, donc, et sans tarder; hélas! avec un succès égal.

Effrayées pour de bon, cette fois, elles prennent le parti de se séparer. Choisissant chacune un point de direction particulier, elles détalent aux quatre vents de l'espace. Aussitôt quatre groupes de chasseurs se lancent à leur poursuite avec les sloughis découplés. Oh! l'ivresse de ces courses folles qu'aucun obstacle n'arrête, le regard hypnotisé sur une forme légère et bondissante qu'on approche souvent et qu'on n'atteint presque jamais.



Famille de sloughis (lévriers arabes).

Pour forcer la gazelle, une expérience, un art, un sang-froid sont nécessaires que ne possèdent guère des chasseurs nombreux qui se surexcitent les uns les autres. Ils perdront leur temps, à moins que le terrain ne se fasse lui-même leur complice. C'est que le triangle très aigu que forment les minuscules sabots de la petite bête a besoin de l'élasticité d'un sol ferme. Dans les terrains lourds, la gazelle enfonce, perd du terrain et se fait prendre.

Malheureusement pour nous, le sol de la vallée ne présente que des surfaces dures. Si bien qu'une demi-heure plus tard nous nous retrouvons, bredouilles, au point de départ, auprès de Slimane qui, dès le début, jugeant la poursuite vaine dans les conditions où elle s'entamait, s'était arrêté, se réservant pour des circonstances meilleures.

Tout était à recommencer.

Après avoir laissé souffler nos chevaux, nous nous remettons en quête. Bientôt deux autres gazelles sont en vue. On reprend la même tactique. Vraiment cette fois, dans notre cachette, il nous semble que nous attendons trop longtemps le signal des rabatteurs. Et nous nous décidons à nous montrer. Voilà bien les cavaliers qui reviennent; mais de gazelles, point. Pendant qu'ils prononçaient, en se dissimulant, leur mouvement d'enveloppement, le gibier s'était dissimulé lui aussi, sans qu'il fût possible de le retrouver.

De guerre lasse, nous nous sommes assis au pied d'un térébinthe et nous avons tiré des besaces quelques provisions : pour être chasseur malheureux, on n'en sent pas moins la faim. Après déjeuner nous nous remettons en chasse. Plus de gazelles. « Pas même la queue d'une!... »

Découragés, nous décidons de rentrer, remettant la suite à un jour moins néfaste. Et nous cherchons à nous rattraper du moins sur les perdrix et les lièvres dédaignés le matin : il n'y en a plus! Oh! ce héron... « au long bec emmanché d'un long cou... »!

Slimane cependant ne nous suit qu'à regret. Il marche le tout dernier, se retournant à chaque instant pour regarder en arrière : qu'espère-t-il

donc? Soudain il fait demi-tour et s'éloigne au galop en compagnie de son sloughi. Nous nous arrêtons pour l'observer. A nos regards il disparaît bientôt, pour reparaître beaucoup plus loin. Il cherche à couper de la montagne une gazelle que nous commençons, nous aussi, à apercevoir. Quelle course fantastique! Parfois tout s'évanouit, gazelle, chasseur et lévrier; puis l'on voit de nouveau un point blanc surgir tout bondissant, et presque aussitôt un point plus foncé mais également petit — le chien — suivi de la tache blanche des burnous du cavalier. Enfin un petit nuage de fumée s'élève, et plus rien.

Lorsque, un peu plus tard, Slimane reparaît, il rapporte une gazelle morte, maintenue ployée sur l'encolure de sa jument...

Nous la mangeâmes le surlendemain, rôtie tout entière, à la façon des moutons chez les Arabes.

Excellent, à coup sûr, la gazelle; mais très inférieur à notre chevreuil. MICHEL ANTAR.

UN VITRAIL PERDU

« Parmi les arts dont les résultats offrent le plus de charmes et obtiennent la plus grande durée, on doit particulièrement distinguer la peinture sur verre. L'immuabilité, l'intime adhérence, l'indélibilité des substances colorantes employées dans ses procédés, bravent les impressions les plus contrastées de l'atmosphère, l'intempérie des saisons et la lime des ans. Inaltérable lui-même, le verre brille de l'éclat diaphane de ses vives couleurs et leur communique réciproquement le sien; mais délicat et fragile, au moindre choc, hélas! le tableau vole par éclats... en un clin d'œil le prestige est détruit.



« De combien de vitres précieuses n'avons-nous pas, depuis longtemps, à regretter la perte; combien n'en périt-il pas encore chaque jour! et quels souvenirs nous en reste-t-il? Rien, ou fort peu de chose.

« Une foule de mauvais tableaux, de sculptures médiocres, de compositions sans intérêt, ont mille et mille fois exercé le crayon et le burin de nos devanciers et de nos contemporains, insipide moisson dont regorgent les cabinets et les portefeuilles — quand le champ le plus fertile, le recueil des plus curieux vitraux peints reste encore inculte et dédaigné. »

Ainsi s'exprimait un élève de David, le savant Langlois, en commençant sa description des principales peintures sur verre des églises de Rouen.

En lui empruntant aujourd'hui un des sujets principaux, la *Sibylle de Samos*, nous tenons à rappeler son excellent ouvrage, aussi bien que ses dessins, qui occupent toujours le premier rang.

Nous avons en effet si peu de bons tableaux à présenter pour les dernières années du XVe siècle, qu'il faut reconnaître que la peinture sur verre était alors la véritable forme française de l'art par excellence. Cette jolie figure, disparue depuis près de quarante ans, pendant quelques réparations sans doute, se trouvait à la deuxième travée du collatéral gauche de la nef en regardant le chœur, dans l'église abbatiale de Saint-Ouen.

A l'époque de Louis XVII se rattache la fabrication de ces vitres où l'on voyait briller, à travers les vestiges de l'ancienne manière, un caractère

de bon goût et d'élégance très prononcé.

Les antiques devineresses, comme notre sibylle, occupèrent souvent, quoique païennes, en faveur des prédictions qui leur furent attribuées, un rang fort distingué parmi les croyances religieuses de nos pères, qui, dans la décoration de leurs temples, introduisirent leurs effigies parmi celles des prophètes et les images les plus révérées.

Une idée assez inexacte, qui a généralement cours, est que l'étude des miniatures des manuscrits contemporains des tableaux sur verre, donne des indications suffisantes sur l'art de cette époque. Cela serait plus vrai pour les peintures à fresque, que l'on retrouve parfois dans des anciennes églises souvent éloignées des grands centres, mais souvent recouvertes par les badigeonneurs. Il y a là les reliques d'un grand art disparu, dont il nous faudra reprendre patiemment l'étude, en nous rappelant que la peinture des manuscrits était circonscrite dans des bornes fort étroites. D'ailleurs, ces sujets calligraphiques furent souvent le fruit des loisirs des moines et de beaucoup de femmes, dont la somme des talents était, pour leur temps, ce qu'est, pour le nôtre, la commune habileté de nos amateurs.

Près des magnifiques allées dessinées pour les sires de Beauvoir par Mansart autour du manoir de Rovenscourt-Parc, à Shepherd's Bush, on voit un panneau reproduisant en peinture brillante, sur une ancienne armoire normande, notre sibylle. Les montants et les pinacles sont surmontés d'une couronne gothique imitée de celle de la grande tour de l'abbaye de Saint-Ouen. Le peintre a garni les autres panneaux de sujets tirés du grand ouvrage de Willemin, auquel la collaboration de Langlois a été si précieuse. Tout près de là on voit encore un ancien calvaire apporté de France à Brook Green par des religieuses sous la Révolution, et un chapiteau de la salle capitulaire de Saint-Georges de Bocherville, qu'on croit avoir appartenu à la reine Caroline de Brunswick, femme de Georges IV.

C. R.

DANSES FRANÇAISES[1]

A Carlotta Zambelli.

Certes, le temps n'est plus où la sainte cadence
De la flûte, mêlée au luth mélodieux,
Entraînait à Délos les vierges vers la Danse,
Gloire pour la Patrie et culte pour les dieux.

Mais la Danse pourtant est une Muse encore;
Elle a toujours l'étoile à son front inspiré,
Et toujours, parmi ses compagnes, Terpsichore
Mène le chœur féerique autour du mont sacré.

Elle le mènera, tant qu'ainsi, misérable,
L'homme, pour s'enchanter, chantera son tourment
Et que, sous le fardeau qui l'oppresse et l'accable,
Il voudra délivrer sa marche en la rythmant.

— Comme en ces jours lointains de la divine grâce,
Quand elle soumettait tout un peuple à ses lois,
Elle a trouvé chez nous une âme d'allégresse
Et semé mille fleurs sur le vieux sol gaulois.

Cueillons et respirons ces fleurs de courtoisie,
D'élégance héroïque ou de défi joyeux...
— Voyez, leurs noms déjà sont une poésie
Où se trahit l'accent et l'esprit des aïeux:

D'abord c'est la Pavane, à la démarche lente,
Que le grave Sully dansait à l'Arsenal,
Et qui triomphera, magnifique et galante,
Au temps du grand Corneille et du grand cardinal.

Ces cavaliers, le feutre à plumes sur les tempes,
Soulevant derrière eux leur cape ainsi qu'un flot,
Ces dames aux grands cols, comme dans les estampes
Du bon Abraham Bosse ou de Jacques Callot,

Ils glissent la Pavane encor; mais, à Versailles,
Leurs filles, dans vingt ans, les regards éblouis,
Danseront Passe-pieds, Rigaudons, Passacailles,
Chacones, Menuets, devant le grand Louis;

Et souvent l'on verra, d'une ardeur sans seconde,
Aux dieux de Coysevox et de Coustou pareil,
Dans le rayonnement de sa perruque blonde,
Lui-même, en Apollon, danser le Roi-Soleil!

Enfin, quand le soleil dans les ombres se noie,
Lorsque les violons de Lulli se sont tus,
Que, grisé de caprice et d'amoureuse joie,
Le vieux monde en a fait ses dernières vertus,

Gavottes, tambourins, musettes bocagères
Sonnent — et, sous la poudre et le léger manteau,
Finettes et Tircis, pèlerins et bergères
Tournent dans un décor enchanté de Watteau.

***

Danseuses, à présent vous allez nous les rendre
Dans leur fraîcheur pâlie et leur charme effacé,
Ces visions d'aïeule où folle, grave ou tendre,
L'âme de notre France, en dansant, a passé.

Ballerines, salut, mes sœurs en harmonie!
Gloire à vous qui, pour une ivresse d'un moment,
Donnez tout votre jeune et suave génie
A cet art adoré, fugitif et charmant;

A vous qui, dans l'affront de nos cités brutales,
Gardez, comme un trésor du vulgaire insulté,
Le nombre, et le secret des courbes idéales,
Aux gestes de la grâce et de la volupté!

Le musicien qui, pour notre seule oreille,
Déroulait le tissu de ses souples accords,
Soudain pour nos regards croit entendre, ô merveille!
Chanter sa mélodie aux contours de vos corps.

Le sculpteur, qui voudrait de vos formes insignes
Fixer dans le carrare un des aspects flottants,
D'un œil presque jaloux voit onduler les lignes
Dans le marbre animé de vos chairs de printemps.

Pour tous vous évoquez, ô belles jeunes femmes,
Un monde de sourire à l'abri des douleurs,
Où le poids vil du corps n'accable plus les âmes,
Où les pas plus légers ne foulent plus les fleurs.

Oui, lorsque vous nouez et dénouez la chaîne
De ces pas dont la fuite aboutit au retour,
Nous rêvons d'une vie adorable et prochaine
Où le rythme unirait tous les cœurs dans l'amour.

Le rythme! Oui, vous mettez du rythme par le monde,
Comme vous y semez de la grâce en marchant...
Et c'est pourquoi, suivant des yeux la chaste ronde,
Le poète à vos pieds veut chanter un doux chant.

Donc, ô Nymphes, dansez! Dansez, Péris célestes!
Et que dans ces beaux lieux, sous cet azur d'été,
Par l'incantation des vers, des chants, des gestes,
Tout soit lumière et joie, harmonie et beauté!

AUGUSTE DORCHAIN.

1. Cette poésie a été dite par M. Boucher, de la Comédie française, à la fête donnée à l'Élysée le 9 août.

Histoire du Dictionnaire de l'Académie

La rédaction du *Dictionnaire* a été la plus constante préoccupation de l'Académie. Dans quelle séance en a-t-on parlé pour la première fois? On ne saurait le dire exactement, les Registres de la Compagnie n'existant qu'à partir de 1672. Mais Pellisson affirme que, dès la seconde assemblée, le 20 mars 1634, on mit la question à l'ordre du jour.

Ils étaient là réunis, les premiers académiciens, ceux qui avaient conçu l'idée de former une compagnie littéraire, d'abord tout intime : Conrart, Giry, Habert, l'abbé de Cérisy, de Malleville, l'abbé de Bois-Robert ; ceux qui furent nommés par Richelieu, devenu Protecteur : Hay du Chastelet, surnommé le *Lévrier du Cardinal*, Jean de Silhon ; le président François Maynard, l'abbé de Bourzeys, de Méziriac, Gomberville, Porchères d'Arbaud, Colletet, le poète, pensionné pour avoir chanté la pièce d'eau des Tuileries, Saint-Amant, le type du bohème littéraire du XVII^e^ siècle... J'en passe, peut-être, mais pas beaucoup, car ils n'étaient pas pas encore quarante.

L'intervention officielle avait changé le caractère de ces réunions. Au lieu des conversations un peu décousues et sans suite sur tous les sujets littéraires qui hantaient des cerveaux aimables mais sans contrôle, on sentit le besoin d'un but précis et d'une haute portée. On discuta.

— Quelle est la principale fonction de l'Académie? demanda Bois-Robert.

— Sa principale fonction, répondit Chapelain, doit être de travailler à la pureté de notre langue... A cet effet, il faut premièrement en régler les termes et les phrases par un ample dictionnaire...

Tout le monde approuva et Vaugelas résuma le vœu émis, par ces mots :

« Il s'agit de dresser un dictionnaire qui soit comme le trésor et le magasin des termes simples ou des phrases reçues.

Et l'on se mit à la besogne.

Il y a de cela plus de deux cent cinquante ans. Et on n'a pas encore fini ? C'est long! Entendons-nous. Pour être fini, un dictionnaire comme celui de l'Académie ne le sera jamais, par la bonne raison qu'un pareil dictionnaire, ainsi que le catalogue d'une grande bibliothèque, doit, sans cesse, s'enrichir de mots nouveaux et enregistrer des articles dont la valeur s'altère avec le temps. S'il est fini pour une époque, il faut le recommencer pour une autre époque, et Lebrun, qui croyait se moquer en écrivant ces vers :

> On fait, défait, refait ce beau dictionnaire
> Qui, toujours très bien fait, est toujours à refaire,

émettait simplement une vérité incontestable.

Les mots, en effet, dont les combinaisons variées constituent la physionomie originale d'une langue, changent eux-mêmes de physionomie. Il en est qui perdent leur sens primitif pour prendre une signification absolument contraire. Et la mode habille les phrases, comme elle habille les femmes — au goût du jour. Une phrase bien tournée de la grande époque littéraire du grand siècle évoque le souvenir d'une marquise majestueusement drapée de falbalas. Aujourd'hui, nos élégantes portent des costumes tailleurs parfois indiscrets et le parler dont elles se servent emprunte souvent ses expressions au vocabulaire télégraphique. Est-ce un bien ? Est-ce un mal? Cela est. Et cela montre la distance parcourue par la qualité des pensées, et par la quantité des mots.

Des mots? Des mots? Fort bien ! Mais les mots précisent des façons d'être et de sentir. En cherchant à fixer la définition exacte de ces mots, l'Académie répondait au besoin scientifique de déterminer les étapes de l'âme nationale dans sa manifestation extérieure : la langue.

Les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie* ne sont donc pas simplement des nomenclatures sèches correspondant, à première vue, à d'arides spéculations grammaticales. A les considérer de plus près, ces éditions, en constatant les progrès de la langue, constatent aussi les progrès et les changements des mœurs et des idées.

La méthode à laquelle s'arrêtèrent les savants éditeurs, fut celle des définitions par racines et, comme exemple à l'appui, la citation de certains passages des meilleurs auteurs. Lesquels? Il est curieux de voir qu'on choisit les noms suivants : Amyot, du Vair, Charron, Bertaut, Marion, de la Guesle, Arnauld, les auteurs de la satire Ménippée, la reine Marguerite dans ses Mémoires, Duplessis-Mornay, le cardinal d'Ossat, de Dampmartin, de la Noue, de Refuge, Audignier, Coeffeteau. Pour les poètes : Ronsard, Du Bartas, Marot, Saint-Gelais, Desportes, du Perron, Mosni, Tonvaut, Monfuron.

A côté de noms immortels, beaucoup de noms oubliés depuis longtemps. Et l'on se demande pourquoi pas Rabelais, La Boétie, Montaigne Montluc, Brantôme?

L'ouvrage si laborieusement préparé ne vit le jour qu'en 1694. Il reçut des louanges et des critiques. Il méritait les unes et les autres. Et ceux qui ne s'arrêtent pas seulement à la lettre morte, au mot tout court, à la phrase toute simple, vont plus loin et se demandent quels sont les hommes qui employaient ces mots et se servaient de ces phrases? Sous l'abstraction du vocable écrit, quelle vie palpite ?

On peut le deviner.

Les hommes sont de deux sortes : les courtisans qui pensent, parlent et agissent d'après le modèle royal qui trône à Versailles ; les gens d'une culture plus sérieuse qui suivent, avec intérêt, les fortes études de Port-Royal.

Pour le peuple, l'a-t-on jamais entendu parler? Pas encore.

Et la langue que nous fait connaître la première édition du Dictionnaire, cette « langue prise dans toute son étendue, entre l'usage de la cour et les proverbes populaires, atteste au plus haut degré une nation vive, ingénieuse, ayant plus de justesse que d'imagination, sociable, mais sans vie publique, très occupée de religion, de guerre, de philosophie, de belles-lettres, mais médiocrement touchée des arts et n'ayant encore que peu cultivé les sciences physiques ».

Les critiques ne se firent pas attendre.

D'abord, cette première édition avait été commencée trop tôt. Quand Richelieu assigna cette tâche aux académiciens, sa prodigieuse activité et son patriotisme devançaient les temps. Comment rassembler les éléments d'un dictionnaire de ce genre, quand la langue n'est pas encore faite? Pendant que les savants membres de la compagnie cherchaient leurs exemples chez les écrivains plus ou moins obscurs du siècle commençant, la langue sortait à peine de l'enfance ; elle se développait, elle s'affinait dans la pensée et sous la plume des écrivains immortels du siècle finissant. Aussi Furetière a-t-il pu dire que les mots qui ne sont pas dans le Dictionnaire se trouvent dans les auteurs.

Ces critiques furent consignées dans deux brochures fort agressives qui firent du bruit lors de leur publication. L'*Apothéose du Dictionnaire de l'Académie et son expulsion de la région céleste*, imprimé à La Haye, en 1696, contient des remarques très acerbes et commence par cette épigramme sanglante :

Je suis ce gros dictionnaire
Qui fus un demi-siècle au ventre de ma mère.
Quand je naquis, j'avais de la barbe et des dents :
Ce qu'on ne doit trouver fort extraordinaire,
Attendu que j'avais l'âge de cinquante ans.

. . . . . .

Une autre brochure intitulée : l'*Enterrement du Dictionnaire de l'Académie*, vise au genre facétieux avec des vers de cette espèce :

En cet enterrement, lecteur, si tu ne vois
Point de prestre en surplis, point de cierge, ni croix,
Ni point de bénitier, veux-tu qu'on te l'explique?
C'est que cet Enterré n'était pas catholique (1)...

. . . . . .

Ce petit réquisitoire rachète peut-être la méchanceté de son contenu par ce madrigal final dont le tour et l'inspiration sont bien du siècle :

Oser dire que cet ouvrage
Ainsi que l'a dit Mallement,
Doit marquer à Louis-le-Grand,
Les préceptes de son langage ;
Qu'il lui doit prescrire la loy,
Que c'est la règle qu'il doit suivre,
C'est priser un peu trop ce Livre
Et n'estimer que peu le Roy.

Il est certain que lorsque cette première édition parut, elle était presque un anachronisme. La langue s'était amplifiée, elle s'était enrichie ; elle avait à exprimer maintenant des idées plus nombreuses et plus générales. Elle devait traduire avec plus de logique et de magnificence les aspirations d'une humanité mieux renseignée et plus curieuse.

L'édition de 1718, dans laquelle les mots sont rangés par ordre alphabétique, tout en ne répondant pas encore à tous les desiderata, marque cependant un progrès qui ne s'accentue que lentement dans l'édition de 1740. On s'arrête trop longtemps à définir les différentes acceptions d'un mot. Pendant qu'on cherche, le mot change d'allure. Et l'on est en retard. Mais n'est-ce pas là le défaut inévitable de tout inventaire de cette espèce? La préface de cette édition le constate presque ingénument, quand elle dit : « Depuis environ soixante ans qu'il est ordinaire d'écrire en français sur les arts et sur les sciences, plusieurs termes qui leur sont propres, et qui n'étaient connus autrefois que d'un petit nombre de personnes, ont passé dans la langue commune. Aurait-il été raisonnable de refuser place dans notre dictionnaire à des mots qui sont aujourd'hui dans la bouche de tout le monde?... »

Non, il n'aurait pas été raisonnable de refuser cette place et soixante ans suffisent à légitimer un usage. Le temps passe, les générations se pressent et le génie de la langue s'élève à la hauteur de la pensée de ceux qui la parlent. A l'époque où nous sommes parvenus, Bayle a publié son *Dictionnaire historique et critique*, Condillac ses *Critiques sur le style*, et Voltaire a inauguré le siècle de la philosophie.

L'édition du *Dictionnaire* de 1762, qui est la plus importante pour l'histoire de notre langue, se ressent de ces influences. Ceux qui y ont collaboré sont dans le mouvement, comme on dirait aujourd'hui d'une façon un peu irrévérencieuse ; ils ont une vue plus large et ils ont su allier le soin de la forme classique au souci plus moderne des problèmes nouveaux qui surgissent de toutes parts.

L'idiome si clair, si élégant, d'une tenue si parfaite pour une conversation à la cour, va devenir l'idiome non moins clair mais plus châtié, plus pittoresque, plus varié des dissertations et discussions qui, du haut des salons — ces académies au petit pied — se feront entendre jusque dans la rue.

Voltaire a beaucoup travaillé à cette expansion des idées qui, écloses dans un cerveau cultivé, s'incrustent dans un cerveau obscur par la répé-

(1) Dans le sens d'« universel ».

tition des mots. Lorsqu'en 1778 il vint à Paris pour savourer, une dernière fois, l'enivrement de sa gloire incontestée, il suivit assidument les séances de l'Académie. Il s'intéressa au Dictionnaire avec un zèle très louable et exposa sur la réforme de l'orthographe des idées qui, plus tard, prévalurent.

Mais on approchait de la Révolution. Sur les ruines de l'ancien monde, allait s'édifier un monde nouveau. L'Académie française, dans sa forme primitive, avait été dissoute et, avant de ressusciter comme une des classes de l'Institut, elle avait vu ses membres dispersés et ses travaux interrompus.

En 1793, Morellet reçut du président du comité d'instruction publique, l'ordre de lui remettre le manuscrit du Dictionnaire tel qu'on avait commencé de l'imprimer. Cette copie était l'édition de Paris, de 1762, chargée en marge de toutes les corrections, additions et changements, fruits des travaux de l'Académie dans l'intervalle d'environ trente ans.

Les libraires Smitz et Maradan furent chargés de publier cette cinquième édition d'après ce manuscrit. Ils y joignirent un supplément contenant les mots nouveaux en usage depuis la Révolution. Les secousses qui suivirent cette époque troublée ont, en effet, laissé des traces profondes dans notre langue. Après les courtisans, après les philosophes, voici le peuple ! S'il dit parfois de gros mots, il pense toujours avec force. Et la langue énervée par l'affectation et la mollesse des derniers temps de la monarchie se retrouva plus capable de sérieux et d'éloquence.

Puis, à ces jours troublés, succéda une période de calme et d'ordre. Il y eut un retour vers une autre époque et le caractère ainsi que la forme de la langue s'en ressentirent. La pureté classique se mêle aux hardiesses d'une imagination déréglée: saluons le romantisme ! Ces changements peuvent se constater dans l'édition de 1835 qui contient beaucoup de termes nouveaux de philosophie, d'archéologie et de philologie. A la politique nous devons : *absolutisme*, *décentralisation*, *fédéralisme*, *socialisme*, etc., etc., j'en passe. Mais ces désignations presque barbares pour des oreilles d'académiciens ne passèrent pas toujours comme des lettres à la poste. On discuta. On lutta. On accepta.

Quand on admit ces mots : *télégramme*, *steamer*, *tunnel*, *tramway*, du haut du ciel, les fondateurs de l'Académie française ont dû se voiler la face !

La dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* parut en 1877. Elle est l'expression la plus moderne de notre langue. En 1862 une commission fut nommée à cet effet dont Prévost-Paradol était le rapporteur. Ce nom évoque de cruels souvenirs ! Et quand on se rappelle que les séances de l'Académie continuèrent pendant la guerre et le siège de Paris, on ne peut s'empêcher d'admirer la sérénité d'âme des immortels qui, au milieu des dangers de l'année terrible, travaillaient sans désespérer au perfectionnement de ce qui ne meurt pas : le génie de notre langue !

Et ainsi, cette revision, un peu aride peut-être, des différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* me semble correspondre à différentes époques de notre histoire nationale. N'y voit-on pas des progrès réalisés ? Et tout progrès porte en soi des destructions et des regrets.

On peut regretter le vieux langage, les vieilles modes, les aristocratiques chaises à porteurs, plus lentes mais plus parfumées que les pétrolettes fugitives et nauséabondes. Mais à quoi bon regretter ? Chaque période a son cachet particulier : maintenant, on vit à la vapeur, on parle au téléphone, on écrit à la machine, on pense de même, — si toutefois, avec toutes ces facilités, on pense autant, on parle aussi bien. Un penseur génial qui a réalisé une grande invention, anéantit peut-être, chez autrui, de louables efforts de pensée. Alors quoi ? Mais ceci nous mène hors de mon sujet — ce qui est permis, puisque je le quitte — et ceci devait simplement prouver que de nouvelles conceptions de vie engendrent nécessairement des mots nouveaux pour les exprimer.

Et aussi longtemps que les Français feront des vaudevilles, des révolutions et des calembours, les académiciens seront obligés de se tenir au courant des progrès de la langue, en travaillant à de nouvelles éditions du Dictionnaire.

A. SCHALCK DE LA FAVERIE.

LES CORPORATIONS DE LA CITÉ
A LONDRES

Les corporations ou compagnies de la Cité londonienne, aujourd'hui au nombre d'environ soixante-dix, remontent au temps du moyen âge, alors qu'elles avaient le monopole des différents métiers qu'elles représentent encore de nos jours.

C'est ainsi que tout le blé qui arrivait dans la capitale passait par les greniers de la corporation des boulangers, que toute barbe tombait sous le rasoir de la compagnie des barbiers et que tout poisson venait échoir aux étalages des marchands de poissons.

Ces compagnies, incorporées par chartes royales, sont sous la juridiction du lord-maire et des aldermen qui sont toujours choisis parmi leurs

membres. Elles étaient anciennement soumises à certaines lois et restrictions. Ainsi les boulangers devaient vendre leur pain d'après un certain tarif, et la vente des gâteaux au détail leur était interdite, à l'exception de quelques jours fériés. Les apprêteurs ou décatisseurs de draps étaient tenus de s'abstenir de tout usage de craie ou d'amidon dans l'apprêt ou décatissage des étoffes, et devaient apposer leur sceau sur chaque pièce qui leur passait par les mains.

Aujourd'hui, comme autrefois, quand un nouveau membre est reçu dans la corporation des orfèvres, il doit prêter serment sur la Bible qu'il ne falsifiera pas les monnaies.

Une charte très ancienne, conservée parmi les annales de la corporation des marchands de vin, interdit à tout individu qui n'est pas membre de cette compagnie de faire du commerce avec la Gascogne. Une autre charte, appartenant à la corporation des peintres en bâtiments, impose aux peintres étrangers certaines amendes qui leur donnent le droit d'exercer leur métier sans faire partie de cette compagnie.

La compagnie des tisserands fut une des premières incorporées. Sous le règne de Henri Ier, elle payait une redevance de 400 francs par an à la Couronne, en retour des privilèges obtenus. Ceux-ci lui furent confirmés à Winchester par Henri II, dans une charte signée par le saint martyr Thomas à Becket.

Parmi les privilèges octroyés anciennement aux diverses corporations de la Cité, il en est un que les teinturiers et les marchands de vin possèdent encore en commun avec la Couronne d'Angleterre : c'est le droit d'avoir des cygnes sur la Tamise, depuis Londres jusqu'à Windsor.

A une certaine époque de l'année, les « marqueurs » de la Couronne et ceux des deux compagnies remontent le fleuve pour inspecter les cygnes, les compter et marquer les nouveau-nés. Ils se rendent aux différents endroits de la Tamise fréquentés par les cygnes au temps de la ponte, et donnent 3 francs pour chaque jeune cygne aux pêcheurs qui ont préparé des nids pour les nouvelles familles et 2 fr. 50 par semaine à quiconque a pris soin de ces jolis oiseaux pendant la saison rigoureuse, en leur donnant asile dans une pièce d'eau et en les protégeant contre le froid. Les marques respectives qui permettent de les reconnaître sont faites sur la mandibule supérieure avec un instrument pointu.

*
* *

La Cité avec ses corporations était autrefois un minuscule royaume au centre de la capitale et le souverain lui-même n'y entrait que sur la permission du lord-maire, qui se rendait à l'une des portes de son domaine pour l'y recevoir, après lui en avoir présenté les clefs, comme à son suzerain. Quoique les portes de la Cité n'existent plus, cette cérémonie de la réception du monarque a encore lieu dans les grandes occasions, telle que nous l'avons vue au jubilé de Sa Majesté la reine Victoria.

En échange des privilèges reçus, les corporations aidaient souvent la royauté dans ses difficultés pécunières : elles contribuaient aux frais de guerre à l'étranger et préparaient de magnifiques réceptions aux monarques qui revenaient vainqueurs d'une expédition sur le continent.

La plupart des compagnies ont un uniforme appelé *livery*. Toutes ces « livrées », chamarrées d'or et de pierreries, rappellent la magnificence de l'Orient et forment un ensemble des plus brillants dans le cortège du lord-maire.

Mais le seul fait d'admission dans une compagnie ne donne pas toujours le droit d'en porter l'uniforme : ce droit s'achète généralement. Chez les orfèvres, il se paie 3100 francs et encore n'est-il conféré à un aspirant que s'il a en sa faveur les votes d'un conseil composé des membres les plus influents de la corporation.

Les compagnies de la Cité sont divisées en deux classes : celles de premier ordre et celles de second ordre qui, suivant leur importance, envoient plus ou moins de membres aux assemblées générales.

Dans les siècles passés, des discussions s'élevaient souvent sur la question de préséance, et ces discussions dégénéraient parfois en voies de fait des plus sérieuses. C'est ainsi qu'une rixe violente eut lieu en 1340, au milieu même de Cheapside, entre les marchands de poissons et les pelletiers. Les meneurs furent arrêtés par ordre du lord-maire, et plusieurs subirent la peine capitale. Il fut ensuite décrété que dans les banquets de la Cité les toasts portés aux deux compagnies seraient alternativement pour « les marchands de poissons et les pelletiers » et pour les « pelletiers et les marchands de poissons » afin de faire cesser toutes causes de rivalité.

*
* *

Outre leurs grands revenus qui proviennent en partie de legs considérables, les corporations de la Cité, surtout celles de premier ordre, possèdent de magnifiques objets d'art, tableaux, pièces d'argenterie, étoffes précieuses, riches services de table qui paraissent dans les grands banquets.

Au temps jadis, alors que la religion catholique était en honneur en Angleterre, et les jours d'abstinence en grand nombre, la corporation des marchands de poissons acquit d'immenses richesses ; aussi possède-t-elle de précieux objets d'art dans sa collection d'antiquités. On y remarque entre autres un splendide drap mortuaire qui servait aux funérailles des membres de cette compagnie. C'est un très beau spécimen de l'art antique, brodé sur drap d'or et représentant Notre-Seigneur donnant à saint Pierre les clefs du Royaume des Cieux.

La plupart des corporations possèdent aussi de magnifiques halls. Ce sont de véritables palais dont la porte d'entrée est surmontée de leurs armes et de leurs devises.

Ces palais, se trouvant au centre de la Cité, furent presque tous détruits par le grand incendie de 1666. On les a reconstruits sur les mêmes emplacements.

Citons quelques-uns de ces halls. Dans celui des merciers, dont la corporation est une des plus importantes, se trouve, au haut d'un bel escalier sculpté, la statue de Sir William Walworth qui fut maître de la corporation et plusieurs fois lord-maire. Il tient dans sa main droite la dague dont il poignarda Wat Tyler, sauvant ainsi la couronne de Richard II.

Dans le hall des fabricants de draps sont les statues de Jacques Ier et Charles Ier, éblouissantes sous leurs couches d'or. Cette riche compagnie, qui a été surnommée « la toison d'or de l'Angleterre », a compté d'illustres personnages parmi ses membres, outre les deux rois dont elle possède les statues, et de nos jours, le prince de Galles et le duc de Cambridge en font aussi partie. Sa devise est : « En Dieu seul est mon espoir ».



Le hall de la Corporation des Drapiers.

Quand le palais des teinturiers fut rebâti, on trouva à 14 pieds sous terre les restes d'un pavage romain qui compte parmi les curiosités du Londres de la période romaine.

Dans le hall des marchands de poissons sont représentées les différentes espèces des habitants de la mer et des fleuves.

Le hall des charpentiers est décoré de belles fresques dont les sujets bibliques se rapportent tous au métier de la corporation. C'est *Noé construisant l'arche, le Roi Josias donnant des ordres pour la réparation du temple, Joseph travaillant dans son atelier*, etc.

Le hall des chirurgiens — qui autrefois formaient une même corporation avec les barbiers — possède entre autres objets d'art un Holbein et deux Van Dyck, une coupe d'argent ciselé, don d'Henri VIII, un plat d'argent, présenté à la compagnie par la reine Anne, et un autre plat oblong avec puits central. Cette dernière pièce d'argenterie paraît avoir servi pour faire la barbe aux grands personnages. On y voit aussi deux bonnets de velours avec bandes en filigrane d'argent, dont le maître de la corporation des barbiers-chirurgiens et son *député* se servaient autrefois dans les grandes occasions. Une charte royale leur avait octroyé le privilège de rester la tête couverte en présence du souverain.

On voit aussi dans le hall des chirurgiens une sorte de panneau couvert de gerbes de fleurs et de fantastiques arabesques. L'origine de ce panneau est fort ancienne. La légende raconte que le corps d'un fameux criminel, après avoir été détaché du gibet, avait été envoyé au hall des chirurgiens pour y être disséqué selon la coutume. Déjà l'opérateur s'était saisi du scalpel et allait commencer son œuvre, quand il s'aperçut que le cœur de son sujet battait encore. Il employa tous les moyens connus pour le rappeler à la vie et il y réussit. Le ressuscité vécut longtemps dans une cachette, à l'abri des regards du public, et finalement fut envoyé à l'étranger aux frais de la compagnie. Plus tard, il fit une grande fortune, et pour témoigner sa gratitude envers la corporation des chirurgiens, à qui il devait sa seconde existence, il lui envoya le panneau au riche et curieux travail que l'on admire encore aujourd'hui.

***

Les corporations dont les métiers ne répondaient plus aux besoins modernes — telle que celle des fabricants d'arcs — ont nécessairement disparu, avec le temps, mais les autres sont encore très florissantes et entourées de tout leur luxe de blasons, de devises et de livrées comme par le passé, car dans la conservatrice Angleterre rien ne se perd et ne disparaît. Mais parmi les membres de ces corporations, un très petit nombre appartiennent encore aujourd'hui aux divers métiers qu'elles représentent depuis des siècles. Beaucoup de ces membres vivent uniquement de

la fortune amassée par leurs ancêtres, ou exercent des professions libérales. C'est ainsi qu'un docteur, un avocat, un propriétaire peuvent se trouver dans la corporation des merciers, des tailleurs, des plombiers, des marchands de poissons, ou toute autre, soit que le droit d'en faire partie leur vienne d'un ancêtre, ou que l'honneur de l'admission leur ait été offert gratuitement, ou encore qu'ils aient acheté cet honneur à prix d'argent, — ce qui peut se faire dans certaines corporations.

Souvent « l'admission » est offerte à quelque grand personnage. C'est ainsi qu'il y a quelques années la compagnie des tanneurs donnait un banquet en l'honneur de Sa Grâce l'archevêque de Cantorbery et du Président de la Chambre des Communes, et à l'issue du banquet chacun des deux invités recevait un coffret d'or dans lequel se trouvaient les lettres patentes les admettant dans la corporation en qualité de membres honoraires.

Les immenses revenus des différentes compagnies forment un total d'environ dix-neuf millions de francs. Ces revenus sont en grande partie employés en œuvres de charité : fondations et entretien d'écoles gratuites, aumôneries, orphelinats, donations aux hôpitaux, bourses pour les universités, pensions à ceux de leurs membres qui sont dans le besoin, aux malheureux qui leur sont recommandés par quelqu'un des leurs, etc.

Quelques-unes de ces écoles gratuites des corporations ont acquis une grande réputation et produit toute une pépinière d'hommes remarquables. Celle des « marchands tailleurs » se glorifie entre autres d'avoir eu sur ses bancs Juxon, évêque de Londres, qui assista Charles Ier à ses derniers moments.

Autrefois la fameuse compagnie des orfèvres, quand elle donnait un banquet, glissait assez souvent un billet de banque dans la serviette de ses invités. Cette coutume ne semble pas s'être conservée de nos jours. Mais il en est une autre, très gracieuse et très galante envers les dames, qui subsiste toujours. C'est d'offrir aux invités une élégante boîte de bonbons pour leurs femmes. Cette boîte, appelée du nom facétieux et suggestif de *hushing box*, — boîte d'apaisement — est destinée à calmer les grosses rancunes qui pourraient résulter de la rentrée du mari à une heure indue et peut-être même dans un état tant soit peu insolite, grâce à de trop nombreuses libations.

Les splendides halls des diverses corporations sont généreusement mis à la disposition de tous ceux qui travaillent dans un but philanthropique et humanitaire, que ce soit pour bazars de charité, examens, cours publics, expositions de travaux scolaires, etc.

On a quelquefois accusé les corporations de la Cité de ne remplir aujourd'hui leurs antiques devoirs du passé qu'en ce qui concerne les banquets et les fêtes, mais ce reproche ne peut pas être adressé à toutes indistinctement. Ainsi la compagnie des marchands de poissons a constamment des employés sur les différents marchés pour veiller à ce que tout poisson offert à la consommation publique ne soit que de bonne qualité, et à ce que le trafic du saumon ne se fasse pas à une époque prohibée par la loi. Les dépenses de cette compagnie, sur ce seul point, se sont montées, l'an dernier, à la somme de 20 000 francs.

*
* *

En vertu de plusieurs chartes royales, le gouvernement civil de la Cité est placé entre les mains du lord-maire, de 2 sheriffs, de 26 aldermen, de 206 conseillers et des différentes corporations qui comptent environ 10000 membres.

Le lord-maire, après l'expiration de sa charge d'une année, rentre dans l'ordre des aldermen.

L'élection de ce principal magistrat de la Cité se fait le 29 septembre, et il entre en fonctions le 9 novembre, appelé « jour du lord-maire ».

Ce jour-là, en grande pompe, il quitte Guildhall, l'hôtel de ville de la Cité, et, accompagné du splendide cortège des corporations, se rend à Westminster Hall pour prêter serment de fidélité à la Couronne devant un des barons de l'Échiquier.

Après les formalités d'usage, il rentre à Guildhall, où un grand banquet est donné en son honneur.

Le lord-maire reçoit 250000 francs de rémunération, mais ses dépenses excèdent de beaucoup la somme qui lui est allouée.

Au centre de la Cité est Mansion House, la belle résidence qu'il occupe pendant son temps d'office. Sous les voûtes dorées de ce palais du négoce sont organisées de gigantesques œuvres de charité qui s'étendent non seulement sur toute la Grande-Bretagne et ses colonies, mais aussi sur le globe entier.

Dans le récent incendie au Canada, une souscription organisée par le lord-maire a atteint le chiffre de 900000 francs, tandis qu'en même temps arrivaient d'autres fonds pour les Indes, affligées par une effroyable famine. Cette seconde souscription montait à la somme de 5412500 francs.

De splendides banquets sont donnés à Mansion House en l'honneur des ministres, des ambassadeurs étrangers, des généraux, des explorateurs et de toute personne qui s'est distinguée dans le domaine de la science et des arts.

YVON KERMAR.

Il n'y a que les femmes qui ne se détachent jamais du malheur. La nature a rempli leur âme de tant de bienveillance et de pitié, qu'elles semblent jetées comme des êtres tutélaires entre l'homme et les vicissitudes du sort.

La vie humaine ressemble à une année où on ne voudrait pas voir les neiges de l'hiver en hiver, mais les fruits de l'automne au printemps, et les fleurs du printemps en été et en automne.

Le courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. — VAUVENARGUES.

DANS LE LIBAN

Le Patriarcat Maronite. — Les Cèdres

Avant le jour je quitte le village d'Akoura où j'ai passé la nuit. Comme nous, les femmes ont devancé l'aurore, et leur labeur est déjà commencé ; c'est d'aller puiser l'eau à la fontaine. Elles passent, droites et superbes ; et l'eau, en petits ruisselets, s'épanche sur elles, de leurs cruches ruisselantes. Rude est la montée, une véritable escalade, un terrible assaut. Chaque enjambée du cheval secoue le cavalier à lui rompre les os. Quelle vaillance chez celui-là, quelle endurance chez celui-ci ! Cette terre est fertile cependant, et les chaumes desséchés attestent les moissons engrangées maintenant. Le terme de cette première montée me rend l'immense panorama des montagnes et des cimes de toutes parts surgissantes, aussi le magnifique flamboiement de la mer lointaine.

Une tache blanche révèle Tripoli blotti sur le rivage.

La piste est mal frayée où péniblement nous cheminons ; et la descente succède à la montée, et la montée succède à la descente. Il n'est de buisson, d'arbre, ni d'arbrisseau. Le blé, le maïs découpent des carrés verts, les uns alternent avec les autres.

Plus loin on laboure ; le bœuf est noir, l'homme est vêtu de bleu, la terre est rouge. Le travail humain dispute, arrache à l'abandon et à la solitude tout ce qui peut recevoir la blessure féconde du sillon ouvert, ou la graine du moins confiée à quelque poussière. Quelques pentes affreusement rocailleuses, les cimes dernières, fronts chauves de ces Titans de pierre que sont les montagnes indéfiniment centenaires, échappent seules à cette patiente conquête.

Voici que passent des troupeaux, des chèvres noires aux cornes courtes, aux longues oreilles tombantes. De loin quelquefois nous sommes interpellés. Il semble que ces voix nous viennent de l'insondable espace ; et nous ne voyons pas ceux-là qui de loin nous ont aperçus. Les appels, les souhaits d'heureux voyage, les saluts obligeants volent, planent, s'entrecroisent, en cet infini, ainsi que des cris d'oiseaux de large envergure et de libre essor. Les hirondelles fuient, nous sifflant au passage. Les cultures ne sont pas toutes de tradition lointaine : Parmentier retrouverait ici son cher tubercule.

Cinq heures durant, nous avons ainsi cheminé sans un arrêt.

Une piste moins incertaine nous emporte sur une pente rapidement inclinée, et cependant nous laisse à plus de quinze cents mètres d'altitude, auprès du village d'Hasroun. C'est aussi une métropole sacrée, et cela lui vaut gloire, prestige et profit. Le ciel bénit cette terre qui fait profession d'être sainte. Elle nourrit amandiers et mûriers ; la vigne coquettement la revêt de ses pampres.

Le patriarche maronite, un personnage d'importance et dont l'autorité s'étend sur tout le Liban, a placé là ses pénates vénérables. Le patriarcat n'affecte aucune prétention qui soit d'un monument ou d'un palais, pas même d'une maison de grand luxe ou de décoration pittoresque.

Le Liban ignore, et sans doute a toujours ignoré, la magnificence des abbayes d'Italie ou de France. Nous sommes au milieu d'une population d'habitudes les plus souvent assez simples. Ceux-là que la fortune a favorisés de ses largesses capricieuses, descendent vers les vallées plus aisément accessibles, vers les rivages attiédis. L'argent pèse lourd dans les poches, quelquefois aussi sur les consciences ; et les escalades ne sont plus du goût de quiconque s'appesantit en des richesses heureusement conquises. Les Maronites opulents sont aux élégantes maisons des pentes plus hospitalières.

Le patriarche, lui, est demeuré, sinon sur le faîte ; au moins dans une citadelle, de très haut, régnante et dominante. Il est plus près de Dieu, et de plus loin le pasteur contemple ainsi et rallie son troupeau fidèle.

Nul logis qui puisse mieux mériter cette appellation, vulgaire mais bien touchante : la maison du bon Dieu.

C'est un centre, un refuge, un asile, une espérance, une lumière.

La maison du bon Dieu n'est-elle pas, de par cette gloire même, la maison de tout et la maison de tous ? En ces pays quelque peu suranné, le prêtre n'est pas qu'un serviteur de Dieu, un interprète de sa loi, le sacrificateur nécessaire des sacrifices consacrés ; il est un ami, un confident, un arbitre, un conseiller, un juge, et non point seulement dans les choses de la foi, aussi dans les choses journalières. Le prêtre montre, ouvre le ciel ; il régit, il console la terre ; et plus il monte en la hiérarchie de la terre jusqu'au ciel, plus son crédit se hausse, plus sa parole acquiert d'autorité, plus le recours est

désiré à ses avis, à ses sentences, joserais dire à son oracle.

Aussi voyons-nous, tout à l'entour du patriarcat, des hommes, des familles qui tout à l'heure viendront exposer leurs différends, soumettre, à cette sagesse réputée presque divine, leurs contestations.

Ils attendent leur tour ; ils n'ont nul besoin de solliciter une audience. L'accès est facile auprès du plus haut dignitaire, il faut dire aussi à ses pieds, car chacun s'incline, fléchit le genou devant le patriarche, baise la main et ce patriarche, puissant, magnifique, quelque peu ventripotent, et d'une pourpre rose splendidement vêtu, une large croix d'or tombant sur sa poitrine, le visage ombragé d'une barbe opulente, majestueux et cependant de physionomie fine, lit les lettres apportées, écoute les uns et les autres, congédie celui-ci, conseille celui-là, fait œuvre bonne et sainte ; car je vois des yeux qui pleuraient tout à l'heure, et qui maintenant ont tari leurs larmes.

Cependant la table est servie, magnifiquement hospitalière. Le patriarche en occupe l'une des



Beherré, vue générale.

l'anneau qui lui sont tendus. Nos habitudes sont de révérences moins basses, de génuflexions moins faciles; mais la tradition est lointaine de ces prosternations très humbles et de ces gestes, de ces attitudes presque d'adoration. Au reste, la bonhomie grandiose de celui-là qui en est l'objet, est d'un père accueillant, aussi parfois d'un frère aîné, sans peine redescendant, et le sourire aux yeux, la complaisance dans le cœur, jusqu'à ses frères moins heureux qui le viennent solliciter.

Cette déférence et cette humilité laissent transparaître l'étroite fraternité humaine, non celle que nos démocraties jalouses et haineuses imposent, la menace aux lèvres, mais celle qu'une voix divine enseignait aux douces campagnes de Galilée. Ainsi extrémités; son prédécesseur, des mêmes splendeurs traditionnelles revêtu, lui fait face sur la muraille, et de son cadre d'or, assiste, lui aussi, à nos agapes fraternelles. Joseph a retrouvé là un de ses neveux déjà grandi dans les dignités de l'église; une large ceinture rouge en témoigne, et qui sait? peut-être un jour cette pourpre envahira toute la robe. Le protocole groupe, aux côtés du maître, selon un ordre en quelque sorte rituel, abbés, évêques, camériers, et même, non pas au dernier rang, le voyageur profane qui passe.

Il n'a cependant d'autre titre à tant d'honneur que d'être l'étranger, aussi d'être un Français de France. Cela tient lieu de mérite, et c'est une vertu.

L'eau bénite de cour n'est pas d'usage que dans les cours; et je veux bien réserver, par devers moi, en cet aimable accueil et ces empressements obligeants, ce qui est de pure courtoisie et presque de formule et de style. Cependant il y a mieux.

La France est aimée en ces montagnes, pour les services rendus assurément, pour les espérances nourries obstinément, hélas! quelquefois déçues, pour le protectorat exercé, pour quelques subsides étroitement mesurés pourtant; elle est aussi aimée pour elle-même, il le semble du moins, et mieux aimée sans doute que parfois, hélas! elle n'est aimée sur la terre même de France. « Dieu, l'Église, la France ! voilà ce qui est dans notre cœur et dans notre foi, » me dira un prêtre de Balbeck. Cette trinité, tout à la fois divine et humaine, rayonne ici; et n'est-il pas touchant de voir ainsi exalter, presque à l'égal de Dieu, notre cher pays de France? Ces âmes en quelque sorte la soulèvent, l'emportent jusqu'à lui. Si la France commence ici-bas, c'est là-haut qu'elle s'achève.



Un prêtre maronite.

La table est servie en une vaste salle; mais la splendeur de l'assistance, aussi des plats servis, en est la seule richesse. Rien n'égaye la monotonie froide des voutes, des murailles blanchies à la chaux; mais les plats, les assiettes composent une joyeuse mosaïque. Les potages, les ragoûts, les fruits opposent et associent les couleurs et les tons d'une palette éblouissante. Les vins sont de l'or qui flotte et scintille; les raisins sont de grenat ou de rubis; c'est du soleil et de la lumière qui nous vont parfumer la lèvre. Même les choses innomées, et dont j'ignore la savante combinaison, flattent les yeux, avant de nous réjouir en une plus étroite intimité.

Mes saluts respectueux et reconnaissants vont, par delà les mers, jusqu'à ces hommes de haut devoir qui me furent hospitaliers; et les noms d'Aldallah Kouri, de Mgr Rasbous, évoqués, reposent doucement ma pensée, après l'évocation plus illustre, mais moins humaine, des cités antiques, des noms de Byblos et d'Héliopolis.

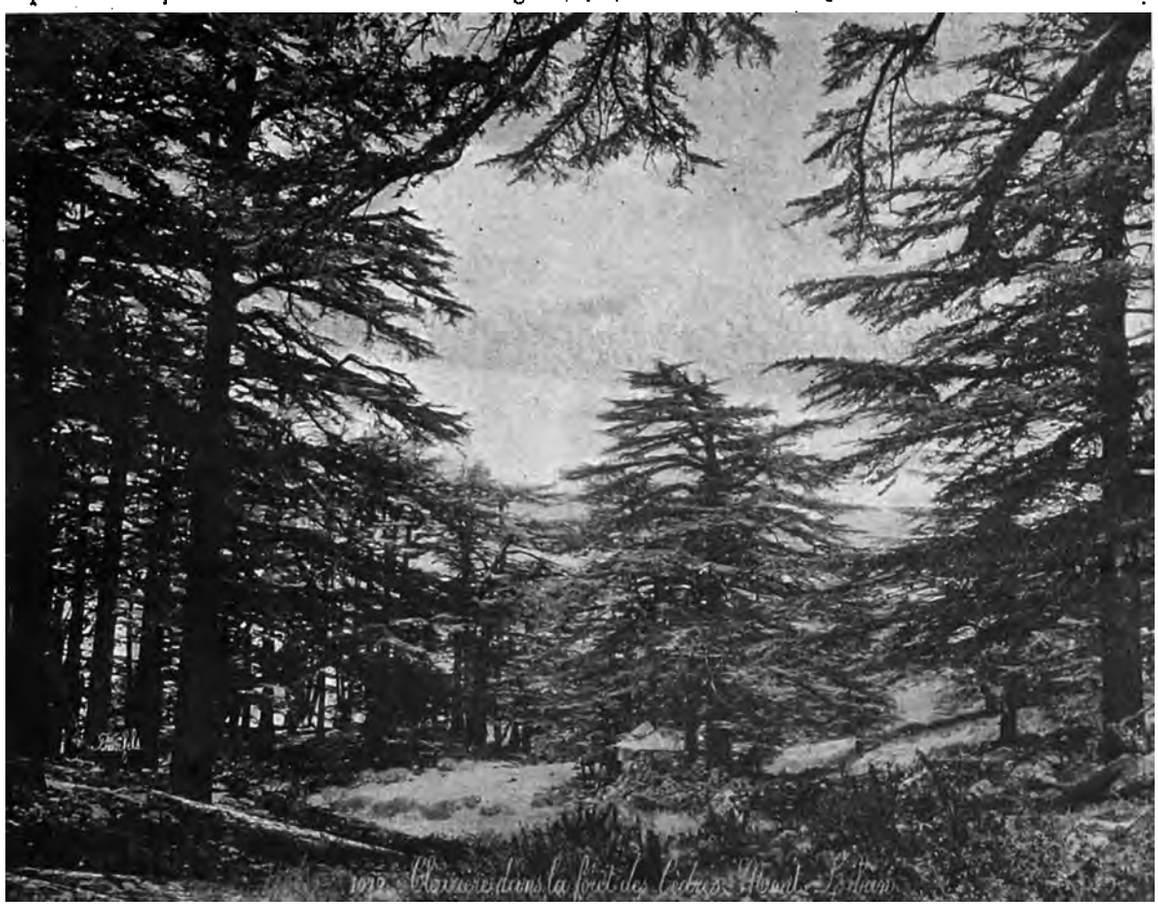
L'abondance des eaux fait la fraîcheur et la fertilité inlassable de ces campagnes. Hasroun domine une vallée profonde qui, serpentant au gré d'une capricieuse fantaisie, descend jusqu'à la ville de Tripoli. Quelques cimes, les moins lointaines, revêtent des lambeaux de verdure. Une sollicitude toute nouvelle leur voudrait rendre la parure des forêts depuis longtemps disparues; et quelques cèdres nouveau-nés tachent les roches grises. Ceux-ci, cependant, ne sont encore ni de la magnificence ni de l'histoire, tout au plus de l'espérance. Ceux-là dont nous rêvons l'abri légendaire, nous apparaissent déjà, entrevus de bien loin, perdus aux immensités d'un vaste amphithéâtre. Pour nos yeux quelque peu déçus, ce n'est qu'une tache sombre, un nid oublié et que nous aurions dédaigné d'apercevoir, si des voix complaisantes ne nous avaient répété ces mots magiques : « Les Cèdres! »

Cette région montagneuse, violemment tourmentée, nourrit une population assez nombreuse. Les villages ne sont point rares; et tout à l'écart, de-ci, de-là, des maisons ont germé, germent encore chaque jour. Les plus anciennes déploient leur terrasse librement ensoleillée; celles d'hier affectent des modes nouvelles et coiffent des toitures basses que la tuile rougit. Les figuiers renversent au talus du chemin leurs rameaux presque blancs et leur feuillage presque noir. Les vignes, effrontées comme des Bacchantes, montent à l'assaut des chênes épineux et les enguirlandent. Quelques noyers énormes projettent au loin, à demi sorties de terre, leurs racines noueuses. Parfois, à la place où quelque source est aisément devinée, les trembles s'alignent, et derrière ce rideau, qui frémit et vacille, un village abrite son aimable et rieuse gaieté. Ainsi nous apparaît

Bakafra. L'instruction est répandue, abondante, aux jeunes êtres qui là grandissent; et voici que je surprends l'école et la classe de Bakafra. L'école est un champ comme tous les autres, plus ombragé peut-être et rien de plus; la chaire du maître est un arbre où nonchalamment il se tient adossé. De pupitre, de banc, il n'en est pas. Cette école travailleuse est aussi une école buissonnière, d'autant plus charmante. Le maître y pourrait aussi bien enseigner des oiseaux que des enfants; et cette école aurait plu au doux rêveur que fut François d'Assise. Côte à côte sont alignés, assis par terre, les petits garçons, toute une nichée. Coiffés du fez rouge, de même taille ou à peu près, ils semblent ces oiseaux des îles que nous voyons, en leur cage joyeuse, se presser au même bâton et former toute une brochette gazouillante. Cependant eux aussi murmuraient, gazouillaient leur leçon, ou plutôt leur chanson printanière; et voilà qu'ils se taisent. Mon apparition est d'un grand effet, et ces grands yeux éveillés ne voient plus que moi. Je passe, comme sous un feu de peloton, sous ces regards curieux; mais cette fusillade n'est que de petits amis et je n'en suis que gentiment caressé. Le maître a son turban noir, non la calotte de pourpre, c'est plus grave et plus imposant. Lui aussi courtoisement salue ou plutôt bénit le voyageur.

Encore quelques mois, bien peu d'années à peine, et la route dont nous croisons et parfois suivons le tracé, les amorces premières, hissera les voitures jusqu'en ces villages du haut Liban. L'esprit entreprenant, au moins de quelques-uns, conseille, exige et paie, ce qui est plus difficile, ces transformations nouvelles.

Les cèdres sont visibles encore, mais dans un éloignement qui longtemps ne paraît pas diminuer. En vérité, je les crois inabordables. L'apparence en est vaine et décevante. Seul quelque oiseau de rapine et de proie, dévorant l'espace, pourrait s'en promettre la conquête. D'un versant de la vallée, il faut passer à l'autre, du village de Bakafra au village de Bcherré. Un torrent gronde aux profondeurs où nous voici descendus; et des ruisseaux bruyamment précipités lui jettent leurs eaux en tribut. Bcherré prospère et rayonne, tout de neuf habillé. C'est un villageois qui se met à la mode et se prélasse endimanché. Et cependant, tout près de là, presque intangible à quelque pas humain, un vieux monastère s'accroche au rocher. Le lointain cénobite qui logea ainsi ses frères, prit exemple sur une hirondelle logeant ses petits.



Clairière dans la forêt des Cèdres du mont Liban.

Nous avons beaucoup monté; mais au prix de l'escalade qu'il nous faut maintenant poursuivre, il semble que nous ayons cheminé en plaine, ou tout au plus en des vallons complaisants. La vaillance des chevaux, par bonheur, est d'une chèvre, et leur équilibre vertigineux, d'un écureuil. Voici que nous croisons toute une famille

en déplacement de séjour. Le mari est à cheval, la femme, les enfants le suivent, grimpés à l'échine des ânes; les serviteurs à pied ferment la marche. Bêtes et gens rivalisent de magnificence en leurs accoutrements et harnachements. Si le maître a son turban multicolore, si la femme scintille d'or, les chevaux, les mulets, porteurs des bagages, à chaque enjambée, font sonner le joyeux carillon des coquillages qui leur sont, aux oreilles et jusque sur les guides, une parure pittoresque et charmante.

En son extrémité dernière, la vallée rétrécie n'est qu'une gorge béante; et le rocher monte en falaise formidable. C'est là cependant qu'il nous faut nous hisser. Par bonheur, ces chevaux du Liban décrocheraient la timbale à la cime d'un mât de cocagne, et plus justement que Fouquet, ils pourraient dire : « *Quo non ascendam?* » Ils passent où des humains ne sauraient toujours passer sans dommage. Une pauvre femme en témoigne; nous la voyons, tout de son long, tomber au sentier, ou pour mieux dire, à l'échelle que nous suivons, et son maïs, ses patates roulent, disparaissent, où les yeux mêmes ne sauraient les retrouver.

Enfin nous atteignons un plateau rocailleux et que le vent librement balaie. Nous avons laissé derrière nous les pentes ravinées, l'effrayant effondrement des débris éboulés. Les cèdres sont devant nous; le formidable temple nous ouvre ses parvis. Il avait son enceinte que la sollicitude d'un pacha lui avait donnée, non sans grosse dépense et grand labeur. Un mur continu enserrait l'oasis; c'était une défense contre le vagabondage des troupeaux, les feux imprudemment allumés des bergers, enfin contre la gent même des touristes, ainsi admis à la pieuse visite de ces vieux patriarches de la nature, mais non au campement qui peut devenir indiscret, fâcheux, ou même dévastateur. La bonne pensée n'a pas été longtemps obéie, ni la consigne.

Les portes renversées jonchent le sol; et les brèches béantes interrompent la muraille vainement protectrice. Qu'ils étaient petits de loin! qu'ils apparaissent maintenant énormes, ces arbres! Comme les grands talents et les grandes âmes, ils ne mènent pas un tapage indiscret. Il faut les aborder, les connaître, les embrasser d'un regard prochain, ou mieux d'une étreinte immédiate, pour comprendre et mesurer tout ce qu'ils sont. Leur assemblée est superbe et entre toutes imposante. Ces patriarches nous donnent l'hospitalité, mais de haut, et comme du sommet de leur apothéose. Ils sont deux ou trois cents, réunis en cet étroit espace, fraternellement associés. C'est une tribu, une famille. Ils se connaissent, ils s'aiment. Plusieurs générations sont là, rapprochées; et de l'un à l'autre, l'écart est de plusieurs siècles quelquefois. Mais arrivé à ce vertigineux amoncellement d'années, l'âge dépasse nos mesures vulgaires, et l'arrière-petit-fils fraternise avec le lointain aïeul. Celui-ci a enfanté celui-là; et cet autre, tout prochain, avait, par delà les temps humains, enfanté celui-ci. Ils enfanteraient encore, les uns comme les autres, magnifiques sultans, au harem sans fin multiplié et fécond. Durant la trêve trop vite écourtée que la muraille établie leur assurait, les cèdres avaient repris cette inlassable fécondité. Tout alentour des ancêtres, la lignée renaissante prospérait; les graines germaient, qu'épandent les fruits maintenant inutiles et stérilisés. L'oasis, les siècles aidant, moins peut-être, serait redevenue la forêt. Déjà, comme à l'abri des ailes maternelles les oiselets grandissent et se réjouissent, la descendance des colosses croissait et multipliait. Les branches étalées par-dessus sa fragilité la sauvegardaient maternellement; et les troncs énormes, titanesques, montaient tout alentour, orgueilleux de donner aux enfants l'exemple de la force et de la souveraine majesté. Ces espérances ne furent que de peu de jours. Les arbrisseaux ont disparu qui seraient maintenant déjà de jeunes arbres; la terre, librement foulée, a repris sa désolante aridité. Les grands aïeux sont restés seuls, grandis encore de leur solitude même, aussi, paraît-il, quelque peu attristés. Ils vivent, mais ils ne survivent plus; et le désastre est sans retour lorsque, sous la tempête ou le poids décidément insoutenable des ans, quelqu'un de ces si vieux rois de la montagne fléchit, tombe et s'écroule. Il en est un, dont les débris sèment ainsi un vaste espace. Ses rameaux épars n'ont plus de feuille, ses branches n'ont plus de rameaux. Renversé, de celles-là qui lui restent, il proteste désespérément contre sa ruine. C'est un vaincu qui vainement tend ses bras vers le ciel. Le feu l'a rongé; sans écorce et comme écorché tout vif, il a souffert, il souffre encore peut-être, en cette mort si longtemps défiée et qui l'a jeté bas sur l'arène. Le tronc est demeuré en place, qui soutenait tout l'édifice, et qui s'offre maintenant, comme un siège complaisant, aux lassitudes vulgaires d'un passant ou d'un voyageur. Les cèdres, plus capricieux en leur lente poussée que ne sont les sapins de nos forêts de France, ne composent pas des colonnades, dont la symétrie excessive fatigue, alors même que s'en impose l'harmonieuse et monumentale grandeur. Les cèdres, jaloux, dirait-on, de leur particulière personnalité, indisciplinés, n'affectent point les mêmes attitudes, ne font point les mêmes gestes; et de l'un à l'autre, quelque variété amuse et surprend. Il me faut en embrasser un six fois pour en accomplir le tour : c'est un voyage. Presque au niveau du sol, quelquefois l'arbre se branche et se divise; de-ci, de-là, il projette ses rejetons devenus des arbres. Les verdures étalées forment des étages, des paliers, puis des degrés, des échelons; et cela monte jusqu'à la cime dernière. Ainsi quelque escalier superbe accède à la suprême divinité. Cette ver-

dure a de bleuâtres douceurs. Mais pas une herbe ne se tapit en la terre stérile, pas une mousse ne rafraîchit les racines émergées et noueuses. La vanité humaine insulte à cette invraisemblable longévité ; l'écorce découpée reçoit des initiales imbéciles, des noms obscurs. Quelle impertinence d'imposer, à cette gloire vivante, notre néant éphémère, de prostituer ce passé légendaire à notre misérable présent! Les Pharaons entaillaient aux rochers qui voyaient passer leurs victoires leurs cartouches longtemps ineffacés. Du moins ils étaient des Pharaons et des vainqueurs. Que dire des chemineaux qui blessent ainsi à la face, ou dans le cœur, ces immortels, confidents de tant de siècles?

Une petite chapelle se tapit au plus épais de cette frondaison. L'indifférence et l'abandon en feront bientôt une ruine. Elle passera, elle s'effacera, que les cèdres seront encore, que leur vieillesse printanière revêtira chaque saison, sans jamais dépouiller leur précédente parure, une parure nouvelle. Ils sont le véritable temple et le plus magnifique sanctuaire. Leur longévité les rapproche mieux que tout ce qui est de labeur humain, de l'éternité divine. Quel temple, bâti de nos mains, que ne fasse éclater l'immensité de Dieu?

A peine avons-nous touché cet asile lointain, ces arbres que leur éloignement même (ils végètent à près de 2000 mètres) a protégés contre les avides dévastations et sauvés de la cognée, que le jour tombe, que le doux, mais rapide crépuscule allonge les ombres, jette un voile d'incertitude et de mystère aux lumières tout à l'heure encore si joyeusement rayonnantes. A travers les ramures largement déployées, les clartés dernières s'épanchent et s'égarent. Le ciel, par lambeaux entrevu, fond les ors, la pourpre, la gamme changeante de ses splendeurs et d'un sublime adieu. Un falot est allumé qui marquera l'entrée de ma tente. Les toiles en sont retombées, la porte est close ; et je m'endors en la tiédeur des couvertures amoncelées, pendant que je sens, ou plutôt devine, derrière ce voile bien léger, les rigueurs d'une bise cruelle.

LA VOIX DU PROMONTOIRE

Les rivages de Majorque, en leur partie orientée du nord au sud-ouest, sont les plus caractéristiques de la Méditerranée.

Vers l'est, ils se terminent en un cap très effilé, le cap Formentor, formé par une éclatante et haute muraille de pierre ; vers l'ouest ce sont des bois et des solitudes abruptes. En un seul point, à Soller, ce rivage, d'un développement considérable, s'échancre pour ouvrir un petit port insuffisamment abrité. A partir de Soller on ne voit que des cimes sauvages pleines d'écroulements, de déchirures, de précipices et de falaises où retentissent les clameurs de la mer par les mauvais jours : côte *escarpada y horrorosa, sin abrigo ni resguardo*, dit Miguel de Vargas.

Plus loin, au contraire, à Miramar, sur une longueur de plusieurs kilomètres, on est dans le mystère et la fraîcheur des forêts. Le rivage, qui s'élève d'un jet jusqu'à mille mètres d'altitude, est ombragé par des chênes verts gigantesques et des pins dont les armées frémissantes escaladent la sierra. Par endroits, enguirlandés de lierre et de chèvrefeuille, s'amoncellent de prodigieux chaos de roches auxquels succèdent des fourrés impénétrables que coupent brusquement des falaises verticales d'une effrayante hauteur. Partout l'yeuse robuste au tronc obscur; au feuillage de bronze couronné d'or, étend ses épaisses ramures ; partout l'arbousier mêle la fraîcheur de ses feuilles renaissantes aux cistes étoilés de blanc et de rose, à l'*Hippocrepis* des Baléares au parfum pénétrant. Sur de grands espaces l'euphorbe géante balance ses vagues de feu et le cytise marie ses grappes jaunes aux broderies vermeilles du lentisque. En des parties découvertes s'étalent des prairies d'asphodèles, de glaïeuls et de pâles nigelles. Au printemps les rossignols et les fauvettes emplissent ces solitudes de mélodies, des sources invisibles murmurent sous l'épais couvert et la brise du large accompagne d'un frémissement musical les radieuses vocalises des oiseaux.

Et, dans les sentiers ombreux où les tapis de mousse assourdissent les pas, on rencontre des groupes d'orchidées aux apparences d'insectes, ailées d'azur et tigrées de velours fauve avec des antennes de feu, tandis que d'autres, très fraîches sous de grandes coiffes roses, semblent vous considérer avec des prunelles d'enfants.

Le dévalement prodigieux de falaises, de roches, de précipices et de forêts impénétrables, pleines de chants et de fleurs, se termine dans la mer par un étrange promontoire, sorte de monstre de pierre accroupi, formidable, de couleur sanglante, avec un arceau béant comme un orbite vide : c'est la *Foredada* ou roche trouée, célèbre dans toute l'île de Majorque.

Aperçu du haut des *miradors* (1), accrochés dans les falaises comme des nids d'hirondelles, le promontoire, aux allures de monstre, semble ramper vers l'horizon.

Devant l'immensité de toutes parts étalée, sans points immédiats de comparaison, on n'a pas l'impression des dimensions réelles de la masse de pierre dont la hauteur est de 84 mètres, c'est-à-dire 24 mètres de plus que les tours de Notre-Dame. L'arceau ouvert sur l'espace ne donne pas

(1) Les *miradors* sont des sortes de plateformes bâties et munies de parapets, établies en des endroits souvent inaccessibles, pour permettre de contempler le paysage. Miramar en compte plus de vingt.

l'idée des 12 mètres de hauteur qu'il offre en réalité, et une forêt de pins qui couvre les crêtes du promontoire fait songer simplement de loin à des buissons mouchetant sa surface.

Que de fois, par les belles nuits, je me suis rendu sur un *mirador* d'où je plongeais d'une hauteur de 300 mètres sur l'énorme rocher ! La mer était calme, jolie comme un miroir, et la lune, cachée par des nuages immobiles, versait comme une grande lueur idéale sur les flots endormis. A



La nuit calme au promontoire.

mes pieds, à des profondeurs vertigineuses, le promontoire s'avançait dans le doux rayonnement de lumière, sombre, le grand orbite ouvert. Et je rêvais de quelque vision apocalyptique, d'un monstre fabuleux guettant une proie inconnue à travers la nuit des siècles !...

J'avais depuis longtemps le désir de faire une promenade nocturne autour du rocher, mais, soit que l'état de la mer ne l'eût pas permis aux jours désignés, soit que les mariniers d'une anse voisine m'aient manqué de parole, je n'avais pu réaliser ce projet. Un soir pourtant, le vieux Guillem, l'un des serviteurs de Miramar, vint m'informer qu'il avait aperçu tout en bas, sur le rivage, le signal d'appel convenu avec un pêcheur, c'est-à-dire deux feux accouplés. Le soleil était couché, la fin du crépuscule éclairait encore vaguement la terre tandis que nous prenions le chemin en lacets qui, des hauteurs, conduit à la mer.

Après une demi-heure de descente dans un sentier rapide où nous allions avec prudence, car les aiguilles de pins dont il était jonché le rendaient glissant, nous rencontrions une route qui côtoie le rivage et nous arrivions bientôt en un point où le promontoire se rattache aux falaises. Selon les prévisions de Guillem une barque nous attendait et quelques instants après, à la cadence des rames, nous voguions dans la nuit claire en suivant les flancs de la *Foredada*. Le rameur qui nous conduisait était silencieux, Guillem fredonnait une *malaguena* d'une poésie pénétrante ; pour moi, je me laissais aller au rêve. Autour de nous les choses prenaient une étonnante grandeur, le rivage obscur s'élevait jusqu'au zénith, silencieux, hérissé de roches vaguement entrevues, tandis que la muraille du promontoire fuyait vers l'horizon qu'elle barrait en partie par un retour à angle droit du rocher sur lequel s'ouvre le grand arceau. Ce promontoire qui, vu des *miradors*, semblait écrasé sur la mer, se

dressait maintenant jusqu'aux étoiles, prodigieux et noir.

Lorsque nous en eûmes atteint la pointe, il prit l'aspect d'un grand cône et la lune, qui s'était levée, lui fit une bordure d'argent.

Nous avions contourné le promontoire, nous voguions maintenant en pleine mer, le vent d'est que nous ne sentions pas sur le versant occidental, où nous nous étions embarqués, soufflait et la mer s'agitait.

« C'est que, s'écria tout à coup Guillem qui depuis quelques instants ne chantait plus, si le vent fraîchit davantage nous serons en danger et nous ne trouverons aucun refuge de ce côté. Qu'en pensez-vous, maître Jaime ? » fit-il en s'adressant au rameur.

« Nous n'avons rien à craindre encore, fit l'autre, *vamos*. »

Et les rames en cadence continuaient à frapper les flots et la barque doucement roulait, car la mer nous prenait par le travers. Comme nous suivions ainsi le bord, à une petite distance, une sourde plainte s'éleva du rocher.

« Entendez-vous, Guillem ?

— Senor, ce sont les Maures.

— Comment, les Maures ? »

Quelques coups de rames nous avaient rapprochés du bord ; la plainte, à intervalles réguliers, s'élevait plus distincte, on eût dit des soupirs entrecoupés, des gémissements. J'en étais un peu impressionné, sans pouvoir m'expliquer la nature de ce bruit anormal.

Jaime, qui était resté silencieux, nous fit remarquer alors que le vent augmentait, que la mer devenait plus agitée.

« Nous ne pouvons rester là davantage, fit-il, nous risquerions d'être écrasés sur le rocher maudit. » Et il fit force de rames pour regagner le versant ouest du promontoire.

Durant ce temps, Guillem me contait que les mouvements de la houle troublaient les Maures précipités autrefois dans les flots et réfugiés dans des cavernes marines, tandis qu'ils tentaient une incursion sur ce rivage.

Et, en effet, on eût dit des plaintes de victimes ces bruits de la vague frappant le fond des excavations.

Je songeais, tandis que nous revenions au rivage, que les incursions des pirates barbaresques ont laissé de tels souvenirs à Majorque, que tout fait insolite leur est attribué.



Guillem.

D'ailleurs tout parle d'eux encore, les tours de guet destinées à signaler leur présence se dressent toujours çà et là sur les hauteurs, et justement l'une d'elles se profilait près de nous, sur le ciel.

Les traditions populaires parlent souvent du célèbre Barberousse qui prit sa revanche sur Charles-Quint, maître de Tunis, en s'emparant de Mahon. Des légendes même rappellent l'*Armada santa*, la fameuse flotte organisée vers l'an 1390, sous le règne de Don Martin d'Aragon, dans le but de débarrasser la Méditerranée des pirates barbaresques qui l'infestaient.

Mais tous les efforts furent vains, les écumeurs de mer continuèrent à exercer leurs ravages et à débarquer souvent ici, dans l'anse formée par le promontoire sauvage. Seulement la conquête de l'Algérie par nos armées délivra Majorque des périls de chaque jour.

Depuis ces temps lointains, l'anse de la *Foredada* n'a plus été fréquentée que par les contrebandiers et les pêcheurs. De temps à autre maintenant, aux beaux jours, la *Nixe*, le beau yacht de l'archiduc Salvator, y vient jeter l'ancre.

Maintes fois la gracieuse et douce souveraine, l'infortunée victime d'un abominable forcené, venant visiter à Miramar son impérial neveu, atterrit aussi sous l'étrange promontoire.

La frêle impératrice se plaisait à gravir les sommets de la sierra et, après avoir erré toute la journée, elle rentrait à bord de son yacht où elle passait la nuit. La grandeur silencieuse et l'étrangeté de cette nature attiraient son âme inquiète et si douloureusement attristée qu'on l'eût dite hantée par un fatal présage.

Peut-être s'était-elle assise parfois, à la tombée du jour, sur ce *mirador* élevé où je suis allé souvent moi-même et d'où le regard plonge avec épouvante sur l'abîme et sur l'immensité, et là, devant les magnifiques couchants familiers à ce rivage, a-t-elle longuement songé. Dans les reflets de féerie qui éblouirent ses yeux ne revit-elle pas l'éclatante auréole qui illumina sa vie lorsque, quittant le mélancolique château de Possenhofen, elle apparut à Vienne en une radieuse apothéose ? Mais un monstre autrement sinistre que la *Foredada* guettait devant la lumière et l'espoir...

Ce promontoire toujours exerça une singulière fascination. N'est-ce point sur les hauteurs qui le dominent que l'archiduc Salvator s'est recueilli

durant de longues années pour méditer et pour écrire ? Remontant dans le lointain passé, nous trouvons Ramon Lull, le grand mystique du moyen âge, qui vint se réfugier à Miramar, au-dessus de l'étrange promontoire, pour méditer aussi et pour composer des ouvrages.

Mais si le promontoire souvent soupire ou exhale comme des pleurs d'agonie, il fait entendre, à certaines heures, une voix formidable qui se répercute à une grande distance et frappe d'épouvante.

J'étais à Miramar par un jour de tempête; c'était au dernier printemps, à l'équinoxe, qui se manifeste aux Baléares par des coups de vent d'une violence inouïe. Les oliviers en pleine sève cassaient comme le verre et les caroubiers tordaient leurs branches énormes qui se rompaient, laissant comme une blessure saignante due à la couleur rouge du bois. Il était périlleux, en ces moments, de suivre les routes encombrées de branches brisées par la tempête. Des gens que leurs affaires sollicitaient voyagèrent la nuit suivante et les voitures, se heurtant à de fortes branches, furent renversées. On compta de nombreux accidents.

Chez l'archiduc Salvator, à Miramar où je me trouvais, la maison semblait ébranlée par l'ouragan. A travers les vitres on voyait dans la brume comme une lutte farouche des éléments déchaînés. Le fracas de la mer, se brisant sur les rochers à 300 mètres à pic au-dessous de nous, montait et venait se mêler aux sifflements du vent. Les oliviers blafards s'inclinaient jusqu'à toucher le sol, les palmiers se courbaient et les palmes frémissantes faisaient entendre comme un bruit de pluie continue; de toutes parts les feuilles arrachées fuyaient sous la rafale. C'était comme la fin de tout.

Nous étions demeurés de longs instants pensifs, lorsque tout à coup l'archiduc medit : « Nous pourrions mettre ce mauvais temps à profit en assistant à un spectacle peu ordinaire, mais je n'ose vraiment vous inviter à affronter l'ouragan, quoiqu'il soit plus effrayant que dangereux. Cependant il en vaudrait la peine. Voulez-vous tenter l'excursion ? »



Le promontoire par la tempête.

Je savais que le prince ne m'aurait pas entraîné à sa suite, par un tel temps, pour un objet de peu d'intérêt. Je lui témoignai donc combien sa proposition m'attirait et, quelques instants après, fouettés par la rafale, nous suivions la route puis nous prenions un chemin en lacets conduisant à la mer.

Je le connaissais bien ce chemin, maintes fois je l'avais suivi par les beaux jours. Je savais que du *mirador* de Son Masroig où nous nous

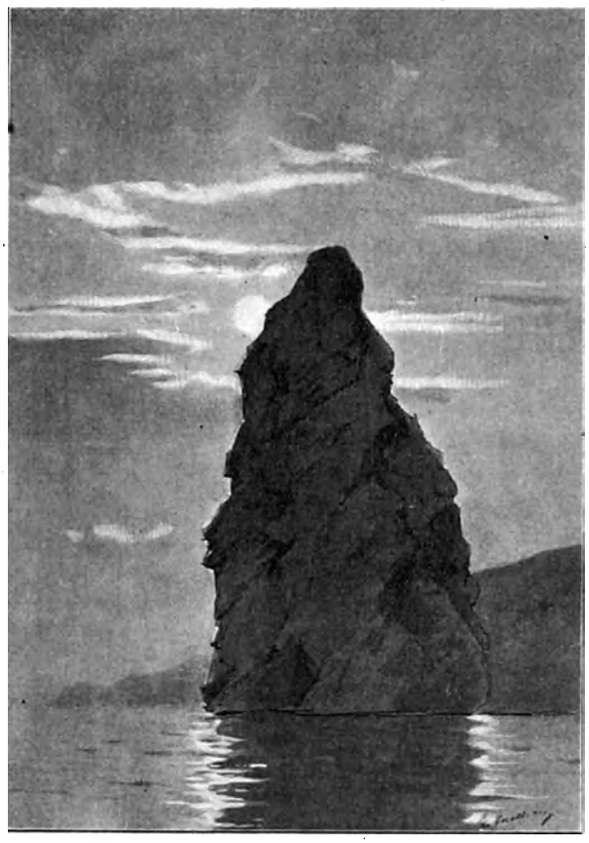
étions arrêtés un instant, nous dominions la mer de plus de 300 mètres et qu'au-dessous de nous le promontoire de la *Foredada* s'allongeait comme une bête monstrueuse. Mais cette fois, accrochés à la balustrade en fer du *mirador*, pour mieux résister aux assauts du vent, nos regards se perdaient dans un amas de vapeurs déchirées, telle une cuve bouillonnante sans bords, un abîme mouvant où se brassent on ne sait quelles tempêtes.

Et soudain un cri déchirant traverse les airs, dominant le tumulte; il s'échappe de l'abîme et finit en un rugissement prolongé.

Un sourire énigmatique passe sur les lèvres de l'archiduc : « Descendons, fait-il, je vous expliquerai tout à l'heure le phénomène. »

Nous suivons le chemin en lacets et, après une demi-heure de marche silencieuse, chacun de nous étant attentif en cette descente, car la violence du vent eût pu nous entraîner dans quelque précipice, nous arrivons sur un autre *mirador*.

Le décor qui nous entoure est, de toutes parts, plein de sauvage grandeur. Au-dessus de nos têtes surplombent d'énormes quartiers de roches à travers lesquelles des pins surgissent, tordus et frissonnants. Le vent les secoue avec fureur et, çà et là, dans les anfractuosités, les *diss* agitent bruyamment leurs grandes crinières. Dans l'abîme les vapeurs sont moins épaisses et le promontoire se développe maintenant au-dessous de nous, voilé d'embrun, frangé d'écume.



L'extrémité du promontoire vu de la mer.

De temps à autre le rugissement qui m'avait tant frappé s'élève, dominant la tourmente. En dépit du vent qui menace de m'arracher au sol, je reste, attiré par l'étrangeté du spectacle. Et la couleur sanglante du promontoire, l'éblouissement des vagues broyées, l'orbite sinistrement ouvert au milieu des embruns, lui prêtent encore je ne sais quelle tragique horreur. De le regarder ainsi, entouré de flots bouillonnants, lui-même semble se mouvoir, ramper et s'avancer dans la tourmente. Et lorsque le rugissement déchire l'espace, je crois entendre la voix du monstre jetant, en sa fureur, comme un défi au firmament.

Et c'est bien en effet la voix farouche du promontoire qu'on entend... Nous avons enfin quitté le *mirador* et nous nous reprenons à descendre. Encore un quart d'heure de marche dans le sentier en lacets et nous arrivons à l'isthme qui rattache la *Foredada* aux falaises du rivage. Une route, creusée dans la paroi orientale, permet de côtoyer le roc presque jusqu'à son extrémité. Nous la suivons au milieu d'un fracas épouvantable. On n'entend que sifflements, cris, hurlements que domine, de temps à autre, l'effroyable clameur.

Ce rugissement ne rappelle aucun bruit connu de la terre, c'est comme une explosion subite de haine, un long cri menaçant qui s'échapperait des profondeurs mêmes de la mer.

L'archiduc me conduit en un point du parapet et soudain, au-dessous de nous, le cri farouche déchire les airs en même temps qu'un jet de vapeur s'échappe des flancs du promontoire, monte en gerbe haute que le vent arrache et emporte.

Le prince m'explique que la clameur sauvage vient du *buffador*. Ce *buffador*, dont je ne soupçonnais pas l'existence, car il ne fait entendre sa voix qu'aux jours de tempête, est formé par une sorte de caverne au ras de la mer. Cette caverne se continue en un couloir ou cheminée d'appel qui monte en se rétrécissant dans les flancs du rocher et dont l'orifice extérieur s'ouvre dans la paroi. Par les vents d'est, les vagues en furie viennent frapper les flancs du promontoire, s'engouffrent dans la caverne où, comprimées par les prodigieuses masses qui se succèdent, et ne trouvant point d'issue, montent dans la cheminée d'appel d'où elles s'échappent broyées et vaporisées en faisant entendre le rugissement qui m'avait tant frappé.

C'était bien là que j'étais venu un soir après avoir contourné le promontoire et que j'avais perçu les soupirs que Guillem attribuait aux Maures.

Éternellement la caverne résonne sous la vague; lorsque la mer est peu agitée, ce sont des plaintes confuses, des sanglots, et par les fortes tempêtes seulement l'étonnant phénomène se manifeste.

GASTON VUILLIER.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Il est fâcheux que la vilaine politique, qui se glisse partout, ait empêché jusqu'à ce jour — ait retardé, seulement, peut-être, — l'inauguration officielle du pavillon de la Ville de Paris, à l'Exposition.

Sans doute, on ne doit pas attacher trop d'importance à ces cérémonies, à une apparition brève du chef de l'État et de son cortège habituel : maintes expositions s'en passent. Cependant, au cours de ces visites, les organisateurs reçoivent des témoignages publics de satisfaction auxquels ils ont le droit d'attacher quelque prix et qui sont très mérités; leurs efforts reçoivent une légitime récompense, et c'est précisément le cas pour cette exposition de la Ville de Paris. Elle est très visitée, très admirée, elle en est digne : on souhaitait et on souhaite encore, que les gens de goût et d'érudition délicate qui l'ont installée entendent dire officiellement qu'ils ont triomphé de toutes les difficultés et se sont acquittés de leur tâche à la satisfaction générale.

Les collections dont il s'agissait de prendre le « meilleur » pour le disposer là, sont immenses. La Ville laisse loin derrière elle les amateurs les plus généreux, les plus follement dépensiers même : elle a, d'abord, pour cette accumulation de trésors, son passé séculaire. Beaucoup de « témoins d'autres âges », pierre, toile peinte, papier, bois, etc., ont victorieusement résisté aux révolutions et ont été pieusement recueillis par les fonctionnaires qui sont préposés à la conservation de ces souvenirs : les dons affluent, faits par des particuliers, par des familles. Des artistes qui ne céderaient leurs œuvres qu'à des prix très élevés, s'empressent souvent de les offrir à Paris, certains qu'ils sont de les savoir en bonnes mains. La Ville devient ainsi propriétaire d'une énorme quantité de statues, tableaux, dessins, meubles, etc., sans oublier ceux qu'elle achète chaque année.

Pour orner le palais spécial, édifié sur les bords de la Seine, où une sélection de ces merveilles devait être exposée, l'inspecteur général des beaux-arts de la Ville, M. Ralph Brown, aidé de l'intelligente collaboration de M. Caïn, conservateur de Carnavalet, a donc subi cette épreuve que connaissent seuls les heureux mortels devant qui sont amassées trop de richesses : il a dû, forcément, limiter ses emprunts. On lui faisait des offres de toutes parts. Les grandes administrations, les collectionneurs, les musées, lui ouvraient leurs galeries où il pouvait puiser. Des souverains songeaient que tel glorieux souvenir serait agréable aux Parisiens et l'offraient : la reine d'Angleterre envoyait les bas-reliefs en bronze de la place Louis XV; l'empereur d'Autriche, le berceau du roi de Rome, ciselé d'après les dessins de Prud'hon. Chaque semaine, une rareté nouvelle s'ajoutait aux précédentes. M. Ralph Brown et M. Caïn, sans mécontenter personne, ont réussi à garnir les galeries du vaste édifice qui lui était remis, de façon à plaire aussi bien à la foule qui aime l'anecdote instructive, qu'à l'amateur d'art qui recherche le pur chef-d'œuvre.

L'anecdote, on la trouvera contée d'une manière touchante, amusante et tragique dans les collections de la Préfecture de police, par exemple, qui figurent au rez-de-chaussée avec les documents relatifs à tous les grands services urbains et nous initient aux rouages de cette machine un peu compliquée, mais d'un fonctionnement si régulier qui est l'administration parisienne. La série de portraits des prédécesseurs de M. Lépine est très suggestive avec ces uniformes qui nous font sourire quand on les compare au démocratique veston ou à la correcte redingote que notre préfet actuel montre, à toute heure du jour et de la nuit, aux Parisiens que sa vigilance protège.

Les chefs-d'œuvre, les voici surtout dans la section rétrospective du premier étage où l'histoire de la Ville est contée par les plus grands artistes de tout temps. On goûtera spécialement, — car ici l'anecdote reparaît, — la partie de ces collections qui a trait aux mœurs de Paris sous les règnes de Louis XV et Louis XVI, sous la Révolution. On y suit les Parisiens d'alors dans tous leurs divertissements, on les accompagne dans tous les endroits où ils avaient coutume d'aimer, de boire frais, de se promener, de deviser. Quels délicieux tableautins de Saint-Aubain nous redisent comment s'écoulait la vie sous Louis le Bien-Aimé! Et comme on s'amuse, avec Boilly, par les rues, dans les jardins, au café! — en ces lieux précisément où se dressent palais et palais! Les Champs-Élysées étaient une adorable banlieue, remplie de rendez-vous seigneuriaux et de guinguettes champêtres et, passé le Cours-la-Reine, la Seine coulait entre les berges nues, une Seine propre et claire que nous ne reverrons peut-être jamais.

Cette série se poursuit jusqu'à nos jours avec une superbe collection d'œuvres de nos principaux paysagistes, de ceux qui ont deviné l'âme turbulente ou calme de la Ville et qui l'ont transcrite sur la toile, avec autant de sincérité qu'ils en ont mis dans leurs études de la campagne, Hubert Robert, Michel, Corot, Cazin, Lépine, etc. Ce sont autant de transformations qu'ils ont ainsi notées, d'un pinceau fidèle, et cependant on a plaisir à toujours reconnaître, dans leurs œuvres très poussées ou dans leurs notes rapides, ce paysage fin et gracieux, baigné d'une lumière douce et franche, qui est le paysage parisien, unique au monde peut-être, survivant à toutes les tentatives les plus hardies des ingénieurs, à toutes les conceptions, parfois imprudentes, des hommes de science. C'est bien Paris, de ses origines à nos jours, qui revit, qui palpite dans ce palais, et on ne saurait trop complimenter ceux qui nous l'ont si artistement reconstitué avec des collections trop éparses, trop « sous nos yeux aussi », quotidiennement, pour que nous songions à les remarquer assez.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

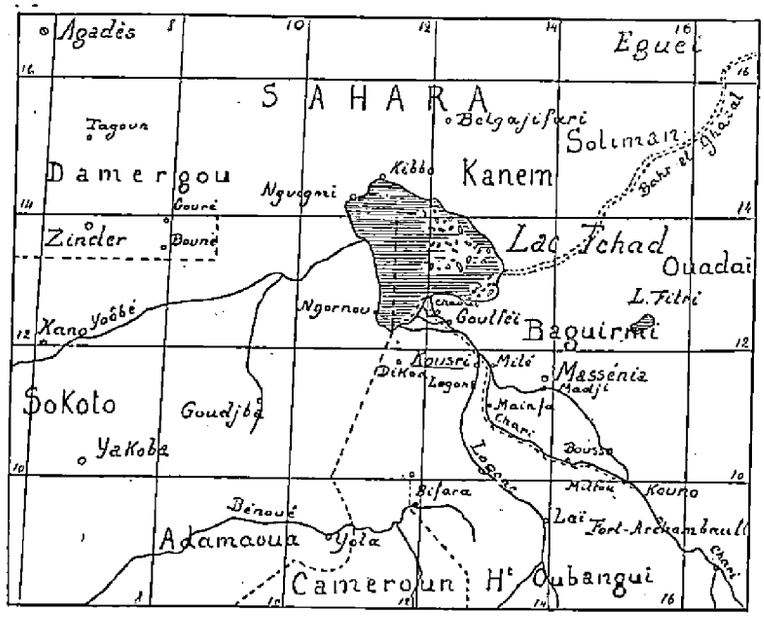
Au Tchad. — *La fin d'un potentat nègre. Un succès chèrement payé.*

Lorsque, il y a deux mois, le *Magasin Pittoresque* exposait à ses lecteurs la situation des forces françaises dans la région du Tchad, nous nous doutions bien qu'un dénouement était proche. Il était impossible de prévoir qu'à l'heure même où ces lignes paraissaient dans la revue, deux de nos plus vaillants officiers succombaient sur la terre d'Afrique en vengeant un camarade massacré et en assurant à notre pays la possession libre d'un vaste empire. Nos lecteurs con-

naissent l'histoire de Rabah, cet émule de Samory qui tint tête durant plusieurs années aux diverses expéditions envoyées contre lui : françaises, belges et allemandes.

Déjà, en octobre de l'année dernière, une troupe française commandée par le capitaine Rebillot infligeait à notre ennemi un échec sensible. D'après les nouvelles parvenues en Europe, le chef nègre était lui-même blessé et en fuite. Mais sa puissance n'était pas anéantie.

La fuite des chefs est d'ailleurs l'une des tactiques de guerre qui réussissent le mieux dans les campagnes que les indigènes de l'Afrique intérieure soutiennent contre les forces européennes. Le manque de vivres, la pénurie d'eau, l'ignorance du terrain s'opposent à la poursuite de l'ennemi. Ce dernier se reforme vite et recommence à harceler le pionnier blanc. C'est cette considération qui semble avoir déterminé le commissaire du gouvernement au Chari, M. Gentil, à frapper un coup décisif, en lançant contre les troupes de Rabah toutes les forces disponibles réunies en ce moment à Kousri, ou Koussouri. Ces forces se composaient :



Croquis de la région du Tchad.

1° De l'escorte de la mission Fourcau-Lamy. Les lecteurs du *Magasin Pittoresque* connaissent déjà la belle exploration effectuée par ces deux voyageurs. Pour la première fois, une mission européenne parvint à franchir le Sahara du nord au sud. Plusieurs rencontres avec les Touaregs, maîtres du Sahara, eurent une issue favorable pour la mission. Le combat le plus important eut lieu au mois de février 1899, dans le cœur du désert, près de Trazar. Le succès de la petite troupe eut une influence heureuse sur la suite de l'exploration; nos compatriotes parvinrent, sans grandes difficultés, jusqu'à Zinder. Le commandant Lamy se détacha alors avec une partie de l'escorte, pour rejoindre le groupe réuni sur le Chari et dont il prit le commandement. Le chef de la mission, M. Foureau, se rendit quelque temps après à Mandjafa (Mainfa) sur le Chari, qu'il quitta bientôt pour remonter le fleuve jusqu'à Gribingui (haut Oubangui). Il devait, de là, se diriger sur le Congo; il est actuellement en route pour rentrer en France.

2° La deuxième colonne était formée par les débris de l'ancienne mission Voulet-Chanoine (mission de l'Afrique centrale), dont le lieutenant Meynier était le chef.

3° Enfin, nous avions dans la région des troupes sous les ordres directs de M. Gentil, commandées par le capitaine de Cointet, envoyé l'année dernière en remplacement du regretté Bretonnet. Le capitaine de Cointet, excellent officier, avait à peine trente-deux ans, étant né à Dijon en 1868. Il venait d'effectuer un raid des plus remarquables à travers Madagascar (1896), et avait rapporté des notes et des croquis du plus haut intérêt. Ses connaissances spéciales, sa prudence, l'ont désigné pour un poste périlleux. Le commandant Lamy, de dix ans plus âgé, avait déjà servi dans le Sud algérien. Dans cette marche à travers le Sahara, il fit preuve de grandes qualités militaires et administratives. Le total de l'effectif français était de 2 000 hommes, dont 700 armés de fusils, 30 chevaux et 4 canons. Les noms de Goulfei, Kousri, Logone, que nos lecteurs verront sur le croquis ci-joint, sont dès à présent autant d'étapes historiques dans les conquêtes françaises sur le territoire africain. Notre domination s'est consolidée dans le Baguirmi et dans le bassin du grand fleuve. Il dépend de nos commerçants, de nos industriels de mettre à profit les nouveaux domaines acquis au prix de tant d'efforts et au sacrifice d'existences précieuses.

En dehors de ces deux braves, tombés dans une lutte ordonnée et prévue, nous aurons probablement encore à déplorer la mort d'un autre de nos compatriotes, M. F. de Behagle. Ce dernier est parti, il y a trois ans (décembre 1897), pour la région du Chari dans le dessein bien arrêté de ne s'occuper que des questions d'ordre scientifique : son but, téméraire mais désintéressé et louable, était de traverser le désert, du sud au nord. Il a été fait prisonnier, par l'ancien potentat du Sahara oriental, dans les premiers mois de l'année 1899. Aucune nouvelle n'est parvenue depuis, en Europe, au sujet de cet explorateur. C'est probablement un martyr de plus, hélas, à ajouter à la liste déjà longue de ceux qui ont péri sur la terre africaine.

Au milieu des multiples angoisses créées par les événements de Chine, au lendemain du trouble amené dans les pays civilisés par le drame de Monza, il était réservé au *Magasin Pittoresque* de payer un tribut d'hommage à ces héros, à ces lutteurs, nobles et vaillantes figures de l'expansion coloniale française et de la science.

PAUL LEMOSOF.

Le cœur de l'homme est une lyre à sept cordes : six pour la tristesse, une seule corde pour la joie, et qui vibre rarement.

JOSEPH ROUX.

Je suis allé bien loin admirer les scènes de la nature; j'aurais pu me contenter de celles de mon pays natal. — CHATEAUBRIAND.

CAUSERIE MILITAIRE

Dans une de nos précédentes causeries, nous faisions ressortir le relâchement général d'un grand nombre de nos troupiers, qui se remarque surtout dans les grands centres comme Paris, Lyon, Marseille, Toulon. La surveillance de la tenue y est à peu près nulle, et la fantaisie y bat son plein.

La fantaisie est à la mode, surtout chez les permissionnaires qui, avant de partir, vont faire emplette, chez le marchand d'équipements militaires, d'effets et d'objets d'habillement destinés, à leur sens, à relever leur tenue et dont le port ne sert qu'à rendre celle-ci grotesque. Avec un informe képi mou, genre Saumur, pourvu d'une jugulaire vernie microscopique, attachée par des boutons de casquette, une cravate en laine d'un bleu criard et des souliers à boutons ou à empeignes claquées d'enjolivures, notre permissionnaire fait « fantaisie », il n'est que ridicule.

De temps à autre, au bureau de la Place où il va faire viser son titre d'absence, notre délinquant pince bien « quatre jours » pour avoir ainsi modifié sa tenue, mais, le plus souvent, il passe inaperçu dans la foule des permissionnaires qui encombrent les bureaux de service à certaines époques de l'année. La surveillance de la tenue, qui était autrefois une des fonctions les plus importantes de nos officiers de l'ancien état-major des places, les « verts-de-gris » comme on les appelait alors, n'existe plus de nos jours. Dans les grandes villes, ce service repose uniquement sur des sous-officiers de planton dans les gares, dont nos troupiers en rupture d'uniforme réglementaire savent se défiler avec la plus grande habileté.

D'autre part, dans les rues, les supérieurs qui, par intérêt de discipline générale, devraient réprimer ces écarts, se gardent bien de le faire, pour éviter les scandales inévitables, provoqués par les foules compatissantes. Ils se contentent de détourner la tête et de hausser les épaules avec un air de découragement et d'impuissance.

N'allez pas croire que la fantaisie batte son plein dans nos régiments, on y est généralement très sévère sur ce chapitre. Cela n'empêche que, lorsqu'ils se croient libres, nos soldats et nos sous-officiers non rengagés s'affublent très souvent d'effets non réglementaires, portés avec un goût douteux.

C'est certainement un de ces types bahutés qui a été croqué par un officier allemand artiste, qui l'a saisi au passage pour en fixer la silhouette et la comparer à un autre type dessiné onze ans auparavant, en 1889. La connaissance de ces croquis a provoqué la note par laquelle le gouverneur attire de nouveau l'attention des officiers généraux et chefs de corps « sur la nécessité d'exiger que la tenue soit absolument réglementaire et de réprimer avec la dernière rigueur les écarts qui continueraient à se produire ».

Le croquis de 1889 montrait un sous-officier pourvu d'effets réglementaires bien ajustés et bien portés ; le croquis de 1900 fixait la silhouette d'un de ces grotesques au képi saumur avachi, à visière d'aveugle, à la tunique étriquée, aux épaulettes relevées en « ailes de pigeon », que nous croisons quelquefois sur le boulevard. Il faut espérer que la note de l'ex-gouverneur sera comprise et rigoureusement appliquée par tout le monde.

Capitaine FANFARE.

LA GUERRE

AU TRANSVAAL

Deux événements fort intéressants se sont produits, cette dernière quinzaine, au Transvaal : la capitulation du général Prinslow dans le district montagneux de Bethléhem, et la prise de la petite ville de Middelburg, station assez importante sur la voie ferrée de Prétoria à Lourenço-Marquez.

La capitulation de Prinslow s'est produite au lendemain d'un succès des Boers à Ficksburg et à Bethléhem. On sait que cinq colonnes anglaises, fortes de plus de 40 000 hommes, étaient détachées à la poursuite des 4 000 ou 5 000 Boers qui tenaient la campagne dans l'est de l'État d'Orange, menaçant sans cesse les communications de lord Roberts et réussissant les plus audacieux coups de main sur les convois, coupant la ligne du chemin de fer au nord de Kroonstadt. Entre temps, l'insaisissable de Wet enlevait à Honingspruit un train de ravitaillement avec sa garde composée de 100 highlanders.

Il fallait en finir coûte que coûte avec ces nombreux petits commandos batteurs d'estrade, et un immense coup de filet fut tenté. Le coup ne réussit qu'à moitié, puisque le général de Wet a glissé entre les mailles, se retirant dans la direction de Lindley, affirment les Anglais. Quant au général Prinslow, serré de près par le général Macdonald dans les collines de Bethléhem, sa ligne de retraite par le col de Naauwport étant coupée, il dut se rendre avec 900 hommes au général Hunter. Toute résistance étant devenue impossible en face des forces écrasantes lancées à leur poursuite, d'autres commandos se virent contraints d'imiter l'exemple de Prinslow, et l'est de l'État d'Orange semble aujourd'hui complètement purgé.

Reste le général de Wet. Où est-il, que fait-il ? Personne n'en sait rien. Peut-être le verrons-nous reparaître brusquement sur la ligne de Kroonstadt à Johannesburg.

Voyons maintenant ce qui se passe autour de Prétoria.

Le maréchal Roberts, enfermé en quelque sorte dans Prétoria, résolut de se donner de l'air. Le mouvement dont j'avais indiqué la préparation l'autre semaine s'est poursuivi à l'est de Prétoria. Il semble que lord Roberts lui-même ait dirigé les opérations, à la tête d'une quarantaine de mille hommes, commandés par les généraux Hamilton, French et Hutton.

Le général Botha, commandant en chef des forces boers, ne pouvait évidemment avoir la prétention de résister victorieusement à cette lourde pression. Il se contenta de céder le terrain pas à pas, sans se laisser entamer, sans perdre un canon, sans laisser un chariot derrière lui. Bref, après une série de combats et d'escarmouches, le général French occupa Middelburg, sans rencontrer sur ce point la moindre résistance.

Le général Botha s'est replié, sans être inquiété, sur Machadodorp, et le généralissime Roberts est retourné... à Prétoria !

Middelburg se trouve au pied du district montagneux du Lydenburg, au delà duquel se trouve le massif de Magatoland, la suprême citadelle du libre Transvaal.

Quel parti lord Roberts va-t-il tirer de son succès ? Profitera-t-il de l'occupation de Middelburg pour poursuivre sa marche en avant ? Il est plus que probable

qu'il voudra débarrasser d'abord toute la région de Rustenburg des nombreux petits commandos qui tiennent la campagne à l'ouest de Prétoria, et assurer complètement la sécurité de la ligne du Natal que le général Buller défend non sans peine contre quelques corps de partisans dont l'audace n'a d'égale que leur faiblesse numérique.

Signalons, en terminant, l'entrée en ligne des troupes du général Carrington, venues par le territoire portugais de Beïra. Les Anglais vont donc prendre le nord du Transvaal à revers. Attendons-nous un de ces jours à quelque surprise de ce côté. Mais de longs mois s'écouleront encore, très probablement, avant que la conquête définitive du Transvaal ne soit un fait accompli.

EN CHINE

On a enfin des nouvelles officielles des ministres européens à Pékin. A la date du 21 juillet, le ministre d'Angleterre, sir Claude Mac Donald, raconte en détail les attaques dirigées par les Boxers, du 20 juin au 16 juillet, contre les légations. A cette date du 21 juillet, les ministres et leurs nationaux occupaient encore les légations française, allemande, russe, anglaise, une moitié du parc de la légation anglaise et le centre de la légation américaine. Tout le reste était en ruines, toutes les maisons étaient brûlées, et il ne restait plus de vivres que pour une quinzaine de jours. Les munitions étaient à peu près épuisées.

Les femmes et les enfants avaient été réunis dans la légation anglaise. Enfin les pertes des Européens étaient de 62 tués et 128 blessés.

Le ministre de France, M. Pichon, ne donne pas signe de vie. Pourquoi ce silence, alors que la plupart de ses collègues ont trouvé le moyen de faire parvenir de leurs nouvelles à leur gouvernement ?

D'autre part, des nouvelles de source chinoise, transmises par le gouverneur du Chang Toung, nous apprennent que le 30 juillet le personnel des légations était sain et sauf, recevant en abondance des autorités chinoises des fruits, des légumes et des vivres. Ce brave magot de gouverneur ajoute que les pourparlers engagés au sujet du départ des ambassadeurs pour Tien-Tsin sont sur le point d'aboutir.

Je n'ajoute, pour ma part, aucune foi à ces nouvelles chinoises, et je suis bien forcé de constater que notre ministre des affaires étrangères n'a encore reçu aucune dépêche de M. Pichon, malgré la promesse de ce vieux roué de Li-Hung-Chang, qui nous fait savoir aujourd'hui que les ministres ne seront mis en communication avec leurs gouvernements respectifs que si les alliés ajournent leur marche sur Pékin! La ficelle est un peu grosse, mais elle dénote une situation des plus inquiétantes. Elle peut se résumer ainsi :

Renoncez à marcher sur Pékin, et nous vous rendrons ce qui reste des légations ; ou bien, si les troupes alliées paraissent sous les murs de la capitale chinoise, nous ne pouvons répondre de la vie des Européens qu'il sera impossible de soustraire à la fureur des Boxers !

A l'heure même où j'écris ces courtes notes, on annonce que les troupes alliées ont quitté Tien-Tsin, en marche sur Pékin. La colonne comprendrait 2 300 Anglais, 1 600 Américains, 58 Autrichiens, 53 Italiens, 12 000 Japonais, 4 500 Russes, soit une vingtaine de mille hommes.

Cette nouvelle paraît bien invraisemblable. On remarquera tout d'abord qu'il n'est fait mention d'aucune troupe française entrant dans les éléments de cette colonne. D'autre part, il serait souverainement imprudent d'entreprendre une marche aussi périlleuse avec des effectifs aussi faibles — qui pouvaient être suffisants il y a quarante ans, mais qui ne le sont certainement pas aujourd'hui. Enfin, on ne parle point du général qui aurait été désigné pour commander les troupes internationales.

Il est donc probable que les troupes enfermées à Tien-Tsin ont voulu se donner de l'air et se sont bornées pour l'instant à exécuter aussi loin que possible de fortes reconnaissances.

HENRI MAZEREAU.

LA VIE EN PLEIN AIR

L'Exposition nous aura donné les plus beaux spectacles qu'il soit au point de vue sportif. J'ai déjà parlé des tournois de l'épée, du sabre, et de cette merveilleuse pelote basque, absolument inconnue auparavant des Parisiens, et qui a excité leur curiosité d'abord et leur admiration ensuite.

Au Racing-Club viennent d'avoir lieu les grands concours d'athlétisme. Au Bois de Boulogne, en face le Pré Catelan sont installées de vastes pelouses où s'exercent les jeunes athlètes à la course, au lancement du disque, aux sauts en longueur et en hauteur, au foot-ball et aussi au gracieux lawn-tennis qui a sa place marquée et toujours occupée.

Le Racing-Club compte plus de deux mille adhérents, jeunes et vieux par l'âge, tous jeunes physiquement et moralement.

C'est le lieu de rendez-vous des énergies humaines.

Un petit chalet, devant les vastes pelouses, est aménagé coquettement et intelligemment pour les hommes de sport. Dans le hall d'entrée vous pouvez suivre, par l'image, les grandes épreuves sportives organisées par le Racing-Club, et vous avez sous les yeux les portraits des différents champions.

C'est avec ces champions que sont venus se mesurer les champions des autres nations. La race anglo-saxonne a conquis la plupart des lauriers : les Américains, particulièrement, se sont distingués dans les divers *Contests* de l'Exposition.

Les Français ont été les premiers à leur rendre hommage. Les étudiants des Universités américaines ont hérité de leurs pères le goût des exercices physiques, et ils y excellent. Leur devise est celle de l'école de Salerne : *Mens sana in corpore sano.*

Ces futurs médecins, professeurs, avocats, magistrats, commerçants ou industriels estiment avec raison qu'en soignant leurs corps ils soignent du même coup leur esprit. Ils n'ignorent que tout muscle non exercé s'atrophie, et que la bonne tenue de l'intelligence n'est pas incompatible avec la souplesse du corps, avec sa force et avec son adresse.

Dans leurs écoles ou dans leurs Universités, les jeunes Américains ne consacrent pas leurs récréations à des dissertations philosophiques ou à des discussions sur leur avenir.

Dès leur jeune âge, on leur apprend que dans la

vie les ressources de l'activité sont immenses et qu'il faut se presser de les créer.

Cela ne les empêche pas de briller plus tard dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, et de devenir des inventeurs révolutionnant le monde.

Quelques-uns de mes lecteurs me reprocheront peut-être d'avoir trop d'admiration pour ces braves Yankees et de ne pas assez vanter les mérites de nos hommes de sport.

J'admire en effet les athlètes américains, parce que l'harmonie de leur être physique est parfaite et que leur entraînement intelligent et mesuré les prépare — c'est du moins la règle — à une vie où la douleur a moins de prise, où la jeunesse se prolonge et où on a l'illusion d'avoir toujours trente ans.

Mais j'ai dit ici ce que valaient nos hommes de sport dans certaines branches où ils sont incomparables, comme l'escrime et la gymnastique. Dans l'athlétisme proprement dit, ils n'ont point la première place, parce que nos compatriotes le cultivent, en général, depuis trop peu de temps. Ils ont fait un très grand effort, couronné de quelques succès, mais l'effort a été trop rapide.

Ce n'est que peu à peu que notre race arrivera à lutter avec avantage avec les Anglo-Saxons. Ceux-ci ne sont pas devenus tout d'un coup ce que nous les voyons aujourd'hui.

Il ne faut donc pas désespérer, mais dès maintenant il est nécessaire de réfléchir à la fable du bon La Fontaine : *l'Ane et le Petit Chien*.

> Ne forçons point notre talent.
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Au Racing-Club j'ai vu des champions français exagérer leur effort, forcer leur nature par amour-propre national.

Et je me demandais si cette exagération de l'effort ne nuirait pas à leur santé. La plupart d'entre eux, comparés aux athlètes américains, avaient l'aspect chétif et malingre.

Leurs muscles avaient — c'était visible — moins de force et d'élasticité. Leur courage en revanche tenait du merveilleux. Ils n'abandonnaient jamais la partie et tenaient jusqu'au bout, à tel point qu'ils ont remporté une des plus belles victoires, celle de Marathon.

Par une des chaleurs les plus torrides que nous ayons eu à subir, deux de nos compatriotes ont pris la première et la seconde place de cette course de 40 kilomètres, et le premier est arrivé en moins de trois heures après avoir fait le tour de Paris, le long des fortifications, sous un soleil de feu.

Pour un record, voilà un record !

MAURICE LEUDET.

Les Conseils de Me X...

Non bis in idem! Cette maxime de droit rébarbative, si souvent citée en ces temps derniers, signifie tout simplement qu'il n'est pas permis de juger deux fois une personne pour le même fait.

Elle veut dire aussi, en une acception mondaine, qu'il est de bon goût, parmi des gens bien élevés, de s'abstenir d'actes déplaisants et de facéties déjà trop connues. On risque fort, par une insistance déplacée, de passer pour un malappris ou un parfait gaffeur.

Elle est encore, en quelques circonstances pénibles, l'expression d'un souhait pour conjurer la guigne et empêcher la répétition de surprises désagréables.

Ainsi, le monsieur qui, dans la rue, reçoit un pot de fleurs sur son huit-reflets; le lapin manqué qui détale à toute vitesse, en entendant siffler à ses oreilles le plomb du chasseur maladroit; tous, bêtes ou gens, maudissent également l'événement fâcheux et invoquent, en leur for intérieur, le *non bis in idem* salutaire et protecteur.

Seule, la morale de l'Évangile donne un enseignement contraire et recommande de tendre, avec complaisance, la joue gauche, quand on a eu l'ennui d'être gratifié, sur la droite, d'un vigoureux soufflet.

J'approuve volontiers ce précepte d'encouragement et de pardon. Je le trouve même sublime;... sans, toutefois, désavouer l'opinion inverse. Car j'admets fort bien qu'à certaines personnes susceptibles il puisse paraître préférable de rendre la gifle que d'en collectionner la paire. Le bon roi Courtebotte, par exemple, de la poudre de Perlinpinpin, habitué à recevoir tous les jours, à midi, d'une main de fée invisible mais sûre, deux formidables tapes sur les joues, aimerait certainement mieux le régime plus doux du soufflet restituable et unilatéral.

Mais voici une histoire de justice où la maxime *non bis in idem* vient de trouver une application imprévue.

Deux voleurs comparaissent, côte à côte, en police correctionnelle. L'un a soustrait un fusil à l'étalage d'un armurier, l'autre a dérobé, dans une basse-cour, une oie superbe, toute graisse et blanc duvet, soigneusement nourrie en vue de quelque somptueux repas de noces.

Pour des individus venus à l'audience sans grand enthousiasme, ils n'ont point la mine piteuse, ni l'air trop déconfit. Même, à les voir calmes et souriants, on croirait plutôt qu'ils ont la conscience pure et vont se disculper aisément des larcins mis à leur charge.

C'est par l'amateur de volaille à bon marché qu'on commence. Le président lui reproche, en termes sévères, de s'être approprié une oie appartenant à autrui, et d'avoir ruiné ainsi les espérances gastronomiques d'une famille entière.

« Mais je n'ai point volé ce palmipède, — répond le prévenu avec assurance. — Je suis, au contraire, victime du cœur trop généreux de la pauvre bête et de son affection immodérée pour moi.

« Je dois vous dire que je connaissais cette oie depuis longtemps déjà. Je l'avais vue petite, toute petite, sans plumes ni canons, presque au sortir de l'œuf. Tout de suite, j'avais conçu pour elle une vive sympathie ; je m'étais mis à la gâter, à la gaver de friandises; et elle me témoignait sans cesse, en claquements de bec satisfaits, ses sentiments de gratitude.

« Mais, hélas! les félicités de ce monde sont peu durables. Un jour vint où il me fallut abandonner ma petite amie, pour aller chercher de l'ouvrage ailleurs. Il me semblait bien, alors, que je ne devais plus la revoir, et j'en étais resté fort affligé, presque inconsolable.

« Quand, dimanche dernier, ô surprise! passant, par hasard, devant la ferme où elle achevait son éducation, je l'ai aperçue qui se dandinait, majestueuse, au milieu de ses blanches compagnes. Elle m'a reconnu aussitôt, a couru vers moi avec des cris de joie, voletant, battant des ailes et manifestant, à sa

manière, son désir de ne plus me quitter. Elle a voulu me suivre; et je n'ai pas osé la chasser. J'étais tout ému; je l'avais vue si petite!

« Arrivée à mon domicile, elle s'y est installée sans façon. Là encore, je n'ai pas eu le courage de la mettre à la porte. Vous comprenez, je l'aimais trop!.....

« — Alors, dit le président en riant, vous l'avez mangée, pour ne plus vous séparer d'elle.

« N'importe! votre explication est drôle. Le tribunal vous condamne à trois mois de prison, mais vous accorde la loi Bérenger. Seulement, n'y revenez plus. »

L'autre inculpé, l'homme au fusil, voyant son camarade s'en tirer à si bon compte, ne doute pas qu'il aura, lui aussi, l'indulgence des juges, en leur servant une historiette à peu près semblable.

Et, plein d'espoir, il commence sur un ton larmoyant:

« Ce fusil, messieurs, était pour moi un vieil ami d'enfance. Je l'avais connu petit, tout petit, alors qu'il avait seulement un coup et qu'il était *simple pistolet*.....

« — C'est entendu, — interrompt le président. — Nous savons le reste. L'ex-pistolet vous a reconnu, est tombé dans vos bras, et comme vous ne pouviez manger ce vieil ami d'enfance, un peu trop dur pour vos dents, vous l'avez porté au Mont-de-piété.

« Mais *non bis in idem*, mon bonhomme, c'est-à-dire que ça ne prend plus, cette fois, et que le tribunal vous condamne à trois mois de prison, sans sursis. »

M^e X.

VARIÉTÉS

En Passant

— A CHATILLON-SUR-SEINE —

La route de Troyes à Châtillon-sur-Seine est une des plus exquises de France. Les coteaux vont en s'arrondissant. Leur sommet dénudé s'orne volontiers d'une ruine ou d'une croix. Sur les pentes, dans une terre sèche et rocailleuse, poussent des vignes dont on dit le vin assez farouche.

Toute cette fine sauvagerie de nature est traversée par la grâce infinie de la Seine. Serrée entre deux lignes d'arbres comme en un long et souple corset, la belle rivière apparaît d'un vert intense, presque bleu, dans son frémissement.

Au pied d'une colline aux deux tours ruinées, dominée par son église de Saint-Vorles, la ville de Châtillon a un aspect de solidité hautement bourgeoise qui plaît au visiteur.

D'abord, de nouveau, on traverse la Seine, plus frémissante et verte que jamais. On chemine en un recueillement presque rustique, le long des maisons aux formes carrées. Quelques-unes ont le pur caractère de la Renaissance. Tantôt frontons, colonnettes, moulures, demeurent intacts. Tantôt cet art de luxe est devenu de fonction plus modeste. Certaine boucherie ou certaine épicerie se sont taillé une devanture dans les délicatesses architecturales. Plus d'une fenêtre inutile a été maçonnée. Plus d'une est obstruée par des nids d'hirondelles. Ceci ne nous désoblige nullement.

L'église Saint-Nicolas reste d'un roman assez net et surtout bellement sombre. A peine distingue-t-on la blancheur crayeuse d'une *Mise au tombeau* de Latil, et les teintes chaudes et noblement tendres d'un vitrail que la tige de Jessé remplit de sa floraison. Le grand portail s'écroulait : on a édifié à l'intérieur un échafaudage qui connaîtra de longs jours. La France est par excellence le pays des échafaudages durables.

De Saint-Nicolas à Saint-Vorles, la montée est commode. Les marches basses du haut escalier offrent aux pieds fatigués une avenante douceur.

L'église Saint-Vorles a gardé une dignité forte et familière. L'assiduité des prêtres ne l'a pas trop gâtée. Voici pourtant une crypte dont le mystère est troublé par les fleurettes de la décoration moderne. Voici un clocher qui est lourd comme un malentendu classique. Seule m'amuse (mais de façon irrévérencieuse) une large baie gothique de style flamboyant.

Dans la chapelle du transept, un tableau étrange représente un Christ défaillant. Une cuvette est à ses pieds pour le lavage suprême; les grands clous sont posés à côté; la victime se renverse, fléchissante de tout son être rompu. La tête robuste est traitée en un saisissant raccourci. L'ensemble garde une tonalité grise, terreuse même, mais ardente au fond. Les deux disciples pensifs qui soutiennent le pauvre maître ont également été exécutés d'une rude et savante façon. C'est, dit-on, de l'Alonzo Cano.

J'aime aussi, mais pour d'autres raisons presque contraires, les naïfs tableaux sur bois consacrés à saint Vorles. Ce sont là symboles d'expressive candeur, labeur d'une main pieuse. *Famine*, *Guerre*, *Maladie*! sujets clairs et dramatiques. Au-dessus, figurent des quatrains en vieux français loyal et robuste, célébrant le saint, qui est bon contre tous les fléaux.

Une petite chapelle est consacrée à saint Bernard. En des fresques presque détruites, on distingue des formes angéliques à demi envolées dans le néant. La tradition veut que ce soit là que le terrible homme, de si âpre volonté, ait, en un moment de trêve et de rêve, composé l'*Ave maris stella*. Était-ce cette étoile, la première du soir, si pure, si blanche, et que j'aperçois par les vitres garnies de plomb, qui lui inspira le doux vers: « Elle germe en un ciel reposé et délicieusement vert comme une eau divine »?

Je reviens par le côté droit. Voici, sur le pilier du fond, un tableau intitulé *Prières*. Deux prêtres à étole sont debout à l'hôtel : près d'eux se dessinent les tours de Châtillon. La légende nous avertit de l'efficacité des prières en ce lieu précis :

N'allez à Apollon comme l'ost des Grégeois
Fit jadis pour purger le camp de pestilence,
Mais priez ce grand saint de cœurs, de vœux, de voix,
Pour avoir de tel mal soudain la délivrance.

Les passants n'ont garde d'imiter l'ost des Grégeois (l'armée des Grecs), ils ne vont pas à Apollon; ils vont à saint Vorles tout droit.

Sur les piliers massifs, sur les murs blanchis, en haut, en bas, en longueur, en largeur, se pressent, de tous les crayons, des inscriptions d'une intarissable supplication. Voici quelques lignes d'une écriture un peu tremblante, mais admirablement régulière; on y reconnaît la main d'un vieillard qui a longtemps usé de plumes d'oie. Lentement, l'excellent homme a moulé son vœu; il demande « un établissement honorable pour ses filles Lucie et Mathilde ». Ingénue

également et moins exercée, une main a écrit à côté : « Mon bon saint Vorles, *exaucez-nous.* » Au-dessous, plus gauchement encore : « Et moi aussi. » Au-dessous, avec une allumette noircissante, sont creusés les mêmes mots : « Et moi aussi. » De toutes parts, les inscriptions se multiplient, comme des soupirs : « Donnez-nous le bonheur, saint Vorles. » Une autre requête me frappe, si simple, d'un sentiment si rare, si reconnaissant, où l'on respire quelque chose de souriant et de mélancolique : « Que mon bonheur dure ! » Pauvre âme modeste et inquiète, étais-tu si heureuse ? Ton bonheur du moins a-t-il duré ? Je voudrais savoir si cela dure, ce que tu appelais discrètement ton bonheur. Qu'était-ce que cette mère qui, d'une écriture lourde, écrivait : « Ouvrez le cœur des riches pour mon fils. » Pêle-mêle : « Sauvez mon père ». « Veillez sur maman » (ceci, familier, gracieux, exquis). Deux noms, et rien de plus : « Jacques, Marie ». Puis, ce que nous n'attendions plus guère : « Préservez-nous du péché mortel ! » Il y a, dans ces derniers mots, toute l'effusion fataliste de la croyance en la grâce efficace ! Suivent des listes de noms insignifiants. Touristes qui ne demandent rien, sinon d'être passés là. Soldats par files, indiquant leur régiment, leur bataillon, le nombre de jours qu'ils ont encore à servir au régiment ; pas un vœu. Saint Vorles lui-même ne peut rien sans cela. Des collégiens ont déterminé la classe dont ils faisaient partie : « Troisième classique ». Le vœu du baccalauréat n'est pas exprimé. On le réserve pour des églises plus correctes, plus magistrales, et qui ont la spécialité des diplômes. A Saint-Séverin, par exemple, à la chapelle de la Sorbonne, à Notre-Dame-des-Victoires, se développent les immenses mosaïques de petites plaques de marbre, dont les lettres d'or luisent au pointillement d'or des cierges et qui, toutes, remercient d'un parchemin obtenu. Vorles est sans doute un saint sans grande culture, qui ne saurait pas se débrouiller devant une faculté.

Il faut quitter la chapelle. N'écrivons-nous rien ? De blasphème, d'ironie, à quoi bon ! Tant d'ingénuité est apaisante. Ceci, peut-être : « L'athée, de bonne foi, remercie saint Vorles de tout ce qu'il inspire. »

C'est là le seul remerciement qu'ait reçu le saint. Hé, quoi ! vous n'avez donc pas vu guérir votre pauvre maman, douce fille éplorée ; vous, frémissante fillette, vous n'avez pas été préservée du péché mortel ; vous n'avez marié ni Lucie ni Mathilde, ô père soucieux ; — ou si, vous tous, vous avez oublié !

Au sortir de l'église, je jette un regard dans la chapelle de gauche. Tout à coup, je recule. Un homme au crâne chauve, à la face rouge, à la moustache grise, aux yeux ardents, s'élance sur moi, sabre en main.

C'est le sépulcre de l'église.

L'artiste du XVIe siècle, probe Châtillonnais nommé Dehors, a exécuté ses personnages en formidable trompe-l'œil. De taille humaine, d'attitudes énergiques, ils s'imposent par une véhémente surprise. En face du gardien au sabre, un autre homme plus calme, coiffé d'un armet, tient une torche. Au fond, le Christ est étendu. Les fidèles lui rendent les devoirs suprêmes.

J'admire, parmi les onze personnages, un vieillard à turban, à barbe noire, assis avec une douloureuse majesté. Deux femmes tiennent des vases de parfums. La Vierge mère défaille, soutenue par un disciple. Mais j'aime surtout, vers la gauche, une grande et fière amie, de profil passionné, de sein pur sous un corsage brodé et coupé droit ; elle assiste à la scène avec une attention profondément pensive, parce que ceci est de l'inoubliable.

Les vêtements des personnages, habilement drapés et même ciselés, sont d'un blanc neigeux et semblent, non pas de pierre, mais de lin. Les figures ont la teinte un peu basanée de l'Orient. Le corps du Christ se détache nu, avec une vigueur singulière, mais apaisante. Il remet de l'émotion physique causée par le grand diable en costume de ligueur qui gesticule à la porte.

Sur le sommet de la colline, entre deux grandes tours, s'étale un agréable petit cimetière, campé familièrement dans les ruines de la féodalité.

Pour revenir à la gare, on suit des avenues plantées de très vieux tilleuls.

Si vieux, ces tilleuls, et sans doute si malades, que l'on a cru devoir les ébrancher complètement. Il n'en subsiste plus que de grosses branches en potences biscornues et tranchées net. On dirait que le philosophe scythe a passé là, lui aussi. Plus de ramures, de rameaux, de ramilles, pour livrer passage aux feuilles. Rien pour annoncer la feuillaison. Mais, sous l'action irrésistible de mai — toute-puissante nature qui soulèves et crèves les dallages, qui disjoins les moellons, qui entre-bâilles les murailles, par la pointe d'un bourgeon, — elles ont poussé, les feuilles, elles ont jailli de l'écorce même ! C'est un drame de joyeux et triomphal avènement. Elles se sont déployées, peu nombreuses, mais de dimensions extraordinaires. Quelques-unes sont larges comme la main, un peu pâles pourtant, parfois même légèrement roses, d'un rose d'anémie. Ce feuillage est étrange, délicat comme après une longue maladie, fécond comme après une longue continence.

Inépuisable renouvellement ! Du tronc des vieux arbres et des débris des vieilles cités éclosent sans cesse des générations de feuilles ou d'hommes. Que si d'ailleurs le tronc était décidément trop usé, si le sol était las d'une espèce, alors, simplement, le renouvellement serait total, et un printemps plus magnifique étendrait au soleil ses fleurs de sève ou de pensée !

ÉMILE HINZELIN.

Ce que coûte le pain quotidien

Quel est le pays où l'on trouve à se nourrir au meilleur compte ? Un éminent statisticien anglais nous apprend que c'est en Portugal que la vie coûte le moins cher : 281 fr. 85 par an et par habitant en moyenne.

Voici, pour compléter cette indication, d'autres chiffres puisés à la même source, et qui représentent la somme dépensée en moyenne chaque année, par chaque habitant des pays ci-dessous, pour sa subsistance quotidienne :

Allemagne	504 fr. 15
Canada	577 fr. 70
France	601 fr. 85
Angleterre	743 fr. 40
États-Unis	820 fr. 20
Nouvelle-Galles du Sud	909 fr. 75

La première pensée qui vient à l'esprit, à la lecture

de ces chiffres, est évidemment pour envier le sort des heureux Portugais qui mènent, dans une contrée splendide, la vie la plus économique du monde. Mais le statisticien dont nous venons de résumer les travaux a voulu savoir quel effort coûte quotidiennement à chaque habitant de la terre la nourriture qui lui donnera la force de continuer le lendemain sa *lutte pour la vie*. Et il a pu faire les observations suivantes : il faut à un Portugais 177 jours de travail pour gagner les 281 fr. 85 de sa nourriture annuelle. Un Allemand travaille 148 jours pour le même résultat ; un Français, 132 jours ; un Anglais, 127 jours ; et un habitant de la Nouvelle-Galles du Sud, 100 jours.

On voit que l'effet produit par la première statistique est complètement renversé par la seconde. Cependant, malgré la confiance qu'on peut avoir dans la statistique, il serait peut-être imprudent de s'en rapporter rigoureusement à elle pour aller s'établir dans la Nouvelle-Galles du Sud, sous prétexte qu'on peut y dépenser trois fois plus d'argent qu'en Portugal tout en travaillant deux fois moins.

RECETTES ET CONSEILS

LES ŒUFS AUX FINES HERBES

Mettez dans une casserole persil, ciboule, échalote, le tout haché ; sel, poivre, un demi-verre de vin blanc, un morceau de beurre manié de farine ; faites bouillir sur le feu un demi-quart d'heure ; la sauce étant liée comme il faut, dressez sur le plat des œufs frais mollets, mettez la sauce dessus, poudrez avec de la chapelure de pain bien fine ; versez chaudement.

***

Ce qui a valu à l'*Eau de Suez* sa réputation de dentifrice antiseptique hors ligne, c'est qu'elle conserve les dents, les préserve de la carie, parfume agréablement la bouche. C'est la grande marque du Tout-Paris élégant recommandée par les sommités médicales. (L'essayer, c'est l'adopter pour toujours.) L'*Eucalypta de Suez* est la plus hygiénique des eaux de toilette. Pour les soins du corps, c'est la seule eau de toilette antiseptique.

ÉTOFFES RENDUES INCOMBUSTIBLES

Un des procédés les plus efficaces, en même temps que des plus simples pour rendre un tissu incombustible ou du moins rendre sa combustion exempte de tout danger pour le voisinage, consiste à le faire tremper dans une dissolution de sulfate d'ammoniaque à 10 p. 100. Ce produit chimique est d'un prix relativement bas et il suffit de 100 grammes par litre d'eau.

Après avoir retiré l'étoffe du bain de sulfate, on l'exprime vivement et on la laisse sécher. Un tissu ainsi préparé noircit et se carbonise si on l'expose à la flamme d'une bougie, mais il ne prend jamais feu.

La peinture à l'amiante étendue sur le bois, comme sur la toile, leur permet également de bien résister au feu.

Enfin, on propose de substituer au chanvre la bourre de soie dans la confection des toiles de décors. C'est une augmentation de 2 p. 100 dans le prix de ces toiles, compensée par une durée plus grande et surtout par un flambage beaucoup plus difficile et moins dangereux.

***

V. à Bordeaux. — Non ; n'employez pas ce sel de Vichy du Commerce qui n'est que du simple bicarbonate de soude, prenez le sel *Vichy-État* qui renferme tous les principes contenus dans l'eau de Vichy des sources de l'État. Vous en trouverez dans toutes les bonnes pharmacies à 10 centimes le paquet pour un litre. Mais exigez bien la marque Vichy-État.

INSTALLATION D'UNE BIBLIOTHÈQUE

Les personnes qui tiennent à prolonger l'existence de leurs livres feront bien d'observer les précautions suivantes :

En premier lieu, il faut éviter les bibliothèques vitrées : l'air n'y circule pas et leur atmosphère confinée est tout particulièrement favorable aux insectes destructeurs de livres et aux moisissures.

En second lieu, il convient de placer derrière les livres, comme de vigilantes sentinelles, quelques petits morceaux de drap ou de flanelle mouillés d'essence de térébenthine, de benzine, d'acide phénique ou de jus de tabac, suivant les goûts. Cette précaution, renouvelée de temps à autre, donne d'excellents résultats.

ENLÈVEMENT DES TACHES DE GRAISSE ET DE CAMBOUIS SUR LES VÊTEMENTS

Faire chauffer du lait bien chaud et laver la tache largement avec, la rincer fortement avec du lait à nouveau, en pressant bien l'étoffe de façon que le lait pénètre bien dans le tissu et empêche le cambouis de sécher et de former colle.

Ensuite, la tache encore humide, on frotte à la benzine énergiquement.

Si l'on n'a pas de lait, on couvre de beurre comme une tartine l'endroit sali, on frotte bien avec pour adoucir le tissu, on essuie légèrement ensuite, ou mieux on racle avec un couteau.

Avec cette préparation, il suffit de passer le lendemain à la benzine, et les étoffes en laines les plus claires ne sont point abîmées. Sur la toile et le coton, le beurre, en petite quantité, produit le même effet, mais il faut savonner le lendemain et rincer à grande eau.

L'ODEUR DES CAGES D'OISEAUX

Pour faire disparaître cette odeur souvent désagréable, on répand sur le fond de la cage, principalement aux endroits occupés par la fontaine et par la baignoire, une couche de gypse (sulfate de chaux). On recouvre celle-ci d'un peu de sable. Ce procédé, appliqué aux poulaillers et colombiers, a d'autant plus d'intérêt qu'il augmente la valeur fertilisante des fumiers que l'on en retire. On remarquera aussi que c'est simplement l'application en petit du procédé recommandé aux cultivateurs pour les fumiers de ferme, pour empêcher la déperdition dans l'atmosphère, sous forme de gaz, des éléments fertilisants.

MOYENS DE RENDRE PLUS RÉSISTANTS LES VERRES DE LAMPE

Pour rendre les verres plus résistants à la chaleur, on les recuit. Un moyen très simple de les recuire consiste à les mettre dans une bassine ou dans une casserole remplie d'eau froide et vous faites chauffer graduellement ; quand l'eau bout, retirez du feu et laissez les verres dans l'eau jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait refroidie. Vos verres ainsi recuits casseront beaucoup moins. Il est bon également, quand on allume une lampe, d'avoir soin que le verre ne soit pas humide, ou l'on risque huit fois sur dix de faire claquer le verre. Il faut surtout, lorsque la mèche s'allume, ne la monter que graduellement afin que la chaleur échauffe le verre lentement. Pour éviter de casser les verres de lampe, il faut éviter de leur faire subir une transition brusque de quelque manière qu'elle se produise, du froid au chaud et *vice versa*.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du Problème paru dans le numéro du 1er Août 1900

En 10 mois il gagne 650 fr. + le prix du porc, donc en 8 mois il gagne 520 fr. + les $\frac{8}{10}$ ou les $\frac{4}{5}$ du prix du porc.

Et comme il réclame 496 fr. et le porc, on voit que la différence 24 fr. est le $\frac{1}{5}$ du prix du porc.

Le porc vaut donc 24 fr. × 5 ou 120 fr. et son poids est $\frac{120 \text{ fr.}}{1 \text{ fr. } 20}$ ou 100 kilogrammes.

Ont résolu le problème : M. Tissot à Valence ; Mme Guiguet à Neuilly-sur-Seine ; Rigaud à Saint-Quentin ; Dubois et Ricard à Bruxelles ; Seguin à Avignon ; Mlle Martinet à Quimper ; Gautier à Beauvais ; Felloutier, Marin, Tardieu à Marseille ; Mlle Hérier à Rouen ; Martin à Dax ; Mlle Lemaire à Besançon ; Mlle Alice de Guizelin à Campagne-lès-Boulonnais ; Société de commerçants de Lugano (Suisse).

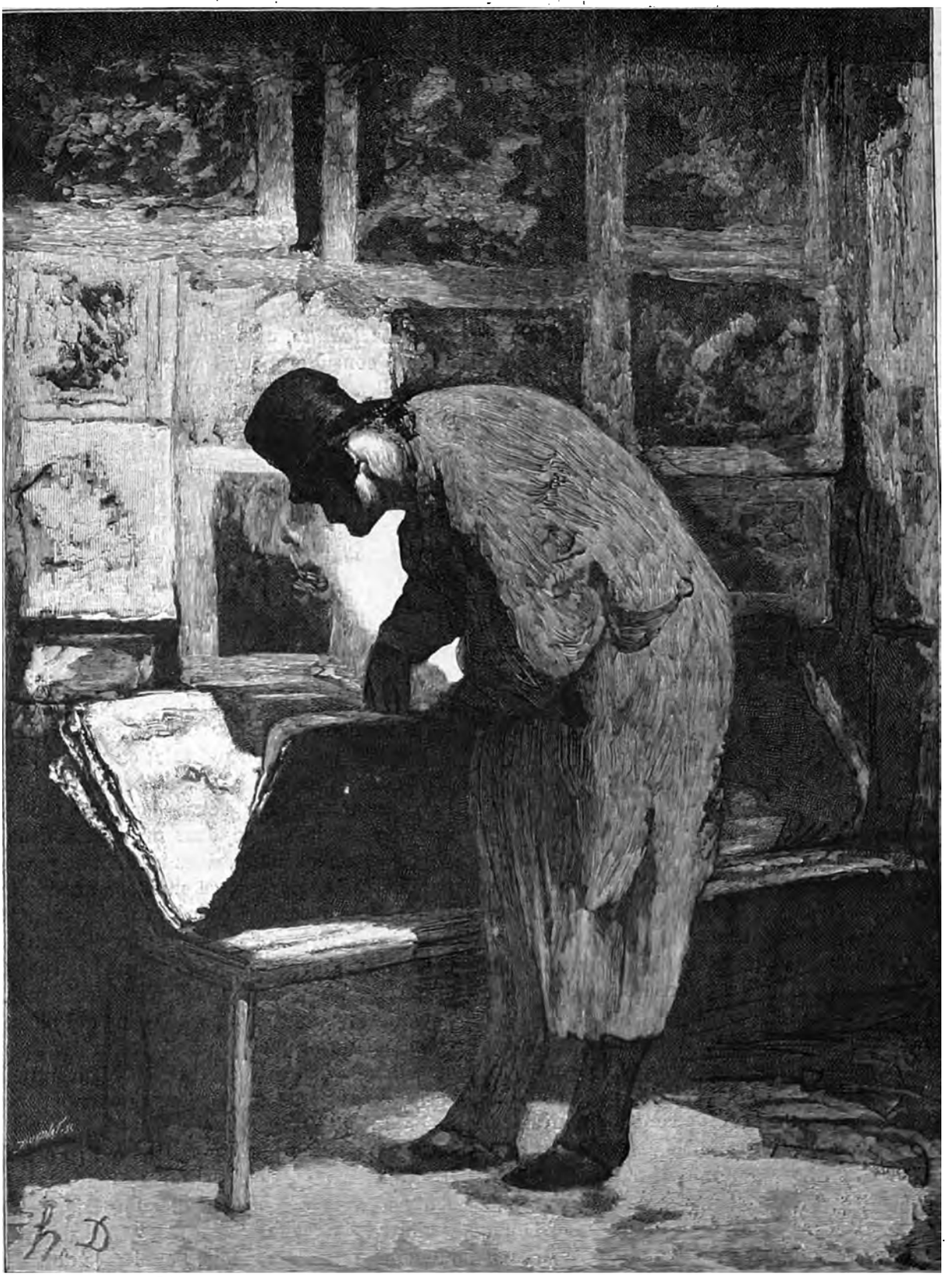
PROBLÈME

Dans une basse-cour, il y a 36 pièces de volailles tant poules que dindons. Un chien survient et fait fuir les $\frac{3}{5}$ des poules et la moitié des dindons, de sorte qu'il reste autant des uns que des autres. Combien y a-t-il de poules et de dindons ?

Le Gérant : Ch. Guion.

7970-99. — Corbeil, Imprimerie Ed. Crété.

L'AMATEUR D'ESTAMPES



L'Amateur d'Estampes, par Honoré Daumier. — Gravure de Puyplat

Le Magasin Pittoresque qui obtenait, l'année dernière, l'un des Prix les plus importants de l'Académie Française, vient d'être honoré d'une nouvelle Récompense : une **MÉDAILLE D'OR** lui a été décernée par les Jurys de l'Exposition Universelle de 1900.

HONORÉ DAUMIER

L'inauguration récente, au cimetière de Valmondois, du monument élevé à la mémoire de Daumier a fourni à la génération actuelle l'occasion de mieux connaître une époque déjà éloignée, en la conviant à feuilleter la collection des lithographies et des dessins de Daumier parus de 1832 à 1876 dans *la Caricature* et dans *le Charivari*.

Daumier a été, dans l'illustration, ce que Balzac fut dans le roman; suivant l'expression de M. Jules Claretie, il a écrit, au crayon, toute la chronique de son temps comme Saint-Simon.

Son œuvre pourrait se cataloguer sous les mêmes rubriques que celui de Balzac : *Vie privée, Vie de province, Vie parisienne, Vie de campagne, Vie politique, Études philosophiques*, etc.

Comme le grand romancier, Daumier a fixé définitivement la physionomie d'une époque dans les séries de ses dessins intitulés : *la Politique, la Magistrature, les Bons Bourgeois, la Province, les Robert-Macaire, les Gras, les Bas-Bleus, Paris, Villégiature*, etc.

Il fut un observateur et un penseur. De la pointe de son crayon, tour à tour gaiement satirique ou sévèrement dramatique, il a fixé, en riant, les travers et les ridicules qu'il a observés et, sans merci, cloué au pilori les infâmes et les infamies de son temps.

Les Massacres de la rue Transnonain, le Convoi funèbre, et la série d'*Actualités* où figure cette planche lugubre : *l'Empire, c'est la paix*, sont des pages vengeresses et profondément émouvantes.

Ce « Juvénal » impitoyable, suivant l'expression de M. d'Argis, était doublé d'un artiste ému et sensible. Les événements le conduisirent à la charge et il y fut génial; mais toutes les fois qu'il en eut l'occasion, il donna une autre note et avec non moins de succès et de talent; au reste, ayant beaucoup observé, beaucoup dessiné d'après nature, n'ayant même pas négligé la culture de l'académie et la plastique pure, ainsi qu'en font foi certains croquis, il avait à son service le métier parfait, la facilité à triompher de la difficulté d'exécution indispensable à l'artiste complet.

En quinze ans, Daumier a composé, sous le titre d'*Actualités*, une sorte de journal personnel utile à consulter pour l'histoire d'une époque. Nouvelles, bruits, faits, cancans, crises politiques du jour y sont relatés avec la plus grande fidélité historique.

Les procédés habituels de Daumier sont le dessin et la lithographie; mais on a aussi de lui un grand nombre d'aquarelles et de tableaux riches de couleur comme les peintures de Delacroix, de Decamps et de Millet, et souvent, comme l'a dit M. Armand Dayot, dignes d'être signés par ces grands maîtres.

M. Arsène Alexandre, dans le bel ouvrage qu'il a consacré à Daumier écrit très justement : « Se faire l'historien fidèle des petites manies et des grands ridicules, encourager les honnêtes gens et flétrir les coquins au pouvoir; en même temps faire œuvre d'artiste, c'est-à-dire faire intervenir l'art dans le plus petit détail, dans une attitude, dans un pli du visage, dans un regard, dans la friperie d'un costume, dans un coin de paysage qui encadre une scène, se montrer un dessinateur scrupuleusement exact du mouvement, un étonnant coloriste avec les seuls éléments du blanc et du noir, être, en un mot, un beau peintre et un beau philosophe, en vérité cela mérite quelque attention de la part de ceux qui pensent et quelque reconnaissance de ceux dont on a contribué à défendre la cause. Oui, les grands caricaturistes ont droit, eux aussi, à un petit coin de Panthéon! »

Ce « petit coin de Panthéon », Daumier l'a trouvé dans un de ces Panthéons modestes que sont les cimetières de la banlieue parisienne.

Œuvre du statuaire Geoffroy-Dechaume, le monument de Valmondois, Daumier le doit à ses amis comme il dut sa « maisonnette » à Corot, le meilleur parmi les meilleurs.

On a raconté diversement comment Corot en fit présent à Daumier; M. Jules Claretie, dans *Peintres et Sculpteurs contemporains*, a publié une lettre d'une délicate simplicité, qui me semble être le « document définitif ».

La voici :

Mon vieux camarade,

J'avais à Valmondois, près l'Isle-Adam, une maisonnette dont je ne sais que faire.

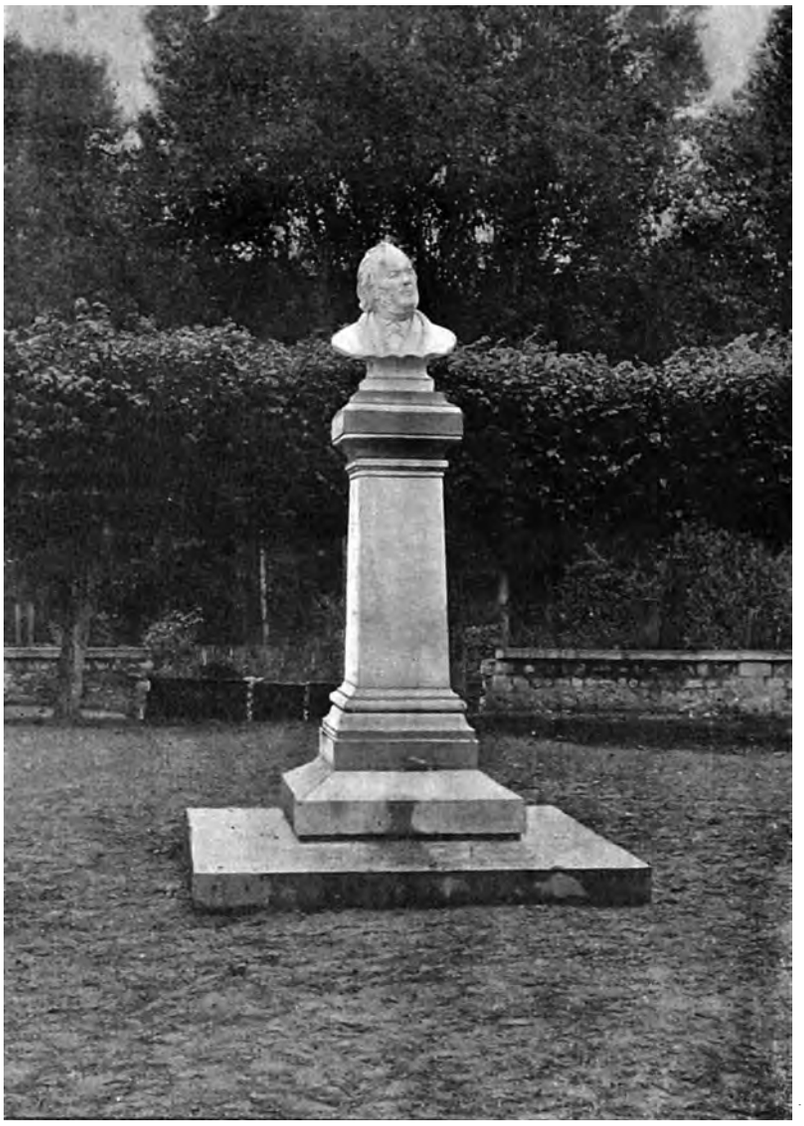
Il m'est venu à l'idée de te l'offrir, et comme j'ai trouvé l'idée bonne, je suis allé la faire enregistrer chez un notaire.

Ce n'est pas pour toi que j'ai fait ça, c'est pour embêter ton propriétaire.

A toi,
COROT.

C'est là que le 11 février 1809 s'éteignit le grand artiste devenu presque aveugle, les yeux perdus par un labeur incessant de près de cinquante ans.

M. Arsène Alexandre a constaté avec regret que les œuvres des grands caricaturistes qui « laissent, aux curieux des siècles à venir, mille petites images exactes, fines, spirituelles de notre vie avec tous ses tics, ses mœurs, son grouillement, ses costumes » ne sont pas accueillies dans les musées.



Le monument de Daumier, à Valmondois.

Il apprendra sans doute avec plaisir que la Ville de Paris dans le musée qu'elle inaugurera prochainement, au Petit Palais des Champs-Élysées, mettra « en bonne place » plusieurs œuvres de Daumier, dessins, aquarelles et tableaux que lui a légués un amateur éclairé, M. Jacquette.

Nous donnons la reproduction d'une de ces toiles : l'*Amateur d'Estampes*, dans laquelle nos lecteurs reconnaîtront cette vérité dans l'attitude et le dessin que l'on trouve dans toutes les compositions du maître Daumier.

GEORGES VEYRAT.

L'ARDOISE ANGEVINE

De ma fenêtre, en ce moment, j'aperçois un couvreur. Grimpé au faîte d'un toit escarpé, marchant avec une souplesse de chat sur les échelles posées à plat, et le long des gouttières, il pointe, avec mille précautions, les ardoises minces et résistantes qui protégeront l'habitation contre le froid, la tempête et la pluie. Il siffle inconsciemment. Cependant un oubli d'une seconde, un mouvement mal calculé, un éblouissement fortuit peuvent le précipiter dans le vide. Combien de vies humaines a-t-elle ainsi exposées, cette petite lamelle de schiste, depuis l'instant où elle fut extraite des entrailles du sol jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son emploi définitif au sommet de nos maisons? Bien heureux encore quand la bourrasque ne l'en arrache pas violem-

ment et ne la change pas en projectile meurtrier pour le passant!

Chacun sait que le schiste est un minerai qui possède la propriété de se partager en feuillets. Le schiste ardoisier se rencontre dans les terrains de transition et il s'en trouve trois grandes masses en France : 1° dans le Bocage vendéen, l'Anjou et la Bretagne; 2° dans le massif occidental des Ardennes; 3° dans quelques points de notre frontière pyrénéenne et sur le versant savoyard des Alpes. Mais le gisement schisteux de Trélazé — commune située à cinq kilomètres d'Angers et presque reliée au chef-lieu par des faubourgs populeux — est certainement le plus considérable de tout l'Ouest. Les ardoisières de Trélazé constituent une importante et ancienne exploitation industrielle, avec leurs six carrières qui emploient environ 3 800 à 4 000 ouvriers, et produisent annuellement plus de 200 000 000 d'ardoises.



Une ardoisière.

L'aspect de cette région présente un frappant contraste avec la gaîté de la riche contrée qui l'environne. Après les mols horizons de la large vallée où la Loire se traîne paresseusement entre des coteaux chargés de vignes et de grasses prairies, c'est une surprise, pour le touriste, de rencontrer les sites âpres et tourmentés du pays de l'ardoise. Partout le sol noirâtre est bouleversé, hérissé de monticules, creusé de précipices où dorment des eaux profondes, qui reflètent la tristesse des sombres collines et des rives dénudées où croissent, çà et là, des genêts et des ronces. Les *perrières* (1) abandonnées présentent un caractère désolé qui atteint une sorte de beauté sauvage. Les carrières en activité offrent aussi un spectacle des plus particuliers et d'un pittoresque spécial avec les grêles silhouettes des charpentes de puisards, les hautes cheminées des puissantes machines de leurs pompes d'épuisement, et surtout les auvents de paille, abris des travailleurs d'*à-haut*, éparpillés sur le sommet ou sur les flancs de la montagne d'ardoises, comme les tentes d'un original campement.

Le schiste ardoisier, en général, n'affleure guère la terre. La partie supérieure des veines forme une *cosse*, colorée de rouille, qu'il faut enlever sur une profondeur de 15 à 18 mètres au moins, avant de trouver l'ardoise utilisable. Autrefois les carrières se creusaient toutes à ciel ouvert. Mais ce mode d'exploitation, suivi pendant des siècles, est aujourd'hui abandonné pour celui des galeries souterraines qui permet d'atteindre, avec plus de sécurité, à de plus grandes profondeurs, à l'aide de puits dont la hauteur varie de 90 à 300 mètres, et qui sont larges de 3 à 5 mètres, afin de ménager le passage de deux *bassicots*.

(1) Nom local des ardoisières.

Le bassicot, forme très rudimentaire de l'ascenseur, est une caisse rectangulaire, suspendue à un câble manœuvré par des poulies, et qui sert au transport des ouvriers et des matériaux. Les ouvriers *d'à-bas*, munis de lampes, descendent donc dans la carrière, au moyen du bassicot ou par les échelles; ils atteignent ainsi la *foncée* où ils travaillent, et, armés de la pointe, du pic et de la barre, employant aussi la dynamite, ils détachent d'énormes blocs de la paroi schisteuse, en évitant d'employer la mine quand ils approchent de la voûte, de peur de provoquer des éboulements. Ces accidents se produisent trop fréquemment encore, en dépit des précautions préventives. La carrière a ses annales sanglantes, et, tout comme l'Alpe, l'ardoisière peut être appelée homicide.

Des équipes de journaliers enlèvent les fragments détachés par les ouvriers et les entassent dans les bassicots qui sont remontés à l'orifice des puits pour être déversés ensuite sur des chariots. Un système de pont roulant permet aux camions de se placer, par le mouvement de recul du cheval, sur l'ouverture du puisard, à l'aplomb même du bassicot. Les charrettes se dispersent ensuite sur la carrière pour distribuer les blocs bruts aux perrayeurs d'*à-haut* qui vont les diviser, les dresser, débiter l'*ardoise fine*, la *carrée*, le *poil taché*, le *poil roux*, l'*héridelle*, conformément aux trente-deux modèles employés.

Le fendeur d'à-haut est l'artiste de la carrière. Il travaille, soit en plein air, soit à l'abri de sa tente de paillon, expressivement dénommée *tue-vent*. Il fractionne d'abord son bloc, dans le sens de l'épaisseur et de la longueur, par des *repartons*, à l'aide du maillet et de la scie, en profitant tour à tour des propriétés particulières de l'ardoise, soit en séparant les lames suivant le *fil de la pierre*, soit en *quernant* la pierre dans le sens perpendiculaire au long grain. Puis il place les fragments ainsi obtenus entre ses jambes, revêtues de guenilles entortillées et attachées par des ficelles; ses pieds, chaussés d'énormes sabots de bois brut, dits *à querner*, maintiennent solidement le morceau; enfin, d'un coup de maillet, il enfonce son ciseau parallèlement au sens du schiste, qui se partage alors en feuillets, presque aussi minces qu'une feuille de papier.



Fendeurs d'*à-haut*.

Cette opération, qui exige une grande adresse et beaucoup de sûreté de main, est assurément la plus curieuse et la plus intéressante de toutes celles que nécessite la confection de l'ardoise. Elle n'a pas varié depuis un temps immémorial, et le fendeur de 1900 répète le même geste que son prédécesseur d'il y a quatre ou cinq siècles.

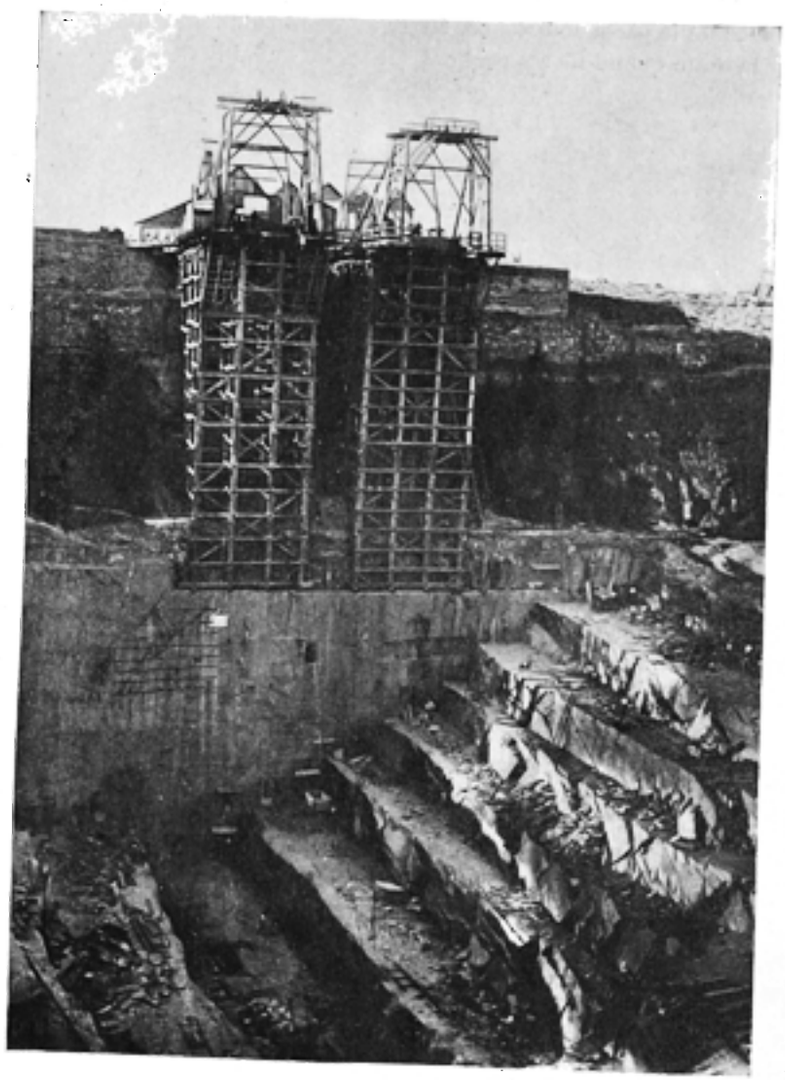
Prédécesseur et peut-être ancêtre... Car, parmi les carriers d'à-haut, beaucoup se sont succédé de père en fils, pendant de longues générations. L'enfant d'un perreyeur peut trouver de l'emploi dès l'âge de treize ans sur l'ardoisière, et y demeurer jusqu'à sa vieillesse. Le fendeur travaille à ses pièces, arrive à son poste quand il lui

plaît, et chôme s'il lui convient. Cette liberté et la solitude relative de son tue-vent où il est maître, n'ont pas peu contribué, sans doute, à développer le caractère fier, indépendant et quelque peu ombrageux dont le perreyeur de Trélazé a donné mainte preuve en tout temps. Autrefois, les fendeurs d'à-haut constituaient une sorte d'aristocratie plébéienne vis-à-vis des ouvriers des *foncées*, et celui qui frayait avec un carrier d'*à-bas* était condamné, par ses pairs, à une amende afin de se *reblanchir*.

Cette amende, comme on s'en doute, consistait en abondantes libations versées aux *compagnons*... Il n'en pouvait être autrement dans l'heureux pays du vin d'Anjou...

L'ardoise étant fendue, le même ouvrier la rogne à l'aide d'un tailloir, qu'il manœuvre avec le pied ou avec la main. Les différents modèles de cette machine se résument en un long couteau (dolleau) s'abattant sur une autre lame coupante, horizontale et fixe, sur laquelle repose l'extrémité de l'ardoise. Prise entre les deux tranchants, celle-ci se découpe facilement et nettement, suivant la forme et les dimensions que l'ouvrier veut lui donner. Tout en supprimant les parties défectueuses, les stries et les taches, il s'efforce de garder son ardoise aussi grande que possible, les grands modèles lui étant payés plus cher.

Voici l'ardoise affinée, propre et lisse, prête à être livrée au commerce, dès que le *compteur* aura procédé à son triage, et contrôlé le travail des ouvriers. Puis les charrettes se dirigeront vers les deux gares qui desservent les carrières, et, de là, les ardoises angevines se disperseront aux quatre coins du monde.



Carrière à ciel ouvert.

L'emploi de l'ardoise ne se borne pas au revêtement des toitures. La scierie mécanique de Saint-Léonard, dépendance des ardoisières, qui comprennent encore une tréfilerie et une câblerie, débite les gros blocs sous forme de tables ou de monuments funèbres. La maçonnerie se sert aussi de l'ardoise. Le beau poli qu'elle peut acquérir, sa résistance, la rendent apte à une foule d'usages — d'autant mieux qu'elle n'est pas susceptible de décomposition chimique.

Les Romains n'ont pas connu l'ardoise, mais des documents prouvent qu'elle était déjà employée dès le XII^e^ siècle. Jusqu'au XVII^e^ siècle, l'extraction se pratiquait à dos d'homme, par *hottées*, terme encore usité dans la distribution des matériaux aux travailleurs.

L'ardoise a sa légende. Une tradition respectable attribue sa découverte à l'évêque Licinius qui vivait vers le VI^e^ siècle, et qui, sous le nom de saint Lezin, est le patron des perreyeurs. Inventée par un saint, l'ardoise compte encore un autre titre de gloire : c'est d'avoir été célébrée dans le plus joli vers d'un des plus charmants sonnets dont s'enorgueillisse la langue française, celui où l'angevin Joachim du Bellay, en face des fastueux palais romains, évoquait avec regret, dans sa nostalgie, les pignons noirs et les toits élevés du pays natal, et soupirait mélancoliquement, songeant à l'ardoise comme à un symbole de sa petite patrie :

Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine!

MATHILDE ALANIC.

UN POÈTE DANS UN MARCHÉ

Combien sont intéressants à étudier les caravansérails populaires, marchés des faubourgs et marchés de banlieue, où l'on vend de tout, depuis du fromage de gruyère à douze sous la livre jusqu'à des bicyclettes qui jadis roulèrent triomphalement sur les routes de France et qui, aujourd'hui, la selle rongée, le guidon rouillé, les pneus crevés, évoquent lamentablement le souvenir des grandeurs déchues.

On y trouve de tout : des complets d'occasion, des comestibles frais ou conservés, de la vaisselle, des livres dépareillés, des sourires de marchandes et des chiffons. On y trouve même des poètes.

Du moins, en l'un de ces marchés, celui de Bicêtre, j'ai découvert — le mot n'est pas trop fort — un vendeur de papier parfumé, poète à la fois comme Victor Hugo et comme Jules Jouy.

Bien modeste son étalage ! Une petite table sur laquelle des bonshommes en terre cuite fument délicieusement des rouleaux de papier d'Assyrie ; quelques pastilles du sérail leur tiennent compagnie ; elles sont de la composition du vendeur aimé des Muses, Ferdinand Massy.

Celui-ci, assis sur une chaise quelque peu dépaillée, surveille ses trésors. Mais ce n'est pas l'âpre regard du commerçant nourri dans les beautés du *Doit* et de l'*Avoir* qui éclaire sa physionomie parfois triste. Visiblement ses pensées sont ailleurs.

Massy est un homme de trente-huit ans, sur la figure duquel le malheur a gravé son empreinte. Le front haut est celui d'un idéaliste, et idéaliste avec une invincible teinte de mélancolie il apparaît dans ses compositions. La taille est petite, mais l'apparence est alerte et solide.

Le hasard nous a mis en relation et nous avons causé ; il m'a écrit et j'ai ressenti la sensation qu'éprouverait un amateur de peinture en découvrant un Rubens au milieu d'une collection de chromos.



Le poète Massy.

Cet homme meurtri par la vie, connaissant les jours sans pain et ayant connu les nuits sans sommeil, était un poète.

Massy est né à l'hôpital : la Maternité. Il a grandi auprès d'une mère qui ne l'a jamais aimé, à qui il a pardonné cependant, et d'un homme qui n'était pas son père et le rudoya incessamment. Peu de vies d'enfant furent plus malheureuses que la sienne : on lui refusait jusqu'à l'instruction, ce pain de l'esprit non moins nécessaire que le pain du corps. On ne voulait même pas qu'il apprît à lire !

Il apprit cependant et il lut Victor Hugo. Tout un monde inconnu, idéal, de poésie, d'harmonies et d'aspirations indéfinissables lui fut alors révélé.

Ce fut le choc qui fit jaillir en son cerveau l'étincelle sacrée. « Moi aussi, je suis poète ! » osa-t-il se murmurer. Et il commença à rimer.

Le régiment le prit ensuite. Pour échapper à l'enfer d'une maison où il était le paria, l'être innocent et haï, il s'engagea : de dix-huit à vingt-trois ans, il fut soldat.

A son retour, il se trouva seul, sans appui, sans argent, sans métier, il fut dès lors voué aux pires amertumes, aux plus cruelles misères, à la faim, aux affronts, coucha la nuit sur des bancs où plus d'une fois le gardien de la paix vint le réveiller. D'autres fois, les carrières abandonnées ou les taillis du bois de Vincennes lui servirent d'abri.

Il fit le copiste, le camelot, le commissionnaire, mille autres métiers faméliques. A l'heure où, à la porte des casernes, les soldats distribuent des gamelles de soupe, Massy prit place à la queue des lamentables meurt-de-faim. La rage au cœur, peut-être, mais non la honte au front : ce ne sont pas les victimes qui ont à rougir.

La poésie fut alors sa grande consolatrice. En chantant, il oubliait sa faim. Chants mélancoliques, chants d'écrasé dans lesquels il épanchait son âme meurtrie.

Voici une ballade de lui :

S'en vont, dévalant par les rues,
Les mêmes flots d'êtres vivants
Et toutes choses déjà vues :
Les Alcyons parmi les nues,
Les vols d'oiseaux parmi les vents.
Toujours dominant la tourmente
Les cris des mêmes naufragés,
Et toujours dans l'ombre incléments,
La même rumeur angoissante
Du noir torrent des affligés.
Pour exalter la même joie
Toujours des voix qui vont chantant
Et toujours l'infini flamboie
Sur l'Être de peine ou de proie
Qui ne doit vivre qu'un instant.
Pour subir l'éternelle injure
Du sort fatal, toujours moqueur,
Ton holocauste, âpre nature,
C'est la fleur, c'est la source pure,
C'est l'âme en proie au mal vainqueur.
Vivant nos deuils, souffrant nos peines,
Les cris d'orgueil sont de vains bruits,
Ignorés des Lois souveraines...
Tombez des cieux, clartés sereines !
Mourez, soleils, au fond des nuits !

Le morceau suivant, *Crépusculaire*, est d'une note non moins triste :

Quand j'aurai longtemps erré par le monde,
Livré ma jeunesse au vent du malheur,
Rêvé de lumière en ma nuit profonde,
Acceptant du sort misère et douleur,
Quand j'aurai longtemps erré par le monde...

Quand j'aurai connu toutes les rancœurs
Qui font l'âme en deuil et le regard sombre,
Quand j'aurai compris le néant des cœurs
Et sondé l'abîme où l'Idéal sombre,
Quand j'aurai connu toutes les rancœurs...

Quand j'aurai courbé mon front sous l'orage,
Étranger pour tous, partout exilé;
Éternel vaincu dont nul ne sait l'âge
Qui jette à la nuit son cri désolé;
Quand j'aurai courbé mon front sous l'orage...

Quand j'aurai crié : Tout est accompli.
Contre tant de maux l'être est sans ressources !
Oh ! sur ces noirceurs l'éternel oubli !
J'ai bu l'amertume à toutes les sources.
Quand j'aurai crié : Tout est accompli.

C'est qu'alors la Mort m'aura fait un signe,
Tardive à souscrire à mon triste vœu,
Et dans l'Infini dont toute âme est digne,
J'irai voir de près les soleils de feu.

Évidemment, voilà un camelot, comme on en rencontre peu.

Si Massy s'inspire de Hugo et de Musset — et leur influence est visible, — il ne dédaigne pas à l'occasion d'employer, dans des strophes empreintes, non plus de désespérance, mais d'une brûlante énergie, la langue faubourienne. Cette langue, qu'il connaît à fond, il la manie avec autant de force que de justesse. Cependant, je ne parlerai pas de ses productions dans ce genre, qui sont du domaine passionné de la politique. Qu'il me suffise de dire que Ferdinand Massy est républicain à la façon du grand poète qui fut son initiateur et son exemple. Idéaliste, mais ramené parfois du ciel bleu sur la terre par les dures réalités de l'existence, enthousiaste admirateur des principes de la Révolution française et des hommes qui moururent pour les faire triompher, sentant cependant qu'un siècle d'évolution a posé d'autres problèmes, Massy échappe de par son indépendance et son tempérament de vrai poète à toutes les chapelles sectaires en lesquelles d'autres, croyant faire acte méritoire, s'enferment à double tour.

Aujourd'hui, servi par le hasard, le vendeur de papier parfumé est connu du petit groupe d'hommes s'intéressant aux belles œuvres d'où qu'elles viennent. Un grand journal de Paris a parlé de lui; un autre journal de Bruxelles a mentionné son nom : « Massy, le camelot-poète ». Sous ce titre de camelot-poète, le voici sacré pour la postérité !

Mieux que cela, il vient de trouver un éditeur. Un éditeur! cet oiseau rare pourchassé avec tant d'acharnement par les poètes, jeunes ou vieux, en mal d'hémistiches. Un écrivain n'a eu qu'à aller trouver un éditeur intelligent — il en existe — ayant en sa poche les œuvres inédites de Massy. A la lecture du dixième vers, l'éditeur était conquis, et voilà pourquoi, en même temps que cet article dans le *Magasin Pittoresque*, paraîtra à la librairie René Godfroy, sous ce titre : *Vers la Lumière*, un recueil de poésies destiné à faire quelque bruit.

En songeant à cet homme qui fut si malheureux et qui passa insoupçonné au milieu de tout un peuple de malheureux comme lui, je me suis pris bien des fois à supputer l'immense quantité de forces perdues, à me demander ce qu'eussent fait Hugo, Musset, Lamartine, si le sort les eût fait naître dans les conditions de Massy ou ce que n'eût pas fait Massy, s'il fût né dans leur milieu.

En vérité, on trouve de tout dans les marchés suburbains !

TALAMO.

AMES OBSCURES

Tout dans l'immuable nature
Est miracle aux petits enfants;
Ils naissent, et leur âme obscure
Eclôt dans des enchantements.

Le reflet de cette magie
Donne à leur regard un rayon;
Déjà, la belle Illusion
Excite leur frêle énergie.

L'inconnu, l'inconnu divin
Les baigne comme une eau profonde;
On les presse, on leur parle en vain :
Ils habitent un autre monde.

Leurs yeux purs, leurs yeux grands ouverts
S'emplissent de rêves étranges.
Oh ! qu'ils sont beaux, ces petits anges,
Perdus dans l'antique univers !

Leur tête légère et ravie
Songe, tandis que nous pensons;
Ils font, de frissons en frissons,
La découverte de la vie.

ANATOLE FRANCE.

PASSY VILLE D'EAUX

Au moment où d'innombrables trains, transformés en hôpitaux ambulants, transportent en Auvergne, dans les Vosges ou dans les Pyrénées, une multitude de malades, plus ou moins imaginaires, il ne sera pas, je l'espère, sans intérêt de rappeler le souvenir, bien oublié, d'une station thermale qui eut jadis une grande vogue.

Cette étude d'actualité rétrospective pourrait être intitulée : *Comment naît et meurt une ville d'eaux.*

Dans la première moitié du XVII^e^ siècle, Passy n'était encore qu'un petit hameau qui dépendait de la seigneurie d'Auteuil. Quelques Parisiens, amoureux de tranquillité, s'y réfugiaient pendant la belle saison et, campés dans des cabanes couvertes de chaume, au milieu de paysans très peu semblables à ceux de l'Astrée, savouraient le charme d'une vie à demi sauvage.

Vers 1630, un médecin, nommé Legivre, remarqua par hasard, dans un clos de vignes, qui avait été une tuilerie, deux sources, à peine visibles, qui descendaient lentement vers la Seine et après quelques mètres d'un cours incertain, se perdaient dans le sol. Il eut l'idée de goûter de cette eau et s'aperçut qu'elle était très ferrugineuse.

Legivre fit part de sa découverte à tous ses amis et ne manqua pas, on le pense bien, d'en exagérer la valeur; mais comme il était fort peu connu et médiocrement influent, les eaux, malgré ses efforts, restèrent à peu près ignorées. Elles vécurent pendant vingt ou trente ans d'une réputation locale. Lémery les analysa en 1700 et ne leur reconnut pas une très grande efficacité.

Heureusement pour ces eaux si dédaignées, la duchesse de Bourgogne voulut en boire et s'en trouva bien. Louis XIV fit construire, par reconnaissance, aux dépens du trésor royal, un aqueduc qui devait servir à l'écoulement des sources dans la Seine et dont on trouve les ruines en 1841, en creusant les fondations du quai de Passy.

Désormais Passy était lancé. Les malades commencèrent à affluer. Là où n'avaient existé que d'humbles chaumières cachées sous la feuillée comme pour fuir le procureur ou le receveur des tailles, s'élevèrent des maisons d'agrément. Des jardins remplacèrent les champs de vignes et, entre le coteau et la rivière, étendirent leurs tatlis géométriques.

En 1719, l'abbé Le Ragois, propriétaire d'une maison qui avait appartenu au duc de Lauzun, découvrit dans son jardin deux autres sources qui ne tardèrent pas à enlever aux premières la vogue dont elles jouissaient. Un incident assez curieux aida à cette dépossession. Les anciennes eaux étaient affermées à un prix très modique et le fermier en retirait des revenus fort élevés. Le propriétaire voulut augmenter la location, mais à l'expiration du bail les eaux, fortement additionnées de plâtre — on ne sut jamais par qui — cessèrent, pour quelque temps, d'être ferrugineuses.

Confesseur de M^me^ de Maintenon, l'abbé Le Ragois était un trop notable personnage pour ne pas communiquer une partie de son importance aux eaux qu'il avait découvertes. Dès 1720, la Faculté de médecine, appelée à donner son avis, s'empressa de déclarer, à l'unanimité, que les nouvelles sources — connues plus tard sous le nom de sources Bellamy — étaient ferrugineuses, sulfureuses et balsamiques, et éminemment propres au traitement des maladies provoquées ou aggravées par le séjour des grandes villes. Passy avait été placé par la Providence à côté de Paris comme le remède à côté du poison.

Pour obéir aux prescriptions de la Faculté et plus encore pour suivre la mode, malades ou oisifs, les uns qui cherchaient à se distraire et les autres qui essayaient de se guérir, se pressèrent autour des sources merveilleuses. L'ancien hameau presque désert devint une des villes d'eaux les plus fréquentes de l'Europe. Jardins disposés en terrasses, égayés par des bosquets et des charmilles. Salons de conversation. Salles de bal, etc., rien ne fut oublié pour attirer les baigneurs ou les retenir.

J.-J. Rousseau y fit un assez long séjour sur le conseil de son médecin, en même temps que l'auteur de *Manon Lescaut*, l'Abbé Prévost, le Docteur Proppe, « petit Esope à bonnes fortunes », l'historien Boulanger, et M^me^ Denis qui se parait du titre de nièce de Voltaire comme de la plus enviable des distinctions. C'est là que le philosophe de Genève, dans une demi-solitude qui plaisait à son âme inquiète, commença le *Devin du Village*.

« Le matin, dit-il dans ses *Confessions*, en me promenant et en prenant les eaux, je fis quelques manières de vers à la hâte et j'y adaptai des chants qui me vinrent. J'écrivis le tout dans l'espèce de salon voûté qui est en haut du jardin. »

Ce salon voûté dont parle Rousseau était une dépendance du château de Lauzun transformée plus tard en galerie où on laissait déposer les eaux dans des jarres pour leur enlever une partie de leurs principes ferrugineux.

Passy était devenu, à la fin du XVIII^e^ siècle, le village le plus gai et le plus charmant des environs de Paris. « Sa proximité de la ville, écrivait en 1787, le *Guide de Thiéry*, ses eaux minérales, la vue riante et animée dont jouissaient la plupart des maisons le font rechercher avec empressement par les particuliers aisés qui désirent se délasser de leurs travaux et profiter de la promenade charmante du Bois de Boulogne... De l'au-

tre côté de la montagne, sur le quai, sont plusieurs maisons très agréables et les jardins des eaux minérales, dont les portes sont toujours ouvertes au public. Tout près de la montagne, l'on trouve une pension où l'on reçoit des particuliers infirmes ou convalescents qui ont besoin de prendre l'air ou à qui l'on a ordonné l'usage des eaux. »

C'est dans ce Versailles en miniature, moins magnifique, mais plus intime que l'autre, que s'élevaient, entourés de beaux jardins, le château de la princesse de Lamballe, l'hôtel de Mme de Genlis, l'hôtel de Mlle Contat et le pavillon dépendant de l'hôtel Valentinois où logeait le bonhomme Franklin, le moins bruyant des diplomates et le plus avisé.

La cour s'installait au château de la Muette et deux fois par semaine l'élite de la cour et de la ville se donnait rendez-vous sur la promenade de la pelouse. Sous les arbres centenaires, dans les allées pleines d'ombre et de mystère, Marie-Antoinette, enivrée d'un bonheur qui devait être si peu durable, promenait la fierté de sa démarche et la grâce de son sourire. A la veille du drame que tant d'esprits clairvoyants avaient en vain annoncé, dans le cadre délicieux où l'on n'entendait ni les plaintes de la souffrance, ni les murmures de la haine, courtisans et grandes dames, sûrs du lendemain qui leur échappait, se plaisaient, égoïstes comme le plaisir, inconscients comme la frivolité, aux jeux puérils et charmants de l'idylle.

Cette préférence de la cour rendit-elle Passy suspect aux patriotes? S'aperçut-on, après un siècle de vogue, que la petite ville, jadis encombrée de visiteurs, était trop rapprochée de Paris et qu'il convenait d'aller chercher plus loin, en dépensant beaucoup plus, des eaux qui n'étaient peut-être pas plus efficaces? Quoi qu'il en soit, la décadence de Passy comme station thermale fut pour ainsi dire immédiate.

Vers le milieu du siècle, quelques malades — parmi lesquels deux ou trois familles allemandes — restaient fidèles à cette ville d'eaux, méprisée par les médecins et délaissée par la mode. Parfois on revenait chez soi, après une cure de deux ou trois semaines, complètement guéri; mais, dans la crainte du ridicule, on ne s'en vantait pas.

Dans cette dernière période, l'établissement thermal situé quai de Passy, 32, comprenait cinq sources ferrugineuses. On prenait les eaux — ou plutôt on ne les prenait plus — à la dose de cinq verres tous les matins. L'abonnement au mois coûtait 15 francs et la séance 0 fr. 50 avec le droit d'emporter 1 litre d'eau minérale. Chez le dépositaire Cazaux, passage des Panoramas, n° 10, la bouteille d'eau de Passy valait 1 franc. Elle se vendait, en 1787, à l'époque où elle guérissait encore, 24 sols la bouteille de quatre pintes, c'est-à-dire un peu plus de huit sous le litre.

Il ne resta bientôt plus qu'un seul malade. On supposa qu'il était payé par l'établissement, mais cette situation dut lui paraître par trop humiliante, car, un jour, il ne revint pas. Et la station thermale, son dernier client ayant disparu, se résigna à disparaître également.

HENRI D'ALMERAS.

Dans l'armée, pour réussir, il faut deux de ces trois choses : du savoir, du savoir-faire, du savoir-vivre.
NIEL.

Les chiffres sont des bavards à qui l'on fait dire tout ce que l'on veut.

C'est une noblesse que de pouvoir être déçu.
R. DOUMIC.

Le fléau des ateliers, ce sont ceux qui trouvent l'outil lourd et le verre léger. ALPH. DAUDET

LA FONTAINE DE BELLEVUE

Bellevue est l'une des communes les plus pittoresques des environs de Paris. D'un côté, elle regarde la Seine, qui coule au pied de la colline où s'étage le parc planté jadis par Mme de Pompadour; de l'autre, elle a son bois ombreux et sa merveilleuse terrasse d'où le promeneur embrasse d'un seul regard le panorama de la grande ville.

Bellevue a, en outre, sur l'une de ses places publiques, la gracieuse fontaine dont nous donnons la reproduction, d'après un burin de M. Adolphe Crauk.

Elle la doit à la munificence de M. Paul Houette, l'un de ses édiles. Véritable bienfaiteur de la commune, M. Houette l'avait dotée déjà de cet alerte funiculaire qui, des bords du fleuve, amène les touristes sur le plateau.

Or, Bellevue manquait d'eau potable. Et cependant, comme le disait en de jolis vers, le jour de l'inauguration, M. de Polhes, un poète ami du donateur :

Redoutant les baisers trop ardents de l'été
Se cachait, loin du bruit de la grande cité,
Sous le couvert des bois une source craintive...

M. Houette conçut le projet de capter cette source au profit de ses concitoyens. Mais il voulut

que la fontaine par laquelle s'échapperaient les eaux vives fût une œuvre d'art.

Sa volonté a été exécutée à souhait par deux artistes du plus rare talent, l'architecte Henri Guillaume et le statuaire Corneille Theunissen.

Le groupe né de leur collaboration est, en effet, une œuvre toute de fraîcheur et de grâce, dans laquelle revivent l'élégance et l'esprit du XVIIIe siècle.

La « divine Pompadour » en pâmerait d'aise, elle qui se connaissait en jolies choses, si quelque jour, revenant là, où furent autrefois sa métairie et ses bosquets champêtres, elle rencontrait cette nymphe svelte et légère et ce faune rieur, et cette exquise fontaine,

Où la Naïade, un jour, se réveilla captive.

E. L.



La fontaine de Bellevue.

LA FOUDRE ARTIFICIELLE

L'électricité est la reine du jour : qui pourrait en douter maintenant, surtout après une promenade à l'Exposition? C'est une reine capricieuse et souvent cruelle, dont la baguette magique distribue comme à volonté, de près, de loin et même à travers l'espace, l'énergie, la lumière, la chaleur, la vie, hélas! quelquefois aussi la mort.

A mesure que se développe l'immense réseau électrique industriel, à mesure que s'accroît la puissance des dynamos et des appareils générateurs, le nombre des victimes de la foudre artificielle grandit, grandit sans cesse. Les médecins se sont déjà maintes fois préoccupés de cette question, dont la solution malheureusement ne paraît pas encore être sortie du domaine de la théorie.

Sans s'écarter du même ordre d'idées, un savant anglais, M. le Dr O'Reilly, vient de consacrer une étude très documentée et absolument nouvelle à l'effet des décharges électriques sur l'organisme humain. Nous y relevons des renseignements fort curieux, qui ne sauraient manquer d'intéresser les lecteurs du *Magasin Pittoresque*.

Tout d'abord, il convient de poser en principe ce fait, qui est généralement inconnu des non initiés, à savoir que la résistance naturelle du corps au fluide électrique est considérable. Certains savants prétendent qu'elle n'est pas inférieure à 1 500 ohms, — l'ohm étant, ainsi qu'on sait, l'unité de résistance.

Ce chiffre, assurément, paraît trop élevé à M. le Dr O'Reilly, mais il admet que la peau, bien sèche et propre, offre une grande résistance au passage du courant. A l'intérieur de notre organisme, il ne se produit guère, entre les deux pôles, positif et négatif, que des échanges électrolytiques, et notamment la décomposition en hydrogène, oxygène, carbone, etc., des tissus traversés.

A partir de 100 volts, on commence à éprouver une assez forte commotion, au moment surtout de l'ouverture et de la fermeture du courant, si l'on peut employer cette expression. Plus la tension augmente, naturellement, plus l'impression ressentie devient intolérable.

Un électricien, M. Newman Lawrence, est arrivé à déterminer exactement ce qu'il appelle le « point de souffrance ». Si l'on prend à pleines mains deux conducteurs métalliques de 45 centimètres carrés de surface, traversés par un courant continu de 104 volts, avec une intensité moyenne de 0,018 ampère seulement, on éprouve une sensation douloureuse dans les bras et même dans le haut de la poitrine. Au delà, l'expérience tournerait au tragique; à la simple contraction musculaire succéderait le spasme tétanique, et très rapidement, pour une minime augmentation d'intensité, le courant deviendrait mortel.

C'est même cette tétanisation des muscles qui empêche le malheureux foudroyé de lâcher le conducteur électrique saisi par inadvertance. Aussi, convient-il de ralentir au préalable la vitesse de la dynamo génératrice, et de diminuer progressivement l'intensité du courant, lorsque l'on veut porter secours à quelqu'un.

On sait que, depuis plusieurs années, dans l'État de New-York, l'électrocution a remplacé la pendaison pour la mise à mort des criminels. Le Dr O'Reilly nous fournit à ce sujet une description détaillée des dernières méthodes employées à la prison de Sing-Sing (comté de Westchester), où ont lieu les exécutions capitales.

Aux premiers essais, nos lecteurs ne l'ont pas oublié, il s'était produit des incidents fâcheux, pour ne pas dire plus. L'assassin Kemmler, moins foudroyé que carbonisé, avait mis, dit-on, quelque dix minutes à mourir...

A présent, les exécutions se font dans des conditions aussi rapides et humaines que possible.

Le condamné est assis dans un fauteuil, un masque spécial dérobe à sa vue les préparatifs de mort qui, du reste, se réduisent à peu de chose : un aide ajuste prestement au front et aux jambes du patient des plaques de contact à large surface. Et tout de suite, sur un signe de l'exécuteur, un premier courant de 8 ampères, à la tension de 1 760 volts, est lancé pendant quatre secondes. C'est le coup de massue scientifique, qui tue instantanément, sans faire souffrir.

Puis, on réduit l'intensité du courant à 2 ampères et à 200 volts. Cette deuxième phase de l'opération, dont la durée ne dépasse pas 56 secondes, a pour but de supprimer tous les soubresauts, toutes les contractures pénibles à voir, mouvements réflexes du cadavre que le choc en retour de la première décharge tendrait à provoquer.

Notons ici qu'en ce qui concerne les courants alternatifs, l'effet qu'ils produisent sur l'organisme n'augmente pas, ainsi qu'on pourrait le croire, en raison du nombre des périodes. La limite paraît être aux environs de 3 000 périodes à la seconde.

Passé ce chiffre, la violence du « shock » électrique diminue peu à peu, et, vers 10 000 alternances par seconde, on ne sent plus du tout le passage du courant, ce qui ne laisse pas d'être assez déconcertant au point de vue physiologique.

Ainsi, l'on peut saisir les fils d'une grande bobine de Tesla, au moment même où elle est traversée par un courant de 200 000 volts, et cela non seulement sans danger, mais encore sans

éprouver la moindre commotion. Cependant, chose étonnante, une lampe à incandescence placée dans le champ de cette bobine s'allumera d'elle-même, et les conducteurs métalliques disposés à proximité émettront de formidables et bruyantes étincelles!

M. le Dr O'Reilly termine son étude en faisant remarquer que, contrairement à l'opinion de beaucoup de personnes, il ne se produit presque jamais de lésions internes dans les cas de foudroiement. L'effet de la décharge agit sur la moelle allongée en suspendant brusquement l'action du cœur et celle des poumons. C'est pourquoi il importe de rétablir au plus tôt et par tous les moyens possibles la circulation du sang et les mouvements respiratoires.

Les tractions rythmées de la langue notamment, ont ressuscité nombre de victimes du « shock » électrique.

EDOUARD BONNAFFE.

LES GOLDES DE MANDJOURIE

IMPRESSIONS DE VOYAGE

Tout le bassin de l'Amour est habité par des peuples de race et d'origine diverses, et des types variés arrêtent à chaque pas l'attention du voyageur. On y rencontre trois races qui se subdivisent en familles diverses : les Turco-Tatars, de beaucoup les moins nombreux, les Mongols et les Tougouses. L'Amour sert actuellement de frontière aux deux plus vastes pays du monde, la Russie et la Chine : sur la rive russe, on trouve tour à tour des Daurès, des Tougouses, des Goldes, des Giliaks, nomades le long du fleuve et de ses affluents : sur la rive chinoise vivent les Mandjous.



Goldes des bords de l'Amour.

On sait qu'en Russie d'Europe, les bateaux sont chauffés au naphte, dans la Sibérie, au contraire, le mode de chauffage adopté pour les trains et pour les bateaux est le bois : il est curieux de voir passer sur les fleuves de gros bateaux pendant la nuit obscure : ils glissent sur l'eau suivis d'une longue traînée lumineuse où des charbons ardents voltigent semblables à d'énormes étincelles. Les stères de bois, contenus dans la cale, sont vite dévorés par la machine, et, plus d'une fois dans le voyage, le capitaine arrête son bateau dans un endroit souvent presque inhabité, où des provisions de bois ont été préparées par les paysans ou les indigènes sous l'œil peu vigilant d'un gardien. Le long de l'Amour, ce sont les Chinois, qui, sur les deux rives, s'occupent d'entasser et de vendre les bois de toute espèce : sapin ou frêne, tremble ou bouleau; ce métier leur rapportait jadis juste de quoi vivre, car ils vendaient leur bois le meilleur marché possible, c'est-à-dire presque rien : les Russes essayèrent de leur faire concurrence, et contrairement aux olis que nous enseigne l'économie politique, la concurrence ne fit pas baisser les prix; les Chinois voyant les Russes demander un prix beaucoup plus élevé que le leur, eurent bientôt les mêmes exigences, au grand désespoir des compagnies et des capitaines de bateaux.

J'attendais impatiemment le moment où nous irions faire du bois sur la côte chinoise, le moment où pour la première fois je mettrais le pied en Mandjourie : une nuit enfin, nous accostâmes : des Chinois aussitôt envahirent notre bateau, portant deux par deux d'énormes charges que, par une trappe, ils jetèrent dans la cale : la nuit était si sombre que je ne pouvais voir leurs visages. Ils avaient allumé de grands bûchers sur la côte basse, mais pourtant escarpée; d'immenses flammes montaient vers le ciel avec les crépitements du bois. Les passagers de troisième classe, endormis sur le pont et enveloppés dans des peaux de mouton qui les défendaient mal contre les brouillards dangereux du fleuve, se réveillèrent : la vue des flammes joyeuses les fit lever, ils quittèrent le bateau, s'assirent en rond autour des bûchers; ils retrouvèrent dans leurs poches quelques aliments de la journée, les uns mangèrent des concombres, d'autres grignotèrent des noix de cèdre, et la chaleur bientôt les réveilla tout à fait. Il était amusant de les contempler du pont du bateau. Dans chaque groupe il y avait au moins un joueur d'accordéon, les femmes chan-

taient des vieux airs du village, les hommes dansaient gaiement les danses populaires : la kamarinskaïa, la lezguinka et le kazatchok; cependant, au milieu des groupes, dans la fumée, vifs et sans jamais s'arrêter, les Chinois passaient et repassaient travaillant.

Le capitaine me promit alors que le lendemain nous nous arrêterions en plein jour sur la côte chinoise.

« Vous pourrez photographier et admirer tant qu'il vous plaira toutes ces vilaines bêtes jaunes qu'on appelle Mandjous, Chinois et Coréens; et que Dieu vous pardonne d'avoir quitté Paris pour venir contempler ces gens-là ! »

Le capitaine du bateau me parlait toujours de Paris, que, comme plus d'un Russe, il croyait connaître, parce que, se rendant à Monte-Carlo, il s'était arrêté sur la route pour visiter le Moulin-Rouge.

Le lendemain, en effet, il tint sa promesse et nous jetâmes l'ancre près du rivage chinois. D'énormes tas de bois avaient été élevés, et dès notre arrivée, les indigènes se mirent à travailler. Deux par deux, sur un brancard, ils portaient une charge d'un poids toujours le même : le premier avait dans la bouche une baguette, qu'à son entrée sur le bateau, un matelot lui enlevait : le nombre des baguettes était une sorte de contrôle et on avait, en le multipliant par le poids habituel d'une charge, le poids total du bois vendu.

Je descendis cependant sur le rivage, où je fus bousculé par les Mandjous qui refusèrent de poser devant mon appareil et s'amusèrent beaucoup quand leurs grands chiens sauvages voulurent me mordre les mollets, ce qui me réjouissait infiniment moins.

Parmi les porteurs, j'avais déjà remarqué deux races distinctes : les Mandjous, grands, forts et brutaux, avaient comme compagnons des indigènes plus petits, à la figure beaucoup plus pâle, et qui travaillaient doucement et sans bruit : de prime abord on les prenait pour des enfants : leur peau était presque blanche, leurs lèvres minces, leurs extrémités très petites : cependant, quand on les considérait plus longtemps, on était frappé par la puissante structure de leurs épaules et par l'épaisseur de leurs biceps. C'étaient des Goldes. Les Goldes forment une population importante, disséminée le long de l'Amour et de ses affluents, particulièrement le long de l'Oussouri et de la Soungary. Ils vivent nomades, doux et tranquilles, des produits de la pêche et de la chasse : dans les villes, ils acceptent de servir comme ouvriers, travaillent quelque temps de toutes leur forces, puis s'ennuient et quittent le maître chez qui la nourriture leur est assurée, pour reprendre leur vie d'aventure où ils auront faim bien souvent.

Deux d'entre eux m'intéressaient tout spécialement par leur type très pur et leur physionomie enfantine. Je m'en approchai et je leur adressai la parole en langue russe; ils ne comprirent rien à mon langage. Je leur fit signe de ne pas bouger et je les photographiai sans qu'ils s'en doutassent. Les Mandjous leur expliquèrent bientôt ce que j'avais fait, et ils vinrent me supplier de leur rendre leur image, c'est du moins ce que me dit un matelot qui me servit d'interprète : les Mandjous leur avaient raconté qu'en « prenant leur image » je les mettais pour toujours sous ma domination. Je leur offris un peu d'argent pour les consoler, ils acceptèrent, mais n'en gardèrent pas moins leur physionomie désolée.

J'aperçus à ce moment, derrière les épaisses et hautes broussailles qui couvraient le rivage et que plus d'un tigre devait traverser la nuit pour aller se désaltérer dans l'eau du fleuve, quelques maisons d'aspect tout à fait primitif. J'allais les atteindre, quand de petits chiens chinois, au museau aussi court que les nez de la race jaune, vinrent en sautillant à ma rencontre, suivis d'un très étrange petit personnage : c'était un Golde, très menu, aux longs cheveux noirs : il portait une veste en peau de poisson, ses jambes étaient ficelées dans des sortes de sacs et un long anneau lui pendait au nez. Il me tendit la main, riant et me faisant de profondes salutations. Il parlait russe et m'expliqua que je serai le bienvenu dans sa maison : j'y entrai. Il habitait une longue pièce rectangulaire, des estrades couvertes de tapis servaient de lit à toute la famille, des enfants, des jeunes gens dormaient dans des lits suspendus ressemblant à des hamacs en toile. Dans un coin, un Golde s'abandonnait, les yeux à demi fermés, aux délices de la pipe d'opium, et des gamins dans un autre, se partageaient la chair d'un saumon mal fumé. Dans un pot en écorce d'arbre, j'aperçus du lait, jaune et sale, et je craignis aussitôt que mon hôte ne m'en offrit une tasse. Le bateau à ce moment siffla deux fois pour appeler à lui les voyageurs se promenant le long du fleuve. Le Golde qui m'avait invité voulut me reconduire :

« J'aurais désiré voir ta femme, lui dis-je?

— Ma femme vit dans le village à cent verstes d'ici. Pas un de nous ne voudrait amener sa femme avec lui chez les Mandjous ! Nous allons les voir une ou deux fois par an.

— Tu ne t'ennuies pas de ta femme ?

— Si, de temps en temps; mais alors je fume une pipe d'opium et je rêve bientôt qu'elle est avec moi. Si cela t'intéresse, reste avec nous, tu vivras dans notre chambre — (ils y vivaient déjà quatorze ou quinze) — tu mangeras avec nous le poisson et dans quelques semaines, tu viendras aussi dans notre village : tu sais qu'il y a de très jolies filles chez nous ! »

Dois-je le dire, je n'ai pas été séduit par ce tableau enchanteur et j'ai quitté le brave Golde sans accepter ses propositions.

PAUL LABBÉ.

LES ÉPONGES

Au Palais des Eaux et Forêts de l'Exposition

La seule ressource des visiteurs de l'Exposition, durant la période caniculaire que nous venons de traverser, a été de se réfugier au *Palais des Eaux et Forêts*. Non seulement ses dimensions appréciables, avec deux étages et un sous-sol longeant la Seine, le rendaient un des endroits les plus habitables de notre grande foire; mais, pour nous, les imaginatifs, c'était l'unique point frais et réconfortant de Paris... avec le *Village Suisse*.

Comment, en effet, penser à autre chose qu'aux forêts profondes, aux cimes élevées, à la mer, à toute la nature vivifiante, devant les produits de la chasse, les engins de pêche, les travaux rustiques de nos montagnards ?



La pêche de l'éponge avec le vidrio (seau) et le ganchon (harpon).

Depuis le bateau de Terre-Neuve qui nous fait voguer sur l'Océan; la senne et le *filet de barrage*, qui nous mènent au bassin d'Arcachon, à la Méditerranée, jusqu'au bambou du pêcheur à la ligne, nous suivons tous les plaisirs du « bord de l'eau ».

Des troncs d'arbres, des tableaux pittoresques, nous promènent en pleine futaie; la collection de champignons, de glands, de pommes de pin, etc., nous entraînent sous bois; les reproductions amusantes des ardoisières, des traîneaux chargés de branches, dans les chemins de Schlitt; des câbles lancés à travers les gouffres béants, pour le transport des arbres coupés, nous gardent sur les sommets. L'ensemble, enfin, nous fait oublier la chaleur torride, la fatigue accablante de la grande ville.

L'illusion d'un voyage varié est déjà une bonne fortune; le côté scientifique de cette excursion sur place retient mieux encore le curieux, et captive son attention.

L'œuvre plus ou moins affinée de nos forestiers, nous donne toute la gamme de la sculpture sur bois et du travail « au tour ». Les primitifs personnages taillés au couteau : gendarme à l'air rébarbatif, enfant à tête de femme couché dans son berceau, paysan tenant un coq dans les bras, autant d'ébauches naïves auprès desquels prennent place les ustensiles ordinaires de la vie domestique : sabots, soufflets, cages d'oiseaux, cannes et *formes* de souliers. Puis, plus loin, les choses délicates, soignées : pieds de table ou de chaise joliment tournés; crosses de fusil, montures d'éventail et, enfin, les jolis tableaux en marqueterie, genre Gallé de la maison Majorelle, de Nancy.

Tout ce qui se rapporte à la chasse est aussi étudié avec soin et d'une manière ingénieuse, sous un aspect très plaisant.

Après les armes et les munitions, la bête à plume et à poil nous est montrée dans son rôle respectif : les animaux destructeurs occupés à leur besogne cruelle, en de véritables scènes de carnage, représentées par des spécimens empaillés, bien posés, de même que le groupe des « Oiseaux de plaine » parmi lesquels, il est vrai, on voit un lièvre, ce qui ne manque pas d'éveiller la plaisanterie facile des promeneurs.

Des vitrines, encore, renferment des œufs de différentes espèces, unis et mouchetés, gros et microscopiques, quelques-uns de ces derniers jolis comme des pierres précieuses; le roitelet-turquoise, le damserole-rubis, la mésange perle, etc.

Ensuite, ce sont les divers systèmes de pêcheries: à gradins, en étangs avec rigoles; l'auge à incubation de poisson; le barrage pluvial, établis avec une minutie de détails que nous retrouvons au plus haut degré à la section des *Éponges*.

Cette dernière partie de l'Exposition des Eaux et Forêts est d'un intérêt particulier, tant par son organisation remarquable, que par l'étude sérieuse qu'elle nous facilite. En nous donnant l'éponge de l'état embryonnaire au développe-

ment monstre qu'elle atteint parfois, — ce qui permet de la suivre dans les phases de sa vie naturelle, — elle instruit et fait en même temps comprendre les hésitations des savants à déterminer le genre d'un objet d'usage courant, dont la généralité de consommateurs, cependant, ignore la provenance.

Il n'est plus permis aujourd'hui de ne pas connaître l'origine de l'éponge que si peu de personnes cherchent au delà des boutiques de parfumeur ou du rayon spécial des grands magasins.

Une troisième école, enfin, croit à l'existence d'un règne animal et végétal, parce que les éponges se meuvent lorsqu'elles sont jeunes et s'immobilisent une fois fixées, pour devenir alors purement végétatives, ce qui en ferait des animaux très simples, bientôt changés en végétaux. Cette dernière opinion est la moins répandue. L'avis de Linné, Cuvier, Lamarck, Blainville et de tous nos zoologistes contemporains l'emporte, classant définitivement les éponges en *groupe d'animaux zoophytes*.

Malgré de grandes différences à l'extérieur, les



Employés classant un lot d'éponges.

Les changements que les travaux modernes ont provoqués dans le classement des zoophytes ou rayonnés ont amené à considérer les éponges comme *terme de la nature animale*, c'est-à-dire que, dans l'ordre naturel, elles constitueraient le premier anneau de la chaîne que forment les animaux. Mais, pendant des siècles, ces êtres bizarres ont embarrassé les naturalistes. Aristote et les anciens hésitaient à les regarder comme des animaux, et, d'autre part, ils niaient que ce fussent des plantes. Ces doutes ont subsisté jusqu'à l'heure actuelle, et, bien que la majorité des savants penche pour la nature animale des éponges, l'opinion contraire a quelques défenseurs qui s'appuient, pour soutenir leur thèse, sur l'insensibilité et le manque de mouvement de locomotion de l'éponge. D'après cette théorie les éponges devraient figurer parmi les masses spongiaires.

éponges sont d'un genre identique, faites d'une nature organique glaireuse, fort peu consistante et d'une partie fibreuse et même pierreuse, qui seule se conserve. Constituées d'une sorte de feutre régulier de particules étranges et de fibres entre-croisées, on ne sait si on doit les regarder comme un seul individu ou comme une agrégation d'individus fondus les uns avec les autres. Mais, soit animal isolé, soit agglomération compacte, les éponges vivent toutes dans l'eau, rattachées par la base à des corps submergés, et au fond de la mer.

Au *Palais des Eaux et Forêts*, M. Georges Weill fils, nous les présente ainsi, avec une exactitude et un art absolument dignes d'éloges. Son très habile architecte, M. Victor Ragot, a préparé avec beaucoup de goût le décor dont M. Emile Jurey, l'intelligent fondé de pouvoir de la maison, devait tirer un parti si étonnant.

C'est d'abord le comptoir d'achat de Sfax : un intérieur de magasin dans lequel des mannequins, vêtus en marchands indigènes, empilent des éponges dans un sac, suivant la coutume du pays, très avantageusement remplacée par la *presse à bras*, importée par nos compatriotes en Tunisie où ils ont un marché des plus importants. A gauche se trouve une cabane de pêcheurs cubains de Batabano. Du toit, les fleurs s'échappent, les éponges suspendues retombent, les oiseaux à aigrettes, surplombent.



Ouvriers taillant et épierrant les éponges.

Contre le mur, derrière, ce sont les tridents de fer et de bois; les barques grecques, d'une fort jolie dimension, armées pour cette pêche spéciale. Car, la Méditerranée a eu de temps immémorial le privilège des plus belles éponges dont la recherche est la principale industrie des Syriens et des Grecs qui la pratiquent, de mai en septembre, à la drague, au trident et au couteau.

Le pêcheur, penché au bord de la barque, fait de l'ombre sur la mer, à l'aide d'un seau appelé *vidrio*, dont le fond est en verre, ce qui lui permet de voir la place de l'éponge et de la saisir avec le *gancho* ou harpon.

Lorsqu'il ne s'agit pas de trop grandes profondeurs, l'éponge se pêche au couteau, par le scaphandrier ou par l'homme nu. Nous voyons les deux cas dans les *sous pharins* reproduits par M. Em. Jurey qui, laissant en une toile de fond le soleil resplendir sur les flots, les écarte pour nous laisser jouir des richesses inconnues de l'Océan et de la Méditerranée.

Au milieu de coquillages, de crustacés, d'herbes fantastiques, toute la variété possible est là dans les périodes successives de son développement et ses caprices invraisemblables dans le choix du point où elle se fixe. Ce sont les éponges monstres de Batabano; l'éponge *gelisse* des côtes de la Barbarie; l'*éponge fine de l'Archipel* qui sert à la toilette, dans les manufactures de porcelaine, la corroierie et la lithographie; l'*éponge de Syrie*, dite *de Venise*, très estimée à cause de sa finesse, de sa légèreté, de ses formes régulières et de sa solidité; l'*éponge de Salonique*, tissu fin et serré, mais chargé de sable; l'*éponge de Bahama* répandue depuis quelques années par les Anglais, très fine et à surface unie.

Toutes, tiennent à une pierre, à une plante à un objet quelconque. L'exposition de M. Weil nous en donne des exemples bien inattendus. C'est une réunion très rare de trois sortes d'éponges sur un madrépore rapporté des îles Cornillières; ce sont des éponges sur des arbrisseaux, des coraux, des herbes trouvés au sud de Cuba, ou encore sur un coquillage, une étoile de mer, un débris de plat romain, une amphore ancienne, épave des côtes de Tunisie, urne antique de l'archipel grec et même, sur une bouteille de *pale-ale*, jetée de quelque bateau!

Ce ne sont pas les seules curiosités groupées par M. Émile Jurey. Voici des éponges bâtardes immenses, en « corne d'abondance »; des *tuyaux* en vingt branches; l'*oreille d'éléphant*, du banc de Bariente, entre la Sicile et la Tunisie; des plantes spongiaires découvertes à 55 mètres; l'éponge *en fils*, presque introuvable, prise à 50 mètres de profondeur, à l'est de Madhia, en Tunisie; en forme de « conque » provenant des

environs du phare d'Alexandrie à 64 mètres et très difficile à saisir, par suite de la distance.

Puis, viennent les éponges « pétrifiées », entre autres deux réellement splendides surnommées *Coupe de Neptune*, et un choix considérable de madrépores, ces polypiers calcaires si finement ouvragés, qui semblent de la dentelle de marbre blanc.

Avec beaucoup de peine on a pu conserver, sous cloche, des éponges telles qu'on les retire de l'eau, c'est-à-dire enveloppées d'une gangue brune qu'il faut se hâter de détruire si on ne veut que l'éponge pourrisse. C'est du reste le premier soin du pêcheur, qui, en débarquant, lave sa récolte dans l'eau de mer, sur la plage même. Cette opération est exploitée, dans un but de fraude, par les Levantins qui en profitent pour rendre leur marchandise plus lourde. Ils placent les éponges dans un creux, par plusieurs couches qu'ils recouvrent de sable et piétinent de temps en temps, ce qui fait pénétrer les grains de sable et alourdit naturellement l'éponge. Les pêcheurs du Maroc, dit-on, ajoutent de l'eau gommeuse pour augmenter l'adhésion du sable aux éponges, alors qu'il est indispensable au contraire d'enlever tout ce qu'elles emportent avec elles. Pour cela, on les baigne dans de l'eau acidulée, dissolvant parfait de leurs parties calcaires, et on retire les corps étrangers qu'elles renferment en quantité : débris d'algues, petits animaux, morceaux de cailloux.

C'est la besogne qu'accomplissent les ouvriers que nous voyons travailler dans l'intérieur du magasin de M. Weill à Batabano. Cette même activité règne à Sfax, où M. Weill a continué l'œuvre commerciale de MM. Coulombel et Devismes, de Paris, qui les premiers, en 1854, achetèrent les éponges noires que pêchaient *au pied*, les habitants des îles Kerwenah. En développant leur comptoir tunisien, nos compatriotes ont rendu un service considérable aux habitants du littoral qui s'étend de Madhia jusqu'à Zarzis, entourant les îles de Cerwenah et de Djerba.

Par leur concours à notre exposition de 1900, ils auront certainement développé les connaissances d'une foule qui, par indifférence ou paresse, aurait conservé longtemps l'ignorance impardonnable d'une charmante jeune fille qui, ces jours derniers, arrêtée devant un magasin d'éponges, disait à son père, au moment où nous passions :

— C'est une *fabrique* d'éponges?

Une erreur aussi grossière ne pouvait que me frapper. C'est elle qui m'a fait m'attarder devant la belle collection de nos exposants, et c'est elle aussi qui m'amène à parler un peu longuement à nos lecteurs de l'*éponge*, si curieuse et si peu connue.

D. ETCHART.

L'INDUSTRIE DU SEL EN CHINE

La Chine est un pays charmant, la chanson le dit et les faits le prouvent, surtout en ce moment ! C'est à coup sûr le pays où l'on mange les choses les plus extraordinaires : des œufs fécondés, des vers blancs frits, sans compter les fameux nids d'hirondelle et les ailerons de requins. Pour des ragoûts pareils, il faut des condiments appropriés, le sel par exemple, le beau sel blanc que produisent les mines européennes, le savoureux sel gris de nos côtes méditerranéennes, ne saurait suffire. A des mets chinois, il faut du sel chinois ; ce que peut être la valeur gustative de ce sel, vous en pourrez juger par le récit de la manière dont on l'obtient.

Dans le fin fond de l'ouest de l'empire, bien loin vers le Thibet, sur les rives du fleuve Bleu se trouvent les nappes souterraines qui alimentent les rudimentaires usines des sauniers chinois. Après avoir atteint Ichang, le voyageur doit quitter le bateau à vapeur et s'embarquer sur une jonque et il faut encore un bon mois pour atteindre Tchen-tu, le principal centre des salines.

Prochainement un service rapide organisé par une maison allemande permettra de reporter à Chung-King le point terminus de la navigation à vapeur.

A la sortie des gorges étroites où le Yang-tsé-Kiang est emprisonné pendant un long parcours, dit M. Upcraft dans *Engineering and Mining Journal*, le voyageur aperçoit, à la base des dernières montagnes des agglomérations d'habitations au-dessus desquelles flotte un continuel nuage de vapeur et de fumée. A ce signe il peut reconnaître son arrivée dans le pays du sel. Cette région s'étend entre Chung-King et Chentu, la capitale de la province de Se-Tchuen ; c'est là que se trouve une grande, florissante, mais immonde cité, construite aux bords du fleuve dont les eaux sont en partie cachées par les nombreuses jonques attendant leur chargement du nauséabond produit auquel les Chinois donnent le nom de sel.

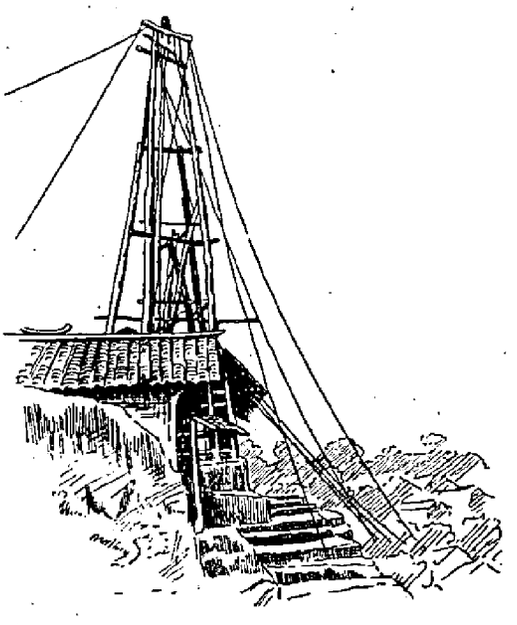
Depuis combien de temps ces nappes souterraines sont-elles exploitées ; la tradition ne le dit pas. De toute éternité il en a été ainsi et il n'y a pas de raison pour que cette industrie, du reste très fructueuse, vienne à disparaître. Cependant il existe une période de l'année, en été et en automne, où les travaux sont suspendus, c'est qu'alors les puits sont submergés par les hautes eaux du Yang-tsé-Kiang ; mais viennent les beaux jours, les eaux reprennent leur cours normal et les maisons ou plutôt les cabanes poussent comme des champignons, les appareils d'évaporation sont réinstallés et le travail est repris et continué nuit et jour jusqu'aux prochaines inondations.

Le puits naturel est une petite ouverture de quelques centimètres de diamètre sur laquelle est

placée une pierre qui constitue le véritable orifice du puits. Au-dessus s'élève une chèvre ou chevalement des plus grossiers qui soutient une poulie informe. Une corde tressée passant pardessus la poulie s'attache d'un côté à l'extrémité d'un long tube en bambou qui pénètre dans le puits et, de l'autre, à un très lourd cylindre de bois de près de 20 mètres de circonférence placé sur un axe vertical dans un appentis voisin du puits.

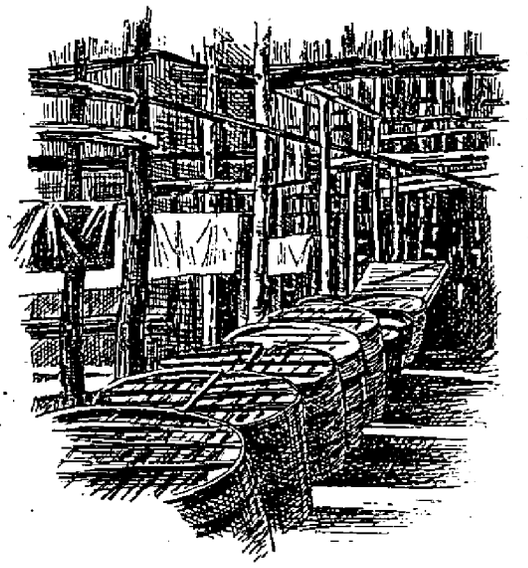
Le système est, on le voit, des plus primitifs. Quand le tube en bambou est descendu à l'intérieur du puits, on attelle au cylindre deux paires de buffles et, le fouet aidant, le cylindre est bientôt mis en mouvement entraînant la corde qui s'enroule sur sa circonférence et soulevant par la même occasion le tube en bambou. Ce dernier apparaît bientôt entre les montants de la chèvre, chargé d'une eau saumâtre. Un des sauniers chinois s'en saisit, amène son extrémité inférieure au-dessus d'un autre bambou formant réservoir puis, à l'aide d'une tige en fer dégage la valve qui ferme l'extrémité. Le contenu, une infecte boue noirâtre, s'écoule alors dans le réservoir et le tube vide est renvoyé au fond du puits quérir une nouvelle charge de la précieuse saumure.

Les eaux chargées de sel sont conduites aux « chambres » d'évaporation par des tubes en bambou enduits de chaux. Dans quelques endroits on utilise un gaz naturel pour chauffer la saumure. Il arrive parfois, en effet, que, forant un puits à sel, on tombe sur un gisement de ce gaz. La découverte a aussi sa valeur et le gaz amené dans des bambous passés à la chaux est conduit dans des cabanes où il est distribué sous des rangées de chaudières épaisses, en fer, contenant la boue à traiter. Seulement les Chinois qui savent utiliser le gaz naturel n'ont pas encore trouvé le moyen d'en régler le débit ni d'en arrêter la production suivant leurs besoins, il s'ensuit que le travail d'évaporation doit être poursuivi nuit et jour sans interruption jusqu'à ce que les inondations viennent submerger les puits.



Échafaudage pour l'extraction de l'eau saumâtre.

Le sel obtenu par cette méthode primitive



Chambre d'évaporation des salines chinoises.

forme un bloc noirâtre boueux dont les Chinois sont très fiers, ils le proclament même supérieur, et de beaucoup, au sel blanc de provenance étrangère.

La méthode employée pour le forage des puits est des plus curieuses. Lorsque l'emplacement du puits a été choisi, on procède à une sorte de bénédiction, puis, avec de lourdes planches, on construit un échafaudage à trois faces ; sur l'autre côté on dispose une sorte d'énorme levier dont le grand bras fait saillie au dehors. Un mouton en fer est fixé à l'autre extrémité. Ceci fait, une équipe de six hommes prend position du côté du grand bras de levier. Alors commence une sérieuse partie d'escarpolette ; par leurs efforts combinés les six Chinois ramènent vers la terre le levier, et le mouton s'élève pour retomber ensuite avec violence sur l'endroit choisi. Peu à peu, le trou se creuse, lentement, par exemple, et pour peu que la couche saumâtre soit enfouie à 2 000 pieds sous terre, comme cela arrive quelquefois, on voit que la partie d'escarpolette peut durer longtemps. Mais le Chinois est patient ; il se contente d'un gain très minime, et il sait que le bénéfice, s'il n'est pas très élevé est certain. Aussi ne craint-il pas de poursuivre pendant des années le travail qu'il a entrepris. L'État, du reste, trouve aussi son bénéfice à cette industrie, puisqu'un récent travail sur les ressources financières de la Chine nous apprend que, malgré les malversations des mandarins de toutes classes, l'impôt sur le sel donne encore un produit de près de 14 millions.

ALBERT REYNER.

EN PASSANT

(A Vandœuvre)

Il faut, quand on quitte Troyes, se décider à aimer un paysage assez sobre et nu, dont la beauté reste tout intime.

Mais dans les plaines, les arbres sont plus précieux; plus exquis, les monuments!

Beaucoup de monuments nous arrêtent au passage. Pas un ne nous retient autant que l'église de Vandœuvre. La petite ville, dans l'après-midi de juillet où André Marsy la visita, s'étendait, endormie sous le soleil. Un sentier coupait au court, parmi des maisons basses, entourées de jardinets où des feuilles d'artichaut bleuissaient dans la rude lumière. Notre ami traversa un cours d'eau, clair comme de l'eau de craie. Un enfant, du haut du pont, trempait un fil sans hameçon ni amorce. En face, une maison à pans coupés montrait un Christ de sculpture modeste et de couleurs vives. Le bleu de la robe, le rose de la chair étaient légèrement barbares.

Devant l'église, jusqu'où montent sans interruption les maisons basses à mine rustique, une Vierge tient sur ses genoux son Fils mort. La mère, vêtue d'azur, est d'assez grande taille; malgré sa barbe noire, le fils est si petit de corps, de bras, de jambes, que l'on dirait un nouveau-né. Cette bizarre disposition a-t-elle pour objet de rendre aux yeux de la mère le fils plus enfant, toujours enfant? Il y a assurément là une intention. Le tailleur d'images qui a fait ce groupe n'était certes pas un ignorant, car il a trouvé ici et rendu ce geste unique : la mère saisissant et baisant la main sanglante du martyr.

L'église est douce à voir et patriarcale, à cause de son toit noir qui s'abaisse jusqu'à terre et qui ne se relève que sur un porche où sont trois statues peintes. Vandœuvre semble avoir goût à la statuaire polychrome.

Dans cette église aux trois voûtes de belle ampleur, André Marsy examine, peint sur toile, un très ancien Chemin de Croix, presque effacé, où l'humidité et la chaleur ont travaillé singulièrement à gaufrer et à mettre en relief tout ce qui est de couleur humaine, tandis que le reste devient méconnaissable.

Le bénitier est en fonte aux discrets reliefs : il sonne comme une cloche.

Jamais église ne fut plus solitaire!

Les voûtes badigeonnées et mélancoliques s'attachent et se fondent aux piliers sans chapiteaux, avec une souplesse de draperies mouillées.

Peu à peu, l'âme d'André Marsy se plie à ce lieu. Les incohérences ne la choquent plus. Elle pourra en goûter les chefs-d'œuvre.

Rien de plus curieux que ce retable de Saint-Hubert, qu'illustre la bonhomie du cheval aux yeux tendres, renversant la tête en pleine oblation!

L'autel, du XVIIIe siècle, est un décor de théâtre défraîchi, dont la pièce ne doit plus être de mode. Mais apparaissent de chaque côté deux saints, élégamment drapés, aux belles jambes nues. Ils tiennent chacun un livre sous le bras. Pour quelque fête récente on leur a mis une couronne de fleurs artificielles sur la tête. Ils ont donc l'aspect de jeunes élèves, lauréats d'un concours de gymnastique, qui viennent de recevoir leur prix.

André Marsy découvre soudain le trésor, la merveille de l'église. Dans la manière du Pérugin, avec plus de minutie encore et de symétrie, un peintre de la première renaissance a traité ce sujet : *Les onze mille Vierges.*

Il s'en explique en une légende de grave et délicieuse écriture gothique.

Les onze mille Vierges se assemblèrent pour exalter l'honneur et la foi de Notre-Seigneur, dont sainte Ursule était la principale. Elles, arrivées à Cologne, sur le Rhin, furent martyres pour la foi de Dieu et leurs âmes portées en Paradis.

O conscience du peintre! Aucun mot ne doit être sacrifié de ce texte, aucune Vierge ne doit être perdue. Nous aurons notre compte entier, à l'œil et au doigt. Voici d'abord les bateaux, les bateaux de Vierges! sortes de felouques, portant à l'avant une tablette et munies d'un seul mât. On aperçoit onze barques. Il y aura donc mille vierges par barque.

Quelques-unes de ces Vierges sont très distinctes, vêtues de bleu, de rouge, de vieil or, toutes jolies et friandes, de formes rebondies, dans leur fleur.

On tâche cependant de vérifier leur nombre. Mais elles sont si semblables. Leur visage, leur sein, leur cœur, sont si étroitement serrés! Aussi bien, elles sont trop.

Qui dirige la barque? Personne. Pas de pilote au milieu de ces équipages de matière et d'âme si passionnément féminines. Les barques sont sans doute aussi des barques vierges.

André remarque une créature plus belle et plus richement vêtue : elle est coiffée d'un turban; elle a une broche en trèfle au corsage! A côté d'elle, une autre est debout, élancée et flexible. Sa chevelure répandue sur les épaules est d'une étrange nuance brun clair, si épaisse et si délicieuse, que les mains sont attirées par elle.

Sur l'autre rive se dresse Cologne, la forteresse païenne. Sur une colonne une statue romaine est placée en sentinelle menaçante.

Le massacre a commencé. Des païens se sont attelés à un des bateaux. Ils en tirent les Vierges l'une après l'autre. Deux bourreaux s'échauffent à la besogne. L'un a mis habit bas. L'autre a gardé sa terrible casaque rouge. Ils manient leur épée de tout leur élan. Maintes victimes sont tombées, qui à genoux, qui sur le dos, qui sur la face ou du moins dans le sens de la face disparue.

Mais dans les bateaux, pas de trouble; pas même un regard. Les Vierges contemplent le

lieu, le sommet des tours, les collines, comme si elles visitaient les bords du Rhin, en compagnie.

Si les bourreaux sont occupés sans trêve, les anges n'ont pas moins à faire. Ils recueillent les âmes au passage. Chacun des anges reçoit une de ces âmes. Et chaque âme est pareille à une petite poupée rose. Et l'ange la porte sur une main, debout vers le ciel, délicatement.

André Marsy cherche encore dans les bateaux de Vierges. Il voudrait choisir une dernière image plus précise.

Ce sera celle-ci. Blanche en sa robe blanche, tandis que les autres appliquent les mains sur leur poitrine chaste ou tendent tragiquement leurs poings d'héroïnes, une Vierge (Ursule, peut-être) tient ses genoux dans ses bras. Elle attend, immobile, en une pose où il y a tant de résignation et tant de pensée!

« Il fallait, se dit André Marsy, revenant à la gare par une allée plantée d'arbres, il fallait, en vérité, cette absolue naïveté pour traiter un pareil sujet. Toute crainte du ridicule aurait, dans le ridicule même, précipité l'artiste. Maintenant, à cause de la réflexion, de l'ingéniosité, de l'art même, l'art religieux a disparu. Il ne subsiste que l'art légendaire, ce qui n'est pas la même chose. Et que font nos yeux sur ces tableaux? Ah! les onze mille Vierges de Cologne, je ne les ai pas regardées pudiquement. Plus profondément que le gaillard en bras de chemise et que le drôle en casaque rouge, je les ai martyrisées. Mon remords ne diminue (sans s'évanouir pourtant tout à fait) que par cette considération qu'elles n'ont jamais existé. Il s'agissait seulement d'*une* vierge nommée *Undecimilla*. Ce nom a été traduit par 11 millième. On a cru à onze mille Vierges. Ainsi, le singe de la fable, qui prenait le Pirée pour un homme, aurait pu dire saint Pirée. Mais quel singe ingénu il aurait fait s'il avait cru à onze mille Pirées! C'est lui qu'on aurait pu canoniser.

« De confusions pareilles, les exemples abondent. Telle cérémonie est devenue une femme, qui possède maintenant sa biographie. La *Vraie Image* de Jésus se nomme présentement Véronique, la Véronique que j'imagine à genoux sur le chemin du Calvaire, étendant le linge secourable et baissant ses grands yeux bleus où perle la rosée des larmes. Pourtant, d'une seule Vierge en faire onze mille! C'est, sur l'honneur, un contre-sens prestigieux : la multiplication des pains et celle des poissons ne sont rien auprès de celle-là. Ce tableau de Vandœuvre ne saurait plus être admiré sans réserve par des âmes renseignées. La raison ne vaut rien aux choses de la foi. Un grain de bon sens, allumé dans un coin des édifices chrétiens, jette une lueur brève, si puissante qu'elle dissipe les nuages de l'encens et les mirages de la légende. Les honnêtes moralistes qui parlent de ramener le monde à la foi de jadis ne disent pas comment ils s'y prendront pour vider ou pétrir les crânes. L'art du moyen âge est un spécimen de main ingénieuse, d'œil extasié, d'intelligence amoindrie. Nous avons, en revanche, pour l'avenir, un art à créer où il y aura toutes les qualités de l'ancien et, par surcroît, ce que fournit la liberté, ce que suggère le progrès, ce qu'exige la science. L'œuvre est grande. Jamais trop grande! Aussi bien, l'art véritable possède en lui un principe miraculeux. Il a le secret de la fécondité virginale. »

ÉMILE HINZELIN.

ÉLIANE SE MARIE...

Sachez, fleurs de la prairie,
Oiselets de nos jardins,
Qu'Éliane se marie
Avec le roi des Ondins!

A l'heure des fiançailles
Pour témoins elle a voulu
Le rossignol des murailles
Et le merle irrésolu.

« Oh! disait-elle, que n'ai-je
Un page tendre et coquet:
Sa Candeur le Perce-Neige
Ou Sa Grâce le Muguet?

Je voudrais voir à ma suite
La Pervenche au regard bleu
Et la chaste Marguerite
Qui prétend m'aimer un peu.

Tout le monde m'abandonne.
Nul n'assiste à mon hymen:
Ni vous, ma chère Anémone,
Ni vous, naïf Cyclamen!

Ne suis-je donc plus jolie,
Œillets, beaux marquis fluets,
Comme en ces soirs de folie
Où pleuraient les menuets?

Pourtant vers mon clair sourire
Un Glaïeul s'extasia
Et je parvins à séduire
Le vieux doge Fuchsia.

C'est pour m'avoir contemplée
Que Monseigneur le Lilas
Délaissa la Giroflée
Qui ne le comprenait pas.

Et que le blond Chèvrefeuille,
Capricieux et ténu,
Désire que je l'accueille
Avec un geste ingénu.

Venez tous! Je vous invite
En mon palais de roseaux,
Frère Lys, Sœur Clématite
Et vous, chers petits oiseaux!

Chacun prendra la parole.
Notre ami le Roitelet
Chantera sa barcarolle
Ou dira son triolet.

Pour lui délier la langue,
Comme il est le plus disert
Nous confierons la harangue
A sa Majesté Pivert.

De la dame en deuil, la Pie,
Nous tenterons d'obtenir
Un cours de philanthropie
Au sujet de l'avenir.

Mais la plus haute louange
Sera pour le fin recueil
De fables qu'à la Mésange
Dicte son cousin Bouvreuil.

Venez, Duchesse Glycine
Avec le Comte Jasmin,
Et dansez la capucine
En vous tenant par la main.

Qu'un doux mystère enveloppe
Les lents aveux timorés
Du candide Héliotrope
Et de la Reine des Prés.

La fête sera superbe.
J'ai l'orchestre des grillons
Dissimulé parmi l'herbe
Sous un dais de papillons.

Afin que rien ne soit terne
En ce décor séduisant
Je compte sur la lanterne
De Monsieur le Ver luisant. »

Sachez, fleurs de la prairie,
Oiselets de nos jardins,
Qu'Éliane se marie
Avec le roi des Ondins !

ÉMILE BOISSIER.

Les hommes prennent volontiers les qualités des femmes pour s'en faire des défauts.

Nul voyage autour du monde ne nous éloigne autant du sol natal que celui de la vie des illusions de l'enfance.

VERT CÉLADON

NOUVELLE

I

Norbert, d'un pas allègre, rentre de son bureau de la préfecture. Jeune marié de deux mois, il a hâte de se retrouver auprès de son adorée petite Hortense. Dans l'escalier, il croise un monsieur qui descend.

— Où ai-je vu cette tête? se dit Norbert. Eh, mais, c'est Sampayo! le ténor Sampayo que nous avons entendu la semaine dernière dans *Don Juan* au Grand-Théâtre. Est-ce que cet *ut* de poitrine logerait dans la maison? Il y a un appartement garni au premier, au fond de ce corridor. Voyons un peu. Oui, sa carte! La porte vient d'être repeinte. Vert tendre, c'est symbolique, vert céladon! Diable, la couche est toute fraîche. Les belles dames qui viendront ici feront bien de ranger leurs jupes!

Il s'est remis à monter en fredonnant. Il s'arrête au troisième étage.

Ah! daigne enfin paraître,
Beauté qui m'as séduit!
Tes yeux sont des étoiles...

Heureux Norbert! Une merveille de joliesse et de grâce, la jeune femme qui est accourue lui ouvrir et qui souriante livre à son baiser une espiègle tête brune, bouclée, aux yeux noirs très vifs, aux joues très roses.

— Tu vois, quand j'ai promis! Je n'arrive pas en retard, cette fois.

— Je suis prête. Je les aime tant, nos promenades avant dîner. Attends; un mot à dire à Mariette.

Pendant qu'elle fait ses recommandations à la petite bonne, Norbert la contemple avec ravissement.

Soudain, il pâlit. Un coup de stylet au cœur... Sur la manche d'Hortense, cette tache de peinture vert pâle!

L'escalier descendu, quand gentiment elle se pend à son bras et babille à son oreille, Norbert s'arrache enfin à sa stupeur.

— C'est idiot! se dit-il furieux contre lui. Est-ce que la porte de ce cabotin est le seul endroit où il y ait de la couleur verte?

Ils marchent pressés l'un contre l'autre, en amoureux, sous les grands marronniers constellés de fleurs roses et blanches. Mai emplit l'air de parfums et de rayons.

Pourtant :

— Est-ce que tu es sortie ce tantôt? questionne-t-il.

— Oui. Pas mal de courses même. La marchande de musique, la couturière, la modiste, le Magot d'Or.

Adroitement Norbert guide la promenade de manière à refaire le chemin qu'a dû suivre la jeune femme dans la journée, et, tout en marchant, il examine les portes, les devantures.

Au retour, sa figure s'est un peu allongée. Il n'a rien découvert.

— Sais-tu? glisse-t-il, il y a un nouveau locataire dans notre maison.

— Ah!

— Oui, au premier; tu sais, la porte qu'on a repeinte. C'est quelqu'un que tu connais.

— Qui donc?

— Sampayo.

— Sampayo?

— Le ténor.

— Ah! oui, celui que nous avons entendu dans *Don Juan*. Une voix superbe, mais pas assez d'expression; qu'en penses-tu? N'importe, nous lui devons une jolie soirée.

Tout cela, paroles, gestes, physionomie, sonne la vérité, la franchise, la loyauté.

— Un horrible imbécile! voilà ce que je suis, se dit Norbert rentré chez lui.

Le lendemain cependant, en allant à son bureau, le jeune homme reprend l'itinéraire de la veille; il inspecte à droite et à gauche, toujours sans succès.

Soudain, au moment d'entrer à la sous-préfecture, un cri lui échappe.

Le Magot d'Or! Il n'avait pas poussé jusque-là la veille.

L'aimable nuance céladon reluit au soleil sur

toute la devanture et les grosses lettres d'une pancarte avertissent de prendre garde.

Norbert se retient de battre un entrechat.

II

Il est rentré très gai à l'heure du déjeuner.

Il ouvre sa serviette de maroquin, cette serviette qu'il porte d'un air grave et que le vulgaire croit bourrée d'austères dossiers : il a l'habitude d'y loger toutes sortes de bonnes choses qui lui ont tenté l'œil sur sa route. Il en tire un pâté aux truffes, un choix de jolis gâteaux, une bouteille d'alicante. — Pourtant le déjeuner doit être vite expédié : un travail supplémentaire, un coup de collier imprévu; il faut qu'il retourne à son rond de cuir avant l'heure habituelle.

Comme la main effilée d'Hortense lui verse un moka embaumé :

— Tu n'as plus la robe d'hier, remarque-t-il.

— Monsieur vient de s'en apercevoir? Ceci est une robe de matin.

— Ma petite Hortense, reprend-il, tu n'as pas fait attention hier? Il y avait sur ta manche...

Il s'interrompt brusquement. Elle le regarde surprise.

— Le café est trop chaud? Tu t'es brûlé?

— Oui... Un peu... articule péniblement Norbert.

— Bien fait. Ça vous apprendra à être si pressé de partir... Mais que disais-tu? Ma manche?

— Rien.

Il interroge :

— Tu es allée ce matin au Magot d'Or?

— Au Magot d'Or? Quelle idée! Je ne suis allée qu'au marché avec Mariette.

L'œil effaré du malheureux considère sur cette robe comme sur celle de la veille, en haut de la manche, une tache de peinture verte.

III

Au bureau, il a été comme un crin tout cet après-midi, hargneux avec les camarades, presque inconvenant avec les chefs. Le garçon grisonnant, assis sur sa banquette, le regarde d'un air consterné.

Mais, une fois dehors, le ciel est si bleu, la rue est si gaie, ses soupçons s'enfuient honteux comme des chauves-souris au grand jour.

Hortense l'attend en toilette nouvelle : un chapeau de paille garni de fleurs des champs, une robe bouton d'or.

— Tu vois, j'étrenne ma robe d'été. Eh bien, Monsieur, vous ne me dites rien? — Je devais faire plusieurs visites, je n'ai été que chez Mme Jaubert. J'étais pressée de revenir pour sortir avec toi.

Une voix étrange, une voix qui n'a jamais été entendue dans cette coquette petite chambre, une voix rauque, rugissante, sinistre, s'élève :

— Vous avez fait une autre visite!

— Que dis-tu?

— Ça! ça! D'où ça vient-il, ça? hurle Norbert en posant le doigt sur une marque verte qui souille la manche de la nouvelle robe. Expliquez ça!

— Je ne sais... Mais quelle voix! Quels yeux! Norbert!

— Je vais l'expliquer, moi! Cela vient de l'appartement du ténor!

— Plaît-il?

Il a décroché, il a jeté à terre les deux autres robes.

— Niez! Mais niez donc, Madame! Défendez-vous!

Une voile rouge l'aveugle; il a peur de lui; ses sanglots éclatent; il s'élance dehors.

Affaissée sur le canapé, Hortense écoute ses pas qui s'éloignent et il lui semble que c'est le sang de son cœur, à elle, qui s'écoule! Ses yeux fixes contemplent les deux robes à ses pieds, — ces taches incompréhensibles — et cette autre tache toute pareille qui macule la toilette qu'elle porte.

Brusquement elle se redresse. Une nerveuse, elle aussi. Elle a pris son parti. Dévêtue en un tour de main; elle met une autre robe précipitamment; elle sort. Elle va chez un avocat.

Oui, elle y est résolue : une séparation.

Mais en chemin elle passe devant la maison de Mme Dubouzet, sa vieille amie, son conseil, son guide : elle hésite quelques instants; elle monte.

IV

— Vous séparer! Mon Dieu, quel coup! Moi qui étais si fière d'avoir fait ce mariage! Au moment où vous êtes arrivée, Hortense, je me disais qu'il n'existait pas au monde deux ménages aussi heureux.

— C'était la vérité, Madame Dubouzet, jusqu'à la scène de tantôt.

— Mais cette scène, que signifie-t-elle? Voyons, redites-moi cela.

Quand Hortense a refait son récit :

— Norbert est fou! déclare Mme Dubouzet.

— Fou?

— Il a eu une hallucination. Ces taches n'existent pas.

Hortense reste muette.

— Vous avez bien regardé; il n'y avait rien, n'est-ce pas?

— C'est qu'au contraire, malheureusement... elles y sont, ces taches!

— Sur les trois robes?

— Sur les trois!

— Mais d'où viennent-elles?

— Je me creuse la tête... J'ai bien songé un instant au Magot d'Or, où je suis allée hier. La devanture venait d'être peinte; mais je suis sûre, entendez-vous bien, absolument sûre de ne pas

m'être tachée; j'y ai fait la plus grande attention. Et puis, cela n'expliquerait que la première marque. Et les deux autres?

— Heureusement je suis là, dit Mme Dubouzet, fiez-vous à moi. C'est mon fort de débrouiller les énigmes!

Elle a chaussé ses lunettes.

Veuve d'un commissaire de police, Mme Dubouzet se croit douée de facultés d'analyse et de pénétration hors pair.

— Allons chez vous! commande-t-elle.

V

Mme Dubouzet se fait d'abord représenter les trois robes; elle les examine avec un soin méticuleux. Chacune porte bien sur la manche droite, à la hauteur de l'épaule, une empreinte de peinture verte.

Cette vérification faite, les deux dames descendent au premier étage, à la porte de M. Sampayo. La couleur est encore fraîche. Sur un morceau d'étoffe Mme Dubouzet en prend un échantillon.

On revient chez Hortense; on rapproche cet échantillon des trois taches.

Hélas! point d'hésitation possible: c'est la même nuance exactement.

Mme Dubouzet médite.

— C'est bien simple, conclut-elle. Vous avez, en passant, frôlé cette porte sans y prendre garde.

— C'est tout ce que vous trouvez? s'écrie Hortense impatientée. Mais, ma pauvre amie, je n'ai jamais passé devant cette porte qui est au fond d'un corridor.

Mme Dubouzet rumine de nouveau. Puis :

— Êtes-vous sûre de votre bonne?

— Mariette! Cette enfant! regardez-la.

Une seconde d'examen suffit à faire comprendre que tout soupçon de ce côté est impossible.

— J'y suis! s'écrie la bonne dame. Le peintre, — quelque barbouilleur, un gamin, — s'est amusé dans l'escalier à donner des coups de pinceau par-ci, par-là.

Ceci vaut peut-être mieux. De nouveau l'on descend; on examine les murs, la rampe, chaque barreau. Aucune trace.

Après un nouveau délibéré avec elle-même, Mme Dubouzet relève la tête, et très bas, à l'oreille d'Hortense :

— Croyez-vous aux esprits?

. . . . . .

VI

— Ma chérie, mon ange, pardon! murmure Norbert qui vient d'entrer timide, repentant, confus.

Très émue, Hortense abandonne sa main.

— J'ai plus souffert que toi, va, ma pauvre Hortense.

— N'y pensons plus, s'écrie-t-elle, tu t'es tout expliqué?

— Mais non.

— Non?

— C'est toi qui m'expliqueras tout et je te crois d'avance.

— Nous n'avons rien pu débrouiller! exclame Hortense.

— C'est une affaire difficile! déclare Mme Dubouzet.

Norbert reste un moment décontenancé. Puis, riant :

— Eh bien, ne débrouillons pas! Il y a une chose qui n'est pas embrouillée, c'est que, malgré tous les embrouillamini, nous sommes, toi et moi, absolument sûrs l'un de l'autre.

— Gentil ça! Voilà comme je t'aime!

Elle lui tend les bras.

Mme Dubouzet les regarde attendrie.

Mais, au moment d'embrasser sa femme, Norbert se recule avec un cri.

— Encore! Ah! cette fois, c'est bien fini! Infamie!

Son doigt frissonnant montre l'épaule d'Hortense. Encore, toujours la tache verte!

— La signature de votre crime! hurle-t-il. La quatrième!

La jeune femme s'est dressée hautaine, les yeux étincelants.

— C'est trop! Je pars!

— Si vous lui laissez franchir le seuil, dit Mme Dubouzet à Norbert, elle ne reviendra jamais.

Norbert reste muet et sombre.

— Mariette! mon chapeau! mon collet!

La petite bonne obéit.

Soudain les traits crispés de la jeune femme se détendent; elle demeure quelques instants immobile, puis un immense éclat de rire la renverse sur un fauteuil, bégayant : le collet! Mme Dubouzet prise de la même hilarité irrésistible répète : le collet! le collet!

— Ce collet que j'aimais tant, que je mettais sur toutes mes robes!... Monstre de collet!

— Horreur de collet!

Norbert seul n'a pas encore compris.

Le voilà pourtant, le mot de l'infernale énigme : le collet l'étale lisible pour tous les yeux.

Sur le taffetas de la doublure, ce large trait vert! Mariette tenait sur son bras ce vêtement de sa maîtresse lorsqu'elles sont entrées la veille au Magot d'Or. Peu attentive, la petite bonne. La doublure a touché la boiserie. C'est cette grasse empreinte qui s'est reproduite sur chaque robe.

A genoux, les yeux pleins de larmes, Norbert appuie ses lèvres suppliantes sur la main de sa femme apaisée.

— Mes enfants, ne regrettez rien, dit Mme Dubouzet. Vous vous aimerez cent fois mieux qu'avant!

ALBERT FERMÉ.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Elle est comme le commencement, comme le premier tintement d'un glas, la distribution de prix de l'Exposition... Nous n'avons plus que deux mois à passer au milieu de cet amoncellement de curiosités et de vraies richesses. Déjà! Et l'on se prend à regretter, plus que jamais, le temps écoulé.

La réalité de cette prochaine dispersion de tout ce que nous avons tant et tant admiré, devient de plus en plus tangible en raison des discussions qui s'engagent sur la conservation entière ou partielle de ceci ou de cela. Il n'y a de décision prise, ferme, qu'en ce qui concerne les deux palais des Champs-Élysées — destinés, l'un aux expositions annuelles des Beaux-Arts et aux exhibitions du Concours hippique — l'autre aux collections de la Ville de Paris; on n'y laissera que très peu de chose de ce qu'il renferme actuellement; les emprunts seront rendus aux collectionneurs, aux églises, aux musées et aussi aux châteaux.

C'est de toute justice, et il serait regrettable qu'on dépouillât les châteaux surtout, définitivement, au profit du Petit Palais. Nous avons éprouvé de grandes joies à le visiter, à goûter la « synthèse d'art » qu'il offrait, mais nous sommes partisans de la décentralisation artistique plutôt que d'une centralisation parisienne qui, en l'absence d'attractions autres, laisserait la province nue, Paris, d'ailleurs, étant privé des curieux qui y affluent aujourd'hui. Il faut leurs meubles à Compiègne, à Versailles, à Fontainebleau, à toutes ces superbes demeures où les retrouver constitue pour nous, au cours d'une excursion, un plaisir inattendu, prévu pourtant par les guides.

Sans cette parure, les châteaux historiques sont froids et médiocrement intéressants. La sensation de vide qu'ils donnent désole même leurs gardiens! A Fontainebleau, tout cet été, un de ces braves fonctionnaires en bicorne qui répètent avec force *cuirs* un boniment joyeusement composé, commençait le sien par cette déclaration solennelle, faite sur un ton lamentable : « Mesdames et Messieurs, il y a 57 pièces dans le château. Il n'y en a plus que 4 intactes. Le reste a été démeublé au profit du Petit Palais qui en est rempli. On a emporté six voitures de meubles tirées par quatre chevaux! Je les ai vues, là, dans la cour. »

Évidemment, cet homme avait un chagrin exagéré — né d'amour-propre professionnel. On lui rendra la tranquillité bientôt, au courant de novembre. Il reverra ses consoles et ses glaces et ses fauteuils. Ils lui sont dus et aux Anglais et aux touristes aussi. La ville de Paris est assez riche pour suppléer à ces « rendus ». Le Petit Palais, par ses soins, aura quand même bel aspect.

Mais, en plus de ces constructions, définitives dès le début, que conservera-t-on?... Les Invalides doivent disparaître en entier; l'avenue centrale qui y a été édifiée, est mesquine, sans largeur; tout au plus trouve-t-on assez grand air aux façades de ces deux grandes ailes sur la Seine; mais il faut, pour cela, la lumière crue des illuminations. Les Invalides ne seront regrettés que le soir.

Tout autour, rien à garder : les petits villages arlésien, breton, poitevin, assez pittoresques, qui ont été établis au long de rue de Constantine, sont de gentils décors de théâtre. Autant en emportera le chiffonnier.

Voici maintenant, au Champ de Mars, la salle des fêtes. Elle a été jugé grandiose, mais assez difficilement utilisable. Qu'en ferait-on? Pour les concerts, Paris a déjà la salle du Trocadéro, qui suffit. L'acoustique, ici, n'est pas meilleure. Et quant aux matinées, aux bals, mieux vaut n'en point parler. Ils ont trop peu réussi! — A la pioche donc, la salle des fêtes, — à la pioche, hélas! mais cette démolition ne se fera pas, naturellement, sans précautions. Toute la partie décorative, panneaux, tableaux, etc., doit être transportée... on ne sait où, mais on avisera sans doute. C'est une obligation stricte vis-à-vis des artistes qui ont collaboré à cette belle œuvre.

Nous trouvons ensuite le Château-d'Eau. C'est du *staff*. A la pioche! Et, plus loin, les constructions de même importance, panoramas, musées particuliers, etc., à la pioche aussi! Des amis s'efforceront de sauver sans doute, certaines parties, telles que le carré de bâtisses diverses élevées auprès du *Tour du monde* et comprenant notamment le Palais du costume. Nous n'y voyons pas de mal. Cela fera, dans ce coin, une sorte de « petite foire » qui survivra à la grande pendant le temps que dureront torchis et plâtras.

Nous arrivons aux bords de la Seine. C'est ici que l'on doit être le plus généreux, le plus indulgent. Évidemment, le panorama des deux rives était le clou de l'Exposition. Il conviendrait qu'on en conservât tout ce qu'on pourra, tout ce qui, des Palais étrangers, est capable de tenir debout assez longtemps, toutes les serres et l'aquarium, puis l'ordonnancement des avenues qui rejoignent la porte monumentale, condamnée, elle, à la disparition sans phrases. On aurait de la sorte une Seine nouvelle dans cette partie-là, qui, naguère, n'était guère séduisante et qui, avec son modernisme, très diversifié, contrasterait, — Paris ayant repris sa physionomie, — avec la Seine antique du Pont des Arts et du Pont-Neuf.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

Le Congrès national des Sociétés françaises de géographie.

Parmi les nombreuses attractions créées à l'occasion de l'Exposition universelle, l'une des plus curieuses et des plus intéressantes est assurément cette variété de réunions organisées par les savants et les spécialistes du monde entier en vue de discuter les différents problèmes scientifiques, industriels, économiques. Parmi ces congrès déjà signalés aux lecteurs du *Magasin pittoresque*, une place à part revient aux Congrès géographiques. Comme l'a si bien exprimé l'un de nos maîtres en géologie, M. A. de Lapparent : « ... la géographie, en apprenant aux hommes à se rechercher pour mieux connaître leur commune demeure, est la science sociale par excellence, celle qui peut le mieux contribuer à l'extinction des préjugés, des haines et des rancunes. » Nous pensons donc être agréables à nos lecteurs en leur rendant compte du Congrès de

géographie tenu à Paris, du 20 au 25 août de cette année.

Établissons tout de suite une distinction entre les congrès nationaux et les congrès internationaux de géographie. Ces derniers ont été inaugurés, en 1871, à Anvers et se sont renouvelés, depuis, tous les cinq ou sept ans. Le plus récent, le septième, a eu lieu l'année dernière avec éclat à Berlin. C'était une des raisons pour lesquelles il n'a pu être organisé de congrès international cette année, le règlement limitant les intervalles à cinq ans au moins. Les congrès nationaux de géographie datent, en France, de l'année 1878.

Le premier a eu lieu à Paris, à l'occasion de l'exposition de cette année-là. Il s'est tenu, depuis, tous les ans, dans différentes villes du territoire : Lille, Lyon, Nancy, Saint-Nazaire, Montpellier, Marseille et, en dernier lieu, à Alger.

Un règlement général, ayant subi déjà diverses modifications, établit que tous les membres de Sociétés françaises de géographie (celles-ci sont actuellement au nombre de vingt-cinq environ disséminées sur divers points de la France) ont le droit de faire partie de ces réunions. Exceptionnellement, aucune cotisation n'est exigée des adhérents aux Congrès nationaux de géographie. Le programme, plus restreint que ceux des congrès internationaux, comporte des questions de géographie générale, de géographie régionale, de géographie politique et économique, toutes questions envisagées particulièrement au point de vue national français. La réunion de cette année a eu lieu, comme nous l'avons déjà dit, du 20 au 25 août. Parmi les sujets traités, nous citerons : *la géographie, son domaine, ses limites*; rôle de la France dans une association cartographique *internationale;* — *monographies départementales;* — rapports sur diverses missions scientifiques; — *notes économiques sur quelques-unes de nos colonies;* — *travaux du service géographique de l'armée;* monographies locales : Landes, Niger, etc.

Les congressistes, venus de tous les points de France et de l'Algérie, étaient au nombre d'environ deux cents. Il s'en faut que tous les adhérents soient assidus aux séances. Un quart environ des membres inscrits suit généralement les travaux des Congrès. Ces travaux consistent dans les communications faites par divers membres, communications parfois connues déjà à l'avance par quelques initiés, le plus souvent destinées à être reproduites dans le *compte rendu* du Congrès et distribués à tous les adhérents.

La réunion du 21e Congrès des Sociétés françaises de géographie a débuté par un discours de bienvenue adressé aux délégués des différentes associations, par le président de la société de géographie, M. Alfred Grandidier. Le général Derrécagaix, président du Congrès, a ensuite, dans un discours substantiel, exposé les progrès accomplis dans les sciences géographiques durant le XIXe siècle.

L'honorable président fait remarquer avec grande justesse que le siècle qui vient de s'écouler a achevé la découverte du monde. La surface entière du globe est à peu près connue et parcourue par la vapeur et l'électricité. De nombreuses et excellentes publications inspirées par ces progrès apparaissent dans les centres éclairés pour vulgariser les notions acquises, tandis que de nouvelles sociétés géographiques se créent pour développer le goût de ces études et les encourager par tous les moyens en leur pouvoir.

Parmi les communications, il y aurait lieu de signaler celle de M. Marcel Dubois sur les méthodes d'enseignement géographique adoptées en France; celle du capitaine Ollivier sur le rôle des troupes de la marine dans les découvertes géographiques de la seconde moitié du XIXe siècle; M. Bottin, président de l'Union géographique du nord de la France, s'occupe de la question du canal du Nord; l'amiral Servan, président de la Société de géographie d'Alger, fournit un aperçu nouveau sur l'hydrographie du Niger. D'autres mémoires portent sur l'orographie pyrénéenne, les littoraux étangs des landes de Gascogne, sur l'hydrographie du Bahr el Ghazal, etc. Le nombre total des sujets traités, soit en séance, soit par le dépôt de mémoires, était de quarante-deux.

A côté de ces communications, le programme des congrès comporte, comme on sait, des *vœux* qui présentent habituellement la partie la plus intéressante de ces réunions. Tous les membres ayant droit de discussion et de vote, l'Assemblée entière y prend part, des opinions sont émises et combattues, l'auditoire s'anime.

Parmi les vœux émis par le 21e Congrès national de géographie, nous signalerons particulièrement celui proposé par M. Ch. Lemire et qui a trait à l'établissement des câbles sous-marins français. On sait que la plupart des nations européennes sont tributaires de l'Angleterre en ce qui concerne les communications télégraphiques à travers les océans. Les communications entre la métropole et les colonies se trouvent ainsi presque sous la dépendance des services télégraphiques étrangers, parfois hostiles.

Un autre vœu signale au gouvernement la nécessité d'assurer à notre pays l'exploitation d'une riche région houillère de la Chine méridionale, limitrophe du Tonkin, récemment reconnue par un de nos compatriotes, M. Leclère.

Le Congrès n'a pas manqué d'adresser un salut aux vaillants officiers, morts sur la terre d'Afrique : le commandant Lamy et le capitaine de Cointet, auxquels *le Magasin Pittoresque* a rendu un hommage mérité dans son dernier numéro.

De son côté, le Comité organisateur n'a pas ménagé ses efforts pour procurer à ses hôtes les délassements compatibles avec le caractère scientifique de la réunion.

Une soirée a été offerte aux congressistes par le prince Roland Bonaparte, président de section de la Société de géographie, et un banquet amical a réuni la plupart des adhérents le jeudi soir, 23 août, chez Marguery.

P. LEMOSOF.

CAUSERIE MILITAIRE

On crie beaucoup après la statistique et les statisticiens. Il est pourtant quelquefois bon de faire un peu de statistique, car on peut en tirer de profitables enseignements sur les choses qui nous intéressent au plus haut degré.

C'est le cas d'étudier, d'après les renseignements publiés il y a quelques jours par le *Journal Officiel*, sur le nombre des corps de l'armée française n'ayant pas leur complet de sous-officiers rengagés, la situation de ce rouage si important de notre armée. A une époque où l'on parle si fort de l'application possible

du service de deux ans, il est bon d'exposer la situation exacte de ces utiles auxiliaires du commandement, sans lesquels tout service à court terme ne peut donner que des résultats imparfaits et déplorables.

Il y a lieu d'étudier aussi, d'après l'*Officiel*, si le service restreint est compatible avec le système de recrutement régional. Bien que la place nous soit mesurée, nous allons nous efforcer d'exposer quelques chiffres sur lesquels nos lecteurs pourront méditer à leur aise.

Tout d'abord, parmi les 163 régiments d'infanterie de ligne, 53 ont un incomplet en sous-officiers rengagés; sur 30 bataillons de chasseurs, il y en a 14; sur 79 régiments de cavalerie, il n'y en a que 12; mais 13 bataillons d'artillerie à pied sur 18, et 24 régiments d'artillerie de campagne sur 40, sont visés par la communication ministérielle, ainsi que 6 régiments du génie sur les 7 existants. Les proportions de l'incomplet sont donc à peu près d'un tiers pour l'infanterie de ligne, de la moitié pour les chasseurs à pied, du sixième pour la cavalerie, des trois quarts pour l'artillerie à pied, d'un peu plus de la moitié pour l'artillerie de campagne, et des six septièmes pour le génie. La cavalerie est donc l'arme dans laquelle on rengage le plus de sous-officiers; puis vient l'infanterie de ligne, les chasseurs à pied, l'artillerie de campagne, l'artillerie à pied et enfin le génie. Comme on peut s'en rendre compte, ce sont les armes spéciales qui sont les plus défavorisées. A quoi cela tient-il ? Est-ce à un service plus pénible, exigeant des aptitudes plus grandes et une instruction générale plus étendue ? C'est possible. Ce qui n'empêche pas de regretter que la pénurie des rengagés se fasse surtout sentir dans les chasseurs à pied, l'artillerie et le génie.

Si nous passons à un autre ordre d'idées, nous établirons que les corps d'armée peuvent se classer dans l'ordre suivant, d'après le nombre de leurs corps de troupe ayant l'incomplet en rengagés : VI^e^ Corps avec 15; II^e^ Corps : 13; III^e^ Corps : 10; XIV^e^ Corps : 10; V^e^ Corps : 8; I^er^ Corps : 8; IV^e^, X^e^, VII^e^ et XX^e^ Corps : 7; VIII^e^ Corps : 5; IX^e^, XII^e^ et XIII^e^ Corps : 4; XI^e^ et XV^e^ Corps : 3; XVIII^e^ Corps : 1; XVI^e^ et XVII^e^ Corps : néant. Mentionnons aussi le XIX^e^ Corps, qui, à part quelques bataillons d'Afrique, a tous ses autres corps au complet.

Les mauvaises garnisons du VI^e^ Corps et le nombre plus considérable de ses régiments, expliquent assez son rang. La situation des III^e^, IV^e^ et V^e^ Corps qui fournissent la garnison de Paris et celle du XIV^e^ Corps qui fournit celle de Lyon, ne peut s'expliquer que par la fréquence des changements de garnison qui, se reproduisant tous les deux ans, ne permet pas aux sous-officiers rengagés de s'attacher à la région à laquelle appartiennent leurs régiments. Une dernière remarque enfin, c'est que les régions du Nord, de l'Est et du Sud-Est, sont celles où les rengagements sont les plus rares. Pour le I^er^, II^e^ et X^e^ Corps, cela tient certainement à la nature du recrutement régional. Au contraire, plus on descend du Nord au Sud de la France, plus les Corps d'armée sont favorisés comme sous-officiers rengagés.

De tout ce qui précède, il résulte que, tant que nous ne posséderons pas dans toutes les régions et dans toutes les armes, le complet en sous-officiers rengagés, toute discussion sur le service de deux ans ne pourra qu'être oiseuse et nuisible.

Capitaine FANFARE

LA GUERRE

AU TRANSVAAL

Le gouvernement anglais, qui regarde anxieusement du côté de la Chine où les plus formidables complications peuvent surgir d'un moment à l'autre, répète tous les jours que la guerre du Transvaal est moralement terminée. Espère-t-il se tromper lui-même? En tout cas, les événements se chargent de le ramener à une plus exacte compréhension de la situation.

Le vaillant De Wet, cerné dans l'État d'Orange par lord Kitchener et lord Methuen, évolue tranquillement au milieu des colonnes anglaises qui le pressent de toutes parts, et le jour même où l'on espérait apprendre sa capture à Londres, les journaux nous annoncent que ce diable d'homme a encore une fois échappé, en franchissant le Vaal pour donner la main à ses camarades du Transvaal.

Lord Kitchener est furieux d'avoir laissé échapper la proie tant convoitée, et lord Methuen se frotte sans doute les mains en constatant que le fameux « sirdar », l'espoir de l'Angleterre, n'est pas plus malin que lui.

Et pendant ce temps-là, les listes officielles des morts et des blessés s'enflent chaque semaine dans une proportion des plus inquiétantes pour nos excellents voisins.

A la date du 4 juillet, le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté avouait 29 706 morts et blessés; au commencement d'août, nous étions à 36 559, soit 2000 hommes mis hors de combat chaque semaine, sans compter les malheureuses victimes qui succombent dans les hôpitaux.

Or, dans les comptes rendus de combats que veut bien nous faire connaître lord Roberts, on parle toujours de quatre ou cinq tués et d'une douzaine de blessés!

Et le peuple anglais continue d'applaudir aux calembredaines que lui débitent quotidiennement les journaux de M. Chamberlain.

La vérité, c'est qu'aujourd'hui l'insaisissable De Wet tient toujours la campagne, que Delarey, Grobler et les deux Botha ne se laissent nullement intimider par les grosses divisions de lord Roberts, et qu'en dépit de la pointe poussée par ce dernier sur Middelburg, — pure satisfaction donnée aux politiciens, — la situation de ce dernier ne s'est nullement améliorée.

Tout récemment, j'exprimais l'espoir de revoir bientôt les Boers brûler la politesse à Buller et réoccuper Ladysmith. Cette sorte de boutade serait-elle en train de se réaliser? Les journaux annoncent, à la date du 24 août, que les Boers ont pénétré en Natalie, qu'ils occupent Newcastle et interceptent la voie ferrée à Dannhauser. Avouez que rien ne serait plus comique que de voir le général Buller forcé de revenir sur ses pas, lui qui semble vouloir menacer aujourd'hui Machadodorp et le district de Lydenburg!

En attendant, les combats et les escarmouches se succèdent sur l'immense ligne qui s'étend de Mafeking à Middelburg, en passant par Rustenburg et Prétoria; les commandos d'Ollivier tiennent toujours la campagne dans l'est de l'État d'Orange; les fédéraux reparaissent en Natalie; les chemins de fer sont coupés presque chaque jour sur dix points à la fois; le généralissime Botha dispose encore, dit-on, d'une

nombreuse artillerie et de 20 000 hommes résolus à mourir plutôt que de renoncer à leur liberté; le vieux président Krüger reste plein de confiance dans l'issue de cette extraordinaire campagne : telle semble être la situation, — telle, du moins, qu'on peut la juger d'après les dépêches anglaises, car la vérité *vraie*, nous ne la connaîtrons qu'après la guerre, Dieu seul sait quand!

EN CHINE

Les événements ont marché en Chine, cette dernière quinzaine, beaucoup plus vite qu'on ne pouvait l'espérer. Hâtons-nous d'ajouter que le plus complet succès a couronné jusqu'ici le *raid* audacieux tenté par une petite colonne de 15 000 hommes environ sur Pékin.

Le plus curieux de l'histoire, c'est que la colonne internationale est partie de Tien-Tsin sans tambours ni trompettes, si j'ose ainsi parler, sans généralissime désigné, et qu'elle est arrivée sous les murs de Pékin après une série de sanglants combats avant même qu'on ne sût au juste, dans cette bonne vieille Europe, si elle était réellement en route!

Ce qui importe, c'est qu'on a la certitude aujourd'hui que les légations sont enfin délivrées et que nos ministres et leurs familles sont sains et saufs. Les pertes subies pendant les deux mois de siège soutenus contre les Chinois sont de 65 tués et 150 blessés.

Le 12 août, les troupes alliées résolurent de se concentrer le surlendemain à 5 milles de Pékin et de donner l'assaut le 15 août : l'attaque commença cependant le 14, à l'aube, et le soir même la capitale chinoise était entre nos mains, et les légations occupées par les troupes internationales.

Il m'est absolument impossible, vu le peu de place dont je dispose, d'entrer dans le détail de ces opérations; je me borne à enregistrer le résultat presque inespéré de cette brillante et courte campagne.

Mais que sont devenus l'empereur et la vieille impératrice? Le gouverneur du Chan-Toung affirme que l'empereur n'a pas quitté Pékin. D'autres déclarent que le Fils du Ciel s'est enfui avec l'impératrice vers des cieux moins chargés de tempêtes. Nous serons sans doute bientôt fixés sur ce point. La question, du reste, est du plus haut intérêt, car il s'agit maintenant de savoir avec quel pouvoir les alliés vont traiter. On dit bien que ce vieux roué de Li-Hung-Chang est officiellement désigné pour entamer des négociations avec les ministres européens. Mais, désigné par qui? Où est le gouvernement chinois? En existe-t-il un? Ce n'est pas bien sûr.

La situation reste donc des plus obscures. Souhaitons qu'elle s'éclaircisse un peu avant l'arrivée du maréchal allemand de Waldersee qui, muni sans doute de pleins pouvoirs pour jouer un rôle diplomatique et militaire, n'arrivera à Tien-Tsin que vers la fin de septembre.

D'autre part, des renforts considérables de toutes les nations sont en route; la véritable armée internationale ne sera point prête à l'action avant le mois d'octobre. D'ici là, la plus grande prudence s'impose. Nos légations sont délivrées, et c'était là la besogne la plus ingrate à accomplir, mais la question chinoise reste entière.

Ouvrons l'œil, et surveillons étroitement les agissements de messieurs les Anglais dans la riche vallée du Yang-Tsé.

HENRI MAZEREAU.

LA VIE EN PLEIN AIR

Contrexéville, 25 août.

Le shah de Perse, qui a honoré de sa visite l'établissement thermal de Contrexéville, et qui y a retrouvé une santé florissante, a été pendant son séjour ici un des propagandistes les plus heureux de la vie en plein air. Qui l'eût cru! Ce souverain asiatique est un amateur passionné des sports. A Contrexéville, le *Syndicat des médecins* a organisé un tir aux pigeons, que le shah de Perse a fréquenté presque autant que les sources du Pavillon et de la Souveraine.

Avec sa suite nombreuse et quelques invités de distinction, il a accompli des prodiges. Il est difficile de rencontrer tireur plus merveilleux que le shah.

Il lui est aisé d'abattre trente pigeons coup sur coup, sans en manquer un seul. Le pigeon est rendu pour lui un but trop facile. Si le shah était resté trois mois à Contrexéville, c'eût été une véritable hécatombe de ces jolis oiseaux qui rendent tant de services à l'homme, dont l'ingratitude est vraiment noire.

Parmi les tireurs qui se sont fait remarquer après le shah par leur adresse, je citerai, en dehors du grand vizir, le prince Cantacuzène et M. Goddyn de Lye, chasseurs émérites devant l'Éternel. La saison a été brillante de tous points, et l'Exposition n'a pas fait de tort à Contrexéville, comme on le craignait.

C'est que l'administration des eaux n'a ménagé ni son argent ni ses peines pour intéresser et amuser ses baigneurs, de plus en plus difficiles, parce qu'ils ont été très gâtés.

L'année dernière, elle s'est attachée un excellent professeur d'escrime de Paris, Masselin, qui organisa plusieurs poules à l'épée dans le parc de la station. Le public qui y assiste fut nombreux. Masselin, qui a été appelé, il y a quelques mois, par l'ambassade de France à Berlin pour donner à nos attachés d'ambassade des leçons d'escrime, s'était fait remplacer cette année par Lucien Large, un des jeunes professeurs parisiens dont l'avenir apparaît le plus brillant.

Lucien Large a suivi l'exemple de Masselin. Il a organisé à Contrexéville et à Vittel, des poules à l'épée qui ont attiré un public plus nombreux encore que les années précédentes.

La dernière poule, qui s'est disputée il y a deux jours pour clôturer la saison sportive, a réussi au delà de toutes les espérances. En examinant le monde, beaucoup de dames en jolies toilettes d'été, françaises, américaines, anglaises, autrichiennes, faisant assaut... de beauté et de bon goût. Du côté des hommes, un certain nombre d'officiers, entre autres le général de Brye, commandant de corps d'armée, l'intendant militaire Pozzo di Borgo, le général Forget, qui présidait les assauts. A citer encore : MM. Lavedan, comte de Rochefort, comte de Brancion, duc de Marmier, prince de la Gloriela, comte de Beaufort, le Dr Debout d'Estrées, le Dr Gruaux, Sir Henry Burdett, Thomson, député; Cornély, Klotz, Morinot, etc., etc.

Je dois signaler aussi la présence de nombreux photographes amateurs qui deviennent de jour en jour plus sportifs.

Enfin les tireurs, et parmi eux le professeur Lucien Large et le capitaine de la Falaise. J'ai déjà eu l'occasion, dans ma chronique de quinzaine, de parler de ce jeune et brillant officier, dont les succès ne se comptent plus.

Je rappelle qu'il fut l'heureux gagnant du tournoi international de sabre et qu'il fut classé quatrième dans le tournoi international d'épée. Il est en ce moment en garnison à Épinal, au 4e chasseurs à cheval; mais chaque fois qu'une occasion se présente et que le service le permet, il répond avec plaisir aux invitations qui lui sont faites de tirer l'épée avec des camarades ou des maîtres. Cette fois, il est venu à Contrexéville en tricycle à vapeur et à haute vitesse; une demi-heure après son arrivée, il était en tenue d'escrime et gagnait une poule de huit tireurs non touché, montrant une fois de plus sa maîtrise des armes. Lucien Large lui-même n'a pu le vaincre, mais le jeune professeur se promet une revanche prochaine, et le capitaine de la Falaise ne la lui refusera pas.

Une chose manque encore à Contrexéville, c'est une salle d'armes. Actuellement, quand il pleut, les amateurs doivent s'aligner dans le large couloir des bains de l'établissement.

L'endroit n'est pas aménagé pour des hommes de sport, et ceux-ci réclament avec insistance la création d'une véritable salle d'armes. Il y en a déjà à Vittel. Contrexéville n'aura-t-il pas la sienne?

J'aime à croire que nous assisterons à son inauguration la saison prochaine, et je prophétise que cette salle d'armes, sous la direction de Masselin, sera une des plus intéressantes attractions du parc de Contrexéville.

Lorsque les escrimeurs et les tireurs sauront, — et ils vont apprendre —, que Contrexéville devient un centre sportif, ils y viendront de plus en plus nombreux, car l'arthritisme est une maladie qui ne leur est pas inconnue, et ils pourront, dans cette jolie station des Vosges, unir l'utile à l'agréable.

MAURICE LEUDET.

VARIÉTÉS

La Superstition des Chinois

Superstitieux, le Chinois l'est à tel point que nous ne saurions nous faire une idée exacte de toutes les entraves apportées aux moindres actes de son existence par la géomancie, la nécromancie, la sorcellerie, le mauvais œil et autres enfantillages. Chacun en Chine, du petit au grand, est plus ou moins prisonnier du jeteur de sorts ou du diseur de bonne aventure. Les gens de la haute classe se donneront parfois, vis-à-vis des étrangers, l'apparence d'esprits forts, affecteront de sourire en parlant de ces balivernes, mais n'en subiront pas moins l'influence dans tous leurs faits et gestes. Partout et toujours ils éprouvent cette sorte d'angoisse, la crainte d'agir à une heure néfaste, dans un lieu propice, en malchanceuse compagnie. Tel s'acheminait à un rendez-vous d'affaires et brusquement rentre chez lui, sous l'empire de je ne sais quel fâcheux présage ou d'un simple pressentiment, quitte à s'excuser du mieux qu'il peut, le plus souvent très mal, par un mensonge puéril. C'est ainsi que les étrangers accusent parfois le Céleste de ne pas savoir le prix du temps, de manquer de parole. Ce en quoi ils ont tort, parce qu'ils attribuent à la négligence et au sans-gêne ce qui, en fait, résulte le plus souvent d'un cas de force majeure. L'homme ne demanderait peut-être pas mieux que de tenir son engagement. Peut-être est-il la ponctualité même. Mais *il n'est pas libre*. Il se débat dans l'inextricable réseau de ses superstitions comme une pauvre mouche dans une toile d'araignée.

Dans ces conditions, comment attendre d'elle qu'elle entreprenne, qu'elle innove! Vainement alléguera-t-on, que les Chinois furent, en leur temps, des novateurs, qu'ils ont, bien avant nous, connu la poudre et l'imprimerie. Il suffit de remarquer que ces inventions dont on leur fait honneur étaient demeurées chez eux à l'état rudimentaire. L'explosif n'était point utilisé pour briser les écueils, ouvrir des routes à travers la montagne, mais hier comme aujourd'hui, servait surtout à « effrayer le Dragon » au moyen de pétards et de feux d'artifice. Quant à l'imprimerie telle que la pratiquaient les Chinois, elle n'eût jamais vulgarisé la pensée ni révolutionné le monde. L'imprimerie, en réalité, ne date que du jour où furent inventés et fondus les caractères mobiles : ces caractères, la Chine ne les a connus que par les Européens, à une époque relativement récente. Aujourd'hui encore, ils ne sont guère usités, dans l'Empire du Milieu, que par les « Diables d'Occident ».

Il y a même je ne sais quoi de pathétique dans le spectacle de ce peuple si bien doué, pacifique et prolifique, laborieux, sobre, dur à la peine, d'une probité commerciale que l'on rencontre rarement chez l'Asiatique — et qui se meurt d'immobilité. Absorbé dans la contemplation d'un passé qui eut ses gloires, il semble avoir épuisé la faculté créatrice. Il ne pense plus. A quoi bon? puisque ses ancêtres ont pensé pour lui! Il n'invente plus, il copie. Il en est de lui, semble-t-il, comme de certaines espèces animales, relativement très développées, — telle la fourmi, l'abeille, le castor, parvenues jusqu'aux rudiments d'une véritable organisation sociale, dont le fonctionnement nous étonne, mais qui n'iront pas au delà, dont le minuscule cerveau a donné toute sa mesure, sans qu'il y reste une cellule libre pour loger désormais une impression nouvelle. Présentez à l'abeille un gâteau de cire dont les cases affecteront les combinaisons de forme les plus imprévues. Elle y coulera son miel. Puis, après avoir poursuivi longtemps l'expérience, abandonnez l'insecte à son instinct. Vous le verrez aussitôt disposer le moule à sa façon, suivant sa géométrie particulière, revenir d'emblée à l'architecture traditionnelle, aux petites cloisons en forme de prisme. Un phénomène analogue a lieu pour le Chinois. Il peut devenir, aux mains de l'Européen, un merveilleux outil, un instrument de précision. D'un modèle donné, il exécutera le double avec une adresse telle que vous aurez peine à distinguer la reproduction de l'original. N'espérez pas qu'il modifie, qu'il corrige. Tout y sera, les qualités et les défauts, avec l'inflexible rigueur d'un travail mécanique. Abandonné à lui-même, il retournera bientôt aux formes

surannées, aux procédés du bon vieux temps. C'est une force qui, pour produire tout son effet, a besoin d'être dirigée par un maître. Il possède les éléments nécessaires pour accomplir de très grandes choses, mais en sous-ordre.

MARCEL MONNIER.

PÉKIN

La capitale de la Chine se compose, comme on le sait, de deux villes distinctes, entourées chacune de remparts et de fossés et ne communiquant entre elles que par trois portes bastionnées. L'une, au nord, est la ville mandchoue ou tartare, qu'on appelle aussi « ville intérieure », en chinois *Nei-Tcheng ;* elle forme un carré à peu près parfait. L'autre, au sud, est la ville chinoise, ou « ville extérieure », en chinois *Ouaï-Tcheng ;* elle forme un rectangle allongé de l'est à l'ouest. L'ensemble est un quadrilatère qui est orienté, quoique pas très rigoureusement, selon les points cardinaux.

La ville chinoise est sale et délabrée. Ses rues ne sont pas pavées, à peine éclairées. Elle ressemble plutôt à un vaste camp qu'à une tente. La ville mandchoue, enfermée par des murailles beaucoup plus hautes, est plus régulière et mieux tenue. C'est là que se trouvent presque tous les établissements européens. Le quartier des légations en occupe la partie méridionale, en même temps que les douanes, qui sont administrées, comme on le sait, par une commission européenne; non loin de là se trouve la plus ancienne des églises catholiques de Pékin, le *Nan-Tang*, « église du Sud », qui est l'ancienne cathédrale portugaise; son architecture rappelle un peu celle de notre église Saint-Sulpice.

La ville mandchoue se divise elle-même en trois parties qui ont chacune leur enceinte. La ville mandchoue ou *King-Tcheng* proprement dite, enveloppe les deux autres : le *Houang-Tcheng*, ou « ville Jaune », en forme la partie moyenne; il enferme à son tour dans son enceinte la « ville sacrée Rouge », le *Tsou-Kin-Tcheng*, qui est tout entière occupée par le palais impérial. Ce palais est entouré d'une forte muraille crénelée, en briques rouges, de 8 mètres de hauteur, qui le cache entièrement aux regards, et d'un fossé de 3 600 mètres de circuit. La muraille est percée de quatre portes, tournées vers les quatre points cardinaux, et dont chacune se compose de trois ouvertures, surmontées de beaux pavillons. (Les visiteurs de l'Exposition peuvent voir une reproduction d'une de ces portes à la section chinoise au Trocadéro.) Le palais lui-même est un prodigieux amas de bâtiments et de coins dont l'étendue fait le principal mérite. Une grande partie est occupée par d'immenses jardins.

Parmi les édifices remarquables de cette cité impériale, il faut noter les temples des ancêtres, celui des dieux de la Récolte, et surtout la « pagode impériale », ou *Kouang-Min-Tien*, une des plus belles et des plus richement décorées de Pékin.

Les édifices administratifs sont bâtis dans la ville mandchoue proprement dite, ou *King-Tcheng*. Les plus dignes de mention sont le *Tsong-Li-Yamen*, le *Ouen-Hio-Koung*, l'École des sciences occidentales ou *Toung-Ouen-Koan* l'Observatoire impérial, bâti en 1279, etc. A l'extrémité nord-est sont les deux temples les plus célèbres de Pékin, celui de Confucius et celui des Mille Lamas.

La superficie de Pékin est de 6 341 hectares, soit environ les quatre cinquièmes de Paris dans l'enceinte de ses fortifications. Mais il s'en faut de beaucoup que tout cet espace soit habité. Le quartier impérial et les résidences princières sont occupés par des jardins, des kiosques, des palais déserts. Le quartier chinois n'est empli de maisons que sur une largeur d'environ 1 600 mètres, de l'est à l'ouest et dans le reste de l'espace qu'enferment des murailles s'étendent de vastes terrains sans culture, entremêlés de mares, d'anciens cimetières et de champs.

Il n'y a donc pas à Pékin autant d'habitants qu'on pourrait le croire : 500 000 au plus, alors que Tien-Sin en compte 1 million et demi.

Pékin n'est pas sur le Peï-ho. Le fleuve coule à vingt kilomètres dans l'est de la capitale, à laquelle il est relié par un canal.

LES LIVRES

L'Exploitation de notre Empire colonial,
Par Louis VIGNON (Libraire Hachette).

Au moment où le feu semble mis aux quatre coins du monde, forcément nous suivons le conseil de cet historien anglais qui disait : « Vous avez des yeux : ouvrez-les. Regardez un peu plus loin que votre arrondissement, votre club, votre coterie, votre village ». Le président de la Chambre, M. Deschanel, a exprimé une idée assez voisine et plus haute lorsqu'il a dit à ses collègues : « Elevons nos esprits et nos âmes au-dessus de l'étroit horizon de nos circonscriptions respectives pour ne plus voir que la France », etc.

Ces paroles, je les trouve dans un livre plein d'actualité : l'*Exploitation de notre Empire colonial*. L'auteur de ce livre, M. Louis Vignon, déjà lauréat de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques), maître des requêtes au conseil d'État, n'est pas à son premier essai, car nous avons de lui : « *les Colonies françaises, la France en Algérie, la France dans l'Afrique du Nord, l'Expansion de la France.*

L'Exploitation de notre Empire colonial est donc une suite aux précédents ouvrages. Comme toujours, l'auteur s'y montre un érudit et un savant. M. Louis Vignon connaît à fond nos colonies, le climat, la population le caractère des indigènes, l'agriculture, le commerce et l'industrie; cette compétence remarquable, il l'a acquise par les voyages et les études. M. Vignon parle de nos colonies en toute indépendance d'esprit; il en montre les différents rouages bons ou mauvais; il ne craint pas de mettre la plaie à découvert, mais il donne ou indique les moyens de le guérir. Les protectionnistes devraient lire ce livre et méditer les excellents conseils qu'il contient. Alors ils se décideraient à modifier notre système douanier; ils créeraient des jardins d'essai et un musée colonial, et accompliraient d'autres réformes utiles.

Je n'avais pas encore lu ce livre lorsque j'ai entendu, dans une récente distribution de prix dans la jolie ville de Neuilly-sur-Seine, un discours plein de bon sens et de patriotisme. L'orateur, M. Huet, après avoir honni l'éducation américaine qui fait de la jeune fille un garçon manqué, après avoir conseillé

aux fillettes de rester la femme française, toute de grâce et de bonté, s'est adressé aux jeunes gens, qui, leurs études achevées, vont faire choix d'une carrière : « Regardez, leur a-t-il dit, lui aussi, plus loin que votre village; allez peupler nos colonies; elles sont belles, fécondes, hospitalières; elles réclament votre intelligence, votre énergie, votre force; elles seront généreuses.

M. Huet a parfaitement raison ; mais c'est à nos économistes et à nos gouvernants qu'incombe le devoir de venir en aide à ceux qui vont peupler nos colonies, et surtout qu'ils n'oublient pas de leur procurer les moyens d'y rester et de s'y faire une situation définitive.

Alors, comme le dit M. Louis Vignon, le rêve de Prévost Paradol se réaliserait : s'il y avait « quatre-vingts à cent millions de Français parfaitement établis sur les deux rives de la Méditerranée au cœur de l'ancien continent, ils pourraient maintenir à travers les temps « le nom, la langue et la légitime considération de la France ».

D. GUIGUET.

***

Quarante ans de théâtre, par Francisque Sarcey.

La *Bibliothèque des Annales* vient de nous donner le second volume de la série des feuilletons dramatiques que notre ami Adolphe Brisson a pieusement entrepris de publier.

Ce volume est tout entier consacré à Molière et à la comédie classique. Ici le grand critique triomphe, car c'est son champ de bataille familier. On sent dans toutes ces pages vivantes de verve, lourdes de science et de bon sens, toute la passion de Francisque Sarcey pour les maîtres du théâtre. Nul mieux que lui ne connut, n'approfondit Molière dans tous les secrets de son génie; et nul ne le défendit avec plus d'autorité contre ses détracteurs parfois redoutables et brillants.

Il prit un jour fantaisie à Louis Veuillot de ridiculiser Molière et de railler sa morale : et l'on se souvient du piquant parallèle établi par l'impitoyable polémiste entre l'auteur de *Tartuffe* et Bourdaloue. Sarcey ne se laissa pas intimider par cet adversaire de fière envergure; en un chapitre qu'on relira avec joie, il émoussa de sa fine bonhomie toutes les piquantes ironies adressées au poète. M. Ed. Scherer ne fut pas plus heureux quand il s'avisa de reprocher à Molière son style. Sarcey lui riposta par une page supérieurement classique que, dans tous nos lycées de France, les professeurs de rhétorique ne feraient pas mal de commenter.

Et c'est ainsi que nous retrouvons dans ces « Quarante ans de théâtre » toutes les leçons de goût et de sagesse que, sa vie durant, le Maître ne cessa de donner à ses lecteurs.

***

Mélanges politiques et littéraires,
Par Jules Brisson (Juven éditeur).

Il eût été grand dommage de laisser éparpillées et sans suite toutes les fines études que, sous un titre trop modeste, M. Jules Brisson nous donne seulement aujourd'hui. Le directeur des *Annales politiques et littéraires* est un philosophe et un lettré : il a beaucoup vu, beaucoup réfléchi, et de ses observations il a tiré de fort beaux articles. Nous les retrouvons à peu près tous dans le volume que voici : en passant du journal dans le livre, ils n'ont rien perdu de leur intérêt, et plus d'un semble encore d'une palpitante actualité. Ceux-là reliront, par exemple, avec curiosité et plaisir le chapitre : *Une statue à M. Thiers*, qui se plaignent de la facilité avec laquelle nos monuments de complaisance oublient les véritables gloires et font un grand homme d'un avorton.

Ch. F.

RECETTES ET CONSEILS

UTILISATION DES FRUITS TOMBÉS

Les fruits mal mûrs et verreux qui tombent des arbres doivent toujours être ramassés avec soin, ne fût-ce que pour détruire les vers qu'ils contiennent. On peut les utiliser en les faisant cuire pour les porcs. Les pommes qui tombent au mois d'août trouvent déjà un meilleur emploi. On en fait une excellente gelée très goûtée des enfants. Dans ce but, il faut les laver, enlever les parties mauvaises et les mettre sur le feu avec assez d'eau pour qu'elles soient recouvertes. Il faut faire cuire doucement jusqu'à ce que les pommes soient très molles, puis on verse le tout dans un tamis et on laisse passer le jus. Lorsqu'on ne tient pas spécialement à avoir une gelée très claire on peut presser les fruits, ce qui permettrait de ne jeter que la partie la plus grossière, celle qui n'a pas pu passer au travers du tamis. Il faut alors peser le jus et ajouter un tiers de livre de sucre pour une livre de jus, remettre sur le feu et faire cuire pendant 1 heure et demie à peu près en écumant toujours. Eviter un feu trop violent. On peut conserver cette gelée pendant des années si l'on a soin de bien fermer les vases.

***

LES MOUCHES DANS LES CHAMBRES DE MALADES

Rien de plus agaçant, parfois de plus pénible, que les mouches s'acharnant à voltiger dans la chambre d'un malade et à troubler son repos. On recommande, comme un excellent moyen pour les éloigner, de mettre tout simplement de la lavande fraîche dans la chambre; son aimable parfum est, paraît-il, tutélaire en même temps qu'agréable.

***

FILTRE ÉCONOMIQUE

Ayez un pot de grès ou un pot à fleurs muni d'un trou à sa partie inférieure; fixez fortement dans cette ouverture un morceau d'éponge neuve que vous laisserez déborder au dedans et au dehors, puis recouvrez le fond du vase d'une couche de sable fin de 1 centimètre.

Suspendez alors ce vase, après l'avoir rempli d'eau, au-dessus d'un récipient; l'eau qui en sortira après avoir traversé le sable et l'éponge, sera débarrassée de toute impureté ou corps étranger, excellente à boire, fraîche, limpide et sans arrière-goût.

***

MOYEN DE RAFRAICHIR LES VIEUX MEUBLES

Les plus beaux meubles finissent par se couvrir de poussière et par paraître vieux : les ménagères soigneuses s'efforcent de combattre les ravages du temps et de la poussière en ce qui concerne leurs fauteuils et leurs tables. Les meubles et les lambris de chêne prennent, avec le temps, un aspect graisseux qu'on fait disparaître au moment du nettoyage annuel de la maison en les lavant avec de la bière chaude. Pour leur donner un beau brillant, on les frotte avec un mélange de 2 litres 1/2 de bière qu'on fait bouillir avec une cuillerée à soupe de sucre et un morceau de cire gros comme une noix. Lorsque les meubles sont

secs, on les frotte avec une peau de chamois ou un morceau de flanelle. Si les meubles sont en chêne ou en noyer, et sont infectés par des insectes qui perçent des trous dans le bois et le font tomber en poussière, on arrête leurs ravages en saturant le bois de créosote et en ne le laissant pas sécher de quelques jours.

Si les meubles sont trop sales, il faut les laver avec de l'eau et du vinaigre en quantités égales avec un morceau de flanelle propre et un peu d'huile de lin avant d'employer tout autre liquide ou poli. Lorsqu'une table porte une marque ronde faite par un plat trop chaud, il faut frotter avec de l'huile à brûler et de la flanelle, ensuite avec un morceau de drap légèrement imbibé d'esprit-de-vin; on enlève les taches blanches en les frottant avec un morceau de flanelle et de l'essence de térébenthine, en renouvelant l'opération, s'il est nécessaire.

***

POUR GUÉRIR LES MAUX DE DENTS

Le remède est très simple: verser dans un demi-verre d'eau de 12 à 15 gouttes d'*Eau de Suez* (fil jaune), délayer le mélange obtenu, et, au moyen d'une brosse douce, s'en frotter les gencives et les dents. La rage de dents la plus violente est immédiatement calmée. L'*Eau de Suez*, combinée d'après les découvertes de Pasteur, détruit le microbe de la carie et donne aux dents une blancheur éclatante.



Bébé sait déjà quatre mots : papa, maman et *Phosphatine Falières*.

***

CONTRE LES POINTS NOIRS DU VISAGE

Pour combattre les points noirs qui se forment volontiers à l'orifice des glandes de la peau du nez et du front, il est bon de se laver avec de l'eau chaude dans laquelle on met un peu de bicarbonate de soude. On lotionne ensuite les parties atteintes avec de l'eau de Cologne ou de l'alcool camphré.

***

LES BOUGIES QUI COULENT

Des bougies qui coulent! Y a-t-il rien de plus odieux pour une maîtresse de maison? Voici un moyen facile de supprimer ce petit inconvénient.

Avant l'allumage, faites plusieurs incisions autour de la mèche avec une grande aiguille : ces incisions doivent être profondes, et on les renouvellera chaque jour. La bougie coulera en dedans, à votre grande satisfaction.

***

POUR NETTOYER LES OBJETS NICKELÉS

En dépit des avantages considérables que donne le nickelage, il ne faut pas croire que les surfaces traitées suivant ce procédé demeurent immaculées, et ne se laissent pas attaquer plus ou moins par une foule d'agents qui les salissent et les ternissent. Il est donc bon de posséder une recette pour nettoyer les objets nickelés : nous supposons du reste qu'il s'agit d'objets ou d'ustensiles d'assez faibles dimensions pour qu'on puisse les immerger aisément dans le bain que nous allons indiquer.

Pendant une nuit, on les laisse tremper dans une solution de chlorure d'étain ou de chlorure de zinc, solution qui doit être préparée avec de l'eau distillée. Il suffit ensuite de les laver à l'eau courante, et de les essuyer, pour les frotter finalement, énergiquement, avec une peau de chamois.

***

BLANCHIMENT DES TOUCHES DE PIANO

Les touches de piano jaunies par le temps sont rendues blanches par un lavage avec un produit composé d'eau oxygénée très fortement concentrée (environ 50 volumes) et de 8 p. 100 d'éther.

Quand on emploie seulement l'eau oxygénée simple, l'opération demande beaucoup trop de temps, et cette longue opération entraîne quelquefois le décollement des morceaux d'ivoire. Il est donc préférable d'employer l'eau oxygénée concentrée, l'éther n'ayant pour but que de rendre le produit stable.

Il va sans dire que tout objet en ivoire peut être reblanchi par ce composé.

***

POUR FACILITER LE LAVAGE DU LINGE

On met le soir dans l'eau où trempe la lessive une demi-tasse de benzine. On répète cette dose le lendemain matin avant de faire cuire le linge. Pour laver la lessive, on n'a qu'à frotter légèrement et sans se bouillanter les doigts pour faire disparaître toute la saleté. On gagne du temps, on épargne du savon et la lessive devient superbe.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du problème paru dans le n° du 15 août 1900.

Les $\frac{2}{5}$ du nombre de poules égalent la moitié du nombre de dindons.

Or la moitié du nombre de poules et la moitié du nombre de dindons donnent en tout 18 bêtes.

Donc 18 = la moitié du nombre de poules + $\frac{2}{5}$ de ce même nombre.

Or $\frac{1}{2} + \frac{2}{5} = \frac{9}{10}$.

Par suite $\frac{9}{10}$ du nombre de poules = 18.

Il y a donc 20 poules et par suite 16 dindons.

Ont résolu le problème : MM. Tref, à Paris; Pierre Daurel, à Bordeaux, Ernest Berthe, à Jonchery-sur-Vesle (Marne); Henri Bonneville, de l'École Colbert, à Paris; Union chrétienne de jeunes gens, à Neuchâtel; Pontier, à Alençon; Mlles Roustan, à Carcassonne; Turoni, à Rome; Aude, à Béziers; Ricard, à Lyon; Mlle Aillaud, à Arles; Jean Martin, à Valence; Durel, à Aix-les-Bains; Seguin, à Avignon; Mmes Denise Guiguet, M. Henri Gautier, à Courthezon; L. Chermiset-Houzé, à Malines; E. Durand, à Valenciennes.

PROBLÈME

Dans un verger il y a trois poiriers de moins que de pommiers; six pommiers de plus que de cerisiers; trois fois moins de pruniers que de cerisiers et autant de pêchers que de pruniers et de poiriers; en tout 68 arbres. Combien y en-a-t-il de chaque espèce?

Le Gérant : Ch. Guion

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 30714.

UN GRAND SECRET



UN GRAND SECRET, par G. PECH. — Gravure de CROSBIE.

LE PAIN A LA MAIN ET LE PAIN A LA MACHINE

A travers les siècles, le pain se présente à nous comme l'indispensable denrée dont, plus que toutes les autres, le besoin quotidien impose à l'homme de durs labeurs et de longues peines. La croissance du blé, sa récolte, son broyage, la confection de la pâte et sa cuisson sont rendus quelquefois difficiles, impossibles même par des circonstances imprévues ou inévitables, orages et grêles, disettes et famines, et aussi loin qu'il soit possible de remonter dans l'histoire des peuples, on constate que, pour chacun d'eux et pour leurs gouvernants, la qualité et la quantité des matières premières utiles à la confection du pain furent des causes de réjouissance et de tristesse, de guerre et de paix, de gloire et de défaite.

Devenu la base alimentaire de la presque totalité des nations civilisées, reculant de jour en jour les domaines du riz, du maïs et du manioc, le pain est consommé par les habitants du monde entier, utile à l'homme riche comme à l'homme pauvre, au travailleur comme au rentier. C'est en France que la proportion de la consommation est la plus élevée, 820 grammes par tête et par jour, disent les statistiques; mais les totaux changent selon les contrées et, à Paris, par exemple, on ne compte que 400 grammes par tête, contre 1 700 en Normandie et en Beauce.

A Paris, dix-huit cent et quelques boulangers se partagent la fourniture du pain nécessaire à la nourriture des Parisiens. De même que leurs confrères de province, ils en sont encore, pour la pratique de leur métier, aux procédés employés autrefois par les Romains. Sans avoir jamais changé leur outillage ni leur manière de faire, ils nous vendent le pain fort cher et ne s'occupent nullement de le panifier proprement. Cet état de choses, contraire à tout progrès, rapportait aux boulangers de beaux écus comptants et menaçait par conséquent de durer toujours, lorsque, l'année dernière, fut lancée une nouvelle méthode de panification en grand, une véritable fabrication du pain à la machine, dont l'économie et la mise en œuvre étaient, m'avait-on dit, fort intéressantes. Désireux d'étudier le progrès réalisé dans la branche primordiale de nos industries nutritives, il m'avait semblé qu'une comparaison s'imposait entre l'ancienne et la nouvelle méthode et, pour me rendre compte d'abord des procédés employés depuis Moïse, j'ai fait visite à mon boulanger habituel, petit boulanger de quartier, dans la cave duquel je me suis à moitié asphyxié pendant plusieurs heures en notant ses explications à la lueur d'une mauvaise chandelle.

Mon boulanger emploie de la farine de froment qui lui est livrée chaque semaine en sacs; quatre opérations sont nécessaires pour la changer en pain : le *pétrissage*, la *fermentation*, l'*apprêt* et la *cuisson*.

Avant de pétrir le pain, il faut avoir préparé la veille le *levain* constitué par de la pâte ayant déjà subi la fermentation et aigrie.

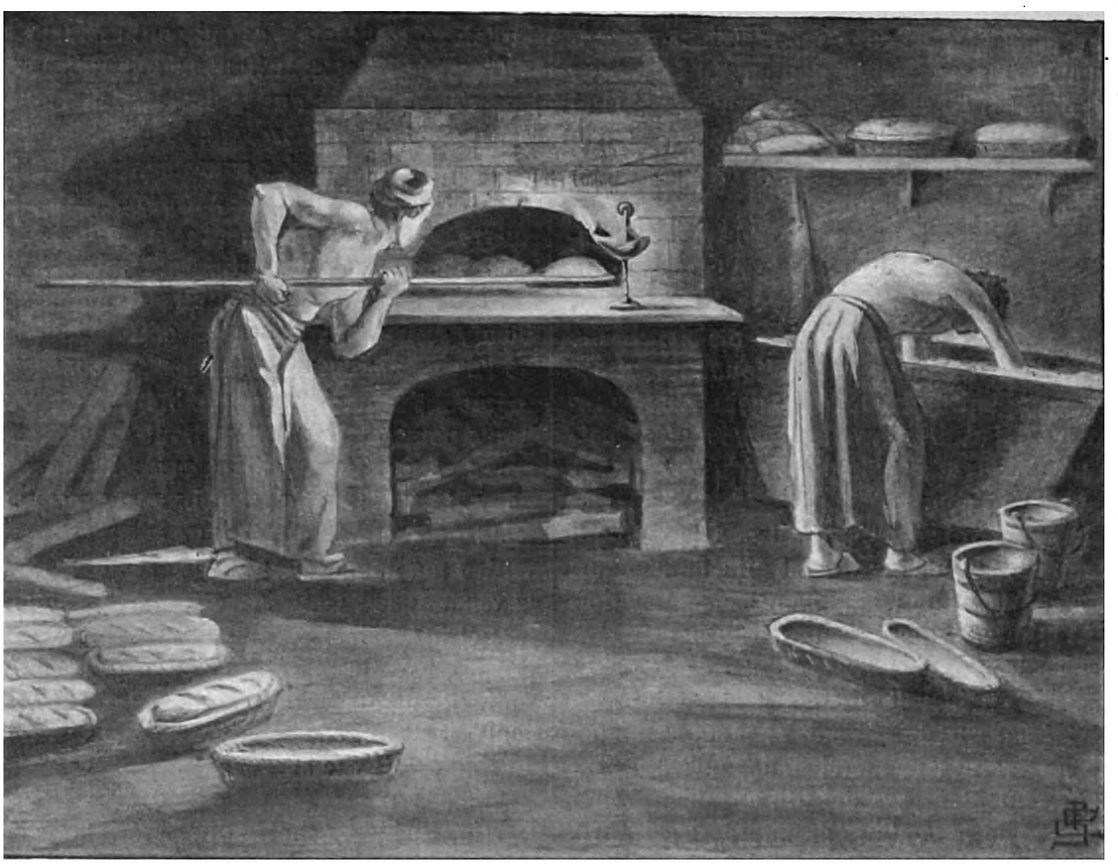
Cette pâte aigre, contenue dans des baquets et enfermée dans un lieu ni trop froid, ni trop chaud, y reste sept heures; elle gonfle, double presque son volume par l'effet de la fermentation et est alors appelée *levain de chef*. Mélangé ensuite à trois reprises avec de l'eau et de la farine et reposant entre chacune des opérations, le levain prend successivement les noms de *levain de première, levain de seconde, levain de tous points*. En ce dernier état, il est prêt pour l'usage.

Pour opérer le *pétrissage*, le garçon boulanger dispose dans le pétrin de bois, d'abord la farine, puis le levain, et il délaye ensuite le tout à l'eau chaude, y ajoutant du gros sel destiné à relever le goût du pain, à lui donner du *soutien*. A la pâte et au levain délayés ensemble, il rajoute de la farine pour rendre le mélange consistant et le travaille, c'est-à-dire le brasse de la droite à la gauche du pétrin, puis de la gauche à la droite, opérant ainsi la *frase* et la *contre-frase*. C'est après la contre-frase que commence le *pâtonnage*, l'opération la plus longue et la plus pénible du pétrissage. Je savais par ouï-dire combien les mitrons ont de peine, mais je trouvais, à les regarder, que leur métier, vraiment trop rude, était digne de peuples sauvages ignorants des perfectionnements mécaniques apportés dans nos industries par la vapeur et l'électricité.

Se cramponnant à pleins bras à la pâte, l'arrachant avec peine du fond du pétrin auquel elle colle, résistant à la traction, le mitron l'élève, puis la laisse retomber avec force, la secouant, la battant, la contraignant en quelque sorte à emmagasiner l'air qui doit lui donner l'élasticité. De tels efforts sont exigés par ce travail, que c'est en criant et en gémissant, que les mitrons lèvent et abaissent la pâte dans le pétrin. Dans la technique du métier, on les nomme les *geindres*, et vraiment jamais surnom ne s'est trouvé mieux rendre l'aspect de ceux qu'il est appelé à désigner. Enfermés dans la cave sombre, étouffés par le manque d'air, chauffés par le four, ils doivent user de tant de forces pour mener à bien le pâtonnage que, quoiqu'ils soient nus, la sueur ruisselle sur eux sans discontinuer.

Lorsque le pétrissage est terminé, la pâte est laissée au repos pendant quelques heures; elle lève ou *pousse au levain*, puis, suffisamment fermentée, elle est *tournée* c'est-à-dire divisée en *pâtons*. Les pâtons, blocs de pâte de la forme voulue pour chaque sorte de pain, sont saupoudrés de farine de maïs ou *fleurage*, et placés dans les *pa-*

netons, sorte de corbeilles d'osier garnies de toile. C'est lors de son passage dans ces panetons que la pâte se gonfle, et par sa dilatation permet à l'acide carbonique et à l'alcool contenus dans le levain de se dégager; le premier donne au pain sa légèreté, le second lui donne du goût. Cette période de repos est appelée *apprêt;* elle doit être surveillée avec soin, étant de durée variable selon la température et la contexture même de la pâte. Dès que les gaz sont prêts d'échapper de la manche. Une vingtaine de minutes sont encore nécessaires pour permettre à la chaleur de s'équilibrer, c'est-à-dire de se répandre bien également sur toute la surface intérieure du four, puis les rouleaux de pâte tout blancs sont sortis des panetons et disposés sur la *sole* qu'ils garnissent entièrement. Selon le degré de cuisson qui leur est nécessaire, les gros sont placés au fond du four, les moyens au centre, les petits à l'entrée; les derniers enfournés seront les premiers cuits,



La vieille méthode.

tière agglomérée qui les retient, il faut enfourner, car, sans cette exactitude, le pain après sa cuisson serait trop consistant, lourd et partant indigeste.

Tout le monde connaît plus ou moins l'aspect extérieur d'un four de boulanger; je rappellerai donc seulement que l'intérieur en est généralement constitué par une surface plane, ou *sole*, de trois mètres sur deux mètres cinquante, recouverte par une voûte surbaissée et fermée par une porte de tôle qui est munie de poignées pour en faciliter la mise en place.

Lorsque je me rendis chez mon boulanger pour étudier le travail de l'enfournement, le chauffage du four venait de se terminer; les bûches de bouleau et de peuplier, employées pour obtenir la température réglementaire de trois cents degrés, étaient entièrement consumées et l'on nettoyait le four des restants de leur combustion à l'aide d'un *rable*, ou racloir en tôle à long et bientôt, au bout d'un quart d'heure à peine, sont sortis les petits pains, au beurre, au raisin, au gruau, croissants, pains à café, pains mollets. Un quart d'heure encore et voici à leur tour les pains de fantaisie ou pains riches d'une livre et de deux livres; pains anglais, viennois, flûtes, régences, couronnes, etc. Les pains de quatre livres sont retirés les derniers du four; trois quarts d'heure sont exigés pour leur cuisson, et je dois attendre un peu pour voir défourner les gros pains de ménage ou pains ordinaires, bouleau, fendu, miches, pains ronds, pains polka, etc.

Dans le four, les blocs de pâte se sont gonflés au brusque contact de la chaleur, les gaz en se dilatant ont formé, au milieu du gluten qui les retient, de nombreuses bulles qui donnent à la mie son aspect de fromage de Gruyère, en même temps que la croûte s'est durcie, est devenue jaune, a formé cette carapace dorée si appétis-

sante, que tant de consommateurs préfèrent à la mie qu'elle cache et qui est cependant la partie nourrissante du pain. Et cette couleur de la croûte est si engageante pour les clients que les Viennois ont inventé un pain qui porte leur nom, qui se fabrique couramment à Paris et qui est préféré par beaucoup à tout autre modèle parce qu'il est comme verni, un vernis doré, tel un gâteau.

La manière de le fabriquer est des plus simples : Prenez n'importe quelle pâte de pain de fantaisie, mettez-la au four; introduisez en même temps dans le four un récipient susceptible par son contenu de donner de la vapeur d'eau; celle-ci, en se répandant sur la pâte qui cuit, vernit la croûte des pains enfournés; ils deviennent luisants à s'y mirer et voilà des pains viennois.

Sans me laisser tenter par l'odeur appétissante des pains bouillants dont je n'ignore pas le caractère indigeste, je sortis de la cave de mon boulanger non sans un certain plaisir. Il me semblait bon d'échapper à l'étouffante atmosphère au milieu de laquelle les geindres recommençaient déjà une nouvelle fournée, et se battaient péniblement avec la pâte, enfoncés dans le pétrin jusqu'au cou.

Vraiment, à voir suer ces mitrons sur le pain que nous devons manger, il est difficile de comprendre comment de tels moyens de production peuvent suffire à donner aux petits boulangers de quartier les gros bénéfices qu'ils retirent de la vente, sans amener les justes protestations de leur clientèle. Que le blé soit cher ou bon marché, ils ne livrent leur marchandise qu'à des prix élevés, l'augmentant, semble-t-il, en raison même de la baisse de la matière première; c'est ainsi qu'en ce moment le pain coûte 75 centimes les 2 kilogrammes, prix se rapportant à du blé acheté 30 francs le quintal, alors qu'il n'est payé que 17 francs; le boulanger empoche gaillardement la différence sans se préoccuper d'améliorer ses procédés de fabrication et de nous donner du meilleur pain.

Mais ce ne sont pas là les seuls inconvénients dont peut justement se plaindre le consommateur; les méthodes de mouture employées jusqu'ici ne permettent qu'un écrasement incomplet des grains de blé; les moulins à cylindres ne granulent pas le grain, ils le laminent et amalgament si bien l'enveloppe extérieure, c'est-à-dire le son, avec le gluten, la partie la plus nourrissante du blé, que ce dernier est enlevé avec les déchets et perdu par conséquent pour l'alimentation utile. Pour perfectionner la mise en œuvre du blé, le problème se présentait donc complexe; d'un côté, il fallait découvrir une méthode capable de faire rendre au froment toutes les parties nutritives qu'il contient; de l'autre, pouvoir donner au meilleur marché possible un pain préparé avec toutes les garanties de propreté et d'hygiène, qualités jugées maintenant indispensables et exigées de nos fabrications alimentaires.

Puisque ces difficultés, m'assurait-on, étaient résolues, j'avais hâte d'effectuer la comparaison. Une visite à l'*usine à pains* m'attirait d'autant plus que, devant ce progrès, les boulangers vieux jeu se dressent, obstinément hostiles. Ayant pressenti à ce sujet mon fournisseur habituel, il m'avait répondu avec une telle acrimonie que j'avais jugé bon de ne pas insister; nul n'ignore en effet qu'il faut être toujours bien avec son boulanger; en cas de famine ce sont nos maîtres, et l'on ne sait jamais ce qui peut arriver?

C'est à la Villette, au bout de la rue d'Allemagne, que s'élève l'usine que je devais visiter. Présenté par le *Magasin Pittoresque*, je fus très aimablement reçu par l'un des surveillants, qui me guida à travers les grands halls, et me permit ainsi de suivre, du commencement à la fin, les diverses opérations de la panification mécanique.

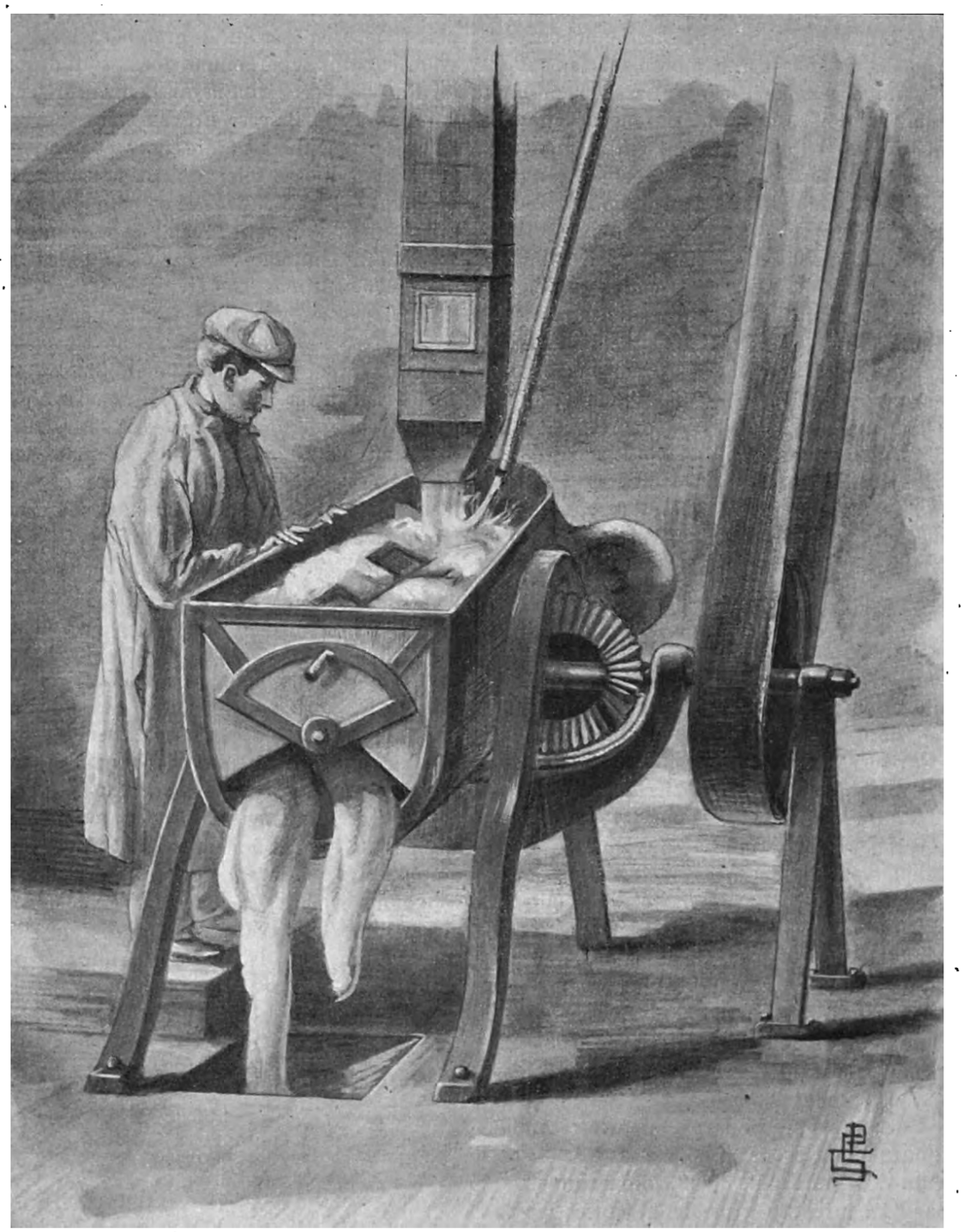
De même qu'aux abattoirs de Chicago, les bœufs entrent vivants d'un côté pour ressortir de l'autre changés en viandes de conserves, de même à l'usine à pains, le blé entre à l'un des bouts pour sortir à l'autre bout changé en blocs dorés et appétissants. La caractéristique de la nouvelle méthode, c'est l'absence presque complète de main-d'œuvre humaine pour les différentes manipulations; tout se fait à la machine; la vapeur seule conduit les moulins, les blutoirs, les pétrins, et là, pour certaines parties de fabrication où avec les anciens procédés, trente à quarante hommes devaient s'employer et peiner, un seul est utile désormais, et encore est-il réduit au rôle de simple surveillant.

Amenés par bateau le long du canal Saint-Martin, les blés, achetés directement aux cultivateurs, sont versés dans un immense *silo* où ils attendent leur emploi. Un élévateur mécanique puise les grains dans ce silo et les élève jusqu'au sommet du bâtiment; de là, ils sont déversés dans les appareils de nettoyage qui les vannent; les trient, séparent le bon grain des impuretés qui le souillent; et c'est étonnant vraiment tout ce que les cultivateurs vendent avec leur blé : cailloux, mottes de terre, herbes, poussière et graines de toutes sortes; en trois passages dans les nettoyeurs le blé propre, net, luisant est débarrassé de toutes ces matières étrangères et, saisi par des chaînes à godets, il est distribué aux moulins.

Les *moulins* sont une des particularités du nouveau système; inventés, comme toutes les machines de l'usine, par M. Schweitzer, ils se composent, non plus comme autrefois de meulières de poids et de dimensions énormes, mais de deux meules d'acier frottant l'une contre l'autre et garnies à leurs parties frottantes d'aspérités, sorte de cannelures taillées à la lime, facilement retaillables et qui par leur mécanisme ajustable à volonté, selon les besoins de la mouture, permet-

tent de recueillir dans la farine tous les produits utiles renfermés dans le grain de blé. Celui-ci n'est plus comme autrefois laminé et réduit en pâte, en sorte d'amalgame dans lequel le gluten saisi était emporté, puis jeté avec les déchets ;

Vingt moulins tournent sans discontinuer au rez-de-chaussée de la fabrique, recevant le blé des nettoyeurs et renvoyant la farine aux *blutoirs*. Ceux-ci, situés au premier étage, reçoivent la farine par l'entremise de chaînes à godets ver-



Le pain à la machine. — Le pétrissage.

désormais, les grains concassés, amenés à l'état de poudre, gardent intacte leur valeur nutritive, et on retrouve dans le pain leurs matières phosphatées et diastasées, leur amidon et leur gluten. Grâce à l'emploi de ces moulins métalliques, 1 000 kilogrammes de blé entrant à l'usine fournissent régulièrement 1 000 kilogrammes de pain.

ticales, puis de vis d'Archimède horizontales. Secouée, promenée de tamis en tamis, la poudre de blé se partage régulièrement en éléments séparés ; dans un tiroir tombe le son, dans un autre la farine, et j'admire avec quelle précision s'opère le triage sans qu'aucun ouvrier ne surveille les machines qui travaillent seules. Il ne serait du

reste pas agréable d'être obligé de rester longtemps à côté des blutoirs; ils secouent si bien le plancher dans leurs mouvements saccadés de va-et-vient et font un tel tapage qu'il est impossible de s'entendre; ils remplissent l'air d'une telle poussière que je suis instantanément transformé en meunier et que je demande bien vite à suivre la farine blutée qui, étincelante de blancheur est emmagasinée dans des chambres spéciales d'où des conduites d'amenées la font arriver, au moment de l'emploi, jusqu'au pétrisseur mécanique.

Le *pétrin mécanique* construit entièrement en métal se compose d'une cuve de forme allongée, au milieu de laquelle s'agitent en des mouvements rotatifs ininterrompus des râteaux de fer qui remuent la pâte, la soufflent, l'étirent, la coupent, l'étirent encore. A l'une des extrémités du pétrin, deux conduites amènent de l'étage supérieur, l'une la farine, l'autre l'eau filtrée préalablement salée; le levain préparé avec des levures jeunes, non aigries, arrive également automatiquement jusqu'au pétrin, et un seul ouvrier, le premier rencontré jusqu'ici dans ma visite, suffit à surveiller la bonne répartition des trois éléments du pétrissage. 25 000 kilos de pâte sont ainsi préparés chaque jour par un seul pétrin et un seul homme, le travail ordinaire d'au moins trente mitrons.

A l'extrémité du pétrin opposée à l'arrivée de la farine, la pâte s'échappe en d'épais écheveaux blancs qui viennent tomber au rez-de-chaussée sur une table de grande dimension autour de laquelle circulent les hommes qui reçoivent la pâte, lui donnent sa forme et la mettent en panetons. Dès lors, les pains sont fait prêts à cuire. Pesés, roulés, ayant approximativement leur aspect définitif, ils sont chargés sur des wagonnets et poussés jusqu'au grand hall des fours.

Accouplés par dix batteries de cinq foyers chacune, les *fours* forment une vaste allée centrale au milieu de laquelle glissent sans cesse les wagonnets de panetons garnis de pâte. L'enfournement des pains est rendu des plus simples par une porte à guillotine que meut une pédale à pied; une poussée de jambe de l'*enfourneur* et la porte se lève laissant le passage aux blocs enfarinés préalablement disposés par six sur une plaque de tôle; la plaque poussée, la porte retombe et l'enfournement est terminé.

Chacun des fours cuit 1 000 kilogrammes de pain par 24 heures; le gros de la fabrication se fait entre 7 heures du soir et 4 heures du matin; mais toute la journée le travail se continue sans arrêts, les fours sont chauffés par le gaz, et la chaleur qu'ils reçoivent est constamment la même. En outre, le gaz se prête à une diminution ou à une augmentation instantanée de la température qu'il procure, et à l'usine une fournée ne se compose pas, comme chez le boulanger, de pains de tailles et de formes différentes, une même batterie de fours fait des pains longs, une autre des pains ronds, et l'enfournement rendu ainsi plus régulier et plus rapide ne discontinue pas; jour et nuit, le va-et-vient des pains traverse les fours; ils entrent par des bouches de l'allée centrale et cuits ressortent de l'autre côté. Saisis alors par un *défourneur*, ils sont placés, au fur et à mesure de leur sortie, sur un *transporteur mécanique*, ruban sans fin qui les amène jusqu'à la paneterie. Disposés sur de grands casiers à claire-voie, les pains superbement dorés sont désormais terminés et prêts pour la mise en voitures et l'envoi aux dépositaires. Et ces pains fabriqués à l'aide de machines nombreuses et compliquées reviennent moins cher qu'aux boulangers dont pourtant l'attirail de travail se compose presque uniquement d'un petit four et de panetons; ils se vendent un cinquième de moins : 60 centimes au lieu de 75 centimes les 4 livres.

Ainsi, presque sans l'aide de la main humaine, le blé s'est changé en pâte, puis en pain. Fait proprement, nourrissant autant qu'il est possible, appétissant à rendre gourmand, économique, ce pain mécanique dénote un progrès qu'il était intéressant d'étudier, alors que, pendant tant de siècles, nous avons dû nous contenter de produits incomplets et faits sans soins. Ces défauts de fabrication, d'autant plus contraires à la bonne logique qu'ils se rapportaient à la base essentielle de notre nourriture, devaient s'accepter autrefois comme le résultat inévitable de la fabrication manuelle. Mais aujourd'hui que les machines connues, créées, puis perfectionnées, ont permis d'étendre peu à peu le cercle des fabrications rapides et peu coûteuses, il semble naturel d'exiger que, parmi les progrès réalisés, se classent au premier rang les machines à faire le pain. Si, de même que toutes les inventions similaires, leur généralisation doit priver de leurs emplois des milliers d'ouvriers, du moins pourrons-nous espérer, grâce à elles, avoir désormais la certitude que notre pain quotidien, si dur à gagner, nous sera livré propre, nourrissant et à bon marché.

PIERRE CALMETTES

ELLE

Elle est la grâce! et quand l'aurore
Rallume le soleil éteint,
Les roses prennent à son teint
Le doux éclat qui les colore.

Elle est le charme! et quand, sonore,
La voix lente du flot lointain
Chante le retour du matin,
C'est sa voix que j'entends encore.

Trésor joyeux! trésor amer :
Elle est l'aurore! elle est la mer!
Elle est la grâce! elle est le charme!

Seule, elle apporte à mon amour,
— Dans un sourire — tout le jour!
Tout l'océan dans une larme!

ARMAND SILVESTRE.

L'ARANÉICULTURE

Parmi les innombrables merveilles que la foule des curieux vient admirer tous les jours à l'Exposition, une des plus étonnantes est cet extraordinaire ciel-de-lit, tissé en soie d'araignée, qui se trouve au Palais de Madagascar, édifié, comme l'on sait, sur la place du Trocadéro. Ce chef-d'œuvre de ténuité, de légèreté, d'élégance aérienne, sort des ateliers de tissage installés à Tananarive, et des milliers d'araignées d'une espèce spéciale, qu'on appelle là-bas des *halabés*, ont concouru, — sans s'en douter, il est vrai, — à sa production.

La nouvelle industrie, créée dans notre colonie et dont nous espérons qu'elle conservera longtemps le monopole, a pris le nom d'aranéiculture. Quoique encore à ses débuts, elle a une histoire fort intéressante que nous a révélée tout récemment un de ses plus ardents promoteurs, M. le lieutenant J. Maroix, de l'infanterie de marine...

Nous prenons la liberté d'emprunter à son travail quelques-uns des renseignements qui vont suivre.

Ce fut Raymondo Maria de Trémayer, un savant espagnol, qui, le premier, réussit, avec des épeires américaines, à fabriquer des écheveaux de soie d'une finesse presque impalpable, et d'une très belle couleur d'or. Ceci se passait vers le milieu du siècle dernier.

Vers la même époque, Rolt put obtenir en deux heures, avec vingt-deux épeires de grande taille, un fil de 600 mètres de longueur. Plus tard, mais nous ne saurions garantir l'exactitude du fait, un voyageur, Alcide d'Orbigny, porta pendant plusieurs mois, dit-on, une sorte de tunique en toile d'araignée que lui auraient fabriquée des indigènes du Brésil.

Ces divers essais ne furent pas poursuivis. L'honneur de les avoir repris et menés à bien doit revenir au Père Camboué, missionnaire français à Madagascar, qui fut, à proprement parler, le créateur de l'aranéiculture industrielle.

L'halabé fileuse, dont il reconnut bientôt la supériorité sur toutes les autres espèces d'aranéides, est noire, assez volumineuse et d'aspect peu engageant. Très répandue dans l'Imérina, elle vit dans les arbres et se nourrit de chair crue. On rencontre les halabés par centaines de mille aux environs de Tananarive, où elles se multiplient avec une extrême rapidité.

Comment le Père Camboué s'y prit-il pour débarrasser ces grosses bêtes de leur fil? N'ayant encore aucun appareil spécial à sa disposition, il les emprisonna dans des boîtes d'allumettes dont le couvercle à demi fermé laissait sortir le bas de leur abdomen, en le comprimant un peu, et, au moyen d'un petit dévidoir actionné à la main, il réussit à leur extraire des fils de soie dont la longueur atteignait parfois 500 mètres.

Les premières expériences lui permirent d'arriver à ces deux conclusions, à savoir que les araignées donnaient, peu après la ponte, les plus grandes longueurs de fil, et qu'en un mois elles peuvent supporter sans inconvénient deux ou trois dévidages, au maximum, produisant 2 000 mètres de fil environ.

Ces essais ont été continués par M. Jully, directeur de l'École professionnelle de Tananarive, aujourd'hui placée sous le contrôle du Génie militaire. Mais c'est à l'ingéniosité de M. Nogué, sous-directeur, que nous devons l'appareil qui permet de dévider mécaniquement le fil, de le tordre et de le doubler dans les conditions les plus rapides et les plus pratiques.

Il se compose essentiellement d'un plateau rectangulaire muni de vingt-quatre guillotines emprisonnant chacune par le thorax une aranéide. Les vingt-quatre fils — ou douze, ou huit seulement, suivant le cas — viennent s'enrouler sur une bobine animée, par un engrenage à pédale, d'un mouvement combiné de rotation sur elle-même et autour de son axe. Le mouvement produit la torsion voulue, qui peut atteindre 780 tours par mètre. — Un dispositif automatique double, au fur et à mesure de leur dévidage, les fils de six, huit et douze brins, de manière à leur donner la résistance nécessaire.

Ce sont des jeunes filles malgaches qui ont la mission d'aller recueillir tous les matins, dans un parc voisin de l'École professionnelle, les trois ou quatre cents araignées à dévider pendant la journée, qu'elles apportent dans des paniers d'osier à couvercle de bois.

Actuellement M. Nogué se trouve posséder un approvisionnement de 220 000 mètres de fil. La production moyenne des ateliers de Tananarive est de 40 000 mètres par mois.

En général, après avoir subi le dévidage, les araignées sont remises au parc pendant deux semaines. Chacune d'elles, avant d'être épuisée, file de six à huit fois ce que peut donner un ver à soie ordinaire, et, à chaque opération, fournit un fil de 350 mètres environ.

Quoique la soie de l'halabé soit cinquante-deux fois plus fine que celle du bombyx, sa résistance est sensiblement supérieure. Telle qu'elle sort des filières, sa couleur est d'un jaune d'or très brillant. De plus, elle n'exige ni cardage, ni préparation d'aucune sorte avant d'être tissée.

Serait-ce la soie de l'avenir?

ÉDOUARD BONNAFFÉ.

****

Les vieillards sont des amis qui s'en vont, il faut au moins les reconduire poliment.

DEUX PLAQUES DE CHEMINÉE

Tout le monde connaît ces anciennes plaques en fonte de fer, qu'on appliquait sur le fond du foyer, autant pour le protéger de l'action des flammes que pour lui servir de décoration. Leur ornementation était des plus variées : sujets tirés de la mythologie ou de l'histoire, de l'Ancien ou du Nouveau Testament, armoiries, écussons à initiales, motifs divers. Ces plaques étaient d'un emploi répandu, et il en existe encore un grand nombre. On en trouve fréquemment, oubliées, dans les vieilles maisons bourgeoises aussi bien que dans les anciens hôtels privés.

La Convention proscrivit les plaques armoriées : un décret du 13 octobre 1793 ordonnait que « les propriétaires de maisons, et, à défaut, les locataires ou fermiers seraient tenus, dans le délai d'un mois, et sous les peines portées par la loi, de faire retourner toutes les plaques de cheminée ou contre-feux qui porteraient des signes de féodalité ou l'ancien écu de France, soit qu'ils aient trois fleurs de lis ou un grand nombre, le tout provisoirement et jusqu'à ce qu'il ait été établi des fonderies en nombre suffisant ».

Cette mesure générale donna lieu à une amusante comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par L.-T. Lambert, intitulée *la Plaque retournée*, qui fut représentée au théâtre du Vaudeville, le 19 nivôse an II (18 janvier 1794), et dans laquelle un brave serrurier, amoureux et patriote, le citoyen Léveillé, a pour occupation de rechercher et pour fonctions de retourner les plaques suspectes.

L'emploi de la houille et sa combustion dans des appareils divers ont fait disparaître l'ancien foyer, et mis hors d'usage son attirail démodé.



Plaque de cheminée aux armes de France, de Boufflers et de Lille.
(*Ancien Hôtel du Gouvernement, rue de Tournai, à Lille.*)

Aussi, les plaques ont-elles généralement disparu ou restent-elles cachées derrière une feuille de tôle ou un carrelage plus ou moins décoratif.

Dans les centres métallurgiques, où existaient jadis des forges renommées, on rencontre en grand nombre ces *taques de foyer*, comme on les appelle ailleurs.

Il existe dans les appartements de l'ancien Hôtel du Gouvernement, rue de Tournai, n° 58, à Lille, deux plaques de cheminée qui présentent d'autant plus d'intérêt qu'une d'elles est datée et signée, fait assez rare.

Cette antique résidence, jadis appelée Hôtel de Santes, lorsqu'elle devint propriété de la ville, en 1728, était déjà affectée, depuis plus d'un siècle, au logement des gouverneurs de Lille et de la province. Rappelons aussi que ledit hôtel, de 1694 à 1751, ouvrit ses portes, à maintes reprises, devant les représentants de trois générations de l'illustre famille des Boufflers.

Le premier est le héros du siège de 1708, Louis-François, duc, pair et maréchal de France, qui avait succédé, en août 1694, au maréchal d'Humières. Né en 1644, il mourut à Fontainebleau le 22 août 1721. Il avait épousé, en 1693,

Catherine-Charlotte, fille du maréchal duc de Grammont.

Lorsqu'il sentit sa fin prochaine, le maréchal de Boufflers démissionna en faveur de son fils aîné, Antoine-Charles-Louis, auquel le roi avait accordé, le 16 décembre 1708, en reconnaissance de la brillante défense de Lille, la survivance du gouvernement de Flandre; mais ce fils, âgé de quatorze ans, mourut de la petite vérole, six mois avant son père, le 22 mars 1711.

Touché de ce malheur, Louis XIV accorda la survivance, sans attendre qu'on le lui ait demandé, au fils cadet du maréchal, Joseph-Marie, qui n'avait que quatre ans et demi.



Plaque de cheminée aux armes de Boufflers-Villeroy.
(*Ancien Hôtel du Gouvernement, rue de Tournai, à Lille.*)

Le nouveau gouverneur de la Flandre et du Hainaut devait les titres, charges et honneur dont il fut comblé aux services éminents rendus par son père.

Dispensé du serment jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de dix ans, il ne prit possession de son gouvernement à Lille que le 15 juin 1722, au milieu de fêtes qui durèrent quatre jours.

Né à Paris le 22 mai 1706, Joseph-Marie de Boufflers eut pour parrain et marraine de pauvres gens, Pierre Lagrange et Marie-Anne Caron, « Mr. le maréhal, dit l'acte de baptême, étant absent et gardant la personne du Roi ». A quinze ans, mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, il épousait, à Paris, le 15 septembre 1721, dans l'église Saint-Paul, Magdeleine-Angélique de Neufville Villeroy, âgée de treize ans et onze mois, fille de Louis-Nicolas, duc, pair et maréchal de France. Nommé commandant d'un corps de troupes envoyé par Louis XV au secours de la ville de Gênes assiégée, il y mourut de la petite vérole le 2 juillet 1747.

Enfin, le troisième Boufflers, fils et petit-fils des précédents, avait pour prénoms Charles-Joseph. Né à Paris le 16 août 1731, il fut tenu sur les fonts baptismaux par le duc de Villeroy, son aïeul maternel, et la maréchale, sa grand'mère. Louis XV le fit, à treize ans, colonel d'un régiment d'infanterie, que son père avait eu la permission de lever pour lui. Nommé gouverneur de Lille et de la Flandre par décret du 9 septembre 1747, il prêta serment le même jour ès mains du roi, et le 28 décembre suivant devant le Magistrat de Lille. Il était brigadier des armées lorsqu'il mourut, à Paris, de la *petite vérole*, le 14 septembre 1751.

Le 15 avril 1747, il avait épousé, à Gand, Marie-Anne-Philippe-Thérèse de Montmorency. Avec lui s'éteignit la branche aînée des Boufflers.

L'ancien Hôtel du Gouvernement possède deux plaques de cheminée aux armes de cette célèbre famille; la première, dont la reproduction ci-contre permet d'apprécier l'harmonieuse élégance, est de forme rectangulaire et mesure $0^m,92 \times 0^m,73$. Quoique la composition en soit assez chargée, les trois écussons se détachent bien et le relief en est nettement accusé, l'ensemble produit un effet très décoratif.

Aucun millésime. Néanmoins, comme c'est seulement en janvier 1705 que le roi permit à Louis-François de Boufflers, ainsi qu'à toute sa postérité, de porter derrière l'écusson de ses armes les étendards de colonel général des dragons et les drapeaux de colonel des gardes-françaises qui figurent sur cette plaque; on peut en fixer la fabrication entre 1704 et 1711, année de la mort du maréchal.

La seconde est aux armes de Joseph-Marie de Boufflers. Ses dimensions sont : $0^m,85 \times 0^m,85$.

Sur le registre aux comptes de la ville pour 1735-1736, figure l'article suivant :

« *Platte de fer.* — A Louis-François Leclercq, la

somme de 200 florins 18 patars 9 deniers pour le prix de son marché du 5 octobre dernier. »

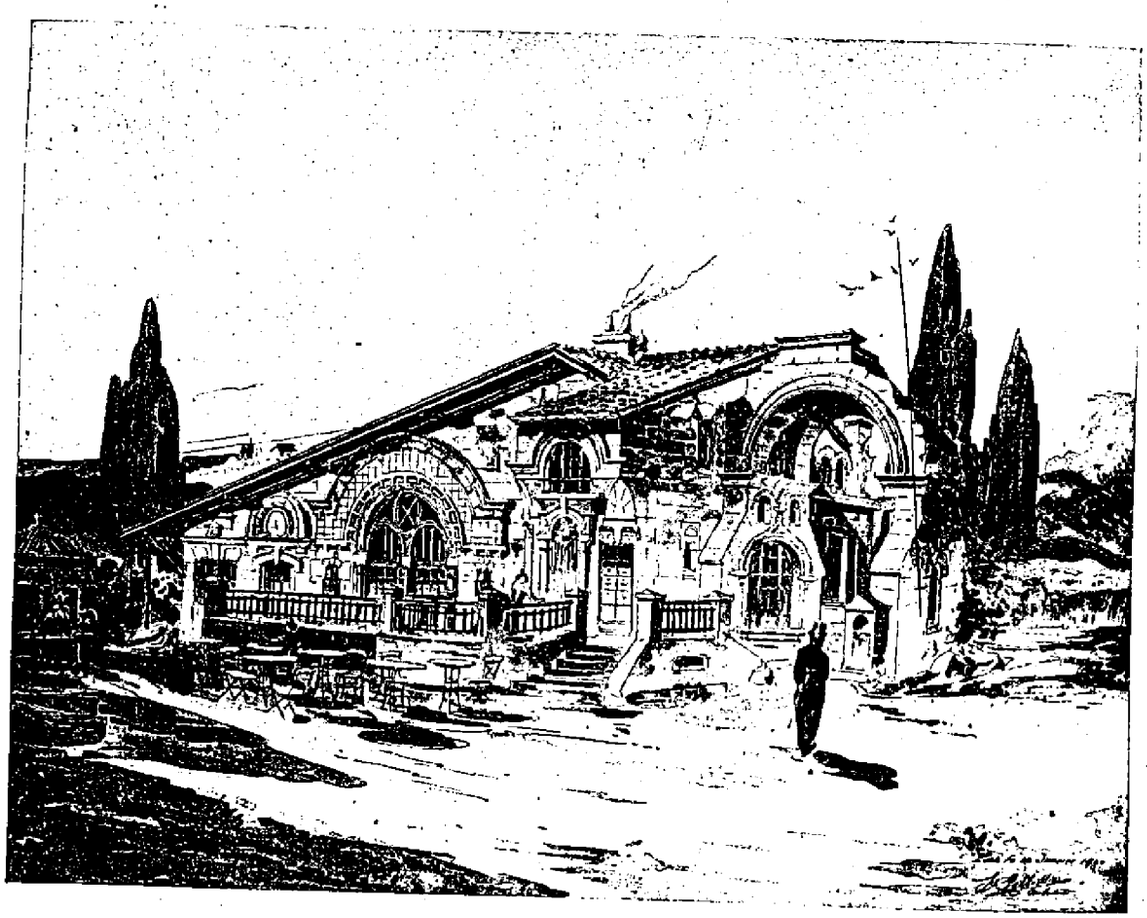
Il s'agit évidemment de notre plaque; le prix, très élevé, devait comprendre, avec les frais de fabrication, ceux d'établissement du modèle. Un article du compte de 1743 nous fournit un point de comparaison, il s'agit d'un objet analogue vendu au poids : « A François Leclerq, marchand de fer, la somme de 34 florins 2 patards pour livraison à l'hôtel de ville, d'une plaque de fer de fonte pesant 341 livres, à raison de 2 patards par livre. » Les registres aux travaux contiennent aussi le nom de Leclercq, qualifié « marchand de fer en cette ville », dans un procès-verbal d'adjudication du 28 mai 1735, relatif à la fourniture de balustres « en forme de piliers et de barres en rond pour servir de garde-fou au quai du rivage de la Basse-Deule ». Il y est dit, détail à noter, que l'adjudicataire pourra faire venir ces fers de Liège ou d'ailleurs; ce qui donne à penser qu'il n'y avait pas de fonderie de fer à Lille à cette époque. Leclercq passa un marché avec un maître de fourneaux du pays de Thiérache, nommé Desprez, pour la somme de 11 036 florins. Ces balustres, comme on peut encore le constater de nos jours, portent, alternés dans des cartouches, les armes de France, celles de Lille, le chiffre et les armoiries de Boufflers-Villeroy, ainsi que le nom de Leclercq, une devise et le millésime 1735.

LÉON LEFEBVRE.

LA PROVENCE A L'EXPOSITION

Ce n'était pas chose facile que de faire revivre la Provence en un coin de Paris : de toutes les provinces de notre France, elle est peut-être en effet la seule dont l'originalité, le pittoresque et la couleur se prêtent mal à l'imitation.

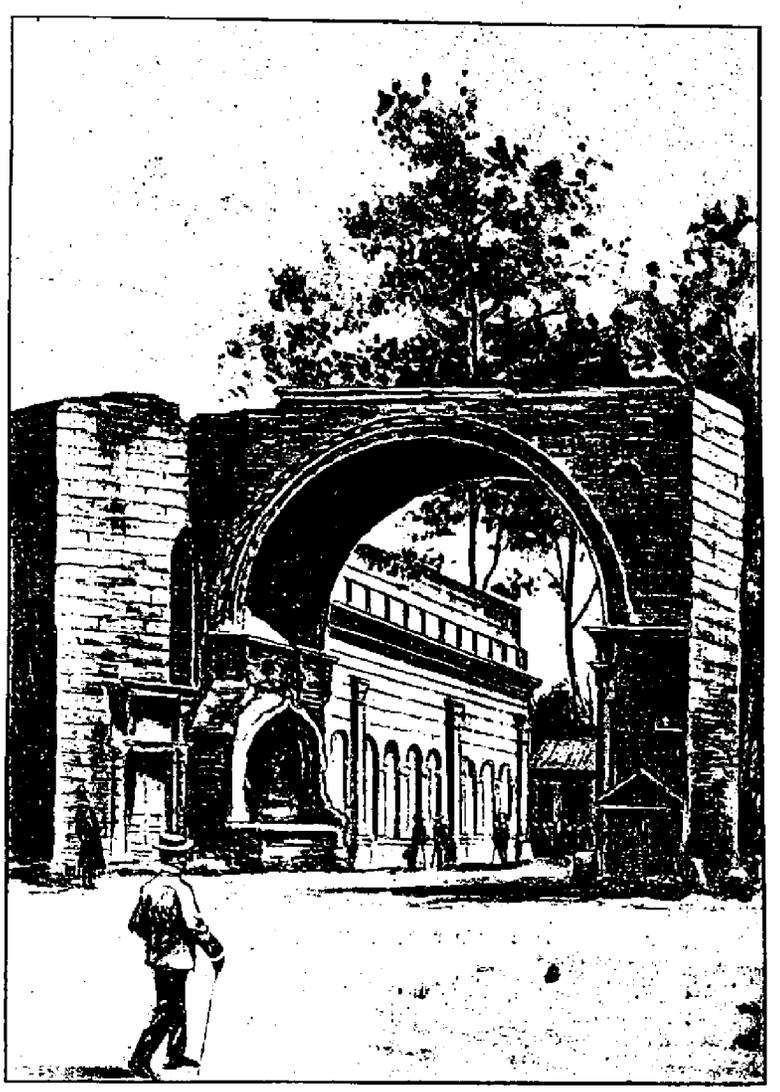
Les grisailles angevines et bretonnes sont partout à leur place, surtout sous le ciel maussade de la capitale, et je m'explique la satisfaction des archéologues devant les reconstitutions intéressantes où le Berri, la Bretagne, l'Anjou racontent leur histoire. Mais à l'aide de quel décor peut-on ressusciter ce qui fait la vie, la joie de la terre provençale ? Ce pays de lumière, de belle humeur et de soleil ne peut triompher que dans



Le Mas provençal.

son vrai cadre, au bord des flots bleus, sous un ciel rayonnant. Une Provence dépaysée n'est plus la Provence : elle ressemble à la cigale qui ne chante et ne vit, attachée à son arbre, que dans un air lumineux et chaud.

Par quel miracle cependant, a-t-on pu nous donner à l'Esplanade des Invalides, un peu du vrai et glorieux Midi ? C'est aux créateurs du « Vieil Arles » et du « Mas provençal » qu'il faut demander le secret de ce tour de force. Ces amoureux de la petite patrie ont eu la foi, non pas celle qui déplace les montagnes comme dit l'Évangile, mais simplement celle qui transporte les collines bleues, parfumées de lavande et de serpolet.



La porte des Aliscamps.

Et voici ce qu'ils ont fait, ces Méridionaux fervents. Derrière des palissades vertes et des murailles en plâtre, dans le voisinage des architectures administratives les plus banales, ils ont reconstitué un morceau de la Provence d'aujourd'hui et de celle d'autrefois.

Autrefois, c'est la vieille ville d'Arles avec ses souvenirs de pierre et de marbre : Les Aliscamps, ces Champs-Élysées du passé ! Voici avec son arc majestueux la porte qui conduisait jadis à la voie Aurélienne, que Saint-Trophime plus tard consacra à la sépulture des chrétiens : « Telle fut la renommée de cette Terre Sainte, dit la légende, que jusqu'au XII^e^ siècle, les morts des villes riveraines du Rhône étaient munis d'une pièce de monnaie, enfermés dans des tonneaux enduits de résine et livrés au courant du fleuve. Les pieux habitants d'Arles recueillaient les corps flottants confiés à leur foi et les inhumaient suivant les rites sacrés. » Maintenant, le long de l'antique voie romaine, les tombes sont alignées, béantes et vides ; et tout au bout, est un chantier bruyant ; des locomotives qui sifflent troublent la paix de ce lieu qui fut jadis solennel.

C'est toujours du « vieil Arles », cette abbaye de Montmajour, voisine du moulin décoiffé, où Alphonse Daudet, grisé de parfums et de rayons, écrivit ses *Lettres* immortelles.

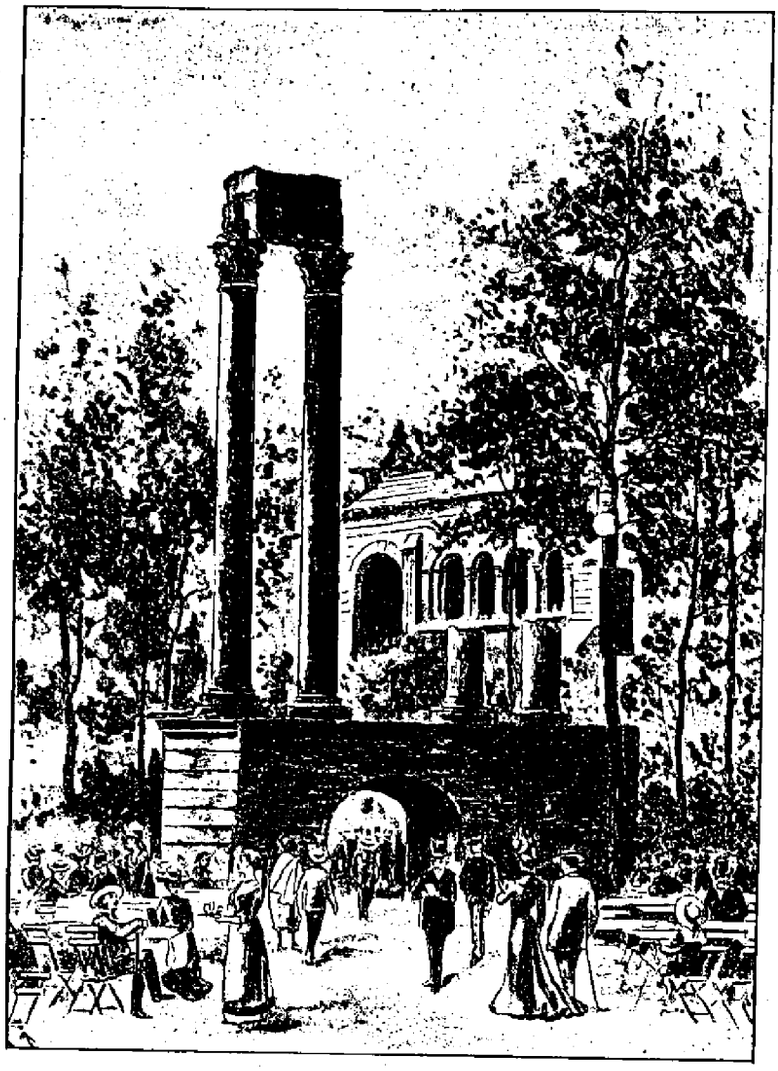
Ces deux colonnes de marbre rose sont tout ce qui reste du théâtre antique, et ce cloître aux gracieuses colonnades, où tout un régiment de saints défile en des poses touchantes, c'est le cloître de Saint-Trophime, fameux dans l'histoire de l'art religieux et architectural.

Et devant cette reconstitution imaginée par M. Martin-Ginouvier, un fin lettré, exécutée par un architecte de talent, M. Etienne Bontz, je songe à un autre cloître plus fameux encore, et dont on ne parle pas assez. Il y a, dans l'admirable ville d'Aix, si riche en souvenirs, et si légitimement fière de son passé, une merveille qui se cache à l'ombre de la cathédrale Saint-Sauveur : que saint Trophime me pardonne si, pour toutes sortes de raisons artistiques, historiques et profanes, je préfère le cloître de mon pays au sien.

Et la Provence d'aujourd'hui, c'est le mas ; non pas, certes, le vrai mas de nos campagnes ensoleillées, avec ses accessoires rustiques et amusants. C'était, hélas ! le rêve de M. Bruno-Pellissier, un architecte qui connaît son Midi sur le bout des

doigts : n'est-il pas du pays du roi René? Mais quand l'Ad-mi-nis-tra-tion eut sous les yeux le plan, approuvé par le grand poète Mistral, et où rien ne manquait depuis la mare au purin jusqu'au cadran solaire, ce fut presque une émeute dans les bureaux. Ce mas réaliste, mais exact, épouvanta les ronds-de-cuirs de l'Exposition. Quelle bêtise! Les sauvages qui gîtent sur les pentes du Trocadéro ne sont-ils pas, en leur tenue et leurs huttes exotiques, d'un réalisme moins civilisé?

Voilà pourquoi le « mas » de l'Exposition témoigne de quelque fantaisie : on dirait plutôt un cabanon cossu, avec son toit en accent circonflexe et ses larges ouvertures. Un essai de reconstitution de la porte des Aliscamps donne à la construction où elle s'adosse une teinte de couleur locale. Tout autour, des oliviers, très authentiques, puisqu'ils viennent d'Eyguières, se sont dépêchés de mourir, *pécaïre!*



Montmajour et le Théâtre antique.

Mais il y a, dans le mas, quelque chose qui embaume, quelque chose qui met du soleil partout : c'est la bouillabaisse. Ce mets, dont l'univers entier s'est pourléché, est préparé ici par une main illustre, la main de Roubion. Ici on n'a qu'à ouvrir les narines et la bouche pour se retrouver en Provence. Et les yeux ont aussi de quoi se distraire : ils n'ont qu'à regarder les belles Arlésiennes qui s'agitent autour des tables, avec leur jolie coiffure en pyramide et leur fin corsage entr'ouvert.

CH. FORMENTIN.

Les Bijoux de la Couronne d'Angleterre

Les bijoux de la couronne étaient autrefois conservés, sous le nom de *Regalia*, dans la tour Martin, autrement dite « tour des bijoux », qui fait partie de l'immense forteresse connue sous le nom de Tour de Londres.

C'est dans cette tour Martin, dont les murs sont d'une épaisseur extrême, que fut emprisonnée la malheureuse Anne Boleyn, dont la fatale beauté captiva un moment le monstre qui s'appelait Henri VIII. Là aussi fut enfermée la charmante Jane Grey qui périt, à dix-sept ans, sous la hache du bourreau, victime de l'ambition des siens, et reine pendant dix jours, sans avoir souhaité la couronne.

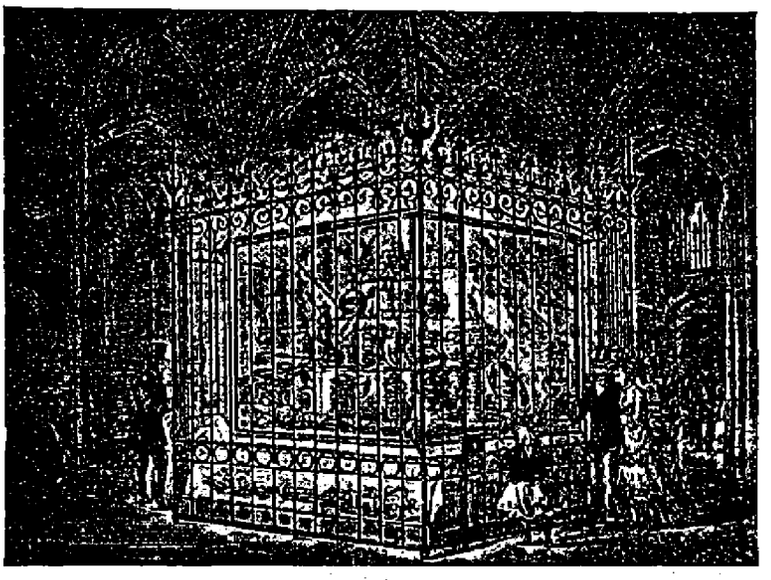
Aujourd'hui, les insignes du pouvoir et de la royauté occupent à la Tour de Londres un bâtiment qui a été construit exprès pour les recevoir.

Au centre de la nouvelle *Jewel Room*, se trouve l'étincelante pyramide formée par ces joyaux, et, tout au sommet, la couronne impériale qui domine celles des siècles passés. Elle fut faite en 1838, sur l'ordre de Sa Majesté la reine Victoria, qui venait de succéder à son oncle, Guillaume IV,

mort sans postérité. Cette couronne est un édifice de diamants, de perles, de rubis, d'émeraudes et de saphirs enlevés aux diadèmes surannés des rois précédents; l'intérieur est en velours rouge doublé de soie blanche aux rebords d'hermine, et le tout pèse environ deux livres et demie.

Sur le devant de la couronne impériale est une croix de Malte en diamants, dont le centre est formé par le fameux rubis que don Pedro de Castille donna au Prince Noir après la bataille de Najera, en 1367, et qui figura à la bataille d'Azincourt sur le casque d'Henri V. Suivant la coutume orientale, cette pierre est percée de part en part, et, dans la partie supérieure de l'orifice, est intercalé un rubis de petite taille.

Les autres ornements de cette couronne sont trois croix de Malte, quatre fleurs de lis et quatre arches impériales, formées par des branches de chêne d'où pendent des glands de perles fines. Elle est surmontée d'une croix de saphirs entourée de brillants.



La salle des Bijoux à la Tour de Londres.

La *Couronne de saint Édouard* tire son nom d'une ancienne couronne portée par saint Édouard le confesseur, et conservée dans l'abbaye de Westminster jusqu'à l'époque de la guerre civile sous le règne de Charles Ier, pendant laquelle elle fut enlevée avec beaucoup d'objets précieux. Cette nouvelle couronne dite de saint Édouard en souvenir de la précédente, fut faite pour le sacre de Charles II. Elle est ornée de diamants, de rubis, de saphirs, d'émeraudes, de trois énormes perles ovales, de quatre croix et d'autant de fleurs de lys.

La *Couronne du prince de Galles* est en or pur sans aucun ornement. Dans les grandes cérémonies de l'État, elle est placée devant le fauteuil qu'occupe l'héritier présomptif.

L'*ancienne Couronne de la Reine*, que l'épouse du souverain portait le jour du couronnement, est en or. Elle est garnie de perles fines et de diamants d'une grande valeur. Cette couronne orna entre autres la charmante tête d'Anne Boleyn. Trois ans après, la rivale de la malheureuse Catherine d'Aragon était décapitée dans cette même Tour de Londres d'où, selon la coutume, elle était sortie en triomphe pour être couronnée à l'abbaye de Westminster.

Le *Diadème de la Reine* ou *Cercle d'or* fut porté par la reine Marie, épouse de Jacques II; c'est un cercle d'or orné de perles et de gros diamants, dont la valeur est d'environ 2775000 francs.

L'*Orbe*, que le souverain tient dans sa main droite pendant le sacre, et dans sa main gauche lorsqu'il se rend à Westminster Hall, après le couronnement, est un globe d'or serti d'une guirlande de diamants et autres pierres précieuses. Sur le sommet une splendide améthyste de forme ovale constitue le piédestal d'une croix en or ornée de brillants et de perles fines.

Le *Sceptre de saint-Édouard* toujours porté devant le nouveau souverain, pendant la cérémonie du sacre, est en or, surmonté d'une croix.

Le *Sceptre royal*, également en or, a la poignée ornée de rubis, d'émeraudes et de diamants.

Un troisième sceptre royal, dit *Sceptre à la colombe*, est surmonté d'une croix, sur laquelle se tient une colombe aux ailes déployées, comme emblème de la miséricorde.

Le *Sceptre de la Reine* est presque semblable à celui du roi, mais d'une moindre grosseur.

La *Baguette d'ivoire* fut faite pour la reine Marie, épouse de Jacques II. Elle est surmontée d'une croix et d'une colombe.

Outre ces sceptres, il en existe encore un autre, le plus riche de tous et également orné d'une colombe. Il fut découvert en 1814 derrière une boiserie dans la *Jewel House*, où il avait été oublié, semble-t-il, pendant un grand nombre d'années. Selon toutes probabilités, il fut fait pour la reine Marie II, épouse de Guillaume III, avec qui elle fut investie du pouvoir souverain, à titre égal.

L'*Ampulla* ou *Aigle d'or*, qui contient l'huile sainte pour la cérémonie du couronnement, est un aigle aux ailes déployées, qui se tient sur un piédestal en or. La tête se dévisse à la moitié du cou pour qu'on puisse y verser l'huile qui, pour le sacre, coule du bec de l'oiseau dans une cuillère d'or dont le manche est orné de perles fines.

Ces objets sont considérés comme d'une très grande antiquité.

Les *Épées de la Justice* qui représentent, l'une l'autorité spirituelle, et l'autre l'autorité temporelle, sont portées à la droite et à la gauche du souverain pendant la cérémonie du sacre.

Devant ces deux symboles du pouvoir royal, un grand dignitaire du royaume porte une troisième épée, l'*Épée de la Miséricorde* ou *Curtana*, dont la pointe est en acier doré.

Les *Bracelets* ou *Armillæ*, qui décorent les poignets du roi le jour du sacre, sont en or avec bordures de perles et ornements représentant la rose d'York, un chardon, une fleur de lys et une harpe.

Les *Éperons royaux*, également en or, sont portés à la procession du sacre par les lords Grey de Ruthyn, honneur qui leur vient comme descendants de la grande famille des comtes de Hastings.

La *Salière de l'État*, qui est, dit-on, un modèle de la *Tour Blanche*, — l'un des nombreux bâtiments dont se compose la Tour de Londres, — est un précieux objet d'art qui sert aux baptêmes dans la famille royale, ainsi qu'une grande fontaine d'argent présentée comme fonts baptismaux au roi Charles II par la ville de Plymouth.

***

Haydon, le peintre, raconte que la couronne qui servit à Georges IV pour son sacre ne fut pas achetée pour cette cérémonie, mais empruntée. Rundell, le grand joaillier, en demandait 1,750000 francs; mais lord Liverpool, alors ministre des Finances, déclara au roi qu'il ne pouvait sanctionner une telle dépense. Rundell prêta donc la couronne en question, moyennant une rétribution de 175000 francs. Comme il se passa quelque temps avant qu'il fût décidé si elle serait achetée ou non, il demanda 75000 francs de plus pour l'intervalle qui s'était écoulé entre le prêt et le renvoi.

***

Parmi les joyaux de la couronne d'Angleterre, se distingue entre tous le *Koh-i-noor*, ou « Montagne de lumière ». C'est le château de Windsor qui possède ce magnifique diamant dont une imitation est exposée à la Tour de Londres dans la « Salle des bijoux ». Suivant une tradition indienne, le Koh-i-noor, ce fameux talisman des Indes, fut découvert, il y a cinq mille ans, dans le Godavery. D'après une légende de cette merveilleuse contrée, il fut porté par l'un des héros du poème épique : *le Mahabharata*. De souverain en souverain, de vaincus en vainqueurs, il arriva dans le trésor de Lahore, dont il fit partie jusqu'à l'annexion du Pendjab par l'Angleterre. Il fut alors stipulé que le talisman des Indes serait offert à Sa Majesté la reine Victoria. La « Montagne de lumière », dont l'histoire est une véritable odyssée, quitta donc la splendeur du ciel oriental et, sous la garde de deux officiers, traversa les mers pour venir se fixer sur les bords brumeux de la Tamise.

Le prince consort, trouvant le Koh-i-noor mal taillé, le confia à un bijoutier qui, pour la somme de 200000 francs, lui donna une forme régulière et de plus nombreuses facettes. La taille du précieux joyau occupa trente-huit jours de douze heures de travail. Le duc de Wellington en personne le plaça sur la machine qui devait lui donner en éclat ce qu'il a perdu en poids.

***

L'exposition publique des bijoux de la couronne fut inaugurée sous le règne de Charles II. La charge de gardien de ces bijoux devint sous le règne des Tudors un poste des plus importants, auquel de forts émoluments étaient attachés et de nombreux privilèges. Plusieurs de ceux-ci furent abolis sous le règne de Charles II, ou annexés à l'office de lord chambellan.

Les bijoux de la couronne ont été engagés dans différentes occasions par Henri II, Édouard III, Henri V et Henri VI, quand le trésor royal se trouvait à sec, et que les besoins de ces monarques l'exigeaient. Richard III les offrit aux marchands de Londres comme garantie pour un emprunt qu'il désirait faire.

Sous le règne de Charles II, un audacieux chevalier d'industrie, nommé Blood, tenta, à l'aide de quatre complices, de s'emparer de quelques-uns des bijoux royaux.

Déguisé en clergyman, il se présenta pour visiter la salle des bijoux, accompagné d'une femme qu'il fit passer pour sienne. Cette femme prétendit tout à coup se trouver mal et fut transportée à l'étage supérieur, dans l'appartement de Talbot Edwards, le sous-gardien des bijoux de la couronne, âgé de quatre-vingts ans. Blood put dans cette occasion se rendre compte combien peu la tour Martin était gardée. Il revint quatre jours plus tard avec un présent de gants pour Mrs Edwards, réitéra plusieurs fois ses visites, et finit par demander en mariage la fille de la maison pour son neveu, dont il vanta la bonne mine, les qualités et la fortune. Un certain jour fut fixé pour la présentation du jeune homme qui, à l'heure indiquée, se trouva à cheval devant la « Porte de Fer » avec quatre de ses compagnons.

Le plan était ainsi conçu : Hunt, le gendre de Blood, devait garder les chevaux et les tenir prêts à la porte Sainte-Catherine; Parrot, vieux troupier des *Roundheads*, s'emparerait du globe d'or, Blood prendrait possession de la couronne de saint Édouard, un troisième compagnon briserait le sceptre royal et en glisserait les morceaux

dans un sac, tandis que le quatrième jouerait son rôle de jeune premier et de prétendant près de la fille d'Edwards.

Blood, sous prétexte d'attendre l'arrivée de sa femme, pria le vieux gardien de montrer à ses amis les bijoux de la couronne. A peine les malfaiteurs étaient-ils entrés dans la pièce qui leur est réservée et la porte fermée à clef à l'intérieur, selon la coutume, qu'ils se jetèrent sur le vieillard, le bâillonnèrent, l'accablèrent de coups et se sauvèrent avec le globe d'or et la couronne, abandonnant le sceptre qu'ils n'avaient pu réussir à briser.

Par un heureux hasard, le fils d'Edwards qui arrivait de Flandre montait l'escalier de la tour Martin pour souhaiter le bonjour à sa famille. Il entendit les cris de son père qui était parvenu à se débarrasser du bâillon, vint à son secours et poursuivit les ravisseurs.

Blood fut fait prisonnier, après avoir blessé deux sentinelles. La couronne royale était tombée dans la boue pendant le combat; une perle qui s'en était détachée avait été recueillie par un ramoneur, tandis qu'un apprenti menuisier relevait un diamant. Parrot fut arrêté et le globe d'or, dont un beau rubis avait disparu, fut retiré d'une de ses poches où il l'avait enfoui.

Aucun des coupables ne fut puni. Blood révéla de prétendus complots qui lui valurent non seulement le pardon du roi, mais aussi ses faveurs.

Il en a été conjecturé que c'était à l'instigation de Charles II lui-même que Blood avait formé le complot de s'emparer des bijoux de la couronne. Plusieurs choses portent à le croire : le vénérable Talbot Edwards ne reçut pour sa vaillante défense et ses blessures que la misérable somme de 5 000 francs, tandis que le voleur déçu se vit donner un poste à la cour et une pension de 12 500 francs.

Peut-on douter d'après ces faits lequel des deux du défenseur ou de l'agresseur, offensa la majesté royale?

YVON KERMAR.

SONNET

Ce soir, dans le couchant, sur les flots déjà gris,
J'ai vu partir au large, ainsi qu'un vol d'abeilles,
Des goélettes d'or, des galères vermeilles
Et des navires blancs de tous les gabarits.

L'escadre appareillait, penchant ses mâts fleuris
D'un pavois de victoire aux couleurs non pareilles,
Et, vers les ports heureux du pays des merveilles,
Cinglait, la barre au vent et sans prendre de ris.

Mais elle a disparu comme un lointain mirage;
Un grain frangé d'éclairs a caché le naufrage
Dans les plis irrités de ses tourbillons noirs,

Tandis que je pleurais, sur le sable des grèves,
Les désirs voyageurs et les vagues espoirs
Que porte dans ses flancs la flotte de mes rêves...

ARY RENAN.

MES QUATRE FEMMES

CHANSON TUNISIENNE

Je suis bon croyant et j'ai quatre épouses,
Très belles vraiment,
De me bien servir toutes très jalouses;
Les quatre pourtant
Ne me coûtent rien : aucune n'envie
Bijou ni haïk.
(Devinez leurs noms, je vous en défie!)
Bik!
Bi-bi-bik, Bik-bik, Bi-bik!

Dociles toujours, rien ne les rebute;
Jamais, par Allah!
Ni plaintes, ni pleurs, ni bruit, ni dispute.
Pas une n'alla,
En cachette boire avec la commère
Anis ou mastic.
(Devine leurs noms, je t'en paie un verre!)
Bik!
Bi-bi-bik, Bik-bik, Bi-bik!

Quand je les emmène en mes longs voyages,
Ni gêne, ni frais.
Point de méfiance, elles sont trop sages
Pour vouloir jamais
Me tendre un moka sucré par mégarde
D'un peu d'arsenic...
(Messieurs les maris, que Mahom vous garde!)
Bik!
Bi-bi-bik, Bik-bik, Bi-bik!

La première est grande, elle est redoutable :
Tout tremble à ses cris;
La gaillarde sait fournir notre table :
Sarcelles, perdrix,
Elle vous envoie à ma gibecière;
Buffle et porc-épic
L'ont connue aussi : c'est ma canardière.
Bik!
Bi-bi-bik, Bik-bik, Bi-bik!

Leste est la seconde; en sa course folle
Elle bat le vent.
Elle a la blancheur du lait, j'en raffole,
Je suis son amant!
C'est ma jument barbe, à la jambe fine,
Sans tare, sans tic;
Ma buveuse d'air à robe d'hermine...
Bik!
Bi-bi-bik, Bik-bik, Bi-bik!

Oh! quelle voix douce elle a, ma troisième!
A son gai tintin
La maussade humeur s'enfuit; chacun l'aime,
Illustre ou faquin.
C'est la pièce d'or, la pièce loyale
Et propre au trafic;
Un boukoufa neuf sonnant sur la dalle!
Bik!
Bi-bi-bik, Bik-bik, Bi-bik!

Ma quatrième est de taille très mince,
Grêle comme un jonc;
L'ennemi pourtant la craint : elle évince
Le plus rodomont.
Ainsi le taureau fuit ton œil de flamme,
Royal basilic!
C'est ma longue épée à la dure lame!
Bik!
Bi-bi-bik, Bik-bik, Bi-bik!

(Imité de l'arabe.)

ALBERT FERMÉ.

A force d'esprit, les Français se persuadent que leur servitude vaut mieux que la liberté des autres.

J. MICHELET.

En France, le tambour et le clairon couvrent tous les tumultes et rallient toutes les opinions.

AURÉLIEN SCHOLL.

WAGRAM

I. — Un champ de bataille

L'archiduc Charles ayant rejeté, après la bataille de Gross-Aspern ou d'Essling, les troupes françaises dans l'île Lobau, admirable site que le Danube entoure de ses deux bras, Napoléon décida de ressaisir la victoire, dût la lutte acharnée lui coûter les plus grands sacrifices.

Masséna prépara le passage du petit bras sous la protection de batteries formidables, car, échelonnés en potence sur une ligne mesurant 33 kilomètres, allant de Kagram, devant Vienne, à Deutsch-Wagram, pour se replier vers la tour de Markgrafneusiedl, les Autrichiens devaient défendre avec la dernière énergie le sol de leur pays.

L'Allemagne s'insurgeait alors contre César dictant des lois au monde. La religion du Vaterland faisait se lever les masses restées jusque-là indifférentes aux combats entre monarques. Depuis la victoire autrichienne d'Aspern, les vieillards, les femmes, les enfants mêmes prenaient les armes. On voyait, entre les grenadiers hongrois, entre les chasseurs tyroliens, des soldats aux allures bizarres qui, soir et matin, chantaient à Dieu un cantique, le suppliant d'exterminer l'envahisseur.

Et 150 000 individus se répandaient, s'agitaient, s'impatientaient dans ce cirque immense limité : au nord, entre Gérardorf et Ober-Siébenbrun par la ligne des hauteurs qui abritent d'un ressaut brusque le Rufsbach, torrent coulant en nappe de 6 mètres de large entre des vieux saules, tandis qu'au centre et à l'est, la plaine s'étend rase, terrain calcaire et ferme où la moisson pousse drue, où quelques arbres mettent entre les villages, nombreux, des taches sombres. Au sud, le Danube ombragé de futaies d'ormes, fait une limite. Vers l'ouest, Florisdorf, le faubourg populaire de Vienne déborde, s'étend vers le massif de Bisam, abritant Kornenburg.

Faut-il nommer les villages bâtis dans cette plaine ? Devant Deutsch-Wagram, Aderklaa. Derrière Aderklaa, le vieux Breitenlée, des granges et des maisons blanches. Sur la même ligne, vers le Danube, Essling et Aspern cachés dans les arbres; cela pour la gauche. A droite, le bourg muré d'Enzersdorf, en montant du fleuve au Rufsbach; et Raasdorf, et Glinzendorf d'où l'on voit la perspective de Markgrafneusedl, clé du champ de bataille. Enfin, au centre, quelques hameaux, et Portbarsdorf ayant un large pont situé à droite d'Aderklaa. Deux tours dominent tout cela : celle de Neusiedl, point d'observatoire de l'archiduc Charles et la tour carrée du clocher de Wagram, que la grande batterie de Drouot couvrit, le 6 juillet, de projectiles (1).

Trois marécages de peu d'étendue creusent la plaine longue de 18 kilomètres, du sud au nord, et large de 20 sur les deux autres points de l'horizon; on les voit gris et bordés d'herbes folles du clocher d'Aderklaa; et la plaine est coupée, obliquement, par les saules à têtes énormes et difformes, jalonnant, telle une rangée de vieux gardes, le ruisseau allant, des pentes de Deutsch-Wagram, chercher au loin le Danube qui n'est pas bleu, comme dans la célèbre chanson de Strauss, mais vert, d'un vert d'émeraude servant de miroir aux trembles centenaires.

Des chemins ferrés de cailloux rouges, des sentiers tapissés de gazon, relient les villages. Plusieurs maisons aux toits de tuiles, presque plats, gardent des boulets dans leurs murailles de mortier. Un Anglais, voulant s'en procurer un près d'Essling, fut récemment bâtonné par des femmes qui s'inclineront avec le même respect lorsqu'un voyageur arrêté sur la place publique prononcera deux noms restés célèbres dans la mémoire du peuple : ceux du Kaiser Napoléon et de l'Erzherzog Karl. Et les vieillards vous montreront l'emplacement des tombes, vous parleront, gravement, de l'horrible tuerie qui coucha tant de cadavres dans les blés...

II. — L'action

Le 4 juillet 1809, tout était prêt pour commencer une lutte décisive. A deux heures du soir, Napoléon faisait jeter un pont devant Essling. La division Legrand du 4e corps allait briser sur ce point la résistance des Autrichiens pourtant retranchés, s'abriter dans le bois d'Aspern lorsque, après le coucher du soleil, un orage éclatait.

Aux lueurs des éclairs, au bruit de la foudre, se mêle la flamme et les détonations des canons tirant des boulets rouges sur Enzersdorf, refuge de l'ennemi. Enzersdorf brûla; sinistre incendie illiminant la plaine; et l'ennemi recula sous l'avalanche des projectiles quand les Français passaient le petit bras du Danube, en masses compactes.

A gauche, c'était Masséna, l' « Enfant chéri de la Victoire », qui devait briser le principal effort de l'Archiduc. Au centre, Bernadotte massait les Saxons; Macdonald établissait l'armée d'Italie; les cuirassiers de Nansouty encadraient ces hommes. Oudinot dirigeait la Garde. Davoust formait l'échelon de droite; au total 153 000 combattants,

(1) Visite du champ de bataille faite les 5, 6 et 7 mai 1900.

avec 557 canons. C'était la belle, la brave, l'invincible armée du Grand Empereur.

Le 5 juillet, Napoléon passe à droite des ruines encore fumantes d'Enzersdorf; quelques habitants pleurent ou gémissent devant les décombres. Les autres villages sont abandonnés. Les blés sont haut, dans la plaine; ils servent de rideau, ou plutôt les bonnets des grenadiers font tâche noire entre les épis que l'ardent soleil blanchit. La rosée reste sur les coquelicots largement épanouis, sur les bluets, sur les gazons.



Le Champ de bataille de Wagram.

Déjà, la mort fait son œuvre sinistre chaque fois que passent les volées de mitraille. Les musiques, en queue des régiments, couvrent d'un chant d'allégresse la plainte éperdue de ces mourants fauchés brutalement, imberbes conscrits, mutilés loin de leur pays, et vieux grognards ayant vu Arcole et Marengo. Des acclamations montent : « Vive l'Empereur ! » Il passe, l'Homme à la redingote grise, droit en selle, suivi d'un imposant cortège; il désigne les points faibles où l'on peut battre l'adversaire; il donne des ordres brefs; il salue les braves; il insulte les lâches; il se grise des odeurs de la poudre; il arrête des reculades; il est partout; il défie les balles.

Ceux-là qui défendent le Vaterland autrichien se conduisent en héros. Leurs canons, leurs fusils, leur baïonnettes rendent à l'agresseur coup pour coup. Chaque sillon conquis n'est plus qu'une terre rouge de sang. L'égorgement devient épouvantable. Vers le soir, les soldats de l'archiduc Charles s'arrêtent épuisés de fatigue, non vaincus. Ils recommencent leur supplique au Dieu des armées; mais Dieu ne les entend pas ou les abandonne; ils font la veillée sans allumer de feux; ils pansent leurs blessures; ils s'exaltent; ils espèrent encore que l'archiduc Jean, venu du Tyrol, grossira leur nombre pendant la nuit.

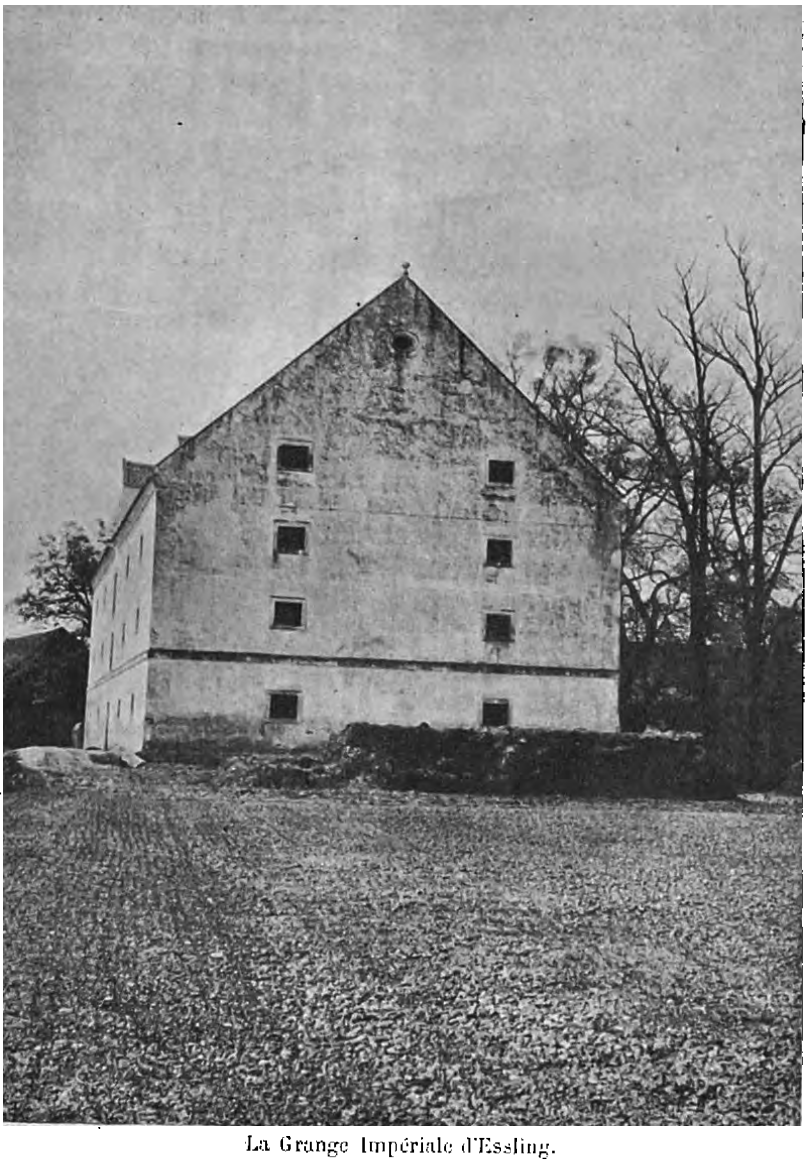
Les Autrichiens auraient pu saisir la victoire si, aux cris épouvantables que poussèrent les Français vers onze heures, ils eussent chargé la première ligne restée seule à ses postes. Les autres fuyaient, prises d'une panique folle. Napoléon dut, dans Raasdorf, monter à cheval afin de les ramener.

C'était l'œuvre d'une cantinière qui, volée par des traînards, avait poussé de tels cris qu'on crut toute l'armée autrichienne entrée dans le camp. Sans pitié, des sapeurs bâtonnaient cette femme, après le ralliement.

Peu après que l'aube eût éclairé les deux armées, on vit vers Breitenlée le 4e corps reculer. Hiller, menant des forces considérables, accabla, refoula notre gauche sur le Danube, prit des canons, lorsque la cavalerie du vaillant Liechtenstein mettait notre centre en désordre. Napoléon courut vers Masséna; il le trouva ordonnant des manœuvres pouvant réparer les fautes de Boudet. Ensuite, l'Empereur lança Davoust sur Mark-

grafneusiedl, montra Deutsch-Wagram à Oudinot, puis, campé sur le chemin de Glinzendorf, l'Homme attendit pendant des heures, car son armée s'avançait lentement, très lentement. Au centre, vers deux heures, un flottement extraordinaire élargissait la troupe. Bernadotte cédait le terrain. La bataille était perdue!

Que faire? D'un bond, Napoléon saute à cheval. Du geste, il appelle Drouot, lui montre à droite d'Aderklaa, point faisant face à Wagram et couvert à gauche par des marécages, un petit mamelon. On réunit là 60 canons, ceux de la Garde, des pièces de 12 et de 16; ceux de Masséna, plus petits; derrière, s'alignent des voitures de poudre, des caissons chargés de mitraille. L'Empereur jalonne l'emplacement des batteries, indique les colonnes à foudroyer. C'est l'artilleur du régiment de la Fère, c'est l'officier qui bombarda Toulon, agissant. Il aide ses canonniers quand les Autrichiens accourent vers lui.



La Grange Impériale d'Essling.

— Hurrah! mes enfants, c'est à vous ces trophées! leur crie le général Nordmann. La première décharge le tue, crible les murailles humaines; tout fléchit, recule. Pour couvrir la fuite, Liechtenstein accourt avec 4 000 cavaliers; on les mitraille. Rompus, les escadrons font demi-tour. Aussitôt, la grande batterie s'ouvre au centre; l'infanterie d'Oudinot passe, monte en files dans Deutsch-Wagram bientôt enlevé et dépassé.

A droite, Davoust enfonce l'aile gauche autrichienne. Masséna lance une chevauchée de cavalerie, les soldats de Marulaz, sur l'aile droite de Hiller. Lassalle charge aussi, en tête des hussards, devant Léopoldau. On voit s'écouler, dans les bois de sapins, derrière le grand plateau, l'infanterie de l'ennemi.

Et la nuit tomba, belle nuit d'été couvrant de ses ombres épaisses le champ du carnage.

III. — Après la victoire

« Des deux côtés, enregistre un rapport autrichien inédit, on combattit pour tout ce qui est cher à l'homme privé, pour tout ce qui est sacré à toutes les nations, pour tout ce qui peut, au plus haut degré, exalter les passions. Des sacrifices furent faits avec un rare dévouement, et si le sort des armes s'est déclaré, à la fin, en faveur de nos ennemis; s'ils peuvent nous arracher les palmes de la victoire, des lauriers impérissables n'en couronnent pas moins notre bravoure. »

Quelles pertes du côté des Autrichiens? Les lieutenants-généraux Nordmann, Hukassowickw et le général Wesay tués; parmi les blessés : l'archiduc Charles, les généraux Rouvray et Nostitz du conseil aulique, prince Hesse-Hombert, Mayer, Wacquant, Motgen, Charles Stutterheim, Hemneberg, Merville et Rothkirch.

La liste française a aussi des noms illustres : Lassalle et Duprat tués; nombreux sont les blessés : Bessières, Gudin, Gauthier, Vandamme, Vignolle, de Wrède, Lecoq, Zettwitz, Seras, Grenier, Sahuc, Defrance, Colbert, Frère, Broussard, Beaupré. Ajoutons les colonels prince Adolf-randini et de Sainte-Croix.

Après une bataille de deux jours, qui ramasserait les blessés, qui donnerait la sépulture due à 10 000 morts étendus dans les blés? Napoléon commanda les Saxons gardant la plaine. Reynier et la jeune garde campés dans l'île Lobau devaient les seconder.

Ce fut, dès le soir du 6 juillet, cent processions de chercheurs, s'éclairant de torches, qui débordèrent entre les villages ruinés ou brûlés. On ouvrit de larges fossés, on précipita au tombeau, pêle-mêle, Autrichiens et Français tout vêtus, on achemina les blessés vers Vienne; mais beaucoup de mutilés échappèrent aux premières recherches.

Qui les secourut? Mais les auditeurs au Conseil d'Etat, travaillant à Vienne sous la direction du duc de Bassano; admirables jeunes gens dont les noms doivent être cités; ils s'appelaient : Finot, de Laborde, de Breteuil, Fargues, Petit de Beauverger, Lamoussaye, Vienney, Labergerie et Arnault.

Citons le rapport confidentiel de M. Finot :

« Le 8 juillet, à 4 heures du matin, nous partîmes de Vienne, M. Bignon, administrateur des finances, et moi, pour visiter les positions que l'armée autrichienne avait été forcée d'abandonner. Nous traversâmes la petite ville d'Enzersdorf qui brûlait encore et nous nous dirigeâmes sur la droite, vers une tour carrée qui, suivant ce qu'on nous avait dit, était l'un des points où l'attaque avait été la plus vive (1).

« Nous nous trouvions sur une plaine immense, dont l'œil avait peine à embrasser l'étendue. Le nombre des morts ne nous parut pas très considérable à Markgrafneusiedl. Cependant, l'immense quantité de boulets, d'obus, de balles, que nous rencontrions sous nos pas, les fusils brisés ou recourbés, les baïonnettes tortillées que nous trouvions à chaque moment nous prouvaient que la lutte avait dû être extrêmement opiniâtre.

« Nous avancions toujours, réfléchissant à un spectacle aussi nouveau pour nous et rapprochant par l'imagination le silence profond et la solitude de ces lieux avec le mouvement et le fracas dont ils avaient été témoins deux jours auparavant, quand tout à coup des cris nous tirèrent de notre rêverie. Nous aperçûmes, sur un petit monticule fortifié, deux malheureux qui respiraient encore; ils étaient étendus entre trois morts : un Français et deux Autrichiens.

Je courus à eux; l'un avait perdu un bras; l'autre avait une cuisse et une partie du côté emportés. Je m'arrête sur ces détails, l'émotion que j'éprouvai ayant été d'autant plus vive, qu'elle était pour moi la première en ce genre. Ils me dirent que depuis trois jours ils étaient sans secours et sans nourriture et me supplièrent de les faire relever. Leur plus grand supplice était la soif. Je leur laissai un peu de vin et de pain qu'heureusement nous avions apportés avec nous. Je les encourageai et leur donnai ma parole de revenir les chercher sous peu de temps. Nous voulions, M. Bignon et moi, retourner sur-le-champ à Vienne, afin de différer le moins longtemps possible les secours qu'attendaient ces malheureux. Cependant, nous crûmes ensuite devoir avancer davantage pour rendre un compte plus exact au gouverneur. Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes encore deux soldats dans le même état que les premiers. Aux environs de la tour carrée, nous en aperçûmes un très grand nombre, Français et Autrichiens. La plupart n'avaient pu se relever. Quelques-uns se traînaient. Nous en vîmes un entre autres, qui était parvenu à se mettre debout et à marcher quoiqu'il eût une cuisse de moins.

« Nous parlâmes à tous et promîmes de revenir, seule consolation qui fût en notre pouvoir de leur donner. De retour à Vienne, nous vîmes le général Andréossy qui nous dit qu'on s'était occupé sans relâche à faire chercher les blessés, mais que ceux dont nous lui parlions étant fort éloignés et dans un endroit écarté, n'avaient pu être découverts.

« Le même jour à 8 heures du soir, je parvins à me procurer 4 voitures, 4 pains de munition et quelques bouteilles de vin. Je me remis en route sur-le-champ et en traversant l'île Napoléon, je demandai au général Régnier 5 hommes pour m'aider à relever les blessés. A minuit, je passai près d'Enzersdorf. Comme le temps était fort sombre, je m'égarai et je fus obligé d'attendre le jour. Enfin, à 2 heures du matin, j'ai pu continuer mes recherches. J'arrivai bientôt à l'endroit où j'avais laissé les deux premiers blessés. Je ne les retrouvai plus et j'appris depuis qu'ils avaient été enlevés par une ambulance. Des deux que nous avons trouvés plus loin, l'un était mort. Après en avoir pris six aux environs de la tour carrée, je me dirigeai sur une maison isolée au milieu de la plaine. Près de cette maison, sous un hangar, étaient environ 60 blessés. On ne peut exprimer la joie de ces infortunés quand ils m'aperçurent. Je m'empressai de donner à chacun un petit morceau de pain et une tasse de vin.

« Je crois devoir rapporter ici deux traits qui, quoique très ordinaires en eux-mêmes, paraîtront dignes d'intérêt, si l'on se place dans la situation qui y a donné lieu. J'achevais ma distribution et j'étais obligé de la faire avec beaucoup d'épargne afin que tous les blessés y eussent part. J'arrive à un carabinier qui avait les deux cuisses fracassées; je lui présente du vin et un peu de pain; il me refuse en disant : *Monsieur, j'en ai eu; je ne voudrais pas en priver des camarades pour qui il n'en resterait pas.* La probité de ce brave homme ne toucha à un point que je ne puis décrire. Je fis comme si je ne l'avais pas compris et le forçai à prendre ce que je lui donnais.

« L'autre trait est d'un conscrit qui faisait partie

(1) Correspondance de l'Armée d'Allemagne (archives de la Guerre).

de l'escorte. Quand il vit qu'il ne restait plus de vin pour les blessés, il tira son flacon d'eau-de-vie en me priant de le leur partager. Je lui observai qu'il était déjà tard, qu'il n'avait rien à manger et que nous ne rentrerions pas de si tôt; il insista en me disant : *Donnez-leur toujours. Je ne pourrai jamais en boire tant que je verrai souffrir ces pauvres camarades. Quand nous serons dans l'île, j'en retrouverai d'autre.* J'acceptai son eau-de-vie, et pour lui laisser tout le mérite de sa bonne action, j'attendis au dernier moment pour récompenser sa générosité.

« Lorsque tous les blessés eurent reçu ce faible secours, je m'occupai à faire charger mes quatre voitures; je n'avais plus qu'une vingtaine de places à donner et ils étaient environ soixante. On ne peut concevoir combien il était affreux d'avoir à faire un choix parmi tant de malheureux également dignes de pitié. Je résolus de prendre d'abord ceux qui étaient blessés le plus grièvement, qui avaient moins de force pour attendre un nouveau convoi. Je m'occupai à faire ce triste partage, craignant de prononcer un arrêt de mort à ceux que je refusais. Un voltigeur vient à moi. Il marchait, quoique l'un de ses bras eût été amputé au coude; il me conjure avec de vives instances de l'emmener; je ne voulais pas. *Vois*, lui dis-je, *tes camarades. Aucun d'eux n'a pu encore se relever. Quant à toi, tu as été pansé, tu marches; tu as pu venir jusqu'ici. Encore un peu de courage, mon ami; tu arriveras à Enzersdorf où tu trouveras une ambulance.* Il ne répond rien, se laisse tomber de sa hauteur. Ses traits, dans une effrayante immobilité, annonçaient le désespoir; je vais lui chercher un peu de vin; il refuse de le boire. Je mets auprès de lui une orange; je m'éloigne un peu, et au bout de quelques instants je le retrouve dans la même position; je ne pus supporter de le voir dans cet état; je le fis prendre et placer derrière l'une des voitures; il se laissa faire sans proférer un mot, sans montrer le plus léger sentiment de joie ou de reconnaissance. Je craignais que sa raison ne fût altérée, mais je fus détrompé quand à Enzersdorf, me voyant partir avec un chirurgien pour aller chercher un officier blessé qui se trouvait près du camp des Saxons, il crut ne plus me revoir et me cria : *Adieu!*

« Le moment le plus déchirant fut celui où il fallut se mettre en route. J'entendais des cris affreux sortir d'une maison qui était à quelques pas de moi et où il y avait une trentaine d'hommes. Je leur avais envoyé un pain et du vin en leur promettant que le lendemain on viendrait les chercher; quelques-uns de ces malheureux s'étaient traînés sur le seuil de la porte et me tendaient les bras. De tous côtés, je m'entendais dire : *Mon cher camarade, ne m'oubliez pas.*

« Arrivé à Enzersdorf, on vint, ainsi que je l'ai dit, me prier de prendre un officier blessé près du quartier du prince de Ponte-Corvo. C'était le capitaine Foucault, aide de camp du général Couroux; il avait reçu une balle au-dessus de l'œil gauche, et comme l'extraction n'avait pas été faite, il était dans l'état le plus affreux; je n'avais aucune place à donner, les quatre voitures étaient pleines, et les ambulances d'Enzersdorf étant parties je n'aurais pu laisser dans cet endroit aucun blessé. Je fus obligé de prendre avec moi l'une de ces voitures espérant que les chirurgiens du camp du prince de Ponte-Corvo se chargeraient d'un des blessés pour faire place au capitaine; cet arrangement eut lieu, et j'en fus d'autant plus satisfait qu'il rendit un grand service à un pauvre soldat qui n'aurait jamais pu faire la route tout entière; ce malheureux avait les os des deux jambes coupés par un boulet de canon; ses pieds pendaient et étaient dans un état horrible de putréfaction, ses souffrances étaient inouïes; à chaque instant, il fallait arrêter, quoiqu'on n'allât qu'au très petit pas. *Mon ami, mon frère*, me criait-il, *mets-moi à terre, abandonne-moi.* Enfin, j'eus le bonheur de le déposer au quartier du prince et de lui voir faire un premier pansement.

« Je rejoignis mes trois autres voitures à mi-chemin de Vienne où j'arrivais à 4 heures de l'après-midi sans autre événement. Le matin du même jour, deux de mes collègues étaient partis; ils ramenaient 44 blessés. Le lendemain, 10, je fis une nouvelle excursion avec trois auditeurs. En traversant Enzersdorf, un commissaire des guerres que j'avais vu à mon dernier passage vient nous conjurer de nous charger de trente blessés qui languissaient sans secours à cause du départ de l'ambulance. Nous nous y refusâmes; les malheureux qui se trouvaient sur le champ de bataille et qui n'avaient pas encore été pansés nous paraissaient mériter la préférence.

« Nous continuâmes donc notre route, mais, arrivés à la tour carrée, nous ne trouvâmes plus aucun de ceux que j'y avais laissés. Des soldats qui bivouaquaient nous apprirent que des chariots avaient passé et les avaient enlevés. Nous revînmes donc aux blessés d'Enzersdorf. Les blessures de la plupart étaient dans un état de putréfaction complète. Tous supportaient leurs souffrances avec courage et résignation. Nous en avons ramené environ quarante. Il n'en est resté que quatre qui étaient sans connaissance et à qui le moindre mouvement aurait donné la mort.

« Les jours suivants, tous les auditeurs qui se trouvaient à Vienne sont retournés sur le champ de bataille. Le nombre des blessés qui ont été ramenés par eux dans toutes les expéditions est d'environ 250, dont 22 Autrichiens. »

Voilà un tableau du champ de bataille, de l'action, et des souvenirs rétrospectifs inédits. Wagram, quel grand nom inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile, grand nom imprimé dans l'Histoire; mais Wagram devait être, en Autriche, la dernière victoire de Napoléon.

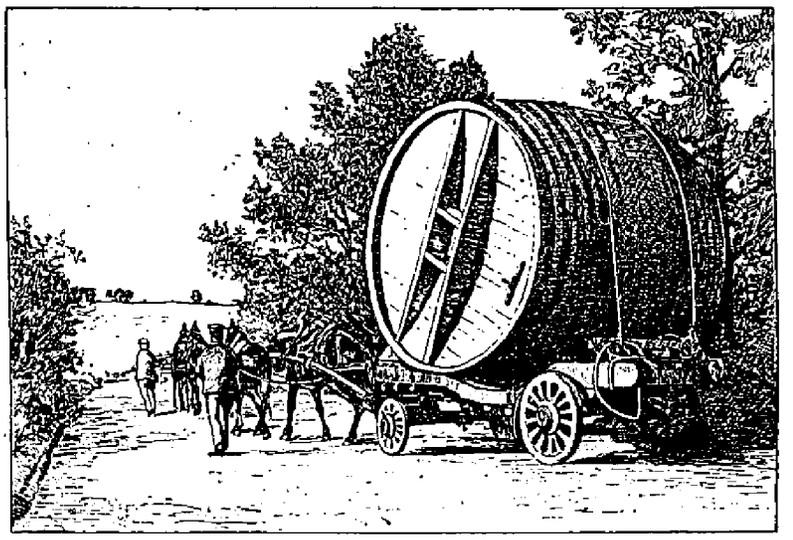
ÉDOUARD GACHOT.

LES VENDANGES DANS LE MIDI DE LA FRANCE

La production viticole, qui compte parmi les principales richesses de la France, reprend petit à petit son niveau d'autrefois, après la terrible épreuve qui l'a presque entièrement anéantie pendant de trop longues années.

Si le phylloxera n'a pu être détruit, il a, du moins, été rendu impuissant par l'introduction de de cépages américains porte-greffes sur lesquels son action néfaste est sans effet. C'est de la sorte que le vignoble français a été, en grande partie, reconstitué et qu'il marche aujourd'hui vers la pleine prospérité.

Mais, en même temps, la culture de la vigne s'est terriblement compliquée. Avec le phylloxera, d'autres maladies nouvelles, non moins pernicieuses, le mildew, le blackrot (j'en passe et des pires), se sont abattues sur elle et ont rendu, plus nombreux et plus variés, les soins qu'elle exige.



Foudre en usage chez les vignerons du Midi.

L'heure est passée, hélas ! où les vignes françaises poussaient vigoureuses et fécondes sur les terrains les moins choisis sans coûter à leurs propriétaires de grands efforts ni de grandes dépenses.

Cet heureux temps n'est plus, et ce n'est aujourd'hui qu'au prix d'une attention constante, c'est-à-dire de frais continus et grandissants, qu'ils peuvent atteindre sans encombre le mois de septembre, le vendémiaire de nos pères, et recueillir le fruit de leurs peines.

Les vendanges font naître dans le Midi et principalement dans le département de l'Hérault une activité exceptionnelle, aidée d'ordinaire par ces journées merveilleuses de la fin de l'été qui ne connaissent ni la pluie ni les orages. Vers le commencement du mois, le fruit est mûr et, dès lors, la préoccupation première est de l'enfermer pour le soustraire sans retard aux chances de perte qui peuvent résulter d'un excès de soleil, c'est-à-dire d'un excès de maturité, aussi bien que d'intempéries improbables; mais cependant possibles.

C'est alors aussi que le viticulteur se demande avec une inquiétude née de la satisfaction même, si l'abondance de sa récolte pourra tenir dans sa cave autrefois remplie de récipients que la crise phylloxérique a fait disparaître par suite d'un non-usage prolongé et que sa prudence n'a remplacés qu'avec lenteur.

En même temps que l'étendue des vignobles reconstitués augmentait, a dû être augmenté également le nombre des vases destinés à recevoir les produits de la vendange. Ces vases sont de très grands tonneaux ou foudres, dont la contenance ordinaire varie entre 100 ou 200 hectolitres et dont les plus grands atteignent la capacité de 360 hectolitres. Ils sont faits de douves en chêne de Trieste qu'on assemble généralement sur place. On les transporte aussi quelquefois tout montés. C'est cette dernière opération que représentent les photographies reproduites ci-contre.

L'énorme masse fixée sur une prolonge, traînée par plusieurs chevaux, se balance sous les cahots dans les chemins défoncés par les charrois.

C'est une œuvre de force et d'adresse que de la maintenir en équilibre et de la faire arriver sans encombre sur le siège élevé qui doit le recevoir.

On peut se douter de l'aspect monumental que présente une cave garnie d'une ligne de ces foudres géants dont le contenu est celui d'un cube de $3^m,30$ de côté.

Telle est celle qui a été installée par la Société des Salins du Midi, qui a constitué un vignoble modèle sur la langue de terre sablonneuse qui sépare l'étang de Thau de la mer, entre Cette et Agde. Les magasins sont aménagés pour recevoir une récolte de 36000 hectolitres et possèdent 100 foudres de 360 hectolitres.

C'est un exemple intéressant, mais non unique dans la région où, malgré le morcellement de la propriété, le nombre des terres donnant des récoltes de 10000 à 40000 hectolitres de vin, dans

les bonnes années, est relativement assez élevé.

La reconstitution du vignoble augmente chaque année la surface des terres affectées à cette culture. Il faut s'en réjouir à tous égards, non seulement parce que c'est un élément de la fortune nationale qui reprend sa vitalité, mais aussi parce que la vigne est un des facteurs constitutifs de la vivacité et du ressort de la nation française, et que sa disparition eût paralysé les qualités les plus précieuses de notre race.

HENRY VIVAREZ.

LE RÊVE D'UN JOUR D'AUTOMNE

NOUVELLE

I

Entièrement poudrée à frimas, pour dissimuler plus coquettement la neige commençante de la cinquantaine, et semblable à une aïeule survivante du siècle dernier, Mme Dureau, dans le clair salon Louis XVI de sa maisonnette de Bellevue, s'impatiente, depuis une grande demi-heure, à regarder marcher les minutes autour de la pendule soutenue par les colonnettes en cuivre doré d'un fronton grec, sur lequel rêve, nonchalamment étendu, un miniscule Amour casqué. En même temps que ses yeux suivent la marche des aiguilles sur le cadran, on peut deviner ses oreilles tendues vers les bruits de la rue. Mais la maison est tellement enserrée d'arbres, aux branches moussues et gigantesques, et la rue est si vide de passants qu'elle ne perçoit, autour d'elle, que le pas hâtif et bref des minutes sur la pendule, le gémissement discret d'une bûche flambante, dans la cheminée et, de temps à autre, le remue-ménage de sa cuisinière autour de ses fourneaux.

— Ces hussards, aujourd'hui, finit-elle par se dire à mi-voix, ça ne sait plus même arriver à l'heure. Si j'étais colonel dans ce régiment-là !...

Mme Dureau n'acheva pas de formuler sa menace contre le hussard invisible qui prolongeait, aussi cavalièrement, le retard déjà inquiétant de son déjeuner. Elle se leva. Il lui devenait impossible de tenir en place plus longtemps. Elle était demeurée mince, malgré les premières avaries des ans. Elle avait une élégance de port extrêmement séduisante, en sa robe de soie puce fleurie d'un semis de roses minuscules et pâles. Son allure jolie et vive la parait d'une grâce harmonieuse et à peine surannée.

Elle ouvrit la porte du salon et vint s'accouder à la balustrade du perron, élevé de quelques marches, au-dessus du jardin. A cette heure de midi, la chaleur du soleil avait absorbé suffisamment les brumes humides, pour que la tiédeur de l'air, hors de l'ombre, fût sensible et douce. Du haut de ce modeste observatoire, Mme Dureau, à travers la grille de son jardin, pouvait explorer, du regard, toute la partie de la Grande-Rue de Bellevue qui se continue par le chemin de Sèvres. Mais ses yeux, aussi loin qu'ils pussent atteindre, ne découvrirent aucune forme humaine qui eût la moindre apparence d'un officier de hussards attendu chez elle à déjeuner.

— Mon lieutenant, pensa-t-elle, désappointée, ce n'est pas bien d'être inexact à l'invitation d'une femme de mon âge, qui s'est ingéniée à vous faire préparer des gourmandises. Vous me paierez, tout à l'heure, ce péché de lèse-vieillesse.

Si elle n'exprimait pas tout haut cette pensée, ses sourcils froncés par le désagrément d'attendre, la flamme malicieuse de ses yeux noirs, où sommeillait, habituellement, une tendresse encore vive et sans objet, l'agitation de son pied fébrile, sur le perron, signifiaient, clairement de légitimes préparatifs d'hostilité narquoise contre l'invité retardataire.

Tandis que Mme Dureau affinait, mentalement, contre lui, les traits les plus pénétrants de son ironie, dans la limpidité estompée d'une grisaille lointaine de cette journée d'octobre, le bleu clair du dolman d'un officier de hussards, passementé d'argent, éclata, venant, vers elle, au long de la Grande-Rue.

— Ce n'est pas trop tôt, murmura-t-elle, dans une détente subite de son impatience. Mais il va me payer son retard.

Elle s'amusait déjà de toutes les questions insidieuses dont elle le taquinerait, pour le mettre dans l'embarras.

Le pas alerte du lieutenant faisait sonner ses éperons sur la terre battue de la chaussée. Dès qu'il avait aperçu Mme Dureau, il lui avait adressé de grands gestes qui lui disaient, de loin, ses regrets de l'avoir fait attendre. La hâte de sa marche avait animé le teint clair de sa jolie figure blonde, sous le képi un peu rejeté en arrière. Sa taille bien prise, l'élasticité de ses mouvements, l'expression câline de sa figure, qui, de loin, demandait grâce, avaient déjà désarmé à demi les ironies agressives de Mme Dureau.

— Te voilà, enfin, traînard, lui dit-elle, d'une voix restée jeune, dès qu'il fut assez près d'elle pour s'en faire entendre, sans crier!

— Marraine, supplia-t-il, pardonnez-moi! Je suis un grand coupable. Mais je ne suis peut-être pas sans excuses. Je vais tout vous raconter.

Il avait franchi la grille et les quelques marches du perron, en courant. Et il embrassait Mme Dureau.

— Hou! le mauvais cavalier, dit-elle, en recevant ses jeunes caresses! Je t'en donnerais, moi, des arrêts de rigueur, si j'étais ton colonel.

— Oh! marraine, protesta-t-il, en souriant, ne vous fâchez pas. Si vous saviez...

— Je sais, Monsieur le tard-venu, que nous devons à votre école buissonnière, de manger les filets de sole refroidis et le perdreau brûlé. Nous ferons un mauvais déjeuner. Ce sera la punition.

— Marraine, vous aigririez, vraiment, mes remords de vous avoir fait attendre, si la vigilance de Victorine sur ses fourneaux, ne me rassurait. Ah! quand vous connaîtrez l'aventure miraculeuse qui m'a retardé!

— Mauvais sujet! C'est l'attrait de quelque jupe séductrice qui t'a fait courir la pretentaine, pendant que je me morfondais, ici, dans l'angoisse d'un déjeuner graillonné! Ah! scélérat, tu t'attardes à fourrager en arrière-garde, alors que tu devais vivement conduire ta pointe d'éclaireurs jusqu'à moi.

Mme Dureau affectionnait ce vocabulaire du service de cavalerie, étant veuve et mère d'officiers de cette arme, qu'elle avait perdu prématurément.

Ces deuils cruels avaient hâté, dans le cœur de la noble femme, les renoncements à tous les plaisirs qu'elle aurait pu obtenir encore de la vie. Mais son activité intérieure ne s'était pas refroidie dans le désenchantement de l'égoïsme. Si elle n'aspirait plus à aucun bonheur personnel, elle avait la suprême grâce de s'intéresser au bonheur des jeunes gens de sa famille et de son entourage. Elle gardait ses tristesses pour ses heures de solitude. Sa prévenance innée évitait, à ses amis, l'ostentation affligeante de ses deuils. Elle retrouvait, en leur compagnie, tout l'enjouement de ses années heureuses, assagi, seulement, par un fond de gravité qui en augmentait le charme et le prix.

Le lieutenant Robert Cormeille connaissait bien cette parfaite bonté d'âme de sa marraine et la douce malice de son esprit. Il souriait à ses reproches exagérés à plaisir. Et il n'en goûtait que la savoureuse ironie. Il voyait trop de joie et trop de curiosité allumées dans les yeux noirs et toujours jeunes de l'excellente femme pour ne pas se conformer au ton plaisant de ses remontrances. Du ton gentiment boudeur des enfants qui veulent désarmer la sévérité de leurs parents, il lui répondit :

— Oh! tu es fâchée, marraine? Tu serais la première à regretter que je ne sois pas en retard, si tu savais l'aventure qui m'a détourné de mon chemin. Oh! je te connais.

— C'est une aventure d'amour?

Elle saisit le bras de Robert avec une vivacité toute juvénile, comme si elle avait été transportée d'une subite allégresse, pendant que le jeune officier répondait, avec une subite nuance de mélancolie dans la voix :

— Une aventure d'amour? C'est beaucoup dire. Un rêve d'amour, tout au plus, mais si joli, marraine et si fugitif; si vite envolé!

— Mon pauvre garçon, soupira Mme Dureau, subitement apitoyée, par le frémissement de tristesse qu'elle avait senti trembler dans la voix de son filleul! Mais nous sommes là, à nous attendrir, et nous oublions que notre déjeuner n'est plus à point, depuis longtemps. Tu me fais perdre la tête, aussi, avec tes élégies.

Mme Dureau introduisit son hôte, dans la salle à manger, et elle commanda, d'une voix un peu chantante :

— Victorine! Les huîtres, voyons, ma fille!

Tout reluisait et s'imprégnait d'une atmosphère de paix réjouie, en cette salle à manger, arrangée comme par le goût sûr et discret d'une chanoinesse de l'ancien régime. Le décor y était à souhait pour n'y manger que de délicates nourritures. L'argenterie, les cristaux, l'or des cadres, l'éblouissante blancheur du surtout de table, combinaient leurs clartés avec l'or pâle du soleil, pour animer la fraîcheur des fleurs dont la table et quelques potiches, sur des étagères, étaient parées. Des œillets de pourpre brunie, pareils à des gouttes de sang tremblant sur de frêles tiges, pâlissaient, de leur ardent éclat, les pâles roses d'automne assemblées avec eux, dans une même gerbe, et exhalaient leur parfum violent. Des chrysanthèmes aussi rutilants de ton, mais dont la vie des parfums, cette âme des fleurs, était absente, s'échevelaient, dans l'indifférence figée des choses à leur déclin. Et, de l'élégant mobilier de cette salle à manger, des jeux de lumière qui s'y harmonisaient avec le contraste de ces fleurs véhémentes ou apaisées, une joie recueillie, une joie pensive, composée de souvenirs vivaces et d'habituelle résignation, une joie imprégnée de la mélancolie de beaucoup de douleurs vaincues, se dégageait, se condensait en une impression flottante et impérieuse de sérénité, que Mme Dureau aimait à sentir autour d'elle.

Robert, en face de sa tante, ne distinguait pas ces nuances de sensations un peu subtiles, émanées de ces objets familiers, auxquels la chère femme mêlait intimement son âme. Il n'en percevait que l'impression de bien-être assuré et de bon accueil, dont il était délicieusement attendri. Il s'exclamait affectueusement sur les minutieuses attentions de sa tante à flatter ses goûts. Il la louait de cet air de fête qu'elle avait su donner à sa maison pour le recevoir. Il aurait poussé ses compliments jusqu'à une entreprenante galanterie, si elle n'avait été sa tante, tellement il rayonnait d'affectivité vivace, de toute la personne de cette séduisante quinquagénaire à cheveux blancs!

Mme Dureau, durant ces premières minutes du

déjeuner, respecta les impatiences de l'appétit de son filleul. Elle eut plaisir à lui voir manger les huîtres, dont il vanta la fraîcheur savoureuse, et boire, d'un trait, un demi-verre de vin de Graves, dont il admira la couleur dorée et chaude, dans la bonne clarté du soleil, avant de porter son verre à ses lèvres.

— Je suis heureuse, lui dit-elle, que tu trouves ce vin de ton goût. Et ta soif est assez naturelle, après la course hâtive que tu viens de fournir.

— Ah! dit Robert, vous me rappelez à l'expiation de mon retard. Vous avez raison. Je vous ai mis l'eau à la bouche, et je vous fais attendre le régal que je vous ai promis. Mais j'avais une faim!...

— C'est entendu. Les courses creusent l'appétit.

— Et les émotions, donc!

— Je peux te rassurer tout de suite. Le menu n'est pas pantagruélique. Mais il est assez substantiel. Et les vins... Mon Dieu, puisque ce Graves te paraît convenable, tu en auras à discrétion. Et nous arroserons le perdreau d'un verre de ce Pomard de 1885, dont le bouquet te monte au cerveau, si gentiment, tu te souviens?

— Marraine, vous êtes une véritable fée, une bonne fée. Vous seriez mon premier officier de bouche, si j'étais roi.

— Tu parles comme un poète.

— Ah! marraine, à vingt-huit ans, avec du vin comme celui-là, sous le bon regard de vos yeux attendris, et que je vois allumés de malicieuse impatience, qui donc ne sentirait tout son être se dilater dans l'allégresse?

— Oui, oui, la jeunesse t'exalte, bien mieux que mon vin. Et c'est piété envers Dieu, d'en jouir, dans les limites qu'il nous permet.

— Chère marraine, la jeunesse ne vous porte pas ombrage. Et le malheur ne vous a pas aigrie. Vous conservez un charme qui répand, sur toute votre vie, un reflet impérissable de jeunesse. Vous êtes radieuse de bonté.

— Hum! Je ne suis, peut-être, que d'un égoïsme plus avisé. Maintenant que mes joies personnelles sont mortes, je ne peux plus vivre que de la joie des autres. Et c'est bien vrai que mon âme apaisée se ranime, à sentir le bonheur des autres, et ton bonheur.

— Mon bonheur! Mais oui. C'est pourtant vrai, aujourd'hui, que j'ai du bonheur.

L'allégresse intérieure du lieutenant Robert Cormeille rayonnait, en effet, par l'animation de son visage, par la flamme attendrie de ses yeux bleus. Il semblait même qu'elle se communiquait, à la vie inconsciente de la salle à manger; elle frissonnait dans les vibrations impondérables de la lumière; elle éveillait, dans les nuances agonisantes des fleurs, comme une furtive ardeur de vie rénovée. Et sa contagion agissait aussi sur le visage de Mme Dureau, qui avait repris un peu de l'éclat de sa jeunesse, sous ses cheveux blancs.

II

Robert venait de recevoir, dans son assiette, une cuisse de perdreau, après une aile; son imagination était envahie des clartés fleuries qu'y faisait affluer la généreuse ardeur du pomard parfumé et comme imprégné de soleil. Sa marraine ne parlait plus. Elle le regardait. Et la curiosité de ses yeux était si instantes qu'il dit :

— L'histoire de mon bonheur d'aujourd'hui, marraine? Oh! elle est bien banale, si on n'en considère que les faits matériels. Mais elle est si délicieuse, si j'en mesure toutes les émotions qu'elle a soulevées en moi!

— Mon Dieu, mais tu en parles avec une gravité qui me donnerait des appréhensions. Je te retrouve toujours aussi inflammable, mon pauvre Robert.

Robert ne crut pas devoir de réponse immédiate, à cette interruption de Mme Dureau. Il dit donc, sans autre préambule :

— J'avais pris mon billet à la gare Saint-Lazare, pour le train de 10 h. 55. Je devais donc arriver auprès de vous, un peu avant midi. J'avais pris ainsi mes précautions, pour vous éviter le désagrément de m'attendre. Mais le hasard se met quelquefois en travers de nos meilleures intentions. Je ne me rappelle plus les préoccupations graves qui m'absorbaient, sur le quai, au moment où j'ai dû prendre place dans le train. Mais je sais bien qu'au lieu d'entrer dans un compartiment de 1re classe, je pénétrai dans un compartiment de secondes, sans m'en apercevoir. Étais-je monté dans compartiment de *Dames seules*, étourdiment? Je ne sais. Toujours est-il que mon entrée parut contrarier visiblement une jeune personne déjà installée dans un coin. Je détruisais, manifestement, son espoir de voyager seule. Je pensai aussitôt que je ne pourrais pas fumer, tant que cette jeune femme serait là. Ma contrariété égalait alors la sienne. Je reculais déjà pour aller m'installer ailleurs. Mais le sifflet retentissait. Le train s'ébranla. J'eus un geste machinal de résignation, et je me laissai tomber sur la banquette du compartiment, à l'angle diamétralement opposé à celui qu'occupait ma compagne de voyage imprévue.

Vous pensez bien que je me suis mis, aussitôt, à observer cette jeune personne.

— Cela va sans dire, interrompit Mme Dureau, qui imaginait déjà le dénouement de l'aventure. Et, en me quittant, mauvais sujet, tu vas retrouver ton inconnue.

(*A suivre.*) FÉLICIEN PASCAL.

Soigne ton fusil, ton biscuit et tes jambes plus que la prunelle de tes yeux. Général DRAGOMIROV.

Faire la guerre, c'est avoir faim, c'est avoir soif, c'est souffrir, c'est mourir, c'est obéir. KLÉBER.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Ce n'est pas s'écarter beaucoup de cette rubrique que d'y introduire quelques notes sur le Congrès féministe qui vient de se tenir et qui a été l'un des plus remarqués, des plus suivis et discutés, parmi les deux cents congrès de cette année 1900... « Lettres et arts », en y ajoutant un peu des « Sciences », c'est une formule qui nous semble assez bien résumer ce qu'il est permis à une femme d'avoir d'*aspirations;* c'est dans ce sens qu'elle doit diriger son activité intellectuelle et qu'il lui faut acquérir, avec plus de libertés individuelles, plus de libertés et de prérogatives publiques.

On a fait déjà de grands progrès de ce côté. — D'abord on ne rit plus — et on a raison. Ce sont les femmes qui rient et qui le font spirituellement — des gens de lettres et des Prud'homme s'attardant à exiger d'elles qu'elles se confinent dans l'application de la maxime antique : « la femme doit filer de la laine au foyer ». Un écrivain ayant dit à propos de ce Congrès, que les femmes seraient plus sages en s'occupant de leurs confitures, s'est attiré une réplique amusante de la présidente du Congrés, Mme Pognon; celle-ci s'est écriée :

« On nous a conseillé de faire un grand concours pour montrer nos talents culinaires. Eh bien, il n'y aurait à cela qu'un malheur, si nous faisions un concours semblable, le jury serait bien embarrassé; nous mériterions toutes des premiers prix.

« Je dois vous dire que, pour ma part, quoique présidente de la Ligue pour le Droit des femmes, je fais moi-même des confitures. Je prépare mes fruits et je procède à la cuisson de ces fruits, dans la crainte qu'il n'y ait erreur. Et mes amis les trouvent exquises, mes confitures, si exquises que j'ai été réveillée dernièrement un beau matin par une dépêche, qui m'a causé une émotion; je craignais d'avoir quelqu'un de malade dans ma famille. C'était une dame qui me disait : Envoyez-moi bien vite la recette de vos confitures.

« J'avais proposé à mes collègues du comité d'en apporter des échantillons ici; mais on a trouvé que la dégustation prendrait trop de temps sur notre travail. Si notre adversaire connaissait nos confitures, il ferait des bassesses pour les goûter »...

C'était de bonne guerre. On attend la réponse de l'écrivain. Il est à craindre, pour lui, qu'il soit battu dans cette lutte à coup d'écumoires et de porte-plumes. On ne voit pas bien, en effet, ce que les confitures viennent faire dans ce Congrès. Celui-ci a paru sérieux; on y a vu figurer, pour la première fois, des déléguées de pays étrangers désignées officiellement, accrédités par leurs gouvernements, ce qui prouve qu'en dehors de nos pouvoirs, ces questions sont étudiées avec plus d'attention que nous ne leur en montrons encore. Cela viendra petit à petit. En réalité, le champ des revendications féminines, tel qu'il nous apparaît d'après le programme du Congrès, est trop vaste pour le moment et il faut y voir une des raisons de nos hésitations, de notre scepticisme toujours menaçant, toujours un peu railleur. Les congressistes ont touché à trop de sujets et ont réclamé trop de *droits* dont l'usage ne nous apparaît pas comme impérieusement nécessaire. Ainsi, en est-il du droit de vote en matière politique et de différentes participations directes à notre vie publique, que les adhérentes au Congrès ont demandées, exigées plutôt, avec impétuosité. C'est sans doute « affaire de temps », quoiqu'il n'apparaisse pas fort clairement que la condition économique et morale de la femme doive être très relevée par ce que, tous les quatre ans, elle déposera un bulletin dans une urne. Déjà elle a, sur les votes des maris, une influence qui est suffisante.

Pour l'instant donc, on peut se dire très satisfait d'abord de quelques résultats acquis, dans la voie de l'émancipation féminine telle que nous l'avons indiquée plus haut : les femmes ont obtenu notamment leur admission dans les conseils d'administration de l'Assistance publique, l'admission à l'external, à l'internat des hôpitaux, à l'École des Beaux-Arts, l'admission comme avocates à la barre des tribunaux (la loi sera prochainement votée par le Sénat). Leurs facultés intellectuelles, qui ne sont certes pas inférieures à celles des hommes, quand elles sont développées par l'instruction, se prêtent excellemment à ces emplois nouveaux, à d'autres qui seront la conquête réfléchie et patiente de demain. On est très frappé, surpris même de voir, par exemple, que dans le domaine des sciences où des mathématiciennes comme Sophie Germain s'étaient déjà distinguées, des femmes font des découvertes ou mènent à bonne fin des inventions ingénieuses et utiles.

Ainsi, dans la liste des brevets d'invention pris par les femmes on relève un brevet pour perfectionnements apportés aux coussinets employés pour parachever les bras de poulies, roues, etc.! Une autre femme perfectionne un robinet tournant, une autre invente une nouvelle navette; puis c'est une teinture, un perfectionnement aux fers et à cheval, un système d'appareils de pressoir, un véhicule maritime et aérien, un système d'appareil inhalateur à pression continue, un appareil à projeter l'air sous pression à haute température; d'autres femmes collaborent au perfectionnement dans les appareils pour éprouver la rectitude du calibre des canons d'armes à feu, etc...

Rien n'est donc « défendu » à l'activité intellectuelle féminine et il faut se garder de fermer les portes devant elle ou d'en plaisanter lourdement. Chaque année apportera sa réforme, pièces par pièces, à l'édifice en construction, auquel les Congrès contribuent d'une façon louable. On y voudrait seulement un peu plus de « sens pratique », un sentiment plus exact de ce qui est actuellement possible et de ce qui n'est pas arrivé à maturité. Ainsi, quand on lit le Compte rendu des débats du Congrès et qu'on y voit de longues tirades sur « l'éducation intégrale », terme vague, puis des déclamations sur la participation à l'émancipation sociale des classes, sur la suppression de la misère par la solidarité fémininiste remplaçant la charité, on ne se défend pas de sourire. C'est trop tôt — et c'est trop de choses d'un seul coup... Et on sourit encore, quelque désir qu'on ait de rester grave, quand on s'aperçoit qu'une copieuse discussion sur les questions ci-dessus, est coupée soudain par l'examen de vœux sur l'habillement féminin, sur l'agrément de porter la culotte, — non pas au figuré — et sur les avantages de la robe demi-longue, considérée comme un remède contre les microbes! Chiffons

fanfreluches et rubans... de taille, les voilà qui reparaissent, à l'improviste, ces préoccupations quotidiennes de la femme, dans les moments réputés les plus graves... Vous voyez bien que l'émancipation totale, fondée sur une éducation plus ou moins intégrale, n'est pas aussi près de nous qu'on l'affirme?

PAUL BLUYSEN.

Géographie

La géographie et la cartographie à l'Exposition Universelle.

En prenant les mots à la lettre, nous devrions dire, comme l'un de nos excellents confrères, M. G. Regelsperger, en a déjà exprimé l'idée, que toute l'Exposition n'est qu'une vaste étude géographique. Il est indéniable que la plupart des exposants ont fait œuvre géographique tout comme M. Jourdain faisait de la prose. La reproduction d'une partie de l'Hôtel de Ville si pittoresque d'Audenarde (Belgique) appartient incontestablement à la géographie historique. Les pavillons de la Norvège, du Danemark, l'*isba* russe, rappellent aux touristes modernes leurs récentes pérégrinations dans ces pays.

M. François Copée, disait dans une étude sur Paris, qu'il suffisait de rendre une visite à l'éléphant du jardin des Plantes pour avoir une idée de la faune de l'Inde et qu'un stationnement sur le pont des Saints-Pères renseignait amplement l'observateur sur les mouvements des ports de la Grande-Bretagne. Que dirions-nous donc d'une excursion au Trocadéro! Après une visite à la rotonde de Madagascar (entrée gratuite), nous connaîtrons la grande île mieux que le général Gallieni, et un examen du bas-relief tiré du temple de Bœrœ-Boedor (lisez : Bourou-Boudour) nous mettra à même de juger de l'état de civilisation où se trouvaient, il y a quelques siècles, les habitants des Indes néerlandaises.

Ce serait, toutefois, une entreprise trop vaste. Contentons-nous de signaler à nos lecteurs la classe 14 Groupe III, consacrée à la géographie proprement dite : *cartes et appareils de géographie et de cosmographie; topographie.* Là se trouvent réunie les meilleurs spécimens de la production cartographique des principaux pays du globe. Les cartes et diverses autres productions géographiques se trouvent également dans d'autres sections, notamment dans les sections étrangères : génie, travaux publics, guerre, marine, colonisation, enseignement, etc. La France occupe la plus large place par sa cartographie officielle et privée. Le *Service géographique de l'armée*, réorganisation ou rajeunissement de l'ancien *Dépôt de la Guerre*, créé en 1799 par le premier consul, est comme on sait, une institution nationale — entre parenthèses — en certaine concurrence avec les éditeurs carthographes. Ses principales productions sont : la carte de France au 1/80 000e, dite d'État-major; carte de l'Afrique, au 1/2 000 000e en 63 feuilles, une des plus belles œuvres carthographiques africaines et dont voici l'histoire — autant que nous sachions — inédite. Cette carte fut dressée de 1875 à 1880 (si nos souvenirs sont exacts), par le capitaine de Lannoy de Bissy, aujourd'hui colonnel — *pour sa propre instruction.* Frappés par les soins et la précision avec lesquels fut exécuté cet immense travail, divers savants géographes — entre autres, M. C. Maunoir, l'ancien secrétaire général de la Société de géographie obtinrent du ministère de la Guerre que le service géographique se chargeât de sa publication. Elle parut pour la première fois en 1882 et les diveses feuilles sont, depuis, tenues à jour et rééditées avec toutes les nouvelles données fournies par les explorateurs, dont on a soin d'indiquer les itinéraires. On ne saurait trop insister sur les mérites de cette œuvre d'initiative individuelle — entièrement désintéressée qui fait le plus grand honneur à la fois à celui qui l'a conçue à ceux qui ont contribué à son exécution.

Le service géographique publie en outre des cartes fort détaillées (1/200 000e, 1/50 000e) de nos colonies d'Algérie et de Tunisie. Il a entrepris dernièrement la publication d'une carte générale de l'Asie, de l'Europe Orientale, à l'échelle uniforme de 1/1 000 000e. Les feuilles parues déjà de *Pékin* et du *golfe de Pétchi-li* n'auront pas été sans utilité dans la campagne actuelle des puissances européennes en Chine.

Un autre panneau qui frappe la vue des visiteurs à l'entrée de la grande salle, est le tableau de la carte de France au cent-millième, publiée par le ministère de l'Intérieur (service vicinal). L'assemblage des 587 feuilles dont se compose cette belle carte est une véritable attraction. Tous les touristes ont déjà eu l'occasion d'apprécier l'exactitude, la justesse et le bel ordonnancement de ce grand travail. Pour les autres services publics, nous citerons particulièrement la *carte géologique détaillée de la France* (calquée sur la carte du ministère de la Guerre, 1/80 000e), les cartes à grandes échelles publiées par le service géographique des colonies (Pavillon du ministère des Colonies) où sont consignées les découvertes faites par nos voyageurs et les fonctionnaires coloniaux. Les institutions privées, les maisons d'édition ont rivalisé d'entrain. Nous y trouvons les expositions des sociétés de géographie (Société de géographie de Paris : Bulletin, carte d'Afrique au 1/10 000 000e, itinéraires et portraits des lauréats de sa grande médaille d'or des dix dernières années : Binger, Bonvalot, Foa, Gallieni, Gentil, Marchand, Nansen, prince d'Orléans, société de géographie commerciale, Paris; société de géographie de Lille), des maisons d'édition : librairie Hachette à laquelle on doit une bonne part de la renaissance géographique en France et dont les productions cartographiques, sous la direction de M. F. Schrader contribuent à affranchir notre pays de la tutelle allemande pour ce qui concerne les cartes géographiques. Il est même à regretter que cette puissance n'ait pas cru devoir faire une exposition d'ensemble et séparée de ses œuvres cartographiques qui ont conquis une juste renommée dans le monde entier. Les quelques spécimens exposés cette année par l'Allemagne ne parlent qu'aux initiés : carte des dunes, à 1/450 000e, carte de courbes d'égale altitude des bassins fluviaux de l'Allemegne, à 1/100 000e; plan du canal de Kiel, 1/25 00e, etc. L'exposition de la Suisse comprend tout naturellement la grande carte publiée par le bureau topographique fédéral (1/50 000e, 1/25 000e), cartes cantonales (Genève), 1/25 000e. Dans la section anglaise, la place d'honneur est occupée par les spécimens de cartes marines, d'un usage presqu'universel. On y remaque aussi (Palais des Congrès) une immense

carte manuscrite, en sept couleurs, représentant l'état actuel de Londres (56 feuilles, 1/2 534e) et due à M. Ch. Booth qui s'est voué à l'étude sociologique de la grande cité anglaise. La carte exprime, par les teintes variées, les conditions de fortune des différents quartiers de la ville, depuis la haute aristocratie jusqu'aux classes les plus misérables.

Une mention spéciale devrait être faite de l'œuvre cartographique des Russes dont les vastes domaines, tant en Europe qu'en Asie nécessitent des travaux carthographiques d'une importance exceptionnelle et d'une étendue beaucoup plus considérable que dans tous autres pays du globe. A côté des cartes spéciales (atlas de ports, coupes et profils géologiques), il y a lieu de signaler les différentes représentations cartographiques de leurs possessions en Asie (cartes de l'Asie russe et des pays limitrophes, en englobant sous la dénomination des *pays limitrophes*, la Perse, l'Afghanistan, la Chine entière, une partie du Japon et une bonne portion de l'Inde), chemins de fer transcaspien, et transibérien, itinéraires de divers voyageurs, et explorateurs russes. Le Japon, ce pays tout récemment parvenu à la civilisation occidentale, fait preuve d'un degré très avancé dans ses productions cartographiques, particulièrement dans les domaines de la géologie et de la séismographie (atlas physiographique, spécimens des publications de l'observatoire météorologique central, cartes du *Geological Survey*, ou lever géologique du Japon, au 1/4,000 000e). Signalons, aussi, les divers services publics des États-Unis (*Geological Survey, Weather Bureau*, etc.), dont les publications ont déjà été remarquées à différentes expositions antérieures et qui donnent une excellente idée du travail scientifique immense accompli dans ce vaste pays.

N'oublions pas de citer, pour la fin, l'un des clous de l'Exposition, les diverses expositions centennales, dans lesquelles la carthographie tient une place respectable tant par la valeur intrinsèque des documents exhibés que par l'âge de quelques-unes de ces pièces dont l'origine remonte aux XVIe et XVe siècles.

P. LEMOSOF.

CAUSERIE MILITAIRE

Vers les derniers jours du mois d'août, nos réservistes ont envahi toutes les gares de nos réseaux ferrés, s'empressant joyeusement de se rendre à la convocation pour la période d'exercices d'automne : après quelques jours, une semaine au plus, consacrés à la remise en main et aux exercices de tir, la plupart d'entre eux ont servi à constituer un très fort appoint à l'effectif si appauvri de nos compagnies actives et s'y sont, comme d'habitude, fait remarquer par leurs qualités d'endurance, de discipline et leur entrain toujours vivace.

La période d'instruction d'automne est également celle où le plus grand nombre de nos officiers de réserve sont appelés à servir avec leurs hommes.

L'époque des grandes manœuvres est-elle bien celle qui convient le mieux à leur instruction personnelle? Les uns prétendent que nos officiers de réserve s'y entraînent et apprennent réellement leur métier; les autres considèrent ce temps des manœuvres comme un temps précieux perdu pour leur instruction professionnelle.

Quel est, en effet, leur rôle pendant la période de convocation annuelle des réservistes? Il se borne à bien peu de choses, et, dans cette instruction hâtive des premiers jours, il reste nul ou à peu près, et matériellement, ils ne peuvent avoir le temps de perfectionner leur instruction paofessionnelle.

Part-on pour les manœuvres? L'officier de réserve prend le commandement d'une section, et marche dans le tas, comme les hommes, sans qu'il lui soit donné la faculté de développer ses qualités de chef, et de faire preuve une seule fois d'initiative personnelle. Il arrive au cantonnement comme tout le monde, couche chez l'habitant, se lève avec la troupe, et après avoir drogué toute une journée, il gagne le soir un nouveau cantonnement. Il avale un peu la poussière des routes, patauge souvent dans les prairies humides ou les terres labourées détrempées, subit les ardeurs du soleil ou les cataractes du ciel, et rentre en garnison au bout d'une quinzaine de jours avec beaucoup de souvenirs de popote, de bons ou de mauvais lits, de chaudes ou de pluvieuses journées et très peu d'acquit professionnel. Est-ce là tout ce que l'on peut demander et obtenir de l'intelligence et de la bonne volonté évidente de nos officiers de réserve?

Nous croyons, nous, que les vingt-huit jours qu'ils consacrent au pays tous les deux ans, seraient pour eux d'un emploi bien plus profitable, si au lieu de les appeler au moment des manœuvres d'automne auxquelles ils assistent machinalement, sans rien apprendre, on les convoquait un mois plus tôt, pendant la période dite, dans les régiments, de préparation aux grandes manœuvres.

C'est alors que, réellement, ils apprendraient, dans des exercices de détail particulièrement surveillés, où chacun a un rôle à remplir, et la manœuvre en ordre dispersé, et le service en campagne, et l'entraînement à la marche. Or, comme dans toute l'armée, c'est le moment où les généraux font exécuter des manœuvres de garnison de trois ou quatre jours, celles-ci suffiraient amplement pour compléter leur instruction au point de vue du cantonnement et des manœuvres d'ensemble.

A toute autre époque de l'année, les officiers de réserve perdent une grande partie de leur temps et dépensent inutilement leur énergie sur les grandes routes.

CAPITAINE FANFARE.

LA GUERRE

AU TRANSVAAL

La quinzaine qui vient de s'écouler offre trois particularités intéressantes : 1° l'occupation de Machadodorp et de Lidenburg; 2° l'annexion du Transwaal; 3° la reprise générale des hostilités au Transwaal, dans l'État d'Orange et au Natal.

Louis Botha, à la tête d'une poignée d'hommes, a dû reculer devant les grosses colonnes de Pole Carew, de Buller et de French, abandonnant successivement Belfast, Dalmanutha et Machadodorp. Retraite héroïquement et savamment opérée par le jeune généra-

lissime boer dans la direction de Lidenburg, jouant ainsi les quatre brigades de cavalerie de French qui, prolongeant au loin la droite de l'armée anglaise, espérait bien s'emparer de son artillerie a Waterwal.

Quelques jours plus tard, le 1er septembre, lord Roberts a annexé purement et simplement la République sud-africaine.

Voici son télégramme officiel, daté de Belfast, 1er septembre :

Conformément aux termes du rescrit royal, en date du 4 juillet 1900, j'ai, aujourd'hui, au quartier général de l'armée, à Belfast, lancé une proclamation déclarant que le Transwaal fera, à partir de ce jour, partie des possessions de Sa Majesté.

Et tandis que le généralissime anglais, au mépris du droit international, accomplit ainsi tranquillement une des plus grandes iniquités du siècle, dans le seul but de pouvoir traiter en rebelles ces admirables paysans qui depuis onze mois tiennent en échec la plus formidable armée que l'Angleterre ait jamais mise sur pied, de nombreux petits commandos se lèvent de toutes parts, continuant leurs exploits aux portes mêmes de Johannesburg! Cinq cents boers, sous les ordres du commandant Théron, ont même réussi à pénétrer dans la prison de Klip River, à huit milles au sud de Johannesburg, et ont remis en liberté et armé les prisonniers qui s'y trouvaient enfermés, et ce au grand ahurissement des cavaliers de Brabant qui se sont contentés de poursuivre — trop tard — ces audacieux guerilleros.

Dans l'Etat d'Orange, Ladybrand petit ville situé à 120 kilomètres environ de Bloemfontein, sur la frontière de Basutoland, a reçu la visite de 1 500 boers, qui, ayant besoin de se ravitailler en vivres et en munitions, sont venus s'en emparer à la barbe de la garnison anglaise. Réfugiée sur les hauteurs qui dominent la ville, cette dernière a dû assister, impuissante à cette brillante razzia. Puis quand les Boers, n'ayant plus rien à faire dans ces parages, eurent disparu à l'horizon, les télégrammes officiels annoncèrent pompeusement que le siège de Ladybrand était levé!!!

Pendant ce temps-là, l' « insaisissable » général de Vet, reparaît dans l'Orange, après avoir si magistralement « brûlé la politesse » à Baden-Powel, et s'entretient la main en faisant sauter la ligne de chemin de fer au nord et au sud de Kronstadt, en même temps que des engagements sont signalés dans la direction d'Utrecht, sur la frontière du Natal.

Revenons au Transvaal.

Après l'occupation de Machadodorp, l'armée du général Buller subit un temps d'arrêt. Mais l'occupation de Lydenburg n'était plus qu'une question de jours. Le 6 septembre, lord Roberts annonçait que la ville était occupée par lord Dundonald et le général Brocklhirst. Les Boers se sont repliés dans la direction du Nord et de l'Est, après avoir expédié leurs canons et leurs approvisionnements à Krugerspost, à 20 kilomètres environ au nord de Lydenburg.

Lord Roberts ajoute mélancoliquement que les Boers continuent leurs attaques incesssantes contre la voie ferrée. « Pas un jour, pas une nuit, dit-il, ne se passent sans qu'ils attaquent des trains et sans qu'ils cherchent à les faire dérailler.

L'occupation de Lydenburg ne semble donc pas devoir mettre fin aux hostilités, comme l'espéraient les Anglais. Et l'allongement de plus en plus considérable de leurs lignes de communication rend ces lignes partout vulnérables à des commandes audacieux comme ceux de Théron et De Vet qui, d'après une dépêche de Prétoria, menacent sérieusement Johannesburg.

Une nouvelle importante pour finir :

On annonce que lord Roberts, fatigué de cette interminable campagne, rentrera le mois prochain en Angleterre, où il recueillerait la succession de lord Wolseley en qualité de généralissime de l'armée anglaise.

Lord Buller lui succéderait dans le commandement de l'armée sud-africaine. Cela n'est pas pour déplaire aux Boers!

EN CHINE

Les événements de Chine se déroulent, depuis quinze jours, dans... les cabinets des chancelleries d'Europe et d'Amérique.

Les troupes alliées, après le raid heureux qui a fait tomber Pékin entre leurs mains, évacueront-elles, ou n'évacueront-elles pas la capitale chinoise?

Telle est la question que ne peuvent arriver à résoudre les plus éminents diplomates du monde entier.

L'histoire est assez simple, la voici en quelques mots :

La Russie estime que, les légations étant délivrées, les troupes qui sont entrées à Pékin doivent revenir à Tien-Tsin afin de permettre aux gouvernements européens d'engager des négociations avec le gouvernement chinois. Or, l'occupation de Pékin empêche seule ce gouvernement de revenir dans la capitale chinoise. Donc, partons au plus vite.

Les États-Unis, après avoir approuvé les déclarations russes, se montrent hésitants aujourd'hui.

L'Angleterre flaire le vent.

La France marche d'accord avec la Russie, d'autant mieux qu'elle n'a rien à faire, en réalité, dans le guêpier chinois.

Quant à la triple alliance, puissamment remorquée par son chef, l'empereur d'Allemagne, elle se montre jusqu'ici nettement opposée aux vues de la Russie.

Les chancelleries échangent notes sur notes, et pendant ce temps-là, les Chinois, narquois, constatent à leur aise cette impuissance de l'Europe qui ne sait s'entendre que lorsqu'il s'agit de faire parler la poudre.

On objecte, en Angleterre et en Allemagne, que les Chinois, ne voyant plus les troupes internationales dans Pékin, croiront que nous avons été battus, et notre prestige (!) du coup s'évanouira. D'autres répondent que les mandarins chinois, eux, les dirigeants du Céleste Empire, ne s'y tromperont pas et comprendront parfaitement le but poursuivi, si les troupes se retirent à Tien-Tsin.

Enfin, on en est arrivé à proposer une solution mixte : les troupes alliées formeraient un détachement international composé de fractions proportionnelles de chacun des corps actuellement à Pékin, qui continuerait à occuper la capitale chinoise, tandis que le reste des soldats se retirerait dans un camp, à Tien-Tsin, jusqu'à ce que la paix soit signée.

La Chine acceptera-t-elle cette occupation, même restreinte, de Pékin? Si oui, il est bien évident que les puissances finiront par se mettre d'accord, d'autant qu'elles n'ont aucun intérêt à laisser tel ou tel

voisin opérer seul pour son propre compte. Au contraire!

Tout finira donc par s'arranger — avant même, espérons-le, l'arrivée en Chine du maréchal de Waldersée.

En attendant, les renforts continuent à s'embarquer dans tous les ports de l'Europe. Et notre bonne France a déjà dépensé la bagatelle de cinquante millions dans cette galère!

HENRI MAZEREAU.

VARIÉTÉS

Une Invasion de Pieuvres

La *Tour du Monde* nous apprend que l'Ile de Batz, dans la Finistère, vient d'appeler sur elle l'attention par le singulier phénomène qui s'y est produit vers le milieu du mois d'avril 1900. Une quantité énorme de pieuvres a été rejetée sur son littoral Nord, ce qui a nécessité des mesures immédiates d'enfouissement pour éviter une épidémie.

Ce phénomène se rattache à l'apparition insolite et à la pullulation des pieuvres dans la Manche, qui a été signalée depuis deux ans par les journaux scientifiques.

La *pieuvre* des pêcheurs, c'est le poulpe commun (*octopus vulgaris*).

Certains observateurs ont prétendu que cet animal s'était mis tout d'un coup à pulluler.

C'est une erreur. Le progrès de l'invasion des pieuvres a été très sensible, mais, en somme, d'après l'enquête personnelle que nous avons faite, il s'est effectué avec assez de lenteur.

Ainsi, il y a trois ans déjà qu'elles firent leur apparition, en nombre plus considérable que d'ordinaire, sur les côtes de l'Angleterre réchauffées par le Gulf Stream. Puis, elles se répandirent sur les côtes françaises de la Manche, depuis le Mont Saint-Michel jusqu'à la pointe Saint-Mathieu. En 1899, elles doublèrent le cap de la Chèvre et entrèrent dans la baie de Douarnenez. Enfin, cette année, elles paraissent avoir doublé le raz de Sein, car on en a vu dans les environs d'Audierne.

Ces mollusques voraces causent aux pêcheurs des préjudices considérables en dévorant, non seulement les appâts des lignes et des casiers à crustacés, mais aussi les poissons pris dans les lignes et les filets et les homards, langoustes, etc., pris dans les casiers.

« C'est à peu près à la fin de mars et dans les premiers jours d'avril 1899, écrit M. J. Le Borgne, maire de l'Ile de Batz que les pieuvres firent leur apparition dans les parages de l'île de Batz. Peu après, nos pêcheurs de homards et de langoustes furent obligés de renoncer à leur industrie et rentrèrent leurs casiers du large de l'île, — tandis que dans le chenal, entre l'île et la côte, on continuait encore à capturer quelques crustacés. Mais, là aussi, les pieuvres ne tardèrent pas à tout détruire.

« Pour cette bête vorace, tout est bon : aucun habitant des mers n'est épargné par elle. Les pêcheurs à la ligne ont vu celle-ci débarrassée de l'appât garnissant l'hameçon, sans avoir ressenti la moindre secousse. Les pêcheurs du large, qui vont à quatre et cinq lieues tendre des lignes dormantes munies de nombreux hameçons, ont retrouvé leurs lignes débarrassées des appâts et du poisson; de loin en loin, une pieuvre maladroite s'y était laissé prendre.

« Les pêcheurs au filet ne sont pas plus heureux. On me cite un pêcheur de Roscoff qui, relevant son filet plein de pieuvres, en avait embarqué une partie. Pendant qu'il continuait à hâler son filet à bord, le nombre des pieuvres augmentait toujours dans le bateau, et elles commençaient à enlacer ses jambes et celles de son mousse. Ils durent rejeter filet et pieuvres à la mer, et se débarrasser avec leurs couteaux de celles qui étaient collées à leurs jambes.

« Les marsouins paraissent très friands de pieuvres et leur font la chasse, mais malheur à celui qui, ayant mal calculé son élan, ne la tue pas net, — car la pieuvre lui coiffe le museau de ses tentacules et ne lâche plus prise. Malgré les bonds désordonnés du marsouin la pieuvre tient bon et le cétacé se noie, — ou bien, affolé et aveuglé, il va donner de la tête contre un rocher et se tue. Dans l'un et l'autre cas, la pieuvre le dévore. »

Les pêcheurs attribuent cette invasion à la chaleur existant sur nos côtes depuis trois ou quatre ans, le défaut d'hiver rigoureux ayant attiré les poulpes hors des fonds profonds.

En effet, le froid est préjudiciable à ces mollusques. Les hivers rigoureux en tuent beaucoup, dont les cadavres sont rejetés sur les grèves. C'est par un courant froid que les pêcheurs expliquent la mortalité qui a sévi sur les pieuvres en avril dernier.

« C'est à partir du 14 avril, écrit M. J. Le Borgne, qu'à la suite d'un fort vent du Nord-Ouest, des cadavres de pieuvres s'échouèrent en telle quantité sur le littoral Nord de l'île de Batz, qu'une épidémie était à redouter par suite de la putréfaction de ces corps.

« J'ai fait appel au dévouement des habitants, et l'on a enfoncé, dans des trous creusés dans le sable des dunes, plus de 120 charretées de ces cadavres. Ces pieuvres étaient d'un taille énorme : plusieurs avaient des tentacules d'un mètre de long. »

M. J. Le Borgne ajoute qu'avant de mourir ces pieuvres ont laissé une ponte qui, grâce au peu de rigueur de l'hiver, est venue à bien.

Les grèves de la Manche vont donc être infectées de nouveau, cette année, par des quantités innombrables de pieuvres. C'est la destruction à peu près certaine de toute la faune qui alimente l'industrie de nos pêcheurs, qui n'avaient certes pas besoin d'être éprouvés par ce nouveau fléau.

Les Notaires

Quand il n'y en avait pas.

L'heure est aux congrès.

En dehors des congrès internationaux auxquels donne lieu l'Exposition universelle et qui s'élèvent au chiffre de centvingt-sept, échelonnés du 24 mai au 13 octobre, il vient de se tenir un autre congrès, qui n'a, celui-ci, rien à voir avec le grand rendez-vous que les peuples divers se sont donné sur les bords de la Seine : c'est le Congrès des notaires de France, où se sont débattues des questions intéressant cette puissante catégorie d'officiers publics.

Nous n'avons nullement envie de nous occuper de leurs petites affaires ; nous voulons seulement saisir l'occasion de rappeler, ou même, il est permis de le dire sans blesser personne, d'apprendre à beaucoup comment se passaient les choses ressortissant à leur ministère quand ils n'existaient pas.

Le notaire, aujourd'hui, est un personnage d'importance et son concours nous est indispensable en maintes circonstances graves ou solennelles de la vie : convolez-vous en justes noces et unissez-vous, en même temps que les destinées de votre existence, le bien que vous possédez à celui d'un ou d'une de vos semblables, vous avez besoin du notaire pour dresser un contrat de mariage ; vous sentez-vous en danger de mort, ou, prévoyant, voulez-vous régler d'avance l'attribution de la fortune que vous laisserez en quittant le monde, vous appelez le notaire pour la confection d'un testament régulier; avez-vous à vendre ou à acheter à l'amiable un immeuble, c'est encore au notaire que vous devez faire appel; et la griffe du notaire vous est encore nécessaire en bien d'autres cas, tel celui où vous désirez faire une donation à quelque personne chère.

Eh bien,! bonnes gens des villes et des campagnes qui, en telle ou telle circonstance, vous empressez de courir, vous, chez le haut et riche notaire citadin ; vous, chez l'humble et modeste tabellion de village, savez-vous comment, à l'origine des sociétés, vos aïeux constataient, sanctionnaient les contrats qu'ils passaient, comment ils se ménageaient, pour prouver au besoin ces contrats, un témoignage authentique, quand les notaires n'existaient pas ?

Vous êtes-vous demandé par quel procédé celui qui vendait ou achetait une maison ou un simple lopin de terre, constatait cette vente ou cette acquisition, la recevait bonne et valable avant que saint Louis eût, à son retour des Croisades, réellement ouvert l'ère moderne de l'histoire du notariat en créant les « notaires au Châtelet » devenus alors indispensables après la grande moisson d'hommes qui avait eu lieu et en raison de l'énorme quantité des mutations qui en résultèrent dans les propriétés? avant même que chaque seigneur, en France, possédât son notaire particulier, au temps des justices seigneuriales? — avant aussi que Charlemagne eût fait établir, en 803, dans toutes les provinces du royaume, par ses envoyés connus sous le nom de *missi dominici*, les notaires, premiers du nom, qui disparurent avec la race des Carlovingiens ?

Savez-vous qui prenait note des conventions privées ou des contrats financiers dans les pays qui, aux temps anciens, ne possédaient même point, comme Rome, des *tabularii* et des *argentarii* ?

Enfin, connaissez-vous la manière dont, bien avant cela encore, les Egyptiens, les Athéniens, les Macédoniens, les Romains procédaient pour avoir des témoins *sûrs* d'un fait, d'un contrat, à défaut d'un acte authentique libellé par un notaire, alors que ces peuples ne disposaient que de certains esclaves remplissant les fonctions de « scribes », mais n'ayant aucun des caractères de l'officier public et n'offrant par conséquent aucune garantie sérieuse ?

Si vous l'ignorez, vous en serez instruit par ce qui suit : A Rome, quand un plaideur sommait un adversaire de comparaître devant les prêteurs, il avait coutume d'invoquer le témoignage des gens présents, en leur tirant les oreilles!

Plaute, le poète comique latin, dans sa comédie *Persa*, met en scène Dordalus qui s'étonne que Saturion le cite en justice sans témoins, et à qui celui-ci répond :

— Crois-tu, coquin, qu'à cause d'un misérable comme toi, je veuille tirer les oreilles d'un honnête homme ?

Devenus maîtres de la Gaule, les Francs ripuaires, ou Austrasiens, — habitants des bords du Rhin à l'époque où les pays compris entre l'Escaut, la Meuse et le Rhin constituaient le royaume d'Austrasie, créé en 511 pour être donné en partage à Thierry, l'un des quatre fils de Clovis, — les Francs ripuaires, disons-nous, adoptèrent cet usage de tirer les oreilles de ceux qu'ils faisaient témoins, en appuyant la traction auriculaire de..... quelques soufflets. Leur code disait, en effet :

« Si quelqu'un a acheté un domaine, une vigne ou toute autre propriété, il se rendra avec trois, six ou douze témoins, selon l'importance de l'acquisition, au lieu où a été faite la tradition. Il emmènera un nombre égal d'enfants, et, après avoir payé le prix convenu, il aura soin de donner à chacun des enfants *plusieurs soufflets et de leur tirer les oreilles*, afin qu'ils rendent dorénavant témoignage. »

Dans la suite, au moyen âge, on se contentait des soufflets.

Ainsi, quand Guy de Montfaucon fit à l'église d'Autun des donations, un enfant fut présenté comme témoin, qui reçut une claque. Et plus tard, en 1122, ces donations purent être certifiées par l'enfant, devenu chanoine de Rebel, et qui s'appelait Ponce, parce qu'il « avait reçu un soufflet pour ne pas les oublier ».

Cependant, il était des gens qui ne trouvaient pas aussi naturels de tels procédés.

En 1034, Robert, duc de Normandie, envoie son fils Guillaume, encore enfant, déposer, sur l'autel de Saint-Pierre-des-Préaux, l'acte par lequel il cède à cette abbaye le domaine de Turstinville.

Trois « jeunes damoiseaux » assistent à cette cérémonie : le fils d'Humfred des Préaux, Hugues de Valeron et Richard de Lillebonne.

Or, quand tout est conclu, voici que Humfred se précipite sur ses compagnons et leur distribue force gourmades.

— Qu'avez-vous donc? demande vivement Richard stupéfait et se frottant les joues. Pourquoi, diable, m'avez-vous donné cette « grandissime claque »? rapporte textuellement une vieille chronique.

— Ami, répond Humfred, c'est parce que tu es plus jeune que moi et qu'il est probable que tu vivras plus longtemps. Comme ça, tu pourras, au besoin, témoigner de la validité de ce contrat !

Peu à peu, pourtant, cette théorie brutale tomba en désuétude, mais il en resta encore des traces, durant quelque temps, dans les esprits et dans les mœurs.

Par exemple, en certaines provinces, les mères avaient l'habitude de conduire leurs enfants en bas âge au pied de l'échafaud où était exécuté un condamné et les fouettaient au moment où s'achevait le supplice.

Elles pensaient que cette correction, infligée à cet instant, se graverait mieux dans leur petite tête qu'un spectacle inintelligible pour eux et leur rappellerait longtemps le châtiment subi par le criminel.

Cette dernière coutume fut très vivace, d'ailleurs, car elle existait encore, paraît-il, il n'y a pas plus d'une cinquantaine d'années, dans plusieurs villes du Nord et du Midi; mais, pour en revenir aux procédés employés, aux origines, comme sanction des contrats, on ne saurait, — tout en n'admirant pas outre mesure la manie paperassière qui s'est emparée de nous depuis, — regretter l'adoucissement des mœurs qui s'est produit à cet égard.

Sans considérer le gros bouquin qu'on appelle, de nos jours, le « Formulaire du notariat » comme le dernier mot du progrès en l'espèce, on peut féliciter les hommes d'avoir, depuis longtemps, renoncé à ces tractions auriculaires et à ces gifles mnémotechniques qui n'étaient dignes, en somme, que des temps préhistoriques et barbares.

GEORGES LABBÉ.

Les Conseils de Me X...

J'ai connu, autrefois, un juge de paix de campagne, qui avait horreur du droit. Un code, même fermé, l'épouvantait, et le seul mot de jurisprudence suffisait à le mettre en fuite.

Il n'en était pas moins un brave homme, doublé d'un excellent magistrat.

Car si le maquis des législations avait, à ses yeux, des fourrés impénétrables, l'équité, en revanche, lui était familière et inspirait toutes ses décisions. Par elle, sa justice était douce et paternelle, pitoyable aux petits, point dure pour les grands. Chacun s'inclinait, avec respect, devant ses sentences, et je ne crois pas que jamais une seule ait été déférée au tribunal d'appel.

C'est au fond des Alpes, dans un modeste chef-lieu de canton, que ce juge modèle exerçait ses fonctions. Il y vivait, d'ailleurs, parfaitement heureux, partageant son temps, quand il désertait le prétoire, entre la chasse au lièvre, sur le flanc pierreux des montagnes abruptes, et la pêche de la truite, dans une jolie petite rivière, qui fuyait, hâtive et chantante, à travers les saulaies.

Il avait même, ô médisance! la réputation de braconner quelque peu, et certains collets tendus aux bons passages, certaines nasses placées dans les remous propices, en auraient, — affirmait-on, — raconté long sur ce sujet, s'ils eussent été moins discrets.

Mais personne ne se plaignait, et la gendarmerie fermait les yeux, bienveillante. Qui donc aurait cherché à faire de la peine à un magistrat aussi aimable et aussi indulgent pour tous?

J'eus, un jour, l'occasion d'assister à son audience, et j'en sortis vraiment charmé.

Deux causes seulement figuraient au rôle. Heureux pays!

C'était, d'abord, celle d'un paysan des environs, qui réclamait des dommages-intérêts pour diffamation de son porc. Ce sympathique animal avait été, en pleine foire, traité de *sale bête* par un individu mal appris.

Mais le paysan fut débouté de sa demande. Non, parce que le législateur, indifférent aux choses de l'agriculture, avait négligé de prévoir le cas d'un cochon diffamé, mais parce que le principal intéressé dans l'affaire, le pourceau, ne semblait point avoir senti l'atteinte portée à sa considération, ni avoir songé à relever l'outrage. « Or, — déclarait le juge, — tout est personnel en pareille matière et nul n'a le droit de se substituer à autrui, pour exiger réparation d'une offense dédaignée par son destinataire. »

Certes, de tels motifs ne révélaient pas, j'en conviens, un bien puissant juriste. Et cependant, pour cet auditoire de gens simples, ne valaient-ils pas mieux que des considérations d'ordre plus élevé, ou une savante dissertation sur la loi du 29 juillet 1881?

La seconde affaire était plus délicate.

Un fermier, subtil et astucieux, avait emprunté de l'argent à son voisin, s'engageant, par écrit, à restituer la somme dans un an, le jour de *Sainte-Ciboule*.

Oui, de *Sainte-Ciboule!* L'habile compère avait, tout exprès, imaginé ce nom de sainte espérant, ainsi, retarder indéfiniment l'heure de l'échéance.

Et comme depuis deux années déjà, il oubliait sa promesse de remboursement, faisant la sourde oreille à toute réclamation, son créancier avait dû l'assigner.

Alors s'engagea le dialogue suivant :

LE JUGE. — Pourquoi ne rends-tu pas l'argent qu'on t'a prêté?

LE DÉBITEUR. — Je n'ai jamais refusé de le rendre. Mais je ne dois rien encore. Je ne serai tenu de me libérer que le jour de *Sainte-Ciboule*.

LE JUGE. — Mais il n'y a pas de sainte de ce nom dans le calendrier.

LE DÉBITEUR. — Tant pis! J'attendrai alors qu'on l'y mette.

LE JUGE, après réflexion. — Tu es, je le vois, d'une mauvaise foi insigne. Mais ta fourberie ne te sauvera pas. Je te condamne à rembourser la somme, avec les intérêts, à *la Toussaint* prochaine. Ce jour-là, la *Sainte-Ciboule* sera fêtée comme toutes ses sœurs et tous ses frères du Paradis.

Certainement, Cujas lui-même n'aurait pas jugé avec plus de sagesse.

Est-ce que, par hasard, la science du droit serait un embarras, quand il s'agit de trancher des questions difficiles?

M. X...

PETITE CORRESPONDANCE

J. D..., Marseille. — Dans les ventes par filière, bien que les marchandises vendues soient livrables à ordre, le lieu de droit résultant de la vente originaire, entre le livreur et le premier acheteur, n'en subsiste pas moins. Il n'y a pas, dans ce cas, de novation.

R. M..., Cannes. — La nullité de la vente consentie par le saisi postérieurement à la transcription de la saisie, ne peut être invoquée que par les créanciers inscrits et le saisissant, et non par le saisi ou ses créanciers personnels postérieurs à la dite transcription.

C. F..., Montpellier. — Le représentant d'une maison de commerce, accrédité sur une place comme chargé des marchés de cette maison, engage définitivement cette maison à l'égard des tiers avec lesquels il conclut des marchés, sans qu'il ait à justifier, dans chaque affaire, d'un pouvoir spécial de son commettant.

RECETTES ET CONSEILS

Pour purifier une citerne, plongez-y un sac de charbon de bois.

***

La vaseline, prise par demi-cuillerée à thé à la fois, guérit le rhume.

***

A. R. à Lille. — Pourquoi n'emportez-vous pas dans vos bagages un flacon de ces petits comprimés de Vichy. État si commodes pour avoir instantanément un verre d'eau alcaline et gazeuse. Avec un flacon de 100 comprimés pour 2 francs, vous avez en poche toute une caisse d'eau de Vichy.

***

Si vous voulez conserver vos dents et les préserver de la carie, usez de l'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique qui parfume la bouche.

Pour les soins du corps, essayez de l'*Eucalypta*, eau de toilette antiseptique à l'Eucalyptus, et vous n'en voudrez plus d'autre.

L'Eau de Suez et l'Eucalypta sont les produits préférés du monde élégant.

***

Quand vous aurez fini des cuvettes et des seaux de bois, mettez-les sens dessus dessous, dans le hangar ou dans la cave, et jetez dessus de l'eau fraîche, pour les empêcher de tomber en botte.

***

Pour enlever les taches de vin sur le linge, couvrez-les, dès qu'elles se sont produites, avec une couche de sel et laissez en contact au moins une demi-heure ; rincez à l'eau froide. Les taches disparaîtront alors très bien à la lessive.

***

COLLAGE DES ÉTOFFES SUR MÉTAL OU SUR PIERRE.

Voici une intéressante recette que nous trouvons dans le journal *La Papeterie*.

Pour coller de l'étoffe sur de la pierre ou du métal, on peut employer une des formules suivantes :

1. Mélanger 100 parties de colle forte bouillante avec 1 partie de térébenthine, faire bouillir le mélange un quart d'heure en remuant, laisser un peu refroidir avant d'employer.

2. Un mélange de 2 parties de laque en écailles avec 3 parties d'alcool camphré et 4 parties de fort alcool donne également de bons résultats.

3. Mélanger 100 grammes de poudre de caséine avec 600 grammes d'eau, ajouter 10 grammes d'esprit de sel ammoniac ; faire dissoudre à chaud sans laisser bouillir. On obtient ainsi une colle tenace convenant parfaitement au but ci-dessus. La face de l'étoffe devant s'appliquer sur la pierre doit être enduite de cette colle et séchée. On chauffe légèrement la pierre, puis on enduit celle-ci de colle de caséine, et enfin on y applique la surface préparée de l'étoffe. Le séchage doit se faire à température modérée. On peut se servir aussi de laque en écailles dans les mêmes proportions.

***

DESTRUCTION DES ROSEAUX DANS LES ÉTANGS.

On peut détruire des roseaux dans les étangs en les coupant un peu au-dessous du niveau de l'eau. L'eau pénètre alors dans l'intérieur du roseau et le fait périr. Sans doute le moyen le plus sûr est de vider l'étang et de labourer le fond pendant un été. Il est à observer du reste qu'un peu de végétation et une certaine quantité de roseaux ne nuisent pas aux poissons ; au contraire, car les roseaux donnent asile aux insectes dont les larves les œufs serviront à la nourriture des poissons.

***

UN PROCÉDÉ POUR NETTOYER LES PORTES.

Il arrive souvent que les boiseries des portes, surtout près des boutons, sont sales et noircies par suite des allées et venues des enfants malpropres qui y laissent la trace de leurs mains. Il est quelquefois impossible d'enlever ces taches avec de l'eau et bien que le savon abîme la peinture, on est forcé d'y avoir recours pour les faire partir ; dans ce cas on verse deux cuillerées à soupe de borax en poudre dans un seau d'eau chaude et on lave la peinture avec cette eau. On n'emploie pas assez le borax pour nettoyer les maisons parce qu'on ne connaît pas assez sa utilité. Il ajoute encore aux propriétés détersives du savon et corrige en même temps ses tendances corrosives ; c'est là surtout son principal avantage.

***

INCOMBUSTIBILITÉ DES CONSTRUCTIONS.

Divers procédés ont été préconisés pour rendre le bois de construction moins combustible. Certains théâtres ont fait des essais de ce genre. On n'arrivera pas sans doute à obtenir une matière incombustible, mais on peut augmenter la résistance du bois au feu et, s'il se consume ce sera par une carbonisation lente.

On emploie, en Russie, une peinture du bois avec du verre soluble, et on lui additionne de la craie pulvérisée sinon du tripoli. Un plafond recouvert de trois couches de semblable peinture résista trois quarts d'heure à un grand feu. On emploie aussi avec succès le sulfate d'alumine imbibé d'une solution de ce sel, le bois est ensuite imprégné de sulfate de potasse ; ce dernier corps détermine une précipitation de l'alumine qui pénètre les pores.

Le procédé qu'on paraît surtout recommander serait une imprégnation du bois par une solution de sulfate et de chlorhydrate d'ammoniaque mélangés dans la proportion de 12 à 1. Cette injection se fait avec pression comme celle des traverses de chemin de fer.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du problème paru dans le n° du 1er septembre 190

Soit x le nombre de poiriers ;

Il y aura d'après l'énoncé : $x + 3$ pommiers, $x - 3$ c risiers, $\frac{x}{3} - 1$ pruniers, et $\frac{4x}{3} - 1$ pêchers.

Il en résulte l'égalité : $68 = 3x + 5\ \frac{x}{3} - 2$.

D'où l'on déduit $x = 15$.

Il y a donc 15 poiriers, 18 pommiers, 12 cerisiers, 4 pr niers et 19 pêchers.

Ce qui fait en tout 68 arbres.

Ont résolu le problème : MM. Etienne Motte, à Roubai Tref, à Paris ; Hermet, à Saint-Claude ; Mlle Fabre, à Lill Denisot, à Cahors ; Mme Denise Guiguet, Henri Gautier, Courthezon ; Dauphin, à Valence ; Jeanne Martin, à Perp gnan ; Louis Vianey, à Pontarlier ; Ach. Serrus, à Gan Liotard, à Avignon ; Mmes Louise Jacquet, à Genève ; Her Silvestre, à Bourges ; Mlle Jeanne Hoen, à Paris ; Georg Bornhaupt, à Bruxelles ; Chermiset-Houzé, à Malines.

PROBLÈME

Une personne qui met sa montre en loterie fait des bill à 1 fr. 10 et gagne 57 francs. Si elle avait fait $\frac{1}{4}$ de moi de billets qu'elle eût vendus 1 fr. 50, elle aurait gagné moitié autant de francs qu'elle a vendu de billets. Combi valait la montre ?

Le Gérant : Ch. Guion

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 39815.

A L'EAU



A L'EAU, par Mme Virginie DEMONT-BRETON. — Gravure de GUÉRÉLLE.

A L'EAU

C'est à Wissant, petit village du Boulonnais situé sur le littoral entre le célèbre cap Gris-Nez et le cap Blanc-Nez que Mme Virginie Demont-Breton exécute tous ses tableaux dont la plupart sont des sujets maritimes. On se rappelle aux précédents salons : *les Loups de mer*, *la Trempée*, *Stella Maris*, *Jean-Bart*, *Hommes de mer*, *Dans l'eau bleue* et combien d'autres compositions où la grande artiste a représenté des scènes vues et observées sur le vif.

Le tableau « A l'eau » que nous reproduisons aujourd'hui retrace une de ces impressions ressenties sur cette plage demeurée sauvage et primitive, loin des communications avec les centres mondains.

Exposé à Paris au Salon des artistes français en 1897, « A l'eau » a figuré ensuite la même année à l'exposition triennale d'Anvers et cette ville en a fait l'acquisition pour son Musée.

Mme Demont-Breton y a exprimé un sentiment maternel d'un caractère tout particulier, juste et vrai, étant donné la nature de ses personnages.

Ce n'est pas la mère tendre que l'on a coutume de représenter souriante, cajolant son enfant, c'est la mère préparant ses jeunes gars à la rude destinée qui les attend dans l'avenir en les trempant à la mer.

Car, comme le dit elle-même l'auteur de c tableau dans une page consacrée au même suje et qu'on lira plus loin :

— « Bientôt sa mère ira le tremper à la lame car les mères savent qu'il les faut aguerrir d bonne heure ces petits êtres qu'elles abritent en core dans les plis de leurs jupons. Pour en fair de robustes marins, elles les accoutument à l rude caresse des vagues ».

La solide femme de marin entraîne, dans so élan vers la mer, son gosse encore novice et qu résiste. Ses petits pieds ont senti le froid de l'ea et il a peur, il se cramponne d'un poing crisp et s'arc-boute sur son talon. L'autre bambi qu'elle tient sur son bras droit, tout petit, n' pas encore l'âge où l'on s'effraye. Il se laisse em mener, tranquille, inconscient.

Le frisson de cette journée grise passe sur ce petits corps que tout à l'heure la vague mouillera

C'est en vain qu'il essayera de lutter, le peti volontaire.

Une expression de mâle énergie contracte l sourcil et la lèvre de cette femme de pêcheu qui de ses enfants veut faire des hommes d bonne trempe et l'autorité maternelle aura rai son de cette résistance, de cette terreur et de ce larmes.

X...,

ERNEST LEGOUVÉ

La vénérable et sympathique figure que M. Legouvé! Il est la joie et l'orgueil de sa famille et de ses amis, l'honneur des lettres françaises. De son vivant, il a obtenu de son immortalité un avancement d'hoirie qu'il dépense sans compter. Le voilà à la veille d'être centenaire! On lui sait gré partout de donner un pareil exemple de longévité, flatteur pour ses collègues de l'Académie et pour la France. Aussi voyez de quelle sollicitude on l'entoure; avec quelle anxiété on suit les progrès de sa convalescence si, d'aventure, il paye quelque léger tribut à la maladie, avec quel sincère plaisir on propage la nouvelle de sa santé revenue. Dans la famille française, il est un aïeul choyé, dont on ne se lasse jamais d'entendre la voix ou d'écouter les récits. Il tient toujours vaillamment la plume; tout ce qui part de sa main porte la marque d'un esprit clair et ferme. Il tient encore l'épée galamment. C'est à ses études, à ses travaux littéraires, qu'il n'a pas abandonnés, qu'il doit cette souplesse et cette vigueur de pensée qui émerveillent, comme il doit à l'escrime, qu'il pratique depuis l'enfance, ce ressort et cette endurance qui lui permirent naguère de reprendre si vite le dessus dans l'accident de voiture dont i fut victime. On peut dire que c'est l'épée à l main qu'il a défendu sa vie contre le temps. Sait on, en effet, que M. Legouvé a été condamné pa les médecins vers l'âge de trente-cinq ans? Il étai atteint, paraît-il, d'une maladie d'estomac incu rable. Il se crut perdu irrémédiablement et il at tendait sans espoir et sans hâte l'heure fatale lorsque le hasard mit sur son chemin un pauvr diable, aveugle, dont les souffrances et la misèr lui firent paraître son propre sort fort enviable. I se ressaisit, se redresse et décide de lutter virile ment contre le mal. Un régime sévère d'hygièn et d'exercice lui permet de trouver le secret d tromper la mort comme un simple contre d quarte. Secret excellent dont il faut le louer e nous féliciter. Sa victoire, qui dure encore, est l triomphe de la volonté!

Sa volonté aurait donc une seule fois, une foi pour toutes, joué un rôle décisif dans sa vie, s'i est vrai, comme il le répondait à Sainte-Beuve qu'il n'ait obéi dans sa carrière qu'aux circonstances et qu'il soit « l'élève de ses affections. » L'élève, soit! mais un élève qui passait maître

l'occasion. Certes on ne choisit pas sa famille, — et il n'eût pu en rêver une meilleure que la sienne, — mais on choisit ses amis, et M. Legouvé a admirablement choisi les siens. Il a été une intelligence de premier ordre servie par des amis.

Malade, M. Legouvé a découvert le moyen de devenir presque centenaire. Orphelin de bonne heure, il s'est vu entouré des plus hautes et des plus sûres affections, comme si son cœur avait un arriéré de tendresse. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait écrire qu'il a été seul dans la vie. Grâce à son nom, à ses relations, il a été lié avec tous ceux qui ont illustré ce siècle. Poètes, romanciers, musiciens, acteurs, chanteurs, politiques, qui n'a-t-il pas connu et fréquenté? Mlles Mars, Rachel collaborent, pour ainsi dire, à ses succès dramatiques. Il monte à cheval avec la Malibran. A Rome, il est l'hôte d'Horace Vernet, chez qui il entend parler de Berlioz qui, dans la suite, devint de ses amis intimes. Casimir Delavigne, Béranger, l'ont conseillé à ses débuts poétiques, et il a approché Musset, Lamartine et Victor Hugo. Toutes les lyres! A la façon dont il parle de ses amis, on s'assure qu'il était digne d'eux. Quel meilleur éloge à faire de son caractère? Il a toujours été d'une franchise, d'un commerce de tout repos. Ses *Soixante Ans de Souvenirs* sont d'exquises chroniques de l'amitié.



A la salle d'armes.

Il a été reçu partout, à la cour et à la ville. On l'a vu au bal chez Louis-Philippe, en culotte de casimir blanc et en bas de soie; il a eu l'occasion d'aller aux Tuileries, sous Napoléon III, pour présenter des académiciens; il a entretenu les rapports les mieux confraternels avec Thiers, qui le priait à sa table au temps de sa présidence. Et lui-même n'a-t-il pas été l'amphitryon le plus suivi et le plus « véritable »? On dîne chez lui depuis si longtemps! La statue de Houdon, la *Frileuse*, qui orne le poêle de sa salle à manger, a vu défiler des générations de célébrités. Cette divinité du foyer domestique, — où elle se réchauffait déjà à l'époque du grand-père de M. Legouvé, — a présidé de nombreuses promotions de grands hommes. A la table familiale et hospitalière sont venus aussi s'asseoir de nobles étrangers : Dickens et Manin. C'est Manin qui a enseigné l'italien à la fille de M. Legouvé. Heureux père! Homme rare qui peut donner pour précepteur à son enfant le dernier des doges de Venise! A voir de quel cortège royal de souvenirs est entourée la vie de M. Legouvé, on se sent troublé et comme ébloui. Ce vieillard a pour nous je ne sais quoi de mystérieux, de doux et de sacré. Il reste le témoin glorieux, le dernier survivant d'un passé qui est déjà rentré dans la paix de l'histoire, et sur son front nous croyons voir, ravivant son propre éclat, le reflet attardé des gloires disparues.

Tandis que tout autour de lui s'est éteint ou s'est transformé, M. Legouvé, en nous donnant un exemple si magnifique de résistance, nous fait aussi goûter pleinement le contraste de ce qui ne change pas. Sa devise pourrait être celle des d'Orange : *Je maintiendrai!* Il a assisté aux bouleversements de la politique et des régimes sans cesser d'appartenir à un parti sans ambition, qui se contente d'être épris de liberté, de tolérance et de bonne humeur. Parisien et bourgeois de Paris, le développement de la grande ville ne l'a pas contraint à quitter la maison qui l'a vu

naître. Il n'a pas été exproprié de son amour pour son quartier ni expatrié dans une rue toute neuve « parvenue ». Ses yeux n'ont pas eu à se déshabituer des lieux chers et familiers. Il a grandi dans l'appartement où il s'amuse aujourd'hui avec ses arrière-petits-enfants. Enfin depuis 1834, il va passer la belle saison à Seine-Port, dans la petite villa qu'il y a achetée l'année de son mariage. Cette villa, il l'aime pour tout ce qu'elle lui rappelle, pour tout le passé qu'elle renferme. « Je suis enraciné dans mon petit jardin comme les arbres qui y poussent ». M. Legouvé est, en effet, un « enraciné » au sens le plus élevé du mot. Dans le coin du sol où le hasard l'a fait naître, il a poussé les plus profondes et les plus vigoureuses racines; il a été riche de toutes les sèves fécondes de sa race et ses fruits, qui n'ont jamais trompé les espérances, ont été le produit savoureux d'une espèce d'élite et d'une culture délicate.

Héritier d'un nom célèbre, fils de poète dramatique, de professeur, d'académicien, il a été poète dramatique, professeur et académicien. Il a perdu son père à l'âge de cinq ans, mais il l'a « retrouvé » partout dans sa vie littéraire. C'est son père qui a, pour ainsi dire, dirigé ses premiers pas, l'a pris par la main et l'a présenté à ses amis, à ses collègues. M. Legouvé va à l'Académie pour la première fois en 1813. Il a six ans. C'est la présentation au Temple. On reçoit le successeur de son père, Alexandre Duval. L'orphelin excite l'intérêt, la curiosité et un peu aussi la compassion. Une dame, habituée de ses solennités, l'embrasse sur le front, en murmurant : « Pauvre petit! » Il semble qu'il devient dès lors l'enfant adoptif de l'Académie. Penseriez-vous que le rêve de sa grand'mère, qui l'élevait, était qu'il achetât plus tard une étude de notaire. Ce rêve fut dissipé par Gall lui-même, le phrénologue fameux, qui, consulté fortuitement dans un salon, déclara, après avoir palpé le crâne du petit Legouvé : « Cet enfant ne sera jamais notaire!... Il sera le fils de son père. Il fera des vers. » M. Legouvé s'est appliqué à donner raison à la phrénologie. A vingt-deux ans il obtenait de l'Académie le prix de poésie. Ah! ce prix de poésie! quelle place il tient dans ses souvenirs, dans sa vie! quelle influence il a exercée sur son avenir! Ce furent « les premiers feux de l'aurore » dont parle Vauvenargues. Ils lui ont éclairé et ensoleillé sa route et lui ont laissé entrevoir le but à atteindre. Désormais son siège est fait, son siège à l'Académie, et quand il y entrera, en 1855, on pourra se figurer qu'il vient y occuper de droit un fauteuil de famille, réservé depuis longtemps. C'est encore son père, l'auteur du *Mérite des Femmes*, qui l'a mis sur le chemin du Collège de France. Jean Reynaud, qui était alors son voisin de campagne, lui demanda un beau jour de lui écrire pour son Encyclopédie l'article *Femmes*. M. Legouvé, surpris, se récrie, se juge incapable de mener à bien l'entreprise, mais Jean Reynaud insiste, et pour triompher de ses résistances lui porte un argument de grâce : « Vous devez ce travail à votre père. Cela fait partie de votre héritage! » C'est ce travail qu'il devait exposer plus tard dans son cours au Collège de France.

« Mon père était un très habile lecteur. Une partie de son succès au Collège de France tenait à ce talent. » M. Ernest Legouvé a attaché son nom à une révolution pacifique qu'il a faite presque lui tout seul dans l'art de la lecture. Avant lui sans doute on lisait en France, mais on ne savait pas lire. Bien lire, c'est mettre l'orthographe parlée, c'est mieux et plus encore, c'est exprimer les nuances qu'un écrivain a répandues dans sa prose ou ses vers, c'est comprendre et faire comprendre. On a dit de Marivaux qu'en cherchant des finesses d'expression il avait trouvé de finesses de sentiment. De même des finesses de lecture découvrent des finesses de pensée. Ainsi entendue, la lecture est un instrument précieux de critique littéraire. Les acteurs étaient autrefois à peu près les seuls capables de lire, de dire. M. Legouvé a surpris leur secret et l'a mis à la portée de tout le monde. Il a tiré de ses observations non pas une théorie, mais un ensemble de remarques, de conseils pratiques qui lui ont permis, grâce à l'intelligente initiative de feu Bersot, de professer à l'École normale un cours de lecture aujourd'hui classique. Avons-nous besoin d'ajouter que M. Legouvé est un lecteur parfait? Il ne se lasse pas de travailler un morceau, une page de littérature. Il les lit et les relit jusqu'à ce qu'il en rende, par la voix, toutes les intentions, tout le sens. Le directeur du *Magasin Pittoresque*, qui était son hôte à Seine-Port, le trouve radieux : « Vous me voyez ravi, mon cher ami. Voici huit jours que je cours après une *intonation*. Je l'ai enfin trouvée ce matin dans une allée de mon jardin! »

Son goût pour la lecture va de pair avec sa passion pour l'épée. Il l'a maniée et il la manie comme la plume, en maître. Il a mis l'une au service des idées nobles et droites comme il eût dégainé l'autre pour des causes loyales. La vieillesse ne lui a fait tomber des mains ni l'une ni l'autre. Il estime qu'une partie d'épée est une causerie pleine de vives répliques et de fines reparties. Rien de plus français qu'une conversation de la sorte, toute en « phrases » nerveuses, rapides. Pour le psychologue, l'épée est un instrument d'observation. A peine commence-t-il à tirer qu'il voit clair dans l'âme de son adversaire, il en connaît les défauts, les qualités qui se montrent d'instinct. Malgré la cage métallique où l'on enferme sa tête, on est « démasqué » tout de suite. Les plus réservés, les plus renfermés s'échappent et se trahissent. L'épée, c'est l'homme!

Pour achever de couronner le portrait de ce chevalier de lettres, disons qu'il adore les fleurs. C'est à Seine-Port que lui est venu cet amour.

« Depuis ce jour-là mes rosiers, mes lilas, mes arbustes sont devenus pour moi autant d'êtres vivants, avec qui j'habite, avec qui je cause, qui me conseillent, qui me consolent, qui me donnent des leçons d'harmonie, de coloris. Je disais un jour à Gounod : *Venez entendre chanter mes glaïeuls.* Le joli mot. L'engageante invitation pour un musicien ! M. Legouvé n'éprouve pas dans son parterre la joie égoïste de l'amateur de tulipes. Il offre son jardin comme un bouquet. Cet amour des fleurs, les siens se complaisaient à le satisfaire.

Un soir de la froide saison dernière, je me rappelle avoir vu dans sa chambre, sur une commode ancienne, deux superbes azalées, blanches et roses, qui mettaient dans la pièce simple et calme une note de grâce et de gaieté féminines, comme un coin de loge d'actrice. Il relevait de maladie et l'on avait salué sa guérison de la plus charmante manière, en apportant un peu de clair printemps au renouveau de son hiver. Dans cette atmosphère tiède et parfumée, il allait, à petits pas, s'arrêtant, pour me les montrer, devant les portraits qui couvrent les murs de sa chambre, portraits de ses amis, presque tous illustres et défunts, qui ne le quittent pas, qui l'entourent, et qu'il peut contempler à toute heure. C'est la garde d'honneur de sa majestueuse vieillesse. Cette scène intime des portraits, ce voyage autour de sa chambre étaient d'un plaisir rare... Mais n'est-ce pas aussi une vision bien touchante que de se représenter ce vieillard, bientôt centenaire, cueillant dans son jardin de ses doigts desséchés, faits pour feuilleter l'herbier des souvenirs, les fleurs éclatantes de fraîcheur et de finesse et promenant paisiblement son siècle dans le triomphe odorant de ses roses d'un jour!



Au coin du feu.

JOSEPH GALTIER.

LES ATELIERS DÉPARTEMENTAUX D'ESTROPIÉS

Cela est devenu un lieu commun de dire que les progrès incessants du machinisme rendent véritablement terrible pour tous les travailleurs cette lutte pour la vie qui, au reste, ne fut jamais un badinage; mais peut-être ne nous figurons-nous pas bien à quel point cette concurrence devient meurtrière pour tous ceux qui, dès l'entrée dans la vie, ou au cours de la lutte, ont perdu une partie des seules armes dont la nature les avait pourvus, c'est-à-dire une partie de leur corps, un bras ou une jambe, par exemple.

Aux pauvres gens tout est peine et misère.

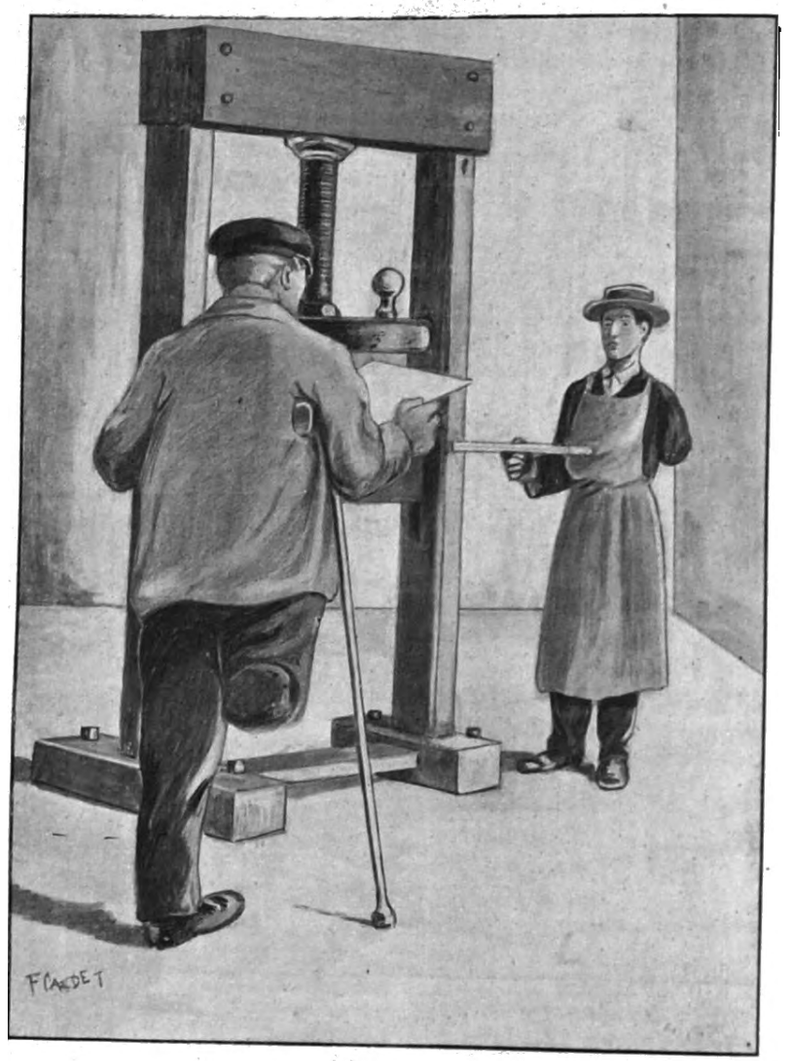
hélas ! depuis Gringoire, ce cri de pitié n'a ja-

mais cessé d'être vrai, et les fameux progrès de la civilisation ne sont pas près, encore, d'être profitables à tous les hommes indistinctement. Et nous voyons même, avec douleur, que ces progrès ne peuvent aller sans de nombreux sacrifices humains, puisque ces malheureux estropiés dont nous voulons nous occuper ici ont été, pour la plupart, mis hors de combat, — raffinement de la fatalité, — par cette machine même, qui déjà, tuait, par sa concurrence, des milliers de travailleurs.

Devant d'aussi navrantes réalités, nous avons coutume de ne pas nous attarder, soucieux, avant tout, de notre propre santé, et du bon fonctionnement de nos facultés digestives; je parle ici au plus grand nombre, et je me hâte de convenir qu'il y a des exceptions à cette règle de l'égoïsme, et que la race des philanthropes n'est pas près de s'éteindre.

C'est précisément de l'un de ces hommes charitables que je voudrais vous entretenir ici, en vous initiant de cette belle création des « ateliers départementaux d'estropiés ».

Le créateur, c'est un de nos conseillers municipaux, M. Marsoulan; n'attendez pas que je vous donne ici la biographie plus ou moins élogieuse de cet édile; ne me demandez même pas son étiquette, sa couleur politique; je ne connais rien et ne veux rien connaître de tout cela; c'est, en effet, de la création philanthropique de M. Marsoulan, qu'il s'agit; occupons-nous donc uniquement de ce sujet, et montrons la généreuse initiative de cet homme : ce sera, je crois, l'éloge le plus sincère que nous puissions faire de lui.



A la presse à percussion pour le satinage.

Ayant constaté que, dans notre société actuelle le malheureux estropié n'avait, tout au juste, que deux carrières à embrasser, ou entre lesquelles choisir, savoir : la mendicité ou la mort, — car, je vous le demande, comment accueillir dans un atelier un manchot ou un cul-de-jatte ? — M. Marsoulan résolut de contrarier, à lui tout seul, cette loi sauvage, et, sans tambour ni trompette, il s'occupa aussitôt de créer un atelier où précisément, tous les ouvriers fussent des estropiés.

Et, sans faire appel à d'autres cœurs qu'à ceux de ses collègues, il parvint très vite, les ayant convaincus, à mettre à exécution son projet.

Le 9 mai 1899, l'atelier départemental d'estropiés de Montreuil était installé, sur une partie de l'emplacement d'une ancienne usine, 50, rue Armand-Carrel.

Disons tout de suite, et sans aucune flatterie, que M. Marsoulan a été et continue d'être l'âme de cette magnifique création, à laquelle le 9 mai 1900, c'est-à-dire un an jour pour jour après l'ouverture, il vient de donner une sœur, à Paris même, 13, rue Planchat, près la place de la Nation.

Mais, demandez-vous déjà, comment M. Marsoulan avait-il créé cet atelier, de quels éléments l'avait-il formé, quel travail y demandait-il, et surtout, comment avait-il pu trouver toute une équipe d'estropiés capables de faire un même travail?

Les réponses, vous allez le voir, sont très simples.

M. Marsoulan avait obtenu de l'Administration la fourniture des travaux de brochage et de reliure des ouvrages, des documents officiels, des Biblio-

thèques de la Ville; puis il avait réparti ces travaux entre tous les estropiés quelle que fût leur ancienne profession, vous entendez bien, et, avec l'aide de quelques-uns d'entre eux qui étaient précisément d'anciens papetiers ou d'anciens relieurs, il avait, au bout de peu de temps, obtenu un atelier aussi homogène et, croyez-moi, mieux discipliné que le plus exemplaire des ateliers ordinaires; tous ces hommes si divers s'étaient mis à l'ouvrage et avaient appris le métier.

Mais le miracle accompli par M. Marsoulan ne s'arrête pas là. A tous ces hommes, — ou ces femmes — de tout âge, de toute origine, on peut dire de toutes infirmités, il assurait ainsi, en même temps que du travail, l'orgueil si longtemps rêvé par eux de pouvoir « gagner leur vie ». Comprenez-vous la grandeur de ce bienfait?

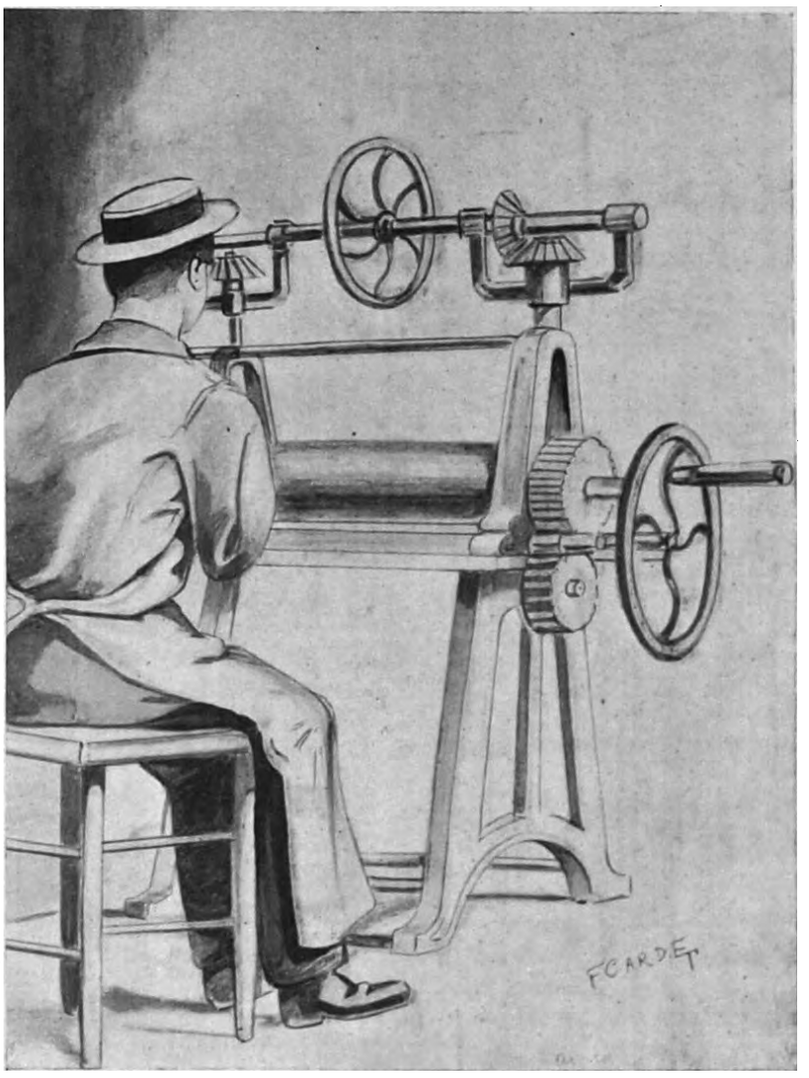
M. Marsoulan voulut que ces estropiés ne fussent pas humiliés, et c'est pourquoi il leur donna un salaire; aussi voyez-vous que l'établissement de Montreuil et celui de la rue Planchat ne s'appellent pas des « asiles », mais des « ateliers ».

J'ai visité, dans le détail, en compagnie de M. Marsoulan, ces deux ateliers, et je vous assure que j'ai été profondément remué au spectacle de tous ces hommes longtemps jetés sur le pavé, redevenus tout à coup, par la grâce d'un brave homme, des travailleurs gagnant leur vie, et travaillant avec d'autant plus d'ardeur et de courage qu'ils avaient connu l'horrible, l'imméritée souffrance d'être des inutiles et des « gêneurs ».

Si même je ne craignais de prêter à rire, j'avouerais tout bonnement qu'en serrant, pour prendre congé, la main de M. Marsoulan, j'avais les larmes aux yeux et que je me suis retenu, vraiment, de l'embrasser.

D'ailleurs, j'ai pu remarquer dans les yeux de tous les estropiés devant lesquels nous passions, au cours de notre visite, cet amour, cette vénération du « patron ».

Mais j'ai promis de ne pas être un vil flatteur, et pour vous montrer si je le suis, je dois tout de suite vous faire pénétrer dans ces ateliers et vous les faire connaître.



Au laminoir.

Je n'ai pas à m'attarder à la description des lieux: puisque l'illustration vous donne, là-dessus, pleine satisfaction. Remarquons seulement que ces ateliers ne comportent aucuns ornements, aucune fioriture; remarquons, au-dessous de la pendule, cette devise réconfortante: « Le travail honore l'homme. »

Tous les estropiés sont au travail: vous entendriez une mouche voler; il y a pourtant là, parmi quelques vieillards, des jeunes gens, des adolescents même.

Le spectacle de toutes ces infortunes physiques n'est pas, comme on pourrait le croire, très douloureux; c'est que toutes les infirmités ne sont pas apparentes; sous la table, se cachent des jambes de bois, des hernies, des paralysies; nous n'apercevons, nous, que deux hommes manchots: l'un est un jeune ouvrier de 19 ans, qui, de sa seule main, fait le pliage des feuilles, et si vous voyiez avec quelle dextérité, avec quelle agilité! Deux femmes et une fillette cousent les cahiers. Et ce que vous admirez sans cesse, en regardant travailler tous ces brocheurs et tous ces relieurs

c'est précisement cette longue habitude qu'ils semblent avoir d'un métier que, il y a un an, ils ne soupçonnaient même pas; certains, en effet, sont d'anciens maçons, d'autres des charretiers; des deux contremaîtres, l'un, celui de Montreuil, est un ancien chaudronnier, l'autre, celui de la rue Planchat, est un ancien minotier; ce dernier a une jambe de bois.

Mais voici, contre le mur, un extrait du règlement des ateliers.

Parcourons ce papier, qui va nous renseigner parfaitement sur le fonctionnement des deux maisons.

« Pour être admis dans l'atelier, l'ouvrier devra produire les justifications suivantes :

« Les mutilés par suite d'accidents de travail devront prouver l'origine du lieu où s'est produit l'accident. Si ce lieu est dans Paris ou le département de la Seine, l'admission sera de droit.

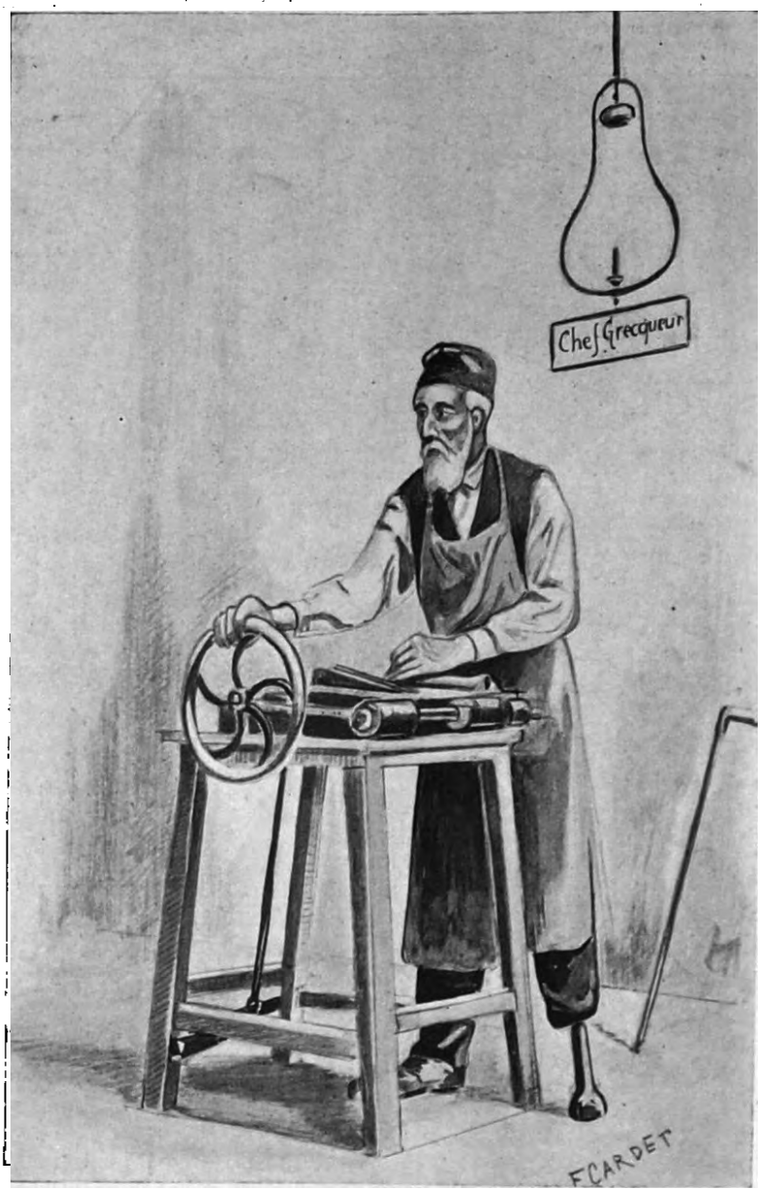
« Si le lieu d'origine de l'accident est hors du département de la Seine, le pétitionnaire devra justifier qu'il appartenait à une maison ayant son domicile réel à Paris ou dans le département; qu'il avait été envoyé par cette maison pour faire un travail passager, et que l'accident est arrivé pendant ce travail.

« Les infirmes devront établir qu'ils appartiennent à une famille ayant plus de dix ans de domicile réel et continu dans Paris ou le département.

« Il faudra, en outre, que l'infirme ait toujours habité les mêmes points, sous réserve des séjours d'hôpitaux appartenant à l'assistance ou au département, tels que Berck ou autres.

« L'atelier est ouvert de 7 heures du matin à 6 heures du soir, du premier avril au 30 septembre, et de 8 heures à 6 heures du 1er octobre au 31 mars.

« Le salaire minimum est de 1 fr. 25; il est payé chaque samedi. »



Le chef « grecqueur ».

Ajoutons qu'à ce salaire M. Marsoulan a eu la généreuse idée d'ajouter des primes d'encouragement, de 0 fr. 25 destinées aux plus méritants.

La nourriture est donnée dans les ateliers même, par les concierges; les deux repas coûtent aux estropiés 0 fr. 85 centimes.

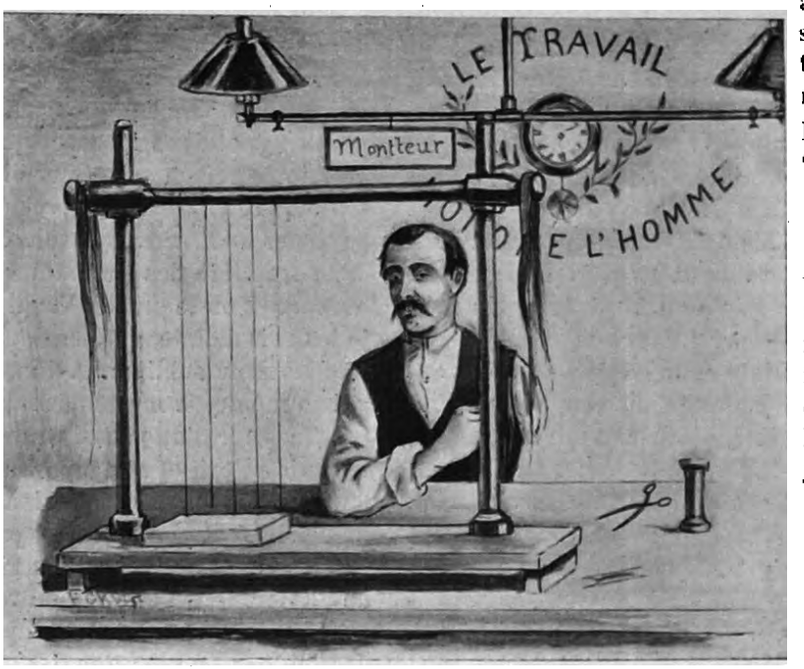
L'ouvrier qui a une famille continue à vivre chez lui, et le salaire qu'il a ainsi gagné honorablement, contribue à alléger les charges de cette famille. Enfin, le personnel se compose d'un régisseur, et d'un comptable chargé de la direction, qui, tous les deux, siègent à l'atelier de Montreuil, de deux contremaîtres, un par atelier, et de deux concierges.

J'allais oublier de vous annoncer que M. Marsoulan, qui veille incessamment, et en personne, à la bonne marche de *ses* maisons, vient de faire l'acquisition d'une petite voiture et d'un petit âne, lesquels sont destinés au transport des ouvrages de la brochure à la reliure, c'est-à-dire de Montreuil à la rue Planchat.

***

Outre les légitimes satisfactions qui leur sont

données, c'est-à-dire outre le contentement d'être des travailleurs et l'assurance de gagner le pain quotidien, les estropiés connaissent bien des petits plaisirs, et jouissent de ces petites distractions qui sont si chères à presque tous les hommes: ils peuvent fumer, lire, ils jouent aux cartes, et, chaque jour, à trois heures, ils prennent un repos d'un quart d'heure; le dimanche matin, ils reçoivent la visite du perruquier et se font « bichonner » à leur aise. Vous en verrez dont la Capoul ou la Bressant est irréprochable.



Un brocheur.

Enfin, il y a deux mois, ils ont connu, comme les maires, les joies du banquet de corps. A l'occasion du 14 juillet, en effet, M. Marsoulan avait obtenu, du Conseil municipal et du Conseil général, une somme de 300 francs, destinée à régaler ses ouvriers, je vous assure que la plus franche cordialité — comme dit le cliché — n'a cessé de régner pendant le festin. On a même ri, bu et chanté, avec belle humeur. Et ce fut même un banquet bien supérieur à tous ceux auxquels nous sommes habitués, car on n'y prononça pas de discours.

***

Je viens de vous donner, très sommairement, une idée des belles créations de M. Marsoulan; je ne crois pas devoir insister sur leur efficacité; d'ailleurs, chacun de vous peut visiter ces ateliers, et même, bien entendu, s'il lui plaît, contribuer à leur accroissement.

PAUL DARZAC.

EN ITALIE

NOTES DE VOYAGE

Monte-Oliveto.

Sienne, avril.

En quittant Sienne, le train descend rapidement la colline et file vers l'Arbia, dont l'écume recouvre encore, sur les rives, des flaques desséchées de sang florentin. De loin, on aperçoit Monte-Aperto, la tragique montagne où Farinata dei Uberti se jura, en endossant son armure, de vaincre ses frères qui l'avaient chassé, mais aussi, s'il était vainqueur, de leur pardonner. Sont-ils, ces paysages évocateurs, aussi puissants que mon imagination les crée? Et le passant, auquel le nom d'Arbia ne représente qu'un cours d'eau ondulé, se sent-il étreint en le traversant par un sentiment poignant et tragique? Laissons du moins à ceux qui peuvent meubler les paysages, la joie de leurs souvenirs. Voyager pour voir et être ému par la seule splendeur ou par l'horreur des choses, est une manière qui a son prix et souvent fertile. L'autre manière, qui est d'ajouter, ou d'opposer aux contrées parcourues les événements mémorables dont elles furent le théâtre, est du moins édifiante. Et si *j'ai vu* tout à l'heure Farinata bousculer un Buodelmonte dans la rivière, ma conscience ne prend-elle pas une forte leçon, le citoyen que je suis n'est-il pas inoubliablement enseigné?

Tout à coup le paysage change. De riant qu'il était il devient sévère. La végétation cesse presque complètement. Çà et là le pauvre paysan, sur une terre cabossée, dispute à l'argile qui couvre toute cette contrée de maigres coins brunâtres. Les charrues ont creusé des sillons qui semblent des rails de montagnes russes. On dirait que le bœuf a tracé son labeur sur une mer mouvante, sur des vagues. Cent mètres carrés de cette culture acharnée et tout de suite la désolation reprend pendant des lieues. Et, par-ci par-là, l'effort de l'homme apparaît à quelque coin labouré, quelques oliviers plantés, quelques herbes arrachées.

Peu à peu, pourtant, la désolation l'emporte. L'argile grisâtre étend plus largement ses vagues;

elle emplit tout l'horizon. Et lorsque le train arrive à la station d'Asciano où attendent les voitures qui vont nous mener à Monte-Oliveto, il y a bientôt une heure qu'il ne roule plus que sur une terre convulsée, dans la cendre.

Avez-vous vu, au Louvre, le relief par lequel M. et Mme Dieulafoy représentent les lieux où ils ont opéré leurs fouilles de l'Acropole de Suze? Vous avez vu ce terrain gris, couleur gorge de pigeon un peu; vous avez vu ces fentes ravinées, cette poussière qui semble couler, détrempée, et former des précipices? Réalisez ce relief en un pays de plusieurs milliers de kilomètres carrés et vous aurez l'image de cette contrée

La route est taillée dans cette terre de fouilles. Elle contourne docilement les plus petits monticules de sable, se glisse au bord des plus ravinés précipices — précipices? la chute serait sérieuse; et sa crainte est apaisée seulement par la sensation d'une culbute dans la vase que semble cette terre épaisse, pâteuse et molle à la fois.

Ce sol est, en réalité, très friable. La moindre pluie le fait couler et en déforme les contours. De là, ces entailles continuelles qui s'entremêlent et créent ainsi des pics, des collines, des cuvettes de mers intérieures, des montagnes, en miniature. Mais il y en a tant, cela s'étend si loin, à perte de vue, que cette route suivie devient peu à peu un chemin impossible et irréel. Rien, que l'argile grise, rien que le moutonnement de ces cendres. Le vent souffle avec rage, menaçant de renverser la voiture. Il est libre dans cette plaine. Il y vagabonde, impétueux. Et lorsque nous apercevons, au loin, sur la route, quelques formes humaines adossées à un coin de rocher, la sensation pénible qui nous poursuit depuis le début de notre course, se fixe et se précise. Quels sont ces hommes? Des brigands? Et nous sourions. Mais l'impression est exacte. Ces hommes, nous le verrons tout à l'heure et le devinons déjà, sont de paisibles cantonniers. Si pourtant, notre cocher vient à se retourner vers nous, pour nous prévenir civilement d'avoir à vider nos poches, et si deux mousquets se dressent, nous ne serons nullement surpris.

Et nous nous attendons, à défaut de brigands, à voir sauter par-dessus les fondrières et bondir sur les rochers des bandes affamées de loups voraces. La louve décharnée, aux pauvres pendantes mamelles, que Sienne mit sur son blason, c'est ici qu'elle la vit rôder et l'entendit rugir; c'est ici qu'elle la prit au piège pour en faire le symbole de son courage, de son indépendance et de sa fierté.

Seuls, sur cette route dont les lacets se déroulent à l'infini, ils nous semble être au milieu du plus perdu des déserts, loin de toute humanité, entraînés par je ne sais quel coup de folie dans une exploration impossible. Cette route ne peut être fréquentée. Ce pays ne peut être habité, c'est le pays de la mort et de l'épouvante.

A l'horizon, je cherche en vain le volcan qui a jeté ici la lave. Je songe à la Pompéi toscane, grande comme dix fois Paris, qui est peut-être endormie sous cette terre que le vent, semble-t-il, tellement elle paraît légère, va emporter. Que des pioches éventrent ce sol impalpable et une nouvelle cité splendide nous apparaîtra !

Mais non; nul sommet n'apparaît. Rien ne dort sous cette poussière. C'est ici, alors, peut-être, le fond boueux d'un lac préhistorique ou l'humus mis à jour d'une antique forêt?

Ces hypothèses insensées nous hantent, malgré notre raison qui nous dit que ce pays fut toujours ce qu'il est, isolé, rebelle et farouche. Les paysages de l'*Enfer*, les voici ! Dante s'inspira de cette frontière des Maremmes pour nous décrire les cercles où le guidait Virgile. Je les reconnais, je les vois maintenant, les lieux qu'il évoque avec une horreur sublime. A Florence, à San-Gemignano même, je me demandais où Alighieri avait pu s'inspirer d'une aussi sauvage nature. Et j'attribuais à l'exil et aux murailles et tours orgueilleuses de sa cité, les imaginations de son cœur meurtri. C'est que je n'étais pas encore venu ici, je n'avais pas franchi cette argile. Tels les abords de l'Enfer, telle cette région toscane de la mort.

Et lorsque, enfin, mon compagnon et moi nous descendons du *vetturino*, il me semble que nous sommes les deux ridicules pèlerins d'un voyage définitivement décrit, le Virgile et le Dante impuissants et rabougris d'un Enfer dépeuplé.

***

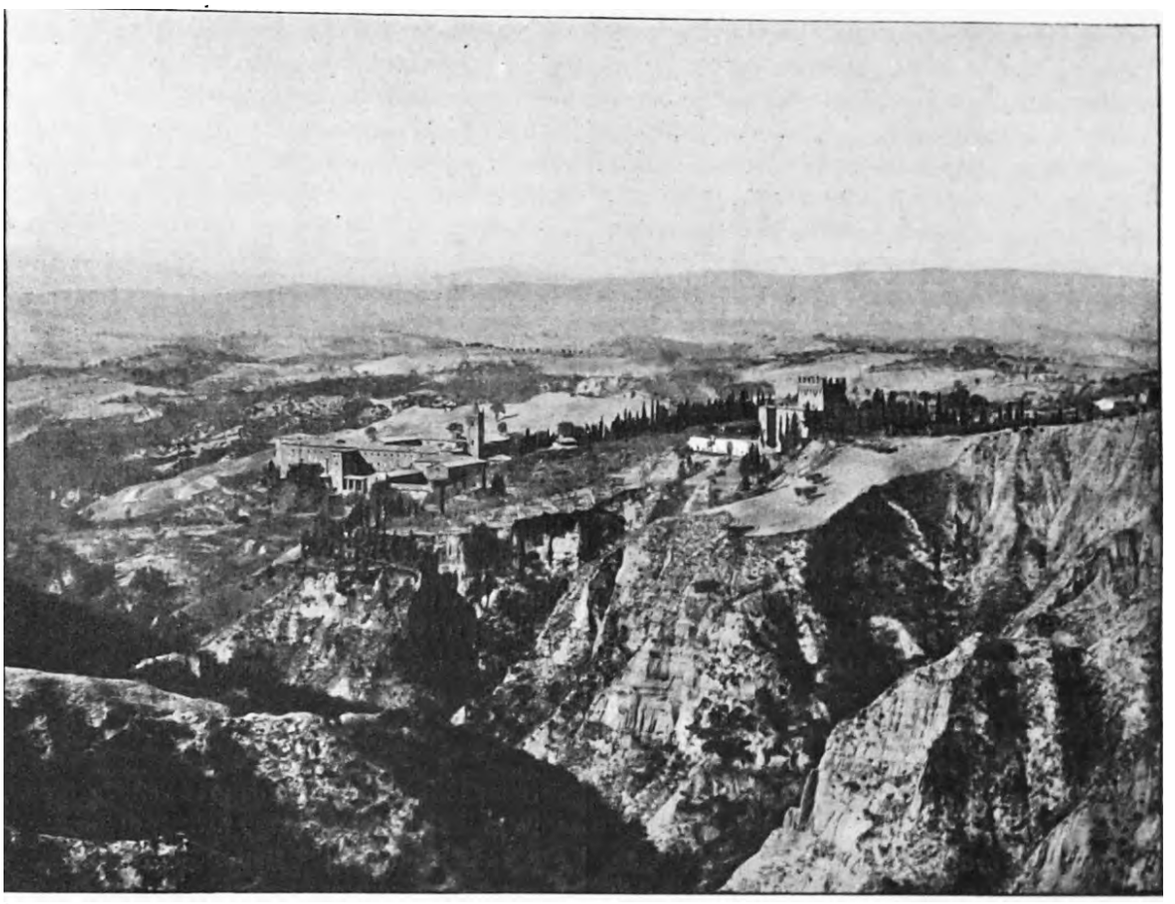
En contre-bas d'un village misérable et sinistre que nous traversons, sur un pic isolé, au milieu de cyprès et de rares oliviers, une masse rouge sombre s'écrase, dominée par un clocher massif. C'est Monte-Oliveto. Tout autour le néant, l'abîme profond de l'argile ravinée et précipitée. Comment peut-on parvenir à cette sorte de cité? Il semble qu'il faille grimper le long des parois grises avant de mettre le pied sur le terre-plein. Il y a une route pourtant. Ce pic est relié à la chaîne d'argile par une arête fine. Cette arête a été sectionnée à son sommet dans toute sa longueur et la base de cette section forme la route. A droite et à gauche des ornières creusées par les roues des voitures, l'espace nécessaire pour le garage d'un piéton et, brusquement, le saut.

On s'engage sur cette route; on passe sous une porte, sorte de tour crénelée qui disait la puissance temporelle des moines et affirmait leur souveraineté séculière; on suit un chemin bordé de cyprès et on parvient à une petite place où sont les écuries et l'abside de l'église.

L'abbaye se compose d'un grand quadrilatère tout en briques, à deux étages. Sur trois faces les fenêtres des cellules s'ouvrent sur la désolation de la mer d'argile, que rien ne borne à l'Ouest où elle se perd dans les Maremmes. Sur la quatrième face l'église sort des murailles et projette son

abside. Du côté de l'Est, les murs sont à pic, soutenus par des contreforts épais, contournés par un étroit chemin de ronde. De là on aperçoit le petit village qui semble veiller sur le monastère et le protéger. Au Nord, des allées serpentent entre une double rangée de cyprès conduisant à de petites chapelles abandonnées, à des « points de vue » d'où l'on découvre, à l'Ouest, les tours de Sienne.

Un homme, un paysan, nous introduit dans une salle basse, voûtée, où une longue table



L'abbaye de Monte-Oliveto.

couverte d'une nappe blanche nous accueille. Par quel festin, dans ce désert si morne, notre histoire de brigands va-t-elle se prolonger? Au cœur de la plantureuse Toscane, cette désolation a failli faire de nous, tout à l'heure, des hallucinés. Quel démon veut donc continuer notre rêve en nous offrant, dans cette solitude, les agapes d'Ali-Baba? Ce pays est hanté, on va nous y servir, avant la pillerie, le festin de Pantagruel. Et je me prends à souhaiter quelque aventure à la Scudéri, un piège de modernes malfaiteurs, de brigands civilisés. Ah! quelle couleur cela aurait, ici, une rançon doucement sollicitée, obséquieusement imposée!

Hélas! après nous avoir laissés seuls un moment, — c'est cela, ils préparent leur coup! — l'homme revient. Et gravement il nous ramène à la réalité des choses : il n'a absolument rien à nous donner à manger. Un peu d'eau à boire seulement... Et, déconfits autant de la triste réalité de l'aventure que du manque d'aventures, nous dévorons quelques os de poulet précautionneusement apportés avec un croûton de pain.

L'homme nous raconte alors que le couvent a été désaffecté. L'État s'en est emparé et l'entretient. Monte-Oliveto dépend de l'Académie des Beaux-Arts de Sienne qui prend soin de ses murs, de sa bibliothèque — si dépouillée et triste! — et de ses peintures. Les artistes et les savants qui veulent y séjourner doivent en faire la demande à Sienne. Il y a des chambres, suffisantes, au plein soleil. Et si l'on veut être, visiteur d'un jour, accueilli par quelques fiaschi et quelque polenta, il faut prévenir deux jours d'avance de sa venue. Notre chef de brigands est le gardien hôtelier. C'est un fonctionnaire et un cuisinier.

Nos os rongés, l'homme nous ouvre une porte et nous lâche dans le couvent. Un premier cloître d'abord, petit, puis une autre porte, et nous entrons dans le grand cloître, l'illustre cloître du Sodoma, pour lequel l'administration prévoyante a fait un désert de ce monastère florissant.

Tout le long de la route, si tragique, et jusqu'à cet instant où la porte du cloître nous fut ouverte, je les avais un peu oubliées ces peintures du Sodoma qui étaient pourtant le but de cette excursion à la Faust, dans la désolation de la terre

morte et du vent infernal. Mais les voici. Et l'amusante illusion, notre jouet de tantôt, s'envole à jamais. C'est bien toujours, même ici, la terre Toscane, ici rayonne bien toujours l'âme incomparable de la Renaissance. Je suis à Florence, je suis à Sienne, je suis ici comme partout d'où je viens, depuis que je foule ce sol sacré. Un musée incomparable se déroule sur les parois de ce cloître. La légende de saint Benoît rayonne au grand soleil, naïve à la fois et raffinée, naïve dans ses faits, si raffinée sous le pinceau du Sodoma.

Il serait injuste de demander au Sodoma la foi d'un Giotto. Les fresques de Santa-Croce et de la chapelle des Espagnols m'avaient ravi par la pureté et la ferveur qu'elles révélaient dans l'âme de leurs auteurs. Et si l'Angelico reste le rayon de joie lumineuse, de grâce et de finesse pieuses de l'art toscan, peut-on exiger de ceux qui vécurent cent cinquante à deux cents ans après ceux-là, une aussi simple vertu? Les temps héroïques sont finis. Benozzo, déjà, a passé. Il a fréquenté le palais Medici, et s'il conserve la probité il n'a plus l'innocence. Ses fresques de San-Gemignano sont d'un artiste qui a compris et qui a voulu, elles ne sont pas d'un croyant. Après lui, le Sodoma apparaît comme un prodigieux virtuose, mais un simple virtuose. Jamais, peut-être, ce que les peintres appellent « le morceau » n'a atteint et n'atteindra cette ampleur et cette beauté. Mais j'ai toujours cru voir, dans ces images de moines, l'ironie, au moins l'indifférence de leur peintre. Et comment serait-il assez détaché de ce monde, pour nous émouvoir des tortures morales de Saint-Benoît, tortures toutes de foi et de sainteté, celui qui caresse si voluptueusement les formes de ces inquiétants jeunes hommes que l'on voit autour du saint? Benozzo a pu, du moins, en traiçant les douleurs d'Augustin, hausser son génie par l'humanité profonde du fils de Monique, ses doutes, ses égarements et sa flamme. Mais quoi donc le Sodoma aurait-il compris aux intimes tourments d'un Benoît, fondateur d'un ordre monastique, tout à la contemplation divine, si hors du monde? Que l'accusation de Vasari, d'où Antonio Bazzi tire son surnom de Sodoma, soit fausse ou vraie, il n'importe. Il était en tout cas assez du siècle et ses éphèbes sont assez resplendissants pour qu'on ait pu le marquer ainsi. Et qui donc soutiendra qu'un artiste aussi charnel, dont certaines femmes nues, vues à Sienne, donnent déjà un avant-goût de Rubens, même s'il ne fut pas sodomite, ait pu se purifier le cœur et l'esprit au point de comprendre San-Benedetto?

Et dès lors, l'impression de réalité s'achève. Ah! si c'était ici, dans ce cadre unique et si bien fait pour elles, que l'on pouvait transporter les fresques de Novella! Le Sodoma, au contraire, me ramène violemment au milieu du siècle, de la ville bruyante et fleurie. Je ne suis plus dans le désert terrifiant que je viens de traverser, Monte-Oliveto n'est plus un couvent perdu et abandonné. Il n'est plus le site le plus sauvage et le plus désolant qu'on puisse voir. C'est le mol abri de la civilisation la plus raffinée où l'on se plaît à mettre le plus de mondanité possible dans la représentation des événements les plus saints et les plus légendaires.

Par le Sodoma, Monte-Oliveto devient un musée incomparable d'art pur, détaché de tout culte. Que nous voilà loin de San-Marco! Florence, la Florence du Magnifique et de Benvenuto, est ici. Et l'effort qu'il faut faire, cette fois, comme nous en faisions un ce matin, pour croire à la réalité de la nature, l'effort qu'il faut faire pour encadrer ces chefs-d'œuvre d'humanité dans ce monastère fantastique, est bien le plus affirmatif témoignage de la splendeur artistique de ce peintre, mais seulement de cela. Or l'art, ici, est bien ce qui jure le plus.

Ces écuyers et ces pages du Sodoma, je les admire, et leur peintre fut grand parmi ceux de son temps. Mais ne les admirerais-je pas davantage et le Sodoma ne me paraîtrait-il pas plus grand, à Rome ou à Florence? Je les vois à la cour de Jules II, ces pages couverts de soie et de dentelles, versant d'un bras gracieux et las le vin dans les coupes emperlées. Ces écuyers aux armes bien polies, dont les mains soignées n'ont jamais tenu l'épée trop rude que sous le gant épais, je les vois à Careggi, mêlés aux joutes philosophiques des jardins. Ici ils sont étrangers à tout et à tous. Ils étonnent sur ces murailles pieuses, n'ayant rien des temps qui les vit naître, ni de la sainte ardeur qui les peupla.

***

Nous sommes repartis dans le vent furibond, à travers les précipices et les ravins, et nous avons salué amicalement les cantonniers paisibles. Le charme était rompu. Le vetturino s'est mis de la partie et son discours pour nous persuader que sa *buona cavalla* était la meilleure du pays et que, par conséquent, nous devions doubler la somme promise, s'est chargé de le mettre en miettes...

Nous sommes montés dans le train, les nerfs détendus et j'ai lu alors l'histoire de Monte-Oliveto. Les guides la donnent succinctement et le petit livre acheté au gardien, livre traduit en français, du Père Grégoire M. Thomas est à la portée de chacun. Æneas — Sylvius Piccolomini — Pie II nous en a dit aussi les splendeurs. N'a-t-on pas d'autre part le récit d'une visite de Charles-Quint? Devant les fresques du Sodoma il dut, comme nous, être rassuré...

Monte-Oliveto, autrefois Accona, fut fondé en 1320 par Bernardo Tolomei, Siennois, et placé sous l'invocation de saint Benoît. Tolomei, ses moines et leurs successeurs, défrichèrent le désert, le plantèrent et mirent un peu de vie dans cette mort de la nature. Le couvent fut des plus

prospères, longtemps. Puis il périclita et pour éviter que les chefs-d'œuvre du Sodoma et de Signorelli subissent le sort de l'église de 1350, qui fut démolie au XVIII[e] siècle par des moines stupides, le gouvernement sécularisa le couvent. Il n'est plus aujourd'hui que le toit paradoxal de chefs-d'œuvre de l'art.

***

Tout à l'heure, au moment où le soleil descend derrière Monte-Maggio, j'errais dans les jardins de la Lizza d'où Sienne apparaît déroulant ses remparts pantelants, d'où l'on voit San Donenico qui garde la tête sacrée de sainte Catherine et d'où la terre siennoise rougeoie sous les fleurs éclatantes du printemps.

Il était bien de cette ville si âpre et si rude, ce Bernardo Tolomei qui voulut peupler le désert d'Accona. Il était le frère de la petite Catherine, et l'oreiller de pierre se voit encore dans le caveau dont elle avait fait sa chambre. Il était sorti de ce sol ardent et farouche. A l'heure où le peuple toscan, siennois en tête, luttait furieusement, dans des guerres fratricides, pour son indépendance et la suprématie de son clocher, ou de son parti, ceux que la piété tourmentait et l'ardeur de la pénitence possédait, ceux-là devaient choisir Accona comme refuge. Auraient-ils donc pu prier Dieu en quelque molle vallée, alors que leurs frères, restés dans le siècle, brandissaient terriblement, à chaque heure du jour et de la nuit, leurs armes massives? Auraient-ils donc pu concevoir une vie de prière qui ne fût pas aussi une vie de lutte? Enfants de ceux qui se battirent sur l'Arbia, contemporains de ceux qui se précipitaient par le val d'Elsa sur Florence relevée et traînaient la République dans le sang des Neuf et des Douze, ils ne pouvaient comprendre la pénitence que dans les plus rudes travaux, les plus impossibles besognes. Glorifier la majesté divine, mais là où elle n'inspirait que la terreur. Disputer rageusement au sol le plus ingrat les pierres et les brins d'herbe séchée. Creuser des citernes comme à Carthage. Défier la nature en l'honneur de ce Dieu favorable, qui permit à l'orgueilleuse cité d'affamer Charles IV dans son palais.



Le grand cloître de l'abbaye de Monte-Oliveto.

L'autre jour San Gimignano me fit saisir l'âme toscane aux temps héroïques. Mais je n'en voyais que les témoignages civiques. A Monte-Oliveto, je viens d'en voir le témoignage divin. De Dante à Tolomei il n'y a que la distance du grand citoyen au grand moine. C'est le même fond. Ces deux cœurs furent pétris de la même pâte. Et si Dante, lorsqu'il voulut écouter son cœur, ne put entendre ses battements qu'une fois descendu

dans les cercles infernaux, lorsque Bernard Tolomei voulut réaliser ses conceptions du renoncement, ce ne put être que dans l'horreur d'Acona. A Monte-Oliveto j'ai entendu vibrer la seconde corde de la lyre toscane du siècle de Dante et de Farinata. Monte-Oliveto est l'expression religieuse, exacte, de ce siècle sublime où les cœurs étaient fous, où les bouches, même pour la prière, ne s'ouvraient qu'en rugissant.

ANDRÉ MAUREL.

LE VIEUX POÈTE

J'allais souvent le voir, tandis qu'il se mourait.

C'était à mi-chemin du ciel qu'il demeurait,
Dessous les toits, et dans une affreuse mansarde
Aux murs blanchis, au noir plafond qui se lézarde.
J'allais souvent le voir, — et nous causions longtemps
Et ses doigts amaigris étaient plus tremblotants
Chaque jour, et sa lèvre était plus violette.

***

Il me disait :

« Surtout, ne sois jamais poète.
Les vers, mon pauvre ami, c'est ce qui m'a perdu.
Tu le vois, je suis vieux, exténué, rendu
Avant l'âge, car j'ai voulu faire ce rêve.
La lutte m'a brisé. Non, la vie est trop brève;
Pourquoi passer son temps à batailler, pourquoi
Ne pas vivre en son coin, sage, et se tenant coi?...
Le bonheur régulier, crois-moi, la vie intime,
Le foyer, une femme et des enfants, — l'estime
De son quartier; surtout ne fais jamais de vers!
N'en fais jamais! Si c'est un innocent travers,
S'il te plaît, comme on dit, de courtiser la Muse,
Quelquefois, au dessert, en bourgeois qui s'amuse,
Tu le peux, et c'est sans danger.
Mais si le soir,
Quand la lune sourit, tu rêves de t'asseoir
Sur le vieux banc de pierre, au fond du parc, d'entendre
La chanson de la brise, et si tu vas t'étendre
Par les matins d'été, dans l'herbe, sur le dos,
En regardant le ciel avec des yeux mi-clos,
Si le rythme t'émeut, si ton être tressaille
Quand s'envole une strophe, et si ton cœur défaille
Quand un ami te lit des vers à haute voix,
Si le désir te prend devant ce que tu vois
De l'exprimer avec une forme parfaite,
Si tu sens vaguement s'agiter un poète
En toi, — n'hésite pas! — étouffe dans ton cœur
Ce serpent, — il y va, crois-moi, de ton bonheur...
Et le bonheur vaut seul vraiment qu'on s'en occupe!

Le métier de poète est un métier de dupe.
Ah! mon expérience est amère! Longtemps
J'ai subi les dédains, les affronts irritants
Des sots, — j'ai combattu pour l'art, plein d'énergie!
Je marchais, ébloui toujours par la magie
De mon rêve, mes yeux de fou perdus au ciel!
Je ne souffrais de rien. J'étais même sans fiel
Pour ceux qui me raillaient. J'étais le doux bohème
Inoffensif; j'allais, en penaillons, tout blême,
Et nourri seulement des viandes de l'esprit...
Sans me mettre en souci du vulgaire qui rit,
J'allais, gonflant toujours quelque nouvelle bulle!
J'étais l'extravagant heureux qui noctambule,
Qui trouve, pour dormir, un banc délicieux,
Pour qui tous les plafonds sont trop bas, sauf les cieux,
J'étais le vagabond poète qui balade,
Cherchant des jours entiers un refrain de ballade,
Et qui va devant lui, sans souci des hivers,
Heureux de se chanter lui-même ses vers!...

Je me disais: Mon temps n'est pas venu, — mon heure
Sonnera. Mais j'ai vu que l'espoir était leurre.
J'ai vieilli. Je me suis lassé d'être incompris.
C'est absurde, mais c'est ainsi : le beau mépris
Que nous avons d'abord pour le goût du vulgaire
Tombe avec l'âge. Eh! quoi, toujours faire la guerre?...
On veut avoir son tour de gloire. On n'en peut plus
Des veilles sans profit, des travaux superflus.

J'ai fait de l'art; cet autre a fait du vaudeville :
Et c'est à lui que va la multitude vile.
C'est lui que l'on acclame. Et moi je meurs de faim!
Eh bien! je me révolte et je crie, à la fin!
Mon cœur veut déverser son trop-plein d'amertume.
Nous autres, je sais bien, notre gloire est posthume
Quelquefois. Il paraît que, quand nous sommes morts,
La Gloire, cette femme, a souvent des remords
De ne pas nous avoir aimés. On nous découvre;
Nos vers sont exaltés; nos tableaux vont au Louvre...
Mais que nous font de verts lauriers sur nos tombeaux?
C'est vivant que j'aurais voulu quelques lambeaux
De cette pourpre, et mort je n'en fais nul usage!

Vois-tu, le désespoir vous étreint avec l'âge
D'être plus inconnu qu'un faiseur de couplet,
Et l'on mendie : un peu de gloire, s'il vous plaît?
Daignez avant ma mort m'avancer quelque chose,
Quelques rayons de ma future apothéose!
Si l'on doit m'admirer plus tard, il vaut autant
Commencer tout de suite, — et je mourrai content!
J'ai trop voulu sortir de l'ornière banale,
Dites-vous, — quand l'idée est trop originale
On la repousse?... Eh bien! si c'est là le récit
Où j'échouai, je veux bien faire du poncif.
Du poncif, s'il le faut! Mais avant que j'expire,
— C'est mon rêve, — je veux que le bourgeois m'admire!..

Oui, vieillis, les plus fiers lutteurs, les plus fougueux
Parlent ainsi, lassés d'être incompris et gueux! »

***

Le lendemain, j'appris la mort du pauvre hère.
Je l'accompagnai seul jusques au cimetière,
Puis, ayant vu glisser le cercueil dans le trou,
Je marchai devant moi, longtemps, sans savoir où.

Et je songeais : « Jamais je ne serai poète!
Car je n'ai pas le cœur assez fort, et ma tête
S'égarerait à tant souffrir. Je ne veux pas
Traîner cette existence affreuse, à chaque pas
Me blesser aux cailloux aiguisés de la route.
L'Art, — oh! l'Art m'attirait et me grisait, sans doute!
Mais je veux travailler à faire mon bonheur.
Cet homme avait raison. Il m'a donné la peur
Du calvaire qu'il faut gravir pour être artiste...
Je veux vivre impassible, et vieillir égoïste! »

Je m'aperçus alors que j'étais dans les champs,
Que les arbres, bouquets de parfums et de chants,
S'éveillaient au soleil et que les verts cytises
Invitaient sous leur ombre à des fainéantises,
Que le ciel, d'un bleu pâle, avait l'air d'un satin
De Chine, que c'était l'adorable matin,
L'heure où la cime des ormeaux tremble et rougeoie...
Dans ces odeurs, dans ces frayeurs, dans cette joie,
J'oubliai tous les maux que l'autre avait soufferts...

— Et j'écrivis, rentré chez moi, mes premiers vers.

EDMOND ROSTAND.

****

Les révolutions sont comme les canons qui reculent après que le coup est parti. L'abbé DE PRADT.

Quiconque excède ses forces les détruit.

GEORGES BOUSQUET.

Faire le bien dans le silence et l'obscurité: se gêner, sacrifier ses penchants, ses sympathies, ses opinions, pour faire toujours ce que décide la conscience, voilà où se reconnaîtra un cœur vraiment généreux.

LA PORCELAINE DE SAXE

L'exposition de la manufacture royale de Meissen qui obtient en ce moment un succès si vif sur l'Esplanade des Invalides n'a qu'un défaut, c'est de trop ressembler à une fabrique d'antiquités neuves. Ces bergères à paniers, ces moutons enrubannés et ces galants seigneurs à tricornes n'ont leur raison d'être qu'à la condition de porter la patine du temps. Ces personnages qui résument les grâces superficielles et l'exquise fragilité d'une société depuis longtemps disparue ne sont qu'une contrefaçon et un anachronisme lorsqu'ils ne prouvent pas par des titres authentiques qu'ils remontent au règne d'Auguste II ou de Louis XV. Jamais peut-être il n'exista une plus parfaite harmonie entre la nature des sujets représentés et la matière employée par les artistes pour donner la vie à leur œuvre : le XVIII^e^ siècle fut par excellence le siècle de la porcelaine.

Le premier mérite d'une découverte est de venir à son heure et lorsque les savants s'abstiennent de chercher une invention qui est devenue nécessaire, c'est le hasard tout seul qui se charge de la trouver. Un apothicaire de Berlin qui n'avait pas réussi dans l'exercice de sa profession et menait une vie d'aventures travaillait depuis de longues années à mettre à exécution une infaillible recette qu'un moine grec nommé Lascaris lui avait enseignée pour fabriquer de l'or.

Les alchimistes ont rendu sans le vouloir plus d'un service à la civilisation et à la science en trouvant autre chose que ce qu'ils cherchaient; au fond de la cornée où il croyait tenir enfin le secret de la pierre philosophale Frédéric Bœttger découvrit la fabrication de la porcelaine. L'apothicaire vagabond que Leibnitz devait appeler « un homme phénoménal » avait eu un trait de génie et donna à l'Allemagne et à l'Europe une nouvelle source de richesse.

Bien qu'il fût depuis sa jeunesse réduit à vivre d'expédients, cet aventurier sans ressources put immédiatement tirer parti de sa découverte. Au commencement du XVIII^e^ siècle la passion de la porcelaine faisait fureur parmi les princes allemands. La première reine de Prusse, Sophie-Charlotte, avait reçu comme présent de noces le plus beau service de porcelaine de Chine qui existât alors en Europe. Son fils, Frédéric-Guillaume I^er^, qui était un souverain très économe et réservait le plus clair de ses ressources pour recruter dans toute l'Europe des grenadiers d'une taille gigantesque qu'il faisait manœuvrer lui-même, ne reculait pas à l'occasion devant une dépense considérable pour acheter quelques-uns de ces vases merveilleux que les marchands hollandais apportaient de l'Extrême-Orient.

Mais il s'en fallait de beaucoup que ce prince, dont les instincts étaient plutôt militaires qu'artistiques, poussât le culte de la porcelaine aussi loin que son voisin Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne. Il exista dans les collections au *Johancum* de Dresde dix-huit grands vases de porcelaine de Chine bleue et blanche que l'on appelle les *Vases des Dragons*. Ils doivent ce nom à un curieux marché qui fut conclu entre Auguste II et Frédéric-Guillaume I^er^. Le monarque saxon voulut acheter à tout prix au roi de Prusse les précieux produits de la céramique chinoise qui faisaient le principal ornement du château royal de Berlin, mais il était à court d'argent et au lieu d'espèces sonnantes il offrit un régiment de cavalerie. Frédéric-Guillaume I^er^ qui avait assurément un goût très vif pour la porcelaine, mais aimait bien plus encore les soldats accepta avec enthousiasme ce payement en monnaie de dragons et ce fut ainsi que l'armée prussienne compta un régiment de plus.

Cette anecdote dont l'authenticité n'est pas douteuse nous permet maintenant de comprendre avec quel empressement et quelle faveur le roi Auguste II, qui sacrifiait avec tant de désinvolture la sécurité de ses États pour se procurer de beaux vases de Chine, dut accueillir les propositions de Bœttger. Fonder une manufacture de porcelaine dans l'Albrechtsburg de Meissen, le berceau de la dynastie de Wettin, c'était le genre de gloire le plus séduisant qu'un inventeur peut faire miroiter aux yeux de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. A défaut d'autres mérites les princes allemands ont parfois rendu aux Beaux-Arts d'indiscutables services. En fournissant à un céramiste réduit à la dernière détresse les moyens d'appliquer une grande découverte le prince saxon a donné un exemple que le roi de Bavière devait imiter un siècle et demi plus tard en faveur de l'un des plus grands musiciens des temps modernes. L'électeur de Saxe restera dans l'histoire comme le Louis II de la porcelaine, de même que le monarque bavarois aura été l'Auguste II de la musique.

L'expérience a plus d'une fois prouvé qu'un homme peut être un incomparable céramiste et un très médiocre administrateur. Tel fut le cas de Bœttger. Ce qu'il a fait lui-même n'a jamais été égalé. La transparence et la légèreté de la porcelaine qu'il a fabriquée, les tons rouge vif et jaspés, et surtout la célèbre nuance gris de fer qu'il a inventés, en un mot toutes les créations qui lui appartiennent en propre sont restées impossibles à imiter. Sa renommée se répandit bientôt en Allemagne et dans toute l'Europe, mais malgré l'éclat de ses succès personnels, il n'en laissa pas moins la manufacture royale de

Meissen dans un état de désarroi voisin de la ruine. Son successeur Georges Herold n'était pas comme lui un céramiste hors de pair, mais il était, en revanche, doué d'un certain nombre de qualités qui faisaient entièrement défaut à son illustre devancier. Il avait de l'ordre, de l'esprit de suite, du tact et du discernement dans la direction du personnel placé sous ses ordres et pardessus tout il savait bien choisir ses collaborateurs. Il appela auprès de lui Lindner qui fut sans rival dans l'art de représenter les oiseaux et les insectes, et il sut découvrir le talent encore inconnu de Jean Joachim Kændler. Jamais peut-être il ne fut donné à un artiste de refléter avec plus de fidélité la physionomie de son temps. Kændler fut le père de ces légions d'élégantes statuettes poudrées à frimas qui font revivre, sur les étagères de tous les salons de l'Europe et du Nouveau-Monde, les souvenirs du XVIII^e^ siècle. Ajoutons que l'authenticité du plus grand nombre de ces grands seigneurs, de ces nymphes et de ces bergères laissa à désirer, il en est peu dont la filiation remonte en ligne directe jusqu'à Kændler. Il n'est pas d'industrie où la contrefaçon se soit donnée plus libre carrière, le vieux saxe est une marchandise qui trouve toujours des acheteurs.

La manufacture de Meissen, qui était arrivée au plus haut degré de la prospérité et de la gloire sous la direction de Georges Herold, commença à manifester les premiers symptômes de déclin sous son successeur le comte de Brühl. Le tout-puissant favori d'Auguste III était fier de cumuler les plus hautes dignités de l'État avec les fonctions de ministre de la porcelaine, mais l'impartialité nous oblige de reconnaître que son administration fut moins funeste à la céramique qu'aux affaires du pays. La décadence irrémédiable du célèbre établissement ne date en réalité que de l'époque où il fut placé sous la direction du comte Marcolini. D'ailleurs, les collections conservées dans les fameuses chambres d'Argent du château de Dresde permettent de suivre les étapes de cette chute ininterrompue. Le service le plus ancien, aux armes de Saxe et de Pologne, qui remonte au règne d'Auguste II, est d'une merveilleuse beauté. Jamais l'art de la céramique n'a été poussé plus loin, la porcelaine est d'une légèreté et d'une transparence incomparables. Le service au Dragon rouge et le service vert, dont les dessins et les peintures ont été copiés sur des modèles fournis par Watteau, ne sont peut-être pas à l'abri de toute critique, mais n'en restent pas moins des pièces de premier ordre. Le service au Lion jaune ne se distingue par aucun mérite exceptionnel, et le service décoré de fruits aux éclatantes couleurs, qui porte la marque du comte Marcolini est d'une banalité lamentable.

En dehors des collections royales, les services complets en vieux Saxe sont extrêmement rares. Le célèbre service qu'Auguste II avait donné à son fils naturel le prince Sulkowski, a été conservé par ses descendants pendant plusieurs générations, mais il est aujourd'hui disséminé dans des collections particulières et des musées. Le service du général de Polentz a eu le même sort, et si le fameux service blanc décoré de nymphes et de cygnes, donné par Auguste III au comte de Brühl, est resté dans la famille du célèbre ministre, c'est qu'il a été grevé de substitution. A l'époque où la manufacture royale de Meissen était encore dans tout l'éclat de sa réputation, l'aristocratie allemande considérait une collection de porcelaines précieuses comme une part intangible de l'héritage d'une famille illustre et l'incorporait dans le fidéi-commis inaliénable qui devait se transmettre d'aîné en aîné aussi longtemps que durerait la maison.

Depuis le commencement du siècle, aucune tentative sérieuse n'a été faite pour rendre son ancienne splendeur à un art qui a fait la prospérité de la Saxe. Meissen est devenu un établissement commercial qui redoute les innovations coûteuses, se contente de rééditer indéfiniment ses anciens modèles et vit de l'exploitation industrielle de son glorieux passé.

G. LABADIE-LAGRAVE.

CE QUE DISENT NOS GRÈVES

L'Aïeul. — Les Petits.

Le Pain.

Vous les connaissez ces petites maisons de marins, bâties au pied des dunes, serrées l'une contre l'autre à la file comme les moineaux l'hiver, pour avoir plus chaud et s'abriter mutuellement du grand vent. Leurs façades blanchies, très basses, tournent toujours vers la mer, leurs fenêtres carrées creusées dans l'épaisseur de la large muraille. Leurs vieilles toitures se bariolent de tuiles neuves, plus rouges, remplaçant celles que la bourrasque a arrachées, car elles en voient de dures, ces petites maisons, quand viennent les gros temps ; elles se ferment alors abritant, derrière leurs volets clos, des familles blotties qui se pressent et s'effrayent.

Mais par les belles journées, avec quelle confiance elles ouvrent, dès le matin, leur porte toute grande! La brise de mer y entre comme une amie et vient caresser les joues des marmots endormis pêle-mêle, tous ensemble dans le même lit. La bonne brise les réveille et bientôt vous les voyez sortir, échevelés, pieds nus, à peine vêtus, se ressemblant entre eux comme les oiselets d'un même nid et vous êtes tout surpris de voir que ces tout petits logis ont pu abriter d'aussi nombreuses nichées.

Ils n'ont pas atteint l'âge de l'école, et libres ils se répandent par bandes, roulant dans le sable et folâtrant avec les jeunes chevreaux qui tettent encore, mais que l'on met déjà au vert sur l'herbe rase des pâturages mêlés aux dunes.

Les plus petits, tout en jouant, regardent souvent vers la porte quittée, et, à la moindre crainte, ils se rapprochent comme font les poussins lorsqu'ils reviennent tout effarés vers la poussinière où glousse la poule qui les a couvés.

Il semblerait, à voir leurs mines épanouies, que toute souffrance doive leur être encore inconnue et pourtant, tous peuvent se rappeler des heures sombres où le père a juré en rentrant de la pêche, où la mère a pleuré, où on leur a dit pendant qu'ils se demandaient quelle grande tristesse passait dans l'air :

« Il n'y a point de sous pour acheter du pain. »

Mais ces impressions n'ont pas laissé de trace sur leurs visages réjouis. L'heure présente est si claire et si douce que tout souvenir pénible s'efface, fut-il même d'hier. Et puis, ce n'est pas en vain que leurs maisons se touchent, se protègent et se prêtent leur mutuelle chaleur; ce n'est pas en vain qu'elles fument, on pourrait presque dire qu'elles respirent, dans une si étroite intimité; leur mur mitoyen permet d'entendre les plaintes et les sanglots d'à côté. Comme de vaillants défenseurs qui serrent les rangs devant l'ennemi, elles s'unissent pour résister aux attaques des bourrasques et aussi à celles de la misère qui toujours les menace.

Or parfois, de l'une de ces portes basses, sort par bouffées bleues un parfum que les mioches connaissent bien. Ils tournent vers elle leur petit nez perdu dans les cheveux blonds et dont les narines se dilatent de délices, et tout en se disant mystérieusement : « On cuit le pain là-bas! » ils suivent des yeux le réjouissant panache de fumée qui s'échappe de la cheminée et que le vent enlève par flocons pour le disperser et le mêler aux nuées.

Quelques heures plus tard, quand sonne un grêle *Angelus* de midi au vieux clocher d'ardoise, en passant devant cette porte, ils aperçoivent la mère de famille debout près de la table et coupant avec un grand couteau des tartines pour ses enfants, et, timides, ils s'approchent... L'aîné, le plus hardi, s'avance tout doucement à grands pas, sur la pointe des pieds, le cou tendu en avant, glissant ses mains sur le bois de la porte; il entre dans la maison et semble tenir ses petits camarades sous sa protection.

Alors, à la femme qui apparaît dans la pénombre et dans la simplicité de son geste comme une figure de la Charité, il dit tout honteux, à voix basse :

« Il n'y a point de pain chez nous. »

La femme s'arrête un moment hésitante... Ce grand pain, qu'elle distribue à ses petits à elle, est déjà bien entamé et que d'heures de labeur et de peine il représente!... Mais elle regarde tous ces yeux pleins d'espérance affamée, fixés sur ce pain qu'elle tient et elle sourit. Puis avec une brusquerie amicale :

« Tiens, va! il faut que ça mange pour que ça pousse. »

Et s'appuyant au montant de la porte sur le seuil, elle y reste un instant arrêtée, distraite, à regarder fuir cette marmaille qui s'encourt en étouffant un « merci! » dans la première bouchée gloutonne.

Le vieux Louis-Marie.

Si vous entrez dans la troisième de ces petites maisons blanches, sur l'heure du midi, vous aurez des chances pour y trouver le vieux père Louis-Marie, assis sur son escabeau de bois, entre la grande cheminée noire de suie et la potière couverte d'assiettes à fleurs peintes, penché sur son dévidoir et occupé à mettre de la cordelette sur les navettes à remmailler les filets de pêche.

En vous voyant entrer, sans se déranger de son travail, il vous fera de la tête un salut amical et vous montrera des yeux une de ses chaises de paille toujours boiteuses à cause de l'inégalité du sol de terre battue et si vous êtes curieux des choses de la mer, vous vous y asseyerez et vous prendrez plaisir à l'entendre parler, car il a passé plus de soixante ans de sa vie, à pêcher en été la moruette et le bar non loin de la côte, en hiver le hareng dans les mers lointaines.

Il y a trois mois qu'il s'est décidé à laisser s'embarquer ses fils sans lui. Il n'en a rien dit à personne, mais cela lui a été dur : au moment où sa barque quittait le sable de la plage où il était resté seul, debout, il lui a semblé qu'un câble invisible l'y rattachait et que ce câble allait se rompre et le pauvre loup de mer trop vieux s'est comparé dans son esprit à cette ancre rouillée, hors d'usage, laissée là-bas depuis un temps immémorial au bas de la dune et que chaque coup de vent, chaque grande marée ensable plus profondément. S'il devait s'avouer que plus jamais il ne hissera lui-même la voile lourde et tannée de son bateau, il en pleurerait. Et cependant, comme s'il se complaisait dans ces émotions pénibles, il assiste toujours à chaque départ. Il va, comme jadis, coller son

dos aux flancs de la barque avec les compagnons; comme eux il pousse encore le long cri de damné qui, en réunissant au même instant le multiple effort de tous ces dos robustes, décuple leur force, et lorsqu'il sent la masse pesante s'ébranler et glisser sur le sable vers la mer, son cœur bat encore de joie triomphante. « Ah hisse! ça ira! »

Tous les jours, dès quatre heures du matin, il est sur la plage : il longe la vague, s'arrêtant, fouillant chaque amas de varech du bout de sa bêche à pêcher les amorces. Il va loin comme ça, puis il revient au logis rapportant un bouchon, un débris de filet, un bout de câble, un morceau d'épave.

Depuis qu'il ne peut plus faire que ce pacifique métier de tendre à la côte à marée basse, de réparer les filets de ses fils ou de glaner, le long de la vague, des choses perdues comme il glane, dans son esprit, des bribes de souvenirs, il n'a plus sa belle assurance d'autrefois et il regarde souvent le fond de la mer avec inquiétude. Au moindre vent qui s'élève il sent une angoisse inconnue jusqu'alors le prendre malgré lui, une angoisse qui l'étouffe : c'est que ses fils sont en mer sans lui, sans le secours de son expérience. Il n'ose faire part de ses craintes à sa femme, car la brave Colette se moquerait de lui, elle lui répéterait que ses fils ont entre trente et quarante-cinq ans et sont connus comme les meilleurs matelots du pays.

Toutes les réflexions qu'il poursuit pendant des heures le rendent philosophe. Maintenant, à tout ce qu'il dit, il ajoute avec un petit haussement d'épaules et un mouvement de la main : « Eh! que voulez vous? » Car la destinée toujours incertaine des hommes de mer leur fait un caractère plein de fataliste résignation à toutes les douleurs et de fataliste confiance dans les joies que l'avenir peut encore leur réserver. Le bien leur vient du ciel quand il est bienveillant. Le mal leur vient du ciel quand il est en fureur. C'est comme ça! et il y a tant de choses qui sont pour eux « comme ça » qu'ils ont pris l'habitude de ne s'étonner de rien. « Eh! que voulez-vous? » le vieux Louis-Marie dit ce mot avec un soupir ou avec un sourire, soit que ses compagnons lui reparlent de son fils aîné, le petit mousse Laurent perdu dans un sinistre il y a trente-quatre ans de cela, soit qu'ils s'exclament sur la belle mine de son petit-fils Michel âgé de quinze mois, qui passe la moitié de sa vie sur les bras de son grand-père. Ce petit Michel est le soixantième ou le soixante-dixième de ses petits-enfants, le vieux ne sait pas bien lui-même au juste : « A quoi bon les compter, dit-il, ça change tout le temps... et puis voilà que j'ai deux petits-fils qui vont tirer au sort et une petite-fille qui va sur dix-sept ans, ça va commencer à donner aussi bientôt. Eh! que voulez-vous? »

Cependant de toute cette lignée le petit Michel est le préféré. On trouve qu'il ressemble à Laurent, et le vieux marin se sent rajeunir en couvant de l'œil ce mioche. Il l'emmène souvent avec lui sur la plage où il lui laisse essayer ses premiers pas indécis. Souvent le petit tombe en avant, les mains étendues, le menton dans le sable mou; il reste un instant à terre espérant qu'on le relèvera, puis il se remet à grand'peine sur ses pieds et revient vers l'aïeul en pleurant, les deux poings sur les yeux, la bouche pleine de sable... et le vieux Louis-Marie l'essuie de sa main rugueuse qu'il s'efforce d'adoucir par des mouvements calins en répétant : « Allons! vous allez trop vite! Eh! que voulez-vous? »

Lui qui a tant désiré voir grandir ses garçons, il voudrait arrêter les années sur la tête blonde et bouclée de Michel. C'est que, voyez-vous, quand ça grandit, ça n'est plus ça. Croyez-vous que le mousse Antoine qui a huit ans s'occupe encore de son vieux grand-père? Croyez-vous que la petite Françoise, la sauvage, qui n'a jamais dit bonjour à personne, tient compte de ses observations? pas plus que ses grandes sœurs à qui Louis-Marie répète souvent qu'il faut être fière avec les garçons, elle ne se rappellera ses sages conseils à l'heure où elle s'abandonnera aux bras d'un jeune gars, dans la dune, par une belle nuit. Louis-Marie pense à toutes ces choses, il pense que Françoise sera battue par ses parents quand ils le sauront si son choix leur déplaît et que ce sera encore lui, le vieux, qui devra prendre sa défense avec un très clément et très indulgent : « Eh! que voulez-vous? »

En attendant il rit avec des larmes dans les yeux quand il sent les bras du petit Michel autour de son cou et contre son menton rasé la frimousse rose que le mioche frotte en bégayant : « A babarbe! »

Et il se dit que quand Michel sera devenu un polisson indifférent comme les autres, il en aura poussé de nouveaux, tout petits. Il les aime à l'avance et comme Abraham à qui Dieu montrait un soir le ciel plein d'étoiles en lui disant :

« Regarde, telle sera ta postérité » le vieux Louis-Marie sent une immense et fière tendresse emplir son cœur paternel en songeant à tous ces petits êtres blonds et chancelants qui descendront un à un des étoiles pour venir jouer dans ses bras et le consoler un peu d'être trop vieux pour aller en mer.

« Eh! que voulez vous! »

(A suivre.) VIRGINIE DEMONT-BRETON.

****

On est si humain qu'on ne tuerait pas un poulet, mais on le fait tuer et on le mange.

Le bon droit est un géant à la tête d'une armée.

Pourquoi les poètes et les peintres représentent-ils par des femmes les plus grands fléaux de l'humanité : la Guerre, — la Famine, — la Peste, — la Mort, — les Parques, — les Furies, — les Harpies, — les Sirènes?

Les Fouilles d'Antinoë

(1899-1900)

J'ai, dans mon précédent article, raconté de quelle manière on organise et dirige une fouille. Pour compléter cet exposé, il me faut maintenant dire quels résultats compensent ce labeur de tous les instants.

Mais d'abord, en une esquisse sommaire, il est bon de décrire au lecteur le site où se déroule l'exploration. Son nom seul évoque l'une des plus troublantes légendes de la décadence latine; Antinoë, la ville bâtie par l'empereur Adrien, l'an 140 de notre ère, en commémoration de la mort de son favori, Antinoüs.

Chacun sait que, sur la foi de l'oracle qui condamnait le maître de Rome à mourir si son ami le plus cher ne s'offrait, lui-même, en victime au destin, Antinoüs, le plus beau des Grecs, se précipita dans le Nil, au cours d'un voyage fait sur le fleuve par Adrien, à bord de l'une de ces galères égyptiennes, à la proue effilée, ciselée à son extrémité en fleur de lotus, presque identique de structure et de voilure à la *dahabieh* moderne. La tradition voulait encore que la ville commémorative érigée par l'empereur, en souvenir de ce sacrifice, s'était élevée à la place même où Antinoüs était mort. Je crois avoir prouvé que le choix de l'emplacement où nous voyons aujourd'hui ses ruines fut dicté par de toutes autres causes. La déesse vénérée dans la ville égyptienne de cette région portait le titre de « Régente d'Héliopolis — *Henti-nou-an* — »; ce qui, par rébus, était une protection attitrée à son favori.



La nécropole antique à Antinoë.

Quoi qu'il en soit, la cité adrienne fut pour l'antiquité la merveille des merveilles; son renom de magnificence, la splendeur des pompes païennes du culte antinoïte, le raffinement de la civilisation des habitants soulevèrent les anathèmes des Pères de l'Église, le souvenir s'en perpétua à travers le moyen âge; et jusqu'à nos jours, la seule image du bel éphèbe couronné de pampres en évoque l'écho lointain. De fait, sa position admirable, la majesté du paysage environnant lui constituaient un cadre magique, bien fait pour servir à l'épopée d'un tel héros.

Ce qu'était la cité ancienne, les ruines nous en laissent deviner la splendeur de rêve. Etalée au bord du Nil, enserrée sur ses trois autres côtés par le désert, son plan affectait la forme d'un trapèze, trois fois plus large que haut. Des propylées de granit rose, précédant un arc triomphal, y donnaient accès; ses avenues, bordées de portiques, se recoupaient à angles droits; ses places se décoraient de vasques, où pleuraient des jets d'eau, et de statues iconiques. Aux bords des grandes voies se pressaient les temples d'Isis, de Sérapis, de Déméter et des diverses divinités grecques, dont le culte se confondait avec celui des divinités égyptiennes en honneur dans la région. Plus loin, c'était les sanctuaires de celles-ci, délimitant comme une acropole sacrée au milieu de la cité hellénique, où de toutes parts, les édifices consacrés aux jeux des olympiades se dressaient à côté des temples; ici l'hippodrome; plus loin, le théâtre; là, les thermes d'Adrien; ailleurs ceux de Septime-Sévère; ailleurs encore les palais servant de résidence aux gouverneurs. Par delà la ville, les pentes des montagnes arabiques s'abaissant en contre-forts rapides apparaissaient hérissées de chapelles funéraires, aux étroites façades blanches couronnées d'une frise multicolore, que surmontait un pyramidion doré. C'était la ville des morts, cent fois plus grande que celle des vivants, s'étageant, tant en aval qu'en amont du fleuve, au penchant de toutes les collines se déroulant sur les ondulations des plaines de sable serpentant à leurs pieds, si vaste, si enveloppante, que la cité adrienne, comme noyée dans son ensemble, semblait se réduire à ses temples, et ne constituer, en quelque sorte, que la basilique, de cette ville de mort.

Tout cela, les travaux exécutés depuis 1896 ont permis de le reconstituer, et les fouilles faites alors par le musée Guimet ont permis de reconnaître les principales de ces ruines. Puis, l'exploration des nécropoles a donné la révélation d'une partie de la civilisation byzantine; et les habitants d'Antinoë sont, grâce à elle, devenus aussi

réels à nos yeux, que s'ils avaient été nos contemporains. Leur luxe nous a été prouvé par les costumes dont sont revêtus leurs cadavres; les manteaux de pourpre, aux longues manches; les robes de laine et de soie; les tuniques de fin lin brodé; les chaussures de cuir doré; les résilles perlées; les bijoux; les ivoires; les objets usuels; les figurines des laraires sont sortis des tombeaux comme autant de témoins de ces élégances d'autrefois. Chaque année de recherches a apporté son contingent de documents, a aidé à soulever l'un des coins du voile; y revenir serait une redite, la dernière campagne de fouilles a donné de nouveaux résultats, qu'il sera préférable d'exposer.

Si durables que semblent avoir été les modes byzantines, il est maintenant possible de suivre pas à pas leurs diverses étapes. Le costume des femmes se composait d'une tunique, d'une robe, d'un manteau ou d'un châle; mais, de nombreuses variantes sont manifestes dans cet ajustement. Sur les corps extraits cette année, les robes, moins amples que les précédentes, sont le plus souvent rayées longitudinalement sur les côtés, ou décorées de semis de fleurs et de motifs géométriques, disposés à l'empiècement et sur le bas, en triangles. C'est tantôt de larges bandes d'une sorte de velours, à dessins polychromes, partant des épaules et tombant jusqu'aux pieds, derrière et devant, tantôt de véritables collerettes de velours, figurés sur la poitrine, le dos et les deux côtés du bas de la robe. Le manteau est fleurté, et légèrement galonné. La coiffure consiste en un bonnet en forme de turban; les tuniques ont moins de finesse, mais un décor plus touffu, plus varié et plus riche. La tapisserie prend une place prépondérante, elle envahit la surface des châles, et règne en maîtresse sur les linceuls. Les procédés techniques de ces tapisseries étaient encore inconnus; une sépulture, retrouvée cet hiver, nous donne, à ce point de vue, des documents d'une valeur inestimable; c'est la seule à laquelle je m'arrêterai.

Cette tombe est celle d'une femme grecque; la toilette dont le corps est vêtu est d'une élégance sobre et discrète. Patricienne sans doute, elle avait, de même que toutes les femmes d'alors, passé la majeure partie de son temps à broder au métier. Plus que toute autre pourtant, ce travail de Pénélope avait pour elle été passion, car des mains pieuses avaient déposé auprès d'elle son métier, sa quenouille, ses fuseaux, les peignes servant à serrer le tissu, le coffret d'ivoire où elle avait enfermé ses soies et ses laines; son étui, ses aiguilles, ses dévidoirs et ses écheveaux à demi usés. L'importance de cette trouvaille est capitale; elle permet de fixer un point resté jusqu'ici obscur de l'un des chapitres les plus intéressants de l'art antique, et de combler du même coup une lacune dans l'histoire des procédés de l'art industriel des anciens.

L'ensemble de l'exploration de cette partie des nécropoles porta sur un peu plus de huit mille sépultures. Mais un coin perdu de l'un des replis de la plaine attirait particulièrement mon attention. En passant, j'avais remarqué un fléchissement des sables, une teinte particulière du gravier, divers signes en un mot, imperceptibles à qui n'a point l'habitude de pratiquer les fouilles.

J'y fis exécuter des sondages, et bientôt j'en retirai des corps, quelques-uns en piteux état, par suite de l'infiltration des eaux; d'autres, au contraire, intacts, montrant un procédé d'ensevelissement que, jusqu'alors, je n'avais point rencontré à Antinoë.

Le mode de sépulture adopté pour les morts de ce quartier participe à la fois de celui des momies égyptiennes et des corps byzantins; les deux procédés se superposent en quelque sorte; les corps sont habillés, de la tête aux pieds, des mêmes tuniques, des mêmes robes, des mêmes manteaux que ceux des autres quartiers. Mais, par-dessus cette toilette d'apparat, que recouvrent ordinairement des linceuls brodés, s'enroule un appareil d'étroites bandelettes de lin, entre-croisées en un lacis inextricable. Les dernières sont bitumées, si bien que la surface prend l'aspect d'un véritable cartonnage, tant le bitume, en les soudant, a dissimulé les joints. Sur le tout, les toiles des linceuls, rigidement tendues à plat, se sont un peu collées à leur tour; aucune broderie n'en décore la surface; par contre, la dernière est peinte, et représente le défunt vêtu de son costume, les mains croisées sur la poitrine, tenant les objets consacrés du culte des morts. Les chairs sont du ton exact de la peau; ici, blanches rosées, quand l'individu est de race grecque; là, teintées de bistre de nuance plus ou moins foncée, lorsqu'il s'agit d'un Égyptien. Les bijoux sont figurés en relief, par des stucs dorés: boucles d'oreilles, colliers, bagues, bracelets, anneaux de chevilles; les pierres qui s'enchâssaient aux parures sont indiquées par des tons de rouge, de vert et de bleu. Les brochages des soieries, les broderies des manteaux s'enlèvent sur les coloris des étoffes en esquisses tracées à la gouache. C'est le portrait réaliste, avec la minutie du détail, poussée aussi loin que faire se peut. Sur le pourtour donné par l'épaisseur du corps, une bande à fond clair, se trouve partagée en petits tableaux, à peine ébauchés, montrant les diverses cérémonies des funérailles; scènes de libations, d'invitation, d'introduction, où la facture païenne influence d'une façon visible les représentations des rites du nouveau dogme. L'une des peintures retrouvées est même purement hellénique; et, n'était la présence des symboles du christianisme, il eut été impossible de la classer comme n'étant pas la représentation des mystères païens.

Ce côté de la civilisation gréco-byzantine était intéressant à connaître sans doute, mais plus en-

core, la solution d'un problème s'imposait: arriver à savoir ce qu'avait été le passé de cette ville; et quelle cité antique avait occupé la place, où seul, le souvenir d'Antinoüs avait survécu.

Pour comprendre l'intérêt qui se rattache à cette question, il me faut rappeler en deux mots quelle tradition reliait le voisinage immédiat d'Antinoë à l'histoire sacrée de l'Égypte. Juste en face d'elle, la localité aujourd'hui connue sous le nom d'Achemounein — l'ancienne Chemounou — avait été, au temps des légendes divines, le champ de bataille où Horus, le fils d'Osiris, avait vaincu le meurtrier de son père, son oncle Set, le principe du mal.



Corps recouvert de toiles peintes.

Cette raison faisait que la ville ancêtre d'Antinoë n'avait pu manquer de se trouver mêlée à ces traditions, et d'avoir joué dans l'antiquité pharaonique un rôle important, dont la trace est pour l'instant perdue. Mes investigations, infructueuses jusqu'ici, ont enfin abouti cette année à la découverte de tombes, qui, si elles ne remontent qu'à la XII[e] dynastie, — 3200 ans avant notre ère — et ne nous font point encore pénétrer dans l'époque préhistorique, sont du moins un précieux jalon.

Les caveaux reconnus ont fourni des sarcophages de sycomore, couverts d'inscriptions hiéroglyphiques.

Les momies appartiennent au type de l'embaumement classique, dans les syringes, le mobilier funéraire est partout au complet. C'est la flottille des barques funèbres, avec leurs rameurs, devant conduire le mort à la région bienheureuse; le monde en raccourci de la vie d'outre-tombe, les figurines des serviteurs occupés aux travaux de la maison; boulangers pétrissant le pain et le cuisant au four; meuniers pliant sous le poids des sacs de farine; pâtissiers confectionnant des gâteaux; pâtres conduisant des bestiaux; bouchers dépeçant des bœufs; porteurs d'eau charriant des outres pleines; esclaves transportant les meubles destinés à la maison de l'au-delà. C'est cette maison du maître, enfin, véritable jouet d'enfant, où d'autres petites figurines montrent ses gens à leurs travaux.

C'est encore les vases renfermant les grains et les liquides; les sandales de bois peint, et les bâtons de voyage; les miroirs de bronze des femmes, et les vases d'albâtre, contenant les collyres, dont elles avaient coutume de peindre leurs yeux.

Rien ne saurait dire le charme de ces figures de bois, pourtant assez grossièrement taillées, et enduites de peintures aux tons crus; mais, ces minces ficelles servant aux pâtres à tenir en mains leurs têtes, encore souples; mais ces petites maisons aux volets clos, mais ces rameurs penchés sur leurs avirons, mobiles dans leurs mains; mais ces visages où la race a mis son empreinte, font oublier les défauts de facture, pour ne voir que la maîtrise de l'œuvre; la pensée inspiratrice palpable dans chaque ligne, et, à ce point de vue, la découverte du cimetière antique d'Antinoë vaut la trouvaille d'un trésor.

Tels sont les trois points importants des résultats acquis cet hiver; la récolte des documents de chaque espèce a été des plus fructueuses, bien que les ressources, fort limitées, dont je disposais, ne m'aient point permis de donner à cette

campagne le développement qu'elle eût comporté.

Vainement, depuis quatre années, j'ai cherché à créer en France une société de fouilles, analogue aux sociétés anglaises, allemandes et américaines, qui, par tout l'Orient, explorent le sol des cités antiques; toujours, je me suis heurté à l'indifférence et à la routine; à ce manque absolu d'initiative, qui fait que chez nous, l'on n'ose jamais tenter quoi que ce soit.

Et pourtant, l'exemple de ces sociétés anglaises, allemandes et américaines est là, qui montre combien leur organisation est pratique : sans appui officiel, sans subvention, elles ont constitué un fond de réserve, qui permet à leurs représentants de fouiller selon qu'ils en ont besoin. L'avantage est double pour leur pays; d'une part, les musées acquièrent, à très peu de frais, d'incomparables richesses; de l'autre, chacune d'elles est, en Orient, un instrument puissant de propagande, au service de leur pays.

Des amateurs, des collectionneurs, des donateurs de musées se sont groupés pour les fonder; des hommes politiques les ont appuyées et encouragées; les amis des arts et des sciences ont mis leurs concours, sans compter, à leur disposition. L'Angleterre, à elle seule, possède cinq chantiers de fouilles en Égypte; les antiquités recueillies atteignent une valeur de plusieurs millions; et l'implantation de l'influence britannique dans la vallée du Nil n'a pas eu de plus puissants agents.

Mais lorsqu'en France on parle d'organiser ainsi des fouilles, on se heurte à une réponse toujours la même : *Les risques!!!* le mot est fatidique, sur toutes les lèvres, malgré l'exemple de l'étranger, malgré les résultats acquis, malgré les expositions où ceux-ci ont été présentés au public. *Les risques!* C'est le paravent derrière lequel se blottit la routine; et si forte est cette paralysie d'initiative, qu'un musée préférera faire des achats, quitte à payer vingt fois ou cinquante fois plus qu'il ne dépenserait à faire des fouilles, parce que de cette façon il est certain de ne rien « risquer ».

Et quel incomparable musée, pourtant, il serait possible de constituer avec l'exploration des cités gréco-romaines de cette Égypte, où chaque sondage donne une trouvaille! Un musée unique au monde où revivrait, comme en une évocation, la civilisation de la société byzantine, avec sa décadence troublante et son luxe raffiné, jusqu'à en devenir licencieux. Et cette exploration raffermirait notre influence; nous garderait notre place dans ce pays, dont nous avons créé l'archéologie; nous rendrait notre rang, tout au moins dans ce domaine de la science, où nous avons été les initiateurs. Peut-on espérer encore qu'il se trouvera chez nous des initiatives assez fortes, pour grouper amateurs et donateurs, collectionneurs et amis des arts, politiciens et orientalistes en une pensée commune? Je me suis, jusqu'ici, heurté à trop de refus, pour me faire encore des illusions; mais je ne puis m'empêcher de crier le danger. Si d'ici peu des fouilles ne sont pas organisées sur les bases que je viens d'indiquer, c'est le dernier abri de notre influence en Égypte perdu, avec les trésors des villes gréco-romaines, lesquels, passeront aux Anglais, aux Allemands et aux Américains, qui, eux, ne se sont pas arrêtés à disserter sur d'invraisemblables « risques à courir ».

AL. GAYET.

LE RÊVE D'UN JOUR D'AUTOMNE

NOUVELLE

II *(Suite.)*

— Oh! marraine, protesta Robert, ne vous pressez pas tant. Vous seriez obligée de regretter d'avoir profané mon rêve. J'aperçus tout d'abord, aux mains de mon inconnue, un de ces rouleaux en toile cirée dans lesquels enferment leurs morceaux les personnes qui reçoivent ou donnent des leçons de musique. Ce détail restreint déjà mes inductions sur la condition sociale de ma voisine momentanée. Elle vient de sa leçon de musique, ou elle va la donner à quelque élève de banlieue. Est-elle jolie, au moins? C'est ce qui m'importait le plus de savoir.

Elle était assise de trois quarts et semblait vouloir se soustraire à ma curiosité. Sa vue était obstinément fixée, à travers la vitre du wagon, sur le triste paysage de la lisière parisienne, qui semblait fuir, autour de nous, à mesure que le train marchait. Une de ces irritantes voilettes en tulle moucheté me dérobait, presque, le peu de son visage que sa position m'aurait permis de voir. Sa mise, au moins, pouvait m'aider à mieux découvrir si elle valait la peine, vraiment, de m'intéresser à elle. Évidemment, sa toilette aurait pu avoir plus de fraîcheur. C'était une de ces toilettes que les femmes gênées font durer, par des prodiges de soins ingénieux, ou que les

femmes aisées réservent pour leurs courses d'achat, les jours de mauvais temps. Cependant, la matinée était belle. Une femme tant soit peu fortunée n'aurait pas risqué d'inspirer, d'elle, une opinion médiocre à son professeur de musique, par la révélation de quelque usure de ses vêtements, même le matin. La jeune voyageuse que j'avais devant moi était donc, plutôt, une de ces courageuses mercenaires de la musique, en tournée de leçons de piano ou de chant, toute la journée. Mais si sa mise offrait quelques traces d'un usage trop prolongé, elle lui laissait le même air de distinction qu'aux femmes élégantes, leurs vêtements renouvelés avec soin. Vous n'auriez pas surpris la plus légère erreur de goût, dans cette toilette un peu fanée de la jeune voyageuse.

Tout est d'une sobre harmonie de formes et de nuances, dans son vêtement, depuis la fine pointe de ses bottines, qui me révèlent, à son insu, la petitesse de ses pieds, jusqu'au vaste chapeau de paille noire, garni de grandes coques de ruban d'un rose éclatant. L'exagération qu'on aurait pu reprocher à ce chapeau paraissait calculée, pour mettre mieux en relief, par le contraste, l'exiguité enfantine du visage, qui se devinait, sous ses larges ailes, malgré les mouches importunes de la voilette, et malgré la pose qu'elle s'obstinait à soustraire ses traits à mon examen.

Mais la réserve farouche de son être ramassé sur lui-même, contre les velléités agressives que cette jeune personne me supposait, ne réussissait pas à me dissimuler, cependant, la grâce svelte de son corps infléchi par la pose assise qu'elle avait devant moi. Mes yeux se délectaient de la ligne onduleuse qui la dessinait mollement, dans le nonchaloir de son attitude, le long de ses épaules, de sa poitrine, de ses hanches et de ses jambes repliées. Les jambes se manifestaient élégantes, les hanches, d'une ampleur de bon augure, et les seins douloureusement voluptueux, sous la laine mauve de sa robe, tandis que les épaules devaient se rattacher aux bras par une chute gracieuse, sous le mantelet de même tissu que la robe, dont la monotonie s'atténuait par une bordure de fine dentelle, posée là, comme un frisson de lumière, sur cette étoffe de crépuscule.

— Mon pauvre garçon, ne put s'empêcher de s'exclamer Mme Dureau, cette jeune personne t'a complètement ensorcelé! On ne parle pas plus admirativement de la toilette d'une femme adorée!

— Vous me trouvez trop inflammable, marraine. Et vous vous moquez de moi.

— Non. Mais ton aventure m'intéresse au dernier point. Le comble serait que la jeune femme fût blonde.

— Vous me dites cela, parce que le mauve, communément, n'est permis qu'aux blondes.

— Il y a des brunes auxquelles il sied à ravir. Mais ton inconnue était blonde, n'est-ce pas?

— Elle était blonde, en effet. Mes yeux amusés par cette minutieuse analyse de sa toilette l'auraient découverte, telle, même s'ils n'avaient pu voir l'or pâle de ses cheveux sur sa nuque. La clarté du teint des blondes a des délicatesses nacrées qui se compensent par une plus vive intensité d'incarnat chez les brunes aux belles chairs vives. Et maintenant que je m'étais assuré de la beauté linéaire de sa personne, vous comprenez quel besoin véhément j'avais de découvrir l'harmonie de son visage avec cette beauté de tout son être. C'est sur son visage, qu'au risque de la gêner, mes regards se concentrèrent, définitivement.

Elle ne se montrait toujours à moi que de profil. Je pus, néanmoins, fixer dans ma mémoire une image indécise d'elle, mais que j'y retrouve gravée dans toute sa grâce fragile. Je me représente, exactement, la ligne délicate qui prenait naissance, à la racine de sa chevelure lumineuse, descendait, droite, le long d'un front assez volontaire, s'infléchissait légèrement au-dessous des sourcils, se renflait jusqu'à l'extrémité du nez, assez fin, dont elle réprimait les intentions trop aquilines et se brisait dans le frémissement des narines mobiles; le caprice charmant de la bouche arquée et délicate continuait cette ligne imaginaire, la joignait aux sinuosités du menton mince, imperceptiblement projeté en avant; elle remontait, à angle obtus, en suivant la mâchoire peu accentuée, pour contourner les méandres de l'oreille, et se perdre dans la mousse dorée des cheveux blonds qui ombraient ce délicieux profil, de leur pâle clarté. Et le charme de ce visage, si neuf pour moi, si beau et tellement inattendu, surexcitait tout mon désir d'en admirer l'entière merveille, par son immobilité muette, par le mystère des yeux invisibles, sous les paupières baissés.

Certaines peintures énigmatiques, sur des hallucinés qui en seraient épris, exerceraient la même fascination douloureuse, s'ils subissaient l'aberration de croire qu'à un moment les yeux de ces images pourraient s'animer, sous l'ardeur de leur contemplation, et leur bouche se délier, pour eux, de leur mutisme éternel.

J'aurais été moins captivé par ma contemplation, si ma compagne n'avait paru s'appliquer à me dérober jalousement tout ce qu'elle pouvait de son extérieure séduction.

— Si c'était une coquette, remarqua en riant finement Mme Dureau, il faut avouer que tu as dû lui donner bien du plaisir. Tu te serais vengé de son indifférence, habilement, si tu avais su détourner d'elle tes yeux.

— Je ne le pouvais pas, marraine. Et j'en aurais été seul puni. Vous le savez aussi bien que moi. Nos désirs s'exaspèrent en raison même des obstacles qu'ils ont à surmonter. Plus cette jeune femme affectait de vouloir m'ignorer, plus j'avais besoin de la connaître toute, d'emplir mes yeux

de son image passagère, de pénétrer jusqu'à son âme, par les fenêtres obstinément closes de ses yeux. ..

— Et puis, tu étais vexé de te trouver, seul, en compagnie d'une femme qui ne faisait pas attention à toi.

— Peut-être. Nous avons aussi nos suffisances et nos petites vanités.

— Et, dit encore, en souriant railleusement, Mme Dureau, tu t'es morfondu à attendre sagement quelque incident providentiel qui te fournît l'occasion d'apparaître en héros devant cette dédaigneuse beauté? Pour un hussard, vraiment...

— Ah! oui, fit Robert, sans se froisser du ton narquois de sa marraine, la hardiesse légendaire du corps dont je porte l'uniforme aurait dû m'inspirer quelque inconvenance grossière contre cette voyageuse inconnue. Vous m'avez appris à respecter toutes les femmes, marraine. Et je voulais plaire à celle-ci, comme je ne l'avais jamais voulu, peut-être, pour personne. Aussi je m'appliquai, au contraire, à dissiper ses préventions, par mon attitude irréprochable. Elle avait certainement pensé, en me voyant entrer dans son compartiment : « — Oh! que c'est ennuyeux d'être « enfermée avec ce militaire! J'étais si contente « d'espérer que je pourrais voyager seule. Et il a « fallu qu'au dernier moment... Il va se croire « obligé de m'assiéger de ses galanteries. Tous « les officiers ont cette manie de galanterie avec « les femmes. Je n'ai vraiment pas de chance. Il « n'aurait pas pu trouver place ailleurs, ce mon« sieur?... » Moi, je voulais que cette jeune femme pût se dire : — « Mais il n'est pas gênant du tout, « ce monsieur. S'il ne me dévorait pas des yeux « aussi avidement, il me laisserait même tout à « fait à l'aise. Eh bien! il me trouve jolie! Mon « Dieu, il n'est pas le premier. Du moment qu'il « ne me dit rien, il peut bien me regarder tant « qu'il voudra. Je dois seulement lui montrer « que son admiration ne me touche pas. Au « moins, il est bien élevé. Il sait respecter une « femme seule, en wagon ». Afin que ma présence réussît à lui donner cette opinion de moi, je ne risquai pas un seul mouvement qui pût l'alarmer. Je ne lui demandai même pas la permission de fumer, malgré l'envie que j'en avais, malgré le moyen facile que j'aurais eu, là, de lier conversation avec elle. J'attendais je ne sais quoi qui me permît de lui adresser la parole, naturellement. Comme j'aurais béni l'être humain qui nous eût présentés l'un à l'autre! Cependant, je ne réussissais pas à voir tout son visage, ni ses yeux.

Au tournant de la rampe qui imprime au train un changement de direction, à partir d'Asnières, le soleil aveugla subitement ma voisine. Elle fut obligée d'interrompre sa contemplation obstinée du paysage et de se retourner complètement vers moi. Je ne m'étais pas trompé sur la beauté de son visage, que j'avais été réduit, jusqu'alors, à deviner. J'étais trop bien préparé à en subir la délicate fascination, pour ne pas recevoir, de sa révélation complète, un émoi violent. C'était un de ces visages devant qui la pensée reste en suspens, émerveillée et impuissante à se formuler, à elle-même, l'expression de leur beauté. On les regarde; on sent en soi une expansion envahissante de délices, tant qu'on est sous leur charme; on en reçoit un enchantement pareil à celui où nous captivent les suavités de la musique. Mais il y a trop de profondeur et trop de mystère dans de telles ivresses de l'âme pour que les mots en puissent être une acceptable traduction.

La première sensation dont j'eus conscience, dans mon ravissement, fut une stupéfaction légère. Comment laissait-on circuler, seule, une si belle créature, à travers Paris, et la livrait-on aux hasards dangereux des lignes de banlieue? Je n'avais plus de doutes, maintenant, sur la condition de ma compagne involontaire de voyage. C'était une jeune fille, une de ces jeunes filles de bourgeoisie besogneuse ou de riche famille déchue, qui trouvent, dans l'enseignement de la musique, un gagne-pain, ou un complément indispensable de leurs ressources trop médiocres. Mais alors, quel père, quelle mère étaient assez aveugles, assez criminels ou assez malheureux, pour exposer une si fascinante personne aux mille pièges de la rue, aux entreprises des libertins errants? Pauvre jeune fille!

Vous vous moquerez encore de moi, si vous voulez, marraine. Mais je vous ai promis de vous rendre compte exactement, de ce long rêve, où je me suis complu, en si peu de temps, ce matin. Et je vous dis tout ce que j'ai senti. J'ai été saisi d'une véritable pitié, à l'évocation de toutes les jouissances du luxe parisien offertes, à toute heure, à la beauté de cette jeune fille inconnue, et dont elle devait, constamment, repousser la tentation tenace. Je la voyais, au long des rues où Paris étale la fascination impérieuse de ses élégances, dévisagée, frôlée, importunée par tant de riches oisifs, en quête habituelle de quelque proie inédite, ménagée, par le hasard, à leur plaisir. Les sollicitations de la corruption courtoise et de bon ton l'assaillaient, partout, sur son passage, me semblait-il; elles rampaient autour d'elle, l'enveloppaient d'insidieuses caresses; elles faisaient trembler son cœur des frissons involontaires du désir; elles haussaient jusqu'à ses lèvres la saveur ardente du péché; elles troublaient ses yeux de l'éblouissement des parures, des ors gemmes, des pierreries lumineuses et froides comme les étoiles. Et la pourpre de ses lèvres, la pâleur rosée de son teint, le translucide azur de ses yeux, pouvaient, à son gré, s'aviver de la féerie mystérieuse de toutes ces joailleries, où dort, sans doute, l'âme maléficieuse des couleurs et des lumières maudites!

(*A suivre.*) FÉLICIEN PASCAL.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Au lendemain, précisément, de ce congrès féministe dont l'écho n'est pas encore éteint, le gouvernement a fait aux Femmes la gracieuseté d'indiquer officiellement qu'il s'occupe d'elles : il a fait publier la nomination des deux professeurs qui dirigeront l'enseignement féminin à l'École des Beaux-Arts, dans cette section spéciale qui est une des dernières et des plus légitimes conquêtes du féminisme. Et les professeurs, s'il vous plaît, ne sont pas Monsieur tout le monde. On les a choisis très décorés, très ornés de titres et suffisamment chargés d'ans, d'ailleurs, pour... à tous égards, imposer confiance. Le professeur de sculpture est M. Marqueste, né à Toulouse en 1850, prix de Rome naturellement (1871), comme tant d'élèves de Falguière, et membre de l'Institut. Celui-là ne donnera certainement pas des leçons révolutionnaires : il a débuté, il y a quelques vingt-cinq ans (1876), par un groupe, *Persée et la Gorgone*, dont la patine verdâtre fit hurler la critique et devant lequel les visiteurs se voilèrent la face, ainsi que devant le *Balzac* de Rodin. Mais depuis, il s'est « rangé », il s'est assagi, le succès venant, et il a à son actif un nombre fort honorable d'œuvres très classiques, des *Adam*, des *Ève* (salon de 1881), une statue de la *Géographie* à la nouvelle Sorbonne, une statue de l'*Architecture* aux Arts libéraux, etc., etc. La mère pourra lui envoyer sa fille, selon la formule. Aussi bien, la sculpture, dans ces cours féministes, ne peut prendre une très grande importance, semble-t-il. Le métier est terriblement ingrat. Les hommes déjà l'exercent avec de grands risques de mourir de faim. L'État et la Ville achètent beaucoup, plus qu'on ne suppose, mais ils ont, depuis quelque temps, fixé une sorte de prix moyen : pas d'acquisition au-dessus de 10 000 francs. C'est une somme, dira-t-on. Mais non : les frais de modèle, d'atelier, de praticien, de matières premières absorbent presque ces 10 000 francs pour un groupe, — on dit un *boulot*, à l'École des Beaux-Arts, — de quelque grandeur. Le sculpteur vit, en moyenne, avec 150 francs par mois, quand il vend et qu'il rencontre des Mécènes, car il y en a : on trouve des amateurs généreux qui font les avances de frais et se contentent d'un remboursement très éloigné. Mais c'est la veine, cela, la grande veine. Les petites demoiselles du Marais ou du faubourg Saint-Antoine, ou de quelque faubourg que ce soit, qui rêvent d'échapper à l'existence bourgeoise en se livrant aux beaux-arts, feront bien de ne pas songer aux *boulots* que leur corrigerait M. Marqueste. Elles ne pourraient même pas placer des têtes d'anges joufflus chez des ébénistes en renom : ceux-ci en ont plus qu'il leur en faut.

Pour la peinture, c'est autre chose; l'avenir est moins sombre. Le professeur, qui est M. F. Humbert, aura de nombreuses élèves, et on le comprend. M. Humbert est, d'ailleurs, comme M. Marqueste, le maître qui convenait à cette place. Cet élève de Picot et de Cabanel a eu ses heures de fougue (une « Mauresque » étrange au Salon de 1869); il s'est montré coloriste hardi, presque tapageur à certains moments, mais dans l'ensemble de son œuvre s'affirme une belle unité d'efforts vers la correction du trait, la pureté de la ligne s'alliant à l'élévation de la pensée. On le jugera favorablement d'abord d'après son *Pro Patria* du Panthéon (1884) qui ne souffre pas trop du voisinage d'admirables Puvis de Chavannes, encore que cette composition très sage en diffère énormément... Mais surtout on admirera sans restriction sa *Madone* du musée du Luxembourg : le peintre qui sait « refaire » une madone et qui lui donne un charme nouveau, inattendu, gagne à ce tour de force la maîtrise.

M. F. Humbert est de ceux-là. Il sera un professeur qui, on l'espère, ne s'indignera ni ne se moquera des tempéraments dont la juvénilité serait trop batailleuse ou outrancière; il se souviendra alors de sa Mauresque et des luttes qu'il soutint, à son propos, contre la presse ! Et, d'autre part, il donnera à ses élèves un enseignement reposant sur l'étude des vrais principes artistiques, sur le respect du dessin ; c'est essentiel ; c'est ce qui soutient certaines œuvres. M. Bouguereau, par exemple, est, dit-on, capable de dessiner une de ses innombrables Vénus, un de ses perpétuels Amours en commençant la figure par le gros orteil du pied et en remontant jusqu'aux cheveux immuablement frisottés. Il peut ensuite mettre là-dessus la couleur qu'il veut, fade, rosée, bleutée, dorée du même rayon de soleil comme toutes les pêches d'un pêcher : peu importe; les « dessous » sont la sauvegarde de la composition ; tout se tient si bien qu'on reconnaît quand même une valeur à l'œuvre. Rien de plus banal, de plus usé que de répéter ceci : « Songez au dessin ». Cependant, son utilité, son emploi pratique doit être indiqué, une fois de plus : si les femmes ont tant désiré, — et à bon droit, — avoir *leur* enseignement, c'est-à-dire être mises à même de faire de fortes et sérieuses études d'art, avec l'appui de l'État, c'est certainement pour échapper à la médiocrité de leur état artistique actuel : en dehors des éventails, des cabarets au vernis Martin, de quelques portraits de famille ou d'amis (et encore sont-ils réservés aux artistes déjà en renom !) les femmes qui manient le pinceau ne gagnent pas 500 francs par an. La faiblesse de leur instruction technique en est un des motifs; elles n'ont pas suffisamment travaillé au début ; elles ont pris trop vite la boîte de couleur et puisé dedans ce qui leur faisait plaisir. Il est si agréable de se laisser aller à ce qu'on appelle l'Inspiration ! Au demeurant, l'Inspirée est incapable de bâtir un Bonhomme, selon l'expression de ses futurs camarades d'école. Elle peindra des fleurs, des paysages, des choses gentilles; elle n'ira pas au delà, — correctement s'entend. Or il est une branche d'art, — ou d'industrie artistique, si l'on veut — qui offrirait aux femmes artistes de vraies ressources : c'est l'illustration du livre, du journal illustré. Les femmes y écrivent; elles n'y dessinent pas, — sauf deux ou trois. On ne demanderait qu'à les accueillir chez les directeurs et les éditeurs, mais les compositions qu'elles apportent ne tiennent pas « debout » ; pas de dessin, pas de science de composition, — rien, en un mot, de ce qui s'apprend à l'École. Allez-y maintenant, mesdemoiselles, et vous verrez que même à vingt ans, épeler l'A B C... n'est pas désagréable, — et cela peut être fructueux.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

La question des câbles sous-marins. Leur importance.

En rendant compte du Congrès national des Sociétés françaises de Géographie tenu à Paris au mois d'août dernier (1), nous avons signalé le vœu émis par ce congrès relativement à l'installation de câbles sous-marins français. Ce vœu, disons-le, a été formulé sur la proposition de l'un de nos excellents confrères, collaborateur au *Magasin Pittoresque*, M. Ch. Lemire, — La question des câbles sous-marins est actuellement l'une des questions qui préoccupent le plus vivement l'opinion publique et le gouvernement.

Le fait principal qui domine la situation est que la France, *pour toutes les communications avec ses propres colonies (hors l'Algérie), est tributaire de l'Angleterre.* Cette puissance a eu, en effet, l'habileté d'étendre ses réseaux télégraphiques sur le globe entier; elle est non seulement en communication directe, par câbles simples, doubles ou triples, avec toutes ses possessions d'outre-mer, mais détient aussi l'administration de la presque totalité de câbles sous-marins, de sorte que toute communication d'un continent à l'autre passe nécessairement par la main d'employés britanniques, auxquels il suffit de se procurer un code télégraphique d'un pays quelconque pour en surprendre tous les secrets. Le cas s'est présenté pour ce qui concerne la France lors de la campagne du Tonkin. Le contenu des dépêches envoyées au gouvernement français par l'amiral Courbet était connu du cabinet britannique avant de parvenir à Paris. Les dépêches privées ou officielles peuvent arriver, d'autres fois, mutilées, tronquées, et causer un préjudice considérable tant aux intérêts privés qu'aux relations officielles et diplomatiques. Le péril devient plus grave encore lorsqu'une puissance quelconque se trouve en état d'hostilité. La guerre transvalienne eut pour effet de suggérer au gouvernement anglais de soumettre toutes les dépêches privées à la censure. Les communications officielles entre les gouvernements européens et leurs agents, sur divers points du sud de l'Afrique, furent arrêtées en route. Notre grande colonie de Madagascar eut particulièrement à souffrir de cet état des choses. Aussi différentes puissances cherchent elles à s'affranchir de la domination anglaise pour ce qui concerne la communication télégraphique au delà des mers, en créant elles-mêmes des câbles nationaux, c'est-à-dire aboutissant en tous points sur des territoires leur appartenant.

L'Allemagne et les États-Unis sont entrés les premiers dans cette voie en prenant l'initiative de l'établissement de câbles nationaux. Les intérêts primordiaux de ces deux puissances se trouvent concentrés dans le Pacifique. L'Allemagne possède une partie de la Nouvelle-Guinée, les Samoas, l'archipel Bismarck, etc. Les États-Unis cherchent à établir une ligne aboutissant à Honolulu et aux îles récemment enlevées aux Espagnols : Cuba, Philippines. La Russie, de son côté, a eu soin d'établir une ligne télégraphique terrestre transasiatique (Sibérie, Mongolie), reliant la côte du Pacifique (Vladivostok, Port-Arthur) aux capitales de l'Europe. C'est la voie qui est empruntée, en partie, par les dépêches venant de France à destination de l'Indo-Chine. A cet égard, la France se trouve dans une situation bien moins avantageuse. L'éloignement et la dispersion de ses différentes colonies d'une part et le manque de points d'appui dans les océans d'autre part, lui créent l'obligation de recourir, pour l'établissement des escales, à des territoires étrangers.

Dans les divers projets soumis actuellement aux Chambres, on s'efforce de créer des voies à travers des territoires notoirement neutres, ou avec lesquels il y aurait le moins de chances de conflit. Il s'agit aussi de confier la direction de ces points, même en territoire étranger, à un personnel exclusivement français. Ces projets comportent diverses lignes terrestres ou sous-marines classées ainsi que suit dans leur ordre d'urgence : Oran à Saint-Louis du Sénégal, par Tanger et Ténériffe; Madagascar à la Réunion; Golfe de Bénin au Congo; Congo-Madagascar. Cette dernière ligne irait soit par Angra-Pequena, sur territoire allemand du sud-ouest africain, doublant le cap, soit par Jaffa et la mer Rouge, soit encore à travers l'État indépendant du Congo.

Comme on le voit, le problème est assez complexe. L'Angleterre a pris les devants. Elle possède à l'heure actuelle 195000 kilomètres de câbles; les nombreuses îles sous sa dépendance dispersées sur les trois océans, Atlantique, Pacifique et Indien, sont autant de points d'accès et d'atterrissement.

La France, comme plusieurs autres nations, accorde à diverses compagnies anglaises des subventions en échange de certaines garanties que ces compagnies se sont obligées de fournir pour l'usage des dépêches françaises. Ces garanties deviendront, bien entendu, illusoires le jour où notre pays se trouvera en guerre ouverte avec l'empire britannique ou même avec l'un de ses alliés. L'étendu du réseau français est actuellement de 23000 kilomètres seulement. On saisit donc l'importance énorme qu'un développement du réseau national peut avoir tant pour les intérêts privées que pour les intérêts généraux de la nation. Il nous reste à souhaiter que les projets actuellement soumis aux chambres reçoivent une prompte solution. La durée de l'établissement des nouvelles voies est évaluée à dix ou douze ans. Le groupe des conseillers de commerce extérieur, dont fait partie aussi M. Ch. Lemire, réclame une exécution plus rapide, cinq ou six années. Mais que le travail soit réparti sur cinq années ou sur dix, que l'établissement du réseau soit fait par les soins de l'Etat ou confié à l'industrie privée, l'essentiel nous semble qu'on y procède immédiatement et tous ceux qui ont à cœur la grandeur et la prospérité du pays s'accocieront au vœu émis par le Congrès national des Sociétés françaises de Géographie.

P. LEMOSOF.

(1) Voir le *Magasin Pittoresque*, numéro du 1er septembre 1900.

CAUSERIE MILITAIRE

On sait que, d'après la circulaire ministérielle du 12 juin 1900, les lieutenants-colonels de toutes armes pouvaient être autorisés à accomplir des stages dans une arme autre que celle à laquelle ils appartenaient, à condition toutefois de satisfaire à certaines règles d'âge et d'être désignés par les autorités supérieures comme des sujets d'avenir. Donc la désignation pour

le stage pouvait être considérée comme le prodrome d'une proposition pour le grade supérieur.

Cette sage et intelligente mesure avait pour but de fournir aux officiers non pourvus du brevet d'état-major, mais possédant néanmoins toutes les qualités de commandement désirables, de pouvoir, comme leurs camarades sortis de l'École de guerre, justifier de la connaissance de la conduite et du commandement des trois armes, condition nécessaire pour aspirer au commandement des régiments et aux étoiles du généralat.

Or, faut-il le dire? il y avait depuis quelques années une tendance dans le haut commandement à accorder à ce sujet, aux officiers du service d'état-major, une préférence un peu trop marquée pour l'avancement, sous prétexte que les officiers non brevetés, n'ayant jamais, jusqu'alors, fait de stage dans les autres armes, pouvaient ne pas présenter les mêmes garanties dans le commandement des brigades, des divisions, voire même des corps d'armée.

En un mot, l'avancement aux hauts grades menaçait d'être fermé à bref délai à tous les officiers de troupe, quelque méritants qu'ils fussent, à cause de cette soi-disait lacune dans leur instruction militaire. C'était fausser le but même de l'institution de l'École de guerre, école d'état-major avant tout, et qui menaçait de devenir une école exclusive de haut commandement.

La circulaire du 12 juin 1900 a été bien accueillie par tous les officiers, et le ministre actuel vient d'en étendre le bénéfice, non seulement aux chefs de bataillon et d'escadron, mais encore aux capitaines ayant exercé réellement pendant quatre ans le commandement correspondant à leur grade. Bien plus, alors que les lieutenants-colonels n'étaient admis à faire leur stage qu'en surnombre, et pour ainsi dire que comme spectateurs, le ministre a prescrit cette année que les officiers stagiaires pourraient prendre le commandement de l'unité à laquelle ils seraient attachés si le titulaire était absent.

C'est là une très bonne chose, car elle permettra certainement aux officiers non brevetés de profiter des occasions qui leur sont offertes de commander une unité autre que la leur, et de prouver plus tard qu'ils possèdent toutes les qualités requises pour faire des généraux.

Ces désignations d'officiers stagiaires seront faites par les commandants de corps d'armée, en observant, autant que possible, de faire des échanges entre les régiments, de façon à les pourvoir de commandements effectifs.

Il est d'ailleurs certain qu'avec les méthodes de la guerre moderne, un chef qui commande un détachement de troupes de toutes armes doit savoir pratiquement quel emploi il doit faire de chacune d'elles, et quel profit il pense en tirer. Un général d'infanterie, par exemple, ne doit pas se contenter de donner de l'initiative à ses commandants de la cavalerie et de l'artillerie, il doit encore et surtout diriger cette initiative en vue du but à poursuivre, et régler les rapports qui existent nécessairement entre les trois armes pour assurer leur liaison intime sur les champs de bataille.

CAPITAINE FANFARE.

LA GUERRE

AU TRANSVAAL

L'Angleterre tient aujourd'hui sous la botte de ses soldats les principales villes de l'État d'Orange et du Transvaal. Elle a déclaré annexées à l'empire britannique les deux vaillantes républiques et traitera désormais en rebelles les bandes dispersées de Botha.

Ainsi en a décidé lord Roberts au lendemain du départ (11 septembre) du président Kruger qui, après avoir transmis ses pouvoirs à Schalk Burgher, s'est réfugié à Lourenço-Marquez en attendant son départ pour l'Europe.

Pauvre vieux président! Trop malade et trop âgé pour espérer pouvoir suivre ses vaillants burghers dans les montagnes du Zoupantsberg, il veut consacrer ses dernières forces à son pays, en allant lui-même quêter en Europe, — comme autrefois M. Thiers — la protestation des puissances contre l'acte de brigandage de l'Angleterre.

Hélas! l'Europe est aujourd'hui bien trop empêtrée dans la question chinoise pour écouter les doléances d'un vaincu; mais elle n'en portera pas moins dans l'histoire la responsabilité de son indifférence coupable.

Quant à l'Angleterre, on peut dire que le châtiment a déjà commencé pour elle. Epuisée, beaucoup plus qu'elle ne l'avoue, par l'effort gigantesque qu'il lui a fallu soutenir depuis un an pour venir à bout de la merveilleuse résistance de deux petits peuples dont la population totale équivalait à peine au chiffre de la formidable armée de lord Roberts, il lui est matériellement impossible, aujourd'hui, de jouer à Pékin, les grands premiers rôles. La puissante Albion est passée au second plan, en attendant qu'on la relègue au troisième!

Car les Burghers n'ont pas dit leur dernier mot, lord Roberts le sait mieux que personne; et la guerilla sans trêve qu'ils vont poursuivre interdira longtemps encore, espérons-le, aux Anglais de rapatrier leurs troupes ou de les envoyer en Chine.

Sans doute, l'heure est critique pour les Orangistes et les Transvaaliens; leurs petites troupes organisées n'ont pu tenir éternellement contre un ennemi dix fois, vingt fois supérieur, et les Anglais ont raison de dire que la guerre, la grande guerre est finie. C'est entendu.

Mais de nombreux petits commandos tiennent la campagne aussi vaillamment qu'aux journées mémorables de Spion Kop, de Colenso, de Magersfontein et de vingt autres rencontres, où les Anglais ont brillé par la nullité incroyable de leurs officiers. Ces bandes, commandées par les De Wet, les Delarey, les Viljoen, etc., donneront encore pas mal de besogne au successeur de lord Roberts, le célèbre Buller, de Colenso. En tout cas, ils immobiliseront dans le sud de l'Afrique les seules troupes que l'Angleterre pourrait envoyer en Chine.

Qu'est-il permis d'attendre de cette guerre de partisans? Relisez l'histoire de la guerre d'Espagne, vous y trouverez la réponse. Et, d'autre part, méditez cette parole de Bismarck: « L'Afrique du Sud sera le tombeau de la puissance anglaise! »

Décrétez la paix, messieurs les Anglais, comme vous avez décrété l'annexion au mépris du droit des gens; traitez en rebelles ces héroïques paysans sous

le prétexte qu'ils ne sont pas organisés comme vous, en régiments, en brigades, en divisions, et qu'ils n'ont pas sur le dos de beaux uniformes, ces actes de brigandage sont dignes de toutes vos traditions nationales. Mais n'oubliez pas que vos odieuses proclamations ne désarmeront pas les braves gens qui préfèrent la mort à la perte de leurs libertés.

P.-S. — Au moment où j'écris ces lignes, les journaux de Londres annoncent que les généraux Botha et Viljoen ont franchi la frontière et se sont rendus aux Portugais après avoir détruit leurs munitions et leurs gros canons.

D'autre part, une forte colonne anglaise est à la poursuite de De Wet qui tient toujours la campagne dans l'État d'Orange avec quelques commandos.

Tout le crime est donc sur le point d'être consommé, et l'Europe assiste, impassible, à l'agonie du plus malheureux et du plus vaillant des peuples !!

H. M.

EN CHINE

La situation reste des plus obscures, et l'on se demande aujourd'hui si l'arrivée imminente du maréchal de Waldersée à Pékin la dénouera aussi facilement qu'il était permis de le supposer il y a quinze jours. L'Angleterre et l'Allemagne restent irréductibles : c'est à Pékin, et non ailleurs, qu'elles veulent exiger les réparations qui leur sont dues. La Russie et la France estiment que l'impératrice douairière et l'empereur de Chine ne consentiront jamais à rentrer dans leur capitale tant qu'elle sera occupée par les troupes alliées.

A qui l'événement donnera-t-il raison? C'est le secret de demain.

En attendant, la grosse question du jour, c'est la proposition faite par l'Allemagne aux puissances étrangères d'exiger, avant l'ouverture des négociations avec le gouvernement chinois, la livraison des instigateurs des crimes commis à Pékin contre tout droit des gens.

Après l'assassinat du baron de Ketteler, l'empereur d'Allemagne ne pouvait, on le conçoit, adhérer au principe de l'évacuation de Pékin avant d'avoir obtenu l'éclatante réparation à laquelle il a droit. Il ne pouvait guère, d'autre part, risquer de supporter seul les frais et les aléas d'une grande guerre avec la Chine. Sa proposition d'exiger préalablement le châtiment des coupables semble donc en principe des plus logiques, et de nature à rallier tous les gouvernements intéressés. Reste à savoir ce qu'en pense le gouvernement chinois lui-même, en l'espèce ce vieux roué de Li-Hung-Chang, qui vient d'arriver à Pékin avec pleins pouvoirs, dit-on, de la cour.

Évidemment, l'impératrice douairière livrera difficilement le prince Tuan, le grand coupable, par l'excellente raison qu'il lui serait impossible de mettre son projet à exécution, si tant est qu'elle en eût envie. Et puis, elle se livrerait sans doute elle-même en même temps, car il est avéré aujourd'hui que la vieille douairière a été complice, sinon l'instigatrice, de toutes les horreurs commises dans ces derniers mois.

Les alliés ont-ils un moyen quelconque d'aller « chercher dans leurs repaires », suivant une formule célèbre, le prince Tuan et ses complices ?

Il est permis d'en douter. En tout cas, la Russie ne semble guère disposée à emboîter le pas aux Allemands dans une expédition de cette nature, et la France n'a rien à voir dans cette affaire.

Notre rôle à nous est bien simple. Préparons-nous à toute éventualité. Soyons forts en Indo-Chine et attendons les événements. Mais, pour Dieu! ne nous emballons pas à la remorque de telle ou telle puissance dont les intérêts ne sont pas les nôtres.

Prêtons main-forte à nos voisins pour aider au nettoyage des Boxers qui infestent toujours les environs de Pékin et de Tien-Tsin, mais n'allons pas au delà.

Ces opérations de police internationale nécessitent chaque jour la constitution de colonnes qui ont parfois de sanglants combats à livrer. Il nous est impossible d'entrer dans le détail de ces opérations; contentons-nous de constater que les troupes françaises tiennent haut et ferme, là-bas, le drapeau tricolore.

HENRI MAZEREAU.

LA VIE EN PLEIN AIR

Les Eaux-Bonnes, 18 septembre.

Je parlais, il y a un mois, du succès que remportaient à Contrexéville les poules à l'épée. L'escrime est de plus en plus en faveur dans nos villes d'eaux et sur nos plages. Hors de Paris comme à Paris, elle a des adhérents de plus en plus nombreux. Dans le pays de montagne où je suis en ce moment, impossible de s'adonner au plaisir de l'escrime, mais la bicyclette et l'automobile, en revanche, sont des sports qui se pratiquent par hygiène et par amusement.

Ici, c'est un refuge bienfaisant pour les malades que la tuberculose ou la phtisie ont atteints, pour les avocats ou les représentants du peuple que l'exercice prolongé de la parole a fatigués. L'air qu'ils respirent, l'eau qu'ils boivent, les montagnes qu'ils contemplent, la nature particulièrement belle qui se dresse devant eux, agissent tour à tour sur leur être physique et moral. Le sport aide aussi puissamment à leur rendre les forces perdues ou diminuées.

La bicyclette, l'automobile, sont souvent recommandées, et si la direction des ballons devenait demain une réalité, les tuberculeux et les phtisiques, — beaucoup d'entre eux tout au moins, — trouveraient en s'envolant dans les airs, au-dessus des monts, une zone d'air tout à fait réconfortante pour les poumons.

En attendant, on descend les côtes en bicyclette, — avec un bon frein, par exemple. — et on va dans la direction de Pau, patrie de Henri IV, visiter cette vallée d'Ossau dont parle avec amour, dans sa géographie, le grand géographe Elisée Reclus. Par exemple, pour remonter aux Eaux-Bonnes, en bicyclette, par la longue côte qui commence à quelque cent mètres de Laruns, il n'y faut pas songer. Le jarret le plus rude, les poumons les plus robustes ne permettraient pas ce tour de force. Aussi ceux qui font de la bicyclette dans ces parages ont-ils soin, pour le retour, de se faire envoyer des Eaux-Bonnes une voiture. Après la bicyclette le cheval, et la cavalerie de

cette partie des Basses-Pyrénées est excellente. Le père du khédive actuel, qui vint aux Eaux-Bonnes avant la guerre, et qui possédait de superbes écuries, acheta quelques chevaux au doyen des guides des Eaux-Bonnes, le père Lanusse.

Le père Lanusse vit encore, il a 84 ans ; il monte à cheval comme il y a trente ans, mais l'hippisme est moins en faveur, et il s'en désole. Il regrette le temps où Grammont-Caderousse et le roi Milan organisaient de magnifiques cavalcades, et où les guides des Eaux-Bonnes, à cheval, précédant les cavalcades faisaient claquer leurs fouets au-dessus de leurs têtes avec des airs de triomphateurs.

Cependant ce spectacle vient de revivre une fois encore. Il y a à peine huit jours, une délégation de médecins français et étrangers, ayant à leur tête le professeur Landouzy, arrivait à Laruns par chemin de fer, et là les attendaient plus de vingt landaus, attelés magnifiquement, et en tête un escadron de guides, dans leur costume de gala, veste rouge, gilet blanc, pantalon de velours noir et guêtres blanches. Et toute cette cavalerie s'ébranla, montant vers les Eaux-Bonnes, le soleil éclairait brillamment les montagnes, les chevaux hennissaient, comme fiers de se montrer en un si beau jour, et quand la longue cavalcade pénétra dans les Eaux-Bonnes, quand on entendit claquer le fouet, quand on vit les habitants des bourgs voisins, en habits de fête, puis, par leur présence sur le passage des hôtes, rehausser l'éclat de leur arrivée, ce furent de la part des baigneurs des applaudissements unanimes.

L'hippisme avait porté dans ce coin des Basses-Pyrénées un nouveau triomphe.

Et deux heures après, nouveau spectacle. Les paysans de ce pays paraissent, à première vue, lourds et peu faits pour les sports. Apparence trompeuse ! Il en est un où ils pourraient rendre des points aux coureurs les plus réputés du Racing Club.

Les médecins, convoqués sur la « promenade Horizontale », d'où la vue s'étend sur toute la magnifique vallée d'Ossau, virent ceci : trente jeunes hommes armés de longs bâtons ferrés, les pieds nus, allaient courir à la « montagne Verte », située à quelque 100 mètres devant leurs yeux, atteindre le sommet, et revenir à leur point de départ.

Et au bout de vingt minutes de course, on apercevait les premiers de ces intrépides trotter par les routes sinueuses qui conduisaient au faite de la montagne Verte, sans s'arrêter un seul instant. En moins d'une heure ils étaient tous de retour, aussi frais qu'au départ, le premier arrivant en moins de quarante-cinq minutes.

Un des médecins présents l'ausculte, lui pose des questions sur sa famille, sur ses occupations. Il est émerveillé de sa force et de sa souplesse. Les autres coureurs qui arrivent les uns après les autres, à quelques minutes d'intervalle, sont tous bien portants. Ils vont tout à l'heure aller danser en rond avec les paysses, aux sons de la flûte.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les médecins ont été enchantés de leur visite. S'ils avaient pu rester vingt-quatre heures de plus, ils eussent assisté à une chasse à l'izard véritablement passionnante.

L'izard est un animal né malin. Moins civilisé que le chevreuil ou le lièvre, il est infiniment plus défiant. Le moindre bruit, celui d'une broussaille agitée par le vent, le fait détaler. C'est ainsi que je l'ai vu, il y a trois ou quatre jours, bondir de roche, en roche du côté du pic du Gers, avec une élégance et une sûreté de jambes véritablement merveilleuses.

A cheval sur une crête, je contemplais ces bonds et je me demandais comment un fusil pourrait jamais atteindre cet animal. Mais à la chasse il faut de la patience, surtout quand il s'agit de la chasse à l'izard.

Nous descendîmes tranquillement jusqu'au bas du pic. Puis quelques-uns d'entre nous partirent en éclaireurs pour rabattre le gibier.

Au bout de trois heures d'horloge, nous vîmes passer à 100 mètres de nous, sautillant nonchalamment, un izard, que tout le monde voulut reconnaître comme l'izard qui bondissait tout à l'heure. Alors un fusil partit tout seul.

L'izard était blessé ; dans un mouvement instinctif, il fit effort pour courir, mais le sang lui sortait par la gueule, et il tombait sur le flanc.

Capture dont le chasseur heureux s'enorgueillit. Il l'emporta sur son épaule. En rentrant tranquillement aux Eaux-Bonnes où nous arrivâmes dans la nuit, j'aperçus tout au loin, dans l'ombre, un parc de moutons.

Je m'approchai, et j'aperçus, couché sur l'un d'eux, un tout jeune chien de berger qui n'avait pas plus de trois mois.

J'achetai la jolie petite bête, — mon izard à moi, — et je ne fus pas le moins félicité, en arrivant aux Eaux-Bonnes, de la capture vivante que j'avais faite.

Le lendemain on servit l'izard à table...

La jolie petite bête fine de la veille parut bien médiocre à nos estomacs parisiens. Mais chacun de nous n'en gardera pas moins le souvenir de cette chasse à l'izard, à travers les rocs, sport qui nécessite beaucoup d'endurance, un coup d'œil prompt et beaucoup de chance.

Et maintenant je dis adieu aux sports de la montagne, pour venir assister à Paris aux derniers matchs sportifs que va nous offrir l'Exposition universelle avant de fermer ses portes.

« Berger », — car c'est le nom du jeune chien que j'ai rencontré sur la montagne, — va devenir Parisien avec moi.

MAURICE LEUDET.

VARIÉTÉS

LES REPAS MONSTRES

Le banquet des maires aux Tuileries donne un regain d'actualité à l'intéressante page que voici :

S'il faut en croire une nouvelle qui nous vient du Nouveau Monde, il est de tradition dans certaines contrées de l'Amérique, en Géorgie surtout, de célébrer les événements du pays par des repas monstres offerts à des milliers de personnes à la fois. Quiconque a jamais assisté à une de ces ripailles extraordinaires en gardera toute sa vie le souvenir.

Il n'est pas très commode d'organiser un repas monstre, car il faut louer un terrain, construire des bâtiments, acheter les victuailles et payer le service et la location de la vaisselle. Quand on songe qu'il y a des banquets où l'on traite dix, vingt, trente mille personnes et plus, on peut se faire une idée approxi-

mative de la somme d'argent considérable que tout cela représente. Heureusement pour les organisateurs, aussitôt qu'il est question d'un repas monstre, les offres d'argent affluent, et pour cause : ces assemblées formidables, mises en joie par un repas succulent, sont un excellent terrain pour causes politiques; au dessert on prononce quelques discours sonores, et une candidature est vite acclamée. Voilà pourquoi un politicien dont l'élection est compromise n'hésite jamais de seconder de tous ses efforts les organisateurs d'un banquet populaire. Les orateurs spéciaux, très nombreux, de ces réunions forment une classe de la société, tout comme les socialistes et les anarchistes, mais ils montrent plus de bon sens et de modération que ceux-ci et jouissent d'une grande popularité. Les repas monstres, aujourd'hui, sont donc devenus une véritable force sociale et politique.

Rien n'est curieux comme les préparatifs d'un de de ces repas pantagruéliques. Voici comment on procède : sur une étendue de plus de 100 pieds de long, deux fossés profonds sont creusés dans le sol et maintenus par des palissades. Au travers de ces palissades, on place des bâtons destinés à embrocher des moutons entiers; puis, dans les fossés, sous les broches, on allume un bon feu, et les moutons rôtissent sous l'œil vigilant du chef, — un homme important, une autorité incontestée en matière culinaire. Il est assisté de nombreux aides très habiles, et les mets confectionnés à ces occasions sont toujours parfaitement réussis. Dans la partie sud de la Géorgie, ces artistes de la broche sont, pour la plupart, des nègres. Le plat de résistance des repas est un certain ragoût appelé le *Brunswick stew*, sans lequel il n'y a pas de fête; on le prépare en plein air aussi, dans des chaudrons prodigieusement ventrus, et on y tourne la sauce avec des cuillers grosses comme des avirons.

Lorsque les bœufs, moutons ou porcs sont cuits en entier, on les laisse refroidir, puis on les livre aux soins d'un solide gaillard, chargé de les découper en petits morceaux. Debout devant son hachoir, le découpeur agile manie son coutelas avec une dextérité merveilleuse sans jamais se mutiler : on se brûle les doigts, mais on ne se les coupe pas! Et pendant des heures, la foule, affamée mais patiente, entend les coups monotones du coutelas.

Lorsque le temps est favorable, les repas monstres ont lieu en plein air. Des centaines de tables sont dressées à l'ombre, sous de grands arbres. Avant de prendre leurs places, hommes, femmes et enfants, une assiette dans chaque main, vont chercher eux-mêmes leurs part à la cuisine improvisée qui présente alors un spectacle des plus pittoresques : tout un régiment de servants, obéissant à un signe du chef, distribuent à chacun le fumant et odorant plat du jour; et le défilé, en un ordre parfait, retourne aux tables dont l'œil n'aperçoit pas le bout, tel un train dont la queue se perd dans le lointain.

Quand le temps est mauvais, les repas sont servis dans une salle aux dimensions gigantesques; dans ce cas, le service s'effectue plus correctement.

Pendant l'exposition d'Atlanta, un repas monstre était journellement offert aux visiteurs, à la grande joie des étrangers ébahis. Un des plus remarquables de ces banquets fut celui organisé spécialement pour les voyageurs de commerce, qui se montrèrent ravis du menu. Et pour qu'un voyageur de commerce se déclare satisfait de la cuisine, il faut qu'elle soit vraiment bonne!

Un formidable repas monstre fut celui de Shelbyville, dans l'Indiana, organisé en 1884. Cette réunion démocratique était composée de quarante mille convives et se terminait par une retraite aux flambeaux. Un fameux et original banquet fut celui de Californie, qui clôtura une grande chasse aux lapins : tous les chasseurs de lapins du pays y furent conviés. Dans beaucoup de contrées de la Géorgie, les familles apparentées, qui habitent loin les unes des autres, se réunissent en repas monstre pour célébrer quelque fête intime.

L'usage des repas monstres, si précieux aux hommes politiques, fut introduit aussi à New-York, par les républicains, pendant la campagne présidentielle de 1876. Beaucoup d'autres États n'ont pas tardé de l'adopter depuis. A cette occasion — le 18 octobre 1876 — on vit dans les rues de New-York deux superbes bœufs gras conduits vers Myrtle-Park. Le soir du même jour, ils étaient embrochés et rôtissaient, de façon appétissante, devant une foule enthousiaste, et le lendemain soir, cinquante mille personnes se délectaient aux sandwichs préparés avec cette chair succulente. En vingt minutes les bœufs et huit cents pains étaient engloutis. Cinq orateurs, parlant à la fois à cinq points divers de l'assemblée, furent accueillis avec des ovations, et la fête s'acheva à la satisfaction générale des appétits et des ambitions.

Et pour que tout le monde prenne sa part de joie, à la fin des repas, pendant que l'attention publique est captivée par les harangues, on voit des petits nègres se glisser discrètement jusqu'aux tables et faire bombance avec les rogatons oubliés!

TH. MANDEL.

LE BOIS DE BOULOGNE [1]

« Dans cent ans, ce sera une promenade bien amusante; il y aura au moins quatre cents tombeaux dans ce bois », disait le roi Henri III, qui voulait faire percer au Bois cinq allées funèbres aboutissant au même centre. Il aurait fait élever sur ce point un magnifique mausolée pour y déposer son cœur et ceux des rois ses successeurs. Chaque chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, qu'il venait de fonder, se serait fait bâtir un tombeau de marbre avec sa statue, et ces tombeaux, le long des allées, auraient été séparés les uns des autres par un petit espace planté d'ifs taillés de diverses manières.

Heureusement ce rêve d'encombrer l'ouest de Paris d'un pendant du « Père-Lachaise » ne prit pas consistance; et après avoir été une chasse « bien amusante », parsemée d'oasis amusantes, l'antique forêt de Rouvray a pu devenir réellement « une promenade bien amusante ».

(1) Cet article a été composé comme une mosaïque, à l'aide de morceaux choisis et d'extraits résumés puisés dans une excellente *Note sur le Bois de Boulogne*, longue étude quasi-officielle, à la fois historique et administrative, rédigée avec beaucoup de soin par M. Barras, chef du bureau du Domaine de la Ville de Paris, *ad usum delphini*, c'est-à-dire pour l'usage du Conseil municipal de Paris.

Ce n'est pas que le Bois ne rappelât quelques tristes et lugubres souvenirs : telle son occupation en 1815 par le camp des alliés, après le départ desquels « le Bois ressemblait à une vaste plaine »; telle la vieille légende qui a peut-être inspiré les velléités sépulcrales de Henri III et que rappelle la croix Catelan.

Arnaud Catelan était un des poètes les plus renommés de la cour de Béatrix de Savoie, épouse de Raymond Béranger, comte de Provence. Philippe le Bel voulut le faire venir à Paris, et, craignant qu'il ne fût attaqué par des malfaiteurs en traversant la forêt de Rouvray, il lui envoya une escorte chargée de l'accompagner jusqu'au manoir de Passy. Les soldats de cette escorte, croyant que Catelan était porteur d'objets précieux, le mirent à mort pour s'emparer de ses dépouilles. Les coupables furent condamnés à être brûlés vifs, et le roi décida qu'en expiation du crime il serait élevé une pyramide sur l'emplacement même où il avait été commis. Cette pyramide était surmontée d'une croix; sur l'une des faces latérales étaient gravées les armes de Provence, et sur l'autre, celles de la maison de Monaco, à laquelle appartenait le poète.

Les inscriptions suivantes figuraient :

Sur l'une des bases, à l'Orient : *Hoc monumentum ad memoriam æternam Arnoldi Catalantis luctu perditus Philippus IV gratia Dei Franc. et Nav. Rex consecravit MCCCXII;*

Sur l'autre base, à l'Occident : *Hic jacet Flos vatum sub cautorum ejus periculi pugionem lapsus Arnoldus Catalans anno Domini MCCCXII. — Sta viator et ora Dominum ut det ei requiem.*

* * *

Roboretum (équivalent du mot chênaie) ou *Rubridum-Sylva*, et par déformation *Rouvray*, furent les divers noms du « Bois ». Sous Chilpéric II et encore en l'an 1000, il couvrait toute la surface comprise entre la Seine, Auteuil, Passy, Chaillot et Clichy, toute la plaine des Sablons, le Roule, Villiers.

Peu à peu, la forêt de Rouvray fut abattue dans la partie la plus rapprochée de Saint-Clodoald (Saint-Cloud) et finalement remplacée par un hameau, nommé Menus-lez-Saint-Cloud, qui fit partie de la paroisse d'Auteuil, et en souvenir duquel une rue de Boulogne porte aujourd'hui le nom de « Menus ».

Comment l'appellation du hameau « Menus-lez-Saint-Cloud » se mua-t-elle en celle de « Boulogne »? En 1319, quelques habitants de Paris et des villages voisins, qui avaient été en pèlerinage à Boulogne-sur-Mer, obtinrent de Philippe le Long la permission de construire une église dans le village des Menus et d'y établir une confrérie. Cette église, bâtie sur le modèle de celle de Boulogne-sur-Mer, prit le nom de « Notre-Dame de Boulogne-la-Petite » ou « Boulogne-sur-Seine », noms qui firent oublier celui de Menus.

Un édit du 10 juillet 1460 décida que la forêt de Rouvray prendrait le nom de bois du village de Boulogne.

D'autres édits rappelèrent à plusieurs reprises que le Parc de Boulogne était réservé pour la chasse du Roi. Louis XI nomma son barbier, Olivier le Daim, « garde de la garenne de Rouvray ». Et plus tard, Henri II fit même entourer le Bois de murs.

Pendant toute la durée de la monarchie, y compris sa Restauration, les princes chassèrent au Bois de Boulogne. — Avant la Révolution, et surtout avant le dépeçage qu'en firent les alliés en 1815, le Bois renfermait beaucoup de gibier.

Le général baron Thiébault rapporte dans ses *Mémoires* qu'il a vu forcer un cerf rue Royale, par le comte d'Artois, qui le poursuivait depuis le bois de Boulogne avec ses équipages.

En 1732, l'un des poursuivants de Mlle de Clermont, le comte de Melun d'Épinay, s'amusant à courir un cerf seul dans le bois de Boulogne, fut tué raide d'un coup de corne de l'animal; son cadavre, ramassé par un garde, fut apporté tout sanglant sur de la paille, dans une pauvre charrette, au milieu de la cour du château de Madrid. Au bruit de l'émoi général, les dames, occupées à faire quelques menues pâtisseries, accoururent les mains couvertes de farine et aperçurent le lamentable spectacle. Le lendemain, Mlle de Clermont quitta Madrid.

* * *

Le château de Madrid ne doit son nom qu'à la malice des contemporains de François Ier, qui le fit construire à son retour de captivité à Madrid. D'après les édits royaux, le nom officiel était simplement château de Boulogne. Ce château, à dénomination épigrammatique, et qui offrait cette particularité d'être éclairé par autant de fenêtres qu'il y a de jours l'année, reçut encore le surnom de château de Faïence, parce que ses galeries, ses façades étaient revêtues de briques recouvertes d'émail représentant les *Métamorphoses* d'Ovide, œuvre de César della Robia.

Après Henri II, François II, et Charles IX qui y composa son *Traité de la chasse royale*, le château-retraite de François Ier fut habité par la première femme de Henri IV, la reine Marguerite, et son aumônier saint Vincent de Paul.

Louis XIV laissa s'installer une manufacture de bas de soie dans une partie des bâtiments. Le surplus continua à être habité par divers personnages, entre autres Fleuriau d'Armenonville, Mlle de Charolais et M. Lepeletier de Rosambo, président au Parlement de Paris, gendre de Malesherbes.

(A suivre.) ADRIEN VEBER.

LES LIVRES

Le musée d'Aix, par HENRI PONTIER, conservateur du musée (imprimerie Makaire, à Aix).

On s'étonne quelquefois de la fière résistance opposée par les Aixois à ceux qui rêvent d'appauvrir leur ville ou de l'humilier; on se demande pourquoi cette jolie cité, si riche en souvenirs, si tranquille sous ses grands arbres, se révolte quand une orgueilleuse voisine parle de la dévaliser!

Voici un petit livre qui arrive bien à point pour répondre à ces questions naïves. C'est le catalogue de toutes les œuvres d'art que le musée d'Aix possède, dressé, sous l'heureuse impulsion de la municipalité, par un homme dont on ne saurait mettre en doute la conscience artistique et l'autorité intelligente. M. Henri Pontier a pensé qu'il était opportun d'établir ce somptueux inventaire; puisque certains sots ricanent quand on dit que la ville d'Aix est l'Athènes du Midi, qu'elle est demeurée, en notre bruyante Provence, l'asile discret des arts et des lettres, il était utile de montrer les titres de noblesse sur lesquels cette prétention peut s'appuyer.

Dans les 360 pages de ce volume, on trouve la preuve

que le musée d'Aix est l'un des plus beaux de France. Il y a dans notre pays de fort grandes villes où le passant désœuvré bâille aux corneilles; ici il peut bâiller aux chefs-d'œuvre, et je sais tel critique d'art en renom et sévère qui, devant eux, est resté en extase, longuement.

Il n'y a pas un siècle que ce musée est fondé, et déjà il regorge de richesses. Pour meubler les salles de l'ancien prieuré de l'ordre de Malte, il ne fut pas nécessaire de faire des emprunts au dehors. La ville d'Aix était si bien, — et de tout temps, — le centre d'un mouvement artistique, que de riches habitants s'y étaient constitué d'admirables collections. Les Saint-Vincens, les d'Albertas, les Boyer de Fonscolombe, les Bourguignons de Fabregoules, les Magnan de la Roquette, les Sallier, toutes ces nobles et anciennes familles aixoises avaient le goût et le culte des beaux-arts. Leurs vieux hôtels, dont la plupart subsistent encore aujourd'hui avec leur austère et pittoresque architecture, contenaient de pures merveilles : c'est là que le 22 avril 1820, le Conseil municipal trouva les premiers éléments du musée ; avec l'acquisition des collections Saint-Vincens commença la fortune artistique de la ville d'Aix.

Aujourd'hui cette fortune est considérable. En ce musée que certaines capitales pourraient envier, toutes les écoles de peinture sont représentées avec éclat. Les maîtres flamands, hollandais, italiens, espagnols y triomphent avec des chefs-d'œuvre; quant à l'école française, il me suffira de dire que la ville d'Aix possède, sans parler d'un Ingres déjà fameux, des Largillière, des Rigaud et des Latour, dont le Louvre, à bon droit pourrait être jaloux.

Ce beau musée, qui forme avec la bibliothèque Méjanes la parure intellectuelle et artistique de la cité, porte le nom d'un peintre illustre, aixois d'origine, Granet. Ce baptême n'est qu'un acte de reconnaissance : en effet, par son testament en date du 16 novembre 1849, Granet, qui reste avec Loubon et Constantin, l'un des plus grands maîtres de la pléiade provençale, laissait à sa ville natale la propriété de toutes ses œuvres et une somme de 30 000 francs. La ville d'Aix, par une délibération solennelle, perpétuait le souvenir de son glorieux enfant en donnant son nom au monument qui conserve tant de chefs-d'œuvre.

Avec un musée comme celui-là, où les jeunes artistes ont sous les yeux l'immortelle leçon des toiles et des marbres; avec sa bibliothèque incomparable où l'étudiant le plus pauvre trouve, sans frais, de quoi remplir sa mémoire et son esprit, la ville d'Aix peut rire des plaisanteries jalouses : elle n'a pas dégénéré et son surnom « d'Athènes du Midi » est justifié toujours.

Évidemment elle n'a pas, comme Marseille, un palais de majestueuse architecture; elle n'a pas Longchamps, autour duquel d'ailleurs, après quarante ans, les avocats se querellent ; mais pour être d'aspect plus modeste et blotti à l'abri d'un clocher paroissial, son musée est autrement riche et intéressant.

Longchamps honore la maçonnerie marseillaise; le musée Granet fait honneur à l'art.

CH. FORMENTIN.

RECETTES ET CONSEILS

LES TACHES D'ENCRE

— Pour enlever les taches d'encre, prenez du bon lait naturel qui n'ait pas bouilli. Trempez-y la partie de votre étoffe qui aura été tachée, et frottez-la avec le bout des doigts en la maintenant dans le lait. Si, après avoir ainsi frotté pendant un bon moment, il arrive que des taches faites d'ancienne date n'aient pas disparu, rincez soigneusement pour enlever tout le lait. Mettez ensuite sur la tache du sel d'oseille réduit en poudre et faites-le fondre avec de la salive; puis, aussitôt après, vous rincez de nouveau à l'eau fraîche.



Ses jouets sont vite oubliés quand il a sa *Phosphatine Falières*.

***

Si vous voulez conserver vos dents et les préserver de la carie, usez de l'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique qui parfume la bouche.

Pour les soins du corps, essayez de l'*Eucalypta*, eau de toilette antiseptique à l'Eucalyptus, et vous n'en voudrez plus d'autre.

L'Eau de Suez et l'Eucalypta sont les produits préférés du monde élégant.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du problème paru dans le n° du 15 septembre 1900.

Soit x le nombre de billets émis;
Le prix de la montre égale x fois 1 fr. 10 moins 57 francs.
Ce prix est aussi égal à $\frac{3x}{4}$ fois 1 fr. 50 $- \frac{x}{2}$
On a donc :

$$x \times 1 \text{ fr. } 10 - 57 \text{ fr.} = \frac{3x}{4} \times 1 \text{ fr. } 50 - \frac{x}{2} = \frac{5x}{8}$$

$$x \times 8{,}8 - 5x = 57 \times 8 \text{ d'où } x = \frac{456}{3.8} = 120$$

Il y avait donc 120 billets, et la montre valait $1{,}10 \times 120 - 57$ ou $132 - 57 = 75$ francs.

Ont résolu le problème : Société des commerçants de Lugano; MM. Georges et Leny Bornhaupt, à Bruxelles; Fabry, à Limoges; Mlles André, à Toulon; Louis Vianey, à Pontarlier; Mlle Jeanne Hoen, à Paris; Mmes Denise Guiguet et Henri Gautier, à Courthezon; Vincenot, à Lille; Andrieux et Marot, à Bordeaux; Mlle Jeanne Teissier, à Marseille; Minard, à Carcassonne; Barthélemy, à Périgueux; Garcin, à Montauban. Un groupe de collégiens, à Valence; Ch. Tissot, à Genève; Jacquin, à Nice; Chermizet-Houzé, à Malines; Ernest Berthe, à Jonchéry-sur-Vesle.

PROBLÈME

Un nombre de six chiffres commence à gauche par un 1. Si l'on transporte ce chiffre de gauche à droite, le nombre obtenu est juste le triple du nombre primitif. Quel est ce dernier?

Le Gérant : CH. GUIOX.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 39885.

VENDANGEUSE



VENDANGEUSE, par Édouard SAIN. — Gravure de CROSBIE.

AU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE FLORENCE

UN VASE GREC BRISÉ

Le musée archéologique de Florence possède une grande amphore célèbre parmi les vases grecs et citée dans les traités d'archéologie.

Au mois de septembre dernier, un gardien, rendu furieux par quelques observations de son chef, se mit à briser plusieurs objets.

La fatalité voulut qu'il s'en prît au Vase *François*, le plus important des vases grecs du musée, pièce hors ligne et même unique.

Le vase jeté à terre fut piétiné par les personnes qui intervinrent pour s'emparer du forcené; les moindres débris ont été recueillis et peut-être pourra-t-on reconstituer la pièce.

En 1845, le graveur François trouva, près de Chiusi, un vase brisé dont il manquait quelques fragments; l'objet fut reconstitué, acheté par le grand-duc de Toscane, Léopold II, et donné au musée.

Il prit le nom de vase *François* qu'il a gardé.

C'est une grande amphore à peintures noires.

La panse divisée par sections, le col et le pied représentent :

— La chasse du sanglier Calidon,

— Les noces de Pelée et de Thétis dont les personnages occupent sept chars,

— La bataille des Centaures et des Lapithes.

— Achille poursuivant Troïlos,

— Les funérailles de Patrocle,

— Thésée et Ariadne,

Et diverses autres scènes mythologiques; des figures d'animaux, des ornements.

Notre reproduction donne une idée suffisante de l'objet.

Les savants ont le vase en haute estime à cause de la richesse du décor et de la pureté du style; ils estiment qu'il est du VI^e^ siècle avant Jésus-Christ.

Ce qui le rend particulièrement rare, ce sont les deux noms d'artistes qu'il porte :

Ergotimos — Klitias.

Il paraît que ces noms ne se trouvent avec certitude sur aucun autre vase grec.

***

Il convient maintenant d'entrer dans quelques détails sur le musée.

Les musées d'État de l'Italie peuvent, pour leur organisation, être donnés comme des modèles à suivre; ils sont plus nombreux et plus anciens qu'en aucun autre pays, et l'administration a pour elle la compétence que donnent une longue pratique et la science acquise.

Le musée archéologique de Florence est moins visité que les autres musées de la cité. Les étrangers, généralement pressés, s'en tiennent à la peinture et à la sculpture. Il ne faut pas le confondre avec le musée national installé, au Bargello, qui a un autre caractère.

Les collections archéologiques sont *via della Colonna*, dans un palais sans apparence extérieure, qui n'a pas été construit à cet effet. On le nomme la Crocetta parce qu'il a été élevé sur les terrains d'un ancien couvent dont les religieuses portaient une petite croix sur l'habit. Le musée contient des collections d'antiquités égyptiennes, dont on trouve l'équivalent ailleurs, et des collections étrusques sans rivales.

Elles ont été commencées vers 1780 par le grand-duc Pierre-Léopold, de la maison de Lorraine, qui, en ce qui concerne les arts, a continué les traditions de ses prédécesseurs de la famille des Médicis.

Il faut remarquer qu'on a mis dans les collections étrusques non pas seulement les objets véritablement d'origine étrusque mais tous ceux qu'on a trouvés dans les tombes ou les terres étrusques des pays toscans.

La civilisation et les arts des anciens Étrusques laissent encore beaucoup de problèmes à résoudre; quelques mots de leur langage et quelques signes de leur écriture ont seulement pu être traduits — et encore sans certitude absolue. Il est cependant évident qu'il y a eu dans les pays étrusques des importations d'objets d'art grecs; le vase *François* en est un témoignage entre beaucoup d'autres.

La *Chimère* du Musée, que nous reproduisons, est en bronze, d'une matière et d'une fonte parfaites; elle a été trouvée en 1554 dans les environs d'Arezzo; la queue a été restaurée par Benvenuto Cellini, dit-on; sur une jambe, la bête a une inscription qui a été très diversement interprétée par les archéologues. On pense qu'elle est du III^e^ siècle avant Jésus-Christ et si généralement on la croit d'origine grecque, d'autres estiment qu'elle est l'œuvre des Étrusques réputés pour leur habileté dans le travail du bronze.

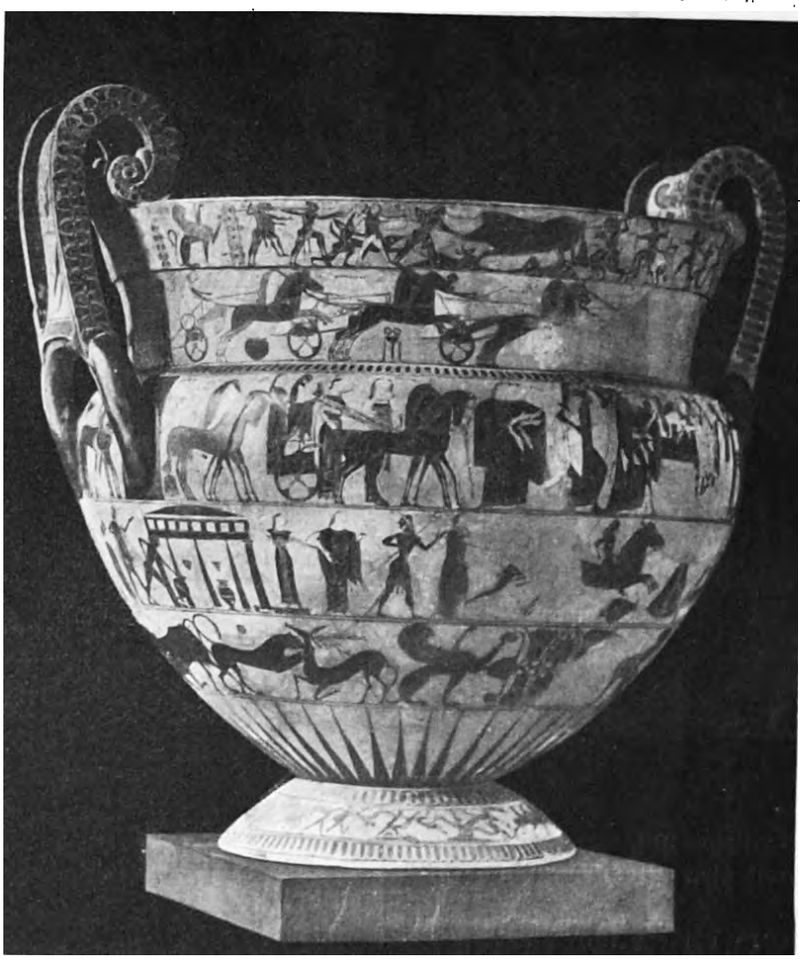
Les anciens musées italiens ne se sont pas formés uniquement par des achats et des dons; il y a eu souvent, dans le désir de les pourvoir, des actes arbitraires : confiscations, atteintes au droit de propriété, mesures légales peut-être trop radicales par moments, mais fort excusables en raison du but à atteindre.

Le premier fonds du musée archéologique de Florence provient d'achats de collections créées

par des particuliers, puis le gouvernement décida la réunion à Florence de tous les objets produits par les fouilles opérées sur les territoires étrusques faisant partie de la Toscane.

Que n'a-t-on pris une pareille mesure en Algérie, aussitôt après la conquête?

Le musée d'Alger serait aujourd'hui des plus importants et on n'aurait pas à regretter la dispersion des antiquités dans les établissements militaires et civils de toute l'Algérie, sans profit réel pour l'art et l'archéologie.



Le Vase François.

Les collections étrusques de Florence prirent dès lors un développement considérable; elles s'agrandissent d'année en année et constituent le musée de ce genre le plus complet qui existe.

Nous ne pouvons ici en donner la description, ni même signaler les pièces les plus remarquables; il faut cependant indiquer l'excellente méthode de classement qui a été adoptée.

Indépendamment des grandes séries des vases, de sarcophages, d'armes, de bronzes, où chaque objet est pourvu d'une étiquette explicative, on a réuni dans des salles spéciales les résultats des fouilles récentes.

Il y a, par exemple, les salles :

— Vetulonia, — Talamone, — Clusium, — Visentia, — Falerii, — Cortona, — Volsinii, — Vulci, — Tarquinii, etc., etc.

Là se trouvent groupés ensemble les objets provenant de chaque localité : tombeaux avec les squelettes, ustensiles de ménage, armes, monnaies, ameublements, bijoux, etc.

Cette ingénieuse disposition facilite singulièrement les études.

Dans le même palais de la Crocetta, à l'étage supérieur, on visite le musée des tapisseries, le seul musée de ce genre de l'Europe, car on ne peut vraiment donner ce nom à la collection de la manufacture des Gobelins, intéressante mais trop peu fournie.

Évidemment les tapisseries ne sont pas à la Crocetta comme dans un local qui aurait été construit ou même aménagé spécialement pour les recevoir; elles occupent un appartement composé d'une quinzaine de salles et de galeries et reçoivent le jour tant bien que mal; mais enfin, on les voit, c'est déjà quelque chose, tandis qu'à Paris on n'a pas encore pu se décider à mettre en permanence sous les yeux du public les séries conservées dans les magasins.

La collection est en majeure partie formée par les tapisseries de la manufacture médicéenne qui a travaillé de 1546 à 1744, mais elle renferme aussi de très importantes suites de la plus belle époque des Flandres et des Gobelins.

Je n'ai pas besoin de dire que l'entrée du musée archéologique est payante, comme celle de tous les musées et galeries de l'État et des principaux musées civiques, c'est-à-dire municipaux.

Les dimanches sont gratuits et l'administration délivre avec générosité des cartes d'étude permanentes et gratuites. Les élèves, sous la conduite de leurs professeurs, ont libre accès.

Une expérience déjà longue a prouvé que le système était un bienfait réel et parfaitement compatible avec un pays démocratique.

La recette — et c'est là une observation à noter — ne peut en aucune façon être affectée au personnel; indépendamment des crédits annuels votés à cet effet, elle est destinée exclusivement à la réfection du matériel et aux acquisitions.

C'est ainsi que la galerie des Offices de Florence a pu récemment acquérir, sans demander aucun crédit au Parlement, l'importante collec-

tion de l'hôpital Santa Maria Nuova que presque personne ne visitait.

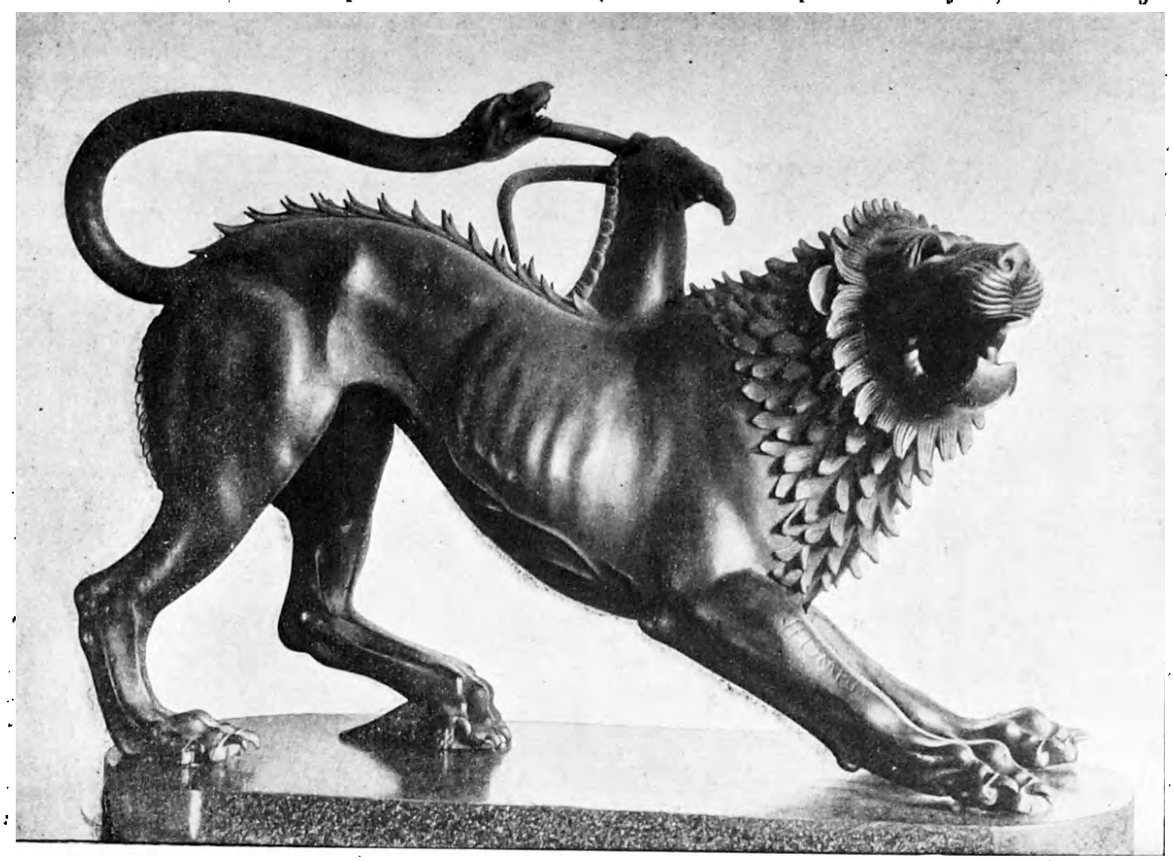
Il y a là des pièces de premier ordre que les principaux musées de l'Europe ont longtemps convoitées, sans réfléchir que les œuvres d'art appartenant à des entités morales civiles et religieuses ne peuvent être aliénées qu'en vertu d'une loi.

La collection de Santa Maria Nuova a été payée à l'hôpital 495 000 francs à régler par annuités.

Sans la taxe des musées, elle serait restée reléguée à l'hôpital, sans profit pour l'établissement et pour l'art.

Je reviendrai peut-être un jour, dans le *Magasin Pittoresque*, sur cette intéressante question des musées italiens, car elle est fort mal connue en France.

(Florence, octobre.) GERSPACH.



La Chimère.

LES SAVETIERS DE LORMAISON

UNE INDUSTRIE DISPARUE

Où cela, Lormaison? Qui a jamais ouï parler de Lormaison?

C'est un village, plus que modeste, de l'arrondissement de Beauvais, dans l'Oise. Les plus récents dictionnaires des communes lui attribuent trois cent cinquante habitants à peine. Lormaison, jadis, s'enorgueillissait d'un château fort dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques ruines. La Noue, capitaine protestant, l'ayant détruit en 1591, parce qu'il servait de refuge aux ligueurs.

Jadis aussi, — et ceci est d'un plus vif intérêt, — la population de Lormaison exerçait un genre d'industrie dont on ne rencontre sans doute aucun autre exemple en France. Presque tous les habitants de ce village, il y a un peu plus d'un demi-siècle, étaient savetiers. C'est aux environs de 1835 que florissait, à Lormaison, cette industrie de la transformation des vieux souliers. La commune comptait à cette époque *cent douze* ménages, dont *soixante-cinq* de savetiers.

Il eût été surprenant que le *Magasin Pittoresque*, où l'on trouve tout, et qui est une merveilleuse encyclopédie, ne parlât pas des cordonniers de Lormaison. Il en parle, en effet, dans un des premiers volumes, mais avec une concision telle que nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur fournir de plus amples détails. Le supplément d'information que l'on trouvera ici, nous

en sommes en grande partie redevables à l'obligeance de l'instituteur actuel de Lormaison.

***

Vers 1835 donc, les habitants d'une commune de la Somme, Saint-Saulieu, apportaient chaque mois dans un village voisin de Lormaison, à la Villeneuve-le-Roy, une grande quantité de vieilles chaussures de cuir qu'ils récoltaient de tous côtés. Ils allaient les chercher, en d'immenses charrettes, non seulement dans la Somme et les départements limitrophes, mais très loin, en Normandie et jusqu'au fond de la Bretagne. Contre les chaussures de rebut des paysans, ils échangeaient les poteries de Savignies, près Beauvais, ces poteries vernissées, élogieusement citées par Rabelais et par Bernard de Palissy.

La Villeneuve-le-Roy était en quelque sorte le lieu de rendez-vous des savates de France. Les gens de Saint-Saulieu, au retour de leurs pérégrinations, installaient la récolte chez un marchand de vins de la Villeneuve. C'est là que les maîtres savetiers de Lormaison la venaient acheter, au prix moyen de 25 à 30 francs les cent chaussures. Le soir du marché, un joyeux dîner et une énorme beuverie clôturaient les affaires de la journée.

Quelques savetiers, les plus malins sans doute, s'approvisionnaient directement à Paris. Ils allaient acheter au Temple, outre les vieux souliers, les bâches de cuir hors d'usage des diligences, qui leur étaient vendues à vil prix.

***

Avec les matières premières ainsi rassemblées, presque tout Lormaison se mettait à l'œuvre. On prenait les dessus des souliers éculés, on découpait les cuirs racornis par l'âge, et l'on montait de solides galoches avec semelles de bois.

Ce travail se faisait principalement l'hiver, au jour triste ou à la lumière pâle et fuineuse de mauvais quinquets.

Venue la bonne saison, dès les premières soleillées de mars, on allait par bandes aux marchés de Beauvais, Pontoise, Luzarches, Beaumont-sur-Oise, Louvres près de Paris, écouler les produits des ravaudages, des rafistolages, des rapetassages, des *ripatonnages*.

L'homme ou la femme (mais surtout la femme) grimpait sur un cheval au harnachement bizarre. Sur le dos de la bête, plus haridelle que fringant coursier, on le devine, une torche, sorte de selle rembourrée, longue de 1 mètre environ, plus étroite à l'avant qu'à l'arrière. On installait au-dessus un bâtis en bois auquel on accrochait les paniers remplis de galoches. Les chaussures ainsi fabriquées étaient vendues de 1 fr. 25 à 3 francs et même 3 fr. 50 la paire, selon qu'il s'agissait de chaussures « à bas quartiers » pour les dames, ou de chaussures montantes.

Le nombre des patrons était, en 1835, de sept ou huit. Celui des ouvriers dépassait deux cents; ils étaient payés à façon, à raison de 25 centimes la paire de galoches. Un ouvrier en pouvait fabriquer jusqu'à neuf paires dans sa journée.

Depuis le milieu du siècle, cette industrie a continuellement baissé, avec la transformation des conditions économiques et sociales. En 1858, seulement trente-sept électeurs de Lormaison étaient encore savetiers.

Le cheval si singulièrement et pittoresquement harnaché a disparu; la voiture l'a remplacé. Une industrie nouvelle, la fabrication des boutons de nacre, a presque aboli le rapetassage des souliers éculés. Il ne reste plus guère aujourd'hui que deux ou trois des descendants des vieux savetiers pour continuer quelque peu le métier de leurs aïeux. Les habitants de Saint-Saulieu ont cessé de venir apporter chez le marchand de vins de la Villeneuve-le-Roy les chaussures hors d'usage des paysans bretons et normands. Et les rares Lormaisonnais qui daignent encore fabriquer des galoches n'emploient plus, comme matière première, que les bottes hors d'usage des égoutiers de Paris!

ERNEST BEAUGUITTE.

LES BOUQUETS DES PAUVRES

Les petites filles des rues
Qui vivent en vendant des fleurs
Me sont bien souvent apparues
Comme un symbole de douleurs.

Dans leur pauvreté poétique,
Ces messagères du printemps
Drapent d'un haillon fantastique
Leurs maigres membres grelottants.

Et leurs petites mains frileuses
Composent pourtant les bouquets
Dont se parent nos amoureuses
Pour les bals légers et coquets.

Petites filles inquiètes
Qui mourez de faim et de froid
En vendant des fleurs pour nos fêtes,
N'êtes-vous pas mes sœurs à moi?

Pendant que j'écris pour ma dame
De fins sonnets capricieux,
Un autre possède son âme,
Et baise, en riant, ses beaux yeux.

Mais elle, dure autant que belle,
Lit mes sonnets et prend vos fleurs
Sans plus soupçonner que pour elle
Nous avons tant versé de pleurs,

Et que, durant les nuits sans lune,
Nous avons le désir, souvent,
D'aller noyer notre infortune
Dans le fleuve immense et mouvant.

Ce qui n'empêche pas, pauvrettes,
Qu'on nous verra demain matin,
En dépit des douleurs secrètes,
Reprendre l'ouvrage incertain;

Et pour la foule ingrate et vile,
Et pour la dame aux yeux pervers
Composer d'une main habile
Vous, vos bouquets, et moi mes vers.

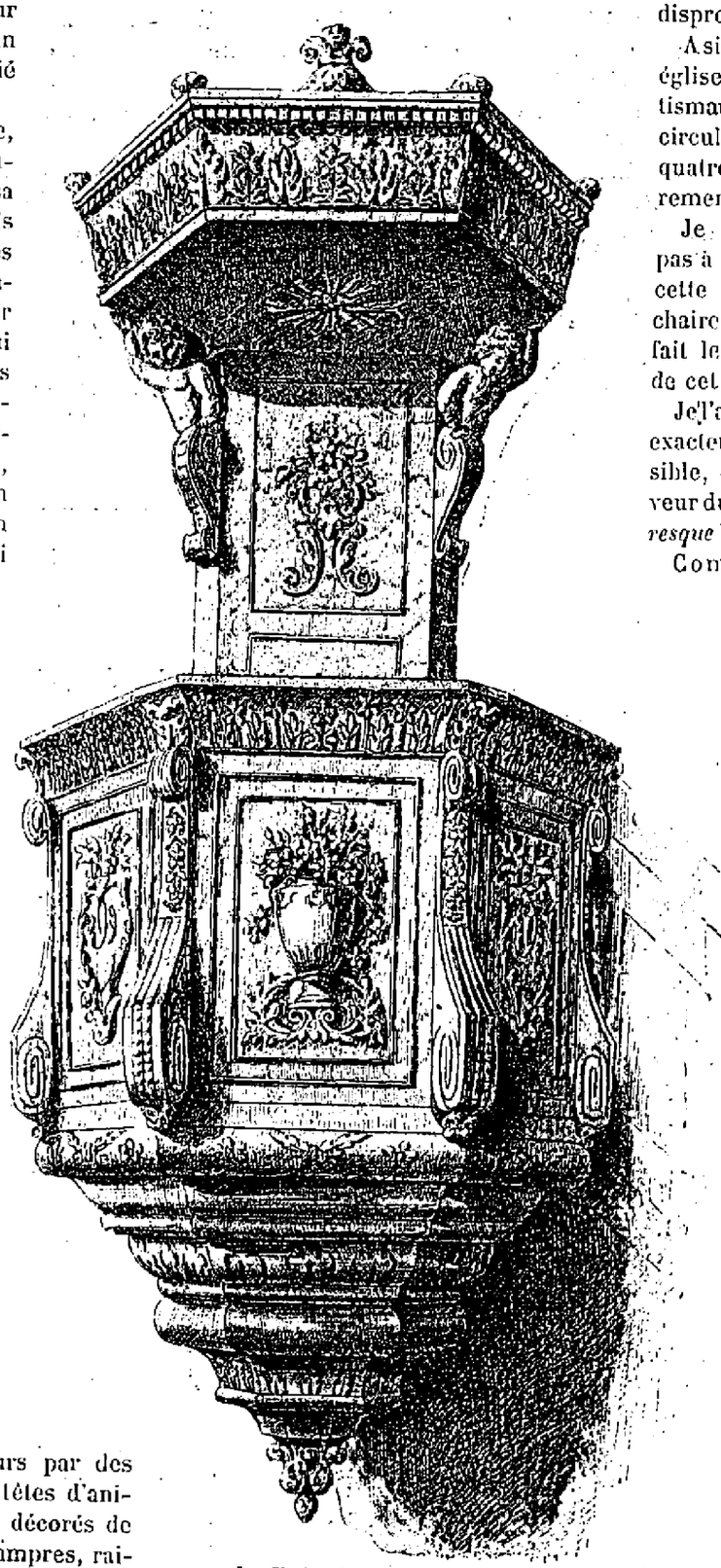
PAUL BOURGET.

CHAIRE A PRÊCHER DANS L'ÉGLISE DE LANTHES (Côte-d'Or)

En traversant le *bois royal*, près de Seurre, puis un petit hameau, je rencontrai l'église de Lanthes, édifiée, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien temple dédié à Latone.

Latone, dit la Fable, fuyant les persécutions de Junon, passa au bord d'un marais où travaillaient des paysans, leur demanda pour se rafraîchir un peu d'eau qu'ils lui refusèrent. Pour les punir, Latone les métamorphosa en grenouilles. Lanthes, avec sa mare est bien une grenouillère. Non loin de là, *Losne*, qui dépend de Saint-Jean-de-Losne, doit son nom à Latone et, parmi les temples élevés à son culte dans les Gaules, celui de Losne est le plus en renom.

L'église de Lanthes, « un édicule de peu d'intérêt, du XVI^e^ siècle » (*Répertoire archéologique. — Commission des antiquités de la Côte-d'Or*, p. 266) demande pourtant une remarque : cinq poutres transversales, *fermes* ou *entraits*, telles qu'on en retrouve en certaines églises gothiques de comble apparent. Ces *entraits* sont *engoulés* aux extrémités scellées aux murs par des motifs de sculpture : têtes d'animaux fantastiques, ou décorés de feuillages, chardons, pampres, raisins attaqués par des escargots, chêne chargé de glands, branchages et pommes de pin; et, ce qu'il importe de remarquer, deux *testards* ou *chabots* (petit poisson d'eau douce, excellent malgré son aspect visqueux et sa tête disproportionnée).



La Chaire de Lanthes. (Dessin de l'auteur.)

A signaler dans cette église des fonts baptismaux anciens, cuve circulaire décorée de quatre têtes grossièrement sculptées.

Je ne m'attendais pas à rencontrer dans cette petite église la chaire à prêcher qui fait le principal objet de cet article.

Je l'ai dessinée aussi exactement que possible, et l'habile graveur du *Magasin Pittoresque* la reproduit ici.

Comment cette chaire, digne d'une grande église, se trouve-t-elle dans une paroisse qui comptait six feux en 1490 et actuellement deux cent vingt-quatre habitants ?

J'ai signalé les *chabots*, représentés sur les poutres. Les Chabot de Charny, possesseurs du château de Pagny, et de la merveilleuse chapelle qui y existe encore et qui a été décrite et illustrée, ont-ils contribué à la construction de cette église ? Cette chaire proviendrait-elle de la chapelle de Pagny ? Questions que faute d'archives et de preuves je ne

saurais résoudre. La chaire est là, c'est l'essentiel.

Il serait oiseux d'en faire la description, car la gravure en donne minutieusement les détails.

C'est du bon Louis XVI, un peu sec, mais bien composé. La frise de la main courante est d'un joli dessin et le vase du panneau central fort élégant. Les arabesques, l'ornementation du tore, du fond de cuve, sont les arabesques, les moulures et l'ornementation de beaucoup de chaires à prêcher.

Un escalier, non contourné, donne accès à la chaire; il est décoré et du même style.

En somme, la chaire de Lanthes méritait d'être signalée aux amateurs des vieux meubles religieux qu'on trouve rarement dans un pareil état de conservation.

E. SERRIGNY.

AU LONG DU LOIR

On vante les fleuves de France avec juste raison : mais qui ne se plaît à chanter la grâce de ses jolies rivières? Le Loir est assurément, parmi les plus aimables, une des plus capricieuses, et les vallées qu'il baigne de Vendôme à Château-du-Loir, pleines de souvenirs historiques, sont d'un attrait charmant aux yeux du paysagiste q de l'archéologue.

Les lecteurs du *Ma que* connaissent déjà la merveille d'une de ces vallées, les ruines de Lavardin; nous leur demanderons de se plaire avec nous aujourd'hui à de moindres vestiges et, en suivant les méandres du Loir, de nous accompagner à la *Bonaventure* et à *Trôo*.



A 11 kilomètres de Vendôme, à un coude brusque de la rivière, et sortant en partie d'une colline de pierre exploitée, s'essaime en maisons basses et gaies le bourg du Gué-du-Loir. Oasis de fraîcheur, le bicycliste photographe s'y arrête volontiers, séduit par le spectacle de la « coulée », de saules et de peupliers plantée.

Le Gué-du-Loir, c'est le véritable village d'opéra-comique auquel il ne manque même point l'arrêt de la voiture publique à la porte de l'auberge où apparaît, au premier bruit des roues, l'hôtesse active. Simple étape de la route, il est animé du clapotage de son moulin aujourd'hui usinier, naguères mouleur de grains. Et c'est près de ce moulin que nous découvrons la *Bonaventure*.

A ce mot toutes les mémoires d'enfant chantonnent :

Je suis un enfant gâté,
De jolie figure;
J'aime bien les p'tits pâtés
Et les confitures...
Si vous voulez m'en donner,
Je saurai bien les manger!
La Bonaventure, ô gué,
La Bonaventure!

Et tous les collégiens évoquent le couplet d'Alceste dans le *Misanthrope* de Molière.

C'est en effet, de cette métairie, jadis châtelôt et maison des champs, que se sont envolés ces deux couplets célèbres. En un pareil lieu la poésie enfantine et la lyre amoureuse pouvaient marier leurs chants et leurs sons, même avec une faute d'orthographe au refrain consacré par l'usage, car :

J'aime mieux ma mie, *ô gué*

est un non-sens, et c'est *au gué* qu'il conviendrait d'écrire, ainsi que le fait Ronsard, poète vendômois, dans ses couplets.

La Bonaventure est une terre qui paraît être entrée en la possession des Cordeliers de Vendôme vers le XIVe siècle. Suivant l'abbé Simon (*Hist. de Vendôme*), ces moines l'auraient ainsi baptisée en mémoire de saint Bonaventure qui, en allant au concile de Lyon, où il mourut, avait présidé l'année 1274 leur chapitre provincial. Et l'abbé Simon ajoute qu'elle leur aurait été retirée en 1502, par le cardinal d'Amboise, lors de la réforme de leur ordre.

Malheureusement des titres retrouvés détruisent cette assertion et prouvent que, dès 1478, elle appartenait à un chevalier nommé Thomas Thaquin. Et la chapelle du châtelôt consacrée à saint

Bonaventure a pu suffire à lui donner son nom.

Une ordonnance du vingt-sixième jour de juin 1579, avec signature autographe du roi Henry et grand scel, nous montre la Bonaventure passée aux mains de Jean de Salmer ou Salmet depuis plusieurs générations puisqu'elle accorde à ce seigneur le droit de construire un pont-levis « en raison des services que ses prédécesseurs, seigneurs dudit lieu, ont rendus aux feux rois et reine, aïeux du roi Henri ».

Une autre pièce postérieure nous apprend qu'une sauvegarde fut accordée par le roi Henri III à la seigneurie de la Bonaventure. Par la présente, il était interdit « à tous gens de guerre, tant de cheval que de pied à la solde et au service royal, passant ou séjournant dans le pays, de loger ou de permettre loger eux leurs trains ou bagages en la maison ; d'y prendre, fourrager ni emporter aucune chose sinon en payant raisonnablement de gré à gré, attendu que le roi prend cette maison en sauvegarde spéciale. En signe de quoi il permet au seigneur Charles de Musset, seigneur propriétaire, de mettre les panonceaux et armoiries royales aux entrées et avenues de ladite maison, à ce qu'aucun n'en ignore ».

Comme on le voit, la Bonaventure était à cette époque passée en d'autres mains. La famille de Salmet s'était sans doute éteinte, au moins dans sa ligne masculine (car il existait encore une Marie Salmet en 1592).

Cette charte fut donnée au plus fort de la Ligue. Le roi chassé en quelque sorte de sa capitale par la haine furieuse du parti s'était réfugié à Tours où il avait transporté le Parlement et la Chambre des comptes. Le grand conseil avait été établi à Vendôme. Le théâtre de la guerre fut du coup reporté lui aussi en Touraine. Mayenne marcha contre le roi par Chartres et Châteaudun et détacha l'un de ses lieutenants pour s'emparer de Vendôme et du Grand Conseil. On sait comment le gouverneur Maillé-Bénehart livra la ville et les magistrats. Ces événements se passaient



La vallée du Loir.

fin avril. C'est dans cet intervalle que le nouveau propriétaire de la Bonaventure, craignant avec raison l'invasion des gens de guerre dans son charmant manoir, se rendit en toute hâte à Tours, et par la faveur des plus proches officiers du roi obtint cette sauvegarde qui le protégea.

Mais avant ces troubles la Bonaventure était un lieu de rendez-vous fréquenté. Jean de Salmet devait être un aimable luron, grand buveur et compagnon souriant. Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, — que son mariage avec Jeanne d'Albret fit roi de Navarre, — était spirituel, aimable et bon, mais léger et faible. La société des jolies femmes et des viveurs lui plaisait mieux que les hautes salles tranquilles de son donjon de Vendôme. Aussi venait-il souvent à la Bonaventure rejoindre M. de Salmet, qui était de ses officiers.

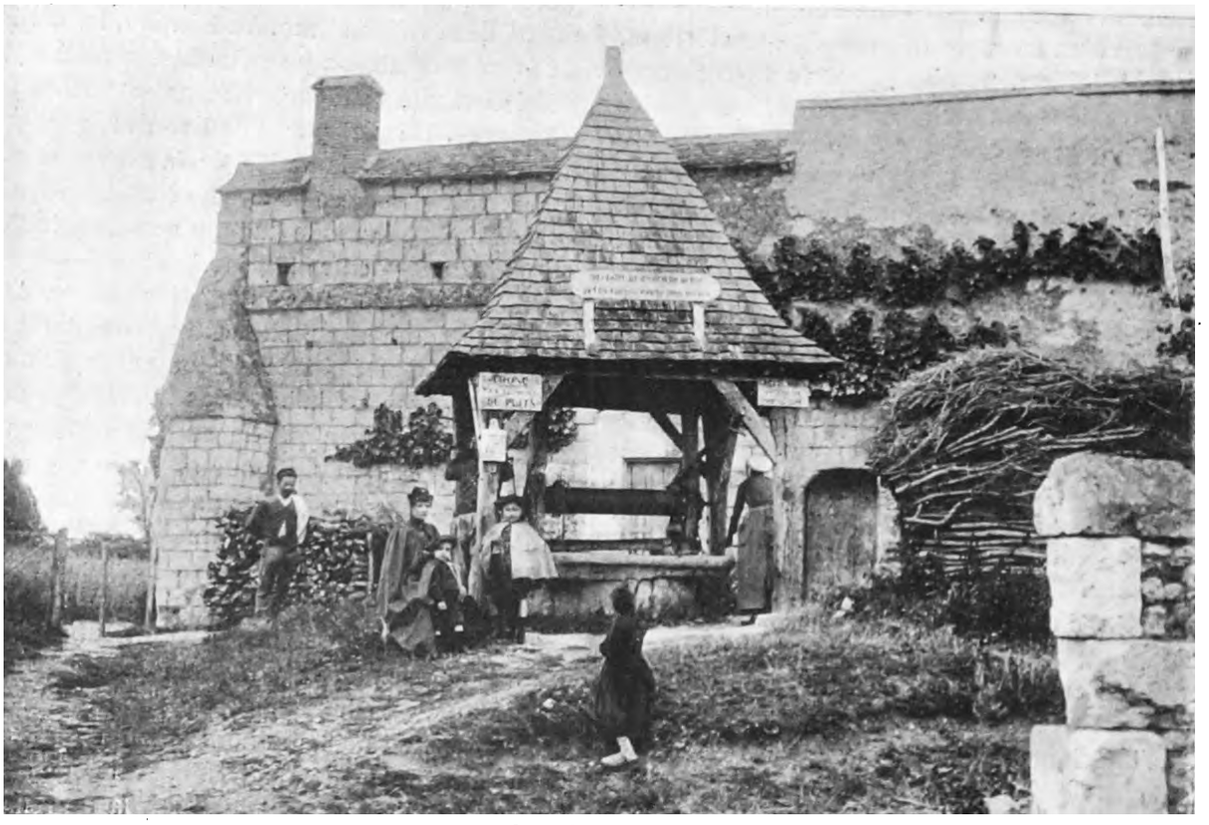
Là, chacun donnait librement cours à sa verve et improvisait de joyeuses chansons. En sablant le vin de *Surin*, si naïvement travesti en vin de *Surènes* par les courtisans qui le burent sous Henri IV au Louvre, vin récolté tout près à Prépatour, Antoine composait le couplet immortalisé par Molière. Cette petite cour n'avait d'ailleurs pas moins de goût pour les arts que pour les plaisirs de l'esprit; et Raphaël de Taillevis, médecin du duc et de la reine Catherine de Médicis, se joignait au groupe, en voisin. Alors il élevait le charmant portail de son château de la Maizière, et Ronsard à son exemple décorait de devises pleines d'ingéniosités et d'emblèmes gracieux le manoir de la Poissonnière où ses ancêtres et lui étaient nés.

Avec les de Musset, ce sont d'autres souvenirs poétiques qui se lèvent en nos imaginations, car la Bonaventure fit partie du patrimoine d'Alfred de Musset.

Originaire du duché de Bar, la famille de Musset s'établit au xv^e^ siècle à Blois et à Vendôme. Plusieurs de Musset furent lieutenants généraux de la province de Blois et l'aïeule paternelle du poète des *Nuits* fut la dernière descendante des du Bellay.

Selon l'*Armorial de France*, les armes de cette famille sont d'azur à l'épervier d'or, chaperonné, longé, perché de gueules, avec cette devise : *Courtoisie, bonne aventure aux preux.* (*La Courtoisie* était une autre terre patrimoniale.)

Est-ce ce blason qu'il faut voir au-dessus du portail d'accès à la Bonaventure? Sont-ce les armoiries royales destinées à sauvegarder le propriétaire des gens du roi? Il est à présent malaisé de le dire. De la Bonaventure, ferme aujourd'hui, il ne reste plus d'autre insigne du vieux temps que trois tourelles au toit en poivrière et une partie des bâtiments totalement désaffectés. Dans le mur d'enceinte le ventre des tourelles s'arrondit de place en place, mais presque partout il est écroulé. De beaux ombrages emplissent la cour de l'ombre qui fut chère à Alfred de Musset. Le ruisseau de Mazangé baigne extérieurement la maison haute où des vestiges de fenêtre sol-



Le puits qui parle.

licitent encore l'attention. C'est peu de chose et c'est assez cependant pour attirer le voyageur et le ramener, car le castel n'est évocateur que d'idées gaies. On y vient pour y faire ripaille d'une friture, fraîche tirée de l'eau, arrosée du vin acidulé des vignes nouvelles, et c'est toujours de la jeunesse qui folâtre en ces lieux en mémoire d'Antoine de Bourbon et du poète des *Nuits*.

En route! Nous brûlons de l'éclat de nos pédales le chemin des Roches aux habitations troglodytes. Nous laissons le Loir nous quitter pour nous rejoindre toujours. Voici Lavardin et sa tour, Montoire et son château ruiné, Saint-Quentin où les Prussiens eurent une fière peur d'être cernés en 1870, et devant nous se rapprochent, en saillie dans la vallée, Trôo et ses terrasses, sa butte et son église perchée sur la col-

line. Depuis le Loir ce ne sont que rideaux de peupliers pareils à des lignes de travaux avancés, et des noyers tachent de leur masse ombreuse les maisons de pierres enguirlandées.

Nous laissons là la bicyclette. Nous suivons un chemin en pente raide interdit au charroi; le chemin passe sur le vide. Nous marchons sur les minces voûtes des habitations blanches que nous voyions il n'y a qu'un instant. Par-ci, par-là s'accusent les contreforts de l'ancienne place forte de Trôo, si longtemps disputée entre Anglais et Français.

Du côté de la plaine, c'est un panorama que chaque minute révèle plus délicat dans le poudroiement du soleil. Nous contournons une ceinture de vieux murs de défense du XII^e^ siècle et, par un raidillon, nous gagnons le bourg supérieur. Accotées aux rochers, ce sont les élégantes maisons de la collégiale de Trôo.

Nous voici au pied de la plus ancienne enceinte de la ville haute, massif de maçonnerie construit suivant la méthode romaine avec flanquements, tours et courtines, et nous pénétrons dans le *castrum*.

L'église attire aussitôt l'attention. Parmi les gazons qui la gagnent, elle a la forme d'une croix latine avec clocher sur l'intertranscept. L'abside a été refaite au XIV^e^ siècle. Les transepts portent des appareils de plusieurs époques : la nef est du pur XII^e^. Une porte et d'énormes arcs ogivaux, sans pieds-droits, impliquent une construction antérieure. Le clocher, qui était autrefois couvert d'une flèche de pierre détruite par la foudre, n'a qu'un étage avec ouvertures ogivales, ébrasements garnis de colonnettes et de cintres en tores. La façade est du XII^e^ siècle.

A l'intérieur la nef a deux travées de voûtes plantagenet parfaitement capuliformes et nervées de tores élégants. Un grand arc ogival carré sépare ces travées. Il repose sur des pilastres en forme de demi-colonnes engagées, dont les chapiteaux sont admirablement travaillés. L'un d'eux surtout est un véritable chapiteau corinthien, moins, toutefois, les volutes aux cornes des tailloirs, les caulicoles, les fleurs des tailloirs et les petites volutes qui s'y raccordent. Les chapiteaux de l'intertranscept paraissent plus anciens. On y voit plusieurs sujets symboliques : *Daniel dans la fosse aux lions, le Sagittaire* et des *Colombes buvant à même un calice*.

Des voûtes en bois du XIV^e^ ou XV^e^, avec entraits emparents remplacent les voûtes primitives. Le chœur est mieux conservé que les bras de croix, et dans le sanctuaire on remarque le siège du prieur dans un enfoncement carré, garni en avant de colonnettes élancées qui soutiennent un galbe à découpures ogivales, surmontées d'un trois-feuilles du XIV^e^ siècle.

Généralement attribuée à Geoffroy-Martel, fils de Foulques Nerra, la collégiale de Saint-Martin de Trôo doit lui être antérieure et la restauration paraît plus sûrement nous venir de Henri II d'Angleterre.

Au XVII^e^ siècle, la collégiale de Trôo était le centre d'un des trois doyennés de l'archidiaconé de Château-du-Loir. Elle relevait de l'église du Mans. Quarante-cinq paroisses en dépendaient.

Devant l'église, des sentiers en spirales conduisent à la plate-forme de la butte qui fut, dit-on, baissée.

La vue sur la vallée est admirable. A travers des rideaux de peupliers et les massifs d'arbres, parmi les champs colorés de moissons mûres et les prairies verdoyantes court le ruban du Loir, nué d'argent ou d'acier clair. Un moulin l'arrête de place en place, et le bruit des eaux retombantes monte de la vallée calme. Au lointain, les collines s'élèvent en plateaux jusqu'au bassin de la Loire. Voici Lavardin à gauche, et Ternay et Artins dans les arbres. Un ciel pur étend son bleu léger en blanchissant vers la vallée de la Braye, et pour mieux voir encore ce panorama enchanteur, nous le regardons à la mode du pays que nous indique un petit gars — entre nos jambes!

Qu'était-ce que cette butte? Une station de signaux à feu, une tombelle celtique ou plutôt une motte ayant porté château de terre et de bois destiné à protéger les habitations inférieures dissimulées dans le roc qu'elle surplombe? Je n'en déciderai pas. Il n'y a pour appuyer cette dernière hypothèse que les restes voisins du château de Foulques le Jeune, dénommé par lui *Louvre*, et le débouché d'un souterrain venant du centre de la butte et taillé dans le roc à l'ancienne manière.

Telle qu'elle est, quelle qu'elle fut, la butte a vu, d'après un manuscrit d'un chanoine de Trôo, de tristes supplices du temps des guerres religieuses.

Le 4 janvier 1548, un hérétique du nom de la Grandami y fut brûlé à petit feu. La même année, un Jean Leclair y reçut le fouet, la fleur de lis, et y fut pendu pour avoir traité le pape d'antechrist.

Il nous resterait à parler de la Vieille Porte qui s'ouvrait dans la grande rue de Trôo, à l'ouest de l'église. Mais il en demeure, ainsi que des fortifications, si peu de chose!

Laissant les ruines de l'église Saint-Michel, allons plutôt au puits de l'ancienne Maison-Dieu. Le voici avec sa belle margelle en pierre moulurée sur laquelle reposent quatre poteaux de bois, soutien d'un toit pyramidal. Des excavations que l'œil ne peut suivre s'ouvrent à l'intérieur. Un écho invraisemblable s'y loge et vous renvoie au nez un vers de Racine en entier. Comme des collégiens, nous y laissons tomber une pierre. Quelle profondeur! Une épingle en touchant à la surface de l'eau produit un vrai fracas. Mais c'est assez d'enfantillage.

Nous revenons à l'église Notre-Dame-des-Marchais, fondée authentiquement par Foulques le Jeune et sa femme Aremburge, en 1124, et dont un côté du chœur est tout entier debout avec une

partie de son abside demi-circulaire, aux fenêtres plein cintre, ornées de colonnettes à chapiteaux sculptés. Ce prieuré n'est plus qu'une ferme. Y boirons-nous du lait ? Non. Trôo est le pays d'un petit vin blanc qui casse parfois la tête d'un coup de sa pierre à fusil, mais qui, étendu d'eau, aide à lutter contre l'implacable soleil.

Nous entrons à l'auberge, et, remis de notre excursion, nous reprenons la bicyclette en face du délicieux spécimen du XIIe siècle, malheureusement fort mutilé quoique entier, qu'est la maladrerie de Sainte-Catherine. Le soir qui va venir allonge des ombres en tapis sur la route et nous avons le vent pour nous... Pile! pile! et vers la soupe à bonne allure!...

GEORGES LOISEAU.

LE BOIS D'AUNE

C'est un bois blanc (*verne ou vergne*) un peu rougeâtre, un peu plus dur que le bois de peuplier. Le *grain* est d'ailleurs plus fin que celui du peuplier : les menuisiers, ainsi que les ébénistes, l'estiment beaucoup, parce qu'étant pénétré de tanin dans toutes ses parties, il prend très bien le noir.

Presque toutes les vitrines de l'Exposition ont été fabriquées avec le bois d'aune, dont le prix est toujours supérieur de 10 francs par mètre cube au prix du peuplier.

Le bois d'aune se conserve très bien dans l'eau ou à l'humidité. Les pilotis de Venise ont été faits avec ce même bois.

Dans les campagnes, l'aune sert à faire des sabots légers, des perches, des timons, des charpentes, etc.

Enfin, il n'est pas sujet aux attaques du *cossus gâte-bois* : énorme larve du papillon de nuit ordinaire qui perce de longues galeries dans le peuplier et même dans le chêne.

Comme combustible, l'aune vaut presque le hêtre : et il ne pétille pas au feu comme celui-ci.

Malgré tous ces avantages, pourquoi l'aune est-il moins commun que le saule et le peuplier qui ne croissent pas plus vite et qui lui sont bien inférieurs ?

Ici, comme dans beaucoup de cas, c'est la paresse humaine qui commande.

Le saule et le peuplier viennent par boutures et même par *plançons*, branches de la grosseur du bras qu'on plante directement au bord des cours d'eau ou des marécages.

L'aune reprend difficilement de boutures : il faut en faire des semis. Ses graines sont fines et très légères : il faut semer serré, ne pas couvrir de terre, mais battre le semis avec une planche et arriver beaucoup. Le plant est bon à mettre en place au bout de deux ou trois ans.

L'aune convient parfaitement pour défendre les bords des rivières et ruisseaux contre l'affouillement des eaux. Ses racines sont très fines et très nombreuses, et retiennent les terres comme dans un réseau très serré.

C'est à l'âge de trente à quarante ans qu'il convient d'exploiter les aunes : passé cet âge, il commence à pourrir par le cœur.

La souche donne une multitude de rejets vigoureux : on en garde cinq ou six qui deviennent de fort belles perches à l'âge de six ou sept ans.

L'espèce la plus commune est l'aune ordinaire *verne ou vergne (Alnus glutinosa)*, ainsi nommé parce que les tout jeunes rameaux sont recouverts d'une matière un peu collante. Cette espèce s'avance jusque dans le midi de la France et même en Algérie.

L'aune gris (Alnus incana) s'avance dans le nord de l'Europe où l'espèce ordinaire ne résisterait pas aux froids intenses. Le bois possède les mêmes qualités que celui de l'aune commun.

On emploie comme arbres d'ornement *l'aune à feuilles en cœur* (*A. cordifolia*), belle variété de l'aune commun; et aussi l'*aune à feuilles laminées* (*A. laminata*) d'aspect très original.

Les terrains marécageux peuvent être plantés d'aunes avec grand avantage : car cet arbre pousse très bien *le pied dans l'eau*, et son feuillage très abondant provoque une évaporation très active, de sorte que le desséchement des marais fait de rapides progrès.

L'aune fonctionne dans ce cas comme l'eucalyptus dans les marais de l'Algérie.

L'éminent directeur de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée va faire exécuter des plantations d'aunes dans les nombreux marécages créés par les *emprunts* faits pour les remblais du chemin de fer.

ED. GUIGNET.

LE BŒUF ET LA MOUCHE

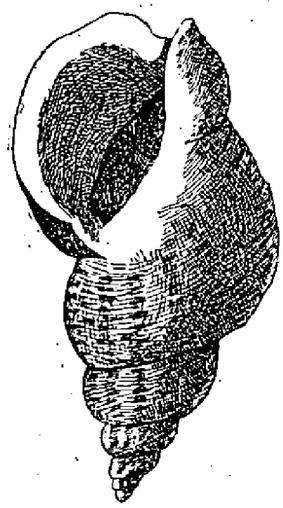
Un bœuf paissait le long d'un pré,
Quand sur sa tête une mouche se pose :
« Si je te gêne en quelque chose,
Parle, lui dit l'insecte, et je m'envolerai. »
Le bœuf répond tranquille à la mouche empressée :
« Bien, ma petite, je t'entends,
Tu fais assez de bruit depuis quelques instants;
Mais dis-moi donc sur quelle corne es-tu posée? »

Avis aux gens de rien qui font les importants !

FRÉDÉRIC BATAILLE.

LES COQUILLAGES DE NOS PLAGES

Beaucoup de nos lecteurs ont sans doute plus d'une fois foulé le sable fin que la mer vient d'abandonner, sans y voir autre chose que l'eau qui se retire, serpentant en mille petits ruisseaux capricieux, au milieu de paquets d'herbes marines. Mais que ceux-là daignent se baisser et regarder à leurs pieds, qu'ils retournent ces pierres et ces touffes d'herbes, qu'ils explorent les petites flaques d'eau que la mer a laissées en se retirant et ils verront la vie se manifester à leurs



Buccin
(*Buccinum nudatum.*)



Pourpre
(*Purpura lapillus.*)

regards en milliers d'êtres aux formes bizarres et inconnues.

Ce qui frappe d'abord, ce sont les nombreuses coquilles mêlées au sable du rivage.

Quelles variétés dans les couleurs, quelles diversités dans les formes plates, concaves, échancrées en croissant, arrondies en globe, effilées en toupies, striées, ridées, frangées; leur sommet s'allonge en spirale, leur bord se renverse en dehors ou se replie en dedans : chaque espèce enfin est bien caractérisée.

Ce sont les plus curieux de ces coquillages que nous voudrions faire connaître très rapidement dans l'espoir que quelques lecteurs trouveront dans ces simples indications matières à de très intéressantes études qui occuperont très utilement leurs longues heures de loisir.

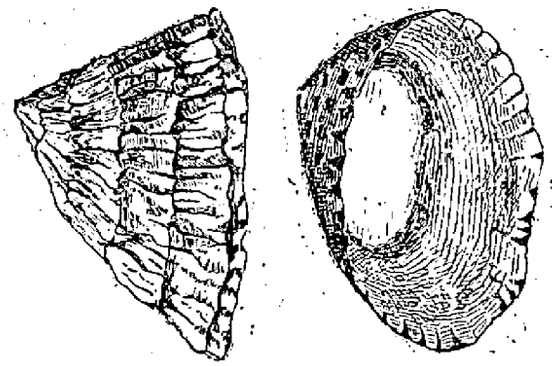
Les coquilles qu'on rencontre sur les plages sont presque toujours vides : elles ont servi d'abri à des êtres mollasses, inertes, privés de membres et se traînant lentement sur terre ou flottant dans l'eau.

Ces animaux, faibles ou inoffensifs pour la plupart, ne déploient qu'une bien pauvre industrie.

Tout l'art des mollusques ne consiste guère qu'à bien « se retirer dans sa coquille au moindre danger » comme dit le poète; malgré leur solide carapace, ces pauvres déshérités de la nature deviennent la proie d'une foule d'animaux.

Nous étudierons d'abord les mollusques *univalves*, c'est-à-dire dont la carapace est d'une seule pièce.

Une des coquilles les plus répandues sur nos plages est le buccin (*buccinum nudatum*) dont le nom rappelle ces trompettes que portaient les dieux marins de la mythologie. C'est une coquille ventrue, contournée en spirale, dont la longueur varie de 5 à 8 centimètres. Si on veut trouver cette coquille habitée, il faut la chercher parmi les fucus que laisse la mer en se retirant ou dans le sable, où le buccin de sa langue acérée



Patelle (*Patella vulgaris.*)

essaie de percer quelque malheureux bivalve; on rencontre quelquefois sur la plage des objets ayant une certaine ressemblance avec des éponges de toilette : ce sont des enveloppes d'œufs de buccins.

Plus rare et fort digne de remarque est la pourpre (*purpura lapillus*), un des coquillages qui fournissaient aux anciens la riche couleur dont il a conservé le nom. Ne connaissant ni la cochenille ni le carmin, les anciens ne pouvaient teindre en écarlate les vêtements des rois et des triomphateurs qu'au moyen de la liqueur colorante de quelques petits mollusques. Chaque animal n'en renfermant que quelques gouttes il fallait des milliers de victimes pour la teinture d'une seule robe, ce qui en faisait la rareté et la richesse. Seuls les rois pouvaient payer des robes de pourpre et si des particuliers étaient assez opulents pour se draper dans la pourpre ils obtenaient par cela seul le respect des peuples. « Devant cette couleur précieuse, dit Pline, les faisceaux et les haches romaines écartent la foule; elle distingue le sénateur du chevalier; on la revêt pour apaiser les dieux; elle se mêle à l'or dans la robe du triomphateur, excusons donc la folle passion dont la pourpre est l'objet. »

Mais ne nous laissons pas éblouir par la pourpre et revenons à des coquillages plus vulgaires. Quel est donc ce mollusque en forme de cône très évasé, collé contre cette roche et qui y adhère avec une telle force qu'on déchire l'animal plutôt que de l'enlever ?

C'est la patelle (*patella vulgaris*) ou lepas. Elle applique son large pied sur la roche, soulève le milieu du corps, fait ainsi le vide, et reste fortement attachée au rocher, à la manière d'une ventouse.

Ce « fils de la roche », comme l'appelle Hésiode, est d'humeur peu voyageuse et très peu remuant, aussi sa coquille est-elle choisie comme lieu de résidence par une foule de parasites animaux ou végétaux, à tel point que cette coquille est à peine reconnaissable.

Bien différent de la patelle est cette espèce de coiffure de magicien qu'on appelle la scalaire commune. Elle représente un cône très allongé composé de dix tours de spires très distincts, traversés par des côtes épaisses. La scalaire royale, de la mer des Indes, remarquable en ce que les tours de spire ne se touchent qu'aux points où sont les bourrelets et laissent du jour dans leurs intervalles, très rare autrefois, a été payée jusqu'à 1 000 francs, et est encore aujourd'hui d'un prix très élevé.





Grain de café (*Cypræa europea.*)

La grève, sur les côtes de la Guinée, est une banque toujours ouverte pour les naturels du pays. Ils y viennent ramasser les *cauris* (*cyprea moneta*), petits coquillages du genre porcelaine, qui servent de monnaie courante. On pense bien qu'une monnaie telle que chacun n'a qu'à « se baisser et à ramasser » n'a pas une bien grande valeur. Il en faut environ un millier pour faire un franc : il est difficile de s'enrichir par ce moyen. Une espèce voisine le *C. europea*, est bien connue des baigneurs et des enfants qui s'amusent à ramasser des coquilles, sous le nom de « grains de café-porcelaines ». L'animal est très curieux à observer : son manteau, parsemé de taches noires et jaunes, enveloppe entièrement la coquille.

Tous les coquillages que nous avons récoltés jusqu'à présent sont formés d'une seule pièce et les animaux qui les habitent ressemblent à nos limaçons, aussi les appelle-t-on vulgairement *limaçons de mer*.

Nous allons nous occuper maintenant des coquilles bivalves ou à deux battants dont le représentant le plus connu est la moule comestible, le *Mytilus edulis* des naturalistes. Tout le monde connaît les moules, rassemblées en noires colonies sur les rochers de nos côtes, ou pendues en grappes nombreuses aux poutres des estacades de nos ports. Aussi n'en ferons-nous pas la description.

Ce que l'on connaît moins bien et qui est très intéressant à observer, c'est la manière dont ce mollusque arrive à se fixer aux rochers par ces cordages si fins et si déliés qu'on appelle *byssus*. C'est une sorte de soie qui a la propriété de se

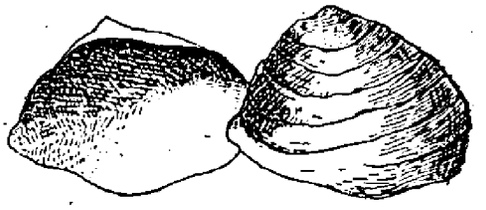


Bucarde-Sourdon (*Cardium edule.*) — Scalaire (*Scalaria communis.*)

consolider dans l'eau comme la soie des chenilles et des araignées au contact de l'air.

Rien de plus curieux que de voir la moule, la coquille entr'ouverte, sortir une espèce de langue fort souple, qu'elle allonge et qu'elle raccourcit alternativement, elle en applique le bout contre la pierre et la retire dans sa coquille pour la faire ressortir de suite. La moule recommence la manœuvre un grand nombre de fois et réussit à fixer ainsi jusqu'à 150 cordages qui l'amarrent très solidement et lui permettent de résister aux mouvements des vagues.

Chez les moules ordinaires, ce byssus est très court et très grossier : mais certaines espèces de la Méditerranée, le jambonneau, par exemple, filent un byssus de 20 à 25 centimètres, fin et lustré comme la plus belle soie et d'un beau brun doré. Cette soie peut être tissée et l'on en fait, en Sicile, des étoffes dont le prix est en rapport avec la rareté.



Telline (*Tellina tenuis.*)

Presque aussi commun que la moule est la bucarde, qu'on nomme encore suivant les pays *sourdon*, coque, hérion, *cardium edule*. Ses valves blanches ou jaunes pâle sont égales, bombées, à sommets saillants et recourbés vers la charnière.

Lorsqu'on la regarde de côté, elle a la forme d'un cœur : c'est pourquoi on lui donne souvent le nom vulgaire de cœur de bœuf, dont le mot bucarde n'est d'ailleurs que la traduction.

Voici une troupe d'enfants enchantés d'avoir fait une belle provision de ce qu'ils appellent, avec les pêcheurs, des *papillons*. Il s'agit ici de

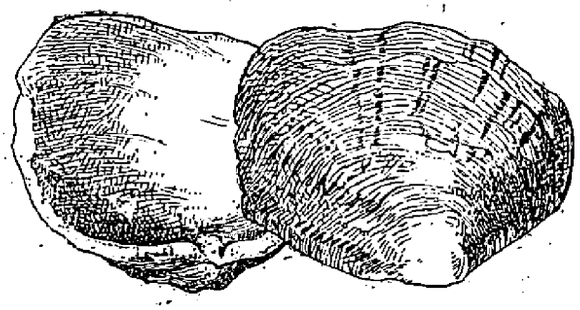
coquilles de tellines, élément le plus important des amas de coquillages qui se forment sur les plages au niveau de la mer haute.

La telline est de forme allongée, ses valves sont polies et luisantes et de couleur blanche ou orangée, ou rouge, ou blanche avec une tache carminée. Le ligament qui relie les deux valves est très solide, et comme ces valves s'écartent complètement après la mort du mollusque, la telline présente alors un aspect qui justifie la dénomination populaire de papillons.

Ces tellines savent en outre faire une chose dont on ne croirait pas capables des coquillages : elles savent sauter. Elles se servent pour cela d'un pied qu'elles sortent de leur coquille : il se détend à la manière d'un ressort et les fait rebondir. Lorsqu'on dégage les tellines du sable à marée basse, il est fort divertissant de les voir sautiller pour regagner l'eau.

Les vénus sont de jolies petites coquilles très voisines des précédentes. Une espèce de ce genre, très commune sur nos côtes, est la vénus treillissée que l'on mange sous le nom de *clovisse*. D'aucuns prétendent que c'est meilleur que l'huître, d'autres, au palais délicat, prétendent le contraire.

Nous ne parlerons pas des huîtres, qui restent volontiers attachées à leur banc, et d'humeur peu vagabonde, ne viennent guère flaner sur les grèves. Il en est autrement du peigne *vulgo* coquille Saint-Jacques (*Pecten Jacobea*), qui est aussi vagabond que l'huître est sédentaire. C'est d'ailleurs l'insigne des pèlerins, gens essentiellement



Clovisse (*Tapes decussatus.*)

voyageurs! Le peigne ne possède pourtant pas d'organe spécial de locomotion, de pied extensible comme les tellines ou les bucardes. C'est en agitant vivement ses écailles que ce coquillage se meut avec agilité.

Ce mollusque est bien reconnaissable à ses valves demi-circulaires, blanches, teintées de roux, marquées régulièrement de 15 à 18 côtes larges et striées et aux deux oreillettes qui élargissent les côtés de la charnière. Cette coquille est assez jolie pour attirer l'attention, mais l'animal qui l'habite est bien remarquable. Remarquable surtout par le manteau qui l'enveloppe entièrement. Ce manteau est frangé de filets très fins dont plusieurs sont terminés par des globules verdâtres. Ces globules ne sont autre chose que des yeux tout à fait rudimentaires à la vérité. Avec ses cent yeux, le mollusque y voit moins bien que les animaux supérieurs qui n'en ont que deux. Il n'en est pas moins curieux de trouver chez un mollusque, et un mollusque sans tête, un rival d'Argus.

Ces nombreux débris, gris et blancs, coupés carrément et aplatis appartiennent à une coquille assez singulière qui vit constamment dans le sable : c'est le solen ou manche de couteau, ou



Manche de couteau (*Solen marginatus.*)

plus simplement encore couteau, à cause de sa forme assez semblable à celle de l'ustensile de ce nom. Cette coquille est composée de deux longues pièces creusées en gouttière et réunies par des membranes sur les côtés, mais ouvertes aux deux extrémités : l'une des ouvertures donne passage au pied ; l'autre laisse sortir le tuyau respiratoire ou siphon qui est double comme les canons d'un fusil de chasse.

Losque l'animal fait sortir ces deux organes hors de sa coquille, il ressemble non plus à un manche de couteau, mais bien à cet instrument non tranchant qui rappelle les tribulations de ce pauvre M. de Pourceaugnac.

Les solens vivent constamment dans le sable où ils s'enfoncent souvent jusqu'à 50 ou 60 centimètres de profondeur. C'est un excellent appât pour le poisson et les petits pêcheurs, armés de crochets de fer, essayent de le déloger de son trou, ce qui n'est pas toujours facile ; mais voici un moyen très simple de le faire sortir du sable : c'est de jeter dans son repaire une pincée de sel. Bien qu'il paraisse singulier qu'un animal vivant dans l'eau salée craigne le sel, le fait n'en est pas moins certain; on voit, au bout de quelques instants, le mollusque monter vivement à la surface et sortir à moitié de son trou pour rejeter le sel dont il est couvert. Il faut le saisir à ce moment-là et ne pas le manquer, sinon il rentre précipitamment dans sa retraite et, dès lors, un boisseau de sel ne l'en ferait pas sortir. Il semble que ce mollusque ait conscience du piège qu'on lui tend, car si on ne cherche pas à le prendre, lorsqu'il se montre pour la première fois au bord de son puits, il sortira aussi souvent qu'on lui jettera du sel.

Bien d'autres coquillages mériteraient de retenir notre attention. Mais nous devons nous borner et nous pensons avoir mentionné les plus curieux de ceux que l'on peut communément rencontrer en se promenant sur les plages.

Une autre fois, si vous le voulez bien, nous ferons connaissance avec la flore marine. Nous

vous apprendrons à récolter les algues marines, délicats végétaux au feuillage si varié comme forme et comme couleur, qui s'accrochent aux rochers de nos côtes ou qui flottent dans les flaques limpides laissées par la mer.

V. BRANDICOURT.

CE QUE DISENT NOS GRÈVES (1)

L'Aïeul. — Les Petits (*Suite.*)

Le « Saint Nicolas ».

Il arrive quelquefois que parmi les barques couchées sur le flanc qui attendent la marée montante, pour partir en pêche, il s'en trouve une dont le mât se distingue joyeusement des autres, par un drapeau tricolore flottant à son sommet. Surpris de cette chose inaccoutumée, vous vous demandez si c'est jour de fête patriotique ou sacrée, 14 juillet ou 15 août... mais non! C'est un jour ordinaire, ce n'est peut-être même pas un dimanche.

Le mât pavoisé ce matin-là, était celui du *Saint Nicolas*, et je supposai qu'à l'occasion de son anniversaire, l'équipage rendait ainsi hommage à son bienveillant protecteur céleste... Mais non! On était au printemps et je me souviens bien que c'est le 6 décembre, que le grand saint des petits enfants s'enveloppe d'un manteau d'hermine pour descendre avec son baudet sur la terre et y secouer sa robe pleine de joujoux, c'est-à-dire trois semaines avant la bûche de Noël.

Que signifiait donc cette bienheureuse flamme bleue, blanche et rouge qui claquait au vent de mer avec un si réjouissant bruit d'ailes? Le télégraphe du village avait-il vibré d'une glorieuse nouvelle, d'une victoire de la France dans quelque expédition lointaine? Mais alors pourquoi toute la petite flotte ne s'unissait-elle pas à cet élan d'enthousiasme? Aussi, l'idée que ce devait être en l'honneur de saint Nicolas me revenait-elle comme la plus plausible. Après tout, je ne connaissais pas toute l'histoire de cet illustre évêque. N'était-ce pas un jour de printemps qu'il avait accompli ce fameux et touchant miracle de faire sortir du saloir, vivants et souriants, trois petits enfants qui, depuis sept ans, dit la légende, réduits en chair à pâté, y reposaient, douces victimes de la cruauté d'un atroce boucher?

Le premier dit : « J'ai bien dormi. »
Le second dit : « Et moi aussi. »
Et le troisième répondit :
« Je croyais être en Paradis. »

Cette stance de la vieille ballade, modulée sur un air si tendrement champêtre, me fredonnait tout au fond de la mémoire tandis que je regardais venir vers son bateau le patron du *Saint Nicolas*, le fils du vieux Louis-Marie.

— Vous allez partir? lui dis-je.

— Oui, j'espère la marée, puis il se dirigea vers l'ancre pour la décrocher.

Comme il est bien marin ce mot *espérer*, traduction de notre mot terrien *attendre!* Le paysan attend l'aurore pour labourer ou ensemencer sa terre; les petits enfants attendent la moisson faite pour s'en aller glaner aux champs; le berger attend la nuit pour parquer son troupeau, mais le matelot *espère la marée*. Car elle sera pour lui généreuse ou avare, elle remplira ses paniers de poisson ou bien rendra inutile la nuit passée au large, et vaine toute la peine qu'il s'est donnée à fouiller le sable pour y chercher des vers à amorcer, tout l'effort de son dos à pousser sa barque à la mer. *Espérer*, n'est-ce pas le mot de toute sa vie?

Comme le patron rapportait sur son épaule l'ancre, symbole d'espérance et la jetait par-dessus bord, je lui demandai pourquoi son mât se trouvait pavoisé.

A cette question une joie fière brilla dans ses yeux :

— C'est parce que le jeune homme est arrivé par nuit!

« Le jeune homme » c'était l'enfant, c'était le petit nouveau qu'on avait espéré neuf mois. C'était le futur marin qui venait de faire son entrée dans cette vie, et puisque la maisonnée se réjouissait de cette éclosion, il était juste que le bateau, le pauvre bateau couché au grand vent sur le sable de la grève, le rude bateau qui donne la vie et ne connaît que ce qu'elle a de laborieux et de pénible, il était juste, que le fidèle bateau, après tant d'épreuves inquiètes, eût sa part de cette joie.

Lorsqu'il naît un fils aux rois, le canon gronde, le peuple crie, les drapeaux flottent et la rue le soir s'illumine. Lorsqu'il naît un fils au matelot, sa pauvre barque est en fête. Ce jour-là, c'était le tour du *Saint Nicolas* et sans doute, dans l'esprit de ce père, le bon saint qui plus qu'aucun autre a gardé la poésie des naïves croyances des simples et des petits, le protecteur des marins, des esclaves, des travailleurs, des écoliers et

(1) Voir le *Magasin Pittoresque*, numéro du 1er octobre 1900.

des orphelins, devait, du haut de la Gloire d'or du Paradis, regarder cette barque qui lui était vouée.

Ce doux évêque au visage d'aïeul attendri qui, d'un geste de son doigt épiscopal, réveillait à la lumière les petits martyrs innocents endormis dans la mort, devait, sous sa mitre dorée, sourire au futur mousse et le bénir de toute la puissance sacrée de sa main vénérable et bonne.

Les tout petits.

Le nombre des descendants du père Louis-Marie s'accroissait donc d'année en année et c'était surtout dans la famille de son fils Francis, qu'il pouvait admirer la plus belle fécondité.

Tous les ans, vers le mois de mars ou d'avril, avec la régularité que mettent à éclore frileusement les fleurs printanières des garennes, un petit être nouveau venait échouer à bon port dans cette vie. C'était toujours dans la maison des grands-parents que se passaient ces événements parce qu'elle se composait de deux pièces, ce qui est rare chez les marins, et aussi parce que la vieille Colette, avec sa tendresse et son expérience de mère de dix enfants, pouvait ainsi donner à toute minute ses soins à l'accouchée et que personne mieux qu'elle ne savait ajuster les premiers langes au nouveau-né.

Tandis que les vieux murs épais de la maison retentissaient du premier cri d'une petite voix nouvelle, elle enveloppait l'enfant dans son tablier bleu et venait s'asseoir sous la grande cheminée sur une chaise basse à côté d'un feu clair flambant une botte d'ajones des landes.

Elle lavait soigneusement à l'eau tiède le corps du petit qui criait et, encore peletonné dans la pose qu'il avait avant de naître, agitait ses petits membres et elle répétait doucement : « Là, là, c'est tout! c'est tout! » en lui passant la chemisette et la brassière de ses frères aînés, fraîchement repassées.

Alors le petit, commençant à s'accoutumer à cette nécessité nouvelle pour lui de respirer l'air, se calmait, et, les yeux encore clos, tout enveloppé par la douce tiédeur de la flamme qui faisait vaciller sur le linge blanc des lueurs roses d'aurore, il approchait ses petits poings roses de sa bouche rose et les suçait consciencieusement avec une expression de bien-être apaisé et confiant.

Et la vieille Colette se sentait prise d'un respect attendri devant tant d'innocence, de fragilité et de blancheur; joignant les mains comme une sainte Anne en adoration devant l'Enfant Divin, elle disait :

« Nous n'avons jamais eu de si biau ! »

Elle songeait au petit Jésus rêvé depuis le temps où elle mettait son petit sabot devant l'âtre. Comme alors, le vent chantait dans la cheminée attisant la flamme qui crépitait. Le vent redisait pour elle un intime et mystérieux Noël, un Noël plein d'amour et de peur, le Noël des pauvres matelots que l'avenir menace toujours, même quand il les berce.

Le Baptême.

I

Quelques jours après, c'était le baptême. Le parrain et la marraine un peu roides dans leurs vêtements du dimanche, le père souriant et rasé de frais et la vieille Colette abritant le nouveau-né sous son mantelet noir, quittaient la maison, suivis du petit « parrain à la chandelle », un gamin de cinq ans, sage et grave, tenant des deux mains un gros cierge bénit, jauni par les années et entouré d'un vieux morceau de parchemin.

Le groupe cheminait lentement dans la rue, s'arrêtant de temps à autre devant une porte ouverte sur le seuil de laquelle paraissaient les amis qui regardaient l'enfant.

Le petit parrain à la chandelle, ayant mis ses beaux habits pour la circonstance, regardait du coin de l'œil, d'un air à la fois fier et confus, ses petits camarades de tous les jours, les petits va-nu-pieds joyeux et déguenillés qui l'entouraient, l'interpellaient et se livraient à des gambades folles. Ils s'exerçaient déjà pour l'instant, où, après la cérémonie, les pois de sucre jetés par la main de la marraine au sortir du portail pleuvraient par les airs, ou, vrais sauvages, tous suants et poudreux, ils devraient se ruer pêle-mêle, les uns sur les autres pour les attraper dans la poussière du chemin.

Après une pause devant chaque porte amie, le petit cortège reprenait sa route, de plus en plus recueilli, à mesure qu'il approchait de l'église, de la pauvre église du village dont le clocher si simple, si modeste, avec ses auvents de bois gris sous son toit d'ardoise surmonté d'un coq d'or perché sur la croix, a l'air d'un pigeonnier pour le Saint-Esprit.

II

On entrait bientôt par le porche grand ouvert dans l'église qui paraissait sombre et fraîche et l'on allait s'asseoir ou s'agenouiller en attendant le curé. Des pas résonnaient sur les dalles suivis de petits pas pressés : c'était lui, le prêtre en grand surplis blanc, avec ses deux enfants de chœur dont l'un portait un gros livre, l'autre la boîte contenant les huiles saintes et le sel.

Le groupe agenouillé s'ébranlait avec un bruit strident de chaises remuées que prolongeait l'écho de la voûte et formait cercle autour de la simple vasque de pierre dont le bedeau avait enlevé le couvercle de bois surmonté d'une croix.

Alors s'ouvrait le grand livre, où le curé lisait des paroles mystérieuses parmi lesquelles on distinguait les prénoms latinisés de l'enfant. Le petit parrain à la chandelle, accroché d'une main

crispée au jupon de sa grand'mère, pris d'une sorte de crainte mystique, regardait fixement la flamme de son cierge qu'on venait d'allumer.

Le prêtre mettait le sel dans la bouche du nouveau-né pour lui apprendre que tout n'est pas lait pur dans la vie et, ayant fait dénouer le petit bonnet, il faisait les onctions. Mais le moment le plus solennel, c'était celui où il versait l'eau sur la tête du petit dont les cheveux naissants n'étaient encore qu'un fin duvet. En cet instant, le père, dans sa foi solide de marin, se sentait pris d'une secrète émotion, car il songeait aux coups de mer qui, dans l'avenir, ondoieraient sans doute cette tête, et il priait pour que ce ne fût pas d'une trop rude façon. Pendant cette muette et grave prière un rayon bleu, oblique, passant par le vitrail, arrivait jusqu'au nouveau chrétien et l'enveloppait d'azur comme si une partie du ciel même, attirée par la ferveur de cette scène, se fût ainsi discrètement infiltrée jusqu'à lui pour le bénir.

Non loin de là, sur la petite table de la sacristie s'ouvrait à plat un grand registre jauni dont les coins des feuillets émoussés, roussis et roulés sur eux-mêmes, montraient combien il était ancien et vénérable. Après les inscriptions d'usage le parrain et la marraine y apposaient leur signature tremblée ou bien une simple croix et l'on sortait.

Le prêtre, la cérémonie étant terminée, quittait son imposante dignité et reprenait sa familiarité coutumière de curé paysan. Il accompagnait ses fidèles jusque sous le portail et, tendant la main au père de l'enfant, il lui disait:

« C'est bien, mon brave! encore un beau fieu de plus, encore un futur bon marin pour la France! Je vous félicite! »

Puis il ajoutait en riant d'un gros rire qui se répercutait sous le porche :

« Allons! c'est bien travaillé! »

Alors commençait la bousculade, les pois de sucre jetés en l'air et rattrapés par les gamins se roulant en cohue confuse dans la poussière et les cris : « A l'avarice! » Et les menaces barbares : « Il mourra! » quand la main de la marraine s'oubliait trop longtemps au fond du sac de dragées et les exclamations joyeuses : « Il vivra! » au moment où les petites boules coloriées étaient lancées au ciel pour retomber et rebondir de toutes parts.

Au milieu des rires et des cris, on revenait vers la maison où la jeune mère, déjà levée et bien pâle, attendait souriante sur le seuil, près de l'aïeul. Elle s'asseyait et tendait sa mamelle au petit affamé en le couvrant d'un regard recueilli et fier. Lui, les poings fermés, s'étranglant presque dans son avidité gloutonne, s'abreuvait à la fois à cette source de lait fort et à cette autre source de tendresse dévouée, plus douce encore, et inépuisable celle-là!

Il s'endormait. Un vague sourire relevait par instant les coins de sa lèvre laiteuse, et l'on disait : « Il rit aux anges! » et sa mère, marchant sur la pointe des pieds, le déposait doucement dans sa *berce*, une *berce* d'osier, arrondie comme une barque, dont la voilure était deux rideaux de cretonne à fleurs.

III

Quand c'est un garçon, c'est déjà un petit marin que cet être frêle, car bien qu'il ne connaisse encore d'autre roulis que celui qu'on imprime à sa *berce* et bien qu'il n'ait pas encore de devoir à remplir pour le bien de la confrérie, il a déjà des droits : il touche un quart de part de chaque pêche à condition qu'il fournisse sa part d'engins. Demain son père ira lui acheter des cordes et des filets à Calais ou à Boulogne, et à partir de ce moment, il réclamera légitimement la part de son fils que, plaisamment, il nommera *le mousse*.

Il en est de ces futurs lutteurs de mer qui, au lieu du nom de baptême de leur père ou de leur parrain, ont reçu sur les registres de la mairie et de l'église un nom illustre et vénéré, celui de *Jean-Bart*. Ils s'appellent Jean-Bart comme d'autres se nomment Jean-Baptiste ou Jean-Louis, et cette fantaisie va même quelquefois jusqu'à donner aux petites filles le prénom de *Jeanne-Barte*. Chercher à faire comprendre à ces braves gens qu'un nom de famille ne doit par entrer dans le domaine public, que c'est pour ainsi dire une propriété privée, ce serait peine perdue. D'ailleurs les précédents sont là pour leur prêter l'indiscutable appui de la chose convenue. Aussi le greffier inscrit-il sans sourciller le nom du grand Dunkerquois, même quand on le lui dicte féminisé. M. le curé, de son côté, ne fait aucune objection lorsqu'en administrant le baptême il prononce gravement *Bartus* ou *Barta*, comme il dirait Ludovicus ou Ludovica.

Lorsque le petit commence à savoir se tenir sur ses jambes, on ne le mène que rarement en lisières. On installe un mât de bateau qui, enfoncé dans le sol en terre battue de la maison, monte jusqu'au plafond où il s'engage entre les poutres. A ce mât est retenu, à la hauteur des aisselles du mioche, une planchette percée d'un trou rond dans lequel on le place. Cette pièce de bois n'est pas fixe, en sorte que l'enfant, en voulant marcher, tourne sans cesse autour du mât comme il s'exerçait au cabestan.

Là il trépigne, rit, pleure, crie. Puis, par instant, lassé par cette manœuvre monotone et cette dépense d'énergie, il se laisse fléchir, les deux petits bras ballants, la tête enfoncée dans les épaules, la rondeur des joues remontée jusqu'aux yeux mi-clos.

Ce mât qui le rend captif est comme un symbole de son avenir de marin, car sa destinée est attachée à un mât semblable, et c'est autour de ce pivot que tourneront les heures de sa vie. Ici il entend le murmure de la soupe qui bout,

le battement régulier de l'horloge, les cris effarés des poules venues du jardinet par la porte ouverte et accourant picorer les miettes restées sous la table. Plus tard, adossé à son mât, il songera à cette calme maisonnée devant la morne immensité du large et si le vent s'élève, si les flots s'agitent, si les coups de mer frappent le pont et passent par-dessus bord, c'est à son mât dressé vers le ciel, au-dessus de la tourmente, qu'il se cramponnera.

En attendant, en même temps que ses pieds s'affermissent, les idées commencent à se faire jour dans son esprit; elles passent, s'échappent et reviennent comme un vol de mouettes qui plane, s'éloigne et se rapproche, rasant le sol et l'eau sans se poser jamais. Ces idées semblent lui venir avec le large rayon de soleil qui entre par la porte ouverte, car c'est vers cette porte lumineuse que s'élancent ses nouveaux désirs. Il agite ses petits bras comme fait avec ses ailes le jeune oiseau qui veut s'envoler, et il les tend, suppliants à sa mère ou à sa grande sœur lorsqu'elles passent près de lui. Quand on le sort, tout ce rayonnement qui l'a attiré s'épanouit soudain sur sa petite tête réjouie, et, tandis qu'il tressaute sur le bras qui le porte, il prononce des mots bégayés, incompris de tous, mais qui pour lui signifient :

« Joie, lumière, espace. »

Mais bientôt il courra tout seul et commencera à prendre sa petite part de liberté et d'indépendance. Il ira avec sa mère sur la plage pour y voir aborder la barque paternelle. Tout joyeux, ayant relevé sa robe bien haut, il marchera dans l'eau qui déferle et ira au-devant du père, dont la large main étendue effleurera d'une caresse sa tête blonde.

Et parfois, doux échange de fardeau dont on rit de bon cœur, c'est la mère qui chargera sur son dos courbé le lourd panier de poisson, et c'est le père qui assouplira son rude bras pour rapporter, tout fier, le petiot à la maison.

Bientôt sa mère ira le tremper à la lame, car les mères savent qu'il les faut aguerrir de bonne heure, ces petits êtres qu'elles abritent encore dans les plis de leurs jupons. Pour en faire de robustes marins elles les accoutument à la rude caresse des vagues, et c'est le second et le vrai baptême du matelot, celui-là, quand, cramponné aux bras vigoureux de celle qui le protège si tendrement et dont, plus tard, il sera le soutien, il oppose ses reins bruns et cambrés à la bonne lame qui se dresse, bondit, ruisselle et le couvre d'écume.

(A suivre.) VIRGINIE DEMONT-BRETON.

LES AMÉRICAINS ET LES CHINOIS

JUGÉS PAR UN CHINOIS

L'honorable Wu-Ting-Fang, ministre de Chine à Washington, établit un curieux parallèle entre les deux peuples les plus dissemblables du globe : les Américains et les Chinois. Le jugement de cet observateur intelligent est plein d'intérêt et ne manque pas d'originalité, quoique empreint de quelque chauvinisme. Cet éminent fils du Ciel, fidèle à Confucius, n'admire pas sans réserve les Antipodes, fin de siècle.

Ce qui, par-dessus tout, a semblé choquer Wu-Ting-Fang, c'est le sans-gêne, le mépris des cérémonies qui est une des caractéristiques des mœurs yankees. « Time is money », dit-on en Amérique comme en Angleterre. Cet adage n'aurait aucun succès en Chine où le premier souci d'une personne bien élevée est une extrême politesse. Manquer de civilité à quelqu'un, abréger les cérémonies qu'impose la déférence, serait une honte.

Lorsqu'un Chinois de qualité doit faire une visite amicale ou assister à quelque réunion officielle, sa dignité exige qu'il s'y rende dans une chaise portée par quatre gaillards choisis. Au lieu de s'habiller pour ces fêtes, le Chinois se dévêt, c'est-à-dire qu'en arrivant il enlève ses vêtements de dessus, — généralement fort riches, — et ne garde que le dessous pour être à son aise à table. Wu-Ting-Fang, qui a déjà vécu plusieurs années parmi les Américains, en est encore à se demander comment les Yankees, habillés comme ils le sont, peuvent jouir d'une partie de plaisir quelconque.

La raideur et la justesse des vêtements modernes seraient, pour le Chinois, un empêchement à toute récréation.

L'Américain se lave les mains avant de se mettre à table; le Chinois le fait après les repas, mais il ne se contente pas d'un bol d'eau tiède, il lui faut de larges cuvettes et quantité de savon et de serviettes que des domestiques tiennent tout prêts. On ne doit jamais être plus de huit personnes à une table; c'est, paraît-il, le nombre idéal pour la conversation. Les hommes seuls peuvent prendre part aux banquets, les femmes en sont exclues. L'art du découpage si apprécié au Nouveau Monde est inconnu en Chine où l'invité ne voit jamais la bête qu'il va manger découpée habilement sous ses yeux. Les viandes arrivent sur la table servies en morceaux, ce qui rend superflu l'usage des couteaux, ustensiles considérés comme dangereux.

Wu-Ting-Fang a été fortement impressionné

en Amérique par la diversité des types qu'on y rencontre dans une même race. Il s'étonne qu'on y voie souvent, dans la même famille, des personnes aux cheveux noirs, au teint bronzé, à côté d'autres à la peau blanche et aux yeux clairs. La race chinoise n'a pas de ces surprises : elle est homogène. Chez les femmes, on prise beaucoup une figure ovale aux traits réguliers et des cheveux noirs.

L'indépendance de caractère des Américains n'a pas été sans étonner beaucoup le ministre Wu-Ting-Fang. En Amérique, les manières des subalternes vis-à-vis des supérieurs sont pleines de familiarité et de bonhomie; l'humilité et la réserve y seraient déplacées, pendant que le Chinois est profondément respectueux. Wu-Ting-Fang rend hommage à l'esprit et à l'intelligence du Yankee, mais fait remarquer que le Chinois, s'il n'est pas brillant, n'en a pas moins des qualités solides. Quand un marchand chinois dit : « oui » en affaires, sa parole vaut une signature. Aux États-Unis, on demande plus de garanties.

Un autre trait de mœurs que n'approuve pas le ministre de Chine est l'attitude qu'ont les enfants américains envers leurs parents. La nature des Chinois est si essentiellement imbue de respect filial qu'il est incapable d'admettre le point de vue où se placent les familles du Nouveau Monde. Les parents chinois exigent, de la part de leurs enfants, une obéissance entière, et ils ne sont jamais déçus dans leur attente. Les enfants américains sont obéissants parfois seulement. En Chine, le père gouverne par autorité, le papa aux États-Unis persuade par affection. Les parents chinois disent solennellement à leurs enfants : « C'est votre devoir de m'obéir. » Et les enfants croiraient commettre un crime en s'opposant à leurs volontés. Les parents américains se contentent de s'exprimer ainsi : « Vous me contrarierez beaucoup en faisant autrement et je serai obligé de vous priver de ceci ou de cela. » Et l'enfant agit à sa guise.

Soutenir ses vieux parents est le devoir le plus sacré du Chinois. La jeune fille, en se mariant, quitte sa famille pour suivre son mari, mais le jeune homme n'abandonne jamais ses parents pour sa femme. Il continue de vivre avec eux après son mariage; et lorsqu'il y a plusieurs garçons et que la vie patriarcale n'est pas possible, chaque fils tient à honneur de contribuer au bien-être des vieux. Aussi les parents chinois considèrent-ils les familles nombreuses comme bénies du ciel, tandis que n'avoir pas d'enfants est pour eux une vraie calamité.

Il y a cependant deux points où Wu-Ting-Fang proclame hautement la supériorité des États-Unis sur la Chine et abdique volontiers de vieux scrupules en faveur de la civilisation moderne; ces deux points sont : le rôle de la femme et l'éducation des enfants en Amérique. Le ministre raconte, dans le *Frank Leslie's Popular Monthly*, que tout d'abord il avait été stupéfait de la place qu'occupe aujourd'hui l'Américaine dans le monde social et commercial; il se demandait avec inquiétude si les femmes, en usurpant la place des hommes, n'allaient pas exercer une influence néfaste sur toute la nation. Le rôle de la femme en Chine est infiniment plus simple, il consiste uniquement à être épouse et mère; aucune n'a jamais nourri la chimère de briller en des fonctions publiques. Après trois ans d'observation, Wu-Ting-Fang est obligé de convenir que l'émancipation féminine en Amérique a relevé la condition de la femme sans porter préjudice à la nation.

Quant à la deuxième question qui comprend le système d'éducation aux Etats-Unis, le ministre en est émerveillé; il avoue en même temps que l'enseignement est bien défectueux dans le Céleste Empire. Comme exemple il raconte qu'après cinq années d'école, il savait, comme enfant, lire couramment et répéter par cœur des volumes entiers de classiques, mais sans en comprendre le sens; et l'explication des choses apprises n'a jamais suivi, dans les classes supérieures. La langue écrite des Chinois est si différente de la langue parlée que la faculté de lire intelligemment n'est pas facile à acquérir. Une bonne méthode pour simplifier ces difficultés y serait nécessaire. Aussi Wu-Ting-Fang a-t-il été vivement frappé par la mode d'enseignement aux Etats-Unis. Les *Kindergartens* surtout lui paraissent ingénieux; il loue hautement le côté pratique d'une éducation où les exercices manuels comme la charpenterie, la menuiserie, le dessin pour les garçons, la couture et la cuisine pour les filles ne sont pas dédaignés; les yeux, les oreilles, les mains et l'esprit reçoivent également des leçons. Une seule chose y est oubliée : la discipline, et en fait de politesse, il paraît que les petits Chinois pourraient en remontrer aux enfants de la libre Amérique.

Conclusion : Américains radicaux et Chinois conservateurs sont encore loin de la perfection; les uns comme les autres ont leurs défauts et leurs qualités. La vérité doit être entre les deux.

TH. MANDEL.

Au rebours des hommes, les femmes écrivent beaucoup de choses qu'elles n'oseraient jamais dire. STAHL.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit; on ne l'est jamais avec du jugement. LA ROCHEFOUCAULD.

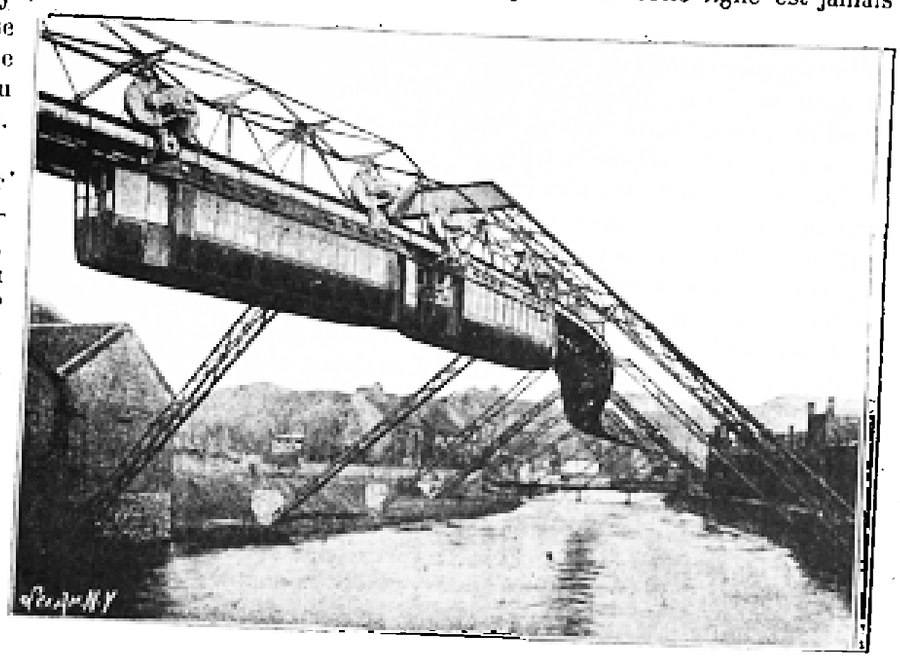
L'enthousiasme, fleur et fruit de la jeunesse, loin de l'épuiser, l'entretient et la prolonge.

Le rôle des femmes dans la politique, c'est de calmer les ressentiments si variés des hommes, en ramenant leur esprit à la sainte pensée du foyer et de la famille dont la femme est gardienne, et qui doit dominer tous les systèmes politiques, quels qu'ils soient. OCTAVE FEUILLET.

Le droit et le devoir sont comme deux palmiers qui ne portent point de fruits s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre. LAMENNAIS.

LES TRAMWAYS SUSPENDUS

Le sol de notre bonne ville de Paris est envahi par les rails des tramways contre lesquels viennent buter les roues des trop rapides automobiles et des lourds omnibus. Le sous-sol où jusqu'alors régnaient en maîtres les égoutiers a déjà reçu l'amorce d'un puissant réseau ferré. Les trottoirs roulants qui permettent de superposer les piétons vont être édifiés de tous côtés. Malgré la multiplication des moyens de transport, la circulation pédestre est toujours aussi active, car, la chanson le dit, il n'y a jamais de place dans le tramway qui passe tout le long du boulevard. Il faut donc créer de nouvelles lignes, mais où les caser? Dessous, dessus et jusqu'à la hauteur de nos entresols, tout est envahi. Les ingénieurs ne sont pas embarrassés pour si peu, ils monteront d'un ou plusieurs étages s'il le faut, et un beau jour nous assisterons à l'inauguration du chemin de fer suspendu en attendant les véhicules aériens dans lesquels se prélasseront nos neveux.



Le tramway suspendu.

Le tramway suspendu n'est pas un mythe, il existe et fonctionne avec succès à l'étranger et reliant Eberfeld à Barmen. La gravure ci-contre tirée du *Scientific American* vous montre la réalité de la chose. Quelle joie lorsque nous aurons ce nouveau mode de traction à Paris, lorsque, après avoir parcouru quelques kilomètres dans le réseau souterrain, nous pourrons échanger l'air méphitique dont nos poumons seront chargés contre l'acide carbonique, la suie, etc., qui s'échappent des cheminées au milieu desquelles nous transportera le tramway aérien!

A vrai dire l'idée n'est pas nouvelle, au moins dans le principe adopté pour le transport des véhicules. Le chemin de fer monorail, d'où dérive celui que nous vous présentons, a déjà tenté quelques constructeurs, entre autres, pour citer seulement ceux de notre pays, MM. Lartigue et Decauville, mais jusqu'ici le rail unique n'existait qu'en théorie, il y avait toujours des rails auxiliaires destinés à assurer la stabilité du système.

Le tramway suspendu de M. Langen court librement et en toute sécurité sur un seul rail; vous dire que la ligne est d'aspect élégant serait mentir, je ne vois pas beaucoup un tramway de ce genre établi sur le parcours des Champs-Élysées. Si cette ligne est jamais édifiée, c'est alors qu'on pourra crier haro sur les tramways des barbares. Adieu, les effets de perspective de la promenade parisienne par excellence.

Le tramway de Barmen à Eberfeld a un parcours de plus de 13 kilomètres, dont la moitié est déjà livrée à la circulation. Le mode de construction employé consiste en un rail soutenu par un système de poutrelles et de treillis en fer, dont la pièce principale est constituée par des poutres ayant la forme d'un I. La voie aérienne ainsi formée est supportée par des étriers dont la forme varie suivant la nature des lieux. Il faut dire, en effet, que ce tramway extraordinaire est suspendu sur une partie de son parcours au-dessus de la rivière Wupper. A cet endroit la voie est soutenue par des chevalets en forme de V renversé; dans la section qui parcourt les rues de la ville les supports ont la forme d'un U posé en sens inverse.

La ligne est à double voie sur tout son parcours, les rampes sont peu accentuées et les courbes les plus réduites ont un rayon un peu inférieur à 100 mètres. Les voitures sont suspendues sur deux trucks moteurs, à deux roues, placés un à chaque extrémité du wagon. Naturellement les mesures voulues ont été prises pour que les roues qui soutiennent tout le système ne puissent

se dégager du rail. La traction est électrique, le moteur, d'une force de 36 chevaux, est placé sur le côté extérieur du truck qui le porte, à égale distance des deux roues, il reçoit le courant par un trolley et un rail de contact. La vitesse maximum d'environ 40 kilomètres à l'heure est bien supérieure à celles de nos voitures et tramways des systèmes les plus perfectionnés, la vitesse moyenne n'est, il est vrai, que de 30 kilomètres.

Les voitures peuvent contenir 50 voyageurs, elles sont divisées en deux classes, plus un compartiment de fumeurs. Les trains sont généralement formés de deux voitures, mais les quais des stations aériennes sont assez longs pour recevoir un train de quatre voitures si les nécessités du trafic l'exigent. L'allongement du train n'offre pas d'inconvénient pour la rapidité de la traction puisque chaque voiture porte son moteur. Les trains peuvent se succéder à deux minutes d'intervalle, car les wagons sont munis du frein automatique « block system ». Étant données la vitesse des trains et la petite distance qui les sépare, il est à souhaiter que ce frein ne soit pas sujet à des défaillances comme on en constate trop souvent.

On ne peut pas dire que ce nouveau tramway électrique constituera un embellissement pour les villes qui croiront devoir l'adopter. Néanmoins, il offre des avantages qui contribueront à le faire adopter; en premier lieu, il faut considérer qu'il dégage la circulation, partant le nombre des écrasés sera réduit dans une forte proportion. Par contre, les tamponnements peuvent être fréquents et cette éventualité mérite d'être envisagée de très près, car un télescopage entre deux trains à une hauteur d'une quinzaine de mètres aurait des conséquences plutôt fâcheuses pour les voyageurs. Il est donc prudent de laisser le système faire ses preuves à l'étranger avant de songer à l'introduire en France.

ALBERT REYNER.

L'AUTOMNE

Plus de feuilles sur les rameaux,
Plus de rayons dans le ciel triste,
Novembre a rouillé les ormeaux;
C'est un lugubre coloriste.

Les jours de soleil sont finis,
Voici les brumes arrivées,
Les buissons ont perdu leurs nids,
Les nids ont perdu leurs couvées.

Le brouillard a pleuré longtemps
Sur les ramures dépouillées;
Ce n'est plus le gai printemps,
Les mousses sont toutes mouillées.

On a gaulé tous les pommiers;
Par tas, par paniers et par sommes;
Les fruits sont partis les premiers.
Les feuilles ont suivi les pommes.

Seul, le gui pousse et reverdit,
Mais point de grives sur ses touffes;
J'entends le pommier qui lui dit:
« Ah! parasite, tu m'étouffes! »

Les beaux jours ont des lendemains
Bien tristes, n'est-ce pas, mignonne?
Le froid rougit vos blanches mains,
Pourquoi donc sortir en automne?

Les bois vont te mettre en lambeaux,
Tu vas glisser sur les fougères;
Pour suivre un poète en sabots
Tes bottines sont bien légères.

Au mois de mai, lorsque tu vins
Finir ici quelques dimanches,
Des voix chantaient dans les ravins,
Le soleil éclairait les branches.

L'amour, tapi dans les buissons,
Tenait la nature éveillée;
Les oiseaux entre les chansons,
Se becquetaient sous la feuillée.

C'était la Jeunesse; aujourd'hui
C'est la Vieillesse âpre et chenue;
Le bois pleure, l'Amour a fui,
Pourquoi, mignonne, es-tu venue?

Je suis heureux quand tu rougis,
Lève sur moi tes yeux d'aurore;
Avant de rentrer au logis,
Je veux te voir rougir encore.

Et nous reviendrons, appuyés
L'un sur l'autre, les jours de neige,
Chercher les baisers oubliés
Sous le hêtre, que Dieu protège!

L'hiver peut sévir au dehors,
Le printemps est en nous, ô femme,
Et qu'importe le froid du corps
Quand on a le soleil dans l'âme!

PAUL HAREL.

LE RÊVE D'UN JOUR D'AUTOMNE [1]

NOUVELLE

II *(Suite.)*

Mais le regard de la jeune fille m'effleura, enfin, et comme à son insu, l'espace de quelques secondes. Les effluves de ce regard fugitif suffirent à dissiper l'atmosphère diabolique dont je m'imaginais que sa beauté traînait autour d'elle, nécessairement, le sortilège. C'était un regard d'une limpidité, d'une assurance paisible, d'une énergie douce en face des obstacles de la vie, qui me laissait lire dans son âme, comme si elle avait ouvert, devant mes yeux, tout le livre de son passé. Ce regard protestait, sans le savoir, contre la vision troublante que je venais de me donner d'elle. Je ne découvrais, sur tout son visage, qu'une expression de fierté vaillante, contre les rigueurs et les embûches de la vie. Et sa bouche est attendrissante par un pli de résignation à d'inévitables

(1) Voir le *Magasin Pittoresque*, numéros des 15 septembre et 1er octobre 1900.

meurtrissures, qui devaient y régner habituellement.

En réfléchissant à mes impressions, maintenant, il est possible, je l'avoue, que je me sois trompé, entièrement, sur l'humeur de cette jeune fille. Elle est peut-être d'une nature enjouée et aisément insouciante. J'ai pu prendre pour du sérieux dans l'esprit, de la gravité de caractère et une certaine amertume courageusement surmontée, le masque d'indifférence qu'elle affectait de se donner devant moi. J'aime mieux, pourtant, croire aux impressions premières qu'elle a éveillées en moi. Elle me demeure ainsi plus intéressante. Elle n'était pas seulement captivante par le charme de sa beauté; elle devenait touchante par sa vaillance au milieu des injustices de sa destinée. Et nous avons beau nous raisonner, pour nous contraindre à admettre que le privilège de la beauté n'implique, en lui-même, aucun droit particulier, il y a quelque chose, en nous, qui s'obstine à voir une iniquité du sort, dans le défaut de bien-être, d'aisance et même de luxe où sont réduites des femmes jeunes et belles. La misère ne s'harmonise qu'avec la laideur et la splendeur nous semble la compagne légitime de la beauté.

C'était tout cela que j'aurais voulu dire à cette jeune fille inconnue. Des louanges à sa beauté se pressaient sur mes lèvres, avec des paroles d'affectueuse commisération sur les renoncements de son humble vie et des félicitations cordiales à sa résistance aux tentations qui lui venaient de sa beauté. Oui, ma foi, je sentais déborder, de ma pensée et de mon cœur, des flots de ces choses émues que l'on dit aux êtres d'abnégation, pour leur faire du bien. Mais comment lui communiquer toute cette effervescence de mon admiration et de ma sympathie? On ne peut jeter, ainsi, à la tête des gens que l'on ne connaît pas, des effusions affectueuses et enthousiastes, dont leur réserve peut prendre ombrage. Et je souffrais d'un cruel embarras. Si je lui parlais, je risquais une sèche rebuffade qui m'aurait peiné. Si je ne parlais pas, je savais bien que je me privais de toute chance de désarmer une indifférence qui me devenait de plus en plus intolérable. Dès lors, que dire? Par quelle banalité rompre ce mur de silence hostile contre lequel se brisaient les flots de paroles admiratives et cordiales que m'inspirait la présence de cette inconnue sur mon chemin?

A chaque station, je tremblais de la voir descendre avant d'avoir réussi à échanger avec elle une de ces formules sur la sérénité du temps ou la beauté du paysage, par lesquelles se lient communément les conversations entre les bonnes gens. J'aurais voulu trouver quelque chose d'aimable et d'imprévu qui me conciliât, aux premiers mots, son estime et sa bienveillance. Mais ma stérilité d'imagination demeurait incurable. Et peut-être mes moyens inventifs étaient-ils paralysés par l'ardente vision de sa beauté dont, au moins, mes yeux avaient les délices.

Il faut penser qu'à un moment son image s'est emparée de mon être si despotiquement qu'elle m'a absorbé jusqu'à abolir en moi la sensation des choses ambiantes. L'horizon du rêve m'a abstrait subitement des réalités dont j'étais environné. Les objets se sont réfléchis en moi, plus nettement peut-être que si j'avais continué à en avoir la perception consciente. Et je sais bien que je jouissais toujours de la beauté de ma compagne, en même temps que de la sérénité émouvante du paysage mobile à nos côtés. Une joie recueillie et même un peu indécise flottait dans la lumière paisible, atténuée de grisailles argentées, dont les verdures jaunissantes étaient baignées alentour. Vous savez aussi bien que moi le charme de la vie, dans cette vaste enceinte paisible de collines dont Paris est mollement enserré. On dirait qu'il y flotte du bonheur dans l'air. Les maisons au milieu des arbres, qui les isolent et protègent leur intimité, y laissent transparaître par l'allégresse muette de leurs fenêtres et de leurs murailles, de discrètes lueurs de joie. Le silence des bosquets, des jardins de fleurs, des parcs ombreux et profonds, des bois vastes et, en quelque sorte, chargés de tant de songes concentrés sous leur ramure, y abrite la vie contre la fièvre dont elle est agitée, à Paris, partout. On sent déjà là, que la vie est un peu apaisée, non pour s'y endormir, mais pour y mieux prendre conscience d'elle-même, pour y être savourée à loisir, doucement. Le ciel y est moins trouble qu'à Paris, de la continuelle et sourde rumeur des plaintes, des sanglots obscurs, des douleurs dissimulées, des cris étouffés du désespoir; il étend ses profondeurs bleues sur ces collines bénies, pour y embellir les jours calmes de ses clartés; et il se mire, dans les eaux lentes de la Seine, que la sérénité rassurante de ses abîmes lointains.

C'est du moins cette impression qui m'a envahi, dans la lumière silencieuse de cette matinée d'automne, pendant que je roulais, au fond de mon wagon, au milieu de ses verdures rehaussées d'or, sous l'azur pâli de flottantes brumes argentées, en compagnie d'une jeune fille inconnue, dont la présence et l'insinuante beauté absorbaient mon cerveau, dans l'ivresse puissante et les langueurs du rêve. Je n'avais plus conscience de rien, sinon de voguer dans le recueillement d'un paysage enchanté où tout mon être dilaté était transporté de joie. Et cette joie fluait en moi comme une eau magique, comme une eau lumineuse. Toute ma sensibilité frémissait, voluptueusement, sous l'afflux prolongé de ses ondes de délices.

Ainsi abstrait, par mon exaltation, de la conscience de mes mouvements et de la sensation précise des objets extérieurs, j'ai cru réaliser l'objet même de mon véhément désir. Pendant

quelques minutes, la magie de la beauté de ma compagne qui flotte dans la clarté pâle du ciel, sur les verdures dorées du paysage où nous sommes emportés, a triomphé de tous les obstacles qui m'isolaient d'elle. Un sourire de condescendance à mon désir de lui parler a déclos ses lèvres, et ses yeux bleus ont consenti à laisser mes yeux effleurer la surface de leur abîme de clarté. La moquerie de leur regard s'est atténuée d'indulgence, pour acquiescer, enfin, à mon impatience de mettre en contact mon âme avec son âme. Elle n'y a pas attaché plus d'importance, d'abord, qu'à la satisfaction qu'elle aurait accordée à un caprice d'enfant. Mais cette première concession m'a enhardi. Je me suis risqué à prendre dans mes mains sa main frêle et douce, et ma voix s'est faite implorante et respectueuse, autant qu'il seyait, pour achever de vaincre sa réserve obstinée.

Dans l'exaltation intérieure où mon imagination m'a emporté et réellement ravi, je suis sûr d'avoir entendu sa voix me répondre. Maintenant encore que s'est évanoui le charme de ces minutes heureuses de délire, il me semble bien que le retentissement de ses paroles, à mes oreilles, n'a pas été le résultat d'une brève hallucination. Et, sans doute, elle m'a dit, afin de me laisser entendre que son silence, jusqu'alors, n'avait rien eu de désobligeant pour moi, qu'elle n'a pas l'habitude de lier conversation avec les gens, sans les connaître, qu'une jeune fille est tenue à beaucoup de circonspection, qu'elle est exposée, par sa vie errante de professeur de musique, à tant d'entreprises inconvenantes... En fait, je ne saurais affirmer qu'elle m'ait dit ces choses, ou d'autres, ou rien du tout. Je les ai entendues, en moi, peut-être, par le simple effet d'un dialogue que je poursuivais, imaginairement, avec elle. Mais je suis bien sûr, d'avoir subi, réel ou illusoire, l'enchantement de sa voix qui déroulait, dans tout mon être, ses modulations de flûte de cristal ondulant sur des eaux en fuite.

Tout ce que j'avais éprouvé d'admiration pour sa beauté et de commisération pour les tristes nécessités de la vie qu'elle affrontait, courageusement, chaque jour, se répandait, par ma bouche, en louanges respectueuses, en protestations contre le sort injuste qui lui avait refusé l'aisance dont elle était digne. Il me semblait bien, pendant ces effusions de mon enthousiasme et de ma tendresse spontanée, lire dans les yeux de la jeune fille, sur sa bouche où la surprise comprimait les paroles, sur toute sa figure déconcertée, sans doute, de l'autorisation qu'elle me donnait de lui parler, une incertaine, une hésitante allégresse. Mais j'eus la sensation qu'elle réprimait ce mouvement d'abandon. Je voulus me maintenir, au moins, à ce premier degré d'intimité où il me semblait bien, pourtant, qu'elle venait de m'admettre. Mes yeux cherchèrent ses yeux. Je la découvris loin de moi, et sa main, que j'avais cru tenir dans les miennes, pendait, au long de sa hanche, comme si elle n'eût pas quitté la place où elle m'avait signifié une indifférence si résolue, depuis mon entrée dans son wagon. Encore bouleversé par ce brusque éveil de mon rêve, je ne me rendis pas compte que je venais de subir une véritable hallucination. Je crus qu'elle venait de s'écarter de moi, parce que l'intempérance de mes éloges l'avait alarmée. Je me levai. Je marchai jusqu'à elle et je lui dis, mais avec la conscience reconquise du son réel de mes paroles, cette fois :

« Je vous supplie de croire, au moins, Mademoiselle, si mes protestations vous ont paru excessives, que je n'ai jamais eu l'intention... »

La stupeur et même l'effroi de son visage me coupent la parole.

« Monsieur, me dit-elle, d'une voix un peu tremblante, qu'est-ce qui vous prend? Vous n'avez pas toute votre raison. »

Je ne trouve plus à sa voix les mêmes modulations mélodieuses qui m'ont ravi, tout à l'heure. Une horrible perplexité s'empare de moi.

« J'ai toute ma raison, lui dis-je, cependant. Je ne comprends pas en quoi j'ai pu vous offenser. Il n'y a qu'un instant, vous m'écoutiez, semblait-il, avec plaisir.

— Monsieur, me répondit-elle, d'un ton qui s'irritait, je n'ai aucun goût pour les mauvaises plaisanteries, surtout quand elles sont trop dénuées d'esprit. Puisque vous paraissez avoir besoin de revenir à vous, je vous affirme que nous n'avons pas échangé un mot, avant que vous vous soyez levé de votre place, pour vous rapprocher de moi. »

Je me sens stupide, devant elle. Et, naturellement, je m'enfonce dans mon ridicule.

« J'aurais rêvé, alors, insistai-je? Depuis la gare de Courbevoie, au moins, nous n'avons pas parlé, ensemble? »

— Sèvres, cria le conducteur du train! Sèvres!

La jeune fille ouvrit la portière et, heureuse de se délivrer de mon obsession, elle descendit du train, vivement.

Sans plus songer que je devais venir jusqu'à la gare de Bellevue, je descendis aussi, du train, machinalement, derrière elle.

Je la voyais se hâter, parmi les voyageurs. J'en bousculai quelques-uns, moi-même, pour la rejoindre. Je ne pouvais pas supporter qu'elle disparût ainsi de ma vie, après l'avoir exaltée, si violemment, durant une demi-heure de béatitude, avec le souvenir désagréable de ma déraison et de mon imbécillité. Si j'avais été victime d'une sorte d'impérieuse hallucination, comme j'en avais, maintenant, la déplorable certitude, il me fallait lui affirmer que la fascination de sa beauté sur mon imagination trop enflammée avait été la cause unique de mon extravagance.

Je ne réussis à l'atteindre qu'en haut de l'escalier. J'avais retrouvé toute mon audace et tout mon sang-froid. Le hussard, en moi, maîtrisait

le songe-creux. Je la dépassai et fis demi-tour, vivement, devant elle, pour lui barrer le passage.

« Mademoiselle, lui dis-je, la main posé sur mon képi, vous me permettrez bien de vous expliquer...

— Oh! Encore!

Résolument dressée devant moi, les yeux ardents de volonté, elle ajouta d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Monsieur, on m'a appris à croire que les hommes de votre métier étaient toujours bien élevés. Je fais appel à la galanterie que votre uniforme vous impose, pour vous prier de me laisser tranquille.

— Je vous demande pardon, Mademoiselle. »

Je m'inclinai respectueusement et m'écartai pour lui laisser poursuivre sa route. Je la regardai s'éloigner. Je sentais douloureusement que chacun de ses pas consommait davantage la ruine de mon rêve. Mon exaltation était tombée aussi rapidement que la flamme éphémère des feux de brandes, la nuit de la Saint-Jean d'été, dans les montagnes. D'imaginaires cendres répandaient sur mon âme une tristesse de néant. Le frisson léger des feuilles mortes, qui se détachaient des arbres centenaires, autour de moi, m'effleurait douloureusement, comme le dernier souffle des successives agonies. L'allégresse du soleil diffuse, dans l'air bleuâtre, m'apparut dans sa véritable expression d'ironie, au-dessus de la dissolution lente des verdures, des fleurs et des parfums. Parmi ces convulsions résignées des choses en décomposition, je me sentis moi-même prodigieusement diminué, rapetissé, atomisé, moindre, dans l'univers, qu'une des feuilles mortes roulée par la brise vers le creuset mystérieux des anéantissements.

Et comme Mme Dureau, malgré son parti pris de ne plus interrompre le récit de son filleul, ne put s'empêcher, ici, de s'étonner du grossissement qu'il donnait, à une mésaventure si simple, le lieutenant Cormeille se récria :

— Cela vous paraît étrange, marraine, que la rencontre d'une petite fille inconnue ait éveillé, en moi, tant de sensations incompatibles avec mon genre de vie ? Et depuis que je vous débite minutieusement toute ma pauvre histoire, je ne vous parle guère le langage d'un hussard. Mais j'ai été bouleversé, durant une demi-heure environ, de tant d'émotions rapides et inattendues, qu'un peu de lyrisme m'est bien permis. J'ai fait, en réalité, le rêve de toute une vie de bonheur, pendant cette hallucination qui m'avait envahi. Et cette ruine brutale d'une joie, dont j'avais joui aussi ardemment que si elle avait été réelle, m'a pénétré de la tristesse poignante des choses aussi douloureusement que si j'avais subi, sur cette place de Sèvres, dans la mélancolie de ce matin d'automne et sous la neige lente et clairsemée des feuilles mortes, la rupture d'un amour encore vivant en moi et déjà éteint dans le cœur de celle qui s'en allait.

Et l'être de grâce éphémère qui m'avait, en si peu de temps, donné l'exaltation des plus radieuses allégresses et la défaillance subite du désenchantement où je demeurais maintenant, meurtri, s'en allait, d'un pas léger, le long de la grille du parc de Saint-Cloud. Elle répandait, autour d'elle, indifférente à la joie comme aux regrets qu'elle m'avait donnés, le charme de sa jeunesse et de sa beauté. Je ne pouvais, cependant, m'arracher à son charme. Le mouvement souple de sa marche me captivait encore, par son harmonie fuyante. A mesure que sa silhouette décroissait dans la grand'rue, le nœud de rubans qui flottait sur son chapeau lui donnait l'aspect d'un élégant oiseau, dont la tête s'était chargée d'ailes.

Je ne sus pas résister à l'impulsion qui m'attachait à ses pas. Cette jeune fille déjà lointaine était pour moi la fuite visible d'une illusion que j'aurais voulu conserver, l'évanouissement d'un rêve que je souhaitais retenir. Même quand nos joies fragiles ont fait naufrage, notre âme s'obstine à s'accrocher à leurs épaves. L'évidence de mon impuissance à rien obtenir de cette jeune fille ne m'avait pas réduit au renoncement de tout espoir de la fléchir. Ou, pour être plus vrai, je n'espérais plus rien d'elle. Mais je la suivais, pour réjouir encore mes yeux de la vue de sa silhouette élancée, de la sveltesse de sa taille, de la courbe voluptueuse de ses seins, et enfin pour prolonger l'émotion que me donnait encore l'harmonie alerte de sa marche rythmée, expressive et belle comme une danse. Je parcourus ainsi, à sa suite, une bonne partie de la rue centrale de Sèvres. Mais elle s'engagea brusquement à droite, dans une ruelle abrupte, dépassa le bourg et sonna à la grille d'un parc, au fond duquel on apercevait une grande maison ensevelie dans de la verdure et du silence.

C'était fini. Mon rêve s'était évanoui. Je n'affirmerais pas que je ne serais pas resté encore devant cette grille, obstiné à attendre je ne sais quel miracle qui m'en aurait rendu l'objet. Je n'aurais réussi, sans doute, qu'à me rendre un peu plus ridicule ou un peu plus odieux à cette jeune fille, que je ne reverrai jamais. Je me souvins, fort à propos, de l'heure, de votre déjeuner. Et l'impatience que mon retard devait vous causer, à bon droit, me donna des ailes. Et j'accourus vers Bellevue, en grand danger d'être grondé.

(*A suivre.*) FÉLICIEN PASCAL.

***

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Voici un sujet sur lequel on a écrit, ces temps derniers, cinq cents chroniques, et sur lequel chacun se flatte d'avoir encore quelque chose à dire, — car ce n'est pas fini : il s'agit de la *réforme* de l'orthographe, écrivent les uns, — la *faillite* de l'orthographe, écrivent les autres, qui se fâchent...

La question paraît avoir été embrouillée par trop d'ardeur dans les deux camps. Les réformistes, tout d'abord, sont partis en guerre avec une fougue à coup sûr inconsidérée, et il leur en a cuit un peu. Ils ont nui, ainsi, au succès complet de leur projet qui, à certains égards, se défend. Ils ont soulevé des conflits tels qu'à l'heure présente on ne sait plus où on est. C'est M. le ministre de l'Instruction publique qui a ouvert le feu en convoquant tout à coup le Conseil supérieur de l'Instruction publique pour lui soumettre cette réforme : le Conseil en a délibéré longuement; il a approuvé; M. Leygues a pris un arrêté qui, naturellement, devait être exécuté à la rentrée des classes. Il avait des conséquences considérables. Les éditeurs qui ont fait imprimer les très nombreuses grammaires dont nous achetons, chaque année pour nos enfants, des exemplaires toujours nouveaux, devaient-ils préparer des éditions expurgées, conformes à la loi de liberté — ou de licence — que venait de consacrer M. Leygues? Ils étaient très perplexes, ils le sont encore, du reste. On leur dit, au ministère, qu'il suffirait de glisser dans leurs volumes une feuille contenant l'énumération de deux cents mots dont l'orthographe serait rectifiée désormais. Quant aux participes, dont les légendaires et difficiles accords ne seraient plus régis par aucune règle (c'est le second point, le plus important, de l'édit ministériel), il suffirait d'annuler, d'arracher les pages qui les concernaient.

Les éditeurs, en général, se tinrent cois et attendirent : ils firent bien; on ne leur communiqua pas les deux cents mots et le chapitre des participes fut respecté momentanément. Les *potaches*, qui sont rentrés, n'ont pas eu cette joie de narguer leurs professeurs en orthographiant selon leur fantaisie; on a pris le rudiment au commencement et on en a tourné les pages, toutes les pages, comme par le passé. Car il s'est produit ceci : M. le Ministre avait oublié de consulter l'Académie française, qui a quelque droit à la considération officielle en ceci! L'Académie était très mécontente. Elle le fit savoir. Le ministre alors lui demanda son avis, et l'Académie se mit à la besogne. Elle le fit sans grand enthousiasme. Une fois déjà, elle avait entrepris un travail de ce genre : ce fut en 1730. Elle décida, à cette époque, de « travailler à un code grammatical où se trouveraient notées les difficultés qu'un dictionnaire ne peut débrouiller et répéter à chaque mot ».

L'Académie divisa cette tâche en trois parties : elle chargea l'abbé Gédoyn des *verbes;* l'abbé mourut avant d'avoir accompli sa besogne. L'abbé Rothelin, qui devait s'occuper des *particules*, mourut avant d'avoir commencé son travail. L'abbé d'Olivet, chargé des *noms, articles, pronoms* et *participes*, acheva seul son œuvre; quand il la porta à l'Académie, on pensait à toute autre chose, et l'affaire en resta là, — pour un siècle et demi.

Cette fois, l'Académie, piquée au vif, aboutira. Elle a nommé un rapporteur, M. Hanotaux, qui a rédigé des conclusions, dont M. le ministre de l'Instruction publique devra prendre souci. Le plus grand mystère a été gardé sur ces conclusions; on sait pourtant, d'une façon générale, que M. Hanotaux prend un parti moyen : il ne souscrit pas à toute la *réforme;* il ne consacre pas entièrement la *faillite* de l'orthographe; il demande, dit-on, une modification de la règle des participes et la suppression de la règle : *Amour, délice* et *orgue;* en outre les traits d'union qui séparaient les deux termes d'un mot composé seront supprimés, en bien des cas; les doubles lettres qui émaillaient certains mots passent aussi un mauvais quart d'heure.

Les réformistes ne seront qu'à demi satisfaits. Ils pourraient, pourtant, se contenter de ce résultat, car la défense de leurs adversaires, — littérateurs et poètes surtout, — est fort énergique et on doit reconnaître avec eux que, si notre langue contient trop de difficultés orthographiques, ce n'est pas une raison pour en modifier de fond en comble « l'aspect graphique », comme on le proposait au début de l'affaire. Est-ce que les Académies ou les Universités étrangères cherchent à élaguer de leurs grammaires les épines qui peuvent piquer les doigts des Français? Toutes les langues sont hérissées de semblables épines. Que pense-t-on de la prononciation anglaise, de la construction allemande, des verbes irréguliers allemands, espagnols, anglais? Et les langues slaves?...

Voilà « l'argument étranger ». On y répond en disant que le détestable exemple d'autrui ne nous dispense pas de nous corriger... Mais les défenseurs quand même de l'orthographe ont d'autres raisons dans leur sac. Les philologues sont particulièrement énergiques : l'un d'eux, professeur en Sorbonne, M. Gebhardt, qui est un des esprits les plus libres du corps enseignant puisqu'il poursuit, d'une haine vivace et spirituelle, le baccalauréat, ce fossile universitaire, a bataillé avec beaucoup d'humour contre les points principaux de la réforme. Pour les *participes*, par exemple, il supplie qu'on conserve la règle du *genre* tout au moins : « Il faudra, dit-il, permettre aux écoliers d'écrire : « La ville qu'Alexandre avait « *détruit* »; de là à écrire : « La ville *détruit* par Alexan- « dre », le saut est fort court. Les élèves sauteront allégrement. Entre la parole écrite et la parole orale, le divorce est institué. »

M. Gebhardt plaide aussi pour les traits d'union : le trait d'union français d'après lui manifestait le génie essentiellement analytique de notre langue. La langue allemande est d'un tempérament opposé. Chez nos voisins, on pourrait fondre, sans scandale, en un mot unique, cette petite enseigne : « Société générale privée des bateaux à vapeur du Rhin inférieur ». Nous y mettons dix mots. Le trait d'union soudait ensemble deux ou trois mots, qui gardaient une demi-autonomie. Voilà la concentration imposée à l'orthographe, comme à un simple ministère. Cette violence faite aux instincts séculaires du français n'ira pas sans quelque dommage. On écrira *têteàtête* en un seul mot. L'originalité pittoresque du mot est effacée...

Il n'est pas enfin, jusqu'aux *genres* différents de *délices*, d'*orgues*, d'*amours* qui ne trouvent grâce devant M. Gebhardt. Pour le mot *amours*, spécialement, sa résistance à la réforme est tout à fait amusante : « De *folles amours* signifiaient d'imprudentes

ou coupables passions, dit M. Gebhardt; la distinction avait sa valeur morale. Des *amours badins* se recommandaient par une raison esthétique. On voyait les petits bonshommes blancs et roses de l'Albane, de Boucher, de Watteau. C'était une vision anacréontique assez plaisante. Il y faudra renoncer. »

Tant de verve a été dépensée en pure perte : on l'a vu plus haut : les traits d'union, les distinctions entre les amours disparaîtront et les participes seront touchés. L'Académie consent à ce qu'on porte la main sur ce qui fut l'Arche sainte pendant tant d'années. Réduite aux proportions qu'on lui donne et que le ministre de l'Instruction publique ratifiera, la réforme est assez inoffensive. Au demeurant, ce sont les éditeurs qui y gagneront et les parents qui payeront les frais d'éditions futures. En France, tout se termine généralement ainsi.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

La Mandchourie : Son passé, son présent, son avenir.

Les abonnés du *Magasin Pittoresque* n'ont pas lu sans intérêt l'article consacré par M. P. Labbé à l'une des peuplades de la Mandchourie (ou, comme l'impriment les Russes : Mandchjourie), les Goldes, paru dans ce recueil le 1er septembre dernier. Les événements politiques qui s'accomplissent en ce moment dans l'Extrême-Orient; l'issue des négociations entamées avec le gouvernement chinois en vue d'obtenir des *garanties*, modifieront probablement d'une manière très sensible les conditions actuelles de cette vaste province, nominalement sous la dépendance de la Chine, mais dont les habitants, soumis par le Céleste Empire, ont dû autrefois imposer leur autorité de manière à amener un des leurs à occuper le trône de leur propre vainqueur. Les destinées de la Mandchourie entrent, d'ailleurs, dès à présent, dans une phase nouvelle. La Russie, suivant sa méthode rationnelle et infaillible d'expansion territoriale en Asie, vient d'occuper militairement la grande province chinoise. Les officieux proclament que cette occupation n'est que temporaire et que le gouvernement n'a aucune ambition d'*annexer* le territoire. Nous y croyons d'autant plus volontiers que la Russie a donné, jusqu'à présent, les gages d'une grande probité politique. L'idée lancée et soutenue de si bonne foi, par le souverain russe pour le désarmement et la suppression de grandes guerres, ne permet pas de douter un instant de la sincérité des intentions de son gouvernement. La Mandchourie sera donc un jour rendue aux Chinois. Ce sera tant pis pour les Mandchours. Nous avons, d'ailleurs, une situation analogue dans notre Europe.

La Bosnie et l'Herzégovine ne devaient être occupées, par le gouvernement autrichien, en 1878, que pour une durée très limitée. Il serait téméraire d'affirmer que les Bosniaques aspirent à retourner à l'ancienne sujétion. Pour ce qui est de la Mandchourie, un autre intérêt s'attache à cette grande province — et c'est à ce titre que nous avons cru opportun d'en dire quelques mots aux lecteurs du *Magasin Pittoresque*, — c'est celui de l'inconnu. La Mandchourie est encore considérée, parmi les géographes, comme une *terra incognita*. Le seul document renfermant quelques données précises sur cette province, — et qui résume aussi tout ce qui a été écrit sur ce pays — est une publication du Ministère des Finances de Russie : *la Mandchourie*, par D. Pozdnéev, 1897. Les Russes, établis sur la rive gauche de l'Amour, frontière naturelle de la Mandchourie, et par conséquent les plus proches voisins du pays, sont les plus intéressés à connaître la province. Une autre question prédomine dans les préoccupations du gouvernement russe : une voie ferrée à travers la Mandchourie doit relier Vladivostock, le port russe sur le Pacifique; avec la grande ligne transsibérienne, à Nertchinsk: Vladivostock, Khabarovsk, Blagoviechtchensk, situés sur l'Amour, forment en quelque sorte les trois principaux points d'un immense triangle que présente, dans sa partie orientale, la grande province chinoise. Ce fut aussi par l'Amour que parvinrent, vers le milieu du XVIIe siècle, les premières notions sur l'existence de la Mandchourie, visitée pour la première fois par des Cosaques de Sibérie. Les ambassadeurs russes envoyés en Chine et qui traversaient la Mandchourie pour se rendre à Pékin (fin du XVIIe et commencement du XVIIIe siècle) ne furent pas admis à prendre des notes en route. Les récits des Jésuites qui ont visité différentes parties de la Mandchourie sont également très sobres de détails. Les annales chinoises font pourtant mention de la partie méridionale de la Mandchourie 2350 ans avant Jésus-Christ.

L'acquisition de la Mandchourie, par les dynasties alors régnantes en Chine, remonterait à l'an 200 avant Jésus-Christ. Pour cette époque, les documents chinois renferment des détails très curieux sur les mœurs du peuple mandchou; les historiens le représentent notamment comme le peuple le plus élégant de la terre; hommes et femmes étaient vêtus avec une grande recherche et portaient de nombreuses et riches broderies sur leurs habits. Les Chinois leur reprochaient par contre une certaine dissolution dans les mœurs. Les Gao-Guoui-li particulièrement choquaient par la liberté de fréquentation qu'on constatait chez les jeunes gens des deux sexes. La dynastie mandchoue s'implanta sur le trône de la Chine, dans les premières années du XVIIe siècle. Son fondateur était Ngaisin Gioro ou « l'homme au surnom de l'or », qui avait appartenu à une famille tatare, dissoute par Gengis-Khan. Le premier empereur de cette dynastie, Tsai-Tzoung, régna sur la Chine de 1616 à 1626.

Mais les connaissances positives sur ce pays ne date que du milieu du XIXe siècle. L'établissement définitif des Russes dans la Sibérie et l'ouverture au commerce européen des ports du Sud (1860) permirent aux Anglais et aux Russes de pénétrer dans l'intérieur de la Mandchourie. Parmi les principaux explorateurs, il faut citer James, Poutiata, Christie, Pallas, etc. Des missionnaires chrétiens se sont en outre établis dans la province; d'abord, les religieux envoyés par les *Missions étrangères* de Paris (1838), ensuite des missionnaires protestants anglais (1861).

D'après l'état actuel de nos connaissances, le pays peut être divisé en deux grandes sections, séparées par une crête de montagne, les Tchan-bo-chan, qui s'étend le long du 42e parallèle. Au Nord, les habitants, en majeure partie Tonngouzes, ne vivent que de chasse. La partie Sud, habitée par des Gaoli et des

Coréens, se prête à différentes cultures. Le nombre des habitants n'a pu encore être évalué même approximativement. On le suppute entre 12 et 23 millions ! On a pu établir, par contre, la présence de certaines catégories de peuplades : Mandchous propres (Daours, Orotches, Manègres, Birars, Goldes, Soloms); Mongols (Bouriates, Tchipchtines, Olofs); enfin les Chinois. Il est admis également que les Mandchous propres ne forment plus actuellement que 5 ou 6 p. 100 de la population totale du pays. Les Chinois sont parvenus à imposer au pays à la fois leur culte, leurs mœurs et leur langue. La grande majorité des habitants est vouée au bouddhisme. Une faible partie suit les préceptes de l'Islam. Les prosélytes faits par les missionnaires chrétiens sont en infime minorité; environ 20000. L'esclavage étant encore en vigueur dans la Mandchourie (comme dans le reste de l'Empire chinois), c'est par l'achat, souvent aussi par le *rachat* d'enfants qu'on recrute la majeure partie des pensionnaires dans les orphelinats. Les journaux d'Europe ont relaté les nombreux et terribles massacres de chrétiens qui ont eu lieu en Mandchourie, notamment près Moukden (capitale du sud-ouest de la province), au mois de juillet dernier. Plusieurs missionnaires et des sœurs de charité ont été brûlés vifs. D'autres ont été décapités. Quelques-uns n'ont dû leur salut qu'à la prompte intervention des Russes. L'occupation — temporaire ou permanente — de cette province par une puissance européenne serait donc à la fois un bienfait pour le pays même et une acquisition à une œuvre d'humanité. Eu égard à sa position géographique, l'Empire russe est seul qualifié pour cette opération.

P. LEMOSOF.

CAUSERIE MILITAIRE

Il importe absolument à la santé générale de l'armée, que l'on se décide enfin à compléter les cadres de nos médecins majors. Il y a, dans la grande machine militaire qu'on appelle l'armée, des organes essentiels qui ne supportent pas d'incomplets, autrement l'organisme entier en souffre. Tel est le cas du Service de santé dans les cadres duquel existaient déjà de nombreuses vacances avant la constitution du corps expéditionnaire de Chine, et auquel, pour les formations sanitaires de campagne, on a dû faire encore de nombreux emprunts de personnel, à tous les échelons de la hiérarchie médicale.

On fait appel à l'esprit de dévouement et de sacrifice de nos médecins militaires, pour que la santé de nos soldats ne souffre pas de cet incomplet. C'est très bien. Mais, si leur esprit de dévouement et de sacrifice est incommensurable, et si nos médecins militaires ne marchandent pas le devoir, on ne peut en dire autant de leurs forces physiques. Il y a des bornes à celles-ci. Or, pendant l'été et aux grandes manœuvres, nos médecins militaires sont surmenés, les trois quarts d'entre eux doivent même renoncer pour le moment à prendre la permission annuelle à laquelle ils ont droit et qui leur permet de se reposer des fatigues d'un service surchargé.

D'autre part, avec un personnel insuffisant, on passe son temps, à la direction du Service de santé, à déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul; les médecins militaires sont l'objet de telles mutations entre les corps de troupe, que le découragement s'empare de bon nombre d'entre eux; découragement, lassitude morale et physique, qui se traduisent par de fréquentes démissions. Ajoutez à cela que, dans presque toutes les garnisons, qu'il y ait des hôpitaux militaires ou des hôpitaux mixtes, les médecins des corps de troupe doublent leur service de celui des hôpitaux.

Combien y en a-t-il qui, commençant leur journée par la visite d'une centaine de malades à la chambre du régiment, donnent ensuite leurs soins à une trentaine d'alités à l'infirmerie du corps, et courent après à l'hôpital du lieu pour la visite des salles? Voilà pour la matinée. Dans l'après-midi, c'est encore la contre-visite à l'infirmerie et à l'hôpital.

Un médecin civil qui serait affligé d'une clientèle aussi considérable deviendrait rapidement millionnaire, soyez-en persuadés. Nos médecins militaires se contentent de la solde commune à tous les officiers; ils n'ont droit à aucune rétribution professionnelle, et mangent leurs petites économies à payer les déménageurs d'un bout de la France à l'autre.

Il n'est pas admissible qu'un état de choses aussi défectueux persiste longtemps encore, autrement nous pourrions nous attendre à des mécomptes graves avec un personnel trop restreint et surmené. La direction du Service de santé n'y peut rien, les crédits lui font défaut. Alors, la parole est au Parlement. Ce sont là des dépenses que l'on doit au pays, car il s'agit de la santé et de la conservation de ses enfants.

CAPITAINE FANFARE.

LA GUERRE

AU TRANSVAAL

Je dois tout d'abord m'excuser auprès de mes lecteurs d'avoir eu la naïveté d'ajouter foi, il y a quinze jours, aux dépêches anglaises annonçant que Louis Botha, le vaillant généralissime des Boers, avait passé avec sa petite armée sur le territoire portugais.

Comme toujours, nos excellents voisins, prenant leurs désirs pour la réalité, mentaient avec un aplomb déconcertant.

Non, malgré l'occupation de Komati-Poort par les troupes de Pole Carew et de Jan Hamilton, la dernière cartouche n'est pas tirée. Sans doute, la prise de Komati met entre les mains des Anglais toute la ligne ferrée de Prétoria à Lourenço-Marquez, objectif de la stratégie de lord Roberts; mais la petite armée de Botha n'est pas entamée et peut tenir longtemps encore la campagne, malgré les difficultés de son ravitaillement, et en dépit de la défection de quelques centaines de volontaires étrangers qui, estimant la grande guerre terminée, ont seuls franchi la frontière du Mozambique.

Botha, Viljoen, Erasmus et bien d'autres commandos conservent toujours le contact avec les divisions de Carew et d'Hamilton, guettant les occasions, — et ne les manquant pas, — d'enlever leurs patrouilles et même leurs trains d'approvisionnements, inquiétant sans cesse leurs communications, continuant avec une ardeur nouvelle cette guerre de guerillas qui, de leur propre aveu, fait perdre aux Anglais de 400 à

500 hommes par semaine. Ainsi, dans la dernière semaine de septembre, l'armée anglaise a perdu, — chiffre officiel publié à Londres, — 485 hommes. Depuis le commencement de la guerre, il y a juste un an, des pertes anglaises *avouées* s'élèvent au chiffre fantastique de 42 505 hommes, abstraction faite des malades et des blessés actuellement en traitement.

M. Chamberlain peut donc être fier de son œuvre... en attendant le châtiment de son crime abominable.

Mais il est entendu que la guerre est terminée, et avant son retour en Angleterre, il est probable que lord Roberts va décréter la paix comme il a décrété l'annexion des deux Républiques. Tout se bornera désormais, selon cet étonnant général, à des opérations de police. On renvoie en Angleterre les volontaires de la Cité, la brigade navale, etc. Et les bons électeurs, ces éternels gogos de tous les pays, s'imaginent que les mines d'or du Transvaal vont couler désormais dans leurs poches, et ils ferment les yeux pour ne pas voir les transports qui chaque jour partent d'Angleterre, emportant de nouvelles troupes pour remplacer les unités réduites à l'état de squelette, des munitions, des approvisionnements de toute sorte.

C'est à peine s'ils accordent une attention distraite à ce qui se passe actuellement dans l'État d'Orange, annexé et pacifié, paraît-il, depuis six mois?

Le général de Wet a reparu au sud de l'État Libre. De Ladybrand, d'audacieux commandos viennent de pousser une pointe hardie sur Wepener, sur Rouxville, jusqu'à Aliwal North, sur le fleuve Orange! On se croirait revenu au commencement de la campagne.

Ficksburg est entre les mains des Boers. Le général Kelly Kenny est aux prises avec les Orangistes autour de Lindley, entre Kronstadt et Bethléem.

Au Transvaal, entre Prétoria et Mafeking, le commando de Lemmer harcèle sans cesse le général Methuen. A l'est de Prétoria, le célèbre Buller annonce pompeusement qu'il marche *rapidement* sur Krugerspost. Or cette station est à 20 kilomètres à peine au nord de Lydenburg, que ledit Buller occupe depuis plus d'un mois!

Allons, tout n'est pas perdu pour les deux admirables petits peuples. Botha et de Wet n'ont pas dit leur dernier mot. Les Anglais finiront peut-être par en convenir... après les élections.

Quant au président Kruger, il est aujourd'hui certain qu'il va s'embarquer à bord d'un navire de guerre hollandais pour se rendre en Europe.

La jeune reine de Hollande montre ainsi plus de cœur et de courage que tous les souverains de l'Europe réunis. Tous les braves gens lui crieront : Bravo!

EN CHINE

La comédie chinoise — ou le drame, comme vous voudrez — continue, sans que l'on puisse prévoir à quelle époque se baissera le rideau. On pouvait espérer que l'arrivée du maréchal de Waldersee allait précipiter les événements. Les grandes bottes de l'ogre allemand foulent le sol des Célestes depuis le 27 septembre, mais les dragons chinois ne semblent pas le moins du monde effrayés par la venue de ce nouveau diable étranger.

La diplomatie européenne est toujours tenue en échec par la diplomatie chinoise; les troupes internationales occupent, comme devant, Takou, Tien-Tsin et Pékin; on se bat un peu de tous les côtés... Mais l'empereur de Chine, la vieille impératrice douairière et le fameux prince Tuan attendent tranquillement, à mille kilomètres de la capitale chinoise, qu'on vienne les prendre par la main pour les ramener à Pékin où, enfin, mon Dieu! pourraient commencer les négociations.

Je vous ferai grâce des innombrables dépêches plus ou moins sensationnelles qui courent le monde. Il suffira de signaler d'abord les lettres échangées entre l'empereur de Chine et l'empereur d'Allemagne, et ensuite les propositions de M. Delcassé pour tenir nos lecteurs au courant de la question.

Sa Majesté chinoise a solennellement informé son cousin d'Allemagne qu'elle avait ordonné des sacrifices à l'autel à la mémoire du baron de Ketteler. Le premier secrétaire Kun-Kang a même été tout spécialement chargé de *faire des libations*, histoire d'exprimer la douleur et le souvenir de l'empereur chinois pour le malheureux diplomate assassiné.

Naturellement, Guillaume II a trouvé la plaisanterie un peu forte et a répondu « qu'il ne pouvait pas considérer ce crime comme expié *par une libation* »!

Et là-dessus, tous les journaux d'outre-Rhin de s'écrier que cette correspondance impériale ne peut manquer d'avoir les plus heureux résultats!

M. Delcassé, moins optimiste, a pris, de son côté, l'initiative d'envoyer une note aux gouvernements alliés pour servir de base aux négociations... à venir! Notre ministre des Affaires étrangères pose six conditions à la reprise des relations pacifiques, sinon amicales, avec la Chine : il demande la constitution d'une garde permanente pour les légations, le démantèlement des forts de Takou, l'occupation militaire de deux ou trois points entre Tien-Tsin et Pékin, des indemnités, l'interdiction de l'importation des armes et le châtiment des principaux coupables.

C'est fort bien; mais si le gouvernement chinois refuse de souscrire à ces conditions — et il ne paraît pas pressé d'en venir à cette extrémité — les puissances ont-elles un moyen quelconque de lui la forcer main? Les troupes alliés iront-elles cueillir à Si-Ngan-Fou, où ils se sont refugiés, et le prince Tuan et l'impératrice et l'empereur chinois? Évidemment non. Alors, quoi?

En attendant, lord Salisbury garde le silence. M'est avis que nous devons ouvrir l'œil du côté de nos bons amis les Anglais.

HENRI MAZEREAU.

LA VIE EN PLEIN AIR

La rencontre Ferrette-Marlier, qui s'est terminée par la mort de M. Marlier, appelle de nouveau l'attention sur la question du duel.

Un duel est *toujours* sérieux, quoique en prétendent certains maîtres d'armes qui parlent *ex cathedra* d'une chose qu'ils ignorent complètement. Il est rare que, dans une rencontre, il n'y ait pas un moment où la vie de l'un des adversaires, et même quelquefois de tous les deux, soit en danger. Ceux qui ont été témoins dans une affaire d'honneur ne me démentiront pas.

Je suis bien certain qu'aucun des quatre témoins de cette dernière affaire ne s'attendait à une issue grave.

La fatalité a voulu que M. Marlier, dans une charge

inconsidérée, s'enferrât lui-même sur l'épée de M. Ferrette, qui, instinctivement, avait « tendu la perche », comme on dit en escrime.

M. Marlier pratiquait l'escrime, M. Ferrette n'en avait jamais fait. Ce n'est pas la première fois qu'on voit quelqu'un ne sachant rien blesser grièvement un amateur de salles d'armes. La salle et le terrain n'ont rien de commun.

A la salle on s'amuse, on fait du sport, on risque de « beaux coups », on se fend à fond, on ne déteste pas le corps à corps où le hasard joue un si grand rôle : et puis beaucoup de coups ne sont pas annoncés parce qu'ils sont trop haut ou trop bas. Tel coup, qui traverserait le poumon si l'arme était démouchetée, est considéré comme nul parce qu'il a été porté « en dehors de la ligne des armes » ; tel autre, dans le bas ventre, est nul également. Il fallait toucher... plus haut. C'est l'école de la convention.

Je plains ceux qui s'adonnent à ce jeu de convention trop exclusivement. Il pourrait leur en coûter cher, si jamais ils avaient à aller s'aligner... pour de bon.

Mon malheureux ami Harry Alis (Percher) était un amateur de fleuret d'une force au-dessus de la moyenne: il fréquentait les salles d'armes, et il me confiait un jour que, s'il avait jamais un duel, il ferait le même jeu qu'en salle.

Il a tenu parole, et il a été tué à la première reprise.

Le fleuret pratiqué exclusivement n'est pas seulement une mauvaise préparation à un combat sérieux, il devient un danger.

L'exemple d'Harry Alis, celui de M. Marlier, sans parler de beaucoup d'autres victimes, sont là pour le prouver, aussi je dis aux jeunes gens qui lisent ces lignes et aux parents, désireux de faire apprendre l'escrime à leurs enfants : « Ne dédaignez pas ce joli joujou qui s'appelle un fleuret, car avec cette arme de convention on fait brillante figure dans les assauts publics, mais étudiez l'épée, l'arme pratique par excellence, demandez des leçons aux quelques rares professeurs qui ont la connaissance approfondie de cette arme, et vous vous en trouverez bien. »

Ce conseil que je donne — qu'à mon âge je puis déjà qualifier de conseil de l'expérience — donnera à ceux qui voudront bien l'écouter le goût d'un sport à la fois amusant et pratique. A la salle d'armes, l'épée en main, ils s'habitueront à donner une valeur à tous les coups, et ils rechercheront, lorsque le temps le permettra, les assauts et les poules en plein air, où ils acquerront le sentiment de la distance, et apprécieront la valeur des coups simples, les seuls qu'on emploie sur le terrain.

J'entends une voix de professeur qui me crie : « Mais on n'apprend pas l'escrime pour se battre en duel.

— D'accord, cher maître, mais il est vraiment... trop bête de s'exercer pendant des années dans une salle d'armes pour recevoir dans un assaut sérieux, — s'il vous est imposé, — un coup mortel de la part d'un homme qui n'a jamais tenu une épée de sa vie.

Le duel, me dira-t-on encore, devrait disparaître, parce qu'il ne prouve rien et qu'il n'est pour ceux qui se battent qu'un moyen de réclame.

Au point de vue philosophique, je reconnais que le duel est une institution (car c'en est une) absurde. Seulement, dans la pratique de la vie en France, je crois que sa suppression offrirait plus d'inconvénients que d'avantages. Je ne vois pas encore un Français allant demander des dommages-intérêts pour une gifle reçue ou pour une grave injure proférée.

Seulement, il faut que le duel devienne une exception, comme le demandent avec autorité le prince Georges Bibesco et le duc Fery d'Esclands, dans leur excellent livre que j'ai sous les yeux : *Conseils pour les duels*.

J'en conseille la lecture à mes lecteurs. Il n'est pas indigeste comme le code de Chateauvillard, et modernise avec beaucoup de science les règles si sages de cet ancêtre.

C'est un livre de bibliothèque, un livre utile, et un livre charmant aussi, car il contient quelques pages exquises d'Ernest Legouvé sur la philosophie de l'Escrime.

Peut-être que si le malheureux Marlier les avait lues, il ne serait pas mort, car il se serait défié de ses nerfs... Il ne se serait pas jeté aveuglément sur son adversaire, sans avoir tâté préalablement le fer de cet adversaire : il n'aurait marché sur lui qu'en s'emparant de ce fer qui lui a traversé les poumons...

MAURICE LEUDET.

VARIÉTÉS

LES HONNEURS RENDUS A LA COURONNE DE FER

A l'occasion des obsèques de l'infortuné roi d'Italie Humbert, la célèbre *Couronne de fer* conservée à la basilique de Monza a été transportée à Rome avec un cérémonial réglé par un décret royal de 1885.

Le décret s'est inspiré de cette considération que la *Couronne de fer* est en même temps une relique, un monument national et le point de départ d'un ordre de chevalerie.

Ce cérémonial étant unique en son genre, nous le donnons avec les détails qu'il comporte.

Le roi Victor-Emmanuel III ayant décidé que la *Couronne* figurerait à la cérémonie des funérailles du roi son père, les chapelains de la cour se rendirent à la basilique dans une voiture du palais et notifièrent à l'archiprêtre la décision de Sa Majesté.

Le lendemain, la basilique étant ouverte au public, l'archiprêtre sortit la *Couronne* de son reliquaire avec le rite accoutumé.

Étaient présents : le maître des cérémonies de la Cour, les chanoines de la basilique, un notaire royal attitré, le syndic de Monza, une délégation du Conseil de fabrique de l'église, une délégation du Conseil communal.

Après une cérémonie religieuse, le cortège se mit en mouvement, escorté par les hallebardiers spéciaux de la *Couronne* et au son des cloches. L'archiprêtre portait la *Couronne* sur un coussin.

Les personnages prirent place dans des voitures de la Cour et, escortés par un peloton de cavalerie, se rendirent au château royal.

A la résidence, la *Couronne* fut prise en charge par le préfet du Palais et déposée au pied du cercueil.

L'archiprêtre récita les prières; après quoi, le notaire dressa le procès-verbal de la remise.

Pendant le trajet du Palais à la gare du chemin de

fer, le lendemain, l'archiprêtre, entouré d'un nombreux clergé, porta la *Couronne;* au moment du départ du train, le prélat bénit la dépouille mortelle et déposa la *Couronne* à ses pieds.

Deux délégués, l'un de la basilique, l'autre du municipe furent chargés d'accompagner la *Couronne* jusqu'à son retour à Monza.

Durant le trajet du cortège funèbre de la gare de Rome au Panthéon, la *Couronne* a été portée immédiatement après le char, par le grand maître des ordres de chevalerie du royaume.

Au Panthéon, le grand maître la déposa sur le cercueil.

Après la cérémonie religieuse, la *Couronne* fut transportée au Quirinal dans une voiture de la Cour escortée par la cavalerie.

Au Palais, elle fut placée dans un salon, sous la garde des cuirassiers du roi.

Le 12 août, elle fut transportée à la gare avec escorte et finalement reprise en charge par l'archiprêtre de Monza, après rédaction d'un second procès-verbal.

Ce cérémonial et ces honneurs attestent le respect qu'on professe en Italie pour les sentiments religieux et les traditions nationales.

GERSPACH.

LE BOIS DE BOULOGNE (1)

Louis XVI et la Constituante arrêtèrent la vente du château. Après diverses péripéties, relatées par un article paru en 1842 dans le *Magasin pittoresque*, le château fut détruit et le domaine y attenant fut transformé par leurs divers acquéreurs.

Le pavillon d'*Armenonville* doit son nom à ce que sur son emplacement avait été édifié, vers 1730, un pavillon pour un ex-garde des sceaux, M. Fleuriau d'Armenonville.

Bagatelle, après avoir été un petit pavillon à l'usage du « capitaine des chasses du bois de Boulogne », fut donnée par Louis XV à la marquise de Mauconseil, puis à Mlle de Charolais. En 1777, le comte d'Artois y fit édifier, à la place du pavillon, un somptueux château qui coûta 1 200 000 livres, d'où le nom de « Folie d'Artois » longtemps porté par ce domaine. Sur la façade, gravée en lettres d'or, cette devise : *Parva sed apta.*

Déclarée propriété nationale par la Convention, sur un rapport de Couthon, Bagatelle fut cependant vendue par le Directoire à un sieur Lhéritier, traiteur, qui y établit un restaurant avec fêtes champêtres. Napoléon Ier fit racheter Bagatelle. A la Restauration, le comte d'Artois reprit possession de sa création et la donna au duc de Berry, parce qu'elle était la promenade de prédilection de la duchesse et de ses enfants.

Sous Louis-Philippe, Bagatelle fut vendue 313 000 fr. au fameux lord Seymour, marquis d'Hertford, père de Richard Wallace.

La Muette était à l'origine une maison élevée pour y garder les mues des cerfs et y mettre les faucons lorsqu'ils étaient en mue.

Au commencement du XVIIIe siècle, cette résidence reçut de nombreux embellissements et devint le séjour ordinaire de la duchesse de Berry, fille du Régent. Après la mort de cette princesse, Louis XV rebâtit presque entièrement le château et agrandit son jardin au détriment du bois : « ...Il sera distrait du fonds de la forêt de Rouvray, dite parc de Boulogne, la quantité de dix arpents vingt-neuf perches un quart de perche » (ordonnance du 25 septembre 1750). Marie-Antoinette y demeura et, en juillet 1889, le régiment du prince de Lambesc s'y installa.

Le 14 juillet 1790, jour de la fête de la Fédération, la Ville de Paris donna dans les jardins un banquet de plus de quinze mille couverts.

Ensuite, tout le domaine de la Muette fut vendue par lots. Et il ne resta à l'État, et ensuite à la Ville de Paris, que la *Petite Muette* d'aujourd'hui, dont le pavillon, cédé gratuitement à Lamartine, fut également vendu après sa mort, ou plus exactement après la transformation en pension viagère du droit de jouissance qui avait été étendu à la comtesse Valentine de Lamartine, chanoinesse de Cessiat.

Le *Ranelagh* doit son nom à la plus ancienne et la plus curieuse location d'une dépendance du bois de Boulogne.

Il n'y avait d'abord devant la Muette qu'une vaste pelouse sans nom, dépourvue de plantations, et sur laquelle on dansait. Vers la fin du règne de Louis XV, un sieur Morisan obtint, par la protection du maréchal de Soubise, gouverneur du château de La Muette et grand gruyer du bois de Boulogne, l'autorisation d'enclore le lieu destiné à la danse, et d'y construire un café, un restaurant et une salle de spectacle. Il en fit l'ouverture le 25 juillet 1774, sous le nom de « Petit Ranelagh », qui avait été donné à un établissement du même genre, appartenant à Lord Ranelagh, pair d'Irlande, et situé à Chelsea, près de Londres. Le prix d'entrée était de vingt-quatre sous. Encouragé par le succès, Morisan avait fait construire une seconde salle et, rayant le mot « petit » de son enseigne, laissé seulement subsister le nom de Ranelagh.

Dès lors le Ranelagh fut en pleine vogue, et au bal privé du jeudi assista parfois la reine Marie-Antoinette.

Fermé pendant la Révolution, l'établissement rouvrit après Thermidor, puis fut de nouveau fermé par le Directoire, parce qu'il était devenu un lieu de réunion pour les Muscadins.

Sous le Consulat, les danses reprirent, et parmi les habitués du Ranelagh l'on signala Trénitz, inventeur d'une des figures du quadrille, et plus tard la duchesse de Berry elle-même.

> Ne croyez pas qu'on y soit sans toilette.
> Comme à Paris l'on tient à l'étiquette.

Cette concession précaire, chantée par Dumersan dans son *Épître à Passy*, dura jusqu'au moment où la Ville de Paris devint propriétaire du bois de Boulogne et procéda à ses travaux d'embellissements.

> Ce Ranelagh, dont le nom fut anglais,
> A vu jadis et la cour et la ville
> Dans son enceinte arriver à la file :
> La mode est tout chez le peuple français.

Longchamp a pris son nom de sa longue plaine, lorsque saint Louis donna à sa sœur Isabelle treize arpents du Bois de Boulogne et plusieurs étangs voisins pour y construire un monastère, lequel ne pouvait évidemment conserver le nom de l'endroit qui était alors de coupe-gueule. Aujourd'hui que Longchamp est devenu champ de courses, l'on dit coupe-bourses.

(1) Voir le *Magasin Pittoresque* du 1er octobre 1900.

Le 10 juin de l'an du Seigneur 1256, la première pierre du couvent fut posée par saint Louis, la seconde par la reine, la troisième par Philippe le Hardi et la quatrième par la princesse Isabelle. Louis XIV, frappé des inconvénients que présentaient les nombreuses concessions arrachées par les nonnes à ses prédécesseurs, prononça la réunion « au bois et parc de Boulogne, près Saint-Cloud », de la quantité de deux cent dix-sept arpents soixante perches appartenant, dans l'enclos dudit parc, aux abbesses et religieuses de l'abbaye de Notre-Dame-de-l'Humilité-de-Lonchamp.

En 1793, l'abbaye fut mise en vente et démolie, sauf le colombier de la ferme, et un moulin du XIIIe siècle, tour ronde en pierre, de 4m,80 dans œuvre, dont les murs avaient 1m,20 d'épaisseur par le bas, et qui reposait sur un vaste soubassement circulaire qui élevait le moulin au-dessus du niveau de la plaine. La porte était surmontée d'un linteau d'une seule pierre, au-dessus de laquelle on avait construit un arc en décharge.

Lorsque, après la cession par l'État du bois de Boulogne, la Ville de Paris reprit les terrains aliénés de Longchamp, la tour du moulin fut conservée et restaurée, ainsi que le colombier de l'ancienne ferme de l'abbaye.

***

Aux XVIe et XVIIe siècles, le mur murant la « Forest de Rouvroy ou bois de Boulogne » n'était percé que de sept portes, celle de la Muette près « Pacy », d'Auteuil, de Boulogne, de Longchamp, de Madrid, du « Pon de Neuilly », et enfin la porte « Mahiot ». — Chacune de ces portes était reliée avec celle d'en face seulement. Il y avait déjà la route de la Reine-Marguerite, et en fait d'eau, rien que la « marre » d'Auteuil et, près de Madrid, la « marre » aux Biches, deux mares bien modifiées depuis.

Au XVIIIe siècle d'autres routes apparurent, et l'on multiplia les carrefours dénommés « croix » : croix de Mortemar, croix Saint-Ange, croix de la Leu, croix d'Auteuil, croix Catelan, croix de Beauvais, croix de Chaulenberg, croix de Marcilly. Mais ces longues avenues droites s'entre-croisaient ainsi que celles de tous les bois de la couronne, de toutes les forêts de l'État, avec une raideur géométrale favorisant à la fois la surveillance et les grandes chasses; elles traversaient le bois de part en part entre des postes extrêmes dont la vue, plus ou moins rapprochée, ne permettait au visiteur aucune illusion sur les limites de la promenade; bref toutes ces avenues avaient une disposition trop géométrale.

Elles gardèrent leur raideur uniforme, leur poussière aride et leur manque presque absolu d'eau, jusqu'au jour de la cession du bois de Boulogne à la Ville de Paris.

(A suivre.) ADRIEN VEBER.

THÉATRES

Opéra-Comique. — *Le Rêve*, drame lyrique en quatre actes et huit tableaux, paroles de M. Louis GALLET, d'après M. Émile ZOLA, musique de M. Alfred BRUNEAU.

Dix ans environ se sont écoulés depuis la première représentation du *Rêve*. Il me souvient encore de l'étonnement qui s'empara du public à l'apparition de cette œuvre hardie, étrange même : les uns crièrent au chef-d'œuvre, les autres haussèrent les épaules : bref, le succès fut... relatif. Aux détracteurs de l'œuvre, le poème parut empreint d'un mysticisme extravagant, tandis que ses admirateurs n'y virent qu'une suave idylle planant sans faiblir dans les hautes régions de l'idéal. A mon avis, la vérité se trouve être entre les deux camps : il n'y a là ni une œuvre hors pair, ni une œuvre médiocre : il y a un drame lyrique d'un mérite réel, intéressant, captivant même, mais, comme dans toutes les productions de l'école dite wagnérienne, la science y étrangle l'inspiration, le talent y tue le génie, et la sincérité de l'impression dramatique s'égare en d'interminables dissonances et en une série énervante de raffinements orchestraux d'où ne sortent et ne pourront jamais sortir aucun chef-d'œuvre.

Ceci est, dans l'espèce, d'autant plus regrettable que la partition de M. Alfred Bruneau est en réalité émouvante et qu'elle renferme de remarquables passages bien en rapport avec les sentiments exprimés par les paroles. Les duos d'amour, les dialogues entre Félicien et son père et la grande scène finale furent très goûtés place du Châtelet et nous ne doutons pas qu'ils ne le soient longtemps encore à la salle Favart.

Le sujet du *Rêve* est intéressant : quelques lignes suffisent pour le rappeler.

Avant de se vouer au sacerdoce, l'évêque Jean d'Hautecœur avait un fils, Félicien, qu'il destinait à la prêtrise, voulant par là lui éviter les douleurs et les luttes communes à l'existence humaine. Félicien, peintre verrier de grand talent, rencontre, près de la cathédrale où trône son père, Angélique, la fille adoptive des chasubliers Hubert-Hubertine. Il déclare à l'évêque qu'il veut épouser cette jeune fille, et il se heurte à un refus impitoyable. Angélique tombe malade, bientôt elle va mourir, mais, à peine a-t-elle reçu l'extrême-onction qu'elle revient à la vie. Devant un tel miracle il n'y a plus qu'à s'incliner. L'inflexible prélat s'est attendri : le mariage a lieu. Angélique, rayonnante de bonheur, s'appuie tendrement au bras de l'époux, lorsque, soudain, elle tombe inanimée; elle est morte, mais morte du moins après la réalisation de son rêve.

M. Louis Gallet a tiré du roman de Zola quatre actes bien charpentés : l'action y est pleine d'intérêt; les scènes entre Félicien et Angélique fort touchantes, et la partie *drame* y renferme des situations très pathétiques.

L'orchestre qui, dans cette œuvre, a fort à faire, s'est surpassé, grâce à la magistrale direction de M. Luigini. M. Bouvet a interprété le rôle de l'évêque avec une remarquable autorité, et M. Beyle a trouvé, dans le rôle de Félicien, de chaleureux accents, qui lui ont valu des applaudissements unanimes. Quant au rôle d'Angélique, Mlle Guiraudon était toute désignée : on l'a choisie, et le succès qu'elle y a remporté a prouvé que le choix était bon.

M. Vieuille et Mme Deschamps-Jehin (Hubert et Huberline) ont montré que le talent sait bien se faire jour, même en des rôles secondaires.

Et la mise en scène et les décors font, comme toujours, le plus grand honneur à M. Albert Carré.

EM. FOUQUET.

LES LIVRES

La Vie de Paris, 1899, par Jean Bernard. (Lemerre, éditeur).

Voici un volume de près de 500 pages qui fait réaliser un tour de force au lecteur. Quand on l'ouvre, on va jusqu'au bout, sans fatigue, mais avec une curiosité qui s'accroît à chaque chapitre.

Jean Bernard est un écrivain d'une race qui se fait de plus en plus rare : il sait tout et il a le don du mouvement, de la vie. Je ne sais pas d'homme plus occupé, plus actif dans le monde de la presse ; quand il ne conférencie pas, — toujours avec verve, — sur des sujets inédits et variés, Jean Bernard écrit. Il sème les chroniques littéraires, les actualités sensationnelles, les articles de fond avec une abondance inépuisable. Il voit tout d'une observation très fine et très aiguisée ; il est partout où doit être un journaliste, curieux avec esprit.

Ces moissons de choses vues et décrites deviennent plus tard des livres qu'on garde comme des documents de prix. *La Vie de Paris*, que Jean Bernard raconte au jour le jour, servira dans l'avenir d'auxiliaire à l'histoire. Ceux qui philosopheront sur les événements passés, pour en tirer des leçons, viendront puiser ici des anecdotes et des témoignages ; il leur arrivera sans doute d'y prendre autre chose aussi, car si Jean Bernard sait habilement réunir les actualités de la grande ville, il sait aussi les juger, les résumer d'un mot de sagesse ou d'ironie.

Il se peut que quelques-uns, qui se croient de l'aristocratie littéraire, considèrent ce genre comme inférieur, qu'ils l'appellent du « reportage ». Mais le reportage a des ancêtres : Tacite, Suétone, et moins loin dans le passé, Philippe de Commines, Joinville, Villehardouin, furent des reporters ; nous saurions peu de chose de la vieille Rome et du moyen âge, si nous n'avions pas, pour nous renseigner, ces brillants et parfois redoutables conteurs d'actualités.

J'ignore à quelle distance de ces ancêtres il conviendra un jour de placer Jean Bernard, mais j'affirme que les pages vivantes et touffues qu'il nous donne valent mieux que maints livres prétentieux et pesants.

***

Rhodène et Corusculus, par Jacques des Gachons.

En une exquise plaquette finement illustrée par André des Gachons, c'est une légende pieuse du pays berrichon. Dans une langue de musique et de rêve, Jacques des Gachons nous raconte comment Rhodène, une adorable fille, fut fiancée au seigneur Corusculus, et pourquoi, devenue petite sainte, Rhodène, volontairement défigurée, prie en extase dans une niche d'église, à Levroux.

Quel délicieux livret pour un artiste épris de mysticisme et de poésie !

Ch. F.

RECETTES ET CONSEILS

POUR LES VOYAGEURS EN CHEMIN DE FER

En chemin de fer, il faut tourner le dos à la locomotive, pour éviter les particules de charbon qui peuvent s'introduire entre les paupières, ou protéger les yeux avec des lunettes. Si, malgré ces précautions, un corps étranger s'introduisait dans l'œil, il faut bien se garder de le frotter, comme on le fait ordinairement. Cette pratique a généralement pour effet de faire adhérer le corps étranger à la cornée ou de le transporter sous la paupière supérieure.

Il faut, tout doucement, prendre les cils de la paupière supérieure entre le pouce et l'index, soulever la paupière, l'éloigner du globe de l'œil et la ramener aussi bas que possible contre la paupière inférieure, contre laquelle on l'appuie en la laissant remonter. Le frottement a pour effet de provoquer des larmes qui entraînent le corps étranger et le déposent sur la face externe de la paupière inférieure d'où il est facile de l'enlever avec le coin d'un mouchoir.

***

A. G..., à Marseille. — Refusez-les, toutes les sources de l'État : *Vichy Célestins, Vichy Grande-Grille, Vichy Hôpital*, portent maintenant sur le goulot de la bouteille un disque bleu avec ces mots : *Vichy État* pour indiquer leur authenticité. Vous en trouverez chez tous les pharmaciens et marchands d'eaux, en exigeant une de ces sources bien entendu.

***

CHAMBRES DE MALADES

Connaissez-vous rien de plus insupportable que la légion de mouches qui, dans une chambre de malade, bourdonnent, volent sans trêve, viennent se poser sur le visage du malheureux qui repose, et que ce chatouillement ininterrompu met hors de lui ? Voici un excellent moyen de les éloigner. Mettez, tout simplement, de la lavande fraîche dans la chambre ; son aimable parfum est à la fois agréable et tutélaire.

***

La plus belle découverte du siècle c'est l'*Eau de Suez*, dentifrice, antiseptique ; combinée d'après les découvertes de Pasteur, elle détruit le microbe de la carie, préserve et conserve les dents, leur donne une blancheur éclatante, parfume agréablement la bouche. C'est le seul dentifrice adopté par le Tout-Paris élégant.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du problème paru dans le n° du 1er octobre 1900.

Soit x le nombre formé par les cinq chiffres de droite, le nombre vaut $100\,000 + x$.

En transportant le 1 à droite, le nombre devient 10 fois $x + 1$, et comme il devient triple de ce qu'il était, on a l'égalité :

10 fois $x + 1 = 300\,000 + 3$ fois x.

Donc 7 fois $x = 299\,999$.

D'où $x = \frac{299\,999}{7} = 42\,857$.

Le nombre cherché est donc 142857.

Ont résolu le problème : MM. R. de Couët, à Marcault (Loiret) ; Emiloff Roi, à Paris ; Louis Vianey, à Pontarlier ; Minard, à Carcassonne ; André, à Toulon ; Un groupe de collégiens, à Valence ; Lacroix, à Amiens ; Mmes Denise Guiguet, à Neuilly-sur-Seine ; Henri Gautier, à Courthézon ; Bayol, à Périgueux ; Georges et Lony Bornhaupt, à Bruxelles ; Maurice Hork, à Namur ; H. D., à Amiens ; Henry Versmensen, à Bruxelles ; Henri Loiseau, à Mortagne ; Ch. Berthet, à Paris ; J. Avril, à Marseille ; L. Chermiset-Houzé, à Malines ; Mlle Rose Fouquet.

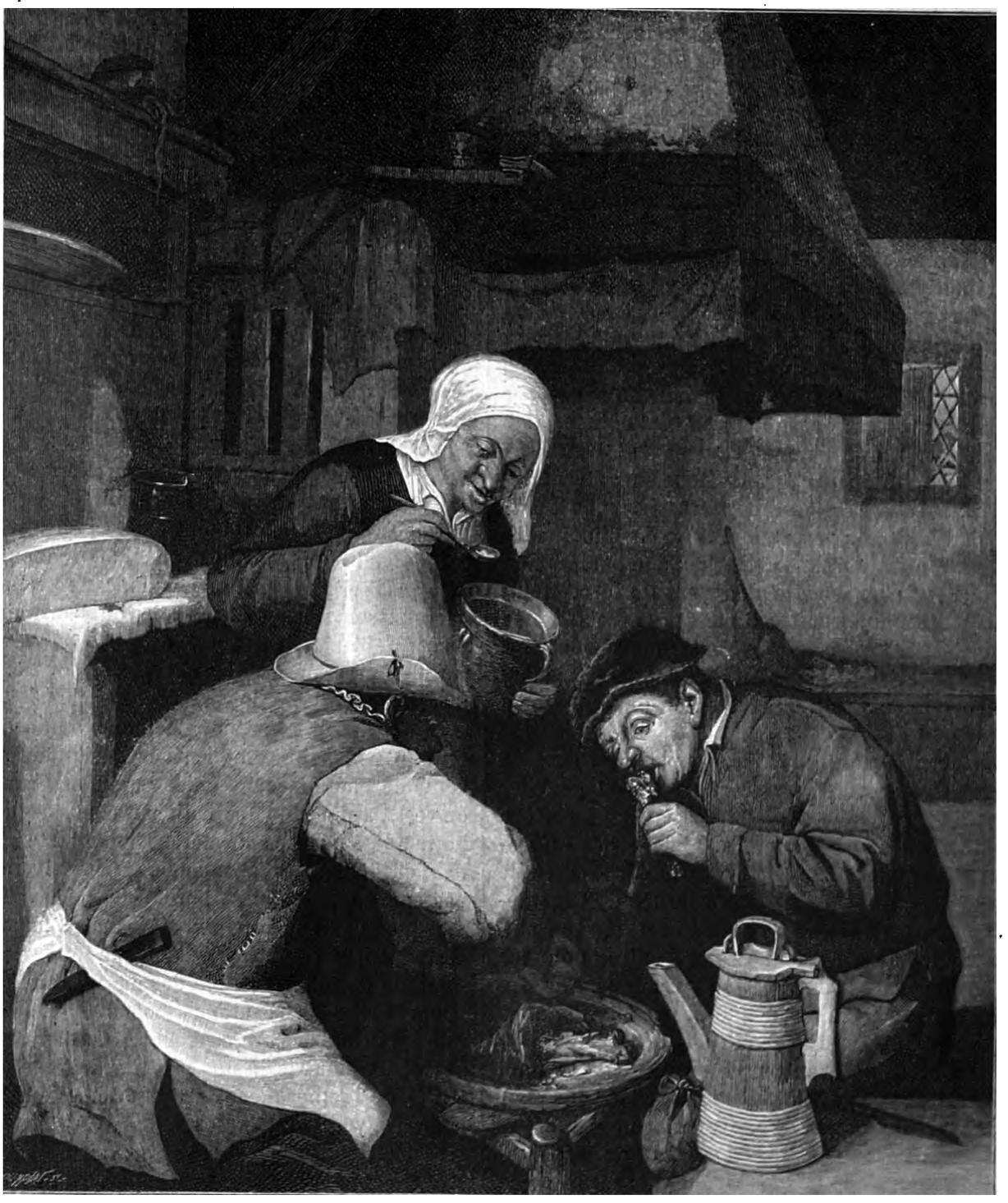
PROBLÈME

Une marchande vend la moitié de ses œufs plus $\frac{1}{2}$ œuf ; puis la moitié du reste et $\frac{1}{2}$ œuf, et ainsi de suite encore 5 fois. Sa provision est alors épuisée. Combien avait-elle d'œufs ?

Le Gérant : Ch. Guion.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 39910.

DEUX PAYSANS GOURMANDS



DEUX PAYSANS GOURMANDS, par VAN OSTADE (Galerie royale de Dresde). — Gravure de PUYPLAT.

LE SÉLAMLIK

Tous les vendredis, Abdul-Hamid quitte son impériale résidence d'Yildiz-Kiosk pour se rendre, en sa qualité de Chef des Croyants, à la mosquée d'Hamidié. Ainsi l'ordonne sa religion, qui lui laisse cependant le choix de la mosquée. Mais le Sultan, contrairement à ce qui se passait sous ses prédécesseurs, n'aime pas s'éloigner de son palais et reste fidèle à la blanche et gracieuse mosquée d'Hamidié, contemporaine et voisine d'Yildiz-Kiosk, construite spécialement pour Abdul-Hamid. C'est à peine s'il se rend, une fois par an, à la pointe du Seraï, à la mosquée qui renferme le manteau du Prophète. C'est un sultan d'intérieur.

La mosquée d'Hamidié est située à 300 mètres environ de la porte des Jardins d'Yildiz, sur un large terre-plein formant terrasse et entouré de grilles. Une large avenue la relie au palais par une pente assez accentuée; elle est bordée d'une part par des jardins, de l'autre, vis-à-vis même de la mosquée, par des pavillons à un étage, des fenêtres desquels les étrangers assistent au défilé, j'allais dire à la procession. Cette cérémonie religieuse nous offre le spectacle d'une parade. Elle est l'occasion d'un déploiement de forces militaires très important. S'il n'est pas exact, comme se plaisent à le répéter les Turcs, que 40,000 hommes garnissent les abords d'Yildiz, on peut affirmer que la garde d'honneur du Sultan compte près de 6 000 soldats. Étant donnés la distance fort courte de la mosquée au palais et l'espace restreint à occuper, c'est un appareil guerrier peut-être exagéré, mais pittoresque. Le cortège impérial ne l'est pas moins. Ainsi le *Sélamlik* — c'est ainsi qu'on appelle la cérémonie — est-elle une des curiosités les plus courues de Constantinople. On s'empresse de s'adresser à son ambassade afin d'avoir une carte d'entrée pour les pavillons; les Turcs n'y sont pas admis, sauf des exceptions rares et justifiées. Le *Sélamlik* nous permet de voir le Sultan et la cour impériale.

La cérémonie a lieu vers midi. On se rend d'habitude au pavillon une heure à l'avance pour assister aux préparatifs. L'attente ne paraît pas longue. Tout de suite, on est surpris et amusé par ces régiments qui viennent, au son de la musique, prendre position; par ces uniformes variés et dorés des dignitaires et des officiers dont quelques uns ont les épaulettes plates des uhlans ou les parements larges et les cols rigides, aux appliques d'or ou d'argent, des grenadiers de la garde prussienne et la toque d'astrakan des Russes. Ces pas redoublés, ces éclats de fanfare, ce mouvement multicolore de troupes bien tenues, proprement équipées, d'officiers scintillants, nous changent des bruits, des odeurs et de la cohue inénarrable de Constantinople. L'esprit se repose dans ce coin verdoyant des hauteurs d'Yildiz : on se croirait pour un instant revenu en *Europe*, si là-bas le décor merveilleux qui se dresse à l'horizon ne nous ramenait en Orient : la tour de Léandre, blanche sentinelle à l'entrée du Bosphore; sur la côte d'Asie, la ligne noire des cyprès du cimetière de Scutari, et, du côté de Stamboul, les jardins de la pointe du Seraï, l'ancienne Acropole de Byzance! C'est un tableau incomparable.

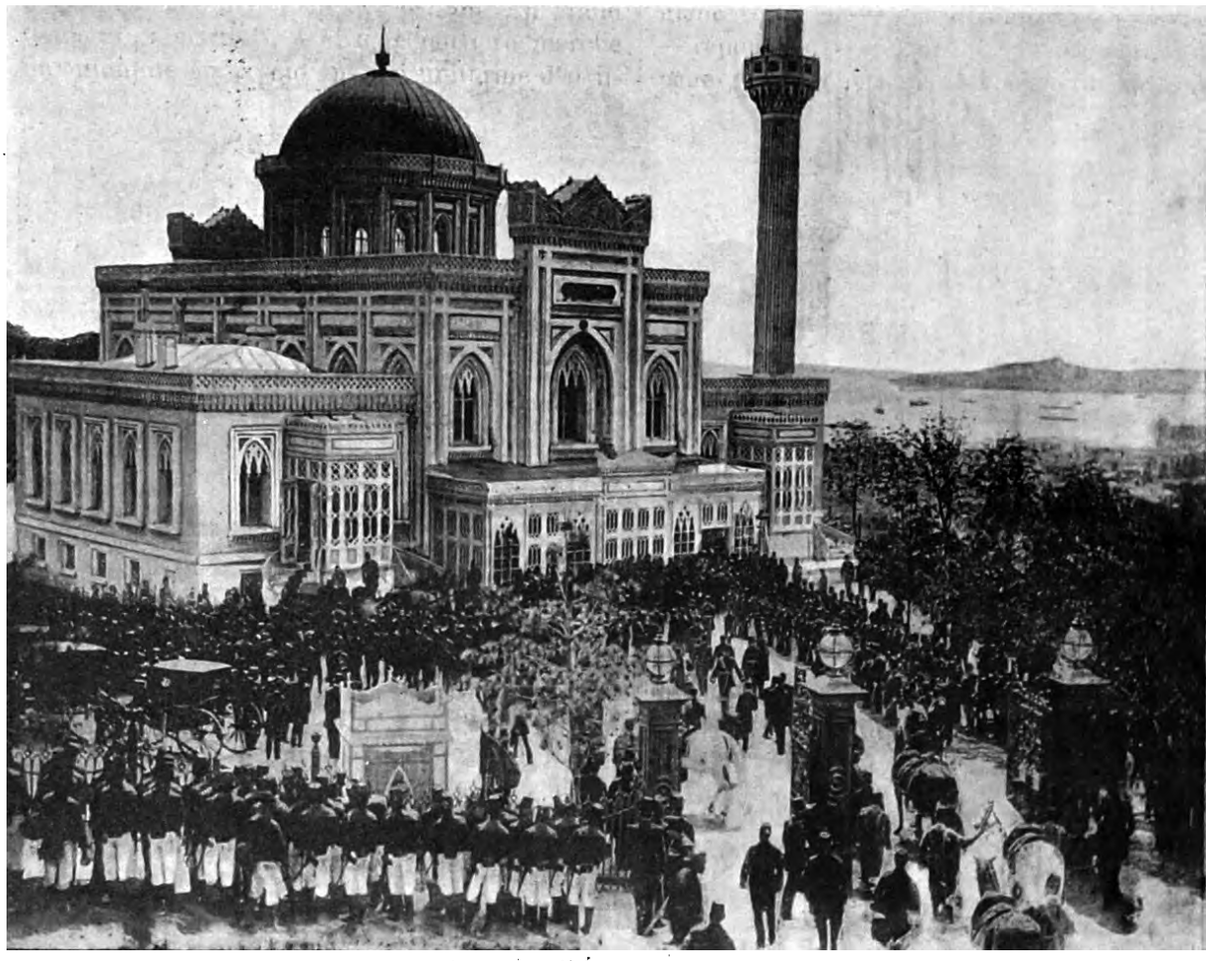
La mise en scène du Sélamlik n'en est pas moins « soignée » que le décor. Les soldats qui défilent ici n'ont rien de commun avec les gueux armés qui montent la garde, tout dépenaillés, devant les édifices publics de Constantinople. Ce qu'on montre au sultan de son armée doit le rassurer et l'enorgueillir, et le dispense de regarder par dessus « la haie » que forme cette imposante figuration.

Voici d'abord un escadron de cavaliers coiffés de toques noires, munis de lances où flottent des flammes rouges. Ils évoluent avec précision sur la place qui borne la belle avenue, et viennent se ranger derrière la grille. Les chevaux petits et nerveux sont blancs et, de loin, on les croirait tous semblables. Un autre escadron s'avance, pareil au premier, mais les chevaux en sont noirs. Il s'aligne derrière le précédent, faisant avec lui un quadruple cordon d'hommes et de chevaux. C'est maintenant le tour de l'infanterie, vêtue de bleu foncé, avec des parements rouges ou verts, coiffée du fez national, chaussée de la botte à tige courte. Elle marche la jambe tendue, le pied incliné, à l'allemande. Successivement passent un bataillon à l'uniforme « havane » presque Khaki; un bataillon d'Albanais à la petite veste blanche soutachée de noir, au fez vert; un bataillon de zouaves; enfin des marins, aux pantalons blancs, aux grands cols bleus, au fez rouge, portant des sabres d'abordage. Ces marins s'arrêtent vis-à-vis de nos fenêtres, à l'entrée du jardin de la mosquée. Ils tirent leur mouchoir pour essuyer leurs bottes. Ce simple détail est caractéristique : tout ce qui se voit ne saurait être trop bien présenté. Il faut que rien ne blesse les regards de Sa Majesté. Entre temps on sable et ratisse l'avenue; on suit cette opération avec complaisance, avec plaisir même : on dirait qu'elle vous délasse des cahots invraisemblables qui vous ont secoué tout le long de la route qui mène à Yildiz et qui vous « attendent » au retour.

Tous les soldats sont à leur poste; l'épaisse muraille humaine s'élève sur tout le parcours que suivra Abdul-Hamid. Sur l'avenue dégagée et qui en paraît élargie, c'est un va-et-vient d'of-

ficiers du palais aux manches pagodes s'ouvrant sur des tuniques rouges, de grands dignitaires chamarrés de plaques et de décorations, de prêtres, je veux dire d'imans qui entrent dans la mosquée où l'on finit de poser, sur un escalier latéral, un riche tapis. Le moment de la cérémonie est proche.

Les troupes rectifient la position. Un grand landau fermé paraît. A chaque portière marche un enfant de six à sept ans, en uniforme d'artilleur, avec une giberne reluisante. Ce sont les aides de camp du plus jeune fils du sultan, qui, dans la voiture, avance sa petite tête pâle pour regarder les spectateurs des pavillons, et les salue à la turque. Le landau est-il à peine rangé dans l'allée qui longe la mosquée qu'un commandement retentit, et lentement s'avançent cinq ou six autres landaus escortés de Nubiens, aux épaules étroites, aux hanches lourdes, vêtus de longues redingotes noires, aussi noires que leurs visages, et coiffés de fez. Ce sont les eunuques, la plupart jeunes, qui accompagnent les sultanes. On aperçoit celles-ci dans les voitures, malgré le store qui est à moitié baissé. On distingue des robes de soie noire, grise, bleue ou rose, et des gants dont les doigts, couverts de grosses bagues, agitent des éventails. Les femmes habillées de clair — sont-ce les plus jeunes? — s'inclinent à l'intérieur de la voiture et laissent voir, à travers des voiles légers, les traits de leur visage, tandis que leurs yeux vifs, chargés de curiosité, se lèvent vers les fenêtres pour regarder les infidèles. Mais quel est donc ce coupé magnifiquement attelé dont le cocher et le valet de pied sont revêtus d'une éclatante livrée blanche aux larges brandebourgs de soie? C'est, — répond-on — le coupé des favorites. Les équipages pénètrent dans la cour qui précède la mosquée, et les eunuques les disposent de façon que les portières ne donnent pas sur les fenêtres des pavillons. Les sultanes attendront ainsi sans quitter leurs voitures que la cérémonie religieuse soit terminée; il leur est interdit d'assister à la prière ni d'entrer à la mosquée.

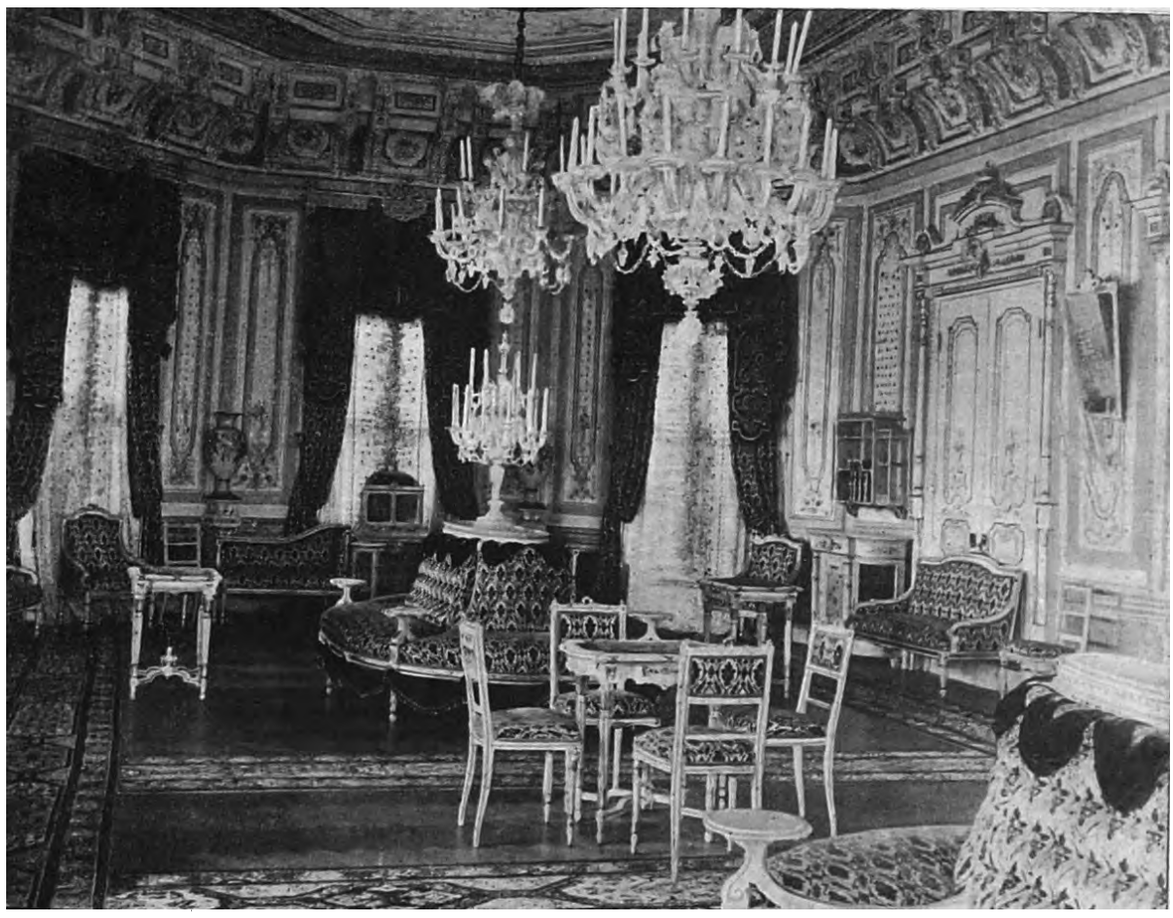


Mosquée d'Hamidié, voisine d'Yildiz.

Une double file de grands officiers et de dignitaires descend, au pas, d'Yildiz-Kiosk vers la mosquée, balançant le bras droit en cadence et tenant le sabre de la main gauche. Deux tout jeunes hommes, de vingt à vingt-deux ans, en brillant uniforme, impeccablement bottés, escortés d'officiers d'ordonnance viennent ensuite. Ce sont les deux fils aînés du sultan : l'aîné, mince, distingué, est très brun; le cadet, plus replet, a visiblement du blanc sur le visage. Ils montent à cheval sur l'avenue, vis-à-vis de la mosquée. Un coup de trompette strident! C'est le Sultan! Les

musiques entonnent l'hymne national, les soldats présentent les armes et saluent le « padischah » d'un cri guttural très puissant; le muezzin, du haut du minaret, proclame, d'une voix chantante et perçante, qu'Allah est le vrai Dieu et que Mahomet est son prophète. La scène est imposante. Précédée de cavass aux vestes brodées et cousues d'or, entourée d'une foule compacte d'officiers et de fonctionnaires en grande tenue, la voiture du Sultan roule doucement. Abdul-Hamid, assis seul au fond de la calèche, cause avec un dignitaire qui lui fait face. Sa mise fort simple tranche avec la pompe et l'apparat qui l'environnent. Il porte le fez et une grosse capote de drap gris avec des lisérés rouges; on dirait de la bure. Son teint est terreux, sa barbe châtain indécis; son nez, d'importance, a la courbe sémitique. Il passe indifférent. Arrivé au bas du perron qui mène à sa tribune dans la mosquée, il en gravit les degrés recouverts d'un beau tapis, tandis que des chants religieux partent de la mosquée. Les troupes font front vers l'Hamidié. La cérémonie religieuse commence. Elle dure quarante minutes environ.

Pendant le service, deux cochers vêtus d'un costume turc de soie bleue, aux arabesques d'or, conduisent à la main un attelage très luxueux. C'est une victoria à deux places, sans siège, à la capote relevée, traînée par deux chevaux blancs merveilleux, à la croupe puissante, au dos fortement arqué, que creuse encore davantage leur marche majestueuse sur la déclivité de l'avenue, que balaye presque leurs queues touffues. Ces bêtes superbes semblent conscientes de l'importance de leur rôle; elles s'avançent, dirait-on, avec coquetterie. C'est elles qui auront l'honneur de ramener le sultan et d'être conduites par lui,



Salon de réception d'Yildiz-Kiosk.

seul. Quand Abdul-Hamid quitte la mosquée, la victoria l'attend devant le perron; la capote est rabattue juste le temps qu'il prenne place sur les coussins de satin vert mousse, et le Chef des croyants, au milieu des salamaleks, rentre à Yildiz-Kiosk. Les officiers et les dignitaires entourent sa voiture et la suivent à la course, si d'aventure le sultan pousse ses chevaux, dans une confusion qui manque d'esthétique et de dignité. Les fils à cheval encadrent la victoria. Le plus jeune des fils et les sultanes, dans leurs landaus, reviennent au palais en lente théorie, et bientôt les troupes regagnent leurs casernes par les chemins boueux et crevassés où dorment les chiens pelés et galeux. Le spectacle a pris fin.

JOSEPH GALTIER.

LE TÉLÉGRAPHE PARLANT

Cette fois-ci, c'est d'une véritable révolution dans la télégraphie que nous allons entretenir les lecteurs du *Magasin Pittoresque*. Il s'agit d'un appareil tout nouveau, synthèse extrêmement ingénieuse du phonographe, du téléphone et du télégraphe, dont l'avenir nous paraît assuré en ce sens principalement qu'il répond à un réel besoin de la vie moderne, et ce, dans des conditions pratiques déjà très suffisantes.

Le télégraphone, tel est son nom, subira certainement d'ici peu d'importantes améliorations. Comme tout instrument basé sur un principe non encore étudié à fond, il se perfectionnera, n'en doutez pas. Mais ceux qui ont eu la chance d'écouter les premiers bégayements du télégraphe parlant, à la section danoise du palais de l'Electricité, au Champ-de-Mars, n'hésiteront pas à reconnaître, avec nous, l'intérêt exceptionnel de la découverte faite par M. Valdemar Poulsen, ingénieur du service télégraphique à Copenhague.

Sur quel principe inédit est donc basé le télégraphone? Sur le magnétisme rémanent, vous répondrait un physicien, insouciant des explications précises.

Le magnétisme rémanent est tout bonnement une propriété spéciale au nickel et à l'acier qui permet à ces métaux de conserver pour ainsi dire indéfiniment l'aimantation donnée. Vous allez voir quel parti l'inventeur a su tirer de cette persistance magnétique, considérée jusqu'alors par les électriciens comme très gênante,

Au lieu d'un cylindre de cire ou de gutta-percha, M. Poulsen enregistre la parole qu'il s'agit de reproduire sur un cylindre métallique, autour duquel est enroulé un fil d'acier d'un millimètre d'épaisseur environ. Les courants électriques produits, comme dans le téléphone ordinaire, par l'émission de la voix sont reçus par le petit électro-aimant que l'on aperçoit en haut et à droite de l'appareil. Ce récepteur se déplace lentement le long du pas de vis supérieur, pendant que le tambour, animé d'un mouvement de rotation uniforme, tourne autour de son axe, de manière à présenter successivement toutes les parties du fil aux « influences » de l'électro-aimant.

Examinons à présent ce qui se passe lorsque l'on vient à parler dans une embouchure de téléphone ordinaire, relié par une ligne aussi longue que l'on voudra à l'appareil que nous venons de décrire en quelques mots. Les courants variés correspondant au timbre de la voix et à l'articulation de chaque syllabe magnétisent plus ou moins le noyau de l'électro-aimant, dont les pôles, à leur tour, influencent de la même manière le fil d'acier enroulé autour du tambour.

Or nous avons dit que l'acier possédait précisément la propriété de conserver le magnétisme reçu. Il s'ensuit donc que la phrase, au fur et à mesure qu'elle est prononcée, reste écrite en caractères magnétiques, invisibles mais bien réels, sur le mince ruban métallique qui vient de l'enregistrer.

Pour reproduire cette phrase, il suffira de joindre l'électro-aimant à un téléphone récepteur. Les aimantations latentes du fil d'acier induiront dans l'appareil de réception des courants variés, de même intensité que les courants produits à l'origine par la personne dont la parole a été enregistrée. Et voilà qu'au lieu de ces sons nasillards, de cette éternelle voix de polichinelle, caricature de la voix humaine, que nous servent toujours les phonographes, même les plus perfectionnés, le télégraphone nous restitue exactement, avec une vérité inouïe, la parole même qui lui a été confiée, avec son intonation, sa sonorité naturelle, son accent précis. Vraiment l'évocation est saisissante au possible !

Ce n'est pas tout, car, double avantage du magnétisme rémanent, l'on peut en un tour de main effacer du tambour l'écriture ondulatoire invisible et le rendre prêt à recevoir de nouvelles phrases, un discours entier, bien plus, tout un opéra.

Et comment s'opère ce second prodige, presque aussi curieux que le premier? Si l'on vient à faire passer un courant de deux ou trois éléments dans le petit électro-aimant, et qu'en même temps l'on fasse tourner le cylindre, le fil d'acier se trouve être magnétisé d'une quantité non plus variable mais constante, qui neutralise les effets de l'aimantation primitive. L'appareil démagnétisé, si nous pouvons employer cette expression, sera donc apte à percevoir de nouveau et à reproduire les paroles ou le chant qui lui seront confiés, et cela indéfiniment, sans rechange du cylindre, par la simple application d'un courant magnétique tour à tour inscripteur et effaceur,

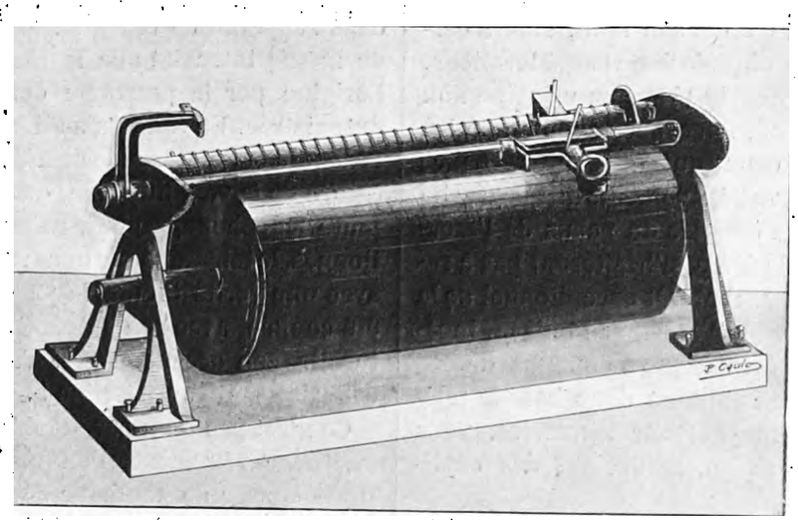
Les deux organes principaux du télégraphe parlant sont d'une extrême simplicité.

Voici d'abord l'électro-aimant, en fer à cheval, pas beaucoup plus gros qu'une noisette et pesant 60 grammes au maximum. Au lieu d'être parallèles, comme dans un aimant ordinaire, les axes des bobines forment un angle aigu, de manière à rapprocher autant que possible leurs deux pôles du fil métallique qu'il s'agit de magnétiser.

Quant au cylindre, il mesure 38 centimètres de longueur sur 12 cent. 1/2 de diamètre. Il est mis en mouvement, de même que l'électro-aimant, par un moteur électrique de la force de 1/6 de cheval environ. La durée normale de la course du chariot sur lequel a été monté le récepteur magnétique est à peu près d'une minute.

Le fil, dont l'épaisseur ne doit pas dépasser un millimètre pour le meilleur rendement de l'appareil, est enroulé suivant 380 spires autour du cylindre enregistreur.

Veut-on recevoir une longue transmission, un entretien de trente ou quarante minutes, une symphonie, un oratorio? Il suffit de substituer au fil dont nous venons de parler un ruban d'acier, large de 4 à 5 millimètres, qui se déroule au fur et à mesure de la conversation sur un tambour correspondant. Comme pour le fil, l'aimantation du ruban ne se produit qu'au point même influencé par le courant, et, une fois chargé, l'appareil peut répéter plusieurs milliers de fois le même air, le même discours.



Le télégraphe parlant.

Une des applications les plus intéressantes du télégraphone est le journal téléphoné, ce rêve si longtemps caressé en vain par les inventeurs.

En effet, grâce à l'appareil de M. Poulsen, légèrement modifié, il va devenir possible de transmettre simultanément, à un nombre quelconque d'abonnés du téléphone, les dernières nouvelles du jour, du soir, et même de la nuit. Pour cela, on dispose un ruban d'acier sans fin sur deux poulies ou simplement deux roues convenablement éloignées l'une de l'autre. Sur la partie supérieure du ruban, on « écrit » magnétiquement les dépêches, qui sont aussitôt recueillies par cent, cinq cents, mille électro-aimants liseurs disposés le long du ruban métallique, à sa partie inférieure, et qui, mis en relation avec le circuit téléphonique, transmettent aux différents abonnés les nouvelles au fur et à mesure de leur arrivée.

Après les électro-aimants liseurs, on a soin de placer un aimant effaceur, de manière que l'inscription des dépêches se fasse toujours sur un fond libre, c'est-à-dire sur un ruban démagnétisé au préalable.

S'il reste des perfectionnements à apporter au télégraphe parlant, et M. Valdemar Poulsen est le premier à en convenir, nos lecteurs reconnaîtront cependant avec nous que, tel qu'il est, l'appareil dont venons d'exposer le très ingénieux mécanisme a tout ce qu'il faut pour faire quelque bruit dans le monde.

EDOUARD BONNAFFÉ.

LE THÉATRE AU CAMBODGE

Le fonds du théâtre cambodgien est commun à tous les peuples de race thaï (Siamois, Laotiens, Pouthai), et par analogie aux Birmans et même aux Javanais, par extension. Ce théâtre est différent du théâtre chinois et plus relevé dans les idées comme il est mieux machiné dans la mise en scène, les trucs primitifs et les ballets. Il mérite donc une étude spéciale.

Notre initiation à la littérature dramatique thaï a pour base et pour guide la reproduction de quatre pièces tirées de romans khmers recueillis, traduits et publiés par M. Pavie. Deux remontent aux temps légendaires et préhistoriques, le troisième nous montre les mœurs des habitants; le quatrième est un drame national et religieux. N'oublions pas que ces quatre œuvres appartiennent spécialement à la littérature, à l'art dramatique et à la langue des Khmers.

Ce sont les Khmers (Cambodgiens) vaincus, qui ont imposé leur civilisation étonnante aux races thaï conquérantes. « Le souvenir magique du passé, dit Pavie, reste vivant au fond de leurs cœurs, dans les épaves de leur littérature, de leur théâtre, de leur dessin, de leur musique. Les œuvres littéraires sont adaptées au théâtre et la musique en est l'accompagnement obligé. Cependant elle n'est pas écrite et le répertoire se transmet de mémoire. Les cortèges, les danses, les scènes mimées sont forcément accompagnées de musique.

« A part la flûte, une sorte de hautbois et un orgue à main (Khên), connu sous le nom de flûte laotienne, les orchestres se composent d'instruments à cordes et de deux espèces de xylophones ou harmonicas, l'un en cercle formé de petits gongs en bronze, l'autre en forme de barque car-

rée dont le pont serait une série de lames de bois et de métal. Des variétés de tambours, gongs et cymbales s'y ajoutent toujours.

Les danses sont surtout une mimique spéciale employée dans les rôles muets, des marches lentes, avec séries de poses, des fleurs, des armes, des bannières en main. Deux particularités les rendent originales : le balancement en arrière du pied, avant qu'il pose à terre, imitation curieuse et légère du même et lourd mouvement de l'éléphant; un assouplissement des bras, allant jusqu'à la dislocation du coude et des phalanges des doigts, en permet le renversement et facilite des ondulations considérées comme le comble de la grâce.

« Au théâtre, les acteurs évoluent dans une salle carrée longue que les spectateurs entourent sur trois faces; la quatrième est réservée à l'entrée des personnages, au chœur et à l'orchestre. »

Les artistes dans une même troupe sont du même sexe, généralement des femmes, contrairement à ce qui a lieu pour le théâtre chinois.

Les troupes ambulantes sont quelquefois formées d'enfants des deux sexes. Les figurations d'ogres, de géants, d'animaux, sont le plus souvent tenues par des hommes.

Les actrices ont les cheveux coupés courts, les pieds nus; elles portent des ongles factices, longs et pointus, en argent; elles se blanchissent comme nos pierrots avec du talc calciné et emploient le jaune de curcuma, dont sont teints aussi leurs bijoux d'or. Les perruques sont exigées par la plupart des rôles de femmes.



Le corps de ballet de la Cour. (Cliché G. Veyre.)

Les costumes, très archaïques et très éclatants, rappellent ceux des personnages des bas-reliefs à Angkor.

Au théâtre du roi Norodom à Phnômpénh, ils sont fort riches et très remarquables. Dans toutes les troupes, même de dernier ordre, ils restent dans les formes de la tradition.

Une nuit suffit rarement au développement d'une épopée. Les monologues et dialogues sont récités par les personnages en scène. Comme dans la Grèce antique, le chœur expose le fond de la pièce pendant que les acteurs exécutent la mimique qui convient ou gardent des poses d'expectative.

Dans cette civilisation d'origine hindoue, le surnaturel et le merveilleux tiennent, comme dans nos mystères du moyen âge et même dans

notre unique épopée nationale du XVe siècle, une place prépondérante. Le nationalisme, c'est-à-dire l'esprit de race, qu'on a nié à tort chez les peuples de ces deux branches indo-chinoises, s'y mélange à l'intervention des Divinités protectrices des royaumes.

Les Annamites, refoulés de leur pays d'origine, de la Chine méridionale et gouvernés pendant mille ans par leurs dominateurs, empruntèrent à ceux-ci leur législation et leur civilisation.

Les Thaïs, envahisseurs du pays des Khmers, adoptaient la civilisation et les œuvres de ce peuple plus ancien qu'ils tentaient d'incorporer à eux.

Chez ces deux nations, la littérature et le théâtre sont le plus souvent inséparables.

Parmi les œuvres littéraires cambodgiennes, dont nous sommes redevables à M. Pavie, outre les quatre romans dramatiques dont nous parlons, c'est l'épisode final du prince Rothisen et de la belle Kéofa : c'est une scène biblique plus fine que celle de Rébecca à la fontaine.

Le roman de « Roum say Sock », deux femmes rivales abandonnées par le même mari, exige des trucs, de nombreux figurants et se termine par un dramatique dénouement.

Les « Douze Jeunes Filles » sont une légende rappelant le *Petit Poucet* et *Barbe-Bleue*. La pauvre Kangrey se laisse mourir sur les bords du lac, nouvelle Ophélie, délaissée par le prince Rothisen.

Le drame le plus populaire est celui des « Deux Frères », les princes Vor-Vong et Sauri-Vong. L'amour maternel et l'amour filial y sont si bien dépeints, que ces scènes arrachent des larmes aux belles Cambodgiennes.



Le géant Yac enlevant un jeune prince. -(Cliché G. Veyre.)

En traitant de l'archéologie et de l'art des Khmers et des Kiams, nous avons, comme le poète Pang, le chantre d'Angkor, traduit par M. Aymonier, fait ressortir quelle grande place tiennent dans ces manifestations artistiques les aspirations religieuses, intellectuelles, spiritualistes et nobles! De même, dans les compositions littéraires et dramatiques pour la scène, les événements sont subordonnés aux mérites et démérites des personnages. Ceux-ci invoquent avec une foi vive et naïve les Brahmas, les Boudhas, puis les anges tutélaires et enfin les génies.

Le théâtre chinois, plus habile comme facture, ne met en jeu comme ressort des actions humaines que la morale naturelle, la raison, la vertu ramenée à l'amour filial. Le ciel n'y intervient que comme une idée vague, tout à fait impersonnelle et abstraite. La divinité, bien que dominant l'humanité, n'y est ni définie, ni personnifiée, ni apparente.

Les rois, princes et sujets, femmes et hommes, sont au contraire, chez les Khmers, en communion d'esprit et de relations surnaturelles, en idée comme en fait, avec les génies, les esprits, les personnages divinisés et avec les divinités elles-mêmes. On conçoit dès lors que le peuple qui a élevé vers le ciel ces grandioses monuments et composé ces drames nationaux ait été inspiré par des sentiments d'une psychologie bien plus élevée que celle des Chinois rationalistes, matérialistes, fatalistes, bien qu'ils se soient montrés grands littérateurs, alors que chez nous l'art dramatique n'existait pas encore.

Ces considérations sont de nature à nous rendre plus sympathique encore ce peuple cam-

bodgien si doux, qu'on se prend d'autant plus à aimer qu'il a plus souffert.

Pour nous, humble ouvrier de la première heure, nous avons partagé et nous maintenons en nous-même ce commun sentiment. Aussi désirions-nous vivement voir ces scènes représentées dans un théâtre de Paris.

On a construit pour l'Exposition deux théâtres chinois et un théâtre cambodgien. Aucun n'a puisé dans le répertoire de ces peuples exotiques, alors qu'il en existe des traductions et des adaptations. C'est une lacune à combler; car le public lettré auquel on a montré le cadre désirerait voir et apprécier le tableau. Il voudrait joindre à l'éphémère plaisir des yeux, le plaisir plus durable de l'esprit.



Le salut au Roi. (Cliché G. Veyre.)

On commence à s'intéresser aux œuvres des auteurs dramatiques de la Chine. Combien plus attrayantes, dans la forme extérieure, sont les représentations de pièces cambodgiennes! J'en fais juges les femmes qui en sont les spectatrices charmées. Leur sentiment plus délicat, leur esprit plus idéaliste, les joies et les peines de l'amour conjugal et de l'amour maternel, plus intenses dans leur cœur, éveilleront en elles un goût bien plus vif pour le théâtre cambodgien que pour le théâtre chinois.

C'est une noble et haute tâche que de faire connaître aux lettrés de France ces œuvres naïves et attrayantes des lettrés du pays thaïs. L'impression qui en résulte survivra à l'Exposition et quand, dans quelques jours, le rideau tombera pour la dernière fois, on se rappellera qu'il existe là-bas un peuple placé sous notre protection; que ce peuple a ses fastes historiques et dramatiques; qu'en les appréciant, nous avons appris, selon le mot de Montesquieu, à mieux apprécier ce peuple lui-même et à espérer pour lui un relèvement nouveau sous la tutélaire égide de la France.

Ch. LEMIRE.

CE QUE DISENT NOS GRÈVES (1)

L'Aïeul. — Les Petits (*Suite.*)

La Grande Berceuse.

Le petit François était le plus jeune de sa famille et cela lui valut le privilège de jouir plus longtemps que ses aînés des cajoleries maternelles. Le soir, les bras solides de sa mère, fatigués du labeur de la journée, sentaient le besoin de s'ouvrir pour s'arrondir tendrement autour du petit corps de l'enfant.

C'était d'abord une étreinte passionnée avec un long baiser accompagné d'un murmure inarticulé, un peu animal, qui en dit plus que tous les mots d'amour. Puis, lorsque le petit s'était bien pelotonné comme un oiseau dans son nid, les bras de sa mère le berçaient doucement en cadence, au rythme d'une vieille complainte à la bonne Vierge ou d'un ancien conte où les sirènes chantaient entraînant le marin dans leurs palais de corail.

Ou bien, c'était la voix grave, un peu rouillée, du vieux grand-père Louis-Marie qui, assis près de l'âtre, racontait pour la centième fois l'histoire d'une tempête ou d'une pêche fameuse dont le souvenir avait marqué dans sa vie de marin. Et le petit François mêlait dans son esprit somnolent la voix des sirènes et celle du vent dans les cordages, les blanches fées et la madone de Boulogne assise dans sa barque dont deux

(1) Voir le *Magasin Pittoresque* des 1er et 15 octobre 1900.

anges aux ailes ouvertes dirigent le gouvernail.

Il se croyait lui-même couché dans cette barque, entre la profondeur des eaux et l'infini du ciel, tandis que les bras de sa mère le balançaient avec un mouvement de roulis si doux...

Un jour on s'aperçut que François avait passé six ans et qu'il était temps qu'il tâtât un peu de la mer pour s'accoutumer au dur métier. On lui fit une belle blouse en toile à voile toute neuve. Il n'en dormit pas de joie. Il allait donc monter pour tout de bon dans la barque de son père où il avait fait, en jouant, tant de grands voyages et accompli tant de hauts faits imaginaires!

C'était un bateau à demi ponté pouvant contenir huit hommes d'équipage et un mousse, et portant écrit à l'arrière en grandes lettres blanches, inégales et tachées de rouille, le nom de *Saint Nicolas*. François l'appelait fièrement : « min batiau »!

Que de fois, lorsque la barque gisait amarrée sur la plage, couchée sur le flanc en présentant au soleil sa coque noire et luisante comme une bête amphibie qui se sèche, que de fois François l'avait escaladée avec l'agilité d'un singe! que de fois, les jours d'orage, il s'était mis à l'abri de la pluie dans les profondeurs de la cale et que de projets d'avenir il avait forgés dans cet asile qui est la seconde maison du marin!

Il en connaissait les moindres fissures soigneusement remplies d'étoupe et goudronnées, les moindres clous, les moindres dépressions d'usure faites par le frottement des cordages et il les aimait ces respectables accidents comme il aimait les bonnes rides et les détails pittoresques de la figure de son grand-père.

Donc un jour, il sentit le pont du *Saint Nicolas* balancer sous ses pieds, il vit s'éloigner la terre et le clocher du village et il se dit, le cœur gonflé d'orgueilleuse joie : « Je suis un homme! »

Il cramponna ses petites mains aux cordes qui glissent dans les poulies, il tira de toutes ses forces en mordant sa lèvre, pour aider à hisser la voile, tandis que les vieux loups de mer riaient et lui criaient : « hardi »!

On était parti le matin de bonne heure, alors qu'une brume blanche erre sur les vagues à peine soulevées. C'était une de ces journées idéales du mois de juillet où bientôt, le soleil ayant pompé les brouillards, le ciel et la mer semblent se fondre et s'unir dans un rêve bleu.

Vers midi, à l'heure où la chaleur et la lumière tombent à plomb sur la barque, l'aspirant mousse, fasciné, ébloui par toute cette immensité d'azur, se sentit peu à peu pris d'un profond sommeil. Un grand calme s'étendait à l'infini sur la mer. Les mouettes tournoyaient rasant la surface des flots et poussant, de temps en temps, leur long cri qui grince. D'autres, couchées sur l'eau, la tête sous l'aile, dormaient, se laissant aller mollement aux lents remous des vagues. Les marins surveillant leurs lignes étaient de longs moments sans parler. Ils avaient baissé toutes les voiles. On était à l'ancre et au large. La barque ondulait à peine sur sa quille et semblait un grand oiseau ayant refermé ses ailes pour dormir.

L'enfant s'était assoupi. La bouche entr'ouverte il rêvait délicieusement. La brise marine le caressait de son haleine tiède comme le souffle de sa mère effleurant sa joue sous le manteau de la cheminée. La vague lui chantait son éternelle chanson traînante, monotone comme les complaintes que chantent les mères pour faire dormir les petits, et, bercé par elle, plein de confiance abandonnée, il se croyait encore blotti entre des bras tendrement enlacés, serrant son petit corps endormi.

Dernier soleil.

Pour les matelots que la mer a épargnés, pour ceux que leur bonne étoile, comme le pensent les uns, ou le saint patron de leur barque, comme le croient les autres, a toujours ramenés sains et saufs au port après chaque tempête et qui sont destinés à mourir de ce qu'on appelle *leur belle mort*, il ne reste qu'un souhait à faire, c'est qu'ils n'aient pas à souffrir d'une longue maladie. Rien n'est plus triste que les morts lentes surtout pour les pauvres qui ont été forcés à une vie active et ne connaissent pas les petits adoucissements nécessaires aux malades pour les faire patienter.

La vie abandonne l'un après l'autre chaque organe comme la marée descendante délaisse le rivage, découvrant l'un après l'autre les rochers dont les goémons mordorés, les algues roses et vertes, se dessèchent lamentablement au soleil et au vent. Mais la vague remontera à heure fixe et les plantes de mer s'épanouiront de nouveau délicieusement, comme ressuscitées dans la fraîcheur de l'eau, tandis que la vie ne versera plus jamais, plus jamais, de nouveau sang rouge dans les veines du patient. Et il le sait. Il sait que cette marée-là ne remonte pas.

« Eh bien! se disait-on en s'abordant dans la rue, le père Louis-Marie est toujours là?

— Oui, Seigneur Jésus! il est toujours sur son pauvre lit, plus faible qu'un enfant et il a tout son esprit. Pauvres gens! Encore heureux qu'il ne leur coûte plus grand'chose, il ne mange presque plus rien. »

Et on entrait dans la petite maison blanche pour le voir sur son pauvre lit.

« Ah! mes amis! la traversée est trop longue, disait-il, priez saint Paul et saint Pierre qu'ils m'envoient un bon coup de vent pour aborder là-haut. »

Et il lui venait bien d'autres idées encore qu'il ne disait pas, craignant de faire perdre courage à sa femme et à sa fille Maria qui lui apportait sa petite soupe et lui passait le linge frais qu'elle avait lavé au ruisseau. Mais Dieu sait tout ce

qu'il confiait à l'oiseau de mer privé, au pauvre goéland éclopé et triste qui sautait sur le lit pour partager le morceau de poisson que son maître mangeait avec son pain.

Il avait parfois des crises douloureuses qui ressemblaient à une agonie. Quand il était calmé, il disait : « J'ai eu une fameuse tempête cette nuit, je ne sais pas pourquoi je n'y suis pas resté ! »

Lorsque le temps était beau l'après-midi, il faisait mettre son oreiller sur son vieux fauteuil de paille, et il se faisait porter sur ce siège devant le seuil de sa maison, car là, il était en face de la mer.

On le voyait par instant étendre un bras vers l'horizon et remuer les lèvres comme se parlant à lui-même, puis il retombait dans sa muette contemplation. Les passants s'arrêtaient pour lui dire bonjour. Son fils Francis, les mains dans les poches, planté droit à contre-jour, cerné d'un contour de lumière, lui donnait des nouvelles de la plage.

« As-tu fini de radouber le *Saint Nicolas?* demandait le vieux.

— Oui, mon père, je le remettrai à flots demain s'il fait beau temps.

— Vaut-il encore la peine qu'on lui mette un gréement neuf? Ah! vois-tu! c'est comme moi, c'est le coffre qui ne vaut plus rien; eh! que voulez-vous! » reprenait le vieux en se frappant la poitrine.

Puis s'adressant au petit Michel qui avait grandi et était devenu mousse comme le petit François :

« Dis-moi, Tiotiot, est-ce que l'ancre du grand navire est toujours là en bas de la dune à l'endroit où tu as couru tout seul pour la première fois? »

Michel se carrait tout fier de pouvoir donner un renseignement et répondait :

« Elle est encore plus enfoncée dans le sable qu'avant, il n'y a plus qu'une pointe qui dépasse et bientôt on ne la verra plus du tout. »

Et le père Francis, demeuré debout devant le vieillard disait :

« Allons, courage, grand'-père, quand vous serez guéri nous irons la déterrer tous les deux et petit Michel nous aidera. » Il disait cela avec cet air de conviction et de gaieté voulues que l'on prend quand on ment pour une bonne cause.

Mais Louis-Marie ne s'y laissait pas prendre :

« Non, mes fieux, c'est bien fini. Depuis que la mer m'a abandonné, je sens que la terre me gagne. »

Un soir, alors que le soleil déclinait dans un ciel absolument pur, le père Louis-Marie était comme d'habitude assis devant sa porte, les deux mains osseuses posées sur les bras de bois du fauteuil, la tête toute droite, immobile, livide sous le hâle, appuyée sur l'oreiller à carreaux bleus et blancs.

Plus faible que jamais, il ne parlait plus. La plus attentive de ses filles, la brune Maria, était accroupie à terre auprès de lui, les genoux au menton les mains sur les pieds, dans l'attitude ramassée de ces figures de chiens fidèles, emblèmes de l'attachement et de la bonne garde, que l'on voit sculptées dans le granit des tombeaux anciens. Elle aussi contemplait l'horizon et se taisait. Parfois elle relevait la tête vers le malade d'un air anxieux. « C'est étrange, pensait-elle, comme il regarde le feu du soleil couchant avec des yeux grands ouverts et sans être ébloui. »

Puis, comme lui, elle reportait ses regards vers la lumière.

Le disque du soleil vibrait tout rouge et semblait se poser comme un immense ballon ardent sur la surface de l'eau grise, ne s'y reflétant pas, mais formant dans le sable mouillé une colonne de feu.

Bientôt il commença à se plonger lentement dans la mer.

En ce moment, une barque arrivant de la gauche passa toutes voiles dehors devant l'astre, et il y eut une minute où sa silhouette mordorée par l'éblouissement se détacha tout entière sur l'orbe incandescente dont l'éclat faisait vaciller et dévorait ses contours. Maria reconnut quand même à la forme effilée du petit foc que ce bateau était le *Saint Nicolas*, et en le voyant ainsi auréolé, elle songea aux gloires d'or des saints de la petite église de Wissant.

Elle releva encore la tête vers son père et ouvrit la bouche pour lui dire : « Voilà Francis qui rentre. » Mais elle poussa un cri d'horreur, et se cachant la figure dans ses deux mains, elle se précipita dans la maison où était sa mère, car elle venait de reconnaître que les yeux bleus grands ouverts du vieux patron, toujours fixés sur la mer, ne regardaient plus.

VIRGINIE DEMONT-BRETON.

LA VAGUE

Près de l'océan, sur les grèves
Mon âme court errer le soir
Et la vague brise mes rêves,
Brise mes rêves sans espoir.

La vague arrive lasse, lasse,
Se briser sur le roc uni,
Elle a traversé tout l'espace,
Tout l'espace, tout l'infini.

Elle vient mourir monotone.
Le flot en mourant dit : flic! floc!
Et, monotone, l'air résonne
Du bruit du flot le long du roc.

« Plus jamais! » dit la vague lasse,
« Plus jamais! » car je veux dormir.
Le roc la repousse en l'espace,
Le roc où elle vint mourir.

Et la voilà sans but, sans trêves,
Reprenant sa course sans fin
De la haute mer à la grève,
Du fond des mers au sable fin.

A. BEISSON.

UNE BRODERIE DE Marie Stuart

C'est un fait très connu que Marie Stuart était une des brodeuses les plus habiles de son temps, époque où l'art de la broderie était en pleine floraison. Le dessin que voici représente un travail merveilleux de l'infortunée souveraine : c'est un morceau carré de satin pourpre brodé de fleurs de soie et d'or et destiné à former un tablier.

Cet ouvrage fut fait par Marie Stuart pendant son long emprisonnement. Le pourpre du fond a pâli et pris une teinte argentée, mais les antiques couleurs héraldiques des fleurs, malgré plus de trois cents ans d'âge, sont aussi fraîches et éclatantes qu'au moment où les belles mains de la reine venaient de les créer.

Ce morceau de satin, également curieux comme souvenir historique et comme œuvre d'art, se trouve à présent, à Philadelphie, en possession d'un gentleman américain, M. Henry Sweeting. Le *Ladies Home Journal* raconte, à ce propos, l'intéressante odyssée de cette broderie.

Il y a environ soixante ans, un couturier américain, M. Meyers, qui faisait à Londres un voyage d'affaires, y acheta un lot d'anciens costumes de grande richesse. Parmi ceux-ci il y avait une robe ayant appartenu à Marie, reine d'Ecosse. En décousant la jupe pour en retirer les fils d'or et d'argent dont elle était tissée, M. Meyers y découvrit le tablier, soigneusement dissimulé entre l'étoffe et la doublure.

L'extrême beauté du travail induisit le propriétaire à en connaître l'origine ; c'est ainsi qu'après bien des recherches il réussit à trouver une lettre où il est dit que Marie Stuart, dans sa prison, avait caché sa plus précieuse pièce de broderie, de peur qu'elle ne lui fût enlevée. Pendant dix-neuf ans d'emprisonnement, la malheureuse reine avait distrait son désespoir en brodant, et l'habileté qu'elle y atteignit fut prodigieuse. En juillet 1586, exactement un an avant sa mort, elle passa en revue toutes ses broderies et en fit une liste, en les cataloguant comme « terminées » et « non terminées ». Parmi les premières, une est désignée ainsi : « Cinquante-deux fleurs de différentes sortes d'un très joli travail, toutes dessinées d'après nature ».

M. Meyers, ayant acquis la certitude d'avoir fait la trouvaille de cette merveille, la garda jalousement comme une relique sacrée, refusant pour elle des offres d'argent considérables. Pour la préserver, il la plaça dans un écrin en métal, à l'abri de l'air et de l'humidité, et il eut soin de la déplier et de la replier souvent, pour que la soie ne se brisât pas.

Après la mort de M. Meyers, sa veuve dut se séparer de la relique qui devint la propriété de M. Sweeting. Elle est non seulement intéressante comme curiosité historique, mais aussi par sa grande valeur comme travail, étant donné qu'elle est faite en un point totalement ignoré des brodeurs modernes.

Ce merveilleux tablier a été soumis à l'examen des experts les plus compétents de la

France, de l'Angleterre et des Etats-Unis. Tous s'accordent pour déclarer que le travail fut exécuté en « points perdus », points que les brodeurs cherchent en vain depuis deux cents ans. A première vue, le dessin semble être en points de chaînette, assez semblables à ceux que l'on voit dans les broderies turques; mais sous le microscope, le travail, original autant qu'admirable, se révèle nettement. On découvre alors que le dessin est formé de séries de nœuds français s'alignant en disques minuscules. Des milliers de ces disques, aux nuances exquises, se serrent les uns contre les autres et se dessinent en fleurs. Le tour de chaque pétale est bordé d'une ligne blanche très fine qui est ou un point d'une ingéniosité extrême, ou un mince cordonnet appliqué avec minutie. Le dessin, quoique représentant des fleurs anglaises, fut déclaré pareil à ceux en usage dans les couvents français au XVI^e^ siècle; on y distingue des jasmins, des soucis, des roses et des volubilis qui, avec leur feuillage, forment une guirlande dont les parties se suivent sans se tenir. L'égalité des points est étonnante; on sent, à les regarder, que les doigts qui ont accompli cet ouvrage de fée n'avaient point de hâte à en finir.

Les experts en broderie de France, d'Angleterre et d'Amérique ont placé la date de ce travail près de 1587, date où fut exécutée Marie Stuart.

Il ne peut y avoir de doute quant à l'authenticité de la broderie.

TH. MANDEL.

EN MÉLANÉSIE

Encore quelques années et sous le souffle meurtrier d'une civilisation dont elles ne pouvaient s'assimiler que les vices, les races indigènes de la Mélanésie auront vécu.

Depuis bientôt un quart de siècle, le dernier représentant des Tasmaniens, — une femme baptisée du sobriquet de Lalla-Roukh — est allé rejoindre dans la mort ses sept mille compatriotes exterminés par la colonisation anglaise. Les Canaques australiens, dont on voit encore à Sydney et à Melbourne quelques spécimens dégénérés, réduits à l'état de mendiants ou de portefaix, sont de plus en plus refoulés dans les déserts pierreux de l'intérieur par l'envahissement des *squatters* (1) et *prospecters* (2). En même temps, la disparition progressive du kanguroo, dont la chair les nourrit et dont quelquefois la peau les habille, enlève à ces sauvages nomades leur unique ressource. Avec une force de résistance bien moindre, ils sont condamnés au sort des Peaux-Rouges nord-américains. En Nouvelle-Calédonie, quarante-sept ans d'occupation européenne ont anéanti des tribus jadis puissantes; toutes les autres agonisent. Les Néo-Hébridais, déjà décimés depuis de longues années par une traite impitoyable, voilée sous le nom de recrutement, attendent leur dernier jour. Après eux, ce sera le tour des indigènes des îles Salomon et des Papous de la Nouvelle-Guinée, déjà « protégés » par les nations européennes.

On ne s'est guère occupé, surtout en France, de reconstituer, ne fût-ce que dans ses très grandes lignes, l'histoire de ces peuples qui demain ne seront plus. A l'exception des missionnaires qui n'ont acquis leur influence sur les langues qu'en se mêlant à leur vie et s'assimilant leur langue, ceux qui ont prétendu étudier les Mélanésiens l'ont fait de la façon la plus superficielle. C'est au point qu'on a pu voir des fonctionnaires instruits, des médecins de marine ayant résidé trois années en Nouvelle-Calédonie, donner gravement comme mots indigènes des expressions appartenant au « bichelamare », ce singulier patois formé par le mélange du français et de l'anglais les plus corrompus avec des mots empruntés aux dialectes des divers archipels océaniens.

La pauvreté des documents recueillis et publiés par les Français, voyageurs ou fonctionnaires coloniaux, sur les insulaires de la Nouvelle-Calédonie, des Loyalty et des Nouvelles-Hébrides, pour ne citer que ceux qui se trouvent placés dans un champ d'observation facile, est aussi étrange que regrettable. Elle contraste singulièrement avec la richesse des documents amassés par les missionnaires anglais, méthodistes pour la plupart, sur les Polynésiens dont ils ont reconstitué l'histoire à partir de leurs grandes migrations de Sawaï-la-Grande (Java) à Hawaï et des Tonga à la Nouvelle-Zélande. Pourtant ces migrations remontent aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. Bien plus, on a recueilli des fragments de légendes polynésiens qui mènent aussi loin que le XI^e^ siècle.

Pour les Mélanésiens, rien de pareil.

Sans grands efforts d'imagination, on a découvert une parenté de type entre les Papous de la Nouvelle-Guinée et les Canaques d'Australie, séparés seulement par le mince détroit de Torrès. On a reconnu la trace d'une immigration polynésienne aux Loyalty et de là en Nouvelle-Calédonie vers le milieu du XVIII^e^ siècle, immigration qui s'est heurtée aux Mélanésiens, maîtres du sol, puis a fusionné avec eux. Et c'est à peu près tout.

Pourtant l'étude comparative des dialectes offre de précieux renseignements. Par elle on peut suivre le double mouvement migratoire qui a

1. Colons.
2. Découvreurs de mines.

peuplé l'Océanie : de la Malaisie à la Polynésie orientale, de la Polynésie orientale à la Nouvelle-Zélande et aux archipels mélanésiens.

C'est ainsi que l'appellation malaise de *Nousa-Iawa* (île Java) se retrouve dans *Nouka-Hiva*. Hawaï, nom indigène de la principale des îles Sandwich, apparaît également une corruption de Java.

Les idiomes des Toubouaï, des Touamotou, des Marquises, des archipels de Cook, de la Société, des Sandwich et de la Nouvelle-Zélande ne sont que les patois d'une même langue. Des altérations, inévitables dans tous les idiomes seulement parlés, ont à la longue fait différents des mots qui n'étaient que prononcés différemment. C'est ainsi qu'aux îles Sandwich le T et l'R des Taïtiens se sont changés respectivement en K et en L. Exemple : *Kanaka* (homme) en dialecte hawaïen, venu du taïtien *taata*.

Le système de numération des Polynésiens diffère entièrement de celui des Mélanésiens : il est décimal, tandis que l'autre n'est que semi-décimal. Ce fait seul indique la différence de niveau intellectuel entre les deux races. La numération décimale, qui atteste une filiation lointaine entre Hindous, Malais et Polynésiens, montre ceux qui l'emploient élevés au-dessus de l'état du primitif comptant péniblement sur ses doigts. La main a été, en effet, la base rudimentaire et naturelle de toute numération.

Mais, en même temps que semi-décimale, la numération des Mélanésiens est vigésimale : ils comptent par vingt après avoir compté par cinq et, cette fois encore, c'est le corps humain qui fournit une base.

En effet, après avoir compté un, deux, trois, quatre, cinq, cinq et un, cinq et deux... deux (fois) cinq et un..., etc., les Néo-Calédoniens de toutes tribus et de tous dialectes diront, arrivés au nombre *vingt*. « Un homme » ; pour quarante « deux hommes », pour soixante « trois hommes », etc. ; parce que, comptant sur ses doigts et sur ses orteils, tout homme peut former le nombre vingt.

Mais le cerveau du Mélanésien est rebelle aux abstractions et, arrivé à certain point, le calculateur se tirera d'affaire en énonçant le terme on ne peut plus indéfini « beaucoup ».

Beaucoup, cela peut signifier centaines, milliers et au delà.

Nous avons eu l'occasion d'étudier sur place pendant des années les mœurs et les dialectes de ces tribus. A notre avis, rien dans la structure de leurs dialectes n'est aussi caractéristique que la numération. Aussi est-ce celle-ci qui, décimale ou semi-décimale, peut montrer si dans telle île c'est la race polynésienne ou la race mélanésienne qui prédomine.

Et cependant, différentes dans leur structure, les numérations polynésienne et mélanésienne ont des termes que le philologue habitué aux différences de prononciation reconnaîtra analogues.

Le tableau suivant, où sont comparés les cinq premiers nombres en langue polynésienne et en divers dialectes mélanésiens, en donnera quelque idée :

Polynésien (Taïti).	Mélanésien (Nouvelles-Hébrides).		
	ANÉITUM	FATE	SESAKE
1. Tahi *ou* a tahi	e thi	iskei	sikai
2. Rua *ou* a rua	e ro	rua	dua
3. Torou *ou* a torou	e sey	tolou	dolou
4. Wha *ou* a wha	e manowan	bate	pati
5. Rima *ou* a rima	ikman	lima	lima

Polynésien (Taïti).	Mélanésien.		
	ULAWA (Iles-Salomon)	POUÉBO	HIENGHÈNE (Nouvelle-Calédonie)
1. Tahi *ou* a tahi	e ta	tché	thé
2. Rua *ou* a rua	e rua	e rou	tchélouk.
3. Torou *ou* a torou	e olou	e tchen	tchen
4. Wha *ou* a wha	e haï	e païe	poé
5. Rima *ou* a rima	e lima	e nim	nim

C'est dans la région de Hienghène, d'où elle s'est peu à peu répandue sur les autres points de la côte Est, que l'immigration polynésienne en Nouvelle-Calédonie a laissé le plus de traces. Outre les analogies de types, il y a les analogies d'idiomes. Comparez les mots suivants :

Français.	Polynésien.	Hienghène.
Malade.	Maté.	Match.
Lune.	Mahina.	Moinouc.
Homme ami.	Tayo.	Kayou.
Chef.	Arihi.	Aliki ; Aréki (nom propre porté par plusieurs chefs).
Guerre.	Pa-kanga, pa-pa.	Paath.
Oiseau.	Manou.	Mœnic.
Rouge.	Koura.	Koura (sang).
Eau.	Ouaï.	Oué.

Deux mots encore, dans le dialecte de Hienghène, sont bien caractéristiques. Ce sont *tonga* et *samoa*, noms de deux archipels polynésiens situés à environ 400 lieues à l'est de la Nouvelle-Calédonie. Le premier de ces mots désigne une maladie ulcéreuse, sorte de lèpre, appelée *biée* dans le sud de l'île ; le second signifie « banane ». La banane, ou du moins une de ses variétés, aurait-elle été importée des Tonga ?

Il y a eu en Nouvelle-Calédonie des commencements de dynasties sous le règne desquelles le nom de chefs célèbres fut porté avec orgueil par leurs fils. Tels les Boirate à Hienghène, les Bonou à Pouébo, la famille des Kaâté à Touaourou et celles des Kaké à Canala (peut-être la même). D'autres grands chefs, les Damé à Nouméa, les Ouaton' chez les Kamb'was (Dombéa), les Gondou à Koumac, les Vandégou à l'île des Pins, les Oukanéssen à Lifou, les Nékara et les Ouanégueï à Ouvéa, sont les héros d'un véritable cycle néo-calédonien. Leurs aventures, leurs exploits, tantôt épiques, tantôt fabuleux, offrent, malgré la différence de cadres, d'étranges ressemblances avec les épopées des guerriers européens et asiatiques chantés par Homère et

Virgile. Toutefois la femme y joue un rôle bien moindre; esclave de l'homme, reléguée tout à fait au dernier plan, c'est à peine si elle apparaît.

Il y a pourtant quelques rares exceptions à cette règle. Les Néo-Calédoniens du Sud ont cette idée, assurément bizarre, que la « femme ne ment pas ».

A l'île des Pins, à la mort du vieux chef Vandégou, l'autorité passa, chose incroyable, entre les mains de sa fille, la « reine » Hortense. Il est vrai que l'autorité morale des missionnaires, qui avaient élevé cette jeune Canaque, put s'exercer en sa faveur.

Enfin il est quelques rares légendes qui présentent la femme autrement que comme une serve lamentable et tremblante. La plus poétique dans sa simplicité est celle des deux amoureux de Touaourou.

C'est l'histoire de deux jeunes gens, Uya et Kaamen, qui, persécutés par leurs compatriotes jaloux de leur affection mutuelle, quittent Touaourou dans une pirogue, s'abandonnant à la volonté du vent et des flots. Une tempête les pousse au large vers une île inconnue où ils abordent et sont bien reçus. Ils y séjournent de longues années, ont des enfants et avaient à peu près désappris leur langue lorsqu'ils sont saisis du désir invincible de retourner dans leur patrie. Toute la famille se met en mer et arrive à Touaourou au moment même où la tribu, qui les croyait morts depuis longtemps, célébrait une fête funéraire à leur intention. On refuse d'abord de les reconnaître : ils sont si changés et balbutient à peine leur idiome natal! Mais tout finit par s'expliquer, et la triste cérémonie se transforme en un pilou d'allégresse.

Ce sont ces légendes qui, racontées le soir dans les cases et transmises de génération en génération, permettent de reconstituer dans ses grandes lignes l'histoire de ces peuplades dont les derniers jours sont comptés.

TALAMO.

LA FOURCHETTE

L'origine du couteau se perd dans la nuit des temps; celle de la cuiller, indispensable pour porter les liquides à la bouche, n'est sans doute guère moins ancienne. Des trois instruments inséparables composant notre couvert de table actuel, la fourchette est de beaucoup le plus récent. C'est aussi le moins indispensable.

Les Grecs et les Romains saisissaient les viandes avec les doigts et les élégants avaient imaginé des règles pour le faire proprement. D'ailleurs à chaque service les domestiques passaient avec une aiguière et un bassin à laver, et versaient de l'eau parfumée sur les mains des convives qui en avaient grand besoin. Observons



Fourchette du XVI^e^ siècle.

que dans l'Orient actuel ces coutumes existent encore.

Parmi les auteurs de l'antiquité qui nous ont laissé les descriptions détaillées de la façon dont s'accomplissaient les repas, aucun ne fait mention de l'usage de la fourchette. Aucun mot n'existe dans les langues anciennes pour désigner cet objet. On a cependant trouvé deux ou trois instruments en forme de fourchette, qui sont incontestablement d'origine romaine, mais on ignore quel emploi ils avaient.

Le moyen âge à son début ignore aussi l'usage de la fourchette. Les miniatures des manuscrits qui nous fournissent des renseignements si précieux sur les mœurs de nos ancêtres et les instruments qui leur étaient familiers, ne la reproduisent pas; les fabliaux sont muets à son sujet. On mangeait des doigts et on piquait les morceaux avec le couteau, comme le font encore fréquemment les paysans.

D'après certains auteurs, c'est en 995 qu'une princesse byzantine aurait introduit à Venise la première fourchette à l'occasion de son mariage avec le fils du doge Pietro Orseolo. Les familles nobles de Venise imitèrent vite la mode nouvelle, bien que l'Église y fût d'abord opposée. A la fin du XIII^e^ siècle, la fourchette a traversé l'Italie; elle est rendue en France, elle figure dans les inventaires.

Toutefois cet instrument nouveau était très rare; il n'existait que chez les grands seigneurs et servait uniquement à prendre quelques mets exceptionnels, les fruits et, en particulier, les mûres.

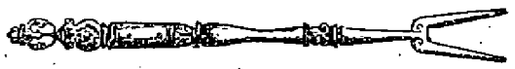
Gaveston, favori de Richard II, possédait trois fourchettes à fruits et son inventaire indique soixante-neuf cuillers. La femme d'Edouard I^er^, Eléonore de Castille, en possédait une d'argent à manche d'ébène et ivoire. Ces fourchettes se plaçaient dans une sorte de gaine, désignée dans les inventaires comme « étui à fourchettes »; elles étaient en or, en argent, ou tout simplement en fer.



XVII^e^ siècle.

Peu à peu cependant leur usage s'étendit à toutes les préparations culinaires solides. Henri III, à la fin du XIV^e^ siècle, provoqua une véritable explosion d'indignation en s'en servant

publiquement pour manger la viande. C'est ce que nous apprend un pamphlet de 1589, intitulé l'*Ile des Hermaphrodites*. « Premièrement, y est-il dit, ils ne touchaient jamais la viande avec les mains, mais avec des fourchettes ; ils la portaient jusque dans leur bouche en allongeant le col et le corps sur leur assiette. Ils prenaient avec des fourchettes, car il est défendu en ce pays-là de toucher la viande avec les mains, quelque difficile à prendre qu'elle soit, et aiment mieux que ce petit instrument fourchu touche à leur bouche que leurs doigts. » Il est assez curieux de voir



Fourchette du XVIe siècle.

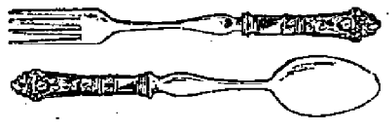
tourner en dérision un acte qui nous semble aujourd'hui si naturel.

Les nombreuses fourchettes du XVIe siècle et du début du XVIIe siècle exposées dans nos musées sont à deux dents seulement et leur manche articulé peut, en général, se plier. On les enfermait encore dans des gaines souvent ornées d'une façon très luxueuse et renfermant de nombreuses pièces. Le duc de Montausier aurait, paraît-il, contribué beaucoup à répandre l'emploi de la fourchette en France.

Au début du XVIIIe siècle, en Angleterre, la fourchette est à trois dents avec un manche en forme de pied de biche ; celles en argent sont très rares. Les nobles seuls en possèdent.

La quatrième dent apparaît sous Georges II ; en même temps l'ustensile prend la forme générale qu'il a conservé jusqu'à nos jours. Il s'orne de ciselures, son manche est court et s'aplatit en s'éloignant des fourchons. Plus tard, il devient plat partout et spatule. Sous Louis XV, il s'allonge et prend la forme violonnée qu'il possède encore actuellement.

L'emploi de la fourchette pour remuer la salade remonte au début du XVIIe siècle. Certains couverts à salade de cette époque sont de petites merveilles d'élégance et de bon goût.



Couvert en argent du XVIIIe siècle.

Aujourd'hui les couverts d'argent ou de maillechort argenté par la galvanoplastie sont extrêmement communs et revêtent des formes banales.

Longtemps obtenus à l'aide de forgeages et d'emboutissages successifs par des matrices et des poinçons disposés de manière à donner aux pièces les formes voulues sous l'action du marteau, les couverts ont été fabriqués ensuite à l'aide du balancier. En 1839, Allard, de Bruxelles, imagina de les obtenir par laminage, et sa méthode fut importée en France, en 1840, par un orfèvre parisien du nom de Denière. Le laminage est partout adopté aujourd'hui.

G. ANGERVILLE.

LE PALAIS LONGCHAMP

Le Palais Longchamp, à Marseille, est l'un des termes de la superbe promenade qui, partant du Vieux-Port et de la Cannebière, se continue par la rue Noailles, les allées de Meilhan, le cours du Chapitre et le boulevard Longchamp. Étincelant de lumière, il émerge peu à peu de la profondeur ombreuse des platanes. L'œil découvre d'abord le dôme principal, plongeant dans un golfe d'azur, puis les deux colonnades incurvées, à travers lesquelles rit le ciel, enfin les masses imposantes des deux ailes. Alors le monument apparaît en son ensemble, chef-d'œuvre de majesté et de grâce, harmonieux et léger, vêtu de pure lumière et d'ombre transparente et tout « vivant » pour ainsi dire, par la chute retentissante de sa cascade poudroyant en arc-en-ciel dans les verdures.

Le Palais occupe tout l'horizon, mais ne l'encombre pas. Il s'élève comme un accident heureux, une transformation opportune du paysage et ne rappelle en rien ces gauches édifices posés au centre d'une place comme un encrier sur une table. Il semble vraiment être sorti de terre.

Sa construction date de cette période de l'Empire où le bâtiment « alla » si bien. M. de Montricher venait d'amener à Marseille les eaux de la Durance, et c'est sur la colline alors déserte de Longchamp, à l'endroit même où venait aboutir le nouveau canal, que la municipalité résolut d'édifier un château d'eau. On eut l'idée d'élever à la même place un Musée des Beaux-Arts et un Muséum d'histoire naturelle. Dès 1859, le sculpteur bien connu du *Lion de Belfort* et de la *Liberté* de New-York, M. Bartholdi, alors âgé de vingt-cinq ans, présenta quatre projets successifs, tour à tour modifiés et améliorés. L'idée initiale du monument existait déjà dans les projets de M. Bartholdi, ainsi que le démontrent ses dessins (1).

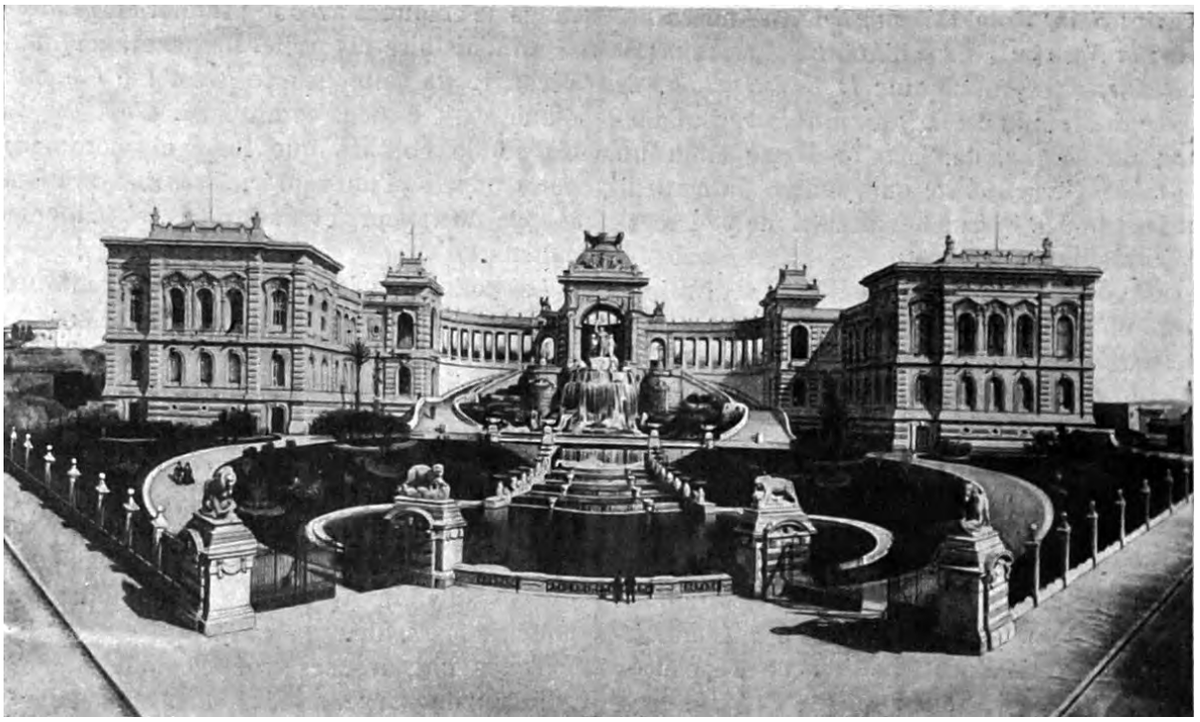
A la suite d'un rapport défavorable d'architectes parisiens, les projets de M. Bartholdi furent abandonnés. En 1861, M. Espérandieu, élève de Vaudoyer, fut chargé de présenter un projet. Les travaux commencèrent sous sa direc-

(1) Voir la Revue l'*Art*, 10 juin 1883.

tion dès 1862, et le monument fut terminé sept ans plus tard.

Une contestation s'éleva alors entre M. Bartholdi et M. Espérandieu sur la propriété de l'idée première du monument, laquelle consistait assurément dans le fait de relier les deux édifices principaux par une colonnade à jour. Cette querelle qui se poursuit encore entre M. Bartholdi et les amis de feu Espérandieu sera très probablement terminée cette année même par une décision du tribunal de Marseille.

Le Palais Longchamp est divisé en trois parties; à gauche, le musée des Beaux-Arts, au centre, le Château d'eau, à droite le Muséum d'Histoire naturelle.



Le Palais Longchamp.

Le rez-de-chaussée du musée des Beaux-Arts est occupé en grande partie par des ouvrages de sculpture. Outre plusieurs œuvres des quatre grands prix de Rome nés à Marseille, MM. Hugue, Turcan, Allar et Lombard, on y remarque un *Portrait de Louis XIV*, médaillon de marbre par Puget, deux bas-reliefs de Chardigny et la maquette du *Monument aux morts*, de Barthelomé. Le conservateur actuel, M. Philippe Auquier, a eu l'heureuse idée de rassembler en une salle, dénommée salle Puget, les œuvres de sculpture (moulages et originaux), de peinture, voire les dessins d'architecture de l'illustre sculpteur. C'est là qu'est exposée l'œuvre peut-être la plus belle de tout le musée, c'est un *Portrait de Puget*, peinture à l'huile que beaucoup lui attribuent mais qui, vraisemblablement, pourrait être de Laurent Fauchier. Dans les petites salles de gauche du rez-de-chaussée, se trouvent des tableautins et des dessins souvent médiocres.

On arrive au premier étage par deux escaliers fort vastes, au premier palier desquels ont été marouflées sur le mur, vis-à-vis l'une de l'autre, les deux belles fresques de Puvis de Chavannes : *Massalia, colonie grecque* et *Marseille, porte de l'Orient*. La première de ces deux peintures représente Marseille au temps de sa fondation. La ville sort de terre, des pierres à demi taillées gisent sur le sol encore couvert de gazon. Au premier plan, quelques femmes sont occupées à des travaux domestiques, un petit garçon couché sur le ventre se réjouit à l'odeur d'un poisson qu'on fait griller. A l'horizon, c'est la silhouette du golfe Massaliète sur l'immobile outre-mer. *Marseille, porte de l'Orient*, c'est la ville que nous connaissons, aperçue du pont d'un navire où d'exotiques passagers, vêtus de robes étranges et de manteaux voyants, se tiennent, alanguis par la fatigue du voyage. Détail curieux, et peut-être inédit, Puvis de Chavannes, ainsi que le démontre sa correspondance avec Espérandieu, peignit ces deux fresques sans quitter son atelier de Paris, et d'après les simples renseignements et les croquis que l'architecte lui fournit.

Au premier étage sont situées les œuvres de peinture les plus importantes. C'est ici que doit se placer une observation qui, pour avoir été réitérée, ne perd ni de sa force, ni de son actualité. C'est par une ignorance peu commune des conditions nécessaires à la conservation des œuvres d'art que le musée des Beaux-Arts fut placé au Palais Longchamp. L'humidité dont l'air est saturé par suite du poudroiement des eaux de la cascade est des plus défavorables au bon entretien des tableaux. Une *Famille de la Vierge*, du Pérugin, située juste en face de la porte d'entrée, et qui tout en étant à l'honneur

est bien plus sûrement au danger, a déjà subi les désastreux effets de l'humidité. Il y a quelques années, les panneaux de bois sur lesquels elle est peinte se disjoignirent et l'on dut se résoudre à confier le tableau au restaurateur. Le tableau revint et fut religieusement — et administrativement — raccroché à la même place où, recevant à nouveau l'incessante bruine de la cascade, il recommence à se détériorer.

Après la *Famille de la Vierge*, une des inspirations les plus purement chrétiennes de l'école ombrienne, il faut citer au premier rang, pour les écoles italiennes, des *Cavaliers vêtus à la romaine*, et un *Portrait de Michel-Ange*, de Jules Romain; *Saint Jean l'Évangéliste*, d'Andrea del Sarto; *la Noce au Village* d'Annibal, Carrache; *la Madeleine*, du Dominiquin; *la Construction, de l'Arche de Noé*, du Bassan; un *Intérieur*, du Canaletto; un *Ermite*, de Salvator Rosa; enfin un *Saint Jean l'Évangéliste* que, malgré la couleur lourde et le dessin gauche, un critique peu scrupuleux attribua à Raphaël.

Les écoles flamande et hollandaise sont mieux représentées. En première ligne il faut nommer deux panneaux de Rubens, *l'Adoration des Bergers* et *la Résurrection* dont l'authenticité ne saurait être contestée. Ces deux œuvres datent de l'époque où le fécond Flamand travaillait seul. Sur la même paroi est accrochée une magnifique *Nature morte* de Snyders, fort maladroitement restaurée. Notons encore trois jolis tableautins de Jean Miel, un délicat paysage bleu de Breughel de Velours, un Ruysdaël presque méconnaissable, une grande composition de Gaspar de Crayer: *l'Homme entre le vice et la vertu*, et deux Van der Meulen provenant de la collection de Surian.

Dans l'école française sont dignes d'être notés: *la Présentation au Temple*, de Lesueur; *l'Assomption et l'apothéose de la Madeleine*, de Philippe de Champaigne; *la Vierge et l'Enfant-Jésus*, de Simon Vouet; *la Peste de Marseille*, de De Troy, et, de Nattier, *Madame de Pompadour* sous les traits de l'Aurore.

Une salle tout entière est réservée aux artistes provençaux anciens et modernes. On y admirait les tableaux de Puget, à présent transportés dans la salle du rez-de-chaussée, *le Sauveur du Monde*, *le Baptême de Clovis* et *le Baptême de Constantin*. Viennent ensuite des œuvres de Pierre, d'Étienne et de Joseph Parrocel, une esquisse d'allégorie de Fragonard, une excellente petite *marine* de Joseph Vernet, un *Intérieur d'atelier* de Granet, trois admirables *Études de portraits*, de Ricard; des *Paysages*, de Loubon et de Guigou, enfin les œuvres d'artistes provençaux encore vivants, Moulte, Decanis, Montenard, Olive, Casile, Torrents.

Il est regrettable de constater que deux peintres nés à Marseille, et tous deux placés aujourd'hui hors de pair parmi les coloristes, Gustave Ricard et Monticelli, ne sont représentés au musée de leur ville natale, le premier que par trois portraits dont deux inachevés, le second que par une « croûte » indigne du maître que Diaz considérait comme son égal.

Nous ne saurions quitter le musée des Beaux-Arts sans mentionner tout spécialement un mystérieux portrait, dont l'auteur et le modèle sont jusqu'ici demeurés inconnus. On le désigne sous le nom de *l'Homme à la ganse jaune*. C'est une figure d'homme jeune, à l'expression à la fois voluptueuse et brutale, traitée dans la manière de Sébastien Bourdon.

Le premier étage du musée communique de plain-pied par la galerie située entre les deux rangs de colonnes avec le premier étage du Muséum d'histoire naturelle. Le panorama que l'on découvre de cette galerie est d'une étendue et d'une variété peu communes. C'est un vaste cirque de collines que ferment, comme une perle auprès d'un saphir, Marseille tout enveloppée de vapeurs et de fumées, et la mer étincelante.

Les collections les plus riches que renferme le Muséum d'histoire naturelle ont trait surtout à la conchyliologie, à l'ornithologie et à la paléontologie. La faune marine méditerranéenne est d'une grande richesse, mais elle ne peut être dans son ensemble offerte au grand public, qui ne comprend pas aisément la nature ni l'aspect d'un invertébré conservé dans l'alcool. La collection des coquilles de la Méditerranée est cependant intéressante, ainsi que celle des échinodermes du golfe de Marseille.

Telles sont, avec les groupes de Cavelier et les animaux de Barye, situés à l'entrée des jardins, les principales richesses de ce château Longchamp, dont on peut dire, — chose rare en architecture — que le contenant est plus beau que le contenu. Il compose, avec l'Hôtel de ville et la Cathédrale, l'ensemble un peu mesquin de monuments dont s'enorgueillit l'antique Marseille. A lui seul, il suffirait à démentir, au moins en partie, la boutade dont Méry saluait sa ville natale: « Ville antique qui n'a rien d'antique, belle ville qui n'a rien de beau, elle a fait un voyage de 2 000 ans à travers l'histoire, et elle est arrivée, n'ayant conservé que son nom, comme le navire *Argo*. »

RICHARD CANTINELLI.

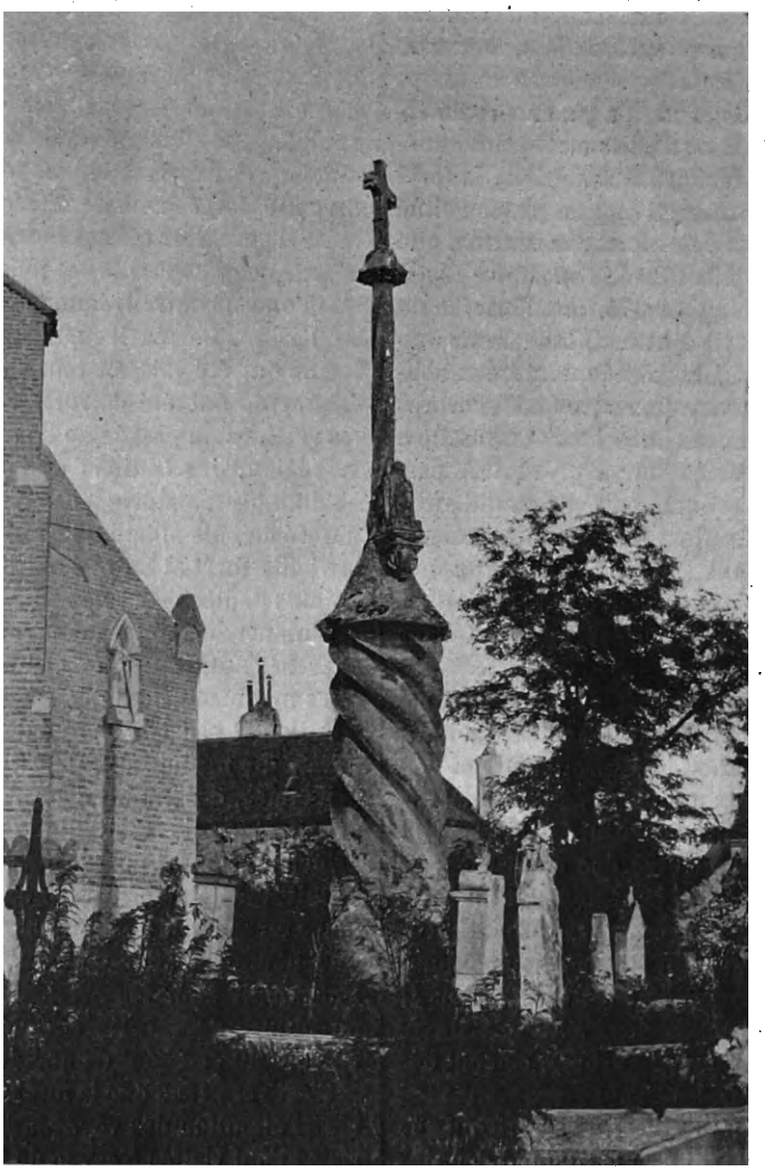
L'humoriste relève à propos le côté sérieux des choses sérieuses.

Pour travailler avec conviction, il faut travailler pour d'autres que pour soi.

On traite volontiers d'insensibles ceux qui ne sentent pas de la même façon que nous.

Une piqûre d'aiguille au bout des doigts d'une femme nous plaît mieux qu'une tache d'encre.

LA CROIX DU CIMETIÈRE DE PAGNY-LA-VILLE (Côte-d'Or)



La croix du cimetière de Pagny la-Ville.

En 1872, (p. 249), le *Magasin Pittoresque* a donné d'après un dessin de H. Clerget, une gravure représentant l'église ou plutôt la remarquable chapelle de *Pagny-le-Château* ou *Pagny-le-Brûlé* (Côte-d'Or).

Pagny-la-Ville, ou *Pagny-l'Église* dépendait de Pagny-le-Château dont le *Magasin Pittoresque* a résumé l'histoire. Pagny-la-Ville est une localité fort ancienne, où l'on rencontra au moyen âge des squelettes, sans cercueils, nombreux et en couches superposées, des agrafes, des vases, etc., tous de l'ère mérovingienne, découverts de 1793 à 1819 et même depuis.

Devant l'église qui mériterait une description spéciale se trouve, au cimetière, une croix remarquable, en pierre et mesurant 13 mètres de hauteur.

Le piédestal présente la forme d'un cylindre de gros calibre orné de côtes en spirales ou torsades d'un grand effet, et je le crois assez rare, à raison de sa forme et de sa dimension. D'un couvre-chef, orné d'une frise qui entoure cette sorte de chapiteau, s'élance un fût élégant, relativement mince, contourné en spirale ou hélice et continuant la forme du piédestal fortement allongée.

Accollé au sommet du couvre-chef on voit, sur une console ornée, un religieux à genoux, priant, les yeux tournés vers le Christ. Le fût de la colonnette est arrêté par un autre couvre-chef de petite dimension et surmonté d'une croix peu ornementée.

La gravure ajoutera à cette description sommaire les détails que l'archéologue pourrait désirer.

ERN. SERRIGNY.

LA FORÊT PÉTRIFIÉE

La section américaine de l'Exposition, aux Invalides, renfermait de fort curieux spécimens de bois fossile. Le naïf campagnard et même bon nombre des citadins qui s'égarèrent dans ce coin un peu sombre s'arrêtaient étonnés devant ces panneaux de toutes dimensions, revêtus des plus brillantes couleurs et qu'on eût dit formés d'une mosaïque des marbres et des onyx les plus rares. Tables, panneaux, presse-papiers, petits meubles, étaient simplement garnis de plaques découpées dans des arbres fossiles provenant d'une forêt pétrifiée découverte aux États-Unis, dans le territoire apache, à Arizona.

Les forêts pétrifiées ne sont pas très commu-

nes, cependant on en rencontre à peu près dans toutes les parties du monde. En Égypte et en Algérie notamment, on en connaît des gisements importants mais aucun d'eux n'atteint l'étendue de la forêt d'Arizona et surtout la richesse de coloration de ses arbres. Ces vestiges d'un temps très éloigné, mais dont on n'a pu encore déterminer exactement l'époque, se rencontrent généralement dans des régions fort stériles, la forêt d'Arizona, en particulier, gît sur un plateau situé à 5500 pieds d'altitude qui forme le centre d'une des parties les plus désolées de l'ouest des États-Unis. Selon les géologistes, le lieu d'origine de cette forêt était situé à une altitude beaucoup plus grande, et c'est à la suite de nombreux bouleversements de la croûte terrestre que les arbres seraient venus s'échouer dans leur état fossile à l'endroit où on peut les voir à présent. A part quelques cotonniers et quelques cèdres qui environnent la station la plus voisine du gisement, on ne rencontre, dit *Scientific American* qui nous fournit ces détails, aucune végétation vivante dans ces régions : c'est le désert dans toute son horreur.

Le plateau sur lequel reposent les arbres est divisé en un grand nombre de petites gorges, l'eau se rencontre à une faible profondeur et l'on suppose que divers cours d'eau souterrains circulent sous cette nappe aqueuse. Les arbres silicifiés ont été reconnus être des araucarias; ils sont dispersés dans toute la région. La majeure partie des arbres découverts est composée de fragments de troncs gisant sur le sol; quelques-uns d'entre eux cependant sont restés dans la position verticale. Presque tous sont totalement pétrifiés ; ce ne sont plus des arbres, ce sont des fûts de colonnes brisées. Toute apparence de bois a complètement disparu à l'encontre de ce que l'on constate d'habitude, notamment dans les arbres de la forêt égyptienne où l'on retrouve des racines, des branches et où l'on parvient même à distinguer sur l'écorce les piqûres de vers. Les arbres de l'Arizona sont dépourvus d'écorce, celle-ci a disparu, elle a été remplacée par une couche de sable et de gravier qui s'est accumulée lentement sous l'action des siècles.

La forêt pétrifiée d'Arizona comprend trois centres d'accumulation d'arbres silicifiés. Dans chacun d'eux on trouve des billes et des troncs mesurant depuis quelques centimètres jusqu'à 1m,50 de diamètre. Certains de ces troncs ont plus de 15 mètres de longueur ; l'un d'eux même forme un pont naturel de plus de trente mètres à partir du point où il émerge de terre. D'après divers fragments retrouvés, on peut évaluer à 150 ou 200 pieds la longueur de ces arbres lorsqu'ils étendaient leur puissante ramure sous le ciel antédiluvien.

Les sections pratiquées parallèlement à la base de l'arbre donnent des tranches brillamment teintées de jaune, de rouge, de bleu et de toutes les variétés de teintes qui peuvent résulter de la combinaison de ces trois couleurs. Ces teintes, lorsqu'elles sont avivées par le polissage, produisent un effet merveilleux. Ce n'est plus un arbre que l'on a devant les yeux, ce sont des plateaux de jaspe, de chalcédoine et d'agate. Le polissage d'une section de tronc est une opération très pénible et fort longue qui justifie le prix élevé des objets préparés avec le bois fossile. Les visiteurs de cette forêt enchantée n'ont pu résister au désir d'emporter quelques morceaux et de posséder quelques-uns de ces jolis cristaux de quartz que l'on rencontre fréquemment au cœur même de l'arbre. Le marteau, la hache, les explosifs même ont été mis en œuvre, et les plus beaux fragments ont été détruits. A en juger d'après les vestiges du passé que l'on retrouve dans toute la région, les Indiens et peut-être même les habitants préhistoriques ont su tirer parti de la dureté du bois silicifié; ils ont mis à contribution la vieille forêt et en ont extrait des haches, des pointes de flèches et des couteaux.

L'industrie moderne ne pouvait manquer de chercher l'utilisation de ces bois pétrifiés; quelques manufacturiers ont essayé de les employer aux lieu et place de l'onyx dans les arts du bâtiment, du meuble et la joaillerie. On peut voir des tables, des buffets, des dressoirs, des bijoux, des pavages de vestibule, etc., dont l'élément principal est fourni par le bois fossile. Une société s'était même constituée et avait installé sur place un moulin pour transformer les arbres en une poudre destinée à remplacer l'émeri ; heureusement pour les géologues et les amateurs de pittoresque, cette société a dû cesser son exploitation au bout de quelques années.

C'est vers 1853 que la forêt d'Arizona fut signalée à l'attention des voyageurs, mais peu de touristes l'ont visitée à cause de l'aridité du pays et de la difficulté de voyager à travers ces gorges et ces monticules séparés par d'étroits ravins. Les volcans ont été nombreux dans cette région; c'est à eux que l'on attribue sinon la pétrification du bois, du moins la conservation de la forêt qui se serait trouvée recouverte de cendres et de lave. Dans certains endroits, les arbres sont braqués comme de gigantesques canons qui défendraient l'accès du plateau ; dans d'autres, ils sont empilés ainsi que dans un chantier de bois. Quelques-uns produisent à distance l'effet de grandes roues. Le soleil qui déverse abondamment sa lumière sur tous ces blocs en avive les couleurs, et le voyageur se croirait volontiers transporté au pays des fées si l'aridité du sol ne venait le rappeler à la réalité.

La plus grande curiosité de l'endroit est le pont naturel déjà mentionné et le rocher de l'aigle, monticule surmonté d'un fût couronné lui-même d'un amas pierreux présentant l'aspect d'un aigle aux ailes éployées. Le pont est formé d'un immense tronc qui s'étend entre deux monticules

et que l'on suppose n'avoir jamais été déplacé de l'endroit où il s'est abattu. Le centre de l'arbre est complètement silicifié, l'extérieur est recouvert d'une sorte de ciment sablonneux. Au milieu il mesure plus de trois mètres de circonférence; il est assez large pour remplir en toute sécurité l'office d'un pont et offrir un passage non seulement à l'homme, mais encore à une mule au pied assuré.

La forêt pétrifiée d'Arizona est une des plus intéressantes curiosités naturelles du Nouveau Continent. Il eût été fâcheux que la rapacité de quelques individus en provoquât la destruction. Le gouvernement des États-Unis a été saisi à temps de la question et il a pris les mesures nécessaires pour assurer la conservation de cette forêt en créant une réserve nationale semblable à celle qui constitue le parc de Yellowstone.

ALBERT REYNER.

LE SAULE CURIEUX

Un saule triste et moussu
A l'échine irrégulière,
Comme un grand vieillard bossu,
Se penche sur la rivière.

Ses racines aux gros nœuds,
Lamentables, mi-séchées,
Sur le talus sablonneux,
Ont l'air de mains accrochées.

Et le sommet de son tronc,
Dont les rameaux se flétrissent,
Semble un gigantesque front
Où des cheveux se hérissent!

O vieux saule courbatu,
Que ta pose est singulière!
Pourquoi donc, pourquoi t'es-tu
Tant penché sur la rivière?

Fut-ce pour voir un matin,
Des vols bleus de demoiselles,
Dans un froufrou de satin
Se poursuivre à toutes ailes?

Fut-ce, en quelque soir nacré,
Pour guetter sur l'eau pâle, une
Fleur de nénuphar sacré
Qui s'entr'ouvrait sous la lune?

Non, vieux saule au chef branlant!
Tu dus voir, je conjecture,
Pour attraper dans le flanc
Une telle courbature,

Un tableau plus sérieux
Que des nénuphars moroses,
Et plus beau que tous les cieux
Pleins d'astres blancs, bleus ou roses!

Ce fut sans doute Lison
Ou Margot, la lavandière,
Qui trempait le bout de son
Pied menu dans la rivière.

JEAN RAMEAU.

Le travail qui fournit le nécessaire, la philosophie qui apprend à se passer du superflu, voilà la véritable richesse.

La coquetterie est l'esprit de la beauté, et l'esprit, la coquetterie de l'intelligence. ALEXANDRE DUMAS.

LE RÊVE D'UN JOUR D'AUTOMNE (1)

NOUVELLE

III.

— J'aurais bien envie plutôt de t'embrasser que de te gronder, mon pauvre garçon, dit Mme Dureau, maintenant que je sais les causes légitimes de ton retard. Et j'aurais bien mauvaise grâce à t'en vouloir d'avoir exposé mon déjeuner à quelque accident, dont la diligence de Victorine l'a préservé, d'ailleurs, puisqu'une si merveilleuse occasion de bonheur te retenait loin de moi.

Robert se leva et vint embrasser sa marraine, affectueusement, sur les deux joues.

— Marraine, lui dit-il, vous êtes la femme la plus délicieuse que je connaisse.

Cette caresse, ces tendres paroles achevèrent d'attendrir Mme Dureau. Elle poursuivit :

— Je sais trop, mon pauvre enfant, combien le bonheur est un gibier rare, dans cette chasse réservée de la vie, si jalousement gardée par la douleur, pour te reprocher d'avoir saisi l'occasion d'y braconner, en passant. Et si j'ai commencé par te taquiner un peu, c'est que je m'étais promis de m'égayer de quelque fredaine que je te prêtais gratuitement.

— Je vous en prie, marraine, ne vous excusez pas. Vos plaisanteries ont tant de bonne grâce que je serais bien sot de n'en pas rire avec vous.

— Il ne s'agit plus de rire, protesta Mme Dureau, mais bien de parler sérieusement.

Le récit de Robert l'avait émue délicieusement. Une tendresse passionnée dilatait la jeunesse de son cœur, survivante à son renoncement prématuré à toute joie personnelle. Elle avait quelques raisons de penser, d'après quelques détails du portrait de la jeune fille, par son filleul, que

(1) Voir le *Magasin Pittoresque*, numéros des 15 septembre et 1er et 15 octobre 1900.

cette aventure, au lieu d'être finie, n'en était qu'à son prélude. Elle poursuivit :

— Tu ne peux pas t'imaginer, mon pauvre Robert, la joie que tu viens de me donner, en te montrant à moi, tel que tu es. Tu m'apparais si différent, maintenant, des tristes jeunes gens d'aujourd'hui, et, mon Dieu, de ceux de tous les temps. Tu es resté capable d'impressions sincères. Tu as conservé toute la fraîcheur de ta sentimentalité. Mais tu es un vrai jeune homme, mon cher enfant!

— J'avoue, en effet, dit Robert, avec une intonation et un sourire un peu confus, qu'il me reste encore quelque candeur.

— Tu as tout ce qu'il faut, reprit, avec feu, Mme Dureau, pour donner, à une jeune fille, plus de bonheur qu'elle n'en mérite. Il faut te marier, mon beau filleul.

— Tout de bon, marraine, s'exclama Robert, en riant! Il faut me marier?

— Avec le cœur que tu as, tu n'as déjà que trop tardé.

— Vous venez de me dire, pourtant, que vous parliez sérieusement. Et vous m'adressez, de sang-froid, la pire plaisanterie. Marraine, ce n'est pas bien.

— Mais, puisque tu as les meilleures qualités pour être un mari excellent.

— Et vous me punissez de ces qualités, en me passant au cou, sans délai, les chaînes du mariage?

— Tu vas me supplier, toi-même, dans un moment, de hâter l'heure de ton entrée en esclavage.

— Alors, votre déjeuner était un piège où je suis venu me prendre innocemment.

— Ne dis pas de mal de mon déjeuner, ou je ne t'invite jamais plus. Encore une goutte de pomard?

— Je crois bien. Il est délicieux.

— Gourmand!

Durant tout le récit de Robert, ils s'étaient attardés aux friandises du dessert. Ils avaient si bien perdu la notion du temps que Victorine, perplexe de ne pas être appelée, avait pris le parti de se présenter, d'elle-même, à la porte de la salle à manger.

— Vous pouvez desservir, ma fille, dit Mme Dureau. Et vous apporterez ici le café.

Robert Cormeille alluma un cigare, et Mme Dureau se leva pour venir jusqu'à une fenêtre qui prenait vue sur le jardin. Ils se turent, l'un et l'autre, pendant que Victorine vaquait à son office. A travers la vitre, Mme Dureau contempla le ciel et sa pâle clarté épandue sur les verdures. Et les frissons de lumière argentée sur leurs masses tachées de rouille avaient la grâce mélancolique et la sérénité d'un sourire de femme, naguère jolie, et résignée à laisser s'évanouir les derniers vestiges de sa beauté. Ses yeux s'attristèrent involontairement, à la vue des fleurs automnales du jardin. Les héliotropes, les roses frileuses et décolorées, l'échevèlement d'or bruni, de blanc, de lilas clair, de mauve rosé, des chrysanthèmes, ne lui montraient qu'un éclat refroidi. Quelle différence, songeait-elle, avec les nuances fulgurantes et chaudes des fleurs d'été! Elle percevait jusqu'à leurs frissons furtifs, sous l'haleine, tiède à peine, des brises qui faisaient pleuvoir sur elles de rares feuilles mordorées en une chute muette et lente. La joie même du déjeuner délicat s'ensevelissait à demi, déjà, dans les ombres qui absorbaient la grisaille bleuie de la lumière et éteignaient les scintillements de l'argenterie dans la salle à manger. L'effleurement de toute cette tristesse ambiante refroidit sensiblement l'exaltation de Mme Dureau, surexcitée par la bonne chère et le récit passionné de son neveu. L'animation de son teint et l'enjouement de sa figure se fondirent dans la gravité bienveillante qui lui était habituelle. Elle revint vers Robert. Il paraissait béatement recueilli dans la contemplation de la fumée de son cigare. Et peut-être voyait-il planer dans ses spirales aériennes, telle qu'une jeune déesse des mythologies surannées, la forme d'une jeune fille, aux yeux bleus, à la fois farouches et moqueurs: Peut-être ne savourait-il que la bonne odeur de son cigare mêlée à l'arome subtil du café, qui s'évaporait des tasses où il tiédissait. Victorine venait de fermer la porte derrière elle, discrètement.

Robert ne put s'empêcher de remarquer l'altération légère du visage de sa tante.

— Marraine, lui dit-il d'un ton câlin, qu'avez-vous? Quelque chose vient de vous affliger?

Elle eut un sourire un peu figé d'amertume.

— Ce n'est rien, dit-elle, mon cher enfant. C'est la sensation de cet automne qui vient de me saisir tout à coup. Des souvenirs m'ont endolorie, comme toi, tout à l'heure tes rêves.

— J'ai été maladroit de vous révéler si complaisamment ces bouillonnements de ma jeunesse.

Elle sourit plus vaillamment.

— Mais non, dit-elle, mais non. Ton ébullition m'a ragaillardie. Et tu sais bien que je raffole de tes histoires de jeune homme.

— C'est pour cela que vous vous disposez à y mettre un terme?

— Ne fais donc pas fi du mariage, surtout s'il doit réaliser ton rêve le plus ardent.

— Mais je n'en ai plus de rêves. Il s'est enfui, volatilisé, évanoui, mon rêve de ce matin.

— Bon. Sérieusement, pour épouser la jeune fille que tu aimerais, exigerais-tu, essentiellement qu'elle fût riche?

— Eh! la richesse ne nuit pas, communément, à la beauté.

— Tu as, toi-même, une fortune très convenable. Et, s'il le fallait, pour obtenir l'amour d'une jeune fille que tu aimerais ardemment, tu pourrais fort bien l'épouser sans dot.

— Sans dot, marraine? Oh! oh! sans dot?

— Ta moquerie est insupportable, Robert. Parlons donc d'autre chose. Mais tu n'accuseras que toi si je te prive de la plus grande joie que tu puisses désirer en ce moment.

— Malheureusement, dit Robert, devenu grave subitement, la seule joie que je désirerais n'est pas en votre pouvoir.

— C'est ce qui te trompe.

— Vous connaîtriez la jeune fille que j'ai rencontrée, ce matin?

— Tu dis qu'elle avait une robe mauve?

— Et un mantelet de même étoffe, bordé de dentelle blanche. Grande, mince, onduleuse, des cheveux de soleil sous un chapeau enrubanné de grandes ailes roses, et la plus délicieuse figure que puissent éclairer deux yeux bleus, deux yeux de lumière céleste!

— Mon Dieu! comme tu prends feu! Mais il ne faut pas que tu la revoies, alors.

— Mais, au contraire, marraine...

— Je te connais. Tu lui ferais la cour.

— Le beau malheur! puisque je l'aime!

— Tu l'aimes! tu l'aimes! Pas jusqu'à l'épouser?

— C'est d'elle que vous vouliez me parler? Oh! mais je l'épouse. Je l'épouse, sans dot.

— Tu me jures que tu ferais cela?

— Je vous en donne ma parole d'honneur! J'ai assez de fortune pour deux. Il faut cependant que cette jeune fille soit parfaitement honorable, comme je le crois, et aussi que je puisse m'en croire aimé. A en juger par notre première rencontre, il est à craindre que je n'aie pas l'heur de lui plaire beaucoup.

— Puisque tu en es si passionnément épris, tu feras ton métier d'homme, en lui inspirant du goût pour toi... Elle est allée, dis-tu, dans une villa isolée au-dessus de Sèvres?

— Parfaitement. Dans la rue... une rue mal pavée... rue de la Justice.

— Elle allait déjeuner chez Mme Noirtin et donner une leçon de piano à ses deux petites filles.

— Marraine, je devrais vous prendre pour une bonne fée, si je ne m'apercevais, depuis longtemps, que vous connaissez parfaitement mon inconnue.

— Je la connais. Et je l'aime presque autant que toi, mon cher enfant. Je peux même ajouter, si elle est allée chez Mme Noirtin, qu'elle viendra, ici, avant de rentrer à Paris.

— Pas possible! Vraiment? Mais il y a donc, quelquefois des féeries qui se réalisent?

— Cela ne dépend plus que de toi, maintenant.

— Oh! et d'elle. Je crains de l'avoir si mal impressionnée.

— Je l'ai priée de venir me prendre un chapeau, pour le donner à arranger à ma modiste, à Paris. Et...

La sonnette de la grille retentit, dans le silence du jardin.

— ... Et la voilà, acheva Mme Dureau, dont ce coup de sonnette avait laissé la phrase en suspens. Tu ne peux pas te plaindre que le hasard te serve mal, aujourd'hui.

Au coup de sonnette de la grille, Robert n'avait fait qu'un bond jusqu'à la fenêtre. Mais il eut la précaution d'en tirer un peu le rideau sur lui, de crainte que sa présence inattendue fît fuir la jeune fille. La joie de la revoir, alors qu'il la croyait à jamais disparue de sa vie, le transportait. Mais l'appréhension du mauvais accueil qu'elle pourrait lui faire l'angoissait. Et il éprouvait encore une obscure inquiétude de la coïncidence presque concertée des petits événements qui s'enchaînaient l'un à l'autre et le jetaient, de surprise en surprise, depuis le matin.

— C'est bien elle; c'est ma jeune fille, dit-il, sous le coup des sentiments divers qui l'agitaient.

— Ah! tu vois, dit Mme Dureau. Je peux même te dire son nom, maintenant, si tu tiens à le savoir.

— Je crois bien.

La porte venait de s'ouvrir et livrait passage à la jeune fille. Mais à la vue du jeune officier, elle étouffa un cri de surprise, et faisant mine de se retirer, elle dit :

— Je vous demande pardon, Madame.

— Entre donc, mon enfant, dit Mme Dureau, de sa bonne voix cordiale. Ce hussard te fait peur? Il n'est pas bien terrible, va. Et regarde-le. Il n'est pas moins gêné que toi.

Cependant Robert se tenait près de Mme Dureau.

— Présentez-moi à Mademoiselle, dit-il à mi-voix.

— Allons, viens, Lucienne, ordonna doucement Mme Dureau.

Et les tenant par la main, l'un en face de l'autre, elle ajouta :

— Le lieutenant Robert Cormeille. Mademoiselle Lucienne Gasq.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent l'un devant l'autre. Après quoi, Robert dit :

— Gasq? Gasq? Mais ce n'est pas la première fois que j'entends votre nom, Mademoiselle? Il me semble que nous nous connaissons déjà.

— Oh! moi, je connais votre nom, depuis longtemps, répondit Lucienne. Et je peux même dire que je vous reconnais.

— Je crois bien, intervint Mme Dureau. Tu as joué, avec Lucienne, il y a une douzaine d'années, quand ton oncle commandait les chasseurs à Saint-Germain.

— Mais, parfaitement, ajouta Robert. Votre père, Mademoiselle, occupait un poste élevé dans l'administration d'une Compagnie de transports maritimes.

— Papa est mort, depuis trois ans, dit Lucienne, sur un ton subitement voilé, et en baissant les yeux, sous le regard de soudaine compassion que Robert avait levé sur elle.

Mme Dureau indiqua du geste un siège à Lucienne. Et, assise près d'elle, elle dit à Robert demeuré debout et absorbé dans une ardente contemplation de la jeune fille.

— M. Gasq avait une bonne position. Mais s'il donnait une belle aisance à sa famille, il ne lui en laissa guère, à sa mort. Depuis, sa veuve et sa fille ont été réduites à travailler pour gagner leur vie. Mme Gasq tient la comptabilité dans une grande maison de modes; et Lucienne donne des leçons de piano ou de chant toute la journée, à travers Paris et même dans la banlieue. Voilà comment, mon cher Robert, la petite fille que tu faisais jouer il y a une douzaine d'années, dans mon jardin, se trouve, aujourd'hui, quelquefois seule dans les trains du chemin de fer de Ceinture, où elle provoque, sans le vouloir, les extravagances des lieutenants de hussards qui l'admirent sans la reconnaître.

Robert avait espéré que sa marraine lui éviterait le malaise d'une explication immédiate. Mais l'excellente femme savait trop quelle urgence il y avait à dissiper tout nuage, entre Lucienne et Robert, s'il y en avait, pour avoir résisté au malin plaisir de mettre son filleul dans l'embarras. Aux dernières paroles de Mme Dureau, le jeune lieutenant avait rougi, tandis que le joli visage de Lucienne s'était éclairé d'un sourire de charmante moquerie. Ce sourire enhardit Robert, qui triompha de sa confusion.

— Ma marraine me rappelle, fort à propos, Mademoiselle, que je dois vous présenter mes excuses, pour ma conduite incohérente de ce matin.

Lucienne était intelligente. Elle avait une grande franchise naturelle et cette inaltérable bienveillance envers la vie, qui est le fond propre du caractère bon vivant. Elle ne sut pas réprimer un éclat de rire spontané, au souvenir de l'ahurissement de la figure de Robert, au moment où il avait cru continuer avec elle une conversation qu'il n'avait entamée qu'avec lui-même.

— J'ai dû vous paraître bien ridicule. Et je mérite bien votre moquerie. Mais vous avez été, aussi, un peu complice de mon égarement grotesque. Il n'est pas étonnant qu'à vous voir, jolie comme vous l'êtes, quand on n'est pas prévenu, on perde un peu la raison.

Lucienne s'inclina, cessa de rire, et même rougit un peu, sous la délicatesse flatteuse de ce compliment.

— Je ne suis pourtant pas si coupable que j'ai pu le paraître, vous le reconnaîtrez vous-même, marraine. Si j'avais regardé Mademoiselle plus attentivement, plus effrontément, j'aurais fini par la reconnaître. Et je ne me serais pas abandonné aux excentricités qui lui auront donné une mauvaise impression de moi.

— C'est ce qui aurait été regrettable. Les bizarreries de votre rencontre auront mieux, ainsi, gravé votre souvenir dans vos mémoires. L'image de cette matinée, quand vous aurez vieilli, charmera vos heures d'isolement.

— Oh! moi, protesta Robert, j'en garderai le souvenir du rêve le plus enchanteur de ma vie.

— Le rêve d'un jour d'automne, dit la voix un peu dolente de Mme Dureau! Et toi, petite?

— Oh! moi, Madame, dit gaiement Lucienne, je me souviendrai qu'on peut se heurter à des romans un peu partout. Seulement, les jeunes filles de ma condition doivent fermer les yeux sur les romans que la vie s'amuse à leur offrir.

Lucienne, voyant Mme Dureau debout, s'était levée. Et ses gestes lents, en prononçant ces dernières paroles, exprimaient une touchante lassitude. Le pli de résignation, que ses paupières baissées imprimèrent à la grâce fleurie de son visage, achevèrent d'attendrir Robert, qui lui dit gravement :

— Vous auriez tort, Mademoiselle, de chasser tous vos rêves, uniformément. Si vous ne pouvez les atteindre tous, il en est qui peuvent s'offrir à portée de votre main,

— Viens, mon enfant, dit Mme Dureau à Lucienne; je vais te remettre ce chapeau.

Lucienne s'inclina devant Robert, qui se courba profondément et chercha à s'emparer de sa main. Mais elle s'était déjà reculée vers la porte de la salle à manger.

Mme Dureau se retourna vers lui, et lui dit :

— Tu m'attends ici, Robert?

— Mais, marraine, répondit-il, sa montre à la main, il va être l'heure de prendre le train. Et si vous vouliez le permettre...

— Oui, oui; je te comprends. Tu voudrais pouvoir rentrer à Paris avec Lucienne? Non, mon garçon. Je te garde jusqu'au train qui suivra le sien. Je te condamne à me tenir encore compagnie.

— L'obligation me sera douce, marraine.

...

IV

— Il est furieux que je le retienne, dit Mme Dureau, à Lucienne, après avoir refermé la porte qui donnait accès de la salle à manger dans le salon. Mais il a bon caractère. Il sait prendre en riant une contrariété. Il a dû l'exaspérer ce matin, dans le train?

— Il n'est pas sujet, quelquefois, à des accès de... déraison, demanda Lucienne posément au lieu de répondre?

— Voyez-vous cette petite fille, qui veut se faire dire que les gens deviennent fous, à sa vue! Non, ma chère enfant, Robert a toujours joui de toutes ses facultés. Et vas-tu le mal juger parce qu'il n'a pas su maîtriser son admiration pour toi? Tu ne le trouves pas beau, mon filleul? Il ne vient pas d'être charmant pour toi?

FÉLICIEN PASCAL.

(A suivre.)

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Il est regrettable que l'on ne mette pas en vente, chaque année, sous forme d'édition populaire, le rapport rédigé sur les chapitres du budget des Beaux-Arts par un député. La prose n'y a pas toujours, en soi, une grande valeur littéraire, et fréquemment des digressions, des banalités biscornues et trop fantaisistes s'y étalent, sous couleur de philosophie d'art, mais ce document offrirait quelque intérêt aux artistes qui se le procureraient volontiers pour apprendre, mieux que par des résumés de journaux, ce que l'État fait pour eux, ce qu'il voudrait ou devrait faire. Maints renseignements précieux, même pour la vie usuelle, y sont consignés : ainsi, cette année, le rapport est rédigé par M. Georges Berger. Il est extrêmement utile de le parcourir, parce que ce député a le goût des choses d'art et, en plus, ayant été mêlé aux grandes affaires, il ne perd pas de vue le côté pratique, le petit côté de la vie des artistes, et sans s'embarrasser de théories confuses et prétentieuses, il fait de chaque question, de chaque article budgétaire, un exposé très clair, au bout duquel la conclusion se présente tout naturellement à l'esprit.

Nous en prendrons pour exemple les chapitres des *achats* et des *secours*. Le budget des Beaux-Arts entier est de 14 794 240 francs. Pour les achats, l'État dépense annuellement 240 000 francs, dont 200 000 attribués à des statues, tableaux, etc., de sculpteurs et peintres vivants. M. Georges Berger ne dédaigne pas d'expliquer comment s'opèrent ces achats, par les soins de quelles commissions, à quelles expositions (les expositions privées, « subsidiaires », dit le rapporteur, n'en sont pas exclues), et il mentionne loyalement, quoique sans les approuver tout à fait, les critiques qui ont été souvent formulées contre ce système lent, compliqué et d'une application souvent injuste. Nul doute que s'il le pouvait (mais la commission est toute aux économies), le rapporteur exprimerait l'avis que ces 200 000 francs sont bien insuffisants. Eh quoi, on dépense 14 millions 1/2 pour répandre, encourager dans le public tous les arts et on consacre un si minime chiffre à l'acquisition des produits des efforts artistiques de toute une classe d'artistes, les peintres et sculpteurs, qui font au moins autant pour le renom artistique du pays que les chanteurs et danseuses de l'Opéra, dotés d'une subvention quadruple! On avouera que la disproportion est choquante.

Sur le chapitre des *secours*, même observation, — faite par le lecteur, sinon par le rapporteur : l'État distribue 110 000 francs d'allocations à des artistes (au nombre de 470) tombés dans la misère, à ceux que « de fâcheuses illusions ont conduits à croire faussement qu'ils possédaient une vocation » écrit M. Georges Berger. Mais ne sont-ce pas les 14 millions de crédits totaux qui ont contribué à entretenir ces illusions, et n'en doit-on laisser aux malheureux que de telles bribes...?

Un relèvement des crédits sur ces deux points s'imposera certainement quelque jour au parlement, et M. Georges Berger sera des premiers à le voter, nous n'en doutons pas. Relevons, en attendant, certaines autres particularités curieuses dans son rapport. Tout d'abord, cette proposition de transformer le titre et le rôle du directeur des Beaux-Arts de façon à augmenter son action. M. Georges Berger voudrait en faire un surintendant général, c'est-à-dire un personnage plus important, qui ne dépendrait pas exclusivement du ministre de l'Instruction publique et qui connaîtrait de questions dépendant d'autres ministères. Actuellement, en effet, le directeur des Beaux-Arts n'a qu'une influence consultative, — et encore, — sur bien des sujets : chaque ministre est en droit d'agir à sa guise, d'ordonner, notamment, une modification d'ordre architectural ou ornemental dans un bâtiment dépendant de son service, sans autre autorité que la sienne. Il a ses architectes, ses peintres même. M. Georges Berger désirerait que le *surintendant* intervînt là et dans maints autres cas encore. Il a soin toutefois de spécifier qu'il ne s'agirait pas de créer une haute situation politique et d'instituer une sorte de sous-secrétariat qui, naguère, n'a pas donné de bons résultats. Ce serait peut-être un essai à tenter : l'idée a quelque apparence de force et d'efficacité, puisqu'on considère l'État comme le Mécène, en vertu de la théorie « louis-quatorzième » du souverain protecteur-né des arts. Mais il y a peu de chance que le parlement vote jamais une réforme de ce genre si, précisément, on lui enlève toute chance d'immixtion politique en déclarant d'avance que le surintendant futur ne serait pas un demi-ministre.

M. Georges Berger se montre du reste, en général, satisfait de la situation créée par le régime actuel à chaque section des Beaux-Arts. Il approuve l'École de Rome et la défend contre les moqueries de ceux qui s'étonnent de voir ses concours toujours un peu « pompiers » : c'est un enseignement solide, dit-il, une base. Le tempérament propre de l'artiste s'y appuiera et se développera. La censure, les inspections de musée, trouvent également grâce devant le rapporteur; les censeurs sont excusables de quelquefois se tromper : on peut « juger de ce qui leur est présenté par ce qu'ils laissent passer », en fait de chansons et de pièces. A l'École des Beaux-Arts, il n'y a qu'à souhaiter une continuation des efforts déjà tentés, pour donner aux élèves des notions de métier qui leur soient réellement utiles : les cours d'architecture, notamment, pourraient encore être débarrassés du fatras d'un enseignement d'histoire et de calcul qui est vite oublié, étant insuffisant par ailleurs, et qui serait mieux remplacé par une étude d'art, des trois arts, dirigée dans le sens industriel tel que le comprend l'Union des Arts décoratifs. La profession d'architecte est aujourd'hui exercée par une quantité de gens qui sont des « bâtisseurs » ou des hommes d'affaires : il faut en faire des artistes, rendre l'accession à l'École de plus en plus difficile et réformer encore les programmes. Notons, en passant, à propos de l'École, que M. Georges Berger nous apprend que les cours féminins récemment créés, n'ont pas beaucoup de succès : il n'y a qu'*une* élève en sculpture, et on voit trop que l'éducation première des jeunes filles peintres a été bien simplifiée.

Une surprise, — car nous nous attendions à tout cela, — nous est réservée par le rapporteur : celui-ci signale une anomalie extraordinaire, qui est de nature à inspirer la plus grande méfiance au sujet de la toute-puissance de l'État-Mécène. Un crédit est inscrit au budget qui n'est pas dépensé! Voilà ce qu'on ne pourrait croire si M. Georges Berger ne l'affirmait.

Une administration française a de l'argent en excédent : 40 000 francs, sur un crédit de 140 000! Et il s'agit, justement, d'une expérience dont on croyait pouvoir beaucoup attendre. Un vote spécial de la Chambre a mis à la disposition des municipalités et des départements des sommes importantes pour la formation de cours gratuits de dessin. L'État fournit des modèles, du matériel même. Or le nombre des Écoles où cette institution fonctionne est presque dérisoire. On ne semble pas comprendre combien le dessin rend de services, tant au point de vue industriel qu'au point de vue commercial, et une partie des crédits demeure inutilisée. M. Georges Berger le déplore, et il a raison : cette indifférence est lamentable. L'État, heureusement, ne se découragera pas. Le crédit est maintenu. On cherchera à répandre quand même le goût des études arides mais nécessaires qui constituent la « grammaire de l'art », le dessin. Nous verrons l'an prochain ce qu'il en sera advenu. Nous sommes, hélas ! un peu plus sceptiques que l'honorable rapporteur du budget : l'État donne peut être trop, — ou trop vite d'un côté, — et pas assez de l'autre.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

La France et l'Espagne à la côte occidentale de l'Afrique. — L'Adrar.

Une convention intervenue dernièrement entre le ministre des Affaires étrangères de France et l'ambassadeur d'Espagne met fin à un conflit pendant depuis quelques années entre ces deux pays, au sujet de la possession d'un territoire à la Côte occidentale de l'Afrique.

Il s'agissait là d'un tronçon de la côte du Sahara, entre le cap Bojador au Nord, et le cap Blanc, au Sud. Cette bande de terre appartient bien aux Espagnols, mais nos voisins étendaient leurs prétentions jusque sur l'Adrar, pays situé dans le Sud-Est et qui est considéré depuis longtemps comme appartenant à la région sénégalaise, c'est-à-dire, à la France. L'entente a d'ailleurs été complète et l'Espagne a reconnu le bon droit des Français sur la région de l'Adrar qui fait dorénavant définitivement partie du *bloc* français en Afrique.

La région de l'Adrar a été ces temps-ci le théâtre d'événements qui pouvaient avoir une certaine influence sur la destinée future de ce pays. Deux mots d'abord sur la région. L'Adrar, mot qui signifie en arabe *montagne*, occupe sur la côte occidentale de l'Afrique, entre le Sahara proprement dit et le Sénégal, une surface montueuse d'une étendue assez considérable, mais dont la population ne semble pas dépasser sept ou huit mille individus.

Adrar a une importance particulière comme lieu de transit pour les caravanes qui se rendent du Maroc au Sénégal et aux pays du haut Niger. On ne lui connaît d'ailleurs que quatre centres importants dont les deux principaux sont Chingheti et Atar. L'un des premiers Européens qui aient visité la contrée fut le capitaine Vincent envoyé dans l'Adrar en 1859, par le général Faidherbe. En 1887, après avoir rattaché par décret les possessions espagnoles de la côte au gouvernement général des Canaries, le gouvernement espagnol, envoya une mission auprès du sultan de l'Adrar, à cette époque, en résidence à Chingheti. La mission ne put pas pénétrer dans le pays. Le chef de l'expédition, à son retour en Europe, prétendit toutefois avoir négocié — à distance — avec le sultan de l'Adrar, lequel aurait consenti à accepter le protectorat espagnol. Le gouvernement français n'admit pas cette façon de faire des conquêtes et la question de l'Adrar resta en suspens. Par l'arrangement du 27 juin 1900, l'Espagne renonce à toute prétention sur ce pays, qui entre, comme nous venons de le dire d'une manière définitive, dans la sphère d'action française.

Il convient d'ajouter que les Français ne sont pas restés inactifs durant ces dernières années. En 1891, M. Léon Fabert, homme courageux et quelque peu aventureux, décédé depuis, fut chargé d'une mission spéciale auprès des Maures Trarzas qui occupent sur la bordure du continent le *hinterland*, ou le prolongement Nord de notre colonie du Sénégal. Il entrait dans son programme « de pénétrer, si faire se pouvait dans l'Adrar, ou du moins s'en rapprocher le plus possible ». Il devait surtout, soit à l'aller, soit au retour, visiter avec soin toute la partie du littoral de l'Atlantique comprise entre Saint-Louis et les anciennes escales internationales de Portendik (actuellement Marsa). Fabert ne réussit que partiellement dans sa mission et parvint jusqu'au Tenyera (sud de l'Adrar) où il fut même gardé à vue pendant quelque temps par les coureurs du désert. Il dut son salut à la loyauté du cheikh chez lequel la mission avait été accueillie.

Une expédition plus importante fut organisée, en 1899, sous les auspices d'un grand journal quotidien, le *Matin*, afin d'étudier l'Adrar au double point de vue physique et économique. Il s'agissait surtout de poser les bases préliminaires d'une étude générale pour l'établissement d'une voie ferrée à travers le Sahara. La mission était composée de plusieurs Européens. Le chef, M. P. Blanchet, avait déjà fourni des preuves de son expérience des choses africaines par diverses missions antérieures accomplies avec succès dans le Sud algérien. Les voyageurs quittèrent Saint-Louis du Sénégal en janvier 1900. Ils parvinrent, au mois de juin, à Atar, résidence du sultan de l'Adrar. Cette fois encore, le chef nègre eut à intervenir pour éviter un massacre général des Européens. Pour leur assurer la vie sauve, il les garda prisonniers. Le 25 août seulement, après un séjour forcé de plus de deux mois dans la capitale de l'Adrar, et grâce aux mesures énergiques prises par les autorités françaises de Saint-Louis, les explorateurs furent libérés et purent reprendre le chemin de la côte.

Cette expédition, comme malheureusement la plupart de celles que les Européens entreprennent dans les pays neufs, n'a pas été exempte de coups de feu. Dans un combat meurtrier qui eut lieu le 9 juin avec les indigènes et qui ne se termina que grâce à l'intervention du sultan, deux membres de la mission furent grièvement blessés. Le chef, M. Blanchet, eut également la cuisse traversée par un projectile. Épargné par les balles maures, le jeune explorateur dut succomber quelques semaines plus tard, de la fièvre jaune, à Dakar même, en route pour la France. Ses compagnons, MM. Dereims et Jouinot-Gambetta, ont rapporté tous les documents de la mission, qui sont, paraît-il, considérables. Nous n'avons pas manqué de saluer cette mission lors de son dé-

part (1). C'est avec émotion que nous rendons hommage à la vaillance du jeune chef de mission que la mort brutale vient de ravir à sa famille et à ses très nombreux amis. L'œuvre de la mission Blanchet ne sera donc pas stérile et couronne dignement un ensemble d'efforts faits par ses prédécesseurs : Panet, Vincent, Fabert, et dont les résultats n'ont pas été étrangers à l'entente conclue avec l'Espagne au sujet de ce pays.

P. LEMOSOF.

CAUSERIE MILITAIRE

L'opinion publique s'est émue, depuis quelque temps, de la façon dont les commissions de classement écartèrent systématiquement des nominations au choix de malheureux officiers de toutes armes sortis du rang. On cherche en vain dans l'*Annuaire de l'Armée française* le nom des chefs de corps qui ont eu l'honneur de porter le sac. On les a successivement écartés ou évincés sous les prétextes les plus variés, et l'on est en droit de se demander quelles sont les raisons de cet ostracisme dont s'étaient bien gardés les régimes antérieurs suspects de favoritisme, et qui a pourtant atteint sous notre régime républicain démocratique son maximum d'intensité.

Ce travail vraiment démoralisant pour des officiers dont les familles n'ont généralement pas eu la chance de posséder assez de fortune pour faire donner à leurs enfants une instruction officiellement complète, ne s'est pas fait en un jour. Il est aujourd'hui achevé, et la lecture des tableaux d'avancement de ces dernières années est assez édifiante. Des promotions de Saint-Maixent, par exemple, comptant de trois cent cinquante à quatre cents officiers, n'ont fourni qu'une vingtaine de sujets de choix. Nous pensons qu'à l'occasion, et en y mettant un peu plus de bonne volonté, on aurait pu facilement en découvrir un plus grand nombre. Nous connaissons beaucoup d'officiers sortant du rang, irréprochables sous tous les rapports, zélés, dévoués, intelligents, instruits, et dignes, au dire même de leurs chefs, d'être poussés dans la carrière, qui végètent avec l'étiquette de bons serviteurs. Sans protections, sans estampille dorée, ils doivent se contenter d'être des hommes de devoir, des auxiliaires utiles du commandement, et des marchepieds pour leurs camarades plus favorisés par l'origine, la fortune, la famille, les relations et les protections. Leurs bons services ne servent qu'à faire mousser les autres.

On trouvera mille raisons à cela; la seule, la vraie, la bonne, c'est qu'ils ne sortent pas des grandes écoles. Ce ne sont pas des gens à favoriser.

Il fut un temps où le nombre des officiers sortant des écoles d'élèves officiers était à peu près égal à celui des autres. Vite, on a diminué le nombre des premiers pour les mettre en minorité dans les régiments.

Quelques sujets d'élite sortis des rangs parvenaient autrefois à l'épaulette relativement jeunes encore, et pouvaient espérer rattraper le temps perdu! On a également supprimé cela.

On ne veut plus d'officiers de cette catégorie à qui on ne puisse reprocher au beau moment leur âge avancé pour les écarter de la composition des tableaux de choix.

(1) Voir le *Magasin Pittoresque* du 1er mars 1900, p. 156.

Et c'est ainsi que pour l'écriture, à Saint-Maixent, en dehors de la loi et de l'action du ministre, la moyenne des années de services exigée implicitement par les examinateurs monte tous les ans. La commission d'examens, depuis quelques années, avait inventé à ce sujet, la veille des examens oraux, une sorte de visite académique individuelle, pendant laquelle elle cotait ses sujets, et le lendemain, à l'examen militaire pratique, évinçait sans sourciller ceux qu'elle avait déjà condamnés la veille, en les collant sur le mot à mot des bases de l'instruction ou la progression des exercices d'assouplissement, et en ne les admettant même pas à être interrogés sur les autres matières de l'examen pour lesquelles ils auraient pu brillamment se racheter.

Au moment où s'ouvrent des sessions d'examens des sous-officiers candidats officiers, nous nous permettons de signaler les faits à qui de droit, afin qu'on ne continue pas à vieillir inutilement et injustement les cadres des sous-lieutenants sortant des rangs de l'armée française.

CAPITAINE FANFARE.

LA GUERRE

AU TRANSVAAL

Lord Roberts est un homme bien malheureux. Tout le monde l'attendait ce mois-ci en Angleterre, en Écosse, et même en Irlande; or le mois d'octobre se passe et Marlborough ne revient pas.

Il reviendra à Pâques, dit-il au maire de Belfast!

Ceci n'est pas une plaisanterie; c'est officiel.

Maintenant que les électeurs ont dit leur dernier mot en Angleterre, les nouvelles du Transvaal sont moins rares. Elles nous apprennent que la guerre est partout, que la lutte continue, âpre, acharnée, au Nord, à l'Est, à l'Ouest, au Sud du Transvaal aussi bien que de l'Etat, — toujours libre, — d'Orange. La guerilla bat son plein, en dépit des mesures sauvages prises par les généraux anglais qui se vengent de leurs échecs répétés en incendiant les fermes, en expulsant les femmes et les enfants. Les menaces du maréchal Roberts ne font du reste qu'exalter le courage des malheureux Boers dont le généralissime, Louis Botha, vient de faire cette fière réponse aux dernières proclamations du généralissime anglais.

« En ce qui concerne vos ordres d'incendier et de dynamiter les fermes, de jeter dehors des femmes et des enfants sans défense et sans moyens d'existence, je ne puis que constater que c'est pour la première fois, à ma connaissance, que je vois pareils faits se produire entre belligérants civilisés. Il ne me reste qu'à protester contre les mesures en question comme étant absolument contraires à tous les principes du droit de guerre entre puissances civilisées.

« Pour terminer, je désire vous donner l'assurance formelle *que rien de ce que vous pourrez entreprendre contre nos femmes et nos enfants ne nous empêchera de continuer la lutte pour notre indépendance.* »

La place nous manque, malheureusement, pour enregistrer les nombreux et heureux coups de main des Boers pendant cette dernière quinzaine. Partout les attaques contre les communications se multiplient, et dans cette lutte désespérée d'un vaillant petit peuple, les Anglais éprouvent chaque jour des pertes

assez sensibles pour nécessiter sans cesse l'envoi de nouveaux renforts.

Au nord de Lydenburg, Buller a renoncé à la poursuite de Botha et retourne en Angleterre;

Autour de Johannesburg manœuvrent de nombreux petits commandos dont les attaques hardies, déclare mélancoliquement lord Roberts, deviennent intolérables;

A l'est de cette ville, Standerton, sur la ligne du Natal, est occupée par les Boers;

A l'ouest, Delarey et Lemmer viennent de faire une conduite de Grenoble à lord Methuen et au colonel Douglas, qu'ils ont contraints d'évacuer le district de Rustenburg et poursuivis jusqu'à Zeerust, au nord de Mafeking;

Dans l'État d'Orange, l'insaisissable Dewet, soi-disant cerné à Heilbron, brûle la politesse à Hutton, Kellykenny, Bruce Hamilton, Knox, Porter, Dalgety et de Lisle lancés à ses trousses;

Au sud-est, les généraux Rundle, Hunter et la division coloniale réoccupent à Wepener, Rouxville et Ficksburg, où les Boers étaient revenus se réapprovisionner;

Enfin d'audacieux commandos, — commandés peut-être par Dewet, — viennent de s'emparer de Jagersfontein, à 40 milles environ au sud de Blœmfontein près de Fauresmith!

Et voilà ce que les Anglais appellent un pays pacifié. Il est bien étonnant que lord Roberts n'ait pas songé encore à décréter l'annexion des deux vaillantes petites républiques!

Allons, tout n'est pas perdu, et il est toujours permis d'espérer que l'héroïsme des burghers sauvera l'indépendance, la liberté des deux républiques.

L'arrivée imminente en Europe du vieux président Krüger, qui s'est embarqué le 19 octobre à bord du navire de guerre hollandais *Gelderland*, nous ménage sans doute quelque surprise intéressante.

EN CHINE

Et les notes diplomatiques se succédaient toujours. Chaque gouvernement a son petit plan, le sort à tour de rôle, le fait approuver par les autres chancelleries, rien ne s'oppose plus, semble-t-il, à ce que les négociations commencent, mais rien ne bouge en Chine, — heureusement! — et nous sommes à peu près aussi avancés que le premier jour. Les millions, par exemple, courent toujours, et les malheureux contribuables ne sont pas au bout de leurs rouleaux.

Passons rapidement sur la note de M. Delcassé, à laquelle toutes les puissances ont fait l'accueil le plus encourageant; signalons pour mémoire l'entrée solennelle à Pékin du maréchal de Waldersee et celle du général Voyron, l'édit impérial chinois privant plusieurs princes et hauts fonctionnaires de leurs titres et de leurs honneurs, la proposition des États-Unis de soumettre à la Cour d'arbitrage de la Haye les différends qui pourraient se produire entre puissances sur la question des indemnités à réclamer à la Chine, et arrivons de suite au fait capital de cette quinzaine : l'accord anglo-allemand.

Cet accord a été conclu le 16 octobre entre lord Salisbury et le comte de Hatzfeld, ambassadeur d'Allemagne à Londres.

Par cet acte, les deux puissances s'engagent à mettre en commun leur action politique et militaire pour assurer la liberté des ports chinois et des cours d'eau de l'intérieur en faveur des nationaux de toutes les puissances, et étendre ce principe, autant que possible, au territoire chinois tout entier. En un mot, l'Allemagne et l'Angleterre défendront envers et contre tous l'intégrité de l'empire Chinois.

Ce pavé dans la mare aux grenouilles, — révérence parler, — a produit, on le pense de reste, son petit effet. Et tout le monde de conclure que la Russie est directement visée et qu'une barrière infranchissable s'élève désormais entre les ambitions du cabinet de Saint-Pétersbourg et la Mandchourie.

Évidemment l'Angleterre n'en est plus à se glorifier de son « splendide isolement »! La guerre du Transvaal absorbe le plus clair de ses revenus et l'empêche de jouer en Chine le premier rôle. Ce qu'elle cherche aujourd'hui, c'est de retarder le plus possible la solution de la question chinoise, jusqu'au jour, — oh! très éloigné! — où la fin de la guerre du Transvaal lui permettra de jeter en Chine les forces nécessaires pour y « grabuger » à son aise. N'étant point assez forte pour agir seule en ce moment, elle a tendu la main à l'Allemagne qui s'est empressée de saisir cette occasion de faire une petite niche à la Russie.

Niche bien innocente, du reste, car le colosse moscovite ne semble pas s'en émouvoir outre mesure.

L'indifférence de l'Europe, après le premier mouvement de surprise, semblerait prouver, au surplus, que le fameux accord est une simple garantie mutuelle que les deux puissances contractantes ont voulu se donner contre toute velléité de l'une d'elles de s'emparer de la vallée du Yang-Tsé au préjudice de l'autre.

L'Angleterre et l'Allemagne ont, en effet, des intérêts commerciaux considérables dans cette vallée. L'Allemagne a dépensé des sommes formidables pour créer son puissant outillage industriel, et il lui faut trouver des débouchés pour sa surproduction. Guillaume II a depuis longtemps jeté son dévolu sur la Chine en général et semble guetter la riche vallée du Yang-Tsé en particulier, convoitée non moins ardemment par l'Angleterre.

L'accord anglo-allemand ne serait donc dirigé ni contre la Russie, ni contre aucune autre puissance, mais bel et bien contre l'une et l'autre des puissances contractantes.

On avouera que la question chinoise seule pouvait amener des accords diplomatiques aussi sincères.

Pendant que l'Europe s'amuse, Li-Hung-Chang rend visite, à Pékin, à tous les ambassadeurs, leur exprimant son vif désir d'aboutir le plus promptement possible à la paix. Il ajoute négligemment que l'édit impérial dont il est question plus haut est un faux, et il demande comme entrée de jeu la cessation immédiate des hostilités.

Le généralissime Waldersee lui répond en envoyant une expédition sur Pao-Ting-Fou, sous les ordres du général Bailloud, dont les zouaves s'emparent de la ville sans coup férir.

Dans ces conditions, il est bien difficile de prétendre que l'on est sur le point de s'entendre.

Pour finir, disons que le ministre de Chine à Paris a fait remettre au président de la République une lettre autographe, en date du 14 octobre, dans laquelle il compte sur l'amitié de M. Loubet pour entamer sans retard les négociations.

HENRI MAZEREAU.

LA VIE EN PLEIN AIR

Une des plus belles manifestations sportives de l'Exposition a eu lieu dernièrement au Vélodrome de Vincennes. Une des meilleures équipes de football de l'Allemagne « Füssball Club de Francfort » était venu se mesurer avec l'équipe nationale française.

Cette équipe nationale française avait été composée au dernier moment, et elle a donné lieu à des compétitions regrettables. Nos lecteurs se souviennent des succès remportés cette année par l'équipe de football du « Racing Club de France » commandée par Frantz Reichel. Elle battit l'équipe du Stade Français, elle fut victorieuse de l'équipe de Bordeaux et de Lyon; ces victoires assurèrent à l'équipe du Racing Club le championnat de France.

J'avais donc pensé que cette équipe, qui ne connut que des succès, en 1900 aurait l'honneur de combattre l'équipe allemande. Pas du tout. Les autres sociétés de football, le Stade français, notamment, se mirent sur les rangs : on décida par suite de recevoir les membres des diverses équipes, et on procéda au vote pour la composition de l'équipe définitive.

Le suffrage universel des footballeurs fut donc le souverain devant lequel on convint de s'incliner. Je ne discuterai pas ici les mérites et les démérites du suffrage universel. Mais, quand il s'est agi de sports, j'ai remarqué que toujours il donnait de mauvais résultats. Cette fois il faillit créer une hostilité permanente entre footballeurs.

Les membres de l'équipe nommée votèrent pour choisir leur capitaine. Ce fut Olivier du Stade français qui fut élu par cinq voix contre quatre accordées à Frantz Reichel. Les Racingmen, furieux du vote (et non sans raison), allaient se retirer, lorsque les deux capitaines rivaux, Frantz Reichel et Olivier, sauvèrent la situation.

Olivier écrivit pour se dessaisir du bâton de maréchalat en faveur de Reichel. Reichel n'accepte pas et répondit qu'il combattait dans les rangs de l'équipe sous les ordres de son camarade.

Cet échange de lettres très généreuses calma les colères et les rancunes. Mais beaucoup de temps avait été perdu dans ces préliminaires.

Stadistes et Racingmen de l'équipe n'avaient pas eu le temps de jouer ensemble pour se préparer à la grande lutte contre l'équipe allemande.

Celle-ci allait-elle vaincre? On le craignait.

Le football devient populaire. Au Vélodrome de Vincennes, on a compté trois mille cinq cents entrées payantes... Et cependant le temps était incertain, et l'exposition de Vincennes fort intéressante, d'ailleurs, a le défaut d'être un peu trop éloignée du boulevard.

A 2 h. 1/4 de gros nuages noirs crèvent : une trombe d'eau tombe sur les têtes. La foule se demande si elle ne va pas rebrousser chemin vers Paris.

Tout le monde se réfugie dans les tribunes, dont une est couverte. Pendant une heure, l'eau continue à tomber, et on craint d'assister à un match nautique, quand on voulait voir un match de football.

Trois heures : le ciel s'éclaircit tout à coup. La pluie cesse. La foule a augmenté, et voici les membres de l'équipe allemande sur le terrain.

Ils ont très bonne allure ces athlètes allemands, et bonne figure aussi. Ce sont des hommes de vingt à trente ans, de taille moyenne, secs, osseux, et qui paraissent dans un état d'entraînement parfait. Ils portent avec des jerseys cerclés de rouge et de noir la culotte noire.

Le public leur fait une ovation très flatteuse.

Les Français, qui viennent ensuite, ont des maillots tricolores. On les acclame aussi.

Les deux équipes se regardent un moment. Des deux côtés il y a émotion visible. Pendant près d'une heure, deux drapeaux vont se disputer la victoire.

Trois heures cinq minutes : on entend le sifflet de l'arbitre. La bataille commence, acharnée de part et d'autre, et d'une violence inouïe.

Quelles mêlées, quels coups de pieds! Soyons impartials, les Allemands ont tout d'abord un avantage très marqué. Ils jouent avec beaucoup de cohésion, et ont l'avantage dans les premières quarante minutes de la place. Les nôtres ont sans cesse le soleil dans les yeux.

Dans toutes les sociétés les Allemands ont l'avantage comme force, et le résultat est à la fin de la mi-temps, autrement dit à la fin de la première partie, entièrement favorable à l'équipe de Francfort qui a quatorze points à quatre.

A la deuxième mi-temps, changement à vue. Le capitaine français Olivier a constaté que ses demis et ses trois quarts, qui n'ont pas l'habitude de jouer ensemble, manquent absolument de l'ensemble nécessaire. Alors il fait marcher principalement ses assauts. Ceux-ci bousculent l'équipe allemande avec un entrain merveilleux.

A chaque instant, ils s'ouvrent des brèches énormes, et marquent successivement six essais, le dernier à l'actif de Reichel, qui s'est magnifiquement et utilement dépensé durant tout le match.

Quand l'arbitre siffle la fin du match, les Français ont vingt-sept points contre dix-sept à l'équipe allemande.

C'est la victoire et je n'ai pas besoin de dire quels applaudissements l'accueillent : on applaudit d'autant plus vivement qu'on ne comptait pas sur la victoire de nos couleurs.

Après les batailles on pourrait voir les footballeurs français et allemands fraterniser le verre en main; le soir ils se réunissaient en un banquet au restaurant Corazza, et les toasts les plus enthousiastes et les plus éloquents étaient portés à l'avenir du sport général et du football en particulier.

J'avoue que je fus, au début, l'ennemi acharné de ce jeu violent. Mais depuis que je l'ai vu jouer à maintes reprises, que j'en connais les règles et que je connais les jeunes gens et les hommes qui s'y adonnent, j'ai trouvé mon chemin de Damas, et je proclame que le football est peut-être le jeu le plus complet et le plus intéressant.

Maintenant, bien entendu, je ne le recommande ni aux manchots, ni à ceux qui ont les jambes trop sensibles.

MAURICE LEUDET.

THÉATRE

A l'Odéon. — *La Guerre en dentelles*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Georges D'ESPARBÈS.

Voici la première œuvre au théâtre d'un jeune écrivain qui nous a donné déjà trois beaux livres : *la*

Légende de l'Aigle, les Demi-soldes, le Roi. M. Georges d'Esparbès est un cadet de Gascogne, un vrai : de cette race exubérante, extravagante et pimpante il a le panache, le pittoresque et la grandiloquence. Si les bottes de mousquetaire ne vont pas à sa taille, il en porte bien l'âme sous une enveloppe de gamin de Paris.

M. Georges d'Esparbès a le don de la couleur et du mouvement; à une prodigieuse invention de mots il ajoute une emphase séduisante. De petits riens prennent avec lui d'étonnantes proportions. Même quand il oublie de parler des grenadiers du premier Empire ou des héros batailleurs de l'ancienne monarchie, il est toujours empanaché, sonore, épique. Je sais de lui de petits tableaux faits d'un papillon qui vole, d'une fleur qui s'évapore, d'un oiseau qui pépie au bout d'une branche, et qui sont larges comme des fresques d'épopée. Ce romancier de trente ans qui s'essaye au théâtre est surtout un poète qui se grise d'héroïsme tapageur et de galante chevalerie. Autant que la cour de Louis XV, il aime les bivouacs de Bonaparte; de l'une, il a pris la préciosité et la grâce frivole, de l'autre l'amour de la gloire et des belliqueuses aventures.

Dans le drame qui vient d'être joué à l'Odéon, il y a l'un et l'autre. Le marquis de Pry, dont M. Georges d'Esparbès a fait le héros de sa pièce, est un beau colonel qui aime à la fois faire chanter la poudre des champs de bataille et respirer la poudre d'iris. Il conduit ses soldats au feu comme il conduit le menuet. Il ne comprend la guerre qu'en dentelles, c'est-à-dire avec élégance et distinction. Sa femme, la marquise, reste au château des ancêtres où elle s'étiole de langueur et de mélancolie. Le marquis, lui, qui ne cesse pas d'aimer sa femme d'une tendresse lointaine, continue sa vie d'officier brillant et batailleur. Sous sa tente, on joue la comédie, on danse des gavottes; une belle comédienne, la Florval, s'est même dérangée pour orner de sa fière beauté le campement du colonel.

Les premiers tableaux du drame sont d'un éclat, d'une coquetterie magnifiques; tout cela est papillotant de couleur, d'impertinences et de babils; tous ces gens madrigalisent et prennent d'adorables attitudes. Pourquoi faut-il qu'à ces jolies scènes parfumées d'esprit, de fleurs de rhétorique et de moissons de roses, succède la tristesse d'un mélodrame où échoue le dénouement? Des traîtres s'agitent autour du marquis de Pry. Un jeune philosophe, Olivier, fils naturel du colonel, disserte à la mode de Jean-Jacques; un paysan amoureux mâche des paroles de haine et tire sur le colonel un coup de fusil dans le dos. Enfin, pour noircir un peu plus la sombre trame, la marquise meurt sous nos yeux en une scène d'ailleurs fort belle.

Cette dernière partie de *la Guerre en dentelles*, que le théâtre de l'Odéon a monté avec un luxe prodigue, gâte peut-être l'effet d'une œuvre pleine de talent. J'aurais voulu que Georges d'Esparbès évitât la note tragique; il sait si bien faire vibrer les autres! Ce marquis de Pry nous eût tout à fait séduits, s'il fut resté l'officier casse-cou et brise-cœur, efféminé et téméraire, dans un cadre toujours riant.

Et malgré tout, *la Guerre en dentelles*, œuvre mal équilibrée et moqueuse des grands principes dramatiques, est l'affirmation d'un fier tempérament d'écrivain.

CH. FORMENTIN.

VARIÉTÉS

LE BOIS DE BOULOGNE [1]

Avant et après la Révolution, tant qu'il fut entre les mains de l'État, le bois ne produisit guère d'autres revenus que ceux provenant de sa mise en coupe réglée. On cite notamment une ordonnance du 18 mars 1679, aux termes de laquelle on devait receper tout le bois, puis l'aménager à vingt ans, faire des réserves dans les coupes annuelles, enfin repeupler la vide. Les coupes continuèrent sous la Révolution, la Restauration... Un dernier décret vint décider que les coupes devaient être faites à trente ans au lieu de vingt ans. Il fut rendu le 26 août 1851, quelques mois seulement avant la cession à la Ville de Paris.

Bref le bois de Boulogne, quelle que fût son étendue, étouffait dans les murs dont il était enceint de tous côtés. Les longues avenues qui s'y entre-croisaient étaient trop rectilignes, et de nos jours l'on a bien fait de n'en conserver que deux, celles des Acacias et de la Reine-Marguerite.

La nécessité de la transformation du bois, vivement réclamée par la population parisienne, devenait « suffocante » non seulement pour le préfet de la Seine, mais encore pour Napoléon, III qui désirait vivement faire quelque chose pour les Parisiens au lendemain de son coup d'État.

Le baron Haussmann eut donc toute liberté pour négocier avec le gouvernement et le Conseil municipal, d'ailleurs composé de fonctionnaires, les clauses et conditions du contrat de cession du Bois de Boulogne à la Ville de Paris, car l'État était peu soucieux d'endosser des dépenses aussi considérables que l'aménagement du bois en luxueuse promenade. Le gouvernement de 1852 se souvint qu'une loi du 20 août 1828 avait concédé à la Ville de Paris la propriété des Champs-Élysées et de la place de la Concorde, et que les travaux d'embellissement imposés avaient eu d'heureux résultats. Et il songea à obtenir par des moyens analogues la transformation du bois de Boulogne et de le relier aux Champs-Élysées au moyen d'une large avenue, encadrée par des massifs et des plantations artistiquement disposés.

Ce double but ne pouvait être obtenu que par la concession à titre gratuite à la Ville de Paris : 1° du bois de Boulogne et de ses dépendances; 2° du promenoir de Chaillot et de ses dépendances. Par leur revente, les dépendances et attenances non utilisées devaient indemniser partiellement la Ville de Paris des millions qu'elle aurait à dépenser. Elle pouvait aussi augmenter le nombre et le prix de ses concessions précaires et locations dans le bois.

La commission municipale prit une délibération conforme le 16 avril 1852; le Corps législatif et le Sénat approuvèrent; et le 8 juillet 1852 fut promulguée la loi portant concession à la Ville de Paris du bois de Boulogne et « des parties du promenoir de Chaillot nécessaires à la Ville pour achever et embellir les abords de l'arc de triomphe de l'Étoile, — le surplus dudit promenoir restant la propriété de l'État ». Mais le 22 juin 1854 ce surplus fut encore rétrocédé à la Ville.

(1) Voir le *Magasin Pittoresque* des 1er et 15 octobre 1900.

***

Le promenoir de Chaillot avait été créé en vertu d'un arrêt du Conseil du roi du 21 août 1777. C'était le complément des travaux exécutés pour procurer, « par l'aplanissement de la montagne dite de l'Étoile, entre la grille des Champs-Élysées et le bois de Boulogne, la grande route publique, qui doit partir de l'esplanade du château des Thuilleries et aboutir en droite ligne au nouveau pont de Neuilly-sur-Seine. »

L'arrêt rappelait que la coupure de la montagne et la distribution du terrain en une étoile étaient destinées « tant à embellir l'abord la capitale en cette partie qu'à fournir au public immense de cette capitale un supplément à ses promenades ».

Louis XVI indiquait enfin les mesures nécessaires pour « assurer invariablement l'avantage de ladite promenade et pour la conserver dans sa décoration primitive... déterminée jusques à la distance de cent vingt toises du centre de l'Étoile, ainsi qu'à soixante toises des rampes qui y aboutissent, sur une étendue de cent trente toises de côté et d'autre de ladite étoile. »

En 1852, le promenoir de Chaillot était une butte gazonnée par intervalles, élevée de plus de 3 mètres au-dessus du rond-point de l'Arc-de-Triomphe; et il régnait partie dans Paris, à gauche de l'avenue des Champs-Élysées, partie en dehors de la barrière de l'Étoile. — La butte fut nivelée, et le promenoir servit à élargir la gauche de la partie haute des Champs-Élysées, à parfaire la place de l'Étoile, et à créer l'avenue de l'Impératrice, aujourd'hui avenue du Bois-de-Boulogne.

La largeur de l'avenue du Bois est de 120 mètres; sa superficie totale de 144000 mètres. Sur l'axe, la grande allée de circulation générale a 40 mètres; les deux pelouses latérales garnies de massifs d'arbres ont chacune 32 mètres de largeur; enfin, le long des propriétés riveraines, les routes d'accès ont environ 8 mètres. De plus, ces propriétés, déjà acquises de l'État ou qui allaient être acquises de la Ville, furent frappées, par un décret du 13 août 1854, des servitudes suivantes : clôtures par des grilles uniformes et à jour sur des socles bas, recul à 16 mètres en arrière des constructions en pierres de taille ornées, prohibition de toute enseigne, de tout commerce, de toute industrie. — Les propriétaires qui refusèrent de se soumettre furent expropriés. En compensation de ces servitudes, il fut stipulé qu'aucune plus-value ne serait demandée pour les parcelles assujetties.

***

Avant 1840, la contenance totale du bois clos de murs était de 745 hectares, 58 ares, 85 centiares. On y entrait par douze portes, appelés les portes de Passy, de l'Étoile, des Champs-Élysées ou Dauphine, de Maillot, de Sablonville, de Neuilly, de Saint-James, de Longchamp, de Boulogne, des Princes, d'Auteuil et du Ranelagh.

Après la construction des fortifications actuelles et les diverses réserves que cette construction entraîna, bref, en 1852, l'étendue totale était de 686 hectares, 25 ares, 92 centiares, non compris diverses parcelles remises à la Ville de Paris à titre de dépendances du bois, telles que la pépinière, le Clos-Georges, les maisons nos 1 à 15 de l'avenue de la Muette, les pelouses du Ranelagh et le quinconce de Passy.

Les travaux de transformation du bois furent commencés, d'après les indications de l'empereur, sous la direction de M. Hittorff, l'architecte des promenades, et de M. Varé, jardinier paysagiste, ancien jardinier de Saint-Leu, domaine du roi Louis de Hollande. — Ce plan comportait notamment une rivière entre le Rond-Royal et le Rond-Mortemart, à l'instar de la Serpentine de Hyde-Park, à Londres.

Mais il existait une différence de niveau tellement considérable entre les deux points extrêmes de la rivière projetée qu'elle se fût, dit dans ses *Mémoires* M. Haussmann, trouvée tout à fait à sec en amont sur une assez grande longueur, pendant qu'elle eût débordé non moins amplement en aval. M. Haussmann signala l'erreur et, sur sa proposition, on remplaça la rivière par les deux lacs actuels, à des niveaux différents, séparés par une large chaussée carrossable, servant de digue au premier qui déverse le trop plein de ses eaux dans le second par une cascade.

M. Hittorff, dont les plans avaient été ainsi rejetés et pour le Bois et pour l'avenue du Bois, se retira. Et, grâce à M. Haussmann, les travaux furent continués sous la direction de M. Alphand.

Par l'influence de MM. de Morny et Haussmann, on put s'entendre avec la Société d'Encouragement pour l'acquisition de la plaine de Longchamp, et l'on combla l'ancien bras de la Seine qui coupait le champ de courses dans le sens de la longueur au moyen de terres fournies par l'abaissement d'un gros monticule occupant à l'entrée de Boulogne l'angle sud-ouest de la plaine. — Les déblais du surplus servirent à relever la rive du fleuve de manière à mettre l'allée du bord de l'eau et la plaine entière à l'abri de toute inondation en temps de crue.

La ville de Paris réclama, en outre, de l'État, la cession gratuite des anciennes carrières de Passy, que la liste civile avait acquises lors de l'exécution des fortifications dans le but de régulariser le périmètre du bois et dont la loi du 8 juillet 1852 n'avait pas permis de faire la remise à la Ville. Ces carrières contenaient environ 52 268 mètres. Leur emplacement était nécessaire, notamment pour l'établissement d'un puits artésien et de ses dépendances, destiné à fournir l'eau d'alimentation du bois de Boulogne.

Les travaux de transformation du bois de Boulogne, entre autre le tracé du saut de loup pratiqué entre la porte de Neuilly et l'ancien château de Madrid, puis l'aménagement de l'avenue de la Porte-Maillot, avaient eu pour résultat de retrancher du bois le carrefour Maillot et son café. Mais des travaux ultérieurs reportèrent les limites de l'octroi à la route de la Révolte, et prolongèrent le bois jusqu'à la porte Maillot et aux fortifications.

La régularisation des abords du bois nécessita toutes sortes de négociations avec les communes environnantes et d'ingénieuses combinaisons d'acquisitions, de retranchements, de reventes et d'échanges de terrains, et aussi des impositions de travaux et de servitudes, tels ceux et celles qui incombèrent à la compagnie qui contruisit le chemin de fer d'Auteuil, etc.

Déduction faite des retranchements et après addition des acquisitions réalisées à diverses époques, la surface de l'infinie promenade du bois se trouve atteindre aujourd'hui une superficie totale de 866 hectares, 9 ares, 12 centiares, et une valeur de 856 534 200 fr.

D'après les notes de M. Alphand publiées en 1889,

les dépenses pour l'aménagement du bois en sites divers et aspects variés se sont élevés à 16 206 252 fr.50 et se sont trouvées couvertes par les ventes opérées; moins une somme globale de 3 500 000 francs. Et ce léger déficit se trouve amorti chaque année par la différence entre les dépenses d'entretien et le produit des recettes de gestion. En 1855, les recettes n'étaient que de 5 000 francs. Après une progression constante, le produit atteignit en 1899 plus de 700 000 francs, alors que les dépenses annuelles d'entretien sont d'environ 600 000 francs.

En fin de compte, la transformation du bois de Boulogne en une promenade unique, qui fait l'admiration universelle, aura donné d'aussi bons résultats au point de vue financier qu'au point de vue de l'embellissement de Paris.

ADRIEN VEBER.

LES LIVRES

Traité de la Restauration des Tableaux, par Charles DALBON (Société française d'éditions d'art. Paris).

Restaurer un tableau n'est pas une science banale. De temps à autre, la presse signale au public avec indignation l'offense faite à des chefs-d'œuvre par des mains maladroites. Les critiques les plus autorisés affirment même qu'en notre incomparable musée du Louvre, maintes toiles de maître ont été défigurées par de sottes restaurations.

Or voici un livre très intéressant, très bien fait qui nous apprend comment on peut, contre les ravages du temps, défendre une peinture. Le *Traité technique et raisonné* de Charles Dalbon a le grand mérite d'être clair, de ne point se perdre en de savantes considérations d'esthétique. Très simplement, en praticien consommé, il nous donne le secret des nettoyages, des rentoilages difficiles. Grâce à ses leçons, la retouche d'un tableau n'est plus une opération dangereuse.

Voilà pourquoi je signale volontiers l'ouvrage de M. Charles Dalbon à tous nos amoureux d'art, à tous les collectionneurs qui, par crainte ou scrupule, laissent quelquefois disparaître des chefs-d'œuvre qu'une intelligente restauration eût pu préserver.

***

Sous les Pins, par Edmond LEYDET (Librairie Nilsson, Paris).

C'est au pays du soleil qu'ont été écrits ces jolis vers recueillis dans l'écrin d'une aimable plaquette. M. Edmond Leydet est un jeune poète dont les rêves aiment l'azur. Les pins sous lesquels sa muse flâne amoureusement sont les pins de Provence qui bruissent au flanc des collines bleues et s'orchestrent de cigales aux jours d'été. C'est là qu'il songe aux fraîches idylles anciennes, aux folles escapades des seize ans; ses vers ont le charme de la jeunesse, la grâce d'un sourire et la couleur d'un paysage ensoleillé.

CH. F

RECETTES ET CONSEILS

LA CONSERVATION DES GANTS

Un moyen de prolonger la durée des gants clairs : les frotter avec un peu de mie de pain ferme (pas tendre, car elle collerait aux gants), jusqu'à ce que les gants soient revenus à leur couleur primitive.

POUR GUÉRIR LES MAUX DE DENTS

Le remède est très simple : verser dans un demi-verre d'eau de douze à quinze gouttes d'*Eau de Suez* (fil jaune), délayer le mélange obtenu, et au moyen d'une brosse douce, s'en frotter les gencives et les dents. La rage de dents la plus violente est immédiatement calmée. L'*Eau de Suez*, combinée d'après les découvertes de Pasteur, détruit le microbe de la carie et donne aux dents une blancheur éclatante.

***

REFRISAGE DES PLUMES

On sépare la plume du chapeau qu'elle garnit, en la tenant par les deux bouts, aussi plate que possible et bien tendue; on la place au-dessus de la vapeur d'un récipient rempli d'eau bouillante; quand la plume est bien imprégnée de l'humidité de la vapeur, on la laisse sécher; on prend un ustensile rond, tel, entre autres, qu'un fer à gaufrer, et l'on roule chaque barbe de la plume autour de cet ustensile.



Pour avoir sa *Phosphatine Falières* Bébé se décide enfin à faire ses premiers pas.

***

CLOUS DANS LE BOIS DUR.

Pour planter des clous dans le bois dur, on conseille de les piquer préalablement dans de la cire jaune ou de les frotter avec cette cire. Ils s'enfoncent alors facilement sans qu'il soit besoin de percer le bois avant.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du problème paru dans le n° du 15 octobre 1900.

1° A la 7e vente, elle vend le reste entier puisqu'il ne lui reste rien après; or d'après l'énoncé elle vend la moitié du reste + $\frac{1}{2}$ œuf, donc ce $\frac{1}{2}$ œuf constitue la moitié du reste et la 7e et dernière vente est de 1 œuf.

2° A la 6e vente, il reste la 6e et 1 œuf; elle vend la moitié de cette 6e vente, la moitié d'un œuf et encore $\frac{1}{2}$ œuf, c'est-à-dire la moitié de la 6e vente et un œuf; un œuf est donc la moitié de la 6e vente, et cette 6e vente est donc de 2 œufs.

3° De même à la 5e vente, il reste la 5e vente et 3 œufs : elle vend donc la moitié de la 5e vente, $\frac{3}{2}$ œufs et $\frac{1}{2}$ œuf, c'est-à-dire la moitié de la 5e vente et 2 œufs; la moitié de la 5e vente est donc de 2 œufs, et cette vente est de 4 œufs.

4° On voit donc que les ventes sont moitiés des précédentes; par suite les 4e, 3e, 2e et 1re ventes sont 8, 16, 32 et 64 œufs.

La marchande avait donc 1 + 2 + 4 + 8 + 16 + 32 + 65 œufs ou 128 œufs.

Ont résolu le problème : MM. H. Deschamps, à Toulouse; J. Vial, à Paris; D. C.; L. Martinet, à Marseille; T. Roubaud, à Montpellier; Boissier, à Lyon; H. Poncet, à Limoges; Mlle Jeanne Hoen, à Paris; L. Rigal, à Valenciennes; Tavernier, à Saint-Etienne; Mmes Denise Guiguet, à Neuilly-sur-Seine; Sarlin, à la Rochelle; J. Viaud, à Angoulême; T. Coupin, à Lille.

PROBLÈME

Trouver un nombre de deux chiffres tel que la différence entre 4 fois le chiffre des dizaines et 3 fois celui des unités soit 13, et que renversé le nombre diminue de 18.

Le Gérant : CH. GUION.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 39943.

LES APOTRES



Saint Jean et Saint Pierre. Saint Paul et Saint Marc.

Par Albert DÜRER (Pinacothèque de Munich). — Gravure de CROSBIE.

« Les Apôtres » d'Albert Dürer

Albert Dürer ne conçut point de plus haut chef-d'œuvre que ces quatre figures d'apôtres exécutées en grandeur naturelle et conservées à la Pinacothèque de Munich. Elles sont de la dernière manière du maître, — la plus puissante et la plus simple. La vérité physionomique, l'intensité de vie intérieure, la loyauté magistrale du dessin, toutes les qualités que Dürer avait déployées dans ses œuvres de buriniste et de peintre, se retrouvent, à la fois concentrées et agrandies, dans ces quatre visages inoubliables. Il s'y ajoute je ne sais quelle grandeur classique, quelle majesté de style que l'illustre Nurembergeois n'avait pas encore connues jusqu'alors. Dürer vécut à la fin du XV^e^ et au commencement du XVI^e^ siècle ; son génie a donc des origines gothiques et il suffit de jeter un regard sur ses célèbres eaux-fortes : *la Sainte Face*, ses *Vierges*, *Saint Jérôme*, *l'Enfant prodigue*, etc., pour constater des survivances médiévales dans son art. Mais comme tous ses contemporains allemands et flamands, le peintre des *Apôtres* subit la séduction de l'Italie ; il fut le plus grand peut-être des artistes septentrionaux appelés *romanistes*, parce qu'ils allaient achever leur éducation à Rome.

Dürer ne perdit point ses qualités originales dans la contemplation des maîtres italiens. Son génie reste d'essence germanique. Tout ce qui constitue la personnalité d'un artiste — profondeur d'observation, vérité des types — lui appartient en propre. Il rapporta d'Italie la science des synthèses décoratives. Il chercha la fusion expressive de ces éléments personnels et étrangers ; il la rencontra dans les *Apôtres* de Munich. La précision allemande et l'idéalisme latin s'y accordent en une harmonie suprême. Dürer a pris ses modèles autour de lui. Quoi de plus allemand, que son saint Jean, tendre, grave, dont la vaste pensée emplit un front énorme ; ne fait-il pas songer à quelque jeune humaniste de la Renaissance germanique? Quoi de plus nurembergeois que saint Paul au regard hardi, au visage énergique et *gemütlich* tout à la fois ; n'évoque-t-il pas la belle figure de Hans Sachs? Le caractère de saint Pierre et de saint Marc n'est pas exempt de quelques traits conventionnels empruntés à l'Italie. Mais comme la vieillesse, la lassitude d'une tâche surhumaine sont merveilleusement « décrites » chez saint Pierre ! et avec quelle impérieuse grandeur saint Marc tourne son regard vers une humanité lointaine qu'il devine à l'horizon des âges et que son enseignement soumettra à la doctrine du Sauveur !

Les draperies ont par elles-mêmes une grande force de persuasion et de vie. Dürer s'y montre le plus classique des maîtres. Si leur coloris ne conservait quelque chose de la froideur romaine, elles seraient incomparables. Telles quelles, elles enveloppent avec une majesté unique quatre des figures les plus humaines, les plus vivantes, et les plus vraiment apostoliques que l'Évangile ait inspirées aux artistes chrétiens.

H. FIÉRENS-GEVAERT.

LES BATTUES AUX MACREUSES

Les premiers coups de fusil tirés sur les étangs de Bolmon et de Marignane, autour de l'étang de Berre et non loin des Martigues — la Venise provençale, — annoncent que la chasse à la macreuse va battre son plein pendant les mois de décembre et de janvier, et que les chasseurs provençaux, pour se dédommager des plaisanteries de Méry et de Daudet, vont se livrer à une véritable hécatombe de gibier.

La véritable dénomination ornithologique de macreuse est foulque — *faouco*, comme l'appellent les riverains de l'étang de Berre, de Bolmon, — et l'origine de la macreuse n'est pas plus établie que son état civil. Si la tradition, en effet, désigne cette poule d'eau sous un nom qui n'est pas le sien, la légende, intervenant à son tour, lui assigne une origine, poétique sans doute, mais erronée certainement. La macreuse, d'après la légende, naîtrait dans les étangs et sortirait de l'onde tout comme la blonde Vénus au moment où le coquillage qui lui sert de berceau s'ouvre aux premiers rayons du soleil. C'est même pour cette raison que la macreuse a été de tout temps considérée comme un aliment maigre et servie, la veille de Calendal, au fameux souper de Noël. Pour le même motif, les battues aux macreuses n'avaient pas lieu autrefois avant le 15 décembre.

La battue aux macreuses ! Quel émouvant et amusant spectacle ! C'est la chasse qui passionne le plus les Provençaux ; elle n'a pas, comme la chasse à travers champs, les surprises de l'imprévu ; comme la chasse au poste, ses ruses et ses difficultés ; elle exige cependant cer-

taines aptitudes, du sang-froid; mais, c'est surtout le cadre merveilleux au milieu duquel elle s'effectue qui en fait le charme attachant.

C'est sur l'étang de Bolmon qui appartient en partie au territoire de la petite commune de Marignane, qu'ont lieu les battues aux macreuses. Une Société a affermé l'étang de Bolmon à la commune et ce n'est pas rare de trouver le matin, au rendez-vous, deux centaines de chasseurs. Je ne dis pas de fusils, car la chasse est souvent si abondante, que bon nombre d'amateurs y viennent avec plusieurs fusils de rechange.

La battue aux macreuses se fait à l'aide de bateaux, et comme elle exige des précautions pour éviter des accidents et une stratégie particulière, les chasseurs sont en quelque sorte enrégimentés.



Un coin de l'étang.

Voici au reste comment on procède :

Dès que tous les chasseurs sont réunis sur le bord de l'étang, autour de la cabane de la Société, à quelques portées de fusil de l'endroit appelé la Bastide-de-la-Palun, chacun d'eux va solliciter du directeur de la battue son inscription, puis le sort attribue à chacun son rang dans la double ligne de bataille. Lorsque tous les chasseurs ont pris place dans les bateaux plats, dits *bettes*, qui doivent les transporter sur l'étang et qu'ils s'y sont le plus commodément installés, soit à l'avant, soit à l'arrière, avec le rameur au centre, le défilé commence. En arrière de la ligne se placent les bateaux qui ont pour mission spéciale de ramasser le gibier tué.

C'est, en terme de battue, la première *anglade*, parce que les embarcations, qui atteignent parfois le chiffre de cent, forment un angle obtus dont les côtés s'étendent du Jaï qui sépare l'étang de Bolmon de l'étang de Berre, aux bords de l'étang du côté de Marignane. On marche ainsi vers la partie de l'étang sur laquelle se trouvent les macreuses au Sud ou au Nord, suivant le temps, et où elles forment en bande une masse noire pareille à une fourmilière; il y en a souvent dix mille, vingt mille, un chiffre qu'il est difficile d'apprécier.

Dès que les embarcations s'approchent des macreuses, le directeur de la battue, dont la place est au centre, fait opérer un mouvement d'ensemble, les deux ailes de l'angle pénètrent entre le rivage et les macreuses, le centre s'avance, de façon à envelopper le gibier.

Tout à coup, les macreuses qui, jusqu'à ce moment, se sont contentées de nager pour fuir la double ligne d'attaque, s'élèvent sur l'eau en un vol bruyant; le bruit de leur envolée, de loin, ressemble au bruissement des feuilles mortes roulées en farandoles sur le sol par le mistral; de près, au tapage que fait un train de marchandises franchissant une tranchée.

C'est le moment de préparer les armes, car l'action va commencer.

Sur les bords, les chasseurs libres, campés de 20 mètres en 20 mètres comme une ligne de sentinelles, tirent sur les macreuses qui les approchent. Les pauvrettes ainsi cernées n'ont plus qu'un moyen : franchir au vol l'angle des embarcations pour aller chercher un abri dans la partie de l'étang restée libre.

C'est ce qu'elles font.

Le spectacle est alors merveilleux. La fusillade devient générale de l'extrémité de la ligne à l'autre; les coups de fusil se suivent comme des battements de tambour, précipités parfois

comme des roulements sur les points que les macreuses franchissent en grand nombre. On a l'impression d'une petite guerre et, là bas, derrière la ligne d'attaque, d'autres bateaux ramassent les morts et les blessés.



La cabane de la Société.

Tout le tour de l'étang la fusillade se répercute ; sur le Jaï, à la Palunette, au milieu des tamaris et des roseaux, les coups de fusil laissent une mince auréole de fumée blanche, et dans les embarcations, les appels, les éclats de rire, les avertissements se croisent lorsque les macreuses se détournent, échappent ou, d'un coup d'aile, remontent à une plus longue portée.

Tout à coup la corne du directeur de la battue retentit : Ouvrez la ligne ! Les embarcations s'écartent, l'angle se transforme en parallèle, long passage périlleux que les macreuses parviennent difficilement à franchir.

La première anglade est terminée.

Les embarcations reprennent la route de la cabane, et remontent pour cerner encore une fois le gibier du côté de la grande estrade de l'étang où il s'est refugié.

Les chasseurs profitent de cette demi-heure de répit pour faire le décompte des cartouches qu'ils ont brûlées ; d'autres nettoient leurs armes, d'autres enfin ouvrent leur carnier et déjeunent pendant que les *bettes* glissent sur l'étang, piquent au milieu du paysage les notes de coloris les plus fantastiques et que le soleil, cet habile metteur en scène, éclaire ce merveilleux décor, transforme en franges d'or les lignes des tamaris et des ajoncs, découpe dans le ciel des bouquets de saules que le mirage rapproche ou éloigne ou tient suspendus entre l'azur du ciel et l'azur de l'eau. Dès que les embarcations ont repris leur ordre de bataille, la seconde anglade commence. Et c'est, tout à coup, la même fusillade, plus nourrie, plus intense, Le gibier est de nouveau cerné, harcelé des bords, fusillé du large, par cent chasseurs qui tirent à la fois si précipitamment que bon nombre sont obligés



« Bettes » sur le lac.

de changer l'arme dont les canons s'échauffent à brûler.

On ouvre la ligne et il n'y a plus qu'à achever les macreuses blessées qui plongent et rasent l'eau pour se frayer un passage.

C'est la fin !

Au retour le dénombrement du gibier se fait et à l'appel de la corne chaque chasseur vient prendre la part que lui a attribuée un décompte rigoureux. Les battues accusent parfois 3000, 4000 macreuses, une moyenne de 30 à 40 par bateau.

Certains chasseurs emportent le gibier, d'autres le vendent sur place aux riverains de l'étang qui établissent aux environs de la cabane, à chaque battue, une sorte de marché, et l'on reprend ensuite le chemin de Marignane au moment où le soleil disparaît derrière le rideau des collines de Gignac et dore les dentelures des rochers de la Nerte, des hauteurs de l'Escaillon et de Vitrolles.

ANTONIN PALLIÈS.

La femme, comme la fleur, brille par son éclat et charme par ses attraits.

Le teint d'une femme est sa première parure.

Chez la femme, le cœur parle souvent plus haut que la raison.

LE CENTRE DE LA FRANCE

Le Belvédère ou Bruère-Allichamps?

Le département du Cher occupe assez exactement le milieu du territoire français.

Pourquoi, dès lors, ne l'avoir pas dénommé département du Centre, comme l'on fit, voilà cent ans, pour le département du Nord qui marquait le Septentrion? La même absence de logique fait qu'il manque en France un département du Midi ou du Sud; les Pyrénées-Orientales auraient droit à cette désignation puisqu'y sont situés les points les plus méridionaux de notre pays.



La borne milliaire de Bruère-Allichamps.

Mais ne nous attardons pas à ces séculaires inconséquences. Nous possédons à un haut degré le culte des ancêtres. Les frontières, le plus souvent conventionnelles, qu'ils ont tracées à nos départements, personne de sitôt ne s'avisera de les vouloir modifier. Il faut en faire notre deuil; renonçons d'un cœur léger au département du Centre pour accepter le département du Cher.

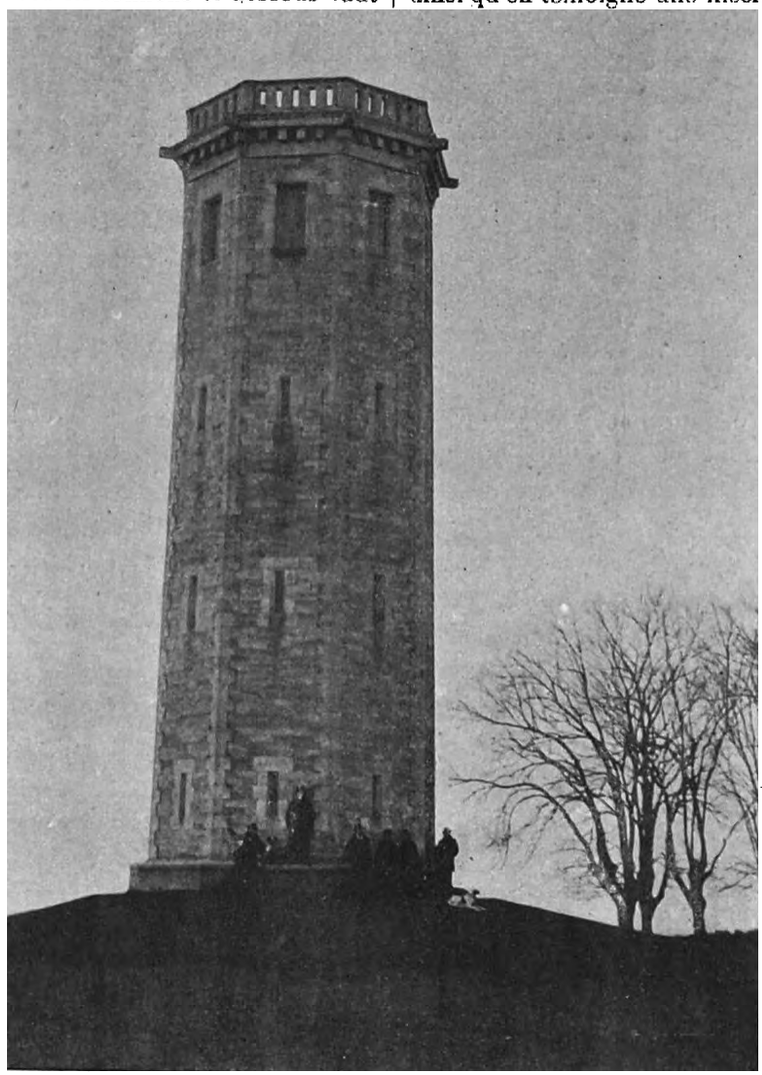
De toutes nos villes, la plus centrale est Saint-Amand-Montrond, peuplée de près de neuf mille habitants, agréablement située au confluent de la Marmande et du Cher.

Mais le véritable centre de la France est occupé, si nous en croyons Onésime Reclus, par la colline du Belvédère, à quatre kilomètres au Nord-Est de Saint-Amand.

« Du Belvédère — écrit ce géographe à la documentation abondante et souvent sûre, bien qu'il soit poète — un homme qui marcherait devant lui sur la route idéale, sans détours, sans montées, sans descentes, par l'heureux chemin des oiseaux, ne pourrait parcourir que 150 lieues sur la terre française, et dans une seule direction, vers la pointe de Bretagne; en tout autre sens, vers Bayonne, Port-Vendres, Menton, les Vosges ou Dunkerque, il dépasserait 100 lieues, mais n'atteindrait pas 150. Et il n'y a même pas 400 kilomètres en ligne droite entre le Belvédère et la Manche, l'Atlantique, la Méditerranée, qui sont les trois mers de notre rivage... Avant la venue de la Savoie, avant le départ de l'Alsace-Lorraine, on regardait le Belvédère comme le centre de la France; il peut encore passer pour tel. »

Le Belvédère est un des points culminants de cette région aux vastes plateaux, où de maigres ondulations ne sauraient passer pour des montagnes. La carte de l'état-major, en laquelle nous devons avoir toute confiance, lui attribue 314 mètres d'altitude. De ce coteau forestier on jouit d'une fort belle vue sur les vallées du Cher et de la Marmande, modeste affluent de la rivière qui a donné son nom au département.

Le Belvédère porte une tour de pierre. La reproduction que nous en donnons ci-dessous vaut mieux que toutes les descriptions. Cette tour a été bâtie après la guerre de Crimée par les soins du duc de Mortemart, propriétaire du château de Meillant et des terres qui l'entourent. Le duc avait commandé en Crimée comme général. Il a dénommé *Tour Malakoff* ce monument élevé — une inscription l'atteste — « à la gloire des armées d'Orient ». De la tour, par un temps clair, on distingue la cathédrale de Bourges. La distance du chef-lieu du département au Belvédère est de 40 kilomètres à vol d'oiseau. Nevers en est un peu plus éloigné, 12 ou 13 lieues, comme Moulins, Montluçon, la Châtre et Châteauroux que la configuration du sol, les plis de terrain empêchent de voir du sommet de la colline.



La Tour Malakoff, bâtie sur le Belvédère.

Le Belvédère est-il bien le centre de la terre française ?

Onésime Reclus n'en doute point. Mais un peu à l'Est du coteau, à une douzaine de kilomètres, dans le bourg de Bruère-Allichamps qui fait aussi partie du canton de Saint-Amand-Montrond, se trouve un monument qui passe dans toute la contrée pour être le véritable centre de la France. Comme nous avons reproduit la tour Malakoff, il n'est que juste de donner le monument de Bruère-Allichamps. Nous sommes redevables de l'une et l'autre photographies à l'obligeance de M. l'inspecteur primaire de Saint-Amand qui en est l'auteur.

Au milieu de la route nationale, qui s'éloigne toute droite vers Bourges, on a élevé, sur un soubassement en pierres de taille, une pierre rectangulaire de 2 à 3 mètres de hauteur. C'était, ainsi qu'en témoigne une inscription latine assez lisible encore, une borne milliaire qui, plus tard, avait été creusée pour servir de sépulture. Au dire de M. l'inspecteur, ces bornes, ou plutôt ces tombes, ne manquent pas dans la contrée. Près d'Allichamps, on en peut voir, paraît-il, trois ou quatre qui émergent d'un champ, sur le bord de la route, en contre-bas du sol.

La pierre de Bruère-Allichamps dont nous reproduisons la photographie, on en a comblé le vide avec de la maçonnerie. Le tout a été surmonté d'un drapeau. C'est un but d'excursion, peut-être sans vif agrément.

Heureux pays tout de même que celui où, selon son gré, on peut trouver le centre de la France, un jour à la Tour Malakoff et le lendemain à quelques kilomètres, au milieu de Bruère-Allichamps !

La géographie est une science exacte.

ERNEST BEAUGUITTE.

Formez l'enfant à l'entrée de sa voie, car il ne s'en éloignera pas même dans sa vieillesse. SALOMON.

N'avouez jamais la vieillesse de votre intelligence, ne dites à personne l'âge de vos pensées. G. SAND.

UN CONCOURS GÉNÉRAL CHINOIS

150 000 CANDIDATS — 2 000 REÇUS

En ce moment où tous les yeux sont tournés vers l'Extrême-Orient, nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré de leur faire connaître comment s'instruisent et surtout comment passent leurs examens les innombrables Célestes qui se destinent à la carrière du mandarinat. On sait, en effet, qu'au pays jaune, l'administration civile et militaire est confiée aux mandarins, et que l'accès des plus hauts grades ne s'obtient qu'à la suite d'examens aussi nombreux que difficiles.

Mais prenons les choses par le commencement.

Dès l'âge de cinq ans, — on voit que les Chinois s'y prennent de bonne heure, — le fils de bonne famille, futur fonctionnaire, est remis aux mains d'une lettré de marque, qui doit lui inculquer les premières notions de lecture d'après un recueil spécial, le *San-tse-kin* composé de mots élémentaires à trois syllabes, ou mieux à trois figures. C'est l'A B C des petits Célestes.

Le San-tse-kin renferme, en abrégé, l'histoire de l'Empire du milieu, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, comme disent nos précis occidentaux. On y trouve, en outre, une longue nomenclature de proverbes, conseils moraux et préceptes de civilité.

Vers l'âge de huit ou neuf ans, le jeune élève entre dans une des écoles locales placées sous le haut patronage du Han-lin. Apprenons, entre parenthèses, aux non initiés, que le Han-lin est le Sacré Collège des Lettrés, sorte de ministère de l'Instruction publique dont l'action rayonne de Pékin sur toutes les provinces.

A l'école, l'enfant reçoit un nouveau livre, le *Tsien-tse-ouen*, qui renferme les mille principaux caractères de l'alphabet chinois. En même temps, il est initié à l'art si complexe de l'écriture peinte, dont chaque figure représente une syllabe et possède un sens déterminé par elle-même.

Jusqu'alors, le jeune Chinois n'a eu entre les mains que deux uniques ouvrages condensant l'ensemble de ses connaissances. Qu'est cela en comparaison des multiples manuels et autres ouvrages que l'Alma Mater distribue, un peu trop libéralement peut-être, à nos fils? Notons cependant que le futur mandarin ne sait pas encore grand'chose...

Aussi, l'année suivante, on passe aux quatre traités classiques de Confucius et de Meng-tse, qui enseignent en particulier les règles de la poésie, l'économie politique, la littérature et les éléments de philosophie. Dès lors, les études deviennent plus ardues et l'élève travaille sérieusement à préparer son premier examen.

Il doit normalement être prêt à le subir entre quinze et seize ans. Les épreuves ont lieu au chef-lieu de district et ne paraissent pas très difficiles. Un commissaire impérial, délégué à cet effet par le Han-lin, est chargé d'examiner chaque candidat, après quoi, s'il a réussi, on lui décerne le titre de *Siu-tsaï*, autrement dit de bachelier du troisième degré.

A la suite de cet examen, le nouveau bachelier se consacre à la préparation du grand concours qui lui ouvrira les portes du mandarinat. Ce deuxième degré, sorte de licence ès lettres, très recherché et rarement atteint, est connu en Extrême-Orient sous le nom de *Ku-yan*. Pour s'y préparer convenablement, notre jeune Siu-tsaï devra suivre pendant de longues années les cours des collèges provinciaux, véritables universités placées sous le contrôle direct du Han-lin.

Grosse affaire à tous les points de vue, nous dirions même petit événement dans la vie nationale de la Chine, que ce concours, — « général » lui aussi, à sa façon, — qui ne réunit jamais moins de 140 000 à 150 000 candidats, aux quatre coins de l'immense empire, en un même effort intellectuel.

Les examens de la licence n'ont lieu qu'une fois tous les trois ans, dans le chef-lieu de la province, sus la présidence officielle du gouverneur, ou Fou-taï. La session s'ouvre en automne, le huitième jour de la huitième lune. On sait que tout, là-bas, est réglé suivant le cours de certains astres...

Il y a trois séries d'épreuves, durant chacune trois jours.

Au dernier concours général chinois, le nombre des candidats, dans chaque province, variait entre huit mille et douze mille. Le maximum est en général atteint à Canton, où les écoles préparatoires au Ku-yan sont particulièrement suivies.

Sur dix mille Siu-tsaï ayant subi les épreuves, on compte d'ordinaire 130 ou 140 candidats reçus seulement. L'on voit donc tout de suite, et sans autres commentaires, l'extrême difficulté du concours.

Chaque aspirant au grade de licencié est introduit, le matin, dans une petite case, éclairée par le haut, extrêmement exiguë, puisqu'elle ne mesure que 2 mètres de long sur 1 m. 60 de large, assez semblable, du reste, à une petite cabine de bains, et où se trouvent pour tout mobilier un pupitre et un escabeau de bois.

Il y en a comme cela 11 616, dans le *Koung-yuin* — ou quartier des examens — de Canton, alignées en files interminables, à droite et à gauche de la

porte du Dragon, et, sur chacune des cases est inscrit le nom du candidat qui devra l'occuper.

Celui-ci peut apporter dans sa cellule la nourriture dont il aura besoin, mais il lui est interdit de sortir, pour quelque cause que ce soit, une fois la composition commencée. Or chaque « épreuve » dure vingt-quatre heures, et ce supplice se renouvelle neuf jours, à trois reprises différentes!

Les copies sont remises par leurs auteurs eux-mêmes, aussitôt la fin du concours, à l'un des commissaires impériaux ou à l'un des dix examinateurs suppléants. Détail bien typique, chacun des manuscrits, qu'il s'agisse de poésie, de dissertation artistique, d'histoire, de philosophie ou de sciences, est transcrit sur un registre spécial, à l'encre rouge, par une armée d'au moins trois mille copistes. C'est là, on s'en rend compte, une opération fort longue. Elle n'a d'autre but que de faciliter le travail des examinateurs, les compositions des candidats étant le plus souvent surchargées de ratures et très mal écrites.

Sur les deux ou trois mille élèves qui réussissent à passer leur Ku-yan, douze cents à peine osent poursuivre jusqu'au bout la carrière des examens, qui se termine par l'épreuve suprême du doctorat. C'est à Pékin seulement qu'est institué ce dernier concours, relativement moins difficile que le précédent, la proportion des candidats reçus atteignant parfois le tiers des inscrits.

Comme l'autre, cet examen final a lieu tous les trois ans, mais c'est au printemps, et il se prolonge pendant plusieurs semaines. Les étudiants sont placés dans des cases aussi peu confortables que celles dont nous venons de parler; elles sont gardées militairement. Il y a, de plus, un examen oral, que font subir les membres eux-mêmes du Sacré Collège des Lettrés.

Après quoi, le nouveau docteur, muni de tous ses brevets, peut solliciter sans crainte un poste de choix dans l'administration civile du Céleste Empire.

EDOUARD BONNAFFÉ.



L'ÉPÉE D'HONNEUR

OFFERTE

AU GÉNÉRAL CRONJE

Voici la poignée de l'épée offerte par « les Républicains patriotes français au Républicain patriote le général Cronje », l'un des héros de la guerre du Transvaal.

Cette œuvre d'art, sortie de la célèbre maison Froment-Meurice, est le produit d'une souscription ouverte par un journal de Paris, *l'Intransigeant*.

L'artiste Pallez en a été le sculpteur.

La poignée de cette épée, à lame ciselée, est en or émaillé. Le groupe qui la compose symbolise énergiquement la lutte suprême que soutiennent depuis de longs mois les Boers pour défendre leur indépendance.

Il est question de remettre cette épée d'honneur au Président Kruger, le jour très prochain de son passage à Paris.

LA NÉOGRAPHIE

C'est le nom propre de la méthode nouvelle d'écrire, en opposition avec l'ancienne méthode qui est l'orthographe.

Une circulaire récente de M. Leygues, basée sur un rapport du Conseil supérieur de l'Instruction publique, autorise certaines libertés dans la façon d'écrire les mots, plus conforme à leur prononciation, moins assujettie à leur étymologie, mais que n'admettent ni l'usage ni la syntaxe.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les meilleurs esprits sont divisés sur le point de savoir s'il est mieux de conserver aux mots de la langue française la figure qu'ils tiennent de leur origine, ou de ne leur garder que la figuration correspondante à leur prononciation.

Des controverses s'élevèrent sur cette question entre grammairiens, dès le XVIe siècle. La figuration du langage n'était pas si libre de règles que semble le croire M. Anatole France. Et la grammaire de Roti Cochon, cet instituteur bourguignon, que son érudition toujours plaisante a déniché de l'oubli, n'est pas le premier ouvrage où ait été essayé l'établissement des bonnes règles du parler français. Cette grammaire, selon M. Anatole France, ne date que du règne de Henri IV. Meigret, en 1545, avait publié un *Traité touchant le commun usage de la langue françoise*. Dans ce traité, il était « desbattu des fautes et abus, en la vraye et ancienne puissance des lettres ». L'ouvrage de Meigret provoqua des polémiques. Il y eut des meigrettistes et des antimeigrettistes. Un Guillaume des Autels réprouve les hardiesses excessives de son système que Ronsard et Baïf approuvaient.

Cependant, en 1550, Le Pelletier du Mans renchérit, encore, sur les libertés envers l'étymologie, que recommandait Meigret, dans son *Dialogue de l'ortografe e prononciation françoëse*. Mais il était en désaccord avec lui. Ce désaccord tenait, surtout, à la différence de la prononciation usitée dans chacune de leurs provinces. Le Pelletier était du Maine, et Meigret du Lyonnais. Meigret s'élevait contre l'usage et voulait « fère « qadrer le lettres e l'ecritur' ao voës et à la pro« nonciation, sans avoer egart ao loës sophistiques de derwezon et differences ».

Le savant Pierre Ramus recommandait une correspondance absolue entre l'écriture et la prononciation. On lui doit quelques distinctions importantes entre *v* et *u* et entre *j* et *i*. C'est même pour cela que ces deux consonnes furent nommées par des grammairiens ultérieurs *consonnes ramistes*. Jean-Antoine de Baïf ne voulait aussi dans les mots que les lettres qui s'y prononcent. Il écrivait « egsakte ekritur, avertisemant pour les komansants. » Rambaud, instituteur à Marseille, voulut détruire l'ancien alphabet et le remplacer par un nouveau.

Le XVIIe siècle ne fut pas moins fécond en réformateurs. En 1608, Robert Poisson dédiait à Henri IV un alphabet nouveau et un « dixionère » où il sacrifiait comme ses devanciers l'usage et l'étymologie. Ses règles étaient formulées en quatrains. On lui doit la suppresion du *d* dans « advocat, adjourner, advis ».

On eut un *Traité de l'ortografe* du président Expilly et les *Véritables règles de l'ortografe francèze* de Louis de l'Esclache en 1668. Quoiqu'il ne fît que reproduire les réformes proposées par Meigret, Le Pelletier et Ramus, l'ouvrage de Louis de l'Esclache occupa beaucoup l'opinion. Il se souciait déjà de faciliter, par ses réformes, la connaissance de la langue, à ceux qui l'apprenaient, sans apprendre le latin. Louis de Coursillon, abbé de Dangeau, dans divers ouvrages, proposait la suppression des lettres qui ne s'entendent pas. En 1713, le Père Buffier soutenait les mêmes principes. Il considérait l'écriture comme un portrait des mots prononcés. Et il remarquait qu'il ne s'agit pas de mettre de l'étymologie dans un portrait, mais de le rendre ressemblant.

En 1778, Domergue, membre de l'Institut, s'attaqua à l'alphabet dans divers ouvrages. L'alphabet n'a que vingt-quatre lettres. La langue a quarante sons. Il composa un alphabet nouveau de quarante lettres, qu'il distingua en vingt et une voix ou voyelles distinctes et dix-neuf articulations.

Marle, en 1817, fit assez de bruit par ses propositions de réforme de l'orthographe, pour s'attirer une étude moqueuse de M. de Feletz, dans le *Journal des Débats*, qui s'appropriait sa propre orthographe : « Il ne doute pas du sugsé, écrivait le spirituel critique; il prétend qu'il a, pour lui, un professeur de rétorique, un golonel. Il s'est battu contre ses adversaires, dans le *Gouriè fransé*, dans la *Gotidiène* et qu'il se battra contre qiconqe ne voudra pas adopter sa réforme ortografique. » Malgré les railleries qu'il s'attira, Marle avait fait de nombreux prosélytes. En 1839, il pouvait se flatter d'avoir reçu 33 000 lettres d'adhésion, d'avoir provoqué une quarantaine de brochures, pour ou contre sa réforme et d'avoir fait créer des sociétés de propagande dans plusieurs villes de province.

Adrien Féline doit être compris parmi les réformateurs de l'orthographe. Il publia, en 1848, un alphabet nouveau, supérieur à ceux de Domergue et de Marle. De nombreux instituteurs de province l'avaient adopté.

On eut aussi, en 1854, les travaux d'Erlan contre

le respect de l'étymologie. Et en 1865, Raoux, professeur de rhétorique à l'Académie de Lausanne, coordonna les travaux de ses devanciers. Afin de constituer, à la langue française, une orthographe rationnelle et phonétique, il composa aussi un alphabet en 43 éléments. Il distinguait ces éléments en primitifs et en modifiés. Il reconnaissait 25 éléments primitifs figurés par des signes simples ou voyelles, et 18 éléments modifiés, figurés par des consonnes.

A la même époque, en 1867, Ambroise-Firmin Didot publia ses *Observations sur l'orthographe française*. De savantes considérations l'amenaient à alléger la figuration de la langue, de la plupart de ses servitudes étymologiques. Il supprimait l'*h* après *c* dans la plupart des emplois où il a la valeur du *k*, et dans les occasions où il figure l'esprit rude des Grecs. Il substituait l'*f* à *ph* dans les mots vulgaires, mais il conservait *ph* dans les mots savants. Il supprimait les lettres répétées là où la prononciation ne les fait pas sentir, le trait d'union, sauf dans les cas où l'euphonie le rend indispensable. Il changeait les désinences *ent* et *ence* en *ance* et *ant*, et ajoutait une cédille sous le *t* dans les cas où il a la valeur du *ç*. Mais, quoiqu'il fût en situation d'appliquer lui-même ses réformes, puisqu'il était imprimeur, il n'en laissa pas moins leur physionomie usuelle aux livres qu'il a publiés.

Aujourd'hui encore, le poète Louis Ménard, qui est un pur Hellène égaré dans notre Paris du XX^e^ siècle, n'use que de l'orthographe phonétique. Mais ses manuscrits font le désespoir des typographes; il ont un mal infini à se reconnaître dans les figurations inusitées qu'il donne aux mots.

On voit que les entreprises de néographie ne datent pas d'aujourd'hui. Elles ont eu des promoteurs passionnés, dès l'époque où notre langue a revêtu des formes définitives. Et si elle a eu une physionomie variable, selon la physionomie même de nos quatre grands siècles de littérature, elle s'est trouvée trop tributaire du grec et du latin, pour se dépouiller de l'air de famille qu'elle a reçu de ces deux langues matricielles. Aussi y a-t-il de grandes probabilités pour que la nouvelle tentative de néographie n'entame que faiblement l'orthographe usuelle.

L'ignorance de l'orthographe où restèrent le maréchal de Saxe et Napoléon I^er^, qui étaient l'un Allemand et l'autre Italien, Henri IV, Richelieu, Louis XIV, moins excusables, et tant d'autres personnages illustres, n'a pas prévalu contre le soin universel d'écrire correctement. « L'orthographe est la propreté du style, a dit de Wailly, et il n'y a pas de beauté sans propreté. » On sait de quelle façon spirituelle et même un peu cavalière, un littérateur du siècle dernier rappela au respect de l'orthographe une marquise qui l'avait invité à souper, dans un billet où cette grande dame avait confondu la valeur du *c* avec celle de l'*s*. Assis à sa table, notre homme passe son repas à découper, sans manger. « N'avez-vous pas faim, lui demande la marquise? — Au contraire, répondit-il, mais je ne suis pas invité. — N'avez-vous pas reçu mon billet? — Parfaitement. Vous m'avez invité à couper. Je coupe. »

Ce soin d'écrire correctement ne préserve pas toujours de quelque inadvertance ceux mêmes qui y apportent le plus de soin. M. de Salvandy souffrait, comme de véritables indécences, des incorrections qu'il découvrait dans les expéditions des employés de son ministère. Aussi écrivit-il, d'une plume exaspérée, en marge d'un rapport émaillé d'incorrections orthographiques : « On devrait bien, au moins, respecter l'orthographe. »

Ce culte de l'orthographe est devenu si universel de nos jours, qu'il est aujourd'hui l'un des signes de la bonne éducation. Une faute d'orthographe un peu grossière suffit, en France, à faire juger un homme définitivement. Et peut-être ce rigorisme n'est-il pas si blâmable. Il sera toujours bon de savoir l'orthographe, comme il bon de se montrer bien élevé.

FÉLICIEN PASCAL.

Il est vrai que les plus belles choses sont également signifiées par des femmes : la Justice, la Vertu, la Pitié, la Bienfaisance, la Gloire, etc. — C'est que les femmes sont extrêmes en tout.

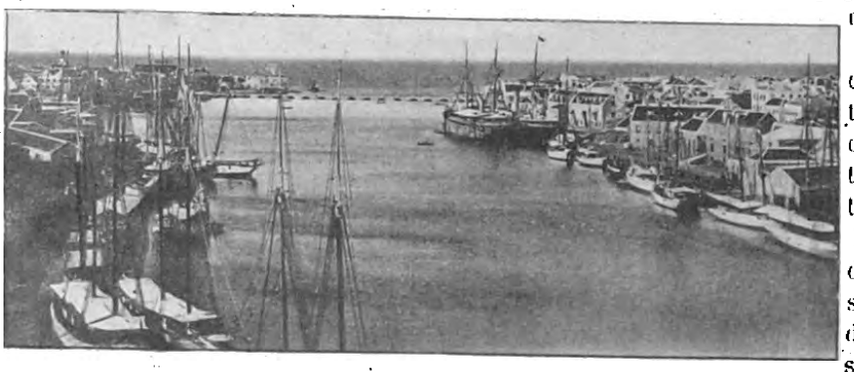
UNE HALTE A CURAÇAO

La veille au soir, nous avions quitté Porto Cabello dans l'enchantement et la féerie d'un admirable coucher de soleil. Les masses de la montagne d'un vert foncé qui dévalaient presque à pic, les gorges sévères où rien ne venait égayer la végétation des forêts sombres, se trouvaient baignées par le soleil couchant. C'était comme une poudre d'or sur tout ce paysage grandiose et sur la mer aux teintes d'émeraude. Peu à peu le mouvement s'était apaisé sur les quais et le va-et-vient des portefaix vénézuéliens, à la peau bronzée, avait cessé complètement. Quand notre bateau se décida à quitter le port, nous n'avions plus sous les yeux que le spectacle de la ville commençant à s'assoupir. Une bande de terre s'avançait, ou semblait flotter sur l'eau, un petit fort aux murs en ruines, dans les créneaux duquel d'hypothétiques canons dormaient en toute tranquillité, pendant que, côte à côte, les soldats vénézuéliens vêtus de haillons militaires fumaient

leur éternel cigare, vautrés à même sur les pierres branlantes.

Le lendemain matin, dès l'aube, nous nous trouvions en face de Curaçao; il ne faut, en effet, pas plus d'une nuit pour faire la traversée. Comme il était trop tôt pour entrer dans le port nous nous balancions tranquillement en pleine mer, car ici le rivage ne s'infléchit pas et c'est sur la simple embouchure d'une lagune que la ville est bâtie. Peu à peu le soleil levant commençait à éclairer les maisons et le brouillard en se déchirant laissait apercevoir les grands édifices, les casernes, les hôpitaux bâtis dans un faubourg au flanc de la colline. Comme par une baguette magique, l'austère spectacle de la veille s'était transformé; maintenant c'était la vie, la gaieté.

Enfin six heures ont sonné, et sur l'appel de notre sirène on voit petit à petit l'extrémité de l'énorme passerelle qui barre l'entrée du port se détacher d'elle même et se mettre à décrire un immense arc de cercle conduite par une petite chaloupe à vapeur, emmenant avec elle tous ceux qui se sont aventurés. Voitures, charrettes, cavaliers et piétons, vont ainsi faire un petit tour dans le port jusqu'à ce que le bateau soit entré; mais ici tout le monde est philosophe et personne n'y trouve à redire, d'autant plus que le temps est de ces choses qu'on gaspille aisément dans les pays chauds.



Le Port de Curaçao.

Nous entrons dans le port, et immédiatement nous sommes entourés d'une multitude de barques et de bachots, manœuvrés à la godille par des nègres. Ils sont à gesticuler et à nous dire bonjour avec la même familiarité que si nous étions de vieilles connaissances. Tous, hommes et femmes, rient, jacassent, l'air bon enfant, et s'interpellent en « papiamento », le patois de l'île, où il entre un peu de beaucoup de langues.

A force de lancer des cordes à droite et à gauche, de tirer sur les unes et les autres, nous finissons par accoster le long du quai. Déjà nous ne sommes plus qu'à trois mètres, lorsque dans la foule arrive un monsieur en uniforme européen, qui se met à parlementer en hollandais avec notre commandant. On vient de s'apercevoir qu'une dame vénézuélienne arrive de Valencia où règne la variole. Fort gaie et bien portante d'ailleurs, elle se laisse examiner elle et son enfant par les médecins. Après un conciliabule et des pourparlers avec les gens du quai, nous voilà définitivement forcés de repartir. Les amarres sont larguées, de nouveau le port s'ouvre et nous reprenons la mer pour aller au lazaret. Mais ici une heureuse surprise nous attend; on débarque seulement la personne d'où venait tout le mal, et cette victime étant immolée aux exigences de la Santé, nous revenons triomphalement en vue de la ville.

Le soleil maintenant éclaire vivement la ville où l'on chercherait vainement une masse de verdure. Vue de la mer, c'est une série de petites maisons aux couleurs vives et tendres. Le bleu ciel, le rose, le jaune pâle et le vert nil sont les seules employées; mais ce qui frappe encore plus, c'est le caractère hollandais fortement imprimé à toute cette architecture de pays chauds. Sans doute la peinture est bien couleur locale, mais la construction en elle-même demeure européenne. Ce ne sont plus les maisons à terrasses et à fenêtres, grillagées à l'espagnol, comme dans toute l'Amérique du Sud, ici les toits sont bel et bien pointus, garnis de tuiles rouges, les fenêtres du second sont mansardées. Les maisons sur le quai, où nous accostons enfin, ont trois ou quatre étages. Elles se pressent les unes contre les autres, étroites, affectant la forme des anciennes habitations hollandaises percées de mille petites fenêtres laissant voir leur charpente apparente. On sent que les vieilles règles d'architecture n'ont pas changé et telle ou telle maison semble transportée directement d'Amsterdam. Enfin ce qui achève de donner au spectacle un air dégagé et propre, sous la lumière crue du soleil, c'est l'habitude qu'on a de dessiner toutes les arêtes des constructions par des lignes de chaux blanche, qui font ressortir à l'emporte-pièce chaque détail. Il est facile de se rendre compte que nous sommes ici chez une nation européenne, qui s'est imposée au pays avec ses mœurs et ses habitudes.

La même impression se retrouve en examinant la population, et c'est un étrange spectacle, au milieu de tous ces nègres du plus beau noir, de retrouver le type hollandais, blond, fort, vigoureux, simplement hâlé par le soleil et formant un contraste curieux. Déjà en entrant dans le port, le bateau longe un petit fort où l'on voit les soldats en vêtements de treillis bleu faisant l'exercice à l'européenne, puis quand on avance dans les rues, on rencontre à chaque pas un type familier, coudoyé déjà en Hollande. Graves commerçants ou fonctionnaires paisibles vêtus de

blanc, une ombrelle sur l'épaule, se rendant à leurs magasins ou à leurs bureaux, d'un air placide; petits enfants rejoignant l'école, leur carton sous le bras, avec de grands bavolets pour éviter les insolations; sergents de ville avec leurs vestes en pointe qui les font ressembler à de grands collégiens, femmes, jeunes filles se promenant, le soir surtout, habillées de toile blanche, tout ce monde à un air heureux, content, réjoui, que le soleil semble rendre encore plus épanoui.

Quant à la population nègre, elle possède ici un type spécial. Dans toutes les Antilles les nègres offrent un caractère différent. Sans doute le fond reste bien toujours le même, nonchalant, enfantin, vantard et sans noblesse, mais les différents maîtres qui ont occupé leur pays les ont étrangement modifiés. Pour qui a vu, à un jour de distance, la Martinique ou la Guadeloupe et la Trinidad, le contraste est frappant des résultats diamétralement opposés obtenus dans chacune de ces colonies, dont les populations sont sensiblement les mêmes.

A Curaçao, le nègre a la grande chance de ne pas être électeur et semble d'ailleurs ignorer la politique. Je ne dirai pas que c'est un travailleur idéal, sérieux, ponctuel, mais il a gagné certainement au contact de ses maîtres. D'abord il est relativement assez actif; il a appris quelques métiers, il est menuisier, charpentier, charron. Beaucoup sont occupés au port, soit comme déchargeurs soit comme passeurs, faisant pour quelques menues piécettes la concurrence au pont roulant. C'est lui enfin qui fait toute la main-d'œuvre, car le Hollandais n'est que fonctionnaire ou commerçant. Quant aux femmes, avec leur petit bonnet de toile, semblable à celui des Nantaises, elles sont toutes employées aux travaux domestiques et semblent assez appréciées de leurs maîtresses. Somme toute, c'est une population paisible et heureuse. Elle a d'ailleurs toutes les raisons pour l'être, car l'occupation de l'île par les Hollandais leur a été un grand bienfait.

Willemstadt, appelée aussi Curaçao, est la capitale et la seule ville d'ailleurs de l'île. En montant sur une petite colline en arrière, on peut en avoir une vue générale. La lagune forme un large canal où peuvent évoluer encore assez facilement les grands steamers; puis elle s'élargit comme une sorte de petit lac. C'est le grand bras que l'on a utilisé pour servir de port. De chaque côté sont construits des quais que bordent des maisons, s'étendant ainsi à droite et à gauche. A vrai dire toute la rive droite est un faubourg construit plus récemment, car la vieille ville est bien visible et bien nettement tracée. Elle tient tout entière dans un petit espace sur la rive gauche, à l'entrée du port et circonscrite entre ce dernier, un petit bassin qui y donne accès et la pleine mer. C'est là que s'élève le palais du Gouvernement, grande bâtisse à deux étages, sans aucun caractère d'ailleurs, devant laquelle se trouve une petite place avec quelques arbres où se réunit la musique, le dimanche.

Puis c'est immédiatement une série de petites ruelles étroites et tortueuses, où le jour pénètre à peine. Des maisons à deux ou trois étages les bordent en surplombant. A chaque instant on a la sensation de se trouver en Europe, dans un coin de petite ville industrieuse, surtout en voyant toutes les boutiques bien achalandées, et les commerçants tranquillement installés derrière leurs comptoirs. Aussi le contraste est-il frappant de rencontrer des nègres à chaque pas. Chose curieuse! Il est impossible au milieu de tous ces magasins de trouver un seul café. Lorsqu'on a soif, il faut avoir recours au pharmacien, qui, entre deux ordonnances, vous sert un verre de sirop à l'eau de Seltz. La liqueur semble inconnue, même le curaçao dont jamais on ne vit nulle fabrique.

La vie extérieure est d'ailleurs presque nulle, chacun ayant un chez soi, un *home* où rentrer aussitôt les affaires terminées. Quant aux débits de rhum pour les matelots ou le peuple, ils sont assez rares pour un port. Quelle différence avec notre Bretagne ou notre Normandie où l'on ne peut faire trois pas sans trouver un estaminet.

Un autre endroit de la ville assez intéressant est le Pietermaai. C'est une sorte de grande place parallèle à la mer où se trouvent réunis les monuments de tous les cultes, depuis l'église, le temple protestant jusqu'à la synagogue. La loge maçonnique vit côte à côte avec l'école catholique et tous semblent faire bon ménage.

Aussitôt qu'on a quitté le noyau de maisons qui forment la vieille ville, l'aspect extérieur change du tout au tout. On ne voit plus partout que des villas. Une large rue qui fait le tour du petit bassin en est bordée. C'est ici que le caractère hollandais se retrouve encore fortement imprimé. Chacune de ces maisons est admirablement tenue, d'une propreté irréprochable; elles sont construites sous forme de cottages, toujours avec leurs arêtes en chaux; elles se détachent nettement avec leurs toits rouges sur un ciel sans nuage, mais à la longue le spectacle ne manque pas d'être éblouissant. Tout en admirant le joli arrangement des jardins, avec leurs allées en carrelage rouge conduisant à la porte, on regrette qu'il n'y pousse pas un brin de verdure pour reposer la vue. Le gazon est chose tout à fait inconnue et c'est à force de soins qu'on arrive à faire pousser quelques plantes.

C'est en effet là le point faible de l'île; la végétation y est pour ainsi dire nulle. Aussitôt en dehors de la ville, la campagne semble désolée. L'aspect, en effet, est sévère; on ne voit que de la terre brunâtre, sur laquelle poussent des cactus et des buissons d'épines. De temps en temps pourtant on aperçoit une oasis, qui semble indiquer que le sol n'est pas improductif, car les

arbres que l'on trouve en ces endroits sont de belle venue. A mesure qu'on avance dans l'île, on se rend compte que Curaçao n'est pas un pays agricole. D'abord il est rare de rencontrer un village; de temps en temps sur le bord des routes, on trouve une maison habitée par un nègre qui cultive un champ de cannes et de quoi se suffire à lui-même à grand'peine, mais quant à voir une ferme, une hacienda, une exploitation agricole, il n'y faut pas songer.

Les habitants eux-mêmes ne forment pas une population de campagnards; ce sont les mêmes nègres qu'à la ville, aucune différence ne subsiste entre eux. Le paysan n'existe pas de même que le colon européen. Pourtant les campagnes sont habitées, car je me souviens d'une église entièrement remplie d'hommes, de femmes et d'enfants où nous pénétrâmes un dimanche. Les parents semblaient d'ailleurs recueillis, quant à la jeune génération, c'est à grands coups d'une longue baguette que le curé, un Dominicain à l'air très jovial d'ailleurs, leur inculquait les premiers principes du catéchisme.



Le Palais du Gouverneur.

La cause de cet état de choses provient de ce que l'île de Curaçao est remarquable par la sécheresse, c'est d'ailleurs ce qui en fait sa parfaite salubrité. L'eau douce est une chose rare. Les rivières, si tant est qu'on puisse en trouver une méritant ce nom, sont presque toujours sèches et l'eau de pluie est en somme la grosse ressource. Aussi s'en montre-t-on fort économe. Si l'eau douce est à peine suffisante pour l'alimentation de la ville, il n'est pas difficile de comprendre que les campagnes ne soient pas cultivées. Pourtant, on peut se rendre compte aisément que si, par un moyen artificiel, tel que les puits artésiens, on pouvait se procurer une quantité d'eau suffisante, l'île pourrait se livrer avec profit à l'agriculture, car les endroits où se trouvent des citernes ou quelques sources forment des oasis de verdure d'une luxuriance remarquable. Sans doute la question a-t-elle été posée, sans qu'on puisse obtenir une solution avantageuse. Il semblerait pourtant intéressant d'arriver à posséder des prairies artificielles et de se livrer à l'élevage du bétail suffisant pour alimenter l'île. Jusqu'en 1898 du moins, on avait encore recours au Venezuela ou à la Colombie.

Le vrai caractère de Willemstadt est d'être commerciale. Je dirais même que le négoce est sa seule raison d'être. La position de l'île à cet effet est particulièrement heureuse. Située sur la côté du Venezuela en face de Porto Cabello, qui est un des grands ports de commerce de cette République, Curaçao est la possession européenne la plus rapprochée et la mieux partagée pour faire le trafic, aussi le mouvement commercial est-il très développé. Il n'y a pas une grande maison du Venezuela qui n'ait une succursale à Willemstadt, où se trouvent quantité de grands approvisionnements de marchandises de toute sorte, attendant en magasins le moment favorable pour faire la courte traversée et pénétrer sur le continent.

Lorsqu'on entre dans le port, ce qui frappe le plus c'est le nombre considérable de goélettes qui s'y trouvent amarrées. Toutes peintes en blanc avec une silhouette assez élégante, on s'imaginerait de loin voir une flotille de plaisance. Pourtant ici elles revêtent un caractère essentiellement utilitaire. C'est, en effet, par elles que se fait tout le transit sur la côte. Et ceci pour plusieurs raisons; d'abord, il revient sensiblement moins cher; ensuite, il donne une grande indépendance. Chaque commerçant possédant une ou plusieurs goélettes, soit directement, soit en sous-main, peut éviter les grands ports et atterrir n'importe où. Or chacun sait que les douanes dans tous ces pays d'Amérique du Sud ne sont terribles que dans les ports, mais que l'absence presque totale de surveillance des côtes permet bien des débarquements. D'ailleurs il est presque toujours des accommodements possibles. N'est-ce pas de l'une de ces Républiques dont on disait que le président lui-même était arrivé à faire entrer soixante mille bouteilles de cognac sans se soucier de la douane.

Enfin, ce qui accroît encore la prospérité de Curaçao, c'est qu'elle est sur la ligne des bateaux américains, qui viennent relâcher dans son port et prendre toutes les marchandises que son annexe lui amène de Maracaïbo. Or cette dernière ville, centre commercial des plus importants, est le point où convergent, par une série de vallées, les produits les plus variés des riches provinces du Venezuela et des hauts plateaux de Colombie.

Il n'est donc pas étonnant de voir quelle importance les Hollandais attachent à la possession de cette île : leurs aptitudes remarquables pour le commerce pouvant facilement y trouver un champ d'action et leur faire réaliser des bénéfices considérables.

PIERRE DESPATYS.

Un Ancêtre de l'Homme

L'Exposition universelle aura montré aux visiteurs qui se sont rendus au pavillon des Indes néerlandaises l'une des reconstitutions les plus curieuses de ce temps : celle du *Pitecanthropus*.

Est-il vrai qu'un astrologue avait prédit que l'année 1900 serait l'époque triomphante des théories darwinistes?

Mais la reconstitution du *Pitecanthropus* qui n'est, assure-t-on, que la chaîne, le maillon même, qui relie l'homme au singe, pour saisissante qu'elle soit, n'en constitue pas moins une entreprise extrêmement arbitraire.

En effet, un fémur et un crâne trouvés dans des terrains tertiaires de Java ont suffi à déterminer *toutes* les formes du modèle exposé à Paris. C'est sur ces données fragiles qu'on a « créé » notre ancêtre.

Mais voilà qu'un *document* nouveau vient s'ajouter à ceux que de savants archéologues réunissent sur cette question particulièrement intéressante : c'est cette photographie curieuse du *Goureza*, une sorte de singe que l'on trouve par centaines en Abyssinie, particulièrement dans la forêt de Kouni.



Un ancêtre de l'homme.

N'est-il pas suggestif au possible ce petit homme qui ressemble plus à un vieillard bien propre qu'à un chimpanzé ou à un orang-outang? Et sa physionomie n'est-elle pas pour le moins aussi intelligente que celle du métis qui le tient par le cou comme pour affirmer brutalement sa supériorité intellectuelle?...

Quoi qu'il en soit, notre *Goureza* n'est pas connu, c'est pourquoi nous avons cru intéressant de le présenter à nos lecteurs. Il a aussi cet avantage, c'est que, quand il est mort, il sert au moins à quelque chose, car sa peau constitue une excellente fourrure.

V. G.

LOIN DE L'AIMÉE

Quand de l'obscure nuit se dissipent les voiles
Et que la fraîche aurore, éclipsant les étoiles,
Radieuse, préside au lever de son roi;
Quant au chant des oiseaux la riante nature
Se réveille et murmure :
Chère âme, pense à moi.

De ses rayons ardents quand le soleil éclaire
Nos bruyantes cités et féconde la terre;
Douze fois répétant les soupirs du beffroi
Quand l'écho sur son aile emporte dans l'espace
Au loin midi qui passe :
Chère âme, pense à moi.

Lorsque vers l'occident disparaissant dans l'ombre
L'astre du jour s'enfuit, chassé par la nuit sombre,
Et que, les yeux fixés vers le ciel pur, je voi
Ta rayonnante image en un millier d'étoiles
M'apparaître sans voiles :
Chère âme, pense à moi.

— Qu'au lever du soleil chante gaîment l'aurore;
De rayons à midi que tout le ciel se dore;
Qu'aux derniers feux du jour la nuit autour de moi
De son large manteau fait d'ombre et de mystère
Enveloppe la terre :
Toujours je pense à toi.

Em. FOUQUET.

NOVEMBRE

Voici les obstinés brouillards, voici les jours
Plus sombres et plus courts;
Et je marche, transi, sous les rousses feuillées
De nos forêts mouillées.

Autour de moi, le vent précurseur de l'hiver
Frémit comme la mer,
Et des nuages bas, aux aspects de fumées,
Courent sur les ramées!

Dans les sentiers connus où je m'en vais rêvant,
Le sol devient mouvant,
Et voilà que les fleurs roses de la bruyère
Vont tomber en poussière!

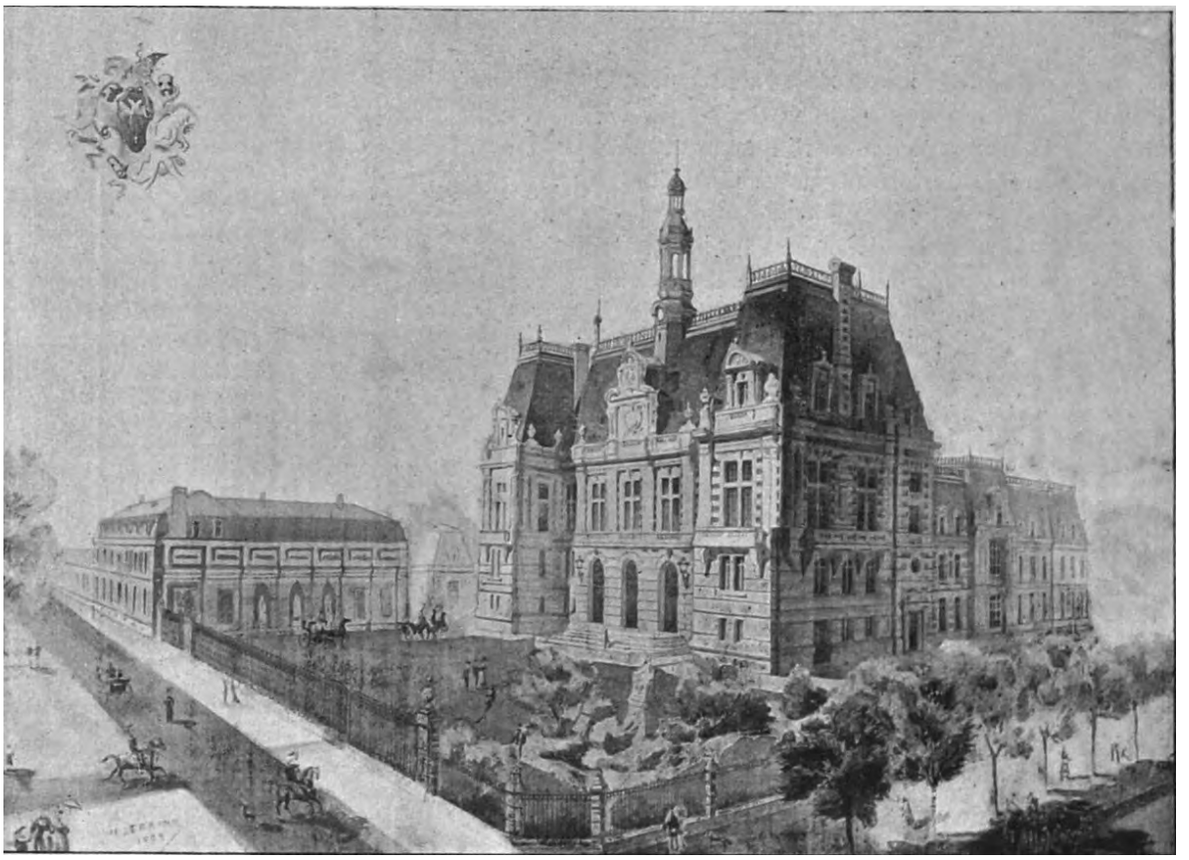
Source de vie et gaieté du ciel bleu,
O vieux soleil, adieu!
Et vous, il faudra donc le soir, au coin des poêles,
Vous oublier, étoiles!

Tu fais chérir le coin de l'âtre et la maison,
Douloureuse saison,
Saison sans fruits ni fleurs, saison découronnée,
Soir de l'année!

Charles GRANDMOUGIN.

LE NOUVEL HOTEL DE VILLE DE VERSAILLES

Depuis quelques années, les villes qui avoisinent Paris ont mis une certaine coquetterie à l'entourer d'une véritable ceinture artistique. Aux masures municipales quelconques dont s'étaient longtemps contentées les communes suburbaines ont, tout à coup, succédé d'imposants édifices; l'amour-propre s'en est mêlé, et de cette émulation est née toute une série de monuments di-



Le Nouvel Hôtel de Ville de Versailles.

gnes de ce nom. Conçus à la même époque, sinon dans le même style, ces somptueux hôtels de ville se caractérisent par un petit air de famille. Quoi qu'il en soit, c'est aujourd'hui le tour de Versailles, et la question prend ici une importance particulière.

Ville historique, riche en souvenirs de toute sorte, Versailles est elle-même un monument, — monument du passé, — et l'on conçoit que la tâche qui incombait à l'architecte, M. H. Le Grand, ait été particulièrement délicate. L'ombre du Grand Roi n'a-t-elle pas dû errer dans ces murs neufs?... Très habilement, l'artiste versaillais, digne élève de Questel et de M. Pascal, a ménagé un trait d'union entre le passé et le présent. Du long rectangle constituant l'ancienne mairie, autrefois Hôtel du Grand-Maître, dont la première pierre fut posée par Marie-Anne de Bourbon, fille de Louis XIV et de Mme de Lavallière, M. Le Grand a fait l'aile droite, visible sur notre gravure, du monument actuel. Un élégant corps de logis, légèrement en retrait, relie cette aile à l'aile parallèle, entièrement neuve.

La nouvelle construction, dont la façade regarde l'avenue de Paris, est comprise entre cette avenue, l'avenue Thiers et la chefferie du génie. L'aspect offre un agréable mélange de tons, résultant de l'emploi simultané de la brique rouge et de la pierre blanche, qui évoque le souvenir du château de Versailles sous Henri IV et Louis XIII. Ces couleurs gaies forment contraste avec la tache bleue sombre de l'ardoise du toit à combles très élevés et sans brisure. Au centre de la façade, surgit un hardi campanile surmonté d'un ravissant lanternon, d'où l'œil embrasse l'admirable panorama que déroulent les forêts voisines, le parc et le château avec ses dépendances. Un motif architectural, placé à la base du campanile, présente, entre deux colonnes doriques, les armes de la ville. Celle-ci est personnifiée par une gracieuse jeune femme, due au ciseau du statuaire Tony Noël.

On pénètre dans l'édifice par un rez-de-chaussée élevé sur perron, sur lequel s'ouvrent trois

grandes portes grillées. Le premier étage est ajouré par de hautes et claires fenêtres à meneaux, qu'accompagnent des colonnes accouplées, au fût cannelé et bagué. L'aile droite, en bordure de l'avenue Thiers, reçoit les services municipaux. Seuls, les cabinets de travail du maire et des adjoints sont situés dans la partie neuve, à l'extrémité. L'aile gauche donne abri à la justice de paix, la salle de conférences, le bureau de bienfaisance, etc. Le centre de l'édifice est occupé, au rez-de-chaussée, par le vestibule, où prend naissance l'escalier à une seule révolution qui conduit aux différents étages. La cage de cet escalier forme une demi-tourelle aboutissant aux salles de fêtes, de mariages et du conseil.

La pièce médiane, consacrée aux réceptions, contient les anciennes boiseries de l'hôtel de Conti et de Condé, précieuses reliques qui couvrent les murs et encadrent quatre portraits en pied où se reconnaissent les traits glorieux de Hoche, Berthier, Ducis et de l'abbé de l'Épée, dont s'enorgueillit la cité versaillaise. Au-dessus de la porte, le profil du Roi-Soleil domine dans un médaillon de marbre. De gracieuses et délicates peintures ornent les cartouches disposés sous la voûte. Les salles des mariages et du conseil renferment des panneaux non moins artistiques. Partout, en un mot, se révèle le souci d'allier le passé au présent et de faire revivre le souvenir d'une époque qui appartient à l'histoire, tout en sacrifiant, comme il convenait, aux exigences de l'architecture et du confort modernes.

L'institution d'un corps municipal à Versailles remonte à plus d'un siècle. C'est, en effet, Louis XVI qui, en 1787, autorisa la ville à avoir sa municipalité; celle-ci fut logée dans le garde-meubles, d'où elle émigra, trois ans plus tard, pour occuper sa résidence actuelle, que vient de transformer si heureusement M. Le Grand. Versailles compte un palais de plus.

VICTORIEN MAUBRY.

LA MAISON DE MON RÊVE

Je veux te construire, ô mon Rêve, une maison,
Où n'entreront ni fer, ni granit, ni tronc d'arbre,
Mais solide, pourtant, comme un palais de marbre,
Et close à tous les bruits bien mieux qu'une prison.

J'en bâtirai les murs de mon indifférence
Pour ce qui n'est pas Toi. Pour en garder le seuil,
J'élèverai la tour de mon immense orgueil,
De mon orgueil profond, l'orgueil de ma souffrance

Et puis, pour ne rien voir et pour n'entendre rien,
Très hermétiquement je fermerai la porte.
Foule, fêtes, plaisirs, tout cela que m'importe!
Seul le silence est bon, le silence fait bien.

Et si quelque importun veut en franchir l'enceinte,
En guise de tessons, j'aurai pour le chasser
Des mots durs et pointus qui sauront le blesser...
La maison de mon Rêve est sacrée, elle est sainte.

MARIUS MAYEN.

LE MONUMENT DES MORTS BRETONS

Le ministre de la Guerre a présidé, le 1er novembre, à l'inauguration du monument élevé par la Ville de Brest pour perpétuer la mémoire des marins et soldats bretons morts pour la Patrie.

Une souscription publique avait été ouverte il y a déjà plus de deux ans, et la municipalité brestoise avait voté une jolie somme. La Marine, toujours généreuse, avait donné le bronze nécessaire.

Le projet du monument fut mis au concours, et, à l'unanimité, le choix du jury se fixa sur l'esquisse présentée par un jeune artiste parisien, ayant déjà remporté plusieurs succès, notre ami Auguste Maillard, l'auteur de cette *Chute d'Icare* tant remarquée à l'Exposition.

L'artiste, s'inspirant avec conscience des belles traditions du pays de Bretagne, et connaissant bien l'âme farouche et chevaleresque de cette vieille race française, a campé, au côté de l'héroïque marsouin terrassé par les balles ennemies, le paysan en sabot serrant d'une main furieuse le manche de sa charrue, et levant des yeux extasiés et ivres de vengeance vers le pur génie de la Patrie, qui plane derrière lui, et d'un geste énergique lui crie de prendre le fusil pour venger son frère.

***

Nous ne retracerons pas ici tous les détails de la belle journée d'inauguration, nos lecteurs les ayant encore, certes, présents à la mémoire.

Nous rappellerons seulement, en quelques mots, la mésaventure du superbe monument d'Auguste Maillard.

Le groupe, on le sait, a été érigé à Brest sur la place des Deux-Portes, au milieu de la verdure, et face à la rue de Siam.

L'énorme bloc, toujours enfermé dans sa caisse, allait être placé sur le socle, et déjà il était suspendu à sept mètres au-dessus de terre, quand, tout à coup, la corde qui le maintenait se rompit, et la masse tomba sur le sol avec un bruit assourdissant de ferraille.

Une véritable panique s'empara des assistants, qui étaient fort nombreux, et l'alarme fut jetée parmi les édiles, et parmi les marins. La frayeur



Le Monument des Morts bretons.

était grande, car le monument étant encore, nous l'avons dit, enfermé dans sa caisse, nul ne pouvait connaître l'étendue du malheur.

Maillard, prévenu par dépêche, accourut, aussi vite que le lui permit l'express de Brest, — qui n'a, hélas! d'express que le nom — et, avec l'anxiété que l'on peut s'imaginer, assista au déballage. Par bonheur, il se trouva que rien

n'avait été brisé; mais, par contre, tout était disloqué, disjoint, desserré. Le génie de la Patrie avait les ailes rompues par le milieu. Le mal fut réparé, grâce au concours d'une forte équipe de travailleurs. L'accident coûta bel et bien quinze cents francs, mais tous ceux qui connaissaient l'œuvre de Maillard poussèrent un soupir de soulagement.

Aujourd'hui, le monument se dresse fièrement, dans un cadre fait pour lui, sur un fond de verdure, entre les massives portes de la ville fortifiée, et il regarde, par delà la rue de Siam, le port de guerre, la rade, le goulet.

PAUL DARZAC.

Dans leur orgueil, les hommes ne s'avisent jamais de se mesurer à leur cercueil, qui seul, néanmoins, les mesure au juste.

BOSSUET.

LES BARBIERS DE PARIS

Quoiqu'elle reconnaisse comme patron un roi, saint Louis, la corporation des barbiers, perruquiers et coiffeurs, dont on célébrait ces jours-ci la fête, eut des débuts très humbles. Au coin des rues les plus populeuses, abrité par un auvent contre la pluie, ou encore, comme quelques-uns de ses successeurs, posté sur les bords de la Seine, le barbier de Paris, le rasoir ou les grands ciseaux à la main, attendait le client et le rasait devant un petit public attiré par ce spectacle, car il faut peu de chose pour amuser les Parisiens.

Bien des années s'écoulèrent avant que l'opérateur en plein vent pût se donner le luxe d'une boutique — boutique étroite et sombre que remplissait presque entièrement le siège massif sur lequel s'asseyait le *patient* et où quelques plats ébréchés couvraient une table boiteuse.

Plus l'importance de la barbe augmentait, plus celle du barbier tendait à diminuer. Il est évident que lorsque les rois de France employaient cette formule consacrée : « Je le jure par saint Denis et par la barbe qui me pend au menton », les nobles se croyaient obligés d'imiter le souverain, et les vilains seuls, qui payaient peu et mal, se résignaient à se faire raser.

La mode sur ce point fut d'ailleurs très variable. Depuis Charlemagne jusqu'aux derniers rois carlovingiens, l'usage s'établit de se faire raser « à la française », puis les longues barbes reprirent pour quelque temps le prestige qu'elles avaient perdu.

Vers le milieu du XII^e^ siècle, l'illustre corps de métier, dont nous rappelons les plus notables souvenirs, commença à entrer dans l'histoire. Je dois ajouter qu'il y entra par une assez mauvaise porte.

Pour obéir aux injonctions de l'Église, Louis VII se décida à raccourcir ses cheveux, qu'il portait fort longs, et à se faire raser la barbe. Sa femme, Éléonore d'Aquitaine, blâma ce changement qu'elle jugeait malencontreux et son affection se trouva, du jour au lendemain, notablement diminuée. Un divorce devint nécessaire. Éléonore épousa le comte d'Anjou qui devait monter plus tard sur le trône d'Angleterre et elle lui apporta comme dot le Poitou et la Guienne.

Ainsi parce qu'un barbier — dont nous ne savons même pas le nom — rasa la barbe de Louis VII, la France perdit plusieurs provinces, subit une guerre terrible, fut ravagée pendant plus de trois cents ans; parce qu'un roi, trop facile à influencer, n'eut pas le courage de rester imberbe, trois millions de Français moururent sur les champs de bataille. C'est ce qu'on appelle la philosophie de l'Histoire.

Avant que ces tragiques événements se fussent déroulés, un autre barbier historique de Paris, Pierre de Labrosse, devint ministre de Philippe le Hardi, et fut pendu en 1278. On peut rapprocher sa triste destinée de celle du célèbre barbier de Louis XI, Olivier le Daim ou le Diable.

Les statuts des barbiers de Paris furent renouvelés en 1392. Cette corporation dépendait alors du premier barbier ou valet de chambre du roi, maître ou garde du métier des barbiers de la Ville de Paris.

Un des articles des statuts interdisait aux barbiers de Paris d'exercer leur métier sur les lépreux, et c'est sans doute la seule précaution antiseptique qu'on puisse signaler à cette époque. Il leur était également défendu, sous peine d'une amende de cinq sols, de prendre les apprentis de leurs confrères.

Ils avaient, comme par le passé, le droit de panser les clous, bosses, apostumes et autres plaies non mortelles, sans avoir égard à l'opposition de leurs éternels rivaux, les chirurgiens.

« Tout varlet, fils de maître ou apprenti, disent les statuts de 1444, qui voudra être reçu maître, sera tenu de servir huit jours dans la boutique de chacun des maîtres jurés et d'y faire une lancette. Les jurés s'enquerront s'il a bonne vue, bonne main et s'il connaît les veines qu'il faut saigner. »

Cet usage de confier aux barbiers le soin de faire les saignées présentait des dangers sérieux et avait soulevé, à diverses reprises, de vives protestations, non seulement de la part des chirurgiens, mais aussi de la part des médecins, plus

désintéressés dans la question. En 1578, Bonaventure Granger, docteur en médecine de la Faculté de Paris, publiait, chez le libraire l'Huillier, rue Saint-Jacques, à l'enseigne de l'Olivier, un curieux traité « sur les précautions qu'il convient de prendre dans les saignées ». Ces précautions, les barbiers ne les prenaient presque jamais : ils se contentaient de chercher dans l'almanach les jours favorables ou défavorables au maniement de la lancette. Le malade s'en tirait ensuite comme il pouvait.

Malgré les plaintes les plus justifiées, un arrêt du Parlement du 26 juillet 1603 permettait aux « Saugrado » de se dire et de se nommer *maîtres barbiers chirurgiens*, et en août 1613 des lettres patentes confondirent les statuts des deux corporations des barbiers et des chirurgiens et leur accordèrent les mêmes droits. Blessés dans leur dignité, les chirurgiens protestèrent et le Parlement, par un arrêt du 23 juillet 1614, rétablit l'ancien état de choses.

Les barbiers continuèrent à saigner impunément, mais leurs principales fonctions consistèrent à raser leur prochain.

L'Édit des Barbes, du 23 novembre 1539, semblait avoir eu pour but d'accroître leur clientèle et d'augmenter leurs bénéfices. Il défendait à tous autres qu'aux gentilshommes, officiers royaux et militaires, de laisser croître leur barbe « dans la crainte que les criminels ne soient pas reconnus et échappent aux poursuites de la justice ».

Les magistrats continuaient à arborer, comme une marque de dignité, la longue barbe, mais dans les dernières années du XVI^e^ siècle, les jeunes conseillers, peut-être pour se donner des allures militaires, portaient la barbe taillée presque au ras du menton et de grandes moustaches relevées, que d'habiles barbiers retroussaient et frisaient « avec certains fers chauds à la manière tudesque ». C'est par conséquent à la magistrature — on ne s'en douterait guère — que nous devons les fers à friser.

La seconde moitié du XVII^e^ siècle est l'âge d'or des barbiers, puisque tout le monde, à l'exemple du grand roi qui est l'arbitre des élégances, porte la barbe rase.

Notre héros, le barbier de Paris, a encore, en ce temps-là, le titre de maître, comme un notaire ou un avocat. Indépendamment de ses attributions « capillaires », il est un peu chirurgien et un peu vétérinaire. Il est aussi — j'allais dire surtout — *gazetier*. Il sait bien des choses et ce qu'il ne sait pas il l'invente. Entre deux coups de rasoir, il gagne une bataille ou remplace un ministre.

Dans sa boutique se donnent rendez-vous, pour annoncer ou apprendre les dernières nouvelles, tous les gobe-mouches du quartier. Le principal ornement de cette boutique est un grand fauteuil de chêne au dossier très élevé et dont le siège forme une sorte de caisse. Par une fente, analogue à celle d'une tirelire, le client glisse le pourboire, et le soir on vide le fauteuil comme aujourd'hui l'urne de métal qui semble placée chez les coiffeurs pour rappeler aux clients qui seraient tentés de les oublier leurs devoirs électoraux.

Lorsqu'un siècle plus tard, à la veille de la Révolution, Beaumarchais veut représenter — avec ses qualités et ses défauts, avec son esprit clair et avisé, sa faconde intarissable, son mercantilisme et son goût pour l'intrigue — ce tiers-état qui n'est rien et veut être tout, il choisit un barbier, Figaro.

Figaro, servi par les circonstances, devient tout-puissant et comme il est fort industrieux, de son instrument agrandi et perfectionné, il fait la guillotine, *le rasoir national*.

Sous l'Empire et la Restauration, le barbier de Paris se montre, comme tout le monde, troubadour, sentimental et romantique. C'est l'époque où Marie de Saint-Ursin définit les cheveux « cette étrange végétation animale qui s'élève sur le sommet de la tête comme les chênes ornaient les collines de Dodone et les lauriers croissaient sur le mont Parnasse ».

Ce n'était pas une besogne vulgaire ni facile que de coiffer et de raser, en ce temps-là, un élégant. L'artiste devait *dessiner* sur la tête qu'on lui confiait les trois boucles du sommet, le *Pont d'Amour*, la *Boucle du Désir* et la *Boucle Fortunée*, les trois boucles du front, l'*Anneau Victorieux*, le *Crochet séducteur* et la *Feuille d'Acanthe*, et enfin les trois boucles des tempes, la *Masse d'accompagnement*, la *Boucle sentimentale* et la *Boucle d'enlèvement*. Il aurait été déshonoré, pour le restant de ses jours, le barbier qui d'un rasoir trop hâtif aurait tranché une de ces précieuses boucles. C'est du moins ce que nous laisse entendre un homme qui s'y connaissait, le perruquier Duchesne, auteur bien oublié d'un traité publié en 1826 et orné de ce titre que je trouve tout simplement merveilleux : *De la Nécessité de la coiffure pour les Hommes distingués, ses rapports avec la Civilisation, suivi de la Manière de mettre son chapeau.*

Les barbiers d'aujourd'hui n'y mettent pas tant de façons. Ils vous demandent, pour conserver la tradition, comment vous désirez être coiffé.... et ils vous coiffent comme il leur plaît.

HENRI D'ALMERAS.

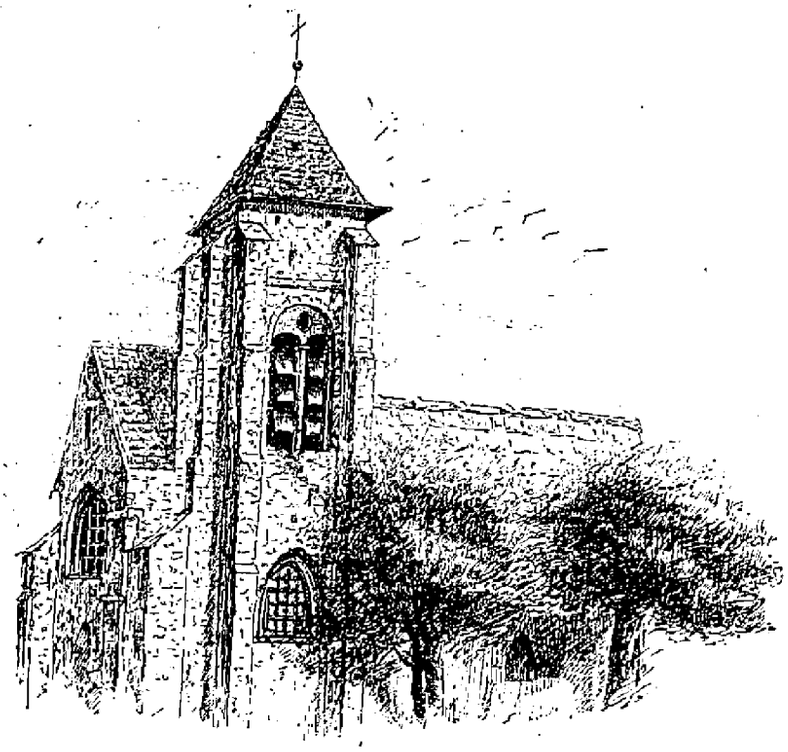
CHEVILLY

Le promeneur venant de Choisy-le-Roi, de Villejuif ou de Bourg-la-Reine, et qui, après trois quarts d'heure de marche, arrive au milieu d'un vaste plateau dominé au nord par le fort des Hautes-Bruyères, ne se douterait guère, à la vue

des quelques fermes qui composent le petit village de Chevilly que là s'étendait, au temps jadis, un bourg d'une certaine importance où se tenait une foire très achalandée.

Aujourd'hui, c'est plutôt un hameau auquel se rattachent d'autres encore plus petits : la Rue et La Saulsaie, et qui conserve du temps passé un aspect tout particulier, de vieilles masures tombant en ruines, un clocher moyen âge s'élevant au milieu d'une jolie place où l'herbe croît librement à l'ombre de vieux marronniers.

L'abbaye de la Saulsaie, dont l'origine remonte au xᵉ siècle, était habitée par des religieuses lépreuses soignées par treize autres religieuses en bonne santé. Cette léproserie jouissait de privilèges exceptionnels : dime sur le vin consommé par le roi et la reine, dime sur le drap, don des chevaux hors de service, des sceaux d'or attachés aux lettres envoyées au roi, cire de tous les autres sceaux, vieux linge, chandelles, cent livres de rente annuelle.



L'église de Chevilly.

Louis X le Hutin augmenta ces donations en déclarant que « sous le nom de sceaux d'or, il fallait comprendre ceux d'argent, que le vieux linge devait s'entendre pour tout le linge qui avait servi au roi et à la reine, de même que les chevaux qui ne pouvaient quitter l'écurie royale que pour être remis aux religieuses ».

Les religieuses de la Saulsaie, habituées à ces libéralités et très protégées par la reine Anne de Bretagne, s'enhardirent et élevèrent la prétention de s'octroyer ce que bon leur semblerait, et le grand conseil du roi ne s'y opposa point entièrement.

Quand Anne de Bretagne mourut, il y eut de vives contestations entre les religieux de Saint-Denis et les religieuses de la Saulsaie. En effet, ceux-là demandaient la restitution du dais, de l'effigie et de l'habillement de la reine; les religieuses de la Saulsaie réclamaient « le linge de la feue reine, linge de corps et linge de table, les joyaux d'or et d'argent, les mules, mulets et palefrois, chevaux d'honneur et autres qui avaient mené les chariots, avec les harnois et les colliers ».

Pour trancher la difficulté, le Parlement fit tout mettre sous séquestre entre les mains de Jean du Val, receveur des gages.

Le prieur de la Saulsaie officiait et tenait registre d'état civil dans l'abbaye pour les laboureurs de la ferme y attenant.

Cette léproserie disparut à la Révolution et la ferme qui existe sur son emplacement, route de Fontainebleau, est de construction récente.

De grands personnages eurent des résidences à Chevilly; ils y étaient attirés sans doute par les préférences des rois Louis XIV, Louis XV et Louis XVI qui venaient souvent chasser sur le plateau dit de Long-Boyau et dont la capitainerie de chasse était à Villejuif. Du reste, il existe encore un joli petit pavillon où Mᵐᵉ de Maintenon et les personnes de la suite du roi venaient se reposer.

Le château appartenait au vice-amiral Jules Hercule Mériadec de Rohan-Guéménée. On lit dans les registres de la paroisse qu'en 1771, eut lieu l'enterrement de « très haute, très puissante et très illustre princesse Son Altesse Louise Gabrielle Julie de Rohan-Soubise, épouse et douairière de très haut, très puissant et très illustre prince Son Altesse Monseigneur Hercule Mériadec de Rohan, prince de Guéménée, duc de Montbazon, pair de France, etc., décédée en son hôtel de Chevilly le 20 août, âgée de soixante-seize ans et transportée de cette église-ci en celle des révérends pères Feuillants, rue Saint-Honoré, lieu de sa sépulture ».

A la Révolution, le château fut mis en vente par les fils de la défunte dont l'un était Maximilien Mériadec de Rohan, archevêque de Bordeaux, grand prévôt du chapitre de Strasbourg, et l'autre, Constantin de Rohan, prince de Montbazon, lieu-

tenant général des armées navales. Ce château n'existe plus.

Messire Dreux, seigneur de Creuilly, capitaine de surveillance du pourvol de la corneille à la grande fauconnerie du roi, habita la Rue. Sa femme et sa fille sont enterrées dans l'église de Chevilly.

Le marquis de Cubières, écuyer de Louis XVIII, possédait aussi une maison de campagne à la Rue.

Le parc de l'ancien château a été acheté par le baron Schickler, il y a une soixantaine d'années, pour être converti en haras. Depuis 1867, il est devenu la propriété des Pères du Saint-Esprit qui y ont fondé un séminaire.

Vers la fin de septembre 1870, les Allemands envahirent le plateau de Chevilly et se disséminèrent dans les villages environnants. Paris essayait alors des sorties désespérées. Le 30 septembre, dès l'aube, un détachement peu important de francs-tireurs, le 18e et le 35e de ligne, le 3e zouaves, un corps de mobiles de la Seine-Inférieure, vinrent par Choisy et gravirent silencieusement la côte de Thiais.

Un brouillard épais couvrait le plateau, la pluie tombait fine, serrée, glaciale. En sortant de Thiais, la petite troupe se trouva en face de quelques éclaireurs ennemis qui firent volte-face et s'enfuirent; nos soldats les poursuivirent, ne se doutant pas, les malheureux, qu'ils étaient pris au piège. En effet, l'ennemi s'était fortifié dans la propriété des pères du Saint-Esprit; le général Guilhem et ses hommes grimpent à l'assaut, la baïonnette en avant, la lutte est acharnée, c'est une tuerie. Enfin, ils sont maîtres du village, ils crient déjà victoire! Ignorant les forces de l'adversaire, ils traversent le pays désert, mais arrivés au bout du mur qui se trouve d'équerre avec le chemin traversant les champs, ils sont reçus par une trombe de mitraille qui les couche à terre...

Ce combat coûta la vie au général Guilhem; 2000 Français et 400 Allemands furent hors de combat.

Les soldats du 35e de ligne ont fait élever un monument funéraire commémoratif sur le bord de la voie de Chevilly à Vitry.

Sur les faces du cippe, on lit :

COMBAT DE CHEVILLY
30 SEPTEMBRE 1870.

—

LES OFFICIERS, SOUS-OFFICIERS ET SOLDATS
DU 35e RÉGIMENT DE LIGNE
A LA MÉMOIRE DE LEURS CAMARADES
TOMBÉS SOUS LE FEU DE L'ENNEMI.

—

SIÈGE DE PARIS
1870-1871.

L'église, sous le vocable de sainte Colombe, n'a de bien remarquable que son clocher qui date du XIIe siècle. Les tableaux qu'elle possède ne sont que des copies, sauf une *Cène*, de Flandrin. La cure existe depuis le XVe siècle. Le cimetière qui, selon l'usage, entourait l'église, a été reporté en dehors du pays, sur la route départementale, depuis 1860.

En l'an X, les habitants de Chevilly font une pétition « tendant à conserver le temple où s'exerce le culte catholique et à obtenir une succursale pour cette commune ».

Le sous-préfet, en réponse à cette pétition, dit que la commune devra voter un supplément de traitement, « car il ne faut point réduire le prêtre à la triste impossibilité de ne pouvoir ouvrir la main aux malheureux, et sa présence, lorsqu'il va voir les malades, doit être le signal de quelque soulagement ».

Avant la Révolution, les archives étaient conservées à la cure de Chevilly; mais, lorsque les registres d'état civil furent créés, ces archives furent remises entre les mains du maire et déménagèrent chaque fois qu'un nouveau magistrat était élu. Cela n'était pas sans inconvénient; aussi décida-t-on qu'elles seraient transportées définitivement à la maison d'école et gardées par l'instituteur.

En 1815, les lanciers de la garde royale prussienne vinrent camper dans la commune et couchèrent dans la salle où on célébrait les mariages, et « guidés sans doute par l'espoir du pillage, enfoncèrent la porte du cabinet des archives et s'y installèrent à demeure ». Les registres éparpillés sur la paille furent ramassés par l'instituteur et mis en sûreté.

Ce ne fut qu'en 1845 que la commune posséda une mairie. Jusqu'à cette époque, les maires mariaient chez eux, et il existe encore dans le pays de vieilles gens qui racontent avoir été mariés dans la cuisine de M. le maire.

Les écoles de Chevilly furent fondées par M. Le Masson, secrétaire du roi, en 1734. Mais on s'était déjà occupé de l'instruction des enfants de la commune, et l'inscription suivante, placée dans l'église de l'Hay, en fait foi : « Défunte et vénérable et discrète personne, Me Sulpice, jadis curé de l'église de céans et depuis chanoine en l'église Saint-Honoré à Paris, a donné à cette église de l'Ay une maison en ses appartements avec ses vignes, le tout par luy acquis et sis au dict l'Ay et vingt-quatre livres trois solz quatre deniers de rente pour la fondation d'une maison d'escole pour instruire les enfants du dict l'Ay et de la Rue et de Chevilly, pauvres desquels il ne prendra rien, à la charge de dire par les dicts enfants, tous les jours, le salut à l'intention du dict deffunt et de ses parents et amis, et de dire par chaque an ung Obit à vigilles à neuf leçons. et une messe haulte de Requiem le jour de son trépas, ainsi que plus à plain apert par son testament et lettres de ce, faictes et passées par ses exécutans par-devant la Carde et Bontems, no-

taires au Châtelet de Paris, le XXVIII[e] jour de may mil V[c]III[xx]XI. Priez Dieu pour luy, lequel décéda le XIII[e] d'octobre. *Requiescat in pace!...* »

En 1766, la maison donnée par Le Masson à la Rue tombait en ruines ; l'école fut transférée à Chevilly et devint mixte. Le chapitre motive ainsi sa décision : « 1° L'emplacement du terrain de la maison d'escole des garçons n'est bien précieuse, il est près de l'église, sous les yeux du curé qui, de son jardin, entend tout et de ses fenêtres voit tout; 2° le curé aura sous les yeux les enfants de l'un et de l'autre sexe; il pourra visiter fréquemment l'école et faire assister les filles aux catéchismes de Carême qui se font trois fois la semaine, ce qu'il n'a pu gagner jusqu'à présent des parents des enfants. »

Cela dura jusqu'en 1792.

Le premier instituteur laïque fut un pauvre tisserand, nommé Dareau, qui recevait pour ces fonctions un traitement annuel de 350 francs !

Aujourd'hui, Chevilly possède une jolie mairie, une école de garçons et une école de filles de construction récente.

La population est agricole. Cependant une partie de l'immense plateau est couverte de pépinières appartenant à des propriétaires de Vitry. Les aqueducs couverts de la Vanne, du Loing et du Lunain traversent le pays.

L'air y est très pur, la vie calme, et le Parisien qui y passe une journée pourrait se croire très éloigné de Paris, s'il n'apercevait à l'horizon le sommet de la tour Eiffel.

J. THIEURY.

CHINOISERIES

Nos gais et vaillants soldats français sont partis en campagne chez les Célestes, avec leur habituelle et modeste batterie de cuisine (marmites à quatre hommes, gamelles à huit, et petite gamelle individuelle). Dans ce matériel peu compliqué, ils feront là-bas la soupe réglementaire, et le frichti lorsque les poules et le riz seront abondants; leur préparation morale par le ventre se résumera à appliquer, dans la plus large mesure, le fameux précepte d'un vieux dur-à-cuire qui disait jadis « que le soldat se bat bien quand il a le ventre plein ».

Leurs adversaires à face jaune procèdent, à ce qu'il paraît, bien autrement en ce qui concerne leur alimentation en vue du bon combat. Les mœurs ne changent pas facilement chez eux, ils sont demeurés barbares, sanguinaires et surtout naïfs. Les ordres et commandements de leurs mandarins lettrés sont terribles, pleins de menaces, mais tellement extravagants, qu'ils restent le plus souvent lettres mortes et pour cause : à l'impossible nul n'est tenu. Mais, avec des simples, des superstitieux et des illuminés comme le sont les adeptes de Confucius, des paroles haineuses, des imprécations sanguinaires, semblent suffire aux mandarins à boule de cristal pour donner du cœur à leurs soldats.

On peut en juger par les élucubrations suivantes qu'on imprimait, paraît-il, en Chine, sur feuilles de papier de riz, en 1860, pendant la fameuse campagne du Palais d'Été, si productive pour les poches de nos alliés les Anglais :

« Ceci est commandé aux Braves, par moi, mandarin, le chef des Braves.

« Qu'on tremble et qu'on m'obéisse.

« Treize jours avant la bataille, les Braves mangeront de la gelée de tigre, afin d'avoir en eux la colère, la rage et la férocité des tigres.

« Le douzième jour avant la bataille, les Braves mangeront du foie de lion rôti, afin d'acquérir, par cette nourriture, l'intrépidité naturelle du lion.

« Le onzième jour avant la bataille, les Braves prendront du jus de viande de serpent, afin d'acquérir la finesse de ce reptile.

« Le dixième jour avant la bataille, les Braves mangeront de la bouillie de caméléon, afin d'éblouir les ennemis en changeant constamment de couleur et d'aspect.

« Le neuvième jour avant la bataille, les Braves prendront du bouillon de crocodile, afin de pouvoir poursuivre l'ennemi dans l'eau comme sur la terre, à l'imitation des crocodiles qui se battent dans l'un et l'autre élément.

« Le huitième jour avant la bataille, les Braves mangeront de la rate de jaguar délayée dans du vin, afin qu'ils se jettent sur l'ennemi avec la rapidité et la furie du jaguar.

« Le septième jour avant la bataille, les Braves mangeront des têtes de milan, afin d'être doués, pour découvrir de loin l'ennemi, de la vue incomparable de cet oiseau de proie.

« Le sixième jour avant la bataille, les Braves mangeront des intestins d'hémione, pour se donner le cri terrible de ce quadrupède.

« Le cinquième jour avant la bataille, les Braves mangeront des cervelles d'hippopotame, afin de communiquer à leur peau la dureté de celle de cet amphibie impénétrable aux balles.

« Le quatrième jour avant la bataille, les Braves mangeront des dos de singe, afin de grimper à l'assaut avec la vélocité de ce rapide animal.

« Le troisième jour avant la bataille, les Braves mangeront des scorpions, afin que toutes les blessures qu'ils feront soient venimeuses et mortelles comme les piqûres du scorpion.

« La veille de la bataille, les Braves mangeront de la poitrine de panthère à demi saignante, afin d'être impitoyables à l'ennemi comme la panthère.

« Le matin même de la bataille, les Braves boiront du sang de léopard, afin de ne jamais se retourner en déchirant l'ennemi, ce qui est la vertu caractéristique du léopard.

« Tremblez et obéissez ! »

Eh bien ! mes bons Chinois, au soldat français il ne faudra pas une cuisine aussi compliquée, pour vous infliger la correction que vous méritez. Les emprunts faits par lui au règne animal consisteront tout bonnement à avoir : un cœur de lion, un ventre de fourmi, et des jambes de cerf. Avec cela, ils ne trembleront pas devant les Braves, serreront gaiement la boucle

du pantalon quand il le faudra, et sauront toujours vous atteindre, quelque rapide que soit votre fuite.

Vous serez châtiés. Quand bien même vous appliqueriez à la lettre les préceptes du vieux traité de l'Art militaire de Sun-tsé : « Si vous êtes dix fois plus fort en nombre que n'est l'ennemi, environnez-le de toutes parts ; ne lui laissez aucun passage libre, faites en sorte qu'il ne puisse ni s'évader pour aller camper ailleurs, ni recevoir le moindre secours. Si vous avez cinq fois plus de monde que lui, disposez tellement votre armée, qu'elle puisse l'attaquer par quatre côtés à la fois lorsqu'il en sera temps,

C'est aussi simple que le plan de campagne du général Boum, dans la *Grande-Duchesse de Gérolstein :* Tourner et envelopper.

LE FURET.

****

Quand la loi se mêle de nous protéger, elle s'y prend souvent comme ces chiens de Terre-Neuve qui noient les gens en les ramenant au rivage.

Il ne faut pas dire aux hommes tout ce qu'on sait d'eux ! ils vous lapideraient pour se venger de ne pouvoir plus vous tromper.

G. SAND.

LE RÊVE D'UN JOUR D'AUTOMNE [1]

NOUVELLE

IV *(Suite et fin.)*

— Tout à fait charmant, Madame.

— Tu dis cela bien froidement. Ah ! ma petite Lucienne, tu sais que je suis ta vieille amie. Je vais te poser une grave question. Tu vas même me trouver bien indiscrète. Je te supplie pourtant de me répondre franchement. Jusqu'à présent, tu n'as encore donné ton cœur à personne ?

Un joli effarement se peignit sur le visage de Lucienne.

— Oh ! jamais, Madame, mais...

— Il faut être tout à fait loyale, mon enfant, insista Mme Dureau ; tu n'as jamais aimé personne ?

— Personne, Madame. Est-ce que j'ai le moyen d'aimer quelqu'un, moi ?

— N'affecte donc pas une indifférence que tu ne sens pas. Tu te sais assez belle pour te croire autorisée à rencontrer, un jour ou l'autre, le Prince Charmant qui délivrera ta beauté de la servitude de ton travail quotidien.

— Je suis tendrement touchée, Madame, du rôle de bonne fée que vous vous donnez ici pour moi. Mais M. Cormeille est riche. Il est possible qu'il ait un goût assez vif pour moi depuis quelques heures. Mais il n'a pas pu s'éprendre de moi, si vite et assez sérieusement, pour vouloir m'épouser sans dot.

— Enfin, te déplaît-il ?

— Depuis que je l'ai revu ici, chez vous, je n'ai rien trouvé en lui qui ne soit digne d'éloges.

— Bon. Le reste le regarde. Il te fera la cour, ma chère. Il fera la conquête. Il aurait bien du malheur s'il ne réussissait pas à gagner ton amour. Et je n'ai pas à t'apprendre qu'il t'adore.

— Oh ! Madame, vite, votre chapeau. Je vais manquer le train.

— Voilà, ma petite. D'ailleurs, je vais écrire à ta mère.

Durant ce conciliabule des deux femmes, Robert avait bien compris qu'il en était le principal objet. Il s'alarmait de ses faibles raisons d'espérer qu'il lui serait favorable. L'extrême réserve de Lucienne lui paraissait le témoignage calculé d'une aversion qui se manifestait sans se formuler. Ses moqueries, loin d'être l'expression d'un aimable enjouement, recélaient peut-être l'aigreur de sa pauvreté laborieuse et la jalousie d'une aisance qu'elle jugeait, sans doute, inaccessible. Et qui sait si la perspective du beau mariage avec lui, que Mme Dureau lui avait laissé entrevoir, certainement, ne la décidait pas à s'y résigner sans amour ? Tout ce rêve enchanté de sa matinée, qui aboutissait sournoisement à cette obligation soudaine de se marier, prenait à ses yeux, d'ailleurs, un aspect de mauvaise plaisanterie. Comment ? comment ? Il allait se marier, maintenant, parce qu'il avait rencontré, dans le train une jolie fille dont la beauté l'avait fait un peu divaguer ? Et sa marraine trouvait cela tout naturel !

— Oh ! pourvu qu'elle pût marier les gens, elle ! se dit-il. Elle rajeunit d'au moins trente-cinq ans chaque fois qu'elle peut assister à un mariage. On dirait qu'elle croit recommencer pour son propre compte. Mais ce n'est pas elle, c'est moi qu'elle va marier. Je dois y regarder d'un peu plus près.

Mais Lucienne parut, au seuil de la porte de la salle à manger, suivie de Mme Dureau. Robert se précipita à sa rencontre. Il fut surpris de l'expression de gravité de son visage. Elle était encore plus belle ainsi, sous ce nuage de tristesse qui assombrissait sa beauté.

— Au revoir, Madame, dit-elle à Mme Dureau en l'embrassant. Bonjour, Monsieur.

— Vous voulez dire, j'espère, au revoir, mademoiselle ?

D'un mouvement irréfléchi et irrésistible, Robert s'empara de la main de la jeune fille.

(1) Voir le *Magasin Pittoresque*, numéros des 15 septembre, 1er et 15 octobre et 1er novembre 1900.

— Voyons, Mademoiselle, insista-t-il, ce n'est pas : adieu; c'est : au revoir!

Lucienne dégagea sa main, s'inclina devant l'officier et répondit à voix plus basse :

— Oui, peut-être, Monsieur. Au revoir!

Mme Dureau avait hâte d'arracher les deux jeunes gens à leur embarras. Elle enlaça Lucienne, par la taille, maternellement, et l'entraîna vers le jardin.

De la rampe du perron, Robert la regardait s'éloigner.

Aussitôt qu'elle fut dans la rue, le jeune homme cria à Mme Dureau, qui revenait vers lui :

— Eh bien! elle ne m'aime pas?

— Veux-tu te taire, fou que tu es! Comment veux-tu qu'elle le sache? Elle ne t'a pas vu l'espace de deux heures.

— Je ne l'ai pas vue plus longtemps, moi. Et il me faut bien m'avouer, malgré toutes les raisons que je viens de me donner, pour me démontrer l'absurdité de toute mon aventure, que je l'aime passionnément. Mais regardez-la donc. Est-elle assez jolie.

L'ardent jeune homme regardait Lucienne s'éloigner. Il l'apercevait encore, dans la grande rue, au-dessus de clôtures des jardins. Elle avait cette allure alerte et légère des Parisiennes qui imprime à leur démarche une grâce fuyante et un attrait imprécis. Les grandes ailes du ruban de son chapeau battaient l'air de leur palpitation jumelle et communiquaient de loin à sa marche l'illusion d'une envolée aérienne. Robert sentait son cœur se serrer à cette vue. Son rêve de bonheur s'éloignait à mesure que se fondait la palpitation des ailes rubis dans la grisaille, peu à peu brouillée de brume, où la jeune fille avait disparu. Et il fallut que sa marraine, d'un geste caressant de sa main sur l'épaule du jeune homme, l'éveillât de sa contemplation. Il lui montra une face altérée par le doute, autant que par l'amertume des regrets de son rêve enfui.

— Mon Dieu, voilà que tu te désoles, dit Mme Dureau, alors que tu devrais remercier la Providence; elle a l'air de combiner tout à miracle pour ton bonheur.

— Vous avez vu comme elle m'a quitté froidement.

— Voyons, mon cher, rends-toi mieux compte du trouble et des perplexités de Lucienne. Il lui tombe en chemin, on pourrait presque dire, de la lune, un charmant jeune homme qui s'éprend d'elle. Ce jeune homme lui est l'occasion d'un riche mariage inespéré. Et tu ne lui donnerais pas même le temps de se consulter, de laisser naître assez d'amour en elle pour qu'elle puisse s'affirmer qu'elle t'épousera par amour et non pour ton argent?

— Mais, au moins, m'aimera-t-elle?

— Je me charge de te ménager les occasions de l'y disposer. Je peux t'assurer, dès maintenant, qu'elle n'aime personne.

— Ah! marraine, si elle ne m'aimait pas!... Me voilà sérieusement malheureux de son éloignement.

— Ne te plains pas que l'amour soit venu à l'improviste renouveler ton âme. Et veille à ne pas être lâche devant le bonheur. La vie ne vaut que par de rares heures pareilles à celles que tu viens de vivre.

— Vous êtes bonne de me parler ainsi!

Il s'inclina en même temps sur la belle main longue et fine de Mme Dureau, et l'effleura de ses lèvres. Un léger frisson agita les épaules de l'excellente femme.

— On dirait qu'il tombe un peu de froid; rentrons, fit-elle.

La masse houleuse des arbres, qui allait rejoindre la forêt derrière eux, avait absorbé les derniers rayons du soleil mourant. Quelques pâles nuages flottaient sur l'abîme du ciel assombri. La vie des choses s'apaisait dans le recueillement de la nuit en marche. Sous l'oppression du silence envahissant, qui rendait plus discrète l'haleine des brises, l'âme de Robert avait reconquis toute sa sérénité. Il installa, avec des attentions filiales, Mme Dureau dans un fauteuil bas du salon. Des braises mourantes y jetaient une dernière clarté sur les meubles maintenant noyés d'ombre. Toute l'animation de cette journée d'automne, qui avait exalté la sensibilité de ces deux êtres passionnés, s'était consumée comme cette flamme du foyer à l'agonie. Cinq heures sonnèrent à la pendule d'albâtre soutenue par des colonnettes de cuivre doré. Robert dit :

— Il faut maintenant que je vous quitte, marraine.

— C'est juste, va, mon bon Robert.

— Je remets mon bonheur entre vos mains.

— Sois tranquille; tu n'auras pas à attendre longtemps.

Demeurée seule, Mme Dureau laissa glisser son imagination dans une de ces songeries où se complaisait sa curiosité bienveillante de la vie des autres. Des images familières de son passé défilèrent devant ses yeux mi-clos. C'était comme un cortège de blancs fantômes; les uns la faisaient frémir de joie ardente; les autres lui serraient le cœur douloureusement. Et ce glissement d'êtres chimériques, ressuscités par son souvenir, répandait une voluptueuse nostalgie dans l'élégant salon noyé de crépuscule. Mme Dureau, poudrée à frimas par la cinquantaine, dans la pose alanguie et de grâce surannée, qu'elle avait dans son fauteuil pour savourer cette mélancolie enivrante, son passé ressuscité, semblait elle-même un fantôme oublié par la vie, tandis que les minutes fébriles couraient d'un rythme égal, autour de la pendule d'albâtre soutenue par des colonnettes en cuivre doré, sur laquelle rêvait interminablement un minuscule Amour casqué.

FÉLICIEN PASCAL.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

Le Conseil municipal de Paris délibérera prochainement sur une proposition de M. Quentin-Bauchart qui est du plus haut intérêt pour l'éducation artistique du peuple parisien. Il s'agit, en bloc, de donner l'hospitalité, dans le musée Galliéra, à des expositions d'œuvres d'art industriel. Ce n'est pas dans les colonnes du *Magasin Pittoresque* que j'ai à faire l'éloge du musée Galliéra; il a pour conservateur notre directeur et ami; celui-ci a assez d'esprit pour permettre, en souriant, qu'un de ses collaborateurs le louange...

Mais, en vérité, cet éloge n'est pas nécessaire : chacun sait ce qu'est le musée Galliéra, comment il est aménagé, comment les richesses, encore trop peu nombreuses, qui y sont déposées, sont l'objet de soins intelligents et dévoués, de la part du conservateur à qui le vaste domaine de l'Art français est si cher.

Il y a, au musée Galliéra, de vastes emplacements disponibles, dans un magnifique cadre architectural, dans un quartier dont les récentes merveilles de l'Exposition Universelle ont achevé de rendre le chemin familier aux foules. On utiliserait ces emplacements pour faire valoir maints chefs-d'œuvre que les artisans parisiens n'ont pas, maintenant, le moyen de présenter au grand public et pour donner à ces mêmes artisans des leçons de « choses d'art ».

Cette éducation artistique préoccupe énormément les esprits, parce qu'elle répond à des besoins, à des aspirations bien constatés. On s'est efforcé d'y contribuer par différentes institutions fort bien inspirées. Il y a, d'une part, un plan de musées populaires, musées du soir, qui a été plusieurs fois soumis au Conseil municipal, et qui finira peut-être par aboutir. Il y a, d'autre part, l'œuvre, très intéressante, de l'Union centrale des Arts décoratifs, mais on n'ignore pas qu'à celle-ci la fatalité s'attache d'une manière cruelle : elle n'a pas d'autre asile que son siège social; elle attend, depuis nombre d'années, qu'on lui concède un « coin » confortable; il avait été question pour elle de la Cour des comptes; la gare d'Orléans l'y a supplantée. On espère — c'est convenu, — que le pavillon de Marsan, à défaut de mieux, lui sera enfin réservé, quand il sera débarrassé des paperasses administratives qui l'encombrent en partie, mais quand? nul n'ose le dire. Pendant ce temps, les collections de l'Union des Arts décoratifs restent improductives, c'est-à-dire invisibles et pourtant elles sont composées d'objets extrêmement précieux, tant pour leur valeur propre que pour l'enseignement qu'ils peuvent transmettre. Il faut, pour l'apprécier, se souvenir de les avoir vus, installés tant bien que mal, dans l'ancien Palais de l'Industrie. En se promenant dans ces salles trop étroites, on était agréablement surpris d'y apercevoir, presque à toute heure du jour, des ouvriers en demi-tenue de travail, le veston passé sur le bourgeron, — qui examinaient des moulages de chefs-d'œuvre d'art ornemental ou des chefs-d'œuvre même de sculpture, de ciselure, de gravure. Sur des vitrines, on distinguait, penchées, attentives, des brodeuses, des dentellières qui voulaient s'inspirer d'un « point » en renom, dont un échantillon leur était, là, offert. Le peuple de Paris qui peine et dont le cerveau insuffisamment pourvu de connaissances, dirige la main habile, sent donc lui-même la nécessité de s'instruire, de faire des comparaisons entre ce que ses ancêtres produisaient et ce qu'il produit lui-même?

A cet égard, la production moderne mérite toute considération, en raison principalement de l'effort qu'elle trahit, plutôt encore qu'en raison du résultat auquel il faut aider. Le « mouvement » industriel-artistique a pris une importance extrême depuis dix ans : le bois, le fer, l'étoffe, le marbre, toutes les matières transformables par l'artisan et employées à la décoration ou à la simple construction de nos demeures, fût-ce les plus humbles, sont devenues une source de richesses artistiques sous le ciseau, le burin, le pinceau de grands artistes, dédaignant momentanément les arts jadis réputés seuls nobles, la peinture, la sculpture, etc. Les Salons ont créé des sections spéciales de meubles, de tapisseries, de faïencerie, etc., signés des noms les plus connus, exécutés par les signataires mêmes. Et, à la suite, la fabrication industrielle, dans toutes les branches, s'est améliorée, s'est affinée; la « camelote » a cédé le pas à de véritables travaux d'art. Mais on n'est pas encore assez près du but, de ce côté. Les artistes n'ont pas absolument besoin d'être encouragés ou guidés; les artisans le demandent eux-mêmes. Les cours de dessin, les leçons gratuites des mairies ne leur suffisent pas, non plus que la visite annuelle des sections spéciales des Salons. Puisqu'ils n'ont encore ni le musée du soir ni celui des Arts décoratifs, M. Quentin-Bauchart propose qu'on leur ouvre le musée Galliéra où on ferait, pour eux, des expositions d'un genre tout nouveau.

Ces expositions, qui auraient lieu une fois ou davantage par an, comprendraient un certain nombre d'œuvres récemment achevées où se serait affirmée la maîtrise de l'artiste ou de l'artisan (nous faisons encore cette distinction, par habitude; au fond, elle ne devrait pas exister). Ce serait la partie d'actualité, en quelque sorte; on y jugerait les progrès accomplis. Mais à côté on installerait, peut-être en permanence, peut-être pour cette période seulement, des collections d'objets anciens, dont l'origine serait authentique et la valeur indiscutable...

On comprend le parti qu'on tirerait de cette double organisation. On n'a pas à craindre, étant donné l'état d'avancement de nos arts industriels, que la comparaison leur soit trop défavorable, décourageante, et on a lieu d'espérer que les visiteurs y puiseraient, au contraire, des raisons et des moyens de mieux faire encore : une émulation de l'ordre le plus élevé en naîtrait.

Ce projet, tel que je l'expose un peu sommairement, remanié, accru sans doute, est dores et déjà très réalisable. Des collectionneurs ont promis leur concours, pour des prêts, à M. Charles Formentin et à M. Quentin-Bauchart, qui ne comptent que des amis dans le monde des arts. Il y a enfin dès maintenant, au musée Galliéra, une certaine quantité d'objets acquis par la Ville aux deux Salons ces années dernières. On organiserait, on installerait sans trop de frais les salles d'exposition et, dans cette aristocratique et imposante demeure, grâce à l'art, le peuple de Paris serait un peu « chez lui ». C'est une généreuse pensée, que le Conseil municipal ne laissera pas perdre.

PAUL BLUYSEN.

Géographie

Le Sénégal. — Une crise sanitaire. — La plus ancienne de nos colonies, le Sénégal, subit en ce moment une crise qui peut avoir de fâcheuses conséquences pour son développement. Nous avons signalé, dans le précédent numéro du *Magasin Pittoresque*, le décès d'un jeune explorateur, M. P. Blanchet, qui avait réussi à pénétrer dans l'Adrar et que la mort est venue surprendre au moment où il rentrait en France avec l'espoir légitime de recueillir les fruits d'une intéressante exploration.

Avant lui, le lieutenant Pallier, dont on attendait le retour avec impatience pour éclaircir certains côtés d'un sombre drame récent, succomba également à la terrible maladie du pays, à la fièvre jaune.

Les mauvaises conditions sanitaires de notre grande colonie de l'Ouest africain obligent actuellement la plupart des résidents européens à quitter le pays. Le fléau ne choisit pas ses victimes et n'établit aucune distinction de nationalité. Lors de la dernière occupation de ce pays par les Anglais (1817), une mission composée de sept personnes (mission Peddie) est entièrement anéantie; ses membres meurent l'un après l'autre, soit à Saint-Louis, soit à Rio Nuñez, soit à Sierra-Leone. De mauvaises langues prétendent même que c'était la cause principale de l'abandon par l'Angleterre de cette colonie au profit des Français. Il est malheureusement indéniable que la possession de ce coin de terre, obtenu presque sans combats, n'en a pas moins coûté la vie à un grand nombre de nos compatriotes.

Les premières relations des Français avec la côte sénégalaise remontent à une date très éloignée. Dès l'année 1368, les marins dieppois, qui disputaient aux navigateurs portugais l'honneur et les profits des découvertes, abordèrent dans la baie de Dakar. La richesse du sol, la facilité et les gros bénéfices du commerce les y retinrent. Ces vaillants, constitués en sociétés commerciales, établirent une suite de comptoirs qui s'étendaient depuis le Cap Vert jusqu'au golfe de Guinée. Ils ne purent pas s'y maintenir longtemps.

Les désastres de la guerre de Cent ans, les discordes civiles, ruinèrent vite les premiers établissements et la colonie passa aux mains des Anglais (1758), pour redevenir française quelques années plus tard (1779). Enlevé de nouveau à la France en 1809, le Sénégal fut, comme on sait, définitivement restitué à la France en 1815.

Mais le véritable établissement d'une colonie ne date que depuis le milieu du XIXe siècle, époque où le général Faidherbe entreprit, — pour lui donner de l'air, — l'élargissement du Sénégal qui ne formait encore, en 1854, qu' « un îlot de sable, sans terre végétale, sans gazon, sans verdure, mal protégé contre les ardeurs d'un soleil brûlant... ». — Soleil brûlant, hélas ! rien n'a pu encore modérer son ardeur. Nombreuses sont les observations faites sur le climat du Sénégal et les affections particulières à ce pays. Nous devons citer particulièrement les observations effectuées à des époques différentes par divers médecins de la marine française, les docteurs Borius, Colin, Lièvre. L'extension considérable de la colonie du Sénégal, confondue en partie avec le Soudan et qui embrasse actuellement toute la région de la côte jusqu'au Niger, ne permet que de donner des chiffres moyens pour chacune des régions étudiées. Au point de vue climatologique, il y a d'abord à distinguer deux saisons bien tranchées : la saison sèche et la saison des pluies. Elles sont reliées par des périodes de transition qui offrent des caractères particuliers. On peut fixer le début de la saison sèche au 1er décembre. Passé cette époque, la pluie est extrêmement rare, en tout cas fort courte et très faible. Les rivières, les marigots, les mares, sont vite taries; la végétation disparaît presque partout; les plantes annuelles, les graminées, meurent et se dessèchent; la plupart des arbres perdent leurs feuilles, les montagnes, — car il y en a, — n'offrent à l'œil que des rochers arides, et le pays tout entier présente de toutes parts le plus désolant aspect de stérilité. Cette saison dure habituellement jusqu'à la seconde quinzaine de mai. La période des plus fortes chaleurs va du 1er mars au 1er juin; c'est la période de transition entre la saison sèche et la saison des pluies. Cette dernière époque (juin à décembre) est surtout caractérisée par une extrême humidité. L'entrée de la saison est annoncée habituellement par des tornades sèches qui charrient d'immenses quantités de sables. Les chaleurs les plus fortes apparaissent en avril et en mai. On observe jusqu'à 45° à l'ombre. Le plus généralement, le thermomètre se maintient entre 35° au jour et 28° la nuit. On conçoit la fatigue qu'occasionne une telle continuité de température. En décembre et en janvier, l'écart entre les températures de jour et de nuit est plus sensible : 30° à 11 heures du matin, 14°, 12° et même 8° à 2 et à 4 heures.

Les miasmes palustres semblent être parmi les principaux propagateurs des différentes maladies dont la région est affligée. Le retour de la sécheresse s'annonce par la diminution graduelle des pluies, par quelques tornades isolées et l'abaissement de la température. C'est à cette époque que le miasme se répand dans l'atmosphère; c'est donc la saison la plus malsaine de l'année.

En dehors de la fièvre jaune, épidémie intermittente qui ravage périodiquement la plupart des pays tropicaux, la Sénégambie porte les germes de différentes autres maladies dont quelques-unes lui sont propres, comme l'*hypnose*, qui s'attaque surtout aux indigènes. C'est une affection étrange, une maladie du sommeil (somnolence, sommeil agité, inappétence, diarrhée, atrophie musculaire), qui proviendrait surtout de l'ingestion du lait de vaches nourries avec certaines plantes vénéneuses. Les noirs ne jouissent pas, comme on serait tenté de le croire, d'une immunité complète dans les maladies tropicales. Pour ce qui est de la fièvre jaune, notamment, les noirs de la côte, vivant dans des foyers endémiques, semblent bien réfractaires à la maladie. Tel n'est pas le cas des indigènes venant de l'intérieur en temps d'épidémie. Leur disparition passe très souvent quelque peu inaperçue. Ils s'adressent d'ailleurs rarement aux médecins blancs; « les blancs connaissent les maladies des blancs, — raisonnent-ils, — mais ne connaissent pas celles des noirs ».

Aucun remède efficace n'a encore été produit jusqu'à ce jour contre le fléau. On s'est contenté d'en enrayer la propagation par l'établissement de quarantaines sévères. Le gouvernement annonce le départ prochain pour le Sénégal, d'une mission composée de plusieurs membres de l'Institut Pasteur. On ne saura

mieux inaugurer le XXe siècle, si l'on parvient à découvrir la prophylaxie de l'une des plus anciennes et des plus terribles maladies endémiques qui désolent l'humanité.

P. LEMOSOF.

LA GUERRE

AU TRANSVAAL

Les Anglais ont quelque chance de célébrer cette année la Christmas à Prétoria, et ils n'en sont pas plus fiers pour cela. Sans doute ils occupent en force les capitales de l'Orange et du Transvaal. Mais les Boers et les Orangistes, accablés par le nombre, émiettés en de nombreux petits commandos, restent indomptés sur tout le territoire des deux républiques, continuant à étonner lord Roberts et le monde entier par leur admirable vaillance.

Les colonnes anglaises lancées à la poursuite de leurs insaisissables ennemis ne savent où mettre le pied pour écraser le guêpier entrevu par lord Wolseley et d'où partent sans cesse les essaims de Boers bourdonnant autour des envahisseurs, les harcelant partout à la fois, les affolant par leurs marches rapides, par leurs hardis coups de main. La guerre est difficile contre la guérilla; d'autres que lord Roberts en ont fait l'expérience, et l'on commence à se rendre compte, en Angleterre, qu'une ère de difficultés interminables a été ouverte par la brutalité, la sauvagerie même des envahisseurs.

Le *Morning Leader*, le *Manchester Guardian*, et bien d'autres, constatent que tout va de mal en pis dans l'Afrique du Sud; que brûler des fermes, enlever le bétail, entasser en prison ou exiler les non-combattants, en un mot frapper le Boer dans sa mère, sa femme et ses enfants, est un procédé de guerre indigne de la civilisation, et que les traitements abominables infligés à des êtres sans défense exaltent chez les Burghers la résolution de tout souffrir plutôt que de se rendre aux généraux qui se vengent sur des femmes des échecs subis.

Les événements de cette dernière quinzaine se chargent du reste d'ouvrir les yeux aux plus aveugles.

Le généralissime Botha se montre de plus en plus actif au nord et à l'est de Prétoria. Ses commandos poussent audacieusement des pointes continuelles autour de la capitale et de Johannesbourg. Viljoen tient bon près de Lydenburg, menaçant sans cesse la voie ferrée de Delagoa. A l'Ouest, Delarey et Lemmer mettent sur leurs boulets les troupes de lord Methuen. Voilà pour le Transvaal.

Dans l'État libre d'Orange, la ville de Ficksburg a été prise par les Boers. Autour de Ladybrand on signale un commando de 1 400 hommes. Un autre tient la campagne aux environs de Kronstadt, menaçant Bloemfontein. Le 6 novembre, De Wet livre bataille au général Knox près de Bothaville. « Toute la troupe de De Wet, télégraphie lord Roberts, aurait été capturée si la pluie n'était pas tombée à torrents à ce moment ». Mais voilà, la pluie tombait, et le vaillant général orangiste, tué ou blessé vingt fois depuis six mois, disparaît dans les brouillards.

Ce n'est pas tout, à l'ouest de l'Orange, près de Kimberley, les Boers semblent sortir de terre, s'emparent de Jacobsdal et capturent un train de fournitures à Boshof. Enfin, à Petrusville, au sud de l'Orange, — dans la colonie du Cap, cette fois, — on signale la présence d'un commando dont l'objectif est évidemment de couper la ligne de Colesberg à Bloemfontein.

Au Natal, malgré le départ du général Buller, le fameux « passeur de la Tugela », des commandos campent au nord de Ladysmith, s'emparent de la station de Waschbank, font sauter la voie, menacent Volksrust, coupent un peu partout les lignes télégraphiques et se retirent ensuite tranquillement dans les montagnes du Biggarsberg, où les Anglais n'osent les poursuivre.

La guerre est donc partout plus ardente que jamais, dans ces pays soi-disant conquis, et ce n'est pas le nouveau système d'opération imaginé par Baden-Powell, le héros de Mafeking, qui mettra fin à cette lutte désespérée.

Voici en quoi consiste cet étonnant système.

Deux fortes patrouilles pénétreront dans les districts où seront signalés les Boers; elles y construiront des fortins à l'épreuve des bombes, et y entasseront des vivres et des munitions pour trois mois. Dès que le fortin sera bâti, un détachement important en partira sans bagages pour battre les environs, et pourra se replier sur cet abri en cas de nécessité.

Voilà. Ce n'est pas plus malin que cela... Baden-Powel rira bien quand il lira dans les journaux anglais les projets si pratiques qu'on lui prête!... J'imagine que ce n'est pas encore ce plan mirifique qui matera les Boers.

EN CHINE

Bien malin qui pourrait expliquer ce qui se passe en Chine. Li-Hung-Chang lui-même y perdrait son sanscrit. Tout ce que nous savons de façon précise, c'est que l'Europe a sur les bras la question chinoise, grosse des plus formidables éventualités, mais aucune solution n'apparaît à l'horizon.

Du reste, depuis le pétard plus ou moins mouillé de l'accord anglo-allemand, le fameux concert européen ne semble avoir été troublé, dans son recueillement diplomatique, par aucune nouvelle de quelque importance. On continue à discutailler, à Pékin, sur le retour de la cour dans sa capitale, sur les punitions à infliger aux grands chefs des Boxers, sur les indemnités que chaque nation prétend réclamer, etc. Et tout cela pour aboutir à quoi? A rien.

Dans ces conditions, il serait oiseux de raconter par le menu les papotages des chancelleries, les exécutions de Boxers surpris çà et là, les petites expéditions ordonnées aux quatre points cardinaux, dans un rayon restreint autour de Pékin, par le maréchal de Valdersee, qui semble, sur les bords du Peï-Ho, regretter les rives de la Sprée. Ces petites colonnes, il est vrai, trompent l'ennui des troupes internationales en leur entretenant la main, mais de ces manœuvres ne saurait résulter, je pense, la pacification d'un pays comme la Chine. On arrivera, évidemment, à assurer la libre circulation entre Takou, Tien-Tsin et Pékin, mais la prétention du généralissime Valdersee ne doit guère aller au delà.

Quant à l'attitude de la cour impériale chinoise, elle reste toujours une énigme indéchiffrable. Les dépêches annoncent aujourd'hui le retour imminent de l'Empereur à Pékin; le lendemain elles laissent entendre que la cour est décidée à s'enfoncer dans

les provinces les plus reculées. Bref, les mois s'écoulent, les dépenses atteignent un chiffre de plus en plus formidable, mais les négociations entamées à Pékin avec Li-Hung-Chang ne font pas avancer la question d'un pas.

HENRI MAZEREAU.

THÉATRE

Gymnase. — *La Poigne*, comédie en 4 actes, de M. Jean JULLIEN.

L'œuvre nouvelle de M. Jean Jullien, *la Poigne*, n'a pas trompé notre attente et mérite à tous égards le succès que lui a fait le public et la critique. M. Jean Jullien s'est proposé, une fois de plus, de nous montrer l'influence de la *condition* sur le *caractère* d'un homme. C'est, on le voit, la théorie de Diderot. Cette théorie fort juste et qui peut être féconde — car elle ne tend à rien moins qu'à étudier le jeu de certaines forces sociales sur l'individu — n'est pas d'une application facile. C'est qu'en mettant presque exclusivement en lumière les effets d'une condition, en observant le pli qu'elle creuse, on néglige trop le fond même du caractère et on ne nous fait pas assister au progrès croissant des sentiments nouveaux nés de la fonction, ni à la lutte qui s'établit, inévitable, — ce qui est dramatique — entre ces sentiments et les sentiments anciens, vrais et intimes. *La Poigne* va nous fournir un exemple de la difficulté de cette théorie.

M. Perraud est un avocat de province, d'esprit élevé, indépendant, épris d'action à ce point qu'il a refusé d'être magistrat pour mieux agir, étant plus libre, comme avocat. Peut-être pourrait-on objecter le cas de M. Magnaud...? Acceptons cependant le caractère de M. Perraud, tel que l'a posé M. Jean Jullien. Il est bien entendu que nous avons affaire à un homme à principes, libéral, généreux, ferme, aux yeux de qui le député de l'arrondissement, Thonel, qui s'est mis à défendre le ministère aux dépens de son propre programme, n'est qu'une méprisable girouette. Or, sur un télégramme de Thonel, devenu ministre, à son tour, notre parangon d'indépendance, notre prodige exempt de faiblesse et de compromissions accepte tout de go d'être préfet, d'être fonctionnaire. Nous allons donc le voir à l'œuvre, à l'action. Hélas! dès le second acte — six ans après le télégramme! — M. le Préfet a perdu toute personnalité, toute initiative, tout caractère. Il n'a d'autre volonté que celle de ne pas en avoir. Il est tout d'une pièce, d'une pièce coulée dans un uniforme brodé. *Rien d'humain ne bat plus sous « cette préfecture »*! Il ne comprend pas son fils qui veut épouser la fille de Barral, vieil ami de l'avocat Perraud, qui, devenu préfet, le tient à l'écart à cause de ses idées antigouvernementales. Il ne discute pas; il décrète; il chasse son fils, sans avoir jamais eu le moindre « retour », sans paroles émues, sans regrets, en présence de sa femme que l'émotion de cette scène de violence et d'égarement entre le père et le fils tue sur le coup. M. le Préfet a la *poigne* heureuse dans sa famille! Vis-à-vis de ses administrés, à l'occasion d'une grève, il se montre tout d'abord aussi intransigeant aussi obstiné, c'est-à-dire aussi peu personnel que possible, car il obéit passivement au ministre, mais au moment de donner l'ordre de tirer sur les grévistes, une lueur se fait dans son esprit et dans son cœur; le viel homme se réveille, il est combattu par des sentiments opposés, il se reprend, son caractère reparaît; il cesse d'être *nous* pour redevenir *lui;* il rentre dans l'humanité. Cette scène est à la fois la plus dramatique et la plus vraie: la plus dramatique, parce qu'il y a lutte dans son âme; la plus vraie, parce que le naturel, s'il ne revient pas toujours au galop, a pourtant son heure. N'est-ce pas avouer, par ce dénouement, que la pièce de M. Jean Jullien ne justifie guère son titre? Il a voulu nous présenter un homme fort et, dans plus de trois actes, cet homme fort n'est qu'un agent de transmission : le mécanicien qu'on nous promettait hardi se transforme en rouage.

Telle qu'elle est l'œuvre de M. Jean Jullien est intéressante; elle est pleine de détails profonds ou charmants d'observation; elle est écrite sobrement, vigoureusement et surtout elle fait penser, elle suscite des controverses. C'est un honneur, n'est-ce pas? que n'ont pas souvent les pièces du Gymnase. *La Poigne* dans son ensemble est bien jouée, et Gémier, qui vaut Antoine, à mon sens, y est de premier ordre.

JOSEPH GALTIER.

VARIÉTÉS

UNE NUIT HISTORIQUE

Il y a quelques jours, M. le Président de la République inaugurait à Lyon le monument du président Carnot. A ce propos, la presse a réveillé les terribles souvenirs de la nuit du 24 juin 1894. On sait que deux journalistes seulement eurent, par le fait du hasard, le douloureux honneur d'assister à l'agonie du chef de l'État. Le directeur du *Magasin Pittoresque*, M. Ch. Formentin, était l'un d'eux, et voici comment, au jour du premier anniversaire, il racontait ses inoubliables impressions dans le *Figaro*.

. . . . . .

Il est neuf heures un quart. Sur la place de la Bourse, à Lyon, où se dispersent par groupes les invités au banquet qui vient de finir, je me trouve en compagnie de quelques confrères. La soirée est accablante, orageuse; la nuit, qui n'est pas encore tout à fait venue, semble clore à regret cette longue journée de joie, qui fut pour le président comme une apothéose. J'entends, de l'autre côté du Palais du Commerce, sur la place des Cordeliers, par où Carnot doit sortir, les acclamations que couvrent à peine les musiques jouant la *Marseillaise*. C'est l'ivresse populaire qui déborde. Une sainte frénésie fait vibrer ces milliers de poitrines devant le chef de l'État qui passe, simple, le sourire aux lèvres, les yeux bons.

Soudain, des cris se font entendre! Une bousculade secoue la foule qui, du trottoir, cherche à envahir la chaussée. De la place où j'achève tranquillement mon cigare, je vois s'avancer, venant de mon côté, le landau présidentiel. Je suis seul en ce moment; la plupart des invités sont partis, et les camarades qui étaient avec moi tout à l'heure se sont hâtés d'aller au Grand-Théâtre, où la troupe de la Comédie-Française doit jouer *Andromaque*.

En apercevant la tête de Carnot, toute pâle, penchée en arrière dans la capote de la voiture, je crois à une syncope causée par la chaleur. Sans souci du

protocole ni de l'étiquette, je m'élance sur le marchepied pour porter secours au président. Je m'apprête à escalader la voiture, où se tiennent debout, affolés, le général Voisin, le général Borius et le maire de Lyon, le docteur Gailleton, quand je sens une main robuste qui me tire par le pan de mon habit; c'est le président du Conseil, M. Charles Dupuy, à qui je cède la place. Je sais maintenant la terrible nouvelle : le président, dont je vois le plastron de chemise sanglant, est évanoui. Il n'y a pas de temps à perdre.

En route vers la préfecture!

Mon instinct de journaliste qui veut tout voir, qui pressent une catastrophe prochaine, m'attache à ce dramatique cortège. Tandis que je me cramponne à la capote de la voiture, j'aperçois à mon côté le camarade Perrot, du *Temps*, que les gardiens de la paix bousculent. Lui aussi veut aller jusqu'au bout et il ira. Les cuirassiers font piaffer leurs chevaux sur nos talons, nous frappent du plat de leur sabre. Qu'importe! nous sommes là, derrière Carnot, et il n'y a pas de police au monde, pas de force humaine pour nous arracher à ce poste de danger et d'honneur.

Et la voiture file à travers la foule, qui ne sait pas encore la vérité; au galop, au pas, selon le pavé de la rue, elle va, saluée par des cris d'allégresse :

— Vive Carnot! Vive le président!

Et ces acclamations ont je ne sais quelle ironie lugubre, devant ce spectacle qui passe, et dont mes yeux ne perdent pas un détail. La victime est là, inanimée, la tête renversée, les yeux clos; devant elle quatre hommes se penchent, inquiets, et je vois des chamarrures d'or qui, d'instant en instant, s'éclairent à la lueur des becs de gaz rencontrés.

Sur mon dos, sur le dos de mon camarade, les coups de plat de sabre pleuvent toujours, sans nous faire reculer d'une semelle. J'ai perdu mon chapeau dans la bagarre; le sabot d'un cheval m'a éraflé le pied; Perrot n'a plus de cravate, et son habit en loques présente un lamentable débraillement.

Nous allons ainsi tous deux, traînés, bousculés, minables, derrière la voiture où, le front sous les étoiles, pâle, défiguré, râle le président. Enfin, voici la Préfecture : une immense grille entoure le jardin. Tandis que le landau, lentement, s'avance sur le sable d'une allée, vite nous courons à la porte : des huissiers sont là, fumant la pipe, dans l'ignorance de ce qui vient de se passer. D'une voix haletante nous leur jetons la nouvelle.

Il fait nuit dans l'escalier; pas une lampe n'est allumée dans l'hôtel. Déjà la voiture est là, doucement, avec des précautions infinies, le général Borius, M. Ch. Dupuy, Perrot et moi enlevons le président. Je le tiens par les pieds, et nous montons, gravissant les marches en silence, presque dans l'ombre, longeant un corridor qui n'en finit plus.

La chambre est au bout, à gauche, une chambre spacieuse. D'un coup de reins, j'enfonce le battant de porte resté fermé et je pénètre le premier dans la pièce, où un huissier est en train d'allumer une bougie. A ce moment, le Dr Poncet, une des gloires de la Faculté lyonnaise, arrive. Il a appris la nouvelle dans la foule, et il est accouru. Nous déposons le corps du président sur le lit. Je crois bien faire en disposant, pour la victime, deux coussins bien empilés. Du poing, en un mouvement brusque, le Dr Poncet les jette à terre :

— La tête basse, dit-il, les pieds hauts.

Carnot est toujours évanoui : depuis la place de la Bourse, il n'a pas un seul instant repris connaissance. Son pouls est imperceptible, ses mains sont humides et glacées.

Avec un canif que prête mon ami Perrot, le plastron de la chemise est bientôt coupé; le ruban de grand-croix, qu'on ne distingue plus dans l'abondance de l'hémorrhagie, est mis en morceaux. Et la blessure apparaît. Une blessure noirâtre, longue de deux centimètres, de bas en haut, sous le teton droit.

Le Dr Poncet, qui, pour mieux procéder au pansement, a quitté son habit sur un fauteuil, demande un mouchoir. J'offre le mien. Ce mouchoir, seul linge disponible en attendant les bandes et les ouates qu'on est allé chercher à l'Hôtel-Dieu, devient, en une minute, sur la plaie qu'il essuie, une sanglante éponge.

J'observe la tête du chirurgien : mes yeux cherchent sa pensée dans ses yeux. A un pli de ses lèvres, à un geste mal dissimulé, je comprends déjà que l'état du blessé est grave, et que tous les efforts de la science seront impuissants à le sauver. Sur le lit où nous l'avons étendu comme une masse inerte, Carnot ne pousse ni un soupir ni un cri; ses mains s'allongent toutes froides le long de son corps, et son menton, où la barbe blanchit, nous cache presque, tant sa tête est renversée, le haut de sa figure. Enfin, après un quart d'heure d'attente, — un siècle, — un interne de l'Hôtel-Dieu arrive. Le Dr Poncet a désormais à sa disposition tous les instruments, tous les appareils de pansement dont il a besoin. Dans la chambre, peu à peu envahie, des voix chuchotent; il y a là maintenant, avec ceux qui, tout à l'heure, transportèrent le président, les colonels Chamoin et Dalstein, le capitaine de frégate Marin-Darbel, de la maison militaire; Tranchau, secrétaire particulier; le préfet Rivaud, très ému. Dans un coin, près d'une fenêtre, M. Burdeau s'entretient avec le député Chaudey.

Quelqu'un vient d'entrer, vers qui tous les regards inquiets se dirigent : c'est le grand chirurgien Ollier, tout frais cravaté du ruban de commandeur de la Légion d'honneur. Les deux savants s'interrogent du regard, hésitant quelques secondes; puis, l'un d'eux se tournant vers le groupe placé au pied du lit :

— Vite un matelas, dit-il.

En quelques minutes un lit pliant est installé au milieu de la chambre, où le président est placé.

Alors une scène commence, inoubliable, à donner le frisson. Au premier coup de bistouri, Carnot se réveille; ses yeux restent clos, mais ses mains se portent instinctivement vers le côté où saigne une plaie béante.

— Vous me faites mal, dit-il d'une voix qui pleure. Assez! assez! c'est trop souffrir.

Et le fer impitoyable continue de fouiller, de taillader les chairs; on le voit descendre en des profondeurs d'où s'échappe, par intermittences, un sang épais et noir. La malheureuse victime, la tête toujours renversée, les membres à moitié nus, pousse des gémissements à fendre l'âme.

Perrot et moi avons, pour laisser plus de liberté à l'opérateur, rabattu sur les chaussettes de soie blanche le caleçon qu'une large tache de sang étoile vers le haut. Et le président est là sous nos yeux, pauvre corps de martyr, que la douleur terrasse. Nous nous penchons vers lui, comme si, en l'approchant de plus près, nous pouvions adoucir son sup-

plice; nous nous passons de main en main des cuvettes d'eau phéniquée, des corbeilles d'ouate, des toiles. Me voici, tenant tantôt une bouillotte pour réchauffer ses extrémités glacées, tantôt éclairant avec une lampe la blessure où le Dr Poncet plonge toujours.

Debout, impassible près du lit, en une attitude de sentinelle, le chirurgien Ollier regarde; sa tête, qu'encadrent de grands favoris blancs et roux, garde je ne sais quelle froide sérénité. Il suit le travail de son élève, l'approuve du regard, l'arrête parfois pour appuyer du doigt là où le mal semble s'être concentré. Le voici maintenant qui prend la place du Dr Poncet et enfonce sa main droite qui disparaît jusqu'au poignet dans les chairs. Il a l'air de nous dire, en ce geste terrible, qu'il est à la source cachée par où s'échappe la vie.

Autour du lit, le spectacle a, en ce moment, quelque chose de grandiose et de tragique. Tandis que le Dr Poncet, la chemise éclaboussée de sang, les doigts rouges, attend que le maître ait fini de sonder la blessure, des larmes coulent silencieuses. De vieux militaires, tout chamarrés d'or, pleurent, le poing crispé. Au fond de la chambre, M. Burdeau lentement se promène, la tête entre les épaules, caressant sa barbiche noire d'une main nerveuse.

M. Ch. Dupuy, qui, depuis l'arrivée dans la chambre, n'a pas quitté un seul instant le président, et ne le quittera à regret qu'à la dernière minute, n'oublie pas, à cette heure cruelle, ses responsabilités et son devoir. Malgré l'émotion qui l'accable, le sang-froid de l'homme de gouvernement ne le quitte pas. Pendant que le Dr Poncet, reprenant sa sanglante besogne, fixe autour de la plaie, pour arrêter l'hémorrhagie, des pinces hémostatiques, semblables à des sangsues d'acier, il s'approche du général Borius, dont la douleur fait peine à voir, et s'entretient avec lui. Tous deux se retirent au fond du cabinet de toilette qui s'ouvre à la gauche du lit : je les vois qui écrivent; M. le président du Conseil rédige la dépêche officielle qui doit annoncer à toute la France l'abominable attentat; le général envoie des instructions à l'Elysée. Il est à ce moment dix heures et demie, exactement.

Carnot, dont les forces diminuent à vue d'œil, pousse maintenant des soupirs qui ressemblent à des râles. Et le coma, dont les coups de bistouri l'avaient réveillé, recommence peu à peu, plus inquiétant. Le Dr Poncet a fini de taillader les chairs que des bandes de toile désormais recouvrent; le chirurgien Ollier, toujours debout à la même place, observe une attitude de sphinx... Un silence de mort règne dans la chambre, et nous nous regardons les uns les autres, épouvantés.

Dehors, par les fenêtres, nos yeux, qui parfois se détournent du lit pour laisser couler une larme, aperçoivent des fusées multicolores qui montent vers le ciel. On entend, du côté du parc de la Tête-d'Or, des pétarades de feux d'artifice et des salves de joie. La population ne sait rien encore : elle s'amuse là-bas, pendant que nous pleurons ici!

M. Ch. Dupuy s'approche de Carnot, lui prend la main et lui parle :

— Me reconnaissez-vous, mon président? dit-il.

Et lui, qui n'a jamais plus rouvert les yeux, d'une voix éteinte :

— Oui, je vois bien que mes amis sont là.

Et c'est tout. Encore quelques minutes et l'agonie va commencer. La nuit s'avance; déjà on entend, aux abords de la Préfecture, des grondements, des murmures étouffés : c'est la foule qui vient chercher des nouvelles et menace, pour en avoir, d'escalader la grille du jardin. Il est bientôt minuit; notre présence dans la chambre est désormais inutile, et le colonel Chamoin nous fait signe de nous retirer. Sur son lit où nous l'avons recouvert, Carnot ressemble à un cadavre, une pâleur sinistre a envahi son visage que les souffrances de quelques heures ont ravagé; il respire à peine.

M. Ch. Dupuy est là, penché sur lui, dissimulant mal maintenant la douleur qui l'oppresse; il voudrait ne plus s'en aller, ne pas quitter le chevet où la mort vient; il hésite. Que faire? Le rapide va bientôt passer : faut-il rester là ou rentrer en toute hâte à Paris, où un Conseil de cabinet doit se réunir demain? M. Burdeau, qui voit la cruelle inquiétude du ministre, le décide à partir : il a fait son devoir jusqu'au bout auprès du malheureux président, il lui en reste un autre à remplir ailleurs. Et M. Ch. Dupuy, serrant une dernière fois la main de Carnot, se retire. Le général Borius lui apprendra tout à l'heure, par le téléphone, deux minutes avant le départ du train, que tout est fini.

Il est minuit quand nous quittons la chambre. Dans le long et étroit corridor mal éclairé, deux ombres s'avancent : c'est le cardinal-archevêque, suivi de son vicaire général, qui vient donner l'extrême-onction à l'agonisant.

Minuit trente-cinq... Un mouvement se produit dans la chambre, où seuls, après le départ du cardinal, sont rentrés le général Borius, M. Siméon Carnot, cousin germain de M. le président; les docteurs Ollier et Poncet. Carnot est mort : c'est M. Tranchau, secrétaire particulier, qui nous en apporte la nouvelle. Alors, partout des sanglots éclatent; on aperçoit dans l'ombre des gestes exaspérés. Mme Rivaud pleure sur une banquette; MM. Thévenet et Millaud, anciens ministres, s'affalent le long du mur. Des domestiques vont et viennent avec des linges et des vêtements sur les bras; voici un autre grand cordon qu'on apporte pour remplacer celui que l'opération a mis en morceaux.

Et tandis que des mains pieuses et amies rendent les derniers devoirs au président, nous descendons dans le cabinet du préfet, situé au rez-de-chaussée. Il y a là, écroulés dans des fauteuils, des fonctionnaires chamarrés, mais lugubres : l'épouvante plane sur cette assemblée d'uniformes. D'instant en instant, une porte s'ouvre : c'est une estafette qui se présente et dit, en s'adressant au général Voisin :

— Mon général, au coin de la rue de l'Hôtel-de-Ville, la foule, furieuse, pille un magasin. Que faut-il faire?

— Prenez un escadron, répond le général d'une voix morne, et balayez la rue.

Et la même scène dix fois se renouvelle, et dix fois l'ordre de balayer la rue est donné sur le même ton furieux et accablé. Pendant ce temps, dans les rues envahies, la révolution éclate : j'entends des bruits de vitres que l'on brise, de portes que l'on assiège, de devantures que l'on démolit. Et jusqu'à l'aube, dans la ville en colère, ce sera le même bruit sinistre. Tout ce qui porte un nom italien, tout ce qui rappelle, de près ou de loin, la patrie de Caserio servira de cible à la vengeance populaire.

Ainsi finit la nuit du 24 juin 1894.

***

Et maintenant, il ne me reste plus qu'à relater un souvenir qui m'est personnel.

Le mouchoir que je prêtai à M. le Dr Poncet pour essuyer la blessure de la victime, en arrivant dans la chambre, ce mouchoir a une histoire.

Je l'ai rapporté de Lyon, tout sanglant, et pendant quelques semaines je l'ai caché comme une relique au fond d'un tiroir. Un jour, par un familier de l'Élysée, mon ancien confrère Landrodie, aujourd'hui sous-préfet, Mme Carnot a appris quel souvenir je gardais de la nuit fatale, et m'a fait exprimer le désir de le posséder. J'ai considéré comme un devoir de le lui offrir. Malheureusement, j'ai eu le regret de ne pouvoir donner à la noble veuve le mouchoir tout entier : des morceaux en avaient été coupés, que j'avais déjà distribués à quelques amis.

Quelques jours plus tard, le 4 août, je recevais du général Borius la lettre suivante :

« Cher monsieur,

« J'apprends, en rentrant à Paris, avec quel empressement vous avez déféré au vœu de Mme Carnot. Vous avez consenti à vous séparer de votre mouchoir, imprégné du sang de notre bien-aimé président. Vous avez compris le pieux sentiment qui fait rechercher par Mme Carnot tous les objets qui se rattachent aux cruels incidents de cette nuit terrible. Elle veut en faire de pieuses reliques, dont elle ne se séparera plus.

« Je n'ai pas oublié, croyez-le bien, votre présence dans la chambre de notre martyr pendant cette nuit d'angoisse; j'avais remarqué le zèle discret avec lequel vous cherchiez à venir en aide aux médecins, impuissants, hélas! à nous conserver cette précieuse existence.

« Je vous ai voué, dès lors, des sentiments qui ne s'effaceront pas, croyez-le bien, de ma mémoire.

« Veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance de mes sentiments reconnaissants et dévoués. »

« *Signé :* Général Borius. »

Je conserve comme un précieux souvenir cette lettre et le petit morceau de mouchoir resté entre mes mains. Ces lignes, écrites par l'un des meilleurs et des plus fidèles amis de Carnot, ce linge, sanglant témoignage de la cruelle agonie, sont pour moi des reliques. Elles me rapelleront, tant que je vivrai, la scène douloureuse dont j'ai été le témoin.

Ch. FORMENTIN.

Les Conseils de Me X...

Trouver un trésor est, certainement, le rêve logé en un coin de toute cervelle humaine.

C'est l'espérance secrète du grand seigneur qui explore, pensif, les ruines du château de ses ancêtres, comme celle du vagabond traînant sa misère de ville en ville et remuant, sans cesse, de ses souliers mal joints, la poussière des routes.

C'est, aussi, la récompense promise aux travailleurs infatigables et aux gens vertueux habitués à voir lever l'aurore.

Témoin ce philosophe de l'antiquité qui, étant sorti de sa demeure au premier chant du coq, trouva, sur le chemin, une bourse pleine d'or.

L'histoire, cependant, ne dit pas ce qu'il en fit. Et je serais curieux de le savoir. Car, s'il a gardé la bourse pour lui, ce philosophe s'est conduit en vulgaire filou, et s'il l'a portée au bureau de police de l'époque, il en a été pour sa peine et son temps. Dans les deux cas, mieux valait pour lui dormir la grasse matinée.

Mais j'arrive à mon sujet, c'est-à-dire au trésor découvert, l'an dernier, en Seine-et-Marne, par un humble valet de ferme, et dont l'attribution donne lieu, aujourd'hui, à une instance en justice bien intéressante. Ce trésor, mis au jour d'un coup de bêche heureux, a, paraît-il, une grande valeur. Il comprend de nombreuses pièces d'or à l'effigie de François Ier et de Charles IX, et une statuette de la Vierge en argent massif, d'un travail artistique vraiment merveilleux.

Il s'agit de savoir à qui il appartient. D'abord, une moitié en revient à l'inventeur. C'est là un point certain, et nul, je crois, ne songe à le contester.

Mais, pour l'autre moitié, un vif débat s'engage entre le propriétaire du champ où le trésor était caché, et le fermier exploitant ce champ. Notre rustique n'entend pas être oublié en cette aubaine; il veut avoir sa part de la riche trouvaille faite dans un fonds qu'il fertilise depuis de longues années. « Comment! — soutient-il, — un domestique travaillant pour mon compte, a fait sortir de terre, presque par enchantement, des pièces d'or et une image précieuse, et je n'en aurais moi-même aucun profit! Le propriétaire viendrait m'évincer! lui qui, pourtant, m'a abandonné son héritage pour le mettre en valeur et ne peut plus prétendre qu'au loyer convenu. Ce serait une iniquité, et jamais tribunal ne la consacrera ».

Eh bien! en dépit de sa belle assurance, ce plaideur campagnard me semble avoir les chances les plus sérieuses de perdre son procès.

L'article 716 du code civil est formel : *Le trésor appartient, pour moitié, à celui qui l'a découvert et, pour l'autre moitié, au propriétaire du fonds.* Le locataire ou fermier n'est point mentionné dans cette disposition de loi. Et il ne pouvait, en réalité, être question de lui.

On ne saurait, en effet, considérer un trésor comme un fruit ou un produit naturel du sol. Il n'est point l'œuvre du cultivateur, ni le résultat de ses efforts. Quelqu'un l'a déposé tel quel, depuis un temps immémorial, dans les entrailles de la terre; il s'est ainsi incorporé avec elle, en est devenu partie intégrante et l'a suivie dans ses transmissions successives. Il appartient donc au propriétaire seul.

Et si la loi en accorde une moitié à l'inventeur, c'est par dérogation aux principes généraux sur le droit de propriété. Il a paru équitable de ne pas priver de sa part de profit le travailleur assez heureux pour exhumer un trésor, jusqu'alors ignoré de tous. De là, l'exception faite en sa faveur.

Mais en quoi le fermier mériterait-il un traitement semblable? Ce qu'il a reçu en location, c'est uniquement le droit de cultiver la terre et d'en recueillir les fruits. Son bail n'a pu prévoir l'apparition, au milieu des sillons entr'ouverts, d'un riche numéraire et d'un objet d'art de grand prix. Ce ne sont point là des produits agricoles, et les moissons dorées, espoir du laboureur, ne viennent qu'au plein soleil d'été, parmi les bleuets et les coquelicots.

Jadis, il est vrai, le jardin des Hespérides, gardé

par un dragon farouche, donnait des pommes d'or aux déesses qui l'habitaient.

Mais les temps ont marché, depuis. Et un paysan de la Brie n'est point une déesse.

L'avocat a certainement expliqué tout cela. Mais allez donc empêcher un homme des champs de plaider!

Me X...

LES LIVRES

Chasses de Provence, par J.-B. Samat (Flammarion, éditeur).

Encore une légende qui s'en va, mais celle-là était d'une fantaisie bien drôle! Alphonse Daudet l'avait créée en un de ces jours — trop fréquents peut-être, — où ses chers compatriotes servaient de cible à sa belle ironie. Donc, le maître conteur l'ayant affirmé, il était convenu que la Provence est bien à plaindre: ses arbres ne tentent jamais la halte des oiseaux; il n'y a pas un poil de lièvre ni de lapin au flanc de ses collines. Et le soir, en la saison des chasses, les coups de fusil qu'on entend aux abords des villes et villages n'annoncent pas des massacres de gibier. Ce sont tout simplement des exercices de tir sur des casquettes jetées en l'air, d'un beau geste.

Eh bien! tout cela, le mot doit être ici permis, est de la « blague ». Un joli petit livre, finement illustré, de M. J.-B. Samat, détruit en quelques pages la moqueuse légende. Les « Chasses de Provence » nous apprennent ce qu'un Parisien narquois peut ne pas connaître, mais ce qu'un Méridional fervent n'a pas le droit d'ignorer.

Le gibier n'est pas un mythe en Provence, c'est une plantureuse réalité. Poils et plumes y abondent; il y a des lapins gîtés un peu partout sous les touffes de lavande et de serpolet de ses montagnes; des milliers de grives sont en goguette dans les vignes, et les ortolans grassouillets font la joie des chasseurs gourmands. Du gibier, il y en a pour tous les goûts; ceux que n'attire pas la chasse au poste, dans le recueillement matinal sous les feuilles, à l'affût des oiseaux de passage, ceux qui redoutent la plate-forme mouvante de l'*agachon* sur le sommet d'un arbre que secoue le mistral, ont l'agréable compensation de la chasse au marais, dans les étangs et les « roubines ». Là, toutes les espèces aquatiques sont représentées; on voit même, dans notre spendide Camargue, des ibis roses qui donnent aux chasseurs-poètes comme une vision de l'Orient. Pas de gibier! dit la légende! Mais que dire des sangliers qui pullulent dans nos forêts de chênes lièges et de châtaigniers.

Voilà ce que nous raconte M. J.-B. Samat dans son livre fait de belle humeur, d'impressions sincères et vécues, avec une pointe de poésie à l'occasion et de l'esprit toujours.

Ch. F.

RECETTES ET CONSEILS

CONTRE L'ENROUEMENT

Un remède simple et peu coûteux contre l'enrouement consiste à placer dans la bouche un fragment de borax d'environ 20 centigrammes.

Une salivation abondante se produit et l'enrouement cesse comme par enchantement.

***

Toute femme soucieuse de sa beauté doit, pour conserver l'éclat de ses dents, la pureté de son haleine, user exclusivement de l'*Eau de Suez*, dentifrice antiseptique; seul, il blanchit les dents sans en altérer l'émail, et permet de les conserver jusqu'à l'extrême vieillesse. Pour les soins du corps, il est nécessaire d'employer l'*Eucalypta* de Suez, eau de toilette hygiénique, extraite de l'eucalyptus globulus.

***

NETTOYAGE DES BOISERIES

Mettre dans un verre d'eau une demi-cuillerée de chaux, le double de sel de soude, et remuer le tout avec un bâton. Prendre une petite éponge ou linge fin et le tremper dans la préparation, puis frotter la partie souillée. Rincer et essuyer avec un linge très propre. La tache la plus ancienne disparaît ainsi, sans qu'il y ait besoin de frotter beaucoup.

***

M. R., à Tours. — J'ai reçu votre lettre et suis très heureux que mes conseils vous aient été utiles. Toutes les fois que ces coliques hépatiques vous prendront, recommencez à boire à vos repas de l'eau de *Vichy Grande Grille* (marque Vichy-État et vous arriverez à vous en débarrasser complètement. Une saison à Vichy vous guérirait encore plus vite.

***

CONTRE LA COQUELUCHE

On sait combien est opiniâtre et fatigante la toux occasionnée chez les enfants par la coqueluche. On a déjà indiqué bien des remèdes, ils n'ont pas tous tenu leurs promesses. On en signale un nouveau, ce serait les vapeurs de naphtaline.

La naphtaline s'emploie en fusion, c'est-à-dire qu'on la fait fondre sur des braises dans un pot en terre. On en met de 15 à 20 grammes que l'on chauffe lentement. Bientôt la chambre se remplit de ces vapeurs.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du problème paru dans le n° du 1er novembre 1900.

d et u étant les chiffres des dizaines et des unités, le nombre vaudra $10\,d + u$.

Renversé, le nombre s'écrira $u\,d$ et vaudra $10\,u + d$, on a donc $10\,u + d = 10\,d + u - 18$, ou $9\,u = 9\,d - 18$; c'est-à-dire $u = d - 2$ [1], mais d'après l'énoncé $4\,d - 3\,u = 13$ [2].

Les égalités [1] et [2] donnent $d = 7$; $u = 5$.

Le nombre demandé est donc 75.

Ont résolu le problème : MM. Lucien Vertongen, à Douai; R. C., à Gien; Gaston van Brock, à Paris; Mathurin, à La Ferté-sur-Grosne (Saône-et-Loire); Société des Commerçants, à Lugano; Barbier, à Montauban; Mlle Valentine Jullien, à Lille; J. André, à Niort; un groupe de lycéens, à Marseille; Mlle Jeanne Hoen, à Paris; L. Perrot, à Lyon; A. Bergis, à Montpellier.

PROBLÈME

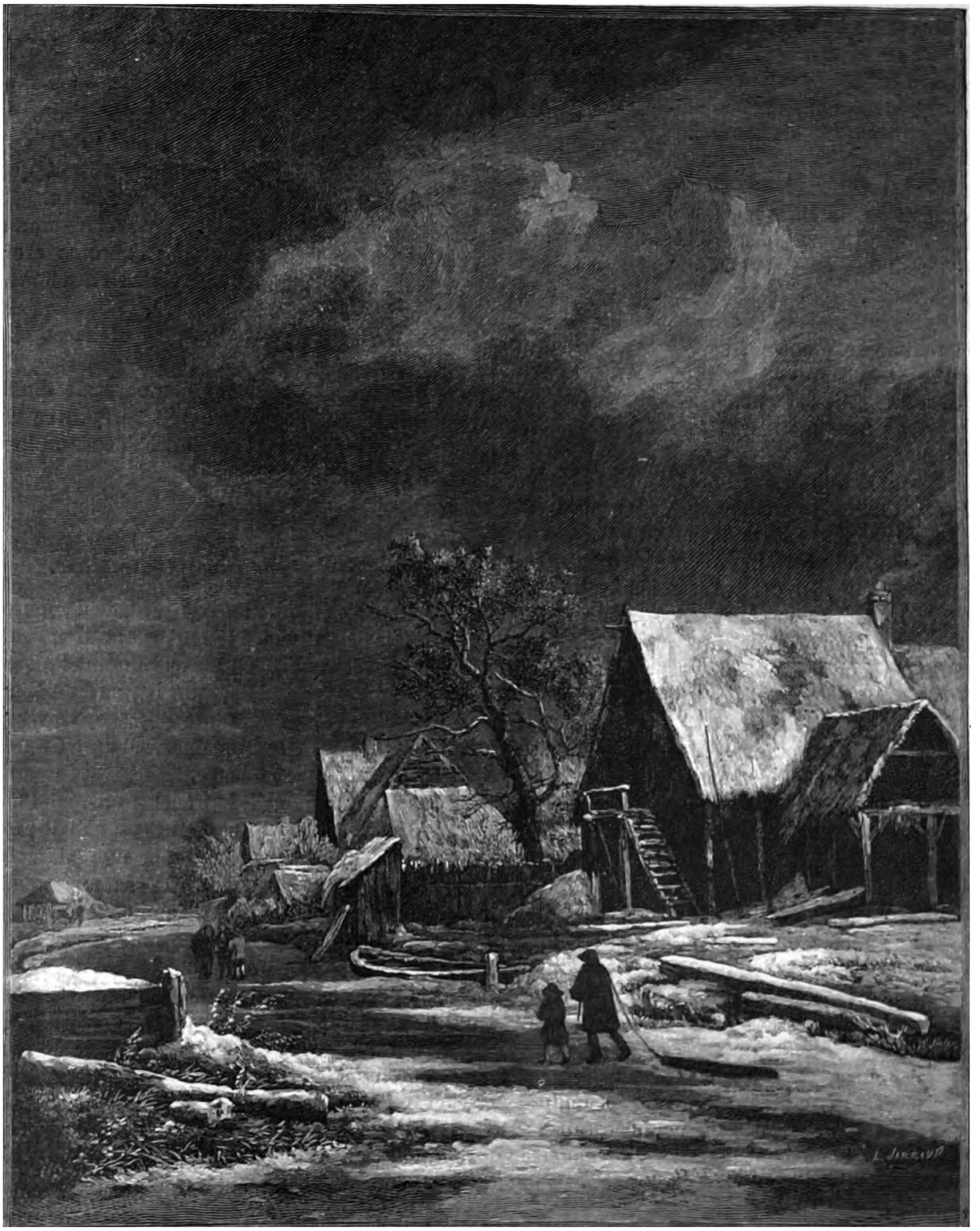
Diophante comptait que $\frac{1}{6}$ de sa vie appartenait à son enfance, $\frac{1}{12}$ à l'adolescence. Ensuite, après $\frac{1}{7}$ de sa vie et 5 ans de mariage, il avait eu un fils qui n'atteignit que la moitié de l'âge de son père, et celui-ci lui survécut de 4 ans. A quel âge mourut Diophante?

***

En réponse à M. R. C., à Gien. — Une erreur typographique est seule cause du malentendu. Il fallait lire 64 œufs ou 127.

Le Gérant : Ch. Guion. Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 40052.

PAYSAGE D'HIVER



PAYSAGE D'HIVER, par RUYSDAËL. — Gravure de JARRAUD.

LES MONUMENTS SUR LES MONTAGNES

L'année dernière on a inauguré une statue de la Madone sur le mont Rocciamelone, à 3537 mètres d'altitude; le mont fait partie des Alpes italiennes du côté de la vallée d'Aoste; les frais avaient été couverts par une souscription réservée aux enfants; toutes les classes de la population apportèrent leur obole, depuis la famille royale jusqu'aux plus pauvres paysans.

Le succès encouragea de semblables entreprises, et maintenant huit statues, représentant le Rédempteur, la Madone et des Saints, sont en souscription pour les Alpes et les Apennins.

Ce sont les évêques qui ont pris la tête du mouvement.

Les sculpteurs et les architectes italiens ont soigneusement étudié les conditions spéciales que doivent remplir de tels monuments.

En général, la hauteur de la statue a été fixée à environ trois mètres, et le socle à quatorze mètres.

Nous sommes loin des dimensions de la statue de saint Charles Borromée élevée, en 1624, sur une petite colline du lac Majeur. Le saint, sans le piédestal, à trente-cinq mètres de haut. C'est beaucoup trop: il est vraisemblable qu'on a voulu faire alors une chose extrordinaire, car la gloire et la popularité de saint Charles n'avaient nul besoin d'un monument aussi colossal.

Le bon marché relatif des statues de bronze ou de fer battu rend, en Italie, assez faciles les entreprises de ce genre. Ainsi la statue en bronze du maréchal de Mac Mahon, élevée sur le champ de bataille de Magenta, n'a coûté que 12000 francs, tous frais compris; le maréchal est en pied, de grandeur naturelle et en tenue de campagne.

Il y a aussi la générosité bien connue du peuple italien lorsqu'il s'agit d'honorer ses grands hommes, ses saints et particulièrement la Madone.

Après le tremblement de terre de Florence en 1895, on ouvrit une souscription à 10 centimes pour offrir une lampe d'argent à la Madone de l'église de la Santissima Annunziata.

En moins d'une semaine on recueillit la somme de 6000 francs jugée nécessaire; la lampe fut mise au concours, les dimensions et le poids du métal ayant été fixés au préalable; il n'y eut aucun mécompte.

Mais voici qu'il est question d'un monument de montagne d'un genre inusité; il ne serait pas sur les Alpes italiennes, mais en Suisse, au col du grand Saint-Bernard.

Ce n'est pas à la divinité, ni à un saint, ni à un homme célèbre qu'il serait dédié, mais à un pauvre chien, mort victime de son dévouement.

Barry était le modèle parfait de ces étonnants chiens du Grand Saint-Bernard. Pendant douze ans, il y a un siècle environ, il a fait son service de sauveteur avec un courage, un instinct — que ne peut-on-dire une intelligence! — absolument remarquables.

Un jour, il ramène à l'hospice un jeune enfant à moitié mort de froid.

Un autre jour, un frère veut le diriger vers un point où pouvaient se trouver des voyageurs en péril; Barry refuse absolument d'obéir, il a le sentiment qu'une avalanche tombera là et que personne n'est en danger; ce fait se réalise.

Un jour enfin, il part; il s'approche d'un homme presque enseveli sous la neige; l'homme croit que le chien va l'attaquer; il se met en défense et perce Barry de son bâton ferré.

Le chien est porté à l'hospice et succombe malgré les soins dont on l'entoure.

Le monument projeté se composerait d'une roche de laquelle se détacherait Barry avec un petit enfant sur le dos; sur le piédestal on inscrivait ces paroles :

Barry,
Il a sauvé quarante personnes;
Il a été tué par la quarante-et-unième.

L'épitaphe en dirait plus que de longs discours.

L'hospice est situé à 2472 mètres; nul endroit plus haut n'est habité en Europe durant l'hiver.

Il a été fondé en 962 par saint Bernard de Menthon; déjà, à cette époque, le passage, traversé jadis par les armées romaines, était très fréquenté et il continue à l'être.

Bonaparte, on le sait, le franchit en mai 1800 avec une armée de 30000 hommes; il n'était pas, comme David l'a représenté par une ridicule adulation, « calme sur un cheval fougeux », mais tout simplement monté sur un mulet.

On dit qu'une quinzaine de mille personnes traversent le Saint-Bernard tous les ans.

C'est possible, mais le chiffre surprendra ceux qui n'ont pas fréquenté les passages des Alpes.

On se figure volontiers que, depuis le percement du mont Cenis et du Saint-Gothard, les passages ont été sensiblement délaissés.

Il n'en est rien cependant; je l'ai constaté souvent, et même cet été, ayant séjourné au col du Gothard dans un hôtel construit plusieurs années après le percement du tunnel; l'aubergiste n'a pas à se plaindre : il *travaille* beaucoup, comme on dit en Suisse; il reçoit des voyageurs, en voiture, à cheval, à vélocipède, à pied. L'excellente habitude des voyages en *zig-zag*, célébrés par Topffer, qui m'ont fait tant rêver pendant ma jeunesse et auxquels je dois certainement mon goût pour les promenades en montagne, continue toujours; on rencontre par monts et par vaux, sur tous les points de la Suisse, des pensionnats de jeunes

filles et de jeunes garçons qui, l'alpenstock à la main et le bouquet d'edelweis au chapeau, marchent allégrement sous la conduite amicale de leurs maîtres.

J'ai croisé sur le Simplon, sur la Maloyaet, sur le Bernina des vélocipédistes anglais qui venaient de Calais et des breacks attelés de quatre chevaux hongrois venant de Vienne.

Mais, hélas! toutes les rencontres ne sont pas si plaisantes; on souffre à la vue des pauvres diables qui succombent sous le poids des fardeaux.

Il en est qui, pour un salaire de 2 francs, portent sur la nuque un tonnelet de vin de 25 litres, durant toute une journée de quatorze heures, montée et descente : ça leur fait un franc par jour, car le lendemain ils retournent à vide. Auprès d'eux les porteurs de bagages forment une aristocratie; cette année même nous avions à grimper sur une montagne très raide et impraticable aux mulets. Il y avait deux malles de 35 kilos chacune, plus les valises; l'aubergiste d'en bas nous a demandé 15 centimes par kilo à la montée et 10 centimes à la descente; le porteur a chargé volontairement les deux malles et les valises sur sa nuque et a grimpé durant cinq heures! Et l'aubergiste, m'a-t-on dit, garde pour lui une partie de la taxe.

C'est pour ces pauvres hères et les ouvriers qui vont chercher du travail au delà des monts que sont faits les hospices, où on les héberge gratuitement. Mais les abus pénètrent partout, les voyageurs fortunés séjournant dans ces demeures pour le plaisir et sans nécessités absolues; on ne leur demande rien pour la nourriture et le logement, mais ils peuvent verser au tronc de la chapelle.

Raisonnablement, on devrait donner l'équivalent du prix d'un hôtel modeste, soit 5 à 6 francs par jour; mais point: la moyenne est à peine de 2 francs! Aussi les hospices ne font pas leurs frais; sans le dévouement des frères et la générosité de quelques bienfaiteurs ils n'auraient qu'à fermer leurs portes.



Le monument du chien Barry.

Dans cette situation les frères ne pourront pas prélever sur leurs maigres recettes la somme nécessaire au monument projeté de Barry; mais alors ne pourrait-on pas provoquer une souscription publique?

Il y a dans le monde tant d'amis des chiens que l'entreprise a des chances de réussite.

Barry n'est pas seulement le type parfait du chien du Grand Saint-Bernard; il est le plus noble de tous les chiens.

GERSPACH.

LA FONDATION THIERS

Dans le quartier du bois de Boulogne, si riche en beaux immeubles, l'un de ceux qui sollicitent le plus vivement l'attention et la curiosité des promeneurs est situé au rond point Bugeaud, à l'intersection de la rue des Belles-Feuilles et de l'avenue Bugeaud. L'entrée, qui donne accès à un jardin, est fermée par une belle grille au-dessus de laquelle on lit : « Fondation Thiers ». Le promeneur jette un coup d'œil, admire l'extérieur et passe. Le lecteur va pouvoir pénétrer dans l'intérieur.

La Fondation Thiers est un établissement où sont reçus, pendant trois années consécutives, quinze jeunes gens auxquels on a voulu permettre de poursuivre et d'achever des études déjà avancées.

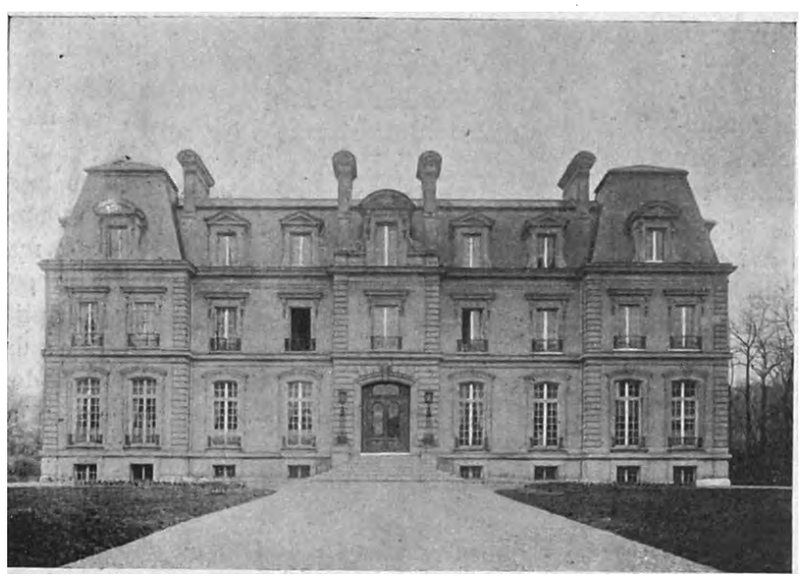
Abstraire un certain nombre de jeunes gens de toute préoccupation matérielle et leur assurer une période de temps suffisamment longue pendant laquelle ils puissent se livrer tout entiers et avec une liberté complète aux divers travaux qui les intéressent, c'est là certainement un but des plus nobles.

L'origine et l'objet de la Fondation Thiers sont indiqués dans une note datée du 6 avril 1882 et signée de M^me^ Dosne, belle-sœur de M. Thiers, et de M. Mignet, ami du grand historien et homme d'État :

« Dans les derniers jours de sa douloureuse maladie, M^me^ Thiers, toujours dominée par le culte qu'elle avait voué à M. Thiers, appela auprès d'elle M. Mignet et voulut que M^me^ Dosne fût présente. Elle lui dit qu'incessamment occupée des dispositions qu'elle désirait prendre pour honorer la mémoire de M. Thiers, elle avait pensé que sa fortune, dont elle voulait laisser la jouis-

sance à sa sœur, pourrait être, après celle-ci, utilement employée à la fondation d'une école destinée par son objet à rappeler les grands travaux de M. Thiers, mais que son extrême faiblesse ne lui permettant pas de développer toute sa pensée par écrit, elle désirait la lui expliquer. Elle lui dit alors qu'elle entendait que des jeunes gens, déjà distingués par leur savoir et leur esprit, fussent admis dans cette école pour compléter leur instruction et pour s'y perfectionner dans l'étude des hautes sciences, de la philosophie et de l'histoire auxquelles M. Thiers se livrait avec tant d'ardeur, lorsque son dévouement aux intérêts du pays lui en laissait le loisir. Puis, elle ajouta : « Et surtout, que la politique n'entre pour rien dans la création de cette école, à laquelle devra être donnée toute la grandeur dont est digne celui auquel je veux la consacrer. »

Dans une pensée généreuse, Mlle Dosne a tenu à réaliser elle-même et de son vivant, le désir exprimé par sa sœur. Elle affecta à la construction de la Fondation Thiers, une partie du terrain qu'elle possédait près du bois de Boulogne et fit dresser les plans par M. Aldroff. Le bâtiment commencé en 1890 fut achevé en 1892. Mlle Dosne en fit donation à la Fondation Thiers, et, éventuellement à l'Institut de France, par acte du 17 décembre 1893. Elle y ajoutait une dotation considérable, destinée à subvenir largement à tous les besoins de la nouvelle institution, et y joignait encore la bibliothèque, les cartes et les gravures de M. Thiers.



La Fondation Thiers.

Restait à élaborer les statuts. Mlle Dosne y apporta tous ses soins, aidée des amis de M. Thiers, MM. Mignet et Jules Simon, et des membres du premier conseil d'administration, MM. Barthélemy Saint-Hilaire, Gréard, Aucoc, Picot et Hauréau, directeur. Celui-ci étant décédé en avril 1896 fut remplacé par M. Jules Girard, directeur actuel, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur honoraire de la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Les autres membres du conseil d'administration sont : M. Gréard, membre de l'Académie Française et de l'Académie des sciences morales et politiques, vice-recteur de l'Académie de Paris ; M. Aucoc, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, ancien président de section au Conseil d'État ; M. Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques ; et M. Croiset, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, doyen de la Faculté des lettres de Paris.

La consécration officielle ne tarda pas ; le 29 avril 1893, la Fondation Thiers fut reconnue comme établissement d'utilité publique. Les premiers « pensionnaires » y entrèrent le 1er mai.

La Fondation Thiers est très confortablement installée dans le beau bâtiment construit exprès pour elle.

Au rez-de-chaussée se trouvent les appartements du directeur et du sous-directeur, ainsi que les salles consacrées aux services généraux de l'établissement : bibliothèque, salle du conseil, salle à manger, salle de billard, etc.

Un splendide escalier, admirable de proportions, donne accès aux premier et second étages réservés aux appartements des quinze pensionnaires. Chacun est chez lui, et dispose d'un cabinet de travail et d'une chambre à coucher.

Tout le confort des installations modernes est réalisé dans cette institution : salles d'hydrothérapie (bains et douches), salle d'escrime, salle de gymnastique, calorifère, etc.

Il n'est pas jusqu'aux beaux-arts qui n'aient leur place ; un pavillon spécial leur est consacré.

Les pensionnaires sont logés, nourris, et reçoivent pour leur entretien une pension de 1 200 francs.

En outre, à chacun est constitué un capital de 1 800 francs, soit pour l'aider dans des voyages d'études, soit pour lui être remis à sa sortie de la Fondation.

Comment se recrutent les pensionnaires ? Chaque année, une promotion de cinq est choisie par le conseil d'administration parmi des jeunes gens français, âgés de moins de vingt-six ans, docteurs ou au moins licenciés dans une des facultés, ou pourvus d'un diplôme équivalent ou ayant obtenu un prix à un concours de l'Institut.

En fait, les pensionnaires actuels sont tous docteurs en droit, ou agrégés de l'Université et, pour

la plupart, anciens élèves de l'École normale supérieure.

Le recrutement se fait sur l'examen des titres des candidats et sur présentation par les directeurs des grands établissements scientifiques, facultés et écoles de la France entière.

Les pensionnaires se livrent à des études des plus variées. Les neuf littéraires et les six juristes actuels cultivent l'histoire, la géographie, les lettres, la philologie grecque, latine, romaine, celtique, le droit public et le droit privé.

On y cultive bien les « hautes sciences » selon la pensée des fondatrices.

Telle est la Fondation Thiers. Elle a naturellement produit d'excellents résultats et rien ne peut mieux démontrer la diversité des études qui s'y poursuivent qu'un aperçu rapide et forcément très incomplet des publications faites par les pensionnaires depuis son ouverture le 1er mai 1893 :



Fondation Thiers. — La Bibliothèque.

La Fondation perpétuelle dans l'antiquité; — Michelet (prix d'éloquence de l'Académie française); — la Condition des meubles en droit international privé; — le Patois normand; — la Morale dans la philosophie allemande contemporaine — les Crofters écossais; — la Vie municipale de l'Asie Mineure, sous les Antonins; — le Roman du chevalier au lion, de Chrestien de Troyes; — l'Exhérédation et les restrictions à la faculté de disposer; — Articles sur l'Espagne; — le Droit de succession *ab intestat* du conjoint survivant; — la Physique d'Ibn Gabirel; — les Parents et alliés successibles en droit musulman; — les Rapports de la représentation et du sentiment; — Théories économiques; — Essai d'une théorie des droits subjectifs des administrés; — Insaisissabilité des rentes sur l'État; — Murat et la question de l'unité italienne en 1815; — Mémoires du général baron Desvernois; — la Science du langage; — Études sur saint Basile et sur Bachylide; — Études sur le glossaire de Reichenau; — A propos de don Carlos, de Schiller; — la Vie à Berlin; — Essai sur la représentation dans les actes juridiques; — l'Impôt sur le revenu des valeurs mobilières; — analyse critique d'un ouvrage sur les phénomènes psychiques et la théorie de la sélection; — l'immutabilité des conventions matrimoniales, la reconnaissance internationale; — Chansons bretonnes de la collection Penguern; — Théorie de l'autonomie en droit international privé; — Un port franc à Marsalle; — la Responsabilité civile des instituteurs; — l'Émancipation des femmes; — les Ventes à livrer; — l'Échauffourée de Strasbourg (1836); — les Journées des 5 et 6 août 1789.

FERNAND AMIOT.

Tout change sans cesse; les choses ne se fixent que dans le souvenir, et la mémoire elle-même est fugitive

LE BOISEMENT DES ROCHERS

Toujours difficile, une telle entreprise devient impossible quand il s'agit de rochers absolument compactes et inaltérables aux intempéries. Tels sont les porphyres et même les grès compacts, les granites et les gneiss, dans la plupart des cas.

Mais il n'en va point de même pour les rochers calcaires (pierre à chaux) qui présentent presque toujours de nombreuses fissures. Les racines des arbres pénètrent dans ces fissures; à mesure qu'elles grossissent, elles font éclater les rochers à la manière de coins. Les débris de calcaire, mêlés aux feuilles qui tombent chaque année, finissent par constituer une couche de terre végétale.

Si l'on exploite à outrance les forêts existant sur les rochers calcaires, et si l'on permet le parcours aux moutons et surtout aux chèvres, tout périt à la surface du rocher et le reboisement ne peut plus se faire naturellement. Les pluies lavent le rocher : si quelques graines, entraînées par le vent, se fixent par hasard dans une fente de rocher, de jeunes arbres y poussent, mais les chèvres les dévorent avant qu'ils aient pris de la force.

La légende prétend que les collines calcaires qui dominent Marseille, Toulon, etc., étaient couvertes d'épaisses forêts qu'on a détruites pour la construction des maisons et surtout celle des navires. C'est possible; mais nous ne croyons pas que les historiens puissent établir le fait sur des preuves quelconques.

Avec une persévérance et une habileté vraiment dignes des plus grands éloges, on a, depuis quarante ans, reboisé le Faron : c'est une suite de masses calcaires atteignant 300 mètres d'altitude qui abrite la ville du côté du Nord.

On a construit sur le Faron des forts très importants et très bien armés. Et pour le service de ces défenses, le génie militaire a construit une route carrossable à pente régulière, contournant jusqu'en haut les contreforts du Faron.

Les anciens du pays sont fort étonnés d'apercevoir les rochers dénudés recouverts de pins vigoureux. Ce travail si remarquable a excité l'admiration des étrangers : des Russes sont venus examiner ces forêts créées sur le roc aride.

L'essence de bois qu'on a choisie, c'est le *pin d'Alger* (*Pinus halepensis*), très commun dans le midi de la France, où il forme la plus grande partie des massifs boisés des Maures et de l'Estérel.

Le pin d'Alger résiste aux sécheresses persistantes, aux coups de soleil les plus violents. On le trouve dans toutes les contrées baignées par la Méditerranée et jusqu'au bord de la mer.

Il est en végétation toute l'année, de sorte que les massifs de pins d'Alger sont d'un vert assez clair, par comparaison avec les massifs des autres pins ou sapins.

Il redoute les moindres froids, qui détruisent les jeunes pousses.

L'arbre est toujours un peu *trapu* et même tordu par les vents. Néanmoins, il fournit des planches et des charpentes communes, des bois de mine et du bois de chauffage pour la boulangerie.

Il ne faut pas confondre le pin d'Alger avec le *pin parasol* (*Pinus pineus*), très commun sur les côtes de la Méditerranée. Il prend une forme de parasol, très caractéristique dans tous les paysages d'Italie. La graine est comestible.

Les premiers essais de boisement ont été faits par un jardinier de la ville de Toulon. Il escaladait les rochers, cherchait les fentes où s'était rassemblée un peu de terre : il y mettait quelques graines ou quelques jeunes plants.

Un inspecteur des forêts, actuellement retraité, a entrepris le boisement avec une équipe d'ouvriers dressés par lui et aux frais de la ville de Toulon.

Inutile de dire que les planteurs ont été encouragés par un feu roulant de quolibets de tout genre. La population toulonnaise prétend qu'il n'en est rien : en vertu du principe *que rien ne réussit comme le succès*, tout le monde veut avoir prévu et encouragé le succès.

Un bon ouvrier planteur doit savoir les principales fentes, et semer ou planter sur ces fissures sans chercher la régularité. On s'est aidé de quelques coups de mine pour ouvrir les fentes par trop serrées.

La plantation doit être faite à l'entrée de l'hiver : dans ces régions, l'hiver est très doux, même chaud; à l'aide des pluies, la germination des graines marche rapidement, ainsi que la reprise des plants.

Au bout de quelques années, un *sous-bois* se forme, à l'aide des aiguilles des pins constituant une sorte de feutre qui n'est plus entraîné par les pluies. Le semis naturel se produit sur ce sol artificiel et la forêt se reconstitue : à la condition essentielle qu'on la garde bien contre les chèvres et les moutons qui dévorent les jeunes semis, de plus, leurs piétinements perpétuels désagrègent le sol, qui est entraîné par les pluies. Le rocher est ainsi mis à nu, et tout est à recommencer.

Les propriétaires de chèvres et de moutons sont tellement tenaces qu'ils mènent leurs animaux pendant la nuit pâturer les plantations si on ne les surveille pas exactement.

Un seul animal est utile dans les reboisements de pins : c'est l'écureuil qui vit des graines et qui en fait partout des *cachettes* pour la mauvaise saison.

Mais comme l'écureuil est aussi étourdi qu'il est prévoyant, il oublie la plupart de ces cachettes qu'il a faites en creusant la couche d'aiguilles formant le sol et recouvrant légèrement les précieuses graines. Il fait ainsi la besogne de plusieurs semeurs : et les forestiers intelligents ont grand soin d'empêcher la destruction des écureuils.

Pour le boisement des rochers de Provence, on a bien fait de s'en tenir au pin d'Alger. Du jour où on le voudra, toutes les affreuses *garrigues* de cette région peuvent être aisément transformées en forêts de pins.

On pourrait aussi essayer *l'ailante* (*faux vernis du Japon, Ailantus glandulosa*), qui résiste aux plus violentes chaleurs et possède de puissantes racines qui pénètrent dans les moindres fissures de rocher. Ces racines produisent des petits tubercules ou glandes qui forment bientôt un *recru* très abondant au pied de l'arbre, jusqu'à une distance de 10 mètres. Pour faire cet essai, il faudrait faire des trous de mines assez espacés et planter dans ces trous des ailantes de deux ou trois ans.

Le bois d'ailante équivaut à peu près à celui de l'érable. C'est aussi un bon combustible.

CH. E. GUIGNET.

LA PORTE DE DIJON

Cette belle et grande porte sculptée en plein bois, et d'une conservation parfaite, se voit à Dijon, rue Vannerie n° 39. Elle orne la façade d'un hôtel qui au XVI^e^ siècle appartint aux Peschard, puis aux Gagne de Perrigny, une famille du Parlement éteinte aujourd'hui, enfin à Marc-Antoine I^er^, chartraire de Montigny, trésorier des États de Bourgogne, une place considérable que n'égale en importance aucune des charges financières de notre temps, et où il eut pour successeur son fils Marc-Antoine II. Reconstruit presque en entier et meublé avec magnificence, l'hôtel devint sous les Montigny la première maison de la ville pour le luxe et les fêtes. Rien en notre temps de démocratie ne saurait même donner une idée de ce qu'était la grande vie dans le Dijon parlementaire d'il y a un siècle et demi; Marc-Antoine II, qui ne fut jamais marié, avait disposé en appartements de réception le premier étage entier de l'immense hôtel. Mais ce n'était pas seulement un magnifique, il avait aussi et au plus haut degré l'esprit public, et c'est à bon droit que Dijon a donné à l'une des rues de la nouvelle ville le nom d'un de ses meilleurs citoyens.



La Porte de Dijon.

En 1789, lors qu'avec l'ancien régime finit l'antique institution de la vicomté-mairie, l'opulent et généreux Montigny fut le premier maire élu du Dijon moderne. Mais il devint bientôt suspect, donna sa démission et fut emprisonné à Paris; échappé au tribunal révolutionnaire, il mourut à 49 ans, en 1795. Après lui, l'hôtel appartint aux Nansouty, puis devint un pensionnat de jeunes filles. Pendant cette période, il fut dépouillé en grande partie de ses boiseries sculptées et perdit notamment de riches consoles en bois sculpté. Aujourd'hui l'hôtel Montigny est une école de jeunes gens, l'école Saint-François-de-Sales, et au-dessus de la grande porte extérieure, dans le cadre où l'on voyait autrefois l'écu aux armes des Montigny, on lit cette inscription :

MAISON D'ÉDUCATION

La façade, d'un style simple mais ferme, remonte au XVII^e^ siècle : sur le fronton sont posés des trophées à l'antique, décor banal que l'on prodiguait partout, mais singulièrement placés comme caractéristique d'une demeure où n'habitèrent jamais que de pacifiques magistrats et financiers. A un œil-de-bœuf, une peau de lion pendante forme un entourage ingénieux; à l'intérieur, l'escalier de noble structure est orné de peintures allégoriques en grisaille, avec cette inscription :

PAX ORBIS 1783

allusion au traité de Versailles du 3 septembre 1783, qui mit fin à la guerre de l'Indépendance américaine.

La porte donnée ici date de 1750 environ, et est un des plus précieux morceaux de menuiserie ornée qu'ait conservés Dijon, où, de tout temps, l'on a plus volontiers travaillé le bois que le fer; les belles ferronneries y sont rares, tandis que les boiseries décoratives y abondent. D'où vient cela? A la vérité, il suffit parfois d'un coup de barre vigoureusement donné à une époque d'activité artistique intense, pour orienter dans une certaine direction les talents et les goûts; or ce fait s'est produit à Dijon au XVI^e^ siècle. Le comtois Hugues Sambin, venu de Gray à Dijon pour entrer dans l'atelier d'un maître menuisier renommé, Jean Boudrillet, dont il épousa la fille, y a été l'homme universel pendant un demi-siècle et personnifie tout le mouvement artistique bourguignon. Et comme il fut surtout un sculpteur sur bois, l'élan donné par lui a pu être propagé d'atelier en atelier à travers les âges. Mais il ne faut pas oublier que la France, pays de prosateurs, est aussi un pays de sculpteurs, et que nulle province n'est plus française en cela

que la Bourgogne; l'école de Dijon, fondée par les États de Bourgogne, il y a un siècle et demi, ne cesse de fournir des statuaires à l'art national.

Il ne me paraît pas nécessaire d'insister beaucoup sur la belle composition de notre porte, la fermeté de la structure, l'effet heureux de ce grand montant rigide fait d'un faisceau cordelé, la bonne distribution du décor qui accentue sans les abolir les lignes de l'assemblage, l'ampleur enfin du grand panneau qui remplit l'imposte. Reconnaissons-le, toutefois, celui-ci est de proportions un peu démesurées, mais, il le faut bien confesser, cette menuiserie n'est ici qu'une apparence, elle coupe le premier étage et celui-ci continue derrière l'imposte. Il y a donc là un trompe-l'œil architectural, et si l'ensemble en reçoit de la grandeur, ce cas de mégalomanie n'aurait jamais été admis aux belles époques comme le XVI^e^ siècle.

Si maintenant nous étudions les détails de la composition, nous reconnaîtrons qu'en aucune partie le décor n'est symétrique. Il saute bien aux yeux que la coquille, si fièrement épanouie au centre de l'imposte avec son entourage copieux d'attributs variés, est disymétrique; mais il en est de même de l'encadrement. Ainsi aux angles supérieurs on voit d'un côté une dépouille de lion et de l'autre un demi-aigle.

Et le même caractère de libre abondance se rencontre dans les parties ouvrantes. Rien de plus aisé dans les arts décoratifs que de répéter en contre-partie un thème ornemental, le difficile est de le varier en conservant à l'ensemble son unité et son équilibre, ce qui est réussi à la perfection dans la porte de l'hôtel de Montigny.

On remarquera aussi la beauté du marteau en fonte retouchée au burin, de l'écusson d'applique en fer découpé et ciselé, et des deux bornes, ou, pour employer un vieux mot, plus juste puisqu'elles ne bornent rien, des deux bouteroues en forme de massues de fonte.

Quel est l'auteur de cette belle menuiserie ornée? Aucun document ne l'a encore révélé, mais je l'attribue, sans hésiter, à un sculpteur dijonnais habile à tailler le bois, Edme Marlet, qui, vers ce même temps, en 1743, exécutait pour l'église abbatiale, aujourd'hui cathédrale Saint-Bénigne, le très riche buffet d'orgues encore en place et dont le style tourmenté, mais de grande allure, rappelle beaucoup celui de notre porte. Le fils d'Edme Marlet, Jérôme, continua les traditions paternelles, et dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, remplit Dijon et les châteaux des environs de belles boiseries exécutées dans ce style délicat que l'on a appelé le style Louis XVI, bien qu'il soit né dès avant 1763 et ait produit ses œuvres maîtresses dans les dernières années de Louis XV.

HENRI CHABEUF.

SOUVENIR FANÉ

Chère fleur, que ma main jadis avait glanée,
Voici que je retrouve, au sein d'un livre ami,
Ton parfum doux encore et ton charme endormi,
O fleur du souvenir, petite fleur fanée!

Que veut me rappeler ta grâce satinée?
En mon cœur incertain quelque chose a gémi
En te voyant, image effacée à demi
Où dort un peu de ma rêveuse destinée.

Je reporte mon âme aux instants disparus,
Mais j'égare mes pas dans la nuit du mystère
Qui va s'épaississant sur le temps qui n'est plus.

Demeure donc, hélas, obscure et solitaire,
Avec un souvenir sous ton voile pâli :
— Plus que toi, pauvre fleur, m'a desséché l'oubli!

HENRI ALLORGE.

L'HOTEL DE LUYNES

On démolit, actuellement, boulevard Saint-Germain, *l'Hôtel de Luynes*, et, bientôt, une maison de rapport s'élèvera sur son emplacement.

C'est le sort commun aux vieux édifices de la capitale, et nous ne pouvons que déplorer cet état de choses auxquel la vaillante Commission municipale du *Vieux Paris* ne peut apporter, malgré sa vigilance et sa bonne volonté, que de trop rares remèdes, en sauvant quelques vestiges artistiques du passé.

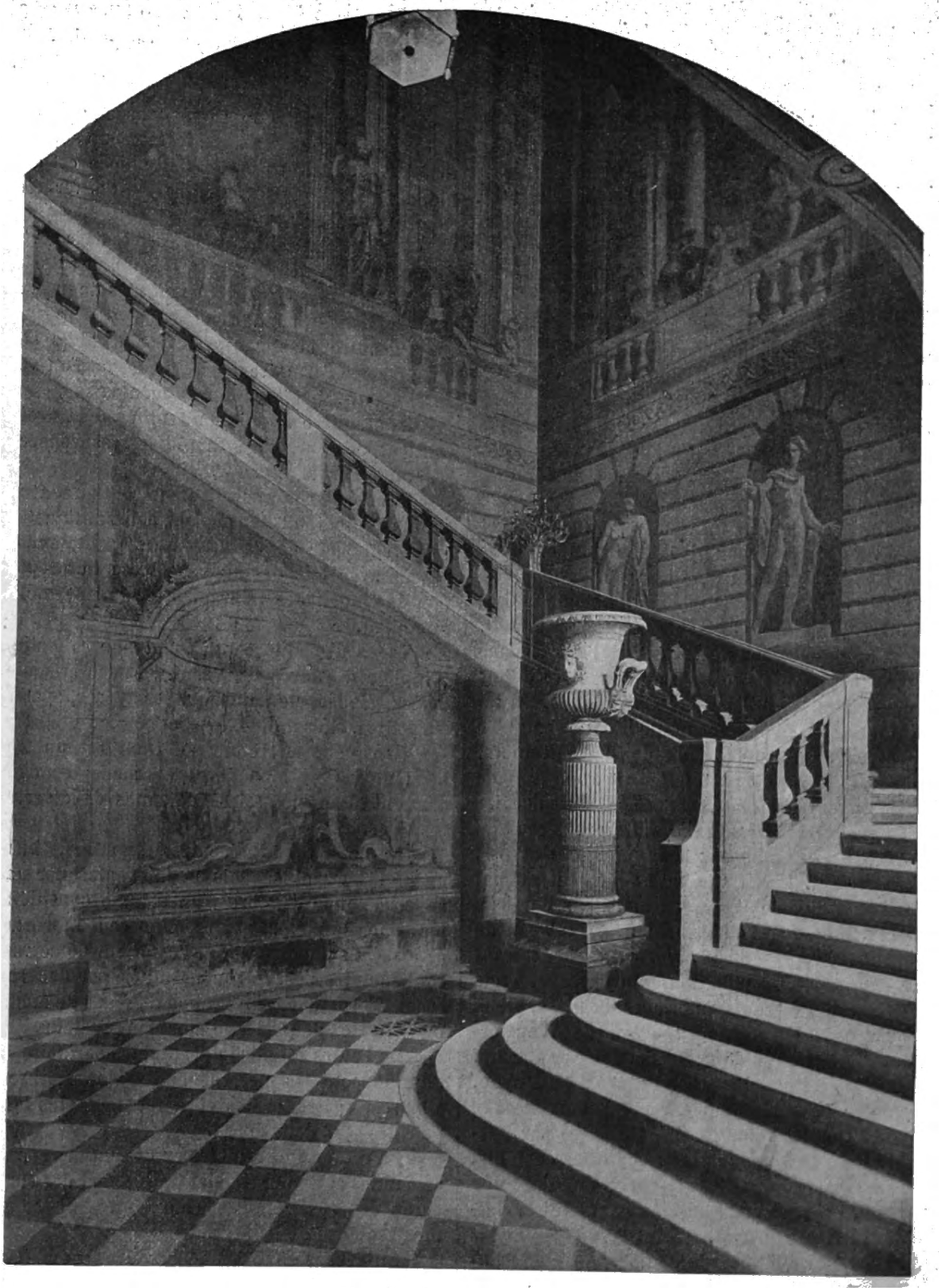
Grâce à l'un des membres les plus distingués de cette Commission, notre érudit confrère Gosselin-Lenôtre, les intéressantes fresques qui décorent l'escalier de cet hôtel de Luynes, dont nous donnons ci-contre une reproduction fidèle, seront, sans doute, conservées dans un musée de la Ville de Paris.

L'hôtel de Luynes fut bâti vers 1640, par Pierre Le Muet, un des architectes du Val-de-Grâce et de l'église des Petits-Pères, pour Marie de Rohan, femme de Claude de Lorraine, duc de Chevreuse, qu'elle avait épousé au lendemain de la mort de son premier mari, le fameux duc de Luynes qui fut connétable de France et premier ministre de Louis XIII.

Les ailes et la façade principale de l'hôtel de Luynes qui s'élevaient sur la rue Saint-Dominique avaient été démolies en 1877 et reconstruites sur le nouvel alignement.

Ces modifications ne changèrent pas sensiblement l'aspect extérieur et intérieur de cette demeure princière, et la description qu'en donna Thiéry, en 1787, dans son *Guide des amateurs et des étrangers* est bonne à reproduire :

« Cet hôtel, très considérable, dit-il, a de magnifiques appartements, tant au rez-de-chaussée qu'au premier étage. L'escalier, vaste et beau, a été peint en architecture par Brunetti. Cette architecture est égayée par des figures, dans diverses attitudes placées dans les entre-colonnements : elles semblent occupées à regarder ce qui se passe sur l'escalier. L'antichambre conduit à droite à l'appartement de M^me^ d'Albert, sœur de



L'escalier de l'Hôtel de Luynes.

M. le Duc, et à gauche aux appartements de ce seigneur.

CABINET DE TABLEAUX

« On voit dans la salle du dais, en face de la cheminée, *le Portrait de Mme la duchesse de Nemours*, par Hyacinthe Rigaud; *le Duc de Chevreuse, enfant*, peint par le même. Un tableau de famille, peint par Benoît le Romain. Deux sujets d'Histoire, par Restout. Deux Batailles, par Parrocel. *L'Enlèvement des Sabines*, par Jourdain. *L'Inauguration de la statue de Louis XV, par M. le duc de Chevreuse, père de M. le duc de Luynes;* ce tableau est peint par Van Blareimberg. Deux sujets d'histoire, par Natoire; ils servent de dessus de porte.

« De cette pièce, on passe au salon magnifiquement meublé en lampasse, au milieu duquel est un superbe lustre de cristal de roche.

« La chambre à coucher de parade est après; elle a été décorée sur les dessins de M. Moreau, architecte du Roi; la dorure y est magnifique, le meuble, ainsi que le lit et la tenture du fond de l'alcôve, sont en satin brodé.

« Un beau cabinet fait suite à cette pièce, et est ornée de tableaux des meilleurs maîtres. On y voit *Circé métamorphosant les compagnons d'Ulysse en pourceaux*, tableau de Benedette Castiglione. *L'Enlèvement d'Europe*, par Rembrandt. Deux beaux tableaux de Jean-Paul Panini; dans l'un, saint Paul est représenté prêchant à Malthe; dans l'autre, il prêche aux Corinthiens. Un tableau, par un maître inconnu, il représente des Espagnols. Quatre tableaux de David Teniers, dont *la Tentation de saint Antoine*, une *Noce de village*, une *Femme dans son ménage* et le dernier est appelé *les Rats de Teniers*. Deux tableaux de Corneille Pnelembourg; des *Baigneuses* et *Une Conversation*. Une *Fuite en Égypte*, du même. Trois tableaux de Wouwermans. Deux combats de cavalerie, par Vandermeulen. Un tableau de Paul Brill, représentant *Saint François recevant les stigmates*, il a pour fond un paysage. Trois tableaux de Péternefs, intérieurs d'églises. Deux tableaux de Huctembourg, élève de Wouwermans. Deux autres de Matifas et deux de Snaërs. *L'Enlèvement d'Europe*, par François Le Moyne. Un autre du même maître, représentant *Jacob se faisant connaître par Rachel*. Un autre par Restout. Une *Chasse aux tigres*, par Parrocel fils. Trois tableaux de Noël Coypel; un d'Antoine Coypel. *Diane surprise au bain*, par Natoire. *Bacchus et Ariadne*, par M. Pierre. *Jésus-Christ dans le désert*, par Philippe de Champagne. Une *Nativité*, par Carle Vanloo. *L'Intérieur d'un ménage*, par François Boucher. Deux tableaux de Chardin. Un de Watteau. Un de Jeaurat. Deux tableaux de Le Prince. Un de M. Robert. Une marine peinte sur cuivre, par M. Vernet. Un paysage de Jean Asselin. Deux tableaux de Pinacker, et quatre sujets historiques, par le chevalier de Channes.

« Au sortir de cette pièce est un joli boudoir, par lequel on communique à une pièce ornée de portraits de guerriers fameux, puis à la chambre à coucher ordinaire de M. le duc de Luynes. De cette dernière on passe dans une bibliothèque, qui occupe la galerie et le cabinet d'ensuite.

CABINET D'HISTOIRE NATURELLE

« De ce cabinet l'on passe dans une grande galerie, éclairée par le haut, formant un superbe Cabinet d'histoire naturelle. Cette pièce est garnie, dans tout son pourtour, d'armoires fermées par des glaces.

« On voit, dans celle qui est à droite de la porte, un mannequin nègre revêtu d'habillements indiens. Les armes et autres ornements du pays se trouvent dans la même armoire.

« Un autre mannequin, revêtu d'habits chinois, occupe l'armoire de la gauche, où l'on voit aussi d'autres habillements du même pays.

« La première armoire en retour sur la droite contient des coraux, lythophites, madrépores, cerveaux marins, etc.

« Les deux armoires suivantes contiennent un choix de minéraux bien choisis, et tous étiquetés.

« Un modèle de vaisseau de soixante-quatre canons avec tous ses agrès, et dans la proportion de cinq lignes pour pied, occupe l'armoire du milieu.

« Celles d'ensuite contiennent une collection complète des laves du Vésuve, et des cristaux, quartz, géodes, etc., ainsi que les gypses, spaths, stalactites, stalagmites, fossiles, etc.

« Dans celle en retour au fond est un très beau médailler, bien garni de médailles d'or, d'argent et de monnoies anciennes de diverses matières.

« Au-dessus sont les sels, soufres, bitumes, etc., parmi lesquels on doit remarquer une superbe coupe d'ambre d'un volume considérable. Dans la coupe, qui est d'un seul morceau, est couchée une figure; sur l'extérieur de ce vase sont sculptés des enfans terminés par des rinceaux d'ornemens; un groupe d'enfans de même matière sert de pied à ce morceau précieux.

« De l'autre côté de la porte du laboratoire de Chymie sont les pierres figurées, les marbres, albâtres, agates, jaspes et pierres fines; les bois pétrifiés sont dans le bas.

« En retour, une armoire contenant des armes anciennes et modernes, des timbales et des étendards des régimens de colonel-général et de mestre-de-camp.

« Au-dessus sont des pièces d'argenterie des Indes en filigrane.

« Dans l'armoire d'après sont les objets concernant l'électricité.

« Celle d'ensuite contient des instruments d'optique et de physique.

« Une autre renferme des modèles de toute espèce.

« Dans la suivante sont les règnes animal et végétal. Le premier offre une collection d'œufs d'oiseaux nationaux. On remarque dans le dernier le chou palmiste.

« Celle d'après présente une belle suite de coquilles du plus beau choix, et bien classées par familles.

« Dans la dernière sont des objets d'anatomie en cire et très curieux.

« Le haut de ces armoires rassemble des oiseaux empaillés, des madrépores et autres objets.

« Dans la voussure du plafond sont de grands lytophites, des tortues, serpens, poissons, cornes de bouquetins, d'élans, etc.

« Deux conducteurs électriques en fer-blanc, et de neuf pieds de long, sont au milieu du plafond, et servent à une machine électrique, placée dans le milieu de la pièce, et directement au-dessous desdits conducteurs; le plateau de cette machine a trente-quatre pouces de diamètre.

« Le laboratoire de Chymie est garni de tous les ustensiles et d'un droguier. »

S'il est permis de supposer que la belle Marie de Rohan, première propriétaire de cet hôtel, s'éprit de beaux-arts et fut pour quelque chose dans la création de ce *Cabinet de tableaux* qui contenait des chefs-d'œuvres, — David Teniers, Noël Coypel et Rembrandt étaient ses contemporains, — il n'est pas présumable que cette femme célèbre par son esprit, sa beauté et son caractère aventureux qui lui valut d'être plusieurs fois exilée, eût le goût et le temps de s'occuper de chimie, d'histoire naturelle et d'anatomie.

De son mariage avec le duc de Chevreuse, elle n'avait eu que des filles qui prirent le voile, et ses biens revinrent à ses enfants du premier lit. Voilà comment l'hôtel du boulevard Saint-Germain est toujours resté dans la famille de Luynes.

Or cette famille a compté des savants très distingués qui ont contribué à former ces belles collections décrites dans le travail de Thiéry.

Que sont devenues toutes ces richesses artistiques? La plupart sont restées dans la famille de Luynes, quelques-unes à la suite de legs sont passées en d'autres mains; la collection des médailles, qui s'était enrichie de nombreuses pièces depuis 1787, a été léguée en 1867 à la Bibliothèque nationale par cet Albert de Luynes qui fut un savant de premier ordre et commença, en 1854, le catalogue de la Bibliothèque nationale qui... n'est pas encore terminé.

Détail peu connu : sous la Révolution, une crèche fut installée au rez-de-chaussée de l'hôtel de Luynes.

GEORGES VEYRAT.

Une chose plus vide et plus creuse que le buste de plâtre ou de bronze qu'on inaugure, c'est souvent la gloire du héros.

Qu'est-ce que la douceur? c'est la plénitude de la force.

P. GRÉTRY.

CARAVANES

Avec l'orge et le blé, les dattes forment le fond de l'alimentation des Arabes, particulièrement dans le Sud. Pressées, tassées, agglutinées, elles présentent sous un petit volume une nourriture fort substantielle. Si bien qu'on pourrait les appeler les « conserves » du nomade.

Mais le palmier ne produit de fruits comestibles que dans les régions sahariennes. Et les premières oasis de l'Oranie, — Tiout, les Moghar, Bou-Semghoun, Brézina, — ne suffisent guère à faire face qu'aux besoins de la consommation locale. Les tribus s'adressent donc, pour leur provision annuelle, aux pays vraiment producteurs, Touat, Gourara, Tidikelt.

Médiocrement pourvues d'argent monnayé, elles donnent, en échange, leurs laines et leurs tapis, ou encore les grains du Tell, ou même certains produits d'importation européenne tels que cotonnades, poteries, sucre, café, bougies, allumettes, etc.

Ce trafic régulier ne dépasse pas d'ailleurs, comme importance, quelques centaines de milliers de francs chaque année. Chiffre encore inférieur à celui du temps, — pas très éloigné peut-être, — où, aux dattes, s'ajoutait un autre élément commercial, celui des esclaves.

Il faut convenir que l'esclavage, tel qu'il se pratiquait chez les Arabes, ne semble pas très effrayant. Les Soudanais, hommes et femmes, qui, amenés soit par les caravanes de Tombouctou, soit par les Touareg, venaient échouer sur les marchés du Tédikelt, pour de là être emmenés en Algérie, troquaient en somme une existence précaire et misérable contre une vie assurée, paisible et heureuse. Devenus partie intégrante de la famille de leur maître, ils recevaient, en retour d'un travail peu excessif, de quoi subvenir à tous leurs besoins. Souvent ils se mariaient entre eux, faisant souche de ces nègres que l'on trouve en assez grand nombre dans nos tribus où ils sont devenus presque les égaux des indigènes. Parfois aussi le seigneur de la tente gardait pour lui ses négresses. C'est ainsi que, dans les chefs actuels de la famille de Sidi Cheikh, on retrouverait facilement trace d'un pareil sang. Au point de vue matériel donc, les esclaves gagnaient sensiblement à leur changement de situation; au point de vue moral également, puis-

qu'ils échangeaient leur grossier fétichisme contre une religion moins barbare, contre l'Islamisme.

Maintenant que la marchandise noire n'a plus cours, les échanges ont diminué d'importance, sans que, pour cela, se soit modifiée la façon dont on les entreprend. Ils se font toujours au moyen de caravanes formées de la réunion des chameaux (1) d'un ou de plusieurs douars ou agglomérations de tentes. Ces groupements facilitent la protection des pacotilles contre les écumeurs du Sahara dont l'audace n'aurait que trop facilement raison des isolés.

Le point de départ de ces caravanes ne varie jamais pour une même tribu, l'Arabe demeurant l'esclave de la tradition. Dans le Sud Oranais, c'est l'Oasis de Brézina pour les Oulad-Sidi Cheikh Cheraga ; c'est El Abiod pour les Trafis (2); c'est enfin les Mogbar pour les Hamyane (3).

Les caravanes, pour se rendre à leur point de destination, suivent à travers le Sahara le lit sablonneux de grandes rivières à cours souterrain — Oued Gharbi pour les Oulad Sidi Cheikh et les Trafis; Oued Namouss pour les Hamyane. — Elles y trouvent de l'eau, dans les puits creusés de distance en distance. D'autre part, pendant l'hiver, s'y développe une végétation assez abondante pour nourrir les chameaux qui, malgré leur proverbiale sobriété, ne sauraient cependant se passer de manger ni de boire durant les 500 ou 600 kilomètres que compte la traversée du désert.



Chameau porteur.

Mais avant d'entreprendre ce long voyage, un devoir de sage prévoyance et de piété leur incombe. Ne doivent-elles point tout d'abord solliciter quelque protection puissante, surnaturelle qui les garde de tout danger ? Or il n'est pas de tribu qui ne vénère, au-dessus des petits saints locaux, quelque grand ami de Dieu. Ainsi les serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh n'ont garde d'oublier le Maître du Turban (4), le Cheikh dont le corps attend à El Abiod le jour de la Résurrection. Pour se la rendre favorable, donc ils lui offriront la dîme de leurs troupeaux.

Dès le printemps, tous les ans, chaque tente lui vouera, dans ce but, un certain nombre d'agneaux proportionné à sa richesse. A l'automne elle les vendra, et le produit rassemblé de toutes ces ventes dans un douar servira pour acheter les chameaux de Ziarra (1).

Rien à coup sûr ne saurait plaire davantage à Sidi Cheikh, et surtout à ses descendants qui se partageront ces dépouilles opimes, part non méprisable de leurs revenus annuels.

L'époque de mon séjour à El Abiod coïncidait précisément avec celle du départ de Trafis que l'autorité militaire avait, d'accord avec les intéressés, fixé, pour cette année-là, au 21 novembre.

Leurs caravanes, rassemblées dès la veille autour de la ville sainte, avaient campé auprès des puits, de façon à pouvoir commencer le passage dès la première heure.

Étendus sur les tapis à longue laine que le caïd avait fait disposer pour nous extérieurement à son village, nous dominions la cuvette sablonneuse au fond de laquelle se dressait, à nos pieds, pour ainsi dire, le tombeau du marabout.

Assez rapidement, sur notre gauche, les crêtes se garnissent de chameaux dont nous n'apercevons que la tête. Des cavaliers soudain apparaissent qui se rangent sur une ligne, en avant des bêtes. Lancés brusquement en un galop vertigineux, ils dévalent à fond de train la pente allongée, puis, arrêtant avec brutalité leurs chevaux sur les jarrets, devant la Koubba, ils déchargent leurs armes, font demi-tour et attendent.

Là-haut la première caravane commence à s'ébranler.

Peu à peu, les chameaux, surgissant, se montrent tout entiers; leur sombre silhouette se découpe en noir sur le bleu clair du ciel.

Sans hâte les ailes de l'immense ligne prononcent un mouvement en avant, tandis que le milieu, marqué par les palanquins des femmes, aigrettés de plumes d'autruche, reste sur place.

Au centre du croissant ainsi dessiné, des chameliers poussent les quatre dromadaires, ziarra du douar. Et la marche s'accuse alors, générale et continue, retardée seulement de distance en

(1) C'est *dromadaires* qu'il faudrait dire, le mot de chameau étant impropre, bien qu'adopté par l'usage. Le chameau porte deux bosses; le dromadaire n'en a qu'une seule.

(2) Les *Trafis*, serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheikh Gharaba, descendent des premiers serviteurs amenés de la Tunisie dans le Sud Oranais par les maîtres de Sidi Cheikh.

(3) Les *Hamyane* forment une importante réunion de tribus du cercle de Méchéria.

(4) *Le Maître du Turban*, — Bou Amama, — un des noms de Sidi Cheikh, repris en 1881 par l'agitateur du Sud Oranais.

(1) *Ziarra*, offrande volontaire, religieuse, par opposition à *ghafara*, tribut forcé, sorte de redevance du vassal au suzerain. Les descendants de Sidi Cheikh, chefs politiques et religieux, perçoivent les deux.

distance par les cavaliers du fond, qui, sortis de leur immobilité, reprenant le galop, chargent le convoi, le pénètrent, malgré les vociférations et les coups de fusil des hommes à pied, pour décharger enfin leurs armes au pied des quatre héros de la fantasia. C'est alors, dans chacune de ces rencontres, des tourbillons de poussière soulevée; c'est un tumulte indescriptible, un vacarme assourdissant de clameurs confuses que percent les « you! you! » aigus des femmes, que soulignent les meuglements des chameaux affolés.



En route.

Le calme se retrouve seulement, et le silence, lorsque, la ziarra remise aux Abid, les hommes abandonnant leurs chevaux, pénètrent dans le monument pour prier auprès du tombeau, tandis que, dehors, la caravane défile paisible.

Comme les tribus se succédaient sans interruption, je finis, de lassitude, par me retirer. Le mouvement se continua jusque dans le milieu de l'après-midi; on put dénombrer près de huit mille chameaux.

Vers le soir, lorsque poussière et sable furent retombés, je revins auprès de la Koubba redevenue solitaire. Le soleil, sur le point de disparaître, jetait ses derniers rayons sur El Abiod; sous sa chaude caresse les villages s'empourpraient ou se doraient.

Au milieu d'un silence profond, les muezzin, du haut des minarets, répétaient aux quatre coins de l'horizon la prière du Maghreb.

Des ombres dispersées s'accroupissaient, face à l'Orient, faisant le simulacre des ablutions, et se prosternaient, puis, relevées, redisaient les paroles saintes.

Et j'eus, un court moment, l'illusion d'un pays des *Mille et une Nuits*.

Michel ANTAR.

Château-Thierry et La Fontaine

Chateau-Thierry (*Chaury*, comme disait La Fontaine). — Cette ville de La Fontaine, c'est sa ville. Par un côté, c'est lui-même.

Il y a des villes qui ne peuvent pas traduire les hommes qui y sont nés. Il y a des hommes qui ne se laissent pas traduire par leur ville natale. On ne trouverait pas Hegel exprimé par Stuttgard. Si l'on n'avait que Mâcon pour faire comprendre Lamartine, Mâcon ne suffirait pas. La Ferté-Milon semblerait peut-être un commentaire un peu obscur de l'*Andromaque* de Racine. Mais La Fontaine a été un homme de plein air. Sa vie s'est mêlée à l'extérieur. On ne sait plus si Château-Thierry n'est pas une de ses fables ou un de ses contes.

***

En descendant de la gare, nous suivons un de ces faubourg mous, blanchâtres, sans caractère, que les villes modernes font flotter vers les chemins de fer. Enfin nous arrivons à la Marne, qu'un noble pont traverse avec élégance,

Belle et mélancolique cette Marne. Elle déploie en frémissant sa robe d'un vert si intense, si précieux, qu'on a envie de la saisir et de l'approcher de ses lèvres. Le long du fleuve s'élèvent, en bel ordre, des ormes plus que centenaires. Nous sommes à la fin de novembre : leurs feuilles menues, aux nervures sèches et dessinées, n'ont pas même daigné prendre le deuil doré du soleil disparu. Quelle âpre sève résistante circule dans ces troncs noueux! Certains de ces fûts sont d'une architecture bizarre, paradoxale, tourmentée. A quel ordre les attribuer? Nous remarquons à la base de l'un d'eux une sorte de siège naturel où l'écorce est tapissée de mousse. Le vieux géant semble avancer un genou, tandis que le feuillage murmure : « Assieds-toi un moment, voyageur, et regarde. »

Devant nous, Château-Thierry s'étale avec cette avenante bonhomie qui caractérise la Ferté-Milon, Meaux, Coulommiers, Provins. Les rues, étroites et tordues, dévident leur écheveau autour de la haute colline ronde où se dressait le château.

Maintenant, ce sommet, entouré de murs à demi rasés, ne contient plus qu'un labyrinthe d'arbres.

Qu'y a-t-il encore de piquant dans la ville? Voici une tour du XVI^e^ siècle, joliment pointue, avec des fenêtres autour desquelles les balles ont dessiné une guipure. Ici on s'est battu à

maintes reprises! Château-Thierry a été perdu sans cesse, et regagné. Les gens y sont de race éprouvée. La Fontaine n'en doutait pas!

A l'extrémité de la ville se dresse le clocher carré de Saint-Martin. Les baies gothiques ont conservé grande allure. Quant à la nef, des générations pieuses en ont pris tour à tour trop de soin. Elle est désespérément restaurée. En vain, sur les dalles menues, sur les murs badigeonnés, nous chercherions la trace du pas, le souvenir de l'ombre du poète!

***

Pourtant La Fontaine avait sa place en cette Église. La preuve, c'est que cette place, il l'a vendue.

Le premier autographe que l'on nous montre de lui est l'acte de cette vente si chrétienne. Nous examinons longuement cette page de forte et consciencieuse écriture, tracée d'une plume au bon bec, sur un papier de grain solide. Voilà qui est écrit pour l'éternité! A droite de la signature sont disposés, en triangle, trois petits signes ovales qui ont un aspect naïf de fleurs de lys. C'est le royal paraphe du bonhomme.

On nous met sous les yeux ses portraits les plus authentiques. Nous saluons, comme une ancienne connaissance, ce large visage au grand nez recourbé, aux paupières marquées et lourdes, aux yeux ronds un peu effarés et si narquois. La bouche est d'un minutieux dessin. En vérité, figure de méditation, de flegme, de débauche, de finesse! Il y a là de la lenteur, de la perspicacité, de l'opiniâtreté voilée et souriante. Il y a aussi une place pour de rudes colères rapides.

***

Par une rue tortueuse, où sommeillent une auberge close et un théâtre qui ne s'entr'ouvre que rarement, nous arrivons à la demeure du Poète. Une grille la sépare de la rue. Dans la cour, un puits. La façade, datée de 1555, s'enrichit de mignons pilastres corinthiens. Au dessus de la porte, un rang de décorations en oves.

Entrons. C'est bien la maison de La Fontaine. Chose rare : il a eu sa maison. Chose dix fois plus rare : dans cette maison il est né, il a été élevé, il s'est marié, il a lu, il a écrit, il a vécu!

Alors que tant d'autres quittent de si grand matin le foyer paternel, et vont se faire battre de l'orage au hasard de l'aventure, La Fontaine fut un demi-sédentaire, bohémien par l'imagination seule; un provincial, Parisien par le songe et le goût.

***

Nous regardons de nouveau Château-Thierry. La Fontaine y a vécu si longtemps!

De-ci, de-là, il allait, le long de cette rivière parfaite, à travers ces forêts qu'il était chargé de surveiller et qu'il se contentait de regarder, par ces collines mollement soulevées, sous un ciel délicat. Il se tenait pour ainsi dire tout près de la terre, pénétré et parfumé d'elle.

La Fontaine a aimé sa Terre et sa Maison.

Son logis a un air de calme et de douceur qui devait l'enchanter, particulièrement aux heures où il en était loin. Cœur humain, ce sont là les contradictions. Beaucoup d'hommes n'ont profondément aimé leur femme que du jour où ils en ont été privés. Maris détestables : admirables veufs.

Retouchée au XVIII[e] siècle où on rêvait de salons, remaniée au XIX[e] siècle où on s'occupe de musées, la maison garde néanmoins un ensemble où La Fontaine ne serait pas dépaysé.

Il l'a décrite lui-même, dans le contrat de la vente qu'il en fit. Il la vendait lui-même; pour hâter son amour, il hâtait son veuvage.

En même temps que sa place à l'église, il cédait son foyer à M. Anthoine Pintrel, gentilhomme de la grande vénerie du roi :

« Maison couverte de tuiles, sise en la rue des Cordeliers dudit Chaury : sur devant, jardin; derrière, cuisine, chambre et offices; deux ailes et bas-côtés; colombier, tourelle, fournil et bûcher, grande et petite *gallicine* (joli et chantant, ce mot, sous la plume du fabuliste), *etc.* »

On monte au premier étage.

A l'extrémité du premier étage se trouve un cabinet large de quelques pieds. C'était là, on le sait, le lieu de travail choisi par le poète. Faut-il dire : travail? ou rêverie? ou mieux encore?

Une tourelle, contenant un escalier à vis, conduisait à ce cabinet et en ramenait.

On a supprimé escalier et tourelle. L'aspect de la maison s'est trouvé gravement modifié. Elle avait jadis apparence de castel. On eut à cœur l'alignement : on rasa l'excroissance. C'est une perte pour le pittoresque architectural. C'est en même temps un principe d'erreur biographique.

Désormais, tout visiteur du cabinet se représente La Fontaine incomplètement. Hélas! cet homme avait horreur de la captivité. En fait de cage, il n'aimait que celle de l'escalier.

Il apercevait, en face de son escalier qui descendait à la rue, un autre qui montait vers le château.

S'échappant de sa tourelle, le Bonhomme montait à la tour. Là-haut, dans les appartements aux grandes fenêtres carrées, habitait la jeune châtelaine, Marie de Mancini, duchesse de Bouillon, presque toujours seule à Château-Thierry. Son mari paraissait très occupé ailleurs. Elle était veuve *in partibus*, presque depuis le jour de son mariage, et elle s'était mariée à treize ans. La Fontaine avait déjà la barbe grise. Il aima la jeune femme, d'abord à la façon d'un grand frère un peu maternel, puis de maintes autres façons. Était-elle triste? Il lui faisait de tendres récits. Gaie? Il lui en faisait de plus gentils encore.

Malade? Il observait et fêtait sa guérison. Devait-elle sa guérison au quinquina? Il composait un poème sur le quinquina. Ce poème, qui est en quelque sorte la traduction laborieuse d'un manuel pharmaceutique : usage du quinquina, modes d'emploi, effets principaux, particulièrement sur une exquise jeune femme, a quelque couleur de pensum — un pensum sur un Codex! — mais il respire la tendresse et l'amour.

C'est aussi comme remède que La Fontaine a composé pour la jeune femme ses contes, dont il lui communiquait successivement les manuscrits de la main à la main.

On songe à la belle écriture du poète. Demeurait-elle rigoureuse, droite ou sereine, même dans les inventions les plus romanesques? O Champenois! de vous on peut beaucoup attendre.

La Fontaine rentrait dans sa maison. Il était délicieusement troublé par la causerie de là-haut. Au pas de sa porte, la prose de la vie le ressaisissait.

Sa femme lui ressemblait trop. Pour cette raison, elle lui paraissait insupportable. Qui parle d'incompatibilité d'humeur? Analogie d'humeur est chose pire. Mme de La Fontaine aimait les vers, les romans, les voyages, les fantaisies, les chimères, comme son mari. Lui n'aimait pas qu'on aimât cela.

Nous connaissons certaines lettres où La Fontaine gourmande sa femme sur ses goûts. Peut-on lire des romans?

C'est toujours le même livre, et si plat. Ne vaut-il pas bien mieux se soucier du ménage, rendre la maison belle, aimable et nette? Tel est le doux rôle de la femme : telle est sa gloire.

La Fontaine ne semble-il pas admirable dans cette attitude de prêcheur?

Mais Mme de La Fontaine ne se rendait pas à ces belles raisons, où il y avait un peu trop de raison pour son goût. Peut-être faut-il ajouter que La Fontaine, qui ne prêchait pas d'exemple, avait conservé ses mœurs de grand diable gourmand de tout, qu'il n'était guère exact aux heures d'appétit ni aux heures de sommeil, et qu'il mettait galamment en morceaux la dot de sa femme.

La Fontaine avait encore d'autres soucis. Occupant la charge de son père, il était maître des eaux et forêts. Il regardait pousser les forêts et couler les eaux. Or, déjà au XVIIe siècle, les arbres étaient soigneusement enregistrés. Ils possédaient un état civil mieux établi que celui des hommes. Nés baliveaux, ils passaient modernes, ayant reçu le baptême de la hachette et la confirmation du marteau. Cinquante ans après, ils se trouvaient promus anciens. L'administration devait avoir l'œil à leurs progrès : l'œil aux chablis, c'est-à-dire aux branches mortes; l'œil au bois de grume; l'œil au bois de marmenteau; l'œil aux délinquants de toute condition et de tout sexe. Il n'avait d'yeux que pour les paysages, les horizons et les femmes.

Colbert se fâcha. Il adressa à son subordonné la lettre la plus dure, la plus sèche, la plus humiliante. C'est le type du blâme lancé par un ministre à un fonctionnaire détesté.

Assurément, la pitié que La Fontaine avait vouée à Fouquet avait dû aigrir Colbert. Le poète put donc prendre sa part de ce blâme, et consoler d'autant le fonctionnaire, — qui peut-être, d'ailleurs, se serait consolé tout seul, même sans avoir l'ombre d'une excuse. Aussi bien, le moment était venu de quitter Château-Thierry sans esprit de retour.

Les derniers morceaux de la dot avaient été dévorés. Les arbres des forêts et les ruisseaux des prairies avaient confié tous leurs secrets à leur maître. La société de la petite ville avait été tout entière explorée par le poète. La situation officielle devenait insupportable à l'homme libre. Des idées de succès et de vagabondage parisiens, de conversation avec les esprits d'élite, ses pairs, hantaient cet esprit avisé et souple. Enfin la maison paternelle allait être vendue.

La Fontaine, si curieux des émotions, même poignantes, si friand de mélancolie et de larmes, fit une dernière visite à cette maison, à ce jardin, les embrassant d'un suprême regard, pénétrant et tendre comme un baiser.

Les chambres, le cabinet, sa chère tourelle, tous les endroits où il avait vécu, aimé, lu et rêvé, travaillé à sa façon, le retenaient à l'envi.

Mais de cette étreinte idéale, il ne retenait, il ne sentait que la caresse.

Le jardin lui souriait surtout, joli et doux à travers ses pleurs de rosée.

A gauche, vers le fond, il y avait une aubépine que La Fontaine avait en affection. Peut-être l'avait-il plantée. Elle poussait, embrouillée et drue, avec une extrême vigueur gaie. Tous les arbres donnent la sensation de la sérénité, quelques-uns donnent, en outre, comme celui-là, celle de la joie et de la fantaisie.

Au printemps, sur les subtils rameaux enchevêtrés, c'était une neige épaisse de fleurs flottantes, au parfun léger et vert. En automne, l'arbuste débordait de fruits menus et rouges, d'une saveur délicate. Les oiseaux pillaient cette innombrable moisson de corail.

En parcourant son jardin pour la dernière fois, le poète mit un de ces grains dans sa bouche. C'est tout ce qu'il emportait de sa maison.

L'aubépine de La Fontaine existe encore, vaillant arbre de plus en plus hérissé et tordu, défiant les siècles qui se déchirent à ses épines blanches, sans pouvoir l'atteindre au cœur. La neige y est de plus en plus abondante au printemps. Le corail y foisonne de plus en plus à l'automne.

Au moment où je visite ce jardin à mon tour, l'hiver est presque venu. Il n'y a plus que de rares fruits mignons, suspendus aux branches en gouttes de sang. J'en cueille un, communiant avec La Fontaine à travers la distance.

ÉMILE HINZELIN.

LE CHATEAU D'ÉTIOLLES

Il y a dans *la Petite Paroisse* de Daudet, son dernier roman, un *leit-motiv* qui est la route de Champrosay à Corbeil en passant par Soisy; le délicieux écrivain, déjà malade, connaissait bien ce décor cinématographique qu'il admirait de son landau, en compagnie parfois d'Edmond de Goncourt, précieux annaliste du XVIIIe siècle, et plus d'une fois l'historien de Mme de Pompadour arrêta les chevaux en face du pont d'Évry-Petit-Bourg pour regarder d'abord la demeure de la famille Poisson, puis, à côté, l'habitation somptueuse du sieur Lenormand d'Étiolles, mari de la divine marquise.

A travers les massifs d'arbres d'un parc de 68 hectares, on aperçoit le château avec les toits pointus des pavillons, sa grande vérandah soutenue par des colonnes annelées, les vitrages du jardin d'hiver, son immense allée de fleurs emmi les pelouses où de tous temps on a pu voir

> Des lapins qui, sur la bruyère,
> L'œil éveillé, l'oreille au guet,
> S'égayaient, et du thym parfumaient leur banquet.

Des chevreuils aussi mettent sous les futaies l'élégance de leur course légère, et sans les murs de clôture qui paraissent par endroits, on se pourrait croire encore dans la forêt de Sénart où, en 1741, année de son mariage, la future marquise « se promenait dans une jolie calèche que remarqua le roi ».

Sous Henri IV, ce n'était qu'un simple rendez-vous de chasse, et les bâtiments originaires, qui datent réellement par leur style resté intact, entourent aujourd'hui la cour des communs avec, en son milieu, l'abreuvoir pour les chevaux; sous Louis XIII, des corps de logis furent ajoutés, dont à des fenêtres les petits carreaux verdâtres subsistent; puis une ferme, une orangerie s'adjoignirent, en même temps que la façade s'amplifiait, majestueuse, se métamorphosait en prévision de Celle qui allait venir.

Elle s'y maria, habitant déjà le voisinage, et c'est de là qu'elle partit pour créer les résidences de sa fantaisie, Choisy et Bellevue; la France devint à ses caprices, Louis XV à ses ordres; elle joua la comédie, elle chanta, elle protégea les lettres, apprivoisa Montesquieu lui-même, inventa Sèvres, créa Saint-Cyr, et, pour prouver sa toute-puissance, eut sa guerre, qu'elle combina à Babiole, une belle guerre de sept années, qui tourna mal naturellement, puis elle mourut coquettement, avec un soupçon de rouge sur les joues, marionnette de l'histoire ayant fini son rôle.

Elle avait griffonné des billets charmants, des *babillets*, elle avait gravé les portraits de ses chiens, elle avait inventé un style, le rococo, elle avait enjolivé un siècle de ses fanfreluches et de ses mignardises; époque adorable, raffinée, où l'on se mettait des mouches au visage (la badine, l'enjouée, la gaillarde, la coquette, la baiseuse, la recéleuse, la discrète), où l'on papotait gentiment entre un abbé et un philosophe, où la fête était élégante, maniérée comme il convient, digne du crayon et du pinceau des Eisen, des Lancret, des Nattier, des Cochin, des La Tour.

A Étiolles vint M. de Voltaire, tout jeunet et galantin; en sa correspondance, joyau de notre langue, il en parle maintes et maintes fois; dans une lettre du 25 juin 1744, il dit : « Je suis tantôt à Champs, tantôt à Étiolles... », puis il madrigalise :

> Ainsi donc vous réunissez
> Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire,
> Pompadour, vous embellissez
> La cour, le Parnasse et Cythère...;

il l'appelle « la divine d'Étiolles » et « belle Pompadourette », et lorsqu'elle reçoit son brevet de marquise, il versifie encore. Parlant du roi, juillet 1745 :

> Il sait aimer, il sait combattre,
> Il envoie en ce beau séjour
> Un brevet digne d'Henri Quatre,
> Signé Louis, Mars et l'Amour.

Ailleurs : « Je vous demande la permission de venir vous dire un petit mot à Étiolles ou à Brunoi ce mois de mai, » et il l'a dit, le petit mot, à en juger par ce fragment de ses Mémoires : « Je passai quelques mois à Étiolles pendant que le roi faisait la campagne de 1746; cela me valut des récompenses qu'on n'avait données ni à mes ouvrages ni à mes services. Je fus jugé digne d'être l'un des quarante membres inutiles de l'Académie, je fus nommé historiographe de France, et le roi me fit présent d'une charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre... »

Il a de très doux souvenirs, et se rappelle

> Ce tokai dont Votre Excellence
> Dans Etiolles me régala.

Aux heures de crépuscule, dans la sombreur des longues avenues, il m'a semblé souventes fois surprendre de fugaces fantômes, M. de Voltaire et le cardinal de Bernis, coquetant derrière la jupe à paniers de la châtelaine qui minaude.

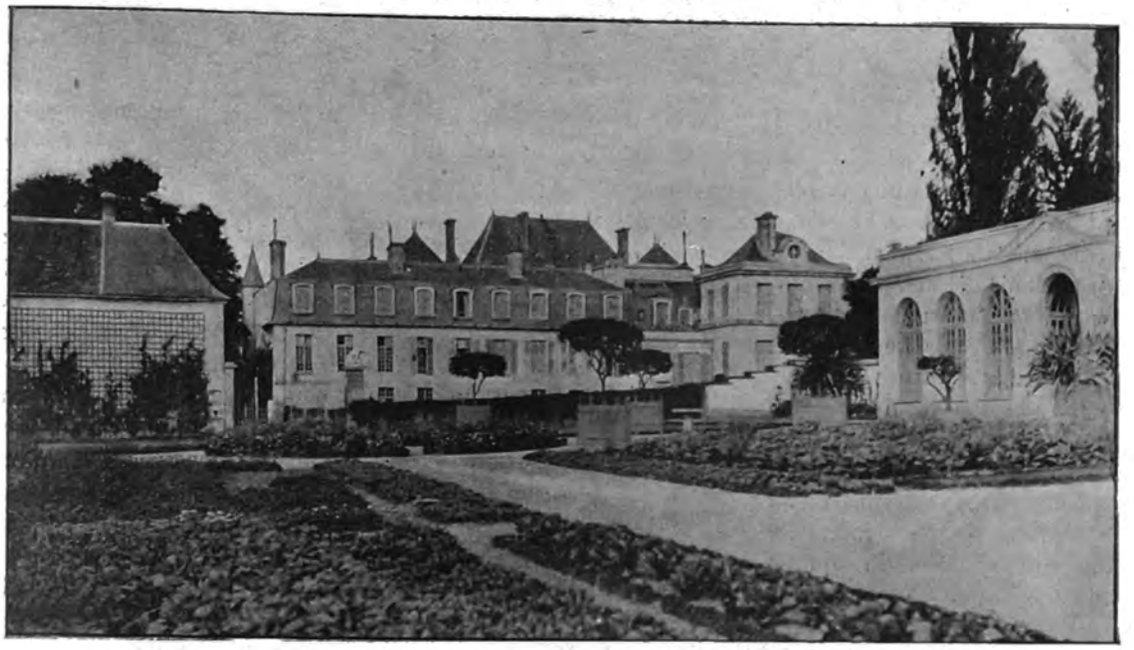
Mais des années passent, et il me faut noter d'autres figures historiques.

A Étiolles vint le tendre Bernardin de Saint-Pierre, qui fut logé dans l'appartement qu'avait occupé autrefois Colardeau; tandis qu'il était l'hôte du château, il lui arriva même une aventure : égaré dans la forêt de Sénart, il rencontre une chasse; parmi les veneurs sont des nègres; quand on sait son nom, tout le monde s'empresse, et les nègres, faisant un brancard avec des

branches, tiennent à honneur de le ramener ainsi; cela ne semble-t-il pas une vignette des frères Johannot pour illustrer *Paul et Virginie*?

En décembre 1851, le premier du mois, le comte de Sainte-Aulaire, âgé de 73 ans, écrit à M. de Barante : « Mon cher ami, nous voici de retour à Étiolles après un bon mois passé chez nos enfants... »

L'Empire avance, et là où vécut Mme de Pompadour vient Mme de Waleska; à la grille d'entrée, sur la route, on établit un chalet pour un poste télégraphique, et afin de faciliter les communications au comte Waleski, président du Conseil des ministres, on construit le pont d'Évry-Petit-Bourg, sur la Seine, jusqu'alors passable à un gué proche l'île des Paveurs qu'a décrite Alphonse Daudet dans son *Journal d'un Solitaire*. Et l'Impératrice rend visite aux châtelains d'Étiolles, un feu d'artifice est tiré en son honneur dans le parc, fête d'un soir, que m'a contée, avec encore de l'émotion dans la voix, la bonne sœur directrice de l'école du village.



Le Château d'Étiolles.

Après l'entr'acte d'un industriel enrichi qui se permet des modifications architecturales d'un goût douteux, le château est acquis par un financier célèbre du second Empire, M. Gellinard, qui avait épousé la petite-fille de l'amiral Bouvet, dont le nom glorieux a été donné à un cuirassé de l'escadre.

J'ai eu l'honneur de voir, de toucher, dans la grande bibliothèque du château d'Étiolles, les *reliques* de l'amiral, la panoplie de ses armes, les rubans et les croix de ses ordres, les présents qu'il reçut, les lettres qu'il écrivit, ce précis de ses campagnes où sa bravoure n'a d'égale que sa modestie, où il relate sans phrases les hauts faits de sa carrière. Ce sont là des choses bien anciennes, — Bouvet est mort le 16 juillet 1860, à Saint-Servan, où l'on vient de lui élever un monument, — mais on se console parfois du présent avec le passé.

Du passé aussi, Émilien Pacini, le librettiste du *Trouvère*, dont je me rappelle les bonnes causeries d'été sous la galerie entreillagée de vigne vierge; de fortes moustaches blanches, sur les yeux de grosses lunettes rondes comme en portent les chauffeurs, à la boutonnière un large ruban rouge à la Déroulède, la tête couverte d'une calotte de soie noire, la démarche chenue s'appuyant à une canne, il évoquait en exquis raconteur sa longue existence, portraitiste intéressant des gloires qu'il avait connues et fréquentées, parlant avec dévotion de

Cet auteur immortel
Qui fit Guillaume Tell.

Contemporain du Roi de Rome, collaborateur assidu de Meyerbeer, ami de Rossini, ayant versifié nombre d'opéras, de romances, d'oratorios, de psaumes, de cantates, censeur des théâtres jusqu'en 1871, c'était un aimable vieillard, d'une courtoisie d'antan, un causeur charmant aux multiples souvenirs.

***

En un coin du parc, la pièce d'eau met parmi les pelouses et les futaies une clarté de miroir qu'on ne peut deviner, l'entour étant fait de grands arbres qui la ceinturent de rameaux épais; des peupliers, des frênes, des saules laissent pleurer leur feuillage dans l'eau verte que frise le vent, et qu'ornent deux cygnes familiers à la blancheur glissante. Ailleurs, c'est la chapelle au clocheton ajouré qu'enlace un chèvre-feuille;

ailleurs encore, l'immense réservoir aux contreforts massifs qui semble vestige sans plafond d'une nef d'abbaye; puis des combes embroussaillées d'arbustes, des roches velourées de mousse, des bancs et des statues de pierre, un décor multiple et délicieux.

Qui donc est venu en ce chemin de pourtour où nous sommes? Quelles paroles ont été dites? On voudrait pouvoir interroger ces témoins, hélas! muets, les murs du grand salon, les pavés de la cour des communs, les vieux vases qui ornent l'entrée de l'abreuvoir, et aussi ces arbres centenaires, ces futaies, ces allées où passèrent tant d'élégance, de jeunesse, de beauté, d'amour, — d'Histoire.

MAURICE GUILLEMOT.

****

Tous les soirs, je me couche en homme qui a réglé ses comptes avec la vie, et le lendemain, je me lève avec l'ardeur de celui qui a des dizaines d'années de travail à accomplir.

Qui s'aguerrit contre les accidents de la vie commune n'a point à grossir son courage pour être soldat.

Vieilles Lampes - Vieux Eteignoirs

Le Musée du luminaire a été la plus morte et par conséquent la plus intéressante des expositions centennales qui ont obtenu un si éclatant succès dans les galeries de l'Esplanade des Invalides ou du Champ de Mars. Cette évocation du passé a produit sur les aînés de la génération qui s'avance vers son déclin une sensation d'autant plus intense, qu'elle les arrachait brusquement au décor et aux accessoires matériels de la vie moderne pour les ramener dans une civilisation qu'ils avaient connue. Une vingtaine d'années à peine nous séparent des dernières lampes Carcel et un demi-siècle ne s'est pas écoulé depuis que les éteignoirs et les mouchettes sont allés rejoindre, dans les collections des antiquaires, les briquets en acier massif et les briquets à chien de fusil. Une promenade à travers les vitrines de cet arsenal rétrospectif des anciens appareils d'éclairage, classés suivant une méthode scientifique, par M. Henry d'Allemagne, un archiviste paléographe doublé d'un collectionneur dont le goût et l'érudition ne sont jamais en défaut, et par M. Lacoste dont le précieux concours n'a pas peu contribué au succès de cette évocation d'un passé à la fois si proche et si lointain, faisait naître dans l'esprit des hommes qui ont doublé le cap de la soixantaine la même impression qu'une visite à Pompéi, mais à une Pompéi qu'ils auraient connue vivante et dans toute sa splendeur.



Quinquet Empire.

Collection Henry d'Allemagne.

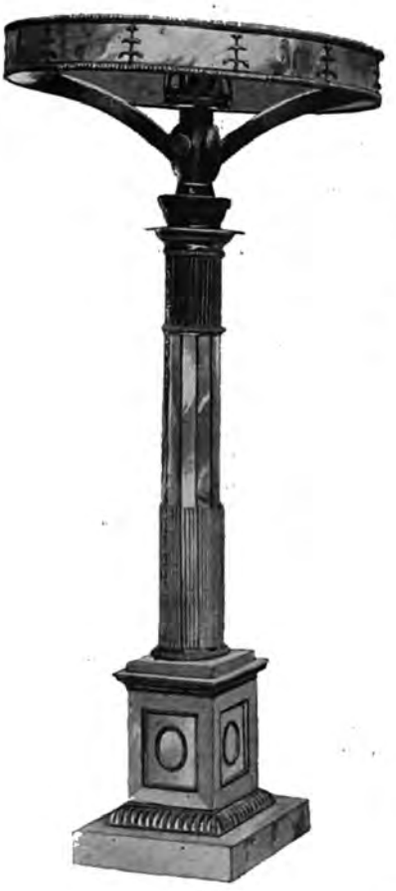
Les chandeliers ont résisté à la tempête qui a emporté les lampes à huile. Ils ont obtenu leur grâce, parce qu'ils occupent une place importante dans l'histoire de l'art. Ils portent des armoiries, ils ont des titres de noblesse, ils ont été à la croisade sous la forme de ces curieux spécimens à décoration en émail, que les chevaliers emportaient dans leurs expéditions lointaines et dont ils se servaient sous la tente pour éclairer leurs parties de dés pendant les longues soirées d'hiver. Il existait au Musée du luminaire deux de ces deux vénérables souvenirs des preux du temps de saint Louis. L'un provenait de la collection de M. l'abbé Gounelle, et l'autre de celle de M. Lacoste.

Tandis que les chandeliers accompagnaient les seigneurs en Palestine, occupaient une place d'honneur dans les inventaires des châteaux et passaient par toutes les métamorphoses successives que l'inépuisable imagination des artistes français faisait subir au style du mobilier, la vieille lampe à huile qui avait à peu de chose près conservé son ancienne forme gallo-romaine continuait d'enfumer la demeure des pauvres gens. Ce fut seulement pendant la seconde moitié du XVIII^{e} siècle qu'elle obtint droit de cité dans les salons. Argand de Genève inventa les becs cylindriques et les mèches ayant la forme d'un manchon qui donnaient passage à l'air non seulement à l'extérieur mais encore à l'intérieur de

la flamme, puis il compléta cette découverte en ajoutant à son appareil un tuyau de verre qui protégeait la lumière contre le vent, et assurait la régularité de la combustion.

Quelques années auparavant, un inventeur français, nommé Perrier, avait fait approuver par l'Académie des Sciences une lampe à deux branches, dont les mèches emprisonnées dans des manchons cylindriques en tôle recevaient l'huile d'un réservoir placé au-dessus des deux lumières.

Le côté faible de ces appareils d'éclairage était la difficulté de se débarrasser de l'huile qui avait humecté la mèche sans avoir été consumée. Pendant les premières années du siècle, les élégantes n'osaient plus fréquenter les salles de spectacle à cause de l'huile qui tombait des lustres. Pour obvier à cet inconvénient, on ne se contenta pas d'ajouter à l'appareil un godet de cristal pour recevoir le trop-plein du liquide; par surcroît de précaution, on mit en-dessous du lustre un immense plateau de verre qui protégeait les toilettes contre une pluie de taches à peu près impossibles à enlever. Il existait au Musée du luminaire quelques-uns de ces curieux appareils qui proviennent de la collection de M. le marquis de Fayolles.



Lampe à couronne Louis XVIII.
Collection Henry d'Allemagne.



Lampe astrale Directoire.
Collection Henry d'Allemagne.

La lampe astrale qui figura à l'Exposition de 1806 sans obtenir aucune récompense du jury, ni attirer l'attention du public, reposait sur le même principe que les lustres dont nous venons de donner une description rapide. Cet appareil, qui n'avait en somme rien de bien ingénieux, n'était pas autre chose qu'une nouvelle application des découvertes de Perrier et d'Argand. C'était toujours l'huile qui coulait d'un réservoir placé au-dessus d'une mèche emprisonnée dans un manchon cylindrique, seulement le récipient, au lieu d'être ovoïde comme pour les lustres, affectait la forme d'une armature circulaire. Cette sorte de couronne était percée de deux ouvertures : l'une, à la partie inférieure de l'appareil, donnait passage à l'huile qui allait humecter la mèche; l'autre se trouvait à la partie supérieure et permettait à la pression atmosphérique de s'exercer sur le liquide contenu dans le réservoir.

La lampe astrale avait un aspect monumental; le récipient en forme de couronne supportait un réflecteur hémisphérique et était soutenu par des rayons qui allaient se souder à une colonne. Le tout était encombrant, incommode à déplacer et la plus grande partie de la lumière fournie par la combustion de la mèche était interceptée par les ombres portées par l'armature de l'appareil.

La *Lycnoména*, à laquelle la postérité a donné le nom de lampe Carcel, afin de redresser une injustice que l'inventeur lui-même avait commise à son propre détriment, par un excès de modestie, peut-être unique dans l'histoire des découvertes du XIX^e^ siècle, était infiniment supérieure à la lampe astrale et aux autres appareils dont le principe essentiel était un réservoir placé au-dessus du niveau du bec d'éclairage. Carcel avait eu l'ingénieuse idée de mettre le récipient au-dessous de la mèche et de faire remonter l'huile au moyen d'un mécanisme d'horlogerie. Il suffisait de monter le mécanisme au moment où on allait allumer la lampe, et la quantité d'huile, nécessaire pour maintenir constamment la flamme au même degré d'incandescence, venait humecter la mèche avec une parfaite régularité. Comme tous les appareils de précision, la lampe Carcel avait le double inconvénient de coûter cher et de se détraquer avec une extrême facilité; la lampe modérateur qui l'a remplacée à partir de 1840 ne fournissait peut-être pas une lumière aussi régulière, mais elle n'exigeait pas autant de précautions. En réalité

la seconde invention n'était qu'un perfectionnement ou plutôt une simplification de la première, en ce sens que le mécanisme destiné à faire monter l'huile était moins compliqué et moins exposé à des accidents.



Lampes et chandeliers du XII^e^ au XVI^e^ siècle.

Collections de M. l'abbé Gounelle, M. le marquis de Malet, M. l'abbé Muller et M. Henry d'Allemagne.

La lampe astrale, la lampe Carcel et la lampe modérateur se sont éteintes pour toujours sans avoir eu le temps de trouver leur formule. Il suffisait de jeter un coup d'œil sur la collection de M. d'Allemagne où sont représentés tous les modèles de lampes, sortis depuis un siècle et demi de l'imagination des inventeurs, pour reconnaître que les artistes dont le talent s'était exercé avec tant de succès dans la création des chandeliers, des bougeoirs et des candélabres n'avaient pas réussi à donner aux lampes à huile une forme qui fût à la fois gracieuse et en parfaite harmonie avec les organes intérieurs de ce genre d'appareils. Les lampes à couronne, écrasées sous l'abat-jour hémisphérique qui leur sert de coupole, sont une des plus lourdes conceptions du style du premier Empire, les lampes à tringle et à quinquet font naître dans l'esprit, l'inquiétude qu'inspire un appareil bizarre dont le centre de gravité est instable et par conséquent exposé à de perpétuels accidents; les lampes Carcel et les lampes modérateurs sont, par suite des organes intérieurs qu'elles renferment, condamnées à avoir une forme cylindrique, dont aucun expédient n'a réussi à atténuer la lourdeur.

Les artistes français, qui n'avaient pas réussi à donner un aspect élégant aux appareils d'éclairage inventés pendant le XVIII^e^ siècle et la première moitié du XIX^e^ siècle, avaient au contraire porté les mouchettes au plus haut degré d'élégance qu'elles pussent atteindre. Ils avaient fait de cet ustensile vulgaire et malpropre un des plus coquets ornements qui pût orner la table d'un salon. Il était intéressant de suivre dans la collection de M. Follot, qui était exposée au Musée du luminaire, les transformations que ces petits instruments ont subies depuis les derniers temps des Valois jusqu'aux premières années du second Empire.

A la fin du XVI^e^ siècle, l'influence de l'art de la Renaissance se faisait sentir sur les mouchettes, elles affectaient en général la forme d'un cœur et l'aspect de cet ustensile n'en révélait pas la destination. Elles étaient le plus souvent posées à plat sur la table, mais parfois aussi on les plaçait sur ses trépieds de fer délicatement ouvragé. On a pu voir, à l'Exposition rétrospective de l'éclairage, quelques spécimens de ces supports qui sont des petites merveilles de ferronnerie.



Lampes et chandeliers du XII^e^ au XVI^e^ siècle.

Collections de M. l'abbé Gounelle, M. Lacoste, M. Henry d'Allemagne.

Au XVII^e^ siècle, les mouchettes prennent une forme qui répond mieux au genre de service qu'elles sont appelées à rendre, et deviennent des

instruments plus commodes et plus pratiques.

On reconnaît à première vue que ces espèces de ciseaux surmontés d'un petit appendice rectangulaire sont destinés à couper les mèches et à étouffer en même temps la mauvaise odeur qui se dégage d'une substance grasse à demi consumée. Au lieu d'être posées à plat sur un guéridon ou d'avoir pour support un petit ustensile de fer, les mouchettes eurent des pieds, et par surcroît de précaution, un petit plateau dont la matière et la forme varièrent suivant le degré d'opulence du mobilier et le style de l'époque. Le XVIII[e] siècle fut par excellence le siècle des mouchettes. Soit qu'elles fussent en acier ou en cuivre pour se mettre à la portée des fortunes moyennes, soit qu'elles fussent en argent, afin d'être harmonie avec un ameublement somptueux, elles étaient presque toujours d'une forme irréprochable. Il semblait que, grâce aux séductions de l'art, cet appareil à couper des mèches insuffisamment consumées se faisait pardonner la vulgarité de sa destination. Tantôt elles étaient ornées de fines miniatures, tantôt elles se présentaient sous la forme de l'un de ces modèles à coquille qui ont été une des plus gracieuses inventions du siècle dernier.



Collection d'éteignoirs en porcelaine et en bronze
Appartenant à M. Michon, 1800-1815.

Les éteignoirs ont été les contemporains des mouchettes. Ils sont nés avec elles et ils ne leur ont pas survécu. Du moment où la combustion des mèches s'opérait avec une régularité irréprochable, il devenait inutile de les couper, puisqu'elles brûlaient sans se carboniser, et il cessait également d'être nécessaire de les étouffer sous une petite calotte de plomb afin d'arrêter une fumée et une mauvaise odeur qui ne se dégageaient plus.

Malgré les liens d'étroite parenté qui les unissent, les mouchettes et les éteignoirs sont loin d'avoir joué le même rôle dans une période de la civilisation dont ils ont été un des plus notables ornements. Tandis que les premières ont été avant tout des œuvres d'art et les résumés les plus gracieux peut-être des transformations qui se sont produites depuis trois siècles dans le style de l'ameublement, les seconds méritent à notre avis tout l'intérêt qui s'attache à des documents historiques. Les éteignoirs alignés dans la curieuse collection de M. Michon sont des témoins qui racontent l'histoire de France depuis les dernières années de Louis XV jusqu'à l'avènement de Napoléon III. Ce délicieux petit bibelot de porcelaine de Sèvres, couvert d'oiseaux et de fleurs, et dont il ne devait pas être permis de se servir pour éteindre une chandelle sous peine de s'exposer aux remords que cause un acte de profanation, nous rappelle l'époque où Marie-Antoinette encore dauphine avait mis à la mode le genre pastoral. A côté de ce souvenir de la cour de Versailles, M[me] Denis, sous la forme d'un éteignoir de faïence, fait revivre un vieux refrain qui est encore dans toutes les mémoires. Un peu plus loin, un garde-française en cristal représente l'ancienne armée dans le grand défilé militaire qui va commencer. Voici un voltigeur coiffé d'un shako monumental, un grenadier de la garde qui porte un bonnet à poil formidable, et un hussard de la mort dont l'effrayant aspect devait suffire pour que les chandelles sur lesquelles il allait se poser s'éteignissent toutes seules. Les ennemis de la France n'étaient pas oubliés dans cette évocation de la grande épopée de l'Empire, le nez aquilin de Wellington et son visage indéfiniment allongé fournissent aux fabricants de caricatures en porcelaine un modèle dont le succès est inépuisable, et à côté du vainqueur de Talaveira et de Salamanque, un Cosaque manifeste d'autant plus d'entrain à éteindre les chandelles qu'il se propose de les dévorer.

A première vue on a de la peine à s'expliquer la présence de ce troubadour et de ce Chinois qui, d'ailleurs, paraissent vivre en bonne harmonie et se sont égarés au milieu de ces guerriers. La surprise que peuvent causer ces deux personnages s'atténue si l'on se rappelle que les mandarins étaient à la mode pendant la seconde moitié du XVIII[e] siècle et occupaient la place d'honneur dans la décoration des assiettes de faïence fabriquées à Marseille, tandis que de leur côté les troubadours jouaient du luth sur les pendules qui avaient sonné l'heure du triomphe de l'école romantique.

Ce défilé de militaires, de Chinois et de troubadours se continue par une procession. Après les guerres du premier Empire, une transformation complète s'opère dans les goûts du public. Les fabricants d'éteignoirs s'empressent d'adopter de nouveaux modèles. Ils ne mettent plus en

vente que des ermites, des curés en habit sacerdotal ou en soutane, des religieuses qui égrènent leur chapelet, des moines, des petits abbés et enfin un évêque en costume violet. Ici l'histoire de France racontée par les éteignoirs s'arrête, car les éteignoirs n'existent plus.

G. LABADIE-LAGRAVE.

LES CADRES DORÉS

OR FIN — OR CHIMIQUE

Les vieux cadres dorés, quand la sculpture est un peu soignée, ont une valeur souvent bien supérieure à celle des peintures qu'ils entourent. On recherche, à des prix assez élevés, tous les cadres de bois sculpté, même quand la dorure est tout à fait ternie.

Si les vieux cadres ne portent pas de sculptures, ils valent encore de 15 à 50 centimes le mètre suivant la largeur. Tous les vieux bois dorés, les vieux galons, etc., sont brûlés avec soin; et les cendres sont lavées pour en retirer l'or. C'est une industrie centralisée à Coblentz, principalement.

Afin de faciliter la séparation de l'or, certains industriels fondent les cendres (lavées sommairement) avec du minerai de plomb argentifère, aussi riche que possible. Le plomb dissout l'or et l'argent : le plomb riche ou *plomb d'œuvre* ainsi obtenu est soumis à la coupellation ou bien au *pottinsonage* ou au *zincage*. On sépare ainsi les métaux précieux. L'alliage d'argent et d'or est ensuite traité par l'opération du *départ* : les deux métaux, soumis à l'action de l'acide sulfurique, donnent du sulfate d'argent et de l'or en poudre fine, qu'on lave et qu'on fait fondre au creuset.

Mais les plus beaux cadres modernes n'ont jamais de valeur comme objets sculptés : ils sont presque toujours formés de moulures unies couvertes d'ornements moulés en carton-pâte.

Depuis une vingtaine d'années, ils ne sont même plus dorés : ils sont recouverts d'*or chimique*, dont l'aspect est magnifique, mais qui ne contient pas trace d'or.

De même qu'on fait du vin sans raisins, on fait de la dorure sans or.

Le cadre étant terminé avec tous ses ornements de carton-pâte, on le couvre d'un *mordant* (sorte de vernis gras). Quand ce vernis n'est pas tout à fait sec, mais qu'il *happe* encore un peu aux doigts, on argente le cadre avec des feuilles minces d'argent épaisses d'un millième de millimètre environ. On fait adhérer ces feuilles en tamponnant légèrement avec un blaireau fin. C'est l'*argenture à la feuille*, qui se fait exactement comme la dorure.

Quand le mordant est bien sec, on *brunit* les parties qui doivent être brillantes.

Enfin on recouvre d'un vernis transparent d'un beau jaune d'or.

Tel est l'*or chimique*, qui peut tromper l'œil le plus exercé.

Pour le reconnaître, il suffit de frotter une des parties brillantes avec un petit chiffon imprégné d'alcool à 90° centésimaux (esprit à 40° Baumé, vieux style). Le vernis est enlevé, et l'argent apparaît avec toute sa blancheur.

Pour les articles très communs (articles de *foire*), on a même essayé de remplacer l'argent par l'étain : mais on n'a qu'une imitation grossière de l'or chimique : car l'étain se brunit très mal et ne prend pas le brillant de l'argent.

Une autre fausse dorure se fait avec des feuilles minces d'or faux (alliage de cuivre et de zinc). Mais ces fausses dorures noircissent très vite à l'air. On les emploie cependant d'une manière courante dans l'industrie des papiers peints.

Conclusion; quand on achète un cadre doré, demander toujours si c'est de l'*or fin* ou de l'*or chimique* : et faire mettre cette indication sur la facture.

E. G.

LES MAMANS

Sous les caresses maternelles
Nous grandissons dans un doux nid,
Impatients d'avoir des ailes
Pour voltiger vers l'infini...
Les méchants ingrats que nous sommes
Semeurs de terribles tourments :
A peine sommes-nous des hommes,
Nous faisons souffrir les mamans!

Joyeux bambins, chers petits anges
Changés vite en petits démons,
Gazouillez comme des mésanges :
Vos gais propos, nous les aimons...
Mais, comme nous faisions naguère,
Quand défilent nos régiments,
Ne parlez jamais de la guerre,
Car ça fait trembler les mamans!

Lorsque vous serez, dans la vie,
Livrés à vous-mêmes un jour,
Sans défaillance et sans envie
Luttez pour vivre à votre tour...
Et si le sort met en déroute
Les fiers espoirs de vos romans,
Ne quittez pas la droite route,
Car ça fait pleurer les mamans!

Puis, redoublez de gentillesse
Lorsque leurs cheveux seront blancs
Pour mieux égayer leur vieillesse
Redevenez petits enfants;
Entourez-les de vos tendresses,
Soyez câlins, soyez aimants :
Ne ménagez pas vos caresses...
Ça fait tant plaisir aux mamans!

THÉODORE BOTREL.

AMES SŒURS

NOUVELLE

— Rien pour moi?... interrogea, avec l'espoir d'une affirmation et l'assurance craintive d'une négation, Fernand Clauzel, en passant devant la loge de son concierge.

— Si, une lettre... répondit celui-ci, et il prit dans le casier une petite enveloppe rose.

Enfin!... avait pensé le jeune homme. Puis, sitôt la lettre en sa possession et, après avoir jeté un regard rapide sur l'écriture : « Non, pas encore!... reprit-il; rien... toujours rien... mais alors celle-ci, qu'est-ce?... Dieu me pardonne, on dirait... on dirait... »

Monologuant ainsi, il avait monté ses quatre étages, était entré dans son petit appartement, et avait allumé une lampe; il décacheta vivement la lettre et courut à la signature. Il ne s'était pas trompé, c'était bien sa tante, la sœur aînée de son père... et devant l'enveloppe et le papier rose, il eut un haussement d'épaules.

— Je la reconnais bien là!... murmura-t-il, vieille et laide, et recherchant toujours les nuances tendres, les parfums.

Puis il lut.

« Nantes, 11 octobre 190...

« Mon cher enfant,

« Tu dois me traiter d'indifférente, d'égoïste... Fernand, jamais je n'ai autant pensé à toi!... C'est un souci constant... Tu dois mener à Paris une vie perdue, des plaisirs, des fêtes... et surtout des... non, je n'ose prononcer de tels mots... et cependant si tu le voulais... Ta place au Ministère est bonne, tu as trente-deux ans, vois-tu, songe au mariage. Te rappelles-tu la petite cousine Caroline?... Mon cher enfant, c'est un ange!... si tu es las de l'existence que tu mènes, viens ici, tu la verras... et tu l'aimeras, j'en suis sûre; elle a vingt-deux ans, est douce, réservée... et avec cela bonne ménagère... elle fait les confitures dans la perfection.

« Enfin, je ne t'en dis pas plus... je ne te presse pas, réfléchis... puis, écris-moi.

« A bientôt j'espère; en attendant, je t'embrasse.

« Ta tante
« Marie Clauzel. »

— Elle se nomme Caroline... et elle fait des confitures!... ah! non, par exemple!... s'exclama le jeune homme en froissant le papier... Non, cent fois non!... Et après un silence : mais l'autre, celle de Grenoble... pourquoi me laisser ainsi sans nouvelles? En voilà une qui ne doit pas s'appeler Caroline... ni faire des confitures!

Tout un roman avec « celle de Grenoble », comme il l'appelait.

Un an auparavant environ, un soir d'ennui, de désœuvrement, où la vie vous apparaît stupide, mauvaise; au café, feuilletant, distrait, des monceaux de journaux, il avait soudain jeté les yeux sur une annonce :

« *Solitude pèse... vie plate, insipide... oh! si pouvais trouver âme sœur pour correspondre!... Si dans le monde il en est une, écrire, s. v. p., aux initiales B. G., poste restante, Grenoble!...* »

Le premier mouvement de Fernand avait été un haussement d'épaules et il s'était mis à rire de cet appel public... cette recherche de communion sentimentale à la quatrième page du journal. Cependant, étant lui-même dans l'état décrit par l'annonce, il murmura au bout d'un instant :

— Moi aussi, la solitude me pèse... la vie me semble plate et insipide... Si j'écrivais?... une âme sœur... en tout cas l'aventure est drôle...

Alors, séance tenante, l'occupation trouvée l'amusant, il demanda de quoi écrire ... et expédia à Grenoble, aux initiales B. G., une épître de quatre pages, aussi brûlante que profonde, où il était question de détresse morale, d'amour idéal et de néant, de télépathie... et des heures passées au Ministère.

Il cacheta sa lettre, la jeta à la poste, et attendit... en se disant : « Si ce n'est qu'une farce nous verrons bien... » — tandis qu'une autre voix intérieure reprenait : « Si c'est vrai tout de même... si cette jeune femme... — car pour lui, c'était une femme jeune, jolie et malheureuse, impossible qu'il en fût autrement; — si entre eux naissait un courant sympathique... cela serait original et doux. »

La réponse ne se fit pas longtemps attendre. Le surlendemain, il reçut huit pages d'une écriture fine et serrée, où sa correspondante anonyme le remerciait de sa bonté en termes exaltés... avec des sous-entendus suggestifs... des réticences, mais surtout une logique... *carrée*, si l'on peut dire... les phrases s'enchaînaient, se dénouaient dans un sens admirable.

Fernand fut à la fois mécontent et troublé.

— Je n'écrirai plus, se dit-il, ce doit être quelque intrigante de province qui veut se divertir à mes dépens...

Mais le charme, la curiosité l'emportèrent. Il

répondit à son tour et, de lettre en lettre, de mot en mot, une correspondance très suivie s'établit entre le jeune bureaucrate et l'anonyme qui signait tour à tour B. G. ou simplement *âme sœur*... Ils parlaient de tout, des événements, de leurs vies respectives, — avec pourtant une certaine gêne ou retenue du côté de l'âme de Grenoble; — peu à peu elle laissait deviner un point, donnait un indice... et c'était tout; s'attardant plutôt à développer des subtilités, à faire naître des controverses, principalement sur l'amour. Un jour, il lui avait demandé sa photographie... elle n'avait pas répondu et avait paru froissée... et, dans ses rêves, il se la figurait grande, pâle, romanesque... une femme sensible à l'excès, passant ses jours à lire des vers, à faire de la musique... Bref, sans qu'il s'en aperçût, *l'âme sœur* avait pris ses pensées une à une et régnait sur lui. Depuis un an, chose incroyable, il ne sortait plus et passait ses soirées à écrire à l'aimée... ou à relire ses lettres.

... Oui... il l'aimait; il aimait de toutes ses forces la main mignonne qui traçait ces lignes... ces phrases souvent détonnant légèrement, trop grandes et trop profondes pour elle; mais c'était justement cette complexité entrevue qui l'attirait, le charmait... Elle semblait avoir pris à tâche de l'affoler le plus possible... et maintenant que « ça y était », plus un mot, le silence;... le pauvre Fernand en perdait le sommeil.

Le soir où il reçut l'enveloppe rose timbrée de Nantes, énervé par une longue semaine d'attente, creuse et vide, et rageur de tenir cette lettre au lieu de l'autre, il la froissa et la jeta dans sa corbeille à papier... puis, se coucha, fiévreux, en murmurant : « Que faire?... Je lui ai écrit trois fois... pas de réponse! Mais si mon dernier billet reste sans un mot... que faire?... maintenant que faire?... »

Il dormit mal et, dans son cauchemar, vit passer à plusieurs reprises une grande jeune fille qui, les yeux baissés, pétrissait de la gelée de groseille et l'embrassait de temps en temps en l'appelant : mon cher mari... Ses mains collaient et le sucre rose de la confiture poissait les revers de sa redingote; il se réveilla en sursaut... Horreur! c'était Caroline!

En sortant à huit heures pour se rendre au bureau, comme toujours il entra dans la loge du concierge et demanda, comme toujours aussi partagé entre l'espoir d'une affirmation et l'assurance craintive d'une négation :

— Rien pour moi?

— Si, une lettre... répondit le portier du même ton que la veille.

Fernand la saisit fébrilement et, d'un coup d'œil, reconnut l'écriture... C'était elle, cette fois le timbre portait : Grenoble.

Dans la rue, il décacheta la lettre et lut... Mais au fur et à mesure, il pâlit; devant ses yeux brouillés, les petits caractères dansèrent ironiques... c'était impossible!.. et cependant la réalité était là, tangible :

« Monsieur,

« J'ai longtemps hésité avant de vous écrire cette lettre qui, sans nul doute sera la dernière. Je suis au regret de ce que j'ai fait... peut-être sera-t-il encore temps... je l'espère! Je vous ai sinon menti, j'en suis incapable, mais laissé croire tout ce que votre imagination a voulu. Vous vous figurez, n'est-ce pas, *âme sœur* sous les traits d'une blonde, élancée, fragile comme un roseau, aux grands yeux bleus élégiaques... peu à peu vous vous êtes « monté » à froid... et à cette heure, ne le niez pas, vous êtes éperdument amoureux de l'inconnue de Grenoble... l'initiale de mon prénom, B... Berthe, ou Blanche!... devez-vous répéter en m'invoquant la nuit dans vos insomnies. Hélas! ce jeu a trop duré; j'avoue que je le regretterai,... car vos lettres étaient une très grande distraction dans mon existence plate, uniforme et lassante. Je suis... c'est drôle, j'ai comme un battement de cœur au moment d'écrire cela, de briser le lien moral qui nous unissait... enfin, allons!... Je suis un vieux professeur de mathématiques au lycée de Grenoble... j'ai soixante-deux ans, sur ma tête est posée une calotte,... sur mon nez une paire de lunettes.

« C'est un soir, au café, désœuvré, que j'ai griffonné sur un coin de table, — pour m'amuser, — la petite annonce cause de tout le mal,... et à présent, cher monsieur, si la désillusion est trop forte, permettez un dernier conseil. D'après vos lettres, je le sais, vous êtes mûr pour le mariage, et si vous avez quelque part, en province, une petite cousine ou amie, croyez-moi, allez la retrouver...

« Avec encore une fois l'expression de tous mes remords, recevez les meilleurs sentiments d'une vieille tête qui a blanchi sur les *x*...

« Baptiste Granger. »

Fernand Clauzel écrasé, étourdi, ne trouva qu'à murmurer :

— C'était un homme, un vieux!... et, pour comble de mesure, il se nommait Baptiste!

Une rage folle le prit, il tendit son poing vers un être imaginaire... puis soudain froidement :

— Si vous avez quelque part... en province, une petite cousine...

Un bureau de télégraphe était là, il entra et traça :

« *Marie Clauzel, Nantes.*

« *Avez raison, vais demander congé... serai après-demain Nantes pour épouser Caroline — Fernand.* »

Et en sortant il ajouta :

— Elle me fera des confitures... beaucoup de confitures!!...

Frédéric BERTHOLD.

La Quinzaine

LETTRES ET ARTS

On disait, ces jours derniers, que les livres allaient augmenter de prix. On en donnait pour cause une hausse du papier qui, s'élevant à 20 p. 100 environ, a elle-même pour motifs la majoration du charbon et la rareté de la pâte de bois (aujourd'hui substituée au *chiffon* de nos pères qui faisait de si durables éditions).

Il paraît qu'on imputait à tort cette intention à nos éditeurs, aux plus grands du moins. A des reporters qui les interviewaient, ils ont répondu avec placidité : « Nous donnerons du papier moins bon, voilà tout. Le public ne s'en apercevra même pas. » Celui d'aujourd'hui, sans doute, mais dans dix ans? De tout ce que produit la librairie moderne, à cette époque il ne restera sans doute presque plus rien, matériellement. Est-ce à regretter, au point de vue des Lettres? Les éditeurs ont une propension à se déclarer victimes et à gémir sur la médiocrité de ce qu'ils publient; c'est une excuse de leurs « fours ». Quand ils se plaignent et songent à majorer leurs tarifs de vente (car ils y songent; s'ils ne le font pas aujourd'hui, ils le feront demain, comme si l'augmentation de prix pouvait compenser l'insuffisance de la qualité littéraire!), ils donnent, à défaut de la raison du prix du papier, cette autre cause : « La crise des écrivains engendre la crise de la librairie ».

C'est une mauvaise plaisanterie professionnelle à laquelle il ne faut pas se laisser prendre. L'éloge des Lettres contemporaines, dans leur ensemble, n'est pas à faire ici, en cent lignes, mais on ne peut laisser dire sans protester que si les livres ne se vendent pas, c'est parce qu'ils sont mauvais. Ils ne le sont ni plus ni moins qu'il y a cinquante ou cent ans : ils sont plus nombreux, trop nombreux d'abord, édités, mis en vente souvent sans discernement; ils sont imprimés sur un détestable papier, que l'on sent, au toucher, voué à une disparition prochaine, mais les romans, les livres d'histoire, de voyage et même les poèmes ne sont pas moins intéressants et révélateurs de talents variés. Le public sait très bien acheter, et par grandes quantités, quand il a distingué une œuvre de valeur.

Nous n'en voulons pour preuve que l'extraordinaire vogue de *Quo vadis*]? cette fin d'année. Ce roman a atteint sa deux-centième édition, c'est-à-dire qu'il a a été vendu à plus de cent mille exemplaires et il a déterminé un véritable et très curieux, très amusant « mouvement ». D'abord, l'auteur, Henri Sienkiewicz, a recueilli les plus grands honneurs. Dans son pays natal même, en Pologne, il est devenu, après cette consécration française, tout à fait populaire. Un comité s'est formé pour lui offrir un souvenir et on a choisi, comme tel, une maison. Comme la souscription avait produit trop d'argent, on a acheté aussi un mobilier, et voilà le romancier installé aux frais de ses admirateurs, dans une superbe demeure qui ne lui a rien coûté. Il y vivra fort à l'aise, de toutes façons, car la pluie d'or est tombée sur lui : à l'âge de cinquante ans bientôt, la renommée ne lui était pas encore venue avant la traduction en français de son *Quo vadis?* Il avait produit cinq ou six romans et de nombreuses nouvelles, qui étaient restés inaperçus. A peine est-il devenu célèbre, que les éditeurs et les directeurs de journaux se sont jetés sur lui. C'était à qui obtiendrait « son » Sienkiewicz et, naturellement, les moindres productions de l'auteur sont traitées de chefs-d'œuvre. Chacun, de son côté, affirme qu'il tient le « bon », celui qui demeurera, qui marquera dans les annales de ce temps, tantôt une « histoire intime », tantôt un récit national. Bref on ne peut plus ouvrir un journal ou une revue, sans y découvrir du « Sienkiewicz ».

Ce qu'il faut en penser? L'œuvre du romancier est très variée, embrassant des sujets, se déroulant dans les milieux les plus divers. On y goûtera, en général, surtout une très grande sensibilité, de la chaleur et une puissance évocatrice du passé qui est tout à fait curieuse, mais que nous avons déjà admirée, par exemple, dans Chateaubriand, aux *Martyrs* ou au *Génie du christianisme* duquel le *Quo vadis?* nous fait inévitablement songer. Certainement Henri Sienkiewicz est « quelqu'un »; il a un tempérament de conteur émotionnant et vigoureux, sinon très personnel et, avec trop d'abondance (*Quo vadis?* compte 650 pages dont 300 de digressions) il retient pendant de longues heures notre attention. Il fait recette et, avec lui, les directeurs de la *Revue blanche* qui, sachant ce qui s'écrit hors de nos frontières — ce que peu de Français savent — ont eu l'idée de le faire traduire et de le publier dans la bibliothèque spéciale qu'ils forment avec un petit nombre d'écrivains, tantôt pleins de valeur, tantôt désignés à notre admiration par le snobisme international. Nous sommes tout au Sienkiewicz. Et pourtant on ne peut s'empêcher de remarquer que les récits « évocateurs » tels que son *Quo vadis?* n'ont pas réussi à tout le monde. Il eut, depuis Chateaubriand, quantité de précurseurs. Voici peu de temps que paraissaient, notamment, l'*Agonie*, puis la *Byzance* de Jean Lombard, où le procédé de reconstitution antique était le même et qui n'ont pas sauvé l'auteur de la misère où il est mort. Pourquoi pas celui-ci et pourquoi l'autre? Mystère, souvent, de l'engouement mondain, ou mystère du lancement d'édition, qui est plus ou moins bien fait? En tout cas, ce que l'on peut retenir, c'est que dans un pays où un roman, qui n'est pas une œuvre absolument hors de pair, sans précédent et sans imitations, a plus de cent mille exemplaires vendus, la crise de la librairie existe surtout dans l'esprit des libraires, mécontents de ne pouvoir tous découvrir leur *Quo vadis ?...*

PAUL BLUYSEN.

CAUSERIE MILITAIRE

On prête au Ministre de la Guerre l'intention d'accorder la liberté d'écrire à tous les militaires en activité de service, sans avoir besoin de solliciter son autorisation préalable.

Dans l'armée, personne ne s'en plaindra, sinon les bons chefs de bureaux du boulevard Saint-Germain, qui ne verraient dans cette libérale mesure qu'une atteinte portée à leurs privilèges séculaires.

Voyons un peu quel mal il y aurait à laisser des officiers, ayant accompli leurs devoirs militaires, taquiner librement la muse, essayer du roman, s'appliquer à l'histoire, et, plus généralement, traiter avec indépendance les graves questions militaires qui nous intéressent. L'officier qui livrerait ainsi le fruit de

ses veilles aux lecteurs, commettrait-il une si mauvaise action ?

Est-ce que l'on craindrait par hasard que la réputation de notre corps d'officiers n'ait à souffrir de la prduction d'œuvres insignifiantes ou de peu de valeur littéraire. A cela on peut repondre que les éditeurs ne se soucient guère de publier à gros frais des ouvrages d'une telle catégorie. N'arrive pas qui le veut à se faire imprimer, et le titre seul de capitaine X... ou de commandant Z... ne suffit pas à convaincre un éditeur, de la valeur de l'ouvrage qu'on lui présente, Donc, sous ce rapport, il en sera des auteurs militaires comme des auteurs civils; ceux-là seuls, susceptibles de la faveur du public, auront les honneurs de la librairie. Et, sous ce rapport, nos éditeurs parisiens ont une compétence beaucoup plus assise que que celle de nos chefs de bureaux du ministère de la Guerre.

Craindrait-on encore de voir des officiers abuser de la liberté accordée pour se livrer à des écrits subversifs ou même attentatoires à la discipline? Si ces officiers les signent, c'est qu'ils consentent ainsi à se livrer au jugement de leurs chefs, *coram populo*. S'ils ne les signent pas, que nous importe; tant que la liberté d'écrire sera étouffée dans l'armée, il y aura toujours des auteurs militaires, désireux seulement d'éviter les ennuis de la voie hiérarchique, qui se cacheront sous des pseudonymes.

Jusqu'à ce jour, les militaires qui désirent faire publier leurs travaux doivent demander l'autorisation ministérielle.

Quel calvaire à gravir pour un auteur militaire!

Tout d'abord, la demande de l'intéressé, accompagnée de son laborieux manuscrit, est transmise au ministre par la voie hiérarchique, et revêtue à tous les échelons du « vu et transmis » réglementaire. Le colonel, sans se presser souvent, et gêné par ses nombreuses occupations, tient naturellement à jeter un coup d'œil sur l'œuvre de son subordonné. Il voit et transmet ensuite avec un léger retard, mais ne peut s'empêcher de faire verbalement à l'impétrant, sa petite critique personnelle. Heu! Heu! Il faut que cela ne l'ait réellement pas choqué pour que cette critique soit élogieuse. Puis, la demande séjourne quelque temps à la brigade, le nombre des lecteurs curieux augmente. A la division, on parle, entre officiers de l'État-Major, du bouquin idiot que cet animal d'Un Tel vient encore de pondre. Au corps d'armée, on pontifie. Est-ce que l'on devrait permettre à des officiers d'écrire de pareilles insanités!

Enfin, le manuscrit arrive au Ministère, bureau de la correspondance générale, où il rejoint ceux d'un certain nombre d'autres camarades. Là, on fait un tri, et les manuscrits à examiner vont aux bureaux compétents et sont soumis à l'appréciation d'un officier d'État-Major, qui oublie quelquefois que, si la critique est aisée, l'art est difficile. Son appréciation est la seule bonne et il est souvent heureux de prouver à ses supérieurs son érudition impeccable en émaillant, sous le voile de l'anonymat, l'œuvre de ses camarades, d'annotations marginales brèves, de soulignés et de points d'exclamation et d'interrogation.

L'autorisation, accordée ou refusée, revient doucement à l'auteur impatienté, par la fameuse voie hiérarchique. Durée de trajet; trois mois environ. A cette vitesse-là, allez donc traiter de l'actualité?

Nous ne connaissons rien de plus grotesque que cette tyrannie bureaucratique qui érige, en tribunal critique de leurs camarades, toute une catégorie d'officiers.

En Allemagne, où la discipline est si bien observée, la liberté d'écrire est accordée à tous les officiers. En raison aussi de la discipline, pourquoi n'accorderait-on pas la même liberté en France? Ce serait plus juste, plus loyal, et moins mesquin.

CAPITAINE FANFARE.

LA GUERRE

AU TRANSVAAL

En dépit de tous les congrès humanitaires, des ligues pour la paix et de la fameuse conférence de la Haye, le siècle finit comme il a commencé, dans le carnage des champs de bataille.

Dans le sud de l'Afrique, une orgueilleuse nation, qui a la prétention de marcher à la tête de la civilisation, écrase du poids de son or, de ses canons et de ses soldats sans cesse remplacés un vaillant petit peuple qui lutte jusqu'à la mort pour son indépendance, pour la liberté. A l'autre extrémité du monde, en Chine, la barbarie dans toute son horreur tient en échec les nations civilisées du monde entier.

La guerre, hélas! est l'état permanent de notre pauvre humanité depuis le commencement du monde. Reculera-t-elle un jour, pour disparaître définitivement, devant les progrès de la civilisation? Nos arrière-petits-neveux discuteront peut-être cette question plus utilement que nous ne saurions le faire aujourd'hui.

La guerre continuera donc longtemps encore à être une véritable industrie nationale pour certaines nations — pour l'Angleterre en particulier. Sans remonter au delà du commencement du siècle, nous voyons les Anglais faire main basse sur Malte, Curaçao, attaquer Copenhague, brûler la flotte danoise et continuer leurs actes de piraterie sur tous les points du globe pour en arriver enfin à cette guerre odieuse du Transvaal qui dure depuis quatorze mois et dont nous allons essayer de résumer les émouvantes péripéties.

Quelques mots sur l'origine du conflit.

A la suite du raid Jameson, le président Kruger entra en pourparlers avec sir Alfred Milner, haut commissaire britannique au Cap, et ces pourparlers aboutirent à la conférence de Bloemfontein, en mai 1899. Le Transvaal offrait aux Uitlanders (étrangers) la naturalisation et le droit de vote au bout de sept ans. Les Uitlanders le voulaient après cinq ans seulement et avec effet rétroactif, ce qui eût eu pour conséquence d'admettre immédiatement 50 000 Uitlanders au droit de vote. Naturellement, le président Kruger refusa. Le gouvernement anglais invoqua alors son droit de suzeraineté et de contrôle, droit qui lui était reconnu par la convention de 1884 sur les affaires extérieures, et voulut l'étendre *arbitrairement* aux affaires intérieures du Transvaal.

Les choses se gâtèrent aussitôt, car l'indépendance même de la république transvaalienne se trouvait ainsi remise en question.

Le président Kruger lança alors son ultimatum, demandant au gouvernement de la Reine « l'envoi de sa réponse pour le mercredi 11 octobre 1899, au plus tard avant cinq heures du soir ».

Lord Salisbury répondit qu'il n'avait rien à répondre, mais le 9 octobre fut lancé le décret de mobilisation de l'armée anglaise.

Le 11, au jour fixé, le général Joubert, généralissime des Boers, envahissait le Natal et la Rhodesia, en même temps que les commandos de l'État libre d'Orange se portaient sur les lignes de Cape-Town et de Port-Élizabeth.

Avant l'arrivée de leurs premiers renforts, les Anglais avaient dans le sud de l'Afrique 25 843 officiers et soldats, et 4 577 chevaux. L'arrivée du corps d'armée mobilisé porta ces effectifs à 80 000 hommes environ.

L'infanterie anglaise est armée du fusil Lee-Enfield, à verrou et à magasin mobile, balle de 12 grammes, calibre 7mm, 7, poudre sans fumée.

Au Transvaal, l'artillerie seule existe en permanence : 106 pièces de campagne pour les deux États, plus un certain nombre de pièces de gros calibre.

La milice, divisée en districts, comprend en réalité tout ce qui est capable de porter un fusil. Elle est armée du Mauser de 7 millimètres avec chargeur de cinq cartouches. Aucune manœuvre, chacun se poste où il veut, et le tir à volonté est la règle absolue.

On évalue à 50 000 hommes environ le chiffre total de combattants pouvant être fourni par les deux Républiques.

Nous allons maintenant suivre rapidement la marche des opérations.

***

A l'expiration du délai fixé par l'ultimatum, le général Joubert envahit le Natal, se porte sur Dundee-Glencoe avec Durban pour objectif. Il a devant lui le général sir George White, débarqué depuis trois ou quatre jours, qui va essayer de lui barrer la route à Glencoe.

Dans l'Orange, le général Cronje s'avance sur Mafeking et Kimberley, tandis que d'autres commandos occupent Colesberg, Ruggersdhorp et Aliwal-North, au nord de la colonie du Cap, occupant les débouchés, sur le fleuve Orange, des trois lignes de chemin de fer se dirigeant de Capetown, Port-Élizabeth et East-London, sur Bloemfontein et Prétoria.

Les Boers prennent donc l'offensive stratégique sur trois théâtres différents et forcent ainsi les Anglais à se diviser.

Subissant cette tactique, ces derniers forment trois groupes à leur tour : la colonne du Natal, à l'Est ; la colonne du centre, sur le fleuve Orange, avec Bloemfontein pour objectif, et la colonne de l'Ouest avec le camp de De Aar pour base d'opérations.

Le 20 octobre, bataille de Glencoe, la première affaire sérieuse. Les Anglais, commandés par le général Symons, repoussent l'attaque de Lucas Meyer, venant du Nord-Est. Le corps principal des Boers, venant de Newcastle, n'arriva pas à temps pour combiner son action avec celle de Meyer, et c'est grâce à ce retard que les Anglais évitèrent un désastre. La bataille dura six heures et demie, et les Anglais eurent 229 officiers et soldats mis hors de combat. Le général Symons, blessé, mourut des suites de sa blessure. Les Boers firent en outre 250 prisonniers.

Le lendemain, 21 octobre, le général White donne l'ordre d'attaquer les Boers à Elandslaagte, à 24 kilomètres de Ladysmith. Le général French, après un long duel d'artillerie, exécute une attaque de front combinée avec un mouvement tournant sur la gauche des Boers, et le soir vers 6 heures, emporte d'assaut les dernières positions.

Pendant ce temps, le général Joubert, à la tête de 9 000 hommes, venait donner la main à Lucas Meyer, et força les Anglais à la retraite sur Ladysmith, après le combat de Rietfontein livré par un commando de 1 500 hommes environ de l'État libre.

Les 27, 28 et 29 octobre, Joubert fait sa jonction avec les Orangistes venus d'Harrismith, et manœuvre de façon à investir Ladysmith en formant un demi-cercle au nord de cette ville. Enfin, le 30 octobre a lieu le combat de Farquhar's Farm et du col de Nicholson où les Anglais sont battus à plate couture, perdant 1 308 officiers et soldats, tués, blessés ou prisonniers, et 7 pièces de canon.

Le soir même, l'artillerie de Joubert bombarde Ladysmith, et 20 000 Boers investissent la place où se trouve enfermé White avec 7 000 hommes.

Le 2 novembre, French réussit à sortir et va prendre le commandement d'une division de cavalerie dans la colonie du Cap.

L'anxiété était grande à Durban et à Pietermaritzbourg, d'autant plus que, la tête de colonne du corps d'armée mobilisé en Angleterre étant sur le point de débarquer à Durban, le général Joubert porta tous ses efforts vers le Sud pour empêcher le débloquement de Ladysmith.

Le 15 novembre, les Boers attaquent un train blindé parti d'Estcourt en reconnaissance sur Colenso, et les Anglais subissent encore un échec.

A la fin du mois, tout le corps d'armée anglais avait débarqué à Capetown et à Durban, et sir Redvers Buller prit le commandement en chef.

Pendant que ces événements s'accomplissaient au Natal, le général Methuen marchait au secours de Kimberley isolé par Cronje, et les généraux French et Gatacre avaient toutes les peines du monde à contenir les commandos qui opéraient sur le fleuve Orange.

Nous passons sous silence une foule d'escarmouches, de petits combats livrés un peu partout, et nous arrivons à la deuxième phase de cette guerre étonnante qui ménageait encore tant de cruelles surprises à l'orgueil britannique.

***

Le général Buller divisa son corps d'armée en trois fractions qui allèrent renforcer les trois colonnes dont nous avons parlé plus haut. Il se réserva le commandement des opérations autour de Ladysmith. Le 5 décembre, il arriva à Frère et prit la direction effective des troupes concentrées au camp de Chieveley, soit 17 000 hommes environ.

Le 15 décembre, eut lieu la bataille de Colenso, et le généralissime anglais, qui voulait forcer le passage de la Tugela, subit une défaite retentissante : 1 237 tués, blessés ou prisonniers et onze pièces de canon tombées entre les mains des Boers qui, de leur côté, n'avouent qu'une trentaine de tués et blessés.

Quittons un instant le Transvaal et examinons rapidement ce qui se passe du côté de Kimberley.

Le 23 novembre, le général Methuen livre, avec 8 000 hommes, le combat de Belmont, repousse les Orangistes qu'il retrouve le 28 sur la Modder River, commandés par le général Cronje. Le combat resta indécis jusqu'à la tombée de la nuit et les Anglais furent très surpris de constater le lendemain matin que les Boers avaient abandonné leurs positions.

Le général Cronje avait son plan et recula jusqu'à 20 kilomètres au sud de Kimberley, à Magersfontein, où il se retrancha solidement.

Après une dizaine de jours d'accalmie, tandis que le général Gatacre se fait battre à Stormberg et perd 600 prisonniers, lord Methuen veut poursuivre sa marche sur Kimberley et, le 9 décembre, fait une démonstration pour forcer les Boers à se découvrir.

C'est le prélude du désastre de Magersfontein, bataille qui, en réalité, a duré quatre jours, y compris la retraite de Methuen (le 12).

Les Anglais perdirent dans cette sanglante affaire 971 tués, blessés ou disparus. Le brave général Wanchope, commandant la brigade des highlanders, était au nombre des morts.

Au centre, rien de bien intéressant. French et Gatacre se contentent de contenir tant bien que mal les commandos qu'ils ont devant eux.

***

Sur ces entrefaites, le 23 décembre, le vieux maréchal Roberts s'embarque pour le Cap où il va prendre le commandement en chef. On lui adjoint le jeune général Kitchener comme chef d'état-major général. En même temps, on expédie renforts sur renforts, et bientôt l'effectif de l'armée anglaise s'élève à 200 000 hommes.

Le général Buller a conservé le commandement des troupes du Natal.

Le 16 janvier a lieu le premier passage de la Tugela ; le 24, affaire de Spion Kop, trop connue pour qu'il soit besoin de la rappeler. Le général Buller est rejeté au sud de la Tugela qu'il franchit de nouveau le 5 février pour la repasser le surlendemain. D'où le surnom de « passeur de la Tugela » qui survivra à ce général malheureux. Il est écrit que Ladysmith ne sera débloqué que par les opérations du maréchal Roberts sur Bloemfontein.

Le généralissime est arrivé au camp de De Aar, et les opérations du Natal passent désormais au second plan.

Le 15 février, on apprend que le général French, qui a enfin trouvé sa division de cavalerie, vient de débloquer Kimberley. Les combats se succèdent autour de cette ville et, le 27, le brave général Cronje succombe héroïquement à Paardberg, se sacrifiant avec une arrière-garde de 3 000 hommes pour sauver le reste de son armée et son matériel de siège.

La capitulation de Cronje amène la délivrance de Ladysmith (1er mars) et, le 13, lord Roberts entre à Bloemfontein, capitale de l'État libre d'Orange.

Les deux premiers actes de la tragédie sanglante sont joués.

Le 28 mars meurt le vieux général Joubert. Il est remplacé par un jeune général, Louis Botha, qui réussit, comme entrée de jeu, à immobiliser lord Roberts à Bloemfontein pendant six semaines, fait une diversion puissante dans le sud-est de l'État libre et force le généralissime anglais à envoyer 40 000 hommes au secours du général Brabant, en fort mauvaise posture à Wepener.

La marche de Bloemfontein sur Pretoria constitue le troisième acte de la guerre.

***

Cette marche a été préparée avec un soin minutieux par lord Roberts et le général Kitchener. Avant de se mettre en marche sur le Nord, il fallait, en effet, assurer le ravitaillement d'une immense armée, dont les communications étaient sans cesse menacées par un ennemi audacieux, il fallait surtout assurer la sécurité de son flanc droit, les Orangistes occupant solidement toute la région s'étendant à l'est de la ligne du chemin de fer de Bloemfontein à Pretoria.

La situation des belligérants est alors la suivante :

L'armée anglaise s'étend de Kimberley à Ladysmyth, en passant par Ladybrand; lord Methuen, à l'extrême gauche, marche sur Mafeking, toujours assiégé; à l'extrême droite, le général Buller essaye d'arriver à Newcastle et de là sur Johannesburg et Prétoria. Lord Roberts marche au centre, sur trois colonnes, ayant à sa gauche la division Pol Carew, à droite la division Hamilton — le général Rundle, plus à l'Est, couvrant Ladybrand et servant de liaison avec les troupes de Buller.

Lord Roberts a sous ses ordres six divisions et demie d'infanterie, quatre brigades de cavalerie, deux divisions d'infanterie montée et 180 pièces de canon.

A ces forces formidables, les plus considérables que l'Angleterre ait jamais réunies dans la même main, Louis Botha peut opposer 12000 paysans environ !...

Lord Roberts marche donc à coup sûr, occupe Brandfort, franchit la Wet, s'empare de Winburg, passe la Zand et entre le 12 mai à Kronstadt.

Botha recule pas à pas sans se laisser entamer.

75 milles à peine séparent lord Roberts du Vaal, mais il attend, avant de pousser plus loin, les résultats de la colonne Methuen sur Mafeking, qui est enfin délivrée le 18 mai. Sir Buller arrive en même temps à Newcastle, au nord du Natal, mais ne peut atteindre Laingsnek.

Les deux colonnes d'extrême droite et d'extrême gauche forment ainsi deux sortes de crochets offensifs, et toute l'armée anglaise, resserrant peu à peu les deux branches de son formidable étau, balaye devant elle la vaillante petite armée de Botha dont le courage semble se décupler avec le danger.

Lord Roberts précipite alors le mouvement. Ses pointes d'avant-garde franchissent le Vaal le 24 mai, et 12 jours plus tard, le 5 juin, Prétoria tombe, sans la moindre résistance, entre les mains des Anglais.

Située au fond d'une cuvette, entourée de hautes collines faciles à fortifier, Prétoria pouvait être défendue de longs mois par une garnison relativement peu nombreuse. Mais le général Botha, n'ayant point, comme son adversaire, des réservoirs d'hommes inépuisables, a préféré sagement se retirer avec toutes ses forces dans les montagnes du Nord-Est, d'où il dirigera la résistance désespérée qui, aujourd'hui, fait l'admiration du monde entier.

***

Le troisième acte est joué. Le drapeau britannique flotte sur les monuments des deux capitales des petites républiques. En Angleterre, la joie déborde, la guerre est finie et Albion victorieuse !...

Le rideau se lève sur le quatrième acte : la guerre de guerilla, la lutte contre les essaims d'abeilles, prévue par lord Wolseley.

Buller s'est avancé péniblement jusqu'à Wolksrust et lord Roberts pousse non moins péniblement ses colonnes dans la direction de Lydenburg, tandis que

de Wet, resté dans l'Etat d'Orange, harcèle avec une activité surprenante l'ennemi autour de Kronstadt, lui enlevant convois sur convois, se jouant avec une audace sans pareille des généraux Béthune, Brabant Mac Donald, Hunter, Clements, Paget, Cléry et Rundle acharnés en vain à sa poursuite.

Profitant de la diversion de de Wet qui a attiré sur lui le gros des forces anglaises, Louis Botha se jette brusquement sur les troupes qu'il a devant lui, le 11 juillet, et fait prisonniers, au col de Nitrals, ce qui reste du régiment de Lincolnshire, de deux escadrons de dragons et d'une batterie d'artillerie, échappés la veille à la fusillade.

Roberts essaye de prendre sa revanche en occupant d'abord Middelburg et Machadodorp ensuite. Il occupe Lydenbourg le 6 septembre.

Le 1er septembre, lord Roberts lance une proclamation annexant le Transvaal, comme il avait annexé l'État d'Orange, après l'occupation de Bloemfontein,

Les Boers accueillent cette proclamation en continuant leurs exploits aux portes mêmes de Johannesburg, tandis que de Wet reparaît dans l'Orange et fait sauter presque chaque jour un point quelconque de la ligne du chemin de fer au nord et au sud de Kronstadt. « Pas un jour, pas une nuit, télégraphie lord Roberts, ne se passent sans qu'on attaque des trains et sans qu'on cherche à les faire dérailler. »

L'occupation de Lydenburg ne met donc pas fin aux hostilités comme l'espérait le vieux maréchal qui, fatigué de cette interminable campagne, fait annoncer son retour en Angleterre où il recueillera la succession du lord Wolseley en qualité de généralissime de l'armée anglaise.

Sur ces entrefaites, on apprend (11 septembre) le départ du président Kruger qui, après avoir transmis ses pouvoirs à Schalk Burgher, se réfugie à Lourenço Marquez, d'où il s'embarque le 19 octobre pour l'Europe à bord d'un navire de guerre hollandais, le *Gelderland*.

La grande guerre est virtuellement terminée, l'heure est critique pour les Orangistes et les Transvaaliens, mais de nombreux petits commandos, commandés par les Botha, les de Wet, les Olivier, Viljoen, Lemmer, etc., battent la campagne aussi vaillamment qu'au premier jour, guettant les occasions, enlevant les patrouilles anglaises et capturant leurs trains d'approvisionnements.

C'est la guerre de guerilla qui commence, lutte désespérée d'un vaillant petit peuple résolu à mourir plutôt que de se soumettre à l'envahisseur. La guerre est partout plus ardente que jamais dans ces pays soi-disant conquis, et les Anglais ne sont maîtres, en réalité, que de quelques grandes villes et des lignes de chemins de fer. Les deux tiers de l'Etat d'Orange et les quatre cinquièmes du Transvaal sont toujours libres, et les journaux anglais constatent eux-mêmes que tout va de mal en pis dans l'Afrique du Sud. Furieux de ne pouvoir vaincre cette résistance opiniâtre d'un peuple qui veut vivre libre, ses ennemis se vengent odieusement sur les femmes et les enfants, brûlent les fermes, etc., se mettant ainsi au ban des nations civilisées.

Telles sont, rapidement résumées, les différentes phases de cette guerre extraordinaire qui, selon l'expression du président Kruger, étonne le monde entier depuis 14 mois.

En terminant, qu'on nous permette d'envoyer notre tribut d'hommages au président Kruger, à l'admirable vieillard et au vaillant petit peuple écrasé, mais non vaincu, par la plus puissante armée que l'Angleterre ait jamais réunie, et qui reste fièrement le fusil à la main pour défendre son territoire et sa liberté.

EN CHINE

Depuis six mois la question chinoise est posée devant l'ancien et le nouveau monde. Depuis six mois la barbarie est aux prises avec la civilisation, et toutes les chancelleries se demandent avec une anxiété croissante comment se terminera le terrible drame qui se joue en ce moment à l'autre extrémité du monde.

Comment résumer ces événements aussi extraordinaires qu'inattendus? Le monde entier s'était donné rendez-vous sur les rives de la Seine pour y admirer les merveilles accumulées par le génie humain, lorsque, comme un coup de foudre dans un ciel sans nuages, éclata la terrible crise : Pékin en proie aux horreurs de la pire révolution; toutes les légations assiégées, bombardées, brûlées par une populace furieuse; les missionnaires, les étrangers, massacrés avec d'horribles raffinements de cruauté. Et, en face de ce lamentable spectacle, l'Europe impuissante, affolée, expédiant en hâte ses navires chargés de troupes et de canons, délivrant ses représentants mais incapable, depuis lors, d'obtenir le châtiment des coupables, ouvertement protégés par l'impératrice douairière de Chine.

Les rapports officiels du commandant de Marolles et de M. Pichon, notre ministre à Pékin, ont fait connaître toutes les péripéties de ce drame inouï. Nous n'avons donc pas à les analyser; ils sont dans toutes les mains, et, d'ailleurs, il nous faudrait tout un numéro du *Magasin Pittoresque* pour les exposer clairement.

Comment tout cet imbroglio se dénouera-t-il? Bien malin le diplomate qui pourrait entrevoir la solution de cette question chinoise grosse des plus formidables éventualités.

Tout ce que nous savons de façon précise, c'est que nous avons, à des milliers de lieues de la mère patrie, un petit corps d'armée de 16 à 18000 hommes qui fait fière figure au milieu des troupes internationales et que la carte à payer doit approcher à l'heure actuelle de la centaine de millions. Pour tout le reste, c'est une énigme à déchiffrer.

Envoyons donc un salut ému aux braves petits soldats qui forment là-bas la garde d'honneur du drapeau français, et attendons les événements.

HENRI MAZEREAU.

LA VIE EN PLEIN AIR

Vive l'Automobilisme! c'est le cri de la quinzaine. Il triomphe partout, dans nos promenades, sur nos routes, dans les concours de Vincennes, là-bas à l'exposition lointaine des sports et des chemins de fer, et enfin tout dernièrement, il a fait son entrée triomphale à l'Exposition de Paris, au Champ de Mars, au Trocadéro, au milieu des acclamations d'un public enthousiaste et ravi.

Ce fut la dernière fête, et elle fut éclairée par le soleil, sans lequel rien ne réussit complètement.

L'Automobile-Club de France l'avait merveilleuse-

ment organisée, et la foule — immense — a montré par sa présence et par ses bravos combien elle était séduite par le spectacle.

Devant le Grand Palais s'élevait une large estrade en bois sur laquelle avaient pris place les membres de l'Automobile-Club, et parmi eux M. le baron de Zuylen, le marquis et le comte de Chasseloup-Laubat, Périvier, directeur du *Figaro*, Paul Meyan, etc.

Sur les marches du Grand Palais, l'Harmonie Dufayel donnait un fort joli concert qui fit prendre en patience l'arrivée des voitures automobiles.

A l'une des fenêtres on pouvait apercevoir le roi des Belges, et quelques personnages de sa suite. L'automobile fait la joie des princes, des rois et des peuples.

De l'autre côté, c'est-à-dire au Petit Palais, le spectacle est des plus curieux. Autour des statues, sur les statues même, ce sont des grappes humaines qui se tiennent en équilibre. Sur les marches, dès une heure, il n'y avait pas un coin de libre. Les retardataires ont dû porter leurs pas ailleurs.

Mais voici les voitures. Elles viennent des Invalides, après être parties de la place de la Concorde, où est installé l'Automobile Club. Combien sont-elles?

Au moins deux cents, et j'aurais été bien embarrassé, si j'avais fait partie du jury, pour distribuer des prix. Elles étaient ornées avec beaucoup de goût, notamment d'exquis chrysanthèmes à travers un harmonieux feuillage, et au milieu des fleurs, des roses, des bannières rouges, or, bleues, vertes, de jolis minois emmitouflés dans des fourrures grises. J'ai remarqué particulièrement l'automobile-char de l'*Auto-Vélo*, notre nouveau confrère sportif, qui faisait la joie des yeux. Quelqu'un disait à côté de moi : « C'est le char de la victoire... » Le comte de Dion, qui a fondé ce nouvel organe avec le marquis de Chasseloup-Laubat et plusieurs autres sportsmen, ont en effet l'habitude de vaincre dans toutes leurs entreprises.

La foule, je l'ai dit, était des plus denses, et pour permettre le défilé, des gardes *à cheval* présidaient le cortège. La vieille locomotion précédant la nouvelle... pour ce jour.

Le préfet de police, afin d'éviter les accidents, avait donné l'ordre qu'il y eût deux cortèges, l'un au Trocadéro, l'autre aux Champs-Élysées. Je n'ai vu que celui des Champs-Élysées, mais la précaution était bonne, car si la foule n'avait pas été divisée, je me demande ce qui serait advenu. Il n'y a pas eu d'accidents à déplorer, mais les bousculades ont été nombreuses de ci, de là; la foule a même abusé de sa force pour entrer sans payer dans l'Exposition.

M. Hébrard, directeur du *Temps*, et membre de l'Automobile-Club, s'est vu refuser pendant plus d'une demi-heure l'entrée du Grand Palais, par suite de l'excès de zèle d'un gardien. Petits incidents regrettables, qui seront vite oubliés, tandis qu'on se rappellera longtemps ce défilé d'automobiles où chaque voiture eut sa part du succès général.

L'*Auto-Vélo*, et son rédacteur en chef, M. Desgrange, ont été parmi les médaillés du concours fleuri, ainsi que M. Georges Richard, à qui a été accordé une médaille d'or.

Le jury du concours et l'*Automobile Club* méritent toutes les félicitations.

On ne peut exprimer qu'un regret, c'est que ce spectacle ne nous ait pas été offert plus tôt. Mais j'espère bien que l'été prochain, l'Automobile-Club nous donnera de nouveaux spectacles de plein air, que le public préfère à tous les autres.

***

Un amateur, un apôtre du plein air, le bon et brave ami Adolphe Corthey, est mort pour l'avoir trop aimé. Il avait passé la soixantaine, mais il avait les audaces du jeune homme de vingt ans. Le froid ne lui faisait pas peur. Il le bravait, s'étant habitué dès son jeune âge à se faire « un corps sain dans un esprit sain ».

Un jour, la température s'était abaissée subitement. Il sortit néanmoins, comme à l'ordinaire, sans pardessus.

Il marcha longuement, alla faire des armes chez Rue, et rentra se coucher le soir chez lui, tout au haut de la rue Lepic, en proie à la fièvre. Lui qui n'était jamais resté au lit plus de huit heures, il dut y rester pendant huit jours, atteint d'une fluxion de poitrine.

Son corps résistait, mais son esprit toujours lucide voyait les progrès du mal et parlait avec philosophie de la... fin.

Il la vit venir sans crainte et souriant, jetant ses derniers regards sur ses vieilles épées accrochées au mur de sa chambre, qui lui rappelaient la vieille Chevalerie Française, dont il était, en cette fin du XIXe siècle, un des représentants les plus estimés et les plus braves. Il était sans peur et sans reproche.

MAURICE LEUDET.

THÉATRE

Comédie-Française. — *Alkestis*, drame en vers, d'après EURIPIDE, par GEORGES RIVOLLET.

C'est au théâtre d'Orange que fut jouée pour la première fois, il y a deux ans, cette œuvre remarquable. Dans l'incomparable décor où *Alkestis* nous fut donnée, par une nuit d'été, sous un ciel bleu criblé d'étoiles, l'effet avait été saisissant. Les vers harmonieux montaient, ailés, jusqu'au sommet du vaste amphithéâtre, et devant le mur cyclopéen, le long duquel était installée la scène, les personnages semblaient prendre des proportions surhumaines.

A la Comédie-Française, l'œuvre, toujours belle pourtant, a paru rapetissée, et ceux qui, comme moi, avaient applaudi l'adaptation de M. Georges Rivollet au vieux théâtre romain, ont regretté le cadre superbe, décidément indispensable à l'envergure du drame antique.

Le sujet d'*Alkestis* est d'une émouvante simplicité. La mort menace le palais du roi Admète : il faut une proie à ce génie malfaisant. C'est la jeune épouse qui se sacrifiera : Alkestis est belle, heureuse, souriante à la vie; le malheur devrait s'éloigner d'elle, et pourtant elle mourra. Mais un bras puissant, celui d'Héraclès, ira l'arracher à la tombe. Héraclès a été l'hôte d'Admète le jour même où le palais était en deuil; les lois sacrées de l'hospitalité lui en avaient ouvert la porte. Il a mangé et bu d'un appétit olympien; il s'est même enivré joyeusement, tandis qu'autour de lui tout le monde pleurait. Et quand il a su la douleur d'Admète, le géant ivrogne et carnassier a jeté les roses qui couronnaient son front; il a repris son sang-

froid et couru disputer à la mort la jeune et belle Alkestis.

M. Georges Rivollet n'a point serré de trop près le texte du poète grec, la chose était impossible; mais les libertés qu'il a prises ne déparent point son œuvre riche en beautés. Il a touché à Euripide avec respect, l'art délicat d'un vrai poète. Sur la pensée d'Euripide, il a jeté des vers délicieux.

Écoutez Héraclès en extase, au clair de lune, après sa copieuse orgie :

... Cette nuit, tout dort sur terre et dans le ciel;
L'âme des roses monte à leurs lèvres de miel,
Sous l'olivier sacré l'Hamadryade rêve;
C'est l'heure du repos des choses, c'est la trêve!
Une divine paix tombe du firmament,
Et voilà que mon cœur est comme un lac dormant;
Et tout ce qui bouillonne en moi, tout ce qui gronde,
S'apaise, et ce n'est plus qu'une ride sur l'onde.
Tout est beau, tout est bon dans le vaste univers,
Et, dans l'âpre senteur de ces pins toujours verts,
Ivre, comme peut l'être un dieu quand il est ivre,
J'aspire sous les cieux la volupté de vivre!

Sur le corps d'Alkestis, les jeunes filles viennent apporter des fleurs et quelles plaintes, quelle musicale élégie exhalent leurs lèvres!

Ne cherchez plus dans les chemins
Les aphodèles, les jasmins
Dont la fleur en neige retombe :
Nous avons tout pris pour sa tombe.

Ne cherchez plus dans le blé mûr
L'étoile du bluet d'azur
Ni la pourpre du pavot frêle :
Nous avons tout cueilli pour elle.

Morte endormie avant le temps,
Nous effeuillons sur le sépulcre où tu reposes
La jeunesse d'avril et la splendeur des roses,
Afin que tes paupières closes
Rêvent dans leur sommeil d'un songe de printemps!

Et quand la cérémonie des funérailles est achevée et qu'Alkestis dort sous les fleurs, le roi Admète, abîmé dans sa douleur, se souvient du passé. Le regard tourné vers la campagne ensoleillée, il évoque les douces visions d'autrefois :

Oh! vous, qui savez tout, poètes, dites-moi
Pourquoi cette campagne est si belle, pourquoi
Là-haut dans le ciel bleu passent ces hirondelles?
Pourquoi le bois s'éveille avec un frisson d'ailes?
O misère! Et pourquoi, dans un matin plus pur
Mes yeux n'ont jamais vu plus de joie et d'azur...
Ce fut par une aurore à celle-ci pareille,
Hélas! où tous les nids chantaient à notre oreille,
Eveillant les échos dans les bois endormis,
Vous vous en souvenez, n'est-ce pas, mes amis?
Qu'au son de la cithare et des chants d'hyménée,
Vierge, dans mon palais vous l'avez amenée.
J'étais là... je la vis de loin, dans le chemin;
Sur le bras paternel elle appuyait sa main;
Elle marchait dans l'herbe humide de rosée,
Légère avec ses blancs vêtements d'épousée;
Et le peuple effeuillait des roses sous ses pas;
Et moi, tout ébloui, je croyais voir, là-bas,
Venir dans la splendeur de ce matin sans voiles
L'aube même, sortant de son palais d'étoiles.

La Comédie-Française a fait son devoir en mettant au répertoire cette œuvre noble et belle. Cette adaptation, où l'érudition se cache pour ne faire place qu'à la poésie, est supérieure à bien des pièces originales dont la destinée est éphémère.

CH. FORMENTIN.

Opéra-Comique. — *Une Aventure de la Guimard*, ballet en un acte de M. Henri CAIN, musique de M. André MESSAGER.

Donné au cours des fêtes qui eurent lieu à Trianon à l'occasion de l'Exposition universelle, le ballet de MM. Cain et Messager y avait obtenu un grand succès. Nous devons savoir gré à M. Carré de l'avoir joint sur l'affiche à l'intéressante reprise du *Juif Polonais*.

L'*Aventure de la Guimard* est des plus simples. Il s'agit d'un jeune garçon qui s'est laissé enrôler par un sergent recruteur afin de pouvoir satisfaire, par quelques présents, la coquetterie de son amie. Au moment de la séparation, nos deux amoureux se désolent, lorsque survient la Guimard qui, après avoir dansé devant le sergent recruteur, profite de l'admiration où son talent chorégraphique a plongé celui-ci pour lui dérober et pour détruire l'acte d'enrôlement. Fureur du sergent, qui conduirait la Guimard en prison sans l'opportune intervention d'un fermier général qui met tout le monde d'accord.

M. Messager a écrit sur ce mignon livret une musique vive et légère, très en rapport avec les gracieuses situations du sujet.

On a beaucoup applaudi Mlle Chasles qui a interprété de charmante façon le rôle de la Guimard; elle a d'ailleurs été fort bien secondée par Mlle Dugué et Santori.

***

Reprise de *la Basoche*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Albert CARRÉ, musique de M. André MESSAGER.

Quelle heureuse idée a eue l'Opéra-Comique de reprendre *la Basoche!* Voilà de la musique claire, au moins; de la mélodie facile et nullement triviale; le tout encadré d'une très correcte harmonie, brillamment rehaussée par une instrumentation à la fois ingénieuse et non dépourvue d'originalité. Franchement, cela nous repose un peu de ces pièces, trop nombreuses, hélas! que veut nous imposer la nouvelle école, et qui se parent prétentieusement du titre de *drame* ou de *comédie lyrique;* véritables énigmes pour le bon public et soi-disant accessibles aux snobs seuls qui, bien qu'ils en aient, n'y voient goutte la plupart du temps.

Rappelons en quelques lignes l'allègre sujet du livre de *la Basoche*, qui fait le plus grand honneur à son auteur, le très distingué directeur de la salle Favart, M. Albert Carré.

Le duc de Longueville vient d'amener à Paris Marie d'Angleterre; elle doit être unie en troisièmes noces au roi Louis XII, qui lui est complètement inconnu.

C'est le lendemain que doit avoir lieu l'entrée solennelle de la future reine, et celle-ci se trouve prise, en attendant, d'un irrésistible désir de visiter Paris incognito. L'auberge du Plat d'Étain est là : elle y descend juste au moment où vient de se faire l'élection du roi de la Basoche.

Clément Marot, l'heureux élu, s'avance à cheval, diadème au front et en grande pompe, sur la place publique.

Pour mériter le titre de roi de la Basoche, il faut être célibataire : or Clément Marot a épousé Colette, une gentille campagnarde, mariage ignoré de ses électeurs et qu'il s'est empressé de leur cacher.

Colette a d'ailleurs reçu de lui l'ordre formel de ne révéler à personne son état civil. La situation devient alors très amusante, car, tandis que Marie d'Angleterre

est convaincue que Clément Marot est le roi Louis XII en personne, Colette, elle, se croit devenue reine de France. De cette double erreur naissent alors de nombreuses péripéties qui, à la grande joie du spectateur, amènent finalement la rencontre des deux reines, toutes les deux en grand costume de cour. Tout s'arrange au mieux du monde et au milieu d'unanimes applaudissements.

La fine musique que M. Messager a su broder sur ce thème a retrouvé le même succès qu'à sa première apparition. *La Basoche* figure, à mon avis, au premier rang de ses nombreuses partitions. Pour être juste, il faudrait en citer la plupart des morceaux : le mieux, c'est d'aller l'entendre, certain d'en revenir satisfait.

Mlle Riotton (Colette) et Mlle Baux (Marie d'Angleterre) ont rivalisé d'entrain et de gentillesse ; M. Jean Périer (Clément Marot) a porté dignement et en chanteur de talent la royale couronne de la Basoche, et il est difficile de mieux personnifier Jean Léveillé que ne l'a fait M. Carbonne. Dans des rôles secondaires, MM. Grivot, Jacquin, Rothier, Huberdeau et Allard se sont fait applaudir à bon droit. Mais les honneurs de la soirée reviennent à l'excellent et incomparable Fugère, qui a atteint, dans le rôle du duc de Longueville, à la perfection même.

Em. FOUQUET.

LES LIVRES

Gavotte musquée. — Sous ce titre évocateur de fêtes galantes, d'aristocratiques raffinements et de plaisir, M. Henri Graffan, un jeune compositeur marseillais de grand talent, vient de publier une œuvre d'une grâce exquise et spirituelle, d'une mélodie pleine de finesse et de charme, pour laquelle, en manière de glose poétique, notre confrère O. Justice a écrit de jolis vers où passe avec la séduction des Camargos comme un fin rayon de la palette de Watteau et de Lancret.

Gavotte musquée se trouve à la maison d'édition Le Clavier, 78, rue de Rome, à Marseille, et chez tous les grands marchands de musique.

RECETTES ET CONSEILS

POUR CHAMPAGNISER LE VIN BLANC

On fait fondre au bain-marie du beau sucre candi blanc avec un même poids de vin blanc, puis on verse ce sirop dans la pièce, à raison de trois litres par hectolitre ; on agite vigoureusement et longtemps pour que le sirop se répartisse bien dans la masse et en même temps pour que le vin absorbe de l'air. On ajoute encore 6 à 8 grammes de tanin dissous dans l'alcool ; le lendemain, on colle, et huit jours plus tard on met en bouteilles.

Quelques mois plus tard, le vin est devenu mousseux.

***

POUR GUÉRIR LES MAUX DE DENTS

Le remède est très simple : verser dans un demi-verre d'eau de 12 à 15 gouttes d'*Eau de Suez* (fil jaune), délayer le mélange obtenu, et au moyen d'une brosse douce, s'en frotter les gencives et les dents. La rage de dents la plus violente est immédiatement calmée. *L'Eau de Suez*, combinée d'après les découvertes de Pasteur, détruit le microbe de la carie et donne aux dents une blancheur éclatante.



Le Père Noël et sa *Phosphatine Falières*.

***

NETTOYAGE DES ÉPONGES DE TOILETTE

Mettre tremper pendant une heure ou deux l'éponge dans de l'eau fortement acidulée par le jus d'un ou de plusieurs citrons, suivant la grosseur de l'éponge ; la presser souvent et à plusieurs reprises ; la rincer à grande eau. Si l'éponge est très ternie ou très imprégnée de savon, on peut, avant de la mettre dans l'eau acidulée, la faire tremper et la presser dans de l'eau chaude où on aura fait dissoudre un peu de cristaux de soude.

JEUX ET AMUSEMENTS

Solution du problème paru dans le n° du 15 novembre 1900.

PROBLÈME

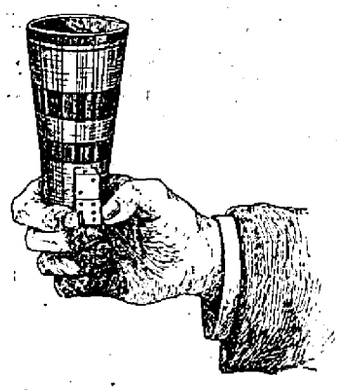
$\frac{1}{6} \quad \frac{1}{12} = \frac{3}{12}$ ou $\frac{1}{4}$ de l'existence totale pour l'enfance et l'adolescence. L'âge de la mort de Diophante se compose donc :

1° De ce quart ; 2° du septième ; 3° de 5 ans ; 4° de la moitié qu'atteignit le fils ; et 5° des 4 ans que le père survécut à son fils.

On $\frac{1}{4} + \frac{1}{7} + \frac{1}{2} = \frac{25}{28}$. Donc l'âge final du célèbre mathématicien grec d'Alexandrie se compose de ces $\frac{25}{28}$ et de 9 ans ; 9 ans représentant les $\frac{2}{28}$, l'âge cherché est donc $\frac{9 \times 28}{3}$ ou 84 ans.

Ont résolu le problème : MM. Barbier, à Montauban ; Bergis, à Montpellier ; un groupe de lycéens à Marseille ; Isnard, à Nîmes ; Roussel, à Douai ; L. Jeannin, à Valenciennes ; E. Rachet, à Paris ; Mlle Jeanne Hoen, à Paris ; L. Breton, à Versailles ; Mlle Valentine Jullien, à Lille ; Mme Denise Guignet, à Neuilly-sur-Seine ; D. Giraud, à Nancy ; Ch. Legris, au Mans ; Ch. Bartaumieux, à Paris ; Mlle Marguerite Mathurin, à La Ferté-sur-Grosne (Saône-et-Loire).

On tient dans une main un cornet de deux dés, comme le représente la figure. Il s'agit, sans s'aider de l'autre main, de les faire pénétrer dans le cornet. Pour le premier, cela va tout seul, il suffit de le lancer en l'air et de le rattraper dans le cornet. Pour le second, cela est plus difficile, car si on le lance en l'air, le premier a bien des chances d'en faire autant et de retomber à côté. On peut y arriver plus simplement en abaissant brusquement la main et en lâchant, en même temps, le dé. Celui-ci tombe moins lentement, il arrive au moment où le cornet est plus bas que lui et peut dès lors le recevoir.



Le Gérant : Ch. Guion. Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 40114.

LA FEMME DU MAITRE



VAN DYCK : LA FEMME DU MAITRE (Pinacothèque de Munich). — Gravure de GUÉRELLE.

L'ABBAYE DES DAMES

SAINTES EN SAINTONGE

Parmi les superbes sculptures qui décorent la façade de l'église Sainte-Marie, ancienne chapelle abbatiale du célèbre monastère des « Dames » de Saintes, un groupe excite particulièrement l'intérêt des archéologues. Deux chevaliers bardés de fer, montés sur leurs destriers de bataille, la lance en arrêt, s'élançant l'un contre l'autre, emportés par l'ardeur du combat..... Un troisième personnage à pied, vêtu d'une longue robe, semble se jeter entre les adversaires et les arrêter en étendant les bras.

Les commentateurs attribuent à cette scène la représentation de la *Trève de Dieu*. Malgré leur autorité, nous aimons y prêter un symbolisme plus personnel, — à y voir l'emblème du rôle que le monastère et la ville de Saintes, elle-même, protégée par lui, jouèrent au milieu des luttes sanglantes dont la Saintonge, pendant tant de siècles fut le théâtre.

Tour à tour, Aquitains et Angevins, hommes de langue d'Oc et de langue d'Oil, Anglais et Français, catholiques et huguenots, se sont disputés le fer à la main la possession de cette contrée si fertile, si riche, conservant de la civilisation gallo-romaine plus de commerce et d'initiative municipale que celles habitées par les peuples du Nord.

Et, quand à travers ce déchaînement des passions furieuses, on suit la vieille cité Santone lors de la sombre mêlée, n'y prenant part autrement que pour la subir; quand on la considère invariable dans sa ligne de conduite, fidèle aux maîtres légitimes, jamais révoltée, mais forte en sa résistance, tandis qu'autour d'elle tout était clameurs et tumulte, heureuse et prospère, autant que les difficultés du temps le permettaient, n'est-on pas autorisé à attribuer ce phénomène à cette circonstance exceptionnelle que pendant toute la période féodale l'autorité la plus haute qui s'y exerçât fut celle d'une femme : Mme l'Abbesse du monastère des « nonnains » de Sainte-Marie? Ce monastère baptisé par le peuple lui-même l'Abbaye des « Dames », comme pour indiquer son doux vasselage — aux Dames — remplaçant la suzeraineté du seigneur trop fréquemment ferrailleur et avide.

C'est cette originalité, unique peut-être en France, qui nous frappe en lisant l'histoire de Saintes, si activement mêlée, jusqu'au nivellement de la Société modernisée, à celle d'un cloître de bénédictines.

Lorsque Geoffroy Martel, de concert avec son épouse, Agnès de Bourgogne, veuve en premières noces de Guillaume le Grand, duc d'Aquitaine, fonda en 1047 le monastère de Sainte-Marie, et l'enrichit de tant de terres, droits, prérogatives, que, remarque le frère Boudet (1), *auteur d'une histoire de l'Abbaye* (2), de tous les établissements qui furent faits en ce temps ou environ, il y en a certainement très peu qui se trouvent aussi dotés. Tout en obéissant à un profond sentiment de piété, il fit preuve d'un grand sens politique.

Il savait par sa propre expérience combien la loyauté des vassaux était précaire. En faisant passer dans les mains des bénédictines de Sainte-Marie une large portion des domaines, dont il était maître de fait, sinon de droit, n'empêchait-il pas une puissance rivale de s'établir trop près du Capitole?

L'énumération des terres seigneuriales, des paroisses, des chapitres, des fiefs et des juridictions concédés au monastère, par les fondateurs, dans la Saintonge, le Poitou, l'Anjou, serait trop longue, tant le tout formait un magnifique apanage; et la donation en était faite sans réserve, engageant les héritiers de la façon la plus absolue.

Les fondateurs, en outre, et c'est là le plus remarquable, octroient à l'abbaye, non seulement « la viguerie »; c'est-à-dire la justice sur toutes les possessions de ladite abbaye, dans la Saintonge et les autres Provinces; mais encore la « monnoye » (3), droit de battre monnaie et d'ériger un change dans tout l'évêché de Saintes.

Si on considère, que ce droit de « monnoye » était de tous celui auquel les seigneurs attachaient le plus haut prix, celui que les rois revendiquaient le plus jalousement, comme un des précieux fleurons de leur couronne, on conçoit quelle fut l'autorité et l'influence de Mme l'Abbesse.

Bien plus, quoique devant l'hommage féodal aux ducs d'Aquitaine, elle ne relevait directement que du pape. Les souverains pontifes, dans plusieurs bulles confirmant les titres de l'abbaye, augmentent et expliquent ce privilège d'une manière formelle.

Ainsi donc, avec de telles assises à sa fondation, de tels privilèges sans cesse confirmés et accrus, le monastère et son abbesse, — *librement élue*, — tinrent bien pendant toute la période féodale auprès de la ville municipale de Saintes

(1) Né en 1708, mort en 1743.
(2) Publiée par M. Audiat.
(3) Le musée de Saintes possède quelques types de monnaies très rares frappées par l'abbaye au nom de Louis et de Lothaire.

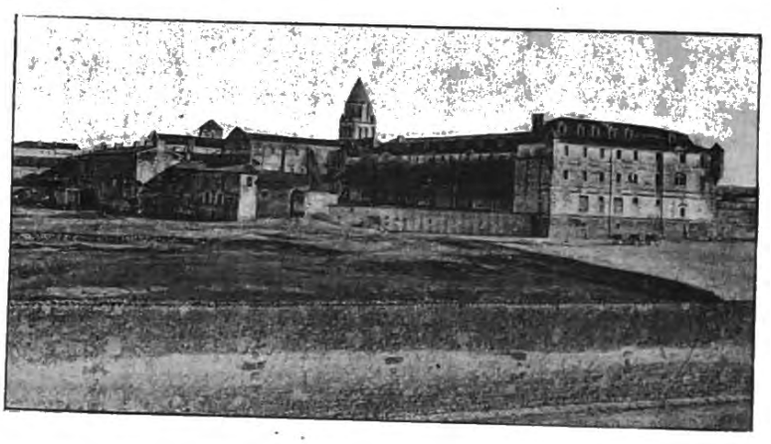
la place que les hauts barons accaparaient dans tant d'autres cités.

De cette place prépondérante, ces femmes plus grandes encore par le cœur et l'élévation d'esprit que par la naissance, quoiqu'elles fussent toutes de noble lignée, se montrèrent absolument dignes.

Arsendis de Lusignan (1078-1099) recevant le pape Urbain II, venu pour prêcher la croisade, se voyait déjà décerner par ce pontife le bel éloge de fidélité que, tant d'années plus tard, Louis XIV adressera encore à la ville de Saintes.

Dans cette longue succession qui va de Constance à Mme de Baudean de Parabère, chose étonnante, on trouve toujours, au moment voulu, une femme à laquelle on pourrait appliquer l'éloge d'un moderne étranger : *The right man in the right place...*

Les bras étendus, quand il s'agit de préserver leurs sujets du péril, ces saintes et nobles Dames savent tenir tête aux plus grands.



Vue générale de l'Abbaye des Dames de Saintes.

Au besoin même elles ne s'effrayent pas de recourir à la procédure barbare du temps, lorsque les circonstances l'exigent, malgré tout ce que ces moyens pouvaient présenter d'incompatible avec la paix claustrale.

Florence (1101-1108), ayant eu à se plaindre de méfaits commis dans l'île de Vix, et les imputant à André de Trahent, le cita à se soumettre au « jugement de Dieu » par l'épreuve de l'eau.

Le seigneur, à la vue de la chaudière, avoua sa faute, et le bon droit des religieuses fut ainsi reconnu d'une éclatante manière.

Mais le fait le plus caractéristique est celui du duel « que, selon la mauvaise coutume des temps », dit le pieux historiographe, Sibylle de Bourgogne (1119-1134) imposa à un sieur Pierre de Creix qui, commis à la garde des biens de la communauté à Saint-Julien, s'en était attribué les forêts, sous le prétexte qu'elles avaient jadis été inféodées à son aïeul. Ne pouvant autrement prouver la vérité de son assertion, il offrit, pour ce, de recourir aux armes.

L'abbesse accepta le défi : un certain Bonnet se chargea de soutenir la cause du monastère; et au jour fixé, les deux champions entrèrent en lice devant l'église Sainte-Marie, en présence des « Dames » et d'une foule de peuple.

Où trouver un trait plus piquant des mœurs du moyen âge que celui de ces « nonnains « applaudissant des estocades ?... Quel tableau archaïque et chevaleresque à la fois que cette grande Sibylle de Bourgogne, la même qui peu auparavant luttait avec tant d'énergie contre l'évêque de Périgueux pour faire réintégrer les sœurs de son obédience dans le monastère de Saint-Sylvain, à elles octroyé au siècle précédent, et dont la mauvaise foi de l'un, la partialité de l'autre tentaient de les déposséder, réglant les clauses d'un combat en champ clos, encourageant son champion, et sanctionnant sa victoire sur l'adversaire félon.

Si elle nous apparaît pleine de majesté, lorsque sans crainte elle s'avance à la barre des seigneurs civils et ecclésiastiques du Périgord, ne s'imprègne-t-elle pas d'un charme intense en relevant son voile de vierge pour vivre de la vie de son siècle, palpiter avec lui jusque dans ses coutumes de rude vaillance ?

Après elle, Agnès de Barbezieux (1134-1174), continuant les traditions d'intrépidité, maintiendra la crosse haute et ferme ; les chroniques de l'époque sont remplies des traités passés par elle avec les puissants du voisinage, et constatent qu'elle sut s'attirer l'universel respect.

Mais les heures noires allaient sonner. Le second mariage d'Éléonore d'Aquitaine avec Henri Plantagenet, transportant son superbe duché à la couronne d'Angleterre, ouvrait l'ère de combats, autrement terribles que ceux dont auparavant la Saintonge avait supporté l'assaut.

Il ne s'agissait plus de querelles de barons à barons, mais de peuple à peuple, de cette guerre de cent ans qui de désastres sans précédents fit jaillir lumineuse l'idée de patrie !...

Et voici le plus beau titre de gloire de l'abbaye de Sainte-Marie, alors que les plus féaux hésitaient sur le choix du maître à suivre, alors qu'il fallait discerner son devoir au milieu des flots de sang à la torche des incendies, par une sublime prescience de l'avenir, Agnès II de Rochechouart (1322) conçut la première la généreuse pensée de s'affirmer dans la nationalité française. Elle réalisa le hardi projet de secouer la suzeraineté du roi d'Angleterre pour reconnaître celle des successeurs de saint Louis. Nul doute que les vœux de ses filles ne la soutinssent en cette occasion, car les procès-verbaux d'élection démontrent

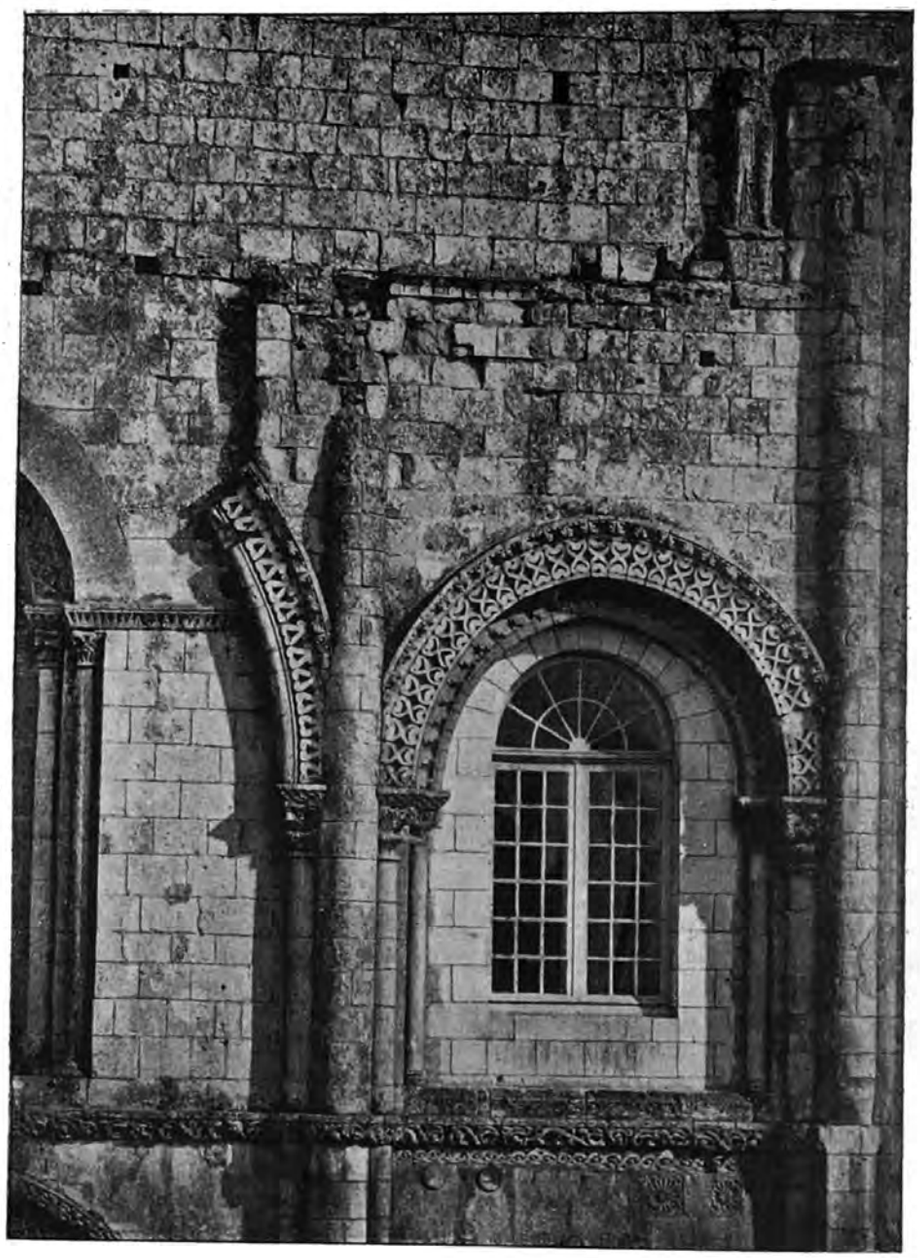
qu'elles étaient loin de renoncer à leur initiative, et pourtant ces nobles femmes n'ignoraient pas à quelles représailles cet acte les exposait.

Elles n'attendirent pas longtemps, du reste, les effets de la vengeance anglo-saxonne, et payèrent par la ruine totale de leur abbaye le précieux privilège d'avoir précédé du Guesclin et Jehanne la Pucelle dans la haine de l'étranger, d'avoir posé une des assises de l'édifice sur lequel furent élevées l'indépendance et l'unité de la France...

Puis, ainsi qu'ayant désormais accompli sa tâche terrestre, l'abbesse s'éloigne de la scène du monde et ne songe plus qu'aux choses divines. Les héroïnes disparaissent faisant place aux « Saintes ». Elles ne sortent plus de la retraite, où s'écoulent paisibles leurs jours entre la prière et la charité, que lorsqu'un danger menace le troupeau. Alors on les voit, comme Françoise de la Rochefoucauld (1559-1606), tout mettre en œuvre afin de fléchir la colère des antagonistes.

Le prince de Condé, à la tête des huguenots, s'était emparé de la ville et avait ordonné la destruction du monastère de Sainte-Marie. Françoise se servit de son rang et de son crédit pour calmer le courroux du vainqueur. Les lettres si vives et si touchantes qu'elle écrivit à son frère, chef du parti protestant, obtinrent enfin la grâce implorée.

Malgré tout, le monastère souffrit beaucoup des guerres de religion, et lorsque Françoise de Foin succéda à Mme de la Rochefoucauld, elle consacra tous ses soins à réparer le mal ; et sa mémoire, restée en vénération parmi les filles, dont elle réforma la règle, nous est conservée par les réparations de l'église abbatiale, un des



Façade de l'Église abbatiale. (Substruction du règne de Louis XIV.)

monuments les plus parfaits de l'art roman, dans laquelle elle fut enterrée.

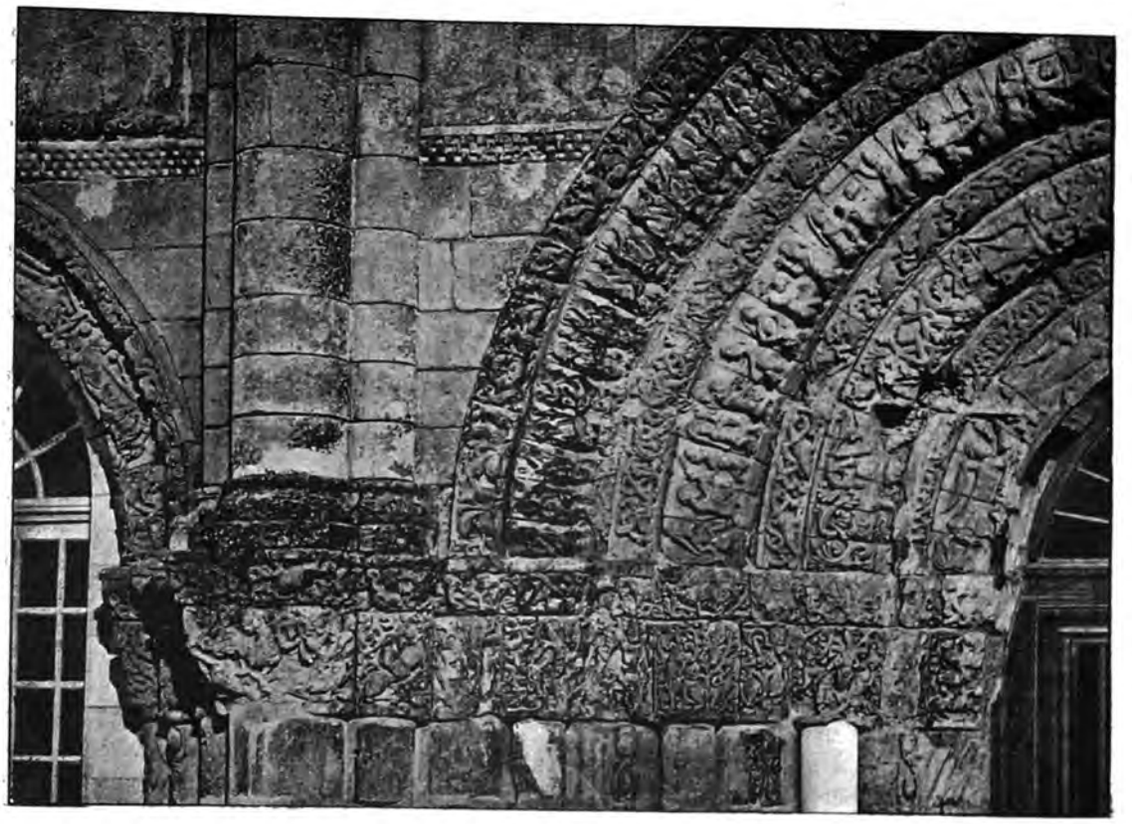
Des constructions antérieures au XI[e] siècle, il ne subsiste que deux chapiteaux ; au XI[e] siècle appartiennent les gros murs de la nef, le carré du transept et les absides ; mais l'admirable façade, qui a été jugée digne de figurer en moulage au Musée du Trocadéro, est du XII[e] siècle, et date vraisemblablement de la reconstitution décrétée par Sibylle de Bourgogne.

Un luxe inouï de sculptures représentant la Sainte-Cène avec le Christ tenant le poisson, symbole de l'Eucharistie, le martyre de saint Eutrope et de sainte Eustelle, la tentation d'Adam et d'Ève, le massacre des Innocents, les vieillards de l'Apocalypse, etc., forment une splendide page d'architecture. Elle a été merveilleusement dépeinte par l'abbé Laferrière (1), ainsi que l'intérieur de l'église transformée en caserne par le vandalisme administratif.

Viollet-le-Duc a consacré un chapitre spécial à la tour du clocher, nous n'entreprendrons pas une description qui ne pourrait que paraître pâle après de tels maîtres ; ce que nous avons voulu tenter, c'est retracer la physionomie si particulièrement originale et attachante des « Dames » qui vécurent dans ces murs, les firent sourdre de terre, les animèrent de leur souffle et s'ensevelirent sous leurs décombres.

La dernière abbesse, M[me] de Beaudéan de Parabère, refusa, en effet, de les abandonner, en dépit des menaces de la tourmente révolutionnaire ; et lorsque les membres du Directoire de la commune de Saintes vinrent pour l'expulser de son couvent, elle leur imposa tellement par sa vieillesse et son courage, qu'ils lui accordèrent l'autorisation d'y demeurer en qualité de locataire. Elle y mourut, fidèle au poste jusqu'au bout, le 22 septembre 1792, et fut inhumée dans la chapelle à côté de ses sœurs en Jésus-Christ.

Cette circonstance, bien plus remarquable qu'on ne le croit, à une époque où tous fuyaient par force ou par crainte, ajoute le cachet final à notre étude.



Portail, chapiteaux et archivoltes. (Église abbatiale de Saintes.)

Le glas de la dernière abbesse sonnant le dernier jour du monastère, la pierre, qui retombait sur M[me] de Beaudéan de Parabère, scellait pour toujours avec elle la grandeur et jusqu'à l'existence de l'abbaye des Dames.

Les bâtiments furent vendus en tant que propriété nationale, les « nonnains » dispersées pour ne se jamais rassembler.

Incarnant une des faces, le moins étudiées peut-être, mais non le moins pittoresques de l'antique organisation féodale, l'idée qui les créa et les soutint ne trouvait plus place dans la société actuelle.

Grâce à Dieu, sur le sol français sont nées de nouvelles générations de religieuses pleines de vertus et de sainteté ; des prieures éminentes en charité et en mérites de toutes sortes ; mais il n'y a plus désormais de « Dames » !

J. LA BRUYÈRE.

(1) Auteur de *l'Art en Saintonge et en Aunis*, mort évêque de Constantine en 1896.

L'Homme électrique

L'ingéniosité américaine, toujours à l'affût de quelque stupéfiante nouveauté, ne connaît pas de bornes; elle dédaigne les conquêtes du possible et cherche à réaliser le fantastique et l'invraisemblable.

Le caprice le plus récent de l'habileté mécanique est l'homme-automate construit par Louis-Philippe Perew, de Tonawanda, une petite ville de l'État de New-York, près de la chute du Niagara. Ce moderne Vaucanson s'est appliqué à faire son homme-automate aussi « vivant » que possible; non seulement l'extérieur en est un modèle achevé de l'être humain, mais d'étonnantes inventions mécaniques dissimulées à l'intérieur y ajoutent des propriétés magiques qui le font admirablement ressembler à une créature pensante.

L'inventeur Perew a construit un corps, en bois, caoutchouc et métal, qui marche, parle, remue les yeux, court, saute. Avant d'arriver à un pareil degré de perfection, Perew a fait diverses expériences qui toutes témoignent de son adresse et de son imagination. En 1891 déjà, il avait fabriqué un petit modèle d'automate en bois de 90 centimètres de haut, qu'il attachait à une charrette. Le petit homme de bois trottait allègrement par les rues, en traînant après lui la voiture et en excitant une admiration générale. C'est alors que Perew eut l'ambition de perfectionner son invention; et dans sa propre ville il a trouvé des capitalistes qui eurent foi en lui et crurent au succès pécuniaire même de l'entreprise, il fit son homme électrique.

Au premier abord, l'on se demandait quelle serait l'application pratique de l'homme-machine. Il pouvait être employé à porter des fardeaux dans des endroits impossibles aux véhicules ordinaires, à escalader des hauteurs inaccessibles à l'homme, à parcourir des distances qui épuiseraient les plus robustes piétons; en un mot, à accomplir mille besognes trop dures pour la chair humaine. Peut-être, plus tard, deviendrait-il une ressource guerrière, portant la mort et la destruction dans sa machinerie. Mû par des fils électriques, il pourrait, dans les batailles, manier les engins meurtriers, et serait, sous ses vêtements à l'épreuve des boulets, un ennemi invulnérable et terrible.

Animé de ces idées hardies, M. Perew se mit en quête de capitaux et réussit, en effet, à intéresser à son sujet quelques citoyens riches du pays. Bientôt, une compagnie régulière se forma intitulée : « Compagnie des Automates des États-Unis »; dont les principaux bureaux sont situés à Buffalo, dans l'État de New-York. Il paraîtrait, d'après le « Strand Magazine », que l'entreprise est appelée à prendre, sous peu, une grande extension, car la Compagnie va fabriquer incessamment un nombre considérable d'hommes-automates destinés à être exportés dans toutes les parties du monde.

Le premier chargement de cette bizarre marchandise sera pour l'Angleterre. Avant qu'il ne soit longtemps, peut-être, les habitants de Londres apercevront, un matin, un homme d'une carrure titanique traînant sans effort d'énormes omnibus.

Cette force motrice sera-t-elle moins coûteuse que l'automobile ordinaire? Vaudra-t-elle mieux que le cheval? Pourra-t-elle être autorisée dans les rues de la Cité? Ne causera-t-elle pas trop de frayeur aux gens et aux bêtes? Voilà des questions auxquelles l'expérience seule saura répondre.

La construction du géant-automate fut exécutée dans le plus grand mystère; à présent qu'il est terminé, M. Perew le livre à l'admiration des visiteurs.

La première impression serait — n'était la grandeur anormale du corps qui mesure 2^{m}, 35 — celle d'avoir devant soi un homme vivant. L'automate est entièrement habillé de coutil blanc, avec un coquet mouchoir dans la petite poche du veston. La peau est en aluminium, employé de préférence pour sa légèreté. L'énorme tête est coiffée d'une casquette de dimensions prodigieuses, comme n'en fabrique d'ordinaire aucune manufacture. Les pieds en caoutchouc gonflé portent des chaussures gigantesques. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans l'homme-machine, ce sont les mains d'une vérité saisissante. L'effet de la peau est merveilleux : elle est bronzée comme si l'air et l'effort l'avaient durcie, et cet effet s'accentue encore quand les mains sont occupées à serrer les anneaux de métal ou à tenir les chaînes qui mettent l'automate en contact avec sa voiture.

Au repos, cependant, le visage n'est pas exempt d'une certaine expression de fixité qui s'efface lorsque l'homme-électrique se met en mouvement.

Quand M. Perew eut achevé son œuvre, il donna, à Tonawanda, une représentation. Dans la plus vaste salle de la ville, remplie de curieux, l'homme-automate effectua quelques numéros de son savoir. Pour commencer, il fit un pas hésitant, avançant le pied droit qu'il posa avec une petite secousse. Ce premier mouvement était accompagné d'un bruit de pendule qu'on remonte. Le pied droit ainsi en avant, le géant-automate se haussa doucement sur la pointe du pied, leva ensuite le pied gauche, l'avança et le posa sur le parquet d'un mouvement plus aisé que le premier. Puis, il se mit à marcher légèrement,

presque sans bruit, d'un pas ferme et élastique. Deux fois, il fit le tour de la salle sans s'arrêter, et M. Perew assura que son homme-machine pourrait marcher ainsi un temps illimité. L'homme-machine, d'ailleurs, appuya cette déclaration en prononçant tout à coup, d'une voix claire : « Je vais de New-York à San-Francisco ». Car il a dans la poitrine un appareil grâce auquel il est capable de dire des phrases préparées à l'avance, de même qu'un autre appareil placé dans la tête sert à produire les mouvements des yeux.

Lorsque l'homme-automate eut fini sa promenade autour de la grande ville, son inventeur lui fit faire une production qui touchait à la sorcellerie. Un gros bloc de bois fut placé sur le chemin de l'homme-machine. Lorsque celui-ci arriva à cet obstacle, il s'arrêta et, comme effaré, roula les yeux de façon impressionnante. Puis paraissant prendre une détermination, il posa un pied sur le bloc de bois et l'enjamba de l'autre.

Il est impossible de raconter combien l'effet provoqué par ce mouvement fut prodigieux.

La Compagnie des Automates des Etats-Unis a annoncé qu'elle avait l'intention d'envoyer le géant-électrique faire un voyage à travers le continent. Il traînera derrière lui une voiture légère où seront assis deux Américains, MM. Michaels et Deschinger.

Selon l'inventeur, cet étrange attelage pourra faire 20 milles (8 lieues) à l'heure et 480 milles (180 lieues) en une journée, en s'arrêtant trois fois par jour pour une heure. Un train rapide entre New-York et San-Francisco accomplit les 3250 milles entre ces deux points en 124 h. 1/2. L'homme-électrique mettrait 162 h. 1/2 pour parcourir la même distance. 38 heures de différence seulement! c'est un assez bon record pour un piéton.

Si l'inventeur Perew a livré à la curiosité publique son homme-automate, il a gardé soigneusement le secret du mécanisme. Nous apprenons cependant que le corps est supporté intérieurement par une monture d'acier où sont emmagasinées les batteries électriques. Au bas du dos se trouve caché un mince tube de métal de deux centimètres et demi de large qui communique avec l'opérateur assis dans la voiture. C'est par ce tube que passe le courant électrique qui détermine les mouvements divers de l'homme-automate.

Avec l'homme-électrique qui nous arrive d'Amérique, nous pouvons répéter, avec Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

TH. MANDEL.

L'ÉTERNEL AÏEUL

Le vieux bonhomme Hiver s'avance
Comme un grand-papa nonchalant,
D'un petit pas lourd et d'indolence,
D'un pas furtif et lent, très lent.

Malgré son menton qu'il balance,
Ses lunettes, son chef branlant,
Le sournois! voici qu'il nous lance
Flocons de neige en feu roulant,

Frimas et vent, et grêle, et pluie;
N'ayez crainte qu'il vous oublie,
Voici trois gros rhumes pour vous!

Pour comble, vous devez sourire;
Le traître! il n'en faut pas médire :
Ses mains sont pleines de joujoux!

HENRI ALLORGE.

ANGICOURT.

Le Conseil municipal de Paris doit inaugurer solennellement, dans quelques jours, le sanatorium pour les tuberculeux adultes de la Ville, édifié dans le département de l'Oise, à Angicourt, sur les plans de M. Belouet, architecte de l'Assistance publique.

Angicourt est un petit village du canton de Liancourt. Il compte à peine deux cents habitants. La commune est plutôt déshéritée : le bureau de poste le plus proche, Cinqueux, est éloigné de près d'une lieue, et il y a deux bons kilomètres pour gagner la station de chemin de fer la plus proche, Rieux, sur la ligne de Creil à Compiègne. Soyons tout à fait complet : la distance, d'Angicourt à Paris, est exactement de 59 kilomètres.

Le village, à l'Ouest, est surplombé d'un plateau boisé, balayé par les vents, où règne un air salubre, très pur, un peu vif même. C'est à ce plateau que l'on songea, voilà quinze ans tantôt, lorsque vint à la Commission de l'Assistance publique l'idée de débarrasser les hôpitaux urbains des phtisiques qui les encombrent et y végètent, pour bâtir là un sanatorium à l'intention des tuberculeux adultes pauvres.

Pour pénible qu'elle soit à notre patriotisme, la constatation s'impose : l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la Hollande, l'Angleterre, ont, dans cette voie, dès longtemps devancé la France. Les Allemands s'enorgueillissent de leurs soixante-dix ou soixante-quinze sanatoriums (pourquoi n'écrirait-on pas *sanatoriums*, au lieu de *sanatoria*, comme on écrit *sérums*?), parmi lesquels ceux de Falkenstein, dans le Taunus, et de Ruppertshain, sur les bords de Rhin. La ville de Berlin possède les sanatoriums de Malkow et de Blankenfeld; Munich, ceux de Krailling Planegg

et de Harlaching. Il faut citer encore les sanatoriums suisses de Heiligen-Schwendi et de Davos-Dörfli, ce dernier construit dans un site merveilleux, et qui appartient à la ville de Bâle; c'est un des modèles, peut-être même le modèle du genre.

Une énumération plus étendue risquerait d'être fastidieuse.

Le traitement, dans tous ces sanatoriums, est uniforme. Plus avantageusement que toutes les pharmacopées, l'air pur lutte contre le terrible bacille de Koch qui, chez nous seulement, tue 150 000 personnes par an, la population de Rouen ou de Nantes. L'air pur des plateaux et des montagnes est un des facteurs essentiels de la guérison, — car, il ne faut pas l'oublier, et la pensée en est consolante: la phtisie, à toutes les périodes, est curable. Avec l'air pur, précieux adjuvants, une nourriture très abondante et variée, le repos intellectuel et moral.

Or dans aucun des hôpitaux urbains (la constatation en a été faite souvent par les sommités médicales) le tuberculeux ne trouve ni air pur, ni nourriture abondante et variée, ni repos intellectuel et moral. Seul le sanatorium réunit toutes ces conditions exigées pour le traitement. Ajoutons que le phtisique se trouvant en contact, dans une salle d'hôpital, avec des malades atteints d'une affection différente, peut leur communiquer la tuberculose. S'il est soigné dans sa famille, son entourage ne risque-t-il point, de même, de ne pas échapper à la contagion?

***

Revenons, après cette digression nécessaire, au sanatorium d'Angicourt, le premier sanatorium de l'Assistance.

C'est en 1885, comme nous le disions plus haut, que le Conseil municipal de Paris résolut en principe la création d'un sanatorium pour les phtisiques pauvres. Mais l'argent manquait; les quelques fonds qu'il était possible de prélever sur l'emprunt de 1886 eussent été insuffisants. Les mois s'écoulèrent; les années succédèrent aux années. Et peut-être la construction du sanatorium, même sur le papier, fût-elle restée à l'état de louable intention, si le pari mutuel n'avait fourni à l'Assistance publique une somme de 700 000 francs pour lui permettre de passer de la conception à la réalisation du projet.

Le nerf de la guerre... contre la tuberculose une fois trouvé, en partie au moins, restait à choisir un emplacement. Après maintes recherches et les tâtonnements obligés, on se prononça, sur le rapport d'un disparu, M. Émile Ferry, alors conseiller du IXe arrondissement, pour un vaste domaine de 40 hectares environ, et dont les essences dominantes sont le sapin, le pin et le bouleau. La propriété fut acquise et les ouvriers se mirent à l'œuvre sur les plans de M. Belouet qui avait visité les sanatoriums allemands et soigneusement étudié leur installation.

On était alors en 1894.

Mais dès le début surgirent des obstacles. Pour abriter contre le vent du Nord, glacial, si funeste aux poumons, le bâtiment principal, celui des malades, il avait été décidé que ce bâtiment serait enfoncé de 8 mètres et que l'on ferait un terrassement protecteur d'environ 60 000 mètres cubes. On commença donc, — dit le Dr Sersiron, dans une thèse très documentée sur les phtisiques adultes et pauvres en France et à l'étranger, — par enlever une forte couche de pierre meulière. Mais, à la profondeur de 6 mètres, on rencontra un banc continu de terre glaise qui se refusait à porter toute fondation. Creuser des puits pour chercher une assise plus ferme, il n'y fallait point songer; c'eût été s'exposer à perdre la source voisine, captée en 1881 par la commune d'Angicourt, et absolument indispensable à la vie du sanatorium. Force fut donc de bâtir sur pilotis la majeure partie des murs en façade. Et puis, quatre ou cinq entrepreneurs firent successivement faillite. Le temps marchait; les travaux n'avançaient que lentement.



Le pavillon des malades.

Enfin le pari mutuel ayant alloué à l'Assistance une nouvelle somme d'un demi-million, il s'ensuivit un regain d'activité. Et aujourd'hui le sanatorium se dresse fièrement au-dessus d'Angicourt, à l'extrémité du plateau, à l'altitude de 95 mètres; la moitié du sanatorium, faut-il écrire si l'on veut être exact. Car seul le pavillon destiné aux hommes est édifié; plus tard, quand les ressources le permettront, on construira un pavillon semblable, de 165 lits également, à l'intention des femmes.

***

Tel qu'il est à cette heure, nous avons tenu à visiter l'établissement d'Angicourt, avant la cérémonie officielle d'inauguration, où l'on se hâte à travers les salles et où le temps manque pour se rendre compte. Ce fut par une journée brumeuse de novembre. La mélancolie d'un ciel bas, d'une atmosphère saturée de vapeurs, — et l'on eût dit qu'il allait neiger, — déteignait sur le paysage ambiant. A l'horizon, le brouillard ouatait légèrement les collines bleues de Picardie. La verdure sombre des pins tout proches semblait plus funèbre encore que de coutume; les bouleaux, grelottants comme des phtisiques, éparpillaient sur le sable des allées, sur le gazon anémique des bordures et des pelouses, leurs dernières feuilles d'or pâle.

Mais là-bas, tout au bout du plateau, le bâtiment principal du sanatorium, le pavillon des malades, avec ses murs tout blancs, avait un air d'avenant accueil. Et l'air plus avenant encore les dépendances : le pavillon du directeur, le pavillon du médecin en chef, avec ses persiennes claires et son toit couvert non de cette triste ardoise que haïssait Jean-Jacques, mais de souriante tuile rouge. Détachés du bâtiment des malades, éparpillés à travers l'immense domaine du sanatorium, ces locaux auxquels s'adjoignent le logis du concierge, l'amphithéâtre, le château d'eau, la buanderie, les écuries, la vacherie, etc., forment un véritable village. M. Mouton, directeur de l'hôpital Laënnec, a bien voulu nous communiquer les deux photographies du sanatorium dont on trouvera ici la reproduction.



Les dépendances du sanatorium.

Le pavillon des malades, nous l'avons visité dans son entier, du rez-de-chaussée au troisième étage, sous la conduite d'aimables guides, le directeur et un interne en médecine. Ils ne nous ont fait grâce du moindre coin, tout fiers de leur sanatorium, orgueilleux d'une installation dont le mérite revient aussi à M. Belouet, l'habile architecte.

Autant l'aspect extérieur du bâtiment, qui affecte la forme d'un fer à cheval, est agréable en dépit de la couleur brune d'innombrables persiennes, autant le pavillon, à l'intérieur, se présente gai et confortable.

C'est d'abord, au rez-de-chaussée, la cuisine, très vaste, qui communique par une courte galerie avec un réfectoire voûté, haut de plafond, aux larges baies coupées de petites vitres laissant pénétrer à flots la lumière. L'œil est tout réjoui de la teinte vert clair des murs; il se repose aux tables et aux chaises en fer, peintes de bleu pâle, aux dalles blanches et noires du sol. Tout le reste du rez-de-chaussée est occupé : en avant, par une longue et large galerie de cure, par une autre galerie couverte et vitrée qui, l'hiver, doublera la première, la remplacera aux jours de mauvais temps; — en arrière, donnant accès sur un grand corridor, par des salles de bain, des water-closets, des lavabos, le vestiaire. Voici encore une grande salle de réunion où les malades pourront causer entre eux et s'amuser. A quels jeux? On ne le sait encore — et rien ne presse, les hospitalisés n'étant guère, à ce jour, qu'au nombre de douze ou quinze. Les cartes, à n'en point douter, seront prohibées, à cause des microbes. Les jeux de dames? hum! hum! Enfin, on verra. Peut-être leur sera-t-il permis de lire des journaux que l'on détruira par le feu le soir même; mais il y a de grandes chances pour que les livres soient interdits à ces hospitalisés.

Le rez-de-chaussée, tout carrelé de grès, éclairé à l'électricité et chauffé à la vapeur (comme d'ailleurs, le pavillon entier), ne renferme pas de chambres de malades. Le premier et le deuxième étage, disposés sur un plan identique et desservis à chaque bout par deux escaliers de bois, sont uniquement affectés au logement des phtisiques. Un corridor spacieux commande toutes les chambres, bâties sur le même modèle et exposées en plein Midi. Elles ont près de quatre mètres de plafond, sont vastes, bien éclairées par des fenêtres à petits carreaux avec imposte dans le haut, et dépourvues de rideaux. Pas le moindre tapis. Comme dans les pièces du rez-de-chaussée, les murs sont nus et lisses. Le plancher est en bois blanc, enduit d'une préparation spéciale, antiseptique. C'est là que le tuberculeux dormira, le plus souvent les baies ouvertes ou entr'ouvertes au gré du médecin — car les espagnolettes sont à crémaillères, ce qui permet de laisser les fenêtres plus ou moins fermées. La plupart de ces chambres ne contiennent qu'un lit; quelques-unes en ont deux ou trois. Une seule est pourvue de

huit lits; elle servira, à l'occasion, d'infirmerie.

Les chambres du personnel occupent le troisième étage. Elles sont mansardées. Le mobilier, en pitchpin, est d'une simplicité un peu rudimentaire tout de même. Mais le personnel n'est pas malade, lui. S'il est sacrifié, c'est qu'il n'a pas, pour son bonheur, de traitement à suivre.

***

Ce traitement, nous le disions au début, consiste uniquement dans la cure d'air et la suralimentation.

La cure d'air, les tuberculeux d'Angicourt — tuberculeux au début, convalescents plutôt que malades — la feront, pendant le jour, dans la galerie et dans les sapins et les pins du domaine, à travers les allées, mais à l'abri des vents du Nord. Ils la feront, la nuit, en dormant fenêtres ouvertes ou entr'ouvertes.

La suralimentation? Voici de quelle façon la nourriture est distribuée au sanatorium. Les malades font quatre repas quotidiennement : à sept heures du matin, potage; à onze heures, hors-d'œuvre, plat de viande rôtie, légumes, dessert; à trois heures et demie, goûter, verre de vin chaud ou tasse de thé avec tartines de beurre; le soir, à sept heures, quatrième repas dont le menu est aussi copieux qu'au déjeuner d'onze heures. Chaque malade a droit à un litre de vin ou de bière par jour. S'il préfère le lait ou que le médecin le lui prescrive, on lui en donne, pour ainsi dire, à volonté.

Enfin le repos intellectuel et moral, dernière condition d'un traitement profitable, est assuré aux phtisiques. Et toutes les précautions sont prises pour que rien ne vienne contrarier une cure qui, d'après les prévisions du médecin, variera, selon les cas, de trois à six mois. C'est ainsi qu'afin d'éviter les imprudences dangereuses, les malades ne sont pas vêtus de même sorte. Tous portent bien le béret bleu marine, la vareuse et le pantalon gros-bleu, des chaussons de lisière et des galoches. Mais le béret de ceux qui ont la faculté de sortir du pavillon, de circuler à peu près librement dans le domaine, n'a pas de pompon; le béret des « enfermés », au contraire, s'orne magnifiquement d'un pompon rouge. Reste à savoir si les malades (cet âge est imprudent et léger) ne feront pas la nique au règlement en changeant de bérets.

Ils auraient grand tort, évidemment, de s'exposer aux conséquences graves d'une rechute possible. Et il est permis de penser qu'ils auront plus vif souci de leur guérison. A de menus détails, à mille petites délicatesses, il leur sera aisé de s'apercevoir qu'une existence leur est faite de soins constants et dévoués, de tendresse, de gâteries.

Montaigne, en ses *Essais*, nous conte que son père — délicate et touchante sollicitude! — le faisait réveiller au son des flûtes, quand il était enfant, pour ne donner au cerveau tendre de son fils de trop rudes secousses. Les flûtes ne chantent pas au réveil des tuberculeux d'Angicourt qui se lèvent quand ils veulent, ou à peu près. Mais ils ne sont pas conviés aux repas par la cloche. Non; il paraît que les tintements précipités de la cloche sont propices à la mélancolie, et l'on veut que tout concoure à écarter la mélancolie de leur esprit. Vous ne devineriez jamais au moyen de quel instrument ils sont appelés au réfectoire. Dans les sanatoriums allemands, c'est au son de la trompette. Mais la trompette rappelle le régiment; on préfère, chez nous, la poésie...

Aux heures des repas, le cuisinier d'Angicourt embouche le cor de chasse, fait vibrer, du haut du plateau, des fanfares dont l'écho se répercute dans la vallée, va mourir aux coteaux voisins. Quel est son répertoire? Comme le maître Jacques de Molière changeait de costume à chaque service nouveau, le cuisinier d'Angicourt abandonne-t-il, pour jouer du cor, la veste et la toque blanches? C'est d'un air trop railleur que, probablement, nous nous en sommes enquis au sanatorium, car personne n'a répondu à nos questions.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui acquis que, si le son du cor est triste au fond des bois, par grâce spéciale il ne l'est pas au milieu des pins et des bouleaux du plateau d'Angicourt.

Admirable matière à mettre en vers latins! Ou plutôt — si une innocente plaisanterie nous est permise — recommandons à quelque étudiant en médecine, en quête d'un sujet de thèse, le suivant qui n'est point banal : « De l'influence du cor de chasse sur la guérison de la tuberculose pulmonaire. »

ERNEST BEAUGUITTE.

La myopie est le plus ordinaire attribut de l'esprit de parti.

Les méthodes sont les habitudes de l'esprit et les économies de la mémoire.

PASSE-TEMPS DE REINES ET LOISIRS DE ROIS

LES SOUVERAINS QUI ÉCRIVENT

Heureux les rois qui font de l'histoire, plus heureux encore ceux qui l'écrivent. Les conquérants et les dominateurs acquièrent la gloire des armes, une gloire qui s'achète au prix de beaucoup de sang versé; mais ceux-là sont les sages qui, dédaignant cette fumée vaine, occupent leur vie par d'intelligents loisirs.

Est-il un plaisir plus pur, un délassement plus noble, que de s'abandonner à son inspiration ou

à ses goûts dans la liberté de son choix? Ceux qui sont doués de quelque philosophie se confinent dans leur tour d'ivoire, se déclarant satisfaits de leur seul suffrage; mais il en est d'autres qui sollicitent l'approbation des délicats et livrent à la critique une œuvre même imparfaite, mais qui est *leur* œuvre. Le public appelé à les juger est, il est vrai, une élite suspecte d'une indulgente prévention; et c'est pourquoi beaucoup préfèrent dissimuler sous un pseudonyme ou sous l'anonymat une personnalité dont l'éclat prestigieux pourrait en imposer.

Cette précaution est le plus souvent de nos jours la précaution inutile: il n'est pas de mystère qui tôt ou tard ne s'éclaircisse, surtout quand on les défend mal contre les indiscrétions.

Dans un siècle où les princes (1) se font reporters, on n'est plus surpris de voir les rois se prêter à l'interview et nous renseigner eux-mêmes sur l'art ou la science qu'ils cultivent. Certains y mettent même de la coquetterie : l'éternelle histoire du violon d'Ingres!

Il faut reconnaître que beaucoup d'entre ceux qui sont piqués de la tarentule littéraire ne prennent pas exemple sur le souverain pontife, lançant ses encycliques *urbi et orbi* (2). S'ils ont reçu une éducation littéraire soignée, et qu'ils tiennent qu'on n'en ignore, ils ne demandent pas qu'on le proclame.

Tel est le cas de ce monarque de sang français, à qui la France a fait récemment fête comme à un de ses propres enfants. Le roi Oscar de Suède, qui est un lettré et qui s'en flatte, n'en tire néanmoins pas vanité. Il a du tact et de la mesure, estimant que pour conquérir notre sympathie il n'est de plus sûr chemin. Mais au dire de ceux qui ont pu en juger, il n'en a nul besoin. Comme le défunt empereur du Brésil, don Pedro, il pourrait poser sa candidature à l'Institut sans éveiller de susceptibilités.

Historien, il a écrit une Vie de Charles XII, qui est classique en Suède. Poète, il a chanté la mer et sa beauté farouche en des strophes que notre Richepin n'eût pas désavouées. On dit même qu'il conserve précieusement dans son cabinet de travail, à Stockholm, le diplôme d'un prix de poésie qu'on lui décerna en 1867 dans un concours d'œuvres anonymes.

Le roi Oscar est éloquent dans quatre langues, mais il en parle bien davantage. On a fait un recueil de ses discours, et d'aucuns prétendent qu'ils se supportent à la lecture, ce qui n'est pas un mince éloge. Il est, d'ailleurs, considéré dans son pays comme un orateur d'un réel talent, et l'on cite à ce propos le mot de ce Suédois à qui on demandait si le roi ne recourait pas parfois à un collaborateur : « Ses discours sont bien de lui, répondit le Français du Nord, car personne dans son entourage ne serait capable de les composer. »

Oscar II, « membre honoraire de l'Académie de Berlin », est aussi « doctor quadruplex », c'est-à-dire docteur de toutes les Facultés à l'Université de Vienne : ce n'est pas le titre dont il est le moins fier.

Un trait particulier : le roi de Suède aime les journalistes. On se souvient encore de l'accueil qu'il fit aux membres du Congrès de la Presse, il y a quelques années. Ce qu'on ignore davantage, c'est qu'il a fondé des bourses de voyage pour que les journalistes suédois puissent « aller s'instruire à l'étranger ».

Un souverain qui aime aussi la presse, mais quand elle chante seulement ses louanges, c'est le kaiser Guillaume II.

Malgré son activité inlassable, qui s'est manifestée sous tant de formes, l'empereur d'Allemagne dédaigne de tenir la plume, autrement que pour signer ses rescrits impériaux. On avait naguère annoncé l'apparition prochaine du récit officiel du voyage de Guillaume II en Palestine, mais le bruit ne s'en est pas confirmé.

On conte dans l'intimité du souverain qu'il sacrifie aux muses, mais ses poésies ne voient jamais le jour (1); elles restent sous clef, comme

(1) Le duc de Manchester a été engagé pour la durée de la guerre du Transvaal comme correspondant londonien du *New-York Journal*. Le duc est tenu de télégraphier toutes les nouvelles importantes et d'envoyer chaque semaine une correspondance. Il va sans dire qu'il touche des appointements assez considérables.

(2) Léon XIII n'avait que 12 ans (en 1822) quand il écrivit ses premiers vers. Pour sa première pièce, il ne dut pas se mettre en grands frais d'imagination : elle contenait tout juste deux distiques.

Depuis qu'il occupe le trône de saint Pierre, le Pape demande au commerce des muses latines une distraction aux soucis du pouvoir. On a publié jadis, magnifiquement imprimé, un volume de ses poésies. Un savant Périgin de ses amis en avait recueilli un assez grand nombre; mais il en manque et non des moins intéressantes. Dans les écrits en prose de Léon XIII, la vigueur de la pensée et la profondeur des vers s'allient à l'éclat d'un style incomparable; mais ces qualités ne peuvent sérieusement se goûter que dans l'original. C'est un poète et c'est aussi un philosophe, bien qu'il semble que ces deux termes jurent d'être accouplés.

(1) La princesse Louis-Ferdinand de Bavière, née princesse d'Espagne, a fait paraître au profit de l'orphelinat de Sainte-Marie de Munich un *Album des Princes allemands* : *Charitas*. Cet album *Charitas* contient la reproduction en fac-simile de poésies, de dessins, d'aquarelles, de nouvelles et essais en prose, de compositions musicales de presque tous les princes et princesses d'Allemagne, d'Italie, de Portugal, de Russie, etc.

Le pape lui-même est représenté par une ode latine; Guillaume II, par une chanson et une aquarelle de marine; l'impératrice d'Allemagne, par une poésie religieuse; l'empereur d'Autriche, la reine de Roumanie, sous son pseudonyme littéraire de « Carmen Sylva », par une nouvelle; le roi de Suède et de Norvège, par une scène de comédie de salon; l'impératrice de Russie, par quelques pages de musique; le roi de Grèce, par un dessin d'architecture; le khédive, par un essai philosophique sur la possibilité de concilier la civilisation moderne occidentale avec le mahométisme, etc., etc. Tous les acheteurs de l'album *Charitas* ont en outre le droit de visiter gratuitement le célèbre château de Nymphenburg, résidence de la princesse Louis-Ferdinand, quand elle en est absente. Les recettes sont énormes, paraît-il; on s'arrache l'album *Charitas*.

le journal de l'Empereur, composé de coupures prises dans les grands journaux du globe sur l'état de l'opinion chez les différents peuples et qui n'est tiré qu'à deux exemplaires : l'un qui est mis sous les yeux de Guillaume II, l'autre qu'on réserve pour sa bibliothèque privée.

L'empereur allemand se vante plutôt d'être auteur dramatique, librettiste, compositeur, etc. : toute la lyre! Pour ne parler aujourd'hui que de son talent de dramaturge (1), rappelons qu'il est l'auteur d'un drame, *Eizenzalm*, épisode de l'histoire de Brandebourg, qui a vu le feu de la rampe au théâtre de Wiesbaden, pendant le séjour que fit récemment l'empereur en cette ville.

Guillaume II, dont le principal souci est de plagier Napoléon, a dû faire, à l'instar du grand homme, du journalisme occulte, dicter tout au moins ses inspirations, s'il ne les a couchées lui-même sur le papier, à ses dociles organes — mais de cela nous ne saurions nous porter garant.

Ce dont nous sommes plus certain, c'est qu'un autre autocrate, Alexandre III, n'étant encore que tzarewitch, glissa maintes fois dans la boîte de la *Gazette de Moscou*, le journal dirigé par le célèbre Katkoff, des articles qui, bien que non signés, ne laissèrent pas d'être remarqués (2).

Alexandre III avait, d'ailleurs, fait ses preuves et ce n'étaient point là ses débuts comme écrivain : n'avait-il pas recueilli et rédigé en personne les récits d'anciens combattants de Sébastopol, qu'il sut présenter d'une façon charmante et vraiment humoristique?

Alexandre III savait observer, d'autres ne savent que regarder : tel le shah de Perse, le père du souverain actuel qui, d'un voyage en Europe, ne rapporta que des impressions banales ou puériles et qui auraient gagné à rester consignées sur des feuillets de route.

Avant de quitter la cour de Russie, saluons au passage un poète, non pas un des premiers de son temps, comme on l'a écrit, ce qui excède les bornes de la flatterie permise, mais un poète qui n'est pas dépourvu de sentiment et qui a plus de modestie que maints de ses admirateurs. Comme il l'a dit lui-même, dans des vers adressés au grand romancier russe Gontcharoff, le grand-duc Constantin de Russie s'excuse de ses « chants timides et inexpérimentés »; il remercie son maître de l'avoir bien des fois initié avec condescendance « aux traditions du grand art et aux mystères des vérités éternelles ». La sincérité, voilà ce qui constitue le charme des poésies de l'impérial auteur qui, pour sa part, ne réclame pas d'autre mérite que de nous avoir livré son cœur.

Le grand-duc Constantin a dû interrompre, il y a quelques années, sa carrière littéraire (et ce ne fut pas sans regret), par ukase du Sénat, donné à Gatchina le 3/15 mai 1889. L'empereur Alexandre III, son cousin germain, le nomma président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg : force fut bien de dire adieu à la poésie et à l'art dramatique, — car nous allions oublier de dire que le grand-duc a composé des pièces de théâtre, qu'il n'a laissé à personne le soin d'interpréter (1).

Ce qui domine dans toute l'œuvre du grand-duc russe, c'est la mélancolie, une mélancolie si pénétrante qu'elle nous gagne même quand nous sommes en garde contre l'obsession. Ce n'est pas là une des caractéristiques de l'âme slave, comme on l'a parfois prétendu : les maîtres du monde, quelque sang qui coule dans leurs veines, sont inquiets de leur destinée, si souvent tragique, et ce n'est pas toujours l'esprit d'aventure qui les pousse à entreprendre cette vie errante, dont les étapes sont des haltes douloureuses; c'est le besoin d'échapper à la fatalité de leur nom ou de leur hérédité. Au sein de la nature, les uns restent des contemplatifs, qui n'aspirent qu'à vivre leurs sensations; d'autres rapportent de leurs voyages des matériaux pour des ouvrages futurs, destinés à faire progresser la science ou simplement à enrichir le patrimoine littéraire de leur nation : tel le prince Albert de Monaco qui expose devant l'Institut le résultat de ses dragages sous-marins, révélant ainsi l'existence d'une faune insoupçonnée. C'est encore l'archiduc Rodolphe d'Autriche, docteur honoraire de plusieurs universités, qui signe un *Voyage en Orient* et *Quinze jours au Danube*, qui publie des albums géographiques estimés, prend des leçons de l'illustre professeur Brehm et devient, sous sa direction, un naturaliste passionné et un excellent ornithologiste.

(1) Le prince Nicolas de Montenegro a écrit, lui aussi, un drame, mais moins heureux que son impérial confrère, il n'a pu le faire représenter au théâtre de la principauté — qui n'existe pas. Il s'en est consolé en le publiant. Cette œuvre d'art (!) porte le titre de la *Tsarine des Balkans!*

Le prince Nicolas de Grèce est également auteur dramatique.

(2) Encore un souverain journaliste que le Souverain Pontife : Léon XIII attache d'autant plus d'importance à la presse, que ses prédécesseurs semblaient la redouter davantage; d'autant plus aussi, dit-on, qu'il la connaît moins. La presse est un de ces instruments qui tentent surtout ceux qui en ignorent l'usage. Il a voulu avoir ses journaux et ses journalistes; on affirme même qu'il ne dédaigne pas de prendre lui-même la plume, souvent pour corriger, quelquefois pour rédiger. Tel article de l'*Osservatore romano* porte la marque léonine. Tel article du *Correspondant*, consacré jadis à la question romaine et à l'exaltation du pontife régnant, passe pour avoir été revisé par le vicaire de Jésus-Christ lui-même.

(1) Le grand-duc Constantin a traduit *Hamlet* en vers russes. La saison dernière, des fragments de cette tragédie furent joués au Palais de marbre, résidence du grand-duc avec le traducteur en personne dans le rôle d'Hamlet, et les officiers du régiment du grand-duc dans les autres rôles masculins.

Il y eut trois représentations : la première pour l'empereur et la famille impériale, la seconde pour le monde officiel, diplomatique, artiste, et la troisième pour le corps d'officiers du régiment du grand-duc.

Dès sa tendre jeunesse, le prince Rodolphe aimait à écrire, ayant hérité des goûts littéraires de sa mère (1). Il était encore fort jeune quand parut son premier ouvrage. C'est en 1844 qu'il conçut la première idée de cette publication monumentale : *L'Austro-Hongrie en paroles et en peinture*, dont il devint par la suite un des plus actifs collaborateurs, présidant en personne les séances du Comité directeur. Le prince (2), dont l'union devait être, sur la fin de sa vie, si troublée, eut un temps pour collaboratrice sa femme, l'archiduchesse Stéphanie, fille du roi des Belges, qui devint veuve à la suite du drame de Mayerling. L'épouse du prince Rodolphe, qui est une artiste de distinction, — elle a même exposé des toiles, — non seulement a illustré le livre dont nous venons de faire connaître le titre, mais elle est poète à ses heures. Elle a écrit en français des vers qu'elle n'a jamais voulu publier, mais qu'elle se plaisait à réciter, avant son veuvage, dans un petit cercle d'intimes.

Elle est aussi poète ou plutôt poétesse — et ses poésies ne manquent pas d'un certain souffle — la reine de Roumanie, qui porte en littérature ce nom expressif de Carmen Sylva, — peut-être parce qu'elle puise son inspiration principalement dans les bois? Sa verve ne tarit point et sa fièvre de production est incessante. Romans, drames, poèmes, elle a abordé tous les genres. On assure même qu'elle revêt des « costumes d'inspiration », blancs, mauves ou rouges, selon qu'elle écrit des vers, de la prose ou des pièces de théâtre.

Dès son jeune âge, elle montra sa passion pour l'*écriture*. Alors qu'elle n'était que princesse de Roumanie, elle publia un poème en langue allemande, *les Orages*, divisé en quatre chapitres, portant ces titres suggestifs : *Sapho*, *Hammerstein*, *Au-dessus de l'eau* et le *Naufrage d'un vaisseau*. Cette œuvre lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bucharest.

La reine Élisabeth a fait paraître également un recueil de pensées philosophiques, publié en partie par la *Nouvelle Revue*, de Mme Adam, et une épopée intitulée *Ashaver*, puis encore une foule de traductions en allemand de poésies roumaines (3).

(1) Dans la famille impériale d'Autriche, citons encore : l'archiduc Louis-Salvator, auteur de nombreux récits de voyage; le prince Louis-Ferdinand de Bavière, qui a écrit des opuscules scientifiques, ou plutôt médicaux — voire même des chansons!

(2) Le dernier rejeton du couple impérial d'Autriche est l'archiduchesse Marie-Valérie, de dix ans plus jeune que son frère. Elle se distingue, elle aussi, par ses goûts littéraires, et a publié des poèmes qui dénotent un vrai talent.

(3) Elle a récemment (octobre 1899) traduit en roumain un poème allemand *Néaga*. Une jolie partitionnette a été écrite par un compositeur suédois sur le poème, et la Reine écrivit à Mme de Nuovina, l'éminente artiste, pour l'inviter à en aller créer le rôle principal à Bucharest, au mois de janvier suivant.

Le Burgtheater de Vienne eut jadis la primeur d'un drame important de Sa Majesté : *Maître Manol*. La Cour d'Autriche y assista en grand gala.

Allemande elle l'est restée, malgré ses sympathies françaises. Élevée à Berlin, en qualité de filleule de la femme de Guillaume Ier, elle a continué à chanter, au bord du Danube bleu, le Rhin allemand. L'enthousiasme de nos compatriotes, qui allèrent jadis la sacrer en grande pompe comme la reine intellectuelle du monde latin, n'en fut point refroidi. En France, nous nous laissons toujours prendre aux beaux dehors et nous perdrions tout plutôt que notre renom de galanterie.

Pierre Loti, lui allant rendre visite, conte qu'il avait cru s'égarer, et qu'il s'était retrouvé dans un château enchanté, chez une fée. Ce qui ajoutait à l'illusion de ce magicien ès lettres, c'est que le château de la fée était situé « dans une forêt profonde » et que le boudoir royal — puisque la fée était en même temps une reine, la reine Carmen Sylva — « donnait par une fenêtre gothique sur un infini de sapins verts, serrés les uns aux autres comme dans les forêts primitives ».

La fée avait revêtu ce jour-là « un costume blanc de forme orientale, tissé et lamé d'argent »; mais ce n'est pas ce costume de grand apparat que revêt toujours la fille du prince de Wied (1). Elle aime porter des vêtements de paysanne fort pratiques pour les longues marches et les ascensions, et rien ne retient ses longs cheveux de flotter librement sur les épaules. Un long bâton d'alpiniste à la main, à ses côtés un dogue danois de race pure comme guide et comme protecteur, c'est ainsi que la reine Élisabeth de Roumanie parcourt pendant des journées entières ses forêts et ses montagnes, cherchant des impressions et forgeant des rimes pour Carmen Sylva, compagne du roi Karol (2).

Le temps qu'elle ne consacre pas à la poésie, Carmen Sylva le consacre aux lectures. Elle se tient au courant de toutes les revues et de toutes les productions françaises, anglaises et allemandes.

Ayant travaillé à se former une opinion littéraire, elle pense et juge par elle-même; ses connaissances sont supérieures à celles de bien des critiques dont l'opinion fait loi.

La reine d'Italie pourrait être un écrivain comme la reine de Roumanie, Carmen Sylva. Elle a d'ailleurs écrit des vers charmants, durant la longue et grave maladie qu'elle a faite. Elle a même composé des contes et des légendes comme la *Marguerite des Marguerites*.

La reine Nathalie de Serbie est philosophe : elle l'a surtout montré le jour où elle se sépara

(1) Versifier a été dès longtemps l'occupation favorite des princesses de Wied. L'arrière-grand'mère d'Élisabeth, la princesse Louise de Wied, cultivait les Muses, et la grand'tante de la reine de Roumanie écrivait également des vers. Un frère du grand-père de Carmen Sylva, le prince Maximilien de Wied, était naturaliste et voyageur célèbre; un autre grand-oncle était peintre.

(2) *Les Cours princières d'Europe.*

de son royal époux. Depuis lors, elle a publié un *Recueil d'aphorismes* qui sont, à ce qu'on assure, des maximes de vie fort recommandables.

La reine Victoria est, elle aussi, une *authoress*, mais sans prétention au bel esprit. C'est plutôt la littérature intime, l'autobiographie qui a ses préférences. Pendant des années, son plus grand souci fut la rédaction de la vie du prince Albert (1) dont les éléments furent réunis sous sa direction. Elle l'a fait suivre de deux volumes d'extraits de son propre journal.

Dans ce *journal*, nous apprend un de ceux qui ont eu la bonne fortune de le parcourir, la reine enregistre avec une remarquable conscience le nombre de tasses de thé qu'elle a bues, la composition et les menus de ses dîners de famille, donne des détails sur ses poneys favoris, sur ses installations, note les acclamations de ses fidèles sujets et n'oublie pas de se montrer émue devant les spectacles de la nature.

Quand elle passe devant un château qui fut habité par Marie Stuart, elle paraît surtout constater que l'heure ordinaire du déjeuner a été retardée par le dérangement de cette excursion. Elle ne s'anime un peu qu'en parlant de son cher Brown, son serviteur de prédilection, à l'occasion duquel elle cite des vers de Byron; et elle conte longuement comment elle lui a donné des boutons de manchettes en onyx...

La reine d'Angleterre, qu'on pourrait croire, d'après ce que nous venons de dire, d'une fécondité intarissable, est, au contraire, d'imagination plutôt indigente : elle a toujours ajourné la publication d'une nouvelle qu'elle avait commencée avant la naissance du prince de Galles et qu'elle revoit et corrige constamment. Si cette œuvre-là n'est pas parfaite, ce ne sera point faute de l'avoir lentement élaborée!

A l'imitation de sa mère, la duchesse de Teck a écrit son *Journal*, qui contient un récit fidèle des événements auxquels elle a été mêlée.

La princesse Béatrice de Battemberg, qui ne s'est jamais consolée de la perte de son époux, lequel succomba à un accès de fièvre pernicieuse à son retour de l'expédition contre les Achantis, a publié, chez un éditeur de Darmstadt, un petit livre évocateur de ses tristesses sous ce titre : *Consolation dans la souffrance*, « fruit des lectures d'une veuve, traduit de l'anglais par B. de B... », les initiales de la princesse.

(1) La veuve royale a déjà fait publier elle-même, pendant la première année de son veuvage, un recueil des meilleurs discours de son époux, que l'éditeur Sir Arthur Helps a fait précéder d'une courte introduction. Quelques années plus tard parut le livre bien connu du général Grey : *les Premières Années du Prince consort*, qui fut écrit sous la direction de la reine et en collaboration avec elle. Comme ce livre ne traite de la vie du prince que jusqu'en 1840, une suite de l'ouvrage était à désirer, et on pouvait l'attendre avec une entière certitude, étant donné le complet abandon de la reine au souvenir de son époux. Mais le général Grey était mort avant d'avoir terminé son œuvre.

Quel livre sublime, plein de larmes et de sang, aurait pu écrire, si elle n'eût été frappée par le poignard d'un assassin, cette mystérieuse impératrice Élisabeth d'Autriche, dont l'existence toucha, comme on l'a dit, aux dernières limites du bonheur et de l'infortune!

On sait quel culte elle professa pour Henri Heine; l'œuvre étrange de ce satirique infirme lui causait d'ineffables joies. Ce qu'on n'a appris que plus tard, c'est qu'elle avait conçu ce goût pour le poète de *Riesebilder* à l'instigation de sa fille cadette, l'archiduchesse Marie-Valérie, qui, à quatorze ans, rimait déjà des vers et au lieu de se livrer aux plaisirs de son âge, s'enfermait des journées entières pour lire les poèmes qu'on lui laissait entre les mains.

Après Heine, celui pour qui l' « Impératrice errante » professait le plus d'admiration était Shakespeare (1), dont elle traduisait en hongrois, dans les lettres qu'elle adressait à l'empereur ou à ses filles, des scènes entières. Sur la fin, elle consentit à entendre la lecture des œuvres de quelques-uns de nos écrivains : les Goncourt, Daudet, Baudelaire, Leconte de Lisle... voire même Gyp. Mais elle ne manifesta jamais à leur endroit un grand enthousiasme : elle les trouvait « trop soucieux de dire avec élégance des choses réfléchies, au lieu d'exprimer simplement des sensations sincères ».

Par contre, les chefs-d'œuvre de la littérature grecque et romaine lui étaient très familiers. L'impératrice s'était même mise à apprendre la langue grecque, mais sur les instances de son principal médecin, le Dr Schott, qui redoutait les conséquences d'une trop grande tension d'esprit, elle consentit à renoncer à ses études de grec. Toutefois, elle continua à s'occuper d'archéologie, notamment d'archéologie égyptienne. A plusieurs reprises, elle s'était rendue à Turin pour y étudier au Musée égyptien l'histoire des Pharaons.

L'inclination naturelle de son esprit la portait plutôt vers les écrivains qui fournissaient des thèmes à sa rêverie et peuplaient sa solitude de visions évocatrices. A cet égard, Heine ou Shakespeare lui plaisaient infiniment mieux que les modernes qui parlaient plus à son esprit qu'à son cœur.

L'impératrice Elisabeth eut peut-être la tentation de traduire ses poètes favoris, mais le travail, s'il fut commencé, ne devait pas être achevé. Son idéal littéraire était trop haut placé pour qu'elle essayât même de s'en rapprocher. Elle voulait bien admirer, mais admirer en silence et sans répandre autour d'elle son admiration!

Si nous la louons de cette réserve, nous nous garderons de nous montrer trop sévère pour ceux qui, jouissant comme elle du pouvoir suprême,

(1) A propos de Shakespeare, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le père du roi de Portugal, dom Luis, a traduit les œuvres de l'immortel dramaturge anglais et cette traduction n'est pas, dit-on, sans valeur.

n'ont pas dédaigné de poser parfois le sceptre pour prendre la plume.

Pourvu qu'ils aient conscience de leur infériorité et qu'ils ne se persuadent pas que l'on naît écrivain aussi aisément qu'on naît prince, les empereurs et les rois peuvent entrer en lice dans l'arène des lettres. La couronne qui leur sera décernée ne sera qu'une couronne de laurier vulgaire, mais elle aura plus de prix à nos yeux que celle, enchâssée de diamants et de perles, qu'ils n'auront eu que la peine de ramasser dans leur berceau.

Dr CABANÈS.

LA MORT DES FLEURS

Oubliant ses oiseaux en cage et sa poupée,
A l'or de ses cheveux mêlant des boutons d'or,
Tout le jour au soleil la petite échappée
Cueillit des fleurs, toujours des fleurs, encor, encor !

Dans le parc merveilleux qui lui semble un royaume,
Elle court en chantant : « Je suis reine de Mai ! »
Puis, furtive, gagnant sa chambre qu'elle embaume,
Elle jette les fleurs sur son lit parfumé.

La lune l'éclairait, perçant les hautes branches;
Et l'enfant, au moment de s'endormir, crut voir
Toutes les fleurs, bluets et lis, roses, pervenches,
Par terre et sur son lit doucement s'émouvoir.

Or toutes lui parlaient : « Pourquoi, lui disaient-elles,
Avoir tant moissonné de fleurs en un seul jour ?
Il ne fallait cueillir qu'un bouquet des plus belles;
Mais à présent, tu vas te flétrir à ton tour ! »

— « Hélas ! l'enfant de l'homme est cruel quand il joue,
Dit la rose; maudit soit-il à peine né !
Ma mort fera pâlir mes couleurs sur ta joue !
Dieu te reprend mon sang que je t'avais donné. »

L'enfant avait la fièvre et, dans un lent vertige,
Elle entendit un lis, qui perdait sa fraîcheur,
Lui dire, se dressant à demi sur sa tige :
« A ton front transparent je reprends ma blancheur. »

Et le coquelicot : « Moi, la pourpre à ta lèvre; »
Le bouton d'or : « Et moi, l'éclat de mon or pur,
A tes cheveux. » — « Et moi, dans tes yeux pleins de fièvre,
Dit le bluet mourant, je reprends mon azur. »

Des soupirs s'exhalaient des corolles fanées;
« Nous remportons vers Dieu, disaient toutes les fleurs,
Les grâces du printemps que nous t'avions données,
Ton âme et nos parfums, ton corps et nos couleurs. »

... Corolles, fermez-vous : les paupières sont closes !
Et vous avez fini, dans ce monde mortel,
Vous, ô lis, d'être blancs, — vous, roses, d'être roses,
Et votre âme odorante est remontée au ciel.

JEAN AICARD.

CIMETIÈRE DE CHIENS

Attiré par une curiosité non exempte d'une pointe de raillerie, le visiteur le plus indifférent au sort des animaux, qui pénètre dans le cimetière des chiens, récemment inauguré, en sort avec des sentiments tout autres à l'endroit de nos « frères inférieurs », tout au moins de ceux d'entre eux que recommandent leur intelligence et leur affection. C'est que la plupart des épitaphes lues au passage dénotent une sincérité, un attachement devant lesquels tombe l'ironie, et qui troublent le sceptique le plus endurci.



Une tombe.

On sait que cette nécropole originale, due tout à la fois à des préoccupations d'hygiène et à un sentiment d'humanité, s'élève dans l'île des Chiens (ancienne île des Ravageurs), sur le territoire d'Asnières. Les promoteurs en sont Mme Marguerite Durand, directrice de *la Fronde*, et M. Georges Harmois, directeur de *l'Avocat*. M. Eugène-Pierre Petit, architecte expert près les tribunaux, en est l'auteur. Très artistique, avec ses portiques, ses attributs et ses grilles en fer forgé, la façade du cimetière surprend tout d'abord le visiteur non prévenu et le fait songer qu'il se trouve là en présence d'une œuvre sérieuse.

Ne passons point devant les bureaux administratifs sans jeter un regard sur le corbillard — tricycle chargé de transporter les animaux à la nécropole. Celle-ci comporte un quartier pour les chiens, — c'est le plus intéressant, — un pour les chats, un pour les oiseaux et un pour les animaux divers. N'oublions

pas la fosse commune, où les pauvres ont le droit de faire enterrer gratuitement celui qui fut souvent leur seul ami. Cependant, les fondateurs ont soigneusement évité tout ce qui eût pu paraître une inconvenante parodie d'un cimetière humain; ils ont, à dessein, donné une place importante à la partie décorative, et les œuvres d'art sont nombreuses. Notons, au hasard, de jolis chiens sur socle, ornant les allées; *le Loup et l'Agneau*, et divers sujets sortant des forges et fonderies du Val-d'Osne.

Derrière la fontaine centrale, deux nymphes forment l'entrée du cimetière proprement dit, dont nos gravures reproduisent différentes vues, communiquées au *Magasin Pittoresque* par M. Henri Edeline, l'auteur de ces petits chefs-d'œuvre devant lesquels on s'arrête complaisamment.



Un coin du cimetière.

Nous descendons quelques marches et parcourons ces allées, bordées de tombes et de monuments miniatures, dont quelques-uns sont de véritables bijoux, et qui, tous, traduisent les regrets, la tendresse, la reconnaissance de ceux qui possédèrent ces chers petits animaux. A droite, l'indispensable caveau provisoire.

Voici la tombe du brave *Bijou*, qui sauva sa maîtresse, attaquée par un malfaiteur; n'était-il pas juste qu'elle lui payât ce tribut? Plus loin, c'est *Pompon*, l'ami des soldats du camp de Châlons, dont le souvenir est perpétué par le produit d'une collecte d'artilleurs. Encore un brave, *Loulou*, qui, âgé de neuf mois et bien qu'ayant une patte cassée, sauva un enfant qui se noyait dans la Garonne, etc., etc.

Quelques inscriptions font sourire par leur naïveté, mais celles qui attestent un acte de sauvetage ne sauraient laisser indifférent. On se sent, par sympathie, attiré vers ces bonnes bêtes, souvent meilleures que les gens, dont le nom évoque le souvenir d'un fait héroïque, et l'imagination se plaît à retracer les différentes phases de l'événement ainsi remémoré. Comment se défendre d'une douce émotion devant ces simples mots, tracés sur une tombe : « Il m'a sauvé la vie. Je lui devais ce souvenir. » Pourquoi faut-il que nous lisions plus loin : « A la mémoire de ma chère Emma », ce qui choque, étant donné le nombre considérable de femmes qui portent ce nom; ou bien : « Nous l'aimions trop. Elle ne pouvait vivre! » Cependant, circonstance atténuante, *Emma* a, elle aussi, sauvé la vie de sa maîtresse, la princesse de Cerchiara-Pignatelli, qui lui a fait élever un véritable mausolée.

Mais les épitaphes réellement touchantes effacent ces petites faiblesses, et nous ne pouvons oublier que nos nécropoles humaines offrent elles-mêmes des bizarreries, pour ne pas dire plus. Les citations empruntées à des auteurs connus donnent la note grave et philosophique ou morale : « Le chien, c'est la vertu qui, ne pouvant se faire homme, s'est fait bête » (Victor Hugo).

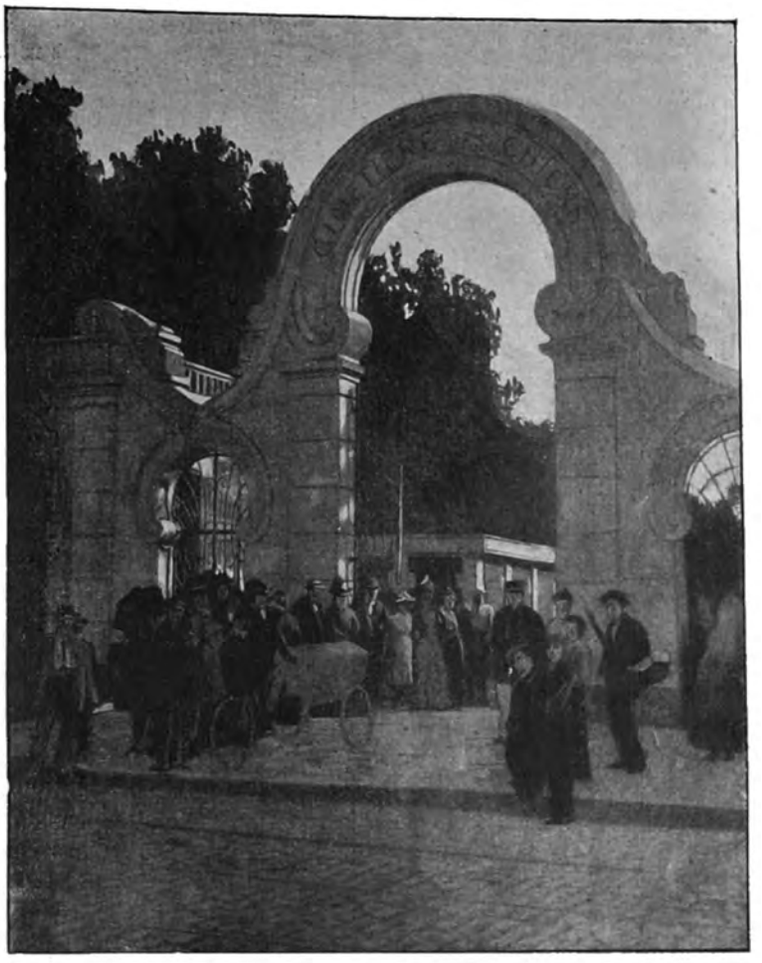
Les niches en pierre ou en bois dominent dans le quartier des chiens; beaucoup portent chaîne et collier. De petites cages ornent les petites tombes des oiseaux. Le monument décoratif du *Paon* fait suite à ce quartier.

Nous ne nous arrêterons point au cimetière des chats.

Et pourtant!

Car si M. Minet fait songer aux traîtrises de sa

race, proche parente de la race humaine, il est beau, il est fier, il est indépendant. Pour la souplesse de son corps, pour la grâce de ses mouvements, il mérita d'être chanté par des poètes — et non des moindres. On se rappelle, notamment, l'admirable sonnet que lui consacra Baudelaire. Et le nombre est grand encore (même en dehors des rimeurs, parmi les gens placides) de ceux qui l'aiment — qu'il s'agisse du noble angora aux longs poils soyeux ou de l'humble, du modeste chat de gouttière, dont la robe est terne, mais dont la laideur est si sympathique!



Arrivée d'un convoi.

Par exemple, il convient de passer sous silence la gratitude de Minet et sa fidélité. Trop rarement il nous en donna quelque preuve. Nous gardons plutôt, tous tant que nous sommes, le cuisant souvenir de ses coups de griffe.

Et c'est pour cela, parce qu'il est égoïste, parce qu'il n'a point le dévouement du bon toutou, qu'à sa mort nous le pleurons moins.

Par bonheur, la philosophie du chat n'en a cure.

V. MAUBRY.

LÉGENDES D'OCÉANIE

C'est par ces légendes redites le plus souvent aux soirs de veillées dans les tribus, légendes où semble s'être concentrée l'âme naïve, parfois féroce et parfois tendre, des primitifs, qu'on peut reconstituer dans ses grandes lignes l'histoire de ces arriérés de la famille humaine qui, demain, ne seront plus. Le Polynésien, frappé à mort par notre civilisation industrielle et commerciale, ne disparaîtra pas sans laisser de vestiges : les *moraïs* ou autels, les énormes figures sculptées de l'île de Pâques, les *paahs* ou villages fortifiés des Maoris attesteront assez longtemps encore à nos descendants l'existence d'une race qui, selon l'expression de Cook, atteignit le maximum de civilisation concevable sans la connaissance des métaux. En même temps, nombre de leurs légendes survivront, d'aucunes indiquant une conception poétique de l'univers. Telle, par exemple, l'apparition à la surface des flots d'Ika-na-Maoui, l'île nord de la Nouvelle-Zélande. Cette île n'était autre chose qu'un énorme poisson (en polynésien *ika*), que le dieu Maoui amena des profondeurs du Pacifique au bout de son hameçon de nacre. Ika-na-Maoui a, en effet, la forme d'un grand poisson. D'autres îles ne sont que des pierres, que le geste héroïque d'un dieu polynésien précipita du ciel dans la mer.

Faut-il rappeler aussi la légende connue de Rono, guerrier d'Hawaï, qui, ayant tué sa femme en un élan de jalousie injustifiée, devint fou de douleur et, après avoir parcouru tout l'archipel, se disputant et se battant, disparut un jour vers des pays ignorés, non sans prophétiser qu'il reviendrait dans une grande pirogue portant des arbres et des animaux inconnus; prédiction qui parut se vérifier à l'apparition du navire de Cook?

Tout cela assurera contre l'oubli, au moins, pour quelques siècles, le souvenir des Polyné-

siens; leur langue même demeurera, comme le sanscrit et le pâli, un sujet d'études pour les philologues, car assez nombreux sont les traités et dictionnaires de cette langue publiés par les missionnaires anglais.

Race souple, vaccinée contre le péril européen par ses contacts de vieille date avec des peuples intermédiaires entre notre civilisation et la leur, tels que les Chinois et les anciens Japonais — car les Japonais d'aujourd'hui sont nos égaux — les Malais semblent moins destinés à disparaître qu'à fusionner, en se modifiant à la longue, avec les nouveaux éléments. Pendant longtemps encore, on pourra les étudier, vivant selon leur génie propre et cultivant leurs anciennes traditions.

Mais l'autre race, la race noire, paria et maudite, vouée fatalement à l'extinction après avoir peuplé l'Australie, la Tasmanie, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, les Salomon, presque entièrement les Nouvelles-Hébrides et la Nouvelle-Calédonie, et, en bonne partie, les Fidji, elle disparaît chaque jour un peu plus, silencieuse et ignorée. Depuis quatorze ans déjà, la Tasmanie ne compte plus un seul aborigène. Des Canaques australiens il ne subsiste que quelques misérables spécimens, mendiant à la porte des tavernes de Sydney et Melbourne ou pourchassés dans les déserts arides de l'intérieur. Refoulés à la fois par les Anglais, les Allemands, les Hollandais et les Malais, les Papous de la Nouvelle-Guinée diminuent en nombre à vue d'œil. Aux Salomon et aux Nouvelles-Hébrides, la traite, voilée sous les euphémismes de recrutement et d'émigration, avait, avant même la main mise officiellement par les Européens, frappé la population indigène d'un coup mortel. Insulaires des Salomon et Néo-Hébridais disparaîtront sans qu'on ait su grand chose de leur histoire.

La colonisation européenne n'a pas été moins funeste aux autochtones de la Nouvelle-Calédonie. Lorsque, en 1774, les deux navires de Cook, *Adventure* et *Résolution*, découvrirent cette île, on put estimer très approximativement à 70 000 le nombre de ses habitants; au moment de la prise de possession par la France, c'est-à-dire soixante-dix-neuf ans plus tard, ce chiffre apparaissait quelque peu réduit à la suite de grandes guerres, telles que celle qui détermina la fuite des Nouméas sur la côte orientale. Aujourd'hui, il ne subsiste certainement pas plus de quinze mille aborigènes, les quelque dix mille Canaques qui peuplent l'île des Pins, les Loyalty et les Bélep, dépendances de la Nouvelle-Calédonie, n'étant pas compris dans cette statistique.

Quelques légendes retracent l'arrivée des premiers Européens, la stupeur des insulaires en voyant ces hommes blancs, qu'ils prirent d'abord pour des esprits, couverts de vêtements qui semblaient ne faire qu'un avec leur corps. Les navires, que les indigènes ne pouvaient comparer qu'à d'immenses pirogues portant des arbres, les quartiers de bœufs abattus, qu'ils prenaient pour ceux d'hommes gigantesques, la pipe, le briquet, les armes à feu, tout les remplissait d'une terreur superstitieuse, que nous avons entendu bien des fois rappeler par leurs descendants.

Nombre de traditions néo-calédoniennes ont une haute importance ethnologique. Telle est celle qui rappelle la grande migration des Polynésiens d'Ouvéa (archipel Wallis) à la plus septentrionale des Loyalty, à laquelle ils donnèrent le nom de leur pays d'origine et d'où ils se répandirent sur les îles voisines et la grande terre. Cette migration, qui eut lieu dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, mit aux prises avec l'élément mélanésien, maître du sol, l'élément polynésien venu de l'Est et qui, bien moins nombreux mais bien mieux doué, devait peu à peu obtenir la prépondérance.

Dans une très remarquable étude, M. Jules Durand, ancien conseiller général de la Nouvelle-Calédonie et l'un des rares hommes qui puissent avec compétence parler de ses habitants indigènes, rapporte une légende précieuse pour les recherches ethnologiques. Cette légende, relative à l'immigration, ou plutôt à une des immigrations des Wallis, mentionne l'existence antérieure, sur le sol néo-calédonien, d'une race primitive « ne sachant pas construire de cases et vivant dans des trous ».

Sans doute de proches parents du *pithécanthrope*, cet être qui, il y a quelque deux cent mille ans, relia le monde simiesque au monde humain!

« Aux îles Loyalty, dit M. Durand, les indigènes se sont transmis le souvenir de cet être mystérieux petit et noir, qu'ils appellent *siningané*. » Ajoutons que nous avons recueilli, en 1878, près d'Oubatche dans une grotte ignorée, jadis lieu de sépulture, un crâne canaque qui, sans être de date bien ancienne, présentait les caractères d'animalité les plus prononcés : prognathisme, proéminence des arcades sourcilières, dépression de la partie frontale. Malheureusement cet échantillon des plus remarquables fut anéanti dans un incendie, au cours de la terrible insurrection indigène qui eut lieu la même année.

Une des légendes néo-calédoniennes les plus curieuses à tous points de vue est celle de Pahouman. Celui-ci était un grand chef dont la tribu s'étendait le long de la Tiouaka.

Un jour, suivi de ses guerriers, il monta dans les branches d'un banian pour y manger, assis à califourchon, des cannes à sucre arrachées chemin faisant.

A ce moment passait sous le banian, sans voir ceux qui y étaient installés, Apitéhéguène, chef du voisinage, d'importance médiocre. Pahouman, avec un parfait dédain, laissa tomber sur le tur-

ban d'écorce du promeneur une mâchure de canne à sucre.

Ne s'apercevant de rien, Apitéhéguène continua sa marche et, seulement rentré dans sa case, tira son turban. Il demeura alors stupéfait et indigné, se demandant en vain quel téméraire pouvait être l'auteur de cette insulte. La nuit vint, il s'endormit d'un sommeil agité : un rêve lui montra alors les guerriers de Pahouman, et celui-ci avec eux, grimpés dans un banian et menaçant de le frapper à coups de canne à sucre.

Ainsi éclairé, Apitéhéguène partit clandestinement dans une petite pirogue pour Ouvéa, qui, grâce à l'arrivée d'une race supérieure, passait pour le pays des sortilèges.

Le grand chef Ouanéguéi, mis au fait, donna à son visiteur d'abord un talisman médiocre — deux feuilles de bois sculpté — proportionné à l'importance de la pirogue et du cérémonial avec lesquels le suppliant était venu le trouver. Apitéhéguène repartit, fit la guerre, fut une fois vainqueur et une fois vaincu.

Un nouveau fétiche assura son triomphe définitif : ce fétiche n'était rien moins qu'un tout-puissant caillou de guerre qui, lancé à la mer par Ouanéguéi, traversa l'Océan, remonta le cours de la Tiouaka, entra dans le corps d'un poisson lequel vint le déposer dans la main d'un messager d'Apitéhéguène qui longeait le fleuve pour aller chercher du renfort.

Apitéhéguène triomphant contraignit son ennemi à s'enfuir sur la côte Ouest où il fonda des tribus et où lui-même plus tard, chassé avec son fils aîné, par son plus jeune fils, dut aller s'établir. Chez les Canaques comme chez les Européens, la politique a ses vicissitudes !

TALAMO.

LE SIREX GÉANT

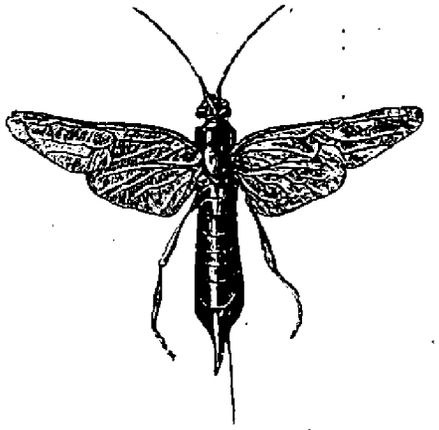
Un ennemi des vieilles charpentes.

Depuis trois ans environ, d'importants travaux de réparation sont exécutés dans les combles de la cathédrale de Winchester. Les antiques voûtes menaçaient ruine, et les massives charpentes, curieux spécimen de l'art des constructeurs de l'époque normande, manifestaient des signes inquiétants de vétusté. Les dernières restaurations qui y avaient été faites dataient du xv[e] siècle.

L'examen des maîtresses poutres fit reconnaître que trois d'entre elles devaient être remplacées d'urgence. Elles mesuraient 15 mètres de longueur, 30 centimètres de largeur et 50 centimètres d'épaisseur. Vu la difficulté de se procurer actuellement en Angleterre des bois de chêne de cette dimension, il a fallu faire venir les nouvelles poutres de Stettin.

Or, parmi les vieilles charpentes enlevées, plusieurs étaient profondément perforées par de larges vermoulures. Leur section présentait l'aspect alvéolaire d'un gâteau de cire d'abeilles. Les artisans de ces ravages étaient de petites larves blanchâtres, à six pattes écailleuses, avec l'extrémité postérieure du corps terminé en pointe, présentant un aspect intermédiaire entre celui d'un ver blanc et celui d'une chenille. Parmi elles fut recueillie une chrysalide qui, maintenue en observation, donna un jour naissance à un curieux insecte ailé, le Sirex géant (*Sirex gigas*), qui, dit le *Tour du Monde*, vaut la peine d'être décrit.

C'est un hyménoptère de la famille des Porte-Scies, pourvu, par conséquent, de quatre ailes nues et membraneuses, dont les deux supérieures sont beaucoup plus longues que les deux autres. Sa tête, presque globuleuse, est surmontée d'antennes vibratiles, sétacées, de 13 à 25 articles, insérées près du front. Les mandibules sont courtes, épaisses, dentelées sur leur côté interne. Le corps du Sirex géant est à peu près cylindrique. L'abdomen, au lieu d'être relié au corselet par un pédoncule, comme chez tant d'autres hyménoptères, s'y rattache intimement à sa base dans toute son étendue, et paraît en être la continuation, ce qui donne à cet insecte un aspect assez lourd.



Le mâle a l'abdomen d'un jaune fauve, avec l'extrémité noire.

La femelle est noire, avec une tache derrière chaque œil; le second anneau de l'abdomen et les trois derniers sont jaunes; les jambes et les tarses sont jaunâtres. L'extrémité du dernier segment de l'abdomen est terminée, chez le Sirex femelle, par une tarière très saillante, en forme de scie dentelée à sa partie inférieure et striée sur les côtés, logée dans une coulisse formée par deux valves.

Avec cette tarière, le Sirex femelle perce le bois pour y introduire ses œufs, car elle sert en même temps d'oviducte, et les pièces qui la composent s'écartent pour laisser glisser ces œufs jusqu'à l'endroit où ils doivent être déposés. De ces œufs naissent les larves, qui vivent aux dépens du bois, s'y filent une coque et s'y métamorphosent en Sirex adultes qui prennent alors leur vol.

Cet insecte est d'une taille assez grande, puisqu'il atteint 4 centimètres et demi de longueur. Il vole en produisant un bourdonnement semblable à celui du frelon, dont il présente l'aspect général jaunâtre. Il habite plus particulièrement les forêts de pins et de sapins des contrées froides et montagneuses et, dans les années favorables, s'y multiplie en telle abondance, que ses vols innombrables désolent le peuple des campagnes.

Les ravages que causent ses larves dans les forêts et dans les charpentes en font un ennemi public, qu'il faut combattre avec acharnement partout où on le rencontre.

Comment les Bouchard devinrent les Montmoreney

On n'ignore pas que le nom patronymique de la famille de Montmorency est Bouchard.

Les ancêtres de cette famille, l'une des plus anciennes de l'Europe, et cependant la plus connue dans ses origines parce que cette maison, établie dans l'Isle de France, toujours auprès des rois, se trouve mêlée à tous les événements saillants des premiers âges de la monarchie, s'appelèrent, en effet, Bouchard ou Gui jusqu'au VIIIe siècle.

Mais on connaît peut-être moins les circonstances dans lesquelles elle prit le nom de Montmorency.

Voici, d'après ce que racontent les historiens, comment leur est venu ce nom.

L'un des ancêtres de la famille Gui le Blond, qui contribua puissamment au gain de la bataille de Tours, lutta corps à corps avec un chef maure d'une taille gigantesque et le terrassa.

En mémoire de cette victoire, il bâtit une chapelle, non loin de Paris, près d'un lieu nommé *Monmorenciacum*.

Autour de cette chapelle se construisit plus tard un village que l'on appela, par corruption de mot, Montmorency, et qui donna son nom à la famille du fondateur.

Voilà comment fut créé le joli village des environs de Paris, célèbre, de notre temps, par les attraits de son paysage, par sa forêt, par ses ânes, par ses cerises, et voilà comment les Bouchard devinrent les Montmorency.

GEORGES LABBÉ.

MENOTTES ROSES

BERCEUSE

Toi qui me coûteras tant de peine et de pleurs,
Dors, mon petit enfant, et ferme ta paupière.
Tous les anges sont en prière
Et dans ton rêve sèment des fleurs.

Dors, mon enfant chéri, c'est l'heure où tout se tait.
La lune monte au ciel et la campagne est noire.
Je te vais chanter une histoire,
Comme autrefois ma mère en chantait.

Ton père va rentrer et t'embrasser tout bas.
Pour toi, mon cher amour, chaque jour il travaille.
Comme Dieu jadis sur la paille,
Dors, innocent, dors entre mes bras.

Bientôt tu seras grand, tu courras au soleil.
Plus tard tu poursuivras le bonheur sans relâche,
Cependant tu n'as d'autre tâche
Que me sourire dès ton réveil.

Dors, mon enfant chéri, doux trésor de mon toit,
Serre bien en dormant tes deux menottes roses :
C'est mon cœur sur toi qui repose
Et que tu tiens dans tes petits doigts!

MARC LEGRAND.

NOCES BRETONNES

Longtemps Gurval Kerloët, de la métairie de Tréhouarn, désespéra de marier sa fille Annaïc.

Elle était pourtant belle fille, Naïk, comme l'appelaient familièrement les gars du bourg.

La raison? Sa pauvreté!

En vain la jeune fille connut-elle plusieurs fois les rendez-vous *derrière le pignon*, ce qui signifie, en bon breton, le côté de la ferme sans portes ni fenêtres où les galants peuvent s'entretenir librement.

Les galants d'occasion lâchaient pied au mot d'épousailles. Dans les pardons, quelques jeunes gens *cassèrent le gâteau* avec elle, ce qui est un aveu de tendres sentiments. Certains s'enhardirent à lui prendre le petit doigt, qui est celui du cœur, et, ainsi, ils se montraient à tous.

— Eh bien! interrogeait le vieux Kerloët?

— Je ne sais pas, répondait Naïk!

— Mais il t'embrassait, Jean Guisic?

— Oh! si peu, mon père... et les baisers ne valent pas les propos sérieux.

. . . . . .

Ce jour-là, le propriétaire de Tréhouarn visita son fermier.

— Pas encore mariée cette grande fille? demanda-t-il.

— Les gars n'aiment pas les jeunesses pauvres, riposta le fermier.

— Annoncez partout, termina le maître de Tréhouarn, que je donne en bail ma métairie de Berric au jeune homme courageux, l'épouseur de votre fille!

Le propriétaire, brave homme, constituait ainsi une vraie dot à la fille de son métayer.

. . . . . .

Ce fut une procession. Il en arrivait de partout, de la plaine et de la montagne, de la lande et du bois; petits, moyens ou grands; rouges de poil ou noirs de teint; gras ou maigres. Kerloët n'en renvoya aucun et les essaya tous par de mauvaises plaisanteries.

Annaïc préféra un gentil blond qui parlait

comme un monsieur et revenait de l'école d'agriculture des Trois-Croix, auprès de Rennes. Il se nommait Tugdual et possédait, avec son diplôme, un lopin de terre bien planté de jeunes pommiers.

— A quand la noce? demande le promis.

— Nous la ferons pour la Saint-Yves, le 19 mai!

— Tope là, beau-père.

— Tope là, mon gendre.

***

Job et Piéric, Nola et Anne revêtent leurs habits de velours ou de satin. Les jeunes filles pendent à leur cou des cœurs d'argent et les gars enrubannent leurs larges feutres.

Ils quittent Tréhouarn en chantant. Tout le jour ils vont parcourir les villages et les fermes.

Holà! holà! Ouvrez bonnes gens! diront-ils. Nous sommes les filles et les garçons d'honneur d'Annaïc Kerloët. Trouvez-vous à la Saint-Yves chez son père, car Tréhouarn vous souhaite bienvenue!

— Entrez les joyeux messagers et buvez de ce cidre sec. Nous en avons du doux pour Anne et Nola.

Quand ils sortent des métairies, les rubans des garçons, sur leurs chapeaux, flottent victorieusement, et les jeunes filles chantent haut les sônes de Bretagne.

Les laboureurs se relèvent dans les sillons. Accourus de leurs pâtis, les chevrières et les pastours regardent par-dessus les haies d'épine blanche et leurs fouets sonores giffient l'air avec allégresse. A chaque maison nouvelle, une halte, des pichets de cidre et une pipe à fumer. Les têtes de Job et de Piéric dodelinent désagréablement. Anne et Nola nasillardent un *guerziou* lamentable.

La nuit vient. Fripés et tachés, les quatre jeunes gens s'en retournent. Ils ont bu, crié, et invité six cents paysans.

— Tout va bien, pense Kerloët, il faudra tuer mon grand bœuf jaune.

***

Il ruminait dans l'étable ses vieux souvenirs de charrue, le bœuf jaune.

Tugdual tire sur sa corde; il sort dans la lumière. Ses yeux ternes roulent éblouis de soleil; ses jambes fléchissent.

— Bast! grogne Kerloët, la bête paraît perdue de douleur, faut la tuer!

La bonne chaleur caresse le grand bœuf jaune; il mugit de satisfaction et sa grosse langue râpeuse lèche la main du fermier.



Une Bretonne.

Han! la masse de fer broie son crâne; il s'écroule. Le fermier le dépèce du regard.

— Oui-dà! six cents bouches à nourrir tant en soupe qu'en ragoût.

— Il y a moyen, beau-père, opine Tugdual.

Le boucher, un paysan ami de Kerloët, arrive à ce moment. Il retire la peau, taille des tranches gargantuesques qu'il porte dans la cour, sur un gros billot de chêne. A côté, et un peu derrière lui, on a placé une barrique dans laquelle il jette les morceaux de la viande destinée au ragoût. Demain, les cuisiniers renverseront le tonneau

dans les chaudrons. Les côtes et le filet sont réservés pour les hôtes de choix de l'entourage des mariés. Cette viande, sciée et parée, repose sur des planches. Un garçonnet de cinq ans est préposé à l'emploi de chasse-mouches.



En route pour l'église.

Le petit bonhomme y met une conscience d'hétaïre éventant son seigneur, et de son chapeau enrubanné, rouge de sang, il racle vertueusement la chair du bœuf.

Dans la cour, une grosse voiture fermière débarque la vaisselle consistant en plusieurs centaines de bols, d'écuelles vernies et de cuillers.

Les voituriers montent sur son trépied une bassine de cuivre et font bouillir l'eau. Les femmes commencent la vaisselle.

Règle générale, on n'essuie jamais. L'objet, est frotté avec les doigts et séché à l'air.

Accroupies contre un muret, trois paysannes épluchent les carottes et les oignons pour la soupe. Jusqu'au soir, elles en rempliront des paniers et pleureront d'incalculables larmes sur les piquants légumineux.

Au cours de l'après-midi, des rondes se forment devant les portes. Les jeunes gens, en costume de travail, interrompent leurs préparatifs pour donner une ridée, qui se saute sur une mesure à trois temps, en tournant toujours. Quand la danse languit, les meilleurs danseurs crient : you! you! sur un ton suraigu et toute la bande bondit, jambes ramassées.

— Eh bien! mon vieux Kerloët, dis-je au fermier, voilà une noce qui promet pour demain.

— Un petit, not' monsieur, un petit! Mais ça va me coûter gros.

— Vous vous plaignez toujours, Kerloët.

— Bé dame! Not'monsieur, rien ne va! A peine une demi-année de pommes! Une faillie récolte de patates...

... A la nuit, le métayer gémissait encore, tout en surveillant les préparatifs de la fête.

***

Je pousse le volet. Une aube radieuse illumine le bois de Tréhouarn, blondi par la jeune lumière. Le grand château dort encore dans le levant rose.

Sur le talus, un exhaussement du chemin de servitude, des paysans ont creusé des tranchées remplies de fagots. D'immenses chaudrons reposent par leurs bords sur les côtés du trou.

Une étincelle et les fagots pétillent. Ragoûts et soupes pantagruéliques commencent à cuire.

Il est cinq heures du matin.

Auprès du mur d'enceinte du château, des travailleurs enfoncent des piquets à coups de masses, puis ils posent les échelles sur leur côté et les assujettissent aux tuteurs fichés en terre.

— Pourquoi faire, demanderez-vous?

— Pour s'asseoir : voilà les sièges du festin!

Ces échelles vont former plusieurs doubles rangées de cinquante à soixante mètres. Il faut compter environ cinq cents mètres de longueur totale pour asseoir tous les invités.

— Mais, objecterez-vous, et les tables pour manger?

— Les tables, lecteur sybarite, mais donnez-vous la peine de regarder à vos pieds et vous trouverez posée à même le sol une planche. Voici la table! J'ose même écrire le « chemin de table »!

— Alors, il faudra, étant assis sur un revers d'échelle, me ployer en deux pour atteindre sur l'herbe ma soupe, et quand je ramènerai ma cuiller....



Le pain et le sel aux nouveaux mariés.

— Halte là, votre cuiller! Peut-être n'en avez-vous pas?

— Mais grand Dieu! je ne peux pas boire un potage où les morceaux de pain gros comme des œufs m'étrangleraient.

— Qu'à cela ne tienne! Imitez vos voisins

d'échelle. Avec leurs inséparables couteaux, ils taillent dans les fagots des branchettes fourchées dont ils piqueront viande ou pain.... Je vous assure que c'est délicieux!

. . . . . .

Soudain les trilles des binious et le pépiement des bombardes chantent sur le chemin, et les sons s'envolent à tire-d'aile comme des oiseaux en liesse. Quatre par quatre et les bras dans les bras, les jeunes gens suivent les bons sonneurs.

La musique rustique glapit sur un ton guilleret des promesses. Eh! hop là! garçons et filles, sautez! Ils se sont désunis et les yeux dans les yeux, ils bondissent et secouent leurs bras.

You! you! crient les filles. Ils forment une ronde.

A la Nigouz... gouz... gouz! clament les danseurs; leurs pieds s'envolent. Les musiciens s'enragent, les joues gonflées, et les femmes rient. You! you! sur une plainte de la bombarde, le cortège se reforme et moitié sautant, moitié marchant, ils arrivent à la métairie qu'ils saluent d'une large acclamation.

Une porte s'ouvre et le bonhomme Kerloët, les joues encore mousseuses et hirsutes, *prie la société d'espérer un petit!* sa bourgeoise va venir *quérir* les femmes. Quant aux gas, ils connaissent le chemin du cellier. Trois énormes barriques de cidre, sec, demi-sec et doux, attendent avec confiance les buveurs.

Les jeunes filles se retirent sous le hangar et, avec cet instinct de coquetterie innée chez elles, rajustent leurs coiffes et jalousent les mieux



Une Ridée.

mises d'entre les *peurez*. Tout à coup la porte s'ouvre, et Annaïc paraît. Des larmes grosses comme les grains majuscules d'un chapelet de sœur converse coulent de ses yeux.

Elle ne veut pas quitter ses parents et sa maison. Tugdual, à bout de rhétorique, empoigne sa future et l'extirpe du seuil. Cette scène est de tradition. Là-dessus, les jeunes gens entraînent la mariée et laissent le mari en arrière-garde, avec les vieillards. Seuls, les servants, c'est-à-dire ceux qui préparent le repas, demeurent à la ferme.



Les premiers à table.

A la mairie la banalité coutumière préside à la célébration civile du mariage. Aussitôt après, les hommes se répandent dans les auberges; les femmes accompagnent la mariée à l'église. Au moment décisif, le curé constate que les témoins sont à boire.

On court les chercher. Ils entrent en s'essuyant les lèvres de leurs manches. Après la messe, les deux conjoints, en se tenant par la main, vont baiser les divers autels et chaque fois ils déposent une offrande.

Les cloches carillonnent la sortie, et l'interminable cortège s'achemine à travers landes jusqu'à Tréhouarn, situé à 3 kilomètres de là. Au carrefour des chemins, les sonneurs entrent au milieu d'un cercle aussitôt formé, et mariés et invités dansent aux cris des you! you!

— En avant! commande Kerloët, très intéressé par l'odeur de son bœuf jaune, qu'il prétend sentir déjà... et il claque de la langue.

Le cortège défile dans l'allée des pommiers en fleurs. Le vent, de sa bouche rieuse, souffle les pétales blancs et roses, et cela forme bientôt un tapis odorant qui rappelle aux bonnes gens les chemins fleuris de la Fête-Dieu!

Et voici que surgissent, lumineux et vénérables, avec leurs cheveux d'argent rayonnant dans le soleil, les anciens du village de Tugdual. Suivant l'usage poétique, ils portent, sur des plats, le pain, le sel et la viande, en signe de bienvenue pour la jeune femme. Le plus vieux d'entre eux, en embrassant la mariée, lui remet les clefs du logis dont elle sera la bonne gardienne. L'émotion étreint ces cœurs simples et, là, sous cette voûte rose et

blanche, ces paysans lèvent leurs gobelets à l'avenir de la race, aux enfants qui naîtront!

Un peu de l'âme bretonne, légendaire et mystique, s'attendrit sur cette scène...

Les grosses lèvres des musiciens avalent les anches jusqu'à la garde! Digue! digue! dondaine!

A table ou à planches! si vous aimez mieux!

On mangera en musique comme des princes, dans la salle tendue de bleu de ciel, sur le tapis tendre des verdures. Les servants courent le long des échelles et versent la soupe aux affamés. Plusieurs d'entre eux hurlent une chanson à boire en faisant couler le cidre à pleins verres.

Malicieux, le vent tortille ou rebrousse sur le visage leurs tabliers, enlève les châles des filles, s'amuse aux coiffes des vieilles et court se réfugier dans les frondaisons des chênes qui secouent leurs têtes d'un air bon enfant.

Pendant le festin, les invités chantent des chœurs à deux voix. Aussi haut qu'ils peuvent atteindre en notes de tête, les hommes commencent et les femmes répondent en nasillant. J'admire leur faculté de manger en criant si fort. A la fin du repas, dans le silence absolu, tous se découvrent et la marraine de la mariée récite les actions de grâce.

Enfin un *Amen*, six cents fois répété, clôture la prière, et les jeunes gars vont s'ébattre sur la prairie en entraînant leurs « connaissances ».

Hola! hola! crie le chef biniou, campé fièrement sur un tonneau vide. Hola! en avant pour le *bal!* La danse nommée *bal* rappelle un peu le quadrille américain. Huit couples le sautent ensemble. Ce qui caractérise les danses bretonnes, c'est l'emploi des bras, lesquels jouent un aussi grand rôle que les jambes. La *ridée*, autre sauterie, admet un nombre indéfini de danseurs qui forment une ronde où garçons et filles alternent. On part en frappant du pied, sur un mouvement très vif et, à toutes les trois mesures, les bras s'enlèvent pour retomber en décrivant un cercle.

Les danseurs réputés semblent voler plutôt que sauter, et ils claquent des talons en touchant terre.

J'ajoute qu'au premier abord ces sauteries paraissent un peu barbares, mais pour les avoir essayées, l'on trouve qu'elles seules conviennent sur l'herbe, et leur exagération s'atténue dans le plein air des champs.

Un vieillard, jadis beau cavalier, m'affirmait que chaque mouvement de pied, aussi preste soit-il, respectait une loi fondamentale de ces vieilles danses moyenâgeuses.

..... Dans beaucoup de noces bretonnes les invités payent leur quote-part. Kerloët était assez riche pour s'imposer le sacrifice de donner à manger à six cents convives, mais il ne leur offrait à boire que du cidre, d'ailleurs vivement épuisé. Aussi des baraques s'étaient-elles installées autour du champ de la danse, et les débitants villageois offraient une affreuse eau-de-vie et quelques douceurs à l'usage des filles.

Pendant les repos, les galants emmenaient leurs danseuses sous ces tentes, et quelques couples cassaient le gâteau ou croquaient l'amande douce, symboles par lesquels s'affirmaient leurs sentiments.

Le garçon offre une sorte de galette ronde et sèche, non entamée, et si la jeune fille rompt la pâte, cela est synonyme d'engagement amoureux. L'amande prélude presque toujours à la demande officielle en mariage.

Les paysans pratiquent la courtoisie à leur manière.

Lorsqu'ils dansent, la jeune fille est autorisée à faire signe de l'œil au garçon qu'elle préfère à son cavalier.

Aussitôt l'appelé se précipite en allongeant une tape formidable dans le dos du gêneur, ce qui signifie : « Ote-toi de là, que je m'y mette! »

Quand vient le soir, la gaieté et le nombre des gouttes absorbées atteignent leur paroxysme. On m'a affirmé qu'un paysan robuste buvait facilement, dans une journée de noces, soixante bolées, soit une douzaine de litres.

Les ivrognes achètent une bouteille de tafia et la rendent *sèche* au débitant, pour qu'il leur en donne une autre en les faisant bénéficier de 15 centimes, prix du verre.

..... Au crépuscule, Annaïc et Tugdual montèrent dans un char-à-bancs.

— Rentrons bien vite, disait la jeune femme, je dois balayer la cour et nettoyer la salle d'en bas. Oh!... et puis soigner les volailles...

Assez avant dans la soirée, le mari fera le gros ouvrage en retard et la mariée frottera les meubles qui sont maintenant sa propriété.

Avec la nuit plus profonde, les binious se sont tus ; les buveurs ronflent dans les fossés.

La débandade des derniers partis s'attriste sur l'horizon mélancolique de la lande, et le cercle d'angoisse se rétrécit sans cesse, autour de ce qui a été joie et mouvement pendant cette journée.

Il pleure du chagrin dans la brume violette, et le père Kerloët, seul, dans l'ombre, se sent devenu vieux, oh! si vieux!

CHARLES GÉNIAUX.

Après votre propre estime, c'est une vertu que de désirer l'estime des autres.

Ceux qui sont courageux savent vivre et mourir sans gloire.

L'ANNÉE 1900

LETTRES ET ARTS

L'année 1900 a été bonne pour les artistes, au point de vue matériel tout d'abord. Sans doute, il est regrettable que le Salon (il n'y en a eu qu'un) installé à la hâte avenue de Breteuil, dans des hangars spacieux et jolis, qui sont déjà démolis, ait produit le chiffre de visites le plus insignifiant qu'on eût vu depuis longtemps. La Société des artistes français y a beaucoup perdu. Elle peut se rattraper, dès l'an qui vient : le Grand Palais des Champs-Élysées lui a été définitivement accordé pour deux mois au moins; ses bureaux vont s'y installer, préparer le Salon prochain et aussi celui de la Société rivale, dite du Champ de Mars : un accord intelligent s'est fait; chaque société occupera la moitié de l'immense nef et on pense que la curiosité du public étant doublée, la recette s'accroîtra d'autant.

Mais, cet accident mis à part, il est certain que l'Exposition a compensé ces pertes pour un grand nombre de sociétaires : peintres et sculpteurs ont trouvé, sinon à vendre des œuvres achevées dans l'atelier, du moins à travailler à la décoration de la grande Foire du monde, qui a absorbé des milliers et des milliers de kilos de peinture, de marbre, de bronze, de plâtre. Les commandes ont été réparties... point trop mal, toujours un peu selon la gamme des recommandations et des influences; — mais quand en sera-t-on délivré? Jamais sans doute. Elles ont été bien payées, en tout cas, et ceux-là qui n'ont pas obtenu de gros morceaux, qui n'ont pas figuré au premier rang des décorateurs, dessinateurs, peintres, sculpteurs, architectes, ont accepté, sans se plaindre, des besognes secondaires qui ne les ont pas « déshonorés » du tout; ils ont été, à des prix rémunérateurs, les collaborateurs de camarades plus favorisés qu'ils ont secondés de leur mieux. Je connais des peintres, membres du jury, qui n'ont pas rougi, — et combien ils ont eu raison! — de brosser des fragments de de panorama pour une somme, à forfait, de cent francs par jour. Il fallait voir avec quelle belle crânerie, quel entrain de rapins redevenus tout jeunes, ils maniaient la brosse, le large pinceau, et avec quel appétit ils déjeunaient ensuite à la brasserie voisine.

Si la pluie d'or s'est ainsi assez fortement, assez largement répandue, à la satisfaction générale, le résultat artistique ne paraît pas moins de nature à nous contenter. Ce serait faire de bien inutiles redites que d'expliquer ici encore, longuement, combien au Grand Palais l'art français a pris un grandiose aspect, devant les arts étrangers groupés autour de lui; comment notre Petit Palais a montré que nous possédons des collections uniques au monde, cataloguées, décrites et, — ce qui est mieux, — appréciées avec infiniment de goût; combien encore nos architectes, nos décorateurs, tous ceux enfin qui ont charge d'embellir nos demeures et nos villes, ont fait preuve, çà et là, de fantaisie, de science, de discernement judicieux dans le choix des « partis » et des modèles, dans la recherche de nouveaux styles; combien même enfin, nos grandes administrations d'État, naguère fort justement attaquées, Sèvres, les Gobelins, etc., se sont piquées d'émulation, ont abandonné leur routine de ces cinquante dernières années écoulées et ont suivi le mouvement général de recherches et de trouvailles heureuses...

L'Exposition se résume rapidement en ces quatre points principaux, auxquels, si on veut, on peut ajouter la floraison si importante des publications illustrées, des journaux, des guides, des catalogues, etc., qui ont été consacrés à chanter sa louange. Maintenant que « c'est fini », on mesure mieux combien « c'était beau ».

Si l'on cherche à se faire, par ailleurs, une idée de l'importance que les arts ont prise dans notre existence quotidienne, on notera, entre cent faits de l'année, ceux-ci : l'installation, à l'occasion de l'Exposition il est vrai, mais en dehors de son enceinte, d'une exposition spéciale de l'œuvre d'un seul artiste, M. Rodin. Tout le monde y a coopéré à l'envi : le Conseil municipal a donné le terrain; des Mécènes (il en est encore) ont fait les frais d'une construction simple mais bien appropriée à son but et le public a apporté son argent aux tourniquets, non point par fortes sommes, mais dans une proportion suffisante pour qu'on se rende compte de l'attrait qu'une renommée d'artiste exerce sur les foules. Et encore l'artiste est-il vivant et très discuté!...

Retenons ensuite les obsèques de Falguière. Sa mort a été un deuil artistique universellement ressenti; ses obsèques, une cérémonie funèbre où on a éprouvé beaucoup de sincérité d'émotion, au lieu de la trop fréquente badauderie parisienne. C'est, parmi les artistes disparus en 1900, le plus illustre; c'est aussi celui dont le public paraît avoir le mieux compris le rôle très important dans l'histoire de la sculpture contemporaine. Chacun a saisi qu'en lui disparaissait le chef de cette prodigieuse école toulousaine, tout à la fois habile et réellement éprise de la Beauté, qui nous a donné tant et tant de beaux marbres lesquels, avec une tendance au Vrai moderne, affirment notre respect de la Forme classique...

Dans le domaine des Lettres, 1900 n'a pas été non plus stérile. L'Exposition n'a pas donné aux Lettres que cette prodigieuse quantité de papier imprimé, bien imprimé souvent, que je signalais plus haut et où le chemin des merveilles exposées était indiqué à chacun.

Voici un peu au hasard des souvenirs, quelques événements passés qui ont montré notre pays toujours épris du culte de bien dire et de bien écrire. A l'Académie française, les élections de Paul Hervieu, romancier et dramaturge vigoureux et hardi, d'Émile Faguet, professeur en Sorbonne mais en même temps critique dramatique et journaliste plein de verve et de bon sens, moins « familier », plus fin que le prince des critiques, notre pauvre oncle Sarcey, qui n'est plus. L'Académie a fait là de bons choix : elle n'était pas dans « l'année des gentilshommes » qui reçoivent à dîner, sont de grande lignée, mais mettent avec peine dix phrases sur pied.

Et aussi, puisque nous sommes à l'Institut, notons l'élection, dans la section des sciences morales, d'un philosophe, M. Renouvier, qui n'a pas moins de quatre-vingt-cinq ans et à qui on a rendu enfin cette justice... Puis la cérémonie du cinquantenaire académique de M. Wallon (cinquante ans d'Académie!) et encore la conférence que M. Brunetière a faite à Rome, devant un cercle de cardinaux, pour leur dire la gloire du plus célèbre de nos orateurs religieux, Bossuet... Et même enfin, — c'est le côté un peu gai de cette revue à bâtons rompus — la collaboration de presque tout l'Institut (poètes, peintres

et musiciens) au scénario d'une cantate d'actualité, *Gloire à la France*, que M. Paul Deschanel fit jouer au Palais-Bourbon... On ne dira pas qu'en 1900, l'Institut, en qui, quoiqu'on ait toujours envie de le plaisanter, se synthétisent les Lettres et les Arts français, est resté enfermé chez soi et a refusé de regarder ce qui se passait au dehors...

Un dernier trait marquant pour les Lettres est celui-ci : l'extraordinaire vogue de la Littérature étrangère chez nous. Cette soif de connaître nous fait grand honneur. Nous pourrions nous contenter, aveuglément, d'un sentiment exagéré de notre supériorité, et ne point désirer nous instruire de celle d'autrui. Au lieu de cela, nous avons le bon sens de nous informer de l'état intellectuel de nos voisins et, comme précédemment pour Ibsen et Bjœrne-Bjornson, nous avons fait des découvertes qui nous ont fort intéressés ; — peut-être même en avons-nous trop fait, mais le « tassement » s'opérera ...Nous avons ainsi trouvé, en Angleterre, Rudyard Kipling et son *Pays de la Jungle*, son beau roman, la *Lumière qui s'éteint ;* en Allemagne, Sudermann et son *Chemin des chats ;* en Pologne, Sienkiewicz et son *Quo vadis?* en Italie, Mme Mathilde Serao, succédant à d'Annunzio et à Foggazaro ; en Espagne, Perès Galdos, etc., etc. Nous nous sommes, en un mot, montrés de plus en plus avides d'apprendre, enthousiastes admirateurs de nobles pensées et de beau langage. A cet égard encore, l'année n'a pas été gâchée.

PAUL BLUYSEN.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

AICARD (Jean), 751.
ALANIC (Mathilde), 464, 488, 515.
ALEXANDRE (Arsène), 61.
ALLORGE (Henri), 209, 295, 712, 743.
ALMERAS (Henri d'), 53, 146, 206, 335, 358, 521, 690.
AMIOT (Fernand), 706.
ANGERVILLE (G.), 655.
ANTAR (Michel), 305, 485, 715.
ARBOUIN-DUMAZET, 41.
ARÈNE (Emmanuel), 16.
AUGÉ DE LASSUS, 495.
B... (E), 289.
BATAILLE (Frédéric), 77, 619.
BAYE (Baronne de), 140.
BEAUGUITTE (Ernest), 69, 117, 130, 165, 269, 356, 612, 677, 743.
BEAUME (Georges), 183.
BEISSON (A.), 651.
BÉNÉDITE (Léonce), 141, 171.
BERTHOLD (Frédéric), 727.
BLÉMONT (Émile), 77.
BLUYSEN (Paul), 25, 57, 89, 121, 153, 185, 217, 249, 281, 313, 345, 377, 409, 441, 473, 505, 537, 569, 601, 633, 665, 697, 729, 761.
BOISSIER (Émile), 429, 533.
BONNAFFÉ (Édouard), 12, 52, 114, 175, 235, 272, 334, 430, 524, 551, 645, 679.
BOTREL (Théodore), 726.
BOURGET (Paul), 613.
BRANDICOURT (V.), 167, 436, 620.
BRÉRION (Antoine), 203, 292.
CABANÈS (Dr), 390, 746.
CALMETTES (Pierre), 3, 98, 169, 226, 262, 546.
CANTINELLI (Richard), 656.
CARDANE (Jules), 37, 108, 260, 354, 450.
CERFBERR (Gaston), 216, 300.
CHABEUF (Henri), 711.
CHANTAVOINE (Henri), 182.
CHARTRAIRE (E.), 418.
CHERROUX (Ernest), 297.
CIM (Albert), 274, 309, 337, 400, 424.
CLARETIE (Léo), 44, 79.
COPPÉE (François), 335.
CURET (Eugène), 379.
D... (L.), 14.
DACRE (Fernand), 373.
DANIEL (Cte), 332.
DARIMON (Alfred), 2.
DARZAC (Paul), 50, 230, 303, 397, 581, 688.
DAVIA (Jacques), 145.
DEMONT-BRETON (Virginie), 592, 623, 649.
DEPRET (Louis), 118.
DESCHAMPS (Gaston), 13.
DESCHANEL (Paul), 93.
DESCHANEL (Émile), 94.
DESPATYS (Pierre), 682).
DEX (Léo), 21, 54, 84, 176, 396.
DORCHAIN (Auguste), 329, 386, 488.
DRUMONT (Édouard), 28.
DUBOIS (Philippe), 136, 200.
DUHOUSSET (Colonel), 322, 447.
DUVERNOIS (Henri), 234, 328.
ETCHART (D.), 527.
EYMER, 273.
F... (Ch.), 219, 543, 640, 672, 704.
FABRÈGUE (Aimée), 118.
FANFARE (Capitaine), 29, 59, 91, 123, 157, 187, 221, 251, 285, 316, 351, 380, 445, 475, 507, 538, 571, 602, 635, 667, 729.
FARGES (Louis), 421, 467.
FERMÉ (Albert), 317, 534, 539.
FIÉRENS-GEVAERT (H.), 674.
FLOTRON (André), 361.
FONTAINE (Toussaint), 23.
FORMENTIN (Charles), 2, 102, 196, 607, 669, 699, 734.
FOUQUET (Émile), 58, 77, 90, 122, 140, 153, 214, 219, 270, 282, 314, 347, 377, 410, 442, 474, 639, 686, 735.
FRANCE (Anatole), 520.
FUNCK-BRENTANO (Frantz), 139.
FURET (Le), 72, 695.
G... (E.), 726.
G... (J.), 159, 479, 482.
G... (V.), 207, 686.
GACHOT (Édouard), 560.
GALTIER (Joseph), 10, 25, 58, 63, 66, 98, 123, 127, 130, 187, 318, 323, 352, 354, 386, 461, 578, 642, 699.
GALTIER-BOISSIÈRE (Dr), 211, 372.
GAY (Ernest), 458.
GAYET (Al.), 453, 559.
GENIAUX (Ch.), 756.
GERSPACH, 113, 215, 290, 610, 637, 706.
GEVIN-CASSAL (O.), 124, 253, 381.
GÉRARD (Rosemonde), 222.
GRANDMOUGIN (Charles), 686.
GRÉBAUVAL (Armand), 207.
GUIGNET (Er.), 619, 709.
GUIOUET (D.), 83, 542.
GUILLEMOT (Maurice), 340, 720.
HAREL (Paul), 629.
HELLÉ (Jean), 151.
HÉNARD (Robert), 8.
HINZELIN (Emile), 510, 532, 717.
HOURST (Lieutenant), 402, 431, 464.
HUGUES (Clovis), 365.
JAUBERT (Ernest), 13.
KERMAR (Yvon), 243, 491, 556.
L.... (E.), 522.
LABADIE-LAGRAVE (G.), 34, 71, 165, 258, 591, 722.
LABBÉ (Paul), 178, 526.
LABBÉ (Georges), 180, 573, 756.
LA BRUYÈRE (J.), 738.
LARROUMET (Gustave), 155.
LAUT (Ernest), 196.
LEFEBVRE (Léon), 552.
LEGRAND (Marc), 756.
LEMAITRE (Jules), 154.
LEMIRE (Charles), 277, 646.
LEMOSOF (P.), 30, 92, 117, 156 186, 220, 250, 284, 314, 378, 410, 442, 474, 505, 537, 570, 602, 634, 666, 698.
LEPAGE (Francis), 205.
LETALLE (Abel), 438.
LEUDET (Maurice), 94, 125, 158, 189, 223, 252, 285, 315, 346, 415, 443, 508, 540, 601, 636, 669, 734.
LOISEAU (Georges), 615.
M... (Th.), 141.
MANDEL (Thérèse), 18, 47, 111, 163, 236, 308, 326, 357, 434, 605, 626, 652, 742.
MARIUS (E.-Alexander), 110.
MATHIEX (Paul), 471.
MAURRY (V.), 276, 687, 753.
MAUREL (André), 366, 585.
MAY (Jacques), 17.
MAYEN (Marius), 688.
MAZEREAU (Henri), 297, 348, 381, 413, 447, 475, 507, 539, 571, 603, 635, 667, 699, 730.
MÉRÉ (Charles), 329.
MONNIER (Marcel), 446, 541.
NADAL (Victor), 232.
NETON (Albéric), 349.
PALLIÈS (Antonin), 674.
PASCAL (Félicien), 556, 598, 629, 661, 681, 695.
PASSURE (Léon), 78.
PERCEVAL (E. de), 313.
PONTSEVREZ, 148.
PRADELS (Octave), 107.
R... (C.), 487.
RAMEAU (Jean), 48, 237, 389, 661.
RENAN (Ary), 559.
RENOUARD (Jean), 333.
REYNER (Albert), 19, 83, 115, 210, 270, 302, 371, 530, 628, 659.
RÉGNIER (Henri de), 112.
ROSTAND (Edmond), 221, 590.
ROUJON (Henry), 194.
ROY (Clady), 48.
SCHALCK DE LA FAVERIE (A.), 489.
SERRIGNY (E.), 614, 659.
SILVESTRE (Armand), 550.
SULLY-PRUDHOMME, 312, 397.
TALAMO, 519, 653, 753.
TCHEKOV (Anton), 406.
THEURIET (André), 131, 405, 457.
THIEURY (J.), 691.
TINAYRE (Marcelle), 202, 269, 312.
TISSOT (Ernest), 213.
TOLSTOÏ (Comte Léon), 60.
TORAUDE (L.-G.), 411.
TRICOCHE (George), 482.
TUROT (Henri), 392, 427.
VAUX (baron de), 246, 277.
VERER (Adrien), 606, 638, 670.
VEYRAT (Georges), 49, 514, 712.
VIARDOT (Paul), 266.
VIBERT (C.), 241.
VIVAREZ (Henri), 565.
VUILLIER (Gaston), 74, 103, 238, 500.
X..., 134, 406, 470, 578.
X... (Mme), 31, 68, 95, 126, 159, 189, 255, 286, 319, 382, 445, 509, 575, 703.
Z.... 439.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

A l'Eau, peinture, 577.
A mon Fils, 94.
A nos Lecteurs, 2.
A propos des records aérostatiques, 14.
A travers le Sud-Oranais (El Abiod-Sidi-Cheik), 305.
Abbaye (L') des Dames, à Saintes, 738.
Absent (L'), 112.
Académie (Histoire du *Dictionnaire* de l'), 489.
Académie des Sciences, 31, 128.
Aigle (L') et le Limaçon, 77.
Aiglon (L'), 162.
Aiglon (L'), 421.
Amateur (L') d'Estampes, 513.
Ambroise Thomas (Le monument d'), 49.
Américains (Les) et les Chinois jugés par un Chinois, 626.
Ames obscures, 520.
Ames sœurs, nouvelle, 727.
Ami du Peuple (Une relique de l'), 390.
Ancêtre (Un) de l'homme, 686.
Ancêtres de l'influenza; 206.
Angicourt, 743.
Anglaise (La Marine), 117.
Angleterre (La Mode à la cour d'), 326.
Animal fabuleux, 207.
Animaux (Le mimétisme chez les), 210.
Animaux (Les) photographiés par eux-mêmes, 19.
Anthropométrique (Pédagogie), 235.
Antinoé (Les Fouilles d'), 595.
Antisénile (Le Sérum), 176.
Apôtres (Les), peinture, 673.
Appareil (Un) de sauvetage, 430.
Appendicite (L'), 372.
Aquarium (L') de Paris à l'Exposition universelle, 196.
Aranéiculture (L'), 551.
Arcachon, 241.
Architecture (L') des nids, 232.
Ardoise (L') angevine, 515.
Armée anglaise (Comment se recrute l'), 34.
Art (Notes d'), 286.
Art (Les richesses d') de la France, 215.
Art contemporain (Ce que doit être un Musée d'), 141, 171.
Art théâtral, 442.
Artificiel (Lilas blanc), 303.
Artificielle (La Foudre), 524.
Ateliers (Les) départementaux d'estropiés, 581.
Au feu de la rampe, 207.
Au long du Loir, 615.
Aune (Le Bois d'), 619.
Australie (Le Sport de la hache en), 434.
Auteurs (Droits d'), 180.
Automate (Un Orchestre), 163.
Automatique (Le Pistolet), 175.
Automne (L'), 629.
Automobile (Train) sur route, 439.
Autruche (La Plume d'), 458.
Autruches (Histoires d'), 83.
Auvergne (L') à l'Exposition, 467.
Aux jeunes gens, 182.
Avenue (L') Alexandre-III, 169.
Aveu (Simple), 140.
Avril, 202.
Babel (La Tour de), 478.
Barbiers (Les) de Paris, 690.
Bataille d'Ivry et Entrée de Henri IV à Paris, 290.
Bateaux (Nouvelles formes de), 371.
Battues (Les) aux macreuses, 674.
Beaux-Arts (Un Directeur des) au XVIII^e^ siècle, 194.
Bellacoscia (Antoine), 260.
Bellevue (La Fontaine de), 523.
Benjoin (Le cas de M.), 373.
Berceau (Mon), 365.
Berry (Le) à l'Exposition, 467.
Bibliothèque (La) du prince Roland Bonaparte, 8.
Bibliothèque (Une), 275, 309, 337, 400, 424.
Bijoux (Les) de la couronne d'Angleterre, 556.
Billet (Un) de logement en 1683, 23.
Billet du jour de l'an, 13.
Boer (Le Musée) à Prétoria, 236.
Boer (L'Hymne national), 141.
Boer (Jeune fille), 47.
Boer (Un raid), 21, 54, 84.
Bœuf (Le) et la Mouche, 619.
Bois (Le) de Boulogne, 606, 638, 670.
Boisement (Le) des rochers, 709.
Borghèse (La Galerie et le Musée), 323.
Botticelli (La Madone aux Roses, de), 113.
Bouchard-Montmorency, 756.
Bouches à feu (La Construction des), 361.
Bouquets (Les) des pauvres, 613.
Bouquinistes (Les), 366.
Bretagne (La) à l'Exposition, 421.
Bretons (Marins), 270.
Broderie (Une) de Marie-Stuart, 652.
Bruges (Une Journée à), 37.
Cadres (Les) dorés, 726.
Calorifère (Un) mobile rationnel, 52.
Cambodge (Le théâtre au), 646.
Canada (Au), 482.
Canal de Panama, 110.
Caravanes, 715.
Cas (Le) de M. Benjoin, 373.
Cathédrales (Ce que disent les), 79.
Causerie militaire, 29, 59, 91, 123, 157, 187, 221, 251, 285, 316, 351, 380, 445, 475, 507, 538, 571, 602, 635, 667, 729.
Cavalier arabe, sculpture, 33.
Centre (Le) de la France, 677.
Ce que coûte le pain quotidien, 511.
Ce que disent nos grèves, 592, 623, 649.
Ce que mangent les différents peuples, 32.
Ce qui restera de l'Exposition, 550.
Cerveaux d'ivrognes, 287.
César franchit le Rubicon, 417.
Chaire à prêcher dans l'église de Lauthes (Côte-d'Or), 614.
Chapelle commémorative de la rue Jean-Goujon, 276.
Chasse aux gazelles, 485.
Chasse aux papillons, échenillage, 332.
Château (Le) d'Étiolles, 720.
Château (Le) de Wideville, 354.
Château-Thierry et La Fontaine, 717.
Châtillon-sur-Seine (A), 510.
Chemins de fer chinois, 191.
Chemins de fer des grandes nations, 115.
Cheval (La Viande de), 476.
Chevilly, 691.
Chiffonnier (Le), peinture, 161.
Chiffonnier (Le), 165.
Chine (La Guerre en), 414, 447, 476, 508, 540, 572, 604, 636, 668, 699, 733.
Chine (Le Sel en), 530.
Chinois (Un concours général), 679.
Chinois (La Superstition des) 341.
Chinois (Les) et les Américains jugés par un Chinois, 626.
Chinoiseries, 694.
Christiania (De) à Paris à pied, 109.
Cigale (La), 379.
Cimetière (Le Vieux), 297.
Cimetière de chiens, 751.
Cimetière mérovingien à Santeuil, 200.
Cinquantenaire (Un), 28.
Citta (La) dolente, 366.
Colenso, Marathon, Iéna, 139.
Colonial (Le Jardin), 50.
Colonies françaises (Les Nouvelles Plantes tinctoriales des), 270.
Coluche (Jean), 335.
Comment nous voient les mouches, 145.
Comment on organise une fouille, 453.
Comment on voyage en extrême Orient, 392, 427.
Comment se recrute l'armée anglaise, 34.
Complot (Un), 83.
Concours (Un) général chinois, 679.
Confetti et Serpentins, 136.
Confitures (Les), 457.
Congrès international de l'Art théâtral, 442.
Conseils de M^e^ X..., 31, 63, 95, 126, 159, 189, 255, 286, 319, 382, 415, 509, 575, 703.
Construction des bouches à feu, 361.
Coquillages (Les) de nos plages, 620.
Corporations (Les) de la Cité à Londres, 491.
Coucher (Le) de l'Enfant, sculpture, 65.
Cour (Une), 27.
Couronne de fer (Les Honneurs rendus à la), 637.
Crépuscule, 205.
Crépuscule, 438.
Croix (La) du cimetière de Pagny-la-Ville, 659.
Cronje (L'épée d'honneur du général), 680.
Cuirassier (Le) Zimmermann, nouvelle, 246, 277.
Culture des mers : Arcachon, 241.
Curaçao (Une halte à), 682.
Dans le Soir, 117.
Danses françaises, 488.
Daumier (Honoré), 514.
Deschanel (Paul), 66.
Désinfection (Les Étuves municipales de), 397.
Deux paysans gourmands, peinture, 641.
Devant le feu, 164.
Dictionnaire (Le) de l'Académie, 489.
Dispersion des mollusques par les oiseaux et les insectes, 167.
Dobschau (La Grotte de glace de), 114.
Docteur (Le) de Garlaban, nouvelle, 118.
Don (Le) de M. Paul Meurice au Cabinet des Estampes, 230.
Dragées de baptême (Origine des), 128.
Droits (Les) d'auteur et leur origine, 180.
Eau-forte (Une vieille) sur Voltaire, 72.
Échenillage (Chasse aux papillons), 332.
Éducation des ours, 258.
Église (L') et les Médecins, 130.
Éléphant (L'Ingénieux), 131.
Éliane se marie, 533.
Elle, 550.
Émail (L'), 98.
Enfants, 140.
Enfants (Théâtres d'), 55.
Épée (L') d'honneur du général Cronje, 680.
Éponges (Les) à l'Exposition, 527.
Estomac (L') Photographie de l'), 334.
Estropiés (Les Ateliers départementaux d'), 581.
Éteignoirs (Vieux), 722.
Éternel (L') aïeul, 743.
Éternelle (L') Chanson, 222.
Étoiles (Les) éteintes, 329.
Etuves (Les) municipales de désinfection, 397.
Événement (L'), nouvelle, 406.
Éventail (Sur un), 134.
Exploration (La Popote d'une), 402, 431, 464.
Exposition (Ce qui restera de l'), 550.
Exposition (La Bretagne à l'), 421.
Exposition (La Provence à l'), 554.
Exposition (Le Berry et l'Auvergne à l'), 467.
Expositions (Statistique des), 478.
Extrême Orient (Comment on voyage en), 392, 427.

Fabrication automatique des obus, 12.
Faguet (Émile), 154.
Famille (Une), 16.
Fantômes (Les Oliviers), 238.
Faux-dauphinomanie (La), 358.
Femme (La) du maître, peinture, 737.
Femmes (Les) et la Littérature, 93.
Fille (La) du roi d'Ys, nouvelle, 151.
Fleur de l'âme, 77.
Fleurs de France, peinture, 1.
Fleurs de France, 13.
Florence (Au Musée archéologique de), 610.
Fondation (La) Thiers, 707.
Fontaine (La) de Bellevue, 522.
Forêt (La) pétrifiée, 659.
Formes (Les nouvelles) de bateaux, 371.
Foudre (La) artificielle, 321.
Foudre (Les Méfaits de la), 128.
Fouilles (Les) d'Antinoé, 453, 595.
Foyer (Le), 124, 253, 381.
Fourchette (La), 655.
Frais (Les) d'une guerre, 18.
Galerie (La) et le Musée Borghèse, 323.
Gant (Le), 411.
Garden-party d'antan, 273.
Garlaban (Le Docteur de), 118.
Gazelles (La Chasse aux), 485.
Geoffrin (Mme), 234.
Géographie, 30, 92, 156, 186, 220, 250, 284, 314, 378, 410, 442, 474, 505, 537, 570, 602, 634, 666, 698.
George Sand à Majorque, 103.
Gobelins (Leur histoire; comment on les fabrique), 226, 262.
Goldes (Les) de Mandjourie, 525.
Grand'tante (La), 405.
Grotte (La) de glace de Dobschau, 114.
Guerre (Les Frais d'une), 18.
Guerre (La) de Chine, 414. 447, 476, 508, 540, 572, 604, 636, 668, 699, 733.
Guerre (La) du Transvaal, 297, 348, 381, 413, 447, 475, 507, 539, 571, 603, 635, 667, 699, 730.
Guerre sud-africaine (Un Train-Hôpital pour la), 302.
Hache (Sport de la), 434.
Harmonies, 356.
Henri IV (Entrée d') à Paris, 290.
Hervieu (Paul), 155, 386.
Hildesheim (Le Rosier millénaire d'), 98.
Histoire culinaire de Paris, 146.
Histoire du *Dictionnaire* de l'Académie, 489.
Histoire (L') de Bébé, 340.
Hollandais (Intérieur), 129.
Homme (L') électrique, 742.
Homme (L') qui a vécu trois siècles, 300.
Hôtel (L') de Luynes, 712.
Hôtel de ville de Versailles, 687.
Hymne national boer, 141.
Impressions (Les) d'un vieil abonné, 2.
Indo-chinois (Médecine et Médicaments), 292.
Indo-chinois (Passe-Temps et Amusements), 203.
Industrie (L') du Sel en Chine, 530.
Inferno (L'), 74.
Influenza (Les Ancêtres de l'), 206.
Insaisissable (L'), 333.
Intérieur hollandais, peinture, 129.
Intérieur hollandais, 130.
Invalide (L') phénomène, 308.
Inventaire des Richesses d'Art de la France, 215.
Italie (En), 585.
Ivrognes (Cerveaux d'), 287.
Jardin clos, 269.
Jardin (Le) colonial, 50.
Jardin (Un) suspendu au Louvre, 328.
Jean-Goujon (Chapelle commémorative de la rue), 276.
Jeunesse (La) de Siéyès, 349.
Jeux et Amusements, 64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352, 384, 416, 480, 512, 544, 576, 608, 640, 672, 704, 735.
Jokaï (Maurice), 357.
Jour (Le plus long), 287.
Journal d'un Artiste français au Transvaal, 266.
Journée (Une) à Bruges, 37.
Juge (Sagesse d'un), 169.
Laitière (La), 385.
Lampes (Vieilles), 722.
Lavedan (Henri), 10.
Légendes d'Océanie, 753.
Legouvé (Ernest), 578.
Lessay (Les Rôtisseurs de), 406.
Lettres (Le Secret des), 17.
Liban (Dans le), 495.
Lilas (Le) blanc artificiel, 303.
Littérature (Les Femmes et la), 93.
Livres (Les), 63, 96, 127, 159. 187, 224, 253, 318, 352, 479, 542, 607, 640, 672, 735.
Locomotive (La plus grosse), 272.
Loin de l'aimée, 686.
Loir (Au long du), 615.
Longchamp (Le palais), 656.
Lormaison (Les Savetiers de), 612.
Louvre (Un Jardin suspendu au), 328.
Machine (La) à écrire, 213.
Madone (La) aux Roses, de Botticelli, 113.
Madrigal, 312.
Maison (La) de mon rêve, 688.
Maison (La) de Saint-Louis, 78.
Majorque (George Sand à), 103.
Mamans (Les), 726.
Mandjourie (Les Goldes de), 525.
Maquis (Dans le), 283.
Marathon, Iéna, Colenso, 139.
Marée, 449.
Marine (La) anglaise, 117.
Marins bretons, peinture, 270.
Mécaniciens et Mécaniciennes amateurs, 277.
Médecine et Médicaments indo-chinois, 292.
Médecine (La) préhistorique, 211.
Médecins (L'Église et les), 130.
Méfaits (Les) de la Foudre, 128.
Mélanésie (En), 653.
Menottes roses, 756.
Mensur (La), 69.
Meurice (Le Don de M. Paul) au Cabinet des Estampes, 230.
Millénaire (Le Rosier), 97.
Mimétisme (Le) chez les animaux, 210.
Mirette, 48.
Mode (La) à la Cour d'Angleterre, 326.
Mollusques (Dispersion des) par les Oiseaux et les Insectes, 167.
Monument (Le) d'Ambroise Thomas, 49.
Monument (Le) des morts bretons, 688.
Monument (Le) français de Waterloo, 324.
Monuments (Les) sur les montagnes, 706.
Mort (La) des fleurs, 751.
Mouches (Comment nous voient les), 145.
Museon (Une Visite au) arlaten, 329.
Musée (Au) archéologique de Florence, 610.
Musée (Le) boer à Prétoria, 236.
Musée d'art contemporain (ce que doit être un), 141, 171.
Musique (La), 90, 122, 219, 282, 314, 347, 377, 410, 474, 639, 735.
Nageuses (Les Vaches), 470.
Newgate (La Prison de), 243.
Néographie (La), 681.
Nids (L'Architecture des), 232.
Noces bretonnes, 756.
Notaires (Quand il n'y avait pas de), 573.
Novembre, 686.
Nuit (Une) historique, 700.
Obus (Fabrication automatique des), 12.
Oiseau (L'Éducation d'un), 237.
Oiseaux (Le Peintre des), 216.
Oliviers (Les) fantômes, 238.
Orchestre automate, 163.
Origine des dragées de baptême, 128.
Origine des droits d'auteurs, 180.
Ours (L'Éducation des), 258.
Pain (Le) à la main et le Pain à la machine, 546.
Palais (Le) (Longchamp), 656.
Panama (Le Canal de), 110.
Paranton, 183.
Par delà, 214.
Paris (Histoire culinaire de), 146.
Paris (Le Port de), 477.
Paris (Les Rats de), 53.
Part (La) de bonheur, 389.
Passe-temps de rois et loisirs de reines, 746.
Passe-Temps et Amusements indo-chinois, 203.
Passy ville d'eaux, 521.
Paysage d'hiver, peinture, 705.
Pédagogie (La) anthropométrique, 235.
Peintre (Le) des Oiseaux, 216.
Pékin, 542.
Pékin à table, 446.
Pensées, 77, 82, 94, 107, 118, 140, 145, 147, 158, 165, 209, 217, 223. 233, 269, 275, 303, 312, 316, 327, 331, 335, 336, 358, 372, 380, 405, 435, 469, 494, 506, 522, 534, 551, 559, 568, 590, 627, 632, 658, 661, 678, 682, 690, 695, 709, 715, 722, 746, 760.
Perles d'aurore, 209.
Perse (La) inédite, 111.
Petite (La plus) commune de France, 41.
Phénomène (L'Invalide), 308.
Photographie (La) de l'estomac, 334.
Pieuvres (Une Invasion de), 573.
Pistolet automatique à répétition, 175.
Plantes à fleurs et fruits souterrains, 436.
Plantes (Les Nouvelles) tinctoriales des colonies françaises, 270.
Plaques (Deux) de cheminée, 552.
Plumes (La) d'autruche, 458.
Poète (Le Vieux), 590.
Poète (Un) dans un marché, 519.
Popote (La) d'une exploration, 402, 431, 464.
Porcelaine (La) de Saxe, 591.
Port (Le) de Paris, 477.
Porte (La) de Dijon, 711.
Porte (La) de la cathédrale de Vérone, architecture, 482.
Porte (La) du château de Vitré, architecture, 289.
Portrait de M. de Vandières, peinture, 193.
Portrait de Turenne, 353.
Pour une fiancée, 397.
Prétoria (Le Musée boer à), 236.
Prison (La) de Newgate, 243.
Problème, 32.
Provence (La) à l'Exposition, 554.
Quatre (Mes) Femmes, 559.
Quinzaine (La), 25, 57, 89, 121, 153, 185, 217, 249, 281, 313, 345, 377, 409, 441, 473, 505, 537, 569, 601, 633, 665, 697 729, 761.
Raid (Un) boer, nouvelle, 21, 54, 84.
Rampe (Au Feu de la), 207.
Rats (Les) de Paris, 53.
Recettes et Conseils, 32, 64, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352, 383, 416, 448, 479, 512, 543, 576, 608, 640, 672, 704, 735.
Records aérostatiques (A propos des), 14.
Relique (Une) de l'Ami du Peuple, 390.
Remède (Un) que vendent les bouchers, 396.
Remèdes bizarres, 160.
Renard (Le) et les Raisins, 107.
Renards captifs, 190.
Repas monstre, 295.
Repas (Les) monstres, 605.
Récréation physique, 64.

Résurrection, 60.
Rêve (Le) d'un jour d'automne, nouvelle, 566, 599, 629, 661, 695.
Rêverie, 312.
Richelieu, nouvelle, 343.
Rocheuses fin-de-siècle, 482.
Roi d'Ys (La Fille du), légende.
Rondel Watteau, 295.
Rose (La) du Paradis à la cathédrale de Sens, 418.
Rosier (Le) millénaire d'Hildesheim, 98.
Rostand (Edmond), 196.
Rôtisseurs (Les) de Lessay, 406.
Ruskin (John), 71.
Sagesse d'un Juge, 169.
Saint-Louis (La Maison de), 78.
Salon (Le), 249.
Sans grande peine, 269.
Santeuil (Un Cimetière mérovingien à), 200.
Saule (Le) curieux, 661.
Sauvetage (Un Appareil de), 430.
Savetiers (Les) de Lormaison, 612.
Secret (Le) des Lettres, 17.
Secret (Un Important), peinture, 225.
Sel (Le) en Chine, 530.
Sélamlik (Le), 642.
Sémipalatinsk, 178.
Sens (La « Rose du Paradis » à la cathédrale de), 418.
Serpentins et Confetti, 136.
Sérum (Le) anti-sénile, 176.
Sévrienne (La), 461.
Siècles (L'Homme qui a vécu trois), 300.
Sièyès (La Jeunesse de), 349.
Simplon (Le Tunnel du), 165.
Sirex (Le) géant, 755.
Soir (Dans le), 117.
Solution du problème, 96.
Sommets (Les), 429.
Sonnet, 559.
Sou (Le), 3.
Souvenir fané, 712.
Sport (Le) de la Hache en Australie, 434.
Stances, 49.
Statistique comparée des expositions, 478.
Statue, 335.
Sud-Oranais (A travers le), 305.
Suez (Le Trafic du canal de), 256.
Tableau, 77.
Tableau (Un Curieux), 288.
Tarragone, 148.
Télégraphe (Le) parlant, 645.
Théâtre, 25, 58, 90, 122, 153, 218, 282, 314, 347, 377, 410, 474, 639, 669, 700, 734.
Théâtre (Le) au Cambodge, 646.
Théâtres d'enfants, 44.
Touareg (Au pays des), 317.
Tour (La) de Babel, 478.
Tousser (Comment il faut), 96.
Trafic du canal de Suez, 256.
Train automobile sur route, 439.
Train-hôpital pour la guerre sud-africaine, 302.
Tramways (Les) suspendus, 628.
Transvaal (Guerre au), 297, 348, 381, 413, 447, 475, 507, 539, 571, 603, 635, 667, 699, 730.
Transvaal (Journal d'un artiste français au), 266.
Trucs (Les) de la seconde vue, 191.
Tunnel (Le) du Simplon, 165.
Turenne (Portrait de), peinture, 353.
Un grand secret, sculpture, 515.
Vaches (Les) nageuses, 470.
Vague (La), 651.
Vandières (Portrait de M. de), peinture, 193.
Vandœuvre (A), 532.
Variétés, 32, 96, 128, 160, 190, 256, 287, 317, 349, 446, 476, 510, 541, 573, 605, 637.
Vendanges (Les) dans le midi de la France, 565.
Vengeance (Une), nouvelle, 471.
Vert céladon, nouvelle, 534.
Vérone (La Porte de la cathédrale de), 482.
Viande (La) de cheval, 476.
Vie (La) en plein air, 94, 125, 158, 189, 223, 252, 285, 315, 346, 415, 443, 508, 540, 604, 636, 669, 733.
Vieilles lampes et vieux éteignoirs, 722.
Vieux Puits et Pavots, peinture, 257.
Vieux (Un) Soldat, peinture, 301.
Ville (La) improvisée, 61.
Visite (Une) au « Museon Arlaten », 329.
Vitrail (Un) perdu, 487.
Vitré (La Porte du château de), architecture, 289.
Voix (La) du promontoire, 500.
Voltaire (Une Vieille Eau-Forte sur), 72.
Voyage en Italie de M. de Vandières et de sa compagnie, 194.
Vue (Trucs de la Seconde), 191.
Wagram, 560.
Waterloo (Le Monument français de), 521.
Wideville (Le Château de), 354.
Zimmermann (Le Cuirassier), nouvelle, 246, 277.

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE

Abbaye (L') des Dames, à Saintes, 738. — Ce que disent les cathédrales, 79. — Château (Le) d'Éliolles, 720. — Château (Le) de Wideville, 355. — Cimetière (Un) mérovingien à Santeuil, 200. — Comment on organise une fouille (Exploration d'Antinoé), 453, 595. — Croix (La) du cimetière de Pagny-la-Ville, 659. — Hôtel (L') de Luynes, 712. — Maison (La) de Saint-Louis, 78. — Musée (Au) archéologique de Florence : un vase grec brisé, 610. — Porte (La) de Dijon, 711. — Porte (La) de la cathédrale de Vérone, 482. — Porte (La) du château de Vitré, 289. — Rose (La) du Paradis à la cathédrale de Sens, 418. — Tour (La) de Babel, 478. — Vitrail (Un) perdu, 487.

ARCHITECTURE

Avenue (L') Alexandre-III, 169. — Bibliothèque du prince Roland Bonaparte, 8. — Ce qui restera de l'Exposition, 450. — Chapelle commémorative de la rue Jean-Goujon, 276. — Fontaine (La) de Bellevue, 523. — Hôtel de ville (Le nouvel) de Versailles, 687.

ARMÉES, MARINES

Armée anglaise (Comment se recrute l'), 34. — Causerie militaire, 29, 59, 91, 123, 157, 187, 221, 254, 285, 316, 351, 380, 445, 475, 507, 538, 571, 602, 635, 667, 729. — Frais (Les) d'une guerre, 18. — Marine (La) anglaise, 117. — Nouvelles formes de bateaux, 371.

BIOGRAPHIE

Deschanel (Paul), 66. — Hervieu (Paul), 386. — Jokaï (Maurice), 357. — Lavedan (Henri), 10. — Legouvé (Ernest), 579. — Rostand (Edmond), 196. — Ruskin (John), 71. — Sièyès (La Jeunesse de), 549.

COSTUMES, MEUBLES, OBJETS DIVERS

Bijoux (Les) de la couronne d'Angleterre, 556. — Chaire (La) à prêcher dans l'église de Lanthes (Côte-d'Or), 614. — Épée (L') d'honneur du général Cronje, 680. — Porte (La) de Dijon, 711. — Porcelaine (La) de Saxe, 591. — Vieilles lampes, vieux éteignoirs, 722.

DROIT

Conseils de Me X..., 31, 63, 95, 126, 159, 189, 255, 286, 319, 382, 445, 509, 575, 703.

ÉCONOMIE, INDUSTRIE ET COMMERCE, STATISTIQUE

Ardoise (L') angevine, 515. — Ce que coûte le pain quotidien, 511. — Ce que mangent les différents peuples, 32. — Chemins de fer chinois, 191. — Chemins de fer des grandes nations, 415. — Confetti et serpentins, 136. — Culture (La) des mers : Arcachon, 241. — Émail (L'), 98. — Foudre (Méfaits de la), 128. — Gobelins (Les) ; leur histoire, comment on les fabrique, 226, 262. — Installations d'été, 381. — Lilas (Les) blancs artificiels, 303. — Pain (Le) à la main et le pain à la machine, 546. — Plume (La) d'autruche, 458. — Port (Le) de Paris, 477. — Sel (Industrie du) en Chine, 530. — Sou (Le), 3. — Statistique comparée des précédentes expositions, 478. — Théâtres d'enfants, 44. — Trafic (Le) du canal de Suez, 256. — Vendanges (Les) dans le Midi de la France, 565.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES

A travers le Sud-Oranais (El-Abiod-Sidi-Cheikh), 305. — Au Canada, 482. — Au pays des Touareg, 317. — Canal (Le) de Panama, 110. — Caravanes, 715. — Causerie géographique, 30, 92, 156, 186, 220, 250, 284, 314, 378, 410, 442, 474, 505, 537, 570, 602, 634, 666, 698. — Centre (Le) de la France, 677. — Chevilly, 691. — Christianin (De) à Paris à pied, 108. — Comment on voyage en extrême Orient, 392, 427. — Curaçao (Une halte à), 682. — Dans le Liban : le patriarcat maronite ; les cèdres, 495. — En Espagne (Tarragone), 148. — En Italie (Notes de voyage), 585. — En Italie : la « Città dolente », 366. — En Mélanésie, 653. — En passant : à Châtillon-sur-Seine, 510 ; à Vandœuvre, 532. — Goldes (Les) de Mandjourie, 525. — Grotte (La) de glace de Dobschau, 115. — Inferno (L'), 74. — La plus petite commune de France, 42. — Perse (La) inédite, 111. — Pékin, 542. — Sémipalatinsk, 178.

HISTOIRE

Faux-dauphinomanie (La), 358. — Bouchard-Montino-

reney, 756. — Guerre de Chine, 414, 447, 476, 508, 540, 572, 604, 636, 668, 699, 733. — Guerre du Transvaal, 297, 348, 381, 413, 447, 475, 507, 539, 571, 603, 635, 667, 699, 730. — Marathon, Iéna, Colenso, 139. — Nuit (Une) historique, 700. — Relique (Une) de l'Ami du peuple, 390. — Wagram, 560.

JEUX ET AMUSEMENTS

64, 96, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352, 384, 416, 448, 480, 512, 544, 576, 608, 640, 672, 704, 736.

LITTÉRATURE, CRITIQUE, POÉSIE, MORALE ÉDUCATION

Littérature. Critique. — A l'eau, 578. — Aiglon (L'), 162, — Apôtres (Les) d'Albert Dürer, 674. — Bataille (La) d'Ivry et l'entrée de Henri IV à Paris, 290. — Bibliographie, 63, 93, 127, 159, 187, 224, 253, 318, 352, 479, 542, 607, 640, 672, 704, 735. — Bibliothèque (Une), 275, 309, 337, 400, 424. — Ce que doit être un musée d'art contemporain, 141, 171. — César franchit le Rubicon, 417. — Château-Thierry et la Fontaine, 717. — Congrès international de l'art théâtral, 442. — Daumier (Honoré), 544. — Don (Le) de M. Paul Meurice au cabinet des Estampes, 230. — Eau-forte (Une vieille) sur Voltaire, 72. — Faguet (Émile), 154. — Femmes (Les) et la Littérature, 93. — Feu (Au) de la rampe, 209. — Foyer (Le), 124. — Galerie (La) et le musée Borghèse, 323. — Geoffrin (Mme), 234. — George Sand à Majorque, 103. — Gobelins (Les), 226, 262. — Hervieu (Paul), 155. — Histoire du *Dictionnaire* de l'Académie, 481. — Hymne (L') national boer, 141. — Intérieur hollandais, 130. — Inventaire (L') des richesses d'art de la France, 215. — Jokai (Maurice), 357. — Laitière (La), 386. — Legouvé (Ernest), 578. — Madone (La) aux Roses, de Botticelli, 113. — Marins bretons, 270. — Monument (Le) d'Ambroise Thomas, 49. — Monument (Le) français de Waterloo, 322. — Monument (Le) des morts bretons, 688. — Monuments (Les) sur les montagnes, 706. — Musique (La), 90, 122, 219, 282, 314, 347, 377, 410, 474, 639, 735. — Néographie (La), 681. — Notes d'art, 286. — Palais (Le) Longchamp, 656. — Pensées, 77, 82, 94, 107, 118, 140, 145, 147, 158, 165, 209, 217, 223, 233, 260, 275, 303, 312, 316, 327, 331, 335, 336, 358, 372, 380, 405, 435, 469, 494, 506, 522, 531, 551, 559, 568, 590, 627, 632, 658, 661, 677, 678, 682, 690, 695, 709, 715, 722, 746. — Porte (La) de Vitré, 290. — Provence (La) à l'Exposition, 554. — Quinzaine (La), 25, 57, 89, 121, 153, 185, 217, 249, 281, 313, 345, 377, 409, 441, 473, 505, 537, 569, 601, 633, 665, 697, 729, 761. — Rosier (Le) millénaire d'Hildesheim, 98. — Rostand (Edmond), 196. — Théâtre, 25, 58, 90, 122, 153, 218, 282, 314, 347, 377, 410, 474, 639, 669, 700, 734. — Théâtre (Le) au Cambodge, 646. — Voyage (Le) de M. de Vandières en Italie, 194.

Poésie. — A mon fils, 94. — Absent (L'), 212. — Aigle (L') et le Limaçon, 77. — Aiglon (L'), 221. — Ames obscures, 520. — Automne (L'), 629. — Aux jeunes gens, 182. — Avril, 202. — Billet du jour de l'an, 13. — Bœuf (Le) et la Mouche, 619. — Bouquets (Les) des pauvres, 613. — Chiffonnier (Le), 165. — Confitures (Les), 457. — Crépuscule, 205. — Crépuscule, 438. — Dans le soir, 117. — Danses françaises, 488. — Éducation (L') d'un oiseau, 237. — Éliane se marie, 533. — Elle, 551. — Enfants, 140. — Éternel (L') aïeul, 743. — Éternelle (L') chanson, 222. — Étoiles (Les) éteintes, 329. — Fleurs de France, 13. — Fleurs de l'âme, 77. — Grand'tante (La), 405. — Harmonies, 356. — Insaisissable (L'), 333. — Jardin (Le) clos, 269. — Loin de l'aimée, 686. — Madrigal, 312. — Maison (La) de mon rêve, 688. — Mamans (Les), 726. — Menottes roses, 756. — Mirette, 48. — Mon berceau, 365. — Mort (La) des fleurs, 751. — Novembre, 686. — Par delà, 214. — Part (La) de bonheur, 389. — Perles d'aurore, 209. — Pour une fiancée, 397. — Quatre (Mes) femmes, 559. — Renard (Le) et les Raisins, 107. — Rêverie (La), 312. — Rondel Watteau, 295. — Sans grande peine, 269. — Saule (Le) curieux, 660. — Simple aveu, 140. — Sonnets (Les), 429. — Sonnet, 559. — Souvenir fané, 712. — Stances, 48. — Statue, 335. — Sur un éventail, 134. — Tableau, 77. — Vague (La), 651. — Vieux cimetière, 297. — Vieux (Le) poète, 591.

Récits, Impressions, Nouvelles. — Angicourt, 743. — Ames sœurs, 727. — Au long du Loir, 615. — Bellacoscia (Antoine), 260. — Bouquinistes (Les), 366. — Cas (Le) de M. Benjoin, 373. — Ce que disent nos grèves, 592, 623, 649. — Chasse (La) aux gazelles, 485. — Cigale (La), 379. — Cinquantenaire (Un), 28. — Complot (Un), 83. — Cour (Une), 27. — Cuirassier (Le) Zimmermann, 246, 277. — Dans le maquis, 283. — Devant le feu, 164. — Docteur (Le) de Garlaban, 118. — Evénement (L'), 406. — Famille (Une), 16. — Fille (La) du roi d'Ys, 151. — Gant (Le), 411. — Garden-Party d'antan, 273. — Histoire (L') de Bébé, 340. — Impressions d'un vieil abonné, 2. — Jean Coluche, 335. — Jeune fille boer, 47. — Journal (Le) d'un artiste français au Transvaal, 266. — Journée (Une) à Bruges, 37. — Légendes d'Océanie, 753. — Noces (Les) bretonnes, 756. — Oliviers (Les) fantômes, 238. — Paranton, 183. — Peintre (Le) des oiseaux, 216. — Raid (Un) boer, 21, 54, 84. — Résurrection, 60. — Rêve (Le) d'un jour d'automne, 566, 599, 629, 661, 695. — Richelieu, 343. — Sagesse d'un juge, 169. — Sévrienne (La), 461. — Vengeance (Une), 471. — Vert Céladon, 534. — Ville (La) improvisée, 61. — Visite (Une) au « Museon Arlaten », 329. — Voix (La) du promontoire, 500.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES, CURIOSITÉS

Américains (Les) et les Chinois jugés par un Chinois, 626. — Ancêtre (Un) de l'homme, 686. — Ancêtres (Les) de l'influenza, 207. — Animaux (Les) photographiés par eux-mêmes, 19. — Appareil (Un) de sauvetage, 430. — Aranéiculture (L'), 551. — Architecture (L') des nids, 232. — Ateliers (Les) départementaux d'estropiés, 581. — Barbiers (Les) de Paris, 690. — Battues (Les) aux macreuses, 674. — Berry (Le) et l'Auvergne à l'Exposition, 407. — Billet (Un) de logement en 1683, 23. — Bois (Le) de Boulogne, 606, 638, 670. — Bretagne (La) à l'Exposition, 421. — Broderie (Une) de Marie Stuart, 632. — Cadres (Les) dorés, 726. — Centre (Le) de la France, 677. — Cerveaux d'ivrognes, 287. — Chinoiseries, 694. — Cimetière de chiens, 751. — Concours (Un) général chinois, 679. — Corporations (Les) de la Cité à Londres, 491. — Curieux (Un) Tableau, 288. — Dragées (Origine des), 128. — Droits (Les) d'auteur et leur origine, 180. — Education (L') des ours, 258. — Eglise (L') et les Médecins, 130. — Eléphant (L'Ingénieux), 134. — Eponges (Les) au palais des Eaux et Forêts de l'Exposition, 527. — Etuves (Les) municipales de désinfection, 397. — Faux-daupbinomanie (La), 358. — Fondation (La) Thiers, 707. — Fourchette (La), 655. — Histoire culinaire de Paris, 146. — Homme (L') électrique, 742. — Homme (L') qui a vécu trois siècles, 300. — Honneurs (Les) rendus à la couronne de fer, 637. — Invalide (L') phénomène, 308. — Invasion (Une) de pieuvres, 573. — Jardin (Un) suspendu au Louvre, 328. — Jour (Le plus long), 287. — Locomotive la plus grosse du monde, 272. — Mécaniciens et Mécaniciennes amateurs, 277. — Mensur (La), 69. — Mode (La) à la cour d'Angleterre, 326. — Musée (Un) boer à Prétoria, 236. — Notaires (Les) ; quand il n'y en avait pas, 573. — Nuit (Une) historique, 700. — Passe-Temps des reines et loisirs de rois, 746. — Passe-Temps et Amusements indo-chinois, 203. — Passy ville d'eaux, 521. — Pédagogie anthropométrique, 235. — Pékin à table, 446. — Plaques (Deux) de cheminée, 552. — Poète (Un) dans un marché, 519. — Popote (La) d'une exploration, 402, 431, 464. — Prison (La) de Newgate, 243. — Provence (La) à l'Exposition, 554. — Rats (Les) de Paris, 54. — Relique (Une) de l'Ami du Peuple, 390. — Remèdes bizarres, 160. — Repas monstre, 295. — Repas (Les) monstres, 605. — Rôtisseurs (Les) de Lessay, 406. — Savetiers (Les) de Lormaison, 612. — Secret (Le) des lettres, 47. — Sélamlik (Le), 642. — Sport (Le) de la hache en Australie, 434. — Superstition (La) des Chinois, 541. — Tramways (Les) suspendus, 628. — Vaches (Les) nageuses, 470. — Vieilles lampes, vieux éteignoirs, 722.

PEINTURE, SCULPTURES, ARTS DIVERS, ESTAMPES.

Peinture. — A l'Eau, par Mme Virginie Demont-Breton gravure de M. Guérelle, 577. — Apôtres (Les), pinacothèque de Munich, par Albert Dürer, gravure de M. Crosbie, 673. — Chiffonnier (Le), tableau de Fernand Meissen, gravure de M. Jarraud, 161. — Deux paysans gourmands, galerie royale de Dresde, par Van Ostade, gravure de M. Puyplat, 641. — Femme (La) du maître, pinacothèque de Munich, par Van Dyck, gravure de M. Guérelle, 737. — Fleurs de France, musée Galliera, peinture de Mme Gruyer-Brielman, gravure de M. Crosbie, 1. — Intérieur hollandais, tableau de Pieter de Hooch, gravure de M. Crosbie, 129. — Laitière (La), musée du Louvre, tableau de Greuze, gravure de M. Guérelle, 385. — Madone (La) aux Roses,

de Botticelli, 118. — Marée, par A. Hagborg, exposition décennale; gravure de M. Puyplat, 449. — Marins bretons, par M. Edmond Lefranc, gravure de M. Crosbie, 270. — Paysage d'hiver, par Ruysdaël, gravure de M. Jarraud, 705. — Portrait de M. de Vandières, musée de Versailles, tableau de Tocqué, gravure de M. Guérelle, 193. — Portrait de Turenne, pinacothèque de Munich, par Philippe de Champaigne, gravure de M. Crosbie, 353. — Un Important Secret, pinacothèque de Munich, tableau de M. Wunsch, gravure de M. Jarraud, 225. — Vendangeuse, par Edouard Sain, gravure de M. Crosbie, 609. — Vieux Puits et Pavots, tableau de Mme Jeanne Amen, gravure de M. Puyplat, 257. — Vieux Soldat, musée de Tours, tableau de Vestier, 301.

Sculpture. — Cavalier arabe, musée du Luxembourg, par J. Dampt, gravure de M. Jarraud, 33. — César franchit le Rubicon, par Gérôme, gravure de M. Crosbie, 417. — Coucher (Le) de l'Enfant, par Daillion, gravure de M. Crosbie, 65. — Monument (Le) français de Waterloo, par Gérôme, gravure de M. Crosbie, 421. — Un Grand Secret, par M. G. Pech, gravure de M. Crosbie, 545.

Architecture. — Porte (La) de la cathédrale de Vérone, gravure de M. Deloche, 481. — Porte (La) du château de Vitré, gravure de M. Puyplat, 289.

Arts divers. — L'Amateur d'estampes, par Honoré Daumier, gravure de M. Puyplat, 513.

Illustrations, Gravures. — A l'Eau, 577. — Abbaye (L') des Dames, à Saintes, 3 gravures : vue générale de l'abbaye, 739; façade de l'église abbatiale, 740; portail, chapiteaux et archivoltes, 741. — Aiglon (L'), 2 gravures : le roi de Rome à la promenade, 162; le duc de Reichstadt, 163. — Amateur (L') d'estampes, 513. — Ancêtre (Un) de l'homme, 1 gravure, 686. — Angicourt, 2 gravures : le pavillon des malades, 741; les dépendances du sanatorium, 745. — Animal (Un) fabuleux), 207. — Animaux (Les) photographiés par eux-mêmes : lampe à magnésium, 20. — Antinoé (Les Fouilles d'), 2 gravures : la nécropole antique à Antinoé, 595; corps recouvert de toiles peintes, 597. — Apôtres (Les), 673. — Appareil (Un) de sauvetage, 430. — Aquarium (L') de Paris à l'Exposition, 5 gravures : au-dessus d'un bac; actinies et méduses, 197; la salle et l'étrave du bateau naufragé, 198; basaltes; les navires sombrés, 199. — Ardoise (L') angevine, 3 gravures : une ardoisière, 516; fendeurs d'à-haut, 517; carrière à ciel ouvert, 518. — Armée (L') anglaise, 5 gravures : tambour-major, 34; trompette de dragons, apprenti-tambour, clairon de la cavalerie de la garde, 35; tambour et fifre d'infanterie, 36. — Ateliers (Les) départementaux d'estropiés, 4 gravures : à la presse à percussion pour le satinage, 582; au laminoir, 583; le chef « grecqueur », 684; un brocheur, 685. — Auvergne (L') à l'Exposition, 1 gravure : baptistère d'Aiguillon, près le Puy, 469. — Autruches (Histoires d') : la cavalerie de l'avenir, 83. — Avenue Alexandre-III, 170.

Bateaux (Les nouvelles formes de) : le bateau-cigare, 371. — Battues (Les) aux macreuses, 3 gravures : un coin de l'étang, 675; la cabane de la Société, luttes sur le lac, 676. — Bellacoscia (Antoine), 261. — Bellevue (Fontaine de), 523. — Berry (Le) à l'Exposition, 3 gravures. Village berrichon : moulin d'Angibault; vieux puits de la Châtre; la vieille porte du Blanc; le vieux puits de la Châtre, 468. — Bibliothèque (La) du prince Roland Bonaparte, 9. — Bijoux (Les) de la couronne d'Angleterre : la salle des bijoux à la tour de Londres, 557. — Billet (Un) de logement en 1683, fac-similé, 23. — Bretagne (La) à l'Exposition, 2 gravures : un coin de la colonnade du cloître de la Forêt, 421; la librairie bretonne; église Sainte-Barbe au Faouët, 422. — Broderie (Une) de Marie Stuart, 1 gravure, 652.

Calorifère mobile rationnel, 52. — Canada (Au); Rocheuses fin-de-siècle, 1 gravure : à l'hôtel Banff, dans les Rocheuses, 483. — Caravanes, 2 gravures : chameau porteur, 716; en route, 717. — Cathédrales (Ce que disent les), 3 gravures : la Résurrection de la Vierge et son Couronnement, 80; la Vierge dorée d'Amiens, 81; Aristote et Campaspe, 82. — Cavalier arabe, 33. — Centre (Le) de la France, 2 gravures : la borne millaire de Bruère-Allichamps, 677; la Tour Malakoff sur le Belvédère, 678. — Ce qui restera de l'Exposition, 4 gravures : façade du Grand Palais; le pont Alexandre-III, 451; façade du Petit Palais, 452; cour intérieure du Petit Palais, 453. — César franchit le Rubicon, 417. — Chaire à prêcher dans l'église de Lanthes, 614. — Chapelle commémorative de la rue Jean-Goujon, 276. — Chasse (La) aux gazelles, 3 gravures : le caïd Slimane, 485; un groupe de gazelles; famille de sloughis, 486. — Château (Le) d'Étiolles, 1 gravure, 721. — Château (Le) de Wideville, 3 gravures : façade du parc; chapelle du château de Wideville, 355; la nymphée du parc, 356. — Chemins (Les) de fer des grandes nations, 2 gravures, 115, 116. — Chevilly, 1 gravure : l'église de Chevilly, 692. — Chiffonnier (Le), 161. — Christiania (De) à Paris à pied; Mme Anna Keldseth, 109. — Cimetière de chiens, 2 gravures : un coin du cimetière, 752; arrivée d'un convoi, 753. — Cimetière (Un) mérovingien à Santeuil, 4 gravures : un sarcophage, 200; Gerbe et M. Imbert, à la Société d'Anthropologie; la croix et le tumulus, 201; mise à jour d'un sarcophage, 202. — « Citta dolente » (L'), 2 gravures : San Gimignano, vue d'ensemble, 367; les tours de San Gimignano, 369. — Comment on organise une fouille, 4 gravures : ma *dahabieh* ancrée en face d'Antinoé, 451; le réis surveillant les ouvriers; les corps extraits des fosses, 455; après le dépouillement, 456. — Comment on voyage en extrême Orient, 6 gravures : à cheval en Annam, 393; le Kango japonais, 394; une file de Kangos, 395; la jinrichska japonaise, 427; la chaise à porteurs en Annam, 428; un sampan au Cambodge, 428. — Commune (La plus petite) de France : château de Morteau, 43. — Confetti et Serpentins, 3 gravures : les travailleurs de serpentins, 136; la faiseuse de confetti; mise en sacs, 137. — Construction (La) des bouches à feu, 2 gravures : appareil pour le frettage du canon, 362; achèvement du frettage, 363. — Coquillages (Les) de nos plages, 9 gravures : buccin, pourpre, patelle, 620; grain de café, bucarde-sourdon, scalaire, telline, 621; clovisse, manche de couteau, 622. — Corporations (Les) de la Cité à Londres : le hall de la corporation des drapiers, 493. — Coucher (Le) de l'enfant, 65. — Croix-(La) du cimetière de Pugny-la-Ville, 1 gravure, 659. — Curaçao (Une halte à), 2 gravures : le port de Curaçao, 683; le palais du gouverneur, 685. —

Daumier (Le monument de) à Valmondois, 1 gravure, 515. — Deschanel (Paul), 3 portraits : Paul Deschanel, 66; Paul Deschanel enfant, 67. — Deux paysans gourmands, 641. — Don (Le) de M. Paul Meurice au cabinet des Estampes, 3 gravures : Victor Hugo, par Daumier, 230; Victor Hugo, par Devéria; Victor Hugo en 1852; Victor Hugo et ses petits-enfants dans le jardin de Guernesey, 231; Victor Hugo et ses principaux partisans en 1842, 232.

Eau-forte (Une vieille) sur Voltaire, 73. — Éducation (L') des ours, 3 gravures : l'ours pick-pocket, 258; un bon tour, la Loïe Fuller des ours, 259. — Église (L') et les médecins, 3 gravures : le grand sceau de la Faculté, 131; Guy Patin en grand costume, 132; le vieux médecin, 133. — Éléphant (L'ingénieux), 3 gravures : Coutch et son gardien, 134; Coutch se fait doucher; Coutch se douche lui-même, 135. — Émail (L'), 4 gravures : le broyage des émaux; la mise au four, 99; le choix des couleurs, 100; les émailleurs au travail, 101. — Épée (L') d'honneur du général Cronje, 680. — Éponges (Les) au palais des Eaux et Forêts de l'Exposition, 3 gravures : la pêche de l'éponge avec le vidrio et le ganchon, 527; employés classant un lot d'éponges, 528; ouvriers taillant et épierrant les éponges, 529. — Étuves (Les) municipales de désinfection, 4 gravures : sac-enveloppe en usage dans la désinfection, 397; chargement du chariot, 398; désinfecteur au travail, 399.

Famille (Une), 16. — Femme (La) du maître, 737. — Fleurs de France, 1. — Fondation (La) Thiers, 2 gravures, 708, 709. — Fourchette (La) 4 gravures, 655, 656.

Galerie (La) et le musée Borghèse, 2 gravures : la villa Borghèse, 323; une salle de la villa Borghèse, 325. — Geoffrin (Mme), 234. — George Sand à Majorque, 4 gravures : la chartreuse de Valldemosa, 103; un autographe de Chopin, 104; le vieux ménétrier, 105; le trône du roi Martin d'Aragon; un coin de la pharmacie des Chartreux, 106. — Gobelins (Les), 7 gravures : figure schématique d'un métier de haute lice, 226; l'atelier de teinture, 227; outils du tapissier; les métiers de haute lice, 229; un métier de la Savonnerie, 263; outils du tapissier; la rentraiture d'une tapisserie, 265. — Goldès (Les) de Mandjourie, 525.

Henri IV (Entrée d') à Paris, 291. — Hervieu (Paul), 3 gravures : M. Hervieu enfant, 387; M. Hervieu à 16 ans, 388; M. Hervieu, 389. — Histoire (L') de Bébé, 2 gravures, 341, 342. — Hôtel (L') de Luynes, 1 gravure : l'escalier de l'hôtel, 713. — hôtel de Ville (Le nouvel) de Versailles, 1 gravure, 687.

Inferno (L'), 3 gravures : l'Inferno, 75; la grande cascade; la Redole, 76. — Intérieur hollandais, 129. — Italie (En), 2 gravures : l'abbaye de Monte-Oliveto, 587; le grand cloître de l'abbaye de Monte-Oliveto, 589.

Jardin (Le) colonial, 3 gravures : jeunes boutures d'eucomia, 50; grande serre, cacaos cultivés au jardin colonial, 51. — Jardin (Un) suspendu au Louvre, 3 gravures : une allée sur les toits; l'arrosage; le plombier du Louvre et son jardinier, 328. — Jeune fille boer, 2 gravures : jeune fille boer, 47; Mme Krüger, 48. — Jokaï (Maurice), 2 gravures : Jokaï dans son cabinet de travail, 357; Mme Jokaï, 358. — Journée (Une) à Bruges, 4 gravures : la rue des Pierres, 37; le quai du Rosaire, 38; la voiture à chiens, la chapelle du Béguinage, 39.

Laitière (La), 385. — Legouvé (Ernest), 2 gravures : à la salle d'armes, 579; au coin du feu, 581. — Liban (Dans le), 3 gravures : Beherré, vue générale, 496; un prêtre maronite, 497; clairière dans la forêt de cèdres du Liban, 498. — Locomotive (La) la plus grosse du monde, 272. — Loir (Au long du), 3 gravures : la Bonaventure, 615; la vallée du Loir, 616; le puits qui parle, 617. — Longchamp (Le palais), 1 gravure, 657.

Machine à fabriquer les obus, 12. — Madone (La) aux Roses, de Botticelli, 113. — Maison (La) de saint Louis, à Mansourah, 78. — Marée, 449. — Marins bretons, 271. — Médecine et médicaments indo-chinois, 2 gravures : un médecin annamite, 293; Chinois fumant l'opium, 294. — Médecine (La) préhistorique, 3 gravures, 211, 212. — Mensur (La) : un duel à Heidelberg, 69. — Mimétisme (Le) chez les animaux, 2 gravures : crabe noueux ayant l'apparence d'un bloc de rocher; similitude de forme entre le kelp fish et les algues, 210. — Mollusques (Dispersion des), 4 gravures, 167, 168. — Monument (Le) d'Ambroise Thomas, 49. — Monument (Le) des morts bretons, 1 gravure, 689. — Monument (Le) français de Waterloo, 321. — Monuments (Les) sur les montagnes, 1 gravure : le monument du chien Barry, 707. — Mouches (Comment nous voient les), 2 gravures : schéma d'un œil de mouche : un homme en perspective, 145. — Musée (Au) archéologique de Florence, 2 gravures : le vase François, 611; la chimère, 612. — Musée d'art contemporain, 2 gravures : une salle de sculpture au Musée du Luxembourg, 143; une salle de peinture au Luxembourg, 173.

Newgate (La prison de) : émeute et incendie de Newgate en 1780, 244. — Noces (Les) bretonnes, 5 gravures : une Bretonne, 757; en route pour l'église; le pain et le sel aux nouveaux mariés, 758; les premiers à table; une ridée, 759.

Oliviers-fantômes (Les), 4 gravures : la bête couronnée, 238; fantôme sous la lune, 239; cauchemar, 240; Daphné, 241.

Pain (Le) à la main et le pain à la machine, 2 gravures : la vieille méthode, 547; le pain à la machine, le pétrissage, 549. — Panama (Le canal de), 2 gravures : plan général du nouveau canal, 110; le canal à 5 kilomètres de l'Atlantique, 111. — Passe-temps et amusements indo-chinois, 4 gravures : annamite jouant au *dan-ho*, 203; carte chinoise, jeu du ba-quan, volant du dà-can, 204. — Paysage d'hiver, 705. — Photographie (La) de l'estomac, 334. — Pistolet automatique, 175. — Plantes à fleurs et fruits souterrains, 5 gravures : *Lathyras amphicarpos; Vicia amphycarpa*, 436; l'arachide, 437; la linaire cymbalaire; le cyclamen, 438. — Plaques (Deux) de cheminée, 2 gravures : plaque de cheminée aux armes de France, de Boufflers et de Lille (ancien hôtel du gouvernement, à Lille), 552; plaque de cheminée aux armes de Boufflers-Villeroy (ancien hôtel du gouvernement, à Lille), 553. — Poète (Un) dans un marché, 519. — Porte (La) de Dijon, 1 gravure, 711. — Porte (La) de la cathédrale de Vérone, 481. — Porte (La) du château de Vitré, 289. — Provence (La) à l'Exposition, 3 gravures : le mas provençal, 554; la porte des Aliscamps, 555; Montmajour et le théâtre antique, 556.

Records aérostatiques, 1 gravure. — Repas monstres, 10 gravures, 295, 296, 297. — Rose (La) du Paradis à la cathédrale de Sens, 2 gravures, 419, 420. — Rosier (Le) millénaire d'Hildesheim, 97. — Rostand (Edmond), portrait, 136. — Rôtisseurs (Les) de Lessay, 406.

Secret (Un grand), 545. — Secret (Un important), 225. — Sel (Le) en Chine, 2 gravures : échafaudage pour l'extraction de l'eau saumâtre; chambre d'évaporation des salines chinoises, 531. — Sélamlik (Le), 2 gravures : mosquée d'Hamidié, voisine d'Yildiz, 643; salon de réception d'Yildiz-Kiosk, 644. — Sémipalatinsk, 2 gravures : enfants d'une école cosaque; Khirgizes de la steppe et leur juge, 179. — Sévrienne (La), 3 gravures : vue intérieure de l'école normale de Sèvres, 461; la bibliothèque, 462; un couloir, 463. — Simplon (Tunnel du), 2 gravures : vue du tunnel; entrée du tunnel, 166. — Sou (Le), 4 gravures : passage des lames au laminoir; différents états de la lame, 5; examen de l'état de la frappe, 6; différents états du flan, 7. — Sud-Oranais (à travers le), 3 gravures : le caïd d'El-Abiod, 305; un coin d'El-Abiod, 306; le Bord'j des affaires indigènes, 307.

Tarragone, 3 gravures : rempart romain et la tour carrée, 148; Jésus au tombeau, 149; l'aqueduc romain, 150. — Tchad, croquis de la région du Tchad, 506. — Télégraphe (Le) parlant, 1 gravure, 646. — Théâtre (Le) au Cambodge, 3 gravures : le corps de ballet de la cour, 647; le général Yac enlevant une princesse, 648; le salut au roi, 649. — Théâtres d'enfants, 2 gravures : théâtre d'enfants, 45; atelier de fabrication, 46. — Train-hôpital (Un) pour la guerre sud-africaine, 302. — Tramways (Les) suspendus, 1 gravure, 628. — Turenne (Portrait de), 358.

Vaches (Les) nageuses, 2 gravures, 470. — Vandières (M. de), portrait, 193. — Vendanges (Les) dans le Midi : foudre en usage chez les vignerons du Midi, 565. — Vendangeuse, 609. — Vie (La) en plein air, 2 gravures : le mail-coach « Magnet », 315; *pelotari* lançant la balle, 444. — Vieilles lampes, vieux éteignoirs, 6 gravures : quinquet Empire, 722; lampe à couronne Louis XVIII, lampe astrale Directoire, 723; lampes et chandeliers du XIIe au XVIe siècle, 724; collection d'éteignoirs en porcelaine et en bronze, 725. — Vieux Puits et Pavots, 257. — Vieux Soldat, 301. — Visite (Une) au « Museon Arlaten », 3 gravures : un coin de la tablée de Noël, 330; la « Jacudo »; la tablée de Noël, 331. — Vitrail (Un) perdu, 487. — Voix (La) du promontoire, 4 gravures : la nuit calme au promontoire, 501; Guillem, 502; le promontoire par la tempête, 503; l'extrémité du promontoire vu de la mer, 504.

Wagram, 2 gravures : le champ de bataille de Wagram, 561; la grange impériale d'Essling, 562.

RECETTES ET CONSEILS

32, 64, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352, 383, 416, 448, 479, 512, 543, 576, 608, 640, 672, 704, 736.

SCIENCES

Géologie. — Explorations souterraines, 31. — Forêt (La) pétrifiée, 659. — Grotte (La) de glace de Dobschau, 114.

Histoire naturelle, Botanique, Zoologie. — Animal (Un) fabuleux, 207. — Aquarium (L') de Paris à l'Exposition universelle, 196. — Aune (Le Bois d'), 619. — Boisement (Le) des rochers, 709. — Botanique, 128. — Chasse aux papillons; échenillage, 332. — Comment nous voient les mouches, 145. — Coquillages (Les) de nos plages, 620. — Culture des mers (Arcachon), 241. — Dispersion des mollusques par les insectes et les oiseaux, 167. — Éléphant (L'Ingénieux), 134. — Histoires d'autruches, 83. — Jardin (Le) colonial, 50. — Mimétisme (Le) chez les animaux, 210. — Plantes à fleurs et fruits souterrains, 437. — Plantes (Les Nouvelles) tinctoriales des colonies françaises, 270. — Renards captifs, 190. — Sirex (Le) géant, 755.

Mécanique. — A propos des records aérostatiques, 14. — Calorifère (Le) mobile rationnel, 52. — Construction (La) des bouches à feu, 361. — Fabrication (La) automatique des obus, 12. — Homme (L') électrique, 742. — Locomotive (La plus grosse) du monde, 272. — Machine (La) à écrire, 213. — Orchestre (Un) automate, 163. — Pistolet (Le) automatique à répétition, 175. — Train automobile sur route, 439. — Train-Hôpital (Un) pour la guerre sud-africaine, 302. — Tunnel (Le) du Simplon, 165.

Physiologie, Biologie. — Appendicite (L'), 372. — Arsenic (L') du corps humain, 32. — Comment il faut tousser, 96. — Imprudences printanières, 263. — Médecine et Médicaments indo-chinois, 292. — Médecine (La) préhistorique, 211. — Nouvelle (Une) Maladie de poitrine, 31. — Remède (Un) que vendent les bouchers, 396. — Sérum (Le) antisénile 176. — Viande (La) de cheval, 477. — Vie (La) en plein air, 94, 125, 158, 189, 223, 252, 285, 315, 346, 415, 443, 508, 540, 604, 636, 669, 733.

Physique. — Foudre (La) artificielle, 524. — Photographie (La) de l'estomac, 334. — Télégraphe (Le) parlant, 645. — Trucs (Les) de la seconde vue, 192.

Le Gérant : Ch. Guion.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. — 40114.